


3 1761 11650438 2



Digitized by the Internet Archive
in 2023 with funding from
University of Toronto

<https://archive.org/details/31761116504382>

CA1
YC31
-D27

Government
Publications

39



First Session
Thirty-seventh Parliament, 2001

Première session de la
trente-septième législature, 2001

SENATE OF CANADA

SÉNAT DU CANADA

*Proceedings of the Standing
Senate Committee on*

*Délibérations du Comité
sénatorial permanent de la*

Defence and Security

Défense et de la sécurité

Chair:
The Honourable COLIN KENNY

Président:
L'honorable COLIN KENNY

Thursday, May 10, 2001
Monday, May 28, 2001 (*in camera*)
Monday, June 11, 2001 (*in camera*)
Wednesday, July 18, 2001

Le jeudi 10 mai 2001
Le lundi 28 mai 2001 (à huis clos)
Le lundi 11 juin 2001 (à huis clos)
Le mercredi 18 juillet 2001

Issue No. 1

Fascicule n° 1

Organization meeting Future business and

Réunion d'organisation Travaux futurs et

First and Second Meetings on:

An introductory survey of the major security and
defence issues facing Canada with a view
to preparing a detailed work plan for
future comprehensive studies

Première et deuxième réunions concernant:

Étude préliminaire des principales questions de
défense et de sécurité qui touchent le Canada en vue
de la préparation d'un plan de travail détaillé
pour des études plus poussées

INCLUDING
THE FIRST REPORT OF THE COMMITTEE
(Budget)

Y COMPRIS:
LE PREMIER RAPPORT DU COMITÉ
(Budget)

WITNESSES:
(See back cover)

TÉMOINS:
(Voir à l'endos)



THE STANDING SENATE COMMITTEE ON DEFENCE AND SECURITY

The Honourable Colin Kenny, *Chair*

The Honourable J. Michael Forrestall, *Deputy Chair*

and

The Honourable Senators:

Atkins	Meighen
Banks	Oliver
* Carstairs, P.C.	Pépin
(or Robichaud, P.C.)	Stollery
Cordy	Wiebe
Lynch-Staunton	
(or Kinsella)	

* *Ex Officio Members*

(Quorum 4)

Pursuant to rule 85(4), membership of the Committee was amended as follows:

The name of the Honourable Senator Stollery substituted for that of the Honourable Senator Hubley (*May 28, 2001*).

The name of the Honourable Senator Finestone substituted for that of the Honourable Senator Rompkey (*May 28, 2001*).

The name of the Honourable Senator Banks substituted for that of the Honourable Senator Cordy (*May 28, 2001*).

The name of the Honourable Senator Hubley substituted for that of the Honourable Senator Stollery (*May 29, 2001*).

The name of the Honourable Senator Cordy substituted for that of the Honourable Senator Banks (*May 29, 2001*).

The name of the Honourable Senator Rompkey substituted for that of the Honourable Senator Finestone (*May 29, 2001*).

The name of the Honourable Senator Hubley (substitution pending) (*July 3, 2001*).

The name of the Honourable Senator Banks was added (*July 16, 2001*).

The name of the Honourable Senator Stollery substituted for that of the Honourable Senator Rompkey (*July 17, 2001*).

LE COMITÉ SÉNATORIAL PERMANENT DE LA DÉFENSE ET DE LA SÉCURITÉ

Président: L'honorable Colin Kenny

Vice-président: L'honorable J. Michael Forrestall

et

Les honorables sénateurs:

Atkins	Meighen
Banks	Oliver
* Carstairs, c.p.	Pépin
(or Robichaud, c.p.)	Stollery
Cordy	Wiebe
Lynch-Staunton	
(or Kinsella)	

* *Membres d'office*

(Quorum 4)

Conformément à l'article 85(4) du Règlement, la liste des membres du comité est modifiée, ainsi qu'il suit:

Le nom de l'honorable sénateur Stollery est substitué à celui de l'honorable sénateur Hubley (*le 28 mai 2001*).

Le nom de l'honorable sénateur Finestone est substitué à celui de l'honorable sénateur Rompkey (*le 28 mai 2001*).

Le nom de l'honorable sénateur Banks est substitué à celui de l'honorable sénateur Cordy (*le 28 mai 2001*).

Le nom de l'honorable sénateur Hubley est substitué à celui de l'honorable sénateur Stollery (*le 29 mai 2001*).

Le nom de l'honorable sénateur Cordy est substitué à celui de l'honorable sénateur Banks (*le 29 mai 2001*).

Le nom de l'honorable sénateur Rompkey est substitué à celui de l'honorable sénateur Finestone (*le 29 mai 2001*).

Le nom de l'honorable sénateur Hubley (remplacement à venir) (*le 3 juillet 2001*).

Le nom de l'honorable sénateur Banks est ajouté (*le 16 juillet 2001*).

Le nom de l'honorable sénateur Stollery est substitué à celui de l'honorable sénateur Rompkey (*le 17 juillet 2001*).

ORDER OF REFERENCE

Extract from the *Journals of the Senate* of Thursday, May 31, 2001:

The Honourable Senator Kenny moved, seconded by the Honourable Senator Moore:

That the Standing Senate Committee on Defence and Security be authorized to conduct an introductory survey of the major security and defence issues facing Canada with a view to preparing a detailed work plan for future comprehensive studies;

That the Committee report to the Senate no later than February 28, 2002, and that the Committee retain all powers necessary to publicize the findings of the Committee until March 31, 2002; and

That the Committee be permitted, notwithstanding usual practices, to deposit any report with the Clerk of the Senate, if the Senate is not then sitting, and that the report be deemed to have been tabled in the Chamber.

The question being put on the motion, it was adopted.

ORDRE DE RENVOI

Extrait des *Journaux du Sénat* du jeudi 31 mai 2001:

L'honorable sénateur Kenny propose, appuyé par l'honorable sénateur Moore,

Que le Comité sénatorial permanent de la défense et de la sécurité soit autorisé à faire une étude préliminaire des principales questions de défense et de sécurité qui touchent le Canada en vue de la préparation d'un plan de travail détaillé pour des études plus poussées;

Que le Comité présente son rapport au Sénat au plus tard le 28 février 2002, et que le Comité conserve les pouvoirs nécessaires à la diffusion des résultats de son étude jusqu'au 31 mars 2002; et

Que le Comité soit autorisé, nonobstant les pratiques habituelles, à déposer son rapport auprès du Greffier du Sénat, si le Sénat ne siège pas, et que ledit rapport soit réputé avoir été déposé au Sénat.

La motion, mise aux voix, est adoptée.

Le greffier du Sénat,

Paul C. Bélisle

Clerk of the Senate

MINUTES OF PROCEEDINGS

OTTAWA, Thursday, May 10, 2001

(1)

[English]

The Standing Senate Committee on Defence and Security met this day at 12:35 p.m. in Room 172-E, Center Block, for the purposes of holding its organization meeting, pursuant to rule 88.

Members of the committee present: The Honourable Senators Atkins, Cordy, Forrestall, Hubley, Kenny, Meighen, Pépin, Rompkey, P.C. (8).

Also present: The official reporters of the Senate.

Election of Chair

Pursuant to rule 88, the Clerk of the Committee presided over the election of the Chair.

It is moved by the Honourable Senator Forrestall, — That the Honourable Senator Kenny be Chair of this Committee.

The question being put on the motion, it was resolved in the affirmative.

The clerk invited the Chair elect to take the Chair.

The Chair presided over the election of the Deputy Chair.

Election of Deputy Chair

It is moved by the Honourable Senator Meighen, — That the Honourable Senator Forrestall be Deputy Chair of this Committee.

The question being put on the motion, it was resolved in the affirmative.

Subcommittee on Agenda and Procedure

It is moved by the Honourable Senator Pépin, — That the Subcommittee on Agenda and Procedure be composed of the Chair, the Deputy Chair, and Honourable Senator Cordy; and

That the Subcommittee be empowered to make decisions on behalf of the committee with respect to its agenda, to invite witnesses, and to schedule hearings.

The question being put on the motion, it was resolved in the affirmative.

Motion to print the Committee's Proceedings

It is moved by the Honourable Senator Rompkey, P.C., — That the committee print 200 copies of its proceedings; and

That the Chair be authorized to set the number to meet demand.

The question being put on the motion, it was resolved in the affirmative.

Authorization to hold meetings and to print evidence when quorum is not present

It is moved by the Honourable Senator Forrestall, — That, pursuant to rule 89, the Chair be authorized to hold meetings, to receive and authorize the printing of the evidence when a quorum is not present, provided that a member of the committee from both the government and the opposition are present.

PROCÈS-VERBAUX

OTTAWA, le jeudi 10 mai 2001

(1)

[Traduction]

Le comité sénatorial permanent de la défense et de la sécurité se réunit aujourd'hui à 12 h 35, dans la pièce 172-E de l'édifice du Centre, pour sa réunion d'organisation, conformément à l'article 88 du Règlement.

Membres du comité présents: Les honorables sénateurs Atkins, Cordy, Forrestall, Hubley, Kenny, Meighen, Pépin, Rompkey, c.p. (8).

Aussi présents : Les sténographes officiels du Sénat.

Élection du président

Conformément à l'article 88 du Règlement, la greffière du comité préside à l'élection du président.

Il est proposé par l'honorable sénateur Forrestall, — Que l'honorable sénateur Kenny assume la présidence du comité.

La motion, mise aux voix, est adoptée.

La greffière invite le président élu à occuper le fauteuil.

La présidence préside à l'élection du vice-président.

Élection du vice-président

Il est proposé par l'honorable sénateur Meighen, — Que l'honorable sénateur Forrestall soit vice-président du comité.

La motion, mise aux voix, est adoptée.

Sous-comité du programme et de la procédure

Il est proposé par l'honorable sénateur Pépin, — Que le sous-comité du programme et de la procédure soit composé du président, du vice-président et de l'honorable sénateur Cordy; et

Que le sous-comité soit autorisé à prendre des décisions au nom du comité relativement au programme, à inviter des témoins et à établir l'horaire des audiences.

La motion, mise aux voix, est adoptée.

Motion concernant l'impression des délibérations du comité

Il est proposé par l'honorable sénateur Rompkey, c.p., — Que le comité fasse imprimer 200 exemplaires de ses délibérations; et

Que la présidence soit autorisée à fixer le nombre d'exemplaires en fonction de la demande.

La motion, mise aux voix, est adoptée.

Autorisation de se réunir et de permettre la publication des témoignages en l'absence de quorum

Il est proposé par l'honorable sénateur Forrestall, — Que, conformément à l'article 89 du Règlement, la présidence soit autorisée à tenir des réunions, à entendre des témoignages et à en permettre la publication en l'absence de quorum, pourvu qu'un représentant du parti ministériel et un représentant de l'opposition soient présents.

The question being put on the motion, it was resolved in the affirmative.

Research Staff

It was agreed — That decisions relating to research staff be deferred.

Authority to commit funds and certify accounts

It is moved by the Honourable Senator Rompkey, P.C., — That, pursuant to section 32 of the *Financial Administration Act*, authority to commit funds be conferred individually on the Chair, the Deputy Chair, and the Clerk of the Committee; and

That, pursuant to section 34 of the *Financial Administration Act*, and Guideline 3:05 of Appendix II of the *Rules of the Senate*, authority for certifying accounts payable by the committee be conferred individually on the Chair, the Deputy Chair, and the Clerk of the Committee.

The question being put on the motion, it was resolved in the affirmative.

Travel

It is moved by the Honourable Senator Meighen, — That the committee empower the Subcommittee on Agenda and Procedure to designate, as required, one or more members of the committee and/or such staff as may be necessary to travel on assignment on behalf of the committee; and

That the Subcommittee on Agenda and Procedure be authorized to:

- 1) determine whether any member of the committee is on "official business" for the purposes of paragraph 8(3)(a) of the Senators Attendance Policy, published in the Journals of the Senate on Wednesday, June 3, 1998; and
- 2) consider any member of the committee to be on "official business" if that member is: (a) attending a function, event or meeting related to the work of the committee; or (b) making a presentation related to the work of the committee.

The question being put on the motion, it was resolved in the affirmative.

Travelling and living expenses of witnesses

It is moved by the Honourable Senator Hubley, — That, pursuant to the Senate guidelines for witnesses expenses, the committee may reimburse reasonable travelling and living expenses for one witness from any one organization and payment will take place upon application, but that the Chair be authorized to approve expenses for a second witness should there be exceptional circumstances.

The question being put on the motion, it was resolved in the affirmative.

La motion, mise aux voix, est adoptée.

Attachés de recherche

Il est convenu — Que les décisions concernant les attachés de recherche soient reportées à plus tard.

Autorisation d'engager des fonds et d'approuver les comptes

Il est proposé par l'honorable sénateur Rompkey, c.p., — Que, conformément à l'article 32 de la *Loi sur la gestion des finances publiques*, l'autorisation d'engager les fonds du comité soit conférée à la présidence, à la vice-présidence et à la greffière du comité; et

Que, conformément à l'article 34 de la *Loi sur la gestion des finances publiques* et à la directive 3:05 de l'annexe II du *Règlement du Sénat*, l'autorisation d'approuver les comptes à payer au nom du comité soit conférée à la présidence, à la vice-présidence et à la greffière du comité.

La motion, mise aux voix, est adoptée.

Déplacements

Il est proposé par l'honorable sénateur Meighen, — Que le comité autorise le sous-comité du programme et de la procédure à designer, au besoin, un ou plusieurs membres du comité, de même que le personnel nécessaire, qui se déplaceront au nom du comité; et

Que le sous-comité du programme et de la procédure soit autorisé à :

- 1) déterminer si un membre du comité remplit un « engagement public » aux fins de l'alinéa 8(3)a) de la politique relative à la présence des sénateurs, publiée dans les *Journaux du Sénat* du mercredi 3 juin 1998; et
- 2) considérer qu'un membre du comité remplit un « engagement public » si ce membre: a) assiste à une réception, à une activité ou à une réunion se rapportant aux travaux du comité; ou b) fait un exposé ayant trait aux travaux du comité.

La motion, mise aux voix, est adoptée.

Frais de déplacement et de subsistance des témoins

Il est proposé par l'honorable sénateur Hubley, — Que, conformément aux lignes directrices du Sénat concernant les dépenses des témoins, le comité puisse rembourser des frais raisonnables de déplacement et de subsistance à un témoin de n'importe quel organisme, après présentation d'une demande de remboursement à cet égard, mais que la présidence soit autorisée à permettre le remboursement des dépenses d'un deuxième témoin dans des circonstances exceptionnelles.

La motion, mise aux voix, est adoptée.

Electronic media coverage of public meetings

It is moved by the Honourable Senator Cordy, — That the Chair be authorized to seek permission from the Senate to permit coverage by electronic media of its public proceedings with the least possible disruption of its hearings; and

That the Subcommittee on Agenda and Procedure be empowered to allow such coverage at its discretion

The question being put on the motion, it was resolved in the affirmative.

Other Business

At 12:45 p.m. the committee proceeded *in camera* to discuss future business.

It was moved and adopted — That a Subcommittee on Veterans Affairs composed of five members be established.

Adjournment

At 1:25 p.m., the committee adjourned to the call of the Chair.

ATTEST:

OTTAWA, Monday, May 28, 2001

(2)

[English]

The Standing Senate Committee on Defence and Security met this day, *in camera*, at 5:10 p.m. in Room 505, Victoria Building, the Chair, the Honourable Colin Kenny, presiding.

Members of the committee present: The Honourable Senators Atkins, Banks, Finestone, Forrestall, Kenny, Stollery, Wiebe (7).

In attendance: From the Parliamentary Research Branch, Library of Parliament: Grant Purves, Research Officer.

The committee proceeded to consider future business.

It was moved — That the agenda as printed be adopted.

The question being put on the motion, it was adopted.

It was moved — That the Chair be authorized to seek authority from the Senate for the following terms of reference:

That the Committee on Defence and Security be authorized to conduct an introductory survey of the major security and defence issues facing Canada with a view to preparing a detailed work plan for future comprehensive studies;

That the committee report to the Senate no later than February 28, 2002 and that the committee retain all powers necessary to publicise its findings of the committee until March 31, 2002;

Diffusion par des médias électroniques des délibérations publiques

Il est proposé par l'honorable sénateur Cordy, — Que la présidence soit autorisée à demander au Sénat la permission de diffuser les délibérations publiques du comité par des médias d'information électroniques, de manière à déranger le moins possible les travaux; et

Que le sous-comité du programme et de la procédure soit autorisé à permettre cette diffusion à sa discrétion.

La motion, mise aux voix, est adoptée.

Autres questions

À 12 h 45, le comité discute à huis clos de ses travaux futurs.

Il est proposé et accepté — Que soit formé un sous-comité des anciens combattants composé de cinq membres.

Ajournement

À 13 h 25, le comité suspend ses travaux jusqu'à nouvelle convocation de la présidence.

ATTESTÉ:

OTTAWA, le lundi 28 mai 2001

(2)

[Traduction]

Le comité sénatorial permanent de la défense et de la sécurité se réunit aujourd'hui à huis clos à 17 h 10, dans la pièce 505 de l'édifice Victoria, sous la présidence de l'honorable Colin Kenny (*président*).

Membres du comité présents: Les honorables sénateurs Atkins, Banks, Finestone, Forrestall, Kenny, Stollery, Wiebe (7).

Également présent: De la Direction de la recherche parlementaire, Bibliothèque du Parlement, Grant Purves, attaché de recherche.

Le comité entreprend l'étude de ses travaux futurs.

Il est proposé — Que l'ordre du jour, tel qu'imprimé, soit adopté.

La motion, mise aux voix, est adoptée.

Il est proposé — Que la présidence soit autorisée à demander au Sénat d'approuver le mandat suivant:

Que le comité de la défense et de la sécurité soit autorisé à mener une étude préliminaire des principales questions de défense et de sécurité qui touchent le Canada en vue de la préparation d'un plan de travail détaillé pour des études plus poussées;

Que le comité présente son rapport au Sénat au plus tard le 28 février 2002 et qu'il conserve tous les pouvoirs nécessaires pour rendre publiques ses constatations jusqu'au 31 mars 2002;

That the committee be permitted, notwithstanding usual practices, to deposit any report with the Clerk of the Senate, if the Senate is not then sitting, and that the report be deemed to have been tabled in the Chamber.

The question being put on the motion, it was adopted.

It was moved — That the Chair be authorized to seek authority from the Senate to amend the name of the committee:

That 86(11)(r) of the *Rules of the Senate* be amended:

by replacing the words "Senate Committee on Defence and Security" with the words "Senate Committee on National Security and Defence."

The question being put on the motion, it was adopted.

It was moved — That, subject to the approval of the Senate to the proposed terms of reference, that the following budget application for the fiscal year ending March 31, 2002 be concurred in, and, — That the Chair submit same to the Standing Committee on Internal Economy, Budgets and Administration.

Professional and other services	\$ 80, 500
Transportation and Communications	278, 700
All other expenses	<u>5, 000</u>
TOTAL	\$ 364, 200

The question being put on the motion, it was adopted.

It was moved — That the committee ask the Library of Parliament to assign research officers to the committee:

That the Chair be authorized to seek authority from the Senate to engage the services of such counsel and technical, clerical, and other personnel as may be necessary for the purpose of the committee's examination and consideration of such bills, subject-matters of bills, and estimates as are referred to it;

That the Sub-committee on Agenda and Procedure be authorized to retain the services of such experts as may be required by the work of the committee; and

That the Chair, on behalf of the committee, direct the research staff in the preparation of studies, analyses, summaries, and draft reports.

The question being put on the motion, it was adopted.

6:00 p.m., the committee adjourned to the call of the Chair.

ATTEST:

OTTAWA, Monday, June 11, 2001

(3)

[English]

The Standing Senate Committee on Defence and Security met this day, *in camera*, at 6:25 p.m. in Room 160-S, Centre Block, the Chair, the Honourable Colin Kenny, presiding.

Que le comité soit autorisé, nonobstant les usages habituels, à déposer tout rapport auprès du greffier du Sénat, si le Sénat ne siège pas à ce moment-là, et que le rapport soit alors considéré comme ayant été déposé d'office à la Chambre.

La motion, mise aux voix, est adoptée.

Il est proposé — Que la présidence soit autorisée à demander au Sénat la permission de modifier le nom du comité:

Que l'on modifie l'alinéa 86(11)r) du *Règlement du Sénat* :

en remplaçant les mots « comité sénatorial de la défense et de la sécurité » par les mots « comité sénatorial de la défense et de la sécurité nationale ».

La motion, mise aux voix, est adoptée.

Il est proposé — Que, sous réserve de l'approbation par le Sénat du mandat proposé, la demande de budget présentée ci-après soit approuvée pour l'exercice financier se terminant le 31 mars 2002, et — Que la présidence soumette cette demande au comité sénatorial de la régie interne, des budgets et de l'administration.

Services professionnels et autres	80 500 \$
Transport et communications	278 700
Autres	<u>5 000</u>
TOTAL	364 200 \$

La motion, mise aux voix, est adoptée.

Il est proposé — Que le comité demande à la Bibliothèque du Parlement de lui affecter des attachés de recherche:

Que la présidence soit autorisée à demander au Sénat la permission de retenir les services de conseillers juridiques, de personnel technique, d'employés de bureau et d'autres personnes, au besoin, pour aider le comité à examiner les projets de loi, la teneur de ces derniers et les prévisions budgétaires qui lui sont déférés;

Que le sous-comité du programme et de la procédure soit autorisé à faire appel aux services des experts-conseils dont le comité peut avoir besoin dans le cadre de ses travaux: et

Que la présidence, au nom du comité, dirige le personnel de recherche dans la préparation d'études, d'analyses, de résumés et de projets de rapport.

La motion, mise aux voix, est adoptée.

À 18 heures, le comité suspend ses travaux jusqu'à nouvelle convocation de la présidence.

ATTESTÉ:

OTTAWA, le lundi 11 juin 2001

(3)

[Traduction]

Le comité sénatorial permanent de la défense et de la sécurité se réunit aujourd'hui à huis clos, à 18 h 25, dans la pièce 160-S de l'édifice du Centre, sous la présidence de l'honorable Colin Kenny (*président*).

Members of the committee present: The Honourable Senators Atkins, Cordy, Forrestall, Hubley, Kenny, Pépin, Rompkey, P.C., Wiebe (8).

In attendance: From the Parliamentary Research Branch, Library of Parliament: Grant Purves, Research Officer.

The committee proceeded to consider future business *in camera*.

At 7:15 p.m., the committee adjourned to the call of the Chair.

ATTEST:

OTTAWA, Wednesday, July 18, 2001
(4)

[English]

The Standing Senate Committee on Defence and Security met this day, at 8:45 a.m. in Room 705, Victoria Building, the Chair, the Honourable Colin Kenny, presiding.

Members of the committee present: The Honourable Senators Atkins, Banks, Cordy, Forrestall, Kenny, Meighen, Pépin, Stollery, Wiebe (9).

In attendance: Grant Purves, Research Officer, Parliamentary Research Branch, Library of Parliament, and Mr. Roy Berlinquette, Adviser, Security.

WITNESSES:

From the Department of National Defence:

Mr. Daniel Bon, Director General, Policy Planning, Assistant Deputy Minister, Policy;

Commodore Daniel McNeil, Director, Force Planning and Program Coordination, Vice Chief of the Defence Staff;

Lieutenant Colonel W.J. Kelly, Force Planning and Program Coordination, Vice Chief of the Defence Staff;

Captain (Navy) Kevin Laing, Director, Maritime Strategy, Chief of Maritime Staff.

Pursuant to the Order of Reference adopted by the Senate on Thursday, May 31, 2001, the committee proceeded to its introductory survey of the major security and defence issues facing Canada with a view to preparing a detailed work plan for future comprehensive studies.

Mr. Bon made an opening statement and answered questions.

Commodore McNeil made an opening statement and with Lieutenant Colonel W.J. Kelly answered questions.

At 11:00 a.m. the committee suspended its meeting.

At 11:10 a.m. the committee resumed its meeting.

Membres du comité présents: Les honorables sénateurs Atkins, Cordy, Forrestall, Hubley, Kenny, Pépin, Rompkey, c.p., Wiebe (8).

Également présent : De la Direction de la recherche parlementaire, Bibliothèque du Parlement, Grant Purves, attaché de recherche.

Le comité entreprend à huis clos l'étude de ses travaux futurs.

À 19 h 15, le comité suspend ses travaux jusqu'à nouvelle convocation de la présidence.

ATTESTÉ:

OTTAWA, le mercredi 18 juillet 2001
(4)

[Traduction]

Le comité sénatorial permanent de la défense et de la sécurité se réunit aujourd'hui, à 8 h 45, dans la pièce 705 de l'édifice Victoria, sous la présidence de l'honorable Colin Kenny (*président*).

Membres du comité présents: Les honorables sénateurs Atkins, Banks, Cordy, Forrestall, Kenny, Meighen, Pépin, Stollery, Wiebe (9).

Également présents: M. Grant Purves, attaché de recherche, Direction de la recherche parlementaire, Bibliothèque du Parlement, et M. Roy Berlinquette, conseiller, Sécurité.

TÉMOINS:

Du ministère de la Défense nationale:

M. Daniel Bon, directeur général, Planification des politiques, sous-ministre adjoint, Politiques;

Commodore Daniel McNeil, directeur, Planification des Forces et coordination du programme, vice-chef d'état-major de la Défense;

Lieutenant colonel W.J. Kelly, Planification des Forces et coordination du programme, vice-chef d'état-major de la Défense;

Capitaine de vaisseau Kevin Laing, directeur, Stratégie maritime, chef d'état-major des Forces maritimes.

Conformément à l'ordre de renvoi adopté par le Sénat le jeudi 31 mai 2001, le comité entreprend son étude préliminaire des principales questions de défense et de sécurité qui touchent le Canada en vue de la préparation d'un plan de travail détaillé pour des études plus poussées.

M. Bon fait une déclaration préliminaire et répond aux questions.

Le commodore McNeil fait une déclaration préliminaire et, avec le lieutenant colonel W. J. Kelly, il répond aux questions.

À 11 heures, le comité suspend ses travaux.

À 11 h 10, le comité reprend ses travaux.

Captain Laing made an opening statement and answered questions.

At 12:32 p.m., the committee adjourned to the call of the Chair.

ATTEST:

OTTAWA, Wednesday, July 18, 2001

(5)

[English]

The Standing Senate Committee on Defence and Security met this day, at 1:04 p.m. in Room 705, Victoria Building, the Chair, the Honourable Colin Kenny, presiding.

Members of the committee present: The Honourable Senators Atkins, Banks, Cordy, Forrestall, Kenny, Meighen, Pépin, Stollery, Wiebe (9).

In attendance: From the Parliamentary Research Branch, Library of Parliament: Grant Purves, Research Officer.

WITNESSES:

From the Department of National Defence:

Colonel William Peters, Director, Land Strategic Planning, Chief of the Land Staff;

Colonel Glynne Hines, Director, Air Information Management, Chief of the Air Staff;

Commodore Jean-Yves Forcier, Chief of Staff J3, Deputy Chief of the Defence Staff.

Pursuant to the Order of Reference adopted by the Senate on Thursday, May 31, 2001, the committee proceeded to its introductory survey of the major security and defence issues facing Canada with a view to preparing a detailed work plan for future comprehensive studies.

Colonel Peters made an opening statement and answered questions.

Colonel Hines made an opening statement and answered questions.

At 3:45 p.m. the committee suspended its meeting.

At 3:55 p.m. the committee resumed its meeting.

Commodore Forcier made an opening statement and answered questions.

At 5:00 p.m., the committee adjourned to the call of the Chair.

ATTEST:

Le capitaine Laing fait une déclaration préliminaire et répond aux questions.

À 12 h 32, le comité suspend ses travaux jusqu'à nouvelle convocation de la présidence.

ATTESTÉ:

OTTAWA, le mercredi 18 juillet 2001

(5)

[Traduction]

Le Comité sénatorial permanent de la défense et de la sécurité se réunit ce jour, à 13 h 04, dans la pièce 705, Édifice Victoria, sous la présidence de l'honorable Colin Kenny (*président*).

Membres du comité présents: Les honorables sénateurs Atkins, Banks, Cordy, Forrestall, Kenny, Meighen, Pépin, Stollery, Wiebe (9).

Également présents: De la Direction de la recherche parlementaire, Bibliothèque du Parlement: Grant Purves, chargé de recherche.

TÉMOINS:

Du ministère de la Défense nationale:

Le colonel William Peters, directeur de la Planification stratégique (Opérations terrestres), chef d'état-major de l'Armée de terre;

Le colonel Glynne Hines, directeur de la Gestion de l'information (Air), chef d'état-major de la Force aérienne;

Le commodore Jean-Yves Forcier, Chef d'État-major J3, sous-chef d'état-major de la Défense.

Conformément à l'ordre de renvoi adopté par le Sénat le jeudi 31 mai 2001, le comité effectue une étude préliminaire des principales questions de défense et de sécurité qui touchent le Canada en vue de la préparation d'un plan de travail détaillé pour des études plus poussées.

Le colonel Peters fait une déclaration liminaire et répond aux questions.

Le colonel Hines fait une déclaration liminaire et répond aux questions.

À 15 h 45, le comité suspend la séance.

À 15 h 55, le comité reprend la séance.

Le commodore Forcier fait une déclaration liminaire et répond aux questions.

À 17 h, le comité suspend ses travaux jusqu'à nouvelle convocation de la présidence.

ATTESTÉ:

La greffière du comité,

Barbara Reynolds

Clerk of the Committee

REPORT OF THE COMMITTEE**RAPPORT DU COMITÉ**

Thursday, June 7, 2001

Le jeudi 7 juin 2001

The Standing Senate Committee on Defence and Security has the honour to present its

Le comité sénatorial permanent de la défense et de la sécurité a l'honneur de présenter son

FIRST REPORT**PREMIER RAPPORT**

Your Committee, which was authorized by the Senate on May 31, 2001, to conduct an introductory survey of the major security and defence issues facing Canada with a view to preparing a detailed work plan for future comprehensive studies, respectfully requests, that it be empowered, to engage the services of such counsel and technical, clerical and other personnel as may be necessary, and to adjourn from place to place within and outside Canada for the purpose of such study.

Pursuant to section 2:07 of the Procedural Guidelines for the Financial Operation of Senate Committees, the budget submitted to the Standing Committee on Internal Economy, Budgets and Administration and the report thereon of that Committee are appended to this report.

Respectfully submitted,

Votre Comité, autorisé par le Sénat le 31 mai 2001 à faire une étude préliminaire des principales questions de défense et de sécurité qui touchent le Canada en vue de la préparation d'un plan de travail détaillé pour des études plus poussées, demande respectueusement, que le Comité soit autorisé à retenir les services d'avocats, de conseillers techniques et de tout autre personnel jugé nécessaire, et à se déplacer à travers le Canada et à l'étranger aux fins de ses travaux.

Conformément à l'article 2:07 des Directives régissant le financement des comités du Sénat, le budget présenté au Comité permanent de la régie interne, des budgets et de l'administration ainsi que le rapport s'y rapportant, sont annexés au présent rapport.

Respectueusement soumis,

Le président,

COLIN KENNY

Chair

APPENDIX (A) TO THE REPORT
STANDING SENATE COMMITTEE ON DEFENCE AND SECURITY
SPECIAL STUDY
APPLICATION FOR BUDGET AUTHORIZATION
FOR THE FISCAL YEAR ENDING MARCH 31ST, 2002

Order of Reference

Extract from the *Journals of the Senate* of Thursday, May 31, 2001:

The Honourable Senator Kenny moved, seconded by the Honourable Senator Moore:

That the Standing Senate Committee on Defence and Security be authorized to conduct an introductory survey of the major security and defence issues facing Canada with a view to preparing a detailed work plan for future comprehensive studies;

That the Committee report to the Senate no later than February 28, 2002, and that the Committee retain all powers necessary to publicize the findings of the Committee until March 31, 2002; and

That the Committee be permitted, notwithstanding usual practices, to deposit any report with the Clerk of the Senate, if the Senate is not then sitting, and that the report be deemed to have been tabled in the Chamber.

The question being put on the motion, it was adopted.

Paul C. Bélisle

Clerk of the Senate

SUMMARY OF EXPENDITURES

Professional and Other Services	\$ 80,500
Transportation and Communications	\$ 278,700
All Other Expenditures	\$ 5,000
TOTAL	\$ <u>364,200</u>

The foregoing budget was approved by the Standing Senate Committee on Defence and Security on May 28, 2001.

The undersigned or an alternate will be in attendance on the date that this budget is being considered.

Date

Chairman, Standing Senate Committee on Defence and Security

Date

Chairman, Standing Committee on Internal Economy, Budgets and Administration

EXPLANATION OF COST ELEMENTS

PROFESSIONAL AND OTHER SERVICES

1. Consultant on military matters (0401)		
10 months @ \$2,400	\$ 24,000	
Consultant on policing and prisons (0401)		
10 months @ \$2,400	\$ 24,000	
Consultant on intelligence matters (0401)		
10 months @ \$1,200	\$ 12,000	
Communications consultant (0401)		
6 days @ \$500	\$ 3,000	
2. Working meals (0415)	\$ 9,500	
20 meals @ \$300		
7 meals @ \$500		
3. Hospitality (0410)	\$ 2,000	
4. Conference registration (0406)	\$ <u>6,000</u>	
see attached list: 8 conferences, 5 in Canada, 2 in US and 1 in Europe;		
3 Senators at each conference		
8 @ \$250 (average) x 3		
TOTAL	\$ 80,500	\$ 80,500

TRANSPORTATION AND COMMUNICATIONS

1. Eastern Trip

Halifax (Maritimes Forces Atlantic: 12 Wing Shearwater (helicopters);
RCMP Division H ; Nova Institution for Women (penitentiary))

Charlottetown (Headquarters of Veterans Affairs Canada; RCMP Division L)

Fredericton (CFB Gagetown; RCMP Division J)

5 days - 9 Senators, 1 clerk, 1 researcher, 3 consultants, 1 interpreter = 15 persons

Air Transportation \$ 32,700

Ottawa - Halifax - Charlottetown - Fredericton - Ottawa

Business class \$2,222 x 9 = \$19,998

Economy class \$2,104 x 6 = \$12,624

Ground Transportation \$ 4,600

taxis to and from airports: 4 x 2 x \$25 x 15 = \$3,000

bus rental in Halifax and Fredericton: 2 days @ \$800

Hotel Accommodation \$ 11,700

4 nights @ \$195 x 15

Per Diems \$ 4,500

5 days @ \$60 x 15

Miscellaneous \$ 1,500

Total \$ 55,000

2. Western Trip

Vancouver (airport international arrivals; RCMP Divisions E and M;
Matsqui Institution (medium security))

Victoria (Maritime Forces Pacific; CFB Esquimalt;)

Edmonton (CFB Edmonton; Land Force Western Area Headquarters;
RCMP Division K; Edmonton Correctional Institute (maximum security))

Winnipeg (One Canadian Air Division; RCMP Division D;
Stony Mountain Institution (medium security))

5 days - 9 Senators, 1 clerk, 1 researcher, 3 consultants, 1 interpreter = 15 persons

Air Transportation \$ 70,400

Ottawa - Vancouver - Victoria - Edmonton - Winnipeg - Ottawa

Business class $\$4,926 \times 9 = \$44,334$

Economy class $\$4,343 \times 6 = \$26,058$

Ground Transportation \$ 4,450

taxis to and from airports: $5 \times 2 \times \$25 \times 15 = \$3,750$

bus rental in Victoria: 1 day @ \$800

Hotel Accommodation \$ 14,650

5 nights @ \$195 x 15

Per diems \$ 4,500

5 days @ \$60 x 15

Miscellaneous \$ 1,500

Total \$ 95,500

3. Quebec Trip

Bagotville (3 Wing Bagotville (Eastern CF-18 Fighter base))

Quebec City (CFB Val Cartier; Headquarters Naval Reserve;
Leclerc Institution (medium security);
Montee Saint-Francois Institution (minimum security))

2 days - 9 Senators, 1 clerk, 1 researcher, 3 consultants, 2 interpreters = 16 persons

Air Transportation \$ 20,300

Ottawa - Bagotville - Quebec City - Ottawa

Economy class $\$1,268 \times 16 = \$20,288$

Ground Transportation \$ 3,200

taxis to and from airports: $3 \times 2 \times \$25 \times 16 = \$2,400$

bus rental in Quebec City: 1 day @ \$800

Hotel Accommodation \$ 3,150

1 night @ \$195 x 16

Per diems \$ 1,950

2 days @ \$60 x 16

Miscellaneous \$ 900

Total \$ 29,500

4. Ontario Trip

Kingston (Canadian Land Force Command, Staff College, 1 Wing Kingston (helicopters):
 Kingston Penitentiary (maximum security),
 Collins Bay (medium security),
 Joyceville (medium security)

9 Senators, 1 clerk, 1 researcher, 3 consultants, 1 interpreter

Ground Transportation	\$ 800	
bus rental one day @ \$800		
Per diems		
1 day \$60 x 15	\$ 900	
Miscellaneous	\$ <u>500</u>	
Total		\$ 2,200

5. Ontario Trip

Toronto (CFB Borden; airport international arrivals;
 Keele Community Correctional Centre:)

2 days - 9 Senators, 1 clerk, 1 researcher, 1 interpreter, 3 consultants

Air Transportation	\$ 12,900	
Ottawa - Toronto - Ottawa Business class \$910 x 9 = \$8,190 Economy class \$782 x 6 = \$4,692		
Ground Transportation	\$ 2,300	
taxis to and from airports: 2 x 2 x \$25 x 15 = \$1,500 bus rental: one day @ \$800		
Hotel Accommodation	\$ 2,950	
1 night @ \$195 x 15		
Per Diems	\$ 1,800	
2 days @ \$60 x 15		
Miscellaneous	\$ <u>550</u>	
Total		\$ 20,500

6. Travel to Conferences and Meetings in Canada - Vancouver, Calgary, Toronto, Quebec City and Halifax; in US - Washington; and in Europe - Brussels

3 Senators - 3 days - two nights

Air Transportation	\$ 54,750	
Ottawa - Vancouver - Ottawa Business class \$4,048 x 3 = \$12,144 Ottawa - Calgary - Ottawa Business class \$3,430 x 3 = \$10,290 Ottawa - Toronto - Ottawa Business class \$910 x 3 = \$2,730 Ottawa - Quebec City - Ottawa Economy class \$804 x 3 = \$2,412 Ottawa - Halifax-Ottawa Business class \$1,643 x 3 = \$4,929 Ottawa - Washington - Ottawa Economy class \$2,053 x 3 = \$6,159 Ottawa - Brussels - Ottawa Business class \$5,353 x 3 = \$16,059		
Ground Transportation	\$ 2,400	
2 x 2 x \$25 x 3 x 8		

Hotel Accommodation

Canada - 2 nights @ \$195 x 3 x 5

US - 2 nights @ \$325 x 3 x 2

Europe - 2 nights @ \$350 x 3

\$ 11,850

Per Diems

3 days @ \$60 x 3 x 5

3 days @ \$75 x 3 x 2

3 days @ \$100 x 3

\$ 4,900

Miscellaneous\$ 1,100**Total**

\$ 75,000

Distribution of press releases (0225)

\$ 1,000

\$ 1,000**TOTAL**

\$ 278,700

ALL OTHER EXPENDITURES**Rental of meeting rooms (0500)**

\$ 2,000

Purchase of stationery, books and periodicals (0702)

\$ 1,000

Miscellaneous (0799)\$ 2,000**Total**\$ 5,000

\$ 5,000

GRAND TOTAL

\$ 364,200

The Senate administration has reviewed this budget application.

Heather Lank, Principal Clerk of Committees and Private Legislation

Date

Richard Ranger, Director of Finance

Date

Conferences and Meetings

Canada

Calgary, University of Calgary, Centre for Military and Strategic Studies

- Reserves and their role in civil society (2002)

Kingston, Queen's University

- Lessons learned from Bosnia (2002)

Toronto, York University, York Centre for International and Security Studies, annual conference (January-February 2002)

Toronto, University of Toronto, Canadian Institute of Strategic Studies

- Spring seminar on Canadian defence and security policy
- Autumn seminar on Canadian Strategic Forecast

Vancouver, University of British Columbia, Institute of International Relations.

- Annual conference on international security (2001 conference was on European security and Transatlanticism in the 21st century: The role of Canada - May 2001)

Halifax, Dalhousie University, Regional Maritime Security Conference, (July 6-8, 2001)

Montreal, Université du Québec à Montréal, Centre d'études des politiques étrangères et de sécurité, Annual Colloquium (April 2002)

United States

Washington, D.C. National Defense University, Institute for National Strategic Studies, Symposium (September 20-21, 2001) and Joint Operational Symposium (November 7-8, 2001)

Washington, D.C. The Institute for Foreign Policy Analysis.

- Defending the Northeast, the Nation, and America's Allies from Ballistic Attack (June 28-29, 2001)

Washington, D.C. The Institute for Foreign Policy Analysis and Tufts University

- Fletcher Conference 2001 — the emerging global security landscape and the spectrum of early twenty-first century threats (November 14-15, 2001)

Europe

United Kingdom, Wilton Park Conferences on Defence, Security and Arms Control, 2001 Conferences:

- International Cooperation to Prevent Chemical or Biological Terrorism
- EU Common Security and Defence Policy: From Aspiration to Action
- Control regimes for chemical and biological materials: towards a safer and more prosperous world
- Nuclear Non-Proliferation: Meeting the Challenges

Belgium Brussels NATO headquarters

ANNEXE (A) AU RAPPORT
COMITÉ SÉNATORIAL PERMANENT DE LA DÉFENSE ET DE LA SÉCURITÉ
ÉTUDE SPÉCIALE
DEMANDE D'AUTORISATION BUDGÉTAIRE
POUR L'EXERCICE SE TERMINANT LE 31 MARS 2002

Ordre de renvoi

Extrait des *Journaux du Sénat* du jeudi 31 mai 2001 :

L'honorable sénateur Kenny propose, appuyé par l'honorable sénateur Moore,

Que le Comité sénatorial permanent de la défense et de la sécurité soit autorisé à faire une étude préliminaire des principales questions de défense et de sécurité qui touchent le Canada en vue de la préparation d'un plan de travail détaillé pour des études plus poussées;

Que le Comité présente son rapport au Sénat au plus tard le 28 février 2002, et que le Comité conserve les pouvoirs nécessaires à la diffusion des résultats de son étude jusqu'au 31 mars 2002; et

Que le Comité soit autorisé, nonobstant les pratiques habituelles, à déposer son rapport auprès du Greffier du Sénat, si le Sénat ne siège pas, et que ledit rapport soit réputé avoir été déposé au Sénat.

La motion, mise aux voix, est adoptée.

Le greffier du Sénat,

Paul C. Bélisle

RÉSUMÉ DES DÉPENSES

Service professionnels et autres	80 500 \$
Transports et communications	278 700 \$
Autres dépenses	<u>5 000 \$</u>
TOTAL	364 200 \$

Le budget ci-dessus a été approuvé par le Comité sénatorial permanent de la défense et de la sécurité le 28 mai 2001.

Le soussigné ou non remplaçant assistera à la séance au cours de laquelle le présent budget sera étudié.

Date

Président du Comité sénatorial permanent de la défense et de la sécurité

Date

Président du Comité permanent de la régie interne.
des budgets et de l'administration

EXPLICATION DES ÉLÉMENTS DE COÛT

SERVICES PROFESSIONNELS ET AUTRES

1. Conseiller pour les questions militaires (0401)	24 000 \$	
10 mois @ 2 400 \$		
Conseiller pour les questions relatives au maintien de l'ordre et aux prisons (0401)	24 000 \$	
10 mois @ 2 400 \$		
Conseiller pour les questions relatives au renseignement (0401)	12 000 \$	
10 mois @ 1 200 \$		
Conseiller en communications (0401)	3 000 \$	
6 jours @ 500 \$		
2. Repas de travail (0415)	9 500 \$	
20 repas @ 300 \$		
7 repas @ 500 \$		
3. Dépenses de représentation (0410)	2 000 \$	
4. Inscriptions aux conférences (0406)	<u>6 000 \$</u>	
voir liste ci-jointe; 8 conférences, 5 au Canada, 2 aux É.-U. et 1 en Europe, 3 sénateurs à chaque conférence		
8 @ 250 \$ (en moyenne) x 3		
TOTAL	80 500 \$	80 500 \$

TRANSPORT ET COMMUNICATIONS

1. Voyage dans l'Est

Halifax (Forces maritimes de l'Atlantique; 12^e Escadre de Shearwater (hélicoptères); Division H de la GRC; Établissement pour femmes Nova (pénitencier))

Charlottetown (siège social d'Anciens combattants Canada; Division L de la GRC)

Fredericton (BFC Gagetown; Division J de la GRC)

5 jours - 9 sénateurs, 1 greffier, 1 attaché de recherche, 3 conseillers, 1 interprète = 15 personnes

Transport aérien 32 700 \$

Ottawa - Halifax - Charlottetown - Fredericton - Ottawa

Classe affaire 2 222 \$ x 9 = 19 998 \$

Classe économique 2 104 \$ x 6 = 12 624 \$

Transport terrestre 4 600 \$

taxis pour quitter les aéroports et y revenir: 4 x 2 x 25 \$ x 15 = 3 000 \$

location d'autobus à Halifax et Fredericton: 2 jours @ 800 \$

Hébergement à l'hôtel 11 700 \$

4 nuits @ 195 \$ x 15

Allocations journalières 4 500 \$

5 jours @ 60 \$ x 15

Divers 1 500 \$

Total 55 000 \$

2. Voyage dans l'Ouest

Vancouver (arrivées à l'aéroport international; Divisions E et M de la GRC; établissement de Matsqui (sécurité moyenne))

Victoria (Forces maritimes du Pacifique; BFC d'Esquimalt)

Edmonton (BFC Edmonton; quartier général du Secteur de l'Ouest de la Force terrestre; Division K de la GRC; Établissement correctionnel d'Edmonton (sécurité maximale))

Winnipeg (1^{ère} Division aérienne du Canada; Division D de la GRC; Établissement de Stony Mountain (sécurité moyenne))

5 jours - 9 sénateurs, 1 greffier, 1 attaché de recherche, 3 conseillers, 1 interprète = 15 personnes

Transport aérien 70 400 \$

Ottawa - Vancouver - Victoria - Edmonton - Winnipeg - Ottawa

Classe affaire 4 926 \$ x 9 = 44 334 \$

Classe économique 4 343 \$ x 6 = 26 058 \$

Transport terrestre 4 450 \$

taxis pour quitter les aéroports et y revenir: 5 x 2 x 25 \$ x 15 = 3 750 \$

location d'autobus à Victoria: 1 jour @ 800 \$

Hébergement à l'hôtel 14 650 \$

5 nuits @ 195 \$ x 15

Allocations journalières 4 500 \$

5 jours @ 60 \$ x 15

Divers 1 500 \$

Total 95 500 \$

3. Voyage à Québec

Bagotville (3^e Escadre de Bagotville (Base de chasseurs CF-18 de l'Est);

Québec (BFC Val Cartier; le Siège social de la Réserve marine; Établissement Leclerc (sécurité moyenne); Établissement Montée Saint-François (sécurité minimale))

2 jours - 9 sénateurs, 1 greffier, 1 attaché de recherche, 3 conseillers, 2 interprètes = 16 personnes

Transport aérien 20 300 \$

Ottawa - Bagotville - Québec - Ottawa

Classe économique 1 268 \$ x 16 = 20 288 \$

Transport terrestre 3 200 \$

taxis pour quitter les aéroports et y revenir: 3 x 2 x 25 \$ x 16 = 2 400 \$

location d'autobus à Québec: 1 jour @ 800 \$

Hébergement à l'hôtel 3 150 \$

1 nuit @ 195 \$ x 16

Allocations journalières 1 950 \$

2 jours @ 60 \$ x 16

Divers 900 \$

Total 29 500 \$

4. Voyage en Ontario

Kingston (Collège de commandement et d'état major de la Force terrestre canadienne,
1^{ère} Escadre de Kingston (hélicoptères); pénitencier de Kingston (sécurité maximale),
Collins Bay (sécurité moyenne), Joyceville (sécurité moyenne)

9 sénateurs, 1 greffier, 1 attaché de recherche, 3 conseillers, 1 interprète

Transport terrestre	800 \$	
location d'autobus: 1 jour @ 800 \$		
Allocations journalières	900 \$	
1 jour x 60 \$ x 15		
Divers	<u>500 \$</u>	
Total		2 200 \$

5. Voyage en Ontario

Toronto (BFC Borden; arrivées à l'aéroport international;
Centre correctionnel communautaire Keele)

2 jours - 9 sénateurs, 1 greffier, 1 attaché de recherche, 1 interprète, 3 conseillers

Transport aérien	12 900 \$	
Ottawa - Toronto - Ottawa		
Classe affaire 910 \$ x 9 = 8 190 \$		
Classe économique 782 \$ x 6 = 4 692 \$		
Transport terrestre	2 300 \$	
taxis pour quitter l'aéroport et y revenir: 2 x 2 x 25 \$ x 15 = 1 500 \$		
location d'autobus: 1 jour @ 800 \$		
Hébergement à l'hôtel	2 950 \$	
1 nuit @ 195 \$ x 15		
Allocations journalières	1 800 \$	
2 jours @ 60 \$ x 15		
Divers	<u>550 \$</u>	
Total		20 500 \$

6. Déplacements pour des conférences et des réunions au Canada

-Vancouver, Calgary, Toronto, Québec et Halifax;
aux É.-U. - Washington; et en Europe - Bruxelles

- 3 sénateurs - 3 jours - 2 nuits

Transport aérien	54 750 \$	
Ottawa - Vancouver - Ottawa		
Classe affaire 4 048 \$ x 3 = 12 144 \$		
Ottawa - Calgary - Ottawa		
Classe affaire 3 430 \$ x 3 = 10 290 \$		
Ottawa - Toronto - Ottawa		
Classe affaire 910 \$ x 3 = 2 730 \$		
Ottawa - Québec - Ottawa		
Classe économique 804 \$ x 3 = 2 412 \$		
Ottawa - Halifax - Ottawa		
Classe affaire 1 643 \$ x 3 = 4 929 \$		
Ottawa - Washington - Ottawa		
Classe économique 2 053 \$ x 3 = 6 159 \$		
Ottawa - Bruxelles - Ottawa		
Classe affaire 5 353 \$ x 3 = 16 059 \$		
Transport terrestre	2 400 \$	
2 x 2 x 25 \$ x 3 x 8		

Hébergement à l'hôtel	11 850 \$		
Canada - 2 nuits @ 195 \$ x 3 x 5			
É.-U. - 2 nuits @ 325 \$ x 3 x 2			
Europe - 2 nuits @ 350 \$ x 3			
Allocations journalières	4 900 \$		
3 jours @ 60 \$ x 3 x 5			
3 jours @ 75 \$ x 3 x 2			
3 jours @ 100 \$ x 3			
Divers	<u>1 100 \$</u>		
Total		75 000 \$	
Diffusion de communiqués de presse (0225)	1 000 \$	<u>1 000 \$</u>	
TOTAL		278 700 \$	278 700 \$
AUTRES DÉPENSES			
Location de salles de réunion (0500)	2 000 \$		
Achat d'articles de papeterie, d'ouvrages et de périodiques (0702)	1 000 \$		
Divers (0799)	<u>2 000 \$</u>		
Total		5 000 \$	<u>5 000 \$</u>
GRAND TOTAL			364 200 \$

L'Administration du Sénat a examiné cette demande de budget.

Heather Lank, greffière principale des comités et de la législation privée

Date

Richard Ranger, directeur des finances

Date

Conférences et réunions

Canada

Calgary, University of Calgary, Centre for Military and Strategic Studies

- Les réserves et leur rôle dans la société civile (2002)

Kingston, Queen's University

- Les leçons tirées de la Bosnie (2002)

Toronto, York University, York Centre for International and Security Studies, Conférence annuelle (janvier et février 2002)

Toronto, University of Toronto, Canadian Institute of Strategic Studies

- Colloque du printemps sur la politique de défense et de sécurité du Canada
- Colloque de l'automne sur les prévisions stratégiques du Canada

Vancouver, University of British Columbia, Institute of International Relations

- Conférence annuelle sur la sécurité internationale (La conférence de 2001 s'est déroulée sous le thème de la sécurité en Europe et le transatlantisme au XXI^e siècle : le rôle du Canada - Mai 2001)

Halifax, Dalhousie University, Conférence sur la sécurité maritime régionale (6-8 juillet 2001)

Montréal, Université du Québec à Montréal, Centre d'études des politiques étrangères et de sécurité, Colloque annuel (avril 2002)

États-Unis

Washington, D.C. National Defense University, Institute for National Strategic Studies, Symposium (20-21 septembre 2001) et Symposium opérationnel mixte (7-8 novembre 2001)

Washington, D.C. The Institute for Foreign Policy Analysis

- Défendre le Nord-Est, la Nation et les alliés de l'Amérique contre les attaques de missiles ballistiques (28-29 juin 2001)

Washington, D.C. The Institute for Foreign Policy Analysis et Tufts University

- Conférence Fletcher 2001 - Le nouveau paysage mondial en matière de sécurité et le spectre des menaces du début du XXI^e siècle (14-15 novembre 2001)

Europe

Royaume-Uni, Wilton Park, conférences de 2001 sur la défense, la sécurité et le contrôle des armements :

- La coopération internationale pour prévenir le terrorisme chimique ou biologique
- La politique de défense et de sécurité de l'UE : du désir à la réalité
- Régimes de contrôle des armes chimiques et biologiques : vers un monde plus sûr et plus prospère
- La non-prolifération des armes nucléaires : relever les défis

Belgique Bruxelles siège social de l'OTAN

APPENDIX (B) TO THE REPORT

Thursday, June 7, 2001

The Standing Committee on Internal Economy, Budgets and Administration has examined the budget presented to it by the Chair of the Standing Senate Committee on Defence and Security for the proposed expenditures of the said Committee for the fiscal year ending March 31, 2002 for the purpose of its Special Study to conduct an introductory survey of the major security and defence issues facing Canada with a view to preparing a detailed work plan for future comprehensive studies, as authorized by the Senate on Thursday, May 31, 2001. The approved budget is as follows:

Professional and Other Services	\$ 80,500
Transport and Communications	20,000
Miscellaneous	<u>0</u>
TOTAL	\$ 100,500

Respectfully submitted,

Le président,

RICHARD KROFT

Chair

ANNEXE (B) AU RAPPORT

Le jeudi 7 juin 2001

Le Comité permanent de la régie interne, des budgets et de l'administration a examiné le budget qui lui a été présenté par le président du Comité sénatorial permanent de la défense et de la sécurité concernant les dépenses projetées dudit Comité dudit Comité pour l'exercice se terminant le 31 mars 2002 aux fins de leur Étude spéciale relativement à faire une étude préliminaire des principales questions de défense et de sécurité qui touchent la Canada en vue de la préparation d'un plan de travail détaillé pour des études plus poussées, tel qu'autorisé par le Sénat le jeudi 31 mai 2001. Le budget approuvé se lit comme suit:

Services professionnels et autres	80 500 \$
Transports et communications	20 000
Autres dépenses	<u>0</u>
TOTAL	100,500 \$

Respectueusement soumis,

EVIDENCE

OTTAWA, Thursday May 10, 2001

The Standing Senate Committee on National Defence and Security met this day at 12:35 p.m. for an organization meeting.

[Translation]

Ms. Barbara Reynolds, Clerk: Honourable senators, we have a quorum. As Clerk of the Committee, it is my duty to oversee the election of a chairman.

[English]

I am ready to receive a motion to that effect. Are there nominations for chairman?

Senator Forrestall: I nominate Senator Kenny.

Ms Reynolds: Are there any other nominations?

Is it agreed that Senator Kenny be chair of the committee?

Hon. Senators: Agreed.

Ms Reynolds: Carried.

I invite Senator Kenny to take the chair.

Senator Colin Kenny (Chairman) in the Chair.

The Chairman: Thank you for the vote of confidence, colleagues.

We have before us an agenda that calls for some motions.

I need a motion with respect to the deputy chair.

Senator Meighen: I move that Senator Forrestall be deputy chair.

The Chairman: All in favour?

Hon. Senators: Agreed.

The Chairman: Carried. Moving to item number 3, the Subcommittee on Agenda and Procedures, I put forward the name of Senator Cordy.

Senator Atkins: I so move.

The Chairman: All in favour?

Hon. Senators: Agreed.

The Chairman: Carried. The motion to print proceedings would read that we start at 200 copies, with the power to adjust from time to time.

Is it agreed, honourable senators?

Hon. Senators: Agreed.

The Chairman: Carried. Item number 5, authorization to hold meetings to print evidence when a quorum is not present. The rule is two, one from each party: is that correct?

Ms Reynolds: Yes.

Senator Meighen: For my information, would that apply, for instance, in the event of a task force or, say, a meeting between sessions?

TÉMOIGNAGES

OTTAWA, le jeudi 10 mai 2001

Le Comité sénatorial sur la défense et la sécurité se réunit aujourd'hui à 12 h 35 pour organiser les activités du comité.

[Français]

Mme Barbara Reynolds, greffière: Honorables sénateurs, il y a un quorum. En tant que greffière du comité, il est de mon devoir de procéder à l'élection du président.

[Traduction]

Je suis prête à recevoir une motion à cet effet. Y a-t-il des mises en candidature à la présidence ?

Le sénateur Forrestall: Je propose le sénateur Kenny.

Mme Reynolds: Y a-t-il d'autres candidatures?

Les sénateurs sont-ils d'accord pour que le sénateur Kenny assume la présidence du comité?

Des voix: D'accord.

Mme Reynolds. Adopté.

J'invite le sénateur Kenny à occuper le fauteuil.

Le sénateur Colin Kenny (président) occupe le fauteuil.

Le président: Merci de votre vote de confiance, chers collègues.

L'ordre du jour prévoit certaines motions.

Il me faut une motion en ce qui concerne la vice-présidence.

Le sénateur Meighen: Je propose que le sénateur Forrestall soit vice-président du comité.

Le président: Tous d'accord?

Des voix: D'accord.

Le président: Adopté. Nous passons au point numéro 3, le Sous-comité du programme et de la procédure, je sou mets la candidature de la sénatrice Cordy.

Le sénateur Atkins: Je le propose.

Le président: Tous d'accord?

Des voix: D'accord.

Le président: Adopté. La motion portant sur l'impression des délibérations disposerait que le comité en fasse imprimer 200 exemplaires et qu'il soit autorisé à fixer la quantité en fonction des besoins.

Les honorables sénateurs sont-ils d'accord?

Des voix: D'accord.

Le président: Adopté. Le point numéro 5 porte sur l'autorisation de tenir des réunions et de permettre la publication des témoignages en l'absence de quorum. La règle est de deux, un représentant de chaque parti, si je ne m'abuse?

Mme Reynolds: Oui.

Le sénateur Meighen: À titre d'information, est-ce que cela s'appliquerait, par exemple, dans le cas d'un groupe de travail ou disons d'une réunion entre des sessions?

The Chairman: That is correct. It is also for a situation where if a witness is present as long as each party is represented two people can take the testimony, which will then become part of the record for the committee.

Is it agreed, honourable senators?

Hon. Senators: Agreed.

The Chairman: Carried. Regarding research staff, might I suggest that we need research staff but that we discuss names over the next week or two. We should canvass the Library of Parliament, which has the best price, but see whether other names come forward for consideration as well.

Senator Forrestall: I wonder if we could ask the Library of Parliament to submit two or three names, or some other source, and then make our selection from that.

I notice that the motion reads "That the Committee ask the Library of Parliament to assign research officers" — plural. Is that plural, or does it mean officers to the committee from time to time. That is leaving it both plural and singular, depending how, from time to time, we might want to interpret it.

We may have an issue before us that has a broad external affairs component to it, and if we have a pure militarist acting as our researcher he or she may be inadequate for some other areas. It is to give the chair the flexibility. With that minor amendment to the motion, you will have achieved that.

The Chairman: I would like very much to have a variety of names to look at. As for sources, if you look at our mandate, I think it includes more than the military. I think it would include elements of the Solicitor General's department, under national security. We might find that there are people in that department.

During the committee hearings that Senator Rompkey chaired in 1995 with Senator De Bané, we had some pretty good four-strippers who travelled and met with the committee on a regular basis. We could not make up our minds whether they were there to help us or to spy for the Chief of Defence Staff; either way, however, the committee felt they were good resource people.

Senator Rompkey: I think it is a good idea to have someone of colonel rank or higher. If you can get a general, get him, but you probably will not. Overall, our experience was a good one. It was more positive than negative. We got more out of it than we lost. It would be a good idea to approach the Chief of Defence Staff to assign an appropriate officer to the committee.

The Chairman: It occurs to me also that there are a variety of folks in academia who have expressed interest. They have approached us individually from time to time on issues. In any event, we can leave the question open. If honourable senators have names or ideas of where they would like to look, I would

Le président: C'est exact. Cette motion vise aussi à ce qu'un témoin puisse être entendu pourvu que deux membres soient présents; le témoignage sera alors consigné au compte rendu du comité.

Le président: Êtes-vous tous d'accord, honorables sénateurs?

Des voix: D'accord.

Le président: Adopté. En ce qui concerne le personnel de recherche, puis-je signaler qu'il nous faut du personnel de recherche mais que nous en discutons au cours de la semaine prochaine ou des deux prochaines. Nous devrions frapper à la porte de la Bibliothèque du Parlement, qui offre le meilleur prix, mais voir si d'autres noms sont proposés également.

Le sénateur Forrestall: Je me demande s'il est possible de demander à la Bibliothèque du Parlement de proposer deux ou trois noms, ou quelqu'autre source de manière à ce que nous puissions faire notre choix.

Je remarque que la motion dispose: «Que le Parlement demande à la Bibliothèque du Parlement d'affecter des attachés de recherche» — au pluriel. Est-ce que cela veut dire plusieurs en même temps ou de temps à autre. On peut l'entendre à la fois au pluriel et au singulier selon l'interprétation que nous pourrions vouloir en donner de temps à autre.

Il se peut qu'on nous confie une question qui déborde largement sur les Affaires étrangères; si nous avons un militariste pur comme attaché de recherche il se peut qu'il ne s'y connaisse pas dans certains autres domaines. C'est pour donner de la souplesse à la présidence. Cet amendement mineur à la motion vous aurait permis de le faire.

Le président: J'aimerais beaucoup disposer d'une liste de noms. Quant aux sources, si vous jetez un coup d'oeil à notre mandat, je crois qu'il va au-delà de l'aspect militaire. Je crois que la sécurité engloberait certaines composantes du ministère du Solliciteur général. Nous pourrions découvrir qu'il y a déjà des gens dans ce ministère.

Au cours d'audiences du comité présidées en 1995 par le sénateur Rompkey, avec le sénateur De Bané, quelques lieutenants-colonels assez compétents nous ont accompagnés dans nos déplacements et ont rencontré les membres du comité à intervalles réguliers. Nous ne pouvions pas dire vraiment s'ils étaient là pour nous aider ou pour espionner au nom du chef d'état-major de la défense? Cependant, le comité a eu l'impression qu'il s'agissait de bonnes personnes ressources.

Le sénateur Rompkey: Je pense que c'est une bonne idée d'avoir un colonel ou un officier d'un rang supérieur. Si vous pouvez obtenir un général, allez-y, mais vous n'y parviendrez probablement pas. Dans l'ensemble, ce fut une bonne expérience. Il y a eu plus d'aspects positifs que négatifs. Ce serait une bonne idée de demander au chef d'état-major d'affecter un officier à notre comité.

Le président: Je me rends également compte qu'il y a un des universitaires qui ont exprimé un intérêt. Ils communiquent avec nous individuellement de temps à autre relativement à certaines questions. De toute manière, nous pouvons laisser la question en suspens. Si les honorables sénateurs ont des noms ou des idées,

welcome hearing from you, either directly or through the clerk, whatever is most convenient.

Shall we revisit this question again, once we have some proposals for the committee to consider?

Hon. Senators: Agreed.

Senator Forrestall: You can refer the question to the steering committee and ask that they report back at a later date.

The Chairman: Motion No. 7, what is involved here?

Ms Reynolds: This is the authority to commit funds.

The Chairman: Of which we do not have any.

Ms Reynolds: We do not have any. This is a standard motion that goes through each committee. Basically, once you have the budget, this allows you to actually go out and spend the money and then certify that it was spent for the purposes intended. It is basically signing off invoices.

Senator Rompkey: I so move.

The Chairman: All in favour?

Hon. Senators: Agreed.

The Chairman: Carried. Motion No. 8 is for travel. It empowers the Subcommittee on Agenda and Procedure to designate as required one or more members of the committee to travel.

Senator Meighen: I so move.

The Chairman: All in favour.

Hon. Senators: Agreed.

The Chairman: Carried. Number 9 is travelling and living expenses of witnesses. My understanding is that this does not come out of our budget.

Senator Rompkey: There is a special witnesses fund.

Ms Reynolds: It is handled by the Committees Directorate on a directorate-wide basis.

Senator Hubley: I so move.

The Chairman: All in favour?

Hon. Senators: Agreed.

The Chairman: Carried. Motion No. 10, the question of electronic coverage of public meetings.

Senator Cordy: I so move.

The Chairman: All in favour?

Hon. Senators: Agreed.

The Chairman: Carried.

If I could, I would ask the committee if they would be prepared to go *in camera* at this point.

The committee continued *in camera*.

j'aimerais bien qu'ils m'en fassent part, directement ou par l'entremise du greffier, à leur convenance.

Devrions-nous réexaminer cette question une fois que nous aurons des propositions à faire au comité?

Des voix: D'accord.

Le sénateur Forrestall: Vous pouvez renvoyer la question au comité de direction et lui demander de vous faire rapport à une date ultérieure.

Le président: Nous passons à la motion numéro 7, de quoi s'agit-il?

Mme Reynolds: Il s'agit de l'autorisation d'engager des fonds.

Le président: Que nous n'avons pas.

Mme Reynolds: Nous n'en avons pas. Il s'agit d'une motion qui est proposée à chaque comité. Fondamentalement, une fois que vous avez le budget, cela vous permet de dépenser l'argent et de certifier ensuite que vous l'avez dépensé aux fins pour lesquelles il était destiné. Il s'agit pour ainsi dire de signer des factures.

Le sénateur Rompkey: Je le propose.

Le président: Les sénateurs sont-ils d'accord?

Des voix: D'accord.

Le président: Adoptée. La motion numéro 8 porte sur les voyages. Elle autorise le Sous-comité du programme et de la procédure à désigner selon les besoins un ou deux membres du comité à se déplacer.

Le sénateur Meighen: Je le propose.

Le président: Êtes-vous tous d'accord?

Des voix: D'accord.

Le président: Adoptée. Le point numéro 9 porte sur les frais de déplacement des témoins. Je crois comprendre que cela ne sort pas de notre budget.

Le sénateur Rompkey: Il s'agit d'un fonds spécial pour les témoins.

Mme Reynolds: Cela relève de la Direction générale des comités.

La sénatrice Hubley: Je le propose.

Le président: Êtes-vous tous d'accord?

Des voix: D'accord.

Le président: Adoptée. Quant à la motion numéro 10, il s'agit de la diffusion des délibérations publiques par médias d'information électronique.

Le sénatrice Cordy: Je le propose.

Le président: Les sénateurs sont-ils tous d'accord?

Des voix: D'accord.

Le président: Adoptée.

Si vous le permettez, les membres du comité sont-ils maintenant prêts à poursuivre les délibérations à huis clos.

Le comité poursuit ses travaux à huis clos.

OTTAWA, Wednesday, July 18, 2001

The Standing Senate Committee on Defence and Security met this day at 8:45 a.m. to conduct an introductory survey of the major security and defence issues facing Canada with a view to preparing a detailed work plan for future comprehensive studies.

Senator Colin Kenny (*Chairman*) in the Chair.

[English]

The Chairman: I call the first meeting of the Standing Senate Committee on Defence and Security to order. Whether you are watching us on television or following us on the Internet, welcome to the committee. My name is Colin Kenny. I am a Liberal senator from Ontario and I am chairing the meeting today. To my left is a distinguished senator from Nova Scotia, Michael Forrestall. Senator Forrestall is a Conservative and he is the deputy chair of this committee. On my extreme right is Senator Lucie Pépin from Quebec; sitting beside her is Senator Cordy from Nova Scotia; on my far left is Senator Atkins, a Conservative from Ontario; beside him is Senator Wiebe, a Liberal from Saskatchewan; and beside Senator Wiebe is Senator Banks, a Liberal from Alberta. We will have some other senators joining us shortly.

Our committee is the first permanent Senate committee with a mandate to examine subjects on security and defence. Today we begin our introductory survey of major security and defence matters facing Canada, with a view towards preparing a comprehensive work plan for future committee studies. We intend to spend the summer and the fall on this survey, and report back to the Senate in February.

We have a format today of some one-hour sessions, which will comprise a 15-minute presentation followed by 45 minutes of questions and answers, and sessions of an hour and a half, which will comprise a 30-minute presentation and 60 minutes of questions and answers.

Our first witness today is Mr. Daniel Bon, who joined the Department of National Defence in 1987 and has extensive experience in defence policy matters in both the public and private sectors. He has worked with the Washington-based Centre for Strategic and International Studies, the Conference Board of Canada and the Parliamentary Centre for Foreign Affairs and Foreign Trade. The policy planning division, of which he serves as Director General, has three directorates — Policy Development, Strategic Analysis, and Arms and Proliferation Control Policy. This morning, Mr. Bon will provide an overview of defence policy with a special emphasis on the 1994 defence white paper.

Welcome, Mr. Bon. Before you commence, there is a technical matter that I need to raise with you, and it has to do with the arrival of briefing papers. The committee clerk requested them on June 13 and asked for them in three weeks so that we could prepare and they would be distributed to the committee. We did

OTTAWA, le mercredi 18 juillet 2001

Le Comité sénatorial permanent de la défense et de la sécurité se réunit aujourd'hui à 8 h 45 pour faire une étude préliminaire des principales questions de défense et de sécurité qui touchent le Canada, en vue de la préparation d'un plan de travail détaillé pour des études plus poussées.

Le sénateur Colin Kenny (*président*) occupe le fauteuil.

[Traduction]

Le président: Je déclare donc ouverte la première séance du Comité sénatorial permanent de la défense et de la sécurité. Que vous nous regardiez à la télévision ou que vous suiviez nos travaux sur Internet, nous vous souhaitons la bienvenue au comité. Je m'appelle Colin Kenny. Je suis sénateur libéral de l'Ontario et c'est moi qui préside la réunion d'aujourd'hui. À ma gauche se trouve un sénateur distingué de la Nouvelle-Écosse, Michael Forrestall. Le sénateur Forrestall est un conservateur et occupe le poste de vice-président du comité. À mon extrême droite se trouve le sénateur Lucie Pépin du Québec; à ses côtés se trouve le sénateur Cordy de la Nouvelle-Écosse; à mon extrême gauche est le sénateur Atkins, un conservateur de l'Ontario; à côté de lui se trouve le sénateur Wiebe, un libéral de la Saskatchewan; et à côté du sénateur Wiebe, nous avons le sénateur Banks, un libéral de l'Alberta. D'autres sénateurs se joindront à nous sous peu.

Notre comité est le premier comité sénatorial permanent à recevoir le mandat d'examiner les questions de la sécurité et de la défense. Aujourd'hui, nous lançons notre étude préliminaire des principales questions de défense et de sécurité qui touchent le Canada, en vue de la préparation d'un plan de travail détaillé pour des études plus poussées. Nous avons donc l'intention de consacrer l'été et l'automne à cette étude préliminaire, de manière à faire rapport au Sénat en février.

Nous avons prévu aujourd'hui certaines séances d'une heure, qui seront constituées d'un exposé de 15 minutes suivi de 45 minutes de questions et de réponses, et certaines séances d'une heure et demie, qui seront constituées d'un exposé de 30 minutes, suivi de 60 minutes de questions et de réponses.

Notre premier témoin aujourd'hui est M. Daniel Bon, qui est entré au ministère de la Défense nationale en 1987 et qui a une expérience considérable de la politique de défense dans les secteurs public et privé. Il a travaillé pour le Centre pour les études stratégiques et internationales de Washington, le Conference Board du Canada et le Centre parlementaire pour les affaires étrangères et le commerce extérieur. La Division de la conception de la politique de défense, dont il est le directeur général, comprend trois directions respectivement chargées de l'Élaboration de la politique de défense, de l'Analyse stratégique, et de la Politique sur la maîtrise des armements et de la prolifération. Ce matin, M. Bon nous donnera un aperçu général de la politique de défense, notamment par rapport au livre blanc sur la défense de 1994.

Bienvenue, monsieur Bon. Avant que vous ne commenciez, je me dois de vous parler d'une question technique qui concerne l'arrivée des documents préparatoires. Le greffier du comité vous les a demandés le 13 juin, et a précisé qu'il faudrait que nous les recevions dans trois semaines au maximum pour que nous soyons

not receive them until the week after that, which made it difficult for us to do our work. In future, if we could get the briefing material on time it would be very helpful.

Mr. Daniel Bon, Director General, Policy Planning, Assistant Deputy Minister, Policy, Department of National Defence: Mr. Chairman, I apologize for the delay in the papers being sent to you. I am sure that we will try to do better.

The Chairman: Thank you very much. Mr. Bon, the floor is yours.

Mr. Bon: Mr. Chairman, it is a bit overwhelming to be the first witness to this committee, but I shall attempt to do my best.

[English]

I am as pleased to be appearing before you today as I was honoured to work very closely with your predecessors on the Lafond committee, from 1983 to 1987. In many ways, that period remains one of the most satisfying I have experienced in my professional life.

I am here today to talk about the 1994 Defence white paper — in other words, the current policy. I will not go into detail, since the time set aside for my presentation does not allow that. At least four members of your committee took part in the work of the Joint Committee of the Senate and the House of Commons, which held wide consultations prior to the release of the white paper. You should all have received a summary of the 1994 Defence Policy about two weeks ago.

I am proud to have contributed to the work of the Lafond committee. I am equally proud of the 1994 white paper. First of all, I would remind you that the white paper came about as a result of the end of the Cold War and the deep federal deficit of the 1980s and 1990s.

It was released at a time when, because of the huge federal deficit, government budgets were being severely cut all across the board. As a result, some way had to be found to bring down military spending to the greatest extent possible while still preserving our fundamental defence capability. That meant staff reductions, a more rigorous analysis of capital equipment and materiel requirements and real pragmatism in seeking smarter and more effective ways of doing things.

For Canada, the end of the Cold War meant that it was no longer subject to any direct military threat. Unfortunately, all countries were not so lucky, and the world continued to be just as dangerous and unpredictable as before. Many countries and regions were still engaged in conflicts which sometimes seemed as though they would never be resolved. However, the risks of another world war or confrontation between major powers seemed extremely slight. That is still the case now. In fact, the likelihood of such a conflict arising in 2001 is probably even lower than it was in 1994.

en mesure de nous préparer et de les distribuer aux membres du comité. Le fait est que nous ne les avons reçus que la semaine d'après, de sorte que notre travail préparatoire a été compromis. À l'avenir, nous vous saurions donc grés de bien vouloir nous envoyer les documents préparatoires au moment prévu.

M. Daniel Bon, directeur général, Planification des politiques, sous-ministre adjoint, Politiques, ministère de la Défense nationale: Monsieur le président, je tiens à présenter mes excuses pour le retard que nous avons accusé dans l'envoi des documents préparatoires. Nous essaierons de faire mieux la prochaine fois.

Le président: Merci beaucoup. Vous avez la parole, monsieur Bon.

M. Bon: Monsieur le président, j'avoue que je trouve un peu intimidant d'être le premier témoin devant le comité, mais j'essaierai de faire de mon mieux.

[Français]

Je me présente devant vous aujourd'hui avec d'autant plus de plaisir que j'ai eu l'honneur de travailler de très près avec vos prédécesseurs au comité Lafond, de 1983 à 1987. Cette période reste à bien des égards la plus satisfaisante de ma vie professionnelle.

Je suis venu vous parler du livre blanc de 1994 sur la Défense, c'est-à-dire la politique actuelle. Je n'entrerai pas dans les détails puisque le temps qui m'est alloué ne me le permet pas. Au moins quatre membres de votre comité ont participé aux travaux du Comité mixte du Sénat et de la Chambre des communes, qui a mené de larges consultations pour la préparation du livre blanc. Vous devriez tous avoir reçu depuis une quinzaine de jours l'abrégé de la politique de défense de 1994.

Je suis fier d'avoir contribué aux travaux du comité Lafond. Je ne le suis pas moins du livre blanc de 1994. Je vous rappelle premièrement que ce livre blanc est issu directement de la fin de la Guerre froide et du profond déficit fédéral des années 1980 et 1990.

Il a été publié à une époque où, du fait d'un déficit fédéral colossal, tous les budgets de l'État étaient en sévère régression. Force fut donc de trouver le moyen de juguler au maximum les dépenses militaires tout en préservant l'essentiel de notre potentiel de défense. Cela signifiait des réductions de personnel, une rigueur accrue dans l'analyse des besoins d'équipement et de matériel et le plus grand pragmatisme dans la recherche de façons de faire mieux réfléchies et plus efficaces.

La fin de la Guerre froide se traduisait au Canada par la disparition de toute menace militaire directe. Malheureusement, tous les pays n'avaient pas cette chance, et le monde restait un endroit aussi dangereux qu'imprévisible. Un nombre important de pays et de régions étaient toujours en proie à des conflits qui, parfois, semblaient ne jamais devoir se régler. Cependant, les risques de voir éclater une guerre mondiale ou s'affronter de grandes puissances semblaient infimes. Cette situation internationale prévaut encore aujourd'hui. En fait, la probabilité que de tels conflits n'éclatent en 2001 est sans doute encore moindre qu'en 1994.

It is in this context that the three primary roles of the Canadian Forces have been defined. First of all, the defence and protection of Canada, ranging from search and rescue to surveillance of Canada's territory and maritime approaches, including, as required, armed intervention. Second, defence of the North American continent in cooperation with the United States, at sea, on land and in the air. Thirdly, contributing to international security through our participation in UN and NATO peacekeeping operations or other coalitions with countries that share our values; through a broadening of our bilateral defence contexts with Asia and the Americas in particular; through verification of the enforcement of arms control agreements; through humanitarian assistance operations or through our Military Training Assistance Program.

[English]

One major departure from what had gone before was that the 1994 white paper drew the logical conclusion from the fact that the Cold War had ended. There was no longer a need for us to approach multilateral missions as if they consisted of two very distinct sets of missions.

On the one hand, NATO missions had a high level of intensity; on the other hand, UN and other peace support operations had a much lower level of intensity. Our forces, therefore, could be multipurpose, which is to say that the same forces could wear two or three hats and perform the whole range of missions called for by the new policy.

Two years earlier, the defence statement of 1992 had confirmed the withdrawal of our troops from Germany. The white paper of 1994 now went beyond that. In effect, it called for a reality check at NATO. With no Soviet Union left and no overwhelming threat to face, the future would be peace operations. The outer extreme of the range of conflicts that we were likely to face in the foreseeable future was something of the magnitude of the 1950s Korean War — that is to say, well short of the all-out global war that had threatened us throughout the Cold War but a high-intensity conflict nonetheless. So the white paper called for combat-capable sea, land and air forces, able to fight "alongside the best, against the best."

These forces would be structured so as to enable Canada to deploy contingency forces consisting of a vanguard that would be ready for deployment within three weeks, be sustainable indefinitely in a low-threat environment and number up to 4,000, all elements combined. In a serious crisis, this force would serve as the rapid reaction component of a larger commitment, which we called the main contingency force and which would be ready for deployment within three months, number up to 10,000, all elements combined, including the vanguard of 4,000 of which I have already spoken. Unlike the vanguard, however, this larger force would not be sustainable, at least not without some level of mobilization.

C'est dans ce contexte que les trois grandes missions des forces canadiennes ont été définies. Premièrement, la défense et la protection du Canada, du sauvetage au contrôle du territoire national et de ses abords, y compris, au besoin, par des interventions armées. Deuxièmement, la défense du continent nord-américain aux côtés des États-Unis, en mer, sur terre et dans les airs. Troisièmement, la contribution à la sécurité internationale par notre participation aux opérations de paix de l'ONU, de l'OTAN ou de coalitions de pays partageant nos valeurs; par l'élargissement des contacts bilatéraux en matière de défense, avec l'Asie et les Amériques notamment; par la vérification des mesures d'application des accords de contrôle des armements; par nos opérations de secours humanitaire ou encore par le biais de notre Programme d'assistance à la formation militaire.

[Traduction]

Ce qui change beaucoup par rapport à la situation précédente, c'est que la fin de la guerre froide a permis aux auteurs du livre blanc de 1994 de tirer une conclusion bien logique, à savoir que nous n'étions plus obligés d'organiser les missions multilatérales comme si elles comprenaient deux missions bien précises.

D'une part, les missions de l'OTAN étaient fort intensives; d'autre part, l'ONU et d'autres opérations de soutien de la paix étaient beaucoup moins intensives. Ainsi nous avons compris que nos forces pouvaient être polyvalentes, c'est-à-dire que les mêmes forces pouvaient jouer deux ou trois rôles différents et remplir l'ensemble des missions prévues dans la nouvelle politique.

Deux ans auparavant, l'énoncé du ministère de la Défense de 1992 avait confirmé le retrait de nos troupes de l'Allemagne. Le livre blanc de 1994 allait encore plus loin. Il demandait en effet qu'on procède à une opération vérité au sein de l'OTAN. Étant donné qu'il ne restait plus rien de l'Union soviétique et aucune menace importante ne pesait sur nous, nous devrions à l'avenir nous concentrer sur les opérations de maintien de la paix. Par rapport aux conflits auxquels nous pourrions être confrontés dans un avenir prévisible, nous risquons, dans le pire des cas, de faire face à un conflit de l'ampleur de la guerre de Corée des années 1950 — c'est-à-dire, un conflit de grande intensité sans être une guerre mondiale totale comme celle qui risquait de nous engloutir pendant la guerre froide. Ainsi le livre blanc demandait que le Canada se dote de forces maritimes, terrestres et aériennes aptes au combat qui soient en mesure de se battre aux «côtés des meilleurs, contre les meilleurs.»

Ces forces seraient structurées de manière à ce que le Canada puisse déployer des forces d'intervention comprenant un détachement de l'avant-garde de 4 000 membres (tous éléments confondus) prêt à être déployé en trois semaines, et qui puisse rester sur place indéfiniment dans un environnement à faibles risques. En cas de crise grave, cette force jouerait le rôle de groupe de réaction rapide dans le cadre d'une opération de plus grande envergure menée par ce que nous avons appelé la force d'intervention principale qui serait prête à être déployée dans un délai de trois mois, et qui comprendrait un maximum de 10 000 membres, tous éléments confondus, y compris le groupe de l'avant-garde de 4 000 dont je vous ai déjà parlé. Mais à la différence du groupe de l'avant-garde, cette force plus importante

These contingency forces were described in the white paper section on UN operations. Our reading of the tea leaves led to the conclusion that although we might need to fight a limited war once in a while, the post-Cold War world being what it was, the bulk of our operations would be of a peace support variety. Critics of Canada's defence policy notwithstanding, none of this meant that we were turning our back on NATO, much less on Europe.

For one thing, as you will recall, we had not left Europe at all in 1994; in fact, we have not left to this day. Indeed, in 1994, we were deeply engaged in the Balkans. Beyond this, we continued, as we continue today, to maintain all of our peacetime commitments to NATO.

The white paper of 1994 also made clear that, in a crisis or war, Canada would make all of its contingency forces available to NATO; indeed, we would proceed with mobilization of further national resources if it proved necessary. Even so, the white paper did not call for anything beyond plans for such a mobilization because nothing in our own or in our allies' reading of the international environment allowed for the view that a major conflict requiring mobilization would happen without a rather lengthy warning period.

In terms of the 1994 white paper, the order of the day was frugality, affordability, savings and doing things smarter and more efficiently. Changes to our force structure were intended to maximize the return on the investment of the taxpayer, most notably by cutting the "tail," which is to say base administration and other support personnel, while adding to the "teeth," which is to say operational units, or the "sharp end."

Most notably, reductions in headquarters, restructuring of the three services and the reduction of the reserves called for by the 1994 white paper were specifically intended to allow for the addition of 3,000 troops to the army's field force.

Savings were also expected to result from other gains in efficiency. For example, headquarters personnel and resources were to be reduced by one third; infrastructure was to be reduced; better business practices would guide our procurements; whenever it made sense to do so, DND and the forces would partner with the private sector for alternative service delivery.

Beyond this, the capital program would be restructured. The forces would be appropriately equipped, but no more — they would not possess every component of military capability, but they would be able to make a genuine contribution across a wide spectrum of operations at home and abroad. New equipment would be required only for purposes considered essential to maintain the core capabilities of the forces. As well, new

ne pourrait être maintenue en permanence — du moins sans qu'il y ait un certain degré de mobilisation.

Ces forces d'intervention font l'objet d'une description précise dans la section du livre blanc qui traite des opérations des Nations Unies. Ayant consulté notre boule de cristal, nous avons conclu que même s'il nous faudrait peut-être participer de temps en temps à une guerre de petite envergure, dans l'après-guerre froide, nous serions surtout appelés à participer à des opérations de soutien de la paix. Malgré ce que disaient les critiques de la politique de défense canadienne, cela ne signifiait aucunement que nous abandonnions l'OTAN, et encore moins l'Europe.

D'abord, comme vous vous en souviendrez certainement, nous n'avions pas du tout quitté l'Europe en 1994; en fait, nous y sommes toujours présents. En 1994, nous assurons une forte présence dans les Balkans. De plus, nous avons continué — comme c'est encore le cas aujourd'hui — à respecter l'ensemble de nos engagements envers l'OTAN en temps de paix.

Le livre blanc de 1994 a également précisé que face à une crise ou une guerre, le Canada mettrait l'ensemble de ses forces d'intervention à la disposition de l'OTAN; nous nous sommes même engagés à mobiliser d'autres ressources nationales, si cela se révélait nécessaire. Malgré tout, le livre blanc ne prévoyait rien de plus qu'une éventuelle mobilisation, car ni notre interprétation de la situation internationale, ni celle de nos alliés nous permettaient de croire qu'un conflit important nécessitant une certaine mobilisation surgirait sans que nous en soyons prévenus longtemps à l'avance.

En ce qui concerne donc le livre blanc de 1994, les grandes priorités étaient la frugalité, l'abordabilité, les économies et des opérations organisées de façon plus intelligente et plus efficace. Les changements apportés à la structure de nos forces devaient permettre de maximiser le rendement de l'investissement des contribuables, notamment en réduisant la «queue» ou l'arrière-garde — c'est-à-dire l'administration dans les bases et le personnel de soutien — tout en renforçant l'avant-garde, c'est-à-dire les unités opérationnelles.

En effet, des réductions au quartier général, la restructuration des trois éléments et la réduction des réserves que recommandait le livre blanc de 1994 devaient justement permettre d'ajouter quelque 3 000 troupes aux forces de campagne de l'armée.

Il était également prévu que d'autres gains en efficacité permettent de réaliser des économies. Par exemple, le personnel et les ressources du quartier général devaient être réduits d'un tiers; l'infrastructure devait également se rétrécir; notre politique d'approvisionnement s'appuierait sur de meilleures pratiques commerciales; et le MDN et les forces établiraient des partenariats avec le secteur privé en vue d'une diversification des modes de prestation des services, lorsqu'une telle solution semblait logique.

De plus, le programme des immobilisations devait être restructuré. Les forces seraient ainsi équipées de façon appropriée, sans plus; c'est-à-dire que leur capacité militaire ne serait pas aussi étendue qu'elle pourrait l'être, mais les forces seraient à même d'apporter une véritable contribution à un vaste éventail d'opérations au Canada et à l'étranger. De nouveaux équipements seraient prévus uniquement lorsque ces derniers seraient jugés

equipment would need to be suited to the widest gamut of defence roles. The life of the equipment would be extended whenever cost-effective and prudent.

The white paper identified only four major equipment programs to be undertaken. These were armoured personnel carriers, search and rescue helicopters, submarines — maybe — and ship-borne helicopters, as Senator Forrestall knows very well.

There have also been other procurements, but I will not bore you with the list.

Let me here anticipate one of your questions: Are the Canadian Forces more combat-capable? Well, I am not a military man, but I remember what we had available at the time of the Gulf War. Therefore, I have no difficulty at all subscribing to what General Baril and General Henault have said on the subject — that with some exceptions the Canadian Forces are much more combat-capable than they were as little as 10 years ago.

I said earlier that I was rather proud of the 1994 white paper. In part, that is because in the six and a half years since 1994 our defence policy has proved to be both resilient and flexible. Some of our circumstances have changed to be sure. For one, the government has increased the defence budget a good deal in each of the past three years. Budget 2000 provided some \$2.3 billion in incremental funding over four years. In March 2001, the government supplemented that with another \$624 million. Last year's total expenditures thus reached \$11.8 billion. This year's budget started a full \$2 billion above the initial budget for 1998-99, at about \$11.4 billion, and with a bit of luck it will not end the year at that level.

Our defence policy has also evolved in some of its details. Perhaps the best example of this can be found in a document that the department produced two years ago for the purpose of connecting the dots between our defence policy and the defence program. I am talking about Strategy 2020, of which I am sure you will hear much more from my military colleagues.

Strategy 2020 took the white paper to logical conclusions. For example, it emphasized the revolution in military affairs and the requirement for interoperability with our allies, especially the United States. It built on what the white paper of 1994 had meant by fighting alongside the best against the best.

Strategy 2020 also underscored the need to enhance our sea- and air-lift capabilities. Likewise, our recent report to Parliament on plans and priorities highlighted a number of other new

essentiels au maintien des capacités de base des forces. De plus, les nouveaux équipements devraient convenir pour une gamme aussi complète que possible d'activités de défense. Par ailleurs, on chercherait à étendre la durée de vie utile des équipements lorsqu'une telle solution semblait à la fois économique et prudente.

Dans le livre blanc, il a été question de seulement quatre grands programmes d'acquisition d'équipements. Il s'agissait des véhicules blindés de transport de troupes, d'hélicoptères de recherche et de sauvetage, de sous-marins — peut-être — et d'hélicoptères embarqués, comme le sénateur Forrestall le sait très bien.

Il y a également eu d'autres acquisitions, mais je vais vous épargner toute la liste des éléments concernés.

Je prévois déjà la question que vous pourriez être tentés de poser: Les Forces canadiennes sont-elles à présent plus aptes au combat? Eh bien, je ne suis pas militaire, mais je me rappelle de ce qui était à notre disposition au moment de la guerre du Golfe. Ainsi je n'hésite aucunement à m'associer aux remarques du général Baril et du général Hénault à ce sujet — c'est-à-dire qu'à quelques exceptions près, les Forces canadiennes sont à présent beaucoup plus aptes au combat qu'elles ne l'étaient il y a à peine 10 ans.

Je vous ai dit plus tôt que j'étais assez fier du livre blanc de 1994, et c'est en partie du fait qu'au cours des six dernières années et demie, notre politique de défense s'est révélée souple et adaptable aux circonstances. Et le fait est que les circonstances ont évolué. D'abord, le gouvernement a augmenté de façon assez importante le budget de la défense dans chacune des trois dernières années. Le budget de 2000 prévoyait un apport de 2,3 milliards de dollars sur quatre ans. En mars 2001, le gouvernement a voté un apport supplémentaire de 624 millions de dollars. Ainsi les dépenses totales de l'année dernière ont atteint 11,8 milliards de dollars. Établi à 11,4 milliards de dollars, le budget de cette année était donc plus important, par rapport au budget initial de 1998-1999, de 2 milliards de dollars, et avec un peu de chance, il ne finira pas l'année à ce niveau.

Notre politique de défense a également évolué par rapport à certains éléments bien précis, et dont le meilleur exemple serait peut-être un document préparé par le ministère il y a deux ans en vue d'établir une corrélation appropriée entre notre politique de défense et le programme de défense. Ici je fais allusion à la Stratégie 2020, dont vous entendrez certainement parler encore de la part de mes collègues militaires.

La Stratégie 2020 allait jusqu'au bout de la logique du livre blanc. Par exemple, elle insistait sur la révolution qui transformait les activités militaires et la nécessité de prévoir une bonne interopérabilité de nos forces et de celles de nos alliés, et notamment les États-Unis. Elle prenait appui sur la notion énoncée dans le livre blanc de 1994 qui consistait à s'assurer que nos forces soient capables de se battre aux côtés des meilleurs, contre les meilleurs.

La Stratégie 2020 insistait également sur la nécessité d'améliorer notre capacité de ravitaillement par mer et par pont aérien. De même, notre récent rapport au Parlement sur nos plans

directions, in particular, the need to address asymmetric threats and the growing risks to the country and to our critical infrastructure.

Where do we stand today in respect of our defence policy? While a number of circumstances and details have changed, it seems to us that the basic framework of the 1994 defence policy remains sound. Its fundamental tenets remain valid. Indeed, recent policy statements issued by a number of our allies have helped to confirm this validity.

Beyond this, in the 79 months following 1994, the Canadian Forces roles have been validated repeatedly, and so has their structure. We need multipurpose combat-capable forces. While they are undoubtedly important, the changes that we have noted in the defence environment are of a lesser order of magnitude. They certainly shade the big picture, but they do not change it fundamentally.

Senator Forrestall: It is particularly rewarding for me to see the culmination of the work of a number of senators — not the least of which is our current chair — resulting in the establishment of this committee. We pledge and have yet to define in our own minds a useful interpretation of the mandate that we have been given; however, we will get there, and in large measure as a result of information received over the next few days and months. This is a committee that I trust will be around for a long time. I am rather proud to be a member of it.

Mr. Bon — and so that there is no misunderstanding, Mr. Bon and I go back a long time on other matters — would you table for us documents that would include the utterances upon which you base your assertion that the Canadian Armed Forces are “more combat-capable now than they were 10 years ago”. It seems to me that 10 years ago, for openers, we had a brigade in Germany that, alas, no longer exists. Could you do that for us?

My first question is a little broader and more general. We were committed in the 1994 white paper to the maintenance of a combat-capable force — a structure that would be more capable of responding to Canada’s perception of its own security needs and the wishes of external groups with whom we were involved. I think immediately of NATO and NORAD. Those two alone are sufficient to make the point. It was without any apparent debate — certainly no widespread debate in academic circles or in newspapers. There was a growing, visible concern among your defence associations, but there was no widespread public debate that could have led to the change in policy from the position of the 1994 white paper.

We have now gone from that lofty goal, which I felt the forces and the government embraced. It was found to be a proper place for Canada to be, given what was happening in the world and

et priorités a mis en lumière plusieurs autres nouvelles orientations, et notamment la nécessité pour les forces d’être à même de faire face aux menaces asymétriques et le risque grandissant de l’affaiblissement de notre infrastructure essentielle.

Où en sommes-nous aujourd’hui en ce qui concerne notre politique de défense? Les circonstances et les détails ont peut-être changé dans certains cas, mais il nous semble que le cadre fondamental de la politique de défense de 1994 est toujours aussi solide. Les principes de base qui le sous-tendent demeurent valables. D’ailleurs, les récentes déclarations de principe de plusieurs de nos alliés ont contribué à prouver leur validité.

Par ailleurs, au cours des 79 mois qui se sont écoulés depuis 1994, les rôles joués par les Forces canadiennes, de même que leur structure, ont été validés à maintes reprises. Il nous faut des forces polyvalentes aptes au combat. Et bien qu’ils soient importants, les changements que nous avons notés au plan de l’environnement de la défense ne sont pas de la même ampleur. Ils apportent certainement des nuances à notre vue d’ensemble, mais ils ne la changent pas de façon fondamentale.

Le sénateur Forrestall: Je suis particulièrement content de constater que le travail de plusieurs sénateurs — dont notamment notre président actuel — ait pu donner lieu à la création de ce comité. Nous-mêmes n’avons pas encore tout à fait défini le mandat qu’on nous a confié, mais nous y parviendrons, et ce en bonne partie grâce aux informations que nous recevrons au cours des prochaines jours et mois. J’imagine que ce comité continuera d’exister pendant longtemps. Et je suis très fier d’en faire partie.

Monsieur Bon et pour éviter tout éventuel malentendu, je m’empresse de préciser que M. Bon et moi nous connaissons depuis longtemps mais non pas par rapport aux questions de défense — auriez-vous l’amabilité de déposer devant le comité les documents qui vous ont permis d’affirmer que les Forces armées canadiennes sont à présent «plus aptes au combat maintenant qu’elles ne l’étaient il y a 10 ans». D’abord, il me semble qu’il y a 10 ans, nous avions une brigade en Allemagne qui n’existe plus malheureusement. Pourriez-vous donc nous déposer ces documents?

Ma première question est un peu plus vaste et générale. Le livre blanc de 1994 nous engageait à maintenir une force apte au combat — c’est-à-dire une structure qui serait plus à même de réagir à la perception qu’aurait le Canada de ses propres besoins en matière de sécurité ainsi qu’aux demandes de groupes externes avec qui nous travaillons. Les exemples qui me viennent immédiatement à l’esprit sont ceux de l’OTAN et du NORAD. Ces deux exemples suffisent pour souligner mon argument. C’est donc sans véritable débat — en tout cas, il n’y a certainement pas eu de débat général ni dans les milieux universitaires, ni dans les journaux. Les associations de défense exprimaient, il est vrai, des préoccupations grandissantes à cet égard, mais il n’y a jamais eu de débat public général sur la question qui aurait pu entraîner un changement de politique par rapport à la position adoptée dans le livre blanc de 1994.

Nous nous sommes donc bien éloignés de ce noble objectif, alors qu’à mon avis, les Forces canadiennes et le gouvernement le soutenaient vivement. On estimait que tel était le rôle que le

Canada's involvement. We have now gone to what I always feared — a paramilitary police force. I believe the current word is "constabulary."

How is it that Canada, a nation wanting to play its role, has gone from the 1994 position to the position it has today? Be my guest, Mr. Bon. How did we reach this point?

Mr. Bon: I do not think there has been any change of policy since 1994. I do not think anyone at National Defence Headquarters nor anyone in NATO or NORAD would necessarily share the views that you have expressed. The past CDS and the current CDS are now both on record as saying that the forces are more capable today than they were 10 years ago.

By the way, I quoted a statement that was General Henault's. I think that our campaign in Kosovo, as well as the operations that we undertake with American aircraft carrier groups, for example, shows that we have a significant capability, which is recognized and modern and which enables us to fulfil the policy that was issued in 1994.

Senator Forrestall: Let me quote from a paper prepared for the Federation of Military and United Services Institutes of Canada. I will paraphrase some of the things that are still left undone from a white paper soon to be seven years of age. It is somewhat disquieting.

We have not had the TRUMP program. I vowed that I would not mention the Sea King, but we have not had its replacement yet. We have not seen anything — it is no longer a mid-life conversion for the Aurora program. We now see sequential updating whenever we can find time to put a few planes on the ground and do a little work. While there may be little bubbles of interest that peak our concern from time to time, there is no announcement regarding the multi-purpose support vehicles. The army received three light battalions but lost the airborne regiment, its only really rapid asset. It is about to lose up to a company per combat unit and mothball other capabilities. Canada's three brigade groups are so undermanned at approximately 4,500 soldiers as opposed to 6,000 personnel that each group borrows from others in order to maintain a proper rotation schedule. The list is long; I can go on. We have lost our in-air refuelling tankers. There is no mention of a replacement for the Leopard main battle tank; there was a project on the books for the ACV, but that is not quite the same thing, I suggest. In any event, it goes on against the growing awareness on the part of people like myself who follow with interest and concern these activities.

Canada devrait jouer, étant donné la situation dans le monde et la nature de la participation canadienne. À l'heure actuelle — et c'est ce que j'ai toujours craint — nous avons une force policière paramilitaire: si je ne m'abuse, c'est ce qu'on appelle une force «constabulaire».

Comment se fait-il qu'une nation désirant jouer son rôle soit passée de la position énoncée en 1994 à celle d'aujourd'hui? Je vous invite, monsieur Bon, à répondre à cette question. Comment en sommes-nous arrivés là?

M. Bon: À mon avis, il n'y a pas eu de changement de politique depuis 1994. Que je sache, personne au quartier général de la Défense nationale ni au sein de l'OTAN ou du NORAD ne partagerait nécessairement l'opinion que vous venez d'émettre. L'ancien et l'actuel chefs d'état-major de la Défense ont tous les deux déclaré en public que les Forces armées canadiennes ont une plus forte capacité maintenant que ce n'était le cas il y a une dizaine d'années.

En passant, je précise que les propos que j'ai cités étaient ceux du général Hénault. À mon sens, la campagne que nous avons menée au Kosovo, de même que les opérations que nous entreprenons en collaboration avec des groupes américains de porte-avions, par exemple, indiquent bien que nous avons des possibilités de défense considérables, qui s'appuient sur des ressources reconnues et modernes qui nous permettent d'appliquer la politique définie en 1994.

Le sénateur Forrestall: Permettez-moi de vous citer un extrait d'un document préparé à l'intention de la Fédération des Instituts militaires et interarmées du Canada. Je me permets de paraphraser leur analyse des éléments du livre blanc, qui aura bientôt sept ans, auxquels on n'a toujours pas donné suite. C'est assez troublant.

Par exemple, le projet de révision et de modernisation des navires de la classe Tribal appelé le programme TRUMP, ne s'est jamais concrétisé. J'ai juré de ne pas faire mention des hélicoptères Sea King, mais le fait est qu'ils n'ont toujours pas été remplacés. Nous n'avons encore rien vu du côté de... en fait, on ne pourra plus parler d'une conversion de mi-durée par rapport au programme Aurora. À l'heure actuelle, on procède à une petite mise au point chaque fois qu'on peut se permettre de garder quelques avions dans les hangars suffisamment longtemps pour faire faire des travaux de réparation. Et même s'il y a de temps à autre des manifestations d'intérêt qui viennent ranimer nos inquiétudes, rien n'a encore été annoncé concernant les véhicules de soutien polyvalents. L'armée a reçu trois bataillons légers mais a perdu le régiment aéroporté, qui constituait en réalité sa seule ressource rapide. Elle va maintenant perdre jusqu'à une compagnie par unité de combat et d'autres ressources seront mises hors service. Les trois groupes-brigades du Canada manquent tellement de personnel, ne comptant plus que 4 500 soldats, plutôt que 6 000, que chaque groupe se voit obligé d'emprunter du personnel aux autres afin de maintenir un calendrier de roulement adéquat. La liste est longue; je pourrais continuer à citer des exemples. Nous avons aussi perdu nos avions de ravitaillement en vol. Il n'a pas été question de remplacer le char de combat principal Leopard; un projet a été mis en place pour le VBC, mais ce n'est pas tout à fait la même chose, à mon avis. Quoi qu'il en soit, tout cela continue malgré les inquiétudes grandissantes des

The only external connection we have now, apart from our peacekeepers, is our floating service, the navy. We have nothing left. There is nothing operational. There is nothing out there working to support the positions. The positions have not changed on paper: they are still there. The 1994 white paper has not changed a word. That is probably the problem. Benign neglect has caused an enormous cancer to grow in our capability. I find that very disturbing.

How can you say we do not have a diminished capability? Indeed, we have an improved capability when, just six short years ago, these were the things we undertook to do to ensure that Canada had that capability. Mr. Bon, something has happened. What has happened?

Mr. Bon: Senator, you have an interpretation of facts that is different from the one that we have, obviously. The document you referred to and some similar documents sometimes read into the white paper things that were not in the white paper.

For example, you mentioned the TRUMP. I think the TRUMP went through its mid-life refit, but I do not think you will find in the white paper any lines saying that the TRUMP will be replaced. Neither will you see any reference to what you referred to as a supply ship. All the white paper said was that there would be a replacement for the AORs that we still have on strength.

You will have to take up with some of my military colleagues — in particular, Commander McNeil — some of the details with regard, for example, to the Aurora program that you mentioned. The white paper did not talk about any replacement of the main battle tank. There was a reference to the armoured combat vehicle. Some of the studies to which you refer are certainly written by people who have the best intentions in terms of the forces, but they may approach things with a mindset that is still steeped in the Cold War and in the past.

One of the things we have seen happening in terms of, for example, main battle tanks is that if it is large, slow and lumbering, it is very vulnerable. Also, the sort of operations that we think we will have to perform in the future may not call for the same sort of equipment that was necessary in other circumstances.

Much of what you say echoes what has been said by former military officers. I think you will want to explore that with current serving military officers.

Senator Forrestall: Sir, you are the director of policy planning. I would have hoped that you could have given us some indication of how we are more militarily capable today than we were 6.5 years ago. I will not talk about repeating what others have to say.

gens comme moi pour quoi ces activités suscitent de l'intérêt mais surtout du souci.

À présent, notre seul lien avec l'extérieur, à part nos gardiens de la paix, c'est notre marine. Il ne nous reste plus rien. Il n'y a plus d'opérations. Il n'y a plus rien qui nous permet de soutenir les positions adoptées précédemment. Officiellement, ces positions-là n'ont pas changé: elles sont encore inscrites dans des documents. Le livre blanc de 1994 n'a été aucunement changé. C'est sans doute ça le problème. Une politique de laisser-faire a permis à un énorme cancer d'attaquer nos ressources militaires et de s'y développer. C'est une réalité que je trouve fort troublante.

Comment pouvez-vous dire que nos possibilités de défense n'ont pas diminué? Vous affirmez même qu'elles se sont accrues dans l'interim, alors qu'il y a à peine six ans, nous devions justement faire toutes ces choses-là pour nous assurer que le Canada maintiendrait sa capacité sur le plan de la défense. Monsieur Bon, il s'est produit quelque chose. Qu'est-il arrivé?

M. Bon: Sénateur, de toute évidence, votre interprétation des faits ne cadre pas avec la nôtre. Le document auquel vous avez fait allusion et d'autres encore voyaient des fois dans le livre blanc des éléments qui ne s'y trouvaient pas en réalité.

Par exemple, vous avez parlé du programme TRUMP. Si je ne me trompe, dans le cadre de ce programme, les navires en question ont subi des travaux de modernisation de mi-vie, mais il n'est dit nulle part dans le livre blanc, à mon avis, que ces navires seront remplacés. Vous n'y trouverez pas non plus la moindre mention des navires de ravitaillement. Il a seulement été question dans le livre blanc de remplacer les pétroliers ravitailleurs d'escadres qui sont encore en service.

Mais vous devrez parler avec certains de mes collègues militaires — et notamment, le commodore McNeil — de certains autres détails en ce qui concerne notamment le programme Aurora que vous avez mentionné. Il n'a pas été question dans le livre blanc de remplacer le char de combat principal. Il a seulement été question d'un véhicule de combat blindé. Certaines des études dont vous parlez ont certainement été menées par des gens qui n'ont que de bonnes intentions en ce qui concerne les Forces armées canadiennes, mais leur approche est peut-être encore trop ancrée dans le passé et surtout dans l'esprit de la guerre froide.

Ce que nous avons constaté par rapport au char de combat principal, par exemple, c'est que si ce genre de véhicule est gros, lent et lourd, il est également très vulnérable. De même, les opérations auxquelles nous serons sans doute appelés à participer à l'avenir n'exigent pas le même genre d'équipement qui était nécessaire dans d'autres situations.

Bon nombre de vos propos rappellent ce que d'autres ex-officiers militaires ont dit. Par conséquent, vous voudrez sans doute en discuter avec nos officiers qui sont actuellement en poste.

Le sénateur Forrestall: Monsieur Bon, c'est vous qui êtes directeur de la Planification des politiques. J'aurais osé espérer que vous seriez en mesure de nous indiquer pourquoi vous estimez que notre capacité militaire est plus importante aujourd'hui qu'elle ne l'était il y a six ans et demi. Je ne vais pas répéter ce que d'autres ont dit à cet égard.

I read widely in defence areas and I listen quietly. You and I do have a fundamental disagreement, not on where Canada should be but on how we got to where we are from where we intended to be just a few short years ago.

Frankly, Mr. Bon, it is not good enough, whether it is a question of government intervention or the lack of funds. These are all reasons; put them on the table. I am quite capable of listening to the arguments. However, do not stonewall me, because that is a waste of time.

The Chairman: Mr. Bon, do you have a comment you would like to make at this point?

Mr. Bon: No, Mr. Chairman.

[Translation]

Senator Pépin: What will be the consequences for Canada of agreeing or refusing to participate in the National Missile Defence System that is so dear to Mr. Bush's heart? What kind of cooperation would there be between the two countries?

Mr. Bon: The decision to take part or not in this project is far from being made. We have to look at the consequences in fairly broad terms — in other words, what a missile defence system could mean for the international security balance. It depends very much on the approach taken — for example, whether or not there is an agreement between the Russians and the Americans.

As far as Canada is concerned more specifically, the decision to participate or not would primarily impact the relationship between military personnel and the Department of National Defence.

Basing myself on what I observed during President Clinton's time in office, it would seem the Americans do not really need Canada — either its territory, or its capability. The Bush project is still very sketchy. My belief is that the Americans would be perfectly willing to accept the idea that Canada would not take part. However, if Canada made a lot of noise about not being in on it, that might be far less appreciated in Washington. That's really all I can say at this time about the potential consequences of a decision that is still a long way off.

Senator Pépin: You talked about the white paper, which talked about creating a Chair of defence management studies. Was that project ever implemented, and if so, what is its current status?

Mr. Bon: Yes, that project was implemented quite some time ago. A professor currently holds that chair at Queen's University in Kingston.

Senator Pépin: You said that the government had given you \$2 billion to make improvements. Was part of that budget used to improve the quality of life of military personnel and their families?

Mr. Bon: Yes. The initiative that has garnered the most attention is the one that involved members' pay, which has been substantially improved. There were other initiatives as well.

Je lis beaucoup ce qui s'écrit au sujet de la défense et j'écoute tranquillement dans mon coin. Vous et moi sommes tout à fait en désaccord, non pas sur ce qui devrait être la situation du Canada à l'heure actuelle, mais sur ce qui a contribué à créer notre situation actuelle, par rapport à celle à laquelle nous semblions aspirer il y a à peine quelques années.

En toute sincérité, monsieur Bon, je trouve que c'est tout à fait inadmissible, que ce soit une question d'intervention gouvernementale ou de fonds insuffisants. Ces raisons peuvent être valables; dites-moi simplement quelles sont ces raisons. Je suis tout à fait capable d'écouter vos arguments. Mais ne vous contentez pas de me donner des réponses évasives, parce que c'est une perte de temps.

Le président: Monsieur Bon, aimeriez-vous réagir?

M. Bon: Non, monsieur le président.

[Français]

Le sénateur Pépin: Quelles seraient les conséquences pour le Canada de participer ou non au système de défense antimissiles que M. Bush souhaite ardemment mettre en place? Quelle serait la collaboration entre les deux pays?

M. Bon: La décision de participer ou non est loin d'être prise. Il faut examiner les conséquences sur un plan assez large, c'est-à-dire qu'un système antimissiles peut avoir des conséquences pour l'équilibre international. Cela dépend de la façon dont le projet est abordé, par exemple s'il existe un accord entre les Russes et les Américains.

En ce qui concerne le Canada plus précisément, le fait de participer ou non pourrait surtout avoir des conséquences sur les relations entre les militaires et le ministère de la Défense nationale.

Si j'en crois ce qu'on a vu à l'époque du président Clinton, les Américains n'ont pas vraiment besoin du Canada, ni de son territoire, ni de ses capacités. Le projet Bush est très peu précis. Selon moi, les Américains peuvent très bien accepter que le Canada n'y participe pas. Toutefois, si le Canada faisait beaucoup de bruit autour de sa non-participation, cela serait beaucoup moins apprécié à Washington. C'est vraiment tout ce que je peux vous dire sur les conséquences possibles d'une décision lointaine.

Le sénateur Pépin: Vous nous avez parlé du livre blanc dans lequel il était question de la création d'une chaire d'étude de gestion de la défense. Est-ce que le projet a été réalisé et si oui, à quelle étape est-il rendu?

M. Bon: Le projet a été réalisé il y a assez longtemps. Un professeur occupe cette chaire à l'Université Queen's de Kingston.

Le sénateur Pépin: Vous avez dit que le gouvernement vous avait donné 2 milliards de dollars pour effectuer des améliorations. Est-ce qu'une partie de ce budget a été utilisée pour améliorer la qualité de vie des militaires et de leur famille?

M. Bon: Oui. L'initiative la plus remarquée a été celle qui portait sur les soldes des militaires qui ont été nettement améliorés. Il y a eu d'autres initiatives, en particulier dans le

particularly dealing with health care and housing. I don't have all the details, but some of my colleagues may be able to provide more information.

Senator Pépin: I read in the newspapers that Armed Forces personnel were generally happy to receive a pay increase, but that they were experiencing high costs just about everywhere else, and particularly housing. Was it proportional?

Mr. Bon: I don't have all the details, because I am not responsible for that particular area. But what you have just described is something all Canadians are facing; sometimes pay raises are completely eaten up by increases in the cost of living.

In terms of military housing, the idea was to reflect some reality in the rents being charged. I don't know exactly what portion of the increase would have been eaten up by the higher rents. And I certainly would not disagree that part of that additional spending power was eroded by increased costs.

[English]

Senator Banks: If I recall the white paper correctly, it said that we would have three brigades, as follows: one that would be sort of central and able to get out and do something and two that would be able to mobilize in a short period of time. Do I recall that correctly?

Mr. Bon: I am not sure that the white paper specified that there would be three brigades, but in the context there would be three brigades and there are three brigades.

Senator Banks: A brigade is about 4,000 or 5,000 people?

Mr. Bon: Something in that order, yes.

Senator Banks: Depending on the application.

In terms of our preparedness, you have said that part of the purpose of the forces is to be able to fight alongside the best against the best. If we are to have an army, it must be able to fight. Would we be able to deploy, in good time, either within Canada or elsewhere, a brigade now?

Mr. Bon: We must situate your question in a context. A brigade has not had to be deployed by Canada since the Korean War. The likelihood, given the current international situation, of Canada having to deploy a brigade is almost nil. Indeed, the white paper said either as a brigade or as three battalion groups. Over the past 15 years or so, we have noticed that deployments take place on the scale of a battalion, not a brigade. If we posit a situation that required Canada to deploy a brigade, we would also posit a level of unpleasantness in the world that would create a crisis. As I said in my presentation, all the intelligence analyses — ours as well as those of our allies — indicate that if there were a crisis of those proportions there would be ample warning. I have no doubt whatsoever that in those circumstances Canada could deploy its brigade.

secteur de la santé et du logement. Je n'ai pas tous les détails, mais certains de mes collègues pourront vous en dire davantage.

Le sénateur Pépin: J'ai lu dans les journaux que les militaires étaient heureux d'avoir une augmentation de salaire, mais qu'ils subissaient une hausse dans presque tout, entre autres sur le coût de leur logement. Est-ce que c'était proportionnel?

M. Bon: Je n'ai pas les détails parce que je ne m'occupe pas de ce secteur. Ce que vous venez de décrire est une réalité que vivent tous les Canadiens, c'est-à-dire que parfois, leur augmentation de salaire ne paraît plus face à l'augmentation du coût de la vie.

En ce qui concerne le logement militaire, le but était de refléter une certaine réalité dans le prix des loyers. Je ne sais pas exactement quelle proportion de l'augmentation a pu disparaître. Je ne conteste pas qu'il y ait eu une érosion de ces pouvoirs d'achat supplémentaires par des augmentations de coûts.

[Traduction]

Le sénateur Banks: Si je me souviens bien du contenu du livre blanc, celui-ci indiquait que nous aurions trois brigades: une brigade centrale, en quelque sorte, qu'on pourrait déployer pour participer à des opérations, et deux autres brigades qu'il serait possible de mobiliser en peu de temps. Ai-je bonne mémoire?

M. Bon: Je ne suis pas sûr que le livre blanc ait précisé qu'il y aurait trois brigades, mais dans le contexte actuel, il existe effectivement trois brigades.

Le sénateur Banks: Et une brigade est composée de 4 000 ou 5 000 personnes?

M. Bon: Oui, environ.

Le sénateur Banks: Selon la nature de ses opérations.

Pour ce qui est de notre état de préparation, vous avez dit que les forces doivent être à même de se battre aux côtés des meilleurs, contre les meilleurs. Si nous avons l'intention d'entretenir une armée, il faut qu'elle soit en mesure de se battre. À l'heure actuelle, serions-nous en mesure de déployer une brigade relativement rapidement, soit au Canada, soit ailleurs?

M. Bon: Il faut voir votre question dans le contexte approprié. Le Canada n'a pas été obligé de déployer une brigade depuis la guerre de Corée. Et vu l'actuelle situation internationale, il est fort peu probable que le Canada ait à déployer une brigade. Dans le livre blanc, il a été question soit d'une brigade, soit de trois groupes-bataillons. Au cours des 15 dernières années environ, nous avons constaté que les déploiements de troupes se font à l'échelle d'un bataillon, et non pas d'une brigade. Dans l'éventualité où le Canada serait obligé de déployer une brigade, on peut supposer que nous ferions face à une situation dans le monde qui aurait effectivement créé une crise. Comme je l'ai dit dans mon exposé, l'ensemble des analyses du renseignement — la nôtre de même que celles de nos alliés — indique que si une crise de cette envergure devait surgir, nous aurions eu des avertissements longtemps à l'avance. Je ne doute donc aucunement que face à une telle situation, le Canada pourrait déployer sa brigade.

Senator Banks: Following up on Senator Pépin's question, even though it is clear that the Americans have not yet established exactly what they will do with missile defence I did hear that they did hit a bullet with a bullet the other day, so it now seems physically possible. As director of planning, you and your people must have done some thinking along those lines. You must have some ideas. What is your thinking in that respect, given all the codicils that you might wish to attach to it, including all the ifs, ands and buts?

If we were asked to participate in or permit the operation of such a system over Canadian territory or in conjunction with the Canadian Armed Forces, what would be your recommendation to the government?

Mr. Bon: Sometimes I wake up in the morning, turn on the radio, and think that I have had too many ideas on the subject.

I am not supposed to have personal views. I express my personal views within the confines of the department, but for the rest I have a corporate view.

In the case of the Bush plan, we have remarkably little information as to what they want to do. Just because they hit a bullet with a bullet last weekend does not mean that there will necessarily be a decision any time soon. When I worked for Senator Lafond in 1985, there was already a test where a bullet hit a bullet. A bullet shot from Vandenberg Air Force Base was hit by a bullet fired from Kwajalein Island, exactly the same locations that we are talking about. There was no decision at that time. SDI sort of disappeared.

It is hard to know what will come. At this point, my recommendation to my superiors with regard to BMD is that we sit and wait and get more information from the Americans.

They have said that they will consult with us. We are happy that they will consult with us. We have held one meeting with them. They did not have nearly all the answers to the questions that we had. We need to know more before we go any further. At this point, that is my recommendation.

Senator Banks: You do not know enough now to have formed an opinion in respect to what your recommendation would be if we were asked to participate?

Mr. Bon: Yes. At this point, there have been so many changes from the Clinton plan that we need a lot more information, a lot more thinking and a lot more clarification in terms of what the international fallout is.

Senator Wiebe: Mr. Bon, I am glad to have you here this morning. I have a comment that I should like to make before I ask my questions.

Le sénateur Banks: Pour faire suite à la question du sénateur Pépin, même s'il est clair que les Américains n'ont pas encore bien défini leurs projets en ce qui concerne le système de bouclier anti-missiles, j'ai entendu qu'ils ont réussi à détruire un missile avec un autre missile l'autre jour, donc cela semble être matériellement possible maintenant. En tant que directeur de la Planification, vous et vos collaborateurs ont dû réfléchir à cette question-là. Vous devez avoir des idées là-dessus. Quelle est votre réaction, en tenant compte de toutes les conditions que vous pourriez vouloir y rattacher et de toutes vos éventuelles réserves?

Si on nous demandait d'y participer ou de permettre l'exploitation d'un tel système sur le territoire canadien ou en collaboration avec les Forces armées canadiennes, quelle recommandation feriez-vous au gouvernement?

M. Bon: Parfois je me réveille le matin, je mets la radio, et je me dis que j'ai déjà entendu trop d'opinions sur la question.

D'ailleurs, je ne suis pas censé exprimer mes opinions personnelles. J'exprime mes opinions personnelles au sein du ministère, mais dans d'autres contextes, je me dois de présenter la position officielle.

En ce qui concerne le plan Bush, nous avons reçu jusqu'à présent très peu d'information sur ce que voudraient faire les Américains. Le fait qu'ils aient réussi à détruire un missile avec un missile le week-end dernier ne veut pas dire qu'une décision sur la question est imminente. Quand j'ai travaillé pour le sénateur Lafond en 1985, ils avaient déjà fait des essais dans le cadre desquels un missile avait neutralisé un autre missile. Un missile tiré depuis la Base des forces aériennes Vandenberg a été touché par un missile tiré depuis l'île Kwajalein — c'est-à-dire là-même où les essais les plus récents se sont déroulés. Aucune décision n'a été prise à l'époque. L'IDS a tout simplement disparu.

Il est difficile de prévoir ce qu'il arrivera. Pour l'instant, la recommandation que j'ai faite à mes supérieurs concernant le système de bouclier anti-missiles, c'est que nous attendions de recevoir plus d'information de la part des Américains.

Ils ont dit qu'ils nous consulteront. Nous sommes heureux de savoir qu'ils comptent nous consulter. Nous avons déjà participé à une réunion avec eux. Ils étaient loin d'avoir toutes les réponses aux questions que nous avons posées. Il nous faut absolument en savoir plus avant d'aller plus loin. Voilà donc ma recommandation pour l'instant.

Le sénateur Banks: Donc, vous n'en savez pas assez pour l'instant pour avoir une opinion sur la recommandation que vous feriez si on nous demandait de participer?

M. Bon: Non. Il y a eu tellement de changements par rapport au plan Clinton qu'il nous faut beaucoup plus d'information, beaucoup plus de temps de réflexion et beaucoup plus de précisions concernant les éventuelles répercussions internationales.

Le sénateur Wiebe: Monsieur Bon, je suis ravi de vous accueillir au comité ce matin. Je voudrais d'abord faire une remarque avant de poser mes questions.

As you are aware, the Senate has not had a defence committee for a number of years. One reason this committee is in place is the tremendous concern within the Senate chamber that the armed services in our country is not what it used to. Regardless of whether budget cutbacks or management is to blame, we are certainly concerned that our country does not have an armed services with the reputation it formerly had. It is my hope that our committee will not be spending its time dwelling on mistakes or issues from the past but rather that it will look at where we are today to try to come up with the means to work in conjunction with the Department of National Defence to improve the situation and provide this country with a first-class armed services.

My first question involves the reservists. I noticed that you did not comment on our reservists whatsoever. What is the Department of National Defence's policy in regard to reservists and the need for such a service within our armed forces?

Mr. Bon: There was one reference to the reservists in my text, but it was not one that you necessarily wanted to hear. The white paper of 1994 recommended that we cut the number of reservists. In fact, that was changed a bit later. Minister Collenette at the time decided that, rather than the 23,000 figure contemplated in the white paper, we should aim for 30,000. For the rest, there was no mention in my presentation.

There is no Department of National Defence policy with regard to reservists. There is a Government of Canada policy. There are certainly views that just as the Canadian forces of today must reflect the reality of today rather than the reality of the past the reserves also must reflect the reality of today. There are a number of areas where the regular forces would like to be able to call upon the reserves to help them in their deployment and to help them alleviate some of the difficulties that they have sometimes to deploy.

There is an approach. General Fitch was just appointed to look after the issue. As a civilian, to tell you the truth, I do not know very much about the day-to-day reality of the reserves. That is something that you may want to discuss with the military. What I know is that we need them. They are in the policy as something that we must build up and that must be adapted to fit today's needs.

Senator Wiebe: Would it not be part of your department's role to provide suggestions to the Department of National Defence and also to the minister in charge of defence as to what the best policy would be for a perfect armed services group within this country? Would that not also include reservists?

I ask that question because it costs the same amount of dollars to train a reservist as it does to train a regular service personnel. The difference is that, with the regular army, you are paying salaries for 12 months of the year, whereas you pay reservists only while they are being trained or while they are on duty.

Comme vous le savez, le Sénat n'a pas de comité de la défense depuis plusieurs années. Si ce comité a été mis sur pied, c'est parce que bon nombre de sénateurs constatent avec inquiétude que les Forces armées canadiennes ne sont plus ce qu'elles étaient. Que ce soit à cause de coupures budgétaires ou des décisions des responsables, nous craignons que le Canada et ses forces armées ne jouissent plus de la bonne réputation qui les caractérisait autrefois. J'espère que notre comité ne décidera pas de s'attarder aux erreurs du passé, et voudra plutôt examiner notre situation actuelle en vue de collaborer avec le ministère de la Défense nationale pour l'améliorer et s'assurer que le Canada dispose de forces armées exceptionnelles.

Ma première question porte sur les réservistes. J'ai remarqué que vous n'en avez pas du tout parlé. Quelle est la politique du ministère de la Défense nationale concernant les réservistes et la nécessité de conserver une force de réserve au sein de nos Forces armées canadiennes?

M. Bon: J'ai fait allusion aux réservistes une fois dans mon texte, mais l'allusion en question n'était pas nécessairement celle que vous auriez souhaitée. Le livre blanc de 1994 recommandait que nous réduisions le nombre de réservistes. En fait, cette décision a été modifiée par la suite. Le ministre Collenette a décidé à l'époque que nous devrions envisager de réduire de 30 000, au lieu de 23 000, comme le prévoyait le livre blanc, le nombre de réservistes. À part cela, les réservistes n'ont pas été mentionnés ailleurs dans mon exposé.

Le ministère de la Défense nationale n'a pas de politique sur les réservistes. Il s'agit plutôt d'une politique du gouvernement du Canada. Certains estiment que tout comme les Forces armées canadiennes actuelles, les réserves doivent également traduire la réalité d'aujourd'hui. Dans plusieurs secteurs, les forces régulières voudraient pouvoir faire appel aux réserves pour soutenir leur déploiement et pour atténuer certains des problèmes auxquels elles sont confrontées en situation de déploiement.

Une démarche existe. Le général Fitch vient d'être nommé responsable de ce dossier. En tant que civil, je dois admettre que je ne suis pas tellement au courant de la réalité quotidienne des réserves. Peut-être voudrez-vous en discuter avec les militaires. Ce que je sais, toutefois, c'est que nous en avons besoin. Notre politique prévoit pour les réserves un rôle renforcé qui soit bien adapté aux besoins actuels.

Le sénateur Wiebe: Votre rôle ne consiste-t-il pas entre autres à faire des recommandations au ministère de la Défense nationale et au ministre de la Défense concernant la politique à adopter pour s'assurer d'avoir des forces armées parfaites au Canada? Et à votre avis, ces forces armées ne comprendraient-elles pas des réservistes?

Si je vous pose cette question, c'est parce que cela coûte autant de former un réserviste que de former un membre des forces régulières. La différence, c'est que les membres des forces régulières touchent leur salaire 12 mois par an, alors que vous ne payez les réservistes que lorsqu'ils sont en formation ou en service.

The way we fight a war today is changing dramatically. We can no longer raise a brigade within three weeks, where someone is handed a gun and taught how to march and take orders, and away he goes, as in the time of the Korean War.

Our army personnel today have to be highly educated and trained. We should be spending more time at universities and community colleges recruiting those personnel to be able to handle the kind of technology that the defence of this country will need in the years ahead. One of the best ways to find those people economically is through the reserve forces.

We have allowed our reserves to dwindle badly throughout this country. In terms of policy, I would like to see our department take a very strong look at what role reservists will have in the future defence of our country. I hope you will take this message back to whomever it should go to.

My second question relates to public relations. I say this not in a discriminatory manner, but I think that the public relations department within the Canadian army stinks. I say that because I have had the opportunity to spend a considerable amount of time with our reservists and regular army, in the air force, navy and army. Our armed forces personnel are doing a tremendous job. However, when I get back to Canada I hear nothing about it. The people of our country know nothing about what our armed service personnel are doing, regardless of where they are throughout the world.

Politicians will react to what the general public says in terms of spending money. If the general public has a strong feeling about the good that our armed forces are doing, they will be talking to their member of Parliament about the need to increase budgets. That is where I think policy planning should take another very hard look at the policy and do a little bit of bragging in our public relations department about what our armed service personnel are capable of doing.

Mr. Bon: Senator Wiebe, I will make sure that our director general of public affairs notes what you think about our public affairs effort. Personally, I believe they have done a good job over the past several years, certainly in relation to what was done before. However, I will make sure that he knows what you said.

Coming back to the question of the reserves, there is a clear policy that was articulated as part of the 1994 paper and remains today's policy that the primary role of the reserves will be augmentation, sustainment and support of deployed forces. The quality and overall ability of the reserves to provide the total force with trained personnel for unit augmentation will be significantly improved. That is the policy.

La façon de faire la guerre a radicalement changé. On ne peut plus mobiliser une brigade en trois semaines — c'est-à-dire donner une arme à quelqu'un, lui apprendre à marcher au pas et à suivre les ordres, et l'envoyer aussitôt sur le théâtre d'opérations, comme à l'époque de la guerre de Corée.

De nos jours, nos soldats doivent être bien instruits et bien entraînés. Ainsi nous devrions aller plus souvent dans les universités et collèges communautaires pour recruter des gens qui auront les connaissances nécessaires pour utiliser efficacement les technologies qui seront requises pour assurer la défense du pays dans les années qui viennent. L'une des meilleures façons, et l'une des plus économiques, de trouver ces gens compétents est de les recruter pour la force de réserve.

Nous avons permis à nos réserves de se détériorer de manière tout à fait déplorable dans tout le Canada. Sur le plan de la politique, j'aimerais que le ministère examine de près le rôle que joueront les réservistes dans les futures activités de défense du pays. J'aimerais que vous communiquiez ce message à qui de droit.

Ma deuxième question concerne les relations publiques. Sans vouloir vous offusquer, j'estime que le service des relations publiques des Forces armées canadiennes est nul. Si je vous dis cela, c'est parce que j'ai eu l'occasion de passer beaucoup de temps avec des réservistes et des membres des forces régulières, qu'on parle de l'Armée de l'air, de la Marine ou de l'Armée de terre. Nos Forces armées canadiennes font un excellent travail. Cependant, quand je retourne au Canada, je n'entends pas parler d'elles. Les Canadiens ne savent absolument rien sur les activités de nos forces armées, quelle que soit leur zone d'opérations dans le monde.

Les politiciens réagiront nécessairement à l'opinion publique en ce qui concerne l'utilisation des crédits. Si les citoyens ont vraiment le sentiment que nos forces armées jouent un rôle positif et utile, ils diront à leurs députés qu'il faut augmenter les budgets. C'est là qu'intervient le service de planification des politiques, qui devrait à mon avis examiner de très près la politique et insister auprès du service des relations publiques pour qu'on se vante davantage des capacités extraordinaires des membres de nos forces armées.

M. Bon: Sénateur Wiebe, je m'engage à communiquer votre opinion au sujet de nos efforts en matière de relations publiques à notre directeur général des Affaires publiques. Personnellement, je suis d'avis qu'ils ont fait du bon travail ces dernières années, surtout par rapport à ce qui était fait autrefois. Mais je vais m'assurer de lui communiquer vos propos.

Pour revenir sur la question de réserves, une politique très claire a été définie dans le cadre du livre blanc de 1994 et est encore en vigueur à l'heure actuelle — à savoir que le rôle principal des réserves consistera en le renforcement, le maintien en puissance et le soutien des forces déployées. La qualité et la capacité globale des réserves de fournir à la force totale du personnel qualifié à des fins d'augmentation d'unités seront grandement améliorées. Voilà notre politique.

It becomes a matter of how the armed forces want to approach the structuring of the reserves. From that point of view, it is no longer a policy issue; it is an armed forces issue. I understand that there have been some difficulties, but there has been good discussion and good progress. I think that, at times, perhaps, some of the reserve people have expectations of what their role might be in the forces that do not quite fit the policy that we have given them. Again, that is something that is probably best discussed with the military.

Senator Wiebe: If that is the case, then, what happens if you, as policy planners, make a policy recommendation that is not accepted or that does not work? Do they then come back to you and say, "That idea did not work. How would you like to develop another policy idea for us?" Or do you sit back, after some experience, and say, "Maybe that was not the right direction to go. Maybe we should develop another policy"?

Do you have that capability within your department, or do you develop a directive or sit back and wait until there is another directive?

Mr. Bon: It is both, in the sense that we do not make policy. We make policy recommendations and the government approves or disagrees. The policy that is in the white paper is the policy that the Government of Canada issued for the guidance of all the armed forces, including the reserves. To the extent that there are changes that are proposed, that are suggested and so on, those changes are studied, examined and discussed.

At the end of the day, particularly in the case of the reserve, it is up to the military chain to make recommendations. If the government approves those changes, they are made. If it does not, then they are not made.

Senator Meighen: Ever since I had the pleasure of sitting on the joint defence committee with our chairman and others a few years ago, I have heard reference to the tooth-to-tail ratio. You yourself mentioned it, Mr. Bon, this morning. Is that a concept, or is that a mathematically calculable ratio? If it is the latter, can you tell me what the change has been in that ratio from 1994 to today?

Mr. Bon: It is certainly a concept, but it is also presumably a ratio. You may want to ask Cmdre. McNeil, who will follow me and who works in the force structuring area, to tell you exactly what that is.

Given the number of bases and installations that have been cut and various other achievements since the white paper was published, it is my impression that we have indeed increased the tooth-to-tail ratio. I stand to be corrected by Cmdre. McNeil.

Il s'agit donc de savoir quelle approche les Forces armées souhaitent adopter en ce qui concerne la structuration des réserves. Dans cette perspective-là, ce n'est plus une question de politique; c'est une question qui relève des Forces armées. Je crois savoir qu'il y a eu quelques difficultés, mais en même temps, il y a eu de bonnes discussions et de bons progrès. J'ai l'impression que certains réservistes ont parfois des attentes vis-à-vis de leur rôle au sein des Forces armées qui ne cadrent pas avec la politique que nous avons définie. Encore une fois, c'est une question qu'il est préférable d'aborder avec les responsables militaires.

Le sénateur Wiebe: Si tel est le cas, qu'arrive-t-il quand vous, qui êtes responsable de la planification des politiques, recommandez une politique qui n'est pas acceptée ou qui ne donne pas de bons résultats? Est-ce qu'ils retournent vous voir en disant: «Cette idée-là n'a pas bien marché. Voulez-vous nous en proposer une autre?» ou est-ce que vous, en vous appuyant sur votre expérience, vous dites à un moment donné: «Peut-être que telle orientation n'était pas la bonne; peut-être faut-il élaborer une autre politique»?

Avez-vous cette capacité-là dans votre service? Élaborez-vous une directive ou attendez-vous qu'une autre directive arrive?

M. Bon: Les deux, en ce sens que nous ne définissons pas les politiques. Nous faisons des recommandations sur les politiques à adopter et le gouvernement approuve ou désapprouve. La politique énoncée dans le livre blanc est celle qu'a définie le gouvernement du Canada à l'intention de l'ensemble des forces armées, y compris les réserves. Dans la mesure où des changements sont proposés ou recommandés, ces changements font alors l'objet d'études, d'examen approfondis et de discussions.

En fin de compte, notamment en ce qui concerne la réserve, c'est à la chaîne de commandement militaire de faire des recommandations. Si le gouvernement approuve les changements proposés, ils sont mis en application. S'il ne les approuve pas, ils ne sont pas mis en application.

Le sénateur Meighen: Depuis que j'ai eu le plaisir de siéger au Comité mixte de la défense avec notre président et d'autres il y a quelques années, j'entends parler du ratio dents-queue. Vous-même y avez fait allusion ce matin, monsieur Bon. Est-ce un simple concept, ou s'agit-il d'un véritable ratio obtenu grâce à un calcul mathématique? Et dans ce dernier cas, pourriez-vous me dire de quelle façon ce ratio aurait pu changer depuis 1994?

M. Bon: C'est certainement un concept, mais on peut supposer qu'il s'agit ici d'un ratio. Vous pourriez peut-être demander au commodore McNeil, qui me suit et qui travaille dans le secteur de la structuration des forces, de vous expliquer exactement de quoi il s'agit.

Étant donné le nombre de bases et d'installations qui ont fait l'objet de réductions budgétaires et les diverses autres réalisations qui ont marqué la période depuis la publication du livre blanc, j'ai l'impression que nous avons effectivement augmenté le ratio dents-queue. Mais le commodore McNeil me corrigera si je me trompe.

Senator Meighen: You would agree, would you, that that is the implicit recommendation and thrust of the 1994 white paper?

Mr. Bon: It is.

Senator Meighen: I will ask those questions later because I noticed references to reduction of civilian employees and things like that. I am interested in knowing whether that has been carried out.

You referred to a general mobilization plan in the white paper.

Mr. Bon: We did and we did not make a reference to a general mobilization plan. We said that there should be plans for mobilization and that we would not go beyond the plans.

Senator Meighen: I understood that. Are there plans?

Mr. Bon: Yes, there are.

Senator Meighen: They have been compiled and completed and are in place? Is that right?

Mr. Bon: That is my understanding.

Senator Meighen: Who would be able to confirm that, Mr. Bon?

Mr. Bon: Cmdre. McNeil.

Senator Meighen: Finally, more by way of editorial comment and along the lines of Senator Wiebe's words, free advice is worth exactly what you pay for it so I will give you mine. I do not say that this is necessarily accurate, but I was told in the joint committee that when members of the armed forces — and this may no longer be the case — left the area where they were serving and returned to Canada in a civilian context, they were urged not to wear their uniforms because, with a risk of doing something that might be poorly received or poorly viewed, it would be better if they were in civilian clothes.

Second, my impression is — and I may be wrong — that the armed forces are disappearing, regulars and reservists, from Canadian cities. They are being hived off to Borden and Gagetown and other places that are less visible to the general population.

Travelling in any other country, I have the impression that people in uniform are much more visible than in Canada. That may be due to the ratio of serving personnel to civilians, but I tend to think that it may be due, in some way, to the removal of the presence of military forces from our cities.

I am also a little concerned with the stated policy of a combat-ready force and the need, which I think everyone acknowledges, for rapid deployment. What have we done to enhance rapid deployment? Perhaps you could help me there. I know we have disbanded the Airborne regiment. We can usually turn to our American friends to get us to the theatres where we want to go, but what have we done to enhance our own capability

Le sénateur Meighen: Donc, vous seriez d'accord avec moi pour dire que telle est l'orientation et la recommandation implicites du livre blanc de 1994?

M. Bon: C'est exact.

Le sénateur Meighen: Je poserai ces questions tout à l'heure, comme j'ai remarqué qu'il est question de réduction du nombre d'employés civils, et cetera. J'aimerais savoir si cela a été fait ou non.

Vous avez parlé d'un plan général de mobilisation dans le livre blanc.

M. Bon: C'est exact, mais nous n'avons pas parlé de plan général de mobilisation. Nous avons simplement dit qu'il devrait y avoir des plans de mobilisation et que nous n'irions pas au-delà des plans.

Le sénateur Meighen: Oui, j'ai bien compris. Existe-t-il des plans?

M. Bon: Oui.

Le sénateur Meighen: Ils ont été préparés en bonne et due forme, et sont déjà en place? C'est bien ça?

M. Bon: C'est ce que j'ai cru comprendre.

Le sénateur Meighen: Et qui serait en mesure de me le confirmer, monsieur Bon?

M. Bon: Le commodore McNeil.

Le sénateur Meighen: Enfin si je peux me permettre de réagir un peu comme l'a fait le sénateur Wiebe, les conseils gratuits ne valent que ce qu'on paie pour les avoir, et je vais donc vous faire part de mes conseils. Je ne prétends pas que ce que je vais vous raconter-là est nécessairement juste, mais on m'a dit au comité mixte que lorsque des membres des Forces armées — et ce n'est peut-être plus le cas — quittaient leur zone d'opérations pour revenir au Canada dans un contexte civil, on leur conseillait de ne pas porter leurs uniformes car, s'ils risquaient de faire quelque chose qui serait mal perçu ou mal vu, il serait préférable qu'ils soient en civil.

Deuxièmement, j'ai l'impression — et je me trompe peut-être — que les membres des Forces armées, qu'ils soient dans la force régulière ou la réserve, disparaissent des villes canadiennes. De plus en plus, on les isole dans des bases comme celles de Borden et Gagetown et ailleurs où ils sont moins visibles pour l'ensemble de la population.

Si je me fonde sur les voyages que j'ai fait dans d'autres pays, quels qu'ils soient, j'ai l'impression que les gens en uniforme sont beaucoup plus visibles qu'au Canada. C'est peut-être à cause du ratio des soldats à la population civile, mais j'ai tendance à croire que c'est peut-être le fait de l'absence totale d'une présence militaire dans nos villes.

J'ai aussi quelques inquiétudes en ce qui concerne la politique censément en vigueur d'une force apte au combat et la nécessité — à mon avis, tout le monde est d'accord là-dessus — d'une capacité de déploiement rapide. Qu'avons-nous fait au juste pour améliorer cette capacité-là? Peut-être pourriez-vous m'éclairer à cet égard. Je sais que nous avons démantelé le régime aéroporté. Le plus souvent, on peut recourir à nos amis américains pour nous

to rapidly deploy forces in the numbers that we deem to be necessary?

Mr. Bon: In terms of enhancing our ability to deploy, we are working on it. However, I would like to situate this answer in another context, which is this: When have we not been able to get there?

Senator Meighen: Oh, we can get there.

Mr. Bon: In terms of rapid deployment, we must put the matter in perspective. No one has ever said the forces should be there the day after. There would be significant problems if we tried to do this. For example, following the Somalia inquiry, we decided that the deployed forces required more cultural-sensitivity training, which takes a bit of time. In the Timor operation, porcine encephalitis was of foremost concern, requiring a vaccination program prior to leaving. We cannot pre-vaccinate all our people against every conceivable disease that might be encountered overseas just to allow for deployment overnight.

Compared to what our allies are doing and to what the Brahimi report calls for in terms of rapid deployment, we are fully within the range. Our vanguard is supposed to be ready for deployment within three weeks, which is pretty good. The Europeans, as you know, as part of their Headline Goal, want to be able to deploy a certain number of people within 60 days.

We must keep the overall context in mind. We need to replace our aging Hercules fleet. We need to enhance our lift capability; there is no doubt about that.

On your first set of comments, the disappearance of forces from the cities is something that happened years ago. Perhaps it was a phenomenon of the 1960s and 1970s when we moved the forces to places that were rather far from cities.

As for not wearing uniforms, it is news to me that people would be told that currently.

Senator Meighen: I did not say "currently."

Mr. Bon: Okay. In the 1960s and 1970s, certainly, as a consequence of the feeling of people towards Vietnam in particular, no military uniform was seen as positive, and that had some consequence. It is my impression that things are changing from that point of view, both in terms of the perception of people and the wearing of uniforms. In Ottawa, we may be blessed from that point of view. There are quite a number of uniforms to be seen.

amener sur les théâtres d'opérations, mais qu'avons-nous fait pour améliorer notre propre capacité de déployer rapidement nos troupes, et conformément aux effectifs qui nous semblent nécessaires?

M. Bon: Pour ce qui est d'améliorer notre capacité de déploiement, nous y travaillons encore. Mais je voudrais situer ma réponse dans un autre contexte, c'est-à-dire: Quand nous est-il arrivé de ne pas pouvoir nous rendre sur place?

Le sénateur Meighen: On peut toujours se rendre sur place.

M. Bon: En ce qui concerne le déploiement rapide des troupes, il faut tout de même garder le sens des proportions. Personne n'a jamais dit que les forces doivent être sur place le lendemain. Nous risquerions d'être confrontés à de graves difficultés, si nous essayions de faire cela. Par exemple, à la suite de l'enquête sur la Somalie, nous avons décidé que les forces déployées avaient besoin d'être davantage sensibilisées aux différentes réalités culturelles, ce qui prend forcément un certain temps. En ce qui concerne les opérations au Timor Oriental, la possibilité d'un problème d'encéphalite porcine était une grande inquiétude, si bien que nous avons dû lancer un programme de vaccination avant le départ des troupes. On ne peut certainement pas vacciner à l'avance tous nos soldats contre toute maladie possible et imaginable avec laquelle ils pourraient être en contact à l'étranger, simplement pour permettre de déployer nos troupes du jour au lendemain.

En ce qui concerne les opérations de nos alliés et ce que recommande le rapport Brahimi sur le plan du déploiement rapide, nous sommes en réalité tout à fait dans les limites proposées. Notre tête d'avant-garde est censée être prête à être déployée dans un délai de trois semaines, ce qui n'est pas mal. Comme vous le savez, l'un des principaux objectifs des Européens est de pouvoir déployer un certain nombre de troupes dans un délai de 60 jours.

Donc, il ne faut pas perdre de vue le contexte. Nous devons remplacer notre flotte vieillissante d'avions Hercules. Il nous faut aussi améliorer notre capacité de ravitaillement par mer et par pont aérien. Il n'y a pas de doute à cet égard.

Mais pour réagir à ce que vous avez dit au départ, la disparition des Forces armées des villes canadiennes remonte déjà à il y a quelques années. C'est dans les années 1960 et 1970 que nous avons déplacé nos forces armées pour les installer dans des endroits situés loin des villes.

Pour ce qui est du fait de ne pas porter des uniformes, je n'ai jamais entendu dire qu'on fait une telle recommandation aux membres des Forces à l'heure actuelle.

Le sénateur Meighen: Je n'ai pas dit «à l'heure actuelle».

M. Bon: Ah, bon. Il ne fait aucun doute que dans les années 1960 et 1970, sans doute en raison du sentiment des gens à l'égard de la guerre du Vietnam, on estimait que les uniformes militaires n'étaient pas quelque chose de positif, et je suis sûr que ce facteur a dû intervenir dans la décision. J'ai l'impression que sur ce plan-là, les attitudes changent, en ce qui concerne non seulement la perception des gens mais le port d'uniforme. À Ottawa, nous avons peut-être un avantage à cet égard. Ici on voit beaucoup d'uniformes.

The Chairman: Thank you for attending here.

We now welcome Commander Daniel McNeil. Some of us have memories of the commander when he had only four stripes on his sleeve and worked for the special joint committee. He provided a great deal of assistance to us during that period.

Cmdre. McNeil has had a varied career with service on a number of Her Majesty's ships. He has been an instructor at the Naval Officers Training Centre and the Canadian Forces Command and Staff College. As well, he has held positions at Maritime Command Headquarters and National Defence Headquarters. He has specialization in communications, electronic warfare, classical maritime strategy and the historical development of Canadian defence policy.

In June 1998, he assumed command of the flagship of the Canadian Pacific Fleet, the H.M.C.S. *Huron*. After his command tour, he returned to headquarters as director of defence analysis in July 2000. He was promoted to his current rank and appointed to director of force planning and program coordination.

He will speak to us this morning about defence planning and resources with reference to the document entitled "Strategy 2020."

Joining him is Lieutenant-Colonel William J. Kelly, who has degrees in mechanical engineering and aeronautical engineering. He has served both in Canada and Germany. On leaving the Canadian Forces Command and Staff College in June 1998, he was posted to Moose Jaw, Saskatchewan. The following year he came to Ottawa as strategic planner at Department of National Defence headquarters.

[Translation]

Cmdre. Daniel McNeil, Director, Force Planning and Program Coordination, Vice Chief of the Defence Staff: It was a very good experience working with the Joint Committee in 1994. I am proud to have been part of it and to have this opportunity to address you today. I am the Director of Force Planning and Program Coordination. Force Planning refers to the Canadian Forces Mobilization Plan, and Program Coordination refers to the program and the budget as a whole. With me today is LCol. W.J. Kelly, who is responsible for the Defence Plan. He is more familiar with the figures than I am.

[English]

To set the context, when we look back to the white paper of 1994 and when we look at the support that we provided to the committee, it was a time of severe constraint. We had a real problem with coherence within the department in terms of identifying where the money was spent, how it was spent and what force structure cost. Members of that committee could speak to the frustration of trying to make changes without a full picture of where the resources were.

Le président: Merci infiniment de votre présence.

Je voudrais maintenant souhaiter la bienvenue au commodore Daniel McNeil. Certains d'entre nous nous souvenons de l'époque où le commodore n'avait que quatre gallons sur son uniforme et travaillait pour le comité mixte spécial. Son aide nous a été fort précieuse pendant notre travail.

Les affectations du commodore McNeil ont été fort variées au cours de sa carrière, puisqu'il a servi à bord de plusieurs des Navires canadiens de Sa Majesté. Il a été instructeur au Centre d'entraînement des officiers de marine, ainsi qu'au Collège d'état-major et de commandement des Forces canadiennes. De plus, il a occupé divers postes au Quartier général du Commandement maritime et au Quartier général de la Défense. Ses domaines d'expertise sont les communications et la guerre électronique, la stratégie maritime classique, et l'historique de la politique de défense canadienne.

En juin 1998, le commodore McNeil a assumé le commandement du vaisseau amiral de la Flotte canadienne du Pacifique, le NCSM *Huron*. Après sa tournée, il est retourné au quartier général à titre de directeur de l'Analyse de défense en juillet 2000. C'est alors qu'il a été promu à son grade actuel et nommé directeur de la Planification des Forces et de la Coordination du Programme.

Il va nous entretenir ce matin de la planification et des ressources de la Défense par rapport au document intitulé «Stratégie 2020».

Il est accompagné ce matin du lieutenant-colonel William J. Kelly, qui détient des diplômes en génie mécanique et en génie aéronautique. Il a été en poste à la fois au Canada et en Allemagne. Après son départ du Collège d'état-major et de commandement des Forces canadiennes en juin 1998, il a été affecté à Moose Jaw, en Saskatchewan. L'année suivante, il a accepté un poste de planificateur stratégique au quartier général de la Défense nationale à Ottawa.

[Français]

Commodore Daniel McNeil, Directeur, Planification des Forces et coordination du programme, vice-chef d'état de la défense: Ce fut une bonne expérience de travailler avec le comité mixte en 1994. Je suis vraiment fier d'être ici et d'avoir l'occasion de vous parler. Je suis directeur de planification des Forces et coordination du programme. Planification des Forces veut dire le plan de mobilisation pour les Forces canadiennes, et coordination de programme veut dire tout le programme et le budget. Je suis accompagné du Lieutenant Colonel W. J. Kelly, responsable du plan de défense. Il connaît mieux les chiffres que moi.

[Traduction]

Pour vous donner une idée du contexte, si l'on remonte à l'époque du livre blanc de 1994 et du soutien que nous avons fourni au comité, il est clair qu'il s'agissait d'une période d'importantes restrictions budgétaires. Nous étions confrontés à un problème de cohérence au sein du ministère, pour ce qui est de savoir où et comment étaient utilisés les crédits, et ce que nous coûtait la structure des Forces armées. Ceux qui étaient membres du comité à l'époque savent à quel point il était frustrant d'essayer

We are considerably better, now that it is seven years later. I will speak to why we are better and where the information is. It is important to point out that this is simply an introduction to defence and resource planning. We are certainly at the disposal of your researchers to provide whatever information is needed, because this is indeed a very complex business. It is very dangerous to try to simplify it.

To carry that theme further, the other difference is in our transparency. We were several years out of the Cold War in 1994. Our culture was one of secrecy as a result of many experiences in the 1990s. We have determined that modern management and resource control demands transparency. As an example, all the information in the defence plan that would answer the questions directed to Mr. Bon are posted on the Internet, available to any Canadian.

Senator Forrestall: Have you read it?

Cmdre. McNeil: I wrote some of it.

It would be dangerous for me to go through my presentation. I would run over the 15 minutes allotted. I will direct you to the pages that I will use. I will speak to the themes and leave the proper amount of time for questions.

First, Mr. Bon did cover well the policy dimension and fiscal reality of where we came from in 1994.

The Chairman: In order to follow you, should the committee be looking at the introduction to this paper?

Cmdre. McNeil: The committee should look at the second page of the presentation outline. I will mention that to which I will speak; I will then direct you to the correct pages.

I will speak to defence policy and budget and how they go together from a macro point of view. I will then talk about defence management and how we make defence in its various bits and pieces. I will then speak about current funding and priorities based on current funding.

I would direct you to page 7, which should provide the NATO defence expenditures as a percentage of GDP.

d'apporter des changements sans savoir exactement où se trouvaient les ressources.

Nous sommes sept ans plus tard, et je peux vous assurer que cela va beaucoup mieux. Je vais d'ailleurs vous expliquer pour quelle raison ça va mieux et où se trouve l'information. Il est important de signaler que je dois me contenter aujourd'hui de vous donner un simple aperçu général de la planification de la défense et des ressources. Nous sommes évidemment à la disposition de vos attachés de recherche pour fournir toutes les informations qui vous semblent nécessaires, car cette question est fort complexe et il est très dangereux d'essayer de trop simplifier les choses.

Dans ce même ordre d'idées, l'autre différence par rapport au passé, c'est notre transparence. En 1994, la guerre froide venait de se terminer deux ou trois ans auparavant. Nous appliquions la politique du secret à cause de nombreuses expériences des années 1990. Nous avons compris depuis que la gestion moderne et le contrôle des ressources reposent sur la transparence. Par exemple, tous les renseignements qu'on retrouve dans le plan de la défense et qui permettrait de répondre aux questions posées à M. Bon, sont à la disposition de l'ensemble des citoyens canadiens sur Internet.

Le sénateur Forrestall: Avez-vous lu ce texte?

Le commodore McNeil: J'en ai même rédigé une partie.

À mon sens, ce serait dangereux de vous faire un exposé détaillé sur tous les aspects que je traite dans mon texte. Je dépasserais certainement les 15 minutes qui me sont imparties. Je vais donc vous indiquer les pages contenant des informations qu'il me semble utile d'approfondir. Ainsi je vais vous présenter les grands thèmes en laissant suffisamment de temps pour les questions.

D'abord, M. Bon vous a longuement parlé de la question des politiques et de la réalité financière du ministère par rapport à la situation en 1994.

Le président: Pour être en mesure de vous suivre, les membres du comité devraient-ils regarder la page d'introduction de votre document?

Le commodore McNeil: Les membres devraient passer à la deuxième page de l'aperçu de mon exposé. Je vais vous dire à chaque fois quel sujet je compte aborder et vous indiquer les pages appropriées.

Je voudrais d'abord vous parler de la politique et du budget de la Défense et du lien entre les deux points de vue macroéconomique. Je vais ensuite vous parler de la gestion de la Défense et de la façon dont nous organisons les diverses activités qui sont liées à la Défense. Enfin, je vais vous parler du financement actuel et des priorités fixées en fonction des crédits actuellement disponibles.

Je vous demande donc de passer à la page 7 du document, qui devrait indiquer les dépenses de défense de l'OTAN en pourcentage du PIB.

The Chairman: Cmdre. McNeil, I regret to inform you that our pages are not numbered, but we will work through if you give us the titles.

Cmdre. McNeil: It shows Canada in red down near the bottom. I point that out because the press likes to use this measure. NATO has been using this measure for the last several years. It is not flattering to us. It does not tell the entire story.

Every country's economy is different. Canada's economy is a bit precarious because of our debt. If you look at percentage of GDP as a percentage of debt, you would see that if the government made heavy commitments to funding and there were an economic downturn Canada would be in a poor position.

We like to use the next page as a measure when we speak to NATO colleagues. Canada, in terms of size of population and geopolitical reality, stands in the middle, where we belong. We argue that our contribution is greater than represented. Sometimes we win that argument.

We argue that we spend our money effectively. We do not spend it on large standing armies that are locked into a defence posture in Europe. We get much more bang for our buck than many other countries.

Some good benchmarking has been done. You could receive some of those benchmarking materials. It would provide information on the amount of budget on defence for the number of soldiers. The data is very good.

I would like to jump approximately five pages into a slide titled the "defence corporate management universe." It is a pyramid with the minister at the top, the deputy minister to the left, the Chief of Defence Staff to the right and what we call level ones beneath them. Level ones are those entities within the department and Canadian Forces that have budgets and are responsible for resources. Our management structure is based upon accountability for how resources are spent.

As I say, we have much more clarity and coherence in terms of those numbers: what we tell people to do; what resources we give them to do it; what expectations we have for results; and what measurement is required.

This diagram is useful in pointing out that the Department of National Defence is not just another government department. It is a totally integrated structure that encompasses the headquarters of the Canadian Forces. For that reason, a resource management is under the Vice Chief of Defence Staff. The Associate Deputy Minister, Finance, has very important roles for comptrollership.

Le président: Commodore McNeil, je regrette d'avoir à vous informer que nos pages ne sont pas numérotées; nous pourrions, cependant, nous y retrouver si vous nous indiquez les titres à chaque fois.

Le commodore McNeil: La page en question présente un graphique où le Canada est désigné par un trait rouge tout à fait en bas. Si je vous en parle, c'est parce que les journalistes aiment bien se servir de cette mesure. L'OTAN s'en sert depuis plusieurs années. Disons que cette façon de présenter les choses ne nous avantagent pas. De plus, elle ne raconte pas toute l'histoire.

L'économie de chaque pays est différente. L'économie canadienne est un peu précaire en ce moment, à cause de notre dette. Si vous considérez ce pourcentage du PIB comme correspondant à un pourcentage de la dette, vous comprendrez qu'en cas de ralentissement économique au Canada, le gouvernement se met en mauvaise posture, s'il avait pris de lourds engagement en matière de financement.

Nous aimons bien présenter la page suivante à titre de mesure quand nous expliquons notre situation à nos collègues de l'OTAN. Le Canada, du point de vue de sa population et de sa réalité géopolitique, se trouve en plein milieu — c'est-à-dire, justement là où nous devrions nous trouver. Or, nous prétendons que notre contribution est plus importante que ce que semble indiquer ce graphique. Parfois, ces arguments-là convainquent nos collègues.

Nous insistons sur le fait que nos crédits sont bien utilisés. Nous ne les consacrons pas au maintien d'une grande armée permanente devant maintenir une posture de défense en Europe. Disons que le rendement de notre investissement au Canada est bien plus important que celui de bon nombre d'autres pays.

Nous avons fait d'excellentes analyses comparatives. Il serait d'ailleurs possible de vous envoyer certaines de ces analyses. Elles vous permettraient de savoir quel budget de défense est prévu pour quel nombre de soldats. Nos données sont très bonnes.

Je voudrais maintenant sauter cinq pages pour passer à l'acétate intitulé «La gestion ministérielle de la Défense». Ce dessin représente une pyramide avec le ministre en tête, le sous-ministre à gauche, le chef d'état-major de la Défense à droite, et ce que nous appelons les Niveaux 1 juste en dessous. Les Niveaux 1 représentent les entités au sein du ministère et des Forces armées canadiennes qui disposent de budgets et ont la responsabilité de gérer certaines ressources. Notre structure de gestion repose sur un régime de responsabilisation en ce qui concerne l'utilisation des ressources.

Comme je vous l'ai déjà dit, nous avons à présent l'avantage d'une clarté et d'une cohérence accrues relativement aux statistiques concernant ce que nous demandons aux gens; les ressources que nous leur confions pour accomplir ces tâches-là; nos attentes en matière de résultats; et le type de mesure ou d'évaluation qui s'impose.

Ce schéma est utile en ce sens qu'il permet de reconnaître que le ministère de la Défense nationale n'est pas juste un autre ministère fédéral. Il s'agit d'une structure totalement intégrée qui englobe le quartier général des Forces armées canadiennes. Pour cette raison-là, la gestion des ressources relève du vice-chef d'état-major de la Défense. Le sous-ministre délégué des Finances

but in terms of resource management, because it is tied to force structure — the output of the department — it is the Vice Chief of Defence Staff, the Director General, Strategic Planning, and my staff.

My staff is like a mini treasury board within the department, in that we are the only department that actually has a capital program under our control, which amounts to approximately \$2 billion per year. Thus, we must have an accountability structure within the department that approves programs and changes to programs.

We are also, of course, responsible to Treasury Board and government like any other government department, but we have much more discretion because military forces are very capital-intensive structures. The next slide will speak to how we perform this management.

Defence Policy — Government Direction: We have developed an institutional strategy called Strategy 2020. Copies of it were distributed to the committee. We determined as the 1990s were ending that the defence policy was good but that it did not provide sufficient direction within the department and the Canadian forces for the direction that we would take. That held particularly true in 1999 when we clarified the resource demands and the difficulties we would face in respect of modernization and the fact that we needed new resources identified in budget 2000. I will speak to that shortly. With an acknowledgement that more funding is required, you need greater clarity in the planning of how to apply that funding. That is Strategy 2020.

From that, we have a mature business planning process within the department. Some military personnel, myself included, find business planning as a concept in the military somewhat difficult. Perhaps we would like to plan to spend the taxpayer's money using the principles of war, but that would not be a good idea. However, we probably need to use good business management principles, which come from good business management schools, to spend the resources. We perform business management throughout the department through the use of the resource managers — the level ones. It is an annual process that is performed openly, and we post the business planning material on the Internet.

Strategy 2020: This is an institutional strategy. If we did not have a strategy, we would not have something for people to attack — there are many critics out there. Just to be clear, the strategy developed from the defence management committee — the deputy manager, the chief and the senior level ones in the

assume d'importantes responsabilités de contrôle, mais la gestion des ressources, étant donné qu'elle est étroitement liée à la structure des forces — c'est-à-dire les résultats du ministère — relève du vice-chef d'état-major de la Défense, du directeur général de la Planification stratégique et de mon personnel.

Mon personnel représente en quelque sorte un mini-conseil du Trésor au sein du ministère, en ce sens que nous sommes le seul ministère à gérer un programme d'immobilisations qui se monte à environ 2 milliards de dollars par année. Il nous faut par conséquent une structure de responsabilisation ministérielle permettant d'approuver les programmes et les changements qui y sont apportés.

Bien sûr, nous sommes également responsables devant le Conseil du Trésor et le gouvernement, comme tout autre ministère fédéral, mais nous jouissons d'un pouvoir discrétionnaire plus large, étant donné que les Forces armées constituent des structures à forte intensité de capital. Le prochain acétate vous indiquera de quelle manière nous gérons ces structures.

Politique de défense — Orientation du gouvernement: Nous avons élaboré une stratégie institutionnelle que nous appelons la Stratégie 2020. Des copies du texte qui le présente ont été distribuées aux membres du comité. Nous avons compris, vers la fin des années 1990, que notre politique de défense était bonne, mais qu'elle ne donnait pas une indication suffisante, ni aux services ministériels, ni aux Forces armées canadiennes en général, l'orientation qu'il faudrait prendre à l'avenir. C'était certainement le cas en 1999, lorsque nous avons fait le bilan des demandes en matière de ressources et des difficultés auxquelles nous ferions face en matière de modernisation; c'est alors que nous avons compris que nous avions besoin des nouvelles ressources dont il est question dans le budget de 2000. Je vais d'ailleurs y revenir dans quelques instants. Une fois qu'on reconnaît que des crédits plus importants sont nécessaires, il faut un processus de planification mieux défini pour savoir comment utiliser ces crédits. Voilà justement en quoi consiste la Stratégie 2020.

Grâce à cela, nous avons à présent un processus de planification des activités très sophistiqué au sein du ministère. Certains militaires, y compris moi-même, avons du mal à accepter le concept de la planification des activités dans le contexte militaire. Peut-être aimerions-nous envisager de dépenser les deniers publics en appliquant les principes de la guerre, mais ce ne serait pas une bonne idée. Il nous faut sans doute suivre de bons principes de gestion, définis par les bonnes écoles d'administration des affaires, pour déterminer comment nous utiliserons nos ressources. Nous appliquons justement les principes de l'administration des affaires dans l'ensemble du ministère grâce à la présence de responsables des ressources — c'est-à-dire, les Niveaux 1. Il s'agit là d'un processus annuel qui se déroule en toute transparence, et nous diffusons l'ensemble des informations concernant la planification des activités sur Internet.

La Stratégie 2020: Il s'agit d'une stratégie institutionnelle. Si nous n'avions pas de stratégie, les gens n'auraient rien à critiquer, il y a toujours beaucoup de détracteurs. Pour que ce soit bien clair, cette stratégie a émané du Comité de gestion de la défense — soit le directeur adjoint, le chef et les principaux Niveaux 1 du

department — with a process that took one year using business management principles for strategic planning from the Queen's School of Business, actually. It was not done behind closed doors, but rather it was done with the leadership of the Canadian forces and the department to look ahead to see what we needed to do to remain relevant and capable. It actually provided, for the first time, some solid direction, as you will note when I speak to the next slide.

Defence Planning Guidance: For many years in the 1990s we had a document, Defence Planning Guidance, that was not widely read. People who chose not to follow the guidance liked to identify it as a document that was simply entitled "Guidance." We have matured the process with Strategy 2020 to provide clearer direction for targets and goals to be met. As of this year, because of a program of modern management within defence — a government initiative — we have gone to a defence plan. That was distributed to the committee members and it contains many of answers that you seek. It is a document signed by the deputy minister and the CDS.

Business Planning: In response to the annual defence plan, about 22 senior managers within the department are required to produce their own annual business plans designed to issue direction to subordinate organizations and detailing the resources assigned and exactly what is expected from them.

Reporting to Government: As a result of the headquarters downsizing in the 1990s, we have clarified the reporting by placing it with the business planning. That is where we do the performance measurement. My staff is responsible for working with other agencies within defence in the Canadian forces to produce the report on plans and priorities for Parliament. We also, following that in the fall, produce the departmental performance report. As a result of recommendations to the government in 1990s, we also produce a totally military Chief of Defence Staff report. All of those reports have been sent to the committee.

Departmental Commitments for 2001-02: In the past, we have not been good at aligning what we tell Parliament with what we tell ourselves. This year, we have tied the RPP directly to the defence plan. In the RPP, we tell Canadians what we will do and what our priorities are for the fiscal year. In the defence plan, we tell the parts of defence in the Canadian forces what they must do to achieve what we told Canadians and Parliament we would do. The priorities in the RPP should be no surprise. The Strategy 2020 is not simply a document that sits there because the defence committee reviews it annually. We are required on my staff within the next two years to redo the whole strategy using the same process that created it.

ministère — à la suite d'une initiative qui a pris un an et qui consistait à appliquer les principes de l'administration des affaires définis par l'École commerciale de l'Université Queen's à la planification stratégique. Cela ne s'est pas fait à huis clos, mais plutôt en collaboration avec les dirigeants des Forces canadiennes et du ministère en général en vue de déterminer ce qu'il fallait faire pour maintenir nos capacités et continuer à jouer un rôle utile. Cet exercice a permis, pour la première fois, d'apporter une orientation claire à l'ensemble de nos activités, comme vous le constaterez vous-même quand je vais vous expliquer le prochain acétate.

Le Guide de planification de la Défense: Pendant de nombreuses années, nous avions un document intitulé, le Guide de planification de la Défense, qui n'était pas tellement lu. Les gens qui préféraient ne pas suivre les conseils qu'on y trouvait avaient l'habitude de l'appeler tout simplement le «Guide». Mais la Stratégie 2020 nous a permis de prendre de la maturité, et ce faisant, de mieux expliciter les objectifs à atteindre. Pour la première fois cette année, grâce à un programme de gestion moderne des activités de la Défense — il s'agit d'une initiative gouvernementale — nous avons créé un plan de la défense. Ce document a été distribué aux membres du comité et contient bon nombre des réponses qui vous intéressent. C'est un document signé par le sous-ministre et le CEMD.

Planification des activités: En réponse au plan annuel de la Défense, environ 22 cadres supérieurs du ministère sont tenus d'élaborer leur propre plan annuel en vue de donner des instructions aux organismes subalternes et de préciser les ressources qui leur sont affectées et exactement ce qu'on attend d'eux.

Rapports au gouvernement: Par suite de la réduction des effectifs au quartier général de la Défense dans les années 1990, nous avons clarifié le processus de présentation des rapports en l'intégrant dans le cycle de planification des activités. C'est là que nous procédons à l'évaluation du rendement. Mon personnel est chargé de travailler avec les autres services du ministère de la Défense et des Forces armées canadiennes pour élaborer le Rapport sur les plans et les priorités que nous déposons devant le Parlement. Ensuite, nous préparons, à l'automne, le Rapport sur le rendement du ministère. Par suite des recommandations faites au gouvernement dans les années 1990, nous élaborons également le Rapport du chef d'état-major de la Défense, qui porte exclusivement sur les activités militaires. Tous ces rapports ont d'ailleurs été envoyés au comité.

Engagements ministériels pour 2001-2002: Par le passé, nous n'avons pas bien réussi à faire concorder ce que nous disons au Parlement avec ce que nous nous disons nous-mêmes. Cette année, nous avons lié le RPP directement au plan de la défense. Dans le RPP, nous indiquons aux Canadiens ce que nous comptons faire et en quoi consisteront nos priorités pour l'année financière à venir. Dans le plan de la défense, nous indiquons aux différents secteurs des Forces armées canadiennes ce qu'ils doivent faire pour que nous soyons en mesure de respecter les engagements pris à l'endroit des Canadiens et du Parlement. Les priorités du RPP ne devraient pas vous surprendre. La Stratégie 2020 n'est pas simplement un document qui reste là en

As a result of the scan by the senior leadership last fall, we identified the one area that the strategy did not address with enough clarity — human resources. We identified that we need to do more for our people. Therefore, putting people first is quite clearly at the top of our list: optimizing force structure — getting the most bang for the buck; maximizing business management; fostering our defence relationships; and contributing to the Speech from the Throne — the government's national priorities.

Making Defence, in Theory: This could be a 45-minute lecture, but it will be a 30-second speech from me. It is simply to identify that you cannot turn this big ship 90 degrees in a couple of seconds. Defence is a large organization and Canadian forces have a force structure that exists today. Changes in the actual force structure can take as long as 15 years, particularly if they are tied to capital acquisitions such as new aircraft and ships.

The engineering of the requirements, the acquisition, the fielding of capability, the amendments to the doctrine, the training of the people and the amendments to educational instructions would encompass a 15-year process. Real changes probably cannot be made within the next year, but you could make some changes within the 5- to 10-year frame.

Defence in the Canadian forces comprises the expenditures of people, people costs, operations and maintenance, national procurement — sustaining the materiel in the department — and capital acquisitions. We have determined that to ensure relevance in the future we must target capitalization and modernization of the equipment and capability of the Canadian forces.

Moving on to something very important, the budget. The Auditor General continues to examine our books and activities and continues to say that he believes we are underfunded. There certainly could be some validity to that. However, we acknowledge, in regard to the numbers in the defence plan and this diagram, that we did receive a considerable increase in funding with budget 2000. I will show you, in notional planning terms, what we did with it and what we plan to do with the extra funding.

permanence du fait que le Comité de la défense doit l'examiner annuellement. Moi et mon personnel sommes tenus au cours des deux prochaines années de réélaborer toute notre stratégie en ayant recours à la même démarche qui a permis de la créer au départ.

Par suite de l'examen sommaire effectué par les cadres supérieurs l'automne dernier, nous avons pu déterminer que dans un secteur en particulier — soit les ressources humaines — notre stratégie n'était pas assez bien définie. Nous avons pris conscience du fait qu'il nous faut faire davantage pour nos gens. Par conséquent, notre premier engagement consiste à accorder la priorité à nos ressources humaines; ensuite, nous voulons optimiser la structure de la Force — c'est-à-dire, obtenir le meilleur rendement possible des crédits investis; maximiser l'efficacité de la gestion des activités; favoriser les relations de défense; et enfin, contribuer à réaliser les priorités nationales du gouvernement, énoncées dans le discours du Trône.

Constitution de la Défense - Théorie: Je pourrais vous faire une conférence de 45 minutes à ce sujet, mais je vais m'en tenir à une explication de 30 secondes. Il s'agit simplement de préciser qu'il est impossible de faire faire un virage de 90 degrés à un grand navire comme le nôtre en seulement quelques secondes. Le ministère de la Défense est une organisation de grande envergure et les Forces canadiennes relèvent actuellement d'une certaine structure. Des changements touchant la structure de la force peuvent prendre jusqu'à 15 ans à réaliser, notamment s'ils sont liés à l'acquisition d'équipement, tels que de nouveaux avions ou navires.

La définition des besoins, l'acquisition d'équipement, la mise en place des capacités sur le terrain, la modification de la doctrine, la formation et l'entraînement des membres et la modification des instructions pédagogiques correspondent à une démarche d'une quinzaine d'années. Des changements substantiels ne peuvent sans doute pas s'opérer dans un délai d'un an, mais il serait possible d'apporter certains changements à la structure sur cinq ou 10 ans.

Les opérations de défense des Forces canadiennes correspondent à des dépenses qui sont liées aux ressources humaines, au fonctionnement et à l'entretien, à l'approvisionnement national — c'est-à-dire entretenir le matériel du ministère — et à l'acquisition d'équipement. Nous avons déterminé que pour continuer de jouer un rôle utile et pertinent à l'avenir, nous devons nous concentrer sur la capitalisation et la modernisation de l'équipement et des capacités des Forces canadiennes.

Je passe maintenant à quelque chose de très important, soit le budget. Le vérificateur général continue à examiner nos livres et nos activités, et continue à affirmer qu'à son avis, nous sommes sous-financés. C'est une position qui se défend. Cependant, nous reconnaissons, et les chiffres indiqués dans le plan de la défense et sur ce schéma en témoignent, que nous avons bénéficié d'une augmentation importante de nos crédits dans le budget de 2000. Un exercice de planification théorique va vous permettre de voir ce que nous en avons fait, et ce que nous comptons faire de crédits supplémentaires qui ont été accordés.

In addition, there are other opportunities. The minister has spoken over the last several months about investment opportunities. He has managed to get additional moneys, other than the baseline moneys for the department, because we live in good economic times and we had sufficient hurt and pressure identified so that moneys could be applied. The most significant figure, in the last period, is a couple hundred million that he managed to get from the Department of Finance to increase salaries. Canadian Forces members salaries are now equivalent to what the government promised they would be to the public sector.

The next slide shows how we allocated that delta of extra money. We always do a planning horizon in allocations for three years. When we received budget 2000, we had to change the planning allocations for everyone for the next three years. When we changed them, the kind of formula the defence management committee and the leadership decided to use is as follows: a third would be applied to capital, 15 per cent to NP, 20 per cent to relieve the operations and maintenance hurt, 15 per cent to infrastructure and 20 per cent to personnel.

Senator Meighen: Can you identify the other portions of the pie, such as "NP"?

Cmdre. McNeil: National procurement.

Senator Meighen: What does "O and M" stand for?

Cmdre. McNeil: Operations and maintenance.

The next slide is force development. When you examine our defence planning these days, you will find that we have moved to capability-based planning. Perhaps in the future you would ask for a brief on what is behind the capability-based planning, but it is based on defence science.

There are many approaches to defence planning. One of the worst is to simply look at the money and shave the ice cube. You disburse the money and let people figure out what they need to do with it. There is a science to force structure, there is also an art to force structure. There is literature out there and we would be happy to work with your researchers to show them the art and science of force development.

Part of the art and science is on the next slide. This slide shows the use of force planning scenarios. These are also on the Internet. Mr. Bon referred to these in terms of what activities we are planning. We are planning activities in the medium level of combat. The development of these force planning scenarios and the development of a more coherent scientific rationale for our capital acquisitions was as a result of the Auditor General in the

Il y a aussi d'autres possibilités. Au cours des derniers mois, le ministre a parlé justement de possibilités d'investissement. Il a réussi à obtenir des fonds supplémentaires, par rapport au budget de base du ministère, parce que l'économie va bon train et parce qu'on reconnaissait que nous avions suffisamment souffert pour mériter de recevoir des sommes additionnelles. Dernièrement, le montant le plus important que le ministre ait pu obtenir du ministère des Finances est la somme de plusieurs centaines de millions de dollars qui permettra d'augmenter les salaires. Les salaires des membres des Forces armées canadiennes correspondent à présent à ceux que le gouvernement a promis au secteur public.

L'acétate suivant indique la répartition de ces crédits supplémentaires. Notre horizon de planification porte toujours sur les allocations sur trois ans. Quand nous avons reçu le budget de 2000, nous avons dû modifier les allocations prévues pour l'ensemble des secteurs au cours des trois prochaines années. Quand nous les avons changées, la formule appliquée par le Comité de gestion de la défense et la direction ministérielle était la suivante: un tiers serait affecté au capital, 15 p. 100, à l'AN, 20 p. 100 au fonctionnement et à l'entretien, pour atténuer les problèmes dans ce secteur, 15 p. 100 à l'infrastructure, et 20 p. 100 au personnel.

Le sénateur Meighen: Pourriez-vous nous indiquer ce que représentent les autres segments du gâteau — par exemple, qu'est-ce que l'«AN»?

Le commodore McNeil: Cela veut dire «Approvisionnement national».

Le sénateur Meighen: Et que signifie le sigle «F&E»?

Le commodore McNeil: Fonctionnement et entretien.

L'acétate suivant porte sur le développement de la force. Si vous examinez notre planification actuelle, vous verrez que notre planification est désormais centrée sur les capacités. À l'avenir, vous voudrez peut-être d'ailleurs nous demander de vous faire un exposé sur les principes qui sous-tendent la planification axée sur les capacités, mais je peux vous dire que cette dernière repose sur les sciences militaires.

Il y a de nombreuses approches différentes de planification de la défense. L'une des pires consiste à ne tenir compte que des crédits disponibles et à en donner un petit peu à tout le monde. Vous affectez les fonds, et vous laissez les gens se débrouiller eux-mêmes pour savoir comment l'utiliser. Or, planifier la structure d'une force, c'est-à-dire la fois une science et un art. D'ailleurs, il existe un certain nombre d'études sur la question et nous nous ferions un plaisir de travailler avec vos attachés de recherche pour leur expliquer l'art et la science du développement de la force.

Certains aspects de cette activité qui est à la fois un art et une science sont présentés sur l'acétate suivant. Celui-ci vous indique l'utilisation des scénarios de planification de la force. Cette information est également disponible sur Internet. M. Bon y a fait référence tout à l'heure en parlant des activités qui sont prévues. Notre planification s'articule autour du niveau de combat moyen. L'élaboration de ces scénarios de planification de la force et d'une

early 1990s and as a result of our own analysis with budget reductions and how we had to do things better.

The next slide is very complex. It demonstrates the big picture. It depicts the challenges presented in recapitalizing equipment in DND. In the upper left quadrant is the number of very capable and relatively new systems that we have fielded in the last several years. For example, the new submarines, the Canadian patrol frigate and the LAV 3 armoured personnel carriers. Conversely, in the bottom right quadrant are a number of older systems considered less capable in a resource-constrained environment. Identifying these items in this way helps to set priorities. It is a good illustrative picture of where we focus our efforts. If you were to examine our capital equipment programs, some of which is identified in the defence plan, you would see that recapitalization does centre on those capabilities in the bottom right quadrant.

I will pass over specifics of the programs to the land, air and maritime forces that are responsible for actually making the programs work.

The Chairman: Cmdre. McNeil, could you work through this particular graph for us, please?

Cmdre. McNeil: Certainly. On the left are newer systems. As you move from left to right, you have numbers of years. Just as an example, I know many senators are interested in the Sea King replacement. As a result of modern government, we are actually identifying the capital assets in our new financial structure. We are identifying a capital residual cost.

About a month ago, this question was asked of the Maritime Commander: What are the Sea Kings worth today; what capital costs are we putting on them? Without remembering the exact number, I believe it was somewhere between \$40 and \$50 million, the entire Sea King fleet. It is like trying to sell a car that is older than 10 years that you have put new tires on. We have put many new tires on the Sea King; that is probably the worth of aircraft. The typical lifespan of an aircraft is 30 years; however, you can spend money to make aircraft and ships last longer and more relevant.

To help explain the diagram, from left to right, with the lifespan of equipment at the top right, you will see DDH-280 Iroquois-class ships. We invested considerable money in these ships at the end of the 1980s. All of the money was spent. I commanded a Huron, which was a TRUMP'ed 280. I was out there with the American forces with that ship. I can assure you

analyse raisonnée et scientifique plus cohérente pour justifier l'acquisition d'équipement découle des recommandations faites par le vérificateur général au début des années 1990 et de notre propre analyse de l'impact des réductions budgétaires, analyse qui nous a permis de comprendre que nous devons mieux nous organiser.

Le prochain acétate est très complexe. Il présente une vue d'ensemble. Il indique les défis liés à la récapitalisation de l'équipement du MDN. Dans le quadrant gauche supérieur, vous avez une indication du nombre de systèmes relativement nouveaux très performants que nous avons commencé à utiliser sur le terrain au cours des dernières années. Par exemple, les nouveaux sous-marins, la Frégate canadienne de patrouille et les VBL 3, c'est-à-dire les véhicules blindés de transport des troupes. Inversement, le quadrant droit inférieur présente quelques systèmes plus anciens considérés moins performants dans un environnement de ressources rares. Le fait de présenter les différents éléments de cette manière nous aide à fixer nos priorités. Ce schéma illustre bien les domaines que nous devons cibler. Si vous examiniez notre programme de biens d'équipement, dont certains éléments sont précisés dans le plan de la défense, vous verriez que la récapitalisation s'articule autour des capacités dont il est question dans le quadrant droit inférieur.

Je vais vous épargner les détails de tous ces programmes pour vous présenter maintenant les forces terrestres, aériennes et maritimes qui permettent d'exécuter les programmes.

Le président: Commodore McNeil, pourriez-vous nous expliquer ce graphique?

Le commodore McNeil: Oui, bien sûr. À gauche, vous avez les nouveaux systèmes. En vous déplaçant vers la droite, vous verrez le nombre d'années d'utilisation. Par exemple, je sais que bon nombre de sénateurs s'intéressent à la question du remplacement de l'hélicoptère Sea King. Dans le contexte d'un gouvernement moderne, nous définissons les immobilisations qui font partie intégrante de notre nouvelle structure financière. Nous quantifions notre dépense en immobilisation résiduelle.

Il y a environ un mois, on a posé la question que voici au commandant de la Marine: que valent les hélicoptères Sea King à l'heure actuelle; à combien se montent les frais d'immobilisation qui y sont rattachés? Je ne me souviens pas du chiffre exact, mais je crois qu'il s'agissait de 40 ou 50 millions de dollars pour l'ensemble de la flotte de Sea King. C'est un peu comme si l'on essayait de vendre une voiture qui a plus de 10 ans mais sur laquelle vous avez installé de nouveaux pneus. Nous avons installé beaucoup de nouveaux pneus sur les Sea King; voilà à quoi se résume sans doute la valeur de ces aéronefs. La durée de vie typique d'un aéronef est de 30 ans; mais évidemment, si on engage certaines dépenses, on peut étendre la durée de vie et l'utilité de nos aéronefs et de nos navires.

Pour vous aider à comprendre ce schéma, se déplaçant de gauche à droite, vous verrez en haut à droite une indication de la durée de vie de certains équipements — entre autres, les DDH-280 de la classe Iroquois. Nous avons investi des sommes considérables dans ces destroyers vers la fin des années 1980. Tout l'argent prévu a été dépensé. J'ai été commandant d'un

that she is every bit as capable as the most modern American ship of the same type. However, one must acknowledge that the Huron is approaching 30 years. One must look at the investment and decide how much more money to invest in that capability when it will life out at some time.

Moving to the bottom right, we go to the CF-18 fighter, which is getting on in years. However, when we look at multi-purpose fighters and what would replace it, I would venture to say — although I certainly leave it to the air staff to speak more about this — that there is probably nothing out there that would replace a CF-18 right now. That is a good aircraft to invest money in, and we are.

One of the ways we have managed to achieve effectiveness in that program is that the Americans have also decided to upgrade the CF-18. A year ago, we brought a \$1-billion program to Treasury Board, to partner with the Americans in that and thus realize cost-effective savings. That is a very wise investment to make.

There are other things in the rust-out. I have already talked about the Sea King. That program needs to come to fruition.

Senator Banks: What is the 100 per cent. Is that lifecycle, the left-to-right line?

Cmdre. McNeil: The left-to-right line is representative of the lifecycle of a platform.

Senator Banks: Is it a capability? In other words, are the M-113 APCs operating at 25 per cent of capability or is it that 25 per cent of their life is left?

Cmdre. McNeil: We are saying that, notionally, about 25 per cent of their life is left — unless you make a complete remodernization, in which case there may be more life.

Moving on to the next slide, I wanted to talk about capability planning. In my previous job I was the director of defence analysis. I had a group of defence scientists working for me. Also, under the director general of strategic planning there are operational research scientists. They have developed the capability analysis tools that are helping us to do more coherent capital planning and overall defence planning, linking ends to means and doing risk analysis.

navire Huron, qui représentait en réalité un DDH-280 qui avait été modernisé dans le cadre du programme TRUMP. Certains membres des Forces américaines étaient présents avec moi sur ce navire, et je peux vous assurer qu'il est tout aussi performant que le navire américain le plus moderne de même type. En même temps, il faut reconnaître que le Huron aura bientôt 30 ans. Il faut donc faire une analyse de nos investissements et déterminer combien de plus il convient d'investir dans ce navire qui arrivera inévitablement à la fin de sa durée de vie utile à un moment donné.

Dans le coin droit supérieur, vous voyez qu'il est question du chasseur CF-18, qui commence aussi à vieillir. Mais en ce qui concerne un éventuel remplacement, dans la catégorie des chasseurs polyvalents, je dirais — et les responsables de l'Armée de l'air pourront vous dire ce qu'ils en pensent — qu'à l'heure actuelle, il n'y a sans doute rien qui pourrait remplacer le CF-18. C'est un bon avion dans lequel cela vaut la peine d'investir, et c'est justement ce qu'on fait.

L'un des moyens que nous avons trouvé pour assurer l'efficacité de ce programme est de travailler avec les Américains, qui ont également décidé de revaloriser le CF-18. Il y a un an, nous nous sommes adressés au Conseil du Trésor pour faire approuver un programme d'un milliard de dollars nous permettant d'établir un partenariat avec les Américains et de réaliser ainsi des économies. Il s'agit là d'un très bon investissement.

Il y a d'autres appareils et systèmes qui sont également en train de se détériorer. Je vous ai déjà parlé de l'hélicoptère Sea King. Ce programme doit absolument se réaliser.

Le sénateur Banks: À quoi correspond les 100 p. 100? S'agit-il du cycle de vie — c'est-à-dire le trait qui part de gauche à droite?

Le commodore McNeil: Le trait qui part de gauche à droite représente le cycle de vie d'une plate-forme.

Le sénateur Banks: Est-ce que cela représente leur performance? Autrement dit, en ce qui concerne les TTB M-113, est-ce que ceci veut dire que leur performance d'exploitation est de seulement 25 p. 100, ou est-ce que ce 25 p. 100 correspond à leur cycle de vie restant?

Le commodore McNeil: Nous indiquons ici qu'en théorie, le cycle de vie restant est de seulement 25 p. 100 — à moins de procéder à une remodernisation complète du véhicule, auquel cas on pourrait éventuellement prolonger sa durée de vie.

Je passe maintenant à l'acétate suivant, qui va me permettre de vous entretenir de la planification des capacités. Dans mon ancien poste, j'étais directeur de l'Analyse de la défense. J'étais chargé d'un groupe de spécialistes des sciences militaires. Il y a aussi un certain nombre de spécialistes de la recherche opérationnelle qui relèvent du directeur général de la Planification stratégique. Ces experts ont mis au point des outils d'analyse des capacités qui nous aident à faire une planification plus cohérente de l'équipement et de l'ensemble des activités de défense, puisque nous lions les fins aux moyens et effectuons une analyse des risques.

Moving to defence spending composition, where we are in this fiscal year, with a budget of approximately \$11.4 billion.

The biggest expense is total personnel costs, amounting to 38 per cent. We spend \$4.3 billion on people. Operations and maintenance account for 32 per cent. Capital is currently at about \$2.1 billion. In addition, there are other odds and ends, statutory grants and contributions.

To highlight once again, our short- and medium-term planning is to modernize and put a greater percentage of our budget into capital. The additional money put into capital must come from somewhere, so there must be an identification of the trade-offs, which is part of our day-to-day business and long-term planning.

Senator Pépin: You were speaking about statutory expenses and subventions and contributions. From whom do the subventions come and of what nature are the contributions?

Lieutenant-Colonel W.J. Kelly, Force Planning and Program Coordination, Vice Chief of the Defence Staff, Department of National: The majority of that amount represents 20 per cent of what the department must pay in contributions for payroll, so it is essentially part of the payroll. If you were to try to figure out the total cost of people in the department, you would actually add up the three bottom wedges and see that almost 50 per cent of the budget goes to military and civilian personnel and the statutes related to their pay.

Senator Meighen: I realize that different countries have different priorities at different times, but would you believe that the numbers of our allies would be comparable?

Cmdre. McNeil: This is part of the benchmarking data that ADM (Pol) has, but my feeling is that many European nations probably spend much more money on people because they have large standing reserves and they have conscription.

Senator Meighen: A higher percentage of the total?

Cmdre. McNeil: Probably, yes, although when you start looking at the books of other countries, even though there are NATO standards, it becomes very problematic.

The last slide is about sustaining and change activity. I wish to highlight that resource management is in fact management. It is not strictly a military leadership activity. We have adopted the principles of modern management. Once again, as I said at the start of this presentation, our emphasis is on coherence, clarity and transparency, and we will do whatever we can to make a difficult and complex subject understandable to you and your researchers.

Pour ce qui est maintenant des éléments qui constituent les dépenses de défense, nous disposons, cette année financière, d'un budget d'environ 11.4 milliards de dollars.

Notre plus importante dépense est celle des frais du personnel, qui représente 38 p. 100 de notre budget. Nous dépensons 4,3 milliards de dollars pour nos ressources humaines. Le fonctionnement et l'entretien correspond à 32 p. 100. Les immobilisations représentent actuellement environ 2,1 milliards de dollars. Il y a aussi d'autres éléments, entre autres, les dépenses législatives, les subventions et les contributions.

Encore une fois, les faits saillants sont les suivants: notre planification à court et à moyen termes vise à moderniser nos équipements et à consacrer une plus forte proportion de notre budget aux immobilisations. Les sommes additionnelles consacrées aux immobilisations doivent venir de quelque part, et par conséquent, il nous faut faire certains compromis, compromis qui s'inscrivent dans la planification de nos activités au jour le jour et à long terme.

Le sénateur Pépin: Vous avez parlé de dépenses législatives, de subventions et de contributions. D'où viennent les subventions et quelle est la nature des contributions?

Le lieutenant-colonel W.J. Kelly, Planification des forces et coordination du programme, vice-chef d'état de la Défense, ministère de la Défense nationale: La majeure partie de ce montant représente les 20 p. 100 des frais salariaux qui correspondent à la contribution ministérielle; donc, on peut dire que cela fait partie des frais salariaux. Si vous vouliez connaître le coût total du personnel ministériel, vous devriez additionner les trois parts inférieures du gâteau, ce qui vous permettrait de constater que presque 50 p. 100 du budget sont consacrés aux frais du personnel militaire et civil du ministère et aux dépenses législatives liées à leur salaire.

Le sénateur Meighen: Je sais que les pays ont forcément des priorités différentes à des moments différents, mais à votre avis, les chiffres de nos alliés seraient-ils comparables?

Le commodore McNeil: Le sous-ministre adjoint (Pol) pourrait vous donner d'autres détails au sujet de nos analyses comparatives, mais j'ai l'impression que les frais salariaux de bon nombre de pays européens sont sans doute beaucoup plus importants, étant donné qu'ils ont des réserves permanentes de grande envergure et qu'ils ont un système de service militaire obligatoire.

Le sénateur Meighen: Vous pensez que leurs frais salariaux représenteraient une plus forte proportion du total?

Le commodore McNeil: Oui, probablement, bien que ce soit difficile de faire des comparaisons de statistiques entre pays, malgré l'existence des normes de l'OTAN.

Le dernier acétate porte sur les activités de maintien et de changement. Je tenais à préciser que la gestion des ressources correspond en réalité à de la gestion pure et simple. Autrement dit, ce n'est pas une activité qui relève des dirigeants militaires. Nous avons adopté des principes de gestion moderne. Encore une fois, comme je l'ai dit au début de mon exposé, nous mettons l'accent sur la cohérence, la clarté et la transparence, et nous ferons

The Chairman: Thank you very much, Commodore. When you mentioned ADM (Pol), it reminded me of the discussion the committee had earlier about how large the fine should be for acronyms. On the last special committee, the fine was 25 cents per acronym.

Cmdre. McNeil: I bet I owe about a buck and half by now.

The Chairman: The committee is considering not only how high the fines will be but who the beneficiary of them will be. It may be the Navy Benevolent Fund. We will see.

Senator Stollery: My question involves the changing terms of reference of NATO. The defence report, after all, was in 1994 and has been massively overtaken by events, in particular the terms of reference of NATO that I think have changed twice since then and I think we can anticipate will change again. I notice that the Prime Minister has talked about when Russia will become a member of NATO.

I do not know whether this is the correct witness to ask about the implications of the changing NATO vis-à-vis operations.

The Chairman: I have noticed that there has been a significant level of downloading or offloading so far this morning, but if this witness cares to answer, that is fine.

Cmdre. McNeil: The question belongs to the director of strategic planning. It is in our world from a resource coordination point of view. Each of the services can speak to commitments they have to NATO. I will give you a couple of acronyms, because you will hear them. DCI — Defence Capability Initiative — was part of the Washington conference of 1999. NATO has a new strategy. They do identify that defence of the countries in Europe is no longer their primary role because there is not really a threat there, that security writ large and out-of-area operations is probably where they need to go. In fact, in terms of our strategy, we work with NATO and DCI in ensuring that we provide relevant mobile forces. We argue that we are way ahead of them. We are doing DCI with the Canadian forces.

In addition, NATO is doing an FSR — Force Structure Review — right now. Those commitments that we identified in the white paper that we call vanguard forces and main contingency forces were still very much a holdover from the defence of NATO commitments. NATO itself is looking at what is required and we are working with them in terms of revamping what our forces look like and what they can do. We are looking at more rapid deployable light and lethal forces.

l'impossible pour que vous et vos attachés de recherche puissent comprendre ce qu'est un domaine fort difficile et complexe.

Le président: Merci beaucoup, commodore. Quand vous avez parlé du sous-ministre adjoint (Pol), cela m'a rappelé la discussion de l'ancien comité concernant l'amende à infliger pour l'utilisation des sigles. Le dernier comité spécial avait opté pour une amende de 25 cents pour chaque sigle.

Le commodore McNeil: Je suppose que je vous dois déjà au moins 1,50 \$.

Le président: Le comité doit déterminer non seulement à combien sera fixée l'amende, mais qui bénéficiera des sommes perçues. On pourrait peut-être les verser à la caisse de bienfaisance de la Marine. Enfin, on verra.

Le sénateur Stollery: Ma question concerne le mandat changeant de l'OTAN. Après tout, le rapport sur la défense remonte à 1994 et a été largement dépassé par les événements, notamment en ce qui concerne le mandat de l'OTAN, qui a changé à deux reprises depuis, si je ne m'abuse, et je pense qu'on peut supposer qu'il changera encore. Je constate que le premier ministre a déjà parlé de l'éventualité de l'adhésion de la Russie à l'OTAN.

Je ne sais pas si ma question concernant les conséquences éventuelles du mandat changeant de l'OTAN pour nos opérations est posée au bon témoin.

Le président: Je constate que les questions des membres dépassent souvent le cadre de notre discussion de ce matin, et donc, si le témoin désire vous répondre, il peut le faire.

Le commodore McNeil: Cette question devrait plutôt être posée au directeur de la Planification stratégique. Elle relève de nous uniquement sous l'angle de la coordination des ressources. Chacun des services peut vous parler de ses engagements vis-à-vis de l'OTAN. Je vais d'ailleurs me servir de quelques sigles, car vous en entendrez certainement parler. L'ICD — l'Initiative relative aux capacités de défense — a été abordée dans le cadre de la conférence de Washington de 1999. L'OTAN a maintenant une nouvelle stratégie. Elle se rend compte que son rôle primordial ne consiste plus à assurer la défense des pays d'Europe puisqu'il n'y a plus de véritable menace dans cette région et qu'elle doit plutôt se concentrer sur la «Sécurité» et les opérations en dehors de leur zone d'intervention normale. En fait, notre stratégie consiste à travailler de près avec l'OTAN et les responsables de l'ICD pour nous assurer de pouvoir fournir des forces mobiles qui puissent jouer un rôle utile. Nous estimons être bien plus avancés qu'elles sur ce plan-là. Nous appliquons déjà les principes de l'ICD au sein des Forces armées canadiennes.

De plus, l'OTAN procède actuellement à un ESR, c'est-à-dire Examen de la structure des forces. Ces engagements qu'on retrouve dans le livre blanc, où il est question de force d'avant-garde et de force de contingence principales renvoient à des concepts liés au respect de nos engagements vis-à-vis de l'OTAN. Mais l'OTAN elle-même réexamine les besoins et nous travaillons avec ses responsables pour coordonner la restructuration de nos forces et l'organisation de leurs capacités. Nous souhaitons plutôt constituer des forces déployables rapides à la fois légères et meurtrières.

Another acronym that is very important to this analysis is ESDI — European security defence initiative — and where that is going. Within the European Union, they have identified a need for a force of 60,000, composed of only European nations, and there is a certain amount of tension and angst over a separate headquarters, a separate force development structure, and our relationship in terms of America, Canada and the bridge.

It is very au courant and very applicable to where we are going in the Canadian Armed Forces.

Senator Stollery: The core article of the NATO treaty was Article 5, and everyone is now talking about non-Article 5 interventions. Having listened to the previous witness, I know that, whether you agree or disagree with the operation, Canada was very effective in its air missions in Kosovo. I believe we were third in terms of effective fighter missions, which confirms our efficiency. Certainly we were very efficient in that area.

As this thing evolves, we have the European Strategic Defence Initiative. NATO has accepted a non-Article 5 organization and the Foreign Affairs Committee, of which I am a member, has been told that if it is not Article 5 it is not NATO. It is interesting to speculate on what effect this will have on Canadian forces planning. I suspect that is an issue that is ongoing. Would that be correct?

Cmdre. McNeil: That would be correct, senator. Sausage making is not pretty, nor is NATO defence planning. However, there is a really good side to the legacy of the Cold War. When we put coalition forces together, be it in the Pacific, Europe or Africa, we end up for the most part using NATO procedures because NATO is really the only western international military force that works.

What is produced with ESDI and non-Article 5 out-of-area commitments is very much in the political sphere. However, from a military operations point of view, we, with our planning, recognize the predominance of NATO and the great success of the doctrine and the common communications standards and common NATO standards for everything from communications to supply systems. The sausage making will continue. We will be there.

Senator Forrestall: Two questions concern me. One is based on Dr. John Treddenick's recent work entitled "Financing the RMA." He says that to fund a revolution in military affairs Canada would have to cut the regular forces substantially. Would you care to comment generally on his work? This route is very

Un autre sigle qui est très important dans cette analyse est l'IESD — c'est-à-dire l'Initiative européenne de sécurité et de défense — et les progrès accomplis dans le cadre de cette initiative. L'Union européenne a déterminé qu'elle a besoin d'une force de 60 000, qui serait composée de soldats de pays européens seulement et par conséquent, il existe actuellement certaines tensions et certaines inquiétudes concernant la possibilité que l'UE établisse son propre quartier général, une structure distincte de développement des forces, et concernant nos rapports en général, c'est-à-dire avec l'Amérique, le Canada et la relation entre les deux organismes.

Ce travail s'inscrit tout à fait dans l'actualité et concerne directement l'orientation des Forces armées canadiennes.

Le sénateur Stollery: L'article de base du Traité de l'OTAN a toujours été l'article 5, et à l'heure actuelle, tout le monde parle d'interventions non prévues à l'article 5. Je sais, pour avoir écouté les propos du témoin précédent, que l'on soit ou non d'accord avec l'opération, que les missions aériennes menées au Kosovo par le Canada étaient fort efficaces. Par rapport aux missions de combat les plus efficaces, nous étions classés au troisième rang, ce qui confirme notre efficacité. Donc, nous savons que nous avons mené des opérations très efficaces sur ce plan-là.

Entre-temps, l'Initiative européenne de sécurité et de défense suit son bonhomme de chemin. En tant qu'organisation, l'OTAN a déjà accepté de ne plus être liée par l'article 5, et au Comité des affaires étrangères, dont je suis membre, on nous a fait comprendre que si l'OTAN n'est plus liée par l'article 5, elle ne peut plus s'appeler l'OTAN. Il pourrait être intéressant de se demander quel effet cela pourrait avoir sur la planification des Forces canadiennes. J'ai l'impression que cette question restera sur le tapis pendant un certain temps. Mon analyse, est-elle bonne?

Le commodore McNeil: Oui, sénateur, tout à fait. Comme opération, la fabrication des saucisses n'est pas particulièrement jolie, et on peut en dire autant de la planification des activités de défense de l'OTAN. Mais il y a un élément de l'héritage de la guerre froide qui est très positif. Lorsque nous constituons des forces de coalition, que ce soit dans le Pacifique, en Europe ou en Afrique, nous finissons le plus souvent par appliquer les procédures de l'OTAN, car l'OTAN représente en réalité la seule force militaire occidentale et internationale vraiment efficace.

L'issue de l'IESD et des engagements hors zone non prévus à l'article 5 relève entièrement des responsables politiques. Mais du point de vue des opérations militaires, nous, du côté de la planification, nous reconnaissons la prédominance de l'OTAN et le grand succès de sa doctrine, des normes communes de communications et de ses normes communes dans tout domaine allant des communications aux systèmes de ravitaillement. L'opération de fabrication des saucisses se poursuivra. Et nous y serons.

Le sénateur Forrestall: Il y a deux questions en particulier qui me préoccupent. La première est en rapport avec l'oeuvre récent M. John Treddenick intitulé «Financing the RMA». D'après lui, il faudrait, pour financer une véritable révolution au niveau des affaires militaires canadiennes, couper de façon substantielle nos

attractive if you want to get rid of certain costly programs or to reduce the numbers of people, but would you comment on whether or not we have decided yet or whether it is still in the sausage-making process?

Cmdre. McNeil: John "Call-Me-Jack" Treddenick has had a great impact on defence planning in Canada. He was a professor at RMC and he has now gone to the Marshall Center in Europe. He is internationally renowned for his work in defence economics. His work is historically based. I had occasion to chat with him in terms of force structure at an exercise in Toronto two months ago. It is not as simple as a straight people-capital trade off, but we have learned from his defence economics model. In fact, the slide that I printed is his work.

When I spoke with Mr. Treddenick a couple of months ago, he was absolutely surprised at the new reality of our budget. He had never heard of a thing called "investment opportunity money," which is what we call what the minister gets for us to fund salary increases from outside our A-base. He was shocked to learn about the amounts of money that had been added to the budget in the last two years that are not on the A-base — that is, it is not added and continues to be added. He is the guru of capitalization in setting a target of 23 per cent, which is based on historical analysis of the capital base of the Canadian forces from the 1950s through to today. What he has not acknowledged in his science to this point, however, is that when we get an agreement from Treasury Board — as we did two years ago — that all increases are added to our A-base, our target is that much harder to reach. What Jack Treddenick's work does not do these days — and we look forward to continuing the dialogue with him — is that it does not identify clearly what "capital" is. We have moved in the revolution in military affairs and in business affairs from a world that is industrially based to a world that is information based. It is easy to identify the transition from the agrarian to the industrial — that is, large warships, canons and tanks. Capital investments cost a lot of money. What about the transition from the industrial age to the information age? The capital investment might be wide bandwidth, or communications structures, or people sitting at computer stations. It might also be infrastructure at O and M. That might bring you more combat capabilities. The analysis deserves a greater look and we are doing that.

Senator Forrestall: That is interesting. While information technology has made it possible for people to work from home,

forces régulières. Aimerez-vous me faire part de votre réaction à cet ouvrage? Il va sans dire que cette solution semble très intéressante si l'on veut se débarrasser de certains programmes très coûteux ou réduire ses effectifs, mais pourriez-vous me dire si nous avons déjà pris une décision à cet égard ou si nous sommes encore en train de fabriquer des saucisses?

Le commodore McNeil: John Treddenick — qui se faisait appeler «Jack» — a beaucoup influencé la planification de la défense au Canada. Il a été professeur au Collège militaire royal, et à l'heure actuelle, il est rattaché au Centre Marshall en Europe. Il jouit d'une réputation internationale pour son travail dans le domaine de l'économie de la défense. Son travail repose sur une analyse historique. D'ailleurs, j'ai eu l'occasion, lors d'une réunion tenue à Toronto il y a deux mois, de discuter avec lui de la question de la structure des forces. Ce n'est pas aussi simple que de choisir entre les ressources humaines et les équipements, mais nous avons certainement appris des choses grâce à son modèle de l'économie de la défense. En fait, l'acétate que je vous montrais tout à l'heure reproduit un de ses schémas.

Lorsque j'ai parlé à M. Treddenick il y a quelques mois, il était très surpris face à nos nouvelles réalités budgétaires. Il n'avait jamais entendu parler de «crédits liés aux possibilités d'investissement», qui est le terme que nous employons pour désigner les crédits que le ministre obtient pour financer des augmentations salariales en dehors de notre budget de services votés. Il a été choqué d'apprendre les sommes qui ont été ajoutées au budget au cours des deux dernières années qui ne font pas partie des services votés — c'est-à-dire, qui ne sont pas ajoutées aux services votés mais continuent de nous être versées. C'est le grand gourou de l'objectif d'un capital de base de 23 p. 100, qu'il fonde son analyse historique du capital de base des Forces canadiennes depuis les années 1950. Ce qu'il n'a pas encore reconnu dans ses travaux scientifiques jusqu'à présent, c'est que lorsque nous nous entendons avec le Conseil du Trésor pour que l'ensemble des augmentations soit ajouté à notre budget de services votés — comme ce fut le cas il y a deux ans — notre objectif devient d'autant plus difficile à atteindre. Ce que l'analyse de Jack Treddenick n'a pas encore réussi à faire — et nous tenons à poursuivre notre dialogue avec lui — c'est à définir clairement en quoi consiste «le capital». Dans le secteur militaire et dans le monde des affaires, nous avons été touchés par une véritable révolution qui fait que nos économies sont centrées, non plus sur les industries, mais sur l'information. Il est facile de recenser les éléments de la transition de l'économie agricole à l'économie industrielle — c'est-à-dire, les grands navires de guerre, les canons et les chars d'assaut. Les biens d'équipement coûtent très cher. Mais qu'en est-il de la transition de l'âge industrielle à l'âge de l'information? Les biens d'équipement pourraient englober une grande largeur de bande, des structures de communications, ou le fait d'avoir des gens assis devant un ordinateur. Ils pourraient également correspondre à l'infrastructure liée au F&E. Cela pourrait permettre d'acquérir de meilleures capacités de combat. Il faut une analyse plus approfondie, et c'est justement ce qu'on fait.

Le sénateur Forrestall: C'est intéressant, ce que vous dites. Bien que les technologies de l'information aient permis aux gens

you cannot run the military from home or from the summer cottage. I recognize what you are saying.

Cmdre. McNeil: You can win battles; you can win wars; you can win skirmishes and do effective peacekeeping by having the right piece of equipment in the right place at the right time doing the right thing with the right ammunition with the right people. That is information.

Senator Forrestall: One the proudest moments of my life was to watch the commander of the *Iroquois* take command and control of the USS *America* and that training fleet and those exercises and do everything from his little black box. I appreciate that that is a long time ago now.

There are implications here and I wonder if one of them is not now a decision to rewrite National Defence policy. As you look at the revolution in military affairs, is this an area that you consider?

Cmdre. McNeil: Rewriting policy? I think that Mr. Bon did a fine job in describing the policy and where it came from. We believe the fundamental principles are still solid. However, that does not mean that it could use rework around the edges. Contingency forces and vanguard forces were legacies in Article 5 in NATO. Maybe some revamping of those commitments in terms of experience gained over the last 10 years might be in order.

I wish to go back to the "people" issue. I do not want to mislead you. There are clear examples where we can do more with fewer people. The naval examples are the ones that come easily to mind for me. I commanded *Protector*, the replenishment ship on the West Coast, with a ship's company of 250 and an engineering department of approximately 90. Propulsion in that ship is a steam plant. These are the only steam plants left in the navy. It takes a lot of infrastructure on the dockyard to keep that high pressure steam system going and it involves a large engineering department. With a modern ship, you can reduce that 90 people down to 30 or 35. It is the same with all the other systems in older ships like that, which are manpower-intensive. It is the same with the experience of the army with the Coyote reconnaissance vehicle. With one reconnaissance vehicle with modern technology and equipment, they are able to do — and I will leave them to describe it — more with one vehicle and fewer people than they could once do with several vehicles. You gain a delta of capability by modernization and, with that, in terms of force structure. We deal with establishment positions. When you put in a new ship and you remove a ship's company from 250 to down to maybe 150, you reduce establishment and reduce the Canadian forces by 100 people. That does not directly translate into people, but by the time you do recruiting, training and instruction, over time it is a reduction.

de travailler à domicile, on ne peut diriger une opération militaire depuis chez soi ou depuis le chalet. Je comprends très bien ce que vous dites.

Le commodore McNeil: On peut gagner des batailles; on peut gagner des guerres; on peut gagner des combats et mener des opérations efficaces de maintien de la paix en ayant de bons équipements au bon endroit et au bon moment, mais en faisant les bonnes choses avec les bonnes munitions avec les bonnes personnes. C'est ça, l'information.

Le sénateur Forrestall: L'un des moments de ma vie où j'ai été le plus fier, c'est quand j'ai regardé le commandant de l'*Iroquois* assumer le commandement et le contrôle de l'USS *America* et de tout son matériel de formation, pour mener tous ces exercices à partir de sa petite boîte noire. Je sais que cela remonte loin.

Mais cela suppose certaines conséquences, et je me demande si l'une de ces conséquences ne seraient pas que les dirigeants militaires décident de redéfinir la politique du ministère de la Défense nationale. Quand vous parlez de révolution au niveau des affaires militaires, est-ce le genre de chose que vous envisagez?

Le commodore McNeil: Une redéfinition de la politique? Je pense que M. Bon vous a très bien décrit tout à l'heure la nature et l'origine de notre politique. En ce qui nous concerne, les principes fondamentaux qui la sous-tendent sont encore valables. Cela ne veut pas dire qu'il ne faille pas la rajuster un peu. Les forces de contingence et les forces d'avant-garde constituent l'héritage de l'article 5 du Pacte de l'OTAN. Peut-être convient-il maintenant de restructurer certains de ces engagements compte tenu de l'expérience que nous avons acquise au cours des 10 dernières années.

Je voudrais revenir sur la question des ressources humaines. Je ne voudrais surtout pas vous induire en erreur. Il est certain que nous pouvons mener nos activités avec moins de personnel dans certains secteurs. L'exemple des opérations navales est celui qui me vient immédiatement à l'esprit. J'ai été le commandant du *Protector*, le navire ravitailleur de la côte ouest, qui a un équipage de 250 et un effectif de mécaniciens de navire d'environ 90. Ce navire est propulsé à l'aide de chaudières à vapeur. Ce sont d'ailleurs les seules qui restent dans la marine. Il faut un arsenal maritime avec une bonne infrastructure pour faire fonctionner une centrale thermique à haute pression, et il faut également un effectif important de mécaniciens. Mais un navire moderne a besoin d'un effectif de seulement 30 ou 35 mécaniciens. Et il en va de même pour tous les autres systèmes qu'on retrouve dans les anciens navires de ce type, qui sont tous à forte intensité de main-d'oeuvre. Il en va de même pour le véhicule de reconnaissance Coyote utilisé par l'armée. Avec un seul véhicule de reconnaissance doté de technologie et d'équipement modernes, ils sont maintenant en mesure — et je vais leur laisser le soin de vous décrire ça en détail — de faire plus avec un seul véhicule et quelques personnes qu'ils ne pouvaient faire autre fois avec plusieurs véhicules. La modernisation ouvre de multiples nouvelles possibilités au niveau des capacités et de la structure des forces. Nous comptons en terme de postes prévus à l'effectif. Quand vous mettez en service un nouveau navire et que votre équipage passe de 250 à 150, vous réduisez de 100 le nombre de

Senator Forrestall: There is a lot to consider. I have no question about that. In Strategy 2020, there is one mention of the reserves. That is very disappointing, to be very frank with you. Does that imply that there is no room in the army for the reserves?

Cmdre. McNeil: There is most definitely a role for the reserves in the future with the revolution in military affairs. Let us be clear. We are talking about the militia and about the land force reserve. It is the responsibility of General Jeffrey, Chief of the Land Staff, to do something about the reserves. It is a clear goal in the defence plan. As a matter of fact, I highlighted it with the question asked previously because it is very significant. Under "Restructure the army," it states that "the Chief of the Land Staff shall implement a transition plan to achieve a sustainable intermediate army of tomorrow with a structure for the year 2005 emphasizing medium-weight mechanized forces with enhanced command support and ISTAR capability" — that is, intelligence, surveillance, target acquisition and reconnaissance — "which will lead to a more strategically useful army. This will lay the groundwork for a more fundamental army transformation. Being the future army, it will harmonize the approved land force reserve structure strategic plan with the modernization of the regular component."

General Jeffrey and his staff will talk to you about land force reserves. It is a big program for them and it is a real priority. It is structured with where we are going in defence. Mr. Bon referred to asymmetric threats.

The Canadian forces are postured throughout the country to do things for Canadians. When you look at our scenario set — and it is on the Internet — I believe scenario 10 deals with the some of the asymmetric activities that could take place, such as terrorism in Canada. One would say there is a role for everyone in uniform, regular and reserve, with that.

I would commend you to the Chief of the Land Staff to tell you where he is going with his modernization plan. He does have a plan.

Senator Forrestall: I was concerned about your use of the word "intermediate." What do you mean by that?

Cmdre. McNeil: I think you should ask the army what it means, but I can speculate.

Senator Forrestall: You are the boss.

postes et donc l'effectif des Forces canadiennes. Cela ne se traduit pas directement par une réduction du personnel, mais sur le plan du recrutement, de la formation et de l'instruction, cela finit par représenter une réduction.

Le sénateur Forrestall: Il y a beaucoup d'éléments à prendre en compte. Il n'y a pas de doute à cet égard. La Stratégie 200 mentionne les réserves une seule fois. C'est très décevant, à mon avis. Est-ce que cela veut dire que les réserves n'ont plus leur place au sein des Forces canadiennes?

Le commodore McNeil: Les réserves ont certainement un rôle à jouer à l'avenir dans le contexte de cette révolution qui touche les affaires militaires. Mais une précision s'impose. Nous parlons de la milice et de la réserve de la force terrestre. C'est au général Jeffrey, chef d'état-major de l'Armée de terre, de faire quelque chose au sujet des réserves. Cet objectif est clairement explicité dans le plan de la défense. En fait, j'ai même insisté là-dessus tout à l'heure en répondant à la question précédente, parce que c'est bien important. Sous la rubrique «Restructuration de l'Armée», on dit que «le chef d'état-major de l'Armée de terre exécutera un plan de transition en vue de constituer l'armée intermédiaire viable de demain axé sur une structure prévue pour l'an 2005 qui met l'accent sur des forces mécanisées de poids moyen bénéficiant d'un système d'aide au commandement et de capacités améliorées en matière de renseignements, de surveillance, d'acquisition d'objectif et de reconnaissance, pour en arriver à une armée de plus grande utilité stratégique. Ceci posera les jalons d'une transformation plus fondamentale de l'armée. Comme il s'agit de l'armée du future, cette dernière s'assurera de l'articulation adéquate du plan stratégique approuvé de restructuration de la réserve de la force terrestre et de la modernisation des forces régulières.»

Le général Jeffrey et son personnel voudront certainement vous parler de la réserve et de la force terrestre. Il s'agit pour eux d'un programme d'envergure qui constitue une véritable priorité. Sa structure évolue en fonction de l'orientation que nous prenons actuellement en matière de défense. M. Bon a parlé tout à l'heure de menaces asymétriques.

Dans tout le Canada, la structure des Forces canadiennes leur permet d'être au service des Canadiens. Si vous regardez notre série de scénarios — qui se trouve sur Internet — vous verrez que le scénario 10, si je ne m'abuse, concerne certaines des activités asymétriques qui pourraient nous concerner, tel que le terrorisme au Canada. On pourrait dire que tous ceux qui portent un uniforme, qu'ils fassent partie de la force régulière ou de la réserve auront un rôle à jouer dans ce domaine.

Je vous invite donc à demander au chef d'état-major de vous parler de ses projets par rapport à son plan de modernisation, parce qu'il en a un.

Le sénateur Forrestall: J'ai trouvé inquiétant que vous utilisiez tout à l'heure le terme «intermédiaire». Qu'est-ce que cela veut dire?

Le commodore McNeil: Vous devriez à mon avis demander au responsable de l'Armée de vous l'expliquer, mais je peux certainement vous livrer mes conjectures à cet égard.

Le sénateur Forrestall: C'est vous le patron.

Cmdre. McNeil: I am not the boss.

So that everyone is aware, my staff and I are a secretariat. We have no decision-making ability ourselves. We do analysis; we do research; we make recommendations, some of which are followed. "Intermediate" means "not heavy." "Intermediate" goes with the concept of light and lethal. "Intermediate" goes with where the American army thinks it is going.

Senator Wiebe: I have a supplementary question. You seem to be emphasizing on the reserves that the whole problem lies within land base and that there will be much emphasis placed on that. What about the other two services of the military now, such as the navy, for example, with which you are familiar? Ninety-eight per cent of the coastal defence vessels are manned by reservists. They are doing a tremendous job. Will you be falling back on that or will you be emphasizing the training in regard to the other two services as well?

Cmdre. McNeil: I will let the Chief of Maritime Staff, who is here today, tell you about the future of the naval reserve. I believe, from a central coordination point of view, it will continue with the role it has been given and its very real mission. It has been a real success. The problem identified with modernization is directly related to the land force reserve structure.

Senator Wiebe: I know that you probably have a wish list. I am looking at the state of current capital stock. I would like to go back to that.

Somewhere along the line, I suppose you sat down and figured how much it would cost you if you had all the money you needed to put all our capital stock up into the world standard or fully functional category. Can you share that figure with us?

Cmdre. McNeil: We have an on-line system for long-range capital planning called the capabilities initiatives database. Once again, I commend it to you and your researchers. It is a demand-driven online structure that provides all the documentation necessary for capital planning. The plans actually belong to each of the services. We have now a director, joint force development. It is a bottom-driven demand document when you print it out. It contains billions of dollars more demand than we actually have money for.

For some reason, I ended up doing this job. I am responsible for capital planning. I am also part of the team. When I was Director of Maritime Force Development, I was told to go away and make submarines affordable. We did. My job with the long-term capital plan is to go away and make it affordable, and we can do it. The emphasis is less on replacement of actual platforms and more on

Le commodore McNeil: Non, je ne suis pas le patron.

Pour que ce soit bien clair, je tiens à préciser que moi-même et mon personnel formons un secrétariat. Nous ne possédons aucun pouvoir décisionnel. Nous faisons des analyses; nous faisons de la recherche; nous faisons des recommandations auxquelles on donne suite dans certains cas. «Intermédiaire» veut dire «pas lourd». Ce terme va de pair avec le concept d'une armée légère possédant une force meurtrière, et il cadre tout à fait avec l'orientation que l'Armée américaine semble adopter.

Le sénateur Wiebe: J'ai une question complémentaire. Vos remarques au sujet des réserves laissent entendre que le problème fondamental se situe au niveau de l'Armée de terre et qu'on va vraiment mettre l'accent là-dessus. Mais qu'en est-il des deux autres services, comme la Marine, par exemple, que vous connaissez bien? Quatre-vingt dix-huit p. 100 des membres des équipages des navires de défense côtière sont des réservistes. Ils font un travail formidable. Avez-vous l'intention de vous concentrer uniquement sur la composante terrestre ou comptez-vous également renforcer la formation des réservistes des composantes maritimes et aériennes?

Le commodore McNeil: Je vais laisser le soin au chef d'état-major des Forces maritimes, qui est présent aujourd'hui, de vous parler de l'avenir de la réserve navale. Du point de vue de la coordination centrale, cette dernière va certainement continuer à jouer son rôle et à s'acquitter du mandat qu'on lui a confié. Ses efforts ont été couronnés de succès. Le problème de la modernisation concerne directement la structure de la réserve de la Force terrestre.

Le sénateur Wiebe: Je sais que vous avez sans doute une liste de priorités. Mais ce qui m'intéresse, c'est l'état actuel de vos biens d'équipement. Je voudrais donc reparler un peu de cela.

À un moment donné, je suppose que vous avez dû calculer combien cela vous coûterait, à supposer que vous disposiez des crédits nécessaires, pour moderniser l'ensemble de vos biens d'équipement afin qu'ils respectent les normes mondiales ou qu'ils fonctionnent à pleine capacité. Êtes-vous en mesure de nous indiquer ce chiffre?

Le commodore McNeil: Nous avons un système de planification à long terme des immobilisations que nous appelons la base de données sur les initiatives liées aux capacités. Encore une fois je vous invite ainsi que vos attachés de recherche à consulter ce système. C'est une structure en ligne régie par la demande qui fournit toute la documentation nécessaire à la planification des immobilisations. Les plans relèvent de chacun des trois services. Nous avons maintenant un directeur responsable du développement de la force inter-armées. C'est un document qui représente l'état de la demande depuis la base. Ainsi il présente des demandes dont le coût dépasse de plusieurs milliards de dollars les crédits disponibles.

Pour une raison qui m'échappe, c'est moi qui ai fini par faire ce travail. Je suis responsable de la planification des immobilisations. En même temps, je fais partie de l'équipe. Lorsque j'étais directeur du Développement de la Force maritime, on m'a confié la tâche de faire en sorte que les sous-marins soient abordables. Et c'est ce que nous avons fait. Pour ce qui est du plan des

what capabilities are required and the most cost-effective way to work with the rest of government and the associate deputy minister of materiel to make the best investment for the buck.

Senator Wiebe: You would make a good politician. You did not answer my question. What is the dollar figure?

Cmdre. McNeil: There are billions of dollars more of demand than there is supply, and it changes on a daily basis.

Senator Wiebe: How many billions today?

Cmdre. McNeil: In the real plan, which is a three-year plan tied to the defence plan, we are affordable. We cannot bring to fruition the full logistic support ship, the strategic airlift and many army programs all at the same time. It must be cash managed and made affordable.

If I am not answering your question, it is because there is not an answer. There is continuing analysis, and we bring forward, when we have enough analysis done, programs to be funded by government.

Senator Wiebe: Somewhere along the line, you are having coffee in the lounge and talking about how nice it would be to have our jeeps, for example, up to standard, and whether we could do that next year, or our Sea Kings. Somewhere along the line, someone within your department must have said, "To bring our jeeps up to world standard figures will cost so many dollars."

Cmdre. McNeil: Absolutely.

Senator Wiebe: "To do the Sea King will cost so many dollars." Somewhere along the line, someone must have added it up. I would like to know what the added figure is. Surely, it will not fall within the current budget. It will likely not fall within a five-year budget. It may take a 10-year budget. Give us an idea of that figure so that we have something to work with in order to say, "In order to bring everything up to world standard position, we need \$200 million." Then we must figure out how to go about finding those funds.

Cmdre. McNeil: We can give you that number when we present to you what is in the capability initiative database. Once again, I would say that within the next three years, in terms of allocation, it is real money, real demands. After that, it is demand.

immobilisations à long terme, ma tâche consiste à faire en sorte que tout cela soit abordable, et je sais que nous y arriverons. Là l'accent est mis moins sur le remplacement des plates-formes que sur les capacités manquantes et la manière la plus économique d'optimiser nos investissements en collaboration avec les autres services du gouvernement et le sous-ministre adjoint du Matériel.

Le sénateur Wiebe: Vous feriez un bon politicien. Vous n'avez pas répondu à ma question. Quel est le chiffre en dollars?

Le commodore McNeil: Disons que la demande dépasse l'offre de plusieurs milliards de dollars, et que ce chiffre change tous les jours.

Le sénateur Wiebe: Mais cela représente combien de milliards de dollars aujourd'hui?

Le commodore McNeil: En ce qui concerne le plan réel, un plan triennal lié au plan de la défense, le coût prévu est abordable. Mais il est certain que nous ne pourrions concrétiser simultanément le projet de navires de soutien logistique complet, le projet de pont aérien stratégique et les nombreux programmes de l'Armée. Il faut gérer les dépenses en fonction de nos disponibilités et faire en sorte que chacun de ces projets puisse être exécuté selon nos moyens.

Si je ne réponds pas à votre question, c'est parce qu'il n'y a pas de véritable réponse. Nous continuons à faire des analyses, et quand nous avons fait des analyses suffisamment poussées, nous proposons au gouvernement de financer certains programmes.

Le sénateur Wiebe: Mais je suppose qu'à un moment donné, en prenant votre café avec des collègues, vous avez dû vous dire à quel point ce serait merveilleux d'avoir des jeeps qui soient de la qualité voulue, en vous demandant s'il serait possible de financer un tel projet cette année, ou encore de moderniser les Sea King, par exemple. À un moment donné, quelqu'un au sein de votre ministère a dû vous dire: «Cela coûtera tant pour avoir des jeeps qui soient conformes à la norme mondiale.»

Le commodore McNeil: Oui, absolument.

Le sénateur Wiebe: «Pour moderniser les Sea King, cela vous coûtera tant.» À un moment donné, quelqu'un a bien dû faire ce calcul-là. J'aimerais savoir de quel montant global il s'agit. Il est certain que ce montant ne cadrera pas avec le budget actuel. Il ne va sans doute pas cadrer non plus avec les disponibilités prévues au cours du prochain cycle budgétaire quinquennal. Il faudra peut-être 10 ans pour financer tout cela. Mais donnez-nous au moins une idée du montant pour que nous ayons une hypothèse de travail nous permettant de dire: «Pour moderniser l'ensemble de nos équipements, il nous faut 200 millions de dollars.» À ce moment-là, ce sera à nous de déterminer comment on peut mettre la main sur ces crédits.

Le commodore McNeil: Nous pourrions vous indiquer ce montant lorsque nous vous présenterons notre base de données sur les initiatives liées aux capacités. Encore une fois, je dirais qu'au cours des trois prochaines années, s'agissant de nos affectations budgétaires, nous parlons de vrais crédits et de vraies demandes. Après cela, on ne parle plus que de demandes pures et simples.

I will lay a marker on the table to give you an example. The navy owns a program they called the area air defence replacement, a replacement notionally for the Iroquois class already identified, which almost has 30 years now and must be replaced. On one given day, my staff came to me and said that the navy put in an \$8 billion demand for that program when notionally before that it was something like \$3 billion. They did it because they went shopping and they found out that an Aegis Cruiser was probably what was needed. If you cost that out, it is \$8 billion. I sit before you and say that that is not real. Yes, we need the capability and it is probably a ship with some level of capability, but it is not Aegis Cruiser. As we progress down our research and analysis, we will identify for Canadians what it really is and then we can properly cost it.

The demand is not real. The demand is artificial until we do the proper analysis and present it to government.

The Chairman: Senator Wiebe is looking for a wish list with a price tag on it and the committee will come back to that.

Senator Cordy: I am from Nova Scotia. We have hundreds of miles of beautiful coastline, but they need protection. I have read in the newspaper, and I am not sure whether it is in practice at this time or not, about the idea of unmanned aircraft doing surveillance of coastlines around Nova Scotia. Is this the case now and is this something that the military will be looking at for the future?

Cmdre. McNeil: There are several kinds of unmanned vehicles in the market today, the operational, tactical and strategic level. One is called Predator; one is called Global Hawk. In terms of cost-effectiveness of the surveillance one gets for the dollar, they appear to be a real force multiplier. The Canadian forces will look at those systems.

I think the Chief of Air Staff, as reported in the paper, has recently talked about that.

Right now we depend on the Aurora aircraft to do the proper stewardship of our coastlines. This will continue with the investments in the Aurora upgrade until, once again, the right analysis is done and we see whether systems like Predator and Global Hawk can actually provide cost-effective solutions that work for us. It is in the realm of the possible and we are looking at it.

Senator Cordy: I was very pleased to see that one of the commitments and priorities for 2001 is putting people first. Certainly we have all read in the media and heard on television

Permettez-moi donc de vous donner un exemple concret. La Marine exécute un programme qu'elle appelle le Programme de remplacement du dispositif de lutte anti-aérienne sur zone qui concerne le remplacement des navires de la classe Iroquois dont il a déjà été question; comme ce navire est en service depuis déjà une trentaine d'années, il faut le remplacer. Un jour, un membre de mon personnel est venu me dire que la Marine avait présenté une demande de 8 milliards de dollars à l'égard de ce programme, alors qu'en théorie, ce dernier devait représenter un coût de 3 milliards de dollars. Ce qui est arrivé, c'est que les responsables de la Marine ont commencé à s'informer des diverses possibilités, et ont fini par déterminer que c'est l'Aegis Cruiser qu'il leur fallait. Si vous faites vos calculs, vous arrivez à un coût de 8 milliards de dollars pour une telle acquisition. Mais je peux vous dire tout de suite que ce n'est pas réel. Évidemment, nous avons besoin de cette capacité et sans doute même d'un navire ayant un niveau de performance semblable, mais ce ne sera pas l'Aegis Cruiser. Au fur et à mesure que nous ferons notre recherche et notre analyse, nous déterminerons quel navire nous convient et nous pourrions alors en établir le coût réel.

Cette demande n'est pas réelle. Elle demeure artificielle tant que nous n'avons pas fait les bonnes analyses et que nous ne l'avons pas présentée au gouvernement.

Le président: Le sénateur Wiebe voudrait connaître votre liste de priorités et le coût qui s'y rattache, et le comité voudra certainement revenir là-dessus.

Le sénateur Cordy: Je suis de la Nouvelle-Écosse. Notre belle côte s'étend sur des centaines et des centaines de milles, mais elle a besoin de protection. J'ai lu dans le journal — et je ne sais pas si c'est déjà votre pratique ou non — qu'il est question d'assurer la surveillance des côtes autour de la Nouvelle-Écosse au moyen d'aéronefs télépilotés. Est-ce déjà le cas ou est-ce que vous envisagez peut-être de recourir à cette solution à l'avenir?

Le commodore McNeil: Il existe plusieurs types de véhicules télécommandés de nos jours, qui sont utilisés aux niveaux à la fois opérationnel, tactique et stratégique. Il y en a un qui s'appelle Predator; un autre s'appelle Global Hawk. L'analyse coût-efficacité indique que du point de vue du coût de la surveillance qu'on obtient, ce type de véhicule a un véritable effet multiplicateur de la force. Les Forces canadiennes vont donc envisager d'utiliser tous ces systèmes-là.

Comme l'indiquait certains récents articles, le chef d'état-major de la Force aérienne aurait récemment évoqué cette possibilité.

À l'heure actuelle, nous avons recours aux aéronefs Aurora pour assurer la surveillance de nos côtes. Vu les investissements qui sont faits dans des travaux de modernisation de l'Aurora, ceci continuera d'être le cas jusqu'au moment où nous ferons une analyse complète de la situation et que nous verrons dans quelle mesure des systèmes comme ceux dont sont dotés le Predator et le Global Hawk nous offrent des solutions plus économiques. Il s'agit donc d'une possibilité tout à fait réelle que nous examinons actuellement.

Le sénateur Cordy: J'étais très heureuse de voir que l'un des engagements que vous avez pris en 2001 consiste à donner la priorité à vos ressources humaines. Évidemment, nous avons tous

about the low morale in the Canadian forces. What would you envision as priorities to raise the morale in the Armed Forces? We would like to think that the morale of the people defending our country is very high.

Cmdre. McNeil: We like to joke at National Defence Headquarters in Ottawa that the morale is inversely proportional to the distance from 101 Colonel By Drive.

You will have the opportunity to go out and talk to the troops. I am familiar with Halifax and Victoria. I recently spent two weeks in Valcartier trying to improve my French. I love talking to the troops. I find that their morale is very high.

We have done a lot in terms of housing and salary, with help from the Senate standing committee, by the way. I do not think there is a problem with the morale of the troops. Sometimes I myself have a problem with morale, but I do not think there is a morale problem out there.

Senator Cordy: Perhaps it goes back to Senator Wiebe's earlier comment about ensuring good public relations.

Cmdre. McNeil: I know well the Director General of Public Affairs and I must say that he has done a bang-up job in the last couple of years. One must not shoot the messenger. I have seen time and again that, even though we can provide plenty of good news stories, if the press chooses not to repeat them we can do nothing. Yet one bad-news story or one soldier with terrible morale leads to a sense that we all have bad morale.

We can only do what we can. All of us in uniform have a role to play, perhaps a greater role than we played in the past.

Senator Cordy: Those of us in politics understand what you have said.

Senator Meighen: Mr. Bon was good enough to suggest that I ask you this question regarding the tooth-to-tail ratio. Can you tell me whether that ratio is quantifiable? What is it now and in what direction is it going?

LCol. Kelly: I can speak to that. I can give you the number, but, anecdotally, when we went through the era of cuts as the department sought to fight the deficit we tended to focus on the support side of the house. We made a conscious effort to preserve the sharp end or the operational part of the force.

Anecdotally, it would be my guess that in fact the tooth-to-tail ratio has been improved. There is more tooth and less tail. That said, I think we are realizing now that — as the world changes and as we are being called to deploy abroad and as we no longer have standing forces overseas, we do not have the tail to rely upon in Baden and in Lahr — we have to bring the tail with us. We have found that in many of our foreign deployments now the

entendu parler dans les médias et à la télévision du faible moral des membres des Forces canadiennes. Quelles mesures envisagez-vous de prendre pour améliorer le moral des Forces armées? Nous aimerions pouvoir vous dire que le moral de ceux qui défendent notre pays est très élevé.

Le commodore McNeil: La blague au quartier général de la Défense nationale à Ottawa, c'est que le moral des troupes est inversement proportionnel à la distance qui les sépare de 101, promenade Colonel By.

Vous aurez l'occasion d'aller parler aux troupes. Je connais bien Halifax et Victoria. J'ai récemment passé deux semaines à Valcartier en vue d'améliorer mon français. J'adore parler aux troupes, et je constate qu'elles ont très bon moral.

Nous avons pris beaucoup de mesures sur le plan de l'habitation et des salaires, grâce d'ailleurs à l'aide du comité sénatorial permanent. Donc, en ce qui me concerne, le moral des troupes ne pose pas problème. Moi-même, j'ai parfois un problème de moral, mais j'estime qu'il n'y a pas de problème de moral généralisé.

Le sénateur Cordy: Peut-être que cela rejoint un peu ce que disait le sénateur Wiebe tout à l'heure au sujet de la nécessité d'assurer de bonnes relations avec le public.

Le commodore McNeil: Je connais bien le directeur général des Affaires publiques et je dois dire qu'il a fait un excellent travail ces dernières années. Il ne faut donc pas tirer sur le messenger. J'ai constaté à maintes reprises qu'on aura beau avoir de bonnes nouvelles à communiquer, si les journalistes décident de ne pas en parler, on ne peut rien y faire. Par contre, une seule mauvaise nouvelle ou un seul soldat qui a mauvais moral donne l'impression aux gens que le moral de tous est atteint.

Nous ne pouvons qu'essayer de faire le maximum. Et tous les militaires ont un rôle à jouer sur ce plan-là, peut-être même un rôle plus substantiel que celui que nous avons joué par le passé.

Le sénateur Cordy: Ceux et celles d'entre nous qui sommes en politique comprenons très bien ce que vous dites.

Le sénateur Meighen: M. Bon m'a gentiment invité à vous poser cette question concernant le ratio dents-queue. Pouvez-vous me dire si ce ratio est quantifiable? Et dans l'affirmative, où se situe-t-il à l'heure actuelle et dans quel sens évolue-t-il?

Le lieutenant-colonel Kelly: Je suis en mesure de répondre à votre question. Je peux vous donner le chiffre, mais pour vous faire un peu l'historique de la question, à l'époque des réductions budgétaires où le ministère devait, lui aussi, faire sa part pour éponger le déficit, nous avions tendance à préserver la composante soutien de nos activités. Nous avons cherché soigneusement à préserver la première ligne ou la composante opérationnelle des forces.

En fait, je dirais que le ratio dents-queue a dû s'améliorer. Il y a à présent plus de dents et moins de queue. Cela dit, nous nous rendons compte maintenant — au fur et à mesure qu'évolue le monde que nous sommes appelés à déployer nos troupes à l'étranger, étant donné que nous n'avons plus de queue à Baden et à Lahr, nos forces permanentes d'outre-mer ayant été démantelées — nous sommes obligés d'amener la queue avec nous. En ce qui

people who are burning out are the engineers and the communicators and those folks who come along who must go repeatedly on deployment.

There is an effort within the department to look seriously at the deployable capability and to add some emphasis back into that area.

Senator Meighen: That would not necessarily mean changing the ratio? That is making them more deployable?

LCol. Kelly: No, we are looking at enhancing the capability of the tail. We need deployable capability of that group now called the joint support group. This is a group of support folks who can be deployed. Some additional forces will be put into that capability, over and above what we have today.

The Chairman: Perhaps it is a question of the definition of teeth and tail.

Senator Banks: Cmdre. McNeil, you have read the criticisms that have been publicized. The press grabs on to things that are controversial by definition. You have heard criticisms about over-management and those kinds of things in the forces.

I am somewhat torn. I am glad to hear that you are applying good business principles to armed forces management because armies for centuries have been criticized for not having done that. You have said that the navy has asked for four new cruisers, but since that is not doable we must find other ways to do things.

If I can make a medical analysis, the doctor is saying the patient needs two pills to cure the illness, to achieve the desired end. Your job is to say the patient cannot have two but can only have one. What does that do to our capability? What if a fireman says he needs four hoses but you must say that he can only have two? Is the tail wagging the dog here sometimes?

Cmdre. McNeil: If the doctor recommended that the patient needs two pills but I was not confident about what was going on I would go to another doctor and do proper research and analysis until I determined exactly what would happen when I took those two pills.

Senator Banks: Who is the second doctor?

Cmdre. McNeil: We have second doctors. I happen to be wearing a navy uniform. I have analysts on my staff. As I said, we are a mini Treasury Board; we analyze the information we are

concerne bon nombre de nos déploiements à l'étranger, nous constatons à présent que ceux qui ont tendance à souffrir d'épuisement professionnel sont nos mécaniciens, nos spécialistes des communications et tous ces gens qui doivent participer à répétition aux différents déploiements.

Au sein du ministère, nous essayons par conséquent de réexaminer notre capacité de déployer du personnel et de remettre l'accent là-dessus jusqu'à un certain point.

Le sénateur Meighen: Mais cela ne veut pas nécessairement dire que le ratio doit changer, n'est-ce pas? Je suppose que vous voulez dire par là que vous voulez faire en sorte que votre personnel soit plus facilement déployable.

Le lieutenant-colonel Kelly: Non, nous voulons renforcer les capacités de la queue. Nous avons besoin de renforcer la capacité de déploiement du groupe qu'on appelle actuellement le groupe mixte d'appui. Il s'agit d'un groupe de personnes assurant différents types de services d'appui que nous pouvons déployer lorsque le besoin s'en fait sentir. Nous comptons donc renforcer cette capacité, par rapport à celle qui existe actuellement, en y affectant des ressources additionnelles.

Le président: C'est peut-être la définition des dents et de la queue qui pose problème.

Le sénateur Banks: Commodore McNeil, vous avez certainement lu les critiques diffusées par les médias. La presse, par définition, s'intéresse à tout ce qui suscite des controverses. Vous êtes certainement au courant des critiques de suradministration et autres formulées à l'égard des Forces armées canadiennes.

Je dois dire que je suis un peu déchiré. Je suis content de savoir que vous appliquez de solides principes commerciaux en administrant les Forces armées, car depuis plusieurs siècles, c'est justement ce reproche qui est fait à l'égard des armées. Vous dites que la Marine a demandé quatre nouveaux croiseurs, mais puisque ce n'est pas envisageable, il faut trouver d'autres façons de mener nos activités.

Si vous me permettez de faire une sorte de diagnostic, on peut dire que selon le médecin, le malade doit prendre deux pilules pour guérir sa maladie, c'est-à-dire pour atteindre l'objectif fixé. Votre travail consiste à dire au malade qu'il ne peut pas en prendre deux; il doit se contenter d'en prendre une. Mais quel en est l'impact sur nos capacités? Qu'arrive-t-il si un pompier vous dit qu'il a besoin de quatre tuyaux mais que vous lui répondez qu'il ne peut en avoir que deux? Peut-on donc dire que dans certains cas, c'est une petite minorité qui se fait obéir?

Le commodore McNeil: Si le docteur avait recommandé que le malade prenne deux pilules, mais que personnellement, je n'étais pas sûr des faits, j'irais voir un autre docteur et je poursuivrais ma recherche et mon analyse pour savoir exactement ce qui risquerait d'arriver si le malade devait prendre ces deux pilules.

Le sénateur Banks: Et qui est le deuxième docteur?

Le commodore McNeil: Nous avons des gens qui jouent ce rôle. Moi, je porte l'uniforme de la Marine, mais j'ai des analystes qui font partie de mon personnel. Comme je vous l'expliquais tout

given in terms of coordinating the program. We analyze what would be affordable, what would be best for the Canadian people, for the Canadian taxpayer, for the Canadian forces. What is best for the Navy may not be necessarily what is best for the Canadian forces and for the Canadian people.

Senator Banks: The thing that drives it is doing the job? Am I right?

Cmdre. McNeil: Absolutely.

Senator Banks: Are we doing our military planning by asking how much is in the envelope first and then doing the best with that amount? Or are we asking what we must do and then deciding how we can do that most efficiently? Those are two different models of planning.

Cmdre. McNeil: There will never be enough for what everyone wants. We are always asking for more resources, as does the medical system, as does the education system. We know we will only get, within planning parameters, a certain amount, so we precast and we do the best with what we have.

The Chairman: Cmdre. McNeil, LCol. Kelly, I think your presentation has created new questions in the minds of committee members, and that is why we wanted you here. Thank you.

Our next witness is Capt. Laing. After graduating from College Militaire Royal de St. Jean, Capt. Laing held several appointments at sea and ashore. During a posting to Norfolk, Virginia, he directed multi-threat live-at-sea tests of U.S. navy combat systems.

Upon completion of Staff College, he was assigned to the Canadian task force group for operations in support of UN sanctions against Iraq in the Arabian Gulf. In June 1997, he assumed duties as the director of tactics and operational analysis at the Canadian Forces Maritime Warfare Centre. The following year, he assumed command of the Canadian Forces Naval Operations School.

In January 1999, he was promoted to his current rank and transferred to National Defence Headquarters as director of maritime readiness. He is now the director of maritime strategy.

Capt. Laing will provide an overview of the navy, its current capabilities and future challenges.

Captain (Navy) Kevin Laing, Director, Maritime Strategy, Chief of Maritime Staff: Mr. Chairman, as mentioned, I serve in National Defence Headquarters. It is my privilege to address you

à l'heure, nous sommes une sorte de mini-conseil du Trésor; nous analysons les informations qu'on nous présente en vue d'assurer la bonne coordination du programme. Nous analysons les diverses possibilités pour savoir lesquelles sont les plus économiques, lesquelles répondent le mieux aux besoins de la population canadienne, des contribuables canadiens et des Forces armées canadiennes. Ce qui convient le mieux à la Marine peut ne pas nécessairement représenter la meilleure solution pour les Forces canadiennes et pour la population canadienne.

Le sénateur Banks: Mais toute cette démarche est tirée par ceux qui exécutent, n'est-ce pas?

Le commodore McNeil: Oui, absolument.

Le sénateur Banks: Est-ce que notre planification militaire consiste à nous demander de combien d'argent nous disposons pour ensuite essayer de faire notre mieux avec les crédits disponibles? Ou nous demandons-nous d'abord ce qu'il faut faire pour ensuite déterminer les moyens les plus efficaces d'accomplir ce travail? Il s'agit-là de deux modèles de planification différents.

Le commodore McNeil: Il n'y aura jamais assez d'argent pour donner à tous ce qu'ils voudraient avoir. Nous demandons sans arrêt d'autres ressources, comme le font les responsables du système de soins de santé et du système d'éducation. Nous savons très bien que compte tenu des paramètres de la planification, nous n'obtiendrons qu'un certain montant; par conséquent, nous établissons nos prévisions et nous faisons de notre mieux avec les ressources disponibles.

Le président: Commodore McNeil, lieutenant-colonel Kelly, votre exposé semble avoir suscité d'autres questions dans l'esprit des membres du comité, et c'est justement pour cela qu'on vous a invités. Merci beaucoup.

Notre prochain témoin est le capitaine Laing. Après avoir terminé ses études au Collège militaire royal de Saint-Jean, le capitaine Laing a occupé plusieurs postes à terre et en mer. Dans le cadre d'une affectation à Norfolk, en Virginie, il a dirigé un essai en mer, réel, intensif et multi-menaces du système de combat de la Marine américaine.

Après avoir terminé ses études au Collège d'état-major et de commandement des Forces canadiennes, il a été affecté à l'état-major du commandant du Groupe opérationnel du Canada pour les opérations à l'appui des sanctions prises par l'ONU contre l'Iraq, dans le golfe Persique. En juin 1997, il est devenu directeur de la Tactique et Analyse opérationnelle au Centre de guerre navale des Forces canadiennes. L'année suivante, il a assumé le commandement de l'École des opérations navales des Forces canadiennes.

En janvier 1999, il a été promu à son rang actuel et muté au QGDN en tant que directeur de l'État de préparation maritime. Il est actuellement directeur de la Stratégie maritime.

Le capitaine Laing va nous donner un aperçu général de la Marine, de ses capacités actuelles et des défis futurs qu'elle aura à relever.

Le capitaine de vaisseau Kevin Laing, directeur, Stratégie maritime, chef d'état-major des Forces maritimes: Monsieur le président, comme on vient de vous le dire, je travaille au quartier

today on behalf of Vice-Admiral Ron Buck, Chief of the Maritime Staff, to provide you with some general background information on Canada's Maritime Forces — your navy — as an introduction to your deliberations on the major security and defence issues facing our nation.

So far this morning, you have heard presentations on the general thrust of policy, planning and resources. The navy, army and air force undertake the application of that policy. It is appropriate to take a look at the individual services, and I am pleased to be the first to present the naval perspective.

I want to stress that the joint nature of the Canadian forces is more than just a catchphrase. In the case of the Canadian forces, the whole is truly greater than the sum of the parts. Realizing the potential of the whole can only be accomplished with a true understanding of those individual parts. The focus of my brief is on one of them, the navy, and how it provides its unique capabilities.

[Translation]

My presentation will begin with a description of just what the navy is about in the broadest terms. This will include how our navy has evolved in relation to our geography, to our physical place in the world, as well as to our economic place and aspirations, and finally to our political engagement on the world's stage. From there, I will explain how we think the maritime dimension of that world will unfold, and the role of the Navy in addressing some future concerns. Finally, I will explain our structure, how we are organized and equipped at the present time, and how we plan to evolve over the next 20 years.

[English]

In this regard, the navy very recently has developed a strategy for the future development of a coherent Canadian force structure and its most effective employment. The timing of this committee's initial deliberations is certainly fortuitous.

The document we have produced is entitled "Leadmark." It has been developed in two formats. The complete version is a robust 150-plus pages. It has been widely distributed electronically. It has been well received in the academic, security and defence communities. It is, however, in the final stages of translation. I expect it to be ready for distribution by the end of August, at which time I shall have copies passed to you.

In the meantime, we have also produced a condensed version. Advance copies have been provided to the clerk. You also have in front of you a small handout of maps and figures. Certain of the figures provided were taken from "Leadmark."

général de la Défense nationale. J'ai l'honneur de vous parler aujourd'hui au nom du vice-amiral Ron Buck, chef d'état-major des Forces maritimes, et plus précisément de vous transmettre des renseignements de base sur les Forces maritimes du Canada, votre marine — en guise d'introduction à vos délibérations sur les grandes questions de sécurité et de défense auxquelles est confronté notre pays.

Ce matin, on vous a parlé de l'orientation générale de la politique, de la planification et des ressources du Canada en matière de défense. L'application revient toutefois à la Marine, à l'Armée de terre et à la Force aérienne. Il convient donc d'examiner plus en profondeur les trois armées, et je suis heureux d'être le premier à vous présenter ce qu'on pourrait considérer comme une perspective navale.

Je tiens à souligner, cependant, que la nature inter-armées des Forces canadiennes n'est pas qu'une expression à la mode. Dans le cas des Forces canadiennes, il est certain qu'en alliant les capacités des différentes forces, l'on obtient un résultat supérieur à la somme des effets individuels. Mais pour réaliser ce potentiel collectif, il faut véritablement en comprendre les éléments. Mon exposé sera axé sur l'un de ces éléments, la Marine, et sur la façon dont elle fournit ses capacités particulières.

[Français]

Je vais d'abord vous expliquer en quoi consiste la marine dans son sens le plus large. Il sera question de l'évolution de notre marine par rapport à notre profil géographique, à la place que nous occupons sur la planète, à notre position et à nos aspirations économiques, et enfin par rapport à notre engagement politique sur la scène mondiale. Ensuite, je vous expliquerai notre perception de l'évolution de la dimension maritime de ce monde et le rôle qui incombe à la marine face à certaines préoccupations d'avenir. Pour terminer, je parlerai de notre structure, de notre organisation et de nos équipements ainsi que de la manière dont nous comptons évoluer au cours des 20 prochaines années.

[Traduction]

À cet égard, la Marine a élaboré dernièrement une stratégie en vue de l'établissement d'une structure cohérente des Forces maritimes du Canada et des rôles qui lui conviennent le mieux. L'amorce des délibérations de votre comité tombe certainement à point nommé.

Le document s'intitule «Leadmark». Nous l'avons publié en deux formats — la version intégrale compte plus de 150 pages. Il a été largement diffusé par voie électronique et a reçu un bon accueil des milieux universitaires, ainsi que des milieux de la sécurité et de la défense. Cependant, la traduction de cette stratégie n'est pas encore terminée. Je m'attends à ce que le document puisse être distribué d'ici à la fin d'août, et je vous en ferai parvenir alors des exemplaires.

Entre-temps, nous avons publié une version condensée, dont vous avez reçu des exemplaires «pré-tirage». Vous trouverez aussi devant vous des cartes et des tableaux que vous pourrez consulter, et vous noterez que certaines des figures sont extraites du document intitulé «Leadmark».

I will conclude with a discussion of some of the more significant challenges that we will face in delivering this strategy. After you have heard from my colleagues in the army and the air force, you will no doubt realize that while the maritime environment is different the challenges that face the navy are not necessarily unique. They may manifest themselves in different ways but their underlying essence is common to all three services. As a result, solutions will be developed jointly.

Please note that I have made minor, primarily stylistic, changes from the text that was distributed to you. The only substantive change is the reworking of a concluding paragraph. I am more than happy to provide copies of the revised version.

Let me to launch with some simple truths. Navies exist as part of a state's maritime policy. Specifically, navies allow the state the use of the sea for its only advantage while attempting to prevent the use of it by others to its disadvantage.

As an active member of the global community, Canada has significant maritime interests. The sea remains an important part of our national identity, and it is our gateway to the world. Canada boasts the longest coastline of any nation. We border on three oceans — the Atlantic, Pacific and Arctic. Our exclusive economic zone, or EEZ, constitutes an offshore estate more than two thirds out of the landmass. It is blessed with an abundance and variety of mineral and biological resources.

If I can draw your attention to figure 1, you will see there are two maps. The first shows the extent of our 200-mile exclusive economic zone. The second illustrates Canadian defence responsibilities to our allies.

These responsibilities are for both the common defence of North America with the United States and also as part of the North American Treaty Organization. Effectively, they extend Canada's reach even further than the EEZ. The reach is extended to the North Pole and halfway across each of the Atlantic and Pacific Oceans.

From a different perspective, nearly three quarters of Canada's gross domestic product is derived from international trade, placing Canada among the major trading nations of the world.

The Chairman: Could you explain the acronyms on map 2, please?

Capt. Laing: MARPAC has responsibility for Maritime Forces Pacific. MARLANT is Maritime Atlantic.

The container ports of the Vancouver, Halifax and Montreal are linked to their overseas counterparts by the global highways of the oceanic trade routes. That world, the global village, has a significant maritime dimension. The sea covers over 70 per cent of the world's surface. Eighty per cent of countries have a

Enfin, je terminerai mon exposé de ce matin en vous présentant certains des plus importants défis que nous aurons à relever en réalisant cette stratégie. Après que vous aurez entendu mes collègues de l'Armée de terre et de la Force aérienne, vous reconnaîtrez sans doute que les défis auxquels se trouve confrontée la Marine ne sont pas uniques. Ils peuvent se présenter sous des angles différents, mais leurs fondements sont communs aux trois armées. Voilà pourquoi des solutions seront élaborées conjointement.

Je vous ai fait remarquer, d'ailleurs, que j'ai apporté un certain nombre de changements stylistiques mineurs au texte qui vous a été distribué. Le seul changement substantiel touche le dernier paragraphe, qui a été remanié. Je suis d'ailleurs tout à fait disposé à vous fournir des copies de la version révisée.

Permettez-moi tout d'abord de vous soumettre quelques vérités toutes simples. Les marines sont un élément de la politique maritime des nations. Plus précisément, elles permettent à l'État d'utiliser la mer à son avantage, en tâchant d'empêcher d'autres pays de l'exploiter à son détriment.

En tant que membre actif de la communauté internationale, le Canada a des intérêts maritimes considérables. La mer demeure un élément important de notre identité nationale, en plus d'être notre porte d'entrée sur le monde. Le Canada possède le plus long littoral au monde, par sa situation en bordure de trois océans — l'Atlantique, le Pacifique et l'Arctique. Notre zone économique exclusive, ou ZEE, au large équivaut à plus des deux tiers de notre territoire, et on y trouve une abondance et une diversité de ressources minérales et biologiques.

Si vous jetez un coup d'oeil à la figure 1, vous verrez qu'il y a deux cartes. La première illustre l'étendue de notre ZEE de 200 milles marins et la seconde, les responsabilités de défense du Canada envers ses alliés.

Ces responsabilités nous incombent, d'une part, au titre de la défense réciproque de l'Amérique du Nord avec les États-Unis et, d'autre part, par suite de notre adhésion à l'Organisation du Traité de l'Atlantique Nord. Effectivement, elles étendent le rayon d'action du Canada même au-delà de la ZEE: jusqu'au pôle Nord et jusqu'à la frontière centrale des océans atlantique et pacifique.

D'un autre point de vue, près des trois quarts du produit intérieur brut du Canada proviennent des échanges internationaux, ce qui place le Canada au rang des principaux pays commerçant du monde.

Le président: Pourriez-vous nous expliquer qui se trouve sur la seconde carte, s'il vous plaît?

Le capitaine Laing: Le sigle FMAR(P) désigne les Forces maritimes du Pacifique, alors que le sigle FMAR(A) désigne les Forces maritimes de l'Atlantique.

Les ports à conteneurs de Vancouver, de Halifax et de Montréal sont reliés à leurs équivalents outre-mer par les autoroutes mondiales que les voies commerciales océaniques. Et ce monde — le village planétaire — comporte une dimension maritime importante. Plus de 70 p. 100 de la surface du globe est recouverte

coastline. Most of the world's population lives within 500 kilometres of a coast.

It is a fundamental tenet to maritime strategy that depending on who controls the sea water can be a highway or a barrier. At present, Canada enjoys it both ways. While the oceans open us to the world, they also serve in our defence. The navy is Canada's exclusive instrument of national security policy upon the high seas. In the extensive exclusive economic zone, responsibility for constabulary matters is shared with other government departments. The navy operates regularly with many of them, most frequently with the Department of Fisheries and Oceans, the Solicitor General and Citizenship and Immigration Canada. Whether operating alone or with others, the purpose of the navy is to ensure our freedom of movement in support of Canadian interests and to enforce the rule of law.

Every Defence white paper produced by a Canadian government has prescribed three basic pillars of Canadian security. The current 1994 policy statement is no exception in this regard. They are: to defend Canada, to assist in the defence of North America and to contribute to international peace and security.

The navy is a critical element in these Canadian national imperatives of sovereignty enforcement, continental defence and engaged internationalism. Over the course of the past century, Canada's navy has developed in tandem with the nation. Prime Minister Laurier established it in 1910 as the one of essential elements of the task of nation building, a visible expression of the devolution of powers from Great Britain.

Initially, the navy was intended to simply assert sovereignty in Canadian waters, but as Canada's interests broadened around the globe so too did the reach of the navy, in peace as well as in war. With the growing commitment to collective security, Canadian political influence was measured by the credibility of its specialized military contributions to allied needs through the defence of North American and Europe. The Canadian navy played a vital part in the fight for democracy in two world wars and the armed peace of the latter half of the 20th century. Now, an expanded post-Cold War security agenda, at once both global and more independent, means that the world is more complicated. We in Canada will continue to be engaged. Due to the essentially maritime nature of the world, the navy will continue to play an important role. As a globally deployable force of longstanding, that role is to provide the Canadian government with the independent means to become engaged on short notice anywhere on three quarters of earth's surface anytime, and at the moment and place of its choosing.

[Translation]

Of course, overseeing the sovereignty of the territory of Canada and its maritime approaches is the fundamental priority of the Canadian Forces. While it is impossible to discount asymmetric

par les eaux, 80 p. 100 des pays du monde ont un littoral, et la majorité de la population mondiale habite à moins de 500 kilomètres d'un littoral.

Un principe fondamental de la stratégie maritime veut que la mer nous serve de voie d'accès ou nous pose un obstacle, selon qui exerce la haute main sur les voies navigables. À l'heure actuelle, le Canada jouit de tous les avantages. Les océans nous ouvrent des portes sur le monde, mais ils servent également à nous défendre. La Marine est l'instrument exclusif de la politique canadienne de sécurité nationale en haute mer. Dans la vaste zone économique exclusive, la responsabilité des affaires constabulaires est exercée en collaboration avec d'autres ministères, et la Marine collabore régulièrement avec un bon nombre d'entre eux — le plus souvent avec le ministère des Pêches et Océans, le Solliciteur général et Citoyenneté et Immigration Canada. Cependant, qu'elle travaille seule ou en collaboration, la Marine assure fondamentalement notre liberté de mouvement en faveur des intérêts du Canada et de la primauté du droit.

Tous les Livres blancs sur la défense publiés par le gouvernement du Canada font état de trois piliers fondamentaux sur lesquels repose la sécurité canadienne, et le dernier énoncé de la politique (1994) ne fait pas exception. Il s'agit de: défendre le Canada; collaborer à la défense de l'Amérique du Nord; et favoriser la paix et la sécurité dans le monde.

La Marine est un élément indispensable de ces impératifs canadiens que sont le respect de notre souveraineté, la défense continentale et un internationalisme sérieux. Au siècle dernier, la Marine canadienne a évolué de pair avec la nation. Le premier ministre Laurier l'a instituée en 1910 en tant qu'élément essentiel de l'édification de la patrie, une manifestation tangible du transfert au Canada des pouvoirs de la Grande-Bretagne.

À l'origine, cette force devait se limiter à affirmer la souveraineté dans les eaux canadiennes, mais à mesure que les intérêts du Canada se sont accrus sur la scène mondiale, la portée de la Marine s'est élargie, en temps de paix comme en temps de guerre. Parallèlement à l'engagement croissant en faveur de la sécurité collective, l'influence politique du Canada reposait sur la crédibilité de son apport militaire spécialisé à la défense alliée de l'Amérique du Nord et de l'Europe. La Marine canadienne a joué un rôle capital dans la lutte pour la démocratie durant les deux guerres mondiales et dans l'établissement de la paix armée au cours de la dernière moitié du XX^e siècle. En cette ère de l'après-guerre froide, les impératifs élargis de la sécurité humaine — à la fois internationaux et plus indépendants — font que le monde est plus complexe. Nous au Canada maintiendrons notre engagement et, à cause de la nature essentiellement maritime de la planète, la Marine conservera un rôle de premier plan. En tant que force établie depuis longtemps et apte à se déployer mondialement, la Marine a pour rôle de doter le gouvernement canadien de moyens autonomes de s'engager à bref préavis, n'importe où (sur les trois quarts de la surface de la terre), n'importe quand — et au moment et au lieu de son choix.

[Français]

Bien entendu, protéger la souveraineté du territoire du Canada et de ses approches maritimes demeure la priorité absolue des Forces canadiennes. Même s'il est impossible d'écarter les

threats, the latest departmental *Strategic Overview* and *Military Assessment* projects that a direct conventional military threat to Canada in the foreseeable future is unlikely. However, as you are aware, there is growing concern over what are known as asymmetric threats. Tomorrow, you will receive a brief on the nature of these threats from the Office of Critical Infrastructure Protection and Emergency Preparedness. I will not steal their thunder, other than to note that the Navy has already played a significant role in countering these developing threats to the homeland.

You will be familiar with our role in arresting the flow of illegal migrants, specifically those that arrived off Vancouver Island from China two years ago, and our ongoing counter-drug operations off the Atlantic and Pacific coasts, but we have also been engaged in this work as far afield as the Caribbean basin. I shall come back to that issue later in my presentation.

[English]

The point is, of course, that the navy does not just operate close to home. Ours is essentially an island continent, and because Canada will be engaged in the world many of the operations undertaken by the Canadian forces will be conducted beyond our Maritime frontiers. Indeed, expeditionary operations have been at the core of the Canadian security tradition and are the logic of the evolving concept of employment for the Canadian forces.

A world view of engaged internationalism recognizes that resolving global problems at their source can reduce the potential for asymmetric assaults. The first step will be putting the necessary tools in place to influence the outcome. For this, a growing role for seaborne assets is projected. As the oceanic highways provide an accessible and effective means of travelling to many parts of the world's likely trouble spots, they have the potential to be an important element of any solution.

Unlike during the Cold War, when most naval activity was geared to maintaining the sealines of communication in the blue water of the open ocean, attention has now begun to shift to operations in the green water — land/sea interface of the littorals. In large part, this is in recognition of the fact that the United States and allied nations have achieved de facto command of the sea and are expected to retain it over the next two decades. This gives maritime powers such as Canada a great deal of flexibility in preventing regional instability from escalating into global destabilization.

Since such operations will undoubtedly require the presence of some level of military force on the ground, military strategic planners are placing an increasing emphasis on how best to support joint and allied forces in the littorals. Indeed, all of Canada's major allies now forecast an increasing use of overseas

menaces asymétriques, selon les derniers *Aperçu stratégique* et *Évaluation militaire*, il est peu probable qu'une menace militaire conventionnelle pèse directement sur le Canada dans un avenir prévisible. Cependant, comme vous le savez, les menaces que l'on appelle asymétriques soulèvent de plus en plus de préoccupations. Demain, le Bureau de la protection de l'infrastructure essentielle et de la planification d'urgence vous fera un exposé sur la nature de ces menaces. Je me garderai de vendre la mèche et je me contenterai de vous dire que la marine a déjà joué un rôle prépondérant dans la lutte contre ces menaces croissantes qui se posent à notre territoire.

Vous savez sans doute que nous avons pris part à l'arrestation de nombreux immigrants illégaux, en particulier ceux qui sont arrivés de Chine, au large de l'île de Vancouver, il y a deux ans. Vous êtes au courant de nos opérations permanentes de lutte contre les narcotrafiquants au large des côtes de l'Atlantique et du Pacifique. Nous avons également collaboré à des missions semblables jusque dans le bassin des Caraïbes. Je reviendrai sur ce point.

[Traduction]

Ce qu'il faut retenir, bien sûr, c'est que la Marine ne fait pas qu'accomplir son travail à proximité de chez nous. Notre continent est à toutes fins pratiques une île, et comme le Canada exerce des engagements dans le monde entier, les Forces canadiennes réalisent un bon nombre de leurs opérations au-delà de nos frontières maritimes. En fait, les opérations expéditionnaires ont été au cœur de la tradition canadienne de sécurité et elles expliquent l'évolution du concept de l'emploi des Forces canadiennes.

Selon la perception mondiale d'un internationalisme sérieux, la résolution de problèmes internationaux à leur source peut réduire les risques d'attaques asymétriques. La première étape consiste à mettre en place les outils permettant d'exercer une influence. Dans cette optique, on entrevoit un rôle grandissant pour les ressources transportées par mer. Comme les autoroutes océaniques constituent un moyen accessible et efficace de se rendre à de nombreux points chauds du globe, elles risquent d'être un élément important de toute solution.

Contrairement à la situation durant la guerre froide, alors que la plupart des activités navales étaient exercées sur le maintien de voies de communication maritimes dans les eaux bleues des zones océaniques normales, l'attention est maintenant centrée sur des opérations menées dans la zone terre-mer que constituent les eaux vertes des littoraux. En grande partie, on reconnaît ainsi que les États-Unis et les pays alliés se sont approprié le commandement de la mer de fait, et l'on s'attend à ce qu'ils conservent cette mainmise au cours des 20 prochaines années. Cela procure aux puissances maritimes comme le Canada beaucoup de souplesse pour éviter que l'instabilité régionale dégénère en déstabilisation mondiale.

Étant donné que ce genre d'opérations exigera sans doute la présence d'une certaine force militaire au sol, les stratégies militaires privilégient la recherche des meilleurs moyens de soutenir les forces inter-armées et alliées dans les littoraux. En fait, les principaux alliés du Canada entrevoient maintenant une

littoral environments to launch more complex and, if necessary, robust expeditionary crisis management operations.

What makes the navy such an indispensable enabler of joint and combined operations from the sea is its ability to exploit the oceans in their capacity as global highways. Freedom of the seas gives the navy the right to operate in all three dimensions — above, below and on the surface of the high seas. This enables it the mobility and capability to go anywhere in the world accessible by the sea — that is, as close as 12 nautical miles off any other nation's coast. There are no such corresponding rights over the territory of another state.

Clearly, this freedom of movement offers a degree of synergy that the navy can leverage to a maximum advantage. A navy cannot hold ground to the extent that an army can hold ground, but neither can it reach the far corners of the globe as quickly as an air force. However, the ability of a navy to stand off a foreign shore for an indefinite period with substantial combat capability cannot be matched.

Thus, although naval platforms and their crews may be primarily designed and trained for war fighting at sea and in the littorals, it is this freedom of movement that determines their suitability for a much wider and more flexible range of operational tasking.

In particular, there are certain strategic characteristics specific to naval forces. First, they are unique in their ability to deploy quickly and remain in an area for extended periods without the agreement of neighbouring states, and they do not need to rely on complex shore-based logistical support systems. Second, they have an inherent flexibility that allows them to change roles quickly without loss of efficiency and without having to return home for reconfiguration. Third, they can extricate themselves easily from threatening situations while retaining the capability to function in harm's way and protect themselves and those entrusted to their care. Fourth, warships have a symbolic value, in that they are legal extensions of the parent state. In this respect, the presence of a warship is a clear signal of the interest or concern of a state, or a group of states in the case of a multinational force, about a situation.

[Translation]

Those are some of the unique attributes with which a navy is endowed. In turning to the practical application of these characteristics, I invite you to turn to Figure 2, Canadian Naval Roles and Functions. This model was developed as part of *Leadmark*, to illustrate the complexity of naval operations at and from the sea. Simply stated, it conceives of a triangle within which use of the sea is the unity underlying a trinity of roles — military, diplomatic and policing — that interrelate across the spectrum of conflict. Overlapping circles demonstrate the reality that, in practice, navies rarely conduct their everyday functions strictly within one single domain, especially in peace time. The

utilisation croissante des zones littorales étrangères afin de lancer des opérations expéditionnaires de gestion de crise plus complexes et, s'il le faut, plus robustes.

Ce qui rend la marine un outil si indispensable des opérations inter-armées et combinées à partir de la mer est sa capacité d'exploiter les océans en tant qu'autoroutes internationales. La liberté des mers confère à la marine le droit de mener des activités au-dessus, en dessous et à la surface de la haute mer. Cela lui procure la mobilité et la capacité d'exercer une force de surface, aérienne, sous-marine et depuis l'océan, dans tous les endroits au monde qui sont accessibles par la mer — c'est-à-dire, tout lieu situé jusqu'à 12 milles marins au large des côtes d'un pays. Il n'existe aucun droit équivalent vis-à-vis du territoire d'un autre État.

Manifestement, cette liberté de mouvement offre une synergie que la marine peut exploiter à son avantage. Une marine ne peut pas tenir le terrain dans la mesure où une armée de terre peut le faire. Elle ne peut pas non plus atteindre les extrémités du globe aussi rapidement qu'une force aérienne. Mais la capacité d'une marine de demeurer au large des côtes étrangères indéfiniment, dotée d'une solide capacité de combat, est inégalée.

Ainsi, même si les plates-formes navales et leurs équipages sont conçues et formées principalement pour combattre en mer et dans les littoraux, c'est cette liberté de mouvement qui détermine leur aptitude à réaliser une gamme beaucoup plus large et plus souple de missions opérationnelles.

En particulier, certaines caractéristiques stratégiques sont propres aux forces navales. Premièrement, elles sont uniques par leur capacité à se déployer rapidement et à rester dans une zone pendant de longues périodes sans l'accord des États avoisinants, et elles n'ont pas besoin de compter sur des systèmes complexes de soutien logistique au sol sur le théâtre. Deuxièmement, elles ont une souplesse inhérente qui leur permet de changer de rôle rapidement sans perdre de leur efficacité ou sans avoir à rentrer pour subir des travaux de reconfiguration. Troisièmement, elles peuvent se sortir relativement facilement de situations menaçantes, même en maintenant la capacité de fonctionner dans des situations périlleuses et la capacité de se protéger autant que de protéger ceux dont elles ont la garde. Enfin, les bâtiments de guerre ont une valeur symbolique, en ce sens qu'ils sont le prolongement juridique de leur pays d'appartenance. À cet égard, la présence d'un bâtiment de guerre est un signe clair de l'intérêt ou du souci d'un État, ou d'un groupe d'États dans le cas des forces multinationales, à l'égard d'une situation donnée.

[Français]

Voilà quelques-unes des caractéristiques uniques de la marine. Avant de passer aux applications pratiques de ces caractéristiques, je vous invite à regarder la figure 2 sur les rôles et fonctions de la Marine canadienne. Ce modèle a été élaboré dans le contexte du document *Leadmark*, pour illustrer la complexité des opérations navales en mer. En termes simples, on conçoit un triangle au sein duquel la ressource maritime constitue l'unité sous-jacente d'une trinité de rôles — militaire, diplomatique et policier — qui sont interdépendants à travers le spectre des conflits. Des cercles superposés montrent la réalité selon laquelle, dans la pratique, il est rare que les marines mènent à bien leurs fonctions

type of activities and the potential level of military force necessary to carry them out are reflected within each sphere on an escalating scale. Indeed, the controlled capacity for violence resident in a fleet ranges from presence and influence, through coercion to war-fighting, and, based on appropriate political direction, is entirely respondent to the circumstances.

[English]

Let us look for a moment at each of the three broad roles and how these dictate the form and work of the navy.

First, there is the military role. Appropriately, it forms the base of the trinity, for the essence of a navy is its military character. While a direct military threat to Canada is unlikely in the foreseeable future, it cannot be dismissed. Canada's navy is expected to use the sea to defend national and allied commitments. The navy is the homeland's outer line of defence against an armed aggressor. Beyond Canadian shores, collective security obligations in turn require the navy to ready itself for modern war fighting. The anticipated increase in expeditionary crisis management missions in the world's littorals will carry with it the risk of escalation in such contingencies. As well, Canada could be drawn into conflict by alliance or coalition connections, as happened in both Korea in the 1950s and the Persian Gulf and the Adriatic Sea in the 1990s.

Second, there is the diplomatic role of navies. This concerns the management of foreign policy short of the actual employment of force. Accepting that Canada will continue to seek to influence the global security agenda by remaining engaged internationally, Canada's navy is expected to use the sea to support Canadian foreign policy. In the evolving security environment of the 21st century, the lines between the traditional notion of naval diplomacy and the overarching concept of crisis management are becoming increasingly indistinct. Yet, all of these functions will continue to be important dimensions of the types of peacetime operations involving the Canadian forces.

When the government directs the navy to participate in such operations as humanitarian assistance, sanction enforcement and preventive deployments, experience suggests that these operations will be conducted as part of a coalition or in cooperation with the armed forces of allied and like-minded nations. As such, this introduces a further dimension to the issue — naval diplomacy is frequently deployed to influence not only potential adversaries, but also friends and partners.

Third, there is the constabulary role. It is presented last only because it is oriented internally as much as externally and it is rarely concerned with the armed forces of other states. At the level of national sovereignty, Canada's navy is expected to use our seaward approach to secure Canadian sovereignty independent of support from other nations. In the absence of any likely major conventional military threat to North America, the primary

quotidiennes en se limitant à un seul domaine, surtout en temps de paix. Le type d'activités et le degré de force militaire nécessaires à leur exécution sont reflétés dans chaque sphère, sur une échelle illimitée. En fait, la capacité d'exercer une violence contrôlée inhérente à une flotte va de la présence et de l'influence à la coercition et au combat et, selon l'orientation politique, elle dépend entièrement des circonstances.

[Traduction]

Examinons pendant quelques minutes chacun des trois grands rôles et la façon dont ils dictent la forme et la mission de la marine.

Premièrement, il y a le rôle militaire. Comme on peut s'y attendre, il forme la base de la trinité, car l'essence d'une marine réside dans son caractère militaire. Même si aucune menace militaire directe ne s'exercera probablement sur le Canada dans l'avenir prévisible, on ne peut pas l'écarter. On s'attend à ce que la Marine canadienne utilise la mer pour défendre les engagements de la nation et des alliés. La marine représente la ligne de défense extérieure de la nation contre un agresseur armé. Au-delà des littoraux du Canada, les obligations en matière de sécurité collective exigent à leur tour que la Marine se prépare au combat moderne. L'accroissement prévu des missions expéditionnaires de gestion de crise dans les littoraux du monde entraîne un risque d'escalade en situations d'urgence. Le Canada pourrait également être entraîné dans un conflit par alliance ou coalition, comme ce fut le cas en Corée dans les années 1950, de même que dans le golfe Arabo-Persique et la mer Adriatique dans les années 1990.

Vient ensuite le rôle diplomatique des marines. Il s'agit de la gestion de la politique étrangère sans aller jusqu'à l'emploi réel de la force. Si l'on accepte que le Canada continuera de chercher à influencer le climat de la sécurité mondiale en maintenant ses engagements sur la scène internationale, on s'attend à ce que la Marine du Canada utilise la mer à l'appui de la politique étrangère canadienne. Dans le contexte changeant de la sécurité au XXI^e siècle, les frontières entre la notion traditionnelle de la diplomatie navale et le concept primordial de la gestion de crise s'estompent progressivement. Pourtant, toutes ces fonctions demeureront des dimensions importantes des opérations du temps de paix faisant appel aux Forces canadiennes.

Lorsque le gouvernement ordonne à la Marine de participer à des missions d'aide humanitaire, à l'application de sanctions et à des déploiements préventifs, l'expérience indique qu'il est probable que ces opérations soient menées dans le cadre d'une coalition, ou en collaboration avec les forces armées de nations alliées ou de pays qui partagent nos aspirations. Ainsi, cela ajoute une nouvelle dimension à la question: on utilise souvent la diplomatie navale pour influencer non seulement des adversaires potentiels, mais aussi des amis et des partenaires.

Enfin, il y a le rôle constabulaire. On le présente en dernier seulement parce qu'il est exercé à l'interne autant qu'à l'externe, et rarement en collaboration avec des forces étrangères. En ce qui concerne la souveraineté nationale, on s'attend à ce que la Marine du Canada utilise ses approches maritimes pour affirmer la souveraineté canadienne, indépendamment de l'appui d'autres pays. En l'absence d'une forte menace militaire conventionnelle

sovereignty-related function of Canada's navy is patrolling our vast maritime approaches. Most countries with a seacoast have established some sort of separate coast guard. Indeed, in Canada, the primary responsibility for the enforcement of Canadian law rests with other government departments. However, the vast size of our offshore state means that frequently the navy is called upon to lend assistance of varying sorts to these departments. Most commonly, we operate with the Department of Fisheries and Oceans, the Royal Canadian Mounted Police, and Citizenship and Immigration Canada. The type of support provided ranges from surveillance and monitoring to compliance and to the provision of sealift transportation, culminating, only when necessary and as a last resort, in the ability to apply deadly force.

That, ladies and gentlemen, completes somewhat of an esoteric overview of the utility of navies.

I will now describe how the Canadian navy is structured and equipped to undertake these various roles and their subsidiary functions. The navy has some 9,000 regular force sailors, 4,000 reservists and 4,000 civilian workers. In figure 3, you will see the national distribution of Maritime Command — MARCOM — headquarters and the three subordinate formations. The head of the navy and the maritime staff have been located in Ottawa since 1997. Maritime Forces Atlantic — MARLANT — is headquartered in Halifax, Nova Scotia; Maritime Forces Pacific — MARPAC — is headquartered in Esquimalt, British Columbia; and the Naval Reserve is headquartered in Quebec City.

The bulk of the naval reservists serve in one of 24 naval reserve divisions located across the country. With approximately 150 to 200 members each, the divisions provide a very important element of visibility to the nation of its navy. The operational total force fleet itself is balanced between the East and the West Coasts, but with somewhat more infrastructure and personnel in Halifax.

At the outset of the 21st century, Canada has in its service arguably the best balanced and most capable navy in its history. It speaks volumes to the inherent flexibility of naval forces that this essentially Cold War construct has proved remarkably adaptable to the new world order. The country has a modern fleet with a broad range of capabilities. It is instructive to examine how the constituent parts are being employed, and as we do I invite you to refer to figure 4, "Canadian Fleet Units."

The four destroyers of the *Iroquois* class, which were built in the early 1970s, were upgraded in the first half of the 1990s to modern command-and-control and area defence standards, earning the redesignation as guided missile destroyer, DDG.

Ships of this class have served as the flagship of Canadian commodores in command of NATO's Standing Naval Force Atlantic, including during the Bosnian conflict of 1993-95 and the Kosovo campaign of 1999.

contre l'Amérique du Nord, la principale fonction de la Marine canadienne pour affirmer Notre souveraineté consiste à faire des patrouilles dans nos vastes approches maritimes. La plupart des pays qui possèdent un littoral océanique ont établi une forme de garde côtière distincte, et au Canada effectivement, la responsabilité première de l'exécution des lois canadiennes relève d'autres ministères. Mais vu l'immensité de nos ressources offshore, il arrive souvent que la Marine soit appelée à prêter assistance à ces ministères par des moyens divers. La plupart du temps, nous collaborons avec Pêches et Océans, la Gendarmerie royale du Canada, ainsi que Citoyenneté et Immigration Canada. Le type de soutien que nous offrons va de la surveillance de la conformité à la prestation de services de transport maritime et peut, en cas de nécessité et en dernier recours seulement, englober la possibilité d'employer la force meurtrière.

Voilà, mesdames et messieurs qui complète un aperçu général quelquefois ésotérique de l'utilité des marines.

Je voudrais maintenant vous décrire la façon dont la Marine canadienne est structurée et équipée pour exercer ces divers rôles et les fonctions connexes. La Marine compte quelque 9 000 marins de la force régulière, 4 000 réservistes et 4 000 civils. La figure 3 illustre la répartition du quartier général du Commandement maritime (le COMAR) et de ses trois formations subordonnées. Le chef d'état-major des Forces maritimes et chef de la Marine se trouve à Ottawa depuis 1997; les Forces maritimes de l'Atlantique (ou FMAR(A)) ont leur quartier général à Halifax, en Nouvelle-Écosse; les Forces maritimes du Pacifique (FMAR(P)) ont leur quartier général à Esquimalt (Victoria, en Colombie-Britannique); et la Réserve navale est basée à Québec.

La majorité des membres de la Réserve navale sert dans une des 24 divisions de la Réserve navale au Canada. Dotée chacune de 150 à 200 membres, les divisions assurent un élément de visibilité très important à la Marine canadienne. La flotte opérationnelle de la force totale est répartie de manière équilibrée entre la côte est et la côte ouest, mais avec un peu plus d'infrastructure et plus de personnel à Halifax.

À l'aube du XXI^e siècle, on pourrait dire que le Canada possède la Marine la mieux équilibrée et la plus solide de son histoire. Nul ne peut lier la souplesse inhérente des forces navales qui remontent essentiellement à la guerre froide et qui se sont avérées remarquablement adaptables au nouvel ordre mondial. Le Canada possède une flotte moderne dotée d'une gamme élargie de capacités. Il est instructif d'examiner comment sont employés les éléments qui la constituent, et pour ce faire, je vous invite à vous reporter à la figure 4 sur les unités de la flotte canadienne.

Les quatre destroyers de la classe *Iroquois* ont été modernisés au début des années 1990, en fonction des dernières normes applicables au commandement et au contrôle de la défense aérienne (ils ont ainsi été rebaptisés «destroyers lance-missiles»).

Les navires de ce type ont servi de navire amiral pour les commodores canadiens aux commandes de la Force navale permanente de l'Atlantique (ou STANAVFORLANT), entre autre durant le conflit en Bosnie, de 1993 à 1995, et la campagne du Kosovo, en 1999.

You will recall that I mentioned earlier the long-range participation of the Canadian navy in counter-drug operations. This occurred in 1999 when HMCS *Iroquois*, the lead ship of this class, led the Standing Naval Force Atlantic in support of U.S. Drug Enforcement Agency counter-narcotics operations in the Gulf of Mexico.

[Translation]

The integrated combat system of the *Halifax* class of patrol frigates stands as the envy of other navies. The twelve ships of this class have toured the world as showcases of Canadian technological know-how. Single ships (in rotation) from both the Pacific and Atlantic fleets frequently have been integrated seamlessly into USN carrier battle groups deployed to the Persian Gulf in continued enforcement of United Nation resolutions against Iraq. The ship assigned does not simply augment the American force, but rather replaces a similar USN ship. I cannot emphasize enough the fact that our current credibility to work as integrated units on this one-for-one basis allows Canada's voice to have greater effect on the direction of these operations.

[English]

Victoria class submarines are replacing the Oberon class submarines, thus ensuring that Canada maintains a modern submarine capability and balanced fleet structure into the future. In addition to their traditional operations and training roles, submarines also, quite literally, have brought a new dimension to such sovereignty activities as fisheries patrols and counter-drug operations, being able to approach violators unobserved. During the turbid crisis fisheries dispute in 1995, they were used effectively in this fashion.

The Protecteur class replenishment vessels, always critical to the operational sustainment of Canadian and allied fleets, have seen much of that traditional employment in operations in the Persian Gulf, off Haiti and in the Adriatic Sea. Apart from this, these supply ships have been two of the busiest in the Canadian fleet. They have ranged around the globe on missions as diverse as the initial afloat joint headquarters for the Canadian contingent to Somalia in 1993 and in providing humanitarian assistance to East Timor just over a year ago.

The 12 ships of the Kingston class maritime coastal defence vessels are designed to embark a variety of mission payloads, most of them for different aspects of mine countermeasures. These flexible ships have also been employed in the conduct of junior officer training and sovereignty patrol missions and can lend support to major units of the fleet in operations.

In the Swiss Air disaster recovery operations in 1998, for example, four Kingston class ships embarked underwater acoustics payloads to assist in the search for identification and recovery of aircraft debris. Operated predominantly by the naval

Vous vous souviendrez que j'ai mentionné la vaste participation de la Marine canadienne à des activités de lutte contre les narco-trafiquants. Ce fut le cas en 1999 lorsque le NCSM *Iroquois* — le navire mère de cette classe — a dirigé la STANDAVFORLANT à l'appui de missions antidrogues de la Drug Enforcement Agency des États-Unis, dans le golfe du Mexique.

[Français]

Le système intégré de combat de frégates de patrouille de la place Halifax fait l'envie d'autres marines. Les douze navires de cette classe ont fait le tour du monde pour montrer le savoir-faire technologique du Canada. Des navires uniques venant des flottes du Pacifique et de l'Atlantique ont tour à tour été intégrés de manière transparente aux groupes aéronavals de la marine américaine déployés dans le golfe persique, afin de faire exécuter les résolutions des Nations Unies contre l'Iraq. Le navire déployé ne fait pas que renforcer la force américaine, il remplace un navire équivalent de la marine américaine. Je ne saurais trop insister sur le fait que notre crédibilité en tant que force apte à servir d'unité intégrée à cet effet amplifie la voix du Canada à l'égard de l'orientation de ces opérations.

[Traduction]

Les sous-marins de la classe Victoria remplacent les sous-marins de la classe Oberon, ce qui permet au Canada de maintenir une capacité sous-marine moderne et une structure de la flotte équilibrée pour les années à venir. Outre leurs opérations traditionnelles et leurs rôles d'instruction, les sous-marins ont aussi apporté littéralement une dimension nouvelle à des activités d'affirmation de la souveraineté, telles les patrouilles dans les zones de pêche et les opérations antidrogues, grâce à leur capacité de s'approcher des contrevenants sans être observés. Durant le conflit de la crise du flétan noir en 1995, ils ont été employés ainsi à bon escient.

Les navires de ravitaillement de la classe Protecteur, toujours essentiels au maintien en puissance opérationnelle des flottes canadiennes et alliées, ont maintes fois servi à ces fonctions traditionnelles dans le cadre d'opérations dans le golfe Arabo-Persique, au large de Haïti et dans l'Adriatique. Ces navires d'approvisionnement ont d'ailleurs été parmi les plus occupés de la flotte canadienne. Ils ont sillonné le globe à l'appui de missions diversifiées, comme assurer le premier quartier général mixte à la mer du Contingent canadien en Somalie, en 1993, et fournir des secours humanitaires au Timor Oriental il y a plus d'un an.

Les 12 navires de défense côtière de la classe Kingston sont destinés à accomplir toute une gamme de missions, la plupart liées à la lutte anti-mines. Ces navires polyvalents ont aussi été employés aux fins de l'instruction des officiers subalternes et de missions de patrouilles de souveraineté, et ils peuvent soutenir les principales unités de la flotte en activité.

Durant l'opération anti-sinistre qui a suivi l'écrasement d'un avion de la Swiss Air en 1998, par exemple, quatre navires de la classe Kingston ont embarqué des charges acoustiques sous-marines afin d'aider à la recherche, à l'identification et à la

reservists, they serve as an excellent example of the total force concept.

Maritime air platforms have witnessed a broadening of their employment away from the traditional tasks of anti-submarine warfare and ocean area surveillance. Long-range Aurora patrol aircraft and Sea King maritime helicopters also support national and coalition forces and other government departments. They do so through a wide range of operations, including the following: sanction enforcement; overland surveillance; tactical lift; land support, peace support and counter-drug operations; monitoring of illegal immigration; pollution and environmental control; and search and rescue. Of course, all military air services in Canada are provided through the air force. Accordingly, Col. Hines, in his presentation on the air force this afternoon, will give you more details on both fixed and rotary wing maritime capabilities.

That is the fleet as it exists today. In the last decade, this fleet, like the Canadian forces in general, has been more actively engaged in a greater variety of operations throughout the world than at any other period in its peace time history.

If you refer to figure 5, you can see the range of Canadian naval deployments between 1996 and 2000. Your warships have literally covered the face of the earth, performing the full range of naval functions short of war.

[Translation]

Indeed, a review of the Navy's post-Cold War employment confirms the value of a balanced approach to defining naval capability requirements. Equally important is the fact that these capabilities now are resident in sufficient numbers in various platforms to allow an equitable distribution between both the Pacific and the Atlantic coasts. For the first time in its history, the Canadian navy is able to maintain a viable task group on each coast, and in fact the task group concept remains the fundamental precept of the operational employment of the Canadian fleet.

[English]

The phrase "tactically self-sufficient units" is coming into use to describe the fundamental asset that the Canadian forces requires for international operations — and also a key contributor to domestic operations — capable of integrating into a combined force package as a task-tailored component. A naval task group is an excellent example of this, in which various ships, submarines and aircraft, each with unique capabilities, act in combination, depending upon the mission, to create a synergistic effect multiplying their individual effectiveness.

While deployments of individual ships, submarines and aircraft may be appropriate to certain situations, these must be undertaken on the premise that they must at least be able to look after themselves. Presuming they are to join a multinational force, they

récupération de débris d'aéronef. Sous le commandement de membres de la Réserve navale surtout, ces bâtiments sont un parfait exemple de l'application du concept de la force totale.

Les plates-formes aériennes maritimes ont vu s'accroître leurs fonctions qui s'éloignent des tâches traditionnelles de guerre anti-sous-marine et de surveillance océanique. Les aéronefs de patrouille à grand rayon d'action Aurora et les hélicoptères maritimes Sea King soutiennent également les forces intérieures, les forces de coalition (inter-armées et combinées) et d'autres ministères. Ils exécutent à cet effet toute une gamme d'opérations, dont l'application de sanctions, la surveillance aérienne, le transport tactique, le soutien à terre, des missions de paix et de lutte antidrogue, la surveillance de l'immigration illégale, le contrôle de la pollution et la protection environnementale, ainsi que la recherche et le sauvetage. Bien entendu, tous les services aériens militaires au Canada sont assurés par la Force aérienne. Ainsi, le colonel Hines, dans le cadre de son exposé sur la Force aérienne cet après-midi, vous donnera plus de précisions sur les ressources maritimes à voilure fixe et à voilure tournante.

Voilà donc la flotte telle qu'elle existe aujourd'hui. Et au cours des 10 dernières années, cette flotte, comme les Forces canadiennes en général, a été plus active dans une plus vaste gamme d'opérations de par le monde qu'à toute autre période de son histoire en temps de paix.

Si vous regardez la figure 5, vous constaterez l'étendue des déploiements maritimes du Canada entre 1996 et l'an 2000. Nos bâtiments de guerre ont littéralement parcouru la surface de la terre et accompli un éventail complet de fonctions navales, sans aller jusqu'à faire la guerre.

[Français]

En fait, un examen de l'emploi de la marine durant l'après-guerre froide confirme la valeur d'une approche équilibrée face à la définition des besoins en ressources navales. Fait tout aussi important, ces ressources se trouvent maintenant en nombre suffisant sous diverses formes pour permettre une répartition équitable entre les côtes du Pacifique et de l'Atlantique. Pour la première fois de son histoire, la marine canadienne peut maintenant un groupe opérationnel viable sur la côte est autant que la côte ouest, et en fait le concept du groupe opérationnel demeure le principe fondamental de l'utilisation opérationnelle de la flotte canadienne.

[Traduction]

L'expression «unités autosuffisantes du point de vue tactique» sert à décrire les ressources de base dont les Forces canadiennes ont besoin pour mener des opérations internationales (et aussi jouer un rôle clé sur la scène nationale), aptes à s'intégrer à une force combinée en tant qu'élément adapté à la tâche. Un groupe opérationnel naval en est un excellent exemple: divers navires sous-marins et aéronefs dotés de capacités uniques, conjuguent leurs efforts, selon la mission, afin de créer une synergie qui multiplie leur efficacité individuelle.

Même si le déploiement de navires, de sous-marins et d'aéronefs individuels peut convenir à certaines situations, il doit se faire sur la prémisse que ces éléments sont à tout le moins autosuffisants. Si l'on présume qu'ils se joindront à une force

must also be able to add something to the collective operational capability. In order to qualify for a political role in the management of a crisis, the deployment of a more substantial force is likely required. As such, the Canadian navy must retain its competence in task group operations.

[Translation]

While you can have every confidence in the Navy I have just described to you, we face a number of significant challenges in maintaining that hard-earned competence, even in the near future. These challenges fall into three broad categories: capability replacement programs; readiness and sustainment; and recruiting and retention of personnel. Let me examine these in more detail, and describe the way ahead for each.

[English]

First is our need to quantify and develop capital programs that deliver those capabilities that are needed to execute the defence mission to defend Canada and Canadian interests and values while contributing to international peace and security.

In an earlier presentation to you, Cmdre. McNeil, representing the Vice Chief of Defence Staff, explained the general process by which this is accomplished. It is referred to as capability-based planning and represents a fundamental shift in how the Canadian forces goes about what we call force development. I will not cover this ground again, except to note that in the navy we have completely incorporated this planning methodology into our own development of capital programs.

If you turn to figure 6 in the handout, you will see how we have matched the Canadian forces capability areas against specific naval competencies.

Again, this relationship was established as part of "Leadmark," the navy's strategic development of the past year. I would refer you to that document, when it is available, for more specific information on how and why the competencies listed were selected.

The point that is important to this presentation is that capability-based planning is being utilized to good effect in a series of projects aimed to ensure that we deliver the right capability at the right time and for the right cost. By "right," I mean appropriate to the needs of defence as a whole — to the Canadian forces and not simply the navy.

To illustrate this point, I will talk quickly about one specific project, the afloat logistics and sealift capability, ALSC. The plan is to achieve two critical capabilities, that is, tactical sustainment and strategic mobility, as part of the replacement for the aging Protecteur class supply ships. This project is tasked primarily to ensure that continued at-sea logistics support will be available to naval ships and embarked helicopter detachments. To gain the maximum utility from this ship replacement opportunity, it is intended to include a strategic sealift capability, which will

multinationale, ils doivent également pouvoir accroître la capacité opérationnelle collective. Afin d'être à la hauteur d'un rôle politique au moment de la gestion d'une crise, il faudra probablement déployer une force plus substantielle. Ainsi, la Marine canadienne doit maintenir sa compétence pour l'exercice de missions de groupes opérationnels.

[Français]

Vous pouvez avoir pleinement confiance en la marine que je viens de vous décrire, mais nous devons relever des défis de taille pour maintenir cette compétence acquise difficilement, même dans un avenir rapproché. Ces défis se répartissent dans trois grandes catégories: les programmes de remplacement des capacités; la disponibilité opérationnelle et le maintien en puissance; puis le recrutement et le maintien en poste des effectifs. Permettez-moi de les examiner plus en détail, et de décrire la voie à suivre dans chaque cas.

[Traduction]

Premièrement, il faut quantifier et élaborer des programmes d'investissement qui procurent les capacités requises pour accomplir la mission de la Défense, c'est-à-dire défendre le Canada ainsi que les intérêts et valeurs des Canadiens, tout en favorisant la paix et la sécurité dans le monde.

Dans le cadre d'un exposé précédent, le commodore McNeil, représentant le vice-chef d'état-major de la Défense, a expliqué cette démarche générale. C'est ce qu'on appelle la planification fondée sur les capacités, et elle représente un revirement dans la façon dont les Forces canadiennes effectuent ce que nous appelons le développement de la force. Je ne reviendrai pas sur le sujet, sauf pour vous faire remarquer que dans la Marine, nous avons parfaitement intégré cette méthode de planification à l'élaboration de nos programmes d'investissement.

Si vous examinez la figure 6, vous verrez que nous avons fait correspondre les domaines de capacités des Forces canadiennes à des compétences navales particulières.

Là encore, cette relation a été établie dans le contexte du document «Leadmark», un pas stratégique accompli par la Marine au cours de l'année. Je vous conseille de vous reporter à ce document lorsqu'il sera disponible, pour comprendre comment et pourquoi nous avons choisi les compétences indiquées.

Ce qu'il faut surtout retenir de cet exposé, c'est que la planification fondée sur les capacités est utilisée à bon escient dans le cadre d'une série de projets axés sur la réalisation des capacités voulues, au moment voulu et à un coût raisonnable. Et je veux dire par là que l'on réponde aux besoins globaux de l'infrastructure de la défense: ceux des Forces canadiennes, et pas simplement ceux de la Marine.

Pour illustrer ce point, permettez-moi de parler brièvement d'un projet en particulier: la Capacité de soutien logistique en mer et de transport maritime, ou ALSC. Il vise deux capacités essentielles — le maintien en puissance tactique et la mobilité stratégique, dans le cadre du remplacement des navires d'approvisionnement vieillissants de la classe Protecteur. L'objectif premier du projet est de veiller à ce qu'un soutien logistique en mer demeure accessible aux navires affectés à la Marine et aux détachements d'hélicoptères embarqués. Pour tirer le meilleur parti du navire, on

enhance the capacity of the entire Canadian forces to deliver the lead army and air force elements of a joint expeditionary force almost anywhere in the world accessible by sea. Other roles, including aviation support, humanitarian crisis response and a joint or combined force headquarters capability may be accommodated as well.

The implications for the conduct of Canadian foreign policy that possession of such a vessel could provide are significant. Besides the ALSC, other major capital projects include the command, control and air defence replacement, the frigate equipment life extension project and the submarine equipment life extension project. In combination, these projects will ensure the continued ability of the navy to deliver on its mandate well into the 21st century.

I am prepared to answer specific questions on any or all of these programs after this presentation.

The second challenge has been the development of a readiness and sustainment policy. Readiness in the naval context is an assessment of the preparedness of a naval platform and its crew to successfully conduct an assigned task. Given the multitude of potential missions to which naval units can be assigned, readiness is benchmarked against an ability to operate in a mid-level conflict, such as the Persian Gulf War. To maintain the entire fleet at this level is a very expensive proposition. However, in today's environment it is not necessary, nor even desired, that all units be maintained uniformly at the levels of readiness required for full combat operations. The challenge, of course, is in matching resources to operational commitments. To this end, a tiered approach to readiness is being adopted. HMCS *Winnipeg*, the frigate currently on station in the Persian Gulf, is an example of a high-readiness frigate available in a very short time frame for combat-type operations. Other ships are maintained at a somewhat lower level, called standard readiness. They are capable of performing the vast majority of domestic operations and for training. Indeed, both HMCS ships *Athabasca* and *Montréal*, which conducted the successful boarding of the *GTS Katie* off the coast of Newfoundland last August, were standard-readiness ships.

Ships in extended readiness range from those placed in long maintenance periods to those assigned to a care and custody status, of which we have one, HMCS *Huron*, on the West Coast. The resources that would otherwise be required to keep her at sea have been reallocated to better advantage.

As a ship progresses from extended to high readiness, she undergoes a progressively more demanding series of trials, evaluations, workups and weapons systems certifications to validate her preparedness in terms of both technical performance and crew competence for combat operations.

compte également inclure une ressource stratégique de transport maritime, qui améliorera la capacité des Forces canadiennes de fournir les principaux éléments de l'Armée de terre et de l'Aviation d'une force expéditionnaire mixte, dans pratiquement tout lieu au monde qui serait accessible par la mer. D'autres rôles, dont le soutien de l'aviation, des interventions humanitaires et un quartier général de force inter-armées ou combinée, pourraient être joués également.

L'acquisition d'un tel navire pourrait avoir d'importantes conséquences pour la conduite de la politique étrangère canadienne. Outre l'ALSC, il y a d'autres grands projets d'investissement comme le Remplacement des matériels de défense aérienne C2, le Projet de prolongation de la vie de l'équipement des frégates et le Projet de prolongation de la vie de l'équipement sous-marin. Ces projets permettront conjointement à la Marine d'accomplir son mandat bien au-delà du XXI^e siècle.

Je pourrais répondre à des questions précises sur n'importe lequel de ces points après mon exposé.

Le deuxième défi a été d'élaborer une politique de disponibilité opérationnelle et de maintien en puissance. La disponibilité opérationnelle, dans le contexte de la Marine, est l'évaluation de l'état de préparation d'une plate-forme navale et de son équipage en vue de l'accomplissement d'une tâche signée. Vu la multitude de missions auxquelles on peut affecter les unités navales, on mesure la disponibilité opérationnelle d'un navire en fonction de sa capacité à participer à un conflit de moyenne intensité, telle la Guerre du golfe Arabo-Persique. Il serait extrêmement coûteux de maintenir la flotte entière à ce niveau. Cependant, dans le contexte actuel, il n'est pas nécessaire ni même souhaité que toutes les unités soient maintenues uniformément au niveau de disponibilité opérationnelle nécessaire aux opérations de combat. Le défi, bien sûr, consiste à aligner l'affectation des ressources sur les engagements opérationnels. À cette fin, nous adoptons une structure de disponibilité opérationnelle par palier. Le NCSM *Winnipeg* — la frégate basée en ce moment dans le golfe Arabo-Persique — est un exemple de navire à disponibilité opérationnelle élevée, pouvant s'engager dans des opérations de combat à bref préavis. D'autres navires sont maintenus à un niveau inférieur de disponibilité opérationnelle, qu'on appelle disponibilité normale. Ces navires sont en mesure d'effectuer la majorité des opérations intérieures et de répondre aux besoins d'instructions. En fait, les NCSM *Athabasca* et *Montréal*, qui ont réussi l'abordage du *GTS Katie*, aux larges de Terre-Neuve, en août dernier, étaient tous deux en disponibilité normale.

Quant aux navires mis en disponibilité restreinte, ils sont essentiellement en phase d'entretien ou de garde. C'est le cas notamment du NCSM *Huron* sur la côte ouest. Les ressources qui seraient nécessaires au maintien de ces navires en mer ont été affectées ailleurs.

Lorsqu'un navire évolue de la disponibilité restreinte à la disponibilité opérationnelle élevée, il subit une série d'essais, d'évaluations, d'exercices d'entraînement et de certifications de systèmes d'armes de plus en plus rigoureux, pour en valider l'état de préparation des points de vue du rendement technique et de la compétence de l'équipage en prévision d'opérations de combat.

The final major challenge we are facing is that of recruiting and retention. The navy is not just about platforms and high-tech equipment; its very foundation is its people. The Canadian forces have identified the development of a human resources strategy as its critical issue in the near term. The navy is actively engaged in the development of a departmental plan and its implementation within a naval context. Quality of life and quality of work life must figure prominently in all capability planning regarding Canada's maritime forces. The navy must foster continuing education through distributed learning and education cost reimbursement and promote such measures as will generate a holistic approach to meeting the career, family and personal needs of its sailors. The character of the Canadian labour market is that of an ever-shrinking workforce pursued by increasingly competitive employers. Positioning the navy as an employer of choice will be absolutely critical to the ability to recruit and retain officers and sailors within the essential skills and competencies to handle the complexities of our new equipment and to function effectively in the more complex security environment of the future.

These challenges are substantial but not insurmountable. A way ahead has been described for each, but two factors are critical to realizing the solutions. First, they are contingent upon the support of the government in terms of both policy and resources. Second, they must be addressed not in competition but in concert with the similar challenges that face our colleagues in the army and the air force. As I am sure you will hear in the next presentation, these challenges are not unique to the navy. My colleagues in the army and the air force undoubtedly spend as much time with the problem as I do. However, with a common framework now in place to progress force development within the Canadian forces and the Department of National Defence, the mechanism exists to rationalize all our perspectives into a single joint approach. As I tried to show, that joint approach is best developed in full recognition of the unique attributes that each service can deliver.

In conclusion, the navy provides the Canadian government with a wide range of crisis-management options to respond to national emergencies and threats to sovereignty in home waters and to intervene overseas militarily at the time and place of its choosing. In scenarios as diverse as fisheries patrol, disaster relief, sanction enforcement and collective defence, these options span the entire spectrum of conflict, from presence and humanitarian assistance through peace support operations to active war fighting. The navy brings to future Canadian forces global operations a broad range of capabilities.

Les derniers grands défis que nous affrontons sont le recrutement et le maintien poste des effectifs. La Marine ne se limite pas à des plates-formes et à de l'équipement sophistiqué; elle repose sur son personnel. Les Forces canadiennes ont reconnu la nécessité absolue d'élaborer à court terme une stratégie des ressources humaines. La Marine a entrepris l'élaboration d'un plan ministériel et sa mise en oeuvre dans un contexte naval. La qualité de vie et la qualité de vie au travail doivent occuper une place prépondérante dans tous les plans relatifs aux capacités des Forces maritimes du Canada. La Marine doit encourager la formation continue au moyen de l'apprentissage à distance et du remboursement des frais de cours, et promouvoir une approche globale face à la réalisation des besoins professionnels, familiaux et personnels de ses membres. Sur le marché du travail canadien se trouve une main-d'oeuvre qui ne cesse de rétrécir, sollicitée par des employeurs de plus en plus compétitifs. Faire de la Marine un employeur de prédilection sera absolument indispensable à la capacité de recruter et de maintenir en poste des officiers et des marins dotés des qualités et compétences leur permettant de maîtriser les complexités de notre nouvel équipement, ainsi que de donner un bon rendement dans le climat de sécurité plus complexe des années à venir.

Ce sont des défis de taille, mais qui ne sont pas insurmontables. Nous avons décrit une voie à suivre pour chacun d'eux, mais deux facteurs sont essentiels à la réalisation des solutions proposées. Premièrement, ils dépendent de l'appui du gouvernement, autant pour ce qui est des politiques que des ressources. Deuxièmement, ils doivent être examinés, non pas en concurrence, mais parallèlement aux défis similaires que doivent relever nos homologues de l'Armée de terre et de la Force aérienne. Je suis persuadé que les prochains exposés vous montreront que ces défis ne sont pas exclusifs à la Marine. Mes collègues de l'Armée et de la Force aérienne consacrent sans doute une bonne partie de leurs journées à chercher des solutions, tout comme je le fais. Cependant, maintenant que nous avons établi une structure commune pour faire évoluer le développement de la force au sein des Forces canadiennes et du ministère de la Défense nationale, il y a moyen d'unifier toutes nos perspectives en une même approche conjointe. Mais comme j'ai essayé de le démontrer, le meilleur moyen d'élaborer cette approche commune est de reconnaître pleinement les caractéristiques uniques que chaque service peut offrir.

La Marine procure donc au gouvernement canadien toute une gamme de solutions en matière de gestion de crise pour réagir aux urgences intérieures et à tout ce qui peut représenter une menace pour Notre souveraineté dans les eaux territoriales, ainsi que les moyens d'intervenir militairement à l'étranger au moment et au lieu de son choix. Ces solutions visent la gamme complète des conflits, allant d'une simple présence ou de secours humanitaires aux opérations de paix et même au combat réel, dans des scénarios aussi diversifiés que la patrouille dans les zones de pêche, les secours aux sinistrés, l'application de sanctions, et la défense collective. La Marine apporte aux futures opérations des Forces canadiennes, dans les vastes régions des zones côtières du monde, un éventail de capacités, certaines exclusives aux forces

Canada is an active international participant with extensive global interests. The seas are the highways to those interests. Given the realities of geography, the navy will continue to be the vehicle to transit those highways as it conducts the traditional roles of securing Canadian sovereignty and our maritime resources, defending the seaward approaches to Canada and North America and supporting Canadian foreign policy through the maintenance of international peace and security.

I am now prepared to answer your questions.

The Chairman: Thank you, Captain Laing. That was a very comprehensive overview.

[Translation]

Senator Pépin: You studied at the Military College in Saint-Jean, which is my home own. I want you to know I was very sad when the Military College closed.

You say that the air and maritime platforms are getting away from traditional roles. The navy carries out non-military tasks, such as sovereignty patrols along Canada's coasts and fishery surveillance, as well as controlling the flow of illegal migrants and counter-drug operations. Are the costs of these operations born by the navy or by the different departments involved? As regards control of illegal migrants, for example, does the Department of Immigration pay the costs of these operations and how much do they cost? If the costs are absorbed by the navy, what percentage do you expect them to represent in the coming years? And what impact do such events have on training?

[English]

Capt. Laing: If I understand the question correctly, you want to know how much we spend for supporting other government departments.

Senator Pépin: Yes, and who pays for it. Is it the navy, or is it billed to the department? Since everything is being planned in the budget, then if it is the navy that is paying what is the percentage planned in the next budget for those operations?

Capt. Laing: I will answer from a budgetary perspective. I am not an expert by any stretch of the imagination. The currency we use is days at sea. That is what we use in support of other government departments. Presently, from the total number of fleet sea days, we have 155 days that we devote to the Department of Fisheries — that is, 120 on the East Coast and 35 on the West Coast. These are negotiated at the strategic level, in the national headquarters, and then it is passed out to the maritime forces, Atlantic and Pacific. We also provide a number of sea days to the Solicitor General to provide support there as well.

If we are conducting operations such as the operations in support of Immigration Canada, for example, regarding the situation on the West Coast last year or the year before, for some of those operations we were already at sea so we accepted those costs. Incremental costs, however — that is, those above what we

navales, et d'autres communes aux autres armées mais mieux exécutées à partir de la mer.

Le Canada a des intérêts mondiaux significatifs, et l'accès par la haute mer à de grandes étendues de la surface de la planète revêt plus d'importance que jamais pour la résolution de conflits. Préserver les ressources maritimes du Canada, maintenir notre liberté de mouvement dans les océans et la possibilité d'exploiter nos défenses naturelles au large demeureront l'apanage de la Marine.

Je suis maintenant à votre disposition pour répondre à vos questions.

Le président: Merci, capitaine Laing. Ce fut un aperçu général très complet.

[Français]

Le sénateur Pépin: Vous avez étudié au Collège militaire de Saint-Jean, ma ville natale. La fermeture du Collège militaire m'a causé beaucoup de chagrin.

Vous dites que les plate-formes aériennes et maritimes s'éloignent des tâches traditionnelles. La Marine remplit des tâches non militaires telles que la patrouille de la souveraineté des côtes et des pêches, le contrôle des immigrants et des narcotrafiquants. Les coûts de ces opérations sont-ils payés par la Marine ou par les différents ministères concernés. S'il s'agit du contrôle des immigrants, par exemple, est-ce le ministère de l'Immigration qui doit payer les coûts et à combien s'élèvent-ils? Si ces coûts sont absorbés par la Marine, quel est le pourcentage prévu pour les prochaines années? Quel impact ces événements ont-ils sur l'entraînement?

[Traduction]

Le capitaine Laing: Si j'ai bien compris votre question, vous voulez savoir combien cela nous coûte de soutenir d'autres ministères fédéraux.

Le sénateur Pépin: Oui, et qui en supporte les coûts. Est-ce la Marine ou le ministère? Puisque tout est prévu au budget, si c'est la Marine qui supporte ces dépenses, quel pourcentage de votre prochain budget envisagez-vous de consacrer à ces opérations-là?

Le capitaine Laing: Je vais vous répondre du point de vue du budget. Je suis loin d'être un expert en la matière. L'unité que nous employons pour faire nos calculs est le jour de mer. C'est ainsi que nous calculons le coût des opérations de soutien d'autres ministères fédéraux. À l'heure actuelle, par rapport au nombre total de jours de mer, nous en avons 155 que nous consacrons au ministère des Pêches — c'est-à-dire, 120 sur la côte est et 35 sur la côte ouest. Ce nombre est négocié au niveau stratégique, au quartier général de la Défense, avant d'être communiqué aux Forces maritimes dans les régions de l'Atlantique et du Pacifique. Nous utilisons également un certain nombre de jours de mer pour appuyer le Solliciteur général.

Si nous menons des opérations en faveur d'Immigration Canada — on songera, par exemple, à la situation qui a surgi sur la côte ouest l'année dernière ou l'année auparavant — dans certains cas si les opérations en mer étaient déjà prévues, nous avons supporté nous-mêmes les coûts y afférents. Les coûts additionnels, toutefois,

would normally spend — are governed under agreements that the department has with the other departments. For example, with respect to the Deputy Chief Defence Staff, there are guidelines about how it is arranged for use of Canadian forces and support.

Senator Pépin: It is not all the marine who is paying for that?

Capt. Laing: No; we have a share. Before 1990, we had a much lower number of days that we would use in support of government departments. During 1990, there was a report about the potential integration of the maritime fleets. Clearly, this involved the Department of Transport, the Coast Guard and naval forces. There are many ships out there, yet in some cases we have unmet demand for ship services. Is there a better way to coordinate? The interdepartmental program coordination review committee was formed to make best use of the federal maritime assets. As a result of that committee, subcommittees were formed to coordinate communications and operational aspects. Since 1990, from an operational perspective, we have roughly doubled the amount of support that the navy provides to other government departments. More important, however, we are gaining a better appreciation of the information and activities that are ongoing in our ocean front yards.

I understand the committee will be heading to Halifax. You will have an opportunity at that time when you visit Maritime Forces Atlantic headquarters to see all the ship contacts that we have managed to pick up. That is information provided to us from a wide variety of sources, and some of it is provided through the other government departments. We, in turn, feed that information to the vessels of other government departments to have a better assessment of the activities that are ongoing in those areas.

We have ships that are deployed in support. We have information that is ongoing all the time. We have the search and rescue centres that are integrated within the headquarters, and so on. That is a broad overview of how we operate in conjunction with some of the other government departments.

[Translation]

Senator Pépin: In another connection, there has been a lot of discussion of budget cuts. Did budget cuts have an impact on training? To what extent are simulators being used rather than actual ammunition? Compared to the United States or Great Britain, how often is the Canadian Navy able to use actual ammunition while conducting training? In that regard, would you say that budget cuts have had a major impact?

— c'est-à-dire tout ce qui dépasse ce que nous aurions normalement dépensé — sont régis par les ententes conclues par Notre ministère et les autres ministères fédéraux. Par exemple, le sous-chef d'état-major de la Défense applique certaines lignes directrices concernant les modalités de recours aux Forces canadiennes et à nos services de soutien.

Le sénateur Pépin: Donc, ce n'est pas uniquement la Marine qui supporte ces dépenses?

Le capitaine Laing: Non; nous sommes responsables d'une partie des dépenses. Avant 1990, le nombre de jours de mer utilisés pour soutenir d'autres ministères fédéraux était beaucoup plus faible. En 1990, il a été question de l'intégration possible des flottes maritimes, c'est-à-dire celles du ministère des Transports et de la Garde côtière et les Forces navales. Il y a de nombreux navires qui assurent des services, mais dans bien des cas, la demande de services n'est pas comblée. Y aurait-il moyen de mieux coordonner nos efforts? Eh bien, le Comité interministériel d'examen de la coordination des programmes a été mis sur pied pour assurer l'optimisation des actifs maritimes fédéraux. Par suite de ses travaux, des sous-comités ont été mis sur pied pour coordonner les communications et tout l'aspect opérationnel. Depuis 1990, au plan opérationnel, nous avons plus ou moins doublé le soutien assuré par la Marine à d'autres ministères fédéraux. Mais ce qui est encore plus important, c'est que nous disposons maintenant de meilleures informations et sommes donc plus à même de connaître et de suivre les activités qui se déroulent dans les zones océaniques qui font partie de notre territoire.

Je crois comprendre que le comité se rendra à Halifax. Là vous aurez l'occasion, au moment de votre visite au quartier général des Forces maritimes de l'Atlantique, de voir l'étendue de nos communications avec d'autres navires grâce à cette coordination. L'information que nous recevons provient d'une vaste gamme de sources, y compris certains ministères fédéraux. De Notre côté, nous communiquons cette information aux navires d'autres ministères fédéraux pour leur permettre de mieux évaluer les activités qui se déroulent dans ces zones.

Nous avons un certain nombre de navires qui sont déployés dans le cadre d'opérations de soutien. Nos activités de collecte d'information se déroulent en permanence. Nous avons des centres de recherche et de sauvetage qui sont intégrés aux quartiers généraux, et cetera. Voilà donc un aperçu général de nos modalités de collaboration avec certains autres ministères fédéraux.

[Français]

Le sénateur Pépin: Dans un autre domaine, on a beaucoup parlé de restrictions budgétaires. Est-ce qu'il y a eu des répercussions des restrictions budgétaires sur l'entraînement? Dans quelle mesure utilise-t-on des simulateurs plutôt que des minutions réelles? Comparativement aux États-Unis et à la Grande-Bretagne, à quelle fréquence la marine canadienne peut-elle utiliser des minutions réelles dans le cadre d'entraînements? Sur ce plan, les coupures ont-elles eu un gros impact?

[English]

Capt. Laing: There is no doubt, senator, that there are budgetary challenges. The budgetary challenges affect everything that everyone in the Department of National Defence does.

With regard to training, it has obviously had impacts. We needed to change, adopt and modify the way we conduct training. One of the things that we in the navy did was run probably one of the most expensive training systems before 1990. We had training destroyers and the mine sweepers, and we had many people and resources tied up in actually sending ships to sea. That ideally is good, but it is also expensive.

We have adapted to make greater use of simulators. We have some excellent capability in simulators, from small arms simulated trainers through to combat team trainers where you replicate an operations room of a ship and then you conduct simulated engagements.

Indeed, once again, when you go to the Canadian Naval Operations School, which I believe is on your schedule for the Halifax visit, you will see that. They are able to run two teams because there are two operations rooms. They also have bridge simulators that allow junior officers, when they are conducting their training, to practice an exercise developing their skills to manoeuvre warships in these simulators. It is much more cost-effective than to be continually sending ships to sea.

By virtue of the fact of having a single point of training, you can better standardize the training and make sure everyone is at the same level of training. This allows difficult manoeuvres to be repeated in order to make sure that they are done right and done well. In this regard, we have made increasing use of scenarios using simulators.

There is nothing like doing it for real, however, and we will be placing an increased emphasis on putting junior officers, particularly, back to sea in frigates to do phases of their training. That is an option that we will be following through on over the next year. I do not have all the details on precisely how we are doing that, but it is intended to put a phase of their training back into the frigates.

With regard to actual munitions, they are expensive. I would not hazard a guess on the actual cost of the various missiles, et cetera. Yes, we do fire missiles from time to time, for a number of good reasons and not just specifically for training, although there is always an element of training involved.

[Traduction]

Le capitaine Laing: Il ne fait aucune doute, sénateur, que nous faisons face à certains défis budgétaires. Et ces défis influent sur les activités de l'ensemble des secteurs du ministère de la Défense nationale.

En ce qui concerne l'entraînement, il ne fait aucun doute que cela a eu des effets. Nous devons changer Notre façon de faire de la formation et nous assurer d'adapter nos programmes aux besoins du personnel. D'ailleurs, avant 1990, la Marine a mis en place l'un des systèmes de formation les plus coûteux que nous ayons sans doute jamais eus au ministère. Nous avions des destroyers — écoles et navires de déminage, et les ressources humaines et autres que supposaient les opérations en mer de ces navires étaient considérables. En théorie, c'est une très bonne chose, mais cela coûte cher aussi.

Nous avons donc adapté nos programmes pour recourir davantage à des simulateurs. Sur ce plan-là, nous avons d'excellentes ressources allant d'appareils d'entraînement au tir d'armes légères sur simulateur aux systèmes d'entraînement d'équipes de combat qui permettent de reproduire la salle des opérations d'un navire en vue de simuler des engagements.

Encore une fois, quand vous irez voir l'École des opérations navales des Forces canadiennes, qui est prévue dans le cadre de votre visite de Halifax, vous verrez comment nous assurons cet entraînement. Là-bas, ils ont la possibilité de former deux équipes en même temps, étant donné qu'il y a deux salles d'opérations. Ils possèdent également deux simulateurs de passerelle qui permettent aux officiers subalternes de participer, dans le cadre de leur entraînement, à des exercices qui développent leurs capacités de faire des manoeuvres avec des bâtiments de guerre à l'aide de ces simulateurs. C'est un moyen beaucoup plus économique que d'avoir constamment des navires en mer.

De plus, le fait d'avoir un seul lieu d'entraînement permet de normaliser les programmes et de s'assurer que tout le monde est au même niveau. Et comme les manoeuvres difficiles peuvent être répétées, il y a moyen de s'assurer qu'elles sont faites correctement. Pour cette raison, nous recourons de plus en plus à ces systèmes de simulation qui nous permettent de reproduire plusieurs scénarios.

Mais évidemment, rien ne peut remplacer une situation réelle et ainsi nous allons de plus en plus prévoir que les officiers subalternes fassent une partie de leur entraînement en mer à bord de frégates. C'est une possibilité à laquelle nous espérons pouvoir donner suite au cours de la prochaine année. Je n'ai pas tous les détails en ce qui concerne les modalités éventuelles de ce programme, mais je sais qu'il est prévu qu'une partie de leur entraînement se déroule à bord des frégates.

Quant aux munitions, elles coûtent cher. Je ne voudrais même pas essayer de vous indiquer le coût approximatif des divers missiles, et cetera. Oui, nous tirons des missiles de temps à autre pour diverses bonnes raisons et pas uniquement à des fins d'entraînement, même si ces exercices comportent toujours un élément d'entraînement.

No doubt, honourable senators are probably aware that in the mid-1990s there were quite a number of reports about some of the missile difficulties that we were assessed to have had. I was charged with the responsibility of figuring out what was wrong and I wrote a report in that regard. The bottom line is that we were doing many of those missile shoots in the early 1990s, when we were accepting the Halifax class. They were engineer-oriented, which dealt with whether the systems that were put on ships worked. Many of the missile firings would go off and that would happen. It was also for training for the crew, et cetera.

In the mid-1990s, when the last ship was being accepted, we decided that we must maximize the combat capability of these particular systems, as well as the people who use them, by attempting more challenging activities, target scenarios and everything else. We found a few holes in the training so we went back. We had some less than perfect success and we wanted to get at the root problem. Some was technically oriented, some was operationally oriented, in training, for example, as well as the fact that we were asking the system to do things beyond its capabilities. We learned through firing missiles.

We also put into process a scientific data collection effort that we did not previously have. Therefore, all our missile firings are recorded and analyzed, both within the systems themselves and within the data flow and the missiles that are fired. They all feed information back as they are going out.

It is all very complex, but we have a good data package right now. We use it for training and to assess whether there were problems or to gauge the capability of the system. We use the data package to develop a better understanding of the system and a better understanding of where some of the challenges exist in the system. In that manner, we can make improvements to the capabilities.

[Translation]

Senator Pépin: So, overall, simulators are highly effective.

[English]

There is nothing better than the real thing.

Senator Wiebe: I wish to go back to the first question that Senator Pépin asked in relation to the non-military tasks, or the policing tasks that the navy performs. Is there a greater demand for this service than there are ships?

Capt. Laing: The first thing, senator, is that the navy does not have any domestic law enforcement jurisdiction. We provide support to other government departments, generally speaking,

Les honorables sénateurs savent sans doute qu'au milieu des années 1990, il y a eu plusieurs rapports sur les problèmes de missiles que nous rencontrions à l'époque. J'avais été chargé de déterminer ce qui n'allait pas et j'ai donc préparé un rapport sur la question. Le fait est que bon nombre de ces tirs de missiles se sont déroulés au début des années 1990, à l'époque où nous recevions des navires de la classe Halifax. Ils dépendaient beaucoup des compétences des techniciens, et il s'agissait de savoir si certains des systèmes embarqués à bord des navires marchaient bien ou non. À l'époque, il y avait beaucoup de tirs avortés. Dans bien des cas, il s'agissait aussi d'exercices d'entraînement des équipages.

Au milieu des années 1990, lorsque nous avons accepté le dernier navire, nous avons décidé de maximiser le potentiel de combat de ces systèmes et des personnes qui s'en servent, en incorporant des activités plus difficiles, des scénarios d'objectifs, et tout le reste. Nous avons constaté que nos programmes d'entraînement comportaient certaines lacunes, et nous les avons donc réexaminés. Les résultats n'étaient pas toujours parfaits et nous souhaitions en connaître la cause profonde. Dans certains cas, c'était un problème de compétences techniques et dans d'autres, un problème d'ordre plutôt opérationnel lié à l'entraînement, par exemple, et au fait que nous demandions au système de faire des choses qui dépassaient ses capacités. Les exercices de tir de missiles nous ont permis d'apprendre bien des choses.

Nous avons également lancé une opération de collecte de données scientifiques qui n'avait jamais été menée auparavant. Par conséquent, toutes les séances de tir de missiles sont maintenant enregistrées et analysées, à l'intérieur des systèmes eux-mêmes, pendant la circulation des données et dans les missiles qui sont tirés. Nous recevons des informations de toutes ces sources pendant le tir.

Tout cela est fort complexe, mais nous disposons à présent d'un bon ensemble de données. Nous nous en servons dans le cadre de nos programmes d'entraînement, pour déterminer s'il y a eu des problèmes ou encore pour évaluer le potentiel du système. Cet ensemble de données nous permet de mieux comprendre le système et de localiser plus facilement les problèmes potentiels. Ainsi nous pouvons plus facilement y apporter les améliorations qui s'imposent.

[Français]

Le sénateur Pépin: Alors dans l'ensemble, les simulateurs sont excellents.

[Traduction]

Mais rien ne peut remplacer la réalité.

Le sénateur Wiebe: Je voudrais en revenir à la première question posée par le sénateur Pépin concernant les tâches non militaires, c'est-à-dire le travail de surveillance et de contrôle accompli par la Marine. Est-ce que la demande de services de ce genre dépasse vos capacités du point de vue du nombre de navires disponibles?

Le capitaine Laing: D'abord, sénateur, la Marine n'est pas habilitée à exercer des pouvoirs de police au Canada. Nous fournissons du soutien à d'autres ministères fédéraux — en

providing transport, et cetera, to either the RCMP or the Department of Fisheries. When we are conducting fisheries patrols, we have fisheries officers from the Department of Fisheries and Oceans with us and we are providing presence, support, et cetera.

Is there an excessive demand? I cannot answer whether there is more of that than not. I know that in the case of the Solicitor General we have budgeted 30 ship days to their support, and we have done that pretty consistently over the last five years. I do not believe we have used that allocation in support of the Solicitor General.

Generally speaking, we pretty well use the budgeted amount for the Department of Fisheries, but it is an agreement that we come through with the Department of Fisheries. There could well be other demands out there that we all must balance in the operational schedule, not only from a budgetary perspective but also from a people perspective. We want to ensure that our sailors have the opportunity for relaxation and time with their families, et cetera.

I am sure, like everyone, we would all like to have more in order to be able to do more, but I cannot tell you the extent of unsatisfied demand.

Senator Wiebe: There is quite a drive beginning for recruitment in regard to the armed services. What is happening within the navy? Are your numbers up, are they down? Do we have enough regular forces and reservists to man our ships? What is the situation within the navy?

Capt. Laing: The situation within the navy is that we are currently about 400 folks short on the regular force side, which is in large part within some of the more technical trades. This is a challenge because they obviously get a little extra technical training. As well, those are precisely the kind of folks that industry is interested in using as well. We have a large amount of competition in attracting and retaining those folks. Roughly half of a technician's career can be spent in technical training. That is a bit of a challenge.

We are also short junior officers. I believe we are down 80 to 100 at the lieutenant level. These are the folks that are on the plates out there doing the job. There are definitely challenges in that regard.

The navy, in cooperation with the other services, is certainly supporting the increased emphasis on recruiting. Personnel are not exactly my bailiwick. I do not have the exact numbers we are pressing for. I understand that interest is up and that the number of applications to the recruiting centres is up, the extent to which I cannot answer.

général, des services de transport, et cetera —, le plus souvent soit à la GRC, soit au ministère des Pêches. Quand nous menons des opérations de surveillance des pêches, nous sommes toujours accompagnés d'agents des pêches du ministère des Pêches et Océans, si bien que notre rôle consiste à assurer une présence, à fournir des services de soutien, et cetera.

La demande est-elle excessive? Eh bien, je ne suis pas en mesure de vous dire si elle dépasse nos capacités ou non. Je sais que nous avons prévu 30 jours de mer pour les activités de soutien en faveur du Solliciteur général, et que c'est ce nombre que nous prévoyons en général depuis environ cinq ans. Mais pour ce qui est du Solliciteur général, je ne crois pas que nous ayons utilisé tous ces jours-là.

En règle générale, nous utilisons à peu près tous les jours de mer budgétés pour le ministère des Pêches, mais là nous avons conclu une entente avec le ministère des Pêches pour assurer ces services-là. D'autres demandes peuvent nous être faites, et nous essayons à ce moment-là d'y répondre selon que notre calendrier des opérations, notre budget et nos ressources humaines nous permettent de le faire. Nous voulons tout de même nous assurer que nos marins peuvent se reposer et passer du temps au sein de leur famille, et cetera.

Comme tout le monde, nous aimerions évidemment disposer de plus de ressources pour pouvoir faire davantage, mais je ne suis pas en mesure de vous indiquer l'ampleur de la demande insatisfaite.

Le sénateur Wiebe: Il y a toute une campagne qui s'amorce en vue de recruter du personnel pour les trois services. À cet égard, quelle est la situation de la Marine? Avez-vous plus ou moins de personnel à l'heure actuelle? Les membres de la force régulière et les réservistes sont-ils suffisamment nombreux pour doter en personnel tous nos navires? Quelle est donc la situation actuelle sur ce plan au sein de la Marine?

Le capitaine Laing: Dans la Marine, nous avons à présent une pénurie de personnel de quelque 400 membres du côté de la force régulière, les postes vacants touchant surtout des métiers plutôt techniques. Cette situation est d'autant plus problématique que les titulaires de ces postes ont besoin de plus de formation technique. De plus, ce sont ces mêmes personnes qui intéressent les différents secteurs d'activité économique. Par conséquent, nous nous affrontons à une vive concurrence pour ce qui est d'attirer et de maintenir en poste ces spécialistes. Environ la moitié de la carrière d'un technicien est consacrée à des programmes de formation technique. Donc, pour nous, cet état de choses présente un défi important.

Nous avons également une pénurie d'officiers subalternes. Je crois que nous n'avons plus que 80 ou 100 officiers du grade de lieutenant. Ce sont ces gens-là qui font le travail au jour le jour. Donc, la situation actuelle n'est pas facile sur ce plan-là.

En collaboration avec d'autres services, la Marine intensifie ses efforts de recrutement. Je dois dire que le personnel n'est pas tout à fait mon secteur. Je n'ai donc pas de statistiques sur le nombre de personnes que nous souhaitons recruter. Je crois savoir qu'il existe actuellement un intérêt plus marqué pour les Forces armées et que les centres de recrutement reçoivent plus de demandes que

Senator Wiebe: That sounds encouraging. I see from one of your handouts here that, for example, on the maritime forces, or Pacific, you have 281 reserves. These are reservists who do have civilian jobs, but have taken a year's absence. Are they actually on staff full-time, being paid full-time?

Capt. Laing: Yes, sir. Quite possibly that is so. I would assess that that is what it means, that they are on a longer period of service. It is interesting that, as you are probably aware, the navy is slightly different in the way that it has organized itself with regard to the naval reserves.

You heard earlier that the army uses the reserves as an augmentation perspective for each of the units they deploy, whereas the navy sets aside specific roles, tasks and missions for the naval reserves and, indeed, has provided them the equipment to do that, such as the maritime coastal defence vessels. Those have a crew of 35, of which only two would be regular force and the rest would be the reserves. These reserves would come from all across the country to form the vessel's crew. If we have six vessels on either coast, five of which would be operational, and one in a maintenance period, we will have roughly 180 naval reservists being employed in that particular regard. So there would be other opportunities for reservists to work as well.

The reserves, by the way, are down about 400 as well. We are about 400 below what our allowed establishment is.

Senator Wiebe: When you look at all three services, I find that the navy has done an outstanding job in regard to its reservists. I get the feeling from the experiences that I have had that the regular navy personnel are not quite as uptight about reservists using their toys, if that is the proper term to use — I should maybe say "equipment" — whereas that may be the case more in the other two services. How you have gone about accomplishing that, I do not know, but I certainly want to congratulate you on that. The navy has done an outstanding job in being able to get the reservists to work hand in hand and side by side with the regular personnel.

Is that part of the reason that applications are higher, because of the increased involvement with the regular navy than what may be the case in the other services?

Capt. Laing: I could not venture to answer the specific question of why applications would be higher. Indeed, as I mentioned several times in my presentation, each of the services faces unique challenges, but we also have common challenges as well. I cannot really comment on the situation with reserves in the other two services. Certainly, I know our folks, both reserves and regular, are, as in the other services, dedicated and very talented. With the training we give our people, and their dedication and discipline, it is difficult for us to retain them if the private sector wants them.

d'habitude, mais je ne peux malheureusement pas vous donner d'autres précisions à cet égard.

Le sénateur Wiebe: Ça me semble encourageant. Je vois dans un de vos dépliants que les Forces maritimes du Pacifique comptent 281 réservistes. Il s'agit de réservistes qui ont aussi un emploi civil, mais qui ont pris un congé autorisé d'un an. Ces personnes font-elles maintenant partie de l'effectif à plein temps à titre de salariés à plein temps?

Le capitaine Laing: Oui. Il est fort possible que ce soit le cas. C'est du moins mon interprétation, à savoir qu'ils ont accepté une plus longue période de service. Comme vous le savez sans doute, la marine est un peu différente en ce sens qu'elle s'organise différemment pour ce qui est des réserves navales.

Vous avez entendu tout à l'heure que l'Armée recourt aux réserves pour suppléer à l'effectif de chacune des unités qu'elle déploie, alors que la Marine prévoit des tâches, missions et rôles précis pour les réserves navales et leur a fourni l'équipement qui leur permet d'accomplir le travail requis, comme les bâtiments de défense côtière maritime. Ceux-ci ont un équipage de 35 membres, dont deux seraient membres de la force régulière, et les autres, des réservistes. Les équipages de ces bâtiments sont constitués de réservistes venant de toutes les régions du pays. Si nous avons six navires sur l'une ou l'autre côte, dont cinq seraient opérationnels, et l'autre, en phase d'entretien, cela veut dire qu'environ 180 membres des réserves navales sont en service. D'autres possibilités de travail s'offrent aux membres des réserves navales.

D'ailleurs, l'effectif de la réserve navale n'est plus que de 400. Il nous manque environ 400 réservistes, par rapport à l'effectif prévu.

Le sénateur Wiebe: Quand on compare les trois services, il me semble que la Marine a vraiment fait un excellent travail en ce qui concerne ces réservistes. Si je me fonde sur ma propre expérience, j'ai l'impression que le personnel de la Marine régulière est plus disposé à permettre aux réservistes d'utiliser ses jouets — ce n'est peut-être pas le bon terme; je devrais sans doute parler plutôt d'«équipement» — alors que l'attitude est peut-être un peu différente dans les deux autres services? Comment y êtes-vous parvenu? Quoi qu'il en soit, je pense que vous méritez des félicitations. La Marine a très bien réussi à faire en sorte que les réservistes travaillent main dans la main avec les membres des forces régulières.

Est-ce pour cela que les demandes sont plus nombreuses, à cause du degré d'engagement accru relativement à la marine régulière par rapport aux autres éléments?

Le capitaine Laing: Je ne saurais vous dire pourquoi le nombre de demandes serait plus élevé. En fait, comme je vous l'expliquais pendant mon exposé, chacun des services se trouve confronté à des défis particuliers, même si nous sommes tous touchés par un certain nombre de problèmes communs. Je ne suis vraiment pas à même de commenter la situation des réserves des deux autres services. Je sais que de notre côté, nos gens — à la fois les membres de la réserve et de la force régulière — sont très dévoués et talentueux, comme dans les autres services, d'ailleurs. Vu l'entraînement qu'ils reçoivent et leurs dévouement et

Thank you for your comments with regard to reserves.

Senator Wiebe: For example, if someone were in the regular navy and decided that private industry, because of salary and other things, were more attractive, would that individual, after leaving regular service, continue on in the reserve system in the area that he moves to, providing there is a reserve unit there? Do you find that they have had their stint with the navy and that is it?

Capt. Laing: Once again, that is pretty much a personnel issue. That is not one of my areas of expertise.

However, I do know that in practice it is entirely up to those who retire from the navy as to whether they wish to join the primary reserve or to be part of the supplementary reserve or one of the other associations, or to have no association. It is entirely a personal choice. Within the navy itself, what we hope to accomplish, I think more in a corporate sense, is to find a means or a way to improve the mobility of people between the regular force and the reserves. If we can arrive at a methodology to accommodate people's career aspirations, that may also help with our retaining and enhancing the value of the career for the Department of National Defence or for the Canadian forces to become and remain the employer of choice.

Senator Meighen: Senator Wiebe has not for the first time explored areas that are of interest to me. I must say I share his assessment, particularly with respect to the use of reserves by the navy.

You have answered his question, but I would like to put a slightly different slant to you. There seem to be two systems of dealing with the reserves. One is the augmentation approach, which the army seems to have used — let us leave the air force out for a minute — and the other is the carving out of a specific task for reservists, the system the navy has adopted.

Did you adopt your approach in the navy because on paper it seemed better, or did you adopt it because the navy lends itself to that approach? Why did you come up with the task-orientation approach as opposed to the augmentation approach?

Capt. Laing: That is a discussion that will require a little bit of history, of which I am unfamiliar. I can relate to you, certainly, that in the 1980s and previously the reserves were very much naval reserves, very much in an augmentation perspective. We would send naval reservists off on our steam-driven destroyers and frigates. They would go off and do that pretty much from the augmentation perspective. Their active employment from a mission role perspective was confined to what we call the old port boats and some of the very old harbour auxiliary craft, for example.

discipline, ils nous est difficile de les maintenir en poste si le secteur privé tient à les avoir.

Je vous remercie pour vos observations au sujet des réserves.

Le sénateur Wiebe: Par exemple, est-ce qu'un membre régulier de la Marine qui décide de passer au secteur privé, en raison du salaire et des autres avantages, continuerait à faire partie de la réserve dans sa nouvelle région après avoir quitté la force régulière, à condition évidemment que cette localité soit dotée d'une unité de réserve? Selon votre expérience, les réservistes se contentent-ils de travailler un certain temps pour la Marine avant de passer à quelque chose de permanent?

Le capitaine Laing: Encore une fois, c'est plutôt une affaire personnelle. Ce n'est pas du tout mon domaine d'expertise.

Cependant, je sais que dans la pratique, c'est à ceux qui se retirent de la Marine de déterminer s'ils souhaitent faire partie de la première Réserve, de la Réserve supplémentaire, d'une des autres associations, ou de n'avoir pas de contacts du tout. C'est un choix personnel. Pour ce qui est de la Marine, ce que nous espérons faire plus globalement, si je puis dire, c'est trouver le moyen d'améliorer la mobilité des membres de la force régulière et des réserves. Si nous trouvons une méthode qui permette de répondre aux aspirations professionnelles des gens, peut-être pourrions-nous garder plus facilement nos effectifs puisque le ministère de la Défense nationale, ou les Forces canadiennes, seront devenus un employeur de choix qui offre à ses membres d'excellentes perspectives de carrière.

Le sénateur Meighen: Ce n'est pas la première fois que le sénateur Wiebe cherche à approfondir des questions qui m'intéressent personnellement. Je dois dire que je suis tout à fait de son avis, notamment en ce qui concerne l'utilisation des réserves par la Marine.

Vous avez répondu à sa question, mais j'aimerais la reformuler un peu dans une autre optique. Il semble y avoir deux façons d'organiser les réserves. D'une part, il y a l'approche qui consiste à concevoir les réserves comme des forces supplétives, que l'Armée de terre semble avoir adoptée — laissons de côté pour l'instant l'Armée de l'air — et d'autre part, la méthode qui consiste à créer un rôle précis pour les réservistes, comme semble l'avoir fait la Marine.

Avez-vous opté pour cette méthode à la Marine parce qu'en théorie, elle vous semblait préférable, ou plutôt parce que la Marine s'y prête bien? Pourquoi avez-vous préféré prévoir des tâches et un rôle précis pour vos réservistes, plutôt que d'opter pour l'approche d'une force supplétive?

Le capitaine Laing: Pour bien répondre à cette question, il me faudrait faire tout l'historique de la question, et j'avoue que je le connais mal. Ce que je peux vous dire, cependant, c'est que dans les années 1980 et même auparavant, nos réserves étaient vraiment des réserves navales qui étaient considérées comme une force supplétive. Nous affectons nos réservistes aux destroyers et frégates à vapeur. Ils effectuaient ce travail essentiellement dans le cadre de leur rôle de membre d'une force supplétive. Donc, du point de vue de leur mission, ils étaient affectés exclusivement à ce que nous appelons aux vieux navires qui restaient à quai et à

An assessment was made that the increasing technological challenges of operations at sea require perhaps a little more specialization — I cannot speak for those who made the decisions because, as I said, those decisions were made at least a decade ago — that the better way to proceed was to give them a defined role and mission and then equip them to do that particular job and mission. That was put into play. We have the maritime coastal defence vessel, as I mentioned previously. They do much of the coastal sovereignty operations: they are doing mine warfare and those activities.

Our assessment was that it was better for them to specialize. Also, perhaps, the maritime environment lends itself to that, and we were looking at that.

Senator Meighen: Perhaps that is so, but as Senator Wiebe said it seems at least anecdotally to be working much better than the other approach. We can explore that with someone from the army in due course.

To over-generalize a bit, you gave me the impression that, through a combination of good luck and good management, the navy has come through its Cold War phase and out into a more modern phase in pretty good shape in terms of capital equipment, after some modernizations and purchases. You have now, in a satisfactory way, covered the spectrum and are able to do your job.

For better or for worse, it seems that the constabulary role gets out there with the public. The other role of having a frigate in Bosnia, the public knows nothing about. However, they do know when you intercept a smuggler or stop a drug trafficker or catch an illegal fisher. You do very well there. Again, some free advice: I would concentrate on that. Is there, on your wish list, any capital equipment that you need in order to further pursue that role? I do not think that role will diminish soon and I would not want it to, if I were in your shoes.

Capt. Laing: Meeting the expectations of Canadians for their military is certainly a key element to be considered. Canadians are spending billions of dollars on defence and they want some return on that. As you have mentioned, constabulary roles or assistance with pollution threats, sometimes in concert with our maritime air folks, all these provide an important relevance to Canadians. They can see that their navy is out there doing something.

certain des très vieux navires auxiliaires de servitude, par exemple.

Une évaluation nous a permis de constater que la complexité technologique grandissante des opérations en mer exigeait un peu plus de spécialisation — je ne peux évidemment pas parler pour ceux qui ont pris les décisions à l'époque, étant donné que ces dernières remontent à au moins une dizaine d'années — et qu'il serait préférable par conséquent de confier aux réservistes une mission et un rôle bien définis de même que l'équipement qui leur permettrait de remplir leur mission. C'est ainsi que cette nouvelle méthode est entrée en vigueur. Nous avons le navire de défense côtière, comme je l'indiquais tout à l'heure. Ceux qui y sont affectés mènent la grande majorité des opérations de protection de la souveraineté le long des littoraux; ils sont également chargés d'activités liées à la guerre des mines, et cetera.

Donc, notre évaluation nous a permis de constater qu'une certaine spécialisation s'imposait. Il est vrai aussi, je suppose, que l'environnement maritime se prête à ce genre de spécialisation, et c'est pour cela que cette solution nous semblait intéressante.

Le sénateur Meighen: C'est peut-être vrai, mais comme le sénateur Wiebe vous le faisait remarquer tout à l'heure, d'après ce qu'on a pu voir, cette approche semble donner de bien meilleurs résultats que l'autre. Nous pourrions justement en discuter avec les responsables de l'Armée de terre en temps et lieu.

Je généralise à outrance peut-être, mais vous m'avez donné l'impression que la chance et une bonne administration de ses affaires a permis à la Marine de faire la transition entre la période de la guerre froide et une ère plus moderne sans trop souffrir du point de vue de vos biens d'équipement, moyennant certains projets de modernisation et certaines acquisitions. Par conséquent, vous êtes maintenant en mesure de mener la gamme complète d'activités maritimes de manière satisfaisante.

Pour le mieux ou pour le pire, il semble que votre rôle constabulaire vous permet de marquer des points auprès du public. Par contre, le public ignore complètement votre autre rôle — c'est-à-dire vos frégates en Bosnie. Les citoyens savent que c'est vous qui interceptez les contrebandiers, qui arrêtez les trafiquants de drogues ou qui attrapez ceux qui pratiquent une pêche illégale. Là, vous êtes très, très bien vus. Encore une fois, je me permets de vous donner un petit conseil: je vous recommande de vous concentrer là-dessus. Par rapport à vos priorités, y a-t-il certains équipements qu'il vous faudrait acquérir pour continuer de jouer ce rôle? À mon avis, il n'est pas probable que ce rôle diminue et si j'étais à votre place, je dirais que ce ne serait pas du tout souhaitable.

Le capitaine Laing: Répondre aux attentes des Canadiens vis-à-vis de leurs Forces armées est certainement un élément clé dont on doit tenir compte. Les citoyens consacrent des milliards de dollars à la défense et ils veulent que cela leur rapporte quelque chose. Comme vous l'avez dit, notre rôle constabulaire ou notre capacité d'aider à contrer les menaces liées à la pollution, parfois de concert avec nos collègues de l'aéronavale, revêtent une importance particulière pour la population canadienne. Les Canadiens peuvent voir concrètement ce que fait leur Marine.

The ships that are conducting operations in the Persian Gulf have been seen on television, along with the ships' COs and other folks. Various commercials for private companies have been supported by the navy there and in other locations. Perhaps that work is not so relevant to Canadians in their day-to-day business, but it is important to their government in the conduct of Canadian foreign policy.

Over the history of Canadian foreign policy, global navy activities have been tied in as support mechanisms. As Canada has matured and grown through the ages, we essentially went from a colony, a young dominion with no requirement for a navy, to a growing nation in the early 1900s under Prime Minister Laurier who said that we should have a navy. We got one, but it was used only for local activities. We also had no foreign policy then; we were part and parcel of the Empire.

As we broke the bonds of the Empire and went out into the world, especially during World War II, we greatly expanded to become the world's the third biggest navy. In foreign policy, we expanded our diplomatic perspective. Then, in the Cold War, we carried on with foreign policy opportunities, but the navy did not keep pace with that developing foreign policy.

Our 1995 foreign policy statement "Canada in the World" stated absolutely that Canadians want to be involved internationally. We want to export our values and goals because this is a wonderful country in which to live. We should be able to go out and help others and introduce them to some of our values and activities.

The navy is part and parcel of that introduction and I think that is the future direction for ensuring the relevance of our work to Canadians. One of the future programs will include float logistics and sea-lift capability. There is a tremendous capital investment opportunity to replace the replenishment ships that are 30 years old or more. These ships are critical elements to maintaining the capability of the Canadian navy to deploy individually and, even more so, as a group of ships working to support Canadian foreign policy and Canadian government interests offshore in various parts of the world. We need to take these "gas stations" with us. The replenishment ships transfer fuel, food, ammunition and other supplies while at sea.

We can capitalize on the requirement to replace the replenishment ships with float logistics and sea-lift capability and by taking elements of the Canadian forces vanguard, or lead elements, that are supporting peacekeeping operations. If we also use those vessels to provide humanitarian support to areas of disaster, the vessels will be in the headlines and will have great relevance to Canadians. If we provide that vessel to give support

Par contre, il y a eu certains reportages à la télévision montrant les navires qui mènent leurs opérations dans le golfe Arabo-Persique, de même que leurs commandants et d'autres personnes. Des spots publicitaires pour diverses entreprises privées ont été tournés grâce au soutien de la Marine, là-bas et ailleurs. Peut-être que ce travail ne compte pas beaucoup pour les Canadiens dans leur vie de tous les jours, mais il compte certainement pour leur gouvernement au plan de la conduite de sa politique étrangère.

Au cours de l'évolution de la politique étrangère canadienne, les activités de la Marine dans diverses régions du monde lui ont assuré un soutien très précieux. Au fur et à mesure que le Canada grandissait à travers les époques, nous sommes passés d'une colonie, d'une jeune pays qui n'avait pas besoin d'une marine, à une nation en pleine expansion au début des années 1900, pays qui, de l'avis du premier ministre Laurier, avait besoin d'une marine. Nous en avons obtenu une, mais ses activités étaient purement locales. Nous n'avions pas de politique étrangère à l'époque; nous faisions partie intégrante de l'Empire.

Lorsque nous avons rompu nos liens avec l'Empire pour nous affirmer en tant que nation vis-à-vis du reste du monde, notamment pendant la Seconde Guerre mondiale, notre marine a pris de l'expansion, devenant la troisième marine du monde. Du côté de notre politique étrangère, nous avons élargi notre perspective diplomatique. Ensuite, durant la guerre froide, nous avons continué à développer notre politique étrangère, sauf que la Marine n'a pas suivi le rythme de ce développement.

Notre énoncé de politique étrangère «Le Canada dans le monde» affirmait la volonté des Canadiens de faire de leur pays un acteur international important. Et nous voulons effectivement exporter nos valeurs, parce que nous vivons dans un pays merveilleux. Ainsi nous trouvons normal d'aider les autres et de leur faire connaître nos valeurs et nos activités.

La Marine participe à cet effort et à mon sens, c'est justement ce rôle qui garantira à l'avenir que les Canadiens continueront d'être convaincus de l'utilité de notre travail. Un de nos futurs programmes englobera des projets touchant la logistique de la flotte et notre capacité de ravitaillement par mer. Nous avons d'intéressantes possibilités d'investissement dans le contexte du remplacement des navires de ravitaillement qui ont 30 ans ou plus. Ces navires sont critiques pour maintenir la capacité de la Marine de procéder à des déploiements individuels ou — et là c'est encore plus critique — au déploiement de groupes de navires dont le rôle consiste à soutenir la politique étrangère canadienne et les intérêts du gouvernement canadien dans différentes régions du monde. Nous devons les emporter avec nous, ces «stations service», car les navires de ravitaillement nous approvisionnent en carburant, nourriture, munitions et autres fournitures tant que nos navires sont en mer.

Nous pouvons saisir l'occasion que présente le remplacement des navires de ravitaillement pour mettre l'accent sur la logistique de la flotte et notre capacité de ravitaillement en mer et ce, en ayant recours à certains éléments du groupe d'avant-garde des Forces canadiennes qui appuie les opérations de maintien de la paix. Si nous utilisons ces navires pour assurer l'aide humanitaire dans des zones sinistrées, on en parlera à la une des journaux et

to the United Nations as it transports humanitarian aid or to transport other nation's contingents to areas of conflict because our forces are otherwise engaged, that work will certainly have relevance to the Canadian public.

I hear you, senator. The constabulary role is important to Canadians because it is close to their hearts. I look forward to the future, assuming that Canada will maintain an international foreign policy that is supported by the navy.

Senator Forrestall: With the absolute forward deployment of Korean military forces, including their navy, into the south, a conflict seems to be developing. Anyone who follows the area closely is alarmed from time to time: it is somewhat of a roller coaster. How long would it take our current intelligence capability to know of a crisis there? I am thinking of deploying vessels and not of engaging in any war. How much lead time would we have before conflict breaks out in that part of the world?

You know what is going on in North Korea better than I do, but what I do know is very disturbing, as is the situation in China. I asked earlier how a Chinese submarine could come into our water and leave again undetected. I guess it is because we were not looking for it.

Capt. Laing: As I mentioned to you earlier, senator, I have no knowledge of that particular situation.

Senator Forrestall: How good is our intelligence if something is happening? Should we be uncomfortable about our lack of knowledge? Is it important?

Capt. Laing: Obviously, our intelligence community is tied in with the intelligence communities of all our allies, the United States and the United Kingdom. There is a large international organization to which we contribute information and from which we receive information.

How long would it take for us to know about something? That is virtually impossible to answer. It depends upon the case in point. If ships or capital assets or military materiel is moved, it is entirely possible that we would find out within hours or days. With regard to intentions, one can never know. The intelligence community continues to watch for various signals. For a major war, we are talking about many years, because we do not foresee one within a decade.

les Canadiens se rendront compte de l'importance du travail qu'ils accomplissent. Si ces navires servent à soutenir des missions de l'ONU en assurant le transport de l'aide humanitaire ou des contingents d'autres pays vers des zones de conflit, à des périodes où nos troupes mènent des opérations ailleurs dans le monde, l'utilité de ce travail sera manifeste pour l'ensemble des Canadiens.

Je comprends parfaitement votre argument, sénateur. Les Canadiens tiennent à ce qu'on continue de jouer notre rôle constabulaire, parce que ce dernier traduit des valeurs qu'ils chérissent. J'envisage donc l'avenir avec enthousiasme, dans l'espoir que le Canada maintiendra une politique étrangère qui repose sur l'appui de la Marine.

Le sénateur Forrestall: Vu le déploiement avancé des forces armées coréennes, y compris leur marine, vers le Sud, un conflit semble imminent. Quiconque suit de près les activités dans cette région du globe ne peut s'empêcher de temps à autre d'être préoccupé par la situation là-bas, qui est caractérisée par des revirements constants. Combien de temps s'écoulerait avant que notre service du renseignement soit informé d'une crise dans la région? Là je songe à l'éventualité d'un déploiement de navires, et non pas de notre participation à une guerre. De quel délai disposerions-nous avant l'éclatement d'un conflit dans cette région du monde?

Vous connaissez la situation en Corée du Nord mieux que moi, mais ce que j'en sais m'a beaucoup inquiété, tout comme la situation en Chine, d'ailleurs. Je vous ai demandé tout à l'heure comment cela se fait qu'un sous-marin chinois pénètre dans nos eaux et reparte ensuite sans même être détecté. Je suppose que c'est parce que nous ne le cherchions pas.

Le capitaine Laing: Comme je vous l'ai dit tout à l'heure, sénateur, je ne suis pas du tout au courant de la situation que vous décrivez.

Le sénateur Forrestall: Dans quelle mesure notre service du renseignement est-il à même de nous informer rapidement d'un éventuel incident? Est-ce que notre manque d'information devrait nous inquiéter? Est-ce important?

Le capitaine Laing: Il est évident que notre service du renseignement entretient des relations étroites avec les services du renseignement de tous nos alliés, et notamment les États-Unis et le Royaume-Uni. Il existe une importante organisation internationale à laquelle nous communiquons de l'information et qui nous en communique.

Vous me demandez combien de temps s'écoulerait avant qu'on soit informé d'un éventuel incident. Eh bien, il est presque impossible de répondre à cette question. Tout dépend de la situation. S'il s'agissait du déplacement de navires, d'équipement ou de matériel militaire, il est fort possible que nous en soyons informés quelques heures ou quelques jours plus tard. Par contre, on ne peut jamais vraiment connaître l'intention derrière. Les services du renseignement continuent d'être à l'affût de tout signal qui pourrait dénoter le déclenchement d'un conflit. Quant à l'éventualité d'une grande guerre, en ce qui nous concerne, il est fort peu probable que cela se produise au cours des 10 prochaines années.

As I mentioned earlier, sir, the asymmetric threats, the terrorist threats, are much more of a challenge. We continue to work with our allies in responding to that challenge.

Senator Forrestall: On the support and supply program, have we yet arrived at a definition? Are we ready to call for tenders in a contracting process, or will we contract directly, given the urgency of replacing this equipment? What can you tell us about this program?

Capt. Laing: The flow logistics sea-lift capability is but one of the programs that the navy is considering to maintain its capabilities at sea as required to fulfil its mandate. We are still in the process of developing a statement of requirements. We are hoping to move that forward over the next year or so. It would then go through the normal process, however the government wishes to provide the capability. I would not expect it to be at sea before 2006 or 2007.

Senator Forrestall: Is this going to be straightforward, in that we need a piece of equipment and we are developing a statement of requirements that will go out for comment, tendering and the whole bit? I hope, sir, that the process will be much better than the one we are going through to try to get a helicopter.

What can you tell us about the helicopter? Are we going to get it? What do we do if these three companies pull out? What do we do if Sikorsky, EH Industries and Eurocopter pull out? What do we do then?

Capt. Laing: Sir, that would be a wonderful case of speculation, which I am not about to embark upon. I would be happy to have you ask that of my air force colleague when he comes here later.

Senator Forrestall: You are the one who has to lug the vehicle around; it's your border. It is your logistic responsibility. I do not think that you will need to worry about it at the rate we are going. What about it? Are we getting any closer? How does the navy feel?

We have ships that are operating without their eyes. We are talking about logistic support vessels. The major component of their role still seems to be housing and transport of the Sea Kings or whatever the vehicle may happen to be at the time. Do you have confidence that the air force will have a helicopter to fly off your ships.

Capt. Laing: The actual status of the program itself belongs with the air force. I am not about to speculate on when delivery would be. The reports are saying late 2005, as I understand.

Comme je vous l'expliquais tout à l'heure, ce sont plutôt les menaces asymétriques et le terrorisme qui constituent un défi important. Et nous continuons à travailler avec nos alliés pour relever ce défi.

Le sénateur Forrestall: En ce qui concerne le programme de soutien et de ravitaillement, disposez-vous maintenant d'une définition en bonne et due forme? Êtes-vous prêt à lancer un appel d'offres, ou comptez-vous adjudger des contrats directement aux entreprises sélectionnées, étant donné qu'il est urgent de remplacer cet équipement? Que pouvez-vous nous au sujet de ce programme?

Le capitaine Laing: Le programme lié à la logistique de la flotte et à la capacité de ravitaillement en mer est un programme parmi d'autres que la Marine envisage de mettre sur pied pour maintenir sa capacité en mer dans l'exécution de son mandat. Nous en sommes encore à élaborer l'énoncé des besoins. Nous espérons aller de l'avant au cours de la prochaine année environ. À ce moment-là, nous suivrions la procédure normale, selon ce que le gouvernement souhaite faire pour répondre aux besoins définis. À mon avis, un navire doté de cette capacité ne sera pas en mer avant 2006 ou 2007.

Le sénateur Forrestall: S'agit-il d'un processus relativement simple, en ce sens que nous avons besoin de certains équipements et qu'il suffit maintenant d'élaborer l'énoncé des besoins et d'obtenir des réactions avant de lancer l'appel d'offres, et cetera? En tout cas, j'espère que cette fois-ci, le processus sera plus efficace que celui mis en branle pour l'acquisition d'hélicoptères.

D'ailleurs, que pouvez-vous nous dire au sujet de ce programme? Qu'allons-nous faire pour obtenir un nouvel hélicoptère? Que ferons-nous si les trois compagnies concernées — c'est-à-dire Sikorsky, EH Industries et Eurocopter — décident de se retirer du projet? Que ferons-nous?

Le capitaine Laing: Sénateur, votre question me donne l'occasion de me livrer à toutes sortes de conjectures que je préfère éviter. Par contre, je serais tout à fait d'accord pour que vous posiez cette même question à mon collègue de la Force aérienne lorsqu'il se présentera devant vous ultérieurement.

Le sénateur Forrestall: Mais c'est vous qui devez transporter les véhicules, c'est vous qui protégez la frontière. La logistique relève de vous. De toute façon, à mon avis, vous n'aurez pas besoin de vous en faire, au train où vont les choses. Mais que se passe-t-il au juste? Est-ce qu'on se rapproche de l'objectif? Qu'en pense la Marine?

Nos navires sont obligés de mener leurs activités sans leurs yeux. Nous parlons là de navires de soutien logistique. Une bonne partie de leur rôle semble toujours consister à abriter et à transporter les Sea King ou les hélicoptères, quels qu'ils soient. Êtes-vous convaincus que la Force aérienne aura effectivement des hélicoptères à piloter que vous aurez, on peut le supposer, transportés à bord de vos navires?

Le capitaine Laing: L'exécution de ce programme relève de la Force aérienne. Je n'ai pas l'intention de me livrer à des conjectures quant à la date de livraison éventuelle d'un nouvel hélicoptère. D'après ce que j'ai entendu dire, ce serait vers la fin de l'an 2005.

From a navy perspective, of course, we would like to have that capability on board at sea as soon as possible. Indeed, both maritime platforms, the maritime patrol aircraft and the helicopter itself, are critical elements not only to the ships individually but also to the entire combat capability of the ships in the fleet at sea. Clearly, we would like to have that enhanced capability that would be offered through the particular program. We would like to get that at sea as quickly as possible.

Senator Banks: Captain, I think that I heard you say that the *Huron* is in effect tied up. Is that correct?

Capt. Laing: Yes, sir.

Senator Banks: Is it tied up because we do not have enough money or enough people to run it? I am assuming it is a good ship, and navies do not like to have their ships tied up.

Capt. Laing: One must take several things into consideration. First of all, the current strategic environment does not demand that we have all four of our DDH-280s fully operational. That is the current situation. The 280s are also some of the least fuel-efficient ships that we have. They are more expensive to run. Also, the cost of fuel has gone up about 60 per cent over the last three or four years, and that is a significant consideration. The personnel shortages that I mentioned earlier is also a consideration.

Indeed, as I mentioned in my presentation, we did an assessment of the capabilities of the *Huron* with a view to the various resource challenges, including personnel, money and materiel. One of the best ways that we saw to ensure that we were delivering on our mandate was to reallocate the resources that we assigned previously to *Huron*. These ships run at greater expense, with more people aboard, than one of the frigates. We had shortages, indeed on both coasts but on the West Coast more acutely. We decided to reallocate those resources.

Senator Banks: In a crunch or a crisis, would they be able to be up and running if you could get the people in fairly short order? The *Huron* is not mothballed, is it? How far is it from getting underway?

Capt. Laing: Theoretically, it would take 180 days. There are obviously a number of challenges to that. You mentioned getting the crew together. There would also be challenges in making sure that we got the maintainers and the dockyards to bring some of those systems up to gear. That is also another challenge.

If there were a crisis, and if the resources were allocated to do that, then I presume we would act in a fashion similar to what we did when we went to the Persian Gulf. The dockyard operated virtually 24-7 for two weeks to prepare the ships. If the magnitude of the crisis demanded that, I would expect those resources to be allocated. It is quite possible that the ships would be available within the 180 days.

En ce qui concerne la Marine, nous aimerions évidemment être en mesure de nous doter de cette capacité en mer dès que possible. Le fait est que les deux plates-formes maritimes — c'est-à-dire l'aéronef de patrouille maritime et l'hélicoptère lui-même — revêtent une importance critique, non seulement pour les navires individuellement, mais pour l'ensemble du potentiel de combat des navires en mer. Il est clair que nous aimerions disposer de cette capacité accrue qu'assurerait le programme en question, et ce, dans les plus brefs délais.

Le sénateur Banks: Capitaine, vous ai-je bien entendu dire que le *Huron* est actuellement amarré?

Le capitaine Laing: Oui, c'est exact.

Le sénateur Banks: Est-il amarré parce que nous n'avons pas assez d'argent ou assez de personnel pour le garder en service? Je présume que c'est tout de même un bon navire, et en général, la marine n'aime pas trop que ses navires restent amarrés.

Le capitaine Laing: Il y a plusieurs facteurs à prendre en compte. D'abord, l'actuel environnement stratégique n'exige pas que nos quatre DDH-280 soient opérationnels. Voilà la situation à l'heure actuelle. Les 280 représentent parmi nos navires à plus forte consommation de carburant, ce qui veut dire qu'ils nous coûtent cher. De plus, le coût du carburant a augmenté d'environ 60 p. 100 au cours des trois ou quatre dernières années, et c'est un facteur important en ce qui nous concerne. L'autre facteur, c'est la pénurie de personnel dont je vous parlais tout à l'heure.

En fait, comme je l'indiquais dans mon exposé, nous avons procédé à une évaluation des capacités du *Huron* par rapport à une pénurie de ressources en matière de personnel, de crédits et de matériel. En ce qui nous concernait, la meilleure façon de nous assurer de pouvoir remplir notre mandat était de redistribuer les ressources affectées précédemment au *Huron*. L'exploitation de ce type de navire, étant donné qu'il a un effectif plus important, coûte plus cher qu'une frégate. Face à une pénurie de ressources sur les deux côtes, et surtout sur la côte ouest, nous avons décidé de réaffecter ces ressources.

Le sénateur Banks: Dans le cas de crise, vous serait-il possible de les remettre en service, si vous pouviez constituer des équipages assez rapidement? Je suppose que le *Huron* n'a pas été mis en gardiennage, n'est-ce pas? Quand pourrait-il être remis en service?

Le capitaine Laing: En théorie, cela prendrait 180 jours. Les problèmes que cela poserait sont de divers ordres, entre autres, celui que vous avez mentionné, soit la constitution d'un équipage. Il faudrait aussi s'assurer que les spécialistes de la maintenance et les arsenaux soient en mesure de s'assurer de la bonne marche de tous les systèmes. Ça, c'est une autre chose qui pourrait poser problème.

En cas de crise, et dans l'éventualité où les ressources nécessaires seraient affectées à cette fin, je présume que nous ferions plus ou moins ce que nous avons fait lors du déploiement des forces au golfe Arabo-Persique. L'arsenal maritime était essentiellement en service 24 heures par jour et sept jours par semaine pendant 15 jours pour préparer les navires. Si la crise était d'une ampleur à nécessiter un tel effort, j'imagine que les ressources requises y seraient affectées. Il est donc possible que

Senator Banks: Is that the only ship out of the current complement of ships that is in that state?

Capt. Laing: In that particular state, yes, sir. There are other ships that are undergoing maintenance, out for refits.

Senator Banks: They could be ready faster than 180 days.

Capt. Laing: It depends on the type of refit, but the money is being invested in them.

Senator Banks: You do not have people go out and run ships for two weeks at a time in the summer time. You want them for a while longer than that. If I worked for the gas company and were in the naval reserve, is my job protected? What does my employer say when I tell him or her I am going off to sail on a ship for a year? Is it a year?

Capt. Laing: There are different things. When a person is a member of the crew, we like to have folks as long as possible. That is part and parcel of the naval reserve headquarters in Quebec City. They look at trying to ensure that they have people for all the different ships. Indeed, fleet commanders do the same thing as far as the management is concerned.

There are still opportunities for naval reservists to go out for two weeks to conduct phase training and to gain some experience. Indeed, throughout the year, there are opportunities; some reservists spend a weekend.

Senator Banks: There are some — Senator Wiebe referred to this earlier — who are on full-time service, for all intents and purposes.

Capt. Laing: Full-time service, virtually; yes, sir.

Senator Banks: Is there some protection for their job?

Capt. Laing: That is a question I am not capable of answering. It is a personnel policy matter. That is part and parcel of restructuring the reserves.

I mentioned earlier that it would be wonderful to have a better transition between the regular force and the reserve folks to cater to various career aspirations and things like that. That is all part and parcel of how the reserves interact with the civilian workforce.

[Translation]

Senator Pépin: In March of 2001, as a result of the Navy acquiring a Victoria class submarine, it was announced that women could now work on submarines. I have always been in favour of equality of the sexes, but I must admit that when I heard that announcement, I had my doubts. I know that military personnel are used to working together in risky situations, but I felt that this could be just too risky.

les navires seraient à notre disposition dans un délai maximum de 180 jours.

Le sénateur Banks: S'agit-il du seul navire de la flotte qui soit dans cet état-là?

Le capitaine Laing: Oui. Il y a d'autres navires qui ne sont pas en service pour cause d'entretien ou de réparations.

Le sénateur Banks: Mais il ne faudrait pas un délai de 180 jours pour les préparer.

Le capitaine Laing: Ça dépend du genre de réparations, mais nous investissons les sommes nécessaires dans ces navires pour les garder en service.

Le sénateur Banks: Mais vous ne demandez pas aux gens de travailler juste deux semaines en été. Vous voulez avoir recours à leurs services pendant un peu plus longtemps que ça. Si j'étais membre des réserves navales et que je travaille pour la société gazière, est-ce que mon emploi serait protégé? Que dirait mon employeur si je lui annonçais que je partais en mission pendant un an? Est-ce que les affectations sont toujours d'une durée d'un an?

Le capitaine Laing: Il y a divers scénarios. Quand quelqu'un est membre de l'équipage, nous préférons le garder aussi longtemps que possible. Ces questions-là relèvent de la responsabilité des responsables du quartier général de la Réserve navale à Québec. Ils essaient de s'assurer d'avoir le personnel nécessaire pour tous les différents navires. Et point de vue gestion, les commandants de flotte en font autant.

Les membres des réserves navales peuvent tout de même participer à un cours de formation pendant deux semaines pour acquérir de l'expérience. Dans le courant de l'année, on leur offre plusieurs possibilités de ce genre; certains réservistes y consacrent tout un week-end.

Le sénateur Banks: Mais il y en a d'autres — d'ailleurs, le sénateur Wiebe en parlait tout à l'heure — qui travaillent essentiellement à plein temps.

Le capitaine Laing: Oui, à plein temps; c'est exact.

Le sénateur Banks: Et leur emploi est-il protégé?

Le capitaine Laing: Malheureusement, je ne suis pas en mesure de répondre à cette question. Cela relève de la politique du personnel. C'est étroitement lié à la restructuration des réserves.

J'ai dit tout à l'heure que ce serait merveilleux de pouvoir assurer une meilleure transition entre la force régulière et la Réserve, afin de répondre aux aspirations professionnelles des gens, et cetera. Tout cela est étroitement lié à l'interaction entre les réserves et l'effectif civil.

[Français]

Le sénateur Pépin: En mars 2001, grâce à l'acquisition du sous-marin Victoria, on a annoncé que les femmes pourraient travailler dans un sous-marin. J'ai toujours été en faveur de l'équité entre les hommes et les femmes, mais j'avoue que lorsque j'ai entendu cette nouvelle, j'ai eu un doute. Je sais que les militaires sont habitués de travailler dans des situations dangereuses, mais je trouvais que là c'était drôlement risqué.

Since that announcement, has the number of women applying to the Canadian Forces gone up? Have you received any feedback regarding the ability of men and women to work together on a daily basis in the submarine environment?

English]

The announcement concerning women in submarines was made by the Chief of the Maritime Staff and Vice Admiral Madison earlier this spring. We have had women on all of our other ships over the last 20 years, since we instituted general integration. This is just another step. I am not aware that any women have applied to be in the submarine service.

Senator Pépin: There is a big difference between a large ship and a submarine.

Capt. Laing: Yes, senator.

Senator Pépin: I know that military personnel are accustomed to working in a risky situation, but that one caused a bit more concern. Do you have additional information?

Capt. Laing: No, senator. I do not have any information concerning the number of women that have applied to operate in submarines. Indeed, by and large, we have progressed beyond many of those issues. Yes, the space is confined, but the personnel are professionals. At least 10 per cent of the crew of, I believe, the HMCS *Winnipeg*, which served in the Persian Gulf, were women. They are on the frontline performing those various roles and missions. Frankly, from my perspective, I do not care. I want talented people that can do the job. We have talented people that can do the job. That is the kind of people that I want as members of my crew.

The Chairman: Thank you, captain, for the instructive overview. We appreciate your presentation.

For those people who are following the work of the committee on television or elsewhere, our Web site at www.parl.gc.ca/defence.asp contains witness testimony as well as the confirmed hearing schedules. As well, our clerk, Ms Barbara Reynolds, may be contacted at 1-800-267-7362 for further information and assistance in contacting members of the committee.

The committee adjourned.

Depuis cette annonce, y a-t-il eu augmentation du nombre d'inscriptions faites par des femmes dans les Forces armées? Avez-vous reçu des commentaires quant au travail quotidien accompli par des hommes et des femmes dans un même sous-marin?

[Traduction]

C'est le chef d'état-major des Forces maritimes et le vice-amiral Madison qui ont fait ce printemps l'annonce concernant la possibilité pour les femmes de travailler à bord des sous-marins. Des femmes sont toujours affectées aux services à bord de nos autres navires depuis une vingtaine d'années, depuis que nous avons adopté notre politique d'intégration générale. Ceci constitue tout simplement une autre étape. Je ne sais pas si des femmes ont déjà présenté une demande pour intégrer les forces sous-marines.

Le sénateur Pépin: Il y a une différence considérable entre un grand navire et un sous-marin.

Le capitaine Laing: Oui, sénateur.

Le sénateur Pépin: Je sais que les militaires ont l'habitude de travailler dans des situations dangereuses, mais celle-là me semblait un peu plus préoccupante. Avez-vous d'autres informations à cet égard?

Le capitaine Laing: Non, sénateur, je ne peux pas vous dire combien de femmes auraient présenté une demande pour faire partie des forces sous-marines. De façon générale, nous avons dépassé le stade où ces questions-là posent problème. Oui, l'espace est limité, mais les membres de l'équipage sont des professionnels. Au moins 10 p. 100 des membres de l'équipage du NCSM *Winnipeg*, qui a été affecté au golfe Arabo-Persique, étaient des femmes, si je ne m'abuse. Elles remplissent leurs différents rôles sur la première ligne. En ce qui me concerne, le sexe des membres de l'équipage importe peu. Ce que je veux, c'est des gens talentueux qui ont les capacités requises. Le fait est que nous avons au sein de notre effectif des gens talentueux qui ont les capacités requises. Voilà le genre de personnes que je souhaite avoir comme membres de mon équipage.

Le président: Merci, capitaine, pour cet aperçu général fort instructif. Nous l'avons trouvé très intéressant.

Pour ceux et celles qui suivent les travaux du comité à la télévision ou ailleurs, notre site Web (www.parl.gc.ca/defence.asp) présente les témoignages des personnes que nous avons reçues, ainsi que le calendrier définitif de nos audiences. De plus, vous pouvez vous mettre en rapport avec notre greffière, Mme Barbara Reynolds, en composant le 1-800-267-7362 pour de plus amples renseignements ou pour savoir comment communiquer avec les membres du comité.

La séance est levée.

OTTAWA, Wednesday, July 18, 2001

The Standing Senate Committee on Defence and Security met this day at 1:04 p.m. to conduct an introductory survey of the major security and defence issues facing Canada with a view to preparing a detailed work plan for future comprehensive studies.

Senator Colin Kenny (*Chairman*) in the Chair.

[*English*]

The Chairman: Our committee is the first permanent Senate committee with a mandate to study subjects of security and defence. Today we are beginning an introductory survey of the major security and defence matters facing Canada, with a view to preparing a comprehensive work plan for future intensive studies. We intend to spend the summer and fall on this survey and report back to the Senate early in February.

This afternoon we are continuing our hearings with Colonel William Peters. Col. Peters completed infantry officer training and joined the First Battalion of the Royal Canadian Regiment then based in London, Ontario. Over the next 18 years he served six tours of regimental duty in Canada and Germany, and two UN peacekeeping tours in Cyprus. He also completed the command and staff training course in Toronto and a one-year course at Mobile Command Headquarters as Senior Staff Officer Infantry. After three years as a member of the Directing Staff and Deputy Director Land Studies at Canadian Forces Command and Staff College in Toronto, Col. Peters worked on the staff of the Director, Land Concepts in Ottawa for a year before being selected for full-time post-graduate studies at the Royal Military College of Canada, in Kingston. Upon graduation, he was promoted to his current rank and posted to National Defence Headquarters as Director, Land Strategic Planning. He was subsequently also appointed Director of Infantry. This afternoon Col. Peters will give us an overview of the current capabilities and future challenges of the army.

Colonel William Peters, Director, Land Strategic Planning, Chief of Land Staff: Honourable senators, as you heard in the introduction, I am currently at the senior army headquarters, which is located here in Ottawa at National Defence Headquarters. It is my privilege to address you today on behalf of Lieutenant-General Mike Jeffrey, who commands the army. I would like to brief you on two interrelated subjects: The army's current capabilities and future challenges. I will address those subjects in that order. Before I proceed, let me make three brief preliminary comments.

[*Translation*]

First, I am cognizant of the potentially dry and specialized nature of this subject matter. Consequently, we have kept this presentation general in nature, to avoid overwhelming you with facts, figures, organization charts and arcane jargon. I hope that

OTTAWA, le mercredi 18 juillet 2001

Le Comité sénatorial permanent de la défense et de la sécurité se réunit ce jour à 13 h 04 pour entreprendre une étude préliminaire des principales questions de défense et de sécurité qui touchent le Canada, en vue de la préparation d'un plan de travail détaillé pour des études plus poussées.

Le sénateur Colin Kenny (*président*) occupe le fauteuil.

[*Traduction*]

Le président: Nous sommes le premier comité sénatorial permanent possédant le mandat d'étudier les questions touchant la sécurité et la défense. Nous commençons aujourd'hui un tour d'horizon préliminaire des principaux enjeux de sécurité et de défense auxquels le Canada est confronté, en prévision d'études ultérieures plus poussées. Nous avons l'intention de consacrer l'été et l'automne à cette enquête et de faire rapport au Sénat début février.

Nous poursuivons cet après-midi nos audiences avec l'audition du colonel William Peters. Le colonel Peters a suivi une formation d'officier d'infanterie avant d'entrer au 1^{er} bataillon du Royal Canadian Regiment, alors basé à London, en Ontario. Au cours des 18 années suivantes, il a tour à tour été affecté à six missions au sein de son régiment au Canada et en Allemagne, et à deux missions de maintien de la paix de l'ONU à Chypre. Il a aussi suivi le cours du Collège d'état-major et de commandement à Toronto et été affecté un an au quartier général de la Force mobile à titre d'officier supérieur d'état-major - Infanterie. Après trois ans comme membre du personnel d'instruction et directeur adjoint - Études terrestres au Collège d'état-major et de commandement à Toronto, le colonel Peters a travaillé avec le personnel du directeur des Concepts terrestres à Ottawa pendant un an avant d'être choisi pour entreprendre des études de deuxième cycle à plein temps au Collège militaire royal du Canada à Kingston. Après d'autres études, il a été promu à son rang actuel et affecté au Quartier général de la Défense nationale à titre de directeur de la Planification terrestre stratégique. Il a ensuite été nommé directeur de l'Infanterie. Cet après-midi, le colonel Peters va nous donner un aperçu des capacités actuelles de l'Armée de terre et des défis futurs qui l'attendent.

Le colonel William Peters, directeur de la Planification stratégique (Opérations terrestres), chef d'état-major de la Force terrestre: Comme le précisait la présentation, honorables sénateurs, je suis actuellement affecté à l'État-major de l'Armée de terre, qui est situé ici à Ottawa au Quartier général de la Défense nationale. J'ai le privilège aujourd'hui de vous parler au nom du lieutenant-général Mike Jeffrey, qui commande la Force terrestre. Je vais traiter de deux sujets apparentés: les capacités actuelles de l'Armée de terre et les défis futurs. J'aborderai ces deux sujets dans cet ordre. Avant de commencer, permettez-moi de faire trois observations.

[*Français*]

D'abord, je sais que cette matière est potentiellement aride et spécialisée. Nous avons donc fait en sorte que cet exposé reste général pour éviter de vous accabler de données, de chiffres, d'organigrammes et de jargon obscur. J'espère que cette façon de

his approach will satisfy your requirements and promise that any specific questions that you may have will be answered as fully as possible after my formal presentation.

Second, as a secretarial note, you have been provided with a copy of my script and some supporting figures to which I will refer during this presentation. Figure 1 is the introduction to this presentation. You have also been provided with a take-away package with additional information which is located in the conspicuous Army folder.

Third, my presentation will focus, as requested, on the Army contribution to our national military capabilities. Throughout my briefing, you should understand that the unique contribution of ground forces complements those of the air and sea environments to produce effective joint force capability.

[English]

I will now move on to discuss the army's current capabilities. During the course of your review, you will probably have to grapple with a host of abstract comments, facts, figures and contrary perspectives. As you proceed, we think it important that all those involved in the formation of defence policy remember one of the most important stakeholders in the issue: Canada's soldier. From an army perspective, if any one factor should govern Canadian defence policy and broader public attitudes to defence issues, it should be this: Your soldiers are your sons and daughters. At its core, the Canadian army is a community of incredible young Canadian men and women from across all regions of the socio-economic and cultural spectra. Our soldiers do difficult work for Canada and they do it well, often far from home, under conditions of isolation and risk. They bring us great credit as a nation and help us in times of need, inevitably making significant personal sacrifices in the process. We cannot shield them from risk and sacrifice; they know that these both come with their chosen profession. We cannot shield them from the conditions of resource scarcity that exert their influence across all areas of public policy. However, we can keep uppermost in our minds that, in exchange for the burden they carry for us, we gain a burden from them. We have a duty to ensure that our policies and routine decisions are fair, informed and as generous as circumstances reasonably allow.

In order to understand the army's current capabilities and future challenges, it will be useful to spend a little time describing armies in general. Armies are necessarily complex organizations. This is so, first, because of the nature of the environment in which they operate. Unlike the relatively uniform sea and air environment, the ground is enormously diverse. It ranges from open plain and desert to thick forest, level terrain to mountain range, and rural countryside to urban sprawl. Armies must operate in all of these conditions, and must possess the unique equipment and expertise particular to each.

procéder vous satisfera et je vous promets de répondre dans la mesure possible à toutes vos questions après mon exposé.

Ensuite, veuillez noter que vous avez en main une copie de mon texte ainsi que certains chiffres à l'appui auxquels je me reporterai au cours de cet exposé. La figure 1 sert à introduire mon exposé. Vous avez aussi reçu une trousse qui contient d'autres données et qui se trouve dans la chemise de l'Armée de terre laquelle est placée bien en vue.

Enfin, tel que ceci m'a été demandé, mon exposé portera principalement sur la contribution de l'Armée de terre aux capacités militaires de notre pays. Je m'attacherai à vous décrire la façon dont la contribution particulière des forces terrestres complète celle de la force aérienne et de la marine pour produire une force interarmée efficace.

[Traduction]

Je traiterai d'abord des capacités actuelles de l'Armée. Au cours de votre examen, vous aurez probablement à vous débattre avec toute une série de notions abstraites, de faits, de chiffres et de points de vue contradictoires. À mesure que vous progresserez, nous croyons important que tous ceux qui interviennent dans la formulation de la politique de défense tiennent compte du principal intéressé en la matière, soit le soldat canadien. Du point de vue de l'Armée, la politique de défense canadienne et les attitudes du public en général doivent être essentiellement fondées sur le fait que vos soldats sont vos fils et vos filles. À la base, l'Armée de terre du Canada est une communauté formidable de jeunes Canadiens et Canadiennes venant de toutes les régions et représentant tout un éventail socio-économique et culturel. Nos soldats font un travail difficile pour le Canada et ils le font bien, souvent loin de leur foyer et dans des conditions d'isolement et de risque. Ils font honneur à notre pays et nous aident dans des situations d'urgence, consentant pour cela d'importants sacrifices personnels. Nous ne pouvons leur éviter le risque et le sacrifice: ils savent que cela fait partie du métier qu'ils ont choisi. Nous ne pouvons les soustraire aux conditions de précarité des ressources qui influent sur tous les aspects des politiques publiques. Mais nous devons garder à l'esprit qu'en échange du lourd fardeau qu'ils portent pour nous, nous en assumons un autre à leur égard, en contrepartie. Nous avons le devoir de veiller à ce que nos politiques et nos décisions quotidiennes soient équitables, éclairées et aussi généreuses que les circonstances le permettent.

Pour comprendre les capacités actuelles de l'Armée et les défis qui l'attendent, il sera utile de s'attarder quelque peu à décrire les armées en général. Les armées sont nécessairement des organisations complexes. Cela est d'abord dû à la nature du milieu dans lequel elles opèrent. Contrairement aux milieux relativement homogènes de la Marine et de l'Armée de l'air, le milieu terrestre est extrêmement varié. Il va de la pleine rase et du désert à la forêt dense, du terrain plat à la chaîne de montagnes et de la région rurale à la zone urbaine. Les armées doivent opérer dans toutes ces conditions et elles doivent posséder l'équipement et l'expertise spécialisés adaptés à chaque situation.

Next, ground warfare is highly personal in nature. Success relies on thousands of individual actors and small groups bringing many distinct activities and skills to bear at different points and times. This dispersed, independent action is indispensable to success, and it poses incredible challenges in terms of command and control. Next, for an army to be successful in battle, it must perform a wide range of functions in harmony. To coin a phrase, an army is a system of systems: literally hundreds of different kinds of weapons, equipment, activities and procedures. Finally, ground warfare is extremely intimate: It is conducted in close contact with the opponent, and involves inevitably high levels of stress and personal discomfort.

In the face of their diverse challenges, armies must be able to perform five distinct though interrelated functions, and we term these command, sense, act, shield and sustain. An absence or deficiency in any one of these functions can be terminal. These functions are listed on figure 2, with some supporting images to show how this theoretical construct is translated into physical capability.

Command is the critical operational function. We need the moral and intellectual capacity to determine the objective, define the means and shape action on the battlefield. This capacity is resident in our force structure primarily in the various headquarters and signals organizations. However, this capacity must be pervasive. Command does not just occur at the very top of the organization but throughout, and all the way down to the 22-year-old master corporal in charge of a small team of three soldiers.

Next, we require situational awareness: the capacity to sense or see our opponent and our environment. This function supports command by collecting an extensive base of information through various means that is translated through analysis into knowledge that enables commanders to make more effective decisions. This is largely the domain of specialized reconnaissance and intelligence personnel, although all of the land force can contribute, as well as aviation units from the air force. Sensory dominance enables swifter victory at lower cost in resources and lives.

Next, we need the capacity to act on our knowledge of our environment according to the commander's concept of operations. We need field engineers to assist mobility, artillery to suppress and confuse, armour to move boldly and to shock and disorient, and infantry to close the final few metres and take possession of our objectives.

Next, we need to shield ourselves from our opponent's actions from all directions and defeat his own attempts at gaining situational awareness. The focus for this function is largely on air defence, field engineers, military police and signals personnel.

Ensuite, la guerre terrestre est une action de nature très personnelle: son succès repose sur l'effort de milliers de personnes et de petits groupes, ce qui suppose l'interaction de beaucoup d'activités et de compétences distinctes à des endroits et à des moments différents. Le déploiement de ces efforts dispersés et indépendants est indispensable au succès et il pose des défis énormes sur les plans du commandement et du contrôle. Par ailleurs, pour remporter une bataille, une armée doit exécuter toute une gamme de tâches en harmonie. Si vous me permettez l'expression, une armée est un système de systèmes: littéralement, des centaines de types d'armes, d'équipements, d'activités et de procédures différents. Enfin, la guerre terrestre est marquée par la proximité. Elle est livrée en contact direct avec l'adversaire et implique inévitablement des niveaux élevés de stress et de malaise personnel.

Face à tous les défis qu'elles rencontrent, les armées doivent être capables d'accomplir cinq fonctions distinctes, bien que connexes: commander, détecter, agir, protéger et maintenir en puissance. Toute absence ou défaillance dans l'une ou l'autre de ces fonctions peut être fatale. Ces fonctions sont énumérées dans la figure 2 avec quelques images à l'appui pour montrer de quelle façon cette construction théorique se traduit en capacité physique.

Commander est la fonction opérationnelle critique. Nous avons besoin de la capacité morale et intellectuelle de déterminer l'objectif, de définir les moyens et de modéliser l'action sur le champ de bataille. Cette capacité réside dans la structure de nos forces, principalement dans les diverses organisations d'état-major et de transmissions. Cependant, cette capacité doit être omniprésente: la fonction de commandement ne se pratique pas seulement au sommet de l'organisation, mais tout le long de la voie hiérarchique, jusqu'au caporal-chef de 22 ans responsable d'une petite équipe de trois soldats.

Ensuite, il faut la connaissance de la situation: la capacité de détecter ou de voir notre adversaire et notre milieu. Cette fonction appuie le commandement en recueillant, à l'aide de différents moyens, une vaste base d'informations que l'analyse permet de traduire en connaissances qui aident les commandants à prendre des décisions meilleures. C'est en grande partie le domaine du personnel spécialisé de reconnaissance et de renseignement, bien que toute la Force terrestre puisse y contribuer, de même que les unités d'aviation de la Force aérienne. La dominance sensorielle permet une victoire plus rapide et moins coûteuse en ressources et en vies.

Il nous faut ensuite la capacité d'agir en fonction de notre environnement et conformément au concept opérationnel du commandant. Nous avons ainsi besoin de sapeurs pour faciliter la mobilité, de l'artillerie pour détruire et dérouter l'adversaire, de l'arme blindée pour enfoncer les lignes ennemies et désorienter l'adversaire et de l'infanterie pour franchir les derniers mètres et s'emparer de nos objectifs.

Par ailleurs, nous devons nous protéger des actions de nos adversaires venant de toutes les directions et contrecarrer leurs tentatives de reconnaissance. Cette fonction est principalement axée sur la défense aérienne, le génie, la police militaire et les transmissions.

Finally, armies need ammunition, fuel, water, spare parts, food and amenities to sustain operations. We need an elaborate and dependable logistics chain to supply us, repair us and move us that extends from the factory floor to the forward trenches.

While this is a basic description of armies in general, let us move on to discuss the current capabilities of Canada's army. Today's army is the net result of decisions taken in the past. Of these decisions, the policy direction contained in the 1994 white paper is the most significant and is a good place to start in describing our current capabilities. The white paper affirmed a long-standing commitment to general purpose combat capability that the army continues to support. In line with this overall aim, the army's mission remains to generate and maintain combat-capable, multipurpose land forces to meet Canada's defence objective. In addition, the white paper provides a number of specific tasks that act as the basis for the army's current organization and capabilities.

The major tasks include the obligation to provide a brigade group of about 5,000 soldiers, or three separate battle groups of about 1,250 soldiers each, and an infantry battalion group of about 1,000 soldiers for multilateral operations anywhere in the world, or to sustain indefinitely one battle group and one battalion group. You should note that it is this latter task that is the most demanding for the army, over time.

A brigade group with associated support elements is also required to support the defence of North America. For the protection of Canada, we must be prepared to respond to requests for aid to the civil power, humanitarian assistance and disaster relief, and assistance to other government departments. Finally, at least for our purposes here, the white paper makes a qualitative description of the desired level of our capability. We will be able to fight "alongside the best, against the best."

In all, the white paper has important meaning for us. It means that we are to focus on combat operations as our raison d'être and that tasks of a lesser order of risk, such as peace support operations and domestic disaster relief, are secondary to that purpose. It also implies a level of resource support sufficient to fulfil these tasks. We find the thrust of the white paper eminently reasonable. It is precisely because we prepare for war that we can be effective as a peacekeeping force, and in the more mundane but still important tasks of fighting floods and reacting to ice storms. This is depicted graphically as a spectrum on conflict in figure 3. Moreover, we obviously support the commitment to provide the resources that our soldiers need to do their difficult and often dangerous tasks on our behalf.

Enfin, les armées ont besoin de munitions, de carburant, d'eau, de pièces de rechange, de nourriture et d'autres fournitures pour soutenir leurs opérations. Il nous faut une chaîne logistique complexe et fiable pour nous approvisionner, effectuer nos réparations et nous déplacer, qui va de l'atelier jusqu'aux tranchées de première ligne.

Après cette description élémentaire des forces terrestres en général, voyons maintenant les capacités actuelles de l'Armée canadienne. L'Armée d'aujourd'hui est le résultat net des décisions prises par le passé. Parmi celles-ci, la politique stratégique contenue dans le livre blanc de 1994 est prépondérante et constitue un bon point de départ pour la description de nos capacités actuelles. Le livre blanc a affirmé la volonté à long terme de disposer d'une capacité de combat polyvalente, capacité à laquelle l'Armée de terre continue de contribuer. Conformément à cet objectif global, la mission de l'Armée reste de générer et de maintenir des forces terrestres aptes au combat et polyvalentes pour atteindre les objectifs de défense du Canada. En outre, le livre blanc définit un certain nombre de tâches particulières sur lesquelles l'organisation et les capacités actuelles de l'Armée sont axées.

Les tâches principales comprennent l'obligation de fournir un groupe-brigade d'environ 5 000 soldats, ou trois groupements tactiques séparés d'environ 1 250 soldats chacun, et un groupe-bataillon d'infanterie d'environ 1 000 soldats pour mener des opérations multilatérales n'importe où dans le monde ou pour maintenir en puissance indéfiniment un groupement tactique et un groupe-bataillon. À noter que cette dernière tâche est la plus exigeante à long terme pour l'Armée de terre.

Il faut aussi un groupe-brigade avec les éléments d'appui associés pour soutenir la défense de l'Amérique du Nord. Quant à la protection du Canada, nous devons être prêts à répondre aux demandes d'appui au pouvoir civil, d'assistance humanitaire et de secours aux sinistrés, ainsi que d'aide à d'autres ministères. Enfin, au moins pour les fins présentes, le livre blanc offre une description qualitative du niveau désiré de notre capacité: nous devons être en mesure de combattre «aux côtés des meilleurs, contre les meilleurs».

En sommes, le livre blanc revêt une grande importance pour nous. Il spécifie que nous devons considérer les opérations de combat comme notre raison d'être et que les tâches comportant un niveau de risque moins élevé, telles que les opérations de soutien de la paix et le secours national aux sinistrés, sont subordonnées à ce but premier. Cela suppose que nous disposions d'un niveau de ressources suffisants pour accomplir ces tâches. Nous jugeons que l'orientation du livre blanc est éminemment raisonnable. C'est précisément parce que nous nous préparons pour la guerre que nous pouvons être efficaces comme force de maintien de la paix et dans les tâches plus courantes mais néanmoins importantes telles que la lutte contre les inondations et l'intervention face aux tempêtes de verglas. Cela est illustré graphiquement sous la forme du spectre d'intensité des conflits dans la figure 3. De plus, nous sommes manifestement déterminés à offrir les ressources dont nos soldats ont besoin pour effectuer les tâches difficiles et souvent dangereuses que nous leur imposons.

How has the direction and guidance in the white paper and elsewhere been translated into the specific organization and capabilities resident in today's army? The Canadian army consists of approximately 20,000 regular force soldiers, 15,000 part-time reserve force soldiers and 5,000 civilian employees. Our regular force soldiers are organized into three brigade groups of roughly 5,000 personnel each, with the remainder serving in various headquarters, support establishments, training establishments and independent units. I will not go into further detail describing a brigade group unless you ask. Suffice it to say that a brigade group is a fighting formation consisting of infantry, armour, artillery, field engineer, aviation and other units, and is the lowest level of military organization having all five operational functions — command, sense, act, shield and sustain — resident in it in sufficient quantity to operate independently for extended periods on the battlefield.

Our 15,000 part-time reservists serve in 10 brigades located throughout Canada. Note that these reserve brigades are much smaller and lightly equipped and trained, and are not capable of deployment or of combat operations in their present state. Our historical approach has been to use reserve brigade structures for force generation, largely for individual augmentation, although this is being expanded to a company-sized element, consisting of about 100 soldiers, deploying with a regular force unit in 2002.

These are the major component parts of the army in Canada today. If you refer to figure 4, you can see how these forces are combined and distributed across the country — our footprint, if you will. Starting in the west, Land Force Western Area has responsibility for one regular force brigade group based in Edmonton, three reserve brigades based in Vancouver, Calgary and Winnipeg, and a training centre in Wainwright. Land Force Central Area has a regular force brigade group based in Petawawa, three reserve brigades based in London, Toronto and Ottawa, and a training centre in Meaford. Sector du Québec de la force terrestre has a regular force brigade group in Valcartier, two reserve brigades based in Montreal and Quebec City, and a training centre in Farnham. Finally, Land Force Atlantic Area has two reserve brigades based in Moncton and Halifax, a training centre in Gagetown, and also in that location the major army training facility, the Combat Training Centre. All of the land force areas also contain area support groups and units composed of military personnel and civilians that provide logistical support.

There are other headquarters and units that do not fall under area command: the land staff at NDHQ, of which I am a part; a functional headquarters called the Land Force Doctrine and Training System at Kingston, which manages the army's

Mais comment les orientations énoncées dans le livre blanc et ailleurs ont-elles été mises en pratique dans l'organisation et les capacités particulières et actuelles de l'Armée de terre d'aujourd'hui? L'Armée canadienne comprend environ 20 000 soldats de la Force régulière, 15 000 réservistes à temps partiel et 5 000 employés civils. Notre Force régulière est structurée en trois groupes-brigades d'environ 5 000 militaires chacun, le reste du personnel servant dans divers quartiers généraux, établissements d'appui ou d'instruction et dans des unités indépendantes. Je ne décrirai pas plus avant le groupe-brigade, à moins que vous me le demandiez. Je dirai simplement que le groupe-brigade est une formation de combat composée d'unités d'infanterie, de blindés, d'artillerie, d'unités de génie, d'unités aériennes et d'autres unités et constitue le plus bas niveau de l'organisation militaire possédant les cinq fonctions opérationnelles — commander, détecter, agir, protéger et maintenir en puissante — inhérentes et en quantités suffisantes pour mener des opérations indépendantes pendant de longues périodes sur le champ de bataille.

Nos 15 000 réservistes à temps partiel servent dans dix brigades disséminées à travers le Canada. À noter que les brigades de la réserve sont beaucoup plus petites, plus légèrement équipées et moins entraînées et ne sont pas capables de se déployer ou de mener des opérations de combat dans leur état actuel. Notre approche traditionnelle a été d'utiliser les structures de brigade de la réserve pour la mise sur pied d'une force, en grande partie comme renfort individuel, bien que cela soit actuellement étendu à un élément de la taille d'une compagnie, comportant environ 100 soldats, qui pourra être déployée avec une unité de la Force régulière en 2002.

Voilà donc les principales composantes de l'Armée de terre canadienne aujourd'hui. Si vous vous reportez à la figure 4, vous verrez comment ces forces sont combinées et réparties dans tout le pays — notre empreinte en quelque sorte. En commençant par l'Ouest, le Secteur de l'Ouest de la Force terrestre est responsable d'un groupe-brigade de la Force régulière basé à Edmonton, de trois brigades de la Réserve basées à Vancouver, Calgary et Winnipeg et d'un centre d'instruction à Wainwright. Le Secteur du Centre de la Force terrestre a un groupe-brigade de la Force régulière basé à Petawawa, trois brigades de la Réserve basées à London, Toronto et Ottawa, et un centre d'instruction à Meaford. Le Secteur du Québec de la Force terrestre dispose d'un groupe-brigade de la Force régulière à Valcartier, de deux brigades de la Réserve basées à Montréal et Québec et d'un centre d'instruction à Farnham. Enfin, le Secteur de l'Atlantique de la Force terrestre a deux brigades de la Réserve basées à Moncton et Halifax, un centre d'instruction à Gagetown et, au même endroit, le principal établissement d'instruction de l'Armée, le Centre d'entraînement au combat. Tous les secteurs de la Force terrestre comprennent également des groupes et unités de soutien de secteur composés de militaires et de civils, qui fournissent le soutien logistique.

Il existe d'autres états-majors et unités qui ne relèvent pas des commandements de secteur: l'État-major de l'Armée de terre au QGDN, dont je fais partie; un état-major fonctionnel appelé le Système de la doctrine et de l'instruction de la Force terrestre, à

leadership development, training system and future concepts; and other specialized army units. Remember that I have given you an overview of only the major organizations and locations. Individual units are even further dispersed throughout smaller communities, especially in the reserves. This geographical approach gives us the capacity to be responsive to threats or emergencies anywhere in Canada.

I would like at this point to tie together some of the major points of my presentation so far by referring to figure 5. Starting with the column on the left, we develop our concepts, doctrine and strategy by conceptualizing how an army contributes to joint operations, by performing the functions of command, sense, act, shield and sustain. The next column shows how these abstract functions are translated into physical capabilities or structures designed for employment on operations to perform specific tasks, as allocated in the white paper and elsewhere. Finally, the column on the right shows the institutional structure required to generate those capabilities for the force employer; force generation again being the essence of the army mission.

What can the Canadian army do for Canada in its present condition? It is our hope that the answer to this question is at least partly self-evident. During the 1990s, our soldiers carried a large proportion of the burden of Canada's national security policy. We sustained an operational tempo higher than anything we had seen since the Korean War, with deployments in Eastern Europe, Africa and the Pacific Rim, not to mention major domestic deployments in response to floods and ice storms. Some of the major operations are summarized on figure 6. You are undoubtedly familiar with most of these. It should also be recognized that for the first half of that decade, our soldiers met the unprecedented challenges that we met them in the midst of a succession of significant budgetary reductions.

In our professional judgment, at this point, the Canadian army can do everything that it is called upon to do by the white paper, as summarized on figure 7. If necessary, and if given the anticipated warning, we can field a combat-capable brigade group. But note that it would take resources drawn from all three of our regular force brigade groups in order to do so. Moreover, there are some high-intensity battlefield roles that this brigade group might not be able to perform, but we must remember that we are fighting alongside the best. Canadians will fight as members of a coalition joint force.

In addition, as we demonstrated by successfully accomplishing the unprecedented operational tempo of the 1990s, we are capable of indefinitely sustaining two battle group-sized units abroad on demanding peace support operations. As we will see shortly, we managed to accomplish these tasks only at a considerable price. We are very concerned about our ability to sustain this tempo at current resource levels.

Kingston, qui gère le développement du leadership, le système d'instruction et les concepts futurs de l'Armée, et d'autres unités terrestres spécialisées. Rappelez-vous que je ne vous ai donné un aperçu que des principaux emplacements et organisations. Les unités individuelles sont davantage disséminées dans des localités plus petites, surtout les unités de réserve. Cette répartition géographique nous donne la capacité de répondre aux menaces ou situations d'urgence partout au Canada.

J'aimerais à ce stade établir le lien entre certains des points principaux de mon exposé jusqu'ici en vous renvoyant à la figure 5. Dans la colonne gauche, nous montrons que nous élaborons nos concepts, notre doctrine et notre stratégie en conceptualisant la façon dont les forces terrestres contribuent aux opérations interarmées, en exerçant les fonctions de commandement, détection, action, protection et maintien en puissance. La colonne suivante montre de quelle façon ces fonctions abstraites se traduisent en capacités physiques ou structures conçues pour l'emploi lors d'opérations visant l'accomplissement de tâches particulières, telles que définies dans le livre blanc et ailleurs. Enfin, la colonne de droite montre la structure institutionnelle requise pour générer ces capacités pour l'utilisateur de la force — la mise sur pied d'une force étant l'essence de la mission de l'Armée de terre.

Que peut faire l'Armée de terre canadienne pour le Canada dans son état actuel? Nous espérons que la réponse à cette question est au moins partiellement évidente. Au cours des années 1990, nos soldats ont assumé une grande partie du fardeau de la politique de sécurité nationale du Canada. Nous avons soutenu un rythme opérationnel plus élevé que jamais depuis la Guerre de Corée, avec des déploiements en Europe orientale, en Afrique et dans les pays riverains du Pacifique, sans parler des importants déploiements au Canada lors des inondations et tempêtes de verglas. Certaines des principales opérations sont résumées à la figure 6. Vous connaissez sans doute la plupart d'entre elles. Il faut aussi souligner que, pendant la première moitié de cette décennie, nos soldats ont dû relever les défis sans précédent que nous leur avons fixés au milieu d'une cascade de compressions budgétaires massives.

Selon notre jugement professionnel, l'Armée de terre canadienne peut répondre à l'heure actuelle à toutes les exigences énoncées dans le livre blanc, celles que résume la figure 7. Au besoin, et sous réserve d'un préavis suffisant, nous pouvons déployer un groupe-brigade prêt au combat, mais il faut signaler qu'il faudrait pour cela puiser des ressources dans les trois groupes-brigades de la Force régulière. En outre, ce groupe-brigade ne serait peut-être pas en mesure d'assumer certains rôles de haute intensité sur un champ de bataille, mais n'oublions pas que nous combattrions aux côtés des meilleurs. Les Canadiens se battraient comme membres d'une force de coalition.

En outre, comme nous l'avons prouvé en soutenant avec succès ce rythme opérationnel sans précédent tout au long des années 1990, nous sommes capables de maintenir en puissance indéfiniment deux unités de la taille d'un groupement tactique à l'étranger pour mener des opérations de paix difficiles. Mais, comme vous allez le voir, nous n'avons réussi à accomplir ces tâches qu'à un prix considérable. Nous nous inquiétons de notre

That concludes my brief description of current army capabilities. To summarize: Armies are a complex system of systems, but enormously flexible in employment. We can engage in combat, support peace, and help Canadians in need. Moreover, at least to date, we have been able to satisfy the demands of the defence white paper within allocated resources, and have arguably had to sustain a higher tempo of domestic and international operations with fewer resources than were envisioned when the decade began. All this has come at a cost. As General Jeffrey has stated, the army is fragile. As with most institutions, Canada's army will face new and substantial challenges in the future from almost every quarter. Changes in the future security environment will put considerable pressure on the development of relevant capabilities.

NATO has adopted a vision of future conflict that consists of two views: The View 1 conflict is the more conventional contest of wills between nations: high tempo operations involving the application of increasingly complex technologies akin to the Gulf War. However, it is the View 2 conflict that is considered to be much more likely in the future. This could involve the participation of non-state actors using asymmetric means to achieve their objectives, compensating, if you will, for their lack of strength in conventional forces by using, for example, computer network attack, biological and chemical weapons, and terrorist activity in urban areas. We will need to design capabilities that can respond to an increasing range of potential threats.

One of the most dramatic areas of technological advancement is in the capacity to see the battlefield, and in turn be seen by our opponent, with a widening array of powerful sensors — from space, unmanned aerial vehicles and ground-based optics. This increase in information can be quickly translated into a better understanding of the battlefield that improves the agility of a force. When combined with the improvements in range, lethality and precision of weapon systems, this will yield tremendous advantage to the side that achieves information dominance and, in particular, one that has long-range strike assets.

These two developments — the changing nature of the threat and the pace of technological change — will challenge the fundamental balance of our capabilities between those tasks that require relatively large numbers of people with those that require an increasing degree of technological sophistication in order to remain relevant and effective.

The army will also face some institutional challenges. Physical infrastructure is poor and will likely continue to deteriorate in some areas. We will have to reduce the burden of operational tempo and incremental taskings that are becoming intolerable for

capacité à soutenir ce rythme avec les niveaux de ressources actuels.

Cela conclut ma brève description des capacités actuelles de l'Armée de terre. Pour récapituler, les armées sont un système complexe de systèmes, mais elles offrent une énorme souplesse d'emploi. Nous pouvons livrer combat, maintenir la paix et aider les Canadiens dans le besoin. En outre, du moins jusqu'à présent, nous avons été en mesure de répondre aux exigences du livre blanc sur la défense dans les limites des ressources allouées et nous pouvons affirmer que nous avons dû soutenir un rythme d'opérations nationales et internationales plus élevé que jamais, avec des ressources moins importantes que celles prévues au début de la décennie. Mais tout cela a eu un prix. Comme l'a déclaré le général Jeffrey, l'Armée de terre est fragile. Comme la plupart des institutions, l'Armée canadienne fera face, de presque tous les côtés, à des défis nouveaux et de grande envergure. Les changements intervenant dans l'environnement de sécurité futur exerceront une pression considérable sur le développement des capacités appropriées.

L'OTAN a adopté une vision du conflit de l'avenir qui consiste en deux scénarios. Le premier est celui d'un affrontement classique entre nations: des opérations à un rythme rapide comportant l'application de technologies de plus en plus complexes, du type Guerre du golfe. Cependant, c'est le scénario 2 qui est considéré comme le plus probable à l'avenir. Il pourrait comporter la participation d'acteurs non étatiques utilisant des moyens asymétriques pour atteindre leurs objectifs, compensant en quelque sorte leur déficit de forces conventionnelles en ayant recours, par exemple, à l'attaque de réseaux informatiques, aux armes biologiques et chimiques et au terrorisme dans les agglomérations. Il nous faudra concevoir des capacités adaptées à une gamme croissante de menaces potentielles.

L'un des aspects les plus impressionnants du progrès technologique est la capacité de voir le champ de bataille (et corollairement la possibilité d'être vu par l'adversaire) grâce à une panoplie grandissante de détecteurs puissants — depuis l'espace, des véhicules aériens télépilotes et de dispositifs optiques basés au sol. Une telle facilité de reconnaissance peut se traduire rapidement par une meilleure compréhension du champ de bataille qui améliore l'agilité d'une force. Combinée aux améliorations sur les plans de la portée, de la puissance de frappe et de la précision des systèmes d'arme, cette capacité fournira un formidable avantage à la partie qui aura la supériorité sur le plan de l'information et surtout celle qui disposera d'éléments de frappe à longue portée.

Ces deux développements — l'évolution de la menace et le rythme du changement technologique — mettront à l'épreuve l'équilibre fondamental de nos capacités, réparties d'une part entre les tâches nécessitant l'emploi d'un assez grand nombre de personnes et, d'autre part, les tâches qui exigent un degré accru de perfectionnement technologique pour être remplies efficacement.

L'Armée de terre aura aussi quelques défis institutionnels à relever. L'infrastructure physique est dans un piètre état et continuera probablement de se détériorer dans certains domaines. Nous devons réduire le fardeau que constitue le rythme des

ur soldiers, in particular our junior leaders. This burden is estimated to be the equivalent of about 80 working days a year beyond the typical work year. We must increase our attention to collective training to ensure that we keep alive vital combat skills at higher levels of command, which we consider to be eroding at an accelerating pace.

Finally, and perhaps most significantly, we sense a moral component to our challenges, including mistrust in senior leadership and a lack of unity of thought, purpose and action under some circumstances. Linking all of these is the common theme of resource scarcity. Even without the need to find the resources necessary to address our challenges, the army will be hard pressed to maintain its current program within its current resource envelope. Modernization and change are expensive undertakings, and they exert a substantial new form of pressure on our fiscal situation.

The army is planning to meet these challenges. We are currently in the process of completing a major study of its current capabilities and future challenges, with a view to formulating a new strategic plan for meeting those challenges. What follows is a summary of the thrust lines of that strategy.

The first point is to connect with Canadians. The army cannot survive in isolation from, and without the understanding and support of broader Canadian society. Open and honest communications are in the best interests of the institution as a whole, and a deliberate program for achieving this objective has been designed and outlined.

The second point is to shape army culture. The army must examine the impact of various societal trends on the distinct future needs of a force prepared to engage in the complex and demanding environment of ground warfare. We must be able to adapt to some of the broad changes in Canadian society while preserving the uniquely military values required for cohesion and success in combat. Toward this end, a three-year army culture project has been initiated.

The third point is to deliver a combat-capable, sustainable future force structure. As mentioned earlier, the brigade group, of which the Canadian army has three in its structure, is the lowest level at which all required army functions are present. Unfortunately, our high operational tempo, resource scarcity and other factors have begun to undermine the integrity of army capability at this level, a trend that must be reversed. We must create the resource flexibility necessary to allow for reinvestment in brigade group expertise and competence and to create a modern, capable and sustainable structure including equipment. This will require either new resources or reductions in the army program in other areas. Note that constraints on the army's resource flexibility are such that it is difficult to envision achieving reallocation without personnel reductions. In other words, we will need more money or we will have to reduce the size of the army.

opérations et les affectations supplémentaires qui deviennent intolérables pour nos soldats, en particulier pour nos sous-officiers. Ce fardeau est évalué à environ 80 jours de travail en sus de l'année de travail type. Nous devons accorder une plus grande attention à l'instruction collective pour veiller à maintenir les aptitudes de combat vitales aux niveaux plus élevés de commandement, là où elles s'érodent très rapidement à notre avis.

Enfin, et peut-être surtout, nous décelons une composante morale dans nos défis, notamment une certaine méfiance face aux cadres supérieurs et un manque d'unité de pensée, de but et d'action dans certaines circonstances. Tout cela se rejoint sous un seul thème commun, soit la précarité des ressources. Même en l'absence d'une pénurie de ressources pour faire face aux enjeux, l'Armée de terre aura déjà bien du mal à maintenir son programme actuel avec l'enveloppe budgétaire dont elle dispose. La modernisation et le changement sont des entreprises coûteuses et elles exercent une pression nouvelle et considérable sur notre situation financière.

L'Armée dresse des plans pour relever ces défis. Nous mettons la dernière main à une grande étude sur ses capacités actuelles et les enjeux de l'avenir, en vue de formuler un nouveau plan stratégique pour y répondre. Voici les grandes lignes de cette stratégie.

Le premier volet consiste à établir un lien avec les Canadiens. L'Armée de terre ne peut survivre à l'écart de la société canadienne et sans la compréhension et le soutien de celle-ci. Une communication ouverte et franche est primordiale dans l'intérêt de l'institution dans son ensemble et un programme expressément conçu pour atteindre cet objectif a été esquissé.

Le deuxième élément consiste à adapter la culture de l'Armée. Cette dernière doit examiner l'impact de diverses tendances sociétales sur les besoins propres d'une force prête à s'engager dans le milieu complexe et exigeant de la guerre terrestre. Nous devons être en mesure de nous adapter à certains des grands changements de la société canadienne tout en préservant des valeurs militaires particulières indispensables à la cohésion et au succès au combat. À cette fin, un projet triennal de culture de l'Armée de terre a été lancé.

Le troisième impératif consiste à construire une structure viable pour une armée apte au combat. Comme je l'ai mentionné, le groupe-brigade (dont l'Armée canadienne en compte trois, est le niveau le plus bas à intégrer toutes les fonctions de l'Armée. Malheureusement, la rapidité du rythme opérationnel, la pénurie de ressources et d'autres facteurs ont commencé à compromettre la capacité de l'Armée à ce niveau, et c'est une tendance qu'il faut inverser. Il faut assurer la flexibilité budgétaire nécessaire pour autoriser le réinvestissement dans l'expertise et la compétence du groupe-brigade et créer une structure moderne apte au combat et viable, disposant notamment de l'équipement voulu. Il faudra pour cela soit de nouvelles ressources soit des réductions dans d'autres éléments du programme de l'Armée de terre. À noter que la rigidité budgétaire imposée à l'Armée est telle qu'il est difficile d'envisager des réaffectations de crédit sans réduction des effectifs. Autrement dit, il nous faudra plus d'argent ou bien nous devons réduire la taille de l'Armée.

[Translation]

Finally, manage readiness. Over the past decade, the Army has attempted to maintain uniform standards of readiness throughout the structure — a fact that, in combination with heavy operational tempo, has exacerbated the strain on Army personnel. A more comprehensive approach to managing readiness is currently in the early stages of development. It will deliver the required level of high readiness units and formations when they are needed, but also program time for recuperation for individuals and units when they are not needed for current operations.

All of these objectives, summarized on Figure 8, are focussed on producing a more capable and sustainable Army of Tomorrow. A common theme is the importance of our people — failing to enhance the attraction and retention of the right kind of soldiers and civilians through significant institutional change on both the physical and moral planes, would put at risk the provision of Army capabilities in the future. Another notable theme is to more fully integrate the complementary and supplementary roles of the Reserve Force with those of the Regular Force.

[English]

The army has served the nation well throughout its history. It has made significant adjustments in the last decade to a changing strategic landscape — the shift from bipolarity in the international system, rapid technological advancement, increased competition for national resources, and cultural change. The army has faced resource and personnel reductions, an increase in tempo of activities and its own cultural challenges.

As General Jeffrey pointed out to SCNDVA, he has considerable confidence in the overall capabilities of the army, particularly in the areas of operational experience, leadership and intellectual development. However, he assesses that the army as an institution is fragile in some ways, a situation that he intends to address by re-establishing an appropriate and enduring balance between resources, people and tasks. By resolving the shortfalls of today and seizing the opportunities presented by the future, we hope to make a transition into a whole new generation of military effectiveness.

Thank you for your attention, and I look forward to answering your questions.

Senator Stollery: I am taking the opportunity to ask this question because the Foreign Affairs Committee had evidence, particularly from a German Brigadier, that there was great difficulty in all western countries in recruiting soldiers. He was very interesting on the difficulty they would have in Germany, in the United Kingdom and in France, indeed in today's world, in just getting people to join the army. Is that so in Canada as well?

Col. Peters: That is very true, sir. It is a problem throughout the western world, more so for those countries that are changing over to an all-volunteer force from a conscripted force. They face a greater challenge.

[Français]

Finalement, gérer l'état de préparation. Ces dix dernières années, l'Armée s'est efforcée de maintenir des normes de préparation uniformes dans toute sa structure, un état de choses qui, combiné à la rapidité du rythme des opérations, a augmenté la pression exercée sur le personnel de l'Armée. Une approche plus globale à l'égard de la gestion de l'état de préparation est en voie d'élaboration. Elle permettra non seulement d'obtenir le nombre requis d'unités et de formations ayant un niveau de préparation élevé là où elles seront nécessaires, mais également elle prévoira une période de récupération pour les personnes et les unités lorsqu'elles ne seront pas requises pour les opérations actuelles.

Tous ces objectifs, résumés à la figure 8, sont axés sur la production d'une Armée de demain plus viable et plus apte au combat. Le thème commun est l'importance de notre personnel — le fait de ne pas réussir à attirer et à retenir le type de soldats et de civils approprié par le biais d'importants changements institutionnels sur les plans physique et moral compromettrait l'existence des capacités de l'Armée dans l'avenir. Une autre préoccupation à souligner est l'intégration améliorée des rôles complémentaires et supplémentaires de la Réserve à ceux de la Force régulière.

[Traduction]

L'Armée de terre a bien servi la nation au cours de son histoire. Ces dix dernières années, elle a apporté d'importantes corrections à un paysage stratégique en évolution — la fin de la bipolarité dans le système international, les progrès technologiques rapides, la concurrence accentuée pour les ressources de la nation et les mutations culturelles. L'Armée a fait face à des compressions de ressources et de personnel, à une augmentation du rythme des missions et à ses propres défis culturels.

Comme le général Jeffrey l'a mentionné au CPDNAC, il porte une grande confiance aux capacités de l'Armée de terre, particulièrement dans les domaines de l'expérience opérationnelle, du leadership et du développement intellectuel. Toutefois, il juge que l'Armée, en tant qu'institution, est fragile à certains égards, un problème qu'il a l'intention de régler en rétablissant un équilibre approprié et durable entre les ressources, les hommes et les tâches. En palliant les insuffisances d'aujourd'hui et en saisissant les occasions qu'offrira l'avenir, nous espérons opérer la transition vers une toute nouvelle ère d'efficacité militaire.

Je vous remercie de votre attention et me ferai un plaisir de répondre à vos questions.

Le sénateur Stollery: Je saisis cette occasion de poser ma question, car le Comité des affaires étrangères a entendu de la bouche d'un brigadier général allemand que tous les pays occidentaux éprouvent énormément de difficultés à recruter des militaires. Il a dit des choses très intéressantes sur la difficulté éprouvée en Allemagne, au Royaume-Uni et en France, particulièrement dans le monde d'aujourd'hui, à amener les jeunes gens à s'engager dans l'Armée. Est-ce la même chose au Canada?

Le colonel Peters: C'est très vrai, monsieur. C'est un problème dans tout le monde occidental, davantage dans les pays qui passent d'un système de conscription à une armée de métier. La difficulté y est plus grande.

We have had experience with an all-volunteer force for some time. Nevertheless, we face competition from the civilian sector and from a good economy. We must present sufficient challenge or those individuals to attract them into army life in the future. It is a challenge we can surmount, but it will remain a challenge as we deal with a declining pool from which to draw those talented people, and increased competition for those people from elsewhere.

Senator Stollery: The Armed Forces are becoming more technical, but it seems that infantry numbers do seem to be dropping. I remember our conversation at the Foreign Affairs Committee and I wonder if that is part of the reason that, in Canada, we have a decreasing number of actual soldiers.

Col. Peters: That would be a consideration in the future, but primarily we are looking at producing capability. How can we best produce that capability? As I have said, some of our tasks require large numbers of people. Other tasks can be done efficiently and effectively with fewer people but with more technology. A balance must be sought. We must consider the availability of personnel in the future. What is our capability to meet our goals and what is the best mix of people and technology for Canada?

Senator Stollery: Traditionally, all armies, in my experience, recruit their professional soldiers in — to use the current term — economically disadvantaged areas of the country. Italian soldiers, you will find, come mostly from areas with less job opportunities. This is similar in Canada. We had a conversation earlier today about being soldiers in cities. I have never seen any in Toronto since, probably, 1946. It is not, I suppose, a place where they are recruited.

Col. Peters: We will certainly seek in future to attract a very capable soldier who can deal with the technological challenges that will be confronting him or her on joining the army. Some of the equipment that we are currently bringing in means that we must seek better educated recruits. We want to put more emphasis on that. Again, we will be competing with many other people who are after that same pool of recruits, but that is where we want to put our focus. Large numbers of poorly trained and poorly equipped soldiers on the battlefield of the future will have even less relevance than in the past. Human resources must be tied in with technology in order to produce an efficient capability.

Senator Stollery: I am talking about the basic problem of competing in the economy.

Senator Forrestall: Thank you, Colonel, for your excellent presentation. We are all here to learn, and we are learning.

Do you believe that the Canadian army is combat-ready? Is it capable of joining with the United States, Great Britain or other nations of this world in engaging in a high intensity conflict? Associated with that question, how big a force could we deploy in six months or in another required time period? How long could we sustain that force, given attrition?

Nous-mêmes avons une armée de métier depuis pas mal de temps. Néanmoins, nous souffrons de la concurrence du secteur civil et d'une économie porteuse. Nous devons offrir à l'avenir un milieu assez stimulant pour attirer les jeunes gens dans la vie militaire. Nous pouvons y parvenir, mais cela restera difficile car le bassin de jeunes qualifiés va diminuant et la concurrence va croissant.

Le sénateur Stollery: Les Forces armées deviennent plus techniques, mais il semble que les effectifs de l'infanterie iront en diminuant. Je me souviens de notre conversation au Comité des affaires étrangères et je me demande si c'est là en partie la raison de la baisse du nombre de militaires au Canada.

Le colonel Peters: Ce sera une considération à l'avenir, mais notre tâche est principalement de produire une capacité. Comment produire au mieux cette capacité? Comme je l'ai dit, certaines de nos missions exigent des effectifs importants. D'autres peuvent être remplis efficacement avec moins de soldats et plus de technologie. Il faut trouver le bon équilibre. Nous devons tenir compte à l'avenir de la disponibilité de personnel. Dans quelle mesure pourrions-nous remplir nos objectifs et quelle est pour le Canada la meilleure combinaison d'hommes et de technologie?

Le sénateur Stollery: J'ai l'impression que les Forces armées de tous les pays recrutent traditionnellement leurs militaires de métier dans les régions économiquement défavorisées du pays, pour utiliser les termes devenus de rigueur. Les militaires italiens, constate-t-on, viennent majoritairement des régions à fort taux de chômage. C'est la même chose au Canada. Nous avons parlé ce matin du fait que l'on voit peu de soldats dans les villes. Je n'en ai pas vu à Toronto depuis, probablement, 1946. J'imagine que ce n'est pas dans les agglomérations qu'on les recrute.

Le colonel Peters: Nous allons certainement chercher à l'avenir à attirer des soldats très capables, pouvant s'adapter aux défis technologiques qu'ils vont rencontrer dans les Forces armées. Certains des équipements dont nous nous dotons actuellement exigent que nous trouvions des recrues mieux instruites. Nous voulons mettre davantage l'accent là-dessus. Encore une fois, nous serons en concurrence avec les entreprises qui puisent dans le même vivier, mais c'est là où il nous faut mettre l'accent. Il sera encore moins judicieux que par le passé de jeter un grand nombre de soldats mal entraînés et mal équipés sur les champs de bataille de l'avenir. Les ressources humaines sont indissociables de la technologie si l'on veut une armée efficace.

Le sénateur Stollery: Je parle du problème fondamental de la concurrence qui règne dans l'économie.

Le sénateur Forrestall: Merci, colonel, de votre excellent exposé. Nous sommes tous ici pour apprendre et c'est ce que nous faisons.

Pensez-vous que l'Armée canadienne soit prête au combat? Est-elle en mesure de se joindre aux États-Unis, à la Grande-Bretagne ou à d'autres pays du monde dans un conflit de haute intensité? Comme corollaire à cette question, une armée de combien d'hommes pourrions-nous déployer en l'espace de six mois ou d'une période donnée? Combien de temps pourrions-nous garder cette force en action face aux pertes?

Col. Peters: Our contribution to the allies, as I outlined very briefly in my presentation, is a brigade group with an additional battalion group. That is a force size of about 6,000 which we could deploy within 90 days to support our alliance obligations. That force would be capable of combat, again acknowledging that it would be relying on some higher level capabilities that are not resident in the Canadian army from our allies. That is part of the plan that we expect would be put in place.

That force could be sustained, however, for only 60 days of combat operations. We would then have to turn to some mobilization measures to ensure a presence beyond that time period. We are working very heavily now in mobilization planning to ensure that that is the case. The capacity is there, given the other regular force capabilities; the force generation structure in Canada we would be able to draw from. Ultimately, we would certainly draw from the reserves in order to get that capability as well.

Senator Forrestall: We would not wait that 60-day period before we started mobilization?

Col. Peters: Certainly not. If we were deploying a brigade group offshore, that would signal a major international emergency, and would trigger further decision-making on behalf of the government to address that situation. Certainly we would require some measure of mobilization to sustain that type of force.

Senator Forrestall: Would jump companies be included in that number?

Col. Peters: Right now, the brigade group does not include parachute capability. It is a mechanized brigade group. We have that capability still resident in the force structure should we desire to reformulate for a specific task. Right now, the brigade group is a mechanized force.

Senator Forrestall: Are we training jumpers?

Col. Peters: Yes, we are training currently at the Canadian Parachute Centre. We train jumpers who are dispersed throughout the army, but we also maintain currently three companies of parachute infantry.

Senator Forrestall: Where are they located?

Col. Peters: One is serving with the third battalion of each of the three regular force regiments. They are in Edmonton, Petawawa and in Val Cartier.

Senator Forrestall: Throughout your forces, on what can you draw down? There must be a large number of people who could quickly be brought back up to scratch.

Col. Peters: In terms of parachute capability? Yes, I would have no idea of the total number of qualified people. With parachute school continuing in operation, we could augment that capability if required. We could call on those individuals who are not currently serving with the jump companies. That is quite true.

Le colonel Peters: Notre contribution à nos alliés, comme je l'ai indiqué très brièvement dans mon exposé, est un groupe-brigade et un groupe bataillon supplémentaire. Cela représente un effectif d'environ 6 000 hommes que nous pourrions déployer dans un délai de 90 jours pour remplir nos obligations envers l'alliance. Cette force serait prête au combat, reconnaissant qu'elle dépendrait de quelques capacités de niveau supérieur apportées par nos alliés et que l'Armée canadienne ne possède pas. Cela fait partie du plan qu'il faudrait mettre en place.

Cependant, cette force ne pourrait être maintenue que pendant 60 jours de combat. Nous devrions alors prendre quelques mesures de mobilisation si notre présence devait durer au-delà. Nous travaillons très fort actuellement à la planification d'une mobilisation dans cette éventualité. La capacité est là, étant donné les autres capacités de la Force régulière, la structure de génération de force que nous pourrions mettre à contribution au Canada. Ultérieurement nous devrions certainement puiser également dans les réserves pour maintenir cette capacité.

Le sénateur Forrestall: Nous n'attendrions pas la fin de la période de 60 jours pour mettre en marche la mobilisation?

Le colonel Peters: Certainement pas. Si nous devons déployer un groupe-brigade à l'étranger, ce serait le signal d'une grande crise internationale qui déclencherait un certain nombre de mesures au niveau du gouvernement. Nous aurions certainement besoin d'un certain degré de mobilisation pour maintenir ce type de force.

Le sénateur Forrestall: Est-ce que ces effectifs comprendraient des compagnies de parachutistes?

Le colonel Peters: Le groupe-brigade ne comprend actuellement pas de parachutistes. Il s'agit d'un groupe-brigade mécanisé. Nous conservons la capacité de parachutage dans notre structure pour remplir des missions spécifiques. Actuellement, le groupe-brigade est une force mécanisée.

Le sénateur Forrestall: Entraînons-nous des parachutistes?

Le colonel Peters: Oui, nous en formons actuellement au Centre canadien de parachutisme. Nous entraînons des parachutistes qui sont dispersés un peu partout dans les Forces terrestres, mais nous avons également trois compagnies de fantassins parachutistes.

Le sénateur Forrestall: Où sont-elles situées?

Le colonel Peters: Il y en a une dans le troisième bataillon de chacun des trois régiments des Forces régulières. Elles sont situées à Edmonton, Petawawa et Val Cartier.

Le sénateur Forrestall: À combien de parachutistes pouvez-vous faire appel dans toutes les Forces armées? Il doit y en avoir un grand nombre que vous pouvez rapidement remettre à la page.

Le colonel Peters: Sur le plan de la capacité de parachutage? Je n'ai pas idée du nombre de parachutistes qualifiés. Du fait que l'école de parachutisme continue de fonctionner, nous pourrions accroître cette capacité en cas de besoin. Nous pourrions faire appel aux militaires formés qui ne servent pas actuellement dans des compagnies de parachutistes. C'est très vrai.

Senator Forrestall: Do we have other speciality training, for example, mountain climbing?

Col. Peters: Yes, some of that expertise is also resident at the Canadian Parachute Centre. There are trained individuals spread throughout the army, primarily in the infantry corps, but others as well.

Senator Forrestall: Do we have any language or dialect capability?

Col. Peters: Yes. Not specifically in the army, although some could be resident there by virtue of the type of people we are attracting as recruits. That would be a joint force capability. If army formations were deployed, we could draw on that capacity if we were appropriate.

Senator Forrestall: Would we have it below the company level?

Col. Peters: No, again, just by virtue of some language capability being available in a recruit, but not a specific role at that level.

Senator Forrestall: I am very concerned about the budgetary shortfall, and the current operations and maintenance shortfall particularly. I have the sense that it is somewhere between \$175 million and \$200 million. Has this been ameliorated? Are you back in some kind of a balance, or are you still running a bit of a deficit?

Col. Peters: It is not a deficit, strictly speaking, because we are actually balancing the books. It is a demand that is not being satisfied right now. That was ameliorated somewhat by budget 2000, which brought in additional money that helped the army situation. However, we keep responding to additional demands, so right now, that has not been fully ameliorated. We are still studying and taking steps to fix it. We are also considering ways of focussing that deficit. You have seen through my comments that it is our infrastructure and our collective training where that demand has not been filled. The army is still in the range of \$50 million at conservative estimates of the demand that we must find ways to address that. We still face that significant demand problem.

Senator Forrestall: Are you trying to overcome the problem without having to reduce the three brigades to two?

Col. Peters: Certainly we would desire a three brigade structure because it gives us additional flexibility. It is no secret that we have looked at the possibility of two brigade models that could continue to do the task that we are asked to do. Certainly, there is a range of options in between that would see some reduction of personnel without going to two brigades. However, as I said earlier, because of the restrictions on the army commander in what he could actually change, it is difficult to foresee how personnel reduction would not be part of the solution, given the magnitude of the problem facing us.

There is a relatively small budget to deal with a large deficit. There is very little flexibility in what can be effected in terms of saving and all the rest, of which you are well aware. That has led

Le sénateur Forrestall: Avons-nous d'autres formations spécialisées, par exemple en alpinisme?

Le colonel Peters: Oui, une partie de ces formations est également dispensée au Centre canadien de parachutisme. Il y a des spécialistes disséminés à travers l'Armée, principalement dans le corps d'Infanterie, mais ailleurs aussi.

Le sénateur Forrestall: Avons-nous des spécialistes des langues ou dialectes?

Le colonel Peters: Oui. Pas spécifiquement dans l'Armée de terre, encore que certains s'y trouvent de par le type de recrues que nous attirons. C'est une capacité interarmes. Si des formations terrestres étaient déployées, nous pourrions faire appel à cette capacité le cas échéant.

Le sénateur Forrestall: En avons-nous en dessous du niveau de la compagnie?

Le colonel Peters: Non, ce n'est pas un rôle spécifique à ce niveau, même si un certain nombre de soldats parlent différentes langues.

Le sénateur Forrestall: Je suis très préoccupé par la pénurie budgétaire, en particulier au niveau des opérations et de l'entretien. Je crois savoir qu'il manque entre 175 millions et 200 millions de dollars. Cela a-t-il été rectifié? Avez-vous retrouvé l'équilibre ou accumulez-vous toujours un déficit?

Le colonel Peters: C'est n'est pas à strictement parler un déficit, car nos comptes sont équilibrés. Il s'agit plutôt d'une demande non satisfaite. Le budget 2000 y a quelque peu remédié, puisqu'il a apporté des crédits supplémentaires à l'Armée. Cependant, nous devons toujours faire face à des exigences additionnelles, si bien que nos ressources restent insuffisantes. Nous continuons à étudier la situation et à chercher des remèdes. Nous cherchons également des façons de cerner ce déficit. J'ai dit dans mon exposé que c'est au niveau de notre infrastructure et de notre formation collective que la demande n'est pas comblée. L'Armée de terre manque encore de 150 millions de dollars, selon des estimations prudentes et nous devons trouver le moyen de combler ce manque. Nous avons toujours ce gros problème de demande insatisfaite.

Le sénateur Forrestall: Cherchez-vous à surmonter le problème sans avoir à ramener de trois à deux le nombre de brigades?

Le colonel Peters: Nous désirons manifestement une structure à trois brigades car elle nous donne une plus grande flexibilité. Ce n'est pas un secret que nous avons envisagé un modèle à deux brigades pour remplir notre mission. Différentes options sont possibles qui permettraient de comprimer les effectifs sans passer à deux brigades. Cependant, comme je l'ai dit, en raison des restrictions qui s'exercent sur les changements que peut apporter le commandant de l'Armée, il est difficile de voir comment on pourrait régler le problème sans compression d'effectifs, vu l'ampleur de la difficulté.

Il y a un budget relativement restreint pour épouser un grand déficit. Il y a très peu de flexibilité sur ce qu'il est possible de faire au niveau des bases et de tout le reste, comme vous le savez

us to the conclusion that ultimately numbers of personnel must be part of the solution.

Senator Forrestall: The basic numbers being cast about by different people and different interests scare the hell out of me. It seems to me that we sell ourselves short by not arguing for fuller complements. For example, when was the last time we exercised a full brigade?

Col. Peters: That is difficult to say. I believe that around 1992 there was a full-up brigade exercise, but you must remember that we are introducing a lot of simulation equipment at which brigade-level training is done. Our staff colleges continue to exercise officers at that level of training. The difficulty is, as was the case with the navy presentation, you still want to get out there and do it from time to time, but we have few resources to allow that to happen.

Perhaps, if we had slightly fewer numbers of people, we wonder whether we could then focus our resources on ensuring that the capability we do have is well prepared.

Senator Forrestall: Could we sustain it beyond six months? Could we sustain two brigades beyond six months?

Col. Peters: The second brigade group, as it stands right now, is required for continental operations, theoretically. Theoretically, we could sustain those, again given decisions on mobilization. That is the key.

Senator Forrestall: It would be a hell of a thing if we had a snowstorm in Toronto again.

Col. Peters: Some tasks would fall by the wayside if you were focussing on the most important. Certainly, the reserve force figures large in our capacity to sustain operation. It is not only the regular force that we draw on for that.

Senator Forrestall: I have long had concerns about the way in which we treat returning peacekeepers, particularly reservists. I have always been concerned about the absence of any resource to hands-on counselling and help where it is needed. Is that still a pretty rough area for us? Is there still work that we must do in the area, not only for returning reservists but for any with traumatic experience? We were in Bosnia and Herzegovina. We saw what some of those young men and women experienced in a particular incident. That was not nice.

Col. Peters: There is no question that there is work yet to do. We have learned much from our experiences throughout the 1990s. We are addressing some of the problems in a more forthright fashion, and putting more resources to those problem areas. We are looking at different ways of taking care of people on their return, both medically and with support after the medical process has been complete.

You are aware of some of the centres that have been set up to assist that process. One of the challenges has always been the reservist who tends not to stay in that same supportive

très bien. Cela nous a amené à la conclusion qu'il n'y a pas de solution possible sans diminution d'effectifs.

Le sénateur Forrestall: Les chiffres lancés par différentes personnes et différents intérêts m'effraient. Il semble que nous nous pénalisons en ne réclamant pas des effectifs plus étoffés. Par exemple, quand ont eu lieu les dernières manœuvres avec une brigade complète?

Le colonel Peters: C'est difficile à dire. Je crois qu'il y a eu des manœuvres avec une brigade complète aux alentours de 1992, mais il ne faut pas oublier que nous avons mis en place quantité d'équipements de simulation avec lesquels on assure l'entraînement au niveau de la brigade. Nos collègues d'état-major continuent à entraîner les officiers à ce niveau. La difficulté, comme l'a fait remarquer la Marine, est qu'il faut quand même de temps en temps effectuer des manœuvres réelles, mais nous manquons de ressources pour cela.

Peut-être que si nous avions des effectifs légèrement réduits, nous pourrions réaffecter nos ressources pour assurer que nos forces soient bien entraînées.

Le sénateur Forrestall: Pourrions-nous déployer ces troupes pendant plus de six mois? Pourrions-nous maintenir deux brigades en déploiement au-delà de six mois?

Le colonel Peters: Le deuxième groupe-brigade, dans la situation actuelle, est requis, théoriquement, pour les opérations continentales. Théoriquement, nous pourrions poursuivre le déploiement, selon les décisions de mobilisation. La clé est là.

Le sénateur Forrestall: Ce serait terrible si nous avions de nouveau une tempête de neige à Toronto.

Le colonel Peters: Certaines tâches seraient reléguées s'il fallait se concentrer sur le plus important. La Force de réserve tient certainement une grande place dans notre capacité à soutenir les opérations. Nous ne ferions pas seulement appel pour cela à la Force régulière.

Le sénateur Forrestall: Cela fait longtemps que je suis préoccupé par la façon dont l'on traite les gardiens de la paix à leur retour, particulièrement les réservistes. J'ai toujours déploré l'absence de ressources pour aider psychologiquement les militaires qui en ont besoin à leur retour. Y a-t-il toujours un manque à cet égard? Faudrait-il faire plus dans ce domaine, non seulement pour les réservistes à leur retour mais tous ceux qui ont vécu des expériences traumatisantes? Nous étions en Bosnie-Herzégovine. Nous avons vu ce que certains de ces jeunes hommes et femmes ont subi lors d'un incident particulier. C'était horrible.

Le colonel Peters: Il ne fait pas de doute qu'il y a encore beaucoup à faire. Nous avons beaucoup appris de nos expériences au long des années 1990. Nous nous attaquons plus directement à certains de ces problèmes et y consacrons davantage de ressources. Nous réfléchissons aux différentes façons d'aider ces militaires à leur retour, tant sur le plan médical que par des soutiens ultérieurs.

Vous êtes au courant de certains des centres que nous avons mis sur pied à cette fin. Les cas difficiles ont toujours été ceux des réservistes qui tendent à ne pas rester aussi longtemps dans cet

environment for as long as the regular force soldier does. However, it is also difficult to force a regular to stay in order that we may look after him when he wants to go home.

Senator Forrestall: His boss wants him back to work.

Col. Peters: There is conflicting demand that must be resolved. We are doing a much better job of addressing the problem, but there are new initiatives being examined at the moment that will improve that situation even further.

Senator Forrestall: Are we getting a level of cooperation that is satisfactory from industry generally in Canada about letting us have their young men and women for two months, three months or for longer periods?

Col. Peters: We would always want to have more flexibility, but the tools are in place to assist that process.

Senator Forrestall: Has it improved over the last few years?

Col. Peters: I could not give statistics to demonstrate that, I am sorry.

Senator Forrestall: Generally, what is the drug abuse situation among your soldiers, and what is the state of the marital relationships of the individuals returning from peacekeeping operations?

Col. Peters: That is a pretty broad range, and I could not give you statistics. There are some areas that we are concerned about in looking after our people broadly. I would not say that drugs and alcohol are on the list of those concerns with which we deal that are increasing in importance. Certainly, we are placing more resources in the areas that reflect stress levels. I believe that you are familiar with some of the programs in place for controlling or limiting alcohol consumption in theatres, and that has undoubtedly had some positive effect. However, no, I could not give any more figures. There is certainly work to be done. No one says that we have addressed all of the problem areas. Some of those are not in the range of the immediate things that we need to do.

Senator Forrestall: Thank you.

Senator Wiebe: Colonel Peters, if I may, I will play the role of the devil's advocate. You made the comment that the army is fragile. I make the comment that our country is in a fragile position. You talked about the capability of our Armed Forces to provide a brigade, a combat-ready group for offshore deployment, and I believe that is true; we have that capability. It would take six months, probably, to re-supply that, as you say.

However, what would happen onshore if our country were suddenly invaded? We have the Department of Defence, and this is the Defence Committee. The planes can come in and bomb our cities, the ships can bomb our shores, but we are not a conquered country until the troops move in, which is the army. We cannot conquer a country without the army; regardless of what the air force and the navy say, we still need ground troops.

I maintain that we do not have them and that our public has the perception that, to defend our country, we need only give someone a gun and teach him or her how to march and obey orders. That was the case in the first and second world wars and in Korea.

environnement thérapeutique que les soldats des Forces régulières. Mais il est difficile également de forcer un militaire à rester dans ces centres s'il veut rentrer chez lui.

Le sénateur Forrestall: Son patron le réclame au travail.

Le colonel Peters: Il y a là des exigences contradictoires. Nous savons aujourd'hui beaucoup mieux attaquer le problème, mais nous examinons actuellement de nouvelles initiatives qui devraient encore améliorer cette situation.

Le sénateur Forrestall: Obtenons-nous du secteur privé un niveau de coopération satisfaisant, s'agissant de libérer les jeunes hommes et femmes réservistes pendant deux mois, trois mois ou plus?

Le colonel Peters: Nous aimerions toujours plus de flexibilité, mais les outils sont en place pour faciliter ce processus.

Le sénateur Forrestall: S'est-il amélioré au cours des dernières années?

Le colonel Peters: Je ne possède pas de chiffres qui le démontreraient, désolé.

Le sénateur Forrestall: De façon générale, où en est la consommation de drogue chez nos soldats et quel est l'état des relations de couple des militaires rentrant d'opérations de maintien de la paix?

Le colonel Peters: Cela couvre un large éventail de situations et je ne peux vous donner de chiffres. Nous nous penchons sur différents facteurs, s'agissant de soutenir les nôtres. Je ne dirai pas que la drogue et l'alcoolisme sont sur la liste des problèmes en progression. Mais nous déployons davantage de ressources pour ce qui est des comportements reflétant des niveaux de stress élevés. Je crois que vous connaissez certains des programmes en place pour contrôler ou limiter la consommation d'alcool sur les théâtres d'opérations, et cela a sans aucun doute eu un effet positif. Mais je n'ai pas de chiffres à vous donner. Du travail se fait dans ces domaines. Nul ne prétend que nous avons réglé tous les problèmes et tous n'ont pas un caractère pressant.

Le sénateur Forrestall: Merci.

Le sénateur Wiebe: Je vais me faire l'avocat du diable, si vous le permettez, colonel Peters: vous avez dit que l'Armée est fragile. J'estime pour ma part que notre pays est dans une situation fragile. Vous avez parlé de la capacité de nos Forces armées à déployer une brigade prête au combat à l'étranger, et je crois que c'est vrai, que nous avons cette capacité. Il faudrait probablement six mois pour y parvenir, comme vous dites.

Cependant, que se passerait-il sur le territoire national si notre pays était soudainement envahi? Nous avons un ministère de la Défense et nous sommes le Comité de la défense. Des avions peuvent venir bombarder nos villes, des navires pilonner nos côtes, mais nous ne sommes pas un pays conquis tant que des troupes ne viennent pas nous envahir, c'est-à-dire une armée de terre. On ne peut conquérir un pays sans troupes terrestres, quoi qu'en dise l'Armée de l'air et la Marine.

Je maintiens que nous n'avons pas les troupes terrestres qu'il faudrait et notre public s'imagine que, pour défendre notre pays, il suffit de donner un fusil à quelqu'un et lui montrer comment défilier et obéir aux ordres. C'était vrai pendant la Première et la

Now, we need highly skilled, technically trained individuals in the army. We need to have that kind of force ready to defend our country from invasion.

Will we continue to be dependent on the U.S. to provide that kind of protection for us from such a perspective? What happens in the event that the U.S. becomes the invader? As the devil's advocate, I pose this to you, because it seems to me that, with a 20,000 regular force, it will not take too many weeks of combat before our highly trained, professional soldiers will be casualties. What do we have to replace those casualties, apart from 15,000 reservists? That provides us with 35,000 individuals to defend a country that is 5,000 miles broad.

Col. Peters: First, that primarily goes back to our threat assessment that was talked about by Mr. Bonn. Certainly, if you talked to military officers, you would find that most would be supportive of larger numbers in all capabilities so that we would have a greater measure of flexibility, sustainability and, simply, greater numbers available to deal with our task.

We must examine the potential threat, and the threat of invasion to the continent of North America is extremely low. We would expect, if that situation changed, to have years of strategic warning in which to review our policy on what military capabilities we were holding. Certainly, the argument has often been made that we must keep a certain level of capability to assure the Americans that we are doing our part in respect of continental defence.

However, it leads us to that old problem of how much is enough? What is the precise level that is required? That is very difficult to determine. Right now, we feel reasonably confident that, with a three-brigade structure, we can address the tasks that we have been asked to perform. Certainly we could do more with more, but right now the threat, in the opinion of the Government of Canada, does not justify greater expenditure of resources.

Now, could we generate more capability, given time? Certainly we could. With time and resources, if the strategic situation changes, we could alter our posture, but right now the threat does not appear to justify that sort of move.

Senator Wiebe: As far as the politicians, governments and the public are concerned, cost in dollars is always utmost in their minds. Of the three services, the land segment — the army — seems to be suffering the most in terms of capital replacement. There has been much better capital replacement for the navy and the air force than there has been for the army. Again, this is expensive; it costs a great deal of money to maintain a regular force. It costs the same amount of money to train a reservist as it costs to train a regular army recruit. The difference is that the reservist, for a good period of time, is paid his living expenses by the private sector, and a regular army recruit is paid 12 months of the year.

To acquire more capital funds for the procurement of equipment, what is the army's feeling about being more active

Seconde Guerre mondiale et en Corée. Mais aujourd'hui, nous avons besoin de techniciens hautement qualifiés dans l'Armée. Nous devons disposer de ce type de force pour pouvoir défendre notre pays contre une invasion.

Continuerons-nous à dépendre des États-Unis pour nous protéger? Que se passerait-il si les États-Unis devenaient l'agresseur? Je vous pose la question en me faisant l'avocat du diable, car il me semble qu'avec des Forces régulières de 20 000 soldats, il faudrait peu de semaines de combat avant que nos militaires professionnels hautement entraînés soient éliminés. Qu'avons-nous pour les remplacer, hormis 15 000 réservistes? Cela nous donne 35 000 hommes pour défendre un pays long de 5 000 milles.

Le colonel Peters: Tout d'abord, cela nous ramène à l'évaluation de la menace dont a parlé M. Bonn. Si vous parlez aux officiers, vous constaterez que la plupart sont en faveur d'effectifs plus nombreux dans tous les domaines, afin de disposer d'une plus grande flexibilité, d'une plus grande capacité et, tout simplement, d'effectifs plus nombreux pour remplir notre mission.

Nous devons examiner la menace potentielle, et celle d'invasion du continent nord-américain est extrêmement faible. Si cela devait changer, nous nous attendons à disposer de plusieurs années d'avertissements stratégiques au cours desquelles nous pourrions revoir notre politique militaire. Mais l'argument est souvent avancé que nous devons conserver un certain niveau de capacité pour assurer aux Américains que nous faisons notre part pour la défense du continent.

Mais cela nous ramène au vieux problème de savoir combien est assez? Quel est le niveau précis requis? C'est très difficile à déterminer. Actuellement, nous sommes raisonnablement assurés qu'avec une structure de trois brigades nous pouvons exécuter les tâches que l'on nous demande de remplir. Nous aimerions bien avoir plus, mais la menace à l'heure actuelle, de l'avis du gouvernement du Canada, ne justifie pas une plus grande affectation de ressources.

Pourrions-nous nous doter d'une capacité plus grande, en disposant de temps? Nous le pourrions certainement. Avec du temps et des ressources, si la situation stratégique change, nous pourrions modifier notre doctrine, mais actuellement la menace ne semble pas justifier une telle décision.

Le sénateur Wiebe: Aux yeux des politiciens, des gouvernements et de l'opinion, c'est toujours le coût en dollars qui prime. Des trois armes, l'Armée de terre semble être la plus dépourvue sur le plan de l'équipement. La Marine et les Forces aériennes ont obtenu beaucoup plus d'équipements neufs que l'Armée de terre. Encore une fois, cela coûte cher d'entretenir une Force régulière. Il en coûte autant de former un réserviste qu'un soldat de métier. La différence est que la subsistance du réserviste est couverte la plus grande partie du temps par le secteur privé, alors qu'il faut payer un soldat du métier 12 mois par an.

Que pense l'Armée de la possibilité de dégager davantage de fonds pour l'acquisition d'équipements en faisant appel davantage

regarding the recruitment of highly skilled, trained individuals through the reserve sector?

Col. Peters: Regarding your first point — the equipment — certainly, it would be easy to obtain relative agreement amongst army officers that we would like to see more capital directed to army projects. I believe it to be an overstatement to say that the army has not received a good share of recapitalization throughout the 1990s. Some of the major projects that we are now in the process of implementing — the three-armoured personnel carrier, communications equipment, the Coyote Reconnaissance Vehicle — are all relatively recent additions. There are some other areas with which we are not as pleased. We need to put more effort into the upgrading of our indirect fire and our intelligence, surveillance, target acquisition, reconnaissance resources, or ISTAR. There are areas that need more work, but it is an over-simplification to say that the army has not been recapitalized. We have a way to go, but remember that we are contributing to what Commodore McNeil talked about — the joint force capability that can come from the three elements. In some cases, it may be better to come from the air force or the navy, and in some cases, it may be better to be focused on the army. In any event, we will always look at that production of joint force capability.

I am not exactly clear on your point concerning the reservist. Certainly we are looking at the future roles for reservists to branch out beyond the simple augment of our regular force units for a particular operation. We are looking at some roles for the reserves that would be largely resident in the reserve force with specialized areas of expertise such as nuclear, biological and chemical warfare, and civil/military cooperation specialists. We are looking at that kind of capability being more resident in the reserve force of the future. We are also looking at making some of the heavier capabilities — the traditional ones — resident in the reserve force where, with greater warning time, we can bring that capability to a level that we can use. Historically, we have had some reticence in doing that. We are now looking at it in more concrete terms. Does that address your question on the reserve force?

Senator Wiebe: Yes, it does, partially. Canada is not using the potential of the reservists in all three sectors — army, navy and air — as well as we could. We have a significant amount of opportunity there to train those highly skilled people and have them ready in case there is ever is a situation where such capability is required. I do not want to get into specific issues, but something that does disturb me is the amalgamation of some of the ground troops. I will use as an example the changes that are taking place in Western Canada, where you now have four provinces under one command, which is the Western Command. Much of the personnel and equipment is located in Edmonton. If there is a natural disaster in one part of those four western provinces, it could be difficult to move some of that equipment and men to those areas quickly enough to have a meaningful effect on that disaster.

au recrutement de personnel hautement qualifié par les Forces de réserve?

Le colonel Peters: En ce qui concerne le premier point — l'équipement — certes, vous n'auriez guère de mal à faire dire aux officiers qu'ils aimeraient davantage d'investissements dans les projets militaires. Mais je pense excessif d'affirmer que l'Armée n'a pas reçu sa part du réinvestissement dans les années 90. Certains des grands projets actuellement en cours de réalisation — le transport de troupes à triple blindage, le matériel de communication, le véhicule de reconnaissance Coyote — ce sont tous là des ajouts relativement récents. Nous sommes moins satisfaits dans quelques autres domaines. Il faut faire un effort accru pour l'amélioration de nos armes à feu indirect ou nos ressources pour le renseignement, la surveillance, l'acquisition d'objectifs, la reconnaissance ou l'ISTAR. Il faut faire davantage dans certains domaines, mais c'est une schématisation excessive que de prétendre que l'Armée de terre n'a pas bénéficié d'un réinvestissement. Il y a encore du chemin à faire, mais n'oubliez pas que nous contribuons à ce dont le commodore McNeil a parlé — la capacité interarmes qui peut provenir des trois armes. Dans certains cas, il peut être préférable de doter la Force aérienne ou la Marine d'une capacité donnée, et dans d'autres cas il vaut mieux en doter l'Armée de terre. Quoi qu'il en soit, c'est toujours la création d'une capacité interarmes que nous visons.

Je ne suis pas sûr de comprendre votre question sur les réservistes. Certes, nous envisageons à l'avenir des rôles pour les réservistes au-delà du simple renforcement de nos unités régulières pour une opération donnée. Nous envisageons des rôles spécifiques qui seraient principalement confiés aux Forces de réserve dans des domaines spécialisés tels que la guerre nucléaire, biologique et chimique, remplis par des spécialistes de la coopération civile-militaire. C'est une capacité que nous envisageons de localiser plus spécialement dans la Force de réserve. Nous envisageons également de localiser certaines des capacités plus lourdes — les capacités traditionnelles — dans la Force de réserve de façon à pouvoir, avec un préavis plus long, la porter à un niveau opérationnel. Il y avait traditionnellement une réticence à faire cela. Aujourd'hui, nous abordons cela dans une perspective plus concrète. Cela répond-il à votre question sur les Forces de réserve?

Le sénateur Wiebe: Oui, partiellement. Le Canada n'exploite pas aussi bien qu'il le pourrait le potentiel des réservistes dans les trois armes — Armée de terre, Marine et Forces aériennes. Il y a une large possibilité de former dans la réserve ces personnels hautement qualifiés pour qu'ils soient prêts à intervenir lorsque nous en avons besoin. Je ne veux pas entrer dans les détails, mais la fusion de certaines des troupes terrestres me perturbe. Prenez par exemple les changements en cours dans l'Ouest du Canada, où vous avez maintenant quatre provinces sous un seul commandement, le Secteur Ouest. L'essentiel de l'effectif et de l'équipement est basé à Edmonton. Si une catastrophe naturelle survient dans l'Ouest, il sera difficile de déployer ce matériel et ces hommes assez vite pour une intervention efficace.

Is the army looking at backing up a few steps and providing some equipment and manpower in other areas of the provinces?

Col. Peters: We are looking at backing up. You will understand that there are different dynamics that affect those types of decisions on where people should be based. We certainly put significant resources into rebuilding areas like Edmonton so we could house more units there, so we could more efficiently conduct our training business and save, ultimately, on some of those infrastructure costs that are really killing us.

For a small force, spread out in as many locations as we are, we end up paying so much to accommodate ourselves and that produces some of the demands, some of the pressures that we have on our budget. If we can do something to ameliorate that, that is one of the steps we can take.

We realize that this structure does reduce our flexibility in some ways to move as quickly around the country. It does not mean that we cannot do it; we still are well spread across the country. However, we are not as dispersed as we used to be. We still have units on pretty high-readiness alert to respond to provincial level emergencies. Certainly if we were spread more across the country, we would be better able to do that, but again, how much is enough? What level is the correct level, and how much are we prepared to pay for the flexibility of having these units spread across the country? This is a question that is not easily answered.

We would like to have greater involvement with the larger communities instead of withdrawing into a fewer number of bases. However, the hard reality of the fiscal situation drives us, in part, to that sort of conclusion, as long as it is not interfering with our ability to perform the tasks that we have been asked to do.

Senator Meighen: Colonel Peters, I do not want to flog the reserve horse unduly but did I hear you say that the army is perhaps prepared to look at the navy's model of deploying reservists as opposed to the traditional one in the army?

Col. Peters: I would not put it in those terms. We look at both allied forces and the other services all the time for anything that we can import as an idea that will assist us in our ongoing efforts to improve our organization and structure. The army or the navy has particular tasks and ways of dealing with those tasks. I would not want to draw too many parallels. If you are talking purely about trying to create larger organizations with specific tasks, then that is one direction that we are looking at. Clearly, using larger organizations either on specific tasks or to augment the regular force would enhance the cohesion and pride of the reserve force. We are certainly looking at that, as I illustrated in the example which I gave you for rotation to the Balkans in 2002. There are many issues to be dealt with when we look at that situation, but that is the intent. We will be working our way up to that, starting with smaller groups at the section and platoon level, and working up to the company. It is roughly in line with what the navy has done, but I would not draw too many close parallels.

L'Armée envisage-t-elle de revenir en arrière et de placer quelques effectifs et équipements dans d'autres provinces de l'Ouest?

Le colonel Peters: Nous y réfléchissons. Il faut savoir que ces types de décisions sur la localisation des effectifs obéissent à différentes considérations. Nous avons consacré des ressources considérables à la reconstruction de bases comme celle d'Edmonton afin d'y loger davantage d'unités et nous permettre de dispenser l'instruction plus efficacement et économiser sur les frais d'infrastructure qui nous tuent.

Lorsqu'une armée de petite dimension est dispersée en autant de bases, nous finissons par payer très cher le logement et c'est la source d'une bonne partie des pressions exercées sur notre budget. Si nous pouvons faire quelque chose pour y remédier, c'est une mesure qui s'impose.

Nous avons conscience que cette structure réduit quelque peu notre rapidité de déploiement dans le pays. Mais cela n'interdit pas le déploiement, car nous conservons une bonne dissémination à travers le pays. Cependant, nous sommes moins dispersés qu'auparavant. Nous avons toujours des unités en état d'alerte avancée pour réagir aux situations d'urgence dans les provinces. Nous pourrions réagir plus rapidement si nous étions davantage dispersés, mais encore une fois, combien est assez? Quel est le niveau approprié et combien sommes-nous prêts à payer pour la flexibilité que donne la dispersion de ces unités à travers le pays? Il n'est pas facile de répondre à cette question.

Nous aimerions être davantage présents dans les grandes agglomérations plutôt que de nous retirer dans un plus petit nombre de bases. Toutefois, la dure réalité budgétaire nous pousse à le faire, tant que cela ne nous empêche pas de remplir les missions que l'on nous donne.

Le sénateur Meighen: Colonel Peters, je ne veux pas m'attarder indûment sur la Force de réserve, mais avez-vous bien dit que l'Armée envisage de s'inspirer du modèle de la Marine consistant à déployer les réservistes, par opposition à leur rôle traditionnel dans les Forces terrestres?

Le colonel Peters: Je ne l'exprimerai pas ainsi. Nous regardons sans cesse ce que font nos alliés et les autres armes pour voir si nous pouvons importer une idée intéressante dans nos efforts continus d'améliorer notre organisation et structure. L'Armée de terre et la Marine ont des tâches particulières à remplir et différentes façons de le faire. Il ne s'agit pas de tirer trop de parallèles. Si vous parlez simplement de créer des organisations plus grandes avec des missions spécifiques, c'est effectivement une orientation que nous envisageons. Manifestement, la mise en place d'organisations plus grandes, remplissant soit des tâches spécifiques soit renforçant la Force régulière accroîtrait la cohésion et la fierté de la Force de réserve. Nous nous préparons à le faire, comme en témoigne l'exemple que j'ai donné, soit la rotation dans les Balkans en 2002. Cela pose toutes sortes de problèmes, mais c'est notre but. C'est vers quoi nous tendons, en commençant avec des petits groupes au niveau de la section et du peloton et en montant jusqu'à la compagnie. C'est à peu près ce que fait la Marine, mais je ne voudrais pas tirer trop de parallèles.

Senator Meighen: Fair enough. However, I tend to share what I think is Senator Wiebe's feeling — and this may be unfair criticism — that the navy seems to have been more successful, or apparently more successful, at integrating and employing reservists within its structure than has the army. You are not unaware of the criticisms that have been levelled, rightly or wrongly, against the regular force and their opinions as to how reservists should be employed and not employed. In this day and age of depletion in your numbers, it may behoove you to look at different ways of dealing with reservists and integrating them into the land forces so as to count on more of them to perform a significant role.

I have one other line of questioning. One paragraph on page 11 that struck me was:

The army will also face some institutional challenges. Physical infrastructure is poor and will likely continue to deteriorate in some areas. We will have to reduce the burden of operational tempo and incremental taskings that is becoming intolerable for our soldiers, in particular our junior leaders...

Another concept that you addressed is that we will either need more money or will have to reduce the size of the army. If you do not get more money, I suppose you must reduce the size of the army. To reduce the size of the army, you will compound the problem you set out on page 11 of the intolerable level of operational tempo.

There is one way to reduce the level of operational tempo and that is to say, "With great respect, sir, no, we cannot do it." I get the feeling — and you probably will not want to tell me what really went on, but I get the feeling that when our country's leaders for what may be very well-meaning purposes say, "Ready, steady, ready," if you will pardon the phrase, to every UN demand, you people generally feel that if they said we would do it, we better find a way to do it. You stretch and stretch until you impose this intolerable demand that I think is there, on the families and forces. In my submission to you, it has reached a level where something must be done or else you will have a severe morale and recruitment problem. One way to solve it is to say, "No, can't do it."

Col. Peters: That is certainly one way to solve it. There is another way, and that is some organizational restructure that takes off some of the pressure.

Right now we have a significant number of people serving overseas, but that is not beyond what we have been tasked to do. I am going back to that white paper formula of two battle group-sized units sustainable overseas. Our areas of difficulty, in addition to the operational tasks, are the incremental tasks. When the individuals return from overseas, they may be sent on another task over which we have some greater control.

Senator Meighen: Do you mean things such as an ice storm?

Le sénateur Meighen: Je comprends. Toutefois, je partage le sentiment du sénateur Wiebe — et c'est une critique peut-être injuste — à savoir que la Marine semble parvenir à mieux intégrer et employer les réservistes dans sa structure que l'Armée de terre. Vous n'ignorez pas les critiques adressées, à tort ou à raison, à la Force régulière quant à l'emploi qu'il conviendrait de faire des réservistes. En cette ère d'épuisement des effectifs, il faudrait peut-être rechercher des façons différentes d'utiliser les réservistes et de les intégrer dans les Forces terrestres, de façon à en employer davantage dans un rôle conséquent.

J'ai encore une question sur un autre aspect. Un paragraphe de la page 16 a retenu mon attention:

L'Armée de terre aura aussi quelques défis institutionnels à relever. L'infrastructure physique est dans un piètre état et continuera probablement de se détériorer dans certains domaines. Nous devons réduire le fardeau que constitue le rythme des opérations et les affectations supplémentaires qui devient intolérable pour nos soldats en particulier pour nos chefs subalternes [...]

Une autre notion que vous avez évoquée est qu'il faudra soit davantage d'argent soit réduire la taille des Forces terrestres. Si vous n'obtenez pas ces crédits, je suppose que vous devrez réduire les effectifs. Mais si vous le faites, cela aggraverait le problème dont vous parlez à la page 11, celui du rythme intolérable des opérations.

Il existe une façon de réduire le rythme des opérations et elle consiste à dire: «Sauf votre respect, monsieur, non, nous ne pouvons pas le faire». J'ai l'impression — et vous ne voudrez probablement pas me dire ce qui se passe réellement, mais j'ai l'impression que lorsque les dirigeants de notre pays, avec peut-être les meilleures intentions du monde, répondent: «Oui, toujours prêt» à chaque appel des Nations Unies, vous, les militaires, considérez généralement que si le gouvernement s'est engagé, vous devez vous débrouiller pour donner suite. Vous tirez sur la corde et tirez encore jusqu'à imposer ce fardeau intolérable, qui me paraît réel, aux familles et aux militaires. À mon avis, on est arrivé à un point où il faut faire quelque chose, sinon vous aurez un grave problème de moral et de recrutement. Une façon de régler le problème est de dire: «Non, nous ne pouvons pas le faire».

Le colonel Peters: Ce serait certainement une façon. Une autre est de procéder à une restructuration organisationnelle de façon à réduire un peu la pression.

Actuellement, nous avons un nombre important de militaires en mission outre-mer, mais ce n'est pas au-delà de ce qui était prévu dans le livre blanc, avec cette formule des deux groupes-brigades pouvant être déployés indéfiniment outre-mer. Notre difficulté, en sus des missions opérationnelles, sont les tâches additionnelles. Lorsque ces militaires rentrent de l'étranger, ils peuvent être affectés à une autre tâche sur lesquels nous avons un plus grand contrôle.

Le sénateur Meighen: Parlez-vous de choses telles qu'une tempête de verglas?

Col. Peters: No. In particular, training tasks in Gagetown, for instance. In the early 1990s, in our efforts to become lean and mean, we ended up trimming much of our training capacity down to the barest bones, and told ourselves that we would augment them when required with field forces. The trouble is that the tempo of operations meant that those same individuals, prior to going on a tasking, were involved in overseas operations. That is where, in our attempt to become very efficient, we have created additional burdens in incremental tasking. We can affect that, to a degree.

Most would expect the military leadership to say no when that truly is the case: when we really cannot handle an additional task, then we would expect the military leadership to say that they cannot handle that task. However, it should be the very last resort because we are tasked to do certain things, and we should follow through on those. There is another way of ameliorating the situation.

Senator Meighen: Thank you.

Senator Banks: Colonel, this morning and this afternoon, some of my colleagues have bemoaned the absence of the army, in particular, from our cities. I live in Edmonton and I must tell them, and you, how proud and happy we are with the army's establishment in Edmonton.

Senator Meighen: That is because they moved up from Calgary.

Senator Banks: Some of them did, but some of them were already there. In any case, we are delighted and proud that they are there in what I think is, if I am not mistaken, the largest army base in the country, is it not?

Col. Peters: Certainly.

Senator Banks: I want to talk about the officer corps that I have read about in a couple of places. One was in a news report a few weeks ago, which said that the officer corps comprised about 22 per cent of the Canadian Forces. Is that right?

Col. Peters: That would sound about reasonable, given the army percentages.

Senator Banks: These people at the Royal Canadian Military Institute have said approximately the same thing, and I presume that when they say that, they mean commissioned officers. If you will allow me to round up to 25 per cent just for the ease of making my point, I would include warrant officers, which, as everyone knows, are the most important part of any army. Therefore, 25 per cent of the present complement of the Forces are in positions of command.

I am imagining an army with one out of four soldiers, airmen, naval personnel, being in positions of command, which seems an odd proportion. I appreciate the necessity for incentive and the opportunity for advancement, particularly when it comes to the recruiting problems we have been talking about, but it would seem to me that in an armed force — and I am asking this by way of information because I am obviously not a military person — is

Le colonel Peters: Non. Je songe plus particulièrement à des tâches de formation à Gagetown, par exemple. Au début des années 90, nos efforts de rationalisation nous ont amené à ramener au minimum notre capacité de formation, nous disant que nous pourrions la compléter au besoin en puisant dans les unités opérationnelles. Le problème est que le rythme des opérations signifiait que ces mêmes personnes, avant de partir en affectation, étaient en mission à l'étranger. C'est à ce niveau qu'avec notre souci d'économie nous avons imposé des fardeaux accrus au niveau des tâches supplémentaires. Nous pouvons y remédier dans une certaine mesure.

La plupart comptent que l'état-major saura dire non lorsqu'une mission est réellement impossible, lorsque nous sommes réellement dans l'incapacité d'assumer une tâche supplémentaire. Cependant, ce ne doit être qu'en tout dernier ressort car on attend de nous un certain nombre de choses et nous devons remplir notre rôle. Il y a d'autres façons d'améliorer la situation.

Le sénateur Meighen: Merci.

Le sénateur Banks: Ce matin et cet après-midi certains de mes collègues ont déploré l'absence de l'Armée, en particulier dans nos villes. J'habite Edmonton et je dois leur dire, ainsi qu'à vous, combien je suis fier et heureux de la présence de l'Armée à Edmonton.

Le sénateur Meighen: C'est parce qu'elle a déménagé de Calgary.

Le sénateur Banks: Certaines unités, oui, mais certaines autres y étaient déjà basées. Quoi qu'il en soit, nous sommes ravis et fiers qu'ils soient là dans ce qui est, si je ne m'abuse, la plus grande base de l'Armée de terre du pays, n'est-ce pas?

Le colonel Peters: Certainement.

Le sénateur Banks: Je voudrais parler du corps des officiers sur lequel j'ai lu diverses choses. Il y avait en particulier un article de presse il y a quelques semaines qui disait que les officiers représentent environ 22 p. 100 de l'effectif des Forces canadiennes. Est-ce exact?

Le colonel Peters: Cela me paraît juste, étant donné les pourcentages dans l'Armée de terre.

Le sénateur Banks: Les représentants du Royal Canadian Military Institute ont dit à peu près la même chose et je présume qu'ils entendent par là les officiers brevetés. Si vous me permettez d'arrondir le chiffre à 25 p. 100, pour simplifier, j'y englobe les adjudants qui, comme chacun le sait, sont le pilier de toutes les armées. Par conséquent, 25 p. 100 de l'effectif actuel des Forces occupent des postes de commandement.

J'essaie d'imaginer une armée où un soldat, marin ou aviateur occupe un poste de commandement, ce qui semble une proportion bizarre. Je sais bien qu'il faut offrir des possibilités de promotion et d'incitation, surtout avec les problèmes de recrutement que l'on connaît, mais il me semble que dans une force armée — et je vous pose la question car je ne suis pas militaire — où une personne sur quatre commande, n'est-ce pas là un niveau élevé? Est-ce que

one out of four not a high level of command persons? Are other armed forces in the world staffed by officers to that same extent?

Col. Peters: It certainly depends on the historical experience and the culture of those different countries how they would organize themselves, officers versus non-commissioned members. I believe the essence of your point, however, is important to understand. Fundamentally, the one in four is not a command relationship. Of those 25 per cent, 22 per cent, whatever the figure, those officers are not all in command positions at one given point in time. Many of them are serving in other capacities, largely as staff officers in supporting the commanders.

If you look at a unit level, an infantry battalion of about 700 men and women, you would find that probably there would be one officer for every 20 soldiers. At a unit level, therefore, the ratio to actual combat soldiers is much different.

The difficulty is that the Canadian army is a pretty small operation compared to many armies in the world, and we lack economies of scale. Yet we are expected to do many of the things that the American army, for instance, does. We conduct a great deal of coordination activities with our allies. We need our packaging institutions to teach officers. If you have a large army, relatively, your proportion of people doing that can be much smaller, but you must conduct those activities, otherwise the army trophies as a useful institution. It cannot conduct all those behind-the-scenes activities — the preparation, the training, the doctrine preparation, all of the planning activities. We have soldiers and the officers serving as attachés with other armies of the world in order to maintain links, as well as participation in international committees. NATO takes up a large proportion of our officers, and you need that expertise to serve there.

It is not as simple as comparing the number of officers and soldiers. Again, we must look in terms of capability, and the production of staff officers for many of the jobs, we expect, is simply part of that capability. That is part of the cost you pay for generating the field force capabilities that you see deployed on operations.

Senator Banks: We are not being inefficient, then? In your view, things are operating properly with respect to the proportion, but officers are more expensive.

Col. Peters: True enough. There is always room to look at restructuring, and we are currently doing that. A while ago, we cut the size of National Defence headquarters almost in half by deciding that we could probably do the same sorts of things with half the people. Broadly, it is not accepted that you can do that sort of thing. There are some efficiencies, and some things that we probably should have been doing are not being done right now, but some things that we should be doing have limited personnel assigned to them, and that creates difficulties. Broadly, I think, we are not inefficient. There are certainly areas where further efficiencies could be made, but we have been cut fairly lean and mean early in the decade, and largely that benefit has been reaped.

dans les autres Forces armées du monde on trouve autant d'officiers?

Le colonel Peters: La proportion respective d'officiers et de militaires du rang dépend de l'histoire et de la culture de ces pays. Néanmoins, il faut bien comprendre la situation. Le rapport un à quatre ne traduit pas le nombre de commandants. Sur ces 25 ou 22 p. 100, peu importe le chiffre précis, tous ces officiers n'occupent pas des postes de commandement à un moment donné. Nombre d'entre eux servent dans d'autres capacités, principalement comme cadres d'état-major appuyant les commandants.

Si vous regardez au niveau de l'unité, un bataillon d'infanterie d'environ 700 hommes et femmes comptera probablement un officier pour 20 soldats. Donc, au niveau de l'unité, le rapport entre officiers et soldats combattants est très différent.

La difficulté est que l'Armée canadienne est une opérations relativement petite comparée à de nombreuses autres armées du monde et nous ne jouissons pas d'économies d'échelle. Or, on nous demande de faire à peu près les mêmes choses que l'armée américaine, par exemple. Nous avons quantité d'activités de coordination avec nos alliés. Nous avons besoin de nos établissements d'enseignement pour former nos officiers. Si vous avez une armée plus nombreuse, la proportion de formateurs peut être beaucoup plus faible, mais c'est une activité indispensable sinon l'Armée s'atrophie et perd son utilité. Elle ne peut plus conduire toutes ses activités secondaires — la préparation, l'entraînement, la formulation de la doctrine, toutes les activités de planification. Nous avons des militaires et des officiers postés comme attachés auprès d'autres armées du monde pour assurer les liaisons, et d'autres siégeant à des comités internationaux. L'OTAN accapare une grande part de nos officiers, et ceux détachés là-bas doivent être compétents.

On ne peut donc simplement comparer le nombre des officiers et des soldats. Il faut considérer la capacité d'ensemble et la production d'officiers d'état-major pour quantité de postes est un élément indispensable de cette capacité. Cela fait partie du coût qu'il faut payer pour disposer des unités de campagne que vous voyez déployées dans les opérations.

Le sénateur Banks: Ce n'est donc pas un facteur d'inefficience? À votre avis, la proportion d'officiers est bonne, tout en sachant que ces derniers coûtent plus cher.

Le colonel Peters: C'est bien vrai. Il y a toujours des possibilités de restructuration et nous y réfléchissons. Il y a un peu nous avons presque divisé par deux les effectifs du Quartier général de la Défense nationale, décidant que nous pourrions probablement faire à peu près les mêmes choses avec la moitié du personnel. Mais ce n'est pas quelque chose qui est couramment admis. Nous avons réalisé quelques gains d'efficience, mais certaines choses que nous devrions probablement faire restent en plan et d'autres ne bénéficient que d'un personnel limité et cela crée des difficultés. De manière générale, je ne pense pas que nous soyons inefficience. Il y a probablement encore quelques possibilités d'économie, mais nous avons déjà subi de vastes coupures au début de la décennie et ces possibilités ont déjà été exploitées.

Senator Banks: Is it the case that if we had a lot more private soldiers we would not need all that many more officers?

Col. Peters: That is right. The ratio would change as you added field force capability; quite right.

Senator Banks: I appreciate the answer because I had the vision of the army marching down the street and there are three guys and an officer in front of every three infantrymen, which is silly, but thank you for that response.

The Royal Canadian Military Institute mentions in its report, which I am sure you have seen, that there are 7,000 members of the forces involved in personnel management out of a complement of how many in the forces altogether?

Col. Peters: Somewhat under 60,000.

Senator Banks: Are there 7,000 people involved in human resource management, as it is called?

Col. Peters: Again, that is not my particular area of expertise. We have an organization assistant deputy minister human resources military and civilian, who would be able to give you better clarity on that.

Senator Banks: The people I am referring to are members of the regular forces.

The Chairman: Could you get that information back to committee, please?

Col. Peters: Very well.

Senator Banks: I am confused, because we have heard from many officers today about the fact that we need to be prepared to fight in combat situations, to use the words of the white paper, "alongside the best, against the best." I envision in that circumstance we are talking about an intense battlefield situation, that that is the model that is being envisaged there, but what we hear today is that the task of the forces is being tailored, designed and operated in a way that is more realistic given the fact that the likelihood of our being attacked, unless it is by Martians, is rather more remote than it once was.

Are those two things completely compatible? Are we hearing two different stories? Is it the case that we are producing a brigade group in the army that is capable of going and doing — God forbid that it should ever happen again — a D-day or a Dieppe, or defend against such a thing, or have we really put that aside and determined that we are not really going to do that any more?

Supplementary to that, if that is so, is it possible to train an infantryman to be an attack soldier, if I can put it that way, with a bayonet or whatever the modern means are by which he will do that, because, technology aside, you cannot win anything until you occupy the land in the end. Can I be a good infantryman in that sense and a good peacekeeper at the same time? Are the two things not mutually exclusive?

Col. Peters: To answer your last question first, we have deemed it really a tenet of army structuring and organization that you need to be capable of full combat operations in order to become a good peacekeeper. That has been a fundamental tenet.

Le sénateur Banks: Est-il vrai que si nous recrutons beaucoup plus de militaires du rang, nous n'aurions pas besoin de beaucoup plus d'officiers?

Le colonel Peters: C'est juste. La proportion changerait si l'on augmentait l'effectif de campagne; c'est très vrai.

Le sénateur Banks: J'apprécie la réponse car j'avais cette vision de l'armée défilant dans la rue avec chaque fois trois fantassins précédés d'un officier, ce qui aurait l'air stupide. Merci de cette réponse.

Le Royal Canadian Military Institute mentionne dans son rapport, que vous avez sûrement lu, que 7 000 militaires s'occupent de gestion du personnel, pour un effectif total de combien, déjà?

Le colonel Peters: Un peu moins de 60 000.

Le sénateur Banks: Est-ce que 7 000 personnes travaillent à la gestion des ressources humaines, comme on dit?

Le colonel Peters: Encore une fois, ce n'est pas ma spécialité. Nous avons un sous-ministre adjoint responsable des ressources humaines militaires et civiles, qui pourrait mieux vous répondre.

Le sénateur Banks: Je parle là des membres des Forces régulières.

Le président: Pourriez-vous rechercher ce renseignement pour le comité, s'il vous plaît?

Le colonel Peters: Très bien.

Le sénateur Banks: Je suis dérouté car beaucoup d'officiers aujourd'hui nous ont dit qu'il nous fallait être préparés à combattre, pour reprendre les termes du livre blanc, «aux côtés des meilleurs, contre les meilleurs». J'imagine que nous parlons là d'un champ de bataille intense, que c'est là le modèle envisagé ici, alors qu'aujourd'hui on nous dit que la mission des Forces est conçue et gérée selon un scénario plus réaliste, sachant que la probabilité d'être attaqué, sauf peut-être par des Martiens, est beaucoup plus mince que jadis.

Est-ce que ces deux choses sont complètement compatibles? Est-ce que ce sont deux points de vue divergents? Est-il vrai que nous maintenons un groupe-brigade dans l'Armée qui est capable de réaliser — Dieu nous garde d'une répétition — un débarquement ou un Dieppe, ou nous défendre contre une telle invasion, ou bien avons-nous réellement écarté ce type d'éventualité?

Par ailleurs, dans ces conditions, est-il possible d'entraîner un fantassin à être un soldat et d'attaquer, si je puis utiliser cette expression, à la bayonnette ou l'équivalent moderne car, indépendamment de toute la technologie, on ne peut gagner une guerre sans occuper le terrain. Est-ce que je peux être en même temps un bon fantassin et un bon gardien de la paix? Les deux ne sont-ils pas incompatibles?

Le colonel Peters: Pour répondre d'abord à votre dernière question, la prémisse de la structure et de l'organisation de l'armée est qu'il faut être capable de livrer combat pour devenir un bon gardien de la paix. C'est là un postulat fondamental.

specially in the 1990s where the range of peace support operations has broadened to include some very close-to-conflict or conflict situations. If you are stuck with a person who has been trained to be a peacekeeper and the situation escalates, you create a lot of risk for that individual, and certainly risk to the nation that the task will not be performed. Therefore, we need to have that capability. Our combat capability is what gives us our expertise on peace support operations. That is generally the way we view that relationship.

Again, there are some specific tasks, some forms of peace support operations, such as in chapter 6, manning the Green Line in Cyprus. Some countries did not take that approach and looked at just training someone to look through binoculars and report on the situation. That could be done. However, generally speaking, we have targeted a greater capacity to deploy capable groups of soldiers with that fundamental war fighting capability.

Your earlier point was whether we have continued our capacity at the higher level, brigade group level. That is one of the areas where I think, as I have said, we have degraded our capacity in order to focus our activities in putting good battle groups out, primarily to the Balkans but to other operations as well. You can get away with that for a number of years because you are resting on the incumbent training and expertise of those individuals who have gone through that training in the past. However, we have now reached the point where we need to reinvest in that capability to keep it alive, to ensure that we generate effective forces for our future peace support operations. That is the area I think you are aiming at. Have I answered your question?

Senator Banks: Yes, thank you.

Senator Cordy: This is a follow-up to comments made earlier by Senators Forrestall and Meighen related to peacekeeping. Certainly we, as a country, have an excellent, well-deserved reputation as peacekeepers, and we are committed as a country to peacekeeping around the world. However, in the past number of years it seems that interventions have become very much long-term interventions, and situations are not always ones in which we would desire that our military be involved. Senator Forrestall talked about Kosovo and Bosnia. You mentioned the follow-up, that the military has learned that there is a follow-up when the personnel return back to Canada. How has the change in peacekeeping affected the budget of the Canadian military?

Col. Peters: Certainly it has been one of those tasks that we have had to assign resources to, but again, it is one of the missions that had been assigned to us and therefore we have to follow through on that.

In the army budget, for instance, much of our training for combat operations again applies to the preparation for peace support operations. When peace support operations put so much pressure on the army budget that we can no longer cope, then we have received infusions of resources from the department in order to deal with that overhead. Therefore where additional costs could

surtout depuis le début des années 90 où l'éventail des opérations de maintien de la paix s'est élargi pour englober les situations de conflit ou de quasi conflit. Si vous êtes pris avec une personne formée au maintien de la paix et que la situation se dégrade, vous soumettez cette personne à un risque énorme et tout le pays court le risque que la mission ne soit pas remplie. Il faut donc disposer de cette capacité. Notre capacité de combat est ce qui nous donne le savoir-faire pour les opérations de maintien de la paix. C'est en gros ainsi que nous considérons cette relation.

Encore une fois, il y a quelques tâches spécifiques, certaines formes d'opérations de maintien de la paix, comme celles du chapitre 6, l'occupation de la ligne verte à Chypre. Certains pays n'ont pas suivi la même approche et se sont contentés de former quelqu'un à regarder à travers des jumelles et à transmettre des rapports sur la situation. C'est une possibilité. Cependant, généralement parlant, nous visons une capacité supérieure, celle de déployer des soldats capables, possédant cette capacité de combat fondamentale.

Votre première question était de savoir si nous avons maintenu notre capacité au niveau supérieur, celui du groupe-brigade. C'est là un des domaines où, comme je l'ai dit, nous avons dégradé notre capacité de façon à concentrer nos activités sur le déploiement de bons groupes de bataille, principalement dans les Balkans mais également pour d'autres missions. On peut s'en tirer de cette façon pendant un certain nombre d'années, car on se fie à l'entraînement et au savoir-faire de ceux qui ont suivi cette formation par le passé. Cependant, nous sommes maintenant parvenus à un stade où nous devons réinvestir dans cette capacité pour la conserver, pour disposer de forces efficaces pour nos opérations futures de soutien de la paix. C'est de cela dont vous faisiez état. Ai-je répondu à votre question?

Le sénateur Banks: Oui, merci.

Le sénateur Cordy: Mon propos fait suite aux questions antérieures des sénateurs Forrestall et Meighen sur le maintien de la paix. Notre pays jouit d'une réputation excellente et bien méritée dans ce domaine et notre pays s'est engagé à contribuer au maintien de la paix dans le monde. Cependant, ces dernières années, il semble que les interventions deviennent beaucoup plus longues et dans des situations où il n'est pas toujours souhaitable que nos militaires soient impliqués. Le sénateur Forrestall a parlé du Kosovo et de la Bosnie. Vous avez mentionné le travail de suivi, le fait que les Forces armées ont appris qu'il y a un suivi à assurer lorsque ces militaires reviennent au Canada. En quoi l'évolution du maintien de la paix s'est-elle répercutée sur le budget des Forces armées canadiennes?

Le colonel Peters: C'est là certainement l'une des tâches auxquelles nous avons dû affecter des ressources mais, encore une fois, c'est une des missions qui nous a été attribuée et nous devons donc l'assurer.

Par exemple, dans le budget de l'Armée de terre, une bonne partie de l'entraînement au combat est applicable également aux opérations de soutien de la paix. Lorsque ces dernières exerçaient tellement de pression sur le budget que nous ne pouvions plus y arriver, nous avons reçu du ministère des apports de crédit correspondantes. Donc, lorsque des coûts supplémentaires

be reasonably ascribed to certain peacekeeping operations, then we have been reimbursed, by and large, for those.

In that sense, the impact has been less on the army than you might have suspected. Of course, internally the department has to find those resources from somewhere. If not from government, then from other programs within the department. Broadly, it still affects, certainly, the departmental program, although it is limited on the army because of that payback, if you will.

Senator Cordy: Thank you.

[Translation]

Senator Pépin: I would like to come back to a question raised earlier by one of my colleagues with respect to...

[English]

... post-traumatic stress syndrome. You said that you realize that work needs to be done but that you do not have any immediate plan to act or to correct the situation. You do not have any statistics.

On the other hand, I think it is a major problem. There were two reports or studies done about all the problems that military families are going through. There was one by Professor Erickson and another by Senator Cohen in June.

If you know the situation, is it because you do not have any statistics that you do not act?

Col. Peters: I am sorry, I did not express myself very well in my earlier remarks. I was purely relating to the question of drugs and alcohol. Certainly post-traumatic stress disorder, or PTSD, is a current area of concern to which we are applying resources. A study has been initiated on the medical side in order to compile our combined experience, which is not altogether clear, as you understand, between PTSD and those stress-related injuries that are somewhat less than that but still of concern. That study has been initiated and we expect it to collect the statistics in order that we might have a better idea of the nature and extent of our problem.

We have an idea of what our current centres have looked at in terms of numbers of patients, but it is difficult to draw conclusions because we do not know how many people have actually been treated. However, I would very much reinforce my statement that this is an area on which we are working a great deal, both from the medical side and on the follow-up, personnel side after medical activity has taken place.

[Translation]

Senator Pépin: In another connection, you referred to future challenges and the considerable challenges the Armed Forces will be facing. You say that NATO has adopted a vision of future conflict that consists of two "views". View 1 is the more conventional contest of wills between nations, and View 2 involves computer network attacks, biological and chemical weapons and terrorist activity in urban areas. You say that you need to design capabilities that can respond to threats in these areas. Has that work already begun? One does indeed have the feeling that these kinds of activities increasingly pose a direct threat.

pouvaient raisonnablement être attribués à certaines opérations de maintien de la paix, on nous a dans l'ensemble remboursés.

En ce sens, l'impact a été moindre sur l'Armée de terre que l'on pourrait le croire. Évidemment, le ministère doit trouver dans son budget les ressources pour cela. Si elles ne viennent pas du gouvernement, il faut ponctionner dans d'autres programmes du ministère. Donc, de façon générale, le programme ministériel est touché, mais l'effet sur l'Armée de terre est limité à cause de ce remboursement, si vous voulez.

Le sénateur Cordy: Merci.

[Français]

Le sénateur Pépin: J'aimerais revenir sur une question d'une de mes collègues au sujet du...

[Traduction]

... le syndrome de stress post-traumatique. Vous dites avoir conscience qu'il faut agir dans ce domaine mais vous n'avez pas de plan immédiat pour rectifier la situation. Vous n'avez pas de chiffres.

Je pense, pour ma part, que c'est un problème majeur. Il y a eu deux rapports ou études sur tous les problèmes que rencontrent les familles militaires. Il y a eu celui du professeur Erickson et un autre du sénateur Cohen en juin.

Si vous êtes conscients de la situation, est-ce par absence de statistiques que vous n'agissez pas?

Le colonel Peters: Désolé, je me suis mal exprimé tout à l'heure. Je parlais purement de la consommation de drogue et d'alcool. Le syndrome de stress post-traumatique ou SSPT, est un sujet de préoccupation actuel auquel nous consacrons des ressources. Une étude a été lancée par le personnel médical de façon à faire le point des connaissances, car on ne distingue toujours pas clairement entre le SSPT et d'autres conséquences du stress qui sont un peu moins graves mais néanmoins préoccupantes. Cette étude est en train et nous pensons qu'elle nous permettra de mieux cerner la nature et l'ampleur du problème.

Nous avons une idée du nombre de patients que voient nos centres actuels, mais il est difficile de tirer des conclusions car nous ne connaissons pas le nombre de toutes les personnes traitées. Je répète toutefois que c'est un domaine sur lequel nous travaillons beaucoup, tant sur le plan médical que sur celui des ressources humaines, du suivi après traitement.

[Français]

Le sénateur Pépin: Dans un autre ordre d'idée, vous avez parlé des défis du futur et des défis d'envergure auxquels les Forces armées auront à faire face. Vous nous dites que l'OTAN a adopté une vision de conflits de l'avenir. Un, c'est le scénario des luttes classiques entre pouvoir et nations et deux, c'est l'attaque de réseaux informatiques, les armes biologiques et chimiques et le terrorisme en zones urbaines. Vous dites que vous devrez planifier vos capacités à réagir dans ces domaines. Est-ce que des choses ont déjà été faites en ce sens? Effectivement, on a l'impression que c'est très près de nous.

English]

Col. Peters: Again, the army is not the sole organization involved. We have an organization in Kingston called the Director, Land Strategic Concepts that has the responsibility to look far into the future to determine what type of environment we could face 10 to 20 years in the future. They have done a number of studies over the past three years to determine some of the likely characteristics of that environment. It is very difficult to predict what will be there, but we can draw some conclusions over the development of current trends, plus the additional threats that could face us in the future. That is what I am saying. Very generally, right now we are looking at how the army would contribute to a capability to address those threats. You have heard some of them. One example would be the nuclear, biological and chemical defence capability in the reserves. The computer network attack would be more in the joint force area, for which we are not responsible.

We are certainly concerned about the future of urban operations as our potential opponents look to avoid the strength of western armies on the conventional battlefield and seek to hole up in urban areas and conduct operations there where our advantage would be much less pronounced. We are certainly looking in those areas. I could point to several examples where we have started moving forward that in our organization, but much of it still is in the realm of study and consideration.

Senator Atkins: Colonel, you referred to battle groups. That is a concept that was developed in the United States. Is the Canadian model the same as the American one?

Col. Peters: No. Our model is broader than that of the United States. "Battle group" is a commonly accepted NATO term. There are similarities, but I could not tell you the latest American doctrinal consideration of battle group. The term has been in use for a long time in Canadian doctrine. It is one that still expresses the idea that we mix organizations — infantry, armour, engineer and artillery — in order to produce effects on the battlefield, which we have done since the Second World War. It is merely a different term that is being applied to that concept, that organization.

Senator Atkins: At Fort Benning, for instance, they have the command school and the infantry school. There was a serious amount of interchange with Canada so that Canadian servicemen could go down and train in these facilities. Is that still taking place in different institutions?

Col. Peters: Yes, it certainly is. Relatively speaking, we have been increased our focus on the American army and its activities. We have always had a fairly robust exchange and liaison program. Hereby we have large number of officers serving with all of the major schools in the United States and with some of the headquarters in order to gain that experience of what is the world leader in army developments. That is very important to us.

[Traduction]

Le colonel Peters: Encore une fois, l'Armée de terre n'est pas la seule organisation concernée. Nous avons à Kingston une organisation intitulée Direction des concepts stratégiques (Opérations terrestres) chargée de la prospective à long terme et de déterminer quel type d'environnement nous rencontrerons dans 10 ou 20 ans. Elle a réalisé un certain nombre d'études au cours des trois dernières années afin de discerner certaines des caractéristiques probables de cet environnement. Cela est très difficile à prédire mais nous pouvons tirer certaines conclusions en extrapolant les tendances actuelles et en y intégrant les menaces nouvelles qui pourraient surgir à l'avenir. C'est ce que je dis. De façon très générale, nous réfléchissons actuellement à la manière dont l'Armée de terre pourrait contribuer à une capacité de réaction à ces menaces. Vous en connaissez certaines. Un exemple serait la capacité de défense contre les attaques nucléaires, biologiques et chimiques dans la Force de réserve. L'attaque contre les réseaux informatiques relève plutôt de la capacité interarmes, dont nous ne sommes pas responsables.

Nous nous inquiétons certainement d'opérations terroristes futures dans les villes, nos adversaires potentiels cherchant à contourner la forces des armées occidentales sur le champ de bataille conventionnel pour aller se terrer dans les zones urbaines, là où notre avantage est beaucoup moins prononcé. Nous réfléchissons à ces éventualités. Je pourrais vous donner plusieurs exemples d'actions que nous avons mises en marche dans notre organisation mais beaucoup de cela reste encore au niveau de l'étude et de la réflexion.

Le sénateur Atkins: Colonel, vous avez parlé des groupes de bataille. C'est un concept qui a été élaboré aux États-Unis. Est-ce que le modèle canadien est identique au modèle américain?

Le colonel Peters: Non. Notre modèle est plus large que l'américain. Groupe de bataille est un terme couramment employé à l'OTAN. Il y a des similitudes, mais je ne pourrais pas vous dire quels sont les derniers raffinements doctrinaux du groupe de bataille américain. L'expression est utilisée depuis longtemps dans la doctrine canadienne. Elle exprime l'idée que l'on mélange les organisations — infanterie, arme blindée, génie et artillerie — de façon à produire des effets sur le champ de bataille, comme cela se pratique depuis la Seconde Guerre mondiale. C'est simplement une appellation différente de ce concept, de cette organisation.

Le sénateur Atkins: Par exemple, à Fort Benning, ils ont l'école de parachutisme et l'école d'infanterie. Il y a eu pas mal d'échanges avec le Canada, ce qui permettait aux militaires canadiens d'aller s'entraîner là-bas. Est-ce que cela se fait toujours dans différentes institutions?

Le colonel Peters: Oui, certainement. Nous avons même intensifié ces échanges avec l'Armée de terre américaine. Nous avons toujours eu un programme d'échanges et de liaison assez robuste, dans le cadre duquel nous envoyons un grand nombre d'officiers dans les grandes écoles américaines et certains quartiers généraux afin d'acquérir l'expérience auprès de la première armée du monde. C'est très important pour nous.

We have come under some pressure in terms of costs and relative areas of effort, but that is not an area that has not suffered, generally. We have retained that as a priority.

Senator Atkins: Further to that, do the Americans give us access to any advancements they have made in terms of the equipment that they are developing, so that we have some idea of what is going on?

Col. Peters: We have a very close relationship with the Americans. We will never know everything the Americans know, of course. They will share information as they see fit. Ultimately, however, it is in their best interest to see an effective Canadian army.

Remember that in some ways we have been in the forefront of developing some capabilities that we have passed to the Americans. It is not entirely a one-way street, although certainly the effort that they put into research and development far exceeds our own.

The light armour vehicle, the LAV3, which we developed and are implementing, was also selected for the American army brigade combat team concept. Thus we have managed to insert our own contribution to the process.

Senator Atkins: Are they sending any troops here for training or any exercises?

Col. Peters: Yes, they do from time to time, for the variety and use of training areas. That is still done. We are relying on some of their technological capabilities.

In the fall, in Gagetown, we will be conducting an exercise with some of their measurement tools to test the capabilities of our LAV3 at a more rigorous setting. They will use that data, of course, for their own purposes. Thus, there is a significant deal of coordination and mutual assistance that goes on.

Senator Atkins: You see that as a good thing?

Col. Peters: Absolutely. This is an area where the army can get significant bang for the buck. We can piggyback on the efforts of others in order to improve our own approach to force development and capabilities.

The Chairman: Colonel, I have a supplementary question to that of Senator Forrestall during the discussion of problems of operational tempo. Specifically, how many soldiers does it take to sustain a battle group overseas indefinitely? If you have 1,250 soldiers in a battle group, how many soldiers are required to keep that battle group there on a permanent basis?

Col. Peters: Basically, 6,250. It takes four plus one equals five. In other words, we would have four times that force resident in Canada, plus the force itself. That is how we would measure our capability.

The Chairman: If those troops are going over for six months at a time, and there are four here for each of them, could you briefly describe to the committee what the four different phases are while they are back here?

Nous avons connu quelques contraintes budgétaires mais ce n'est pas un domaine qui a grandement souffert. Cela reste une de nos priorités.

Le sénateur Atkins: Par ailleurs, les Américains nous tiennent-ils au courant des nouveaux équipements qu'ils mettent au point, afin que nous ayons une idée de ce qui se passe?

Le colonel Peters: Nous avons une relation très étroite avec les Américains. Nous ne connaissons évidemment jamais tous les secrets américains. Ils nous communiquent ce qu'ils jugent bon. Néanmoins, en fin de compte, c'est dans leur intérêt que l'Armée canadienne soit efficace.

N'oubliez pas que nous avons nous-mêmes mis au point certaines capacités que nous avons transmises aux Américains. Ce n'est pas entièrement une voie à sens unique, bien que l'effort de recherche-développement américain dépasse largement le nôtre.

Le véhicule blindé léger, le LAV3, que nous avons mis au point et déployé, a également été retenu pour le concept de l'équipe de combat de brigade de l'armée américaine. Nous avons donc pu insérer notre propre contribution dans ce processus.

Le sénateur Atkins: Les Américains envoient-ils des troupes chez nous pour la formation ou les manoeuvres?

Le colonel Peters: Oui, de temps à autre, pour bénéficier de notre variété de centres d'entraînement. Cela se fait toujours. Nous faisons appel à certaines de leurs capacités technologiques.

À l'automne nous effectuerons à Gagetown des manoeuvres avec certains de leurs outils de mesure pour éprouver les capacités de notre LAV3 dans des conditions plus rigoureuses. Les Américains utiliseront les résultats pour leurs propres fins. Il y a donc beaucoup de coordination et d'aide mutuelle.

Le sénateur Atkins: Vous considérez cela comme une bonne chose?

Le colonel Peters: Absolument. De cette façon, l'armée peut faire beaucoup plus avec les mêmes ressources. Nous pouvons mettre à profit les efforts d'autres pour améliorer notre approche du développement des capacités de la force.

Le président: Colonel, j'ai une question qui fait suite à celle du sénateur Forrestall sur les problèmes du rythme opérationnel. Plus précisément, combien de soldats faut-il pour soutenir indéfiniment un groupe de bataille outre-mer? Si vous avez 1 250 soldats dans un groupe de bataille, combien en faut-il pour maintenir indéfiniment en place ce groupe de bataille?

Le colonel Peters: En gros, 6 250. Il en faut quatre plus un égale cinq. Autrement dit, il faudra quatre fois cet effectif au Canada, plus le groupe de bataille lui-même. C'est ainsi que nous mesurons notre capacité.

Le président: Si ces troupes vont là-bas pour six mois à la fois, et s'il y en a quatre ici pour chacun d'eux, pourriez-vous brièvement décrire les quatre différentes phases pendant leur séjour au Canada?

Col. Peters: Broadly, we have a three-phase cycle of preparation for deployment, the deployment itself, and then reconstitution after the deployment. This is described in much more detail in some of our plans.

However, broadly speaking, we have a period in which we need to collect the people for that rotation and give them the additional training required, and the theatre-mission-specific training that is required to deploy. That is where they would receive their reservist augmentees and perhaps additional capabilities from across the army. They then would deploy on the operation itself. When they come back, they would reconstitute in order to spend some time with their families and not rotate immediately again. As well, they would be required to do some taskings in order to support those other groups that are preparing and are actually on operations. They would then be back into the window again for preparing for the next operation. That is broadly the way we would see the cycle.

Those pieces of the cycle would roughly be a year in length. In other words, each person has roughly two years between rotations abroad. That is the intent.

Senator Meighan: Could I clarify that for my understanding? There are two years between foreign deployments? Is that what happens now, or is that what you would like to see?

The Chairman: I think he was describing the theoretical model, but in some cases we have heard that that does not happen with all the folks.

Col. Peters: That is exactly right.

Senator Banks: The number was 6,250, correct?

Col. Peters: That is correct. We need 6,250 people to sustain 1,250.

The Chairman: Four are needed in Canada for each one overseas, theoretically.

Colonel, your presentation has been very helpful. I would like to thank you very much on behalf of the committee. We look forward to having you back before us again before long. Thank you very much.

Col. Peters: Thank you sir. It was my pleasure.

The Chairman: Colleagues, we have before us Colonel Hines. Colonel Hines, for those of you who can decode what he has on his chest, has a very broad military experience, having served in the army, navy and air force. In 1971, he joined the militia as a gunner with the 56th Field Regiment Royal Canadian Artillery in Brantford, Ontario. As part of the regular force, he served as a maritime surface and subsurface officer in Halifax and later underwent submarine training in England.

After furthering his education, he was assigned to communications and served in a number of posts including Anchorage, Alaska and Baden, Germany. In September 1990, as part of Canada's commitment to the Gulf War, he was appointed

Le colonel Peters: En gros nous avons un cycle de préparation au déploiement en trois phases, le déploiement lui-même, puis la reconstitution après déploiement. Tout cela est décrit de façon beaucoup plus détaillée dans certains de nos plans.

De façon générale, nous avons une période où nous rassemblons les troupes pour cette rotation et leur dispensons la formation supplémentaire requise, et la formation propre au théâtre de la mission avant le déploiement. C'est à ce stade que nous recevons les troupes d'appoint venant de la Réserve et peut-être d'autres renforts de l'Armée. Ensuite vient le déploiement lui-même. Lorsqu'ils reviennent, ils passent quelque temps avec leur famille afin de ne pas repartir en rotation immédiatement. Par ailleurs, ils auront à remplir certaines tâches de soutien aux autres groupes qui se préparent et à ceux en opération. Ensuite ils retournent dans la fenêtre de préparation pour l'opération suivante. Voilà en gros comme se déroule le cycle.

Ces éléments du cycle durent environ un an. Autrement dit, chaque personne a environ deux ans entre les rotations à l'étranger. C'est le but.

Le sénateur Meighen: Je veux m'assurer de bien comprendre. Il se passe deux années avant le déploiement à l'étranger? Est-ce ce qui se passe en ce moment, ou est-ce votre vœu?

Le président: Je pense qu'il décrivait le modèle théorique, mais dans certains cas ce n'est pas toujours ce qui se passe, nous a-t-on dit.

Le colonel Peters: C'est tout à fait juste.

Le sénateur Banks: Le chiffre de 6 250 est exact?

Le colonel Peters: C'est exact. Nous avons besoin de 6 250 personnes pour soutenir 1 250.

Le président: Il en faut quatre au Canada pour chaque soldat outre-mer, théoriquement.

Colonel, votre exposé nous a été très utile. Je tiens à vous en remercier au nom du comité. Nous sommes impatients de vous voir de retour ici, sous peu. Merci beaucoup.

Le colonel Peters: Merci, monsieur. C'était un plaisir.

Le président: Collègues, nous entendons maintenant le colonel Hines. Le colonel Hines, pour ceux d'entre vous qui savent décoder la barrette sur sa poitrine, possède une longue expérience militaire, ayant servi dans l'Armée de terre, la Marine et la Force aérienne. Il est entré à la Milice du 56^e régiment de l'Artillerie royale canadienne, à Brantford, en Ontario, en tant qu'artilleur. Une fois entré à la Force régulière, il a servi en tant qu'officier des opérations maritimes de surface et sous-marines à Halifax, et a suivi ultérieurement une formation de sous-marinier en Angleterre.

Sa formation achevée, il a été affecté aux transmissions et occupé divers postes, notamment à Anchorage, en Alaska et à Baden, en Allemagne. En septembre 1990, dans le cadre de l'engagement du Canada dans la Guerre du golfe, il a été nommé

commander of the communication unit that deployed to Doha, Qatar, with the Canadian Air Task Group, Middle East.

After serving as the Deputy Director, Intelligence, Security and Operations Automation, he was posted to headquarters of the Peace Stabilization Force in Bosnia-Herzegovina. Upon returning to Canada, he was posted to Air Staff in Ottawa.

Colonel Hines will now give us an overview of the air force, its current capabilities and future challenges. Welcome.

Colonel A. Glynne Hines, Director of Air Programs, Chief of the Air Staff: It is my pleasure, on behalf of Lieutenant-General Lloyd Campbell, the Commander of Air Command and the Chief of the Air Staff, to provide you this afternoon with a brief overview and insight into Canada's air force.

[Translation]

Our Air Force is not large by world standards, particularly when compared to nations such as the United States, the United Kingdom and France; however, it is very capable, and above all, relevant to Canada's foreign and domestic policies. We have, over the course of the past decade, rationalized, restructured and reorganized as both an air force and as part of the larger Department of National Defence and Canadian Forces. The Air Force of today is substantially different to the one that you would have seen ten years ago, and will continue to evolve as we face the challenges and opportunities presented in the 21st century. As I will explain this afternoon, Canada possesses general purpose air forces that are capable of working independently or as part of larger national or international forces.

[English]

In my briefing this afternoon I will concentrate on three areas: first, I will describe today's air force with reference to how we arrived at the organization, structure and resources that we have today; second, I will describe our operational commitments, both at home and abroad; third, I will offer some insight into some of the challenges that will be faced by your air force in the years to come.

The organizational focus of Canada's air force is Air Command. Formed in September, 1975, it was a recognizable successor to the Royal Canadian Air Force, RCAF, which, along with the Royal Canadian Navy and the Canadian Armed Forces, ceased to exist as a separate service on February 1, 1968, under provisions of Canadian Forces unification.

Over the years, the structure of Air Command has evolved, with the latest and most significant change occurring in 1997. In that year, Air Command's four operational groups — Fighter Group, Air Transport Group, Maritime Air Group and 10 Tactical Air Group — were combined into the formation called 1 Canadian Air Division. At same time, Air Command Headquarters in

commandant de l'unité des communications déployée à Doha, au Qatar, avec le groupe opérationnel aérien du Canada au Moyen-Orient.

Après avoir été nommé directeur adjoint de l'automatisation (renseignement, sécurité et opérations), il a été affecté au Quartier général de la Force de stabilisation de la paix en Bosnie-Herzégovine. À son retour au Canada, il est nommé à l'État-major de l'Armée de l'air à Ottawa.

Le colonel Hines va nous faire un tour d'horizon de la Force aérienne, de ses capacités actuelles et défis futurs. Soyez le bienvenu.

Le colonel A. Glynne Hines, directeur des Programmes aériens, Chef d'état-major de l'Armée de l'air: J'ai le grand plaisir, au nom du lieutenant-général Lloyd Campbell, commandant du Commandement aérien et Chef d'état-major des Forces aériennes, de vous donner un bref aperçu de l'Armée de l'air canadienne.

[Français]

Notre force aérienne n'est pas de grande envergure d'après les normes mondiales, surtout comparativement à celles des États-Unis, du Royaume-Uni et de la France, mais elle est très compétente et, surtout, elle correspond aux politiques étrangères et nationales du Canada. Nous avons entrepris, au cours de la dernière décennie, un processus de rationalisation, de restructuration et de réorganisation à la fois à l'échelle de la force aérienne et dans le cadre plus vaste du ministère de la Défense nationale et des Forces canadiennes. La force aérienne d'aujourd'hui est sensiblement différente de celle que l'on connaissait il y a dix ans et elle continuera d'évoluer à l'heure où elle affronte les défis et les possibilités offertes au XXI^e siècle. Comme je l'expliquerai cet après-midi, le Canada possède des forces aériennes polyvalentes, capables de travailler indépendamment ou dans le cadre de forces nationales ou internationales.

[Traduction]

Au cours de mon exposé, je parlerai surtout de trois domaines. Je décrirai en premier lieu la Force aérienne d'aujourd'hui, en montrant comment nous en sommes arrivés à l'organisation, à la structure et aux ressources dont nous disposons en ce moment; deuxièmement, je décrirai nos engagements professionnels, tant au Canada qu'à l'étranger; enfin, je donnerai un aperçu de quelques-uns des enjeux qu'affrontera notre Force aérienne au cours des prochaines années.

Le point central de l'organisation de la Force aérienne est le Commandement aérien, qui a été formé en septembre 1975 pour succéder à l'Aviation royale du Canada, ARC, qui, tout comme la Marine royale du Canada et l'Armée canadienne, a cessé d'exister en tant que service distinct le 1^{er} février 1968 à la suite de l'unification des Forces canadiennes.

Au fil des ans, la structure du Commandement aérien n'a cessé d'évoluer, mais elle a subi les changements les plus récents et les plus importants en 1997. En effet, au cours de cette année, les quatre groupes opérationnels du Commandement aérien — le Groupe de chasse, le Groupe transport aérien, le Groupe aérien maritime et le 10^e groupement aérien tactique, ont fusionné pour

Winnipeg was disbanded and the responsibility for the strategic direction of the air force was assigned to the newly formed Chief of the Air Staff, NDHQ, Ottawa.

The Chief of the Air Staff acts as both the advisor to the Chief of Defence on air force issues and as the Commander of Air Command. The operational command of the air force rests with the Commander of 1 Canadian Air Division, Winnipeg. Tactical command is vested in the 13 Wings that comprise 1 Canadian Air Division. Canadian NORAD Region Headquarters is integrated into the headquarters in Winnipeg. The Commander of 1 Canadian Air Division also commands the Canadian NORAD Region.

The Air Staff, commanded by Lt.-Gen. Campbell, is organized into functional groups responsible for force development, strategic planning, operational research, operational requirements, information management, force employment, personnel, training, flight safety, business management and public affairs. As the headquarters staff, we provide Lt.-Gen. Campbell with advice on all matters pertaining to the air force and we provide input to the rest of NDHQ on air force matters.

The 1994 Defence white paper called for the Canadian Forces to maintain multipurpose, combat capable forces to accomplish a wide variety of domestic and foreign tasks. In the case of the air force, principally these tasks include monitoring and controlling Canada's territory, airspace and Maritime areas of jurisdiction, assisting other government departments in areas such as fisheries, drugs, disaster responses and environmental protection. Of course, the air force, as we hear on a day-to-day basis, does a great deal of work associated with search and rescue across the nation. In fact, a day seldom goes by that our search and rescue forces are not called upon to respond to real emergencies, whether on land, off the coast or over the Great Lakes.

Internationally, commitments include the continental air defence responsibilities that we share with our colleagues in the U.S., as part of NORAD, as well as other maritime air cooperation search and rescue and airlift arrangements with the Americans. In addition, there is a variety of international tasks in the white paper that deal with overseas commitments and contingencies.

Unquestionably, over the past decade, we have been asked to respond to the kinds of capabilities that the white paper demands. Although the Canadian Forces have not collectively deployed tens of thousands of people abroad at any one time, nor has the air force deployed an entire wing of fighters, we have been where required when required. For example, in the case of Operation Allied Force, the air force deployed an appropriately sized force to

former la première Division aérienne du Canada. Parallèlement, le Quartier général du Commandement aérien, qui était situé à Winnipeg, a été démantelé et la responsabilité de l'orientation stratégique de la Force aérienne a été confiée au Chef d'état-major de la Force aérienne, au QGDN, à Ottawa.

Le Chef d'état-major de la Force aérienne conseille le Chef d'état-major de la Défense sur les questions touchant la Force aérienne et dirige le Commandement aérien. Le contrôle opérationnel et tactique de la Force aérienne incombe au commandant de la première Division aérienne du Canada, à Winnipeg. Le commandement tactique est assumé par les 13 escadres qui comprennent la première Division aérienne du Canada. Le Quartier général de la région canadienne de NORAD est intégré au Quartier général de Winnipeg. Le commandant de la première Division aérienne du Canada dirige également la région canadienne du NORAD.

L'État-major de l'Armée de l'air, commandé par le lieutenant-général Campbell est constitué de groupes fonctionnels responsables du développement de la Force, de la planification stratégique, de la recherche opérationnelle, des besoins opérationnels, de la gestion de l'information, de l'emploi de la Force, du personnel, de l'instruction, de la sécurité des vols, de la gestion opérationnelle et des affaires publiques. En tant que membre de l'état-major du Quartier général, nous conseillons le lieutenant-général Campbell sur tous les aspects qui concernent la Force aérienne et fournissons des avis au reste du QGDN sur les affaires de l'Armée de l'air.

Le livre blanc sur la défense de 1994 commandait aux Forces canadiennes de maintenir des forces polyvalentes, aptes au combat, en vue d'accomplir un grand nombre de tâches à l'échelle nationale et internationale. Dans le cas de la Force aérienne, ces tâches consistent surtout à assurer la surveillance et le contrôle de l'espace terrestre, aérien et maritime du Canada, aider d'autres ministères dans divers domaines tels que la pêche, la lutte contre le trafic de stupéfiants, les interventions en cas de catastrophe et la protection de l'environnement. Et bien sûr, comme on l'entend quotidiennement, la Force aérienne se charge de bon nombre des opérations de recherche et de sauvetage à travers le pays. En fait, il ne se passe guère de jour sans que nos forces de recherche et sauvetage n'aient à répondre à des situations d'urgence, sur terre, en mer ou au-dessus des Grands Lacs.

À l'échelle internationale, nos engagements incluent les responsabilités en matière de défense aérienne que nous partageons avec nos homologues des États-Unis dans le cadre de NORAD, ainsi que d'autres ententes avec les Américains en matière de recherche sauvetage et de transport aérien. De plus, diverses tâches internationales décrites dans le livre blanc concernent des engagements et des situations d'urgence à l'étranger.

Au cours de la dernière décennie, nous avons certainement eu à fournir le type de capacités exigées par le livre blanc. Bien que les Forces canadiennes n'aient pas déployé collectivement des dizaines de milliers de soldats à la fois à l'étranger, et que la Force aérienne n'ait pas déployé toute une escadre de chasseurs, nous sommes allés là où il fallait, quand il le fallait. Ainsi, au cours de l'Opération Forces alliées, la Force aérienne a déployé un nombre

meet NATO's requirements for coalition combat power. In the Gulf War, 1990-91, we deployed about 28 aircraft. The kinds of operations that we have performed with Sea Kings on navy ships in the Arabian Gulf, with the Hercules doing airlift around the world, Griffon helicopters in Bosnia and Kosovo and our Aurora maritime aircraft, all represent parts of that multi-purpose combat capability espoused by the white paper.

With this introduction as a backdrop, I would like to move to my three basic points, beginning with today's air force. As I indicated in the overview, the mission of Air Command is to generate and maintain combat capable, multipurpose air forces to meet Canada's defence objectives. The operative phrase here is, of course, combat capable. While we conduct search and rescue, humanitarian assistance, VIP transport and air demonstration, our focus is to conduct and support combat operations as an instrument of Canadian government policy.

Our five major roles are: to defend Canadian sovereignty; contribute, in conjunction with the U.S., to the defence of North America; perform a wide range of domestic tasks; search and rescue; provide aid to civil authorities; deploy overseas in support of government policy; and, in conjunction with our allies, conduct combat operations as directed. As you can well imagine, such a wide diversity of tasks places an enormous demand on personnel and resources. Today's air force team is a blend of well-trained and motivated civilian and military professionals, working with industry and other government departments and dedicated to providing cost-effective aerospace power that is responsive to the needs of the Canadian government. To this end, we invest in our people, equipment and capability to ensure that we can get the job done as required by the white paper. I have included, as Exhibit 1, a graphic of air force deployments since 1999. You will note the diversity of our tasks and of the regions to which we deployed troops and conducted operations. In the past two years, all of our capabilities have been exercised in real-life operations around the world.

[Translation]

Exhibit 2 includes a map of Canada illustrating the national lay-down of our Air Force. You will note that we have operational locations from coast to coast and well into the Arctic. With reference to Exhibit 2 and starting from west to east, I would like to provide you with a snapshot of what we have at each location. I will leave our northern locations to the end, and then follow up with a description of various aircraft that we operate.

d'appareils suffisant pour constituer la puissance de combat coalisée dont l'OTAN avait besoin. Au cours de la Guerre du golfe, en 1990-1991, nous avons déployé quelque 28 appareils. Les opérations menées au moyen des Sea Kings à bord des navires de la Marine dans le Golfe persique, les appareils Hercules qui effectuent du transport aérien partout dans le monde, les hélicoptères Griffon en Bosnie et au Kosovo et notre appareil aéronaval Aurora sont autant d'exemples des Forces de combat polyvalentes préconisées par le livre blanc.

En prenant cette introduction comme toile de fond, je passerai maintenant à mes trois points principaux, à commencer par la Force aérienne d'aujourd'hui. Comme je l'ai déjà indiqué, le Commandement aérien a pour mission de constituer et de maintenir des Forces aériennes aptes au combat et polyvalentes, propres à réaliser les objectifs de défense du Canada. Dans ce contexte, l'élément clé est certainement l'aptitude au combat. Tout en effectuant des missions de recherche et sauvetage et d'aide humanitaire, de transport des personnalités et de démonstration aérienne, nous devons en priorité mener et appuyer des opérations de combat à titre d'instrument de la politique du gouvernement canadien.

Nos cinq principaux rôles consistent à: protéger la souveraineté du Canada; contribuer, en collaboration avec les États-Unis, à la défense de l'Amérique du Nord; effectuer une vaste gamme de tâches à l'échelle nationale; réaliser des missions de recherche et sauvetage; venir en aide aux autorités civiles; nous déployer outre-mer à l'appui de la politique du gouvernement; enfin, en collaboration avec nos alliés, exécuter les missions de combat qui nous sont confiées. Comme vous pouvez l'imaginer, des missions aussi variées comportent d'énormes exigences en personnel et ressources. L'équipe de la Force aérienne actuelle se compose de professionnels civils et militaires bien entraînés et motivés, qui collaborent avec l'industrie et d'autres ministères et sont déterminés à fournir une puissance aérospatiale rentable répondant aux besoins du gouvernement canadien. À cette fin, nous investissons dans notre personnel, notre équipement et notre capacité pour remplir la fonction que nous confie le livre blanc. J'ai présenté dans le tableau 1 une carte des déploiements de la Force aérienne dans le monde depuis 1999. Vous constaterez la diversité de nos tâches et des régions dans lesquelles nous avons dépêché des troupes et mené des opérations. Au cours des deux dernières années, nous avons mis à l'épreuve toutes nos capacités dans des opérations concrètes, dans le monde entier.

[Français]

La pièce 2 inclut une carte du Canada qui illustre la présence de notre force aérienne à l'échelle nationale. Vous constaterez que nous avons des lieux opérationnels d'un océan à l'autre et profondément dans l'Arctique. En me reportant à la pièce 2 et en parcourant la carte d'ouest en est, j'aimerais vous donner un aperçu de nos installations à chaque endroit. Je terminerai par nos installations dans le Nord et une description des divers appareils que nous utilisons.

[English]

Starting with 19 Wing in Comox, we have a base with approximately 1,200 military and 300 civilians conducting two critical national missions. A squadron of CP 140 Aurora maritime patrol aircraft is available to conduct around-the-clock aerial surveillance of Canada's west coast, including a large section of the Pacific Ocean, our coastal approaches and the inland passage. This mission is conducted in direct support of the navy and, in fact, the assets are under the operational control of the commander of MARPAC.

In addition to patrols in support of the navy, Comox-based aircraft also support the Department of Fisheries and Oceans, the RCMP and Citizenship and Immigration Canada, conducting patrols aimed at protecting Canadian sovereignty and enforcing Canadian laws. You are undoubtedly aware of the role played by the Auroras in detecting and localizing vessels transporting illegal migrants, drug smugglers, illegal fishers and polluters. While Auroras cannot stop vessels, they can contribute to the legal requirement of "hot pursuit" and can localize vessels to be intercepted by surface vessels.

In addition to being the west coast maritime patrol base, Comox is also home to a search and rescue squadron currently flying Buffalo fixed-wing aircraft and Labrador helicopters, soon to be replaced by the Cormorant. This squadron specializes in maritime, coastal and mountain SAR, with specialist crews and flying aircraft especially suited for this demanding role.

At Pat Bay airport near Victoria, we have a helicopter squadron flying Sea Kings as an integral part of the navy on the west coast. The five aircraft operating from Pat Bay spend most of their time onboard west coast ships deployed wherever the Maritime Commander sees fit to dispatch his fleet. Again, while part of the air force, these crews and aircraft are under the operational control of the navy and form an integral part of a ship's weapons system. The Sea King community represents one of the tightest knit and most operationally deployed part of the air force for the past quarter of a century.

Moving inland from the west coast, we come to 4 Wing Cold Lake, Alberta. Cold Lake is home to 2,280 military and up to 30 civilian employees, depending on the season. 4 Wing is the backbone of Canada's fighter force, being the home of two Tactical Fighter Squadrons, the Operational Training Unit, the Air Weapons Range and the Primrose Lake Evaluation Range. Fighter aircraft in Cold Lake are on standby to conduct defence of North America interception missions for NORAD and other sovereignty missions, and to deploy worldwide as a part of a coalition air task force. CF-18s regularly deploy to bases on the coasts, to the U.S. and to the Arctic in response to potential military threats or illegal activities.

[Traduction]

Pour commencer avec la 19^e escadre de Comox, nous avons là une base comptant environ 1 200 militaires et 300 civils remplissant deux missions nationales essentielles. Un escadron de patrouilleurs maritimes CP 140 Aurora est disponible pour exercer une surveillance aérienne continue de la côte Ouest du Canada, y compris une grande part de l'océan Pacifique, de nos approches côtières et des passages intérieurs. Cette mission est réalisée en appui direct de la Marine et dans les faits les appareils relèvent du contrôle opérationnel du commandant du FMAR(P).

En sus des patrouilles d'appui à la Marine, les appareils de Comox secondent également le ministère des Pêches et des Océans, la GRC et le ministère de la Citoyenneté et de l'Immigration, effectuant des patrouilles visant à protéger la souveraineté du Canada et à faire respecter les lois canadiennes. Vous connaissez sans doute le rôle que jouent les Aurora dans le repérage et la localisation des navires qui se livrent au trafic d'immigrants illégaux, au trafic de drogue ou à la pêche illégale, ainsi que les pollueurs. Les Aurora ne peuvent pas immobiliser les navires mais peuvent contribuer à l'exigence juridique de la poursuite et localiser les vaisseaux à intercepter par les navires de surface.

Comox est à la fois la base de la patrouille maritime de la côte Ouest et la base d'appartenance d'un escadron de recherche et sauvetage qui utilise actuellement les appareils à voilure fixe Buffalo et des hélicoptères Labrador, qui seront bientôt remplacés par le Cormorant. Cet escadron se spécialise dans la recherche sauvetage en mer, sur les côtes et en montagne, étant doté d'équipages spécialisés et d'avions spécialement adaptés à ce rôle exigeant.

À l'aéroport de Pat Bay, près de Victoria, nous avons un escadron d'hélicoptères Sea King intégré à la Marine sur la côte Ouest. Les cinq appareils opérant à partir de Pat Bay passent la majeure partie de leur temps à bord des navires déployés partout où le commandant de la Marine juge bon d'envoyer sa flotte. Là encore, bien qu'ils fassent partie de la Force aérienne, ces équipages et ces appareils relèvent du contrôle opérationnel de la Marine et sont intégrés au système d'armement du navire. La collectivité du Sea King est l'un des éléments de la Force aérienne les plus solidaires et les plus souvent déployés à des fins opérationnelles au cours du dernier quart de siècle.

En nous éloignant de la côte Ouest, nous arrivons à la quatrième escadre Cold Lake, en Alberta. Cold Lake abrite jusqu'à 2 280 militaires et 430 employés civils, selon la saison. La quatrième escadre est le fer de lance de la force de chasse du Canada, car elle inclut deux escadrons d'appui tactique, l'unité d'entraînement opérationnel, le Polygone de tir aérien et le Polygone d'évaluation de Primrose Lake. Les chasseurs de Cold Lake sont en attente pour effectuer des missions d'interception de défense de l'Amérique du Nord pour le NORAD et d'autres missions de souveraineté et peuvent être déployés partout dans le monde au sein d'un groupement tactique aérien de coalition. Les CF-18 se déploient régulièrement vers des bases côtières, les États-Unis et l'Arctique en cas de menace militaire potentielle ou d'activités illégales.

In Cold Lake, a cadre of contractors from Bombardier supports the military and civilian staffs. Cold Lake is also home to the Aerospace Engineering and Test Establishment, a unit that provides technical expertise, develops modifications and new subsystem designs and conducts trials on aircraft either in the CF inventory or about to become part of the inventory. Finally, Cold Lake is home to one of the two deployable tactical air defence radar squadrons that serve to augment NORAD radar coverage or are available to deploy in support of NATO or other coalition operations requiring aerial surveillance.

Continuing our trek east, we reach Moose Jaw, Saskatchewan, home of 15 Wing and the centre of pilot training for the air force. Moose Jaw is home to approximately 800 military and 200 civilian employees and more and 300 contractors. Under the NATO Flying Training in Canada program, or NFTC contract, a consortium led by Bombardier provides flying training for CF and a number of allied nation pilots. Pilot candidates arrive in Moose Jaw having undergone selection in Portage-la-Prairie, or one of several civilian institutes, and proceed through training on the contractor-owned Harvard II turbo-prop and Hawk jet trainer. Fighter candidates then proceed to Cold Lake, while helicopter and multi-engine fixed-wing pilots proceed to Portage-la-Prairie for training in appropriate aircraft before proceeding to their respective operational training units to fly their selected aircraft.

NFTC is a Canadian success story and, in spite of some initial growing pains, is producing excellent results and is now being considered by other nations. The introduction of the NFTC as a service contract where the contractor provides the aircraft has resulted in the elimination of approximately 100 Tutor aircraft from the training inventory, with the associated reduction in demand on national procurement and the capital program. Moose Jaw is also home to the famous Snowbirds aerobatic display team who continue to fly the Tutors.

Moving into Manitoba, we arrive at Winnipeg, home of 17 Wing and 1 Canadian Air Division Headquarters. Winnipeg is home to approximately 2,800 air force members and civilian employees, 17 Wing includes a CC130 Hercules Squadron tasked to provide search and rescue services in central Canada and the north, and also to provide airlift and limited tactical aerial refuelling in support of CF deployments worldwide. A small squadron of highly modified de Havilland D-8s operates in support of navigator training in Winnipeg as well.

On the subject of schools, 17 Wing is home to several of the core air force training institutes, including the School of Aerospace Studies, the Navigation School, the School of Meteorology and the School of Aerospace Medicine, just to mention a few.

À Cold Lake, une équipe de sous-traitants de Bombardier assure un soutien aux effectifs militaires et civils. Cold Lake abrite également le Centre d'essai technique (aérospatiale), une unité qui fournit une expertise technique, élabore des modifications et de nouvelles conceptions de sous-systèmes et procède à des essais à bord d'aéronefs faisant déjà partis des stocks des FC ou sur le point d'y être intégrés. Enfin, Cold Lake est aussi la base d'appartenance d'un des deux escadrons de radar de défense antiaérienne tactique qui servent à renforcer la couverture radar de NORAD ou sont disponibles pour se déployer à l'appui de l'OTAN ou au cours d'autres opérations de coalition nécessitant une surveillance aérienne.

Poursuivant en direction de l'Est, nous atteignons Moose Jaw, en Saskatchewan, la base de la 15^e escadre et le centre de formation au pilotage de la Force aérienne. Moose Jaw compte environ 800 militaires et 200 civils, ainsi que 300 sous-traitants. Dans le cadre du contrat d'entraînement en vol de l'OTAN au Canada, ou contrat NFTC, un consortium dirigé par Bombardier dispense l'entraînement en vol aux pilotes des FC et de plusieurs pays alliés. Les candidats pilotes arrivent à Moose Jaw après avoir été sélectionnés à Portage-la-Prairie ou bien l'un de plusieurs instituts civils et reçoivent leur instruction à bord de l'avion d'entraînement turbopropulseur Harvard II et de l'entraîneur à réaction Hawk, qui appartiennent tous deux à l'entrepreneur. Les candidats pilotes d'avions de chasse se rendent ensuite à Cold Lake, alors que les pilotes d'hélicoptères et d'appareils multimoteurs à voilure fixe s'entraînent à Portage-la-Prairie sur des appareils correspondants avant de rejoindre leurs unités d'entraînement opérationnel respectives pour piloter l'appareil de leur choix.

Le NFTC est une réussite pour le Canada et, malgré quelques difficultés initiales, produit d'excellents résultats, à tel point que d'autres pays envisagent maintenant de s'en prévaloir. La création du NFTC à titre de marché de service en vertu duquel l'entrepreneur fournit les avions a permis d'éliminer une centaine de Tutors du parc d'instruction et d'atténuer la pression exercée sur le programme national d'acquisition d'équipement. Moose Jaw est aussi la base des célèbres Snowbirds, l'équipe de voltige aérienne qui continue d'utiliser les Tutor.

Passons maintenant à Winnipeg, au Manitoba, où se situe la 17^e escadre et le Quartier général de la première Division aérienne du Canada. La base de Winnipeg compte 3 400 militaires et employés civils. La 10^e escadre englobe un escadron de CC130 Hercules chargés de fournir des services de recherche et sauvetage au Canada central et dans le Nord et d'assurer le transport aérien et le ravitaillement tactique en vol à l'appui des FC dans le monde entier. Un petit escadron de DHC-8 de Havilland, fortement modifiés, appuie l'instruction des navigateurs à Winnipeg.

Sur le sujet des écoles, la 17^e escadre est le point d'attache de plusieurs des principaux instituts de formation de l'Armée de l'air, notamment l'École des études aérospatiales, l'École de navigation, l'École de météorologie et l'École de médecine aérospatiale, pour n'en nommer que quelques-unes.

Entering Ontario, we reach CFB Borden, near Barrie, which is home to 16 Wing. This organization exercises command over most of other remaining air force schools, including the School of Aerospace Technology and Engineering and the air force Leadership and Professional Development Centre.

Further east into Ontario is 8 Wing at Trenton. Just as 4 Wing is the backbone of the fighter capability, 8 Wing is the centre of air mobility for Canadian Forces. Trenton is home to approximately 2,500 air force members and 400 civilian employees. With the bulk of the CC130 Hercules fleet and all of the CC150 Polaris or Airbus fleet, Trenton is key to every major deployment involving Canadian Forces personnel worldwide.

Strategically located on the shore of Lake Ontario, 8 Wing also provides search and rescue services in the Great Lakes, St. Lawrence River and northern and eastern Canada using a combination of CC130 Hercules and Labradors, soon to be replaced by Cormorants. Trenton is also home to a variety of specialized units including the Air Contingency Capability Centre responsible to plan, prepare and implement deployments, a deployable radar control and communications squadron responsible to establish communications and air traffic control facilities at austere airfields around the world.

Moving to North Bay, we find 22 Wing, home of the Canadian Air Defence Sector of NORAD. In the underground facilities here, 500 or more air force members and 130 civilian employees conduct the 24/7 air surveillance mission in support of the defence of North America and Canadian sovereignty. It is in this facility where the integrated picture of aerospace activities across North America is fused. It is from here that fighter aircraft are controlled as they intercept military intruders or detect aircraft conducting illegal activities. The aging equipment is due to be replaced over the next several years and its functions relocated to a new building, enabling the closure of the underground complex.

[Translation]

To some degree, as we move east of Ontario, the tactical level of the Air Force becomes a mirror image of the West. Bagotville, Quebec is home to 3 Wing with two CF-18 Tactical Fighter squadrons and a deployable air defence radar squadron, all fulfilling similar roles to those of 4 Wing. Bagotville is home to 1,500 Air Force members and civilian employees. 3 Wing's focus is obviously on eastern North America and the Eastern Arctic, but elements also deploy across Canada and around the world.

[English]

As we continue to move east, we reach 14 Wing in Greenwood, Nova Scotia. While ostensibly filling the same mission as Comox, the operation is significantly larger because, in addition to having a larger NATO area of responsibility for maritime surveillance,

Passant à l'Ontario, nous arrivons à la BFC Borden, près de Barrie, où est logée la 16^e escadre. Cette organisation exerce le commandement sur la plupart des autres écoles de la Force aérienne, y compris l'École de technologie et du génie aérospatiaux et le Centre de commandement et de perfectionnement de l'Armée de l'air.

Plus à l'est on trouve la 8^e escadre à Trenton. Tout comme la 4^e escadre est pivot de la capacité de chasse, la 8^e escadre est celui de la mobilité aérienne. Trenton regroupe 2 500 membres des Forces aériennes et 400 employés civils. Possédant le gros du parc de CC130 Hercules et la totalité des CC150 Polaris ou Airbus, Trenton est essentiel à chaque déploiement d'envergure à l'étranger du personnel des Forces canadiennes.

Stratégiquement située sur les rives du lac Ontario, la 8^e escadre fournit aussi des services de recherche et sauvetage dans la région des Grands Lacs, du Saint-Laurent, ainsi que dans le Nord et l'Est du Canada, au moyen tant de CC130 Hercules que de Labradors, lesquels seront bientôt remplacés par des Cormorants. Trenton abrite également diverses unités spécialisées, dont le Centre de logistique aérienne, chargé de planifier, préparer et d'exécuter les déploiements, d'un escadron de contrôle radar et de communications chargé d'établir des installations de communications et de contrôle de la circulation aérienne dans des terrains d'aviation rudimentaires à travers le monde.

En continuant vers North Bay, nous arrivons à la 22^e escadre, le point d'attache du Secteur de la défense aérienne du Canada de NORAD. Dans les installations souterraines situées ici, 572 militaires et 130 civils assurent une mission de surveillance aérienne jour et nuit, sept jours par semaine à l'appui de la défense de l'Amérique du Nord et de la souveraineté du Canada. C'est ici que l'on fusionne et met en corrélation les données radar et autres pour obtenir une image complète des activités aérospatiales à travers l'Amérique du Nord. C'est d'ici que l'on contrôle les chasseurs qui interceptent les intrus militaires ou détectent les appareils se livrant à des activités illégales. L'équipement vieillissant doit être remplacé au cours des prochaines années, le nouveau étant installé dans un nouveau bâtiment, ce qui permettra la fermeture du complexe souterrain.

[Français]

À mesure que nous avançons à l'est de l'Ontario, le niveau tactique de la force aérienne commence jusqu'à un certain point à ressembler à celui de l'ouest. Bagotville au Québec, la base d'appartenance de la 3^e Escadre, compte deux escadrons d'appui tactique CF18 et un escadron de radar de défense antiaérienne en mesure de se déployer, qui remplissent des rôles semblables à ceux de la 4^e Escadre. La base de Bagotville compte 1500 militaires de la force aérienne et employés civils. La 3^e Escadre concentre évidemment ses activités sur l'est de l'Amérique du nord et l'Arctique de l'Est, mais ses éléments se déploient aussi partout au Canada et dans le monde entier.

[Traduction]

En poursuivant vers l'Est, nous atteignons la 14^e escadre à Greenwood, en Nouvelle-Écosse. Cette escadre remplit sensiblement la même mission que celle de Comox, mais son champ d'activités est beaucoup plus vaste car, en plus d'avoir un

14 Wing is also home to the CP140 Aurora Operational Training Unit, responsible to train maritime crews to operate the aircraft as an integral part of a maritime weapons system. Operational and flight training for the Aurora are also conducted here. Additionally, 14 Wing is home to a search and rescue squadron operating Hercules and Labrador aircraft in the SAR role previously described. Greenwood is home to approximately 2,100 air force members and 300 civilian employees.

Continuing south into Halifax, we find 12 Wing Headquarters in Shearwater. As I indicated earlier, Sea Kings operate from Pat Bay in support of the navy on the west coast. However, 12 Wing Shearwater is the focal point for all Sea King operations in Canada. Here we find two operational squadrons and the operational training unit that takes military helicopter pilots and crews and trains them for the rigors of Sea King operations with the navy. Sea Kings from Shearwater support Canada's Atlantic fleet and provide backfill as necessary for the west coast. Again, just like at Pat Bay, helicopter detachments of aircraft and crews are attached, under the operational control of the navy for maritime operations and exercises. Shearwater's 12 Wing is home to approximately 1,200 air force members and 100 civilian employees.

Moving further east to Gander, this relatively small operating location is home to a squadron of Labrador helicopters conducting search and rescue operations in the Atlantic provinces, with particular emphasis on maritime SAR in the Grand Banks and Hibernia areas. The Cormorant will soon replace these aircraft when it enters service over the next two years. Gander is presently home to about 80 air force member and 70 civilian employees, a number that will likely reduce as the Cormorant project introduces a new contracted maintenance concept.

Travelling north into Labrador, we find 5 Wing Goose Bay, home of the Allied Flying Training Centre. With its vast, sparsely populated low-level training areas, the base is an attractive location for allied deployments. In fact, more than 8,000 sorties are conducted from Goose Bay annually. Operated under a unique cost-sharing arrangement, Canada manages a major services contract and provides services to deployed allied air forces on a cost-shared basis. There are less than 300 military and DND civilians engaged in managing this multimillion-dollar, multi-year contract for services and support.

As I indicated when I started this brief look at the air force, I have left the north until now. Across the north of Canada, we have a string of North Warning radar sites and fighter aircraft forward operating locations, or FOLs, that contribute to the NORAD mission. The radar sites are staffed by a small cadre of contractor employees managed from offices in North Bay and Ottawa. The radars detect intruders and feed data directly into the complex in North Bay. They also house the communications equipment through which interceptors are controlled.

secteur de responsabilité plus étendu en matière de surveillance maritime pour l'OTAN, la 4^e escadre est aussi le point d'attache de l'unité d'entraînement opérationnel sur CP140, chargé d'apprendre aux équipages maritimes à utiliser cet appareil comme partie intégrante d'un système d'armement maritime. La 14^e escadre est aussi le point d'attache d'un escadron de recherche et sauvetage qui emploie des appareils Hercules et Labrador dans le rôle décrit précédemment. Greenwood compte 2 100 militaires de l'Armée de l'air et 300 employés civils.

En continuant au sud vers Halifax, nous arrivons à Shearwater, le Quartier général de la 12^e escadre. Comme je l'ai déjà indiqué, les Sea King opèrent à partir de Pat Bay à l'appui de la Marine sur la côte Ouest. Toutefois, la 12^e escadre de Shearwater est le point de coordination de l'ensemble des opérations des Sea King au Canada. On y trouve deux escadrons opérationnels et l'unité d'entraînement opérationnel qui prend des pilotes et équipages d'hélicoptères et les entraîne aux rigueurs des opérations du Sea King avec la Marine. Les Sea King de Shearwater appuient la flotte canadienne de l'Atlantique et fournissent, le cas échéant, des appareils de remplacement pour la côte Ouest. Là encore, comme à Pat Bay, les hélicoptères et équipages sont placés sous le contrôle opérationnel de la Marine. La base de Shearwater compte 1 200 militaires et 100 employés civils.

Encore plus à l'Est, à Gander, ce poste opérationnel relativement petit est le point d'attache d'un escadron d'hélicoptères Labrador qui effectue des missions de recherche et sauvetage dans les provinces Atlantiques, et en particulier dans les régions des Grands Bancs et du gisement Hibernia. Le Cormorant remplacera bientôt ces appareils et sera mis en service au cours des deux prochaines années. Gander est la base d'attache d'environ 80 militaires et 70 employés civils, nombre appelé à diminuer car la maintenance du Cormorant sera assurée par des sous-traitants.

Au Nord, au Labrador, se trouve la 5^e escadre Goose Bay, comprenant le Centre d'entraînement au vol des alliés. Cette base, pourvue de vastes secteurs peu peuplés d'entraînement au vol à faible altitude est un endroit attrayant pour la formation de pilotes alliés. De fait, plus de 8 000 sorties ont lieu chaque année à Goose Bay. Faisant l'objet d'une entente de partage des coûts très particulière, le Canada administre un important contrat de services et fournit des services à frais partagés aux Forces aériennes alliées déployées. Moins de 300 militaires et civils du MDN sont occupés à gérer ce contrat pluriannuel de services et de soutien de plusieurs millions de dollars.

Comme je l'ai fait observer au début de ce bref tour d'horizon de la Force aérienne, j'ai laissé le Nord jusqu'à la fin. Dans l'ensemble du Nord canadien, nous avons établi une chaîne de postes d'avertissement radar et des emplacements avancés d'avions de chasse qui contribuent à notre mission auprès de NORAD. Les postes radar sont pourvus d'une petite équipe d'employés du secteur privé administrés à partir de bureaux situés à North Bay et Ottawa. Les radars détectent les intrusions et acheminent directement les données au complexe de North Bay. Les postes abritent aussi l'équipement de communications au moyen duquel les intercepteurs sont contrôlés.

No tour de force would be complete without mentioning the significant presence of our air force on army bases. Headquartered in Kingston, Ontario, 1 Wing commands the tactical aviation force that operates the CH146 Griffon helicopter, a highly modified version of the Bell 412. Kingston's 1 Wing has squadrons with 1 Brigade in Edmonton, 2 Brigade in Petawawa, 5 Brigade in Valcartier and the Combat Training Centre in Gagetown. Additionally, two Air Reserve Squadrons in Borden and St. Hubert and an Air Reserve Flight in Edmonton augment the tactical aviation force generation capability. The tactical aviation squadrons are an essential part of the army, forming one of the manoeuvre units within each brigade. On a day-to-day basis, just like the Aurora and Sea King are part of our navy, the Griffons are an integral part of Canada's army.

Referring back to Exhibit 1, I would like to walk through some of our international deployments of late. You are all familiar with the CF's contribution of forces in Bosnia-Herzegovina as part of Op. Palladium. In addition to the regular airlift that transpires using Hercules and Airbus aircraft, Canada contributes eight Griffons as part of the NATO Aviation Element within the stabilization force. As one of the few fleets capable of operating at night in instrument conditions, these aircraft provide critical reconnaissance and airlift support within the Canadian area of responsibility and across the theatre of operations.

Our participation in Operation Allied Force, the NATO air campaign over Kosovo, is a most recent example of Canadian forces CF-18 deployments as part of a coalition air force. Deployed in advance of the air campaign and armed with a variety of air-to-ground weapons, we made a significant contribution to the NATO campaign in Kosovo.

Op. Toucan, our deployment to East Timor in 1999, is a good example of support to a UN mission. Two Hercules and one Airbus provided transport of personnel and equipment to Australia, while Sea Kings embarked on board HMCS *Protecteur* provided shoreline reconnaissance and local transportation. The recently completed mission to Ethiopia and Eritrea demanded Airbus and Hercules support to sustain Canada's troops committed to this important mission.

As mandated by Canada's defence plan, the air force maintains aircraft and people at a variety of readiness levels to respond in times of tension or crisis around the world. For example, four CF-18s are on alert to respond immediately to national or NORAD requirements to defend North America, with an additional six to be made available at short notice. Twelve CF-18s are designated as our contribution to NATO's Rapid Reaction Force (Air), with an additional 12 assigned at longer notice for NATO's main contingency force.

One Sea King is always dedicated to NATO's Standing Naval Force Atlantic, while as many as ten more are earmarked for NATO or the UN at readiness levels varying from 10 to 60 days. One Aurora is on constant standby on each coast to respond to the

Notre tour d'horizon serait incomplet si nous omettions de mentionner la présence importante de la Force aérienne dans les bases de l'Armée de terre. La première escadre, dont le quartier général se trouve à Kingston, en Ontario, commande la Force d'aviation tactique et exploite l'hélicoptère CH146 Griffon, une version très modifiée du Bell 412. La première escadre de Kingston a détaché des escadrons auprès de la première brigade à Edmonton, de la deuxième brigade à Petawawa, de la cinquième brigade à Valcartier et du Centre d'instructions au combat de Gagetown. En outre, deux escadrons de la Réserve aérienne à Borden et Saint-Hubert et une escadrille de la Réserve aérienne à Edmonton renforcent le potentiel de mise sur pied d'une force d'aviation tactique et sont un élément essentiel de l'Armée, formant l'une des unités de manoeuvre de chaque brigade. Les Griffon sont intégrés à l'Armée de terre au quotidien, tout comme l'Aurora et le Sea King sont intégrés à la Marine.

Reprenant le tableau 1, j'aimerais passer en revue avec vous certains de nos déploiements internationaux récents. Vous connaissez tous la contribution des FC aux forces en Bosnie-Herzégovine dans le cadre de l'Op. Palladium. Outre le transport régulier à bord des Hercules et des Airbus, le Canada contribue huit Griffon à l'élément aviation OTAN de la Force de stabilisation. Cet appareil, l'un des seuls à pouvoir voler de nuit aux instruments, assure un soutien essentiel en reconnaissance et en transport aérien dans le secteur de responsabilité canadien et dans l'ensemble du théâtre des opérations.

Notre participation à l'Opération Force alliée, la campagne aérienne de l'OTAN au-dessus du Kosovo, est l'un des exemples les plus récents du déploiement des CF-18 canadiens au sein d'une Force aérienne de coalition. Ces avions, déployés avant la campagne aérienne et dotés de diverses armes air-sol ont fourni une contribution majeure à la campagne de l'OTAN au Kosovo.

L'Opération Toucan, notre déploiement au Timor oriental en 1999, est un bon exemple de soutien à une mission de l'ONU. Deux Hercules et un Airbus ont assuré le transport de troupes et de matériel jusqu'en Australie, alors que des Sea King embarqués à bord du SCSM *Protecteur* ont assuré la reconnaissance du rivage et le transport local. La mission récemment achevée en Éthiopie et en Érythrée a exigé le soutien d'appareils Airbus et Hercules pour le maintien des troupes canadiennes qui participaient à cette importante mission.

Conformément au plan de défense du Canada, la Force aérienne assure le maintien des appareils et des effectifs selon divers seuils de préparation en vue d'intervenir en période de crise ou de tension dans le monde entier. Par exemple, quatre CF-18 sont en alerte afin de répondre sur-le-champ aux besoins du pays ou de NORAD pour la défense de l'Amérique du Nord, et six autres appareils peuvent être mis à disposition à court préavis. Douze CF-18 constituent la participation du Canada à la Force d'intervention rapide (Air) de l'OTAN et 12 autres appareils sont affectés, à plus long préavis, à la Force de contingence principale de l'OTAN.

Un Sea King est toujours affecté à la Force navale permanente de l'Atlantique de l'OTAN, alors que dix autres sont réservés pour l'OTAN ou l'ONU selon des seuils de préparation de dix à 60 jours. Un Aurora est constamment en attente sur chaque côte

needs of the associated navy fleet commanders, and two Auroras are also committed, at 21 days' notice, to respond to NATO missions, followed by an additional four at 90 days' notice to contribute to NATO's main contingency force.

Three Griffons are on immediate notice to support internal security operations, while each army area retains an aircraft on eight hours' notice to respond to domestic requirements. We have eight Griffons that are dedicated to the UN Standby Force of 30 days' notice to move, while an entire doctrinal squadron of 24 aircraft is dedicated, at 90 days' notice, in support of NATO's main contingency force.

Airbus and Hercules aircraft are maintained on a variety of readiness levels, ready to respond to transport the troops in times of tension or emergency. Their readiness levels vary, depending on the troops that they need to transport.

Finally, as I indicated for search and rescue, we maintain rapid reaction search and rescue forces on two hours' notice in three search and rescue regions. This includes both fixed-wing search and rescue and rotary-wing aircraft operating from the five SAR bases. In recent years, our CF SAR resources have averaged over 8,000 rescues per year, and in 2000 alone over 5,000 lives were saved as a result of CF SAR intervention.

I have touched on where we operate in Canada and around the world. I would like to give you a brief summary of standing commitments, should we be called upon.

Senator Stollery: On a point of information, in relation to the Griffon helicopters. I am looking at the DND state of current capital stock chart that we discussed earlier, and I do not see those aircraft on there. I see everything here but Griffon. I keep looking at it to see how old these things are. Does that aircraft have another name?

Col. Hines: I am not familiar with the chart to which you refer.

Senator Stollery: I do not see anything here that tells me how old they are.

Col. Hines: The aircraft is less than 10 years old.

Senator Stollery: That is fine, but it is not on here. I do not see it on there.

Col. Hines: Top left, in the yellow circle, blue dot.

Senator Stollery: Thank you.

Col. Hines: As I indicated earlier, the defence of North America mission is vested in our resources committed to NORAD. In addition to the people that we have working on the NORAD complex in Colorado, this includes the Canadian NORAD Region Headquarters staff in Winnipeg, the fighter squadrons and mobile radar squadrons in Cold Lake and Bagotville, the operations and technical staff conducting surveillance and control operations from North Bay and the contracted radar support in the Arctic. While today's "low threat" environment only warrants an airborne response within an hour of detection, in times of escalating threat, such as the case of

pour répondre aux besoins des commandants associés de la Marine et deux Aurora sont engagés sur préavis de 21 jours pour participer aux missions de l'OTAN, suivis de quatre autres disponibles à 90 jours de préavis pour la Force de contingence principale de l'OTAN.

Trois Griffon sont disponibles sur-le-champ pour appuyer les opérations de sécurité intérieure et chaque secteur de l'Armée de terre retient un avion disponible à huit heures de préavis pour des besoins intérieurs. Nous avons huit Griffon à la disposition de la Force en alerte de l'ONU à 30 jours de préavis et tout un escadron de 24 appareils est réservé sur préavis de 90 jours à la Force de contingence principale de l'OTAN.

Des appareils Hercules et Airbus sont maintenus à divers états de préparation, prêts à transporter des troupes en période de tension ou d'urgence.

Enfin, comme je l'ai indiqué, nous maintenons des appareils de recherche et sauvetage d'intervention rapide, disponibles à deux heures d'avis, dans trois régions, ce qui comprend tant des appareils à voilure fixe que des hélicoptères stationnés dans cinq bases SAR. Ces dernières années, nos ressources de recherche et sauvetage ont effectué en moyenne plus de 8 000 sauvetages par an et, rien qu'en 2000, plus de 5 000 vies ont été sauvées grâce à l'intervention des Forces aériennes.

J'ai donc indiqué où nous opérons au Canada et dans le monde. J'aimerais maintenant vous faire un bref résumé de nos engagements permanents, dans les cas où l'on ferait appel à nous.

Le sénateur Stollery: J'aimerais un renseignement sur les hélicoptères Griffon. Je regarde la liste des équipements du MDN dont nous avons parlé tout à l'heure et je n'y vois pas ces aéronefs. Tout est là, sauf les Griffon. J'essayais de voir l'âge de ces appareils. Est-ce que cet hélicoptère porte un autre nom?

Le colonel Hines: Je ne connais pas le tableau dont vous parlez.

Le sénateur Stollery: Je ne vois rien ici qui me dise leur âge.

Le colonel Hines: Cet aéronef a moins de dix ans.

Le sénateur Stollery: Très bien, mais je ne le vois pas ici. Il n'y est pas.

Le colonel Hines: En haut à gauche, dans le cercle jaune, le point bleu.

Le sénateur Stollery: Merci.

Le colonel Hines: Comme je l'ai indiqué, la mission de défense de l'Amérique du Nord est assignée à nos ressources engagées auprès de NORAD. En sus des officiers qui travaillent au complexe du NORAD au Colorado, cela comprend le personnel du Quartier général NORAD à Winnipeg, les escadrons de chasse et les escadrons de radar mobiles de Cold Lake et Bagotville, le personnel technique et opérationnel effectuant des missions de surveillance et de contrôle à partir de North Bay et le soutien radar sous contrat dans l'Arctique. Le contexte actuel de «menace réduite» ne justifie qu'une intervention aérienne dans un délai d'une heure après la détection mais, en période d'escalade de

Northern Denial last year, we are capable of having fighters airborne within minutes of an alert being sounded.

The national sovereignty mission consists of air missions from the armed defence of North America, at one end of the spectrum, to routine surveillance missions off the coast or in the Arctic. All types of CF aircraft conduct these missions.

With all of these commitments, both routine and in times of tension, and given our footprint across Canada, there is often a misunderstanding of how big our air force is in terms of aircraft fleet sizes. As the media reported earlier this year, we continue to reduce the number of aircraft that we hold, retaining only those fleets that are necessary to support those commitments at home and abroad that I have just described.

Exhibit 3 shows our fleet sizes over the past few years and the projections for the near future. As you will note, we are in the process of eliminating "non-core" fleets and reducing the number of aircraft in our core fleets to the minimum required to conduct operations and meet our commitments. This fleet rationalization will reduce our operating costs and contribute to our ability to recapitalize our core capabilities for the future. In some cases capabilities will be eliminated, while in others we will contract for services previously performed in-house, such as pilot training and the NATO Flying Training in Canada program that I just described.

On the actual equipment front there is both good news and bad news. The bad news is that many aircraft in our fleets are aging. Some of them will time expire around the 2012-2017 time frame, and if we replace these fleets, or if we replace the capabilities that they represent, it will cost Canadians a great deal of money at a time when there will continue to be other fiscal pressures.

As a force development strategy, we really do not think about replacing just one platform with another platform that looks a lot like the same. It might be something quite different that provides us with that same capability that we require. This is the basis of our capability-based planning efforts that were described by Cmdre. McNeil this morning.

On the good news side, from an air force perspective, there is much to be positive about.

Translation]

First, of course, the government's agreement and approval of the contract to modernize 80 of our CF-18s, which will bring these systems up to world class standards. It is an excellent aircraft today, but we want to maintain it that way. It needs the kind of investment that we have planned over the next five years.

English]

The same is the case for the CP140 Aurora. We have a similar modernization program underway to update the sensors and the communications systems to ensure that this, our only strategic reconnaissance platform, remains capable well into the future. Mobility, as you have heard, is a key factor in our meeting

la menace, comme dans le cas de l'opération Northern Denial l'an dernier, nos chasseurs peuvent décoller en quelques minutes après le déclenchement d'une alerte.

La mission de souveraineté nationale consiste, à un bout de l'éventail, en missions aériennes pour la défense armée de l'Amérique du Nord et à l'autre extrémité, en missions routinières de surveillance au large des côtes ou dans l'Arctique. Tous les types d'aéronefs participent à ces missions.

Avec tous ces engagements, tant de routine qu'en période de tension, et vu notre présence partout au Canada, il se produit souvent des malentendus au sujet de l'importance de notre flotte. Les médias l'ont relaté plus tôt cette année, nous continuons de réduire le nombre d'appareils en exploitation, ne conservant que ceux nécessaires à nos engagements au Canada et à l'étranger, que j'ai décrits.

Le tableau 3 indique l'importance de nos flottes principales ces dernières années et les projections pour le proche avenir. Vous constaterez que nous éliminons les flottes «non essentielles» et ramenons le nombre d'appareils dans nos parcs essentiels au minimum requis par les opérations et nos engagements. Cette rationalisation de la flotte réduira nos coûts d'exploitation et nous permettra de reconstituer nos capacités essentielles pour l'avenir. Dans certains cas, des capacités seront éliminées et dans d'autres nous sous-traiterons des services assurés auparavant à l'interne, tels que la formation de pilotes et le programme d'entraînement au vol de l'OTAN que j'ai décrit.

En ce qui concerne l'état actuel de l'équipement, il y a de bonnes nouvelles et de mauvaises nouvelles. Les mauvaises nouvelles, c'est que de nombreux appareils avancent en âge. Certains atteindront leur limite d'utilisation à l'horizon de 2012-2017 et si nous remplaçons ces flottes, ou les capacités qu'elles représentent, il en coûtera très cher aux Canadiens à un moment où d'autres pressions financières continueront de s'exercer.

Notre stratégie de développement des forces ne prévoit pas de remplacer simplement une plate-forme par une autre très similaire. Il se peut que nous fassions appel à des appareils très différents offrant la même capacité. C'est le fondement de la planification des capacités décrites par le commandant McNeil ce matin.

Quant aux bonnes nouvelles, il y a beaucoup d'aspects positifs du point de vue de la Force aérienne.

[Français]

Il convient d'abord de souligner l'entente du gouvernement et l'approbation du contrat visant à moderniser 80 de nos CF18, ce qui en fera des systèmes de niveau international. C'est déjà un excellent avion, mais nous voulons qu'il le demeure. Il nécessite l'investissement prévu au cours des cinq prochaines années.

[Traduction]

Il en va de même pour le CP140 Aurora. Nous avons entrepris un programme de modernisation analogue pour mettre à niveau les systèmes de détection et de communications et faire en sorte que ces systèmes, notre unique plate-forme de reconnaissance stratégique, demeurent longtemps efficaces. La mobilité, comme

defence commitments worldwide. We have completed the avionics upgrades to the Hercules fleet and are now studying options to include a truly strategic airlift capability for Canada over the next several years.

[Translation]

Search and rescue, as I mentioned earlier, is a major activity assigned to the Air Force. Later this year, we will take delivery of the 15 new Cormorant (CH149) search and rescue helicopters that will replace our aging Labradors. It is a first-class aircraft and there is no doubt that it will serve Canada and Canadians very well.

[English]

In the maritime helicopter area, the outlook is also positive. The government's approval of the MHP project last year was welcome news, and we are more confident that, despite the questions that exist out there about the requirements analysis and the acquisition processes, we are embarked on a path that will deliver us an excellent aircraft to replace the Sea King.

In the call letter for this briefing we were asked to identify some of the challenges that we in the air force will face over the next few years. Our challenges are not unlike those that you have already heard from the army and the navy. After a decade of reductions and restructure, and an improving national economy, we are faced with increasing difficulty in recruiting and retaining the people that are the essence of the air force. While much has been made of our shortage of pilots, for example, similar problems exist in the technical occupations, particularly in the information technology field. Simply put, we are losing people in certain areas faster than we can produce them. It is not because of the large degree of unhappiness around the air force, or the CF for that matter, but it has much to do with the fact that there is a tremendous demand out there for the kinds of people that we attract in the first place, and ultimately produce through our training.

Why people leave the air force or the Canadian Forces is indeed a complex issue. This situation is being faced by every one of our allies, and when we meet with them on a regular basis, whether it is with the U.S., the U.K., or our European allies, they express the same problems. They are all in the same situation and they have tremendous shortfalls of pilots and other trained personnel, and they need to come up with a variety of incentives to keep people in their organization.

There are no practical, short-term fixes. Our human resources strategy must focus on long-term, sustainable development of people who want to be part of the air force and the Canadian Forces.

A second challenge is with the balance that must exist between the CF's need to change, to position ourselves for the future and the operational imperatives that affect our day-to-day lives. The Defence plan calls these the change and sustain agenda. The balance that must be achieved is more than merely a balance

vous le savez, est un facteur essentiel au respect de nos engagements internationaux. Nous avons récemment procédé à une mise à niveau de l'avionique de bord des appareils Hercules et nous examinons maintenant les moyens de doter le Canada d'une véritable capacité de transport aérien stratégique au cours des prochaines années.

[Français]

La recherche et sauvetage est, comme nous l'avons vu, l'une des principales activités assignées à la force aérienne. Plus tard cette année, nous prendrons livraison de 15 nouveaux hélicoptères de recherche et sauvetage Cormorant (CH149) qui remplaceront nos Labrador vieillissants. C'est un appareil de première classe qui, sans aucun doute, rendra d'excellents services au Canada et aux Canadiens.

[Traduction]

Les perspectives sont aussi encourageantes dans le domaine de l'hélicoptère maritime. L'approbation par le gouvernement du projet HM l'an dernier était une bonne nouvelle et, malgré les questions posées sur l'analyse des besoins et les mécanismes d'acquisition, nous avons l'assurance d'être engagés sur une voie qui nous fournira un excellent substitut au Sea King.

Dans la lettre nous invitant à ce breffage, on nous demandait d'indiquer certains des défis que la Force aérienne devra relever au cours des prochaines années. Les nôtres ne sont guère différents de ceux de l'Armée de terre et de la Marine. Après une décennie de réductions et de restructuration, et avec une conjoncture nationale meilleure, nous avons de plus en plus de mal à recruter et à conserver les hommes qui constituent l'ingrédient essentiel de la Force aérienne. Alors que l'on a beaucoup parlé de notre pénurie de pilotes, par exemple, il existe des problèmes similaires dans les métiers techniques, particulièrement l'informatique. Pour dire les choses simplement, nous perdons du personnel plus vite que nous pouvons en former dans certaines spécialités. Ce n'est pas qu'il y ait une grande vague de mécontentement dans l'Armée de l'air, ou même les FC, la cause est plutôt due au fait qu'il existe une demande énorme pour le genre de recrues que nous attirons et dont nous assurons la formation.

La raison pour laquelle les militaires quittent la Force aérienne ou les Forces canadiennes est un sujet complexe. C'est une situation que connaissent tous nos alliés aussi et, lorsque nous les rencontrons, qu'il s'agisse des Américains, des Britanniques ou d'autres Européens, tous nous font part des mêmes problèmes. Ils sont tous dans la même situation et tous connaissent de graves pénuries de pilotes et d'autres personnels qualifiés et doivent offrir diverses incitations pour fixer leur personnel.

Il n'y a pas de solution pratique à court terme. Notre stratégie en matière de ressources humaines doit être axée sur le développement durable, à long terme, d'hommes qui veulent faire partie de l'Armée de l'air et des Forces canadiennes.

Un second enjeu concerne l'équilibre à réaliser entre le besoin de changement des FC, pour nous préparer à l'avenir, et les impératifs opérationnels que nous vivons au quotidien. Dans le plan de la défense, on désigne cela sous les noms de changement et de programme de maintien. L'équilibre à atteindre n'est pas

between annual operating budgets and capital acquisition; it is a change in philosophy that embodies the revolution in military affairs and capability-based planning that you heard about earlier today. This will change the manner in which military operations are planned and conducted, principally as a result of the explosion of information technology.

Information technology is providing commanders with more information faster than ever before. Quicker decisions may be possible based on more reliable information. In fact, attacks may be less lethal, depending on the nature of the targets and the desired outcome.

Similarly, we become more susceptible to attacks against our command and control and communications infrastructure, leaving us vulnerable to cyber-terrorism and attacks by non-state actors, as you heard in the discussions earlier today on the asymmetric threat.

The revolution in military affairs, or RMA as it was discussed earlier today, is contributing to our overall assessment of capabilities. In the past, the air force, much like the army and the navy, was organized and equipped very much along unit and equipment lines. That is to say that our focus was very much "OPLAN-oriented." During the Cold War, we trained and equipped based on the OPLANs for the defence of North America or for Europe. Our equipment was very much selected for the specific task that was called for in the plans. In fact, we practised to defend and attack specific targets based on our impression of the enemy's plans.

As a result of the uncertainty created by the end of the Cold War, and the probability that alliances and threats would change, we shifted our focus from specific equipment to a more holistic approach that links equipment to capabilities, and capabilities to probable missions and tasks. Our aerospace capability framework, for example, will address generic types of air activities that are likely to warrant a CF response. As a nation, we can determine the priorities for military action and thus establish which priorities and which capabilities we need to develop.

In an organization that is technology-dependent, the impact should be obvious. Major equipment acquisitions do not happen at the drop of a hat. The decisions made to acquire a fleet and then the maintenance of that fleet for 20 or 30 years have significant implications for the air force. First, we have to have a better idea of the security environment for the next five to 15 years. Then we need to make sure that the amalgam of equipment, resources and people will be able to deliver the required capability when it is first fielded. Finally, the chosen solution must be open enough to ensure that we have the flexibility to enhance or modify it as the environment or Canadian priorities change. Our crystal ball is seldom good enough to predict that far into the future; hence the need for evolutionary developments and the fielding of capabilities, something at which we are getting better.

seulement entre les budgets de fonctionnement annuels et l'achat d'équipement; il suppose un changement de philosophie qui concrétise la révolution dans les affaires militaires et la planification axée sur les capacités. Cela transformera la manière dont les opérations militaires sont planifiées et conduites, principalement en raison de l'explosion informatique.

La technologie de l'information apporte aux commandants une information meilleure, plus rapidement que jamais. On pourra ainsi prendre des décisions plus vite, fondées sur des renseignements plus fiables. En fait, les attaques pourraient devenir moins meurtrières, selon la nature des cibles et les résultats souhaités.

De même, nous devenons plus exposés à des attaques contre notre infrastructure de commandement, de contrôle et d'information, ce qui nous rend vulnérables au cyberterrorisme et aux attaques menées par des acteurs non gouvernementaux, soit la menace asymétrique dont on vous a déjà parlé aujourd'hui.

Le révolution dans les affaires militaires, ou RAM, dont il a déjà été question, entraîne une réévaluation globale de nos capacités. Par le passé, la Force aérienne, tout comme l'Armée de terre et la Marine, était organisée et équipée en fonction des unités et de l'équipement nécessaires. Autrement dit, nous étions très axés sur les plans opérationnels. Pendant la Guerre froide, notre entraînement et notre équipement reposaient sur les plans opérationnels liés à la défense de l'Amérique du Nord et de l'Europe. Nous choisissons notre équipement surtout en fonction de la mission spécifique prévue dans les plans. En fait, nous nous exerçons à défendre et à attaquer des cibles précises en fonction de ce que nous pensions être les plans de l'ennemi.

Du fait de l'incertitude engendrée par la fin de la Guerre froide et la probabilité que les alliances et les menaces évoluent, nous avons cessé de nous concentrer sur des équipements précis en faveur d'une approche plus holistique qui relie l'équipement aux capacités et les capacités aux missions et tâches probables. Le cadre des capacités stratégiques, par exemple, prévoira des types génériques d'activités susceptibles de justifier une intervention des FC. Notre nation peut fixer les priorités de l'activité militaire et, ainsi, déterminer les capacités que nous devons développer.

Dans une organisation dépendant de la technologie, l'impact devrait être évident. Les acquisitions en matériel important ne se font pas par magie. Les décisions prises en vue d'acquérir une flotte, ainsi que la maintenance de celle-ci pendant 20 à 30 ans, ont des répercussions considérables pour l'Armée de l'air. Premièrement, nous devons nous faire une meilleure idée de l'environnement sécuritaire au cours des cinq à 15 prochaines années. Ensuite, nous devons veiller à ce que l'assortiment des équipements, ressources et personnels pourra fournir la capacité requise dès la mise en service. Enfin, la solution retenue doit être suffisamment flexible pour nous donner la possibilité de l'améliorer ou modifier dès lors que l'environnement ou les priorités du Canada changent. Notre boule de cristal est rarement assez bonne pour autoriser des prédictions aussi loin dans l'avenir, d'où la nécessité d'un développement et d'une mise en service évolutifs des capacités, ce que nous apprenons à faire mieux.

[Translation]

Let me conclude now with some final thoughts with regard to the Air Force. In our view, it has to be able to respond rapidly, which is what air forces are about. It has to pursue technological upgrades in a timely manner, because if we don't, we won't be maintaining relevance in combat areas. We have to maintain interoperability with our key allies, and in this regard, particularly the United States. We have to provide support to Canadians. Canadians do expect something for the \$11-12 billion spent every year on the organization. Just being ready for the next conflict is not enough. As I said in my opening remarks, where there are tensions — and we can't do everything — we have to give precedence to quality over quantity in this environment in which we live. Finally, and arguably most importantly, we have to look after our people. They are Canada's Air Force. With this, I would be happy to answer any questions that my presentation may have generated.

[English]

Senator Forrestall: I have tried unsuccessfully to get answers about Sea Kings from politicians, soldiers and admirals. Now that we have a submariner with us, perhaps we can get an answer. The answers have been well hidden, and you would be the only one with the capability of knowing what is going on.

I have three questions that I would like to put to you. It is my understanding that at least two of the three major contenders for the maritime helicopter are not happy with the basic vehicle requirement specifications, and that the department is in the process of rewriting and, in fact, lowering the basic vehicle requirement specifications. Can you comment on this? Are we lowering the basic vehicle requirement spec. for the Sea King?

Col. Hines: Sir, I am not an expert on the maritime helicopter project.

Senator Forrestall: You are a submariner. You are an expert on everything.

Col. Hines: I am not an expert on the maritime helicopter project. I do know that there is a requirements review under way.

Senator Forrestall: If you are not, I will not pursue my questions, because they do get a little more technical and touchy than that.

The Chairman: Can I suggest, Senator Forrestall, that you put your questions on the record and that we ask the department to provide us with a reply?

Senator Forrestall: What for? It is hard enough to get an answer. I want a spontaneous reply. With all due respect, I would rather hold my questions and ask the witness when he comes. I put that one on the record and we will leave that one stand.

Thank you for your presentation. It was excellent.

Senator Atkins: Colonel, when the decision was made for the CF-18, there was incredible enthusiasm within the air force at the

[Français]

En terminant, voici quelques observations au sujet de la force aérienne. À notre point de vue, celle-ci doit être en mesure d'intervenir rapidement, ce qui est la raison d'être des forces aériennes. Elle doit apporter des améliorations technologiques en temps opportun, car si elle ne le fait pas, elle ne pourra pas demeurer appropriée dans les zones de combat. Nous devons maintenir l'interopérabilité avec nos principaux alliés, et à cet égard, surtout avec les États-Unis. Nous devons assurer un soutien aux Canadiens, et ceux-ci s'attendent à des résultats en échange des 11 ou 12 milliards de dollars qu'ils consacrent chaque année à l'organisation. Il ne suffit pas d'être prêt pour le prochain conflit. Comme je l'ai mentionné dans mon introduction, en période de tension — nous ne pouvons pas tout faire — nous devons faire prévaloir la qualité sur la quantité dans le contexte où nous vivons. Enfin, et on pourrait dire que c'est le plus important, nous devons prendre soin de nos gens. Ils constituent la force aérienne du Canada. Cela dit, je serai heureux de répondre aux questions que mon exposé peut avoir suscitées.

[Traduction]

Le sénateur Forrestall: J'ai essayé sans succès d'obtenir auprès des politiciens, soldats et amiraux des réponses au sujet des Sea King. Maintenant que nous avons un sous-marinier parmi nous, nous en obtiendrons peut-être. Les réponses ont été bien cachées et vous êtes peut-être le seul à savoir ce qui se passe.

J'aimerais vous poser trois questions. Je crois savoir qu'au moins deux des trois fournisseurs potentiels de l'hélicoptère maritime sont mécontents des spécifications de base et que le ministère est en train de les réécrire et va en fait les réviser à la baisse. Pouvez-vous nous en parler? Va-t-on réviser à la baisse les spécifications de base des Sea Kings?

Le colonel Hines: Je ne suis pas expert du projet d'hélicoptère maritime, monsieur.

Le sénateur Forrestall: Vous êtes un sous-marinier. Vous êtes expert en tout.

Le colonel Hines: Je ne suis pas expert du projet d'hélicoptère maritime. Je sais qu'une révision des besoins est en cours.

Le sénateur Forrestall: Si vous n'êtes pas expert, je ne vais pas continuer avec mes questions car elles deviennent encore un peu plus techniques et délicates.

Le président: Puis-je vous suggérer, sénateur Forrestall, d'enregistrer vos questions au procès-verbal et nous demanderons au ministère de nous fournir la réponse?

Le sénateur Forrestall: Pour quoi faire? Il est assez difficile d'obtenir une réponse. Je veux une réponse spontanée. Sauf votre respect, je préfère réserver mes questions pour le témoin voulu, lorsqu'il comparaitra. J'en ai posé une et nous verrons ce que nous obtiendrons.

Merci de votre exposé. Il était excellent.

Le sénateur Atkins: Colonel, lorsque la décision concernant le CF-18 a été prise, l'idée d'être équipé de cet avion a déclenché un

ea that they were getting that aircraft. I assume there is still that enthusiasm about having that aircraft as the major fighter aircraft in the air force.

My question is, I have an impression that, while it is a great aircraft, it is a high maintenance aircraft. Is that true?

Col. Hines: I am not an expert in CF-18 maintenance. However, I can tell you that all complex fighter aircraft are high maintenance aircraft. The CF-18 does not have a reputation for being a higher maintenance aircraft than comparable aircraft in use by other militaries. In fact, the aircraft being used by the Americans, CF-18, was chosen and continues to be a lower maintenance aircraft than some of the other aircraft that are used. For example, by the U.S. Air Force. Therefore, the CF-18 is probably on the lower side rather than the higher side.

That having been said, our aircraft are aging, and part of the modernization program that we have embarked upon is to improve the serviceability and maintainability, as well as improving the weapons for this aircraft.

Senator Atkins: There is nothing that the Americans are bringing up with that is comparable to it, at least at the moment, and that is why we are committed to the maintenance of the F-18s down the road?

Col. Hines: Yes. We have committed to the CF-18 upgrade project, the incremental modernization project that will carry the aircraft out to the 2015-2017 time frame.

During the period between now and then, we will be investigating other opportunities with our allies to determine what is available out there on the 15-year horizon to replace the capability that is presently being provided by the CF-18.

Senator Atkins: Did you say that we have 80 of them?

Col. Hines: Right now we have 122. We have a financial commitment to modify, through the incremental modernization program, 80 aircraft. That will be the end state for the fleet. Eighty CF-18s will be modified.

Senator Atkins: You referred to the fact that one of the difficulties that the air force is having is that they train pilots and then they are losing them — primarily, I assume, to the airlines?

Col. Hines: Yes.

Senator Atkins: I know, as a matter of fact, that that is a problem not just with the RCAF.

Col. Hines: Correct.

Senator Atkins: I know the Americans are losing a number of their class pilots as well. It seems strange that the airlines keep complaining about the amount of passenger traffic they have. What is happening in the airline industry that there is such a demand for pilots?

Having said that, what incentives are there in the air force to keep pilots after they have been trained?

Col. Hines: Several years ago, a financial incentive program was offered to the pilots. Some pilots took that incentive and some did not. Those who took the incentive are still with us, but they

enthusiasme incroyable dans l'Armée de l'air. Je suppose que cet enthousiasme concernant cet appareil ne s'est pas dissipé.

Voici ma question. J'ai l'impression que cet appareil, bien qu'il soit excellent, est d'un entretien coûteux. Est-ce vrai?

Le colonel Hines: Je ne suis pas expert de la maintenance du CF-18. Cependant, je peux vous dire que tous les chasseurs complexes exigent beaucoup de maintenance. Le CF-18 n'a pas la réputation d'être plus exigeant à cet égard que les appareils comparables en service dans les autres forces armées. De fait, le CF-18 que les Américains ont choisi exige moins d'entretien que certains des autres appareils utilisés, par exemple, par l'Armée de l'air américaine. Donc, le CF-18 est probablement du côté des appareils à faible maintenance, plutôt que de ceux à haute maintenance.

Cela dit, nos appareils vieillissent et le programme de modernisation que nous avons lancé consiste justement à améliorer l'aptitude au service et la facilité de maintenance, ainsi que les armements de cet appareil.

Le sénateur Atkins: Les Américains ne proposent rien d'autre qui soit comparable, du moins pour le moment, et c'est pourquoi nous sommes résolus à faire durer le CF-18?

Le colonel Hines: Oui. Nous avons opté pour le programme d'amélioration du CF-18, le projet de modernisation graduel qui fera durer l'avion jusqu'à l'horizon 2015-2017.

Dans l'intervalle, nous allons rechercher avec nos alliés quels appareils pourraient devenir disponibles à l'horizon de 15 ans pour remplacer la capacité actuellement fournie par le CF-18.

Le sénateur Atkins: Avez-vous dit que nous en possédons 80?

Le colonel Hines: Actuellement nous en avons 122. Nous avons un engagement financier de modifier, par le programme de modernisation graduelle, 80 appareils. Ce sera le chiffre final de la flotte. Quatre-vingt CF-18 seront modifiés.

Le sénateur Atkins: Vous avez indiqué que l'une des difficultés de la Force aérienne est que vous formez des pilotes et qu'ensuite ils s'en vont — principalement, j'imagine, au profit des compagnies aériennes?

Le colonel Hines: Oui.

Le sénateur Atkins: Je sais que c'est un problème pas seulement au Canada.

Le colonel Hines: Exact.

Le sénateur Atkins: Je sais que les Américains perdent nombre de leurs meilleurs pilotes aussi. Il semble étrange que les compagnies aériennes ne cessent de se plaindre d'un manque de passagers. Que se passe-t-il dans le transport aérien pour qu'il existe une telle demande de pilotes?

Par ailleurs, quelles incitations offre l'Armée de l'air pour fixer les pilotes une fois qu'ils sont formés?

Le colonel Hines: Un programme d'incitation financière a été offert aux pilotes il y a quelques années. Certains pilotes s'en sont prévalus, d'autres non. Ceux qui ont accepté l'offre sont toujours

will be approaching the end of their contract period in the next few years.

Senator Atkins: Are the hands of the air force tied in terms of what they can offer? Do they have any flexibility?

Col. Hines: The air force has to operate within the bounds of the rest of the Canadian Forces as far as promotions and salary envelopes are concerned. The pilots get a specialist pay associated with flying, and they get flying pay. However, it is not always financial issues that make people decide to leave the service or to stay in.

Senator Atkins: It is the long-term commitment?

Col. Hines: It can be any number of things. Everyone who leaves has a personal reason for doing so, just as those of us who stay have a personal reason or reasons. There is no single push or pull factor that applies to everyone across the board.

Senator Atkins: What is the estimated cost of training a fighter pilot?

Col. Hines: I could only guess on that, although I could find out the approximate cost. I do not have a good answer to that today.

Senator Atkins: From the airline perspective, it is the natural pull.

Col. Hines: Yes. When the airlines recruit a pilot from the air force, they are getting someone with maturity, experience and flying hours, developed in a harsh environment. These are people who have demonstrated leadership skills. The characteristics the airlines want are the characteristics that we are producing in our people.

Senator Atkins: Is there any plan for closing Greenwood or changing its role?

Col. Hines: Not to the best of my knowledge. I have been involved in a number of reviews over the last little while and discussions about changing the role of Greenwood or shutting it down have never come up.

Senator Atkins: I ask because Chatham, Summerside and Shearwater in the Maritimes have taken a hit in terms of air bases.

Senator Meighen: Senator Atkins was asking about the upgrade of the CF-18. On the DND state of current capital stock chart to which you referred a moment ago, can you give us an indication of where the blue dot representing CF-18 might move after refitting?

Col. Hines: The CF-18 will move up and to the left on that chart. I suggest that it will move up more than it will move to the left, because the air frame of that aircraft has a more or less fixed life expectancy.

Senator Meighen: Sort of like the Sea King?

Col. Hines: It is due to the different fabrication techniques and the different materials used. It is much easier to do repairs on a metal aircraft such as the Sea King than it is on the fibre from which the CF-18 is constructed. The life expectancy of the

chez nous, mais ils arriveront aux termes de leur contrat dans quelques années.

Le sénateur Atkins: L'Armée de l'air a-t-elle les mains liées sur le plan de ce qu'elle peut offrir? A-t-elle une marge de manoeuvre?

Le colonel Hines: L'Armée de l'air doit, tout comme les autres armes, respecter les contraintes en matière de promotion et de salaire. Les pilotes touchent une solde de spécialiste et sont rémunérés pour les heures de pilotage. Cependant, ce ne sont pas toujours des considérations financières qui poussent les gens à partir ou rester.

Le sénateur Atkins: Est-ce l'engagement à long terme?

Le colonel Hines: Ce peut être différents facteurs. Chacun qui part a une raison personnelle pour le faire, tout comme ceux qui restent ont des raisons personnelles. Il n'y a pas un facteur unique qui s'applique uniformément à tout le monde.

Le sénateur Atkins: Quel est le coût estimatif de la formation d'un pilote de chasse?

Le colonel Hines: Il faudrait que je me renseigne sur le coût approximatif. Je n'ai pas de bonne réponse à vous donner aujourd'hui.

Le sénateur Atkins: Pour les compagnies aériennes, c'est là l'attrait naturel.

Le colonel Hines: Oui. Lorsqu'une compagnie recrute un pilote de l'Armée de l'air, elle obtient quelqu'un ayant la maturité, l'expérience et les heures de vol, tout cela acquis dans un environnement rigoureux. Ce sont des gens qui ont démontré des capacités de leadership. Les caractéristiques que les compagnies aériennes recherchent sont précisément celles que nous produisons chez nos pilotes.

Le sénateur Atkins: Prévoit-on de fermer Greenwood ou de changer son rôle?

Le colonel Hines: Pas à ma connaissance. J'ai participé à pas mal d'études ces derniers temps et il n'a jamais été question de modifier le rôle de Greenwood ou de fermer la base.

Le sénateur Atkins: Je pose la question parce que Chatham, Summerside et Shearwater, dans les Maritimes, ont subi des coupures.

Le sénateur Meighen: Le sénateur Atkins a parlé de l'amélioration du CF-18. Sur le tableau des équipements actuels du MDN dont vous avez fait état tout à l'heure, pouvez-vous nous dire dans quelle direction le point bleu représentant le CF-18 se déplacera après la réfection?

Le colonel Hines: Le CF-18 se déplacera vers le haut et la gauche de ce diagramme. Je pense qu'il se déplacera plus vers le haut que vers la gauche, car la cellule de cet avion a une durée de vie plus ou moins fixe.

Le sénateur Meighen: Un peu comme le Sea King?

Le colonel Hines: C'est dû aux techniques de fabrication et aux matériaux différents utilisés. Il est beaucoup plus facile de réparer un aéronef métallique comme le Sea King qu'un appareil en fibre de carbone comme le CF-18. La durée de vie de la cellule du

frame on the CF-18, because of the way it is made, the materials from which it is made and the fabrication techniques, is less than that of traditional aircraft. On the CF-18, while we can see the functionality improving significantly due to modifications, i.e., that it will go up, but it will not go a long way to the left. It will not necessarily fall into that yellow circle because the life expectancy is still relatively fixed in the 2015-2017 time frame.

Senator Banks: Does a pilot's military flying time count toward his commercial multi-engine licence?

Col. Hines: He will be credited, depending upon what type of licence he seeks. If he seeks an air transport rating, for example, and he passes his tests and has the appropriate military multi-engine flying time, yes, it will be credited toward that. If an airline were looking for someone with 2,000 hours of multi-engine time and he had done 2,000 hours of multi-engine time while in the Canadian Forces, it would count towards that.

Senator Wiebe: It costs a tremendous amount of money to train a pilot. A big part of that is in the flying hours, and it costs a lot of money to get those hours in.

When a pilot enlists, does he sign up to stay with the air force for any specified period of time? Once he gets his qualifications to fly multi-wing, can he automatically resign and go on to something else or does the air force have the opportunity to use his talents for a certain period of time?

Col. Hines: There is a period of obligatory service following the completion of pilot training. That period, if memory serves me correctly, is five years.

Senator Wiebe: That is good news. I think the airlines are getting a free ride. As I said, it costs a lot of money to train pilots and they can certainly add the salary incentive because they do not have the cost of training. I imagine a big part of the problem is that baby boomer pilots are now retiring. This is creating quite a demand for pilots, and not only in the air force.

Col. Hines: As I indicated in my presentation, this is a problem experienced in Europe, the U.S. and Australia. The aging commercial pilot population is creating a huge sinkhole for anybody who wants to be a commercial pilot and has all the training qualifications.

Senator Wiebe: I know that our air force, much more than the other two services, shares a lot of knowledge, time and work with the U.S. Of the 13,500 regular force people, how many would be stationed in the U.S.?

Col. Hines: My best estimate would be about 200 stationed in the U.S., of the air force.

Senator Wiebe: How many of those would be involved with NORAD?

Col. Hines: The bulk of those would be with NORAD.

CF-18, du fait des matériaux dont il est composé et des techniques de fabrication employées, est moindre que celles d'un aéronef traditionnel. Avec le CF-18, si sa fonctionnalité va considérablement s'améliorer avec les modifications, ce qui fait qu'il montera dans le diagramme, il ne va pas beaucoup se déplacer vers la gauche. Il ne va pas nécessairement aboutir dans ce cercle jaune car sa durée de vie reste relativement fixe et prendra fin en 2015-2017.

Le sénateur Banks: Est-ce que les heures de vol d'un pilote militaire comptent pour sa licence multimoteurs commerciale?

Le colonel Hines: On les lui créditera, selon le type de licence qu'il demande. S'il demande la cote de transport aérien, par exemple, et réussit les examens et possède les heures de vol sur appareil multimoteurs militaire, oui, on les lui créditera. Si une compagnie aérienne cherche quelqu'un avec 2 000 heures de vol sur multimoteurs et si le candidat a 2 000 heures de vol multimoteurs dans les Forces canadiennes, on va les lui compter, oui.

Le sénateur Wiebe: Il en coûte énormément cher de former un pilote. Le gros morceau, ce sont les heures de vol, et il en coûte très cher pour les acquérir.

Lorsqu'un pilote s'engage, s'engage-t-il pour une période déterminée? Une fois qu'il obtient ses qualifications de vol multimoteurs, peut-il automatiquement démissionner et partir ailleurs ou bien est-ce que l'Armée de l'air a l'usage de ses compétences pendant une période déterminée?

Le colonel Hines: Il y a une période de service obligatoire après la fin de la formation de pilote. Si je me souviens bien, cette période est de cinq ans.

Le sénateur Wiebe: C'est une bonne nouvelle. Il me semble que les compagnies aériennes voyagent gratis. Comme je l'ai dit, il en coûte cher de former des pilotes et le fait qu'elles n'assument pas le coût de la formation leur permet de gonfler les salaires. J'imagine que le problème tient en grande partie au fait que les pilotes de la génération du baby-boom prennent leur retraite. Cela engendre une demande très forte de pilotes, et pas seulement dans les Forces aériennes.

Le colonel Hines: Comme je l'ai dit dans mon exposé, c'est un problème rencontré en Europe, aux États-Unis et en Australie. La population vieillissante des pilotes de ligne crée une énorme brèche dans laquelle peut s'engouffrer quiconque veut devenir pilote commercial et possède les qualifications.

Le sénateur Wiebe: Je sais que notre Armée de l'air, beaucoup plus que les deux autres armes, partage énormément de connaissances, de temps et de travail avec les États-Unis. Sur les 13 500 membres de la Force régulière, combien sont stationnés aux États-Unis?

Le colonel Hines: Mon estimation est environ 200 membres de l'Armée de l'air stationnés aux États-Unis.

Le sénateur Wiebe: Combien d'entre eux sont affectés au NORAD?

Le colonel Hines: La grande majorité.

Senator Wiebe: Do we have many American personnel stationed here in Canada?

Col. Hines: Are you asking about NORAD or the entire U.S. air force?

Senator Wiebe: The entire U.S. air force.

Col. Hines: From the entire U.S. air force there would be in the neighbourhood of 100 to 150.

Senator Wiebe: Are there many Canadians in Alaska?

Col. Hines: Yes, there are. I am not sure what the current number is. We have Canadians in the AWACs in Alaska and with the Alaska NORAD region. I myself spent some time there with the Alaska NORAD region.

Senator Wiebe: I notice that the civilian force is about 300 personnel larger than the reserve force. Of the three sections of the air force, the air force seems to have the lowest amount of reserve force members. Could you explain why?

Col. Hines: I cannot explain why we have the lowest. With 13,000 members in the air force, we have a relatively small portion of the Canadian Forces. Our air reserve is not in formed units, with the exception of the two helicopter squadrons, the helicopter flight in Edmonton and the Dash 8s in Winnipeg. We do not have a footprint across the country like the militia has.

Our air reserve members are integrated into the wings across the country. The largest number of our members are employed on real part-time duty doing regular jobs.

Senator Wiebe: They would be basically full-time individuals, but classed as reservists?

Col. Hines: No, they would be doing part-time work on a base. In a commercial enterprise there could be full-time employees and part-time employees. We have a similar set up.

We have reserve flights at all the bases across the country. Most of the wings have a number of reservists who are working the equivalent of 8 days to 10 days per month.

Senator Wiebe: I notice that the U.S. has a fairly substantial amount of reservists working within the air force, especially in the flying capabilities. Is the cost part of the reason that we do not do that?

Col. Hines: We traditionally have two types of air reserve pilots in the air force. The first type are those who join to be air reserve pilots. They tend to enter into the tactical community either through Saint-Hubert, Edmonton or Borden. They fly helicopter. Basically, they are grown from the bottom up.

The other type of air reserve pilot is the ex-regular force pilot who, for whatever reason, chooses to leave the air force, but still wants to keep his hand in. Those pilots will fly part-time for the air force, and may be pursuing a flying career with someone like Air Canada.

Le sénateur Wiebe: Y a-t-il beaucoup de personnel américain stationné au Canada?

Le colonel Hines: Parlez-vous du NORAD ou de toute l'Armée de l'air américaine?

Le sénateur Wiebe: Toute l'Armée de l'air américaine.

Le colonel Hines: Pour toute l'Armée de l'air américaine, entre 100 et 150.

Le sénateur Wiebe: Y a-t-il beaucoup de Canadiens en Alaska?

Le colonel Hines: Oui. Je ne suis pas sûr du nombre actuel. Nous avons des Canadiens dans les AWAC en Alaska et dans la région Alaska du NORAD. Moi-même, j'ai passé quelques temps dans la région Alaska du NORAD.

Le sénateur Wiebe: Je remarque que le nombre d'employés civils est supérieur d'environ 300 à celui des réservistes. Des trois armes, l'Armée de l'air semble avoir le plus petit nombre de réservistes. Pouvez-vous nous expliquer pourquoi?

Le colonel Hines: Je ne peux expliquer pourquoi nous avons le plus petit nombre. Les 13 000 membres de l'Armée de l'air représentent une portion relativement faible des Forces canadiennes. Notre Force de réserve n'est pas structurée par unités, à l'exception de deux escadrons d'hélicoptère, celui d'Edmonton et les Dash 8 de Winnipeg. Nous n'avons pas une présence à travers le pays aussi grande que la Milice.

Les membres de la réserve aérienne sont intégrés dans les escadres à travers le pays. La majorité d'entre eux sont employés chez nous à temps partiel, en affectations régulières.

Le sénateur Wiebe: Ils travaillent en fait à temps plein, mais sont classés comme réservistes?

Le colonel Hines: Non, ils travaillent à temps partiel sur une base. Dans une entreprise commerciale, il peut exister des employés à temps plein et des employés à temps partiel. C'est pareil chez nous.

Nous avons des pilotes réservistes dans toutes les bases du pays. La plupart des escadres possèdent un certain nombre de réservistes qui travaillent l'équivalent de huit à dix jours par mois.

Le sénateur Wiebe: Je remarque que les États-Unis ont un nombre assez substantiel de réservistes dans l'Armée de l'air particulièrement de pilotes. Est-ce que le coût explique que nous n'en ayons pas autant?

Le colonel Hines: Nous avons traditionnellement deux types de pilotes réservistes dans la force aérienne. Le premier se compose de ceux qui s'engagent comme pilotes de réserve. Ils tendent à intégrer les unités tactiques en passant soit par Saint-Hubert, soit par Edmonton soit par Borden. Ils pilotent des hélicoptères. En gros, on les forme à partir de rien.

L'autre catégorie de pilotes réservistes sont des anciens des Forces régulières qui, pour une raison ou une autre, choisissent de quitter l'Armée de l'air mais veulent néanmoins continuer à y voler. Ces pilotes sont à la disposition à temps partiel de l'Armée de l'air et peuvent faire une carrière de pilotage dans une compagnie comme Air Canada.

We have quite a number of pilots in the air reserve who are being employed as pilots on a regular basis, be it in the tactical aviation world or carrying on flying whatever they were flying when they retired. There is no shortage of air reserve pilots. We have air reserve pilots flying the Sea King, for example.

Senator Wiebe: My final question may be an unfair question to you, but of course my heart is with number 2 wing, the Snowbirds out of Moose Jaw. They are still flying the Tutor, and the Tutor has been retired. Given that a new training base has been established, will they be mothballing enough of those Tutors to keep the Snowbirds flying for the next 20 years, or will we see an eventual change in the Snowbirds?

Col. Hines: Currently, we are investigating other options to provide an aerial display capability for Canada, which could include anything from the Snowbirds continuing with the present timeframe. That is one extreme. The other extreme is any arrangement of contracted support. That does that not mean contracted flying by contractors; it would mean a contractor-furnished aircraft, which would be flown by military pilots. Those are the two ends of the spectrum.

Senator Wiebe: Are you also looking at sponsorship?

Col. Hines: We are not looking at that to the best of my knowledge. Currently, we are looking at a way to continue the Canadian aerial display capability that we have in the Snowbirds today, out beyond the next five years.

Senator Wiebe: The Snowbirds, by the way, are recognized world-wide, as are our RCMP. I hope that a lot of emphasis is placed in maintaining that display team.

What percentage of Canadians, vis-à-vis NATO pilots, are trained at CFB Moose Jaw?

Col. Hines: Right off the top of my head, I could not tell you. I could find out the number, recognizing that the NATO flying training in Canada has only been running for a relatively short period of time. We have not only NATO people, but also pilots from Singapore who are being trained here. It is a growing venture. I could get those numbers.

Senator Wiebe: That would be appreciated.

Senator Banks: What kind of helicopter is the CF-124?

Col. Hines: The CF-124 is the Sea King.

Senator Banks: What is the CF-149?

Col. Hines: The Cormorant.

Senator Banks: Thank you. Someone, not that long ago, thought that we needed 122 CF-18s?

Col. Hines: Yes, sir.

Senator Banks: We will have a fleet, once they are upgraded, of 80 CF-18s. That is a reduction of more than one-third. What happened?

Nous avons pas mal de pilotes réservistes qui volent régulièrement dans la réserve, soit dans le monde de l'aviation tactique soit en continuant à piloter les appareils sur lesquels ils volaient avant leur départ. Il n'y a pas pénurie de pilotes réservistes. Nous en avons qui pilotent le Sea King, par exemple.

Le sénateur Wiebe: Vous n'avez peut-être pas de réponse à ma dernière question, mais vous savez que la deuxième escadre, les Snowbirds de Moose Jaw, me tient très à cœur. Ils continuent à utiliser le Tutor, qui va être mis au rancart. Étant donné que l'on va se doter d'une nouvelle plate-forme d'entraînement, va-t-on mettre au rancart un nombre suffisant de ces Tutor pour que les Snowbirds continuent de les utiliser pendant les 20 prochaines années, ou bien vont-ils devoir changer d'appareil?

Le colonel Hines: Nous examinons actuellement d'autres options pour assurer la capacité de démonstration aériennes du Canada, qui vont du maintien de l'appareil actuel jusqu'à un soutien en sous-traitance. Cela ne signifie pas que des sous-traitants piloteraient, mais ils fourniraient les appareils qui seraient pilotés par des pilotes militaires. Voilà les deux extrémités de l'éventail des options.

Le sénateur Wiebe: Envisagez-vous également des commanditaires?

Le colonel Hines: Pas à ma connaissance. Nous recherchons actuellement une façon de préserver la capacité de démonstration aérienne du Canada, celle que nous avons avec les Snowbirds aujourd'hui, au-delà des cinq prochaines années.

Le sénateur Wiebe: Je précise que les Snowbirds ont une image reconnue à l'échelle mondiale, tout comme la GRC. J'espère que l'on fera tout pour conserver cette équipe d'acrobatie aérienne.

Quel pourcentage de pilotes canadiens, par opposition à ceux de l'OTAN, sont formés à la base de Moose Jaw?

Le colonel Hines: Je n'ai pas les chiffres en tête. Je pourrais les rechercher, sachant que la formation de pilotes OTAN au Canada est une chose relativement récente. Nous n'avons pas seulement des gens de l'OTAN, mais aussi des pilotes de Singapour en formation ici. C'est une entreprise en expansion. Je pourrais trouver ces chiffres.

Le sénateur Wiebe: Je vous en serais reconnaissant.

Le sénateur Banks: Quelle sorte d'hélicoptère est le CF-124?

Le colonel Hines: Le CF-124 est le Sea King.

Le sénateur Banks: Et le CF-149?

Le colonel Hines: Le Cormorant.

Le sénateur Banks: Merci. Quelqu'un, il n'y a pas si longtemps, pensait que nous avions besoin de 122 CF-18?

Le colonel Hines: Oui, monsieur.

Le sénateur Banks: Après amélioration, nous aurons une flotte de 80 CF-18. Cela fait une diminution de plus d'un tiers. Que s'est-il passé?

Col. Hines: A number of things have happened. We no longer have troops stationed at Baden, in Germany. We do not have the three squadrons of fighter aircraft that were in Baden. The demands by NATO have changed. At the time that we bought the CF-18, we were in the midst of the Cold War. We had a commitment of so many aircraft on the ground in Europe, and so many aircraft with a flyover capability. That requirement on NATO's behalf has diminished, so we do not need as many there.

As well, we have been using the CF-18 as a training aircraft. When pilots came off the Tutor in Moose Jaw, they proceeded to Cold Lake and did flying training on the CF-18. We will continue to have the operational training unit in Cold Lake, but there will be an advanced flying training conducted on the Hawk aircraft. The fighter pilot candidates leaving Moose Jaw will carry on with their basic fighter training with advanced training on the Hawk, prior to transitioning to the CF-18. There is less of a requirement for the CF-18s.

The Chairman: If I made add as a footnote, it was a recommendation of the joint committee in 1994 that the number of CF-18s be reduced.

Senator Forrestall: Keep Shearwater open so that we may continue to have the finest air show in North America on our back doorstep every September.

The Chairman: Colonel, did I miss in your presentation any comments about refuelling capability?

Col. Hines: We are investigating a strategic refuelling capability. We have a tactical re-fueler; a version of the CC-130 Hercules is a tactical re-fueler. We have those aircraft. We have embarked upon a study to investigate a strategic air refuelling capability to replace that which we lost when the Boeing 707s were retired.

The Chairman: Was that included in the presentation? Did I miss it?

Col. Hines: I skipped through that section in the interests of keeping within my 30 minutes.

Senator Forrestall: Did we do something with the Airbuses?

Col. Hines: We have not undergone a modification program with the Airbuses, sir. Modifying the Airbuses is a potential solution to providing the strategic air-to-air refuelling capability down the road, but it has not been implemented.

Senator Atkins: What happens to the 122s and 80s?

Col. Hines: Those 42 aircraft will be declared surplus, in whatever process we use within the government to declare air planes surplus. First, we will determine whether there are any parts, components or anything on those aircraft that are of value to us to continue to keep the rest of the fleet operating.

We will then go through the process of declaring aircraft surplus. The 80 aircraft that we modify will be the newest of the aircraft that we receive. We took delivery of the CF-18s over a number of years. We will modify the newest ones. The ones that

Le colonel Hines: Plusieurs choses. Nous n'avons plus de troupes stationnées à Baden, en Allemagne. Nous n'avons plus les trois escadrons de chasseurs qui étaient basés à Baden. Les exigences de l'OTAN ont changé. À l'époque où nous avons acheté le CF-18, nous étions en pleine guerre froide. Nous nous étions engagés à placer un nombre x d'avions au sol en Europe et d'avoir un nombre y pouvant y être déployés. Ce besoin de l'OTAN a été réduit, si bien que nous avons besoin de moins d'appareils qu'auparavant.

Nous avons également employé le CF-18 comme avion d'entraînement. Une fois que les pilotes finissaient la formation avec le Tutor à Moose Jaw, ils allaient à Cold Lake et s'entraînaient sur le CF-18. Nous conserverons l'unité de formation opérationnelle à Cold Lake, mais la formation en vol avancée se fera avec le Hawk. Les candidats pilotes de chasse au sortir de Moose Jaw recevront leur formation de chasse avancée sur le Hawk, avant de passer au CF-18. Nous aurons donc besoin de moins de CF-18.

Le président: Je précise que le comité mixte de 1994 avait recommandé de réduire le nombre de CF-18.

Le sénateur Forrestall: Gardez ouverte Shearwater pour que nous continuions d'avoir la plus belle fête aérienne d'Amérique du Nord sur le pas de notre porte chaque mois de septembre.

Le président: Colonel, avez-vous dit dans votre exposé quelque chose sur la capacité de ravitaillement en vol qui m'aurait échappé?

Le colonel Hines: Nous réfléchissons à une capacité de ravitaillement stratégique. Nous avons un ravitailleur tactique; une version du CC-130 Hercules est un ravitailleur tactique. Nous possédons ces appareils. Nous avons lancé une étude sur la mise en place d'une capacité stratégique de ravitaillement en vol pour remplacer celle que nous avons perdue lorsque les Boeing 707 ont été retirés du service.

Le président: En avez-vous parlé dans votre exposé? Cela m'a-t-il échappé?

Le colonel Hines: J'ai sauté ce passage afin de ne pas dépasser mes 30 minutes.

Le sénateur Forrestall: Faisons-nous quelque chose avec les Airbus?

Le colonel Hines: Nous n'avons pas entrepris de programme de modification des Airbus. Ce serait une solution potentielle pour la création d'une capacité de ravitaillement stratégique en vol, mais cela n'a pas encore été décidé.

Le sénateur Atkins: Que va-t-il advenir des 122 et des 80?

Le colonel Hines: Ces 42 appareils seront déclarés excédentaires, selon la procédure courante. Nous allons d'abord voir s'il y a des pièces ou composants de ces appareils qui pourraient nous servir à maintenir opérationnel le restant de la flotte.

Ensuite la septième escadre suivra la procédure de déclaration d'appareils excédentaires. Les 80 appareils que nous allons modifier sont les plus récents. Les CF-18 nous ont été livrés sur plusieurs années. Nous modifierons les plus récents. Ceux qui ne

re not being modified will actually life-expire before the 15 time frame that I talked about earlier.

Senator Atkins: How many women are flying CF-18s?

Col. Hines: I do not know, sir, but I could find that out.

The Chairman: Would the committee like that information?

Senator Atkins: Yes.

The Chairman: If you would, please.

Senator Meighen: Two disparate questions: I do not know here this falls in your mandate, Colonel, but I remember a great deal of public concern about a system that would ring an airfield provide ground-to-air missile defence. Perhaps you could tell us the state of that system, if that is possible?

Col. Hines: It was part of the air defence field system. That question would probably have been better asked of Col. Peters. It is equipment that is held by the army for airfield defence, specifically procured for defence of the two airfields in Europe. It is presently on the army inventory, and it is being operated and supported by the army.

Senator Meighen: Where is it being operated and supported by the army?

Col. Hines: Here in Canada. I am not sure of the exact location.

Senator Meighen: What is, in your view, the greatest priority for the air force, right now?

Col. Hines: The greatest priority for the air force must be the solution of our human resources problems. It must be a combination of the recruiting and the retention issues being solved hand-in-hand.

Senator Meighen: Is retention largely a question of money?

Col. Hines: I do not believe so.

Senator Meighen: What are the other factors?

Col. Hines: People want a change of lifestyle; they want to do something different.

Senator Meighen: How do you counteract that, other than with money?

Col. Hines: I do not know. The whole notion of career has changed for many of the young people that we have coming through. When I joined, people were joining for 30 years. People do not join for 30 years any more.

Senator Meighen: They do not join anything for thirty years.

Senator Forrestall: We have parked, in a convenient place but very obvious to photographers, at least seven EH 1s that have been available and still are available, apparently, short of a few little odds and sods and a paint job. Why not have those back here where the training is done for the work-ups and familiarization? Why do we continue to let them sit on the farm somewhere in Italy?

Col. Hines: Do you mean to let the EH 1 with the delivery program that they have?

seront pas modifiés atteindront la fin de leur durée de vie avant l'horizon 2015 dont j'ai parlé.

Le sénateur Atkins: Combien de femmes pilotent des CF-18?

Le colonel Hines: Je ne sais pas, monsieur, mais je pourrais me renseigner.

Le président: Le comité souhaite-t-il ce renseignement?

Le sénateur Atkins: Oui.

Le président: Je vous en prie, donc.

Le sénateur Meighen: Deux questions disparates: Je ne sais pas si cela relève de votre mandat, colonel, mais je me souviens qu'il y a eu une grande inquiétude dans le public au sujet d'un dispositif de missile sol-air entourant les terrains d'aviation. Pouvez-vous nous dire où en est ce système, si possible?

Le colonel Hines: Cela faisait partie du système de défense antiaérien. Il aurait peut-être mieux valu poser la question au colonel Peters. C'est un équipement détenu par l'Armée de terre pour la défense des terrains d'aviation, spécialement destiné aux deux terrains d'aviation en Europe. Il est inscrit dans l'inventaire de l'Armée et est exploité et entretenu par elle.

Le sénateur Meighen: Où est-il exploité et entretenu par l'Armée?

Le colonel Hines: Ici au Canada. Je ne suis pas sûr de l'endroit exact.

Le sénateur Meighen: À votre avis, quelle est la première priorité de l'Armée de l'air à l'heure actuelle?

Le colonel Hines: La plus grande priorité est certainement le problème des ressources humaines. Il faut pour cela régler en parallèle les problèmes de recrutement et de maintien de l'effectif.

Le sénateur Meighen: Le maintien de l'effectif est-il principalement une question d'argent?

Le colonel Hines: Je ne crois pas.

Le sénateur Meighen: Quels sont les autres facteurs?

Le colonel Hines: Les gens veulent changer de mode de vie, recherchent quelque chose de différent.

Le sénateur Meighen: Comment contrebalancer cela, sinon avec de l'argent?

Le colonel Hines: Je ne sais pas. Toute la notion de carrière a changé aux yeux de nombreux jeunes pilotes que nous formons. Lorsque je me suis engagé, les gens le faisaient pour 30 ans. Les gens ne s'engagent plus pour 30 ans aujourd'hui.

Le sénateur Meighen: Ils ne s'engagent à rien pour 30 ans.

Le sénateur Forrestall: Nous avons garé, dans un endroit commode mais très accessible aux photographes, au moins sept EH 1 qui pourraient être mis en service, apparemment, en réparant quelques bricoles et en donnant un coup de peinture. Pourquoi ne pas les ramener ici où ils pourraient servir à la formation et à la familiarisation des pilotes? Pourquoi continuer à les laisser languir dans un champ quelque part en Italie?

Le colonel Hines: Voulez-vous dire louer les EH 1, en avance sur le programme de livraison?

Senator Forrestall: We have not had any deliveries. There are six or seven that could have been delivered some months ago.

Col. Hines: Right now, we are in the process of training the crews for them. The initial crews to fly the Cormorant are in the U.K. undergoing training. The aircraft manufacturer was delayed because of technical difficulties, and we had indicated that we would not be accepting the aircraft until the technical difficulties had been resolved. It is my understanding that those difficulties have been resolved, or if they have not, they are in the final stages of being resolved. However, our crews are undergoing training right now, so we are not ready to take the aircraft just yet. We will begin to receive the Cormorant later this summer.

Senator Forrestall: We are not using any of the planes that we were to take delivery of, are we?

Col. Hines: No. To the best of my knowledge, the training is being conducted in the U.K. as part of the contract.

Senator Forrestall: It is a shame that the planes are there, and yet they are not available to us. Thank you.

The Chairman: Thank you for your presentation, Col. Hines. We hope to call on you again.

Our next witness is Commodore Jean-Yves Forcier. Cmdre. Forcier joined the navy after high school graduation. Upon completion of his initial training, he was posted to Halifax to commence his seagoing career. He has served on a number of Her Majesty's ships: HMCS *Saskatchewan*, *Ottawa*, *Protecteur*, *Algonquin* and *Preserver*. During the Persian Gulf crisis, he was seconded to Deputy Chief of Staff Operations with the Canadian Naval Task Group, and later with Canadian Forces Middle East Headquarters in Bahrain.

After being posted to National Defence College, Cmdre. Forcier was transferred to Quebec City for two years as Deputy Commander of the Naval Reserve. In 1996, he assumed the position of Commander, Fourth Maritime Operations Group in Esquimalt, B.C., and the following year was double-hatted as Chief of Staff, Canadian Fleet Pacific.

Since September 2000, Cmdre. Forcier has been serving as Chief of Staff J3 at National Defence Headquarters in Ottawa.

Perhaps after telling us what "J3" stands for, Commodore, you could then go on and give us an overview of current operations at the domestic and international level.

Commodore Jean-Yves Forcier, Chief of Staff J3, Deputy Chief of the Defence Staff: Honourable senators, first of all I will explain the title of Chief of Defence Staff J3. J3 is the joint staff nomenclature that we have in the planning headquarters, and "3" stands for operations. I am the operational specialist, if you will, on the Deputy Chief of Defence Staff. On his behalf, I am delighted to be here at the inaugural meeting of this committee today. I have had a chance to listen to the presentations this morning. I know that you have received extensive briefings on policy and the management framework of the department. I know that my colleagues from the three services have provided you with details on their structure, equipment and capability.

Le sénateur Forrestall: Il n'y a pas eu de livraison. Il y en a six ou sept qui auraient pu être livrés il y a quelques mois.

Le colonel Hines: Nous sommes en train de former les équipages pour eux. Les premiers équipages à voler sur le Cormorant s'entraînent au Royaume-Uni. Le constructeur a rencontré des difficultés techniques et nous lui avons dit que nous n'accepterions pas les appareils tant que ces difficultés ne seraient pas réglées. Je crois savoir que c'est maintenant le cas ou bien que c'est imminent. Cependant, nos équipages s'entraînent en ce moment-même, nous ne sommes donc pas prêts à prendre réception des appareils. Nous commencerons à recevoir les Cormorant vers la fin de l'été.

Le sénateur Forrestall: Nous n'utilisons aucun des appareils dont nous devrions prendre livraison, n'est-ce pas?

Le colonel Hines: Non. À ma connaissance, la formation se fait à contrat au Royaume-Uni.

Le sénateur Forrestall: C'est dommage que ces appareils soient prêts et que nous ne puissions nous en servir. Merci.

Le président: Merci de votre exposé, colonel Hines. Nous espérons vous réinviter.

Notre prochain témoin est le commodore Jean-Yves Forcier. Le commodore Forcier est entré dans la Marine après son diplôme secondaire. Après sa formation initiale, il a été affecté à Halifax où il a entamé sa carrière en mer. Il a servi sur plusieurs navires de Sa Majesté: les NCSM *Saskatchewan*, *Ottawa*, *Protecteur*, *Algonquin* et *Preserver*. Pendant le conflit du Golfe persique, il a été détaché pendant six mois comme sous-chef d'état-major pour les opérations canadiennes en mer et plus tard, affecté au Quartier général canadien du Moyen-Orient à Bahreïn.

Après une affectation au Collège de la Défense nationale, le commodore Forcier a été muté à Québec pendant deux ans en tant que Commandant adjoint de la Réserve navale. En 1996, il assume les fonctions de Commandant du quatrième groupement d'opérations maritimes à Esquimalt, en Colombie-Britannique et, l'année suivante, il ajoute à ses fonctions celles de chef d'état-major de la flotte canadienne du Pacifique.

Depuis septembre 2000, le commodore Forcier cumule les fonctions de chef d'état-major J3 au Quartier général de la Défense nationale à Ottawa.

Vous pourriez peut-être commencer par nous expliquer ce que signifie «J3», commodore, et ensuite nous donner un aperçu des opérations actuelles au niveau national et international.

Le commodore Jean-Yves Forcier, chef d'état-major J3, sous-chef d'état-major de la Défense: Honorables sénateurs, je vais tout d'abord expliquer le titre de chef d'état-major J3. J3 est la nomenclature de l'État-major interarmes au Quartier général de planification et «3» signifie «opérations». Je suis le spécialiste des opérations, si vous voulez, auprès du sous-chef d'état-major de la Défense. Je suis ravi de comparaître au nom de ce dernier à cette première séance de votre comité aujourd'hui. J'ai entendu les exposés de ce matin. Je sais que vous avez reçu des breffages poussés sur la politique et le cadre de gestion du ministère. Je sais que mes collègues des trois armes vous ont donné des renseignements détaillés sur leur structure, équipement et capacité.

My aim today is to provide this committee with an overview of the current Canadian Forces operations on the international scene and introduce you to the framework of operations within Canada. Being the last speaker, I am mindful that you do not wish to hear a long presentation and may possibly wish to explore specific issues from earlier presenters. However, I do have a short set of formal remarks and I will proceed with them, if I may.

As you heard from Mr. Bon this morning, the 1994 white paper mandates the Canadian Forces with "the defence of Canada and Canadian interests and values. The primary obligation of the Department of National Defence and the Canadian Forces is to protect the country and its citizens from the challenges to their security."

The promotion of global peace, as a key to protecting Canada's security, remains a central element of our nation's foreign policy. Canada's own security, including economic security, is increasingly dependent upon the security of others. More than ever, globalization, technological development and the skill of human activity reinforce Canada's fundamental interdependence with the rest of the world. Canada needs to address security issues in an integrated fashion and to draw on all available assets. We are a nation that respects international agreements and are involved with the UN, NATO and other international organizations as a means to ensure Canadian security through a more stable global environment.

Let me first address the domain of international operations. As you are aware, the nature of peacekeeping operations has changed significantly since the end of the Cold War. The UN Secretary General's Report "A Peace Agenda" which outlines the concept of preventive diplomacy, preventive deployment, peacemaking, peace enforcement, and peace building for modern peacekeeping operations best exemplifies this change.

Since 1947, the Canadian Forces have completed 11 international operations. To this number can be added the current 16 operations and, including the numerous domestic support operations which have taken place over the last five decades, the overall number of operations on our book now exceeds 110.

To date, more than 100,000 personnel have deployed on international operations, and unfortunately 108 of our serving members have died while deployed on these peace support missions.

This past year was a transition period for the Canadian Forces in international operations. While several missions closed or were significantly scaled back as part of the CF efforts to rationalize its commitments around the world, there were also new mission start-ups. Throughout the year, Canadian Forces personnel were deployed on 25 missions worldwide. The number of CF personnel deployed on these missions was reduced to approximately 3,000 in the year 2000, and last month to 2,500. Although this represented a reduction in deployed personnel from the 1999 level of over 4,500, which incidentally was the highest level since the Korean War, this level of activity continued to take place with a

Mon but aujourd'hui est de vous donner un aperçu de l'activité actuelle des Forces canadiennes sur la scène internationale et de vous expliquer le cadre des opérations au Canada. Étant le dernier témoin, j'imagine que vous ne souhaitez pas entendre un long exposé et voudrez plutôt explorer plus à fond des points abordés par les intervenants précédents. Cependant, j'ai un petit mémoire et je vais le présenter sans tarder, si vous le permettez.

Ainsi que M. Bon vous l'a dit ce matin, le livre blanc de 1994 charge les Forces canadiennes de «défendre les intérêts et les valeurs du Canada et des Canadiens. L'obligation première du ministère de la Défense nationale et des Forces canadiennes consiste à protéger le pays et ses citoyens contre toute atteinte à leur sécurité».

La promotion de la paix mondiale en tant qu'élément essentiel à la protection de la sécurité du Canada demeure au cœur de notre politique étrangère. La sécurité du Canada, notamment sa sécurité économique, dépend de plus en plus de la sécurité des autres. Plus que jamais, la mondialisation, le développement technologique et l'envergure des activités humaines renforcent notre interdépendance fondamentale avec le reste du monde. Le Canada doit s'attaquer aux problèmes liés à la sécurité de façon intégrée et mobiliser toutes ses ressources. Notre pays respecte les ententes internationales et collabore avec l'ONU, l'OTAN et d'autres organisations reconnues pour assurer sa sécurité grâce à un environnement mondial plus stable.

Voyons d'abord les opérations internationales. Vous le savez, la nature des opérations de maintien de la paix a énormément changé depuis la fin de la Guerre froide. Ce changement est particulièrement bien illustré dans le rapport du Secrétaire général des Nations Unies intitulé «Agenda pour la paix» qui fait état des concepts de la diplomatie préventive, du déploiement préventif ainsi que du rétablissement, de l'imposition et de la consolidation de la paix dans le contexte des opérations modernes de maintien de la paix.

Depuis 1947, les FC ont pris part à 71 opérations internationales, auxquelles s'ajoutent les 16 opérations en cours, ainsi que de nombreuses missions nationales de soutien qui se sont déroulées au cours de cette période. Au total, le nombre des opérations des FC s'élève à plus de 110.

À ce jour, les FC ont affecté plus de 100 000 militaires à des opérations internationales, dont 108 ont perdu la vie durant des missions de soutien de la paix.

L'année dernière a été une année de transition pour les FC participant à des opérations internationales. Alors que plusieurs missions ont pris fin ou ont été considérablement réduites à la suite de la décision des FC de rationaliser leurs engagements dans le monde, de nouvelles missions ont vu le jour. Au cours de l'année, près de 3 000 militaires ont été affectés à 25 missions internationales, ce chiffre tombant à 2 500 le mois dernier. Bien que cela représentait une réduction par rapport au niveau de 4 500 en 1999, soit le niveau le plus élevé depuis la Guerre de Corée, ce niveau d'activité a néanmoins continué d'exercer d'énormes pressions sur nos ressources humaines, comme vous le savez déjà.

significant demand, of course, on our CF personnel resources, as I am sure you have heard from the environmental representative here today. The CF's participation in international operations continues to represent a higher ratio of the total force structure deployed on peace support operations than that of most like-minded Western nations.

I will now cover our current commitments by region, starting with the Balkans. Contributing to the peace and stability in the Balkan region continues to be the major portion of our commitments abroad, and currently represents our largest deployed force of over 1,600 personnel. In June 2000, the Canadian Forces rationalized its commitment in the region by withdrawing our contribution of a battle group stationed in Kosovo, and focusing Canadian efforts in Bosnia-Herzegovina by increasing our force in that area. This rationalization permitted us to reduce our personnel commitment in the region by 1,000 personnel. Furthermore, it allowed us to relieve the stress on our overworked support personnel by only needing to support one mission in the Balkans. This rationalization was done in concert with our NATO partners, some of whom also rationalized their commitment at that time.

In addition, as a result of NATO's efforts, portions of the Balkans are starting to return to normalcy. Therefore, to go along with the rationalization of our land forces in the area before Christmas 2000, we were able to redeploy the six CF-18 fighters that were left to maintain, in Aviano, Italy, the support to NATO operations in the Balkans.

I will move now to Africa. While we were reducing personnel in the Balkans over the November-December 2000 period, we were concurrently deploying an infantry company group as part of a Dutch-Canadian contribution to the United Nations peacekeeping forces monitoring the peace agreement between Ethiopia and Eritrea. Including the national command and support elements, we had a total of over 450 personnel deployed as part of the task force in East Africa. This contribution was for a six-month period and came to an end at the end of June. Our remaining contribution there has been reduced to a cadre of military observers working with the United Nations.

Of course, the CF remains engaged in several other countries in the African continent, both with the UN, in Sierra Leone and the Democratic Republic of Congo, and in coalitions such as the multinational effort to train the national armed forces in Sierra Leone.

I will now shift to the Middle East. Canada continues to provide a significant contribution to the stabilization efforts in this region. In the Middle East, the Canadian Forces provide military observers and support personnel to the UN on the Golan Heights and in various locations in Egypt, Lebanon, Jordan and Syria. In addition, the Canadian Forces provide staff officers to the multinational force and observers in the Sinai to supervise the Camp David Peace Accord ceasefire between Israel and Egypt.

La participation des FC aux opérations internationales continue de représenter une proportion supérieure de la force totale consacrée aux opérations de soutien de la paix que celle de la plupart des autres pays occidentaux.

Je vais maintenant passer en revue nos engagements actuels par région, en commençant avec les Balkans. La contribution à la paix et à la stabilité dans la région balkanique reste notre engagement étranger le plus important et représente actuellement notre plus gros déploiement, avec plus de 1 600 hommes. En juin 2000, les FC ont rationalisé leurs engagements dans la région en retirant leur groupement tactique du Kosovo pour accroître et centrer leurs efforts sur la Bosnie-Herzégovine. Cette rationalisation a permis de réduire de près de 1 000 le nombre de Canadiens dans la région. Cela nous a permis aussi de soulager notre personnel de soutien surchargé qui n'a plus qu'à appuyer une mission dans les Balkans. La rationalisation a été effectuée de concert avec nos partenaires de l'OTAN, dont certains ont eux aussi réduit leurs engagements.

En outre, grâce aux efforts de l'OTAN, la situation dans une partie des Balkans commence à revenir à la normale. Par conséquent, outre la rationalisation de nos forces terrestres de la région avant Noël 2000, nous avons pu redéployer les six chasseurs CF-18 que nous avions gardés à Aviano, en Italie pour appuyer les opérations de l'OTAN dans les Balkans.

Je vais maintenant passer à l'Afrique. Tandis que nous réduisions nos forces dans les Balkans en novembre et décembre 2000, nous avons déployé en même temps un groupe-compagnie d'infanterie dans le cadre d'une contribution des Pays-Bas et du Canada aux forces de maintien de la paix de l'ONU chargées de surveiller l'accord de paix conclu entre l'Éthiopie et l'Érythrée. Avec le personnel de commandement et de soutien, nous avions un total de plus de 450 personnes dans la force opérationnelle de l'Afrique orientale. Cette participation était pour six mois et a pris fin à la fin de juin. Notre contribution se limite aujourd'hui à un groupe d'observateurs militaires travaillant avec les Nations Unies.

Bien entendu, les FC ont toujours des engagements dans plusieurs autres pays du continent africain, tant avec l'ONU, au Sierra Leone et en République démocratique du Congo, qu'avec des coalitions telles que l'effort multinational visant à former les Forces armées nationales en Sierra Leone.

Voyons maintenant le Moyen-Orient. Le Canada continue d'apporter une contribution importante aux efforts de stabilisation dans cette région. Au Moyen-Orient, les Forces canadiennes fournissent des observateurs militaires et du personnel de soutien à l'ONU sur le plateau du Golan ainsi qu'à divers endroits en Égypte, au Liban, en Jordanie et en Syrie. De plus, les Forces canadiennes ont affecté des officiers d'état-major à la Force multinationale ainsi que des observateurs dans le Sinaï pour superviser l'accord de cessez-le-feu entre Israël et l'Égypte conclu à Camp David.

During the past year, Canada deployed three ships to the Arabian Gulf as part of its periodic contribution to the UN maritime interdiction force conducting operations to monitor and enforce UN Security Council resolution sanctions against the import and export of commodities, including oil, to and from Iraq. Two of the ships, HMCS *Calgary* and HMCS *Winnipeg*, deployed from Esquimalt, British Columbia, while the third ship, HMCS *Charlottetown*, deployed from Halifax, Nova Scotia. In addition to conducting operations vital to achieving UN goals in the region, all three Canadian ships benefited from the opportunity to conduct multinational maritime operations with navies of other participating countries. Two of the ships were integrated into the complex operations of deployed United States carrier battle groups during their transit to and from the region.

Canadian Forces also participate with the UN by providing military observers for the monitoring of the Kuwait-Iraq border. And in fact we have been engaged in that mission for about 10 years. This small mission is coming to an end early this fall.

I will move on now to the operations at home. Contributing to global security through participation in international stabilization efforts is but one part of the Canadian Forces mandate. First and foremost is the Canadian Forces responsibility, as outlined in the defence white paper, to maintain the capability to mount effective responses to emerging situations at home." Thus, in addition to standing commitments within our borders, such as search and rescue and activities related to the defence of Canada and its sovereignty, the Canadian Forces are regularly called upon to provide assistance to a wide variety of non-defence agencies across Canada. While it should normally be considered as a force of last resort, the Canadian Forces' inherent flexibility, cohesiveness, unique capabilities and recent past successes have resulted in an increased number of requests for support above and beyond what we provide on a routine basis. The majority of these additional requests for Canadian Forces assistance can be roughly grouped in three broad categories, which I will briefly discuss in turn.

Events such as the 1997 Manitoba flood and the 1998 ice storm represent the first category where you will find the Canadian Forces responding to requests for assistance from overwhelmed authorities. While emergency assistance is primarily a provincial and territorial responsibility, the Canadian Forces remain poised to help as needed when disaster strikes and Canadians' lives are threatened.

Timely response is made possible through an extensive network of Canadian Forces liaison officers with provincial authorities and with immediate reaction units in each of the four command and force areas on which you were briefed earlier. Ships and aircraft are also available on short notice should their capabilities be required.

The second major category concerns Canadian Forces assistance to other federal government departments. Here the Canadian Forces mostly provide services of a logistical nature.

Au cours de l'année dernière, le Canada a déployé trois navires dans le Golfe arabo-persique dans le contexte de sa collaboration périodique à la force d'interdiction maritime de l'ONU chargée d'appliquer les sanctions du Conseil de sécurité des Nations Unies contre l'importation et l'exportation à destination et en provenance de l'Irak, notamment de pétrole. Deux de ces navires, le NCSM *Calgary* et le NCSM *Winnipeg*, sont basés à Esquimalt, en Colombie-Britannique, le troisième, le NCSM *Charlottetown* étant basé à Halifax, en Nouvelle-Écosse. En plus de mener des opérations essentielles à la réalisation des objectifs de l'ONU dans la région, les trois navires ont profité de l'occasion pour effectuer des opérations maritimes multinationales avec les marines d'autres pays participant. Deux de ces navires ont été intégrés aux opérations complexes menées par les groupements aéronavals de la Marine américaine durant leur trajet en provenance et à destination de la région.

Les Forces canadiennes ont également collaboré avec l'ONU en fournissant des observateurs militaires pour surveiller la frontière entre l'Irak et le Koweït, comme ils le font d'ailleurs depuis dix ans. Cette petite mission prendra fin au début de l'automne.

Voyons maintenant les opérations au Canada. Contribuer à la sécurité mondiale en participant aux efforts de stabilisation internationaux ne représente qu'un volet du mandat des Forces canadiennes. Comme le précise le livre blanc sur la défense, les Forces canadiennes doivent d'abord et avant tout être toujours capables de «faire face de manière efficace aux situations qui pourraient se présenter dans notre pays». Ainsi, outre nos engagements permanents à l'intérieur de nos frontières, comme les opérations de recherche et sauvetage, les activités liées à la défense et la souveraineté du Canada, les Forces canadiennes sont régulièrement appelées à offrir de l'aide à un large éventail d'organismes civils à travers le Canada. Alors que les Forces canadiennes devraient être considérées comme un dernier recours, leur souplesse inhérente, leur cohésion, leur capacité propre et leurs succès récents ont eu pour effet d'accroître le nombre de demandes de soutien, au-delà de ce que nous offrons routinièrement. La majorité de ces demandes supplémentaires peuvent être classées en trois grandes catégories, que je vais passer en revue tour à tour.

La première catégorie regroupe des situations comme les inondations du Manitoba en 1997 et la tempête de verglas en 1998 au cours desquelles les Forces canadiennes ont répondu aux appels à l'aide d'autorités dépassées par les événements. Bien que les secours d'urgence relèvent principalement des provinces et des territoires, les Forces canadiennes demeurent prêtes à intervenir selon les besoins lorsque surviennent des catastrophes naturelles et que la vie de civils est menacée.

L'intervention rapide est rendue possible par un vaste réseau composé d'officiers de liaison qui sont en rapport avec les autorités provinciales et les unités d'intervention immédiate dans chacun des quatre secteurs de la force terrestre dont on a parlé tout à l'heure. Des navires et des aéronefs sont également disponibles à court préavis, au besoin.

La deuxième grande catégorie concerne l'aide offerte aux autres ministères fédéraux. Dans ce cas, les Forces canadiennes assurent principalement des services logistiques comme le

such as airlift, lodging and the temporary loans of equipment. The Canadian Forces also provides, on occasion, skilled personnel to provide expert advice and services in the field of communication networks, logistics, nuclear, biological and chemical defence, counterterrorism, and so on. In this category, typically the Department of Foreign Affairs and the Solicitor General's department would request our assistance to support major events like the Summit of the Americas. Canadian Heritage will do so for royal visits and state ceremonial events, and also, as an example, games and other sporting events are supported through our dealings with Sports Canada.

Recent past recipients of CF assistance also include Citizenship and Immigration Canada, with temporary housing of Kosovar refugees, and the Transportation Safety Board during the recovery efforts following the Swissair 111 crash off Peggy's Cove, Nova Scotia. The list could go on for a while yet, but it serves to highlight our level of involvement and commitment to Canada.

The third major category is the Canadian Forces assistance routinely provided to law enforcement agencies. Here, the RCMP is clearly our prime customer. While CF personnel are not normally called to enforce laws as such, they often sail the ships or fly the aircraft that enable RCMP officers to carry out their duties when and where it would often not be possible for them to do so.

I would like to point out in particular our active collaboration with the RCMP in their fight against the importation of illegal drugs and its marijuana eradication program. Last March, CF assistance to an RCMP operation led to the seizure of more than two tonnes of cocaine by U.S. authorities. A memorandum of understanding between the RCMP and the Canadian Forces is in place to facilitate the provision of Canadian Forces assistance to such operations.

In addition to the RCMP, the Canadian Forces also support several other agencies charged to enforce specific laws of Canada on a more or less standing basis. These include assistance to Citizenship and Immigration Canada in cases of illegal migrant smuggling vessels heading to Canadian shores, to Fisheries and Oceans in the form of fisheries patrols, and to Corrections Canada in the event of a disturbance at a federal penitentiary.

Finally, while they have seldom been used, there are mechanisms in place whereby provincial, territorial and even municipal police forces could secure CF assistance when confronted with a situation that is or is likely to be beyond their capability to manage.

As a final comment, let me say that our standing national and tempo of international operations stretch the Canadian Forces. While the forces were able to meet the demands of the last two years, as you heard through some of the other presentations, it is a pace that is difficult to sustain. When asked to maintain a high tempo of operations, the men and women of the forces spend less time in Canada between international deployments. This has an impact both on their professional development and on their quality

transport aérien, l'hébergement et le prêt d'équipement à titre provisoire. À l'occasion, les Forces canadiennes fournissent aussi du personnel qualifié offrant des avis et services experts en matière de télécommunications, de logistique, de défense nucléaire, biologique et chimique, de lutte contre le terrorisme, et cetera. Dans cette catégorie, le ministère des Affaires étrangères et celui du Solliciteur général font typiquement appel à nous lors d'événements majeurs comme le Sommet des Amériques. Patrimoine canadien en fait autant lors de visites royales et de cérémonies nationales et aussi, par exemple, Sports Canada pour des jeux et autres rencontres sportives.

Parmi les autres bénéficiaires de l'assistance des FC, mentionnons Citoyenneté et Immigration Canada, pour des logements temporaires aux réfugiés kosovars et le Bureau de la sécurité des transports pour la récupération de l'épave du Swissair 111 au large de Peggy's Cove, en Nouvelle-Écosse. Je pourrais prolonger la liste mais les exemples que j'ai cités suffisent à montrer le niveau de notre participation et de notre engagement au Canada.

La troisième grande catégorie comprend la contribution que les Forces canadiennes apportent routinièrement aux forces de police. Notre principal client à cet égard est la GRC. Bien que les membres des FC ne soient pas normalement appelés à appliquer la loi, ils fournissent souvent les navires ou pilotent les aéronefs qui permettent aux agents de la GRC d'exécuter leurs fonctions dans les cas où ils ne pourraient le faire sans cette aide.

Je voudrais signaler en particulier notre collaboration active avec la GRC dans sa lutte contre l'importation de drogues illicites et de son programme d'éradication de la marijuana. En mars dernier encore, l'aide des FC à une opération de la GRC a permis aux autorités américaines de saisir plus de deux tonnes de cocaïne. Un protocole d'entente a été conclu entre la GRC et les Forces canadiennes pour faciliter l'assistance militaire à de telles opérations.

Outre la GRC, les Forces canadiennes appuient également de façon plus ou moins permanente plusieurs autres organismes chargés d'appliquer certaines lois. Citons en particulier l'aide offerte à Citoyenneté et Immigration Canada dans les cas de navires transportant des migrants clandestins vers les côtes canadiennes, à Pêches et Océans Canada sous forme de patrouille de surveillance des pêches et à Service correctionnel Canada à l'occasion d'une émeute dans un pénitencier fédéral.

Enfin, même s'ils ont rarement été utilisés, il existe des mécanismes permettant à la police provinciale, territoriale et même municipale de demander l'aide des FC lorsqu'elle est confrontée à des situations qu'elle ne peut contrôler.

En conclusion, nos engagements nationaux permanents et le rythme de nos opérations internationales mettent à rude épreuve les Forces canadiennes. Même si nous avons réussi à répondre aux besoins ces deux dernières années, comme d'autres témoins l'ont dit, c'est un rythme qu'il est difficile de maintenir. Lorsque la cadence des opérations s'accélère, les membres des Forces, hommes et femmes, passent moins de temps au Canada entre deux déploiements internationaux. Cela se répercute sur leur

of life, as well as on the quality of life of their families, who must endure long periods of separation.

Nonetheless, we join to serve the nation's needs at home and abroad, and the CF continues to conduct its operations in a highly effective manner within the limits of its capabilities. As such, Canada's Armed Forces can expect to continue to be solicited for participation in future crisis areas as they develop, whether these occur at home or abroad.

Senator Banks: By way of information, am I right that maintaining the force of 1,600 people on a long-term basis in the Balkans would require a total commitment overall of about 1,600 members of the Canadian Forces, to allow for rotation? That would be four times the number that are there, to take into account the rotation.

Cmdr. Forcier: That is the rule of thumb, or the figures that the army has generated and is using to sustain the forces. That is correct.

Senator Banks: You said that Canada has a higher representation of its total force deployed in peacekeeping operations than other like-minded nations. One could argue that numbers can prove anything, but one of the reasons for that might be that our total force is lower than it should be. If you had greater numbers of personnel, then the percentage of people who were deployed in those kinds of things would, perforce, be smaller. We have a sort of formal complement of forces now that I think is in the order of 60,000. Am I right?

Cmdr. Forcier: More or less.

Senator Banks: We have heard of difficulties in recruitment and retention. How shy of the complement are we now? How short are we of people?

Cmdr. Forcier: I do not have exact figures.

Senator Banks: Perhaps you could give us an estimate?

Cmdr. Forcier: We are about 1,000 people below the expected ceiling.

Senator Banks: One thousand out of 60,000 is not so awful. It is not a critical shortage in terms of meeting the obligations?

Cmdr. Forcier: Obviously, we seem to be managing within the numbers that we have. I should point out that within the 60,000-structure, if we identify people who are in deployable operations jobs today, you have roughly 25,300 people who could be counted as being deployable, operational today to fill a mission.

Senator Banks: Is that a normal ratio in an armed force, that is to say, 35,000 people to support the operations of 25,000 people at the end of the day?

Cmdr. Forcier: The 35,000 people are not just support. It is a combination of people in the training pipeline.

perfectionnement professionnel ainsi que leur qualité de vie, tout comme la qualité de vie de leurs familles qui doivent endurer de longues périodes de séparation.

Néanmoins, nous nous engageons pour servir notre pays à l'intérieur et à l'extérieur de nos frontières et les Forces canadiennes continuent de mener leurs opérations de manière hautement efficace, dans les limites de leur capacité. Les Forces armées du Canada doivent s'attendre à continuer d'être sollicitées pour intervenir dans les crises qui surgiront à l'avenir, chez nous ou à l'étranger.

Le sénateur Banks: À titre d'information, est-il exact que pour maintenir une force de 1 600 hommes à long terme dans les Balkans il faudrait un engagement total d'environ 8 000 membres des Forces canadiennes, pour assurer la rotation? C'est donc quatre fois le nombre sur place, pour permettre la rotation.

Le commodore Forcier: C'est la règle approximative, ou les chiffres que l'Armée de terre a calculés et utilise pour maintenir une force. C'est juste.

Le sénateur Banks: Vous dites que le Canada a une plus forte proportion de sa force totale déployée pour les opérations de maintien de la paix que des pays similaires. On peut faire dire tout ce que l'on veut aux chiffres, mais l'une des raisons pourrait en être que notre force totale est inférieure à ce qu'il faudrait. Si vous aviez davantage d'effectifs, le pourcentage de militaires à déployer pour ce genre d'opérations serait plus faible. Nous avons un effectif de l'ordre de 60 000 dans les Forces armées en ce moment. Est-ce exact?

Le commodore Forcier: Plus ou moins.

Le sénateur Banks: On nous a parlé de la difficulté à recruter et conserver le personnel. Combien manque-t-il à l'effectif aujourd'hui? Combien nous manque-t-il de soldats?

Le commodore Forcier: Je n'ai pas les chiffres exacts.

Le sénateur Banks: Pourriez-vous nous donner une estimation?

Le commodore Forcier: Nous sommes environ à 1 000 personnes en dessous du plafond fixé.

Le sénateur Banks: Mille sur 60 000, ce n'est pas terrible. Ce n'est pas une pénurie critique qui empêcherait de remplir les obligations?

Le commodore Forcier: Nous nous débrouillons évidemment avec le nombre que nous avons. Mais je signale que sur un effectif de 60 000, le nombre déployable dans des opérations aujourd'hui est d'environ 25 300, pour remplir une mission.

Le sénateur Banks: Est-ce là une proportion normale dans une force armée, d'avoir 35 000 militaires appuyant les opérations de 25 000 soldats?

Le commodore Forcier: Les 35 000 ne sont pas tous affectés au soutien. Beaucoup sont à différentes étapes de formation.

Senator Banks: In the overall structure, if you have a force of about 60,000, is it comparable with other countries that 25,000 of those would be deployable?

Cmdr. Forcier: I admit I do not have statistical data to compare, personally. Looking at it from my position right now, and looking at the numbers that we have, it seems to make sense. Some of these 25,000 people will migrate to other jobs later on. Certainly, you do not want these people to be always ready, loaded to go. Clearly there is a rotation here that occurs. Whether or not we are talking roughly a one-to-one ratio, whether you are tagged in an operational position somewhere or in an operational unit, whether it be a ship or battalion, and so on, and then your next cycle is to be teaching at a school or to be working in National Defence headquarters, it seems to be a reasonable ratio. However, I do not have any formula to base this on.

The Chairman: I am a little confused at your last response that we are 1,000 short. I am sure I read recently that the Canadian Forces are undertaking a recruiting campaign for 10,000.

Cmdr. Forcier: It may be more than 1,000. It may be closer to 2,000. My limited knowledge of human resources issues is that we are looking at a campaign for recruiting at attrition rates, forecast retirement of personnel. I have heard that some get a presentation; of course, the baby boomer syndrome probably kicks into this as well. It appears that my colleagues from Human Resources are targeting 10,000 to get us back to the right level and to have a sustainment thereafter at those levels.

I can refer you to the Human Resources personnel, who I am sure have the data and the equations that they are working on there.

The Chairman: Please provide that.

Cmdr. Forcier: I would say, anecdotally, from previous readings in other jobs that I have had, we have a normal attrition rate, roughly, of 10 per cent, as do all folks. Every year we have people who are due to retire. To sustain the recruitment and to get back on this approved ceiling of 60,000 is probably why the effort is being aimed at 10,000. I am sure we can provide you with the rationale.

Senator Banks: This report, which I am sure you have read, from the Royal Canadian Military Institute, refers to about 7,000 regular forces personnel being involved in personnel management, or human resources, as it is called. I detest that term. Out of 60,000 people, that figure seems high to me. I asked one of the gentlemen who preceded you today about that subject. He was not sure whether that is so. Do you think it is about right that we have about 7,000 regular force people doing whatever personnel people do?

Cmdr. Forcier: I have to admit, I have not read the report. I have been concentrating on operational issues, quite frankly. However, I am aware of the report.

Senator Banks: Does that number sound about right?

Le sénateur Banks: Dans la structure d'ensemble, si vous avez un effectif total d'environ 60 000, le chiffre de 25 000 pouvant être déployé est-il comparable à ce que l'on trouve dans d'autres pays?

Le commodore Forcier: J'avoue ne pas posséder personnellement de données statistiques autorisant une comparaison. De mon point de vue, et considérant les chiffres que nous avons, cela me paraît raisonnable. Certains de ces 25 000 seront transférés à d'autres emplois ultérieurement. Vous ne voulez pas que ce soit toujours les mêmes prêts à partir, sur le pied de guerre. Il y a donc une rotation automatique. Il s'agit en gros d'un rapport de un à un, entre ceux affectés à un poste opérationnel ou une unité opérationnelle quelque part, navire ou bataillon, et cetera, et ensuite votre prochain cycle consiste à enseigner dans une école ou à travailler au Quartier général de la Défense nationale. Ce semble être un rapport raisonnable. Mais je n'ai pas de formule sur laquelle fonder cette opinion.

Le président: Je ne comprends pas très bien votre dernière réponse sur la raison du déficit de 1 000 hommes. Je suis sûr d'avoir lu récemment que les Forces canadiennes ont lancé une campagne de recrutement de 10 000 personnes.

Le commodore Forcier: Il se pourrait que ce soit plus de 1 000. Ce pourrait être plus proche de 2 000. Selon ma connaissance limitée des problèmes de ressources humaines, nous lançons une campagne de recrutement en prévision des départs naturels et départs à la retraite. J'imagine que le syndrome du baby-boom intervient également. Il semble que mes collègues des ressources humaines visent à recruter 10 000 pour nous ramener au bon niveau et conserver ensuite l'effectif à ce niveau.

Je peux vous renvoyer au personnel des ressources humaines qui possède, j'en suis sûr, les données et les équations employées ici.

Le président: Veuillez nous les fournir.

Le commodore Forcier: Je sais, d'après mes lectures antérieures dans d'autres fonctions, que nous avons un taux de déperdition normal, d'environ 10 p. 100, comme tout le monde. Chaque année nous avons des départs à la retraite. C'est sans doute pour rétablir le plafond de 60 000 que l'effort de recrutement vise 10 000 personnes. Je suis sûr que nous pouvons vous donner l'explication.

Le sénateur Banks: Ce rapport, que vous avez certainement lu, du Royal Canadian Military Institute, fait état de 7 000 membres des Forces régulières travaillant à la gestion du personnel, ou des ressources humaines, comme on dit. Je déteste ce terme. Ce chiffre me paraît élevé, sur un total de 60 000. J'ai demandé à l'un des témoins précédents ce qu'il en est. Il n'était pas sûr que ce chiffre soit exact. Trouvez-vous normal que 7 000 membres des Forces régulières soient occupés par la gestion du personnel?

Le commodore Forcier: J'avoue ne pas avoir lu le rapport. Très franchement, je me concentre sur les problèmes opérationnels. Cependant, je sais qu'il existe.

Le sénateur Banks: Est-ce que ce nombre vous paraît juste?

Cmdr. Forcier: My question would be, what is the definition of personnel-related positions and HR support, and so on? If these people are involved in a combination of headquarters staff, which have directions to operations, and are involved in some cases with training in the schools, it might be a satisfactory number, but I have no knowledge of what the so-called 7,000 are.

Senator Banks: Could you check that out for us and let us know whether the contention in here is correct, that there are that many regular forces personnel involved in personnel matters?

Cmdr. Forcier: I will certainly get that information for you.

Senator Banks: I would be grateful for that.

Senator Wiebe: I would like to go back for a moment to Canada's involvement in the Balkans. The forces basically, I guess, served under two different situations in Bosnia: one was under the United Nations, and the current one is under NATO. A number of our servicemen, upon returning, developed some psychological problems.

Have you had enough time to analyze the reasons for those problems? The reason I say that is that, when forces served with the United Nations, the rules of engagement are such that all they could do was observe the atrocities and report them. This is pretty frustrating for an individual who observed some of the atrocities that took place over there. On the other hand, the rules of engagement with NATO are that when they see an atrocity taking place, they can move in and do something about it. The psychological feeling is that it is difficult to stand by and watch some atrocities when, as a peacekeeper, your mandate is to keep the peace. Has that helped the situation in terms of the stability of some of our soldiers?

Cmdr. Forcier: I cannot compare those because I was not here, or was I involved in the joint operations for the first regime. However, we are dealing with whatever psychological challenges people had from the first set of missions. I know that you have had discussions today on PTSD. We have had quite an aggressive campaign to provide better care for our members. Some of those folks have now been recycled into different jobs and back out in the field again, and have been looked at for their suitability to redeploy.

With regard to the rules of engagement issue, in my short tenure in National Defence headquarters in the operations branch I have been involved very closely with the issues of rules of engagement for all the missions. Part of my mandate is to negotiate with our chain of command what robustness we wish for rules of engagement. I can tell that you that we have very robust rules of engagement. Even if we are working on a UN mission under the NATO umbrella, the decision to protect our individuals and to allow them some freedom of action is now very much scrutinized. We engage early with our partners.

As an example, when we deployed troops to Eritrea and Ethiopia, there was no doubt in my mind that those folks were deployed under very robust rules of engagement.

Le commodore Forcier: Il s'agirait de savoir ce que l'on entend par poste lié aux ressources humaines, et cetera. S'il s'agit d'une combinaison de personnel du Quartier général, occupé en partie par les opérations ou assurant la formation dans les écoles, ce peut être un chiffre réaliste, mais je ne sais pas comment ces 7 000 se répartissent.

Le sénateur Banks: Pourriez-vous vérifier cela pour nous et nous faire savoir si cette affirmation est juste, s'il y a effectivement ce nombre de membres de la Force régulière occupés par les questions de personnel?

Le commodore Forcier: Je vais certainement vous trouver ce renseignement.

Le sénateur Banks: Je vous en serais reconnaissant.

Le sénateur Wiebe: J'aimerais revenir un moment à l'intervention du Canada dans les Balkans. Ces forces, en gros, servaient selon deux situations différentes en Bosnie. D'une part sous le régime des Nations Unies, et actuellement sous celui de l'OTAN. Un certain nombre de nos militaires, à leur retour, ont développé quelques problèmes psychologiques.

Avez-vous eu assez de temps pour analyser les raisons de ces problèmes? La raison pour laquelle je dis cela est que, lorsque nos forces servaient sous la tutelle des Nations Unies, les règles d'engagement étaient telles qu'ils ne pouvaient rien faire d'autre que d'observer les atrocités et en faire rapport. C'était une situation très frustrante pour ceux qui étaient témoins des atrocités survenues là-bas. En revanche, les règles d'engagement de l'OTAN permettent d'intervenir lorsque des atrocités s'y déroulent. Il est psychologiquement difficile de se tenir à l'écart et de rester spectateurs des atrocités lorsqu'on a pour mandat de maintenir la paix. Est-ce que les règles de l'OTAN sont plus propices à la stabilité de nos soldats?

Le commodore Forcier: Je ne peux comparer les deux car je n'étais pas sur place et n'ai pas eu de rôle dans les opérations conjointes sous le premier régime. Cependant, nous faisons face aux difficultés psychologiques que connaissent les membres des premières missions. Je sais que vous avez déjà parlé aujourd'hui du SSPT. Nous avons mené une campagne assez agressive pour mieux soigner nos membres. Certaines des personnes touchées ont maintenant été recyclées dans des emplois différents et ont repris du service et on examine dans quelle mesure ils peuvent être redéployés.

Pour ce qui est des règles d'engagement, pendant le peu de temps que j'ai passé au Quartier général de la Défense nationale, à la Direction des opérations, j'ai eu à m'occuper de très près des règles d'engagement pour toutes les missions. Une partie de mon mandat consiste à négocier avec notre chaîne de commandement la vigueur que nous souhaitons pour ce qui est des règles d'engagement. Je peux vous dire que nous avons des règles d'engagement très robustes. Même si nous travaillons à une mission des Nations Unies sous la tutelle de l'OTAN, la protection de nos soldats et leur marge de manoeuvre sont examinés de très près. Nous dialoguons très tôt avec nos partenaires.

Par exemple, lorsque nous avons déployé des troupes en Érythrée et en Éthiopie, il n'y avait aucun doute dans mon esprit que ces soldats étaient déployés selon des règles d'engagement

Fortunately, the situation stabilized very quickly there and we did not see, on our watch, the kinds of atrocities that were seen in previous theatres.

Some very sharp legal minds and good operators with varied backgrounds and experience advise me on rules of engagement. Ten years ago, perhaps one or two individuals were expert on rules of engagement; today, I have a stable of them.

Senator Wiebe: I can understand rules of engagement as they apply to protecting oneself from a Canadian's point of view. However, in Bosnia, under the UN, they were allowed to protect themselves but they were not allowed to intervene in some of the atrocities that the local people were committing against each other. They could only report them and stand by and watch. Under the UN now, the rules of engagement allow them to move in to prevent foreseeable atrocities, or at least deal with it after the fact.

Cmdr. Forcier: We are not the only nation that has learned along the way. I see many like-minded people when we discuss these issues now. I have not seen any resistance to having a fairly robust, agreed-upon coalition, or multinational rules of engagement. We hope that this is an era that is now in our history and will not be repeated in the international community. In the future, we hope that we will be allowed not only to protect our forces but also, depending on the situation, to extend protection to the local population and to deal with some of these issues.

I have been heartened by each succeeding mission. Not only have we furthered our knowledge and understanding of rules of engagement but we were also able to negotiate with our partners a good collateral set of rules of engagement.

Senator Wiebe: I know that a number of our servicemen have served under both regimes in Bosnia. I had an opportunity to spend six days with them there. Their demeanour was so much better under the UN. I am wondering whether enough time has elapsed that the department can know whether the instances of psychological damage is different under the two sets of rules of engagement? It may be too early to know that.

Cmdr. Forcier: I do not know if we have statistics. I know that we have a closer follow-up process, both in the theatre and once they are back. Part of our planning for the mission, right from the beginning, is how we will sensitize people to the reality. I have seen, both at the unit level and at the collective level of deployment, a much more in-depth understanding of the climate and conditions of where they are going. I am sure that my colleagues in the army have appreciated the fact that they should be retraining people to understand that this is not UNPROFOR any more; that the situation on the ground has changed, the relationship with the locals has changed, the infrastructure has changed and these are the current rules.

I have had a chance to visit and will visit again soon. I have a very positive view of their understanding. They understand that the rules and the climate have changed, and that is positive.

Senator Forrestall: There is a difference, is there not, between the blue berets and the green berets? Do the numbers that we have been hearing today include both?

très robustes. Heureusement, la situation s'est stabilisée très rapidement et nous n'avons pas vu, pendant notre quart, le genre d'atrocités qui s'est produit dans d'autres théâtres.

J'ai pour me conseiller sur les règles d'engagement quelques esprits juridiques très aiguisés et des gens expérimentés de tous horizons. Il y a dix ans, il y avait peut-être un ou deux experts sur les règles d'engagement; aujourd'hui, j'en ai tout un bataillon.

Le sénateur Wiebe: Je comprends les règles d'engagement lorsqu'il s'agit de protéger les soldats canadiens. Cependant, en Bosnie, sous le régime des Nations Unies, ils étaient autorisés à se protéger eux-mêmes mais non pas à intervenir dans les atrocités que les locaux s'infligeaient eux-mêmes. Ils ne pouvaient que les signaler et devaient rester passifs. Aujourd'hui, les règles d'engagement des Nations Unies leur permettent d'intervenir pour prévenir des atrocités prévisibles, ou au moins agir après le fait.

Le commodore Forcier: Nous ne sommes pas le seul pays à avoir appris en cours de route. Lorsque nous discutons de ces questions aujourd'hui, beaucoup de mes interlocuteurs pensent comme moi. Je n'ai pas rencontré de résistance contre des règles d'engagement multinationales relativement robustes. Nous espérons que cette ère est maintenant révolue et que l'on ne reverra pas cela dans la communauté internationale. Nous espérons qu'à l'avenir nous serons autorisés non seulement à protéger nos soldats mais également, selon la situation, à protéger la population locale contre ces exactions.

Je suis encouragé par chaque mission successive. Non seulement avons-nous une meilleure connaissance du problème des règles d'engagement, mais nous avons aussi pu négocier avec nos partenaires un bon ensemble de règles communes.

Le sénateur Wiebe: Je sais qu'un certain nombre de nos soldats ont servi sous les deux régimes en Bosnie. J'ai eu l'occasion de passer six jours avec eux là-bas. Ils se sentaient tellement mieux sous le régime ONU. Est-ce qu'il s'est écoulé suffisamment de temps pour que le ministère puisse savoir si les séquelles psychologiques diffèrent selon les deux règles d'engagement? Il est peut-être trop tôt pour le savoir.

Le commodore Forcier: Je ne sais pas si nous avons des chiffres. Je sais que nous assurons un suivi plus poussé, tant sur le théâtre qu'une fois de retour. Notre planification de la mission, dès le départ, prévoit une sensibilisation des gens à la réalité. J'ai constaté, tant au niveau des unités qu'au niveau d'ensemble, une conscience beaucoup plus approfondie du climat et des conditions qu'ils vont rencontrer. Je suis sûr que mes collègues de l'Armée de terre ont conscience qu'il leur faut faire comprendre aux soldats que la situation de l'UNPROFOR ne vaut plus, que la situation sur le terrain a changé, les relations avec les locaux ont changé, l'infrastructure a changé et que les nouvelles règles sont différentes.

J'ai eu la possibilité d'aller sur place et j'y retournerai bientôt. J'ai une impression très positive. Ils comprennent que les règles et le climat ont changé, et c'est positif.

Le sénateur Forrestall: Il y a une différence, n'est-ce pas, entre les bérets bleus et les bérets verts? Est-ce que les chiffres cités aujourd'hui englobent les deux?

Cmdr. Forcier: It is a total number of both green berets and blue berets.

Senator Forrestall: They operate under different mandates?

Cmdr. Forcier: It is the total that operates under an operational mandate. We have more than 2,500 people deployed right now. Many people are deployed to train under the services, but those who operate under real rules of engagement number 2,500.

Senator Forrestall: Do you know approximately how many would be UN and how many would be NATO?

Cmdr. Forcier: Based on the numbers we have in Bosnia right now, I would say about 1,600. The bulk of the green beret jobs are in Bosnia right now, with a few odds and sods around the world.

Senator Forrestall: I do not know how we measure the number of people in the Canadian Armed Forces, but years ago someone thought it would be useful if certain people had, for whatever purpose, access to a number on a regular basis. The number representing the people in the Canadian Armed Forces was best measured, in someone's judgment, by the number of cheques issued for pay at the end of each month.

Following this over a long period of time, I found how remarkably accurate it was. Based on those numbers, we have about 52,000 member in the Canadian Armed Forces. I am not concerned about that, but I am concerned about the discrepancy in money.

How much money do we get from the United Nations for allowances for Canadian personnel serving with the UN?

Cmdr. Forcier: I do not have those figures at my fingertips, but you are correct that there is an allowance system that is provided by the United Nations.

Senator Forrestall: That is right, and we do not get a cheque back from NATO.

Cmdr. Forcier: No, we do not, but whether we are deploying the green or the blue berets, we pay our troops some incentive for deploying in hazardous or risk areas, over and above the commitment of payback from the United Nations. In other words, there is a scheme under which we address supplementary funding internally.

Senator Forrestall: It makes a bit of a difference. It makes a difference in the numbers that you count. We do not count people whom we are not paying.

We had people seconded to other purposes, other roles and other jobs, not only here in North America but in Europe and elsewhere in the world. It was not a large number but we had people who had a leave of absence whom we were no longer paying.

How do we obtain an accurate count of the number of people in the Canadian Armed Forces? How do you measure it? Where do you cut it off? How do you define it? It is one of the loosest numbers I have ever seen.

Le commodore Forcier: C'est le nombre total des bérets verts et des bérets bleus.

Le sénateur Forrestall: Ils opèrent selon des mandats différents?

Le commodore Forcier: C'est le total qui opère sous mandat opérationnel. Nous avons actuellement plus de 2 500 personnes déployées. Beaucoup d'autres font de la formation, mais ceux qui opèrent selon des règles d'engagement réel totalisent 2 500.

Le sénateur Forrestall: Savons-nous approximativement combien relèvent des Nations Unies et combien de l'OTAN?

Le commodore Forcier: Sur la base du nombre actuellement en Bosnie, je dirais environ 1 600. Le gros des bérets verts se trouvent actuellement en Bosnie, et il en a quelques autres de ci de là à travers le monde.

Le sénateur Forrestall: Je ne sais pas comment l'on mesure l'effectif des Forces canadiennes, mais il y a quelques années d'aucuns jugeaient utile de connaître régulièrement le chiffre de l'effectif. Quelqu'un m'a dit que la meilleure façon de chiffrer l'effectif des Forces armées canadiennes était de compter le nombre de chèques de solde émis à la fin de chaque mois.

Ayant suivi cela sur une assez longue période, j'ai constaté la précision remarquable de ce paramètre. Selon ces chiffres, nous comptons actuellement 52 000 membres des Forces armées canadiennes. Ce n'est pas ce qui me préoccupe, ce qui me préoccupe ce sont les écarts dans les comptes financiers.

Combien nous versent les Nations Unies pour les allocations au personnel canadien servant pour les Nations Unies?

Le commodore Forcier: Je ne connais pas ces chiffres par cœur, mais vous avez raison, les Nations Unies versent des allocations.

Le sénateur Forrestall: C'est juste, alors que l'OTAN ne nous donne pas de chèque.

Le commodore Forcier: Non, mais qu'il s'agisse de bérets verts ou de bérets bleus, nous versons à nos soldats une prime de risque, en sus de ce que nous remboursent les Nations Unies. Autrement dit, il existe un système de financement interne de la solde supplémentaire.

Le sénateur Forrestall: Cela fait une différence. Cela fait une différence dans les nombres que l'on compte. Nous ne comptons pas ceux que nous ne payons pas.

Nous avons eu des militaires détachés pour d'autres fins, d'autres rôles et d'autres emplois, non seulement ici en Amérique du Nord mais aussi en Europe et ailleurs dans le monde. Ils n'étaient pas très nombreux, mais c'étaient des gens qui avaient un congé et que nous ne payions plus.

Comment obtenir un décompte précis du nombre de membres des Forces armées canadiennes? Comment mesure-t-on ce chiffre? Où s'arrête-t-on? Comment le définit-on? C'est l'un des chiffres les plus flous que j'ai jamais vus.

In addition to recruitment, as I understand it, we now encourage people to stay on beyond the mandated retirement age. Do we have categories for this? Do we retire people and bring them back to work the next day on contract, making it more difficult to derive a final number?

Rather than ask for specific answers immediately, could someone take a look at that and give the chair or the clerk a response?

Cmdr. Forcier: I will refer your question to our Human Resources folks. They will provide the statistics by category.

Senator Forrestall: I am simply saying that we have an authorized level of 60,000 people in the Armed Forces. My understanding is that there are a lot less than that, and it might be of interest to the committee to know just how far off that number is.

Cmdr. Forcier: I will pass on the question and make sure that you receive an answer.

[Translation]

Senator Pépin: I must admit that having read your report and heard your presentation, you seem to be doing a fabulous job despite your limited means and the constraints you are facing in terms of either your budget, your equipment needs or the staff complement you would like to have.

It is a well-known fact that members of the Armed Forces suffer stress while taking part in either UN or NATO missions. They are also repeatedly required to spend periods of time abroad. They return to Canada after a three- or six-month tour of duty, spend a couple of weeks here and have to leave again. That affects their quality of life and results in additional stress. You've already told us that you are understaffed. Might that not be one of the reasons why you're having trouble recruiting new members?

Cmdr. Forcier: With respect to the deployment cycle, we have two policies that go hand in hand. One of them is to not authorize anyone to be redeployed without first spending at least twelve months back home. The staff of the Assistant Deputy Minister responsible for Armed Forces Personnel are currently reviewing the matter of individual travel. I am aware of the concept they are working with, and the idea is to avoid bringing people back home, telling them they are part of such and such a unit and won't be going anywhere for at least twelve months, and to then turn around the next day and transfer them to another unit. We want to be sure that not only are people not being deployed outside of Canada, but that they are not being moved from their home base, so that they can enjoy a more stable life. For example, we might decide to bring a young soldier back home who has been deployed with a battalion or on one of our ships, and then turn around and tell him that to be eligible for a promotion, he'll have to take a course that, unfortunately, is only offered at the other end of the country. That's the sort of thing we want to avoid. That review began two or three months ago, I believe, and in the meantime, people have become more aware of the problem.

En sus du recrutement, je crois savoir que nous encourageons maintenant des militaires à rester après l'âge de la retraite obligatoire. Avons-nous des catégories pour cela? Est-ce que ces gens partent à la retraite et sont embauchés le lendemain à contrat ce qui fait qu'il devient encore plus difficile d'avoir un chiffre final?

Au lieu de nous donner les réponses précises immédiatement quelqu'un pourrait-il se pencher là-dessus et transmettre les réponses au président ou au greffier?

Le commodore Forcier: Je vais transmettre votre question à nos responsables des ressources humaines. Ils vous donneront les chiffres par catégorie.

Le sénateur Forrestall: Je dis simplement que nous avons un niveau d'effectif autorisé de 60 000 dans les Forces armées. Je crois savoir qu'il y en a en réalité beaucoup moins et il serait intéressant pour le comité de savoir combien il en manque.

Le commodore Forcier: Je transmettrai la question et veillerai à ce que la réponse vous soit donnée.

[Français]

Le sénateur Pépin: Je dois avouer qu'en lisant votre rapport et en vous entendant, je trouve que vous faites des merveilles avec les moyens et les contraintes que vous avez, que ce soit sur le plan budgétaire, de l'équipement ou du nombre de militaires que vous désirez.

On le sait, les militaires subissent un stress dans leurs missions, que ce soit à l'ONU ou avec l'OTAN. De plus, ils ont des séjours répétitifs à l'étranger. Ils reviennent au pays après un séjour de trois à six mois, ils y restent quelques semaines et ils doivent repartir. Cela nuit à leur qualité de vie et apporte un stress supplémentaire. Vous nous l'avez dit, vous n'avez pas assez de personnel militaire. Cela ne pourrait-il pas être une des causes des difficultés de recrutement?

Cmdr. Forcier: Sur le cycle de déploiement, on a deux lignes de conduite qui s'amalgament. Une d'entre elles est de n'autoriser aucune personne à se redéploier à moins de douze mois à la maison. Des employés du sous-ministre adjoint pour les ressources humaines militaires sont en train d'étudier la question des déplacements des individus. J'ai pris connaissance de leur concept et le but est d'éviter qu'on ramène un individu à la maison, qu'on lui dise qu'il fait partie de telle unité et qu'il n'ira pas nulle part pour au moins 12 mois et que le lendemain, on le transfère à une autre unité. On veut s'assurer que non seulement les gens ne se déploient pas à l'extérieur du pays, mais qu'ils ne se déplacent pas de leur domicile afin d'avoir une vie plus stable. Par exemple, on ramène un jeune à la maison qui se déploie avec un bataillon ou avec un navire, on lui dit qu'il doit suivre un cours en préparation à la promotion, mais malheureusement, c'est à l'autre bout du pays. C'est ce qu'on veut éviter. L'étude a débuté, je crois, il y a deux ou trois mois, et entre-temps, les gens sont sensibilisés au problème.

Through our studies of stress, we have realized that this is a very important factor. In my case, I have people who were transferred to my operational directorates. I am careful now not to send them overseas to conduct investigations for many weeks at a time. I don't want to place them in a situation that would be in conflict with our rules.

Senator Pépin: That would certainly have a very beneficial effect on family life, as well as on the spouse, who very often would like to have another occupation besides staying at home all the time. She is unable to hold down a stable job because she never knows when she'll have to start packing and move across the country.

Cmdre. Forcier: Before being repatriated from a mission, people like to know when they will be returning home. If we can guarantee them that they will be back at home or in the area for at least one year, as you say, they will be in a better position to plan their lives. I think that is a positive development. We are probably learning certain lessons in the wake of our rotation of accelerated operations, that did cause certain constraints.

Senator Pépin: But again, if you had as much staff as you would like, it might easier to operate that way.

[English]

Senator Meighen: In 1994, this committee was in Bosnia. One of the most important things to the troops there at the time was the presence of a Canadian medical unit and to be treated by Canadian doctors. That familiarity was terribly important to the troops. If I am not mistaken, at that time there was some talk of the Canadian medical unit being replaced, whether because the physicians had been there for a period of time or due to cost. I do not know. The troops would then have to be looked after by a medical unit from another country, which I suppose is not end of the world. If you need medical treatment, it is does not matter who treats you, but it was a disquieting business.

What is the position of the medical service to Canadian Forces Bosnia at the present time?

Cmdr. Forcier: With the last rotation in Bosnia, we recently closed the surgical centre that we had in Konjic. We did it, as you said, with the view that the situation in the Balkans, certainly in our area of operation, had somewhat stabilized. Also our partners had brought much more capability into the situation.

That being said, it does not mean that there is no Canadian medical support to the theatre. There are still Canadian medical officers and physicians through the formations. We just do not have our own little mini-hospital. It has not been a problem thus far.

The closing of the surgical centre was not a cost-cutting measure. It was decided through a detailed study by our surgeon general and in consideration of the balance of contribution here.

We have self-imposed pressure for some of the reasons about which we have heard, including stress. We have a constant need to revise our contribution. Clearly, I and my staff and my colleagues

Lors de nos études sur le stress, on a réalisé que c'est un élément très important. Dans mon cas, j'ai des gens qui ont été transférés à mes directorats opérationnels. Je fais alors attention pour ne pas les envoyer faire des enquêtes outre-mer pendant des semaines. Je ne veux pas les mettre dans une situation contraire à nos règles.

Le sénateur Pépin: Cela aiderait également passablement la vie de famille et aussi l'épouse qui, bien souvent, aimerait avoir une autre occupation que de rester en permanence à la maison. Elle ne peut pas avoir d'emploi stable parce qu'elle ne sait pas si elle aura à faire sa valise et à s'en aller à l'autre bout du pays.

Cmdre Forcier: Les gens, avant d'être rapatriés d'une mission, aiment bien connaître la date de leur retour à la maison. Si on pouvait leur garantir qu'ils vont être à la maison ou dans la région pour au moins un an, comme vous dites, ils pourraient mieux planifier leur vie. Je crois que c'est positif. On apprend probablement de notre roue d'opération accélérée qui a causé certaines contraintes.

Le sénateur Pépin: Mais là encore, si vous aviez le nombre de militaires que vous désirez, peut-être que cela pourrait être plus facile de le faire ainsi.

[Traduction]

Le sénateur Meighen: Notre comité s'est rendu en Bosnie en 1994. L'un des aspects auxquels les troupes attachaient le plus d'importance à l'époque était la présence d'une unité médicale canadienne, la possibilité d'être soignés par des médecins canadiens. C'était terriblement important pour les soldats. Si je ne m'abuse, il était question à l'époque de remplacer l'unité médicale canadienne, soit parce que les médecins étaient sur place depuis longtemps ou à cause du coût, je ne sais pas. Les troupes devaient donc être soignées par une unité médicale d'un autre pays, ce qui n'est pas la fin du monde, je suppose. Si vous avez besoin d'un traitement médical, peu importe ceux qui vous soignent, mais c'était une source d'inquiétude.

Qui fournit le service médical aux Forces canadiennes en Bosnie aujourd'hui?

Le commodore Forcier: Avec la dernière rotation en Bosnie, nous avons fermé récemment le centre chirurgical que nous avions à Konjic. Nous l'avons fait sachant que la situation dans les Balkans, certainement dans notre secteur, s'est quelque peu stabilisée. Par ailleurs, nos partenaires ont beaucoup renforcé leur capacité dans ce domaine.

Cela dit, cela ne signifie pas qu'il n'y a pas de soutien médical canadien sur le théâtre. Il y a toujours des officiers médicaux et médecins canadiens dans toutes les formations. Simplement, nous n'avons pas notre propre hôpital de campagne. Cela n'a pas été un problème jusqu'à présent.

La fermeture du centre chirurgical n'était pas une mesure d'économie. Cela a été décidé après une étude détaillée de notre chirurgien général et compte tenu de l'équilibre des contributions.

Nous avons une pression auto-imposée pour certaines des raisons dont il est question, y compris le stress. Il nous faut constamment réviser notre contribution. Moi-même, mes

from the other nations periodically look at whether the contribution is at the right level with the right mix of people as the situation on the ground changes. The professional opinion was that we could do without having our own standby surgical team present as we could move people around quickly. As well, we had comparable services available.

Senator Meighen: Is it a problem to keep competent physicians in the Armed Forces, in the same vein as it is to keep good pilots in the air force?

Cmdr. Forcier: Anecdotally, I am getting the same vibes, but I would have to refer you to the surgeon general for a response. I do not keep tabs on our specific force generators, and you have heard the comments of those who are leaving the air force. I suspect they have their own challenges. I play with the cards I am dealt, and that is the way I plan the operations.

Senator Cordy: We have spoken throughout the day about recruitment and the retention of personnel. I know that you are undergoing a major recruitment drive currently to get people into the Armed Forces. Retention, it seems to me, would be a difficult part, not just for the Armed Forces but for many careers in general.

Following up on Senator Meighen, I would like to take a look at medical personnel, because they can go to any area of Canada and they are in such high demand. Pilots would be another group, and commuter technicians would be another, where they can leave the Armed Forces and command salaries that are higher than a government agency would pay.

If you look at the commitments that people are making now, as compared to 30 and 40 years ago, we see the two-career families. What types of things can you do to retain people in the military as a career?

Cmdr. Forcier: That it is an interesting question, but it is one that is truly outside of my ken. We have an associate deputy minister who deals with the whole area of recruitment, retention, quality of life, and so on. There are several studies on the way that I am aware of. However, like everyone else in society, we are looking at every possible tool, whether we offer a more flexible career where people can come in and go out at different points in their lives, or whether we have the capability to bring lateral skills into the forces when you join. Those are the kinds of issues that I have heard talked about in the department.

However, what specific targets my colleagues from HR are looking at, I could not tell you. It is probably a stretch, but I believe that some of those initiatives are available on the DND Web site — a section which I have not had time to look at of late. I could ask that you be provided with a list of the initiatives. I truly do not know how far into their studies they are, but I am sure they can refer to your question, and perhaps provide you with more material.

Senator Cordy: Thank you. That would be interesting information to have.

collaborateurs et mes collègues des autres pays vérifions périodiquement si le niveau de la contribution est le bon, avec le bon assortiment de spécialistes sur le terrain, selon l'évolution de la situation. L'opinion professionnelle était que nous pouvions nous passer de notre équipe chirurgicale du fait que nous pouvons transporter rapidement les patients. En outre, des services comparables étaient disponibles sur place.

Le sénateur Meighen: Est-il difficile de fixer des médecins compétents dans les Forces armées, comme dans le cas des pilotes de l'Armée de l'air?

Le commodore Forcier: C'est l'impression que j'ai, d'après les données anecdotiques, mais il faudrait que je pose la question au chirurgien général. Je n'ai pas le pouls des différentes spécialités, et vous avez entendu les commentaires de ceux qui quittent l'Armée de l'air. J'ai l'impression qu'il y a là aussi des difficultés. Je joue avec les cartes que l'on me donne et c'est ainsi que je planifie les opérations.

Le sénateur Cordy: Nous avons parlé toute la journée de recrutement et de maintien du personnel. Je sais que vous menez actuellement une grande campagne de recrutement de militaires. Il me semble que la rétention doit être la partie difficile, non seulement pour les Forces armées mais pour beaucoup d'autres organisations.

Suite à ce que disait le sénateur Meighen, j'aimerais en savoir plus sur le personnel médical, qui peut s'établir n'importe où au Canada et qui est tellement en demande. Les pilotes sont un autre groupe, tout comme les informaticiens, qui peuvent quitter les Forces armées et toucher des salaires plus élevés que ceux de la fonction publique.

Si l'on regarde les engagements que les gens prennent aujourd'hui, comparé à il y a 30 et 40 ans, il y a des familles où les deux conjoints font carrière. Que pouvez-vous offrir pour inciter les gens à faire leur carrière dans les Forces armées?

Le commodore Forcier: C'est une question intéressante mais qui échappe à ma compétence. Nous avons un sous-ministre adjoint qui s'occupe de toute la question du recrutement, du maintien, de la qualité de vie, et cetera. Je sais que plusieurs études sont en cours. Cependant, comme tout le monde dans la société, nous envisageons tous les outils possibles, qu'il s'agisse d'une carrière plus flexible permettant aux gens d'entrer et de sortir à différents moments de leur vie, ou la prise en compte de compétences latérales au moment de l'engagement. C'est le genre de solutions dont j'entends parler dans le ministère.

Cependant, je ne peux pas vous dire quels objectifs spécifiques mes collègues des RH envisagent. Je me trompe peut-être, mais je crois que certaines de ces initiatives sont affichées sur le site Internet du MDN — une section que je n'ai pas eu le temps de consulter dernièrement. Je pourrais demander que l'on vous fournisse une liste des initiatives. Je ne sais vraiment pas où en sont les études, mais je suis sûr qu'ils pourront répondre à votre question et vous fournir des documents.

Le sénateur Cordy: Merci. Ce serait intéressant de savoir.

The Chairman: Commodore, returning to your area of responsibility, could you tell the committee about the operational constraints that you bump into most often? For example, in terms of personnel, are there certain trades or skills that you find problematic because they are not available to you?

Cmdr. Forcier: We have had some challenges right now, and I guess some of these are being addressed. In the short term, practical sense there are some specialist skill sets, and I am not talking simply about doctors and pilots but, rather, about folks with other marketable skills; folks who work for engineers, for example, and have marketable skills such as plumbing, carpentry, and so on. Those are certainly snapped up by the outside market when the market is good.

We have seen an effort to rationalize the support functions in some of the theatres. As an example, we were doing some of those logistical functions in Bosnia after several years in the theatre, when really, some of those functions could have been done by someone else. I guess we got a little smarter and looked at the options, and we have entered into a contractual arrangement with a Canadian firm that is providing us with some of the baseline support. It allows us to concentrate on the deployable troops that have to go to nasty places where there is no infrastructure, no baseline and no local workforce to hire to support you in your day-to-day job. Certainly, we are looking at the aspect of extending that concept.

Right now, we have it more or less as a trial program in Bosnia, with a one-firm contract. We are looking at extending that as an option, for table theatres, or for areas where we do not need to put some of those skills in theatre. Specifically it depends, because at one stage we had challenges with communications experts. We seem to be coping now. We also provided more reliable equipment that is easier to handle in theatres. That seems to have stabilized.

You are absolutely right in that we have to keep a wider eye on these issues, and certainly, when I formulate options for deployment, I am cognizant that I have to look at support functions.

You can take the extreme, such as Bosnia that has a well-established theatre. We know the local merchants, the local government, the constraints and the danger areas. Then we go into an absolutely open field with nothing but sand, rocks and scorpions in Eritrea, and we ask ourselves what we should bring. The anecdotal comment that you bring everything and the kitchen sink is a reality.

When we went to Eritrea, we brought a significant effort of engineering. We used a novel approach that time. Instead of bringing all the engineers and having them cocoon there for six months, we had a strong surge of logisticians and engineers who went in for six weeks, set up camp, saluted smartly to the contingent committee, and said, "Here is your level C." Then we left a contingent of engineers on site to manage the day-to-day stuff after the posting back home. We are experimenting with different concepts, but certainly in Eritrea, that seemed to be a successful concept.

Le président: Commodore, pour revenir à votre domaine de compétence, pouvez-vous nous dire à quelles contraintes opérationnelles vous vous heurtez le plus souvent? Par exemple, sur le plan du personnel, certains métiers ou aptitudes posent-ils problème parce que vous en manquez?

Le commodore Forcier: Nous avons quelques difficultés en ce moment et l'on travaille à les résoudre. À court terme, sur le plan pratique, nous manquons de certains spécialistes, et je ne parle pas simplement des médecins et pilotes mais plutôt de gens ayant d'autres compétences recherchées: les spécialistes du génie, par exemple, et ceux qui ont d'autres qualifications vendables tels que plombier, charpentier, et cetera. Le secteur privé s'en empare lorsque le marché est bon.

Nous cherchons à rationaliser les fonctions de soutien dans certains des théâtres. Par exemple, nous assurions nous-mêmes certaines des fonctions logistiques en Bosnie, après plusieurs années sur le théâtre, alors que réellement elles auraient pu être remplies par quelqu'un d'autre. Nous nous sommes réveillés et avons recherché d'autres options, et conclu un marché de service avec une entreprise canadienne qui nous fournit une partie du soutien de base. Cela nous permet de nous concentrer sur les troupes déployables qui doivent se rendre dans des endroits inhospitaliers, où il n'y a pas d'infrastructure, pas de service de base et pas de main-d'oeuvre locale à embaucher. Nous envisageons certainement de généraliser ce concept.

À l'heure actuelle, c'est plus ou moins un programme pilote en Bosnie, avec un contrat avec une entreprise. Nous envisageons de généraliser cette option, sur certains théâtres, ceux où nous n'avons pas besoin de fournir nous-mêmes ces compétences. Mais tout dépend, car à un moment donné nous avions du mal avec les experts en communications. Aujourd'hui, cela semble aller. Nous avons également du matériel plus fiable, plus facile à utiliser sur les théâtres. Le problème semble stabilisé.

Vous avez tout à fait raison, en ce sens qu'il faut adopter une perspective large sur ces questions et pour ma part, lorsque je formule des options de déploiement, je ne perds pas de vue les fonctions de soutien.

Vous pouvez prendre un extrême, tel que la Bosnie, où le théâtre est bien pourvu. Nous connaissons les commerçants locaux, les autorités locales, les contraintes et les dangers. À l'autre extrémité, vous avez un terrain absolument nu avec rien que du sable, des rochers et des scorpions comme en Érythrée, et on se demande ce qu'il faut amener avec soi. La blague voulant que l'on amène jusqu'à l'évier de cuisine est une réalité.

Lorsque nous sommes allés en Érythrée, nous avons amené un fort contingent du génie. Nous avons utilisé une approche novatrice dans ce cas. Au lieu de transporter tous les ingénieurs et de les enterrer là pendant six mois, nous sommes venus avec un grand nombre de logisticiens et d'ingénieurs pour six semaines seulement, qui ont dressé le camp, salué le comité de contingent et lancé: «Voici votre niveau C». Ensuite nous avons laissé sur place un petit contingent d'ingénieurs pour s'occuper du quotidien après le rapatriement des autres. Nous mettons à l'essai différents concepts, mais en Érythrée celui-ci a certainement bien marché.

The Chair: Do you have equipment concerns in planning operations?

Cmdr. Forcier: It is hard to say. We tend, as I said earlier, to play the cards that we are dealt. When we look at options for deployment, we consider the whole of what we have available for the foreseen mission, and what would be our best contribution based on our specialities, but also on our inventory.

It is no secret that, in relation to the East Timor commitment, we sent a supply ship with the naval commander in charge of the task force. We sent a company of infantry and an air transport group. We sent a healthy contribution where the easy out could have been. "Which battle troop will we send to East Timor?" My predecessor and the joint staff looking at the analysis and saw that we could contribute something novel and effective. It works so long as we do not keep planning in isolation, and that we work with the international community that the situation provides.

Eritrea and Ethiopia would have been challenging because we were just winding down from Kosovo. To commit a whole vanguard to that theatre of operations would have been a great challenge. The novel approach was to realize that our colleagues from Holland were looking at the same issue; each of us had a piece of the pie, and so we could make it work together. We merged our resources, which was very successful. It is a situation that worked. Certainly, we learned lessons from that, but I would say that the operation in Eritrea was a resounding success. Certainly, having a cooperative effort between the Dutch and ourselves proved to be a remarkable combination. I am not saying that this will always work, but it is certainly another tool in our arsenal when we look at contributions.

The Chairman: The impression that some of us have is that the Canadian Forces are very stretched. When you are planning, what do you keep back as a contingency? What is your ultimate reserve upon which you say you will not encroach?

Cmdr. Foncier: I do not think the department, as a whole, has looked at the situation in that way. There is a framework of our overall commitment here. We have the capability to deploy a vanguard and then to beef it up to a main contingency force. I guess where we are looking at 4,000 people out of the country, as we had in 1999, that is pretty well your vanguard, plus. To sustain that vanguard indefinitely is certainly our capability, but we sustained a very high tempo.

The Chairman: My question would be almost what do you do when the 4,000 are out of the country and an ice storm comes?

Cmdr. Foncier: When an ice storm comes in Canada, we have a slightly different framework here. The people in garrison are at a certain level of readiness. There is always an immediate reaction force in each of the areas. Obviously, during the ice storm it is not only the 25,300 people who have operational hats that are turned to. We had people who were re-rolled locally to support

Le président: Avez-vous des problèmes d'équipement lorsqu'il s'agit de planifier les opérations?

Le commodore Forcier: C'est difficile à dire. Comme je l'ai dit, nous tendons à jouer les cartes que l'on nous donne. Lorsque nous envisageons les options de déploiement, nous considérons tout ce dont nous disposons pour la mission prévue et quelle serait notre meilleure contribution en fonction de nos spécialités, mais aussi de nos stocks.

Ce n'est pas un secret que, s'agissant de notre engagement au Timor oriental, nous avons envoyé un navire de ravitaillement avec le commandant naval responsable de la force d'intervention. Nous avons dépêché une compagnie d'infanterie et un groupe de transport aérien. Nous avons donc déployé toute la panoplie alors que la solution facile aurait été de se dire: «Quel groupe de bataille allons-nous envoyer au Timor oriental?» Mon prédécesseur et l'état-major interne ont effectué une analyse et décelé que nous pouvions contribuer quelque chose de nouveau et d'efficace. Cela marche à condition de ne pas planifier dans l'isolement et de travailler avec nos partenaires internationaux.

L'Érythrée et l'Éthiopie étaient difficiles parce que nous sortions juste du Kosovo. Il aurait été très difficile de déployer toute une avant-garde sur ce théâtre d'opérations. L'approche nouvelle a été de réaliser que nos collègues néerlandais avaient le même problème: chacun de nous avait une part du gâteau et nous pouvions nous concerter. Nous avons fusionné nos ressources, ce qui a très bien marché. C'est une situation où cela a marché. Nous en avons certainement tiré des leçons mais je dirais que l'opération en Érythrée a été une réussite retentissante. La collaboration entre les Néerlandais et nous-mêmes s'est avérée une combinaison remarquable. Je ne dis pas que cela marchera toujours, mais c'est un autre outil dans notre arsenal lorsque nous envisageons les contributions.

Le président: Certains d'entre nous ont l'impression que les Forces canadiennes sont mises à rude épreuve. Lorsque vous faites vos plans, que conservez-vous comme réserve? Quelle est la réserve ultime à laquelle vous refusez de toucher?

Le commodore Foncier: Je ne pense pas que le ministère, globalement, ait envisagé la situation sous cet angle. Il existe un cadre pour notre engagement général. Nous avons la capacité de déployer une avant-garde qui peut ensuite être renforcée pour former une force de contingence principale. Lorsque nous avons 4 000 soldats à l'étranger, comme c'était le cas en 1999, cela représente à peu près notre avant-garde, et même plus. Nous avons certainement la capacité de maintenir en opération cette avant-garde indéfiniment, mais au prix d'un rythme de rotation très élevé.

Le président: Ma question serait presque de savoir ce que vous faites lorsque vous avez 4 000 soldats à l'étranger et que survient une tempête de verglas.

Le commodore Foncier: Nous avons un cadre légèrement différent lorsqu'une tempête de verglas se produit au Canada. Les militaires en garnison sont à un certain niveau de préparation. Il y a toujours une force de réaction immédiate dans chaque région. Évidemment, pendant la tempête de verglas, on ne fait pas seulement appel aux 25 300 militaires portant un chapeau

this operation. You use the talent pool that you have. There is no doubt in domestic operations we will do all that we have to do.

I deployed for the Winnipeg flood, for example, with 350 sailors. Half of them were reservists, the other half were regular force, split evenly between both coasts. I snagged on this ad hoc staff to deal with this crisis some people who were not in operational position, but who I knew had an excellent background, both reserve and regular.

A domestic operation in some ways — and do not take this the wrong way — is easy to plan. It is a crisis. You throw all that you have at it to support Canada and to support the population of Canada.

There is a staff planning process in National Defence that we follow. I am certainly the custodian of that process. We can plan, obviously, as events develop. We looked at Eritrea and Ethiopia for a couple of months. We refined our knowledge of the area. We watched the international community deal with it. We acted on the ice storm in-house. It is the same process. It is accelerated because you do not have all the same impediments of international frameworks and political imperatives, and so on. Clearly, what we have will be at the disposal of the people of Canada in a domestic crisis. There is no doubt about it.

Senator Meighen: Commodore, perhaps this is not a question best directed to you, but since you are the last witness, you are the clean-up hitter.

In the joint committee we were very big on contracting out as a cost-cutting measure to improve the so-called tooth-tail ratio. From what we have heard today, it sounds as if the tail needs some beefing up as opposed to the teeth.

Leaving that aside, can you give me any indication of how contracting out is working? Have you gone as far as you can go? Has it achieved some savings? Are you continuing with the program?

Cmdre. Fancier: Your first comment is dead on. It is really outside my lane. I am not involved in that corporate management issue.

Senator Meighen: Whom should I ask?

Cmdre. Fancier: I would say that the Office of the Vice Chief of the Defence Staff, those who look after corporate management issues, as you heard from Cmdre. McNeil, are the resource envelope management.

Senator Meighen: I missed my chance there.

Cmdre. Fancier: My limited peripheral connection is on the issue of support to operations. Clearly, we have now opened a new page with our support in Bosnia, with a contractor in-theatre

opérationnel. Nous avons réenrolé des gens localement à l'appui de cette opération. On fait appel aux compétences que l'on trouve. Il ne fait aucun doute que nous ferons tout ce que nous devons lors des opérations nationales.

Par exemple, j'ai été déployé pour les inondations de Winnipeg, avec 350 marins. La moitié d'entre eux étaient des réservistes, l'autre membres des Forces régulières, venant des deux côtes à proportion égale. J'ai accroché, pour les placer dans cet état-major improvisé répondant à la crise, quelques personnes qui n'occupaient pas des postes opérationnels, mais dont je savais qu'elles avaient l'expérience voulue, et qui venaient tant de la réserve que de la Force régulière.

D'une certaine façon, une opération intérieure — ne vous méprenez pas sur le sens de mon propos — est facile à planifier. C'est une crise. On jette dans la balance tout ce que l'on a, pour aider le Canada et secourir la population canadienne.

Nous avons en place au ministère de la Défense nationale un processus de planification que nous suivons. J'en suis le gardien. Nous pouvons planifier au fur et à mesure, au besoin. Nous avons réfléchi à l'Érythrée et à l'Éthiopie pendant quelques mois. Nous avons parfait nos connaissances de la région. Nous avons suivi ce que faisait la communauté internationale. Dans le cas de la tempête de glace, nous avons tout fait nous-mêmes. C'est le même processus. Il se déroule en accéléré parce qu'on n'a pas toutes les entraves des cadres internationaux et les impératifs politiques, et cetera. À l'évidence, toutes les ressources dont nous disposons sont mises à la disposition des Canadiens lors d'une crise intérieure. Cela ne fait aucun doute.

Le sénateur Meighen: Commodore, ce n'est peut-être pas à vous que je devrais poser cette question, mais puisque vous êtes le dernier témoin, vous tenez le rôle de la voiture-balai.

Au comité mixte, nous étions tous en faveur de la sous-traitance comme moyen de réduire les coûts et améliorer ce que l'on appelle le ratio dents-queue. D'après ce que nous avons entendu aujourd'hui, il semble qu'il faille renforcer la queue plutôt que les dents.

Laissant cela de côté, pouvez-vous m'expliquer un peu comment fonctionne la sous-traitance? Êtes-vous allés aussi loin que vous le pouviez? Cela a-t-il permis des économies? Poursuivez-vous ce programme?

Le commodore Fancier: Votre première remarque est juste. Cela échappe à ma compétence. Je ne m'occupe pas de la gestion ministérielle.

Le sénateur Meighen: À qui devrais-je m'adresser?

Le commodore Fancier: Je dirais que le bureau du vice-chef d'état-major de la Défense, c'est-à-dire ceux qui s'occupent des questions de gestion, sont responsables de gérer l'enveloppe des ressources, comme l'a dit le commodore McNeil.

Le sénateur Meighen: J'ai laissé passer l'occasion.

Le commodore Fancier: Mon seul rôle est périphérique, en rapport avec le soutien des opérations. Nous avons maintenant ouvert une nouvelle page avec notre soutien en Bosnie, où nous faisons appel à un entrepreneur sur place.

Senator Meighen: You need to watch who your contractor is, right?

Cmdre. Foncier: We always do, senator.

Senator Meighen: It caused a little flurry, getting some of the equipment home last summer, as I recall.

Cmdre. Foncier: Oh, yes, that contract.

Senator Meighen: That contract.

Senator Banks: Continuing on the same line that Senator Meighen raised and remembering that ship and the fact that our stuff is sitting out there and we cannot get it, the Dutch have developed a big transport ship with the landing capability at the back end of it, if I recall correctly. They have a big landing craft that docks in the back end of the ship and seems like a very practical thing to have. Do we have any need for a thing like that? Do we have any plans for a thing like that? How will we move our people in deployment when we need to do so?

We were in some difficulty with planes. I seem to recall that we had to rent some planes at one time from Ukraine, I believe, to move our forces around. That was somewhat embarrassing. We could not get our tanks and armoured vehicles off that ship for some absurd civil reason. Do we have any plans to have a naval vessel that is capable of lifting people?

Cmdre. Foncier: If I could answer another part of your question first, the lift capability is a challenging issue for everyone. Clearly, when we are looking at a lift by air of sizable pieces of equipment, there are, I believe, only two nations in the world that can do it. We are now in a situation where there is no longer a Cold War, so we go to the open market. Whether it is Ukrainian or American aircraft of some kind should not be of relevance to us.

There will always be the need to have, occasionally, heavy-lift capability, because of either the size of the component or the desire to move everything at once.

As far as the ship issue is concerned, the project is now in our book to examine, certainly, as part of the defence services program, moving along with our capital program as you heard this morning from Cmdre. McNeil. The advanced logistic support ship has that capability; it is a multipurpose ship.

Senator Banks: Does that ship include the docking business at the back with the landing craft?

Cmdre. Foncier: Indeed, it is a combination of providing a lift capability and at the same time providing still the naval component of a supply ship to provide the fleet. It is a combination. In concept, that is what it is. What the final ship design will be remains to be seen. However, that is the basic concept. Obviously, from a joint perspective, that certainly would give me some flexibility in planning some of the operations.

The Chairman: Thank you very much, Commodore. We appreciate your testimony today. We hope to see you again and, on behalf of the committee, I would like to express our thanks to all of the witnesses from the Department of National Defence who have come today. I can say with some confidence that we found

Le sénateur Meighen: Vous devez faire attention à qui vous sous-traitez, n'est-ce pas?

Le commodore Foncier: Nous le faisons toujours, sénateur.

Le sénateur Meighen: Le rapatriement d'une partie du matériel l'été dernier n'a pas été sans mal, si je me souviens bien.

Le commodore Foncier: Oh, oui, ce contrat-là.

Le sénateur Meighen: Ce contrat-là.

Le sénateur Banks: Dans le même ordre d'idée que celui du sénateur Meighen, et nous souvenant de ce navire et du fait que notre équipement était là et que nous ne pouvions mettre la main dessus, les Néerlandais se sont dotés d'un gros navire de transport avec une capacité de chargement par l'arrière, si je me souviens bien. Ils ont un gros ponton de chargement qui s'amarré à l'arrière du navire et semble être très pratique. Aurions-nous besoin de quelque chose du genre? Prévoyons-nous d'acquérir quelque chose comme cela? Par quel moyen transportons-nous nos troupes déployées lorsque le besoin s'en fait sentir?

Nous avons déjà manqué d'avions. Je me souviens que nous avons dû louer quelques avions à l'Ukraine, à un moment donné, pour transporter nos forces. C'était un peu gênant. Pour quelque absurde raison juridique, nous ne pouvions décharger nos chars et véhicules blindés de ce navire. Prévoit-on de se doter d'un navire capable de transporter des troupes?

Le commodore Foncier: Pour répondre d'abord à une autre partie de votre question, la capacité de transport est un problème difficile pour tout le monde. Lorsqu'il s'agit de transporter par air de gros équipement, je crois que seuls deux pays au monde ont cette capacité. Maintenant que la Guerre froide est terminée, nous nous adressons au marché. Peu nous importe que ce soit un avion ukrainien ou américain.

Il y aura toujours un besoin, occasionnellement, d'une capacité de transport lourd, soit à cause de la taille des équipements soit par désir de tout transporter à la fois.

En ce qui concerne l'acquisition d'un navire, c'est un projet que nous examinons en ce moment, dans le cadre du programme des services de défense et de notre programme d'immobilisations, dont le commodore McNeil vous a parlé ce matin. Le navire de soutien logistique avancé possède cette capacité; c'est un navire polyvalent.

Le sénateur Banks: Est-ce que ce navire comporte ce ponton de débarquement à l'arrière?

Le commodore Foncier: Effectivement, il combine la capacité de transport et la capacité d'un navire de ravitaillement de la flotte. C'est une combinaison. C'est cela le concept. Il reste à voir quelle sera la conception finale, mais c'est le principe de base. Évidemment, dans une perspective interarmes, cela me donnerait davantage de flexibilité pour planifier certaines opérations.

Le président: Merci beaucoup, commodore. Nous apprécions votre témoignage aujourd'hui. Nous espérons vous revoir et, au nom du comité, je tiens à remercier tous les témoins du ministère de la Défense nationale qui ont comparu aujourd'hui. Je peux dire sans crainte d'être démenti que nous avons trouvé la journée

the day instructive, and we look forward to further hearings of this sort.

For those of you who are following our work at home, please visit our Web site by going to WWW.PARL.GC.CA/DEFENCE.ASP. We post witness testimony as well as confirmed hearing schedules. Otherwise you may contact our clerk, by calling 1-800-267-7362.

The committee will reconvene in this room tomorrow morning at 8:45 to hear Mr. D'Avignon from the Department of the Solicitor General.

The committee adjourned.

instructive et nous sommes impatients de tenir d'autres audiences de cette sorte.

Pour ceux qui suivent nos travaux de chez eux, visitez notre site Internet à l'adresse WWW.PARL.GC.CA/DEFENCE.ASP. Nous affichons les témoignages ainsi que les calendriers de séance, une fois confirmés. Sinon, vous pouvez contacter notre greffier, en appelant le 1-800-267-7362.

Le comité reprend ses travaux dans cette salle demain matin à 8 h 45 pour entendre M. D'Avignon, du ministère du Solliciteur général.

La séance est levée.



If undelivered, return COVER ONLY to:
Public Works and Government Services Canada —
Publishing
45 Sacré-Coeur Boulevard,
Hull, Québec, Canada K1A 0S9

En cas de non-livraison,
retourner cette COUVERTURE SEULEMENT à:
Travaux publics et Services gouvernementaux Canada —
Édition
45 Boulevard Sacré-Coeur,
Hull, Québec, Canada K1A 0S9

WITNESSES—TÉMOINS

Wednesday, July 18, 2001 (morning session)

From the Department of National Defence:

Mr. Daniel Bon, Director General, Policy Planning, Assistant
Deputy Minister, Policy;

Commodore Daniel McNeil, Director, Force Planning and
Program Coordination, Vice Chief of the Defence Staff;

Lieutenant Colonel W.J. Kelly, Force Planning and Program
Coordination, Vice Chief of the Defence Staff;

Captain (Navy) Kevin Laing, Director, Maritime Strategy,
Chief of Maritime Staff.

Wednesday, July 18, 2001 (afternoon session)

From the Department of National Defence:

Colonel William Peters, Director, Land Strategic Planning,
Chief of the Land Staff;

Colonel Glynne Hines, Director, Air Information Manage-
ment, Chief of the Air Staff;

Commodore Jean-Yves Forcier, Chief of Staff J3, Deputy
Chief of the Defence Staff.

Le mercredi 18 juillet 2001 (séance du matin)

Du ministère de la Défense nationale:

M. Daniel Bon, directeur général, Planification des politiques,
sous-ministre adjoint, Politiques;

Commodore Daniel McNeil, directeur, Planification des
Forces et coordination du programme, vice-chef
d'état-major de la Défense;

Lieutenant colonel W.J. Kelly, Planification des Forces et
coordination du programme, vice-chef d'état-major de la
Défense;

Capitaine de vaisseau Kevin Laing, directeur, Stratégie
maritime, chef d'état-major des Forces maritimes.

Le mercredi 18 juillet 2001 (séance de l'après-midi)

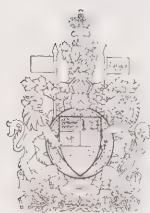
Du ministère de la Défense nationale:

Le colonel William Peters, directeur de la Planification
stratégique (Opérations terrestres), chef d'état-major de
l'Armée de terre;

Le colonel Glynne Hines, directeur de la Gestion de
l'information (Air), chef d'état-major de la Force aérienne;

Le commodore Jean-Yves Forcier, chef d'état-major J3,
sous-chef d'état-major de la Défense.

CAI
YC31
-D27



First Session
Thirty-seventh Parliament, 2001

Première session de la
trente-septième législature, 2001

SENATE OF CANADA

SÉNAT DU CANADA

*Proceedings of the Standing
Senate Committee on*

*Délibérations du Comité
sénatorial permanent de la*

Defence and Security

Défense et de la sécurité

Chair:
The Honourable COLIN KENNY

Président:
L'honorable COLIN KENNY

Thursday, July 19, 2001

Le jeudi 19 juillet 2001

Issue No. 2

Fascicule n° 2

Third and fourth meetings on:
An introductory survey of the major security
and defence issues facing Canada with a view
to preparing a detailed work plan for
future comprehensive studies

Troisième et quatrième réunions concernant:
Étude préliminaire des principales questions de
défense et de sécurité qui touchent le Canada en vue
de la préparation d'un plan de travail détaillé pour
des études plus poussées

WITNESSES:
(See back cover)

TÉMOINS:
(Voir à l'endos)



THE COMMITTEE ON DEFENCE AND SECURITY

The Honourable Colin Kenny, *Chair*

The Honourable J. Michael Forrestall, *Deputy Chair*

and

The Honourable Senators:

Atkins	Meighen
Banks	Oliver
* Carstairs, P.C.	Pépin
(or Robichaud, P.C.)	Stollery
Cordy	Wiebe
Lynch-Staunton	
(or Kinsella)	

* *Ex Officio Members*

(Quorum 4)

LE COMITÉ DE LA DÉFENSE ET DE LA SÉCURITÉ

Président: L'honorable Colin Kenny

Vice-président: L'honorable J. Michael Forrestall

et

Les honorables sénateurs:

Atkins	Meighen
Banks	Oliver
* Carstairs, c.p.	Pépin
(ou Robichaud, c.p.)	Stollery
* Lynch-Staunton	Wiebe
(ou Kinsella)	

* *Membres d'office*

(Quorum 4)

MINUTES OF PROCEEDINGS

OTTAWA, Thursday, July 19, 2001

(6)

[English]

The Standing Senate Committee on Defence and Security met this day, at 8:45 a.m. in Room 705, Victoria Building, the Chair, the Honourable Colin Kenny, presiding.

Members of the committee present: The Honourable Senators Atkins, Banks, Cordy, Forrestall, Kenny, Meighen, Pépin, Wiebe (8).

In attendance: Grant Purves, Research Officer, Parliamentary Research Branch, Library of Parliament, and Mr. Roy Berlinquette, Adviser, Security.

WITNESSES:

From the Department of the Solicitor General:

Mr. Michel D'Avignon, Director General, National Security, Policing and Security Branch;

Ms Annie Leblanc, Acting Director, Technology and Lawful Access Division; and

Mr. Mike Theilmann, Acting Director, Counter-Terrorism Division.

From the Royal Canadian Mounted Police:

Superintendent J. Wayne Pilgrim, Officer in Charge, National Security Investigations Branch, Criminal Intelligence Directorate.

Pursuant to the Order of Reference adopted by the Senate on Thursday, May 31, 2001, the committee proceeded to its introductory survey of the major security and defence issues facing Canada with a view to preparing a detailed work plan for future comprehensive studies. (*See Issue No. 1, Monday, July 18, 2001, for the full text of the Order of Reference.*)

Mr. D'Avignon made an opening statement then, along with other witnesses, answered questions.

At 10:15 a.m., the committee suspended its meeting.

At 10:30 a.m., the committee resumed its meeting.

Superintendent Pilgrim made an opening statement and answered questions.

At 12:05 p.m., the committee adjourned to the call of the Chair.

ATTEST:

OTTAWA, Thursday, July 19, 2001

(7)

[English]

The Standing Senate Committee on Defence and Security met this day, at 2:15 p.m. in Room 705, Victoria Building, the Chair, the Honourable Colin Kenny, presiding.

PROCÈS-VERBAL

OTTAWA, le jeudi 19 juillet 2001

(6)

[Traduction]

Le Comité sénatorial permanent de la défense et de la sécurité se réunit aujourd'hui à 8 h 45, dans la pièce 705 de l'Édifice Victoria, sous la présidence de l'honorable Colin Kenny (président).

Membres du comité présents: Les honorables sénateurs Atkins, Banks, Cordy, Forrestall, Kenny, Meighen, Pépin et Wiebe (8).

Également présents: Grant Purves, chercheur, Direction de la recherche parlementaire, Bibliothèque du Parlement, et M. Roy Berlinquette, conseiller, Sécurité.

TÉMOINS:

Du ministère du Solliciteur général:

M. Michel D'Avignon, directeur général, Sécurité nationale, Secteur de la police et de la sécurité;

Mme Annie Leblanc, directrice intérimaire, Division de la technologie et de l'accès légal; et

M. Mike Theilmann, directeur intérimaire, Division de la lutte contre le terrorisme.

De la Gendarmerie royale du Canada:

Le surintendant J. Wayne Pilgrim, officier responsable de la Sous-direction des enquêtes relatives à la sécurité nationale, Direction des renseignements criminels.

Conformément à l'ordre de renvoi adopté par le Sénat le jeudi 31 mai 2001, le comité fait une étude préliminaire des principales questions de défense et de sécurité qui touchent le Canada en vue de la préparation d'un plan de travail détaillé pour des études plus poussées. (*Voir fascicule n° 1 du lundi 18 juillet 2001 pour le texte complet de l'ordre de renvoi.*)

M. D'Avignon fait une déclaration puis, aux côtés d'autres témoins, répond aux questions.

À 10 h 15, le comité suspend la séance.

À 10 h 30, le comité reprend la séance.

Le surintendant Pilgrim fait une déclaration et répond aux questions.

À 12 h 05, le comité suspend ses travaux jusqu'à nouvelle convocation de la présidence.

ATTESTÉ:

OTTAWA, le jeudi 19 juillet 2001

(7)

[Traduction]

Le Comité sénatorial permanent de la défense et de la sécurité se réunit aujourd'hui à 14 h 15, dans la salle 705 de l'édifice Victoria, sous la présidence de l'honorable Colin Kenny.

Members of the committee present: The Honourable Senators Atkins, Banks, Cordy, Forrestall, Kenny, Pépin, Wiebe (7).

Other senator present: The Honourable Senator Stratton (1).

In attendance: From the Parliamentary Research Branch, Library of Parliament: Grant Purves, Research Officer.

WITNESSES:

From the Department of National Defence:

Mr. James Harlick, Assistant Deputy Minister, Office of Critical Infrastructure Protection and Emergency Preparedness;

Mr. Gary O'Bright, Director General, Operations, Office of Critical Infrastructure Protection and Emergency Preparedness; and

Mr. Alan Bartley, Director General, Policy Planning and Readiness, Office of Critical Infrastructure Protection and Emergency Preparedness.

Pursuant to the Order of Reference adopted by the Senate on Thursday, May 31, 2001, the committee proceeded to its introductory survey of the major security and defence issues facing Canada with a view to preparing a detailed work plan for future comprehensive studies. (*See Issue No. 1, Monday July 18, 2001, for the full text of the Order of Reference.*)

Mr. Harlick made an opening statement and answered questions.

At 3:45 p.m., the committee continued *in camera*.

It was moved — That the Subcommittee on Veterans Affairs be composed of the following members: the Honourable Senators Meighen (Chair), Wiebe (Deputy Chair), Atkins, Pépin, Kenny, ex-officio.

The question being put on motion, it was resolved in the affirmative.

At 3:53 p.m., the committee adjourned to the call of the Chair.

ATTEST:

La greffière du comité,

Barbara Reynolds

Clerk of the Committee

Membres du comité présents: Les honorables sénateurs Atkins, Banks, Cordy, Forrestall, Kenny, Pépin et Wiebe (7).

Autre sénateur présent: L'honorable sénateur Stratton (1).

Présents: De la Direction générale de la recherche parlementaire, Bibliothèque du Parlement: Grant Purves, agent de recherche.

TÉMOINS:

Du ministère de la Défense nationale:

M. James Harlick, sous-ministre adjoint, Bureau de la protection des infrastructures essentielles et de la protection civile;

M. Gary O'Bright, directeur général, Opérations, Bureau de la protection des infrastructures essentielles et de la protection civile;

M. Alan Bartley, directeur général, Planification des politiques et disponibilité opérationnelle, Bureau de la protection des infrastructures essentielles et de la protection civile.

Conformément à l'ordre de renvoi adopté par le Sénat le jeudi 31 mars 2001, le Comité a procédé à une étude préliminaire des principales questions de défense et de sécurité qui touchent le Canada en vue de la préparation d'un plan de travail détaillé pour des études plus poussées. (*Voir fascicule n° 1, lundi 18 juillet 2001, pour le texte complet de l'ordre de renvoi.*)

M. Harlick fait une déclaration préliminaire et répond aux questions.

À 15 h 45, le comité poursuit ses travaux à huis clos.

Il est proposé — Que le Sous-comité des affaires des anciens combattants soit composé des membres suivants: les honorables sénateurs Meighen (président), Wiebe (vice-président), Atkins, Pépin, Kenny, ex-officio.

La question est mise aux voix et adoptée.

À 15 h 53, le comité s'ajourne à la convocation de la présidence.

ATTESTÉ:

EVIDENCE

OTTAWA, Thursday, July 19, 2001

The Standing Senate Committee on Defence and Security met this day at 8:45 a.m. to conduct an introductory survey of the major security and defence issues facing Canada with a view to preparing a detailed work plan for future comprehensive studies.

Senator Colin Kenny (*Chairman*) in the Chair.

[*English*]

The Chairman: Good morning, ladies and gentlemen. Whether you are here in person or are watching the proceedings on television, welcome to a meeting of the Standing Senate Committee on Defence and Security.

Our committee is the first permanent Senate committee with a mandate to examine matters of security and defence. We are continuing our introductory overview of issues that relate to our mandate.

Today, our first witness is Mr. Michel D'Avignon, who has been a federal public servant for 29 years. He has occupied successively senior positions in a number of departments and agencies, including the Public Service Commission, the Privy Council Office, Indian and Northern Affairs, and the Canadian Security Intelligence Service. Mr. D'Avignon is currently Director General of the National Security Directorate at the Department of the Solicitor General.

Mr. D'Avignon will provide an overview of responsibilities in the federal government for national security. He is accompanied by two officials from the department of the Solicitor General. Ms. Annie Leblanc, Acting Director, Technology and Lawful Access Division, and Mr. Mike Theilman, Acting Director, Counter-Terrorism Division.

Welcome to the Senate committee. The floor is yours, Mr. D'Avignon.

[*Translation*]

Mr. Michel D'Avignon, Director General, National Security, Policing and Security Branch: I am very pleased to be with you today to provide a brief overview of the portfolio, with a particular emphasis on the Department of the Solicitor General and its national security role/responsibilities and how it fits into the overall government security structure.

[*English*]

I will also provide a brief description of how we are working with the U.S. and other allies to both strengthen domestic national security and to bolster international efforts to combat international security threats such as terrorism.

I then will turn to the work that the Department of the Solicitor General is undertaking at the present time to improve national security.

TÉMOIGNAGES

OTTAWA, le jeudi 19 juillet 2001

Le Comité sénatorial permanent de la défense et de la sécurité se réunit ce jour à 8 h 45 dans le cadre de son étude préliminaire des principales questions de défense et de sécurité qui touchent le Canada en vue de la préparation d'un plan de travail détaillé pour des études plus poussées.

Le sénateur Colin Kenny (*président*) occupe la fauteuil.

[*Traduction*]

Le président: Bonjour, mesdames et messieurs. Que vous soyez ici en personne ou que vous soyez en train de nous suivre à la télévision, bienvenue à cette séance du Comité sénatorial permanent de la défense et de la sécurité.

Notre comité est le premier comité sénatorial permanent chargé d'examiner des questions de défense et de sécurité. Nous poursuivons notre étude préliminaire des dossiers qui relèvent de notre mandat.

Aujourd'hui, notre premier témoin est M. Michel D'Avignon, qui est à l'emploi de la fonction publique fédérale depuis 29 ans. Il a successivement occupé des postes supérieurs au sein d'un certain nombre de ministères et d'organismes, notamment la Commission de la fonction publique, le Bureau du Conseil privé, Affaires indiennes et du Nord, et le Service canadien du renseignement de sécurité. M. D'Avignon est actuellement directeur général, Direction générale de la sécurité nationale, ministère du Solliciteur général.

M. D'Avignon nous fera un survol des responsabilités du gouvernement fédéral en matière de sécurité nationale. Il est accompagné de deux fonctionnaires du ministère du Solliciteur général, Mme Annie Leblanc, directrice intérimaire, Division de la technologie et de l'accès légal, et M. Mike Theilman, directeur intérimaire, Division de la lutte contre le terrorisme.

Bienvenue devant le comité sénatorial. Vous avez la parole, M. D'Avignon.

[*Français*]

M. Michel D'Avignon, directeur général, Sécurité nationale, Secteur de la police et de la sécurité: Il me fait plaisir d'être des vôtres aujourd'hui afin de vous présenter un survol du portfolio du solliciteur général, en portant une attention particulière sur le ministère du solliciteur général, son rôle et ses responsabilités en matière de sécurité nationale, ainsi que la façon dont celle-ci s'inscrit dans le cadre général du gouvernement.

[*Traduction*]

Je vais également vous faire une brève description de la façon dont nous travaillons avec les États-Unis et d'autres alliés en vue et de renforcer la sécurité nationale à l'intérieur du pays et d'augmenter les efforts internationaux visant à combattre les menaces à la sécurité internationale, comme par exemple le terrorisme.

Je traiterai ensuite du travail qu'entreprend présentement le ministère du Solliciteur général dans le but d'améliorer la sécurité nationale.

[Translation]

And last, I want to say a few words on what we perceive to be the immediate challenges facing us from a national security perspective.

I would like to preface my remarks today by noting that the national security apparatus of the government is much larger than the Portfolio of the Solicitor General alone, although the Portfolio does play a central role.

[English]

The Departments of National Defence, Foreign Affairs and International Trade, Justice, Canada Customs and Revenue Agency, Citizenship and Immigration, Health Canada and Transport Canada all share with the portfolio responsibility for the protection of Canada's national security.

It should also be noted that the Privy Council Office, through the coordinator of security and intelligence, works to advise the Prime Minister and cabinet on all national security issues. In short, Canada's national security community is indeed something that is greater than the sum of its composite parts.

The Solicitor General of Canada is the lead minister for public safety in Canada and has statutory responsibility for national security, policing and law enforcement, including Aboriginal policing, and corrections and conditional release.

The Solicitor General is supported in his responsibilities by a portfolio that is comprised of the department itself, four agencies — Correctional Service of Canada, National Parole Board, Canadian Security Intelligence Service, and Royal Canadian Mounted Police — and three review bodies, the RCMP Public Complaints Commission, the RCMP External Review Committee, and the Office of the Correctional Investigator.

The central role of the Solicitor General in national security derives from his responsibility for coordinating Canada's response to terrorist incidents and for ensuring that our national response arrangements are effective.

During a terrorist incident or threat, the Solicitor General is also the lead government public spokesperson and is responsible for providing advice to the Prime Minister and cabinet colleagues. The minister, along with the Minister of National Defence, also plays a key role in authorizing, if necessary, military support to assist the police response to a terrorist incident. The Solicitor General's lead role for national security also reflects his responsibility for both the RCMP and the Canadian Security Intelligence Service, two agencies with a key national security mandate and responsibility. As both these organizations will be speaking with you later today, I will not go into any great detail about their roles and responsibilities.

[Français]

Enfin, je vous dirai quelques mots sur ce que nous percevons être les défis immédiats auxquels nous devons faire face selon la perspective de la sécurité nationale.

J'aimerais souligner que l'appareil gouvernemental en matière de sécurité nationale dépasse largement le portfolio du solliciteur général, nonobstant le rôle central que joue le portfolio.

[Traduction]

Les ministères de la Défense nationale, des Affaires étrangères et du Commerce international, de la Justice, l'Agence des douanes et du revenu du Canada, Citoyenneté et Immigration, Santé Canada et Transports Canada ont tous une part de responsabilité dans le portefeuille en vue de la protection de la sécurité nationale du Canada.

Il convient de souligner également que le Bureau du Conseil privé, par le biais du coordonnateur de la sécurité et du renseignement, conseille le premier ministre et le Cabinet relativement à toutes les questions de sécurité nationale. En bref, la communauté de la sécurité nationale du Canada est véritablement une chose qui est plus grande que l'ensemble des éléments qui la composent.

Le solliciteur général du Canada est le principal ministre responsable de la sécurité publique au Canada et il a pour mandat de veiller à la sécurité nationale, à la police et à l'application de la loi, dont la police des Autochtones, et au système correctionnel et à la mise en liberté sous condition.

Le solliciteur général est, dans le cadre de l'exécution de ses responsabilités, appuyé par un portefeuille composé du ministère lui-même, de quatre agences — le Service correctionnel du Canada, la Commission nationale des libérations conditionnelles, le Service canadien du renseignement de sécurité et la Gendarmerie royale du Canada — et trois organes de surveillance, la Commission des plaintes du public contre la GRC, le Comité externe d'examen de la GRC et le Bureau de l'enquêteur correctionnel.

Le rôle central du solliciteur général en matière de sécurité nationale découle de sa responsabilité de coordonner la réaction du Canada aux incidents terroristes et de veiller à ce que nos mesures nationales d'intervention soient efficaces.

Lors d'une menace ou d'un incident terroriste, le solliciteur général est par ailleurs le principal porte-parole public du gouvernement et le ministre responsable de donner des conseils au premier ministre et au Cabinet. Le solliciteur général, conjointement avec le ministre de la Défense nationale, joue également un rôle clé pour autoriser, au besoin, un soutien militaire à l'appui des services de police face à un incident terroriste. Le rôle de premier plan qui revient au solliciteur général en matière de sécurité nationale reflète par ailleurs le fait qu'il soit responsable et de la GRC et du SCRS, deux organismes qui ont des mandats et des responsabilités stratégiques en matière de sécurité nationale. Étant donné que des représentants de ces deux organismes vont vous entretenir plus tard aujourd'hui, je

[Translation]

The department supports the minister in his national security responsibilities by providing independent policy advice on national security issues. In this capacity, the department assumes a lead role in the planning, coordination and implementation of the government's national security policies. The bulk of this work falls to the National Security Directorate, for which I am responsible.

[English]

Often, our work is to act as a catalyst, either bringing the portfolio or the broader federal community together to address national security issues that need a horizontal approach. For example, we are involved in bringing the portfolio together to work with the new office of Critical Infrastructure Protection and Emergency Preparedness to identify areas where we can cooperate and forge partnerships.

The National Security Directorate is made up of three divisions. The Security Policy Division is responsible for independent advice and support to the minister on national security issues generally and support to him in his direction, control and accountability for CSIS. Another division is the Counter-Terrorism Division, which supports the minister in his lead responsibility for Canada's counterterrorism program. It includes maintaining the national counterterrorism plan and the complementary operation readiness program. The third division is the Lawful Access Division. As the title suggests, it is responsible for advising the minister on issues related to maintaining the lawful intercept and search and seizure capabilities of police and security agencies.

I would like to take a few moments to describe in more detail the role and responsibilities of these three divisions.

The Security Policy Division often represents departmental or portfolio interests on broad national security issues. For example, the division represents the portfolio interests in the review that is underway of the government security policy. The division's other chief responsibility is to support the Solicitor General and the Deputy Solicitor General in the exercise of their statutory responsibilities under the CSIS Act and the Security Offences Act.

The Counter-Terrorism Division is responsible for the national counterterrorism plan, which was approved by the government in 1989. The plan is the heart of our national counterterrorism arrangements. The overall aim of the plan is to ensure coordination of counterterrorism roles, responsibilities and resources of federal departments and agencies and other levels of government and law enforcement agencies in Canada. The plan is considered a living document and, as such, is subject to periodic

n'entrerai pas davantage dans le détail quant à leurs rôles et responsabilités.

[Français]

Le ministère appuie le ministre dans l'exercice de ses fonctions en lui prodigant des conseils sur des questions de politique et de sécurité nationale. Le ministère joue un rôle de première importance dans la planification, la coordination et la mise en place de politiques gouvernementales sur des questions de sécurité nationale. La majeure partie de ce travail revient à la direction générale de la Sécurité nationale, dont je suis responsable.

[Traduction]

Souvent, notre travail est de jouer le rôle de catalyseur, pour rassembler ou le portefeuille ou la communauté fédérale plus large afin de réagir à des questions de sécurité nationale qui exigent une approche horizontale. Par exemple, nous nous occupons de réorganiser le portefeuille dans le but d'oeuvrer aux côtés du nouveau Bureau de la protection des infrastructures essentielles et de la protection civile à la détermination de domaines dans lesquels nous pourrions collaborer et forger des partenariats.

La Direction générale de la sécurité nationale réunit trois divisions. La Division de la politique en matière de sécurité est chargée de fournir au ministre conseils et soutien indépendants pour l'ensemble des questions de sécurité nationale et de l'appuyer dans son travail de direction, de contrôle et de reddition de comptes à l'égard du SCRS. Une autre division est celle de la lutte contre le terrorisme. Celle-ci appuie le ministre relativement au programme canadien de lutte contre le terrorisme. Relève de lui le maintien du Plan national de lutte contre le terrorisme, et du programme de préparation opérationnelle complémentaire. La troisième division est celle de l'accès légal. Comme son nom l'indique, celle-ci a pour rôle de conseiller le ministre relativement aux questions touchant l'interception légale de communications et les fouilles et saisies menées par les forces policières et de sécurité.

J'aimerais maintenant prendre quelques instants pour vous faire une description plus détaillée du rôle et des responsabilités de ces trois divisions.

La Division de la politique en matière de sécurité défend souvent les intérêts du ministre ou du portefeuille dans le cadre de questions de sécurité nationale générale. Par exemple, la division représente les intérêts du portefeuille dans le contexte de l'examen en cours portant sur la politique du gouvernement en matière de sécurité. L'autre principale responsabilité de la division est d'appuyer le solliciteur général et le solliciteur général adjoint dans l'exécution des responsabilités statutaires qui leur reviennent en vertu de la Loi sur le Service canadien du renseignement de sécurité et de la Loi sur les infractions en matière de sécurité.

La Division de la lutte contre le terrorisme est responsable du Plan national de lutte contre le terrorisme qui a été approuvé par le gouvernement en 1989. Ce plan est au coeur de nos mesures nationales antiterrorisme. L'objet d'ensemble du plan est de veiller à la coordination des rôles, responsabilités et ressources en matière d'antiterrorisme des ministères et organismes fédéraux ainsi que des autres paliers de gouvernement et des organismes de maintien de l'ordre du pays. Le plan est considéré comme étant un

revisions that reflect lessons learned during exercises, changing roles and responsibilities and, perhaps most important, changing trends in terrorism.

A larger and more fundamental two-year review of the plan was completed in May 2000. This review included consultations with federal partners, the provinces and territories, all RCMP divisions and major municipal police forces. The end result is a much more user-friendly plan that, among other things, takes into account the threat of chemical, biological, radiological and nuclear terrorism.

When the plan was approved in 1989, the Department of the Solicitor General was also given responsibility for evaluating, amending and exercising the plan on an ongoing basis. In response, the department developed the operational readiness program, which consists of exercises, seminars and workshops, and other training vehicles.

[Translation]

The program has several objectives. First, to create awareness of national counter-terrorism arrangements and resources, particularly among first responders and other levels of government; second, to provide training opportunities where the integration of the policy and operational response to terrorist incidents can be practised; third, to promote the use of best practices in counter-terrorism response; and finally, to identify areas for improvement and ensure that our arrangements are in keeping with the threat environment.

[English]

The national counterterrorism plan and the operational readiness program are mutually reinforcing. The overall result is a continually evolving cycle that promotes improvement and hones our counterterrorism arrangements.

Lawful access consists of the court-authorized search and seizure of information and the lawful interception of communications. For federal and non-federal enforcement agencies, lawful access is an essential tool, especially in the investigation and prevention of organized crime and terrorism.

However, the agency's investigating capabilities is continually eroded by the illicit use of new technologies. Complex technologies such as those developed to maximize the speed, volume and security of communications are increasingly challenging conventional lawful access methods.

With globalization, networks are now connected worldwide. This presents complex technical and legal challenges. In this context, Canada must work with its allies to combat trans-border high-tech crime. Deregulation has resulted in a rapid increase in the number of equipment manufacturers and service providers. In order to maintain lawful access to communications, law enforcement agencies must now deal with a wide range of companies and, consequently, a more diversified combination of

document vivant et fait en tant que tel l'objet de révisions périodiques destinées à refléter les leçons apprises pendant les exercices menés, l'évolution des rôles et responsabilités et, ce qui est peut-être le plus important, les nouvelles tendances du terrorisme.

Un examen plus vaste et plus approfondi du plan, échelonné sur deux ans, a été terminé en mai 2000. Cet examen a comporté des consultations avec des partenaires fédéraux, les provinces et les territoires, toutes les divisions de la GRC et les principales forces de police municipales. Le résultat est un plan beaucoup plus convivial qui, entre autres choses, tient compte de la menace de terrorisme chimique, biologique, radiologique et nucléaire.

Lors de l'approbation du plan en 1989, le ministre du Solliciteur général s'était également vu chargé d'évaluer, de modifier et d'appliquer le plan de façon permanente. C'est ainsi que le ministère a élaboré son programme de préparation opérationnelle comportant exercices, conférences et ateliers et autres véhicules d'apprentissage et de formation.

[Français]

Le programme comporte plusieurs objectifs. Premièrement, offrir une plus grande connaissance des accords et des ressources antiterroristes en place, plus particulièrement auprès des premiers répondants et ensuite aux autres paliers de gouvernement. Deuxièmement, créer des occasions favorables de formation qui faciliteraient l'intégration de la politique et la riposte de force de la sécurité à la suite d'un incident terroriste. Troisièmement, promouvoir de meilleures pratiques dans la gestion d'un incident terroriste. Finalement, apporter des améliorations où il y a lieu afin de répondre efficacement aux menaces contre la sécurité.

[Traduction]

Le plan national de lutte contre le terrorisme et le programme de préparation opérationnelle se renforcent l'un l'autre. Le résultat d'ensemble est un cycle en évolution constante qui fait la promotion de l'amélioration et met au point nos mécanismes antiterrorisme.

L'accès légal recouvre les fouilles et les saisies d'information autorisées par un tribunal et l'interception légale de communications. Pour les organismes de maintien de l'ordre fédéraux et non fédéraux, l'accès légal est un outil utile, dans le cadre surtout des enquêtes et de la prévention de la criminalité organisée et du terrorisme.

Les capacités d'enquête de ces organismes sont cependant sans cesse entamées par l'utilisation illicite de nouvelles technologies. Des technologies complexes, comme celles mises au point en vue de maximiser la vitesse, la volume et la sécurité des communications, posent à l'égard des méthodes conventionnelles d'accès licite des défis de plus en plus importants.

Avec la mondialisation, les réseaux sont aujourd'hui raccordés les uns les autres à l'échelle planétaire, ce qui présente des défis techniques et juridiques complexes. Dans ce contexte, le Canada doit travailler aux côtés de ses alliés pour combattre la criminalité technologique transfrontalière. La déréglementation a débouché sur une augmentation rapide du nombre de fabricants de matériel et de fournisseurs de services. Afin de maintenir un accès légal aux communications, les forces de police doivent aujourd'hui

network infrastructure. Authorities need to retain their capability to lawfully access the information and communications essential to fulfil the mandate granted to them by Parliament.

The department continues to work either directly or in support of foreign affairs to strengthen security cooperation and coordination with the United States. The Ahmed Ressam investigation and trial illustrated that we have strong effective working relationships in both the government-to-government and operational levels. The same level of cooperation has been evident in the trial of Mokhtar Haouari that concluded in New York last week.

The department is a key member of the Canada-U.S. bilateral consultative group on counterterrorism. This is the primary Canada-U.S. forum for discussion of counterterrorism issues. It brings together departments and agencies from both governments to enhance counterterrorism collaboration, cooperation and information sharing.

The Department of the Solicitor General and the U.S. Department of Defense co-manage the Canada-U.S. bilateral agreement on counterterrorism research and development. Its shared objective is to develop new or adapt old technology to counterterrorism threats. The department has a lead in organizing the Canada-U.S. counterterrorism tabletop exercises.

The last such exercise was in February, 2000 and was the subject of a briefing to both the Solicitor General and the then Attorney General of the U.S., Janet Reno. Another exercise is planned for February 2002.

The Department of the Solicitor General and the U.S. Justice Department co-chair the Canada-U.S. cross-border crime forum. While the focus of this forum is on transnational crime, it also touches on emerging cross-border security issues. The recent crime forum meeting in June was attended by John Ashcroft, the new Attorney General of the United States, who said, at that time, that the Canada-U.S. relationship was a model for cooperation.

One of the fundamental principles of Canadian national security policy is that domestic security and global security are interdependent. To that end, the Department of the Solicitor General works in a range of international fora, usually in support of the Department of Foreign Affairs and International Trade to develop comprehensive global responses to security issues such as terrorism. This includes the G8, the UN and the Organization of American States, among others. In the case of the UN, Canada is a signatory to all 12 UN conventions on terrorism and has ratified 10 of them. The conventions and other agreements, to which Canada is a signatory, set standards for preventing or responding to terrorist activities.

traiter avec une vaste gamme d'entreprises et, partant, avec un ensemble d'infrastructures de réseaux plus diversifiées. Les autorités doivent maintenir leurs capacités d'accéder légalement aux données et aux communications dont elles ont besoin pour s'acquitter du mandat confié à elles par le Parlement.

Le ministère continue de travailler ou directement ou à l'appui des Affaires étrangères en vue de renforcer la collaboration et la coordination en matière de sécurité avec les États-Unis. L'enquête et le procès mettant en cause Ahmed Ressam ont montré que nous entretenons de très solides relations de travail effectives tant au niveau gouvernement à gouvernement qu'au niveau opérationnel. Ce même niveau de collaboration a été manifeste dans le procès de Mokhtar Haouari, procès qui a pris fin à New York la semaine dernière.

Le ministère est un membre clé du groupe bilatéral consultatif canado-américain sur l'antiterrorisme. Il s'agit là du principal forum canado-américain de discussion de questions portant sur l'antiterrorisme. Il réunit des ministères et des organismes des deux gouvernements, ce dans le but de favoriser la collaboration, la coopération et le partage d'information en matière de lutte contre le terrorisme.

Le ministère du Solliciteur général et le U.S. Department of Defense administrent conjointement l'entente bilatérale entre le Canada et les États-Unis sur la recherche et le développement en matière de lutte contre le terrorisme. Leur objet commun est d'élaborer de nouvelles technologies de lutte contre les menaces terroristes ou d'en adapter d'anciennes. Le ministère joue un rôle de premier plan dans l'organisation de simulations canado-américaines d'exercices antiterrorisme sur maquette.

Le dernier exercice du genre a été mené en février 2000 et a fait l'objet d'un brefing devant le solliciteur général et l'Attorney General américain d'alors, Janet Reno. Un autre exercice du genre est prévu pour février 2002.

Le ministère du Solliciteur général et le Justice Department américain coprésident le Forum canado-américain sur la criminalité transfrontalière. Bien que ce forum porte principalement sur le crime transnational, il aborde également les problèmes émergents en matière de sécurité transfrontalière. A assisté à la récente réunion du forum sur la criminalité, tenue en juin, John Ashcroft, le nouvel Attorney General américain, qui a déclaré à l'époque que la relation canado-américaine était un modèle de coopération.

L'un des principes fondamentaux de la politique nationale du Canada en matière de sécurité est que la sécurité nationale et la sécurité mondiale sont interdépendantes. Dans ce contexte, le ministère du Solliciteur général est actif dans une vaste gamme de tribunes internationales, en règle générale à l'appui du ministère des Affaires étrangères et du Commerce international, en vue de l'élaboration d'interventions mondiales globales face aux problèmes de sécurité comme le terrorisme. Je citerai à titre d'exemple le G8, les Nations Unies et l'Organisation des États américains. Dans le cas des Nations Unies, le Canada est signataire des 12 conventions des Nations Unies sur le terrorisme et il en a ratifié dix. Les conventions et autres ententes dont le Canada est signataire fixent les normes en vue de la prévention d'activités terroristes ou de la lutte contre celles-ci.

The department also provides a Canadian chair for the Canada-U.S.-United Kingdom trilateral group on chemical biological terrorism. The main objective of this group is to coordinate efforts and exchange information to counter chemical and biological terrorism. Again, in support of foreign affairs, we have also participated in bilateral discussions to address security issues.

In response to the January 1999 Report of the Special Senate Committee on Security and Intelligence, the government made a commitment to develop options for a strategy to strengthen national counterterrorism response capability, particularly the capability to respond to the threat of chemical, biological, radiological and nuclear terrorism. This is a particularly complex and demanding area because a chemical or biological terrorist incident would demand a multi-jurisdictional and multi-agency response.

The provinces are key partners in this initiative, given their primary responsibility for first responders and consequence management. To ensure that their views are represented in the development of a national strategy, we will be conducting consultations with them this fall.

Bill C-16 in respect of the registration of charities and security information and the Income Tax Act would be an important tool in Canada's fight against terrorism. It is intended to stop those front organizations that have obtained charitable status in Canada from providing tax receipts for money that is intended by the donor to go to a charitable cause but which ultimately supports terrorist activity. This bill will maintain the integrity of the charitable registration system as well as maintain Canada's international commitment to stop the flow of funds that supports terrorist activity. The bill is currently before the Commons Finance Committee.

The drive towards worldwide knowledge-based economies has accelerated the development of sophisticated information and communication technologies. Technology is a tool for those who enforce laws, but it is also a weapon for those who may wish to undermine our security. With the growing challenges to lawful access, we need to work even harder to keep pace with new technologies. The Lawful Access Division is coordinating the work of the portfolio in this area and both CSIS and the RCMP have dedicated resources to develop technical solutions. These solutions will be shared with police services.

In addition, a sound, legal framework must be in place. The government needs to review current laws to ensure that they address new technologies.

For the immediate future, the Canada-U.S. security relationship and Canada's work in international fora will continue to be both a challenge and a priority for the government and the Department of the Solicitor General. In the case of the Canada-U.S. security

Le ministère désigne également un président canadien pour le Groupe trilatéral Canada-États-Unis-Royaume-Uni sur le terrorisme chimique et biologique. Le principal objet de ce groupe est de coordonner des efforts et d'échanger des renseignements en vue de contrer le terrorisme chimique et biologique. Toujours à l'appui des Affaires étrangères, nous avons également participé à des discussions bilatérales portant sur des questions de sécurité.

En réponse au rapport de janvier 1999 du Comité sénatorial spécial sur la sécurité et les services de renseignement, le gouvernement s'est engagé à élaborer des options en vue d'une stratégie destinée à renforcer la capacité d'intervention nationale face au terrorisme, et tout particulièrement au terrorisme chimique, biologique, radiologique et nucléaire. Il s'agit là d'un domaine particulièrement complexe et exigeant car un incident terroriste chimique ou biologique exigerait une action multijuridictionnelle et multiorganismes.

Les provinces sont des partenaires clés dans cette initiative, étant donné leur responsabilité de premiers agents d'intervention et de gestion des conséquences. Afin de veiller à ce que leurs opinions soient représentées dans le cadre de l'élaboration d'une stratégie nationale, nous allons mener des consultations auprès d'elles cet automne.

Le projet de loi C-16 portant sur l'enregistrement des organismes de bienfaisance, les renseignements de sécurité et la Loi de l'impôt sur le revenu est un outil important dans la lutte menée contre le terrorisme par le Canada. Il a pour objet d'empêcher les organismes de façade qui ont obtenu le statut d'organisme de bienfaisance au Canada de fournir des reçus d'impôt pour des fonds dont le donateur pensait qu'ils allaient servir une cause charitable mais qui viendront en définitive appuyer des activités terroristes. Le projet de loi maintiendra l'intégrité du système d'enregistrement des organismes de bienfaisance ainsi que l'engagement international du Canada à stopper les flux d'argent à l'appui d'activités terroristes. Le Comité des finances de la Chambre des communes est en train d'examiner le projet de loi.

La poussée vers des économies mondiales fondées sur le savoir a accéléré l'émergence de technologies sophistiquées d'information et de communications. La technologie est un outil pour ceux qui appliquent la loi mais elle est également une arme pour ceux désireux de miner notre sécurité. Face à la multiplication des obstacles à l'accès légal, il nous faut travailler encore plus fort pour suivre le rythme de l'émergence de nouvelles technologies. La Division de l'accès légal coordonne le travail du portefeuille dans ce domaine et le SCRS et la GRC ont tous deux des ressources réservées à la mise au point de solutions techniques. Ces solutions seront partagées avec les services de police.

Il importe par ailleurs d'avoir en place un solide cadre juridique. Le gouvernement doit par conséquent réexaminer les lois en vigueur pour veiller à ce qu'elles englobent les nouvelles technologies.

Quant à l'avenir immédiat, la relation de sécurité canado-américaine et le travail effectué par le Canada dans le cadre de tribunes internationales continueront d'être un défi et une priorité pour le gouvernement et pour le ministère du Solliciteur

partnership, we already have extensive arrangements in place, both at the government-to-government and the operational levels. However, we will continue to work with our U.S. counterparts on a priority basis to enhance national security on both sides of the border.

As I mentioned earlier in my remarks, domestic security and global security are interdependent. With that in mind, the department will need to continue to work in bilateral and multilateral fora to develop a concerted approach to terrorism and other national security threats. This too will remain a priority.

This concludes my formal remarks. I would be happy to answer any questions the committee may have.

Senator Forrestall: You will appreciate that we are a little reluctant because of our lay background and the distance between your daily world and ours. Frankly, it scares us. Nevertheless, we appreciate your being here and, even more so, your role in our society. It is comforting to know that people are doing things that we do not really have to know all about.

You indicated that we had ratified only 10 of the 12 UN conventions. Which two remain? Could you give us an explanation of the conventions, briefly, with particular emphasis on the two that we have not signed and the reasons for that?

Mr. D'Avignon: The 10 that have been signed deal with a range of issues that include airplane hijackings. I do not have the list in front of me to give you the full explanation of the 10 that have been signed, but the two that we have not ratified deal with terrorist bombing and the suppression of terrorist financing. Suppression of terrorist financing was signed in February 2000, and terrorist bombing was signed a little sooner than that. Those are the two that have not been ratified, as yet.

The suppression of terrorist financing would involve, in all likelihood, modifications to legislation, possibly including the Criminal Code. The lead on the work with respect to that is with the Department of Justice.

Senator Forrestall: The reason I would presume that we have not ratified them is house time and the priority of other matters to be dealt with to let the debate proceed in its normal way.

Mr. D'Avignon: Exactly, and to examine in detail the implications and requirements that need to be met in order to be able to do so.

Senator Forrestall: I was not aware of that. I thought we had ratified pretty much as these events arose.

général. Dans le cas du partenariat de sécurité canado-américain, nous avons déjà en place des arrangements exhaustifs tant au niveau gouvernement à gouvernement qu'au niveau opérationnel. Nous continuerons cependant d'œuvrer de façon prioritaire avec nos homologues américains en vue d'améliorer la sécurité nationale des deux côtés de la frontière.

Comme je l'ai mentionné plus tôt dans mes remarques, la sécurité nationale et la sécurité mondiale sont interdépendantes. Cela étant, le ministère devra continuer, dans le cadre de tribunes bilatérales et multilatérales, d'œuvrer à l'élaboration d'une approche concertée face au terrorisme et aux autres menaces à la sécurité nationale. Cela aussi devra demeurer une priorité.

Voilà qui met fin à mes remarques liminaires. Je me ferai un plaisir de répondre à toutes les questions que voudront me poser les membres du comité.

Le sénateur Forrestall: Vous comprendrez que nous avons quelques hésitations du fait de nos antécédents de profanes et de l'écart qu'il y a entre votre monde quotidien et le nôtre. Bien franchement, cela nous fait peur. Quoi qu'il en soit, nous vous sommes reconnaissants de votre présence ici et, plus encore, du rôle que vous jouez dans notre société. Il est rassurant de savoir qu'il y a des gens qui font des choses dont nous ne devons pas forcément absolument tout savoir.

Vous avez indiqué que nous n'avons ratifié que dix des 12 conventions des Nations Unies. Quelles sont ces deux conventions restantes? Pourriez-vous nous expliquer brièvement ces conventions, en vous attardant tout particulièrement sur les deux que nous n'avons pas signées, en précisant pourquoi c'est le cas?

M. D'Avignon: Les dix qui ont été signées traitent de toute une gamme de questions, dont les détournements d'avion. Vu que je n'ai pas la liste devant les yeux, je ne peux pas vous donner une explication exhaustive quant aux dix conventions qui ont été signées, mais les deux que nous n'avons pas ratifiées traitent des attentats à la bombe terroristes et de la suppression du financement du terrorisme. La convention sur la suppression du financement de terrorisme a été signée en février 2000, et celle portant sur les attentats à la bombe a été signée un peu avant. Voilà quelles sont les deux qui n'ont pas encore été ratifiées.

La convention visant la suppression du financement du terrorisme exigerait vraisemblablement des modifications législatives y compris, peut-être, au Code criminel. C'est le ministère de la Justice qui est le premier responsable de ce dossier.

Le sénateur Forrestall: Je présume que si nous ne les avons pas ratifiées c'est à cause du calendrier des travaux à la Chambre et de la priorité accordée à d'autres questions devant être réglées afin que le débat se poursuive selon la façon habituelle.

M. D'Avignon: Précisément, ainsi que de façon à être en mesure d'examiner dans le détail les ramifications et les exigences que cela supposerait.

Le sénateur Forrestall: Je n'étais pas au courant de cela. Je pensais que nous avions plus ou moins ratifié ces choses au fil des événements.

Can you give us some information in respect of security in the air. The various forms, looks and faces of terrorism are interesting. In your assessment, what is the primary threat to us as we head into the new millennium?

Mr. D'Avignon: If you look at the issue in global terms, the primary threat is the changing nature of the phenomenon itself and how that nature and new technology allow terrorists to develop a versatility that challenges the forces of order. That ever-changing reality forces us to be constantly vigilant, to be fleet of foot, to keep abreast of how the threats are changing, how methods are changing, and how new developments, particularly in technology, help not only us but also help terrorists to accomplish their ends.

Senator Meighen: As Senator Forrestall said, this is a daunting area for amateurs. What concerns me as an ordinary citizen is whether we have the organizational coherence in Canada to deal with known threats and whether we have the tools to do the job without, of course, compromising human rights.

In terms of organizational coherence, the analysis and investigation of these matters is split between the RCMP and CSIS. We also have OCIEP, the Office of Critical Infrastructure Protection and Emergency Preparedness, which, I am told, answers to the Department of National Defence. I am not necessarily being critical. I am just wondering whether the right hand knows what the left hand is doing all the time, without even mentioning what collaboration and cooperation arrangements you have entered into with provincial departments of the Solicitor General or Attorney General or whoever it might be. Is everyone tripping over everyone else? Or are you satisfied, Mr. D'Avignon, that you have a seamless organization that can react quickly and coherently anywhere in the country to a terrorist threat?

Mr. D'Avignon: I would say, yes, I am satisfied. There are a number of things in place that allow us to be agile and flexible in dealing with our universe. Committees exist to bring people together on a regular basis so that information is exchanged and people know where other people stand. The national counterterrorism plan, to which I alluded earlier in my remarks, is the key document that lays out the structure and the functioning of the government's response in the event of an incident occurring.

I mentioned earlier as well that we are engaged in discussions with OCIEP to ensure that we have a good understanding of areas where we could partner. They are developing their mandate from the beginning and sorting out their new universe. Some of that is an old universe because Emergency Preparedness has been around for a long time. We have had relationships with them for a number of years. We are dealing now with a new component of Critical Infrastructure Protection. We are in the process of working with them to provide greater definition and ensure that we have a good symbiotic relationship.

Pourriez-vous nous renseigner au sujet de la sécurité dans les airs. Les différents visages, formes et images du terrorisme sont intéressants. Quelle est selon vous la principale menace à laquelle nous sommes exposés en ce début du nouveau millénaire?

M. D'Avignon: Si vous envisagez la question dans un contexte mondial, la principale menace est la nature changeante du phénomène lui-même et la façon dont cette nature et la nouvelle technologie offrent aux terroristes des possibilités d'adaptation qui constituent un réel défi pour les forces de l'ordre. Cette réalité sans cesse changeante nous impose d'être en tout temps vigilants et prompts à réagir, et toujours au courant de l'évolution des menaces et des méthodes et de la façon dont les nouveaux développements, dans le domaine de la technologie, surtout, non seulement nous aident nous, mais aident également les terroristes à réaliser leurs fins.

Le sénateur Meighen: Comme l'a dit le sénateur Forrestall, il s'agit ici d'un domaine intimidant pour nous autres amateurs. Ce qui me préoccupe en tant que simple citoyen est la question de savoir si nous avons au Canada la cohésion organisationnelle requise pour repousser les menaces connues et si nous disposons des outils nécessaires pour faire le travail, sans, bien sûr, compromettre les droits de la personne.

Pour ce qui est de la cohésion organisationnelle, le travail d'analyse et d'enquête est partagé entre la GRC et le SCRS. Il y a également le BPIEPC, Bureau de la protection des infrastructures essentielles et de la protection civile qui, me dit-on, relève du ministère de la Défense nationale. Mon but n'est pas forcément d'être critique. Je me demande tout simplement si la main droite sait en tout temps ce que fait la main gauche, sans même parler des arrangements de collaboration et de coopération que vous avez établis avec les ministères provinciaux du Solliciteur général ou du Procureur général ou autre. Est-ce que chacun est en train de trébucher sur l'autre ou bien êtes-vous convaincu, M. D'Avignon, d'avoir une organisation sans coutures capable de réagir rapidement et de façon cohérente face à une menace terroriste n'importe où au pays?

M. D'Avignon: Je dirais que oui, j'en suis convaincu. Il y a en place plusieurs choses qui nous permettent d'être agiles et flexibles face à notre univers. Il existe des comités qui ont pour objet de réunir des gens de façon régulière dans le but d'échanger des renseignements et d'expliquer où l'on en est. Le plan national de lutte contre le terrorisme, que j'ai évoqué tout à l'heure dans mes remarques liminaires, est le document clé établissant la structure et le fonctionnement de la réaction du gouvernement en cas d'incident.

J'ai également mentionné tout à l'heure que nous sommes engagés dans des discussions avec le BPIEPC dans le but de bien comprendre les domaines dans lesquels nous pourrions être partenaires avec d'autres. Ce bureau est en train d'élaborer son mandat et de faire le tri de son nouvel univers. L'ancien univers fait partie de l'ensemble, car la Protection civile existe depuis longtemps. Nous entretenons des relations avec ce groupe depuis plusieurs années. Nous traitons aujourd'hui avec une nouvelle composante, celle de la protection des infrastructures essentielles. Nous oeuvrons aujourd'hui à ses côtés en vue de mieux cerner les

The provinces have responsibilities as first responders in any event, be it a terrorist event or a hazardous-material incident. They can then engage Emergency Preparedness. Because of the provinces' primary roles, we maintain good contacts with them. We are engaged in a very extensive consultation process on the counterterrorism plan to ensure that they are in the fold, as it were. The Security Offences Act provides for police-to-police arrangements between RCMP and local police forces. All of the provinces, with the exception of Quebec, have arrangements. Discussions have started with Ontario and B.C. to examine the arrangements with those two provinces. There is a need to look at these again.

A whole structure is in place. It is a bit like an iceberg, with most of the structure under the water, but it is there and is functioning well. There is a reasonably good sense of how the various roles interact. We engage in exercises that bring the players together. That is one of our responsibilities under the operational readiness program. We propose a scenario and then work through the decisions on how the various agencies and departments would interact in response to the incident and how the information and policy advice would flow to the decision makers.

Senator Meighen: That is very encouraging. Can I conclude then — and I have no information to the contrary — that the incidents reported in the press recently and to which you have alluded in your presentation did not bring to light any major breakdown in communication between our various agencies?

Mr. D'Avignon: That is a fair statement. The response was not perfect. However, in this business, though we strive for perfection, I doubt we will ever attain it. There will always be some weird wrinkle that will catch us out. Things did work reasonably well and people were generally satisfied.

In keeping with the philosophy or the approach usually taken in this business, we are constantly assessing events to see what we did well and what we did less well. A process is underway at this time to decide what improvements we can make after our experience with the Ressam incident. Some departments have already made changes, and some of the more glaring errors that needed attention are already receiving attention. The nature of the work forces us to be in a continual improvement mode. We cannot afford not to learn from every incident to which we are exposed.

Senator Meighen: This may not be under your jurisdiction, but I would be interested in knowing what liaison exists. Before the fact, when a terrorist is coming to Canada, there have been

situations et de veiller au maintien d'une bonne relation symbiotique.

Les provinces ont des responsabilités en tant que premiers intervenants quel que soit l'événement concerné, qu'il s'agisse d'un incident terroriste ou d'un incident mettant en cause des matières dangereuses. Elles peuvent alors enclencher la Planification d'urgence. Étant donné le rôle de premier plan des provinces, nous maintenons avec elles de bonnes relations. Nous sommes engagés dans un processus de consultations très exhaustif portant sur le plan de lutte contre le terrorisme, ce afin de veiller à ce que les provinces soient pleinement intégrées, si vous voulez. La Loi sur les infractions en matière de sécurité prévoit des arrangements de force policière à force policière entre la GRC et les services de police locaux. Toutes les provinces à l'exception du Québec ont de tels arrangements. Des discussions ont été entreprises avec l'Ontario et la Colombie-Britannique en vue de l'examen des arrangements intéressant ces deux provinces. Il importe de les revoir.

Toute une structure est en place. C'est un petit peu comme un iceberg, le gros de la structure étant sous l'eau, mais elle est là et elle fonctionne bien. Il y a une assez bonne compréhension des interactions entre les différents rôles. Nous lançons des exercices pour rassembler les joueurs. C'est là l'une des responsabilités qui nous reviennent en vertu du programme de préparation opérationnelle. Nous proposons un scénario puis nous passons en revue les décisions quant à la manière dont les différents ministères et organismes réagiraient face à l'incident et quant à la façon dont les renseignements et les conseils politiques seraient communiqués aux décideurs.

Le sénateur Meighen: Cela est très encourageant. Puis-je en conclure — et je ne dispose d'aucun renseignement indiquant le contraire — que les incidents récemment rapportés dans la presse et que vous avez évoqués dans votre exposé ne témoignent d'aucune rupture de communications d'importance entre les divers organismes responsables?

M. D'Avignon: Ce que vous dites est juste. La réaction n'a pas été parfaite. Cependant, dans ce domaine, bien que nous visions la perfection, je doute qu'on y parvienne jamais. Il y aura toujours quelque part une aspérité qui nous accrochera. Les choses se sont néanmoins plutôt bien terminées et les gens étaient dans l'ensemble satisfaits.

Conformément à la philosophie ou à l'approche habituellement suivie dans notre domaine, nous évaluons constamment les événements pour déterminer ce que nous avons bien fait et ce que nous avons moins bien fait. Un processus est en cours à l'heure actuelle en vue de décider quelles améliorations nous pourrions apporter suite à l'expérience vécue dans le cadre de l'affaire Ressam. Certains ministères ont déjà apporté des changements et plusieurs des erreurs les plus flagrantes qui méritaient qu'on s'y penche sont déjà en train d'être examinées. La nature même du travail nous oblige à fonctionner dans un mode d'amélioration continue. Nous ne pouvons pas nous permettre de ne pas tirer des leçons de chaque incident auquel nous sommes exposés.

Le sénateur Meighen: Ceci n'est peut-être pas de votre ressort, mais cela m'intéresserait de savoir quelle liaison existe. Sans parler de cas précis de terroristes venant au Canada, il y a eu des

accusations in the press, raised both in Canada and elsewhere, that we are a haven for terrorists and that we are the gateway to the United States. Do you have any reassurance or any comment on that criticism? Is it a false criticism? Do you work closely with the Department of Citizenship and Immigration in examining these areas? I am wondering whether something can be done, if it needs to be done, to tighten up our security regarding this issue.

Mr. D'Avignon: There are a number of elements that connect with this. Yes, the primary responsibility is with the Department of Citizenship and Immigration. They have programs in place and work closely with the Canadian Security Intelligence Service in watching the borders and in identifying people who may want to come to Canada, or who do come to Canada, about whom we would have concerns. Citizenship and Immigration also work closely with the RCMP in instances where more direct action, if you will, is required, whether an arrest for purposes of deportation or whatever. Again, I would say that the system is not perfect, but it has a series of elements in it that work reasonably well that we could certainly improve. In fact, there is a bill before the House of Commons, Bill C-11, that proposes to bring more rigor, I believe, to the process that Citizenship and Immigration are responsible for and to deal with some of these concerns.

Senator Meighen: I would hope that in committee you might be called upon to support the bill, if you could or if you wish, to give evidence as to why it is necessary. I am old enough to remember that the killer of Martin Luther King used a Canadian passport to travel around Europe. It took that incident for Canada to come to the realization that passports should not be handed out like lottery tickets, that an individual must go through some process to get a passport. Canada has always bent over backwards to make sure that our protection measures were not ones that infringed upon human rights. It is a difficult balance, and I appreciate that; however, we must monitor the situation carefully, as you have said, to make sure we have the right combination.

Mr. D'Avignon: Yes. In fact, in the context of Ressam, the passport office now has a new automated system that allows them to improve their information exchanges and to verify with other federal government departments whether, for one reason or another, there is concern with a particular applicant. That is an instance where, in reaction to the Ressam incident, action is already being initiated to take us down that road.

Senator Atkins: I am not sure that my questions fall directly under your jurisdiction but I will ask them anyway.

In the wisdom of this government, they decided to eliminate the port police. What measures has the government taken to compensate for the dismissal of port police?

accusations dans la presse, tant au Canada qu'ailleurs, selon lesquelles notre pays serait un refuge pour terroristes et une porte d'accès aux États-Unis. Pourriez-vous nous fournir quelque assurance ou commentaire en réaction à cette accusation? Est-ce une fausse accusation? Travaillez-vous étroitement avec le ministère de la Citoyenneté et de l'Immigration à cet égard? Je me demande s'il n'y aurait pas moyen de faire quelque chose, s'il y a lieu, pour resserrer la sécurité sur ce plan.

M. D'Avignon: Il y a plusieurs éléments qui interviennent ici. Oui, la première responsabilité revient au ministère de la Citoyenneté et de l'Immigration. Celui-ci a des programmes en place et travaille étroitement avec le Service canadien du renseignement de sécurité dans la surveillance des frontières et l'identification de personnes désireuses de venir au Canada ou présentes sur notre territoire et au sujet desquelles nous nous posons certaines questions. Citoyenneté et Immigration travaille par ailleurs étroitement avec la GRC sur les cas qui exigent une action plus directe, si vous voulez, qu'il s'agisse d'une arrestation aux fins d'expulsion ou autre. Encore une fois, je dirais que le système n'est pas parfait mais qu'il comporte une série d'éléments qui fonctionnent relativement bien mais que nous pourrions certainement améliorer. Il y a en fait un projet de loi dont est saisi la Chambre des communes, le projet de loi C-11, qui a, je pense, pour objet d'apporter davantage de rigueur au processus dont est responsable Citoyenneté et Immigration et de traiter de certains de ces problèmes.

Le sénateur Meighen: J'ose espérer qu'on pourra faire appel à vous en comité pour appuyer le projet de loi, si vous le pouviez ou si vous le vouliez, en expliquant pourquoi il est nécessaire. Je suis suffisamment vieux pour me rappeler que le tueur de Martin Luther King avait utilisé un passeport canadien pour parcourir l'Europe. Il a fallu cet incident pour que le Canada se rende compte que les passeports ne devraient pas être distribués comme des billets de loterie et que tout demandeur de passeport doit suivre un certain processus. Le Canada s'est toujours fendu en quatre pour veiller à ce que nos mesures de protection n'empiètent pas sur les droits de la personne. C'est un équilibre qui est difficile à réaliser, je m'en rends compte. Il nous faut néanmoins surveiller de très près la situation, comme vous l'avez dit, afin d'être bien certain d'avoir la bonne combinaison.

M. D'Avignon: Oui. En fait, dans le contexte de l'affaire Ressam, le bureau des passeports s'est doté d'un nouveau système automatisé qui lui permet d'améliorer les échanges d'informations et de vérifier auprès d'autres ministères fédéraux si un demandeur pose des problèmes pour une raison ou une autre. Voilà donc un exemple de ce genre de situation: suite à l'affaire Ressam, des mesures ont déjà été prises pour nous faire avancer sur cette voie.

Le sénateur Atkins: Je ne suis pas certain que mes questions portent sur des aspects qui sont de votre compétence, mais je vais vous les poser quand même.

L'actuel gouvernement a, dans sa sagesse, décidé d'éliminer la police portuaire. Quelles mesures le gouvernement a-t-il prises pour compenser le renvoi de la police portuaire?

Mr. D'Avignon: Unfortunately, that is totally out of my area of competence. I am aware of the decision but I truly know nothing of that particular issue.

Senator Atkins: Under your position, do you not see a certain vulnerability of the country through the admission of people who can come through our ports, including terrorists?

Mr. D'Avignon: I would not know how to respond to you because that is one issue that I know very little about. I would need to make some assumptions by saying that Transport Canada, in making whatever alternate arrangements they have made, would have taken into consideration the importance of security and of controlling, to the extent that they have a responsibility for doing so, access and verifying movement of people.

I must also assume that in doing that they would make sure that they had arrangements in place, either with police of local jurisdiction or with the RCMP, to ensure that in the event there was a requirement for assistance that the police and the RCMP were in a position to be able to assist.

I am speaking here just on the basis of supposition. Truly, I do not know anything about that particular area. If you wish, we could look into it and provide you with some additional information.

Senator Atkins: One of the reasons I raise it is because of issues of concern to the Canada-U.S. Parliamentary Association, of which I am a member. That association meets on an annual basis. The American politicians, senators and congressmen leave the impression that we are vulnerable through our ports and that they are vulnerable as a result of that. That is the reason. Then they get into this whole question of drugs. We had a meeting in May and I can tell you that one thing they were very concerned about is the examination that is underway on this whole question of the use of marijuana. Apart from energy, they spent more time on that than anything.

Mr. D'Avignon: I mentioned in my remarks the cross-border crime forum. I know that, in the context of that forum, some of these issues get discussed with a view to finding practical solutions to a number of these issues. I am not speaking specifically of port police, but the kinds of concerns about drug flow and so on. The Canada Customs and Revenue Agency also speaks with their American counterparts and maintains close contacts with them. At the operational level, at the working level, there are a number of measures that are in place and discussions to keep that information flowing and to mutually reinforce one another. The RCMP have IBETs — integrated border enforcement teams — that work with the American border patrol in specific areas of the country to focus on problems, whether it is drug smuggling or whatever might occur along the border.

There are a number of measures in place that involve both the Americans and us that are cooperative both in terms of the sharing of information and of taking enforcement action.

M. D'Avignon: Malheureusement, cela n'est pas du tout de mon ressort. Je suis au courant de la décision, mais je ne suis pas du tout au courant de ce dossier particulier.

Le sénateur Atkins: Dans le contexte de vos fonctions, ne considérez-vous pas que le pays est rendu quelque peu vulnérable du fait de l'admission de personnes, dont des terroristes, à nos ports?

M. D'Avignon: Je ne sais trop quoi vous répondre car il s'agit d'une question dont je ne sais que peu de choses. Il me faudrait m'appuyer sur certaines hypothèses disant que Transports Canada, dans les arrangements de rechange qu'il a mis en place, a dû tenir compte de l'importance de la sécurité et du contrôle, dans la mesure où il a une responsabilité à cet égard, de l'accès des gens et de la vérification de leurs mouvements.

Il me faudrait également supposer que, ce faisant, il veillerait à mettre en place des dispositions, ou avec la police locale ou avec la GRC, afin d'être certain qu'en cas de besoin la police et la GRC soient en mesure de prêter main forte.

Ce que je vous dis là ne s'appuie que sur des hypothèses. Je ne sais en vérité rien de cette question particulière. Si vous voulez, nous pourrions nous renseigner et vous fournir des précisions supplémentaires.

Le sénateur Atkins: L'une des raisons pour lesquelles je vous en parle est que cette question figure parmi les sujets de préoccupation de l'Association parlementaire Canada-États-Unis, dont je suis membre. Cette association se réunit chaque année. Les politiciens, sénateurs et membres du Congrès américain ont l'impression que nous sommes vulnérables à cause de nos ports et qu'ils le sont par contre-coup. Voilà pourquoi je vous interroge là-dessus. Ils parlent également de toute la question des stupéfiants. Nous avons eu une réunion en mai et je peux vous dire qu'un sujet qui les préoccupe beaucoup est l'examen de toute la question de l'utilisation de marijuana qui est en cours. Exception faite de la question de l'énergie, les politiques américains consacrent plus de temps à cette question qu'à n'importe quelle autre.

M. D'Avignon: J'ai mentionné dans mes remarques le forum sur la criminalité transfrontalière. Je sais que dans le contexte de ce forum certaines de ces questions ont été examinées dans le but de trouver des solutions pratiques à plusieurs aspects. Je ne veux pas parler de la police portuaire en particulier, mais de questions comme les mouvements de drogue, etc. L'Agence des douanes et du revenu du Canada traite également avec son équivalent américain avec lequel elle entretient d'étroites relations. Au niveau opérationnel, au niveau travail, il y a plusieurs mesures qui sont en place ainsi qu'un dialogue permanent destiné à favoriser l'échange d'information et le soutien réciproque. La GRC a des équipes de contrôle intégrées à la frontière qui travaillent avec la patrouille frontalière américaine à certains endroits du pays pour traiter des problèmes qui y existent, qu'il s'agisse de trafic de stupéfiants ou d'autres activités le long de la frontière.

Il y a en place diverses mesures auxquelles les Américains et nous autres collaborons tant sur le plan du partage de renseignements que sur celui de la prise de mesures coercitives.

Senator Atkins: I should make the point that the Americans were cooperative in terms of the security matters. I am not being critical of this.

The final question I have for the moment is the following: Can you explain the statement that "terrorism runs on fundraising?"

Mr. D'Avignon: Yes. One of the realities of terrorism is how terrorist groups are organized to collect fund and to channel those funds to their causes. We are faced with reality that that is done through a number of vehicles. In countries where there are sizeable expatriate populations that come from countries where there are terrorist concerns operating, organizations that are front companies profess to have humanitarian ends and collect funds in other countries and then take those funds and divert them. It depends on how those companies are structured but a part of that money goes toward supporting terrorist actions, whether it is the procurement of weapons, allowing people to travel and so on. A range of support activities goes into ensuring that terrorist action on the ground occurs.

As in any other reality that we are faced with, money makes it go. Fundraising is one of the ways that terrorist groups are able to secure funds sometimes putting a very benign face on it. Other times, it is through more crass methods, such as levying taxes within ethnic communities, for example. It runs the gamut from very sophisticated through to more criminal, almost, activities. That source of funds is what allows them to operate in whatever area of the world that they are operating in to pursue their political ends.

Senator Atkins: Does this kind of fundraising reach down right into the grassroots, or is it more sophisticated?

Mr. D'Avignon: It is both. Some of it is very sophisticated and some of it is shaking people down on street corners.

Senator Atkins: How does the public know? How can they protect themselves from this?

Mr. D'Avignon: Again, in looking at this, you must think of expatriate communities of people who come from countries where they do not necessarily trust the forces of order. They view the police with fear and concern. They come to a new country to escape some of these realities. Unfortunately, these homeland conflicts follow with them in many cases. They tend to be a little more isolated from the mainstream and in the beginning do not quite understand how the culture functions, what kind of trust they can put in the police forces or the forces of order that exist. Essentially, they become victimized. This can go on for a period of time before they either decide that they will stop doing this and turn to the police forces to protect them or they continue to be victimized for a period of time.

Senator Atkins: Are we talking about big dollars?

Le sénateur Atkins: Il me faut souligner que les Américains ont été très coopératifs pour ce qui est des questions de sécurité. Je ne leur adresse aucune critique à cet égard.

La dernière question que j'ai à vous poser pour l'instant est la suivante: Pouvez-vous nous expliquer l'expression «le terrorisme est alimenté par la collecte de fonds»?

M. D'Avignon: Oui. L'une des réalités du terrorisme est la façon dont les groupes terroristes sont organisés pour collecter des fonds et diriger ces fonds vers leurs causes. La réalité à laquelle nous nous trouvons confrontés est que cela est fait grâce à différents véhicules. Dans les pays qui comptent d'importants groupes d'expatriés originaires de pays dans lesquels fonctionnent des groupes terroristes, des organismes qui leur servent de façade se déclarent comme étant des organismes d'intervention humanitaire et ramassent des fonds dans d'autres pays pour ensuite les détourner. Tout dépend de la façon dont ces sociétés sont structurées, mais une partie de l'argent ramassé sert à appuyer des actions terroristes, qu'il s'agisse de l'achat d'armes, du financement de déplacements ou autres. Toute une gamme d'activités de soutien entrent en jeu pour veiller à ce que l'action terroriste se fasse sur le terrain.

Comme c'est le cas de toute autre réalité à laquelle l'on peut se trouver confronté, l'argent est le nerf de la guerre. La collecte de fonds est un des moyens qui permettent aux groupes terroristes d'obtenir des fonds en arborant un visage bénin. D'autres fois, ces groupes recourent à des méthodes plus sales, par exemple en percevant des impôts auprès de communautés ethniques. Cela couvre toute la gamme, allant de mesures très sophistiquées à des activités quasi riminelles. Ce sont ces sources de fonds qui leur permettent de mener leurs activités au service de leurs fins politiques où que ce soit dans le monde.

Le sénateur Atkins: Ces genres d'activités de collecte de fonds descendent-elles jusqu'à la base ou bien est-ce plus sophistiqué?

M. D'Avignon: Les deux. Certaines de ces activités sont très sophistiquées, mais dans d'autres cas, il s'agira d'intimider les gens au coin de la rue.

Le sénateur Atkins: Comment le public le sait-il? Comment les gens peuvent-ils se protéger contre ce genre de choses?

M. D'Avignon: Encore une fois, dans ce contexte particulier, il faut savoir qu'il s'agit de communautés d'expatriés originaires de pays où les gens ne font pas nécessairement confiance aux forces de l'ordre. Ces gens sont craintifs et méfiants face aux forces de police. Ils arrivent dans un nouveau pays pour échapper à certaines de ces réalités. Malheureusement, dans bien des cas, les conflits qui déchiraient leur pays les suivent. Ils ont tendance à s'isoler des courants généraux et, au début, ils ne comprennent pas très bien comment fonctionne la culture, quelle confiance ils peuvent faire aux forces policières ou aux forces de l'ordre qui existent. En gros, ces personnes deviennent victimes. Ces situations peuvent durer un certain temps avant que la personne décide qu'elle veut y mettre fin et demande la protection de la police ou alors continue pendant quelques temps encore de se faire avoir.

Le sénateur Atkins: S'agit-il de gros sous?

Mr. D'Avignon: We are talking sizeable amounts of money, yes.

Senator Wiebe: Going back to the port police, your answer left me with the impression that the right hand does not know what the left hand is doing. Is that not your job, to protect the security of this country through our ports? Saying that the Department of Transport may have had a reason for not having the police there, what was the reason for the police in the first place and what is there now to replace it? This scares me, to be truthful with you.

If your response is that you do not know why the police were taken away and you do not know what the Department of Transport is doing, is our security so fragmented that we are different departments looking after different areas of the country? I hope you can reassure me.

Mr. D'Avignon: As I told Senator Atkins, I will look into this a little more closely. It is not something with which I am particularly familiar. I will be more than happy to get back to the committee with some answers.

Senator Cordy: You used the term "lawful access." As a citizen of Canada, I have wondered how you balance the acts of terrorism, the tactics that terrorists or criminals in general would use with the rights of the citizens? As Senator Meighen said earlier, in Canada we tend to bend over backwards to ensure that the rights of citizens are not trampled upon. How do you balance the two?

Mr. D'Avignon: The quick and easy answer to your question is that when police forces or security agencies want to use very intrusive techniques that come under the heading of "lawful access," they require warrants from the courts. The police must take the case to court, to a judge, present the case and seek judicial authorization. The police or security agency gets a warrant that has conditions attached to it, which they must respect, that allows them to undertake the interception or whatever else it could be, entry into a building, seizure or whatever it is that they are specifically asking for. They take it to a judge, they outline the case, the basis of the investigation and what it is that they are specifically looking for and the techniques that they wish to use. The judge decides whether their proposal is acceptable and whether they have a strong case for taking such action.

Senator Cordy: It would be done on a case-by-case basis; is that correct?

Mr. D'Avignon: That is exactly correct.

Senator Cordy: Perhaps not most, but certainly a significant amount of policing in our country is managed by municipalities and the provinces. You spoke earlier about the having made arrangements with these different policing agencies. Would this include training? What are the arrangements that you make with the local police forces?

M. D'Avignon: Oui, de montants considérables.

Le sénateur Wiebe: Revenant à la question de la police portuaire, votre réponse m'a donné l'impression que la main droite ne sait pas ce que fait la main gauche. Votre rôle n'est-il pas d'assurer la sécurité du pays par l'intermédiaire de nos ports? Si l'on dit que le ministère des Transports a peut-être eu des raisons de ne pas y installer des policiers, pourquoi y a-t-il eu des policiers au départ et qu'y a-t-il à l'heure actuelle en remplacement? Bien franchement, cela me fait peur.

Si votre réponse est que vous ne savez pas pourquoi la police a été enlevée et que vous ignorez ce que fait le ministère des Transports, notre sécurité est-elle si fragmentée qu'il y a différents ministères qui s'occupent de différentes régions du pays? J'espère que vous pourrez me rassurer.

M. D'Avignon: Comme je l'ai dit au sénateur Atkins, je vais regarder cela d'un petit peu plus près. Ce n'est pas un domaine qui m'est très familier. Je me ferai cependant un plaisir de revenir au comité avec des réponses.

Le sénateur Cordy: Vous avez utilisé l'expression «accès légal». En tant que citoyenne du Canada, je me demande comment vous assurez un équilibre entre les actes de terrorisme, les tactiques auxquelles recourent généralement terroristes et criminels, et les droits des citoyens. Comme l'a dit plus tôt le sénateur Meighen, au Canada nous avons tendance à nous fendre en quatre pour veiller à ce que les droits des citoyens ne soient pas bafoués. Comment faites-vous pour équilibrer les deux choses?

M. D'Avignon: La réponse simple et rapide à votre question est que lorsque les forces policières ou les agences de sécurité souhaitent employer des techniques très intrusives sous la rubrique «accès légal», il leur faut obtenir des mandats auprès des tribunaux. La police doit se présenter devant un tribunal, devant un juge, exposer l'affaire et demander une autorisation. La police ou l'agence de sécurité obtient un mandat assorti de conditions qui doivent être respectées et qui lui permettent d'entreprendre l'interception ou autre, de pénétrer dans un immeuble, de faire une saisie, et ainsi de suite, selon ce qui a été demandé. L'agence doit soumettre l'affaire à un juge, exposer le cas, justifier l'enquête, préciser ce qu'elle cherche et les techniques qu'elle souhaite employer. Le juge décide alors si la proposition est acceptable et si les mesures demandées sont justifiées.

Le sénateur Cordy: Ce serait donc fait au cas par cas, n'est-ce pas?

M. D'Avignon: Précisément.

Le sénateur Cordy: Ce n'est peut-être pas le cas de toutes les activités policières menées dans notre pays, mais une part importante en tout cas est assurée par les municipalités et les provinces. Vous avez parlé plus tôt de dispositions prises avec ces différentes agences de maintien de l'ordre. Ces arrangements engloberaient-ils la formation? Quels sont ces arrangements que vous prenez avec les forces de police locales?

Mr. D'Avignon: The arrangements are made under the Security Offences Act, in particular, section 6(2), which allows for police-to-police arrangements to be made.

The arrangements are made between the RCMP and the municipal police forces. They deal, in particular, with terrorist incidents and how terrorist incidents will be managed. The Security Defences Act gives the RCMP the responsibility for terrorist incidents, but the RCMP has not interpreted their role as an exclusive role because, most often, if an incident occurs, the police force of jurisdiction will be the first on site and will start to deal with whatever is in front of them.

These arrangements allow the police, among themselves, to identify beforehand the types of events that they may be dealing with and how they will interact with one another, including the handover of responsibilities for the management of that particular incident. These arrangements are very operationally focused in relation to these kinds of incidents.

Mr. Mike Theilmann, Acting Director, Counter-Terrorism Division, Department of the Solicitor General Canada: Your point about training is very well taken, too. That is why we have the operational readiness program to support these arrangements, to ensure there is awareness at the local level and that police and incident commanders in particular know what arrangements are in place in their local jurisdiction. That is why we have been running seminars and tabletop exercises across the country for the last couple of years. We also run a component in the incident commanders course at the Canadian Police College. They are a primary target audience and we want to ensure they know what their responsibilities are in a terrorist incident and how they work with the RCMP. That backs up the arrangements with concrete training to ensure there is awareness at the local level.

Senator Cordy: In order that you have full cooperation by all levels in a specific incident.

Mr. Theilmann: Exactly. It is a multi-jurisdictional response and any terrorist incident engages the national interest, so that has to be there. That is why we put such an emphasis on training.

Senator Banks: I will be a bit more rude than my colleague Senator Wiebe was in reinforcing his point. If a reasonable person looked at the office of the Director General of National Security, Policing and Security Branch in a country with the longest coast line in the world, in which access to our country through the ports is and always has been an ongoing problem with regard to criminals and terrorists, it would be absurd, on the face of it, given the title of your office, that you do not have knowledge of, let alone control of, the policing of our ports. Perhaps you do in a different way, perhaps through the RCMP, CSIS or whatever, but it would seem to me that you really must know those things. I do hope that you will get back to us on that.

M. D'Avignon: Les arrangements sont pris en vertu de la Loi sur les infractions en matière de sécurité, et plus particulièrement du paragraphe 6(2) qui permet la prise d'arrangements de force de police à force de police.

Les arrangements sont pris entre la GRC et les forces de police municipales. Ils couvrent particulièrement les incidents terroristes et la façon d'y réagir. La Loi sur les infractions en matière de sécurité confère à la GRC la responsabilité relativement aux incidents terroristes, mais la GRC n'a pas interprété son rôle comme étant exclusif car, dans la plupart des cas, s'il y a un incident, la force policière de l'endroit concerné sera le premier intervenant sur les lieux et traitera de ce à quoi elle sera confrontée.

Ces arrangements permettent aux forces de police de déterminer entre elles à l'avance les genres d'événements auxquels elles risquent d'être confrontées et l'interaction qu'elles voudront avoir entre elles, y compris le transfert de responsabilités en ce qui a trait à la gestion de tel ou tel incident. Ces arrangements, visant ce type d'incidents, sont de nature très opérationnelle.

M. Mike Theilmann, directeur intérimaire, Division de lutte contre le terrorisme, ministère du Solliciteur général du Canada: Vos propos au sujet de la formation sont eux aussi très justes. C'est pourquoi nous avons le programme de préparation opérationnelle, pour appuyer ces arrangements, pour veiller à ce qu'il y ait sensibilisation au niveau local et à ce que la police et les commandants sur place sachent quels arrangements sont prévus dans leur secteur. C'est pourquoi nous organisons depuis quelques années à l'échelle du pays séminaires et simulations d'exercices sur maquette. Nous nous occupons également d'un volet du cours pour commandants sur le terrain offert au Collège canadien de police. Il s'agit là d'un auditoire cible de première importance et nous tenons à ce qu'il connaisse ses responsabilités en cas d'incidents terroristes et sache comment travailler avec la GRC. Cela vient appuyer la formation concrète afin d'assurer qu'il y ait sensibilisation au niveau local.

Le sénateur Cordy: Afin de vous assurer l'entière collaboration de tous les paliers en cas d'incident.

M. Theilmann: Précisément. Il s'agit d'une réaction multijuridictionnelle et tout incident terroriste engage l'intérêt national, d'où l'importance que tout cela soit bien en place. C'est pourquoi nous mettons tant l'accent sur la formation.

Le sénateur Banks: Je vais être un petit peu plus impoli que ne l'a été mon collègue le sénateur Wiebe pour appuyer ses arguments. Si une personne raisonnable regardait le bureau du directeur général de la sécurité nationale, Secteur de la police et de la sécurité, dans un pays qui a la plus longue côte nationale au monde, et où l'accès à notre pays par les ports est et a toujours été un problème pour ce qui est des criminels et terroristes, il serait de prime abord absurde, étant donné le titre de votre bureau, que vous ne connaissiez ni ne contrôliez la surveillance policière de nos ports. Peut-être que vous le faites d'une façon différente, possiblement par le biais de la GRC, du SCRS ou autre, mais il me semble qu'il vous faudrait vraiment connaître ces choses. J'espère vraiment que vous nous reviendrez là-dessus.

My question is addressed to Ms Leblanc. It follows up on what Senator Cordy said, something that Senator Atkins will remember well. We recently dealt with a bill dealing with CCRA and legal access to peoples' mail, particularly mail that was either leaving or coming into the country, sent by people of interest or addressed to people of interest — which is a nice way of saying people who are under suspicion of something.

I do not want to speak for either the committee, which recommended the bill's passage, or for the Senate, which did pass it. I will speak only for myself when I say that I held my nose when I voted for that aspect of the bill in committee, and in the Senate as well. We each had to make a decision as to the benefit as opposed to the disadvantage of allowing the Canada Customs and Revenue Agency to open peoples' mail, all the while claiming that they do not read it, they only open it to see if there is something in it. I understand why. One can put a computer chip or a dot in a piece of mail that could contain who knows what. We do need to do that. On the basis of opposite benefit, I, and I think all of us, decided to vote for the bill and it was passed.

However, we heard some horror stories, Ms Leblanc. One in particular that I recall vividly was that if they had to get a court order for every time they opened peoples' mail, the courts would be jammed. They do it with such frequency and in such large volume that they could not possibly get court orders to open all the mail they open. They are permitted to open mail without a court order depending upon its size and weight. There was a case, however, in which a piece of mail that exceeded the limit was opened. It was addressed to a person of interest outside the country. It turned out to be entirely innocent, but it contained confidential information having to do with a court case, I believe. In any case, the document contained in that piece of mail ended up in the dossier of the prosecutor in the case, which it clearly ought not to have. There is no way on earth that it should have got there because, of course, they do not read the mail.

My question to you is the same one that we asked at the time: Who is minding the store? Who makes the judgment? How far must we trust lawful authority and its exercise? How open do we need to have that gate? Can you give us some confidence that the circumstances that I described to you do not happen a lot and that there is a reasonable and acceptable balance between the cost in terms of access to private information, on the one hand, and the security of all of us on the other?

Ms Annie Leblanc, Acting Director, Technology and Lawful Access Division, Department of the Solicitor General Canada: Perhaps I can ask for clarification. You mentioned that mail opened was from people of interest to people of interest. Do you recall how that was defined by CCRA?

Ma question s'adresse à Mme Leblanc et découle de ce qu'a dit le sénateur Cordy, ce dont le sénateur Atkins se souviendra très bien. Nous avons récemment traité d'un projet de loi portant sur la Loi sur le système correctionnel et la mise en liberté sous condition et sur l'accès légal au courrier des particuliers, surtout le courrier à destination ou en partance du Canada envoyé par des personnes d'intérêt ou adressé à des personnes d'intérêt — ce qui est une appellation gentille pour les personnes que l'on soupçonne de quelque chose.

Je n'entends pas parler au nom ni du comité, qui a recommandé l'adoption du projet de loi, ni du Sénat, qui l'a bel et bien adopté. Je ne parle qu'en mon nom propre lorsque je dis que je me suis pincé le nez lorsque j'ai voté pour cet aspect du projet de loi en comité ainsi qu'au Sénat. Il nous a chacun fallu prendre une décision quant à l'opportunité du pouvoir de l'Agence des douanes et du revenu du Canada d'ouvrir le courrier des gens, qui prétend qu'elle ne le lit pas, qu'elle l'ouvre tout simplement pour voir s'il s'y trouve quelque chose. Je comprends pourquoi. L'on pourrait mettre dans un courrier une puce d'ordinateur ou autre chose contenant l'on ne sait quoi. Il nous faut prendre ces mesures. C'est à cause de cet avantage que moi-même et, je pense, nous tous, avons décidé de nous prononcer en faveur du projet de loi et de l'adopter.

Nous avons néanmoins entendu des histoires d'horreur, madame Leblanc. Je me souviens notamment très bien qu'on nous a dit que s'il leur fallait obtenir une ordonnance de la cour chaque fois qu'ils ouvraient le courrier des gens, les tribunaux seraient paralysés. Ils le font si souvent et pour des volumes si importants qu'il ne leur serait tout simplement pas possible d'obtenir des ordonnances de la cour les autorisant à ouvrir tout le courrier qu'ils ouvrent. Ils sont autorisés à ouvrir du courrier sans ordonnance de la cour selon la taille et le poids de l'envoi. Il y a cependant eu un cas d'ouverture d'un article qui dépassait la limite. Il était adressé à une personne d'intérêt à l'extérieur du pays. L'envoi s'est avéré être parfaitement innocent, mais il renfermait, je pense, des renseignements confidentiels se rapportant à une affaire judiciaire. Quoi qu'il en soit, le document renfermé dans l'enveloppe s'est retrouvé dans le dossier du procureur, ce qui, clairement, n'aurait jamais dû arriver. Cela n'aurait jamais dû se faire car, bien sûr, ils ne sont pas censés lire le courrier.

La question que je vous pose est la même que celle que nous avons posée à l'époque: qui surveille la boutique? Qui prend la décision? Jusqu'où doit aller notre confiance à l'égard de l'autorité légale et de l'exercice de son pouvoir? Jusqu'où doit-on ouvrir la grille? Pouvez-vous nous donner quelque assurance que les circonstances que je viens de vous décrire ne surviennent pas souvent et qu'il existe un équilibre raisonnable et acceptable entre le coût de l'accès à l'information privée d'un côté et la sécurité de nous tous de l'autre?

Mme Annie Leblanc, directrice intérimaire, Division de la technologie et de l'accès légal, ministère du Solliciteur général du Canada: Je peux peut-être demander un éclaircissement. Vous avez mentionné que le courrier ouvert était adressé à des personnes d'intérêt par des personnes d'intérêt. Vous souvenez-

Senator Banks: Yes. The person in Canada to whom the mail was addressed was a person of interest.

Ms Leblanc: That was not defined further?

Senator Banks: Yes. We asked. A person of interest was someone toward whom a security organization, CSIS, the RCMP or some other, had expressed an interest because the individual was under suspicion of criminal activity.

Ms Leblanc: So they did have information from a law enforcement or national security agency?

Senator Banks: Yes, and they were looking for the mail. This is almost a perfect example of the cost-benefit analysis. Here is a person of interest, under suspicion of having nefarious dealings, although not yet convicted of any crime. A piece of mail to that person was intercepted. It was an innocent piece of mail, not an illegal piece of mail. It was not contraband, it was not anything that ought not to have been sent through the mail, but it ended up in the wrong place. That is a risk, and I understand that we take it, but who is minding the store?

Ms. Leblanc: These types of situations are not the norm. There are exceptional circumstances in which some action needs to be taken before the judicial authority may be sought. The realm in which I work, lawful access, is based on the premise that there is a court authorization, either under the Criminal Code or the CSIS Act.

Senator Banks: I am sorry to interrupt, but we do have lawful access for packages over a certain size, and a court order is not required to open a package or a large envelope. If I understand it correctly, no such authority is needed. The post office can simply do it, and they do.

Ms Leblanc: In those circumstances, all facets were weighed very carefully. It was deemed that this was an appropriate measure to be taken. Obviously, it is not one that is taken lightly.

In the situation where a judge waives an individual's privacy rights, the decision is not taken easily; it is taken for the public good.

Senator Banks: I have no problem when court authority is requested, whether obtained or not. My problem is that the law now permits the opening of mail above a certain size and weight without a court authority. Who is minding that?

Ms Leblanc: I do not have much more information than what you have provided to me, and I appreciate that. I would venture to say that if the agencies are involved, and they are, then there is a basis for all the information to be compiled on these people of interest. If the process were approved, and it was, and the bill has

vous de la définition donnée dans la Loi sur le système correctionnel et la mise en liberté sous condition?

Le sénateur Banks: Oui. La personne au Canada à laquelle le courrier était adressé était une personne d'intérêt.

Mme Leblanc: Cela n'a pas été défini de façon plus précise?

Le sénateur Banks: Oui. Nous avons posé la question. Une personne d'intérêt est une personne à l'égard de laquelle un organisme de sécurité, le SCRS, la GRC ou autre, a exprimé de l'intérêt du fait qu'elle soit soupçonnée de s'être adonnée à des activités criminelles.

Mme Leblanc: Ils ont donc obtenu des renseignements auprès de forces de l'ordre ou d'une agence de sécurité nationale?

Le sénateur Banks: Oui, et ils cherchaient le courrier. C'est une illustration presque parfaite de l'analyse coûts-avantages. Voici une personne d'intérêt soupçonnée de s'être adonnée à de viles activités mais qui n'a encore été jugée coupable d'aucun crime. Un courrier destiné à cette personne a été intercepté. C'était un courrier innocent et non illégal. Ce n'était pas de la contrebande ni autre chose qui n'aurait pas dû être envoyé par courrier, mais cela s'est retrouvé au mauvais endroit. C'est là un risque, et je comprends qu'on le prenne, mais qui surveille la boutique?

Mme Leblanc: Ces types de situations ne sont pas la norme. Il se présente des circonstances exceptionnelles dans lesquelles des mesures doivent être prises avant que l'on ne puisse demander une autorisation aux tribunaux. Le domaine dans lequel j'oeuvre, soit l'accès légal, s'appuie sur la prémisse qu'il y a une autorisation des tribunaux, en vertu du Code criminel ou de la Loi sur le SCRS.

Le sénateur Banks: Excusez-moi de vous interrompre, mais l'accès légal est reconnu pour les paquets supérieurs à une certaine taille, et un mandat judiciaire n'est pas requis pour ouvrir un paquet ou une grosse enveloppe. Si j'ai bien compris, aucune autorisation du genre n'est requise dans de tels cas. Les Postes peuvent tout simplement le faire, et c'est ce qui se passe.

Mme Leblanc: Dans ces circonstances, tous les éléments ont été soigneusement évalués. L'on a considéré que c'était une mesure appropriée. Il est certain que ce n'est pas une chose qui est prise à la légère.

Dans les cas où le juge balaie les droits à la vie privée de l'intéressé, cette décision n'est pas prise à la légère, elle est prise dans l'intérêt du bien public.

Le sénateur Banks: Je n'ai aucun problème lorsque l'autorisation des tribunaux est demandée, qu'elle soit ou non obtenue. Mon problème est que la loi autorise à l'heure actuelle l'ouverture d'envois postaux supérieurs à une certaine taille et à un certain poids sans autorisation accordée par un tribunal. Qui surveille les choses?

Mme Leblanc: Je ne dispose pas de beaucoup plus de renseignements que ceux que vous m'avez fournis, et je comprends la situation. Je dirais que si les agences interviennent, et c'est bien le cas, alors il est normal que l'on compile tous ces renseignements au sujet de ces personnes d'intérêt. Si le processus

passed, then these measures were deemed to be appropriate in exceptional circumstances.

Again, I would say that confidential information such as a letter, which is probably solicitor-client privilege, should have not surfaced. I would say that this would be exceptional circumstance.

Senator Banks: One more question, if I may. It has to do with points raised previously. My question is with respect to the passport. You will forgive my, if not our, cynicism.

Senator Meighen mentioned that he remembers the kind of passport that the accused assassin of Martin Luther King carried. It was a Canadian one. People said that they would tighten this up. However, it now appears that Mr. Ressam received his passport without even having gone to pick it up. Someone else picked it up for him.

It turns out that although Mr. Ressam was a person of interest to our security forces, United States officers arrested him as he crossed the border into the United States with a bomb in his car. On the face of it, that would make us look dumb.

Perhaps I should not address the question to you but rather to the Minister of Citizenship and Immigration, but you must surely have an interest in whether or not people can pick up Canadian passports by sending a messenger. This is not a new situation. This is a situation that, as Senator Meighen pointed out, has been in place for years and years. Are you confident that something will be done about it?

Mr. D'Avignon: As I said earlier, senator, there is a review underway of that entire case and the various dimensions of it, including access to passports. That is being examined.

The passport office has already introduced measures to offset the use of baptismal certificates and to increase exchange of information to better identify who the people are. I am not totally familiar with all the technicalities but, suffice it to say, yes, it is a concern.

The entire case is being examined to identify weaknesses in the system and how to correct them. Particular to passports, there is some work that is already underway to deal with those vulnerabilities.

We are learning. We will continue to learn, and we will be taking measures to stopgap those cases where there has been some vulnerability, which has been exploited.

[Translation]

Senator Pépin: I would like to come back to one aspect of our security cooperation with other countries, and specifically the Echelon network which the United States, Canada, New Zealand and Australia are part of. That network was created some years ago and was originally conceived as a communication intelligence system capable of intercepting communications originating in East Block countries. According to several articles that appeared in mainly European newspapers, the Echelon system is now used for

était approuvé, et cela a été le cas ici, et le projet de loi a été adopté, alors ces mesures ont été jugées appropriées dans les cas de circonstances exceptionnelles.

Encore une fois, je dirais que des communications confidentielles, comme par exemple une lettre, qui relèvent sans doute du secret professionnel, n'auraient jamais dû apparaître. Je dirais qu'il s'agirait là de circonstances exceptionnelles.

Le sénateur Banks: Encore une question, si vous permettez. Elle concerne des points soulevés précédemment. Ma question porte sur les passeports. Vous me pardonneriez mon, voire notre, cynisme.

Le sénateur Meighen a mentionné qu'il se souvient du genre de passeport dont était munie la personne accusée du meurtre de Martin Luther King. C'était un passeport canadien. Les gens avaient dit qu'ils resserreraient tout cela. Or, il appert aujourd'hui que M. Ressam a obtenu son passeport sans même être allé le chercher. C'est quelqu'un d'autre qui est allé le récupérer pour lui.

Il s'avère que, bien que M. Ressam ait été une personne d'intérêt pour nos forces de sécurité, ce sont des agents américains qui l'ont arrêté alors qu'il traversait la frontière pour aller aux États-Unis avec une bombe dans sa voiture. Nous avons l'air, à première vue, un peu bêtes.

Je devrais peut-être poser la question non pas à vous mais au ministre de la Citoyenneté et de l'Immigration, mais cela doit certainement vous intéresser de savoir si des gens peuvent faire ramasser un passeport canadien par un messenger. Il ne s'agit pas d'une situation nouvelle. Il s'agit d'une situation qui, comme l'a souligné le sénateur Meighen, existe depuis des années. Êtes-vous convaincu qu'on y fera quelque chose?

M. D'Avignon: Comme je l'ai dit plus tôt, sénateur, toute cette affaire, avec toutes ses dimensions, y compris l'accès aux passeports, est en train d'être réexaminée. On s'y penche.

Le bureau des passeports a déjà mis en place des mesures eu égard à l'utilisation de certificats de baptême et pour augmenter l'échange d'informations afin de mieux cerner l'identité des demandeurs. Je ne suis pas au courant de tous les aspects techniques mais qu'il suffise de dire que oui, c'est un grand sujet de préoccupation.

Toute l'affaire est en train d'être examinée pour déterminer quelles sont les faiblesses du système et comment les corriger. Pour ce qui est des passeports en particulier, du travail est déjà en cours en vue d'éliminer les failles.

Nous apprenons. Nous continuerons d'apprendre et nous prendrons des mesures pour colmater les brèches là où elles ont été exploitées.

[Français]

Le sénateur Pépin: J'aimerais revenir sur un aspect de notre partenariat avec d'autres pays en matière de sécurité, plus précisément sur le réseau Échelon qui réunit les États-Unis, le Canada, la Nouvelle-Zélande et l'Australie. Ce réseau a été créé il y a plusieurs années et il était, à l'origine, un système d'écoute qui devait intercepter les communications du Bloc de l'Est. Selon un bon nombre d'articles de journaux, dont la plupart sont européens, le système Échelon est maintenant utilisé à d'autres fins. En fait,

other purposes. Indeed, faxes, phone conversations and E-mail are now apparently used for the purposes of economic espionage. Without necessarily attributing too much credibility to this information, I would like to know what the exact nature of that network is. What are its actual capabilities and what is Canada's role within that network? And finally, in what way does it benefit our country?

Mr. D'Avignon: Unfortunately, that is not an area I am particularly familiar with. I would have to do some research and provide that information at a later date. I am afraid I am not able to give an intelligent answer to that question.

Senator Pépin: Earlier, you referred to the security work and training you carry out in cooperation with all the provinces with the exception of Quebec. Would it be indiscreet to enquire as to why Quebec is not part of that agreement?

Mr. D'Avignon: Quebec prefers not to sign formal agreements involving police force cooperation. However, that does not mean that there is no cooperation. On the contrary, relations between our Department and the Ministry of Public Security in Quebec are excellent. The Sûreté du Québec and the Royal Canadian Mounted Police work very well together. I could cite the example of the Summit of the Americas held in Quebec City, where the RCMP, Sûreté du Québec, and the Ste-Foy and Quebec City Police Forces worked together to divide up roles and responsibilities. Together, they worked out an agreement that all parties abided by throughout the event and which allowed them to maintain control during the Summit.

Quebec's official position, however, is that it does not wish to be a party to any formal agreement. Notwithstanding the reality in terms of the police forces and officials involved, we maintain very good relations as regards information sharing and cooperation.

Senator Pépin: In Montreal, a ceremony is held every year in November where the RCMP and Quebec police officers distribute awards to police officers who distinguished themselves in the performance of their duties. So, I was wondering why Quebec was not a signatory to the agreement.

Mr. D'Avignon: On the ground, there is excellent cooperation.

[English]

The Chairman: Mr. D'Avignon, what relationship, if any, is there between the Solicitor General and the Department of Defence in defining threats or risks to the country?

Mr. D'Avignon: There is a fairly tight relationship, if you will. There are a number of areas in which we intersect. In the context of the national counterterrorism plan, National Defence has a role at the table in the work that we do in putting the plan together.

Within the counterterrorism plan, there is the interdepartmental policy advisory group, which I chair, and on which National Defence sits. In fact, Cmdre. Forcier, who was here yesterday, and some of his staff sit on that committee.

on utiliserait les télécopies, les conversations téléphoniques et les courriels pour des fins d'espionnage économique. Sans prêter trop de crédibilité à ces informations, quelle est la nature exacte du réseau? Quelles sont ses capacités réelles et quel est le rôle du Canada dans ce réseau? Enfin, quels avantages apporte-t-il à notre pays?

M. D'Avignon: Malheureusement, ce n'est pas un domaine que je connais particulièrement bien. Il faudrait que je fasse une recherche de renseignements pour ensuite vous les fournir. Je ne suis vraiment pas en mesure de parler de façon intelligente.

Le sénateur Pépin: Tout à l'heure, vous nous avez parlé du travail que vous faites au point de vue sécurité et entraînement en collaboration avec toutes les provinces, sauf le Québec. Serait-il trop indiscret de vous demander quelle est la raison pour laquelle le Québec ne fait pas partie de cette entente?

M. D'Avignon: Le Québec préfère ne pas parapher des ententes formelles dans le domaine des forces policières. Toutefois, cela ne veut pas dire qu'il n'y a pas de collaboration. Au contraire, la relation entre notre ministère et le ministère de la Sécurité publique au Québec est très bonne. La Sûreté du Québec et la Gendarmerie royale du Canada travaillent très bien ensemble. Je peux vous donner l'exemple du Sommet des Amériques tenu à Québec où la GRC, la Sûreté du Québec, le corps policier de Sainte-Foy et celui de la ville de Québec se sont tous entendus pour répartir les rôles et les responsabilités. Ils ont, entre eux, établi un accord qu'ils ont respecté tout au long de l'événement et qui leur a permis de contrôler la situation lors du Sommet.

Du point de vue officiel, le Québec ne veut pas s'engager dans une entente formelle. Nonobstant la réalité au niveau des corps policiers et des fonctionnaires, il y a une très bonne relation de partage et de collaboration.

Le sénateur Pépin: Chaque année en novembre, à Montréal, il y a une cérémonie où la GRC et les policiers du Québec remettent des prix aux policiers qui se sont démarqués lors d'un événement quelconque. Je me demandais alors pourquoi le Québec ne signait pas l'entente.

M. D'Avignon: Sur le terrain, il y a une très bonne collaboration.

[Traduction]

Le président: M. D'Avignon, quelle relation, s'il y en a une, existe entre le solliciteur général et le ministre de la Défense quant à la définition de menace ou de risque pour le pays?

M. D'Avignon: Il existe, si vous voulez, une relation plutôt étroite. Il y a plusieurs domaines dans lesquels nos activités s'entrecroisent. Dans le contexte du plan national de lutte contre le terrorisme, la Défense nationale a un rôle à la table dans le travail que nous abattons dans le cadre de l'élaboration du plan.

Existe à l'intérieur du plan de lutte contre le terrorisme un groupe consultatif sur la politique interministérielle que je préside et auquel siège la Défense nationale. En fait, le commodore Forcier, qui était ici hier, et certains membres de son équipe siègent à ce comité.

We have a relationship with them for training and involvement in exercises. All of the exercises we have done engage the Department of National Defence and bring them to the table to participate in those exercises.

As well, we organize training with them for first responders and for provincial police forces, particularly in the area of chemical, biological and radiological threats. There is a required training component coordinated with National Defence for first responders and police forces.

At a broader level, the Department of National Defence is involved in a series of committees operating at a senior level to discuss national security matters. They sit on the interdepartmental policy committee, which is chaired by the Privy Council Office, that brings together assistant deputy ministers to discuss policy issues related to national security engaged at that level. The interdepartmental committee on security and intelligence, which is chaired at the deputy minister level, involves National Defence as well. DND is part and parcel of the fabric of everything that is done.

They also provide assessments to various departments. Their primary focus on threat from a military point of view, and it is usually most focused offshore in respect of areas where the Canadian Armed Forces are actually engaged. However, they receive information from other agencies and share information with the other agencies to round out the threat analyses during the everyday course of business.

The Chairman: You commented earlier on Quebec and the fact that they had not signed an accord with the federal government. Do contract provinces function differently than non-contract provinces? Do Quebec and Ontario, with their own provincial police forces, have a different sort of arrangement?

Mr. D'Avignon: I do not think so, no. The arrangements are made between the RCMP and the Ontario Provincial Police or the Sûreté. In the case where the RCMP are the police of local jurisdiction, such as in some of the provinces, then that facilitates the whole relationship because they are dealing with themselves at different levels, obviously. I have not seen anything that would indicate that there is any substantive or qualitative difference in terms of the functioning of the relationships. They tend to cooperate well with one another to exchange information and work together in those cases where they are brought together by operational need.

The Chairman: There is legislation in place that provides for the federal authorities to take control of a terrorist incident. Is that correct?

Mr. D'Avignon: Yes. The Security Offences Act gives the RCMP the authority to take charge of those cases that involve a terrorist incident.

The Chairman: Has that authority ever been exercised?

Mr. Theilmann: I do not believe it has ever actually been used.

Nous entretenons avec eux une relation en vue de la formation et de la participation aux exercices. Tous les exercices que nous avons menés ont engagé le ministère de la Défense nationale de sorte que celui-ci vienne à la table pour y participer.

Nous organisons par ailleurs avec eux de la formation destinée aux premiers intervenants et aux forces de police provinciales, dans le contexte surtout de menaces chimiques, biologiques et radiologiques. Il y a un volet de formation obligatoire qui est coordonné avec la Défense nationale et qui est destiné aux premiers intervenants et aux forces de police.

À un niveau plus large, le ministère de la Défense nationale participe à une série de comités de niveau supérieur qui discutent de questions de sécurité nationale. Il siège au comité politique interministériel que préside le bureau du Conseil privé et qui réunit des sous-ministres adjoints dans le but de discuter des questions de politique liées à la sécurité nationale à ce niveau. Le comité interministériel sur la sécurité et le renseignement, qui est présidé au niveau sous-ministre, compte lui aussi sur la participation de la Défense nationale. Le MDN fait partie intégrante de tout ce qui est entrepris.

Il fournit également des évaluations à différents ministères. Il s'intéresse au premier chef aux menaces de type militaire surtout celles se dessinant à l'étranger dans des secteurs où les Forces armées canadiennes sont véritablement engagées. Il reçoit cependant des renseignements d'autres agences et en communique à son tour à certaines agences dans le but de parachever les analyses de menaces faisant partie de son quotidien.

Le président: Vous avez parlé plus tôt du Québec et du fait qu'il n'ait pas signé d'accord avec le gouvernement fédéral. Les provinces liées par un contrat fonctionnent-elles différemment des provinces qui n'en ont pas signé? Le Québec et l'Ontario, qui sont dotés de leur propre force de police provinciale, ont-ils des arrangements différents?

M. D'Avignon: Non, je ne le pense pas. Les arrangements sont pris par la GRC et par la police provinciale de l'Ontario ou par la Sûreté. Dans les cas où la GRC est la force policière locale, comme c'est le cas dans certaines provinces, alors cela facilite toute la relation car elles traitent avec elles-mêmes à différents niveaux, bien évidemment. Je n'ai rien vu qui indique qu'il y ait de différences qualitatives ou fondamentales du côté du fonctionnement des relations. Il semble qu'il y ait une bonne collaboration et de bons échanges d'informations entre les différentes forces et qu'elles travaillent bien ensemble lorsque le besoin opérationnel les met ensemble.

Le président: Il existe une loi en vertu de laquelle les autorités fédérales doivent prendre le contrôle en cas d'incident terroriste, n'est-ce pas?

M. D'Avignon: Oui. La Loi sur les infractions en matière de sécurité autorise la GRC à prendre le contrôle de la situation en cas d'incident terroriste.

Le président: Ce pouvoir a-t-il jamais été exercé?

M. Theilmann: Je ne pense pas qu'il ait jamais été véritablement exercé.

The Chairman: How does it work when you train with other police forces? Do they accept the arrangement and are they comfortable with the idea that a federal officer can arrive on the scene and declare that, under the act, they are in charge?

Mr. Theilmann: In our training exercises, one of the objectives is to exercise whatever agreement is in place between the RCMP and the local police force of the jurisdiction. That agreement is in place to lay out the roles and responsibilities during a terrorist incident. It is laid out in black and white already. In an exercise, we are practising the provisions of that agreement, such as calling for a handover.

The RCMP say they always interpreted it to mean that they have primary jurisdiction but not exclusive jurisdiction. They realize that in some areas of Canada there will be a police force on the ground, such as in Toronto. They work out exactly who does what in responding to a terrorist incident.

For example, if the Toronto police force wanted access to federal resources, such as Joint Task Force 2 or the RCMP-DND biological defence response team, that would always be done through the RCMP chain of command. Thus, the RCMP are always important players; and that is in these agreements.

The Chairman: The legislation provides for the RCMP to decide on their own that they will assume authority. They do not have to consult with the municipal officials because they have authority under the act to say, "This is our baby."

Mr. Theilmann: We work it out beforehand to ensure that there is a legislative authority to respond to terrorist incidents. In an operational context where there are jurisdictional people on the ground, the RCMP could give you more information about the arrangements they have in specific provinces.

The Chairman: Are agreements in place with each municipal police force?

Mr. Theilmann: Yes, they are.

The Chairman: In respect of government computer systems, have we experienced unauthorized access?

Mr. D'Avignon: I am not quite sure what the answer to that question is. I think that representatives from the Office of Critical Infrastructure Protection and Emergency Preparedness, OCIEP, would be in a better position to speak to that particular issue. There have been studies, as well as some review, of these kinds of intrusions, and they would have a better sense of what has happened on that front.

Senator Forrestall: I have a question concerning a current problem. The United States has issued a second terrorist attack warning, concentrating primarily on the Arabian Peninsula and within the Persian Gulf, generally. That warning is for both the military and civilian population in the area. A few weeks ago, a Canadian frigate in the gulf put to sea to lessen her vulnerability to attack. Of course, this relates quite directly, but not solely, to the attack on the USS *Cole*.

Le président: Comment cela fonctionne-t-il lorsque la formation se fait avec d'autres forces policières? Les participants acceptent-ils l'arrangement et sont-ils confortables avec l'idée qu'un agent fédéral puisse se présenter et déclarer qu'en vertu de la loi c'est lui le responsable?

M. Theilmann: Dans le cadre de nos exercices de formation, l'un de nos objectifs est de mettre à l'épreuve toute entente en place entre la GRC et la police locale. Ces ententes ont pour objet d'établir les rôles et les responsabilités en cas d'incident terroriste. Tout est déjà écrit noir sur blanc. Dans le cadre d'un exercice, nous mettons en application les dispositions de l'entente, comme par exemple la cession de pouvoirs.

La GRC dit avoir toujours interprété cela comme signifiant qu'elle détient la principale juridiction, mais que celle-ci n'est pas exclusive. Elle sait que dans certaines parties du pays, comme par exemple dans la ville de Toronto, il y aura déjà sur le terrain une force policière. Il s'agit donc de déterminer très exactement qui fait quoi face à un incident terroriste.

Par exemple, si la police torontoise voulait accéder à des ressources fédérales, comme par exemple la Force opérationnelle II ou l'Équipe de défense biologique GRC-MDN, cela passerait toujours par la chaîne de commandement de la GRC. Ainsi, la GRC demeure un joueur important, et cela fait partie de ces ententes.

Le président: La loi prévoit que la GRC décide par elle-même si elle veut assumer le contrôle d'une situation. Elle n'a pas à consulter les fonctionnaires municipaux car elle est, en vertu de la loi, autorisée à dire que c'est son affaire.

M. Theilmann: Nous établissons tout à l'avance afin d'être certain qu'il existe un pouvoir législatif de réagir à des incidents terroristes. Dans un contexte opérationnel où il y a des responsables sur le terrain, la GRC pourrait mieux vous renseigner au sujet des arrangements qu'elle a pris dans diverses provinces.

Le président: Des arrangements sont-ils en place avec chaque force de police municipale?

M. Theilmann: Oui.

Le président: Pour ce qui est des systèmes informatiques du gouvernement, y a-t-il eu des cas d'accès non autorisé?

M. D'Avignon: Je ne sais trop quelle est la réponse à cette question. Je pense que les représentants du Bureau de la protection des infrastructures essentielles et de la protection civile ou BPIEPC, seraient mieux en mesure de vous entretenir de cette question précise. Il y a eu des études, ainsi qu'un réexamen, de ces types d'intrusion, et les gens du Bureau auraient une meilleure idée de ce qui s'est passé à cet égard.

Le sénateur Forrestall: J'ai une question au sujet d'un problème actuel. Les États-Unis ont émis une deuxième alerte en cas d'attaque terroriste, visant principalement la péninsule arabe et la région du golfe Persique. Cette alerte est destinée et aux militaires et à la population civile dans la zone. Il y a quelques semaines, une frégate canadienne dans le Golfe a pris le large pour être moins vulnérable aux attaques. Cela découle bien sûr directement, mais pas seulement, de l'attaque contre le USS *Cole*.

Are you aware of the American warning that I understand was reported yesterday but perhaps issued somewhat earlier? Is this warning attributed, or related, to Usama Bin Laden? Has Canada taken any steps to issue a caution to our civilians and military personnel who are in the Persian Gulf or the Arabian Peninsula area?

Mr. D'Avignon: Like you, I read this morning in the newspaper that a warning had been issued to American forces in the Persian Gulf.

As you know, threat assessments are conducted on a daily basis based on information that is shared between the various intelligence agencies. That is done on an international level; they talk to one another.

As to whether the Department of External Affairs or the Department of National Defence have issued warnings to Canadian citizens overseas in that area, I quite honestly do not have the answer to that.

Normally, the Department of External Affairs does put out warnings to Canadians who are overseas in areas where a problem is brewing or is occurring. Canadian travellers may be asked to leave or to go to the consulates. I do not know in this particular case whether External Affairs has done so.

Senator Forrestall: This would not then normally come across your desk?

Mr. D'Avignon: No. That would be dealt with either by Department of National Defence in its own right or by the Department of External Affairs. We are not responsible for that.

Senator Forrestall: You will appreciate the concern?

Mr. D'Avignon: Absolutely.

Senator Forrestall: The concern has been heightened somewhat. I thought perhaps there was a coordinating effect whereby a warning went across your desk before going any further.

Mr. D'Avignon: No, it does not.

Ms Leblanc: Mr. D'Avignon, Alberta has as one pride and joy a province-wide public radio network, the CKO radio network, which has 17 radio stations throughout the province. At the flick of a switch, that network can interrupt all other radio stations and broadcast emergency preparedness notices, warning of any kind of disaster. The federal government contributes on the basis of emergency preparedness. I do not know how familiar you are with that, but do you know if any such instant radio-based warning systems exist in other provinces?

Mr. Theilmann: I honestly do not know. I worked at Emergency Preparedness Canada many years ago and much work was being done then on emergency broadcast systems. I do not know where it stands right now. You might want to direct that question to the Office of Critical Infrastructure Protection and

Étiez-vous au courant de l'avertissement américain qui, si j'ai bien compris, a été rapporté hier mais a peut-être été émis un petit peu plus tôt? Cet avertissement est-il attribué ou lié à Usama Bin Laden? Le Canada a-t-il pris des mesures pour avertir nos civils et notre personnel militaire se trouvant dans le golfe Persique ou dans la région de la péninsule arabe?

M. D'Avignon: J'ai tout comme vous appris ce matin en lisant le journal qu'une alerte avait été émise aux forces américaines dans le golfe Persique.

Comme vous le savez, il se fait chaque jour des évaluations de menaces sur la base de renseignements échangés par les différentes agences de renseignements. Cela se fait au niveau international; les différentes agences se parlent entre elles.

Quant à la question de savoir si le ministère des Affaires étrangères ou si celui de la Défense nationale ont émis des avertissements aux citoyens canadiens présents dans la région, je vous dis bien franchement que je ne connais pas la réponse.

En règle générale, le ministère des Affaires étrangères met en garde les Canadiens en pays étranger se trouvant dans des zones où un problème couve ou éclate. Il arrive que l'on demande aux touristes canadiens de partir ou de se rendre à un consulat. J'ignore si le ministère des Affaires étrangères a fait cela dans ce cas-ci.

Le sénateur Forrestall: Ce genre de chose ne vous serait donc pas normalement communiqué dans le cadre de votre travail?

M. D'Avignon: Non. Cela serait l'affaire ou du ministère de la Défense nationale ou de celui des Affaires étrangères. Nous ne sommes pas responsables de cela.

Le sénateur Forrestall: Vous comprenez cependant la préoccupation?

M. D'Avignon: Absolument.

Le sénateur Forrestall: Cette préoccupation a été quelque peu rehaussée. Je pensais qu'il y avait peut-être un certain travail de coordination en vertu duquel un avertissement passait par votre bureau avant d'aller plus loin.

M. D'Avignon: Non, ce n'est pas le cas.

Mme Leblanc: Monsieur D'Avignon, l'Alberta est très heureuse et très fière de son réseau provincial de radio public, le réseau CKO, qui compte 17 stations de radio dans la province. Au moyen d'une simple touche, le réseau peut interrompre les émissions de toutes les autres stations de radio et diffuser des avis de préparation à une situation d'urgence pour avertir les citoyens de tout désastre possible. Le gouvernement fédéral contribue à la planification d'urgence. J'ignore si vous êtes au courant, mais savez-vous s'il existe de tels systèmes d'avertissement radio instantané dans d'autres provinces?

M. Theilmann: Bien franchement, je ne le sais pas. J'ai travaillé à Protection civile Canada il y a de nombreuses années et beaucoup de travail de systèmes de radiodiffusion en cas de situation d'urgence se faisait à l'époque. J'ignore où en sont les choses aujourd'hui. Vous voudrez peut-être poser votre question

Critical Preparedness this afternoon. They may have more knowledge.

The Chairman: Thank you for appearing before us. We appreciate receiving the information you have provided us and we hope to receive still more from you regarding ports. We will look forward to receiving that.

Mr. D'Avignon: I will make sure you get it.

The Chairman: Honourable senators, our next witness this morning is Superintendent Pilgrim. Supt. Pilgrim has been a member of the RCMP for 31 years. Much of his career was spent in New Brunswick, where his duties included general policing, drug enforcement and national security enforcement. After receiving his commission to the rank of inspector, he was posted to Nova Scotia, where he was responsible for planning and management services, federal enforcement branch, in the Cole Harbour detachment. After promotion to superintendent, he served as Director, Counterterrorism Division, at the Department of Solicitor General. Last September, he transferred to his present position as Officer in Charge, National Security Investigations Branch, Criminal Intelligence Directorate at RCMP headquarters. He will speak to us about the national security mandate of the RCMP.

Welcome, Supt. Pilgrim. The floor is yours.

Superintendent J. Wayne Pilgrim, Officer in Charge, National Security Investigations Branch, Criminal Intelligence Directorate: On behalf of the RCMP, it is a pleasure to be here today to provide an overview of the national security program and to identify some of the challenges that face law enforcement as it relates to national security.

I wish to draw your attention to two organization charts that were provided for you. One is entitled "Headquarters Organization"; the second is entitled "Criminal Intelligence Directorate." To put things in perspective as to where I sit in the scheme of things, in the "Headquarters Organization" chart you will note that the Commissioner is at the top. The highlighted area indicates the Deputy Commissioner of Operations. Follow that down to the Criminal Intelligence Directorate or the Assistant Commissioner Criminal Intelligence, my immediate boss, Assistant Commissioner Richard Proulx. The second chart provides the organization of the Criminal Intelligence Directorate and the highlighted areas show where the National Security Investigation branch fits into that process.

To begin, I would like to provide a brief overview of the RCMP mandate to investigate national security offences under the Security Offences Act.

With the separation of the security service in 1984, the RCMP maintained its responsibility to conduct criminal investigations of national security offences. The act did not create any new

aux représentants du Bureau de la protection des infrastructures essentielles et de la protection civile qui doivent vous rencontrer cet après-midi. Ils seront peut-être plus au courant.

Le président: Merci d'être venus comparaître devant nous. Nous vous sommes reconnaissants des renseignements que vous nous avez fournis et nous comptons en recevoir encore davantage de vous relativement aux ports. Nous attendons ces précisions supplémentaires avec impatience.

M. D'Avignon: Je veillerai à ce que vous receviez cela.

Le président: Honorables sénateurs, le témoin suivant ce matin est le surintendant Pilgrim. Le surintendant Pilgrim travaille à la GRC depuis 31 ans. Il a travaillé pendant une grosse partie de sa carrière au Nouveau-Brunswick, où il a été affecté à divers services dont la police générale, la lutte antidrogue et la sécurité nationale. Après avoir été promu au grade d'inspecteur, il a été affecté en Nouvelle-Écosse où il a exercé des tâches de gestion en tant que responsable des services de gestion et de planification, du service divisionnaire de l'exécution des lois fédérales et du détachement de Cole Harbour. Après sa promotion au grade de surintendant, il a été nommé à la tête de la Division de l'antiterrorisme au ministère du Solliciteur général du Canada. En septembre dernier, il a été muté au poste qu'il occupe actuellement à titre d'officier responsable de la Sous-direction des enquêtes relatives à la sécurité nationale de la Direction des renseignements criminels à la DG de la GRC. Il va nous entretenir du mandat en matière de sécurité nationale de la GRC.

Bienvenue, surintendant Pilgrim. Vous avez la parole.

Le surintendant J. Wayne Pilgrim, officier responsable de la Sous-direction des enquêtes relatives à la sécurité nationale, Direction des renseignements criminels: C'est un plaisir pour moi d'être ici devant vous aujourd'hui au nom de la GRC pour vous faire un survol du programme de sécurité nationale et cerner certains des défis auxquels se trouvent confrontées les forces de maintien de l'ordre dans le contexte de la sécurité nationale.

Je souhaite porter à votre attention deux organigrammes qui vous ont été fournis. L'un s'intitule «Headquarters Organization» et le deuxième «Direction des renseignements criminels». Pour vous situer un petit peu mon rôle dans tout cela, vous constaterez que dans l'organigramme intitulé «Headquarters Organization» le commissaire se trouve tout à fait en haut. La case hachurée correspond au sous-commissaire responsable des opérations. Suivez la ligne vers le bas jusqu'à la Direction des renseignements criminels ou au commissaire adjoint aux renseignements criminels et vous y trouverez mon supérieur immédiat, le commissaire adjoint Richard Proulx. Le deuxième organigramme représente la Direction des renseignements criminels et on y voit bien où s'inscrit dans tout le processus la Sous-direction des enquêtes relatives à la sécurité nationale.

J'aimerais, pour commencer, vous donner un bref aperçu du mandat de la GRC d'enquêter sur les infractions relatives à la sécurité nationale en vertu de la Loi sur les infractions en matière de sécurité.

Suite à la séparation du service de sécurité en 1984, la GRC a maintenu sa responsabilité de mener des enquêtes criminelles pour les infractions relatives à la sécurité nationale. La loi n'a pas créé

offences. It did, however, confirm, for the first time in legislation, that, for specific offences having a national security dimension, the RCMP had primary peace officer responsibility.

While the responsibility of CSIS is to collect and advise the government on threats to the security of Canada, we both have the responsibility to prevent, deter and investigate potential threats. The RCMP has the primary responsibility to conduct criminal investigations into national security offences, which has been defined to include threats to the security of Canada, as defined under the CSIS Act, and threats against internationally protected persons, or IPPs, within the meaning of the Criminal Code of Canada. Criminality must be present for RCMP involvement.

RCMP headquarters monitors all national security-related investigations. We ensure liaison and dissemination of information between field units and various international agencies. In order to carry out our duties, we have 169 established positions within the program nationally.

The RCMP provides subject-matter expertise in various areas of responsibility, for example, criminal investigators of national security offences, collecting and reviewing threat-related information and intelligence pertaining to persons and property of specific Canadian and foreign dignitaries, diplomatic and consular officials, performing a liaison function with CSIS and agencies, and managing a threat assessment program in support of our protective operations. Threat assessments are used to assign appropriate level of physical security.

In 1996, the RCMP enhanced its national security investigation capability at international airports. This initiative coincided with the termination of the RCMP's protective and security mandate at designated airports. It is important to note that the RCMP continues to provide protective and security functions under contract to airport authorities where we are the police of jurisdiction. Airport national security investigation sections are located at Vancouver, Edmonton, Calgary, Winnipeg, Toronto, Ottawa, Dorval and Halifax. Mirabel and Gander, because of their change in status, no longer have a national security investigation present. The airport units are satellites of the divisional national security investigation sections to ensure there is a cohesion and direction with respect to national security priorities.

Pursuant to section 6(1) of the Security Offences Act, the RCMP has primary responsibility. We have interpreted this to mean that this responsibility is not exclusive. As you heard from the previous witness in this regard, it takes into reality the jurisdictional makeup of the country, federal, provincial and municipal. At present, there are approximately 65 police agreements nationally between the RCMP and other police of jurisdiction. These agreements are designed to set out the role of the RCMP vis-à-vis the police force of jurisdiction in the event of a national security incident.

de nouveaux délits. Elle a cependant confirmé, pour la toute première fois en droit, que pour certains délits particuliers ayant une dimension sécurité nationale, la GRC avait la responsabilité première d'exercer le rôle d'agent de la paix.

Bien que la responsabilité du SCRS soit d'enquêter et de conseiller le gouvernement relativement aux menaces à la sécurité du Canada, nous avons tous deux pour responsabilité de prévenir et de décourager les menaces potentielles et d'enquêter sur celles-ci. La GRC a pour principale responsabilité de mener des enquêtes criminelles sur les infractions relatives à la sécurité nationale, définies comme englobant les menaces à la sécurité du Canada, au sens de la Loi sur le SCRS, et les menaces contre les personnes jouissant d'une protection internationale, au sens du Code criminel du Canada. Il doit y avoir criminalité pour qu'intervienne la GRC.

La Direction générale de la GRC surveille toutes les enquêtes relatives à la sécurité nationale. Nous veillons à la liaison et à la diffusion de renseignements entre les unités divisionnaires et divers organismes internationaux. Afin d'être en mesure de nous acquitter de nos responsabilités, nous avons 169 postes établis à l'intérieur du programme à l'échelle nationale.

La GRC assure des services d'expert dans différents domaines de responsabilité, par exemple, enquêtes criminelles sur des infractions en matière de sécurité nationale, cueillette et examen de renseignements au sujet de menaces et de personnes et de biens de dignitaires canadiens et étrangers, de diplomates et d'employés consulaires, travail de liaison avec le SCRS et d'autres organes et administration d'un programme d'évaluation des menaces à l'appui de nos opérations de protection. Les évaluations de menaces servent à la détermination du niveau de sécurité physique approprié requis.

En 1996, la GRC a amélioré sa capacité d'enquête en matière de sécurité nationale aux aéroports internationaux. Cette initiative a coïncidé avec la suppression du mandat de protection et de sécurité de la GRC à certains aéroports désignés. Il importe de souligner que la GRC continue d'assurer des fonctions de protection et de sécurité sous contrat aux administrations aéroportuaires où nous sommes le service de police local. Il existe des sections d'enquête en matière de sécurité nationale aux aéroports de Vancouver, Edmonton, Calgary, Winnipeg, Toronto, Ottawa, Dorval et Halifax. Les aéroports de Mirabel et de Gander, étant donné leur nouveau statut, n'ont plus de section d'enquêtes en matière de sécurité nationale. Les unités aéroportuaires sont des satellites des sections divisionnaires d'enquêtes relatives à la sécurité nationale ayant pour objet d'assurer cohésion et direction par rapport aux priorités en matière de sécurité nationale.

En vertu du paragraphe 6(1) de la Loi sur les infractions en matière de sécurité, c'est la GRC qui a la responsabilité première. Nous avons interprété cela comme voulant dire que cette responsabilité n'est pas exclusive. Comme vous l'auront dit les témoins qui nous ont précédés, cela tient compte de la composition juridictionnelle du pays et du partage des pouvoirs entre les gouvernements fédéral, provinciaux et municipaux. Il existe à l'heure actuelle dans le pays environ 65 accords de force policière à force policière entre la GRC et d'autres services de police. Ces ententes ont pour objet de préciser le rôle respectif de

Section 6(2) of the Security Offences Act provides the federal government with authority to enter into an arrangement with provinces and territories for the policing of an offence outlined under the act. The Solicitor General, as you heard earlier, is presently undertaking a review of the government-to-government arrangements. This will be followed by a re-examination of the police-to-police agreements. Any new or revised police-to-police agreements will continue to be consistent with the spirit and the intent of the Security Offences Act.

On the issue of international cooperation, terrorism, as everyone is aware, is a globalized phenomenon. It is a challenge that requires global solutions. Conspiracies are often hatched in one country, logistical and material support amassed in another, with the objective of carrying out an attack in a third country.

The exchange and the cementing of relationships through formal arrangements are enhanced through the RCMP's participation in various international fora and working groups. In addition, we have created several bilateral arrangements with international partners in the U.S. and the U.K., just to name a few. To facilitate our relationships internationally, we are a full participating member of Interpol. As well, we have foreign liaison officers posted to Canadian embassies and high commissions in various locations around the world, for example, London, Paris, Hong Kong, Washington, Istanbul. In fact, we have 29 liaison officers in 20 foreign postings. Our liaison officers perform a support function to Canadian police services, not just the RCMP, in criminal investigations abroad, and they facilitate the sharing of information between law enforcement agencies.

Being the neighbour of the number one target of terrorism — that is, the U.S. — it creates an added responsibility to ensure that our level of readiness is adequate and to ensure an effective response to a terrorist incident. Although there has always been a high degree of cooperation between our two countries, the recent Ressam investigation highlighted the need to ensure continued cooperation. With that in mind, we have been participating in a variety of bilateral arrangements with American agencies for several years, for example, the Bilateral Consultative Group on Counterterrorism, the North East Border Regional Terrorism Taskforce, Project Northstar, Integrated Border Enforcement Teams and the Canada-U.S. Cross-border Crime Forum, just to name a few. In addition, we participate in a number of other international fora or organizations, for example, the International Association of Chiefs of Police, Counterterrorism Committees of the G8 and the Organization of American States.

From a domestic national security perspective, we are faced with several challenges. For example, the terrorist immigrant. A serious threat continues from individuals who choose to pursue homeland conflicts and use Canada as a staging ground to further

la GRC et des forces de police locales en cas d'incident mettant en cause la sécurité nationale.

Le paragraphe 6(2) de la Loi sur les infractions en matière de sécurité autorise le gouvernement fédéral à négocier des ententes avec les provinces et les territoires à l'égard d'une infraction visée par la loi. Comme vous l'avez déjà entendu, le solliciteur général a entrepris un examen des arrangements de gouvernement à gouvernement. Cela sera suivi par un réexamen des ententes de services policiers à services policiers. Toute entente de police à police nouvelle ou révisée devra continuer de cadrer avec l'esprit et l'objet de la Loi sur les infractions en matière de sécurité.

En ce qui concerne la question de la collaboration internationale, comme chacun sait, le terrorisme est un phénomène mondial. Il s'agit d'un problème qui exige des solutions mondiales. Souvent, les conspirations naissent dans un pays, le soutien logistique et matériel sera organisé dans un autre, et l'attaque elle-même sera menée dans un troisième pays.

L'échange de données et le raffermissement de relations dans le cadre d'arrangements formels sont favorisés par la participation de la GRC à divers forums et groupes de travail internationaux. Nous avons par ailleurs négocié plusieurs arrangements bilatéraux avec des partenaires internationaux aux États-Unis et au Royaume-Uni, pour ne nommer que deux exemples. En vue de faciliter nos relations à l'échelle internationale, nous sommes un membre participant à part entière d'Interpol. Nous avons par ailleurs des officiers de liaison avec l'étranger en poste dans des ambassades canadiennes et des hauts commissariats dans divers endroits du monde, notamment à Londres, à Paris, à Hong Kong, à Washington et à Istanbul. Nous avons en fait 29 officiers de liaison en poste dans 20 missions étrangères. Nos officiers de liaison assurent un rôle de soutien aux services de police canadiens dans l'ensemble, et pas seulement à la GRC, lors d'enquêtes criminelles à l'étranger, et il facilitent l'échange de renseignements entre organismes d'application de la loi.

En tant que voisin de la première cible mondiale du terrorisme — je veux parler des États-Unis — nous avons une responsabilité accrue de veiller à ce que notre état de préparation soit adéquat et à ce que nous soyons en mesure de contrer de façon effective un incident terroriste. Même s'il y a toujours eu un degré élevé de collaboration entre nos deux pays, la récente enquête entourant l'affaire Ressam a fait ressortir la nécessité d'assurer une collaboration continue. Cela étant, nous participons depuis plusieurs années à divers arrangements bilatéraux avec des agences américaines, notamment le Groupe consultatif bilatéral de lutte contre le terrorisme, le North East Border Regional Terrorism Taskforce, le projet Northstar, les équipes intégrées de la police des frontières et le Forum canado-américain sur la criminalité transfrontalière, pour n'en citer que quelques exemples. Nous participons par ailleurs à un certain nombre de forums ou d'organisations internationales, comme par exemple l'Association internationale des chefs de police, les comités de lutte contre le terrorisme du G8 et l'Organisation des États américains.

Du point de vue de la sécurité nationale intérieure, nous sommes confrontés à plusieurs défis. Il y a, par exemple, l'immigrant terroriste: celui-ci choisit de poursuivre son action dans le cadre de conflits dans son pays d'origine et utilise le

criminal conspiracies to carry out terrorist acts. We are mindful of the potential for developing links between organized crime groups and terrorist organizations. However, at this time, there is no direct evidence of a symbiotic relationship between terrorists and organized crime groups in this country. There has been some evidence that organized street gangs with links to criminal extremists have provided money that is intended to support the extremist cause.

We are cognizant that funding is the lifeblood of terrorism. In Canada, funding by and large, from our assessment, is conducted by legal means. We would become involved when criminal acts are committed or suspected in conjunction with fundraising.

There is evidence to show that criminal extremists are using technology to thwart police investigations. The use of firewalls in computer systems makes it difficult, if not impossible, to search systems to obtain evidence of criminal activity. The threat posed by chemical, biological, radiological and nuclear or CBRN weapons or, to use the American term, "weapons of mass destruction," is new and emerging. The capacity or intention by terrorist organizations to use weapons of mass destruction is presently assessed as low. However, the impact of any attack could have devastating consequences. The most notable example of such an act is the Aum Shinrikyo attack with sarin gas on the Tokyo subway system. This incident highlighted to the world that there is a new terrorist threat.

The recent example of the suspicious package received at the Department of Citizenship and Immigration office here in Ottawa clearly illustrated the challenges posed by this type of threat, even if it is eventually determined to be a hoax. Vigilance and close cooperation within a diverse group of responders are key.

Finally, with respect to challenges facing law enforcement, is the ability to protect sensitive sources of information in judicial proceedings. Section 38 of the Canada Evidence Act provides for some protection of sensitive information involving international relations, national defence, or national security. There is a reluctance to use the Canada Evidence Act where sensitive information may form a critical element of the criminal case, and if the information is withheld the case may not stand on its own. There is new legislation being proposed in the near future that will address some of the concerns by law enforcement.

Within the national security program, we have developed enforcement priorities in two categories of criminal extremism: threats that are homegrown or domestic in nature; and foreign-based or influenced. Earlier I briefly mentioned chemical, biological, radiological, nuclear or CBRN and weapons of mass destruction as one of the challenges facing enforcement. As part

Canada comme lieu d'organisation de conspirations criminelles dans le but de mener des actions terroristes. Cette catégorie d'immigrants pose au pays de sérieuses menaces. Nous sommes sensibles à la possibilité de l'établissement de liens entre les groupes de crime organisé et les organisations terroristes. Cependant, à l'heure actuelle, il n'existe aucune preuve directe de l'existence dans ce pays d'une relation symbiotique entre terroristes et groupes du crime organisé. Il existe certaines preuves que des gangs de rue organisés ayant des liens avec des extrémistes criminels ont versé de l'argent destiné à appuyer la cause extrémiste.

Nous savons que le financement est le moteur du terrorisme. Au Canada, selon nous, le financement est dans l'ensemble obtenu de façon légale. Nous intervenons lorsqu'il y a commission ou suspicion de commission d'actes criminels conjointement avec des activités de levée de fonds.

Il existe des preuves montrant que des extrémistes criminels sont en train d'utiliser la technologie pour contrecarrer les enquêtes policières. L'utilisation de pare-feu dans les systèmes informatiques rend difficile voire impossible le furetage dans les systèmes en vue d'obtenir des preuves d'activités criminelles. La menace posée par les armes chimiques, biologiques, radiologiques et nucléaires, ou armes CBRN, ou, pour emprunter l'expression américaine, «les armes de destruction massive», est nouvelle et en expansion. La capacité ou l'intention des organisations terroristes d'utiliser des armes de destruction massive sont à l'heure actuelle considérées comme faibles. Cependant, l'incidence de toute attaque pourrait avoir des conséquences dévastatrices. L'exemple le plus notable d'un tel acte est l'attaque au sarin d'Aum Shinrikyo dans le métro de Tokyo. Cet incident a mis en relief partout dans le monde l'existence d'une nouvelle menace terroriste.

Le récent exemple du colis suspect reçu au bureau du ministère de la Citoyenneté et de l'Immigration ici à Ottawa a fait clairement ressortir les défis posés par ce genre de menace, même si l'on a découvert par la suite qu'il ne s'agissait que d'une plaisanterie. La vigilance et une collaboration étroite au sein d'un groupe d'intervenants diversifié sont essentielles.

Enfin, en ce qui concerne les défis auxquels se trouvent confrontées les forces de maintien de l'ordre, il importe d'être en mesure de protéger les sources sensibles de données dans le cadre de procédures judiciaires. L'article 38 de la Loi sur la preuve au Canada offre une certaine protection aux renseignements sensibles mettant en cause des relations internationales, la défense nationale ou la sécurité nationale. L'on hésite à recourir à la Loi sur la preuve au Canada lorsque des informations sensibles peuvent constituer un élément critique d'une affaire pénale, et si les renseignements sont dissimulés, l'affaire n'aboutira peut-être pas. Une nouvelle loi traitant de certaines des préoccupations des forces de l'ordre devrait être proposée dans un proche avenir.

Dans le cadre du programme de sécurité nationale, nous avons élaboré des priorités d'exécution pour deux catégories d'extrémistes criminels: les menaces qui sont de nature intérieure ou interne, et les menaces de souche ou d'origine étrangère. J'ai mentionné un petit peu plus tôt que les armes chimiques, biologiques, radiologiques ou nucléaires ou armes CBRN et les

of the RCMP's response capability, we recognize that other agencies have developed expertise to respond to specific aspects of chemical and biological threat or incident. Therefore, we have developed partnerships that will strengthen our overall response capabilities.

For example, we have created a criminal incident team of explosive disposal technicians and forensic identification specialists who have been trained in the area of explosive detection, mitigation and crime-scene examination. This team is part of the joint biological and chemical response team with the Department of National Defence from Canadian Forces Base Borden. In addition, we utilize the services provided by the Defence Research Establishment Suffield, Alberta, or DRES, which provides a scientific assistance in the form of research, advice and laboratory analysis.

In other areas throughout the country, our explosive disposal technicians have partnered with local hazardous material teams normally attached to local fire departments. Such is the case in the National Capital Region, where excellent efforts have been made toward enhancing the overall response capabilities to a chemical and/or biological incident. The National Capital Region first responders committee may very well be the model for the rest of the country.

To improve our first response capability, bomb technicians at a number of strategic locations have been trained in device recognition and site safeguarding. They have not been trained in threat mitigation. Also, we have provided training to our national incident commanders with respect to crisis or incident management involving chemical and biological threats.

There was some discussion earlier from the previous witnesses with respect to lawful access. In 1974, Parliament saw the need to provide law enforcement with an important tool in the prevention, investigation and prosecution of criminal offences. In amendments to the Criminal Code, law enforcement was given the authority to intercept private communications providing that strict conditions were met. For example, a judge must be satisfied that it would be in the best interests of the administration of justice to do so and that other investigative procedures have been tried and failed or are unlikely to proceed. It was necessary to show that the matter is urgent and that other means of investigation would not be practical. The conditions provided a time frame — a period not to exceed 60 days — in which law enforcement had to operate. The age of technology has increased the challenge of maintaining a lawful access capability or the ability to intercept private communications. An added challenge and a key element of lawful access is the ability to search and seize information or computer files.

armes de destruction massive sont l'un des défis auxquels se trouvent confrontées les forces de maintien de l'ordre. Dans le cadre de la capacité de réaction de la GRC, nous reconnaissons que d'autres organismes se sont dotés des compétences requises pour réagir à certains aspects particuliers de menaces ou d'incidents de nature chimique ou biologique. C'est ainsi que nous avons élaboré des partenariats qui viendront renforcer nos capacités d'intervention globales.

Par exemple, nous avons créé une équipe d'intervention en cas d'incident criminel composée de spécialistes de l'enlèvement d'explosifs et de l'identité judiciaire et qui ont reçu une formation en détection d'explosifs, en atténuation des impacts et en fouille du lieu du crime. Cette équipe fait partie de l'équipe d'intervention d'urgence biologique et chimique du ministère de la Défense nationale établie à la Base des Forces canadiennes Borden. Nous recourons par ailleurs aux services assurés par le Centre de recherches pour la défense Suffield (Alberta), ou CRDS, qui offre un soutien scientifique sous forme de recherche, de conseils et d'analyses de laboratoire.

Ailleurs au pays, nos techniciens de l'enlèvement d'explosifs ont forgé des partenariats avec les équipes locales d'intervention en cas de déversement de matières dangereuses, qui sont normalement rattachées aux services de pompiers locaux. C'est le cas dans la Région de la capitale nationale, où d'excellents efforts ont été déployés en vue d'améliorer les capacités d'intervention d'ensemble en cas d'incident chimique et/ou biologique. Le comité de première intervention de la Région de la capitale nationale pourrait fort bien servir de modèle pour le reste du pays.

Dans le but d'améliorer notre capacité d'intervention initiale, des techniciens de l'enlèvement de bombes à plusieurs endroits stratégiques ont reçu une formation en reconnaissance des dispositifs et en protection de sites. Il n'ont pas reçu de formation en matière d'atténuation des menaces. Nous avons également offert à nos commandants sur place nationaux une formation en gestion de crise ou d'incident lié à des menaces chimiques ou biologiques.

Les témoins précédents ont discuté tout à l'heure de la question de l'accès légal. En 1974, le Parlement a jugé nécessaire de fournir aux forces de maintien de l'ordre un outil important dans la prévention, la conduite des enquêtes et les poursuites liées aux infractions criminelles. Grâce à des modifications apportées au Code criminel, les forces de l'ordre se sont vues autoriser à intercepter les communications privées à condition de satisfaire à certaines conditions strictes. Par exemple, un juge doit être convaincu que ce sera dans le meilleur intérêt de l'administration de la justice et que d'autres techniques d'enquête ont été tentées, ont échoué ou seraient vouées à l'échec. Il était important de prouver que l'affaire était urgente et que d'autres moyens d'enquête ne seraient pas pratiques. Les conditions établissaient un cadre temporel — ne devant pas dépasser 60 jours — à l'intérieur duquel les forces de l'ordre devaient s'exécuter. L'âge de la technologie a augmenté le défi du maintien d'une capacité d'accès légal ou de la capacité d'intercepter des communications privées. Un défi supplémentaire, qui est un élément clé de l'accès légal, est la capacité de mener des fouilles ou des saisies de données ou fichiers informatiques.

New technologies are increasingly overwhelming conventional lawful access methods. It is enabling criminals to shield their activities from detection. New features create new challenges. For example, local number portability permits individuals to retain phone numbers when they change addresses. Personal communication systems, such as cellphones, paging devices or palm pilots, feature digital technology that provides an increased level of security. Communications via satellite provide the versatility to conduct business anywhere and the capability for systems to connect through various gateways throughout the world. As well, there is the Internet, which is being increasingly used by criminals as a means of communication in conducting criminal activity. The challenge is for law enforcement to maintain its ability to detect, prevent and prosecute those who utilize the Internet to further their criminal objectives.

To contribute to the challenge is the use of cryptography by the criminal element. Cryptography is basically a means to change text or voice into unbreakable codes. Technology has enhanced the ability to encrypt to the point where it has surpassed the ability to decrypt messages. As technologies improve, encryption products will also increasingly be used to encrypt voice conversations. There is increasing potential for cryptography to become an effective tool for criminals intent on shielding their criminal activities, such as drug trafficking, money laundering, child pornography and terrorism.

As was pointed out when we discussed CBRN as an emerging threat, the same applies to cyber-terrorism. We see it as an emerging threat. While the tactics used may very well be the same, cyber-terrorism is not the same as information warfare or high-tech cyber-crime. The factor that distinguishes one from the other is motive. An essential element of terrorism is that the actions taken against the target are intended to influence decision-makers and the decisions they take.

The impact of a threat, whether actual or real, against an electronic information system should not be restricted to the loss of life or serious damage to property. We should also consider the pressures felt by the loss of confidence in the system and in the organization's whose systems were disrupted or destroyed. Also, consideration must be given to the loss of confidence in the ability of government to effectively prevent or respond to such incidents. The disruption, corruption or unauthorized access to a system can add the same, if not greater, impact than physical damage and may have more influence on decision-makers.

Such activity can be dealt with as a crime in Canada under the Criminal Code of Canada, notwithstanding the national security dimension.

Further challenges for law enforcement in this respect, from an investigative standpoint, include cyber-crime and cyber-terrorism. These present enormous and unique challenges. As indicated,

De nouvelles technologies viennent sans cesse contrecarrer les méthodes conventionnelles d'accès légal. Elles permettent aux criminels de mettre leurs activités à l'abri de toute détection. Toutes les nouveautés créent de nouveaux défis. Par exemple, la portabilité de son numéro local permet à une personne de conserver son numéro de téléphone lorsqu'elle change d'adresse. Les systèmes de communications personnels tels les téléphones cellulaires, les téléavertisseurs et les Palm Pilot utilisent une technologie numérique qui assure un niveau de sécurité accru. Les communications via satellite offrent la possibilité de mener ses affaires n'importe où et la capacité de branchement de systèmes par le biais de divers portails partout dans le monde. Il y a également l'Internet, qui est de plus en plus utilisé par les criminels comme moyen de communication dans la conduite de leurs activités criminelles. Le défi pour les forces d'exécution de la loi est de maintenir leur capacité de détecter, de prévenir et de poursuivre ceux qui utilisent l'Internet à des fins criminelles.

Le défi présenté par l'utilisation de la cryptographie par l'élément criminel vient compliquer encore la situation. La cryptographie permet en gros de transformer un message écrit ou verbal en un code indéchiffrable. La technologie de l'encodage s'est perfectionnée à un point tel qu'elle l'emporte aujourd'hui sur la capacité de décrypter des messages. Au fur et à mesure de l'amélioration de la technologie, des produits d'encodage seront de plus en plus utilisés pour encoder des conversations. La cryptographie est ainsi destinée à devenir un outil efficace pour les criminels désireux de dissimuler leurs activités criminelles, comme par exemple le trafic de stupéfiants, le blanchiment d'argent, la pédopornographie et le terrorisme.

Le cyberterrorisme est, tout comme l'utilisation d'armes CBRN, une nouvelle menace. Même si les tactiques employées peuvent être les mêmes, le cyberterrorisme n'est pas la même chose que l'info-guerre ou le cybercrime de haute volée. Le facteur qui les distingue est le motif. Un élément essentiel du terrorisme est que les mesures prises contre la cible visée ont pour objet d'influencer les décideurs et leurs décisions.

Dans le cas d'un système d'information électronique, le concept de menace, que celle-ci soit réelle ou pas, ne devrait pas être limité à la perte de vie ou à des dommages matériels graves. Il importe également de tenir compte des pressions amenées par la perte de confiance à l'égard du système et de l'organisation dont les systèmes ont été atteints ou détruits. Il convient également d'accorder du poids à la perte de confiance à l'égard de la capacité du gouvernement de prévenir ou de contenir efficacement de tels incidents. Le démantèlement ou la corruption ou l'accès non autorisé à un système peut avoir une incidence équivalente, voire même supérieure, à celle des dommages physiques et pourrait même exercer une plus grande influence sur les décideurs.

De telles activités doivent être traitées comme étant des crimes au Canada en vertu du Code criminel, nonobstant la dimension sécurité nationale.

D'autres défis pour les forces de l'ordre, du point de vue enquête, sont le cybercrime et le cyberterrorisme. Il s'agit là de défis énormes et uniques. Comme je l'ai dit, les attaques peuvent

attacks can be masked in a number of ways. In the absence of a claim of responsibility in the early stages, it would be difficult to determine the nature or source of the attack. Good intelligence is critical with respect to an organization's capability and modus operandi. Given that such attacks can be conducted from relatively obscure and safe locations, prosecutions can present an even greater challenge.

The RCMP has developed a critical incident program that was approved by our senior executive to ensure that the RCMP was continually in a proper state of readiness to deal with critical incidents. We recognize that training is a key component to developing an effective response capability. Subsequently, we have trained to a high level a select group of national commanders who would be given command responsibility in the event of a critical incident in Canada. Their training has given them extensive exposure to the national counterterrorism plan. Canadian forces directives, the Security Offences Act and subsequent police-to-police agreements.

One of the primary forms of training is scenario-based exercises. As you heard earlier from a previous witness with respect to the operational readiness program, the RCMP participates actively in that program. The incident commanders also participate as observers in serious incidents, both nationally and internationally. We have expanded the critical incident program to include commanders from other police forces and agencies.

In conclusion, the RCMP takes its responsibility for national security very seriously. We are committed to ensuring that we fulfil our mandate. However, it is essential to understand that the protection of our national security is a multi-agency responsibility. We can only accomplish our objectives through a cooperative approach in areas such as the sharing of information, intelligence and training. As you have seen from my presentation, this occurs both nationally and internationally.

That concludes my formal presentation. I would be pleased to respond to any questions.

Senator Banks: My first question is somewhat rhetorical: Why did we not catch Mr. Ressay? The RCMP had knowledge of him. The security people had been watching him, and here he is driving around our country with a bomb in his car. The Americans caught him. Is that okay? Did we slip up? Should we have or could we have stopped him? Did he not do anything actually illegal until he got to the border? Obviously, he did, he was driving around with a bomb in his car. As I said, it is a rhetorical question, but I am sure you understand the thrust of it because I am getting at the whole question: Can we catch people like that? Are we doing okay? At times are we looking like fools, as I think we might have in that case at least to the uninformed who do not know the circumstances? Are we happy with that situation?

être masquées de diverses façons. En absence d'une revendication de responsabilité aux premières étapes, il est difficile de déterminer la nature ou la source de l'attaque. L'accès à des renseignements fiables est essentiel en ce qui concerne la capacité et le modus operandi d'une organisation. Étant donné que de telles attaques peuvent être menées à partir d'endroits relativement obscurs et sûrs, la poursuite des responsables peut poser un défi encore plus grand.

La GRC a élaboré un programme d'intervention lors d'un incident critique, programme qui a été approuvé par nos cadres supérieurs afin de veiller à ce que la GRC soit en permanence en mesure d'intervenir lors d'incidents majeurs. Nous reconnaissons que la formation est un élément clé d'établissement d'une capacité d'intervention efficace. En conséquence, nous avons formé à un très haut niveau un groupe sélect de commandants nationaux qui seraient chargés de la responsabilité sur place en cas d'incident grave au Canada. Leur formation les a exposés au plan national de lutte contre le terrorisme, aux directives des Forces canadiennes, à la Loi sur les infractions en matière de sécurité et aux ententes entre services de police élaborés en conséquence.

L'un des principaux outils de formation est la tenue d'exercices fondés sur des scénarios. Comme un témoin précédent vous l'a déjà dit, la GRC participe activement au programme de préparation opérationnelle. Les commandants sur place participent en tant qu'observateurs lors d'incidents graves, tant à l'échelle nationale qu'à l'échelle internationale. Nous avons élargi le programme d'intervention lors d'un incident critique pour englober les commandants d'autres forces policières et organismes d'intervention.

En conclusion, la GRC prend très au sérieux sa responsabilité à l'égard de la sécurité nationale. Nous nous sommes engagés à exécuter notre mandat. Il est cependant essentiel de comprendre que la protection de la sécurité nationale est une responsabilité partagée. Nous ne pourrions réaliser nos objectifs que s'il y a collaboration sur divers plans, notamment échange d'informations, renseignements et formation. Comme vous l'aurez constaté, cette collaboration doit se faire à l'échelle et nationale et internationale.

Voilà qui met fin à mon exposé formel. Je me ferai maintenant un plaisir de répondre à vos questions.

Le sénateur Banks: Ma première question est quelque peu rhétorique: pourquoi n'a-t-on pas mis le grappin sur M. Ressay? La GRC le connaissait. Les gens du service de sécurité le surveillaient et voilà qu'il sillonnait le pays avec une bombe dans sa voiture. Les Américains l'ont arrêté. Est-ce bien? Nous sommes-nous trompés? Aurions-nous dû ou aurions-nous pu l'arrêter? Le problème était-il qu'il n'avait en vérité pas commis d'acte illégal avant d'arriver à la frontière? Mais si, puisqu'il se promenait avec une bombe dans sa voiture. Comme je le disais, c'est une question rhétorique, mais je suis certain que vous comprenez à quoi je veux en venir: Pouvons-nous arrêter des gens comme cela? Faisons-nous correctement notre travail? Nous avons parfois l'air idiot, et je pense que c'était peut-être le cas cette fois-ci, en tout cas aux yeux des profanes qui n'étaient pas au courant des circonstances? Sommes-nous heureux de la situation?

Supt. Pilgrim: Whenever we have a situation such as the Ressam incident, and there are individuals who are planning or staging criminal activity in Canada, of course we are not happy with that. There is a reluctance to get into the specifics of the investigation, but Mr. Ressam was active and lived in Montreal. We are talking about a large population base, with many places to conduct business undetected.

There is some evidence that the authorities were aware of his presence in Canada, but obviously, from the chain of events, there was no evidence to indicate what his particular plans were at that time. We are fortunate that the American authorities apprehended him as he was crossing into the U.S.

More generally, procedures are in place to work with the other law enforcement agencies. The Canadian Security Intelligence Service is charged with identifying individuals who may pose a threat to Canada and our national security or to other areas, and the exchange of information and intelligence is in place to ensure that those agencies that have a requirement to be aware of certain activities are made aware of those activities in a timely fashion.

You will be hearing from my CSIS counterparts that there are a number of individuals who have been identified by the service and where the RCMP has become, in some cases, involved at various stages and to varying degrees, resulting in the apprehension or the disruption of activities. In some cases, through the immigration process, they have been deported from Canada.

Senator Banks: Was Mr. Ressam an unusual case? Are we being assiduous enough? Are there impediments in the way of your apprehending persons such as Mr. Ressam? I am only using his example because it is such a glaring one.

Must we assume that there are fairly large numbers of people in the country, like Mr. Ressam, about whom we know little or who have not raised their profile enough, who are engaged in activities about which we can do nothing, because they do not have a high enough profile? Are we not sure they have bought materials to make the bombs with; is that the case?

Supt. Pilgrim: First of all, for the RCMP involvement, we must have a criminal activity or suspicion of a criminal activity to become involved.

Senator Banks: Such as a bomb?

Supt. Pilgrim: We must have the information or intelligence that that is the activity. Short of that information, in many cases it is difficult for us to determine what is happening.

Senator Banks: In that particular case, do you know or can you disclose whether we had any such information?

Le surintendant Pilgrim: Chaque fois qu'il y a une situation comme l'affaire Ressam et qu'il y a des personnes qui planifient ou qui organisent des activités criminelles au Canada, il est évident que nous n'en sommes pas heureux. Il y a une hésitation à aborder le détail de l'enquête, mais M. Ressam était actif et vivait à Montréal. Nous parlons d'un gros bassin de population avec quantité d'endroits où mener des activités sans être repéré.

Il existe certaines preuves que les autorités étaient au courant de sa présence au Canada, mais il ressort clairement de la chaîne d'événements qu'il n'y avait aucun élément de preuve quant au plan particulier qu'il échaufaudait à l'époque. Nous avons eu de la chance que les autorités américaines aient pu l'arrêter alors qu'il traversait la frontière pour se rendre aux États-Unis.

De façon plus générale, il y a en place des procédures en vue de travailler avec les autres agences d'exécution de la loi. Le Service canadien du renseignement de sécurité est chargé d'identifier les personnes susceptibles de poser une menace pour le Canada et pour notre sécurité nationale ou pour d'autres endroits du globe, et le mécanisme d'échange d'informations et de renseignements sont en place pour veiller à ce que ces agences qui ont pour obligation d'être au courant de certaines activités y soient sensibilisées rapidement.

Mes homologues au SCRS, que vous allez recevoir, vont vous expliquer qu'il y a un certain nombre de personnes qui ont été identifiées par le service, ensuite de quoi la GRC est dans certains cas intervenue à différentes étapes et à différents degrés, le tout débouchant sur l'arrestation des intéressés ou sur le démantèlement de leurs activités. Dans certains cas, grâce au processus d'immigration, ces éléments ont été expulsés du Canada.

Le sénateur Banks: Le cas de M. Ressam était-il très différent? Sommes-nous suffisamment assidus? Y a-t-il des entraves quant à la façon dont vous pouvez appréhender des personnes comme M. Ressam? Je le cite en tant qu'exemple tout simplement parce que son cas est flagrant.

Doit-on penser qu'il y a au pays un nombre important de personnes comme M. Ressam, dont nous ne savons que peu de choses ou qui ne se sont pas suffisamment connaître et qui s'adonnent à des activités auxquelles nous ne pouvons rien parce que nous ne sommes pas suffisamment au courant? Est-ce parce que nous n'avons pas la certitude qu'elles ont apporté avec elles le matériel nécessaire à la fabrication de bombes?

Le surintendant Pilgrim: Premièrement, en ce qui concerne la participation de la GRC, il faut qu'il y ait activité criminelle ou suspicion d'activité criminelle pour que nous intervenions.

Le sénateur Banks: Comme par exemple une bombe?

Le surintendant Pilgrim: Il nous faut disposer d'informations ou de renseignements selon lesquels il y a une telle activité. Faute de cela, dans bien des cas il est difficile pour nous de déterminer ce qui se passe.

Le sénateur Banks: Dans le cas précis que j'ai évoqué, savez-vous ou pouvez-vous nous dire si l'on disposait de pareils renseignements?

Supt. Pilgrim: I can tell you that we were not aware of the conspiracy to develop a bomb prior to the arrest.

Senator Banks: I think you were in the room when we were talking about the lawful access to mail. You have referred to that in your presentation, also. I commend your attention to the fact that mail, over a certain size and weight, is opened apparently with great frequency at the request of various security services, the RCMP being one, without court authority. Pieces of mail above a certain weight and/or size can be opened when and if CSIS, Canadian Customs and Revenue Agency or the RCMP thinks that there might be something that ought to be seen.

Are you comfortable that when that is done at your behest it is only done when you have really solid reasons? Bear in mind that I am only asking you now about those instances in which a court's acquiescence is not required, where you can do this without asking a judge. Are you confident that we are being careful? I am asking this question for two reasons: first, regarding the protection of privacy; and, second, as you know better than I, if we are not careful, then an otherwise successful prosecution against a person who is unquestionably guilty of a crime or of contemplating one might fail because of an improper procedure before the fact.

Are we sufficiently careful in that regard?

Supt. Pilgrim: My immediate response is yes, and for the reasons that you outlined. When we either conduct a search ourselves or request another agency to do so, we have to do so based on the principle of reasonable and probable grounds, and also knowing that it will have to stand up to the scrutiny of the court systems at some point in time. It is important that we do not jeopardize the eventual prosecution of a particular case for a fishing trip, for example.

Senator Banks: That is precisely the reason I am asking the question. You have to have reasonable or probable cause in order to ask a judge to open an ordinary envelope that could contain a letter. However, the test is less stringent for a package. Without an x-ray which shows something illegal, if it just contains paper — although that could be a part of a criminal activity — you have no way of having reasonable or probable cause to think that a package might contain something illegal. The only indication is that it is from or addressed to a person of interest. The test for when it is proper to open larger mail is less stringent, as I am sure you know better than I, than for opening an ordinary letter, which can only be done with the approval of a judge, and in the presence of either the recipient or the sender. That test does not apply to a package, and it is in that circumstance that I ask you the question.

Le surintendant Pilgrim: Je peux vous dire que nous n'étions pas au courant de la conspiration visant la construction d'une bombe avant l'arrestation.

Le sénateur Banks: Je pense que vous étiez dans la salle lorsque nous avons parlé de l'accès légal au courrier. Vous avez vous aussi fait état de cela dans votre exposé. J'aimerais porter à votre attention le fait que tout envoi postal supérieur à une certaine taille et un certain poids est apparemment souvent ouvert à la demande de divers services de sécurité, dont la GRC, sans qu'il y ait eu au préalable obtention d'une autorisation de la cour. Les articles de courrier qui dépassent un certain poids et/ou une certaine taille peuvent être ouverts si et quand le SCRS, l'Agence des douanes et du revenu du Canada ou la GRC pense qu'il y aurait peut-être lieu de jeter un coup d'oeil sur le contenu.

Cela vous satisfait-il que ce ne soit fait que sur votre ordre lorsque vous avez des motifs vraiment solides? N'oubliez pas que je ne m'intéresse ici qu'aux cas pour lesquels l'autorisation de la cour n'est pas requise, lorsque vous pouvez aller de l'avant sans faire appel à un juge. Êtes-vous convaincu que nous sommes suffisamment prudents? Je vous pose la question pour deux raisons: premièrement, dans le contexte de la protection de la vie privée; deuxièmement, et vous le savez mieux que moi, si nous ne sommes pas prudents, alors le procès d'une personne qui est indéniablement coupable d'avoir commis un crime ou de l'avoir envisagé pourrait échouer, faute d'avoir suivi la procédure établie.

Sommes-nous suffisamment prudents à cet égard?

Le surintendant Pilgrim: Ma réponse immédiate serait que oui, et ce pour les raisons que vous évoquez. Lorsque nous menons nous-mêmes une perquisition ou demandons à une autre agence de le faire, nous le faisons sur la base de motifs raisonnables et probables, et avec la conviction que cela devra résister à l'examen minutieux qui en sera fait à un moment donné dans le cadre du système judiciaire. Il est important que nous ne compromettions pas la poursuite éventuelle d'une affaire donnée pour une expédition de pêche, par exemple.

Le sénateur Banks: C'est précisément ce pour quoi je pose la question. Il vous faut avoir une cause raisonnable ou probable pour pouvoir demander à un juge l'autorisation d'ouvrir une simple enveloppe qui pourrait contenir une lettre. Cependant, le critère est moins exigeant en ce qui concerne les colis. Sans une radio qui vous montre quelque chose d'illégal, si le paquet ne renferme que des papiers — même si cela pourrait relever d'une activité criminelle — vous ne disposez d'aucun moyen d'avoir un motif raisonnable ou probable de penser que le paquet pourrait contenir quelque chose d'illégal. Votre seul indice est qu'il a été envoyé par ou à une personne d'intérêt. Le critère quant à l'ouverture d'envois postaux plus gros est moins exigeant, comme vous le savez, j'en suis sûr, mieux que moi, que pour les simples lettres, qui ne peuvent être ouvertes qu'avec l'autorisation d'un juge et en la présence ou du destinataire ou de l'expéditeur. Ce même critère ne s'applique pas aux colis, et c'est sur cette catégorie d'envois postaux que porte ma question.

Supt. Pilgrim: From a police perspective, the size of the package is immaterial. In order for us to open any package, we require a court order. We have to have a warrant.

Senator Banks: That is not so.

Supt. Pilgrim: The RCMP must. I understand that Canada Customs, Canada Post and courier companies have authority to inspect packages that are suspicious in nature, or with regard to which there is information to indicate that they may pose a threat. Canada Customs works on a set of guidelines with which I am not totally familiar. However, they have specific authority to inspect goods and items coming into the country.

From a policing perspective, we require a search warrant to open packages that are going through the mail or are seized in other circumstances.

Senator Banks: I believe I recall the Canadian Customs and Revenue Agency having told us that they sometimes open packages without a court order at the request of the RCMP. Would you check on that and let us know, please?

Supt. Pilgrim: Yes, I definitely will.

Senator Cordy: Welcome to our meeting. In my other life, I was a teacher in Cole Harbour, so I know the area well.

Could you clarify the term "cyber-terrorism"?

Supt. Pilgrim: That is a difficult one. I have participated in various discussions, nationally and internationally, where defining cyber-terrorism has been on the table. There is reluctance to define terrorism, per se, and even more to define specific aspects such as cyber-terrorism.

Situations in which information systems or critical infrastructures are threatened through the use of computer systems is probably the best definition I could give you. Again, let us not forget the motive, which is to change policy or influence decision-makers. It is not traditional a criminal activity for which greed is usually the underlying motive. It is committed more with the intent of changing policy decisions and influencing decision-makers.

Senator Cordy: With regard to influencing decision-makers, the previous speaker this morning talked about terrorist fundraising and laundering the funds raised so that they would appear legitimate. Does the criminal element, in an organized way, try to legitimize affecting decision-makers or lawmakers?

Supt. Pilgrim: Are you talking about traditional criminal organized groups at present?

Senator Cordy: Yes, organized crime groups.

Le surintendant Pilgrim: Du point de vue de la police, peu importe la taille du paquet. Il nous faut, pour pouvoir ouvrir un envoi, quel qu'il soit, une ordonnance de la cour. Il nous faut avoir un mandat.

Le sénateur Banks: Ce n'est pas vrai.

Le surintendant Pilgrim: C'est le cas pour la GRC. Si j'ai bien compris, Douanes Canada, Postes Canada et les services de messagerie sont autorisés à inspecter les paquets d'apparence suspecte ou pour lesquels il y a des renseignements indiquant qu'ils pourraient poser une menace. Douanes Canada doit se conformer à un ensemble de lignes directrices que je ne connais pas à fond. Le service des douanes est en tout cas autorisé à inspecter les produits et les articles qui arrivent au pays.

En ce qui concerne la police, il nous faut un mandat de perquisition pour pouvoir ouvrir un paquet qui passe par le courrier ou qui a été saisi dans d'autres circonstances.

Le sénateur Banks: Je pense me souvenir que l'Agence des douanes et du revenu du Canada nous a dit qu'il lui arrive d'ouvrir des paquets sans ordonnance de la cour à la demande de la GRC. Pourriez-vous s'il vous plaît vérifier et nous communiquer la réponse?

Le surintendant Pilgrim: Oui, absolument.

Le sénateur Cordy: Bienvenue à notre réunion. Dans mon autre vie, j'étais enseignante à Cole Harbour, alors je connais bien la région.

Pourriez-vous expliquer ce que vous entendez par «cyberterrorisme»?

Le surintendant Pilgrim: C'est là une question difficile. J'ai participé à diverses discussions, nationales et internationales, au cours desquelles il a été question de définir ce qu'est le cyberterrorisme. Il y a une certaine hésitation à définir le terrorisme tout court, sans parler de variantes précises comme le cyberterrorisme.

La meilleure définition que je peux sans doute vous donner est qu'il s'agit de situations dans lesquelles des systèmes d'information ou des infrastructures essentielles sont menacés par l'utilisation de systèmes informatiques. Encore une fois, n'oublions pas le motif, qui est de faire changer des politiques ou d'influencer les décideurs. Il ne s'agit pas d'une activité criminelle traditionnelle dont le motif sous-jacent est en règle générale l'argent. L'intention ici sera plutôt de faire changer des décisions politiques et d'exercer une influence auprès des décideurs politiques.

Le sénateur Cordy: Pour ce qui est de l'idée d'influencer les décideurs, le témoin qui vous a précédé ce matin a parlé de levées de fonds organisées par des mouvements terroristes et de blanchiment de l'argent ainsi ramassé dans le but de présenter un visage légitime. L'élément criminel s'efforce-t-il de façon organisée à légitimer l'influence qu'il tente d'exercer auprès des décideurs et des législateurs?

Le surintendant Pilgrim: Voulez-vous parler des groupes traditionnels du crime organisé?

Le sénateur Cordy: Oui, des groupes du crime organisé.

Supt. Pilgrim: Organized crime groups use different methods to cover the means by which those proceeds were obtained. We have proceeds of crime legislation that helps us deal with some of those issues.

With respect to using those proceeds to influence decision-makers, there is always the potential that organized crime groups may attempt to influence decision-makers to be more relaxed with respect to certain legislation with regard to criminal organizations so that they are freer to carry on business as they choose.

Senator Cordy: Unbeknownst to the lawmakers, would they try to affect them in terms of political goals of terrorist groups?

Supt. Pilgrim: For the most part, criminal organizations are considered exactly that — criminal organizations, with an objective of obtaining proceeds through criminal activity. Although I have no specific details, there have been some public discussions with respect to some organized crime groups attempting to influence various Canadian establishments.

Senator Cordy: If the RCMP were aware of an organized attempt by a group to affect lawmakers, would the lawmakers be notified that this was happening?

Supt. Pilgrim: Yes, there is a process in place to advise and inform lawmakers and other officials when there is a potential for threat, influence, corruption or intimidation.

Senator Wiebe: Superintendent Pilgrim, I appreciated very much your presentation this morning. Throughout it you talked to us about the challenges that are facing the force throughout Canada. I just want to emphasize the word "resources." Given the resources at the disposal of the RCMP, I think that you are doing an outstanding job on behalf of the people of Canada.

However, I do have a very serious concern, especially when it comes to organized crime. Money is not a problem as far as they are concerned. They have the wealth. They are moving into legal enterprises. They are able to afford the technical expertise to hire the individuals through these legal companies. Some of these individuals may not even know that they are using that technology for organized crime. That technology is changing rapidly each and every day, even as we speak.

I am very much afraid that we are not, as a government or as a society, providing our police forces with the resources and the tools to be able to combat that kind of wealth. Is there anything that you could tell me to reassure me that those financial resources are there?

Second, I am a strong believer in a visible presence for the force throughout Canada. Are we sometimes sacrificing manpower in order to be able to afford the technology that is required to combat organized crime?

Le surintendant Pilgrim: Les groupes du crime organisé utilisent différentes méthodes pour couvrir les moyens grâce auxquels leurs fonds ont été obtenus. Nous avons des lois sur le produit de la criminalité qui nous aident à traiter de certaines de ces questions.

Quant à l'utilisation du produit de la criminalité pour influencer des décideurs, il existe toujours la possibilité que des groupes du crime organisé tentent d'inciter des décideurs à relâcher certaines contraintes législatives afin que les organisations criminelles soient plus libres de mener leurs affaires comme elles l'entendent.

Le sénateur Cordy: Est-ce que ces groupes terroristes essaieraient, à l'insu du législateur, de l'influencer dans le sens de leurs propres objectifs politiques?

Le surintendant Pilgrim: Les organisations criminelles sont pour la plupart exactement cela, soit des organisations criminelles dont le but est d'obtenir de l'argent au moyen d'activités criminelles. Je n'en ai pas de détails précis, mais il y a eu certaines discussions publiques au sujet de groupes du crime organisé ayant tenté d'exercer une influence auprès de différents milieux dirigeants canadiens.

Le sénateur Cordy: Si la GRC était au courant d'une tentative d'un groupe criminel organisé d'influencer le législateur, ce dernier en serait-il averti?

Le surintendant Pilgrim: Oui, il y a en place un processus destiné à conseiller et à avertir les législateurs et autres décideurs lorsqu'il y a un risque de menace, de trafic d'influence, de corruption ou d'intimidation.

Le sénateur Wiebe: Surintendant Pilgrim, j'ai beaucoup apprécié votre exposé ce matin. Vous nous avez longuement entretenu des défis auxquels se trouve confrontée la GRC partout au pays. J'aimerais insister sur le mot «ressources». Étant donné les ressources à la disposition de la GRC, je pense que vous faites un travail remarquable pour le compte des Canadiens.

J'ai cependant une très grave préoccupation, surtout en ce qui concerne le crime organisé. L'argent n'est pas un problème pour les gens du milieu. Ils sont riches. Ils s'installent dans des entreprises légales. Ils ont les moyens, grâce à ces entreprises légales, d'embaucher les personnes qui ont les compétences techniques requises. Certains de ces employés ne savent peut-être même pas que leur patron utilise ces technologies pour le crime organisé. La technologie est en évolution constante, jour après jour; elle est en ce moment même en train de changer.

Ma grande crainte est que nous, c'est-à-dire le gouvernement et la société, ne donnions pas à nos forces de police les ressources et les outils dont elles ont besoin pour pouvoir combattre ce degré de richesse. Êtes-vous en mesure de me rassurer et de me dire que ces ressources financières sont là?

Deuxièmement, je crois fermement dans l'importance d'une présence visible de la force partout au pays. Arrive-t-il que l'on sacrifie la main-d'œuvre afin de pouvoir nous doter de la technologie qui est requise pour combattre le crime organisé?

Supt. Pilgrim: The issue with resources, of course, as you very well know, is a never-ending story. With respect, there has been a need for more resources identified to government. The government, through the integrity funding process, has recognized this need. Last year there was \$15 million allocated, and this year there is an additional \$25 million allocated with respect to integrity funding. That is in the area of organized crime.

We are constantly assessing the degree of the threat and resetting our priorities with respect to organized crime. There is always the option to deploy or re-deploy resources and/or return to government and request additional resources.

The threat is not the traditional national security threat. It is an area that is somewhat outside of my particular area of responsibility as it now stands. However, there are some linkages between my area from a national security perspective and the organized crime side of things because, as I stated earlier, some of the groups that are involved in some criminal activity, whether it is credit card fraud or fraudulent documents, impact the national security side. When we get into some of these issues, there is a potential danger to affect the economic security as well.

With respect to the technical requirements, with the advance of technology and with the new means for criminals to carry out their activity, the added challenges and the added demands are on the police to detect, disrupt, apprehend and prosecute. Without the equivalent technical means to perform those duties, the task is increasingly more difficult.

The short answer is yes, we always need resources. Coupled with that, we need to ensure that the resources that we have are effectively deployed commensurate with the threat and with the challenges that the criminal activity or the organized crime are posing to Canada.

Senator Wiebe: This is a problem in our society, and in all societies throughout the world, that we have never had to face previously. There is a completely new kind of speed in the ability to finalize the criminal act as far as the criminal is concerned. It makes it that much more difficult to try to detect that something may be going on. It may require that governments must provide the resources to address this threat.

As you know, I sit on the government side of the Senate and have always felt strongly that we are not providing the tools that are required to do the job. If we are not careful, we could lose that battle.

Supt. Pilgrim: The issue of globalization of technology was mentioned earlier this morning. Technology breaks down those traditional borders and jurisdictions that we depend on to contain some of these activities and provide us with a little more advantage. However, as I pointed out, one could conduct criminal activity sitting in a basement or office in any part of the world.

Le surintendant Pilgrim: La question des ressources est, bien sûr, comme vous le savez très bien, une histoire sans fin. Sauf le respect que je vous dois, le gouvernement a été saisi de notre besoin de disposer de plus de ressources. Le gouvernement, par le biais du processus de financement de la lutte contre la corruption, a reconnu ce besoin. L'an dernier, il y a eu une allocation de 15 millions de dollars, et cette année 25 millions de dollars supplémentaires ont été réservés à cette fin. Voilà ce qui a été fait relativement au crime organisé.

Nous réévaluons constamment le degré de la menace et réajustons nos priorités relativement au crime organisé en conséquence. Il y a toujours la possibilité de déployer ou de redéployer des ressources et(ou) de retourner voir le gouvernement pour demander des ressources supplémentaires.

La menace dont on parle n'est pas une menace traditionnelle à la sécurité nationale. Il s'agit d'un volet qui s'inscrit quelque peu à l'extérieur de mes responsabilités actuelles. Il y a cependant certains liens entre mon secteur, du point de vue sécurité nationale et l'aspect crime organisé car, comme je l'ai dit tout à l'heure, certains des groupes qui s'adonnent à des activités criminelles, qu'il s'agisse de cartes de crédit ou d'autres documents frauduleux, ont une incidence sur le volet sécurité nationale. Et lorsqu'on se lance dans certaines de ces questions, il y a toujours un risque potentiel pour la sécurité économique également.

En ce qui concerne les besoins techniques, avec l'évolution technologique et les nouveaux moyens dont disposent les criminels pour mener leurs activités, la police est assujettie à de nouveaux défis et à de nouvelles exigences en vue de détecter, de démanteler, d'arrêter et de poursuivre. En l'absence de moyens techniques équivalents lui permettant de mener à bien ces responsabilités, la tâche est de plus en plus ardue.

La courte réponse, donc, est que oui, nous avons toujours besoin de ressources. Il nous faut également veiller à ce que les ressources dont nous disposons soient déployées de façon effective dans le contexte de la menace et des défis posés par l'activité criminelle ou par le crime organisé au Canada.

Le sénateur Wiebe: C'est un problème auquel notre société et toutes les sociétés du monde n'avaient jamais auparavant été confrontées. Aujourd'hui, le criminel peut finaliser son acte criminel à une vitesse jusqu'ici jamais vue. Il est ainsi de plus en plus difficile de détecter le fait qu'il se passe peut-être quelque chose. Les gouvernements devront peut-être fournir les ressources nécessaires pour contrer cette menace.

Comme vous le savez, je siège au Sénat du côté du parti au pouvoir et j'ai toujours eu la ferme conviction que nous ne fournissons pas les outils requis pour faire le travail. Si nous ne faisons pas attention, nous pourrions perdre la bataille.

Le surintendant Pilgrim: La question de la mondialisation de la technologie a été mentionnée plus tôt ce matin. La technologie abat les frontières traditionnelles sur lesquelles nous comptons pour contenir certaines de ces activités et nous assurer un certain avantage. Cependant, comme je l'ai souligné, une personne peut mener des activités criminelles à partir d'un sous-sol ou d'un bureau n'importe où dans le monde.

Senator Wiebe: You could commit a criminal activity while in a boat in the middle of a lake while you are fishing.

Supt. Pilgrim: That is right.

Senator Forrestall: I will follow up on Senator Wiebe's observations. Additional funds in the amount of \$15 million last year and \$25 million this year were provided. What amount do you expect next year?

Does lack of knowledge of the exact amount of money that will be forthcoming lead to proper long term planning? Would it not be better if the amount were set somewhere, so that it was a natural annual increment that you could plan on?

Supt. Pilgrim: There is a process of which you are aware. There is a traditional budgetary process to identify needs for the upcoming fiscal period. In addition to that, there are usually ongoing discussions with respect to specific projects, initiatives and priorities of government, whether it is organized crime or another matter, to address those more on a case-by-case or on an individual basis. I do not have the specifics of that process. However, traditionally it is part of an ongoing strategy. We look at it in more of a long term time frame, especially when the priorities are identified. It is part of that annual strategic planning cycle in which the RCMP, like other agencies of government, are actively involved.

Senator Forrestall: I have been concerned particularly about comments from the United States and other jurisdictions that Canada is the back door to the United States for terrorists. I love tourism promotion. I love when people come to beautiful Nova Scotia. We want all the good publicity we can get. It is a form of disservice to suggest, internationally or globally, that a terrorist wanting to enter the U.S. should try Canada because it is the easiest door. That simply promotes Canada as an easy entryway to the United States. I do not want that kind of trans-traffic.

Does it bother the RCMP to have to live with this kind of comment? Does it bother you that we have this kind of inappropriate promotion?

Supt. Pilgrim: It goes to the question that was asked earlier about Canada being perceived as a safe haven. We have always maintained, within the community, that Canada is not a safe haven. I think you will hear that same comment from our CSIS colleagues when they appear before the committee. There have been numerous occasions when, as I mentioned earlier, individuals have been apprehended and deported; they have been dealt with by the legal process, whether immigration or the courts, and deported from the country.

Le sénateur Wiebe: Vous pourriez commettre une activité criminelle pendant que vous pêchez à bord d'un bateau au beau milieu d'un lac.

Le surintendant Pilgrim: C'est exact.

Le sénateur Forrestall: J'aimerais enchaîner sur les observations du sénateur Wiebe. Des fonds supplémentaires de 15 millions de dollars l'an dernier et de 25 millions de dollars cette année ont été versés. À quel montant d'argent vous attendez-vous pour l'an prochain?

Le fait que vous ne connaissiez pas le montant d'argent exact qui vous sera versé entrave-t-il votre planification à long terme? Ne serait-il pas préférable que le montant soit fixé quelque part afin que vous puissiez compter sur une augmentation annuelle régulière?

Le surintendant Pilgrim: Il y a en place un processus dont vous êtes au courant. Il existe un processus budgétaire traditionnel destiné à déterminer les besoins pour l'exercice financier à venir. Il y a par ailleurs en règle générale des discussions permanentes quant aux projets, initiatives et priorités particulières du gouvernement, qu'il s'agisse de la lutte contre le crime organisé ou d'autres choses, ce dans le but d'examiner les différentes rubriques davantage au cas par cas. Je n'ai pas le détail du processus. Cependant, traditionnellement, cela s'inscrit dans une stratégie permanente. Nous envisageons nos activités dans un contexte à plus long terme, surtout en ce qui concerne les priorités. Cela fait partie d'un cycle de planification stratégique annuelle auquel participe activement la GRC, comme tous les autres organes du gouvernement.

Le sénateur Forrestall: Je suis particulièrement préoccupé par des observations faites par les États-Unis et par d'autres pays et selon lesquelles le Canada serait la porte d'entrée arrière aux États-Unis pour les terroristes. J'adore la promotion du tourisme. J'adore cela lorsque les gens viennent dans notre belle province de la Nouvelle-Écosse. Nous voulons toute la bonne publicité que nous pouvons avoir. Mais cela nous nuit lorsqu'il est dit dans le monde qu'un terroriste désireux d'entrer aux États-Unis devrait s'essayer au Canada parce que c'est la porte la plus facile par laquelle pénétrer. C'est ainsi que l'on fait la promotion du Canada comme porte d'accès facile aux États-Unis. Ce genre de trafic transitoire ne m'intéresse pas.

Cela ennuie-t-il la GRC d'entendre ce genre de commentaires? Cela vous ennuie-t-il que le pays fasse l'objet de ce genre de promotion malencontreuse?

Le surintendant Pilgrim: Cela nous ramène à la question posée tout à l'heure relativement à la perception qu'ont certains que le Canada est un lieu de refuge sûr. Nous avons toujours maintenu, au sein de la communauté, que le Canada n'est pas un refuge sûr. Je pense que nos collègues du SCRS vous diront la même chose lorsqu'ils comparaitront devant le comité. Il y a eu de nombreux cas, comme je l'ai mentionné tout à l'heure, de personnes qui ont été arrêtées et expulsées; on les a assujetties au processus juridique, en passant soit par les services de l'immigration soit par les tribunaux, et on les expulsées du pays.

Again, I do not have the numbers, but those examples demonstrate that we are not necessarily a safe haven; there is always the chance that such individuals would be detected and apprehended. We are a democratic society, and so we provide certain opportunities that many people in other parts of the world do not enjoy. With our system of society, we have an immigration process that invites people into the country.

At the same time it is hoped that, through the necessary screening process, we can balance the process so that we do not experience large numbers of undesirables entering Canada. When I say "undesirables" I am speaking strictly from a criminal perspective of those who enter the country and conduct criminal activities. However, the potential always exists for these things to happen with the current system and process that are in place.

Senator Forrestall: I appreciate your response. It is my understanding that, in recent years in particular, there has been growing evidence of surveillance of your side of this constant war by the criminal element — from biker gangs to the Russian mafia — anywhere you look. To what extent is this happening? Are you confident that you have a bit of a handle on it? Are you able to protect yourselves? The cyber-problems that we have are almost insurmountable. I do not know what we will do about it. It is the major problem that transcends rogue missiles from dissident states, in my mind, because it corrupts completely when you are denied the type of intelligence you need to serve the populace.

To what degree is surveillance of CSIS, and the particular elements in the force who are responsible for this type of work, being conducted?

Supt. Pilgrim: I cannot give you any details in respect of the degree of the surveillance, but I can speak about the RCMP. When we conduct criminal investigations, or projects in respect of criminal activity, on any individual in Canada, we do so with the understanding that there is always the potential for counter-surveillance being conducted on us and on our methods of doing business.

There is some protection under the law to protect sources of information and the methods of operation. We utilize those means whenever possible. Again, we are cognizant of the fact that the potential is there, and we attempt to develop our operations in a manner that will prevent counter-surveillance and the disclosure of our activities as they relate to sources, techniques and overall means of doing business.

Senator Forrestall: Are you successful in recruiting the experts needed to deal with this level of computer technology?

Supt. Pilgrim: It appears that we are successful. From the information that I have, it appears that when we are seeking a particular expertise that we do not have in-house, then we obtain

Encore une fois, je n'ai pas les chiffres, mais ces exemples sont la preuve que nous ne sommes pas forcément un refuge sûr; il y a toujours la possibilité que ces personnes soient repérées et arrêtées. Nous sommes une société démocratique et nous offrons donc certaines possibilités dont les habitants d'autres parties du monde ne jouissent pas. Avec notre système de société, nous avons un processus d'immigration qui invite les gens à venir au pays.

En même temps, on espère, grâce au processus de sélection obligatoire, équilibrer le processus de façon à ne pas accueillir au Canada de nombres importants d'éléments indésirables. Lorsque je dis «indésirables» je parle strictement de l'aspect criminalité pour ceux qui entrent au pays et y mènent des activités criminelles. Il existe cependant toujours la possibilité que ces choses arrivent dans le cadre du système et des processus en place à l'heure actuelle.

Le sénateur Forrestall: J'apprécie votre réponse. D'après ce que j'ai compris, surtout au cours des dernières années, il y a eu des preuves croissantes de surveillance de votre côté de cette guerre permanente par l'élément criminel — allant des bandes de motards à la mafia russe — et ce où que l'on regarde. Dans quelle mesure est-ce le cas? Êtes-vous convaincu que vous contrôlez un peu la chose? Êtes-vous en mesure de vous protéger? Les cyberproblèmes que nous avons sont quasi insurmontables. J'ignore ce que nous pourrions y faire. À mon sens, il s'agit là d'un problème énorme qui l'emporte sur celui des missiles d'États renégats, car il y a à mon sens une corruption totale si vous voyez refuser le genre de renseignements qu'il vous faut pour servir la population.

Dans quelle mesure le SCRS et les éléments particuliers de la force qui sont responsables de ce genre de travail sont-ils surveillés?

Le surintendant Pilgrim: Je ne peux pas vous donner de détails quant au degré de surveillance, mais je peux vous parler de la GRC. Lorsque nous menons des enquêtes criminelles ou des projets portant sur l'activité criminelle ou sur une personne se trouvant sur le territoire canadien, nous le faisons en connaissance de cause, c'est-à-dire en sachant qu'il est possible que nous-mêmes et nos méthodes soyons visés par des mesures de contre-surveillance.

Il existe en vertu de la loi une certaine protection des sources d'information et des méthodes de travail employées. Nous y recourons partout où cela est possible. Encore une fois, nous savons que le risque est là et nous tentons de mener nos opérations de façon à empêcher la contre-surveillance et la divulgation de nos activités en ce qui a trait à nos sources, à nos techniques et à nos méthodes de travail.

Le sénateur Forrestall: Réussissez-vous à recruter les experts dont vous avez besoin étant donné le niveau de sophistication de la technologie informatique?

Le surintendant Pilgrim: Il semble que nous réussissions. D'après les renseignements dont je dispose, il semble que lorsque nous cherchons une compétence bien précise que nous n'avons

that expertise outside, either through direct recruiting or on a contract basis, whatever the case may be.

However, we have a computer crimes area within the RCMP, and we also have an area called "Infomatics" that looks at the RCMP systems. These areas also provide a pool of expertise when we deal with technology.

Senator Forrestall: Do you prefer to have in-house expertise or do you prefer to have it on a contract basis? If it is necessary, can you search as far as the U.K., for example, to find the appropriate expertise? Do you do that from time to time?

Supt. Pilgrim: Yes, there has always to be a balance of what capabilities we have internally, and economically it is not always feasible to maintain a capability internally that may not be required or called upon on a regular basis. Subsequently, there are means whereby we are involved in exchange or secondment programs as a means of exchanging information and doing business. We form part of a variety of arrangements internationally where much of this expertise is at the table; and we are able to draw upon it as required.

Senator Forrestall: Do you have enough authority to do transborder chase and pursuit of information or conduct such a surveillance? Do you feel free or hindered?

Supt. Pilgrim: There is sufficient authority to do that. It is important, in that respect, that the relationships and the protocols are in place between the RCMP and other agencies, whether domestically or internationally. Of course, when we talk about Canada and her border, the U.S. is the first country to come to mind.

It is important that we have a relationship on both sides of the border and an understanding of the respective legal requirements and issues. In that way, instead of an RCMP officer running across the border, there is a degree of confidence and trust in the counterpart on the other side of the border to ensure that the task is dealt with as required.

Senator Forrestall: On the need-to-know basis, then, is that a reciprocal arrangement?

Supt. Pilgrim: Yes.

Senator Forrestall: When you need to know something, how cooperative are our neighbours to the south? Are they good or are they indifferent?

Supt. Pilgrim: No, I would definitely not say it was indifference. Through the Rexam investigation, we saw that we have a very good level of cooperation between ourselves and our counterparts in the FBI. We also have a very good relationship with other policing agencies. Whether it is state, federal, the Drug Enforcement Agency or the Alcohol, Tobacco, Firearms Agency, we have an excellent rapport. As I mentioned earlier, we are also part of Interpol and of the International Association of Chiefs of

pas à l'interne, nous obtenons cette compétence à l'extérieur, soit par voie de recrutement direct soit par voie contractuelle, selon le cas.

Nous avons cependant au sein de la GRC une section spécialisée dans le crime informatique, et nous avons également un service d'informatique qui s'occupe des systèmes de la GRC. Ces services nous offrent un bassin d'experts en technologie.

Le sénateur Forrestall: Préférez-vous avoir des experts à l'interne ou passer contrat pour obtenir ces services? Si cela était nécessaire, pourriez-vous aller jusqu'au Royaume-Uni, par exemple, pour y trouver les compétences que vous recherchez? Faites-vous cela de temps en temps?

Le surintendant Pilgrim: Oui, il y a toujours eu un équilibre dans les capacités que nous avons à l'interne, et sur le plan financier, il n'est pas toujours faisable de maintenir une capacité à l'interne qui ne sera peut-être pas requise ni utilisée de façon régulière. C'est pourquoi nous participons à des programmes d'échanges ou de détachements comme moyen d'échanger des informations et de faire affaires. Nous participons à toute une gamme de formations internationales où beaucoup de ces compétences se trouvent réunies autour de la table et nous pouvons y puiser selon nos besoins.

Le sénateur Forrestall: Avez-vous suffisamment de pouvoir pour entreprendre des poursuites, des recherches d'information et du travail de surveillance transfrontaliers? Vous sentez-vous libres ou entravés?

Le surintendant Pilgrim: Nous disposons de suffisamment de pouvoir pour faire cela. Il est important, à cet égard, que soient en place les relations et les protocoles entre la GRC et les autres agences, qu'elles soient nationales ou internationales. Bien sûr, lorsque nous parlons du Canada et de sa frontière, le premier pays qui nous vient à l'esprit est les États-Unis.

Il est important qu'il y ait de part et d'autre de la frontière une bonne relation et une compréhension des exigences et des questions juridiques respectives. Ainsi, au lieu qu'un agent de la GRC traverse la frontière en courant, il y a de l'autre côté de la frontière un degré de confiance dans la façon dont le travail va être mené.

Le sénateur Forrestall: Pour ce qui est du principe de la nécessité d'accès, donc, il existe un arrangement de réciprocité, n'est-ce pas?

Le surintendant Pilgrim: Oui.

Le sénateur Forrestall: Lorsque vous devez savoir quelque chose, dans quelle mesure nos voisins du Sud sont-ils coopératifs? Sont-ils accommodants ou bien indifférents?

Le surintendant Pilgrim: Non, je ne dirais certainement pas qu'ils sont indifférents. Grâce à l'enquête entourant l'affaire Rexam, nous avons constaté un très bon niveau de collaboration entre nous-mêmes et nos homologues de la FBI. Nous avons également eu de très bons rapports avec d'autres agences policières. Qu'il s'agisse d'agences d'État, fédérales, de la Drug Enforcement Agency ou de l'Alcohol, Tobacco, Firearms Agency, nous avons toujours eu d'excellents rapports. Comme je l'ai

Police. That brings to the table, of course, the opportunity to create more partnerships and to strengthen the existing ones.

Senator Forrestall: In other words, you are pretty happy with the need-to-know level under which we operate with our neighbours to the south. What about the United Kingdom and Europe?

Supt. Pilgrim: Yes. With respect to our liaison officers, we have 29 in 20 posts around the world. They add greatly to the development of our relationships with various agencies internationally. That goes a long way to strengthening the partnerships that are in place.

Senator Atkins: Superintendent Pilgrim, my first question goes back to our first witness' testimony and this whole question of port security. Does the RCMP work closely with the local authorities to satisfy their concerns with regard to port activities?

Supt. Pilgrim: Yes. Depending on the nature of the activity that we are interested in, we will work hand in hand with the authority that has jurisdiction. In addition, we have other programs targeting the broader context of border integrity at our ports, be they airports, land or sea ports. We work closely, sometimes daily, with the municipal or local police, provincial police, federal agencies, according to the jurisdiction. In addition, we conduct our own criminal investigations as they relate to activities at specific locations. The short answer is yes, we have a very good working relationship with the police.

Senator Atkins: Why do we get the feeling that there are not enough resources to deal with the level of activity? For example, in the port of Montreal, there is a sense that the level of security is insufficient to protect the interests of Canadians. To what extent can our authorities investigate containers to know what is going out of this country or coming into it?

Supt. Pilgrim: I am not sure any number of resources would be able to deal with the container situation at our ports. As you can well appreciate, container shipping is a major business. Thousands and thousands of containers go through a port on any given day.

It is difficult to say that we need additional resources to deal with the problem as a whole. However, resourcing is definitely one issue with respect to policing all of our ports, air, land or sea. Port security has been identified as one of our national priorities. Strategies are being examined on the best way to address the situation. It is to be hoped that the appropriate level of resources will be dedicated to that particular challenge.

Senator Atkins: If you find a Z71 red truck, let me know, license plate "Norman."

mentionné tout à l'heure, nous faisons également partie d'Interpol et de l'Association internationale des chefs de police. Cela nous offre bien sûr l'occasion de créer d'autres partenariats et de renforcer ceux qui existent déjà.

Le sénateur Forrestall: En d'autres termes, vous êtes plutôt heureux du niveau d'accès sélectif avec lequel nous fonctionnons avec nos voisins du Sud. Qu'en est-il du Royaume-Uni et de l'Europe?

Le surintendant Pilgrim: Oui. En ce qui concerne nos agents de liaison, nous en avons 29 en place dans 20 missions dans le monde. Ces agents contribuent grandement au développement de nos relations avec diverses agences à l'échelle mondiale. Cela contribue énormément à renforcer les partenariats qui sont en place.

Le sénateur Atkins: Surintendant Pilgrim, ma première question nous ramène au témoignage de notre premier témoin et à toute la question de la sécurité portuaire. La GRC travaille-t-elle étroitement avec les autorités locales quant aux préoccupations de ces dernières relatives aux activités portuaires?

Le surintendant Pilgrim: Oui. Selon la nature de l'activité à laquelle nous nous intéressons, nous travaillons main dans la main avec l'autorité responsable. Nous avons par ailleurs d'autres programmes visant la question plus vaste de l'intégrité de la frontière à nos ports, qu'il s'agisse d'aéroports, de postes frontière ou de ports maritimes. Nous travaillons étroitement, parfois quotidiennement, avec la police municipale ou locale, la police provinciale et les agences fédérales, en fonction des compétences de chacun. Nous menons par ailleurs nos propres enquêtes criminelles relativement à certaines activités survenant dans divers endroits. En sommes, donc, oui, nous entretenons de très bonnes relations de travail avec la police.

Le sénateur Atkins: Pourquoi avons-nous l'impression qu'il n'y a pas suffisamment de ressources compte tenu du niveau d'activité à maintenir? Par exemple, dans le port de Montréal, on a l'impression que le niveau de sécurité est insuffisant pour protéger les intérêts des Canadiens. Dans quelle mesure nos autorités sont-elles en mesure d'examiner les conteneurs pour savoir ce qui sort du pays et ce qui y entre?

Le surintendant Pilgrim: Je ne suis pas convaincu, quelles que soient les ressources qui y seraient consacrées, qu'il soit possible de régler toute la question des conteneurs dans nos ports. Comme vous le savez, le transport maritime est une activité très importante. Chaque jour un port verra passer des milliers et des milliers de conteneurs.

Il est difficile de dire qu'il nous faut des ressources supplémentaires pour traiter du problème dans son ensemble. Cependant, les ressources sont définitivement un élément dans toute la question de la surveillance de nos ports, qu'ils soient aériens, terrestres ou maritimes. La sécurité portuaire a été identifiée comme étant l'une de nos priorités nationales. L'on est en train de se pencher sur des stratégies quant à la meilleure façon d'aborder la situation. L'on espère qu'un niveau approprié de ressources sera consacré à ce défi.

Le sénateur Atkins: Si vous trouvez un camion rouge Z71, plaque d'immatriculation «Norman», faites-le moi savoir.

On industrial espionage, do you have any comment on whether it is taking off or whether you feel it is under control?

Supt. Pilgrim: It is in an area on which I do not have a great deal of information. That area is being monitored and assessed on a regular basis. You may want to approach that question with our CSIS counterparts when they appear before the committee.

Senator Atkins: Yesterday we heard about the military having a difficult time keeping their numbers in terms of recruitment. Is that a problem with the RCMP or not?

Supt. Pilgrim: Recruiting within the RCMP is an ongoing process, not unlike the military, I am sure. Our human resource area within the RCMP is constantly looking at the formula to ensure the right balance of people leaving and coming in.

We do not have problems with attracting applicants for the RCMP. The difficulty is determining the numbers that we can accommodate given budget restraints and the established positions that we have. The balance is important. Recruiting and developing of expertise in police officers or peace officers does not appear to be a problem for us.

Senator Atkins: The new challenges in policing require new levels of qualifications. Over the last few years we have heard the challenges of ethnic balance and recruiting women. Would you care to comment on those two areas?

Supt. Pilgrim: The RCMP, in its recruiting process, takes these issues into consideration. I do not have the exact percentages right now. However, I do know that the percentage of women as regular members in the RCMP has significantly increased over the past number of years. Female members are in senior ranking positions in the RCMP at the present time.

We also take into consideration the other requirements from a policing perspective with respect to other communities within the country, communities such as Cole Harbour or our black communities in and around Halifax. It is one of the issues that we dealt with on a regular basis to ensure that we had sufficient numbers of black candidates being recruited, meeting the requirements and being engaged in the force.

It is always a challenge, because in many of these communities, as was pointed out earlier, depending on the cultural issues and some of the background, the police are not always seen as I would like to think the police in Canada are seen, which is in more of a positive light. In some of the other cultures that we may need to deal with, the police are not necessarily seen in that same light.

Senator Atkins: In regard to the comments made by Senator Forrestall, I gather that where you need the expertise in certain areas you are recruiting civilians into senior roles in the establishment?

En ce qui concerne l'espionnage industriel, pourriez-vous nous dire si cela prend de l'ampleur ou bien si vous jugez que la situation est sous contrôle?

Le surintendant Pilgrim: C'est un sujet sur lequel je ne dispose pas de beaucoup de renseignements. La chose est surveillée et évaluée de façon régulière. Vous voudrez peut-être aborder cette question avec nos homologues du SCRS lorsqu'ils comparaitront devant le comité.

Le sénateur Atkins: Hier, on nous a dit que les militaires éprouvaient de la difficulté à maintenir leur niveau de recrutement. Est-ce un problème du côté de la GRC?

Le surintendant Pilgrim: Le recrutement au sein de la GRC est un processus continu qui, j'en suis certain, n'est pas dissemblable de celui suivi par les militaires. Le service des ressources humaines de la GRC est sans cesse en train d'examiner la formule pour veiller au bon équilibre entre les personnes qui entrent et celles qui partent.

Nous n'avons pas de mal à attirer des candidats à la GRC. La difficulté réside dans la détermination des nombres que nous pouvons accueillir, compte tenu des compressions budgétaires et des postes établis que nous avons. L'équilibre est important. Le recrutement et l'acquisition de compétences par les agents de police ou gardiens de la paix ne semblent pas être un problème pour nous.

Le sénateur Atkins: Les nouveaux défis dans le travail de la police exigent de nouveaux niveaux de compétence. Au cours des dernières années, nous avons entendu parler des défis posés par l'équilibre ethnique et le recrutement de femmes. Auriez-vous quelque commentaire à faire au sujet de ces deux questions?

Le surintendant Pilgrim: Dans le cadre de son processus de recrutement, la GRC tient compte de ces aspects. Je n'ai pas les pourcentage exact en tête. Cependant, je sais que le pourcentage de femmes membres régulières de la GRC a sensiblement augmenté au cours des dernières années. L'on compte à l'heure actuelle des femmes parmi les rangs supérieurs de la GRC.

Nous tenons également compte d'autres exigences dans le cas de certaines localités du pays, comme par exemple Cole Harbour ou les communautés noires dans les environs de Halifax. Il s'agit là d'un aspect dont nous nous occupons de façon régulière, afin d'être certains d'avoir suffisamment de candidats noirs qui satisfassent les exigences et qui soient recrutés.

C'est un défi permanent, car dans nombre de ces localités, comme cela a été souligné plus tôt, selon le contexte culturel et historique, la police n'est pas toujours perçue comme je souhaiterais qu'elle le soit au Canada. C'est-à-dire dans une lumière positive. Dans certaines des autres cultures avec lesquelles nous pouvons être amenés à traiter, la police n'est pas toujours vue dans la même lumière.

Le sénateur Atkins: Pour en revenir aux commentaires faits par le sénateur Forrestall, je suppose que là où vous avez besoin de compétences dans certains domaines, vous recrutez des civils pour occuper des postes supérieurs à l'interne.

Supt. Pilgrim: That is correct. There are some capabilities that we need outside of the traditional police function, so the trend is to recruit within that particular requirement as opposed to taking an individual and bringing him in as a police officer and then developing that capability at a later stage. Sometimes there is a difference in what you require there, and sometimes there is a need to have a combination of both. We are also meeting that requirement.

Senator Atkins: How do you change the slogan that the RCMP always get their man?

Supt. Pilgrim: In the generic sense?

[Translation]

Senator Pépin: You mentioned in your presentation that if information held in files is not kept confidential, Canadians will have less confidence in the government. On the one hand, I fully agree that the government needs to pass laws to counter terrorist activity, particularly in the context of globalization and the emergence of new technologies. On the other hand, if we are talking about invading people's privacy, I have some concerns. There is a very fine line between the two. With the advent of new technologies, people's lives are becoming open books.

You pointed out that there was not adequate legislation in place now to assist you there, but what could we do in this area without endangering the right to confidentiality?

[English]

Supt. Pilgrim: In relation to the whole issue of creating a balance with respect to developing our capabilities to respond to threats or potential threats so that the government, or the systems or the establishment, is seen to be able to effectively respond, the area to which we turn to determine that that balance exists is usually what we refer to as our "threat assessment." The threat assessments will provide us with a reasonably good assessment as to what are the threats being faced by Canada or Canadians with respect to national security issues. Subsequently, the process, or the procedures or the capabilities, we develop must be balanced out with the threat assessment.

For example, in my previous function in the office of the previous witnesses here, there was always the question of the Americans investing or infusing millions of dollars into terrorism or counterterrorism, and why is Canada not doing that? We must look at it from two different perspectives, one being, as I mentioned earlier, that the U.S. is the number one terrorist target in the world. Subsequently, they need to take measures that we probably would not need to take. In Canada, where the threat is deemed to be much lower — or low, I suppose, from a definitional perspective — it is important that we do not overreact. However, by the same token, we take the necessary steps to ensure that we have a balanced approach to what we see or what is assessed as the actual threat.

Le surintendant Pilgrim: C'est exact. Il y a certaines compétences dont nous avons besoin à l'extérieur de la fonction policière traditionnelle, alors la tendance est de recruter à l'intérieur de ce cadre au lieu d'aller chercher une personne, de la recruter en tant qu'agent de police puis de la former à un stade ultérieur. Il y a parfois une différence dans ce dont vous avez besoin et il faut parfois une combinaison des deux. Nous satisfaisons donc ces besoins-là également.

Le sénateur Atkins: Comment changer le slogan voulant que la GRC attrape toujours son homme?

Le surintendant Pilgrim: Dans le sens générique?

[Français]

Le sénateur Pépin: Vous avez mentionné dans votre exposé que, si la confidentialité des dossiers n'était pas respectée, les citoyens avaient moins confiance dans le gouvernement. D'une part, je suis tout à fait d'accord pour que le gouvernement adopte des lois afin de contrer le terrorisme, surtout dans le cadre de la mondialisation et de l'émergence des nouvelles technologies. D'autre part, s'il y a intrusion dans la vie privée des individus, je suis réticente. La marge de manœuvre entre les deux reste très mince. Avec les nouvelles technologies, la vie des gens devient un livre ouvert.

Vous avez souligné le fait qu'il n'y avait pas suffisamment de lois pour vous aider, mais comment pourrions-nous faire cela sans mettre en péril le droit à la confidentialité?

[Traduction]

Le surintendant Pilgrim: En ce qui concerne toute la question de la création d'un équilibre dans le développement de nos capacités d'intervenir en cas de menaces ou de menaces potentielles de telle sorte que le gouvernement, ou les systèmes ou les pouvoirs soient perçus comme étant en mesure de réagir de façon effective, nous comptons en règle générale, pour déterminer que cet équilibre existe, sur ce que nous appelons habituellement notre «évaluation de menace». Les évaluations de menace nous donnent une assez bonne idée de la nature des menaces auxquelles sont exposés le Canada ou les Canadiens dans le contexte de la sécurité nationale. En conséquence, les processus, ou les procédures ou les capacités, que nous élaborons, doivent être équilibrés par rapport à l'évaluation de la menace.

Par exemple, dans le cadre de mes fonctions antérieures au bureau du témoin qui m'a précédé ici, il y avait toujours la question des Américains qui investissaient ou engloutissaient des millions de dollars dans le terrorisme ou l'antiterrorisme, et celle de savoir pourquoi le Canada ne faisait pas de même. Il nous faut examiner cela de deux points de vue différents. Premièrement, comme je l'ai déjà mentionné, les États-Unis sont la cible mondiale numéro un des terroristes. Il leur faut en conséquence prendre des mesures que nous n'aurions probablement pas à prendre ici au Canada. Chez nous, où la menace est considérée comme étant bien moins grande — ou faible, je suppose, dans un contexte de définition — il est important que nous ne réagissions pas avec excès. Il nous faut cependant par la même occasion prendre les mesures nécessaires pour veiller à ce qu'il y ait une approche équilibrée dans ce que nous voyons ou dans ce qui est considéré comme étant la véritable menace.

Can we do more? I believe there are initiatives in place right now, as was mentioned by Mr. D'Avignon, for government initiatives to develop options or strategy to strengthen Canada's counterterrorism response capabilities. I am hopeful that when that initiative is completed, we will see more of a balance.

Therefore, we will be able to say to the Canadian people — and I believe we can say it now — that there may be some shortfalls but, with the existing threat level and with the methods and the means or the process and the arrangements that are presently in place, we can then say that there is a balance, and we are in a position to inform people that they can have confidence in the government, or in their police or in their fire department, or whatever the case may be, to be able to effectively respond to a given situation.

[Translation]

Senator Pépin: When you say you have assessed the threat, well, clearly we have no choice but to trust you as far as that information goes. And yet, as parliamentarians, we often have the feeling that we are not being told everything. I understand that you have to protect information and that there are times when you cannot release certain information. However, the answer I got from a previous witness was that he had no information about the question I had asked, when in fact, that information was on the Internet. You can always count on cooperation from parliamentarians. Yet the impression remains that we are not being told everything we should.

As concerns computer networks, we are told that the Senate's computer system could easily be targeted by hackers. Canada is highly dependent on its computer systems. Do we have reason to remain optimistic in the face of threats of cyber-terrorism and are we able to respond effectively to such threats?

[English]

Supt. Pilgrim: At the present time I understand OCIPEP are in the process of conducting an assessment. I believe this afternoon that you will probably hear more details of that with respect to the vulnerabilities and the level of preparedness with respect to our information systems. Those witnesses may be in a better position to respond to questions of that nature.

[Translation]

Senator Pépin: We have to wonder if making the law more severe will dissuade cyber-terrorists or if they will find another way to proceed.

[English]

The Chairman: Superintendent Pilgrim, earlier in the discussion you talked about Canada being less of a target than the United States; is that correct?

Supt. Pilgrim: That is correct.

The Chairman: Therefore, we do not need the same measures that they need, being a major target?

Pouvons-nous faire plus? Je pense qu'il y a en place à l'heure actuelle, comme l'a mentionné M. D'Avignon, un certain nombre d'initiatives: des initiatives gouvernementales en vue de l'élaboration d'options ou de stratégies visant le renforcement des capacités canadiennes de lutte contre le terrorisme. J'espère qu'une fois cette initiative particulière menée à terme nous verrons un meilleur équilibre.

Nous pourrions ainsi dire aux Canadiens — et je pense que nous le pouvons déjà — qu'il y a peut-être certains manquements mais qu'avec le niveau de menace existant et les méthodes et les moyens ou le processus et les arrangements qui sont en place, il y a un équilibre et nous pouvons dire aux gens qu'ils peuvent avoir confiance dans leur gouvernement, dans leurs services de police, dans leurs services de lutte contre les incendies ou autre, qui sauront intervenir efficacement dans les situations qui se présenteront.

[Français]

Le sénateur Pépin: Lorsque vous nous dites que vous avez fait une évaluation de la menace, il est entendu que nous devons vous faire confiance quant à cette information. Pourtant nous, les parlementaires, avons bien souvent l'impression que vous ne nous transmettez pas toute l'information voulue. Je comprends que vous devez protéger vos informations et que parfois vous ne pouvez pas donner certains renseignements. Cependant, le témoin qui vous a précédé m'a répondu ne pas avoir d'information quant à la question que je lui avais posée alors que cette information, en réalité, se retrouvait sur Internet. Vous pouvez toujours compter sur la collaboration des parlementaires. Toutefois, l'impression de ne pas obtenir toute l'information voulue demeure.

En ce qui concerne les systèmes de réseaux informatiques, on nous dit que le réseau informatique du Sénat peut être piraté sans problème. Le Canada est très dépendant de ces systèmes de réseaux informatiques. Pouvons-nous rester optimistes face aux menaces du cyberterrorisme et y réagir efficacement?

[Traduction]

Le surintendant Pilgrim: D'après ce que j'ai compris, le BPIEPC est en train de réaliser une évaluation. Je pense que cet après-midi vous entendrez plus de précisions là-dessus, relativement aux sources de vulnérabilité et à l'état de préparation du côté de nos systèmes d'information. Ces témoins seront peut-être mieux en mesure de répondre à ce genre de questions.

[Français]

Le sénateur Pépin: Il faut se demander si le fait de rendre la loi encore plus sévère va dissuader les délinquants informatiques ou s'ils vont continuer et trouver une autre façon de procéder.

[Traduction]

Le président: Surintendant Pilgrim, plus tôt dans la discussion, vous avez dit que le Canada était moins une cible que les États-Unis, n'est-ce pas?

Supt. Pilgrim: That is correct.

The Chairman: The concern that some of the members of the committee are trying to address is that if we do not provide a sufficient level of security at our borders, then the Americans will close the borders to us. That is the conundrum that Senator Atkins was trying to reflect to you that we are hearing from American legislators. They are saying, "Look, we would prefer it if you folks took care of the problem at your borders, but if you are not going to do it, we will do it at our borders." Do you have a comment on that?

Supt. Pilgrim: Except for some of the issues that have been raised publicly concerning the immigration issues and that are being addressed, I believe that Canadians are addressing those issues. We have measures in place through Canada Customs and the enforcement agencies to address the issue of criminal activity across borders.

With that in mind, the arrangements, the partnerships and the joint training we are seeing between agencies on both sides of the border, in my view, will go a long way with respect to developing not only a stronger response capability but also a detection capability. We are seeing a sharing of information and intelligence between agencies, with a cooperative spirit. There is an understanding that the border may very well be vulnerable, on either side of the border. There has always been a high degree of cooperation but there seems to be more of a willingness to develop stronger methods and means of dealing with specific issues. We see that from the cross-border crime forum, in some of the counterterrorism committees or fora that I am personally involved in or have been involved in over the last several years. There is definitely a higher degree of sharing of information and a sense of working closer together to respond or deal with some of those criticisms or issues.

The Chairman: Are there no-go areas for police anywhere along our borders?

Supt. Pilgrim: No, none of which I am aware. I know that was an issue that came up several years ago with a previous committee. The response at that time is that there are no no-go areas. That is still the case.

The Chairman: Let me rephrase the question: Are there places where police officers go less frequently than others?

Supt. Pilgrim: It depends on the arrangements that are in place. Where other police forces have jurisdiction, or there are other policing arrangements, it may well be the case that an RCMP member may not go there as frequently as he would if it were strictly an RCMP jurisdiction. With respect to a no-go area, that is not the case.

The Chairman: Do RCMP officers move freely through Akwesasne?

Le surintendant Pilgrim: C'est exact.

Le président: Une question que se posent certains membres du comité est la suivante: si nous n'assurons pas un niveau de sécurité suffisant à nos frontières, alors les Américains nous fermeront la frontière. C'est là l'énigme que tentait de vous exposer le sénateur Atkins et que nous soumettent les législateurs américains. Ils disent: «Écoutez, nous préférons que vous régliez le problème à vos frontières, mais si vous n'allez pas le faire, nous le ferons à nos frontières.» Auriez-vous quelque chose à dire là-dessus?

Le surintendant Pilgrim: Exception faite de certaines des questions qui ont été soulevées publiquement relativement à l'immigration, questions dont on s'occupe, je pense que les Canadiens font le nécessaire. Nous avons en place, par le biais de Douanes Canada et des agences d'exécution de la loi, des mesures destinées à résoudre le problème de l'activité criminelle transfrontalière.

Dans ce contexte, les arrangements, les partenariats et la formation conjointe que nous constatons entre agences des deux côtés de la frontière contribueront, je pense, beaucoup à l'établissement non seulement d'une capacité d'intervention plus forte, mais également d'une capacité de détection. Nous constatons entre agences des échanges d'informations et de renseignements, ce dans un esprit de coopération. On comprend de par et d'autre que la frontière pourrait bien être vulnérable dans un pays ou dans l'autre. Il y a toujours eu un degré élevé de collaboration, mais il semble qu'il y ait une plus grande volonté de mettre au point des moyens et des méthodes plus solides de traiter des différents problèmes. Cela ressort clairement dans le cadre du travail du forum sur la criminalité transfrontalière et de certains des comités ou des tribunes sur la lutte contre le terrorisme auxquels je participe personnellement depuis plusieurs années. Il est clair qu'il y a un échange poussé d'informations et une conscience partagée de la nécessité de travailler plus étroitement ensemble afin d'être en mesure de réagir à certaines de ces critiques ou à certains de ces problèmes.

Le président: Existe-t-il n'importe où le long de nos frontières des zones où la police est interdite d'accès?

Le surintendant Pilgrim: Non, pas que je sache. Je sais que c'est une préoccupation qui a été soulevée il y a plusieurs années par un comité antérieur. La réponse donnée à l'époque était qu'il n'y avait pas de zone d'interdiction d'accès, et c'est toujours le cas aujourd'hui.

Le président: Permettez que je reformule la question: y a-t-il des endroits où les agents de police vont moins souvent qu'ailleurs?

Le surintendant Pilgrim: Tout dépend des arrangements en place. Là où d'autres forces de police ont juridiction ou là où existent d'autres arrangements de services de police, il est possible que des membres de la GRC ne s'y rendent pas aussi souvent que s'il s'agissait de zones relevant strictement de la compétence de la GRC. Il n'existe cependant pas de zone de non-accès.

Le président: Les agents de la GRC se déplacent-ils librement dans tout le territoire Akwesasne?

Supt. Pilgrim: My understanding is that they have a working arrangement in Akwesasne that allows for the RCMP to work within that particular area. I do not have any specific details on the arrangement, but my understanding is that yes, we do work within the Akwesasne area.

The Chairman: In response to Senator Atkins' car problems, you said that you were not sure that any amount of resources would be sufficient to deal with the container problem in ports.

Supt. Pilgrim: The container problem in ports is massive. I go back to my days of working on the East Coast. There are a large number of ships coming in and out of ports on a daily basis. This has always been one of the areas that we have been concerned with, a means to be able to enforce effectively, or at least have a comfortable level of detail to indicate, what is coming in and what is not. I know that Canada Customs has a process in place whereby they look at particular containers. We work hand-in-hand with customs and the police of other jurisdictions in this respect.

To say that no level of resources would resolve the issue might not be correct. However, by the same token, it would be difficult to place a number on it at this point without effectively assessing the entire situation. I am not saying that that assessment is not being done. I know we are looking at all ports on a constant basis to ensure that our approach in dealing with the ports is as effective as it possibly can be.

The Chairman: I appreciate your candour, Supt. Pilgrim. However, it sounds as if you are telling this committee that our ports are open to smuggling.

Supt. Pilgrim: To say there is no smuggling would not be correct. To say they are open to smuggling, I cannot give you that assessment. From an enforcement perspective, smuggling, contraband, drugs and human smuggling are areas of concern and priorities for the RCMP, and they are being addressed. To say our ports are open for smuggling, I would not give it that assessment.

Senator Atkins: Having said all that, do you not think that it would be a good idea if there were a federal agency charged with policing the ports throughout this country? That would be a deterrent if people knew they were there. The way it is now, there is a sense that smugglers can get away with something, and they are willing to take their chances. Was it a good idea to eliminate the port police?

Supt. Pilgrim: My understanding is that that was a political decision. It would not be appropriate for me to second-guess it.

Senator Atkins: I do not expect you to do that. It seems to me that we made a big mistake when we got rid of them.

Le surintendant Pilgrim: D'après les renseignements dont je dispose, ils ont en place à Akwesasne un arrangement de travail qui permet aux agents de la GRC d'y mener leurs activités. Je n'ai pas de détails précis quant à l'arrangement en question, mais d'après ce que j'ai compris nous travaillons bel et bien dans la zone Akwesasne.

Le président: En ce qui concerne les problèmes de voiture du sénateur Atkins, vous avez dit douter que les ressources, quelles qu'elles soient, suffisent jamais pour régler le problème des conteneurs dans les ports.

Le surintendant Pilgrim: Le problème des conteneurs dans les ports est gigantesque. Je repense à l'époque où je travaillais le long de la côte Est. Il y a chaque jour un très grand nombre de navires qui arrivent dans les ports et qui en partent. Nous avons toujours été préoccupés par cette question et désireux d'être en mesure d'assurer une surveillance effective ou en tout cas de nous sentir à l'aise avec le niveau de détail des renseignements obtenus sur les navires qui entrent et qui partent. Je sais que Douanes Canada a en place un processus en vertu duquel ils examinent différents conteneurs. Nous travaillons main dans la main avec les gens des Douanes et les autres services de police pour assurer ce contrôle.

Dire qu'aucun niveau de ressources ne suffirait jamais pour régler le problème n'est peut-être pas tout à fait juste. Néanmoins, il serait difficile de citer un chiffre sans faire une évaluation poussée de toute la situation. Je ne dis pas qu'une telle évaluation n'est pas en train d'être effectuée. Je sais que nous examinons constamment tous les ports dans le but de veiller à ce que nos opérations y soient aussi efficaces que possible.

Le président: J'apprécie votre candeur, surintendant Pilgrim. J'ai cependant l'impression que vous êtes en train de dire au comité que nos ports sont ouverts à la contrebande.

Le surintendant Pilgrim: Dire qu'il n'y a pas de contrebande ne serait pas exact. Dire que les ports sont ouverts à la contrebande, c'est là autre chose, et je ne peux pas me prononcer là-dessus. Du point de vue exécution de la loi, la contrebande, le trafic de drogues et d'êtres humains sont des sujets de préoccupation prioritaires pour la GRC et nous sommes en train de les examiner. Mais je ne dirais pas que nos ports sont ouverts à la contrebande.

Le sénateur Atkins: Tout cela étant dit, ne pensez-vous pas que ce serait une bonne idée qu'il y ait une agence fédérale chargée de la surveillance des ports partout au pays? La présence d'une telle surveillance dissuaderait les gens s'ils étaient au courant. À l'heure actuelle, l'impression est que les trafiquants pourront s'en tirer et ils sont prêts à prendre des risques. Était-ce une bonne idée d'éliminer la police portuaire?

Le surintendant Pilgrim: D'après ce que j'ai compris, c'était la une décision politique. Il ne serait donc pas approprié que je me prononce là-dessus.

Le sénateur Atkins: Je ne m'y serais pas attendu non plus. Il me semble que nous avons commis une grave erreur lorsque nous les avons supprimés.

Supt. Pilgrim: I know that the police of jurisdiction at the various ports are doing their best to respond to criminal activity that it is alleged is being committed at the ports. The RCMP and other agencies are working hand-in-hand, trying to respond to that concern. The situation would have to be assessed to determine whether there is a need for another ports police, as would the overall effectiveness of replacing the existing regime with something new.

Senator Atkins: A division of the RCMP?

Supt. Pilgrim: I will let you make that recommendation.

Senator Forrestall: As an observation, part of this is an economic function. I have been told in the past, and I have no reason to doubt it, that were we to examine every single container coming into the Montreal and Halifax ports, they would grind to a halt. It takes a minimum of 40 minutes to offload, redirect, position, open, have a dog sniff, close, back up and put a container back into the process. With 1,040 containers on big ships, how much time is that? No economic process will allow that, no matter how great the risk. There has to be way, and the best way, which seems to work most of the time, is intelligence and surveillance.

Supt. Pilgrim: We cannot underestimate that.

Senator Forrestall: There seems to be a little confusion on this. We need port police. There is no question about that. This burden has been passed to the local police, who are untrained. They are doing a very good job, but it is a specialized role.

Supt. Pilgrim: We cannot underestimate the value of intelligence, information and the cooperative spirit to ensure that the information is being shared. To echo your comments, there is no question that it is the key element in this entire issue.

Senator Forrestall: It is a difficult problem.

Supt. Pilgrim: Yes, it is.

The Chairman: Thank you, Supt. Pilgrim. We appreciate your testimony today.

The committee adjourned.

OTTAWA, Thursday, July 19, 2001

The Standing Senate Committee on Defence and Security met this day at 2:15 p.m. to conduct an introductory survey of the major security and defence issues facing Canada with a view to preparing a detailed work plan for future comprehensive studies.

Senator Colin Kenny (*Chairman*) in the Chair.

Le surintendant Pilgrim: Je sais que la police locale en place à différents ports fait de son mieux pour contrer l'activité criminelle dont on allègue qu'elle y est menée. La GRC et d'autres agences oeuvrent main dans la main dans leurs efforts visant à contenir le problème. Il faudra évaluer la situation pour déterminer s'il y aurait lieu de créer une autre police portuaire et pour déterminer l'efficacité globale du remplacement du régime existant par quelque chose de nouveau.

Le sénateur Atkins: Une division de la GRC?

Le surintendant Pilgrim: Je vous laisserai le soin de faire une telle recommandation.

Le sénateur Forrestall: Je dirais, en guise d'observation, qu'un élément de la situation est de nature économique. On m'a déjà dit par le passé, et je n'ai aucune raison d'en douter, que si l'on devait examiner chaque conteneur arrivant dans les ports de Montréal et de Halifax, toute l'activité y serait paralysée. Il faut un minimum de 40 minutes pour décharger, mettre en place, ouvrir, faire inspecter par un chien, fermer, repousser et remettre un conteneur dans la chaîne. Avec de gros navires transportant 1 040 conteneurs, combien de temps cela demanderait-il? Aucun processus économique, quelle que soit la gravité du risque, ne permettrait cela. Il faut qu'il y ait une solution, et la meilleure solution, qui semble fonctionner la plupart du temps, c'est le recours à la surveillance et au renseignement.

Le surintendant Pilgrim: Nous ne pouvons pas sous-estimer cela.

Le sénateur Forrestall: Il semble qu'il y ait un petit peu de confusion entourant cela. Il nous faut une police portuaire, cela est évident. Le fardeau a été transféré à la police locale, qui n'a pas la formation requise. Elle fait un très bon travail, mais l'on parle ici d'un rôle spécialisé.

Le surintendant Pilgrim: Nous ne saurions sous-estimer la valeur des renseignements, de l'information et de l'esprit de collaboration pour veiller à ce que toutes les données soient échangées. Pour reprendre ce que vous avez dit, il n'y a aucun doute que c'est là l'élément clé dans toute cette question.

Le sénateur Forrestall: Il s'agit d'un problème difficile.

Le surintendant Pilgrim: Oui, en effet.

Le président: Merci, surintendant Pilgrim. Nous vous sommes reconnaissants d'être venu témoigner devant nous aujourd'hui.

La séance est levée.

OTTAWA, le jeudi 19 juillet 2001

Le Comité sénatorial permanent de la défense et de la sécurité se réunit aujourd'hui à 14 h 15 pour faire une étude préliminaire des principales questions de défense et de sécurité qui touchent le Canada en vue de la préparation d'un plan de travail détaillé pour des études plus poussées.

Le sénateur Colin Kenny (*président*) occupe le fauteuil.

[English]

The Chairman: Good afternoon, ladies and gentlemen. If I may take just a moment on this, I understand that some people who have been watching the broadcast on television or on the Internet have been phoning in with questions for members of the committee. We are not structured to deal with that. It is simply a contact point for further information, and the Web site is a contact point for further meetings of the committee and for information that the committee puts up from time to time, such as a record of the testimony. We would welcome those who are interested in the work of the committee to communicate with us by mail, and we would be happy to get back in touch with you.

If I may, I will turn now to our witnesses today. Our panel includes Mr. James Harlick. Mr. Harlick is Assistant Deputy Minister, Office of Critical Infrastructure Protection and Emergency Preparedness in the Department of National Defence. In this capacity, he provides advice and support to the Associate Deputy Minister on policy and operational matters affecting the government's responsibilities for critical infrastructure protection and emergency management. His recent assignments have included Executive Director, Critical Infrastructure Protection Task Force in the Department of National Defence, and Executive Director, Year 2000, Planning and Coordination Group Activity in the Privy Council Office. Mr. Harlick will speak about the role of the Office of Critical Infrastructure Protection and Emergency Preparedness.

He is accompanied by Mr. Gary O'Bright. Mr. O'Bright joined the Communications Security Establishment in 1975 and has held a wide number of positions at this institution. In 1991 he attended the National Defence College in Kingston. Upon completion of this program he became the Communications Security Establishment Director of Strategic Planning, and in 1995, Director, Corporate Management. In August of 1997, Mr. O'Bright was appointed to the position of Director of the Information Technology Security Strategic Services Group.

In April of 2000, he joined the government's critical infrastructure task force, and in 2001 he assumed his current position as Director, General Operations for the Office of Critical Infrastructure Protection and Emergency Preparedness.

We also have with us Mr. Alan Bartley. Mr. Bartley is the Director General, Policy, Planning and Readiness of the Office of Critical Infrastructure Protection and Emergency Preparedness. He was previously director of security policy with the Solicitor General of Canada. He was a member of the Canadian Security Intelligence Service prior to joining the Department of the Solicitor General. A former journalist, Mr. Bartley has a Ph.D. in political science from McGill University.

Mr. James Harlick, Assistant Deputy Minister, Office of Critical Infrastructure Protection and Emergency

[Traduction]

Le président: Mesdames et messieurs, bonjour. Si vous permettez, je crois savoir que certaines personnes qui suivent les délibérations de notre comité à la télévision ou sur Internet ont téléphoné pour adresser des questions à des membres du comité. Nous ne sommes pas organisés pour répondre à ces questions. La télévision est simplement un point de contact pour obtenir un complément d'information et le site Web est aussi un point de contact pour obtenir des renseignements sur d'autres réunions du comité et pour publier occasionnellement des renseignements comme le compte rendu des témoignages. Ceux ou celles qui sont intéressés par les travaux du comité sont invités à communiquer avec nous par la poste et nous nous ferons un plaisir de leur répondre.

Maintenant, je vais céder la parole à nos témoins d'aujourd'hui qui sont M. James Harlick, sous-ministre adjoint, Bureau de la protection des infrastructures essentielles et de la protection civile au ministère de la Défense nationale. À ce titre, M. Harlick conseille et assiste la sous-ministre déléguée sur les questions stratégiques et opérationnelles, sur les responsabilités du gouvernement concernant la gestion des mesures d'urgence et la protection des infrastructures essentielles. M. Harlick a occupé récemment les postes de directeur général, Groupe de travail du ministère de la Défense nationale sur la protection des infrastructures essentielles, ainsi que le poste de directeur général, Groupe de coordination et de planification de l'an 2000 au Bureau du Conseil privé. M. Harlick nous entretiendra du rôle du Bureau de la protection des infrastructures essentielles et de la protection civile.

Il est accompagné de M. Gary O'Bright qui travaille au Centre de la sécurité des télécommunications depuis 1975 où il a occupé plusieurs postes. En 1991, il a suivi des cours au Collège de la Défense nationale à Kingston, après quoi il est devenu directeur de la planification stratégique au Centre et en 1995, directeur de la Gestion ministérielle. En août 1997, M. O'Bright a été nommé directeur du Groupe des services stratégiques et de la sécurité de la technologie de l'information.

En avril 2000, il s'est joint au groupe de travail du gouvernement sur les infrastructures essentielles et en 2001 il a assumé son poste actuel de directeur, Opérations générales, Bureau de la protection des infrastructures essentielles et de la protection civile.

Nous accueillons également M. Alan Bartley, directeur général, Planification des politiques et disponibilité opérationnelle au Bureau de la protection des infrastructures essentielles et de la protection civile. Auparavant, il était directeur de la Politique en matière de sécurité au ministère du Solliciteur général du Canada. Il a également été membre du Service canadien du renseignement de sécurité avant d'entrer au ministère du Solliciteur général. Ancien journaliste, M. Bartley possède un doctorat en science politique de l'Université McGill.

M. James Harlick, sous-ministre adjoint, Bureau de la protection des infrastructures essentielles et de la protection

Preparedness, National Defence Department: Mr. Chairman, I will read my statement to the senators and then take questions.

Mr. Chairman, ladies and gentlemen and members of the committee, I welcome this opportunity to appear before you today. As Senator Kenny, the chairman, has noted, my colleagues Mr. Bartley and Mr. O'Bright accompany me. I thought these individuals could best bring contribution to the hearing today given their respective responsibilities in the office.

I would like to use my opening remarks today to first provide background on the origins of the new office. Second, I would like to talk about the way ahead for Canada on critical infrastructure protection and emergency preparedness. Third, I would like to describe the office's link to the Department of National Defence and to the department and agencies of the portfolio of the Solicitor General. I cite these two departments because you heard yesterday from the Department of National Defence, of which we are a part, and this morning from the portfolio of the Solicitor General.

The new office is a civilian organization located within the Department of National Defence with a mandate to provide national leadership on critical infrastructure protection and effective emergency management. The office reports to the Associate Deputy Minister in the department, Ms Margaret Purdy.

I will address first the origins of the new office and the early work on the critical infrastructure protection. The origins of the government's work can be traced to 1996 when officials in the Canadian security and intelligence community conducted a preliminary review of the implications for Canada of the information technology revolution. This review was prompted by the emergence of serious concerns about the threat of information warfare, or electronic warfare as it was then known.

One of the principle conclusions of that review was that the Government of Canada had to modernize its program of identifying and protecting the most significant facilities in the country; that is, those facility on which the most vital services depended. This review concluded that information technology had transformed the nature and configuration of those facilities, and Canada's protection efforts had not kept pace.

The United States government was reaching similar conclusions at about the same time. A presidential commission on information protection reported in 1997 that urgent action was needed to protect U.S. vital interest from cyber threats and vulnerabilities.

In Canada, we were ready in 1998 to take forward specific proposals on how to approach the challenge. We postponed that work in favour of doing a first-class job on the Y2K computer bug challenge. We could not have pursued both efforts with success

civile, ministère de la Défense nationale: Monsieur le président, je vais vous lire ma déclaration, et je répondrai ensuite aux questions.

Monsieur le président, mesdames et messieurs les membres du comité, je suis heureux de m'adresser à vous aujourd'hui. Comme le président, le sénateur Kenny, l'a signalé, mes collègues MM. Bartley et O'Bright m'accompagnent. Je me suis dit qu'ils pouvaient apporter une contribution remarquable aux délibérations d'aujourd'hui compte tenu des responsabilités que chacun occupe au Bureau.

J'aimerais profiter de l'occasion pour, premièrement, vous relater les origines du Bureau. Deuxièmement, j'aimerais vous parler des perspectives en matière de protection des infrastructures essentielles et de protection civile au Canada. Troisièmement, j'aimerais vous décrire la relation du Bureau avec le ministère de la Défense nationale et le ministère et les organismes du portefeuille du Solliciteur général. Je vous parle de ces deux ministères parce que vous avez entendu hier les témoignages de représentants du ministère de la Défense nationale, dont nous sommes partie, et ce matin, de représentants du portefeuille du Solliciteur général.

Le nouveau Bureau est un organisme civil situé au sein du ministère de la Défense nationale, ayant pour mandat d'assurer le leadership national en matière de gestion de la protection des infrastructures essentielles et de protection civile. Le Bureau relève de la sous-ministre déléguée au ministère de la Défense nationale, Mme Margaret Purdy.

Je vais d'abord vous parler des origines du nouveau Bureau et de ses premières interventions en matière de protection des infrastructures essentielles. Le travail gouvernemental sur la protection des infrastructures essentielles remonte à 1996, lorsque des fonctionnaires de l'appareil canadien de sécurité et de renseignement ont effectué un examen préliminaire des incidences de la révolution informationnelle pour le Canada. Cet examen découlait de l'apparition de graves préoccupations au sujet de la menace d'une guerre de l'information, ou d'une guerre électronique, comme on l'appelait à l'époque.

L'une des principales conclusions de cet examen a été que le gouvernement du Canada devait moderniser son programme d'identification et de protection des installations les plus importantes du pays, c'est-à-dire les installations dont dépendent les services les plus essentiels. L'examen concluait que la technologie de l'information avait transformé la nature et la configuration de ces installations et que les efforts de protection du Canada n'étaient pas demeurés à la hauteur.

Le gouvernement des États-Unis en était arrivé à la même conclusion, à peu près au même moment. La Commission présidentielle sur la protection de l'information essentielle révélait en 1997 qu'il fallait établir des mesures d'urgence pour protéger les intérêts vitaux des États-Unis contre les nouvelles cybermenaces et vulnérabilités.

En 1998, au Canada, nous étions prêts à mettre de l'avant des propositions précises sur la façon d'aborder le défi de la protection des infrastructures essentielles. Toutefois, nous avons reporté ce projet pour faire un excellent travail sur le défi du bogue

given the level of resources both would have required and the involvement of many of the same players. On balance, we believe it was the right decision. The rollover occurred with no significant problems, and we benefited greatly from the sequencing after Y2K.

We now have a clearer picture of the nature of our national critical infrastructure. Y2K showed our dependence on the structure and taught us — that is, private sector, the government, and indeed the public — much about the associated interdependencies and vulnerabilities of our infrastructure.

We also forged groundbreaking relationships with the private sector, particularly the energy, telecommunications, banking and transportation sectors. As well, we formed stronger relationships with the provinces and territories and with our most important foreign partners.

Early in the year 2000, soon after the Y2K file was closed, the government created a one-year task force to prepare detailed proposals on critical infrastructure protection. The work of the task force was to advise ministers on what ongoing role, if any, the Government of Canada should take in terms of protecting the country's critical infrastructure. The task force adopted a broad approach to its work, broader than that taken by the United States, which had focused on the threat of malicious cyber-based attacks.

The task force adopted a Y2K-based definition of a critical infrastructure. Critical infrastructure is those systems, facilities and networks whose failure or disruption would have a serious impact on the health, safety, security and economic well-being of Canadians and on the effective functioning of government in this country.

Canada's critical infrastructure exists in six highly interdependent sectors. The first is energy and utilities. The second is transportation in all four modes — air, water, rail and land. Communications, which includes telecommunications and the Internet, is the third sector. The fourth sector is safety, including nuclear safety and search and rescue services. The fifth sector is services including financial, food services, and health. The sixth grouping is the government sector in respect of its essential services that all levels of government provide to citizens.

The task force conducted extensive research and consultation in Canada and with international contacts. It concluded that Canada's critical infrastructure, in both its physical and cyber dimensions faced a state of increased risk in the 21st century.

I will now address the threat environment to critical infrastructure. Physical accidents and natural disasters will continue to occur. They will affect our infrastructure with significant consequences for Canadians. Canada has experienced at least 30 major disasters in the past five years. In the years to

informatique de l'an 2000. Nous n'aurions pu nous concentrer simultanément sur ces deux projets avec succès, compte tenu du niveau des ressources qu'ils auraient exigées et de la participation des mêmes intervenants. Tout compte fait, nous croyons avoir pris la bonne décision. Le report s'est effectué sans problème important et nous avons grandement profité du séquençement après l'an 2000.

Nous avons maintenant une vue plus claire de la nature de nos infrastructures nationales essentielles. L'an 2000 a fait ressortir notre dépendance à l'égard de cette infrastructure et nous en a appris beaucoup au sujet des interdépendances et des vulnérabilités connexes.

Nous avons également amorcé des relations avec le secteur privé, en particulier avec les secteurs de l'énergie, des télécommunications, des banques et des transports. En outre, nous avons établi des liens plus solides avec les provinces et les territoires et avec nos plus importants partenaires étrangers.

Au début de l'an 2000, peu après la fermeture du dossier du bogue de l'an 2000, le gouvernement créait un groupe de travail pour une durée d'un an, chargé de préparer des propositions détaillées sur la protection des infrastructures essentielles. Le groupe de travail avait pour mandat de conseiller les ministres sur le rôle permanent que le gouvernement devrait jouer, le cas échéant, pour protéger les infrastructures essentielles du pays. Le groupe de travail a adopté une approche générale, plus générale que celle prise aux États-Unis, qui était centrée sur la menace de cyberattaques malveillantes.

Le groupe de travail a adopté une définition des infrastructures essentielles établie en l'an 2000, à savoir: les systèmes, installations et réseaux dont une panne ou une défectuosité affecterait gravement la santé, la sécurité et le bien-être économique des Canadiens et des Canadiennes, ou qui sont essentiels au fonctionnement efficace des gouvernements dans ce pays.

Les infrastructures essentielles du Canada existent dans six secteurs hautement interdépendants. Le premier est l'énergie et les services publics. Le deuxième, les transports, dans ses quatre modes, soit le transport par air, par eau, par rail et sur terre. Les communications, qui incluent les télécommunications et l'Internet, constituent le troisième secteur. Le quatrième est la sécurité, y compris la sécurité nucléaire, la recherche et le sauvetage. Le cinquième secteur est les services, y compris les services financiers, alimentaires et sanitaires et le sixième groupe est le secteur du gouvernement, c'est-à-dire les services essentiels que tous les paliers de gouvernement offrent aux citoyens et aux citoyennes.

Le groupe de travail a effectué une recherche approfondie et a mené des consultations au Canada et auprès de collègues internationaux. Il a conclu que les infrastructures essentielles du Canada, dans leurs dimensions matérielle et cybernétique, couraient des risques accrus au XXI^e siècle.

Je vais maintenant vous parler des menaces aux infrastructures essentielles. Des accidents matériels graves et des catastrophes naturelles continueront de se produire, ce qui aura des répercussions sur nos infrastructures matérielles et entraînera des conséquences importantes pour les Canadiennes et les Canadiens.

come, hazardous spills, fires and other accidents will persist, as will severe weather events.

Between 1996 and 1998, three weather-related events, the Saguenay River flood in Quebec in 1996, the Red River flood in Manitoba in 1997 and the Ontario-Quebec ice storm in 1998, resulted in costs of more than \$5 billion for repair and recovery. The Government of Canada alone provided \$1.5 billion to provinces in terms of disaster commitments.

At the same time that physical disasters continue to challenge emergency planners in Canada, they have been joined by a new set of threats to our critical infrastructure. These new threats have a cyber dimension in that they exploit or impact information technology and telecommunications and our dependence on them. All of our vital services depend on information technology, which brings brand new vulnerabilities. The Internet is immature, unsecured and unstable. Those who develop commercial, off-the-shelf software are more concerned about getting their product to market than they are with checking the products thoroughly for glitches or faults that might make them vulnerable. Because we tend to migrate towards the same popular software suites, those faults and glitches can spread quickly, and with significant negative consequences.

A range of cyber tools can exploit these vulnerabilities. Viruses, worms and Trojan back doors have become part of our everyday vocabulary. If you use a computer at home or at work, you will recognize the significance of Melissa and the Love Bug as serious cyber attacks that have affected computer users around the world since 1999.

There is little relief in sight. Hacking tools are widely available. They are cheap or, worse, free and easy to use. Their use is becoming increasingly sophisticated.

Old threats are also taking on a new face. Technology is revolutionizing the worlds of crime, espionage and terrorism. Computers, the Internet, data encryption and a full range of communication devices, whether wire line or wireless, are as prevalent in these worlds as in ordinary business. Criminals and terrorists in unfriendly foreign governments can take advantage of these technology-based vulnerabilities and attack tools to defraud individuals, businesses and national economies. They could advance their political, ethnic or religious causes through these tools.

While attackers with clear motives are a clear danger, so too is the so-called recreational hacker. They use their computer skills to attempt to attack, corrupt or manipulate the computers and

Le Canada a connu au moins 30 catastrophes importantes au cours des cinq dernières années. Au cours des années à venir, des déversements dangereux, des incendies et d'autres accidents industriels continueront de se produire, tout comme des événements météorologiques violents.

De 1996 à 1998, trois événements météorologiques, soit l'inondation du Saguenay au Québec en 1996, l'inondation de la rivière Rouge au Manitoba en 1997 et la crise du verglas en Ontario et au Québec en 1998, ont entraîné des coûts de plus de 5 milliards de dollars, pour les travaux de réparation et de récupération. Le gouvernement du Canada à lui seul a fourni 1,5 milliard de dollars aux provinces sous forme d'aide financière en cas de catastrophe.

Pendant que les planificateurs des mesures d'urgence du Canada concentraient leurs efforts sur des désastres matériels et naturels, une nouvelle série de menaces à nos infrastructures essentielles faisait son apparition, des menaces axées sur la cybernétique en ce sens qu'elles exploitent la technologie de l'information et les télécommunications, qu'elles ont une incidence sur cette technologie et ces télécommunications et sur notre dépendance envers ces dernières. Tous nos services essentiels reposent sur la technologie de l'information, qui apporte de toutes nouvelles vulnérabilités. L'Internet manque de maturité, de sécurité et de stabilité. Les personnes qui élaborent des logiciels commerciaux de série se préoccupent souvent davantage d'être des leaders sur le marché plutôt que d'examiner minutieusement leurs produits pour détecter les pannes aléatoires et des défauts qui peuvent les rendre vulnérables. Et parce que nous avons tendance à tous opter pour les mêmes séries de logiciels populaires, ces défauts et pannes aléatoires peuvent se répandre rapidement et avoir des conséquences négatives importantes.

Une série d'outils cybernétiques peuvent exploiter ces vulnérabilités. Les virus, les vers, les trappes troyennes font déjà partie de notre vocabulaire et de notre vie quotidienne. Si vous utilisez un ordinateur à la maison ou au travail, vous reconnaîtrez l'importance des références à Melissa, au Love Bug, toutes des cyberattaques graves qui ont touché les utilisateurs de l'informatique dans le monde entier depuis 1999.

Il est peu probable que la situation change: les outils du piratage informatique sont facilement disponibles; ils sont peu coûteux ou pire encore, gratuits, et faciles à utiliser — et les criminels les utilisent avec de plus en plus de dextérité.

Les anciennes menaces prennent une nouvelle forme. La technologie révolutionne les milieux du crime, de l'espionnage et du terrorisme. Les ordinateurs, Internet, le cryptage de données et tout l'éventail des outils de communication, que ce soit à l'aide de fil ou sans fil, sont tout aussi répandus dans ces milieux que dans les entreprises ordinaires. Les criminels, les terroristes et les gouvernements étrangers hostiles peuvent tirer profit de ces vulnérabilités et outils de piratage pour escroquer des personnes, des entreprises et des économies nationales, ou pour promouvoir une cause politique, ethnique ou religieuse.

Bien que les agresseurs ayant des motifs précis constituent un danger réel, il en va de même pour les mordus de l'informatique qui utilisent leurs connaissances en informatique pour tenter

networks of others. They often have no motivation beyond seeing how far into a network they can penetrate, and how much damage they can do. Recreational hackers operating alone and not affiliated with any organized group have perpetrated most of the serious cyber attacks in the past three years.

According to CanCERT, which is a private sector-based computer emergency response organization, malicious attacks on computer systems are increasing at an alarming rate. Canadian statistics on scanning and attempted attacks against systems and networks suggest a 430 per cent increase in the level of activity from 1999 to 2000, with a projected level of increase beyond that of an additional 525 per cent in the year 2001.

The threats are real and serious. For example, a hacker in Australia altered the control mechanisms in 100 pumping stations, causing one million litres of raw sewage to overflow. In February 2000, as we will all remember, there was the distributed denial-of-service attacks against eBay, Yahoo, Amazon and several other Internet-based businesses. That attack is estimated to have resulted in lost revenue of up to U.S. \$1.2 billion. This attack was the work of a 15-year old Montreal boy who used the cyber name Mafia Boy. Even Microsoft has been victimized. Last October, its high level internal network was hacked for a 7 to 12-day period. Microsoft officials admit that the hacker gained access to the source code of one product in the early stages of development.

In 2001 we have seen the emergence of a new type of cyber event that involves individuals and groups on opposite sides of a political struggle, but not necessarily operating under state control or direction. The first widespread event involved opposite sides in the Israeli-Palestinian conflict. More than 200 cyber attacks were launched, including Web site defacement, denial-of-service attacks and viruses, over a four-month period. The attacks targeted government business and infrastructure, and they spilled over beyond the Middle East.

Another example occurred in December, 1999, when the Electrohippies Collective, a group of five U.K. activists, organized a virtual sit-in of the World Trade Organization's Web site. In a denial-of-service attack, over 450,000 people swamped the site with multiple e-mails, disrupting its online presence. The same group attempted, with lesser effect, to do the same during the recent Summit of the Americas held in Quebec City this spring.

In summary, the threats to our critical physical and cyber infrastructure will put Canadian communities and Canadian businesses at risk in the 21st century. These risks will be magnified by four factors. First, Canada's population infrastructure and wealth are increasingly concentrated in a small number of highly vulnerable areas. Many such communities are at risk from multiple hazards. Second, climate change is expected to increase the frequency and severity of some extreme weather events. Third, Canada's infrastructure is aging, and thus more

d'attaquer, de corrompre ou de manipuler les ordinateurs ou les réseaux des autres. Ils n'ont souvent d'autre motivation que de voir jusqu'où ils peuvent pénétrer dans un réseau et combien de dommages ils peuvent causer. La plupart des cyberattaques les plus graves perpétrées au cours des trois dernières années étaient l'œuvre de pirates informatiques agissant seuls, non affiliés à un groupe organisé.

Selon CanCERT, un organisme privé spécialisé dans la gestion des urgences informatiques, les attaques malveillantes contre les systèmes informatiques s'accroissent à un rythme effarant. Les statistiques canadiennes concernant les balayages et les tentatives d'attaque contre des systèmes et des réseaux révèlent une hausse du niveau d'activité de 430 p. 100, de 1999 à 2000. On prévoit que le niveau d'activité augmentera de 525 p. 100 en 2001.

Les menaces sont réelles et graves. Par exemple, en Australie, un pirate informatique a modifié les mécanismes de contrôle de 100 stations de pompage, causant le débordement d'un million de litres d'eaux d'égout brutes. En février 2000, on s'en souviendra tous, l'attaque contre eBay, Yahoo, Amazon et plusieurs autres entreprises importantes basées sur Internet aurait entraîné une perte de revenus d'environ 1,2 milliard de dollars américains. Cette attaque a été perpétrée par un garçon de Montréal, âgé de 15 ans, qui utilisait le cybernom Mafia Boy. Même la puissante firme Microsoft a écopé. En octobre dernier, son réseau interne de haut niveau a été la cible d'un pirate informatique pour une période de sept à 12 jours. Les représentants de Microsoft ont admis que le pirate avait eu accès au code de source d'un produit aux premiers stades de son développement.

En 2001, nous avons constaté l'apparition d'un nouveau type d'événement cybernétique, mettant en cause des personnes et des groupes s'opposant dans une lutte politique, sans nécessairement agir sous le contrôle ou la direction d'un État. Le premier événement largement diffusé mettait en cause les parties opposées du conflit israélo-palestinien, plus de 200 attaques ont été lancées, y compris la détérioration de sites Web, des attaques de déni de services et des virus, sur une période de quatre mois. Les attaques visaient le gouvernement, les entreprises et les infrastructures et elles se sont répandues au-delà du Moyen-Orient.

Un autre exemple s'est produit en décembre 1999, lorsque le collectif Electrohippies, un groupe de cinq activistes du Royaume-Uni, organisa une «manifestation virtuelle» contre le site Web de l'Organisation mondiale du commerce. Au cours d'une attaque de déni de services, plus de 450 000 personnes inondèrent le site de messages électroniques, interrompant sa présence en ligne. Le même groupe tenta, avec moins de succès, de faire la même chose durant le récent Sommet des Amériques, à Québec le printemps dernier.

En résumé, les menaces à nos infrastructures matérielles et informatiques essentielles mettront en danger les collectivités et les entreprises canadiennes au cours du XXI^e siècle. Quatre facteurs amplifieront ces risques. Premièrement, la population, les infrastructures et la richesse du Canada sont de plus en plus concentrées dans un nombre limité de zones très vulnérables et bon nombre de ces collectivités courent des risques liés à des dangers multiples. Deuxièmement, on prévoit que le changement climatique accroîtra la fréquence et la gravité d'événements

susceptible to damage, whether from a tornado or a terrorist bombing. Fourth, communities are increasingly more reliant on advanced technologies that are more vulnerable for the reasons that I noted earlier.

To better equip Canada to respond to these challenges, the Prime Minister created the Office of Critical Infrastructure Protection and Emergency Preparedness on February 5, 2001. In his announcement, he told us why action on critical infrastructure is needed. He stated, "The protection of Canada's critical infrastructure from the risks of failure or disruption is essential to assuring the health, safety, security and economic well-being of Canadians." Mr. Chrétien identified the role of the Government of Canada in this matter. He said, "I am confident that these new measures will enable the Government of Canada to provide national leadership on this important issue and ensure our preparedness to deal with emergencies." Mr. Chrétien further noted that the government cannot accomplish this task alone. He said, "We will also be able to build strong partnerships to ensure the protection of our shared North American infrastructure."

The office is a uniquely Canadian approach — one that several other countries are considering. It embodies a unique "all hazards" approach to protecting both the cyber and physical dimensions of our critical infrastructure, regardless of the source of the vulnerability and threat. Significantly, the office encompasses the mandate and programs of the former agency, Emergency Preparedness Canada.

The work undertaken by the office will directly support three other important national priorities. The first is e-commerce, which depends for its success on public users having sufficient trust in the security and privacy of personal and proprietary information that is provided during commercial transactions. The second is e-government, or government online, as we would term it. E-government is dependent on developing and maintaining client confidence in the security and privacy of its underlying systems and networks. The third is the government commitment to safer communities, which requires the capacity to fight computer crime, maintain essential services and deal effectively with all types of disasters.

The new office has developed a national framework for critical infrastructure protection and effective emergency management that focuses on five elements. I will outline them for you.

The first is to contribute to putting the Government of Canada's own infrastructure house in order. If the government is to provide credible national leadership on critical infrastructure protection and emergency preparedness, it must first ensure an adequate level of protection for its own portion of the national critical infrastructure. This includes physical assets, such as the class 4 Winnipeg laboratory, buildings that house IT systems and networks, bridges and dams; systems and networks such as those that support weather forecasting, search and rescue operations, Employment Insurance and Old Age Security programs.

météorologiques violents. Troisièmement, les infrastructures canadiennes vieillissent et sont par conséquent plus susceptibles d'être endommagées, que ce soit par une tornade ou un attentat à la bombe terroriste. Quatrièmement, les collectivités comptent de plus en plus sur des technologies de pointe qui sont vulnérables pour les raisons déjà mentionnées.

Afin de mieux préparer le Canada à relever ces défis, le premier ministre créait, le 5 février 2001, le Bureau de la protection des infrastructures essentielles et de la protection civile (BPIEPC). Dans son annonce, il a expliqué les raisons pour lesquelles des mesures de protection des infrastructures essentielles sont nécessaires. Il a déclaré ceci: «Il est indispensable de protéger l'infrastructure essentielle du Canada contre les risques de panne ou de dérangement pour assurer la santé, la sécurité et le bien-être économique des Canadiens.» M. Chrétien a souligné le rôle du gouvernement du Canada dans ce domaine: «Je suis persuadé que ces nouvelles mesures permettront au gouvernement du Canada d'assurer un leadership national sur cette importante question et garantiront que nous serons prêts à faire face aux situations d'urgence.» Et il a mentionné que le gouvernement ne pouvait accomplir ce travail seul: «Nous pourrions en outre former des partenariats solides afin d'assurer la protection de l'infrastructure nord-américaine.»

Le Bureau est une approche particulière au Canada, que plusieurs autres pays songent à adopter. Il traduit l'approche «tous risques» spécifique au Canada visant à protéger les dimensions matérielle et cybernétique de nos infrastructures essentielles, peu importe la source de la vulnérabilité et de la menace. De manière significative, le Bureau englobe le mandat et les programmes de l'ancienne Protection civile Canada.

Et le travail entrepris sous la direction du Bureau soutiendra directement trois autres priorités nationales importantes. La première est le commerce électronique dont le succès dépend de la confiance suffisante des utilisateurs publics dans la sécurité et la confidentialité des renseignements personnels et exclusifs fournis lors des transactions commerciales. La seconde est l'administration électronique qui dépend du développement et du maintien de la confiance des clients dans la sécurité et la confidentialité de ses systèmes et de ses réseaux sous-jacents. La troisième est la sécurité des collectivités qui exige une capacité de combattre la criminalité informatique, de maintenir les services essentiels et de réagir efficacement à tous les types de sinistres.

Le nouveau Bureau a élaboré un cadre national pour assurer la protection des infrastructures essentielles et une gestion efficace des catastrophes centrée sur les cinq éléments suivants.

Le premier est de faire en sorte que les infrastructures du gouvernement du Canada prèchent par l'exemple. Si l'on veut que le gouvernement du Canada assure un leadership national crédible, il faut d'abord qu'il protège adéquatement sa propre partie des infrastructures nationales essentielles et de protection civile, notamment les biens matériels comme le laboratoire de Winnipeg de catégorie 4, les immeubles abritant les systèmes et les réseaux de TI, les ponts et les barrages; les systèmes et les réseaux comme ceux qui prennent en charge les prévisions météorologiques, la recherche et le sauvetage, l'Assurance-emploi et la Sécurité de la vieillesse.

The Government of Canada does not have, but will need, a complete "map" of its critical infrastructure, particularly on the cyber side where the most serious knowledge gaps exist. It will need a full understanding of its IT interdependency, vulnerabilities and its overall state of IT security posture. We need to update and expand the excellent work done in this area for the Y2K rollover, so that we are well-positioned to address the possible cascading effects of infrastructure disruptions or failure.

The office is developing a robust, 24-hour-seven-day monitoring and coordinating capability to support the Government of Canada in responding to threats and incidents affecting its own essential systems. Close cooperation with centres in other government departments is essential.

Examples of the office's operational services and activities will include: information sharing on threats and vulnerabilities, the issuance of timely advisories and alerts, the compilation and dissemination of best IT security practices, the promotion and adoption of common security solutions and the coordination of the response to cyber incidents. These services will be delivered in close collaboration with other key federal security advisory organizations, particularly those in the portfolio of the Solicitor General.

We will enhance and build creative and sustainable partnerships. The new office will give high priority to enhancing existing emergency preparedness partnerships and building new critical infrastructure protection partnerships that include: those with federal departments and agencies; provincial, territorial and municipal governments; public and private infrastructure owners and operators in business organizations, for example, the Canadian Chamber of Commerce and the Canadian Bankers' Association; non-governmental organizations such as the Canadian Red Cross; foreign government organizations such as the Federal Emergency Management Agency and the Critical Infrastructure Assurance Office in the United States, and international organizations such as NATO, G8 and OECD.

The new office will build on the solid work and achievements of the former EPC, particularly in the areas of education and awareness, as it develops its programs. It will also enhance research and development work in relation to emergency preparedness and critical infrastructure protection. We will look into the most serious of the cyber security problems and try to improve our protection from these risks.

National operational capabilities will be enhanced. We must strengthen these capabilities to take into account the new risk environment. Through its monitoring and coordination centre, the new office will work with key partners at all levels of

Le gouvernement du Canada ne dispose pas actuellement, mais il en aura besoin, d'une «carte» complète de ses infrastructures essentielles, surtout en ce qui concerne l'aspect cybernétique, où l'on constate un manque de connaissances flagrant. Il aura besoin également d'une compréhension complète de ses interdépendances en matière de TI, de ses vulnérabilités ou de l'ensemble de sa position en matière de sécurité de la TI. Nous devons nous mettre à jour et poursuivre l'excellent travail réalisé dans ce domaine lors de la préparation au passage de l'an 2000, pour être dans une bonne position pour régler les effets graduels des pannes ou des défaillances des infrastructures.

Le Bureau est en train de mettre au point une solide capacité de surveillance et de coordination 24 heures sur 24, sept jours sur sept, pour aider le gouvernement du Canada à réagir aux menaces et aux incidents qui affectent ses propres systèmes essentiels. Il est indispensable d'établir une collaboration étroite avec les centres d'autres ministères.

Voici des exemples des services opérationnels et des activités du Bureau: l'échange d'information sur les menaces et les vulnérabilités; la communication d'avis de sécurité et d'alertes au moment opportun; la compilation et la diffusion des pratiques exemplaires en matière de TI; la promotion et l'adoption de solutions communes en matière de sécurité; la coordination de la réaction aux incidents cybernétiques. Ces services seront fournis en collaboration étroite avec d'autres organismes consultatifs de sécurité fédéraux clés, surtout ceux qui appartiennent au portefeuille du Solliciteur général.

Nous allons améliorer ou établir des partenariats créateurs et durables. Le nouveau Bureau accordera une priorité élevée à l'amélioration des partenariats existants en matière de protection civile et créera de nouveaux partenariats en matière de protection des infrastructures essentielles, notamment avec tous les ministères et organismes fédéraux; les gouvernements provinciaux et territoriaux, ainsi que toutes les administrations municipales; les propriétaires et exploitants d'infrastructures publiques et privées et les associations d'entreprises comme la Chambre de commerce du Canada et l'Association des banquiers canadiens; des organisations non gouvernementales comme la Société canadienne de la Croix-Rouge; des organisations gouvernementales étrangères comme la Federal Emergency Management Agency, le Critical Infrastructure Assurance Office et les départements responsables des infrastructures aux États-Unis; des organismes internationaux comme l'OTAN, le G8 et l'OCDE.

Le nouveau Bureau misera sur le travail solide et les réalisations de l'ancienne Protection civile Canada, en particulier dans les domaines de l'éducation et de la sensibilisation du public, pour ce qui est de l'élaboration de ses programmes. Il améliorera aussi le travail de recherche et de développement en matière de protection civile et de protection des infrastructures essentielles. Nous examinerons, par exemple, les problèmes les plus graves en matière de sécurité informatique et trouverons les meilleurs moyens de nous protéger contre ces risques.

Nous améliorerons les capacités opérationnelles nécessaires. Nous devons renforcer nos capacités opérationnelles nationales d'urgence pour tenir compte du nouvel environnement des risques. Par l'entremise de son centre de surveillance et de

government, the private sector and internationally, to enhance information and intelligence analysis and sharing, incident response, and investigation and prosecution efforts.

We would enhance the existing policy framework for our mandate. The particular challenge in making sound decisions about risk mitigation and adequate levels of response during actual incidents is the timely exchange of threat and vulnerability information. The new office will need to examine whether, in the Canadian context, information sharing arrangements, perhaps modelled on the Information Sharing and Analysis Centre, a concept now under development in the United States, might be a useful way to promote private sector information-sharing.

The office has already had an encouraging dialogue with some key infrastructure sectors on information-sharing. For example, the Canadian banking sector is now considering the creation of such an information-sharing mechanism.

I will discuss now the office's link to the Department of National Defence and the Solicitor General's portfolio. The office fits well in National Defence for several reasons: First, the Canadian Forces, as you know, have a strong and positive reputation for helping Canadians in times of distress as evidenced during the Manitoba flood and the ice storm. The Minister of National Defence is also the lead minister for emergency preparedness and for providing leadership in the areas outlined in the Emergency Preparedness Act. Emergency Preparedness Canada was already well-established in DND at the time of the creation of the office, and both the department and the Canadian Forces put a high priority on cyber-security and contingency planning for emerging threats.

We are working actively to identify and flesh out the possible synergies and partnerships with those in the department and the Canadian Forces who are responsible for a number of the following areas: identifying and understanding vulnerabilities associated with critical physical assets and computer network systems and devices; understanding the threat environment, such as the threats posed by hacking and information warfare to military personnel, operations and facilities; conducting research aimed at dealing more effectively with cyber-security problems; and managing the bilateral military relationship with the United States where homeland defence, critical infrastructure protection and cyber-security are high national priorities.

In a similar fashion, the office will have close cooperative dealings with the Department of the Solicitor General, the Royal Canadian Mounted Police, and the Canadian Security Intelligence Service. These links could encompass the following activity areas where the department and agencies have existing roles and responsibilities, such as: operational response, including threats and incident analysis, vulnerability assessment and threat and

coordination, le nouveau Bureau travaillera avec ses partenaires clés, à tous les paliers de gouvernement dans le secteur privé et à l'échelle internationale, pour améliorer l'analyse et l'échange d'information et de renseignements, la réaction aux incidents et les efforts liés aux enquêtes et aux poursuites judiciaires.

Nous améliorerons le cadre stratégique existant pour notre mandat. Un défi particulier lorsqu'il s'agit de prendre des décisions éclairées concernant l'atténuation des risques et pour assurer des niveaux d'intervention adéquats lors d'incidents est l'échange d'information sur la menace et la vulnérabilité au moment opportun. Le nouveau Bureau devra évaluer si, dans le contexte canadien, les ententes relatives à l'échange d'information, peut-être fondées sur le modèle du concept de l'Information Sharing and Analysis Centre des États-Unis, peuvent être un moyen utile de promouvoir l'échange d'information avec le secteur privé.

Le Bureau a déjà établi un dialogue encourageant avec certains secteurs clés dans le domaine des infrastructures sur l'échange d'information. Par exemple, le secteur bancaire canadien envisage maintenant la possibilité de créer un mécanisme d'échange d'information.

Je vais maintenant vous parler des liens du Bureau avec la Défense nationale et le portefeuille du Solliciteur général. Le Bureau convient bien à la Défense nationale pour diverses raisons: premièrement, les Forces canadiennes, comme vous le savez, ont une réputation solide et positive en ce qui concerne l'aide aux Canadiens et Canadiennes lors de catastrophes, comme l'inondation au Manitoba et la crise du verglas en ont donné la preuve. Le ministre de la Défense nationale est le ministre compétent en matière de protection civile — et pour assurer le leadership dans les secteurs décrits dans la Loi sur la protection civile. Protection civile Canada était déjà bien établie au sein du MDN au moment de la création du Bureau; le ministère et les Forces canadiennes accordent une priorité élevée à la sécurité informatique et à la planification d'urgence en cas de nouvelles menaces.

Nous tentons activement de repérer et de renforcer les synergies et les partenariats possibles avec les personnes du ministère et des Forces canadiennes chargées: d'identifier et de comprendre les vulnérabilités afférentes aux biens matériels essentiels et aux réseaux, systèmes et dispositifs informatiques essentiels; de comprendre l'environnement menaçant comme les menaces que représentent le piratage informatique et la guerre de l'information pour le personnel, les opérations et les installations militaires; d'effectuer des recherches en vue de régler plus efficacement les problèmes de sécurité informatique; de gérer les relations militaires bilatérales avec les États-Unis où la défense du territoire, la protection des infrastructures essentielles et la sécurité informatique constituent des priorités nationales élevées.

De même, le Bureau collaborera étroitement avec le ministère du Solliciteur général, la Gendarmerie royale du Canada et le Service canadien du renseignement de sécurité. Ces relations pourraient couvrir les activités ci-dessous où le ministère et les organismes assument déjà des rôles et des responsabilités: la réaction opérationnelle, y compris l'examen des menaces et incidents, l'évaluation de la vulnérabilité et la réaction aux

incident response, including criminal and security intelligence investigations, which are, of course, conducted by the RCMP and CSIS; awareness and outreach to potential partners in the province and territories and private sector; research on and development of solutions to our technological vulnerabilities and risks; and training and education to teach and equip people and organizations to achieve a higher level of cyber-security awareness.

Canada must respond to the new infrastructure and emergency management challenges I have described today. To do so successfully will require an unprecedented level of cooperation within and outside of government.

Senator Stratton: Mr. Harlick, I had the distinct pleasure earlier last month of meeting with Associate Deputy Minister Margaret Purdy. She was kind enough to come to my office and give me an overview of the new security structure. I applaud the government for establishing such a structure because security is a real and serious problem that we have, and as you have described.

I guess it is tiring to hear me repeat this so often, but I am most concerned about our response to natural disasters, particularly flooding. I live in Manitoba along the Red River where, three times in the last six years, we have seen significant problems with flooding. It seems to be occurring more and more often.

I refer specifically to page 5 of your presentation, where you talk about these disasters. I understand that the Saguenay River flood in 1996 was an avoidable occurrence. Correct me if I am wrong, but I understand that that flood was caused by the operation of the water control structures along the river. The Ontario-Quebec ice storm power failures will be overcome in future by increasing the capability of individual power lines. Are you monitoring those two situations?

I am also concerned that a solution to the Red River problem, despite ongoing studies, is likely to be 12 to 13 years down the road. Are you monitoring that? Can you assure people who live along Manitoba's Red River that they are not likely to re-live another flood like that of 1997? Can you push the province to make up its mind and move on that problem? Please give us an overview on the prevention issues of the Saguenay region, the ice storm, and the Red River flooding. What steps have been taken to prevent recurrence of those events?

Mr. Harlick: I will couch the reply in a fairly broad context. Members of the committee here may well be aware, as is Senator Stratton as an expert in the emergency preparedness world, that unforeseen natural disasters — tornadoes, ice storms, floods — offer some difficult challenges to governments and other response organizations. We need to be prepared to respond when they occur, and to assist in recovery.

menaces et incidents, y compris les enquêtes criminelles et les enquêtes en matière de renseignement et de sécurité qui, bien sûr, sont menées par la GRC et le SCRS; la sensibilisation et l'établissement possible de partenariats avec les provinces et les territoires et le secteur privé; la recherche et le développement en vue de trouver des solutions à nos vulnérabilités et risques technologiques; la formation et l'éducation en vue de mieux renseigner les personnes et les organismes et de les sensibiliser à la sécurité informatique.

Le Canada doit relever les nouveaux défis que j'ai décrits aujourd'hui en matière de gestion des infrastructures et des urgences. Pour y arriver, nous devons atteindre un niveau sans précédent de coopération horizontale au sein du gouvernement et à l'extérieur.

Le sénateur Stratton: Monsieur Harlick, j'ai eu l'insigne honneur au début du mois dernier de rencontrer la sous-ministre déléguée, Mme Margaret Purdy. Elle a eu la gentillesse de venir à mon bureau pour me donner un aperçu de la nouvelle structure en matière de sécurité. Je félicite le gouvernement d'établir une telle structure parce que la sécurité constitue un problème réel et grave auquel nous faisons face, comme vous l'avez mentionné.

Même s'il est pénible de m'entendre répéter la même chose si souvent, je suis très préoccupé par notre façon de réagir aux catastrophes naturelles, plus particulièrement aux inondations. Je vis au Manitoba, près de la rivière Rouge où, à trois reprises au cours des six dernières années, nous avons subi d'importantes inondations. Le phénomène semble se répéter de plus en plus souvent.

Je m'en réfère plus particulièrement à la page 5 de votre exposé où vous évoquez ces catastrophes. Je sais que l'inondation de la rivière Saguenay en 1996 aurait pu être évitée. Corrigez-moi si j'ai tort, mais je crois que cette inondation a été causée par le mauvais fonctionnement des structures de contrôle de l'eau le long de la rivière. Les pannes d'électricité qui se sont produites lors de la crise du verglas au Québec et en Ontario seront évitées à l'avenir en accroissant la capacité des lignes de transmission. Est-ce que vous surveillez actuellement ces deux situations?

Je m'inquiète également à l'idée qu'une solution au problème de la rivière Rouge, malgré les études en cours, ne sera appliquée que dans 12 à 13 ans. Est-ce que vous examinez la situation? Est-ce que vous pouvez assurer les riverains de la rivière Rouge au Manitoba qu'ils ne risquent pas de subir une autre inondation comme celle de 1997? Pouvez-vous forcer la province à réfléchir et à agir? Je vous en prie, donnez-nous un aperçu des questions de prévention touchant la région du Saguenay, le verglas et l'inondation de la rivière Rouge. Quelles mesures ont été prises pour empêcher que ces événements ne se reproduisent?

M. Harlick: Je vais vous répondre de façon assez générale. Les membres du comité aujourd'hui présents savent bien, tout comme le sénateur Stratton, qui est un spécialiste dans les mesures de protection civile, que les catastrophes naturelles imprévues comme les tornades, le verglas, les inondations posent des défis particulièrement difficiles aux gouvernements et aux autres organismes d'intervention. Nous devons être prêts à réagir lorsque ces événements se produisent et à offrir notre aide pour assurer les secours.

The senator referred to the Province of Manitoba. In the emergency preparedness world, provincial and municipal jurisdictions have the primary responsibilities to prepare for and respond to disasters that occur in their jurisdictions. The federal government's role, under the Emergency Preparedness Act, is to ensure that, where we can, we help them to be well prepared for that purpose. We can achieve, through our efforts, a degree of national preparedness for these kinds of disasters.

Let us turn more specifically to this issue: How do we get ahead of the inevitable problems that will occur? Yes, the Red River will flood again. The International Joint Commission report on Red River flooding referred to the fact that the people who live in that area are perpetually at a risk.

One thing that I did not mention in preparedness response and recovery was mitigation. Knowing that the problems will occur, how can we get ahead of them to minimize the inevitable impacts? Senator Stratton did not mention this but he provided the keynote address at the World Disaster Management Conference in Hamilton recently. That was followed a day later by an announcement from Minister of Defence Art Eggleton on a National Disaster Mitigation Strategy. He said he was launching consultations by the federal government with the provinces and territories and non-governmental stakeholders to examine whether a national Canadian disaster-mitigation strategy can be developed to allow us to get ahead of the curve. We want to bring to bear the best practices, some good science and technology and as well, we hope, some resources to minimize the impact of the inevitable.

Mr. Bartley is in fact the official who will be leading those consultations for the National Disaster Mitigation Strategy. With the permission of the chair, I would ask him to supplement my response.

The Chairman: There is a supplementary question from Senator Atkins.

Senator Atkins: Is any consideration being given to developing a disaster relief fund that would be in place and ready for use in equipping the Armed Forces or whatever?

Mr. Harlick: We will look at that in the course of these consultations. People interested in the issue have floated that idea in the recent past. I will ask Mr. Bartley to respond, but this matter will come up in the consultations.

Mr. Alan Bartley, Director General, Policy Planning and Readiness, Office of Critical Infrastructure Protection and Emergency Preparedness: The question of a national disaster mitigation strategy has been around for some time. As some honourable senators may be aware, there were a series of consultations on a regional basis involving the former Emergency Preparedness Canada as well as a number of provinces, territories, non-governmental organizations and stakeholders including the private sector, which started to lay bare some of the issues that needed to be considered in a more detailed way around mitigation.

Le sénateur a mentionné le Manitoba. Dans le contexte de la protection civile, ce sont les provinces et les municipalités qui ont la responsabilité première de se préparer et de réagir aux catastrophes qui se produisent sur leur territoire. Le rôle du gouvernement fédéral, en vertu de la Loi sur la protection civile, est de veiller, là où nous le pouvons, à les aider à bien se préparer à réagir. Nos efforts nous permettent d'atteindre un niveau de préparation nationale pour faire face à ce genre de catastrophes.

Permettez-moi d'aborder plus spécifiquement cette question: quelle prévention faisons-nous pour enrayer les inévitables problèmes qui se produiront? Oui, la rivière Rouge va encore déborder. Selon le rapport de la Commission mixte internationale sur l'inondation de la rivière Rouge, les gens qui vivent dans cette région sont constamment en danger.

L'une des choses que j'ai omis de souligner en relation avec la protection civile et les secours, c'est l'atténuation des risques. Si on sait qu'il y aura des problèmes, quel genre de prévention pouvons-nous faire pour réduire au minimum les impacts inévitables? Le sénateur Stratton n'en a pas fait mention, mais il a prononcé le discours-programme lors de la Conférence mondiale sur la gestion des catastrophes qui s'est tenue à Hamilton dernièrement. Le lendemain, le ministre de la Défense, Art Eggleton, a annoncé la création d'une Stratégie nationale d'atténuation des catastrophes. M. Eggleton a indiqué que le gouvernement fédéral entreprendrait des consultations avec les provinces, les territoires et les intervenants non gouvernementaux pour envisager la possibilité d'élaborer une stratégie canadienne d'atténuation des catastrophes qui nous permettrait de prévoir les événements. Nous voulons faire ressortir les pratiques exemplaires, les éléments scientifiques et technologiques et de même, nous espérons, obtenir certaines ressources pour réduire au minimum l'impact de l'inévitable.

M. Bartley dirigera ces consultations sur la Stratégie nationale d'atténuation des catastrophes. Avec votre permission, monsieur le président, je vais lui demander de compléter ma réponse.

Le président: Le sénateur Atkins aimerait poser une question supplémentaire.

Le sénateur Atkins: Est-ce que vous songez à créer un fonds de secours aux victimes de catastrophes qui servirait à équiper les forces armées ou un autre groupe?

M. Harlick: Nous allons examiner cette question dans le cadre des consultations. Les gens intéressés par la question ont lancé cette idée récemment. Je vais demander à M. Bartley de répondre, mais cette question sera abordée lors des consultations.

M. Alan Bartley, directeur général, Planification des politiques et disponibilité opérationnelles, Bureau de la protection des infrastructures essentielles et de la protection civile: Le sujet d'une stratégie nationale d'atténuation des catastrophes a été maintes fois soulevé. Comme le savent peut-être les honorables sénateurs, il y a eu une série de consultations régionales impliquant l'ancienne Protection civile Canada, plusieurs provinces et territoires, des organisations non gouvernementales et d'autres intervenants du secteur privé. Ils ont entrepris d'examiner les questions d'atténuation des risques qui

Flood plain mapping, water management issues and flood control matters were areas that were floated during those discussions. This is an area that has been under some discussion for some time.

The experiences of the floods of 1996-97 and some smaller incidents since those times and the issue of compensation for disaster recovery have brought home to us how much mitigation is a factor in helping us to avoid some recovery expenses which are borne by citizens, provinces, territories and the Government of Canada generally in the recovery effort.

This is a broad-ranging area that has real economic consequences. In the discussions that occurred in 1998 — and we anticipate that they will come up again during the current consultation exercise — there has been some suggestion of a disaster fund. We are looking at that as part of the overall review.

We are conscious of the impact that recovery costs have on the public treasury and the existing mechanisms under the disaster financial assistance arrangements for assisting the provinces and territories to help their citizens get back on their feet. There may be other, better ways of dealing with these issues, and that is something that we would want to look at in that context.

More generally, with respect to flooding issues, that is again something that is under consideration in the consultation. We anticipate hearing from the Province of Manitoba, specifically, on some of the concerns that they have in this area. At the end of the consultation exercise, I hope we will be able to provide you and others with more specific comments on the way forward with respect to mitigation issues.

Senator Stratton: It is the gentle persuasion part of it that I would appreciate from your side, to keep the pressure on the provinces, to ensure that action is taken as quickly as possible.

After the Red River flood of 1950, it took 18 years before the floodway was in operation, from the study, the debates and then the final construction of the system. My worry is that we are already into completing the fourth year after the 1997 flood. If we must spin it out another 14 years, that is a worrisome issue. When you look at the flood of 1997, it has a recurrence factor of about once every 100 years. They are now talking about trying to protect against one flood every 500 years, minimum, or one flood every 1,000 years. It is a real concern because it just does not seem to be getting better. The situation is dramatically worsening to the degree that when you talk about flooding once every three out of the last six years, that is significant flooding. It is not just flooding to the level where we can implement protections, but the worrisome part is that we will be hit with a 250-year flood or a 500-year flood within the next 14 years.

If you go back to the 19th century, there were three floods in a period of 35 years that were equal to or greater than the flood of 1997; there were two floods within nine years that were equal to

doivent être étudiées plus à fond. Par exemple, au cours de ces discussions, on a proposé d'établir une carte des inondations, on a mentionné la gestion de l'eau et le contrôle des inondations. Oui, on en discute depuis un certain temps.

Les expériences des inondations de 1996 et de 1997, certains incidents ultérieurs de moindre envergure et le projet d'indemnisation pour les plans de secours nous ont fait voir à quel point une stratégie d'atténuation des catastrophes pourrait nous aider à éviter que les citoyens, les provinces, les territoires et le gouvernement fédéral en général aient à assumer certaines dépenses de secours.

C'est une question très vaste qui a des répercussions sur le plan économique. Dans les discussions qui ont eu lieu en 1998 — et nous prévoyons que les questions vont être soulevées à nouveau lors de l'exercice de consultation — certains ont proposé la création d'un fonds de secours. Nous examinons cette question dans le cadre de notre étude globale.

Nous sommes conscients de l'impact que les coûts des plans de secours exercent sur le Trésor public et sur les mécanismes existants en vertu des ententes d'aide financière en cas de catastrophe pour que les provinces et les territoires aident leurs citoyens à se remettre sur pied. Il y a peut-être d'autres façons plus adéquates de régler ces problèmes, et c'est ce que nous aimerions examiner dans ce contexte.

De façon plus générale, l'atténuation des risques d'inondations sera à l'ordre du jour des consultations. Nous entendrons les représentants du Manitoba, plus spécifiquement, sur certaines de leurs préoccupations à cet égard. À la fin de l'exercice de consultation, j'espère être en mesure de vous donner, ainsi qu'à d'autres, des commentaires plus spécifiques sur la façon dont nous prévoyons aborder les enjeux touchant l'atténuation des risques.

Le sénateur Stratton: J'aimerais que vous fassiez preuve de gentillesse et de persuasion à cet égard, que vous exerciez une pression sur les provinces pour qu'elles prennent des mesures le plus rapidement possible.

Après l'inondation de la rivière Rouge en 1950, il a fallu attendre 18 ans à partir de l'étude, des débats et enfin de la construction du système avant que le canal de dérivation ne fonctionne. Ce qui m'inquiète, c'est que quatre ans sont passés depuis l'inondation de 1997. Si nous devons étirer les choses encore 14 ans, cela m'inquiète. Une inondation comme celle de 1997 a un facteur de récurrence d'environ une fois tous les 100 ans. On pense maintenant à protéger les populations contre une inondation tous les 500 ans, au minimum, ou une inondation tous les 1 000 ans. C'est vraiment inquiétant parce que la situation ne semble tout simplement pas s'améliorer. La situation est dramatiquement inquiétante parce que lorsqu'on parle d'inondation une fois tous les deux ans, c'est important. Il ne s'agit pas ici que d'inondations qui peuvent être contrôlées par des mesures de protection, mais ce qui est grave, c'est que nous allons être frappés par une inondation de 250 ou 500 ans au cours des 14 prochaines années.

Au XIX^e siècle, il y avait des inondations tous les 35 ans, des inondations semblables ou supérieures à celle de 1997; il y a eu deux inondations en neuf ans, semblables ou supérieures à celle de

or greater than the flood of 1997. As you know, and you are experts in this field, as well, floods can come in clumps. My worry is that we are in that situation and we will need to move as quickly as possible. Your support in that area, and in pushing for a rapid conclusion for what we are trying to do in Manitoba, would be appreciated.

Senator Banks: Mr. Bartley, am I correct in understanding that you have taken over from Emergency Preparedness Canada?

Mr. Harlick: The Office of Critical Infrastructure Protection and Emergency Preparedness is composed of three organizations, the largest of which was Emergency Preparedness Canada. The second element that was rolled in was the Critical Infrastructure Protection Task Force that I referred to in my remarks. The third small entity was called the Government Information Protection Coordination Centre that was located at the RCMP headquarters in the east end of Ottawa. That body provided threat and incident analysis and coordination with the federal government with respect to computer problems or attacks. Those three elements were rolled together to form this office.

Senator Banks: In Alberta we have a public radio network called the CKUA radio network that is comprised of 17 radio stations throughout the province. CKUA has been engaged by the Province of Alberta and the Government of Canada as the means by which the warning of an impending crisis, natural disasters or otherwise, will be made known to Albertans, and at the flip of a switch will take over all the radio stations in Alberta. That plan is largely in place. I assume that comes under the aegis of the new agency, or the federal contribution to it does. We are very happy about that in Alberta, because almost all Albertans can be reached almost instantly in that way, in the event, for example, of a tornado.

Is there a plan in place to make that kind of early warning system, if I can call it that, available to other provinces?

Mr. Bartley: The Alberta system is unique to the Province of Alberta. The jurisdictional responsibility for those kinds of services resides with the provinces. We support all forms of public warning for emergency situations in principle. We think the Alberta system is a good one. There was an announcement earlier this week that will see that system expanded to cover the entire area of Alberta. That is, from our perspective, a good thing.

Given that this is a provincial jurisdiction, at our level we have no plans to support or encourage other provinces to do similarly. I understand that other provinces have been given access to the technology and the principle of how this particular system operates. However, it is their decision as to whether they wish to go forward with it.

Senator Banks: I certainly hope they will.

At present, the Energy Committee of the Senate is conducting a study into the subject of nuclear safety. As with many areas of concern, there are many different views about what is right and what is not right.

1997. Comme vous le savez, et vous êtes des spécialistes dans le domaine, les inondations peuvent se produire en masses. Ce qui m'inquiète, c'est que nous vivons actuellement cette situation et que nous devons agir le plus rapidement possible. Votre aide à cet égard, et les pressions que vous exercerez pour que l'on en vienne rapidement à une conclusion sur ce que l'on essaie de faire au Manitoba, seraient appréciées.

Le sénateur Banks: Monsieur Bartley, ai-je raison de dire que vous avez englobé Protection civile Canada?

M. Harlick: Le Bureau de la protection des infrastructures essentielles et de la protection civile est constitué de trois organismes, dont le plus important était Protection civile Canada. Le deuxième élément qui a été intégré est le Groupe de travail sur la protection des infrastructures essentielles dont j'ai parlé dans mon exposé. Le troisième organisme, plus modeste, était le Centre de coordination de la protection de l'information du gouvernement, logé à l'Administration centrale de la GRC dans l'est d'Ottawa. Cet organisme offrait des services de coordination et d'analyse des menaces et des incidents au gouvernement fédéral pour lutter contre les problèmes ou les attaques informatiques. Ces trois éléments ont été intégrés pour former le Bureau.

Le sénateur Banks: En Alberta, nous avons un réseau radiophonique public, CKUA, formé de 17 stations de radio réparties dans toute la province. Le réseau CKUA a été retenu par la province de l'Alberta et le gouvernement du Canada pour prévenir les Albertains d'une crise imminente, d'une catastrophe naturelle ou autre et, le temps de le dire, il prendra le contrôle de toutes les stations de radio en Alberta. Une bonne partie de ce plan est en place. Je suppose que ce réseau est confié au nouvel organisme ou dépend d'une contribution fédérale. Nous en sommes très heureux en Alberta parce que de cette façon, on peut joindre presque tous les Albertains en cas, par exemple, de tornado.

Est-ce qu'il est prévu d'offrir ce genre de système d'alerte préalable, si je peux dire, à d'autres provinces?

M. Bartley: Le système de l'Alberta est particulier à cette province. La responsabilité de ce genre de services est de compétence provinciale. Nous appuyons normalement toutes les formes d'avertissement public en cas de situations d'urgence. Le système de l'Alberta est un bon système. On a annoncé au début de la semaine qu'il s'étendra à toute la province. Nous croyons que c'est une bonne chose.

Compte tenu du fait qu'il s'agit d'une compétence provinciale, à notre niveau, nous ne prévoyons pas appuyer ou encourager d'autres provinces à faire de même. D'autres provinces ont accès à la technologie et au principe de fonctionnement de ce système en particulier, mais c'est à elles de décider si elles veulent le mettre en pratique.

Le sénateur Banks: J'espère sincèrement qu'elles le feront.

Actuellement, le Comité sénatorial de l'énergie mène une étude sur la sécurité nucléaire. Comme pour bien des problèmes, les opinions diffèrent sur ce qui est bon et sur ce qui ne l'est pas.

How much attention have you had a chance to pay to the question of nuclear safety in a couple of areas? You may want to answer these questions later by contacting the clerk. First, the reopening of the nuclear plant in Ontario that is in process, against which there are some arguments, as there always are with things like that. Subsequent to the building of the plant now operated by OPG, which I believe is the Bruce plant, there have been fault lines discovered in the lake very close to that plant. I wonder if that has been made known to you?

The second is a larger question. We heard a disquieting piece of evidence with respect to nuclear safety and radiation in general. There is radiation all over the place and we are getting it all the time. There are people who determine the acceptable level of radiation by which everyone in the world measures themselves, and according to which nuclear regulatory agencies in Canada and other countries are able to say that they are way below the accepted level of radiation. It turns out that an international commission, all members of which are appointed by the nuclear industry, determines the acceptable level of radiation. As far as we can determine, there are no medical doctors on the commission, although we will investigate that further. We have been told that that has been the case since the late 1940s or early 1950s.

Are you paying attention to the refiring up of the OPG nuclear plant? Are you comfortable with it and in favour of it? I am sure that you are or you would have let us know by now.

Second, have you any concern about what is the "acceptable level of radiation," which is arrived at on the basis of a cost-benefit analysis? An acceptable number of deaths per 100,000 is acceptable because of the benefits derived therefrom. That is the basis of the standard by which the world governs itself.

I am not saying that the sky is falling, but in your concerns about nuclear safety, have you considered either of those things?

Mr. Harlick: I am afraid that I cannot respond directly to those two very pertinent questions because we are not in the nuclear safety business. When I referred to nuclear in my opening remarks, I spoke of critical infrastructure protection and critical infrastructures, one of which might be the nuclear sector. We are certainly interested in how well the nuclear sector manages its risk because if the risks are not managed well, the impact on the populace could be significant. We come at it from a slightly different perspective than a regulatory one.

Senator Banks: I am not talking about regulatory. Examination of the lakebed underneath the Bruce plant has found fault lines the existence of which were not known of when the plant was built. Some trenching has been done by which geologists are able to determine how old and how serious the fault lines are. We are in the process of determining whether that study has been completed and what the results are. If we have them, I do not know about it. I am talking precisely about what could be a catastrophic event. I cannot imagine anything more catastrophic. Again, I am not raising an alarm because I have no doubt that the chances of such

Avez-vous eu l'occasion de vous pencher sur la question de la sécurité nucléaire dans quelques secteurs? Peut-être voudrez-vous répondre à ces questions plus tard en communiquant avec la greffière. Premièrement, les démarches pour réactiver l'usine nucléaire en Ontario suscitent des protestations, ce qui est normal dans ce genre de projets. Après la construction de l'usine, qui est maintenant exploitée par le gouvernement de l'Ontario, l'usine de Bruce, je crois, on a découvert des failles dans le lac à proximité de cette usine. Je me demande si vous en avez été informé.

Ma deuxième question est plus vaste. Nous avons entendu un témoignage troublant en ce qui concerne la sécurité nucléaire et la radiation en général. Il y a de la radiation partout, tout le temps. Il y a des gens qui déterminent le niveau acceptable de radiation qui sert de barème à tous les pays du monde, et selon lequel les organismes de réglementation nucléaire au Canada et dans d'autres pays peuvent vérifier qu'ils sont bien en deçà du niveau accepté de radiation. Or, il s'avère que c'est une commission internationale, dont tous les membres sont nommés par l'industrie nucléaire, qui détermine le niveau acceptable de radiation. Pour autant que nous sachions, il n'y a pas de médecins qui siègent à la commission, mais nous allons pousser notre recherche. On nous a dit que c'est le cas depuis la fin des années 40 ou le début des années 50.

Est-ce que vous vous intéressez à la remise en état de l'usine nucléaire de l'Ontario? Êtes-vous satisfaits des mesures de réactivation? Êtes-vous d'accord? Je suis sûr que vous l'êtes sinon vous nous l'auriez dit.

Deuxièmement, est-ce que le «niveau acceptable de radiation» que l'on établit en se fondant sur une analyse coûts-avantages vous inquiète? Un nombre de morts par 100 000 personnes est acceptable à cause des avantages que l'on tire du système. C'est la norme de conduite qu'utilise le monde.

Je ne dis pas que le ciel est en train de nous tomber sur la tête, mais est-ce que vos analyses de la sécurité nucléaire englobent l'un ou l'autre de ces faits?

M. Harlick: Je crains de ne pouvoir répondre directement à ces deux questions très judicieuses parce que nous ne nous occupons pas de sécurité nucléaire. Quand j'ai mentionné le nucléaire dans mes remarques préliminaires, je parlais des infrastructures essentielles et de leur protection. Une structure essentielle pourrait être le secteur nucléaire. Nous sommes certainement désireux de voir comment le secteur nucléaire gère ses risques parce que si les risques sont mal gérés, l'impact sur la population pourrait être alarmant. Nous abordons la question d'un point de vue légèrement différent de celui des organismes de réglementation.

Le sénateur Banks: Je ne parle pas ici de réglementation. L'examen du lit du lac qui se trouve sous l'usine de Bruce a permis de déceler des failles qui étaient inconnues lorsque l'usine a été construite. On a creusé des tranchées qui ont permis aux géologues de déterminer l'âge et l'importance de ces failles. Nous nous demandons si cette étude a été terminée et quels en sont les résultats. S'ils sont connus, je n'en sais rien. Je parle précisément de ce qui pourrait être une catastrophe. Je ne peux imaginer rien de plus catastrophique. Là encore, je ne veux pas être alarmiste parce que je suis convaincu que les possibilités d'un tel accident

an event are one in a million, or perhaps a billion. However, a question about a large earth movement beneath a nuclear plant is not a regulatory one; it concerns an event that could have catastrophic effects, and that is the context of the question.

Mr. Harlick: I certainly appreciate your level of concern. From the point of view of nuclear safety, our responsibility would be to handle the consequences of a nuclear radiological accident or deliberate event. There is a federal nuclear emergency plan under the leadership of Health Canada for responding to that. We would work very closely with them on that issue in preparing for and responding to a nuclear radiological event that posed a threat to the population. It is from that point of view that we would be responding, as opposed to an oversight of the nuclear industry's standards of safety and that kind of thing.

Senator Banks: I am asking about the reaction: into whose bailiwick would it fall? In the last two days, we have asked a lot of people a lot of questions about a lot of situations that overlap a great deal. I am beginning to be concerned about who is in charge. When this happens, who will run it? Who calls the shots? Who gives the orders? Is it you?

Mr. Harlick: No, it is not. Obviously the provincial government is very strongly involved in nuclear —

Senator Banks: Not in nuclear regulation.

Mr. Harlick: In terms of Ontario Hydro, it is. There are also the federal nuclear arrangements, the National Energy Board and that kind of thing.

Senator Banks: Nuclear generation is not regulated by any province. It is the only kind of energy generation that is not. It is regulated by a federal agency only.

Mr. Harlick: Yes, by the Atomic Energy Commission and that kind of thing. It belongs to the Natural Resources Canada portfolio of agencies and departments here under that minister.

Senator Banks: In the event of a nuclear accident, there or elsewhere, is your agency in charge?

Mr. Harlick: No, it is not. As I mentioned, the lead agency for the federal nuclear emergency plan is Health Canada. We do liaise with them very closely as part of our coordination and support role. Given the uniqueness of that particular instance, it has been decided in government that they have the lead. We would generally have the lead in other, non-nuclear accidents.

Senator Wiebe: I certainly applaud the government on this initiative. I must say, however, that you gentlemen have a tremendous job on your hands. I understand that the purpose of this office will be, in large part, to set up preparedness for an event similar to Y2K, if such a disaster again threatened this country.

sont de une sur un million, ou peut-être un milliard. Cependant, l'éventualité d'un tremblement de terre sous une usine nucléaire n'est pas une question de réglementation. C'est un risque qui pourrait avoir des conséquences catastrophiques et c'est le sens de la question.

M. Harlick: Je comprends très bien votre inquiétude. Du point de vue de la sécurité nucléaire, notre responsabilité consisterait à gérer les conséquences d'un accident ou d'une agression nucléaire radiologique. Il existe un plan d'urgence en matière de sécurité nucléaire au gouvernement fédéral qui a été confié à Santé Canada. Nous travaillerions en étroite collaboration avec ce ministère pour nous préparer à faire face à un événement radiologique nucléaire qui menacerait la population. Tel serait notre mandat, qui n'est pas de surveiller les normes de sécurité de l'industrie nucléaire, ni d'assumer d'autres fonctions de ce genre.

Le sénateur Banks: Ma question concerne la réaction: qui serait responsable? Au cours des deux derniers jours, nous avons posé beaucoup de questions à beaucoup de gens sur un grand nombre de conjonctures qui toutes se chevauchent. Je commence à m'inquiéter et à me demander qui est responsable. Si un accident se produit, qui prendra les commandes? Qui prendra les décisions? Qui donnera les ordres? Est-ce votre Bureau?

M. Harlick: Non. De toute évidence, le gouvernement provincial est très impliqué dans le nucléaire...

Le sénateur Banks: Mais pas dans la réglementation du nucléaire.

M. Harlick: En ce qui concerne Hydro Ontario, oui. Il y a aussi des ententes fédérales sur le nucléaire, l'Office national de l'énergie, ce genre d'organisme.

Le sénateur Banks: Aucune province ne réglemente la production d'énergie nucléaire. C'est le seul type de production d'énergie qui n'est pas de compétence provinciale. Cela est réglementé uniquement par un organisme fédéral.

M. Harlick: Oui, par la Commission de l'énergie atomique, ce genre d'organismes ou de commissions affiliés à Ressources naturelles Canada et qui relèvent du ministre.

Le sénateur Banks: En cas d'accident nucléaire, là ou ailleurs, est-ce que c'est votre organisme qui est en charge?

M. Harlick: Non. Comme je l'ai dit, c'est Santé Canada qui est l'organisme fédéral responsable du plan d'urgence en matière d'énergie nucléaire. Oui, nous avons des liens très étroits avec le ministère, liens que nous assumons dans le cadre de notre rôle de soutien et de coordination. Compte tenu du caractère particulier de ce cas précis, le gouvernement a décidé d'en confier la responsabilité à Santé Canada. Normalement, nous sommes les responsables dans le cas d'autres accidents non nucléaires.

Le sénateur Wiebe: Je félicite le gouvernement d'avoir pris cette initiative. Cependant, je dois dire que vous, messieurs, avez d'énormes responsabilités. Je comprends que l'objectif du Bureau sera, en grande partie, d'établir les mesures d'urgence pour un événement comme le passage à l'an 2000, si une telle catastrophe menaçait à nouveau notre pays.

How long do you anticipate that the program will be in place such that you will be able to tell Canadians to rest assured in the event of a disaster? Second, we do not know whether what we did with regard to Y2K was successful. Either we did too good a job of ensuring that it did not happen, or it was never going to happen in the first place. We had up to 10 years to prepare for that. The next disaster could happen 10 minutes from now, or it could be a year from now. We will not have the time frame to prepare that we did in the Y2K situation. That is why I am asking about the time frame in which you believe that this office will be operating.

Mr. Harlick: As I noted in my opening remarks, the Y2K event was a pretty seminal event in the field of critical infrastructure protection. We learned a lot about the criticality and interdependency of infrastructures. Y2K was driven by a unique kind of failure — the failure of code, that is, inability to read the date correctly at a very particular point in time. The world of critical infrastructure protection and cyberfailure attack is much more diverse than that. In fact, it has been with us for some time and will continue with us until an unforeseeable time in the future. There is no beginning or end. It is a constant situation of managing risk. In that sense, we do not want to tie ourselves unduly to the Y2K example.

The second part is that it is a very diverse problem. Although the federal government put a lot of effort into Y2K, so did every other governmental jurisdiction, as well as companies and associations themselves. No one person or entity or level of government could fix the problem. That is quite similar to critical infrastructure protection.

The Americans say that 90 per cent of their nation's critical infrastructure — and I would imagine it would be the same for us — is not owned or controlled by the U.S. federal government, and thus neither is it owned by the Canadian federal government in our case. It is out there, owned, controlled and operated by the provinces, and particularly by the private sector. As one knows, there is the principle of accountability. They are accountable and responsible for making sure that it works. It is all part of the business, whether we refer to electricity production, banking or telecommunications.

The need is, in fact, very difficult. What is the problem? It could be any number of things, not just the failure of one kind of code at one point in time, never to be repeated for several hundreds of years. It is a very diverse, distributive problem.

What the government has decided to do, and as the Prime Minister has articulated in his press release, is to try to create this office of CIP and Emergency Preparedness in order to provide a locus for national leadership on this issue. However, it is not a "silver bullet" fix; it is a focal point for the federal government to get its act together vis-à-vis its own systems security, and to dialogue with other levels of government and the private sector and to engage in a cooperative venture to help them protect

Dans combien de temps prévoyez-vous que le programme vous permettra de convaincre les Canadiens de ne pas s'inquiéter en cas de catastrophe? Deuxièmement, nous ne savons pas si les mesures que nous avons prises en ce qui concerne le passage à l'an 2000 ont été un succès. Ou le travail a été si formidable que rien ne s'est produit, ou rien ne devait arriver de toute façon. Nous avons eu dix ans pour nous y préparer. La prochaine catastrophe pourrait survenir dans dix minutes, ou dans un an. Nous n'aurons pas le même délai pour nous y préparer que pour assumer le passage à l'an 2000. C'est la raison pour laquelle je vous demande dans combien de temps, à votre avis, votre Bureau sera opérationnel.

M. Harlick: Comme je l'ai précisé dans ma déclaration préliminaire, le passage à l'an 2000 a été très fructueux pour nous renseigner sur la protection des infrastructures essentielles. Nous en avons appris beaucoup sur le caractère essentiel et l'interdépendance des infrastructures. Le bogue de l'an 2000 était axé sur un type unique de panne — la panne du code, c'est-à-dire l'incapacité de lire la date correctement à un moment précis. Le monde de la protection des infrastructures essentielles et des attaques contre les cyberéchecs est beaucoup plus complexe que cela. En réalité, nous faisons face à ce problème depuis un certain temps et il continuera de nous menacer jusqu'à un avenir indéterminé. Il n'y a ni début ni fin. C'est un état permanent de gestion de risques. En ce sens, nous ne voulons pas nous lier indûment à l'exemple du bogue de l'an 2000.

Deuxièmement, il s'agit d'un problème très complexe. Bien que le gouvernement fédéral ait déployé beaucoup d'efforts pour assurer le passage en douceur à l'an 2000, tous les autres paliers de gouvernement ainsi que les entreprises et les associations ont fait de même. Aucun particulier, aucune entité ou aucun palier de gouvernement ne pourrait régler le problème. C'est assez semblable à la protection des infrastructures essentielles.

Les Américains disent que 90 p. 100 de leurs infrastructures essentielles — et j'imagine que ce serait la même chose pour nous — n'appartiennent pas au gouvernement fédéral des États-Unis, ni n'en relèvent. En ce qui nous concerne, le gouvernement fédéral est dans la même situation. Ce sont les provinces, et surtout le secteur privé, qui sont les propriétaires de ces infrastructures qui les contrôlent et les exploitent. Comme on le sait, il y a le principe de la responsabilisation. Les provinces et le secteur privé sont responsables de veiller à ce que ça fonctionne. Ça fait partie du métier, que l'on pense à la production d'électricité, au système bancaire ou aux télécommunications.

C'est très difficile de répondre aux besoins. Quel est le problème? Ça pourrait être n'importe quoi, pas seulement une panne de code à un moment précis, qui ne se répéterait pas pendant plusieurs centaines d'années. Le problème est très diversifié et très étendu.

Ce que le gouvernement a décidé de faire, comme l'a précisé le premier ministre dans son communiqué de presse, c'est de créer un Bureau de la protection des infrastructures essentielles et de la protection civile qui soit un noyau pour assurer le leadership national sur cette question. Cependant, ce n'est pas une solution «à toute épreuve». C'est un point de mire où le gouvernement fédéral peut rassembler toutes ses forces pour gérer nos propres systèmes de sécurité, pour dialoguer avec d'autres paliers

themselves through the sharing of knowledge and information, through the coordinated analysis of threats, to a coordinated response to problems when they occur.

Now that this office has been created, we are actively putting in place our capability, starting first with getting the government's own house in order, and at the same time dialoguing with key critical infrastructure sectors in Canada, to partner with them on very substantive, concrete, analytical and response functions.

Senator Wiebe: You are telling me, then, that this is really, in effect, not a program or an agency that will protect Canadians from a national disaster? Provincial governments will get involved if it is a regional disaster, with some cooperation from the national agency. If it is large disaster, such as an ice storm or flood, we may try to bring in some reservists or army people to help. Basically, we will not be coordinating the effort or have a plan or program in place?

Mr. Harlick: I may have misled you. National leadership coordination is the whole purpose. That is what the office's role is. However, there is no magic wand for the office to go out and say, "fixed, fixed, fixed." We must coordinate our efforts, as we did with the telecommunications sector with Y2K, so that they are apprised of problems and are coordinating with us to fix them. They must fix their systems. We want to work with them to ensure that that is done, and to contribute what we know about threats and vulnerabilities to assist them to do it.

Senator Wiebe: You are unable to give me a time frame as to when you feel this will be up and running?

Mr. Harlick: No, I can do that. Is the office up and running today? Yes, it is. Does it have a program for dealing with the banking sector? Yes, it does. Does it have a program for dealing with the electrical sector? Yes, it does. Will there ever be a solution to the problem? Will the problem go away? No. That is the nature of this particular problem of cyber-defence.

Senator Wiebe: That is not very comforting.

Senator Forrestall: That is scary.

Mr. Harlick: It is not comforting, but it does recognize what the problem is.

Senator Wiebe: Recognizing the problem and doing something about it, and giving assurances to the general public that we are doing something about it, is very key. I can recognize the problem until I am 400 years old, but I must do something within that 400 years to demonstrate that we are cognizant of the problem and indicate that this is how we will address it.

de gouvernement et le secteur privé, pour faire preuve de collaboration afin d'aider tout le monde à se protéger et ce, en transmettant des connaissances et de l'information, en effectuant une analyse coordonnée des menaces et en assurant une réaction coordonnée aux problèmes lorsqu'ils se posent.

Maintenant que le Bureau a été créé, nous sommes en voie de consolider notre capacité, en commençant par mettre de l'ordre dans les affaires du gouvernement, tout en communiquant avec les secteurs clés en matière de protection d'infrastructures essentielles au Canada pour établir avec eux des partenariats sur des fonctions d'analyse et de réaction très substantielles et concrètes.

Le sénateur Wiebe: Vous êtes en train de me dire qu'en réalité, le Bureau n'est pas un programme ou un organisme qui va protéger les Canadiens contre une catastrophe naturelle? Les gouvernements provinciaux devront se débrouiller s'il s'agit d'une catastrophe régionale, et pourront compter sur une certaine collaboration de l'organisme national. S'il s'agit d'une catastrophe majeure, comme une tempête de verglas ou une inondation, on pourra peut-être demander l'aide de quelques réservistes ou des gens de l'armée. Essentiellement, nous ne coordonnerons pas les efforts ou nous n'aurons pas de plan ou de programme en place?

M. Harlick: Je vous ai peut-être induit en erreur. La coordination des efforts à l'échelle nationale est l'objectif premier. C'est le rôle du Bureau. Cependant, le Bureau n'a pas de baguette magique lui permettant de tout régler. Nous devons coordonner nos efforts, comme nous l'avons fait dans le secteur des télécommunications avec le bogue de l'an 2000, afin que les provinces soient informées des problèmes et qu'elles coordonnent leurs efforts avec nous pour les régler. Elles doivent régler leurs systèmes. Nous voulons travailler avec elles pour nous assurer que c'est fait et pour leur transmettre ce que nous savons au sujet des menaces et des vulnérabilités afin de les aider à y faire face.

Le sénateur Wiebe: Vous êtes incapable de me donner une date à laquelle, vous pensez, le système sera opérationnel?

M. Harlick: Oui, je le peux. Est-ce que le Bureau est opérationnel aujourd'hui? Oui, il l'est. Dispose-t-il d'un programme pour faire face à une éventualité dans le cadre des services bancaires? Oui. A-t-il un programme pour le secteur électrique? Oui. Y aura-t-il une solution au problème? Le problème disparaîtra-t-il? Non. C'est là la nature de ce problème particulier en matière de cyberdéfense.

Le sénateur Wiebe: Ce n'est pas très rassurant.

Le sénateur Forrestall: Ça fait peur.

M. Harlick: Ce n'est pas rassurant, mais on connaît la nature du problème.

Le sénateur Wiebe: Connaître le problème, prendre des mesures pour le régler, donner des assurances au public que nous faisons quelque chose, cela est essentiel. Je peux reconnaître qu'il y a un problème jusqu'à ce que j'aie 400 ans, mais je dois faire quelque chose pendant ce temps pour montrer que nous sommes conscients du problème et déterminer comment nous allons l'aborder.

Mr. Harlick: That is right. I have laid out for you the fivefold national framework that shows the components of how this office, partnering with other government departments and other levels of government, and particularly the private sector, will bring national leadership to that issue to tackle the problem and to try to get results.

Senator Stratton: I have a very quick supplemental in defence of these folks. I believe this new office will do a remarkable job. If you look at the past, Emergency Preparedness Canada has done a remarkable job with respect to floods in Manitoba, as have the Armed Forces. I have great confidence in what they are setting out to do and I feel they will do a good job if past history speaks, and I think it does.

Senator Wiebe: Past history is such that we can be very proud of what our reservists and our regular army people have done in the past. However, what frightens me, from a westerner's point of view, is that National Defence is starting to centralize a tremendous amount of its command positions. The west now has one command position, which is in Edmonton. That is where the men and the equipment are.

Will we thin ourselves out more and more? We have two Hercules aircraft to fly men and equipment into an area, providing there is not a snowstorm. This causes me great concern, especially when I see that the key player in all of this will be the office of the Department of National Defence. Our reservists and our regular army people did a tremendous job in all three, particularly our reservists. I see us spreading ourselves too thin, and that is where my concern comes in.

Senator Atkins: With global warming and weather patterns these days, there is one area we have not talked about that is a potential flooding area almost every year. That is the Lower Saint John River Valley. Since 1973 it has not happened, but I point that out because every spring we are concerned about whether we will have serious floods. The 1973 flood was a disaster.

In dealing with the provinces, I assume each province has an emergency preparedness organization or set-up. Does it come under the Solicitor General or does it come under some minister designated by the premier in each individual province? Do you work with them? Do you feel comfortable with that relationship?

Mr. Harlick: Just on your first note about the Saint John River, I will say that, in the past, our office has been proud to be able to organize the financial contribution of the federal government to the Province of New Brunswick to compensate it for some of its expenditures to return to the status quo in the Saint John River flooding area.

With respect to the provinces, each province and territory does have its own emergency measures or preparedness organization. They report to a variety of ministers. It is at the choice of the province. In Ontario, for example, it is the Solicitor General. It could be the Minister of Housing or Community Affairs.

M. Harlick: C'est exact. Je vous ai fait état du cadre national à cinq composantes qui indique la façon dont le Bureau, en partenariat avec d'autres ministères et d'autres paliers de gouvernement, et plus particulièrement avec le secteur privé, assumera le leadership national à cet égard pour régler le problème et obtenir des résultats.

Le sénateur Stratton: Je voudrais faire un bref commentaire additionnel à la défense de ces messieurs. Je crois que ce nouveau Bureau fera un travail remarquable. Si on regarde ce qui s'est fait dans le passé, Protection civile Canada a accompli un travail remarquable pour combattre les inondations au Manitoba, tout comme les Forces armées. J'ai bonne confiance dans le projet en cours et j'estime qu'ils feront un bon travail si on se fie à l'histoire, et je pense qu'on doit le faire.

Le sénateur Wiebe: L'histoire nous enseigne que nous pouvons être très fiers de ce que nos réservistes et les soldats réguliers ont réalisé dans le passé. Cependant, ce qui m'inquiète, à titre d'habitant de l'Ouest, c'est que la Défense nationale est en voie de centraliser énormément les postes de commande. L'Ouest possède maintenant un poste de commande à Edmonton où sont logés les hommes et l'équipement.

Est-ce que nous allons nous dépouiller de plus en plus? Nous avons deux appareils Hercules qui peuvent amener les hommes et l'équipement dans une région, à la condition qu'il n'y ait pas de tempête de neige. Cela m'inquiète beaucoup, surtout quand je vois que l'intervenant clé dans tout ça sera le Bureau du ministère de la Défense nationale. Nos réservistes et nos soldats réguliers ont fait un travail remarquable, lors des trois inondations, surtout les réservistes. Moi je pense que l'on dilue trop nos forces, et c'est ce qui me préoccupe.

Le sénateur Atkins: Avec le réchauffement de la planète et les modèles météorologiques actuels, il y a une région dont nous n'avons pas parlé, c'est cette région où l'on risque d'avoir des inondations tous les ans, c'est-à-dire la vallée de la rivière Saint-Jean. Depuis 1973, rien ne s'est produit, mais je le fais remarquer parce que tous les printemps, nous nous demandons si nous allons avoir de graves inondations. Celle de 1973 a été une catastrophe.

En ce qui concerne les provinces, je suppose que chacune d'elles a un organisme de protection civile. Est-ce que cet organisme relève du solliciteur général ou d'un ministre désigné par le premier ministre de chaque province? Est-ce que vous travaillez avec ces organismes? Les relations vous satisfont-elles?

M. Harlick: Pour revenir à votre premier commentaire au sujet de la rivière Saint-Jean, je vous dirai que dans le passé, notre Bureau a été fier de pouvoir organiser la contribution financière du gouvernement fédéral à la province du Nouveau-Brunswick pour l'indemniser d'une partie des dépenses qu'elle a engagées pour ramener la région de la rivière Saint-Jean à son état d'origine.

Quant aux provinces, chacune ou chaque territoire a sa propre organisation de mesures d'urgence ou de protection civile. Chaque organisme est comptable à divers ministres, selon la province. En Ontario, c'est le solliciteur général. Ce pourrait être le ministre du Logement ou des Affaires communautaires. Peu importe le

Regardless of where they report to, our office, through our regional directors in our regional offices, deals closely with the provinces and their emergency management organizations. We have an office in each province and territory, and they are in daily contact with each other. It is our regional offices, through the regional director, that are the principal point of contact with the federal level from the provincial level in terms of both preparedness and the handling of an actual incident. It has been very tight historically and there has been very good cooperation. Senator Stratton's earlier point reflected that very good cooperation at the local level.

Senator Atkins: Senator Banks made a point: I assume that if there were a nuclear problem in Ontario, the Ontario government would be called to move in as quickly as you would.

Mr. Harlick: The liaison would be between the Ontario Emergency Management Organization, via our regional office in Toronto, directly to us in fast time.

[Translation]

Senator Pépin: My question deals with information technology services, as well as hacking tools that are currently available. This morning, I put a question to a representative of the RCMP, who told me you could probably give me a better answer.

Like other industrialized countries, our country is increasingly dependent on computer systems. Having heard your presentation, should we be more concerned about these viruses that are circulating and the kinds of cyber-attacks that can occur? Without going into detail, can you tell us whether Canadians should feel reassured given what is currently in place? Have you already taken concrete action to counter such attacks? Also, if we passed tougher laws and increased the penalties, do you believe that would deter young computer hacks from attacking Internet sites?

Mr. Harlick: I believe Canadians have every reason to feel reassured given the efforts currently being made by the federal government. We are in the process of implementing a plan of action. In terms of protection of our own computer systems, even our personal computers, we all have to take our responsibilities in this regard. I am sure you remember the Love Bug virus that affected users around the world. As soon as a user opened up the message attachment, his or her computer became infected. And yet in the months that followed, other viruses did not have the same impact, because we learned how to deal with the problem. We learned that you should never open up e-mail attachments if you are unsure of their origin. We are now learning how to deal with this type of problem and how to protect ourselves better.

Senator Pépin: It is a learning/training process for everyone.

M. Harlick: Yes, exactly. People have to be aware of the problem and know how to respond. Within the federal government, we are currently helping departments and agencies resolve issues associated with their computer network. Mr. O'Bright, the Director General of Operations, and his

ministère responsable, nos directeurs régionaux entretiennent d'étroites relations avec les provinces et les organisations de gestion des mesures d'urgence. Nous avons un bureau dans chaque province et territoire, et tous ces bureaux sont en contact quotidien l'un avec l'autre. Et nos bureaux régionaux, par l'entremise du directeur régional, sont le principal point de contact entre le fédéral et la province en ce qui a trait à la protection civile et à la façon de traiter un incident. Les liens ont toujours été très étroits et la collaboration extrêmement bonne. Le point qu'a soulevé le sénateur Stratton tout à l'heure reflétait cette très bonne collaboration au niveau local.

Le sénateur Atkins: Le sénateur Banks a soulevé une question intéressante: je suppose que s'il devait y avoir un problème nucléaire en Ontario, le gouvernement de l'Ontario serait appelé à intervenir aussi rapidement que vous.

M. Harlick: La liaison se ferait directement et rapidement entre la Protection civile de l'Ontario et notre Bureau central, via notre bureau régional à Toronto.

[Français]

Le sénateur Pépin: Ma question porte sur les services de la technologie de l'information ainsi que des outils de piratage disponibles. Ce matin, j'ai posé une question au représentant de la GRC qui m'a dit que vous alliez probablement me fournir une meilleure réponse.

Notre pays, à l'instar des autres pays industrialisés, est de plus en plus dépendant du système informatique. Après votre présentation, devrions-nous être plus inquiets avec tous ces virus électroniques qui circulent et ces attaques cybernétiques qui peuvent se produire? Pouvez-vous nous dire si, sans entrer dans les détails, les Canadiens et les Canadiennes peuvent être rassurés avec les moyens mis en place actuellement? Avez-vous déjà fait quelque chose de concret contre ces attaques? Si jamais on rendait la loi plus sévère et qu'on augmentait les peines, croyez-vous que cela dissuaderait les jeunes délinquants informatiques à attaquer les sites Internet?

M. Harlick: Je pense que les Canadiens et les Canadiennes peuvent être rassurés par les efforts du gouvernement fédéral. Nous sommes en train d'implanter un plan d'action. Quant à la protection de nos ordinateurs, même personnels, chacun doit prendre ses responsabilités. Vous vous souviendrez du virus «Love Bug» qui a fait le tour du monde. Dès que l'utilisateur ouvrait l'annexe de ce message, son ordinateur était infecté. Cependant, dans les mois suivants, les autres virus n'ont pas eu le même impact parce que nous avons appris comment gérer le problème. Il ne fallait donc plus ouvrir les annexes des courriels dont on ne connaissait pas l'origine. Nous sommes en train d'apprendre comment faire face à ce genre de problèmes et comment nous pouvons mieux nous protéger.

Le sénateur Pépin: Il y a un processus d'éducation et d'entraînement pour tout le monde.

M. Harlick: Exactement. Il faut que les gens prennent conscience du problème et qu'ils prennent connaissance des solutions. Au sein du gouvernement fédéral, nous sommes en train d'aider les ministères et les agences à résoudre les problèmes qui se trouvent dans leur réseau cybernétique. M. O'Bright, le

colleagues respond on a daily basis to questions and requests for assistance and support from other federal organizations with respect to threats to, or attacks on, their systems.

Also, with a view to protecting our critical national infrastructure outside of the federal government, we are currently in discussions with critical areas to determine what we can do together to protect their systems. We had one meeting with the electricity sector a week ago to exchange information and advice with a view to gaining a better understanding of the problem. We will also be addressing questions that have to do with the kind of training that is needed, so that we can better protect ourselves against such attacks and find appropriate technological solutions.

You also asked a question about criminal legislation here in Canada. According to my colleagues from the Department of Justice, the current provisions of the Criminal Code dealing with this sort of activity are relatively adequate for the time being. Parliament passed amendments to the Criminal Code four or five years ago. As you know, we can institute criminal proceedings against "Mafia Boy" here in Canada, whereas authorities in the Philippines were unable to proceed with charges against the person behind "Love Bug" virus. However, officials with the Justice Department are also aware that it is important to closely follow developments in computer technology, to ensure that our employees are able to deal with problems effectively. We can provide them with information based on our experiences.

[English]

Senator Forrestall: Could we deal with your structure, size, cost and the fact that you operate outside legislation as a line item of your own? Nevertheless, we want to know who you are and what you are doing. We must go to DND to search around for information. How big is your budget for critical infrastructure?

Mr. Harlick: The budget for the office has not yet been fixed; it is in the process of being considered at senior levels of government. As I mentioned before, we were initially Emergency Preparedness Canada, and now, in two small entities, we are operating off the A base of Emergency Preparedness Canada and supplemented by resources provided to us on an interim basis by the Department of National Defence, pending a final decision on our A base. That final number will be available when the department approaches Parliament for the Supplementary Estimates.

Senator Forrestall: Will we not see the numbers before then? You are as secretive as the rest of the bunch.

Mr. Harlick: I cannot predict what the figures will be.

Senator Forrestall: How many people do you envision for your staff when you are fully up and running one year from now? How large do you expect the organization to be?

Mr. Harlick: Again, that is a function of the amount of money we will receive. I would envisage that we will be in the range of 180 to 200 persons, maybe a bit higher.

directeur général des opérations, et ses collègues sont chaque jour occupés à répondre aux questions et aux demandes d'aide de soutien de la part des organisations fédérales quant à des menaces et des attaques dans leur système.

Également, pour protéger les infrastructures essentielles nationales, c'est-à-dire en dehors du gouvernement fédéral, nous sommes en discussion avec les secteurs essentiels pour déterminer ce que nous pouvons faire ensemble pour protéger leur système. Nous avons eu une réunion avec le secteur de l'électricité il y a une semaine pour échanger de l'information et des conseils dans le but d'avoir une meilleure connaissance du problème. Nous allons aussi aborder des questions qui traitent de l'entraînement nécessaire pour mieux nous protéger contre les attaques et pour trouver des solutions technologiques.

Vous avez également posé une question au sujet de la législation criminelle du Canada. Selon mes collègues du ministère de la Justice, les dispositions actuelles dans le Code criminel qui touchent ce genre de phénomène sont plus ou moins adéquates pour le moment. Le Parlement a adopté des amendements au Code criminel il y a quatre ou cinq ans. Comme vous savez, nous pouvons tenter des poursuites contre «Mafia Boy» ici au Canada alors que les autorités des Philippines ne pouvaient pas le faire contre la personne qui a créé le virus «Love Bug». Cependant, les gens du ministère de la Justice sont aussi conscients qu'il faut suivre de près l'évolution de la technologie s'assurer que nos employés sont en mesure de faire face aux problèmes. Nous pouvons leur donner de l'information basée sur nos expériences.

[Traduction]

Le sénateur Forrestall: Est-ce que nous pourrions parler de votre structure, de la taille de votre Bureau, des coûts et du fait que vous n'êtes assujetti à aucune loi? Quoi qu'il en soit, nous voulons savoir qui vous êtes et ce que vous faites. Il nous faut nous adresser au MDN pour obtenir l'information. De quel budget disposez-vous pour les infrastructures essentielles?

M. Harlick: Le budget du Bureau n'a pas encore été établi; il est à l'étude dans les hautes sphères du gouvernement. Comme je l'ai dit tout à l'heure, nous étions au départ Protection civile Canada, et maintenant, en deux petites entités, nous travaillons à partir du budget de services votés de Protection civile Canada et les ressources nous sont fournies de façon intérimaire par le ministère de la Défense nationale, en attendant une décision finale au sujet de notre budget. Le budget définitif sera disponible lorsque le ministère en fera la demande au Parlement au moment du vote sur les crédits supplémentaires.

Le sénateur Forrestall: Nous ne verrons donc pas les chiffres avant? Vous êtes aussi secret que tous les autres.

M. Harlick: Je ne peux prédire quels seront les chiffres.

Le sénateur Forrestall: Combien de personnes prévoyez-vous engager lorsque le Bureau sera pleinement opérationnel d'ici un an? Quelle sera la taille de votre organisation?

M. Harlick: Là encore, cela dépend des crédits que nous recevrons. Je dirais que nous serons entre 180 et 200 personnes, peut-être un peu plus.

Senator Forrestall: Do you anticipate being governed by legislation that supports the office? Or do you envision that you will remain under the legislation that generally supports the National Defence Act?

Mr. Harlick: We will want to look at that question. In our current legislative base, we look to the Emergency Preparedness Act which sets out responsibilities of the minister responsible for emergency preparedness, which, for the last number of years, has been the Minister of National Defence. The former EPC, as a branch of the Department of National Defence, derived its authorities and power and mandate from that source.

With the addition of critical infrastructure protection to the mandate of the government in this office, we will want to look at whether or not a legislative base would be desired or appropriate or necessary for the office. With the office being a part of DND and not a stand-alone agency, as I understand it, the usual practice in government may not be for it to require legislation, because it is part of another organization as opposed to a separate entity. We would want to look at that in the medium term. Now we are concentrating our efforts on getting staffed up to meet the challenges that we have today.

Senator Forrestall: How many do you have now?

Mr. Harlick: At the moment we would have about 110, 120. We are growing every day.

Senator Forrestall: Do you have a competent, professional cyber staff?

Mr. Harlick: We do, in fact. If the committee is interested, I can ask Mr. O'Bright to lay out the general components of his directorate, because that is where the threat analysis and incident response capability are located.

Senator Forrestall: I would like to hear that but, first, I have a question. A critical event in the Port of Halifax would not be disruption of the rail line because that can be fixed in 72 hours. Rather, if someone were to confuse the bills of lading for 8,000 or 10,000 containers, to the point where none of the contents or destinations are identified, that would be mischief of a major proportion. It would disrupt banking and irritate the directors and chief executives of many companies across the country. It would not endanger anyone, but it demonstrates how simple it would be to turn away critical business from the Port of Halifax.

Mr. Gary O'Bright, Director General, Operations, Office of Critical Infrastructure and Emergency Preparedness, Department of National Defence: The operations component of the new office will have five major parts. We are hoping that they will all work synergistically together. One part will deal with threat and incident analysis. We will not be front-line collectors of intelligence, for example, but we will hope to have close working relationships with the security service and others to receive their information. We will look at that information particularly in light of the impact on a particular sector, for example, the rail sector.

Le sénateur Forrestall: Prévoyez-vous être assujéti à une loi habilitante? Ou croyez-vous demeurer assujéti à la Loi sur la défense nationale?

M. Harlick: Nous allons examiner la question. Notre fondement législatif actuel relève de la Loi sur la protection civile qui détermine les responsabilités du ministre responsable de la protection civile. Ces dernières années, c'était le ministre de la Défense nationale. L'ancienne Protection civile Canada, en tant que direction du ministère de la Défense nationale, tirait ses pouvoirs et son mandat de cette source.

Avec l'ajout de la protection des infrastructures essentielles au mandat du gouvernement confié à notre Bureau, nous verrons s'il est souhaitable, approprié ou nécessaire que le Bureau soit assujéti à une loi habilitante. Si le Bureau est intégré au MDN et n'a pas le statut d'organisme autonome, d'après ce que je comprends, la pratique au gouvernement pourrait s'appliquer et nous ne serions pas dotés d'une loi parce que nous ferions partie d'une autre organisation et nous ne serions pas une entité distincte. Nous allons examiner la question à moyen terme. Pour l'instant, nous concentrons nos efforts sur l'embauche de personnel pour relever les défis que nous avons aujourd'hui.

Le sénateur Forrestall: Combien de personnes avez-vous maintenant?

M. Harlick: Pour l'instant, nous en avons environ 110 à 120. Le nombre augmente chaque jour.

Le sénateur Forrestall: Est-ce que vous avez un personnel professionnel et compétent en matière d'informatique?

M. Harlick: Effectivement. Si vous le voulez, je peux demander à M. O'Bright de décrire les composantes générales de sa direction parce qu'elle est responsable de l'analyse des menaces et de la réaction aux incidents.

Le sénateur Forrestall: J'aimerais bien entendre ce qu'il a à dire, mais d'abord j'aimerais poser une question. Un événement critique qui se produirait dans le port de Halifax ne perturberait pas le transport ferroviaire parce que le problème peut être réglé en 72 heures. Mais si quelqu'un brouillait les connaissements de 8 000 ou 10 000 conteneurs, au point où le contenu et la destination de ces conteneurs ne puissent plus être identifiés, nous aurions un problème majeur. Cela viendrait perturber les services bancaires, irriter les directeurs et les présidents-directeurs généraux de nombreuses entreprises de tout le pays. Cela ne mettrait pas la vie de personne en danger, mais montrerait qu'il serait facile de priver le port de Halifax d'une importante activité.

M. Gary O'Bright, directeur général, Opérations, Bureau de la protection des infrastructures essentielles et de la protection civile, ministère de la Défense nationale: La composante Opérations du nouveau Bureau comportera cinq éléments majeurs. Nous espérons que la synergie fonctionnera entre tous ces éléments. Un élément portera sur l'analyse des menaces et des incidents. Nous ne serons pas les premiers à recueillir les renseignements, par exemple, mais nous espérons entretenir d'étroites relations de travail avec le service de sécurité et d'autres services pour recevoir l'information. Nous allons

What is the threat? Where does it come from and what is its potential impact on that particular sector?

The second division within operations will deal with something we call the "mapping" of the national critical infrastructure. Mapping may be a slightly incorrect term but it is the best we could think of at the moment to imply that we will try to depict the infrastructures. What do they look like? In a physical world, a dam or a bridge does not usually move, so that is not so bad. As you move into the world of cyber, it is a significant challenge to map out infrastructure because networks are changed and reconstituted regularly by the owners or operators.

The third division of operations directorate will deal with vulnerabilities and dependencies. In this particular area, we will look at how the infrastructures interact with each other. The ice storm was an interesting example. The hydro was taken out but there were many other ripple effects across a variety of infrastructures. We are looking at how the infrastructures are connected and where they are at risk. That will all be in close cooperation, we expect, with the people who own and operate these systems.

The fourth division is essentially a planning division. We did some early work in the lead-up to the Summit of the Americas in April. A group of individuals, some from our organization and under the leadership of the RCMP, went to Quebec City to assess the information technology systems to be used by the participants. We were able to offer advice in terms of safeguarding those systems.

The final division within operations is the organization to which Mr. Harlick referred — a 24-hour, 7-days-a-week, 365-days-a-year coordination centre that will monitor events as they occur, be they physical or cyber. It will handle any issue that requires Canadians to be alerted to potential problems, issue advisories on evolving issues, and then coordinate federal responses to those particular problems as they occur, particularly the serious ones.

Senator Forrestall: Where are you physically located?

Mr. Harlick: At the present time, we are at Bank and Slater Streets in the Jackson building. That is where Emergency Preparedness Canada was located.

Senator Forrestall: If you had your 'druthers,' would you prefer the route you are taking now or to have your own legislation?

Mr. Harlick: At present, the implicit authorities and powers that we have as a part of DND are quite adequate. As I mentioned, we will review whether it is desirable or prudent, for a variety of reasons, to incorporate this responsibility and any of its associated requirements into a piece of legislation, a self-standing National

examiner cette information plus particulièrement à la lumière de l'impact qu'elle peut avoir sur un secteur en particulier, comme le secteur ferroviaire. Quelle est la menace? D'où vient-elle et quel est son impact potentiel sur ce secteur précis?

La deuxième division au sein des Opérations s'occupera de ce que l'on appelle la «cartographie» des infrastructures essentielles à l'échelle nationale. Le terme est peut-être légèrement inexact, mais c'est le meilleur auquel on peut penser pour l'instant pour indiquer que nous allons essayer de décrire les infrastructures. À quoi ressemblent-elles? Dans le monde réel, un barrage ou un pont ne déménage pas habituellement, donc c'est facile. Si on entre dans le cybermonde, ça devient plus compliqué de cartographier les infrastructures parce que les propriétaires ou les opérateurs changent et reconstituent régulièrement les réseaux.

La troisième division de la Direction des opérations s'occupera des vulnérabilités et des dépendances. À cet égard, nous chercherons à comprendre les interactions réciproques des infrastructures. La crise du verglas est un exemple intéressant. L'électricité était coupée, mais il y avait beaucoup d'autres effets multiplicateurs qui se sont fait sentir dans diverses infrastructures. Nous cherchons à voir comment les infrastructures sont reliées et où elles sont en danger. Tout le monde travaillera en étroite collaboration, nous l'espérons, avec les personnes qui possèdent et exploitent ces systèmes.

La quatrième division est essentiellement une division de planification. Nous avons fait certains travaux préalables avant le Sommet des Amériques en avril. Un groupe de personnes, quelques-unes provenant de notre organisation et sous la direction de la GRC, se sont rendues à Québec pour évaluer les systèmes informatiques à la disposition des participants. Nous avons pu donner des conseils relativement à la protection de ces systèmes.

La dernière division est celle dont a parlé M. Harlick — c'est-à-dire un Centre de coordination 24 heures sur 24, sept jours sur sept, 365 jours sur 365 qui surveillera les événements au fur et à mesure qu'ils se déroulent, qu'ils soient matériels ou virtuels. Le Centre s'occupera de toute question qui exige de prévenir les Canadiens contre les problèmes susceptibles de les menacer, d'émettre des avis sur l'évolution des dangers et de coordonner ensuite les réactions du gouvernement fédéral face aux problèmes particuliers au fur et à mesure qu'ils se produisent, surtout les problèmes graves.

Le sénateur Forrestall: Où sont vos locaux?

M. Harlick: Actuellement, nous sommes à l'angle de Bank et Slater, dans l'édifice Jackson. C'est là qu'étaient les locaux de Protection civile Canada.

Le sénateur Forrestall: Si vous aviez votre mot à dire, préféreriez-vous la voie que vous empruntez maintenant ou avoir votre propre loi?

M. Harlick: Actuellement, les pouvoirs implicites que nous avons en tant qu'élément du MDN sont adéquats. Comme je l'ai dit, nous allons examiner s'il est souhaitable et prudent, pour diverses raisons, d'incorporer cette responsabilité et toutes les exigences connexes en une mesure législative, une loi autonome

Defence Act or whatever. For the moment we see no problems in doing what we must do within the current legislative context.

Senator Forrestall: If you can do something about cyber problems, I frankly do not care what it costs — just do it. Good luck.

Mr. Harlick: Your example about bills of lading in Halifax is a very good one. Many people in the surface transport world or even in air transport think of it as nothing more than an information transportation world. The actual, physical goods themselves are so often tracked by networks and systems that the information system is, in fact, a very significant area of vulnerability, as would be supervisory control and acquisition systems for pipelines. What makes a pipeline run but the electricity and the telecommunications riding on it? People in that industry are well aware of that, too. The question was examined in Y2K and we will be looking at it further in our examination of the transportation sector in Canada.

The Chairman: Mr. Harlick, could you tell the committee what the payment formula arrangement is with the provinces in the event of a natural disaster?

Mr. Harlick: I may turn to Mr. Bartley for the fine details but the government has put into place disaster financial assistance arrangements which are federal government arrangements to compensate provinces and municipalities for expenditures they make to restore property, businesses, homes, to the condition they were in previous to a disaster like a flood, an ice storm or a tornado. There is a formula in the DFAA, or Disaster Financial Assistance Arrangements, to get at that. The formula starts by saying that it is the responsibility of a province to pick up the tab up to a cost of \$1 per capita of the population of the given province. If the province is 4 million strong, then it picks up the first \$4 million. There is a scale on which the feds pick up an increasing proportion of the cost. In the large disasters, the figure is 90 cents of every dollar of eligible expenditures. There is a 90/10 split at that point.

The Chairman: Following on Senator Wiebe's comments, when people first hear the name of your organization, do they think of you as being in charge of any emergency; would that be fair to say?

Mr. Harlick: No, it would not. However, the office could well be in charge of handling a national emergency on behalf of the federal government.

The Chairman: Are you able to give us an example of what you would be in charge of?

Mr. Harlick: This derives from ministerial accountability and responsibility. If the Minister of National Defence were responsible for leading the federal government's response to a given emergency, then he would be able to rely on the office as well as on the rest of DND and the Canadian Forces to do so.

sur la Défense nationale ou quelque chose du genre. Pour l'instant, nous ne voyons aucun problème à faire ce que nous devons faire en vertu de la loi actuelle.

Le sénateur Forrestall: Si vous pouvez faire quelque chose au sujet des cyberproblèmes, franchement, les coûts m'importent peu, allez-y tout simplement. Bonne chance.

M. Harlick: Votre exemple au sujet des connaissances à Halifax est bien choisi. Beaucoup de gens dans le monde des transports de surface ou même du transport aérien voient ce monde comme rien d'autre qu'un mode de transport de l'information. Les biens matériels comme tels sont si souvent repérés par les réseaux et les systèmes que le système d'information est, en fait, très vulnérable, tout comme le seraient le contrôle de la surveillance et les systèmes d'acquisition pour les pipelines. Qu'est-ce qui fait qu'un pipeline est exploité si ce n'est de l'électricité et des télécommunications? Les gens de l'industrie en sont très conscients aussi. La question a été examinée lors du bogue de l'an 2000 et nous allons pousser la recherche dans notre examen du secteur du transport au Canada.

Le président: Monsieur Harlick, pouvez-vous dire au comité quelle formule de paiement vous avez conclue avec les provinces en cas de catastrophe naturelle?

M. Harlick: Je vais peut-être demander à M. Bartley de vous donner les détails, mais le gouvernement a mis en place des ententes d'aide financière en cas de catastrophe. Il s'agit d'ententes fédérales en vue de compenser les provinces et les municipalités pour les dépenses qu'elles engagent afin de restaurer des biens, des entreprises, des maisons, dans leur état originel précédant une catastrophe comme une inondation, une crise du verglas ou une tornade. Les Accords d'aide financière en cas de catastrophe prévoient une formule à ce sujet. Elle prévoit que la province a la responsabilité de payer les coûts jusqu'à concurrence de 1 dollar par tête d'habitant de la province. Si la province compte 4 millions d'habitants, elle assume alors les 4 premiers millions de dollars de dépenses. Ensuite, il y a une échelle selon laquelle le gouvernement fédéral assume une proportion plus grande des coûts. Dans les grandes catastrophes naturelles, c'est 90 cents au dollar de dépenses admissibles. Il y a à ce moment-là proportion de 90/10.

Le président: Pour faire suite aux commentaires du sénateur Wiebe, lorsque les gens entendent le nom de votre organisation pour la première fois, n'est-il pas juste de dire qu'ils ont l'impression que vous êtes responsables des urgences?

M. Harlick: Non, quoique le Bureau pourrait très bien être chargé de s'occuper d'une urgence nationale au nom du gouvernement fédéral.

Le président: Pouvez-vous nous donner un exemple?

M. Harlick: Cela découle de la responsabilité ministérielle. Si on confiait au ministre de la Défense nationale la responsabilité de diriger la réaction du gouvernement fédéral à une urgence donnée, à ce moment-là il pourrait s'en remettre à notre Bureau et aux autres éléments du MDN et des Forces canadiennes pour faire le travail.

For example, during an ice storm or a flood, the office would be looking at trying to coordinate the provision of federal assistance to the impacted province.

The Chairman: Coordinate, not direct; is that correct?

Mr. Harlick: That is correct. Especially in the emergency preparedness world, the jurisdiction primarily responsible for responding to public emergencies is the province. When their capacity is overloaded, or they need specialized assistance which the federal government can give, that request for assistance and flow comes from them through the regional offices to this office, which coordinates measures and assures delivery, to the extent that the federal government has that capability of assistance, to the region.

The Chairman: As I understand your role, it is an important one. To a large extent your role is one of discussion, consultation, persuasion and planning. That sort of effort is very useful. There is a tendency for one to say, "Here are the folks in charge and they will make everything happen." However, that is not really how you see your role, is it?

Mr. Harlick: I do not exclude that, sir. The office has the ability to act. For example, with respect to a cyber problem. In the last couple of weeks, we have been giving very good, direct advice to departments who have had a cyber attack on their systems: do this, fix that, see this as a source of information. That is not just saying, "Oh, we will hold your hand."

The Chairman: I get terrific advice from my office, but I am the one who decides. Are you saying that you decide what the department should do?

Mr. Harlick: No. That is important for purposes of accountability. To echo Senator Wiebe's earlier concern, it is impossible, either in the emergency preparedness world or the critical infrastructure world, for an office like ours to ride to the rescue on every issue at every time.

Particularly in the cyber world, the people who know their systems and what the problems are and have the responsibility to fix them are those who own them and are responsible for them. The challenge is when they do not know what to do; otherwise they would not phone us, they would fix the problem if they could, or call their supplier. When they come to us, they are getting close to the end of their tether; it is spilling over, it is causing problems for them. They want advice beyond the box. That is what we are organized to do. We can pull on and from within the Canadian government, as well as within the private sector, expert advice to deal with this new variant of worm or virus in respect to this kind of system and give them advice on how they might fix it.

The Chairman: You are advice providers, then?

Mr. Harlick: Pretty much.

The Chairman: Do you plan to do an evaluation of the top 100 events that might happen to critical infrastructure and the impacts that could flow from those events?

Par exemple, lors d'un verglas ou d'une inondation, le Bureau pourrait coordonner la prestation de l'aide fédérale à la province touchée.

Le président: Coordonner, non pas diriger, est-ce exact?

M. Harlick: C'est exact. Surtout dans le domaine de la protection civile, c'est la province qui est la première responsable de réagir à une urgence publique. Lorsqu'elle n'y arrive plus, ou qu'elle a besoin d'aide spécialisée que le gouvernement fédéral peut fournir, la province fait alors parvenir sa demande à l'administration régionale de notre Bureau, et c'est ce dernier qui coordonne les interventions et assure la prestation d'aide à la région, dans la mesure où le gouvernement fédéral a la capacité nécessaire d'intervenir.

Le président: D'après ce que je comprends, vous jouez un rôle important. Dans un sens large, votre rôle est un rôle de discussion, de consultation, de persuasion et de planification. Ce travail est très utile. Les gens ont tendance à dire: «Voici les personnes qui sont responsables et qui vont s'occuper de tout.» Mais ce n'est pas vraiment votre perception de votre rôle, n'est-ce pas?

M. Harlick: Je n'exclus pas cela non plus, monsieur. Le Bureau a la capacité d'agir. Prenons le cas d'un cyberproblème. Au cours des dernières semaines, nous avons donné des conseils judicieux et directs aux ministères qui ont subi une cyberattaque: faites ceci, réparez cela, consultez telle ou telle source d'information. On n'a pas juste servi de canne blanche.

Le président: Je reçois d'excellents conseils de mon bureau, mais c'est moi qui décide. Êtes-vous en train de me dire que vous décidez de ce que le ministère devrait faire?

M. Harlick: Non. C'est important pour des fins de responsabilité. Pour faire écho à la préoccupation du sénateur Wiebe, il est impossible, soit dans le monde de la protection civile ou des infrastructures essentielles, qu'un bureau comme le nôtre se porte au secours de tout le monde chaque fois.

Plus particulièrement, dans le monde cybernétique, les gens qui connaissent leurs systèmes et les problèmes et qui ont la responsabilité de les réparer sont ceux qui en sont les propriétaires et qui en ont la responsabilité. Le problème, c'est lorsqu'ils ne savent pas quoi faire. S'ils le savaient, ils ne nous appelleraient pas, ils régleraient le problème s'ils le pouvaient, ou ils consulteraient leurs fournisseurs. Lorsqu'ils s'adressent à nous, c'est qu'ils sont pratiquement au bout de leur rouleau, ça déborde, les problèmes se multiplient. Ils cherchent de l'aide ailleurs. C'est notre champ d'intervention. Nous pouvons obtenir, du gouvernement canadien tout autant que du secteur privé, les conseils d'experts pour exterminer cette nouvelle variante de ver ou de virus qui attaque ce genre de système et donner des conseils pour le restaurer.

Le président: Vous donnez donc des conseils?

M. Harlick: C'est exact.

Le président: Prévoyez-vous faire une évaluation des 100 principaux dangers qui pourraient perturber les infrastructures essentielles, et des répercussions de ces dangers?

Mr. Harlick: We have no explicit plan to do that, as of today, but it is quite likely we will do something like that. That was what was done in a very crude way during Y2K. A number of experts under the auspices of a national contingency planning group sat down and developed a matrix on what are the critical infrastructures, what is the criticality of each of those, and what is their degree of interdependency with each other. In other words, if something happened here, what would be the impact over there?

That is what Mr. O'Bright was talking about when he spoke about vulnerability and dependency analysis. When you put that in the context of a geographic area of the country, or a system or network, that is what you map. Where is that infrastructure, what is its criticality and interdependency? If you have good hardware and software, you can game out what might happen if there is a failure here, what would be the consequences on a region, a people, a sector or an industry. That is important to do. We will do that and, in a way, we will end up doing 30 or 50 scenarios about what would happen. That informs the infrastructure owners and us as to what could happen. They then apply a risk analysis to that based on what might be happening in their area. That engages them in putting up appropriate protective measures. We will be working in that area. You are bang on there.

The Chairman: Mr. Harlick, I would like to thank you and your colleagues for an interesting presentation today. It gave the committee a good insight into the work that you are doing.

This portion of the meeting is now adjourned and the committee will now move to an *in camera* session.

The committee continued *in camera*.

M. Harlick: Nous n'avons pas de plan précis à cet égard, au moment où on se parle, mais c'est fort possible que nous nous engagions dans cette direction. C'est ce qui a été fait de façon rudimentaire pour le bogue de l'an 2000. Un certain nombre de spécialistes, sous les auspices d'un groupe de planification d'urgence à l'échelle nationale, se sont rencontrés et ont conçu une matrice sur la nature des infrastructures essentielles, le caractère de chacune, et leur degré d'interdépendance réciproque. Autrement dit, si quelque chose frappe une infrastructure, quel en est l'impact sur les autres?

C'est ce à quoi faisait allusion M. O'Bright lorsqu'il a parlé d'analyse des vulnérabilités et des dépendances. Quand on considère le contexte d'une aire géographique du pays, ou un système ou un réseau, on cartographie les infrastructures. Quelle est cette infrastructure, quels sont son caractère essentiel et son interdépendance? Si vous avez du bon matériel et de bons logiciels, vous pouvez deviner ce qui pourrait se produire en cas de panne à cet endroit, quelles seraient les conséquences pour la région, les gens, tel secteur ou telle industrie. C'est important de le faire. Nous le ferons et nous allons finalement nous retrouver à élaborer 30 ou 50 scénarios d'éventualités. Ces scénarios informeront les propriétaires des structures et le Bureau sur les conséquences possibles. Les propriétaires effectueront alors une analyse de risques en se fondant sur ce qui pourrait se produire dans leur région. Ils adopteront les mesures de protection appropriées. Nous allons travailler dans ce domaine. Vous avez tout à fait raison.

Le président: Monsieur Harlick, je tiens à vous remercier ainsi que vos collègues de cette intéressante présentation. Vous avez donné au comité un bon aperçu de ce que vous êtes en train de faire.

Cette partie de la réunion est terminée et le comité siégera maintenant à huis clos.

La séance se poursuit à huis clos.



If undelivered, return COVER ONLY to:
Public Works and Government Services Canada —
Publishing
45 Sacré-Coeur Boulevard,
Hull, Québec, Canada K1A 0S9

En cas de non-livraison,
retourner cette COUVERTURE SEULEMENT à:
Travaux publics et Services gouvernementaux Canada —
Édition
45 Boulevard Sacré-Cœur,
Hull, Québec, Canada K1A 0S9

WITNESSES—TÉMOINS

Thursday, July 19, 2001 (morning session)

From the Department of the Solicitor General:

Mr. Michel D'Avignon, Director General, National Security,
Policing and Security Branch;

Ms Annie Leblanc, Acting Director, Technology and Lawful
Access Division;

Mr. Mike Theilmann, Acting Director, Counter-Terrorism
Division.

From the Royal Canadian Mounted Police:

Superintendent J. Wayne Pilgrim, Officer in Charge, National
Security Investigations Branch, Criminal Intelligence
Directorate.

Thursday, July 19, 2001 (afternoon session)

From the Department of National Defence:

Mr. James Harlick, Assistant Deputy Minister, Office of
Critical Infrastructure Protection and Emergency
Preparedness;

Mr. Gary O'Bright, Director General, Operations, Office of
Critical Infrastructure Protection and Emergency
Preparedness;

Mr. Alan Bartley, Director General, Policy Planning and
Readiness, Office of Critical Infrastructure Protection and
Emergency Preparedness.

Le jeudi 19 juillet 2001 (séance de l'avant-midi)

Du ministère du Solliciteur général:

M. Michel D'Avignon, directeur général, Sécurité nationale,
Secteur de la police et de la sécurité;

Mme Annie Leblanc, directrice intérimaire, Division de la
technologie et de l'accès légal;

M. Mike Theilmann, directeur intérimaire, Division de la lutte
contre le terrorisme.

De la Gendarmerie royale du Canada:

Le surintendant J. Wayne Pilgrim, officier responsable de la
Sous-direction des enquêtes relatives à la sécurité
nationale, Direction des renseignements criminels.

Le jeudi 19 juillet 2001 (séance de l'après-midi)

Du ministère de la Défense nationale:

M. James Harlick, sous-ministre adjoint, Bureau de la
protection des infrastructures essentielles et de la protection
civile;

M. Gary O'Bright, directeur général, Opérations, Bureau de la
protection des infrastructures essentielles et de la protection
civile;

M. Alan Bartley, directeur général, Planification des
politiques et disponibilité opérationnelle, Bureau de la
protection des infrastructures essentielles et de la protection
civile.



First Session
Thirty-seventh Parliament, 2001

SENATE OF CANADA

*Proceedings of the Standing
Senate Committee on*

**Defence and
Security**

Chair:
The Honourable COLIN KENNY

Monday, September 24, 2001 (*in camera*)

Monday, October 1, 2001

Issue No. 3

Fifth and sixth meetings on:

An introductory survey of the major security
and defence issues facing Canada with a view
to preparing a detailed work plan for
future comprehensive studies

WITNESSES:
(See back cover)

Première session de la
trente-septième législature, 2001

SÉNAT DU CANADA

*Délibérations du Comité
sénatorial permanent de la*

**Défense et de la
sécurité**

Président:
L'honorable COLIN KENNY

Le lundi 24 septembre 2001 (à huis clos)

Le lundi 1^{er} octobre 2001

Fascicule n° 3

Cinquième et sixième réunions concernant:

Étude préliminaire des principales questions de
défense et de sécurité qui touchent le Canada en vue
de la préparation d'un plan de travail détaillé pour
des études plus poussées

TÉMOINS:
(Voir à l'endos)



THE STANDING SENATE COMMITTEE ON DEFENCE AND SECURITY

The Honourable Colin Kenny, *Chair*

The Honourable J. Michael Forrestall, *Deputy Chair*

and

The Honourable Senators:

Atkins	Lynch-Staunton
Banks	(or Kinsella)
* Carstairs, P.C.	Meighen
(or Robichaud, P.C.)	Pépin
Cordy	Wiebe
LaPierre	

* *Ex Officio Members*

(Quorum 4)

Change in membership of the committee:

Pursuant to rule 85(4), membership of the committee was amended as follows:

The name of the Honourable Senator Rompkey, P.C. substituted for that of the Honourable Senator Stollery (*July 23, 2001*).

The name of the Honourable Senator Banks is removed, substitution pending (*July 23, 2001*).

The name of the Honourable Senator LaPierre substituted for that of the Honourable Senator Pépin (*September 27, 2001*).

The name of the Honourable Senator Jaffer substituted for that of the Honourable Senator Rompkey, P.C. (*September 27, 2001*).

The name of the Honourable Senator Pépin substituted for that of the Honourable Senator LaPierre (*September 28, 2001*).

The name of the Honourable Senator Christensen substituted for that of the Honourable Senator Pépin (*September 27, 2001*).

The name of the Honourable Senator LaPierre is added (*September 27, 2001*).

The name of the Honourable Senator Pépin substituted for that of the Honourable Senator Christensen (*October 2, 2001*).

The name of the Honourable Senator Banks substituted for that of the Honourable Senator Jaffer (*October 5, 2001*).

LE COMITÉ SÉNATORIAL PERMANENT DE LA DÉFENSE ET DE LA SÉCURITÉ

Président: L'honorable Colin Kenny

Vice-président: L'honorable J. Michael Forrestall

et

Les honorables sénateurs:

Atkins	* Lynch-Staunton
Banks	(ou Kinsella)
* Carstairs, c.p.	Meighen
(ou Robichaud, c.p.)	Pépin
Cordy	Wiebe
LaPierre	

* *Membres d'office*

(Quorum 4)

Modifications de la composition du comité:

Conformément à l'article 85(4) du Règlement, la liste des membres du Comité est modifiée, ainsi qu'il suit:

Le nom de l'honorable sénateur Rompkey, c.p., est substitué à celui de l'honorable sénateur Stollery (*le 23 juillet 2001*).

Le nom de l'honorable sénateur Banks est enlevé, remplacement à venir (*le 23 juillet 2000*).

Le nom de l'honorable sénateur LaPierre est substitué à celui de l'honorable sénateur Pépin (*le 27 septembre 2001*).

Le nom de l'honorable sénateur Jaffer est substitué à celui de l'honorable sénateur Rompkey, c.p. (*le 27 septembre 2001*).

Le nom de l'honorable sénateur Pépin est substitué à celui de l'honorable sénateur LaPierre (*le 28 septembre 2001*).

Le nom de l'honorable sénateur Christensen est substitué à celui de l'honorable sénateur Pépin (*le 27 septembre 2001*).

Le nom de l'honorable sénateur LaPierre est ajouté (*le 27 septembre 2001*).

Le nom de l'honorable sénateur Pépin est substitué à celui de l'honorable sénateur Christensen (*le 2 octobre 2001*).

Le nom de l'honorable sénateur Banks est substitué à celui de l'honorable sénateur Jaffer (*le 5 octobre 2001*).

MINUTES OF PROCEEDINGS

OTTAWA, Monday, September 24, 2001

(8)

[English]

The Standing Senate Committee on Defence and Security met this day, *in camera*, at 6:00 p.m. in Room 356-S, Centre Block, the Chair, the Honourable Colin Kenny, presiding.

Members of the committee present: The Honourable Senators Atkins, Cordy, Forrestall, Kenny, Pépin, Wiebe (6).

Other senator present: The Honourable Senator LaPierre (1).

In attendance: From the Parliamentary Research Branch, Library of Parliament: Grant Purves, Research Officer, General (ret'd) Keith McDonald, Senior Military Adviser, Deputy Commissioner (ret'd) Roy Berlinguette, RCMP, Senior Security Adviser, Chief Warrant Officer (ret'd) Maurice Dessureault, Military Advisor.

Also in attendance: Joe Varner, Office of Senator Forrestall, Geoff Dimick, Office of Senator Meighen, Marie-Eve Bilodeau, Office of Senator Pépin, Momar Diagne, Office of Senator Pépin.

The committee considered future business.

At 6:00 p.m., the committee continued *in camera*.

It was moved by the Honourable Senator Wiebe — That the Subcommittee on Veterans Affairs be authorized to send for persons, papers and records, whenever required, and to print from day to day such papers and evidence as may be ordered by it;

That, pursuant to Section 32 of the Financial Administration Act, the Committee's authority to commit funds be conferred on the Subcommittee;

That, pursuant to Section 34 of the Financial Administration Act and Guideline 3:05 of Appendix II of the Rules of the Senate, the Committee's authority for certifying accounts payable be conferred on the Subcommittee.

The question being put on the motion, it was resolved in the affirmative.

At 7:30 p.m., the committee adjourned to the call of the Chair.

ATTEST:

OTTAWA, Monday, October 1, 2001

(9)

[English]

The Standing Senate Committee on Defence and Security met this day, at 6:00 p.m. in Room 160-S, Centre Block, the Chair, the Honourable Colin Kenny, presiding.

Members of the committee present: The Honourable Senators Atkins, Forrestall, Kenny, LaPierre, Meighen, Wiebe (6).

PROCÈS-VERBAUX

OTTAWA, le lundi 24 septembre 2001

(8)

[Traduction]

Le Comité permanent de la défense et de la sécurité se réunit aujourd'hui à 18 heures, à huis clos, dans la pièce 356-S de l'édifice du Centre, sous la présidence de l'honorable Colin Kenny (*président*).

Membres du comité présents: Les honorables sénateurs Atkins, Cordy, Forrestall, Kenny, Pépin, Wiebe (6).

Autre sénateur présent: L'honorable sénateur LaPierre (1).

Également présents: De la Direction de la recherche parlementaire, Bibliothèque du Parlement, Grant Purves, attaché de recherche; général (retraité) Keith McDonald, conseiller militaire principal; sous-commissaire (retraité) Roy Berlinguette, GRC, conseiller principal de la sécurité; adjudant-chef (retraité) Maurice Dessureault, conseiller militaire.

Aussi présents: Joe Varner, bureau du sénateur Forrestall, Geoff Dimick, bureau du sénateur Meighen, Marie-Eve Bilodeau, bureau du sénateur Pépin, Momar Diagne, bureau du sénateur Pépin.

Le comité examine ses travaux futurs.

À 18 heures, le comité poursuit ses travaux à huis clos.

Il est proposé par l'honorable sénateur Wiebe — Que le Sous-comité des anciens combattants soit autorisé à inviter les témoins qu'il juge nécessaires et à exiger la production de documents et de dossiers au besoin de même qu'à les faire publier au jour le jour;

Que, conformément à l'article 32 de la Loi sur la gestion des finances publiques, le pouvoir du comité d'engager des fonds soit conféré au sous-comité;

Que, conformément à l'article 34 de la Loi sur la gestion des finances publiques et la directive 3:05 de l'annexe II du Règlement du Sénat, le pouvoir qu'a le comité d'attester les comptes à payer soit conféré au sous-comité;

La question, mise aux voix, est adoptée.

À 19 h 30, le comité suspend ses travaux jusqu'à nouvelle convocation de la présidence.

ATTESTÉ:

OTTAWA, le lundi 1^{er} octobre 2001

(9)

[Traduction]

Le Comité sénatorial permanent de la défense et de la sécurité se réunit aujourd'hui à 18 heures, à la pièce 160-S de l'édifice du Centre, sous la présidence de l'honorable Colin Kenny (*président*).

Membres du comité présents: Les honorables sénateurs Atkins, Forrestall, Kenny, LaPierre, Meighen, Wiebe (6).

Other senators present: The Honourable Senators Bank, Stollery (2).

In attendance: From the Parliamentary Research Branch, Library of Parliament: Grant Purves, Research Officer, General (ret'd) Keith McDonald, Senior Military Adviser, Deputy Commissioner (ret'd) Roy Berlinquette, RCMP, Senior Security Adviser, Chief Warrant Officer (ret'd) Maurice Dessureault, Military Advisor, Joe Varner, Office of Senator Forrestall, Geoff Dimick, Office of Senator Meighen.

Also present: The official reporters of the Senate.

WITNESSES:

From KPMG Investigation and Security Inc.:

Mr. Norman D. Inkster, President, Former Commissioner RCMP;

Ms Krysta M. Davies, Intelligence Analyst Specialist.

As an individual:

Mr. James Corcoran, Former Deputy Director, Operations, Canadian Security Intelligence Services (CSIS);

Brigadier General (ret'd) David Jurkowski, Former Chief of Staff Joint Operations, Canadian Armed Forces.

From the University of Toronto:

Professor Wesley K. Wark, Associate Professor in the Department of History, Munk Centre for International Studies.

Pursuant to the Order of Reference adopted by the Senate on Thursday, May 31, 2001, the committee proceeded to its introductory survey of the major security and defence issues facing Canada with a view to preparing a detailed work plan for future comprehensive studies. (*See Issue No. 1, Monday, July 18, 2001, for the full text of the Order of Reference*)

It was agreed — That Mr. David Pratt, M.P., and Mr. David Price, M.P., could sit at the committee table and participate in questioning witnesses.

Mr. Inkster made a statement and with Ms Davies answered questions.

Mr. Corcoran made a statement and answered questions.

At 8:10 p.m. the committee suspended its meeting.

At 8:15 p.m. the committee resumed its meeting.

Brigadier General (ret'd) Jurkowski made a statement and answered questions.

Professor Wark made a statement and answered questions.

Mr. Inkster made a statement and answered questions.

Autres sénateurs présents: Les honorables sénateurs Bank et Stollery (2).

Également présents: De la Direction de la recherche parlementaire de la Bibliothèque du Parlement, Grant Purves, attaché de recherche; général (retraité), Keith McDonald, conseiller militaire principal; sous-commissaire (retraité), Roy Berlinquette, GRC, conseiller principal de sécurité; adjudant-chef (retraité) Maurice Dessureault, conseiller militaire; Joe Varner, bureau du sénateur Forrestall; Geoff Dimick, bureau du sénateur Meighen.

Aussi présents: Les sténographes officiels du Sénat.

TÉMOINS:

De KPMG Investigation and Security Inc.:

M. Norman D. Inkster, président, ancien commissaire de la GRC;

Mme Krysta M. Davies, spécialiste en analyse du renseignement.

À titre personnel:

M. James Corcoran, ancien directeur adjoint des Opérations, Service canadien du renseignement de sécurité (SCRS);

Brigadier-général (retraité), David Jurkowski, ancien chef d'état-major, Opérations interarmées, Forces armées canadiennes.

De l'Université de Toronto:

M. Wesley K. Wark, professeur agrégé au Département d'histoire, Munk Centre for International Studies.

Conformément à l'ordre de renvoi adopté par le Sénat le jeudi 31 mai 2001, le comité poursuit son étude préliminaire des principales questions de défense et de sécurité qui touchent le Canada en vue de la préparation d'un plan de travail détaillé pour des études plus poussées. (*Pour le texte intégral de l'ordre de renvoi, voir le fascicule n° 1 du lundi 18 juillet 2001*)

Il est convenu — Que M. David Pratt, député, et M. David Price, député, soient autorisés à s'asseoir autour de la table et à participer à l'interrogation des témoins.

M. Inkster fait une déclaration et, avec l'aide de Mme Davies, répond aux questions.

M. Corcoran fait une déclaration et répond aux questions.

À 20 h 10, le comité suspend ses travaux.

À 20 h 15, le comité reprend ses travaux.

Le brigadier-général (retraité), Jurkowski fait une déclaration et répond aux questions.

Le professeur Wark fait une déclaration et répond aux questions.

M. Inkster fait une déclaration et répond aux questions.

At 9:45 p.m., the committee adjourned to the call of the Chair.

À 21 h 45, le comité suspend ses travaux jusqu'à nouvelle convocation de la présidence.

ATTEST:

ATTESTÉ:

La greffière du comité,

Barbara Reynolds

Clerk of the Committee

EVIDENCE

OTTAWA, Monday, October 1, 2001

The Standing Senate Committee on Defence and Security met this day at 6:00 p.m. to conduct an introductory survey of the major security and defence issues facing Canada with a view to preparing a detailed work plan for future comprehensive studies.

Senator Colin Kenny (*Chairman*) in the Chair.

[*English*]

The Chairman: It is my pleasure to welcome you to the Standing Senate Committee on Defence and Security, whether you are here in the room, watching on television or following us on the Internet. This evening we continue our study of major security and defence issues. My name is Colin Kenny. I am a senator from Ontario, and the Chair.

To my immediate right is Senator Forrestall, a senator from Nova Scotia who is the Deputy Chair of the committee. With us today is Senator Atkins, who will be joining us shortly, and Senator Banks from Alberta. Senator LaPierre is from Ontario. Senator Meighen is from Ontario.

Two members of the House of Commons Committee on National Defence and Veterans Affairs are with us. Their Chair, David Pratt, is the member for Nepean—Carleton in Ontario. David Price is the member from Stanstead in Quebec. I expect that some other members of the committee will join us as we move forward.

This committee is the first permanent Senate Committee with a mandate to examine the subjects of security and defence. Today, we continue our survey of major issues facing Canada, and we will be reporting back to the Senate by the end of February.

Recent events have focused attention on the importance of intelligence, particularly how that intelligence is gathered, analyzed and used. This evening's meeting will bring together a group of highly qualified experts who will offer informed opinions on how intelligence is collected, different ways it is analyzed, and how this information is distributed to those who need it.

Our witnesses have been asked to comment on how the current system works and what steps can be taken to improve it.

This evening, we will start with two panels. There will be a discussion with all panellists following the presentations.

I would like to introduce to you our first panel. Mr. Norman Inkster has extensive knowledge and experience in security and intelligence matters. He is a former Commissioner of the Royal Canadian Mounted Police, and currently President of KPMG Investigation and Security. Krysta Davies, an intelligence analyst with KPMG, who is a specialist in counter-terrorism issues

TÉMOIGNAGES

OTTAWA, le lundi 1^{er} octobre 2001

Le Comité sénatorial permanent de la défense et de la sécurité se réunit aujourd'hui à 18 heures pour faire une étude préliminaire des principales questions de défense et de sécurité qui touchent le Canada en vue de la préparation d'un plan de travail détaillé pour des études plus poussées.

Le sénateur Colin Kenny (*président*) occupe le fauteuil.

[*Traduction*]

Le président: J'ai le plaisir de vous accueillir au Comité sénatorial permanent de la défense et de la sécurité, que vous soyez ici même dans la salle, ou que vous suiviez nos travaux à la télévision ou sur Internet. Nous poursuivons ce soir notre étude des principales questions de défense et de sécurité. Je m'appelle Colin Kenny, je suis un sénateur de l'Ontario et je préside le comité.

À ma droite se trouve le sénateur Forrestall, qui vient de la Nouvelle-Écosse et qui est vice-président du comité. Nous avons avec nous aujourd'hui le sénateur Atkins, qui se joindra à nous bientôt, et le sénateur Banks de l'Alberta. Le sénateur LaPierre est de l'Ontario, le sénateur Meighen est également de l'Ontario.

Deux membres du Comité de la défense nationale et des anciens combattants de la Chambre des communes sont des nôtres. Leur président, David Pratt, représente Nepean—Carleton, en Ontario. David Price est le député de Stanstead, au Québec. Je m'attends à ce que d'autres membres du comité se joignent à nous pendant nos travaux.

Notre comité est le premier comité sénatorial permanent qui ait reçu le mandat d'étudier les questions de sécurité et de défense. Aujourd'hui, nous poursuivons notre étude des grandes questions qui touchent le Canada et nous ferons rapport au Sénat à la fin de février.

Les récents événements ont mis en relief l'importance du renseignement, en particulier la façon dont les renseignements sont recueillis, analysés et utilisés. La séance de ce soir nous permettra d'entendre un groupe de spécialistes experts en la matière qui nous feront part de leurs opinions éclairées sur la façon dont le renseignement est recueilli, les différentes manières dont il est analysé, et la façon dont l'information ainsi obtenue est acheminée à ceux qui en ont besoin.

On a demandé à nos témoins de nous dire comment le système actuel fonctionne et quelles mesures peuvent être prises pour l'améliorer.

Nous allons commencer ce soir par entendre deux groupes de témoins, et il y aura ensuite une discussion avec tous les intervenants.

Je voudrais d'abord vous présenter notre premier groupe. M. Norman Inkster a des connaissances approfondies et une longue expérience des affaires de sécurité et du renseignement. Ancien commissaire de la Gendarmerie royale du Canada il est actuellement président du Service des enquêtes et de sécurité de KPMG. Krysta Davies, analyste du renseignement chez KPMG,

including Iranian backed Islamic fundamentalists, accompanies Mr. Inkster.

Welcome to you both.

Also on the panel is Mr. James Corcoran, former Deputy Director of CSIS. He was Assistant Deputy Minister responsible for overall operational direction. He has over 30 years experience with intelligence and security activities in the RCMP and in CSIS.

We will begin with Mr. Inkster.

Mr. Norman D. Inkster, President, KPMG Investigation and Security Inc.; Former Commissioner, RCMP: Let me say that it is a pleasure to be here. It has been a long time since I have sat in a room like this before such an august body. It is a pleasure to revisit the Senate. Thank you for the invitation.

Before I begin I would like to say that I am somewhat embarrassed in that this is a topic that requires a lot of study and very, very careful consideration. I have not had the time to put the kind of thought into it that I would like to have, but nonetheless I have prepared some comments that I would like to share with you. I hope that as we discuss the issues before us, more information will be extracted through the question period.

Before we talk about what changes need to be made to the Canadian intelligence community, it will be valuable to look at what we already have in place.

There is not an intelligence void in Canada. As the events of September 11 are analyzed, we will learn a number of very valuable lessons that will be helpful to us all.

We need to talk about what organizations collect information, the way in which they collect that information, and the way that they share it. In short, we must observe what they do with the information.

We can only get some useful measure of how things might be improved if we have a handle on what we now do and how well we gather information and turn that into intelligence. The distinction between the two is one worth making. I am sure that my colleague, Mr. Corcoran, will spend some time discussing that.

Information is nothing more than information. Intelligence is something that will perhaps provide us with some indications of what might occur in the future.

I am not saying that we should look to the United States as a model of how to organize and equip our intelligence community. There are some things in the United States that have obviously gone wrong. They do a number of things well, and they do a number of things right. We need to pick out the lessons learned, and we need to apply them to Canada. We need to decide what level of technology needs to be used in terms of intelligence gathering.

There have been some early indications of lessons learned from the United States. One is that perhaps there was an over reliance on technology.

qui est une spécialiste du contre-terrorisme et notamment de tout ce qui touche les islamistes fondamentalistes iraniens, accompagne M. Inkster.

Je vous souhaite la bienvenue à tous les deux.

L'autre membre du groupe est M. James Corcoran, ancien directeur adjoint des opérations au SCRS. Il a été sous-ministre adjoint chargé de la gestion globale des opérations. Il a plus de 30 ans d'expérience dans le domaine du renseignement et de la sécurité à la GRC et au SCRS.

Nous allons commencer par entendre M. Inkster.

M. Norman D. Inkster, président, KPMG Investigation and Security Inc., ancien commissaire de la GRC: Je veux d'abord dire que c'est un plaisir d'être ici ce soir. Il y a longtemps que je me suis trouvé dans une salle comme celle-ci, devant une aussi auguste assemblée. C'est un plaisir de revenir rendre visite au Sénat. Je vous remercie de m'avoir invité.

Avant de commencer, je voudrais dire que je suis quelque peu embarrassé, en ce sens qu'il s'agit là d'une question qui exige énormément d'étude et une réflexion des plus minutieuses. Je n'ai pas eu le temps d'y consacrer autant de réflexion que je l'aurais voulu, mais j'ai néanmoins préparé des observations dont je voudrais vous faire part. J'espère que la discussion qui suivra et la période des questions permettra d'apporter plus de renseignements.

Avant d'aborder les changements qu'il faut apporter à la communauté canadienne du renseignement, il vaut la peine de jeter un coup d'oeil sur les services déjà en place au Canada.

En matière de renseignement, le Canada n'est pas pris au dépourvu. Nous allons analyser les attentats du 11 septembre et tirer des leçons précieuses qui nous serviront à tous.

Il faudra discuter des services qui rassemblent le renseignement, leur façon de travailler et de le diffuser. Autrement dit, il faudra voir ce qu'ils en font.

Nous ne pourrions apporter des améliorations que si nous comprenons bien ce que nous faisons actuellement, comment nous rassemblons l'information générale pour la transformer en renseignement de sécurité. Il y a en effet lieu de faire une distinction entre les deux. Je suis certain que mon collègue, M. Corcoran, vous en parlera.

L'information est par définition générale. Le renseignement de sécurité, lui, peut nous donner une idée de ce qui pourra se produire.

Je ne dis pas que les États-Unis doivent nous servir de modèle pour organiser et équiper notre milieu du renseignement. De toute évidence, il y a eu des défaillances aux États-Unis. Il y a des choses qu'ils font très bien. Il faut en tirer des leçons et les appliquer au Canada. Il faut décider du degré de technologie à employer pour rassembler le renseignement.

Nous pouvons déjà tirer certains enseignements. Le premier c'est que l'on a peut-être trop compté sur la technologie.

Technology has a very important role to play in the gathering of information. However, in my experience as a peace officer investigating crime, there is nothing magical about it. It is people telling you what is going on and helping you with your work. You run a very grave risk if you abandon the street and do not have people sharing information with you. Likewise, if you are not available to share information, you also run a very grave risk.

We need a database. One of the problems in collecting raw intelligence is that it is raw. It only becomes helpful once we process it and apply analytical skills to it. Only then can we understand what the information means and how it can be helpful to the authorities. What is missing in this country, just as was missing in the United States, is a database to which all of that information is contributed, so that with can make most use of it.

Equally important is the need to allow the appropriate and approved agencies access to that database. At that point, information can be compiled, analyzed and distributed with clear recommendations for relevant action and follow-up to ensure that action has actually been taken. While it will be a touchy matter, we also need to consider how, private sector access can be allowed to access intelligence that has been gathered. Here, I make specific reference to the airline industry. We have all seen reports in the press that the names of a couple of the hijackers were known and their photographs taken. I argue that none of that information was available to the airline industry, as it would have been inappropriate to have shared it at that time. If the airline industry, in light of the horrors that have occurred, are to play a more aggressive and effective role in protecting themselves, we have to ask ourselves if we should be sharing more information with them. The answer may be that we cannot share this information with them, but we need to give that some consideration.

Currently we have at least six agencies dealing with intelligence collection, or maybe we should say "information collection" because it is not intelligence as mentioned until the information is analyzed and disseminated to the relevant players. Current agencies involved in the process are the Department of Customs and Immigration, the Department of Foreign Affairs, the Canadian Armed Forces, the RCMP, CISIS and XCSE. Clearly, CSIS is by far the biggest player in the area that we are discussing.

In light of the events of September 11, I think we need to take a closer look at all of these organizations. That is not to suggest that anything has been done wrong, but rather to address the issue of how we can be done better. Once it is decided what their particular responsibilities should entail in this process, we can start looking at how to give them the proper tools to accomplish the tasks that they have been given.

In the final analysis I strongly believe the events in the U.S.A. on September 11 will be characterized as an intelligence failure. There are important lessons to be learned and important improvements to be made. The balance between technology and human sources to emphasize the point, just once again, needs to be an important part of that discussion.

Elle a certes un rôle important à jouer, mais je sais pour avoir procédé à des enquêtes criminelles qu'elle n'a rien de magique. Ce sont les gens qui vous disent ce qui se passe et qui vous aident dans votre travail. Vous courez de grands risques si vous abandonnez la rue et si vous ne recevez plus de tuyaux. Même chose si vous n'êtes plus là pour en donner.

Il nous faut une base de données. En effet, le renseignement est rassemblé à l'état brut. Il n'est utile qu'après traitement et analyse. Ce n'est qu'à ce moment-là que nous en découvrons la signification et son utilité pour les autorités. Ce qui nous fait défaut à nous et aux Américains, c'est une base de données dans laquelle l'ensemble de l'information est versée de manière à en tirer parti le plus possible.

Chose tout aussi importante, il faut donner aux organismes appropriés et autorisés accès à cette base de données. Dès lors, l'information peut être compilée, analysée et diffusée avec des recommandations claires sur les mesures à prendre et le suivi à donner pour s'assurer qu'elles ont bien été prises. Même s'il s'agit ici d'une question délicate, il faudra aussi voir comment on pourra donner au secteur privé accès au renseignement de sécurité. Je pense ici tout particulièrement aux compagnies aériennes. Les médias ont dit que le nom de deux pirates de l'air était connu et que l'on avait leurs photos. Ces renseignements n'étaient pas à la disposition des compagnies aériennes car il n'aurait pas été de mise de la leur communiquer à ce moment-là. Pour pouvoir se protéger plus vigoureusement et efficacement, à la suite des horreurs qui sont survenues, nous devons nous demander s'il y a lieu de leur communiquer plus d'informations. Peut-être pas, mais il faut y réfléchir.

Il y a actuellement au moins six organismes qui se chargent de rassembler de l'information, qui n'est pas encore du renseignement tant qu'elle n'est pas analysée et communiquée aux services pertinents. Y participent Douanes et immigration, Affaires étrangères, les Forces armées canadiennes, la GRC, le SCRS et le CST. Le SCRS est évidemment le principal intéressé.

Vu les attentats du 11 septembre, il faut jeter un regard plus attentif sur ces services. Cela ne signifie pas qu'il y a eu des défaillances; il s'agit seulement de voir comment on peut faire mieux. Quand on aura établi les responsabilités de chacun, on pourra examiner les moyens à leur donner pour s'en acquitter.

Je suis convaincu qu'au bout du compte, on déterminera que les attentats du 11 septembre sont le résultat d'une défaillance du renseignement. Il y a des leçons importantes à tirer et des améliorations à apporter qui le sont tout autant. Un élément important de cette discussion consistera, je le répète, à réussir à concilier l'emploi des moyens technologiques et des moyens humains.

It is interesting that, when the activities unfolded in the United States, within 24 to 36 hours arrests were being made. How could they make those arrests if they did not have the names, the addresses and the suspicions about some of those people? The question will be that because some of the information was there, why was not something done about it? What happened? How did the information fall between the cracks, if indeed that is what occurred?

First, a word about Canada and the Canada Customs and Revenue Agency and what they need. We have 9,000 kilometres of shared border with the United States of America. What do they need? Clearly, they need the tools and the training to properly protect our borders. That needs to be balanced against the current legislation to determine whether more work needs to be done in that area.

Customs agents are made up of a large percentage of university students. Over the summertime most of these have only two weeks of basic training before they are on the job. The question we need to ask ourselves then, in light of protecting Canada's border, should this be a summer job for students? If the answer is yes, and it may well be yes, then extensive and proper training needs to be provided to ensure that these young people are equipped with all of the tools that they need to do their jobs properly. Approximately 2,200 students were hired to work at the borders this summer.

If a customs agent sees someone they suspect is armed and dangerous, they are currently told to take note of the vehicle, to not intercept the suspects, and to call the RCMP for follow-up action. Clearly, that is necessary given that they are not currently armed with weapons and there is the potential for danger to the customs agent. In that case, it is quite appropriate to call the RCMP. The questions that will obviously be asked are: how many such cases does the RCMP have an opportunity to follow up on? Do the resources of the RCMP at border points need to be increased?

New computers are being installed at the borders to provide inspectors with the information they need to screen people, but these computers are not connected to RCMP data banks on criminals. Information they have is often outdated and no computers have access to information on any federal databank on potential terrorists or other suspected threats to our national security. If that is true, and we are looking at bringing all of these resources together to be more effective, then again, we need to ask the question: is it appropriate in the context of Canada for that to occur and under what terms and conditions?

The issues of how these restrictions should be changed or altered needs to be discussed. Is a link to the U.S. border computers appropriate? That question is interesting because in my days in the RCMP, we had information on everyone who had a Canadian driver's licence. The issue then was, whether we should share information with the Americans when they requested us to identify the driver of a Canadian vehicle in the United States. Could we share that information with them? At that time, and of course I am somewhat dated, there had to be a human interface between the two systems.

Je constate avec intérêt que des arrestations ont été faites aux États-Unis dès les premières 24 ou 36 heures. Cela n'a été possible que si l'on avait des suspects, leur nom et leur adresse. Si l'on disposait d'une partie de ces renseignements, diront d'aucuns, pourquoi n'a-t-on rien fait? Que s'est-il passé? Comment l'information est-elle passée au travers les mailles du filet, si c'est bien ce qui s'est passé?

Tout d'abord, quelques mots à propos du Canada, de l'Agence des douanes et du revenu et de ses besoins. Nous avons 9 000 kilomètres de frontière commune avec les États-Unis. De quoi a besoin l'Agence? De toute évidence, des moyens et de la formation nécessaire pour protéger comme il se doit nos frontières. Il faut comparer cela à la loi actuelle pour voir si l'on doit faire davantage.

Une forte proportion des douaniers sont des étudiants. En été, la plupart d'entre eux n'ont que deux semaines d'instruction de base avant de regagner leur poste. Comme il s'agit de protéger la frontière du pays, s'agit-il là d'un travail d'été pour étudiants? Si la réponse est oui, et il se peut bien que ce soit le cas, il faut leur donner une formation en bonne et due forme pour s'assurer qu'ils disposent de tous les moyens nécessaires pour s'acquitter de leurs tâches. Environ 2 200 étudiants ont été embauchés pour travailler à la frontière cet été.

Si le douanier soupçonne quelqu'un d'être armé et dangereux, il doit noter le numéro du véhicule sans intercepter ses occupants et appeler la GRC, qui prendra le relais. C'est ainsi qu'il faut procéder puisque le douanier n'est pas armé et qu'il y a des risques pour lui. En pareil cas, il est tout à fait approprié de faire appel à la GRC. Mais, demandera-t-on, à combien d'appels de ce genre la GRC donne-t-elle suite? L'effectif de la GRC à la frontière a-t-il besoin d'être augmenté?

On installe actuellement de nouveaux ordinateurs à la frontière pour donner aux inspecteurs l'information dont ils ont besoin pour sélectionner les arrivants mais ces appareils ne sont pas reliés aux bases de données sur les criminels de la GRC. Les renseignements sont souvent périmés et aucun ordinateur n'est branché sur les bases de données fédérales relatives aux terroristes éventuels ou autres sujets soupçonnés de menacer la sécurité nationale. Si c'est le cas, et si l'on veut rassembler toutes ces sources par souci d'efficacité, une question s'impose: au Canada cela doit-il se faire et dans quelles conditions?

Il faut discuter de ces contraintes et de l'opportunité d'y remédier. Une connexion avec les ordinateurs des postes-frontières américains est-elle justifiée? Cette question est intéressante parce qu'à l'époque où j'étais à la GRC, nous avions des renseignements sur tous les détenteurs de permis de conduire canadiens. La question qui se posait alors était de savoir si nous devions communiquer cette information aux Américains lorsqu'ils nous demandaient d'identifier le conducteur d'un véhicule canadien aux États-Unis. Étions-nous autorisés à leur communiquer le renseignement? À cette époque là — cela fait déjà

In light of today's circumstances, we have to ask ourselves whether the concern about sovereignty is important. Is that concern about the sovereignty issues appropriate? Technology is a prime example. New technology is available and needs to be had, but we will have to spend some money to take advantage of it.

It is true that our economy will suffer with longer waits at the border, which is why each agent should be given training on terrorist profiling and how and what to look for. It is unrealistic to think that every vehicle and suitcase entering the country can or should be checked. The issue is whether these agents need law enforcement training and authority needs to be revisited. In my view, a review of the responsibilities, authorities and response will be of inestimable value.

The real protection for Canada, from an immigration point of view, is from abroad. The screens that are available abroad need to be examined, not to suggest that there is a void, but it is far easier to stop people from coming into the country than it is to deport them after they have been here for a while. The screens offshore need to be effective. They clearly have the ability, following due process, to deny entry, to revoke citizenship and to deport people, but it does take a long time.

We have known terrorists and international gang leaders living in Canada. Even if there is action to get them deported, the court cases can take years, during which time they are free to continue their activities within our country.

There are several examples. I will not discuss all of them with you now, but one that comes to mind from my tenure as the Commissioner of the RCMP is of a gentleman by the name of Mohammed Issa Mohammed. There was a deportation order issued, and we tried to have him removed from the country. To my knowledge, he still lives in Ontario. We were all shocked and amazed by the Ahmed Ressam issue. Ressam arrived in Canada in 1992 with a criminal record and a forged passport. He changed his identity, received welfare cheques, obtained a Canadian passport and obviously, was trained in terrorist activities at one of Osama bin Laden's camps in Afghanistan. He was caught at the U.S. border, after leaving Canada, with a trunk load of explosives and a plan to bomb the Los Angeles airport.

The Department of Foreign Affairs is a very effective information gatherer. However, it is not involved in any kind of covert intelligence gathering. They do some analysis of global issues and the resulting implications for Canada. All of those could have implications from a protecting-Canada point of view and need to be filled into the mix that I have described earlier on. They also, of course, have a liaison officer with the RCMP and that presents an excellent opportunity for the exchange of information.

quelque temps je l'admets — une interaction humaine devait être établie entre les deux systèmes.

Dans les circonstances actuelles, il faut se demander si la préoccupation au sujet de la souveraineté est importante. Est-elle de mise? La technologie est un bon exemple. Il y a aujourd'hui de nouvelles technologies dont nous avons besoin, mais il faudra engager des dépenses pour en profiter.

Il est vrai que notre économie va pâtir des longues périodes d'attente à la frontière. Voilà pourquoi chaque douanier doit recevoir des cours de profilage sur les terroristes pour savoir ce qu'il doit rechercher et comment le faire. Il n'est pas réaliste de penser que chaque véhicule ou valise qui entre au pays peut ou doit être fouillé. Il s'agit plutôt de voir si ces agents ont besoin de formation policière et de plus de pouvoir. Il est indispensable à mon avis de revoir leurs tâches, leur pouvoir, et les mesures qu'ils seront censés prendre.

En matière d'immigration, la meilleure façon de protéger le Canada est à l'étranger. Les méthodes de présélection à l'étranger doivent être revues, non pas à cause des lacunes, mais parce qu'il est beaucoup plus facile d'empêcher les gens de venir au pays que de les expulser après coup. Les méthodes de présélection à l'étranger doivent être plus rigoureuses. Certes, elles permettent, en suivant les voies régulières du droit, de refuser l'accès aux gens, de les dépouiller de leur citoyenneté et de les expulser, mais il faut du temps.

Des terroristes et des chefs de bande internationale connus vivent au Canada. Même si des mesures sont prises pour les expulser, l'affaire peut traîner pendant des années, pendant lesquelles ils sont libres de poursuivre leurs activités au pays.

Je ne vais discuter de tous les cas avec vous aujourd'hui, mais il y en a un qui remonte à l'époque où j'étais commissaire de la GRC. Il s'agit d'un dénommé Mohammed Issa Mohammed. Une ordonnance d'expulsion a été rendue contre lui et nous avons essayé de l'expulser du pays. À ma connaissance, il habite toujours en Ontario. Nous avons tous été renversés par l'affaire Ahmed Ressam. Ressam est arrivé au Canada en 1992 muni d'un faux passeport. Il avait aussi un casier judiciaire. Il a changé d'identité, touché des chèques d'aide sociale, obtenu un passeport canadien et il a de toute évidence reçu une instruction pour mener des opérations terroristes dans un des camps d'Oussama ben Laden en Afghanistan. Il a été arrêté à la frontière américaine, après avoir quitté le Canada, le coffre de sa voiture bourré d'explosifs et muni d'un plan pour bombarder l'aéroport de Los Angeles.

Le ministère des Affaires étrangères sait très bien rassembler de l'information. Toutefois, il ne s'adonne pas à la collecte de renseignements de sécurité. Le ministère analyse les dossiers mondiaux et leurs conséquences pour le Canada. Cette activité pourrait servir à la protection du territoire et doit être incorporée à celles dont j'ai parlé tout à l'heure. Le ministère a évidemment aussi un agent de liaison avec la GRC, ce qui offre une occasion excellente d'échanger de l'information.

We would not traditionally have seen the Canadian Armed Forces as an information gathering or intelligence gathering capability but clearly they are, and they are effective. We need to ensure that sure their contributions to issues of intelligence gathering and security are brought into the fold. They have a long history of effectiveness in the areas of intelligence gathering over two World Wars and many other situations. We need to ensure that they are part of the solution.

Clearly the RCMP has a significant role to play but, we must remember that the RCMP are peace officers who have a mandate only in Canada and that they investigate criminal matters. However, they do gather criminal intelligence and that criminal intelligence can have to do with terrorist activities. As everyone in the room would know, there is no crime in the Criminal Code called "terrorism." There are crimes of murder, extortion, and kidnapping, but there is no crime of terrorism. Therefore, they must investigate the substantive offence; the murder, the kidnapping or the extortion. That can take time and a great deal of work, and of course, the courts in Canada are often overburdened with cases to hear.

Fortunately within Canada we do have a combined intelligence gathering service that involves all law enforcement agencies and that is Criminal Intelligence Service Canada. All of the major police departments in Canada have cooperated with this service in terms of gathering information relative to organized crime, biker gangs and other things, which they share in an appropriate fashion one with the other. The question will now need to be asked whether that information is appropriately shared with such agencies as CSIS and other departments.

One of the difficulties that we have had in the RCMP, like everyone else you will hear before this panel, is a shortage of resources. During my tenure as Commissioner of the RCMP, I estimate that our budget was cut somewhere between \$4 million and \$500 million over the seven years of my tenure. It concerned me that the cuts were across-the-board. Every department was cut, whether it was 2 per cent or 5 per cent or 7 per cent without thought of what should be cut or what should be done or whether some departments should be cut more than others. Simply because the RCMP, like other federal organizations, still had the job to do, the budget cuts came and the resources dried up, but the job did not change. The RCMP was still obliged to carry on all the work they had to do. They simply had to do it with fewer people and less money.

During my day, there were about 21,000 people working in the RCMP. It dropped down to 20,000 and it is now back up to 21,000. The budget is larger than when I was there and that is certainly good news.

I will not talk much about the Canadian Security Intelligence Service because to my right we have a real expert in the field, but it is important to understand the substantive differences between the RCMP and CSIS. The CSIS people are not peace officers and they do not have the power of arrest.

There are substantive differences between how an intelligence agency is run and how a law enforcement agency is run. If law enforcement agencies do their work well, then virtually everything they do and the information that they gather is presented in public

On n'imagine pas d'ordinaire les Forces armées canadiennes comme un service de renseignement mais c'est pourtant le cas et elles sont efficaces. Il faut s'assurer que leur apport aux dossiers soit mis à profit. Elles ont d'excellents antécédents en la matière qui remontent aux deux guerres mondiales et à de multiples autres situations. Il faut veiller à ce qu'elles fassent partie de la solution.

Il est évident que la GRC a un rôle important à jouer, mais il ne faut pas oublier qu'il s'agit d'agents de la paix qui n'ont d'autorité qu'au Canada, et qui procèdent à des enquêtes criminelles. Ils rassemblent toutefois des renseignements de nature criminelle qui peuvent avoir un rapport avec des activités terroristes. Comme chacun ici le sait, il n'y a pas dans le code criminel de définition de terrorisme. On trouve bien une définition des crimes comme le meurtre, l'extorsion, l'enlèvement, mais il n'y a pas de crime appelé le terrorisme. Il faut donc enquêter sur l'infraction substantielle: le meurtre, l'enlèvement ou l'extorsion. Cela peut demander du temps et beaucoup de travail et les tribunaux du pays sont souvent surchargés.

Heureusement, au Canada, nous avons un service polyvalent de collecte de renseignements qui regroupe tous les corps policiers: le Service canadien du renseignement de sécurité. Tous les grands corps policiers canadiens aident le service à rassembler des renseignements relatifs à la délinquance organisée, les bandes de motards et autres formes de criminalité et échangent entre eux ces renseignements. Il faudra dorénavant se demander si cette information est communiquée comme il se doit aux autres services, comme le SCRS.

Une des difficultés qu'a rencontrées la GRC — comme vous le diront tous les témoins ici — c'est le manque de moyens. Du temps où j'étais commissaire de la GRC, soit pendant sept ans, nous avons subi des compressions variant entre 4 et 500 millions de dollars. Ce qui m'a inquiété, c'est que les compressions ont été générales. Chaque service a subi une réduction, que ce soit 2, 5 ou 7 p. 100, sans réfléchir à ce qui devait disparaître et ce qui devait rester et si certains services devaient être amputés plus que d'autres. Comme dans le reste de l'administration fédérale, les budgets ont été amputés, le financement s'est tari mais la tâche est restée la même. La GRC a quand même dû s'acquitter de toutes ses tâches, mais avec moins de moyens humains et financiers.

Pendant mon mandat, la GRC comptait un effectif d'environ 21 000 personnes. Il est passé sous la barre des 20 000 et est maintenant remonté à 21 000. Le budget est plus important qu'à mon époque et je m'en réjouis.

Je ne parlerai pas beaucoup du Service canadien du renseignement de sécurité parce que j'ai à mes côtés un expert dans le domaine, mais il faut comprendre les différences de fond entre la GRC et le SCRS. Les membres du SCRS ne sont pas des policiers et n'ont pas le pouvoir de procéder à des arrestations.

Il y a des différences de fond entre la manière dont on administre un service de renseignement et un corps policier. Si le corps policier fait bien son travail, tout ce qu'il fait ou presque et l'information qu'il réunit est rendue publique devant un tribunal

at a court of law, and innocence or guilt is determined. If the security service does its job well nothing ever becomes public. They are effective in keeping the information that is appropriate and by being effective in doing their job without making things public. My colleague will either support or deny those conclusions of mine but that is the fundamental difference between the two. The security service is separate from the RCMP because of those fundamental differences, and I believe the decision at that time was the right one.

The other issue is whether or not, in the light of these circumstances, need to have some capacity for CSIS to act abroad. We have to discuss whether we should now have agents working in foreign countries gathering intelligence, as opposed to simply having liaison officers in place. There has never been a time in our history when it has been more important to debate that issue.

There will be discussions at all levels of government about the creation of another bureaucracy to meet this challenge. I have not seen bureaucracies solve many problems during the 36 or so years that I was in the RCMP. Creating another bureaucracy is probably not the answer. However, wiser heads will prevail, and I am certain that it will be considered as an option.

At the very least, it strikes me that the CSIS Act will now need to be reviewed in the light of the events of September 11. I am not suggesting that it is out of date but it is dated 1984, and clearly, terrorism has changed. We have seen terrorism move from the hijacking of airplanes to the killing of people in buildings and on the streets. It has changed from the bombing of airplanes and the killing of innocent people to making the airplane itself a bomb to fly into buildings that contain thousands of innocent people. Clearly, we need to examine the legislation to see whether there are changes needed to make it more effective in light of the new age of terrorism that we have all witnessed.

The mandate is to maintain vigilance towards groups that are known both nationally and internationally that use or threaten violence in the pursuit of political objectives. They have a mandate to identify individuals and groups in Canada suspected of working with terrorists. But is this role too passive? What happens then? What should happen as a consequence of that? The Kelly Committee found Canada to be a primary venue of opportunity to support, plan and mount terrorist attacks. We have all had some experience with that now, from one perspective or another.

Our intelligence community was created in this format in 1984. It was meant to portray the same peaceful but vigilant image that we wanted to portray globally. Any change to this agency is going to cause a lot of people to say we are copying the U.S.A., compromising personal liberties and handing over freedom to big brother.

The people in this room and all of our parliamentarians now have an obligation to consider the issue in the light of these events to make sure that CSIS has the legislative authority and tools to do what they have to do and that the RCMP has the legislative authority and tools to do what they need to do. It must be assured that both those agencies, as well as others, have the financial resources to carry out the jobs that have been given to them.

qui statue sur l'innocence ou la culpabilité. Si le service de sécurité fait bien son travail, rien n'est rendu public. Il sait conserver l'information qu'il faut et faire son travail sans faire de divulgation. Mon collègue corroborera ou non mes conclusions, mais j'estime que c'est la principale distinction entre les deux. Le service de sécurité est distinct de la GRC pour cette raison et je pense qu'on a eu raison de les dissocier.

L'autre question est de savoir si, dans les circonstances, le SCRS doit pouvoir agir à l'étranger. Il faut maintenant discuter de la question de savoir si nous devons avoir des agents qui recueillent des renseignements à l'étranger au lieu de se contenter d'agents de liaison sur place. Jamais dans notre histoire il n'a été aussi important d'en débattre.

À tous les niveaux du gouvernement on se demandera s'il y a lieu de créer un autre palier administratif pour s'en charger. Dans mes 36 ans à la GRC, j'ai rarement vu les bureaucrates régler les problèmes. Créer un autre niveau administratif bureaucratie n'est sans doute pas la solution. Des esprits plus éclairés que le mien décideront, toutefois, et je suis certain que l'idée sera étudiée.

À tout le moins, il me semble que la loi sur le SCRS devra être examinée à la lumière des événements du 11 septembre. Je ne dis pas qu'elle a fait son temps, mais elle remonte à 1984 et, de toute évidence, le terrorisme a changé. Il prenait naguère la forme de détournement d'avion, aujourd'hui, on tue des gens dans des immeubles et dans la rue. Les terroristes faisaient exploser les avions et tuaient des innocents et aujourd'hui l'avion lui-même est devenu une bombe qui vient percuter des immeubles qui abritent des milliers d'innocents. Il est évident qu'il faut examiner la loi pour voir si des changements sont nécessaires pour lutter plus efficacement contre les formes nouvelles de terrorisme.

L'objectif est d'user de vigilance envers les groupes connus au pays ou à l'étranger, pour qui le recours ou la menace de recourir à la violence dans la poursuite de leurs objectifs politiques. Leur mission consiste à repérer les individus et les groupes au Canada soupçonnés de collaborer avec des terroristes. Mais ce rôle est-il trop passif? Que se passe-t-il ensuite? Que devrait-il se passer? Le rapport Kelly a conclu que le Canada est un lieu idéal pour soutenir, préparer et monter des attentats. Nous en savons tous quelque chose aujourd'hui, d'un point de vue ou d'un autre.

Notre communauté du renseignement a été créée sous cette forme en 1984. Elle était censée refléter l'image paisible mais vigilante que nous voulions projeter à l'étranger. Si l'on y change quoi que ce soit, beaucoup de gens diront que nous imitons les États-Unis et sacrifices des libertés personnelles et qu'on s'en remet au Big Brother.

Ceux qui sont ici dans cette salle ainsi que tous nos parlementaires ont désormais l'obligation d'examiner la question à la lumière de ces événements pour s'assurer que le SCRS dispose de l'autorité législative ainsi que des outils nécessaires pour accomplir sa tâche et il en va de même pour la GRC. Il faut s'assurer que ces deux organismes, ainsi que d'autres, ont les moyens financiers de s'acquitter de la mission qui leur est confiée.

My biggest fear in all of this is complacency. We all witnessed the hijackings and the bombings in the late 1970s and early 1980s. I can remember the large numbers of members of the RCMP at international and some domestic airports. I recall that officers of the RCMP were present as we checked through with our carry-on luggage.

Over time, the problem went away, memories faded and we became complacent. We find ourselves now having to gear up again.

I argue that we must decide, based on the threat, the level of security that ought to be put in place. Having decided what that level of security and intelligence needs to be, then let us make sure that the agencies responsible are properly equipped and funded to carry out that job. We should then check once in awhile to make sure that it is actually working.

Canada has identified 50 terrorist groups and 350 known terrorists who live, work and raise money in our country. Why do we allow them to raise that money? The Minister of Justice has mentioned that she is examining that issue. We can expect to see legislative amendments to deal with the problem.

It is extremely important that we do so and that we not lose sight of the fact that Canada is one of the finest countries in the world. We pride ourselves on our immigration policy, as we should. We just need to make sure that those who we allow into the country are people we want here.

We must assure that we tell those who get through the screens that this is not a place for them, and we are allowed to remove them expeditiously after due process. We must look at harmonizing, to the extent that it is reasonable to do so, some of our practices with those of our neighbours to ensure that we are protecting North America in a way that is both acceptable and effective.

The Chairman: You provided a very interesting overview and a good start to the hearing this evening. Now we will turn to Mr. James Corcoran.

Mr. James Corcoran, Former Deputy Director, Operations, Canadian Security Intelligence Service (CSIS): It is a pleasure to be here to talk to you and Canadians, as this is a public hearing. I will talk a little bit about the world of intelligence services. Mr. Inkster has covered a lot of areas upon which I could comment. I will comment on several of the things he said, but I will try to restrict my comments to those areas involving CSIS and intelligence services.

As the Chairman pointed out at the beginning, I have spent many years in security and intelligence work. I have managed operations at CSIS for about the last six years prior to my retirement in April. You can appreciate that I am bound by the Official Secrets Act, and I cannot get into a lot of classified issues here tonight. I will try to be helpful to the committee in responding to their questions. I will also try to give you a bit of an overview of how CSIS does its work. You can question and comment after that.

Ce que je redoute le plus, c'est l'autosatisfaction. Nous avons tous été témoins de la piraterie aérienne et des attentats de la fin des années 70 et du début des années 80. Je me souviens de l'effectif important de la GRC dans les aéroports internationaux et certains aéroports du pays. Je me souviens que les agents de la GRC examinaient les bagages à main.

Avec le temps, le problème a disparu, les souvenirs se sont estompés et nous nous sommes reposés sur nos lauriers. Aujourd'hui, il faut redevenir vigilants.

Il faut décider, en fonction de la menace, du niveau de sécurité à instaurer. Après quoi, et après avoir décidé quels sont les besoins en renseignement, assurons-nous que les organismes responsables sont équipés et financés comme il se doit. Il faudra ensuite vérifier de temps à autre que la formule donne les résultats escomptés.

Le Canada a identifié 50 groupes terroristes et 350 terroristes qui vivent, travaillent et recueillent des fonds au Canada. Pourquoi les laissons-nous rassembler des fonds? La ministre de la Justice a dit être en train d'examiner la question. On peut s'attendre à des modifications législatives pour lutter contre ce phénomène.

Il est très important de le faire et de ne pas perdre de vue le fait que le Canada est l'un des meilleurs pays au monde. C'est à bon droit que nous tirons fierté de notre politique d'immigration. Assurons-nous toutefois que les gens que nous admettons au pays sont ceux que nous voulons.

Disons bien à ceux qui passent au travers des mailles du filet que le Canada n'est pas un endroit pour eux, et donnons-nous le pouvoir de les renvoyer rapidement dans la légalité. Examinons la possibilité d'harmoniser, dans la mesure où c'est raisonnable, certaines de nos pratiques avec celles de notre voisin pour nous assurer que nous protégeons l'Amérique du Nord d'une manière acceptable et efficace.

Le président: Vous nous avez donné un aperçu général fort intéressant et vous avez bien amorcé la discussion de ce soir. Je vais maintenant donner la parole à M. James Corcoran.

M. James Corcoran, ancien directeur adjoint, Opérations, Service canadien du renseignement de sécurité (SCRS): Je suis très heureux d'être ici pour m'adresser à vous et aux citoyens lors de cette audience publique. Je vais parler un peu du monde des services du renseignement. M. Inkster a abordé beaucoup de points que je pourrais développer. Je vais commenter plusieurs choses qu'il a dites mais en essayant de m'en tenir aux domaines qui touchent le SCRS et les services du renseignement.

Comme le président l'a dit au début, j'ai passé plusieurs années dans le secteur de la sécurité et du renseignement. J'ai dirigé les opérations du SCRS pendant les six dernières années qui ont précédé mon départ à la retraite en avril. Vous comprendrez que je suis lié par la Loi sur les secrets officiels et ne peux donc pas aborder beaucoup de questions confidentielles ici ce soir. Je vais essayer d'être utile au comité en répondant aux questions de ses membres. Je vais aussi essayer de vous donner un aperçu général du fonctionnement du SCRS. Vous pourrez ensuite me poser des questions ou faire des observations.

Clearly, the events of September 11 will forever change the way intelligence services investigate terrorism. However, we should remember that in Canada, in 1985, we had one of the most horrific terrorist incidents involving an airline up until the recent events of September 11. That was the Air India bombing.

You will recall that 329 people lost their lives in a bomb that was planted aboard an Air India flight. You are aware that it is Canadians who stand accused of that offence and are awaiting trial.

It was that 1985 Air India bombing that caused CSIS to rethink its investigative methodology in dealing with terrorist organizations. The methodology that we employed worked well in preventing terrorist attacks in Canada, and also in assisting other countries in preventing certain terrorist attacks in their lands.

During my tenure, we did collect a lot of intelligence, some of it directly involving issues and incidents within Canada. We also collected intelligence of Canadians involved in fostering or planning acts terrorism in other countries. We were able to use that information, with the help of partner services, to prevent some of those acts of terrorism from occurring.

Although I have left the organization, I am confident that the events of September 11 will cause a rethinking of CSIS methodology and its investigation of terrorism today. The September 11 attack was a simple, yet unthinkable act. The tradecraft in itself was simple, but again it was an unthinkable act.

I would like to point out that the investigators at CSIS, the men and women who investigate on a daily basis, are the terrorist experts in this country. Mr. Inkster has indicated this point also.

I recognize that police and others have an important role to play in fighting terrorism. However, it is CSIS, the intelligence organization, that has a mandate to investigate on suspicion of an activity, not on reasonable grounds but on suspicion of an activity. That is the CSIS legislation.

The people at CSIS live and breathe the methodology of terrorist organizations. They look at the intricacies of how terrorist organizations operate. They do this 24 hours a day, seven days a week.

You might ask, "How do they go about doing this?" They conduct focused investigations in Canada and, to a lesser extent, abroad. That is the response to the global nature of terrorism today.

Mr. Inkster talked about giving CSIS a mandate abroad. As the person responsible for CSIS, there was nothing in the CSIS legislation that prevented me from sending investigators or sources abroad to investigate a terrorist act. I could not collect foreign intelligence, which has a different connotation in the CSIS Act. However, for acts of terrorism that are threats to the security of Canada, CSIS can investigate in any country of the world. CSIS can send investigators or whomever to conduct those investigations.

Il est certain que les attentats du 11 septembre changeront à jamais la manière dont les services de renseignements combattent le terrorisme. Il ne faut pas oublier toutefois qu'en 1985, le Canada a connu l'un des plus horribles attentats contre une compagnie aérienne dans les années qui ont précédé les événements du 11 septembre. Je parle de l'explosion d'Air India.

Vous vous souviendrez que 329 personnes ont trouvé la mort par suite de l'explosion d'une bombe placée à bord d'un vol d'Air India. Vous savez que ce sont des Canadiens qui sont accusés de ce crime et qui attendent d'être jugés.

C'est précisément l'attentat d'Air India en 1985 qui a amené le SCRS à repenser ses méthodes d'investigation dans la lutte contre les organisations terroristes. Les méthodes que nous avons employées ont réussi à empêcher des attentats au Canada et aidé d'autres pays à en empêcher d'autres sur leur territoire.

Pendant mon mandat, nous avons rassemblé beaucoup de renseignements de sécurité, certains directement liés à des questions ou à des incidents en territoire canadien. Nous avons aussi rassemblé des renseignements sur des citoyens canadiens qui encourageaient ou préparaient des attentats à l'étranger. Grâce à cette information et à l'aide de services alliés, nous avons réussi à empêcher certains de ces attentats.

Même si j'ai quitté l'organisation, je suis certain que les événements du 11 septembre conduiront à repenser la méthodologie du SCRS et ses méthodes d'enquête sur le terrorisme. L'attentat du 11 septembre était un acte simple mais inimaginable. La méthode était simple mais c'était un acte inimaginable.

Je tiens à signaler que les enquêteurs du SCRS, les hommes et les femmes qui font enquête chaque jour, sont les experts en terrorisme au pays. M. Inkster l'a dit lui aussi.

J'admets que la police et d'autres ont un rôle important à jouer dans la lutte contre le terrorisme. Toutefois, c'est le SCRS, le service du renseignement, qui a pour mandat de faire enquête s'il existe des soupçons, non pas pour des motifs raisonnables, mais s'il y a des soupçons. C'est ce que dit la Loi sur le SCRS.

Les techniques des organisations terroristes sont le pain quotidien des agents du SCRS. Ils baignent dans les arcanes de leur façon de procéder. Vingt-quatre heures sur vingt-quatre, sept jours sur sept.

«Comment s'y prennent-ils?», direz-vous. Ils mènent des enquêtes circonscrites au Canada et, dans une moindre mesure, à l'étranger. C'est ainsi que l'on réagit au caractère mondial du terrorisme d'aujourd'hui.

M. Inkster a parlé de confier un mandat à l'étranger au SCRS. J'étais à la tête du service et rien dans notre loi habilitante ne m'empêchait d'envoyer des enquêteurs ou des sources à l'étranger pour enquêter sur un acte terroriste. Je ne pouvais pas rassembler de renseignements étrangers, ce qui a un sens différent dans la Loi sur le SCRS. Toutefois, dans le cas des actes de terrorisme qui menacent la sécurité du Canada, le SCRS peut faire enquête partout dans le monde. Il peut envoyer des enquêteurs ou qui que ce soit d'autre pour mener ces enquêtes.

We do it abroad to a lesser extent because of the resource and training issues. We must have the right people to operate abroad. It is not an easy task to operate in hostile countries.

CSIS also conducts joint operations with partner services around the world. They also rely on their excellent liaison relationships around the globe that allows for the sharing of both tactical and strategic intelligence relating to terrorism. Terrorism information is even shared with countries and intelligence services that CSIS might be investigating because of other activities within Canada. Due to the nature of terrorism, everyone recognizes the need to share information on terrorists and terrorist organizations.

It is important also to highlight the CSIS-RCMP relationship. The relationship over the last number of years has been getting better and better. The RCMP and CSIS exchange liaison officers in their regional offices and at headquarters across the country. The RCMP liaison person has access to all the CSIS reporting on counterterrorism.

Prior to my departure, we had worked out an arrangement with the RCMP to begin switching investigative resources between our two organizations. From my perspective as the person responsible at CSIS, I wanted members of the RCMP to know the methodology that we use in investigating terrorists, and I wanted the people at CSIS to be aware of the police concerns in the investigation of terrorists and terrorist organizations. We will see this working together increase as time goes by.

I would like to highlight that in addition to working with the RCMP, CSIS also works very closely with other police forces across this country. We exchange information with the intelligence units of police forces. That is done on a regular, ongoing basis.

I would like to comment on some American politicians' and news reporters' views that Canada is a haven for terrorists. The events of September 11 demonstrate that no matter what laws one has, all acts of terrorism cannot be prevented, particularly if someone is prepared to commit suicide in carrying out that act.

In a democracy, governments can never give intelligence and police organizations enough resources to put a complete end to acts of terrorism. However, I do strongly believe that CSIS, the RCMP and other departments involved in the front line fight against terrorism require additional resources.

Prior to my departure, Solicitor General MacAulay indicated his support for increased resources for CSIS. That was before September 11. I am sure that CSIS is rethinking those numbers in light of what has happened and the new methodologies that they will have to employ in investigating this new terrorist phenomenon.

Nous le faisons moins à l'étranger à cause de manque de moyens et de formation. Il faut avoir les gens qu'il faut à l'étranger. Il n'est pas facile d'opérer en pays hostiles.

En outre, le SCRS mène des opérations conjointes avec des services partenaires partout dans le monde. Il maintient aussi d'excellentes liaisons partout dans le monde, ce qui permet de mettre en commun des renseignements d'ordres tactique et stratégique relatifs au terrorisme. L'information sur le terrorisme est même communiquée aux pays et aux services de renseignements sur lesquels le SCRS peut être en train de mener une enquête à cause d'autres activités au Canada. En raison de la nature du terrorisme, chacun reconnaît la nécessité de communiquer l'information sur les terroristes et les organisations terroristes.

Il est également important de souligner la relation entre le SCRS et la GRC. Cette relation s'est améliorée au cours des dernières années. La GRC et le SCRS ont des agents de liaison qu'ils échangent dans leurs bureaux régionaux de tout le pays ainsi qu'à l'administration centrale. L'agent de liaison de la GRC peut consulter tous les rapports du SCRS sur la lutte contre le terrorisme.

Avant que je parte, nous avons organisé avec la GRC des échanges d'enquêteurs entre nos deux organisations. À titre de responsable pour le SCRS, je souhaitais que les membres de la GRC connaissent les méthodes que nous utilisons dans les enquêtes sur les terroristes et je voulais que les gens du SCRS soient conscients des préoccupations de la police dans les enquêtes sur les terroristes et les organisations terroristes. Cette collaboration s'accroîtra à l'avenir.

Je tiens à souligner qu'en plus de travailler de concert avec la GRC, le SCRS collabore également étroitement avec d'autres services policiers de tout le pays. Nous échangeons régulièrement et constamment des renseignements avec les services du renseignement de sécurité des forces policières.

Certains politiciens et reporters américains ont déclaré que le Canada est un paradis pour les terroristes. Permettez-moi de commenter cette affirmation. Les événements du 11 septembre ont démontré que quelles que soient les lois d'un pays, il est impossible d'éviter tout acte de terrorisme, surtout si le terroriste est prêt à se suicider en commettant son acte.

Dans une démocratie, les gouvernements ne pourraient jamais donner suffisamment de ressources aux services du renseignement de sécurité et aux services policiers pour mettre totalement fin au terrorisme. Je suis toutefois persuadé que le SCRS, la GRC et les autres services qui font un travail de premier plan dans la lutte contre le terrorisme ont besoin de ressources supplémentaires.

Avant mon départ, M. MacAulay, le solliciteur général, s'était dit d'accord pour augmenter les ressources du SCRS. C'était avant le 11 septembre. Je suis sûr que le SCRS revoit ces chiffres à la lumière de ce qui s'est produit et des nouvelles méthodes qui devront être employées pour enquêter sur ce nouveau phénomène du terrorisme.

What about legislative changes? Clearly, as Mr. Inkster has said, we need to look at all our legislation to determine what we as a country need to change in the fight against terrorism.

Changes to the Immigration Act that are currently before the Senate will go a long way in helping in terms of the refugee and immigration processing. I could not put a percentage on it, but a large number of the individuals that we were investigating when I was at CSIS, were people who came in through the refugee stream. Many of the refugees were associated with terrorist organizations in this country and around the world. The new legislation will assist in tightening up the pre-screening of refugees and go a fair distance in helping us keep out people that we do not want.

There has also been talk in the newspapers about a minister of homeland security. Like my colleague, I am not sure another bureaucracy is the answer.

Coordination is important within the police and intelligence organization. Coordination depends on cooperation. I saw that cooperation improving on a daily basis during my tenure in the intelligence function.

We are getting better every day, as I said. Is it perfect? No. I cannot say that every CSIS officer and every RCMP officer is going to agree on every issue. However, they work closely together to prevent terrorism.

I would like to conclude by saying that if we are going to prevent terrorism in this country it is going to depend on each and every one of us. If we live in a democracy, we cannot make rules that prevent us from expressing our democratic rights. As Canadians, we have to be vigilant about what is going on around us. If we are vigilant, we will see things. We will see events. We will see people. We will see things that trigger a thought to report something to the police or to CSIS. We will consider that perhaps someone should review a certain activity.

That is the way we should attack terrorism. We need additional resources. There are other things that will be looked at as current laws are reviewed.

I will close and be pleased to answer any questions.

The Chairman: Thank you very much, Mr. Corcoran. It was very helpful testimony.

Senator Wiebe: Mr. Corcoran, you may have answered my question with your closing comments, but I will pose it to both of you. It is one that certainly created a lot of anxiety in my mind.

There's no doubt that September 11 was a wake-up call for all free democracies throughout the world. Every government now is scrambling to find ways and means to improve their security through legislation and other means.

Qu'en est-il des changements législatifs? Eh bien, comme l'a dit M. Inkster, nous devons examiner toutes nos lois pour déterminer les changements qui doivent y être apportés pour lutter contre le terrorisme.

Les modifications proposées à la Loi sur l'immigration, dont le Sénat est actuellement saisi, feront beaucoup pour améliorer le traitement des demandes d'immigration et de statut de réfugié. Je ne saurais citer de pourcentage, mais quand j'étais au SCRS, un grand nombre de gens sur qui nous faisions des enquêtes étaient arrivés ici par le truchement du régime du statut de réfugié. Bon nombre de réfugiés étaient associés à des organismes terroristes du Canada et de l'étranger. La nouvelle loi rendra plus rigoureuse la sélection préliminaire des réfugiés et nous aidera beaucoup à refouler les personnes à qui nous voulons refuser l'entrée au Canada.

Dans les journaux, on a également parlé de créer un ministère de l'intérieur. Tout comme mon collègue, je ne suis pas persuadé que la bureaucratie soit une solution.

Il est important de coordonner les efforts des services policiers et des organisations du renseignement de sécurité. Pour qu'il y ait coordination, il doit y avoir coopération. J'ai constaté une amélioration quotidienne de cette coopération quand je travaillais dans le renseignement de sécurité.

Les choses s'améliorent tous les jours, comme je l'ai dit. Avons-nous atteint la perfection? Non. Je ne saurais affirmer que tous les agents du SCRS et de la GRC peuvent s'entendre sur tout. Toutefois, ils travaillent en étroite collaboration pour prévenir le terrorisme.

Pour conclure, si nous voulons prévenir le terrorisme au Canada, nous devons tous faire notre part. Nous vivons dans une démocratie et nous ne pouvons pas adopter des règles qui nous empêchent d'exercer nos droits démocratiques. À titre de Canadiens, nous devons être vigilants et surveiller ce qui se passe autour de nous. Si nous sommes vigilants, nous verrons ce qui se passe et nous verrons les gens. Nous verrons des choses que nous jugerons peut-être bon de signaler aux policiers ou au SCRS. Nous trouverons peut-être que quelqu'un devrait examiner certaines activités.

C'est ainsi qu'il nous faut attaquer le terrorisme. Il nous faut des ressources additionnelles. Nous examinerons d'autres possibilités au fur et à mesure que nos lois actuelles seront révisées.

Je m'en tiens là et je suis prêt à répondre à vos questions.

Le président: Merci beaucoup, monsieur Corcoran. Ce témoignage nous est très utile.

Le sénateur Wiebe: Monsieur Corcoran, votre conclusion a peut-être répondu à ma question, mais je vous la pose quand même à vous deux. C'est une question qui m'angoisse énormément.

Il ne fait aucun doute que le 11 septembre a sonné un réveil brutal pour toutes les démocraties du monde. Tous les gouvernements travaillent d'arrache-pied pour trouver des façons d'améliorer leur sécurité par voie législative et par d'autres moyens aussi.

The event that occurred on September 11 was perpetrated by 19 individuals who entered the United States from a country other than Canada. Their training manual was just revealed over the weekend. These were young, well-educated, well-groomed and polite individuals who resided in the U.S. for a fairly lengthy period of time. How do we pass legislation, or how do we deal with a situation that would have prevented what happened?

This is a question that I have certainly been struggling with since the September 11. How do we go about preventing what happened?

Mr. Inkster: I do not think that there is any legislative solution to preventing terrorism in all of its many forms because if that were the case, we would have that legislation. It would be in place. It would certainly be in place in countries that have experienced terrorist activities for longer than we have here in Canada.

I am inclined to support Mr. Corcoran's position that vigilance is an issue. We do not know the information that intelligence gathering agencies in the United States had in hand prior to this horrific event. We do not know whether they could have acted sooner. Over time there will be an examination of that information to see if something has fallen through the cracks.

Law enforcement agencies need the ability to challenge people about their "bona fides" and the things that they are doing in the country where suspicions have been appropriately aroused. The difficulty for law enforcement is that there is not much that they can do until there is a conspiracy to commit a criminal act and/or a criminal act has in fact occurred whereupon the burden of proof is beyond a reasonable doubt. The challenges to presenting proof in a court of law that result in a conviction is becoming increasingly onerous. I am not saying that is inappropriate, but it is increasingly onerous.

An examination of the point at which the law enforcement people in this country are allowed to act based on suspicions. Perhaps that should only be where there is a suspicion of terrorism.

We could look at Britain. I am sure that parliamentarians have started, if not already completed that review. Britain has dealt with terrorism for years, and have become reasonably affective in dealing with it. They have crafted some legislation to fit the needs and the requirements in the U.K. as they have fought against the IRA. We must ask ourselves whether there are any lessons learned there that would be applicable in a country such as Canada.

Second, we should ask ourselves whether there is anything in their legislation that might fit our model here and help us in what it is that we wish to achieve. There is no clear-cut answer.

Senator Wiebe: My second question then leads from what you mentioned in reference to the United Kingdom. Could we implement laws, rules and regulations regarding our security that would still protect the current human rights that now exist in this country, or will we need to make some changes in that regard?

Les événements du 11 septembre ont été perpétrés par 19 individus qui sont entrés aux États-Unis à partir d'un pays autre que le Canada. Leur manuel de formation nous a été montré pendant la fin de semaine. Il s'agissait d'hommes jeunes, bien scolarisés, bien habillés et polis qui ont été domiciliés aux États-Unis pendant une période assez longue. Quelle loi pouvons-nous adopter ou que pouvons-nous faire qui aurait pu empêcher que cette situation ne se produise.

C'est une question qui me préoccupe depuis le 11 septembre. Comment pouvons-nous empêcher ce qui s'est produit.

M. Inkster: Je ne crois pas qu'il y ait de solution législative qui puisse empêcher le terrorisme sous toutes ses formes parce que, si c'était le cas, nous aurions déjà des lois à cet effet. Ces lois auraient déjà été adoptées. Il y aurait certainement déjà des lois à cet effet dans les pays qui subissent des activités terroristes depuis beaucoup plus longtemps que nous, ici, au Canada.

Je suis enclin à dire comme M. Corcoran qu'il faut faire preuve de vigilance. Nous ne savons pas de quelle information disposaient les services du renseignement américains juste avant cet événement épouvantable. Nous ne savons pas s'ils auraient pu agir plus tôt. Au fil du temps, tous ces renseignements seront analysés pour voir si quelque chose nous a échappé.

Les forces de l'ordre doivent pouvoir contrôler la «légitimité» de la présence de certaines personnes à l'intérieur de nos frontières et leurs activités s'il y a des soupçons légitimes de le faire. Le problème, pour les forces de l'ordre, c'est qu'elles ne peuvent pas faire grand-chose à moins qu'il y ait complot pour commettre un acte criminel ou qu'un crime ait été commis, auquel cas il faut en faire la preuve au-delà de tout doute raisonnable. Il devient de plus en plus onéreux de présenter ce genre de preuve à un tribunal. Je ne dis pas que ce n'est pas approprié, seulement que c'est de plus en plus onéreux.

Il faudrait peut-être revoir ce que nos forces policières peuvent faire sur la seule foi de soupçons. Peut-être que cela ne devrait exister que dans les cas où l'on soupçonne du terrorisme.

Prenons la Grande-Bretagne. Je suis sûr que leur Parlement a déjà commencé à étudier la question, si ce n'est pas déjà terminé. La Grande-Bretagne a à composer avec le terrorisme depuis bien des années et s'en tire maintenant relativement bien. On y a promulgué des lois qui répondent aux besoins et aux exigences du Royaume-Uni au fur et à mesure des problèmes créés par l'IRA. Nous devons nous demander si nous pourrions en tirer des leçons qui s'appliqueraient dans un pays comme le Canada.

Ensuite, nous devrions nous demander s'il y a des éléments de leurs lois que l'on pourrait intégrer à notre modèle pour nous aider à atteindre nos objectifs. Il n'y a pas de réponse toute faite.

Le sénateur Wiebe: Ma deuxième question vient de ce que vous avez mentionné le Royaume-Uni. Pourrions-nous adopter des lois et des règlements concernant notre propre sécurité qui respecteraient quand même les droits de la personne qui existent dans notre pays, ou devons-nous faire quelques changements à cet égard?

Mr. Inkster: My suspicions, senator, is that the events of September 11 have changed that balance somewhat. It has changed it in a way that perhaps Canadians might be more inclined to contemplate such changes. The changes will need to be very careful and very measured.

One of the many things that make this is country the great place that it is, is our human rights and our ability to do all the things that we do while living in a free democracy. None of us want to give that away.

Are we prepared to put up with some added inconvenience? Are we prepared for some questions being asked of us from time to time in the interests of keeping the country safe? My suspicion is that we probably are, but we want to be very careful because terrorism by definition is to create terror and upset all of the agencies in the countries that are affected by it. To the extent that we start to overly constrain our human rights, we are doing exactly what the terrorists want us to do.

It should be carefully measured, in my estimation. It is a question that needs to be examined. We must see what we might be able to do in the light of these events to keep Canada as safe as it has been for its history.

Mr. Corcoran: To be able to enforce and utilize the laws we have on our books in a more fulsome way will help us as a country to rid ourselves of some of the individuals that we as an intelligence service were investigating.

I agree with your first premise. To prevent the act in the U.S. based on what we know right now would be very difficult. We work and share information every day with the Federal Bureau of Investigation. We work together hand in hand on preventing terrorism. Our methodology is basically the same methodology that they use. They did not see this coming. I am sure that we did not see this coming in the manner in which it came.

Those of us in the intelligence business felt that terrorists would, as they have in the past, hijack airplanes and perhaps crash them or put a bomb on an airplane as they have in the past. As a professional in the business for the years I have been in it, I could never imagine anyone hijacking four airplanes and crashing them in the manner in which they did. It was done in such a simple way.

Senator Wiebe: I do not want to put either of you on the spot. You could refuse to answer if you wish.

What kind of freedoms or human rights that we have now should we look at compromising to accomplish the task?

Mr. Inkster: The word "compromise," senator, is too strong a word in this context. We all recognize that one of the marvellous things about this country is that except for Canada's Aboriginal people, we are all immigrants. It is only that some of us have been here longer than others. Therefore, we would not want to do anything to deny access to Canada to people who would come and make the country grow.

M. Inkster: Je soupçonne, sénateur, que les événements du 11 septembre ont changé cet équilibre en quelque sorte. Ces changements inciteront peut-être les Canadiens à envisager de tels changements. Il faudra que ces changements soient effectués avec beaucoup de soin et de modération.

Le Canada est un pays merveilleux, entre autres en raison de nos droits de la personne et de notre capacité de faire toutes les choses que nous faisons tout en vivant dans une démocratie libre. C'est quelque chose que personne ne voudrait perdre.

Est-ce que nous sommes prêts à composer avec un peu plus d'inconvénients? Est-ce que nous sommes prêts à répondre à des questions de temps en temps, dans l'intérêt de la sécurité du pays? Je suis porté à croire que oui, mais il faudrait y aller doucement parce que le terrorisme, par définition, cherche à semer la terreur et à déranger tous les organismes dans les pays qui sont touchés. Si nous commençons à limiter nos droits de la personne, nous faisons exactement ce que les terroristes veulent que nous fassions.

D'après moi, il faudrait y aller à pas mesuré. C'est une question sur laquelle il faudrait se pencher. À la lumière de ces événements, il faut voir ce qu'on pourrait peut-être faire pour que le Canada soit aussi sécuritaire qu'il l'a été tout au long de son histoire.

M. Corcoran: Avoir la possibilité d'appliquer et d'utiliser les lois actuelles avec plus de vigueur nous aiderait en tant que pays à nous débarrasser de certaines des personnes qui faisaient l'objet de nos enquêtes.

Je suis d'accord avec votre première prémisse: prévenir ce qui s'est passé aux États-Unis d'après les renseignements que nous avons actuellement serait très difficile. Nous travaillons et partageons des renseignements quotidiennement avec le Federal Bureau of Investigation. Nous travaillons de concert à la prévention du terrorisme. Nous utilisons essentiellement les mêmes méthodes. Ils ne s'y attendaient pas. Je suis certain que nous ne nous y attendions pas non plus de cette manière.

Ceux qui travaillent dans le domaine de la sécurité et du renseignement s'attendaient à ce que des terroristes détournent des avions, qu'ils les fassent s'écraser ou qu'ils y mettent des bombes, comme ils l'ont fait dans le passé. Avec toutes mes années d'expérience dans le domaine, je n'aurais jamais pu imaginer que les terroristes détournent quatre avions et s'en servent comme ils ont fait. Ils l'ont fait avec une telle simplicité.

Le sénateur Wiebe: Je ne veux pas vous mettre dans l'embarras, ni l'un ni l'autre. Vous n'êtes pas obligés de répondre.

Faudrait-il porter atteinte à l'intégrité de libertés ou de droits de la personne que nous avons pour y parvenir?

M. Inkster: Sénateur, l'expression «porter atteinte à l'intégrité» est trop forte dans le contexte. Nous savons tous qu'une des plus belles choses concernant notre pays est que nous sommes tous des immigrants, sauf les peuples autochtones. Certains y sont depuis plus longtemps que d'autres. Donc, nous ne voulons rien faire pour limiter l'accès au Canada à des personnes qui viendraient aider notre pays à grandir.

How do we determine who those people are that should not be here? That level of due process must occur, in my estimation, someplace offshore. As questions are asked by the experts in immigration whether an individual should be allowed to come to Canada, my inclination in terms of shifting the pendulum, is that decision should be made in the best interests of Canada, not in the best interests of that individual and his or her wish to come to Canada. If there is a hint that they have been involved in terrorist activities and there is some reasonable proof of that, then we want to make that determination in the best interests of Canada. The pendulum could shift in that direction.

On those rare occasions when people slip through the screen and end up in Canada, they must be entitled to due process. There must be a determination of the facts. That must happen in a way that is fair to all. Once the decision is made that the individual should not be here, then they should be immediately deported from Canada.

No one in Canada would want to deny anyone access to due process. It frustrates this Canadian is that after the determination has been made and a deportation order issued, the person remains in this country years later. We lose track of them.

Many of us will have forgotten the young Toronto police officer who was killed by someone against whom a deportation order had been issued a long time prior to the crime. The department did not have the resources to track the individual, to arrest him and to deport him. It is difficult to rationalize and accept that kind of a situation.

We should have due process, but once the decision is made, let us move them out of the country.

Senator Wiebe: Thank you for tackling that. I have a number of questions here, Mr. Chairman, but I will ask one more and then allow my colleagues to ask a few others.

From some of hearings that we have had to date, I feel very strongly that we have rather a fragmented security system in this country. We have one group looking after ports; we have another group looking after airports; we have another group looking after international and so on and so forth.

My feeling is that because of that we are probably not getting the greatest bang for our buck, nor are we getting the best kind of security that we need. I am a strong believer of only two agencies, one being the RCMP and the other being CSIS. What is your view on that?

Both of you have come from those organizations, I think that I know your answer. I am concerned that perhaps we are spreading ourselves too thin and should be concentrating on just the two areas for security.

Mr. Corcoran: I am happy that we are not in the same situation as that of the U.S. with their number of overlapping responsibilities. There is duplication in Canada, but in the U.S. there are hundreds of agencies that have overlapping responsibilities.

Comment décider qui ne devrait pas être ici? À mon avis, cette application régulière de la loi devrait se faire outre-mer. Les experts dans le domaine de l'immigration posent beaucoup de questions pour déterminer si une personne devrait pouvoir venir au Canada. Si on doit prendre une orientation, je suis porté à croire que cette décision devrait être prise dans les meilleurs intérêts du Canada, et non pas dans ceux de la personne qui souhaite venir au Canada. S'il y a une indication que cette personne a déjà été impliquée dans des activités terroristes, et s'il existe une preuve raisonnable, à ce moment-là nous voulons prendre la décision dans les meilleurs intérêts du Canada. L'orientation pourrait se faire dans ce sens.

Quant aux rares occasions où des gens se glissent entre les mailles et aboutissent au Canada, il faut qu'ils aient droit à l'application régulière de la loi. Une détermination des faits est nécessaire. Il faut que ce soit équitable pour tous. Une fois la décision prise qu'une personne ne devrait pas être ici, elle devrait être immédiatement expulsée du Canada.

Il n'y a personne au Canada qui voudrait priver qui que ce soit de l'application régulière de la loi. Ce qui me frustre en tant que Canadien, c'est qu'une fois qu'une décision a été prise, et qu'une ordonnance d'expulsion a été prise, la personne demeure au Canada pendant des années. On les perd de vue.

Rappelez-vous le cas du jeune policier de Toronto qui a été tué par une personne qui faisait l'objet d'une ordonnance d'expulsion prise bien avant cet acte criminel. Le ministère n'avait pas les ressources nécessaires pour suivre, arrêter et expulser la personne en question. Il est difficile de justifier et d'accepter ce genre de situation.

Nous devrions avoir une application régulière de la loi, mais une fois la décision prise, il faut les expulser du pays.

Le sénateur Wiebe: Merci d'avoir abordé cette question. J'ai plusieurs questions, monsieur le président, mais je vais en poser une autre et laisser ensuite la place à mes collègues.

Suite aux audiences que nous avons eues jusqu'à maintenant, je crois que nous avons un système de sécurité plutôt fragmenté dans ce pays. Nous avons un groupe qui s'occupe des ports; nous en avons un autre qui s'occupe des aéroports; et un autre qui s'occupe de la scène internationale, et cetera.

J'ai l'impression que nous ne tirons pas le meilleur rendement de notre investissement, et que nous n'obtenons pas la sécurité dont nous avons besoin. J'ai confiance en seulement deux organismes, la GRC et le SCRS. Qu'en pensez-vous?

Vous venez de ces deux organismes, je crois que je connais votre réponse. Je crains que nous risquons de faire trop de choses à la fois, et qu'on devrait se concentrer sur ces deux domaines de la sécurité.

M. Corcoran: Je suis heureux que nous ne soyons pas dans la même situation que les États-Unis avec leurs champs de compétences qui se chevauchent. Le double emploi existe au Canada, mais aux États-Unis il y a des centaines d'organismes dont les responsabilités se chevauchent.

I do not support going to only two organizations in this country because police forces and those with federal responsibilities do a fine job. I am not saying that we could not have better coordination and work better together.

September 11 is a wake-up call to anyone in those organizations to acknowledge that they must do a better job at coordination and cooperation. They must make certain to pass information to others. We all recognize now that that information must be passed along.

Mr. Inkster: I am inclined to support my colleagues' view. The responsibilities of the people who protect our ports and the responsibilities of the people who protect our airports are highly specialized pieces of work. It takes training, experience and knowledge to do it effectively. They have it.

The challenge will be as Mr. Corcoran has said: The challenge is to work more cooperatively together and to make sure that we all recognize that we have a responsibility for protecting Canada's perimeter. To do that, we need to make a contribution in terms of information.

For years to come, the discussion will be around airport security, which is an important issue. However, there are people who cross our borders by car, trucks and buses. There are people who come as passengers on liners to the ports of Halifax and Vancouver. Any of them could pose a risk to us.

I think that the answer is that we must all recognize that the several agencies have a shared role to keep Canada safe. We must contribute to it effectively.

Senator Meighen: I want to pursue the last line of questions from Senator Wiebe about coordination. With the greatest respect, if everyone just says we really must do better, I am not sure I am totally convinced that we will do a lot better. By the same token, I cannot figure how we can ensure that a member of one of the six agencies who believes or has a suspicion that someone is about to commit or an illegal act or an act of terrorism, shares information with those who require that information.

What can we do now that we have not done to ensure that they pass that information on, and that it moves up the chain as quickly as possible?

I will slip in another question. As I understand it, if the information does go up the chain, then the decision as to what should be done all converges in the Privy Council Office, does it not? Tell me where it converges.

Mr. Inkster: Every day agencies across this country, police and all government agencies in the federal government, are sharing information and intelligence.

Senator Meighen: You both said that you were not doing it as well as you would like to see.

Mr. Corcoran: I think that we can do better.

Senator Meighen: How could you do better?

Je ne préconise pas de s'en remettre à deux organismes seulement au Canada parce que les forces policières et ceux qui assument des responsabilités fédérales font un excellent travail. Cela dit, je crois qu'on pourrait avoir une meilleure coordination et une meilleure coopération.

Les événements du 11 septembre sont un avertissement pour tous ceux et celles qui travaillent dans ces organismes. Ils doivent reconnaître qu'il faudra faire un meilleur travail en ce qui concerne la coordination et la collaboration. Ils doivent s'assurer de communiquer les renseignements aux autres. Nous savons tous maintenant qu'il faut transmettre ces renseignements.

M. Inkster: Je suis porté à appuyer l'opinion de mes collègues. Le travail des personnes chargées de la protection de nos ports et de nos aéroports est hautement qualifié. Il faut de la formation, de l'expérience et des connaissances pour le faire efficacement, et ces personnes l'ont.

M. Corcoran a bien défini le défi. C'est de coopérer davantage et de nous assurer de reconnaître qu'il nous incombe à tous de protéger le périmètre du Canada. Pour ce faire, il va falloir qu'on fournisse des renseignements.

La discussion portera sur la sécurité des aéroports pendant encore des années, et c'est une question importante. Cependant, il y a des gens qui traversent nos frontières en auto, en camion et en autobus. Certaines personnes arrivent comme passagers à bord de paquebots aux ports de Halifax et de Vancouver. N'importe laquelle de ces personnes pourrait poser un risque.

Je crois que la réalité est la suivante: nous devons tous reconnaître que plusieurs organismes ont un rôle commun à jouer pour garder le Canada sécuritaire. Nous devons y contribuer.

Le sénateur Meighen: J'aimerais poursuivre sur la lancée du sénateur Wiebe, c'est-à-dire parler de coordination. Malgré tout le respect que je vous dois, si tout le monde se contente de dire qu'il faut faire mieux, je ne suis pas sûr que cela donne quoi que ce soit. En outre, je ne vois pas comment on peut faire en sorte qu'un membre des six organismes qui croit ou suppose qu'un acte illégal ou de terrorisme est sur le point d'être commis partage cette information avec ceux qui en ont besoin.

Que pouvons-nous faire de différent pour que les renseignements en question soient communiqués et le plus rapidement possible?

Je vais passer à une autre question. Si je comprends bien, si les renseignements sont communiqués comme il se doit, alors est-ce que cela ne signifie pas nécessairement que le Conseil privé en sera saisi et qu'il devra trancher? Pouvez-vous me préciser si c'est bien cela?

M. Inkster: Tous les jours, divers organismes du pays, tant la police que les organismes fédéraux, partagent l'information de renseignements et des renseignements de sécurité.

Le sénateur Meighen: Vous avez tous les deux affirmé que ce partage ne se fait pas comme vous voudriez.

M. Corcoran: Je pense que nous pouvons faire mieux.

Le sénateur Meighen: Comment pourriez-vous faire mieux?

Mr. Corcoran: This is a wake-up call to all of us. Perhaps previously, a person would think that something was innocuous. The events of September 11 demonstrate that even the most innocuous issue or event may be something that is a prelude to something bigger. I know investigators in a variety of departments that have enforcement or collection responsibilities are saying the same thing. They recognize that they need to get better contacts with colleagues on ports police or in immigration. If the bureaucracy is too big, it becomes unclear as to who is running the ship.

You commented about the Privy Council Office. The Privy Council Office does not control investigations at CSIS or the RCMP. They play a coordinating role in the intelligence community, and chair one of the committees in the security field.

Mr. Inkster: My contribution, if I may senator, to your question is that there are all of these different agencies. We rather coexist in the same geography. If there is a solution to it, it is more training and more sensitivity to the shared issues that are important to all of us.

We do our own thing in the area for which we are responsible. The exception being that the RCMP, CSIS and major law enforcement agencies work quite closely together. Once you get outside of what I would characterize as traditional law enforcement, such as ports and immigration officers, there is not that same connection, that same sense of collegiality.

We can overcome that and deal with that. I think training is going to be the issue. It should not be training once, but training forever to assure that we work more closely together.

I have trouble thinking about combining it all. It would become a massive nightmare and less effective than it is today.

I agree with my colleague. Training goes to the issue. What does a terrorist look like? What are the things that should make me suspicious?

If we were to canvass the people in airports and ports, people who have these responsibilities, the first thing that they would say is needed is more training to know for what to look. There is something that can be done there.

Senator Meighen: That is at the gathering level. Let us assume that we are all more sensitized now since September 11 and we pass on every bit of innocuous information that comes our way and that it all funnels up. Mr. Corcoran said that the Privy Council Office does have a role in analyzing the information and deciding what to do with it all. Please comment on that.

Also, my understanding is that the cabinet committee on security and intelligence was disbanded some time ago. That to me sounds that at one point we, as Canadians, decided that this

M. Corcoran: Ces événements ont sonné l'alarme. Auparavant, certaines choses pouvaient sembler anodines. Cependant, depuis le 11 septembre, nous nous rendons compte que l'événement en apparence le plus inoffensif peut être la première étape de quelque chose de bien plus vaste. Je connais des enquêteurs qui s'occupent d'exécution de la loi ou de collecte de renseignements dans divers ministères et ils me disent la même chose. Ils admettent avoir besoin de contacts plus étroits avec leurs collègues de la Police des ports ou des services d'immigration. Si l'administration devient trop lourde, on ne sait plus vraiment qui est à la barre.

Vous avez parlé du Bureau du Conseil privé. Ce n'est pas le Conseil privé qui dirige les enquêtes du SCRS ou de la GRC. Il coordonne les activités des services du renseignement de sécurité et il préside l'un des comités saisis des questions de sécurité.

M. Inkster: Si vous me permettez de répondre à votre question, sénateur, tous ces organismes existent effectivement. Je dirais plutôt que nous coexistons dans la même réalité géographique. S'il y a une solution, je pense que c'est plus de formation et une plus grande sensibilité à nos problèmes communs qui sont importants pour nous tous.

Nous nous acquittons chacun de nos fonctions dans nos domaines de responsabilité. Cependant, la GRC, le SCRS et les grands organismes d'application de la loi font exception à la règle et collaborent étroitement. Lorsqu'on sort des activités policières traditionnelles, comme celles des agents des ports et de l'immigration, on ne trouve pas les mêmes liens entre les divers services, le même sens de collégialité.

Nous pouvons surmonter cette difficulté. C'est la formation qui en insistant d'abord est la solution d'après moi; pas une formation ponctuelle, mais une formation permanente qui fera que nos services collaborent étroitement.

J'ai de la difficulté cependant à envisager de mélanger tout cela. Ce serait un véritable cauchemar et les services seraient moins efficaces qu'aujourd'hui.

Cependant, je suis d'accord avec ma collègue, j'estime moi aussi que la formation est au coeur du problème. Il faut se demander de quoi un terroriste a l'air et quels sont les signes qui devraient éveiller nos soupçons.

D'ailleurs, si nous sondions les employés des aéroports et des ports, les gens qui ont ces responsabilités, je suis sûr qu'ils nous diraient avoir surtout besoin d'un surplus de formation afin de savoir quoi chercher. Or nous pouvons certainement offrir cela.

Le sénateur Meighen: On parle ici de la collecte de renseignements. Eh bien, supposons que depuis le 11 septembre, les services soient plus sensibilisés à ce besoin de partager les renseignements, et qu'on communique effectivement chaque donnée, si anodine soit-elle, et que tout cela se rende jusqu'aux autorités. M. Corcoran nous a dit que le Conseil privé est chargé d'analyser les renseignements fournis et de décider ce qu'il faut en faire. J'aimerais savoir ce que vous en pensez.

Je crois aussi comprendre que le Comité du Cabinet chargé de la sécurité et du renseignement a été dissous il y a quelque temps de cela. À mes yeux, cela veut dire que nous, en tant que

was not an area of paramount importance, and the cabinet did not need a committee to deal with it.

Do you think that swift action and coordination would be enhanced if the cabinet committee on security and intelligence were re-established?

Mr. Corcoran: First, there has always been a cabinet committee on security and intelligence. It changed its name. It went from the Cabinet Committee on Security and Intelligence to the Ministerial Meeting on Security and Intelligence. That committee is chaired by the Prime Minister. It deals with the intelligence priorities of federal government agencies at large.

Senator Meighen: That group meets regularly today?

Mr. Corcoran: I do not know how regularly it meets, but I know it meets. That committee approves the intelligence estimates, for lack of a better term, for each agency of the federal government; CSIS, the RCMP, the military, on a yearly basis. Those intelligence priorities are approved by the government process.

I would like to return to your point on information that is collected. At CSIS, we had a fairly large analytical unit. All of the information that we produced from the intelligence collection was analyzed. The information that we got from around the world was analyzed. We produced on an ongoing basis an intelligence product that went out to other federal departments on a regular basis. There is a large production of intelligence material on terrorism, on proliferation and on many issues.

There is a smaller analytical unit attached to the Privy Council Office that responds to PCO, Department of Foreign Affairs and others. There is a close working relationship between those analytical units, as well, within the existing structure.

Senator Meighen: Just a point of information, on which I will conclude, and we should all be interested in this. You obviously know the CSIS Act inside and out. I heard you say that CSIS could only collect or seek out intelligence abroad on an after-the-fact basis.

Mr. Corcoran: No, that is not correct. Section 12 of the CSIS Act states that CSIS can investigate threats to the security of Canada and the act defines those threats. There is no territorial limitation on where that investigation can be done. Most of the investigation is done in Canada. However, the CSIS Act was a very creative piece of legislation, in the sense that it gave CSIS, in some way, part of the powers of what would normally be considered a foreign intelligence service, because it is not territorially limited. It is territorially limited in the collection of foreign intelligence that relates to issues that the Minister of Foreign Affairs or the Minister of National Defence is interested in.

I will give you a clear example to try to highlight it. If I want to investigate a terrorist individual, terrorist organization or terrorist act, I could send my people anywhere around the world to do that.

Canadiens, avons estimé que ces questions n'étaient pas d'une importance primordiale et que le Cabinet n'avait donc pas besoin d'un comité qui s'en chargerait.

Pensez-vous que le rétablissement du Comité du Cabinet chargé de la sécurité et du renseignement améliorerait le temps de réaction et la meilleure?

M. Corcoran: En premier lieu, il y a toujours eu un comité du Cabinet chargé de la sécurité et du renseignement. Il a simplement changé de nom. De Comité du Cabinet chargé de sécurité et du renseignement qu'il était, il est devenu la rencontre de ministres sur la sécurité et le renseignement. Le comité est présidé par le premier ministre. Il se penche sur les priorités en matière de renseignement pour l'ensemble des organismes fédéraux.

Le sénateur Meighen: Est-ce que ce groupe se réunit régulièrement de nos jours?

M. Corcoran: Je ne sais pas à quel intervalle il se réunit, mais je sais qu'il le fait. Chaque année, ce comité approuve les budgets affectés au renseignement pour chacun des organismes du gouvernement fédéral, le SCRS, la GRC ou les forces armées. Ces priorités en matière de renseignement sont approuvées selon le processus gouvernemental.

J'aimerais revenir à votre remarque au sujet de la collecte de renseignements. Au SCRS, nous disposons d'un service d'analyse du renseignement assez considérable. Toutes les données recueillies étaient analysées. Nous analysons tous les renseignements obtenus dans le monde entier. Nous en produisons continuellement un rapport sur le renseignement qui était diffusé régulièrement à d'autres ministères fédéraux. Nos services ont ainsi produit de nombreux documents de sécurité sur le terrorisme, la prolifération et bon nombre d'autres sujets.

Un service d'analyse plus modeste est rattaché au Conseil privé pour répondre à ses demandes ainsi qu'à celles du ministère des Affaires étrangères et d'autres encore. D'étroits liens unissent ces services d'analyse dans la structure actuelle.

Le sénateur Meighen: Avant de conclure, j'aimerais un dernier renseignement, qui devrait d'ailleurs nous intéresser tous. Vous connaissez manifestement la Loi sur le SCRS de fond en comble. Or je vous ai entendu affirmer que le SCRS peut seulement faire de la collecte ou de la recherche de données à l'étranger après coup.

M. Corcoran: Non, c'est inexact. Aux termes de l'article 12 de la Loi sur le SCRS, le SCRS peut faire enquête sur les menaces envers la sécurité du Canada, et ces menaces sont précisées dans la loi. Rien dans la loi nous empêche de faire une enquête où nous voulons. Dans la plupart des cas, l'enquête aura lieu au Canada. Toutefois, la Loi sur le SCRS est d'une grande souplesse, en ce sens qu'elle confère au SCRS des pouvoirs qui relèveraient normalement de services du renseignement étrangers, parce qu'elle n'impose pas de limites territoriales. Cela dit, il y a des limites territoriales touchant la collecte de renseignements étrangers intéressant le ministère des Affaires étrangères ou celui de la Défense nationale.

Je vais vous donner un exemple assez clair de cela. Si je veux faire enquête au sujet d'un terroriste particulier, d'une organisation terroriste ou d'un acte terroriste, je peux envoyer mes agents ou

or I could send sources of the service. If the Minister of Foreign Affairs said, I would like to know what country X is prepared to pay Canada for a bushel of wheat this year, that is considered foreign intelligence because it is something that the minister deals with in the affairs of Canada. It is not a threat to the security of Canada, but it is dealing with the affairs of Canada. Therefore, I can only collect that information within Canada. I cannot send my agents abroad to find out what country X is prepared to pay for the price of wheat. I can send them abroad to do anything that is considered a threat to the security of Canada.

Now, if we, as a country, deemed that in the case of no one buying our wheat posed a threat to the security of Canada, then I could send my agents abroad to find out what country X was prepared to pay for that wheat.

The CSIS Act is a bit of foreign intelligence, but predominantly it has a domestic mandate. In respect of threats to the security of Canada, it is not territorially defined. Canadians have a difficult time understanding that concept. The reason that we did not send a large number of people abroad is that we have liaison people around the world to work with host services. We do not have people there under cover of First Secretary of the Canadian embassy. We could send people covert in some other manner, but it is a resource issue, and it is a sensitive issue when you do that. Many times in Canada there has been that debate about whether Canada should be doing this.

Senator Meighen: Thank you. I am sure we will return to that.

The Chairman: I would like to inform the audience that the committee has been joined by Mr. Larry Bagnell, Member of Parliament, the Yukon. Next, we will have questions from Senator LaPierre, Senator Banks, Senator Forrestall and then Mr. Pratt.

Senator LaPierre: This is astonishingly depressing. You will never see it coming. It is the nature of terrorism that you are not meant to see it coming and consequently, you will always be surprised, regardless of what you do. That is an axiom that is not questionable.

Mr. Corcoran: I would not disagree with that.

Senator LaPierre: Information and intelligence are not the same things. Information is information and intelligence is what you do with the information, how you analyze it and what it means. You share information. Do you share intelligence?

Mr. Corcoran: Yes, we share intelligence.

Senator LaPierre: Therefore, you share the intelligence with all these various groups. You are informing them about what your wisdom and your expertise tell you it means in the short and the long run?

Mr. Corcoran: Definitely. We do that on a daily basis.

des sources du service n'importe où dans le monde. Si le ministre des Affaires étrangères veut savoir quel prix le pays X est prêt à payer pour acheter un boisseau de blé au Canada cette année, ce genre de renseignement est considéré comme des renseignements touchant l'étranger du fait que le ministre s'en sert dans l'exécution de ses fonctions au service du Canada. Il n'y va pas de la sécurité du Canada, mais les renseignements portent tout de même sur les affaires du Canada. En conséquence, nous pouvons recueillir ce genre de données strictement au Canada. Je ne peux pas envoyer mes agents à l'étranger pour apprendre ce que le pays X est prêt à payer pour acheter de notre blé. Je peux toutefois les envoyer à l'étranger pour s'occuper de tout ce qui peut être considéré comme une menace à la sécurité du Canada.

Si, par exemple, le fait que personne n'achèterait notre blé représentait une menace à la sécurité du Canada, alors j'aurais le droit d'affecter mes agents à l'étranger pour découvrir le prix que le pays X serait prêt à verser pour acheter notre blé.

La Loi sur le service canadien du renseignement de sécurité porte en partie sur les renseignements extérieurs, mais elle établit avant tout un mandat d'ordre national. Lorsqu'il y a une menace contre la sécurité du Canada, aucune limite territoriale n'est imposée. Les Canadiens ont de la difficulté à comprendre cela. La raison pour laquelle nous n'avons pas envoyé de nombreux effectifs à l'étranger tient au fait que nous comptons déjà sur des agents de liaison dans le monde entier qui travaillent avec les services hôtes. Nous n'envoyons pas d'agents là-bas sous le couvert du poste de premier secrétaire d'ambassade du Canada. Nous pourrions envoyer des agents secrets d'une autre façon, mais la question est délicate et dépend aussi des ressources disponibles. Au sein de notre pays, on a souvent discuté de l'à-propos de ce genre de mesures.

Le sénateur Meighen: Merci. Je suis sûr que nous y reviendrons.

Le président: J'avise l'auditoire que M. Larry Bagnell, député du Yukon, vient de se joindre à notre comité. Nous allons maintenant donner la parole au sénateur LaPierre, au sénateur Banks, au sénateur Forrestall puis à M. Pratt.

Le sénateur LaPierre: C'est vraiment déprimant. On ne voit jamais venir le terrorisme. De par sa nature on ne peut le voir venir, et par conséquent il nous surprendra toujours, quelles que soient les mesures que nous ayons prises. Il s'agit d'un axiome qu'on ne peut mettre en doute.

M. Corcoran: Ce n'est pas moi qui dirais le contraire.

Le sénateur LaPierre: L'information et le renseignement ne sont pas la même chose. L'information renseigne tandis que le renseignement est le fruit d'une analyse de l'information et d'une réflexion. Vous partagez de l'information mais partagez-vous du renseignement?

M. Corcoran: Oui, nous partageons le renseignement.

Le sénateur LaPierre: En conséquence, vous partagez le renseignement avec tous ces divers groupes. Est-ce que vous leur communiquez ce que votre analyse et votre expérience vous disent que ce renseignement représente à court et à long terme?

M. Corcoran: Tout à fait. Nous le faisons tous les jours.

Senator LaPierre: I have noticed in my long life, and the things that I used to do in the perverted part of my life, that every one of these associations and every one of these countries has an agenda. Does not the assumption that the intelligence is shared and is usable depend on the agenda of the country that gives it and that receives it, as well as the various intelligence agencies and police forces that receive it? Bureaucracies are essentially inimical to one another. Turf empire building is the story of bureaucracies. You may have built a bureaucracy, and it could be conceivable that you exchange only the information that you saw fit to enhance the glory in the opinion of your organization.

The same thing can be said about the RCMP. Is it possible that intelligence can be shared in a follow-up proceeding the responsibility of the intelligence sharing organism and the intelligence receiving organisms? Is that possible?

Mr. Corcoran: Yes, I think that is possible.

Senator LaPierre: Is it not done? I am told that the Mossad informed the Americans that this was coming. I was told that they had heard rumours, but I read, I think in the *New York Times*, that the Mossad is not really taken seriously by the American intelligence industry, largely because they tend to be hysterical. That is what I read. Is that possible?

Mr. Corcoran: I would rather not comment on that.

Senator LaPierre: You have to comment at some point or another, because if vigilance is the price of liberty, taking risk in the name of freedom is the price of democracy. Consequently, we are being asked at this moment to take our laws, our experiences and our values and put them all upside down, because on September 11, a horrendous thing happened that makes us question even the breadth and the wisdom of our liberty and of our freedom. We are about, are we not, sir, to throw the baby out with the bath water?

I will give you an example. You want us to have, in our immigration laws, the capacity to do a check on prospective immigrants. You want this to be done without due process. In my country, this would not be allowed. Why should the agents of my country have the right to do that in the name of my security? That is question number one.

Question number two: Have you asked us to become a nation of informers? That disturbs me very much, sir. Hypothetically speaking, I do not like Senator Meighen's face or his political creed. Therefore, I can find a conservative. We know that is happening. How many times do the investigative authorities receive a great deal of information and have proceeded to ruin people's lives, because they have not gotten enough information?

Sir, the people that will be targeted are not the American terrorists. The people who are now being targeted are the people of Muslim and Arab countries. Because of the racism inherent in

Le sénateur LaPierre: Dans ma longue vie, et pendant cette période où je me suis adonné à des activités peut-être sulfureuses, je me suis rendu compte que chacune de ces associations et chacun de ces pays ont des visées. Or, est-ce que l'hypothèse voulant qu'on partage le renseignement et qu'on s'en sert dépend des intentions du pays qui le fournit et le reçoit, ainsi que des divers organismes du renseignement et forces policières qui le reçoivent? Les bureaucraties sont essentiellement hostiles les unes avec les autres. La construction de petits empires fait toujours partie intégrante de l'histoire de ces administrations. Vous avez peut-être construit une bureaucratie, et il se pourrait que vous n'échangiez que les renseignements susceptibles à vos yeux de relever la réputation de votre organisation.

On peut dire la même chose au sujet de la GRC. Est-il possible qu'on partage le renseignement en fonction des responsabilités de l'organisation qui communique et de celles qui reçoivent? Est-ce possible?

M. Corcoran: Oui, cela paraît possible.

Le sénateur LaPierre: Est-ce qu'on ne le fait pas? On me dit que le Mossad a informé les Américains que ces événements terroristes allaient venir. On m'a dit qu'ils avaient entendu des rumeurs voulant que quelque chose se prépare, mais je crois avoir lu, dans le *New York Times* je pense, que l'industrie du renseignement des États-Unis ne prend pas le Mossad bien au sérieux, parce que c'est un organisme qui a tendance à être très alarmiste. C'est ce que j'ai lu. Est-ce possible?

M. Corcoran: Je préférerais m'abstenir de tout commentaire ici.

Le sénateur LaPierre: Il faudra bien que vous parliez à un moment ou l'autre, car si la vigilance est le prix de la liberté, alors prendre des risques au nom de la liberté est aussi le prix à payer pour vivre en démocratie. En conséquence, on nous demande de ne plus voir nos valeurs, nos lois et nos expériences comme auparavant, tout cela parce que les actes horribles du 11 septembre nous ont fait nous interroger sur la valeur réelle de nos libertés. Ne nous apprêtons-nous pas à jeter le bébé avec l'eau du bain?

Je vais vous donner un exemple. Vous voulez que nos lois de l'immigration nous permettent d'effectuer un contrôle de sécurité des candidats à l'immigration. Vous voulez que cela se fasse sans les garanties d'une procédure régulière. Dans mon pays, ce ne serait pas autorisé. Pourquoi les agents de mon pays devraient-ils avoir le droit de faire cela au nom de ma sécurité? C'est la première question.

Deuxième question: nous avez-vous demandé de devenir une nation d'informateurs? Cela me trouble beaucoup, monsieur. Imaginons que le visage ou les convictions politiques du sénateur Meighen ne me reviennent pas. Je peux donc trouver un conservateur. Nous savons ce qui se passe. Combien de fois est-il arrivé que les enquêteurs ont reçu une tonne de renseignements et s'en sont servis pour ruiner la vie des gens parce qu'ils n'avaient pas reçu assez de renseignements?

Les gens qui seront visés, monsieur, ne sont pas les terroristes américains. Ceux qui sont visés aujourd'hui sont les habitants des pays musulmans et arabes. À cause du racisme qui règne dans

my country at this moment, a boy was almost killed the other day on his way to school, because he is a Muslim, an Arab and he looks like one.

I am telling you, sir, that you will have to come up with a much better idea than my having to forego my liberty and values in order to protect myself.

Mr. Corcoran: That is not what was said.

Senator LaPierre: Yes, you have said that.

[Translation]

I am sorry, but they did in a way tell this committee that individual freedoms had to be suppressed and reduced in the interest of our collective safety. Yes or no? If I misunderstood this, I will apologize.

[English]

Mr. Inkster: If you are addressing the question to me, my comment is that we need to look at the balance. In fact, I was adamant in saying we must not abandon our human rights. I also said that, in terms of deciding who should come to this country, there must absolutely be due process. That is absolutely unquestionable.

Senator LaPierre: Will we not have due process if we bring them here? A refugee who wants to leave his country because of torment and other circumstances takes immense risks with his family so that they can take refuge in this historical land of refuge. What are we about to give him? We will send him through a tremendous investigative process.

Mr. Corcoran: I share all of the views of the members of this committee in terms of our individual rights as Canadians, but I think that in society there are trade-offs. We have to look at the rights of an individual who is not a Canadian versus the rights of those of us who are Canadians. We must look at what we expect of prospective migrants coming to this country before they arrive.

If I follow your theory, then we do not make any changes to the system; we allow people to come in; and we do things the same way as always. We are looking at trying to streamline the process a little more. For the most part, the majority of people who come in on the refugee stream are legitimate refugees. However, there is that small percentage that will want to engage in terrorist acts. Somehow we have to figure out a way, as a country, to bring the legitimate refugees into our system and give them the protections they need, while we keep out those that want to use our country as a base for conducting terrorist operations.

Senator LaPierre: Did you say there were many refugees who were terrorist sympathizers?

Mr. Corcoran: No, there are not. I said that when I was in charge of operations at CSIS, a good percentage of our counterterrorism targets in Canada were people who came in through the refugee stream. That was a small percentage of the total number of refugees we take in each year in this country. It is a very small fraction.

A couple of years ago, CSIS was investigating about 350 terrorist targets. I do not know what the number is now, but

mon pays actuellement, un garçonnet a failli être tué l'autre jour sur le chemin de l'école parce qu'il est musulman, un Arabe, et il en a la physionomie.

Je vous dis, monsieur, qu'il va vous falloir trouver une bien meilleure idée que de m'obliger à renoncer à ma liberté et à mes valeurs pour me protéger.

M. Corcoran: Ce n'est pas ce que j'ai dit.

Le sénateur LaPierre: Oui, c'est ce que vous avez dit.

[Français]

Je m'excuse mais, d'une part ils ont indiqué à ce comité qu'il était nécessaire de brimer, de réduire la liberté des individus, afin d'en arriver à une sécurité collective. Oui ou non? Si j'ai mal compris, je vais m'en excuser.

[Traduction]

M. Inkster: Si c'est à moi que vous posez la question, je vous dirais qu'il faut considérer l'ensemble. J'ai pourtant bien spécifié qu'il ne faut pas renoncer à nos droits. J'ai dit aussi que lorsqu'il s'agit de décider qui peut venir au pays, il faut absolument suivre une procédure régulière. C'est indiscutable.

Le sénateur LaPierre: N'y aurait-il pas une procédure régulière si nous les faisons venir ici? Celui qui veut quitter son pays parce qu'il est harcelé ou pour d'autres raisons court des risques immenses pour que lui et sa famille puissent trouver refuge dans un pays reconnu pour être une terre de refuge. Que va-t-on lui donner? Nous allons lui faire subir une enquête en règle.

M. Corcoran: Je pense la même chose que les membres du comité en ce qui concerne nos droits individuels de citoyens, mais je crois que dans la société il y a des compromis. Il faut comparer les droits de celui qui n'est pas un Canadien à ceux des Canadiens. Il faut voir ce que nous attendons des candidats à l'immigration avant leur arrivée.

D'après votre théorie, nous ne changeons rien au système; nous laissons les gens entrer comme on l'a toujours fait. Nous essayons de moderniser le processus. La majorité des demandeurs du statut de réfugié sont d'authentiques réfugiés. Il y a toutefois une petite minorité de gens qui commettent des attentats. Le dilemme pour le pays est de trouver le moyen d'admettre les réfugiés authentiques avec les protections voulues tout en excluant ceux qui veulent se servir de notre pays pour préparer des attentats.

Le sénateur LaPierre: Avez-vous dit qu'il y a beaucoup de réfugiés qui sont des sympathisants des terroristes?

M. Corcoran: Non. J'ai dit que lorsque j'étais responsable des opérations au SCRS, une bonne partie des personnes visées par le contre-terrorisme au Canada était des gens qui étaient passés par la filière des réfugiés. C'est une petite partie du nombre total de réfugiés que nous acceptons chaque année au pays. C'est une toute petite partie.

Il y a quelques années, le SCRS faisait enquête sur environ 350 personnes soupçonnées de terrorisme. J'ignore quel est le

that is a very small number when you look at the total number of refugees that we brought into this country over the last two or three years.

Senator LaPierre: I am told that all of the 19 people who committed this atrocity were all legally landed immigrants in the United States of America. Is that correct?

Mr. Corcoran: I do not know that. In the newspaper reports, there are some suggestions of that, but I do not think that the investigation is clear on that at this time.

Senator LaPierre: Thank you. Obviously, I am a knee-jerk liberal, as Trudeau would say. However, I think it is better and more secure in the long run to defend the liberty and the freedom of the Canadian people.

Mr. Corcoran: That is not the question.

Senator LaPierre: It is the question, Senator Atkins. With all due respect, it is not a question of having the floor, it is a question, essentially, of understanding that you have to pay a price for the collective security that they are counting on. The price of that collective security, is the price of liberty, which has been described as an inconvenience. I suggest to you, sir, that the Canadian people will not accept that, and you will never be re-elected.

Senator Stollery: On a point of information, this number, 350, has been thrown around. Is it 350 groups or 350 targets? I would just like to know what that number 350 means.

Senator Cochrane: It was about two years ago that the director had indicated before a committee that, at that time, CSIS was investigating 350 individuals who had connections to about 50 terrorist organizations that have some form of structure in this country.

Senator Stollery: Thank you. I only say that because the rumour has gone around that there are 350 terrorist organizations in Canada, and I thought that should be clarified because that sounded like an exaggerated figure to me. Now you have explained that it is basically 350 individuals with some 50 organizations. Thank you.

Senator Banks: Regardless of whether Senator LaPierre was right when he said that those 19 people were legal landed immigrants, the fact is that the odious comparison, which is being made by most of us in one way or another every day between the American security system and ours, is not applicable in this case. However they got there, those 19 people were certainly living incognito, and that was part of their success. Many of them were under no suspicion at all, with a family and kids living in suburban America. It appears that it was all part of the plan.

You are quite right that we have to obviously strike a balance between our rights and our sovereignty on the one hand, and being assiduous in respect of our security on the other. I have two questions of you. I know that you are both still concerned, notwithstanding the fact that you are no longer with those offices. Ought we to be prepared in Canada, in your personal views, to subsume a degree of our "Canadian-ness" in the interests of a continent-wide perimeter, in which we would be included, as

nombre aujourd'hui, mais c'est très peu par rapport au nombre total de réfugiés admis ces deux ou trois dernières années.

Le sénateur LaPierre: On me dit que les 19 individus qui ont commis ces atrocités sont tous des immigrants reçus aux États-Unis. Est-ce que c'est le cas?

M. Corcoran: Je ne le sais pas. C'est ce que les journaux laissent entendre, mais je crois que cela n'a pas été établi par l'enquête.

Le sénateur LaPierre: Merci. Il est évident que j'ai systématiquement le réflexe d'un libéral, comme Trudeau disait. Je pense quand même qu'il est plus sûr à long terme de défendre la liberté de la population canadienne.

M. Corcoran: Là n'est pas la question.

Le sénateur LaPierre: Oui, sénateur Atkins, c'est cela la question. Sauf votre respect, la question n'est pas d'avoir la parole, c'est de comprendre qu'il y a un prix à payer pour la sécurité collective que nous voulons. Le prix de cette sécurité collective, c'est le prix de la liberté, qui a été décrite par quelqu'un comme un inconvénient. La population canadienne ne l'acceptera pas et vous ne serez jamais réélu. Merci, monsieur le président.

Le sénateur Stollery: Je voudrais un éclaircissement. On a lancé ce chiffre de 350. S'agit-il de 350 groupes ou de 350 individus? J'aimerais savoir ce que cela désigne.

Le sénateur Cochrane: Le directeur a déclaré devant un comité il y a deux ans qu'à l'époque le SCRS faisait enquête sur 350 individus ayant des liens à une cinquantaine d'organisations terroristes présentes sur le territoire.

Le sénateur Stollery: Merci. J'ai posé la question parce que le bruit court qu'il y a 350 organisations terroristes au pays et je voulais clarifier cela parce que ce chiffre me semble exagéré. Vous avez précisé qu'il s'agit de 350 individus et d'une cinquantaine d'organisations. Merci.

Le sénateur Banks: Peu importe si le sénateur LaPierre avait raison lorsqu'il a dit que ces 19 personnes étaient des immigrants reçus, le fait est que la comparaison odieuse faite par la plupart d'entre nous d'une façon ou d'une autre tous les jours entre le système de sécurité américain et le nôtre ne vaut pas dans le cas présent. Peu importe comment ils y sont parvenus, ces 19 personnes vivaient incognito et c'est une des raisons de leur succès. Beaucoup d'entre eux n'ont attiré aucun soupçon en compagnie de leur famille et de leurs enfants dans les banlieues américaines. Tout cela semble avoir fait partie du plan.

Vous avez parfaitement raison de dire qu'il faut trouver l'équilibre entre nos droits et notre souveraineté d'une part et le soin qu'il faut apporter à notre sécurité d'autre part. J'ai deux questions à vous poser. Je sais que ces questions vous préoccupent même si vous n'occupez plus vos fonctions. Estimez-vous qu'il faut au Canada nous préparer à renoncer à une partie de notre «canadienneté» en faveur d'un périmètre continental dont nous ferions partie, par opposition au périmètre des États-Unis, dont

opposed to a United States perimeter, from which we would be excluded, with all of the difficulties that we might obtain from that?

It seems to me that the intelligence system in the United States and, I suspect, our intelligence system, has been moved towards an almost entirely technological base. As was illustrated by those 19 people, technology does not catch someone who is doing something very simple that is way under the radar screen and that does not send up huge profiles in one area or another. That seems to be what we are facing.

Does not that mean that whatever we do in respect of immigration, we have to return to an intelligence gathering system. I know this sounds corny, and I hate to put it this way, but do we not have to get back to spying? Do we not have to return to infiltrating?

The current system did not send up a red flag on either enough of or any of those 19 people. The system did not work. Maybe it is possible that infiltration offshore, however it was done, or inshore, if it was required, in the old cloak and dagger style or the Mossad style, might have netted something. Do we not have to take a huge step back and make a change in the kind of intelligence gathering that we do?

Mr. Corcoran: In terms of harmonization with American laws, the Prime Minister has stated that Canadian laws will be made in Canadian Parliament.

Having said that, we have trade worth \$1 billion with the U.S. that depends on quick cross-border access on a daily basis. We have to be realistic and ask ourselves, based on the changes that the Americans will make in their country, what we will do to facilitate us to continue with the activities that we need to continue?

I do not agree that we should automatically adopt every law that the United States adopts for the sake of fighting terrorism. Some of the things they are coming up with make sense, in terms of the way in which they are tackling some of the issues. We must develop an effective Canadian model. If legislation is required, it will have to allow us to function as a nation, and at the same time, we must ensure that the Americans have confidence in the way that we are doing our business.

They must be confident that Canadian agencies and organizations are doing their part to prevent acts of terrorism, particularly those in the U.S. or against American interests. That is my response to your first question.

The second question has to do with the technology issue. I know there have been articles in the paper, about intelligence organizations relying too much on technology. I do not share that view. I have a close association with the Americans, both the Central Intelligence Agency and the FBI. I know what the RCMP are doing. I know what CSIS is doing in Canada and elsewhere. I can tell you that there is not an intelligence organization in the world that is not trying to infiltrate those terrorist organizations.

The bin Laden and the al-Qaeda organizations are very successful because they operate in very small cell structures, with their friends and relatives. Penetration of those organizations is

nous serions exclus, avec toutes les difficultés que cela peut comporter pour nous?

J'ai l'impression que le système de renseignements aux États-Unis et, j'imagine, le nôtre aussi, repose presque entièrement sur la technologie. Comme l'illustre le cas de ces 19 individus, la technologie ne permet pas de repérer quelqu'un qui fait quelque chose de très simple et n'apparaît pas sur les écrans radars et ne se démarque nullement d'une manière ou d'une autre. C'est à celui-là que nous faisons face, semble-t-il.

Cela ne signifie pas que quelles que soient les mesures que nous prenons en matière d'immigration, il nous faut revenir à un système de collecte de renseignements. Je sais que cela a l'air ringard, et je déteste formuler les choses ainsi, mais est-ce qu'il ne faut pas retourner à l'espionnage? Ne faut-il pas recommencer à faire de l'infiltration?

Le système actuel n'a pas lancé d'alerte — ou en tout cas pas assez — à propos de ces 19 individus. Le système a failli à la tâche. On aurait peut-être pu récolter quelque chose grâce à des infiltrations à l'étranger ou ici, au besoin, de la manière classique ou à la Mossad. Ne faut-il pas prendre énormément de recul et modifier nos méthodes de renseignement?

M. Corcoran: En ce qui concerne l'harmonisation avec les lois américaines, le premier ministre a déclaré que les lois du Canada allaient être adoptées par le Parlement du Canada.

Cela dit, nous avons des échanges commerciaux d'une valeur d'un milliard de dollars avec les États-Unis qui dépendent du passage rapide à la frontière chaque jour. Il faut être réaliste et nous demander, étant donné les changements que les Américains vont apporter chez eux, qu'allons-nous faire pour faciliter le maintien des activités dont nous avons besoin?

Je ne dis pas qu'il faut automatiquement adopter chaque loi que les États-Unis adoptent pour combattre le terrorisme. Certaines des dispositions qu'ils prennent pour combattre ces problèmes sont raisonnables. Il faut trouver un modèle canadien efficace. S'il faut des lois, il faudra qu'elles nous permettent de fonctionner comme nation et nous devons aussi nous assurer que les Américains ont confiance en nos mesures.

Ils doivent être convaincus que les organismes et organisations du Canada font ce qu'ils peuvent pour empêcher les attentats, en particulier ceux commis aux États-Unis ou contre des intérêts américains. C'est ma réponse à votre première question.

La deuxième porte sur la technologie. Je sais qu'il y a eu des articles dans le journal d'après lesquels les organismes du renseignement dépendent trop de la technologie. Je ne suis pas de cet avis. J'ai des contacts étroits avec les Américains, aussi bien la Central Intelligence Agency que le FBI. Je sais ce que fait la GRC. Je sais ce que le SCRS fait au Canada et ailleurs. Je peux vous dire qu'il n'y a pas un service de renseignements dans le monde qui n'essaie pas d'infiltrer ces organisations terroristes.

Al-Qaeda et Ben Laden ont réussi parce qu'ils reposent sur de toutes petites cellules composées d'amis et de parents. Il est très difficile de pénétrer dans ces organisations. Je ne dis pas que c'est

very difficult. I am not saying it is impossible. All I am saying is, it is difficult. It is not that organizations are not trying.

Senator Banks: Is that not one of the things at which we must get better?

Mr. Corcoran: I agree, we need to get better at it, but it is a tough, tough target. Intelligence organizations are coming up with new methodologies all the time in the field to try to respond to some of those infiltration issues. There is nothing like having a source in a terrorist organization.

Just to digress, a few years ago the Americans had technical coverage on bin Laden and the al-Qaeda organization in regard to the use of Iridium telephones. That information got leaked through a staff member in the U.S. political system and the next day the Americans lost that source. That is why intelligence services do not like to talk a whole lot about methodology and what they are doing.

I also read in the paper, as I am sure as you did, and I do not know whether it is true or not, that after the bombing there were some phone calls that were intercepted. Someone in the government bureaucracy in the U.S. made that public. If that is true, obviously the terrorists who were using the phone that was intercepted were not using it the next day.

That is the difficulty. We want to be open as a society, and I believe in openness as well. Now I am a citizen. I am not part of the process any longer. However, having been in it, I recognize the need for secrecy and the need to be able to have our intelligence organization function effectively.

Mr. Inkster: Getting to the question of perimeter security, I am not one who believes that harmonization of our processes necessarily means that we have to have the same legislation or that we need to abandon our own sovereign interests in respect to such things as immigration and customs. All we are talking about, and I think Mr. Corcoran is saying the same thing, is that we need to harmonize the processes.

As a very simplistic example, during my tenure as commissioner, there were times when the President of the United States wanted to visit Canada. There was natural concern about his security and the arrival of the Secret Service with weapons. The way we addressed that situation was to say, You need to have confidence that we in Canada have the capacity to protect your President. The way we managed that was to take courses with them and get to know them, so that they were just as happy and comfortable with our approach as they were with their own. That problem, for the time being, went away.

I think there is room to harmonize processes. I would not for one instance suggest we abandon our own right to create our own legislation on matters of immigration and so on.

I have to my right here a former spy, so he would know better than I. I am wondering, though, whether, in the organizations that we are talking about, the balance is just right between the use of technology and human sources. Human sources are very, very expensive, time-consuming and difficult to manage. Where

impossible. Je dis que c'est difficile. Ce n'est pas parce que les services secrets n'essaient pas.

Le sénateur Banks: N'est-ce pas le genre de chose qu'il faut améliorer?

M. Corcoran: Oui, nous devons nous améliorer, mais c'est une tâche extrêmement difficile. Les services du renseignement découvrent constamment de nouvelles méthodes sur le terrain pour tenter ces infiltrations. Il n'y a rien qui vaille une source au sein de l'organisation terroriste.

Permettez-moi une digression. Il y a quelques années, les Américains avaient une couverture technique de ben Laden et d'Al-Qaeda concernant l'utilisation de téléphones à l'iridium. Le renseignement a fait l'objet d'une fuite par un membre du personnel d'un homme politique américain et le lendemain les Américains ont perdu leur source. C'est pourquoi les services du renseignement n'aiment pas beaucoup parler de leurs méthodes et de ce qu'ils font.

Comme vous sans doute, j'ai aussi lu dans le journal et j'ignore si c'est vrai ou pas, qu'après les attentats certains appels téléphoniques ont été interceptés. Quelqu'un dans la bureaucratie américaine l'a révélé. Si c'est vrai, il est évident que les terroristes qui se servaient du téléphone ont cessé de le faire le lendemain.

C'est cela la difficulté. Comme société, nous voulons l'ouverture, et j'y crois moi aussi. Aujourd'hui, je suis un simple citoyen et je ne suis plus dans la maison. Pour y avoir été, par contre, je comprends pourquoi il faut conserver le secret pour que notre service du renseignement fonctionne de manière efficace.

M. Inkster: Pour revenir sur la question de sécurité du périmètre, je ne suis pas de ceux qui croient que l'harmonisation de nos méthodes signifie forcément que nous devons avoir les mêmes lois ou abandonner notre souveraineté en matière d'immigration et de douanes. Tout ce dont nous parlons, et je crois que M. Corcoran dit la même chose, c'est que nous devons harmoniser nos méthodes.

Je vais vous donner un exemple tout simple. Quand j'étais commissaire, il est arrivé que le président des États-Unis veuille venir en visite au Canada. Nous étions évidemment préoccupés par sa sécurité et l'arrivée des hommes du Service secret en armes. La façon dont nous avons abordé la situation a été de dire: «Il faut que vous ayez confiance que nous avons au Canada la capacité de protéger votre président.» Pour cela, nous avons suivi des cours avec eux, appris à les connaître de sorte qu'ils étaient tout aussi satisfaits de notre manière de procéder que de la leur. Pour l'instant du moins ce problème n'existe plus.

Je pense qu'il est possible d'harmoniser les méthodes. Il ne me viendrait jamais à l'idée de proposer que nous renoncions à créer nos propres lois en matière d'immigration ou dans d'autres domaines.

La personne qui est à ma droite est un ancien espion et il en sait sans doute davantage que moi. Je me demande toutefois si, dans les services dont l'on parle, on a bien trouvé le juste milieu entre la technologie et l'élément humain. Les sources humaines sont extrêmement coûteuses, accaparantes et difficiles à manipuler.

technology could replace a human source, one would be inclined to rely on technology. I am not sure that the balance is just right.

However, having said that, I do not have enough information to tell you whether or not I am right in my concerns.

Senator Banks: I have one final question. Everyone these days is talking about the cost of this security. Obviously, there will be an increased cost for our national security and everyone else's.

If the agencies that are involved had had more money at the time, would we have caught Mr. Ressim?

Mr. Corcoran: That is a difficult question. If you saw the program that CBC did the other night, CSIS made it public that we were investigating Ressim.

Senator Banks: You just did not know where he was?

Mr. Corcoran: We knew that he left for a training camp in Afghanistan. That was shared with our allied colleagues and a watch was put out for him around the world. He was on the deportation list. Once he left Canada, we were hoping that he had left for good.

What really threw us was that he came back under the name "Benny Norris," with a legitimate Canadian passport.

Senator Banks: It was not a legitimate Canadian passport. It was not his Canadian passport.

Mr. Corcoran: It was not one that was manufactured, but it was issued with a birth certificate, et cetera, and it was a real Canadian passport.

When he came back in the country, he was not associating with the same people that he had been prior to leaving, which again made it difficult.

Quite clearly, more resources always make it easier to cover more targets. To do surveillance on one target around the clock, without being detected, is a very resource-intensive process.

Senator Forrestall: We have a large number of questions. I have gotten far away from where I wanted to start, because the discussion seems to get more interesting.

Apropos of what you have just said, Mr. Corcoran, I think we all appreciate that difficulty. I am wondering if it would be fair to suggest that Western intelligence services will have to place a far greater stress on the human intelligence aspect of their work. I speak of the simplicity of six questions from the admitting officer, the examining officer, while he is doing something other than paying much attention to the answers. In other words, he is trying to read the answer, read the nuance of its delivery, to detect whether there is nervousness and so forth.

Do we train our people sufficiently in the human intelligence interpretive sense and role?

Mr. Corcoran: I believe we do at CSIS. We spend a lot of time on training.

Senator Forrestall: You do not stand at the border, do you?

Dans les cas où la technologie peut remplacer un humain, on est porté à le faire. Je ne suis pas convaincu par contre que le dosage est celui qu'il faut.

Cela dit toutefois je n'ai pas suffisamment d'information pour vous dire si mes préoccupations sont justifiées.

Le sénateur Banks: J'ai une dernière question à poser. Tout le monde ces temps-ci parle du prix de la sécurité. Il est évident que la sécurité nationale et celle de tous les autres pays va coûter plus cher.

Si ces services avaient eu plus de crédits, aurions-nous pu arrêter M. Ressim?

M. Corcoran: Difficile à dire. Si vous avez vu l'émission de CBC l'autre soir, le SCRS a révélé que Ressim faisait l'objet d'une enquête.

Le sénateur Banks: Sauf que vous ne saviez pas où il était?

M. Corcoran: Nous savions qu'il était parti dans un camp d'entraînement en Afghanistan. Nous en avons informé nos alliés et un avis de repérage a été lancé contre lui partout dans le monde. Il a été inscrit sur la liste des expulsions. Quand il a quitté le Canada, nous espérions qu'il était parti pour de bon.

Ce qui nous a tout à fait déroutés, c'est qu'il est revenu sous le pseudonyme de «Benny Norris» muni d'un passeport canadien légitime.

Le sénateur Banks: Ce n'était pas un passeport canadien légitime. Ce n'était pas son passeport canadien.

M. Corcoran: Ce n'était pas une contrefaçon. Il avait été délivré avec un acte de naissance, et cetera, et c'est un véritable passeport canadien.

À son retour au pays, il ne fréquentait plus les mêmes gens, ce qui nous a encore compliqué les choses.

Bien évidemment, avec plus de moyens il est plus facile de couvrir plus d'objectifs. Surveiller un objectif 24 heures sur 24 sans être découvert exige énormément de moyens.

Le sénateur Forrestall: Nous avons beaucoup de questions. Nous nous sommes passablement éloignés de ce dont je voulais parler parce que la discussion est de plus en plus intéressante.

À propos de ce que vous venez de dire, monsieur Corcoran, je crois que nous comprenons tous la difficulté. A-t-on raison de penser que les services du renseignement occidentaux devront dorénavant faire une beaucoup plus grande place au renseignement de source humaine. Je prends par exemple les six questions que pose l'agent examinateur. Porte-t-il attention à autre chose qu'aux réponses. Autrement dit, est-ce qu'il essaie de lire entre les lignes, de l'analyser subtilement, de voir s'il y a de la nervosité, et cetera.

Forme-t-on suffisamment nos agents pour qu'ils soient capables d'interpréter le renseignement de source humaine?

M. Corcoran: Au SCRS, je pense que oui. Nous consacrons beaucoup de temps à la formation.

Le sénateur Forrestall: Vous n'êtes pas en poste à la frontière, n'est-ce pas?

Mr. Corcoran: We are called very often by the Department of Immigration. Whenever they have someone at the border who raises concerns from a security point of view, if they think it is related to our mandate, security intelligence, they will call one of our officers. We have a system worked out where they call us and we send one of our experienced officers out to the border point to help immigration conduct an interview based on our methodology, our knowledge of terrorism and other issues that are of concern to Canadians. Those people are well-trained. They are experienced officers. I was always comfortable and confident that they would do a very good job.

Senator Forrestall: How far away is this expert you are sending to the border point? How far away is he?

Mr. Corcoran: If Immigration has a concern, they will not let the person come through. They will detain the person until our officer does a security interview. They will just hold that person at that point or bring him or her to another location until that interview is done.

The majority of these cases is at the major airports. Often the cases are at the major border crossings in Southwestern Ontario. It is normally the major airports that we get called to. In many other parts of the country it happens on an infrequent basis, but not to the extent it does in the major traffic areas.

Senator Forrestall: Does Immigration Canada have an intelligence service of its own?

Mr. Corcoran: They have an intelligence unit within their department, yes.

Senator Forrestall: Are they active toilers in the yard, so to speak, or are they simply receivers and interpreters of advice from organizations such as CSIS?

Mr. Corcoran: Looking at the terrorism issue, I think they are very dependent on information from us. We develop terrorist profiles for our immigration posts around the world. We send those out to assist immigration in their interviewing of people in foreign countries. Again, if they have concerns, based on those profiles, we have liaison people around the world. Part of their responsibility is to go to those locations and conduct further follow-up interviews from a security point of view.

Senator Banks: If I go to the Canadian embassy in Moscow to apply for landed immigrant status, am I interviewed by a Canadian?

Mr. Corcoran: Yes, you are interviewed by a Canadian immigration officer. Depending on the results of that interview, you may be interviewed by a CSIS officer.

Senator Banks: In any case, both of those people would be Canadians?

Mr. Corcoran: Yes.

Senator Banks: They would not be Russians?

Mr. Corcoran: They would not be Russians.

M. Corcoran: Le ministère de l'Immigration fait souvent appel à nous. Dès qu'il y a à la frontière quelqu'un qui soulève des inquiétudes du point de vue de la sécurité, s'ils pensent que c'est relié à notre mandat, le renseignement de sécurité, le ministère fait appel à l'un de nos agents. Nous avons un système en fonction duquel ils nous appellent et nous envoyons un de nos agents expérimentés à la frontière pour aider les agents de l'immigration à procéder à une interview en fonction de notre méthodologie, de notre connaissance du terrorisme et d'autres questions qui préoccupent les Canadiens. Ces agents sont bien formés. Ils sont expérimentés. J'ai toujours été convaincu qu'ils font du très bon travail.

Le sénateur Forrestall: À quelle distance se trouve cet expert que vous envoyez au poste frontalier?

M. Corcoran: Si l'Immigration a des réserves, elle ne laissera pas entrer la personne. Celle-ci restera en détention jusqu'à ce que notre agent procède à l'entrevue. Elle restera au poste frontalier ou sera emmenée ailleurs pour les besoins de l'interview.

Dans la majorité des cas, cela se passe dans les grands aéroports. Souvent, c'est aux principaux postes frontière du sud-ouest de l'Ontario. C'est normalement dans les grands aéroports qu'on fait appel à nous. Ailleurs au pays, cela se produit à l'occasion, mais pas aussi souvent que dans les points où le volume est élevé.

Le sénateur Forrestall: Le ministère de l'Immigration a-t-il son propre service du renseignement?

M. Corcoran: Il a un service du renseignement, oui.

Le sénateur Forrestall: Est-ce qu'ils mettent la main à la pâte, en quelque sorte, ou sont-ils là uniquement pour recevoir et interpréter les conseils venus de services comme le SCRS?

M. Corcoran: Pour ce qui est du terrorisme, ils dépendent beaucoup de l'information que nous leur communiquons. C'est nous qui traçons les profils des terroristes pour les services d'immigration dans le monde. Nous les leur envoyons pour les aider à interviewer les gens à l'étranger. Ici encore, s'ils ont des soupçons, à partir de ces profils, ils peuvent communiquer avec nos agents de liaison dans le monde. Ceux-ci doivent aller sur place et procéder à des interviews de sécurité complémentaires.

Le sénateur Banks: Si je me rends à l'ambassade du Canada à Moscou pour demander le statut d'immigrant reçu, est-ce que je suis interviewé par un Canadien?

M. Corcoran: Oui, vous êtes interviewé par un agent d'immigration canadien. Selon l'issue de l'interview, vous pouvez l'être aussi par un agent du SCRS.

Le sénateur Banks: Dans les deux cas, il s'agit de Canadiens?

M. Corcoran: Oui.

Le sénateur Banks: Ce ne seront pas des Russes?

M. Corcoran: Ce ne seront pas des Russes.

Senator Forrestall: Now that you both are free citizens, how in your experience do we maintain transparency? How do we find that balance between legislative authority to do something and empowering the appropriate minister or committee of government to take immediate decisions?

I am always disturbed about the length of time it takes to legislate a process, no matter how fine the act it produces, unless it is specific in the instructions it gives, to achieve the end it is intended to serve.

Is the balance that we have now good enough? Is it enough to report to the appropriate two ministers to whom you both reported, the Prime Minister and the Solicitor General?

Mr. Corcoran: I think it is enough. I have never had any problem or seen any problems that were created by the system. That was not my experience in terms of the political process. The director of CSIS is accountable to the minister. We met, the minister, the director and I, during my tenure, on a very regular basis. We had discussions with him on matters of national security in weekly or biweekly sessions.

Senator Forrestall: In your day-to-day activities, did you have cause from time to time to call the Solicitor General's office and say, Can we do this?

Mr. Corcoran: You should know that certain things that CSIS does in terms of its operations require the direct approval of the minister. For instance, the minister must personally sign all the warrants for intercept. Certain other types of operations that I will not get into here also require the minister's approval. We dealt with the minister on a very frequent basis in terms of getting his approval to do certain things.

Senator Forrestall: You did not find that was an impediment to executing or prosecuting a course of action that you thought was necessary?

Mr. Corcoran: In my career, I never found that a problem because, as a matter of fact, the minister put provisions in place where, in exceptional urgency, he gave the director certain delegated powers that were very seldom used and he was to advise the minister at the most convenient opportunity. However, by and large, every minister that I dealt with over the years always made themselves available, knowing the political sensitivity involved and the fact that with the intrusive mandate that CSIS has, that accountability was in place and exercised by ministers.

Senator Forrestall: How do we achieve that form of transparency that returns to Canadians some sense of well-being in their country? Is there sufficient transparency now? Why is it that three or four weeks after the tragic event different people with questions telephone me several times a day? People are afraid. Their lives have changed. Today a colleague told me that the crossings at this time of the year through the mountains between Quebec and the New England states should be a steady stream. The golden countryside by itself should attract. Numbers are down by perhaps 50 or 70 per cent. Is that not right, Mr. Price?

Mr. Price: They are down by 600 per cent.

Le sénateur Forrestall: Maintenant que tous deux êtes simples citoyens, comment d'après vous pouvons-nous assurer la transparence? Où trouver l'équilibre entre le pouvoir législatif de faire quelque chose et de conférer au ministre ou au comité voulu le pouvoir de prendre des décisions sur-le-champ?

Je suis toujours troublé de voir le temps qu'il faut pour instaurer un mécanisme, peu importe la qualité du texte de loi, à moins que les instructions ne soient très précises, pour atteindre l'objectif escompté.

L'équilibre actuel est-il acceptable? Permet-il de rendre des comptes aux deux ministres de qui vous relevez, au premier ministre et au solliciteur général?

M. Corcoran: Je pense que c'est suffisant. Je n'ai jamais connu ou eu vent de problèmes créés par le système. Cela ne m'est pas arrivé dans la sphère politique. Le directeur du SCRS relève du ministre. Le ministre, le directeur et moi-même, pendant mon mandat, nous sommes rencontrés à intervalles réguliers. Nous avons eu des discussions avec lui sur des questions de sécurité nationale toutes les semaines ou toutes les deux semaines.

Le sénateur Forrestall: Dans le courant de vos activités quotidiennes, avez-vous déjà eu à téléphoner au bureau du solliciteur général pour demander si vous pouviez faire telle ou telle chose?

M. Corcoran: Il faut que vous sachiez que certaines des opérations du SCRS requièrent l'approbation expresse du ministre. Par exemple, celui-ci doit signer personnellement tous les mandats d'interception. D'autres opérations, que je ne détaillerai pas, exigent également l'approbation du ministre. Nous étions souvent en rapport avec le ministre pour obtenir son approbation pour faire certaines choses.

Le sénateur Forrestall: Vous n'avez pas trouvé que c'était un obstacle quand vous deviez prendre des mesures que vous jugiez nécessaires?

M. Corcoran: Dans ma carrière, je n'ai jamais trouvé que cela était un problème parce que, en fait, le ministre a instauré un dispositif qui fait que, en cas d'urgence, le directeur se voit déléguer certains pouvoirs rarement employés, quitte à ce qu'il en informe le ministre à la première occasion. Toutefois, dans l'ensemble, tous les ministres avec lesquels j'ai traité au fil des années se sont toujours mis à ma disposition, connaissant le caractère sensible des questions et le caractère envahissant du mandat du SCRS et que les ministres étaient responsables.

Le sénateur Forrestall: Comment peut-on instaurer cette forme de transparence qui redonne aux Canadiens un sentiment de bien-être dans leur pays? Y a-t-il suffisamment de transparence aujourd'hui? Comment se fait-il que trois ou quatre semaines après le drame diverses personnes téléphonent plusieurs fois par jour pour nous poser des questions? Les gens ont peur. Leur vie a changé. Aujourd'hui, un collègue m'a dit que le passage à cette époque de l'année par les montagnes entre le Québec et la Nouvelle-Angleterre devrait être un flot ininterrompu. Le feuillage doré devrait attirer les gens. Pourtant, la fréquentation a baissé de 50 ou 70 p. 100. C'est bien cela, monsieur Price?

M. Price: Elle a baissé de 600 p. 100.

Senator Forrestall: That is because people are afraid to travel. People need to know what is being done is being done right. People need to know that you people are satisfied with what is in place. If you are not satisfied with what is in place, then tell us because we are pretty lay people. I have no great contribution to make.

Can you give this committee the titles of books that we might put by our bedsides or take with us on aircraft, those of us who still fly, so that we might better understand not just the nature of the difficulty we have with bin Laden and al-Qaeda, but also the other side of the coin, that is, who is dealing with the people? How do we restore that kind of confidence?

You cannot always stand up and say, Buy more. Travel more. Fly more. Little things have to click in the back of people's minds, and that is largely as a result of work that you do. Do you have a couple of books you might recommend? Have you written one yourself yet?

Mr. Corcoran: No, I have not and I do not intend to. I am sure we can come up with some books that would be helpful.

Senator Forrestall: Would you pass them along to the committee? We do not mind crass commercialism here at all.

Ms Krysta M. Davies, Intelligence Analyst Specialist, KPMG Investigation and Security Inc.: You will be hearing later from Wesley Wark who has done extensive writing on the subject. He would probably recommend his own work.

Mr. Pratt: Mr. Chairman, thank you for allowing me to be here today and to ask a few questions. I also appreciate the indulgence of your fellow senators in terms of giving me some time before the committee. I would also like to thank the witnesses for some very informative presentations that they clearly know very well.

I would like to read just a very brief quote from the McDonald commission report that goes back to August of 1981. A lot of interesting comments were made in the course of that report. One of them states:

Canada is unique among its major allies in not deploying a foreign intelligence service. While we are in no position to carry out a comprehensive review of Canada's foreign intelligence needs, a general look at the question of a secret foreign intelligence service is a natural outgrowth of our consideration of the policies and procedures governing a secret intelligence service. We have already shown how the lack of a foreign intelligence agency limits the effectiveness of a security intelligence organization.

Again, that was written back in 1981. We have yet to really engage in this country in a comprehensive debate on the issue of a foreign intelligence service. In fact, from my limited knowledge of the subject, the only significant review we have had of intelligence has been the CSIS review that was done. I believe from 1989 to 1991. We have gone through a period of 10 years without any significant review of our intelligence capabilities, priorities and the sorts of technology that might be employed, as

Le sénateur Forrestall: C'est parce que les gens ont peur de voyager. Les gens ont besoin de savoir que ce qui est fait est bien fait. Les gens ont besoin de savoir que vous êtes satisfait de ce qui est en place. Si vous, vous ne l'êtes pas, je vous en prie dites-le-nous parce que nous sommes des profanes. Je n'ai pas de contribution extraordinaire à faire.

Pourriez-vous nous donner le titre de livres que nous pourrions avoir à notre chevet ou lire à bord de l'avion — ceux d'entre nous qui volent encore — pour que nous comprenions mieux non seulement la nature du problème que représentent ben Laden et Al-Qaeda, mais aussi l'autre côté de la médaille, c'est-à-dire qui s'occupe de la population? Comment peut-on restaurer ce genre de confiance?

On ne peut pas se contenter toujours de dire aux gens achetez plus, voyagez plus, prenez l'avion plus souvent. Il doit y avoir un déclic dans l'esprit des gens, en grande partie grâce au travail que vous faites. Avez-vous des livres à nous recommander? En avez-vous déjà rédigé un?

M. Corcoran: Non, et je n'en ai pas l'intention. Je suis sûr que nous pourrions vous trouver des ouvrages qui vous aideront.

Le sénateur Forrestall: Pourriez-vous les communiquer au comité? Le commercialisme à tout crin ne nous fait pas peur, ici.

Mme Krysta M. Davies, analyste du renseignement, KPMG Investigation and Security Inc.: Vous allez entendre plus tard Wesley Wark, qui a beaucoup écrit sur la question. Et il vous recommandera sans doute ses propres ouvrages.

M. Pratt: Monsieur le président, je vous remercie de m'avoir autorisé à venir ici aujourd'hui pour poser quelques questions. Je remercie également vos collègues sénateurs du temps qu'ils m'accordent devant le comité. Je tiens également à remercier les témoins d'exposés très instructifs sur des sujets qu'ils connaissent à l'évidence très bien.

J'aimerais vous citer un bref extrait du rapport de la commission McDonald d'août 1981. Nombre de commentaires intéressants ont été formulés dans ce rapport. Entre autres on y dit:

Le Canada est dans une situation unique par rapport à ses principaux alliés puisqu'il ne dispose pas de service de renseignements étrangers. Nous ne sommes pas en mesure de passer à un examen approfondi des besoins en matière de renseignements étrangers du Canada, mais une étude générale du service secret de renseignement étranger fait naturellement partie de notre étude des politiques et procédures d'un service secret du renseignement. Nous avons déjà démontré comment l'absence d'une agence de renseignements étrangers limite l'efficacité d'un service du renseignement de sécurité.

Encore une fois, il faut rappeler que c'était en 1981. Nous n'avons pas encore procédé au Canada à une discussion approfondie d'un service de renseignements étrangers. En fait, d'après ce que je connais du sujet, quoique mes connaissances soient limitées, la seule étude qui ait été faite sur le renseignement est l'étude qu'on a effectuée sur le SCRS, si je ne me trompe entre 1989 et 1991. Dix années sont déjà passées depuis notre dernière étude de nos capacités et priorités en matière de renseignement, et

well as the existing structures. We have seen from your earlier comments that we have a number of agencies out there engaged in intelligence work. They include the RCMP, CSIS, DND and Foreign Affairs.

Because I am a little unclear with respect to where you sit, I would like your comments on whether, first, we need a discussion on the issue; and, second, whether we should contemplate going the route of a separate foreign intelligence agency as other democracies, such as the U.K., the U.S. and Australia, have done.

In the past, for instance, Canada, through its communications security establishment, has done a fair bit of work and I understand has been very good at the issue of gathering information through signals intelligence and communication intercepts. Because of the level of sophistication of encryption technology it seems that in some quarters some of the stuff we are producing these days might not be as valuable as it was 10 or 15 years ago. As a result, we do not have nearly as much to trade in terms of intelligence product with our allies. I am thinking here principally of the U.K. and the U.S. From that standpoint, obviously, the U.S. and the U.K. seem to have their open intelligence agreements. We are not party to some of the information, some of the intelligence product that is being generated through their agencies.

Do you believe that is a factor? It is important to raise the whole issue of sovereignty as well because it seems to me if we are relying on a significant amount of foreign intelligence that is not produced by Canadian sources, there is a sovereignty issue. As a result, we could be making important national decisions, whether it is the deployment of troops overseas or economic information that we are getting from our allies, on information that may not be completely accurate and which may be subject, as Senator LaPierre said, to someone else's agenda. Is that a consideration?

Could you address my questions about the issue of debate and restructuring?

Mr. Corcoran: There are a handful of issues there, sir. In terms of a separate foreign intelligence service, you quoted from the McDonald commission. However, I think the McDonald commission, the legislation and the follow-up government response in terms of the CSIS Act tried to do both. On threats to the security of Canada, it tried to create a CSIS that could do whatever it wanted, wherever it wanted, in terms of threats to Canada. It was that other portion of foreign intelligence, which I term nice-to-know stuff in some cases, some of which is very important, which could only be collected by CSIS in Canada. In terms of the CSIS Act defining threats, that can be done anywhere as I have said.

des types de technologies qui pourraient être employées, ainsi que des structures qui sont déjà en place. D'après les commentaires que nous avons entendus plus tôt, il est clair qu'il y a plusieurs organismes qui oeuvrent dans le secteur du renseignement. Il y a entre autres la GRC, le SCRS, le ministère de la Défense nationale et le ministère des Affaires étrangères.

Puisque je ne connais pas vraiment votre position, j'aimerais que vous me disiez tout d'abord si nous avons besoin de discuter de la question, et puis, s'il serait bon d'envisager la création d'une agence distincte du renseignement étranger, comme cela a été fait par d'autres démocraties, comme le Royaume-Uni, les États-Unis, et l'Australie.

Par le passé, par exemple, le Canada, grâce à son centre de la sécurité des télécommunications a fait beaucoup de travail dans ce secteur et on m'a dit qu'il avait été très efficace et avait su obtenir des renseignements grâce au renseignement d'origine électromagnétique et à l'interception de messages. Compte tenu du perfectionnement des technologies de chiffrement, il semble que certains des renseignements que nous obtenons aujourd'hui ne soient pas tout à fait aussi importants qu'il y a 10 ou 15 ans. C'est pourquoi nous n'avons pas autant à échanger au niveau du renseignement avec nos alliés. Je pense tout particulièrement au Royaume-Uni et aux États-Unis. Il est clair que ces deux pays ont leurs propres ententes ouvertes en matière de renseignement. Nous n'avons pas accès à certains de ces renseignements qui sont recueillis par leurs organismes réciproques.

Croyez-vous que ce soit important? Il importe également de mentionner la question de la souveraineté parce qu'il me semble que nous dépendons dans une large mesure sur des renseignements étrangers qui ne proviennent pas de sources canadiennes; à ce moment-là, il y a clairement un problème de souveraineté. Il se pourrait donc que nous prenions d'importantes décisions nationales, qu'il s'agisse du déploiement de troupes à l'étranger ou même de renseignements économiques que nous obtenons de nos alliés, en nous inspirant de renseignements qui ne sont peut-être pas tout à fait exacts et il se pourrait, comme l'a signalé le sénateur LaPierre, que nous puissions être influencés par les priorités de quelqu'un d'autre. Est-ce là un aspect important?

Pourriez-vous répondre à ces questions sur la possibilité d'avoir un débat approfondi sur la question et sur la restructuration des services du renseignement?

M. Corcoran: Vous avez soulevé plusieurs questions, monsieur. Pour ce qui est de la création d'un service distinct du renseignement étranger, vous avez cité le rapport de la Commission McDonald. Cependant, je crois que la Commission, la législation et le suivi du gouvernement, soit l'adoption de la Loi sur le SCRS, visaient les deux. Pour ce qui est des menaces à la sécurité du Canada, le gouvernement a essayé de créer un SCRS qui pouvait faire ce qu'il voulait, là où il le voulait, dès qu'il y avait menace pour le Canada. L'autre pendant du renseignement étranger, ce que j'appelle les renseignements utiles à savoir au cas où, parfois c'est d'ailleurs très important, il s'agit là de renseignements qui ne peuvent être que recueillis par le SCRS au Canada. Comme je l'ai dit, pour ce qui est de la définition de menace par la Loi sur le SCRS, cela peut être fait n'importe où.

Whether we should have a foreign intelligence service separate or otherwise is not an issue for me to decide. If I have a personal opinion, I would say in Section 16 of the CSIS Act, where it talks about foreign intelligence "within Canada," I would take out the words "within Canada," which would then make CSIS both a domestic and a foreign intelligence service. This would then deal with all areas, not only threats to the security of Canada but in anything else that you might want your foreign intelligence service to do.

I personally have always had a model in my mind of a foreign intelligence service that could operate within CSIS. It would consist of a separate unit set up with very experienced personnel: trained intelligence officers who come through on-the-street investigations and source recruitments within Canada. That group would operate in a foreign capacity within the CSIS framework with the Security Intelligence Review Committee and the inspector general as the review process.

With regard to your point on trading information, I can only speak from the CSIS perspective. I know the military will have a different perspective. In my experience, we always had very good information to share with our colleagues around the world. We were always willing to share what we collected and what we were able to do in joint operations and some of the niches that our organization has become very good at.

You have thrown national interest into the mix. Quite clearly, every country has its own national interest, Canada included, and there are certain things that we would not pass to our allies around the world, as I am certain there are things that our allies would not pass to Canada under any circumstances. We would be naïve to think otherwise.

However, in terms of investigation of threats and issues that we are involved in collectively around the world such as peacekeeping, for example, there is no reason not to share intelligence under those circumstances. It is more in the areas of free trade agreements and other political processes where countries might not want to share their bottom line secrets.

Mr. Inkster: I am inclined to share Mr. Corcoran's point of view with regard to a separate agency of some sort. If parliamentarians, in their wisdom, decide that is something we need, clearly the place for it to be is within CSIS, albeit with a slightly different reporting structure.

I would not recommend creating yet another bureaucracy separate from those that now function reasonably well. We have the examples of separate agencies in the U.K. and in the United States that have not worked particularly well. There is a lesson for us there in all circumstances.

Il ne m'appartient pas de décider si nous devrions avoir un service distinct du renseignement étranger. Si on me demande mon opinion personnelle, je répondrai qu'à l'article 16 de la Loi sur le SCRS, on mentionne la collecte de renseignements étrangers «dans les limites du Canada»; à mon avis cela veut dire que «dans les limites du Canada» fait du SCRS un service du renseignement national et étranger. Ça toucherait donc tous les secteurs, non seulement les menaces à la sécurité du Canada, mais toute question sur laquelle vous voudriez qu'un service du renseignement étranger se penche.

Personnellement j'ai toujours pensé qu'il pourrait y avoir un service du renseignement étranger qui se trouve à l'intérieur du SCRS. Il s'agirait d'une unité distincte composée de personnel d'expérience: des agents du renseignement formés qui ont déjà participé à des enquêtes de police et qui ont été recrutés au Canada. Ce groupe serait chargé du renseignement étranger au sein de la structure du SCRS et serait assujéti à l'examen du Comité de surveillance des activités du renseignement de sécurité et de l'inspecteur général.

Pour ce qui est de votre question sur l'échange de renseignements, je ne peux répondre à cette question qu'en parlant du point de vue du SCRS. Je sais que le secteur militaire verra les choses sous un angle différent. À mon avis, nous avons toujours eu d'excellents renseignements à partager avec nos collègues des autres pays du monde. Nous étions toujours disposés à partager ce que nous savions, et ce que nous avons pu accomplir dans le cadre d'activités communes ou d'activités dans lesquelles nous sommes vraiment devenus experts.

Nous avons ajouté à tout cela l'intérêt national. Clairement, chaque pays a son propre intérêt national, le Canada aussi, et il y a certaines choses que nous ne communiquerions pas à nos alliés, tout comme il y a certaines choses que nos alliés ne nous communiqueraient pas, peu importe les circonstances. Il serait naïf de croire le contraire.

Cependant, pour ce qui est des enquêtes sur les menaces et les dossiers sur lesquels nous nous penchons de façon concertée, comme le maintien de la paix, il n'existe aucune raison de ne pas partager les renseignements dont nous disposons. C'est plutôt les domaines des accords de libre-échange et d'autres processus politiques qui amèneraient certains pays à ne pas vouloir partager certains renseignements de nature financière ou économique.

M. Inkster: Je suis d'accord avec les commentaires qu'a faits M. Corcoran sur une agence distincte du renseignement étranger. Si les parlementaires, dans leur sagesse, décidaient qu'une telle agence était nécessaire, il est clair qu'elle devrait faire partie de la structure du SCRS, quoique la structure des rapports hiérarchiques serait quelque peu différente.

Je ne recommanderais cependant pas de créer une autre bureaucratie distincte de celle qui fonctionne déjà relativement bien. Il existe des exemples d'agences distinctes au Royaume-Uni et aux États-Unis qui n'ont pas très très bien fonctionné. C'est une leçon dont nous devons nous inspirer dans toutes les circonstances.

We probably need to remove the words "within Canada" from the CSIS Act. Should that decision be made, I believe that having it function within CSIS is the way to go.

Mr. Pratt: Do you not believe that the reason the U.K. and the U.S. decided to have separate agencies had to do with concern about what has been described as contamination, that is, the methods of operation of one agency being very different from those of another agency. I am speaking of the domestic and foreign agencies in this instance.

Clearly, when CSIS operates in Canada it must be subject to the Charter and the legislation within Canada that affects it. Covert operations conducted overseas are obviously not subject to the Charter. If many of the same personnel are involved, there is a danger that methods that might be acceptable overseas could infect, if that is the proper word, domestic operations.

Do you believe there is a role for Parliament in this? I get the impression that the underlying message is that the agencies had a wake-up call on September 11 and that we should leave it with them. Do you believe that Parliament has a role to play in this in terms of examining new structures, or might the best route be a special commission such as the McDonald Commission of the 1980s?

Mr. Inkster: I do not believe that there is no role for Parliament to play. My belief is absolutely to the contrary. We all rely on parliamentarians to examine the legislation that supports the agencies that are responsible for security in Canada, however you might define that, to ensure that in the light of this new experience in terrorism the legislation allows them to make the contribution that parliamentarians decide Canada must make.

My belief is quite to the contrary. In fact, in my opening remarks I said that now is certainly the time for us to look at all the legislative underpinnings of those agencies. Having revisited the legislative underpinnings, let us ensure that they have the tools to function, by way of regulation, and that they have the resources to carry out the work they must do. Oversight by Parliament in some form is absolutely essential.

Mr. Corcoran: I do not disagree with that. I think there is an important role for Parliament. You are the elected representatives of the Canadian public and their window into the bureaucracy. The Canadian public must be assured that parliamentarians are comfortable with what federal bodies are involved in.

The Chairman: Could you comment on the question of contamination that was brought up?

Mr. Corcoran: I would not see that as a concern. The review mechanisms in place and the tight controls that operate within the agency and that would operate within a foreign intelligence service can easily be managed in terms of what is permissible and what is not permissible.

I like the CSIS model because the intelligence business is a difficult one. Many businesses are difficult, but recruiting sources, particularly in a foreign country, is very difficult. You need people

Il faudrait probablement se défaire du passage «dans les limites du Canada» qui figure dans la Loi sur le SCRS. Si l'on décidait de le faire, je crois que cette agence pourrait très bien fonctionner au sein du SCRS.

M. Pratt: Ne pensez-vous pas que les États-Unis et le Royaume-Uni ont décidé de créer une agence distincte parce qu'on craignait ce qu'on appelle la contamination, c'est-à-dire que les méthodes employées par une agence sont très différentes de celles employées par l'autre. Je parle des agences qui s'occupent du renseignement national et du renseignement étranger.

Clairement, lorsque le SCRS se livre à des activités au Canada, il est assujéti à la Charte des droits et aux lois canadiennes. Des opérations secrètes menées à l'étranger ne sont pas tenues de respecter les modalités de la Charte. Si plusieurs employés participent aux deux types d'activités, il se pourrait que les méthodes qui sont acceptables à l'étranger contaminent, si c'est le bon terme, les activités auxquelles le SCRS se livre au Canada.

Pensez-vous que le Parlement pourrait jouer un rôle dans ce dossier? J'ai l'impression que le message qui est communiqué est que les agences ont eu un dur choc le 11 septembre et qu'on devrait les laisser s'occuper du problème. Croyez-vous que le Parlement a un rôle à jouer, qu'il pourrait étudier de nouvelles structures? Croyez-vous plutôt qu'il faudrait créer une commission spéciale comme la commission McDonald des années 80?

M. Inkster: Je suis convaincu que le Parlement peut jouer un rôle. Nous nous fions tous aux parlementaires pour étudier les mesures législatives qui appuient les agences chargées de la sécurité du Canada, peu importe votre définition du terme, et pour assurer, à la lumière de ces actes terroristes, que la loi permet à ces agences de jouer le rôle que les parlementaires veulent que le Canada joue.

Je suis donc convaincu que le Parlement a un rôle à jouer. En fait, dans mes commentaires liminaires j'ai dit que le temps est certainement venu pour nous de nous pencher sur les fondements législatifs de toutes ces agences. Puis, nous devons nous assurer qu'elles ont les outils nécessaires pour fonctionner, en prenant des règlements, et qu'elles disposent des ressources pour s'acquitter des tâches qu'on leur confie. La surveillance par le Parlement, peu importe sa forme, est absolument essentielle.

M. Corcoran: Je suis d'accord avec ces propos. Je crois que le Parlement a un rôle important à jouer. Vous êtes les représentants élus du public, des Canadiens, et vous êtes leur point de contact avec la bureaucratie. Le public canadien doit savoir que les parlementaires sont satisfaits des activités des organismes fédéraux.

Le président: Et que pensez-vous de la question de la contamination?

M. Corcoran: Cette question ne me préoccupe pas vraiment. Les mécanismes d'examen qui existent et les contrôles stricts qui sont imposés à l'agence et qui seraient imposés à un service du renseignement étranger peuvent clairement établir ce qui est autorisé et ce qui ne l'est pas.

J'aime le modèle du SCRS parce que le renseignement n'est pas un domaine facile. De nombreux domaines ne sont pas faciles, mais le recrutement de sources, tout particulièrement dans un pays

with a lot of training, experience, understanding and a thorough knowledge of methodology. I believe that creating it under the one umbrella of CSIS and allowing them to do both, with separation of information in terms of foreign intelligence and security intelligence, can be managed without difficulty.

Senator Stollery: I have two questions. My first one relates to this very troubling attitude that seems to be abroad in Canada that somehow we should abandon our sovereignty, in some undefined way, and join with the United States because of this dreadful and spectacular attack on New York. I find some of the comments that I have read in the press rather troubling.

When they talk of North American security, I am always reminded of information that we acquired when I was Chairman of the Manpower and Immigration Committee in the 1970s. There are 6 million illegal immigrants in the United States and, while it is impossible to walk to Canada, you can walk to the United States. I do not understand how that works.

The U.S. has had a notoriously corrupt immigration system with the green card system, which has a very bad past. There is an important agricultural lobby in California that does not want an effective immigration policy in the United States because it in fact thrives on illegal immigration. I do not see how we got into this when Canada is not an easy country to get to, except from the United States.

What do you think about that? They are talking about a continental defence against terrorism. However, the weakest link in all of this is on the southern borders of the United States. How would they control that? These conflicting intelligence agencies have spectacularly failed in their duty, and the U.S. taxpayer pays \$30 billion U.S. dollars every year for these agencies. Would you like to comment on some of the articles that we have been reading in the newspapers?

Mr. Inkster: I do not think the panel would suggest that we would abandon our sovereignty in the interests of some common secure perimeter. The panel suggestion is quite the contrary. Canada has many lessons to teach and to learn to make the country grow and thrive in relative peace and harmony. Where there is opportunity, the opportunity lies in process and how we might better mesh the processes around common interests that relate to border security.

You are right, senator, the United States of America, in respect of the issues we have been talking about tonight is less than perfect. I do not think we in Canada and the United States can do it alone. The process will need to involve Mexico. I suspect that is what the President is working at in terms of the relationship that

étranger, est chose très difficile. Vous avez besoin de gens qui ont une longue formation, beaucoup d'expérience, et qui comprennent vraiment les méthodes à employer. Je crois qu'il serait possible sans trop de difficulté de créer un service qui relèverait du SCRS ce qui permettrait au SCRS de faire les deux tâches, mais on ferait la distinction clairement entre le service du renseignement étranger et le renseignement de sécurité.

Le sénateur Stollery: J'aimerais poser deux questions. Ma première porte sur cette attitude plutôt inquiétante que l'on retrouve au Canada car des gens semblent penser que nous devrions abandonner notre souveraineté, de façon très vague, et nous unir avec les États-Unis en raison de cette attaque spectaculaire et haineuse contre New York. Certains des commentaires que j'ai lus dans les journaux m'inquiètent.

Lorsqu'on parle de la sécurité de l'Amérique du Nord, je pense toujours aux renseignements que nous avons obtenus lorsque j'étais président du Comité de la main-d'oeuvre et de l'immigration dans les années 70. Il y a 6 millions d'immigrants illégaux aux États-Unis, et, alors qu'il est impossible de venir au Canada à pied, il est possible de se rendre aux États-Unis à pied. Je ne comprends pas le problème.

Tout le monde sait que le système d'immigration américain est corrompu et que son système de carte verte a une très mauvaise réputation. Il existe en Californie un groupe de pression du secteur agricole très puissant qui ne veut pas que les États-Unis adoptent une politique d'immigration efficace parce qu'en fait ce secteur prospère grâce à l'immigration illégale. Je ne vois pas comment on propose de telles choses alors que le Canada n'est pas un pays où il est facile d'entrer, sauf si l'on vient des États-Unis.

Qu'en pensez-vous? Ils parlent d'un programme de défense continental contre le terrorisme. Cependant, le maillon faible dans toute cette histoire c'est à la frontière sud des États-Unis. Comment contrôler cette région? Les agences du renseignement qui ne sont pas toutes du même avis ont connu un échec spectaculaire, et le contribuable américain paie quelque 30 milliards de dollars US chaque année pour assurer l'existence de ces agences. Voulez-vous nous dire ce que vous pensez des articles que vous avez lus dans les journaux?

M. Inkster: Je ne crois pas que notre groupe proposerait que nous devrions abandonner notre souveraineté simplement pour avoir un périmètre continental. En fait, notre groupe propose tout à fait le contraire. Le Canada a nombre de leçons à enseigner et à apprendre pour que le Canada s'épanouisse et qu'il vive dans les mesures du possible dans la paix et dans l'harmonie. Là où les débouchés existent, c'est dans le domaine des méthodes à employer et il serait donc utile d'avoir des méthodes qui sont fondées sur des intérêts partagés en ce qui a trait à la sécurité des frontières.

Vous avez raison, sénateur, les États-Unis sont loin de la perfection en ce qui a trait aux questions dont nous avons parlé ce soir. Je ne crois pas que le Canada et les États-Unis puissent se tirer d'affaire seuls. Il faudra assurer la participation du Mexique. Je crois en fait que c'est ce sur quoi se penche actuellement le

he has with Mr. Fox. There will be an absolute need to involve Mexico and it will be a huge challenge.

Senator Stollery: Ms Davies, I am told you are a specialist in the field of Islamic terrorism. I spent my youth in Algeria during the civil war and I am somewhat familiar with terrorism and such matters. I am not surprised by it, because terrorists always work by surprise; that is the whole idea.

As an expert on the subject, what do you think of the thesis that behind all this terrorism is oil? We who knew Algeria in the 1950s discuss terrorism in relation to oil; the money that comes from it; the individuals that profit from it and the injustices that arise from it. Those are the prime feeders of what is being popularly termed "Islamic terrorism." What do you think about that?

Ms Davies: It is important that we call it "Islamic fundamentalist terrorism." However, that is a triviality.

I have heard that opinion often. I do not think anybody can dispute that if oil were not an issue, then America would not be in the Middle East. Islamic fundamentalism makes it sound as if terrorism is religion based. If you ask any of these people their fundamental reason for not liking the United States, it is because they feel the Americans are where they do not belong.

It is possible then, that if the United States was not in the Middle East, and if there were no oil there, then there would not be a terrorism issue.

Senator Stollery: The argument is put that these organizations are very complicated, with many aspects, and certainly many people think that oil money is the main item.

What about the question of the West Bank and the Palestine issue, or the enormous casualties in the Gulf War? My experience has always been that you must put yourself in the other fellow's shoes. It is all well for me to sit here and think what Peter Stollery from downtown Toronto might think about something, but what does the other fellow think when he thinks about the Palestine question and the enormous casualties? I do not believe the figures have ever been released on the Gulf War. Do issues such as these have an effect on all of this? There is the argument that the American troops are guarding the oil wells in Saudi Arabia. However, that is not the only thing, is it?

Ms Davies: That was a primary thing. It would be key if we could put the shoe on the other foot and think for a second what these people think of us, this great white Satan. That is difficult to do.

When people talk our intelligence services infiltrating the area, the difficulty is enormous. You were right in saying earlier that a number of the people involved in the attack of September 11 had been living in the United States for four years. They were living

président américain, car il cherche à resserrer ses liens avec le président mexicain, M. Fox. Il faudra absolument que le Mexique participe à tout effort en ce sens. Ce sera tout un défi.

Le sénateur Stollery: Madame Davies, on me dit que vous êtes spécialiste dans le domaine du terrorisme islamique. J'ai passé ma jeunesse en Algérie pendant la guerre civile et je connais assez bien le terrorisme et les choses du genre. Je ne suis pas surpris de voir ce qui se passe parce que les terroristes agissent toujours par surprise; en fait c'est ça l'idée.

Pouvez-vous me dire, puisque vous êtes experte dans le domaine, ce que vous pensez de la thèse de ceux qui disent que tout ce terrorisme est inspiré par le pétrole? Ceux d'entre nous qui connaissent l'Algérie des années 50 discutent du terrorisme et de ses liens avec le pétrole; l'argent qu'on en retire; ceux qui en tirent profit et les injustices que cela crée. Ce sont là les principaux éléments que l'on retrouve dans ce qu'on appelle de nos jours le «terrorisme islamique». Qu'en pensez-vous?

Mme Davies: Il importe de parler ici de «terrorisme fondamentaliste islamique». C'est un détail remarquez.

J'ai entendu cette opinion à plusieurs reprises. Je ne crois pas qu'on pourrait nier que si le pétrole n'était pas un élément important, les Américains ne seraient pas au Moyen-Orient. Le fondamentalisme islamique est une expression qui pourrait amener les gens à penser que ce terrorisme est fondé sur la religion. Si vous demandez à ces gens quelle est leur vraie raison pour ne pas aimer les États-Unis, ils vous diront parce qu'ils pensent que les Américains sont toujours là où ils ne devraient pas être.

Il est donc possible que si les États-Unis n'étaient pas au Moyen-Orient, et s'il n'y avait pas de pétrole là-bas, il n'y aurait pas de problème de terrorisme.

Le sénateur Stollery: D'aucuns disent que ces organisations sont fort complexes, qu'elles comportent plusieurs volets, et bien des gens pensent qu'un élément central c'est l'argent provenant de l'exploitation du pétrole.

Qu'en est-il de la Cisjordanie et de la Palestine, ou du nombre très élevé de victimes de la guerre du Golfe? L'expérience m'a appris que vous devez vous mettre à la place de l'autre personne. C'est bien joli pour moi de m'asseoir ici et de penser ce que pense Peter Stollery du centre-ville de Toronto, mais qu'est-ce que l'autre type pense lorsqu'il pense à la question de la Palestine et au nombre élevé de victimes? Je ne pense pas qu'on ait publié encore les chiffres sur les victimes de la guerre du Golfe. Est-ce que toutes ces questions ont un impact sur ce sur quoi nous nous penchons? D'aucuns disent que les troupes américaines protègent les puits de pétrole en Arabie saoudite. Mais ce n'est pas tout n'est-ce pas?

Mme Davies: C'était un aspect de la question. Ce serait bien si on pouvait se mettre à la place des autres et penser ce que ces gens pensent de nous, ce grand satan blanc. Mais c'est chose difficile.

On parle de la possibilité pour nos services du renseignement d'infiltrer cette région. C'est très difficile. Vous aviez raison de dire un peu plus tôt que nombre des gens qui ont participé à l'attaque du 11 septembre vivaient aux États-Unis depuis quatre

quite comfortably and did fit in because in the U.S. there is a huge multiculturalism factor where immigrants can easily do that.

I read an interview with the President of Iran. In the interview he said that the people of Iran were watching our soap operas and television commercials and listening to our rock and roll. He commented that the people might not necessarily like what they are watching but they were watching and listening nevertheless. As a result of watching television and reading Western books they have come to understand our language and have learned how to fit in here.

Try, as an intellectual exercise, to imagine moving your family to the Middle East. Then try and imagine that you can fit in there for four years. I do not believe that you can even imagine it. On the other hand this is something that they can do, because we have given away that kind of information about ourselves. That is a powerful weapon that they have that we do not.

Senator Stollery: When I was a young man I did not have any trouble fitting in there, but people seem to have that problem today.

Mr. Price: As a clarification, you spoke about Islamic fundamentalists. You mentioned Islamic fundamentalist terrorists. This phrase is used often, particularly in the media. I should like some clarification. There are many people claiming they are Islamic fundamentalists, but they are not terrorists. Could you clear that up, please?

Ms Davies: It is vague. Islamic fundamentalists have taken the Islamic religion and applied it to politics as well. That is the most basic general differentiation.

Mr. Price: Are they isolated more to a certain area?

Ms Davies: Islamic fundamentalists rule several governments in the Middle East. Somebody will correct me if I am wrong, I am sure. However, that is the general rule of thumb.

Mr. Corcoran: Not all Islamic fundamentalists are terrorists.

Mr. Price: That is what I am trying to get at.

Ms Davies: However, their politics and religion are the same.

The Chairman: This brings to a conclusion a most interesting and instructive panel, so interesting that we have run over our time period. I thank the witnesses for their testimony. The committee has benefited from your appearance. We look forward to having you before us again.

Welcome to the continuation of the committee's review on how intelligence is gathered, analyzed and used. We have completed a panel with the Commissioner of the Royal Canadian Mounted Police, and with the retired Deputy Director of CSIS. We now have our second panel appearing before us.

I would like to introduce Brigadier General, retired, David Jurkowski, former Chief of Staff, Joint Operations, Canadian Armed Forces. From July 1997 to August 2000, he was the officer responsible for overseeing approximately 70 offshore and

ans. Ils vivaient bien à l'aise, et ne détonnaient pas parce qu'aux États-Unis il y a un facteur important de multiculturalisme et il est facile pour les immigrants de se trouver une place.

J'ai lu une entrevue avec le président de l'Iran. Lors de cette entrevue il a dit que les Iraniens regardaient à la télé nos romans-feuilletons et nos pages publicitaires et écoutaient le rock and roll. Il a dit que les gens n'aimaient peut-être pas ce qu'ils regardaient ou écoutaient mais cela ne les empêchait pas de le faire. Parce qu'ils regardent la télé et qu'ils lisent des livres provenant de l'Ouest, ils ont appris à connaître et à comprendre notre langue et ils savent comment faire partie de notre société.

Essayez de vous imaginer en train de déménager votre famille au Moyen-Orient. Imaginez-vous vivre là-bas bien intégré pendant quatre ans. Je crois que c'est impossible à imaginer. Par ailleurs, c'est une chose que ces gens-là peuvent faire, parce que nous avons communiqué ces renseignements sur nous. Ils ont cette arme très puissante, une arme dont nous ne disposons pas.

Le sénateur Stollery: Lorsque j'étais jeune, je n'avais pas de problème à me trouver une place là-bas, les choses semblent avoir changé. Merci, monsieur le président.

M. Price: Vous avez parlé des fondamentalistes islamiques. Vous avez parlé de terroristes fondamentalistes islamiques. On se sert souvent de cette expression, tout particulièrement dans les médias. J'aimerais avoir quelques précisions. Il y a bien des gens qui disent être fondamentalistes islamiques, mais ne sont pas terroristes. Pouvez-vous faire la distinction s'il vous plaît?

Mme Davies: C'est plutôt vague. Les fondamentalistes islamiques s'inspirent de la religion islamique, et l'appliquent au monde politique également. C'est la différence la plus fondamentale.

M. Price: Les trouve-t-on dans une région particulière?

Mme Davies: Les fondamentalistes islamiques dirigent plusieurs gouvernements du Moyen-Orient. On me reprendra si je me trompe, j'en suis convaincue. Cependant, c'est l'interprétation générale qu'on donne à ce terme.

M. Corcoran: Tous les fondamentalistes islamiques ne sont pas terroristes.

M. Price: C'est justement ce à quoi je veux en venir.

Mme Davies: Cependant, leurs politiques et leur religion sont les mêmes.

Le président: Voici ce qui met fin à une discussion très intéressante avec ce groupe. En fait, c'était si intéressant que nous avons pris plus de temps que prévu. Je tiens à remercier nos témoins d'être venus. Le comité a beaucoup appris. Nous aurons sans aucun doute l'occasion de vous rencontrer plus tard.

Nous poursuivons notre étude de la manière dont on obtient, traite et utilise les renseignements. Nous venons d'entendre un groupe composé du commissaire de la Gendarmerie royale du Canada et du sous-directeur du SCRS à la retraite. Nous accueillons maintenant notre deuxième groupe.

J'aimerais vous présenter le brigadier-général à la retraite, David Jurkowski, ancien chef d'état-major, Opérations interarmées, Forces armées canadiennes. Entre juillet 1997 et août 2000, il a été officier responsable du déroulement d'environ

domestic missions carried out by Canadian forces. To put this in context, there had been approximately 108 offshore and domestic missions carried on since the Korean War and he has managed 70 of them. He will speak to us from the perspective of a user of intelligence.

We also have Professor Wesley Wark of the Munk Centre for International Studies at the University of Toronto. He is an expert on Canadian and international intelligence and security issues, and has published numerous books and articles on the subject. He is co-editor of the London-based journal *Intelligence and National Security*, and is the editor-in-chief of the forthcoming Oxford University Press encyclopaedia, *The Companion to Modern Espionage*.

Brigadier General (ret'd) David Jurkowski, Former Chief of Staff, Joint Operations, Canadian Armed Forces: Honourable senators, I have been asked to appear before this committee on the important subject of intelligence in Canada and the Canadian Forces. It is laudable that this honourable and distinguished national body is taking an active interest in one of the most critical aspects of Canadian security. I thank you for the opportunity to at least try and help in your deliberations.

As everyone has said, September 11 is particularly poignant in our minds. What happened in New York, Washington and Pennsylvania is a manifestation of what those people in uniform and their colleagues serving Canada have been aware of and concerned about for many years. I refer to the asymmetric threat. The asymmetric threat of terrorism has taken a somewhat predictable turn for the first time on this continent.

As was mentioned, my experience is in the intelligence domain as an operator, not as an intelligence expert. I have worked closely with the Canadian Forces and Allied intelligence community but mainly used its product. As well, I am a little more than one year away from having retired; therefore, some changes in the Canadian Forces have very likely occurred. As was said by previous speakers, I am still bound by the Canadian Secrets Act, and I have no intention of talking about anything that would jeopardize security.

Let me touch on a few basic intelligence principles. First, an accurate, responsive intelligence capability is a fundamental cornerstone of Canada's sovereignty. It provides what I like to term as a national situational awareness of what is going on in and around Canada in direct support of Canada's citizens. Its stewardship is dynamic. It is often difficult. It is certainly sensitive. Its subject matter is necessarily held closely by those with a genuine and legal need to know.

The intelligence function is a continuous operation and cannot be treated bureaucratically. It relies on capturing essential elements of information that seek to establish fact, the reliable

70 missions à l'étranger et au Canada confiées aux Forces canadiennes. Pour placer leurs choses dans leur contexte, il y a eu environ 108 missions à l'étranger et au Canada depuis la guerre de Corée; M. Jurowski a été chargé de 70 d'entre elles. Il nous présentera le point de vue d'un utilisateur du renseignement.

Nous accueillons également M. Wesley Wark, professeur agrégé au département d'histoire du Munk Centre for International Studies de l'Université de Toronto. Il est un expert dans les questions touchant la sécurité et le renseignement au Canada et à l'étranger, et a publié plusieurs ouvrages et articles sur le sujet. Il est le corédacteur du journal *Intelligence and National Security* publié à Londres et le rédacteur en chef du document qui sera publié sous peu par l'Oxford University Press, le *Companion to Modern Espionage*.

Le brigadier-général (à la retraite) David Jurkowski, ancien chef d'état-major, Opérations interarmées, Forces armées canadiennes: Honorables sénateurs, on m'a demandé de comparaître devant votre comité pour discuter d'une question fort importante, le renseignement au Canada et au sein des Forces canadiennes. Je crois qu'il est fort louable que votre groupe national, composé de membres honorables et distingués, s'intéresse activement à un des aspects les plus critiques de la sécurité nationale. Je vous remercie de m'avoir offert cette occasion d'essayer de vous aider dans le cadre de votre étude.

Comme tout le monde l'a dit, le 11 septembre est un jour que nous n'oublierons pas. Ce qui s'est passé à New York, à Washington et en Pennsylvanie est une illustration même de ce que ces gens qui portent l'uniforme et leurs collègues au service du Canada savent depuis des années, et dont ils s'inquiètent d'ailleurs. Je parle ici de la menace asymétrique. La menace asymétrique présentée par le terrorisme a pris une forme quelque peu prévisible pour la première fois sur notre continent.

Comme on l'a signalé, mon expérience du secteur du renseignement est celle que j'ai eue à titre d'utilisateur; je ne suis pas un expert en matière de renseignement. J'ai travaillé de très près avec les services du renseignement des forces armées et les services de renseignements alliés mais j'étais d'abord et avant tout un utilisateur. De plus, j'ai pris ma retraite il y a un peu plus d'un an. Il s'est donc sans aucun doute produit des changements au sein des Forces canadiennes. Comme l'ont dit d'autres intervenants, je suis toujours visé par la Loi sur les secrets officiels, et je n'ai pas l'intention de parler de quoi que ce soit qui pourrait mettre en péril la sécurité nationale.

Permettez-moi d'aborder quelques principes de base du renseignement. Tout d'abord, une capacité du renseignement précise et fiable est une pierre angulaire de la souveraineté du Canada. Elle permet d'assurer ce que j'appelle une sensibilisation situationnelle nationale de ce qui se passe au Canada et dans les environs, et il s'agit d'un service qui vient appuyer les citoyens canadiens. Il s'agit d'un domaine dynamique, souvent complexe, fort sensible. Les questions touchées sont jugées extrêmement confidentielles par ceux qui ont le besoin légal de savoir.

La fonction du renseignement est une opération permanente qui ne peut pas être traitée de façon bureaucratique. Elle dépend de l'obtention d'éléments essentiels d'information afin d'établir des

distilled product of which must be made immediately available and kept up to date before any meaningful decisions can be taken and actions contemplated. I believe that it is easier to establish physical intelligence, and by physical I mean force size, disposition, infrastructure and that kind of thing, but the personal dimension, that is, the intent of what those who have those particular forces will do, is much more difficult. That is where human intelligence comes into play.

As a consequence, I believe that it is essential to appropriate sufficient resources to be able to take care of all aspects of intelligence, both technical and human. As you have already heard, there are large volumes of information processed by all security elements of the Government of Canada according to their specialized needs. Finally, beyond having the ability to collect, to assess, and to corroborate, that is important, and disseminate good intelligence, it is equally important to have the framework to facilitate correct decisions and then to have the capacity to act. It is not just intelligence; it is part of a whole system.

The Canadian Forces shares intelligence in a number of relationships: first, internally to the country and nationally with RCMP and CSIS and other government departments, but mostly internationally with NATO, with NORAD, and other allies.

I can tell you the Canadian Forces community is respected for its capabilities. Having worked personally with the intelligence community of the Canadian Forces, I have been satisfied with their analytical talents, the evolution of their responsiveness, their impressive dedication and most importantly their product. On that note, I can attest that the independent analyses of our own Canadian intelligence analysts have always provided a balance to the overall allied military picture and in fact have often tipped the scales towards correctly concluding what is actually happening on the ground in a military situation.

I am going to turn to four observations. They are areas that you may choose to consider. They should not be surprising.

Like all Canadians, in some form or another, national institutions vital to the maintenance of Canada's security have also contributed necessarily to Canada's very real national debt crisis. This has happened over the past decade. My sense is that the CF, RCMP, CSIS and some other key institutions have been looked upon as just another government department. In fact, they are special institutions, and I do not mean this in the pejorative sense to any other government department. These are special operational institutions that provide fundamental human security to Canadians. I firmly believe, that a national complacency in this truly wonderful free country, although often naive, and an often misplaced fiscal evangelism has left the leaders of these institutions with insufficient resources to preserve even some of the most critical functions of their operations. Security is a matter of balancing risk, and I think that the Government of Canada will be looking at that balance of risk, especially in view of the emerging multifarious, asymmetric as well as conventional threats

faits, dont le produit fiable doit être immédiatement communiqué et tout cela doit être pertinent avant que l'on prenne quelque décision que ce soit. Je crois qu'il est beaucoup plus facile d'établir un service du renseignement physique, et par là j'entends taille, disposition, infrastructure et ce genre de chose, que personnelle, c'est-à-dire l'intention de ceux qui disposent de ces forces, ce qui est souvent beaucoup plus difficile. C'est là que le facteur humain entre en ligne de compte.

Par conséquent, je crois qu'il faut disposer des ressources nécessaires pour pouvoir se pencher sur tous les éléments du renseignement, technique et humain. Comme on vous l'a déjà dit, tous les volets de la sécurité du gouvernement canadien traitent de quantités énormes de renseignements, en fonction de leurs besoins spécialisés. Enfin, en plus d'avoir la capacité de recueillir, d'évaluer et de corroborer les renseignements, ce qui est important, et de diffuser de bons renseignements, il est tout aussi important d'avoir la structure nécessaire pour faciliter le processus décisionnel. Il faut de plus avoir la capacité d'agir. Donc, il ne s'agit pas simplement du renseignement. Il s'agit de l'ensemble du système.

Les Forces canadiennes partagent les renseignements de diverses façons: tout d'abord à l'échelle nationale et interne avec la GRC et le SCRS et d'autres ministères, mais surtout à l'échelle internationale avec l'OTAN, NORAD et d'autres alliés.

Je peux vous assurer que la communauté des Forces canadiennes s'est méritée le respect des autres intervenants pour ses capacités. Après avoir travaillé personnellement avec le service du renseignement des Forces canadiennes, je peux vous dire que je suis très heureux de ses capacités d'analyse, de l'évolution de ses capacités d'intervention, de son dévouement et tout particulièrement de son produit. Je peux vous dire que les analyses indépendantes de nos propres analystes canadiens du renseignement ont toujours su équilibrer les tableaux présentés par les forces militaires alliées et, en fait, ont souvent su présenter avec exactitude ce qui se passe en réalité dans une campagne militaire.

Je vais formuler maintenant quatre commentaires. Il s'agit de secteurs sur lesquels vous voudrez peut-être vous pencher. Ça ne devrait pas vous surprendre.

Comme tous les Canadiens, d'une façon ou d'une autre, les institutions nationales primordiales pour le maintien de la sécurité au Canada ont également contribué, et c'est nécessaire, à la crise de la dette nationale. Ça s'est produit au cours des 10 dernières années. Je crois que les FC, la GRC, le SCRS et d'autres institutions importantes sont perçues comme étant simplement un autre ministère. En fait, il s'agit d'institutions spéciales, et je n'essaie pas de parler de façon péjorative des autres ministères. Il s'agit d'institutions opérationnelles spéciales qui assurent la sécurité humaine fondamentale des Canadiens. Je crois sincèrement, qu'on traite avec une certaine suffisance nationale ce pays extraordinaire, même s'il est à l'occasion naïf, et je crains qu'un certain évangélisme fiscal non fondé ait placé les leaders de ces institutions dans une situation qui a fait qu'elles ne disposeraient pas des ressources nécessaires pour préserver même certaines de leurs fonctions les plus critiques. La sécurité c'est une question de faire la part des choses, d'évaluer le risque, et je crois que le

we are going to be faced with in the future. My first observation relates to resources.

Second, I am aware of such programs as the Critical Infrastructure Protection Program recently put in place within the Department of National Defence, but I do not know if it has the requisite horsepower and authority to expeditiously accomplish its mandate. A number of central government bodies meet periodically to deal with various aspects of intelligence in Canada, but I am unaware of any nationalized, centralized executive intelligence authority that sets priorities for national collection and analysis, has the means and ability to coordinate the efforts of all Canadian security organizations and champions their resource needs. I am also unaware of the existence of a readily available, centralized repository of certain national intelligence information that focuses on all aspects of Canadian security. National leadership structure and authority is my second point.

In my third point, I am not taking any shots here at anybody. I mean this in the purest constructive sense. In my experience, I have been concerned that many elected officials and non-elected officials, indeed many Canadians, do not have an adequate understanding of the threats out there for Canada's sovereignty or against Canada's sovereignty and security. We are the second largest country in the world. There are many things happening, such as expanding populations and increases in mass migration borne of regional strife. We have a lot of real estate and good things going for us here. I would like to see everyone be more mindful of what national sovereignty means. I would also like to see elected and non-elected officials have a certain accountability to the people they represent. What I am talking here about education, and there are ways to improve that education.

Lastly, and with great respect, treating this subject in any kind of meaningful depth in the public domain may satisfy those who believe they have the right to know everything, and I know I am hitting some buttons here, but everyone needs to remember that a fundamental human right is human security. Therefore, frankly, going too deeply into what we are talking about would not be in Canada's interest.

In my opinion, there are four areas to which you may wish to turn your attention. First, the leaders of our security institutions know what they need to accomplish their mandate. To provide them with less resources than they need for the steady state and surge capacity would be less than responsible.

The second and third points meld into one. If required, resources to move expeditiously forward such initiatives as the Critical Infrastructure Protection Program and any other centralized intelligence capability needs to be made readily available. Equally important, it would be appropriate to focus on the need for a multi-departmental, national level intelligence situation

gouvernement du Canada devra se pencher sur la question, tout particulièrement en raison des menaces conventionnelles asymétriques et multiples auxquelles nous serons confrontés à l'avenir. Mon premier commentaire porte donc sur les ressources.

De plus, je sais qu'un programme de protection des infrastructures essentielles a récemment été mis sur pied au ministère de la Défense nationale; mais je ne sais pas s'il dispose de l'autorité et des ressources nécessaires pour s'acquitter rapidement de son mandat. Un certain nombre d'organismes du gouvernement central se réunissent périodiquement pour traiter de divers aspects du renseignement au Canada, mais à ma connaissance il n'existe pas d'autorité centrale nationale du renseignement qui soit chargée d'établir les priorités pour la collecte et l'analyse de renseignements au Canada; je ne connais pas d'organisme qui ait les moyens et la capacité de coordonner tous les efforts des organismes chargés de la sécurité au Canada, et de s'assurer qu'ils ont accès aux ressources nécessaires. À ma connaissance il n'existe pas non plus de système d'archivage centralisé facilement accessible des données de renseignement qui portent sur tous les aspects de la sécurité canadienne. Une structure et une autorité nationale c'est là le deuxième point dont je voulais vous entretenir.

Quant à mon troisième point, et je ne veux pas critiquer qui que ce soit, je veux que mes propos soient pris comme des conseils tout à fait constructifs. D'après mon expérience, beaucoup de dirigeants non élus, en effet bon nombre de Canadiens, ne comprennent pas les menaces pour la souveraineté et la sécurité du Canada. En superficie, nous sommes le deuxième pays au monde. Il y a beaucoup de tendances, comme les populations qui augmentent et les conflits régionaux qui donnent lieu à des migrations massives. Notre territoire est très grand, et la vie est bonne ici. À mon avis, tout le monde devrait songer à l'importance de la souveraineté nationale. Je voudrais également que les élus comme les non-élus rendent des comptes aux gens qu'ils représentent. Je parle de la sensibilisation, et il existe des mesures à prendre pour sensibiliser les gens davantage.

Finalement, et avec tout le respect que je vous dois, parler de cette question en profondeur dans le domaine public peut plaire à tous ceux qui estiment qu'ils ont le droit de tout savoir, et je me rends compte que ce que j'ai dit est controversé et que les gens vont réagir, mais tout le monde doit se rappeler que la sécurité humaine est un droit fondamental. Donc, pour être très franc, je dirais qu'il ne serait pas dans l'intérêt du Canada d'approfondir trop ces questions.

Selon moi, il serait bon que vous examiniez quatre grandes questions. En premier, ceux qui sont responsables de nos institutions de sécurité savent ce dont ils ont besoin pour accomplir leur mandat. Il ne serait pas très responsable de leur fournir moins de ressources que ce dont ils ont besoin pour les périodes de stabilité et pour les périodes d'intensification.

On peut amalgamer la deuxième et la troisième grandes questions. Si nécessaire, il faut fournir les ressources nécessaires pour mettre en vigueur des initiatives comme le programme de protection des infrastructures essentielles, et ce, dans les meilleurs délais, ainsi que tout autre service de renseignement centralisé. Il est aussi très important d'examiner la question d'un centre

centre. I also believe there is a need to establish credible, centralized, accountable leadership on intelligence matters with executive powers and appropriate resources.

There may be deficiencies in the way in which the United States goes about intelligence work. We must put those deficiencies in context. The United States, Great Britain, our European allies, Australia and New Zealand take intelligence and security matters far more seriously than we do historically in this country. We have a long way to go to make up for past deficiencies and meet future challenges the scale of which we cannot imagine.

What is happening in the United States took me by surprise. I anticipated that in the aftermath of September 11 there would be an enormous hew and cry to the find out what went wrong. There has been no hew and cry in the United States. No recriminations, nothing even similar to what happened after Pearl Harbour in 1941 when Congress got into the act and questioned why President Roosevelt failed the country.

The United States has drawn a veil of silence over the issue of intelligence failure. The United States Congress has adopted an approach of bi-partisanship on this issue.

It might behoove us in this country to follow that example for some practical and pragmatic reasons. The task ahead is not to look back on past failures, but to address the challenges of the future.

The United States is ramping up its intelligence community. This is remarkable. The United States spends \$30 billion a year on intelligence collection and intelligence analysis. We spend a laughable fragment of that sum in this country on these matters.

They think that they need even more. What do we think? I think that we need more. I will talk about that.

Allies are also ramping up, the British most publicly. American commentators are using phrases such as "a new golden age for intelligence." The last time the phrase golden age of intelligence was used was in 1950 when the CIA went through an enormous expansion and began to engage in its first covert operations.

There has been no talk in this country of a golden age for intelligence. Maybe we do not want to have a golden age of intelligence in Canada, but we better look squarely in the face the question of Canadian capabilities, as they currently exist, and broader public attitudes to this matter.

If we were to have a golden age in Canada, it would be unprecedented in terms of expansion, public understanding, resources and political will. How would this occur? We would have to build on the existing foundation of Canadian capabilities in collection analysis and the dissemination systems. We would have an enormous number of changes to make at the same time. If we are going to be serious about the business of having

national de coordination du renseignement avec la représentation de plusieurs ministères. Qui plus est, je crois qu'il faut établir un leadership crédible, centralisé et responsable sur les questions du renseignement, doté d'un pouvoir d'exécution et de ressources convenables.

Il se peut que les méthodes qu'utilisent les États-Unis dans le domaine du renseignement comportent des lacunes. Nous devrions situer ces lacunes en contexte. Les États-Unis, la Grande-Bretagne, nos alliés européens, l'Australie et la Nouvelle-Zélande prennent les questions de renseignement et de sécurité beaucoup plus au sérieux que nous l'avons fait ici au Canada. Nous avons un long chemin à parcourir pour remédier à nos lacunes du passé et pour relever les défis de l'avenir. Nous n'avons pas idée de l'ampleur de ces défis.

Les réactions aux États-Unis m'ont surpris. Je m'attendais, après les événements du 11 septembre, à ce qu'on exige avec véhémence des explications. Aucune récrimination, même pas des réactions semblables à ce qui s'est passé après Pearl Harbour en 1941 quand le Congrès est intervenu en demandant pourquoi le président Roosevelt avait laissé tomber le pays.

Les États-Unis ont jeté un voile de silence sur l'échec au niveau du renseignement. Le Congrès américain a adopté une démarche de bipartisanisme sur la question.

Il serait peut-être bon que le Canada suive l'exemple américain pour des raisons pratiques et pragmatiques. Notre tâche n'est pas d'examiner les échecs du passé, mais de relever les défis de l'avenir.

Les États-Unis augmentent leurs effectifs dans le domaine du renseignement. C'est une augmentation remarquable. Les États-Unis consacrent 30 milliards de dollars par an à la collecte et à l'analyse du renseignement. Nous dépensons une fraction dérisoire de ce montant sur ces questions au Canada.

Les Américains pensent qu'ils ont besoin d'encore plus d'argent. Qu'en pensons-nous? Je pense que nous avons besoin de plus de ressources. Je vais vous en parler.

Les autres alliés augmentent les effectifs également, et ce sont les Britanniques qui le font de la manière la plus publique. Les commentateurs américains parlent d'une nouvelle belle époque dans le domaine du renseignement. La dernière fois qu'on a parlé d'une belle époque du renseignement, c'était en 1950 quand la CIA a connu un essor énorme et a entamé ses premières opérations secrètes.

Au Canada, il n'y a pas eu de débat sur l'âge d'or du renseignement de sécurité. On n'en veut peut-être pas ici, mais nous devons peut-être faire un examen honnête des capacités actuelles du Canada et de la perception qu'ont les Canadiens de ce domaine.

S'il devait y avoir un âge d'or du renseignement de sécurité au Canada, ce serait d'une envergure inégalée en fait d'expansion, de sensibilisation du public, des ressources et de la volonté politique. Comment cela se produira-t-il? Il nous faudrait bâtir sur la fondation actuelle des capacités canadiennes en matière de systèmes d'analyse des données recueillies et de diffusion. Il nous faudrait aussi effectuer beaucoup de changements en même temps.

appropriate levels of intelligence capabilities in this country, we face a top to bottom systemic reform.

To engage in a serious public debate about changes to that scale is going to be difficult in this country because there is little public knowledge about intelligence issues. Members of the intelligence community have the task of speaking truth to power but not necessarily speaking truth to Parliament. Parliament does not have any standing committees that deal with this issue. With all respect, I would suggest that Parliament itself has turned a blind eye in the past to security and intelligence matters. It will be difficult for us all. It will be very difficult for us to get up to speed.

I will turn to some of the reforms that I think might be necessary, reflecting on current capabilities weaknesses. I will go top to bottom through this set of organic steps from dissemination to analysis to collection.

At the dissemination stage, we heard Mr. Corcoran say that there might be not be a standing committee on security and intelligence in the cabinet, but there is a cabinet meeting of ministers on security and intelligence. It would be wise to determine the implications of this.

The Standing Committee on Security and Intelligence was abandoned in 1993. I do not think that it had been very active at that time. Prime Minister Lester Pearson originally instituted it in 1960 under the encouragement of the Privy Council secretary to the cabinet at the time. Its job has been to set intelligence priorities. Whether it is able to do that effectively is a question that needs examination. It does not meet regularly.

Whatever form it takes currently, I do not think it means that the cabinet is well informed on intelligence issues. If we are going to get well informed on security and intelligence issues, we are going to have to look seriously at the creation of a Cabinet level ministerial position responsible for national security and intelligence.

This portfolio could be given to the deputy prime minister, in the simplest and most pragmatic way to do it. We need some focal point for understanding of intelligence in cabinet, some focal point for intelligence reporting getting to cabinet and being debated in cabinet. We need some focal point for the explanation in defence of government initiatives in this area in Parliament. We need a focal point for more broad public education in this country. The best way to do that would be to give serious consideration to a new cabinet minister.

This is not to imitate the American practice in any sense. It is a made in Canada solution that meets Canadian needs.

There has been some talk about the coordination role of the Privy Council Office. We need to look at that more closely. There is a position known as the Security and Intelligence Coordinator in the Privy Council Office. That position is sometimes held solely by the incumbent as coordinator of security and intelligence, as was the case for Margaret Purdy, who is now the Deputy

Si nous voulons vraiment renforcer nos capacités au niveau du renseignement de sécurité au Canada, il nous faudra complètement restructurer le système.

Mais il sera difficile d'amorcer un débat public sérieux sur des changements d'une telle envergure, car les Canadiens connaissent peu du domaine du renseignement de sécurité. Les membres de la communauté du renseignement ont le devoir de dire la vérité aux dirigeants au pouvoir, mais pas nécessairement au Parlement. Le Parlement n'a aucun comité permanent chargé d'étudier cette question. Sauf votre respect, j'ose dire que le Parlement a, dans le passé, tourné le dos aux questions de sécurité et du renseignement. Ce sera difficile pour nous tous. Il nous sera très difficile de rattraper le temps perdu.

Je parlerai maintenant des réformes qui, à mon avis, s'imposent et qui sont dues aux faiblesses actuelles au niveau de nos capacités. Je passerai en revue toutes les étapes organiques qu'il nous faudra franchir depuis la diffusion des données jusqu'à l'analyse en passant par la cueillette.

À l'étape de la diffusion, nous avons appris de M. Corcoran que même s'il n'y avait pas de comité permanent sur la sécurité et le renseignement au sein du Cabinet, il y a un comité du Cabinet qui se réunit pour discuter de questions de sécurité et de renseignement. Il serait bon d'en déterminer l'importance.

Le comité chargé de la sécurité et du renseignement a été abandonné en 1993. Je ne crois pas qu'il ait été très occupé à ce moment-là. Le premier ministre Pearson avait créé ce comité en 1960 sur la recommandation du secrétaire du Conseil privé du Cabinet à l'époque. Le mandat du comité était d'établir les priorités en matière de renseignement. Nous ne savons pas si aujourd'hui ce comité serait en mesure d'accomplir son travail de façon efficace. Il se réunit rarement.

Mais qu'importe sa constitution actuelle, je ne pense pas que le Cabinet était bien informé des questions de sécurité. Si nous voulons changer cela, nous devons sérieusement envisager la création d'un poste ministériel au sein du Cabinet portant responsabilité des questions de sécurité nationale et de renseignement.

On pourrait donner ce portefeuille au vice-premier ministre, ce serait la façon la plus simple et la plus pragmatique de régler la question. Il nous faut une personne responsable du renseignement de sécurité au Cabinet, quelqu'un qui informerait le Cabinet des questions de sécurité et qui s'assurerait que ces questions sont débattues au sein du Cabinet. Il nous faut un porte-parole pour expliquer au Parlement les initiatives prises par le gouvernement en matière de défense. Il nous faut quelqu'un pour éduquer le public canadien. La meilleure façon d'accomplir cela serait de créer un nouveau poste au sein du Cabinet.

Cela ne veut pas dire que nous voulons imiter les Américains. Ce serait une solution canadienne à un problème canadien.

On a parlé du rôle de coordonnateur que pourrait jouer le Bureau du Conseil privé. C'est une idée qui mérite d'être étudiée de plus près. Nous avons déjà un poste de coordonnateur de la sécurité et du renseignement au Bureau du Conseil privé. Ce poste est parfois occupé seulement par le titulaire, qui est chargé de coordonner les questions de sécurité et de renseignement. C'était

Minister in the Department of National Defence responsible for critical infrastructure protection.

The general practice has been for the coordinator in the Privy Council Office responsible for security and intelligence and responsible for coordinating the activities of the community to share another job description, which is legal counsel to the cabinet. In past practice, that has meant that more than 50 per cent of that person's time has been spent on legal issues and far less than 50 per cent was spent on security and intelligence matters. We need to think about the entire coordination function in government. The existing structures are inadequate.

Our adoption of a coordinator of security and intelligence position in Canada was a watered down imitation of a British practice. They have a security and intelligence coordinator in the cabinet in Great Britain.

I suggest to you that we face enormous deficiencies in terms of the way in which intelligence gets to cabinet level for decision-making and that comes to the attention and understanding of cabinet members and the Prime Minister. That needs to be fixed. We have problems in terms of a central coordination at the PCO because the PCO has the power of suasion. It does not have any other powers to enforce coordination. It has no budgetary power, nor powers to allocate personnel or resources.

Canada is seriously weak in terms of its analytical capabilities. We have small units spread across a number of government departments, each of which are responsible for analytical issues in the security and intelligence field to their own departmental briefs and their own ministers. There is a small office in the PCO known as the Intelligence Assessment Secretariat that is responsible for some strategic analysis and reporting, but its product does not go to cabinet level for reading or for comprehension and digestion. It is far too small to do a good job properly.

We need to do a wholesale reform of how we do intelligence analysis. If you do not have an analytical capacity, the rest of the system is useless. All the collection in the world will do no good if there is not an analytical capacity. We do not have anything to tell decision makers.

The system we currently have may have been satisfactory, though I am doubtful for the kind of world we lived in pre-September 11, when security and intelligence issues were not taken all that seriously. I would argue that the system in Ottawa is not sufficient for the unknown environment that we face post-September 11.

There have been many studies of this problem in the past. There have been hosts of internal suggestions for reforms, some of them excellent, all of them faced sooner or later with enormous bureaucratic obstruction.

le cas de Mme Margaret Purdy, qui est actuellement sous-ministre à la défense. Elle est chargée de la protection des infrastructures critiques.

De façon générale, le coordonnateur au Bureau du Conseil privé chargé de la sécurité et du renseignement, ainsi que de la coordination des activités au sein de la communauté, assume aussi une autre tâche, conseiller juridique auprès du Cabinet. Dans le passé, cela voulait dire que le coordonnateur consacrait la moitié de son temps à des questions juridiques et beaucoup moins la moitié de son temps aux questions de sécurité et de renseignement. Il nous faut repenser à fond la fonction de coordination au gouvernement. La structure actuelle ne fait pas l'affaire.

Au moment où le poste de coordonnateur pour la sécurité et le renseignement a été créé au Canada, on s'inspirait d'un poste qui existait déjà en Grande-Bretagne, mais doté de moins de pouvoirs. En Grande-Bretagne, il existe un poste de coordonnateur pour la sécurité et le renseignement.

À mon avis, il existe de sérieuses lacunes dans la façon dont on informe le Cabinet et le premier ministre des questions de renseignement en vue de la prise de décisions. Il faut améliorer cela. La fonction de coordination au sein du BCP est déficiente, car le BCP a seulement le pouvoir de persuader. Il n'a pas le pouvoir de faire appliquer la coordination. Il n'a aucun pouvoir budgétaire, ni le pouvoir d'affecter du personnel ou des ressources.

Le Canada a également de grandes faiblesses au niveau de ses capacités d'analyse. Nous avons des petites unités au sein de plusieurs ministères. Chaque unité est chargée de l'analyse des questions de sécurité et de renseignement au sein de son propre ministère et fait rapport à son ministre. Il existe un petit bureau au sein du BCP connu sous le nom de Secrétariat de l'évaluation du renseignement. Il est chargé de la communication et de l'analyse stratégiques, mais les rapports qu'il produit ne sont pas lus ni étudiés par le Cabinet. Le secrétariat est bien trop petit pour faire du travail sérieux.

Nous devons réorganiser complètement la façon d'analyser le renseignement. Si vous n'avez pas la capacité d'analyse, le reste du système ne sert à rien. Vous pouvez recueillir autant de renseignements que vous voulez, mais si vous ne pouvez pas les analyser, ils ne serviront à rien. Nous n'avons rien à dire aux décideurs.

Le système que nous avons actuellement a peut-être suffi à la tâche — quoique j'ai mes doutes pour ce qui est de notre monde avant le 11 septembre — alors qu'on ne prenait pas vraiment au sérieux les questions de sécurité et de renseignement. Je ne crois pas que le système qui existe actuellement à Ottawa soit assez bon, étant donné le climat d'incertitude depuis les événements du 11 septembre.

Ce problème a été étudié à maintes reprises par le passé. On a fait beaucoup de suggestions à l'interne pour réorganiser le système. Certaines suggestions étaient excellentes, mais tôt ou tard, on a toujours érigé d'énormes obstacles bureaucratiques à leur concrétisation.

The only reason we have any central analytical body in the Privy Council Office was because the Department of Foreign Affairs office decided to get rid of its strategic intelligence analysis unit in 1993. The rump of that unit was shipped to PCO.

The issue has been raised as to whether we need a foreign secret service. It is important to cut through some of the obscurity and avoidance of clarity that surrounds this issue.

We do not have a foreign secret service capacity. CSIS in the CSIS Act has a mandate, in certain restricted ways, to collect foreign intelligence, as Mr. Corcoran made clear, but that is not the same thing as having a foreign secret service capacity. If we were to create such a thing, we would have to think very seriously about how we wanted to do it. It would be a long-term creation. It would cost a lot of money. It would require a great deal of skill, a great deal of political will, and a great deal of public education.

We need such a capacity for a number of reasons, not the least of which is to allow Canada to continue to play a role as an independent actor in the global intelligence business and, to allow Canada to maintain its place at the allied intelligence table, which has historically been so vital to any of the successes it has had in that field.

We also have a communications security establishment that is the most secretive of our intelligence collection agencies. The communications security establishment is part of an intelligence alliance that links it with, in particular, British counterparts. In comparison to its U.K. counterparts, it is miniscule in size. That is not to say it is not proficient at what it does, but it is miniscule in size, and I would suggest it is just hanging on by the skin of its teeth in terms of technological advances in the communications revolution since the 1990s.

If we are going to take the requirement for foreign gathering of communications intelligence seriously, then I am sure CSE will need many more resources and much more political attention. Their problem from within is that they find it very difficult to make their case. It would be very difficult for the government to explain why it was pouring money into this agency, again part of the need for a greater public education and awareness on this matter.

We need to rethink the role of the Department of Foreign Affairs in the intelligence business. As I said, in 1993 DFAIT axed its foreign intelligence analysis unit. Perhaps even more importantly, the Department of Foreign Affairs has been seriously downsized over the past years. Its glory days are long behind it. One of the things in particular that it has axed in very significant measure has been its foreign political reporting.

One of the best investments we might make might simply be to retool the Department of Foreign Affairs so that we have a proper political reporting system from overseas. That is the foundation for many of our other allies' intelligence reporting systems. I am

Le seul fait qui explique qu'on ait encore une capacité analytique au Bureau du Conseil privé, c'est parce que le ministère des Affaires étrangères avait pris la décision d'éliminer son unité du renseignement stratégique en 1993. Le peu qu'il en restait a été intégré au BCP.

Certains se sont demandés si nous avons besoin d'un service secret à l'étranger. Il est important de lever le voile sur cette question.

Nous n'en avons pas. La loi sur le SCRS donne au SCRS le mandat, limité, de recueillir des données à l'étranger, comme M. Corcoran l'a clairement dit, mais cela n'équivaut pas à avoir la capacité d'un service secret à l'étranger. Si nous décidons de créer une telle organisation, il nous faudra réfléchir sérieusement sur notre façon de faire. Ce serait un projet à long terme qui coûterait cher. Sa réalisation dépendrait également d'une grande habileté, d'une grande volonté politique, et d'une campagne d'éducation du public.

Nous avons besoin d'une telle organisation pour plusieurs raisons, notamment de permettre au Canada de jouer un rôle indépendant dans le monde international du renseignement et de lui permettre de retener sa place à la table des services du renseignement des alliés, qui a depuis toujours contribué de façon importante au succès qu'on a connu dans ce domaine.

Nous avons également le Centre de la sécurité des télécommunications qui est l'organisation la plus secrète de toutes nos agences de cueillette de renseignements. Le Centre de la sécurité des télécommunications fait partie d'une alliance de services de renseignements en vertu de laquelle il communique avec ses homologues britanniques. Mais comparativement aux services de la Grande-Bretagne, le nôtre est minuscule. À mon avis, le Centre est à un cheveu de disparaître étant donné le retard qu'il a pris sur le plan technologique des moyens de communication depuis les années 90.

Si nous sommes pour prendre au sérieux l'obligation de recueillir des renseignements de communications à l'étranger, je suis certain que le CST aura besoin de beaucoup plus de ressources et de beaucoup plus d'attention de la part des politiciens. Mais il lui est très difficile de plaider sa cause. Il serait très difficile pour le gouvernement d'expliquer pourquoi il donne beaucoup d'argent à cette agence, d'où le besoin d'une plus grande éducation et sensibilisation du public à cet égard.

Nous devons repenser le rôle du ministère des Affaires étrangères dans le domaine du renseignement de sécurité. Comme je l'ai mentionné, en 1993, le ministère des Affaires étrangères et du Commerce international avait éliminé son service d'analyse des renseignements étrangers. Mais ce qui est encore pire, c'est que le ministère des Affaires étrangères a dû faire beaucoup de compressions au cours des dernières années. L'âge d'or des affaires étrangères est depuis longtemps révolu. Un des services que le ministère a éliminés, c'est celui des rapports politiques étrangers.

Un des meilleurs investissements qu'on pourrait peut-être faire serait simplement de redoter le ministère des Affaires étrangères de ce service. Ce genre de système constitue la fondation de plusieurs des systèmes du renseignement de sécurité de nos alliés.

in favour of an investment in the foreign secret service capacity, wherever it is run from and I am not afraid of new bureaucracies in this regard.

Although this is treading on Brigadier General Jurkowski's territory, we need to have a serious look at the Department of National Defence's intelligence capabilities. Here I am talking about the J2 component of the Department of National Defence, not the operation staff, of which General Jurkowski was the manager and chief of staff. I think we might find, if we investigated the operation seriously and in depth, that there were many deficiencies, or certainly that many more resources and much more analytical capacity was required there.

That will give you a little bit of a waterfront sketch of some of the ways in which we need to boost our intelligence collection capabilities. I should add that I think CSIS will also require more resources and more talent in order to do its job. People in the intelligence community will tell you: Do not just throw money at us. I think they are so worn down they will not ask for money, because they have not been used to getting money in the past. They do not know how to make the argument. Let me make it for them.

They need more money. However, money is not enough. They also need talent and expertise, and, above all, highly trained analysts to make sense of the information that is going to be collected by Canadian operatives and be passed to Canada, if we stay in the alliance game, by our allies.

Let me conclude by asking and trying to answer the question of why we should do any of these things, which seem perhaps as a complete package distinctly un-Canadian and would certainly have very little in the way of historical precedent.

We have to face the fact that we are operating now in a different, unpredictable international environment. The United States has declared a global war on terrorism and it behooves us to take this declaration very seriously. It is not a rhetorical matter. Canada has committed itself to engaging alongside the United States, its NATO allies and through the United Nations in that global war on terrorism. We do not have the capacity to fulfill that pledge in the security and intelligence side, in my view.

Why should we make these changes? First, they will enhance domestic security. I think the public is far out in front of the government on this issue. The public is looking for an enhancement of domestic security.

Second, to engage in serious measures of public education followed by reform will provide for a degree of public reassurance, which is needed in an era when people are concerned about crop-dusting planes on the prairies, are buying World War II vintage gas masks in Toronto stores, and are lining up in Manhattan for drugs that might be antidotes to anthrax. Public reassurance is necessary, and public reassurance is not a matter of soft soap and political candy floss. It is a matter of serious public education.

J'appuie la création d'un service secret à l'étranger, qu'importe l'emplacement de son quartier général, et je n'ai pas peur des nouvelles bureaucraties qui seraient ainsi créées.

Je m'immisce peut-être un peu dans le domaine du brigadier-général Jurkowski, mais je crois que nous devons examiner en profondeur les capacités en matière de renseignement de sécurité du ministère de la Défense nationale. Je fais référence à la composante J2 du ministère de la Défense nationale, et non au personnel d'exploitation, qui relevait du général Jurkowski en tant que gestionnaire et chef d'État-major. Si nous faisons une étude approfondie et sérieuse de toute l'opération, je crois qu'on découvrirait beaucoup de lacunes, ou du moins un manque de ressources et de capacité d'analyse.

Voilà donc un aperçu de quelques façons d'améliorer notre capacité de cueillette de renseignements de sécurité. À mon avis, le SCRS a également besoin de plus de ressources et de personnes compétentes pour faire son travail. Les membres de la communauté du renseignement vous le diront: ne nous donnez pas seulement de l'argent. Je crois qu'ils sont tellement épuisés qu'ils ne demanderont pas à recevoir plus d'argent, parce qu'ils n'ont jamais été habitués à en recevoir. Ils ne savent pas comment plaider leur cause. Permettez-moi de le faire en leur nom.

Ils ont besoin d'argent. Par contre, l'argent ne suffit pas. Ils ont également besoin de personnes compétentes et expérimentées et, avant tout, d'une élite professionnelle qui puisse analyser les renseignements qui seront recueillis par le personnel canadien et acheminés vers le Canada par nos alliés, si nous entretenons encore des alliances.

Permettez-moi de conclure en posant une question et en essayant d'y répondre. Pourquoi poursuivre ces objectifs, qui, pris dans leur ensemble, semblent s'éloigner de la façon de faire au Canada et qui n'ont que très peu de précédents historiques?

Nous devons nous rendre à l'évidence: le monde a changé, le climat international est devenu incertain. Les États-Unis ont déclaré une guerre mondiale au terrorisme et il nous incombe de prendre cette déclaration très au sérieux. Ce n'est pas de la théorie. Le Canada s'est engagé envers les États-Unis, envers ses alliés au sein de l'OTAN et envers les Nations Unies à de lutter contre le terrorisme. À mon avis, nous n'avons pas la capacité de respecter nos engagements pris en matière de sécurité et de renseignements.

Pourquoi devrions-nous effectuer ces changements? D'abord, ils amélioreront la sécurité nationale. Les Canadiens ont compris cela bien avant le gouvernement. Les Canadiens veulent qu'on renforce la sécurité au pays.

Ensuite, si nous faisons des efforts sérieux pour éduquer le public avant de mettre en oeuvre les réformes, cela va rassurer les Canadiens, ce qui est important puisque nous vivons dans une époque où les gens ont peur des avions qui servent au poudrage des récoltes, achètent des vieux masques à gaz de la seconde Guerre mondiale dans des magasins à Toronto et font la queue à Manhattan pour acheter des médicaments qui seraient des antidotes à la maladie du charbon. Il faut rassurer le public et le faire honnêtement et ouvertement. Nous devons entreprendre une sérieuse campagne d'éducation du public.

Why should we engage in serious changes to the security and intelligence community? If we do not, we will fail in a critical task. We will fail as an ally. We will not be regarded as ally-worthy by Great Britain and the United States, by Europe, or even by Australia, who is another of our partners. We are just holding on to ally-worthiness at the moment. If we do not make changes, if we cannot swing the security and intelligence community by way of expanding its abilities and resources to meet the challenges of the war on terrorism, we will sooner or later lose our place at the allied table. We will be deemed unworthy as an ally.

What would be the costs of being deemed unworthy as an ally? You might say we can afford those costs; we can live in isolation and live in a bubble in this country; we can live blind in the international world; but if you say that, I will lose my faith in Canadian politicians altogether.

Historically, Canada has depended on its intelligent alliance connections to be able to function effectively in terms of understanding both domestic problems and, more importantly, understanding the international environment in which we live. Our membership in this intelligence alliance was gained or earned as a result of our work in the Second World War and our ongoing work during the Cold War.

We have ceased to work hard to keep our place at this alliance table. We have allowed that alliance connectivity to atrophy. We need to do something serious about that. The whole business of how the alliance functions, and to the degree that it can, needs to be subject to some political scrutiny.

Finally, I will say that if Canada is serious about making a contribution to a global war on terrorism, and is serious about eradicating terrorism in this country we can only do so if we understand the first line of defence against terrorism. Senator Kenny suggested, in what I thought, without any intention of flattery at all, was a wonderful editorial in the *National Post*. It greatly surprised me to hear a senator say such things. My heart was warmed to hear that the senator was talking about this need to pay attention to intelligence as a matter of Canadian statecraft.

The first line of defence against terrorism is intelligence. One of the best contributions that Canada could make, given the kind of society we are and the kinds of capabilities we might have to a global war on terrorism, will not come in the military field; it will not come in the diplomatic or economic fields; but it could come in what I would describe as the broad field of knowledge, or, in essence, in the field of intelligence. We can make an intelligence contribution to the global war on terrorism that might make a difference.

Pourquoi devrions-nous envisager d'apporter des changements radicaux au milieu de la sécurité et du renseignement de sécurité? Si nous ne le faisons pas, nous aurons échoué à une tâche décisive. Nous aurons échoué dans notre rôle d'allié. Nous ne serons pas considérés comme un véritable allié par la Grande-Bretagne et les États-Unis, par l'Europe ou même par l'Australie, qui est un autre de nos partenaires. À l'heure actuelle, c'est à peine si nous maintenons notre qualité d'allié. À moins d'apporter des changements, nous ne réussirons pas à donner à nos services de sécurité et du renseignement les capacités et les ressources nécessaires pour le relever le défi de la guerre contre le terrorisme et, tôt ou tard, nous finirons par perdre notre place à la table des alliés. Nous ne mériterons plus d'être considérés comme un allié.

Quel serait le prix à payer si nous perdions notre statut d'allié? Peut-être me diriez-vous que nous pouvons nous le permettre; que nous pouvons vivre isolés du monde, dans notre cocon au sein de notre pays et que nous pouvons tourner le dos à la communauté internationale. Si telle est votre opinion, je perdrai toute confiance dans la classe politique canadienne.

Historiquement, le Canada a pu compter sur ses alliances en matière du renseignement pour être en mesure de fonctionner efficacement et comprendre les problèmes intérieurs et, surtout, l'environnement international dans lequel nous vivons. Nous avons gagné ou mérité l'adhésion à cette alliance en matière du renseignement de sécurité grâce à notre participation à la deuxième Guerre mondiale et notre collaboration durant la guerre froide.

Or nous avons cessé de travailler assidûment pour garder notre place à la table de l'alliance. Nous avons laissé s'atrophier notre alliance et nous devons sérieusement agir. Le fonctionnement de cette alliance et la mesure dans laquelle on peut s'y fier doivent faire l'objet d'un examen politique minutieux.

Enfin, j'ajouterai que si le Canada entend sérieusement faire une contribution à la guerre mondiale contre le terrorisme et s'il veut vraiment éradiquer le terrorisme en son sein, nous devons impérativement comprendre quels sont les moyens de défense de première intervention contre le terrorisme. J'ai beaucoup aimé l'éditorial du sénateur Kenny dans le *National Post*, et loin de moi toute idée de le flatter. J'ai été fort surpris de lire ce genre de propos émanant d'un sénateur. Mon cœur s'est réjoui d'apprendre que le sénateur parlait de la nécessité d'accorder une attention particulière au renseignement de sécurité, car il y va de l'identité canadienne.

Le renseignement de sécurité est le premier moyen de défense pour se prémunir contre le terrorisme. L'une des meilleures contributions que pourrait faire le Canada étant donné la nature de sa société et les moyens dont il dispose pour concourir à la guerre mondiale contre le terrorisme, ne serait pas dans le domaine militaire, ni diplomatique ou économique, mais plutôt dans ce que je qualifierai du champ général de la connaissance, soit celui du renseignement de sécurité. Notre apport en cette matière dans le contexte de la guerre mondiale contre le terrorisme pourrait changer les choses de façon appréciable.

By that, I do not mean just chasing the bad guys, but also using a made-in-Canada understanding of what will be a very difficult and protracted war, to try to influence the way our allies prosecute that war, and influence the way in which it is understood internationally.

This has traditionally been the role of intelligence. We use intelligence in order to try not only to shape political decisions in this country but to influence the decisions of our allies. That was the traditional understanding. That is why we had an intelligence community in the Second World War and the Cold War, but we have forgotten that that was the essential equation. We do not have the capacities at the moment to maintain that equation.

With that, I hope I have stirred the pot a little bit. I am not sorry that Senator LaPierre is not here, but that brings my remarks to a close.

Senator Meighen: General, you certainly have stirred the pot; you set it from bubbling to boiling. There was a fair degree of commonality in what you said. One hears the message that the intelligence community is starved for resources, leadership and education. Senators, as General Jurkowski said, we have a right to security in this country.

After listening to these and other witnesses, I have questions about these six or seven agencies that are involved in the gathering stage. Where does the information go from there? We heard a previous witness say that we are more aware of threats now, therefore we will share the information more readily. Do you have any comments on that? Do you know whether there is anything that can be done to ensure that there is a greater sharing of information?

I heard Professor Wark say that we should have a cabinet position relevant to security and intelligence. I am not sure whether there is such a cabinet position among our allies. I would like to know that. As the next best step, and I understand that the deputy ministers have been meeting under the direction of Mr. Cappe, I believe that Mr. Manley may be chairing a group of ministers responsible for security and intelligence. I would like to know whether you think that might help.

Finally, we have to be educated, as a committee. We are parliamentarians and, like anybody else we are citizens. I suspect that most, if not all, of us do not enjoy a high level of security clearance right now. In either of your views, will the information that comes to us be limited, unless and until we have security clearance? I understand that that is the case with parliamentarians in the United Kingdom. I am not certain about other countries.

Par cela, je n'entends pas seulement la poursuite des mauvais éléments, mais aussi l'utilisation de la capacité proprement canadienne de comprendre ce qui promet d'être une guerre très difficile et prolongée, et d'influer sur la façon dont nos alliés livreront la guerre et dont la communauté internationale accueillera cela.

Voilà ce à quoi le rôle du renseignement de sécurité a consisté traditionnellement. Nous utilisons le renseignement de sécurité non seulement pour façonner des décisions politiques au Canada, mais aussi pour influencer les décisions de nos alliés. Voilà sa définition traditionnelle. C'est pour cette raison également que nous avons eu des services du renseignement de sécurité durant la deuxième Guerre mondiale et durant la guerre froide, mais nous avons oublié que cela était une équation essentielle. À l'heure actuelle, nous n'avons plus les moyens de maintenir cette équation.

Sur ce, j'espère avoir suscité quelques interrogations. Je ne regrette pas que le sénateur LaPierre ne soit pas ici, mais quoi qu'il en soit, je termine là-dessus.

Le sénateur Meighen: Mon général, vous avez à l'évidence suscité beaucoup d'interrogations. Vos propos laissent une impression de déjà entendu. On nous dit que les services du renseignement ont un besoin urgent de ressources, de leadership et de campagnes de sensibilisation. À mes collègues les sénateurs, je répéterai ce que le général Jurkowski a dit, à savoir que nous avons le droit de vivre en sécurité dans notre pays.

Après avoir entendu les différents témoignages, j'aurais des questions concernant les six ou sept organismes s'intéressant à la collecte de renseignements de sécurité. Où ces renseignements sont-ils acheminés? Un témoin est venu nous dire que nous sommes plus conscients des menaces maintenant, et c'est pourquoi nous serions plus disposés à partager l'information qu'avant. Qu'avez-vous à dire à cela? À votre avis, peut-on faire quoi que ce soit qui puisse garantir un meilleur partage des informations?

J'ai entendu M. Wark suggérer que nous devrions avoir un poste ministériel chargé du renseignement de sécurité. J'ignore si les pays qui sont nos alliés ont un tel poste ministériel. Je voudrais en avoir le cœur net. À défaut d'avoir un tel poste, et je crois comprendre que les sous-ministres se réunissent déjà sous la direction de M. Cap, c'est M. Manley qui a été chargé de présider un groupe de ministres responsables de la sécurité et du renseignement de sécurité. Pensez-vous que cela pourrait être utile?

Enfin, en tant que membres du comité, nous avons besoin d'être sensibilisés à la question. Certes, nous sommes des parlementaires, mais nous sommes aussi des citoyens. Nous ne jouissons plus d'un niveau élevé d'autorisation de sécurité à l'heure actuelle, et je présume que c'est le cas pour la plupart d'entre nous sinon pour nous tous. À votre avis, les informations qui nous seront communiquées seront-elles limitées, d'ici à ce que nous obtenions une autorisation de sécurité? C'est le cas des parlementaires au Royaume-Uni, si je ne m'abuse. Je ne sais pas quelle est la situation dans d'autres pays.

Mr. Wesley K. Wark, Associate Professor, Department of History, Munk Centre for International Studies, University of Toronto: I will respond quickly, because I have taken too much time and I apologize for that academic failing.

The system at the moment is often described from within the security and intelligence community as in effect, to be understood as a set of intelligence silos. Each agency sends its information up through a dedicated process in the hierarchy to inform, ultimately, the deputy minister or the cabinet minister on a particular issue. The coordination exists from the Privy Council Office and it takes two forms: the powers suasion of the coordinator of the PCO and the form of two or three committees that are chaired by PCO Officers. It brings elements of the security intelligence community together from time to time to discuss common intelligence issues.

The loose, decentralized silo-like system is adequate in the circumstances that we now face. We need a more centralized body. Certainly, for intelligence analysis purposes, we will need to create a new organization, which will merge these different units into one. This may be equivalent to the office of National Assessments in Australia or to the Cabinet Office System in the United Kingdom.

We have other parliamentary systems that we can look to as models. We have to understand about sharing that we have a loose and decentralized system at the moment. That is not to say that sharing does not happen in that system, but we will need to change the structures to ensure there are no bureaucratic obstacles.

In respect to a cabinet position, I suggest a dedicated cabinet minister responsible for national security and intelligence. If that position is not in place, you will not be able to fully seize on the issues and to fully make the changes necessary. Minister Manley has many other tasks in his portfolio other than security and intelligence matters. I cannot see how he could effectively add this to those tasks or how any other cabinet minister with other responsibilities could add what should be regarded as a complex, difficult and politically sensitive duty to their portfolios. My compromise position would be the deputy prime minister. The deputy prime minister would be our intelligence "Czar," if you like.

Senator Atkins: I have been sitting here for three hours and have heard one panel mention the Solicitor General only once. As I understand our system, CSIS and the RCMP report through the Solicitor General. He has a mandate, through his position of security, and he has a responsibility just as the Minister of Justice has, to act in the interests of the country before any other interests. Why is he not considered in the process as being important in the coordinating function for intelligence and security?

M. Wesley K. Wark, professeur agrégé au Département d'histoire, Munk Centre for International Studies, Université de Toronto: Je tâcherai de répondre rapidement, car j'ai déjà pris beaucoup de votre temps et je m'excuse de ce défaut d'universitaire.

Ceux qui oeuvrent dans le milieu de la sécurité et du renseignement décrivent souvent le système actuel comme étant un ensemble de silos de renseignements. Chaque organisme envoie les informations qu'il recueille suivant une procédure hiérarchique visant à informer, en bout de ligne, le sous-ministre ou le ministre d'une question particulière. C'est le Bureau du Conseil privé qui assure la coordination, qui se manifeste sous deux formes: le coordonnateur du BCP investi de pouvoirs de persuasion et deux ou trois comités présidés par des agents du BCP. De temps en temps, on réunit les responsables de la sécurité et du renseignement pour discuter de questions d'intérêt commun.

Ce système dispersé, décentralisé et constitué de silos ne convient plus dans les circonstances actuelles. Nous avons besoin d'un organe plus centralisé. Pour des fins d'analyse du renseignement de sécurité, nous devons mettre sur pied un nouvel organe incorporant les différentes unités. Ce serait l'équivalent du National Assessments, en Australie, et du Cabinet Office System, au Royaume-Uni.

Il existe d'autres régimes parlementaires qui mériteraient d'être envisagés comme modèles. Pour ce qui concerne le partage d'informations, il faut comprendre que notre système actuel est dispersé et décentralisé. Cela ne signifie pas qu'il n'y a pas de partage d'information au sein de ce système, mais nous devons néanmoins changer les structures pour faire en sorte qu'il n'y ait pas d'obstacles bureaucratiques.

S'agissant d'un poste ministériel, je propose la création d'un poste ministériel spécialisé, chargé de la sécurité nationale et du renseignement de sécurité. À moins de créer un tel poste, on ne sera pas en mesure de saisir les véritables enjeux et d'apporter les changements qui s'imposent. En plus de la sécurité et du renseignement de sécurité, M. Manley assume déjà plusieurs fonctions au sein de son portefeuille. Je vois mal comment il pourrait accomplir cette tâche efficacement, ni comment un autre ministre responsable d'un autre portefeuille pourrait assumer un rôle qui devrait être considéré comme étant complexe, difficile et délicat sur le plan politique. Une solution de compromis serait de confier cette tâche au vice-premier ministre. En effet, celui-ci pourrait devenir en quelque sorte notre «czar» du renseignement de sécurité.

Le sénateur Atkins: Cela fait maintenant trois heures que je suis assis ici et je n'ai entendu mentionner le nom du Solliciteur général qu'une fois. Si je comprends bien notre système, le SCRS et la GRC relèvent bien du Solliciteur général. Étant responsable de la sécurité du pays, de par son mandat, le Solliciteur général comme la ministre de la Justice, doit agir dans l'intérêt du Canada avant tout autre. Comment ce fait-il alors qu'il ne soit pas considéré qu'en pouvant jouer un rôle important dans la coordination du renseignement et de la sécurité?

Mr. Wark: The Solicitor General is responsible, as minister, for only a portion of the intelligence community, more broadly understood.

The Solicitor General's post is responsible for CSIS, the Royal Canadian Mounted Police and the prison system divided across those three mandates. The Solicitor General cannot give full-scale attention to security and intelligence issues and is not the focal point in cabinet for discussions on broader security and intelligence issues and certainly not on foreign intelligence issues at all.

It has to be understood that CSIS is not the only player in this game and the RCMP do not have an intelligence function. It is a law enforcement agency. There are other important players and, if you are to a cabinet-level focus to bring together the security and intelligence community, it has to be somewhere other than in Solicitor General's department.

Senator Meighen: As individual committee members, will we hear enough to make an informed decision without having security clearance?

Mr. Jurkowski: My colleagues in uniform and I have been in a situation many times where we were asked to brief politicians. Most of them were interested in what was happening, but we were always mindful of the lack of security clearance. There are certain pieces of information that we would have liked them to be aware of, but we could not divulge.

In a crisis, for example, would that be overridden? It would depend on the nature and sensitivity of that intelligence information, but sensitive information would have to be dealt with through security clearance. I am not an expert in that area, but it is a factor that has to be considered.

The second point I would like to make, to add to Professor Wark's comments, is about various organizations across Canada with specialized intelligence requirements and repositories of information for their own needs.

In my mind, we are talking about asymmetric threats, which transcend any one area. They cover many areas; military; external to the country; policing work; and they cover CSIS-style work. The single point that comes to the fore in my mind is whether the decision maker in cabinet, or the Prime Minister, or another, such as the municipal mayor, will have be able to obtain the requisite information quickly enough from the system that exists now? The temporal dimension is critical, and a centralized organization would help to mitigate the effects of the silos.

Senator Meighen: General Jurkowski would know this better than any of us. In the military we have, for better or for worse, had to specialize. We have decided, in the navy, for instance, that

M. Wark: À titre de ministre, le Solliciteur général est responsable d'une partie seulement du renseignement de sécurité, au sens large du terme.

Le titulaire du poste de Solliciteur général est responsable du SCRS, de la Gendarmerie royale du Canada et du Service correctionnel; voilà les trois volets de son mandat. Il ne peut donc pas accorder toute l'attention voulue à la sécurité et au renseignement de sécurité, et c'est d'ailleurs pourquoi il n'occupe pas une place centrale au sein du Cabinet lors des discussions portant sur le contexte général de la sécurité et du renseignement, encore moins quand il s'agit du renseignement sur la scène internationale.

Il faut comprendre que le SCRS n'est pas le seul acteur et que la GRC n'a pas de fonction relative au renseignement de sécurité. Il s'agit d'un organisme chargé de l'application de la loi. Il existe d'autres acteurs importants et, s'il faut créer un poste ministériel pour chapeauter les services de sécurité et du renseignement, il faut que ce soit dans un ministère autre que celui du Solliciteur général.

Le sénateur Meighen: En tant que membres du comité, serons-nous en mesure d'être suffisamment renseignés pour pouvoir prendre une décision éclairée sans avoir d'autorisation de sécurité?

M. Jurkowski: Mes collègues militaires et moi-même nous sommes déjà retrouvés à plusieurs reprises dans une situation où nous devions informer des dirigeants politiques. La plupart d'entre eux voulaient savoir ce qui se passait, mais nous gardons toujours à l'esprit l'autorisation de sécurité. Il y avait toujours des éléments d'information que nous aurions souhaité pouvoir leur communiquer, mais que nous ne pouvions pas divulguer.

En temps de crise, par exemple, devrait-il y avoir dérogation? Tout dépendrait de la nature et du degré de confidentialité du renseignement de sécurité, mais les informations délicates, devront absolument être assujetties à l'autorisation de sécurité. Je ne suis pas expert dans ce domaine, mais c'est un facteur qu'il faut prendre en considération.

Le deuxième point que j'aimerais aborder, et cela fait suite aux remarques de M. Wark, c'est qu'il existe au Canada divers organismes qui ont des besoins en matière de renseignement spécialisé et qui entreposent des informations pour y répondre.

À mon avis, nous faisons face à des menaces asymétriques, qui transcendent un seul domaine. En effet, ces menaces touchent à différents domaines: l'armée, le périmètre extérieur au pays, les activités policières et le renseignement de sécurité comme le SCRS. La question principale qui me vient à l'esprit spontanément est la suivante: les décideurs, qu'il s'agisse des membres du Cabinet, du premier ministre ou de tout autre responsable municipal, y compris le maire, seront-ils en mesure d'obtenir les informations dont ils ont besoin rapidement dans l'état actuel du système? La dimension temporelle est capitale, et la création d'un organisme centralisé pourrait contribuer à atténuer les effets de silos.

Le sénateur Meighen: Le général Jurkowski en saurait certainement beaucoup plus que nous tous; l'armée canadienne a du, pour le meilleur ou pour le pire, se spécialiser. Ainsi, la marine

we would concentrate on anti-submarine warfare. In the air force, certain choices have been made. We no longer have much heavy lift capacity. We can send fellows in fighter aircraft here and there, but only a very small number. It is hard for us to move large numbers of troops quickly on our own due to that lack of lift capacity.

Is it realistic to think, given our limited resources, that we could usefully specialize in the intelligence and security community, or must we have a foot in every security intelligence camp?

Mr. Jurkowski: I think to specialize would be folly. I think you must cover all angles. You cannot ignore one part of asymmetric threats, or even conventional threats, and still retain your own sovereignty.

Senator Meighen: Even if you had an agreement with an ally to cover off that part?

Mr. Jurkowski: That ally would, with the best of intentions, actually be taking part of your sovereignty. That could be acceptable, but to me it is anathema. You have to put the resources in place to cover all angles to preserve the human security in your country.

Senator Meighen: It is not an analogy with the military?

Mr. Jurkowski: It might be necessary to do things in the military that way too.

Mr. Wark: In the world of intelligence, given the complexity of issues that must be examined, no country, not even the United States, is an island. All countries rely on intelligence sharing arrangements and, to a degree, on specialization. Canada has, in the past, specialized in certain key areas, particularly in signals intelligence, and we will go on specializing. The trick is to maintain the balance between deciding on certain specialized tasks that keep us at the intelligence alliance table and having the capacity to have a general watch on domestic security and international developments with the resources that we can have. We must balance these things.

It is critical to stay at the allied table because this is a partnership of more than 50 years. It has its own dynamics and chemistry. If we were to let it go, we would never be able to recreate it. We could never knock on the door of the CIA, SIS or GCHQ in Britain and ask them to give us the stuff they used to give us. They would laugh us out of court.

Mr. Jurkowski: In my experience, we do share a lot of military and intelligence information with our allies, in particular the United States. I was a member of an organization called the Permanent Joint Board on Defence that was created in Ogdensburg on August 18, 1940 between Prime Minister Mackenzie King and President Roosevelt. I believe that they are having their two hundred and eighth meeting this month.

a choisi de se spécialiser dans la guerre anti-sous-marine. La force aérienne, quant à elle, a fait certains choix. Nous n'avons plus tellement de moyens de transport de charges lourdes. Nous pouvons déployer des hommes et des femmes dans des avions de chasse ça et là, mais en nombre très limité. Il nous est difficile de déployer un grand nombre de troupes rapidement par nos propres moyens, étant donné que nous n'avons plus les moyens de transport nécessaires.

Compte tenu de nos ressources limitées, serait-il réaliste de penser que nous pourrions nous spécialiser utilement dans la sécurité et le renseignement ou est-ce que, pour cela, il nous faudrait être présents dans tous les milieux de sécurité du renseignement de sécurité?

M. Jurkowski: À mon avis, ce serait de la folie que de se spécialiser. Je crois qu'il faut couvrir les fronts. On ne peut pas négliger une partie des menaces asymétriques, ou même les menaces conventionnelles, et préserver quand même notre souveraineté.

Le sénateur Meighen: Même si un de nos alliés s'engageait à couvrir ce front-là?

M. Jurkowski: Cet allié, en fait, s'accaparerait en partie votre souveraineté, et avec les meilleures intentions. Cela pourrait être acceptable, mais personnellement je trouve cela abominable. Il faut mettre les ressources en place pour veiller à la protection de tous les aspects de la sécurité humaine dans votre pays.

Le sénateur Meighen: Vous ne faites pas d'analogie avec les forces militaires?

M. Jurkowski: Il serait peut-être nécessaire de faire la même chose dans le domaine militaire aussi.

M. Wark: Dans le monde du renseignement, étant donné la complexité des questions, aucun pays, même les États-Unis, n'existe en vase clos. Tous les pays comptent sur la mise en commun du renseignement et, dans une certaine mesure, sur la spécialisation. Traditionnellement, le Canada s'est spécialisé dans certains domaines clés, surtout le renseignement électromagnétique, et nous allons continuer à le faire. Il faut trouver un juste équilibre entre les tâches spécialisées, qui nous rendent utiles à la table des alliés, et la capacité de faire de la surveillance générale à l'échelle nationale et internationale avec les ressources dont nous disposons. Il faut concilier ces deux aspects.

Il est crucial de demeurer à la table des alliés parce que ce partenariat dure depuis plus de 50 ans. Il a sa propre dynamique et ses affinités. Si on l'abandonnait, il ne serait plus possible de le rétablir. On ne pourrait jamais plus s'adresser à la CIA, au SIS ou au Service gouvernemental d'écoutes et de transmission en Grande-Bretagne pour leur demander de nous donner les renseignements qu'ils nous donnaient avant. On rirait de nous.

M. Jurkowski: J'ai constaté que nous partageons effectivement beaucoup de renseignements militaires et de sécurité avec nos alliés, en particulier les États-Unis. J'appartenais à un organisme appelé la Commission permanente mixte de défense créée à Ogdensburg le 18 août 1940 entre le premier ministre Mackenzie King et le président Roosevelt. Je crois que la 208^e réunion est prévue pour ce mois-ci.

I participated in many of those meetings as a member, but I often had the feeling that I was considered the Canadian freeloader. They would never say that, but I felt like a freeloader.

Senator Forrestall: I, too, have been asked to leave a meeting because I had nothing to contribute.

I have some sympathy for Professor Wark's position. Where do we find the resource? Who trains the resource? Are universities dragging their feet a bit? You are there because of your personal interest in this subject matter. Are universities doing enough to help us identify resources? I doubt very much that you could find enough well educated people prepared to dedicate themselves at a variety of levels.

Mr. Wark: That is a good question. I have lost track of the number of unemployed or badly employed former Ph.D. students that I have had. The truth is that there is a range of resources in this country from which analytical talent could be drawn. We are just not good at drawing from those resources, of which the universities are an obvious one. The private sector is an obvious one. Organizations like KPMG are another resource. In the commercial sector, the banks all maintain extensive risk analysis and threat assessment units and can bring people into those units to do economic intelligence.

We are a very rich country in terms of these resources, but there is a real disconnect between the security intelligence community and all the resources that exist, and that is because, in my personal view, the security intelligence community has never come up with a realistic, long-term strategy of recruitment of the people they need. This is one of the many things we need to look at.

Senator Forrestall: Do you suggest it should be done from the outside, that you do not want to do it but that it must be done?

Mr. Wark: No, I am saying that there are rich resources in this country —

Senator Forrestall: Why have the existing resources not taken the initiative themselves.

Mr. Wark: I think the universities have in all kinds of ways. We train people in all kinds of areas, including intelligence studies. That is not to say that the people trained in these areas find it easy, even when they are interested, to develop a career in the security and intelligence community. That community recruits largely from within. It feeds off the government bureaucracy. It likes doing business that way because it can assess the nature of the people it is hiring. They do not have a systematic program of recruitment from the much richer bed of public talent beyond their walls.

That has never been a problem in the past because they have not had to recruit very much. In fact, the problem has been the opposite. They have had no opportunities to recruit; no money and no mandate. However, if they are going to expand, they will have to come up with a recruitment strategy and look to new pools of talent, which do exist.

J'ai participé à nombre de ces réunions en tant que membre, mais j'ai eu souvent l'impression qu'on me prenait pour un pique-assiette canadien. On ne l'a jamais dit, mais j'avais ce sentiment-là.

Le sénateur Forrestall: On m'a déjà demandé à moi aussi de sortir d'une réunion parce que je n'étais d'aucune assistance.

Je comprends un peu la position de M. Wark. Où trouvons-nous les ressources? Qui leur donne la formation nécessaire? Est-ce que les universités sont un peu à la traîne? Vous êtes là parce que vous vous intéressez personnellement à la question. Les universités font-elles assez pour nous aider à trouver les ressources? Je doute fort que vous puissiez trouver assez de personnes instruites qui seraient prêtes à se consacrer à toutes sortes de niveaux.

M. Wark: C'est une très bonne question. Je ne compte plus le nombre de mes anciens étudiants en doctorat qui se sont trouvés en chômage ou sous-employés. Or, il existe au Canada tout un bassin de personnes qui possèdent les compétences analytiques nécessaires. Le problème, c'est que nous ne savons pas mettre à profit ces ressources, dont les universités sont un exemple évident comme le secteur privé. Des firmes comme RPMG sont aussi une ressource. Dans le secteur commercial, les banques ont toutes des services importants d'analyse du risque et d'évaluation des menaces, et elles peuvent intégrer d'autres personnes dans ces services pour faire du renseignement économique.

Nous sommes un pays très riche en ressources, mais le renseignement de sécurité est débranché de toutes les ressources qui existent, parce qu'il n'a jamais, me semble-t-il, établi de stratégie de recrutement réaliste et à long terme. C'est un des nombreux aspects qu'il faut examiner.

Le sénateur Forrestall: Êtes-vous d'avis qu'il faut s'y prendre de l'extérieur, que même à contrecœur il faut le faire?

M. Wark: Non, j'ai dit que nous avons au Canada beaucoup de ressources...

Le sénateur Forrestall: Pourquoi les ressources existantes n'ont-elles pas pris l'initiative?

M. Wark: Je crois que les universités l'ont fait de bien des façons. Nous offrons une formation dans beaucoup de domaines, y compris le renseignement de sécurité. Cela ne veut pas dire que ceux qui sont formés dans ces domaines arrivent facilement à faire carrière dans ce secteur, même s'ils le souhaitent. L'appareil de sécurité et de renseignement a tendance à faire son recrutement de l'intérieur. Il recrute son personnel parmi les fonctionnaires. Cette façon de faire lui convient parce qu'il peut facilement évaluer les candidats au recrutement. Il n'existe aucun programme de recrutement systématique qui puise dans le bassin beaucoup plus riche de candidats compétents à l'extérieur.

Dans le passé, cela ne posait jamais de problème parce qu'il y avait très peu de recrutement. En effet, on avait plutôt le problème inverse. On n'avait ni les ressources financières ni le mandat de recruter. Cependant, si l'appareil doit prendre de l'expansion, il faudra établir une stratégie de recrutement et chercher de nouveaux bassins de candidats talentueux, bassins qui existent déjà, d'ailleurs.

Senator Forrestall: A current theme that I have heard is that Canada would have about a 20-year warning prior to involvement in a major war. Now we see that it can happen overnight. We saw it happen live on CNN. War can happen tomorrow morning. We may very well be at war, a kind of war we do not yet understand.

Why the 20-year strategy? Why would we want to tell Canadians that we would have 20 years warning, that we would see it building? Somebody obviously feared that an event such as this could happen, with no conscious awareness of where or when. It may be years before we know the full story. That was war, and that happened in the blink of an eye, intelligence services notwithstanding.

Why did we tell Canadians we had 20-year cushion?

Mr. Jurkowski: I am not trying to beg out here, but I have not looked at that document for some time. I recall it as having been a forward-looking document. I am not sure 20 years was what was written in there, but whatever it was in terms of years, it is more or less an agreed time frame amongst allies, intelligence organizations with the known resources that they have would be able to reasonably look ahead and see if some sort of conventional war would be looming on the horizon along the lines of a Second World War or the Korean War. That is what they were focussing on. I do not believe it refers to anything but that. I doubt it refers to asymmetric threats because that is an unknown at this stage. We are trying to come to grips with those kinds of threats. In my recollection, it is a conventional kind of large world scale conflagration that they are looking at.

Senator Forrestall: Given our partnerships in the world, we have been seconded to war in that part of the world for quite some time now. That could happen again shortly.

People call me at home and ask what is going on. They ask if the Prime Minister knows what is going on, if anybody is telling him or Mr. Manley what is going on. The public are more afraid today of that than they are of other things. Who is looking after the air space 100 kilometres in any direction from this Peace Tower? Who is looking at that? Who will give us that 20 years?

Mr. Jurkowski: If it is 20 years, whatever it is.

Senator Forrestall: What is the difference between 48 hours' knowledge of what will happen wherever you happen to be at nine o'clock in the morning? Who is looking after our air space tonight?

Mr. Jurkowski: Canada.

Senator Forrestall: Where is there an aircraft that could do that?

Mr. Jurkowski: It depends on the threat, but right now there is no threat.

Senator Forrestall: There was no threat when we went to bed on the night of September 10.

Le sénateur Forrestall: On disait couramment que le Canada aurait un préavis de 20 ans avant de devoir s'engager dans une guerre d'envergure. Or, on vient de voir que cela peut arriver du jour au lendemain. Nous l'avons vu en direct au poste CNN. La guerre peut éclater demain matin. Nous sommes peut-être bien déjà en guerre, un nouveau type de guerre que nous ne comprenons pas encore très bien.

Pourquoi la stratégie de 20 ans? Pourquoi dire aux Canadiens que nous aurions un préavis de 20 ans, que nous verrions venir la guerre? Il est évident que quelqu'un craignait un événement tel que celui qui s'est produit récemment, sans savoir où ni quand. Nous ne connaissons peut-être pas toute l'histoire avant des années. Il s'agit d'un acte de guerre qui est arrivé comme un coup de tonnerre dans un ciel serein, malgré les efforts des services de renseignement.

Pourquoi avions-nous dit aux Canadiens qu'ils auraient un sursis de 20 ans?

M. Jurkowski: Je n'essaie pas d'esquiver la question, mais cela fait longtemps que je n'ai pas consulté ce document. Si je me rappelle bien, c'était un document prospectif. Je ne suis pas certain qu'on dise 20 ans dans le document, mais quel que soit le nombre d'années, c'était l'échéance généralement convenue entre les alliés; les services du renseignement, utilisant les ressources connues, pourraient raisonnablement prévoir le début d'une guerre conventionnelle comme la Deuxième Guerre mondiale ou la Guerre de Corée. C'était le but de l'exercice. Je ne crois pas qu'il y était question d'autre chose. Je doute qu'on y mentionne les menaces asymétriques, puisque c'est une inconnue pour le moment. Nous nous efforçons de comprendre ce genre de menaces. Si je ne m'abuse, il s'agit d'une guerre mondiale classique dans le document.

Le sénateur Forrestall: En raison de nos partenariats avec d'autres pays, nous participons à des guerres dans cette région du monde depuis quelque temps déjà. Cela pourrait se reproduire très bientôt.

Des gens m'appellent chez moi pour me demander ce qui se passe. On me demande si le premier ministre sait ce qui arrive, si quelqu'un dit à M. Chrétien ou à M. Manley ce qui se passe. C'est ce que la population redoute en ce moment plus qu'autre chose. Qui protège l'espace aérien dans un rayon de 100 kilomètres autour de la Tour de la paix? Qui s'en occupe? Qui va nous garantir ces 20 ans?

M. Jurkowski: S'il s'agit effectivement de 20 ans.

Le sénateur Forrestall: À quoi cela peut-il bien servir d'avoir un préavis de 48 heures des événements qui surviendront là où vous vous trouverez à 9 heures du matin? Qui protège notre espace aérien ce soir?

M. Jurkowski: Le Canada.

Le sénateur Forrestall: Où est l'avion qui nous protège?

M. Jurkowski: Cela dépend de la menace, mais pour le moment, il n'y a pas de menace.

Le sénateur Forrestall: Il n'y avait pas de menace quand on s'est couché le 10 septembre.

Mr. Jurkowski: You are absolutely right, sir.

Senator Forrestall: If there was and you knew there was and you did not tell the world, then we are guilty of something.

Mr. Jurkowski: That is a question you may wish to ask of officials in the Department of National Defence. Coming from a fighter background, I can assure you that there is a heightened level of alert in this country and throughout NORAD.

Senator Forrestall: Bin Laden cannot get his hands on the type of missiles that he would like to have. What does he do? He creates missiles manned, in the case of September 11, or unmanned, remote controlled. That capacity is well within their grasp and it is not terribly expensive. How do we cope with a missile? How do we cope with a jet?

Mr. Wark: If, over decades, you reduce the Canadian Armed Forces to a combat force of roughly 2,000-strong, as one of my colleagues said, you could put all the combat soldiers in the Canadian Armed Forces in a moderately-sized football stadium. If you reduce the fighter force and the navy, you have to expect odd thinking to emerge from the Department of National Defence about its future.

We all share a collective responsibility for having decided that we do not need military forces in the defence of Canadian national sovereignty or a whole variety of international roles. We have reduced it so much that now we face a terrible problem in terms of deciding how to rebuild it.

The American military and the British military are thinking imaginatively about the problems of asymmetric warfare and how to use military means to respond to a terrorist threat are simply impossible in this country because of the tiny core to which we have reduced our armed forces. We bear the responsibility for this, not the Department of National Defence.

Senator Forrestall: That is my point. We have a responsibility to tell the people that it is not safe yet and we do not know how to make it safe; we are trying.

Senator Banks: Professor, you mentioned early on that there is no standing committee in Parliament on defence or security; you appear before one now.

Mr. Wark: We were speaking of an intelligence committee.

Senator Banks: We regard intelligence as being within the purview of security.

Coming directly from what the professor said, general, the Prime Minister made an undertaking yesterday that we would, if called upon, supply military forces. Are we in a position to do that?

Mr. Jurkowski: Yes, we can. I can tell you that from my own experience, early into the aftermath of that accident, the operational staff at National Defence Headquarters would have

M. Jurkowski: C'est tout à fait vrai, sénateur.

Le sénateur Forrestall: S'il y avait une menace, si vous le saviez et que vous l'avez cachée au monde, dans ce cas-là, nous serions coupables de quelque chose.

M. Jurkowski: C'est une question que vous voudrez peut-être poser aux représentants du ministère de la Défense nationale. Je viens de l'aviation, et je peux vous dire qu'il existe un niveau de vigilance accrue dans notre pays et au commandement du NORAD.

Le sénateur Forrestall: Ben Laden n'arrive pas à obtenir les missiles qu'il veut. Alors, que fait-il? Il crée des missiles pilotés, dans le cas du 11 septembre, ou non pilotés, commandés à distance. Ces gens-là peuvent faire cela sans problème, et les coûts ne sont pas excessifs. Que peut-on faire contre un missile? Que peut-on faire contre un avion à réaction?

M. Wark: Si, au cours de quelques décennies, on réduit les Forces canadiennes à une force combattante de quelque 2 000 militaires, pour reprendre l'idée d'un de mes collègues, il serait possible de mettre tous les effectifs des forces de combat dans un stade de football moyen. Si on réduit l'aviation et la marine, il faudra s'attendre à des idées étranges de la part du ministère de la Défense nationale concernant son avenir.

Nous partageons tous la responsabilité collective d'avoir décidé qu'on n'avait pas besoin de forces militaires pour défendre la souveraineté du Canada ou pour jouer toutes sortes de rôles à l'échelle internationale. Les coupures ont été si profondes qu'il faut maintenant s'attaquer au problème terrible de la reconstruction des forces.

Les forces militaires américaines et britanniques font preuve d'imagination à l'égard des problèmes de la guerre asymétrique et l'utilisation des moyens militaires pour réagir à une menace terroriste; c'est tout simplement impossible à faire au Canada en raison du très petit nombre de militaires qui nous restent. C'est nous qui en sommes responsables, et non le ministère de la Défense nationale.

Le sénateur Forrestall: C'est ce que je veux dire. Nous avons la responsabilité de dire à la population que leur sécurité n'est pas encore assurée et que nous ne savons pas comment le faire; nous faisons notre possible.

Le sénateur Banks: Monsieur, vous avez mentionné au début qu'il n'existait pas de comité parlementaire permanent de la défense ou de la sécurité; vous comparez en ce moment devant un tel comité.

M. Wark: On parlait d'un comité du renseignement.

Le sénateur Banks: Pour nous, le renseignement fait partie de la sécurité.

Pour faire suite à ce que le professeur a dit, brigadier général, le premier ministre a promis hier que nous enverrions des troupes, si on nous le demandait. Sommes-nous en mesure de le faire?

M. Jurkowski: Oui. Je sais, par expérience, que l'équipe opérationnelle au quartier général de la Défense nationale a commencé tout de suite après les événements à élaborer des

been quickly developing options and they would have been approved for the CDS to brief the Prime Minister.

You will not find uniformed individuals talking about what those options are. There are military options and they are viable. I will not get into details, but the policy of the Canadian forces is to not talk about those options, but there are possibilities.

I take you back to Kosovo, a place with which I am familiar. The CF-18 operation that occurred over Kosovo was well received by our allies. You may not recall, but I gave facts something along the lines of 50 per cent of the missions that Canadian fighter pilots flew were led by Canadian fighter pilots. That means big operations and coordinated attacks were led by our CF-18 pilots as a result of the aircraft and capabilities that were resident therein and because of the training that they have.

Although it is a small force, that capability is roughly the same as it was just a few years ago. They are capable. That is an example of the kind of force that could conceivably be sent into military action if it was warranted, and I do not have any preconceived notions about what is warranted in Afghanistan. However, that kind of military force, both in the air, on the ground and at sea, would be small but effective.

Senator Banks: Professor, you must surely have thought about the financial bill in order to do what you have suggested we ought to do. Can you give us a ballpark figure? You said the Americans spend \$30 billion, and are about to spend more. Do we need to spend \$3 billion a year? Do we now spend \$3 billion a year?

You heard us speaking earlier about the balance that is necessary to find in any civil society between security, on the one hand, and individual rights on the other. Individual rights are important in this country and always have been. We have been prepared in this country, so far at least, to submerge other considerations to those rights or to rise above those other considerations in order to protect those rights.

Would you give us a ballpark figure, if you have any idea of what the additional cost would be, and where do you see that balance?

Mr. Wark: To be honest, I have not tried to work out a bill. I do not think anybody has ever asked me to work out a bill.

Off the top of my head, we probably need to double the existing budget of the security and intelligence community right away.

Senator Banks: What is it now?

Mr. Wark: Some of the figures in the existing budget are classified. It is hard to put them together as an aggregate. No one is responsible for putting together a security and intelligence community budget, so it is hard for me to say. I would estimate that it is probably in the order of \$500 million. We are not talking about a large figure in the overall scheme of things. We might need a doubling to ensure that we are able to draft in the kind of analytical expertise that we require, and partly to bring us up to speed technologically, particularly for agencies like the Communi-

options et que le chef d'état-major leur aurait donné la permission d'en informer le premier ministre.

Les militaires ne décrivent pas ces options. Il s'agit d'options militaires et elles sont viables. Je n'entrerai pas dans les détails, mais la politique des Forces canadiennes stipule qu'on ne parle pas des options; il existe, cependant, différentes possibilités.

Par contre, je peux vous parler du Kosovo, qui m'est familier. Nos alliés ont été impressionnés par l'action de nos CF-18 au Kosovo. Vous ne vous rappelez peut-être pas, mais j'ai déjà signalé qu'environ 50 p. 100 des missions auxquelles les CF-18 ont participé étaient menées par des pilotes canadiens. C'étaient des opérations de grande envergure et des attaques coordonnées dirigées par nos pilotes en raison de la capacité des CF-18 et de la formation des pilotes.

Même si votre force aérienne n'est pas très importante, sa capacité est sensiblement la même qu'il y a quelques années. On était à la hauteur. C'est là un exemple du type de force armée qui pourrait éventuellement être envoyée en Afghanistan, mais je n'ai pas d'idée préconçue sur ce qu'il faudra là-bas. Ce type de force militaire, aérienne terrestre ou maritime, serait efficace quoique limitée.

Le sénateur Banks: Monsieur le professeur, vous avez certainement réfléchi au projet de loi financier pour faire les choses que vous avez suggéré qu'on fasse. Pouvez-vous nous donner un chiffre approximatif? Vous avez dit que les Américains dépensent déjà 30 milliards, et qu'ils sont sur le point d'en dépenser davantage. Avons-nous besoin de dépenser 3 milliards par an? Dépensons-nous déjà 3 milliards par an?

Tout à l'heure, nous vous avons parlé de l'équilibre qu'il faut établir dans toute société civile entre la sécurité d'une part, et les droits de l'individu d'autre part. Les droits de l'individu sont importants pour notre pays et ils l'ont toujours été. Dans notre pays, tout au moins jusqu'ici, nous avons toujours été prêts à assujettir toutes les autres considérations à ces droits, ou bien à mettre la protection de ces droits au-dessus de toutes les autres considérations.

Voulez-vous nous donner un chiffre approximatif, si vous avez une idée du coût supplémentaire à envisager, et où voyez-vous un tel équilibre?

M. Wark: Franchement, je n'ai pas essayé de rédiger un projet de loi. Je ne crois pas qu'on n'ait jamais demandé de le faire.

Au pied levé, je dirais qu'il faudrait probablement tout de suite doubler le budget actuel des services du renseignement de sécurité.

Le sénateur Banks: Quel est le chiffre actuel?

M. Wark: Certains chiffres du budget actuel sont classifiés. Il est difficile d'en faire le total. Étant donné que personne n'est chargé d'établir le budget des services du renseignement de sécurité, il m'est difficile de vous le dire. J'estime que c'est probablement de l'ordre de 500 millions. Ce n'est pas là un chiffre très important dans l'ordre des choses. Nous devrions peut-être le doubler pour nous assurer d'être capables d'engager les analystes experts dont nous aurons besoin, et aussi, pour nous mettre au niveau sur le plan technologique, surtout les organismes comme le

cations Security Establishment. If we were serious about engaging in overseas foreign intelligence collections operations, the bill would be sizeable. As a first principle, to improve CSE's capabilities to expand the analytical capabilities of the government, I would say doubling the budget would be a reasonable thing to do.

Senator Banks: You said that we had at one time a recognized specialty having to do with signals and electronic surveillance, intercontinental transmissions included. Canada has been at the forefront of certain of those kinds of electronic technologies, and it still is in some respects. Could we regain that?

Mr. Wark: We could. I think it is on the public record that in the Cold War, Canada had a special Russian Soviet intelligence collection mission in terms of signals intelligence and had a focus and expertise that had developed particularly in the Soviet north and in the Arctic, which is an important strategic zone in terms of Soviet strategic weapons.

I would not overemphasize or get too romantic about the degree of Canadian capabilities. Our capabilities were largely in the form of collection as opposed to analysis, but it nevertheless was an important Allied contribution. It was a technologically sophisticated contribution. It was one that I think inevitably dissipated at the end of the Cold War. I am not sure that we have come to think again about specialized intelligence contributions in quite that light.

As for the issue of security versus individual rights, let me make two comments. We are not sure yet what kind of international environment we are living in. War has been declared on terrorism in the past: World War I, World War II, the Korean War, and national emergencies. The country's attitude towards individual rights and government measures taken in response change in the circumstances of war. I do not think we are in the circumstances of those kinds of previous wars, but we may be facing changes to the balance.

That said, much of the concern about where individual rights and civil liberties fit in an expanded security and intelligence capacity is simply misplaced. Nothing that I am advocating in terms of an increase in the capabilities in the security and intelligence fields has any implications for a civil liberties regime in this country, and if it did I would not advocate it. We are talking about increasing capabilities and knowledge and drawing on the resources of this country as a knowledge-rich country to improve our ability to understand our own society and threats to it and to make a global contribution. This is not about Orwell or Big Brother. It is not about listening in on the communications of innocent citizens in this country or impeding the lives of innocent citizens in this country.

Senator Banks: Is that not going to happen as a matter of course if we do what you say we have to do? If we increase the level of surveillance among people who we now know are going to infiltrate themselves into a society in such a way as to be

Centre de la sécurité des télécommunications. Si nous envisageons sérieusement de nous lancer dans la recherche du renseignement à l'étranger, cela pourrait coûter cher. Tout d'abord, pour permettre au CST d'élargir les moyens analytiques du gouvernement, je dirai qu'il serait raisonnable de doubler le budget.

Le sénateur Banks: Vous avez dit qu'autrefois nous étions reconnus comme spécialistes en matière de signaux et de surveillance électronique, y compris la transmission intercontinentale des communications. Le Canada s'est tenu à la fine pointe de certaines technologies électroniques et il y est toujours, à certains égards. Pourrions-nous récupérer cela?

M. Wark: Nous pourrions le faire. Il est notoire, je crois, que pendant la Guerre froide, le Canada avait une mission spéciale qui consistait à recueillir le renseignement sur les signaux provenant de la Russie soviétique et qu'il avait une expertise spéciale qu'il avait mise au point surtout dans le nord de l'Union soviétique et dans la région de l'Arctique, qui est une zone stratégique importante pour les armes stratégiques soviétiques.

Il ne faut pas se faire une idée trop sentimentale ou exagérée des aptitudes canadiennes. Nous avons surtout des aptitudes en matière de recherche du renseignement plutôt que de son analyse, mais c'était quand même une contribution importante pour les alliés. C'était un apport de haute technologie, et je pense qu'inévitablement, cette expertise a disparu avec la guerre froide. Je ne crois pas que nous envisagions toujours de la même manière notre contribution spécialisée au service du renseignement.

Pour ce qui est de concilier la sécurité et les droits de l'individu, permettez-moi de faire deux remarques. Nous n'avons pas encore défini notre nouvel environnement international. Autrefois, on avait aussi déclaré la guerre au terrorisme: la Première guerre mondiale, la Seconde guerre mondiale, la Guerre de Corée, et les catastrophes à l'échelle nationale. L'attitude du pays envers les droits de l'individu et les mesures adoptées par le gouvernement évoluent au cours d'une guerre. Je crois que les circonstances ne sont pas les mêmes que celles des guerres précédentes, mais nous devons peut-être envisager de remanier cet équilibre.

Cela dit, il ne convient pas de trop se préoccuper de la place des droits de l'individu et des libertés civiles dans le contexte d'une plus grande capacité des services du renseignement de sécurité. Rien de ce que je propose pour améliorer cette capacité ne comporte quoi que ce soit qui pourrait compromettre l'exercice des libertés civiles de notre pays, et si c'était le cas, je ne le proposerais pas. Nous voulons accroître nos capacités et nos connaissances et puiser dans les ressources de notre pays qui est un pays au savoir riche en connaissance afin de mieux comprendre notre société, les menaces auxquelles elle est exposée, et pour faire une contribution au niveau mondial. Ceci n'a rien à voir avec le Orwell ou un État policier. On ne cherche pas à écouter les communications de citoyens innocents de notre pays ou à chambarder leur vie.

Le sénateur Banks: Est-ce que ces choses ne se produiront pas inévitablement si nous faisons ce que vous dites que nous devons faire? Si nous augmentons le niveau de surveillance des gens qui, nous le savons, veulent s'infiltrer dans une société de manière à

invisible or have no profile, in order to get at that, will we not have to intrude? Are we not going to have to catch some innocent conversations in our net in order to find the guilty ones?

Mr. Wark: Perhaps, but people do not understand that this is not a new problem, and we have not changed our ways in the past in order to deal with it. People are using the language of "sleepers agents." That is how they are describing the group in the United States that hijacked the planes and crashed them into those buildings. Sleeper agents are a classic problem for counter-intelligence and security and intelligence organizations. How do you identify people who are trying to live invisibly in your society? There are methodologies for that. Most of them relate to the ability to understand a plan or conspiracy at its root before it develops and before the sleeper agent gets to your country and begins to operate there. If you do not have that capacity to reach out and understand the thing at its origin, you will probably not get many of these people, and it certainly would not be worth any price in terms of raising the bar of civil liberties.

When I am talking about security and intelligence capabilities, I am talking about the ability to get at the root of those kinds of operations, not some kind of blanket operation whereby you would throw a huge net of surveillance over all Canadian citizens in the hope that this or that tidbit might come to your attention. That is a futile way to proceed.

Senator Wiebe: Most of us who sit on this committee realized a year and a half ago that there was a definite need for more resources for our military, our security and intelligence, and our police forces. It was for that reason that we worked hard over a period of years to get this committee re-established within the Senate. We agree on the principle that more resources are needed within Canada.

The Brigadier General commented that our Armed Forces are highly thought of worldwide. That is true. Unfortunately, they are not thought of that highly here in Canada. May I suggest as well that our intelligence and security services worldwide are thought of very highly. For some reason, and this has certainly been amplified since September 11, we seem to feel that our intelligence and security service here in Canada is useless. From listening to your comments, I would have gathered, Professor Wark, that that is your feeling.

I think that the CSIS, our RCMP and all forces have done a tremendous job in regards to security and intelligence. It may not be perfect, but just because a nation that spends \$30 billion a year on security and intelligence fails, does that automatically mean that our system has failed? Does that mean that everything we have done up to that point has been a disaster? I suggest that it has not. The people within those departments have done an outstanding job to keep our country as secure and as safe as it has until now. That kind of remark that because the U.S. system has failed, it automatically means that ours is no good has caused a lot of anxiety. Those are the people making those phone calls.

demeurer invisibles, pour arriver à cette fin, ne serons-nous pas obligés à faire des intrusions? Est-ce que nous ne prendrons pas inévitablement quelques conversations innocentes dans le filet afin de prendre les coupables?

M. Wark: Peut-être que oui, mais les gens n'ont pas compris que ce problème n'est pas nouveau, et nous n'avons pas changé nos vieilles méthodes pour y faire face. Maintenant, les gens parlent d'«espions en veilleuse». C'est ainsi que l'on décrit le groupe aux États-Unis qui a détourné les avions pour ensuite percuter les tours. Les espions en veilleuse sont un problème classique pour le contre-espionnage et pour les organisations de sécurité et de renseignement. Comment identifier des gens qui cherchent à vivre d'une manière invisible au sein de la société? Il y a des méthodes pour le faire. La plupart d'entre elles cherchent à bien comprendre les causes fondamentales des plans ou des complots à leur source avant leur éclosion, avant même que l'espion en veilleuse n'arrive au pays et ne se mette à l'oeuvre. Si l'on ne parvient pas à remonter aux racines du problème, on ne pourra peut-être pas repérer la plupart de ces individus, et il serait sûrement inutile de sacrifier nos libertés civiles pour cela.

Quand je parle de capacité en matière et du renseignement de sécurité, je parle d'une capacité de retracer les racines de ces opérations, et pas d'une quelconque opération générale qui consisterait à larguer un immense réseau de surveillance sur tous les citoyens du Canada en espérant retrouver quelques bribes d'information. Il serait inutile de procéder ainsi.

Le sénateur Wiebe: La plupart des membres de notre comité se sont rendu compte il y a un an et demi qu'il fallait certainement augmenter les ressources de nos militaires, de nos services du renseignement de sécurité, et de nos corps policiers. C'est dans cet esprit que nous avons travaillé sans relâche pendant plusieurs années pour rétablir ce comité sénatorial. Nous sommes d'avis qu'en principe il faut davantage de ressources au Canada.

Le brigadier-général a fait remarquer que nos forces armées sont fort estimées dans le monde entier, et c'est vrai. Malheureusement, elles sont moins estimées ici au Canada. Permettez-moi de noter aussi que nos services du renseignement de sécurité sont très prisés dans le monde entier. Pour je ne sais quelle raison, et ce phénomène s'est certainement accentué depuis le 11 septembre, nous semblons croire que notre service canadien du renseignement n'a aucune utilité. Vos commentaires, professeur Wark, me semblent exprimer cette opinion.

Je pense que le SCRS, la GRC et nos forces armées ont fait un travail formidable dans le domaine du renseignement. Ce n'est peut-être pas parfait, mais si un pays qui dépense 30 milliards par an pour le renseignement connaît un échec, est-ce que cela veut nécessairement dire que notre système a aussi échoué? Est-ce que cela veut dire que tout ce que nous avons fait jusqu'à ce moment a été catastrophique? Je dirai que non. Le personnel de ces services a fait un excellent travail en assurant la sécurité que notre pays a connue jusqu'à maintenant. Le fait de dire que notre système n'est sûrement pas bon parce que le système américain a échoué, a provoqué beaucoup d'angoisse. Ce sont ces gens-là qui nous appellent au téléphone.

During your comments, you mentioned that there should be a public debate of security and intelligence issues, and I agree with that. There should be. You also made the statement that reform cannot be made from within. If it cannot, who should make those changes?

Mr. Wark: On the record, and with all seriousness, I never for a moment uttered the word "useless" or meant to imply that I thought the security and intelligence community was useless. I wanted to point out that I believe its capacities are inadequate to face the challenges it now faces since September 11. Prior to September 11, we as a country and society did not tend to pay much attention to these areas, and they were under-resourced before that time.

I feel no less patriotic than you about the work of our security and intelligence community. I am not denigrating the work of that community. I am arguing something that is unusual for an academic to argue, and that is that they should be able to do more. In the past in our debate on these issues, generally the academic community said: The security and intelligence community is a threat to civil liberties. Let us put it in a box and forget about it. That is not my point. I am talking about capabilities to allow Canada to defend itself in terms of domestic security and to play a role internationally.

Senator Wiebe: Thank you. You said that there should be public debate of security and intelligence issues in Canada, and I agree with you on that. You mentioned that reform cannot be made from within, and my question is, who should make that reform and those changes?

Mr. Wark: I apologize. In my passion of the moment, I forgot your other question. In saying I did not think the community could reform itself from within, I meant that we have to look at a multi-faceted process. We need ideas for reform from within the community. We need some kind of external process of review, whether it is done by Parliament, whether it is done through a white paper that the government would issue, whether it is even done more spectacularly in the form of a royal commission, we need some external process to open up this question to debate and understanding. We need a combination of the internal and the external. At the top of all this, we need a Prime Minister and a cabinet that are prepared to invest time and energy in thinking about these issues, because if there is not a sustained political will to make changes, all the reviews in the world, external and internal, would be a waste of public money.

The Chairman: Gentlemen, you made our evening interesting and productive. You have seen how the committee animated with your comments, and that is why we are here. We appreciate you coming on short notice and sharing information with us.

This Senate committee meeting has been part of our survey of major security and defence matters facing Canada. This evening, we have focussed on how intelligence is collected, analyzed and disseminated. The people who have been helping us with this

Dans vos remarques, vous avez dit qu'il faudrait tenir un débat public sur les problèmes du renseignement de sécurité, et je suis de votre avis. Il faudrait en tenir un. Vous avez aussi dit que la réforme ne peut pas se faire de l'intérieur. Si c'est le cas, qui devrait assurer cette réforme?

M. Wark: Pour le mémoire et, très sérieusement, je n'ai jamais utilisé le qualificatif «inutile» et je n'ai jamais voulu donner à entendre que nos services du renseignement de sécurité étaient à mon avis inutiles. Je voulais montrer qu'il n'a pas les capacités suffisantes pour faire face aux défis qui le confrontent depuis le 11 septembre. Avant le 11 septembre, notre pays et notre société ne prêtaient pas beaucoup d'attention à ces questions, et on leur accordait très peu de ressources.

Je ne me crois pas moins patriote que vous quand il s'agit du travail de notre service du renseignement. Je ne veux pas dénigrer son travail. Je soutiens plutôt un argument qu'un universitaire défendra que rarement, à savoir qu'il faudrait lui donner une plus grande latitude. Autrefois, quand on débattait de ces problèmes, les universitaires disaient en général que les services du renseignement menaçaient les libertés civiles. Oublions ces arguments. Ce n'est pas du tout ce que je veux dire. Je parle de la capacité du Canada de se défendre sur le plan de sa sécurité interne et de jouer un rôle sur le plan international.

Le sénateur Wiebe: Merci. Vous dites qu'il faut tenir un débat public au Canada au sujet des problèmes du renseignement, et je suis d'accord avec vous sur ce point. Vous dites que la réforme ne peut pas s'opérer de l'intérieur, et je me demande qui devrait se charger de cette réforme et de ces changements?

M. Wark: Je vous prie de m'excuser. Dans l'excitation du moment j'ai oublié votre deuxième question. Quand j'ai dit que je ne croyais pas que les services pouvaient se réformer de l'intérieur, je voulais dire par là que nous devons adopter un processus multiple. Nous avons besoin d'idées de l'intérieur des services pour effectuer cette réforme. Nous avons aussi besoin d'une procédure d'examen externe, que cela se fasse par le Parlement, grâce à un Livre blanc émanant du gouvernement, ou même, de façon plus spectaculaire, par une commission royale, nous avons besoin d'une procédure externe afin de débattre de ce problème de façon intelligente. Il faut conjuguer l'interne et l'externe. Pour chapeauter le tout, il faut un premier ministre et un conseil des ministres qui soient prêts à dépenser du temps et de l'énergie pour réfléchir à ces problèmes, parce que sans une volonté politique soutenue en faveur du changement, tous les examens au monde, externes ou internes, ne seraient qu'un gaspillage de fonds publics.

Le président: Messieurs, grâce à vous, nous avons passé une soirée intéressante et fructueuse. Vous avez vu à quel point le comité a vivement réagi à vos remarques, et c'est la raison pour laquelle nous siégeons. Nous vous remercions d'être venu dans un si bref délai pour nous communiquer des renseignements.

Cette réunion du comité du Sénat faisait partie de notre étude des grands problèmes qui confrontent le Canada en matière de sécurité et de défense. Ce soir, nous avons étudié spécialement la façon dont on recherche, analyse et diffuse le renseignement. Les

have been a knowledgeable group of specialists with their own views about how this could happen.

The committee's work will continue in Ottawa on October 22, when we shall hear from a number of government officials about intelligence. Those of you at home following our work can visit our web site at www.senate/senat.ca/defence.asp. We post witness testimony as well as confirmed hearing schedules. Otherwise, you may contact the clerk of the committee by calling 1-800-267-7362 for further information and assistance in contacting members of the committee.

Before I adjourn this meeting, I remind members of this committee that Senator Meighen will be chairing a brief meeting of the Subcommittee on Veterans Affairs in the room just adjacent to us, and members of the committee and staff are invited to attend.

The committee adjourned.

gens qui nous ont aidés à le faire sont des spécialistes chevronnés qui ont leurs propres opinions sur la manière de procéder.

Le comité continuera son travail à Ottawa le 22 octobre quand nous entendrons les dépositions de plusieurs fonctionnaires en matière de renseignement. Pour les téléspectateurs qui suivent nos travaux de chez eux, vous pouvez visiter notre site Web à www.senate/senat.ca/defence.asp. Nous y affichons les dépositions des témoins avec un calendrier confirmé des audiences. Sinon, vous pouvez contacter le greffier du comité en composant 1-800-267-7362 pour obtenir d'autres renseignements ainsi que de l'aide si vous voulez contacter des membres du comité.

Avant de lever la séance, je rappelle aux membres du comité que le sénateur Meighen présidera à une courte réunion du Sous-comité des affaires des anciens combattants dans la salle immédiatement adjacente, les membres du comité ainsi que le personnel y sont conviés.

La séance est levée.



If undelivered, return COVER ONLY to:
Public Works and Government Services Canada —
Publishing
45 Sacré-Coeur Boulevard,
Hull, Québec, Canada K1A 0S9

En cas de non-livraison,
retourner cette COUVERTURE SEULEMENT à:
Travaux publics et Services gouvernementaux Canada —
Édition
45 Boulevard Sacré-Coeur,
Hull, Québec, Canada K1A 0S9

WITNESSES—TÉMOINS

Monday, October 1, 2001

From KPMG Investigation and Security Inc.:

Mr. Norman D. Inkster, President, Former Commissioner
RCMP;

Ms Krysta M. Davies, Intelligence Analyst Specialist.

As an individual:

Mr. James Corcoran, Former Deputy Director, Operations,
Canadian Security Intelligence Services (CSIS);

Brigadier General (ret'd) David Jurkowski, Former Chief of
Staff, Joint Operations, Canadian Armed Forces.

From the University of Toronto:

Professor Wesley K. Wark, Associate Professor in the
Department of History, Munk Centre for International
Studies.

Le lundi 1^{er} octobre 2001

De KPMG Investigation and Security Inc.:

M. Normand D. Inkster, président, ancien commissaire de la
GRC;

Mme Krysta M. Davies, spécialiste en analyse du
renseignement.

À titre personnel:

M. James Corcoran, ancien directeur adjoint des Opérations,
Service canadien du renseignement de sécurité (SCRS);

Brigadier-général (retraité) David Jurkowski, ancien chef
d'état-major, Opérations interarmées, Forces armées
canadiennes.

De l'Université de Toronto:

M. Wesley K. Wark, professeur agrégé au Département
d'histoire, Munk Centre for International Studies.



First Session
Thirty-seventh Parliament, 2001

Première session de la
trente-septième législature, 2001

SENATE OF CANADA

SÉNAT DU CANADA

*Proceedings of the Standing
Senate Committee on*

*Délibérations du Comité
sénatorial permanent de la*

Defence and Security

Défense et de la sécurité

Chair:
The Honourable COLIN KENNY

Président:
L'honorable COLIN KENNY

Monday, October 15, 2001

Le lundi 15 octobre 2001

Issue No. 4

Fascicule n° 4

Seventh meeting on:

An introductory survey of the major security
and defence issues facing Canada with a view
to preparing a detailed work plan for
future comprehensive studies

Septième réunion concernant:

L'étude préliminaire des principales questions de
défense et de sécurité qui touchent le Canada en vue
de la préparation d'un plan de travail détaillé pour
des études plus poussées

WITNESSES:
(See back cover)

TÉMOINS:
(Voir à l'endos)



THE STANDING SENATE COMMITTEE ON DEFENCE AND SECURITY

The Honourable Colin Kenny, *Chair*

The Honourable J. Michael Forrestall, *Deputy Chair*

and

The Honourable Senators:

Atkins	Lynch-Staunton
Banks	(or Kinsella)
* Carstairs, P.C.	Meighen
(or Robichaud, P.C.)	Pépin
Cordy	Wiebe
LaPierre	

* *Ex Officio Members*

(Quorum 4)

Changes in membership of the committee:

Pursuant to rule 85(4), membership of the committee was amended as follows:

The name of the Honourable Senator Pépin substituted for that of the Honourable Senator Christensen (*October 2, 2001*).

The name of the Honourable Senator Banks substituted for that of the Honourable Senator Jaffer (*October 5, 2001*).

LE COMITÉ SÉNATORIAL PERMANENT DE LA DÉFENSE ET DE LA SÉCURITÉ

Président: L'honorable Colin Kenny

Vice-président: L'honorable J. Michael Forrestall

et

Les honorables sénateurs:

Atkins	* Lynch-Staunton
Banks	(ou Kinsella)
* Carstairs, c.p.	Meighen
(ou Robichaud, c.p.)	Pépin
Cordy	Wiebe
LaPierre	

* *Membres d'office*

(Quorum 4)

Modifications de la composition du comité:

Conformément à l'article 85(4) du Règlement, la liste des membres du comité est modifiée, ainsi qu'il suit:

Le nom de l'honorable sénateur Pépin est substitué à celui de l'honorable sénateur Christensen (*le 2 octobre 2001*).

Le nom de l'honorable sénateur Banks est substitué à celui de l'honorable sénateur Jaffer (*le 5 octobre 2001*).

MINUTES OF PROCEEDINGS

OTTAWA, Monday, October 15, 2001

(10)

[English]

The Standing Senate Committee on Defence and Security met this day, at 6:20 p.m. in room 160-S, Centre Block, the Chair, the Honourable Colin Kenny, presiding.

Members of the committee present: The Honourable Senators Atkins, Cordy, Kenny and LaPierre (4).

In attendance: From the Parliamentary Research Branch, Library of Parliament: Grant Purves, Research Officer, Major General (ret'd) Keith McDonald, Senior Military Adviser, Deputy Commissioner (ret'd) Roy Berlinquette, RCMP, Senior Security Adviser, Chief Warrant Officer (ret'd) Maurice Dessureault, Military Advisor.

Also present: The official reporters of the Senate.

WITNESSES:

From the Conference of Defence Associations:

Lieutenant-General (Retired) Charles Belzile, Chairman; and Colonel (Retired) Alain Pellerin, Executive Director.

From the Federation of Military and United Services Institutes of Canada:

Major General (Retired) Clive Addy, National Past Chairman.

Pursuant to the Order of Reference adopted by the Senate on Thursday, May 31, 2001, the committee proceeded to its introductory survey of the major security and defence issues facing Canada with a view to preparing a detailed work plan for future comprehensive studies. (*See Issue No. 1, Monday, July 18, 2001, for the full text of the Order of Reference.*)

Lieutenant-General (ret'd) Belzile made a statement and with Colonel (ret'd) Pellerin answered questions.

At 7:45 p.m., the committee suspended its sitting.

At 7:50 p.m., the committee resumed its sitting.

Major General (ret'd) Addy made a statement and answered questions.

It was moved by the Honourable Senator Atkins — That the study on the health care provided to veterans of war and of peacekeeping missions referred to the committee by the Senate on October 4, 2001 be referred for consideration and report pursuant to the Rules of the Senate to the Subcommittee on Veterans Affairs.

The question being put on the motion, it was resolved in the affirmative.

PROCÈS-VERBAL

OTTAWA, le lundi 15 octobre 2001

(10)

[Traduction]

Le Comité sénatorial permanent de la défense et de la sécurité se réunit aujourd'hui à 18 h 20, dans la pièce 160-S de l'édifice du Centre, sous la présidence de l'honorable Colin Kenny (*président*).

Membres du comité présents: Les honorables sénateurs Atkins, Cordy, Kenny et LaPierre (4).

Également présents: De la Direction de la recherche parlementaire de la Bibliothèque du Parlement: Grant Purves, attaché de recherche, major-général (retraité), Keith McDonald, conseiller militaire principal, sous-commissaire (retraité) Roy Berlinquette, GRC, conseiller principal de la sécurité, adjudant-chef (retraité) Maurice Dessureault, conseiller militaire.

Aussi présents: Les sténographes officiels du Sénat.

TÉMOINS:

De la Conférence des associations de la défense:

Le lieutenant-général (retraité) Charles Belzile, président; et

Le colonel (retraité) Alain Pellerin, directeur exécutif.

De la Fédération des instituts militaires et interarmées du Canada:

Le major-général (retraité) Clive Addy, président national sortant.

Conformément à l'ordre de renvoi adopté par le Sénat le jeudi 31 mai 2001, le comité procède à son étude préliminaire des principales questions de défense et de sécurité qui touchent le Canada en vue de la préparation d'un plan de travail détaillé pour les études plus poussées. (*Pour le texte intégral de l'ordre de renvoi, voir le fascicule n° 1, lundi 18 juillet 2001.*)

Le lieutenant-général (retraité) Belzile fait une déclaration et, avec l'aide du colonel (retraité) Pellerin répond aux questions.

À 19 h 45, le comité suspend ses travaux.

À 19 h 50, le comité reprend ses travaux.

Le major-général (retraité) Addy fait une déclaration et répond aux questions.

Il est proposé par l'honorable sénateur Atkins — Que l'étude sur les soins de santé offerts aux anciens combattants qui ont servi au cours de guerres ou dans le cadre d'opérations de maintien de la paix renvoyée au comité par le Sénat le 4 octobre 2001 soit confiée au Sous-comité des anciens combattants pour qu'il y procède et en fasse rapport conformément au Règlement du Sénat.

La question, mise aux voix, est adoptée.

At 8:55 p.m., the committee adjourned to the call of the Chair.

À 20 h 55, le comité suspend ses travaux jusqu'à nouvelle convocation de la présidence.

ATTEST:

ATTESTÉ:

Le greffier du comité,

Barbara Reynolds

Clerk of the Committee

EVIDENCE

OTTAWA, Monday, October 15, 2001

The Standing Senate Committee on Defence and Security met this day at 6:20 p.m. to conduct an introductory survey of the major security and defence issues facing Canada with a view to preparing a detailed work plan for future comprehensive studies.

Senator Colin Kenny (*Chairman*) in the Chair.

[*English*]

The Chairman: Honourable senators, I call the meeting of the Standing Senate Committee on Defence and Security to order.

It is my pleasure to welcome you to the Standing Senate Committee on Defence and Security this evening. Whether you are here in the room, watching on television or following us on the Internet, this evening we continue our study of major security and defence issues.

My name is Colin Kenny. I am a senator from Ontario. We have with us, on my far right, Senator Atkins, also from Ontario, Senator Cordy, from Nova Scotia, and Senator LaPierre, who is from Ontario.

The committee is somewhat smaller this evening than normal. It has been an exciting day in Ottawa with alarms and excursions. We are fortunate to be here in this building. It was only opened for our use 30 minutes prior to the start of the committee meeting. There was some uncertainty about whether we would be able to use the facility or have the meeting tonight.

Our committee is the first permanent standing Senate committee with a mandate to examine subjects of security and defence. Today, we continue our survey of major issues facing Canada. We will be reporting back to the Senate before the end of February.

Recently, Canadian troops have been deployed to assist the United States in its current campaign against terrorism. Questions have been raised about whether the Canadian Forces are operationally ready to undertake the commitments assigned to them by the government. This evening, we will bring together a group of highly qualified experts who will offer informed opinions about the state of the Canadian Forces.

Let me introduce our first witnesses. We have before us Lieutenant-General (Retired) Charles Belzile. He had an illustrious career in the Canadian Forces from 1951 to 1986, during which time he served in Canada and Germany and with the United Nations and NATO. Since retiring, he has continued his pace of activity. From 1987 to 1992, General Belzile was vice-president of business development for SNC Industrial Technologies; and since 1992, has been President of C.H. Belzile Consultants. He is appearing tonight in his capacity as chair of the Conference of Defence Associations.

TÉMOIGNAGES

OTTAWA, le lundi 15 octobre 2001

Le Comité permanent de la défense et de la sécurité du Sénat se réunit aujourd'hui à 18 h 20 afin de faire une étude préliminaire des principales questions de défense et de sécurité qui touchent le Canada en vue de la préparation d'un plan de travail pour des études plus poussées.

Le sénateur Colin Kenny (*président*) occupe le fauteuil.

[*Traduction*]

Le président: Mesdames et messieurs les sénateurs, la séance du Comité permanent de la défense et de la sécurité du Sénat est ouverte.

Je suis heureux de vous accueillir à cette réunion du comité. Que vous soyez ici dans la salle ou que vous suiviez nos travaux à la télévision ou grâce à Internet, nous poursuivons ce soir notre étude des principaux enjeux liés à la sécurité et à la défense.

Je m'appelle Colin Kenny, je suis sénateur et je représente l'Ontario. Participent également à notre réunion ce soir, à mon extrême droite, le sénateur Atkins, également de l'Ontario, le sénateur Cordy de la Nouvelle-Écosse et le sénateur LaPierre, lui aussi de l'Ontario.

Notre comité est plus petit que la normale ce soir. La journée a été fertile en événements à Ottawa, avec des sonneries d'alarmes et des évacuations. Nous avons même de la chance de pouvoir siéger dans cet édifice, qui nous a été ouvert il y a seulement 30 minutes. On ne savait pas s'il y aurait moyen de mettre la pièce à notre disposition ou même de tenir la réunion ce soir.

Notre comité permanent est le premier de son genre à avoir été créé par le Sénat avec le mandat d'étudier les questions liées à la sécurité et à la défense. Aujourd'hui, nous poursuivons donc notre étude générale des grands enjeux auxquels le Canada est confronté. Nous soumettrons un rapport au Sénat là-dessus d'ici la fin du mois de février.

Récemment, des troupes canadiennes ont été déployées pour soutenir les États-Unis dans le cadre de leur campagne contre le terrorisme. À cette occasion, certains se sont demandé si les Forces armées canadiennes étaient prêtes sur le plan opérationnel à entreprendre les missions que leur confie le gouvernement. Ce soir, nous accueillons des experts extrêmement compétents, qui nous donneront leurs avis éclairés au sujet de la situation des Forces armées canadiennes.

Permettez-moi donc de vous présenter les témoins. Nous comptons d'abord le lieutenant-général à la retraite Charles Belzile. L'illustre carrière militaire du lieutenant Belzile au sein des Forces armées canadiennes couvre la période de 1951 à 1986, pendant laquelle il a été en poste au Canada, en Allemagne, auprès des Nations Unies et de l'OTAN. À la retraite, il n'en demeure pas moins très actif. Ainsi par exemple, de 1987 à 1992, le général Belzile a été vice-président à l'expansion d'une entreprise au sein des Technologies industrielles SNC inc. et depuis 1992, il préside C.H. Belzile Consultants. C'est toutefois en tant que président de la Conférence des associations de la défense qu'il témoigne aujourd'hui.

The Conference of Defence Associations, with a current membership of over 600,000 was established in 1932 to study problems of defence and security and to promote the efficiency and well-being of Canada's Armed Forces. On September 27, the CDA released its newest study, entitled "Caught in the Middle," an assessment of the Canadian Forces.

General Belzile is accompanied by Colonel (Retired) Alain Pellerin, the executive director of the Conference of Defence Associations.

Welcome to the committee. Please proceed.

Lieutenant-General (Ret'd) Charles Belzile, Chairman, Conference of Defence Associations: Honourable senators, at the outset, the Conference of Defence Associations and I wish to recognize the outstanding devotion to duty and the professionalism of our men and women in uniform as they prepare to move into potentially dangerous operations as part of the U.S.-led coalition of allies, determined to do all in its power to stem the tide of terrorism in the world. I wish them well and Godspeed. I hope their families will continue to demonstrate the courage they have always displayed in the periods of separation from their loved ones.

Today, it is my pleasure to provide some comments to your committee on the operational readiness of the Canadian Forces. As mentioned, and coincidentally, the CDA recently released a study entitled, "Caught in the Middle: An assessment of the Operational Readiness of the Canadian Forces."

Our aim in that study, and in accordance with our mandate, is to inform the public on matters of Canadian security and to make recommendations to government to improve the effectiveness of the Canadian Forces.

The study was done prior to the tragic events of September 11. While one hates to piggyback on such horrific happenings, they do make the study more relevant and timely.

I shall present a brief summary of the new document, and then my colleague and I will answer any questions you may have. Copies of the study have been mailed to each member of this committee. I also understand that the executive summary has been circulated today.

[Translation]

The Conference of Defence Associations, or CDA, is the oldest and largest defence association in Canada. The CDA is the leading national voice in defence and security matters. As you already mentioned, Mr. Chairman, it was founded in 1932 and currently includes 31 associations with a total membership of 600,000 members across Canada. We believe that credible defence and efficient armed forces contribute to the well-being and prosperity of all Canadians.

La Conférence des associations de la défense, qui compte plus de 600 000 membres, a été créée en 1932 afin de se pencher sur les problèmes liés à la défense et à la sécurité et de promouvoir l'efficacité et le bien-être des Forces armées canadiennes. Le 27 septembre, la CAD a fait paraître son étude la plus récente, intitulée «Coincé entre les deux», une évaluation des Forces armées canadiennes.

Le général Belzile est accompagné aujourd'hui du colonel à la retraite Alain Pellerin, directeur exécutif de la Conférence des associations de la défense.

Messieurs, soyez les bienvenus parmi nous. La parole est à vous.

Le lieutenant-général à la retraite Charles Belzile, président, Conférence des associations de la défense: Mesdames et messieurs les sénateurs, la Conférence des associations de la défense et moi-même tenons d'abord à reconnaître le sens du devoir exceptionnel et le professionnalisme de nos hommes et de nos femmes en uniforme, au moment où ils s'apprêtent à participer à des opérations qui risquent d'être dangereuses, au sein de la coalition d'alliés dirigée par les États-Unis et déterminée à endiguer le terrorisme dans le monde. Tous mes vœux de bon voyage et de succès les accompagnent. J'espère que leurs familles continueront à faire preuve du courage qu'elles ont toujours montré pendant les périodes de séparation d'avec leurs êtres chers.

Ce soir, je suis heureux d'aborder pour vous la question de l'état de préparation opérationnelle des Forces armées canadiennes. Comme on l'a dit, par une heureuse coïncidence, la Conférence des associations de la défense vient de publier une étude intitulée «Coincé entre les deux: Une évaluation de l'état de préparation opérationnelle des Forces armées canadiennes».

Conformément à notre mandat, notre étude cherche à renseigner le public sur les enjeux liés à la sécurité du Canada et à faire des recommandations au gouvernement dans le but d'améliorer l'efficacité des Forces canadiennes.

Notre étude a été réalisée avant les événements tragiques du 11 septembre. On n'aime pas profiter d'attentats aussi horribles, mais nous devons avouer qu'ils rendent cette étude d'autant plus pertinente.

Je vais vous présenter un bref résumé du nouveau document, après quoi mon collègue et moi-même répondrons aux questions que vous pourriez vouloir nous poser. Des exemplaires de l'étude ont été envoyés par la poste à chacun des membres du comité. Je crois aussi savoir que le résumé a été distribué aujourd'hui même.

[Français]

La Conférence des associations de la défense, la CAD, est la plus ancienne et la plus importante association de défense au Canada. La CAD demeure la principale voix nationale en matière de défense et de sécurité. Comme vous l'avez déjà mentionné, monsieur le président, elle fut formée en 1932 et elle comprend maintenant 31 associations avec une adhésion totale de 600 000 membres à travers le Canada. Nous croyons qu'une défense crédible et des forces armées efficaces contribuent au bien-être et à la prospérité de tous les Canadiens et Canadiennes.

[English]

Questions have been raised for some time about whether the Canadian Forces are operationally ready to undertake the commitments assigned to them by the government. As stated in the 1994 white paper on defence, these commitments, which, according to the government remain the only valid document today, are grouped under the following roles: first, the protection of Canada; second, the Canada-United States defence cooperation; and third, contributions to international security.

Operational readiness refers to the ability of the Armed Forces to assemble people and material, within a set period of time, and their capability to execute missions successfully and within the time frame stipulated. Operational readiness may be broken down into a number of components, such as force structure, doctrine, manpower, equipment, training, logistic support and medical support.

All of these elements must be made effective individually and then be brought together to produce a fighting force. In this respect, the Armed Forces are not unlike a symphony orchestra, where a number of diverse elements are blended to produce harmonious results. If any of the parts are missing or weak, the results will be less than harmonious. That concept also applies to the Armed Forces except that the forces may well involve matters of life and death.

Previous studies by the Conference of Defence Associations have shown that the Canadian Forces have suffered from insufficient funding for almost 30 years with a critical drop of 30 per cent of purchasing power in the mid-1990s. Over the past decade, the quick solution to the shortage of funds has been to reduce the number of people in the Canadian Forces from 85,000 to some 57,000, of which only some 53,000 are effective. I have been told that the recent recruitment drive has brought the total in the services to some 59,000. The number of effective people, meaning trained and available, has not changed significantly.

The money added to the Department of National Defence budget over the past three years has been welcome. Please allow me to open a parenthesis here and commend Minister Eggleton for his efforts over the years to secure extra money for the Canadian Forces. These increases were, however, roughly only 50 per cent of what would be required merely to stabilize the system and provide a foundation for rehabilitation. The operations and maintenance account, which covers everyday items needed to run the Armed Forces, is creating an ongoing deficit of \$1 billion per annum. This does not include \$5 billion to \$6 billion identified by the Auditor General in his 1999 report to replace equipment that will "rust out" over the next decade.

[Traduction]

Cela fait déjà quelque temps qu'on se demande dans quelle mesure les Forces canadiennes sont prêtes sur le plan opérationnel à assumer les responsabilités que leur confie le gouvernement du Canada. Tel que précisé dans le livre blanc sur la défense de 1994, document que le gouvernement estime encore valable aujourd'hui, ces responsabilités sont les suivantes: d'abord, la protection du Canada, en second lieu, la coopération canado-américaine en matière de défense et, troisièmement, la participation à la sécurité internationale.

Lorsqu'on parle de l'état de préparation opérationnelle, on entend par là la capacité des forces armées de réunir des effectifs et du matériel, dans une période donnée, et sa capacité de s'acquitter avec succès de certaines missions dans le délai imparti. Cet état de préparation opérationnelle peut se scinder en diverses composantes comme la structure des forces, la doctrine, les effectifs militaires, le matériel, l'entraînement et la formation, le soutien logistique et le soutien médical.

Toutes ces composantes doivent être rendues efficaces pour, une fois réunies, constituer une force de combat. À cet égard, les forces armées ressemblent quelque peu à un orchestre symphonique, où le mélange des diverses sections rend possible la production des sons harmonieux. Si l'une des sections manque ou est faible, les résultats seront moins qu'harmonieux. Cette idée s'applique aussi aux forces armées, sauf que ces dernières comportent parfois des questions de vie ou de mort.

Comme des études précédentes effectuées par la Conférence des associations de la défense l'ont établi, cela fait près de 30 ans que les Forces canadiennes sont sous-financées, avec une baisse de 30 p. 100 particulièrement aiguë de son pouvoir d'achat au milieu des années 90. Au cours de la dernière décennie, pour faire face à la pénurie de fonds, on a eu recours à la solution facile consistant à réduire les effectifs des forces canadiennes, les faisant passer de 85 000 personnes à quelque 57 000, dont seulement 53 000 se retrouvent dans l'active. On m'a dit que grâce à la récente campagne de recrutement, le total des effectifs a remonté à quelque 59 000 personnes. Cependant, les effectifs de l'armée régulière, c'est-à-dire déjà entraînés et disponibles, n'ont pas varié de beaucoup.

Les nouveaux crédits budgétaires reçus par le ministère de la Défense nationale au cours des trois dernières années sont venus à point nommé, et ont été bien accueillis. Permettez-moi ici d'ouvrir une parenthèse pour rendre hommage au ministre Eggleton étant donné les efforts qu'il a déployés ces dernières années afin d'obtenir des crédits supplémentaires à l'intention des Forces canadiennes. Cela dit, ces augmentations de crédits ne correspondent qu'à peu près à 50 p. 100 de ce dont on aurait besoin pour seulement stabiliser le système et le relancer. En effet, le budget d'opérations et de maintenance, qui englobe tous les articles d'usage quotidien dont on a besoin pour administrer les forces armées, est dans une situation de déficit permanent d'un milliard de dollars par année. Cela ne tient pas non plus compte de la somme de 5 à 6 milliards de dollars, nécessaires selon le rapport du vérificateur général de 1999 si l'on veut tout simplement substituer du nouveau matériel à celui qui va irrémédiablement se détériorer au cours de la prochaine décennie.

The introduction of a few new high-technology weapon systems, such as the Coyote reconnaissance vehicle and the light armoured vehicle, while welcome, creates only blips on the downward curve of operational readiness.

The most serious result of the underfunded DND budget is the unacceptable pressure that is placed on the dwindling pool of people in the Canadian Forces. They suffer burnout and many leave the service.

DND is trying to remedy these problems by the introduction of sustaining objectives related to maintaining current military capabilities, plus change objectives to meet the challenges of high-technology and new asymmetrical threats.

The trouble is that there is not enough money in the DND budget to implement either set of objectives. This is the situation we allude to in the title of our study. The Canadian Forces' current capabilities are in decline and new capabilities are unaffordable; hence, they are caught in the middle.

Our study concludes that due to insufficient funds in the DND budget the Canadian Forces cannot fulfil their commitments beyond a marginal level within the resource stipulations and time limits specified in current plans.

In the interests of time, I refer you to the text of the study for the methodology we used to reach these conclusions. I guide your attention especially to the excerpts from the level one business plans of the navy, army and air force — the results, in fact, of their own analysis.

Finally, although it is unfortunate to say, the terrorist attacks in the United States demonstrate a number of points made in our study. First, history has not ended. The interests of some nations and groups will continue to be advanced through violence. Second, recent events such as those in Kuwait and Kosovo and terrorist attacks in the United States are clear indications that threats can materialize with very little strategic warning. Third, there is a broad range of threats in the post-Cold War era. It would be a mistake to focus on only one of them. Hence, modern, multi-purpose, combat-capable Armed Forces need to be maintained at a state of operational readiness, which would allow them to respond to the entire spectrum of security. Finally, contrary to popular belief, technology does not replace people beyond well-defined limits.

In conclusion, the aim of government must be to protect its citizens and nurture stability and prosperity. It is at the heart of our democratic way of life and our congenial social order. Is this worth fighting for? I am certain that your answer, like mine, would be yes. In that case, the security inherent in the Canadian Forces must be assured by moving DND funding higher on the list of national priorities. Our recommendation is that it must be

On a bien adopté quelques nouveaux systèmes d'armes à technologie évoluée, comme le véhicule de reconnaissance Coyote et le véhicule blindé léger, mais bien que leur arrivée soit tout à fait opportune, elle n'affecte que temporairement la courbe générale à la baisse de l'état de préparation opérationnelle.

Le résultat le plus inacceptable du sous-financement du budget du ministère de la Défense nationale est la pression inacceptable que subissent les effectifs toujours à la baisse des forces canadiennes. Les gens souffrent de surmenage et bon nombre d'entre eux quittent la vie militaire.

Le ministère de la Défense nationale s'efforce de remédier à ces problèmes en se fixant des objectifs de maintien des capacités militaires actuelles et en changeant d'objectifs de manière à relever les défis de la technologie de pointe et des menaces asymétriques.

L'ennui, c'est qu'il n'y a pas assez d'argent dans le budget de la Défense nationale pour atteindre l'un ou l'autre groupe d'objectifs. C'est à cela que fait allusion le titre de notre étude. Les capacités actuelles des forces canadiennes sont en baisse et nous n'avons pas les moyens de nous en offrir de nouvelles: nous sommes donc coincés entre les deux.

La conclusion que nous dégageons dans notre étude, c'est que faute de fonds, nos forces arrivent à peine à remplir leurs engagements avec les moyens et dans les délais prévus dans les plans actuels.

Comme le temps presse, je vous laisse le soin de consulter le texte de l'étude pour connaître la méthodologie que nous avons employée pour parvenir à ces conclusions. Je vous renvoie tout particulièrement au passage tiré du plan d'activité de niveau 1 de la marine, de l'armée et de l'aviation, c'est-à-dire le résultat de leur propre analyse.

Enfin, même si cela est triste à dire, les attentats aux États-Unis font la démonstration d'un certain nombre d'affirmations énoncées dans l'étude. Tout d'abord, l'histoire n'a pas pris fin. Les intérêts de certains pays et groupes continueront d'être défendus par la violence. Deuxièmement, les événements récents comme ceux du Koweït, du Kosovo ainsi que les attentats aux États-Unis montrent bien que la menace peut se matérialiser avec très peu d'alerte stratégique. Troisièmement, il existe un vaste éventail de menaces dans l'après-guerre froide. On aurait tort de ne s'attarder qu'à l'une d'entre elles. Il faut donc maintenir à un état de préparation opérationnelle des forces armées modernes, polyvalentes et aptes au combat, capables donc de faire face à l'ensemble des menaces. Enfin, contrairement à l'idée communément admise, la technologie ne remplace pas l'élément humain au-delà de certaines limites bien définies.

En conclusion, l'objectif du gouvernement doit être de protéger les citoyens et de favoriser la stabilité et la prospérité. Cela est l'essence même de notre mode de vie démocratique et de notre ordre social agréable. Cela vaut-il la peine de se battre? Je suis convaincu que, comme moi, vous répondrez oui. Dans ce cas, la sécurité implicite dans les Forces canadiennes doit être assurée en plaçant le financement de la Défense nationale parmi les priorités

increased by a minimum of \$1 billion in each of the next five years.

As a footnote, I would add that in addition to our concern over the operational readiness of the Canadian Forces we are also concerned that, notwithstanding the recent media interest in security and defence, the public remains generally unaware of defence issues. We hope this study and in time your own report will help Canadians to address this important point.

We are at your disposal to respond to questions.

Senator LaPierre: Thank you for your presentation. As always, you are very intelligent, but you scare us. I always read that I am not ready to fight. I know from history that I was not ready to fight in the First World War, I was not ready to fight in the Second World War, and I certainly was not ready to fight in the stupid war in Korea, et cetera. Yet, the capacity of the Canadian people to come up with the wherewithal and the means to be able to carry on a war effort much beyond their numbers has been proven quite well.

I am concerned, sir, about the appraisal of our lack of readiness. Readiness for what has happened since September 11 seems to be to be vastly different from the readiness that would have been required in the Gulf War. Is that possible?

Mr. Belzile: Mr. Chairman, our past war efforts are indeed very laudable. Our history has proven that somehow and in some way we have come up with the wherewithal, as Senator LaPierre mentioned. However, the problem is, as illustrated by the horrific attacks on the United States, that strategic warning and preparation time was always available. During the Cold War, for a long time we lived with the near certainty that we would face a nuclear encounter or a nuclear escalation and, therefore, we neglected such things as our reserves and our capability to sustain, in particular. We accepted that we would have to fight with what we had in the front window.

Those of us who served in NATO for many years knew very well that to a certain extent we could have become the hostages of the country placed before the potential Soviet hordes. As it turned out, it was a war that was never hot. However, I am still convinced that it was a war, and one that we won because we showed our determination to be ready to meet any threat.

The kinds of threats with which we are now faced are different in some ways. National Defence identifies 11 steps in the spectrum of conflicts, ranging from internal security and search and rescue operations all the way down to collective defence.

One of Canada's problems, due to its vast geography, is that there is absolutely no way that Canadians, on their own, can defend the territory of Canada. Therefore, whether we like it or not, we are forced into a situation of cooperation with allies and coalition forces, but this implies, surely, that a commensurate

nationales. Nous recommandons que son budget soit augmenté d'au moins un milliard de dollars au cours de chacune des cinq prochaines années.

En guise d'épilogue, j'ajouterai qu'il n'y a pas que la préparation opérationnelle des forces armées qui me préoccupe. Malgré l'intérêt récent des médias pour la sécurité et la défense, il reste en effet que la population ignore en général tout des questions de défense. Nous espérons que notre étude et, à terme, votre propre rapport aideront les Canadiens à mieux connaître ces questions.

Nous sommes à votre disposition pour répondre à vos questions.

Le sénateur LaPierre: Je vous remercie de votre exposé. Comme toujours, vous êtes très intelligent, mais vous nous faites peur. Je lis toujours que je ne suis pas prêt à me battre. L'histoire m'enseigne que je n'étais pas prêt à me battre pendant la Première Guerre mondiale, ni pendant la Seconde et certainement pas pendant la stupide guerre de Corée. Pourtant, la capacité du peuple canadien de trouver les moyens de soutenir un effort de guerre bien au-delà de son poids démographique a largement été prouvée.

Je suis préoccupé par ce que vous estimez être notre absence de préparation. La préparation pour ce qui est arrivée depuis le 1er septembre semble être largement différente de celle qui aurait été nécessaire pour la guerre du Golfe. N'est-ce pas?

M. Belzile: Monsieur le président, il est vrai que nos efforts de guerre du passé sont éminemment louables. Notre histoire a montré que, Dieu sait comment, nous avons trouvé les moyens qu'il faut, comme le sénateur LaPierre l'a dit. Toutefois, le problème, comme l'ont illustré les horribles attentats contre les États-Unis, c'est que l'alerte stratégique et le temps de préparation étaient toujours là. Pendant la guerre froide, longtemps nous avons vécu avec la quasi-certitude que nous allions connaître un affrontement nucléaire ou une escalade nucléaire et c'est pourquoi nous avons négligé nos réserves et notre capacité de conserver nos effectifs, en particulier. Nous avons accepté qu'il nous faudrait combattre avec ce qui était dans la vitrine.

Ceux d'entre nous qui ont travaillé à l'OTAN pendant de nombreuses années savent très bien que nous aurions pu être les otages du pays placés devant les éventuels hordes soviétiques. Or il se trouve que cette guerre n'a jamais été «chaude», mais je suis convaincu qu'il s'agissait bien d'une guerre et que nous l'avons gagnée parce que nous avons montré notre détermination à faire face à toute menace.

Le genre de menaces auxquelles nous sommes aujourd'hui confrontés sont différentes de certaines façons. La Défense nationale recense 11 types de conflits, allant de la sécurité intérieure aux opérations de recherche et de sauvetage en passant par la défense collective.

Un des problèmes du Canada, à cause de l'immensité de son territoire, c'est qu'il est absolument impossible que les Canadiens à eux seuls puissent défendre le pays. Que cela nous plaise ou pas, nous sommes obligés de coopérer avec des alliés et des forces coalisées, mais cela suppose en contrepartie un effort de notre part

effort is given by our nation to those who may have more power, such as the United States.

Senator LaPierre said that we seem to have been ready to fight in the past. Other than the issue of time, it is safe to say that we are ready to fight now, too. However, we are ready to fight for how long? We are ready to fight with no capability to sustain. After five to eight months, as in our current United Nations operations, we have to turn the army upside down in order to be able to meet the next rotation. This is not an organization that shows much depth.

This is not unique to the army. As this is my background, I tend to speak more about the army than the air force or the navy, but the navy is committing one-third of its combatant fleet to Operation Apollo. It is using in this task force one of its only two supply ships, leaving only one in Canada once they are deployed. That ship must be on either the East Coast or the West Coast. The rest of the navy ships that are training on the coast where that remaining supply ship is not must surely immediately have their ranges reduced because they have to go back to port to resupply.

All of those things come into definitions of operational readiness. That does not mean that the people on those ships are not as good as any in the world. Some of our equipment, in fact, is at the leading edge of modern technology, and our frigates are a perfect example of that. Our fighter aircraft have been reduced in number. Only a small percentage of them have been armed with precision-guided munitions. To a large extent, our pilots are worn out. To be able to keep a mission for a long period of time, such as the one over Kosovo, drains them almost completely.

We are not trying to be only critical here. We are trying to say that you need to review all these things and ensure that not only you have depth at the front end but, perhaps, regurgitate, if you want, our plans to modernize the reserves and have something in the background that allows you to mobilize.

Senator LaPierre: I went to a conference several years ago in Cornwall. The suggestion was made that Canada, a small country of 30 million people, of small resources in many ways but with tremendous territory, should specialize in certain areas and put its money into those areas to which it can best contribute. Perhaps such an area would be in rapid striking actions. In other words, it may not be in hardware.

When I hear from your organization and others about our military capacity and readiness, it always seems to me it is hardware. One billion dollars, sir, will not buy you a hell of a lot. Consequently, you will hardly get what is necessary from your point of view.

What would happen to our defence system, to the security of our country — and I am not an expert, which is why you are here — if we specialized in certain key areas that would make it possible to fight what I am told is the modern war of the 21st century? This will not be like the wars of the 20th century, let alone those of the Middle Ages. Is it possible for Canada to assure the security of its people, the defence of its territory, and its participation in its various international responsibilities, with

en faveur de ceux qui ont plus de puissance, comme les États-Unis.

Le sénateur LaPierre a dit que nous semblions toujours prêts à nous battre par le passé. À l'exception de la question du temps, on peut dire que nous sommes prêts à nous battre aujourd'hui également. Mais pour combien de temps? Nous sommes prêts à nous battre mais sans capacité de tenir. Après cinq ou huit mois, comme pour les opérations actuelles de l'ONU auxquelles nous participons, il faut mettre l'armée sens dessus dessous pour assurer la prochaine permutation. Nous n'en menons pas large.

Ce n'est pas particulier à l'armée. C'est là d'où je viens et j'ai tendance à parler davantage de l'armée que de l'aviation ou de la marine, mais celle-ci affecte le tiers de sa flotte de combat à l'opération Apollo. Elle affecte à ce corps expéditionnaire l'un de ces deux seuls navires de ravitaillement, ce qui n'en laissera qu'un au pays. Il faudra que le navire soit sur la côte est ou la côte ouest. Le reste des navires de la marine qui font des exercices sur la côte où il n'y aura plus de ravitailleurs connaîtront immédiatement une réduction de leur rayon d'action car ils devront revenir au port pour se réapprovisionner.

Tous ces éléments font partie de la définition de préparation opérationnelle. Cela ne signifie pas que les membres d'équipage de ces navires sont inférieurs à d'autres dans le monde. Une partie de notre matériel, en fait, est à la fine pointe de la technologie moderne, et nos frégates en sont le parfait exemple. On a réduit le nombre de nos chasseurs. Une petite fraction d'entre eux sont équipés de munitions à guidage de précision. Dans une large mesure, nos pilotes sont épuisés. Les affecter pendant de longues périodes à une mission comme celle du Kosovo les épuisent presque complètement.

Je ne veux pas faire que des critiques. Nous disons que vous devez revoir tous ces éléments pour vous assurer que vous avez de la profondeur en amont et que vous pouvez réviser nos plans de modernisation de la réserve de manière à avoir quelque chose derrière qui vous permet de mobiliser.

Le sénateur LaPierre: Je suis allé à une conférence il y a quelques années à Cornwall. Quelqu'un a dit que le Canada, petit pays de 30 millions d'habitants, avait peu de moyens mais un immense territoire et devrait se spécialiser dans certains domaines et investir là où sa contribution peut être la meilleure. Ce créneau est peut-être la capacité d'interventions rapides. Et non le matériel.

Quand vous et d'autres parlent de notre capacité militaire et de notre état de préparation, il semble toujours être question de quincaillerie. Un milliard de dollars ne vous permettra pas d'acheter grand-chose. Vous arriverez à peine à obtenir ce que vous dites qu'il vous faut.

Que deviendraient notre système de défense et la sécurité de notre pays — et ce n'est pas moi l'expert, c'est pour cela que vous êtes là — si nous nous spécialisions dans certains domaines qui nous permettraient de nous battre dans ce qui sera la guerre moderne du XXI^e siècle d'après ce qu'on me dit? Ce ne sera plus comme les guerres du XX^e siècle, et encore moins celles du Moyen Âge. Le Canada peut-il assurer la sécurité de sa population et de son territoire et assumer ses diverses responsabilités

specialized actions of various kinds, whatever these may be, and the hardware be damned? How many ships do I need? How many aircraft do I need? How many tanks do I need? How many this and how many that?

Surely, the defence budget will have to increase by \$10 billion to \$15 billion a year to equip ourselves to the degree that the U.S. and Great Britain are equipped. Do we not have a special mission?

Mr. Belzile: Mr. Chairman, it is a good question and one asked regularly by many people. There is a certain amount of validity to it.

It is not quite correct, if I may, senator, to say that we are promoting in our report hardware and equipment. We are talking about people more than anything else. Specialization is okay if the armed forces of our allies and the coalitions with whom we are likely to work have everything else. The problem with specialization is that when we give up a certain capability, when we give up a certain ability to do something, whether it be mine sweeping for the navy in our coastal areas or parachute capabilities, it takes a long time to bring them back up, if we ever need to have them again. It takes time to relearn the process and relearn how to use tanks and other things.

It also assumes that the people with whom you will be working in a coalition have everything else and are prepared to provide it to you, with all of the difficulties that this may entail from the point of view of interoperability, the point of view of command and control. Suddenly, your forces are broken up in many ways that may not be in accordance with your own national government's desire. I think it could work in a short and very specific engagement. If anything drags on, as this particular problem could very well, we will enter a tunnel. We do not know what it will look like at the other end. It would not be prudent to try to specialize in one area at the expense of everything else. Although we are likely to, we may not always have the rest of NATO with us in our left pocket.

Having spent many years in NATO, I saw that interoperability and standardization was great. Everybody supported it as long as you specialized and interoperated on their kit. There are many organizations that come in behind this, including economics in the country. Perhaps Mr. Pellerin would like to elaborate on this. However, specialization scares me because one does not have an ability to bounce back.

Colonel (Ret'd) Alain Pellerin, Executive Director, Conference of Defence Associations: For those who have worked in NATO, specialization was traditionally a password for doing less, and that is always of concern. In our case, we have tried to look at the white paper, which is the government policy document, and look at the task that at the time had been identified by the government and which, I would suggest, notwithstanding the events of September 11, are still valid tasks for an Armed Forces, which is the protection of Canada, Canada-U.S. defence cooper-

internationales en menant diverses formes d'actions spécialisées quelles qu'elles soient, et au diable le matériel? De combien de navires ai-je besoin? Combien d'avions me faut-il? Combien de chars? Combien de ceci et combien de cela?

Il va sûrement falloir augmenter le budget de la défense de 10 à 15 milliards de dollars par an pour nous doter d'un équipement comparable à celui des États-Unis et de la Grande-Bretagne. N'avons-nous pas une mission spéciale?

M. Belzile: Monsieur le président, c'est une bonne question que pose régulièrement de nombreuses personnes. Elle n'est pas dénuée d'intérêt.

Si vous le permettez, sénateur, je dirais qu'il n'est pas exact de dire que nous insistons dans notre rapport sur le matériel et l'équipement. Nous parlons surtout des effectifs humains. La spécialisation, c'est très bien si les armées de nos alliés et les coalitions avec lesquelles nous sommes susceptibles de fonctionner ont tout le reste. Le problème de la spécialisation, c'est que quand on renonce à une certaine capacité, quand on abandonne une certaine capacité, que ce soit le déminage en mer pour les zones côtières ou les capacités de parachutage, il faut beaucoup de temps ensuite pour rétablir cette capacité si on en a besoin un jour. Il faut beaucoup de temps pour réapprendre à utiliser des chars et diverses autres choses.

On part aussi du principe que les personnes avec qui on va travailler dans le cadre d'une coalition disposent de tout le reste et sont prêtes à vous le fournir, avec tous les problèmes que cela peut entraîner sur le plan de l'interopérabilité et du commandement. Vous vous retrouvez tout d'un coup avec des forces fractionnées d'une manière qu'elles ne correspondent peut-être pas à ce que souhaiterait votre propre gouvernement national. Je pense que ce genre de dispositif est valable pour un engagement bref et très précis. Si les choses traînent en longueur, comme c'est très possible dans ce cas précis, on entre dans un tunnel sans savoir ce qu'on va trouver à l'autre bout. Il ne serait pas prudent de se spécialiser dans un domaine aux dépens de tout le reste. Même si c'est probable, il n'est pas certain que nous aurons toujours tout le reste de l'OTAN pour nous appuyer complètement.

J'ai passé de nombreuses années à l'OTAN et j'ai pu y constater que tout le monde était d'accord pour l'interopérabilité et la standardisation. Tout le monde était d'accord à condition qu'on se spécialise et qu'on réalise l'interopérabilité à partir de son propre matériel. Toutes sortes d'organisations interviennent dans ces dispositifs, y compris l'économie du pays. M. Pellerin voudra peut-être vous en dire un peu plus à ce sujet. Toutefois, cette spécialisation m'inquiète parce qu'ensuite on ne peut plus revenir en arrière.

Le colonel à la retraite Alain Pellerin, directeur exécutif, Conférence des associations de la défense: Pour ceux qui ont travaillé à l'OTAN, la spécialisation était traditionnellement un prétexte pour en faire moins, et c'est toujours inquiétant. Dans notre cas, nous avons examiné le Livre blanc, le document de stratégie du gouvernement, pour voir quelle est la tâche que nous a fixée le gouvernement et qui, à mon avis, malgré ce qui s'est passé le 11 septembre, demeure toujours valable pour les Forces armées, à savoir la protection du Canada, la coopération pour la

ation, and contributing to international security. You then build the forces around these tasks.

I suggest that what we have in the white paper as a force is really a minimum required to do that. I would suggest for the first two tasks, which are in a sense being fused now after the events of September 11, we will probably require more. We start looking at counterterrorism. We start looking at critical infrastructure and the protection of that infrastructure in Canada. Quickly, we run out of manpower.

We look at the ice storm, where some 15,000 troops were deployed just for eastern Ontario and Quebec. We look at Oka, where 9,000 to 10,000 troops were deployed. If we talk about infrastructure and protection of infrastructure across the country, very quickly manpower will be required.

We also need to look at contributing to international security. Soon we will have some 4,000 troops abroad. I suggest that sustaining that will be difficult. We are also saying that the white paper calls for a minimum of the equivalent of a brigade to be deployed — 6,000 to 8,000. We have concluded that this would not be possible unless we have six months to a year's training. We are very short of logistics, medical engineers. It is really a minimum.

You are saying, sir, that we are a small country. After all, we are a G7 country. I think Minister Manley mentioned last week that we need to do more as a country. We are a rich country, after all, and a very rich trading nation that requires stability for our well-being. I think the Armed Forces have a role to play. Everyone recognizes the quality of our Armed Forces, but the comment is always, unfortunately, "We don't have enough."

Senator LaPierre: Why have we not developed a reserve force? The reserve force was destroyed by the department. We know that. We had the monitoring committee of the minister. We just have to ask John Fraser about it. Now it is in shambles all across the country.

Why could we not have developed, like the Americans, who are a great example of wisdom, a reserve force capacity that could have been used in the moment that we have just lived? Why did you allow that to happen, sir?

Mr. Belzile: That is a very good question, and I will attempt to answer it.

I talked about the Cold War as a response to your first question. During the Cold War, mutually assured destruction became for a long time the strategic outlook of NATO, of which we were and are a part. It was simply for the first time invoked now. Article 5 meant that if any of those 15 countries at the time was attacked it was considered an attack on everyone else. We also knew that the chances of escalation were great and that there would be massive confrontational armies having to fight over, we hoped, only the West European territory. If you were going to lose that first shock wave, if you were going to lose it all, there would be no time, as

défense canado-américaine et la participation à la sécurité internationale. C'est à partir de ces tâches qu'on organise les forces armées.

À mon avis, dans le livre blanc, on prévoit le minimum de forces nécessaires pour accomplir ces tâches. Je pense que pour les deux premières, qui sont plus ou moins regroupées maintenant depuis les événements du 11 septembre, il nous faudrait des forces plus importantes. On commence à s'occuper de contre-terrorisme. On commence à envisager une infrastructure critique et la protection de cette infrastructure au Canada. Nous allons rapidement manquer d'effectifs.

Lors de la tempête de verglas, nous avons déployé quelque 15 000 soldats dans l'est de l'Ontario et au Québec seulement. Lors de la crise d'Oka, 9 000 à 10 000 soldats ont été déployés. Il est évident que s'il s'agit de protéger nos infrastructures partout au Canada, nous aurons rapidement besoin d'effectifs militaires.

Nous devons également contribuer à la sécurité internationale. D'ailleurs, nous compterons bientôt quelque 4 000 soldats à l'étranger. Or, il sera difficile de maintenir ce rythme. Le livre blanc réclame que nous déployions au minimum l'équivalent d'une brigade, soit de 6 000 à 8 000 soldats, mais nous avons conclu que cela serait impossible à moins d'y consacrer six mois à un an d'entraînement. Et ce n'est qu'un minimum, car nous sommes cruellement à court de spécialistes en logistique ou en génie médical.

Vous dites que nous sommes un petit pays, mais nous faisons après tout partie des pays du G-7. La semaine dernière, M. Manley affirmait que notre pays devait faire plus encore. Nous sommes un pays riche, en effet, et un pays fortement commerçant qui a besoin de stabilité pour maintenir son bien-être. Or, les Forces armées canadiennes ont un rôle à jouer en ce sens. La qualité de nos forces armées est de notoriété publique, mais on ne cesse de se plaindre de son effectif réduit.

Le sénateur LaPierre: Pourquoi le Canada n'a-t-il pas développé sa force de réserve? Tout le monde sait que le ministère qui a détruit sa propre force de réserve. Le ministre avait même son propre comité de surveillance au sujet duquel il suffit d'interroger John Fraser. C'est partout un tel gâchis!

Pourquoi ne pas avoir fait comme les Américains, qui sont pour nous un grand exemple de sagesse, ne pas avoir mis sur pied une force de réserve qui aurait été d'une grande utilité au cours des événements que nous venons de vivre. Pourquoi avoir permis cette débandade?

M. Belzile: Je vais tenter de répondre à cette excellente question.

J'ai mentionné la guerre froide en réponse à votre première question. Au cours de cette guerre froide, la destruction mutuelle assurée est restée pendant longtemps la doctrine stratégique de l'OTAN, dont nous faisons et faisons toujours partie. C'était la première fois que l'on invoquait cette doctrine. En vertu de l'article 5, toute attaque à l'encontre de l'un ou l'autre des 15 pays de l'OTAN était considérée à l'époque comme une attaque à l'encontre de tous. Nous savions également que les possibilités d'escalade du conflit étaient énormes et qu'elles entraîneraient des affrontements massifs entre des armées se

in 1939, to mobilize your reserves anyway. The army and the naval reserves had specific roles, such as the control of shipping, harbours, et cetera. They were specific roles for the reserves.

The army was literally turned into what we called the “ropes and ladders people.” We turned everybody into a post-nuclear strike rescue organization, which would, in fact, enter cities like Granby in Quebec, in which I participated, where you have thousands of dead people, or people, as you went out from ground zero, who would be less and less hurt but salvageable, and all of those things that had very little military application.

The reserves in the “ropes and ladders” started to degenerate not because they were ordered to do so but because people left the reserves in droves. No challenge was left. There was none of what traditionally entices young people to join the army, a bit of excitement and the possibility that you may have something to do for your country, and no amount of explanation that this service was just as useful for your country was very convincing.

Part of the whole process in the last 30 years of reduction in funding went all the way down and kept on going down. I commanded the army and, therefore, the army reserve between 1981 and 1986. At that time, when I left, I had 45,000 people available to my command in one form or another, including the reserves. These 45,000 people now have shrunk to perhaps something akin to half of that, comprising both the regulars, which are still expected to react quickly as they are doing now, manning ships and ready to go, and the reserves, which have no way to be called and no guaranteed way they will be there, because of our tradition of voluntary service.

We submit that politically it will never sell. It was a disaster during wartime. It is not likely to ever be invoked again by the Canadian government. There is no job protection. Our reservists, even if they were three times what they are, can report for duty if called, if they wish to. We would like to be able to guarantee that we could motivate them. We hurt the reserves for a variety of reasons, but the major one was simply that for too many years they were just turned into rescue firemen-type people, and many just got tired.

Senator LaPierre: Surely, Mr. Chrétien cannot make a speech and say he will increase the defence budget by \$75 billion. He has to have the will of the Canadian people, and the will of the people, since the days of Mr. Trudeau, has been less favourable of the Armed Forces and conflicts, et cetera, and has spent all its energies and great emotion in peacekeeping.

Have you assessed the will of the Canadian people to support the conclusions that you draw? If so, how will those who are responsible be able to convince the Canadian people to make the

disputant — comme nous l’espérons — le territoire de l’Europe occidentale et seulement celui-ci. Si vous deviez perdre la première vague d’attaques, et si vous deviez tout perdre, vous n’auriez pas eu le temps de toute façon de mobiliser vos réserves comme vous l’aviez fait en 1939. L’armée et les réserves navales avaient des rôles spécifiques à jouer, tels que contrôler la marine marchande, les ports, etc. Il s’agissait de rôles dévolus spécifiquement à la réserve.

Puis, l’armée a été littéralement transformée en une opération de sauvetage post-frappe nucléaire censée pouvoir pénétrer dans des villes comme Granby au Québec — simulation à laquelle j’ai participé — en vue de récupérer des milliers de corps ou, au fur et à mesure que l’on s’éloigne du point zéro, de sauver des blessés; autrement dit, on lui réservait toutes sortes de tâches de nature à peine militaire.

Ces réserves de nature moins militaire ont commencé à dégénérer, non pas parce qu’on leur avait donné l’ordre, mais parce que des flots de réservistes abandonnaient la partie. On ne leur réservait plus aucun défi, du genre de ceux qui traditionnellement encouragent les jeunes à joindre les rangs de l’armée et qui peuvent les stimuler en leur offrant la possibilité d’aider leur pays. Et nous n’avons jamais réussi à les convaincre que leur service était tout aussi utile que l’autre pour leur pays.

Les 30 dernières années de finances réduites n’ont fait qu’accélérer le désintéressement. J’ai commandé l’armée et, par conséquent, la réserve, de 1981 à 1986. À l’époque de mon départ, je commandais 45 000 soldats dont faisaient partie les réservistes. Cet effectif est aujourd’hui réduit à peu près de moitié et comprend la force régulière, de qui on attend toujours qu’elle réagisse rapidement comme elle le fait aujourd’hui en étant sur un pied d’alerte et capable d’embarquer du personnel, ainsi que les réserves, qu’il est impossible d’appeler sous les drapeaux et dont la présence n’est pas garantie, parce que traditionnellement son service est volontaire.

Nous sommes d’avis que ce type de réserve n’obtiendra aucun appui politique. D’ailleurs, elle fut un désastre en temps de guerre et il est peu probable que le gouvernement canadien invoque à nouveau un jour la nécessité d’en avoir une. Cette réserve n’offre aucune protection d’emploi. Même si notre effectif de réserve était trois fois plus élevé qu’il ne l’est, il faut comprendre que les réservistes ne se présentent au poste que s’ils le veulent bien. Nous aimerions pouvoir vous garantir que nous sommes capables de les motiver. Nous avons nui aux réserves pour bien des raisons, la principale étant simplement que trop longtemps, nous ne les avons utilisées que comme des pompiers pour faire du sauvetage, ce qui en a désintéressé plus d’un.

Le sénateur LaPierre: M. Chrétien ne peut tout de même pas dans un discours, annoncer qu’il augmentera de 75 milliards de dollars le budget de la défense. Il doit consulter les Canadiens, et depuis l’ère Trudeau, les Canadiens sont moins enclins à appuyer l’envoi des Forces armées canadiennes dans des conflits et prônent plutôt avec émotion que l’armée consacre toute son énergie au maintien de la paix.

Avez-vous consulté les Canadiens pour savoir s’ils appuient vos conclusions? Dans l’affirmative, comment nos dirigeants pourront-ils convaincre les Canadiens de faire les sacrifices nécessaires

sacrifices necessary, to take the money, perhaps, from education, health or some other place, or to go into a deficit situation or increase the debt in order to achieve the kind of level that you are talking about? How feasible is that? Did you study that?

Mr. Belzile: We did not, as part of that study, look at it directly, but we had all sorts of evidence from outside our study. In the last few months, polls are showing about a 58 per cent support for increased defence expenditures and increased enhancement of the Canadian Forces. I submit, therefore, as humbly as I can, that the national will is out there. People realize, as my colleague just said, that they are members of the G8 or G7, whichever countries you count, and that we are one of the wealthiest and most prosperous countries in the world. We should stop being carried by someone else. We should pay our share. The burden of defence has to be shared by 19 nations in NATO, and, I submit, and our study justifies it, that we do not do as much as we should.

Mr. Pellerin: Perhaps because our study came out on September 27, just after the tragic events of September 11, a couple of polls that followed, one in the *Toronto Star*, were useful in showing that the population is much more ready to support more spending on defence. That was rewarding to see, in a sense. Also, in the last three weeks, we have received at our small office, which has three volunteers, at least 200 requests for interviews on radio, television and the press. This weekend I was reading the *Toronto* papers, and in the *Toronto Star* Graham Fraser had a long article on defence that quoted our paper. All of us were on television a number of times. With respect to radio programs across the nation, we spent hours on radio talk shows, and the people are more supportive of defence than ever before. In this case, unfortunately, the government so far has led from the rear. The population is in front of the government on the need to support strong and credible defence.

Senator Atkins: Senator Cordy leaned over to me and said that it is very difficult to follow a TV journalist with some of the questions we might have. It is good to see you, General. The last time we met was in France at the 55th anniversary of the invasion of Normandy. You conducted a ceremony — I do not know whether you recall; you had the students with you — which was, in my opinion, a remarkable moment in those travels.

I was with veterans from Normandy. What struck me, and I have been on a number of these trips with veterans, was the incredible loyalty and pride our veterans have in the service to their country. I do not get the same sense these days from people who serve in the military. Sometimes they take pride in some of the vocations that they do and do very well. The military has done a remarkable job in difficult circumstances. My sense has been,

pour que le Canada ait une armée du niveau tel que celui que vous préconisez, quitte à ce que d'autres secteurs tels que l'éducation ou la santé soient laissés pour compte quelque temps ou que le déficit ou la dette augmente? Est-ce réalisable? Vous êtes-vous posé la question?

M. Belzile: Nous ne nous sommes pas posé directement la question dans le cadre de cette étude, mais toutes sortes d'éléments à l'extérieur de notre étude le démontrent. Au cours des derniers mois, les sondages ont démontré qu'environ 58 p. 100 de la population appuient une augmentation dans les dépenses en matière de défense et la valorisation des Forces armées canadiennes. Je prétends donc, en toute humilité, que le peuple canadien s'est prononcé. Comme mon collègue vous l'a expliqué, les Canadiens se rendent bien compte qu'ils font partie des pays du G-7 ou du G-8, selon le cas, et qu'ils sont citoyens d'un des pays les plus riches et les plus prospères du monde. Il faut cesser d'être à la remorque des autres et il faut payer notre part. Or, le fardeau de la défense doit être partagé par les 19 pays de l'OTAN alors que, comme le démontre notre étude, le Canada ne fait pas autant qu'il le devrait.

M. Pellerin: C'est sans doute parce que notre étude a été publiée le 27 septembre, peu après les événements tragiques du 11 septembre, mais les quelques sondages qui ont suivi, notamment dans le *Toronto Star*, ont démontré que la population canadienne est prête beaucoup plus qu'avant à appuyer une augmentation des dépenses de défense. Cela nous a rassurés, dans un certain sens. De plus, au cours des trois dernières semaines, notre petit bureau de trois bénévoles à peine a reçu au moins 200 demandes d'entrevues de la part de la radio, de la télévision et de la presse écrite. Lorsque je lisais les journaux de Toronto le week-end dernier, j'ai constaté que Graham Fraser du *Toronto Star* citait notre document dans un long article sur la défense. Chacun d'entre nous est passé à la télévision plusieurs fois. Nous avons aussi passé des heures à la radio dans le cadre d'émissions de ligne ouverte et avons constaté que les Canadiens appuient plus que jamais leur dispositif de défense. Malheureusement, dans le cas qui nous occupe, le gouvernement est à la remorque de la population sur la nécessité de soutenir des forces armées qui soient fortes et crédibles.

Le sénateur Atkins: Le sénateur Cordy s'est penchée vers moi pour m'expliquer à quel point il était difficile de faire mieux qu'un journaliste de télévision et de poser les bonnes questions. Quoi qu'il en soit, je vous souhaite la bienvenue, général Belzile. La dernière fois que nous nous sommes vus, c'était en France, lors du 55^e anniversaire du débarquement en Normandie. Vous ne vous rappelez peut-être pas, mais vous étiez accompagné d'étudiants, et vous avez dirigé une cérémonie qui était, à mon avis, un des moments forts de notre voyage.

J'accompagnais des anciens combattants en Normandie et ce qui m'a frappé, même si je n'en étais pas à mon premier voyage avec des anciens combattants, c'est l'incroyable loyauté qu'ont nos anciens combattants à l'égard de nos forces armées et la fierté qu'ils en tirent. Or, je n'ai pas l'impression que les soldats d'aujourd'hui ressentent la même chose. Parfois, il est vrai qu'ils sont très fiers de la nouvelle vocation de leurs forces armées et des

going back to the 1960s, that the military has been nicked and dined, and we are now paying the price.

Whether you talk about reserves or the kind of equipment that we are providing our military, it seems we have not given people any kind of incentive other than in certain areas. I know the Air Force has the CF-18, which is more or less a state-of-the-art machine. The navy has the frigates. Apart from the fact that I think the military has been nicked and dined, so have our personnel. Why would young people want to join the RCMP and not the military? In a way, they come from the same kind of interests and ambition. We do not pay the military people the same amount of money as we pay the RCMP. We do not give them the reason to join up. I have not read your report, but they say 60,000. Is that enough for our military?

Mr. Belzile: We only have six recommendations in our report. The third one states that 60,000 would bring it in line with what the government expects us to do now, assuming they are all effective. We are recommending that we should progress that to 75,000 as a minimum. In the 1960s, we had 120,000. We are not advocating a return to that as a fundamental issue. We also fully realize that the priority on the front burner now will be on national security because of the kind of threat that exists there. We do not want to get drawn into a "specialty of the month," where, suddenly, there is counterterrorism and everything else disappears or it is all NATO at one time or, for that matter, all search and rescue. We come all the way back to this.

I now want to talk about recruiting the kind of people we need and whether or not we appeal to them. I will tell you a little anecdote. When I returned from Korea, I was a recruiting officer in Edmonton, Alberta. We had large quotas at that stage. My boss would visit my office at 101st and Jasper in Edmonton. He would be talking to a young man on a bench waiting for the next step in the process. He would ask him, "Son, how long have you been here?" If the recruit said more than 72 hours, I was in trouble.

We now take up to six months to enrol someone. It is all centralized and done through one system. We cannot even move people from the reserves to the regular force on an easy basis. There is a membrane that separates the two, and that membrane was there when I was still in uniform. People can look at me and ask, "Why could you not fix it?" You talk to the reserve units now who want to hire a former regular officer or a regular NCO with a lot of experience. Although he just came out of the regular force, it will take them months to enrol him and to gain his specialty and experience.

nouvelles tâches que celles-ci accomplissent brillamment. Les forces armées ont fait du travail remarquable dans des circonstances difficiles, mais, si je me rappelle ce qu'elles étaient dans les années 60, j'ai l'impression qu'on a rogné sur les forces armées et que nous en payons aujourd'hui le prix.

Qu'il s'agisse de la réserve ou du type de matériel dont nous équipons nos militaires, il me semble que ce que nous leur offrons n'est guère de nature à susciter l'intérêt, sauf dans certains domaines. Je sais que l'aviation a le CF-18, qui est un appareil de technologie assez récente. La marine a les frégates. Sans compter que nous avons rogné sur les forces armées de même que sur nos effectifs militaires. Pourquoi les jeunes choisissent-ils les rangs de la GRC plutôt que les forces armées? D'une certaine façon, les candidats ont à peu près les mêmes intérêts et les mêmes ambitions. Nous ne payons pas les militaires aussi bien que nous payons les agents de la GRC. Nous ne leur donnons pas de raisons de s'enrôler. Je n'ai pas lu votre rapport, mais on parle de 60 000. Est-ce suffisant pour nos forces armées?

M. Belzile: Notre rapport ne contient que six recommandations. La troisième vise un effectif de 60 000 pour que nous puissions faire ce que le gouvernement attend de nous, en supposant qu'il en a les moyens. Nous recommandons que l'effectif passe progressivement à 75 000 à tout le moins. Dans les années 60, il était de 120 000. Nous ne disons pas qu'il faut absolument revenir à ce niveau. Nous savons bien par ailleurs que la grande priorité de l'heure sera la sécurité nationale à cause de la nature de la menace qui existe maintenant. Nous ne voulons pas toutefois que l'orientation soit déterminée en fonction du «parfum du mois», de façon que, du jour au lendemain, on n'en ait plus que pour la lutte au terrorisme et que tout le reste disparaisse ou encore qu'on n'en ait plus que pour l'OTAN ou même pour la recherche et le sauvetage. C'est de cela qu'il s'agit finalement.

Je veux maintenant vous parler des efforts pour recruter le type de candidats dont nous avons besoin et de l'attrait que les forces armées représentent pour eux. Je veux vous raconter une petite anecdote. Quand je suis revenu de Corée, je travaillais comme agent de recrutement à Edmonton, en Alberta. Nous avions à l'époque des quotas importants. Mon patron avait l'habitude de venir voir sur place à mon bureau qui se trouvait à l'angle de la 101^e et de Jasper à Edmonton. Il engageait la conversation avec le jeune homme qui était assis sur le banc et qui attendait de passer à la prochaine étape du processus. Il lui demandait: «Depuis combien de temps attends-tu là, mon gars?» Si la recrue lui disait que cela faisait plus de 72 heures, j'étais fait.

Aujourd'hui, il nous faut parfois jusqu'à six mois pour enrôler quelqu'un. Tout est centralisé et passe par un seul système. Nous ne pouvons même pas faire passer facilement quelqu'un de la réserve à la force régulière. Les deux sont séparées par une membrane, et la membrane était là quand j'étais toujours en uniforme. Les gens me regardent et me demandent: «Pourquoi n'avez-vous pas pu corriger le problème?» Prenons le cas des unités de réserve qui veulent embaucher un ancien officier ou sous-officier de la force régulière qui a beaucoup d'expérience. Eh bien, même si le gars vient tout juste de sortir de la force régulière, il leur faudra des mois pour l'enrôler et pouvoir profiter de son expertise et de son expérience.

We do that for a variety of reasons. I say “we” collectively here. One involves security clearances, et cetera. We were not formerly too concerned with that. We trained an infantry soldier for the first three or four months and all the other stuff took place after he was enrolled. We enrolled some people who, perhaps, we should not have enrolled. Our selection may not always have been perfect because we found that, two or three years later, we wanted to get rid of them. The problem now is that a lot of potential reservists go to recruiting centres and leave fed up. After six to seven months of not being in or told why they are rejected, they walk out. They go to work for McDonald’s or for somebody else.

Our recruiting approach is not what it should be. We should not try to compete with high-tech societies, or with the salary of our engineers, et cetera. We should not try to compete with the health system and how much we pay our doctors. We should be trying to recruit people by motivation and be appealing to them about a job of unlimited opportunities for the nation.

We should be approaching this as we would a vocation, not a job. Unfortunately, much of this has become a job, by necessity, through the intermixing of military workers with civilians. There cannot be two or three standards. People eventually get into the mood where they say, “I go to work at nine and I leave at five.” My colleagues still in uniform would be unhappy to hear me, but I submit that, right now, their system is leaning too much toward simply salary, security, et cetera. Young people at 18, 19, 20 — that is, unless they were very different — did not care too much about that in those days. We wanted something exciting to do. I do not neglect the term “patriotism.” We felt good about wearing a uniform. That is why we joined. If we were sent to a dangerous spot, either to Korea or to Cyprus in its early days, we felt good about it because we came back feeling that we had done something that helped the nation. I am not too sure we are asking our people now on the recruiting posters to do that.

We have been through a long history of people coming out of the nose of a 707 aircraft with a briefcase, trying to look like a successful executive. When they came to the infantry school, we threw a rucksack at them, snowshoes, a rifle and a whole bunch of ammunition and said, “Sorry, but for the next three months that is your briefcase.” Some of them packed it in and left. We did not want them, to be honest. The veterans with whom you travelled were highly motivated. Some took a long time to get involved, but once involved it was their job and they accepted it. They accepted it as a calling much more than a way to guarantee that they would have a pension. In fact, most never did because they left the forces right after the war.

Nous agissons ainsi pour des raisons multiples. J’emploie ici le «nous collectif». Il y a notamment les évaluations de sécurité, etc. Ce n’est pas quelque chose qui nous préoccupait beaucoup autrefois. Nous formions nos fantassins pendant les trois ou quatre premiers mois, et tout le reste se faisait une fois qu’ils étaient enrôlés. Nous enrôlions des gens que nous n’aurions peut-être pas dû enrôler. Notre processus de sélection n’était peut-être pas toujours parfait car il arrivait que, deux ou trois ans plus tard, nous voulions nous débarrasser de certains éléments. Le problème qui se pose maintenant, c’est que beaucoup d’aspirants réservistes se rendent dans les centres de recrutement et partent parce qu’ils en ont assez. Ils attendent pendant six ou sept mois, sans savoir pourquoi on les refuse, et ils abandonnent. Ils vont travailler dans un McDonald ou ailleurs.

Notre effort de recrutement n’est pas ce qu’il devrait être. Nous ne devrions pas chercher à concurrencer les entreprises de pointe ou le salaire qu’elles offrent aux ingénieurs. Nous ne devrions pas essayer de concurrencer le système des soins de santé ou les honoraires qu’il assure aux médecins. Nous devrions plutôt chercher à recruter des candidats en faisant valoir les avantages d’un travail qui leur offre des possibilités illimitées de servir leur pays.

Nous devrions leur faire comprendre que ce que nous leur offrons, ce n’est pas un emploi, mais une vocation. Malheureusement, le travail est de plus en plus perçu comme un emploi, et ce, par la force des choses, étant donné que les militaires travaillent côte à côte avec des civils. Il ne peut pas exister deux ou trois normes différentes. Les gens finissent par souscrire à la même mentalité et dire: «Je travaille de neuf à cinq.» Mes collègues qui sont toujours en uniforme seraient mécontents de me l’entendre dire, mais je soutiens que leur système est maintenant trop axé sur la rémunération, la sécurité, sans plus. Les jeunes de 18, 19 ou 20 ans — c’est-à-dire, à moins qu’ils aient été très différents des autres — ne se préoccupaient pas tellement de ces choses-là à l’époque. Nous voulions faire quelque chose de passionnant. Je n’oublie pas non plus le terme «patriotisme». Nous nous sentions bien de porter un uniforme. C’est pour cela que nous nous enrôlions. Si on nous envoyait dans un endroit dangereux, en Corée ou à Chypre au tout début, nous en étions contents parce que nous rentrions chez nous avec l’impression d’avoir fait quelque chose pour notre pays. Je ne suis pas sûr que ce soit aujourd’hui ce à quoi on appelle les jeunes avec nos affiches de recrutement.

J’en ai connu beaucoup qui sortaient du 707 la mallette à la main, essayant de se donner l’allure d’un cadre qui a réussi dans la vie. Quand ils arrivaient à l’école d’infanterie, nous leur lancions un sac à dos, des raquettes, une carabine et une grosse poignée de munition et nous leur disions: «Désolés, mais pour les trois mois à venir, ce sera ça ta mallette.» Certains décidaient dès lors d’abandonner et partaient. Nous ne voulions d’eux, à vrai dire. Les vétérans avec qui on partait étaient extrêmement motivés. Il leur fallait un certain temps parfois à s’engager vraiment, mais une fois engagés, ils acceptaient le travail qu’on leur demandait. Ils l’acceptaient bien plus comme une vocation que comme moyen de s’assurer une pension. La plupart d’entre

Senator Atkins: There was an element of excitement in it.

Mr. Pellerin: The Armed Forces that we have today are different in a number of ways from those when we joined 30 or 40 years ago. One big change, which affects the vocation aspect, is that 60.5 per cent of our military people are now married whereas when we joined it was maybe 20 per cent to 25 per cent. The forces have shrunk and there is a lot more commitment overseas, such as peacekeeping. There are soldiers who have been in the Balkans on six tours since we started in 1992-93. When that sort of rotation takes place — and you will see the same in the navy now if we sustain that commitment in the Gulf in the region — it is very hard on the families left behind. Wives have great difficulty working because their husbands are away for six months at a time. That affects the retention rate. It is difficult to keep people.

Today's soldiers are as good as those that we had in my time. Soldier for soldier, on the whole, they are well trained. The whole structure has changed over the years. It causes its own problems.

Senator Atkins: I suppose the technology has reduced the demands for human resources. That is to say, you probably do not need as many to do the same job as you did 40 years ago. When you talk about the military, you talk about pride. However, when you changed the uniforms — and I know that was not a military decision — do you not think that damaged the military?

Mr. Belzile: It certainly did.

Senator Atkins: In my opinion, it just wiped out a lot of the pride that people had. I do not think the military ever recovered from it. In terms of recruiting, I have said to a number of people that anyone who is being recruited should get the same kind of pay as someone who joins the RCMP. Why not?

You talk about specialization. I do not know that I would call it specialization. I think a certain amount of elitism in the forces is not a bad thing. With the numbers we are talking about, and the number of requirements that are made, I do not think we can broaden our base to the extent that we cannot rely on some of our alliance people. I cannot imagine the circumstances in which we would not be connected with the United States or Great Britain. It is important for us to reassess where we are going and, perhaps, put a little elitism into the services.

Mr. Belzile: I fully agree with you, senator. In answer to the specialization question posed by Senator LaPierre, I touched on this a bit. I will speak briefly about what we have come to call

eux n'ont d'ailleurs jamais eu droit à une pension puisqu'ils ont quitté les forces armées tout de suite après la guerre.

Le sénateur Atkins: On y voyait en quelque sorte une aventure.

M. Pellerin: Les forces armées d'aujourd'hui sont différentes à bien des égards de celles que nous avons quand nous nous sommes engagés il y a 30 ou 40 ans. Il y a un changement important qui a un effet sur la dimension vocation du travail, à savoir que 60,5 p. 100 de nos militaires aujourd'hui sont mariés, alors que, quand nous nous sommes engagés, les militaires mariés n'étaient que 20 ou 25 p. 100. La taille des forces a aussi diminué et les troupes sont beaucoup plus souvent déployées à l'étranger, notamment pour les opérations de maintien de la paix. Certains militaires ont déjà fait six tours de service dans les Balkans depuis que nous avons commencé là en 1992-1993. Ces déplacements — et ce sera la même chose pour les marins si nous maintenons notre engagement actuel dans le golfe — sont très difficiles pour les familles qui, elles, doivent rester. Les femmes ont beaucoup de mal à travailler quand leur mari est parti pour une période de six mois. Le taux de rétention en souffre. Il est difficile de garder nos gens.

Les soldats d'aujourd'hui sont aussi bons que ceux que j'ai moi-même connus. En tant que soldats, ils sont généralement bien formés. C'est toute la structure qui a changé au fil des ans, avec les problèmes qui en découlent.

Le sénateur Atkins: Je suppose que la technologie a fait baisser la demande de ressources humaines, autrement dit, vous n'avez sans doute pas besoin d'autant de militaires qu'il vous en fallait il y a 40 ans pour faire le même travail. Quand on est militaire, on en tire une certaine fierté. Mais quand vous avez changé les uniformes — et je sais que la décision n'a pas été prise par les autorités militaires —, ne pensez-vous pas que cela a eu un effet néfaste sur les forces armées?

M. Belzile: C'est sûr.

Le sénateur Atkins: Cette décision a, à mon avis, détruit une bonne part de la fierté que ressentaient les militaires. Je ne pense pas que les forces armées s'en soient jamais remises. Pour ce qui est du recrutement, je le dis à qui veut m'entendre, les personnes qu'on recrute pour les forces armées devraient avoir droit à la même rémunération que quelqu'un qui s'engage dans la GRC. Pourquoi pas?

Vous avez évoqué la spécialisation. Je ne sais pas si l'on peut parler de spécialisation. Je pense que certaines forces d'élite ne seraient pas un mal. Étant donné les quantités, étant donné le nombre d'exigences, je ne pense pas que nous puissions nous passer de nos alliés. Je ne peux pas imaginer un cas où nous ne serions pas abouchés avec les États-Unis ou la Grande-Bretagne. Il est important que nous réévaluions notre orientation et, peut-être, que nous songions à des forces d'élite.

M. Belzile: Je suis entièrement d'accord avec vous, sénateur. Quand j'ai répondu à la question du sénateur LaPierre sur la spécialisation, j'ai abordé brièvement la chose. Permettez-moi de

“the revolution in military affairs,” which is in fact the high technology that you are talking about.

The high technology, to a large extent, can save a certain number of people. However, high technology is never any better than the men and women who make it function. We have not turned from the human resources aspect to where we can give the jobs to robots yet. Somewhere along the way, there is a finite limit to what technology will do for us. Any attempts to replace people with technology is almost invariably defeated by two problems: one, a lot more training is required to use such equipment, so the time to produce or train new people is longer; two, most high-tech equipment demands much more maintenance and repair. There are difficulties in sustaining and keeping such equipment at the optimum level of functioning.

Unfortunately, equipment still does not replace people. You will not control a piece of ground until you have people on their two feet standing on top of it. That is not necessarily “old think” or the ways of the past only. That is still so today.

Senator Atkins: You talk about a profile of the military. People read the papers and they see the debate over helicopters. Where is the enticement for anyone who might join the military when they hear about a force where a good part of the equipment is antiquated or not there at all?

There are other opportunities for those people. The military must rethink its whole profile and its ability to appeal to new recruits. The Americans are also having some difficulty in recruiting, but they need hundreds of thousands versus our less than 60,000. It is astounding to me that we cannot get 60,000 good human resources signed up for the military.

Mr. Belzile: With regard to the last remark that the military should rethink its profile, senator, let me voice the opinion that the Government of Canada should also rethink its foreign and defence policy. The military reacts to government directives. We are a democracy, an organization that responds to the civilian authority of the country. That is what we believe and that is how we serve. We have always served in that way. We have seen many troubled areas around the world where that does not apply.

The military will always do its best with the resources it has, as you have likely witnessed. Things were the same in World War II to a large extent; we never had enough kits. There is a difference between not having enough kits and not having enough to sustain a peace-time army in its few operations.

This is not only a problem for the military. It is a problem for the Government of Canada.

Mr. Pellerin: To follow up, the occasion presents itself now. We are talking about the support of the population, support that was not there a month ago or two months ago. There seems to be more support for our Armed Forces now. I suggest now is the

vous parler un peu de ce que nous en sommes venus à appeler «la révolution dans les affaires militaires», ce qui est l'équivalent de la haute technologie que vous évoquez.

La haute technologie, en grande partie, peut sauver un certain nombre de gens. Toutefois, cette haute technologie n'est satisfaisante que dans la mesure où les hommes et les femmes qui l'utilisent sont à la hauteur. Nous n'en sommes pas encore à remplacer les ressources humaines par des robots. Tôt ou tard, on constatera que les services rendus par la technologie sont limités. Toute tentative de remplacer les ressources humaines par la technologie se heurte presque invariablement à deux problèmes: d'une part, il faut un entraînement beaucoup plus poussé pour utiliser ce matériel, de sorte qu'il faut plus de temps pour l'entraînement des gens. Deuxièmement, le matériel de haute technologie exige, dans la plupart des cas, beaucoup plus d'entretien et de réparation. On se heurte à des problèmes quand il s'agit d'optimiser le fonctionnement de ce matériel.

Malheureusement, le matériel ne remplace pas encore les gens. On ne peut pas contrôler une parcelle de terre tant que des gens n'y sont pas implantés, les deux pieds dessus. Ce n'est pas nécessairement «la vieille école» ou des façons de faire obsolètes. C'est encore vrai aujourd'hui.

Le sénateur Atkins: Vous avez parlé d'un profil du militaire. À la lecture des journaux, les gens se renseignent sur le débat concernant les hélicoptères. Qu'est-ce qui pourrait inciter quelqu'un à s'enrôler dans l'armée, sachant qu'une bonne partie du matériel est désuet ou inexistant?

Les gens qui seraient intéressés vont voir ailleurs. Les forces armées doivent repenser tout leur profil et leur capacité à attirer de nouvelles recrues. Les Américains ont également du mal à recruter, mais il leur faut des centaines de milliers de militaires alors que nous en avons moins de 60 000. Je trouve renversant que nous ne puissions pas trouver 60 000 bons candidats pour l'armée.

M. Belzile: Vous avez dit que les forces armées devraient repenser leur profil, sénateur, mais j'ajouterais qu'à mon avis, le gouvernement du Canada devrait repenser sa politique étrangère et de défense. Les forces armées réagissent aux directives gouvernementales. Nous vivons en démocratie, notre organisation réagit à l'autorité civile au pouvoir. C'est notre conviction et c'est comme ça que nous servons le pays. Cela n'a pas changé. Il y a bien des pays au monde où cela n'est pas le cas.

Les forces armées vont toujours faire de leur mieux compte tenu des ressources dont elles disposent, comme vous l'avez sans doute constaté. C'était essentiellement la même chose pendant la Seconde Guerre mondiale. Nous n'avions jamais assez de troupes. Il y a une différence entre manquer de troupes et ne pas avoir ce qu'il faut pour maintenir les quelques opérations d'une armée en temps de paix.

Le problème n'est pas limité aux forces armées, il s'étend à tout le gouvernement du Canada.

M. Pellerin: J'ajoute que nous sommes aujourd'hui à un tournant. Nous évoquons l'appui de la population, appui qui n'existait pas il y a un ou deux mois. Il semble qu'on appuie davantage les forces armées désormais. Profitons de l'occasion. Il

time. The military is not the only focus. The military firmly believes in civil-military relations and the control of the military by the government.

Now is the time for the government to engage in debate with the Canadian public. What sort of armed force do we want for our society? The Armed Forces are an essential element of our basic democratic values. We have forgotten that in the past. We need to renew that debate and engage the population in the discussion.

Senator Atkins: We also need to debate the role that we can play.

Senator Cordy: I would echo General Belzile's comments on the outstanding job being done by military personnel, considering the resources or lack thereof that you mentioned in your comments. Certainly, we have heard that from other witnesses, too. I am from Nova Scotia. Starting this week, over 1,000 personnel will be deploying from Nova Scotia.

In your comments, you talked about burnout of the military. When I was flying to Ottawa today from the Halifax airport, I met a padre from the military. I never miss an opportunity to gain some knowledge, so we entered into a conversation about the military. I asked him what he felt were some of the bigger problems. He talked about the lack of personnel and the ramifications this has on military families.

You also mentioned that personnel are being redeployed after two or three weeks, without any chance to recoup from any effect on them or their families.

In the current war in which we are involved and certainly in the war against terrorism, no one in this room would expect to see a short-term battle of six months or so. This will not last forever but certainly for a long period of time. How will this shortage of personnel affect our capability to defend our country or to fight against terrorism?

Mr. Belzile: As I said at the outset, there is no doubt that we must cater to the difficulties that we see that are causing Canadians to worry. In line with your comments, we need more people. There is no question in my mind about that.

We must also accept the fact that the military is not alone. The RCMP and CSIS, and other such organizations that play a very large role, also have limited abilities to react. Hence, we must increase our light troops and special operations people who have a quick ability to deploy. That means air transport or shipping that can move troops and equipment relatively rapidly.

The sustainability, the backup, the logistics system and a good solid health care system — all these things show that we care for our people. The medical care has been severely stressed recently. Proper Air Force and navy capabilities are needed to support the troops and to back them up. Most people think now of counterterrorism efforts that may lead to a counter-guerrilla war

ne faudrait pas tout faire tourner autour de la chose militaire. Les forces armées sont convaincues qu'il faut une interrelation entre les civils et les militaires et que les forces armées doivent être contrôlées par le gouvernement.

Il est temps que le gouvernement commence un débat public avec les Canadiens. Quelles forces armées voulons-nous avoir dans notre société? Les forces armées sont un élément essentiel de nos valeurs démocratiques fondamentales. Or nous l'avons oublié dans le passé. Nous devons donc renouveler le débat et engager les Canadiens dans la discussion.

Le sénateur Atkins: Nous devons également tenir un débat sur le rôle que nous pouvons jouer.

Le sénateur Cordy: Je me fais l'écho des propos du général Belzile sur l'excellent travail que fait le personnel militaire, compte tenu des ressources limitées que vous avez évoquées. C'est ce que d'autres témoins nous ont dit également. Je suis de la Nouvelle-Écosse, et dès cette semaine, plus de 1 000 hommes et femmes seront déployés à partir de ma province.

Dans votre déclaration, vous avez fait allusion à l'épuisement professionnel des militaires. Aujourd'hui, j'ai pris l'avion de l'aéroport de Halifax sur Ottawa, et j'ai rencontré un aumônier militaire. Je ne rate jamais l'occasion d'en apprendre davantage, et j'ai donc commencé à lui parler de l'armée. Je lui ai demandé ce qui, à son avis, constituait les principaux problèmes. Il m'a répondu que le manque de personnel avait des conséquences pour les familles de militaires.

Vous avez dit également que le personnel était redéployé après deux ou trois semaines, sans avoir eu le temps de récupérer des effets que leur déploiement peut avoir sur leurs familles et sur eux.

Dans la guerre actuelle contre le terrorisme, à laquelle nous prenons part, personne dans cette salle ne peut s'attendre à ce que ce soit une bataille à court terme, qui durerait environ six mois. Ce ne sera pas une guerre interminable, mais ce sera certainement une guerre prolongée. Quelle sera l'incidence de cette pénurie de personnel sur notre capacité de défendre notre pays ou de lutter contre le terrorisme?

M. Belzile: Comme je l'ai dit au début de mon intervention, il est clair que nous devons réagir aux difficultés que nous constatons et qui sont source d'inquiétudes pour les Canadiens. Je dirai, comme vous, que nous avons besoin d'augmenter notre personnel. Il n'y a pas de doute dans mon esprit à ce sujet-là.

Nous devons également comprendre que l'armée n'est pas la seule dans cette situation. En effet, la GRC et le SCRS, et d'autres organismes qui assument un très grand rôle, ont une capacité d'intervention limitée. C'est pourquoi nous devons accroître nos troupes légères et les brigades d'intervention spéciales qui ont une capacité de déploiement rapide. Pour y arriver, il faut se doter de moyens de transport aérien ou maritime pour déplacer nos troupes et notre équipement relativement vite.

La soutenabilité, les renforts, la logistique et un bon système de soins de santé sont autant de facteurs pour montrer que nous avons à coeur l'intérêt de notre personnel. Les soins médicaux ont été considérablement éprouvés récemment. La force aérienne comme la marine doivent être suffisamment équipées pour soutenir les troupes et leur servir de renfort. La plupart des gens

that may take place on our own territory. We must have the ability to quickly react in a particular location.

I am not here to preach politics on whether we should have airborne troops, et cetera, but that is what airborne troops were particularly designed to do. At JTF 2, we still have a few companies of paratroopers, though they have never worked together. There are little pockets in Valcartier, in Petawawa and in Edmonton, so it is difficult to bring them together for common or collective training. The people still in uniform must put their brains to these issues. It would not take long to establish or enhance the nucleus that exists.

Sustainability and deployability are crucial. We do not have heavy-lift ability. We can take light troops over long distances, but not our heavier equipment. Our ships are not designed for that. We hire civilian ships and then we hear stories like the one about *GTS Katie* in the North Atlantic holding hostage about a third of our army's equipment. Those are the kinds of things we should be considering.

Mr. Pellerin: We must be careful not to fall into the so-called flavour of the day. I agree the government needs to address the issue of counterterrorism and better intelligence, et cetera. That needs to be done. As the general has mentioned, it would be prudent for the government to consider, as you correctly said, that this would not end tomorrow. It is bound to be a campaign of long duration.

Who knows what will be at the other end of this dark tunnel? Look at the regions in which our forces and the Americans and British will be operating: South Asia and the Middle East. Who knows what could happen there?

In the long term, it would be prudent for the government to address the basic conventional forces that are required by the white paper in fairly large numbers. That is not old thinking; it addresses the concerns of the day and of the future.

Going back to what Senator LaPierre was saying on the issue of the reserves, if we are serious about the tasks identified in the white paper, in particular the protection of Canada and the protection of critical infrastructure, we will need to seriously address the shortages in the reserves. The reserves have a footprint all across the nation, and they are probably better based for that sort of thing than the regular forces, which would be better engaged somewhere else because of their flexibility and mobility. We need to address the reserves in a satisfactory manner.

Senator Cordy: I should like to return to a topic that Senator LaPierre mentioned, and that is the will of the Canadian people. If we were to conduct a poll now, understandably, the numbers would be extremely high for financial support, tax dollars, et cetera, to fund the military. However, I think there was a change even before that because the condition of our Armed Forces was

perçue désormais que la lutte contre le terrorisme pourrait mener à une confrontation avec des guérillas sur notre territoire même. Nous devons donc avoir la capacité de réagir rapidement dans une situation donnée.

Je ne suis pas ici pour faire de la politique et plaider la cause des troupes aéroportées, reste que les troupes aéroportées étaient conçues justement pour cette fin. Au sein de la FOI 2, nous avons encore quelques compagnies de parachutistes, quoique celles-ci n'aient jamais travaillé ensemble. Il y a des petits groupes à Valcartier, à Petawawa et à Edmonton, d'où la difficulté de les regrouper ou de les former ensemble. Les responsables militaires doivent réfléchir à toutes ces questions. La création d'un noyau ou le renforcement d'un noyau existant ne devrait pas prendre beaucoup de temps.

La soutenabilité et la déployabilité sont cruciales. Nous n'avons pas de moyens de transport de charges lourdes. Nous pouvons transporter des troupes légères sur de longues distances, mais pas d'équipement lourd. Nos navires n'ont pas été conçus pour cela. Nous engageons alors des transporteurs civils et nous entendons des histoires comme celle du navire *GTS Katie*, qui a tenu en otage dans l'Atlantique Nord le tiers de notre équipement militaire. Voilà le genre de chose auquel nous devons réfléchir.

M. Pellerin: Nous devons faire attention de ne pas tomber dans ce qu'on appelle communément la mode du jour. Je suis d'accord pour dire que le gouvernement doit lutter contre le terrorisme et assurer de meilleurs services de renseignement, et ainsi de suite. C'est ce qu'il faut faire. Comme l'a mentionné le général, il serait prudent pour le gouvernement de comprendre, comme vous l'avez si bien dit, que cette guerre ne se terminera pas demain. Ce sera certainement une campagne de longue durée.

Qui sait ce que l'on trouvera à la fin de ce tunnel obscur? Pensez aux régions où nos forces, ainsi que les forces américaines et britanniques, seront déployées: l'Asie méridionale et le Proche-Orient. Qui sait ce qui pourrait se produire là-bas?

À long terme, il serait prudent que le gouvernement garde à l'esprit les forces conventionnelles dont on a besoin en grand nombre, d'après le livre blanc. Ce n'est pas une façon de voir ancienne, mais simplement une façon de tenir compte des préoccupations d'aujourd'hui et de demain.

Pour revenir à ce que le sénateur LaPierre disait sur la question des réservistes, si nous voulons sérieusement accomplir les tâches cernées dans le livre blanc, notamment la protection du Canada et de ses infrastructures essentielles, nous devons sans plus tarder nous attaquer à la pénurie de réservistes. Les réservistes se trouvent partout au pays, et ils sont probablement mieux préparés pour ce genre de chose que les forces régulières, qui devraient être employées ailleurs, compte tenu de leur souplesse et de leur mobilité. Nous devons résoudre le problème des réservistes de manière satisfaisante.

Le sénateur Cordy: Je voudrais revenir à un sujet évoqué par le sénateur LaPierre, à savoir la volonté du peuple canadien. Si nous devons réaliser un sondage aujourd'hui, les gens seraient très nombreux, et c'est compréhensible, à être favorables à un soutien financier, à des impôts, etc., pour financer l'action militaire. Cependant, je pense que le changement s'est produit

being brought before the public. Even in the last five years, I think there was a sense that we wanted a good military. However, how much money were Canadians willing to pay for a strong military? How do we maintain that feeling we have now? We do not want to keep the feeling by having wars, but how else do we maintain within the Canadian public the need or the desire to maintain a very strong military in Canada?

Mr. Belzile: We touched on this in our report. Without reading too much of the report, many people seem to be making a zero-sum competition between different capabilities of the government and different services the government must provide. We do not agree that one takes money from the other. They are now robbing Peter to pay Paul in the Canadian Forces. They are taking money from the people, because that is a fairly large expense, so that they can keep up with the equipment and some of our operations and maintenance and keep things rolling. It is like paying credit card bills, if you want to make an analogy, constantly. There is money added, but most of it is for things that have already been spent, such as the expenditures involved with Kosovo, et cetera.

We owe it to the people of Canada to point out that the military does not compete with the health services. You need both in some reasonable balance. Health services are better in a country that is prosperous, secure, and where people are leading a democratic way of life that we all enjoy and pray for. One is obtained partially by having a strong security capability. We have to be stable and secure so that our jobs and markets function.

We are a trading nation. We need some arrangement with the United States, with which 87 per cent or so of our trade is done, to try to harmonize our ways of getting our trucks back and forth without paralyzing everything. They will stand that much easier than Canada will with its more fragile economy. I suspect you know more about economics than I do, but this will cause us tremendous problems.

I am not talking about \$25 billion a year. Our recommendations are more modest than that. We are talking about an increase of \$1 billion over five years to help us turn the tide around, and then, as the Auditor General suggested, a special account should be set up to allow us to get to National Defence spending similar to most other nations, some 22 to 23 per cent of budget on new equipment to replace rusting platforms, whether they be helicopters or trucks.

That is an internal matter for the department. As far as Treasury Board is concerned, or the Minister of Finance is concerned, one has to be balanced against the other. If we were talking about tripling or doubling the budget, I would say this would probably increase the deficit, but we are not talking about that here. I do not

bien avant cela, puisque le public avait pris connaissance de l'état de nos forces armées. Au cours des cinq dernières années, on avait déjà l'impression que les gens voulaient se doter d'une bonne armée. Cela dit, quel est le prix que les Canadiens sont disposés à payer pour avoir une bonne armée? Comment entretenir ce sentiment? Nous ne devons certainement pas compter sur des guerres pour le faire, mais sans elles, comment faire en sorte que les Canadiens ressentent le besoin ou le désir de se doter d'une armée très forte?

M. Belzile: Nous avons abordé cette question dans notre rapport. Je vais vous épargner les détails du rapport, mais je vous dirai que bien des gens semblent croire qu'il n'y a pas moyen de concilier les différentes ressources dont dispose l'État et les différents services que l'on doit offrir. Nous ne pensons pas que les deux soient mutuellement exclusifs. Aujourd'hui, dans les Forces canadiennes, on prend à Pierre pour donner à Paul. On prend de l'argent dans le budget du personnel, étant donné qu'il s'agit d'une dépense sensiblement élevée, pour être en mesure d'acheter de l'équipement, financer certaines de nos opérations et faire marcher les choses. C'est un peu comme si on payait constamment son solde de carte de crédit. On injecte des fonds, mais dans l'ensemble, c'est pour quelque chose qui a déjà été dépensé, par exemple, les dépenses engagées dans l'opération au Kosovo.

Nous nous devons d'expliquer aux Canadiens que l'armée n'est pas en concurrence avec les services de santé. Il faut établir un équilibre raisonnable entre les deux. Les services de santé sont meilleurs dans un pays qui vit dans la prospérité, la sécurité, et où les gens peuvent jouir d'un mode de vie démocratique et y aspirer. C'est un objectif qui passe en partie par la capacité d'assurer une bonne sécurité. Nous devons assurer la stabilité et la sécurité de notre pays pour que nos emplois et nos marchés puissent fonctionner.

Nous sommes un pays commerçant. Nous devons parvenir à un accord avec les États-Unis, avec lesquels nous faisons environ 87 p. 100 de nos échanges, pour essayer d'harmoniser le transport par camion entre nos deux pays sans tout paralyser. Les États-Unis pourront encaisser mieux que le Canada, dont l'économie est plus fragile. Je présume que vous en savez davantage sur les principes économiques que moi, mais sachez que tout cela causera des problèmes énormes.

Je ne parle pas d'une somme annuelle de 25 milliards de dollars. Nos recommandations sont beaucoup plus modestes que cela. Nous préconisons une augmentation de un milliard de dollars sur cinq ans pour nous aider à inverser la tendance et, comme l'a laissé entendre le vérificateur général pour créer un compte spécial qui permettrait à la Défense nationale d'engager des dépenses semblables à celles de la plupart des autres pays, soit à hauteur de 22 à 23 p. 100 du budget pour l'acquisition d'équipements nouveaux afin de remplacer les plates-formes rouillées, celles des hélicoptères et des camions.

La décision appartient au ministère. Selon le Conseil du Trésor et le ministère des Finances, il s'agit de réaffecter des fonds. Si nous proposons de doubler ou de tripler le budget, on pourrait s'attendre à ce que le déficit augmente, mais ce n'est pas ce que nous recommandons. Je ne pense pas que l'augmentation dont

think it would hurt the health programs in any way, shape or form, and we can certainly afford it.

Senator Cordy: Senator Atkins talked about the pride of being in the military and the pride Canadians have for their military system.

Mr. Pellerin: As a result of all the changes since September 11, we have recommended that the government undertake a major, comprehensive review not just of defence but also foreign policy, and, at the end, a white paper.

We could follow the Australian example. They went through the same trauma that we are going through in the sense of the Armed Forces and underfunding. They completed a white paper last year, and attached to it is a commitment of the government signed by the Prime Minister and the Leader of the Opposition and Defence Minister that they would commit an increase of \$23 billion, which is equivalent to our dollar, over a 10-year period, over and above budget.

The problem with the white paper is that, while you can argue that it is a valid document, there was never any commitment on the part of the government from the start to support fully the commitments in the white paper. Therein lie the main problems. I think if there is to be a white paper there has to be a firm commitment on the part of the government to increase the defence budget accordingly.

The Chairman: Could you clarify the funding that you have given us? I heard \$1 billion over five years, and before that I heard \$1 billion a year for each of the next five years. Is that \$5 billion, or is it a \$1 billion increase and then another \$1 billion increase?

Mr. Belzile: That is the basis. It would lead you to about \$16 billion by the end of five years.

The Chairman: You commented about paratroopers. Is that the best way to deliver light infantry to a location?

Mr. Belzile: No, it is not, but it may sometimes be the only way available. People feel that, with the advent of large fleets of helicopters, you can deliver people anywhere. Given the geography of Canada and internal security matters, I submit to you, and you can ask the question of Air Force experts, that helicopters do not have that kind of range. You can put a bunch of paratroopers in the back of a Hercules and leave them there. After five hours, they will have a few kinks, but they can straighten themselves up and drop wherever you need them and prepare an airstrip. It is just that the parachute is an added capability. It is not necessarily the one that you would choose to use all the time. It is an added capability. It happens to have also some of the things I was discussing earlier. The troops like it. It is a great feeling to be able to put your jump wings on and say, "I have tested myself. I have dropped into nothing and felt good about it." That is a little fight against themselves. I have been there, and I can assure you it is a thrill.

nous parlons compromettrait les programmes de santé d'aucune façon et nous pouvons certainement nous permettre cette augmentation.

Le sénateur Cordy: Le sénateur Atkins a fait valoir que les militaires sont fiers d'appartenir à l'armée canadienne et que les Canadiens sont fiers de leur armée.

M. Pellerin: Dans la foulée des événements survenus le 11 septembre, nous avons recommandé que le gouvernement entreprenne une étude approfondie de toutes les questions liées non seulement à la défense, mais aussi à la politique étrangère, et que cette étude aboutisse à un livre blanc.

Nous devrions suivre l'exemple de l'Australie. Les forces armées australiennes connaissaient les mêmes difficultés que les nôtres et étaient également sous-financées. L'Australie a publié l'an dernier un livre blanc qui comporte un engagement du gouvernement signé par le premier ministre, le chef de l'opposition et le ministre de la Défense prévoyant une augmentation sur 10 ans du budget des forces armées de l'ordre de 23 milliards de dollars, le dollar australien étant à parité avec le dollar canadien. Cette somme s'ajoute au budget normal des forces armées.

On peut soutenir que le livre blanc est toujours un document valide, mais le gouvernement ne s'est jamais engagé à pleinement mettre en oeuvre les recommandations qui y figuraient. Voilà la cause principale du problème. Un livre blanc doit s'accompagner d'un engagement ferme du gouvernement d'accroître le budget de la défense.

Le président: Pourriez-vous répéter les sommes que vous avez proposées? J'ai entendu 1 milliard de dollars sur cinq ans, mais j'ai aussi entendu 1 milliard de dollars par année au cours des cinq prochaines années. S'agit-il de 5 milliards de dollars ou d'une augmentation de 1 milliard de dollars, suivie d'une autre augmentation de 1 milliard de dollars?

M. Belzile: C'est le point de départ. La somme totale au bout de cinq ans serait d'environ 16 milliards de dollars.

Le président: Vous avez parlé des parachutistes. Est-ce vraiment la meilleure façon d'assurer le transport de l'infanterie légère?

M. Belzile: Non, mais c'est parfois le seul moyen possible. On semble croire que les grandes flottes d'hélicoptères peuvent transporter les troupes n'importe où. Compte tenu de la géographie du Canada et des questions de sécurité interne, les hélicoptères n'ont pas un rayon d'action suffisant, ce que vous confirmeront les spécialistes de l'aviation. Un groupe de parachutistes peuvent être transportés à l'arrière d'un Hercules. Après cinq heures de vol, ils auront quelques courbatures, mais il sera possible de les larguer n'importe où et ils commenceront tout de suite à préparer une piste d'atterrissage. Le parachute est simplement un moyen d'intervention de plus. Ce n'est pas nécessairement le moyen auquel on aurait recours le plus souvent. C'est un moyen de plus. En outre, ce moyen comporte certains des éléments dont je parlais plus tôt. Les troupes aiment ce moyen de transport. C'est fantastique d'endosser son parachute et de se dire: «J'ai fait mes preuves. Je me suis lancé dans le vide et j'en suis fier.» C'est une petite lutte que le parachutiste se livre à

The Chairman: I am sure it is, general.

Senior officials, who have come before us, have assured us that the Canadian Forces are more combat capable today than they were a decade ago in the Gulf War. Do you agree with that assessment?

Mr. Belzile: If you had talked to me a few months ago, Mr. Chairman, I would have said that I do not agree; but I have come to realize that, perhaps, it is a bit of a futile argument. There is no doubt in my mind that we have some capabilities now that we did not have 10 years ago. The frigate fleet is a perfect example, as well as army equipment such as the LAV III and the Coyote, which are state of the art, and the added capabilities to some of our fighter fleet through conversion to modernize. Those are undoubtedly better than they were. However, in line with what I said earlier, it is nice to have all of this, but there are not enough people to use them properly, to their optimum, or to sustain them for any period of time beyond a few months.

If you can argue that this is combat capability, it deserves a great deal of discussion. We talk about operational readiness and make it almost the equivalent of combat capabilities, because of the generality or the non-specialist organization we are talking about. In some ways, the forces probably are in the overall picture and I doubt very much whether this would be a statement that I would make.

Having said that, we have had this argument back and forth between the retirees and some of our people who face this problem while in uniform. We have come to believe that it is a discussion that does not produce very much. There are too many definitions of what you mean.

Mr. Pellerin: I fully support what the general said. We have tried, in our study, to stay away from this issue about whether we are more combat capable than we were 10 years ago, or 50 years ago for that matter.

It is more important to answer the question of whether we are combat capable for the missions of today and tomorrow. That is what we have tried to address. A comparison with our combat capability 10 years ago, in a sense, does not provide a constructive argument. It does not really answer the issue of whether the forces are now operationally ready for the missions that the government will submit them to.

The Chairman: You have seen a common theme this evening, general: the first three senators asked you questions about the disconnect between our defence policy, or our defence needs, and the Canadian public. I will be the fourth so it will be unanimous. It is obviously on our minds a great deal.

lui-même. J'ai moi-même sauté en parachute et je peux vous assurer que c'est très stimulant.

Le président: J'en suis sûr, général.

Les officiers supérieurs qui ont comparu devant nous nous ont assurés que les Forces canadiennes étaient davantage prêtes au combat aujourd'hui qu'elles ne l'étaient il y a 10 ans lors de la guerre du Golfe. Partagez-vous cet avis?

M. Belzile: Si vous m'aviez posé la question il y a quelques mois, monsieur le président, j'aurais dit que non, mais je me suis rendu compte qu'il s'agit d'un argument vain. Il est bien évident que nous disposons de certaines capacités dont nous ne disposions pas il y a 10 ans. La flotte de frégates en est un bon exemple ainsi que l'équipement de pointe dont dispose l'armée comme le LAV III et le Coyote. La même chose vaut en ce qui touche notre flotte d'avions de combat qui a été modernisée. Cet équipement est certainement meilleur que celui dont nous disposions il y a 10 ans. Comme je l'ai cependant dit plus tôt, c'est bon que nous disposions de cet équipement, mais nous n'avons pas suffisamment de gens pour en tirer pleinement parti ou pour pouvoir l'entretenir pendant plus de quelques mois.

Reste à savoir si cela signifie qu'on peut vraiment dire que les forces sont prêtes au combat. Nous parlons de la préparation opérationnelle comme si cela signifiait la même chose que la préparation au combat parce que nous parlons d'une organisation générale composée de non-spécialistes. Peut-être peut-on dire que dans l'ensemble les forces sont prêtes, mais je doute fort que je ferais cette affirmation.

Cela étant dit, ceux qui ont pris leur retraite ont des avis partagés là-dessus ainsi que certains de ceux qui portent toujours l'uniforme. Nous en sommes venus à la conclusion que cette discussion ne mène nulle part. Tout dépend de la définition à laquelle on se reporte.

M. Pellerin: J'appuie complètement la position exprimée par le général. Nous avons cherché dans notre étude à ne pas nous demander si les forces armées étaient plus prêtes au combat aujourd'hui qu'il y a 10 ans ou qu'il y a même 50 ans.

La question qui se pose vraiment est de savoir si nous sommes prêts pour les missions d'aujourd'hui et de demain. C'est la question à laquelle nous avons cherché à trouver réponse. Il n'est pas vraiment utile de comparer notre degré de préparation au combat aujourd'hui à notre degré de préparation au combat il y a 10 ans. Cela ne nous permet pas vraiment de répondre à la question de savoir si les forces sont actuellement en mesure de remplir les missions que leur confiera le gouvernement.

Le président: Un thème est ressorti de la discussion de ce soir, général: les trois premiers sénateurs vous ont posé des questions au sujet de l'écart entre la perception que se fait la population canadienne des questions de défense et de notre politique de défense et ce que sont réellement cette politique et nos besoins. Je serai le quatrième à vous poser une question à cet égard, ce qui fera donc l'unanimité. Il est évident que cette question nous préoccupe beaucoup.

We begin in the position of beneficiaries of one half century of peace. We have three oceans and a friendly neighbour to the south. The Canadian public are rational people, who have drawn certain conclusions that they have conveyed to their elected representatives.

September 11 has caused people to refocus, but that may only be brief — it could be a long refocus, but we do not know. However, there is a disconnect. Setting aside the events of September 11, which have focused us more seriously than before, cast your thoughts back to August and the mindset of Canadians. What are we missing in respect of how the government is communicating with the public? There are 600,000 members affiliated with your organization. What is missing in the way that those 600,000 communicate that there is not a broader sense of concern reflected in the ballot box?

Mr. Belzile: That is the same problem that we face all the time, and it is the very purpose of organizations such as ours, which are often accused of being lobby groups. I do not accept that term because we are more an outreach, or advocacy, group. We believe that the Canadian Forces must have the human resources they require with the right equipment and the proper training to perform the missions that the Government of Canada designates to them. We do not dream up those missions.

The public has been lulled, to a certain extent, by the fact that we have had 50 years of peace, except for the odd situation that occurred in some of our peace operations that turned sour for a few days. We have been lulled into a sense of security because of that and also because our neighbour to the south has been tremendously helpful. We know, without too much studying, that if there is a problem controlling Canada's air space and if our Air Force is not big enough "big brother" has many more airplanes. Hence, we have associations such as NORAD and NATO, et cetera.

Inside the department and amongst ourselves, we do not have too much trouble with that. We run a seminar each year where we promote outreach. Two years ago, the goal of the seminar was to reach parliamentarians. We had about three who attended and were guest speakers. We decided that next year we would have the seminar when Parliament is in session so that we could invite everyone. Last year, we postponed our annual meeting and seminar, which has exactly the intention of producing suggestions for discussions on what you are talking about.

The Chairman: Did you invite them all to speak?

Mr. Belzile: No, but we have many more. I regret to say that most of them were from the opposition. I am not a politician and I am not familiar with the machinations of Parliament. The fact remains that our message is sent to our 600,000 people, and it is not easy to mobilize 31 associations, some of which have their own axe to grind. We always run seminars for post-graduate students in universities where we ask for papers; we talk to civic clubs; and, to a certain extent, we try to mobilize all our

Nous avons joui de la paix pendant un demi-siècle. Notre pays est bordé par trois océans et partage au sud une frontière avec un voisin amical. Les Canadiens sont des gens rationnels qui ont tiré certaines conclusions de ces faits, conclusions dont ils ont fait part à leurs représentants élus.

Les événements survenus le 11 septembre ont amené les gens à réfléchir autrement à ces questions, mais on peut se demander si ce changement n'est qu'à court terme. Quoi qu'il en soit, on constate donc qu'il n'y a pas concordance entre la perception que se fait la population des questions de défense et la situation réelle à cet égard. Faisons abstraction des événements survenus le 11 septembre et revenons à la situation qui existait en août et à la perception des choses qu'avaient alors les Canadiens. Qu'est-ce qui cloche dans la façon dont le gouvernement communique avec le public? Votre organisation compte 600 000 membres affiliés. Comment se fait-il que la préoccupation de ces 600 000 membres ne se reflète pas lors du scrutin électoral?

M. Belzile: C'est le problème auquel font toujours face les organismes comme le nôtre qui sont souvent accusés d'être des groupes de pression. Je n'accepte pas ce terme parce que nous sommes plutôt un groupe de défense des droits. Nous croyons que les Forces canadiennes doivent disposer des ressources humaines dont elles ont besoin ainsi que de l'équipement et de la formation voulus pour exécuter les missions que leur confie le gouvernement du Canada. Ces missions ne tombent pas du ciel.

Le public est faussement rassuré dans une certaine mesure parce que nous avons connu 50 ans de paix, à l'exception de quelques incidents malheureux qui pendant quelques jours ont menacé le succès de nos opérations de maintien de la paix. Nous avons un faux sentiment de sécurité en raison de cela ainsi qu'en raison du fait que nous avons toujours pu compter sur l'amitié de notre voisin du sud. Nous savons instinctivement que si le Canada a du mal à contrôler son espace aérien parce qu'il manque d'avions, nous pouvons toujours faire appel à l'aide et aux avions de notre «grand frère». C'est d'ailleurs la raison pour laquelle existe les associations comme le NORAD et l'OTAN.

Au sein du ministère et entre nous, cela ne nous pose pas trop de difficultés. Nous tenons chaque année un atelier qui porte sur la collaboration. Il y a deux ans, l'objectif de cet atelier était pour notre association de rejoindre les parlementaires. Trois d'entre eux ont participé à l'atelier comme conférenciers invités. Nous avons décidé que l'an prochain, l'atelier aurait lieu pendant que le Parlement siège pour que nous puissions inviter tous les députés à y participer. L'an dernier, nous avons dû reporter notre réunion annuelle et notre atelier dont l'objet est exactement de formuler des suggestions portant sur les questions à l'étude.

Le président: Les avez-vous tous invités à prendre la parole?

M. Belzile: Non, mais il y a de nombreux autres intervenants. Je regrette de dire que la majorité d'entre eux représentait l'opposition. Je ne suis pas politicien et je ne connais pas tous les rouages du Parlement. Le fait demeure que notre message est communiqué à nos 600 000 membres, et il n'est pas facile de mobiliser 31 associations, car certaines d'entre elles ont leurs propres intérêts. Nous organisons toujours des conférences pour les étudiants universitaires de deuxième cycle et nous leur

capabilities. You will never mobilize the 600,000 individually, but the organizations they represent can be mobilized.

The Canadian Legion, for instance, which is the largest group, is very active with their involvement in veterans' issues such as benefits. They also promote the well-being of the forces, and they have a defence committee per se, which prepares papers as needed.

Another organization is the Federation of Military and United Services Institutes of Canada. I understand that you will be talking to Mr. Clive Addy, who is the former President of FMUSIC. There are numerous organizations. You cannot speak successfully on these issues with only one person and so we continue to volunteer to speak at civic clubs and social clubs. We believe, quite honestly, that we are making a difference. It will become easier if the uncertainties that are floating over us now continue for a length of time. There is a nervousness that will generate more discussion by the public and will, in the long run, influence the public's election choices to govern the country.

The Chairman: I wish there were an easier way to make a difference, that we did not have to face a crisis to effect change.

Senator Atkins: I would like to comment on the question that you just asked. The government and the military communicate with the public, but it is the wrong message that they send. The only positive message they get is if there is a crisis in the country such as an ice storm or a flood. Otherwise, there is often a negative response that the public hears and they do not like what they hear. That is my reaction.

Senator LaPierre: I do not need answers. I would like to tell you that we did not lull ourselves. Since the recession of 1982, Canadians have done an astonishing amount of creative work to come out of the depression and create a world of free trade and globalization in which their essential responsibility as a nation was to save the safety net. Canadians essentially felt that their security and their participation in international affairs was done through this magnificence of peacekeeping, about which they were prepared to do something.

Consequently, we must remember that. The polls that we are suggesting today are convoluted questions. Like most of us, Canadians confuse national defence with national security. I would think that in a few months from now the emphasis will be on security rather than on the military hardware or anything else.

As far as the young not being able to take great pride in the Canadian Armed Forces, it is not surprising that they do not. They do not for the sole and simple reason that they are not welcome. Their culture is not welcome. Their way of seeing things is not welcome. For a long time, women have not been welcome, and

demandons de fournir des textes; nous parlons aux groupes communautaires et dans une certaine mesure nous essayons de mobiliser toutes nos capacités. Vous ne parviendrez jamais à mobiliser chacun des 600 000 membres, mais les organisations qui les représentent peuvent être mobilisées.

La Légion canadienne, par exemple, qui est le groupe le plus important, joue un rôle essentiel au niveau des questions touchant les anciens combattants, comme les prestations. Elle fait également la promotion du bien-être des forces et a constitué un comité sur la défense qui prépare au besoin les documents qu'il faut.

Une autre organisation importante est la Fédération des instituts militaires et interarmées du Canada. On m'a dit que vous alliez entendre M. Clive Addy, qui est ancien président de la FIMIC. Il existe nombre de groupes. Il est impossible d'intervenir efficacement dans ces dossiers s'il n'y a qu'une personne qui s'en occupe; c'est pourquoi nous offrons toujours d'envoyer des représentants qui s'adressent aux amicales et aux groupes communautaires. Nous croyons sincèrement que nous changeons les choses. Les choses seront plus simples si les incertitudes actuelles se poursuivent un peu plus longtemps. Il existe une certaine nervosité qui encouragera encore plus la discussion au sein du public et qui à long terme permettra d'influencer le choix du public lorsque le temps vient d'élire un nouveau gouvernement.

Le président: J'aimerais bien qu'il y ait une façon plus facile de changer les choses, que ça ne prenne pas une crise pour y arriver.

Le sénateur Atkins: J'aimerais revenir à la question que vous venez de poser. Le gouvernement et les militaires communiquent avec le public, mais malheureusement ils transmettent le mauvais message. Le seul message positif que le public reçoit c'est lorsqu'il y a une crise au pays comme une tempête de verglas ou des inondations. Dans les autres circonstances, le public entend souvent un message négatif, et il n'aime pas ce qu'il entend. C'est la façon dont je vois les choses.

Le sénateur LaPierre: Je n'ai pas besoin de réponse. J'aimerais simplement vous dire que nous ne nous leurrerons pas. Depuis la récession de 1982, les Canadiens ont fait preuve de beaucoup de créativité pour se sortir de cette dépression et pour créer un univers de mondialisation et de libre échange dans lequel leur principale responsabilité comme nation était de sauvegarder le filet de sécurité. Les Canadiens jugeaient que leur sécurité et leur participation aux affaires internationales étaient assurées par ce magnifique outil qu'est le maintien de la paix, et ils étaient prêts à agir.

Il ne faut pas l'oublier. Les sondages dont on parle aujourd'hui portent sur des questions complexes. Comme la majorité d'entre nous, les Canadiens ne font pas la distinction entre défense nationale et sécurité nationale. Je crois que dans quelques mois, on insistera plus sur la sécurité nationale que sur l'appareil militaire ou les choses de ce genre.

Quant au fait que les jeunes n'éprouvent pas de grand sentiment de fierté à l'égard des Forces armées canadiennes, il n'y a rien de surprenant là-dedans. C'est bien simple, c'est parce qu'ils n'y sont pas bienvenus. Leur culture n'y est pas acceptée. Leur façon de voir les choses ne l'est pas non plus. Pendant bien longtemps, les

the discrimination against women continues to this very day. The discrimination against gay people in the Armed Forces continues to this very day. Consequently, that is part of the bad news with which we must cope.

Also, in the final analysis we come to the conclusion about the structure of the Armed Forces itself and its regimentation of command. Speak to Des Morton. He has written about this at length and he has talked about the negative reaction of students at the university level who might be interested in the Armed Forces. Lastly, I would say to you that the Somalia inquiry, with its libel, did more things to harm the reputation of the Armed Forces. Why should a young man or woman go into the Armed Forces after the Chief of Staff and everyone down the line have insulted the Armed Forces?

This is not yet over. Young people who have any semblance of imagination will think about this. The army, navy and air force have a hell of a lot to do as part of their rejuvenation of the Armed Forces, and it is not only a question of hardware. It is an esprit de corps that you understand only in the traditional sense.

Furthermore, one of the great problems we have is that there are too many retired generals, colonels and captains who are forever insulting Canadian people and their contribution to the Armed Forces. I would like to hope, with all my emotion and my passion, with all my creativity and charm, that you put an end to it quickly.

The Chairman: Senator LaPierre did not ask for an answer, but you are entitled to the last word, general, if you would care to respond.

Mr. Belzile: There is nothing I would like to add to that.

The Chairman: On behalf of the committee, I would like to thank you both. Your testimony has been instructive and useful. We are grateful to you for coming, first, on short notice and, second, on a particularly difficult day, to provide us with the information you have presented. We hope you will come back again, and we look forward to hearing from you in the future.

We are now joined by Major General (Retired) Clive Addy from the Armoured Corps who served from 1961 to 1996. He has served both in senior command and staff positions, including Chief of Staff Canadian Forces Europe, Chief of Personnel at Land Forces Headquarters in St. Hubert, and during the deployment in Somalia.

Since his retirement, he has been involved in the Federation of Military and United Services Institutes of Canada, most recently as national chairman of the Canadian Corps of Commissionaires.

The FMUSIC is a national group of retired military personnel, academics and interested civilians who provide input into the national defence and foreign policy issues debate. In February 2001, the FMUSIC released a policy position paper entitled

femmes n'y étaient pas acceptées, et la discrimination contre les femmes existe encore aujourd'hui. La discrimination contre les homosexuels dans les forces armées existe encore aujourd'hui. Voilà autant de messages négatifs que nous devons combattre.

En dernière analyse, il faut se prononcer sur la structure des forces armées et sur leur commandement. Parlez à Des Morton. Il a écrit nombre d'ouvrages sur la question et a parlé en fait de la réaction négative des étudiants du niveau universitaire qui pourraient peut-être s'intéresser aux forces armées. Enfin, j'aimerais vous dire que l'enquête sur la Somalie et la diffamation qu'on connaît ont nui à la réputation des forces armées. Pourquoi un jeune homme ou une jeune femme voudrait-il devenir membre des forces armées après que le chef de l'état-major et tous ses subalternes aient insulté de cette façon les forces armées?

Ce n'est pas encore fini. Les jeunes qui ont un minimum d'imagination vont y réfléchir. L'armée, la marine et l'aviation ont une tâche gigantesque à accomplir dans le processus de rajeunissement des forces armées, et non seulement sur le plan du matériel. C'est une question d'esprit de corps qu'il faut interpréter uniquement dans le sens traditionnel.

En outre, une des grosses difficultés que nous rencontrons est le fait qu'il y a trop de généraux, de colonels et de capitaines retraités qui ne cessent de vitupérer la population canadienne et sa contribution aux forces armées. J'ose espérer, en usant de toutes mes émotions, de ma passion, de ma créativité et de mon charme, que vous mettiez bientôt un terme à cela.

Le président: Le sénateur LaPierre n'a pas demandé de réponse, mais, mon général, vous avez droit au dernier mot, si vous le souhaitez.

M. Belzile: Je ne souhaite rien ajouter à cela.

Le président: Au nom des membres du comité, je tiens à vous remercier tous les deux. Votre témoignage nous a éclairés et nous sera utile. Nous vous remercions d'être venus nous communiquer les renseignements que vous nous avez présentés, tout d'abord, parce que vous l'avez fait au pied levé et deuxièmement, parce que c'était un jour particulièrement difficile. Nous espérons que vous reviendrez et nous sommes impatients de vous écouter de nouveau.

Nous accueillons maintenant le major général (retraité) Clive Addy qui a servi dans le corps blindé de 1961 à 1996. Il a occupé des postes au haut commandement et dans les rangs, et il a notamment été chef de l'état-major des Forces canadiennes en Europe, chef du personnel au quartier général des Forces terrestres à Saint-Hubert, et il était en fonction pendant le déploiement en Somalie.

Depuis qu'il a pris sa retraite, il s'occupe de la Fédération des instituts militaires et interarmées du Canada, plus récemment à titre de président national du Corps canadien des commissionnaires.

La FIMIC est un groupe national de militaires à la retraite, d'universitaires et de civils concernés qui offre ses conseils dans le débat sur les questions de défense nationale et de politique étrangère. En février 2001, la FIMIC a diffusé un énoncé de

"Canada's Strategic Security 21" and a national strategic appraisal into the 21st century.

Welcome to the committee. Please proceed.

Major General (Ret'd) Clive Addy, Past National Chairman, Federation of Military and United Services Institutes of Canada: Honourable senators, to confirm what Lieutenant-General Belzile said, I am here to grind my axe.

[Translation]

It is with a great pleasure and a heightened sense of duty that I stand before you this evening as a proud Canadian, to testify about my analysis of the operational capacity of the Canadian Forces. I just came back from the Shearwater base where I had the pleasure of meeting Admiral MacLean and the base commander. I am proud about the high quality of all the personnel that we will shortly be sending overseas. My presentation will be in English, but if you have any questions in French, I will do my best to answer them in the language of Molière.

[English]

Mr. Chairman, to say that things have changed since late summer is an understatement. Like many others, I was approached at this turbulent and risky time by media buffs for advice, comment and opinion on the state of our military. Having participated and watched others, it appeared to me that our country might have more advisers than soldiers. This alone is seriously troubling to me, as it should be to you.

September 11 has indeed focused the minds of most Canadians on the question of security and how basic and vital a foundation this is to our prosperity and to justice in our country and abroad. Many have compared investment in security, and the defence portion, to fire insurance. Everyone is against fire, but every responsible citizen invests in enough insurance to mitigate the possible effects of loss to fire. I believe this is close, but I would prefer the image of an investment in a solid foundation of security to house a nation upon which peace, order and good government can be built and our citizens then prosper.

Security is not an option but an obligation for a responsible nation. An important part of this security is the maintenance of viable and efficient Armed Forces. In our case, suffice it to say that the operational state of our Armed Forces and, more important, the pertinence and past funding of the 1994 white paper are matters that are indeed of current and vital interest to Canada and Canadians and, therefore, to your committee.

In my musings sent to some of you around September 16, it was my intention to share with you some of the early thoughts as to where we might be going in this war against terrorism. I outlined the three phases — reassurance, retribution and reconstruction — that we would have to follow after such a violent and

principe intitulé «La sécurité stratégique du Canada 21» et une évaluation stratégique nationale de la situation au XXI^e siècle.

Bienvenue. Allez-y.

Le major-général à la retraite Clive Addy, ex-président national, Fédération des instituts militaires et interarmées du Canada: Honorables sénateurs, pour confirmer ce qu'a dit le lieutenant-général Belzile, je suis venu vous dire le fond de ma pensée.

[Français]

C'est avec un grand plaisir et un sens accru du devoir que je me retrouve comme fier Canadien devant vous ce soir, pour témoigner de mon analyse du niveau de capacité opérationnelle de nos forces canadiennes. Je reviens tout juste de la base de Shearwater où j'ai eu le plaisir d'y rencontrer l'amiral MacLean et le commandant de la base. J'ose rapporter, avec fierté, la qualité de tout le personnel que nous devons envoyer outre-mer sous peu. Je ferai ma présentation en anglais, mais sachez que si vous avez des questions en français, je me ferai un devoir d'y répondre dans la langue de Molière.

[Traduction]

Monsieur le président, c'est peu dire que de dire que les choses ont changé depuis l'été dernier. Comme bien d'autres, en ces temps troublés et dangereux, des gens des médias m'ont pressenti pour me demander conseils, commentaires et opinions sur la situation de nos forces armées. J'y ai consenti, et j'ai constaté que d'autres l'ont fait, et il me semble que notre pays peut compter sur plus de conseillers que de soldats. Pour moi, ce seul fait est navrant, comme ce devrait l'être pour vous.

De fait, depuis les événements du 11 septembre, les préoccupations de la majorité des Canadiens se tournent vers la question de la sécurité, aspect fondamental et vital de notre prospérité et du maintien de la justice chez nous et à l'étranger. Plusieurs ont comparé un investissement dans la sécurité, et du côté de la défense, à une assurance-incendie. Tout le monde veut combattre l'incendie, mais tout citoyen responsable se munit d'une assurance suffisante pour couvrir les pertes éventuelles en cas d'incendie. La comparaison est assez valable mais je préfère évoquer l'image d'un investissement dans la sécurité qui constitue les fondations solides d'une maison pouvant abriter une nation où règnent la paix, l'ordre et le bon gouvernement et où nos citoyens peuvent prospérer.

La sécurité n'est pas une question de choix mais une obligation pour une nation responsable. Un élément capital de cette sécurité passe par le maintien de forces armées viables et efficaces. Dans notre cas, je me bornerai à dire que la situation opérationnelle de nos forces armées et le livre blanc de 1994, avec ses recommandations sur le financement notamment, sont d'une actualité vitale pour le Canada et les Canadiens et, partant, pour votre comité.

Dans les réflexions que j'ai envoyées à certains d'entre vous autour du 16 septembre, j'avais l'intention de vous faire part de certaines de mes premières idées concernant l'orientation que l'on pourrait prendre dans cette guerre contre le terrorisme. J'ai esquissé trois phases — rétablissement de la confiance, châtement

criminal attack upon the people of the United States of America, North America itself, which was a shock to us all, and democratic countries everywhere.

If I am to interpret the televised preachings of the despotic perpetrator and visionary of a misogynistic and diabolical theocracy, this gentleman is indeed the impersonation of evil. I am not necessarily saying that it is a battle between good and evil, but it is certainly a battle of evil against our less-than-perfect and more tolerant democracies.

It was my original intention to go through a rather academic analysis of operational readiness, combat effectiveness, combat capability, operational capability, multi-purpose and general purpose — terms often used with such authority without anyone knowing fully what they mean, including the military.

I will forgo this now seemingly futile exercise, but I must underline that much of the debate revolved in the past around the selective use of vaguely defined and unmeasured concepts. The basis of one speaker's selective definition over another's is no longer worth pursuing, in my view. I agree with Lieutenant-General Belzile that what we were 10 years ago is of no relevance whatsoever. We should be focusing on what we are today and what we should be doing in the next 10 years.

Having listened to our Minister of National Defence attempt to define exactly what we could produce and watching people scramble throughout the Canadian Forces to cobble together what was in essence a white paper commitment is testimony enough for me that change is necessary, that our forces are underfunded, undermanned, overtasked and, in many cases, ill-prepared. Do not get me wrong: This is in no way reflects upon those who are serving. Our Canadian forces will do the best they can with whatever we have given them.

Again, I remind you that I have just returned from a weekend in Shearwater where I met the commanders and other personnel about to deploy by sea and air. They will operate professionally and selflessly and face the unlimited liability that their profession demands. In their normal manner, it will be done in a far better way than we deserve for the support we Canadians have given them.

Whereas the aim of your committee was originally to clarify what was indeed the state of our forces, it remains so now for the much more substantive reason of establishing the real baseline for our present and future national defence within a broader and better coordinated national security policy. Therefore, I have decided that my approach should deal with the following four key topics: the need to measure operational capability as best we can; the need for a national security review; our present capability wanting; some cautions, and then, hopefully, a conclusion.

et reconstruction — qu'il faudra traverser après un attentat violent et criminel contre la population des États-Unis d'Amérique, contre l'Amérique du Nord elle-même, qui nous a mis en état de choc, nous et les démocraties du monde entier.

Si je veux interpréter les prédications télévisées de ce terroriste despotique et visionnaire d'une théocratie misogyne et diabolique, je dirai que cet être est effectivement l'incarnation du mal. Je ne dis pas nécessairement qu'il s'agit du combat entre le mal et le bien, mais c'est certainement un combat du mal contre nos démocraties bien imparfaites mais combien plus tolérantes.

À l'origine, je voulais faire une analyse assez sèche de l'état de préparation opérationnelle, de l'efficacité au combat, de la capacité au combat, de la capacité opérationnelle, de la vocation générale et polyvalente — autant de termes souvent employés avec beaucoup d'autorité par des gens qui ne savent en rien ce qu'ils signifient, les militaires y compris.

Je vais m'abstenir de cet exercice aujourd'hui apparemment futile mais je vais souligner toutefois qu'une grande partie du débat que l'on a tenu tournait autour de l'emploi sélectif de concepts mal définis et mal délimités. Les fondements de la définition sélective d'un polémiste par rapport à celle d'un autre ne méritent plus d'être défendus à mon avis. Comme le lieutenant-général Belzile, je pense que ce que nous étions il y a 10 ans n'a plus la moindre pertinence. Attachons-nous plutôt à ce que nous sommes aujourd'hui et à ce que nous voulons être dans 10 ans.

J'ai entendu notre ministre de la Défense nationale essayer de définir avec exactitude ce que nous pourrions produire et j'ai observé les gens se démener partout dans les Forces canadiennes pour organiser tant bien que mal ce qui est essentiellement une promesse de notre livre blanc, et tout cela a suffi à me convaincre que le changement est nécessaire, que nos forces sont en pénurie de fonds et d'effectifs, surchargées et dans bien des cas mal préparées. Ne vous méprenez pas: cela n'est en rien un reproche à ceux qui sont dans les forces armées. Nos forces font du mieux qu'elles peuvent avec ce qu'on leur donne.

Je vous rappelle à nouveau que je reviens tout juste d'un week-end à Shearwater, où j'ai rencontré les commandants et d'autres soldats prêts à partir par air et par mer. Ils s'acquitteront de leurs tâches de manière professionnelle, sans compter, et affronteront les dangers illimités que comporte leur profession. Comme c'est habituellement le cas, ils s'acquitteront de leurs tâches bien mieux que nous le méritons, vu le peu d'appui que nous leur donnons.

Alors que l'objectif de votre comité était à l'origine de déterminer exactement l'état de nos forces, il s'agit maintenant, ce qui est beaucoup plus concret, d'établir le point de départ de notre défense nationale actuelle et future dans une politique de sécurité nationale plus vaste et mieux coordonnée. J'ai donc décidé d'aborder quatre grands thèmes: la nécessité de mesurer notre capacité opérationnelle du mieux possible; la nécessité de procéder à un examen de la sécurité nationale; les lacunes de nos capacités actuelles; quelques mises en garde puis, j'espère, une conclusion.

With regard to measurement of capability, you have all heard the following words: more than ten years, less than more, more than this, and that vehicle is better than the others. Let me begin by saying that, henceforth, in whatever form the Government of Canada wishes to define the operational capability of its Canadian Forces, it must do so in a manner such that this capability is exercised and measured. Trying to get an idea of what is expected is rather difficult in the present white paper. For instance, in chapter 3 of that document it is stated that the maintenance of "multi-purpose, combat-capable forces is in the national interest." The authors then skittishly spend more time defining what it is not than what it is. They thus initiated, seven years ago, an inherent source of confusion and constant debate wherein various personal and contradictory agenda would be more easily achieved.

There has been a plea for some time from the Auditor General for us to clarify and measure our capabilities. This has always presented a challenge in the past to military hierarchies of all services when various methods were tried. It is not an easy thing to do. The present size and overtasking of our forces largely exacerbates this as well. The difficulty is always what to measure and our capabilities in respect of any given agreed standard. That standard is best derived, in my view, from operationally researched scenarios based on a clear defence policy and possible threats. I believe that achieving an objective, agreed measurement is essential, no matter how difficult it might appear to some, and how mundane a topic to begin with.

The alternative has been to leave this solely to the judgment of senior commanders and, at times, senior politicians or even bureaucrats. I do believe that any measuring system must include the written judgment of senior military commanders, but insist that it must not be limited to such. Once the measurement is made, then the politicians can decide what to do with these facts.

I do not, however, normally consider bureaucrats qualified to comment. One of my reasons for this apparent lack of objectivity can be taken from testimony from a high-ranking member of the policy branch of DND who appeared before your committee this spring. I will not bore you with his hollow words on battalion-sized commitments and his selective ignorance of 4 Brigade and 1 Air Division during the Cold War in Europe, and the two battle groups sent from Europe to the Balkans in 1992. Yet I must reflect on how childish yet dangerous such unfounded, inaccurate, circumlocutional, vague and seriously delivered pronouncements now appear.

No, we need to measure our capabilities objectively, to reassure Canadians, because they ask. Any stock market trader will tell you that security begins in the mind of the investors — in this case, the citizens of Canada. They should know what they get for their

En ce qui concerne la mesure de nos capacités, vous avez tous entendu les mots qui suivent: plus de 10 ans, moins que plus, plus que ceci et ce véhicule est meilleur que les autres. Permettez-moi de commencer en disant que désormais, quelle que soit la manière dont le gouvernement du Canada souhaite définir la capacité opérationnelle des Forces canadiennes, il doit le faire d'une manière telle que la capacité puisse être exercée et mesurée. Essayer de se faire une idée de ce qui est attendu est plutôt difficile dans le livre blanc actuel. Par exemple, au chapitre 3, il est dit que le maintien «de forces polyvalentes au combat est dans l'intérêt national». Les auteurs passent ensuite capricieusement plus de temps à définir ce que ce n'est pas plutôt que ce que c'est. Ils ont créé, il y a sept ans, une source de confusion et de débat constant qui allait permettre la poursuite de desseins personnels et contradictoires.

Le vérificateur général nous implore depuis un certain temps déjà de clarifier et de mesurer nos capacités. C'est toutefois un défi que les autorités militaires de tous les services ont trouvé difficile à relever, quelle que soit la méthode utilisée. Ce n'est pas chose facile à faire. La taille actuelle de nos forces et la multiplication excessive des fonctions qui leur sont confiées contribuent beaucoup à la difficulté de la tâche. Le problème a toujours été de savoir ce qu'il faut mesurer et ce que sont nos capacités par rapport à une norme donnée sur laquelle on s'entend. Pour en arriver à définir cette norme, le mieux à mon avis est de partir de scénarios fondés sur une politique claire en matière de défense et sur les menaces éventuelles à notre sécurité et ayant fait l'objet de recherche opérationnelle. Pour en arriver à réaliser un objectif, il est essentiel de s'entendre sur la façon de mesurer, aussi difficile que la tâche puisse sembler à certains et aussi banal que puisse être le sujet à examiner.

Sinon, il faut s'en remettre uniquement au jugement des commandants en chef et, parfois, des dirigeants politiques, voire des bureaucrates. Le système de mesure, quel qu'il soit, doit prévoir la prise en compte du jugement écrit des commandants militaires en chef, mais je soutiens qu'il ne peut se limiter à leur jugement. Une fois les calculs faits, les responsables politiques peuvent décider de ce qu'il convient d'en faire.

J'estime toutefois qu'en temps normal, les fonctionnaires n'ont pas compétence pour se prononcer sur la question. C'est que les fonctionnaires semblent manquer d'objectivité, comme on peut le constater d'après le témoignage d'un haut fonctionnaire de la direction générale des politiques du MDN qui a témoigné devant votre comité le printemps dernier. Je vous fais grâce de ses propos vides de sens sur les bataillons déployés et montrant son ignorance sélective de la nature de la 4^e Brigade et de la 1^{re} Division aérienne en Europe pendant la guerre froide ainsi que des deux groupements tactiques envoyés d'Europe aux Balkans en 1992. Je dois toutefois vous mettre en garde contre ces déclarations enfantines mais dangereuses, qui ont été faites avec le plus grand sérieux, mais qui apparaissent maintenant sans fondement, inexactes, contorsionnées et vagues.

Non, nous devons mesurer nos capacités de façon objective afin de rassurer les Canadiens, car c'est ce qu'ils nous demandent de faire. Quiconque s'y connaît dans les marchés boursiers vous dira que la sécurité commence dans la tête des investisseurs — en

security dollar. In order to do that, we should be able to measure it and tell them.

My next point is the need for a national security review. Let me start by saying that the 1994 white paper as it now stands is, in the opinion of my federation, in need of review in its own right, but that, more important, when we published our paper in February, we requested a national security strategy for Canada. We find this is more vitally needed, a strategy that involves, indirectly and directly, the Departments of Foreign Affairs, National Defence, Solicitor General, Justice, Immigration, Finance, and indirectly most of the others.

Our paper, entitled "Canada's Strategic Security 21," does not purport to provide all the answers or even raise all the questions. However, it does state that national security goes beyond DND and requires intelligent reflection, coordination and guaranteed resources at the national level. Its only formal recommendation is that the government charter an independent blue ribbon panel of experts to quickly craft a national security strategy for the 21st century. Its mandate would be to find maximum feasible conversion on issues of paramount importance to the security of Canada. This strategy would guide future foreign, defence and even finance policies. This panel should report to Parliament.

The federation proposes as well the creation of a national security office, to coordinate this strategy at the national level, better than the present PMO/PCO combination that we have seen does not work too well these days, and certainly as a support to the special cabinet committee under Minister Manley at this particular time.

It may be that the present white paper with some modifications would meet this strategy as a national defence policy. However, it is beyond doubt in the view of the federation that proper funding and better use of allocated funds would be required regardless of what policy is taken. For instance, on the latter point, it is evident that Canada, as a G7 or G8 member, could do with much improved strategic lift. However, if this lift costs such a large portion of the budget that it limits the deliverable force to only one location in very limited numbers, one must ask if this is indeed a sound national security investment.

In this same vein, the federation looks forward to receiving the responses on the procurement system that were requested by SCNDVA and have yet to be presented to them, and its comments on these. It is our view that more can also be done to save money.

l'occurrence, dans la tête des Canadiens. Ils ont le droit de savoir ce qu'ils obtiennent pour chaque dollar consacré à la sécurité. Pour cela, il faut pouvoir mesurer les résultats et les leur communiquer.

Je veux ensuite vous parler de la nécessité d'effectuer un examen de la sécurité nationale. Permettez-moi tout d'abord de vous signaler que le livre blanc de 1994 devrait lui aussi, de l'avis de ma fédération, être réexaminé, mais que ce qui est plus important encore, c'est la stratégie en matière de sécurité nationale que nous réclamons dans le document que nous avons publié en février. Nous pensons que le Canada a absolument besoin d'une stratégie à cet égard, à laquelle participeraient, indirectement et directement, les ministères des Affaires étrangères, de la Défense nationale, du Solliciteur général, de la Justice, de l'Immigration et des Finances de même que, indirectement, la plupart des autres ministères.

Notre document, intitulé «Canada's Strategic Security 21», ne prétend pas avoir réponse à tout ni même faire état de toutes les questions qui se posent. Il affirme toutefois que la sécurité nationale ne concerne pas que le MDN et exige une réflexion intelligente de même qu'un effort de coordination et des ressources garanties à l'échelle nationale. La seule recommandation officielle que nous y formulons incite le gouvernement à confier à un aréopage d'experts indépendants la tâche d'élaborer rapidement une stratégie en matière de sécurité nationale pour le XXI^e siècle. Le mandat du groupe consisterait à dégager le plus large consensus possible sur les questions clés relatives à la sécurité du Canada. Cette stratégie pourrait servir à orienter nos politiques en matière d'affaires étrangères, de défense, voire de finances. Le groupe devrait faire rapport au Parlement.

Notre fédération propose également la création d'un bureau de la sécurité nationale qui serait chargé de coordonner la stratégie au niveau national; ce bureau serait préférable à la combinaison actuelle Conseil privé/Bureau du PM qui ne semble pas marcher très bien ces jours-ci et pourrait certainement servir d'appui au comité spécial du Cabinet que préside actuellement le ministre Manley.

Il se peut bien que l'actuel livre blanc puisse, moyennant certaines modifications, répondre aux exigences de cette stratégie comme politique de défense nationale. Il ne fait toutefois aucun doute à notre avis qu'il faudrait un financement convenable et une meilleure utilisation des crédits alloués, peu importe la politique qui sera adoptée. Sur ce dernier point, par exemple, il va de soi que le Canada, en sa qualité de membre du G-7 ou du G-8, aurait besoin d'un important remodelage stratégique. Si toutefois ce remodelage grève tellement le budget que nous ne pourrions envoyer qu'une force très restreinte à un endroit uniquement, il convient de se demander s'il s'agit bien d'un placement solide en matière de sécurité nationale.

Dans le même ordre d'idée, la fédération attend avec impatience les réponses relatives au système d'achats qu'a demandées le Comité permanent de la défense nationale et des anciens combattants, ainsi que la réaction de ce dernier à ces réponses. Nous sommes d'avis que des mesures supplémentaires peuvent être prises pour réaliser des économies.

Finally, it is our view that only in a national security context can the true role and perspective of our reserves be adequately understood and defined and thus properly funded.

You might know that we are not alone in suggesting such a review. At the University of Calgary, Dr. David Bercusson, assisted by a number of other well-known advisers on things military, Dr. Granatstein, Lieutenant-General Belzile himself, and not the least of which, Senator LaPierre, is producing a similar but more detailed study along these lines.

My next point is this: What is the state of our forces now and into the future, and is this state as it should be? You will hear statements normally couched in a plethora of qualifiers that we can meet the commitments of the 1994 white paper. The difficulty is whether these forces are trained and ready at the necessary level and whether they are sustainable over the duration. Some are. Most individuals know what their trade demands and can perform it well. However, like a football team or an orchestra, success depends on more than the sum of its individual parts. It relies on practice and teamwork. From statements of the leaders of the navy, army and air force we find that funds preclude in large measure the attainment of the levels of teamwork deemed necessary for operational preparedness.

The most telling of these are found in the latest version of what are called the level one business plans for the commanders of the navy, army and air force, and can be found in the CDA study, which I encourage you all to read. I have a list of those deficiencies here. Suffice it to say that all of them are deficient in funds to train properly and to be prepared for battle. They are always skimming the surface and putting the shop window forces up first and running like mad to catch up behind them in order to meet the next rotation.

All branches are short in their ability to maintain the white paper commitments. They do their very best to achieve as close to it as they can. However, they are all on a slippery slope. By the time that the ships and the planes arrive in the Gulf, the Canadian Forces will have deployed over 7 per cent of all available Armed Forces. That is the highest level of available Armed Forces that any country has deployed in a long time.

Do not flatter yourself. It is easier to get a higher proportion, the smaller the number that you have. This 4,000-plus force is equivalent to what the white paper of 1994 called the vanguard. Little or no serious action is yet taken to prepare the main contingency force of this document, of a force of about 10,000. There has been an aversion to call this operation war. The land force would be very hard-pressed to provide and sustain one more battle group of 1,000 people.

Enfin, nous croyons que le véritable rôle et le point de vue de la réserve ne peuvent être bien compris et définis que dans le contexte de la sécurité nationale, et que son financement adéquat ne peut être établi que dans un tel contexte.

Comme vous le savez peut-être, nous ne sommes pas les seuls à proposer un tel examen. M. David Bercusson, de l'Université de Calgary, appuyé par d'autres conseillers militaires bien connus dont M. Granatstein, M. Belzile lui-même et, bien sûr, le sénateur LaPierre élaborent actuellement une étude semblable, quoique plus détaillée.

Voici ma question suivante: quel est l'état actuel et futur de nos forces, et cet état est-il satisfaisant? En règle générale, vous entendrez des déclarations assorties de toute une gamme de qualificatifs, comme quoi nous pouvons tenir les engagements fixés dans le livre blanc sur la défense de 1994. La difficulté, c'est de savoir si ces forces présentent un niveau d'instruction militaire et un état de préparation suffisants, et si ces niveaux peuvent être soutenus à long terme. Dans certains cas, la réponse est oui. La plupart des individus connaissent leurs tâches et sont en mesure de s'en acquitter efficacement. Toutefois, à l'instar d'une équipe de football ou d'un orchestre, le succès ne dépend pas simplement de la somme des parties mais de la pratique et du travail d'équipe. D'après des déclarations des chefs de la marine, de l'armée de terre et de l'armée de l'air, on constate que le niveau de financement exclut dans la plupart des cas la possibilité d'atteindre le niveau de travail d'équipe jugé nécessaire à l'état de préparation opérationnelle.

Vous trouverez les déclarations les plus éloquentes à ce sujet dans les dernières versions de ce qu'on appelle les plans d'activité de premier échelon des commandants de la marine, de l'armée de terre et de l'armée de l'air, et vous en trouverez également dans l'étude de la CDA, que je vous encourage à lire. J'ai ici une liste de ces carences. Il suffit de dire que, dans tous les cas, les fonds sont insuffisants pour assurer une formation adéquate et une bonne préparation au combat. Les investissements sont toujours de nature superficielle; on s'occupe d'abord des forces vitrines de l'armée obligeant ainsi le reste des forces à faire un effort de rattrapage inouï pour faire face à la prochaine rotation des missions.

Aucun des trois services n'arrive à respecter les engagements pris dans le livre blanc. Ils font de leur mieux pour s'en rapprocher le plus possible. Toutefois, ils sont tous engagés sur une pente savonneuse. Une fois les navires et les avions parvenus dans le Golfe, les Forces canadiennes auront déployé plus de 7 p. 100 de leurs effectifs totaux disponibles. C'est le plus haut pourcentage de forces disponibles déployés par un seul pays depuis longtemps.

Ne nous en vantons pas. Plus les effectifs sont restreints, plus il est facile d'en déployer une proportion importante. Cette force de plus de 4 000 hommes et femmes est l'équivalent de ce que le livre blanc de 1994 appelait la tête d'avant-garde. Rien de concret, ou presque, n'a été fait pour préparer la force de contingence principale dont parle ce document, soit une force d'environ 10 000 soldats. On répugne à parler de guerre, dans le cas de cette opération. Les forces terrestres auraient beaucoup de mal à déployer et à soutenir un groupement tactique de 1 000 hommes.

What plans have we if it does expand? What will be our contribution if it does expand? Do you know? I do not.

We have had our strategic warning, which everyone before said would take five years for us to get. We had it on September 11. Are we any more ready? I do not think so. Are they working hard at it? I can tell you they are. Where I went to see them, they are working hard. However, they would love a plan that they could bite into and get resources for.

I have not covered the operations and planning branches at National Defence headquarters. However, I can tell you that the intelligence branch of our Armed Forces and the Joint Operational Centre continue to operate at untenable levels of understaffing. On the logistic and medical support side, there is no joy either. I ask you to have a look at that in your various visits and testimonies. See how our medical support is at this particular time, particularly in operations. More important, you must consider what the future 12 months and five to ten years from now looks like where an additional \$5 billion to \$6 billion is required just to replace worn-out equipment, if we want to do so, let alone provide the increases in operating and high maintenance budgets and the investments in high-tech that new technology demands to replace the very few people we are supposed to have. A detailed and interesting analysis of this equipment placement, which I recommend to you, is found in the magazine *On Track* by Colonel Brian Macdonald, and coincides quite closely with what the Auditor General said two years ago.

To attempt to answer these questions is relatively easy. Some say that this is a significant amount of money, this amount of money that Lieutenant-General Belzile was calling for, \$1 billion per year. "Surely it is too much." "Do we need Armed Forces in those numbers?" Canadians are asking that today, even with all the enthusiasm and patriotism.

To attempt to answer these questions is relatively easy, providing the listener recognizes the role of his or her security in relation to his or her well-being, and that the Canadian Forces get a relatively high operational capability for the forces available.

To assist you, Senator Kenny, with the question you ask, this is not easily done, when the Minister of Defence himself clouds the issue when he says, in response to Ambassador Cellucci's call to arms reported in the *National Post* August 2 of this year, that

...more than \$3 billion has been reinvested in the past three years...Canada has the seventh largest defence budget in NATO.

To a similar CDA letter in the spring, his response dated three weeks ago states that this amount was \$2.3 billion in 2000 over

Que faisons-nous en cas d'élargissement du conflit? Quelle sera notre contribution? Le savons-nous? Je ne le crois pas.

Nous avons eu droit à un avertissement stratégique, celui que tout le monde attendait dans cinq ans. Il s'est produit le 11 septembre. Avons-nous amélioré notre état de préparation? Je ne le crois pas. Les Forces canadiennes déploient-elles des efforts importants? Je peux vous dire que oui. Aux endroits que j'ai visités, on travaille fort. Toutefois, les Forces armées aimeraient bien avoir un plan concret et disposer des crédits pour le mettre en oeuvre.

Je n'ai pas parlé du service des opérations et du service de la planification au quartier général de la Défense nationale. Toutefois, je peux vous dire que le service du renseignement de nos forces armées et le Centre opérationnel interarmées continue de fonctionner en sous-effectifs graves. La situation n'est guère plus réjouissante aux niveaux de la logistique et du soutien médical. Je vous demande de vous pencher là-dessus lors de vos visites et de vos auditions de témoins. Vous constaterez l'état de notre soutien médical, en particulier dans les opérations. Il est encore plus essentiel pour vous d'envisager les 12 prochains mois, voire les cinq à dix prochaines années, pendant lesquelles une injection supplémentaire de 5 ou 6 milliards de dollars sera nécessaire simplement pour remplacer les équipements fatigués, si c'est ce que nous souhaitons faire; et je ne parle pas de l'augmentation des budgets d'opération et d'entretien, ou encore des investissements dans les technologies de pointe qui permettront de remplacer les quelques spécialistes que nous avons paraît-il. Vous trouverez dans la revue *On Track* une analyse détaillée et intéressante de cette situation rédigée par le colonel Brian Macdonald. Je vous la recommande, car elle correspond d'assez près à ce que recommandait le vérificateur général il y a deux ans.

Il est assez facile de répondre à ces questions. Il y a en a qui considèrent que le milliard de dollars que réclame M. Belzile est une somme importante. «C'est certainement trop», affirment certains. «Avons-nous besoin de forces armées si nombreuses?», demandent d'autres. Les Canadiens se posent ces questions aujourd'hui, malgré tout l'enthousiasme et le patriotisme dans l'air.

Il est assez facile de répondre à ces questions, à condition de reconnaître le lien entre sécurité et bien-être, et de reconnaître que les Forces canadiennes réussissent à tirer une capacité opérationnelle relativement élevée par vu les troupes dont elles disposent.

Pour votre information, sénateur Kenny, il n'est pas facile d'obtenir ce que vous demandez, lorsque l'on considère que le ministre de la Défense lui-même noie le poisson. En effet, en réponse à l'appel aux armes de l'ambassadeur Cellucci publié dans le *National Post* du 2 août dernier, le ministre affirmait que:

[...] plus de 3 milliards de dollars avaient été réinvestis au cours des trois dernières années [...] et que le budget de défense du Canada était le septième en importance de l'OTAN.

Il y a trois semaines, le ministre répondait à une lettre semblable de la CDA datant du printemps: il y affirme cette fois

the next four to five years, along with \$170 million for quality of life the year before.

Therefore, the figures are somewhat confusing, as are the time frames. The truth, however, is found in the way our Allies and friends in NATO look at us, not our political spin. The fact is that we spend, on average, \$265 per capita on defence in Canada. The average in NATO, including the new arrivals who cannot spend that much, is \$589 per capita. When we said we are a rich country, we are indeed, but we are not seen as paying our own share.

The fact is that percentage of GDP has been used as a measure in NATO because it caters to such major differences as conscription in some Allied countries and reflects both the ability and resolve to support one another better than a straight number of pure dollars on a constant U.S. number. By the way, Holland is number 8, with 60 per cent of our population and one-thirtieth of our size. It faces one ocean and yet it contributes more to the UN today than we do; and it contributes only slightly less than we do in U.S. dollars to defence.

Ambassador Cellucci, Lord Robertson and Mr. Bruce Roberts, the British Labour MP who chairs their defence committee, have been as clear as friends can be. Without a clear mirror, it is through the eyes of our friends that we find out that we are bald.

As to the number of forces, we do not get as much per defence dollar as most NATO countries, and the cost of our infrastructure over our vast and cold country as well as the competitive cost of labour for our volunteer force are reasons for this, but there are others.

In summary, as a member of the G7 and a nation so dependent on trade, a nation that believes and relies on multilateralism for a better world, Canada must be seen to contribute to its own security by its citizens and to do its share by its Allies and friends. Some 1.2 per cent of GDP for defence, no matter how you cut it, does not meet that responsibility.

I will now proceed with some cautions. A question about specializing was asked. I would be very cautious about what I called the flavour-of-the-month organization program for the Armed Forces. My two colleagues who preceded me were very careful not to plagiarize me. Right now, our threat is terrorism. That is what we saw on September 11 with the World Trade Center. We are obviously involved in countering terrorism on one piece of geography, Afghanistan. We do not know if that battle will go farther. We do not know if it will lead to a land battle similar to what the Gulf War was. We have no idea whether we will have to, want to or should take part in it. I will tell you right

que le montant affecté en l'an 2000 est de 2,3 milliards de dollars et réparti sur les quatre ou cinq prochaines années, en plus de 170 millions de dollars affectés à la qualité de vie l'année précédente.

Les chiffres, donc, portent à confusion, de même que les échéanciers. Mais la vérité, elle, se trouve dans le jugement que nos alliés et amis de l'OTAN portent sur nous, et non dans l'enrobage politique que nous donnons à la situation. Voici les faits: En moyenne, le Canada dépense 265 \$ par habitant au chapitre de la défense. La moyenne des membres de l'OTAN, y compris les nouveaux membres, dont les moyens sont limités, se chiffrent à 589 \$ par habitant. Nous affirmons être un pays riche, ce qui est bien le cas, mais nous sommes perçus comme un pays qui ne paie pas son écot.

En fait, c'est le pourcentage du PIB qui est retenu comme unité de mesure de la contribution à l'OTAN parce que cela tient compte de différences importantes comme la conscription, dans certains pays de l'Alliance, et parce que cela traduit, à la fois la capacité et la volonté des membres de s'accorder un soutien réciproque, plus fidèlement qu'un simple nombre de dollars américains constants. Soit dit en passant, les Pays-Bas, dont la population représente 60 p. 100 de la nôtre, et le territoire, le trentième de la surface canadienne viennent au huitième rang. Ce pays n'est baigné que par un seul océan, et pourtant sa contribution aux Nations Unies est plus importante que la nôtre; et, en matière de défense, sa contribution en dollars américains n'est que légèrement inférieure à la nôtre.

L'ambassadeur Cellucci, lord Robertson et le député travailliste britannique Bruce Roberts, qui est le président du Comité de la défense britannique, ont dit les choses aussi clairement qu'un ami peut le faire. En l'absence d'un auto-examen critique, nous devons nous fier à nos amis pour constater nos lacunes.

Quant au nombre de nos effectifs, nous n'obtenons pas autant par dollar investi dans la défense que la plupart des pays de l'OTAN. Les coûts liés à l'infrastructure qu'exige notre pays vaste au climat rigoureux, ainsi que le prix concurrentiel de la main-d'oeuvre pour nos forces volontaires sont deux raisons parmi d'autres qui expliquent la situation.

En résumé, en tant que membre du G-7, le Canada, un pays hautement tributaire du commerce et une nation qui croit au multilatéralisme comme outil d'amélioration du monde, doit projeter à ses citoyens l'image d'un pays qui contribue à sa propre sécurité et qui fait sa part pour aider ses alliés et amis. Environ 1,2 p. 100 du PIB consacré à la défense, en bout de ligne, c'est trop peu pour assumer ces responsabilités.

Voici certaines mises en garde. Tout à l'heure, il y a eu une question au sujet de la spécialisation. Je me méfierais d'abord du type de programme à la mode pour les forces armées. Les deux collègues qui sont intervenus avant moi ont soigneusement évité de plagier mes propos. À l'heure actuelle, c'est le terrorisme qui nous menace. Nous l'avons constaté le 11 septembre au World Trade Center. Nous participons à une lutte contre le terrorisme dans un territoire donné, l'Afghanistan. Nous ne savons pas si le conflit s'élargira. Nous ne savons pas s'il donnera lieu à des affrontements terrestres semblables à ceux de la guerre du Golfe. Ni ne savons-nous s'il nous sera nécessaire d'y prendre part, si

now, honourable senators, that we could not, even if we should or wanted to. Those are the facts of life. Is that what we should be as part of a coalition? I do not know. I leave that for you to decide. I leave it for the Canadian people to think about.

We have done this for years. We focused on NATO in Europe while ignoring everything else. Peacekeeping, soft power support, Canada 21, peace enforcement, terrorism, homeland defence — these are buzzwords that signify that people want to specialize. There is a serious risk in that.

In my view, the answer is to look at something that gives you the greatest amount of flexibility as a country. We call it general combat capability. You can call it whatever name you want. However, be careful when you attempt to specialize — be very careful. There is a tendency to predict the past and not the future when one specializes.

Then there is the challenge of space, which I bring to your attention. There is much discussion about armament in space and disarmament in space. There is talk about the ABM treaty and so on. Let me ask the committee what our reliance for information is in space in this day and age.

There is then the challenge of how we exchange intelligence. We were rocked into doing better on September 11. I would ask you as a committee to have a look at how we do that at the present time.

Our security policy should mitigate the damage caused by conflict in any way. It cannot prevent the occurrence. Some people ask: How do you stop terrorism? I do not think you can. However, we can certainly mitigate the damages and limit the numbers of practitioners better than we have in the past.

Posture our forces at home by national need, not necessarily by political riding. I have a bugbear and I am not ashamed of it. The third largest province in Canada with the highest level of probability of disaster has no army base on it. It is called British Columbia. I think that is a sin. I do not know why we pulled it out, but it is a sin. The theory is that in a moment of disaster we can fly in everything we need. I would suggest to you that if you look at the types of disasters that we are talking about that deduction is somewhat specious.

Look to joint capabilities in technology for efficiencies and economies, but beware of giving up personnel and equipment on a promissory note of future performance of technological purchases. The Canadian Armed Forces — all three services — have been burned by that in the past. It is something about which they are leery.

One of the things that the western countries are leery of is committing troops — because there may be casualties. Do not think that commanders, no matter what rank, are not sensitive to that. They do not take lightly going into these things. By the same token, as a country, not committing them may cost more to us all.

nous souhaitons y prendre part ou s'il est sage de le faire. Honorables sénateurs, nous en serions incapables, peu importe notre inclination. Voilà la réalité. Est-ce là le rôle que nous voulons jouer au sein d'une coalition? Je l'ignore. C'est à vous de décider. C'est au peuple canadien d'y réfléchir.

Nous faisons cela depuis des années. Nous nous sommes concentrés sur l'OTAN en Europe, en faisant fi de tout le reste. Le maintien de la paix, l'appui au pouvoir discret, l'imposition de la paix, la lutte contre le terrorisme, la défense de la patrie — voilà des expressions en vogue qui traduisent une volonté de spécialisation. C'est très risqué.

À mon avis, la solution est une approche qui permet à un pays de jouir de la plus grande souplesse. C'est ce que l'on appelle la capacité de combat général. Appelez cela comme vous voudrez. Mais prenez bien garde à la spécialisation. Lorsqu'on se spécialise, on a tendance à prédire le passé et non l'avenir.

Ensuite, je souhaite porter à votre attention le défi de l'espace. On parle beaucoup de militarisation et de démilitarisation de l'espace. Il est question du traité ABM et ainsi de suite. Je pose la question au comité: jusqu'à quel point sommes-nous devenus dépendants de l'espace pour l'information?

Il y a ensuite le défi lié à l'échange de communication entre les services de renseignement. Les événements du 11 septembre nous ont contraints à améliorer nos pratiques. Il serait sage que votre comité se penche sur nos pratiques actuelles.

Notre politique en matière de sécurité devrait minimiser les dommages subis lors des conflits. Elle ne saurait les prévenir. D'aucuns demandent: comment arrêter le terrorisme? Je ne crois pas qu'il soit possible de le faire. Toutefois, nous pouvons très bien limiter les dommages et restreindre les rangs des terroristes mieux que par le passé.

Il faut répartir les militaires au Canada en fonction du besoin national, et non par circonscription. Je n'ai pas honte de vous avouer qu'un cauchemar me hante. La province canadienne qui vient au troisième rang en superficie, et qui est exposée le plus aux catastrophes ne compte aucune base militaire. Je parle de la Colombie-Britannique. Je trouve cela honteux. Je ne sais pas pourquoi nous avons éliminé cette base, mais c'est une vraie honte. Pour justifier la décision, on affirme, qu'en cas de catastrophe, nous pouvons toujours aéroporter ce qu'il nous faut. Si vous réfléchissez aux types de catastrophes susceptibles de se produire dans cette province, vous constaterez que cet argument est quelque peu spécieux.

Comptez sur les capacités technologiques interarmées pour améliorer le rendement ou réaliser des économies, mais gardez-vous de renoncer à votre personnel et à votre matériel en échange d'une promesse d'achat technologique à terme. Les Forces armées canadiennes — les trois services — ont déjà été trahies par de telles promesses. Aujourd'hui, elles s'en méfient.

Les pays occidentaux sont réticents à déployer des troupes, de peur de subir des pertes. Sachez que les commandants, peu importe leur grade, en sont conscients. De tels déploiements ne sont pas pris à la légère. En revanche, un pays peut subir de pires torts encore en refusant d'envoyer des troupes au combat.

I might be so parochial as to say fix our army first, the rest will follow. I ask you to be bold in your recommendation. The country needs it.

Our organization concludes that Canada's security needs go beyond the defence policy and must be addressed and coordinated better in this broader context. We still believe that the security of our nation requires Armed Forces. We believe that the Canadian Forces must be structured, tasked and funded to do what Canada needs. Look at the Australian example, for it is one of the best ones. These needs are now expressed in the 1994 white paper and the Canadian Forces are unable to meet them to the best of their expected ability, and they know it. This is due to the lack of funding, reduced size and constant consequent and consistent overtasking.

The present is sad, but the future is bleaker. Money alone cannot fix fast enough all of these problems. We must rebuild and we must expand. It is time for a new and broader national security strategy, leading to a revised defence policy that must be funded appropriately.

Senator Atkins: You did not contradict our previous witnesses, sir. Have you had a chance to talk to Professor Wark?

Mr. Addy: No.

Senator Atkins: Your testimony was pretty consistent with a large amount of the testimony that he gave to this committee several weeks ago. The bottom line is that you and I are very much in agreement. We all agree, of course, that September 11 was a wake-up call. You clearly believe that this country should have a coordinating agency, which was the first thing the Americans concluded from the experience they just went through. It is obvious that they had a certain intelligence, but it fell between the chairs. I would be interested to know more about how you see such an agency operating.

Mr. Addy: I am not an expert in intelligence — armoured officers rarely are. The intelligence input we got was from commander Ted Heath, who was a deputy intelligence director at NATO. It was very comprehensive. I am a good reader so I will tell you what he talked about. He spoke not only about the coordination between the various nations and the various agencies of nations, let alone our own agencies, but that it requires someone to funnel all of it. We have the RCMP and Interpol information going over the other side of the Rideau Canal. You have information coming into the PCO. You catch it in DND and Foreign Affairs through various attachés.

Somehow, it is all supposed to end up in the PCO and PMO, and now they have a committee to look at this various intelligence. He sat on that committee years ago, and he says it does not work.

Veillez pardonner mon esprit de clocher, mais remettons d'abord notre armée en état, le reste suivra. Je vous demande de formuler des recommandations courageuses. Le pays en a besoin.

Pour conclure, notre organisation considère que les besoins du Canada en matière de sécurité dépasse la politique de défense et exige une approche bien coordonnée qui s'inscrit dans ce contexte élargi. Nous croyons toujours que la sécurité du pays exige le maintien des forces armées. Nous croyons que les Forces canadiennes doivent être structurées, mandatées et financées de façon à répondre aux besoins du pays. Prenez l'exemple de l'Australie, l'un des meilleurs. Les besoins du Canada sont exprimés dans le livre blanc de 1994, mais les Forces canadiennes sont incapables de répondre à ces besoins au meilleur de leur capacité, et elles en sont conscientes. Ceci est imputable à un financement insuffisant, à des effectifs réduits et à des charges de travail systématiquement trop lourdes.

L'état actuel est peu réjouissant, mais l'avenir s'annonce pire encore. L'argent seul ne saurait résoudre tous ces problèmes. Il faut reconstruire et élargir. Il est temps d'adopter une stratégie de sécurité nationale nouvelle et élargie, qui débouchera sur une politique de défense remise à jour qui doit être suffisamment financée.

Le sénateur Atkins: Vous n'avez pas contredit nos témoins précédents, monsieur. Avez-vous eu l'occasion de parler au professeur Wark?

M. Addy: Non.

Le sénateur Atkins: Votre témoignage a repris en bonne partie le témoignage du professeur Wark devant le comité il y a quelques semaines. Bref, vous et moi partageons en principe le même avis. Chacun convient évidemment que les événements du 11 septembre nous ont ramenés sur terre. À votre avis, le Canada devrait avoir une agence de coordination. Suite à ce qui s'est passé, les Américains ont conclu que la création d'une telle agence était la première chose à faire. Certes, ils avaient certains services de renseignement, mais personne n'y a pris garde. J'aimerais que vous nous disiez comment une telle agence devrait fonctionner.

M. Addy: Je ne suis pas un expert du renseignement — les officiers des blindés le sont rarement. Nous avons obtenu nos renseignements du commandant Ted Heath, sous-directeur du renseignement à l'OTAN. Les renseignements qu'il nous a fournis étaient très complets. Je lis beaucoup et je vous dirai donc ce qu'il nous a dit. Il n'a pas seulement parlé de la nécessité de coordonner les activités entre les divers pays et leurs agences de renseignement respectives, sans parler de nos propres agences, mais du fait qu'il faille une organisation pour rassembler toutes les informations. La GRC et Interpol acheminent leurs renseignements de l'autre côté du canal Rideau. D'autres renseignements sont destinés au BCP. Et d'autres encore se rendent à la Défense nationale et au ministère des Affaires étrangères par le biais de plusieurs attachés.

Tous ces renseignements sont censés être acheminés vers le BCP et le CPM. On vient de créer un comité chargé d'étudier tous ces renseignements. M. Heath siégeait à ce comité il y a plusieurs années, mais il a dit que le système ne fonctionnait pas.

What is needed is for the exchange of this information to be procedural, regulated and expedited with all the means of communications that exist in this day and age. That is the recommendation that we have. We did not feel, in this day and age, having been away from the machinery, that we should recommend how. However, we certainly recommended that the process was vital. That was just on the intelligence aspect.

When the Department of National Defence started cutting and reducing, intelligence was cut equally with everything else. One must ask if that was an intelligent thing to do; in other words, to ensure knowledge of an impending threat this instrument should not be reduced because it is extremely valuable. That is one of the aspects.

The other one is plans. Coordination of information between the police, the military and the provinces is extremely important. We can see that now with the absolutely frightening reactions that citizens have to this anthrax envelope situation going on. It is almost folklore right now. It is dangerous to see that kind of a human reaction. Those asymmetric threats have that kind of impact on people. We have to know about the types, the capabilities and the possibilities. That is important.

Being able to brief Canadian citizens with accurate information as soon as it happens is vital on all of the aspects. If one looks at what happens in Canada, one minister in Canada stands up and talks a little bit about this and that. There seems to be a more coordinated way of passing on that information in the American system, be it only by the presidential press conference in the daytime. He is only the source of furnishing the information. How is that information collated and selected so people feel reassured? I think that kind of an office would perform that role.

Senator Atkins: What powers would you give that agency and how would you report it to Parliament?

Mr. Addy: I do not know. As a soldier and an ex-military man, I would suggest that is more in the domain of the relationship between the politics and bureaucrats.

Senator Atkins: Would you agree that the agency would have very significant powers?

Mr. Addy: It would indeed.

Senator Atkins: Would it be at arm's length from government?

Mr. Addy: I do not think that something that relates to the executive as closely as national security could be totally at arm's length.

Senator Atkins: Would there be members of that organization who are private citizens?

Mr. Addy: I would suggest there would be. I would suggest that the image we had when we designed this thing would be something like the American executive branch's selection, not

Il faut un système qui puisse acheminer ces renseignements selon certaines procédures et règlements et ce, à l'aide de tous les moyens de communications qui sont à notre disposition aujourd'hui. Voilà notre recommandation. Aujourd'hui, nous ne croyons pas que nous sommes aptes à vous dire comment cela doit être réalisé, étant donné notre longue absence du métier. Par contre, à notre avis il est essentiel d'avoir un bon processus en place. Voilà ce qui est de l'aspect renseignement.

Au moment où le ministère de la Défense nationale a fait des réductions et des compressions, le service de renseignement a également connu des coupes. Est-ce que c'était une bonne idée? Autrement dit, la collecte des renseignements qui pourrait annoncer une menace potentielle n'aurait pas dû être affectée, car ces renseignements sont très importants. Voilà un des aspects de la situation.

L'autre aspect, ce sont les plans. Il est extrêmement important d'assurer la coordination des renseignements obtenus par la police, la défense et les provinces. Cela est d'autant plus important à la lumière des réactions terrifiées des citoyens devant les enveloppes contenant de l'anthrax. C'est presque devenu une tradition. Il est dangereux de voir les gens réagir ainsi. Ces menaces asymétriques provoquent ce genre de réaction. Nous devons en apprendre davantage sur les types, les capacités et les possibilités. C'est important.

Sur tous ces points, il est essentiel de communiquer des renseignements exacts aux Canadiens. Si l'on observe ce qui se passe au Canada, on voit un ministre se lever et parler un peu de ceci ou de cela. Les Américains semblent avoir mieux coordonner la façon dont ils transmettent l'information, même si ce n'est que lors d'une conférence de presse du président au cours de la journée. Il est le seul à informer les citoyens. Comment se fait leur collecte de données et de quelle façon est-elle traitée avant d'être communiquée au public de façon à le rassurer? Je crois qu'une telle agence de sécurité pourrait jouer ce rôle.

Le sénateur Atkins: Quels pouvoirs donneriez-vous à cette agence et comment ferait-il rapport au Parlement?

M. Addy: Je l'ignore. À titre de soldat et d'ancien militaire, je vous répondrai que cela relève plutôt de la relation entre les élus et les bureaucrates.

Le sénateur Atkins: Croyez-vous que cette agence devrait avoir des pouvoirs importants?

M. Addy: Certainement.

Le sénateur Atkins: S'agira-t-il d'une agence sans lien de dépendance avec le gouvernement?

M. Addy: Je ne pense pas qu'une agence oeuvrant dans un domaine aussi proche de l'exécutif que la sécurité nationale puisse être tout à fait sans lien de dépendance avec le gouvernement.

Le sénateur Atkins: Cette agence pourrait-elle compter de simples citoyens?

M. Addy: Je crois que ce serait une bonne chose. Nous songions à un organisme qui, à la mode américaine, n'appartient pas à un parti politique donné — il serait sans doute

from a given political party, but chosen — probably more affiliated with it than a member — for the capability in that specific function as opposed to other things.

Senator Atkins: It is clear that President Bush has given incredible powers to the chair of that agency. One suggestion made to this committee in a previous sitting was that perhaps that agency should report through the Deputy Prime Minister because he would be seen to have a significant influence in terms of any reporting process.

Mr. Addy: I see the advantages of that kind of recommendation. However, I must beg off because of my lack of experience and naiveté in that domain.

Senator Atkins: You talk about general combat capability. I assume you are speaking about conventional military as opposed to nuclear or high-tech?

Mr. Addy: The general combat capability is a concept that says you have to be able to fight on the ground, in the air and on the seas. In order to do that, you fight with the best technology that you have and you possess as many of the capabilities in each one of those realms that you possibly can. That is what it means.

The Canadian navy does not have an aircraft carrier, for instance. There are a number of things we do not have — and that can be said for all of our forces. We do not have zonal air defence. Those are capabilities that we have opted not to have in the overall types of capabilities by working with our Allies. Generally, the types of capabilities that we have now I would suggest.

Senator Atkins: You commented that you are very proud of the human resources that are going overseas.

Mr. Addy: Yes, I am.

Senator Atkins: Are you confident in the equipment that they are going with?

Mr. Addy: It is a good question, and I asked that question of a major who used to be a captain working for me in Europe. He pilots one of those things. He said, "Sir, if anyone can get anything out of those birds, we do, and we are very proud for what we do with them. Do not ask me if I would like another bird. I would love another bird, sir. However, do not be ashamed. If we go down or they have a bad maintenance role, it will not be the fault of the pilots, the maintainers or the navigators."

Will there be a higher level of risk because we are sending in Sea Kings rather than a new aircraft? Obviously. Is the risk acceptable? Obvious for the crews, for the ones I talked to. They had mixed happy hour that Friday night with their wives and children. I was there and I talked to them, and one mother had no qualms about her son going. She did not want him going, period. However, it was not the Sea King that was the problem.

d'avantage affilié —, mais choisi par l'exécutif en raison avant tout de ses compétences dans un domaine précis.

Le sénateur Atkins: Le président Bush a conféré des pouvoirs très étendus au président de cette agence. Lors d'une séance antérieure, ou a proposé à notre comité que cette agence relève du vice-premier ministre en raison de l'influence que celui-ci peut exercer en matière de présentation des rapports.

M. Addy: Je crois que c'est une recommandation valable. Je ne peux pas l'affirmer catégoriquement parce que je reconnais manquer d'expérience dans ce domaine et faire preuve d'une certaine naïveté.

Le sénateur Atkins: Vous avez parlé de la capacité de combat général. Je suppose que vous parlez de la préparation au combat militaire classique par opposition au combat nucléaire ou au combat avec des armes de haute technologie, n'est-ce pas?

M. Addy: La capacité de combat général est un concept selon lequel des troupes sont prêtes pour les combats terrestres, aériens et maritimes. Cela suppose de combattre avec la meilleure technologie dont on dispose et avec autant de moyens que possible dans chaque domaine. C'est le sens de l'expression.

La marine canadienne ne possède pas de porte-avions, par exemple. Elle possède cependant d'autres équipements et la même chose vaut de tous les services des forces armées. Nous n'avons pas de capacité en matière de défense aérienne de zone. Nous nous en remettons à cet égard à nos alliés. Voilà donc, de façon générale, le type de capacité que nous avons.

Le sénateur Atkins: Vous avez dit être très fier des militaires qui vont à l'étranger.

M. Addy: Oui.

Le sénateur Atkins: Avez-vous confiance dans l'équipement dont ils disposent?

M. Addy: C'est une bonne question. J'ai posé la même question à un major qui était autrefois capitaine à mon service en Europe. Il pilote l'un de ces appareils. Il m'a répondu ceci: «Si quelqu'un peut tirer quoi que ce soit de ces appareils, c'est nous, et nous en sommes fiers. Ne me demandez pas si j'aimerais mieux un autre appareil. J'aimerais beaucoup avoir un autre appareil, monsieur. Vous n'avez cependant pas à avoir honte. Si un appareil s'écrase, ou si nous ne parvenons pas à en assurer l'entretien, ce ne sera pas la faute des pilotes, des mécaniciens ou des navigateurs.»

Les risques auxquels seront exposés nos militaires seront-ils plus élevés parce qu'ils disposent de Sea King au lieu de nouveaux hélicoptères? Certainement. Ce risque est-il acceptable? Ce risque est évident pour les membres d'équipage auxquels j'ai parlé. L'heure n'était pas complètement aux réjouissances vendredi soir lors de la soirée à laquelle participaient aussi leurs femmes et leurs enfants. J'étais là et j'ai parlé avec ceux qui étaient présents. Une mère ne voulait absolument pas que son fils parte. Mais sa réticence n'avait rien à voir avec les Sea King.

Do we need new aircraft on those ships? You are bloody right we do. Should we have had them before? You are bloody right we should have. However, I do not think that Admiral MacLean or Admiral Buck will send people in aircraft that are not safe. They are safe. I will not be the one to stand up, nor do I think anyone else who has looked, watched and studied what goes on calls them "unsafe" at this time. However, they are not the aircraft we want. They are a higher risk.

Senator Atkins: We are talking about helicopters.

Mr. Addy: That is right. Every time they go out, they are a higher risk, and there is a greater chance of them going down. Going up, they are safe.

Senator Atkins: In this security agency, how do you see DND fitting in?

Mr. Addy: National Defence would fit in, and the military portion of its intelligence-gathering aspects would be primarily involved in that. It would also have a pertinent planning function, particularly for homeland defence. I also see a role for representatives from provinces in this organization.

Senator Atkins: You do not see a problem with overlap?

Mr. Addy: There probably would be somewhat. However, a bit of overlap would be inevitable in this. The inevitable overlap would be particularly in the homeland defence aspect of it.

Senator Atkins: In terms of the financing, you agree with Lieutenant-General Belzile.

Mr. Addy: What Lieutenant-General Belzile described to you is the amount of money to stabilize what we have now while we are looking at what we need for the future. I certainly agree with that amount. That is the minimum that would be required just to stabilize it.

Senator Cordy: I would like to follow up on the suggestion of the national security office. You spoke about collating all the information. You are speaking about information within Canada. Would you extend that to collating information coming from international areas?

Mr. Addy: Absolutely. In this world of globalization, you cannot be collecting just what is going on in your sandbox. You must know what is going on all around you.

Senator Cordy: I was at a NATO conference last week, and most of the people spoke about that need for cooperation between the agencies and the different NATO countries.

We also heard an FBI agent working for Interpol. She said you heard all these people talking about cooperation. It is extremely difficult. Because of the nature of the beast, the investigative person tends to be somewhat suspect about giving out his or her information to other people. It has been very difficult to get true cooperation and sharing of information. Someone made the comment with respect to the events of September 11 that probably

Devons-nous doter ces navires de nouveaux hélicoptères? Absolument. Aurions-nous dû le faire avant? Absolument. Je ne pense cependant pas que l'amiral MacLean ou que l'amiral Buck permettrait que des gens pilotent des hélicoptères qui ne sont pas sûrs. Ils sont sûrs. Je ne serai pas celui qui dira qu'ils ne sont pas sûrs et je ne pense pas que qui que ce soit ait vraiment étudié la question le dise non plus. Nous voudrions cependant d'autres hélicoptères. Ceux que nous avons maintenant présentent des risques plus élevés que ce que nous voudrions.

Le sénateur Atkins: Nous parlons des hélicoptères.

M. Addy: C'est exact. Chaque fois que l'un d'eux part en mission, il y a des risques plus élevés, il y a une plus grande possibilité qu'il y ait un écrasement. Mais ils sont sûrs au moment de l'envol.

Le sénateur Atkins: Quelle place reviendrait au MDN dans cette agence de sécurité?

M. Addy: Le ministère de la Défense nationale en ferait partie et ses services de collecte de renseignements militaires en seraient un élément essentiel. Cette agence aurait également une fonction pertinente de planification, particulièrement pour la défense du territoire canadien. J'envisage également que les représentants des provinces jouent un rôle dans cette organisation.

Le sénateur Atkins: Vous ne pensez pas qu'il pourrait y avoir chevauchement?

M. Addy: Il y en aurait probablement un peu. Cela dit, un peu de chevauchement est inévitable dans ce cas-ci. Le chevauchement inévitable se produirait surtout dans le cadre de la défense du territoire national.

Le sénateur Atkins: En matière de financement, vous êtes d'accord avec M. Belzile.

M. Addy: M. Belzile vous a parlé du montant nécessaire pour stabiliser ce que nous avons maintenant pendant que nous examinons ce qu'il nous faudra à l'avenir. Je suis tout à fait d'accord avec ce montant. C'est le minimum nécessaire, simplement pour stabiliser les choses dans la situation actuelle.

Le sénateur Cordy: Je voudrais en revenir à l'idée d'un bureau de sécurité nationale. Vous avez parlé de réunir tous les renseignements de sécurité. Vous parlez là de renseignements provenant de l'intérieur du Canada. Iriez-vous jusqu'à y ajouter les renseignements provenant des activités internationales?

M. Addy: Certainement. En cette époque de globalisation, on ne peut plus se contenter de recueillir des renseignements sur ce qui se passe dans notre petit carré de sable. Nous devons savoir ce qui se passe partout autour de nous.

Le sénateur Cordy: J'étais à une conférence de l'OTAN la semaine dernière et la plupart des gens y parlaient de la nécessité pour les agences et les divers pays de l'OTAN de collaborer.

Nous avons également entendu l'exposé d'une agente du FBI travaillant pour Interpol. Elle nous a dit que, bien que tout le monde nous ait parlé de collaboration, cette collaboration est extrêmement difficile à réaliser. De par la nature même de son travail, l'agent de renseignement tente à être soupçonneux lorsqu'il s'agit de transmettre les renseignements en sa possession à d'autres. Il a été extrêmement difficile d'obtenir une véritable

a number of organizations had bits and pieces. Had they come together sharing their information, possibly it would not have happened.

Mr. Addy: You are trying to change the nature of the beast, recognizing it will take a while. The alternative is to do nothing — and that is not an alternative in this day and age. I cannot tell you how to do it, from the purely human perspective. You are absolutely right, there is nothing more suspicious than an investigator. That is part of his job. That is why he or she is a good investigator. However, that coordination is vital these days.

We must also get over the sort of “Cold Waritis,” for example, where the type of lead in your pencil is a confidential matter because it relates to the amount of lead in the world and it can be related to basic minerals and you are expending them at X rate. There are things that are less secret that should be exchanged more rapidly than they have been in the past. That is one of the large questions that we have.

Senator Cordy: As much as we have all looked with shock and dismay at what happened, perhaps if something good comes of it it will be that people must do more than verbalize the cooperation slogan.

Mr. Addy: You should talk to the commissioner of the RCMP, who will quite clearly tell you that there has been an empirical leap in cooperation since September 11 in all of these matters. The problem is, as you said earlier, Mr. Chairman, that we must be careful that things do not return to what they were previously, where people go back to their rice bowls and hide everything from everyone else. That is part of our dilemma.

Senator Atkins: If I may make a comment, neither the former commissioner of the RCMP nor the former chairman of CSIS was in favour of a central agency.

Mr. Addy: I know that. I called it a rice bowl. I am sorry.

Senator Cordy: Witnesses that we had this evening, yourself included, and certainly other witnesses, have talked about \$1 billion and each year adding another billion so that in five years it would be \$15 billion. What would be the priorities? Would one know where to start in spending the money or would that just be to maintain what we have?

Mr. Addy: I do not want to extrapolate too much on this. However, in this study, all that does is bring us up to what is required in the white paper of the main contingency force of the brigade, the number of people in order to sustain it, the aircraft for the F-18s to be bombed and equipped properly. There is a new truck that actually works and replaces the broken one that they have at this present time. That is all that it does. There is nothing

coopération ou transmission de renseignements. Quelqu'un a d'ailleurs fait remarquer, au sujet des événements du 11 septembre, que probablement un bon nombre d'organisations avaient eu en leur possession de petits éléments du casse-tête. S'il y avait eu communication de l'information entre ces organismes, les événements ne se seraient peut-être pas produits.

M. Addy: On essaie de changer la nature profonde d'une institution, et il faut reconnaître que cela prendra un certain temps. Mais l'autre option, c'est de ne rien faire, et ce n'est pas une option acceptable aujourd'hui. Je ne peux pas vous dire comment faire les choses, du point de vue strictement humain. Vous avez parfaitement raison, il n'y a rien de plus soupçonneux qu'un agent de renseignement. Cela fait partie de son travail. C'est d'ailleurs pour cela qu'il est un bon agent de renseignement. Toutefois, cette coordination est essentielle ces jours-ci.

Nous devons également abandonner la mentalité de la guerre froide, où le type de mine qui se trouve dans votre crayon est confidentiel parce que, sachant la quantité de plomb disponible sur la planète, on peut faire calculer l'utilisation que vous faites des minerais de base et du rythme auquel vous les utilisez. Il y a des renseignements qui sont moins secrets et qui devraient être échangés plus rapidement qu'on ne l'a fait dans le passé. C'est là une des grandes questions que nous soulevons.

Le sénateur Cordy: Même si ce qui s'est produit a suscité en nous l'indignation et l'incrédulité, il y a peut-être un résultat positif, c'est que nous nous rendons compte que les gens ne peuvent plus se contenter de parler de coopération, ils doivent agir.

M. Addy: Vous devriez parler au commissaire de la GRC qui vous dira très clairement qu'il y a eu, à tous ces égards, un énorme accroissement de la coopération depuis le 11 septembre. Le problème, comme vous l'avez dit plus tôt, monsieur le président, c'est que nous devons prendre bien soin de ne pas revenir à la situation où nous nous trouvions auparavant, où chacun s'occupe de son petit bol de riz et dissimule tout au regard des autres. Cela représente une de nos difficultés.

Le sénateur Atkins: Si vous me permettez d'intervenir, ni l'ancien commissaire de la GRC, ni l'ancien président du SCRS n'était favorable à une agence centrale.

M. Addy: Je le sais très bien. J'ai parlé d'un bol de riz et je m'en excuse.

Le sénateur Cordy: Les témoins que nous avons entendus ce soir, et vous êtes du nombre, ainsi que d'autres témoins également, ont parlé d'un milliard de dollars environ plus un milliard supplémentaire chaque année, ce qui donnerait 15 milliards de dollars sur cinq ans. Quelles seraient les priorités? Sait-on par quoi commencer ou s'agirait-il simplement de conserver ce que nous avons déjà?

M. Addy: Je ne voudrais pas trop extrapoler à ce sujet mais, dans cette étude, cela nous ramènerait simplement à ce que réclamait le livre blanc pour la force de contingence de la brigade, l'effectif nécessaire pour la constituer, les avions nécessaires pour que les F-18 puissent être convenablement armés et équipés. Il y a un nouveau camion qui marche bien et qui vient remplacer le vieux modèle que nous avons actuellement. Pas plus que cela. Il

creative in this and there is no change in priorities from the white paper. It is just funding the white paper to keep it going.

Senator Cordy: Is the combat capability equal in all three services? You mentioned in your comments that if we were to fix the army first, the rest would follow. Could you expand on that?

Mr. Addy: I may be accused of playing in my own rice bowl right now; however, objectively, if you look at each of the services, vis-à-vis equipment and manning at the present time, they are all suffering. The one that suffers the most is the army. As you go around, I would ask you to make up your own mind. That is my deduction on that. They are all suffering.

Senator Cordy: We certainly have determined that over the past few months. Your sense is that a stronger army should be built?

Mr. Addy: It would give you more flexibility around the world.

Senator LaPierre: I have been struck by two things that happened since the cataclysm of September 11. The first one that I have been struck by has been the incapacity of the armada of the United States, with all its national security money, the CIA, the this and the that, to be able to predict the time and place or even to prevent the events of September 11 from happening since most of the people who hijacked these planes were landed immigrants in the United States, legally. Most of them were trained in Florida to fly 747s, which is not a Cessna. Consequently, I am told that I am somewhat dubious about the comparison of Canadian preparedness with that of the United States preparedness. Furthermore, I also see that when they declared this war — or whatever it is that it is — they were not fully combat ready. However, they had the capacity to become combat ready in a short period of time. That is the first thing that strikes me.

Second, when the coalition was built by President Bush, aided by Mr. Blair and other people — and the contributions of Mr. Chrétien history will only tell — it seems to me that you minimized or ridiculed the specialty process. Yet it would appear that the United States sought help from people specialized in delivering what it is that they themselves could not deliver — for example, bases in the Middle East, the British base in the Indian Ocean, the capacity of the nuclear submarines of Great Britain, et cetera. They asked us for the things in which we were specialist in more than anything else, knowing that we do not have an immense army and we will never have an immense army. Stop dreaming in colour, I beg of you. Consequently, it seems to me that they move from specialty to specialty, and they will continue to do that with the Germans, with the French, with the Australians, and with other people who will join them.

n'y a là rien de bien nouveau et aucune nouvelle priorité par rapport au livre blanc. Cela représente simplement le financement nécessaire selon le Livre blanc pour pouvoir continuer.

Le sénateur Cordy: La capacité de combat est-elle la même dans les trois armes? Vous avez dit dans votre intervention que si nous nous occupions d'abord de l'armée de terre, le reste suivrait. Pourriez-vous être plus clair?

M. Addy: On pourrait m'accuser ici de ne m'intéresser que de ce qu'il y a dans mon assiette mais, en toute objectivité, si vous regardez chacune des trois armes, si vous songez à leurs effectifs et à leur matériel actuel, toutes les trois sont en piètre état. Mais celle qui souffre le plus, c'est l'armée de terre. Lorsque vous partirez en tournée, je vous demande simplement de porter votre propre jugement. Moi c'est la déduction que je tire, les trois armes sont mal en point.

Le sénateur Cordy: Nous l'avons effectivement constaté depuis quelques mois. Vous avez donc le sentiment qu'il faudrait renforcer l'armée de terre?

M. Addy: Cela nous donnerait plus de souplesse d'intervention dans le monde entier.

Le sénateur LaPierre: Deux choses m'ont frappé depuis le cataclysme du 11 septembre. La première, c'est l'incapacité de la forteresse américaine, malgré tout l'argent qui va à la sécurité nationale, malgré la CIA, malgré ceci et cela, cette incapacité de prédire où et quand, et même d'empêcher les événements du 11 septembre alors que la majorité de ceux qui ont détourné ces avions avaient tout à fait légitimement immigré aux États-Unis. La plupart d'entre eux avaient suivi en Floride des cours de pilotage sur 747, et un 747 n'est pas un Cessna. Je considère donc un peu spéculaire la comparaison entre l'état de préparation du Canada et celui des États-Unis. Par ailleurs, je constate également que lorsque les États-Unis ont déclaré cette guerre — peu importe le terme qu'on utilise — ils n'étaient pas prêts à 100 p. 100 à intervenir militairement. Par contre, les États-Unis avaient les moyens d'acquérir cette capacité très rapidement. Cela, c'est la première chose qui m'a frappé.

En second lieu, lorsque le président Bush a constitué la coalition avec l'aide, notamment, de M. Blair — ce que M. Chrétien a pu apporter de son côté, seule l'histoire nous le dira — il me semble que vous aviez alors minimiser ou tourner en ridicule le processus de spécialisation. Pourtant, il semblerait que les États-Unis aient sollicité le concours de certaines parties ayant des spécialités qu'eux-mêmes n'avaient pas, par exemple des bases au Moyen-Orient, des bases dans l'océan Indien comme en ont les Britanniques, des sous-marins nucléaires comme ceux de la Royal Navy, et ainsi de suite. Ils nous ont demandé certaines choses pour lesquelles nous sommes davantage spécialisés, sachant fort bien que nous n'avons pas une armée énorme et que nous n'en aurons d'ailleurs jamais une. Par conséquent, je vous en prie, arrêtez de rêver en couleur. J'ai un peu l'impression qu'ils vont à la chasse aux spécialités, et qu'ils vont continuer à le faire auprès des Allemands, auprès des Français, auprès des Australiens et auprès de quiconque se joindra à eux.

The third thing that I have noticed is that the czar that you are all considering to be the saviour of mankind from Philadelphia is not even of cabinet rank.

Senator Atkins: Oh, yes he is.

Senator LaPierre: No, he is not. With all due respect, they decided not to put him at cabinet rank for the simple reason that it would demand legislation to do that. Consequently, he has access to cabinet but he is not of cabinet rank. I would like to think that his capacity to be able to tell the defence secretary or the director of the CIA or these other people what to do is particularly limited.

We have opted for another possibility, namely, the possibility of bringing together the elected of our country to come together and to be able, as elected people, to be responsible to the people and to the Parliament of Canada to ensure our security at the present time. The committee is headed by Mr. Manley and contains a list of various ministers elected by the Canadian people in order to bring together all this paraphernalia that is necessary. What is wrong with that?

Mr. Addy: Absolutely nothing.

Senator LaPierre: Thank you.

Mr. Addy: However, it does not have the mechanisms that bring the information to that particular cabinet efficiently in times when there is not a crisis on which they can focus at all times.

Senator LaPierre: This is my trouble with you guys, with all due respect. You have served your country, and I appreciate that. However, you expected us to be gods and create the world in one moment. This crisis, which has awakened the world, which was asleep, regardless of what they were, has taken time. The resources that we will put in place will be immense. We have already committed \$250 million here, \$50 million over there, et cetera. Today, the government introduced a terrorism bill, which may affect the rights of individual Canadians down the road. The sacrifices will be demanded and it will be made, no doubt.

Consequently, people like you, with your expertise, do not want to give us time to achieve what it is that you want us to achieve. You want us to come out on September 11 at 10 o'clock in the morning and by 11 o'clock in the morning to have all these things created. This will not happen. Do not give me that pained look because this is an entirely new situation. You tell me.

Mr. Addy: With all due respect, I will go back to the armada and I will ask you about preparedness and combat readiness. I made no reference to the American's combat readiness or preparedness. I was referring to the Canadian combat readiness and preparedness alone. There was no parallel made at all and your inference from that is quite inaccurate.

The second thing you said was that in respect of coalition building and so on we should specialize, that everyone else does. They are specializing on a specific requirement in a specific event. At the same time, if we have, for example, an Oka-type situation taking place in Alberta and then two hours or six hours later an East Timor situation in which we wish to contribute because it has

La troisième chose que j'ai remarquée, c'est que le tsar de Philadelphie que vous semblez tous considérer comme le sauveur de l'humanité n'a même pas rang de ministre.

Le sénateur Atkins: Pas du tout.

Le sénateur LaPierre: Si, si. Ne vous déplaît, ils ont décidé de ne pas l'élever au rang de ministre pour la bonne raison que pour le faire, il faudrait modifier la loi. Il a donc ses entrées au cabinet, mais il n'a pas rang de ministre. Je me plais à penser qu'il ne peut pas vraiment dicter ses quatre volontés au secrétaire à la Défense, au directeur de la CIA et aux autres.

Nous, nous avons opté pour une autre possibilité, en l'occurrence convoquer les élus afin qu'en tant que tels, ils prennent notre sécurité en charge en rendant compte au peuple et au Parlement. Le comité en question est dirigé par M. Manley et il est composé d'une série de ministres élus par la population et qui peuvent rassembler tout ce qui est nécessaire. Qu'y a-t-il de mal à cela?

M. Addy: Absolument rien.

Le sénateur LaPierre: Je vous remercie.

M. Addy: Par contre, il n'a pas les mécanismes nécessaires pour informer efficacement ce comité du Cabinet en période normale, lorsqu'il n'y a pas crise, afin de lui permettre de continuer à cibler ce dossier.

Le sénateur LaPierre: C'est cela qui me fatigue chez vous, les gars, et ne le prenez pas mal. Vous avez servi votre pays, j'en suis conscient. Par contre, vous nous prenez pour des dieux et vous voudriez nous voir créer le monde en un instant. Cette crise qui a réveillé le monde entier, un monde qui était endormi, cette crise a pris du temps. Les ressources que nous allons mobiliser seront immenses. Déjà, nous avons promis 250 millions de dollars ici, 50 millions de dollars là et ainsi de suite. Aujourd'hui, le gouvernement nous soumet un projet de loi contre le terrorisme qui risque un jour de léser les droits de tous les Canadiens. On exige des sacrifices, ces sacrifices seront faits, c'est certain.

Par conséquent, les gens comme vous, avec les talents que vous avez, ne veulent pas nous donner le temps de faire ce que vous voulez que nous fassions. Vous voulez que nous nous pointions le 11 septembre à 10 heures du matin et que nous ayons créé tout ce que vous réclamez pour 11 heures. Cela ne se produira pas. Ne me regardez pas comme un chien battu parce que c'est une situation tout à fait inédite. Racontez-moi.

M. Addy: Permettez-moi de revenir à ma forteresse et je vous interrogerai sur la préparation au combat. Je n'ai nullement fait allusion à la préparation au combat du côté américain. Je parlais uniquement de la préparation au combat du côté canadien. Je n'ai pas du tout fait le parallèle et votre conclusion est spéculative.

En second lieu, vous avez parlé de la constitution de la coalition et vous avez prôné la spécialisation, chose que tout le monde fait. Tout le monde se spécialise selon les circonstances. Mais il n'empêche que si nous avions quelque part en Alberta un incident comme celui qui s'est produit à Oka puis, quelques heures plus tard, une crise au Timor-Oriental où nous voudrions bien

an effect on us, we are now at zero. I am not asking for a large army. I am suggesting an army of the size that the white paper was asking us to provide.

That is what I was asking for and that is what the government of today has not provided.

Senator LaPierre: That has not been provided for reasons that may be very valid. You speak about our contribution to NATO and you speak beautifully about Holland and other nations. These nations have lived in the crucible of war for centuries and centuries, and they all hate each other. Consequently, they want NATO to protect them not from the terrorists of the Middle East, or wherever they are from, but essentially to protect them from each other.

One must look at it in that way more than anything else. I have nothing against NATO; it is a marvellous club. However, in the final analysis, how can we plan the future without knowing our history and how we got to where we are? In the end result, we will be doomed to failure.

Democracy implies that the people are ahead of you, not following you. That is what democracy is all about. I think I know Canadian public opinion. I have travelled this country endlessly, up and down. The feeling in Canada now is a great sense of incapacity, not incapacity brought forward by the unpreparedness of our Armed Forces but by the very fact that, everyday, more and more pundits tell us that we are lousy and that we are a small, little people incapable of moving ahead. That is no way to encourage the Canadian people to bring forth the sacrifices that are necessary and to make the right choices.

The general said it is not a question of health or anything else, but I think it is. Very severe choices must be made. We are being asked for the first time in our history to draw a distinction between our collective rights as Canadians and our individual rights. To protect the collective rights of Canadians, we must give up some of the dimensions of our individual rights.

This is an astonishing tearing apart of the very fibre of Canada. We will go through it because we have the courage to go through it. However, you should encourage the Canadian people, perhaps by telling us every now and then that one of those Sea King helicopters can fly at least five feet without falling down.

Mr. Addy: You are being overly dramatic and I must stop you. I mean really.

Senator LaPierre: Of course, I am being dramatic, but so are you guys.

Mr. Addy: No, I am not. I said those people will fly those aircraft better than anyone else. They will do their jobs. Now you say that they may fly five feet. I apologize, senator, but that is an unfair comment and I will not take it, with all due respect.

Senator LaPierre: You misunderstood me. What I was trying to set out to you, sir, is that essentially you are telling us everyday that we are putting the lives of our young men and women in danger because of the crumminess of the Canadian people for not

intervenir parce que cela a un effet sur nous, eh bien nous sommes maintenant au point zéro. Je ne vous demande pas une grosse armée. Je préconise simplement une armée de la taille que le livre blanc nous demandait de fournir.

C'est cela que je demandais et c'est cela que le gouvernement actuel n'a pas livré.

Le sénateur LaPierre: Cela n'a pas été livré pour des raisons qui sont peut-être fort valables. Vous avez parlé de notre participation à l'OTAN et vous avez parlé très éloquemment de la Hollande et d'autres pays. Ce sont des pays qui ont vécu les affres de la guerre pendant des siècles et des siècles, des pays qui se haïssent mutuellement. Ils veulent donc que l'OTAN les protège, non pas contre les terroristes du Moyen-Orient ou d'ailleurs, mais les protège de leurs voisins.

Il faut regarder la situation de cette façon plus qu'autre chose. Je n'ai rien contre l'OTAN; c'est un club merveilleux. Cependant, au bout du compte, comment peut-on planifier l'avenir sans connaître notre histoire et sans savoir comment nous en sommes arrivés là? Le résultat, c'est que nos efforts seront voués à l'échec.

Par démocratie on sous-entend que les gens sont devant nous, pas derrière. C'est ça, la démocratie. Je pense que je comprends l'opinion publique. J'ai fait d'innombrables voyages d'un bout à l'autre de ce pays. Les Canadiens ont l'impression d'être impuissants, non pas parce que nos forces armées sont mal préparées mais parce que tous les jours de plus en plus de spécialistes nous disent que nous sommes minables et que nous sommes des minus habens incapables de progresser. Ce n'est pas un bon moyen d'encourager les Canadiens à faire les sacrifices nécessaires et les bons choix.

Le général a dit que ce n'était pas une question de santé ou d'autre chose, mais je pense que ce l'est. Il faut faire des choix difficiles. Pour la première fois de notre histoire, on nous demande de faire une distinction entre nos droits collectifs en tant que Canadiens et nos droits individuels. Pour protéger les droits collectifs des Canadiens, nous devons renoncer à certains aspects de nos droits individuels.

Le véritable tissu du Canada est en train d'être déchiré. Nous ferons ce qu'il faut car nous avons le courage de le faire. Cependant vous devriez nous encourager peut-être en nous disant de temps en temps qu'un de ces hélicoptères Sea King peut voler au moins cinq pieds sans s'écraser.

M. Addy: Vous exagérez et je dois vous arrêter. Ça alors!

Le sénateur LaPierre: Évidemment, j'exagère, mais vous aussi.

M. Addy: Non, pas du tout. J'ai dit que ces gens savent piloter ces appareils mieux que qui que ce soit. Ils font leur travail. Vous dites qu'ils ne peuvent pas voler plus de cinq pieds. Je suis désolé, sénateur, mais avec tout le respect que je vous dois, ce commentaire est injuste et je ne l'accepterai pas.

Le sénateur LaPierre: Vous m'avez mal compris. Ce que j'essayais de vous dire, monsieur, c'est qu'essentiellement, vous nous dites tous les jours que nous mettons la vie de nos jeunes soldats en danger parce que les Canadiens sont trop pingres pour

supporting them with equipment. That is what you are saying in the long run. That is devastating and negative and destructive of the goals you want to achieve.

The Chairman: Do you have a question?

Senator LaPierre: What do you think of that?

Mr. Addy: I thought it was dramatic, sir.

Senator LaPierre: People tell me this, and I have done this for 40 years.

The Chairman: Is there a question coming?

Senator LaPierre: Yes. I have done this for 40 years. What happens in the final analysis is that there is some validity of proof in here. Do you think sometimes that you exaggerate the danger in order to propel us to act?

Mr. Addy: No.

Senator LaPierre: Thank you.

The Chairman: In your presentation, General Addy, you spoke about the importance of measuring our resources. How much effort and how much time should we spend in measuring?

Mr. Addy: That is a very good question. We have gone through several iterations. Many of the people around here have gone through operational readiness, TAC evaluations and who knows what other systems. The option is to sit down and set out our facilities, our resources, to make a judgment call on the accuracy of those figures, and then to set out what we can do given this amount or that amount of time.

Your researcher General MacDonald can tell you about the enormous amount of time spent for TAC evaluations of 4 Wing in Baden. Part of that time includes buildup to become more effective, which is also a requirement.

The Chairman: It is a dilemma, though. On the special committee in 1994, the buzz phrase was "tooth to tail." It sounds as if you are saying that we do not have enough tail.

Mr. Addy: No, I am saying we have not measured the sharpness of the tooth.

The Chairman: Does it not take a tail to measure the tooth?

Mr. Addy: Not necessarily. A tooth can measure a tooth. In fact, all the measuring personnel were operators.

The Chairman: You gave us some broad comparisons to other NATO countries — per cent of GDP, expenditure per capita. Are those figures not enough to communicate a message to the public?

Mr. Addy: They are.

The Chairman: The committee has been grappling with the question of a national security policy. Our name is somewhat different than other defence committees. It may yet be even more different before too long. Can you help us by, first of all, defining national security?

leur fournir l'équipement nécessaire. C'est ce que vous dites au bout du compte. C'est dévastateur et négatif et cela va nuire aux objectifs que vous visez.

Le président: Avez-vous une question?

Le sénateur LaPierre: Qu'en pensez-vous?

M. Addy: Je vous ai trouvé grandiloquent, monsieur.

Le sénateur LaPierre: Les gens me le disent et j'ai 40 ans d'expérience.

Le président: Allez-vous poser une question?

Le sénateur LaPierre: Oui. J'ai 40 ans d'expérience. Au bout du compte, on a des preuves ici. Croyez-vous que vous exagérez parfois le danger pour nous pousser à agir?

M. Addy: Non.

Le sénateur LaPierre: Merci.

Le président: Dans votre exposé, monsieur, vous avez parlé de l'importance d'évaluer nos ressources. Combien de temps et d'effort devrions-nous consacrer à cette évaluation?

M. Addy: C'est une très bonne question. Nous avons examiné plusieurs versions. Bien des gens ici ont connu l'état de préparation opérationnelle, les évaluations tactiques et d'autres systèmes. L'option consiste à recenser nos installations et nos ressources et à juger de l'exactitude des chiffres. Ensuite, il faut établir ce que nous pouvons faire avec tel montant d'argent ou en telle période de temps.

Votre attaché de recherche, le général MacDonald, pourrait vous parler du temps incalculable que nous avons passé à faire des évaluations tactiques à la 4^e escadre à Baden-Baden. Une partie du temps comprend le développement organisationnel pour être plus efficace, ce qui est aussi nécessaire.

Le président: C'est pourtant un dilemme. Au comité spécial, en 1994, on parlait beaucoup de mesurer les contributions «depuis les dents jusqu'à la queue». J'ai l'impression que vous dites que nous n'avons pas assez de queue.

M. Addy: Non, je dis que nous n'avons pas mesuré le tranchant des dents.

Le président: Ne faut-il pas prendre la queue pour mesurer les dents?

M. Addy: Pas nécessairement. On peut mesurer une dent avec une autre. De fait, tous les préposés aux mesures étaient des opérateurs.

Le président: Vous avez fait quelques comparaisons générales avec les autres pays de l'OTAN — le pourcentage du PDB, les dépenses par habitant. Est-ce que ces chiffres ne sont pas suffisants pour faire passer le message au public?

M. Addy: Si.

Le président: Le comité s'attaque dernièrement au problème d'une politique nationale de la sécurité. Notre nom est un peu différent de celui des autres comités de la défense. La différence pourrait même s'accroître bientôt. Pour nous aider, voulez-vous définir, premièrement, ce qu'est la sécurité nationale?

Mr. Addy: I spent a year at National Defence College debating that. We are running somewhat short of time. Let me say, it is far greater than the police forces and the structures that the public sees. It includes the concept of sustainable community that people know about across Canada — wealth, health, a good ecology, the rule of law, but protected from aggression. All of those are parts of security in the philosophical definition.

The debate on security grows deeper when you examine the means to protect our values and rights and principles. Are you protecting those values against internal forces? Not necessarily. External ones? Perhaps. Mainly, we protect against people who threaten and who do not agree with our principles, our values, the way we do business, when we are not being aggressive toward them. That is the important aspect to security.

How broad can it be? You can have security from the viewpoint of foreign affairs, national defence, trade, or immigration — because we do not rejuvenate our own population any more — and all those aspects are part of security. What part do they play and how you want to narrow your specific terms of reference? That is your responsibility. You can be as broad as you want to be, but all of them contribute to security.

Security in its essence is the sustained well-being of yourself and of the next generation in the same way. That is how I see security in the global sense. What do I mean by security in this particular domain? I deal more with the realms of policing, national defence and the physical protection of the community.

The castle is the best image we can use — the city state before the nation state. People had to eat and to live, and they were protected by the castle. You are with the castle now, but the availability of food and water is also required. The people would not turn to a castle where drought occurred frequently.

The Chairman: In discussions of national security, people move fairly quickly to the need for an apparatus, for a supporting mechanism. Recent comments tend to be critical of the PCO/PMO structure. Essentially, we are talking about the prime minister's office here. Prime ministers structure their offices according to their own needs and interests. Are you talking about having prime ministers change the way they structure their offices?

Mr. Addy: No. That touches somewhat on Senator LaPierre's comment. Please understand that this is a civil servant type of organization. These people are experts in their field and they would respond to a minister. The question of the deputy prime minister is a good question on which we have not come to any conclusion, although we do pose the question. We have not provided all the questions here, let alone all the answers.

We were not envisioning just homeland defence, for instance. That was not even a part of the thing. That was not even a consideration in February. It was a consideration of coordinating those elements that we consider the castle part of security at the

M. Addy: J'ai passé une année au Collège de la Défense nationale à débattre de la question. Le temps commence à nous manquer. Je dirais même que c'est beaucoup plus grave que les corps policiers et les structures visibles au public. Cela comprend le concept de la collectivité écologique que l'on connaît partout au Canada — la prospérité, la santé, une écologie saine, la règle du droit, mais à l'abri des agressions. Toutes ces choses font partie de la définition philosophique de la sécurité.

Le débat sur la sécurité s'approfondit lorsqu'on examine les moyens de protéger nos valeurs, droits et principes. Est-ce qu'on protège ces valeurs contre des ennemis internes? Pas nécessairement. Des ennemis externes? Peut-être. En principe, nous nous protégeons contre les gens qui profèrent des menaces et qui ne sont pas d'accord avec nos principes, nos valeurs, notre manière de faire affaires, tandis que nous ne les agressons pas. C'est un aspect important de la sécurité.

Jusqu'où cela peut-il s'étendre? La sécurité peut être considérée du point de vue des affaires étrangères, de la défense nationale, du commerce, ou de l'immigration — à cause de la dénatalité dans notre propre population — tout cela entre en ligne de compte lorsqu'il s'agit de sécurité. Comment définir les rôles et les mandats particuliers? C'est votre responsabilité. Même au niveau le plus général, tout cela contribue à la sécurité.

Essentiellement, la sécurité signifie la transmission du bien-être d'une génération à l'autre. C'est ma définition de la sécurité au niveau mondial. Comment définir la sécurité dans ce domaine en particulier? Moi, je travaille surtout dans les opérations des corps de police, de la défense nationale et de la protection physique de la communauté.

Cela se compare très bien à un château — l'État cité qui existait avant l'État nation. Les gens avaient besoin de nourriture et de logement, et le château les protégeait. Une fois dans le château, on a aussi besoin de nourriture et d'eau. Les gens ne voudraient pas se réfugier dans un château dans une région souvent frappée par la sécheresse.

Le président: Les débats sur la sécurité nationale s'orientent promptement vers le besoin d'un appareil, d'un mécanisme de soutien. Dernièrement, on a critiqué la structure BCP/CPM. Au fond, il s'agit ici du cabinet du premier ministre. Chaque premier ministre construit son cabinet selon ses propres besoins et intérêts. Songez-vous à changer la manière dont les premiers ministres construisent leur cabinet?

M. Addy: Non. C'est plutôt en rapport avec le commentaire du sénateur LaPierre. Il faut comprendre que cette organisation a caractère public. Chaque expert dans son domaine est responsable devant un ministre. Le sous-ministre adjoint a posé une bonne question que nous nous posons nous-mêmes et que nous n'avons pas encore résolue. Nous n'avons pas encore soulevé toutes les questions, sans parler des réponses.

Au départ, nous ne songions pas seulement à la défense du territoire national, par exemple. Cela n'entraînait même pas en ligne de compte. En février, on n'y songeait pas du tout. On songeait à coordonner les éléments de ce que nous appelons le château de la

national level. We feel that that part is not well coordinated. It would be more of an office than an authority.

The Chairman: You have been around Ottawa for a while, as have I. I have never seen a crisis where the Prime Minister did not decide that he would run it. The Prime Minister moved in, no matter which department faced the crisis. At the end of the day, all pieces of string went to him.

Is it sensible or reasonable to set up a structure that does not go to him if, we both agree, at the end of the day the Prime Minister will call the shots in any emergency?

Mr. Addy: You are asking me to answer something that really should be answered by the politicians. As president of a federation making this recommendation, I was concerned that some office must coordinate those aspects of security. We said it would report to Parliament. How does it report to Parliament? What does it say to Parliament? Is it an ombudsman-type function? We said that that Parliament must get a report from this group annually. Who does it work for and who does it report to? I do not wish to recommend that at this time because I do not have enough knowledge, nor do the people who put that report together.

The Chairman: General Addy, thank you very much. You were very helpful to the committee. I understand that you have just stepped down as of yesterday.

Mr. Addy: That is correct.

The Chairman: I am hopeful that you will be available to the committee in the future. For tonight, thank you very much.

Honourable senators, before we adjourn, I ask your concurrence in a motion. I am advised by the clerk this is a relatively straightforward matter. The motion is that a study on health care provided to veterans of war and peacekeeping missions, referred to the committee by the Senate order of 4 October, 2001, be referred to consideration and report pursuant to the rules of the Senate to the Subcommittee on Veterans Affairs.

Senator Atkins: I so move.

The Chairman: Is it agreed?

Hon. Senators: Agreed.

The Chairman: Carried.

I repeat our thanks to our witnesses this evening. You have helped to give us a good base of knowledge. This committee meeting has been part of a survey of major security and events facing Canada. This evening we have focused on the state of the Canadian Armed Forces and we have heard from a knowledgeable group of witnesses.

We shall continue on October 22, when we shall hear from a number of government officials and some academics about the development of a national security policy. Those of you following our work can visit our Web site at www.senate-senat.ca/de-

sécurité au niveau national. Il nous semble que cette partie manque de coordination. Ce serait plutôt un bureau, qu'une administration.

Le président: Vous avez passé pas mal de temps à Ottawa, comme moi. Je n'ai jamais vu une seule crise où le premier ministre n'aurait pas décidé de prendre la chose en main. Le premier ministre est toujours intervenu, quel que soit le ministère en état de crise. En fin de compte, c'était lui qui tirait toutes les ficelles.

Serait-il sensé ou raisonnable d'établir une structure sans rapport avec lui, surtout si nous savons bien qu'en fin de compte c'est le premier ministre qui prendra les décisions dans les cas d'urgence?

M. Addy: Vous me demandez de répondre à une question qu'il faudrait plutôt poser aux politiques. En tant que président de la fédération qui fait cette recommandation, je craignais qu'il faille qu'un certain bureau assure la coordination de tous ces aspects de la sécurité. Nous avons dit qu'il serait responsable devant le Parlement. Comment fera-t-il ses rapports au Parlement? Que dira-t-il au Parlement? Est-ce une fonction semblable à celle de l'ombudsman? Nous avons dit que le Parlement doit recevoir un rapport annuel de ce groupe. Pour qui travaille-t-il et à qui doit-il livrer ce rapport? Je ne voudrais pas recommander cette solution pour l'instant parce que je ne suis pas suffisamment bien renseigné, pas plus que les gens qui ont rédigé ce rapport.

Le président: Merci beaucoup, monsieur Addy. Vous avez beaucoup éclairé le comité. J'ai entendu dire que vous êtes parti à la retraite hier.

M. Addy: Justement.

Le président: J'espère que le comité pourra compter sur vous à l'avenir. Merci beaucoup pour ce soir.

Honorables sénateurs, avant de lever la séance, je vous demanderais d'adopter une motion. Le greffier me dit que c'est une chose assez simple. Cette motion veut que l'étude sur les soins de santé fournis aux anciens combattants de la guerre et des missions de maintien de la paix, renvoyée au comité par l'ordre du Sénat du 4 octobre 2001, soit renvoyée, pour faire l'objet d'une étude et d'un rapport selon les règles du Sénat, au Sous-comité des affaires des anciens combattants.

Le sénateur Atkins: Je propose la motion.

Le président: Etes-vous d'accord?

Des voix: D'accord.

Le président: Adopté.

Je remercie encore une fois nos témoins de ce soir. Vous nous avez aidés à nous munir d'une bonne base de connaissances. Cette séance du comité faisait partie d'une étude des problèmes majeurs de sécurité et des événements qui confrontent le Canada. Ce soir nous avons surtout parlé de l'état des Forces armées canadiennes et nous avons entendu un groupe de témoins experts.

Nous continuerons le 22 octobre, où nous entendrons plusieurs fonctionnaires et quelques universitaires qui nous parleront de la mise au point d'une politique de sécurité nationale. Ceux qui suivent nos travaux peuvent visiter notre site Web

[fence.asp](http://www.senate-senat.ca/defence.asp). We post witness testimony as well as confirmed hearing schedules. Otherwise, you may contact the clerk of the committee by calling 1-800-267-7362 for further information and assistance in contacting members of the committee.

The committee adjourned.

à www.senate-senat.ca/defence.asp. Nous y affichons les dépositions des témoins ainsi que le calendrier confirmé des audiences. Sinon, vous pouvez contacter le greffier du comité en composant le 1-800-267-7362 pour obtenir d'autres informations et de l'aide pour rejoindre les membres du comité.

La séance est levée.



If undelivered, return COVER ONLY to:
Public Works and Government Services Canada —
Publishing
45 Sacré-Coeur Boulevard,
Hull, Québec, Canada K1A 0S9

En cas de non-livraison,
retourner cette COUVERTURE SEULEMENT à:
Travaux publics et Services gouvernementaux Canada —
Édition
45 Boulevard Sacré-Coeur,
Hull, Québec, Canada K1A 0S9

WITNESSES—TÉMOINS

From the Conference of Defence Associations:

Lieutenant-General (Retired) Charles Belzile, Chairman;
Colonel (Retired) Alain Pellerin, Executive Director.

From the Federation of Military and United Services Institutes of Canada:

Major General (Retired) Clive Addy, National Past Chairman.

De la Conférence des associations de la défense:

Le lieutenant-général (retraité) Charles Belzile, président;
Le colonel (retraité) Alain Pellerin, directeur exécutif.

De la Fédération des instituts militaires et interarmées du Canada:

Le major-général (retraité) Clive Addy, ex-président national.



First Session
Thirty-seventh Parliament, 2001

SENATE OF CANADA

*Proceedings of the Standing
Senate Committee on*

Defence and Security

Chair:
The Honourable COLIN KENNY

Monday, October 22, 2001

Issue No. 5

Eighth meeting on:

An introductory survey of the major security and defence issues facing Canada with a view to preparing a detailed work plan for future comprehensive studies

WITNESSES:
(See back cover)

Première session de la
trente-septième législature, 2001

SÉNAT DU CANADA

*Délibérations du Comité
sénatorial permanent de la*

Défense et de la sécurité

Président:
L'honorable COLIN KENNY

Le lundi 22 octobre 2001

Fascicule n° 5

Huitième réunion concernant:

L'étude préliminaire des principales questions de défense et de sécurité qui touchent le Canada en vue de la préparation d'un plan de travail détaillé pour des études plus poussées

TÉMOINS:
(Voir à l'endos)



THE STANDING SENATE COMMITTEE ON DEFENCE AND SECURITY

The Honourable Colin Kenny, *Chair*

The Honourable J. Michael Forrestall, *Deputy Chair*

and

The Honourable Senators:

Atkins	LaPierre
Banks	Lynch-Staunton
* Carstairs, P.C.	(or Kinsella)
(or Robichaud, P.C.)	Meighen
Cordy	Wiebe
Day	

* *Ex Officio Members*

(Quorum 4)

Change in membership of the committee:

Pursuant to rule 85(4), membership of the committee was amended as follows:

The name of the Honourable Senator Day substituted for that of the Honourable Senator Pépin (*October 17, 2001*).

LE COMITÉ SÉNATORIAL PERMANENT DE LA DÉFENSE ET DE LA SÉCURITÉ

Président: L'honorable Colin Kenny

Vice-président: L'honorable J. Michael Forrestall

et

Les honorables sénateurs:

Atkins	LaPierre
Banks	* Lynch-Staunton
* Carstairs, c.p.	(ou Kinsella)
(ou Robichaud, c.p.)	Meighen
Cordy	Wiebe
Day	

* *Membres d'office*

(Quorum 4)

Modification de la composition du comité:

Conformément à l'article 85(4) du Règlement, la liste des membres du Comité est modifiée, ainsi qu'il suit:

Le nom de l'honorable sénateur Day est substitué à celui de l'honorable sénateur Pépin (*le 17 octobre 2001*).

MINUTES OF PROCEEDINGS

OTTAWA, Monday, October 22, 2001

(11)

[English]

The Standing Senate Committee on Defence and Security met this day, at 6:10 p.m. in Room 505, Victoria Building, the Deputy-Chair, the Honourable J. Michael Forrestall, presiding.

Members of the committee present: The Honourable Senators Atkins, Day, Forrestall, LaPierre, Meighen and Wiebe (6).

In attendance: From the Parliamentary Research Branch, Library of Parliament: Grant Purves, Research Officer, General (ret'd) Keith McDonald, Senior Military Adviser, Chief Warrant Officer (ret'd) Maurice Dessureault.

Also present: The official reporters of the Senate.

WITNESSES:

From the Department of National Defence:

Major-General J.O. Michel Maisonneuve, Assistant Deputy Chief of Defence Staff;

Brigadier-General P. M. Samson, Director General — Intelligence.

From the Royal Canadian Mounted Police:

Gary Loeppky, Deputy Commissioner, Operations;

Richard Proulx, Assistant Commissioner, Criminal Intelligence Directorate.

Pursuant to the Order of Reference adopted by the Senate on Thursday, May 31, 2001, the committee proceeded to its introductory survey of the major security and defence issues facing Canada with a view to preparing a detailed work plan for future comprehensive studies. (*See Issue No. 1, Monday, July 18, 2001, for the full text of the Order of Reference*)

Major-General Michel Maisonneuve made a statement and with Brigadier-General P. M. Samson answered questions.

Deputy Commissioner Gary Loeppky made a statement and with Assistant Commissioner Richard Proulx answered questions.

At 8:10 p.m., the committee adjourned to the call of the Chair.

ATTEST:**PROCÈS-VERBAL**

OTTAWA, le lundi 22 octobre 2001

(11)

[Traduction]

Le Comité sénatorial permanent de la défense et de la sécurité se réunit aujourd'hui, à 18 h 10, dans la pièce 505 de l'édifice Victoria, sous la présidence de l'honorable J. Michael Forrestall (*vice-président*).

Membres du comité présents: Les honorables sénateurs Atkins, Day, Forrestall, LaPierre, Meighen et Wiebe (6).

Également présents: De la Direction de la recherche parlementaire, Bibliothèque du Parlement: Grant Purves, attaché de recherche; le général (à la retraite) Keith McDonald, conseiller militaire principal; l'adjudant chef (à la retraite) Maurice Dessureault.

Aussi présents: Les sténographes officiels du Sénat.

TÉMOINS:

Du ministère de la Défense nationale:

Le major-général J.O. Michel Maisonneuve, sous-chef d'état-major adjoint;

Le brigadier-général P. M. Samson, directeur général — Renseignement.

De la Gendarmerie royale du Canada:

Gary Loeppky, sous-commissaire, Opérations;

Richard Proulx, commissaire adjoint, Direction des renseignements criminels.

Conformément à l'ordre de renvoi adopté par le Sénat le jeudi 31 mai 2001, le comité entreprend son étude préliminaire des principales questions de défense et de sécurité qui touchent le Canada en vue de la préparation d'un plan de travail détaillé pour des études plus poussées. (*L'ordre de renvoi figure dans le fascicule n° 1 du lundi 18 juillet 2001.*)

Le major-général Michel Maisonneuve fait une déclaration et, de concert avec le brigadier-général P. M. Samson, répond aux questions.

Le sous-commissaire Gary Loeppky fait une déclaration et, de concert avec le commissaire adjoint Richard Proulx, répond aux questions.

À 20 h 10, le comité suspend ses travaux jusqu'à nouvelle convocation de la présidence.

ATTESTÉ:

La greffière du comité,

Barbara Reynolds

Clerk of the Committee

EVIDENCE

OTTAWA, Monday, October 22, 2001

The Standing Senate Committee on Defence and Security met this day at 6:10 p.m. to conduct an introductory survey of the major security and defence issues facing Canada with a view to preparing a detailed work plan for future comprehensive studies.

Senator J. Michael Forrestall (*Deputy Chairman*) in the Chair.

[*English*]

The Deputy Chairman: It is my pleasure to sit in this evening for Senator Colin Kenny, the chair of this committee, and welcome you to the Standing Senate Committee on Defence and Security.

Our committee is the first permanent standing committee with a mandate to examine the subject of security and national defence. Today we continue our survey of major issues facing Canada, and we will be reporting back to the Senate before the end of February.

Recent events have focused attention on the importance of intelligence, particularly how it is gathered, utilized and analyzed. Three weeks ago, we heard from a panel of experts from outside of the government about their views on just how things should be done. This evening, we have before us a group of government officials directly involved in security and intelligence operations. They will tell us how intelligence is collected, the different ways it is analyzed, and how this information is then distributed to the people who need it — the end users. We shall hear opening comments this evening from officials of the Department of National Defence and the Royal Canadian Mounted Police. We will then entertain questions.

Our first witness is Major-General Michel Maisonneuve, Assistant Deputy Chief of Defence Staff. From his biography, you will see that Major-General Maisonneuve has served in Canada, Cyprus, France, the United States, the former Yugoslavia and Kosovo. He is the deputy of Vice-Admiral Greg Madison, Deputy Chief of Defence Staff, who is, in fact, Canadian Forces Chief of Operations.

Major-General Maisonneuve is accompanied by Brigadier-General Samson, Director General of Intelligence.

Our second witness, representing the RCMP, is Jerry Loeppky, Deputy Commissioner of Operations, who has held many positions in operational, administration and human resource areas of the RCMP. He was appointed to his current position exactly one year ago. He is accompanied by assistant commissioner Richard Proulx, head of the central intelligence directorate. Welcome, gentlemen. The floor is yours.

TÉMOIGNAGES

OTTAWA, le lundi 22 octobre 2001

Le Comité sénatorial permanent de la défense et de la sécurité se réunit ce jour à 18 h 10 pour faire une étude préliminaire des principales questions de défense et de sécurité qui touchent le Canada en vue de la préparation d'un plan de travail détaillé pour des études plus poussées.

Le sénateur J. Michael Forrestall (*vice-président*) occupe le fauteuil.

[*Traduction*]

Le vice-président: J'ai le plaisir de présider la séance de ce soir, au nom du sénateur Colin Kenny, et de vous souhaiter la bienvenue devant le Comité sénatorial permanent de la défense et de la sécurité.

Notre comité est le premier comité permanent qui soit chargé de se pencher sur les questions de sécurité et de défense nationale. Nous allons donc poursuivre notre étude des principales questions concernant le Canada dans ce domaine, et nous adresserons notre rapport au Sénat avant fin février.

Les événements récents ont clairement mis en relief l'importance des services de renseignement, notamment la manière dont les informations sont recueillies, analysées et utilisées. Il y a trois semaines, des experts indépendants du gouvernement sont venus devant le comité pour exposer leurs points de vue sur ces questions. Ce soir, nous accueillons des représentants du gouvernement qui s'occupent directement d'opérations de sécurité et de renseignement. Ils vont nous expliquer comment on recueille les renseignements, comment on les analyse et comment on les communique aux personnes qui en ont besoin. Il y aura d'abord une déclaration liminaire des représentants respectifs du ministère de la Défense nationale et de la Gendarmerie royale du Canada, après quoi nous passerons aux questions.

Le premier témoin est le major-général Michel Maisonneuve, sous-chef d'état-major adjoint. Sa notice biographique indique qu'il a servi au Canada, à Chypre, en France, aux États-Unis, en ex-Yougoslavie et au Kosovo. C'est l'adjoint du vice-amiral Greg Madison, vice-chef d'état-major et, en fait, chef des Opérations des Forces canadiennes.

Le major-général Maisonneuve est accompagné du brigadier général Samson, directrice générale du Renseignement.

Nous entendrons ensuite Jerry Loeppky, sous-commissaire aux Opérations de la GRC, qui a occupé de nombreux postes dans les services opérationnels, administratifs et des ressources humaines de la GRC. Il a été nommé à son poste actuel il y a exactement un an. Il est accompagné du commissaire adjoint Richard Proulx, chef de la Direction des renseignements criminels. Messieurs, je vous souhaite la bienvenue à tous. Vous avez la parole.

[Translation]

Major-general J.O. Michel Maisonneuve, Assistant Deputy Chief of Defence Staff, Department of National Defence: First of all, Mr. Chairman, I want to thank you for giving me the opportunity to speak to the Committee.

As the events of September 11 have galvanized all Canadians, we, in the Canadian Forces, have been busy developing a response as directed by the government. You are aware of the Canadian Forces contribution, and this contribution provides a useful background to the discussion I know you wish to have today on specific intelligence issues.

Let me remind you of that contribution. Since the events of September 11, Canada and the Canadian Forces have been involved with the airplanes that were redirected to our airports. We have reinforced our intelligence efforts and our links with our allies. Recently, a Navy Operations Group started to be deployed in the Gulf area. One destroyer and three frigates will eventually be deployed there, as well as a supply ship. All these components have their own shipborne helicopters. We also have three Hercules, one Airbus and two Aurora Maritime Patrol airplanes, as well as components of Operational Force 2. The Operational Task Force is on its way and the Halifax frigate is also in the Red Sea at this time.

I would like to address three issues in my remarks, then, as it pleases the Chair, General Samson and I can respond to your questions. Of course, I should tell you upfront that it is a significant challenge to provide useful information on the subject of intelligence while remaining in the unclassified realm. First, I will tell you that I am not a professional intelligence officer; my background is from the combat arms, the Armoured Corps in particular. Therefore, throughout my 29 years in the military, I have not been as much a producer of intelligence and information as a consumer of the products produced by our intelligence services. As such, though, I can tell you of the usefulness of these products.

[English]

Throughout history, leaders have regarded information superiority as a key factor of victory. The need to provide analyzed information or intelligence to the military decision-maker in a timely, accurate way persists as much today as it has throughout time. Ultimately, the goal of the Canadian Forces military intelligence organizations is to provide this much-needed intelligence to our commanders before, during and after deployment, thereby ensuring the protection of our military force whether deployed internationally or domestically.

The defence intelligence program is guided by the intelligence priorities established annually by the meeting of ministers on security intelligence, chaired by the Prime Minister. The gathering of information to meet these requirements is done in a number of ways: through open and human sources, signals intelligence, imagery and geospatial information, and information received through our partnerships with other government departments and

[Français]

Le major-général J. O. Michel Maisonneuve, sous-chef adjoint d'état major de la Défense, ministère de la Défense nationale: Monsieur le vice-président, permettez moi de vous remercier de l'occasion que vous m'avez offerte de vous adresser la parole aujourd'hui.

Depuis que les événements du 11 septembre ont fortement ébranlé les citoyens canadiens, nous des Forces armées canadiennes travaillons à élaborer une réponse sous la direction du gouvernement. Vous êtes au courant du rôle que jouent les Forces canadiennes, et cette contribution peut servir de point de départ aux échanges que vous voulez avoir avec nous sur certaines questions du renseignement.

J'aimerais vous rappeler cette contribution. Dès les événements du 11 septembre, le Canada et les Forces canadiennes ont contribué à la réaction avec les avions détournés dans les aéroports au Canada. Nous avons renforcé nos efforts de renseignement et nos liens avec nos alliés. Dernièrement, un groupe d'opération naval a commencé son déploiement vers la région du golfe. Un destroyer et trois frégates seront déployées éventuellement ainsi qu'un navire de ravitaillement. Tous ces éléments ont leurs hélicoptères embarqués. Il y a aussi trois Hercules, un Airbus et deux avions de patrouille maritime Aurora ainsi que des éléments de la Force opérationnelle 2. Le groupe de tâche opérationnelle est en route et la frégate Halifax est actuellement dans la mer Rouge aussi en déplacement.

J'aimerais aborder trois sujets dans mes remarques, ensuite, si vous le désirez, nous répondrons à vos questions. Je vous avouerais le défi pour nous d'essayer de vous procurer des informations claires et utiles tout en demeurant au niveau non classifié. C'est un défi de taille. Je ne suis pas un officier spécialiste en renseignement. J'ai surtout travaillé dans les armes de combat, les blindés en particulier. Durant mes 29 années de service, j'ai été un utilisateur plutôt qu'un producteur ou un auteur des produits de nos services du renseignement. Je pense, par contre que cela me place dans une bonne position pour vous parler de l'utilité de ces produits.

[Traduction]

La maîtrise de l'information a toujours été perçue comme indispensable à la victoire militaire. La nécessité de fournir aux stratèges militaires des renseignements pertinents et exacts vaut encore aujourd'hui. Le but ultime des services du renseignement des Forces canadiennes est de fournir ces données essentielles à nos commandants avant, durant et après le déploiement des troupes, de façon à assurer la protection de notre force militaire sur la scène internationale autant que sur notre territoire.

Le programme du renseignement pour la défense se fonde sur les priorités établies chaque année lors de la rencontre des ministres chargés de la sécurité et du renseignement, que préside le premier ministre. La collecte des éléments d'information permettant de répondre à ces besoins se fait de multiples façons — par l'intermédiaire de sources ouvertes et humaines, du renseignement électromagnétique, de photographies, de données

our allies. The analytical products resulting from the information acquired enable us to provide situational awareness to our commanders at all levels.

You might be interested at this point for me to expand on some of our collection capabilities. I cannot overemphasize here the need for us to partner with other government departments and with our allies. No intelligence organization in the world has the capability to collect by itself all the desired intelligence on every matter of national interest. No one can go it alone. All of our partners help us satisfy the Canadian Forces operational and intelligence requirements and, in return, we help them meet their requirements. It must be remembered that this is a two-way street for all partners and that this collaboration with them is key to our intelligence function.

With regard to signals intelligence, the Communications Security Establishment, or CSE, is mandated to collect, analyze, and report on foreign radio, radar and other electronic signals. CSE is supported in this role by the Canadian Forces Information Operations group.

The objective of supporting commanders in precision manoeuvre and delivery of weapons could not be achieved without geospatial and imagery information obtained from the mapping and charting establishment and the Canadian Forces Joint Imagery Centre respectively. The charts, maps, and imagery products merged together provide another tool in support of navigation and weapons systems.

The last category of intelligence is that of human intelligence, which is the information obtained either direct or indirectly from a human source. While deployed, every member of the Canadian Forces has the capability to be observant regarding the activities around him or her or to be in a situation where someone has said something unusual. Alone, the information is probably useless, but when added to other pieces of the puzzle, it becomes a priceless gem.

As an example, I can tell you of a piece of information that I received in Kosovo before the air campaign, during the Serb-Albanian negotiations in Rambouillet, France. While performing normal contact activities with members of the Kosovo Liberation Army, my international verifiers were made aware that one of the parties intended to restrict the movement of a regular patrol in their area. This "unforecasted" change in attitude on the ground at the tactical level had the potential to destabilize strategic level negotiations that were being overseen by the international community. Receiving the information early through human intelligence allowed us to defuse the situation.

Once the information is collected, a variety of intelligence organizations help to analyze it and to produce various intelligence assessments. Basically, military intelligence analysis is chiefly the responsibility of the Director General of Intelligence, BGen. Samson, here at National Defence Headquarters. It is also the responsibility of the intelligence elements of the navy, army,

géospatiales et d'autres renseignements obtenus dans le cadre de nos partenariats avec d'autres ministères et avec nos alliés. Les analyses qui découlent de l'information acquise servent à transmettre notre connaissance de la situation aux commandants à tous les échelons.

Vous aimeriez peut-être que je vous parle de certaines de nos méthodes de collecte de renseignements. Je ne saurais trop insister sur la nécessité d'établir des partenariats avec d'autres ministères et avec nos alliés. Nul service de renseignement au monde n'a la capacité de recueillir à lui seul toute l'information voulue sur chaque question d'intérêt national. Nul ne peut faire cavalier seul. Tous nos partenaires nous aident à répondre aux besoins opérationnels et aux besoins de renseignement des Forces canadiennes et, en retour, nous les aidons à combler leurs besoins. Il ne faut pas oublier que ces échanges se font dans les deux sens pour tous les partenaires. Cette collaboration avec nos partenaires nous est indispensable.

En ce qui concerne le renseignement électromagnétique, le Centre de la sécurité des télécommunications, ou CST, a le mandat de capter, d'analyser et de rendre compte des transmissions électroniques radio, radars ou autres. Le CST est appuyé par le groupe chargé des opérations d'information des Forces canadiennes.

Les commandants ne pourraient pas être soutenus dans les manoeuvres de précision et les opérations aériennes sans les données géospatiales et photographiques qu'ils obtiennent respectivement du Centre de cartographie et du Centre d'analyse photographique des Forces canadiennes. En fusionnant des diagrammes, des cartes et des photographies, nous obtenons un autre outil à l'appui des systèmes de navigation et des systèmes d'armes.

La dernière catégorie du renseignement, soit le renseignement humain, est l'information que l'on obtient directement ou indirectement d'une personne. Chaque membre des Forces canadiennes peut devenir témoin des activités qui l'entourent ou se trouver dans une situation où quelqu'un tient des propos dignes d'intérêt. Il est possible que le renseignement n'ait aucune valeur en soi mais, ajouté à d'autres pièces d'un casse-tête, il peut devenir précieux.

Pour vous donner un exemple, je peux vous parler d'un élément d'information que j'ai obtenu avant la campagne aérienne au Kosovo, alors que les négociations se poursuivaient entre les Serbes et les Albanais à Rambouillet, en France. Durant leurs échanges habituels, mes vérificateurs ont appris que l'une des parties avait l'intention de restreindre les déplacements d'une patrouille régulière dans son secteur. Ce revirement d'attitude imprévu risquait de déstabiliser les négociations stratégiques entamées sous la surveillance de la communauté internationale. Nous avons pu calmer le jeu parce que nous avons reçu l'information à l'avance, par le biais du renseignement humain.

Une fois que l'information est recueillie, divers services du renseignement aident à l'analyser et à rédiger des évaluations. Essentiellement, l'analyse du renseignement militaire relève de la responsabilité de la directrice générale du Renseignement, le brigadier général Samson, au Quartier général de la Défense nationale; des équipes du renseignement de la Marine, de l'Armée

and air force, as well as the tactical intelligence units organic to the fighting forces. Together, these organizations provide a broad range of support and products with the principal consumer being the Canadian Forces and the Department of National Defence. Also, other government departments and ultimately our partners also benefit. This two-way sharing of data and intelligence products within the Canadian Forces with other government departments and with our allies is facilitated through a number of classified computer networks.

Information derived from intelligence also forms an important element of Canada's participation in international organizations, such as the United Nations, NATO and NORAD. Any bilateral cooperation in which Canada is involved almost always includes sharing of information and analysis of topics of mutual interest. An example of this is the cooperation we had with the Netherlands in our joint UN operation in Ethiopia and Eritrea a few months ago.

It is to be stressed here that the Canadian Forces in Canada in general derive great benefits from these cooperative relationships. The Canadian Forces intelligence community is very conscious of the need to "pull their share of the load" within the limits of our resources, and we know the allies are very appreciative of what we bring to the table.

That, in a nutshell, provides a strategic overview of intelligence gathering, analysis and sharing.

Before closing, it is important for me to discuss a third topic, which includes those areas that we are following closely. I intend to focus on three specific areas: human intelligence, analytical capability, and the fusion of information into one centre.

It is important that all of our collection assets not be all put in one basket. The use of technology to collect information has grown immensely in the last decade, but it cannot function alone. Although we have had considerable success, we feel we must be even more proactive in the area of human intelligence, and we are looking at enhancing our military human capability through the training of more military members in the collection of information from human sources and marrying these collectors up with our troops to provide a better view of the environment in which they are working, fighting or surviving. This basic need will continue to ensure the protection of our forces and provide support for our commanders.

Another area of enhancement centres on our analytical component. Although excellent, the analysis capacity we currently have may not meet tomorrow's requirements. Continuing changes in technology will enable more information to be collected and communicated in a quicker fashion. This glut of information will not be able to be handled by the analytical capability we currently possess, nor in the same way that we are doing it currently. We have to ensure that our analysts are more than good computer operators that can use the cut-and-paste method of analysis. They must become artists at putting together clues, facts, psychological and political traits of the enemy. Only then can the human process

de terre et de la Force aérienne; ainsi que des unités du renseignement tactique rattachées aux forces combattantes. Ces organisations s'unissent pour fournir une vaste gamme de produits et de services à leur clientèle, c'est-à-dire les Forces canadiennes, le ministère de la Défense nationale, d'autres ministères et nos partenaires. Cet échange bilatéral de données et de produits du renseignement au sein des Forces canadiennes, avec d'autres ministères et avec nos alliés s'appuie sur un certain nombre de réseaux informatiques protégés.

Les données du renseignement constituent aussi un élément important de la participation du Canada à des organisations internationales telles que les Nations Unies, l'OTAN et NORAD. D'ailleurs, toute initiative de collaboration bilatérale à laquelle participe le Canada comporte généralement l'échange d'informations et l'analyse de sujets d'intérêt réciproque. Mentionnons à titre d'exemple la collaboration que nous avons établie avec les Pays-Bas dans le cadre de l'opération interarmées de l'ONU en Éthiopie et en Érythrée.

Il faut souligner que les Forces canadiennes et le Canada en général profitent énormément de ce type de collaboration. Chaque agent de renseignement des Forces canadiennes est très conscient de la nécessité de faire sa part dans les limites des ressources allouées, et nous savons que nos alliés apprécient notre contribution.

Voilà donc un aperçu très sommaire de la collecte, de l'analyse et de l'échange du renseignement.

Avant de conclure, il me paraît nécessaire d'aborder un troisième sujet, qui touche les questions que nous examinons de près en ce moment. J'aborderai trois points en particulier: le renseignement humain, notre capacité d'analyse et la fusion des données sous la responsabilité d'un centre unique.

Il est important que nous ne mettions pas tous nos oeufs dans le même panier. L'emploi de la technologie aux fins du renseignement a pris une expansion considérable au cours des dix dernières années mais ces méthodes ne peuvent pas suffire à elles seules. Nous pensons que, malgré nos succès remarquables, nous devons nous montrer encore plus dynamiques dans le domaine du renseignement humain. Nous cherchons à améliorer nos capacités dans le secteur du renseignement humain en formant plus de militaires à la collecte de données de source humaine et en intégrant ces agents à nos troupes pour obtenir une meilleure vue d'ensemble des contextes dans lesquels nos membres travaillent, combattent ou survivent. Cela demeure indispensable à la protection de nos forces et à l'appui de nos commandants.

Notre service d'analyse est un autre secteur que nous tentons d'améliorer. Bien qu'excellente, la capacité d'analyse dont nous sommes dotés ne répondra sans doute pas aux besoins de demain. Les perpétuels changements technologiques permettront de recueillir plus de données et de les diffuser plus rapidement. Notre capacité d'analyse et nos méthodes actuelles ne suffiront pas à traiter cette abondance de renseignements. Nous devons veiller à ce que nos analystes ne se contentent pas d'être de bons opérateurs qui examinent simplement des données coupées et collées sur ordinateur. Ils doivent maîtriser l'art de réunir des indices et des faits, en plus de déceler les caractéristiques

of synthesizing pieces of information into finished products be used for decision-making.

How do we enhance our capability to deal with the information and the demands put before us? We will have to hire some new analysts, but we will also have to partner more fully with external cultural, environmental and academic experts. Given that we do not have the capability to become experts or specialists in all the areas upon which information is collected, we will need the kind of information and skills that experts can bring to the table.

[Translation]

The final piece of the puzzle we are dealing with in the improvement of our intelligence capability is the creation of an overall information fusion centre that would receive collection assets and analyze the information to provide integrated support to commanders. At this stage, the vision is that of an enterprise system that would merge technical capabilities with doctrine and projects into an integrated whole. We feel this type of approach, and the final decision about the concept has not yet been made, would provide information superiority through enhanced situation awareness within the battlespace. Enhanced situational awareness means more effective decision-making from the tactical to the strategic level, especially within the vision articulated in Strategy 2020 of a highly capable and globally deployable force.

In closing, it is important to stress that intelligence is about understanding how people think, feel and react to certain situations. No matter how many assessments we produce or how we wish to engineer for tomorrow, there will always be an element of risk. The work of intelligence is to try to reduce the risk or potential for surprises; this will continue to be an ongoing challenge. Toward this end, it is vital that the intelligence community continue to provide analysis gathered from all sources and to provide assessments in a timely and useful way to decision and policy makers. However as I have learned from experience, the best intelligence in the world does not eliminate the burden of making difficult choices — that responsibility is one of leadership.

[English]

Mr. Gary Loeppky, Deputy Commissioner, Operations, Royal Canadian Mounted Police: Honourable senators, it is certainly a pleasure to be here and have the occasion to provide some comments with respect to the RCMP's role in terms of security and where we find ourselves today in an obviously ever-changing environment.

My presentation will cover a number of different areas, after which we would be delighted to respond to any questions. I am accompanied today by Assistant Commissioner Richard Proulx,

psychologiques, les facteurs politiques et les traits de personnalité de l'ennemi. Ce n'est qu'alors que le processus humain de synthèse des éléments d'information en produits finis pourra véritablement servir au processus décisionnel.

Comment devons-nous y prendre pour mieux affronter l'information et les exigences qu'on nous soumettra? Nous devons embaucher de nouveaux analystes mais nous devons aussi établir des partenariats plus étroits avec des experts de l'extérieur et des universitaires qui connaissent bien les divers milieux et les diverses cultures. Comme nous ne pouvons pas nous spécialiser dans tous les domaines du renseignement, nous aurons besoin des connaissances que les experts pourront nous apporter.

[Français]

Le dernier élément qui nous permettra de rehausser nos capacités est la création d'un centre de fusion de l'information, qui sera alimenté par tous les secteurs de collecte et qui pourra analyser l'information de façon à offrir aux commandants un soutien intégré. On envisage, pour le moment, un système opérationnel, organisationnel qui intégrerait les capacités techniques à la doctrine et aux projets. Nous pensons que cette approche est la solution définitive au concept à adopter qui nous permettra de maîtriser l'information en rehaussant notre connaissance de la situation dans la zone de combat. Une meilleure connaissance de la situation entraînera des décisions plus judicieuses à partir de l'échelon tactique jusqu'au niveau stratégique. Tout particulièrement, compte tenu de la vision énoncée dans la stratégie 2020 selon laquelle le Canada se dotera d'une force des plus compétentes, apte à se déployer partout dans le monde.

Il me paraît important de souligner que le renseignement a pour objet de comprendre comment les personnes pensent et comment elles réagissent à certaines situations. Peu importe le nombre d'évaluations que nous ferons ou les précautions que nous prendrons, il restera toujours des risques. Les équipes du renseignement auront toujours pour tâche de réduire ces risques ou le potentiel d'être surpris. À cette fin, il est essentiel que les spécialistes du renseignement continuent d'élaborer des analyses fondées sur toutes les sources disponibles possibles et de fournir aux décideurs et aux stratèges des évaluations pertinentes et utiles. Cependant, l'expérience m'a appris que les meilleurs services du renseignement au monde n'éliminent pas la capacité ou la nécessité de faire des choix difficiles. C'est là que cette responsabilité incombe aux dirigeants.

[Traduction]

M. Gary Loeppky, sous-commissaire, Opérations, Gendarmerie royale du Canada: Honorables sénateurs, c'est un grand plaisir pour moi que de m'adresser à vous pour vous parler du rôle de la GRC en matière de sécurité au sein d'un environnement qui change à l'évidence constamment.

Mon exposé portera sur plusieurs domaines différents, après quoi nous serons ravis de répondre à vos questions. Je suis accompagné aujourd'hui du commissaire adjoint Richard Proulx,

who is responsible for the criminal intelligence program for the RCMP.

My comments this afternoon will focus on three areas: the situation that existed prior to September , 2001; the immediate and ongoing response following that particular event; and of course, the longer-term objectives.

I think it is important to situate the RCMP's role in an historical context and then bring it up to today and where we go from here.

With the enactment of the CSIS Act and the Security Offences Act in 1984, the RCMP's role in investigating individuals who pose real or potential threats to national security was redefined. No new criminal offences were created as a result of the Security Offences Act, but it was decided that the RCMP would continue to investigate criminal offences relating to national security. However, for the first time, the RCMP was given that authority in legislation. CSIS was assigned the responsibility to investigate threats to the security of Canada by collecting security intelligence and to advise the government of those threats.

Specifically, under section 2(c) of the CSIS Act, the service would be responsible for investigating individuals or groups it had reasonable grounds to suspect of engaging in politically-motivated violence. In fulfilling its mandated responsibility, CSIS has publicly identified the number of individuals associated to terrorist groups it has reasonable grounds to suspect may engage in political-motivated violence and who are present and active in Canada. These individuals for the most part are engaging in various forms of non-criminal activity, which include the recruitment of new members, promoting ideology or cause, or fundraising on behalf of the organization.

At this stage, the majority of the activities of these individuals does not fall within the mandate of the RCMP. Consequently, in practical terms, we are dependent on CSIS to provide forewarning of when those individuals or groups plan to engage in criminal activity. The RCMP has dedicated national security investigation sections in major centres across Canada as well as at eight designated international airports to investigate and prosecute such criminal activity.

I will now turn to the new threat that September 11 clearly brought to the fore. The incidents of September 11 have clearly underscored the fact that terrorism has entered into a new phase. The criminal offence of conspiracy occurred long before September 11, but that day saw its deadly execution. Seemingly benign activity, such as acquiring a pilot's licence, we now realize was part of a criminal conspiracy. Subsequent investigation also revealed that many of these individuals had come to the attention of law enforcement previously. However, there were no linkages made between the information.

responsable du Programme des renseignements criminels à la GRC.

Je voudrais aborder cet après-midi trois domaines: la situation avant septembre 2001; la réaction immédiatement après les attentats; et, bien sûr, nos objectifs à long terme.

Il me semble important de replacer le rôle de la GRC dans son contexte historique, avant de faire le point sur la situation contemporaine.

Suite à l'adoption de la Loi sur le SCRS et de la Loi sur les infractions en matière de sécurité, en 1984, le rôle d'enquête de la GRC au sujet des individus posant une menace réelle ou potentielle à la sécurité nationale a été redéfini. Bien que la nouvelle Loi sur les infractions en matière de sécurité n'ait entraîné la création d'aucune nouvelle infraction pénale, il fut décidé que la GRC continuerait de faire enquête sur les infractions pénales touchant la sécurité nationale. Pour la première fois, cependant, ce pouvoir était conféré à la GRC par voie législative. Pour ce qui est du SCRS, on lui confiait la responsabilité de faire enquête sur les menaces à la sécurité du Canada en procédant à la collecte de renseignements de sécurité et en conseillant le gouvernement à ce sujet.

En particulier, en vertu de l'alinéa 2c) de la Loi sur le SCRS, ce service se voyait confier la mission de faire enquête sur les individus ou groupes qu'il soupçonnait, pour des motifs raisonnables, de commettre des actes de violence à motivation politique. Conformément à son mandat, le SCRS a identifié publiquement le nombre d'individus associés à des groupes terroristes qu'il a des motifs raisonnables de soupçonner de violence potentielle à motivation politique et qui sont présents et actifs au Canada. Dans l'ensemble, ces individus participent à diverses formes d'activité non criminelle, ce qui comprend le recrutement de nouveaux membres, la promotion de leur idéologie ou de leur cause, ou la collecte de fonds pour leur organisation.

À cette étape, la plupart des activités de ces individus ne relèvent pas du mandat de la GRC. En conséquence, sur le plan pratique, nous dépendons du SCRS pour être prévenus du moment où ces individus ou groupes ont l'intention de commettre un acte criminel. La GRC a mis sur pied des services d'enquête pour la sécurité nationale dans les grandes villes du Canada ainsi que dans huit aéroports internationaux désignés, afin de faire enquête et d'intenter des poursuites sur cette activité criminelle.

Je passe maintenant à la nouvelle menace issue des incidents du 11 septembre, qui ont clairement mis en relief le fait que le terrorisme vient d'entrer dans un nouveau mode. La conspiration était une infraction criminelle bien avant le 11 septembre mais c'est ce jour-là qu'elle a produit ses effets les plus terribles. Nous avons ainsi appris qu'une activité apparemment innocente, comme l'acquisition d'un permis de pilotage, peut faire partie d'une conspiration criminelle. Les enquêtes qui ont suivi ont également révélé que bon nombre de ces individus avaient déjà attiré l'attention des organismes d'exécution des lois mais que ces derniers n'avaient pas pu faire les liens nécessaires entre les informations recueillies.

In light of the September 11 incident, the RCMP, as did all other federal enforcement and security agencies, took immediate steps in response to this incident, as well as conducted an assessment of its capacity to mitigate and investigate this new threat.

The RCMP response, because of its mandates and responsibilities, was multi-faceted. For example, in the area of physical security, we deployed forces members to handle rerouted aircraft. As you recall, over 40,000 people landed in Canada almost without notice, and we were very involved in that component. We responded to the increased security concerns of foreign embassies and its personnel in Canada. We increased our visibility at airports and international events given the threat level that was present, and we responded to security demands at vital points.

We also undertook a significant number of investigations. All divisions were immediately instructed that this incident was clearly an investigational priority, and approximately 2,000 members were redeployed from other program areas into investigative teams. We also integrated representatives from other federal government departments into those teams in what was clearly an excellent use of an integrated federal approach.

We had international representation at the national level. One of the outcomes was that our TIPS line to date has handled over 6,000 calls. Many of those, of course, result in extensive investigations, which are ongoing.

We initiated a financial intelligence task force to investigate Canadian funding activity of identified organizations that were identified shortly thereafter. Of course, there was a significant increase in the number of racially-motivated crime complaints that we undertook to investigate throughout the country where we do provincial policing.

At the same time, we were requested to identify to government what we required to improve our capacity to respond to this new threat. Our requirements were grouped under five categories: intelligence, investigation, equipment, infrastructure, and training and administration.

Under intelligence and investigation, we recommended the formation of integrated national security enforcement teams, integrated border enforcement teams and a financial action task force. The national security enforcement and border enforcement teams are intended to be multi-disciplinary teams involving federal, provincial and municipal agencies targeting individuals identified as posing national security threats who are involved in criminal activity.

Our lessons from the Ressay investigation and this latest incident show clearly that many these individuals and their associates along the way are involved in various forms of what some might consider low-level criminal activity, such as credit

Suite à l'incident du 11 septembre, la GRC, comme toutes les autres agences fédérales de sécurité et d'exécution des lois, a pris des mesures immédiates et a lancé une évaluation de son aptitude à enquêter sur cette nouvelle menace, afin d'y résister.

Étant donné les mandats et responsabilités de la GRC, notre réaction a pris plusieurs formes. Par exemple, sur le plan de la sécurité physique, nous avons déployé des membres de nos forces pour s'occuper des avions qui étaient redirigés vers notre pays. Vous vous souviendrez que près de 40 000 personnes ont atterri au Canada presque sans aucun préavis, et nous avons donc participé à leur accueil. Nous avons aussi répondu aux préoccupations de sécurité accrue des ambassades étrangères et de leur personnel au Canada. Nous avons rehaussé notre visibilité dans les aéroports et aux événements internationaux, étant donné la menace envisageable, et nous avons répondu aux besoins de sécurité dans certains points cruciaux du pays.

Nous avons aussi lancé un nombre important d'enquêtes. Toutes les divisions ont immédiatement reçu l'instruction de considérer cet incident comme absolument prioritaire du point de vue des enquêtes, et près de 2 000 membres ont été réaffectés pour participer à ces enquêtes. Nous avons également intégré aux équipes des représentants d'autres ministères fédéraux dans ce qui s'est révélé être un excellent usage d'une approche fédérale intégrée.

Nous avons eu une représentation internationale au niveau national. L'un des résultats de notre ligne téléphonique de renseignements TIPS est que nous avons reçu plus de 6 000 appels dont beaucoup, bien sûr, entraînent des enquêtes poussées et qui continuent.

Nous avons mis sur pied un groupe du renseignement financier pour faire enquête sur les activités de financement au Canada d'organisations identifiées peu après les attentats. Bien sûr, nous avons constaté une hausse notable du nombre de plaintes concernant des crimes à motivation raciale, au sujet desquelles nous menons des enquêtes partout au pays, là où nous assumons des fonctions de police provinciales.

En même temps, le gouvernement nous a demandé de lui dire quels sont nos besoins pour améliorer notre capacité de réaction à la nouvelle menace. Ces besoins ont été classés en cinq catégories: renseignement, enquêtes, matériel, infrastructure et formation et administration.

Dans le cadre du renseignement et des enquêtes, nous avons recommandé la constitution d'équipes de sécurité nationale intégrées, d'équipes de sécurité frontalière intégrées et d'un groupe du renseignement financier. Les équipes de sécurité nationale et de sécurité frontalière devraient être des équipes multidisciplinaires représentant les pouvoirs fédéraux, provinciaux et municipaux et visant les individus identifiés comme constituant une menace à la sécurité nationale du fait de leur participation à des activités criminelles.

Les leçons que nous avons tirées de l'enquête Ressay et de ce dernier incident montrent clairement que bon nombre de ces individus et de leurs associés participent à diverses formes de ce qu'on pourrait considérer comme de la petite criminalité, par

card frauds and those types of criminal incidents. Often, offences that are minor in nature or different than the substantive offence being investigated or outside the jurisdiction of a police service are assessed to be of little danger to national security and therefore may not get the necessary attention. Under an integrated approach, these minor offences will be acted upon and could reveal vital links in identifying criminal conspiracies among groups operating in or outside of Canada. All information gathered as a result of these integrated efforts will be analyzed and shared among partner agencies.

The objective of these integrated teams is, through intelligence and enforcement, to prevent and disrupt or detect and prosecute any individuals conducting criminal activity that may support or contribute to a threat to the security of Canada or its citizens.

Funding, as often stated, is the lifeblood of terrorism. Much of the activity in Canada was previously conducted via legal means. This form of activity under current legislative proposals will be criminalized. Tracing the route of these proceeds of crime is fundamental to understanding the financing and maintenance of terrorist organizations. This understanding is central to prevention against extremist attack, intelligence gathering, and a successful disruption and dismantling of organizations.

With respect to equipment, infrastructure and training, we have identified a variety of requirements, such as real-time identification, live scan equipment, vital points update for contingency planning, improved capacity to identify counterfeit documents, counter-technical intrusion, and information technology upgrades which are required.

In the future, intelligence clearly remains a critical component to identifying the plans, activities and intentions of individuals planning to engage in terrorist activities. By being intelligence-led with the best available intelligence, we can determine how we can proactively, from a law enforcement perspective, mitigate the threat that many of these individuals pose.

New legislative proposals will move the activity of many of these individuals in Canada more clearly into the criminal realm. This signifies that the RCMP must be engaged at an earlier stage in investigating these individuals who pose a national security threat. We must ensure that all the information that is collected can be used to support an eventual criminal prosecution. Just as important, we must ensure that all forms of criminal activity of these individuals comes under the full scrutiny of the law enforcement community and is assessed in a broader context. This involvement in criminal activity by individuals who pose a threat to the security of Canada may very well be the point at which their vulnerabilities can thus best be exploited.

To achieve this objective, we must also ensure, however, that the proper structures are in place to eliminate any stovepipes and develop a framework by which all information that is available can be readily shared and subjected to a proper analysis. While information sharing has always been recognized as a key element

exemple de la fraude aux cartes de crédit. Bien souvent, les infractions de nature mineure ou différentes des infractions graves faisant l'objet d'une enquête ou ne relevant pas de la police sont considérées comme posant peu de danger du point de vue de la sécurité nationale et risquent donc de ne pas retenir toute l'attention voulue. Avec une approche intégrée, ces infractions mineures seront prises au sérieux car elles peuvent révéler des liens cruciaux pour identifier les conspirations criminelles entre les groupes agissant au Canada ou à l'étranger. Toutes les informations recueillies dans le cadre de ces efforts intégrés seront analysées et communiquées aux organismes partenaires.

L'objectif de ces équipes intégrées est de prévenir et d'entraver l'action des individus menant des activités criminelles risquant de contribuer à une menace pour la sécurité du Canada ou de ses citoyens, ou de détecter et de poursuivre ces individus.

On a souvent entendu dire que l'argent est le nerf de la guerre terroriste. Bon nombre des activités policières au Canada étaient auparavant menées par le truchement de moyens légaux. Cette forme d'activité, dans le cadre des nouvelles propositions législatives, constituera une infraction pénale. Il est crucial de suivre le cheminement de ces gains financiers criminels pour comprendre les méthodes de financement des organisations terroristes. Cela est indispensable pour prévenir les attentats, recueillir des renseignements et perturber et démanteler les organisations.

En ce qui concerne le matériel, l'infrastructure et la formation, nous avons cerné un certain nombre de besoins, comme l'identification en temps réel, le matériel de balayage en direct, la mise à jour des points vitaux pour la planification d'urgence, l'amélioration des capacités d'identification des faux documents, l'intrusion technique et l'amélioration des technologies informatiques.

Pour l'avenir, le renseignement sera toujours un élément crucial pour identifier les plans, activités et intentions des individus planifiant des actes de terrorisme. Si nous disposons des meilleurs systèmes de renseignement possibles, nous pourrions voir comment, du point de vue de l'exécution des lois, atténuer la menace que posent ces individus.

Les nouvelles propositions législatives feront plus clairement tomber les activités de ces individus dans le champ du droit pénal. Cela veut dire que la GRC devra être en mesure de lancer rapidement des enquêtes sur les individus qui constituent une menace à la sécurité nationale. Nous devons veiller à ce que tous les renseignements recueillis puissent être utilisés pour d'éventuelles poursuites pénales. Tout aussi important, nous devons veiller à ce que toutes les formes d'activité criminelle de ces individus soient attentivement surveillées par les organismes de police et soient évaluées dans un contexte plus large. Cette participation à l'activité criminelle des individus qui constituent une menace à la sécurité du Canada risque fort d'être le point nous permettant d'exploiter le mieux possible leur vulnérabilité.

Pour atteindre cet objectif, nous devons cependant mettre en place les structures nécessaires pour éliminer les chasses gardées et instaurer un système garantissant que tous les renseignements disponibles sont facilement partagés et font l'objet de bonnes analyses. Certes, le partage des renseignements a toujours été

in combating this form of criminal activity, the events of September 11 have caused us to examine our current working arrangements and determine how better integration can be achieved to eliminate any potential gaps. This is the concept underpinning the creation of integrated national security enforcement and border enforcement teams.

We recognize that all the various enforcement and security intelligence agencies have a significant role to play in mitigating this threat, and it is only when we work in true partnerships that the goal can be achieved.

I just wanted to pick up on the general's comments with respect to partnerships. Clearly, one of the underpinnings of the RCMP strategy is integrated policing. That is one of the focuses we have to ensure that we bring the very best information from all the partners — federal, provincial, or municipal — to the table so we get the complete picture.

Several years ago, the RCMP undertook a new model which focuses very much on intelligence-led policing, having all the intelligence before us before we make decisions. In that context, we have renewed our criminal intelligence program under Assistant Commissioner Proulx with extensive training with in-depth analysis to ensure that we can be at the leading forefront of intelligence in terms of the law enforcement community. We have a leadership role to play in that regard for the law enforcement community in Canada.

Commissioner Zaccardelli has undertaken significant initiatives with respect to the global community to bring law enforcement communities closer together to share information on a global basis. We realize that many of these situations we find ourselves in today are homeland issues that did not necessarily have their roots here in Canada. Partnerships, integrated policing, are clearly at the forefront of where we are going and where we must go.

Senator Meighen: Thank you for your presentations. They have been very helpful. You have given us quite a range of items to consider.

Major-General Maisonneuve, you raised a subject that has troubled me: How much can you say to people who are not beneficiaries of the highest level of security clearance, such as senators you see before you? My information is — and I may be wrong — that this is a problem in other jurisdictions as well. I am not sure whether parliamentarians in other jurisdictions have decided that it would be useful to receive security clearance and thereby have access to classified information. I suppose the difficulty is if you get classified information, what can you do with it? Once you tell me something that is classified, I cannot tell anyone else. I know that Senator LaPierre and I would have a terrible time with that. We would just be able to talk to each other and maybe not even that. Could you expand a bit on your comment? Which way would you come down? Are we missing an

considéré comme un élément clé de la lutte contre cette forme d'activité criminelle, mais les événements du 11 septembre nous ont forcés à revoir les arrangements actuels pour voir si une meilleure intégration permettrait d'éliminer les carences éventuelles. Tel est le concept qui fonde la création des équipes de sécurité nationale et de sécurité frontalière intégrées.

Il est clair que toutes les agences d'exécution des lois et de renseignement de sécurité ont un rôle important à jouer pour atténuer cette menace, et c'est seulement si elles travaillent vraiment en partenariat qu'elles pourront atteindre cet objectif.

Je voudrais revenir un instant sur les remarques du général au sujet des partenariats. Manifestement, l'une des pierres angulaires de la stratégie de la GRC est l'intégration des activités policières. Cette méthode s'impose en effet pour garantir que tous les partenaires — fédéraux, provinciaux ou municipaux — ont accès aux meilleures informations possibles de façon à se faire une image parfaitement exacte des problèmes.

Il y a quelques années, la GRC a adopté un nouveau modèle axé sur l'action policière fondée sur le renseignement, c'est-à-dire exigeant que l'on possède tous les renseignements pertinents pour prendre les décisions. Dans ce contexte, nous avons renouvelé notre Programme de renseignements criminels, sous la direction du commissaire adjoint Proulx, avec la prestation d'une formation professionnelle poussée et l'exécution d'analyses approfondies, afin d'être vraiment à l'avant-garde du renseignement du point de vue de l'exécution des lois. Nous avons un rôle de leadership à jouer à cet égard au Canada.

Le commissaire Zaccardelli a lancé des initiatives importantes à l'échelle internationale pour veiller à ce que les organismes d'exécution des lois des divers pays procèdent à un meilleur partage de leurs renseignements. Nous savons bien que bon nombre des situations dans lesquelles nous nous trouvons aujourd'hui constituent des problèmes nationaux qui n'avaient pas nécessairement leurs racines ici même, au Canada. L'action policière intégrée, en partenariat, est manifestement l'aspect fondamental de l'action des services de police à partir de maintenant.

Le sénateur Meighen: Je vous remercie de vos exposés, qui nous ont donné des informations très utiles et qui susciteront certainement beaucoup de questions.

Major-général Maisonneuve, vous avez soulevé un point sur lequel je m'interroge: jusqu'où pouvez-vous aller dans la communication d'informations aux gens qui ne bénéficient pas de la cote de sécurité la plus élevée, comme les sénateurs que vous voyez devant vous? Je me suis laissé dire — mais ce n'est peut-être pas exact — que cela pose aussi problème dans d'autres pays. Je ne sais pas si les parlementaires d'autres pays ont décidé qu'il leur serait utile de recevoir une cote de sécurité de façon à avoir accès aux renseignements protégés. De toute façon, même si l'on a accès aux renseignements protégés, la question est de savoir qu'en faire. Si vous me communiquez une information classifiée, je ne peux la révéler à personne. Je sais que le sénateur LaPierre et moi-même aurions sans doute beaucoup de mal à tenir notre langue. Nous ne pourrions discuter de cela qu'entre nous, et

awful lot by not having the security clearance? If we did, what could we do with it?

MGen. Maisonneuve: You are right; this is a problem. It is not just faced by groups, bodies and committees, and so forth, but even in our own defence community. I am sure our partners would say the same thing. The way to protect information is by compartmentalizing it and ensuring that we make it as difficult as possible for organizations to pick it up and put it all together. Essentially they are doing the same thing we are doing — putting the information together and developing their own products. It is a difficult situation.

It becomes a matter of trust. When people such as ourselves appear in front of you and say that a situation is a certain way, I guess there is a sense that you have to accept the information at face value or you have to accept our word. When we tell you that our assets are there and are capable and that we are collecting, sharing and analysing information in the way I described it, that is in fact what happens. The information does get used in the best way possible. We are not perfect, obviously, but we are very effective.

Senator Meighen: Do you mean, therefore, that we should not ask you how you collect it?

MGen. Maisonneuve: You can always ask, senator.

Senator Meighen: That is the sort of thing you cannot tell us. Therefore, you are suggesting that we must accept the final report that you give us stating that you do get information that leads you to conclude such and such, rather than that you got information from so and so by doing such and such.

MGen. Maisonneuve: Exactly. Sometimes it is not just the information that is protected, but the means of collecting it. Given that much of this information is not just collected through our own means, there is the possibility letting some information come out that would be deleterious to our partners. It is a real difficult question to answer.

Senator Meighen: You both stressed in your presentations the necessity for integration. The real key seems to be that the left hand knows what the right hand is doing and that one piece of information gets married to another. It forms a picture. I get the sense that we have a lot of work to do in Canada in that area. I am not seeking to be critical or political or anything. I just want to know whether that is an area of integration. Do you see that as an important area, either the RCMP or the Canadian Forces?

MGen. Maisonneuve: You are right. As I said, this is probably the most important part of analysis and collection and sharing. That is how we derive usable products.

If we look at it as a puzzle, we get little bits of information from different sources that are then put together. You improve your analysis capability, enhance it or make sure you always stay

peut-être même pas! Pourriez-vous donc nous donner quelques précisions là-dessus? Est-ce qu'il nous manque vraiment beaucoup d'informations si nous n'avons pas de cote de sécurité? Si nous en avions une, que pourrions-nous faire de ces informations?

Mgén Maisonneuve: Vous avez raison, c'est un problème, et pas seulement pour des groupes comme les comités mais même pour le monde de la défense. Je sais que nos partenaires vous diraient la même chose. La meilleure manière de protéger des renseignements consiste à les compartimenter et à faire en sorte qu'il soit le plus difficile possible aux organisations de les récupérer pour reconstituer le casse-tête. Au fond, ils font la même chose que nous — ils réunissent des renseignements et fabriquent leurs propres produits. C'est une situation difficile.

Tout repose sur la confiance. Quand des gens comme nous témoignent devant un comité comme le vôtre et disent que telle situation se présente de telle manière, je suppose que vous êtes obligés, dans une certaine mesure, de nous croire sur parole. Quand nous vous indiquons quelles sont nos ressources et ce que nous sommes capables de recueillir, de partager et d'analyser comme renseignements, vous devez croire que c'est la vérité. Nous utilisons les renseignements de la meilleure manière possible. Certes, nous ne sommes pas parfaits mais nous sommes très efficaces.

Le sénateur Meighen: Voulez-vous donc dire que nous ne devrions pas vous demander comment vous les obtenez?

Mgén Maisonneuve: Vous pouvez toujours poser la question, sénateur.

Le sénateur Meighen: C'est donc le genre de chose que vous ne pouvez pas nous dire. Au fond, vous dites que nous devons vous croire sur parole quand vous nous dites que vos renseignements vous mènent à tirer telle ou telle conclusion, sans nous indiquer comment vous avez obtenu ces renseignements.

Mgén Maisonneuve: Exactement. Dans certains cas, ce ne sont pas seulement les renseignements qui sont protégés mais aussi la manière dont on les a obtenus. Étant donné que bon nombre de ces renseignements nous sont transmis par d'autres, nous ne voulons pas courir le risque de dévoiler quelque chose qui pourrait causer du tort à nos partenaires. Je sais que c'est une situation difficile.

Le sénateur Meighen: Vous avez tous les deux insisté dans vos exposés sur l'intégration nécessaire. La clé semble être de faire en sorte que chacun sache ce que font les autres de façon à ce que tous les renseignements puissent être intégrés pour former une image complète. J'ai le sentiment que nous avons beaucoup de travail à faire dans ce domaine au Canada. Je ne veux pas vous critiquer ni faire de politique à ce sujet mais j'aimerais savoir où nous en sommes du point de vue de l'intégration. Croyez-vous que c'est important, pour la GRC ou pour les Forces canadiennes?

Mgén Maisonneuve: Vous avez raison. Comme je l'ai dit, c'est probablement l'aspect le plus important de la collecte, du partage et de l'analyse. C'est comme cela que nous obtenons des produits utiles.

Si l'on regarde le casse-tête, on voit qu'il se compose de morceaux de renseignements issus de nombreuses sources différentes. Pour améliorer notre capacité d'analyse et pour veiller

up to date by ensuring that you have all the bits of information that to one analyst may not seem important. However, to another, he or she will say, "Ah, well, that is where it fits." Sharing not only within government departments, which we try to emphasize, but with allies as well is definitely an essential, vital part of the way we do our business.

Mr. Loepky: Historically, we look at the agencies in Canada and in the U.S. that are tasked with a variety of mandates. Clearly, I think that there have been some gaps, and we have been working very hard to fill them.

A number of issues must be addressed and are being addressed, such as technology systems that were created for very good reasons but may not communicate as well as they can today because of enhanced technology. There is also the issue of having a common objective when sharing intelligence.

One of the outcomes of September 11 was that it reinforced the need for each one of us to look into our organizations and to put that piece of the puzzle on the table. We recognize that depending on which area of activity you are involved in, whether it is Immigration Canada or the RCMP, for example, you all bring different pieces of information to the table.

One of the objectives of putting together integrated teams is that in the absence of getting the technology to communicate instantly, because there will be a time frame to put this in place, we at least have that information at the table through the various organizations that will be represented there.

I can say that the level of integration is much greater today than it has been in the past, and it clearly brings together a lot of new talent. The talent of an analyst in the one department and our analysts see things from a different perspective. When all of that is put together, it makes for a more complete picture.

[Translation]

Mr. Richard Proulx, Assistant Commissioner, Criminal Intelligence Directorate, Royal Canadian Mounted Police: For several years, we have had partnerships based on projects about organized crime. During the past three years, we have established permanent teams, integrated groups of investigators, in Montreal, Ottawa, Toronto and Vancouver, where we have been very successful. This is what we want to set up against terrorists. We want to work in partnership with other agencies, through permanent teams and not on a case-by-case basis.

Senator Meighen: I don't really understand your notion of integrated teams. Would that be teams representing different agencies?

Mr. Proulx: A team might include municipal and provincial police officers, members of Immigration Canada, of Revenue Canada, of Customs, and even sometimes of the Armed Forces, depending on the aim of the project and of the tools needed for security.

à être toujours au courant des derniers développements, il faut s'assurer que l'on possède tous les éléments d'information, même ceux qui, pour tel ou tel analyste, peuvent paraître sans importance. En les voyant, un autre dira: «Voilà, c'est le morceau qui manquait». Le partage ne doit donc pas se faire uniquement entre les ministères au sein du gouvernement, ce sur quoi nous insistons beaucoup, mais aussi entre les alliés. C'est un aspect absolument essentiel et crucial de notre travail.

M. Loepky: Si l'on examine les mandats qui avaient été confiés dans le passé aux agences du Canada et des États-Unis, on voit clairement qu'il y a eu certaines lacunes, et nous faisons actuellement beaucoup d'efforts pour les combler.

Il y a beaucoup de problèmes à prendre en considération à ce sujet, comme les systèmes technologiques qui ont été créés pour d'excellentes raisons mais qui ne communiquent pas entre eux aussi bien qu'ils le pourraient. Il y a aussi la question d'avoir un objectif commun quand on partage des renseignements.

L'une des conséquences du 11 septembre est que cela a renforcé la nécessité pour chaque organisation d'analyser attentivement ses méthodes. Nous savons que, selon le secteur dans lequel nous travaillons, qu'il s'agisse d'Immigration Canada ou de la GRC, par exemple, chacun peut apporter aux autres des éléments d'information différents.

L'une des raisons pour lesquelles nous constituons des équipes intégrées est que, puisque nous n'avons pas la technologie nécessaire pour communiquer instantanément et qu'il faudra un certain temps pour la mettre en place, nous voulons avoir au moins l'assurance que toutes les informations que possèdent les diverses organisations pourront être prises en considération.

Je peux dire que le niveau d'intégration est beaucoup plus élevé aujourd'hui qu'autrefois et que nous faisons appel à beaucoup de nouveaux talents. Les compétences d'un analyste dans un ministère et des analystes d'un autre permettent de voir les choses de plusieurs points de vue différents. Quand on met tout cela ensemble, on obtient une image plus complète de la situation.

[Français]

M. Richard Proulx, commissaire adjoint, Direction du renseignement criminel, Gendarmerie royale du Canada: Depuis quelques années, nous avons des partenariats basés sur des projets, sur le crime organisé. Depuis environ trois ans, nous avons des équipes permanentes, des groupes combinés d'enquêteurs, que ce soit à Montréal, à Ottawa, à Toronto ou à Vancouver où on a beaucoup de succès. C'est ce que nous voulons mettre en place pour le terrorisme. Nous voulons travailler plus en partenariat avec les autres, avec des équipes permanentes et non pas se baser sur des cas particuliers.

Le sénateur Meighen: Je n'ai pas vraiment saisi cette idée d'une équipe coordonnée. Est-ce une équipe composée de différentes personnes?

M. Proulx: Une équipe composée des corps de police du niveau municipal et provincial, des membres de l'immigration canadienne, de Revenu Canada, les douanes, et parfois même des forces armées, tout dépendant du but du projet et des outils qu'on a besoin et les services de sécurité.

Senator Meighen: Are you pursuing this idea?

Mr. Proulx: About terrorism, yes.

[English]

Mr. Loepky: Just to add on to that, the best example of that is the recent operation in Quebec and Ontario, Operation Printemps, which involved 29 police departments working together, along with other federal government and provincial government agencies, to really focus on a common target.

Senator Meighen: If I could address my last question perhaps to you, deputy commissioner.

In one of the documents that you were good enough to give us, you itemize \$59 million in additional funding that you have received. While no one ever gets as much money as they would like, it is \$59 million more than you had the day before and is of some help. If the Armed Forces, for example, decide they need a new fighter aircraft or, take a wild example, a new helicopter, by the time the request for proposal is issued, evaluated, considered and then the order is given, many years have passed. How quick is the bang for this \$59 million worth of additional funding?

Mr. Loepky: The \$59 million is broken into \$50.5 million for essentially capital expenditures and \$9 million for FTD costs. As we speak, the teams that are included in that \$9 million are being staffed and will be on the ground within the next several weeks. There will be some redeployment of personnel in order to do that, but they will be in place.

With respect to the capital component of that money, a good percentage of the goods are on order now. We anticipate that the entire \$50.5 million will have resulted in acquisition of capital items that will be in place and will be functioning before year end.

Senator Meighen: That is very encouraging.

Senator LaPierre: I want to pursue two issues. The first has to do with training. Brigadier-General Samson, what makes a good intelligence officer? How do you describe that creature? You were a school teacher. One would never have thought that you would become an intelligence officer, and yet there you are on top of the pile.

Brigadier-General P. M. Samson, Director General, Intelligence, Department of National Defence: Senator, I guess I can start answering your question by saying that I was lucky to become an intelligence officer after being a school teacher. I believe that a good intelligence analyst is someone who is curious, someone who likes putting pieces of puzzles together. Basically, that is what intelligence is, of course. It is taking information from various areas, taking clues and putting them together to come out with a picture of hopefully what may happen in the future.

Le sénateur Meighen: Vous poursuivez cette idée?

M. Proulx: Du côté du terrorisme, oui.

[Traduction]

M. Loepky: Pour compléter cette réponse, le meilleur exemple en est l'opération récente qui a été menée au Québec et en Ontario, l'Opération Printemps, où 29 services de police ont collaboré avec d'autres agences fédérales et provinciales pour se concentrer sur une cible commune.

Le sénateur Meighen: J'aimerais vous poser ma dernière question, monsieur le sous-commissaire.

Dans l'un des documents que vous avez eu la bonté de nous remettre, je vois que vous avez reçu en tout 59 millions de dollars supplémentaires. Même s'il est vrai qu'on n'obtient jamais autant d'argent qu'on le voudrait, cela représente quand même 59 millions de dollars de plus qu'auparavant, ce qui doit vous être utile. Par exemple, si les Forces armées décidaient qu'elles ont besoin d'un nouvel avion de combat ou, prenons un exemple complètement imaginaire, d'un nouvel hélicoptère, il s'écoulerait probablement de nombreuses années entre le moment où vous formulerez votre proposition et où, après l'évaluation, l'analyse et la commande, vous recevriez ce nouvel appareil. Ma question est donc celle-ci: est-ce que ces 59 millions de dollars supplémentaires peuvent être mis à profit rapidement?

M. Loepky: Les 59 millions de dollars comprennent 50,5 millions pour des immobilisations et 9 millions pour des dépenses FTD. En ce moment même, les équipes comprises dans ces 9 millions de dollars sont en cours de constitution et seront sur le terrain dans les prochaines semaines. Une partie du personnel devra être redéployée à cette fin mais les équipes seront bientôt à pied d'oeuvre.

En ce qui concerne les immobilisations, une bonne partie des biens concernés a déjà été commandée. Nous prévoyons que les 50,5 millions de dollars nous aurons permis d'acquérir du matériel qui sera en place et opérationnel avant la fin de l'année.

Le sénateur Meighen: C'est très encourageant.

Le sénateur LaPierre: Je voudrais aborder deux questions, la première concernant l'entraînement. Brigadier-général Samson, comment fabrique-t-on un bon agent de renseignement? Comment décririez-vous cette créature? Vous-même, vous étiez enseignante et vous n'auriez sans doute jamais imaginé devenir un agent de renseignement. Pourtant, vous êtes maintenant en haut de l'échelle.

Brigadier-général P. M. Samson, directrice générale, Renseignement, ministère de la Défense nationale: Je vous répondrai d'abord, sénateur, que j'ai eu de la chance de devenir agent de renseignement après avoir été maîtresse d'école. Je crois qu'un bon agent de renseignement est quelqu'un qui fait preuve de curiosité, quelqu'un qui aime bien remonter des casse-tête. En effet, c'est essentiellement ce que fait un agent de renseignement. On prend des renseignements d'origines diverses, on cherche des pistes et on remonte un casse-tête pour produire une image de la réalité dans le but, idéalement, d'anticiper les événements futurs.

Not everyone can become a good intelligence analyst, but that does not mean that they cannot perform in other areas in the intelligence world. They could research various things without having to analyze them. Maybe all they are looking for are facts and they bring the facts to the table. Other people take these facts and add other things to them and come up with an analysis of something that may happen.

I would suspect that most people, even in this room, would be quite good at collecting any kind of information and turning it into intelligence. When you walk down the road and see something out of the ordinary, you can turn that into a piece of intelligence. If you are driving down the road and a ball crosses your path, very quickly your mind comes to the conclusion that maybe there is a child behind that ball. Therefore, chances are, a child will step out to pick up the ball. It is a very simple thing, but basically that is the nature of intelligence. You take information, add some ideas, some clues and the cultural dimension to it, and you come up with an analysis.

Senator LaPierre: How useful are the qualities of James Bond? That is our image of a spy and intelligence gatherer. Is that good?

BGen. Samson: I would suspect that that is pretty well the idea that a lot of people have. It is interesting that most people would like to have met James Bond.

I really do not know if we have spies who do such things today, to tell you the truth, because we in the military collect information overtly, not covertly.

Senator LaPierre: Do young people who graduate from university become intelligence officers? Is that career genuinely pursued by young people in our country?

BGen. Samson: Absolutely, senator. Some of our best analysts have graduated from university with a masters degree in political science or in research analysis. They make fantastic analytical people.

Senator LaPierre: They are seeking this career?

BGen. Samson: Absolutely. Within the government, of course, there are many agencies that deal with intelligence. I brought along some books that give an overview of the Canadian security and intelligence community. Within the government, there is a great career, and it is a wonderful place for young people to go. I brought some books for all of you.

Senator LaPierre: I will take one.

MGen. Maisonneuve: Both military and civilian, by the way, senator. It is not just the military realm.

Senator LaPierre: The other area I want to explore is the "one basket" idea. You say it is important that all of our collection assets not all be put into one basket. I also have difficulties with the pronoun "we." When you speak of "we," you mean we, the military intelligence, the RCMP intelligence, the CSIS

Tout le monde ne peut pas devenir un bon analyste de renseignement, mais cela ne veut pas dire qu'on ne peut pas être efficace dans d'autres secteurs du monde du renseignement. On peut faire des recherches sur diverses choses sans avoir à les analyser. Certains procèdent à la collecte des renseignements de façon à les communiquer à d'autres qui, en les intégrant à d'autres éléments, parviennent à une analyse de quelque chose qui risque d'arriver.

Je suppose que la plupart des gens, même dans cette salle, sauraient très bien recueillir toutes sortes d'informations et les transformer en renseignement. Il suffit de marcher dans la rue pour voir quelque chose qui sort de l'ordinaire, et on peut le transformer en renseignement. Si vous conduisez votre voiture et qu'un ballon traverse votre champ de vision, vous concluez immédiatement qu'il y a un enfant derrière ce ballon. En conséquence, il y a de fortes chances qu'un enfant apparaisse pour récupérer son ballon. Voilà un exemple très simple de ce qu'est le renseignement. On prend une information, on y ajoute des idées, des indices et une dimension culturelle, et cela produit une analyse.

Le sénateur LaPierre: Est-il utile d'avoir les qualités de James Bond? C'est l'image classique que nous avons d'un espion. Est-ce bon?

Bgén Samson: Je suppose que c'est généralement comme ça que les gens imaginent un espion. Il est intéressant de savoir que la plupart des gens aimeraient avoir rencontré James Bond.

Pour être tout à fait franche, je ne sais pas s'il y a aujourd'hui des espions qui agissent comme cela car, dans l'armée, nous recueillons nos renseignements ouvertement, pas en secret.

Le sénateur LaPierre: Y a-t-il des jeunes qui sortent de l'université et qui deviennent agents de renseignement? Est-ce une vraie carrière pour les jeunes de notre pays?

Bgén Samson: Absolument, sénateur. Certains de nos meilleurs analystes sont des diplômés d'université qui ont une maîtrise en sciences politiques ou en recherche analytique. Ce sont de superbes analystes.

Le sénateur LaPierre: Et c'est une carrière qu'ils choisissent délibérément?

Bgén Samson: Absolument. Il y a au gouvernement beaucoup d'agences qui font du renseignement. J'ai apporté avec moi quelques ouvrages qui vous donneront un aperçu du monde canadien de la sécurité et du renseignement. Au sein du gouvernement, on peut faire une très belle carrière dans ce secteur et ça offre beaucoup de possibilités aux jeunes. J'ai apporté des ouvrages à votre intention.

Le sénateur LaPierre: J'en prendrai un.

Mgén Maisonneuve: Et cela vaut autant pour les militaires que pour les civils, sénateur. On ne fait pas du renseignement qu'à l'armée.

Le sénateur LaPierre: L'autre question que je voudrais poser concerne votre idée du «panier unique». Vous dites qu'il est important que toutes nos ressources de renseignement ne soient pas mises dans le même panier. J'ai aussi des difficultés avec votre utilisation du «nous». Quand vous dites «nous», vous voulez

intelligence. I can understand that you do not want to put all your assets in one basket. However, should we not put all of our collective agencies in one basket so that we have only one agency gathering information? That information could then be analyzed by the various people who do so. In that way, the sharing of information will really take place.

In the brief submitted on behalf of the RCMP, I was struck by the following sentence:

Accordingly third party agencies who may have sensitive information to provide are at times reluctant to share this information for fear of placing the identity of its sources in jeopardy.

We know now that there is a battle of computers going on, and we also know that turf has to be protected, which is the natural human thing to do. Therefore, if it is not classified, how impossible would it be to arrive at one agency made up of all of the experts of our country who then distribute the information to the various parties. There would only be one gatherer of information. Is that possible?

MGen. Maisonneuve: That is a very good question. I believe that the work of this committee will be very helpful in deciding which way this question goes.

My sense is that the sharing, the gathering, the collecting and the connection of the information does not necessarily need to be done from an ownership point of view. There are virtual organizations, committees and groups that get together to exchange this information. I spoke about the computer networks that we possess and that are available to enable us to share this information. Information moves seamlessly between organizations and enables us to put the pieces of puzzle together.

Do we need to put all of the resources under one umbrella to do a better job? I am not convinced.

The other thing that I would say is we all use intelligence for different reasons. The military uses it primarily to support our commanders who are deployed in the field. Obviously, we provide advice to the Minister of National Defence and our senior officials. However, how does that fit if everyone is put under one organization? I cannot answer that question.

Mr. Loeppky: We still do face some challenges in that area. In some cases, information or intelligence is provided from one law enforcement agency to another and is subject to third party rules.

Going back to your comment with respect to the challenges that we face in receiving information and protecting that information, the reality is that when we use that information for criminal prosecution, the law requires that there be full disclosure. That can create some difficult situations. When organizations have very sensitive or highly placed sources, there are challenges with respect to sharing all of that information. If we base a criminal investigation on that information and a subsequent prosecution

dire, je suppose, nous du renseignement militaire, du renseignement de la GRC, du SCRS. Je peux comprendre que vous ne vouliez pas mettre tous vos oeufs dans le même panier. Toutefois, ne devrions-nous pas mettre toutes nos agences du renseignement dans un seul panier de façon à n'avoir qu'un seul organisme de renseignement? Si tel était le cas, il n'y aurait plus de problèmes au niveau de l'analyse. Le partage des informations se ferait naturellement.

Dans le mémoire de la GRC, j'ai été frappé par la phrase suivante:

En conséquence, les agentes d'autres pays qui possèdent des informations sensibles hésitent parfois à les partager par crainte de révéler l'identité de leurs sources.

Nous savons qu'il y a en ce moment une bataille d'ordinateurs, et nous savons aussi que chacun tient à protéger son territoire, c'est tout à fait naturel. Cela dit, pour autant que cette information ne soit pas secrète, serait-il vraiment impossible de réunir au sein d'une seule agence tous les experts de notre pays qui s'occupent de renseignement, ce qui leur permettrait de distribuer les informations aux diverses parties concernées? Il n'y aurait ainsi qu'un seul centre de collecte du renseignement. Serait-ce possible?

Mgén Maisonneuve: C'est une excellente question. Je pense que le travail de votre comité nous aidera beaucoup à prendre une décision à ce sujet.

Mon sentiment est que le partage, la collecte et la distribution des informations n'exigent pas nécessairement un seul propriétaire de celles-ci. Il existe des organisations virtuelles, des comités et des groupes qui se constituent pour échanger ce type d'information. J'ai parlé tout à l'heure des réseaux d'ordinateurs que nous possédons et que nous utilisons pour partager les informations. Celles-ci circulent sans entraves entre les organisations, ce qui nous permet de recomposer les casse-tête.

Devrions-nous regrouper toutes ces ressources sous une seule entité, pour faire un meilleur travail? Je n'en suis pas convaincu.

J'ajoute aussi que nous utilisons tous le renseignement pour des raisons différentes. Les militaires s'en servent essentiellement pour appuyer leurs commandants sur le champ de bataille. Évidemment, nous donnons aussi des avis au ministre de la Défense nationale et à nos officiers supérieurs. Est-ce que cela serait toujours aussi facile si tout relevait d'un seul organisme? Je ne saurais le dire pour le moment.

M. Loeppky: Il est clair que nous avons des défis à relever dans ce domaine. Il arrive parfois qu'une agence d'exécution des lois communique des renseignements à une autre en étant tenue de respecter les règles établies par une tierce partie.

Pour revenir à ce que vous disiez au sujet de la collecte et de la protection des informations, la réalité veut que, lorsque nous utilisons ces informations pour tenter des poursuites pénales, nous sommes tenus, de par la loi, à une divulgation complète, ce qui peut créer des difficultés. Si une organisation utilise des sources très sensibles ou très haut placées, il peut lui être bien difficile de partager toutes les informations qu'elle en tire. Si nous voulons tenter des poursuites pénales en fonction de ces

takes place, then we are required by law to disclose all of the relevant information. That has posed some issues.

Senator LaPierre: We are not talking about murders. We are talking about defence and security. You all play a significant role in the defence and security of my country. More and more, the word "defence" and the word "security" are becoming synonymous for the vast majority of Canadians. They see these words as meaning the same thing. The military defends us, CSIS gathers the information to defend us, and the RCMP sees to it that everyone does their work. Consequently, do we have to face a new parameter, a new understanding, a new reality?

Mr. Loepky: Yes, sir, we do.

When we talk about collecting information from an RCMP perspective, it is related to the criminal activities of individuals, whereas the mandate of CSIS is to collect national security information and intelligence. There is a divide based on mandates. Clearly, however, there is a very close sharing where possible, based on mandates and based on disclosure.

Senator Atkins: You have obviously had a chance to read the terrorist bill that is now being dealt with in the House of Commons, Bill C-36. What is your view of that bill and how does it help you?

Mr. Loepky: We have had an opportunity to examine the legislative proposals that are before the House now. Clearly, those tools are required to enhance the ability of the law enforcement community to undertake organized crime or criminal investigations related to terrorists or terrorist-funded activities. It must be recognized that while those are enhanced tools, in a democratic society we are still subject and we must be subject to the Charter obligations. Therefore, I would emphasize that these legislative amendments must be adhered to in compliance with the existing Charter. We respect and support that notion.

I believe the legislative proposals that have been tabled will enhance our ability to undertake investigations related to terrorist activity involving crime. Clearly, we are supportive.

I could certainly speak to various components of the bill, such as the greater opportunity to look at the fundraising aspects of terrorist groups. That is one of their clear activities in Canada. As well, additional protection will be provided by legislative amendments to statutes such as the Canada Evidence Act.

We are supportive of the proposals that have been tabled, and we also recognize the significant responsibility that befalls the law enforcement community in using those tools in a democratic way in our country.

MGen. Maisonneuve: I would back that up as well, senator. The amendments that are proposed for the National Defence Act will help us to get our own house in order, which brings up the new definition of terrorism and what a terrorist is and so forth.

informations et qu'il y a un procès, la loi nous oblige à tout divulguer. Cela a déjà causé des difficultés dans le passé.

Le sénateur LaPierre: Nous ne parlons pas ici de meurtres. Nous parlons de défense et de sécurité. Vous avez tous un rôle important à jouer pour assurer la défense et la sécurité de mon pays. De plus en plus, pour la grande majorité des Canadiens, les mots «défense» et «sécurité» deviennent synonymes. On leur donne de plus en plus le même sens. Les militaires nous défendent, le SCRS fait du renseignement pour nous défendre, et la GRC veille à ce que tout le monde fasse son travail. En conséquence, sommes-nous aujourd'hui en face d'un nouveau paramètre, d'un nouveau paradigme, d'une nouvelle réalité?

M. Loepky: Oui, monsieur.

Quand nous disons que la GRC recueille des informations, celles-ci sont reliées aux activités criminelles de certains individus, alors que le mandat du SCRS consiste à recueillir des informations et des renseignements touchant la sécurité nationale. Il y a une grande différence entre les deux. Toutefois, il est clair que l'on essaie le plus possible de partager ce que l'on sait, tout en respectant nos mandats respectifs et les obligations de divulgation.

Le sénateur Atkins: Vous avez manifestement eu la possibilité de lire le projet de loi sur le terrorisme dont est actuellement saisie la Chambre des communes, le projet de loi C-36. Qu'en pensez-vous? Vous sera-t-il utile?

M. Loepky: Nous avons eu l'occasion d'examiner les propositions législatives dont est saisie la Chambre. Manifestement, ces outils sont nécessaires pour permettre aux agences d'exécution des lois de mieux lutter contre le crime organisé ou d'entreprendre des enquêtes sur les terroristes ou sur les activités financées par les terroristes. Il faut toutefois convenir que, même s'il s'agit de meilleurs outils, nous vivons dans une société démocratique et nous devons respecter les dispositions de la Charte. En conséquence, je souligne que ces modifications législatives devront être mises en oeuvre en respectant scrupuleusement la Charte des droits. Nous respectons et appuyons ce principe.

Je pense que les propositions législatives qui ont été déposées devant la Chambre nous permettront d'effectuer de meilleures enquêtes au sujet des terroristes. À l'évidence, nous appuyons ces propositions.

Si vous le voulez, je pourrais parler d'aspects particuliers du projet de loi, comme les dispositions qui nous offriront plus de possibilités d'examiner les activités de financement des groupes terroristes. Il est clair que c'est une de leurs activités au Canada. En outre, une protection additionnelle sera fournie par les modifications législatives à des lois telles que la Loi sur la preuve au Canada.

Nous appuyons les propositions du gouvernement mais nous sommes aussi parfaitement conscients de la responsabilité considérable qui appartient aux agences d'exécution des lois d'utiliser ces outils de manière démocratique.

Mgen Maisonneuve: Notre position est la même, sénateur. Les modifications proposées à la Loi sur la défense nationale nous aideront à remettre de l'ordre dans notre maison, grâce à la nouvelle définition du terrorisme. Ce projet de loi offrira de

The bill gives more tools to the military justice system to deal with these offences. I would also say we support the amendments.

Senator Atkins: Was the military and the RCMP consulted in the preparation of the bill?

Mr. Loeppky: Yes, we were.

I want to emphasize that this legislation is focused on identifying, prosecuting, convicting and punishing terrorist groups or people involved in fundraising for terrorist-related activities. It has to be clear that the bill has a very focused agenda.

Senator Atkins: Is there anything in the bill that is a disappointment to you? If you had an opportunity, would you recommend things that should be included in the bill?

Mr. Loeppky: We were consulted in terms of some of the tools, as were a number of other organizations. We will await the outcomes of the processes that are in place now to see what is passed at the end. We are very happy with what has been put on the table, and we applaud the government for taking these decisions and putting this bill forward.

MGen. Maisonneuve: On our side, no, nothing we can think of right now would further add to the bill.

Senator Atkins: Do you want me to prod you?

MGen. Maisonneuve: Well, if you think there is something, sir, I guess so.

Senator Atkins: Do you have the financial resources — and I am asking both the military and the RCMP — the financial personnel and the equipment to fight the campaign against terrorism?

MGen. Maisonneuve: I would say that every organization could use more funding, more resources and more of everything. However, what I can tell you is that, at this time, we are extremely effective. The services that we provide and the products that we produce are highly thought of by our allies. Of course, this is through cooperation with all the other government departments. No doubt, everyone could use more funding and more resources, but right now, we are very effective in what we do.

I think you have heard the ambassador of the U.S. in Canada say many times that they have been extremely happy with the cooperation and with the sharing of information.

Naturally, even before the events of September 11, we were looking at what capabilities we could enhance. I will let General Samson give you an idea of what those might be, but I spoke about them in my remarks. In all of my discussions with our allies, they never cease to say how happy they have been with the products we have provided to them with the current means we have at our disposal. I think we make the best with what we have. We are very effective. I think you can be proud of that.

BGen. Samson: Senator, in the area of intelligence, we are always looking to improve ourselves because if we do not do that, we will fall behind very quickly. Whether it be in the analytical

nouveaux outils au système de justice militaire pour réprimer ces infractions. Nous appuyons donc aussi les amendements proposés.

Le sénateur Atkins: Les militaires et la GRC ont-ils été consultés lors de la préparation de ce projet de loi?

M. Loeppky: Oui.

Je tiens à préciser que le projet de loi est axé sur l'identification, la poursuite, la condamnation et la punition des terroristes ou des personnes recueillant des fonds pour des activités reliées au terrorisme. Autrement dit, le but du projet de loi est très précis.

Le sénateur Atkins: Y a-t-il quoi que ce soit dans ce projet de loi qui vous ait déçus? Voudriez-vous recommander que l'on ajoute quelque chose au projet de loi?

M. Loeppky: Nous avons été consultés au sujet de certains des outils, au même titre que d'autres organisations. Nous attendrons les résultats des processus en cours pour voir le texte définitif. Nous sommes très heureux de ce qui a été proposé jusqu'à présent et nous félicitons le gouvernement d'avoir pris ces décisions.

Mgén Maisonneuve: Nous non plus n'avons rien d'autre à ajouter au projet de loi.

Le sénateur Atkins: Me permettez-vous d'insister?

Mgén Maisonneuve: Si vous pensez à quelque chose, dites-le.

Le sénateur Atkins: Avez-vous les ressources financières? J'adresse cette question autant aux militaires qu'à la GRC — je veux parler des ressources financières pour obtenir le personnel et le matériel qu'exige une campagne contre le terrorisme.

Mgén Maisonneuve: Certes, tout le monde aimerait avoir plus d'argent, plus de ressources et plus de tout. Cependant, je peux vous confirmer que nous sommes actuellement extrêmement efficaces. Les services que nous dispensons et les produits que nous produisons sont extrêmement appréciés par nos alliés. Certes, cela se fait en coopérant avec tous les autres ministères. Il est évident qu'on pourrait toujours utiliser plus d'argent et plus de ressources mais, à l'heure actuelle, nous sommes très efficaces dans ce que nous faisons.

Vous avez sans doute entendu l'ambassadeur des États-Unis déclarer à maintes reprises que les Américains sont extrêmement satisfaits de la coopération et du partage des informations.

Évidemment, avant les événements du 11 septembre, nous nous demandions quelles capacités nous pourrions améliorer. Je laisserai le général Samson vous donner des précisions à ce sujet mais je vous en ai donné quelques indications dans mon exposé. Chaque fois que nous discutons avec nos alliés, ils expriment leur grande satisfaction à l'égard des produits que nous leur avons fournis avec les moyens que nous avons actuellement à notre disposition. Je pense que nous faisons le mieux possible avec ce que nous avons. Nous sommes très efficaces. Vous pouvez être fiers de nous.

Bgén Samson: Dans le secteur du renseignement, sénateur, nous cherchons toujours à nous améliorer car, sinon, nous pouvons très vite prendre du retard. Qu'il s'agisse du monde de

world or putting together a fusion centre where all the information comes in to be analyzed and put out to the rest of the military, we are always looking at projects. At the end of the day, it may mean that we need more money or more people to continue providing better service, especially with the glut of information that will be coming down the pipe very soon as a result of new technologies. However, at the moment, as a result of September 11, we are very proud and our allies are very pleased with what we bring to the table.

Mr. Loeppky: The reality is that every organization could always do with more resources, but the key lies in leveraging resources with other organizations, with the greater law enforcement community and with other federal government departments. We must leverage resources to work together, to share information, and to work in an interdependent way, which we have perhaps not done as well as we needed to in the past.

We also recognize that our environment changes daily, which can drive some of those needs that may come up in the future. For example, when we look at protective policing and the pressures that exist in that area, that must be addressed. That is a very important responsibility and we do that. However, given the changing environment and what we have today, will it be sufficient in a year from now? That will depend on threats and how our situation unfolds.

We do not really understand to the extent we want to yet or that we need to the impact of the legislative proposals and what that will actually mean, although we are obviously assessing that impact.

The answer to me is that we must carefully pick where we can best use our resources, where we get the maximum bang for the buck. Clearly, we have to leverage our opportunities with other departments.

When we look at the teams that we are putting together, we are bringing the municipal and the provincial police forces — where we are not the provincial police force, such as in Ontario and Quebec — into those teams so we can also leverage their resources and their information to provide a more efficient use of taxpayers' dollars.

Senator Atkins: I guess if you were offered a second helicopter in Atlantic Canada, you would take it.

Mr. Loeppky: We would look at the pressures, and if that is where the greatest need was, we would certainly put it there.

Senator Atkins: Previous witnesses have suggested that they are quite happy — the RCMP and I think CSIS — to not have a central coordinating agency. What is your view of that?

Mr. Loeppky: When one looks at the structure, they both do account to the Solicitor General of Canada, so there is, in a sense, a common touch point for accountability. Their mandates are

l'analyse ou de la mise sur pied d'un centre d'intégration où seront acheminées toutes les informations devant être analysées à l'intention des Forces armées, nous examinons toujours de nouveaux projets. En fin de compte, cela peut vouloir dire qu'il nous faudra plus d'argent ou plus de personnes pour fournir un meilleur service, surtout avec la masse d'informations qui s'accumulent actuellement grâce aux nouvelles technologies. Pour le moment, toutefois, et suite au 11 septembre, nous sommes très fiers de ce que nous faisons et nos alliés sont très satisfaits de ce que nous leur communiquons.

M. Loeppky: Bien sûr, chaque organisation pourrait toujours faire mieux avec plus de ressources mais la clé consiste à tirer parti des ressources d'autres organisations, par le truchement d'une meilleure coopération avec les autres organismes d'exécution des lois et avec les autres ministères fédéraux. Nous devons tirer parti de nos ressources mutuelles pour travailler ensemble, partager les informations et travailler de manière interdépendante, ce que nous n'avons peut-être pas fait aussi bien qu'il l'aurait fallu dans le passé.

Nous savons par ailleurs que notre environnement change de jour en jour, ce qui peut entraîner de nouveaux besoins à l'avenir. Par exemple, nous allons devoir nous occuper plus de police de protection. C'est une responsabilité très importante qui nous appartient mais, considérant l'évolution de l'environnement, ce que nous faisons aujourd'hui sera-t-il encore suffisant dans un an? Tout dépendra de la menace et de ce que nous réservera l'avenir.

Nous ne comprenons pas encore pleinement ce que sera l'incidence des propositions législatives mais, bien sûr, nous analysons continuellement cette question.

À mes yeux, l'essentiel est de faire le meilleur usage possible de nos ressources, c'est-à-dire d'être le plus productifs possible. Manifestement, nous devons aussi tirer parti de ce qui existe dans les autres ministères.

En ce qui concerne les équipes que nous mettons actuellement sur pied, nous réunissons les services de police municipaux et provinciaux — là où nous ne sommes pas la police provinciale, comme en Ontario et au Québec — de façon à pouvoir tirer parti de leurs propres ressources et de leurs informations, ce qui nous permettra de faire un usage plus efficient des deniers publics.

Le sénateur Atkins: Je suppose que, si l'on vous offrait un deuxième hélicoptère dans les provinces maritimes, vous l'accepteriez.

M. Loeppky: Nous ferions le point de la situation et, si c'est là-bas que le besoin est le plus pressant, c'est là-bas que nous l'utiliserions.

Le sénateur Atkins: Des témoins précédents — de la GRC et, je crois, du SCRS — nous ont dit qu'ils sont tout à fait heureux qu'il n'y ait pas d'agence centrale de coordination. Qu'en pensez-vous?

M. Loeppky: Si vous examinez la structure, vous verrez que tous deux relèvent du solliciteur général du Canada, ce qui veut dire qu'ils passent dans une certaine mesure par une autorité

complementary and work well in a complementary way in terms of security intelligence versus criminal prosecution.

I think the structure as it exists is satisfactory. It is important that we work very closely together and that, where possible, without encroaching on mandates, we work collaboratively to the largest extent possible.

We recognize and respect that CSIS has a separate mandate. I believe that the notion of the security service as it was prior to 1984 and the situation that exists today certainly meets the needs of Canadians. It provides that separation of function. It is dependent, though, on a close working relationship, which we do have.

Senator Atkins: It is interesting that the first thing the Americans reacted to after September the 11 was the fact that they needed a coordinating agency because a lot of the information was falling between the chairs.

Mr. Loepky: I am very familiar with some of those situations, but I will let my expert in the intelligence community respond to that.

Mr. Proulx: All of our intelligence on security matters is shared with CSIS. As you know, our mandate is to investigate criminal activities and to gather intelligence on criminal activities, and CSIS focuses on security and intelligence. We do share everything with respect to security interactions.

Senator Meighen: Senator Atkins is really on to the point I wanted to make about integration and sharing. We all can say and we all can feel that, yes, we are going to do better and we are going to share, but we get busy and we protect our own turf, as Senator LaPierre said, which is natural human inclination.

Do you think it would be helpful if the Prime Minister, or whoever, named a coordinator who would invite the RCMP, the military and CSIS to meet his or her office on a regular basis to talk about the exchange of information? Would that advance this file, in your opinion?

Mr. Loepky: As you probably know, senator, there is an intelligence policy group that really does bring together some components of the intelligence community.

Senator Meighen: Are you referring to a recently reactivated cabinet committee?

Mr. Loepky: No, this is a committee that is part of the security and intelligence component of the PCO. That is an opportunity to bring together the various partners around the table in terms of the security and intelligence community.

There is a challenge in terms of having full and open sharing of all information. Information sharing is good in practice, and I am a strong supporter of that, but I also recognize that due to our law enforcement role, we are subject to the law and the full disclosure component that exists in criminal prosecutions. That is occasionally a problem with respect to the full sharing of

commune. Leurs mandats sont complémentaires et leur travail est complémentaire du point de vue du renseignement de sécurité et des poursuites pénales.

Je pense que la structure actuelle est satisfaisante. Il est important que tout le monde collabore étroitement, si possible sans empiéter sur les plates-bandes des autres.

Nous savons que le SCRS possède un mandat particulier et nous le respectons. Je pense que la notion de service de sécurité telle qu'elle existait avant 1984 a changé et que la situation qui prévaut aujourd'hui répond certainement aux besoins des Canadiens. Il y a une séparation des fonctions mais cela n'empêche pas des relations de travail étroites, ce qui est le cas aujourd'hui.

Le sénateur Atkins: Il est intéressant de voir que la première réaction des Américains après le 11 septembre était qu'ils ont besoin d'un organisme de coordination car beaucoup de renseignements tombaient dans les failles du système.

M. Loepky: Je connais très bien cette situation mais je vais laisser mon expert du renseignement vous répondre.

M. Proulx: Tous les renseignements que nous possédons au sujet de la sécurité sont partagés avec le SCRS. Comme vous le savez, notre mandat consiste à faire enquête sur les activités criminelles et à recueillir des renseignements à ce sujet, alors que celui du SCRS est axé sur la sécurité nationale et le renseignement. Nous partageons tout du point de vue des interactions de sécurité.

Le sénateur Meighen: Le sénateur Atkins vient d'aborder une question que je voulais soulever, l'intégration et le partage. Certes, tout le monde peut bien dire qu'il faut mieux faire et qu'il faut partager les informations mais, comme le disait le sénateur LaPierre, on a toujours tendance à protéger son territoire, c'est naturel.

Pensez-vous donc qu'il serait utile que le premier ministre nomme un coordonnateur qui inviterait la GRC, les militaires et le SCRS à le rencontrer à intervalles réguliers pour parler de l'échange d'informations? Est-ce que ce serait utile, d'après vous?

M. Loepky: Comme vous le savez probablement, sénateur, il y a déjà un groupe de politique du renseignement qui coordonne certains éléments des activités de renseignement.

Le sénateur Meighen: Voulez-vous parler d'un comité du Cabinet récemment réactivé?

M. Loepky: Non, c'est un comité qui fait partie de l'appareil de sécurité et de renseignement du BCP. Ce comité peut déjà réunir les divers partenaires autour d'une même table pour parler de sécurité et de renseignement.

Vous savez, le partage complet de toutes les informations est parfois difficile. Certes, le partage est une bonne chose en soi, et j'y suis très favorable, mais il faut bien convenir que notre rôle en matière d'exécution des lois nous impose une obligation législative de divulgation totale dans les poursuites pénales. Cela peut parfois nous poser un problème s'il s'agit de divulguer

information because it may be information that has been received from other countries, third parties, if they were all in one area. My sense would be that the law enforcement community, because of its unique criminal enforcement component, creates some barriers.

Senator LaPierre: I am a little lost here. Do you mean to tell me that if the RCMP receives information that affects the security of Canada but falls under the rubric of criminal intelligence gathering, you will not pass it on? Full disclosure will take place in a closed court. Judges have done that before in matters of this kind. Are you telling us that there is a loophole that may very well affect the security of Canada?

Mr. Loeppky: Not at all, senator. As Assistant Commissioner Proulx mentioned, when we receive information, we can certainly pass that on. The challenge is that when we receive information with respect to someone who may be involved in criminal activity and we initiate a prosecution as a result, that information may be subject to disclosure in court. That is where the challenge exists.

Senator Wiebe: My questions are similar to what Senator LaPierre and other senators mentioned in regard to the number of different intelligence gathering agencies in our country. We have CSIS, the RCMP and the various sections of our armed services. There is probably a very good reason and very logical reason for this. It is difficult for me to understand the reasoning, perhaps because it has not been clearly explained to me. In the back of my mind, my fear is that sometimes the right hand may not be aware of what the left hand is doing. Are there areas of intelligence where one group thinks that the other one is looking after things, only to find out that no one has been monitoring a particular issue?

Second, how quickly can someone out in the field get the intelligence information that he requires? Say, for example, the intelligence is held by the armed services. What kind of clearance does this poor guy out in the field need to get that kind of intelligence, and how long does it take for that to come back again? Do we run the risk of having so many different tentacles out there that the intelligence we need is not of any value by the time we receive it? Do you understand the direction in which I am going?

MGen. Maisonneuve: Yes, I do, senator. I will answer the first portion of your question, and then I will let General Samson answer the second, which looks at the manner and the use of the intelligence and how quickly we can get it.

In terms of coordination, you are right when you say it is vital and essential so that intelligence does not fall through the cracks, so that information is used properly and so that there is no assumption or speculation that someone else will handle something without actually putting it on the table and saying, "We must deal with this" or "We must go in this direction."

I was just looking at the little book that we will provide you. It explains exactly what my colleague from the RCMP mentioned. Reporting to the Clerk of the Privy Council is the Deputy Clerk, Counsel and Security Intelligence Coordinator. His mandate from

totalement des renseignements que l'on a reçus d'autres pays ou de tierces parties. Mon impression est que la fonction d'exécution des lois, étant donné ses particularités dans le domaine pénal, crée certaines barrières.

Le sénateur LaPierre: Je suis un peu perdu, ici. Voulez-vous dire que, si la GRC reçoit des informations touchant la sécurité du Canada mais tombant dans le domaine du renseignement criminel, vous n'allez pas les partager? La divulgation complète se fera alors devant le tribunal à huis clos, et les juges ont parfaitement l'habitude de cette procédure. Êtes-vous en train de nous dire qu'il y a une échappatoire qui risque d'affecter la sécurité du Canada?

M. Loeppky: Pas du tout, sénateur. Comme le disait le commissaire adjoint Proulx, lorsque nous recevons des informations, nous les communiquons. Le problème se pose lorsque nous recevons des informations concernant quelqu'un qui risque d'être impliqué dans une activité criminelle et que nous intentons des poursuites à son sujet. Dans ce cas, les informations devront être divulguées au procès. C'est là qu'il y a un problème.

Le sénateur Wiebe: Comme le sénateur LaPierre et les autres participants au débat, je m'intéresse aux différentes agences de renseignement qui existent chez nous. Nous avons le SCRS, la GRC et les diverses branches de nos Forces armées. Il y a probablement une logique derrière tout ça mais j'ai bien du mal à la comprendre, peut-être parce qu'on ne m'a pas expliqué assez clairement la situation. Ma crainte est que la main gauche ne sache pas ce que fait la main droite. N'y a-t-il pas un risque qu'un groupe pense que l'autre s'occupe de quelque chose et découvre en fin de compte que personne n'a vraiment rien fait?

Deuxièmement, dans quelle mesure quelqu'un qui est sur le terrain peut-il obtenir rapidement les renseignements dont il a besoin? Prenons le cas, par exemple, de renseignements que possèdent les Forces armées. Quelle cote de sécurité le pauvre type qui est sur le terrain doit-il avoir pour obtenir ce type de renseignements, et combien de temps lui faut-il pour obtenir les autorisations nécessaires? Est-ce qu'il n'y a pas un danger, avec tant de tentacules différentes, que les renseignements n'aient plus aucune valeur au moment où on les reçoit? Voyez-vous où je veux en venir?

Mgén Maisonneuve: Oui, sénateur. Je répondrai à la première partie de votre question et je laisserai ensuite le général Samson répondre à la deuxième, qui porte sur la manière dont on communique et utilise les renseignements.

Pour ce qui est de la coordination, vous avez raison de dire qu'elle est absolument essentielle si l'on veut éviter que certains renseignements ne disparaissent dans les lacunes du système. Notre but est que les renseignements soient utilisés correctement et que personne ne s'imagine ou ne suppose que quelqu'un d'autre s'occupe d'un problème donné alors que ce n'est pas le cas du tout.

Je viens de jeter un coup d'oeil au livret que nous allons vous remettre. On y explique exactement ce que disait mon collègue de la GRC. Au Bureau du Conseil privé, on trouve sous l'autorité du greffier le sous-greffier, conseiller juridique et coordonnateur de la

the Prime Minister is to coordinate the security intelligence activities of all Canadian government departments and agencies and to promote effective international intelligence relationships. Right now, I would say that this is the primary means of coordinating all the different agencies, organizations and departments that are gathering intelligence. By the way, they are enumerated in this booklet in pretty good detail.

I would reinforce one fact: Do we need to own all the agencies, all the capabilities, to effectively coordinate, share and be connected?

You pointed out the different mandates of the different organizations. The Department of National Defence primarily looks at supporting our commanders in the field and providing information upwards for advice to the minister, which is a different mandate than that of the RCMP. In spite of that, however, we do coordinate and cooperate. We are tightly connected. We must continue to make efforts in this direction. We are not perfect, but we currently have this mechanism with PCO and we are well connected everywhere else.

BGen. Samson: Senator, every entity within Canada that collects information, analyzes it and comes up with an intelligence product uses it for their own purpose. Everyone has their own individual goals. In the military, of course, the intelligence is for military use, to preserve and to provide protection for our forces. CSIS collects their intelligence for the security of Canada, and the RCMP gathers criminal intelligence for their needs. I believe that if everything was under one roof, we would end up fighting over priorities. What is more important today? Where should the money go?

I believe in having different entities. For example, we focus on the needs of our particular department, of our particular area of expertise. That does not mean we do not share. I can assure you that we do.

In the military, any product that we write up goes on our classified network. When we deal with the soldiers, the sailors and the airmen, their computers are linked to ours and everything is available to them.

We have coordination and command centre that operates 24 hours a day, seven days a week. When information comes to the centre, we have people who can analyze it and put it back out five, ten minutes, half an hour, an hour later depending on the urgency to get it back out. We are equipped to do that here. We are equipped to do that when our troops are deployed. General Maisonneuve can probably speak to that capability because he has been deployed more often than I have.

Mr. Loeppky: I want to touch on the aspect of whether we share information as well as we need to. Perhaps I can just share with you an example post-September 11.

We have a national operations centre in Ottawa, which has been activated since that time. The national operations centre is under the direction of the RCMP, but it contains representatives from

Sécurité et du renseignement, qui a reçu du premier ministre le mandat de coordonner les activités de renseignement et de sécurité de tous les ministères et organismes du gouvernement du Canada et de développer des relations internationales efficaces. À l'heure actuelle, je crois pouvoir dire que c'est la première méthode que nous avons pour coordonner toutes les différentes agences, organisations et ministères qui s'occupent de renseignement et qui, je le précise, sont énumérés en détail dans ce livret.

Avons-nous besoin de toutes ces agences, de toutes ces ressources, pour coordonner, partager et communiquer efficacement?

Vous avez souligné que les différentes organisations ont des mandats différents. Le ministère de la Défense nationale s'occupe avant tout d'appuyer les commandants du champ de bataille et de conseiller le ministre, ce qui veut dire que son mandat est différent de celui de la GRC. Malgré cela, nous coordonnons et coopérons. Nous sommes étroitement reliés. Nous devons continuer nos efforts dans cette voie. Nous ne sommes pas parfaits mais il y a actuellement ce mécanisme du BCP et nous sommes très bien reliés partout ailleurs.

Bgén Samson: Sénateur, chaque organisme du Canada qui recueille et analyse des informations pour donner des produits de renseignement les utilise à ses propres fins. Chacun a ses propres objectifs. À l'armée, bien sûr, le renseignement est utilisé à des fins militaires, pour préserver et protéger nos forces. Pour ce qui est du SCRS, il fait du renseignement pour la sécurité du Canada; la GRC, quant à elle, fait du renseignement pour lutter contre l'activité criminelle. À mon avis, si nous étions tous placés sous le même toit, nous finirions par nous battre sur les priorités: qu'est-ce qui est plus important aujourd'hui? À quoi devrait-on consacrer plus d'argent?

Je pense qu'il est utile d'avoir des entités différentes. De cette manière, nous pouvons nous concentrer sur les besoins particuliers de notre organisation, dans notre champ de compétence particulier. Cela ne veut pas dire que nous ne partageons rien, bien au contraire, je vous l'assure.

À l'armée, tout ce que nous produisons circule sur notre réseau protégé. Quand nous traitons avec les soldats, les marins et les pilotes, leurs ordinateurs sont reliés aux nôtres et tout ce que nous avons leur est accessible.

Nous avons un centre de coordination et de commandement qui fonctionne 24 heures par jour, sept jours sur sept. Quand des informations arrivent au centre, nous y avons des gens qui les analysent et qui les redistribuent en cinq, 10, 30 ou 60 minutes, selon le degré d'urgence. Nous sommes équipés pour ça. Nous sommes équipés pour faire cela lorsque nos troupes sont sur le terrain. Le général Maisonneuve peut probablement vous donner plus de précisions là-dessus parce qu'il a été plus souvent que moi sur le champ d'opérations.

M. Loeppky: Je voudrais revenir sur votre affirmation que nous partageons l'information aussi bien que nécessaire. Peut-être puis-je vous donner un exemple d'après le 11 septembre.

Nous avons à Ottawa un centre national d'opérations qui est entré en activité après les attentats. Il relève de la GRC mais on y trouve des représentants d'autres ministères fédéraux, allant du

other federal government departments, from CSIS from the FBI. We have a full sharing of information. These departments and organizations have access to our information and, in return, we obviously have access to any of their available databanks.

With respect to access of our information from the field, I would suggest that our members all have access to the information that Assistant Commissioner Proulx has in the databanks. We do not restrict that information at all in terms of where it is needed for investigational purposes of criminal activity.

The Deputy Chairman: For the purpose of excusing the two generals, I wish to express our warmest appreciation to them for appearing before the committee this evening. We thank them for having the fortitude to carry on under very difficult circumstances and to do such a splendid job. Many of us are not nearly as worried about our physical security as we are about our mental security.

Senator Wiebe: Mr. Loepky, you will have to excuse my ignorance. "PCO" has been used a number of times. Can you tell me what PCO stands for?

Mr. Loepky: The Privy Council Office.

There is a subcommittee within the PCO called the Intelligence Policy Group, which is primarily at the associate or assistant deputy minister level or the key representatives from the intelligence units of each agency. For example, Assistant Commissioner Proulx would represent the RCMP on that subcommittee. That subcommittee meets to share common issues and to discuss threats to the country. It has a fairly defined role. It reports to a committee of deputy ministers called the Interdepartmental Committee on Security and Intelligence. It studies and analyzes the work of the subgroup that is made up of the departmental intelligence people.

Senator Wiebe: Would the PCO, then, ensure that there is no duplication in ongoing investigative work?

Mr. Loepky: That is correct. It provides government-wide security assessment, which various agencies feed into. I think it is important to differentiate between national security information, which is clearly the mandate of that committee, and criminal intelligence, which is not.

Senator Wiebe: We seem to have a scattered approach to not only intelligence but to providing security for this country. We have a border with the U.S. that one department and one agency looks after and which comes under one minister. We have our ports into which a lot of container material can be smuggled. Another agency looks after that. We have our airports. We have another agency looking after that. I understand the system now being used to gather intelligence. However, in terms of providing security at ports of entry, it would be much better to have one organization look after that. It would report to one minister rather than have shotgun approaches and the same standard being applied to A as it is to B and to C. In your work, do you find any difficulties with that scattered approach?

SCRS au FBI. Nous avons un partage complet d'informations. Ces ministères et organismes ont accès à nos informations et, en retour, nous avons évidemment accès à toutes leurs banques de données disponibles.

Pour ce qui est de l'accès à nos informations à partir des champs d'opérations locaux, je pense que tous nos membres ont accès aux informations que possède le commissaire adjoint Proulx dans ses banques de données. Nous ne limitons pas l'accès aux informations selon qu'on en a ou non besoin pour faire enquête sur les activités criminelles.

Le vice-président: Comme les deux généraux doivent partir, je tiens à les remercier chaleureusement d'être venus témoigner devant le comité ce soir. Nous les remercions du courage dont ils font preuve dans des circonstances très difficiles pour s'acquitter magnifiquement de leur tâche. Il y en a beaucoup parmi nous qui s'inquiètent moins de leur sécurité physique que de leur sécurité mentale.

Le sénateur Wiebe: Veuillez excuser mon ignorance, monsieur Loepky, mais vous avez utilisé plusieurs fois le sigle «BCP». Qu'est-ce que ça veut dire?

M. Loepky: Bureau du Conseil privé.

Il y a au BCP un comité qui s'appelle le Groupe de la politique du renseignement et qui se compose essentiellement de sous-ministres adjoints ou associés ou de représentants clés des services de renseignement de chaque agence. Ainsi, le commissaire adjoint Proulx y est le représentant de la GRC. Ce sous-comité se réunit pour traiter de préoccupations communes et des menaces à la sécurité nationale. Son rôle est clairement défini. Il relève d'un comité de sous-ministres appelé le Comité interministériel de la sécurité et du renseignement. Il étudie et analyse le travail du sous-groupe qui est composé des directeurs ministériels du renseignement.

Le sénateur Wiebe: C'est donc le BCP qui veille à ce qu'il n'y ait aucun dédoublement des activités d'enquête?

M. Loepky: C'est exact. Il procède à l'évaluation des questions de sécurité pour l'ensemble du gouvernement, avec les informations que lui communiquent les diverses agences. Je pense qu'il est important de faire une distinction entre les informations de sécurité nationale, qui relèvent clairement de ce comité, et les informations d'ordre criminel, qui n'en relèvent pas.

Le sénateur Wiebe: Notre approche des questions non seulement de renseignement mais aussi de sécurité nationale semble particulièrement dispersée. Nous avons une frontière avec les États-Unis qui est surveillée par un ministère et une agence relevant d'un seul ministre. Nous avons des ports par lesquels on peut faire passer beaucoup de choses en contrebande, dans des conteneurs. C'est une autre agence qui s'occupe de cela. Nous avons des aéroports, et c'est encore une autre agence qui s'en occupe. Je comprends le système que l'on utilise actuellement pour recueillir des renseignements mais, pour ce qui est d'assurer la sécurité à nos ports d'entrée, il serait bien préférable que ce soit un seul organisme qui s'en occupe. Cet organisme relèverait d'un seul ministre et la même norme s'appliquerait à tout le monde, ce qui éviterait l'approche dispersée d'aujourd'hui. Dans votre

Mr. Loeppky: One of the initiatives that we are putting in place is integrated border enforcement teams, which would include not only borders but also ports of entry, which are, in effect, borders, as well as airports. These integrated border enforcement teams have not only representation from the RCMP but also representation from other federal government departments, such as immigration and customs. We have representation on some of the teams from municipal departments that have policing responsibility.

These teams are underpinned by a number of initiatives. They have a very focused mandate along the border and at points of entry such as ports. They are underpinned by the programs that we have between the ports and between the points of entry.

One of our initiatives is called Jetway, which focuses on airport security and illegal activity at airports. Project Convoy focuses on highways and vehicular traffic involved in criminal activity. There is an interconnectedness between points of entry along the borders and in between those points.

Senator Wiebe: Is there not a lot of overlap and duplication here? Would it not be better to have the RCMP, our national police force, do all of the policing in this country in regard to our airports, our ports and our highways? We have provincial police, municipal police, port police and airport security police; you name it. While there is some coordination, I do not feel comfortable in my own mind that the same level of security is there because it is not under one proven police force or organization within this country. I am not saying that just because both of you wear the RCMP uniform. I believe very strongly in that.

Mr. Loeppky: I certainly appreciate your kind comments.

We must ensure that we have a consistently high level of law enforcement in Canada, of training and of professionalism. We recognize that there may be different structures in different provinces and maybe different decisions made with respect to who does the policing. I believe that the RCMP has a very clear leadership role in bringing those various entities together so that we can benefit from all of the knowledge around the table and so that we can become interdependent in terms of how we provide the best service.

Mr. Proulx: You must also realize that we have a federal presence in all of these places that you mentioned. At the border, we are responsible to enforce the Customs Act as well as the Immigration Act in between the ports. We are also present in most of the airports, the international airports, be it for a federal presence or for national security. In the ports, because we are federal police, we have also a mandate on drugs, immigration, customs, and so on.

travail, est-ce que cette approche dispersée vous cause des difficultés quelconques?

M. Loeppky: L'une de nos initiatives actuelles consiste à mettre sur pied des équipes de sécurité frontalière intégrées, non seulement à nos postes frontière mais aussi aux ports d'entrée, qui sont en fait aussi des frontières, ainsi qu'aux aéroports. Ces équipes de sécurité intégrées comprendront des représentants non seulement de la GRC mais aussi des autres ministères fédéraux concernés, comme l'Immigration et les Douanes. Certaines des équipes auront aussi des représentants des services municipaux exerçant des fonctions de police.

Ces équipes s'acquitteront d'un certain nombre de tâches. Elles ont un mandat très précis de surveillance de la frontière et des points d'entrée tels que les ports. Elles sont chargées de la mise en oeuvre des programmes que nous avons entre les ports et entre les points d'entrée.

L'une de nos initiatives s'appelle Jetway, et elle est axée sur la sécurité dans les aéroports et sur les activités illégales dans les aéroports. Le projet Convoy est axé sur les routes et les véhicules impliqués dans l'activité criminelle. Il existe une interconnexion entre les points d'entrée le long des frontières et entre ces points.

Le sénateur Wiebe: N'y a-t-il pas beaucoup de chevauchement et de double emploi? Ne serait-il pas préférable que la GRC, notre force de police nationale, soit chargée de toutes les activités de police dans les aéroports, dans les ports et sur les routes? Nous avons des polices provinciales, des polices municipales, des polices portuaires et des polices aéroportuaires, en veux-tu, en voilà. Même s'il y a une certaine coordination, je n'ai vraiment pas la conviction que cela nous donne tout le degré de sécurité voulu étant donné qu'il n'y a pas un seul service de police ayant fait ses preuves comme la GRC dans tout le pays. Je ne dis pas cela parce que vous portez l'uniforme de la GRC, je le crois sincèrement.

M. Loeppky: Je suis très sensible à vos remarques.

Nous devons assurer un niveau constamment élevé d'exécution des lois au Canada, un niveau constant d'entraînement et de professionnalisme. Nous savons qu'il peut y avoir bon nombre de structures différentes dans les différentes provinces et que beaucoup de décisions différentes peuvent être prises sur qui devrait faire la police. Je pense que la GRC a manifestement un rôle de leadership à jouer pour coordonner les activités des divers organismes afin que nous puissions tous bénéficier des connaissances des uns et des autres et devenir interdépendants pour dispenser le meilleur service possible.

M. Proulx: N'oubliez pas non plus que nous avons une présence fédérale dans tous les domaines que vous venez de mentionner. À la frontière, nous sommes chargés d'appliquer la Loi sur les douanes ainsi que la Loi sur l'immigration entre les ports. Nous sommes aussi présents dans la plupart des aéroports, dans les aéroports internationaux, que ce soit sous forme de présence fédérale ou pour la sécurité nationale. Dans les ports, comme nous sommes un service de police fédérale, nous devons aussi nous occuper de la répression des drogues, de l'immigration, des douanes, et cetera.

Senator Day: I wonder if I am being too simplistic when I think in terms of intelligence activity as being divisible into the gathering, exchanging and amassing of information and then another activity being the analysis of all that information. Is there a convergence in those activities, or can we think of them as two different activities within the global intelligence field?

Mr. Loeppky: Various organizations gather intelligence for quite different purposes. The military gathers intelligence for the protection and the security of their soldiers, their people, and has that type of an outlook. With respect to the RCMP, we gather criminal intelligence to ultimately undertake criminal prosecution. That is our role. We gather that component of intelligence. CSIS gathers national security intelligence. There are different needs for the type of intelligence one is looking for and how it is put to use.

With respect to the common analysis of intelligence once it has been gathered, there are opportunities and there are cases, I believe, where that type of analysis has taken place. Perhaps Mr. Proulx can expand on that point.

Mr. Proulx: In the RCMP, all police officers are de facto intelligence officers because they are gathering information, willingly or not, which goes into the database. We also have trained intelligence officers who are only dedicated to that function. They are top-notch investigators who only want to collect information. They collect this information from investigators, from open sources, and so on, and this information is passed on to the analysts. A group of analysts analyze the information and transform it into intelligence. That information can be used for decision making by senior management at the strategic level and can be used on a technical level so that we can target the right suspects and set our priorities. We have a group of analysts who can be police officers, also civilian members, depending on who is doing what. The strategic level is composed mainly of civilian members, and the technical level is a mix of civilian members and police officers.

Mr. Loeppky: Criminal Intelligence Service Canada is within the RCMP. It is a national police service. Within that service, there is representation from other government departments in terms of the analytical component that actually feeds their interest into an overall analysis component. There is that integration within the Criminal Intelligence Service Canada component.

Senator Day: Is there the possibility for more global coordination in the gathering of information from the many different sources, whereas applying your specific mandate takes analysis by people who understand your specific mandate and what you are looking for? Rather than talking about a global basket organization for the overall activity, is it possible to divide the activities and achieve better coordination at the gathering stage?

Mr. Proulx: Actually, the activities are divided. We have a group that works mainly on organized crime, and we have also a group that works on national security investigation. Of course, that is done very closely with our colleagues from CSIS and

Le sénateur Day: Je me demande si je ferais preuve de simplisme en disant que l'activité de renseignement comprend au moins deux volets différents, soit, d'une part, la collecte, le rassemblement et l'échange et, d'autre part, l'analyse. Y a-t-il convergence de toutes ces activités ou pouvons-nous les considérer comme des champs d'action différents du point de vue du renseignement global?

M. Loeppky: Divers organismes font du renseignement à des fins très différentes. Les militaires font du renseignement pour assurer la protection et la sécurité des soldats et de leur personnel. La GRC fait du renseignement dans le but ultime d'intenter des poursuites pénales. C'est notre rôle. Nous nous occupons de cet aspect du renseignement. Le SCRS fait du renseignement pour la sécurité nationale. Il y a donc des besoins différents qui doivent être pris en considération.

En ce qui concerne l'analyse commune du renseignement, elle se fait lorsque cela est possible et je crois qu'il y a des cas où ce type d'analyse se fait. M. Proulx peut peut-être vous donner des précisions.

M. Proulx: À la GRC, tous les agents de police sont d'office des agents de renseignement car ils recueillent des informations, délibérément ou non, qui vont dans la base de données. Nous avons aussi des agents de renseignement spécialisés dans cette fonction. Ce sont des enquêteurs de tout premier ordre qui s'occupent uniquement de la recherche de renseignements. Ils recueillent des informations auprès d'enquêteurs, auprès de sources ouvertes, et cetera, et ils les communiquent aux analystes. Un groupe d'analystes se charge d'analyser les informations et d'en faire du renseignement. Ces informations sont utilisées par les preneurs de décisions aux niveaux supérieurs, au niveau stratégique, et elles peuvent être utilisées au niveau technique de façon à cibler les bons suspects et à établir nos priorités. Nous avons un groupe d'analystes qui peuvent être des agents de police mais aussi des civils, selon ce qu'il y a à faire. Le niveau stratégique se compose essentiellement de civils, et le niveau technique comprend à la fois des civils et des agents de police.

M. Loeppky: Le Service du renseignement criminel du Canada fait partie de la GRC. C'est un service de la police nationale. On y trouve des représentants des autres ministères, du point de vue du volet analytique, qui intègrent leurs intérêts au volet d'analyse globale. Il y a donc cette forme d'intégration au sein du volet du Service du renseignement criminel du Canada.

Le sénateur Day: Serait-il possible d'assurer plus de coordination globale dans la collecte des informations des nombreuses sources différentes, alors que l'application de votre mandat particulier vous amène à utiliser les analyses effectuées par des gens qui comprennent votre mandat particulier et ce que vous cherchez? Au lieu de parler d'une organisation parapluie globale pour l'activité générale, serait-il possible de diviser les activités et d'assurer une meilleure coordination à l'étape de la collecte?

M. Proulx: En fait, les activités sont divisées. Nous avons un groupe qui s'occupe essentiellement du crime organisé et nous avons aussi un groupe qui s'occupe d'enquêtes de sécurité nationale. Bien sûr, cela se fait en collaboration étroite avec nos

sometimes with the Armed Forces, when it is necessary. In other words, we do work in close cooperation. Information is being shared.

As mentioned earlier, most of our information, if not all, is passed on to CSIS with respect to security intelligence. It is not the same with information coming from CSIS to us because of the legal requirements when we arrest individuals and we go to court. We are required to disclose the information.

We work in sync, but we have different mandates. I can assure you that we work very closely together, as we do with other provincial police forces. Large municipal police forces are also involved with us.

Senator Day: Could you explain how the sharing of information on an international basis functions? Am I right in thinking that policing operations in other countries would share policing information with you on criminal activities, whereas international political activities might be shared with CSIS and military activities would be shared with the RCMP? Is that the flow?

Mr. Proulx: You are absolutely right, senator. We deal with foreign police agencies. CSIS deals with their counterparts in security and intelligent services, and of course the military deals with the military from other countries.

Information sharing takes place mostly at RCMP headquarters — CSIS to the RCMP headquarters — or sometimes in the field, in the divisions, because we also have local detachments or divisions. CSIS also has regional offices, and we are in contact with those offices.

Mr. Loepky: Perhaps I could respond to the question about international cooperation within the law enforcement community.

Canada and the RCMP are members of Interpol. We have an Interpol branch within our headquarters building, and it acts as a conduit for enquiries coming into Canada and for enquiries going out. It is closely connected to Interpol headquarters in Lyon, France. One of our analysts is over there working in their analytical area for criminal intelligence. We do have that international liaison on a daily basis.

I referred earlier to the initiatives that the commissioner has undertaken and in which Assistant Commissioner Proulx has been involved — that is, bringing the law enforcement community together in countries with which we have a good working relationship, countries that have common criminal threats or activity, common criminal groups. They are looking at how to do a common threat assessment to ensure that, collectively, we are targeting the appropriate criminal organizations. We know that criminal organizations operate globally and transact money globally; therefore, that is the level at which we need to attack them. We need to bring together that international law enforcement intelligence community to look at common threats and threat levels, to develop a common measurement tool, and then to do the enforcement action collectively.

collègues du SCRS et, parfois, des Forces armées, si c'est nécessaire. Autrement dit, nous travaillons en étroite collaboration. L'information est partagée.

Comme on l'a déjà dit, la plupart de nos informations, voire la totalité, sont communiquées au SCRS du point de vue du renseignement de sécurité. Ce n'est pas la même chose en ce qui concerne les informations que nous communique le SCRS, étant donné nos obligations légales lorsque nous arrêtons des individus et que nous intentons des poursuites. Nous sommes obligés de divulguer les informations.

Nos activités sont bien synchronisées mais nous avons des mandats différents. Je puis vous assurer que nous collaborons étroitement, comme nous le faisons avec les services de police provinciaux. Les grands services de police municipaux collaborent aussi avec nous.

Le sénateur Day: Comment se fait le partage des informations à l'échelle internationale? Ai-je raison de penser que les services de police des autres pays partagent leurs informations avec vous, en ce qui concerne les activités criminelles, alors que les activités politiques internationales sont partagées avec le SCRS, et que les activités militaires sont partagées avec la GRC? Est-ce comme cela que les choses se font?

M. Proulx: Vous avez parfaitement raison, sénateur. Nous traitons avec les agences de police étrangères. Le SCRS traite avec ses homologues de la sécurité et du renseignement et, bien sûr, les militaires traitent avec les militaires des autres pays.

Le partage des informations se fait en grande mesure au quartier général de la GRC — du SCRS au QG de la GRC — ou, parfois, sur le terrain, dans les divisions, parce que nous avons aussi des détachements locaux ou des divisions. Le SCRS a des bureaux régionaux avec lesquels nous sommes en contact.

M. Loepky: Peut-être pourrais-je répondre à la question concernant la coopération internationale des agences de police.

Le Canada et la GRC font partie d'Interpol. Nous avons au quartier général une Direction d'Interpol qui assure la transmission des demandes d'information arrivant au Canada ou en partant. Elle est étroitement reliée au QG d'Interpol à Lyon, en France. Un de nos analystes travaille sur place dans les services d'analyse du renseignement criminel. Nous avons donc cette liaison internationale sur une base quotidienne.

J'ai parlé plus tôt des initiatives lancées par le commissaire et auxquelles a participé le commissaire adjoint Proulx. Il s'agit de coordonner les activités des différents organismes nationaux d'exécution des lois avec lesquels nous avons de bonnes relations de travail, dans les pays où existent des menaces criminelles communes ou des groupes criminels communs. Ils s'efforcent de produire des analyses communes des menaces pour veiller à ce que tout le monde, collectivement, s'attaque aux organismes criminels appropriés. Nous savons qu'il y a des organisations criminelles qui oeuvrent à l'échelle mondiale et qui font des transactions financières mondiales. C'est donc à ce niveau-là que nous devons les attaquer. Nous devons unifier ce monde international du renseignement pour nous pencher sur les menaces communes, pour élaborer un outil de mesure commun et pour entreprendre des actions de police collectivement.

Senator Day: Is it conceivable that CSIS would be looking for information from the FBI in the United States in relation to a particular group's activities and that the RCMP would also be looking for information? Would you both go independently to the FBI asking for that information, or does the Privy Council Office get involved in coordinating requests for that flow of activity?

Mr. Loeppky: No, that is generally done agency to agency. In most cases, agencies would be in contact with their counterparts in another country.

In our case, because we have a multi-faceted mandate, we deal with a number of agencies in the USA: the Drug Enforcement Administration for drug matters; the Bureau of Alcohol, Tobacco and Firearms for explosives, for firearms and for alcohol smuggling; the FBI primarily for organized crime; as well as a host of local and state agencies that are in existence.

Clearly, then, there are challenges in terms of making sure that we get all of the partners to the table when we are dealing with our colleagues south of the border.

Mr. Proulx: To clarify a point you made, senator, if we were to investigate a terrorist group, CSIS would be aware of it, that is for sure.

Senator Meighen: And vice versa?

Mr. Proulx: Not necessarily. It depends if the group is involved in criminal activity.

Senator Meighen: Most of them are.

Mr. Proulx: Most of them are, but some are not at that stage yet.

Senator Day: In your submission, two points stood out in my mind. One was that the RCMP retained its responsibility for investigating criminal offences relating to national security, and you go on to say that CSIS has the responsibility for political activities that are threats to national security. In reality, can you really differentiate between those two, especially in light of international terrorism that in many instances is defined as a criminal activity and that we know in many cases is politically-motivated? How do you coordinate your activities in that modern context?

Mr. Loeppky: CSIS collects information concerning individuals or groups who pose a threat to the security of Canada, such as linkages, ideology, structure, and recruitment into the organization, while the RCMP is only interested in the criminal activities of individuals involved within that group. CSIS clearly is engaged in national security issues, such fundraising — which before this point in time was not necessarily a criminal activity — recruiting, and promoting a terrorist ideology in Canada to support initiatives in their homeland. These issues impact our national security. However, our role is to look at the criminal activity of those groups or individuals. There is a complementary mandate that we need to work at and we do work at to ensure that there are no gaps and that there is a common approach to our activities.

Le sénateur Day: Est-il concevable que le SCRS demande des informations au FBI au sujet des activités d'un groupe particulier, et que la GRC les demande aussi? Vous adresseriez-vous indépendamment au FBI ou est-ce que le Bureau du Conseil privé coordonnerait les deux demandes?

M. Loeppky: Non, cela se fait généralement d'agence à agence. Dans la plupart des cas, les agences prennent directement contact avec leurs homologues de l'autre pays.

Dans notre cas, comme nous avons un mandat multiple, nous traitons avec plusieurs agences différentes aux États-Unis: la Drug Enforcement Administration pour les questions de drogues, le Bureau of Alcohol, Tobacco and Firearms, pour la contrebande d'explosifs, d'armes à feu et d'alcool, le FBI pour le crime organisé, ainsi qu'une foule d'agences locales ou des États.

Certes, il y a beaucoup de difficultés à surmonter pour s'assurer que tous les partenaires sont à la même table quand nous traitons avec nos collègues américains.

M. Proulx: Une précision, sénateur: si nous devons faire enquête sur un groupe terroriste, le SCRS serait au courant, c'est évident.

Le sénateur Meighen: Et vice versa?

M. Proulx: Pas nécessairement. Ça dépend si le groupe mène des activités criminelles.

Le sénateur Meighen: C'est le cas de la plupart d'entre eux.

M. Proulx: En effet, mais tous n'ont pas encore atteint cette étape.

Le sénateur Day: Il y a dans votre mémoire deux remarques qui ont retenu mon attention. L'une est que la GRC conserve la responsabilité des enquêtes sur les infractions criminelles reliées à la sécurité nationale, alors que le SCRS conserve la responsabilité des activités politiques qui menacent la sécurité nationale. Dans la réalité, cependant, est-il possible de différencier les deux, surtout si l'on considère que le terrorisme international est dans bien des cas défini comme une activité criminelle et que nous savons qu'il a souvent des motivations politiques? Comment pouvez-vous coordonner vos activités dans ce contexte moderne?

M. Loeppky: Le SCRS recueille des informations sur les individus ou groupes qui posent une menace à la sécurité du Canada, par exemple sur leurs liens, leur idéologie, leur structure et leur recrutement, alors que la GRC s'intéresse seulement aux activités criminelles des individus oeuvrant à l'intérieur de ces groupes. Le SCRS s'intéresse clairement aux questions de sécurité nationale, comme la collecte de fonds — qui, jusqu'à présent, n'était pas nécessairement une activité criminelle — le recrutement et la promotion d'une idéologie terroriste au Canada à l'appui d'initiatives dans leur pays d'origine. Ces questions ont une incidence sur notre sécurité nationale. Toutefois, notre rôle est de nous pencher sur l'activité criminelle de ces groupes ou individus. Il s'agit donc d'un mandat complémentaire que nous exerçons pour veiller à ce qu'il n'y ait pas de lacunes et à ce qu'il y ait une approche commune dans nos activités.

Mr. Proulx: We also have liaison officers in place. We have a program of liaison officers at headquarters and in most of the major cities.

Senator Day: Would it not be easier if you were together?

Mr. Proulx: We were together before 1984.

Senator Day: I understand that, and we experimented with dividing you in 1984.

Mr. Loeppky: We work closely together and we have a common objective, which is to keep Canada safe.

The Deputy Chairman: Do you have any knowledge of files on members of Parliament, including senators, that are being kept up to date and maintained?

Mr. Loeppky: No, we do not maintain files unless we are involved in a criminal investigation.

The Deputy Chairman: I will not ask you that question. I do not want to put members of parliament on the spot.

Can I turn back to the PCO? We are dealing here as much with the good health and secure feelings of Canadians as we are with the things that we cannot touch, cannot see and do not really understand. However, in this area, I think Canadians do understand. In that connection, how often do you meet with the PCO committee? How often did you meet with them, for example, prior to September 11?

Mr. Loeppky: I believe the meetings were twice a month, every two weeks, to assess issues and to look at a variety of projects that were underway. For example, we had input into publication of the booklet referred to earlier.

Since September 11, the meetings have obviously taken place much more frequently, depending on the state of not necessarily the threat but the state of activity in terms of what was going on. Post September 11, there were very frequent meetings to ensure that there were no gaps in the information. I do not have an exact agenda in terms of which meetings took place on which date, but they were much more frequent.

The Deputy Chairman: Would they meet as frequently as six or eight times a month?

Mr. Loeppky: I would believe so, yes. More than that.

The Deputy Chairman: Which government departments are present? For example, DND certainly would be there and the force would certainly be there and CSIS would certainly be there. Was Immigration Canada present?

Mr. Loeppky: Yes, immigration would be there. Customs would be there. Transport would be there. Justice would be there. There may be a few others. I do not have the list in front of me.

The Deputy Chairman: That is pretty broad participation.

Mr. Loeppky: Foreign affairs would be there. The various departments that have a role in terms of intelligence and security matters would be present.

M. Proulx: Nous avons des agents de liaison. Nous avons un programme d'agents de liaison au quartier général et dans la plupart des grandes villes.

Le sénateur Day: Ne serait-il pas préférable de travailler ensemble?

M. Proulx: Nous étions ensemble avant 1984.

Le sénateur Day: J'entends bien, et on a fait l'expérience de la division en 1984.

M. Loeppky: Nous collaborons étroitement et nous avons un objectif commun qui est d'assurer la sécurité du Canada.

Le vice-président: Avez-vous connaissance de dossiers sur des parlementaires, y compris des sénateurs?

M. Loeppky: Non, nous ne tenons pas de dossiers, à moins qu'il s'agisse d'une enquête criminelle.

Le vice-président: Faites comme si je n'ai pas posé la question. Je ne veux pas mettre de députés sur la sellette.

Puis-je revenir au BCP? Nous parlons aujourd'hui autant de la bonne santé et du sentiment de sécurité des Canadiens que de choses que nous ne pouvons pas toucher, que nous ne pouvons pas voir et que nous ne comprenons pas vraiment. Dans ce domaine, toutefois, je pense que les Canadiens comprennent. Dans ce contexte, quelle est la fréquence des réunions du comité du BCP? Quelle était la fréquence des réunions avant le 11 septembre, par exemple?

M. Loeppky: Je pense qu'il y a des réunions deux fois par mois, une fois toutes les deux semaines, pour faire le point et pour analyser les projets en cours. Par exemple, nous avons contribué à la publication du livret dont on parlait tout à l'heure.

Depuis le 11 septembre, les réunions sont évidemment beaucoup plus fréquentes, selon l'état pas nécessairement de la menace mais plutôt de l'activité en cours. Après le 11 septembre, il y a eu des réunions très fréquentes pour veiller à ce qu'il n'y ait aucune faille dans l'information. Je n'ai pas le calendrier exact des réunions qui se sont tenues depuis lors mais je sais qu'elles sont beaucoup plus fréquentes.

Le vice-président: Est-ce que le comité se réunit aussi fréquemment que six ou huit fois par mois?

M. Loeppky: C'est ce que je pense, oui. Plus que cela.

Le vice-président: Quels ministères sont représentés? Par exemple, le MDN l'est certainement, ainsi que la police et le SCRS, probablement. Et Immigration Canada?

M. Loeppky: Oui, Immigration Canada est représenté. Les Douanes aussi, ainsi que les Transports, la Justice et quelques autres. Je n'ai pas la liste sous les yeux.

Le vice-président: C'est une participation très large.

M. Loeppky: Les Affaires étrangères aussi. En bref, les divers ministères qui s'occupent de renseignement et de sécurité sont représentés.

The Deputy Chairman: How large is the PCO security section? If it is a problem to answer that question, do not answer it.

Are one or two people involved, or is it a secretariat?

Mr. Loeppky: It is a secretariat, but I am not sure about the actual staffing levels of PCO.

The Deputy Chairman: Are ministers present regularly? Do ministers attend?

Mr. Loeppky: No, they do not. It is an assistant deputy minister level. The heads of intelligence or the heads of intelligence coordinators from each of the agencies are there. That is who represents us.

The Deputy Chairman: Is that because of a need to know?

Mr. Loeppky: No. They are best placed to bring the issues to the table, I believe.

The Deputy Chairman: The other question I have has to do with pursuit. Are there any members of the Royal Canadian Mounted Police who work in countries other than Canada?

Mr. Loeppky: Yes. We have a fairly extensive foreign liaison program. I believe that there are about 30 members in 22 different countries, if I am not mistaken.

The Deputy Chairman: Are any of those members engaged in intelligence work?

Mr. Loeppky: No.

The Deputy Chairman: What are they? Are they liaison people with the police forces of the various countries?

Mr. Loeppky: They have several roles, but their key role is to act in a liaison capacity to facilitate Canadian-based investigations and to provide an assessment to us in terms of the criminal environment within which they work. Their role is primarily one of liaison and interaction with the other police organizations in those countries.

The Deputy Chairman: Are members of the force doing intelligence work in countries beyond the 22 that you have identified?

Mr. Loeppky: No. Our role is strictly one of liaison with law enforcement communities to further criminal investigations and build those partnerships.

The Deputy Chairman: Does Immigration Canada have people doing investigative work on the ground in foreign countries other than the normal staffs at our embassies?

Mr. Loeppky: I believe their role is to vet visas and that type of thing. Mr. Proulx was involved in the immigration program for the RCMP, but to my knowledge, that is their role.

Mr. Proulx: They also have immigration control officers who deal with local authorities with respect to the criminal and security screening of potential immigrants.

The Deputy Chairman: To your knowledge, are any foreign intelligence gathering forces, such as American immigration personnel, currently pursuing investigations on Canadian soil?

Le vice-président: Quelle est la taille du département de sécurité au BCP? Si vous préférez ne pas répondre à cette question, n'y répondez pas.

S'agit-il d'une ou deux personnes ou d'un secrétariat?

M. Loeppky: C'est un secrétariat mais je ne sais pas combien de personnes y travaillent.

Le vice-président: Les ministres sont-ils présents aux réunions?

M. Loeppky: Non, ils n'y participent pas. Les réunions se tiennent au niveau de sous-ministre adjoint. Il y a aussi les directeurs des services de renseignement ou les coordonnateurs de chacune des agences. Ce sont ces personnes qui nous représentent.

Le vice-président: Est-ce parce que c'est secret?

M. Loeppky: Non, c'est parce que ce sont les meilleures personnes pour traiter de ces questions.

Le vice-président: J'ai une autre question concernant les poursuites. Y a-t-il des membres de la GRC qui travaillent dans des pays étrangers?

M. Loeppky: Oui, nous avons un programme assez important de liaison avec l'étranger. Je pense que nous avons une trentaine de membres dans 22 pays différents.

Le vice-président: Font-ils du renseignement?

M. Loeppky: Non.

Le vice-président: Qui sont-ils? Est-ce que ce sont des agents de liaison avec les services de police des différents pays?

M. Loeppky: Ils exercent plusieurs fonctions mais leur rôle principal est d'assurer la liaison pour faciliter les enquêtes menées au Canada et pour nous fournir une évaluation des activités criminelles dans le pays où ils se trouvent. Ils exercent fondamentalement un rôle de liaison et d'interaction avec les services de police de ces pays.

Le vice-président: Y a-t-il des membres de la GRC qui font du renseignement dans d'autres pays que les 22 que vous venez d'identifier?

M. Loeppky: Non. Notre rôle est strictement d'assurer la liaison avec les services de police pour la poursuite des enquêtes criminelles et pour développer ces partenariats.

Le vice-président: Y a-t-il des gens d'Immigration Canada qui mènent des enquêtes sur le terrain dans des pays étrangers, à part ceux qui travaillent normalement dans nos ambassades?

M. Loeppky: Je pense que leur rôle est de contrôler les visas et de faire ce genre de chose. M. Proulx s'est occupé du programme d'immigration pour la GRC mais, à ma connaissance, c'est leur rôle.

M. Proulx: Il y a des agents de contrôle de l'immigration qui traitent avec les autorités locales en ce qui concerne les enquêtes de sécurité des candidats à l'immigration.

Le vice-président: À votre connaissance, ces services étrangers de renseignement, comme les agents d'immigration américains, mènent-ils actuellement des enquêtes en sol canadien?

Mr. Loeppky: No. Their role here is very similar to our role in the U.S., for example.

The Deputy Chairman: It is very similar, but the question is as precise as I can put it. Are there any, to your knowledge?

Mr. Loeppky: No, not conducting investigations; but acting in a liaison capacity, yes.

The Deputy Chairman: Then there are ongoing investigations.

My general question had to do with pursuit. How do you pursue? Under what authority and under what laws do you pursue? How do you protect the people we send off in pursuit, even if they are liaison personnel?

Mr. Loeppky: I am sorry. I did not understand the question correctly.

The U.S. has no police officer or peace officer status in Canada. They provide information to us on relevant investigations that are of interest to them in the U.S. and then we take the action pursuant to that liaison. Having somebody on the ground here simply provides a more direct avenue of discussion than having somebody in the U.S. In terms of having the ability to move inquiries forward, our experience is to have a liaison program. It really facilitates getting the responses and getting the work done.

The Deputy Chairman: Do you know if CSIS has personnel off-shore? I notice there is some money for that purpose.

The companion question to that, of course, is this: Is CSIS host to international forces pursuing intelligence activities in our country and with our goodwill and support?

Mr. Loeppky: CSIS has a important liaison program as well, but I am not sure how extensive it is. I am not aware of the presence of foreign intelligence agencies in Canada.

Senator Atkins: I gather we will host the G20 conference.

Mr. Loeppky: That is correct.

Senator Atkins: Who is responsible for coordinating the security for that event, which will be pretty high-profile.

Mr. Loeppky: Under the Security Offences Act, we have a mandate to provide protection to internationally protected persons. That is a responsibility of ours, and we will obviously have a lead role in providing protection. However, it is very much a joint effort in conjunction with the Ottawa-Carleton Police, the Ontario Provincial Police, in terms of bringing their various pieces to the table. CSIS will also bring their information to the table in terms of threat assessments. The mandate for the protection of individuals who are here and are designated "protectees" is the ultimate responsibility of the force.

Senator Atkins: Would this conference be a bigger challenge than, say, the NATO conference that we hosted a week or so ago?

Mr. Loeppky: I believe it has a different profile and, consequently, is the subject of different interest groups. We are sensitive to that and are preparing for it.

M. Loeppky: Non. Leur rôle ici est très similaire au nôtre là-bas, par exemple.

Le vice-président: C'est très similaire mais ma question était très précise. Y en a-t-il, à votre connaissance?

M. Loeppky: Non, pas qui mènent des enquêtes mais qui jouent un rôle de liaison.

Le vice-président: Il y a donc des enquêtes en cours.

Ma question générale portait sur la poursuite. Comment poursuivez-vous? En vertu de quel pouvoir et de quelles lois poursuivez-vous? Comment protégez-vous les gens que nous envoyons en poursuite, même s'il s'agit de personnel de liaison?

M. Loeppky: Veuillez m'excuser, je n'avais pas bien compris votre question.

Les États-Unis n'ont pas d'agents de police ou d'agents de la paix au Canada. Ils nous donnent des informations sur les enquêtes qui les intéressent, aux États-Unis, et nous prenons les mesures qui s'imposent dans le cadre de cette liaison. Avoir quelqu'un ici, sur place, leur donne simplement un moyen de discussion plus direct qu'avoir quelqu'un aux États-Unis. En ce qui concerne l'exécution des enquêtes, notre expérience est d'avoir un programme de liaison. Cela facilite vraiment l'obtention de réponses et l'exécution du travail.

Le vice-président: Savez-vous si le SCRS a du personnel à l'étranger? Je constate qu'un budget est prévu à ce sujet.

Ma question complémentaire est évidemment celle-ci: le SCRS est-il l'hôte de forces internationales menant des activités de renseignement dans notre pays, avec notre accord et notre appui?

M. Loeppky: Le SCRS a aussi un programme de liaison important mais je n'en connais pas vraiment l'ampleur. Je ne sache pas qu'il y ait des agences de renseignement étrangères présentes au Canada.

Le sénateur Atkins: Nous allons bientôt accueillir la conférence du G-20.

M. Loeppky: C'est exact.

Le sénateur Atkins: Qui est chargé de coordonner la sécurité à ce sujet?

M. Loeppky: En vertu de la Loi sur les infractions en matière de sécurité, nous avons le mandat d'assurer la protection des personnes protégées internationalement. C'est l'une de nos responsabilités et nous assumons évidemment la direction de cette protection. Cela dit, c'est vraiment un effort de collaboration avec la Police d'Ottawa-Carleton et la Police provinciale de l'Ontario. Le SCRS fournit éventuellement les informations qui s'imposent pour l'évaluation de la menace. Cela dit, c'est la GRC qui assume la responsabilité ultime de protéger les personnes qui sont ici.

Le sénateur Atkins: Cette conférence vous posera-t-elle plus de problèmes que, disons, la conférence de l'OTAN qui s'est tenue il y a un peu plus d'une semaine?

M. Loeppky: C'est une conférence différente qui attirera probablement des groupes d'intérêt différents. Nous en sommes conscients et nous nous y préparons.

In preparation for this conference, which will take place in the very near future, we can certainly build on the planning that was done for the G8.

Senator Atkins: Will it include, say, the President of the United States?

Mr. Loeppky: It will be at the level the finance minister.

Senator Atkins: Not the heads of state?

Mr. Loeppky: No.

Senator Meighen: You gentlemen are both aware of the fact that some people in Canada believe that we should indeed have an off-shore intelligence-gathering capability. This is not, as I understand it, a function of CSIS at the present time. You are also well aware this would be a relatively expensive operation. According to assessments that I have read, even if we did set up such a thing, we would not get much information from it for approximately 10 years or some considerable period of time.

That being said, and leaving aside the small "p" political ramifications of the question, would it be useful to you if tomorrow I could snap my fingers and there were international off-shore Canadian intelligence-gathering operations?

Mr. Loeppky: There is no question that many of our terrorists threats arise from what I would call homeland issues from other parts of the country and from other parts of the world. Therefore, there is a need to know what is going on there, to know what is behind those types of issues so that we can address them in a more proactive way.

We work closely with foreign agencies to ensure that we understand the environment and the issues. When those issues are brought to Canadian soil, we need the capacity and the ability to address them.

Do we have all the information we need, as much as we would like? I guess it is always beneficial to have more.

Would we have more information if we had the ability to gather foreign intelligence, not necessarily ourselves, but a Canadian component? You might have information that has not been filtered and that is probably more reliable, but, clearly, that decision would have to be made beyond us.

Senator Meighen: Mr. Proulx had said at one point that all officers are intelligence gatherers because they have to keep their eyes open. Do I assume that liaison officers abroad do not just liaise but also keep their eyes open and, therefore, act as intelligence gatherers?

Mr. Loeppky: Intelligence is a very broad term. It involves the open intelligence on the Internet. It involves intelligence of what is seen and heard. Clearly, liaison officers are not out there actively gathering intelligence. I certainly would not want to send that message. However, if issues are brought to their attention by foreign law enforcement agencies that impact on us, if that is intelligence gathering, they would record that and provide it to us; but, they are not out there actively soliciting agents and recruiting agents.

En vue de cette conférence, qui se tiendra dans un avenir très proche, nous pouvons certainement tirer parti des plans dressés pour le G-8.

Le sénateur Atkins: Est-ce que le président des États-Unis y participera?

M. Loeppky: Non, ce sera une conférence des ministres des Finances.

Le sénateur Atkins: Pas des chefs d'État?

M. Loeppky: Non.

Le sénateur Meighen: Vous savez probablement qu'il y a des gens au Canada qui pensent que nous devrions avoir des services de renseignement à l'étranger. Or, si je comprends bien, ce n'est pas une fonction du SCRS à l'heure actuelle. Vous savez aussi que cela coûterait sans doute très cher. Selon des études que j'ai vues, même si nous voulions agir de cette manière, nous ne pourrions probablement pas obtenir d'informations très utiles avant une dizaine d'années.

Cela dit, et laissons de côté pour le moment les ramifications «politiques», avec un petit «p», vous serait-il utile d'avoir en ce moment, si c'était possible, un service de renseignement canadien à l'étranger?

M. Loeppky: Il ne fait aucun doute que bon nombre des menaces terroristes émanent de ce que j'appellerais des questions indigènes d'autres parties du pays et d'autres parties du monde. En conséquence, il est utile de savoir ce qui se passe partout, de savoir qui est derrière ce type de menaces afin de pouvoir agir de manière proactive.

Nous collaborons étroitement avec les agences étrangères pour bien comprendre l'environnement et la problématique. Quand les problèmes se posent sur le sol canadien, nous devons être en mesure de réagir.

Disposons-nous de toutes les informations dont nous avons besoin? Je suppose qu'il serait toujours bénéfique d'en avoir plus.

Aurions-nous plus d'informations si nous pouvions faire du renseignement à l'étranger, pas nécessairement nous-mêmes mais au moyen d'un volet canadien? Cela nous permettrait peut-être d'avoir des renseignements qui n'ont pas été filtrés et qui seraient probablement plus fiables mais, à l'évidence, cette décision ne nous appartient pas.

Le sénateur Meighen: M. Proulx disait tout à l'heure que tous les agents de la GRC sont en fait des agents de renseignement car ils doivent garder les yeux ouverts. Dois-je donc supposer que les agents de liaison à l'étranger ne font pas simplement de la liaison mais gardent aussi les yeux ouverts et, par conséquent, jouent aussi le rôle d'agents de renseignement?

M. Loeppky: Le renseignement est une notion très large. Cela comprend les informations recueillies sur Internet et les informations que l'on voit et que l'on entend. Manifestement, les agents de liaison n'ont pas pour fonction de faire activement du renseignement. Je ne voudrais certainement pas vous donner cette impression. En revanche, si des problèmes sont portés à leur attention par des agences étrangères et que ces problèmes nous concernent, ils voudront manifestement nous en parler et cela pourrait être considéré comme une forme de renseignement.

The Deputy Chairman: I would express our sincerest thanks to both of you for appearing here and to our earlier witnesses as well.

The Senate committee has been meeting to survey the major security and defence matters facing Canada. This evening, we have focused on how intelligence is collected, the different ways it is analyzed, and how this information is then distributed to the people who need and use it. We have heard the views of a knowledgeable group of specialists about what should happen.

The committee's work will continue on October 29 when we will hear further from government officials, such as Mr. Richard Fadden, Deputy Clerk of the Privy Council. He is responsible for intelligence at the PCO.

To those of you at home following our work, please visit our Web site by going to www.senate-senat.ca/defence.asp. We post the testimony of witnesses, as well as confirmed hearing schedules. Otherwise, you may contact the clerk of the committee by calling 1-800-267-7362 for further information or assistance in contacting the members of the committee.

The committee adjourned.

Toutefois, leur rôle n'est pas de solliciter ou de recruter activement des agents.

Le vice-président: Je tiens à vous remercier très sincèrement tous les deux d'être venus témoigner aujourd'hui, et je remercie aussi nos témoins précédents.

Notre comité a déjà tenu des réunions au sujet des grandes questions de sécurité et de défense concernant le Canada. Ce soir, nous nous sommes concentrés sur la manière dont on recueille, analyse et distribue du renseignement aux gens qui en ont besoin. Nous avons entendu les spécialistes en la matière.

Le comité poursuivra ses travaux le 29 octobre en accueillant d'autres représentants du gouvernement, soit M. Richard Fadden, sous-greffier du Conseil privé et responsable du renseignement au BCP.

À l'intention des personnes qui veulent suivre nos travaux chez elles, je leur recommande de consulter notre site Web à l'adresse www.senate-senat.ca/defence.asp. On y trouvera le procès-verbal de nos séances ainsi que le calendrier des audiences futures. On peut aussi s'adresser directement au greffier du comité en composant le 1-800-267-7362 pour obtenir d'autres renseignements ou pour savoir comment prendre contact avec les membres du comité.

La séance est levée.



If undelivered, return COVER ONLY to:
Public Works and Government Services Canada —
Publishing
45 Sacré-Coeur Boulevard,
Hull, Québec, Canada K1A 0S9

En cas de non-livraison,
retourner cette COUVERTURE SEULEMENT à:
Travaux publics et Services gouvernementaux Canada —
Édition
45 Boulevard Sacré-Coeur,
Hull, Québec, Canada K1A 0S9

WITNESSES—TÉMOINS

From the Department of National Defence:

Major-General J.O. Michel Maisonneuve, Assistant Deputy
Chief of Defence Staff;

Brigadier-General P. M. Samson, Director General —
Intelligence.

From the Royal Canadian Mounted Police:

Gary Loeppky, Deputy Commissioner, Operations;

Richard Proulx, Assistant Commissioner, Criminal
Intelligence Directorate.

Du ministère de la Défense nationale:

Le major-général J.O. Michel Maisonneuve, sous-chef
d'état-major adjoint;

Le brigadier-général P. M. Samson, directeur général —
Renseignement.

De la Gendarmerie royale du Canada:

Gary Loeppky, sous-commissaire, Opérations;

Richard Proulx, commissaire adjoint, Direction des
renseignements criminels.



First Session
Thirty-seventh Parliament, 2001

Première session de la
trente-septième législature, 2001

SENATE OF CANADA

SÉNAT DU CANADA

*Proceedings of the Standing
Senate Committee on*

*Délibérations du Comité
sénatorial permanent de la*

Defence and Security

Défense et de la sécurité

Chair:
The Honourable COLIN KENNY

Président:
L'honorable COLIN KENNY

Monday, October 29, 2001

Le lundi 29 octobre 2001

Issue No. 6

Fascicule n° 6

Ninth meeting on:

An introductory survey of the major security and defence issues facing Canada with a view to preparing a detailed work plan for future comprehensive studies

Neuvième réunion concernant:

L'étude préliminaire des principales questions de défense et de sécurité qui touchent le Canada en vue de la préparation d'un plan de travail détaillé pour des études plus poussées

WITNESSES:
(See back cover)

TÉMOINS:
(Voir à l'endos)

THE STANDING SENATE COMMITTEE ON DEFENCE AND SECURITY

The Honourable Colin Kenny, *Chair*

The Honourable J. Michael Forrestall, *Deputy Chair*

and

The Honourable Senators:

Banks	Lynch-Staunton
* Carstairs, P.C.	(or Kinsella)
(or Robichaud, P.C.)	Meighen
Cordy	Nolin
Day	Wiebe
LaPierre	

* *Ex Officio Members*

(Quorum 4)

Changes in membership of the committee:

Pursuant to rule 85(4), membership of the committee was amended as follows:

The name of the Honourable Senator Pépin substituted for that of the Honourable Senator Day (*October 24, 2001*).

The name of the Honourable Senator Léger substituted for that of the Honourable Senator Pépin (*October 24, 2001*).

The name of the Honourable Senator Hubley substituted for that of the Honourable Senator Wiebe (*October 24, 2001*).

The name of the Honourable Senator Day substituted for that of the Honourable Senator Léger (*October 28, 2001*).

The name of the Honourable Senator Wiebe substituted for that of the Honourable Senator Hubley (*October 28, 2001*).

The name of the Honourable Senator Nolin substituted for that of the Honourable Senator Atkins (*October 29, 2001*).

LE COMITÉ SÉNATORIAL PERMANENT DE LA DÉFENSE ET DE LA SÉCURITÉ

Président: L'honorable Colin Kenny

Vice-président: L'honorable J. Michael Forrestall

et

Les honorables sénateurs:

Banks	* Lynch-Staunton
* Carstairs, c.p.	(ou Kinsella)
(ou Robichaud, c.p.)	Meighen
Cordy	Nolin
Day	Wiebe
LaPierre	

* *Membres d'office*

(Quorum 4)

Modifications de la composition du comité:

Conformément à l'article 85(4) du Règlement, la liste des membres du comité est modifiée, ainsi qu'il suit:

Le nom de l'honorable sénateur Pépin est substitué à celui de l'honorable sénateur Day (*le 24 octobre 2001*).

Le nom de l'honorable sénateur Léger est substitué à celui de l'honorable sénateur Pépin (*le 24 octobre 2001*).

Le nom de l'honorable sénateur Hubley est substitué à celui de l'honorable sénateur Wiebe (*le 24 octobre 2001*).

Le nom de l'honorable sénateur Day est substitué à celui de l'honorable sénateur Léger (*le 28 octobre 2001*).

Le nom de l'honorable sénateur Wiebe est substitué à celui de l'honorable sénateur Hubley (*le 28 octobre 2001*).

Le nom de l'honorable sénateur Nolin est substitué à celui de l'honorable sénateur Atkins (*le 29 octobre 2001*).

MINUTES OF PROCEEDINGS

OTTAWA, Monday, October 29, 2001

(12)

[English]

The Standing Senate Committee on Defence and Security met this day, at 6:00 p.m. in room 505, Victoria Building, the Chair, the Honourable Colin Kenny, presiding.

Members of the committee present: The Honourable Senators Banks, Day, Forrestall, Hubley, Kenny, Nolin and Wiebe (7).

Other senator present: The Honourable Senator Stollery (1).

In attendance: From the Parliamentary Research Branch, Library of Parliament: Grant Purves, Research Officer, General (ret'd) Keith McDonald, Senior Military Adviser, Chief Warrant Officer (ret'd) Maurice Dessureault, Military Adviser.

Also present: The official reporters of the Senate.

WITNESSES:

From the Privy Council Office:

Mr. Richard Fadden, Deputy Clerk, Counsel and Security, Intelligence Coordinator; and

Mr. Lawrence T. Dickenson, Assistant Secretary to the Cabinet, Security and Intelligence.

As an individual:

Professor Douglas Bland, Chair of Defence Management Program, School of Policy Studies, Queen's University.

Pursuant to the Order of Reference adopted by the Senate on Thursday, May 31, 2001, the committee proceeded to its introductory survey of the major security and defence issues facing Canada with a view to preparing a detailed work plan for future comprehensive studies. (*See Issue No. 1, Monday, July 18, 2001, for the full text of the Order of Reference.*)

Mr. Fadden made a statement and, along with Mr. Dickenson, answered questions.

At 7:30 p.m., the committee suspended its sitting.

At 7:35 p.m., the committee resumed its sitting.

Professor Bland made a statement and answered questions.

At 9:05 p.m., the committee adjourned to the call of the Chair.

ATTEST:

La greffière du comité,

Barbara Reynolds

Clerk of the Committee

PROCÈS-VERBAL

OTTAWA, le lundi 29 octobre 2001

(12)

[Traduction]

Le Comité sénatorial permanent de la défense et de la sécurité se réunit aujourd'hui, à 18 heures, dans la pièce 505 de l'édifice Victoria, sous la présidence de l'honorable Colin Kenny (*président*).

Membres du comité présents: Les honorables sénateurs Banks, Day, Forrestall, Hubley, Kenny, Nolin et Wiebe (7).

Autre sénateur présent: L'honorable sénateur Stollery (1).

Également présents: De la Direction de la recherche parlementaire, Bibliothèque du Parlement: Grant Purves, attaché de recherche; le général (à la retraite) Keith McDonald, conseiller militaire principal; l'adjudant-chef (à la retraite) Maurice Dessureault, conseiller militaire.

Aussi présents: Les sténographes officiels du Sénat.

TÉMOINS:

Du Bureau du Conseil privé:

M. Richard Fadden, sous-greffier, conseiller juridique et coordonnateur, Sécurité et renseignement; et

M. Lawrence T. Dickenson, secrétaire adjoint du Cabinet, Sécurité et Renseignement.

À titre personnel:

M. Douglas Bland, président, Programme de gestion de la défense, École des études politiques, Université Queen's.

Conformément à l'ordre de renvoi adopté par le Sénat le jeudi 31 mai 2001, le comité entreprend l'étude préliminaire des principales questions de défense et de sécurité qui touchent le Canada en vue de la préparation d'un plan de travail détaillé pour des études plus poussées. (*L'ordre de renvoi figure dans le fascicule n° 1 du lundi 18 juillet 2001.*)

M. Fadden fait une déclaration et, de concert avec M. Dickenson, répond aux questions.

À 19 h 30, le comité suspend ses travaux.

À 19 h 35, le comité reprend ses travaux.

M. Bland fait une déclaration et répond aux questions.

À 21 h 05, le comité suspend ses travaux jusqu'à nouvelle convocation de la présidence.

ATTESTÉ:

EVIDENCE

OTTAWA, Monday, October 29, 2001

The Standing Senate Committee on Defence and Security met this day at 6:00 p.m. to conduct an introductory survey of the major security and defence issues facing Canada with a view to preparing a detailed work plan for future comprehensive studies.

Senator Colin Kenny (*Chairman*) in the Chair.

[*English*]

The Chairman: Good evening. It is my pleasure to welcome you to the Standing Senate Committee on Defence and Security, whether you are here in the room, watching on television or following us on the Internet.

This evening, we continue our study of major security and defence issues. My name is Colin Kenny. I am a senator from Ontario and I chair the committee. On my right is Senator Forrestall, from Nova Scotia, who is deputy chair of the committee.

Let me introduce the other members before us. On my far left is Senator Banks, from Alberta; on my far right is Senator Day, from New Brunswick; beside him is Senator Hubley, from Prince Edward Island; and beside her is Senator Wiebe, from Saskatchewan.

Our committee is the first permanent Senate committee with the mandate to conduct a survey on security and defence issues. Today, we continue our survey of major issues facing Canada and we will be reporting to the Senate before the end of February.

Recent events have focussed attention on the importance of intelligence, particularly how it is gathered, analyzed and used. Last week, we heard from witnesses from the Department of National Defence and the RCMP about their role in intelligence activities. Earlier this month, two panels of experts from outside the government gave us their views about how things should be done. This evening we have before us two representatives from the Privy Council Office who play a major role in the coordination of security and intelligence operations in the federal government. In the second half of our meeting, we shall hear from a university professor about the elements of a national security policy.

Let me begin by introducing our first two witnesses. Mr. Richard Fadden was appointed Deputy Clerk of the Privy Council Office in June of 2000. He was given additional responsibilities as Security and Intelligence Coordinator in February of this year. A career public servant, Mr. Fadden joined the public service through the Department of External Affairs and has served in Ottawa and was posted abroad. He has also worked at the Office of the Auditor General, at Natural Resources Canada and at the Treasury Board. With him is Larry Dickenson, Assistant Secretary to the cabinet for security and intelligence.

TÉMOIGNAGES

OTTAWA, le lundi 29 octobre 2001

Le Comité sénatorial permanent de la défense et de la sécurité se réunit aujourd'hui à 18 heures pour poursuivre son étude préliminaire des principales questions de défense et de sécurité qui touchent le Canada en vue de la préparation d'un plan de travail détaillé pour des études plus poussées.

Le sénateur Colin Kenny (*président*) occupe le fauteuil.

[*Traduction*]

Le président: Bonsoir. Je suis heureux de vous souhaiter la bienvenue au Comité sénatorial permanent de la défense et de la sécurité, que vous soyez présents dans cette salle, que vous nous regardiez à la télévision, ou que vous suiviez nos travaux sur Internet.

Ce soir, nous poursuivons notre étude des principales questions de sécurité et de défense. Je m'appelle Colin Kenny, je suis un sénateur de l'Ontario et je préside notre comité. J'ai à ma droite le sénateur Forrestall, de la Nouvelle-Écosse, qui est vice-président de notre comité.

Permettez-moi de vous présenter les autres membres du comité qui sont ici présents: à mon extrême gauche, le sénateur Banks, de l'Alberta; à mon extrême droite, le sénateur Day, du Nouveau-Brunswick; à côté de lui, le sénateur Hubley, de l'Île-du-Prince-Édouard; et à côté d'elle, le sénateur Wiebe, de la Saskatchewan.

Notre comité est le premier comité sénatorial permanent à s'être vu confier le mandat d'effectuer une étude sur les questions de sécurité et de défense. Aujourd'hui, nous poursuivons notre examen des principaux enjeux auxquels est confronté le Canada: nous présenterons notre rapport au Sénat avant la fin de février.

Les événements récents ont fait ressortir l'importance des services de renseignement, notamment la façon dont ils sont recueillis, analysés et utilisés. La semaine dernière, des porte-parole du ministère de la Défense nationale et de la GRC sont venus nous entretenir de leurs rôles respectifs concernant les activités de renseignement. Plus tôt ce mois-ci, deux groupes d'experts de l'extérieur du gouvernement nous ont exprimé leurs vues sur la façon dont les choses devraient se passer. Ce soir, nous accueillons deux représentants du Bureau du Conseil privé qui jouent un rôle de premier plan dans la coordination des activités de sécurité et de renseignement au gouvernement fédéral. Dans la seconde moitié de notre séance, nous entendrons un professeur d'université qui nous parlera des éléments que pourrait comprendre une bonne politique de sécurité nationale.

Je vous présente d'abord nos deux premiers témoins. M. Richard Fadden a été nommé sous-greffier du Bureau du Conseil privé en juin 2000. En février dernier, on lui a confié des responsabilités supplémentaires à titre de coordonnateur de la sécurité et du renseignement. Fonctionnaire de carrière, M. Fadden est entré au service du ministère des Affaires extérieures, où il a d'abord été affecté à Ottawa, puis, plus tard, à l'étranger. Il a également travaillé au Bureau du vérificateur général, à Ressources naturelles Canada et au Conseil du Trésor. Il est accompagné de M. Larry Dickenson, secrétaire adjoint du

Mr. Dickenson has had numerous diplomatic postings, including Canadian Ambassador to Indonesia. After serving as Director of the Millennium Task Force of the Privy Council Office and as Executive Director of the Millennium Bureau, he was appointed to his present position in January of 1999.

Mr. Richard Fadden, Deputy Clerk, Counsel and Security Intelligence Coordinator, Privy Council Office: Thank you for the invitation to appear before this committee. Amid the hectic pace of dealing with the challenges brought about by September 11, I welcome this opportunity to take a step back and look at how Canada's S & I community is set up. You have already received a fair amount of information and have heard from many quarters about the impact of September 11 on Canadians, on global security and related government responses — both real and contemplated.

I propose to try to put the current thread in Canada's anti-terrorism activities into the wider context of the S & I community in Canada. You have asked me to talk to you about Canada's S & I community and describe how its component departments and agencies collect, analyze and disseminate intelligence. I will try to offer insight on how these activities fit together and are coordinated, hopefully illustrating for you both the nature and value of intelligence to public security.

I will try to explain my role and that of the Privy Council Office. Much of that is found in supporting and managing a range of key interdepartmental committees, which are currently fully engaged. I will also try to give you a brief overview of PCO's role in crisis management, emphasizing the counter-terrorism context.

Finally, I will offer some observations on the S & I community's efforts to respond to emerging issues that are horizontal or crosscutting in nature. I hope you have had an opportunity to look at some of the materials we left with you.

[Translation]

Like the global environment, the current security and intelligence environment — the backdrop, if you will, for anti-terrorism — is now highly fluid and unpredictable. Of course, while at the best of times, there can never be 100 per cent risk management and prevention, September 11 has rendered intelligence itself, and the challenges to its effective uses, of critical importance.

The core work of Canadian security and intelligence community is to contribute to the safety and security of Canadians. The community must judge the growth or decline of particular threats, and provide political leaders with well-founded advice on appropriate prevention and enforcement action. The community works to add value to decision-making and policy-making on the full range of matters vital to Canada's

Cabinet, Sécurité et renseignement. M. Dickenson a occupé de nombreux postes diplomatiques, dont celui d'ambassadeur du Canada en Indonésie. Après avoir été directeur du Groupe de travail de l'an 2000, au Bureau du Conseil privé, et directeur général du Bureau du Canada pour le millénaire, il a été nommé en janvier 1999 au poste qu'il occupe actuellement.

M. Richard Fadden, sous-greffier, conseiller juridique et coordonnateur, Sécurité et renseignement, Bureau du Conseil privé: Je vous remercie d'abord de m'avoir invité à comparaître devant votre comité. Je me réjouis de l'occasion qui m'est offerte, au coeur même de cette crise qui a été précipitée par la tragédie du 11 septembre, de pouvoir revoir avec vous la structure de la collectivité canadienne de la sécurité et du renseignement. Assurément, vous avez déjà reçu de toutes parts une somme phénoménale d'informations et de commentaires concernant l'impact que les événements du 11 septembre ont eu sur les Canadiens, la sécurité planétaire et la réaction, réelle ou envisagée, du gouvernement.

Je me propose aujourd'hui d'essayer de situer la menace que représentent les activités terroristes au Canada dans le contexte du travail de la collectivité de la sécurité et du renseignement au Canada. Vous m'avez demandé en effet de vous parler de la collectivité canadienne de la sécurité et du renseignement et de décrire comment les ministères et les organismes qui la composent recueillent, analysent et diffusent les renseignements. J'essaierai de mieux vous faire comprendre comment ces activités s'imbriquent et sont coordonnées et, je l'espère, de vous illustrer la nature du renseignement et son importance pour la sécurité publique.

Je tenterai de vous expliquer mon rôle personnel ainsi que celui du Bureau du Conseil privé. Ce rôle consiste en grande partie à soutenir et à diriger plusieurs comités interministériels clés, qui sont actuellement complètement mobilisés. J'essaierai également de vous donner un court aperçu du travail du BCP en gestion de crises, surtout en matière de lutte contre le terrorisme.

Je dirai enfin quelques mots sur les efforts déployés par la collectivité de la sécurité et du renseignement pour faire face à des enjeux nouveaux qui ont un caractère horizontal ou convergent. J'espère que vous avez eu l'occasion d'examiner certains des documents que nous vous avons fait distribuer.

[Français]

Le milieu actuel de la sécurité et du renseignement — la toile de fond en quelque sorte de l'antiterrorisme — est comme la situation planétaire en ce moment: très fluide et imprévisible. Évidemment, même si dans le meilleur des mondes, il sera impossible de prévenir les risques à 100 p. 100, il faut avouer que la tragédie du 11 septembre confère au renseignement lui-même, ainsi qu'à son utilisation efficace, une importance extraordinaire.

Le travail essentiel de la collectivité canadienne de la sécurité et du renseignement est de contribuer à la sécurité des Canadiens. Elle doit porter un jugement sur la croissance ou la diminution de certaines menaces, et fournir aux chefs politiques des conseils éclairés en matière de prévention et d'exécution. Son travail consiste à améliorer la valeur de la prise de décision et de l'adoption de politiques concernant toute la gamme des questions

interests in foreign relations, defence, economy and domestic security.

In doing its work, the community possesses a unique capability and authority to collect and assess information that is not available from conventional sources — colloquially speaking, secret information. The community must blend this information with all other available information, including that produced by the media and academia, and intelligence generated by foreign countries.

A quick word at this point on the nature of intelligence, Mr. Chairman, may be helpful before moving on to a more detailed description of community players.

[English]

Foreign intelligence is information about the capabilities, activities or intentions of foreign states, organizations or individuals. This information is collected and used to support and protect Canada's political, economic, military scientific, social and security interests.

The Communications Security Establishment works exclusively in the FI arena in Canada, but several other components of our community also contribute, for example, CSIS and Foreign Affairs.

Security intelligence is information about activities that could threaten Canada's security. This includes not only terrorism but also espionage and foreign-influenced activities that would cause a threat to public safety or national security. Broadly speaking, the collection and management of security and intelligence in Canada rests with the Solicitor General's department and CSIS is the primary agency to collect and develop this kind of intelligence.

Military intelligence includes tactical intelligence about military threats, capabilities and tactics that our military forces use to maximize their effectiveness — in short, enabling us to win the war or manage the peacekeeping activity and protect the troops. Military intelligence also includes strategic assessments of what will happen next, where and why. This is the domain of the Department of National Defence and the Canadian Armed Forces.

Criminal intelligence is gathered and developed primarily by police agencies, including the RCMP, which, like CSIS, reports to the Solicitor General. It is information about those persons and groups who commit crime, how they do it, and the broad trends in criminal activity and its impact on society.

These four "INT" categories are by no means watertight. For example, most terrorist threats in Canada have foreign origins and foreign intelligence is critical to understanding those threats. All four forms of intelligence are critical to: understanding the origins of the situation and assessing future prospects; to protecting

essentielles aux intérêts du Canada, dans les domaines des relations étrangères, de la défense, de l'économie et de la sécurité interne.

Dans l'accomplissement de son travail, cette collectivité est seule à avoir la capacité et les pouvoirs requis pour recueillir et évaluer des renseignements impossibles à obtenir autrement — en un mot, des renseignements secrets. Elle doit combiner ces renseignements avec tous les autres types d'information dont elle dispose, notamment l'information diffusée par les médias et les milieux universitaires ainsi que les renseignements produits par des pays étrangers.

Monsieur le président, j'aimerais maintenant vous dire un mot sur la nature du renseignement avant de décrire plus en détail les différents acteurs de la collectivité.

[Traduction]

Le renseignement étranger regroupe l'information relative aux capacités, aux activités ou aux intentions d'États, d'organismes ou de ressortissants étrangers. Cette information est recueillie et utilisée afin d'appuyer et de protéger les intérêts politiques, économiques, militaires, scientifiques, sociaux et de sécurité du Canada.

Le Centre de la sécurité des télécommunications travaille exclusivement dans le domaine du renseignement étranger au Canada, mais plusieurs autres éléments de notre collectivité, par exemple le SCRS et le ministère des Affaires étrangères, contribuent également au programme canadien en ce domaine.

Le renseignement de sécurité regroupe l'information relative aux activités susceptibles de compromettre la sécurité du Canada. Cela comprend non seulement le terrorisme, mais aussi l'espionnage et les activités d'inspiration étrangère constituant une menace pour la sécurité publique ou nationale. D'une manière générale, la collecte et la gestion du renseignement de sécurité au Canada relèvent du ministère du Solliciteur général, étant donné que le SCRS est le principal organisme chargé de ces tâches.

Le renseignement militaire comprend le renseignement tactique au sujet des menaces, des capacités et des tactiques militaires que nos forces militaires utilisent pour maximiser leur efficacité — en bref, pour nous donner les moyens de gagner la guerre ou de gérer les missions de maintien de la paix et de protéger les troupes. Le renseignement militaire comprend également des évaluations stratégiques de ce qui surviendra ensuite, à quel endroit et pourquoi. Le renseignement militaire est l'apanage du ministère de la Défense nationale et des Forces canadiennes.

Le renseignement criminel est recueilli et constitué avant tout par les corps policiers, notamment par la GRC qui, comme le SCRS, relève du solliciteur général. Il s'agit de l'information touchant les personnes et les groupes qui commettent des crimes et la manière dont ils le font, les tendances générales en matière d'activité criminelle ainsi que les répercussions de cette activité sur la société.

Ces quatre catégories de renseignement sont loin d'être étanches. Par exemple, la plupart des menaces terroristes au Canada sont d'origine étrangère, et le renseignement étranger est essentiel à la compréhension de ces menaces. Les quatre formes de renseignement sont essentielles pour comprendre les origines

Canadians at home and in affected regions of the world; supporting our deployed military, supporting a key ally contributing to an international effort; and, to considering an dealing with any violence that might spill over to Canada.

An important measure of success in a security and intelligence community such as ours is how the various elements of the community work together effectively. They must complement each other, communicate readily and avoid undue overlap in competition for scarce resources. In later describing my role as coordinator, I will explain how we in PCO work to optimize the overall effectiveness of the community.

[Translation]

I will move on now to sketch out the elements of our community and how it works.

Let me begin with the head of government, the Prime Minister. He has ultimate responsibility for the national security of Canada and related intelligence matters. To a considerable degree, this is why the security and intelligence coordinator is located in the Privy Council Office. Individual ministers have line department responsibilities for the activities of the sector, and are accountable to Parliament for these activities. At another level, some of these line ministers have co-ordinating responsibilities for their parts of the community.

To drill down further on departments and agencies, and try to sketch for you who is primarily involved with that type of intelligence:

The Department of the Solicitor General has primary federal responsibility for public safety and domestic security matters. The Solicitor General provides policy direction to CSIS and the RCMP, and is directly responsible for overall federal counter-terrorism contingency planning. As Minister MacAulay has noted, he is accountable for co-ordinating Canada's counter-terrorism response, and the National Counter-Terrorism Plan.

The CSIS Act gives CSIS a mandate to collect security intelligence in Canada to counter espionage, sabotage, terrorism and subversion. CSIS also has a special mandate to advise any Minister of the Crown on matters relating to the security of Canada. This includes responsibility for providing security assessments, which for our current discussions, largely means producing threat assessments relevant to counter-terrorism. CSIS is best-placed to do this work, having developed the greatest operational expertise in this area.

[English]

Canada does not have a foreign intelligence service along the lines of a CIA, but CSIS can, under section 16 of the Canadian Security Intelligence Service Act, assist in the collection of foreign intelligence within Canada in response to requests from

de la situation et évaluer les perspectives d'avenir, protéger les Canadiens au pays et dans les régions touchées, soutenir les troupes que nous déployons, appuyer un allié clé et contribuer à l'effort international, voir dans quelle mesure cette violence pourrait se répandre au Canada et comment on pourrait la contrer si cela se produisait.

L'un des moyens importants de mesurer le succès dans une collectivité de la sécurité et du renseignement comme la nôtre consiste à voir à quel point ses divers éléments travaillent ensemble efficacement. Ils doivent se compléter l'un l'autre, communiquer facilement, et éviter le chevauchement excessif et la concurrence pour des ressources rares. Quand je décrirai tout à l'heure mon rôle comme coordonnateur, j'expliquerai comment, au Bureau du Conseil privé, nous travaillons à optimiser la performance générale et l'efficacité de la collectivité de la sécurité et du renseignement au Canada.

[Français]

Je passe maintenant à la description des éléments de notre collectivité et de son mode de fonctionnement.

Permettez-moi de commencer par le chef du gouvernement, le premier ministre. C'est lui qui, en définitive, est responsable de la sécurité du Canada et de toutes les questions liées au renseignement. C'est d'ailleurs la grande raison pour laquelle le coordonnateur de la sécurité et du renseignement est au Bureau du Conseil privé. Quant aux ministres pris individuellement, ils ont des responsabilités d'exécution, et parfois de coordination, en ce qui a trait aux activités du secteur, et ils doivent en rendre compte au Parlement.

Il serait peut-être bon à ce stade-ci que je précise qui est principalement responsable de quel type de renseignement.

Ainsi, le ministère du Solliciteur général est la principale instance fédérale en matière de sécurité publique et de sécurité intérieure au Canada. Il donne une orientation stratégique au SCRS et à la GRC, et est directement responsable des plans d'urgence fédéraux en matière de lutte contre le terrorisme. Comme le ministre MacAulay l'a maintes fois indiqué dernièrement, il incombe au solliciteur général d'assurer la coordination de la lutte antiterroriste que mène le Canada, ainsi que du plan national de lutte contre le terrorisme.

La Loi sur le SCRS autorise le SCRS à recueillir des renseignements au Canada pour lutter contre l'espionnage, le sabotage, le terrorisme et la subversion. Le SCRS est aussi chargé d'informer les ministres de la Couronne de tout élément touchant la sécurité du Canada, par exemple, fournir des évaluations de sécurité, ce qui veut dire essentiellement, pour ce qui nous préoccupe à l'heure actuelle, des menaces terroristes. Fort de sa grande expertise opérationnelle dans le domaine, le SCRS est le mieux placé pour accomplir ce travail.

[Traduction]

Le Canada n'a pas de service du renseignement étranger comparable à la CIA, mais le SCRS peut, en vertu de l'article 16 de la Loi sur le Service canadien du renseignement de sécurité, contribuer à la collecte, au Canada, de renseignements secrets

the Minister of Foreign Affairs or the Minister of National Defence.

Also reporting to the Solicitor General, the RCMP collects and analyzes intelligence to support criminal investigations, including those with terrorist links. The RCMP is also primarily responsible for enforcing the Security Offences Act, which deals with offences related to terrorism, espionage and offences against internationally protected persons such as ambassadors accredited to Canada.

I wish to note that the RCMP and CSIS, for which the Solicitor General is accountable to Parliament, enjoy a measure of independence. It has long been a landmark of our system that criminal investigations are carried out independent of the government of the day. CSIS, for its part, pursues investigations of threats to Canada as defined in its statute.

With regard to the components relating to national defence, the Canadian agency devoted exclusively to foreign intelligence is the Communications Security Establishment, CSE. CSE is answerable to the Minister of National Defence and it reports to me for its operations and policy, and to the Deputy Minister of National Defence for administrative and personnel matters. CSE obtains foreign intelligence by collecting foreign radio, radar and other electronic signals — hence the term “signals intelligence.” CSE also helps to ensure that the Canadian government’s communications are secure from the interception efforts of others. In this respect, the Canadian Forces Information Operation Group assists CSE in carrying out its mandate.

CSE’s intelligence products and expertise support Canada’s anti-terrorism efforts, mainly by providing foreign intelligence that helps CSIS, the RCMP, the Department of Foreign Affairs, and others, to understand those foreign conflicts and dynamics which generate terrorism. Also, at DND, the Director General of Intelligence, DGIInt, is responsible for providing military intelligence to the Canadian Armed Forces and to the government on issues involving the use or potential use of the Canadian forces abroad.

While not a generator of intelligence per se, it is important to note within DND the Office of Critical Infrastructure Protection and Emergency Preparedness Canada, OCIEPC. OCIEPC provides national leadership, coordination and training for critical infrastructure protection and national civil emergency preparedness.

The Department of Foreign Affairs and International Trade is responsible for protecting Canadians and DFAIT employees abroad. Its Security and Intelligence Bureau advises its ministers on such matters as security in their missions abroad, the expulsion of foreign diplomats from Canada for security reasons, and the management of terrorist incidents abroad involving Canadians or

étrangers, à la demande du ministre des Affaires étrangères ou du ministre de la Défense nationale.

Pour sa part, la GRC, qui relève elle aussi du ministère du Solliciteur général, rassemble et analyse les renseignements utilisés pour appuyer les enquêtes criminelles, y compris celles qui ont des liens avec le terrorisme. La GRC est aussi responsable de l’application de la Loi sur les infractions en matière de sécurité qui vise les infractions liées au terrorisme, à l’espionnage et aux crimes contre les personnes jouissant d’une protection internationale, comme les ambassadeurs d’États étrangers accrédités au Canada.

J’aimerais souligner ici que la GRC et le SCRS, dont le solliciteur général est responsable devant le Parlement, jouissent d’une certaine indépendance. Notre système est depuis longtemps organisé de façon à ce que le gouvernement au pouvoir ne puisse s’immiscer dans les enquêtes criminelles ouvertes. Quant au SCRS, il poursuit des enquêtes sur ce qui menace les intérêts du Canada conformément à la Loi sur le SCRS.

Enchaînons maintenant avec les composantes relevant de la Défense nationale. Le Centre de la sécurité des télécommunications, le CST, est l’organisme canadien qui a la responsabilité exclusive du renseignement étranger. Le CST, qui relève du ministre de la Défense nationale, me rend compte de ses activités et de ses politiques et il est placé sous l’autorité du sous-ministre de la Défense nationale pour tout ce qui a trait aux questions administratives et au personnel. Le CST obtient des renseignements étrangers en captant les signaux radio, radar et d’autres signaux électroniques, auxquels nous appliquons le terme général de «renseignement sur les transmissions». Il contribue également à protéger les télécommunications du gouvernement du Canada contre les tentatives d’interception par d’autres organismes. À cet égard, le Groupe des opérations d’information des Forces canadiennes aide le CST à remplir son mandat.

Les renseignements recueillis par le CST et son expertise sont utilisés pour appuyer la lutte que mène le Canada contre le terrorisme. C’est surtout le renseignement étranger qu’il fournit qui aide le SCRS, la GRC, les Affaires étrangères et d’autres à comprendre les conflits étrangers et la dynamique qui engendrent le terrorisme. Au MDN, toujours, le directeur général - Soutien du renseignement et de la sécurité, le DGSRS, est chargé de fournir aux Forces canadiennes et au gouvernement des renseignements militaires sur des questions touchant l’utilisation que l’on fait ou que l’on pourrait faire des Forces canadiennes à l’étranger.

Il convient de mentionner également, même s’il ne produit pas de renseignements en soi, le Bureau de la protection de l’infrastructure essentielle et de la protection civile, le BPIEPC, qui a lui aussi ses quartiers au MDN. Le BPIEPC joue, à l’échelle nationale, un rôle de direction, de coordination et de formation pour tout ce qui touche la protection de l’infrastructure essentielle et la protection civile.

Le ministère des Affaires étrangères et du Commerce international, le MAECI, est chargé d’assurer la protection des Canadiens et des employés du ministère à l’étranger. Il a une direction générale de la sécurité et du renseignement qui conseille ses ministres sur des questions telles que la sécurité de nos missions à l’étranger, l’expulsion de diplomates étrangers du

Canadian interests. DFAIT works with the Solicitor General to represent and to promote Canada's positions in international fora working to deal with terrorism, such as the G8, and it is instrumental in developing Canada's contributions and obligations under international agreements and conventions against terrorism.

To jump ahead a bit, the Privy Council Office is the home of the Intelligence Assessment Secretariat, the IAS, which produces foreign intelligence assessment for the Prime Minister, the cabinet, other PCO elements and other officials across government. I mention the IAS at this point to underline their role in the analysis of intelligence and as the only central assessment body in the system. The IAS staff produce all-source — that is, using all the types of intelligence — agreed-upon assessment that reflect input from across government and cover a broad range of issues. The IA committee is the key interdepartmental committee that addresses assessment issues and reviews strategic foreign intelligence assessments or papers.

The IAS has developed a unique value-added role by concentrating on broad, strategic assessments of world events and emerging issues and trends with specific implications for Canadian policy, albeit written with policy-neutral content.

The Department of Justice provides legal advice regarding security and intelligence issues, policy-making and specific cases.

Other significant players include the departments of Citizenship and Immigration, Customs and Revenue, Transport and the Department of Finance's Financial Transaction and Reports Analysis Centre, which monitors and analyzes suspicious criminals and, if Parliament approves, terrorist-related financial transactions.

In light of the current environment and in terms of consequence management and prevention, it is important to mention Health Canada, Environment Canada, Agriculture and Agri-food Canada, the Canadian Food Inspection Agency, the National Research Canada and the Canadian Nuclear Safety Commission.

Let me move on to the Privy Council Office and outline how my role originated.

The coordinator's role has existed since 1985. The Clerk of the Privy Council has given me a mandate to coordinate and lead the sector on the Prime Minister's behalf. The main rationale for the coordinator's position is that there is no single minister responsible for S & I issues. Each of the departments and agencies I have described has its own mandate and budget; most also manage other programs that have nothing or little to do with security and intelligence. The deputy heads of these departments

Canada pour des motifs de sécurité et la gestion des incidents terroristes à l'étranger auxquels des Canadiens ou des intérêts canadiens sont mêlés. Le MAECI travaille avec le solliciteur général à représenter et à promouvoir les positions du Canada sur les tribunes internationales où l'on se penche sur le terrorisme, comme le G-8, et il joue un rôle dans l'élaboration des contributions et des obligations du Canada dans le cadre des ententes et des conventions internationales en matière de lutte contre le terrorisme.

Si vous n'y voyez pas d'inconvénient, je vais glisser un mot sur le Secrétariat de l'évaluation du renseignement du Bureau du Conseil privé. Le Secrétariat fournit des évaluations relatives au renseignement étranger au premier ministre, au Cabinet, aux autres composantes du BCP ainsi qu'à de hauts fonctionnaires de l'ensemble de l'administration fédérale. Je vous parle du Secrétariat à ce moment-ci pour vous souligner qu'il est en fait le seul centre d'analyse du renseignement dans notre système. Son personnel rédige les évaluations convenues, nourries de données provenant de tous les secteurs du gouvernement et couvrant un large éventail de questions. Le Comité sur l'évaluation du renseignement est le comité interministériel qui s'occupe des questions relatives aux évaluations et examine les évaluations ou les documents stratégiques sur le renseignement étranger.

Le Secrétariat joue donc un rôle unique et précieux en s'attachant à rédiger des évaluations générales, stratégiques, mais impartiales, sur des événements internationaux et des tendances et des enjeux émergents ayant des répercussions particulières sur la politique canadienne.

Le ministère de la Justice fournit des conseils juridiques sur des questions ayant trait à la sécurité et au renseignement, sur l'élaboration des politiques dans ce domaine et sur certains cas particuliers.

Parmi les autres intervenants importants, mentionnons Citoyenneté et Immigration, l'Agence des douanes et du revenu du Canada, Transports Canada et, au ministère des Finances, le Centre d'analyse des opérations et des déclarations financières du Canada, ou le CAODFC, qui surveille et analyse les transactions financières qui seraient liées au crime et, si le Parlement est d'accord, au terrorisme.

Étant donné la situation de crise actuelle et la nécessité d'en gérer et d'en prévenir les conséquences, il est important de mentionner également Santé Canada, Environnement Canada, Agriculture et Agroalimentaire Canada, l'Agence canadienne d'inspection des aliments, Ressources naturelles Canada, et la Commission canadienne de sûreté nucléaire.

Passons maintenant au Bureau du Conseil privé et aux origines du rôle que je suis appelé à y jouer.

Le poste de coordonnateur existe depuis 1985. Le greffier du Conseil privé m'a donné pour mandat de coordonner et de diriger le secteur au nom du premier ministre. Le poste de coordonnateur se justifie avant tout du fait que les questions de sécurité et de renseignement ne relèvent pas d'un seul et unique ministre. Chacun des ministères et des organismes que j'ai décrits a son propre mandat et son propre budget, et la plupart d'entre eux gèrent aussi d'autres programmes qui ont peu à voir ou qui n'ont

and agencies are responsible to their ministers. At the same time, however, on S & I, as on all matters, they are mandated to work together on files with horizontal implications.

Yet, the sector must be more than the sum of its parts. The Prime Minister has ultimate accountability to Parliament and to Canadians for the security of our country. My role is to support him in that accountability and to ensure that the key players work well together — that we address the right issues at the right time, and that we collectively identify the correct responses, solutions and courses of action.

My core responsibilities fall into four categories: Strategic trends analysis, setting of national priorities, horizontal issues management, and managing relations with our international intelligence partners.

Strategic trend analysis is a hallmark of the PCO role. We constantly monitor the S & I environment for emerging and evolving trends that could have an impact on our security. Each of the players in the sector does their own strategic thinking from their own perspective and my part is to put the individual views into a balanced overview. PCO has also come to play a role in helping to understand the evolution of challenges and appropriate responses on the horizontal, global scale. Just as issues such as terrorism, arms proliferation, organized crime and immigration interact, the types of intelligence must interact. Someone must be able to step back and ask the key questions about how these “INTs” can help each and to deal with the ethical, legal and organizational questions that occur within the Canadian context.

Next is the setting of national priorities. Assisting with priority setting is the most important part of my job, given normal times and normal circumstances. I must ensure the presentation of intelligence priorities to ministers for their direction. We do this once a year at the meeting of Ministers on Security and Intelligence, MMSI, about which I will say more later when we get to the committee structures. This is the key accountability mechanism which allows ministers to set intelligence priorities to guide all the activities of the sector in collection, assessment, production and in the overall management of intelligence resources and programs.

With regard to the issue of horizontal issues management, many of the toughest issues in the sector today are multi-faceted, wide ranging and horizontal in nature. The potential complexity of issues in the area of national security is clearly illustrated by the events of September 11. It would be hard to find a comparable issue that has affected more government department, programs

rien à voir avec la sécurité et le renseignement. Les sous-ministres et les administrateurs de ces organismes rendent compte à leur ministre. Ils doivent également travailler ensemble sur une foule de dossiers — sécurité et renseignement y compris — qui ont une portée horizontale.

Et pourtant, le secteur doit être plus que la somme de ses parties. Le premier ministre est celui qui, en définitive, a des comptes à rendre au Parlement et aux Canadiens au sujet de la sécurité du pays. Mon rôle consiste à l'appuyer à cet égard et à m'assurer que les principaux acteurs travaillent bien ensemble — que nous nous penchons sur les bonnes questions au bon moment, et que nous déterminons collectivement les réponses, les solutions et les lignes de conduite qui conviennent.

Mes responsabilités fondamentales s'inscrivent dans quatre catégories: l'analyse des tendances stratégiques, l'établissement des priorités nationales, la gestion des questions horizontales et la gestion de nos relations avec nos partenaires internationaux dans le domaine du renseignement.

Le rôle du BCP consiste d'abord et avant tout à analyser les tendances stratégiques. Nous surveillons constamment ce qui se passe en matière de sécurité et de renseignement afin de suivre l'évolution des tendances et déceler celles qui pourraient avoir des répercussions sur la sécurité du Canada. Chacun des intervenants dans le secteur procède à sa propre réflexion stratégique à partir de ses propres perspectives, et mon rôle consiste à réunir ces points de vue individuels dans une vue d'ensemble équilibrée et complète. Le BCP en est aussi venu à jouer un rôle en aidant à comprendre l'évolution des enjeux et des réponses adéquates à l'échelle horizontale, mondiale. Je dirais que des questions comme le terrorisme, la prolifération des armes, le crime organisé et l'immigration se répercutent les unes sur les autres et que les types de renseignement doivent avoir le même genre d'interaction. Quelqu'un doit pouvoir prendre du recul et poser les questions clés concernant la manière dont ces types de renseignement peuvent s'appuyer mutuellement, et se pencher sur les questions éthiques, juridiques et organisationnelles qui se présentent dans le contexte canadien.

Vient ensuite l'établissement des priorités nationales. La partie qui est la plus importante dans mon travail consiste à aider à l'établissement des priorités nationales, cela, encore une fois, en temps normal. Je dois veiller à présenter aux ministres les priorités nationales en matière de renseignement, afin d'obtenir leurs instructions. Nous le faisons une fois par an à la rencontre ministérielle sur la sécurité et le renseignement dont je parlerai plus tard, dans la partie sur la structure des comités. Il s'agit du principal mécanisme de responsabilisation qui permet aux ministres de déterminer les priorités qui orienteront toutes les activités du secteur sur les plans de la collecte, de l'évaluation et de la production des renseignements, ainsi que de la gestion globale des ressources et des programmes.

En ce qui concerne la question de la gestion des enjeux horizontaux, les questions les plus épineuses ont souvent de multiples facettes, une grande portée et un caractère horizontal. Les événements du 11 septembre illustrent clairement la complexité qu'elles peuvent avoir dans le domaine de la sécurité nationale. Il serait difficile de trouver situation qui ait plus affecté

and other levels of government and private sector interest. Such issues can only be effectively addressed collectively by bringing the key players together to share ideas, best practices and problems. This is one of my key functions — namely, to facilitate such a style of management and cooperation.

[Translation]

Our international relationships give Canada invaluable access to intelligence, technology and expertise that help us protect Canadians. The centrepiece of these relationships is the alliance with our partners, the U.S., U.K., Australia and New Zealand. That five-party alliance had its genesis in formal agreements dating back to the Second World War, and it must be regarded as an essential asset to be protected and cultivated. It gives us access to resources far beyond what Canada has or could hope to develop on its own: simply speaking, we get far more than we are able to give.

That being said, a significant development is the growth in the number of international relationships beyond the five-party alliance. Terrorism is a global threat and terrorists clearly ignore borders. In order to be effective, police and security agencies have a world-wide interest in co-operating, sharing intelligence and undertaking joint operations, if terrorism is to be thwarted.

The Privy Council Office helps to maintain these relationships by what might be called the traditional diplomatic methods. We travel, host visits and meet with their representatives. We have liaison officers in both London and Washington who serve these functions and facilitate exchanges on intelligence assessments. We also have a not inconsiderable role in setting the policy parameters of these relationships.

But most contacts with foreign intelligence services occur directly and bilaterally between those services and Canadian government departments, our intelligence agencies and our police agencies. My task is to co-ordinate the players in the security and intelligence community to maximize the benefits of these relationships.

[English]

I wish now to address how I approach the coordinator's role. The PCO function is best played out day-to-day at all levels without a heavy hand. Cooperation is built through constructive influence and agenda setting. To do otherwise in this sector would be counterproductive and adversely affect the ability of others to do their jobs. The individual accountability of each deputy head to his or her minister must be given room for expression.

In my role as coordinator, I rely on the Security and Intelligence Secretariat headed by Larry Dickenson, who is with me tonight. It works to provide a forum for departments to discuss

les intérêts des ministères, programmes, gouvernements et entreprises privées. Ce sont là des questions que l'on ne peut aborder de manière efficace que collectivement, en amenant les principaux acteurs à échanger des idées, à se pencher ensemble sur les problèmes et à mettre à profit les pratiques exemplaires des autres. Et l'une de mes fonctions clés consiste à faciliter ce style de gestion et de collaboration.

[Français]

Grâce à nos relations internationales, nous avons un accès inestimable au renseignement, à la technologie et aux connaissances spécialisées qui nous aident à protéger les Canadiens. La pièce maîtresse de ces relations est l'alliance avec nos partenaires que sont les États-Unis, le Royaume-Uni, l'Australie et la Nouvelle-Zélande. Cette alliance tire son origine d'accords officiels qui remontent à la Deuxième Guerre mondiale. Elle doit être considérée comme un atout essentiel qu'il faut protéger et cultiver. Elle nous donne accès à des ressources, bien au-delà de ce que le Canada possède ou pourrait espérer produire à lui seul; en bref, nous recevons beaucoup plus que ce que nous pouvons donner.

Cela dit, un élément nouveau est apparu: la multiplication des relations internationales. Le terrorisme constitue une menace mondiale, et les terroristes ignorent manifestement les frontières. Pour être efficaces, la police et les organismes de sécurité ont un intérêt mondial à coopérer, à échanger des renseignements et à entreprendre des opérations en commun, si l'on veut contrer le terrorisme.

Le Bureau du Conseil privé contribue à entretenir ces relations grâce à ce que l'on pourrait appeler les méthodes diplomatiques classiques. Nous voyageons, nous accueillons des visiteurs et nous rencontrons leurs représentants. Nous avons à Londres et à Washington des agents de liaison qui assument ces fonctions et facilitent les échanges sur les évaluations de renseignements. Nous avons en outre un rôle non négligeable dans l'établissement des paramètres stratégiques de ces relations.

La plupart des contacts avec les services du renseignement étrangers se font toutefois directement et de façon bilatérale entre ces services et les ministères du gouvernement canadien, nos organismes de renseignement et nos services de police. Ma tâche consiste à coordonner ce que font les acteurs de la collectivité de la sécurité et du renseignement afin de maximiser les avantages de ces relations.

[Traduction]

J'aimerais maintenant vous dire un mot au sujet de l'exercice du rôle du coordonnateur. À mon avis, c'est par la douceur que le Bureau du Conseil privé joue le mieux son rôle chaque jour, à tous les niveaux. Collaboration rime avec exercice d'une influence constructive et établissement d'un programme. Dans ce secteur, on irait à l'encontre du but recherché si l'on procédait autrement, et l'on empêcherait les autres de bien faire leur travail. Chaque sous-ministre ou administrateur a des comptes à rendre à son ministre, et il doit avoir la marge de manoeuvre pour le faire.

Dans l'exercice de mes fonctions, je peux m'appuyer sur le Secrétariat de la sécurité et du renseignement, que dirige Larry Dickenson, qui m'accompagne ici ce soir. Avec le soutien de son

Common concerns, help manage crises or hot issues and coordinate work on horizontal matters that are important to the sector and to the government as a whole. The secretariat also performs the traditional PCO functions of providing advice to the Prime Minister and cabinet on a full range of security and intelligence and supporting the intelligence committee structures.

Let me turn now to security and intelligence committee structure. A vigorous and well-accepted committee structure has always been essential to the Canadian S & I community.

Working from the top down, let me touch upon the Ministerial Meeting on Security and Intelligence, MMSI, chaired by the Prime Minister. This is held once a year to set national intelligence priorities. Its membership has grown somewhat in recent years and it can also address other major policy issues in the sector.

In addition, where there is a security and intelligence component within a broader social policy, the Cabinet Committee on Social Union or an ad hoc meeting of ministers may take decisions affecting the sector. In the current circumstances, the Prime Minister has established, under Mr. Manley's chairmanship, the Ad Hoc Committee of Ministers on Public Security and Anti-Terrorism.

The Interdepartmental Committee on Security and Intelligence, ICSI, chaired by my boss, the Clerk of the Privy Council, and for which I am vice-chair, is a committee of deputy heads from the sectors, departments and agencies. It reviews major policy issues before they go to ministers and is the main executive forum in the sector.

ICSI often acts through an executive subcommittee, which I chair. It meets more frequently than ICSI and it is composed of the deputy ministers from the core intelligence departments along with the Department of Justice. Executive ICSI is effective in ensuring senior level attention to key policy, operational and resource issues in a sensitive area. Currently, ICSI deputies, as well as deputies of key concerned departments are meeting frequently, both to deal with specific matters relating to the crisis and to support Minister Manley's committee.

The Intelligence Policy Group, IPG, is the principal intelligence policy coordination forum. Again, in normal circumstances, it usually meets bi-weekly and is chaired by Mr. Dickenson. Assistant deputy ministers from the intelligence community participate, as does Justice Canada. The IPG tries to epitomize horizontal management in our sector. The members focus on those issues that have a broad impact and identify courses of action and solutions for the way ahead.

personnel, il offre aux ministères une tribune où il leur est possible de discuter de préoccupations communes; il aide à gérer les crises ou les questions délicates; et il coordonne le travail sur les questions horizontales importantes pour le secteur et pour l'ensemble du gouvernement. Le Secrétariat remplit également les fonctions traditionnelles du BCP en fournissant des avis au premier ministre et au Cabinet sur toute une gamme de questions relatives à la sécurité et au renseignement. En outre, pour les questions de renseignement, il apporte un soutien à la structure des comités constitués à cette fin.

Permettez-moi maintenant de passer à la structure des comités en matière de sécurité et de renseignement. L'existence d'une structure de comités dynamique et bien acceptée a toujours été essentielle au succès de la collectivité canadienne de la sécurité et du renseignement.

Je vous les présente, du haut vers le bas. Il y a d'abord la rencontre ministérielle sur la sécurité et le renseignement présidée par le premier ministre, dont je vous ai parlé plus tôt, et qui se tient une fois l'an. Cette rencontre, dont la liste des participants s'est quelque peu allongée ces dernières années, est l'occasion d'examiner également d'autres grandes orientations stratégiques dans le secteur.

De plus, lorsqu'une politique sociale plus large comporte un volet sécurité et renseignement, le Comité du Cabinet sur l'union sociale ou un comité ministériel spécial prend des décisions concernant le secteur. Vu les circonstances, le premier ministre a créé le Comité ministériel spécial sur la sécurité publique et l'antiterrorisme que préside le ministre Manley.

Le Comité interministériel de la sécurité et du renseignement (CISR), coprésidé par mon patron, le greffier du Conseil privé, et moi-même, est le comité des sous-ministres des ministères et organismes du secteur. Il examine les grandes questions stratégiques avant que celles-ci ne soient présentées aux ministres et fait office de tribune principale pour les hauts fonctionnaires.

Le CISR agit souvent par l'entremise d'un sous-comité de direction, que je préside. Il se réunit plus souvent que le CISR et il est composé des sous-ministres des ministères qu'intéresse le renseignement ainsi que de ceux du ministère de la Justice. Le sous-comité de direction du CISR est efficace, car il attire l'attention de la haute direction sur les grandes questions stratégiques, opérationnelles et de ressources dans ce secteur délicat. À l'heure actuelle, les membres du CISR ainsi que les sous-ministres des ministères concernés se rencontrent très souvent, à la fois pour aborder des questions précises liées à la crise et pour soutenir le comité spécial du ministre Manley.

Le Groupe de la politique du renseignement, le GPR, constitue la principale tribune de coordination stratégique. Présidé par M. Dickenson, il se réunit, en temps normal, deux fois par mois. Les sous-ministres adjoints dont relève la collectivité du renseignement, y compris celui de Justice Canada, participent aux réunions. Le Groupe s'efforce d'incarner la gestion horizontale dans notre secteur. Ses membres se concentrent sur les questions qui ont de larges répercussions et déterminent des lignes de conduite, des solutions ou la voie à suivre.

An ADM committee on public safety is also led out of the Department of the Solicitor General. It provides a coordination and discussion forum for policy and priority setting in law enforcement and public safety. This group and the IPG maintain close links and have some cross-pollination in membership.

[Translation]

I think it may be helpful at this stage to sketch the role Privy Council Office plays in terrorism crisis management and policy development. Again, I will offer how it “normally” works while noting what I can about what we are doing in these extraordinary times.

With the Deputy Solicitor General, I work continually to ensure that counter-terrorism-related issues, preparedness, policy development and resources are given proper priority in the intelligence community and in the cabinet committee system I have described.

I will speak mostly about the NCTP, the National Counter-Terrorism Plan. Under that plan, the Privy Council Office would play very much its traditional role of supporting the Prime Minister and cabinet with information and advice, and facilitating senior decision-making. We would work with the lead ministry, Solicitor General, to coordinate special meetings of ICSI or ministers. We would also have representatives on the NCTP's working groups and at the RCMP National Operations Centre. We would particularly work to insure effective two-way communication between the crisis management bodies and the Prime Minister, cabinet committees and ICSI. PCO would play on a co-ordinated, central public communications response as well.

I understand that you are interested in some ways in the frequency of meetings of committees, and that's probably a good angle from which to talk about the current role of the Privy Council Office in managing September 11-related business. Let me first underline that this situation is extraordinary; the scale of it, the variety and depth of programs and public issues affected, the work demanded of ministers and public servants. This is probably unprecedented in recent government and public service history. It is not an oversimplification to say that all the processes and people I have so far described are working flat out.

[English]

A committee of deputy ministers, whose membership is similar to that of ICSI's, meets at least weekly. It is dealing with substantive issues and interdepartmental issues and working to support Mr. Manley's committee. We are bringing to the table everyone who needs to be there and widening membership on an ad hoc basis in dealing with the current multi-faceted concerns. The Clerk is kept well informed of the major policy issues being dealt with by this group and is participating in many of the key meetings.

Il existe également un comité de sous-ministres adjoints sur la sécurité publique que dirige le ministre du Solliciteur général. Ce comité offre une tribune de coordination et de discussion pour l'établissement de priorités et de politiques sur l'exécution de la loi et la sécurité publique. Lui et le Groupe de la politique du renseignement travaillent en étroite collaboration: certaines personnes font même partie des deux.

[Français]

Je crois qu'il est peut-être utile de définir en premier lieu le rôle actuel du Bureau du Conseil privé en matière de gestion de crise et d'élaboration de politiques en cas de terrorisme. Encore une fois, voici comment les choses se déroulent en règle générale ainsi que dans cette période sans précédent.

Avec la participation du solliciteur général adjoint, je m'efforce constamment de garantir que les questions de lutte contre le terrorisme, de préparation, de politiques et de ressources soient examinées avec la priorité voulue au sein de la collectivité du renseignement et du système de comités du Cabinet que j'ai décrit tantôt.

Je vais traiter surtout du plan national de lutte contre le terrorisme. Dans le cadre de ce plan, le Bureau du Conseil privé jouerait vraiment son rôle traditionnel, qui est d'appuyer le premier ministre et le Cabinet en fournissant informations et conseils et en facilitant la prise de décisions. En cas de crise, il serait aussi appelé à collaborer avec le solliciteur général, qui est le ministre responsable du plan, pour coordonner, si besoin est, les réunions spéciales du CISR ou de ministres. Il compterait également des représentants dans les groupes de travail chargés du plan et au Centre national des opérations de la GRC. Il assurerait en particulier une communication efficace entre les organismes centraux de gestion de crise et le premier ministre, les comités du Cabinet et le CISR, ainsi que le maintien d'un service centralisé de communication avec la population.

Je crois comprendre que la fréquence à laquelle les comités se réunissent vous intéresse un peu, et c'est sans doute le moment propice pour vous décrire le rôle que joue le Bureau du Conseil privé depuis les attentats du 11 septembre. Je souligne d'abord qu'il s'agit là d'une situation exceptionnelle: son ampleur, la variété des programmes et des dossiers publics touchés — sans parler de l'intensité avec laquelle ils le sont — ainsi que le travail exigé des ministres et des fonctionnaires. Le gouvernement et la fonction publique n'ont sans doute rien vécu de tel dans leur récente histoire. Vraiment, il n'est pas exagéré de dire que toutes les instances et toutes les personnes dont j'ai parlé jusqu'à présent travaillent d'arrache-pied.

[Traduction]

Un comité de sous-ministres, dont la composition est comparable à celle du CISR, se réunit une fois par semaine pour examiner des questions de fond et de coordination interministérielle et pour assister le comité de M. Manley. Nous invitons quiconque doit être là et élargissons s'il y a lieu la composition du comité pour donner suite aux questions multidimensionnelles de l'heure. Le greffier est tenu au courant des grands sujets étudiés par ce groupe et participe lui-même à bon nombre de ses rencontres clés.

ADM-level meetings and topic-specific working groups are also in play and we have a broad ad hoc membership. IPG has essentially stood down temporarily to allow for this.

Mr. Manley's committee is meeting often, on the order of roughly twice weekly. Other core members are the Deputy Prime Minister, the Solicitor General, the ministers of Finance, Transport, Defence, Justice, National Revenue and Intergovernmental Affairs.

Many PCO secretariats — primarily the S & I — are working to support this group secretariat, and to ensure coordination with the broader policy agenda and interests of the government. Mr. Manley reports regularly on his progress to the PM and cabinet.

I apologize for going quickly, but I thought it would be better to save time for questions.

The Chairman: It was helpful.

Before we proceed to questions, I should like to introduce Senator Stollery, chair of the Standing Senate Committee on Foreign Affairs Committee, and Senator Nolin, who is the chair of the Special Senate Committee on Illegal Drugs.

Senator Banks: You talked about the way things work "normally" and said that the present situation is not normal. It would be fair to say that — notwithstanding the remarkable abnormality of the present situation and of the events of September 11 — any terrorist attack at any level, on any scale, on any part of North America, would be extraordinary and not normal. When those things happen, nothing is normal. In that respect, I think I understand why the structure is as complicated and as widely based as it is. To the uninitiated, it sounds like an unimaginable hornets' nest of opinions and interests. However, as you have explained so clearly, those interests do cut across all of those areas.

We have heard from experts in the area of national intelligence tell us that, generally speaking, Canada's intelligence capabilities have been in rather severe decline over the last few years. This committee has been told that, and many of us have heard that suggestion put forward outside this committee.

In particular, we have heard that Canada's intelligence contribution internationally used to be highly regarded — particularly with respect to signals intelligence. We have been told that the gathering of information is one thing and the processing of it and turning it into intelligence is another. We used to be highly regarded in that field. We have become less so over the last 25 years or so, partly because of budget constraints and our incapacity to do certain of the kinds of things that we used to do. We heard it suggested that in those international meetings to which you refer, some people who have attended them feel that

Il y a en outre des comités de sous-ministres adjoints et des groupes de travail spécialisés dont la composition variera selon les sujets traités. Le Groupe de la politique du renseignement a essentiellement cessé ses fonctions pour l'instant pour permettre à ces comités de se réunir.

Le comité de M. Manley se réunit souvent, en gros deux fois par semaine. Ce comité inclut entre autres le vice-premier ministre, le solliciteur général, et les ministres des Finances, des Transports, de la Justice, du Revenu national et des Affaires intergouvernementales.

Plusieurs secrétariats du BCP, en particulier celui de la sécurité et du renseignement, appuient le travail du secrétariat de ce groupe, et assurent la coordination de sa démarche avec le programme d'action et les intérêts du gouvernement. M. Manley fait régulièrement rapport des progrès accomplis au premier ministre et au Cabinet.

Je vous prie de m'excuser de ce survol peut-être un peu trop rapide, mais j'ai pensé qu'il serait souhaitable que nous nous gardions le plus de temps possible pour des questions.

Le président: Votre exposé nous a été quand même utile.

Avant de passer à la période des questions, j'aimerais vous présenter le sénateur Stollery, qui préside le Comité sénatorial permanent des affaires étrangères, et le sénateur Nolin, le président du Comité sénatorial spécial sur les drogues illicites.

Le sénateur Banks: Vous avez parlé de la façon dont les choses se passent «normalement», et vous avez dit que la situation que nous vivons actuellement n'est pas normale. Nonobstant l'extraordinaire anomalie qui caractérise la situation actuelle et les événements du 11 septembre, c'est à juste titre qu'on pourrait qualifier d'exceptionnel et d'anormal tout attentat terroriste, quels qu'en soient le niveau et l'ampleur et sans égard à l'endroit où il survient en Amérique du Nord. Quand ce genre d'événement se produit, tout cesse d'être normal. À cet égard, je pense comprendre pourquoi la structure que vous nous avez décrite est aussi compliquée et touche à un aussi grand nombre de secteurs. Pour les non-initiés, elle semble réunir un amalgame incroyable d'opinions et d'intérêts. Cependant, comme vous l'avez expliqué si clairement, ces intérêts recoupent tous les secteurs en question.

Nous avons entendu des experts dans le domaine du renseignement national nous dire que, généralement parlant, les capacités du Canada en matière de renseignement ont connu un déclin plutôt marqué ces dernières années. C'est ce que des témoins ont affirmé devant notre comité, et nous sommes d'ailleurs nombreux à avoir entendu une telle assertion ailleurs qu'à notre comité.

Nous nous sommes notamment laissé dire que la contribution internationale du Canada en matière de renseignement a déjà été hautement réputée — notamment en ce qui touche le renseignement électromagnétique. On nous a expliqué que c'est une chose que de recueillir de l'information, mais que c'en est une autre que de traiter cette information et de la transformer en renseignement. Il fut un temps où nous étions très bien vus dans ce domaine. C'est devenu moins le cas depuis 25 ans, en partie en raison des contraintes budgétaires et parce que nous ne sommes plus aussi en mesure qu'auparavant de faire certaines choses.

the reaction is "Here come the Canadian free-loaders." I suspect that things have been ramped up considerably. We know that certain monies have been ramped up since the events of September 11, but I would appreciate your telling us what you think of that assessment — which we have heard from more than one person.

Mr. Fadden: That is a very critical question. First, it is important for me to point out that, with the fall of the Soviet Union, a large number of countries, including the United Kingdom and the United States, generated for themselves what is called a "peace dividend." They cut back on their defence resources and the resources that they spent on security and intelligence. I am telling you nothing that you do not know by saying that we have done the same. If you add to that the determination of the Canadian government to deal with its difficult fiscal situation over the course of the last several years, the amounts that have been available to the S & I community have been reduced.

However, since budget 2000, if you take the S & I community broadly defined, somewhat between \$1 billion and \$1.5 billion have been reallocated to this area and of the \$250 million that the ministers announced in response to the events of September 11, a good chunk is going to traditional S & I.

Having said that, we probably have not ramped up as much as the other two countries I have mentioned. We are not a world power. To a considerable degree, what we do, we do well. The more important issue is whether we are doing what we should be doing in pursuit of our national interest because we have to make difficult choices.

During the course of the Cold War, one of the real advantages of Canada in respect to signals intelligence was our geography. The geographic advantage is no longer there because Russia is not quite the enemy that the Soviet Union was. The communications security establishment is trying to develop new ways of fulfilling its mandate. That is a challenge for all signals intelligence agencies because the global communications network today is not the same network we had 15 years ago.

To try to sum up, we have been cut back as has been the case with many other countries. We received an infusion of funds and interest. The key for Canada and Canada's S&I community now is whether or not, for a variety of reasons that involve national decision making, we make some decisions that reorient and resituate the community. It is not how we respond to this crisis in two or three months, but our actions in the coming three years or six years that is key.

D'aucuns nous ont laissé entendre que, dans les rencontres internationales dont vous avez parlé, certains parmi ceux qui y participent ont tendance à traiter les Canadiens de «pique-assiettes». Je présume que les choses ont évolué considérablement ces derniers temps. Nous savons que certains fonds ont été affectés à cette mission depuis les événements du 11 septembre, mais je vous serais reconnaissant de nous dire ce que vous pensez de ce jugement — que nous avons entendu de la bouche de plus d'un.

M. Fadden: La question que vous soulevez là est d'importance capitale. D'abord, je me dois de vous signaler qu'avec l'effondrement de l'Union soviétique, un grand nombre de pays, dont le Royaume-Uni et les États-Unis, se sont versé ce qu'on appelle un «dividende de paix». Ils ont sabré dans leur budget pour la défense et dans les ressources qu'ils affectaient jusque-là à la sécurité et au renseignement. Je ne vous apprendrai rien en vous disant que nous avons fait de même. Si on ajoute à cela la détermination du gouvernement canadien à remédier ces dernières années à sa situation financière précaire, force nous est de constater que les montants qui étaient alloués au milieu de la sécurité et du renseignement ont été considérablement réduits.

Cependant, si on considère au sens large le milieu du renseignement et de la sécurité, quelque part entre un milliard et un milliard et demi de dollars ont été réaffectés à ce secteur depuis le budget 2000, sans compter que, sur les 250 millions de dollars dont le ministre a annoncé l'injection par suite des événements du 11 septembre, une bonne part ira aux activités classiques de sécurité et de renseignement.

Cela dit, nous n'avons probablement pas augmenté nos budgets à cette fin au même titre que les deux autres pays que j'ai mentionnés. Nous ne sommes pas une puissance mondiale. Dans une large mesure, ce que nous faisons, nous le faisons bien. Ce qui importe, c'est de nous demander si nous prenons les mesures appropriées pour défendre nos intérêts nationaux, car nous avons à cet égard des choix difficiles à faire.

Tout au cours de la guerre froide, un des avantages authentiques que possédait le Canada en ce qui a trait au renseignement électromagnétique tenait à notre position géographique. Nous n'avons plus cet avantage, étant donné que la Russie n'est pas tout à fait l'ennemi qu'était pour nous l'Union soviétique à l'époque. Le Secrétariat de la sécurité des télécommunications s'efforce de mettre au point de nouvelles façons de remplir son mandat. C'est là un défi pour tous les services de renseignement électromagnétique, car le réseau universel de télécommunications a bien changé depuis 15 ans.

Bref, nous avons subi des compressions budgétaires comme on en a subi dans nombre d'autres pays. Récemment, nous avons reçu une nouvelle injection de fonds et avons eu droit à un intérêt renouvelé. À l'heure actuelle, ce qui importe le plus pour le Canada et le milieu canadien de la sécurité et du renseignement, c'est de décider si oui ou non, pour diverses raisons qui nécessitent la prise de décisions d'envergure nationale, nous allons choisir de réorienter et de repositionner ce secteur. Il ne s'agit pas d'établir comment nous allons réagir à cette crise dans les deux ou trois mois qui viennent, mais quelles mesures nous allons prendre dans les trois ou six prochaines années.

Mr. Martin has indicated he will be giving a budget later this year. It will be interesting to see whether there is anything for is S&I but, more importantly, what sort of orientation the world's S&I communities take in respect to the fight against terrorism.

Senator Banks: That suggests that if we are going to make a valuable contribution and be at the international table, which we value, we should specialize in something and become better at it than everyone else, and so good at it that we will be valuable contributors to that international table. I am assuming that that is not going to lie in the foreign or offshore collection of foreign intelligence, that we will continue to rely upon others to provide us with that raw information. Is that a reasonable assumption? We do not have the means now of doing any foreign intelligence beyond signals foreign intelligence.

Mr. Fadden: We have to be careful with definitions. We do collect intelligence abroad through the CSIS, although it is limited by law to collecting information relating to the security of Canada. As I was trying to say in my opening remarks, the gap between foreign intelligence and security intelligence is not as great as it used to be. CSIS is gathering some information abroad that relates to counter- or anti-terrorism. I do not know if you would characterize that as foreign intelligence or not. In some ways, you can. In any event, there is some collection going on beyond signals intelligence.

In respect of your broader question about specialization, I strongly agree with you. The difficulty we are going to have is that Canada has a global foreign policy. Having a niche security and intelligence community with a global foreign policy creates a bit of a disconnect. It would be necessary for us to try to identify within that global foreign policy those areas where we could legitimately develop that expertise and pursue it.

Senator Banks: Like the processing of signals intelligence.

Mr. Fadden: That is an excellent example.

Senator Banks: I ask you the next question because we have asked it of others. The answers we got did not satisfy me in terms of clarity. Canada contains several nuclear generating plants, including the largest one in the world, which could, theoretically, be a target for somebody wishing to wreak havoc. In the event of either an accident, which happens, or an attack, regardless of how it came about, there would be a problem. Who exactly would be in charge of managing a nuclear disaster in Canada? I ask the question because in almost every other respect of energy

M. Martin a indiqué qu'il présenterait un budget plus tard cette année. Il sera intéressant de voir s'il annoncera de nouveaux fonds pour le milieu de la sécurité et du renseignement, mais surtout, quel genre d'orientation prendront les milieux de la sécurité et du renseignement dans le monde entier en ce qui touche la lutte antiterroriste.

Le sénateur Banks: On peut donc supposer que, si nous entendons apporter une contribution appréciable et jouer un rôle utile sur la scène internationale, ce qui nous apparaît important, il nous faudra nous spécialiser dans un créneau particulier et devenir meilleurs que qui que ce soit d'autre dans le domaine en question, assez pour être en mesure d'apporter une précieuse contribution à la table internationale. Je présume que ce n'est pas dans le domaine de la collecte de renseignements étrangers que nous allons pouvoir exceller, et que nous continuerons de compter sur les autres pour nous fournir l'information brute de cette nature. Ai-je raison de le penser? Je ne crois pas que nous ayons actuellement les moyens de nous occuper de renseignement étranger, sauf en ce qui touche le renseignement électromagnétique.

M. Fadden: Nous devons nous montrer prudents avec les définitions. En réalité, nous recueillons des renseignements à l'étranger par l'entremise du SCRS, quoique cet organisme soit tenu par la loi de s'en tenir à la collecte d'information touchant la sécurité du Canada. Comme je me suis efforcé de l'expliquer dans ma déclaration préliminaire, l'écart entre le renseignement étranger et le renseignement de sécurité n'est pas aujourd'hui aussi grand qu'il l'a déjà été. Le SCRS recueille à l'étranger de l'information concernant la lutte antiterroriste. J'ignore si on peut qualifier d'étranger ce type de renseignement. D'une certaine manière, on peut toujours le faire. Quoi qu'il en soit, en matière de collecte d'information, le Canada ne s'occupe pas exclusivement de renseignement électromagnétique.

En ce qui touche votre question plus vaste concernant une éventuelle spécialisation de nos activités, je suis tout à fait d'accord avec vous. La difficulté qu'il nous faudra surmonter, ce sera de composer avec le fait que le Canada a adopté une politique étrangère planétaire. Il serait un peu incohérent de chercher à se ménager un créneau en matière de renseignement tout en poursuivant une politique étrangère planétaire. Il nous faudrait essayer de déceler à l'intérieur de cette politique étrangère planétaire des volets où nous pourrions en toute légitimité développer et exploiter cette expertise.

Le sénateur Banks: Comme dans le cas du traitement du renseignement électromagnétique.

M. Fadden: C'en est un excellent exemple.

Le sénateur Banks: Nous avons déjà posé à d'autres la question que je m'apprête à vous poser. Les réponses qu'on nous a données ne m'ont pas satisfait, car elles n'étaient pas suffisamment précises. Le Canada possède plusieurs centrales nucléaires — y compris la plus grande au monde — qui, en principe, pourraient servir de cibles à quiconque voudrait faire des ravages. Dans l'éventualité d'un accident, comme il en arrive, ou d'un attentat, indépendamment des circonstances, nous aurions un problème. Qui exactement serait en charge de la gestion d'une

generation, there is a clear answer. In the case of a nuclear accident, who is in charge?

Mr. Fadden: That is a very good question. Constitutionally, it is clear that the federal government is responsible for nuclear energy and nuclear policy in this country. That includes setting the security standards for that industry. You probably know better than I do that the Nuclear Safety Commission just issued upgraded standards for the industry about a week ago. In the event that either disaster occurred, the honest answer is that the responders of first resort are the provinces and the municipalities in which these nuclear plants are located.

Senator Banks: They do not know that.

Mr. Fadden: With respect, in this country, we have taken the view that civil order and the responsibility of the police, ambulances and fire companies are provincial. If we had a nuclear disaster in any one of our major plants, we would require police, health emergency response and fire companies. They are all provincial.

Having said that, they also constitute national vital points, which are of considerable interest to the federal government. OCIPEP, which is a new organization, is endeavouring to develop a national plan for training and coordination. I am not trying to avoid answering your question. I am trying to suggest that the answer is complex. You cannot say it is the City of Toronto with Pickering. It is largely the Province of Ontario and the City of Toronto, but the federal government does have a role.

Senator Banks: The Province of Ontario does not have any regulatory role outside the immediate environmental/ecological one with respect to nuclear energy generation. Nuclear energy is the only kind of energy generation in which the provinces have no role. In the management of a disaster of the kind I am discussing, in which, for example, large amounts of nuclear waste material were discharged into Lake Ontario, who is in charge?

Mr. Fadden: Under the constitution, the police alert local jurisdiction would be initially responsible. The hospitals and the health services most directly related to the location of the plant would be responsible, but the Canadian government would become immediately involved. There is a national counter-terrorism plan that plans and coordinates that effort.

catastrophe nucléaire au Canada? Si je vous pose cette question, c'est qu'en ce qui touche à peu près toutes nos autres installations de production d'énergie, nous connaissons clairement la réponse. Dans le cas d'un éventuel accident nucléaire, qui se chargerait de prendre en main la situation?

M. Fadden: C'est une très bonne question. Sur le plan constitutionnel, c'est indiscutablement le gouvernement fédéral qui est responsable de l'énergie nucléaire et des politiques dans ce domaine dans notre pays. Par exemple, c'est lui qui établit les normes de sécurité pour cette industrie. Vous savez probablement mieux que moi qu'il y a environ une semaine, la Commission canadienne de sûreté nucléaire a renforcé les normes applicables à cette industrie. S'il se produisait une catastrophe, je dois vous répondre honnêtement que les premiers à devoir réagir, ce seraient les provinces et les municipalités où se trouvent les centrales nucléaires en question.

Le sénateur Banks: Elles n'en sont même pas au courant.

M. Fadden: Sans vouloir vous contredire, je vous rappelle que, dans notre pays, il a été établi que l'ordre civil et la responsabilité des services policiers, ambulanciers et de lutte contre l'incendie relèvent des autorités provinciales. S'il se produisait une catastrophe dans une de nos grandes centrales nucléaires, nous demanderions aux services policiers, d'urgence santé et de lutte contre l'incendie d'intervenir. Or, ces services sont tous de compétence provinciale.

Cela dit, il se trouve également que ces centrales constituent des éléments vitaux pour l'ensemble du pays, qui concernent de très près le gouvernement fédéral. Le Bureau de la protection de l'infrastructure essentielle et de la protection civile, le BPIEPC, un organisme qui a été récemment créé, est à élaborer un plan national de formation et de coordination en ce sens. Je n'essaie pas d'éviter votre question, mais plutôt de vous montrer que la réponse est complexe. Dans le cas de Pickering, par exemple, on ne saurait dire que cette responsabilité ne repose que sur la ville de Toronto. C'est en grande partie les autorités de l'Ontario et de Toronto qui seraient responsables des interventions, mais le gouvernement fédéral aurait aussi un rôle à jouer.

Le sénateur Banks: La province de l'Ontario n'a aucun pouvoir de réglementation, sauf sur le plan environnemental et écologique immédiat, en ce qui touche le secteur de la production d'énergie nucléaire. Dans le domaine de la production d'énergie, ce secteur est le seul où les provinces n'ont pas leur mot à dire. Dans la gestion d'une catastrophe du genre de celle que j'imagine aux fins de notre discussion, qui entraînerait, par exemple, le déversement d'importantes quantités de déchets nucléaires dans le lac Ontario, j'aimerais savoir qui serait en charge de la gestion des interventions.

M. Fadden: D'après la Constitution, ce serait d'abord aux forces policières locales, aux hôpitaux et aux services de santé situés le plus près de l'emplacement de la centrale qui auraient la responsabilité d'intervenir dans un premier temps, mais le gouvernement canadien interviendrait lui aussi immédiatement. Il existe un plan national de lutte contre le terrorisme qui prévoit quelles mesures seraient prises, notamment pour assurer la coordination de l'ensemble des opérations.

The corollary is that if the federal government were responsible for incidents of this sort, the federal government would have to maintain at all of these nuclear plants a full capacity to respond on the health front, the environment front, the police front and the emergency planning front. Rightly or wrongly, it has been decided by successive Canadian governments that that is not the way to go.

Senator Banks: I agree there would be a fire that would have to be put out. There would be some injuries that would have to be looked after, and it is clear those would have to be done by the local authorities. The question to which I am trying to find the answer is whether an overarching umbrella responsibility would have to come into play in order to coordinate the larger parts of the question — not just those injured on the site, not just the fire but the large question, the cloud or water or whatever. Are you satisfied that somebody would be able to take responsibility and coordinate the efforts of the respective agencies given their respective responsibilities?

Mr. Fadden: I would argue that if the disaster were caused by an act of terrorism, the federal responsibility for national security would come into play. If it were sufficiently serious, consideration would be given to invoking the Emergencies Act, and, in that case, the default responsible minister is the Minister of National Defence, although it is always up to the Prime Minister to delegate another minister. If it were related to counter-terrorism, the federal government would play a greater role.

There are also administrative provisions — and I do not think you are necessarily referring to this — in terms of consequence management over the longer term for federal reimbursements for costs incurred. That is probably not the most perfect answer, but I am trying to give you as honest an answer that I can.

[Translation]

Senator Nolin: Mr. Fadden, in line with Senator Banks' question, I understand there are actually intervention plans. You referred to changes that might be brought to a plan that was recently disclosed by the responsible agency.

Are there any exercises regularly carried out in order to make sure that the plan is working? That might answer my colleague's question.

Mr. Fadden: I am not an expert in that field. I do not think there are any exercises at the national level, no. But the Solicitor General organizes regular reviews and exercises at the regional level.

I do not know if Mr. Dickenson, who is more familiar with that than I am, could give you a better answer. I could easily get further information on that, but I don't have the details right now.

[English]

Mr. Lawrence T. Dickenson, Assistant Secretary to the Cabinet for Security and Intelligence: I do not think I have an answer on that specific point, but as Mr. Fadden said, they do a

L'idée, c'est que, si le gouvernement fédéral était responsable d'intervenir dans ce type d'incident, il lui faudrait maintenir à chacune de ces centrales nucléaires tous les mécanismes voulus pour pouvoir réagir sur les fronts de la santé, de l'environnement, de la police et de la planification des mesures d'urgence. À tort ou à raison, les gouvernements canadiens qui se sont succédé ont tous jugé bon de ne pas opter pour cette voie.

Le sénateur Banks: Je comprends qu'il faudrait éteindre le feu et prendre soin des blessés, et il va de soi que ce sont les autorités locales qui s'occuperaient de ces choses. La question à laquelle j'aimerais trouver réponse, c'est celle de savoir si l'on a prévu confier à quelqu'un la responsabilité de coordonner l'ensemble des interventions afin d'éviter le pire — il n'y a pas que les blessés et l'incendie; il y a aussi l'énormité de tout le reste, la contamination de l'atmosphère ou de l'eau, par exemple. Avez-vous l'assurance que quelqu'un serait en mesure d'assumer la responsabilité de coordonner les efforts des divers intervenants, chacun dans sa sphère?

M. Fadden: Je dirais que, si la catastrophe résultait d'un acte terroriste, le gouvernement fédéral aurait une responsabilité à assumer sur le plan de la sécurité nationale. Si la situation était suffisamment grave, on envisagerait d'invoquer la Loi sur les mesures d'urgence, auquel cas, le ministre qui aurait la responsabilité par défaut serait le ministre de la Défense nationale, quoique le premier ministre aurait toujours le loisir de déléguer cette responsabilité à un autre ministre. Si l'événement était le fait de terroristes, le gouvernement fédéral aurait donc effectivement un rôle plus important à jouer.

Nous serions également appelés à prendre des mesures d'ordre administratif — mais je ne crois pas que ce soit ce genre de mesures que vous ayez à l'esprit — concernant l'obligation à long terme qui incomberait au gouvernement fédéral de rembourser les dépenses engagées par suite des événements. Cela ne répond probablement pas parfaitement à votre question, mais j'essaie de faire de mon mieux pour vous dire sincèrement ce que je pense.

[Français]

Le sénateur Nolin: M. Fadden, pour essayer de compléter la question du sénateur Banks, vous avez des plans d'intervention. Vous avez fait référence à des amendements à un plan qui vient d'être émis par l'agence responsable.

Est-ce qu'il y a régulièrement des exercices mis en oeuvre pour s'assurer que le plan fonctionne bien? Cela pourrait répondre à la question de mon collègue.

M. Fadden: Je ne suis pas un expert dans ce domaine. Je ne pense pas qu'il y ait un exercice national, non. Mais le solliciteur général organise régulièrement des revues et des exercices régionaux.

Je ne sais pas si M. Dickenson, qui s'y connaît mieux que moi, pourrait mieux vous renseigner. Je pourrais facilement vous obtenir d'autres informations, mais j'ignore les détails.

[Traduction]

M. Lawrence T. Dickenson, secrétaire adjoint du Cabinet, Sécurité et renseignement: Je ne crois pas pouvoir vous répondre sur ce point précis, mais comme l'a dit M. Fadden, on procède à

table-top exercise where they simulate a situation of a terrorist attack. They do, with cities, simulate an attack, and every so many years they do that with the United States. It is not necessarily directly related to a nuclear attack. It could be anything from a hostage taking to some form of terrorist attack.

Senator Forrestall: Let me take another tack. Perhaps it might be helpful if the witnesses were to tell us that the local director would not necessarily take charge.

Mr. Fadden: There is very little doubt that that would not be the case. The local director is representing an agency that, by and large, is dedicated to coordination, training and the development of plans. They are not meant to be the on-site coordinators in any shape, way or fashion.

Senator Forrestall: I was not being facetious. I appreciate the difficulty you have.

Another anomaly is your persistent use of the term "horizontal." I believe that you are talking about integration and operations generally. Could you give us a bit of an explanation as to your — I almost said fixation — with the word "horizontal"? I think it is important to understand that term in order to understand your remarks.

Mr. Fadden: The Government of Canada, as you know better than I do, is organized on a vertical basis with public servants being responsible to ministers who are responsible to Parliament. Having said that, it would be my observation, in this sector, at least, that virtually nothing that happens of any great import is restricted to one department or ministry's vertical lines of responsibility. You find yourself having to take the vertical and merge it at the top to get a coordinated, collaborative, well-communicated approach to life.

The response to the events of September 11 is a good example of that. At least a dozen departments are involved, and if look at just the Canadian border, Customs Canada, Immigration, the RCMP, the Food Inspection Agency and a variety of others have all been involved in increasing the level of alertness at the border. If this were to take place without any coordination, without the other departments knowing what is going on, you would have some considerable confusion.

When I use the word "horizontal", I mean horizontal coordination either brought about by the departments themselves, which sometimes happens, or sometimes brought about by my colleagues and me.

Senator Forrestall: That is helpful. I wanted to look at some detail. How many people are in the Privy Council Office, Security and Intelligence Directorate?

Mr. Fadden: Let me look up the specific numbers. It is a relatively small shop, and it is divided, by and large, into two parts.

des exercices de simulation d'éventuelles attaques terroristes. En collaboration avec des villes, on simule un attentat et, à intervalles d'un certain nombre d'années, on fait de même avec les États-Unis. De tels exercices ne portent pas nécessairement sur une hypothétique catastrophe nucléaire. Ce pourrait être aussi bien une prise d'otages ou un attentat terroriste.

Le sénateur Forrestall: Permettez-moi d'essayer une autre tactique. Il serait peut-être utile que nos témoins nous disent que ce ne serait pas nécessairement le directeur local qui assumerait la responsabilité générale des opérations.

M. Fadden: Il est à peu près certain que ce ne serait pas le cas. Le directeur local représente un organisme qui, généralement parlant, a pour mission de s'occuper de coordination, de formation et d'élaboration de plans. Il n'est en aucune façon censé être le coordonnateur sur place.

Le sénateur Forrestall: Je ne disais pas ça pour plaisanter. Je me rends compte de la difficulté que vous avez à me répondre.

Une autre chose qui m'agace, c'est votre tendance à utiliser sans cesse le mot «horizontal». J'imagine que ce dont vous voulez parler, c'est d'intégration et d'opérations dans un sens général. Pourriez-vous nous expliquer un peu votre — j'allais dire obsession — emploi du mot «horizontal»? Je crois que, pour que nous puissions bien comprendre vos observations, il serait important que nous sachions ce que vous entendez par là.

M. Fadden: Comme vous le savez mieux que moi, le gouvernement du Canada est organisé verticalement, les fonctionnaires relevant de ministres qui eux-mêmes relèvent du Parlement. Cela dit, ce que j'observe, du moins dans ce secteur, c'est qu'à peu près rien de ce qui se passe le moins important n'a de portée que sur un seul des divers axes verticaux de responsabilité d'un ministère donné. Il vous faut donc graver tous les échelons de la hiérarchie et faire le pont au sommet avec les autres axes verticaux concernés pour pouvoir coordonner les interventions, obtenir la participation de chacun et assurer une bonne communication.

La réaction aux événements du 11 septembre en est un bon exemple. Au moins une dizaine de ministères sont touchés, et si vous prenez simplement le cas de la frontière canadienne, Douanes Canada, le ministère de l'Immigration, la GRC, l'Agence d'inspection des aliments et divers autres intervenants sont tous appelés à jouer un rôle dans le resserrement de la vigilance à la frontière. Si ces interventions se faisaient sans aucune coordination, sans que tous les ministères concernés sachent ce qui se passent, cela créerait pas mal de confusion.

Quand j'emploie le mot «horizontal», je veux parler de la coordination horizontale qui est assurée tantôt par les ministères eux-mêmes, tantôt par mes collègues et moi-même.

Le sénateur Forrestall: C'est bon que nous le sachions. Je tenais à ce qu'on me fournisse des détails à ce sujet. Combien de personnes travaillent au Secrétariat de la sécurité et du renseignement au Bureau du Conseil privé?

M. Fadden: Permettez-moi de vérifier les chiffres exacts. C'est une équipe relativement restreinte, qui est en réalité divisée en deux groupes.

Mr. Dickenson: My portion of the group to which Mr. Fadden is referring has 20 people. That figure is split among those who work on foreign intelligence type issues, those who work on security type issues, and those who work on actual physical security of the building, of relationships, with Parliament and the Prime Minister's protective detail.

Senator Forrestall: At your level, you work with all those departments that are involved?

Mr. Dickenson: That is right.

Senator Forrestall: It may differ from time to time, but you work with all of them?

Mr. Dickenson: That is right, through the committee structure. Perhaps I could add a footnote while Mr. Fadden is reflecting on the other part of his portfolio. In terms of the structure — both you and Senator Banks have raised this — it has evolved over the last few years. The fact that budgets have not been so robust has helped it evolve because you cannot afford overlap and duplication if budgets are small.

Before September 11, we had re-instituted and made quite real the executive committee of ICSI, which Mr. Fadden chairs, and it was meeting on an extremely regular basis. We created, a year and one-half ago, the ADM committee on public safety, which is a far more operational one. It was meeting on a regular basis. After September 11, it was meeting virtually daily for the first few weeks to manage horizontally the operational aspects.

Mr. Fadden: The other part on the S & I side is composed of about 29 people who work on the preparation of centralized foreign intelligence assessments.

Senator Forrestall: There are, roughly, 50 people between the two sides. Since the events of September 11 are part of what we are dealing with, in a sense, how often did briefings take place, for example, prior to September 11 and then after? Could you give us some sense of the increase in activity, approximately?

Mr. Fadden: I can try, senator. On the central assessment side, they produce regular assessments for the Minister of Foreign Affairs, and they produce one centrally for PCO every week. Since then, they have been producing virtually twice daily a compendium of intelligence reviews and assessments about what is happening in the world.

On the policy or the coordination side, since September 11, a committee of DMs, which I chair, certainly met once a week, twice a week most weeks. Previously, we might have met every three or four weeks. At the ADM levels, people also met two or three times a week.

M. Dickenson: Mon sous-groupe, auquel M. Fadden vient implicitement de faire allusion, compte 20 personnes. Parmi elles, il y a les employés qui s'occupent de questions touchant le renseignement étranger, d'autres qui s'occupent de questions touchant la sécurité, et d'autres encore qui s'occupent de la sécurité physique proprement dite de l'édifice, des relations avec le Parlement et de la protection personnelle du premier ministre.

Le sénateur Forrestall: À votre niveau, vous travaillez en collaboration avec tous les ministères concernés, n'est-ce pas?

M. Dickenson: C'est juste.

Le sénateur Forrestall: Cela peut varier de temps à autre, mais vous êtes appelé à travailler avec chacun d'eux, n'est-ce pas?

M. Dickenson: C'est exact, par l'entremise de la structure de comité. Peut-être puis-je ajouter une remarque pendant que M. Fadden est à réfléchir à l'autre volet de son portefeuille. En ce qui touche la structure — le sénateur et vous-même avez soulevé cette question —, elle a évolué ces dernières années. Le fait que les budgets n'aient pas été aussi généreux qu'auparavant a contribué à cette évolution, car on ne saurait tolérer de chevauchements et de double-emploi quand on ne dispose que de maigres ressources.

Avant le 11 septembre, nous avions déjà reconstitué le comité de direction du SCRS, que préside M. Fadden, et lui avons redonné tout son poids; il se réunissait très régulièrement. Il y a un an et demi, nous avons créé le comité des sous-ministres adjoints sur la sécurité publique, un comité beaucoup plus opérationnel. Il se réunissait déjà régulièrement avant le 11 septembre, mais après cette date, au cours des premières semaines qui ont suivi les événements, il s'est réuni pratiquement chaque jour pour assurer la gestion horizontale des opérations.

M. Fadden: L'autre sous-groupe de l'équipe responsable de la sécurité et du renseignement compte quelque 29 employés qui s'occupent de la préparation des évaluations centralisées du renseignement étranger.

Le sénateur Forrestall: Il s'agit donc grosso modo d'une équipe comptant au total une cinquantaine de personnes. Étant donné que, en un sens, les événements du 11 septembre sont à prendre en considération dans l'examen des questions qui nous préoccupent, j'aimerais savoir à quel rythme on a tenu des réunions d'information, par exemple, avant le 11 septembre, puis après. Pourriez-vous nous donner une idée de l'intensification de vos activités par suite de ces événements, en gros?

M. Fadden: Je puis essayer, monsieur le sénateur. En ce qui touche l'évaluation centrale du renseignement, le groupe effectue régulièrement des évaluations à l'intention du ministre des Affaires étrangères, et il produit chaque semaine une évaluation globale à l'intention du Bureau du Conseil privé. Depuis le 11 septembre, on offre pratiquement deux fois par jour un condensé des examens et évaluations du renseignement recueilli à propos de ce qui se passe dans le monde.

Du côté des politiques ou de la coordination des activités, depuis le 11 septembre, un comité de sous-ministres, que je préside, se réunit au minimum une fois par semaine, la plupart du temps deux. Auparavant, nous tenions une réunion peut-être toutes les trois ou quatre semaines. Au niveau des sous-ministres

The difficulty we have is that you need to get people together to coordinate and ensure you are sharing the same information base. You must not get together so frequently that people cannot work, which is the underlying objective of all this. It is a balancing act. However, at a minimum, our regular meetings have tripled if not quadrupled.

Senator Forrestall: That is a lot of meetings. Do what degree does that tax your existing staff?

Mr. Fadden: I would be less than honest if I did not say that it has taxed the staff considerably.

Senator Forrestall: Would that be beyond its capacity to work and serve well the end that you are trying to serve?

Mr. Fadden: That is a fair question. It has been okay until now. If this level of activity continues beyond Christmas, I do not think it is sustainable. People will become ill. Most people have worked every weekend since September 11, in many cases both days of each weekend, and pretty well every evening. I want to stress, however, that the people on the front line, at the borders, the RCMP, if anything, are having a tougher time.

Senator Forrestall: The whole community is having an extraordinarily difficult time. I presume you have your oar in the water.

Mr. Fadden: Occasionally, yes.

Senator Forrestall: Are you a net producer of information or gatherer of information at your level?

Mr. Fadden: That is a difficult question to answer. It is hard to answer it "net," as you put it. Senator Forrestall. Personally, what I do is I cause people to talk to one another. I cause things to be done. On the assessment side, every day starts with an assessment being prepared for senior decision makers on what we have learned overnight and later in the day. Since September 11, and even before, very few days went by without two or three meetings.

A great deal of what I do is much like when the chairman called me to invite me to appear and to tell me what you wanted me to try and say. One does some preparatory work on meetings and then does follow-up meetings to make sure everyone is on the same wavelength. I report regularly to the clerk, who reports to the Prime Minister on what goes on. Some days are more operational than others.

adjoints, on se rencontre également fréquemment, à raison de deux ou trois fois par semaine.

Le problème, c'est qu'il nous faut rassembler les personnes concernées pour coordonner le travail et assurer la mise en commun de l'information dont nous disposons. Les réunions ne doivent pas non plus être fréquentes au point d'empêcher les gens de travailler, car notre objectif premier dans tout cela, c'est que le travail se fasse. Il s'agit de trouver un juste milieu. Cependant, je dirais qu'au minimum, le nombre de nos réunions a triplé, voire quadruplé après le 11 septembre.

Le sénateur Forrestall: Cela fait beaucoup de réunions. Jusqu'à quel point cette situation pèse-t-elle lourd sur votre personnel?

M. Fadden: Je ne serais vraiment pas sincère si je vous répondais qu'elle ne l'a pas mis durement à l'épreuve.

Le sénateur Forrestall: Se pourrait-il que ce qu'on exige de lui comme travail soit au-dessus de sa capacité et l'empêche de bien s'acquitter de sa mission?

M. Fadden: Vous avez là une bonne question. Nous nous sommes bien débrouillés jusqu'à maintenant, mais si ce rythme de travail persiste après le congé des fêtes, je ne crois pas que nous pourrions tenir le coup. Des gens tomberont malades. La plupart de nos employés ont travaillé toutes les fins de semaine depuis le 11 septembre, et, dans bien des cas, les deux jours de chaque fin de semaine, et pratiquement tous les soirs. Je tiens toutefois à souligner que les employés de première ligne, ceux qui travaillent aux frontières, les membres de la GRC, ont eu la vie encore plus difficile, c'est le moins qu'on puisse dire.

Le sénateur Forrestall: C'est tout le milieu concerné qui traverse une période extrêmement difficile. J'imagine que c'est aussi votre cas, monsieur Fadden.

M. Fadden: À l'occasion, oui.

Le sénateur Forrestall: À votre niveau, êtes-vous un producteur net de renseignement, ou vous occupez-vous vous-même de collecte d'information?

M. Fadden: Il n'est pas facile de répondre à cette question. Je ne saurais vraiment dire si je suis un producteur «net» de renseignement, comme vous le dites, sénateur Forrestall. Personnellement, ma tâche consiste à amener les gens à communiquer entre eux. Je veille à ce que le travail se fasse. Sur le plan de l'évaluation du renseignement, sachez qu'au début de chaque journée, je commence par préparer, à l'intention des principaux décideurs, une évaluation de ce que nous avons appris dans la nuit précédente et dans la matinée. Depuis le 11 septembre, et même avant, il ne s'est pas passé beaucoup de jours sans que je participe à deux ou trois réunions.

Une bonne part de mon travail ressemble à ce que votre président a fait quand il m'a appelé pour m'inviter à comparaître et m'a informé de ce que vous souhaitiez me voir traiter. Il s'agit pour moi de préparer en quelque sorte des réunions et d'en assurer le suivi afin que tout le monde soit sur la même longueur d'ondes. Je fais régulièrement rapport au greffier de ce qui se passe, et lui, à son tour, en fait part au premier ministre. Certains jours, mon travail a un caractère plus opérationnel qu'à d'autres moments.

Senator Forrestall: You say you report regularly. Is that on the basis of "we will meet five times a day," or "we will meet as and when you feel that you need me or I feel that I need you"?

Mr. Fadden: It is pretty well the latter. I have discovered that one of the great advantages of my life and one of the great banes of my existence is the PMO switchboard. They can find one anywhere, anytime, and it is used a great deal. It is very much when there is the need. During the weekend, when the United States initiated its military actions against Afghanistan, we met for three days and talked into the evening. I know Mr. Capp talked a great deal with the Prime Minister during that period. It is "as needed" more than on a regular, relatively automatic basis.

Senator Forrestall: I will now move to the Intelligence Assessment Secretariat. How large is that group?

Mr. Fadden: Approximately 30 people.

Senator Forrestall: Is that large enough?

Mr. Fadden: If you look at it in the context of Canada having a global foreign policy, with a wide reach of interests, it is barely doing what it can do. If you look at the world as being composed of a certain number of countries and continents that are of interest to the country, does it cover them? Yes, it does. Would I like to be able to say that we could have some backup, some people who could spend more time on short term as opposed to long term? I would say yes.

With the results of program review and a variety of other reductions, if we were reduced at all, I would have to tell my masters that we could not purport to deliver a comprehensive view. We are close to the limit, I think.

Senator Forrestall: That would be more true were we to extend to CSIS that envelope to do offshore intelligence work, other than what it is doing presently.

How big is the Assistant Secretariat to Cabinet office? I am wondering how far we have to go because it is so vital and important.

Mr. Fadden: Mr. Dickenson's office is about 20.

Senator Forrestall: What about the Foreign Intelligence Section? How many would work there?

Mr. Fadden: I am sorry, senator, I am not sure which you mean exactly.

Le sénateur Forrestall: Vous dites que vous faites le point régulièrement avec le greffier. Vous rencontrez-vous tant de fois par jour, ou plutôt en fonction de la nécessité exprimée par vous-même ou par lui?

M. Fadden: C'est plutôt comme vous venez de le dire en dernier lieu. J'ai découvert que l'un des grands atouts dont je dispose, et qui est en même temps l'une des choses qui m'empoisonnent le plus la vie, c'est le standard du Cabinet du premier ministre. Il permet de savoir en tout temps où chacun se trouve, et on s'en sert énormément. Essentiellement, nos rencontres se tiennent quand elles sont nécessaires. Durant la fin de semaine où les États-Unis ont engagé leurs opérations militaires contre l'Afghanistan, nous nous sommes réunis pendant trois jours, et nos discussions se sont poursuivies jusque dans la soirée. Je sais que M. Capp s'est entretenu abondamment avec le premier ministre au cours de cette période. Nous nous rencontrons davantage «au besoin» plutôt que sur une base régulière, relativement automatique.

Le sénateur Forrestall: Je vais maintenant passer au Secrétariat de l'évaluation du renseignement. De quel effectif dispose ce groupe?

M. Fadden: D'une trentaine de personnes.

Le sénateur Forrestall: Est-ce suffisant?

M. Fadden: Si vous me posez cette question en ayant à l'esprit le fait que le Canada a une politique étrangère mondiale, dont les champs d'intérêts sont très étendus, je vous dirai que le groupe arrive à peine à faire ce qu'il a à faire. Si vous considérez le monde comme étant composé d'un certain nombre de pays et de continents qui présentent de l'intérêt pour le Canada, peut-on dire que le groupe est à la hauteur? Oui, il l'est. Souhaiterais-je pouvoir dire que ce serait une bonne chose que nous recevions de l'aide, que certaines personnes puissent consacrer plus de temps au court terme qu'au long terme? Je dirais que oui.

Compte tenu de ce qui est résulté de la révision des programmes ainsi que des diverses compressions que nous avons subies par ailleurs, si on devait encore réduire le moins possible nos ressources, il me faudrait faire savoir à mes patrons que nous ne saurions plus prétendre être en mesure de garder une vue d'ensemble de la situation. Nous sommes près de la limite, je crois.

Le sénateur Forrestall: Ce serait encore davantage le cas si nous élargissions le mandat du SCRS pour qu'il s'occupe du renseignement étranger plutôt que de s'en tenir à ce qu'il fait présentement.

Quel effectif compte le bureau du Secrétaire adjoint du Cabinet? Je me demande jusqu'où il nous faudrait aller, car ce bureau est tellement vital et important.

M. Fadden: Le bureau de M. Dickenson compte 20 employés.

Le sénateur Forrestall: Qu'en est-il de la Section du renseignement étranger? Combien de personnes y travaillent?

M. Fadden: Désolé, monsieur le sénateur, je ne suis pas sûr de bien saisir de quel service vous voulez parler.

Senator Forrestall: In international trade, for example, as a collector of intelligence, whatever its nature, how many are charged with the responsibility of receiving that information, assessing it and passing on to your level of operation? It is not important if you do not have that number.

Mr. Fadden: I do not think I could. I would have to break it down. The bottom line is that it is not a large number of people.

Senator Forrestall: That is fine. What is the role of the National Security Section?

Mr. Fadden: That is a component part of Mr. Dickenson's shop.

Senator Forrestall: How many hats do you have?

Mr. Dickenson: I am multi-headed. In this office of 20 people, there is my immediate support and myself. Then you have a small team that deals with what we call operational security issues: The security of the Prime Minister's suite, the security of PCO, liaison with the Prime Minister's protective detail and with security people on Parliament Hill. That is a small group of about six.

Then, for the balance of that group, they are split into two small offices. One office helps me in terms of providing coordination on foreign intelligence and the advice to Mr. Fadden and on up to the clerk and the Prime Minister. The other office deals with national security issues. These are three small teams of about six or seven people each.

Senator Forrestall: Are there any other significant groupings that are generally involved in bringing together the information that you must look at and dispense in the right direction at the end of each day or week? Are there any other significant departments?

Mr. Fadden: My advice on that would be the Solicitor General's department plays a key role here and that partly reflects their portfolio. Within that there is CSIS and the RCMP, but they are the central agency for those specific agencies. We rely on them for policy advice and coordination, and frequently turn to them to chair meetings that are more of an operational nature.

I would like to comment on your reference to foreign affairs. The intelligence group that they have does not really generate intelligence. They coordinate the foreign affairs participation in the horizontal management of the intelligence community. They provide advice to their senior management and the minister on the security of all those embassies and consulates around the world. They provide advice on whether a foreign diplomatic resident in Ottawa is doing something that they should not be doing and perhaps should be expelled. They have a whole range of functions but it is not foreign intelligence collection.

Le sénateur Forrestall: En matière de commerce international, par exemple, combien de personnes sont responsables de recueillir des renseignements — de toute nature, j'entends —, de les évaluer et de les transmettre aux gens qui oeuvrent à votre niveau? Si vous n'avez pas ce chiffre, ce n'est pas important.

M. Fadden: Je ne crois pas pouvoir vous le donner. Il me faudrait faire la ventilation. Chose certaine, il ne s'agit pas d'un grand nombre de personnes.

Le sénateur Forrestall: Très bien. Quel est le rôle de la Section de la sécurité nationale?

M. Fadden: Il s'agit là d'un sous-groupe de l'équipe de M. Dickenson.

Le sénateur Forrestall: Combien de chapeaux portez-vous?

M. Dickenson: J'ai plusieurs têtes. Sur les 20 employés que compte mon bureau, il y a mon personnel de soutien immédiat et moi-même. Puis, il y a une petite équipe qui s'occupe de ce que nous appelons les questions de sécurité opérationnelle, c'est-à-dire de la sécurité de la suite du premier ministre et de la sécurité du BCP, ainsi que de la liaison avec les responsables de la protection du premier ministre et avec le personnel de sécurité en poste sur la colline du Parlement. C'est un petit groupe d'environ six personnes.

Quant aux autres employés qui forment le reste de ce groupe, ils sont répartis en deux petits bureaux, dont l'un m'aide à assurer la coordination du renseignement étranger et à formuler des recommandations pour M. Fadden, qui en fait part au greffier, puis au premier ministre. L'autre bureau s'occupe des questions relatives à la sécurité nationale. Nous avons donc là trois petites équipes de six ou sept personnes chacune.

Le sénateur Forrestall: Y a-t-il d'autres groupes importants qui ont pour tâche de réunir de l'information que vous devez examiner et transmettre à qui de droit à la fin de chaque jour ou de chaque semaine? Y a-t-il d'autres ministères qui jouent un rôle clé dans ce secteur?

M. Fadden: Je vous dirais là-dessus que le ministère du Solliciteur général y joue un rôle de premier plan, qui s'inscrit d'ailleurs dans son mandat. Au sein de ce ministère, il y a le SCRS et la GRC, mais le ministère lui-même est l'entité centrale dont relèvent ces organismes. Nous comptons sur ces organismes pour nous conseiller en matière d'orientation et de coordination, et nous leur demandons fréquemment de présider des réunions de nature plus opérationnelle.

J'aurais un commentaire à formuler à propos de votre allusion aux Affaires étrangères. Le groupe du renseignement dont dispose ce ministère ne recueille pas vraiment d'information. Il coordonne la participation du ministère des Affaires étrangères dans la gestion horizontale de la collectivité du renseignement. Les responsables de ce groupe conseillent la haute direction du ministère et le ministre en ce qui concerne la sécurité de toutes les ambassades et consulats de notre pays dans le monde. Ils donnent leur avis sur la question de savoir si, par exemple, un diplomate étranger résidant à Ottawa a fait quelque chose de répréhensible et devrait peut-être être expulsé du pays. Cette équipe assume tout

Senator Forrestall: I appreciate your responses.

We were told the other day about the threat level: how high is it relative to something that the great Canadian population might understand. The director of the RCMP in the region told us that he would compare it with the level that they attach to securing the American embassy.

In terms of these precincts here, and the men and women who work from them, do you have a perception of the threat level? Could you let us in on that? I ask this because there is a growing concern. People are looking after our physical well-being, but I have a sense we may overlook the mental well-being, particularly of many of our employees.

Mr. Fadden: Do you mean in respect of Parliament in particular, senator?

Senator Forrestall: Yes, what threat level would you assess? Could you relate it to something we might understand?

Mr. Fadden: It is somewhat difficult because Canada, for a variety of reasons over the years has not created levels of threat. NORAD, of which we are a member, has a series of carefully calibrated distinctions. More broadly, we have chosen not to do that to allow for a more nuanced response.

The threat against Canada has been characterized as significant, growing and worthy of ongoing review. Within that category, Parliament Hill rates near the top of the threat scale. Having said that, whether or not we like it, the principal target on this planet right now is the United States, not Canada. However, there are a variety of reasons why people might try to attack Canada: because they want to try to drive a wedge between us and the United States; because security there is so tight that you cannot get it; or because there are significant United States interests in Canada.

Within Canada, Parliament Hill, the Prime Minister and a few other sites have the highest level of threat. Mr. Dickenson and I read more intelligence than we probably want to and there has been no specific or identified threat against this country and none against Parliament Hill.

There have been instances where individuals who have been under surveillance for one reason or another have given us cause to worry. That is about as far as we can go, not because I do not want to tell you more. However, security here was increased significantly because there are a half dozen individuals who we could not quite get our hands on who had been seen on the hill

un éventail de fonctions, mais elle ne s'occupe pas de collecte de renseignements étrangers.

Le sénateur Forrestall: Je vous remercie de vos réponses.

L'autre jour, on nous a parlé du niveau de menace: pourriez-vous nous en donner une idée à l'aide d'une comparaison que la grande population canadienne pourrait facilement comprendre? Le directeur de la GRC dans la région nous a dit que ce niveau lui semblait comparable au niveau de menace qui pèse sur l'ambassade américaine.

En ce qui a trait aux enceintes qui se trouvent aux alentours d'ici, ainsi qu'aux hommes et aux femmes qui y travaillent, avez-vous une idée du degré de menace qui nous guette? Pourriez-vous nous renseigner là-dessus? Je vous pose cette question parce que nos gens éprouvent de plus en plus d'inquiétude à cet égard. On veille sur notre bien-être physique, mais je crains qu'on oublie de s'intéresser à notre bien-être psychologique, notamment à celui de bon nombre de nos employés.

M. Fadden: Voulez-vous parler particulièrement du Parlement, monsieur le sénateur?

Le sénateur Forrestall: Oui, comment évalueriez-vous cette menace? Pourriez-vous y aller d'une comparaison qui nous aiderait à comprendre?

M. Fadden: C'est un peu difficile, parce que, pour diverses raisons, le Canada n'a pas vraiment été, au fil des ans, la cible de menaces sérieuses. La NORAD, dont notre pays est membre, a classé les différents types de menaces selon une échelle minutieusement graduée. Plus généralement, nous avons opté pour ne pas nous servir de cette échelle afin de permettre une réponse plus nuancée.

La menace qui pèse contre le Canada a été caractérisée comme étant sérieuse, croissante et suffisamment grave pour justifier un examen continu. À l'intérieur de cette catégorie, la colline du Parlement se situe presque au sommet de l'échelle. Cela dit, que nous aimions ça ou non, la principale cible sur notre planète à l'heure actuelle, ce sont les États-Unis et non le Canada. Cependant, il y a diverses raisons qui justifieraient qu'on essaie de s'attaquer au Canada: ce pourrait être parce qu'on veut créer un climat de tension entre nos deux pays, ou bien parce la sécurité aux États-Unis est tellement serrée qu'on n'oserait pas s'attaquer à ce pays, ou encore parce que les États-Unis ont d'importants intérêts au Canada.

À l'intérieur du Canada, la personne du premier ministre, la colline du Parlement et quelques autres endroits sont l'objet de menaces du plus haut niveau. Il demeure que M. Dickenson et moi-même, qui prenons connaissance de plus de renseignements que nous le souhaiterions, n'avons observé aucune menace précise ou prouvée contre notre pays, ni contre la colline du Parlement.

Il y a eu des cas où des individus qui, pour une raison ou pour une autre, avaient fait l'objet d'une surveillance, nous ont donné des motifs de nous inquiéter. C'est le plus loin que nous puissions aller, et ce n'est pas que je ne veuille pas vous en dire davantage. Cependant, les mesures de sécurité ont été resserrées ici de manière considérable parce qu'il y a une demi-douzaine

and that caused concern. We do not want to take a risk, so we suggested and it was agreed that security could be increased.

I want to stress that we have no clear intelligence suggesting that there is a threat against Parliament. We are trying to take preventive steps to ensure that nothing will happen.

Senator Wiebe: At the first set of hearings that were held I expressed my deep concern that security and intelligence systems in this country were rather fragmented. At times, the right hand within the various departments did not know what the left hand was doing.

I want to thank you for your presentation today; it has given me some level of comfort, though not completely. The concern that I still have is that the citizens of this country must rely on seven different ministers of the Crown and the PMO to provide a comfort level of security.

We have responded to the unfortunate events of September 11 by increasing budgets for manpower, new equipment and this sort of thing with which I certainly agree. In comparison, the United States has a similar system to ours, where that responsibility for security is divided up among many ministries. Here we have a country that spent over \$80 billion on security and they got caught with their pants down.

Our security system has not been tested as severely as theirs. I am happy to hear that you are meeting on a weekly basis, but have you looked at this system? We are facing a new style of terrorism and perhaps we are spreading ourselves too thin but making this the responsibility of seven separate ministries to keep on top of what is happening and to react quickly in case something happens or if some leads come to us.

In your agendas, have you talked about or considered centralizing some of the responsibility and the work that is required out there in an effort to try to respond more quickly?

Mr. Fadden: The short answer is that we are looking at the system. The role of Mr. Manley's committee is to hear recommendations on this issue and eventually to formulate them to the prime minister if they relate to machinery or to Parliament if they relate to legislation.

Having said that, we are blessed in this country by having, fundamentally, one police enforcement agency. The Commissioner of the Royal Canadian Mounted Police was telling me the other day that there are 43 of his opposite number in the United States.

We have a national police force that does provincial, some municipal and federal policing, that does the enforcement for customs and immigration. There is no separate secret service or bureau of alcohol, tobacco and firearms. In that way, we are

d'individus, sur lesquels nous n'arrivons pas à mettre la main, qui ont été vus sur la colline et qui nous ont inquiétés. Comme nous ne voulons pas prendre de risques, nous avons recommandé qu'on resserre les mesures de sécurité, ce qui a été fait.

Je tiens à insister sur le fait que nous ne disposons d'aucun renseignement nous indiquant que le Parlement serait menacé. Nous cherchons tout simplement à prendre des mesures préventives pour nous assurer que rien de grave n'arrivera.

Le sénateur Wiebe: Au cours de la première série d'audiences que nous avons tenues, j'ai exprimé ma vive inquiétude du fait que nos services de sécurité et de renseignement m'apparaissent par trop fragmentés. Parfois même, dans certains ministères, la main droite ignore ce que fait la main gauche.

Je tiens à vous remercier pour votre exposé d'aujourd'hui. Il m'a quelque peu réconforté, mais pas tout à fait. Ce qui continue de m'inquiéter, c'est que les citoyens de notre pays doivent dépendre de sept différents ministères et du bureau du premier ministre pour se sentir le moins en sécurité.

Nous avons réagi aux malheureux événements du 11 septembre en augmentant nos budgets, notamment de main-d'oeuvre et d'acquisition d'équipement, ce qui m'apparaît tout à fait judicieux. De leur côté, les États-Unis, qui ont un système semblable au nôtre, répartissent la responsabilité de la sécurité entre de nombreux ministères. Or, ils ont dépensé au-delà de 80 milliards de dollars pour la sécurité et il n'en ont pas moins été pris au dépourvu.

Notre système de sécurité n'a pas été mis aussi gravement à l'épreuve que le leur. Je suis heureux de vous entendre dire que vous vous réunissez hebdomadairement, mais vous êtes-vous demandé si ce système valait toujours? Nous sommes en présence d'un nouveau style de terrorisme, et peut-être que nous ne faisons que diluer nos efforts en confiant à sept ministères différents la responsabilité de voir venir les événements et de réagir rapidement dans l'éventualité d'un nouvel attentat ou dans l'hypothèse où des indications en ce sens nous parviendraient.

En établissant les mesures à prendre, avez-vous envisagé de centraliser en partie cette responsabilité et les tâches à accomplir pour pouvoir réagir plus rapidement à toute éventualité?

M. Fadden: En un mot, je vous dirais que, oui, nous nous penchons sur le système. Le rôle du comité de M. Manley est de prendre acte des recommandations qui lui sont faites sur cette question et, éventuellement, de les transmettre au premier ministre si elles concernent l'appareil de l'État, ou au Parlement si elles concernent la législation.

Cela dit, nous avons la chance, dans notre pays, d'avoir essentiellement une seule force policière. Le commissaire de la Gendarmerie royale du Canada me disait l'autre jour qu'il y a 43 équivalents de la GRC aux États-Unis.

Nous avons une seule force policière nationale qui assure la prestation de services policiers fédéraux, provinciaux, et parfois municipaux, et qui s'occupe en outre des douanes et de l'immigration. Nous n'avons pas de service secret distinct ou de

starting from a position of considerable strength. Our only intelligence agency is CSIS.

It is true that there are a number of ministers involved, and I acknowledge your point that the world has changed, but it has not been the tradition in the west to give all responsibility in respect to security and intelligence to one minister. There are historical reasons for doing this, and if I could be allowed a personal opinion, there is some validity attached to those reasons.

More practically, I would argue that what we need to do is to ensure that we have an intelligence-driven, risk management approach to this and that we have the best possible sharing of operational data. I am sure honourable senators have heard of the now infamous *Ressam* case which resulted in Canada being characterized as a sieve. I think that is incorrect.

In the post-mortem to those events, we undertook a review of the sharing of information. Even if information had been perfectly shared, even if there had been only one agency, we are not certain that we would have caught him. Unless we want to recreate in this country something similar to what was set out in Orwell's *1984*, it is difficult to catch somebody unless they do something criminal. We are trying to ensure that the operational database from which customs, immigration, transport, CSIS, and the RCMP are drawing is absolutely shared, that they have access to everything they need.

In the United States, the director of central intelligence is a cabinet level position that has broad coordinating responsibilities for the U.S. security and intelligence community. If you had some American witnesses before you, they would say that despite the not inconsiderable prestige and power of the director of central intelligence, they have problems with fragmentation, too. You need some degree of specialization in order to carry out some of these functions. If you have only one minister or one entity dealing with all of it, you lose the benefits of specialization.

This is an incomplete answer to your question, but there are some advantages to having a highly specialized customs service that knows its job well and a highly specialized and competent immigration service. The key for me is to ensure that they coordinate.

Whether we should have three ministers as opposed to six or seven is a fair question. However, in respect to most ministers who deal with these issues, they also have other responsibilities that are attached to them, so there is a certain amount of logic involved.

bureau des alcools, du tabac et des armes à feu. De cette façon, nous avons donc dès le départ un atout formidable. Notre unique agence de renseignement, c'est le SCRS.

Vous avez raison de dire qu'il y a un certain nombre de ministres qui ont leur mot à dire, et je reconnais avec vous que le monde a changé, mais il n'est pas de tradition en Occident de confier à un seul ministère l'entier de la responsabilité en matière de sécurité et de renseignement. Il y a des raisons historiques pour ne pas privilégier cette option et, si je puis me permettre d'exprimer à cet égard mon opinion personnelle, ces raisons m'apparaissent plutôt valables.

Sur un plan plus pratique, je soutiens que ce qu'il nous faut faire, c'est prendre soin d'adopter à cet égard une approche axée sur la collecte de renseignements et la gestion du risque et de nous doter des meilleurs mécanismes possibles de mise en commun des données opérationnelles. Je suis sûr que vous avez tous entendu parler de la désormais infâme affaire *Ressam*, qui a valu au Canada la réputation d'être une véritable passoire. Je crois que nous ne méritons pas cette réputation.

En faisant l'autopsie de ces événements, nous avons entrepris de nous pencher sur nos mécanismes de mise en commun de l'information. Même si l'information avait été parfaitement transmise à tous les intervenants, même s'il n'y avait eu qu'un seul organisme responsable du renseignement, nous ne sommes pas certains que nous aurions pu mettre la main sur cet homme. À moins de vouloir recréer dans notre pays l'équivalent de ce qui a été établi dans *1984*, d'Orwell, on saurait difficilement attraper quelqu'un qui n'a pas commis d'acte criminel. Nous nous efforçons de faire en sorte que la base de données opérationnelles qui renseigne les Douanes, l'Immigration, les Transports, le SCRS et la GRC soit absolument mise en commun afin que chacun de ces organismes ait accès à toutes les données dont ils ont besoin.

Aux États-Unis, le poste de directeur de la CIA se situe au niveau ministériel, et son titulaire a de très vastes responsabilités en ce qui concerne la coordination des opérations du milieu de la sécurité et du renseignement dans son ensemble. Si vous entendiez un témoin américain, il pourrait vous dire que, malgré le prestige et le pouvoir considérables dont dispose le directeur de la CIA, il existe quand même dans ce pays des problèmes de fragmentation dans ce domaine. De telles fonctions exigent un certain degré de spécialisation. Si on s'en remettait à un seul ministre ou à une seule entité pour assumer l'ensemble de ces responsabilités, on se priverait des dividendes que procure la spécialisation.

Cela ne répond sans doute pas complètement à votre question, mais il y a certains avantages à avoir un service de douanes dont les employés sont bien formés et connaissent bien leur travail, de même qu'un service d'immigration hautement spécialisé et compétent. L'important, à mon sens, c'est de veiller à ce que leurs activités soient bien coordonnées.

Quant à savoir si nous devrions avoir trois ministres responsables plutôt que six ou sept, c'est une question qu'il faut effectivement se poser. Cependant, comme la plupart des ministres qui s'occupent de ces questions ont également d'autres responsabilités à assumer, on peut dire qu'il y a une certaine logique dans cette répartition des rôles.

I hope that was the beginning of an answer to your question. I am not trying to evade; it is a difficult question.

Senator Wiebe: My comfort level as a result of your answers has increased somewhat. It may be an impossible task, but in reference to the *Ressam* case, you suggested that, had all the information been shared, that even then this individual would not have been caught. The general feeling of the public out there is that our intelligence service must develop a system or a centre of intelligence that would ensure that that individual in the future would be caught.

I would agree that our intelligence agencies should not be placed under one minister. As you suggest, there should be two or three ministers involved. There are tremendous advantages there.

Sharing of information is important, but how quickly that information is shared is vital. An officer on the street who needs the information must go through many hoops before he gets the kind of information to which he can react. Someone conducting some investigations does not have the power to arrest, whereas a police officer does. If we are going to react quickly to insure that incidents like this do not happen again, there must be some move towards the smaller number.

Senator Hubley: I, too, found a great deal of information in your presentation this evening. My question builds a bit off of Senator Wiebe's comments.

It is established now that terrorism is a global concern. My question is going to focus on the five-party alliance with the U.S., the U.K., Australia and New Zealand. I am wondering if you could share with us how other countries are coming on board.

More importantly, when they gather intelligence, is that something that is assessed by each country? Does each country take information out of this information that they feel is going to be pertinent to their particular country, or is there somebody that assesses all the information these countries have gathered from a particular trouble spot upon which we may be focussing? Do we get a global sense of intelligence and security that we have to address, not only on a national level but also on the global level, given the repercussions that we have seen from the September 11 event?

Mr. Fadden: Senator. To reply to your question, we have to distinguish a little bit between the kinds of intelligence about which we are talking. Even countries as closely allied as the United Kingdom, Canada and the United States do not share information that is not in their interests to share.

J'espère vous avoir donné l'amorce d'une réponse. Je ne cherche pas à me dérober, mais c'est une question difficile.

Le sénateur Wiebe: Grâce à vos réponses, me voilà quelque peu rassuré. Peut-être est-ce une tâche impossible, mais, à propos de l'affaire *Ressam*, vous avez laissé entendre que, même s'il y avait eu mise en commun effective de toute l'information, cet individu n'aurait pas été arrêté. Le sentiment qui semble avoir cours dans la population, c'est qu'il serait impérieux que nous mettions sur pied un système, ou encore un centre de collecte de renseignements, propre à nous assurer qu'un jour, on sera à même d'arrêter à temps ce genre d'individu.

Je serais plutôt d'accord pour dire que nos organismes de collecte de renseignements ne devraient pas être placés sous la responsabilité d'un seul ministre. Comme vous le suggérez, cette responsabilité devrait être partagée entre deux ou trois ministres. Il y aurait de formidables avantages à tirer d'une telle structure.

La mise en commun de l'information est certes importante, mais la rapidité avec laquelle se fait cette mise en commun est vitale. Un policier patrouilleur qui a besoin d'information doit franchir plusieurs obstacles avant d'obtenir celle qui lui permettrait d'intervenir. Un détective n'a pas de pouvoir d'arrestation, alors que l'agent de police en a un. Si nous entendons réagir rapidement pour être en mesure d'empêcher dans l'avenir que ce genre d'incident ne se produise de nouveau, il nous faut nous orienter vers un décloisonnement de certains types de pouvoirs.

Le sénateur Hubley: Moi aussi, j'ai trouvé que votre exposé de ce soir m'apportait énormément d'information. Ma question est un peu en marge des observations qu'a formulées le sénateur Wiebe.

Il est maintenant bien établi que le terrorisme préoccupe le monde entier. Ma question portera essentiellement sur l'alliance à cinq que forment les États-Unis, le Royaume-Uni, l'Australie, la Nouvelle-Zélande et le Canada. Je me demande si vous ne pourriez pas nous donner votre avis sur la possibilité que d'autres pays se joignent à cette alliance.

Ce que je voudrais surtout savoir, c'est si, quand ces pays collectent des renseignements, ceux-ci sont évalués par chacun d'eux. Chaque pays dégage-t-il de cette masse d'information celle qui lui semble être pertinente à son cas particulier, ou y a-t-il quelqu'un qui se charge d'évaluer toute l'information que ces pays ont rassemblée concernant un point chaud sur lequel nous pourrions porter notre attention? Arrivons-nous à nous faire une idée planétaire de ce qui nous importe en matière de renseignement et de sécurité, non seulement au niveau national, mais également à l'échelle mondiale, compte tenu des repercussions que peuvent avoir certains actes, comme ceux qui ont été perpétrés le 11 septembre?

M. Fadden: Sénateur, pour répondre à votre question, il nous faut faire une certaine distinction entre les diverses catégories de renseignement dont nous parlons. Même les pays aussi étroitement alliés que sont le Royaume-Uni, le Canada et les États-Unis ne mettent pas en commun l'information qu'ils recueillent quand il n'est pas dans leur intérêt de le faire.

If we are talking about some forms of economic intelligence, we would not share some things with them and they would not share some things with us. In respect to counter-terrorism and terrorism, which is the crux of your question, we have a strong sense that there is almost total sharing of information, both the actual intelligence in many cases, and also the assessed intelligence.

One of the things that we have tried to do since September 11 is to fill in some gaps that particular preoccupations of the United States have caused to develop because they have reorganized their priorities. There is a good sharing of both intelligence per se, and of assessed intelligence. Our sense is that we have a common view of what is going on out there. I do not mean to suggest that we see every piece of intelligence seen by the president of United States, but I do have a good sense that the sharing is generalized and comprehensive.

Senator Hubley: Further to that, what other countries have shown an interest in presenting their information, their intelligence?

Mr. Fadden: I could not give you the exact numbers, but CSIS, for example has a large number of bilateral relationships with countries with whom they have written agreements that they undertake subject to ministerial direction. It would be fair to say that the countries of Western Europe are included in that. A large number of other countries around the world are included, as well. The United States has managed to gather a coalition of 120 odd countries now. Not all of them have intelligence that is of use. Those who do, by and large, share to the extent to which we can.

Senator Stollery: Thank you. It has been a very interesting presentation. I understand why so many ministers are involved. Intelligence and information comes from different places. If it were overseas information, ministries that that have overseas interests would be involved. It is very interesting and quite impressive.

I will be brief on my question about Air India, on which you have heard me on before. Why was not some of this activity undertaken when 320 people hit the north Atlantic, and we have never been able to convict anyone?

My other point relates to budgets. What do you think about the fact that the Americans spend about Can. \$30 billion every year on intelligence? It does not seem to have done them any good at all with reference to the attack on the World Trade Center.

They could say that more money is needed, which raises the question of how much money is needed? The sum of \$30 billion is a lot of dough for collecting intelligence. It is

Par exemple, nous ne mettrions pas en commun certains types de renseignements à caractère économique, et il en va de même pour nos alliés. En ce qui touche le terrorisme et la lutte antiterrorisme, qui est au coeur de la question que vous soulevez, nous avons nettement le sentiment que pratiquement toute l'information est mise en commun, tant le renseignement brut dans bien des cas que le renseignement évalué.

Une des choses que nous sommes efforcés de faire depuis le 11 septembre, c'est de combler certaines lacunes que les préoccupations des États-Unis ont mises en lumière du fait que ce pays a revu ses priorités. On assiste en ce sens à une mise en commun assez poussée tant du renseignement brut que du renseignement évalué. Nous estimons être actuellement en mesure de partager une même vision de ce qui se passe. Je ne veux pas dire que nous sommes à même de prendre connaissance de toute l'information dont dispose le président des États-Unis, mais j'ai vraiment le sentiment que la mise en commun du renseignement pertinent à cette lutte est généralisée et très poussée.

Le sénateur Hubley: Au-delà de cela, quels autres pays se sont montrés disposés à fournir l'information, les renseignements dont ils disposent?

M. Fadden: Je ne suis pas en mesure de vous donner des chiffres exacts à cet égard, mais le SCRS, par exemple, entretient des relations bilatérales avec bon nombre de pays dans le cadre d'ententes écrites qu'il a conclues avec les pays en question sous réserve de l'approbation ministérielle. Je crois que, par exemple, nous avons de telles ententes avec les pays de l'Europe de l'Ouest, tout comme d'ailleurs avec un grand nombre d'autres pays des quatre coins du monde. Les États-Unis ont réussi à former une coalition de quelque 120 pays. Tous ne disposent pas de renseignements utiles, mais, généralement parlant, ceux qui en ont les communiquent à leurs alliés autant que faire se peut.

Le sénateur Stollery: Merci. Vous nous avez fait un exposé fort intéressant. Je comprends pourquoi un si grand nombre de ministres sont impliqués. Le renseignement et l'information proviennent de diverses sources. Par exemple, si l'information vient de l'étranger, les ministères qui ont des intérêts au-delà de nos frontières sont automatiquement concernés. C'est très intéressant et très impressionnant.

Je serai bref sur ma question concernant la catastrophe aérienne d'Air India, un événement à propos duquel vous m'avez déjà vu intervenir. Pourquoi n'a-t-on pas déployé dans ce cas ce genre d'efforts, quand on sait que 320 personnes ont péri dans l'Atlantique Nord et que nous n'avons jamais été capables de trouver les coupables?

Mon autre question concerne les budgets. Que pensez-vous du fait que les États-Unis dépensent environ 30 milliards de dollars canadiens chaque année pour leurs activités de renseignement? Si l'on songe aux attentats du World Trade Center, il ne semble pas que tout cet argent leur ait servi à grand-chose.

Les Américains pourraient toujours dire qu'il aurait fallu encore plus d'argent, ce qui nous amène à nous demander combien il va falloir investir dans ce domaine. Trente milliards de dollars, c'est

not a small amount of money. Do we run that risk of needing more money in Canada?

You have made a very impressive presentation. You noted that you are all worked to death in this current atmosphere. It may be that you need more money. I do not question that. However, do we not also run the risk of getting carried away and wasting money, as the Americans seem to have done?

Yesterday, we all read about the Americans ordering 2700 new fighter airplanes. They do not seem to be able to deal with the problem in Afghanistan, which does not have much to do with airplanes. People are talking about an enormous amount of money.

Do we run that risk of not riding the line between what you genuinely need to run your operation without having heart attacks, but not becoming extravagant? We do not want to make what I consider the American mistake.

Mr. Fadden: Although intelligence did not prevent September 11, intelligence may have prevented any number of similar events in the past. It is always hard to make that statement, but I know in respect of some of the things that we do in this country — which are not public — some of the money we do spend means that things do not happen. I make the general point.

In respect of the money that we might need or might receive, I tend to agree with you. The key for us and for ministers will be to determine not so much the dollars that they need to give us, but what they want us to do. Going about it by toting up sums, if that is your implication, is entirely the wrong way to go about it.

Senator Stollery: It is the risk that we run.

Mr. Fadden: Absolutely. In response to September 11, we are trying to sort out where we have gaps in our coverage with which we must deal. The old adage goes "I do not want to reward you for doing something poorly." We do not want to spend more money on doing something badly.

In support of Mr. Manley and other committees, we are trying to see if there is not a better way to do things. We are trying to see where there are gaps. We are trying to decide whether there are, in some cases, real capacity problems. My sense is that we will never get — even if you factor back the Canadian proportion — anywhere near as much money as the United States has. We are trying to sort out what needs to be done, why and how, and then, decide whether the price tag attached to it makes sense.

beaucoup de pognon pour recueillir des renseignements. Il ne s'agit pas là d'un petit montant d'argent. Risquons-nous d'avoir besoin de plus d'argent au Canada également?

Votre exposé m'a vivement impressionné. Vous avez signalé que vous avez tous travaillé à crever dans les circonstances que nous vivons actuellement. Peut-être est-ce parce que vous auriez besoin de plus de ressources. Je ne mets pas cela en question. Cependant, ne courons-nous pas nous aussi le risque de nous laisser emporter et de gaspiller, comme les Américains semblent l'avoir fait?

Hier, nous avons tous lu que les États-Unis commanderaient 2 700 nouveaux avions de combat. Ils ne semblent pas être en mesure de venir à bout du problème en Afghanistan, ce qui n'a pas grand-chose à voir avec les avions. On parle ici d'énormes sommes d'argent.

Ne risquons-nous pas de ne pas savoir faire la part des choses entre, d'une part, vous accorder ce dont vous avez authentiquement besoin pour mener vos opérations sans subir de crises cardiaques et, d'autre part, nous garder de verser dans des dépenses extravagantes? Nous ne voudrions quand même pas faire ce que j'appellerais l'erreur des Américains.

M. Fadden: Bien que les activités de renseignement n'aient pas empêché les attentats du 11 septembre, elles nous ont peut-être épargné un certain nombre d'événements de ce genre dans le passé. Il est toujours présomptueux de faire une telle affirmation, mais je sais pertinemment, en ce qui concerne certaines des choses que nous faisons dans notre pays — qui ne sont pas du domaine public —, qu'une partie de l'argent que nous dépensons a empêché que certains événements ne se produisent. C'est une remarque générale que je tenais à faire.

Pour ce qui est de l'argent dont nous pourrions avoir besoin ou que nous pourrions recevoir, je suis porté à me ranger de votre avis. L'important pour nous et pour les ministres ne sera pas tellement qu'on établisse combien on devrait nous donner, mais qu'on nous dise ce qu'on attend de nous. Se contenter d'additionner des montants, si c'est de cela que vous voulez parler, n'est absolument pas la voie à prendre, j'en conviens avec vous.

Le sénateur Stollery: C'est quand même le risque que nous courons.

M. Fadden: Absolument. Par suite des événements du 11 septembre, nous nous efforçons de trouver où sont les lacunes qu'il nous faudrait combler. Selon un vieil adage, il faut se garder de récompenser quelqu'un d'avoir fait quelque chose de façon médiocre. Nous ne voudrions pas dépenser davantage d'argent pour continuer d'agir de manière indue.

En collaboration avec le comité de M. Manley et d'autres comités, nous essayons de nous demander s'il n'y aurait pas une meilleure façon de faire les choses, de voir où sont les lacunes, s'il y en a. Nous cherchons à évaluer si, dans certains cas, nous avons de véritables problèmes de capacité. J'ai le sentiment que, même toutes proportions gardées, nos dépenses à ces postes ne s'approcheront jamais de celles des États-Unis. Nous essayons d'établir ce qui doit être fait, pourquoi et comment, puis de juger si le jeu en vaut la chandelle.

It does not make sense for a department or agency to argue for a 10 per cent increase. We need to know what they propose needs to be done that has not been done and what they can discontinue doing, so they can do something that does need to be done.

I agree with your concern. There is always a risk. We are conscious of it, and we are going to try to avoid it. Certainly, my former colleagues in the Treasury Board Secretariat are not losing any opportunity to make that point.

Senator Stollery: I am not making the point in the sense that you should not have what you need. However, \$12 billion a year on intelligence — which would be what we would spend if we wanted to keep to the U.S. rate of expenditure — may not get us \$12 billion worth of information.

Mr. Fadden: I would be inclined to agree with you.

[Translation]

Senator Nolin: Mr. Fadden, this afternoon, Secretary Ashcroft made a statement. He did not want to be alarmist, but he warned the Americans that, within the next few days, terrorist attacks might take place.

In the light of the way you answered some of my colleagues' questions, I wonder if you knew about the information which led Mr. Ashcroft to make that statement? If so, why did Canada not issue such a warning?

Mr. Fadden: I think that, by and large, we have the same information as Mr. Ashcroft, at least to a great extent. Canada and actually the United Kingdom have taken an approach somewhat different from the one the United States took.

The Americans have deliberately opted for quite a visible response by alerting the public in order to protect their citizens.

In Canada, we took some measures in various sectors of the economy, together with the military forces, the police and the security. We decided that, without specific information, we would not alert people, we would not frighten them.

Mr. Ashcroft, to a somewhat greater extent than his colleagues in the United States, did that a couple times. He might be right to do so, but we simply opted for a different approach. It might be that Mr. Ashcroft was holding very specific information which brought him to do that. Through intelligence we are reviewing consistently, I can notice suggestions, leads, the beginning of a concern.

Very seldom are we asked to check X, or time Y; very seldom are we told that something is going to happen. On our side, unless we actually had some evidence, we wouldn't want to frighten people, but we try to pass the word around to those involved, in order to alert them.

Cela n'a aucun sens qu'un ministère ou un organisme réclame qu'on accroisse son budget de 10 p. 100. Il nous faut savoir ce que ce ministère ou organisme prétend devoir être fait qui ne l'a pas déjà été et ce qu'il peut cesser de faire, de façon à s'assurer qu'il ait les moyens voulus pour faire ce qui doit être fait.

Je partage votre inquiétude à ce propos. Il y toujours un risque. Nous en sommes conscients, et nous allons nous efforcer d'éviter de tomber dans ce piège. Chose certaine, mes anciens collègues du Conseil du Trésor ne perdent pas d'occasion de faire cette mise au point.

Le sénateur Stollery: Je ne voulais pas dire qu'on devrait vous refuser ce dont vous avez besoin. Cependant, 12 milliards de dollars par an pour des services de renseignement — somme qui représente ce qu'il nous faudrait allouer si nous tenions à dépenser l'équivalent des États-Unis — ne nous permettraient peut-être pas de produire des renseignements pour une valeur de 12 milliards de dollars.

M. Fadden: Je suis porté à partager votre avis la-dessus.

[Français]

Le sénateur Nolin: M. Fadden, cet après-midi, le secrétaire Ashcroft a pris la parole. Sans vouloir être alarmiste, il a prévenu les Américains que, dans les prochains jours, des actes terroristes pourraient se produire.

À la lumière de la réponse que vous avez donnée à certains de mes collègues, étiez-vous au courant des informations qui l'ont incité à faire cette déclaration? Si oui, pourquoi le Canada n'a-t-il pas fait une telle mise en garde?

M. Fadden: Je pense, règle générale, que nous disposons des mêmes informations que M. Ashcroft, du moins dans une grande mesure. Le Canada et, en fait, le Royaume-Uni, ont pris une approche un peu différente de celle des États-Unis.

Les Américains ont décidé consciemment qu'ils allaient opter pour une réaction très visible d'alertes publiques pour protéger leurs citoyens.

Au Canada, nous avons pris des mesures dans divers secteurs de l'économie, avec les services militaires, la police, la sécurité. Nous avons décidé que sans information spécifique, nous n'alerterions pas les gens, que nous ne ferions pas peur aux gens.

M. Ashcroft, un peu plus que ses autres collègues aux États-Unis, a fait ceci deux ou trois fois. Il a peut-être raison de le faire mais on a simplement opté pour une autre approche. M. Ashcroft peut disposer d'informations très très spécifiques qui l'inciteraient à le faire. Je vois dans les renseignements que nous étudions de façon régulière, des suggestions, des indices, le commencement d'une préoccupation.

Il est très rare que l'on nous dise de vérifier X, l'heure Y; qu'il va se passer quelque chose. Nous, en l'absence de preuves, ne voulons pas faire peur aux gens mais nous essayons de passer le mot un peu partout aux services concernés, pour les alerter.

[English]

The Chairman: First, I refer to the latest report of the Special Senate Committee on Security and Intelligence — referred to as the Kelly Report. Recommendation 24 called for “regular and joint training exercises to respond to nuclear, biological or chemical attack be conducted by the Department of National Defence, the Royal Canadian Mounted Police and \$first responders’ throughout the country.” Recommendation 22 proposes “that the government support the training of \$first responders” and ensure that they receive appropriate resources. Has that happened?

Mr. Fadden: Mr. Chairman, as comprehensively as former Senator Kelly’s report would have us do, it has not happened. On the other hand, a number of steps have been taken. One of those is the prime minister’s creation of the Office of Critical Infrastructure Protection and Emergency Preparedness, OCIPEP. That is an indication of the seriousness with which we view the situation.

They have received some funding for training and for coordination with first responders. They are registering their interest and receiving some additional funding to do this. They are working their way through a review of the National Counter Terrorism Plan with the provinces and municipalities to move in that direction. Some steps have been taken, but certainly not as comprehensively as former Senator Kelly would have suggested.

The Chairman: Who decides what information comes across your door? Are you asking for information or are people volunteering it? What is the system to determine what hits the committee that you chair, or assist the clerk in chairing?

Mr. Fadden: The information is in two categories. My colleague, Mr. Greg Fife, is the Executive Director of the Assessment Staff. He has a regular series of product that come our way. He scans the universe as best he can; he knows what is in the newspapers; and he knows if the PM is travelling. That would come to us as a matter of routine. I might send the information on to the clerk or the PM. It is the regular flow of information. We have indicated, over time, things that are of particular interest and that would be included.

The other category of information would be something that, for example, relates to this crisis. In such a case, I probably see ten times more information than I might have usually, if not more. The inclination is to try to provide us with a sense of what is in the system. There is no way that I could physically do my job if I saw every piece of information that is being produced. If there are five or six pieces that suggest, to use Senator Nolin’s example, there will be an attack on Los Angeles, they might give me one as

[Traduction]

Le président: D’abord, je vous renvoie au dernier rapport du Comité spécial du Sénat sur la sécurité et les services de renseignement — connu sous le nom de rapport Kelly. La recommandation 24 demande que «le ministère de la Défense nationale, la Gendarmerie royale du Canada et les ‘intervenants de première ligne’ partout au Canada tiennent des exercices conjoints afin de pouvoir intervenir en cas d’attaque nucléaire, biologique ou chimique». La recommandation 22 propose «que le gouvernement contribue à la formation d’‘intervenants de première ligne’» et veille à les doter des ressources nécessaires. A-t-on donné suite à ces recommandations?

M. Fadden: Monsieur le président, on n’a pas donné suite à toutes les recommandations du rapport du sénateur Kelly, aujourd’hui à la retraite, mais on a quand même pris un certain nombre de mesures dans le sens souhaité. L’une d’elles a donné lieu à la création, par le premier ministre, du Bureau de la protection de l’infrastructure essentielle et de la protection civile, le BPIEPC, ce qui illustre le sérieux avec lequel nous considérons la situation.

Les groupes concernés ont reçu un certain financement pour la formation des intervenants de première ligne et pour la coordination de leurs efforts de préparation en cas d’attaque. Ils ont manifesté leur intérêt et se sont vu attribuer des fonds supplémentaires pour la conduite de ces activités. Ils ont entrepris de revoir avec les provinces et les municipalités le Plan national de lutte contre le terrorisme pour les aider à s’orienter dans cette direction. On a donc pris certaines mesures, mais on n’a certes pas tout fait ce que recommandait le sénateur Kelly.

Le président: Qui décide du type d’information qui doit vous parvenir? Sollicitez-vous de l’information, ou les gens vous en communiquent-ils spontanément? Quel mécanisme sert à établir ce dont doit être saisi le comité que vous présidez ou que vous aidez le greffier à présider?

M. Fadden: Nous traitons deux types d’information. Mon collègue, M. Greg Fife, dirige l’équipe qui est chargée d’évaluer le renseignement. Il traite régulièrement une foule de renseignements qu’il nous transmet. Il observe de son mieux ce qui se passe dans le monde, il prend connaissance de ce qui paraît dans les journaux et il se tient au courant des allées et venues du premier ministre. Cette information nous est communiquée de façon routinière. Il m’appartient de juger quels renseignements méritent qu’on en fasse part au greffier ou au premier ministre. Ce qui constitue cette catégorie, c’est le flot habituel de renseignements. Il nous arrive parfois également de transmettre certains autres types de renseignements qui présentent un intérêt particulier et que j’inclurais dans cette catégorie.

L’autre catégorie d’information serait constituée, par exemple, des renseignements relatifs à la présente situation de crise. Dans de telles circonstances, je prends connaissance de probablement dix fois plus d’information qu’à l’accoutumée, voire davantage. Ce qu’on essaie généralement de faire, c’est de nous fournir un aperçu de ce qui ressort de la masse d’information reçue. Il me serait physiquement impossible de faire mon travail s’il me fallait examiner tous les documents d’information qui sont produits. S’il

an illustration of what it is like. I pass a fair number of those to the people upstairs.

The Chairman: I am curious about the structure of the Communications Security Establishment, CSE. It is located in the Department of Defence, but it reports to you rather than to the Deputy Minister of Defence. You then report to the Minister. Why is it structured in such a way?

Mr. Fadden: That is a good question, and I asked that same question when I was given these additional duties. I believe that, in large measure, it is historical. At the time the defence minister was given responsibility for CSE, it was judged that CSE had a mandate that went beyond defence. The Prime Minister of the day wanted to ensure that it carried out its mandate in a way that took into account the preoccupations of the RCMP and of foreign affairs. He gave the Secretary of cabinet of the day responsibility for plans and operations. Some years ago, it was decided that that would be delegated down to my level. It is largely to ensure that it is not taken over by defence and that military signals and intelligence become its sole raison d'être.

The Chairman: Earlier, a question was asked about further funding, and you suggested it would be three to six years before it would effect any change. Aren't you being optimistic? Would it not take longer?

Mr. Fadden: It would depend on what. For example, if Parliament were to increase the appropriation provided to CSIS to hire more agents, it would take five to six years to train a new agent. I am told. If, on the other hand, we were to receive funding to do a broader job on the assessment staff, it would be relatively easy to find an academic or specialist or two, hire them and put them to work. On the CSE side, for example, a large chunk of what they would need would be better, more modern technology.

It is hard to simply say that there is a time frame and no other. For some it is a long haul, and for others, the return would be faster.

The Chairman: What have you learned about your system, your structure and your people, since September 11?

Mr. Fadden: On a positive note, in almost any situation, people pull together very hard and very well in a crisis. I have been struck by the fact, quite honestly, that where we might have had an interdepartmental debate for three weeks on an issue, because of the crisis people have moved along much faster and we have

y a cinq ou six documents qui, pour reprendre l'exemple qu'a utilisé le sénateur Nolin, font état d'un éventuel attentat qui serait vraisemblablement perpétré à Los Angeles, il se peut qu'on ne m'en soumette qu'un seul qui illustre de quoi il s'agit. Je transmets un assez bon volume d'information de ce genre à mes supérieurs.

Le président: Je serais curieux d'avoir des explications à propos de la structure du Centre de la sécurité des télécommunications, le CST. Il occupe des locaux au ministère de la Défense, mais il relève de vous plutôt que du sous-ministre de la Défense. De votre côté, vous devez rendre des comptes au ministre. Pourquoi ce centre est-il ainsi structuré?

M. Fadden: Vous posez là une bonne question, que j'ai d'ailleurs moi-même soulevée quand on m'a confié ces tâches supplémentaires. Je crois que, dans une large mesure, l'explication est historique. À l'époque où le ministre de la Défense s'est vu confier la responsabilité du CST, on a jugé que le mandat de celui-ci débordait le cadre de la défense. Tenant à s'assurer que le CST s'acquitterait de son mandat d'une façon qui tiendrait compte des préoccupations de la GRC et du ministère des Affaires extérieures, le premier ministre du temps a confié au secrétaire du Cabinet alors en poste la responsabilité des plans et des opérations du Centre. Il y a quelques années, on a décidé de me déléguer cette responsabilité. C'est surtout qu'on veut éviter que la défense s'approprie cette responsabilité et que les activités de surveillance électromagnétique et de renseignement militaire deviennent la seule raison d'être du Centre.

Le président: Tout à l'heure, quelqu'un a posé une question à propos de financement supplémentaire, et vous avez laissé entendre qu'il faudrait compter de trois à six ans avant qu'on en sente les effets. N'êtes-vous pas un peu optimiste? N'aurait-on pas à attendre plus longtemps encore?

M. Fadden: Tout dépendrait de quoi il s'agirait. Par exemple, si le Parlement devait accroître les crédits alloués au SCRS pour lui permettre d'embaucher de nouveaux agents, il nous faudrait compter de cinq à six ans avant que ces nouveaux agents soient formés, d'après ce qu'on me dit. Si, par contre, nous recevions des fonds pour permettre au personnel d'évaluation d'abattre plus de travail, il serait relativement facile de trouver un ou deux universitaires ou spécialistes compétents, de les engager et de les mettre au travail. Dans le cas du CST, ce dont on aurait besoin surtout, c'est de fonds pour faire l'acquisition d'une technologie plus perfectionnée, plus moderne.

Il est malaisé de dire tout simplement que les effets ne se feront sentir qu'après tant de temps. Dans certains cas, la route sera longue, et dans d'autres, les résultats se manifesteront plus rapidement.

Le président: Depuis le 11 septembre, qu'avez-vous appris concernant votre système, votre structure et votre personnel?

M. Fadden: Un aspect positif, c'est que, dans à peu près n'importe quelle situation de crise, les gens collaborent très résolument et très efficacement. Je vous confie bien sincèrement que j'ai été frappé de constater que, là où, en temps normal, nous aurions pu mettre trois semaines à débattre d'une question entre

tried to resolve problems. People have demonstrated their ability to work hard and to work professionally.

On the other side of the coin, crises have a way of putting in sharp relief difficulties and challenges. That goes back, to some degree, to Senator Wiebe's question about the number of organizations and about the sharing of data. We are doing quite well. Are we doing it fast enough? We have seen a couple of examples that would indicate that that is not the case.

When there is a real crisis, and you are dealing with another country, they want information right away. We are trying to work our way through new operating procedures to ensure that people can be "put into automatic." When there is no crisis, you develop an approach. You share information and you solve problems on the basis of ongoing relationships.

In a crisis, you need quickly. It is like driving a racing car. You have to be able to move into fifth or sixth gear quickly. I have found a couple of instances where it would have been better had we had more standing operating procedures that could have been clutched in right away.

The Chairman: On behalf of the committee, we are grateful to you for your presentation. We recognize how busy you have been and greatly appreciate your setting aside time for us this evening. Thank you for your presentation. We look forward having you back before the committee before too long.

Our second witness this evening is Professor Douglas Bland, who is Chair of the Defence and Management Studies at the School of Policy Studies at Queen's University in Kingston. Dr. Bland retired from the Canadian Armed Forces as a lieutenant colonel in 1990 after more than 30 years of service. He held command appointments in Canada and Europe and staff positions also in Europe and the Canadian National Defence Headquarters. In his research, Dr. Bland has concentrated in the field of defence policy and management at the national and international levels.

His work has also focussed on the organization and functioning of defence ministries and civil military relations. Tonight we have asked Dr. Bland to give us his views on the elements of the national security policy. Please proceed.

Professor Douglas Bland, Chair, Defence Management Studies Program, School of Policy Studies, Queen's University: Thank you for the invitation to be here tonight and

ministères, la situation de crise a amené les gens à agir beaucoup plus rapidement et nous a forcés à résoudre les problèmes qui se posaient. Nos gens ont fait la preuve de leur capacité de travailler d'arrache-pied et avec professionnalisme.

Le revers de la médaille, c'est que les situations de crise ont le don de faire ressortir crûment les difficultés et les défis. Cela nous ramène, d'une certaine manière, à la question du sénateur Wiebe concernant le nombre d'organisations concernées et la mise en commun des données. Nous nous débrouillons passablement bien. Sommes-nous assez prompts à agir? Nous avons vécu deux ou trois exemples de situations qui indiquent que tel n'est pas le cas.

Quand on est plongé dans une véritable situation de crise et qu'on traite avec un autre pays, on veut l'information sur-le-champ. Nous nous efforçons actuellement d'utiliser de nouvelles façons de fonctionner qui puissent nous assurer que nos gens pourront être mobilisés en «mode automatique». Quand il n'y a pas de situation de crise, on développe une attitude à laquelle on s'habitue. On met en commun l'information et on règle les problèmes en fonction des relations qui se tissent dans la vie courante.

En situation de crise, il faut agir rapidement. C'est comme conduire une automobile de course. Il faut être capable de passer rapidement en cinquième ou en sixième vitesse. J'ai vécu quelques situations où il aurait été préférable d'avoir des procédures permanentes de fonctionnement qui auraient pu être enclenchées promptement.

Le président: Au nom des membres du comité, je tiens à vous exprimer notre reconnaissance pour votre exposé. Nous savons combien vous avez été occupé, et nous apprécions d'autant plus le fait que vous ayez accepté de nous consacrer du temps ce soir. Merci de votre contribution à nos travaux. Nous sommes impatients de vous accueillir de nouveau sous peu devant notre comité.

Notre second témoin ce soir est le professeur Douglas Bland, le président du Programme de gestion de la défense à l'École des études politiques de l'Université Queen's de Kingston. Au moment où il a pris sa retraite des Forces armées canadiennes en 1990, M. Bland détenait le grade de lieutenant-colonel et cumulait plus de trente ans de service militaire. Il a occupé des postes de commandement au Canada et en Europe et assumé des fonctions d'état-major en Europe et au quartier général de la Défense nationale canadienne. Dans ses recherches, le professeur Bland s'est spécialisé dans le domaine des politiques et de la gestion en matière de défense aux niveaux tant national qu'international.

Ses travaux ont également porté abondamment sur l'organisation et le fonctionnement du ministère de la Défense et sur les relations entre les civils et les militaires. Nous avons demandé à M. Bland de nous faire part ce soir de ses vues sur les éléments que pourrait comprendre une bonne politique de sécurité nationale. La parole est à vous, monsieur Bland.

M. Douglas Bland, président, Programme de gestion de la défense, École des études politiques, Université Queen's: Je vous remercie de m'avoir invité à comparaître devant vous ce soir

for the challenge to try to sketch out something that I will call the "elements of national security policy."

As you might expect, I will take an academic approach to this topic. The brief notes I have provided today are meant to be a vehicle for discussion around what policies might be, how structures might be built or amended to manage these policies, and how the combination of departments or agencies have an effect on the outcome of policies.

I will begin by saying that there is a great deal of confusion in my field, at least over what is meant by the term "security." It has many applications in many fields, and it has a wide scope embracing personal, security, military, social and environmental policies; and various other policy fields. The first concern for policy-makers in Canada, who might be writing a national security policy or drafting a "white paper," is to try to work out what the term will mean for Canadians.

I would like to talk about some concepts and factors that I think will affect the way policy is formulated, managed and administered, and the types of security that derive from it. When I talk about policy to my students and to other people, I take "policy" to mean "sets of decisions taken by people of authority." In the case of national security, those sets of decisions are about what is to be secured from whom and what, and how "security" itself is to be achieved. They are the essential kinds of decisions that need to be made.

In the international literature and the defence literature, there are scores of definitions of what "national security" might mean. Some of those definitions are narrow, some are broad, and some are unreadable. As one prominent scholar suggested that the term "may not have any precise meaning at all." Only an academic can say something like that.

If a broad definition of "national security" is taken, there is a danger that there will be no obvious limits to policy. Policy may become impractical in many specific ways, especially for people who are trying to implement it.

Security also works in different frameworks. There is personal security, national security, international security, multinational security and, as Lloyd Axworthy popularised, but did not invent, "human security." The term can be meant to encompass everyone in the world. The difficulty with these types of definitions is that they make it difficult for people to write practical policies.

I have sketched out for you a definition of "national security" that was current at the National Defence College in Kingston when I was there, before its untimely demise. At the National Defence College, defined "national security" as:

et à relever le défi de vous donner un aperçu de ce que j'appellerai les «éléments d'une bonne politique de sécurité nationale».

Comme vous deviez vous y attendre, je vais aborder ce sujet sous un angle théorique. Les notes que je vous ai fournies aujourd'hui se veulent un outil de réflexion sur ce que pourraient contenir de telles politiques, sur la façon dont les structures pourraient être conçues ou modifiées pour faciliter la gestion de ces politiques et sur l'effet que pourrait avoir la concertation entre les ministères ou organismes concernés sur le résultat de leur mise en application.

Je vous signale d'abord qu'il y a énormément de confusion dans mon domaine, du moins à propos de ce que signifie le mot «sécurité». Ce terme a beaucoup d'acceptions dans de nombreux domaines, et il a une signification très large qui englobe tout ce qui touche la sécurité personnelle et les politiques militaires, sociales, environnementales et autres. Ce dont devraient se préoccuper au premier chef les responsables de l'élaboration des politiques au Canada, au moment de rédiger une politique ou un livre blanc en matière de sécurité nationale, c'est d'essayer d'établir ce que signifie pour les Canadiens le mot «sécurité».

J'aimerais vous parler de certains concepts et facteurs qui, je crois, auront une incidence sur la façon dont la politique sera formulée, gérée et administrée, ainsi que des types de sécurité que cette politique nous assurera. Quand je parle de politiques à mes étudiants ou à d'autres personnes, j'entends par «politiques» l'«ensemble des décisions prises par les gens en autorité». Dans le cas de la sécurité nationale, cet ensemble de décisions englobe ce qui doit être protégé contre qui et contre quoi, et la façon dont la sécurité pourra être assurée. Ce sont là les catégories essentielles de décisions qui doivent être prises.

Dans les publications internationales et dans celles concernant la défense, on trouve une multitude de définitions concernant le concept de «sécurité nationale». Certaines d'entre elles sont étroites, d'autres sont larges, et d'autres encore sont inintelligibles, ce qui a fait dire à un éminent universitaire que ce terme n'a peut-être tout simplement pas de signification précise. Il fallait bien un universitaire pour faire une pareille affirmation.

Si on optait pour une définition large de la «sécurité nationale», on risquerait de donner à la politique en la matière une portée aux limites floues. Cette politique pourrait s'en trouver inutilisable à bien des égards, spécialement pour les gens chargés de l'appliquer.

La notion de sécurité s'inscrit également dans différents cadres. Il y a la sécurité personnelle, la sécurité nationale, la sécurité internationale, la sécurité multinationale, et il y a aussi la sécurité humaine, un concept que Lloyd Axworthy a popularisé, sans toutefois l'avoir inventé. L'expression peut s'entendre de la sécurité qui doit être assurée à tous les habitants de la planète. La difficulté avec ce genre de définition, c'est qu'elle complique la tâche de ceux qui ont à rédiger des politiques qui soient applicables.

J'ai esquissé pour vous une définition de la notion de «sécurité nationale» en m'inspirant de celle qui avait cours au Collège de la défense nationale de Kingston à l'époque où j'y étais, avant sa mort prématurée. On y définissait la «sécurité nationale» comme étant:

The preservation of a way of life acceptable to Canadian people and compatible with the needs and legitimate aspirations of others. It includes freedom from military attack or coercion, freedom from internal subversion and freedom from the erosion of political, economic and social values that are essential to the quality of life.

I offer this suggestion, not because it is the answer, but simply because it is homegrown and has been well considered over many years, and because it was particularly useful in the context that we used at the National Defence College. The essence of the definition is that national security is aimed at preserving a way of life as defined by Canadians. It is a flexible notion in the sense that the definition of "national security" can change as Canadians redefine what they think is an acceptable way of life.

As an aside, you can see that in function now. Two months ago, the kinds of security policies that are now suggested in Parliament and other places might not have been acceptable to Canadians. From what I have read, many of the proposed policies might be seen by some Canadians as too timid. As the situations change, the definition of "national security," in a practical sense, changes when you link it to what Canadians think is an acceptable way of life.

I do not need to explain to anyone here that trying to define "an acceptable way of life" for Canadians is a difficult task that is, essentially, a political task. That involves conversations with Canadians.

The various definitions of "national security," when boiled down, result in a context about which we are speaking today — to policies and systems that will preserve people, political systems and institutions from unlawful harm, armed attacks and violence. It is the degree to which people in the United States are secure in this context. Although it does raise another controversy as to whether we are securing ourselves against threats or against fears. That is a problem that people need to address.

In my view, the concept of national security and the debate around national security, are too often hindered by a close focus on threats. If you read the papers and listen to conversations and commentators, the focus of attention is almost always on identifying the threat. Why did you not understand the threat? What about the threat? What happened?

I am a firm believer in the notion that threats are ambiguous and are not apparent. Too much focus on the threat scenario in trying to identify where the threats are and what they are can diminish the time spent in building a national security policy. We

La préservation d'un mode de vie acceptable au peuple canadien et compatible avec les besoins et aspirations légitimes des autres. Elle comprend la protection contre les attaques militaires ou la coercition, contre la subversion interne et contre l'érosion des valeurs politiques, économiques et sociales qui sont essentielles à la qualité de vie.

Je propose qu'on adopte cette définition, non pas parce qu'elle offre forcément la meilleure réponse, mais simplement parce qu'elle est bien de chez nous et qu'elle a été favorablement reçue pendant de nombreuses années, et aussi parce qu'elle s'est révélée particulièrement utile dans le contexte où nous l'utilisons au Collège de la défense nationale. Essentiellement, cette définition établit que la sécurité nationale vise la préservation du mode de vie pour lequel les Canadiens ont choisi d'opter. C'est une notion souple, en ce sens que sa portée peut changer au fur et à mesure que les Canadiens redéfinissent ce qu'ils considèrent comme étant un mode de vie acceptable.

Soit dit en passant, nous en avons une bonne illustration ces temps-ci. Il y a deux mois, le genre de politique de sécurité que d'aucuns proposent actuellement au Parlement ou ailleurs n'aurait peut-être pas été perçu comme acceptable aux yeux des Canadiens. D'après ce que j'ai lu, plusieurs des politiques proposées pourraient être considérées par trop timides par certains Canadiens. C'est donc dire que, quand la situation change, la définition du concept de sécurité nationale, au sens pratique du terme, change elle aussi quand on l'associe à ce que les Canadiens jugent acceptable comme mode de vie.

Il m'apparaîtrait superflu de vous expliquer ici qu'essayer de définir ce qu'on entend par «mode de vie acceptable» pour les Canadiens est une tâche difficile qui, essentiellement, relève des instances politiques. Elle suppose un dialogue avec les Canadiens.

Les diverses définitions du terme «sécurité nationale» se ramènent en fin de compte au contexte du moment — aux politiques et systèmes propres à protéger les gens de même que leurs régimes et institutions politiques contre les atteintes illégales à leur sécurité, les attaques armées et la violence. Dans le contexte actuel, elles correspondent plus ou moins au degré de sécurité dans lequel devraient se sentir les citoyens des États-Unis. On ne s'entend toutefois pas toujours sur la question de savoir si nous devons nous protéger contre des menaces réelles ou contre des craintes. C'est là un problème sur lequel on se doit de se pencher.

À mon avis, l'interprétation du concept de sécurité nationale et le débat entourant cette notion sont trop souvent brouillés par l'attention démesurée qu'on porte aux menaces. En lisant les journaux ou en écoutant les conversations des gens de la rue et les propos des observateurs, on constate que l'attention est presque toujours centrée sur l'identification de la menace. Pourquoi n'a-t-on pas saisi le sens de la menace? La menace était-elle crédible? Que s'est-il produit?

Je suis de ceux qui croient fermement que les menaces sont souvent ambiguës et dissimulées. En mettant trop l'accent sur le scénario de la menace, en essayant de découvrir où résident les menaces et en quoi elles consistent, on risque de consacrer trop

need to think beyond threats. In our assessments of national security policy, we need to think about vulnerabilities.

In other words, someone can threaten us as much as they like, if we are not vulnerable to the threat, then we do not have as big a security problem as the simple threat might indicate. As an example, if a terrorist group were to threaten to cut oil supplies to Canada, policy-makers might not be too alarmed if Canada had, beforehand, developed a means to ensure a domestic supply of fuel in a crisis.

All threats are not equal and not necessarily to be addressed as though they were equal. You cannot, in my view, understand threat to national security without understanding, at the same time, whether we are vulnerable to the particular type of threat.

That kind of construction takes us down another road to provide another way to look at building a national security policy and a national security agency practical means. A national security policy should concentrate on the means to mitigate threats and to redress vulnerabilities, at the same time.

Threats tend to be diffuse and outside national control. You cannot do much about people in a far away country who threaten Canada. However, threats can be reduced by using a variety of traditional tools and approaches, including diplomatic negotiations, treaties, redressing legitimate grievances, and so on.

National vulnerabilities, on the other hand, are much more concrete. They are susceptible to national policies and national means of redress.

Thus, a national security policy ought to be aimed at developing the means to identify threats and vulnerabilities, and at stipulating responsibilities for managing those threats and for reducing vulnerabilities. That brings me to the question that I was asked to address: What are the bare elements of a national security policy, as I see them?

The first part of such policy must be a clear description of what is to be secured, from what, from whom, and how that is to be organized. I suggested a definition based on various works, including the National Defence College. A Canadian definition of "national security" might be "the preservation of a way of life acceptable to the Canadian people and the security of people, national institutions, and freedoms from unlawful harm, armed attacks and other violence."

Central to this kind of national security policy as an introduction are three principal frameworks: deterrence against attacks; defence against those attacks that you can identify; and then a credible ability to defeat attacks on our national security,

peu de temps à l'élaboration d'une politique de sécurité nationale. Il nous faut penser à autre chose qu'aux menaces elles-mêmes. Dans nos évaluations de la politique de sécurité nationale, il nous faut nous attarder à nos vulnérabilités.

En d'autres mots, on peut bien nous menacer tant qu'on voudra, si nous ne sommes pas vulnérables, notre problème de sécurité n'est pas aussi pressant que la simple menace pourrait le laisser supposer. Par exemple, si un groupe terroriste menaçait de couper les approvisionnements du Canada en pétrole, nos dirigeants n'auraient pas à s'alarmer outre mesure si nous avons eu la sagesse de prévoir, dans l'éventualité d'une situation de crise, un moyen d'assurer chez nous notre approvisionnement en pétrole.

Toutes les menaces ne se valent pas et n'ont pas à être traitées comme si elles s'équivalaient. À mon sens, on ne saurait évaluer correctement une quelconque menace à notre sécurité nationale sans pouvoir, en même temps, établir dans quelle mesure nous sommes vulnérables à ce type particulier de menace.

Cette manière de percevoir la question nous fournit de nouveaux motifs de nous doter d'outils pratiques tels une politique de sécurité nationale et un organisme responsable d'assurer notre sécurité nationale. Une politique de sécurité nationale devrait être centrée sur les moyens à la fois d'atténuer les menaces et de remédier à nos vulnérabilités.

En règle générale, les menaces sont diffuses et échappent au contrôle national. On ne peut pas grand-chose contre des gens qui menacent le Canada depuis un lointain pays. Les menaces peuvent toutefois être atténuées par un recours à toute une panoplie d'outils et d'approches classiques: négociations diplomatiques, conclusion de traités, redressement des griefs légitimes, et cetera.

Par contre, les vulnérabilités nationales sont beaucoup plus concrètes. Elles appellent des politiques nationales et des moyens nationaux de redressement.

Ainsi, une politique de sécurité nationale devrait viser l'établissement de moyens d'identifier les menaces et les vulnérabilités ainsi que la définition des responsabilités relatives à la gestion de ces menaces et à l'atténuation de nos vulnérabilités. Cela m'amène à la question qu'on m'a demandé de traiter: Quels sont, à mon sens, les éléments fondamentaux d'une politique de sécurité nationale?

Une telle politique devrait d'abord comporter une description claire de ce qu'on veut protéger, contre quoi, contre qui, et de la façon dont on entend organiser cette protection. Je vous ai suggéré à cet égard une définition fondée sur divers travaux de réflexion, dont ceux du Collège de la défense nationale. Une définition canadienne du concept de «sécurité nationale» pourrait être «la préservation d'un mode de vie acceptable aux yeux de la population canadienne et la sécurité des personnes et des institutions nationales, ainsi que la protection contre les torts causés illégalement, les attaques armées et autres actes de violence».

Au centre d'une politique de sécurité nationale de ce genre, il y a au départ trois axes principaux: la dissuasion, la défense contre les attaques prévisibles, et une capacité crédible de déjouer les complots contre notre sécurité nationale. Notre déploiement sur

This will necessarily involve the linking of federal, provincial, municipal and private spheres of responsibility.

A policy "white paper" might have the following types of sections: First, as I have just discussed, it should have a statement of purpose. What are the objects of national security policy and what are the main elements of a conceptual framework for such a policy? Next, would be a statement of responsibilities. This section should clearly state that, although national security is primarily an obligation of the federal government, achieving and maintaining our way of life is the responsibility of every Canadian and necessarily must involve cooperation among provinces, municipalities, non-government organizations and private enterprise.

The policy should clearly identify a specific federal authority, preferably a cabinet minister, who would be accountable to Parliament for the management and direction of the national security of Canada. Some may say that it is the Prime Minister's responsibility to fulfil that function. In these more complex times, that is not a proper answer.

Furthermore, I think the policy should identify the departmental or agency structure that would assist this minister in his or her duties.

The third important statement would be a statement of what they like to call around this town the "machinery of government," related to national security. Here I think it is important that we have a comprehensive and effective national security system, which necessarily will involve the coordination of many agencies across governments and between governments, as I think your previous speakers made clear.

No matter the sophistication of a new ministry or agency for national security — or the rejection of that idea — it is still necessary to construct a single mechanism capable of collecting and collating information that can be used to produce intelligence. Subsequent tasks would be organizing, planning and conducting overt and covert security operations; processing and managing security-related judiciary matters; managing international security affairs; and, finally, machinery to assist ministers in reporting to cabinet and Parliament.

Some, if not all, of these functions are now carried out by the machinery of government in Ottawa and in the agencies and in the RCMP and the Canadian Armed Forces amongst others. However, they are scattered entities. The preferred system for managing the scattered entities is to form ad hoc committees and these are usually formed and operated only under duress and difficult situations. They may be quiet entities in peacetime — rarely meeting until there is a crisis. We have seen that demonstrated now.

ces trois fronts suppose forcément une conjugaison des efforts des instances fédérales, provinciales, municipales et privées, chacun dans sa sphère de responsabilité.

Un livre blanc exposant une telle politique pourrait comporter les volets suivants: D'abord, comme je viens de le mentionner, il devrait contenir un énoncé des objectifs visés. Quels buts veut-on atteindre au moyen de cette politique de sécurité nationale et quels devraient être les principaux éléments du cadre conceptuel d'une telle politique? Puis, il y aurait un énoncé sur le partage des responsabilités. Ce volet devrait établir clairement que, bien que l'obligation d'assurer la sécurité nationale incombe principalement au gouvernement fédéral, le maintien de notre mode de vie est l'affaire de tous les Canadiens et suppose nécessairement un effort concerté de la part des provinces, des municipalités, des organisations non gouvernementales et de l'entreprise privée.

Cette politique devrait préciser à quelle instance fédérale, de préférence à un ministre, il incomberait de rendre compte au Parlement de la gestion et de l'orientation de la politique de sécurité nationale du Canada. D'aucuns diront que c'est au premier ministre qu'il appartient d'assumer cette fonction. En cette période de complexité accrue, je ne pense pas que ce soit l'option à privilégier.

En outre, je crois qu'une telle politique devrait indiquer quel ministère ou organisme devrait assister ce ministre dans ses tâches.

Le troisième grand énoncé que comporterait cette politique établirait quels éléments de ce qu'on aime appeler dans cette région l'appareil de l'État auraient un rôle à jouer en matière de sécurité nationale. À cet égard, il m'apparaîtrait important que nous nous dotions d'un système complet et efficace de sécurité nationale, ce qui suppose forcément une bonne coordination des efforts de nombreux organismes intragouvernementaux et intergouvernementaux, comme les témoins que vous avez entendus avant moi m'ont semblé l'indiquer clairement.

Quel que soit le degré de complexité d'un éventuel nouvel organisme ou ministère qui serait responsable de la sécurité nationale — ou même si on rejetait cette idée —, il sera impérieux qu'on mette au point un mécanisme unique capable de recueillir et de collationner l'information qui pourra être utilisée pour produire du renseignement. Les fonctions consécutives à l'accomplissement de cette première tâche consisteraient à organiser, planifier et exécuter des opérations ouvertes et secrètes de sécurité; à traiter et gérer des dossiers judiciaires en matière de sécurité; à gérer des dossiers de sécurité internationale; et, enfin, à concevoir des mécanismes propres à aider le ministre à s'acquitter de son obligation de rendre des comptes au Cabinet et au Parlement.

À l'heure actuelle, certaines de ces fonctions, sinon toutes, sont exécutées par l'appareil de l'État à Ottawa et par les organismes responsables, entre autres par la GRC et les Forces armées canadiennes. Ce sont cependant des entités éparées. La procédure qu'on privilégie dans le moment pour gérer ces entités éparées consiste à former des comités spéciaux, qui n'existent et ne fonctionnent que sous la contrainte ou dans des situations difficiles. Il peut s'agir d'entités peu actives en temps de paix, c'est-à-dire qui ne se réunissent que rarement tant qu'il n'y a pas

The next important piece in such a policy is a statement of resources — a general idea of the resources necessary to produce a national security system. For any political leader, that will be a very difficult undertaking: to wrestle from government and from existing departments and agencies the resources that will be necessary for some new player in the field. If it were simply left to one minister to try and define the resources necessary for this program, it would be difficult to bring it into being.

Next, the policy should contain a statement of the need for international control and coordination of national security planning. As we heard this evening, many of those activities now take place. They need to be tightened up, not just with our allies, but also within our own departments. As I understand the national counter-terrorism plan, it was written to counteract isolated instances of terrorist operation, the hijacking of an aircraft and so on. I think I can see some of the practical difficulties that the plan faces because it is facing functional departments.

For instance, I am told that if an aircraft is hijacked in Canadian air space, it is the Solicitor General's responsibility to handle it. If the hijacking takes place outside Canadian air space but is approaching Canadian air space, then the Department of Foreign Affairs is responsible for the incident until the airplane passes into Canadian air space and then it passes to the Solicitor General. When the hijacked airplane is on a taxiway at a Canadian airport, it is a Transport Canada problem. People working in the system tell me that they feel they have a grip on how they would manage such a situation. That is just one example of a security problem.

In another example, we have the oft-repeated scene of illegal aliens approaching Canada in a rusty old boat. It is credible that the tracking of the vessel begins with intelligence operations overseas — say in China or Hong Kong. It then involves Canadian forces operations, Coast Guard operations, and police operations. When the vessel reaches our shores, it involves Immigration, Canadian forces, police operations and so forth. There is no central agency for managing that. We depend upon the agencies and the people in the field, particularly, to ensure that all the operations are joined properly together and coordinated.

In our present environment, with all respect to officials and members of the Armed Forces and the police agencies and so on, they are working as well as they can within this somewhat cumbersome organization. They are working against terrorist organizations and others that are single-minded, singly commanded, properly directed toward their mission with little confusion. If we are to combat those kinds of organizations, then

de situation de crise. Nous avons vu de tels comités à l'oeuvre ces temps-ci.

Un autre grand volet d'une telle politique consisterait en un énoncé des ressources requises pour mettre sur pied un système de sécurité nationale. Pour tout dirigeant politique, il s'agira là d'une entreprise fort délicate, puisqu'il lui faudra obtenir de haute lutte du gouvernement et des ministères et organismes existants les ressources qui pourront s'avérer indispensables à un nouvel acteur dans le domaine. Si on laissait à un seul ministre la tâche d'essayer de définir quelles ressources seront nécessaires à la réalisation d'un tel programme, il parviendrait difficilement à mener l'opération à bonne fin.

Ensuite, la politique devrait contenir un énoncé de la nécessité que la planification des activités en matière de sécurité nationale soit bien encadrée et coordonnée sur le plan international. Comme on nous l'a expliqué ce soir, nombre de ces activités s'exercent déjà. Il nous faut en resserrer l'exécution, non seulement avec nos alliés, mais également au sein de nos propres ministères. Si j'ai bien compris, le Plan national de lutte contre le terrorisme a été conçu de manière à contrer des manœuvres terroristes isolées, par exemple un détournement d'avion. Je pense pouvoir entrevoir certaines des difficultés pratiques qu'on devra surmonter dans l'exécution de ce plan en raison du fait qu'il nécessitera la contribution de ministères fonctionnels.

Par exemple, on me dit que si un avion est détourné dans l'espace aérien canadien, il revient au solliciteur général de prendre l'affaire en main. Si le détournement a lieu en dehors de l'espace aérien canadien, mais que l'appareil se dirige vers l'espace aérien canadien, c'est le ministère des Affaires étrangères qui est responsable de gérer la situation jusqu'à ce que l'avion entre dans l'espace aérien canadien, cette responsabilité passant alors au solliciteur général. Quand un avion contrôlé par des pirates de l'air est sur une piste d'un aéroport canadien, le problème relève de Transports Canada. Les gens qui oeuvrent dans le système me disent avoir le sentiment de savoir comment gérer une telle situation. Ce n'est là qu'un exemple de problème de sécurité.

Comme autre exemple, prenons celui du cas fréquent d'étrangers qui s'approchent illégalement du Canada à bord d'un vieux radeau tout rouillé. Il est plausible que le repérage du vaisseau commence par des opérations de renseignement à l'étranger — disons en Chine ou à Hong Kong. À ce stade, il y a intervention des Forces canadiennes, de la Garde côtière et de la police. Quand le bâtiment atteint nos rives, l'Immigration, les Forces canadiennes, la police, et cetera entrent en jeu. Nous n'avons aucun organisme central pour gérer l'ensemble de ces interventions. Nous nous en remettons aux divers organismes et aux personnes sur le terrain, notamment pour que toutes les opérations se déroulent de manière concertée et coordonnée.

En tout respect pour les dirigeants et les membres des Forces armées et des services policiers, je dois dire que, dans l'état actuel des choses, ces gens font ce qu'ils peuvent à l'intérieur de cette structure pour le moins lourde. Il leur faut livrer bataille contre des organisations, terroristes ou autres, dont les membres sont résolus, obéissent à un même commandement et ont été clairement instruits de ce en quoi consiste leur mission. Si nous entendons

we need an agile, centrally controlled properly resourced institution to combat them. I do not think we can do it the way we are doing it now.

In another field, we have noticed these same kinds of coordination problems between foreign and defence policies. Many of you have been aware the difficulties, over the years, in trying to get defence and foreign policies working on the same track. Getting national security policy working on the same track will be even more difficult without some significant changes.

We need to include a statement of continental security. This is important for us and for the United States' sense of security. The Special Senate Committee on Security and Intelligence might wish to look at the Permanent Joint Board on Defence — an instrument that has been around since about 1940. It is a sometimes active, sometimes less active institution. However, it has been the principal means by which members of Parliament, senators and officials from both sides of the border get together to discuss, in a rational and constructive way, the needs for national defence. It would be worth checking to see if that board could be expanded to include a broader sense of national security as well. That type of agency could be important.

A Canadian national security policy and a national security system ought to be constructed on a foundation of decisions about ends and means. It must address the location of political responsibility and accountability. It must address the methods for national coordination and control. It must address how we will act in the face of international terrorism and how we will best bolster our continental security with the United States.

With those brief remarks, Mr. Chairman, I am ready for any questions.

Senator Banks: Mr. Bland, I like what you said about needing to have an agile response. I have been trying to place myself in the shoes of those who attack. We must not — as has become common to say — fight the last war. You also said we must have in place a defence system.

Would you agree that having a national line type of defence system, or its equivalent, which would concentrate on how to respond if someone tries to fly an airplane into a tall building, is a waste of time? We will not, in the foreseeable future, be attacked in the old-fashioned conventional sense by infantry with bayonets or by an identifiable air force. If we must now guard most carefully against terrorist attacks, we must remember that the nature of terrorism is to attack next in a way entirely unlike

combattre efficacement ce genre d'organisation, il nous faut nous doter d'un organisme agile, dirigé centralement et doté des ressources voulues. Je ne crois pas que nous puissions y arriver de la façon dont nous procédons actuellement.

Sur un autre plan, nous avons observé le même genre de problème de coordination entre notre politique étrangère et notre politique en matière de défense. Nombre d'entre vous ont été à même de constater, au fil des ans, à quelles difficultés on se bute quand on veut concilier ces politiques. L'arrimage de notre politique de sécurité nationale est appelé à devenir encore plus difficile si nous n'opérons pas d'importants changements.

Notre politique en matière de sécurité nationale devra également comporter un énoncé de principe concernant la sécurité continentale. Et c'est là un élément important pour nous-mêmes et pour que les Américains puissent se sentir en sécurité. Le Comité spécial du Sénat sur la sécurité et les services de renseignement voudra peut-être s'intéresser à la Commission permanente mixte de défense Canada-États-Unis — une institution qui existe depuis à peu près 1940 et qui a été parfois active, parfois moins. Reste qu'elle a été dans le passé le principal instrument dont ont pu disposer les députés, sénateurs et hauts fonctionnaires de nos deux pays pour se réunir en vue de discuter, de manière rationnelle et constructive, de nos besoins communs en matière de défense nationale. Il vaudrait la peine de vérifier pour voir si le mandat de cette commission ne pourrait pas être étendu de manière à englober la notion élargie de sécurité nationale. Ce genre d'organisme pourrait jouer un rôle de premier plan.

Notre politique de sécurité nationale et notre structure opérationnelle en matière de sécurité nationale doivent reposer sur des décisions éclairées touchant les objectifs à poursuivre et les moyens à prendre pour les atteindre. Elle devra préciser quelle instance sera responsable de son application et à qui cette instance devra rendre des comptes. Elle devra en outre prévoir des mécanismes de coordination et d'encadrement des activités pertinentes à l'échelle nationale et établir de quelle manière nous entendons nous y prendre pour contrer le terrorisme international et consolider, de concert avec les États-Unis, notre sécurité sur le continent.

Sur ces brèves observations, je termine mon allocution, monsieur le président. Je suis maintenant prêt à répondre à toute question qu'on voudra bien me poser.

Le sénateur Banks: Monsieur Bland, j'ai aimé vos propos concernant la nécessité d'être en mesure de réagir rapidement. J'ai essayé de me mettre dans la peau de ceux qui commettent ces attentats. Comme on le rappelle souvent ces temps-ci, n'allons pas aborder cette guerre comme celles que nous avons connues dans le passé. Vous avez également affirmé que nous devons nous doter d'un véritable système de défense.

Ne trouvez-vous pas qu'il serait proprement illusoire de mettre l'accent uniquement sur des mesures de protection aérienne ou l'équivalent, qui nous amèneraient, par exemple, à nous concentrer sur la façon de réagir dans l'éventualité où des pirates de l'air voudraient foncer sur un gratte-ciel. Dans un avenir prévisible, nous n'essuierons pas d'attaque au sens où on l'entend traditionnellement, où nous serions envahis par une troupe d'infanterie armée de baïonnettes ou par une force aérienne identifiable. S'il

anything done before and entirely unlike anything described in the newspapers as being expected.

As you say, we need an agile response — the ability to improvise and be creative. There is a very good probability that the next attack will be something that we did not think about, that no one contemplated. If terrorists of any stripe or nefarious point of view want to do harm, it will be in a way that is completely unexpected. Do you think that that is true?

Mr. Bland: That is a first-order question. Perhaps the safest way to begin considerations of national vulnerabilities is to look at where we might be surprised. I do not believe the terrorists are 10 feet tall. I do not think they are all that smart, actually. They have just set out and noticed, for instance, that we do not lock the doors of airplane cockpits. If we had locked those doors, we may not have had these problems. If I had been spent a year scouting out American airplanes to find some way to attack the World Trade Center, I would have noticed that the doors are always open and that is a vulnerability.

We do not need people to anticipate exactly what will happen — because I do not think they can do that. However, we need people who are alert enough to spot our national vulnerabilities and to address those. We also need a system in which someone is directly accountable for doing that. It is an important political accountability to keep the system on its toes, to be acting on those vulnerabilities.

Imagine if, one week before the September 11, all airlines in North America were suddenly ordered to lock those cockpit doors. The terrorists would have been thrown off for another year or two as they were forced to decide on a new plan.

Analysis of our own vulnerabilities comes first. We then need an agile organization that can quickly recognize problems, quickly get them to the attention of people in authority, and quickly take action so that issues do not fall into a committee process. I do not mean to misquote the earlier witness, but I think he said that, before the disaster, interdepartmental committee meetings were held on intelligence issues. We need a system that can react much more quickly than that. In my experience, central control of decision-making helps to speed things up.

Senator Banks: Even with the greatest expertise and the greatest expenditure of funds, is it possible to have a plan that could take into account every conceivable contingency, vulnerability and weakness?

est vrai que nous devons tout faire pour nous protéger contre d'éventuels attentats terroristes, nous ne devons pas oublier que les terroristes, de par la nature même de leur stratégie, nous frapperont probablement la prochaine fois d'une façon tout à fait différente de ce à quoi nous avons assisté dans le passé et de tout ce qu'on nous décrit dans les journaux comme menace prévisible.

Comme vous le dites, il nous faut pouvoir réagir rapidement, avoir la capacité d'improviser et d'être créatif. Il y a fort à parier que le prochain attentat prendra une forme à laquelle nous n'avions même pas pensé, que personne n'avait envisagée. Si des terroristes de tout acabit animés des intentions les plus infâmes veulent nous causer du tort, ils s'y prendront d'une façon tout à fait inattendue. N'êtes-vous pas de cet avis?

M. Bland: Vous soulevez là une question de toute première importance. Peut-être que le meilleur moyen de commencer à nous pencher sur nos vulnérabilités nationales serait de nous demander quel type d'attaque nous apparaîtrait la plus surprenante. Je ne crois pas que les terroristes soient des surhommes, ni, à vrai dire, qu'ils soient tellement brillants. Tout au plus ont-ils observé et noté, par exemple, que les portes de nos postes de pilotage n'étaient pas verrouillées. Si seulement nous avions verrouillé ces portes, nous n'aurions pas aujourd'hui les problèmes que l'on sait. Si j'avais passé un an à examiner les avions américains à la recherche d'un moyen de m'attaquer au World Trade Center, j'aurais fini par remarquer que ces portes sont toujours ouvertes et qu'il s'agit là d'un point faible.

Il ne s'agit pas de prévoir exactement ce qui pourrait arriver — car je ne crois pas que quiconque soit en mesure de le faire. Cependant, il nous faut pouvoir compter sur des gens qui sont suffisamment alertes pour déceler nos vulnérabilités nationales et y remédier. Il nous faut également un système où quelqu'un est directement responsable de cette mission. C'est une importante responsabilité politique que de forcer le système à rester vigilant, que d'intervenir pour remédier à nos points faibles.

Imaginez ce qui se serait produit si, une semaine avant le 11 septembre, tous les transporteurs aériens de l'Amérique du Nord avaient soudainement reçu ordre de verrouiller les portes de tous leurs postes de pilotage. Les terroristes auraient été mis hors de combat pour un an ou deux, forcés de concevoir un autre plan.

L'analyse de nos propres vulnérabilités vient avant tout le reste. Il nous faut ensuite une organisation agile, capable de détecter rapidement les problèmes, de les porter promptement à l'attention des personnes en autorité, et d'intervenir sans délai plutôt que de refiler le problème à un comité. Je ne voudrais pas citer inexactement le témoin qui m'a précédé, mais, si je ne m'abuse, il a dit qu'avant la catastrophe, on se réunissait en comité interministériel pour discuter de questions de renseignement. Il nous faut un système qui puisse réagir beaucoup plus vite que cela. D'après mon expérience, un mécanisme centralisé en matière de prise de décisions contribue à accélérer les choses.

Le sénateur Banks: Même en faisant appel aux plus grands experts et en dépensant des fonds considérables, serait-il vraiment possible d'élaborer un plan qui puisse tenir compte de toutes les éventualités imaginables, de mettre le doigt sur nos vulnérabilités et nos points faibles?

Mr. Bland: No, of course not. That is an administrator's delusion. There is no perfect system that can produce perfect answers. I do believe, however, that there is a great deal of military science in history and in police operations that will help us catch many of these actions before they happen and put the perpetrators off guard. The idea is to make the terrorist's job very complex.

Senator Banks: That applies to criminals, too?

Mr. Bland: That applies to criminals and internal subversives, whomever these people may be. We need to make their jobs so difficult that they are apt to make a mistake. If we make it very easy for them to act, we are just asking for trouble.

In Canada and in most of the western world, we feel secure most of the time and so we have developed very vulnerable societies. We need to look at that, but we will not be able to anticipate every action. We may be able to forestall some activity, frighten away some people, and deter others to a soft target. If we are a hard target, they will go some place else. We might also be able to reduce some of the damage created by these kinds of attacks.

Senator Banks: In regard to intelligence as it relates to security, it seems we no longer need highly sophisticated electronic surveillance for gathering intelligence because the current threat, it seems, does not employ that stuff. Using cell phones is about as sophisticated as these people get. It was suggested that if we want forewarning of people like Mr. Rassam, then we must get back to using plain, old-fashioned spies. We must subsume the interests of people and put spies in likely locations where these threats might arise. That change in our attitude was suggested to us. Have you given any thought to that kind of question?

Mr. Bland: I have not thought about that in any kind of disciplined way. We must obviously use all possible overt and covert methods to collect information that can be turned into intelligence. Bolstering our abilities in overseas posts to collect information is important. I do not know how many military attachés we have now. We have cut back because of spending reductions. Those gentlemen had many important duties, one being to take photos of other people.

The U.S.-led campaign in Afghanistan and around the world is trying to make the world unsafe for terrorists. The more we can have them looking over their shoulder and worrying, the better off we will be. You might not catch them all, but you will make them worry about what they are doing.

M. Bland: Non, bien sûr. Une telle vision ne saurait être autre chose qu'un fantasme d'administrateur. Il n'existe pas de système parfait qui puisse fournir des réponses parfaites. Je n'en crois pas moins que ce que nous enseignent la science militaire et les opérations policières du passé peut nous aider grandement à prévoir nombre de ces actes terroristes avant qu'ils ne se produisent et à déjouer les plans de ceux qui projettent de perpétrer de tels actes. L'idée, c'est de compliquer au maximum la tâche des terroristes.

Le sénateur Banks: Cela vaut pour les criminels également, n'est-ce pas?

M. Bland: Cela vaut pour les criminels et tous les agents subversifs que renferme notre pays, quels qu'ils soient. Il nous faut leur compliquer suffisamment la tâche pour les amener à commettre des erreurs. Si nous leur faisons la vie facile, nous ne pourrions que nous attirer des problèmes.

Au Canada et dans la plupart des pays occidentaux, nous nous sentons généralement en sécurité, de sorte que nos sociétés sont devenues très vulnérables. Nous devons nous pencher sur cet aspect, tout en nous disant qu'il ne nous sera pas possible de prévoir tout ce qui peut se produire. Nous pouvons devenir aptes à prévenir certaines activités, à effaroucher certaines personnes, et à en décourager d'autres de nous prendre comme cible. S'ils nous pensent quasi invincibles, ils s'en prendront à d'autres. Nous pourrions également être en mesure d'atténuer certains dommages susceptibles de résulter de ce genre d'attentat.

Le sénateur Banks: En ce qui concerne le renseignement en matière de sécurité, il semble bien que nous n'ayons plus besoin d'effectuer une surveillance électronique très poussée pour recueillir de l'information, étant donné que ceux qui nous menacent actuellement n'utilisent vraisemblablement pas ce genre de technologie. Outre le téléphone cellulaire, ces gens ne donnent pas fort dans les technologies de pointe. D'aucuns ont fait valoir que si nous entendons nous prémunir contre des gens comme M. Rassam, nous devons revenir à nos bons vieux espions. Nous devons subsumer les intérêts de ces gens et placer des espions aux endroits d'où pourraient originer ces menaces. On nous a suggéré ce changement d'attitude. Vous a-t-il été donné de réfléchir à ce genre de question?

M. Bland: Je ne l'ai vraiment pas fait systématiquement. Nous devons naturellement recourir à toutes les méthodes possibles ouvertes ou secrètes susceptibles de nous permettre de recueillir de l'information qui pourrait avoir valeur de renseignement. Il est important que nous renforçons nos capacités de recueillir de l'information depuis nos missions à l'étranger. J'ignore de combien d'attachés militaires nous disposons actuellement. Nous en avons réduit le nombre en raison des compressions budgétaires. Ces envoyés accomplissaient de nombreuses tâches importantes, dont l'une consistait à prendre des photos de certains suspects.

La campagne que mènent les États-Unis en Afghanistan et dans le monde entier vise à semer chez les terroristes l'insécurité n'importe où sur la planète. Plus nous les amènerons à se méfier et à s'inquiéter, mieux ce sera pour nous. Nous ne les attraperons peut-être pas tous, mais nous les forcerons à se soucier de ce qu'ils font.

President Bush's statement that you are either for us or against us has made some odd kinds of partnerships. Iran is saying these days that America is its greatest friend. When you make the world unsafe for terrorists, you make the world safer for us. If they think they are being spied on, listened to or followed, if they become paranoid, it is all the better for us, in my view.

Senator Wiebe: I would like to go back to your paper, Mr. Bland, and the elements of security policy. You have suggested on page two a definition of "national security" from the former Canadian National Defence College; I see nothing wrong with that definition. I think it is an excellent suggestion.

To apply my interpretation, the definition is problematic in how the way of life might be determined. It is debatable. In this country, with elections every four years, the electorate in this country will dictate to the government what way of life they would like to see for themselves. Would that not be a natural way to determine a particular way of life for our country?

Mr. Bland: Yes, I think so. That is what is going on right now in the debates about the security bills and so on. It is the kind of conversations we have all the time about building defence resources or police resources or more courts and so on and so forth. It is a discussion about the way of life Canadians want to live.

Perhaps that accounts for some of the shock that may be out there in the public's mind. They thought they were living one kind of life and found out rudely that it is not as secure as they thought it was.

Senator Wiebe: When we talk about security and a way of life, would it be necessary to have security of economic values? I do not think so. What about weather, for example, and food supply? Should we be looking ahead at five-year weather forecasts to determine whether we will be capable of producing the food that is required? This comes to mind now because right across this country we have experienced a drought. It is not dramatic, but it did result in a 28 per cent reduction in this country's normal production. Should that be considered as a security matter as well?

Mr. Bland: That is an important question. I mentioned in my opening remarks that the term "security" has become broader in academic areas and policy fields to the point of perhaps becoming a difficulty. People will tell you that the greenhouse effect, the attacks on the environment, and the reason we are having droughts in Saskatchewan and better winters in Kingston than in Ottawa is because of global warming. Lake Ontario is warmer. We have nicer weather down there. People will say that a very important national security problem for Canada is global warming and, therefore, we better have a national security policy that embraces that sort of thing.

La déclaration du président Bush où il a dit que quiconque n'était pas notre allié était notre ennemi a mené à des partenariats plutôt étonnants. Ces jours-ci, l'Iran affirme que les États-Unis sont leur meilleur ami. En rendant le monde inhospitalier à l'endroit des terroristes, on le rend plus sécuritaire pour nous. Si les terroristes se sentent espionnés, écoutés ou suivis, s'ils deviennent paranoïaques, c'est tant mieux pour nous, selon moi.

Le sénateur Wiebe: J'aimerais revenir sur votre mémoire, monsieur Bland, et sur les éléments que pourrait contenir une politique de sécurité. À la page 2, vous proposez une définition de l'expression «sécurité nationale» qui vous vient du défunt Collège canadien de la défense nationale; je n'ai rien contre cette définition. Je crois même que c'est une excellente suggestion.

De la façon dont je l'interprète, cette définition pose toutefois problème en ce qui touche la façon de déterminer ce que signifie le mode de vie. Son sens est discutable. Dans notre pays, où il y a des élections générales tous les quatre ans, c'est l'électorat qui dicte au gouvernement quel mode de vie il voudrait que celui-ci s'efforce de lui procurer. Ne serait-ce pas là une façon naturelle de déterminer le mode de vie qui convient à notre pays?

M. Bland: Oui, je le pense. C'est d'ailleurs ce à quoi nous assistons actuellement dans les débats entourant les projets de loi sur la sécurité, par exemple. C'est le genre de discours que nous tenons toujours lorsqu'il est question de s'interroger sur la nécessité de consacrer davantage de ressources à la défense, aux services policiers, aux tribunaux, et cetera. Toute cette discussion tourne autour du mode de vie auquel tiennent les Canadiens.

Cet élément explique peut-être en partie le choc émotif qu'on perçoit encore dans la population. Habitué qu'ils étaient à tel genre de vie, les gens se sont brutalement rendu compte qu'ils n'étaient pas aussi en sécurité qu'ils le croyaient.

Le sénateur Wiebe: À propos de sécurité et de mode de vie, ne serait-il pas nécessaire qu'on sécurise également nos valeurs économiques? Personnellement, je ne le crois pas. Qu'en est-il de la sécurité en matière de conditions météorologiques, par exemple, ou d'approvisionnement alimentaire? Devrions-nous chercher à prévoir cinq ans d'avance le temps qu'il fera pour être en mesure de déterminer si nous serons capables de produire les aliments dont nous avons besoin? Cet exemple me vient à l'esprit à cause de la sécheresse que nous avons connue d'un bout à l'autre du pays. Elle n'a rien eu de catastrophique, mais elle a quand même fait chuter de 28 p. 100 notre production de denrées cette année. Devrions-nous y voir également une question de sécurité?

M. Bland: Vous soulevez là une importante question. J'ai mentionné dans ma déclaration d'ouverture que le terme «sécurité» a pris un sens tellement large dans les milieux universitaires et dans les sphères politiques qu'il a peut-être fini par poser problème. Des gens vous diront que l'effet de serre, le viol de l'environnement et les facteurs qui font qu'on connaît des sécheresses en Saskatchewan et des hivers plus cléments à Kingston qu'à Ottawa sont autant de conséquences du réchauffement de la planète. Les eaux du lac Ontario sont plus chaudes. Il fait plus beau par ici. Donc, des gens vous diront que le réchauffement de la planète représente un problème de sécurité nationale très important pour le Canada et que, conséquemment,

You can go into every policy field or perhaps every endeavour of human life. I might debate that with some people. I do not think that what is important in the context that we are talking about now — and in a traditional context — that a national security policy needs to or would be useful if it embraced everything. There is a very clear need to look at the degrees of insecurity and the consequences of insecurity. The immediate consequence of insecurity is many dead people on the ground and perhaps attacks on our institutions and so on. I would think that a national security white paper would be useful if it was concentrated in an area where we are talking about violent harm to Canadian people, to our public institutions, and to our essential values like our Constitution and so on. That is what I think is important.

Senator Day: Mr. Bland, I would like you to expand on your thesis in relation to the machinery of government, if you would. Can we agree that the collection of information could continue from many different sources and would not necessarily have to come from one particular agency?

Mr. Bland: It would be advisable to educate our officials and people who work inside and outside Canada — not that they are not educated — to highlight the need for them to be alert to information that might be dangerous to Canada's national security. They ought to be encouraged to submit it and use it. That is important.

Many of the agencies that deal with national security — whether it is the security establishment or National Defence or the police — have developed functional responsibilities for their aspects of security out of a long history of different problems, and they are dealing with one problem and so on. Now we are dealing with a more concentrated problem. It is essential to collect information broadly.

It is critically important that the information collected be processed centrally, not that only one view of the information or one analysis would be done. However, if you are going to have an agile system, you need to have a source to go to in order to find the collective answer. You should collect broadly, analyse centrally, and then disseminate quickly from that source.

Senator Day: You see some analysis done for specific application purposes by the RCMP or by National Defence, but you would also see a broader national security analysis done of some of that analysis. Is that your thesis?

nous aurions avantage à nous doter d'une politique de sécurité nationale qui embrasse ce genre de considérations.

On pourrait étendre ainsi cette notion à tous les domaines de préoccupation, voire à toutes les manifestations de la vie humaine. Je pourrais d'ailleurs avoir à en débattre avec certaines personnes. Je ne crois pas que ce qui importe, dans les circonstances que nous vivons actuellement — comme d'ailleurs dans des circonstances normales —, ce soit qu'on établisse s'il serait nécessaire ou souhaitable que notre politique de sécurité nationale englobe toutes choses. Ce dont il nous faut de toute évidence nous préoccuper, c'est de notre degré d'insécurité et des conséquences de cette insécurité. La conséquence immédiate de l'insécurité telle que nous la vivons ces temps-ci, c'est la crainte que de nombreuses personnes y trouvent la mort ou qu'on s'attaque à nos institutions, par exemple. Je crois qu'un livre blanc sur la sécurité nationale serait utile s'il se concentrait sur le risque que des Canadiens soient victimes d'actes de violence, qu'on s'en prenne à nos institutions publiques ainsi qu'à nos valeurs fondamentales, par exemple à notre Constitution. C'est ce qui m'apparaît important.

Le sénateur Day: Monsieur Bland, j'aimerais que vous étoffiez votre thèse concernant l'appareil de l'État, si vous le voulez bien. Convenez-vous avec moi que la collecte d'information pourrait continuer d'être assurée par plusieurs sources et pas nécessairement par un seul organisme?

M. Bland: Nous serions bien avisés d'éduquer nos hauts fonctionnaires et nos représentants qui oeuvrent ici même au Canada et à l'étranger — non pas qu'ils soient ignares — pour leur faire prendre conscience de la nécessité pour eux d'être à l'affût de tout renseignement susceptible d'indiquer l'existence d'une menace potentielle à la sécurité nationale du Canada. On devrait les encourager à communiquer et à exploiter de tels renseignements. C'est là quelque chose d'important.

Nombre des organismes qui s'occupent de sécurité nationale — les autorités du secteur de la sécurité, la Défense nationale ou la police — se sont donné des responsabilités fonctionnelles dans leur sphère respective en se fondant sur une longue expérience d'examen de divers problèmes, et ils traitent les problèmes au cas par cas. À l'heure actuelle, nous sommes devant une situation problématique plus concentrée. Il est essentiel de faire porter tous azimuts nos efforts de collecte de l'information.

Il est d'importance capitale que l'information recueillie soit traitée centralement, non pas qu'il faille s'en tenir à une seule interprétation ou à une seule analyse de l'information en question. Cependant, si nous tenons à avoir un système capable de réagir promptement, il nous faut prévoir un endroit où tous les intervenants pourront être mis au fait de la conclusion à laquelle on en est arrivé collectivement. C'est donc dire qu'il faut que l'information soit recueillie de toutes parts, qu'elle soit analysée centralement, puis qu'on la diffuse rapidement depuis cette source.

Le sénateur Day: De la façon dont vous voyez les choses, une analyse serait effectuée par la GRC ou par la Défense nationale à des fins précises, mais il y aurait également un organisme qui serait chargé d'effectuer une analyse plus large, à des fins de

Mr. Bland: I believe so. You need technical analysis. You need the people who know about the capabilities of weapons systems that opponents might have; people who know about the operating systems of certain terrorist organizations, and, people who are very familiar with the culture in this or that country. These are technical people and they are a valuable national asset that needs to be supported and financed and developed in the universities, government, and other places.

At the same time, you need a core of officials who can draw appropriate information and intelligence from these kinds of analysis. It is intriguing — in some of the histories of the intelligence organizations — to find that the reason there was unnecessary surprise is that one hand had a bit of information about what was going to happen in Pearl Harbour and the other hand had a little bit of the other information, but they never got together. They did not come together in any meaningful way. There were no appropriate methods of communication between these various agencies to bring the thing together rapidly.

When we are dealing with what seem to be well-organized, centrally minded, persistent organizations that are out to cause harm, it is difficult to respond to those with slower, traditional kinds of ways of doing things. Your premise is right: broadly collected, centrally analyzed.

Senator Day: Mr. Bland, you heard Mr. Fadden speaking earlier about trying to provide that coordinating centralized role and all the other departments, and analysis being fit in and mandated to be fed to the Prime Minister. Is your basic problem with what exists now that they are feeding in to the Prime Minister and there should be a separate minister responsible who has that as a central function?

Mr. Bland: I did not hear all of the remarks. I did hear the end, and I thought it was very interesting. Let me preface my remarks by saying that in my experience, mostly on the military side, the problem is not collecting and assembling and laying out a significant amount of intelligence. The problem is to get the commander to read the intelligence reports. You can produce all the stuff you want, but you cannot force it down their throats.

I am not saying that is what goes on in political circles, but it is frustrating for people in the intelligence world to keep saying, "Boss, come on, look behind the curtain, look what we found

sécurité nationale, d'une partie de l'information recueillie par ces diverses instances. Est-ce la thèse que vous avancez?

M. Bland: Je le crois. Il faut qu'une analyse technique soit effectuée. Il faut obtenir l'avis de gens qui sont au courant des capacités des systèmes d'armement dont l'ennemi est susceptible de disposer, de gens qui connaissent les modes opérationnels de certaines organisations terroristes, et de gens auxquels la culture de tel ou tel pays est très familière. Il s'agit de personnes qui ont une expertise technique, qui représentent un atout national précieux, et qu'il est important d'appuyer, de financer et de former dans les universités, au sein de l'appareil gouvernemental et ailleurs.

Parallèlement, il nous faut une équipe de hauts fonctionnaires aptes à repérer dans ces analyses l'information et les renseignements pertinents. Assez étonnamment, on constatera, en se référant à certaines anecdotes concernant les organismes de cueillette de renseignement, que, par exemple, si on a été à ce point pris par surprise à Pearl Harbour, c'est qu'une équipe, quelque part, possédait quelques éléments d'information à propos de ce qui allait se produire et qu'une autre équipe en détenait d'autres sans que jamais les deux sources d'information n'aient été amenées à communiquer entre elles. Elles ne sont pas parvenues à se rejoindre de façon utile. Il n'existait pas de méthode efficace de communication entre les divers organismes pour assurer une mise en commun rapide de l'information recueillie de diverses sources.

Quand nous avons affaire à ce qui semble être des organisations bien structurées, dirigées centralement et déterminées à s'attaquer à nous, il est difficile de leur livrer bataille avec des moyens classiques, plus lents que ceux que ces organisations possèdent. Votre prémisse est juste: recueillir tous azimuts, analyser centralement.

Le sénateur Day: Monsieur Bland, vous avez entendu M. Fadden parler tout à l'heure d'essayer de prévoir une fonction de coordination centralisée des activités de renseignement de tous les ministères concernés, dont le titulaire serait chargé de transmettre directement au premier ministre les résultats de l'analyse de l'information recueillie. De la façon dont on procède actuellement, le problème fondamental ne réside-t-il pas, selon vous, dans le fait que tout un chacun transmet de l'information au premier ministre? Ne serait-il pas préférable que cette mission soit confiée à un seul ministre dont ce serait la principale fonction?

M. Bland: Je n'ai pas entendu tout le témoignage de M. Fadden. Je n'en ai entendu que la fin, et j'ai trouvé ses propos fort intéressants. Permettez-moi de commencer par dire que, d'après mon expérience, principalement dans le milieu militaire, le problème n'est pas de recueillir, de réunir et de trier une masse de renseignements. Le problème, c'est plutôt d'amener les personnes en autorité à prendre connaissance des résumés qu'on leur présente. On peut bien produire tout ce qu'on voudra, mais on ne saurait forcer quelqu'un à s'y pencher sérieusement.

Je ne veux pas dire que c'est de cette façon que les choses se passent dans les milieux politiques, mais il est pénible pour les gens du milieu du renseignement d'avoir sans cesse à exhorter

out.” They have no time for that in the day-to-day work when these things are not so important.

The difficulty for a co-ordinator, who is not the authority but who is a co-ordinator of an activity, is that he or she does not have much to do until there is something to be co-ordinated. In other words, if the various elements of a unit do not want to talk to the co-ordinator then there is nothing to coordinate. It is difficult for a co-ordinator to go out and give orders to the various elements and say, “You produce for me by this time.” The response will be “That is not my job, I am not answerable to you for that.” The co-ordinator’s job ought to be replaced by an accountability position, someone who has central authority and is accountable to Parliament for the state of national security, or at least the state of national intelligence.

With all due respect, and I have known many who have worked in the PCO and the intelligence side for many years, their problem is enforcing their coordinating role on departments that have other agendas and interests, and to force their findings up through the system. A minister who might have to answer to Parliament might solve some of those problems.

Senator Forrestall: I heard earlier something that I believe we have all known but really do not want to confront. That has to do with the funding of terrorism. There is sufficient evidence out there to warrant depositing of the statement — fully right or fully wrong is not really important — that much of the funding for terrorism comes from the profits of illicit drugs such as heroin. This involves hundreds of millions of dollars. This does not necessarily go to the source of present troubles in the world, but to many sources of potential terrorism and subversive activity.

I do not know whether this bears pursuit, or whether it is possible to pursue it or not, but I have been intrigued by the proposition that if you lifted the prohibition on the illegal use of drugs it would disappear as a source of profit. In other words, that which is produced for seven or eight cents at the farm gate and translates into millions of dollars in the streets, with the enormous profits that are attached, would no longer be available for the pursuit of terrorist activities. Do you have a comment on that?

Mr. Bland: I have a comment only in a general way, because that is outside my field. I have had some experience in conferences with Plan Colombia. You may know of this plan, supported by the United States, to try to accelerate the war on drugs in that country. Interestingly enough, if you went to academic conferences in the United States months ago and talked about the national security problem inside the States, drugs was a national security problem. That is what was destroying or, in some

leurs supérieurs à examiner de près ce qu’ils ont découvert. Ceux-ci n’ont tout simplement pas de temps à consacrer à cet exercice parmi toutes leurs autres tâches quotidiennes, quand ces choses ne leur semblent pas revêtir tellement d’importance.

La difficulté pour un coordonnateur, qui ne fait que coordonner une activité sans la diriger, c’est qu’il n’a pas grand-chose à faire tant qu’il n’a pas quelque chose à coordonner. Autrement dit, si les divers éléments d’une unité ne veulent pas parler au coordonnateur, il n’y a rien à coordonner. Il serait malaisé pour un coordonnateur d’aller ordonner à ses interlocuteurs potentiels de lui remplir telle commande pour telle heure. Ils lui répondront que ce n’est pas leur travail et qu’ils n’ont pas de comptes à lui rendre. La fonction de coordonnateur devrait être confiée à quelqu’un qui occupe un poste de responsabilité, par quelqu’un qui exerce une autorité centrale et qui est tenu de rendre compte au Parlement de l’état de la sécurité nationale, ou, à tout le moins, de faire le point sur la situation en matière de renseignement.

Sauf tout le respect que je dois à M. Fadden — et j’ai connu beaucoup de personnes qui travaillent au BCP et à son service de renseignement depuis de nombreuses années —, le problème de ces gens, c’est de s’imposer en tant que responsables de la coordination auprès de ministères qui ont d’autres préoccupations et d’autres intérêts, et d’obtenir qu’ils transmettent leurs découvertes aux instances supérieures. Un ministre qui aurait des comptes à rendre au Parlement serait peut-être mieux placé pour pouvoir résoudre certains des problèmes en question.

Le sénateur Forrestall: J’ai déjà entendu des commentaires à propos d’un problème dont nous sommes tous au fait, je crois, mais auquel nous ne voulons pas vraiment faire face. Ce dont il s’agit a quelque chose à voir avec le financement du terrorisme. Il existe suffisamment d’éléments de preuve pour justifier l’examen de l’énoncé — exact ou erroné, peu importe — selon lequel le financement du terrorisme proviendrait pour une bonne part de profits tirés du trafic de drogues illicites, comme l’héroïne. Des centaines de millions de dollars seraient ici en jeu. Sans nécessairement être à la source des événements troublants qui secouent actuellement le monde, ces activités serviraient à financer de nombreux groupes terroristes ou subversifs.

J’ignore s’il vaudrait la peine qu’on s’engage dans cette voie, ou s’il est même possible qu’on puisse le faire, mais je suis intrigué par la thèse selon laquelle, si on levait l’interdiction de consommer des drogues illicites, cette source de profits disparaîtrait. Autrement dit, les énormes profits qu’on tire de la vente de substances qui coûtent sept ou huit cents à produire à la ferme et qui rapportent des millions de dollars dans les rues cesseraient de servir au financement d’activités terroristes. Avez-vous une opinion là-dessus?

M. Bland: Je vais m’en tenir à une observation d’ordre général, car cette question déborde ma sphère de compétences. J’ai eu l’occasion de participer à quelques conférences dans le cadre du Plan Colombia. Vous connaissez peut-être ce plan, financé par les États-Unis, qui vise à intensifier la lutte antidrogue dans ce pays. Fait intéressant à noter, il y a un certain nombre de mois, dans les conférences universitaires américaines, on considérait le problème de la consommation de drogues aux États-Unis mêmes comme un

regards, damaging the acceptable way of life for Americans. Therefore, the war on drugs was launched many years ago.

I do not think that legalizing the use of cocaine, heroin and so on in our streets is an acceptable way to solve our problem. There must be another way. The consequences I have seen of the legal or illegal trade in drugs in Colombia, Panama and other states will not be overturned by legalizing drugs. You will still have huge problems.

The drug problem is changing its shape internationally. It is not just the kids in our high schools using these drugs that create a problem for us, but in many other states, such as Colombia, Panama and Guatemala, it is their own citizens who are the target. They are the people using the drugs. They are the people who are then susceptible to all sorts of criminal activities and so on.

Again, like global warming, the environment and other security matters, the drug problem is something about which Canadians ought to be concerned. I take a narrower view of the national security problem. I do not think that the war on drugs needs to be related to that for us to live in a secure country.

Senator Forrestall: Thank you for that. Certainly Canada is moving in that direction by itself. You would need to have those nations perhaps representing 2 billion to 3 billion people on the face of this earth to move in the same direction before it became effective.

Mr. Bland: Senator Forrestall, you are right. This country is a small player in this matter. I believe Europeans consume more drugs than Americans. These are huge problems that we might be able to redress somewhat, but not completely.

Senator Hubley: Mr. Bland, you made a comment, "I do not think we can do it the way we are doing it now." My question leads from that. Given your military background and the work you have done on national security, were you surprised by the events of September 11? Do you feel, in retrospect, that they were predictable, that it is something that we should have been able to address at that time? Are we moving in the right direction in our counter-terrorism efforts?

Mr. Bland: Yes, I was surprised. I was as surprised as anyone else at the immediate event, at its severity and its boldness. I was shocked at the consequences. I am not alone in this. The room can be filled with people who have been saying to the Government of Canada and to other governments, "We better watch out what we are doing here. There is a national security problem. The Cold

problème de sécurité nationale. On y estimait que les drogues détruisaient, ou, à certains égards, détérioraient le mode de vie que les Américains jugeaient acceptable. C'est pourquoi il y a si longtemps qu'on mène la lutte antidrogue.

Je ne crois pas que la légalisation de la consommation de cocaïne, d'héroïne, et cetera dans nos rues soit un moyen acceptable de résoudre nos problèmes. Il doit certes y avoir une autre façon d'y parvenir. Ce que j'ai été à même de constater en Colombie, à Panama et dans d'autres pays à propos des conséquences du commerce légal ou illégal des drogues ne saurait être renversé par la légalisation des drogues. On connaîtrait encore d'énormes problèmes.

Le problème de la drogue prend une forme nouvelle à l'échelle internationale. Dans nombre de pays, comme la Colombie, le Panama et le Guatemala, le problème ne tient pas seulement, comme c'est le cas chez nous, à la consommation de drogues par les élèves des écoles secondaires, mais ce sont leurs propres citoyens adultes qui sont victimes de ce problème. C'est la population en général qui fait usage de drogues. Ces gens sont alors exposés à se livrer à toutes sortes d'activités criminelles, entre autres conséquences.

Encore là, tout comme dans le cas du réchauffement de la planète, de la protection de l'environnement et des autres questions de sécurité, le problème de la drogue est une chose dont les Canadiens devraient se préoccuper. Mais j'opte personnellement pour une définition moins large de la sécurité nationale. Je ne crois pas qu'il faille relier la lutte antidrogue à la défense de notre droit de vivre en toute sécurité dans notre pays.

Le sénateur Forrestall: Merci de votre réponse. Chose certaine, le Canada s'oriente tout spontanément dans cette direction. Avant qu'on en arrive là, il faudra cependant que certains pays qui représentent à eux seuls deux à trois milliards d'habitants s'orientent également dans ce sens.

M. Bland: Monsieur le sénateur Forrestall, vous avez raison. Notre pays est un petit acteur dans ce contexte. Je crois que les Européens consomment davantage de drogues que les Américains. Ce sont là d'énormes problèmes auxquels nous serons peut-être en mesure de remédier quelque peu, mais certes pas complètement.

Le sénateur Hubley: Monsieur Bland, vous avez dit que, de la façon dont nous faisons les choses actuellement, vous ne croyez pas que nous soyons en mesure de relever efficacement le défi de la sécurité nationale. Ma question découle de cette affirmation que vous avez faite. Compte tenu de vos antécédents militaires et du travail que vous avez accompli en matière de sécurité nationale, avez-vous été surpris par les événements du 11 septembre? Rétrospectivement, avez-vous le sentiment qu'ils étaient prévisibles, que, normalement, nous aurions dû être en mesure d'empêcher qu'ils se produisent? Nos efforts antiterroristes s'orientent-ils dans la bonne voie?

M. Bland: Oui, j'ai été surpris sur le coup, comme tout le monde, par les événements eux-mêmes et par leur gravité et leur impudence. Leurs conséquences m'ont bouleversé. Je ne suis d'ailleurs pas le seul dans ce cas. On pourrait facilement remplir cette salle de gens qui ont eu l'occasion de dire au gouvernement du Canada et à d'autres gouvernements: «Prenez garde, car nous

War is over. We are not living in a dreamland. There are threats all around us and many things that need to be done." People have been saying to the Liberal government, and to the previous Conservative government, that buying a peace dividend on the backs of the Canadian Armed Forces, the RCMP and the intelligence systems was a poor policy and that some day it would jump up and bite us. I believe that has happened.

We are now in the difficult situation of trying to recover from years of inattention. If someone went to the Chief of Defence Staff this evening and told him to go to the treasury and take as much money as he wanted, the Canadian Armed Forces capabilities will continue to decline for the next four or five years, depending on the category of capability you are talking about. It takes that long to recover the capabilities that we will need in a variety of places.

Having looked at the data, our military equipment will be essentially worn out in the next seven, eight or ten years — things like helicopters and all other categories of machinery. We are in the difficult position of trying to recover from policies of past governments. It will take us a long time. I do not know the details, but I imagine that the same thing is happening to the RCMP. How long does it take to train a constable to a standard where a constable can be useful? How long does it take to train an intelligence person with skills to work as an intelligence analyst? How long does it take to build a machinery of government that will work?

We are trying to help the rest of our allies fight off terrorism while we are trying to build or rebuild the ramparts. We have a difficult road to hoe here. Throwing money at it will not solve it; it will just take time.

Senator Banks: We do have to throw some more money at it.

Mr. Bland: I agree absolutely, senator. In the defence field, the Auditor General said \$1 billion a year was needed just to stay still, to keep the Armed Forces from rusting away. The comments in the Composite Defence Association's recent report on the state of national defence are beside the point.

There is not any defence analyst or commentator outside of government who would argue that the Canadian Armed Forces are in great shape, that they not only need money for new helicopters, but money and direction to rebuild Canada's military capabilities. That is not to say that military capabilities will solve terrorist problems, but building and maintaining an adequate national defence capability is part of a national security policy to deter, defend and defeat terrorists. We are just starting this process. Unless, of course, people think that what happened in September

avons un problème de sécurité nationale. Même si la guerre froide est terminée, nous ne vivons pas au pays des rêves. Nous avons beaucoup à faire, car nous sommes menacés de toutes parts.» Des gens ont fait savoir au gouvernement libéral et au gouvernement conservateur qui l'a précédé qu'il n'était pas sage politiquement de se payer des dividendes de paix sur le dos des Forces armées canadiennes, de la GRC et de nos organismes de renseignement et qu'un jour, il nous faudrait en payer le prix. Je crois que c'est ce qui vient de nous arriver.

Nous nous retrouvons maintenant dans la difficile situation de devoir nous remettre de longues années d'insouciance. Si quelqu'un allait annoncer ce soir au chef de l'état-major de la Défense qu'il n'a maintenant qu'à s'adresser au Trésor pour obtenir autant d'argent qu'il en veut, les capacités des Forces armées canadiennes continueraient de décliner pendant quatre ou cinq ans encore, selon la catégorie de capacités dont il s'agit. Il nous faudrait compter autant de temps pour récupérer les capacités dont nous aurons besoin à divers endroits.

Pour avoir pris connaissance des données les plus récentes, je puis vous affirmer qu'essentiellement, notre équipement militaire sera devenu proprement inutilisable d'ici sept, huit ou dix ans — je songe à nos hélicoptères et à d'autres catégories de matériel. Nous sommes placés dans la position difficile d'essayer de réparer les torts causés par les politiques des précédents gouvernements. Cela va prendre beaucoup de temps. Sans savoir en détail de quoi il en retourne à la GRC, j'imagine que la situation y est la même. Combien de temps faut-il compter pour donner à un constable une formation suffisante pour qu'il puisse être utile? Combien de temps faut-il compter pour permettre à un spécialiste du renseignement d'acquérir les compétences voulues pour occuper un poste d'analyste du renseignement? Combien de temps faudra-t-il pour mettre sur pied un appareil gouvernemental qui fonctionne efficacement?

Nous essayons d'aider les autres, nos alliés, à combattre le terrorisme alors que nous en sommes nous-mêmes à tenter d'ériger ou de reconstruire les remparts. Nous avons toute une côte à remonter. Il ne suffira pas d'injecter de l'argent; il faudra simplement y mettre le temps.

Le sénateur Banks: Il nous faudra quand même y mettre de l'argent.

M. Bland: J'en conviens tout à fait, monsieur le sénateur. D'après le vérificateur général, il faudrait investir un milliard de dollars annuellement simplement pour maintenir à flot notre système de défense, pour empêcher nos Forces armées de se dégrader. Les observations formulées à propos de l'état de la défense dans le récent rapport de la Conférence des associations de la défense nationale n'ont rien à voir avec la réalité.

Ailleurs qu'au gouvernement, aucun analyste ni aucun commentateur en matière de défense n'ira soutenir que les Forces armées canadiennes sont actuellement en grande forme. Non seulement ont-elles besoin d'argent pour de nouveaux hélicoptères, mais elles ont besoin d'argent et de direction éclairée pour reconstruire notre capacité militaire. Cela ne veut pas dire que cette reconsolidation nous permettra de venir à bout des problèmes liés au terrorisme, mais le maintien d'une capacité de défense adéquate est une condition essentielle du succès de toute

is just an event and it will be over, it will all finish and we will return to business as usual. We have had terrorist acts for 10 years in all sorts of different places. If people think that this is a continuous problem, then we need continuous policies and attention by Parliament to solve the problem.

It is not going well so far, but at least the intelligence officers and other people have the attention they need to bring the issues to the fore.

The Chairman: Professor Bland, your remarks tonight have been very interesting. There has been a heavy federal emphasis tonight — naturally, we are a federal body — but can you have a National security policy that is only federal or national?

Mr. Bland: No, you cannot. A national security policy will necessarily involve close cooperation with some kinds of agencies built within provinces. Obviously, there is a need for coordination and there is coordination within various police departments at the provincial level, the OPP, the Sûreté du Québec, municipal police and so on. Efforts with funding and discussions about how will we bring municipal and provincial leaders and institutions into this policy field will be important.

It is not clear now for officers in cities such as Winnipeg or in other towns how they as municipal police will actually work with what most of us perceive to be a national problem. I am addressing a national security system. I do not mean a federal security system, but rather a national security system.

The Chairman: You would see federal funding going to first providers like medical officers of health, ambulance systems or firemen, and so on?

Mr. Bland: I do not want to get into federal and provincial sharing of monies, but funds must be provided for these kinds of things.

I was in Winnipeg recently and they had the scare in the post office when someone found an envelope with white material in it. The chief fire department officer was complaining that few people on the fire department staff in that large city knew how to approach the problem. They had one set of suits and one small

politique de sécurité nationale qui a pour objectif de décourager, de combattre et de vaincre le terrorisme. Nous n'en sommes qu'à l'amorce de ce processus. À moins, naturellement, que les gens se disent que ce qui s'est produit le 11 septembre n'est qu'une crise parmi d'autres qui finira bien par se régler, que nous tournerons éventuellement la page et que nous reviendrons à nos affaires habituelles. En réalité, cela fait dix ans que nous assistons à la perpétration d'actes terroristes de toutes sortes à différents endroits dans le monde, et si on estime qu'il s'agit là d'un problème qui est là pour rester, il nous faudra nous doter de politiques permanentes en matière de lutte antiterroriste et obtenir que le Parlement s'emploie à régler le problème.

Jusqu'à maintenant, la situation n'est pas des plus reluisantes, mais, au moins, les agents du renseignement, entre autres, ont l'attention dont ils ont besoin pour mettre en évidence les problèmes.

Le président: Monsieur Bland, vous nous avez fait part ce soir de réflexions fort intéressantes. Depuis le début de notre discussion, il a été abondamment question du rôle du gouvernement fédéral — c'est tout naturel, puisque nous sommes un organisme fédéral —, mais est-ce possible de nous doter d'une politique de sécurité nationale qui ne soit que fédérale ou nationale?

M. Bland: Bien sûr que non! Une politique de sécurité nationale suppose forcément une collaboration étroite avec certains organismes qui relèvent des provinces. Il va de soi qu'il nous faudra travailler de concert; il y a déjà une certaine coordination entre les divers services de police au niveau provincial, avec la PPO, la Sûreté du Québec, les corps policiers municipaux, et cetera. Il sera important que les efforts qu'on déploiera à cet égard soient appuyés financièrement et précédés d'une réflexion sur la façon d'amener les administrations et les institutions municipales et provinciales à participer à l'élaboration de cette politique.

Les responsables des services policiers dans des villes comme Winnipeg, par exemple, ne voient pas encore clairement quel rôle les corps de police municipaux vont vraiment jouer dans la recherche de solutions à ce que la plupart d'entre nous percevons comme un problème national. Je songe à la mise sur pied d'un système de sécurité vraiment national, et non pas uniquement fédéral.

Le président: Vous croyez que le gouvernement fédéral devrait accorder du financement aux intervenants de première ligne, aux prestataires de soins de santé, aux ambulanciers, aux pompiers, par exemple?

M. Bland: Je ne voudrais pas m'engager dans une discussion sur les contributions respectives des gouvernements fédéral et provinciaux, mais, chose certaine, il faudra qu'on affecte des fonds à ce genre de choses.

J'étais à Winnipeg récemment, et j'ai été à même d'y constater toute la peur qu'ont éprouvée les gens du bureau de poste quand quelqu'un a découvert une enveloppe contenant une substance blanche. Le directeur du service de lutte contre l'incendie a déploré le fait qu'un très petit nombre de personnes au sein de son

responder team. It was just beyond them, because it always has been someone else's problem.

We have a national biological chemical warfare team that is available for the Minister of National Defence. I think that includes 20 people.

The Chairman: I thought it was 14 people.

Mr. Bland: They probably have secondary duties as well.

A national security policy framework would include the kind of questions you are asking. How many means do we need to reach our ends? That is important.

Many of the vulnerable targets or points in this country, such as hydro systems, are under provincial legislation. Imagine how easy it is to turn off the lights in Montreal and northern New York by knocking down part of the line coming from James Bay to the south. You only need a tractor, a few pieces of rope and a couple of pieces of dynamite and you can knock out that system. We would have the ice storm situation all over again. That would be very easy to do. I do not know whether the federal government can insist that the Government of Quebec do something about that.

The Chairman: In your experience, what is the closest the federal government has ever come to developing a national security policy? Have there been efforts in the past?

Mr. Bland: I do not think we have ever had a national security policy to the extent that we are thinking about it now. That is, one that embraces defence and immigration law — an umbrella policy from which you hang these other policy areas. The closest we perhaps might have come to that would have been during the Second World War when the war cabinet — a small organization — directed everything. The minister of everything — C.D. Howe — ran the economy; the Prime Minister ran the relationships with other states. We had war production boards and so on. There was a comprehensive federal direction of the national security of Canada. Granted, Canada at that time was a smaller country, with a less complicated economy, with fewer people, although the threat was probably greater to most of us — a threat that was being managed mostly by our allies.

That would be the last time that we had such a thing. Senator Forrestall probably knows these events better than I, but after the war, that committee was dismantled. Even during Korea, I do not

personnel, dans une ville de cette importance, savait vraiment comment aborder le problème. On n'y disposait que d'un seul ensemble de costumes appropriés et d'une seule petite équipe d'intervenants. On était carrément dépassé, parce qu'auparavant, on avait toujours considéré ce genre de problèmes comme étant l'affaire de quelqu'un d'autre.

Le ministère de la Défense nationale a une équipe nationale d'intervention en cas d'attaque chimique ou biologique. Sauf erreur, elle comprend 20 personnes.

Le président: Je croyais que c'était 14.

M. Bland: Ces gens ont probablement par ailleurs d'autres tâches à accomplir.

Une politique-cadre en matière de sécurité nationale répondrait notamment au genre de questions que vous vous posez. De combien de moyens avons-nous besoin pour atteindre nos fins? Il serait important qu'on l'établisse.

Nombre de cibles ou endroits vulnérables dans notre pays, comme nos réseaux hydroélectriques, sont régis par des lois provinciales. Imaginez combien il serait facile de priver de courant Montréal et le nord de l'État de New York en faisant simplement basculer une section de la ligne de transport d'énergie qui achemine l'électricité de la Baie James vers le sud. Tout ce qu'il vous faut, c'est un tracteur, un peu de câble et deux ou trois bâtons de dynamite, et vous pouvez mettre le réseau en panne. Nous nous retrouverions de nouveau dans une situation comparable à celle que nous avons connue lors de la crise du verglas. Ce serait très facile. J'ignore si le gouvernement fédéral pourrait insister pour que le gouvernement du Québec prenne des mesures préventives dans ce secteur.

Le président: D'après votre expérience, jusqu'où le gouvernement fédéral est-il allé dans le passé dans la voie pouvant mener à l'adoption d'une politique de sécurité nationale? A-t-il déjà seulement déployé des efforts dans ce sens?

M. Bland: Je ne crois pas que nous ayons jamais eu de politique de sécurité nationale au sens où nous l'entendons actuellement. Je veux parler d'une politique qui engloberait les lois concernant la défense et l'immigration — une politique-cadre à laquelle viendraient se greffer toutes ces autres politiques. Le plus loin que nous soyons allés à cet égard dans le passé, ce pourrait être lors de la Seconde Guerre mondiale, quand le cabinet de guerre — une petite équipe — s'est mis à tout gouverner. Le ministre de toutes choses — C.D. Howe — dirigeait l'économie; le premier ministre s'occupait des relations avec les autres pays. Nous avions des conseils de production de guerre, par exemple. Le gouvernement fédéral avait la main haute sur l'ensemble de la politique de sécurité nationale. D'accord, le Canada était encore à l'époque un petit pays dont l'économie était moins compliquée et qui comptait moins d'habitants qu'aujourd'hui, quoique la menace qui pesait sur notre pays était probablement plus grande qu'actuellement aux yeux de la plupart d'entre nous — et c'est surtout sur nos alliés que nous comptions pour contrer cette menace.

C'est probablement la dernière fois que nous avons eu une telle politique. Le sénateur Forrestall est sans doute plus au courant que moi de ces événements, mais, après la guerre, ce comité a été

think we had anything akin to a national security committee of cabinet. Over the years since the 1989 period, national security has fallen off the political agenda except in functional areas like national defence and somewhat for the police. There is no central accountability evident in our national security planning.

The Chairman: In your outline to develop a national security policy — and I like your framework — are additional costs inherent in this proposal? Do you feel additional costs would fall out of doing the analysis?

Mr. Bland: The true costs will eventually fall out of doing the analysis. What I say from my safe haven in the ivory tower is that governments should spend what is needed for policy, not what is available for policy. What we have been spending on National defence, is what is available. People have been saying to the armed forces for many years, not just the last 10 years: "Here is \$12 billion; go see what you can do with that. How much defence can we get for that? Do not come back for any more." The strategy is: "Here's what is available from the federal pie — the slice is \$12 billion — to do something."

The other approach, of course, is for experts and politicians to sit down and come to a consensus about what is needed for national defence, and then fund it. People say that I am dreaming in that area, but it is true. In Australia over the last 10 years, they have set up such a system for national defence planning where the government meets with their expert advisers to tell them what it is they want. The experts then advise them of the cost and the government responds that it is too expensive. They then refashion the model and eventually reach consensus. Then you ensure that the officials and the officers who have agreed that that is what they need are held to the fire to make sure they produce what is required.

In drawing up a national security policy, people ought to concentrate on what is needed. Once that has been decided, decide where to get the funds to provide what is needed.

Senator Banks: We have had appear before this committee, senior members of the armed forces, who certainly do not imply that everything is wonderful and they do not want any more money. However, they also say that it is fine. This is analogous to what you said earlier. You said that an analyst or a commentator cannot be found outside the armed forces who will say that everything is fine. Would you comment on that dichotomy?

démantelé. Même durant la guerre de Corée, je ne crois pas que nous ayons eu quoi que ce soit qui s'apparente à un comité ministériel responsable de la sécurité nationale. Au fil des années qui se sont écoulées depuis 1989, la sécurité nationale a été pratiquement absente du programme politique, sauf pour des domaines fonctionnels comme ceux de la défense nationale et, jusqu'à un certain point, de la police. Il n'y a pas vraiment de responsabilité centrale en ce qui concerne la planification de notre sécurité nationale.

Le président: Dans votre description des éléments d'une politique de sécurité nationale — et j'aime la structure que vous nous suggérez d'adopter —, y a-t-il des coûts additionnels rattachés à votre proposition? Estimez-vous que la fonction d'analyse entraînera des dépenses supplémentaires?

M. Bland: Pour moi, les vrais coûts supplémentaires tiendront au coût de la fonction d'analyse. Ce que je puis en dire, bien à l'abri depuis ma tour d'ivoire, c'est que les gouvernements devraient dépenser ce qu'il faut pour une telle politique, et non s'en tenir aux fonds dont ils disposent. Dans le passé, les crédits que nous avons alloués à la défense nationale étaient fonction de l'argent disponible. Cela fait bien des années, non seulement depuis dix ans, qu'on dit aux dirigeants des Forces armées de se débrouiller avec les 12 milliards qu'on a à leur allouer. On leur demande ce qu'ils peuvent faire en matière de défense avec ce montant et on les prévient qu'ils n'obtiendront rien de plus. Cette stratégie revient à dire: «Voici 12 milliards de dollars; c'est tout ce qui reste du gâteau fédéral. Débrouillez-vous avec ce montant.»

L'autre approche, naturellement, consisterait à inviter les experts en la matière et les élus à s'asseoir et à en venir à un consensus sur nos besoins en matière de défense nationale, puis à affecter des fonds en conséquence. D'aucuns diront que je rêve en couleur, mais je suis convaincu que j'ai raison. L'Australie utilise, depuis dix ans, une nouvelle procédure pour planifier ses besoins en matière de défense nationale. Le gouvernement rencontre d'abord ses conseillers experts pour les informer de ses souhaits. Les experts le renseignent ensuite sur ce qu'il en coûtera pour mettre à exécution ses projets. Parfois, le gouvernement leur répond que le montant exigé est trop élevé. On revoit alors le modèle et on finit par en arriver à un consensus. On s'assure enfin que les dirigeants politiques et les hauts fonctionnaires qui se sont entendus à propos de ce qu'il faut faire seront aux aguets pour s'assurer que les engagements seront respectés.

En élaborant une politique de sécurité nationale, les responsables devraient se concentrer sur les besoins à combler. Une fois qu'on a statué là-dessus, il reste à décider où on trouvera les fonds pour réaliser les projets envisagés.

Le sénateur Banks: Nous avons eu l'occasion d'entendre des représentants du haut commandement des Forces armées qui, bien entendu, ne s'imaginent pas que tout est merveilleux et qu'ils n'ont pas besoin de fonds supplémentaires. Ils affirment toutefois que tout ne va pas si mal, un peu comme vous l'avez fait vous-même tout à l'heure. Vous avez dit par ailleurs qu'on ne saurait trouver à l'extérieur des Forces armées un analyste ou un commentateur qui affirmerait que tout va pour le mieux dans le meilleur des mondes. Pourriez-vous nous dire ce que vous pensez de cette dichotomie?

Mr. Bland: Yes, I will.

Senator Banks: I ask the question because you just said that politicians should sit down with military experts and find out what they need. We sat down with them, and they told us they were fine.

Mr. Bland: The leaders of the Canadian Armed Forces are, in my view, always in a difficult spot in a parliamentary democracy, unlike their American counterparts who have, under the law, a requirement to serve two masters: the President and Congress. In the American system, what is needed can always be brought out in different ways. The chief of defence staff in Canada has one boss, Parliament of Canada — the government — and he must tow the line. In my view, over the last number of years many senior officers have decided that there is more to be gained from co-operating publicly with the government than in arguing with the government publicly.

Senator Forrestall: Amen.

Mr. Bland: I know these people: I respect them very much and I understand the difficulties that they deal with every day. They are simply being pragmatic when they say they can gain more by working with the government on many issues than they can gain by arguing against them. It goes beyond the constitutional notion that the chief of defence staff, obviously, cannot disagree with the government in public.

There is a bizarre argument going on, with the usual supporters of the defence establishment arguing with the people inside the buildings. The people inside the building are arguing with the people outside the building — the so-called “old generals” are arguing with their colleague inside the building about the state of the armed forces, not now and not in the past, but in the future. That is critical — where we will go and how things will improve or not improve.

The problem rests almost entirely on funding for the future force and how we will get there. It would not surprise me if some of the people who are now speaking about the present state of the forces in a positive way, will say something differently in a few years after they have left the force.

In concrete terms, people outside the Department of National Defence are almost unanimously critical of the country's defence policy and the former conservative government's defence policies during the late 1980s when the Cold War seemed to be ending. They warned the politicians that if they did not do something in a few years, we would have difficulties. The public statements by members of the armed forces have indicated that things are difficult but okay.

M. Bland: Oui, certainement.

Le sénateur Banks: Si je vous pose la question, c'est que vous venez de mentionner que les parlementaires devraient s'asseoir avec les experts militaires et établir quels sont les besoins. Or, nous nous sommes assis avec eux et ils nous ont affirmé qu'ils se débrouillent bien.

M. Bland: Selon moi, les dirigeants des Forces armées canadiennes sont toujours dans une position difficile dans une démocratie parlementaire, à la différence de leurs homologues américains qui sont tenus de par la loi de servir deux maîtres: le président et le Congrès. Dans le système américain, il est donc toujours possible de revenir à la charge d'une autre manière pour faire valoir ses besoins. Au Canada, le chef de l'état-major de la Défense n'a qu'un patron, le Parlement du Canada, autrement dit, le gouvernement, et il doit se plier à ses vues. À mon sens, depuis un certain nombre d'années, beaucoup de membres de l'état-major ont jugé qu'ils avaient davantage à gagner en collaborant publiquement avec le gouvernement plutôt qu'en argumentant publiquement contre lui.

Le sénateur Forrestall: Ainsi soit-il.

M. Bland: Je connais ces gens: je les respecte beaucoup et je comprends les difficultés auxquelles ils sont confrontés quotidiennement. Ils ne font que se montrer pragmatiques quand ils disent que, sur bien des questions, ils ont davantage à gagner en travaillant de concert avec le gouvernement qu'en argumentant contre lui. Cela va au-delà du principe constitutionnel voulant que le chef de l'état-major de la Défense, naturellement, soit tenu de ne pas exprimer publiquement son désaccord avec le gouvernement.

Il y a une étrange controverse qui a cours actuellement, qui amène les partisans habituels de l'institution de la défense à se disputer avec ceux qui oeuvrent au sein de l'organisation. Ces derniers contestent la vision de ceux qui ne font plus partie de l'organisation — les soi-disant «anciens généraux» se disputent avec leurs collègues à propos de l'état des forces armées, non à propos de leur état actuel ou passé, mais à propos de leur état futur. La question est capitale: Où allons-nous? Pourra-t-on ou non améliorer les choses et, si oui, comment?

Le problème tient presque exclusivement au financement des futures Forces armées et à la façon dont nous parviendrons à les financer. Cela ne m'étonnerait pas que certains parmi ceux qui se prononcent actuellement de manière positive sur l'état actuel des Forces armées tiennent un tout autre discours dans quelques années, lorsqu'ils seront à la retraite.

À vrai dire, les gens de l'extérieur du ministère de la Défense nationale sont presque unanimes à critiquer la politique de défense de notre pays et les politiques de défense mises de l'avant par l'ancien gouvernement conservateur au cours des années 80, au moment où la guerre froide semblait tirer à sa fin. Ils avaient prévenu les politiciens que s'ils ne faisaient rien, nous nous retrouverions dans de beaux draps dans quelques années. Quant aux déclarations publiques faites par des membres des forces armées, elles ont indiqué que la situation était difficile, mais que ça pouvait aller.

However, the recent report by the Conference of Defence Associations contains evidence they have collected from inside the Department of National Defence Headquarters that is called, "The Level One Business Reports of the Senior Leaders." They are talking about the generals and admirals who are in charge of the armed forces — more bureaucracy level ones. In their business reports, they are required to report to the chief of defence staff and the deputy minister on what they have been told to do, what they have been asked to do, what they have been given to do those tasks and the shortfalls.

Those internal reports — they are in the Conference of Defence Associations report — contain a long list from the commander of the army, especially, the commander of the navy and the commander of the air force saying that they cannot meet government policy or sustain the commitment in Bosnia or keep the people in the field. The list goes on. It is not just the people on the outside saying these things, but it is also the people on the inside saying these things to themselves.

Perhaps that message is not getting through, but I have great faith in the paper produced by the CDA, and I think it is worth reading.

The Chairman: Earlier in your testimony, Mr. Bland, you talked about the desirability of having someone at the political level, other than the prime minister, in charge of the show. You have just described to us some of the differences between our system of government and the American system, for example. Our Prime Minister has infinitely more powers available to him, by the system's design, than a President of the U.S. could ever have.

Given the fact that prime ministers, historically, have jumped in every time the balloon has gone up, why are you suggesting that it should go to someone else?

Mr. Bland: I am suggesting that for two reasons. As an aside, Mr. Hugh Segal, Executive Director of the Institute for Research on Public Policy, IRPP, and I organized a conference last December in Montreal around these kinds of questions. The IRPP produced two journals with a collection of papers by academics, practitioners and military officers addressing some of these questions. I recommend them to you, and I will give the clerk the references later.

The difficulty here is somewhat contrary. Why would the Prime Minister's Office not be the obvious place from which to run these things? In one respect, the crisis is not severe enough. There are other things going on. There are all the other national policies to run and they are not necessarily all linked to the current crisis in terrorism. There are other things going forward.

Cependant, le récent rapport de la Conférence des associations de la défense fait état de témoignages recueillis au quartier général du ministère de la Défense nationale. Le chapitre s'intitule: «The Level One Business Reports of the Senior Leaders». On y parle des généraux et des amiraux qui sont responsables des Forces armées — encore des bureaucrates de niveau un. Dans leurs rapports d'activités, ces hauts dirigeants sont tenus de rendre compte au chef de l'état-major et au sous-ministre de la Défense de ce qu'on leur a dit de faire, de ce qu'on leur a demandé de faire, des moyens qu'on leur a donnés et de ce qu'il leur aurait fallu de plus pour pouvoir accomplir les tâches en question.

Ces comptes rendus internes — qui font partie du rapport de la Conférence des associations de la défense — renferment une longue liste de facteurs qui, de l'avis du commandant de l'armée, tout particulièrement, et des commandants de la marine et de l'aviation, expliquent pourquoi ils ne sont pas en mesure de se conformer à la politique du gouvernement, de soutenir nos engagements en Bosnie ou de maintenir nos effectifs sur le terrain. Et la liste s'allonge. Il n'y a donc pas que les gens de l'extérieur qui affirment de telles choses, mais il y a également ceux qui sont à l'intérieur même de l'organisation qui se parlent de ces questions.

Peut-être que le message ne passe pas, mais je fais grandement confiance aux documents produits par la Conférence des associations de la défense, et je crois qu'il vaut la peine de les lire.

Le président: Tout à l'heure, dans votre témoignage, monsieur Bland, vous avez mentionné qu'il vous apparaissait souhaitable qu'on ait quelqu'un au niveau politique, autre que le premier ministre, qui soit en charge de l'application de cette politique dans son ensemble. Vous venez juste de nous décrire certaines des différences entre notre régime de gouvernement et celui des États-Unis, par exemple. Notre premier ministre a infiniment plus de pouvoirs, de par la structure même de notre système, que ne pourra jamais en avoir le président des États-Unis.

Compte tenu du fait que, dans le passé, nos premiers ministres ont toujours été prompts à intervenir quand une affaire éclatait, pourquoi proposez-vous que ce rôle soit confié à quelqu'un d'autre?

M. Bland: Je le fais pour deux raisons. Soit dit en passant, M. Hugh Segal, le directeur administratif de l'Institut de recherche en politiques publiques, l'IRPP, et moi-même avons organisé une conférence en décembre dernier à Montréal portant sur ce genre de questions. L'IRPP a produit deux comptes rendus renfermant une sélection d'articles rédigés par des universitaires, des spécialistes et des membres de l'état-major militaire et portant sur certaines de ces questions. Je vous recommande d'en prendre connaissance. Je fournirai plus tard au greffier du comité les références de ces documents.

La difficulté ici est un peu à l'inverse de ce à quoi on s'attendrait. Pourquoi le Bureau du premier ministre ne serait-il pas le lieu tout indiqué d'où pourrait s'effectuer la gestion de ces questions? En un sens, la situation de crise actuelle n'est pas assez grave pour cela. Il y a plein d'autres choses qui se passent. Il y a toutes les autres politiques nationales dont il faut s'occuper, et celles-ci ne sont pas forcément liées à la crise qui sévit

As well, it will be difficult to sustain interest in some of these matters over the next months and years as this thing goes along. There will be high periods; there will be very boring periods for some people. I do not think that the Prime Minister's Office is the right office to handle these things. It is much more important to have someone who is almost solely dedicated to the question of building a national security system.

In my view, we are starting from almost nothing, and we will have to construct the policy, build a structure, bring the agencies together, try it out, run some tests and work for years to try to build this thing. That requires concentration by a minister.

I do not recommend the American model where they have appointed a secretary to cabinet as homeland defender. That idea is rather horrific for us to contemplate. We have enough problems of coordination now, why invent another co-ordinator to take over these types of issues? The favourite device in Ottawa is to have a commissioner to oversee these types of things.

My short answer is that responsibility for building and managing and being accountable for the national security system ought to fall to the individual who has most of the resources for that already. I think that is the Minister of National Defence. Within the National Defence Act, there is provision to appoint an associate minister of National Defence at the political level. We could have three of them, if we wished.

We have done that in Canada before for different kinds of issues. It would be appropriate to appoint an associate minister of National Defence for operational security and to have then two voices in cabinet talking about these issues.

The minister of National Defence already has the makings for a national operational centre down the street. He has a large number of trained staff officers who are experienced in this field. The minister of National Defence already controls our world-wide and nation-wide communication system for talking to military people, and it could be used for all sorts of other things. He controls, in some respects, the national security establishment through the Communications Security Establishment. The minister of National Defence already has most of the resources that would fall to these kinds of responsibilities.

It is very important that you always try to match responsibility with the resources. If this national security responsibility fell to someone else, what would they be doing? They would be writing memos to the minister of National Defence asking for six helicopters, use of communications systems and so forth. We

actuellement concernant le terrorisme. Il y a d'autres choses qui se produisent.

De même, il ne sera pas facile, compte tenu de la vie qui bat, de maintenir l'intérêt pour certaines de ces questions au cours des mois et des années qui viennent. Il y aura des épisodes mouvementés, mais également des périodes que d'aucuns trouveront fort ennuyeuses. Je ne crois pas que le Bureau du premier ministre soit le bon endroit pour s'occuper de ces choses. Il serait de loin préférable de confier cette fonction à quelqu'un qui se consacrerait exclusivement à la mise sur pied d'un système de sécurité nationale.

À mon avis, nous partons de presque rien. Il nous faudra élaborer la politique, implanter une structure, amener les organismes concernés à travailler de concert, mettre le système à l'essai et travailler pendant des années à essayer de faire fonctionner tout cela. Il nous faut donc un ministre dont ce sera la préoccupation centrale.

Je ne recommande pas l'adoption du modèle américain, où l'on a nommé un secrétaire du Cabinet comme responsable de la sécurité intérieure. Une telle idée est plutôt horrible à envisager chez nous. Nous avons déjà suffisamment de problèmes de coordination actuellement, pourquoi créer un autre poste de coordonnateur pour s'occuper de ce type de questions? La solution qu'on privilégie à Ottawa pour assurer la surveillance de ce genre de choses, c'est de s'en remettre à un commissaire.

Bref, j'estime que la responsabilité de mettre sur pied et de gérer notre système de sécurité nationale et de rendre des comptes à cet égard devrait revenir à la personne qui dispose déjà plus que quiconque des ressources voulues pour ce faire. Je crois que ce devrait être le ministre de la Défense nationale. Dans la Loi sur la défense nationale, il y a une disposition qui permet de nommer un ministre associé de la Défense nationale au niveau politique. Nous pourrions même en avoir trois, si nous le voulions.

Nous l'avons déjà fait dans le passé au Canada pour divers types de problèmes. Il serait indiqué de désigner un ministre associé de la Défense nationale qui serait chargé de la sécurité opérationnelle; nous aurions alors deux voix au Cabinet pour traiter de ces questions.

Le ministre de la Défense nationale a tout ce qu'il faut, pas loin d'ici, pour établir un centre opérationnel national. Il dispose d'un grand nombre d'officiers d'état-major expérimentés qui connaissent bien ce domaine. Le ministre de la Défense nationale assure déjà le contrôle de notre système de communications qui nous permet de parler avec des militaires dans l'ensemble du Canada et du monde; ce système pourrait être utilisé pour toutes sortes d'autres fonctions. Il a en outre, à certains égards, la main haute sur l'effectif chargé de la sécurité nationale par l'entremise du Centre de la sécurité des télécommunications. Il a déjà l'essentiel des ressources nécessaires pour pouvoir s'acquitter de ce genre de responsabilités.

Il est très important de toujours essayer d'arrimer les responsabilités avec les ressources. Si quelqu'un d'autre était investi de la responsabilité de la sécurité nationale, que ferait-on? On écrirait des notes de service au ministre de la Défense nationale pour lui demander six hélicoptères, l'autorisation

would return to interdepartmental committee work trying to solve these kinds of things.

Within our present structure, it is a good idea to concentrate responsibility and accountability where the resources already lie and then to supplement them. As an example, it would be a good idea to build a national security operations centre. The one in the Department of National Defence is a military operations centre. It is a fine place. I am sure you have all had a chance to visit it. However, it does not have located inside it, routinely, RCMP officers, communications people or CSIS people. You need to build a central national operations and intelligence system under one minister.

Senator Banks: I will play the devil's advocate for a minute. It seems that you have presented an argument against what you earlier suggested when you asked why we would add another team to one that is already difficult to coordinate. Such a person already exists in the Privy Council Office. There is a co-ordinator there.

Whoever has the responsibility must report to the Prime Minister in any event. We would not want to suggest superseding that parliamentary authority. The Prime Minister is the leader; the Prime Minister is responsible. Whoever it is would report to him. That now exists. There is a co-ordinator of all of the ministries that are involved.

Please respond to the argument that we ought not to add another team to make things more complicated and get in the way of speaking directly to the Prime Minister who is the ultimate authority in any case. He must be.

Mr. Bland: Senator Banks, I will try to be clearer. I am suggesting that you enhance the structure that is already available. The Department of National Defence has great capabilities within the system, the people and its training structure and communications structure that can be used to construct a national security system.

I am not talking about the minister of National Defence being the co-ordinator in the sense that a bureaucrat is a co-ordinator. I am not talking about a bureaucrat without parliamentary authority or statutory authority. I am talking about a politician being the co-ordinator — a politician who is accountable to Parliament for national security and would have to stand up and talk about it. That is a quantum leap from being a bureaucrat who is a PCO co-ordinator for a few years trying to get attention. It is critically important that national security policy be located in some political office that would, of course, report to the Prime Minister.

d'utiliser les systèmes de communications, et cetera. On retournerait au mécanisme des travaux en comité interministériel pour tenter de résoudre ce genre de choses.

À même notre structure actuelle, c'est une bonne idée de concentrer la responsabilité et l'obligation de rendre compte là où se trouvent déjà les ressources, quitte à les accroître au besoin. À titre d'exemple, il serait souhaitable qu'on crée un centre national des opérations de sécurité. Celui que possède déjà le ministère de la Défense nationale est un centre d'opérations militaires. C'est un bel endroit. Je suis sûr que vous avez tous eu l'occasion de le visiter. Cependant, on n'y trouve pas constamment une équipe d'agents de la GRC, de préposés aux communications ou de gens du SCRS. Il faudrait qu'on mette sur pied un système central national des opérations et du renseignement sous l'autorité d'un même ministre.

Le sénateur Banks: Je vais me faire l'avocat du diable pendant un instant. Il me semble que vous avez présenté un argument qui va à l'encontre de ce que vous avez vous-même laissé entendre tout à l'heure quand vous avez demandé pourquoi nous ajouterions une autre équipe à celle dont nous avons déjà du mal à coordonner les activités. Nous avons une personne au Bureau du Conseil privé qui exerce cette fonction. Il y a un coordonnateur en poste à ce bureau.

Quiconque se voit confier cette responsabilité doit de toute façon rendre des comptes au premier ministre. Nous n'allons quand même pas demander qu'on remplace cette autorité parlementaire. Le premier ministre est le premier dirigeant. C'est lui le responsable. Quelle que soit la personne qui assumera cette responsabilité, elle devra relever de lui. Nous avons déjà cette personne. Il y a actuellement quelqu'un qui est chargé de la coordination des efforts de tous les ministères concernés.

Je vous prierais de répondre à l'argument selon lequel nous devrions nous garder d'ajouter une autre équipe pour compliquer encore davantage les choses et empêcher la personne responsable de traiter directement avec le premier ministre, qui est de toute façon, comme il se doit, l'autorité suprême.

M. Bland: Monsieur le sénateur Banks, je vais essayer d'être plus clair. Je suggère que nous renforçons la structure que nous avons déjà. Le ministère de la Défense nationale dispose de moyens d'action considérables à l'intérieur du système: il a un effectif, une structure de formation et une structure de communications qui pourraient nous être utiles si l'on veut édifier un système de sécurité nationale.

Je ne propose pas que le ministre de la Défense nationale joue le rôle de coordonnateur au sens où le ferait un fonctionnaire. Je ne veux pas parler d'un responsable sans autorité parlementaire ou législative. Je parle d'un élu qui serait responsable de cette coordination — d'un politicien qui rendrait des comptes au Parlement en matière de sécurité nationale et qui se lèverait à la Chambre pour parler de ces questions. Ce serait toute une amélioration en comparaison de la situation actuelle où l'on a un fonctionnaire qui s'emploie depuis quelques années à essayer, à titre de coordonnateur du BCP, d'obtenir l'attention. Il est impérieux que la responsabilité de la politique de sécurité

The Chairman: I want to test your theory further. How often do you think that the chief of defence staff gets to talk to the Prime Minister one-on-one?

Mr. Bland: I researched that when I wrote a book on the chiefs. The CDS would meet with the Prime Minister about three times in his three- or four-year term. One meeting was upon taking the job; another was on some sort of issue, and one to say goodbye. That is not to say they do not meet occasionally in cabinet and other times.

In the last number of years, because of operations in the Gulf War, Bosnia and so on, the CDSs have had more time with the minister and with the Prime Minister — but not routinely.

The Chairman: How often do you think Mr. Fadden meets with the Prime Minister?

Mr. Bland: I would hazard a guess. I would say, not too often. I would think that he probably meets with the clerk more than with the Prime Minister.

The Chairman: I think that is true. The clerk meets with the Prime Minister once a day. If Mr. Fadden meets with the Prime Minister once a week, he is doing much better than the CDS is.

Mr. Bland: We could debate that.

The Chairman: I am trying to make the point that the system is structured so that the Privy Council Office controls the documents and the agendas. They vet the material that goes forward. They are the people who present it to the Prime Minister. You are suggesting a structure where the responsibility falls into the hands of folks who see the Prime Minister on television from time to time and are not in the same room very often. Why do you like that sort of structure?

Mr. Bland: I would not think that everything would stay the same, except change. I would imagine that if we were to develop a model organization, we would include in it some sort of mechanism for more consultation. The fact is, you might have an associate minister of National Defence at the cabinet table who has primary responsibility for national security operations. That would be important.

However, one of the criticisms of the present system is that people in the security world — in the Privy Council office or other places — still have a very hard time bringing these issues forward. I do not imagine that the clerk brings intelligence details to the Prime Minister every day. The records of meetings of

nationale soit confiée à un bureau politique qui, bien entendu, relèverait du premier ministre.

Le président: Je vais mettre votre thèse encore davantage à l'épreuve. À quelle fréquence, selon vous, le chef de l'état-major de la Défense est-il appelé à s'entretenir seul à seul avec le premier ministre?

M. Bland: J'ai été amené à fouiller cette question quand j'ai écrit un livre sur les chefs d'état-major. Le chef de l'état-major de la Défense peut rencontrer le premier ministre à peu près trois fois durant son mandat de trois ou quatre ans: une première fois au moment de son entrée en fonction, une autre pour discuter d'une question quelconque, et une troisième pour lui faire ses adieux. Cela ne veut pas dire qu'ils ne se rencontrent pas à l'occasion au Cabinet et en d'autres circonstances.

Ces dernières années, en raison des opérations militaires liées à la guerre du Golfe, au conflit en Bosnie, et cetera, les chefs d'état-major de la Défense ont d'ailleurs eu droit à plus de temps avec le ministre et le premier ministre, mais non de façon systématique.

Le président: À quelle fréquence, selon vous, M. Fadden rencontre-t-il le premier ministre?

M. Bland: Je vais risquer une réponse. Je dirais, pas trop souvent. Je serais porté à croire qu'il rencontre probablement le greffier plus souvent que le premier ministre.

Le président: Je crois que c'est le cas. Le greffier rencontre le premier ministre une fois par jour. Si M. Fadden rencontre le premier ministre une fois par semaine, il l'emporte de beaucoup sur le chef de l'état-major de la Défense.

M. Bland: Ça reste à voir.

Le président: J'essaie de vous démontrer que le système est structuré de manière à ce que ce soit le Bureau du Conseil privé qui gère la documentation à être soumise au premier ministre et l'emploi du temps de celui-ci. Des gens de ce bureau scrutent le matériel qui doit lui être communiqué. Ce sont eux qui se chargent de le présenter au premier ministre. Vous proposez une structure où la responsabilité serait confiée à des gens qui voient le premier ministre de temps à autre à la télévision et qui ne se trouvent pas souvent dans les mêmes lieux que lui. Pourquoi préconisez-vous ce genre de structure?

M. Bland: À moins qu'on ne change d'idée, je ne croirais pas que la procédure resterait telle qu'on la connaît actuellement. J'imagine que, si nous devions concevoir une organisation modèle, nous y intégrerions une forme de mécanisme permettant davantage de consultation. En réalité, il pourrait y avoir un ministre associé de la Défense nationale qui siègerait au Cabinet et à qui on confierait la responsabilité première des opérations en matière de sécurité nationale. Ce serait important.

Toutefois, l'une des critiques qui ont cours à propos de la procédure actuelle, c'est que ceux qui oeuvrent dans le milieu de la sécurité — au Bureau du Conseil privé et ailleurs — ont encore beaucoup de mal à faire avancer les dossiers. J'imagine difficilement que le greffier puisse saisir quotidiennement le

cabinet meetings on national security or intelligence security have been weak, as I understand it.

The Chairman: Since September 11, the focus has been, largely, on intelligence and counter-terrorism. What thoughts do you have for the Department of Defence post-September 11 in terms of how their priorities should be shifted?

Mr. Bland: There is a need to be careful here. The CDS and the Deputy Minister of National Defence have been careful about trying to ride the security problem for new funds. We must be careful that people do not begin to think that because we have this immediate problem of individual, small groups of terrorists flying airplanes into buildings that we should now shut down our Hercules replacement program to find the funds to address that problem.

I would hope to see an enhanced program to rebuild the Armed Forces to an acceptable level, and then, to add funds and capabilities as necessary to deal with some of these other issues.

We are dealing on the inside with essentially policing matters through support to the police from the armed forces. We need to look carefully at building that capability to support the police within the armed forces without attacking other programs that are already on the books.

Perhaps we need to look at the JDF concept to build it up. Perhaps we need to rebuild the concept that we had in the Canadian Airborne Regiment. I am not a supporter of the Canadian Airborne Regiment, but the capability of that unit is required. When the minister disbanded the Canadian airborne regiment, he disbanded the capability of having a rapidly deployable, large-sized Canadian unit that could go some place. We could use that capability today.

It would be important to rebuild this rapidly deployable force that we once had. Those kinds of things are important.

I emphasize that it is critically important not to say, "everything else that we were planning to do is now passé," and take money from this program and that program to build something to address this immediate problem. That would be an uncoordinated way to do things. We need a national security policy overtop of a national defence policy.

The Chairman: Professor, you have made it a very interesting evening for us. We know that you made a special effort to come here. We are grateful to you for doing that. I can say, on behalf of the committee, that we would very much like to have an ongoing communication with you. We hope to see you back before us again soon. Thank you very much for a helpful presentation.

premier ministre de détails en matière de renseignement. À ma connaissance, le bilan des réunions du Cabinet en matière de sécurité nationale ou de renseignement de sécurité est fort mince.

Le président: Depuis le 11 septembre, on a mis l'accent sur le renseignement et sur la lutte antiterroriste. Quelles réflexions auriez-vous à transmettre au ministère de la Défense d'après le 11 septembre en ce qui touche la nécessité de revoir ses priorités?

M. Bland: Nous nous devons de nous montrer prudents à cet égard. Le chef de l'état-major et le sous-ministre de la Défense nationale ont pris bien soin d'éviter de se servir du problème immédiat de sécurité pour chercher à obtenir de nouveaux fonds. Nous devons prendre garde de ne pas amener les gens à penser qu'en raison du problème que nous causent dans l'immédiat ces individus, ces petits groupes de terroristes qui se servent d'avions pour démolir des édifices, nous devrions renoncer à remplacer nos appareils Hercules afin de dégager les fonds voulus pour nous attaquer à ce problème.

J'espérerais plutôt qu'on mette sur pied un programme d'envergure qui aurait pour objet de restaurer convenablement nos Forces armées, et ensuite, de leur allouer les fonds et les capacités supplémentaires voulues pour leur permettre de s'attaquer à certains de ces autres problèmes.

Sur notre territoire, nous nous en tiendrions essentiellement aux questions relatives au maintien de l'ordre en invitant les Forces armées à apporter un soutien à la police. Il nous faut prendre bien soin de donner aux Forces armées la possibilité d'acquiescer cette capacité de soutenir la police sans que ce soit au détriment d'autres programmes que nous projetions déjà de réaliser.

Peut-être devons-nous, pour y arriver, nous inspirer du concept de «JDF», ou reprendre le concept que nous avons dans le Régiment aéroporté du Canada. Je ne suis pas favorable à ce qu'on fasse renaître le Régiment aéroporté du Canada, mais nous avons besoin de la capacité que nous procurait cette unité. Quand le ministre a démantelé ce régiment, il nous a du même coup privé de la capacité de disposer d'une unité canadienne d'envergure, rapidement déployable et mobilisable n'importe où. Cette capacité nous serait fort utile aujourd'hui.

Il serait important que nous reconstituions cette force rapidement déployable que nous avions jadis. Il nous faut attacher de l'importance à ce genre de choses.

J'insiste sur le fait qu'il est primordial que nous nous gardions de nous dire que tout ce que nous nous proposons de faire d'autre est maintenant dépassé, et aussi, que nous ne réaffectons pas l'argent qui était destiné à tel ou tel programme pour financer de nouvelles activités visant à régler notre problème immédiat. Ce serait agir de façon fragmentée. Nous avons besoin d'une politique de sécurité nationale qui vienne compléter notre politique de défense nationale.

Le président: Monsieur Bland, vous nous avez fait passer une soirée très intéressante. Nous savons qu'il vous a fallu renoncer à autre chose pour venir ici. Nous vous sommes reconnaissants de l'avoir fait. Au nom des membres du comité, je puis vous dire que nous souhaitons vivement nous tenir en contact avec vous. Nous espérons vous accueillir de nouveau sous peu. Merci beaucoup de votre témoignage enrichissant.

Mr. Bland: Thank you for the frank questions. I will go back to the ivory tower and start working on the answers.

The Chairman: This Senate committee has been part of our survey of major security and defence matters facing Canada. This evening, we have focussed on the coordination of the security and intelligence function in our federal system. We have also heard about elements of the national security policy.

The committee will continue its work next week when it travels to Montreal, Quebec for a look firsthand at security operations at Dorval Airport and at the Port of Montreal. In addition, we will meet a distinguished militia unit.

To those of you at home following our work, please visit our Website by going to www.senate-senat.ca/defence.ca. We post witness testimony as well as committee hearing schedules. Otherwise, you may contact the clerk of the committee by calling 1-800-267-7362 for further information or assistance in contacting members of the committee.

The committee adjourned.

M. Bland: Merci de vos questions franches. Je vais maintenant regagner ma tour d'ivoire et me mettre à la tâche de trouver réponse à nos interrogations.

Le président: Cette séance de ce comité sénatorial s'inscrivait dans notre étude des principales questions de défense et de sécurité qui touchent le Canada. Ce soir, nous nous sommes penchés principalement sur la coordination de la fonction de la sécurité et du renseignement dans notre système fédéral. Nous avons également entendu un exposé concernant les éléments que pourrait comprendre une bonne politique de sécurité nationale.

Le comité poursuivra ses travaux la semaine prochaine à Montréal, au Québec, où il se penchera directement sur la façon dont on exécute les opérations de sécurité à l'aéroport de Dorval et au port de Montréal. Nous y accueillerons également des représentants d'une éminente unité de milice.

Pour ceux d'entre vous qui suivent nos travaux à la maison, nous vous invitons à visiter notre site Web au www.senate-senat/defence.ca. Nous y affichons les témoignages de nos invités ainsi que le calendrier des audiences du comité. Ceux qui n'ont pas accès à l'Internet pourront toujours contacter le greffier du comité au 1-800-267-7362 pour obtenir de plus amples renseignements ou de l'aide concernant la façon de communiquer avec les membres du comité.

La séance est levée.



If undelivered, return COVER ONLY to:
Public Works and Government Services Canada —
Publishing
45 Sacré-Cœur Boulevard,
Hull, Québec, Canada K1A 0S9

En cas de non-livraison,
retourner cette COUVERTURE SEULEMENT à:
Travaux publics et Services gouvernementaux Canada —
Édition
45 Boulevard Sacré-Cœur,
Hull, Québec, Canada K1A 0S9

WITNESSES—TÉMOINS

From the Privy Council Office:

Mr. Richard Fadden, Deputy Clerk, Counsel and Security,
Intelligence Coordinator; and

Mr. Lawrence T. Dickenson, Assistant Secretary to the
Cabinet, Security and Intelligence.

As an individual:

Professor Douglas Bland, Chair of Defence Management
Program, School of Policy Studies, Queen's University.

Du Bureau du Conseil privé:

M. Richard Fadden, sous-greffier, conseiller juridique et
coordonnateur, Sécurité et renseignement; et

M. Lawrence T. Dickenson, secrétaire adjoint du Cabinet,
Sécurité et renseignement.

A titre personnel:

M. Douglas Bland, président, Programme de gestion de la
défense, École des études politiques, Université Queen's.



First Session
Thirty-seventh Parliament, 2001

Première session de la
trente-septième législature, 2001

SENATE OF CANADA

SÉNAT DU CANADA

*Proceedings of the Standing
Senate Committee on*

*Délibérations du Comité
sénatorial permanent de la*

National Security and Defence

Sécurité nationale et de la défense

Chair:
The Honourable COLIN KENNY

Président:
L'honorable COLIN KENNY

Monday, November 26, 2001

Le lundi 26 novembre 2001

Issue No. 7

Fascicule n° 7

Tenth meeting on:

An introductory survey of the major security and
defence issues facing Canada with a view to
preparing a detailed work plan for
future comprehensive studies

Dixième réunion concernant:

L'étude préliminaire des principales questions de
défense et de sécurité qui touchent le Canada en vue
de la préparation d'un plan de travail détaillé pour
des études plus poussées

WITNESS
(See back cover)

TÉMOIN
(Voir à l'endos)

THE STANDING SENATE COMMITTEE ON NATIONAL
SECURITY AND DEFENCE

The Honourable Colin Kenny, *Chairman*

The Honourable J. Michael Forrestall, *Deputy Chairman*

and

The Honourable Senators:

Banks	Lynch-Staunton
*Carstairs, P.C.	(or Kinsella)
(or Robichaud, P.C.)	Meighen
Cordy	Nolin
Day	Wiebe
LaPierre	

* *Ex Officio Members*

(Quorum 4)

LE COMITÉ SÉNATORIAL PERMANENT DE LA
SÉCURITÉ NATIONALE ET DE LA DÉFENSE

Président: L'honorable Colin Kenny

Vice-président: L'honorable J. Michael Forrestall

et

Les honorables sénateurs:

Banks	* Lynch-Staunton
*Carstairs, c.p.,	(ou Kinsella)
(ou Robichaud, c.p.)	Meighen
Cordy	Nolin
Day	Wiebe
LaPierre	

* *Membres d'office*

(Quorum 4)

MINUTES OF PROCEEDINGS

OTTAWA, Monday, November 26, 2001

(13)

[English]

The Standing Senate Committee on National Security and Defence met this day, at 6:00 p.m. in room 160-S, Centre Block, the Chair, the Honourable Colin Kenny, presiding.

Members of the committee present: The Honourable Senators Atkins, Banks, Cordy, Day, Forrestall, Kenny, LaPierre, Wiebe (8).

In attendance: From the Parliamentary Research Branch, Library of Parliament: Grant Purves, Research Officer; General (ret'd) Keith McDonald, Senior Military Adviser, Chief Warrant Officer (ret'd) Maurice Dessureault, Military Adviser.

Also present: The official reporters of the Senate.

WITNESS:

From the Department of National Defence:

Mr. Kenneth J. Calder, Assistant Deputy Minister, Policy.

Pursuant to the Order of Reference adopted by the Senate on Thursday, May 31, 2001, the committee continued its introductory survey of the major security and defence issues facing Canada with a view to preparing a detailed work plan for future comprehensive studies. (*See Issue No. 1, Monday, July 18, 2001, for the full text of the Order of Reference.*)

Mr. Calder made a statement and answered questions.

It was agreed — That the report entitled “Caught in the Middle” provided by the Conference of Defence Associations be filed as an exhibit with the Clerk of the Committee (Exhibit 5900 N2-SS-1, 7 “1”).

It was agreed — That the report entitled “A Wake Up Call for Canada” provided by the Royal Canadian Military Institute be filed as an exhibit with the Clerk of the Committee (Exhibit 5900 N2-SS-1, 7 “2”).

It was agreed — That the report entitled “To Secure a Nation” provided by the Council for Canadian Defence and Security in the 21st Century at the Centre for Military and Strategic Studies — University of Calgary be filed as an exhibit with the Clerk of the Committee (Exhibit 5900 N2-SS-1, 7 “3”).

PROCÈS-VERBAL

OTTAWA, le lundi 26 novembre 2001

(13)

[Traduction]

Le Comité sénatorial permanent de la sécurité nationale et de la défense se réunit aujourd'hui à 18 heures, dans la pièce 160-S de l'édifice du Centre, sous la présidence de l'honorable Colin Kenny, (*président*).

Membres du comité présents: Les honorables sénateurs Atkins, Banks, Cordy, Day, Forrestall, Kenny, LaPierre et Wiebe (8).

Également présents: Grant Purves, attaché de recherche, Direction de la recherche parlementaire, Bibliothèque du Parlement; général (retraité) Keith McDonald, conseiller militaire principal, adjudant chef (retraité) Maurice Dessureault, conseiller militaire.

Aussi présents: Les sténographes officiels du Sénat.

TÉMOIN:

Du ministère de la Défense nationale:

M. Kenneth J. Calder, sous-ministre adjoint, Politiques.

Conformément à l'ordre de renvoi adopté par le Sénat le jeudi 31 mai 2001, le comité poursuit son étude préliminaire des principales questions de défense et de sécurité qui touchent le Canada en vue de la préparation d'un plan de travail détaillé pour des études plus poussées. (*Le texte complet de l'ordre de renvoi se trouve dans le fascicule n° 1 du lundi 18 juillet 2001.*)

M. Calder fait une déclaration et répond aux questions.

Il est convenu — Que le rapport intitulé «Caught in the Middle», soumis par la Conférence des associations de la défense, soit déposé auprès de la greffière du comité (pièce 5900 N2-SS-1,7«1»).

Il est convenu — Que le rapport intitulé «Un appel aux réalités pour le Canada», soumis par la Royal Canadian Military Institute, soit déposé auprès de la greffière du comité (pièce 5900 N2-SS-1,7«2»).

Il est convenu — Que le rapport intitulé «Pour assurer la sécurité d'une nation», soumis par le Conseil pour la sécurité canadienne au XXI^e siècle, du Centre d'études militaires et stratégiques — Université de Calgary, soit déposé auprès de la greffière du comité (pièce 5900 N2-SS-1, 7«3»).

It was agreed — That the report entitled “The Special Senate Committee on the Subject Matter of Bill C-36 edited Evidence” provided by the Library of Parliament be filed as an exhibit with the Clerk of the Committee (Exhibit 5900 N2-SS-1, 7 “4”).

At 7:45 p.m., the committee suspended its sitting.

At 7:50 p.m., the committee resumed its sitting *in camera*.

At 9:00p.m., the committee adjourned to the call of the Chair.

ATTEST:

Il est convenu — Que le rapport intitulé «Le Comité sénatorial spécial sur le projet de loi C-36 «Témoignages», soumis par la Bibliothèque du Parlement, soit déposé auprès de la greffière du comité (pièce 5900 N2-SS-1, 7«4»).

À 19 h 45, le comité suspend ses travaux.

À 19 h 50, le comité reprend ses travaux à huis clos.

À 21 heures, le comité suspend ses travaux jusqu'à nouvelle convocation de la présidence.

ATTESTÉ:

La greffière du comité,

Barbara Reynolds

Clerk of the Committee

EVIDENCE

OTTAWA, Monday, November 26, 2001

The Standing Senate Committee on National Security and Defence met this day at 6:00 p.m. to conduct an introductory survey of the major security and defence issues facing Canada with a view to preparing a detailed work plan for future comprehensive studies.

Senator Colin Kenny (*Chairman*) in the Chair.

[*English*]

The Chairman: Honourable senators, it is my pleasure to welcome you to the Standing Senate Committee on National Security and Defence, whether you are here in the room, watching on television or following us on the Internet.

This evening we continue our study on major security and defence issues. My name is Colin Kenny. I am a senator from Ontario and I chair this committee. On my right is Senator Forrestall from Nova Scotia, who is deputy chair of the committee. On my far right is Senator Tommy Banks from Alberta. Beside him is Senator Norman Atkins from Ontario. Beside him is Senator Jack Wiebe from Saskatchewan. On my far left is Senator Joe Day from New Brunswick; and beside him is Senator Cordy from Nova Scotia.

Our committee is the first permanent Senate committee with a mandate to examine subjects on security and defence. Today, we continue our survey of major issues facing Canada. We will be reporting to the Senate at the end of February.

During the past week, our committee has conducted a fact-finding visit to the West where we visited military bases in Esquimalt and in Winnipeg to see our forces where they work, train and live. This evening we are focussing our attention on defence policy and how the Department of National Defence implements defence policy of the federal government.

Our witness is Dr. Kenneth J. Calder, Assistant Deputy Minister, Policy, Department of National Defence. He received his undergraduate training at the University of Saskatchewan and his doctorate from the London School of Economics and Political Science.

A career public servant, Dr. Calder has worked in various positions at DND, as well as serving as councillor for the Canadian delegation to NATO.

In August 1991, he was appointed to his current position as Assistant Deputy Minister. He is the principal source of defence policy advice to the Deputy Minister of National Defence and the Chief of Defence Staff.

Welcome, Dr. Calder. The floor is yours.

Dr. Kenneth J. Calder, Assistant Deputy Minister, Policy, Department of National Defence: Honourable senators, good evening. I circulated in advance some brief speaking notes, which,

TÉMOIGNAGES

OTTAWA, le lundi 26 novembre 2001

Le Comité sénatorial permanent de la sécurité nationale et de la défense se réunit aujourd'hui à 18 heures afin de faire une étude préliminaire des principales questions de défense et de sécurité qui touchent le Canada en vue de la préparation d'un plan de travail détaillé pour des études plus poussées.

Le sénateur Colin Kenny (*président*) occupe le fauteuil.

[*Traduction*]

Le président: Honorables sénateurs, c'est avec plaisir que je vous souhaite la bienvenue aux audiences du Comité sénatorial permanent de la sécurité nationale et de la défense, que vous soyez ici présents en chair et en os, que vous regardiez à la télévision ou que vous suiviez le débat sur Internet.

Ce soir, nous poursuivons notre étude des principales questions de défense et de sécurité. Je m'appelle Colin Kenny. Je suis sénateur, je suis originaire de l'Ontario et je préside les travaux du comité. À ma droite, vous apercevez le sénateur Forrestall, de la Nouvelle-Écosse, qui est vice-président du comité. Au bout à droite, il y a le sénateur Tommy Banks, de l'Alberta. À côté de lui, on aperçoit le sénateur Norman Atkins, de l'Ontario. À côté encore, il y a le sénateur Jack Wiebe de la Saskatchewan. Au bout, à ma gauche, on reconnaît le sénateur Joe Day, du Nouveau-Brunswick; à ses côtés, nous apercevons le sénateur Cordy, de la Nouvelle-Écosse.

Nous formons le premier comité sénatorial permanent ayant pour mandat d'examiner la sécurité et la défense du Canada. Aujourd'hui, nous poursuivons notre étude des principales questions de défense qui touchent le Canada. Nous allons rendre compte de nos travaux au Sénat à la fin du mois de février.

Durant la semaine qui vient de se terminer, notre comité a procédé à une tournée d'étude dans l'Ouest, où nous avons visité les bases militaires d'Esquimalt et de Winnipeg pour voir comment nos forces travaillent, s'entraînent et vivent. Ce soir, nous allons nous concentrer sur la politique de défense et la manière dont le ministère de la Défense nationale met à exécution la politique de défense du gouvernement fédéral.

Notre témoin est M. Kenneth J. Calder, sous-ministre adjoint, Politiques, ministère de la Défense nationale. Diplômé de premier cycle de l'Université de la Saskatchewan, il est titulaire d'un doctorat de la London School of Economics and Political Science.

Fonctionnaire de carrière, M. Calder a occupé divers postes au MDN. Il a également servi de conseiller à la délégation canadienne à l'OTAN.

En août 1991, il a été nommé au poste qu'il occupe actuellement, celui de sous-ministre adjoint. Il est la source principale de conseils en matière de politique de défense du sous-ministre de la Défense nationale et du chef de l'état-major.

Bienvenue parmi nous, monsieur Calder. La parole est à vous.

M. Kenneth J. Calder, sous-ministre adjoint, Politiques, ministère de la Défense nationale: Honorables sénateurs, bonsoir. J'ai déjà fait circuler quelques notes qui résument mon

for the sake of brevity, I will not go through. I will highlight a few points in the notes and then make some additional comments about where we are with policy at this point in the Department of National Defence.

To begin with, policy is the direction that the government gives the Department of National Defence and the Canadian Forces on the roles and missions they are to carry out, the objectives they are to achieve, and, in broad terms, the means they will use to achieve those objectives.

Policy is not made by me. It is not made by bureaucrats. It is not made by the military. It is made by the government. It is not departmental policy or Canadian Forces policy — it is government policy. The government decides when to have a policy review and how that policy review will be conducted.

One of the major aspects of the last policy review, as some of you will recall, is the question of consulting Parliament and the public. Traditionally, and by that I mean before 1987, it was not the practice prior to the initiation of a policy to have extensive parliamentary or public consultations.

In the lead up to the 1987 white paper, there were limited public consultations for the first time in the policy-making process and I believe at that time there were also some parliamentary committee hearings on the subject that lead up to the publication of the white paper in June of 1987.

In 1994, we had the most thorough parliamentary and public consultations on defence policy in the history of the making of defence policy. I know some of you participated in that process. By the standards of our friends and allies elsewhere in the world, they were precedent-setting in the degree to which the public was consulted on defence policy. Our example was later followed both in the case of the U.K. and Australia in their policy reviews.

My role in policy is to provide the government during the process of making policy with an analysis of the domestic environment that policy must address and to analyze the international environment and to identify for the government the key factors that should go towards determining defence policy. I am also responsible — working obviously within the department — for framing options for the government and identifying the implications of any of the options it chooses. It is for the cabinet to decide which options satisfy government priorities; when that is done, we issue the policy, either in the form of a white paper or a policy statement.

In the second part of my notes, I attempted to lay out some of the things that are the same today as they were in 1994, and of course some of the things that have changed in the last seven

exposé. Par souci de concision, je ne vais pas en faire la lecture. Je veux en souligner quelques points saillants, puis je formulerai quelques observations supplémentaires à propos de la situation actuelle, en ce qui concerne la politique de défense, au ministère de la Défense nationale.

Pour commencer, soulignons ce qu'il faut entendre par politiques: c'est l'orientation que le gouvernement donne au ministère de la Défense nationale et aux Forces canadiennes à l'égard des rôles et des missions qu'ils doivent remplir, des objectifs qu'ils doivent atteindre et, dans une certaine mesure, des moyens qu'ils utiliseront pour atteindre ces objectifs.

Ce n'est pas moi qui détermine la politique de défense. La décision n'appartient pas aux bureaucrates non plus. La décision n'appartient pas aux militaires. C'est une décision du gouvernement. Ce n'est pas une politique ministérielle, une politique des Forces canadiennes — c'est une politique gouvernementale. Le gouvernement décide du moment où il souhaite procéder à un examen de la politique et de la manière dont l'examen de la politique se fera.

Un des aspects importants du dernier examen de la politique qui a eu lieu, comme certains d'entre vous allez vous en souvenir, c'est la question de la consultation du Parlement et du public. De tradition, et j'entends par là l'usage qui existait avant 1987, on ne procédait pas avant de mettre en place une politique à de vastes consultations parlementaires ou publiques.

Dans la période qui a mené à la production du livre blanc de 1987, il y a eu pour la première fois des consultations publiques limitées au sujet du processus d'élaboration des politiques; je crois qu'il y eu aussi, à l'époque, des audiences d'un comité parlementaire qui ont mené à la publication du livre blanc en juin 1987.

En 1994, nous avons procédé aux consultations parlementaires et publiques les plus complètes de l'histoire de la politique de défense. Je sais que certains d'entre vous ont pris part à la démarche. Par rapport à ce que font nos amis et nos alliés ailleurs dans le monde, les audiences en question ont établi un précédent pour ce qui est du degré auquel le public a été consulté à propos de la politique de défense. Plus tard, les autorités de la Grande-Bretagne et de l'Australie ont suivi notre exemple au moment de leur propre examen de la politique.

Mon rôle consiste à fournir au gouvernement une analyse du contexte national dont doit tenir compte la politique de défense et l'analyse du contexte international, et à discerner à son intention les différents facteurs qui doivent être pris en considération par qui détermine la politique de défense. J'ai aussi pour responsabilité — en travaillant évidemment de concert avec le ministère — de formuler les options qui s'offrent au gouvernement et de déterminer les conséquences des options en question. Il appartient au Cabinet de décider quelles options concordent avec les priorités du gouvernement; une fois cela fait, nous publions la politique — soit sous la forme d'un livre blanc, soit sous celle d'un simple énoncé.

Dans la deuxième partie des notes, j'ai essayé d'exposer certains des éléments qui, par rapport à 1994, demeurent inchangés et, bien sûr, certains des éléments qui ont évolué au

years, that are relevant to the status of defence policy. I will not go through that in great detail, but I would like to highlight the point that many of the conditions that pertained in 1994 still exist today. There is an enormous amount of continuity in the situation in which we find ourselves.

For example, a major global war between the great powers, as we had twice in the last century, is extremely unlikely. I would say even less likely than it was in 1994. If you look globally among the major power blocks in the world — United States, Europe, Russia, China, India and Japan — there is an almost unprecedented degree of positive relations between those power blocks. There is also, as in 1994, no direct military threat to Canada. Nevertheless, the world remains a highly unstable, unpredictable and dangerous place.

Domestically, of course, Canadians and Canadian governments want Canada to play a role in the world contributing to international peace and security through peace enforcement, peacekeeping, humanitarian assistance, arms control, and in a variety of other fashions. At the same time, historically, defence policy is seldom high on the list of public policy priorities. Of course, resources are finite and limited.

I pointed out a number of the things that have changed since 1994, and I will take those as read. I will make a few comments about our current position with respect to the making or changing of defence policy.

My organization tracks both the domestic and international environment on a constant basis to try to identify factors that will impinge upon or affect defence policy. We also periodically, inside the department, review the existing defence policy and question whether it is still valid. When we do that, we look at the roles and missions of the Canadian Forces, and we ask whether anything should be added or deleted. Should changes be made sufficient that it would require a major policy review or indeed a white paper?

Up to now, every time over the last few years that we have reviewed or re-examined the defence policy, we have concluded that it remains sound within the prevailing international and domestic environment.

As you probably noticed in statements of defence policy, certainly since 1987 and the various white papers we have produced, they are both policy statements and program statements. At the beginning of every white paper you have general statements on policy and at the end you have the program that at

cours des sept dernières années et qui ont une incidence sur l'évolution possible de la politique de défense. Je n'ai pas l'intention de m'y attacher trop en détail, mais j'aimerais bien souligner le fait que nombre des conditions qui s'appliquaient en 1994 s'appliquent toujours aujourd'hui. On peut dire que la situation dans laquelle nous nous trouvons se caractérise par une très grande part de continuité.

Par exemple, une guerre mondiale mettant aux prises les grandes puissances, comme nous en avons connu deux au cours du siècle passé, est extrêmement improbable. Je dirais que c'est encore moins probable que ce l'était en 1994. Si on regarde la répartition des grands blocs dans le monde — les États-Unis, l'Europe, la Russie, la Chine, l'Inde et le Japon — on constate que les relations positives entre les blocs en question ont atteint un degré presque sans précédent. De même, tout comme c'était le cas en 1994, il n'y a pas de menace militaire directe qui plane sur le Canada. Néanmoins, le monde demeure un endroit extrêmement instable, imprévisible et dangereux.

Au pays même, bien entendu, les Canadiens et les gouvernements canadiens souhaitent que le Canada joue un rôle dans le monde pour contribuer à la paix et à la sécurité internationales grâce à l'imposition de la paix, au maintien de la paix, à l'aide humanitaire, au contrôle des armements et de toutes sortes d'autres façons. En même temps, historiquement, la politique de défense figure rarement parmi les éléments les plus importants du programme d'action gouvernementale. Bien entendu, les ressources sont limitées.

J'ai souligné plusieurs éléments qui ont changé depuis 1994, et je tiens pour acquis que vous en avez fait la lecture. Je formulerai quelques observations sur notre situation actuelle en ce qui concerne l'établissement ou la modification de la politique de défense.

Mon organisation suit constamment le contexte national et international en vue de faire ressortir les facteurs qui auront une incidence sur la politique de défense. De même, périodiquement, nous procédons au ministère même à un examen de la politique de défense en place et nous demandons si elle demeure valable. Quand nous procédons à cet exercice, nous étudions les rôles et les missions des Forces canadiennes, et nous nous demandons s'il faut ajouter ou supprimer quelque chose. Les modifications envisagées justifieraient-elles la réalisation d'un examen de la politique en bonne et due forme, voire la production d'un livre blanc?

Jusqu'à maintenant, au cours des quelques dernières années, chaque fois que nous avons examiné ou réexaminé la politique de défense, nous avons conclu qu'elle demeure bien avisée, étant donné les conditions dominantes du contexte international et national.

Comme vous l'avez probablement remarqué à la lecture de la politique de défense — certes, c'est le cas depuis 1987 et cela se trouve dans les divers livres blancs que nous avons produits —, il s'agit à la fois d'énoncés de politique et d'énoncés de programmes. Au début de tout livre blanc, il y a des énoncés

that point in time is laid out by the government to implement that policy.

Policy tends to have a longer shelf-life than program. The program, as conditions change and as it is in fact implemented, needs to be corrected from time to time so you may have a valid policy but a program that needs to be updated. We have, on occasion since 1984, made changes in the program or altered the program, or changed, for example, the priorities in the capital program. For example, in 1998, following a program review, we reduced the number of CF-18s to bring the fleet in line with the recommendation originally made by the joint committee of the Senate and the Commons. We also reduced the number of maritime patrol aircraft. From time to time, without changing the policy, we actually go into the program and make changes.

Around the beginning of this year, we started another program review. We started with the assumption that the current policy was still valid and that we had the resources to do what was set out in the white paper. That said, we also recognized that we had a funding challenge. The funding challenge was to strike the right balance between the money needed to support current operations and to invest in the future. There is no doubt that money is tight in the department. It requires careful management and careful balancing of priorities to manage to use that budget intelligently. The task in this review was to look at our priorities and programs and determine how best we could spend scarce resources.

We were involved, but not very far long. I must say, in that process on September 11. The tragic events of September 11 have now called all of that work into question. They have raised the question of whether we should still assume the policy is valid and continue to work on making the program workable, or should we have a full-blown review of defence policy. If we do have a full-blown review of defence policy, how should that proceed? What form should it take, and what should it encompass? These are issues which are now currently on the table, and decisions have not yet been made by the government on how we should proceed.

You have probably heard the minister say that a defence review is in order, but not yet. That is the most definitive statement so far. The issues are under review, and as I said at the beginning of my comments, the decisions as to whether there will be a review and how it will be done and the scope of it are entirely in the hands of the government.

I would, on my own part, suggest that if we wrote a new defence policy today, it would in fact retain many if not all of the main elements of the current policy. Indeed, if you look at it, September 11 proved we were right when we said the world was unstable, unpredictable and dangerous. We were also right when we concluded, I would suggest, that we needed multi-purpose,

généraux sur la politique. À la fin du livre blanc, il y a le programme que propose le gouvernement à ce moment-là pour mettre en oeuvre la politique décrite.

La politique tend à avoir une durée de vie plus longue que le programme. Le programme, au fur et à mesure que les conditions évoluent et qu'il est mis à exécution, doit être corrigé; on peut donc avoir une politique valable, mais déterminer qu'il est nécessaire d'actualiser le programme. À l'occasion, depuis 1984, nous avons modifié le programme, en ce qui concerne les priorités du programme d'immobilisations. Par exemple, en 1998, à la suite d'un examen de programme, nous avons réduit le nombre de CF-18 conformément à la recommandation initiale du comité mixte du Sénat et des Communes. Nous avons réduit aussi le nombre des patrouilleurs maritimes. De temps à autre, sans modifier la politique, nous intervenons dans le programme et en modifions des éléments.

Au début de l'année, nous avons commencé à procéder à un autre examen de programme. Nous sommes partis de l'hypothèse selon laquelle la politique en place demeure valable et que nous disposons des ressources nécessaires pour mener à bien la tâche exposée dans le livre blanc. Cela dit, nous avons reconnu également que le financement posait certaines difficultés. Les difficultés en question revenaient à atteindre le juste équilibre entre l'argent nécessaire au soutien des opérations actuelles et l'argent requis pour investir dans l'avenir. Cela ne fait aucun doute, l'argent ne pleut pas au ministère. Il faut une gestion serrée des fonds et un équilibre soigneux des priorités, pour en arriver à une utilisation intelligente du budget accordé. Notre examen devait servir à examiner nos priorités et nos programmes, et à déterminer la meilleure façon d'utiliser des ressources relativement rares.

Nous avons eu à intervenir — mais pas pour très longtemps, je dois le dire — dans l'histoire du 11 septembre. Les événements tragiques du 11 septembre remettent en question tout le travail que nous faisons. Dans le contexte, nous faut-il présumer encore que la politique demeure valable et continuer de travailler pour que le programme soit viable, sinon faut-il procéder à un examen complet et rigoureux de la politique de défense? Si nous procédons à un examen complet et rigoureux de la politique de défense, comment faut-il s'organiser? Quelle forme devrait prendre cet examen et quels éléments devrait-il englober? Ce sont des questions qui sont actuellement à l'étude, et le gouvernement n'a pas encore décidé de la manière dont nous devrions procéder.

Le ministre vous a probablement dit qu'un examen de la défense s'impose, mais pas pour l'instant. C'est là l'énoncé le plus affirmatif auquel nous avons eu droit jusqu'à maintenant. Les questions demeurent à l'étude et, comme je l'ai dit au début de mon exposé, l'examen de la politique de défense et la forme et l'ampleur que peut prendre l'examen en question sont des questions qui relèvent entièrement du gouvernement.

Je dirais, pour ma part, que si nous devons formuler aujourd'hui une nouvelle politique de défense, en réalité, celle-ci préserverait la plupart, sinon l'intégralité des éléments principaux de la politique précédente. De fait, si on étudie la situation, les événements du 11 septembre nous ont donné raison: nous avions dit que le monde était instable, imprévisible et dangereux. Nous

combat-capable forces and that we had to maintain the capability to respond to terrorist incidents.

That said, I would also suggest that when the next policy is drafted, while we will have many of the same elements, we would probably see changes in emphasis and priority. With that, Mr. Chairman, I turn it over to questions.

Senator Forrestall: Welcome. We were pleasantly surprised you had time to come and with be with us, and we are grateful for it.

The question that seems to be paramount in your remarks this evening is in fact the policy review process. It might seem fair to suggest that by whatever name the review might from time to time wear, the fact remains that it is steps towards the development of the new white paper. You have said some things that might indicate that we do not necessarily need a new defence policy. Do we need a new White Paper on Defence, or perhaps a more comprehensive white paper on the whole question of national security?

Mr. Calder: That is an interesting question, senator. My own view is that we could have a White Paper on Defence. It would allow us to update our assessment of the domestic and international environment and it would allow us to give a course correction to where we are right now. On the other hand, frankly, I think we can continue with the existing policy for some period because, as I said, in many respects I personally believe that it remains valid.

This is perhaps where the minister is coming from when he says "not quite yet." I am not convinced that this is exactly the best opportunity to launch a policy review, given the campaign that is underway against terrorism and given the campaign in Afghanistan.

I recall that we were in the process of a major review of defence policy in 1990 and when the situation in Oka arose, quickly followed by the Gulf War, we concluded that it was not a good thing to wage war and write policy at the same time.

I am not saying we are at war now. We are in a campaign. I think the conclusions at that time were valid because we learned a great deal in both of those experiences, which resulted in a policy statement that came out in 1992. I would suggest that we may well be in a similar condition. I expect we will learn a great deal from the campaign that is currently underway. We will certainly learn not only just in defence area but — as you have alluded to in the broader national security area — I think we will also learn lessons that we would want to capture in a policy.

I think we will learn from the experience the Americans are having in Afghanistan. It will give us an indication of the types of forces that are particularly useful, and other types of forces and capabilities that are perhaps less useful. I think we will learn that.

avons également raison de conclure, dirais-je, que nous devons compter sur des forces polyvalentes et aptes au combat, que nous devons préserver la capacité de réagir à des incidents terroristes.

Cela dit, je dirais aussi qu'au moment où la prochaine politique sera échaudée, si nous préservons nombre des mêmes éléments, c'est l'ordre de priorité et le degré de prépondérance qui seront probablement modifiés. Cela dit, monsieur le président, j'attends les questions des membres du comité.

Le sénateur Forrestall: Bienvenue. C'est avec plaisir que nous avons appris que vous aviez le temps de venir nous voir, et nous vous en sommes reconnaissants.

La question prédominante de l'exposé que vous nous avez présenté ce soir semble, de fait, être le processus d'examen de la politique de défense. On peut avancer que quel que soit le nom choisi pour désigner l'examen qui est fait de temps à autre, un fait demeure: c'est un pas de plus vers la préparation d'un nouveau livre blanc. D'après certaines de vos remarques, on pourrait croire que nous n'avons pas forcément besoin d'une nouvelle politique de défense. Avons-nous besoin d'un nouveau livre blanc sur la défense, ou peut-être d'un livre blanc plus complet sur toute la question de la sécurité nationale?

M. Calder: Voilà une question intéressante, sénateur. Personnellement, je crois que nous pourrions avoir un livre blanc sur la défense. Cela nous permettrait d'actualiser notre appréciation du contexte national et international, et cela nous permettrait de corriger notre itinéraire. Par ailleurs, pour être franc, je crois que nous pouvons continuer de compter sur la même politique pendant un certain temps, car, comme je l'ai dit, sous de nombreux aspects, elle m'apparaît encore valable.

C'est peut-être ce qu'entend le ministre, quand il dit que l'exercice se fera, mais pas pour l'instant. Je ne suis pas convaincu que le moment est très bien choisi pour lancer un examen de la politique, compte tenu de la campagne en cours contre le terrorisme et compte tenu de la campagne en Afghanistan.

Je me rappelle que nous étions au beau milieu d'un examen important de la politique de défense en 1990 au moment où il y a eu les incidents d'Oka, suivis de très près par la guerre du Golfe. Nous avons alors conclu qu'il ne convenait pas de mener une guerre et de formuler une politique en même temps.

Je ne dis pas que nous sommes en guerre. Nous sommes en campagne. Je crois que les conclusions que nous avons tirées à l'époque étaient valables parce que nous avons beaucoup appris de ces deux expériences, ce qui a donné un énoncé de politique publié en 1992. Je dirais que nous sommes peut-être bien dans une situation semblable. J'entrevois que nous allons en apprendre beaucoup de la campagne qui est en cours. Nous allons certes en apprendre, non seulement dans le domaine de la défense, mais — comme vous en avez parlé pour ce qui est de la question générale de la sécurité nationale —, je crois que nous allons aussi tirer des leçons utiles pour ce que nous souhaitons inclure dans une politique.

Je crois que nous allons apprendre de l'expérience des Américains en Afghanistan. Cela nous donnera une idée du genre de forces armées qui se révèlent particulièrement utiles et d'autres types de forces et de capacités qui sont peut-être moins utiles. Je

In fact, I was listening to Secretary Rumsfeld today commenting on what he calls a “low-density, high-demand capability.” I believe that is the terminology for the specialist types of forces. We may learn lessons.

As to whether we expand that into a national security review, I think the government can decide to review these things together or separately. That is really a choice for the government, not for a bureaucrat. I would say, however, that just as when we reviewed defence policy and foreign policy at the same time — which was a process I thought worked quite well — in all of these areas you need to have intensive consultation between the various pieces of the puzzle to make sure the resulting government policy is consistent and mutually supporting.

Senator Forrestall: I heard earlier today the question posed: “If we are to secure Canada will we not be enjoying a police state?”

Could you elaborate on this question of security in the broader international context of the future in regard to NATO, NORAD, the United Nations, the United States particularly, and perhaps because it is vitally important although less apparent, the Pacific?

Mr. Calder: In the case of NATO, there have been interesting developments recently. NATO in the days of the Cold War was essentially a planning organization designed to coordinate efforts to defend against Soviet aggression. In the post-war environment, with the problems in the Balkans, NATO has transformed itself into not just a planning organization but also a peacekeeping operation. It is doing that quite well. I think this has actually strengthened the alliance.

We also have the question of NATO enlargement with the three new members and the prospective joining of others, which will also strengthen the alliance. Therefore, I believe the alliance is in good shape, and its health is fundamentally important to Canada because it is our link with questions of European security.

I think NORAD sometimes is forgotten in the shadow of United Nations and NATO, but I think NORAD proved its worth at least to some extent in the reaction to September 11. It was the one organization that was up and running cross-border security and air defence, and there may be lessons to learn from that in future.

The United Nations is still the pre-eminent organization in the world on questions of international peace and security. It has legal authorities that put it in the position of authority with questions of war and peace and the use of force in international affairs. It is fair to say, as some of the witnesses in front of this committee have suggested, that the UN has not worked as well in the recent past as we would have liked. That is true, but the onus is on us to work to make the United Nations a more effective organization. We do not have a choice. Support of the United Nations is a fundamental aspect of the foreign and defence policies of every Canadian government and I would be surprised if that were to change.

Je crois que nous allons apprendre ce qu’il en est de ce point de vue. De fait, j’écoutais aujourd’hui le secrétaire Rumsfeld parler d’une force à faible densité et à forte demande. Je crois que c’est le terme qu’il a employé pour désigner des types de forces spécialisées. Nous allons peut-être en tirer des leçons.

Quant à savoir s’il faut en faire un examen de la sécurité nationale, je crois que le gouvernement peut décider d’examiner ces choses ensemble ou séparément. C’est un choix qui relève du gouvernement et non pas d’un bureaucrate. Je dirais tout de même que, tout comme nous avons examiné la politique de défense et la politique étrangère en même temps — ce qui m’est apparu comme un processus qui fonctionne très bien —, dans tous ces champs d’action, il faut un dialogue intense entre les divers éléments de l’équation pour garantir que la politique gouvernementale résultante est cohérente et qu’elle repose sur de larges appuis.

Le sénateur Forrestall: J’ai entendu quelqu’un poser la question suivante aujourd’hui: si nous établissons la sécurité au Canada, n’allons-nous pas finir par avoir un état policier?

Pourriez-vous nous donner des précisions sur la question de la sécurité dans le contexte international de l’avenir en ce qui concerne l’OTAN, le NORAD, les Nations Unies, les États-Unis en particulier et, peut-être parce que cela revêt une importance capitale tout en étant moins évident, le Pacifique?

M. Calder: Dans le cas de l’OTAN, des faits nouveaux se sont présentés récemment. À l’époque de la guerre froide, l’OTAN était essentiellement une organisation de planification conçue pour coordonner les efforts visant à contrer l’agression soviétique. Dans l’après-guerre froide, étant donné les problèmes dans les Balkans, l’OTAN s’est transformée en organisation du maintien de la paix, en plus de demeurer une organisation de planification. C’est une tâche qu’elle accomplit très bien. Je crois que, de fait, cela a servi à renforcer l’alliance.

Il y a aussi la question de l’élargissement de l’OTAN avec les trois nouveaux membres et la perspective d’autres ajouts, qui serviront également à renforcer l’alliance. Je crois donc que l’alliance est en bon état; or, sa santé revêt une importance capitale au Canada: c’est notre lien avec les questions touchant la sécurité en Europe.

Je crois que le NORAD est parfois relégué au second plan, derrière les Nations Unies et l’OTAN, mais je crois que l’accord a démontré sa valeur au moins en partie, à la suite du 11 septembre. C’était l’organisation qui était en service et s’occupait de la défense aérienne et de la sécurité transfrontalière, et il y a peut-être là des leçons à tirer pour l’avenir.

L’Organisation des Nations Unies demeure l’organisation prédominante dans le monde pour les questions touchant la sécurité et la paix internationale. Elle dispose de pouvoirs juridiques qui la mettent en position d’autorité pour ce qui touche les questions de guerre et de paix, et le recours à la force dans le cadre d’affaires internationales. On peut avancer, comme l’ont fait certains des témoins devant le comité, que le lien n’a pas fonctionné récemment tout à fait comme nous l’aurions souhaité. Cela est vrai, mais il nous appartient à nous de travailler en vue de faire des Nations Unies une organisation plus efficace. Nous n’avons pas le choix. Le soutien des Nations Unies est un aspect

With respect to the United States, of course, the events of September 11 have underlined the importance of Canada-U.S. relations across the board — not only in defence but also in security, underlying the importance of our commercial relations, the border, internal security and so forth. For the Department of National Defence, Canada-U.S. defence relations are one of those items on the agenda that will be very important in the future.

With respect to the Pacific, as you probably recall, the 1994 white paper said that we would pay more attention to the Pacific. Within the resources that we have available we have been doing that. We have established close cooperation with the Japanese. We have frequent business back and forth and staff talks, and we have a positive relationship with the Japanese. They are on the Golan Heights with us in the UN Gulf Operation, which is quite successful. We are gradually re-establishing normal defence-to-defence relations with China and that is coming along. We also play elsewhere within the limit of our abilities in Asia-Pacific, but of course it is a big area of the world and we have limited resources.

Senator Banks: Dr. Calder, you have been very informative. The 1994 white paper was the last one and is the one under which I presume we now operate; is that correct?

Mr. Calder: That is right.

Senator Banks: You mentioned that when you undertook a review a little while ago and went with the assumption that the present policy is still applicable. Is that a good place to begin a review of a policy, with that assumption? Did you do something first to say, "We have determined that it is still valid"?

Mr. Calder: We periodically review the policy ourselves and say, "In light of changes, is it still valid?" We have satisfied ourselves that, up until September 11, that was the case.

I was referring to the program. The program refers to where we spend our money within the force structure, what capital projects we would pursue, what is the priority and sequence. For example, do we go for strategic airlift or strategic sealift? In what sequence do we upgrade the CF-18s or the Auroras. Those are the program issues — essentially the nuts and bolts of where the money goes within the force structure of the future. At the beginning of the year, we started with the assumption that the policy was still valid and looked at the program. There are now larger questions out there because of September 11.

fondamental de la politique étrangère et de la politique de défense de tous les gouvernements canadiens, et je serais étonné si ça devait changer.

Pour ce qui est des États-Unis, bien entendu, les événements du 11 septembre ont souligné l'importance des rapports canado-américains sur toute la ligne — non seulement en matière de défense, mais aussi pour ce qui touche la sécurité, ce qui fait ressortir l'importance de nos relations commerciales, de la frontière, de la sécurité intérieure et ainsi de suite. Pour le ministère de la Défense nationale, les rapports canado-américains dans le domaine de la défense figurent parmi les questions ou programmes d'action qui seront très importants à l'avenir.

Pour ce qui est du Pacifique, comme vous vous en rappelez probablement, le livre blanc de 1994 disait que nous devrions accorder plus d'attention au Pacifique. Dans les limites des moyens à notre disposition, nous avons fait cela. Nous avons établi une coopération étroite avec les Japonais. Nous menons des affaires bilatérales fréquentes, et nos effectifs discutent, et nous avons une relation positive avec les Japonais. Ils sont à nos côtés sur le plateau du Golan dans le cadre de l'opération de l'ONU dans le Golfe, qui fonctionne très bien. Peu à peu, nous rétablissons des relations normales avec la Chine en matière de défense. C'est un dossier qui avance. Nous travaillons dans les limites de nos moyens en ce qui concerne l'Asie-Pacifique, mais, bien entendu, c'est une grande région, et nous ne disposons que de ressources limitées.

Le sénateur Banks: Monsieur Calder, vous nous avez présenté un exposé très instructif. Le livre blanc de 1994 était le dernier, c'est celui qui, je le présume, nous sert de guide. Ai-je raison?

M. Calder: Tout à fait.

Le sénateur Banks: Vous avez dit qu'au moment d'entreprendre un examen de la situation il y a quelque temps, vous avez présumé que la politique en place demeure applicable. Est-ce une bonne idée d'entamer un examen de la politique de cette façon, en présumant de cela? Avez-vous fait quelque chose avant pour dire: nous avons déterminé que la politique demeure valable?

M. Calder: Nous examinons périodiquement la politique nous-mêmes et nous posons la question suivante: à la lumière des changements survenus, est-elle encore valable? Nous avons raison de croire que, jusqu'au 11 septembre, elle l'était.

Je parlais du programme. Le programme, c'est là où nous dépensons l'argent à l'intérieur de la structure des forces, les projets d'immobilisations que nous menons à bien, la priorité et la séquence. Par exemple, faut-il opter pour le transport aérien stratégique par mer ou par air? Selon quelle séquence faut-il perfectionner les CF-18 ou les Aurora? Ce sont des questions qui relèvent du programme — essentiellement, les secteurs où investir l'argent dans la structure des forces de l'avenir. Au début de l'année, nous sommes partis de l'hypothèse selon laquelle la politique de défense demeure valable et nous avons exécuté le programme. Aujourd'hui, il y a des questions d'ordre général qu'il faut étudier, étant donné les événements du 11 septembre.

Senator Banks: Yes, but many things you said still obtain. People have told us that the policy set out in the 1994 white paper and the capability that we are assumed to have under it is not one that actually presently exists. If I recall correctly, the 1994 white paper said that we would be able to field a brigade group some place. We have heard that given the present complement and resources and reasonable rotation, that we could not field a brigade group.

Second, we all remember the difficulty of getting some of our materiel back in ships that we had to rent from someone because we did not have any. You mentioned the airlift and sealift. I know that there area some plans for ships that would do that job admirably.

However, if we wanted to send the Princess Patricia's Canadian Light Infantry to Afghanistan, or anywhere, we would be almost beholden or reliant on someone else to get them there. Certainly, if we wanted to put them into some place in the Middle East through the Mediterranean we would be dependant on someone because we do not have ships capable of doing that.

Mr. Calder: Senator, you are correct that we are dependent when we deploy abroad on sealift, which is normally leased from commercial carriers. We are dependent on airlift, which we get either from the United States or we would lease. That is something that normally happens.

In most cases, we do not have difficulty with that arrangement. We did have difficulty in the case of the *GTS Katie*, which we all remember quite well. We can have difficulties in periods when the crisis is so severe that everyone else in the world wants the airlift at the same time. In the present situation, with the action in the Indian Ocean and the Gulf, obviously strategic airlift is in high demand. There is much more surplus sealift capacity out there to lease than there is aircraft. There is a small and finite number of large-bodied aircraft.

The 1994 white paper did not make any provision for that type of lift. We did look at that issue in 1994 in the lead up to the white paper and we concluded that, given the budget that we had, we did not have the resources to have the airlift and the sea lift that you are talking about in addition to everything else that was in the white paper. In other words, we made a conscious decision to invest the money into the size of the forces and other equipment in the forces and to rely upon leasing for airlift.

Future policy might change that decision, and there are good reasons why you might want to do that. As honourable senators know, the department is examining the issue of airlift and sealift as part of the capital program. That was not something that we

Le sénateur Banks: Oui, mais nombre des éléments que vous avez mentionnés demeurent pertinents. Les gens nous ont dit que la politique établie dans le livre blanc de 1994 et la capacité qu'il est censé avoir permis d'établir n'existe pas vraiment. Si je me souviens bien, le livre blanc de 1994 disait que nous devions être en mesure de déployer un groupe brigade. Les témoins nous ont dit qu'étant donné l'effectif et les ressources que nous avons et une rotation qui serait jugée raisonnable, nous ne pourrions pas déployer un groupe brigade.

Deuxièmement, nous nous rappelons tous la difficulté que nous avons éprouvée à embarquer une partie de notre matériel à bord de navires que nous avons dû louer de quelqu'un, parce que nous n'en avions pas. Vous avez parlé du transport stratégique par mer et par air. Je sais qu'on envisage d'avoir des vaisseaux qui feraient ce travail merveilleusement.

Toutefois, si nous voulions envoyer en Afghanistan, sinon ailleurs, la Princess Patricia's Canadian Light Infantry, il faudrait presque se fier à quelqu'un d'autre pour les y transporter. Certes, si nous souhaitons les déployer quelque part au Moyen-Orient, en passant par la Méditerranée, il nous faudrait dépendre de quelqu'un, puisque nous n'avons pas les navires nécessaires pour faire cela.

M. Calder: Sénateur, vous avez raison de dire que nous dépendons des autres au moment de déployer nos troupes à l'étranger par transport aérien, ce que nous faisons normalement en louant des avions commerciaux. Nous sommes dépendants du transport aérien que nous fournissent les Américains ou les lignes commerciales. C'est une chose qui survient dans le contexte normal.

Dans la plupart des cas, cet arrangement ne pose aucune difficulté à nos yeux. Nous avons eu de la difficulté dans le cas du *GTS Katie*, que nous nous rappelons tous très bien. Nous pouvons avoir des difficultés dans les périodes où la crise est à ce point grave que tous les autres groupes du monde ont besoin d'accéder en même temps au transport aérien. Dans la situation actuelle, avec les opérations qui ont cours dans l'océan Indien et dans le Golfe, visiblement, les déplacements aériens stratégiques font l'objet d'une forte demande. La capacité de location est nettement plus grande dans le cas du transport par mer que du transport par air. Le nombre de gros transporteurs est relativement restreint.

Le livre blanc de 1994 ne prévoyait rien en ce qui concerne ce genre de transport. Nous avons bien étudié la question en 1994 pendant la période qui a conduit à la publication du livre blanc, mais nous avons conclu que, étant donné le budget à notre disposition, nous n'avions pas les ressources nécessaires pour prendre en charge le transport par air et le transport par mer dont vous parliez, en plus de tout ce qui était prévu par ailleurs dans le livre blanc. Autrement dit, nous avons décidé sciemment d'investir l'argent dans la taille de l'effectif lui-même et d'autres éléments de matériel des forces. Pour le transport aérien des troupes, nous avons décidé de nous fier à la location.

Une future politique viendra peut-être renverser cette décision, et il existe de bonnes raisons de croire qu'il faudrait le faire. Comme les honorables sénateurs le savent, le ministère est en train d'examiner la question des déplacements de troupes par mer

ever said we would have in the 1994 white paper. The absence of that does not invalidate the paper.

With respect to capabilities, I realize there is a discussion out there on capabilities. You will appreciate that the white paper can be interpreted. It is not an absolutely precise document. It can be interpreted in a variety of ways. You can have a maximalist and minimalist interpretation of what is in the white paper. I believe we have the resources today to implement what we said in the white paper. It will not be easy.

Senator Banks: That is to say a brigade group; is that correct?

Mr. Calder: Yes, I will go through that. In the white paper, we said that we would be able to deploy abroad something called the "vanguard." The vanguard would be deployed at short notice and could be sustained abroad indefinitely.

We said in the vanguard that we would have one ship. It turned out that because we have two coasts, we ended up saying essentially one ship on each coast, or two ships. At present, in our deployments abroad, we now have three frigates, one destroyer and one supply ship deployed with the operation in the Indian Ocean. We have one frigate with the standing Naval Force Atlantic or about to go there.

We now have deployed not only more than the vanguard force, but we have actually deployed more than the main contingency force. What that shows is that we have more capability than we said in the white paper.

The Chairman: How long can you sustain that force?

Mr. Calder: In the white paper we stated that the main contingency force was sustainable for six months. If we manage to sustain them longer than six months that would show, once again, that we are actually doing better than some of our critics would suggest.

The vanguard, the one ship on each coast, we can sustain indefinitely as set out in the white paper. The main contingency force will be a challenge. As we said in the white paper, we can only keep it out there for six months. I do not think that is impossible, but navy is examining that right.

With respect to the army, we said that in the vanguard that we would deploy a battle group of 1,200 people and an infantry battalion of 1,000. At present, we have a battle group of more than 1,500 in Bosnia and we made available a battalion of 1,000 PPCLI for operations in Afghanistan. They are still in Canada, but we clearly had the capability to field those. We have now committed something larger than the vanguard.

et par air dans le cadre du programme d'immobilisations. C'est un élément dont nous n'avons jamais parlé dans le livre blanc de 1994. Ce n'est pas parce que cet élément est absent que le livre blanc n'a aucune valeur.

Pour ce qui est de la capacité, je sais que les gens débattent de la capacité. Vous savez bien que le livre blanc peut être interprété de diverses façons. Ce n'est pas un document d'une précision absolue. Il peut être interprété de diverses façons. Il y a l'interprétation maximaliste et l'interprétation minimaliste de ce qui se trouve dans le livre blanc. Je crois que nous disposons aujourd'hui des ressources voulues pour mettre en place ce que nous avions prévu dans le livre blanc. Ce ne sera pas facile.

Le sénateur Banks: C'est-à-dire un groupe brigade, c'est bien cela?

M. Calder: Oui, j'expliquerai. Dans le livre blanc, nous avons dit que nous serions en mesure de déployer à l'étranger «des éléments d'avant-garde». L'avant-garde en question doit être déployée en peu de temps et être soutenue aussi longtemps que cela est nécessaire.

Nous avons dit que cette avant-garde comporterait un navire. En fin de compte, comme nous avons deux côtes, nous avons fini par dire que, essentiellement, il y a un navire sur chacune des côtes, ou deux navires. À présent, nous avons déployé à l'étranger trois frégates, un destroyer et un navire de ravitaillement dans l'océan Indien. Nous avons une frégate qui fait partie de la Force navale de l'Atlantique ou qui est sur le point d'y être déployée.

Nous avons maintenant déployé non seulement la force d'avant-garde, mais également plus que la force de contingence principale. Cela démontre que notre capacité est supérieure à ce qui était donné dans le livre blanc.

Le président: Pendant combien de temps pouvez-vous soutenir cette force?

M. Calder: Dans le livre blanc, nous affirmons que la force de contingence principale peut être soutenue pendant six mois. Si nous parvenons à les soutenir au-delà des six mois prévus, cela démontrerait, encore une fois, que notre rendement est supérieur, en fait, à ce que laissent entendre certains de nos critiques.

L'avant-garde, un navire sur chacune des côtes, nous pouvons la soutenir aussi longtemps que cela est nécessaire, comme prévu dans le livre blanc. Le cas de la force de contingence principale posera des difficultés. Comme nous le disons dans le livre blanc, nous pouvons la soutenir seulement pendant six mois. Je ne crois pas que la tâche soit impossible, mais la force navale examine la question.

Pour ce qui est de l'armée, nous avons dit que des éléments d'avant-garde comprendraient le déploiement d'un groupe tactique de 1 200 soldats et un bataillon d'infanterie de 1 000 hommes. En ce moment, nous comptons un groupement tactique de plus de 1 500 hommes en Bosnie, et nous avons mis à la disposition des responsables des opérations en Afghanistan un bataillon de 1 000 membres de la PPCLI. Ces soldats sont encore au Canada, mais nous sommes clairement en mesure de les déployer. D'ores et déjà, nous sommes engagés à fournir des éléments au-delà de l'avant-garde prévue.

For the air force, we included in the vanguard two maritime helicopters, a squadron of CF-18 aircraft and a flight of tactical transport aircraft. We have now committed six maritime helicopters in the gulf, which is above that level; three Hercules aircraft, an airbus and two Auroras, plus we have Griffon helicopters in Bosnia. We have met or exceeded all of those, with the exception of a squadron of CF-18s that have not been deployed, but the operation in Kosovo showed that we could do that.

With respect to the brigade group, in our current situation we cannot deploy more than we have already committed. We cannot deploy a brigade group and we never said that we could. We said that if the vanguard is not deployed abroad, as it now is, we would be able to deploy a brigade group within 90 days.

It is my understanding that if all those forces were back in Canada for sufficient time for the necessary turnaround, we would be able to deploy a brigade group. By my reading of those figures, we are able to do what we said we could do in the 1994 white paper.

I am not saying this would be easy to do. We were saying that this is the maximum level. It would not be easy and it might not even be pretty, but I think we could do that.

Senator Cordy: You said that if there were to be a major policy review process, you felt that the framework would remain the same — that there may be changes in emphasis or in priority, but basically, it would remain the same. When we were on the West Coast last week, we heard of personnel in charge having to change or balance their priorities because of the lack of resources, equipment and personnel.

I am wondering about the change of policy with regard to peacekeeping missions. As a civilian, I think of peacekeeping missions in terms of short-term missions. However, that has not been the case. We have been in Cyprus and Bosnia for far longer than anyone would have liked. We have found it difficult to leave and, as a result, it has used up much of our resources.

Can you foresee the amount of time spent on peacekeeping missions becoming a policy change?

Mr. Calder: I am not sure that that is a policy problem, but it is certainly a problem. I do not think we have ever started a peacekeeping operation with a desire to stay for a great length of time. We went into Cyprus in 1964, I believe. It is my sense that the hope was that the problem would be resolved quickly and we would be out in a very short time. Of course, the United Nations, with a small contribution from us, is still in Cyprus more than 30 years later.

Quant à la force aérienne, nous avons inclus dans l'avant-garde deux hélicoptères maritimes, un escadron de CF-18 et une escadrille d'aéronefs de transport tactique. Nous avons maintenant six hélicoptères maritimes dans le Golfe, ce qui est au-dessus de ce niveau; trois aéronefs Hercules, un Airbus et deux Auroras, plus les hélicoptères Griffon en Bosnie. Nous avons atteint ou dépassé tout ce qui était prévu, exception faite d'un escadron de CF-18, qui n'a pas encore été déployé, mais l'opération au Kosovo nous a montré que nous pouvions faire cela.

Pour ce qui est du groupe brigade, dans la situation actuelle, nous ne pouvons en déployer plus que ce pourquoi nous nous sommes déjà engagés. Nous ne pouvons déployer un groupe brigade et nous n'avons jamais affirmé que nous pouvions le faire. Nous avons dit que si l'avant-garde n'était pas déployée à l'étranger, comme elle l'est à l'heure actuelle, nous serions en mesure de déployer un groupe brigade dans les 90 jours.

Je crois savoir que si toutes ces forces revenaient au Canada à temps, nous serions en mesure de déployer un groupe brigade. D'après ma lecture de ces chiffres, nous serions en mesure de faire ce que nous assurons pouvoir faire dans le livre blanc de 1994.

Je ne dis pas que ce serait une tâche facile. Nous disons qu'il s'agissait là du niveau maximum. Ce ne serait pas facile; il se peut même que ce ne soit pas très beau à voir, mais je crois que nous pourrions y arriver.

Le sénateur Cordy: Vous avez dit que si la politique devait faire l'objet d'un examen majeur, le cadre demeurerait le même, selon vous — le degré de prépondérance ou l'ordre de priorité changerait peut-être, mais, essentiellement, les choses demeureraient les mêmes. Sur la côte ouest, la semaine dernière, nous avons entendu les personnes chargées de modifier ou de rééquilibrer leurs priorités en raison d'un manque de ressources, d'équipement et de personnel.

Je m'interroge sur la modification de la politique en ce qui concerne les missions de maintien de la paix. En tant que civil, j'assimile les missions de maintien de la paix à des missions à court terme. Toutefois, cela n'a pas toujours été le cas. Nous avons été présents à Chypre et en Bosnie pendant bien plus de temps que quiconque l'aurait souhaité. Nous avons eu de la difficulté à quitter les lieux et, de ce fait, cela a grugé une bonne part de nos ressources.

Entrevoyez-vous que le temps consacré aux missions de maintien de la paix doivent faire l'objet d'une modification de la politique?

M. Calder: Je ne suis pas sûr que cela pose des difficultés sur le plan de la politique elle-même, mais il y a certes là des difficultés. Je ne crois pas que nous ayons jamais entamé une opération de maintien de la paix en souhaitant y assister pendant longtemps. Nous sommes allés à Chypre en 1964, je crois. D'après moi, on espérait que le problème se réglerait rapidement et que les gens pourraient s'en aller après très peu de temps. Bien sûr, les Nations Unies, avec une petite contribution de notre part, sont encore présentes à Chypre, plus de 30 ans plus tard.

The same is true with respect to Bosnia and Kosovo. We have been involved in operations in Bosnia for about 10 years. We did not go in with a desire to stay for a prolonged time. The concern is that by pulling, out you will make the situation worse.

We periodically review these operations to determine whether we can reduce the amount of personnel involved or make it more efficient. In many cases, the consequences of pulling people out are too serious to allow us to do that. We would not want to pull out Canadian Forces if, as a result, the operation became untenable or collapsed, or fighting began again. When we go in, we hope that we can resolve the problem quickly, but sometimes life is not like that.

Senator Cordy: Therefore, you cannot develop a policy on this. You can just hope that we are in for the short haul.

Mr. Calder: The minister has called this "early in, early out." In some areas, we can deploy very high quality, capable troops faster than other countries. It is our hope that in some of these operations we could get in early, help establish the communications, logistics and so forth, and then be replaced by someone else. That is sometimes harder than it looks.

Senator Cordy: You spoke very positively about NATO. You spoke about how NATO has changed over the years. Certainly Canada's role in NATO has changed as well over the years.

September 11 was a surprise to just about everyone, because it happened on North American soil. Was the expectation of NATO that Canada and the U.S. would go to help other countries rather than others having to come to North America? Article 5 was invoked almost immediately by NATO, that being that an attack on one member of NATO, the U.S., was an attack on all.

What is the view of the department on the role that NATO has played post-September 11?

Mr. Calder: We were as surprised as everyone else. You are right. For most of its existence, NATO was seen by many of its members as an organization devoted to European security, where the threat was, and that North Americans would assist in the defence of Europe. Therefore, it was interesting and unique that Article 5 was declared with respect to an attack on North America.

We were pleased that it was because it showed how responsive and flexible NATO could be in responding to such a situation. We are involved, however, in a campaign in which NATO can assist to some extent. I am sure that every member of NATO has

La même chose vaut pour la Bosnie et le Kosovo. Nous participons à des opérations en Bosnie depuis dix ans environ. Nous ne nous sommes pas rendus là dans l'espoir d'y demeurer longtemps. On craint quand même qu'en se retirant, on empire la situation.

Nous examinons périodiquement ces opérations pour déterminer si nous pouvons réduire le nombre de soldats qui s'y trouvent ou si nous pouvons améliorer l'efficacité des choses. Dans de nombreux cas, les conséquences d'un retrait sont trop graves pour que nous puissions envisager la chose. Nous ne voudrions pas retirer des Forces canadiennes d'un théâtre d'opération si, de ce fait, l'opération deviendrait insoutenable ou s'effondrerait, ou encore si les hostilités se déclencheraient à nouveau. Quand nous y allons, nous espérons que le problème se règle rapidement, mais parfois, la vie n'est pas comme ça.

Le sénateur Cordy: On ne peut donc formuler une politique là-dessus. On peut seulement espérer que les choses ne vont pas s'éterniser.

M. Calder: Pour parler de ce travail bien fait et vite fait, le ministre a évoqué le concept du «tôt engagé, tôt parti». À certains endroits, nous pouvons déployer des troupes très aptes et de très fort calibre plus rapidement que d'autres pays. Dans le cas de certaines de ces opérations, nous espérons pouvoir arriver tôt, établir les communications, mettre sur pied la logistique et ainsi de suite, puis céder la place à quelqu'un d'autre. C'est parfois plus difficile qu'on pourrait le croire.

Le sénateur Cordy: Vous avez tenu des propos très positifs au sujet de l'OTAN. Vous avez parlé de l'évolution de l'OTAN au fil des ans. Certes, le rôle du Canada au sein de l'OTAN a évolué lui aussi au fil des ans.

Le 11 septembre a pris presque tout le monde par surprise, parce que l'incident a eu lieu en sol nord-américain. L'OTAN croyait-elle que le Canada et les États-Unis iraient prêter main-forte à d'autres pays, plutôt que ce soit les autres qui viennent en Amérique du Nord? L'OTAN a évoqué immédiatement l'article 5, soit qu'une attaque lancée contre un pays membre de l'OTAN, les États-Unis dans le cas qui nous occupe, était considérée comme une attaque contre tous les membres.

Quel est le point de vue du ministère quant au rôle qu'a joué l'OTAN à la suite du 11 septembre?

M. Calder: Nous avons été pris de court comme tout le monde. Vous avez raison. Pour la majeure partie de son existence, l'OTAN était considérée par nombre de ses membres comme une organisation qui se consacre à la sécurité de l'Europe, là où la menace existait, et que les pays d'Amérique du Nord devaient aider à la défense de l'Europe. Par conséquent, il est intéressant et unique de constater que l'article 5 a été invoqué en ce qui concerne une attaque contre l'Amérique du Nord.

Nous en étions heureux, car cela démontrait à quel point l'OTAN pouvait être souple et en mesure de s'adapter dans une telle situation. Nous participons cependant à une campagne où l'OTAN pouvait prêter son assistance jusqu'à un certain point. Je

individually offered some assistance to America. That is offered under the authority of Article 5 of the Washington Treaty.

It is very difficult, however, for NATO as an organization to itself play a part in this campaign because it is very much a campaign led by the United States through what is known as "Central Command," operating out of Tampa. I would suggest that NATO is in a support role — albeit an important support role — and we may see more involvement over time. Obviously, we are only in the first step of this campaign against terrorism. As many ministers have pointed out, this is not merely a military campaign. It is political, diplomatic, fiscal and so forth. There are more chapters in this story to be written. We assume that NATO will contribute whatever it can to the campaign.

Senator Cordy: What do you think our relationship will be with the European alliance that is developing?

Mr. Calder: As you probably know, the Europeans have been working for a number of years on something called the European Security and Defence Program. They are trying to coordinate their own defence efforts much more effectively in order to get greater military capability, because Europe, of course, has a number of militaries of varying sizes spread out geographically. There are real benefits to be derived. More central planning of those military resources would give the Europeans greater capability. We are in full support of European efforts in that respect.

The Europeans are also looking to working together to have a certain degree of autonomy, not because they would necessarily disagree with us or the United States, but in order to have a degree of autonomy so that if a security issue arose in Europe while the United States was occupied elsewhere, or when the NATO alliance as a whole did not wish to act, they would have the capability to operate together to solve that problem. This could be the case in various countries in the Balkans where you might need to have an additional peacekeeping operation. The Europeans are looking for a certain degree of autonomy, which we also fully support.

We are, of course, concerned about the impact these developments will have on NATO. NATO is our primary security framework in Europe. It is our most important military alliance. We are concerned that nothing happen with respect to European efforts that could undercut or weaken NATO. We are watching that fairly closely. From time to time our ministers express their views to their European colleagues on the subject.

A lot will depend on the details of how Europe comes together with respect to defence. Those details are still in the making. As I say, we watch it fairly closely. Generally speaking, we are quite supportive of European efforts.

suis sûr que tous les pays membres de l'OTAN ont offert individuellement leur aide aux États-Unis. C'est offert sous le régime de l'article 5 du Traité de Washington.

Cependant, il est très difficile pour l'OTAN en tant qu'organisation de s'accorder un rôle dans cette campagne, qui, pour une très grande part, est l'affaire des États-Unis et qui est dirigée depuis le «commandement central» à Tampa. Je dirais que l'OTAN joue un rôle de soutien — quoiqu'il s'agisse d'un rôle de soutien important — et que la place qu'occupe l'organisation dans l'affaire pourrait être appelée à grandir au fil du temps. Évidemment, nous n'en sommes qu'à la première étape de cette campagne contre le terrorisme. Comme de nombreux ministres l'ont souligné, ce n'est pas qu'une campagne militaire. C'est une campagne politique, diplomatique, financière et ainsi de suite. Nombre de chapitres de ce livre restent à écrire. Nous présumons que l'OTAN contribuera autant que faire se peut à la campagne.

Le sénateur Cordy: Comment entrevoyez-vous la relation que nous aurons avec l'alliance européenne qui est en train de se dessiner?

M. Calder: Comme vous le savez probablement, les Européens travaillent depuis un certain nombre d'années déjà à un programme européen de sécurité et de défense. Autant que possible, ils essaient de coordonner leurs efforts de défense avec une efficacité nettement plus grande, afin de générer une capacité militaire plus grande, car l'Europe, bien entendu, compte plusieurs armées de diverses tailles qui sont réparties sur le plan géographique. Il y a des avantages réels à tirer de cela. Une plus grande centralisation de la planification des ressources militaires donnerait aux Européens une plus grande capacité. Nous appuyons pleinement les efforts européens à cet égard.

Les Européens envisagent de collaborer afin de se donner un certain degré d'autonomie, non pas parce qu'ils sont forcément en désaccord avec nous ou avec les États-Unis, mais plutôt pour se donner un degré d'autonomie tel que si un problème de sécurité survient en Europe, à un moment où les États-Unis sont occupés ailleurs ou l'OTAN dans son ensemble ne souhaite pas intervenir, ils auraient la capacité de se concerter en vue de régler le problème. Ce serait le cas dans divers pays des Balkans où on pourrait avoir besoin d'une autre opération de maintien de la paix. Les Européens cherchent à se donner une certaine autonomie, ce que nous appuyons pleinement.

Bien entendu, nous nous préoccupons de l'impact de cela sur l'OTAN. L'OTAN est notre principal cadre pour la sécurité en Europe. C'est l'alliance militaire la plus importante dont nous faisons partie. Nous souhaitons qu'il n'arrive rien, en ce qui concerne les efforts européens, qui vienne miner ou affaiblir l'OTAN. Nous surveillons la situation d'assez près. De temps à autre, nos ministres signalent à l'intention de leurs collègues européens leur point de vue à ce sujet.

Pour une bonne part, cela dépendra de la forme particulière que prendra la collaboration européenne dans le domaine de la défense. Les aspects particuliers de la chose restent à établir. Comme je l'ai dit, nous surveillons la situation d'assez près. De façon générale, nous appuyons tout à fait les efforts européens.

Senator Wiebe: As I am sure all of you know, ever since Saskatchewan became a province it has had a unique ability to produce some individuals who have made quite a contribution to our country. I would be remiss if I did not mention again that not only was Dr. Calder born in Moose Jaw, he was raised and educated in Saskatoon, Saskatchewan.

This may be a tough question for you to answer, and it might be one that might be best answered by the minister. You are the principal source of defence policy advice to the Deputy Minister. When you look at the increased costs in the type of technology and equipment needed to defend the country, it will be difficult for Canada to afford to purchase it in the event that we are called upon to do so. After all, as large as our country is, it has a small population of 30 million.

Going back to Senator Cordy's question, with the introduction of Article 5, is it important for us, as a country, to pay serious attention to our obligations to NATO, in the event there is a serious attack on our country? Can we rely on them to help provide us to defend it as we are now doing?

Mr. Calder: The answer, Senator Wiebe, is yes. We have undertaken commitments to NATO in the white paper. Those commitments are translated into detailed force proposals that are communicated to the NATO alliance. They go into some significant detail as to what we would provide, under what conditions, how quickly, with what states of readiness and so forth. This is all provided to NATO in an enormous amount of detail every year.

We are able to do what we tell NATO we can do. We can say that we can live up to our existing commitments to the alliance.

Senator Wiebe: I realize that. I know that, over the years, Canada has done an excellent job in fulfilling our responsibilities to NATO. In terms of defence, we have not had to defend our country since the late 1800s. Yet, we have, in some instances, played the role of the aggressor rather than the role of the defender. By doing so, we are basically living up to our commitment to NATO. In return, we expect NATO to live up to their commitment in the event they are called upon to defend our country. Is that a correct assumption?

Mr. Calder: Yes.

Senator Wiebe: My next question deals with Canada's increasing role of peacekeeping. Over the last number of years, we have spent a disproportionate amount of money in regard to new equipment for the navy and the air force. We have not spent a similar amount of money on re-equipping our ground troops. When you look at our role as a peacekeeper, 90 per cent of that work falls on the shoulders of our army. Is there some move to changing the direction of capital expenditures in regard to equipment for our ground troops?

Le sénateur Wiebe: Comme vous le savez tous sans doute, depuis le moment où la Saskatchewan est devenue une province, elle a cette capacité unique de produire des êtres humains qui apportent une contribution indéniable à notre pays. Je manquerais à mon devoir si je ne mentionnais pas encore une fois que non seulement M. Calder est né à Moose Jaw, mais il a été élevé et il est allé à l'école à Saskatoon, en Saskatchewan.

Vous aurez peut-être de la difficulté à répondre à la question et c'est peut-être le ministre qui serait le mieux placé pour répondre. Vous êtes la source principale de conseils du sous-ministre en matière de politique de défense. Quand on observe les coûts accrus du genre de technologie et de matériel nécessaire pour défendre le pays, on constate qu'il sera difficile pour le Canada d'en faire l'acquisition si jamais il est appelé à le faire. Après tout, si vaste que soit notre pays, il ne s'y trouve que 30 millions de personnes.

Pour revenir à la question du sénateur Cordy, étant donné que l'article 5 a été invoqué, est-il important pour nous, en tant que pays, de bien veiller à respecter nos obligations envers l'OTAN, au cas où il y aurait une attaque grave contre le Canada? Pouvons-nous compter sur l'assistance des autres pays dans un tel cas, assistance que nous leur prêtons en ce moment?

M. Calder: Sénateur Wiebe, la réponse à votre question est «oui». Nous avons contracté des engagements envers l'OTAN dans le livre blanc. Ces engagements sont traduits en propositions détaillées que nous faisons parvenir à l'OTAN. Il s'y trouve avec une grande précision ce que nous pourrions fournir, dans quelles conditions, dans quel délai, avec quel état de préparation et ainsi de suite. L'OTAN reçoit tous les ans un rapport très détaillé là-dessus.

Nous sommes en mesure de signaler à l'OTAN ce que nous pouvons faire. Nous pouvons affirmer que nous respectons nos engagements envers l'alliance.

Le sénateur Wiebe: J'en suis conscient. Je sais que, au fil des ans, le Canada a été excellent pour ce qui est de s'acquitter de ses obligations envers l'OTAN. Sur le plan de la défense, nous n'avons pas eu à défendre notre pays depuis la fin du XIX^e siècle. Néanmoins, dans certains cas, nous avons joué le rôle d'agresseur, plutôt que le rôle de défenseur. Ce faisant, nous respectons essentiellement notre engagement envers l'OTAN. En échange, nous nous attendons à ce que l'OTAN respecte son engagement au cas où il serait appelé à défendre notre pays. Ai-je raison de le supposer?

M. Calder: Oui.

Le sénateur Wiebe: Ma prochaine question porte sur le rôle accru du Canada dans les missions de maintien de la paix. Depuis plusieurs années, nous consacrons une part disproportionnée de nos fonds au nouvel équipement de la force navale et de la force aérienne. Nous n'avons pas dépensé de somme semblable pour rééquiper nos troupes terrestres. Quand on étudie notre rôle en tant que force de maintien de la paix, on s'aperçoit que 90 p. 100 du travail repose sur les épaules de notre armée. Envisage-t-on de modifier l'affectation des dépenses en immobilisations en ce qui concerne l'équipement de nos troupes terrestres?

Mr. Calder: Senator, I am not sure of the numbers with respect to how much we spend on each of the services. I suspect you are right. Obviously, high-performance aircraft and ships cost a lot of money — more than the types of things we buy for the army.

In defence of the program, we have acquired a great deal of significant equipment for the army over the last decade. We have the new light-armoured reconnaissance vehicles. We have Eryx anti-tank weapons and Howitzers. We are upgrading the Leopard. I will not go through my long list of equipment, but there are a significant number of things that have been done for the army.

It is acknowledged within the department that the army is probably the area that is under the greatest strain because of peacekeeping operations. The army is deployed abroad the most. The soldiers are bearing the brunt of the peacekeeping operations. I think there is a determination to do what needs to be done to make them as effective as possible.

Senator Wiebe: My last question is about a favourite subject of mine. I refer to the policy formation in regard to our reservists. As far as NATO is concerned, we are one of the few NATO countries that does not have a mandatory policy that requires employers to give reservists time off to serve in peacekeeping or other duties. Is there a policy review currently taking place in that regard? Is that something that the reservists may look forward to in regard to our policy concerning their employment?

Mr. Calder: Over time, we have often looked at the question of job protection legislation. There are mixed views on the subject.

You are probably aware that in the most recent legislation tabled in the House there is a provision for job protection pertaining to specific emergencies declared by the government. If that legislation passes as is, there will be a measure of job protection as to when reservists are called out for significant emergencies, which I would think would be something like the ice storm, the Manitoba flood and that type of thing.

My understanding is that provision does not extend to reservists on peacekeeping operations. It is not an across-the-board provision. This legislation is certainly a step in that direction. As I understand from our reserve experts, it is a most welcome step.

Senator Wiebe: What would also be important in that legislation is a provision for time off to train — which is a very important component of our reservists. They are basically training on weekends. Some of the courses now are such that more time will be required.

Senator Day: I have been sitting here trying to formulate the question I want to ask you. I will confess that I do not fully

M. Calder: Sénateur, je ne connais pas exactement les sommes d'argent que nous consacrons à chacun des services. Je soupçonne que vous avez raison. Évidemment, les navires et les aéronefs à haute performance coûtent beaucoup d'argent — plus que le genre de matériel que nous achetons pour l'armée.

Pour défendre ce programme, je dirais que nous avons acquis une bonne part de matériel important au profit de l'armée au cours des dix dernières années. Nous avons les nouveaux véhicules blindés de reconnaissance. Nous avons les armes antichar Eryx et les Howitzer. Nous sommes en train de mettre à niveau le Leopard. Je ne ferai pas la lecture de la longue liste d'équipement que j'ai à ma disposition, mais plusieurs choses importantes ont été acquises pour l'armée.

Il est reconnu au ministère que l'armée est probablement le service qui subit les plus grandes pressions, étant donné les opérations de maintien de la paix. C'est l'armée qui, plus que tout autre service, est déployé à l'étranger. Les soldats soutiennent tout le poids des opérations de maintien de la paix. Je crois que nous sommes déterminés à faire tout ce qu'il faut pour qu'ils soient aussi efficaces que possible.

Le sénateur Wiebe: Ma dernière question porte sur un sujet de prédilection. Je parle de la formation de la politique à l'égard de nos réservistes. Du point de vue de l'OTAN, notre pays est l'un des rares parmi les membres de l'OTAN à ne pas imposer aux employeurs l'obligation de donner un congé aux réservistes pour qu'ils puissent participer à des missions de maintien de la paix ou remplir d'autres missions. Examine-t-on la politique à cet égard? Les réservistes peuvent-ils entrevoir quelque chose en ce qui concerne notre politique touchant leur emploi?

M. Calder: Au fil du temps, nous avons souvent étudié la question d'une loi pour protéger les emplois des réservistes. Les avis sont partagés à ce sujet.

Vous êtes probablement conscient du fait que, dans le dernier projet de loi déposé à la Chambre, il y avait une disposition prévoyant la protection des emplois dans le cas d'états d'urgence particuliers déclarés par le gouvernement. Si le projet de loi est adopté tel quel, les réservistes appelés à se mobiliser en cas d'urgence auront droit à une certaine protection, comme dans le cas du verglas, des inondations au Manitoba, ce genre de choses.

Si je comprends bien, la disposition ne s'applique pas aux services qui participent à des missions de maintien de la paix. Ce n'est pas une disposition d'application générale. Le projet de loi représente certes une progression à cet égard. Si j'ai bien compris l'avis de nos spécialistes de la réserve, c'est une mesure qui est la bienvenue.

Le sénateur Wiebe: Il serait important aussi que le projet de loi comporte une disposition prévoyant les congés pour entraînement — élément très important du fonctionnement de notre réserve. Les réservistes, essentiellement, s'entraînent la fin de semaine. Certains cours ont maintenant pris une telle ampleur qu'il faudrait plus de temps.

Le sénateur Day: Je songe depuis un certain temps à la formulation de la question que je veux vous poser. Je vais faire

understand the planning process. Perhaps you could take me back to Planning 101, and we will work from there.

As I understand the presentation you have made, the white paper is government policy in relation to defence. That was the white paper of 1994 and previously. Can you explain to me these other terms you have used — programs, priorities, goals and objectives, defence mission, and Strategy 2020 — and how they fit in and what flows from what? If there is a split among the Chief of Defence Staff and the military side and the civilian side within the Defence Department, the deputy minister, can you tell me where that split starts, if there is one?

Mr. Calder: This is a subject that confuses many people, Senator Day.

Essentially, I am responsible to the Chief of the Defence Staff and the deputy minister and to the minister for the work that is done inside the department on policy. Of course, policy does not actually get you anywhere if you do not combine that with people, money, and a program to put that all together.

The Vice Chief of the Defence Staff is responsible for the planning part of our organization. He is the resource manager within the department. He is the one who looks at the demands from the Army, the Navy and the Air Force and from all other parts of the department to ensure they are consistent with the policy that is set out and the priorities and he puts together a program that will deliver a certain force capability in all the three services. He takes his guidance from what we do in policy.

Essentially, in the department, a policy review is done under the leadership of the minister, usually with a lot of direction and involvement from the minister. It is done under the Chief of the Defence Staff and the DM who work together, so there is not a split there. They work together, and they are complementary. At the next level down, you have the Vice Chief and myself. I work on policy, and the Vice Chief works on the program, with the support of other senior managers with respect to money, policy and so forth. When the system works well, we work as a team. I do not know if I answered your question.

Senator Day: You are getting there.

If there has to be some implication, and there obviously has to be, of other activities going on in the world and within government, how does the input come in, say from Foreign Affairs if there is a change in foreign policy? Does that come through your side of things, or does that come down some other way into the planning process?

Mr. Calder: Any policy review will involve a significant number of other government departments. Foreign Affairs and CIDA are involved with respect to the activities of the Canadian Forces outside of the countries, such as humanitarian assistance, peacekeeping, NATO, and United Nations, but also in any sort of defence review. The Finance Department plays a significant role, Treasury Board, and the PCO. My responsibility is dealing with

des aveux: je ne saisis pas pleinement le processus de planification. Vous pourriez peut-être me faire un petit cours d'initiation à la planification, et nous travaillerons à partir de ça.

Si je comprends bien l'exposé que vous avez fait, le livre blanc est l'incarnation de la politique gouvernementale en ce qui concerne la défense. C'était le livre blanc de 1994, et avant. Pouvez-vous m'expliquer les autres termes que vous avez employés — programmes, priorités, buts et objectifs, mission de défense, Stratégie 2020 — et me dire comment tout cela s'imbrique, qu'est-ce qui dépend de quoi? Y a-t-il une divergence d'opinions entre le chef d'état-major et le côté militaire et le côté civil au ministère de la Défense, le sous-ministre — pouvez-vous me dire où se situent les divergences, s'il y en a?

M. Calder: Sénateur Day, voilà un sujet qui laisse bien des gens perplexes.

Essentiellement, je suis responsable du travail d'élaboration des politiques fait au ministère envers le chef d'état-major de la Défense et le sous-ministre et le ministre. Bien entendu, la politique adoptée tourne à vide si vous n'y combinez pas les gens, l'argent et le programme voulu pour que tout converge.

Le vice-chef d'état-major de la Défense est responsable de l'élément planification de notre organisation. Il est le gestionnaire de ressources du ministère. C'est lui qui examine les exigences de l'armée, de la force navale et de la force aérienne, et les exigences de toutes les autres parties du ministère, pour s'assurer qu'elles concordent avec la politique exposée et avec les priorités, et il met au point un programme qui permet de mettre en oeuvre une certaine force dans les trois services. Il prend pour consigne ce que nous établissons en ce qui concerne la formulation des politiques.

Essentiellement, au ministère, un examen de la politique de défense se fait sous la direction du ministre, dont la participation et les consignes, actuellement, sont notables à cet égard. Cela se fait sous l'égide du chef de l'état-major de la Défense et du sous-ministre, qui y travaillent ensemble. Ils travaillent ensemble, et un complète l'autre. Au palier hiérarchique suivant, il y a le vice-chef et il y a moi. Je travaille aux politiques, et le vice-chef travaille au programme, avec le concours d'autres cadres supérieurs pour ce qui touche l'argent, la politique et ainsi de suite. Quand le système fonctionne bien, nous travaillons en équipe. Je ne sais pas si j'ai répondu à votre question.

Le sénateur Day: Vous y arrivez.

S'il faut prendre en considération — et il faut évidemment le faire — d'autres activités dans le monde et à l'intérieur du gouvernement, comment tenir compte de l'avis d'autrui, disons des Affaires étrangères, s'il y a modification de la politique étrangère? Est-ce que cela passe par vous, ou encore est-ce que cela intervient autrement dans le processus de planification?

M. Calder: Tout examen d'une politique suppose la participation d'un nombre important de ministères. Les Affaires étrangères et l'ACDI jouent un rôle pour ce qui touche les activités des Forces canadiennes en dehors du pays, par exemple l'aide humanitaire, le maintien de la paix, l'OTAN et les Nations Unies, mais aussi tout examen de la défense, quelle qu'en soit la forme. Le ministère des Finances joue un rôle important, tout

CIDA, Foreign Affairs and PCO. The Vice Chief and our Assistant Deputy Minister for Finance will deal with Treasury Board and the Finance Department.

Other government departments may be involved as well. There are very often implications. If we have changed some aspect of Canadian defence policy, it could impact Industry Canada or the Department of the Environment, depending what we do with various bases. In any sort of policy review, you will have a significant level of interdepartmental consultation.

In 1994, when we had a foreign policy, an aid policy and a defence policy review all going in parallel, we had meetings at my level between the three departments on a constant basis to ensure there was a certain amount of coherence among the three departments.

Senator Day: There is a long-term planning process or a mid-term planning process that goes on under the overall policy, and then there is a short-term process, like an annual business plan. You call it programs and priorities. Where in that planning process does a dramatic event like September 11 impact?

Mr. Calder: That is a good question. It could impact by forcing or encouraging us into a policy review. It could, and probably would, impact on the short term, on the business plans of the various parts of the department, as resources have to be shifted because we are responding to the immediate situation.

The Vice Chief works out the long-term plans, and they might be eventually incorporated there as well, although that would take a longer period of time. Certainly there are short-term implications, I would think almost immediately, of some major event like that.

You did, by the way, ask about Strategy 2020. The white paper is a government document, or a government direction to the department. It is the policy document. Strategy 2020 is a departmental document that is a derivative of the policy. It is a document that starts off from the policy, entirely consistent with the policy, and elaborates on things that we did not put in the policy in 1994 but needed to be on the record. Strategy 2020 is guidance in greater detail within the department on the direction of the way ahead, but it has no policy standing on its own.

If the government declared tomorrow that the white paper was no longer valid, it would, in effect, be declaring that Strategy 2020 was no longer valid either. A new policy document could well be to 2030 by that time. Strategy, as I say, is a document derivative of policy, and certainly we worked very closely with the authors of that to make sure that it is entirely, in our view, consistent with the policy.

comme le Conseil du Trésor et le BCP. J'ai moi-même pour responsabilité de traiter avec l'ACDI, les Affaires étrangères, et le BCP. Le vice-chef et notre sous-ministre adjoint (Finances) traiteront avec le Conseil du Trésor et le ministère des Finances.

D'autres ministères peuvent intervenir aussi. Il y a très souvent des conséquences de ce point de vue-là. Si nous modifions quelque aspect de la politique de défense canadienne, cela peut avoir une incidence sur Industrie Canada ou le ministère de l'Environnement, suivant les mesures que nous adoptons dans les diverses bases. Quel que soit le genre d'examen politique dont il est question, il y a un degré important de consultations interministérielles.

En 1994, au moment où nous menions de front des examens de la politique étrangère, de la politique d'aide et de la politique de défense, nous nous sommes réunis constamment, à mon échelon, les trois ministères participants, pour nous assurer qu'il y avait une certaine cohérence d'un ministère à l'autre.

Le sénateur Day: Il y a un processus de planification à long terme ou un processus de planification à moyen terme qui sous-tend la politique globale, puis il y a le processus à court terme, comme un plan d'affaires annuel. Vous appelez cela programmes et priorités. Où se situe l'incidence d'un événement comme l'attentat du 11 septembre sur le processus de planification?

M. Calder: L'incidence, cela pourrait être que nous sommes forcés de procéder à un examen de la politique ou encouragés à le faire. Cela pourrait avoir et aurait probablement une incidence à court terme, sur les plans généraux de divers secteurs du ministère, car il faudrait que des ressources soient remaniées pour que nous puissions répondre à la situation immédiate.

Le vice-chef dresse les plans à long terme, qui peuvent finir par être intégrés là aussi, bien que cela puisse prendre plus de temps. Certes, il y a des conséquences à court terme, je dirais presque immédiatement, à des incidents comme celui-là.

Soit dit en passant, vous avez posé une question sur Stratégie 2020. Le livre blanc est un document gouvernemental, une consigne du gouvernement au ministère. C'est le document qui énonce la politique. Stratégie 2020 est un document ministériel qui découle de la politique. C'est un document qui a pour point de départ la politique elle-même, qui s'accorde entièrement sur la politique, qui apporte des précisions que nous n'avons pas incluses dans la politique de 1994, mais qu'il fallait établir dans les formes. Stratégie 2020 donne au ministère plus de détails pour indiquer la voie à suivre, mais il ne constitue pas, en lui-même, une politique.

Si le gouvernement devait déclarer demain que le Livre blanc n'a plus cours, il déclarerait, concrètement, que la Stratégie 2020 n'a pas cours non plus. Un nouveau document politique pourrait très bien porter sur l'an 2030 à ce moment-là. La «Stratégie», comme je le dis, est un document qui découle de la politique, et nous avons certainement collaboré de très près avec les auteurs de ce document pour nous assurer que celui-ci concorde, à nos yeux, avec la politique.

Senator Day: You say you worked closely with the authors. Is it driven primarily by the uniform side of the department?

Mr. Calder: By the Vice Chief's side.

The Chairman: You had a question from Senator Day about September 11 and it being a possible trigger point for changes in policy. Can you give us some examples of what changes have taken place in the department as a result of September 11?

Mr. Calder: At this point, the changes are essentially the operations. What has changed is the response to the campaign in the Indian Ocean, the deployment of the forces and the readiness to deploy other forces.

As you know, the department has participated in a series of activities at the government level with respect to legislation and more funds — CSIS and CSE, for example. The department has had a lot of input into the interdepartmental process.

Within the department itself, I would think at this point in time the changes are primarily with respect to the conduct of the operations and responding to the immediate crisis.

The Chairman: Is it really too soon to be looking at policy questions at this point?

Mr. Calder: I would say yes and no. This is my own personal opinion. I think it is premature to try to come to definitive conclusions about what September 11 means to us. You can hear this in the public debate. There are those who suggest that, in fact, the world has fundamentally changed because of September 11. Other people are suggesting that very little has changed.

There is a legitimate and important debate as to exactly what this means. I feel it is too early to try to come to definitive judgments on that. Much depends on what happens in the next few months with respect to Afghanistan and with respect to the overall campaign against terror. What is the nature of this world in which we live? It is not clear to me certainly.

I do think there are some initial conclusions one can draw. Certainly it has been pointed out that September 11 did not make Canada more vulnerable. We were always vulnerable. It is clearly true that September 11 has taught us a great deal about our existing vulnerability. Canada's vulnerability to threats from abroad — which was highlighted by September 11 — is something that will be reflected in the next defence policy or the next national security policy because this is something we will have to address. The events of September 11 sent us the message that this country is vulnerable to threats from abroad.

There is no doubt in my mind that it will have an effect on Canada-U.S. relations, as I said, in response to an earlier question. I think that it has underlined the importance of our relationship with the Americans. It has underlined the importance of the indivisibility of the continent. It has underlined the fact that an

Le sénateur Day: Vous dites que vous avez collaboré étroitement avec les auteurs. Cela provient principalement du côté militaire du ministère?

M. Calder: Du côté du vice-chef.

Le président: Le sénateur Day vous a posé une question à propos de l'incident du 11 septembre et de la possibilité qu'il déclenche les modifications de la politique. Pouvez-vous nous donner des exemples de modifications qui ont été adoptées au ministère du fait du 11 septembre?

M. Calder: En ce moment, je dirais que les modifications touchent essentiellement les opérations. Ce qui a changé, c'est la réponse à la campagne dans l'océan Indien, le déploiement des forces et l'aptitude à déployer d'autres forces encore.

Comme vous le savez, le ministère a pris part à une série d'activités gouvernementales ayant trait à des lois et à l'accroissement de fonds — le SCRS et le CST, par exemple. Le ministère a apporté une contribution importante au processus interministériel.

Au ministère lui-même, les changements principaux concernent la conduite des opérations et la réponse immédiate à la crise.

Le président: Est-il vraiment trop tôt pour aborder des questions liées à la politique de défense?

M. Calder: Oui et non. C'est mon opinion personnelle. Je crois qu'il est prématuré de tirer des conclusions définitives quant au sens que prend le 11 septembre pour nous. Le débat public le démontre. Certains avancent que, en fait, l'incident du 11 septembre a fondamentalement changé le monde. D'autres avancent que très peu de choses ont changé.

Nous assistons à un débat légitime et important sur le sens réel de la chose. Je crois qu'il est trop tôt pour essayer d'en arriver à des jugements catégoriques sur la chose. La tournure de la situation dépendra beaucoup, dans les quelques mois à venir, de la situation en Afghanistan et de la campagne globale menée contre le terrorisme. Quelle est la nature de ce monde dans lequel nous vivons? Certes, pour moi-même, je n'en suis pas parfaitement certain.

Je crois que l'on est tout de même autorisé à tirer certaines conclusions initiales. Certes, certains ont fait valoir que l'incident du 11 septembre n'a pas rendu le Canada plus vulnérable. Nous avons toujours été vulnérables. Il est vrai, manifestement, que le 11 septembre nous a renseignés grandement sur notre vulnérabilité. La vulnérabilité du Canada aux menaces provenant de l'étranger — que le 11 septembre a fait ressortir — sera prise en considération dans la prochaine politique de défense ou la prochaine politique de sécurité nationale parce qu'il s'agit là de difficultés qu'il faut chercher à régler. Les événements du 11 septembre nous ont fait voir une chose: le Canada est vulnérable à des menaces provenant de l'étranger.

Cela ne fait aucun doute dans mon esprit, le phénomène aura une incidence sur les relations canado-américaines, comme je l'ai dit en réponse à une question posée tout à l'heure. Je crois que cela a servi à souligner l'importance de nos rapports avec les Américains. Cela a souligné l'importance de l'indivisibilité du

attack on one is an attack on the other and that we are so closely related that one is impacted automatically.

That will have impact on our defence policy. It could have impact on NORAD, it could have impact with respect to ballistic missile defence, and it could have impact on planning in a number of areas. I am not sure exactly what the impacts will be, but I believe there will be those impacts.

After this campaign is over or even before then, after the campaign has gone on for some period of time, this will cause us to reflect on our capabilities and whether we have the right types of capabilities, or should we be thinking of increasing certain capabilities to respond to these types of incidents.

The Chairman: Mr. Calder, in your paper, when you were commenting on the same matter, your first observation was that a major global war between the great powers is extremely unlikely. Then on the fifth page you commented on the growing tensions in volatile parts of the world. You referred to the Arab-Israeli conflict, China-Taiwan and India-Pakistan. What is your assessment of a major war along religious lines?

Mr. Calder: Maybe it is a lack of imagination, but I do not see the basis. The United States, Europe, Russia, China, Japan and India are the major power blocks in the world. A major war of the type that was fought in the last century would have to involve at least two of those, one against the other, and maybe more than just two. I do not see an interest, a desire or an inclination for any of those to get into a war with one of those other the power blocks.

Accidents can and do happen in history. From time to time, one has to observe carefully, for example, the situation in Korea or in Taiwan or the situation with India and Pakistan. My sense is that a major war would involve those and, frankly, I do not see what the religious divisions are there that would cause us to have a religious war.

The Chairman: Do you not see any likelihood of a coalition that would be Muslim-based given the fact that we are currently focussing on a country that is Muslim?

Mr. Calder: We are not talking about a conflict between religions. We are talking here about a conflict between people who are fundamentalist and terrorists against those who are cosmopolitan, democratic, pluralist and believe in universal human rights. That is the conflict.

I suggest you will find terrorists and fundamentalists in many places in the world — not just in Islamic countries. I do not accept the proposition that this is a clash of civilizations. Many Muslims have pointed that out themselves.

continent. Cela a souligné le fait qu'une attaque lancée contre les uns est une attaque lancée contre les autres, et que nous sommes à ce point proches que l'effet se fait ressentir automatiquement.

Cela aura une incidence sur notre politique de défense. Cela pourrait avoir une incidence sur le NORAD, une incidence sur les missiles balistiques et une incidence sur la planification à plusieurs égards. Je ne sais pas très bien quelle forme tout cela prendra, mais je crois qu'il y aura cette incidence sur les choses.

Après la campagne, voire avant même qu'elle ne se termine, après que la campagne aura duré un certain temps, nous serons incités à réfléchir sur nos moyens et à nous demander si nous disposons des bons types de moyens, ou encore s'il faut envisager d'accroître certains moyens en vue de réagir à des incidents de ce type.

Le président: Monsieur Calder, Dans votre mémoire, au moment de commenter cette même question, vous dites d'abord qu'une guerre mondiale entre les grandes puissances est extrêmement improbable. Puis, à la cinquième page, vous formulez des observations sur les tensions croissantes dans les parties instables du monde. Vous faites allusion au conflit arabo-israélien, au conflit Chine-Taiwan et au conflit Inde-Pakistan. Entrevoyez-vous une grande guerre qui aurait pour point d'ancrage des thèmes religieux?

M. Calder: Je manque peut-être d'imagination, mais je ne vois pas les raisons qui justifieraient une telle guerre. Les États-Unis, l'Europe, la Chine, le Japon et l'Inde forment les grands blocs politiques du monde. Au dernier siècle, une grande guerre de cette nature aurait fait s'affronter au moins deux de ces blocs, l'un contre l'autre, ou peut-être plusieurs. Je ne vois pas pourquoi l'un ou l'autre de ces blocs aurait l'intérêt, la volonté ou le désir de s'engager dans une guerre contre un ou plusieurs des autres blocs.

L'histoire est tout de même faite d'imprévus. De temps à autre, il faut observer attentivement, par exemple, la situation en Corée ou à Taïwan, ou la situation en ce qui concerne l'Inde et le Pakistan. J'ai l'impression qu'une grande guerre mettrait aux prises ceux-là et, pour être franc, je ne vois pas quelles seraient les divergences religieuses qui nous donneraient une guerre de religion.

Le président: Entrevoyez-vous une quelconque possibilité que se forme une coalition de musulmans, étant donné que nous concentrons actuellement notre attention sur un pays qui est musulman.

M. Calder: Nous ne parlons pas ici d'un conflit entre religions. Nous parlons d'un conflit entre êtres humains qui sont des intégristes et des terroristes et qui sont contre les gens cosmopolites, démocrates, pluralistes et qui sont contre, je crois, les droits universels de l'homme. Voilà le conflit.

Je dirai que vous pouvez trouver des terroristes et des intégristes à bien des endroits dans le monde — et non pas seulement dans les pays islamiques. Je n'adhère pas à la thèse selon laquelle c'est le choc des civilisations qui entre en jeu ici. De nombreux musulmans l'ont souligné eux-mêmes.

The Chairman: I think they have and from a domestic point of view, it is obviously very important. Having said that, you must also see linkages. In the event that the current war is broadened to include other countries, which we hear speculated about regularly, the likelihood of there being linkages increases, do they not?

Mr. Calder: That is possible. I would think we would be well to avoid moving in that direction.

Senator Banks: You just mentioned there were some Muslim countries that are democratically ruled with which we will not have problems. Which countries did you have in mind?

Mr. Calder: No, what I said was that in my characterization of the conflict in which we are involved is a conflict between people who are on one side terrorists and fundamentalists and on the other side people who are cosmopolitan, democratic and supporters of human rights.

Senator Banks: Were you not referring to Muslim countries?

Mr. Calder: No, this is a more universal statement of the nature of the conflict. As I said, I do not think this is a conflict with Muslim countries or in any way with their people or their religion.

Senator Banks: We must hope not.

It is a convention. You said there is a question as to whether or not things have changed a whole lot since September 11. I think most people think they have, but there have been many other things that have changed since 1994 as well. You did an excellent job of reassuring us that with respect to the policy as it is set out in the 1994 white paper, we are capable of not only meeting it but also exceeding it.

Since a lot of things have changed since 1994 — including the fact that we did not think we were going to be in Cyprus for 30 years and we did not think we would be in the Balkans for 10 years — those things perhaps do not apply any more. Maybe they just do not obtain any more.

I think it is fair to say there is a feeling abroad in some parts of the land that we are not belying up to the bar when it comes to our military capabilities, our military commitment, our military capacity and our military willingness. We have certainly seen statistics that seem irrefutably to say that in comparison with Luxembourg we do not do very well and that we are at the bottom of the heap in our percentage of GDP, by whatever means one wants to measure it; that we are punching below what ought to be our weight. This is a criticism that is levelled widely. I am sure you must have heard it and I am interested in hearing your response.

Mr. Calder: Thank you, Senator Banks. I am vaguely aware of these criticisms.

It depends on what figures you take to measure. It varies sometimes depending on exchange rates, but we are the sixth or seventh largest spender in NATO. We are the sixteenth largest spender in the world. The other 15 include places like United

Le président: Je crois que c'est le cas et, du point de vue intérieur, c'est évidemment très important. Cela dit, il faut aussi voir des liens. Si jamais le champ d'action de la guerre s'élargit de manière à inclure d'autres pays, ce qui fait l'objet de conjectures régulières, la probabilité qu'il y ait des liens s'accroît, n'est-ce pas?

M. Calder: C'est possible. Je crois que nous serions bien avisés de ne pas nous engager dans cette voie.

Le sénateur Banks: Vous venez de mentionner qu'il existe des pays musulmans qui ont un régime démocratique et qui ne poseront aucune difficulté à nos yeux. À quels pays pensiez-vous?

M. Calder: Non, ce que j'ai dit, pour décrire le conflit, c'est que nous sommes aux prises avec des gens qui, d'une part, sont des terroristes et des intégristes, et, d'autre part, des gens qui sont cosmopolites et démocrates et qui adhèrent à la notion des droits de la personne.

Le sénateur Banks: Est-ce que vous ne faisiez pas allusion à des pays musulmans?

M. Calder: Non, c'est une affirmation plus universelle sur la nature du conflit. Comme je l'ai dit, je ne crois pas qu'il s'agisse d'un conflit avec les pays musulmans ou, de quelque façon que ce soit, avec leurs gens ou leur religion.

Le sénateur Banks: Nous devons espérer que ce n'est pas le cas.

C'est une convention. Vous avez dit qu'il faut savoir encore si les choses ont vraiment changé à ce point depuis le 11 septembre. Je crois que la plupart des gens diraient que c'est le cas, mais il y a eu de nombreux autres changements depuis 1994. Vous avez fait un excellent travail pour nous rassurer, pour que nous sachions que nous sommes en mesure de réaliser, voire de dépasser la politique qui est établie dans le livre blanc de 1994.

Comme beaucoup de choses ont changé depuis 1994 — notamment le fait que nous ne pensions pas être à Chypre pendant 30 ans et nous ne pensions pas être dans les Balkans pendant dix ans — ces choses, peut-être, ne s'appliquent plus. Peut-être qu'elles ne tiennent tout simplement plus.

Je crois que l'on peut affirmer que, dans certains milieux, les gens ont l'impression que nous ne faisons pas notre part en ce qui concerne nos moyens militaires, notre engagement militaire, notre capacité militaire et notre volonté militaires. Nous disposons certainement de statistiques qui semblent dire, de manière irrefutable, que, par rapport au Luxembourg, nous ne faisons pas très bonne figure et que nous nous situons au dernier rang du classement pour ce qui est du pourcentage du PIB, prenez la mesure que vous voulez; que notre rendement n'est pas à la hauteur. C'est une critique qui circule largement. Je suis sûr que vous l'avez déjà entendue, et j'aimerais bien savoir ce que vous en pensez.

M. Calder: Merci, sénateur Banks. Je suis plus ou moins au courant de ces critiques.

Cela dépend des statistiques que vous choisissez pour mesurer la chose. Cela varie parfois en fonction du taux de change, mais nous nous trouvons au sixième ou au septième rang pour les dépenses parmi les pays membres de l'OTAN. Nous venons au

States, Great Britain, France, Germany and so forth. There is good reason for those countries to be ahead of us. Sixteenth in the world for defence expenditures does not seem to be a bad place, given the number of countries in the world. By that measurement, we are not doing badly.

The real issue here is: "How much is enough?" As long as defence departments and armies have existed, people have asked how much should be put into defence.

The critics to whom you refer argue that more money should be spent on defence. God bless them, who would not want more money? The government must look at a finite amount of money to spend on various programs. They must look at the demand from the Department of National Defence and the Canadian Forces, but they must also look at the demand for other areas of national security such as the Solicitor General, the RCMP, the Coast Guard, Health Canada, Industry Canada, and all of those areas. They must also look at other government departments. If you went around town, you would discover that almost every government department could put up a case — perhaps as valid as our case — for more spending in those areas.

There are also the broad priorities that Canadians support with respect to spending on health, education and so forth. The issue comes down to a question of "how much is enough" in the defence budget and that is a subjective judgment. The government has been reasonably satisfied with the amount that it has given us.

When honourable senators hear witnesses who say that more money should be spent on defence, you should ask them on what. If we ask the Minister of Finance for \$1 billion more for the defence budget, he will expect us to lay down in clear terms how we will spend the money; otherwise, we will not get a nickel.

Your witnesses should be asked the same question. If they think more money should be spent, where should it be spent? What is the capability that should be bought with that money? We must understand that this is a zero-sum game; money spent on one thing will not be spent elsewhere.

Senator Banks: Some witnesses have taken the position that the figure should be enough to ensure that when they go to multilateral military meetings to discuss policy commitment and plans, they do not have the distinct feeling that everyone else at the table is saying, "Here come the Canadian freeloaders." They have also suggested that we spend a percentage of our GDP or dollars, which would be roughly equivalent to the per capita ratio spent by the United States, the United Kingdom, France or Germany. We do not do that.

Mr. Calder: I go to many international meetings. I go to many NATO meetings. Others in the department — some of whom you will have before you as witnesses — attend these meetings as

seizième rang pour les dépenses dans le monde entier. Parmi les 15 premiers pays, il y a les États-Unis, la Grande-Bretagne, la France, l'Allemagne et ainsi de suite. Si ces pays sont en avance sur nous, c'est qu'il y a une bonne raison. Seizième dans le monde pour les dépenses de défense, cela n'est pas si mal, compte tenu du nombre de pays qui existent dans le monde. Si on se fie à cette mesure, nous ne faisons pas si piètre figure.

La question qu'il faut se poser est la suivante: «Qu'est-ce qui est suffisant?» Depuis que les ministères de la Défense et que les armées existent, les gens se sont demandé combien d'argent il faut consacrer à la défense.

Les critiques auxquels vous faites allusion avancent qu'il faudrait accroître le budget de la défense. Grand bien leur fasse, qui ne voudrait pas plus d'argent? Le gouvernement doit étudier les sommes d'argent limitées à sa disposition pour les divers programmes. Il doit étudier la demande en ce qui concerne le ministère de la Défense nationale et les Forces armées canadiennes, mais il doit également étudier la demande relative à d'autres aspects de la sécurité nationale, par exemple en ce qui concerne le solliciteur général, la GRC, la Garde côtière, Santé Canada, Industrie Canada et tout cela. Il doit étudier la situation des autres ministères. Si vous faisiez le tour de la ville, vous seriez en mesure de constater que tous les ministères peuvent justifier leur demande — demande qui peut être aussi justifiée que la nôtre — d'accroissement de fonds dans les champs d'action en question.

Il y a également les priorités globales des Canadiens en ce qui concerne les dépenses en santé, en éducation et ainsi de suite. La question revient donc à dire: «Qu'est-ce qui est suffisant?» dans le budget de la défense, et c'est là un jugement subjectif. Le gouvernement juge raisonnable le budget qu'il nous a accordé.

Quand les honorables sénateurs entendent des témoins faire valoir qu'il faut augmenter le budget de la défense, ils devraient leur demander pourquoi. Si nous demandons au ministre des Finances de réserver un milliard de dollars de plus pour la défense, il s'attendra à ce que nous exposions clairement comment nous entendons dépenser l'argent; sinon, nous n'allons pas obtenir un rond.

Vous devriez poser la même question à vos témoins. S'ils croient qu'il faut plus d'argent, demandez-leur: qu'allez-vous faire de cet argent? Quels sont les moyens qui seront créés grâce à cet argent? Il faut comprendre que c'est un jeu à somme nulle; l'argent qui est dépensé ici ne peut être dépensé là.

Le sénateur Banks: Certains témoins avancent que le budget devrait être tel que lorsqu'ils assistent à des réunions militaires multilatérales pour discuter de plans et d'engagements, ils n'aient pas la conviction que les autres murmurent: «Voici les parasites canadiens.» Vous avez également proposé que nous consacrons un certain pourcentage de notre PIB ou un certain nombre de dollars, qui correspondrait grosso modo aux dépenses par habitant en défense aux États-Unis, au Royaume-Uni, en France ou en Allemagne. Nous ne procédons pas de cette façon.

M. Calder: J'assiste à de nombreuses réunions internationales. J'assiste à de nombreuses réunions de l'OTAN. D'autres au ministère — dont certains viendront témoigner devant vous —

well. I do not have that feeling that we are considered to be freeloaders. In addition, I do not consider that to be a valid reason to ask for more money.

We need to have a legitimate need for more funds in certain areas. The minister has said he would like to have more funds, he has said that he will speak to Mr. Martin about that. However, we need to have a better explanation for the Canadian taxpayer than "bureaucrats feel better when they go to international meetings."

Senator Forrestall: It is one proposition to engage in a war with another democratic state that has the advantage of force of civility and so on. The war begins and there is something that happens to make it end. However, when you have a group of people who do not have the protection that democracy offers — law and order, the rule of law, et cetera — how do you end that war? How do you end your participation in that war?

Mr. Calder: That is a very good question. I must begin by saying that we are not involved in a war; we are involved in a campaign against terrorism.

Senator Forrestall: With all due respect, when someone shoots someone, I do not care what you call it.

Mr. Calder: I say that not only because my minister characterizes it as a campaign, but also because to call this a war gives more to the opponent than he deserves. In this case, the opponent is a common criminal who should be brought to justice. To call this a war gives a certain amount of legitimacy to the opponent that he does not deserve.

The other problem with using the term "war" is that we fall into the trap that you have posed. When we think of war, we think of victory or defeat. We think of a settlement at the end, a peace treaty, and then we have peace.

Unfortunately, in the current situation, we are in a campaign against terrorism. It is a campaign that will last as long as any of us do. I do not think there will be a victory. I do not think there will be an end to this. This is something like the war on drugs, organized crime or poverty.

We are dealing with something that is fundamental and will be with us for as long as we are around. It is important that we fight against it by all means available. In the long term, the military will only be a small portion of the equation. The process will include cutting off terrorists' funds, using the police and all the methods that one uses to deal with criminals.

We are seeing the military side now, because of events in Afghanistan. However, the military is only a small part of the overall equation.

assistent aux mêmes réunions. Je n'ai pas l'impression qu'on nous considère comme des parasites. Par ailleurs, je ne crois pas qu'il s'agisse là d'une raison valable de demander plus d'argent.

Nous avons bel et bien besoin d'argent dans certains secteurs. Le ministre a affirmé qu'il aimerait disposer de fonds accrus, il a dit qu'il s'adresserait à M. Martin à ce sujet. Tout de même, il faut trouver mieux, pour expliquer la situation aux contribuables canadiens, que de dire: les bureaucrates qui assistent à des réunions internationales se sentiront mieux.

Le sénateur Forrestall: C'est une chose que de s'engager dans une guerre avec un autre État démocratique qui possède l'avantage de la force, la conception civile des choses et ainsi de suite. La guerre a lieu, puis quelque chose va bien qui fait qu'elle se termine. Par contre, si vous êtes aux prises avec un groupe de personnes qui ne bénéficient pas de la conception de la démocratie — la loi et l'ordre, la primauté du droit, etc. —, comment faites-vous pour mettre fin à la guerre? Comment mettre fin à votre participation à la guerre?

M. Calder: C'est une très bonne question. Je dois dire d'abord que nous ne sommes pas en guerre. Nous participons à une campagne contre le terrorisme.

Le sénateur Forrestall: Sauf tout le respect que je vous dois, quand il y en a un qui tire sur l'autre, le vocabulaire n'importe peu.

M. Calder: Je le dis non seulement parce que mon ministre qualifie l'action de campagne, mais aussi parce que qualifier l'action de guerre, c'est donner trop de mérite à l'adversaire. Dans le cas dont il est question ici, l'adversaire est un vulgaire criminel qu'il faut traduire en justice. Appeler cela une guerre, c'est conférer à l'adversaire une certaine légitimité qu'il ne mérite pas.

L'autre difficulté en ce qui concerne l'emploi du terme «guerre», c'est que cela nous fait tomber dans le piège que vous avez posé. Quand nous pensons à une guerre, nous pensons à la victoire ou à la défaite. Nous pensons à un règlement à la fin, à un traité de paix, puis il y a la paix.

Malheureusement, dans la situation dont il est question, nous sommes en campagne contre le terrorisme. C'est une campagne qui aura une vie aussi longue que n'importe lequel d'entre nous. Je ne crois pas qu'il y aura une victoire. Je ne crois pas que cela aura une fin. C'est quelque chose comme la guerre contre la drogue, la criminalité organisée ou la pauvreté.

Nous sommes aux prises avec quelque chose de fondamental, quelque chose qui perdurera autant que nous. Il importe que nous la combattons avec tous les moyens à notre disposition. À long terme, l'action militaire ne sera qu'un élément secondaire de l'équation. Il faudra par ailleurs supprimer la source de financement du terrorisme, au moyen de services policiers et de toutes les méthodes que l'on emploie pour s'attaquer à des criminels.

Nous observons en ce moment la contribution militaire à l'exercice, étant donné les événements en Afghanistan. Tout de même, l'action militaire ne représente qu'une variable peu significative de l'équation globale.

Senator Forrestall: Did you ever believe that we would have five years, more or less, warning prior to a major conflict?

Mr. Calder: I did believe that. I still believe it — not in the sense of what we are doing at the moment, but in the sense of a major conflict — we talk about World War I, World War II, and World War III. That type of conflict would require mobilization, organization, a considerable national effort and expenditure of funds, as in 1914 and 1939. That is what I meant by a major conflict. I still think we have that warning.

As a number of commentators have recently pointed out, Bin Laden has had the effect of showing many people in the world their shared interest. We saw, for example, with the meeting of President Putin and President Bush, the remarkable coming together of Russia and the United States, which we can only welcome. We see that the Russians being much more positive with respect to NATO and Europe. There is a remarkable degree of good relations between the major power blocs at the moment, which suggests to me that we do have that five years.

Senator Forrestall: Do I gather from the current state of privation of money, manpower and equipment — either through benign neglect or some deliberate means — that conventional wisdom does not see us even in the first of that five-year warning? In other words, that there is not a potential for a world war out there so we are not about to spend too much money at this point.

Mr. Calder: Senator, I do not accept the proposition.

Senator Forrestall: I am not trying to put words in your mouth.

Mr. Calder: I do not accept the proposition. I grant that we have decreased the numbers. We have gone down to 60,000.

Senator Forrestall: I doubt if we have written 60,000 paycheques in any one month for some considerable period of time.

Mr. Calder: I do not know the up-to-date figures, but I am told that it will go above 60,000. The numbers have been lowered, but I do not accept the proposition that the forces are run down. Both the existing CDS and the previous CDS are on record, in their own military judgment, saying that. I would be a very brave civilian to argue with them on the subject of military capability. I believe that the Canadian Forces today are in better shape than they were 10 years ago. They are smaller, but in better shape. Quality is, in many respects, more important than quantity.

Senator Forrestall: Is the Sea King in better shape today than it was 10 years ago?

Mr. Calder: Nothing is perfect, senator.

Le sénateur Forrestall: Avez-vous jamais cru que nous aurions, plus ou moins cinq ans à l'avance, des signes indiquant un conflit majeur à venir?

M. Calder: J'ai cru cela. Je le crois toujours — pas pour ce que nous faisons en ce moment, mais plutôt pour un conflit majeur —, nous parlons de la Première Guerre mondiale, de la Seconde Guerre mondiale et de la Troisième Guerre mondiale. Ce genre de conflits exige une mobilisation, de l'organisation, un effort national et un budget considérables, comme en 1914 et en 1939. C'est ce que j'entendais par conflit majeur. Je crois qu'il y a toujours ces indications.

Comme plusieurs commentateurs l'ont fait remarquer, récemment, l'action de Ben Laden a permis à bien des gens dans le monde de voir où se situe leur intérêt commun. Nous avons été témoins, par exemple, de la réunion du président Poutine et du président Bush, la réunion remarquable de la Russie et des États-Unis, ce que nous ne pouvons qu'accueillir avec plaisir. Nous voyons que les Russes affichent une attitude nettement plus positive envers l'OTAN et l'Europe. Les relations entre les grands blocs politiques sont remarquablement bonnes en ce moment, ce qui me fait penser que nous disposons des cinq années en question.

Le sénateur Forrestall: Étant donné le manque d'argent, de personnel et d'équipement qui afflige actuellement notre appareil militaire, que ce soit le résultat d'une aimable indifférence ou d'un plan délibéré —, dois-je en déduire que, suivant la sagesse populaire, nous ne sommes même pas là pour la première des cinq années en question? Autrement dit, il n'y a pas de véritable possibilité qu'une guerre mondiale se déclare, alors nous ne consacrons pas trop d'argent à la chose pour l'instant.

M. Calder: Sénateur, je ne suis pas d'accord avec cette affirmation.

Le sénateur Forrestall: Je n'essaie pas de vous attribuer des propos que vous n'auriez pas tenus.

M. Calder: Je ne suis pas d'accord avec cette affirmation. J'admets qu'il y a eu une diminution. Nous en sommes à 60 000.

Le sénateur Forrestall: Je doute que nous ayons fait 60 000 chèques de paie pendant un mois donné depuis bien longtemps.

M. Calder: Je ne suis pas au courant des dernières statistiques, mais on me dit que c'est plus de 60 000. Le chiffre a été réduit, mais je ne suis pas d'accord avec l'affirmation selon laquelle les forces sont dans un état miséreux. Le chef d'état-major actuel de la Défense et son prédécesseur l'ont dit, au meilleur de leur jugement militaire. Je serais un civil très courageux si je contestais leur vision de la capacité militaire que nous avons. Je crois que les Forces canadiennes sont en meilleur état aujourd'hui qu'elles l'étaient il y a dix ans. Elles sont moins nombreuses, mais en meilleur état. La qualité, à bien des égards, importe plus que la quantité.

Le sénateur Forrestall: Le Sea King est-il en meilleur état aujourd'hui qu'il l'était il y a dix ans?

M. Calder: La perfection n'est pas de ce monde, sénateur.

Senator Forrestall: Why is it that over the past weekend we could only fly three Hercules? We currently have 28 to 30 Hercules and only three are operational. Although it is not really important, these are items that come to our attention and we are expected to deal with them. It is a little difficult.

Canada 21 has suggested a revolution in military affairs. They have suggested that Canada might do better with a specialized niche such as paramilitary police. Do you have a view on that view expressed by Canada 21?

Mr. Calder: Before commenting on that, I would like to comment on the subject of capability. I suggest that if you ask serving members of the Army, Navy and Air Force whether they are happy with the current condition or would prefer to return to 1990 conditions, they would all prefer current conditions.

Senator Forrestall: That is not what we are talking about. Are you telling me the Sea King is a safer and better piece of equipment today than it was 10 years ago?

Mr. Calder: I am talking about overall capability, senator. The Armed Forces will never have all new equipment in every area. You can always cite one piece of equipment.

Senator Forrestall: What about the Hercules? When are we going to renew it? When will we get on with some of these programs?

We have recently talked to reservists, among whom there are many bright, intelligent, interested young women. In the final analysis, their complaint was that they are issued with men's trousers. This complaint has been ongoing for 10 years and we have not yet done anything about it.

I am not sure that we are better off today than we were 10 years ago, but we might be.

Finally, does the concept in the 1994 defence paper remain valid in the sense that we should maintain a highly mobile combat ready force, or is the scenario changing?

Mr. Calder: As you will recall, in 1994 there was an issue before the joint committee and the department as to the importance of combat capability and so forth. Everything that we have seen since 1994 in Bosnia, Kosovo and now in Afghanistan has validated the fact we do need multi-purpose, combat capable forces.

This brings me back to your previous question from which I diverted you. You asked me about niches. I am not in favour of niche forces. Desmond Morton, the well-known historian, has always said that the Department of National Defence is very bad at predicting the future. I must admit that he is largely correct.

Going down the road of niche forces requires identifying now the type of niche that will be important in 10 years and the investment of money in that at the expense of more general capability. I am extremely dubious about that. I am not confident that we would pick the niche that will be important in 10 years. I would much rather position the Canadian Forces in the middle of the spectrum of capability where they are not highly specialized in

Le sénateur Forrestall: Pourquoi n'avons-nous pu déployer, durant la fin de semaine dernière, que trois Hercules? Nous en avons 28 ou 30, mais il n'y en a que trois en service. Ce n'est pas si important, mais voilà le genre de questions qui vient à notre attention et que nous sommes censés régler. C'est un peu difficile.

Le Canada 21 Council propose une révolution dans les affaires militaires. Il avance que le Canada serait en meilleure posture en optant pour un créneau spécialisé comme la police paramilitaire. Que pensez-vous de cette idée de la part du Canada 21 Council?

M. Calder: Avant de commenter cette question, j'aimerais parler de la question du potentiel militaire. Je dirais que si vous demandez aux membres actifs de l'armée, de la force navale et de la force aérienne s'ils sont heureux des conditions actuelles ou s'ils préféreraient en revenir aux conditions de 1990, tous choisiraient les conditions actuelles.

Le sénateur Forrestall: Ce n'est pas de cela que nous parlons. Êtes-vous en train de me dire que le Sea King est plus sécuritaire qu'il y a dix ans, que c'est aujourd'hui un meilleur appareil?

M. Calder: Je parle du potentiel global, sénateur. Les forces armées n'auront jamais de l'équipement neuf sur toute la ligne. On peut toujours parler d'un élément particulier de l'équipement.

Le sénateur Forrestall: Qu'en est-il du Hercules? Quand allons-nous renouveler le parc? Allons-nous mettre à exécution certains de ces programmes?

Nous nous sommes entretenus récemment avec des réservistes, parmi lesquels il y avait nombre de jeunes femmes intéressées, vives et intelligentes. En dernière analyse, leur plainte, c'était qu'elles recevaient des pantalons d'hommes. Elles s'en plaignent depuis dix ans, mais nous n'avons encore rien fait.

Je ne suis pas sûr que la situation soit meilleure aujourd'hui qu'il y a dix ans, mais c'est peut-être le cas.

Enfin, la conception avancée dans le livre blanc sur la défense de 1994 demeure-t-elle valable, au sens où nous devrions avoir une force très mobile qui est apte au combat, ou est-ce que le scénario change?

M. Calder: N'oubliez pas, en 1994, le comité mixte et le ministère devaient trancher la question de l'importance de la capacité de combat et tout cela. Tout ce que nous avons vu depuis 1994 — en Bosnie, au Kosovo et, maintenant, en Afghanistan — vient confirmer le fait que nous devons disposer de forces polyvalentes qui sont aptes au combat.

Cela me ramène à la question que vous aviez posée avant, dont je vous ai détourné. Vous m'avez parlé de créneaux. Je ne suis pas en faveur d'une force qui se cantonnerait dans un créneau. Desmond Morton, historien bien connu, a toujours dit que le ministère de la Défense nationale est très malhabile pour prévenir l'avenir. Je dois l'admettre: pour une bonne part, il a raison.

Pour articuler une force autour d'un créneau, il faut déterminer dès aujourd'hui le genre de créneau qui sera important dans dix ans et y mettre des fonds qui ne seront pas autrement consacrés à une capacité générale. Je me méfie énormément de cette idée. Je ne suis pas sûr que nous puissions choisir le créneau qui sera important dans dix ans. J'aimerais beaucoup mieux positionner les Forces canadiennes au milieu du spectre des moyens là où elles

any area but are generally capable. that will give us flexibility over the longer period of time as well as the ability to expand the forces in a crisis. I have never liked the idea of niche forces.

Senator Forrestall: We are in agreement on that.

You are the guru. Sooner or later, you will have to decide that it is time to put stuff on paper. Will parliamentarians — particularly the elected members of the House of Commons, but the senators as well — be given an opportunity to participate in the development of your ideas?

Mr. Calder: My guess would be that you will come out with a report before we come out with a new white paper. In fact, you may come out with many reports before we come out with a new white paper.

Certainly, you would have the opportunity to make a significant input through reports, which, of course, the government would have to take into consideration in any new policy development.

Senator Forrestall: I asked the question because we had what I thought was a fairly good report. The day before our report came out, the government's white paper appeared, so we felt as though our work had been merely window dressing.

However, it did afford us an opportunity to involve Canadians in this suggestion. I would hope that when the next round comes, there would be an opportunity for government, or the appropriate authorities, to consider the merits of a report.

I rather enjoyed the work of the joint committee in this respect.

Thank you for coming before the committee today.

Mr. Calder: You will recall, Senator Forrestall, that policy review, in which you and the Chairman were involved, actually took about one year from start to finish. These things are not usually completed quickly, although I may be surprised tomorrow when I receive instructions otherwise.

Senator Forrestall: It is for you to suggest that the bare bones are not already there and it would be difficult for me to accept. I am certain that you are working very hard in that direction. I wish you well and our prayers in that respect go with you. It is an extremely difficult task ahead.

The Chairman: For the record, the report of the joint committee came out several months in advance of the white paper. From my perspective, the white paper adopted close to 90 per cent of the recommendations of the joint committee. That is from my perspective.

Senator Forrestall: I agree with that. However, it was not that long in advance — as a matter of fact, it was the day after.

The Chairman: No, it was not the day after.

In any event, Dr. Calder, thank you for appearing before us. You have added significantly to our base of knowledge. This committee meeting has been part of our survey of major security

sont non pas spécialisées à l'extrême dans un domaine donné, mais où, de manière générale, elles sont aptes à intervenir, ce qui nous donne une marge de manoeuvre à long terme ainsi que la possibilité de donner de l'expansion aux forces en temps de crise. Je n'ai jamais aimé l'idée de forces ultraspécialisées.

Le sénateur Forrestall: Nous sommes d'accord là-dessus.

Ces vous le gourou. Tôt ou tard, vous allez devoir décider si le moment est venu de mettre cela sur papier. Les parlementaires — et particulièrement les élus de la Chambre des communes, mais, aussi, les sénateurs — ont une occasion de participer à l'élaboration de vos idées?

M. Calder: J'imagine que vous allez produire un rapport avant que nous sortions le nouveau livre blanc. De fait, vous allez peut-être produire de nombreux rapports avant que nous sortions un nouveau livre blanc.

Certes, vous avez la possibilité d'apporter une contribution notable à l'exercice par l'entremise des rapports que, bien entendu, le gouvernement devrait prendre en considération en élaborant toute politique nouvelle.

Le sénateur Forrestall: J'ai posé la question parce que nous étions d'avis que c'était un assez bon rapport. Le jour où notre rapport est sorti, le livre blanc du gouvernement a été publié, si bien que nous avons eu l'impression que nos travaux n'étaient guère que cosmétiques.

Par contre, nous avons quand même eu l'occasion de faire participer les Canadiens à l'exercice. J'espère que la prochaine fois, le gouvernement, ou les autorités compétentes, auront l'occasion d'étudier les mérites d'un rapport.

J'ai plutôt apprécié les travaux du comité mixte à cet égard.

Merci d'être venu témoigner aujourd'hui.

M. Calder: Vous vous souviendrez, sénateur Forrestall, que l'examen de la politique à laquelle vous et le président avez participé, de fait, du début à la fin, s'est échelonné sur un an. Ce ne sont pas des choses qui se font rapidement, d'habitude, mais on pourrait me surprendre demain en me donnant d'autres instructions.

Le sénateur Forrestall: C'est à vous de dire si la charpente n'est pas encore là, ce que j'aurais de la difficulté à admettre. Je suis sûr que vous travaillez très dur sur ce plan. Je vous souhaite bonne chance, et nous prions pour que vous vous acquittiez bien de la tâche. C'est une tâche extrêmement difficile qui se dessine à l'horizon.

Le président: Pour le compte rendu, le rapport du comité mixte a été publié plusieurs mois avant le livre blanc. D'après moi, le livre blanc a récupéré 90 p. 100 des recommandations du comité mixte. C'est mon opinion.

Le sénateur Forrestall: Je suis d'accord. Tout de même, ce n'était pas si longtemps à l'avance — de fait, c'était le lendemain.

Le président: Non, ce n'était pas le lendemain.

De toute manière, monsieur Calder, merci d'avoir comparu devant le comité. Vous avez enrichi sensiblement notre connaissance du dossier. Cette réunion du comité s'inscrivait dans

and defence matters facing Canada, and this evening we have focussed on the implementation of defence policy.

Before I close, I ask permission of the committee that the following items be filed as exhibits for the committee: "Caught in the Middle," by the Conference of Defence Associations; "A Wake-up Call for Canada," by the Royal Canadian Military Institute; "To Secure a Nation," by the Council for Canadian Security in the 21st Century; and a summary of evidence presented to the Special Senate Committee on the Subject Matter of Bill C-36.

Honourable senators, are you in agreement that those documents be attached as exhibits?

Hon. Senators: Agreed.

The meeting continued *in camera*.

une étude des principales questions de sécurité et de défense touchant le Canada et, ce soir, nous nous sommes concentrés sur la question de la mise en oeuvre de la politique de défense.

Avant de clore la séance, je demande au comité la permission de faire verser les pièces suivantes au dossier: «Caught in the Middle», de la Conférence des associations de la défense; «A Wake-up Call for Canada», du Royal Canadian Military Institute; «Pour assurer la sécurité d'une nation», du Conseil pour la sécurité canadienne au XXI^e siècle; et un résumé des procès-verbaux et témoignages présentés au Comité spécial sénatorial sur le projet de loi C-36.

Honorables sénateurs, êtes-vous d'accord pour que les documents en question soient versés au dossier?

Des voix: D'accord.

La réunion se poursuit à huis clos.



If undelivered, return COVER ONLY to:
Public Works and Government Services Canada —
Publishing
45 Sacré-Coeur Boulevard,
Hull, Québec, Canada K1A 0S9

En cas de non-livraison,
retourner cette COUVERTURE SEULEMENT à:
Travaux publics et Services gouvernementaux Canada —
Édition
45 Boulevard Sacré-Coeur,
Hull, Québec, Canada K1A 0S9

WITNESS—TÉMOIN

From the Department of National Defence:

Mr. Kenneth J. Calder, Assistant Deputy Minister, Policy.

Du ministère de la Défense nationale:

M. Kenneth J. Calder, sous-ministre adjoint, Politiques.



First Session
Thirty-seventh Parliament, 2001

Première session de la
trente-septième législature, 2001

SENATE OF CANADA

SÉNAT DU CANADA

*Proceedings of the Standing
Senate Committee on*

*Délibérations du Comité
sénatorial permanent de la*

National Security and Defence

Sécurité nationale et de la défense

Chair:
The Honourable COLIN KENNY

Président:
L'honorable COLIN KENNY

Monday, December 3, 2001

Le lundi 3 décembre 2001

Issue No. 8

Fascicule n° 8

Eleventh and twelfth meetings on:

An introductory survey of the major security and defence issues facing Canada with a view to preparing a detailed work plan for future comprehensive studies

Onzième et douzième réunions concernant:

Étude préliminaire des principales questions de défense et de sécurité qui touchent le Canada en vue de la préparation d'un plan de travail détaillé pour des études plus poussées

WITNESSES:
(See back cover)

TÉMOINS:
(Voir à l'endos)

THE STANDING SENATE COMMITTEE ON NATIONAL SECURITY AND DEFENCE

The Honourable Colin Kenny, *Chair*

The Honourable J. Michael Forrestall, *Deputy Chair*

and

The Honourable Senators:

Banks	* Lynch-Staunton
* Carstairs, P.C.	(or Kinsella)
(or Robichaud, P.C.)	Meighen
Cordy	Nolin
Day	Wiebe
LaPierre	

* *Ex Officio Members*

(Quorum 3)

Changes in membership of the committee:

Pursuant to rule 85(4), membership of the committee was amended as follows:

The name of the Honourable Senator Moore substituted for that of the Honourable Senator Day (*November 28, 2001*).

The name of the Honourable Senator Sibbeston substituted for that of the Honourable Senator Moore (*November 28, 2001*).

The name of the Honourable Senator Day substituted for that of the Honourable Senator Sibbeston (*November 28, 2001*).

LE COMITÉ SÉNATORIAL PERMANENT DE LA SÉCURITÉ NATIONALE ET DE LA DÉFENSE

Président: L'honorable Colin Kenny

Vice-président: L'honorable J. Michael Forrestall

et

Les honorables sénateurs:

Banks	* Lynch-Staunton
* Carstairs, c.p.	(ou Kinsella)
(ou Robichaud, c.p.)	Meighen
Cordy	Nolin
Day	Wiebe
LaPierre	

* *Membres d'office*

(Quorum 3)

Modifications de la composition du comité:

Conformément à l'article 85(4) du Règlement, la liste des membres du comité est modifiée, ainsi qu'il suit:

Le nom de l'honorable sénateur Moore est substitué à celui de l'honorable sénateur Day (*le 28 novembre 2001*).

Le nom de l'honorable sénateur Sibbeston est substitué à celui de l'honorable sénateur Moore (*le 28 novembre 2001*).

Le nom de l'honorable sénateur Day est substitué à celui de l'honorable sénateur Sibbeston (*le 28 novembre 2001*).

MINUTES OF PROCEEDINGS

OTTAWA, Monday, December 3, 2001

(14)

[English]

The Standing Senate Committee on National Security and Defence met this day, at 9:30 a.m. in room 705, Victoria Building, the Chair, the Honourable Colin Kenny, presiding.

Members of the committee present: The Honourable Senators Atkins, Banks, Day, Forrestall, Kenny, LaPierre, Meighen, Wiebe (8).

In attendance: From the Parliamentary Research Branch, Library of Parliament: Grant Purves, Research Officer, General (ret'd) Keith McDonald, Senior Military Adviser, Chief Warrant Officer (ret'd) Maurice Dessureault, Military Adviser.

Also present: The official reporters of the Senate.

WITNESSES:

From the Department of National Defence:

Vice-Admiral Ron Buck, Chief of the Maritime Staff;

Commodore Jacques J. Gauvin, Acting Assistant Chief of the Maritime Staff;

Chief Petty Officer First Class Serge Joncas, Maritime Command Chief Petty Officer;

Lieutenant General M.K. Jeffery, Chief of the Land Staff;

Chief Warrant Officer JER Munger, Officer of Land Force Command.

Pursuant to the Order of Reference adopted by the Senate on Thursday, May 31, 2001, the Committee proceeded to its introductory survey of the major security and defence issues facing Canada with a view to preparing a detailed work plan for future comprehensive studies. (*See Issue No. 1, Monday, July 18, 2001, for the full text of the Order of Reference*)

Vice-Admiral Buck made a statement and with Commodore Gauvin and CPO1 Joncas answered questions.

Lieutenant General M.K. Jeffery made a statement and with Chief Warrant Officer Munger answered questions.

At 11:09 a.m., the committee suspended its sitting.

At 11:17 a.m., the committee resumed its sitting.

At 1:08 p.m., the committee adjourned to the call of the Chair.

ATTEST:

PROCÈS-VERBAL

OTTAWA, le lundi 3 décembre 2001

(14)

[Traduction]

Le Comité sénatorial permanent de la sécurité nationale et de la défense se réunit aujourd'hui à 9 h 30, dans la pièce 705 de l'édifice Victoria, sous la présidence de l'honorable Colin Kenny (*président*).

Membres du comité présents: Les honorables sénateurs Atkins, Banks, Day, Forrestall, Kenny, LaPierre, Meighen, Wiebe (8).

Également présents: De la Direction de la recherche parlementaire de la Bibliothèque du Parlement, Grant Purves, attaché de recherche, le général (à la retraite) Keith McDonald, conseiller militaire principal, l'adjudant chef (à la retraite) Maurice Dessureault, conseiller militaire.

Aussi présents: Les sténographes officiels du Sénat.

TÉMOINS:

Du ministère de la Défense nationale:

Le vice-amiral Ron Buck, chef d'état-major de la Force maritime;

Le commodore Jacques J. Gauvin, chef d'état-major adjoint par intérim de la Force maritime;

Le premier maître de première classe Serge Joncas, premier maître du Commandement maritime;

Le lieutenant-général M.K. Jeffery, chef d'état-major de l'Armée de terre;

L'adjudant chef J.E.R. Munger, adjudant chef du commandant de la Force terrestre.

Conformément à l'ordre de renvoi adopté par le Sénat le jeudi 31 mai 2001, le comité procède à son étude préliminaire des principales questions de défense et de sécurité qui touchent le Canada en vue de la préparation d'un plan de travail détaillé pour des études plus poussées. (*Pour le texte intégral de l'ordre de renvoi, voir le fascicule n° 1 du lundi 18 juillet 2001*).

Le vice-amiral Buck fait une déclaration et, avec l'aide du premier maître de première classe Joncas, répond aux questions.

Le lieutenant-général M.K. Jeffery fait une déclaration et, avec l'aide de l'adjudant chef Munger, répond aux questions.

À 11 h 09, le comité suspend ses travaux.

À 11 h 17, le comité reprend ses travaux.

À 13 h 08, le comité suspend ses travaux jusqu'à nouvelle convocation de la présidence.

ATTESTÉ:

OTTAWA, Monday, December 3, 2001

(15)

[English]

The Standing Senate Committee on National Security and Defence met this day, at 1:33 p.m. in Room 705, Victoria Building, the Chair, the Honourable Colin Kenny, presiding.

Members of the committee present: The Honourable Senators Atkins, Banks, Day, Forrestall, Kenny, LaPierre, Meighen, Wiebe (8).

In attendance: From the Parliamentary Research Branch, Library of Parliament: Grant Purves, Research Officer, General (ret'd) Keith McDonald, Senior Military Adviser, Chief Warrant Officer (ret'd) Maurice Dessureault, Military Adviser.

Also present: The official reporters of the Senate.

WITNESSES:

From the Department of National Defence:

Lieutenant-General Lloyd Campbell, Commander of Air Command and Chief of the Air Staff;

Chief Warrant Officer Daniel Gilbert;

Major-General Richard Bastien, Deputy Commander of Air, Assistant Chief of the Air Staff;

General Raymond R. Henault, Chief of the Defence Staff;

Chief Petty Officer First Class R.M. Lupien, Canadian Forces Chief Warrant Officer.

Pursuant to the Order of Reference adopted by the Senate on Thursday, May 31, 2001, the Committee proceeded to its introductory survey of the major security and defence issues facing Canada with a view to preparing a detailed work plan for future comprehensive studies. (*See Issue No. 1, Monday, July 18, 2001, for the full text of the Order of Reference*)

Lieutenant-General Campbell made a statement and with Chief Warrant Officer Gilbert and Major-General Bastien answered questions.

General Henault made a statement and with Chief Petty Officer First Class Lupien answered questions.

At 3:22 p.m., the committee suspended its sitting.

At 3:27 p.m., the committee resumed its sitting.

At 4:44 p.m., the committee adjourned to the call of the Chair.

ATTEST:

OTTAWA, le lundi 3 décembre 2001

(15)

[Traduction]

Le Comité sénatorial permanent de la défense et de la sécurité se réunit aujourd'hui à 13 h 33 dans la pièce 705 de l'édifice Victoria sous la présidence de l'honorable Colin Kenny (président).

Membres du comité présents: Les honorables sénateurs Atkins, Banks, Day, Forrestall, Kenny, LaPierre, Meighen et Wiebe (8).

Sont présents: De la Direction de la recherche de la Bibliothèque du Parlement: Grant Purves, attaché de recherche: général (à la retraite) Keith McDonald, conseiller militaire principal; adjudant chef (à la retraite) Maurice Dessureault, conseiller militaire.

Sont aussi présents: Les sténographes officiels du Sénat.

TÉMOINS:

Du ministère de la Défense nationale:

Le lieutenant-général Lloyd Campbell, commandant du Commandement aérien et chef d'état-major de la Force aérienne, au Quartier général de la Défense nationale;

L'adjudant chef Daniel Gilbert;

Le major-général Richard Bastien, commandant adjoint du Commandement aérien, chef d'état-major adjoint de la Force aérienne;

Le général Raymond R. Henault, chef d'état-major de la Défense;

Le premier maître de première classe R.M. Lupien, adjudant chef des Forces canadiennes.

Conformément à l'ordre de renvoi adopté par le Sénat le jeudi 31 mai 2001, le comité poursuit l'étude préliminaire des principales questions de défense et de sécurité qui touchent le Canada, en vue de la préparation d'un plan de travail détaillé pour des études plus poussées. (*Le texte intégral de l'ordre de renvoi figure dans le fascicule n° 1 du lundi 18 juillet 2001.*)

Le lieutenant-général Campbell fait une déclaration et, avec l'adjudant chef Gilbert et le major-général Bastien, répond aux questions.

Le général Henault fait une déclaration et, avec le premier maître de première classe Lupien, répond aux questions.

À 15 h 22, la séance est suspendue.

À 15 h 27, la séance reprend.

À 16 h 44, le comité s'ajourne jusqu'à nouvelle convocation de la présidence.

ATTESTÉ:

La greffière du comité,

Barbara Reynolds

Clerk of the Committee

EVIDENCE

OTTAWA, Monday, December 3, 2001

The Standing Senate Committee on National Security and Defence met this day at 9:30 a.m. to conduct an introductory survey of the major security and defence issues facing Canada with a view to preparing a detailed work plan for future comprehensive studies.

Senator Colin Kenny (*Chairman*) in the Chair.

[*English*]

The Chairman: Welcome to the Standing Senate Committee on National Security and Defence, whether you are here in the room, watching on television or following us on the Internet. This morning we continue our study on major security and defence issues. My name is Colin Kenny. I am a senator from Ontario and I chair the committee.

On my left is Senator Forrestall, the Deputy Chair of the committee. He is from Nova Scotia. On my far right is Senator Tommy Banks from Alberta. Beside him is Senator Joe Day from New Brunswick. On my far left is Senator Atkins from Ontario, and beside him is Senator Jack Wiebe from Saskatchewan. Some other senators, who are in transit, will join us later in the morning.

Our committee is the first permanent Senate committee with a mandate to examine the subjects of security and defence. We are conducting a survey into the major issues facing Canada, and we will be reporting back to the Senate before the end of February.

Today, we will continue our work by hearing from the chiefs of the three environments — maritime, land and air — who will tell us how operations work today and where their operations will be going over the next five years. Then we will hear from the Chief of Defence Staff on the mission of the Canadian Forces and his plans and priorities.

Two weeks ago, our committee was conducting a fact-finding visit to the West, where we visited military bases in Esquimalt and Winnipeg to see our forces where they work, train and live. Today, we hear will hear views from headquarters.

Before introducing our first witness, I want to say how proud we are of the Canadian Forces and the valuable contribution that they make to preserving democracy. On behalf of the committee members here, and all senators, I say thank you.

Our first witness is Vice-Admiral Ron Buck, Chief of the Maritime Staff. Prior to his current appointment, Admiral Buck was Commander of Maritime Forces Pacific. He has had a distinguished naval career, with a broad range of operational postings throughout the fleet. In addition, he has served in a number of non-seagoing appointments and has had an exchange posting with the Royal Navy.

TÉMOIGNAGES

OTTAWA, le lundi 3 décembre 2001

Le Comité sénatorial permanent de la sécurité nationale et de la défense se réunit aujourd'hui à 9 h 30 pour poursuivre son étude préliminaire des principales questions de défense et de sécurité qui touchent le Canada en vue de la préparation d'un plan de travail détaillé pour des études plus poussées.

Le sénateur Colin Kenny (*président*) occupe le fauteuil.

[*Traduction*]

Le président: Bienvenue au Comité sénatorial permanent de la sécurité nationale et de la défense, que vous soyez présents dans cette salle, que vous nous regardiez à la télévision ou que vous suiviez nos travaux sur Internet. Ce matin, nous poursuivons notre étude des principales questions de sécurité et de défense. Je m'appelle Colin Kenny, je suis un des sénateurs de l'Ontario et je préside le comité.

J'ai à ma gauche le sénateur Forrestall, de la Nouvelle-Écosse, qui est vice-président du comité. À mon extrême droite, le sénateur Banks, de l'Alberta. À côté de lui, le sénateur Day, du Nouveau-Brunswick. À mon extrême gauche, le sénateur Atkins, de l'Ontario et près de lui, le sénateur Wiebe, de la Saskatchewan. D'autres sénateurs se joindront à nous plus tard.

Notre comité est le premier comité sénatorial permanent à s'être vu confier le mandat d'effectuer une étude sur les questions de sécurité et de défense. Nous examinons les principaux enjeux auxquels est confronté le Canada et nous présenterons notre rapport au Sénat avant la fin de février.

Aujourd'hui, nous allons poursuivre nos travaux et entendre les témoignages des chefs des trois forces militaires — la Marine, l'Armée de terre et l'Armée de l'air — qui vont nous dresser un tableau de leurs opérations actuelles et de leur évolution au cours des cinq prochaines années. Puis nous entendrons le chef d'état-major de la Défense qui nous parlera de la mission des Forces canadiennes et de leurs plans et priorités.

Il y a deux semaines, notre comité a effectué une visite d'information dans l'Ouest. Nous nous sommes rendus dans des bases militaires à Esquimalt et à Winnipeg pour voir comment nos troupes travaillent, sont formées et vivent. Aujourd'hui, nous allons entendre les opinions du Quartier général.

Avant de présenter notre premier témoin, je tiens à dire à quel point nous sommes fiers des Forces canadiennes et de leur énorme contribution au maintien de la démocratie. Au nom des membres du comité présents ici et de tous les sénateurs, je vous dis merci.

Notre premier témoin est le vice-amiral Ron Buck, chef d'état-major de la Force maritime. Avant sa nomination à ce poste, l'amiral Buck était commandant de la Force maritime du Pacifique. Au cours d'une carrière remarquable, il a été affecté à de nombreux postes opérationnels au sein de la flotte. Il s'est vu confier également un certain nombre de missions à terre et a participé à un programme d'échange avec la Royal Navy.

Admiral Buck is accompanied by Commodore Jacques Gauvin, Acting Assistant Chief of Maritime Staff, and Chief Petty Officer First Class Serge Joncas, Maritime Command Chief Petty Officer.

Welcome. The floor is yours.

Vice-Admiral Ron Buck, Chief of the Maritime Staff, Department of National Defence: Mr. Chairman, distinguished senators, I am happy to be here today to talk to you about Canada's military, and specifically, her navy. I believe this is an excellent opportunity to help Canadians have a better understanding of their military.

I know that you have been provided with my prepared remarks and have asked that I limit my comments to those few key issues that I deem to be important, and I am pleased to comply. I can then answer any questions that you may have.

As you pointed out, I have with me today Commodore Jacques Gauvin, my assistant, and Chief Petty Officer First Class Serge Joncas, the Command Chief Petty Officer, who is the senior enlisted member of Canada's navy.

I know that to date you have heard a great deal about the strategic context within which the Canadian Forces operate. Given this background, I am proud to say that today, the navy meets its operational commitments and is seen as a valuable and credible force by our national and international operational partners. As you mentioned, what makes the navy and the Canadian Forces stand out is the quality and commitment of our men and women, both uniformed and civilian.

The navy is able to respond to events across the full spectrum of conflict: be that domestic surveillance here at home, peacetime search and rescue tasks, high-risk boarding operations in the Northern Arabian Gulf, or combat operations. Perhaps most illustrative of late, the navy is fully capable of meeting its deployment obligations, as seen with the recent departures of the Canadian task group from Halifax and HMCS *Vancouver* from Esquimalt, both in support of the campaign against terrorism.

The navy is a very credible but small force. It is second to none, in my view, in navies of comparable size. Indeed, it is significant that only Canada has deployed ships that are fully inter-operable with and integrable into U.S. carrier battle groups. The navy is ready, but continuing to maintain this credible and flexible capability presents significant resource challenges.

In part, as a result of these resource constraints, the navy has adopted a tiered level of readiness; that is, some ships are at a lower level of readiness, but they are fully capable of conducting a myriad of routine operations and do so each day.

L'amiral Buck est accompagné du commodore Jacques Gauvin, chef d'état-major adjoint par intérim de la Force maritime, et du premier maître de première classe Serge Joncas, premier maître du Commandement maritime.

Bienvenue. Vous avez la parole.

Le vice-amiral Ron Buck, chef d'état-major de la Force maritime, ministère de la Défense nationale: Monsieur le président, distingués sénateurs, je suis heureux de pouvoir parler avec vous aujourd'hui de l'armée canadienne et plus particulièrement de la Marine. Je crois qu'il s'agit d'une excellente occasion d'aider les Canadiens à mieux comprendre leurs militaires.

Je sais que l'on vous a remis copie de mes remarques. Vous m'avez également demandé de me limiter aux quelques questions que j'estime les plus importantes, ce que je ferai avec plaisir. Je répondrai ensuite à vos questions.

Comme vous l'avez noté, les personnes qui m'accompagnent aujourd'hui sont le commodore Jacques Gauvin, mon adjoint, et le premier maître de première classe Serge Joncas, premier maître du Commandement maritime, le grade le plus élevé parmi les militaires du rang supérieur de la Marine.

Je sais que vous avez beaucoup entendu parler jusqu'à présent du cadre stratégique dans lequel évoluent les Forces canadiennes. Compte tenu de ce contexte, je suis fier de dire que la Marine répond à ses engagements opérationnels et qu'elle est considérée comme une force précieuse et fiable par nos partenaires opérationnels nationaux et internationaux. Comme vous l'avez dit, la Marine et les Forces canadiennes se distinguent grâce à la qualité et à l'engagement des hommes et des femmes qui en font partie, autant ceux qui portent l'uniforme que le personnel civil.

La Marine est en mesure de réagir à des événements liés à toute la gamme des conflits, qu'il s'agisse de missions de surveillance ici, au Canada, de missions de recherche et de sauvetage en temps de paix, d'opérations d'arraisonnement à risque élevé dans le nord du golfe arabo-persique ou d'opérations de combat. Peut-être plus représentatif encore, la Marine est tout à fait capable de satisfaire à ses obligations de déploiement, comme on a pu le constater récemment lors des départs du groupe opérationnel canadien de Halifax et du NCSM *Vancouver* d'Esquimalt, à l'appui de la lutte contre le terrorisme.

La Marine est une force très crédible, petite, mais qui, selon moi, est l'égale de n'importe quelle force maritime de taille comparable. En fait, il est significatif que seul le Canada ait déployé des navires qui soient totalement interopérables avec les groupes de l'aéronavale américaine et capables d'être intégrés à ces derniers. La Marine est prête, mais le maintien de cette capacité crédible et flexible représente des difficultés considérables sur le plan des ressources.

En partie en raison de ces problèmes de ressources, la Marine a adopté un état de préparation à plusieurs niveaux. Cela veut dire que certains navires ont un niveau de préparation inférieur, mais sont tout à fait capables d'effectuer une myriade d'opérations de routine, ce dont ils s'acquittent tous les jours.

Others that are deployed for more complex operations, such as the task group deployment, basically receive the full spectrum of sophisticated training and readiness certification. The challenge, of course, is in balancing and matching resources to operational commitments.

I would like to amplify a little the importance of the two task groups we maintain. The task group, in the Canadian naval parlance, consists of a destroyer, with embark commander and staff; a number of frigates, with that number being determined by the mission; a fleet replenishment ship; from time to time, as necessary, a submarine; and the appropriate number of helicopters and supporting maritime patrol aircraft. Thus, the composition of a task group is mission dependent and will not always consist of the same mix of ships and aircraft. The task group provides the capability to command either national or international forces, as was the case in the Gulf War, and now in the Arabian Sea, and it allows for command, control and execution of complex missions. It thus allows for a major contribution, and a distinct Canadian role, that single ships could not otherwise provide.

I believe it important that I also highlight some of the key challenges that the navy and the Canadian Forces face today. Modern naval operations demand sophisticated ships, sensors and weapon systems, and as such, although our ships are high-tech, they need educated, motivated and adaptable personnel. You are no doubt aware that the target audience is shrinking and the navy is competing with an industry that pays well for these very same personnel. Thus, we are faced with the challenge of attracting, recruiting and then retaining suitably trained personnel.

Another challenge arises from the capital-intensive nature of modern naval forces, which while cost-effective once acquired, are expensive to replace. Striking an appropriate balance between sustaining the current fleet and building the next is not easy. It never has been, in fact. However, it is an investment that, over the last century, and even more so today, has allowed Canada flexible and effective options to protect its own interests directly and in combination with our friends and partners.

Over the last few years, the Canadian Forces and Canada's navy have been faced with the reality of resource constraints and reductions. That has caused us to look at everything we do and assess how we do it, what we do not do, and essentially make decisions on where to put that scarce resource. Effectively, today, I can deliver on the essentials and I am doing so. However, to sustain this and to achieve change over the long term will be problematic.

In the final analysis, Canada's navy, as a symbol of the nation, and with technically proficient and operationally credible naval forces, provides the country not only with the ability to take a stand on issues, but to demonstrate its commitment to contribute to the solution.

D'autres, qui sont déployés pour des opérations plus complexes, comme c'est le cas du groupe opérationnel, bénéficient d'un entraînement à multiples facettes et très poussé, et leur état de préparation est attesté. Le défi consiste, bien entendu, à équilibrer les ressources et à les associer aux engagements opérationnels.

J'aimerais souligner l'importance de nos deux groupes opérationnels. Dans le contexte canadien, un groupe opérationnel est composé normalement d'un destroyer ayant à son bord un commandant et un équipage, de plusieurs frégates, dont le nombre varie en fonction de la mission, d'un navire ravitailleur d'escadre, d'un sous-marin et d'un nombre approprié d'hélicoptères et d'aéronefs de patrouille maritime, selon les besoins. Ainsi, la composition du groupe opérationnel dépend de la mission et il ne regroupe pas toujours le même ensemble de navires et d'aéronefs. Le groupe opérationnel permet d'avoir la capacité de commander des forces nationales ou multinationales, comme ce fut le cas durant la guerre du Golfe et comme cela l'est encore dans la mer d'Oman, ainsi que d'assurer le commandement, le contrôle et l'exécution de missions complexes. Il assure ainsi une contribution importante et permet au Canada d'assumer un rôle particulier, ce que ne permettraient pas des navires seuls.

Je crois qu'il est important de souligner également les grands défis que doivent relever aujourd'hui la Marine et les Forces canadiennes. Les opérations navales modernes exigent des navires, des détecteurs et des systèmes d'armes perfectionnés et, à cet égard, nos navires sont à la fine pointe de la technologie. Mais pour doter ces navires, il faut des personnes instruites, motivées et polyvalentes. Vous savez sans doute que le bassin des candidats visés diminue et que la Marine doit faire concurrence à l'industrie, qui offre de très bons salaires. Ainsi, nous sommes confrontés aux problèmes d'attirer, de recruter et de garder un personnel suffisamment formé.

Une autre difficulté vient du fait que les forces navales modernes exigent beaucoup de capital. Bien que l'équipement soit rentable une fois acheté, il reste coûteux à remplacer. Il n'est donc pas facile d'en arriver à un équilibre approprié entre le maintien de la flotte actuelle et la composition de la suivante. Cela n'a jamais été simple, mais il s'agit d'un investissement qui, au cours du siècle dernier, a permis au Canada de choisir des options adaptées et efficaces pour protéger ses intérêts directement et en collaboration avec ses amis et partenaires.

Ces dernières années, les Forces canadiennes ont été confrontées à la dure réalité des réductions et des contraintes budgétaires. Cela nous a obligés à examiner toutes nos activités, à évaluer notre mode de fonctionnement, à nous pencher sur nos lacunes et à prendre des décisions sur l'affectation de ces maigres ressources. Aujourd'hui, je ne peux, en fait, que parer à l'essentiel, et c'est ce que je fais. Mais il sera difficile de garder ce cap et d'apporter des changements à long terme.

En dernière analyse, la Force maritime est un symbole de la nation. Des forces navales compétentes sur le plan technique et crédibles sur le plan opérationnel permettent au pays non seulement de prendre position sur les grands problèmes de l'heure, mais aussi de manifester sa volonté de contribuer à leur solution.

I am committed to providing a navy that will serve Canada as a multi-purpose, credible, combat-capable, inter-operable force wherever required. Further, I am committed to ensuring that the personnel in Canada's military have the tools, respect and quality of life that they deserve. That is what Canada has consistently required for its navy and that is what I strive to deliver. I am prepared to respond to any of your questions.

The Chairman: Vice-Admiral Buck, we appreciate the short summary of your comments. For those who wish to have them, we are able to provide the details of the vice-admiral's comments.

Senator Wiebe: As a senator from Saskatchewan, I have quite an interest in the navy. While ours may be a land-locked province, it is that flat land and waving wheat that attract so many of our citizens to the navy.

In your comments, you mentioned concerns about attracting, recruiting and retaining individuals to serve in the Armed Forces. As an example, following the events of September 11, CBC aired an interesting program that highlighted the contributions of our Armed Forces in Colorado during that day. A former captain of HMCS *Regina* played a key role in that.

Is part of the retention problem that some of the highly skilled individuals in the navy will transfer over? Does that occur more with air than with sea transfers?

VAdm. Buck: No, and I will come back to the issue of attracting and retaining personnel. Regarding individuals such as the former captain you mentioned, who are in positions with NORAD, we have an ongoing program whereby people from the army, the navy and the air force undertake field exchange and liaison positions. There are about three naval officers in the NORAD complex, and that is appropriate, because much of the work that we do in the navy is associated with what NORAD does. The technologies are similar.

The broader issue of retention is more prevalent at the technician level. It takes a number of years to train an individual. While we do have what is called "lateral entry," whereby an already skilled individual could arrive in the Armed Forces, effectively, most of our people come in relatively untrained. We then provide significant training to develop their skills in a number of specific technical areas. Generally speaking, it is at about the 8- to 10-year point of that investment that the retention issue kicks in.

We are making a major effort on that by adapting our career profiles to make them more flexible and to give individuals significantly greater options. At the front end, of course, we need to attract people to the type of work that we are doing — the military, if you wish. Indeed, as you are probably aware, we are currently in the midst of a very large recruiting campaign, and I am pleased to report that is going quite well.

Je suis déterminé à mettre en place une marine qui servira le Canada et qui sera une force polyvalente et interopérable, capable de participer à des opérations interarmées et multinationales. D'autre part, je tiens à ce que le personnel militaire dispose des outils dont il a besoin et jouisse du respect et de la qualité de vie qu'il mérite. C'est ce que le Canada a toujours exigé de sa Force maritime, et c'est ce que je veux lui donner. Je suis maintenant prêt à répondre à vos questions.

Le président: Vice-amiral Buck, nous vous remercions de ce bref résumé de vos remarques. Pour ceux qui souhaitent en consulter le texte, nous pourrions le leur distribuer.

Le sénateur Wiebe: En tant que sénateur de la Saskatchewan, je m'intéresse beaucoup à la Marine. Même si notre province est loin de la mer, c'est à cause de ce terrain plat et de ce blé ondoyant que tant de nos concitoyens sont attirés par la Marine.

Dans vos remarques, vous avez parlé du problème d'attirer et de recruter du personnel dans les forces armées et de les maintenir à l'effectif. Par exemple, à la suite des événements du 11 septembre, la SRC a diffusé une émission intéressante soulignant la contribution de nos forces armées au Colorado ce jour-là. Un ancien capitaine du NCSM *Regina* y a joué un rôle essentiel.

Une partie du problème du maintien à l'effectif ne tient-il pas au fait que des personnes très qualifiées de la Force maritime sont transférées? Cela se produit-il davantage dans l'Armée de l'air que dans la Marine?

Le vAm Buck: Non, et je vais revenir sur la question du recrutement et du maintien à l'effectif du personnel. En ce qui concerne les personnes comme l'ancien capitaine dont vous avez parlé, qui occupent des postes au NORAD, nous avons un programme en cours qui permet à des membres de l'Armée de terre, de la Marine et de l'Armée de l'air d'occuper des postes d'échange et de liaison sur le terrain. Il y a trois officiers de marine dans le complexe du NORAD, ce qui est normal, car une bonne partie du travail que nous faisons dans la Marine est associée aux activités du NORAD. Les technologies sont les mêmes.

La question plus vaste du maintien à l'effectif concerne davantage le niveau des techniciens. Il faut un certain nombre d'années pour les former. Même si nous recourons à ce que l'on appelle l'«entrée latérale», c'est-à-dire que quelqu'un qui est déjà qualifié peut entrer dans les forces armées, la plupart des nouvelles recrues n'ont qu'une formation relative. Nous leur offrons alors une formation plus poussée pour qu'elles acquièrent des compétences dans un certain nombre de domaines techniques précis. En général, il faut environ huit à dix ans pour que la question du maintien à l'effectif se pose.

Nous faisons de grands efforts pour adapter nos profils de carrière afin de les rendre plus flexibles et de donner à chacun beaucoup plus d'options. Au départ, bien entendu, nous devons attirer des gens pour qu'ils fassent le genre de travail qui est le nôtre, un travail militaire, si vous voulez. D'ailleurs, vous le savez sans doute, nous avons lancé une très grande campagne de recrutement et, je suis heureux de le dire, elle marche très bien.

Senator Wiebe: Would that group you talked about be mainly NCOs?

VAdm. Buck: By and large, yes they are.

Senator Wiebe: These are questions that we have to ask. Is the pay rate a consideration in the retention of some of these people?

VAdm. Buck: As you know, since the Statement by the Conference of Defence Associations, much work has gone into improving the quality of life of members in the service. This has been a direct result of some of SCONDA's work. I would say that pay is always an issue, but it is not the major issue today. In fact, there are three issues of about equal priority: The first is the relative levels of pay in comparison to the private sector; the second is the operational tempo; and the third relates to family matters. Pay has improved over the last three or four years. Depending on the rank, it has improved by between 20 and 30 per cent.

Senator Wiebe: The navy has done a tremendous job of integrating the reservists with the regular forces personnel throughout its operations, more so than the other two services. Would the kind of skills that individual reservists may have developed in civilian life contribute to their desirability for the armed services? Is that part of the reason?

VAdm. Buck: Yes, it contributes. You are quite right about our naval reserve. The navy took a decision about 10 or 12 years ago to assign a specific mission to its naval reserve, which is currently about 3,800 strong. The mission was maritime coastal defence and surveillance. The Kingston Class ships in our navy are almost exclusively manned by naval reservists. I am pleased to say that those reservists whose training and qualifications match that of the regular force achieve the same standard. In fact, in many ways, the naval reserve is interchangeable with the regular force in terms of a specific skill set.

The stresses and strains on the young men and women in the Canadian Naval Reserve are not necessarily obvious to other Canadians, because, of course, much of what they do is done either at night or on weekends. Indeed, they often put their civilian careers aside to pick up their naval careers. However, it is an absolute success story, and they are extremely competent and capable. I am proud of what they accomplish.

Senator Wiebe: I endorse that. I have had the opportunity to meet many reservists and to sail with them.

Is the current drive to attract and recruit individuals to the services based mainly on the regular army, or does it apply to the reserve as well?

VAdm. Buck: We are doing it for both. In fact, there is even a flow of individuals from the reserve into the regular force and from the regular force into the reserve. The navy is about 17,500 strong, of which approximately 9,000 are regular force and

Le sénateur Wiebe: Le groupe dont vous parlez est-il composé essentiellement de sous-officiers?

Le vAm Buck: Dans l'ensemble, oui.

Le sénateur Wiebe: Ce sont des questions que nous devons vous poser. Le salaire est-il un facteur dans le maintien en poste d'une partie de ces gens?

Le vAm Buck: Comme vous le savez, depuis la déclaration de la Conférence des associations de la défense, on a beaucoup fait pour améliorer la qualité de vie des membres du service. Cela a résulté directement du travail du CDPNAC. Je dirais que la rémunération est toujours un problème, mais que ce n'est pas le principal problème aujourd'hui. En fait, il y a trois questions de même priorité: la première est le niveau relatif de rémunération par rapport au secteur privé; la deuxième est la cadence des opérations et la troisième a trait à la vie familiale. La rémunération s'est améliorée au cours des trois ou quatre dernières années. Selon le grade, elle s'est améliorée de 20 à 30 p. 100.

Le sénateur Wiebe: La marine a fait un excellent travail pour intégrer les réservistes à la force régulière dans toutes ses opérations, beaucoup plus que les deux autres services. Les compétences que les réservistes peuvent avoir acquises dans la vie civile contribuent-elles à en faire des candidats intéressants pour les services armés? Est-ce une des motivations?

Le vAm Buck: Oui, cela y contribue. Vous avez tout à fait raison au sujet de notre navale. La Marine a pris la décision, il y a environ 10 ou 12 ans, de donner une mission spéciale à sa navale, qui compte actuellement environ 3 800 membres. Il s'agissait d'une mission de défense et de surveillance des côtes. Les navires de la classe Kingston sont presque exclusivement dotés de réservistes. J'ai le plaisir de dire que ces réservistes, dont la formation et les qualifications correspondent à celles des troupes régulières, atteignent le même niveau. En fait, à bien des égards, la navale est interchangeable avec la force régulière pour ce qui est de l'ensemble des compétences.

Le stress et la fatigue que connaissent les jeunes hommes et femmes de la navale canadienne ne sont pas nécessairement connus des autres Canadiens car, bien entendu, une bonne partie de ce qu'ils font se déroule la nuit ou en fin de semaine. En fait, ils délaissent souvent leur carrière civile pour se lancer dans leur carrière navale. Mais il s'agit d'une très grande réussite. Ces gens sont extrêmement compétents et capables. Je suis fier de ce qu'ils font.

Le sénateur Wiebe: Je suis d'accord avec vous. J'ai eu l'occasion de rencontrer de nombreux réservistes et de naviguer avec eux.

La campagne actuelle de recrutement vise-t-elle essentiellement l'armée régulière ou s'applique-t-elle également à la?

Le vAm Buck: Nous faisons les deux. En fait, il y a même des échanges entre la et la force régulière. La Marine compte 17 500 membres, dont environ 9 000 appartiennent à la force régulière et environ 4 000 sont des réservistes. Le reste du

approximately 4,000 are reservists. The balance of personnel is civilian. The reserve is actually one-third of Canada's navy.

Senator Wiebe: Is it difficult for reservists to change their status and apply for regular service?

VAdm. Buck: In a technical sense, no, it is not at all difficult. However, there are some procedural difficulties at the moment that the Canadian Forces are trying to change. It should be, from my perspective, a seamless move from the regular force to the reserve, and vice versa. We are trying to eliminate the bureaucratic difficulties from the system to make the move more effective and less difficult.

Senator Wiebe: I am happy to hear that.

Senator Banks: Gentlemen. I am glad that you brought Chief Petty Officer First Class Joncas with you today, because having had a few minor connections with the forces previously, I know who really runs the show.

VAdm. Buck: Yes, and I know that, too.

Senator Banks: There have been, as you have said, some constraints placed upon the Canadian Forces, and on everything else in this country, over the last few years. That has resulted, out of necessity, in certain efficiencies, and that is good. However, there is a widespread feeling, which is sometimes difficult for senior officers to acknowledge, that we are not where we should be in some respects. You have talked about personnel, their recruitment and retention. Without asking you to be critical of funding policies, I would like to have a direct comparison. There are, among navies, if I understand correctly, standards of steaming days per year for their operational ships, and most particularly for warships.

There was a funny definition published in the newspaper yesterday of "warship." It was "adoration of the navy," which I hope we all have.

How do Canada's navy steaming days per year compare with other NATO countries? To what extent is that number affected by budget constraints?

VAdm. Buck: The number of steaming days is an interesting statistic, in that it sometimes hides other issues. Effectively, for our high-readiness ships, we strive for approximately 120 steaming days. For our normal, or standard readiness ships, we strive for 60 days to 80 days.

If you were to look for similar navies, sometimes a good comparison can be the Australian Navy or the Royal Netherlands Navy. Those are very comparable, but not precisely the same. We believe that to generate the high-readiness capability, approximately 120 steaming days is required.

During those steaming days, a ship is moving and exercising, carrying out readiness and certification processes. That means that the ship is away from home, potentially, up to about six months in a given year, not necessarily all at one time. Given the availability

personnel est civil. La représente un tiers de la Marine canadienne.

Le sénateur Wiebe: Est-ce difficile pour les réservistes de changer de statut et de s'intégrer au service régulier?

Le vAm Buck: Du point de vue technique non, ce n'est pas du tout difficile. Mais il existe pour le moment certaines difficultés de procédure que les Forces canadiennes essaient de changer. De mon point de vue, le transfert entre la force régulière et la et vice-versa devrait pouvoir se faire sans solution de continuité. Nous essayons d'éliminer les difficultés bureaucratiques pour que ce soit plus efficace et moins difficile.

Le sénateur Wiebe: Je suis heureux de vous l'entendre dire.

Le sénateur Banks: Messieurs, je suis heureux que vous ayez avec vous le premier maître de première classe Joncas, car ayant eu à un moment donné quelques liens de moindre importance avec les Forces, je sais qui est vraiment maître à bord.

Le vAm Buck: Oui, je le sais aussi.

Le sénateur Banks: Comme vous l'avez dit, des restrictions ont été imposées aux Forces canadiennes, et à tout le reste dans ce pays, au cours des dernières années. Cela a donné lieu, par nécessité, à une certaine efficacité, ce qui est bien. Mais beaucoup pensent, ce que les officiers supérieurs ont de la difficulté à reconnaître, que nous ne sommes pas là où nous devrions être à bien des égards. Vous avez parlé du personnel, du recrutement et du maintien en poste. Sans vous demander d'être critique à l'égard des politiques de financement, j'aimerais que vous fassiez une comparaison. Si je comprends bien, les forces navales ont, à travers le monde, des normes concernant les jours de navigation sur les navires opérationnels et plus particulièrement les navires de guerre.

À propos, j'ai lu hier dans le journal une définition de «warship» qui m'a fait sourire. C'était: «adoration of the navy», un sentiment que nous ressentons tous, j'espère.

Quel est le nombre de jours de navigation annuels dans la Marine canadienne, par comparaison avec d'autres pays de l'OTAN? Dans quelle mesure ce nombre est-il une conséquence des contraintes budgétaires?

Le vAm Buck: Le nombre de jours de navigation est une statistique intéressante dans la mesure où cela occulte parfois d'autres problèmes. En fait, pour nos navires en état de préparation poussée, nous visons environ 120 jours de navigation. Pour nos navires en état de préparation normale ou standard, nous visons 60 à 80 jours.

C'est une norme comparable à celles des forces navales d'Australie ou des Pays-Bas. Ces forces sont très comparables tout en n'étant pas précisément semblables. Nous croyons que pour atteindre un niveau supérieur de préparation, il faut environ 120 jours de navigation.

Durant ces jours de navigation, le navire se déplace et l'équipage s'entraîne dans le contexte de sa préparation et de sa certification. Cela veut dire que le navire peut être parti jusqu'à six mois au cours d'une année donnée, mais pas nécessairement

of a ship, the operation of the hull is about two-thirds of its life. That is probably about the right balance.

Those ships, and the task groups they support, are certified to a level and a standard, as I indicated in my remarks, that allows us to integrate into the U.S. carrier battle group. No other navy has done that.

The standard readiness ships do not receive all of that training because my commitments are to maintain some vanguard capability and something that is called the "main contingency force." I maintain one of the two task groups at a very high level of readiness, which allowed us to react as we did after the tragedy of September 11. The other task group is at a lower level of readiness, but is prepared to be brought forward and deployed, which is what we are doing today.

I would suggest that we are comparable with many other navies. It is difficult, however, to compare us directly with the United States Navy because their personnel policies, and many other things, are quite different from ours.

Senator Banks: You have identified exactly the thrust of my question. Due to the accidents of time, history and geography, we are preoccupied with being able to integrate our defence efforts with those of the United States. We are one of the three countries that share this continent.

Whereas the Royal Netherlands Navy and the Royal Australian Navy do not have that immediate, one could say, necessity to integrate. Should we not be closer to the steaming days number of the United States Navy? I am not suggesting that we have not met our commitment, because we have. As has been said, we are very proud of that fact.

When you said that the navy is ready, I was thinking of the man who said, "One thing they cannot take from you, Mr. Churchill, is that the navy was ready at the outbreak of the war." That is often our first line of defence, and we are very proud of that fact.

However, we do have to be integrated with the American navy. Could we not stand to spend more money so that we are able to integrate with them even further in terms of steaming days?

VAdm. Buck: Clearly, if there were interconnect funding, there are other things we could and might well do. Would that necessarily directly translate into incremental steaming days beyond the 120 in particular? Probably not.

I would remind you that we must not only keep up our steaming days, but we also have a very sophisticated series of simulators and systems ashore to try to save money.

Ten years ago, we used a small squadron of a certain class of ship for nothing but training. They had no operational capability. We do not do that any more. We do much of that ashore, using simulators.

consécutivement. Compte tenu de la disponibilité d'un navire, la coque est opérationnelle pendant environ deux tiers de sa durée de vie. Ce serait probablement le bon équilibre.

Ces navires et les groupes opérationnels qu'ils appuient, sont certifiés à un certain niveau et à une certaine norme, comme je l'ai dit dans mes remarques, ce qui nous permet de nous intégrer au groupe aéronaval américain. Aucune autre marine ne l'a fait.

Les navires en état de préparation normale ont un équipage qui ne suit pas tout cet entraînement, car je me suis engagé à maintenir une certaine capacité d'avant-garde et ce que l'on appelle une «force de contingence principale». Je garde l'un des deux groupes opérationnels à un très haut niveau, ce qui nous a permis de réagir comme nous l'avons fait après la tragédie du 11 septembre. L'état de préparation de l'autre groupe opérationnel est à un niveau inférieur, mais il est prêt à être déployé, ce que nous faisons aujourd'hui.

Je dirais que nous sommes comparables à de nombreuses autres forces navales. Mais il est difficile de nous comparer directement avec la Marine américaine, car ses politiques sur le personnel, entre autres, sont très différentes des nôtres.

Le sénateur Banks: Vous avez tout à fait compris ma question. Compte tenu des facteurs historiques et géographiques, nous voulons pouvoir intégrer nos efforts de défense avec ceux des États-Unis. Nous sommes un des trois pays qui partageons ce continent.

Les forces navales des Pays-Bas ou celles de l'Australie n'ont pas cette nécessité immédiate, si l'on veut, de s'intégrer. Ne devrait-on pas chercher à se rapprocher du nombre de jours de navigation de la marine américaine? Je ne dis pas que nous n'avons pas répondu à notre engagement, car ce n'est pas le cas. Comme cela a été dit, nous sommes très fiers de ce qui a été fait.

Lorsque vous avez dit que la Marine est prête, j'ai pensé au gars qui a dit: «Il y a une chose qu'on ne pourra pas vous enlever, monsieur Churchill, c'est que la Marine était prête dès le début de la guerre». La Marine est souvent notre première ligne de défense, et nous en sommes très fiers.

Mais nous devons être intégrés à la Marine américaine. Ne pourrions-nous pas dépenser un peu plus d'argent pour nous intégrer encore plus avec elle pour ce qui est du nombre de jours de navigation?

Le vAm Buck: Il est évident que si nous avions un financement interconnecté, nous pourrions également faire d'autres choses. Cela se traduirait-il directement par une augmentation du nombre de jours de navigation au-delà des 120 actuels? Probablement pas.

Je vous rappellerai que nous devons non seulement respecter la norme concernant le nombre de jours de navigation, mais que nous avons aussi une série de simulateurs et de systèmes à terre extrêmement sophistiqués pour essayer d'économiser de l'argent.

Il y a 10 ans, nous utilisions une petite escadre de navires d'une certaine classe exclusivement pour l'entraînement. Ils n'avaient aucune capacité opérationnelle. Nous ne fonctionnons plus ainsi. Nous faisons la plupart de cet entraînement à terre à l'aide de simulateurs.

Historically, we have been quite comfortable with the rate of 120 sea days per year. Would incremental resources translate into other things? Obviously.

Senator Banks: I have one question regarding capital, if I may.

We have four destroyers, of which three are operational. I believe they are nearing the end of their useful life. As most Canadians will remember, when we needed to bring materiel from the Balkans, we did not have the means to do so and had to rent ships commercially.

We could not now, using sealift capability, quickly vanguard Canadian land forces somewhere in the world. You have looked at some plans for a new design of sealift capability with drive-on, drive-off facilities and troops. What is the navy's priority between those two things? That is to say, what is the priority between replacing the destroyers and enhancing sealift capability? Are they comparable? Would you prioritize them?

VAdm. Buck: The challenge in acquisition is always one of phasing. There are requirements to support the navy, the air force and the army. You always adjust your phasing so that you can achieve an affordable level of capital cost.

As to the replacement for the Tribal class destroyers, there is a project on the books that is designed to replace the command and control and anti-warfare capability of those ships. That capability is of the same technological vintage as the frigates. Those ships were modernized at the same time that the frigates entered service.

My first priority at the moment is to replace the two existing 30-year-old replenishment ships, HMCS *Protecteur* and HMCS *Preserver*. In addition to meeting the basic naval replenishment requirement that allows you to deploy your forces, we are looking at building in, incrementally, some sealift capability.

However, I would point out that most nations in the business of lift actually have some strategic airlift and a limited amount of strategic sealift. They contract the rest.

The support concept is high on my list of priorities because of the existing *Protector* and *Preserver*.

The Chairman: Admiral Buck, following along on that question, perhaps you could give us a set of specific examples. Of the 12 frigates, how many are at the 120-day level? How many are at the 62-day level? How many are tied up at the dock?

VAdm. Buck: It varies on any given day. At the moment, we have four frigates deployed. They are obviously at the highest level of readiness. Located here in Canada, there are approximately another four frigates that are approximately at the same level. The remaining five frigates are at either normal or extended status; the latter, in naval parlance, means in refit.

Historiquement, nous avons jugé suffisants les 120 jours en mer par an. Des ressources supplémentaires auraient-elles des effets sur d'autres choses? Certainement.

Le sénateur Banks: J'aurais une question concernant les immobilisations, si vous le permettez.

Nous avons quatre destroyers dont trois sont opérationnels. Je crois qu'ils approchent de la fin de leur vie utile. Comme la plupart des Canadiens s'en rappelleront, lorsque nous avons eu besoin de transporter du matériel dans les Balkans, nous n'avions pas les moyens de le faire et avons dû louer des navires commerciaux.

Nous ne pourrions pas actuellement, en utilisant la capacité de transport par mer, envoyer rapidement des forces terrestres canadiennes en avant-garde où que ce soit dans le monde. Vous avez étudié un certain nombre de plans concernant une nouvelle capacité de transport par mer, avec un navire roulier et des troupes. Quelle est la priorité de la Marine? C'est-à-dire quelle est la priorité entre le remplacement des destroyers et l'amélioration de la capacité de transport par mer? Sont-elles comparables? Quelle serait la priorité?

Le vam Buck: Le problème, quand on achète, c'est qu'on doit toujours le faire par étapes. Nous avons des besoins pour la Marine, l'Armée de l'air et l'Armée de terre. Il faut toujours procéder par étapes afin d'en arriver à un niveau abordable de dépenses en immobilisations.

Pour ce qui est du remplacement des destroyers de classe *Tribal*, il existe un projet visant à remplacer le commandement et le contrôle ainsi que la capacité de combat de ces navires. Cette capacité est de même nature technologique que celle des frigates. Ces bateaux ont été modernisés au moment où les frigates sont entrées en service.

Ma principale priorité pour le moment est de remplacer les deux navires ravitailleurs vieux de 30 ans, le NCSM *Protecteur* et le NCSM *Preserver*. En plus de répondre aux exigences de ravitaillement naval de base qui permet de déployer les Forces, nous cherchons à intégrer progressivement une capacité de transport par mer.

Mais j'aimerais faire remarquer que la plupart des pays qui transportent des troupes sont dotés d'une capacité de transport aérien stratégique et d'une capacité limitée de transport maritime stratégique. Le reste est sous-traité.

J'estime que l'aspect de soutien est prioritaire en raison de la présence du *Protecteur* et du *Preserver*.

Le président: Amiral Buck, pour donner suite à cette question, vous pourriez peut-être nous donner des exemples précis. Sur les 12 frigates, combien sont en mer 120 jours? Combien y sont pendant 62 jours? Combien sont amarrées?

Le vam Buck: Cela dépend du jour. Pour le moment, nous avons quatre frigates déployées. Elles sont évidemment au niveau le plus élevé d'état de préparation. Ici au Canada, il y a environ quatre autres frigates à peu près au même niveau. Les cinq autres frigates sont soit au niveau normal, soit «écartées», ce qui veut dire dans le langage de la Marine qu'elles sont en rénovation.

At any one time, approximately two-thirds of a fleet should be available and not in a maintenance period. In a normal situation, about half of that two-thirds would be at the highest level of readiness. The remainder would be at the standard level.

The Chairman: Are the constraints a shortage of crew or of money to pay for fuel and operations?

VAdm. Buck: It is a combination of the two. We did our first reductions through the mid 1990s. That did cause a reduction in individuals. As you know, we are now very actively recruiting people. It is a mixture of the two issues.

The Chairman: You are both short of crew and money to operate.

VAdm. Buck: You must use resources to ensure that you can deliver on the capability mandated by the government. Through the tiered level of readiness that we are operating on, I can deliver that. The issue then becomes, in a perfect world, everyone could be at the highest level of readiness, but that could be deemed to be in excess of requirements.

The Chairman: It is also acceptable to say you are short of resources.

VAdm. Buck: I understand that.

Senator Forrestall: We heard a particularly subdued complaint, but very forcefully put, from the reserves on the West Coast. Could I remind the admiral that women's physiology is slightly different from men's, and could we please equip and supply our female reservists onboard ship with clothing that is somewhat more acceptable to them? I do not want an answer on that now, but I make that comment. We heard that from half a dozen people.

VAdm. Buck: The comments have been heard and will be attended to.

Senator Forrestall: You mean to say they preceded me? I would not be a bit surprised.

Admiral, what is the present status of the program to replace the Trump class? Is it your hope or wish that we replace them on a hull-for-hull basis?

VAdm. Buck: As you know, today we work through what is called "capabilities-based defence planning." I clearly see the requirement to replace the command and control and the air defence capability that is in the Tribals. Exactly how we get there is really still at the options analysis stage.

As I indicated earlier, there are clearly options for how you would do it, whether through one-for-one hull replacement or other ways. Would it be a purpose-built design? That is one of the options. Would it be an off-the-shelf design or could we do it some other way? We are still looking at that. To an extent, it will depend on phasing, because the issue is not what you need, but how you phase the acquisition.

À tout moment donné, environ deux tiers d'une flotte devrait être disponible et non en maintenance. Dans une situation normale, environ la moitié de ces deux tiers devrait être en disponibilité opérationnelle maximale. Le reste devrait être à un niveau normal.

Le président: Le manque d'équipage et d'argent pour payer le carburant et les opérations représente-t-il une contrainte?

Le vAm Buck: C'est une combinaison des deux. Nous avons commencé nos premières compressions vers le milieu des années 90. Cela a entraîné une réduction du personnel. Comme vous le savez, nous sommes en pleine campagne de recrutement. C'est un mélange des deux.

Le président: Il vous manque donc du personnel et de l'argent.

Le vAm Buck: Il faut utiliser les ressources pour assurer la capacité prévue par le gouvernement. Étant donné le niveau de disponibilité opérationnelle échelonné que nous utilisons actuellement, c'est possible. Idéalement, tout le monde devrait être à un niveau maximal d'état de préparation, mais cela pourrait être considéré comme une exigence excessive.

Le président: Il est également acceptable de dire qu'il vous manque des ressources.

Le vAm Buck: Je sais.

Le sénateur Forrestall: Les réservistes de la côte Ouest nous ont fait part d'une préoccupation discrète, mais présentée avec force. Pourrais-je rappeler à l'amiral que la physiologie des femmes est légèrement différente de celle des hommes et pourrions-nous fournir à nos femmes réservistes à bord des navires des vêtements qui soient mieux adaptés? Je ne veux pas de réponse immédiatement, je fais simplement un commentaire. Une demi-douzaine de personnes nous ont fait part de ce problème.

Le vAm Buck: Nous en avons entendu parler et nous agissons en conséquence.

Le sénateur Forrestall: Vous voulez-vous dire qu'ils m'ont devancé? Ça ne me surprend pas.

Amiral, où en est le programme de remplacement des bâtiments de la classe Trump? Est-ce votre espoir ou votre souhait que nous les remplaçons tous?

Le vAm Buck: Comme vous le savez, nous travaillons actuellement dans le cadre de ce que l'on appelle une «planification de défense fondée sur les capacités». Il est certain qu'il faut remplacer le commandement et le contrôle ainsi que la capacité de défense aérienne au sein de la classe Tribal. Mais la façon exacte de procéder en est encore à l'étape de l'analyse des options.

Comme je l'ai déjà indiqué, il existe plusieurs options, que ce soit remplacer tous les navires ou envisager d'autres possibilités. Une commande sur mesure? C'est une possibilité. Des navires commerciaux? Peut-être, mais ne pourrait-on pas s'y prendre autrement? Nous sommes encore en train d'examiner la chose. Dans une certaine mesure, cela dépendra de l'étape à laquelle nous en serons, car la question n'est pas de savoir ce dont on a

Senator Forrestall: I am concerned that you might, in proceeding first with supply replacement vessels, spend your dollars there so that we would have that capacity.

VAdm. Buck: That is an answer to a previous question. My first priority is the replacement of the replenishment ships.

Senator Forrestall: Would you include command and control?

VAdm. Buck: That is one of the options included in the analysis. However, one must be careful about how much capability one puts in one hull, because that would then depend on where you wanted and needed to use it. It could be a potential option.

Senator Forrestall: What is the status of the new logistic ship concept?

VAdm. Buck: At the moment, it is internal to the department. There is a tremendous amount of internal work on the requirement. At this juncture, the replenishment requirement is relatively clear. While we could cost-effectively offer lift with this program, there are some options that we need to work through with the army and the air force on where do we want to move that lift. It is a doctrinal issue. How will you use the army? Where will you take it? Will you take it into commercial ports, which would suggest a roll-on, roll-off requirement? Will you also want to put it into more austere areas, which would suggest a well-deck option? We are doing that analysis at the moment.

Senator Forrestall: The minister has certainly not signed off on it yet. When do you think it might be completed?

VAdm. Buck: In many ways, completion will depend on the priorities facing us post-September 11. You will understand the tremendous amount of capability we have had to deploy. The staff supporting those ships is our first priority. It would be difficult to give you a direct answer. I am hopeful that this project, if it were to receive government approval, could actually proceed quite quickly.

Senator Forrestall: How long did it take to decide to dispatch the HMCS *Toronto* to replace the *Halifax* in the standing naval force? When would that decision have been communicated to cabinet?

VAdm. Buck: Government took the decision quickly. The actual decision on when to deploy the ship was more dependent on the role of the Standing Naval Force Atlantic. *Halifax* was in the line on September 11, but the standing naval force was not directly involved in supporting the campaign against terror. We have phased *Toronto's* departure such that she will play a more direct role in the campaign against terror. That is really a timing issue.

Senator Forrestall: Was it always in the back of your mind that *Toronto* would be the vessel?

VAdm. Buck: It was always part of the planning process, through government, that a backfill would be required. At the time, we were actually working ships up in Halifax. The decision

besoin, mais comment les acquisitions peuvent être programmées dans le plan d'ensemble.

Le sénateur Forrestall: Je crains qu'en commençant par les navires ravitailleurs, vous ne consacriez vos fonds à cela de façon à avoir cette capacité.

Le vAm Buck: J'ai déjà répondu à la question. Ma principale priorité est le remplacement des navires ravitailleurs.

Le sénateur Forrestall: Cela comprendrait-il le commandement et le contrôle?

Le vAm Buck: C'est une des options. Mais il faut faire attention à la capacité que l'on affecte à un navire, car cela dépend de l'endroit où veut l'utiliser et où on en a besoin. Ce pourrait être une option.

Le sénateur Forrestall: Où en est le nouveau concept de navire de soutien logistique?

Le vAm Buck: Pour le moment, le ministère étudie la question. On travaille très fort à l'interne sur ce sujet. Pour le moment, il est clair que nous avons besoin de navires ravitailleurs. Même si, dans le cadre de ce programme, nous pouvons offrir une capacité de transport rentable, nous devons examiner certaines options avec l'Armée de terre et l'Armée de l'air au sujet de cette capacité. C'est une question de doctrine. Comment utilise-t-on l'Armée? Où la transportons-nous? Dans des ports commerciaux, ce qui impliquerait un navire roulier? Veut-on l'amener dans des régions plus difficiles, ce qui impliquerait un navire à coffre? Nous en sommes au stade de l'analyse.

Le sénateur Forrestall: Le ministre n'a pas encore pris de décision. Quand pensez-vous que tout cela sera terminé?

Le vAm Buck: À bien des égards, cela dépend des priorités auxquelles nous sommes confrontés depuis le 11 septembre. Vous vous rendez compte de l'énorme capacité que nous avons dû déployer. Le personnel de ces navires est notre première priorité. Il serait difficile de vous donner une réponse directe. J'espère que ce projet, s'il est approuvé par le gouvernement, pourra avancer rapidement.

Le sénateur Forrestall: Combien de temps a-t-il fallu pour décider de déployer le NCSM *Toronto* pour remplacer le *Halifax* au sein de la force navale? Quand cette décision a-t-elle été communiquée au Cabinet?

Le vAm Buck: Le gouvernement a pris une décision rapide. La décision concernant le moment de déployer le navire dépendait davantage du rôle de la force navale de l'Atlantique. Le *Halifax* était en service le 11 septembre, mais la force navale ne participait pas directement à la campagne contre le terrorisme. Nous avons prévu le départ du *Toronto* de telle façon qu'il jouera un rôle plus direct dans la campagne contre le terrorisme. C'est une question d'opportunité.

Le sénateur Forrestall: Avez-vous toujours pensé que le *Toronto* serait le navire?

Le vAm Buck: On a toujours prévu, au gouvernement, qu'un navire suppléant serait nécessaire. À l'époque, nous étions en train de préparer des navires à Halifax. Pour savoir quel navire on allait

as to which ship it would be awaited the completion of that training and certification.

Senator Forrestall: How much money, over and above what you have now, do you need to fulfil your level-one business plan?

VAdm. Buck: It varies from year to year. I can deliver my essential operational capability, but there are other areas for which I need resources as well. There are some optional things that I could do. That is a variable figure.

Senator Forrestall: Can you tell me how valuable the Sea Kings are to you?

VAdm. Buck: The Sea Kings are a very valuable tool. Maritime helicopters have been essential to our navy and will be in the future.

Senator Day: Admiral Buck, my first question relates to the four Iroquois class destroyers that we have. Would you explain to me what factors led you to the conclusion, in the materials that were filed with the committee, that their sustainable lives are almost ended?

VAdm. Buck: In this case, we are not speaking of what is called "command and control" and the weapons system. We are talking about the hull life, the marine engineering plant and things like that.

We do continuous analysis of the capability of our fleet and our ships. At some point, we assess how much money we need to put into a ship to maintain it. That really is the issue. You can maintain a ship for as long as you wish, but you will drive up your resource costs as well.

As you know, the four Iroquois classes entered service in the early 1970s. As we replace the steam destroyers with frigates, we are coming to a stage where we need to look at how long we continue to put that kind of resource into those particular plants.

There is another important issue on the Tribals. The size of the ship's company for the Tribals, which entered service in the 1970s, and the frigates, which entered service in the 1990s and are an early 1980s design, is quite different. It is 225 for the frigate and about 330 in the Iroquois class, although the ships are about the same size. That is a differential of 100 personnel. That is because the technology in those ships, mainly the marine engineering, is more dated.

The goal is to decrease the personnel bill. The same is true of the existing replenishment ships, which have a ship's company of about 265. In the future, we would like to see that cut in half. That is another factor in the timing of the replacement.

Senator Day: That is helpful. The frigates that we have now are world class and perform and operate very well with other navies?

VAdm. Buck: They do.

choisir, il fallait attendre la fin du programme d'entraînement et de certification.

Le sénateur Forrestall: Combien d'argent, en plus de ce dont vous disposez maintenant, avez-vous besoin pour réaliser votre plan d'entreprise au niveau un?

Le vAm Buck: Cela varie d'une année à l'autre. Je peux parer à l'essentiel pour ce qui est de la capacité opérationnelle, mais il y a d'autres secteurs pour lesquels j'ai besoin de ressources. Je dispose de certaines options. C'est un chiffre variable.

Le sénateur Forrestall: Pouvez-vous me dire à quel point les *Sea King* sont importants pour vous?

Le vAm Buck: Les *Sea King* sont un outil très précieux. Les hélicoptères maritimes sont essentiels pour notre Marine et le seront encore à l'avenir.

Le sénateur Day: Amiral Buck, ma première question porte sur les quatre destroyers de classe *Iroquois*. Pouvez-vous m'expliquer ce qui vous a amené à la conclusion, selon les documents qui ont été remis au comité, que leur durée de vie est presque terminée?

Le vAm Buck: Dans ce cas, nous ne parlons pas de «commandement et contrôle» et de système d'armes. Nous parlons de la durée de vie de la coque, de la mécanique et ce genre de chose.

Nous faisons des analyses de la capacité de notre flotte et de nos navires en permanence. Nous évaluons également le montant d'argent que nous devons investir dans un navire pour l'entretenir. C'est là la question. On peut entretenir un navire aussi longtemps qu'on le souhaite, mais cela fait augmenter le coût des ressources.

Comme vous le savez, les trois navires de classe Iroquois sont entrés en service au début des années 70. À mesure que nous remplaçons les destroyers à vapeur par des frégates, nous en arrivons au stade où nous devons nous demander pendant combien de temps nous allons continuer à consacrer ce genre de ressources à ces navires.

Les bâtiments de la classe Tribal soulèvent une autre question importante. La taille de l'équipage de ces navires, qui sont entrés en service dans les années 70, et des frégates, qui sont entrées en service dans les années 90 et dont la conception date du début des années 80, est une question différente. Il s'agit de 225 pour les frégates et d'environ 330 pour la classe Iroquois, bien que les navires soient d'environ de même taille. Il s'agit d'une différence de 100 personnes. Cela est dû au fait que la technologie de ces navires, en particulier la mécanique navale, est plus désuète.

L'objectif est de réduire le personnel. Il en est de même des navires ravitailleurs existants, dont l'effectif est d'environ 265. À l'avenir, nous aimerions réduire ce chiffre de moitié. Ce facteur entre aussi en ligne de compte au moment de prévoir les remplacements.

Le sénateur Day: Voilà un renseignement utile. Les frégates que nous avons maintenant sont de calibre mondial et s'intègrent très bien avec à d'autres marines.

Le vAm Buck: En effet.

Senator Day: We do not have aircraft carriers or battleships. There are a number of classes of ships that we do not have, but we function well in an international theatre, often in an interoperable situation. Is there any reason that we could not replace the Tribal class destroyers with more frigates and still have an effective navy?

VAdm. Buck: One of the options we are considering in replacing command and control and warfare capability is how large of a hull is required. The Iroquois or Tribal class uses an SM2 missile system, which has a very large launcher. Therefore, there is also the "real estate" issue.

A frigate-sized hull could accept that kind of capability. The current frigates are about 4,800 tonnes and the Iroquois class are 5,000 tonnes. However, while we are analyzing whether it is possible to put that kind of capability on top of the existing frigate capability, it is probably not.

Senator Day: We did have the technology in the shipyards in Canada. I would assume that to build six more frigates would cost less than to build four destroyers.

VAdm. Buck: It would probably cost about the same.

Senator Day: So six for four?

VAdm. Buck: The cost depends on the capability you put into the hull design. The cost of the steel for a ship is approximately 9 per cent of the entire cost.

Senator Day: I also have some questions about the replacement of supply ships. You have touched on this with the afloat logistics and sealift capability proposal. You indicated the current normal, at-sea logistics function of supply ships and potential sealift capability. You talk about aviation support, logistics over shoreline, humanitarian crisis response, and a joint-force headquarters capability. That is command and control. I assume?

VAdm. Buck: Yes, but primarily for our force ashore as opposed to a naval unit.

Senator Day: You mention limited ice capability. Is this utopia, or are you actually planning for a ship that would carry out all of those functions?

VAdm. Buck: Subject to government decisions about where defence services programs will go, the capabilities listed there are not utopian. Those are eminently doable now. Some of them would be added on if required. For example, the headquarters component would be containerized and put on the ship. However, the basic capabilities of the ship — to perform the naval replenishment function, to do sealift and to have limited, first-year ice capability — are fundamental to the design options at which we are looking.

Senator Day: Could those ships be command and control ships?

Le sénateur Day: Nous n'avons pas de porte-avions ni de navires de guerre. Il y a plusieurs classes de navires que nous ne possédons pas, mais nous occupons une place honorable sur le théâtre international, et souvent dans des situations interoperables. Pourquoi ne pourrions-nous pas remplacer les destroyers de classe Tribal par des frégates sans perdre notre efficacité?

Le vAm Buck: En ce qui concerne le remplacement du commandement et du contrôle et de la capacité de combat, une des questions que nous nous posons est celle de la dimension du navire. Les navires de classe Iroquois et Tribal utilisent un système de missile MS2, qui nécessite un dispositif de lancement très important. Par conséquent, il y a aussi une question «immobilière».

Un navire de la taille d'une frégate pourrait accepter ce genre de capacité. Les frégates actuelles font environ 4 800 tonnes et les navires de classe Iroquois environ 5 000 tonnes. Mais même si nous étudions la chose, il n'est probablement pas possible d'ajouter cette capacité à celle que possèdent déjà les frégates.

Le sénateur Day: Nous avions la technologie voulue dans les chantiers navals du Canada. Je suppose qu'il coûterait moins cher de construire six frégates de plus que quatre destroyers.

Le vAm Buck: Cela coûterait probablement la même chose.

Le sénateur Day: Donc six pour quatre?

Le vAm Buck: Le coût dépend de la capacité que vous intégrez à la conception du navire. Le coût de l'acier est d'environ 9 p. 100 du coût total d'un navire.

Le sénateur Day: J'aurais également quelques questions sur les navires ravitailleurs. Vous avez abordé cette question quand vous avez parlé du projet de capacité de transport maritime et de soutien logistique à la mer. Vous avez indiqué quelle était la fonction de soutien logistique à la mer normale actuellement assumée par les navires ravitailleurs et la capacité de transport maritime potentielle. Vous avez parlé du soutien aérien, du soutien logistique sur les côtes, des interventions en cas de crise humanitaire et d'un quartier général de la force interarmée. Il s'agit bien de commandement et de contrôle, n'est-ce pas?

Le vAm Buck: Oui, mais surtout pour nos forces à terre par rapport à une unité navale.

Le sénateur Day: Vous parlez de capacité limitée dans les eaux envahies par les glaces. Est-ce de l'utopie ou prévoyez-vous vraiment un navire qui pourrait s'acquitter de toutes ces fonctions?

Le vAm Buck: Sous réserve des décisions du gouvernement au sujet de l'endroit où seront appliqués les programmes des services de défense, ces capacités ne sont pas utopiques. Elles sont tout à fait faisables. Certaines seraient ajoutées selon les besoins. Par exemple, la composante quartier général serait conteneurisée et placée sur le navire. Mais les capacités de base du navire — la fonction de ravitaillement naval, le transport maritime et la capacité limitée dans les eaux envahies par les glaces la première année — sont essentielles aux options de conception que nous étudions.

Le sénateur Day: Ces navires pourraient-ils être des navires de commandement et de contrôle?

VAdm. Buck: They could be.

Senator Day: Can a command-control ship function as command control without the air defence capabilities that the Iroquois class currently have?

VAdm. Buck: We have chosen to package that particular capability into the Iroquois class to complement the capability in the frigates. That is a way to do it.

As I have said, we are looking at options. You could, arguably, put the command and control capability in the afloat logistics ship in the future. However, that particular command and control capability does not currently exist in the Tribal class. That capability would be able to support forces, or other things, ashore.

Senator Day: Finally, on the replacement of the supply ships and the Iroquois class destroyers, is the navy able to use modern business-financing techniques, or is that beyond the purview of the Armed Forces and must be a cabinet decision?

I am thinking of this in parallel with your outsourcing for such things as married personnel quarters and athletic support activities. We were made aware of that when we were in the West.

Can you do the same thing in leasing of equipment? You have indicated that one of your constraints is capital cost, which is obviously the case. It must come out of your budget. Can you get it off budget by utilizing financing techniques that commercial airlines and railways use? They lease their equipment rather than purchasing it outright.

VAdm. Buck: The Canadian Forces Housing Agency and the Canadian Forces Personnel Support Agency are still agencies of government and not departments. The Department of National Defence and the Canadian Forces operate under the rubric and direction of the Financial Administration Act, as do other government departments. What is or is not doable would be a government decision, and ultimately, a Treasury Board decision.

Senator Day: Is the Canadian Forces Housing Agency an agency of the Armed Forces?

VAdm. Buck: No, it is an agency of government.

Senator Day: It is a not-for-profit government agency intended to function on a separate budget?

VAdm. Buck: Essentially, yes. The rules of operation for each agency are probably slightly different.

Senator Day: Perhaps I can get a briefing on that later. I appreciate you flagging that for me.

The Chairman: To follow up on that, when you are talking about replenishment ships or the afloat logistics ship, are you talking about two or three?

VAdm. Buck: I am talking about a number that is sufficient to do the job. We are currently doing an options study to compare the number of vessels we could acquire for through-life costs at

Le vam Buck: C'est possible.

Le sénateur Day: Un navire de commandement et de contrôle pourrait-il s'acquitter de cette fonction sans les capacités de défense aérienne dont disposent actuellement les Iroquois?

Le vam Buck: Nous avons décidé d'intégrer cette capacité aux navires de classe Iroquois pour compléter la capacité des frégates. C'est une des options.

Comme je l'ai dit, nous examinons les options. Bien entendu, on pourrait placer la capacité de commandement et de contrôle sur un navire assurant un soutien logistique en mer à l'avenir. Mais cette capacité n'existe pas actuellement dans les navires de classe Tribal. Cette capacité serait en mesure d'appuyer des forces à terre ou d'autres choses.

Le sénateur Day: Finalement, en ce qui concerne les navires ravitailleurs et les destroyers de classe Iroquois, la marine est-elle en mesure d'utiliser des techniques de financement modernes ou cela dépasse-t-il le champ de responsabilité des forces armées et est-ce au Cabinet de prendre une décision?

Je fais ici un parallèle avec votre impartition de choses comme les logements du personnel marié et les activités sportives. On nous a parlé de tout cela dans l'Ouest.

Pouvez-vous faire la même chose pour la location d'équipement? Vous avez indiqué que l'une de vos contraintes est le coût des immobilisations. Cela doit sortir de votre budget. Pouvez-vous le budgétiser en utilisant les techniques de financement dont se servent les compagnies aériennes commerciales et les chemins de fer? Ils louent leur équipement plutôt que de l'acheter.

Le vam Buck: L'Agence de logement des Forces canadiennes et l'Agence de soutien du personnel des Forces canadiennes sont encore des organismes du gouvernement et non des ministères. Le ministère de la Défense nationale et les Forces canadiennes sont régis par la Loi sur l'administration des finances publiques comme les autres ministères du gouvernement. C'est au gouvernement et finalement au Conseil du Trésor de décider ce qui est faisable ou non.

Le sénateur Day: L'Agence de logement des Forces canadiennes est-elle une agence des forces armées?

Le vam Buck: Non, c'est une agence du gouvernement.

Le sénateur Day: Est-ce une agence gouvernementale sans but lucratif ayant un budget séparé?

Le vam Buck: En gros, oui. Les règles de fonctionnement de chaque agence sont probablement légèrement différentes.

Le sénateur Day: Je pourrais peut être obtenir des renseignements à ce sujet plus tard. Je vous remercie d'avoir attiré mon attention sur ce point.

Le président: Dans la même veine, lorsque vous parlez de navire ravitailleur ou de navire de soutien logistique en mer, parlez-vous de deux ou de trois navires?

Le vam Buck: Je parle d'un nombre suffisant pour faire le travail. Nous faisons actuellement une étude de différentes options pour voir combien de navires nous pourrions acquérir, en

baseline with the cost of operating the existing vessels. At the moment, we are looking at a range of from two to four.

The Chairman: Certainly, two vessels, as we now have, does not work.

VAdm. Buck: It makes life challenging.

The Chairman: Miserable?

VAdm. Buck: Challenging. I like opportunities.

Senator Atkins: I was a little surprised by your answer to Senator Forrester on the Sea Kings. Does it not concern you that replacement helicopters will not be in place for from five to seven, and maybe even ten, years?

VAdm. Buck: The government is aiming to acquire the maritime helicopter replacement by 2005.

Senator Atkins: Can they do it?

VAdm. Buck: That remains to be seen.

Senator Atkins: I will not pursue that line of questioning.

Do you think Canada should have a national security agency?

VAdm. Buck: As that particular question is directly related to Canada's machinery of government and how it operates, it would not be appropriate for me to answer.

Senator Atkins: If government were to decide to establish one, whom do you think should be represented on such an organization?

VAdm. Buck: Again, there are existing mechanisms within the current machinery of government that do work. I would think that, hypothetically speaking, as one looks to what could happen, the players would be reasonably clear.

Senator Atkins: What do you think would be a full complement for the navy in terms of not only active service personnel, but also reservists and civilians? I have the impression that there are more civilians being recruited to supplement some of the navy's requirements.

VAdm. Buck: No, I do not think that is true. The number of 4,500 civilians that I gave you has been historically consistent. In fact, those numbers are also down from their height, but those are jobs in Halifax and Esquimalt in the fleet maintenance facilities and areas like that. We are not replacing military personnel with Defence civilians. In certain key areas, we have contracted out some functions where it did not make any sense for us to do them ourselves.

The current strength of the navy is approximately 9,000 regulars and about 4,000 reserves. When we are up to the full complement, in terms of full, effective strength, our job is eminently doable. The challenge is within those numbers; there will always be some who have not been recruited or have not been adequately or appropriately trained through the system.

comparant leur coût de cycle de vie au coût d'exploitation des navires existants. Pour le moment, nous en sommes à deux à quatre navires.

Le président: Manifestement, deux navires, comme maintenant, ce n'est pas suffisant.

Le vAm Buck: Cela rend la vie difficile.

Le président: Pénible?

Le vAm Buck: Difficile. J'aime les défis.

Le sénateur Atkins: J'ai été un peu surpris par votre réponse au sénateur Forrester au sujet des *Sea King*. N'êtes-vous pas préoccupé par le fait que les nouveaux hélicoptères ne seront pas opérationnels avant cinq, sept ou même dix ans?

Le vAm Buck: Le gouvernement aimerait acquérir les hélicoptères de remplacement d'ici 2005.

Le sénateur Atkins: Est-ce possible?

Le vAm Buck: Cela reste à voir.

Le sénateur Atkins: Je ne vais pas poursuivre ce genre de questions.

Pensez-vous que le Canada devrait avoir une agence de la sécurité nationale?

Le vAm Buck: Étant donné que cette question a trait directement à l'appareil gouvernemental et à son fonctionnement, il ne serait pas approprié que j'y réponde.

Le sénateur Atkins: Si le gouvernement décidait d'en créer une, qui, selon vous, devrait y être représenté?

Le vAm Buck: Là encore, il existe déjà des mécanismes au sein de l'appareil gouvernemental qui font du bon travail. Théoriquement, il me semble que les intervenants seraient raisonnablement évidents.

Le sénateur Atkins: Quel effectif total devrait compter la Marine, non seulement le personnel en service actif, mais également les réservistes et les civils? J'ai l'impression que l'on recrute davantage de civils pour répondre à certains besoins de la Marine.

Le vAm Buck: Non, je ne pense pas que ce soit exact. Le chiffre de 4 500 civils que je vous ai indiqué reste sensiblement le même depuis longtemps. En fait, ces chiffres sont diminués également, mais il s'agit d'emplois dans les installations d'entretien de la flotte et d'autres secteurs du même genre à Halifax et à Esquimalt. Nous ne remplaçons pas le personnel militaire par des civils de la Défense. Dans certains secteurs clés, nous avons sous-traité certaines fonctions lorsque ce n'était pas à nous de le faire.

La Marine compte actuellement 9 000 membres de la force régulière et 4 000 réservistes. Lorsque l'effectif est réellement complet, notre travail est tout à fait faisable. Le problème, c'est qu'il y aura toujours des gens qui n'auront pas été recrutés ou qui n'auront pas été formés de façon suffisante ou appropriée au sein du système.

Senator Atkins: Finally, where does the navy refit its ships? Are there more than the two, in Halifax and B.C.? Are there other places in Canada?

VAdm. Buck: Effectively, we do what is called our own “first line”; that is, our own onboard maintenance. We do some of our own second-line maintenance in our two maintenance facilities, one in Halifax, one in Victoria. Everything called “third line” or beyond that — more extensive work — is contracted out competitively across the country, and it varies from competition to competition. There are a limited number of shipyards on the West Coast. There are a greater number between the Lakehead and the Maritimes. Refits are competed, and not just refits, but something called “docking work periods.”

Senator Atkins: In view of the swift changes in technology, how often is it required that a ship like a frigate be refitted?

VAdm. Buck: The refits, or docking work periods, which is what the frigate receives, are essentially on a periodic basis. We do refits on our older ships such as the Tribals on a three- to four-year cycle. We put the frigates into docking work periods more frequently for a shorter duration.

Senator Meighen: Admiral, forgive me for arriving late. If I ask you a question that has already been asked, please cut me off.

I want to ask you about reservists and to preface my question with an editorial comment. I think many members of this committee, myself included, have come to the conclusion the navy has done a very good job of encouraging reservists and giving them meaningful work within its operational scheme.

That being said, are reservists involved in Apollo, and if so, what percentage from the navy's perspective?

VAdm. Buck: First, to be clear, pre-Apollo, there were approximately 1,000 naval reservists employed full time patrolling both the Atlantic and Pacific coasts of Canada. Today there are approximately 200 additional naval reservists involved here in Canada in a variety of functions. Some of it is related to maritime coastal defence vessels, some to port security, and some to what is called “force protection” of our two main operating bases.

Senator Meighen: When we were in Esquimalt, if I remember correctly, and in talking to members of the coastal patrol vessels, who are largely, if not exclusively, reservists, one of the common cries was that it was extremely difficult to transfer from the reserves to the full-time navy. The difficulty seemed to lie principally in a pension issue. Can you shed any light on this and tell me if that is a problem and whether anything is being done about it?

VAdm. Buck: It is a problem. It is not related directly to pensions. It is more related to some bureaucratic hoops that people have to go through. We are addressing it. I believe, as you do —

Le sénateur Atkins: Finalement, où la Marine assure-t-elle la réfection de ses navires? Y a-t-il d'autres centres que ceux de Halifax et de Colombie-Britannique? Y a-t-il d'autres endroits au Canada?

Le vam Buck: En fait, nous procédons à ce que l'on appelle la maintenance de «première ligne» à bord. Nous faisons également une partie de notre propre maintenance de deuxième ligne dans nos deux centres à Halifax et à Victoria. Tout ce qui est de la maintenance de «troisième ligne» — ou de plus grande envergure — fait l'objet d'appels d'offres dans tout le pays et l'endroit où c'est fait varie d'une offre à l'autre. Il existe un nombre limité de chantiers navals sur la côte Ouest. Il y en a davantage entre la tête des Grands Lacs et les Maritimes. Les réfections font l'objet d'offres concurrentielles. Pas seulement les réfections, mais également ce que l'on appelle les «périodes en cale sèche».

Le sénateur Atkins: Étant donné la rapidité des changements technologiques, à quelle fréquence un navire de type frégate doit-il être rénové?

Le vam Buck: Les réfections, ou les périodes en cales sèche, pour le cas des frégates, sont de nature périodique. Nous assurons la réfection de nos navires plus anciens comme les *Tribal* tous les trois à quatre ans. Nous plaçons les frégates en cale sèche plus fréquemment, mais pour une durée plus courte.

Le sénateur Meighen: Amiral, excusez-moi de mon retard. Si je vous pose une question que l'on vous a déjà posée, dites-le-moi.

Je voudrais vous poser une question au sujet des réservistes, mais je vais commencer par une observation. Je pense que bon nombre des membres du comité, y compris moi-même, en sont arrivés à la conclusion que la Marine a très bien réussi à encourager les réservistes et à leur donner un travail valorisant dans le cadre de ses opérations.

Cela dit, les réservistes participent-ils à l'opération Apollo et, dans ce cas, quel est le pourcentage?

Le vam Buck: Premièrement, pour être bien clair, avant Apollo, nous avions environ mille réservistes qui étaient employés à temps plein aux patrouilles côtières de l'Atlantique et du Pacifique. Aujourd'hui, nous avons environ deux cents autres réservistes qui s'acquittent de diverses fonctions ici au Canada. Il s'agit notamment de postes sur les navires de défense côtière, de postes liés à la sécurité portuaire et de ce que l'on appelle la protection de la Force dans nos deux bases opérationnelles principales.

Le sénateur Meighen: Si je me souviens bien, lorsque nous étions à Esquimalt et lorsque nous avons parlé aux membres de l'équipage des navires de patrouille côtière, qui sont essentiellement, sinon exclusivement des réservistes, ils nous ont dit très fréquemment qu'il était extrêmement difficile d'être transféré de la à la Marine. La difficulté semble liée surtout à la question des pensions. Pouvez-vous nous renseigner à ce sujet et nous dire s'il s'agit d'un problème et si l'on cherche à y remédier?

Le vam Buck: C'est un problème. Il n'est pas directement lié aux pensions. Il a plutôt à voir avec certains obstacles bureaucratiques. Nous y travaillons. Tout comme vous, je crois —

and I did mention it earlier — that a person should be able to move from the reserve to the regular force, and vice versa, rather seamlessly.

Senator Meighen: It has nothing to do with pensions? I was given the impression it related to pensions.

VAdm. Buck: For a reservist joining the regular force, no, it is not pension-related at all. It is more related to some bureaucratic processes.

Going from regular to reserve, undoubtedly, yes, depending on at what point one is in one's career, there could be some pension implications.

Senator Meighen: Would it be all right if I dropped you a note if I find out any more detail on that question?

VAdm. Buck: Absolutely.

Senator Meighen: What are the navy's retention rates of other ranks and the ROTP graduates? Are you doing well in that regard?

VAdm. Buck: By and large, we are doing quite well. Before September 11, our attrition rate was approximately 4 per cent scheduled retirement and 4 per cent "unscheduled," if you wish. I believe that the figure is now approximately 6.5 per cent combined. If you compare some of those figures with the private sector, we are doing quite well.

The challenge, from the navy's perspective, is that there are a number of key technical capabilities where the private sector, certainly in terms of financial remuneration, is more attractive.

Senator Meighen: I suspect the navy is not alone and that your sister services have the same problem.

VAdm. Buck: Yes.

Senator Meighen: Even before Apollo, certainly in other services, there were concerns about the increased tempo, and the navy was not exempt from that. What effect, in your estimation, is it having upon the families of serving personnel, and what is the navy doing about it?

VAdm. Buck: I am very concerned about that particular issue. Before the task group sailed, before *Vancouver* sailed, I was in Halifax and Esquimalt. I walked the jetties, the ships and the shop floor and spoke to the families. This is a major concern.

I would say to you that with regard to Apollo-related missions, both families and members are steadfast and determined. There is no question in my mind about that.

However, recognizing the need to support families, we have done a tremendous amount of work over the last number of years. I am very pleased to be able to say that. If she were here, my wife would tell you this in spades. When I joined the navy, and she joined the navy — although she did not know she was joining it — it did not provide very much support. Today, we have military family resource centres that are well staffed and have excellent programs. We have flexible ways to support people. I am very pleased with what we have achieved. There is always more that

et je l'ai déjà dit tout à l'heure — que l'on devrait pouvoir passer de la à la force régulière et vice versa sans difficulté.

Le sénateur Meighen: Cela n'a rien à voir avec les pensions? J'avais cru comprendre que c'était un problème de pension.

Le vAm Buck: Pour ce qui est du passage de la à la force régulière, non, cela n'a rien à voir avec les pensions. C'est plutôt une question de bureaucratie.

Par contre, pour ce qui est de passer de la force régulière à la, oui, sans aucun doute, selon l'étape de la carrière à laquelle on se trouve, les pensions peuvent entrer en ligne de compte.

Le sénateur Meighen: Pourrais-je vous envoyer une note si je trouve davantage de renseignements sur ce sujet?

Le vAm Buck: Absolument

Le sénateur Meighen: Quel est le taux de maintien à l'effectif du personnel naval ayant d'autres grades et des diplômés du PFOR? Êtes-vous en bonne position à cet égard?

Le vAm Buck: Dans l'ensemble, nous sommes plutôt en bonne position. Avant le 11 septembre, notre taux d'attrition était d'environ 4 p. 100 à cause de retraites prévues et de 4 p. 100 à cause de départs «imprévus», si vous voulez. Je crois qu'actuellement ce chiffre est d'environ 6,5 p. 100 pour le deux. Si l'on compare ces chiffres avec ceux du secteur privé, nous sommes en bonne position.

Le problème de la Marine est qu'il existe un certain nombre de postes techniques essentiels pour lesquels le secteur privé, en tout cas du point de vue de la rémunération, est plus intéressant.

Le sénateur Meighen: Je suppose que la Marine n'est pas la seule à avoir ce problème et que les autres services le connaissent aussi.

Le vAm Buck: Oui.

Le sénateur Meighen: Même avant Apollo, les autres services étaient déjà préoccupés par la cadence accrue des opérations et la Marine ne faisait pas exception. À votre avis, quelle est l'incidence de ce rythme accru sur les familles du personnel et que fait la Marine à ce sujet?

Le vAm Buck: Je suis particulièrement préoccupé par cette question. Avant le départ du groupe opérationnel, avant le départ du *Vancouver*, je suis allé à Halifax et à Esquimalt. J'ai arpenté les quais, les navires et les ateliers et j'ai parlé aux familles. C'est un problème grave.

En ce qui concerne les missions associées à l'opération Apollo, tant les marins que leur famille sont très déterminés. Je n'ai aucun doute à ce sujet.

Mais nous savons qu'il faut soutenir les familles, c'est pourquoi nous avons fait un énorme travail en ce sens au cours des dernières années. Je suis très heureux de vous en parler. Si ma femme était là, elle vous en parlerait très longuement. Lorsque je suis entré dans la Marine, et lorsqu'elle s'est enrôlée, elle aussi, même si elle ne le savait pas, nous n'avions guère de soutien. Aujourd'hui, nous avons des centres de ressources pour les familles militaires, où l'on trouve du personnel compétent et d'excellents programmes. Nous faisons preuve de flexibilité. Je

we can do. I very much believe that not only do we have to support members of the forces, but we also have to provide essential support for their families and to understand there are stresses and strains brought on those families by long separations.

Senator Meighen: Finally, admiral, what would be your reaction, and would you articulate any concern, if you were asked to mount another mission when, in your estimation, the crews had not been home for a respectable amount of time and it would really cause untoward stress in the lives of serving personnel?

Would you bring that to the attention of those asking you to mount another mission?

VAdm. Buck: Absolutely. We have a policy of trying to ensure that personnel are not away for more than six months at any given time. From a naval perspective, and as it relates to the planning of Operation Apollo, that guideline remains in effect. We have not changed it. In fact, we may occasionally have to do some minor tweaking of it, which in some cases might mean a ship is away a little more than six months. However, in other cases, ships will be away for less than six months for exactly the same reason. That is one of the planning criteria for everything we are doing — to ensure we can maintain the personnel tempo. Again, it is a significant concern.

Senator Meighen: Admiral, there is another side to the equation. It is all very well to say we will not be away for more than six months, but to come back for two months and go away for another six months does not solve the problem.

VAdm. Buck: That is the issue. In certain cases, ships may be away for less than six months, so we can get the time at home balanced with the time away. That is why, over the following months, as the campaign against terror changes, so will, from time to time, our commitment and what is appropriate.

Senator Meighen: Do you have a rough balance in mind? If I am not mistaken, the army — correct me if am wrong — used to talk about six months away and a year or a year and half at home, which got thrown out of the window with our penchant for accepting any and all peacekeeping missions. What is the balance for the navy that fits the bill?

VAdm. Buck: It is roughly the same order of magnitude, but it comes back to a question I was asked earlier about the 120 days. The point is that in the navy, historically, those ships that are in high readiness have been away for about six months at a time. That is not abnormal for us. The trick is ensuring we do not have to rapidly turn people around to go out and do it again. Ensuring we do not have to do that is very much part of our ongoing planning process.

Senator Meighen: To the extent that it is within your control.

VAdm. Buck: My job is to articulate what capability we have and the impacts of that. That I do, I can assure you.

suis très satisfait de ce que nous avons accompli. Il est toujours possible de faire plus. Je suis convaincu que non seulement nous devons soutenir les troupes, mais que nous devons assurer également un soutien essentiel à leur famille et comprendre le stress et les difficultés que représentent les longues séparations pour ces familles.

Le sénateur Meighen: Enfin, amiral, quelle serait votre réaction et auriez-vous des réserves si l'on vous demandait de monter une autre mission, alors que, selon vous, les équipages ne sont pas rentrés chez eux depuis longtemps et que cela leur causerait un stress supplémentaire?

Porteriez-vous cette question à l'attention de ceux qui vous demandent de monter une autre mission?

Le vAm Buck: Absolument. Nous avons pour politique de faire en sorte que le personnel ne soit jamais parti pendant plus de six mois. Cette ligne directrice reste en vigueur, même dans le cadre de la planification de l'opération Apollo. Nous ne l'avons pas changée. Il peut arriver que nous y dérogiions légèrement, c'est-à-dire qu'un navire peut rester en mer un peu plus de six mois. Mais dans d'autres cas, les navires peuvent être en mer pendant moins de six mois pour exactement la même raison. C'est un de nos critères de planification pour nous assurer de maintenir le rythme de travail du personnel. Mais c'est effectivement un problème important.

Le sénateur Meighen: Amiral, cette médaille a un revers. Il est bien beau de dire que le personnel ne sera pas absent pendant plus de six mois, mais on ne résout pas le problème s'il revient pendant deux mois et repart à nouveau pendant six mois.

Le vAm Buck: C'est là le problème. Dans certains cas, les navires peuvent être partis pendant moins de six mois de sorte que l'on peut équilibrer le temps passé à la maison et en mer. C'est pourquoi au cours des prochains mois, à mesure que la campagne contre le terrorisme évoluera, nous allons modifier notre engagement et agir en conséquence.

Le sénateur Meighen: Avez-vous une idée d'un équilibre approprié? Je crois comprendre que l'Armée — et corrigez-moi si j'ai tort — préconisait une période de six mois en service et une période d'un an ou d'un an et demi à la maison, ce que nous avons complètement abandonné avec notre penchant à accepter toutes les missions de maintien de la paix. Quel serait l'équilibre approprié pour la Marine?

Le vAm Buck: C'est à peu près du même ordre de grandeur, mais cela reprend une question que l'on m'a déjà posée au sujet des 120 jours traditionnels dans la Marine, les navires qui sont en état de préparation élevé étant en mer pendant environ six mois à chaque fois. Ce n'est pas anormal. Il faut surtout veiller à ne pas avoir un roulement trop rapide du personnel. Notre processus de planification en cours vise justement à ce que cela ne se produise pas.

Le sénateur Meighen: Dans la mesure où vous pouvez le faire.

Le vAm Buck: Mon travail consiste à déterminer la capacité dont nous disposons et quelles sont les répercussions. Je le fais, je peux vous l'assurer.

The Chairman: For the record, admiral, would you tell us in what trades and skills you are having trouble retaining personnel?

VAdm. Buck: The main trades that we are having difficulty with are naval electronics technicians, of which there is a variety called "acoustic communications and tactical." Those are the key areas.

The Chairman: Lots of ship drivers?

VAdm. Buck: Interestingly enough, we have a massive bubble of junior officers in the training system at the moment. In that sense, we are in relatively good shape. The problem with that group of individuals, however, is they are still in the training system. It is partly an attrition issue, but it is more because of what happened previously in the forces reduction program. We let many people go we probably should not have.

Senator LaPierre: With respect to quality of life, we have noticed post-traumatic stress disorder in other services. Are sailors afflicted with that when returning from peacekeeping missions, and what is being done to try to fix that?

VAdm. Buck: We are tracking it. There are stresses in the type of work that the navy has historically done, but what they see in operations at sea is, by definition, more normal than what one might see in some of the other peacekeeping operations. One instance in particular where we have seen it, and are watching very closely, is with our people who were involved in the *Swissair* effort. The *Swissair* tragedy triggered quite a few cases of PTSD, both in the ship crews and in our divers. It is an ongoing effort to look for and track those symptoms. We have established clinics in both Halifax and Victoria, within our naval medical facilities, for exactly that reason.

Senator LaPierre: Could a post-traumatic stress disorder be caused by a sailor receiving an e-mail from his wife that one of his children has died or his wife is leaving him or something like that? What does the navy do about that kind of situation? Does it ship the sailor back home as quickly as possible?

VAdm. Buck: Yes, all commanding officers are sensitive to issues such as that. E-mail is a wonderful medium of exchange that has enhanced the quality of life, but certainly, the examples that you have articulated would cause tremendous stress for an individual, and generally speaking, that individual would be repatriated as soon as possible.

Senator LaPierre: I take it for granted there are no longer any problems with the integration of women into the naval forces of our country. It is all resolved now and we are at peace with that?

VAdm. Buck: I am pleased to speak to that particular issue. The navy commenced integrating women into the service in about 1987. At the time, there was considerable discussion about what it would do to our operational capability. I am pleased to report that it has not had any negative impact on our operational capability. In fact, I believe having women serve on all classes of ship has worked quite well. There have been bumps on the road. Human beings will be human beings, but we are quite comfortable that

Le président: Pour mémoire, amiral, pourriez-vous nous dire pour quelles spécialités et pour quelles compétences vous avez le plus de difficultés à garder le personnel.

Le vAm Buck: Les principaux secteurs qui nous posent des difficultés sont ceux de l'électronique navale, en particulier ce que l'on appelle la «communication et la tactique acoustiques». Ce sont les principales spécialités.

Le président: Beaucoup de pilotes?

Le vAm Buck: En fait, nous avons un nombre important de jeunes officiers en formation en ce moment. En ce sens, nous sommes en bonne position. Mais le problème, c'est que ces jeunes sont toujours en formation. Il y a en partie un problème de départs volontaires, mais le problème est plutôt attribuable au programme de réduction des Forces. Nous avons laissé partir trop de gens que nous aurions dû garder.

Le sénateur Meighen: En ce qui concerne la qualité de vie, on nous a parlé du syndrome du stress post-traumatique dans d'autres services. Les marins sont-ils affectés lorsqu'ils reviennent des missions de maintien de la paix, et que fait-on à cet égard?

Le vAm Buck: Nous surveillons le problème. Il y a des stress associés au type de travail que nous faisons normalement dans la Marine, mais ce que les marins voient dans les opérations en mer est, par définition, plus normal que ce que voient d'autres membres des missions de maintien de la paix. Par exemple, nous surveillons de très près les gens qui ont participé à l'opération *Swissair*. La tragédie de *Swissair* a déclenché un certain nombre de cas de ce syndrome, à la fois parmi les membres d'équipage et nos pilotes. Nous surveillons constamment la présence de ces symptômes. C'est pourquoi nous avons établi des cliniques à Halifax et Victoria, dans nos centres médicaux de la Marine.

Le sénateur LaPierre: Un marin pourrait-il être affecté par le syndrome du stress post-traumatique s'il reçoit un courrier électronique de sa femme lui annonçant qu'un de ces enfants est mort ou qu'elle l'a quitté ou quelque chose de ce genre? Que fait la Marine dans ce cas? Renvoie-t-elle le marin à la maison le plus rapidement possible?

Le vAm Buck: Oui, tous les commandants sont sensibles à des situations de ce genre. Le courrier électronique est un moyen d'échange extraordinaire qui a amélioré notre qualité de vie, mais il est vrai que dans les exemples que vous venez de citer, cela causerait un stress énorme et, en général, la personne en cause serait rapatriée le plus rapidement possible.

Le sénateur LaPierre: Je suppose que l'intégration des femmes dans les forces navales ne pose plus de problème dans notre pays. Cette question est-elle résolue définitivement?

Le vAm Buck: Je suis ravi de répondre à cette question. La Marine a commencé à intégrer les femmes en 1987. À l'époque, cette décision a suscité un débat quant aux effets sur notre capacité opérationnelle. Je suis heureux de dire qu'il n'y a pas eu d'effets négatifs sur notre capacité opérationnelle. En fait, je crois que la présence des femmes sur toutes les classes de navires ne pose pas de problème. Nous avons connu quelques difficultés, la nature humaine étant ce qu'elle est. Mais nous pensons que nos

our policies are in place and robust enough to deal with that. As it relates to the navy, it has been a true success story.

Senator LaPierre: What about gays and lesbians? Is there a policy? You do not ask?

Commodore Jacques J. Gauvin, Acting Assistant Chief of the Maritime Staff, Department of National Defence: We do not ask because we do not discriminate against gays or lesbians. They are allowed to serve this country, so there is no systematic means, or desire, to ask a question in order to discriminate. People are free to choose their sexual orientation or preference.

Senator LaPierre: The newspapers reported this morning that the RCMP in New Brunswick ask the question on the grounds of security, because gay and lesbian people are more liable, they say, to be blackmailed. Consequently, they might then be more prone to reveal secrets.

VAdm. Buck: We do not. We have moved beyond that.

Senator LaPierre: I suspect the RCMP will have to also.

You seem to have a large number of civilians working for the navy. They are all screened adequately, and they are all secure?

VAdm. Buck: Yes.

Senator LaPierre: Are you responsible for the quality of life of those non-military members of your service?

VAdm. Buck: In practice, of course, Treasury Board is the employer for all departmental civilians. Those responsibilities are executed through the deputy minister. However, we have an integrated workforce, even here in Ottawa. For example, in Victoria or Winnipeg, the military and civilians work together. While pay scales and such things as that are not handled locally, but nationally, a tremendous amount is done by the local command structures to ensure that the civilian workforce is viewed, and views itself, as part of the team. In fact, certainly in Halifax and Esquimalt, many activities such as learning centres, et cetera, have both the military and civilian component, and many of those initiatives are locally generated, because they certainly relate to the navy. We cannot put our ships to sea without our civilian workforce.

Senator LaPierre: The present nature of the so-called "enemy" in the so-called "war" seems to be of Arab descent or Islamic culture or religion. Does that affect which personnel you send on your missions in that theatre, or do you avoid sending these people for various reasons? If you do, what are the reasons?

VAdm. Buck: The campaign against terrorism is against a regime, not an ethnic group. Canadians in the military, or in this case, the navy, are eligible for service whoever they are.

politiques sont suffisamment solides pour régler ces situations. Pour ce qui est de la Marine, c'est une réussite totale.

Le sénateur LaPierre: Qu'en est-il des gais et des lesbiennes? Avez-vous une politique? Posez-vous la question?

Le commodore Jacques J. Gauvin, chef d'état-major adjoint par intérim de la Force maritime, ministère de la Défense nationale: Nous ne posons pas la question car nous ne faisons pas de discrimination contre les gais ou lesbiennes. Ils ont le droit de servir leur pays. Il n'y a donc pas de moyen systématique, ni la volonté, de poser une question discriminatoire. Les gens sont libres de choisir leur orientation ou leurs préférences sexuelles.

Le sénateur LaPierre: Les journaux ont mentionné ce matin que la GRC, au Nouveau-Brunswick, pose la question pour des raisons de sécurité car ils prétendent que les gais et les lesbiennes sont plus vulnérables au chantage. Par conséquent, ils seraient davantage prêts à révéler des secrets.

Le vAm Buck: Ce n'est pas notre cas. Nous avons dépassé ce stade.

Le sénateur LaPierre: Je suppose que la GRC devra en arriver là également.

Il semble qu'un grand nombre de civils travaillent pour la Marine. Font-ils tous l'objet d'un contrôle adéquat de la sécurité et sont-ils tous sûrs?

Le vAm Buck: Oui.

Le sénateur LaPierre: Êtes-vous responsable de la qualité de vie de ces membres non militaires de votre service?

Le vAm Buck: Dans la pratique, c'est bien entendu le Conseil du Trésor qui est l'employeur de tous les civils du ministère. Le sous-ministre s'acquitte de ces responsabilités, mais nous avons un effectif intégré même ici, à Ottawa. Par exemple, à Victoria ou à Winnipeg, les militaires et les civils travaillent ensemble. Même si la rémunération et ce genre de chose ne sont pas traités localement, mais à l'échelle nationale, une énorme partie de ce travail est effectué par les structures de commandement locales afin que l'effectif civil soit considéré, et se considère lui-même, comme faisant partie de l'équipe. En fait, en tous cas à Halifax et à Esquimalt, les militaires et les civils participent ensemble à de nombreuses activités, comme les centres d'apprentissage, et bon nombre de ces initiatives sont d'origine locale car elles ont un lien avec la Marine. Nos navires ne pourraient pas naviguer sans les civils.

Le sénateur LaPierre: Notre «ennemi» actuel dans cette nouvelle «guerre» semble être d'origine arabe ou de culture ou de religion islamique. Cela a-t-il une influence sur le personnel que vous envoyez en mission dans ce cadre, ou évitez-vous d'envoyer ces gens pour diverses raisons? Dans ce cas, quelles sont ces raisons?

Le vAm Buck: La campagne contre le terrorisme est une campagne contre un régime et non contre un groupe ethnique. Les militaires canadiens ou, dans ce cas, les marins, peuvent servir quelles que soient leurs origines.

Senator LaPierre: We heard that during the Gulf War, a person in the navy, if I remember correctly, was not allowed to serve on a ship because he was Jewish. This is no longer the case, I gather?

VAdm. Buck: This is not the case.

Senator LaPierre: Would an Islamic woman who wears the veil be able to join your navy and continue to practise the religious demand of veil-wearing?

VAdm. Buck: We have made tremendous inroads in terms of accommodation. Effectively, where we can accommodate an individual without creating a safety hazard, either to that individual or others, we try to do so.

Senator LaPierre: Is that a safety hazard?

VAdm. Buck: It would depend on the specific circumstances. It depends on her trade. It would depend on the material in the item of clothing. If it were the right material, there probably would be no hazard.

The Chairman: Admiral, the government tells us that the campaign against terrorism will go on for a long time. What is the navy's capability to sustain its forces with Operation Apollo and with the Standing Naval Force Atlantic? How long can you sustain those levels?

VAdm. Buck: In the options work that we are doing in relation to not just the availability of ships but, of course, the personnel tempo that we were discussing earlier, I am comfortable that I can maintain a task group capability out to two years and beyond. That is the current planning window that we are looking at.

The Chairman: What missions previously performed by the fleet have you given up to send those vessels out?

VAdm. Buck: We have not actually given up any missions.

The Chairman: Let me rephrase that. What tasks?

VAdm. Buck: We have not given up any tasks, because in fact, two-thirds of the major warship fleet still remains in Canada. All the maritime coastal defence vessels, or MCDVs, are here. As we speak today, there is a frigate conducting surveillance operations off Halifax and there are some MCDVs doing the same thing off Victoria.

The Chairman: Let me rephrase that then. What would these vessels be doing if they were not with Operation Apollo?

VAdm. Buck: The vessels that are deployed would either be undertaking readiness, some of which could be done while doing surveillance operations, or they would have been engaged in multinational exercises in the Atlantic or in the Pacific. While a component of our work is done in local waters, certifying and preparing the task groups that we have deployed, or are ready to deploy, generally speaking requires working with other navies on a regular basis in major joint/international exercise regimes.

Le sénateur LaPierre: Nous avons entendu dire que pendant la guerre du Golfe, un membre de la Marine, si je me souviens bien, n'a pas été autorisé à servir sur un navire parce qu'il était Juif. Je suppose que ce n'est plus le cas?

Le vam Buck: Ce n'est plus le cas.

Le sénateur LaPierre: Une femme islamique qui porte le voile serait-elle en mesure d'entrer dans la Marine et de continuer à porter le voile comme sa religion l'exige?

Le vam Buck: Nous avons fait d'énormes progrès à cet égard. En fait, si nous pouvons respecter les usages sans créer un risque pour la sécurité, pour cette personne ou pour les autres, nous essayons de le faire.

Le sénateur LaPierre: Est-ce un risque pour la sécurité?

Le vam Buck: Cela dépendrait des circonstances. Cela dépend de sa spécialité. Cela dépendrait du tissu dont est fait le vêtement. Si le tissu n'est pas dangereux, il n'y aurait pas de risque.

Le président: Amiral, les gouvernements nous disent que la campagne contre le terrorisme va durer longtemps. Dans quelle mesure la Marine est-elle capable de soutenir ses forces dans le cadre de l'opération Apollo et avec la Force navale permanente de l'Atlantique? Pendant combien de temps pouvez-vous soutenir ces niveaux d'intervention?

Le vam Buck: Dans l'étude des options que nous effectuons, en ce qui concerne la disponibilité des navires et aussi, bien entendu, la cadence opérationnelle dont nous avons déjà parlé, je suis assez sûr de pouvoir maintenir la capacité des groupes opérationnels pendant deux ans et plus. C'est notre horizon de planification actuel.

Le président: Quelle mission déjà en cours de la flotte avez-vous abandonnée pour envoyer ces navires en mer?

Le vam Buck: En fait, nous n'avons abandonné aucune mission.

Le président: Laissez-moi reformuler la question. Quelles tâches?

Le vam Buck: Nous n'avons abandonné aucune tâche, car en réalité, les deux tiers de notre flotte des plus gros navires de guerre restent au Canada. Tous les navires de défense côtière, les NDC, sont ici. Aujourd'hui même, nous avons une frégate qui effectue des opérations de surveillance au large de Halifax et certains NDC font la même chose au large de Victoria.

Le président: Je vais poser ma question autrement dans ce cas. Que feraient ces navires s'ils ne participaient pas à l'opération Apollo?

Le vam Buck: Les navires qui sont déployés seraient en disponibilité opérationnelle, c'est-à-dire qu'ils pourraient effectuer des opérations de surveillance ou participer à des exercices conjoints multinationaux dans l'Atlantique ou le Pacifique. Bien qu'une partie de notre travail soit exécuté dans nos eaux territoriales, pour certifier et préparer les groupes opérationnels que nous avons déployés ou sommes prêts à déployer, il faut normalement travailler régulièrement avec d'autres forces maritimes dans le cadre d'exercices internationaux importants.

The Chairman: Perhaps I am not phrasing the question properly. Is this not the largest deployment of naval forces that we have seen in decades?

VAdm. Buck: It is, but we are not doing this in an isolated context. There are some international exercises, some of which we would have participated in, which will now just not happen. The NATO one, "Strong Resolve" comes to mind. Next year, there is a large exercise in the Pacific known as "RIMPAC." I would be very surprised if that proceeds. That is not proceeding, not because we are not available, but because, effectively, all the navies who normally participate in that are not available because they are deployed in other operations.

The Chairman: You named two. Are there other activities that are not happening?

VAdm. Buck: Those are the major two in the planning window at the moment.

Senator Banks: I have a few questions of clarification. When you say the navy complement is 14,000, how many of those 14,000 positions are not now filled? That is to say, how many people are actually in the forces? Does the number 14,000 include the civilian component? When you say 14,000, are you talking about service people?

VAdm. Buck: The total component — military, regular reserve and civilian — is actually 17,500. The military component is approximately 9,000 regulars and 4,000 naval reserves; so 13,000 are uniformed. There is a shortage of approximately 300 on the reserve side. On the regular side, there is a shortage of actual individuals of about 200, but a further 700 or so have not yet achieved an effective level of training needed to perform their jobs. They are "in the pipe."

Senator Banks: That is not a horrible percentage.

VAdm. Buck: No, it is not, but there are some key technical areas in which it takes time to develop the individuals.

Senator Banks: I suppose an old salt from the big war, at the end of which we had the third largest navy in the world —

VAdm. Buck: We had 100,000 personnel.

Senator Banks: — would scoff at the idea of being out for six months and back for a year and a half. I presume that if there were a long-term threat or conventional confrontation of some kind, that process and policy would also, per force, go out the window in an emergency situation?

VAdm. Buck: If an emergency were declared, hypothetically speaking, the country would be engaged. We would all be looking at how to deal with business and with that particular problem. It is interesting to note that of those 100,000 personnel, approximately 95,000 were reservists at that time.

Senator Banks: Do they still wear jagged insignia?

VAdm. Buck: I am pleased to report that they do not. We all wear the same rank and uniform.

Le président: Ma question n'est peut être pas bien formulée. N'est-ce pas le plus grand déploiement de force navale que nous ayons vu depuis des décennies?

Le vAm Buck: C'est exact, mais nous n'agissons pas de façon isolée. Il y a certains exercices internationaux auxquels nous aurions participé, ce que nous ne ferons plus maintenant. L'exercice de l'OTAN «Strong resolve» vient à l'esprit. L'an prochain, doit se dérouler un exercice dans le Pacifique connu sous le nom de RIMPAC, mais je serai très surpris qu'il ait lieu, non pas parce que nous ne sommes pas disponibles, mais en fait, parce que toutes les forces maritimes qui y participent normalement ne seront pas disponibles car elles sont déployées pour d'autres opérations.

Le président: Vous en avez nommé deux, y a-t-il d'autres activités qui n'auront pas lieu?

Le vAm Buck: Ce sont les deux principales prévues pour le moment.

Le sénateur Banks: J'aimerais avoir quelques explications. Lorsque vous dites que la Marine a un effectif de 14 000 personnes, combien de ces 14 000 postes ne sont pas pourvus actuellement? C'est-à-dire, combien de gens sont employés vraiment dans les Forces? Ce chiffre comprend-il les civils? Lorsque vous dites 14 000, s'agit-il du personnel en service?

Le vAm Buck: L'effectif total — militaires, régulière et civils — est en fait de 17 500 personnes. Nous avons environ 9 000 militaires dans la force régulière et 4 000 réservistes. Cela fait donc 13 000 personnes. Il nous manque environ 300 réservistes. En ce qui concerne la force régulière, il nous manque à peu près 200 personnes, mais il y en a aussi 700 environ qui n'ont pas encore atteint le niveau de formation suffisant pour s'acquitter de leurs fonctions. Ils sont «en préparation».

Le sénateur Banks: Ce n'est pas un pourcentage exagéré.

Le vAm Buck: Non, en effet, mais dans certains domaines techniques essentiels, la formation prend du temps.

Le sénateur Banks: Je suppose qu'un ancien de la grande guerre, à la fin de laquelle nous avions la troisième plus grande marine au monde...

Le vAm Buck: Elle comptait 100 000 personnes.

Le sénateur Banks: ... trouverait risible l'idée d'être parti six mois et de revenir pendant un an et demi. Je suppose qu'en cas de menace à long terme ou d'un conflit conventionnel quelconque, cette politique serait forcément abandonnée en cas de crise?

Le vAm Buck: Si un état d'urgence était déclaré, théoriquement, notre pays serait engagé. Nous chercherions un moyen de régler ce problème particulier. Il est intéressant de noter que sur cet effectif de 100 000, environ 95 000 étaient des réservistes.

Le sénateur Banks: Portent-ils encore des insignes dentelées?

Le vAm Buck: Je suis heureux de dire que non. Nous portons tous les mêmes insignes de grade et les mêmes uniformes.

Senator Banks: Good. Given the modern world, and the present circumstances, is it reasonable, in your view, that we now have a navy that is comprised of just a little more than 10 per cent of the one we had in 1946?

VAdm. Buck: I would have to take you back to 1939, in fact. The pre-war planning in 1939 was for a regular-force navy of 10,000 personnel and a small task group, actually built around carrier in those days, in both the Atlantic and Pacific. In some ways, the navy we have achieved today is the one that has been planned for a very long time. That was the planning figure for the navy before the war. After the war, after those 195,000 personnel were demobilized, the navy was even smaller than it is today. In fact, it had to grow back into a force of about the current size to deal with Korea.

Senator Banks: Things have changed a lot. As the convention says, we do not want to be re-fighting the last war, and I was not suggesting such a thing. I do not know whether you can reasonably answer this question. I will preface it by saying that I am asking it of you as a private citizen. I know how ridiculous that is.

The comfort that we are being offered is that, in your case, the navy is meeting, and even exceeding, the requirements, but requirement is an arbitrary thing. Requirements are set out, I presume, by bureaucrats and politicians, with the advice, I am sure, of experienced and knowledgeable people. Is the requirement realistic? If we have met our requirements in practical terms, it is very nice to be able to say so, but there is this other reality that might not be reflected. That is my question. Is the reality of our situation in the world properly reflected in what you refer to as the "current requirements" of the navy?

VAdm. Buck: Senator, as with all things, Canada has a finite population base and a finite GDP, and Canadians need to make decisions in many areas. Defence is one of those areas. I would say, though, coming back to my previous answer, that in relative terms, the size of the navy today is appropriate to the level of capability that Canadians have asked of it, historically and currently. Could it be more? Yes, but again, those are decisions for others to take.

Senator Banks: In your view, does it need to be more?

VAdm. Buck: I believe that in fleet size, today's capability is just about where we need it to be. The navy has demonstrated a capability that is far greater than it was, for example, 10 years ago.

Senator Wiebe: I would like to return to the question of day-to-day operations. Our destroyers, frigates, and *Protecteur*, the supply ship, would be involved in training exercises such as RIMPAC. I imagine that the majority of time spent on these three classes of ships would be in training, especially with the advent of the coastal defence vessels and the submarines. What work, besides normal training in relation to Canadian security, would our frigates and destroyers be doing in peacetime, not at a time like this?

Le sénateur Banks: Bien. Dans le monde moderne, et compte tenu des circonstances actuelles, est-il raisonnable, à votre avis, que notre Marine ne représente plus que 10 p. 100 environ de ce qu'elle était en 1946?

Le vAm Buck: En fait, il faudrait revenir à 1939. Avant la guerre, on avait planifié une force maritime régulière de 10 000 membres et un petit groupe opérationnel, composé surtout de transporteurs, dans l'Atlantique et le Pacifique. D'une certaine façon, la Marine que nous avons aujourd'hui est celle qui était prévue depuis très longtemps. Ce sont les chiffres qui étaient prévus avant la guerre. Après la guerre, après la démobilisation de ces 195 000 personnes, la Marine était encore plus petite qu'aujourd'hui. En fait, il a fallu lui redonner sa taille actuelle pour la guerre de Corée.

Le sénateur Banks: Les choses ont beaucoup changé. Nous ne voudrions pas refaire la dernière guerre, et ce n'est pas ce que je voulais dire. Je ne sais pas si vous pouvez raisonnablement répondre à cette question. Je vais vous demander d'abord de me répondre à titre de citoyen. Je sais à quel point c'est ridicule.

Ce qui est censé nous rassurer, c'est que, dans votre cas, la Marine respecte et même dépasse ses obligations, mais c'est arbitraire. Ses obligations sont fixées, je suppose, par des bureaucrates et des politiciens sur les conseils, j'en suis sûr, de personnes d'expérience et bien informées. Ces exigences sont-elles réalistes? Si nous avons satisfait à nos exigences concrètement, c'est très bien, mais il y a une autre réalité dont on ne tient peut-être pas compte. Voilà ma question. La réalité de notre situation dans le monde est-elle bien reflétée dans ce que vous appelez les exigences actuelles de la Marine?

Le vAm Buck: Sénateur, le Canada a une certaine population et un certain PIB, et les Canadiens doivent prendre des décisions dans de nombreux domaines. La défense est un de ces domaines. Mais je dirais, pour revenir à ma réponse de tout à l'heure, que, relativement parlant, la taille de la Marine d'aujourd'hui correspond au niveau de capacité que les Canadiens ont demandé, traditionnellement et en ce moment. Pourrait-elle être plus importante? Oui, mais là encore, il incombe à d'autres de prendre cette décision.

Le sénateur Banks: À votre avis, doit-elle être plus importante?

Le vAm Buck: Je crois qu'en ce qui concerne la taille de la flotte, notre capacité est ce qu'elle devrait être. La Marine a une capacité bien supérieure à ce qu'elle était il y a dix ans par exemple.

Le sénateur Wiebe: J'aimerais revenir à la question des opérations quotidiennes. Nos destroyers, nos frégates et le *Protecteur*, le navire de ravitaillement, participeraient normalement à des exercices d'entraînement comme le RIMPAC. Je suppose que la majorité du temps passé sur ces trois classes de navires serait consacré à l'instruction, en particulier avec l'arrivée des navires de défense côtière et des sous-marins. En plus de la formation associée à la sécurité du Canada, quel genre de mission auraient nos frégates et nos destroyers en tant de paix?

VAdm. Buck: With our fleet — frigates, destroyers and maritime coastal defence vessels — we build a rolling program that is a mixture of what are known as “national operations,” which is the surveillance component. We would schedule our frigates — generally not the destroyers — and maritime coastal defence vessels to do that. That mix may change slightly as a result of what we are doing.

Until we have an opportunity to assess exactly what we will continue to provide to Operation Apollo, it would be premature to say we are specifically going to be doing less of one thing versus another. We have commitments to other government departments and to patrol the maritime approaches to this country. We are continuing to do that, because those are also key priorities for the navy.

Senator Wiebe: I am sure that many of those sailors deployed for Apollo, because of training exercises such as RIMPAC, have, at least once during their training career, spent six months away from home.

VAdm. Buck: Yes.

Senator Wiebe: This experience of being away from home is nothing new for the sailors or for the families. What may be different, I suppose, and may cause some of the extra concern, is that they are now going into the possibility of an actual combat situation, whereas before it was just a training exercise.

VAdm. Buck: Yes.

Senator Wiebe: These families are accustomed to having a member of the family away on a training mission for six months. That part of it is not new.

VAdm. Buck: That part is not new. I was trying to make that point earlier. What is different is, to a certain extent, the uncertainty that surrounds this particular campaign.

Senator Wiebe: Thank you.

Senator Forrestall: Back to the question of access to e-mail. What is the frequency of access for the crew aboard ships?

VAdm. Buck: Today, daily.

Senator Forrestall: Hourly?

VAdm. Buck: In some cases. It is driven by a number of factors. The first is actual bandwidth: in other words, how big the pipe is and how much of it is being used for operational information. Generally speaking, as long as there is some capability above and beyond the requirement to exchange operational information, e-mails are sent as frequently as individuals have time to send them. What normally happens on most ships is that one individual will bundle them up on a daily basis and then upload them in one go.

Senator Forrestall: No one would have satellite capability?

VAdm. Buck: No. If they did have such capability, I would probably borrow it and put it to work.

Le vam Buck: Avec notre flotte — frégates, destroyers et navires de défense côtière — nous établissons un programme de roulement qui comprend des opérations nationales, c'est-à-dire l'aspect surveillance. Ce sont nos frégates — pas les destroyers, normalement — et les navires de défense côtière qui s'en chargent. Ce travail pourrait être légèrement modifié, compte tenu de la situation actuelle.

Avant de pouvoir évaluer exactement quelle sera notre contribution à l'opération Apollo, il serait prématuré de dire ce que nous allons précisément faire et ce que nous allons privilégier. Nous avons des engagements envers d'autres ministères et nous devons patrouiller les côtes de notre pays. Nous continuons à faire ce travail car il s'agit là de priorités pour la Marine.

Le sénateur Wiebe: Je suis sûr que bon nombre des marins déployés pour l'opération Apollo, du fait de leur entraînement dans le cadre d'exercices comme RIMPAC, ont au moins une fois pendant ces périodes d'entraînement, passé six mois loin de chez eux.

Le vam Buck: Oui.

Le sénateur Wiebe: Cela n'a rien de nouveau pour les marins ou leurs familles. Ce qui est différent, je suppose, et qui peut susciter d'autres préoccupations, c'est qu'il existe une possibilité réelle de combat, alors que jusqu'à présent, il s'agissait simplement d'exercices.

Le vam Buck: Oui.

Le sénateur Wiebe: Ces familles sont habituées à avoir un de leurs membres en mission pendant six mois. Ce n'est pas nouveau.

Le vam Buck: Ce n'est pas nouveau. C'est ce que j'ai essayé de dire tout à l'heure. Ce qui est différent, dans une certaine mesure, c'est l'incertitude qui entoure cette campagne.

Le sénateur Wiebe: Merci.

Le sénateur Forrestall: Pour revenir à la question du courrier électronique, quelle est la fréquence d'accès de l'équipage au courrier électronique?

Le vam Buck: En ce moment, tous les jours.

Le sénateur Forrestall: Toutes les heures?

Le vam Buck: Dans certains cas. Cela dépend d'un certain nombre de facteurs. Le premier est en fait la largeur de bande. Autrement dit, la capacité et la mesure dans laquelle elle est utilisée pour les renseignements opérationnels. En général, tant qu'il reste une capacité en plus des exigences relatives aux renseignements opérationnels, on peut envoyer autant de courriers électroniques qu'on a le temps de le faire. Normalement, sur la plupart de navires, il y a une personne qui regroupe tous les courriers électroniques quotidiens et les envoie tous en même temps.

Le sénateur Forrestall: Il n'y a pas de capacité par satellite?

Le vam Buck: Non, si elle existait, je l'utiliserais probablement.

Senator Forrestall: We are now into the fourth month since the events that led to this problem. Have we given any thought to the striking of a medal?

VAdm. Buck: The personnel staff are looking at that subject.

Senator Forrestall: That is good. My second question relates to additional perks. There was a complaint raised, probably three weeks ago, that the wherewithal for the little extra dollar or two that we send had not shown up in the family treasury. Was that a problem and is it now straightened out?

VAdm. Buck: First, I do not think what we are talking about here is a perk.

Senator Forrestall: I was grasping for a word.

VAdm. Buck: This is support for families in a period of difficulty. Those particular items are being worked through. There is one area that I know has been dealt with precisely. We have been able to make some provisions so that families can travel over Christmas if they need to, which they might not have planned to do had their spouse been home.

Senator Forrestall: However, it has not happened yet. It is not in place yet. Are you still working on it?

VAdm. Buck: It is not so much a discussion about the various levels, as it is the process of how to define when it starts and what area you need to cover. I think we are getting close.

Senator Forrestall: What is the demarcation? Is it the other end of the Suez Canal?

Cmdre. Gauvin: It is the Red Sea, and going the other way it is the southern tip of Pakistan.

Senator Forrestall: That is interesting. That encompasses it. We are all there, are we not?

VAdm. Buck: We are all there except *Vancouver*.

Senator Forrestall: It should be there within a few weeks?

VAdm. Buck: Yes.

Senator Forrestall: I would like to ask the Chief a question. When we need professional help for our men and women, do we have that help on the staff of the Maritime Command in the East or do we go outside — I am thinking of psychologists and psychiatrists — for that level of professional help? Do we get it outside or inside the forces?

Chief Petty Officer First Class Serge Joncas, Maritime Command Chief Petty Officer, Department of National Defence: That help is available within the staff. In addition, we have the Canadian Forces Member Assistance Program, which is available to both members and their families, should they have any difficulties. It is open 24 hours a day, 365 days a year. It is there to handle any kind of personnel or professional problems that the family or the member may have. Yes, the services are available.

Le sénateur Forrestall: Quatre mois se sont maintenant écoulés depuis les événements qui ont conduit à ce problème. Avons-nous déjà pensé à une médaille?

Le vAm Buck: Les responsables du personnel étudient la question.

Le sénateur Forrestall: Très bien. Ma deuxième question porte sur les avantages accessoires. Il y a trois semaines environ, des gens se sont plaints que les quelques dollars supplémentaires que nous avons débloqués n'ont pas eu d'effets concrets en ce qui concerne les familles. Était-ce un problème et a-t-il été corrigé?

Le vAm Buck: Premièrement, je ne pense pas qu'il s'agisse d'avantages accessoires.

Le sénateur Forrestall: Je cherchais la bonne expression.

Le vAm Buck: Il s'agit d'un soutien pour les familles en difficulté. Nous cherchons des moyens d'intervenir. Je sais que nous en avons déjà trouvé un. Nous avons pu prendre des mesures pour que certaines familles puissent se déplacer à Noël, ce qu'elles n'auraient peut-être pas fait si le conjoint était resté à la maison.

Le sénateur Forrestall: Mais cela ne s'est pas encore réalisé. Rien n'est encore organisé. Y travaillez-vous encore?

Le vAm Buck: Ce dont on discute, ce n'est pas tant le niveau d'intervention, mais plutôt la question de savoir où commencer et quoi inclure. Je pense que nous avons presque terminé.

Le sénateur Forrestall: Quelle est la démarcation? Est-ce l'autre extrémité du canal de Suez?

Le cmdre Gauvin: C'est la mer Rouge, et de l'autre côté, c'est la pointe sud du Pakistan.

Le sénateur Forrestall: Voilà qui est intéressant. Nous sommes là au complet, n'est-ce pas?

Le vAm Buck: Oui, sauf le *Vancouver*.

Le sénateur Forrestall: Il devrait être là dans quelques semaines?

Le vAm Buck: Oui.

Le sénateur Forrestall: J'aimerais poser une question au premier maître. Lorsque nous avons besoin de l'aide de professionnels pour les hommes et les femmes qui font partie des troupes, pouvons-nous l'obtenir auprès du personnel du Commandement maritime dans l'Est ou devons-nous nous adresser à l'extérieur — je pense aux psychologues et aux psychiatres — pour obtenir ce genre de services professionnels? Ces services existent-ils au sein des Forces ou faut-il s'adresser à l'extérieur?

Le pPremier maître de première classe Serge Joncas, premier maître du Commandement maritime, ministère de la Défense nationale: Nous avons ces professionnels au sein de notre Marine. De plus, nous avons le Programme d'aide aux membres des Forces canadiennes, auquel peuvent s'adresser les marins et leurs familles s'ils ont des difficultés. Ce service est ouvert 24 heures sur 24, tous les jours. On y traite tous les types de problèmes personnels ou professionnels. Oui, ces services sont disponibles.

VAdm. Buck: If I may add to that, we have some of that help on staff at both Halifax and Esquimalt, but we can go outside to supplement it as well. If we do not have the capability on issues that impact on individuals, we will go and get it; however, we do have a resident capability.

Senator Forrestall: I remember when we were still living with boilers that sort of breathed, and when the commander wanted to get alongside in a hurry, some people became a little panic stricken because it scared the hell out of them. Do we still have programs that can give counselling in that type of situation? We do not have that situation any more, but I am thinking of the non-military side. There are a lot of areas where the work is sufficiently dangerous without having to engage in any kind of extra career. Do we pay enough attention to giving help in that area?

VAdm. Buck: We do pay attention to that area and we have that capability. As we said, one of the difficulties is identifying it early, but yes, that is very much a concern.

Senator Forrestall: We hear stories about the Sea Kings being deployed on Operation Apollo without the benefit of the so-called "Half Quick" communication.

Is that a true story? If so, how do we communicate with other members of the coalition?

VAdm. Buck: The Half Quick Radio equipment came to the fore as a result of the Gulf War. There was a plan to fit it in the Sea Kings, but the actual equipment of the day was somewhat dated. In fact, it was superseded by a newer technology and a newer piece of equipment. That has not been installed, because one piece of equipment overtook the other, but the Sea Kings are quite capable of communicating in the theatre. Thus, in this case, it was not an essential requirement that they be fitted before they deployed.

Senator Forrestall: I am pleased to hear that. We have the capability to install the new technology overseas, so that we do not have to bring them home first?

VAdm. Buck: I would ask you to direct that question to their Chief of Staff, because I am not sure if it can be done in theatre or in a periodic maintenance pipeline.

The Chairman: Vice-Admiral, are you saying that the Sea Kings can communicate in a secure manner with other members of the coalition?

VAdm. Buck: No, I am saying that the Sea Kings can communicate with the forces as they need to — the ships and the controllers, and, in this case, Canadian Forces.

The Chairman: If they had the new technology you are talking about, they could then communicate in a secure manner?

VAdm. Buck: They can communicate in a secure manner today, with the Canadian Forces.

The Chairman: But they cannot with the people with whom they are sailing?

Le vam Buck: J'aimerais ajouter que nous avons également des professionnels à l'effectif à Halifax et à Esquimalt, mais on peut également s'adresser à l'extérieur. Si quelqu'un ne trouve pas l'aide qui lui convient auprès de nos professionnels, nous l'envoyons à l'extérieur. Mais nous avons cette capacité à l'effectif.

Le sénateur Forrestall: Je me rappelle lorsque nous avions encore des chaudières qui haletaient et que le commandant voulait aller le long du bord rapidement, certains paniquaient complètement car ils étaient terrifiés. Avons-nous des programmes de counselling pour ce type de situation? Cela n'existe plus, mais je pense aux personnels non militaires. Il y a bien des endroits où le travail est suffisamment dangereux sans avoir à s'engager dans une autre carrière. Accordons-nous suffisamment d'attention à cette question?

Le vam Buck: Nous nous y intéressons et nous avons cette capacité. Comme nous l'avons dit, la difficulté est de découvrir le problème au tout début. Mais oui, c'est effectivement quelque chose dont nous nous préoccupons.

Le sénateur Forrestall: Nous avons entendu dire que les Sea King déployés pour l'opération Apollo ne sont pas munis des radios Have Quick.

Est-ce vrai? Dans ce cas, comment communiquons-nous avec les autres membres de la coalition?

Le vam Buck: L'équipement de radio Have Quick a été mis en place au moment de la guerre du Golfe. Il était question de l'installer sur les Sea King, mais l'équipement d'alors était quelque peu désuet. En fait, il a été remplacé par une nouvelle technologie et un nouvel appareil. On ne l'a donc pas installé du fait qu'un appareil a remplacé l'autre, mais les Sea King sont tout à fait en mesure de communiquer. Par conséquent, il n'était pas essentiel qu'ils soient équipés avant d'être déployés.

Le sénateur Forrestall: Très bien. Nous avons la capacité d'installer la nouvelle technologie outremer. Nous n'avons pas à les amener d'abord ici?

Le vam Buck: Je vous demanderais de poser cette question au chef d'état-major concerné, car je ne suis pas certain que l'on puisse le faire sur place ou pendant une période de maintenance.

Le président: Amiral, les Sea King peuvent-ils vraiment communiquer en toute sécurité avec les autres membres de la coalition?

Le vam Buck: Non, je dis que les Sea King peuvent communiquer avec les Forces selon leurs besoins, avec les navires et les contrôleurs et, dans ce cas, les Forces canadiennes.

Le président: S'ils étaient munis de la nouvelle technologie dont vous parlez, ils pourraient alors communiquer en toute sécurité?

Le vam Buck: Ils peuvent le faire déjà, avec les Forces canadiennes.

Le président: Mais ils ne peuvent pas communiquer avec les gens avec lesquels ils naviguent?

VAdm. Buck: In some cases they can, and in some cases, no. There are different capabilities in the coalition — some are those of the United States and some are of other nations. There are rather complex interoperability issues that have to do with different equipment fits by different nations.

The Chairman: Does the absence of Have Quick Radios mean that we can or cannot communicate with the forces in the coalition?

VAdm. Buck: It would depend on what forces you are talking about. By and large, you could not communicate with the U.S. forces.

Senator Day: I have one long-term planning issue, from the financial statement and budgeting point of view, to ask about. We read, a number of years ago, about the possibility that the navy was thinking of outsourcing and divesting itself of its repair yards in Halifax and Victoria. What is the current status of that situation?

VAdm. Buck: There is an internal process called "alternate service delivery" whereby we looked at how we did everything in a given organization. We went through a step called "most effective organization" to ensure that our internal procedures were as cost-effective and businesslike as they could be. Then, following that, an analysis is done to compare the costs and the output of that capability vis-à-vis letting the commercial sector do it. Both of the fleet maintenance facilities continue to be operated internally, and they are operating as efficient and effective organizations.

Senator Day: Do I interpret your answer as meaning that that is a core activity?

VAdm. Buck: We look at our business on an ongoing basis, but certainly, at the moment, on the basis of the cost/benefit analysis, we operate them internally.

Senator Day: Would the majority of those people working in the fleet repair maintenance facilities be in or out of uniform?

VAdm. Buck: The majority are civilians, although we also employ sailors in those facilities.

Senator Day: There are about 4,000 civilians. What percentage would be involved in maintenance?

VAdm. Buck: About one-half of that number, between the two coasts.

Senator Banks: Thank you. I take it, on the basis of the comfort and assurances you have given us today, that the members of this committee can assume correctly that you do not need us to pump, on any urgent basis, for more money for the navy.

VAdm. Buck: The issue, as I have tried to make clear, is that we are doing the essential, but that is all we are capable of doing. Doing the essential means that, on an ongoing basis, we are making decisions about what we do and what we do not do. The long-term ability depends on what Canada and Canadians will be asking of their military in the future. I would say that we need to resource the military to the correct level to do the things that we

Le vam Buck: Dans certains cas, oui, mais dans d'autres, non. Il y a des capacités différentes au sein de la coalition — il y a celles des États-Unis et celles d'autres nations. Il existe des questions d'interopérabilité complexes qui sont associées aux différents équipements utilisés par différents pays.

Le président: Cette absence des radios Have Quick veut-elle dire que nous pouvons ou que nous ne pouvons pas communiquer avec les forces de la coalition?

Le vam Buck: Cela dépend des Forces. En général, on ne pourrait pas communiquer avec les forces américaines.

Le sénateur Day: Je voudrais poser une question sur la planification à long terme, du point de vue des états financiers et de la budgétisation. Il y a quelques années, il avait été question que la Marine se départisse de ses chantiers de réparations de Halifax et Victoria et sous-traite ce travail. Où en est-on aujourd'hui?

Le vam Buck: Il existe un processus interne, les «autres modes de prestation des services», qui permet d'examiner notre mode de fonctionnement. Nous avons fait une étude pour définir «l'organisation la plus efficace» et vérifier que nos procédures internes étaient aussi rentables et efficaces que possibles. Puis nous avons procédé à une analyse pour comparer les coûts de cette capacité interne et ceux d'une impartition au secteur privé. Les installations de maintenance de la flotte continuent d'être exploitées par nous et le sont de façon efficiente et efficace.

Le sénateur Day: Dois-je comprendre qu'il s'agit d'une activité essentielle?

Le vam Buck: Nous examinons continuellement nos activités, mais pour le moment, compte tenu de l'analyse coûts-avantages, nous assumons nous-mêmes cette activité.

Le sénateur Day: La majorité des gens qui travaillent dans les centres de maintenance de la flotte sont-ils des civils ou des militaires?

Le vam Buck: La majorité sont des civils, bien que nous employions aussi des marins.

Le sénateur Day: Il ya environ 4 000 civils. Quel pourcentage travaille à la maintenance?

Le vam Buck: Environ la moitié, répartie sur les deux côtes.

Le sénateur Banks: Merci. D'après les assurances que vous nous avez données aujourd'hui, dois-je comprendre que les membres du comité peuvent partir du principe que vous n'allez pas demander d'injecter des fonds d'urgence dans la Marine.

Le vam Buck: Comme j'ai essayé de l'expliquer, nous parons à l'essentiel, mais c'est tout ce que nous pouvons faire. Cela veut dire qu'il faut décider ce que nous faisons et ce que nous ne faisons pas. Notre capacité à long terme dépend de ce que le Canada et les Canadiens demanderont de leurs militaires à l'avenir. Je pense que nous avons besoins de ressources pour que les militaires puissent faire ce qu'on leur demande de faire.

are asked to do. As I have said, I am doing the essential. I would like to do that in a manner that would allow me more options in my efforts. However, I will assure you of this: my job is to assess risk, because it is Canadian men and women who are under my command; I do not take that lightly; and fundamentally, from a naval perspective, this very much changed for us one year ago, after the USS *Cole* was hit. At that time, there was a Canadian warship in theatre, so we took careful decisions, and we have changed the way in which we do business to ensure that the men and women in our ships are given the tools to do the job. It is not zero risk, but they must have the tools to mitigate that risk.

Senator Day: Does that mean that when you are tied up in a foreign port, that the men on the ship are now armed?

VAdm. Buck: It depends on the port, but that is potentially one of the changes that occurred.

The Chairman: Vice-Admiral Buck, on behalf of the committee, I thank you for your presentation today. We found it instructive and we appreciate the time and patience you have shown the committee in your answers. I reiterate my earlier comment: this committee has great pride in the men and women of the navy who are currently serving. We want to underline that, and we wish you to carry that message back to them.

We have before us Lieutenant General M.K. Jeffery, Chief of the Land Staff. Born in London, England, LGen Jeffery joined the Royal Canadian Artillery in 1964. He has had a distinguished army career, with a variety of staff positions both in Canada and overseas. He was promoted to his current rank in May 2000 and appointed special assistant to the Chief of Defence Staff for Reserve Restructure. LGen Jeffery is accompanied by Chief Warrant Officer JER Munger, Chief Warrant Officer of Land Force Command.

Before our witnesses begin, I would like to say how proud we are of the men and women of the Canadian army, and how much we appreciate the work they are doing. We would be grateful if you would convey that to them on our behalf.

[Translation]

Lieutenant-General M.K. Jeffery, Chief of the Land Staff, Department of National Defence: It is very much a pleasure to be here to talk to you on the subject of the Army. I have with me Chief Warrant Officer Roger Munger, Chief Warrant Officer of Land Force Command.

[English]

My remarks this morning, Mr. Chairman, will be brief. Colonel Bill Peters, the Director of Land Strategic Planning, appeared before you on July 19, 2001 and provided a general overview of the army, its current capabilities and future challenges. I have provided a complete version of my introductory remarks, but I understand you wish me to address only highlights this morning.

Comme je l'ai dit, je pare à l'essentiel. J'aimerais avoir davantage de possibilités. Mais je peux vous dire ceci: mon travail consiste à évaluer les risques, ce sont des Canadiens et des Canadiennes qui sont sous mon commandement. Je ne prends pas cette responsabilité à la légère. Du point de vue de la Marine, les choses ont profondément changé, il y a un an, lorsque le USS *Cole* a été frappé. À ce moment-là, il y avait un navire de guerre canadien sur place. Nous avons donc pris des décisions réfléchies. Nous avons changé notre façon d'exercer nos activités pour que les hommes et les femmes qui servent sur nos navires disposent des outils nécessaires pour faire leur travail. Il n'y a pas de risque zéro, mais ils doivent avoir les outils qui leur permettent d'atténuer ce risque.

Le sénateur Day: Cela veut-il dire que lorsque vous êtes amarré dans un port étranger, les hommes sont maintenant armés?

Le vAm Buck: Cela dépend du port, mais c'est effectivement une des choses qui ont changé.

Le président: Amiral Buck, au nom du comité, je vous remercie du témoignage que vous avez présenté aujourd'hui. Nous l'avons trouvé utile et nous vous remercions de nous avoir consacré un peu de votre temps et de la patience dont vous avez fait preuve pour nous répondre. Je réitère ma première observation: le comité est très fier des hommes et des femmes qui servent actuellement dans la Marine. Nous tenons à le souligner et nous souhaitons que vous leur transmettiez ce message.

Nous accueillons le lieutenant-général M.K. Jeffery, chef d'état-major de l'Armée de terre. Né à Londres, en Angleterre, le lieutenant-général Jeffery a joint les rangs du Régiment royal de l'Artillerie canadienne en 1964. Au cours d'une carrière distinguée, il a assumé divers postes de commandement et d'état-major au Canada et à l'étranger. Il a été promu à son grade actuel en mai 2000, en plus d'être nommé adjoint spécial du CEMD pour la restructuration de la. Le lieutenant-général Jeffery est accompagné de l'adjudant chef J.E.R. Munger, adjudant chef du Commandement de la Force terrestre.

Avant que nos témoins ne commencent, j'aimerais dire combien nous sommes fiers des hommes et des femmes qui oeuvrent au sein de l'Armée canadienne et combien nous apprécions le travail qu'ils accomplissent. Nous vous serions reconnaissants de bien vouloir leur transmettre ce message de notre part.

[Français]

Le lieutenant-général M.K. Jeffery, Chef d'état-major de l'Armée de terre, ministère de la Défense nationale: C'est avec grand plaisir que je viens vous parler aujourd'hui de l'Armée de terre. Je suis accompagné de l'adjudant-chef Roger Munger, sergent-major de l'Armée des airs.

[Traduction]

Monsieur le président, les observations que je vais faire ce matin vont être brèves. Le colonel Bill Peters, directeur de la Planification stratégique (Opérations terrestres), a comparu devant vous le 19 juillet 2001 et vous a donné une vue d'ensemble de l'armée, de ses capacités actuelles et des défis auxquels elle fera face à l'avenir. J'ai transmis une version complète de mes remarques préliminaires, mais je crois comprendre que vous

It is my view that despite the demands on it, the army continues to be successful, which is a reflection of the quality of our soldiers and the professional ability of Canadian units to adapt quickly to demanding and changing circumstances. Such qualities are rare and must be husbanded judiciously.

This is particularly important, given the challenges we face. The army is in demand, as recent events have shown. It faces limited sustainability, and it must urgently improve its capability through modernization. Above all else, it remains united and focused as it faces these challenges.

Balancing the resource demand against the resources available is, and always has been, an issue for any organization, as needs, or, often, desires, outstrip the available funds. However, recent experience has shown that the demands on the army necessitate careful management of our critical resources as we move forward. This means not only dollars, but also people and time, for today, time is one of our most critically short resources.

This has led me to develop a plan to restructure elements of the army to ensure greater efficiency and to allow us to modernize. This is not, at present, expected to result in major adjustments to the army, but we will see internal structural changes and movement of personnel. In addition to structural changes, we are implementing a more structured approach to the management of readiness, which gives us an improved view of the state of readiness and capability and allows us to adjust that readiness within clearly defined parameters and predictable time frames.

[Translation]

None of these initiatives will solve shortages of resources or, more importantly, time, but they will ensure we use them in the most efficient manner. My expectation is that the beneficiary of this improved approach will be our soldiers, and I intend to see their quality of life improve significantly.

[English]

While sustainability is an issue, the far greater challenge is to achieve new levels of capability and take the army forward into the future. As with all institutions, we cannot stand still, and the army, as part of the Canadian Forces, is developing concepts and plans that will realize a new type of force. We are building this army of tomorrow, as I speak. It will take time, and while elements are coming into place now, that army will not be fully realized for at least another five years, if not longer.

souhaitez que je m'en tienne uniquement aux faits saillants ce matin.

Selon moi, en dépit des pressions qu'elle a subies, l'Armée continue de remplir sa mission avec succès, ce qui témoigne de la qualité de nos soldats et de l'aptitude professionnelle des unités canadiennes à s'adapter rapidement à des circonstances difficiles et changeantes. Ce sont des qualités rares qu'il nous faut gérer judicieusement.

C'est d'autant plus important étant donné les défis auxquels nous faisons face. On compte sur l'Armée, comme les récents événements que nous avons connus l'ont démontré. Or, sa viabilité est limitée, et il est urgent qu'elle améliore sa capacité en se modernisant. Avant toute chose, elle reste unie et focalisée sur ses objectifs devant les défis qu'elle doit relever.

Il est toujours difficile pour une organisation, quelle qu'elle soit, de faire la part des choses et de trouver le juste milieu entre ce que l'on exige d'elle et les ressources dont elle dispose, car les fonds ne sont pas à la mesure des besoins ni, souvent, des ambitions. Quoiqu'il en soit, l'expérience récente a montré que ce que l'on exige de l'armée requiert, pour préparer l'avenir, une gestion prudente de nos ressources critiques, ce qui recouvre non seulement les ressources financières, mais également les ressources humaines et le temps, car aujourd'hui, le temps compte parmi les ressources qui nous manquent le plus cruellement.

Cela m'a amené à élaborer un plan de restructuration des éléments de l'Armée pour rehausser son efficacité et nous permettre de la moderniser. Pour le moment, cela n'est pas censé se traduire par de grands rajustements, mais par des changements structurels internes et des déplacements de personnel. Outre ces changements structurels, nous sommes en train de mettre en oeuvre une approche plus systématique de la gestion de la disponibilité opérationnelle, afin d'avoir une meilleure idée de l'état de préparation et de la capacité des troupes, et d'être en mesure de faire les ajustements nécessaires, compte tenu de paramètres clairement définis et d'échéances prévisibles.

[Français]

Aucune de ces initiatives ne comblera la pénurie de ressources et de temps, mais elles veilleront à ce que notre emploi des ressources et du temps soit le plus efficace possible. Je m'attends à ce que nos soldats bénéficient de cette approche plus rationnelle et je tiens à ce que leur qualité de vie augmente sensiblement.

[Traduction]

La viabilité est importante, mais un défi encore plus grand est celui d'atteindre de nouveaux niveaux de capacité et de faire évoluer l'Armée vers l'avenir. Comme toutes les autres institutions, nous ne pouvons pas nous en tenir à l'immobilisme; et l'Armée de terre, en tant qu'élément des Forces canadiennes, élabore des concepts et des plans qui mèneront à un nouveau type d'armée. Cette armée de demain, nous la bâtissons en ce moment même. Cela prendra du temps, et même si certains éléments sont mis en place maintenant, le tout ne sera pas complètement achevé avant au moins cinq ans.

As we have studied the changing nature of conflict, we have recognized that the requirements for military forces, especially armies, are changing. It is not, in my view, as some have argued, an elimination of certain forms of conflict in lieu of others, but rather an expansion of the conflict spectrum, requiring military forces to be able to deal with ever-increasingly diverse threats. The challenge, then, for an army, is how to organize, equip and train to undertake operations in such diverse and complex situations.

There are no easy answers, but we are engaged in determining the answers and are modernizing and restructuring the army to better deal with that reality. We are developing a medium-weight force, with modern command control and surveillance systems, that will possess a high degree of agility and the ability to operate across the full spectrum of capability. It will also be more strategically deployable, permitting it to meet threats early on. Building such a force will take time and require us to undertake significant experimentation to ensure we achieve the capability we require. Much of that experimentation is ongoing, and I am confident that, with the right support, we can achieve the goal. This force will be one that, above all else, can fight and win on the modern battlefield, but equally, will be able to do whatever the evolving security environment demands.

A critical part of the army's evolving capability is its reserve force, and as part of modernization we must address the matter of reserve restructure. The framework for land force reserve restructure is outlined in the LFRR strategic plan approved last year, but the work on the actual structure for the reserves must also be aligned with that of the regular force. I view the reserves as a future-oriented capability, and they must be able to contribute to national security on a day-to-day basis while being ready to mobilize for the worst of future scenarios. The question for all of us is what is the optimum reserve structure that can meet both of those demands. This is not a question that can be answered easily or quickly, but we are engaged with the issue, and we need significant discussion to ensure we get it right.

[Translation]

But the world continues to change and even before the plans for this new army are finished, we face new changes in the security environment, as the events of September 11 have shown.

[English]

As we look at land warfare, we must understand this change and determine how we deal with it. It is my view that we are not seeing the emergence of a new form of warfare as much as we are seeing the expansion of warfare. The emergence of asymmetric threats does not negate the likelihood of conventional state forces engaged in symmetrical or conventional conflict, but we are unlikely to see any conflict that does not include asymmetric

Nous avons étudié le caractère changeant des conflits, et nous avons reconnu que les besoins en forces militaires, et plus particulièrement en armées, évoluent. Il ne s'agit pas, selon moi, comme certains l'ont soutenu, d'éliminer certaines formes de conflit plutôt que d'autres, mais d'élargir le spectre des conflits, ce qui nécessite que les forces militaires soient aptes à affronter des menaces de plus en plus diversifiées. Dans ces conditions, le défi à relever pour l'Armée de terre est de déterminer comment s'organiser, s'équiper et s'entraîner pour mener à bien des opérations dans des situations aussi diverses que complexes.

La réponse au problème n'est pas facile à trouver, mais nous envisageons certaines solutions pour moderniser et restructurer l'Armée afin de mieux affronter cette réalité. Nous mettons sur pied une force de poids moyen, dotée de systèmes modernes de commandement, de contrôle et de surveillance, ce qui en optimisera l'agilité et la capacité de mener toute la gamme des opérations. Elle sera plus aisément apte à se déployer stratégiquement, ce qui lui permettra d'affronter les menaces aux premiers stades. Constituer une telle force prendra du temps et nous obligera à procéder à de vastes expérimentations pour nous assurer que nous avons la capacité requise. Ces expérimentations sont en cours, et je suis persuadé qu'avec l'appui nécessaire, nous atteindrons cet objectif. Avant tout, cette force pourra effectivement combattre et gagner sur le champ de bataille moderne, tout en ayant la capacité d'accomplir toutes les tâches qu'exigera le contexte évolutif de la sécurité.

Un élément indispensable de l'Armée de terre moderne est sa force de réserve et, dans le cadre de la modernisation, nous devons examiner la restructuration de la. Le cadre du projet de Restructuration de la de la Force terrestre est énoncé dans le plan stratégique de la RRFT approuvé l'an dernier, mais les travaux sur la structure de la doivent également être harmonisés avec ceux de la force régulière. Je perçois les réservistes comme une ressource axée sur l'avenir: ils doivent pouvoir participer quotidiennement à la sécurité nationale et se mobiliser dans le pire des scénarios. Il s'agit, pour nous tous, de déterminer la structure optimale de la pouvant répondre à ces deux exigences. Ce n'est pas une question à laquelle il est facile de répondre rapidement, mais nous étudions la question, et il nous faudra un processus de consultation élaboré pour nous assurer d'obtenir les résultats voulus.

[Français]

Mais le monde continue de changer et ce, avant même que les plans relatifs à cette nouvelle armée soient achevés, nous affrontons de nouveaux changements dans le contexte de la sécurité comme nous l'ont montré les événements du 11 septembre dernier.

[Traduction]

Lorsque nous envisageons la guerre terrestre, nous devons comprendre ce changement et déterminer comment y faire face. À mon avis, nous n'assistons pas à l'émergence d'une nouvelle forme de guerre, nous sommes plutôt témoins de l'expansion de la conduite de la guerre. L'émergence de menaces asymétriques n'empêche pas que des forces étatiques conventionnelles puissent s'engager dans un conflit symétrique, mais il est peu probable que

threats or attacks. Indeed, there may very well be situations where asymmetric conflict dominates.

In a sense, as I said earlier, we are seeing the expansion of the spectrum of conflict, with the result that the battlefield, or the battle space, is increasingly complex. The issue for us is how to prepare for such a battlefield and what it implies for that evolving army of tomorrow. We do not have all the answers, but I am sure that the army we are building will be better suited to whatever the emerging requirement will be. I think the investment is wise, but we still have much work to do.

To summarize, sustaining and maximizing our capabilities within the resources that we have will increasingly challenge us as we try to adapt to this complex world and meet the growing defence demands. With the right support, I am confident that Canada's army can meet this challenge. We produce some of the best-quality soldiers and units in the world. However, there are real limits. No amount of efficiency or new technology can make up for size or depth, and in the end, it is the government and Canadian society that must determine what they want us to do. Our job is to ensure that, to the best of our ability, we can do it.

Honourable senators, I will gladly answer questions.

Senator Day: General, I wonder if you could expand a little on your prepared notes. You talk about the command support battalion. You indicate that, during this restructuring period that you are currently going through, you will need organizational change within the command support battalion and increased efficiencies elsewhere to achieve that. I assume that means that there are strains on the system from a monetary or personnel point of view. Could you expand on that for us?

LGen. Jeffery: Certainly. You will have all heard people talk about "information warfare." The term is a recognition of the fact that, given the pace of change, most organizations are driven by the power of information. In simple terms, from a soldier's point of view, if the enemy knows where you are faster than you do, that enemy has an advantage. We need to turn it around. We need to ensure that we know what an enemy is doing, and, indeed, know a tremendous amount about the environment of which we speak. By having that information, we can act and adapt much more quickly, and therefore maintain an advantage. That is what information gives you. However, that is not achieved easily. One is required to have the sensors and the ability to collect that information, and then one needs the ability to synthesize it and drag out of that information, the knowledge that commanders need to operate their forces. That is information operations.

nous soyons témoins d'un conflit sans menace ni attaque asymétrique. Dans certaines situations même, les conflits asymétriques prédomineront.

Dans un sens, comme je l'ai dit plus tôt, nous assistons à l'expansion du spectre des conflits, ce qui fait que le champ ou l'espace de bataille se complique. Il s'agit pour nous de déterminer comment nous préparer à un tel champ de bataille et ce que cela implique pour l'Armée de terre de demain. Nous n'avons pas toutes les réponses, mais je suis persuadé que l'Armée que nous bâtissons sera mieux équipée pour faire face à toute éventualité. Il s'agit par conséquent d'un investissement judicieux, mais il reste beaucoup à faire.

En résumé, il sera de plus en plus difficile de soutenir et de maximiser nos capacités dans les limites des ressources à notre disposition, tout en tâchant de nous adapter à ce monde complexe et de répondre aux demandes croissantes en matière de défense. Si on lui accorde l'appui dont elle a besoin, je suis persuadé que l'Armée canadienne saura relever le défi. Nous formons certains des meilleurs soldats et des meilleures unités au monde. Cependant, il y a des limites réelles. Nulle efficacité ni technologie de pointe ne peut remplacer la taille et la profondeur d'une force, et en fin de compte, ce sont le gouvernement et la société qui doivent déterminer nos missions. Il nous revient de veiller à pouvoir les réaliser du mieux que nous le pouvons.

Honorables sénateurs, je me ferai un plaisir de répondre à vos questions.

Le sénateur Day: Mon général, j'aimerais que vous apportiez quelques précisions sur ce que l'on peut lire dans le texte de votre exposé. Vous parlez du bataillon de soutien de commandement. Vous indiquez que pendant la réorganisation qui est en cours, il va falloir que vous apportiez des changements structurels au sein du bataillon de soutien de commandement et que vous fassiez des économies ailleurs pour y parvenir. Je présume que cela signifie que le système a certaines limites sur le plan des ressources financières ou humaines. Pourriez-vous nous donner des précisions?

Le lgén Jeffery: Certainement. Vous avez tous entendu parler de ce que l'on appelle la «guerre de l'information». Cette expression reconnaît le fait que, vu le rythme auquel les choses changent, le moteur de la plupart des organisations, c'est l'information. Tout simplement, pour un soldat, cela signifie que si l'ennemi sait où vous êtes plus vite que vous, c'est l'ennemi qui a l'avantage. Il faut que nous inversions la tendance. Il faut que nous nous assurions de savoir ce que l'ennemi fait et surtout, d'en savoir le plus possible sur l'environnement dont nous parlons. Avec ces informations, nous pouvons agir et nous adapter plus rapidement et par conséquent, conserver l'avantage. Voilà ce que donne l'information. Toutefois, ce n'est pas quelque chose que l'on peut acquérir facilement. Il faut des capteurs et la capacité de recueillir cette information et ensuite, il faut pouvoir en faire la synthèse et en tirer les connaissances dont les commandants ont besoin pour lancer leurs forces dans l'action. C'est en quoi consistent les opérations d'information.

We do not have that today. We lack some of the critical surveillance systems. You will be familiar with Coyote, which is a very good system, but it is one dimension of a more complex environment. The army, in conjunction with the other services, is building a joint information surveillance target acquisition and reconnaissance, or as we call it in the vernacular, ISTAR, capability, which will allow us to obtain a lot of that information. We are in the process of putting into place a very complex command control information system to manage that information. As we all know, more data and information do not mean more knowledge. You need to organize it. If we do that, we will have the power that information and the new technologies can bring us.

We are trying to bring the key parts required for this organization for the army, under that broad information operations domain, under one roof. We have a lot of the current capability in different places in the army, and we need to bring it under one roof. It is largely an internal restructuring, but as with all such change, it costs money and requires personnel.

There are additional costs that must be paid from somewhere.

We have been through a period of 10 years of significant turmoil and belt-tightening. Frankly, and with the benefit of hindsight, the implementation of a command support battalion should have occurred years ago; it did not, for whatever reason. Part of that reason, however, was a lack of resource flexibility. The army finds itself in a situation where lack of resource capability can no longer be allowed to halt the implementation of that concept. No matter what the cost, I must find those resources, dollars and people internal to the army, to implement this critical part of modernization.

Senator Day: Do I interpret your comments to mean that the command support battalion would be the army group that synthesizes information coming from elsewhere?

LGen. Jeffery: That is our expectation, plus probably owning some of the sensor package. It is a new concept. We are implementing it as we are developing it. We will learn much from doing this. What it will ultimately end up being is yet to be determined. My expectation is that it will be the organization that will have that ability to synthesize; it will be the focus of information operations within the field army.

Senator Day: Is the army taking the lead for all the armed forces, or are you talking only about the army aspect?

Nous n'avons pas ces capacités aujourd'hui. Il nous manque des systèmes de surveillance d'importance critique. Vous connaissez certainement le Coyote, qui est un très bon système, mais qui n'est qu'un élément d'un environnement plus complexe. L'Armée, en collaboration avec les autres services, est en train d'élaborer un système de renseignement, de surveillance, d'acquisition d'objectifs et de reconnaissance plus connu sous le sigle ISTAR, qui nous permettra de recueillir un grand nombre de ces renseignements. Nous sommes en train de mettre en place un système d'information, de commandement et de contrôle très complexe pour gérer ces renseignements. Comme nous le savons tous, posséder plus de données et plus d'informations ne signifie pas posséder plus de connaissances. Il faut organiser tout cela. Si nous y parvenons, nous aurons le pouvoir que peuvent donner l'information et les nouvelles technologies.

Nous essayons de regrouper sous un seul toit les éléments principaux dont nous avons besoin pour créer au sein de l'Armée un secteur des opérations d'information. À l'heure actuelle, nous possédons dans l'Armée beaucoup des capacités requises, mais elles sont dispersées et il faut que nous les regroupons sous le même toit. Essentiellement, il s'agit d'une réorganisation interne, mais comme tout changement de cette nature, cela coûte de l'argent et exige un personnel adéquat.

Il y a des coûts additionnels qui doivent être financés quelque part.

Nous venons de traverser une décennie marquée par de grands bouleversements et des restrictions budgétaires. En toute franchise, maintenant que nous avons un peu de recul, nous nous rendons compte que nous aurions dû mettre sur pied un bataillon de soutien de commandement il y a des années; cela n'a pas été le cas, quelle qu'en soit la raison. Cependant, c'était en partie parce que nous n'avions pas la marge de manoeuvre nécessaire sur le plan des ressources. L'Armée se trouve maintenant dans une situation où le manque de ressources ne peut plus justifier que ce concept ne soit pas mis en oeuvre. Quoi qu'il en coûte, je dois trouver, à l'interne, les ressources nécessaires, l'argent et le personnel, pour mener à bien cette étape critique de la modernisation.

Le sénateur Day: Dois-je comprendre que le bataillon de soutien de commandement sera le groupe qui, dans l'Armée, fera la synthèse de renseignements venant d'ailleurs?

Le lgen Jeffery: C'est ce que nous envisageons, en plus de posséder probablement certains des capteurs. Il s'agit d'un nouveau concept. Nous le mettons en oeuvre au fur et à mesure que nous l'élaborons. Nous allons beaucoup apprendre au fur et à mesure que le projet prend forme. Ce qu'il sera en bout de ligne reste à déterminer. Je m'attends à ce que ce soit l'organisation qui aura la capacité de faire la synthèse des renseignements; ce sera le centre des opérations d'information au sein de l'armée de campagne.

Le sénateur Day: Est-ce que l'Armée de terre se chargera de ces opérations pour toutes les forces armées ou parlez-vous d'un projet qui concerne uniquement l'Armée de terre?

LGen. Jeffery: I am only talking about the army aspect. There are significant initiatives at the joint or Canadian Forces level that will integrate the capabilities of all three services to gain the same sort of power at the national or joint level.

Senator Day: Would each of the branches of the Canadian Forces have its own group to deal specifically with that element?

LGen. Jeffery: Each branch requires the ability to synthesize information to serve respective commanders. However, to the greatest extent possible, we would expect to use the available sensor systems to serve all three, with some limitations. For example, the Coyote surveillance vehicle is a tactical, land-based system that is predominantly there to serve the army. The information it gathers may very well be of interest to the navy, if we are in a coastal region, or perhaps the air force. That information would be integrated into a broader Canadian Forces or joint view, so they get the benefit of that information as well.

Senator Day: I am trying to understand the cooperation level in the group that is above your command support battalion. Is that within the Armed Forces, or does that deal with the Canadian Forces, plus the RCMP, CSIS and other groups that are synthesizing and sending information and intelligence to the various branches?

LGen. Jeffery: The responsibility for that information synthesis in an operational context is with the Deputy Chief of Defence Staff. His staff, at the National Defence Command Centre, would do that. We are in a period of evolution. As we speak, we are in the process of implementing new plans to achieve ISTAR capability at the joint or national level. That is not yet mature. We have the capability to do some of that; we recognize that must happen. It is the DCDS who has that responsibility.

The Deputy Chief would also draw information from other government departments, armies, navies and air forces. That would occur at his level.

Senator Day: Are you aware of whether the Armed Forces are cooperating in a national security agency group or committee that takes not only precise military information, but also other types of security information and brings that all together? Would it be the Deputy Chief of Defence Staff who participates on behalf of the Armed Forces?

LGen. Jeffery: That is principally the mandate of the DCDS. I am loath to speak for the DCDS. I assume that you will speak to him about such issues. There are a number of issues where the questions might get into sensitive areas of security information. However, in the general sense, he does that and pulls that information together from across all levels of government.

Le lgén Jeffery: Je parle du projet qui concerne uniquement l'Armée de terre. Des initiatives importantes ont été prises au niveau des Forces canadiennes dans le but d'intégrer les capacités des trois forces et de disposer du même genre de pouvoir au niveau national ou conjoint.

Le sénateur Day: Est-ce que chacune des branches des Forces canadiennes aura son propre groupe qui assumera précisément cette fonction?

Le lgén Jeffery: Chaque force doit avoir la capacité de faire la synthèse des renseignements pour soutenir son commandement respectif. Toutefois, dans toute la mesure du possible, nous envisageons d'utiliser les systèmes de capteurs disponibles pour desservir les trois forces, avec certaines restrictions. Par exemple, le Coyote est un système de surveillance terrestre tactique qui appuie surtout l'Armée de terre. Les informations qu'il permet de recueillir peuvent fort bien intéresser la Marine, si nous nous trouvons dans une région côtière, ou peut-être l'Armée de l'air. Cette information peut donc être intégrée dans un contexte plus large, celui des Forces canadiennes, de façon à ce que les autres composantes en bénéficient également.

Le sénateur Day: J'essaie de voir à quel niveau se situe le groupe qui coopère pour diriger les opérations de votre bataillon de soutien de commandement. S'agit-il d'un groupe des forces armées ou cela implique-t-il les Forces canadiennes, plus la GRC, le SCRS et d'autres services qui font la synthèse des informations et qui transmettent des renseignements aux diverses composantes?

Le lgén Jeffery: Sur le plan opérationnel, le responsable de cette synthèse de l'information est le sous-chef d'état-major de la Défense. C'est son personnel, au Centre de commandement de la Défense nationale qui assume cette tâche. Nous sommes en pleine évolution. Au moment même où je vous parle, nous sommes en train de mettre en oeuvre de nouveaux plans pour nous doter de capacités ISTAR dans toutes les composantes, au niveau national. Ce n'est pas encore fait. Nous avons certaines ressources; nous reconnaissons que c'est un projet qui doit aboutir. C'est le SCEMD qui a cette responsabilité.

Le sous-chef d'état-major de la Défense rassemble également des informations provenant d'autres ministères, armées de terre, et forces navales et aériennes. C'est à ce niveau que se situe ce genre d'opération.

Le sénateur Day: Savez-vous si les forces armées sont partie prenante d'un groupe ou d'un comité national chargé des questions de sécurité qui recueille non seulement des informations militaires précises, mais également d'autres types de renseignements ayant trait à la sécurité et en fait la synthèse? Est-ce le sous-chef d'état-major de la Défense qui participe au nom des forces armées?

Le lgén Jeffery: C'est essentiellement le mandat du SCEMD. J'hésite beaucoup à parler au nom du SCEMD. Je présume que vous discuterez avec lui de ces questions. Il y a plusieurs domaines où l'on risquerait d'aborder des questions délicates touchant les renseignements sur la sécurité. Toutefois, en général, c'est à lui que revient cette tâche et c'est lui qui rassemble toute l'information venant des différents paliers de gouvernement.

Senator Day: You indicate in your prepared notes that you will achieve certain efficiencies by increasing personnel strength at our schools and, in part, by reducing individual training required to maintain skill levels. Would you please elaborate on that?

LGen. Jeffery: The basic equation that I am dealing with is that training demand exceeds training capacity. I need to do more training, both at an individual and collective level, than the army has the capacity to undertake.

There are two levers that I can use. I can move the resource-level lever and put more dollars and people into the equation, or I can reduce the demand. There is no simple or easy solution, but the intent is to do both.

I will give you the context as to why this is so important. As part of the efficiencies of the 1990s, we reduced our training capacity significantly. Under the circumstances, it was considered to be a prudent approach. We were not training many people. We had to do some significant belt-tightening. We pared the army training system down significantly.

We have now recognized that we have perhaps gone too far. As we now have increased demand for training, you will quickly see that that exacerbates the strain on the training system. The solution to that has always been, to some extent, to augment the training system by transferring in personnel from the field force, the fighting troops, on a periodic basis.

It has not been abnormal at all, particularly in the summer months, for a good part of the army field units to send critical leaders, officers and NCOs, to the training centres as instructors. We have done that for as long as we have had an army in Canada. The problem is that the magnitude of that augmentation has now reached unacceptable proportions, to the extent that I am faced with units coming back from operations, having a month or a little longer at home, and then being forced to send critical leaders, NCOs in particular, to Gagetown, or one of the other training centres, as instructors for two or three months. That exacerbates the personnel turmoil. I must cut that down and find a better balance between the field force and the training system, so that, while we may have to do some augmentation, the same magnitude is not ongoing.

I have started to move people from the field force into the training system. One NCO in the training system replaces three augmentees over the course of the year. If I can increase the training system by one NCO, it will mean that three in the field force will not be tasked to a training centre at some stage. That gives you some understanding of the magnitude.

Le sénateur Day: Vous dites dans les notes que vous avez utilisées pour faire votre exposé que vous allez réaliser certaines économies en augmentant le personnel de vos écoles et, en partie, en réduisant l'instruction individuelle requise pour maintenir les niveaux de compétences. Pourriez-vous, je vous prie, donner quelques précisions à ce propos?

Le lgén Jeffery: Le problème fondamental auquel je fais face est dû au fait qu'en matière d'instruction, la demande dépasse la capacité. L'Armée n'a pas les ressources voulues pour assurer, aussi bien au plan individuel qu'au niveau collectif, l'entraînement plus intensif que j'ai besoin de fournir.

Je peux agir à deux niveaux: au niveau des ressources, en injectant plus d'argent et en affectant plus de personnel à l'entraînement, ou bien je peux réduire la demande. Il n'y a pas de solution simple ou facile, mais j'envisage agir aux deux niveaux.

Pour que vous ayez une idée de la raison pour laquelle cette question est si importante, je vais la situer en contexte. Dans le cadre des économies que nous avons dû réaliser dans les années 90, nous avons considérablement réduit nos capacités d'entraînement. Vu les circonstances, on estimait qu'il s'agissait d'une approche prudente. Nous n'avions pas beaucoup de soldats à entraîner. Il fallait que nous nous serrions sérieusement la ceinture. Nous avons considérablement élagué la structure d'entraînement de l'armée.

Nous nous rendons compte maintenant que nous sommes peut-être allés trop loin. Étant donné qu'à l'heure actuelle, la demande augmente, la pression qui s'exerce sur ce secteur d'activité s'intensifie rapidement, comme nous pouvons le constater. La solution a toujours été, dans une certaine mesure, de compléter le personnel chargé de l'entraînement en puisant périodiquement dans les rangs des unités de campagne, des troupes de combat.

Il n'a pas été rare, notamment pendant les mois d'été, de voir une bonne partie des unités combattantes envoyer des chefs, des officiers et des sous-officiers dans les centres de formation à titre d'instructeurs. Nous avons procédé de cette façon depuis que nous avons une armée au Canada. Le problème, c'est qu'à l'heure actuelle, ces détachements ont atteint des proportions inacceptables, tant et si bien que j'ai maintenant certaines unités qui reviennent de mission et qui sont obligées d'envoyer des chefs, en particulier des sous-officiers, qui ont passé seulement un peu plus d'un mois dans leur foyer, à Gagetown ou dans un des autres centres d'entraînement à titre d'instructeurs pendant deux ou trois mois. Cela aggrave les problèmes de personnel. Il faut que je limite ce genre de chose et que je trouve une façon plus harmonieuse d'intégrer les unités combattantes au système d'entraînement de façon à ce que, même si nous détachons certains personnels, ce ne sera plus sur la même échelle.

J'ai commencé à faire passer certains personnels des unités combattantes dans le secteur de l'entraînement. Sur un an, un sous-officier affecté pleinement à l'entraînement en remplace trois qui seraient envoyés en renfort. Si je peux affecter un sous-officier à l'entraînement, cela signifie que trois sous-officiers des unités combattantes n'auront pas à assumer des fonctions d'instructeur à

I cannot totally denude the field force to improve that capacity. We have looked hard at whether much of the training we are doing is necessary. Frankly, we have tended to increase individual training to an unnecessary level. There are good reasons for it, but we must discipline ourselves and put it in better balance. There is a dynamic here.

We have not done as much collective training as we would like. Indeed, I would say we have not done as much collective training in the last few years as we need. The long-term effect of that is that you have soldiers, NCOs and officers, who do not have practical experience with certain types of things. In order to shore that up, we increase the amount of individual training. If certain kinds of skills were not addressed in collective training, we will include that in future, advanced courses. We increase the amount of individual training required.

If I can get back to doing collective training, I can reduce the number of courses down to what is necessary, because they will get that experience and training on the job.

In part, we are trying to do more collective training and reduce the amount of individual training in order to reduce that demand.

Another major part of that is the reserve force. We have had an unrealistic idea of how much reservists can be expected to do. Over the last two decades, we have built a reserve training system modelled on the regular force, which would not make a lot of sense to most Canadians. We have professionals who spend their entire working lives learning a job, and then we expect a part-timer, who spends a couple of nights a week or couple of weekends a month and perhaps a couple of weeks every summer, to achieve the same levels. That is not realistic, and we have learned that. This does not mean that the reserves are not valuable — they are critical. However, we are redesigning the training systems for both regular members and reserves so that they are better integrated, but have set a realistic expectation of what reserves can do while still allowing them to progress and become contributing members of the army. We are getting there. We have been at this for three or four years. We have a coherent, conceptual foundation for a new training system that is now being introduced and that will result in a significant reduction in much of the reserve training. I am reducing overall training demand and marginally increasing training capacity to find that better balance.

Senator Day: That is helpful. I want to get into the reserve aspect with my final question.

un moment ou à un autre. Cela vous donne une idée de l'ampleur du problème.

Je ne peux pas détrousser complètement les unités de campagne pour améliorer la capacité d'entraînement. Nous avons étudié le problème de près pour déterminer dans quelle mesure l'instruction que nous dispensons est nécessaire. En toute franchise, au plan de l'instruction individuelle, nous avons eu tendance à faire plus que ce qui est nécessaire. Il y a de bonnes raisons à cela, mais nous devons nous modérer et trouver un plus juste milieu. Il y a là une dynamique à mettre en place.

Au plan de l'entraînement collectif, nous n'en avons pas fait autant que nous le souhaitons. J'irais même jusqu'à dire que ces quelques dernières années, nous n'avons pas assuré l'entraînement collectif dont nous avons besoin. En conséquence, à long terme, on se retrouve avec des soldats, des sous-officiers et des officiers qui n'ont pas l'expérience pratique de certaines choses. Pour combler cette lacune, nous intensifions l'instruction individuelle. Si certaines aptitudes n'ont pas été acquises dans le cadre d'un entraînement collectif, nous les incluons dans de futurs cours de niveau supérieur. Nous élargissons l'instruction individuelle requise.

Si je peux redonner sa place à l'entraînement collectif, je peux réduire le nombre de ces cours de façon à couvrir uniquement ce qui est nécessaire, car le personnel va acquérir cette expérience et cette formation sur le tas.

Nous essayons, en partie, d'élargir l'entraînement collectif et de réduire l'instruction individuelle, afin de faire baisser la demande.

L'autre volet de l'équation, ce sont les réservistes. Nous n'avons pas une conception réaliste de ce que l'on peut attendre des réservistes. Au cours des deux dernières décennies, nous avons mis en place un système d'entraînement des réservistes sur le modèle de celui des forces régulières, ce que la plupart des Canadiens trouveraient insensé. Nous comptons dans nos rangs des professionnels qui passent toute leur vie active à apprendre leur travail, et nous nous attendons à ce que des gens qui font cela à temps partiel, qui y consacrent deux ou trois soirées par semaine ou un ou deux week-ends par mois et peut-être deux ou trois semaines pendant l'été atteignent le même niveau. Ce n'est pas réaliste, et nous nous en sommes rendu compte. Cela ne signifie pas les réservistes ne sont pas d'une grande utilité — ils jouent un rôle crucial. Nous sommes cependant en train de réorganiser les systèmes d'entraînement des forces régulières et des réservistes, pour qu'ils soient mieux intégrés, mais nous avons également établi des attentes réalistes en ce qui concerne ce que les réservistes peuvent faire, tout en leur permettant de progresser et d'apporter une véritable contribution à l'Armée. Nous sommes sur le point d'y arriver. Cela fait trois ou quatre ans que nous y travaillons. Nous avons élaboré un fondement conceptuel cohérent sur lequel va s'appuyer le nouveau système d'entraînement que nous sommes en train de mettre en œuvre et dans le cadre duquel l'instruction des réservistes sera considérablement réduite. Ainsi, pour trouver le juste milieu, je réduis, dans l'ensemble, la demande et j'augmente légèrement la capacité d'entraînement.

Le sénateur Day: Voilà des informations utiles. J'aimerais, avec ma dernière question, aborder le sujet des réservistes.

Just for clarification, what is the distinction between individual and collective training? Would individual training be conducted in the classroom?

LGen. Jeffery: Be it theoretical training in the classroom or practical training in the field, the ability to fire a rifle and survive in the field is individual training. It is training to enable each individual soldier to do his or her job. Collective training is putting the team together; putting the 10 soldiers in an infantry section together and making them into a team; putting the sections in a platoon together to work as a team, and so on with companies, battalions and brigades.

The army is a variety of moving parts. As I remind my naval colleagues on a regular basis, they put all their sailors in one box and move them around. My challenge is that all of my soldiers are moving in loose formation over a wide area. It requires a tremendous amount of collective training to build the skill and cohesion to enable that unit to move as one entity. That is what collective training is all about.

Senator Day: When we met with the naval people, I was surprised to learn of the large number of full-time reservists they have. Does the army have comparable numbers? You said that part-time reservists train for two weekends a month, a couple of nights a week and maybe a couple of weeks in the summer. That was my concept of a reservist who has another job. Do you have a lot of full-time reservists in the army?

LGen. Jeffery: Although I will clarify that in a moment, by design, the army, as currently structured, is largely Class A or part time. Typically, a Class A reservist would train one or two evenings a week, maybe one weekend a month, and a couple of weeks over the course of the summer. Some can do more; some have difficulty achieving even that. However, that is the range we are talking about.

We have a significant number of army reservists in full-time service in operations, often providing critical support, command and control and training to the army at large, but specifically to the reserve. That is not by design, but the practical reality is that we employ many reservists in those sorts of capacities.

For example, I have reservists on my staff, which is very useful, because it is difficult to make the right decisions without the input of the reservists. A significant number of reservists work within our training system as instructors and staff, as well as providing the critical reserve input. Therefore, there are a good number of full-time reservists.

Juste pour que les choses soient bien claires, quelle distinction fait-on entre instruction individuelle et instruction collective? Est-ce que l'instruction collective est donnée en classe?

Le lgen Jeffery: Que ce soit dans le cadre d'une instruction théorique donnée en classe ou d'un entraînement pratique sur le terrain, savoir se servir d'un fusil et survivre dans un combat, c'est de l'instruction individuelle. C'est une formation qui permet à chaque soldat de faire son travail. L'entraînement collectif concerne la structuration de l'équipe: comment, avec 10 soldats, on constitue une section d'infanterie et on la fait fonctionner en équipe; comment on fait fonctionner en équipe les sections, intégrées en pelotons, et ainsi de suite, jusqu'aux brigades en passant par les compagnies et les bataillons.

L'Armée de terre est constituée de divers éléments mouvants. Comme je le rappelle régulièrement à mes collègues de la Marine, eux, ils mettent tous leurs marins dans une boîte et ils peuvent les déplacer à leur guise. Le défi que j'ai à relever, moi, c'est que tous mes soldats forment un groupe relâché et se déplacent sur un grand territoire. Il faut un solide entraînement collectif pour acquérir les aptitudes et la cohésion nécessaires pour qu'un tel groupe intervienne en ne faisant qu'un. Voilà ce sur quoi porte l'entraînement collectif.

Le sénateur Day: Lorsque nous avons rencontré les représentants de la Marine, le grand nombre de réservistes à temps plein sur lesquels ils peuvent compter m'a surpris. Y en a-t-il autant dans l'Armée de terre? Vous avez dit que les réservistes à temps partiel s'entraînent deux week-ends par mois, un ou deux soirs par semaine et peut-être deux ou trois semaines pendant l'été. C'était l'idée que je me faisais d'un réserviste qui a un autre emploi. Y a-t-il beaucoup de réservistes à temps plein dans l'Armée de terre?

Le lgen Jeffery: Je vais clarifier cela dans un moment, mais disons que l'Armée, telle qu'elle est structurée actuellement, n'a, à dessein, que des réservistes qui appartiennent essentiellement à la classe A, c'est-à-dire à temps partiel. Habituellement, un réserviste de la classe A s'entraîne un ou deux soirs par semaine, peut-être un week-end par mois et deux ou trois semaines pendant l'été. Certains en font davantage; certains ont de la difficulté à ne faire même que cela. Toutefois, c'est dans cet ordre d'idée que cela se situe.

Nous comptons bon nombre de réservistes qui occupent des postes opérationnels à temps plein au sein de l'Armée et auxquels on confie souvent des fonctions de soutien, de commandement, de contrôle et d'instruction dont bénéficie l'Armée en général, mais plus précisément le personnel de la. Ce n'est pas délibéré, mais en pratique, nous employons de nombreux réservistes dans ce genre de fonctions.

Par exemple, il y a des réservistes parmi mon personnel, ce qui est très utile, parce qu'il est difficile de prendre les bonnes décisions sans consulter les réservistes. De nombreux réservistes sont employés dans le secteur de l'entraînement, à titre d'instructeurs ou autre, ainsi que pour fournir la perspective essentielle de la. Par conséquent, il y a un bon nombre de réservistes à plein temps.

The navy has full-time reserve operational capability. The army does not have that. That is an issue that we must look at as part of reservist restructure. Is that the right model for the army? If so, at what cost? There is a great danger in assuming that that automatically gets you more capability for less money. To my mind, a full-timer is a full-timer. In my view, the strength of the reserve is to provide the ability to sustain activity over a longer term.

However, the world is changing, and we must keep our minds open to many different things. It may well be that the reserves, in this new kind of warfare, will bring skills and capabilities to the institution that we in the regular force cannot sustain. As an example, in the field of information operations, many of the high-tech skills required are difficult to obtain and even more difficult to retain. When we train computer specialists, they usually leave within a couple of years, often within months.

I live in Silicon Valley North, in Kanata. It may be wise to have a reserve command support battalion in that environment. Perhaps with the skills resident in that part of the community, they could achieve higher levels of capability than I can retain in the regular force. That is the kind of thinking that I believe must be done as we look at reserve restructure for the future.

I have tried to give you a sense of where we are, as well as where we need to go. To be frank, the navy is further ahead than we are. They took a different approach to reserves a decade ago and have built their reserves to do specific things. We need to look seriously at that option as we go forward.

Senator Day: Am I correct that you are now in the process of implementing a plan for restructuring your land forces reserves?

LGen. Jeffery: I have approved a strategy for taking reserve restructuring forward. That strategy is in two phases. The first phase is to put money and effort into revitalizing the reserves as it is currently structured. That includes improving its health and improving trust. The process was derailed by a lack of trust between the regular forces and the reserve components. We have worked hard to rebuild that.

The second phase is the more significant undertaking, that being to determine what the reserves need to do, restructure them to meet the new requirement, and ultimately grow them to a larger force. I must stress that that strategy clearly identifies that the resources to achieve phase two did not exist within the army or within the Department of National Defence. The growth, in particular, and indeed to some extent, even the restructuring, is an unfunded activity. While we are implementing phase one, we will not implement phase two until we have a fully developed

La Marine est dotée d'une capacité opérationnelle de réservistes à plein temps. Pas l'Armée de terre. C'est une des questions que nous devons examiner dans le cadre de la restructuration du personnel de réserve. Est-ce le bon modèle pour l'Armée de terre? Si oui, quel est le coût? Le grand danger, c'est de présumer que cela vous dote automatiquement d'une plus grande capacité à moindre coût. Selon moi, un employé à plein temps est un employé à plein temps. De mon point de vue, l'atout majeur de la est qu'elle nous donne la possibilité de soutenir nos activités pendant plus longtemps.

Toutefois, le monde change, et nous devons rester ouverts à de nombreuses idées différentes. Il se peut très bien que la, dans ce nouveau type de guerre, puisse contribuer des compétences et des capacités dont la force régulière ne peut se doter de façon durable. Par exemple, dans le domaine des opérations d'information, il est difficile de trouver, et encore plus difficile de retenir, des gens qui possèdent les capacités requises en haute technologie. Lorsque nous formons des spécialistes de l'informatique, ils partent généralement deux ou trois ans plus tard, parfois même en quelques mois.

J'habite la Silicon Valley du Nord, Kanata. Il pourrait être sage d'avoir dans ce milieu un bataillon de soutien de commandement constitué de réservistes. Vu les compétences que possèdent les gens qui résident dans cette localité, on pourrait peut-être atteindre un niveau de capacité plus élevé que celui que je peux maintenir au sein de la force régulière. C'est, à mon avis, le genre d'idée que l'on doit explorer dans le cadre de la restructuration de la de demain.

J'ai essayé de vous décrire là où nous nous situons et les objectifs que nous devons nous fixer. En toute franchise, la Marine est plus avancée que nous. Elle a adopté une approche différente en ce qui concerne les réservistes il y a une dizaine d'années en leur confiant certaines tâches précises. Nous devons examiner cette option nous-mêmes pour l'avenir.

Le sénateur Day: Si je ne me trompe, vous êtes en train de mettre en oeuvre un plan de restructuration du personnel de réserve de la Force terrestre, n'est-ce pas?

Le lgen Jeffery: J'ai approuvé une stratégie permettant de procéder à la restructuration du personnel de réserve. C'est une stratégie en deux étapes. La première exige d'injecter des fonds et de faire le nécessaire pour régénérer la telle qu'elle est actuellement structurée, ce qui implique notamment améliorer son état général et la confiance qui règne parmi ses troupes. Le processus a déraillé à cause d'un problème de confiance entre la force régulière et la. Nous avons fait de gros efforts pour rebâtir cette confiance.

La deuxième étape est l'entreprise la plus importante, puisqu'il s'agit de déterminer ce que la doit faire, de la restructurer pour répondre à ces nouvelles exigences et, éventuellement, d'accroître le nombre de réservistes. Je dois souligner que, dans ce document de stratégie, il est clairement indiqué que les ressources nécessaires pour mener à bien l'étape deux n'existent pas, ni au sein de l'Armée, ni au sein du ministère de la Défense nationale. La croissance qui est envisagée, tout particulièrement, mais également dans une certaine mesure, même la restructuration de

approach and plan and I have government approval and funding for it.

Senator Day: Are you still in the planning process for the different kind of training that the reserves will receive?

LGen. Jeffery: No, that is in implementation.

Senator Day: Therefore, are the reservists adequately trained to participate in international missions, or will they become niche-type soldiers who will have a role to play in a more limited field, such as national security, rather than international peacekeeping activities?

LGen. Jeffery: It is my expectation that they will be trained to perform the tasks that we will expect of them and to bring their training up to the level that will allow us to send them on operations. It is important to understand the context of that. No training is maintained at a level where soldiers can deploy on a minute's or an hour's notice. It is virtually impossible to do that.

The skills you require have a critical life. Inevitably, there is a skill fade, particularly with some of those collective skills of which I spoke. We maintain them at levels of readiness. Someone on seven days notice to move is very highly trained, but maintaining that level is expensive. Let's put it in context. The bulk of our force would be at 90 days readiness or more. I am not expected to put a brigade in the field with no notice, and indeed I cannot, but 90 days is the expectation. I have 90 days to bring the force up to a level of readiness. That is why change in notice to move is so important. The expectation is to be at 90 days. It is a combination of government decision and military direction that allows them to be brought to shorter notice to move in line with a particular operation. It is our way of cutting down the time delay.

The reserves take longer. Depending on where they actually train, not the theoretical, but the actual level, could be 90 days, and it could be more. As long as we know where it is, we can start the training in advance to bring them up to the requisite level.

I think it is extremely important to use reservists as much as we can, for a wide variety of reasons. It reduces the load on the regular force. It also makes them more complete and credible members of the overall defence team. With that in mind, we have moved toward ensuring a higher, and higher collective, contribution of the army reserve to current operations. We have always sent many augmentees on operations. We have always sent many individual soldiers off with regular force units. The unit that

la, sont des activités non financées. Même si nous avons mis en oeuvre l'étape un, nous ne passerons pas à l'étape deux avant d'avoir mis parfaitement au point une approche et un plan, ni avant que j'aie l'approbation du gouvernement et le financement nécessaire.

Le sénateur Day: En êtes-vous encore au stade de la planification des différents types d'instruction dont les réservistes pourront bénéficier?

Le lgen Jeffery: Non, nous en sommes au stade de la mise en oeuvre.

Le sénateur Day: Alors, les réservistes bénéficient-ils d'un entraînement adéquat pour participer à des missions internationales ou vont-ils devenir plutôt des soldats spécialisés, qui auront un rôle à jouer dans un domaine plus limité, par exemple, la sécurité nationale, plutôt que dans le cadre d'activités de maintien de la paix à l'échelle internationale?

Le lgen Jeffery: Je m'attends à ce que les réservistes soient formés pour pouvoir accomplir les tâches qui leur seront confiées et à ce que leur entraînement soit tel que nous pourrions les envoyer participer aux opérations. Il est important de comprendre le contexte dans lequel cela se situe. L'entraînement des troupes ne peut pas être maintenu à un niveau où les soldats peuvent être déployés à la minute ou dans l'heure. C'est pratiquement impossible.

Les compétences requises ont une durée de vie limitée. Inévitablement, telle ou telle compétence s'émousse, notamment en ce qui concerne les aptitudes collectives dont j'ai parlé. Nous maintenons les troupes à certains niveaux de préparation. Quelqu'un qui est prêt à agir dans les sept jours est très bien entraîné, mais maintenir ce niveau de préparation coûte cher. Permettez-moi de mettre cela en contexte. La plus grande partie de nos forces sont prêtes à intervenir à 90 jours d'avis ou plus. On ne s'attend pas à ce que j'envoie une brigade au combat sans préavis, et en fait, je ne le peux pas, mais 90 jours est le délai de préparation qui est prévu. J'ai 90 jours pour rendre mes troupes opérationnelles. C'est la raison pour laquelle tout changement apporté au préavis est si important. Le délai prévu est de 90 jours. C'est seulement lorsque le gouvernement en décide autrement et que l'Armée leur en donne l'ordre que les troupes doivent être prêtes plus rapidement dans le cadre d'une opération particulière. C'est de cette façon que nous raccourcissons le préavis.

En ce qui concerne les réservistes, cela prend plus longtemps. Tout dépendant de leur niveau de préparation, non pas théorique, mais réel, le délai pourrait être de 90 jours ou plus. Si nous savons à quel niveau de préparation se situe la, nous pouvons commencer l'entraînement à l'avance pour amener les réservistes au niveau requis.

Je pense qu'il est extrêmement important d'utiliser des réservistes autant que nous le pouvons, pour diverses raisons. Cela permet de réduire le poids des tâches que doit assumer la force régulière. Cela permet également de les intégrer davantage à l'équipe chargée de la défense nationale et d'en faire des membres à part entière dont la crédibilité ne peut être mise en doute. Dans cette optique, nous avons cherché à élargir davantage la contribution collective des réservistes aux opérations en cours.

is currently deployed in Bosnia, the third battalion of the Royal Van Doos Regiment, has with it six full reserve infantry sections. That did not happen overnight. We identified them early on, trained them, integrated them into the regular force battalion and sent them off as an integral part of that unit.

The next rotation, the second battalion of the Van Doos, will go with at least one, if not two, full platoons, and the follow-on rotation into Bosnia will go with a full reserve infantry company. That is the use of the system of which I am speaking, that is, recognizing where they are and preparing them to meet that task.

Again, that is a long-winded answer. I am suggesting to you that I cannot, and we cannot, afford to maintain the reserves at the same level of readiness as the regulars. It is too expensive. What I can do, and what we are doing, is build a system in which we know where they are with some precision, and can quickly bring them from that level to the requisite level for meeting our requirements.

In practical terms, it means that for domestic tasks, the reserves will be able to meet the requirements within the time frames we expect. For international tasks, with some exceptions, they would not be used for initial deployment, but they would be, as we always expect them to be, ready for sustaining the operation. The "second wave," if you will, will have a high percentage of reservists. That system will allow us to get there.

Senator Wiebe: I had the opportunity to visit our troops in Bosnia in 1999. Seventeen per cent of the contingent was made up of reservists. Those reservists, along with our regular army personnel, had to go through an intensive, six-month training period before they were sent. In effect, the reservists were brought up to speed. Why was it necessary to bring our regular army personnel up to speed? Are they not ready in a shorter period of time?

The navy, for example, was able to deploy within one month after September 11, and a good portion of that was just outfitting, to make sure the supplies were there. How quickly can we deploy? Do we have to put our regular army personnel through six months training, the same as we do our peacekeepers? I realize we have a special force that we deployed quickly, but that was only a small portion of our land forces. If we are training our regular force personnel for six months alongside our reservists, why can we not incorporate more reservists into that program?

LGen. Jeffery: First, I would be loath to make too many comparisons with the navy in terms of their requirements. I am not sufficiently knowledgeable about their training regime, although I think there is a significant difference, as I said earlier,

Nous en avons toujours envoyé beaucoup en renfort. Nous avons toujours envoyé de nombreux réservistes pour accompagner les unités de la force régulière. L'unité déployée à l'heure actuelle en Bosnie, le troisième bataillon du Régiment Royal Van Doos, comprend six sections d'infanterie composées uniquement de réservistes. Cela ne s'est pas fait du jour au lendemain. Nous les avons identifiés très tôt, nous les avons entraînés, nous les avons intégrés au bataillon de la force régulière et nous les avons envoyés comme partie intégrante de cette unité.

Quand ces troupes seront relevées, le deuxième bataillon du Régiment Royal Van Doos comprendra au moins un, sinon deux pelotons de réservistes, et la relève suivante, toute une compagnie d'infanterie. Telle est la façon dont fonctionne le système dont je parle et qui implique de savoir à quel niveau de préparation se situent les réservistes et de les entraîner pour qu'ils puissent accomplir leur tâche.

Encore une fois, voilà une longue réponse. Ce que je veux vous dire, c'est que je ne peux pas, nous ne pouvons pas, nous permettre de maintenir les réservistes dans le même état de préparation que la force régulière. Cela coûte trop cher. Ce que je peux faire, et ce que nous faisons d'ailleurs, c'est mettre en place un système qui nous permet de savoir assez précisément quel est le niveau de préparation des réservistes et de les rendre rapidement aptes à répondre à nos exigences.

Concrètement, cela signifie qu'à l'échelle nationale, les réservistes seront capables de répondre aux exigences dans les délais que nous aurons fixés. À l'échelle internationale, à part quelques exceptions, on ne fera pas appel aux réservistes au départ, mais ils seront prêts, comme nous le prévoyons toujours, à appuyer les opérations. La «deuxième vague», si vous voulez, comprendra un fort pourcentage de réservistes. Voilà ce que nous permettra de faire le système dont je parle.

Le sénateur Wiebe: J'ai eu l'occasion de visiter nos troupes en Bosnie en 1999. Les réservistes constituaient 17 p. 100 du contingent. Ces réservistes, tout comme le personnel de la force régulière, avaient dû subir un entraînement intensif de six mois avant d'être envoyés sur le terrain. On a donc mis les réservistes à niveau. Pourquoi était-il nécessaire de mettre à niveau la force régulière? Ne peut-elle donc pas être prête plus rapidement?

La Marine, par exemple, a été capable de déployer ses troupes un mois après le 11 septembre, et une bonne partie de ses préparatifs consistaient uniquement à équiper les navires, à s'assurer qu'ils étaient approvisionnés. Quelle est notre rapidité d'intervention? Sommes-nous obligés de faire subir un entraînement de six mois à notre force régulière, comme nous le faisons en ce qui concerne la Force de maintien de la paix? Je sais que nous avons des forces spéciales qui peuvent se déployer rapidement, mais ce n'est qu'une petite partie de l'Armée de terre. Si la force régulière doit se plier à un entraînement de six mois, comme la, pourquoi ne peut-on pas faire participer plus de réservistes à ce programme?

Le lgen Jeffery: Premièrement, j'hésite beaucoup à faire trop de comparaisons avec la Marine en ce qui concerne ses exigences. Je ne connais pas suffisamment son programme d'entraînement, même si, à mon avis, comme je l'ai dit plus tôt, il y a une grande

between training a relatively small ship's crew and something as complex as an infantry mechanized battle group. It is that complexity that adds significantly to the time.

I cannot quote from memory, but the length of training time required to bring the various component parts of a mechanized battalion together is in the order of 100 to 150 days in any one year. It requires a significant effort in order to achieve that.

What I am required to do is to maintain certain units at certain levels of readiness. The highest level of readiness unit is the IRFL — the Immediate Reaction Force Light — which, as you know, is currently 3 PPCLI. On September 11 it was supposed to be at, in theory, 10 days notice to move. It was not. It was at about 21 days notice to move. That was because of the time of year, following the changeover in the summer annual posting cycle, with people departing the unit.

I started the ball rolling on that virtually immediately after September 11 and quickly brought it up to its requisite 10 days notice to move. As soon as we had some indication that it was required, I was directed to bring it up to 48 hours to move, which it was, bearing in mind that some of this training is very much specific to the mission. Preparing a unit to go into Europe or Africa is very different from preparing a unit to go into Afghanistan. Much of that additional training is specific to the environment and to the mission that the unit must go on. While we say we are "multiple purpose," and we are, there are specific kinds of training required for each task.

However, it is the only unit that I maintain at that level. I have other units that are at 21 days notice to move, such as the vanguard battalion, but that battalion is already deployed and committed in Bosnia. The remainder of the force is at 90 days notice to move. I could hold it at a higher level of readiness, but that would have significant implications for affordability. I do not have the resources to maintain it at that level. It has implications for tempo — how long the soldiers can sustain those higher levels of readiness.

I suggest that the question of whether we can send more reservists on these missions is not an issue of readiness or training as much as it is an issue of sustainability. I go back to the issue of what a reserve is. If we want our reservists to be full-timers, then we need to design the army reserve with that in mind. I do not have the exact figures, but we already have in the order of 2,000 reservists on full-time service now. Approximately 500 of those are either on, or just coming back from, current operations. Out of a force that is currently at about 14,700, that is a significant percentage. Indeed, I would suggest the reserves, in that context, are already being very successful. I may want more, but I am not sure that, given the mandate of part-timers, who have other, primary jobs and personal lives, we can sustain a higher

différence entre l'entraînement de l'équipage d'un navire de taille relativement modeste et celui d'une unité aussi complexe qu'un groupement tactique d'infanterie mécanisée. C'est cette complexité qui prolonge beaucoup le temps de préparation.

Je ne peux pas citer de mémoire, mais le temps requis pour entraîner les diverses composantes d'un bataillon mécanisé est de l'ordre de 100 à 150 jours. C'est une tâche de grande envergure.

Ce que je suis tenu de faire, c'est maintenir certaines unités dans un état de préparation donné. L'unité qui peut intervenir le plus rapidement est la FRLI, la Force légère de réaction immédiate qui, comme vous le savez, est actuellement composée de trois PPCLI. Le 11 septembre, elle était censée, en théorie, être prête à intervenir à 10 jours d'avis. Ce n'était pas le cas. Le temps de préparation requis était d'environ 21 jours, parce qu'à ce moment-là, on venait juste d'effectuer la rotation annuelle des effectifs qui a lieu à la fin de l'été, et certains membres du personnel avaient quitté l'unité.

J'ai mis les choses en branle presque immédiatement après le 11 septembre et très rapidement, cette force était prête à intervenir dans les 10 jours, comme prévu. Dès que nous avons eu quelques indications sur ce qui pourrait être requis, j'ai dû raccourcir ce délai à 48 heures, ce que j'ai fait. Il faut savoir qu'une partie de cet entraînement est dictée par la mission. Préparer une unité à se rendre en Europe ou en Afrique, ce n'est pas du tout la même chose que de la préparer à se rendre en Afghanistan. Une bonne part de l'entraînement supplémentaire est liée à la mission de l'unité et à l'environnement dans laquelle elle va se trouver. Même si nous disons que nous sommes une force «polyvalente», et c'est vrai, chaque tâche requiert certaines formes d'entraînement particulières.

Toutefois, c'est la seule unité que je maintiens à ce niveau de préparation. J'ai d'autres unités prêtes à intervenir à 21 jours d'avis, comme le bataillon d'avant-garde, mais ce bataillon est déjà déployé en Bosnie et réservé à cette intervention. Le reste de l'Armée de terre doit être prête à intervenir dans les 90 jours. Je pourrais raccourcir ce délai, mais cela aurait des retombées importantes sur la rentabilité. Je n'ai pas les ressources nécessaires pour maintenir mes troupes à ce niveau. Cela a des retombées sur la cadence des activités, la période de temps pendant laquelle les soldats peuvent rester dans cet état de préparation de niveau supérieur.

Selon moi, la participation éventuelle d'un plus grand nombre de réservistes à ces missions n'est pas tant une question de préparation ou d'entraînement que de viabilité. Je reviens à la définition de la. Si nous voulons des réservistes à plein temps, il faut alors que la soit définie dans cette optique. Je n'ai pas les chiffres exacts, mais nous avons déjà à peu près 2 000 réservistes à plein temps à l'heure actuelle. Parmi eux, environ 500 participent actuellement à des opérations ou en reviennent tout juste. Pour une force où l'on compte à l'heure actuelle 14 700 soldats, c'est un fort pourcentage. En fait, je dirais que les réservistes, dans ce contexte, réussissent déjà très bien à tenir leur place. Je peux en vouloir plus, mais je ne suis pas sûr que, vu la mission des réservistes à temps partiel qui ont d'autres emplois,

percentage of reservists on continued operations in a time of relative peace.

Senator Wiebe: Many of our reservists would fit very well into the army.

Our reservists are truckers, mechanics, electricians, plumbers, lawyers and doctors. I want to be blunt with you: I think the army has dragged its feet on reservists. The air force, and especially the navy, has led the way. We are missing out on a tremendous potential, and I have the feeling that part of the problem may have been the regular army personnel's acceptance of the idea of the reservist.

Let me repeat a comment that I heard from regular army people: "We do not want the weekend soldiers to be playing with our toys." I got the feeling, from visiting with regular army personnel and with reservists, that there is a problem there. Are you doing anything to address that situation?

I also visited with U.S. troops, and did not get the same feeling. They have done an excellent job of combining their regular army personnel together with reservists.

The navy and the air force appear to have done it here, but it does not appear that the army has.

LGen. Jeffery: There is no question that there is a significant cultural issue here. You will recall that I was brought in by the CDS and the minister to develop and oversee a strategy for land force reserve restructure, and my assessment was that one of the biggest issues at play was a total breakdown in trust between the two components. Frankly, the reserves did not trust the regulars, and the same was true the other way around. There were many reasons for that on both sides, some valid and some not, and much misperception at play here. No matter what we have done since then, those problems will not go away overnight.

That is the reason I implemented the strategic plan. The first phase very much focuses on rebuilding health and trust across the two organizations. It is the reason the army leaders and I spend a tremendous amount of our time dealing with reserve issues. We run a totally integrated chain of command. It is not regulars here and reserves over there. They are all part of the same team. They are engaged together on a regular basis, working on the same issues.

It is the reason those six reserve sections are deployed on current operations now and why we will send a couple of platoons, and ultimately a company. We are talking about building confidence. Part of the issue, for the reserves, is a sense of self-worth about whether they can do it. Many reservists have a mythological sense they can do it, but in practical terms, they are not sure they can. I need to prove to them they can. I also need to prove to the regular forces they can. I need to force them to live and work together in an integrated fashion. If I can get them to

des emplois qui passent en premier, et une vie personnelle, nous pourrions affecter un pourcentage plus élevé de réservistes aux opérations régulières pendant une période de paix relative.

Le sénateur Wiebe: Beaucoup de nos réservistes s'intégreraient très bien dans l'Armée.

Nos réservistes sont des camionneurs, des mécaniciens, des électriciens, des plombiers, des avocats et des médecins. Je veux vous le dire sans détour: je pense que l'Armée de terre n'a pas accordé aux réservistes l'attention voulue. L'Armée de l'air, et surtout la Marine, ont montré la voie à suivre. Nous nous privons d'un potentiel énorme, et j'ai le sentiment que le problème est dû en partie au fait que le personnel régulier de l'Armée de terre accepte mal les réservistes.

Permettez-moi de répéter une observation que j'ai entendue de la part de membres réguliers de l'Armée de terre: «Nous ne voulons pas que des soldats du dimanche jouent avec nos jouets.» J'ai le sentiment, après avoir rendu visite au personnel régulier de l'Armée de terre et aux réservistes, qu'il y a là un problème. Faites-vous quelque chose pour le régler?

J'ai également rendu visite aux troupes américaines et je n'ai pas eu le même sentiment. Les Américains ont très bien su combiner leur force régulière et leurs réservistes.

Ici, la Marine et l'Armée de l'air semblent s'en être bien tirés, contrairement à l'Armée de terre.

Le lgen Jeffery: Il est sûr qu'il y a là un problème important de culture. Vous vous rappelez sans doute que le CEMD et le ministre m'ont chargé de développer une stratégie qui permettrait de restructurer la des forces terrestres, et j'en suis venu à la conclusion que l'un des plus gros problèmes qui se posaient était le manque de confiance total entre les deux composantes. En toute franchise, les réservistes ne faisaient pas confiance aux forces régulières et réciproquement. D'un côté comme de l'autre, il existait de nombreuses raisons pour expliquer ce sentiment, certaines valables et d'autres, non, ainsi que de nombreuses idées fausses. Quelque mesure que nous ayons pu prendre depuis, ces problèmes ne vont pas disparaître du jour au lendemain.

C'est la raison pour laquelle j'ai mis en oeuvre le plan stratégique. L'un des principaux objectifs de la première étape est d'améliorer l'état général des deux composantes et de renouer des relations de confiance. C'est la raison pour laquelle les chefs de l'Armée de terre et moi-même consacrons énormément de temps aux questions qui touchent là. Nous avons une chaîne de commandement totalement intégrée. Il n'y a pas, d'un côté, la force régulière et de l'autre, là. Ces deux composantes font partie d'une seule et même équipe. Elles interviennent ensemble régulièrement et s'attaquent aux mêmes problèmes.

C'est pourquoi six sections de réservistes sont déployées à l'heure actuelle et c'est également pourquoi nous allons envoyer deux ou trois pelotons et éventuellement, une compagnie. Il s'agit de rebâtir la confiance. En ce qui concerne les réservistes, il s'agit en partie de leur donner confiance en eux-mêmes et de faire en sorte qu'ils se rendent compte qu'ils sont la hauteur de la situation. Beaucoup de réservistes le croient, en théorie, mais en pratique, ils ne sont pas sûrs d'eux-mêmes. Il faut que je leur prouve qu'ils sont capables de le faire. Il faut aussi que je prouve

work together on operations, I can get them to work together anywhere.

I understand the concern, and it is valid. I am not sure I agree that it is as bleak as was implied today, but I cannot ignore the reality of the past. It will continue, probably forever, to be an issue. The very nature of a professional soldier and that of a part-timer will result in friction and differences in perspective. My challenge, and that of the army leadership, is to ensure it does not become an impediment to this one army working together to do the job required. I am confident it can do that.

The Chairman: Does the fact that the navy made a capital investment in coastal patrol vessels and gave the reserves a separate mission have anything to do with what appears to be a better integration?

LGen. Jeffery: Most certainly. As the old saying goes, money does not solve everything, but it does solve many things. We could design some part of the army's task to be done only by the reserve, spend the money to equip it in the same way and have it on some higher level of readiness. However, I go back to my point about not knowing how much we could sustain that over the long term. It will achieve a higher level of capability. I question the degree to which that is necessarily integration. It is a segregated capability that is predominantly reserve focused. That is integration in the broad context, but not in the detailed one.

Senator Forrestall: How important do you think Colonel John Fraser's report will be when it is completed?

LGen. Jeffery: Mr. Fraser and his team, the minister's monitoring committee, have been an integral part of this whole process. He and his team are invited to attend every session we hold on reserve restructure, sessions that, in almost every case, he has personally attended. Therefore, he is intimately aware of what the army is doing and where it is going. He reports to the minister on a regular basis. They are, obviously, his issues described the way he sees it. I think he has a good understanding of the challenge that we face, and I would like to think he has been, by and large, supportive of the efforts and the progress we have made. I am not suggesting we have made progress everywhere — we have not — but I think he has recognized the progress we have made. He also continues to point out the shortfalls, and I have no difficulty with that. That is what he is there to do, and there is no doubt if I do not achieve something, he will tell me.

à la force régulière qu'ils sont capables de le faire. Il faut que je les oblige à vivre et à travailler ensemble de façon intégrée. Si je peux les faire collaborer dans le cadre de nos opérations, je peux les faire collaborer partout.

Je comprends vos préoccupations, et elles sont justifiées. Je n'irais sans doute pas jusqu'à dire que la situation est aussi noire qu'on l'a laissé entendre aujourd'hui, mais je ne peux pas ne tenir aucun compte du passé. Cela va continuer, probablement à jamais, de poser un problème. De nature, un soldat professionnel et un soldat à mi-temps auront des perspectives différentes qui seront sources de frictions. Le défi que nous avons à relever, les chefs de l'Armée et moi-même, c'est de nous assurer que cela ne devient pas un obstacle à la collaboration qui doit exister au sein de l'Armée de terre pour qu'elle puisse se décharger des missions qui lui sont confiées. Je suis persuadé que c'est un objectif qu'elle peut atteindre.

Le président: Est-ce que le fait que la Marine s'est dotée, dans le cadre de ses dépenses d'équipement, de bâtiments de patrouille côtière et a confié aux réservistes une mission distincte à quelque chose à voir avec ce qui semble être une meilleure intégration de ses troupes?

Le lgen Jeffery: Très certainement. Si, selon le vieil adage, l'argent ne fait pas le bonheur, comme dit Châteaubriand, il arrange mille choses dans notre existence. Nous pourrions faire en sorte que certaines tâches de l'Armée soient confiées uniquement à la, et consacrer l'argent qu'il faut pour équiper les réservistes de la même façon que les troupes régulières et améliorer leur état de préparation. Toutefois, je ne sais pas, comme je l'ai dit plus tôt, dans quelle mesure nous pourrions continuer dans la même veine à long terme. Nous atteindrons un niveau de capacité plus élevé. Je me demande dans quelle mesure cela va nécessairement dans le sens de l'intégration. C'est une capacité distincte qui est créée, centrée principalement sur la. C'est de l'intégration au sens large, mais pas dans un sens plus précis.

Le sénateur Forrestall: Selon vous, quelle sera l'importance du rapport du colonel John Fraser lorsqu'il sera terminé?

Le lgen Jeffery: M. Fraser et son équipe, qui constituent le comité de surveillance du ministre, ont été impliqués dans tout ce processus. Ils ont été invités à assister à toutes les séances que nous avons tenues pour discuter de la restructuration de la, des séances auxquelles j'ai moi-même assisté dans presque tous les cas. M. Fraser est donc parfaitement au courant de ce que fait l'Armée et de l'objectif qu'elle s'est fixé. Il fait rapport au ministre régulièrement. Naturellement, ses rapports décrivent les questions qui sont examinées de la façon dont il les envisage. Je pense qu'il comprend bien le défi que nous avons à relever et je crois qu'en général, il apprécie nos initiatives et les progrès que nous avons accomplis. Je ne veux pas dire que nous avons fait des progrès en tout, ce n'est pas le cas, mais je pense que M. Fraser a reconnu les progrès que nous avons faits. D'autre part, il continue de souligner les points faibles, et cela ne me pose pas de problème. C'est la tâche dont il a été chargé, et je suis certain que si je n'atteins pas un objectif quelconque, il me le dira.

Senator Forrestall: General, coming back to the PPCLI, are we dispatching the infantry group to Southwest Asia — Afghanistan — on schedule, or has it been put off once again, to perhaps the middle of December?

LGen. Jeffery: At this stage, the third battalion, PPCLI, is on seven days notice to move. It has been moved back from the earlier setting of 48 hours to seven days, primarily because of the uncertainty over what is happening in the operational theatre and the lack of any clear indication of what General Franks and his team want Canada to provide or to be able to do.

Senator Forrestall: You are maintaining them at seven days.

LGen. Jeffery: Seven days notice to move.

Senator Forrestall: There are no plans to extend that to a longer period of time, to stand down from that level?

LGen. Jeffery: Certainly not at this stage. That unit is normally at 10 days notice to move, so I suggest it is rather a moot point.

Senator Forrestall: Ten days is normal, so that is "stand down" in a sense.

LGen. Jeffery: At this stage of the game, no.

Senator Forrestall: Does the army have any current plans to eliminate one full brigade?

LGen. Jeffery: I believe the issue of reductions needs to be looked at in a holistic context.

Senator Forrestall: Is it your intention to eliminate the second battalion of the Royal Canadian Regiment, principally in Gagetown, and to replace it, perhaps, with a training cadre?

LGen. Jeffery: In my written remarks, which I provided before today, I tried to give you some sense of that.

I face three major challenges. I must sustain the army in a significant-resource situation; I must modernize it and move it forward, and, not insignificantly, I must retain a degree of unity and focus in a very large and disparate organization. We just finished speaking about the gulf between reserves and regulars. I must ensure they are pulling together on the same end of the rope. Those are the three major challenges.

I emphasize that because one cannot look at one challenge without understanding the overall context. The sustainability issue is not insignificant. I have said publicly that the army has been living beyond its means. I came into this job with the intention and the expectation of achieving a better balance. It is clear from the white paper and from the government's expectations what the army is to provide. I want to structure the army and to balance it in a way that best meets that requirement. I must also ensure that I have sufficient resources, with sufficient flexibility, to do all that must be done while maintaining and modernizing that army.

Le sénateur Forrestall: Mon général, pour revenir au PPCLI, allons-nous envoyer le groupe d'infanterie en Asie du Sud-Ouest — en Afghanistan — dans les délais prévus ou a-t-on remis encore une fois son départ, jusqu'à la mi-décembre?

Le lgén Jeffery: À ce stade, le troisième bataillon, PPCLI, est prêt à se déplacer à sept jours d'avis. On a prolongé cet avis de 48 heures à sept jours principalement parce que l'on n'était pas certain de ce qui se passait sur le théâtre des opérations et parce que l'on manquait d'indications claires sur ce que le général Franks et son équipe souhaitent que le Canada fournisse ou soit capable de faire.

Le sénateur Forrestall: Vous maintenez le niveau de préparation à sept jours d'avis.

Le lgén Jeffery: Prêt à se déplacer à sept jours d'avis.

Le sénateur Forrestall: On ne prévoit pas prolonger cette période de préavis, de faire relâche par rapport à ce niveau de préparation?

Le lgén Jeffery: Certainement pas à ce stade. Cette unité est normalement prête à se déplacer à 10 jours d'avis, et je pense donc qu'une telle éventualité reste plutôt du domaine de la théorie.

Le sénateur Forrestall: Si la norme, c'est 10 jours, c'est «faire relâche» dans un certain sens.

Le lgén Jeffery: À ce stade, non.

Le sénateur Forrestall: L'Armée de terre envisage-t-elle à l'heure actuelle d'éliminer une brigade dans sa totalité?

Le lgén Jeffery: Je pense que l'on doit situer la question des coupures dans un contexte global.

Le sénateur Forrestall: Avez-vous l'intention d'éliminer le deuxième bataillon du Royal Canadian Regiment, notamment à Gagetown, et de le remplacer, peut-être, par un régiment cadre qui assurerait l'entraînement?

Le lgén Jeffery: Dans le mémoire que j'ai transmis avant ma comparution, j'ai essayé de vous donner une idée de ce que je souhaite faire.

J'ai trois grands défis à relever. Je dois faire en sorte que l'Armée reste en mesure de répondre à des besoins de défense importants; je dois la moderniser et la faire progresser et, ce qui n'est pas rien, je dois m'assurer qu'il existe au sein d'une organisation disparate et de grande envergure une certaine unité et une certaine cohésion. Nous venons de parler du fossé qui sépare les réservistes des troupes régulières. Je dois m'assurer que, les uns comme les autres, tirent ensemble du même côté de la corde. Tels sont les trois principaux défis.

Je me permets d'insister, car on ne peut pas parler d'un de ces défis sans avoir une idée du contexte général. La question de la viabilité n'est pas sans importance. J'ai déclaré publiquement que l'Armée a vécu au-dessus de ses moyens. J'ai assumé les fonctions que j'occupe actuellement avec la ferme intention d'introduire dans tout cela un peu plus de mesure. Le livre blanc et les prévisions du gouvernement définissent clairement ce que l'Armée doit fournir. Je veux donc la structurer et équilibrer ses composantes de façon à répondre au mieux à ces exigences. Je dois également m'assurer d'avoir des ressources suffisantes et li

That is a fairly delicate balance to strike. I have determined that significant restructuring of the army would not be warranted unless there was a significant increase in resources. I prepared some restructuring plans along that line, which have not been approved. Indeed, there are indications that some of those planned changes may no longer be necessary. I do not yet have any specific response, but there is some indication that my sustainability problems may not be as great in the future as they are right now. With that sort of improvement, I would not need to go as far with some of the restructuring elements.

I do not believe for a minute that I will have enough money to buy new capability. In order to achieve new capability, I must do some restructuring. What does that mean in practical terms? You talked about a brigade. Some of my predecessor's earlier plans looked at a two-brigade model. There are no plans to implement that as I sit here now.

I also looked at reducing the number of manoeuvre units. That is an option, but there are no plans for that now. Overall, the size of the army will stay the same. I do have requirements that I must meet from somewhere. I have talked about the command-support requirement. We are bringing a new generation of weapons-effects simulators into service to significantly improve the way we train, with the intention of establishing, probably in Wainwright, in Western Canada, a Canadian manoeuvre-training centre. It would be a highly instrumented force-on-force range using laser-based targetry to provide the highest level of realistic war simulation that this country's soldiers have ever seen. That project has been approved.

The problem is that I need people to implement that project. I need a support organization, and those people must come from somewhere.

I must restructure this organization to change it. If my pot of gold were bottomless — although I do not expect that ever to be the case — I could keep what I have and buy new. In this day and age, that is unrealistic for all of us, and I am not an unrealistic individual. I expect that I must change the organization in order to get more out of it, but change is uncomfortable for some people. They do not like giving up something they have held dear. To be more capable, though, that must happen.

Parts of this army will change. I intend to make those changes, because, in my professional judgment and in the collective judgment of the senior leadership of the army, they are necessary.

marge de manoeuvre nécessaire pour faire tout ce qui doit être fait, tout en entretenant et en modernisant l'Armée de terre.

C'est un juste milieu qu'il est difficile de trouver. Après mûre réflexion, je pense qu'une restructuration de grande envergure de l'Armée ne se justifie pas, à moins qu'elle ne soit assortie d'une augmentation substantielle des ressources. J'ai préparé des plans de réorganisation dans cette veine, mais ils n'ont pas été approuvés. En fait, j'ai eu des indications que certains des changements que j'avais envisagés pourraient ne plus être nécessaires. Je n'ai pas encore de réponse précise, mais selon certaines indications, il se pourrait que mes problèmes de viabilité ne soient pas aussi aigus à l'avenir qu'ils le sont actuellement. Si la situation s'améliore à ce niveau, je n'aurai pas besoin de pousser aussi loin la restructuration.

Je sais pertinemment que je n'aurai pas assez d'argent pour acheter de nouvelles capacités. Pour les avoir, il faut que j'aie recours à une réorganisation. Qu'est-ce que cela signifie en termes concrets? Vous avez parlé d'une brigade. Certains des premiers plans élaborés par mon prédécesseur se fondaient sur un modèle de deux brigades. Au moment où je vous parle, nous n'avons pas l'intention de suivre ce modèle.

J'ai également examiné la possibilité de réduire le nombre des unités de manoeuvre. C'est une possibilité, mais à l'heure actuelle, il n'y a aucun plan en ce sens. Dans l'ensemble, la taille de l'Armée ne changera pas. Il y a certaines exigences auxquelles je dois répondre d'une façon ou d'une autre. J'ai parlé de celle qui a trait au soutien du commandement. Nous allons mettre en service une nouvelle génération de simulateurs des effets d'armes afin d'améliorer de façon sensible notre entraînement, et nous avons l'intention d'établir, probablement à Wainwright, dans l'Ouest, un centre de manoeuvre et d'entraînement. Il s'agira d'un champ de tir de force contre force, doté de nombreux instruments et d'un système de marquage au laser des objectifs qui nous permettra de reproduire avec un réalisme jamais encore atteint auparavant les situations de combat dans lesquelles pourraient se retrouver les soldats de notre pays. Ce projet a été approuvé.

Le problème auquel je fais face, c'est que j'ai besoin de personnel pour le mettre en oeuvre. J'ai besoin d'une structure de soutien, et les gens qui doivent la constituer doivent venir de quelque part.

Je dois restructurer cette organisation pour la modifier. Si mes ressources provenaient de quelque corne d'abondance — et je ne m'attends pas à ce que ce soit jamais le cas — je pourrais conserver ce que j'ai et acheter du neuf. Par les temps qui courent, tout le monde vous dira que c'est irréaliste, et je ne suis pas quelqu'un d'irréaliste. Je m'attends à devoir effectuer des changements au sein de l'organisation pour en tirer davantage, mais pour certains, le changement n'est pas chose facile. Ils n'aiment pas abandonner des choses auxquelles ils tiennent. Pour acquérir une plus grande capacité, c'est toutefois ce qui doit être fait.

Certaines composantes de l'Armée de terre changeront. J'ai l'intention d'apporter ces changements car, de mon avis de professionnel et de l'avis collectif des cadres de l'Armée, ils sont nécessaires.

Senator Forrestall: You will not have that brigade. We can lay that question to rest. You will stay with three full brigades?

LGen. Jeffery: I am a soldier. I would like to believe I have as much capability as I need. Decisions to do away with capability are driven by resources, not by my desires. As long as resources allow me to keep capability, I will keep it.

Senator Forrestall: I fully appreciate your desire. I have some degree of understanding of it. I am asking because many people out there do not know what is happening. Many people in the reserves are upset and feeling off balance.

Does it continue to be your intention to eliminate mortars, recce, pioneer platoons and the three jump companies from the infantry battalions? How would you sustain all or some of that capability?

LGen. Jeffery: First, in reverse order, no decisions have been made on the retention of parachute capability. Those three companies still exist.

Senator Forrestall: You phrased that in a strange way.

LGen. Jeffery: No decision has been made.

Senator Forrestall: Is it under active consideration?

LGen. Jeffery: I go back to the question: What capability can we maintain? We are building new capability. Do we drop stuff off the back end? That is one of the issues. No decisions have been made, but I would put it in the category of "serious consideration being given under the circumstances."

The issue of mortar and the pioneer platoon is an interesting one. It is important that you understand the context here. Tough decisions are needed to reshape, modernize and sustain this army. Everything has a cost. I was presented with one option — and this is indicative of the kind of analysis that is done — to significantly reduce the level of readiness of our artillery units. That would effectively, as Senator Wiebe implied, put them in the reserve force. I could save money and increase flexibility by taking all regular force artillery regiments and making them reserves. I would still have to pay for equipment, but the personnel costs would not be as high. Of course, I would have a lower level of readiness, so I would have a problem bringing those people up to speed for any wartime fighting.

Philosophically and professionally, that is a reasonable option. I have some concerns about it, but it is a reasonable option. I asked the staff who put that option in front of me: "Why is it, at the same time we are considering that option, all the infantry battalions are retaining their mortar platoons at a high state of

Le sénateur Forrestall: Vous n'aurez pas cette brigade. La question est réglée. Vous allez conserver trois brigades complètes?

Le lgén Jeffery: Je suis un soldat. J'aimerais être convaincu que j'ai la capacité dont j'ai besoin. Ce sont les ressources et non ce que je souhaite qui dictent les décisions concernant la réduction de la capacité. Tant et aussi longtemps que les ressources me permettront de conserver ma capacité, je la conserverai.

Le sénateur Forrestall: J'apprécie pleinement ce que vous souhaitez. Je le comprends, dans une certaine mesure. Si je vous pose ces questions, c'est parce qu'il y a beaucoup de gens qui ne savent pas ce qui se passe. Beaucoup de réservistes sont inquiets et perturbés.

Avez-vous toujours l'intention d'éliminer les pelotons de mortiers, de reconnaissance et de pionniers, ainsi que les trois compagnies de parachutistes des bataillons d'infanterie? Comment vous y prendriez-vous pour maintenir une partie ou la totalité de ces capacités?

Le lgén Jeffery: Pour vous répondre dans l'ordre inverse, premièrement, aucune décision n'a été prise en ce qui concerne le maintien d'une force parachutiste. Ces trois compagnies existent toujours.

Le sénateur Forrestall: Vous avez dit cela d'une drôle de façon.

Le lgén Jeffery: Aucune décision n'a été prise.

Le sénateur Forrestall: Est-ce une possibilité que l'on envisage réellement?

Le lgén Jeffery: Je reviens à la question suivante: quelle capacité pouvons-nous maintenir? Nous sommes en train de créer de nouvelles capacités. Allons-nous nous délester d'activités secondaires? C'est l'une des questions qui se posent. Aucune décision n'a été prise, mais je rangerai cela dans la catégorie des possibilités qui sont «considérées sérieusement, étant donné les circonstances.»

Votre question à propos des pelotons de mortiers et de pionniers est intéressante. Il est important de comprendre le contexte. Il nous faut prendre des décisions difficiles pour remodeler, moderniser et viabiliser cette Armée. Tout se paye. On m'a présenté une option — et cela indique le genre d'analyse qui est effectuée — dont l'objet est de réduire substantiellement l'état de préparation de nos unités d'artillerie. Concrètement, comme l'a laissé entendre le sénateur Wiebe, une telle mesure aurait pour effet de faire de ces unités des forces de réserve. Je pourrais économiser de l'argent et accroître ma marge de manoeuvre en faisant de tous les régiments d'artillerie de la force régulière des régiments de réserve. J'aurai toujours à financer l'équipement, mais les frais de personnel ne seraient pas aussi élevés. Naturellement, l'état de préparation de ces troupes serait moindre, et j'aurais un problème pour les remettre à niveau si elles devaient participer à des combats en temps de guerre.

Philosophiquement et professionnellement, c'est une option raisonnable. J'ai quelques réserves, mais c'est une option raisonnable. J'ai demandé à mes collaborateurs qui m'ont présenté cette option: «Comment se fait-il qu'alors même que nous considérons cette option, tous les bataillons d'infanterie

readiness?" From a capability point of view, I had some difficulty understanding the logic there. Short-range, limited-capability mortars are being kept at high readiness, but long-range, high-capacity, high-capability guns would be kept at low readiness. That did not make sense, given that we were talking largely about a resource issue.

I suggested that we reduce the artillery force, in part, and put some into reserves. The remainder of the artillery would take the mortar role away from the infantry. The artillery will do its job, plus mortars, because those two roles require basically the same skill.

That gives a better balance of capability across the board. That does not mean an infantry battalion goes into battle with a mortar platoon, but gets that from somewhere else. The same thing can be said of pioneers — it is that kind of approach, of trying to improve effectiveness and efficiency within our resources. My response to the question is, yes, I intend to go down those roads. That is my expectation, so that we maintain an overall multi-purpose combat capability within this army.

Senator Forrestall: My question is about the officer program that offered an excellent regular-army-based training at university to the reserves' officers. Has that been eliminated, or is that one of the areas where you are seeking cuts?

You talked about failing to see the logic. I fail to see the wisdom in replacing that with reserve officer training programs during the summer months, which might be for two to three weeks, and then expecting those reservists to be as capable as those that graduate from a university program at the end of three years. You might end up with more officers, but they will not necessarily be that well trained.

LGen. Jeffery: That is, in a sense, the fundamental issue. You will recall that I said phase one of LFRR was, in part, to restore health. As I look at the leadership problem in the reserves, I am increasingly concerned, because the reserves are not regenerating enough leadership to keep themselves alive. We are not commissioning enough officers to provide leadership of the army reserve of the future. We are barely producing enough officers to provide leadership for today's army reserve. We have looked at this, as an army, from many perspectives. Yes, RESO is a superb program that produces good quality officers, as it should, because it is effectively the same program that our regular officers take. The only difference is that the regular officers continue on and do one final phase of training that the reserve force counterparts do not do. Other than that, it is identical.

conservent leurs pelotons de mortiers dans un état de préparation de haut niveau?» Sur le plan de la capacité, j'avais quelque difficulté à comprendre la logique de la chose. On aurait maintenu à un niveau de préparation supérieur des mortiers à courte portée et à efficacité limitée, tout en maintenant dans un état de préparation inférieur des canons longue portée à potentiel élevé et à haute efficacité. Ce n'était pas logique, étant donné qu'il s'agissait essentiellement d'une question de ressources.

J'ai suggéré de réduire la force d'artillerie en en plaçant une partie dans la. Le reste de l'artillerie se chargera des mortiers à la place de l'infanterie. L'artillerie conservera ses fonctions traditionnelles, à quoi s'ajoutera la responsabilité des mortiers, parce que ces deux rôles requièrent essentiellement les mêmes compétences.

Une telle mesure permet de mieux équilibrer l'ensemble des capacités. Cela ne veut pas dire qu'un bataillon d'infanterie va au combat avec un peloton de mortiers, mais il obtient ce soutien d'ailleurs. C'est la même chose en ce qui concerne les pelotons de pionniers, l'approche est la même, nous essayons d'améliorer l'efficacité et l'efficience, dans la limite de nos ressources. Ma réponse à la question est: oui, j'ai l'intention de procéder ainsi. C'est ce que j'envisage pour maintenir une capacité de combat polyvalente au sein de cette Armée.

Le sénateur Forrestall: Ma question porte sur le programme universitaire qui permettait aux officiers de réserve de suivre régulièrement un excellent entraînement militaire. Est-ce que ce programme a été éliminé ou est-ce un des domaines où vous envisagez de faire des coupures?

Vous avez dit tout à l'heure, à propos d'autre chose, que vous n'en compreniez pas la logique. Pour ma part, je ne vois pas en quoi il serait logique de remplacer un tel programme par un entraînement de deux ou trois semaines pendant les mois d'été et de s'attendre à ce que ces officiers de réserve aient les mêmes capacités que des officiers diplômés qui ont suivi un programme universitaire de trois ans. Peut-être qu'en bout de ligne, vous aurez plus d'officiers, mais ils ne seront pas nécessairement bien entraînés.

Le lgen Jeffery: Dans un sens, c'est là le problème fondamental. J'ai dit, vous vous en souvenez sans doute, que la phase un de la RRFT avait en partie pour objet d'améliorer l'état général de la. Quand j'examine le problème du leadership au sein de la, je suis de plus en plus préoccupé, car le leadership ne se régénère pas assez pour que la puisse survivre. Nous ne produisons pas assez d'officiers pour assumer le leadership de la de la Force terrestre de demain. Nous produisons tout juste assez d'officiers pour assurer le leadership de la actuelle. Nous, c'est-à-dire l'Armée de terre, avons examiné le problème sous bien des angles. Oui, le PIRO est un programme superbe qui produit des officiers de grande qualité, ce qui n'est pas surprenant étant donné qu'en réalité, c'est le même programme que suivent nos officiers de la force régulière. La seule différence, c'est que les officiers de la force régulière bénéficient d'une dernière période d'entraînement qui n'est pas offerte à leurs homologues de la. À part cela, leur entraînement est identique.

It requires a commitment to four years of training and to the service thereafter. However, when all I can get is, on average, from one to less than two officers per unit per year — in fact it is less than one right now — I am not regenerating the reserve force. That does not mean we have to throw RESO out. The Reserve Entry Scheme for Officers is a good program, but we have to find something to give us the bulk of the officers we need for the army reserve.

We have come up with one that is more flexible. It could be considered as similar to most university programs, in that it is run on a semester basis and can be taken at different times, in different places and by different means. That matches what Canadian men and women need, given their mobility, their jobs, their family pressures, et cetera. That way, we are able to ensure that we can train people, so that is what we are doing.

Yes, in some respects, those officers, in their early years, will have less training and fewer capabilities. However, it is my hope and expectation that we will have many more of them. Their education and training does not stop there, but indeed continues. Over time, they come up to the level of their regular force counterparts, and so we get the best of both worlds. Does it totally preclude a RESO-type activity? No it does not, although the numbers will be reduced, because it goes back to the issue of dollars.

That plan is not being implemented as we speak, although to do otherwise will result in an army reserve with inadequate leaders. As we speak, we are being forced to put more and more regular force officers into command positions of reserve units, because the reserves cannot produce the leadership. That is the desire of the reserve units, not mine.

Senator Forrestall: They cannot produce their own leadership internally, so they have to constantly rely on the regular army?

LGen. Jeffery: That is correct, and I am trying to change that. If only a small percentage of young reserve officers are commissioned each year, the future is not bright, and we have to prevent that.

Senator Forrestall: I hope you can do that.

If you were called upon now to deploy a full brigade with its heavy equipment — one that has trained on a regular basis and in which each member knows the others, including men and women — outside of Canada, could you do it? How long would it take us, as a nation, to respond?

LGen. Jeffery: To answer that question, one has to bear in mind some givens: the first one is that we currently have a large mechanized battle group deployed in taskforce Bosnia-Herzegovina. That battle group is just shy of 2,000, and about 1,500 are from the army. I have an IRF(L) battalion on standby for another theatre. Currently, I am in the order of 1,400 trained soldiers short of my full establishment. Right now, we are in the middle of a modernization program that takes part of

Cela exige de s'engager à suivre un entraînement de quatre ans et ensuite, à servir. Toutefois, lorsque tout ce que j'obtiens, c'est, en moyenne, de un à moins de deux officiers par unité et par an — en fait, à l'heure actuelle, c'est moins que un — je ne régénère pas la. Cela ne veut pas dire que nous devons nous délester du PIRO. Le Programme d'intégration à la à l'intention des officiers est un bon programme, mais nous devons trouver quelque chose qui produira les officiers dont nous avons besoin pour la.

Nous avons mis au point un programme qui est plus souple. Il est comparable à la plupart des programmes universitaires, car c'est un programme semestriel qui peut être suivi à différents moments, à différents endroits et par divers moyens. Il répond aux besoins des Canadiens et des Canadiennes, compte tenu de leur mobilité, de leurs emplois, de leur vie de famille, etc. De cette façon, nous sommes sûrs de pouvoir entraîner les gens, et c'est ce que nous faisons.

Oui, à certains égards, ces officiers, au début, seront moins bien entraînés et posséderont moins de capacités. Toutefois, j'espère qu'ils seront beaucoup plus nombreux. Leur éducation et leur entraînement ne finissent pas là, bien au contraire, ils continuent. Avec le temps, ils arrivent au même niveau que leurs homologues de la force régulière, et nous, nous gagnons sur les deux tableaux. Est-ce que cela interdit de poursuivre toute activité du type PIRO? Non, même si nous allons devoir en réduire l'envergure, parce que cela revient à une question d'argent.

Ce plan n'est pas mis en oeuvre à l'heure actuelle, même si procéder autrement aboutira à ce que la n'ait pas un leadership adéquat. Au moment où je vous parle, nous sommes obligés d'affecter de plus en plus d'officiers de la force régulière à des postes de commandement dans la, parce que la ne peut pas produire les chefs dont elle a besoin. C'est ce que souhaitent les unités de réserve, pas moi.

Le sénateur Forrestall: Ces unités ne peuvent pas produire leur propre leadership et elles doivent constamment compter sur la force régulière?

Le lgen Jeffery: C'est exact, et j'essaie de changer cela. Si nous ne pouvons commissionner chaque année qu'un petit nombre de jeunes officiers de réserve, l'avenir n'est pas rose, et nous nous devons d'intervenir.

Le sénateur Forrestall: J'espère que vous saurez empêcher cela.

Si l'on vous demandait maintenant de déployer à l'étranger une brigade complète avec son équipement lourd — une brigade qui s'est entraînée régulièrement et dont tous les membres, hommes et femmes, se connaissent — seriez-vous en mesure de le faire? Combien de temps cela nous prendrait-il, en tant que nation, pour répondre à une telle demande?

Le lgen Jeffery: Pour répondre à cette question, il faut tenir compte de certaines données: premièrement, à l'heure actuelle, nous avons un groupement tactique mécanisé de grande envergure qui est déployé en Bosnie-Herzégovine. On compte dans ses rangs près de 2 000 soldats, dont environ 1 500 appartiennent à l'Armée de terre. J'ai un bataillon de la FRI Terre prêt à partir sur un autre théâtre d'opérations. À l'heure actuelle, il me manque à peu près 1 400 soldats entraînés pour avoir un effectif complet.

the army out of the order of battle — out of its operational readiness level — for a significant period. I have six mechanized infantry battalions, for example. Each one has to be re-equipped with a new LAV 3. One is re-equipped and the others are going through a 3- to 6-month process. Depending on circumstances, that unit is not prepared for operations during that time period, for understandable reasons. All of that has to be considered in the equation.

Can the army deploy a brigade? Yes, it can. However, it cannot be done without significant cost, because of other commitments and the overall sustainability of the army. It will take all of the army to do it, and there will not be much to spare to get that done.

Will they have been trained together? No, we have not done significant brigade training in a good number of years. Is that, all things considered, acceptable? It depends on the circumstances. Assessing risk has to be done in the context of the mission that they are being asked to perform. I cannot give you an assessment of that, and clearly it is a concern.

On the issue of “time is the lever,” again, I cannot tell you, without knowing the specific mission, how long it would take. I am required to have a brigade on 90-days so that we meet the white paper commitment. As long as we are talking about a light brigade, similar to the IRF(L) capability, then it can be done. If we are talking about anything heavier than that, given the current state of modernization, it cannot be done.

Senator Forrestall: How critical is sealift to you?

LGen. Jeffery: It is always critical when you are talking about a brigade.

Senator Forrestall: Can you muster up the sealift?

LGen. Jeffery: The short answer is yes. Every nation in the world does the same thing. When our largest and closest ally, the U.S., is moving things by sea, the vast majority of that is done by chartered or leased maritime lift. It is not stuff that they own. We do largely the same.

As you are well aware, we are looking at the potential of both air and sea strategic lift as part of the plan for the future. That is again an issue of risk.

Senator Forrestall: General, I wish we had all day. I must say that I wish there were freedom for men of your stature, honesty and integrity, to address the Canadian public on these issues. I hope that officers of the rank of general will have much more freedom, down the road, to write journals. More importantly than that, I hope that they will speak, well within the confines of propriety, so as to advise Canadians who do have concerns. They may not manifest their interests simply because they are not well informed.

Nous sommes en plein milieu d'un programme de modernisation qui empêche une partie de l'Armée d'être prête au combat, d'avoir le niveau de préparation opérationnelle requis, et il en sera ainsi pendant un certain temps. Par exemple, j'ai six bataillons d'infanterie mécanisés. Chacun d'entre eux doit être rééquipé d'un nouveau VBL III. Un est déjà rééquipé et les autres sont engagés dans un processus qui va durer de trois à six mois. Tout dépendant des circonstances, cette unité n'est pas prête à participer à des opérations pendant cette période, pour des raisons évidentes. Tout cela doit entrer en ligne de compte.

L'Armée de terre peut-elle déployer une brigade? Oui, c'est possible. Mais les coûts sont élevés, à cause des autres engagements qui doivent être tenus et de la nécessité d'assurer la viabilité de l'Armée, dans son ensemble. Il faudra faire appel à toute l'Armée pour le faire, et il n'y aura pas grand chose de trop.

Les troupes auront-elles été entraînées ensemble? Non, cela fait un bon nombre d'années que nous n'assurons plus vraiment l'entraînement des brigades. Tout bien considéré, est-ce acceptable? Tout dépend des circonstances. Il faut évaluer le risque, dans le contexte de la mission que l'on nous demande de remplir. Je ne peux pas faire une telle évaluation pour vous, et c'est préoccupant, je l'avoue.

Quant à savoir combien de temps cela nous prendrait pour réagir, encore une fois, je ne peux pas vous le dire sans savoir quelle serait la mission dont nous serions chargés. Je suis tenu d'avoir une brigade prête à se déplacer à 90 jours d'avis, pour respecter les engagements qui ont été pris dans le livre blanc. Tant et aussi longtemps qu'il s'agit d'une brigade légère, du type du bataillon de la FRI Terre, c'est possible. Mais si nous parlons de quelque chose de plus lourd, vu l'état actuel des choses au plan de la modernisation, c'est impossible.

Le sénateur Forrestall: Dans quelle mesure le transport maritime est-il essentiel pour vous?

Le lgén Jeffery: C'est toujours essentiel lorsqu'on parle d'une brigade.

Le sénateur Forrestall: Pouvez-vous organiser le transport maritime?

Le lgén Jeffery: En un mot, oui. Tous les pays du monde font la même chose. Lorsque les États-Unis, nos alliés les plus importants et les plus proches, déplacent certaines de leurs troupes par mer, la plupart du temps, ils ont recours à un moyen de transport nolisé ou loué. Ce ne sont pas des navires qu'ils possèdent. Essentiellement, nous faisons la même chose.

Comme vous le savez, nous examinons le potentiel du transport stratégique aérien et maritime dans le cadre du plan que nous dressons pour l'avenir. Là encore, c'est le risque qu'il faut évaluer.

Le sénateur Forrestall: Mon général, j'aimerais que nous puissions discuter toute la journée. Je souhaiterais, je dois le dire, que les hommes de votre stature, de votre honnêteté et de votre intégrité puissent librement mettre la population canadienne au courant de ces questions. J'espère que les officiers qui ont le grade de général auront beaucoup plus de liberté à l'avenir pour tenir un journal. Plus important encore, j'espère que, tout en respectant les convenances, ils pourront s'exprimer et informer les Canadiens que ces questions préoccupent. Peut-être que le public ne

That is part of what we are trying to do, because things are so technical. It is also an obligation of the force, and the body politic, to allow you to do it under certain conditions.

Thank you for what you are doing. The Chair was right in what he said in the opening. We have great pride in what you are doing.

Senator Wiebe: I would like to get back to the restructuring of our reservists. Let me say, general, that I want to thank you for your frankness in answering my previous questions. I appreciate it, but I think one of our concerns is in looking to the future.

During the First World War, Second World War and the Korean War, we could raise an army quickly. Part of the reason was that you only needed to train someone to march and fire a rifle, and that was basically it. The technology today, and the retraining required because of that, means that we cannot raise a force as quickly as we once could.

Everything has a cost. Maybe we as governments, and the people of the country, should be looking at directing some of those costs toward having some highly trained reservists. The cost savings would come, of course, in the yearly pay. This may mean that employers would grant their employees special time off to take training courses to keep them up to snuff.

This approach is similar to that of the U.S. Basically, we have a very small force in this country. If there is ever a crisis, that is the force that we will send in and that is the force that will suffer the first casualties. What have we got to replace them?

It would be easier to bring a highly trained reserve force up to speed to make those replacements. Is that part of your restructuring plan?

LGen. Jeffery: Clearly, the issue of depth in the army is of great concern to all of us. I say "the army," but I believe that I can speak for my colleagues in the navy and air force as well. While we would all say that we are proud of the quality of the force and its capability, the size or depth of it is of concern to us.

You cannot have a force that small and give it the depth that it requires. Quantity has a quality all of its own, as the old saying goes. Clearly, the reserves offer us the potential of increasing that depth. That is the reason they exist.

The question of cost issues aside, and I am not minimizing them, there are other issues that have to be brought to the fore. Your example of teaching soldiers to march and shoot and sending them off to war is appropriate. That was the level that the army

manifeste pas son intérêt tout simplement parce qu'il n'est pas bien informé.

C'est en partie ce que nous essayons de faire, parce que les choses sont si techniques. Les forces armées et le corps politique ont également l'obligation de vous autoriser à le faire dans certaines conditions.

Je vous remercie pour tout ce que vous faites. Le président l'a fort bien dit au début de la séance. Nous sommes très fiers de ce que vous faites.

Le sénateur Wiebe: J'aimerais revenir à la restructuration de la. Permettez-moi de vous dire, mon général, que j'apprécie la franchise avec laquelle vous avez répondu aux questions que j'ai posées précédemment. Je l'apprécie, mais je pense que ce qui nous préoccupe, c'est l'avenir.

Lors de la Première et de la Deuxième Guerre mondiale et pendant la guerre de Corée, nous pouvions mettre rapidement sur pied une armée. C'était en partie parce qu'il suffisait d'entraîner les troupes à marcher au pas et à se servir d'un fusil, c'était l'essentiel. Aujourd'hui, la technologie nous oblige à donner une autre formation à nos troupes, et cela nous empêche de mettre sur pied une armée aussi vite qu'auparavant.

Tout se paye. Peut-être que les gouvernements et la population de ce pays devraient envisager la possibilité d'assumer les coûts qu'entraînerait la formation poussée de certains réservistes. On réaliserait aussi, naturellement, des économies sur la rémunération annuelle. Quant aux employeurs, ils pourraient être appelés à accorder à leurs employés des congés spéciaux pour qu'ils puissent suivre des cours de formation qui les maintiendraient à niveau.

Cette approche est semblable à celle qui est adoptée aux États-Unis. Essentiellement, nous avons dans ce pays une Force de très petite envergure. Si jamais il y avait une crise, ce sont ces troupes que nous enverrions au combat et qui subiraient les premières pertes. Sur qui pouvons-nous compter pour les remplacer?

Il serait plus facile de maintenir à niveau des réservistes d'élite qui pourraient faire des remplacements. Cela fait-il partie de votre plan de restructuration?

Le lgen Jeffery: C'est clair, dans l'Armée, la question de la profondeur nous concerne tous. J'ai dit «l'Armée», mais je pense que je peux parler au nom de mes collègues de la Marine et de l'Armée de l'air également. Même si nous sommes tous fiers de la qualité de la Force et de ses capacités, sa taille ou sa profondeur nous préoccupe.

Vous ne pouvez pas avoir une Force de si petite envergure et lui donner la profondeur requise. Comme le dit le vieil adage, la quantité a une qualité qui lui est propre. C'est clair, les réservistes nous offrent la possibilité d'étoffer cette profondeur. C'est la raison pour laquelle ils existent.

Mis à part la question du coût, dont je ne minimise pas l'importance, il y a d'autres problèmes qui se posent. Vous avez vu juste lorsque vous avez donné l'exemple des soldats à qui on devait apprendre à marcher au pas et à se servir d'un fusil avant

maintained in the past. That is not what is required now. It is much more complex.

That leads to the question: What is it reasonable to expect to be able to sustain in a reserve force? It is not merely giving people the individual training, as I said earlier, it is the collective skills and putting it all together. What do we need to ensure, as a nation, is in place to be able to realize that?

There are a number of elements to be considered. Money, of course, is one. Legislation is necessary to ensure that that is possible. That legislation is in fact coming.

There is the broader issue of culture. Notwithstanding the very strong level of support for the Canadian Forces today, the interest of our young people in joining this institution is not high at all. We can attract people with university degrees and those sorts of attributes. Some young militia men and women see the opportunity for part-time employment in uniform to help them put themselves through universities.

It is no accident that we have a 30-per-cent attrition rate every year. The question is not whether we can attract young people, but rather can we keep them. We should be finding out why they leave. How do we keep them?

I do not know all the answers, but it is part of the culture of the nation. We are not a military nation; we are not a military people. Stacey said that we are not a military people. We have been required to have a military, but we have never been a military people.

As a professional soldier, to some extent, I have to accept that. When I look at what we did in World War II, and other conflicts, I cannot help but believe that, at its core, this nation has the ability and the will to do what is required. Why does that not translate on a regular basis into more people being willing to be part-time soldiers and to sacrifice for this nation?

That is the biggest challenge. That is not a soldier's challenge; that is the nation's challenge.

Senator Meighen: If I may be permitted, I would add a comment or two to start. Senator Forrestall's comments are apropos, and tie in with the exchange you had with Senator Wiebe. I realize that it is not a soldier's responsibility to change the situation or figure out why it exists. You do not have large numbers of young people seeking to enter the reserves, let alone the regular force. That may be another question.

I do want to underline what Senator Forrestall said about the necessity and importance of people such as yourself, and those in positions similar to yours, of "getting out there," as we say in the political world, and speaking within the bounds that are allowed. I do not assign fault, but out of sight, out of mind, and the military is largely out of sight in this country, in my view. That can be

de les envoyer à la guerre. Tel était le niveau que l'on maintenait dans l'Armée dans le passé. Ce n'est pas ce qui est requis à l'heure actuelle. C'est beaucoup plus complexe.

On est ainsi amené à se poser la question suivante: quelle capacité doit-on raisonnablement s'attendre à soutenir dans une ? Il ne s'agit pas simplement d'assurer l'entraînement individuel, il faut aussi, comme je l'ai dit plus tôt, s'occuper des compétences collectives et tout orchestrer. Que devons-nous avoir en place pour atteindre cet objectif?

Il y a plusieurs éléments à considérer. Naturellement, il y a l'argent. Il faut aussi une législation pour assurer que c'est possible. Cette législation est en préparation.

Il y a la question plus générale de la culture. Même si les Forces canadiennes jouissent aujourd'hui d'un appui très fort, s'enrôler dans l'armée ne suscite pas un vif intérêt parmi nos jeunes. Nous pouvons attirer des gens qui possèdent un diplôme universitaire et ce genre d'attribut. Certains jeunes qui appartiennent à la milice se rendent compte qu'un emploi à temps partiel sous les drapeaux leur permettra de faire des études universitaires.

Ce n'est pas par hasard que nous avons un taux d'attrition de 30 p. 100 par an. Il ne s'agit pas de savoir comment nous pouvons attirer les jeunes, mais plutôt comment nous pouvons les garder. Nous devrions essayer de connaître les raisons pour lesquelles ils partent. Comment pourrions-nous faire pour les garder?

Je n'ai pas toutes les réponses, mais c'est dû en partie à la culture du pays. Nous n'avons pas, dans ce pays, le goût des armes; notre population n'a pas la fibre militaire. Stacey l'a dit, notre population n'a pas la fibre militaire. Nous avons été obligés d'avoir une armée, mais nous n'avons jamais eu la fibre militaire.

En tant que soldat de métier, je dois accepter cela, dans une certaine mesure. Quand je vois ce que nous avons fait pendant la Deuxième Guerre mondiale et d'autres conflits, je ne peux pas m'empêcher de penser que, fondamentalement, ce pays a la capacité et la volonté requises. Pourquoi cela n'incite-t-il pas normalement plus de gens à devenir soldats à temps partiel et à se sacrifier pour leur pays?

C'est le plus grand défi que nous avons à relever. Ce n'est pas un défi auquel l'armée doit faire face; c'est un défi que le pays a à relever.

Le sénateur Meighen: Si vous le permettez, je vais commencer par une ou deux observations. Les commentaires du sénateur Forrestall sont tout à fait à propos et s'intègrent bien au dialogue que vous avez engagé avec le sénateur Wiebe. Je suis d'accord, ce n'est pas aux militaires qu'il revient de changer la situation ni de chercher à en élucider les raisons. Il n'y a pas un grand nombre de jeunes qui cherchent à entrer dans la, sans parler de la force régulière. Cela soulève peut-être une autre question.

Je tiens à souligner la pertinence de ce qu'a dit le sénateur Forrestall à propos de l'importance du rôle que jouent des gens comme vous et de la nécessité de faire en sorte que des gens qui occupent une position comme la vôtre puissent, comme on dit dans le milieu politique, «se montrer» et parler, dans les limites de ce qui est autorisé. Je ne blâme personne, mais loin des yeux, loin

ameliorated without a huge expenditure of money or changing what is right and proper for serving men and women to do. That may be a discussion, however, for another time, and I leave it with you.

On the question of the reserves, I do not want to go back into the detail you have covered already, but I would like to ask you about what success you may be having, and what programs you are putting in place, in encouraging soldiers to enter the reserves when they leave the regular force. It would seem to me that someone whom we have spent time and money training would be helpful as a member of the reserves. Tied in with that is the question of the transferability of reservists to the regular force.

Earlier, when we were out in Esquimalt, and here again this morning talking to your naval colleagues, it would appear that the big problem is a bureaucratic one. Do you share that view, and who has the authority, in your estimation, to cut through the bureaucracy and rectify the situation, if that is the problem?

LGen. Jeffery: The movement back and forth between the regular and reserve components has improved significantly. In some respects, I have a concern that parts of it are too successful. We are seeing some of the best and brightest within the reserves doing very well, getting a taste for it, and deciding they want to join the regular force. That way, the new leaders within the reserves get siphoned off by the regular force. It is a natural process and we do not influence that. They make their own decisions, but that is the effect.

Senator Meighen: You do not discourage that?

LGen. Jeffery: No, but we do not encourage it either. We want them to be the soldiers they want to be. However, there is similar movement from the regulars to the reserves. I cannot give you a figure, but I believe it is really quite high. When one retires as a compulsory requirement, one cannot go into the reserves. However, many of our soldiers, on leaving the regular force, quickly join the reserves, and we encourage them to do that. When you leave the regular force, you sign a piece of paper that asks you if you are willing to be put on the supplementary reserve list, encouraging you to go to a local reserve unit and enlist. The impediment to that has been a bureaucratic one. That is in the bailiwick of the assistant deputy minister of human resources military, and he is working on streamlining that process. I am not sure why it is taking as long as it is. I think it is, in part, an issue of resources and manpower to be able to achieve that end, but that is where the problem has been.

Senator Meighen: It would not be the Deputy CDS?

LGen. Jeffery: Not to my knowledge. I am not aware of the DCDS being involved. It is a personnel issue. I have heard the same horror stories you and others have heard.

du coeur, et dans ce pays, l'Armée est plutôt loin des yeux, à mon avis. On peut améliorer la situation sans dépenser beaucoup d'argent ni modifier les règles que doivent respecter les hommes et les femmes qui servent dans l'Armée. Quoi qu'il en soit, peut-être est-ce une chose dont nous devrions discuter une autre fois et à laquelle vous pouvez réfléchir.

En ce qui concerne la, je ne reviendrai pas sur les détails que vous avez déjà donnés, mais j'aimerais vous demander dans quelle mesure vous réussissez à encourager les soldats à s'enrôler dans la lorsqu'ils quittent la force régulière et quels programmes vous mettez en place à cette fin. Il me semble que vu le temps et l'argent que nous consacrons à leur entraînement, les soldats peuvent apporter une contribution appréciable en devenant membres de la réserve. Dans le même ordre d'idées, il y a la question du transfert des réservistes dans la force régulière.

L'autre jour, lorsque nous étions à Esquimalt, et également ce matin, lorsque nous avons discuté avec vos collègues de la Marine, il nous a semblé que le plus gros problème est d'ordre bureaucratique. Êtes-vous de cet avis et qui, selon vous, a l'autorité nécessaire pour alléger la bureaucratie et rectifier la situation, si tel est le problème qui se pose?

Le lgén Jeffery: Des améliorations notables ont été apportées pour faciliter le passage entre la force régulière et la et réciproquement. À certains égards, je crains que cela marche trop bien. Nous voyons certains des éléments les plus brillants de la qui réussissent et prennent goût à la chose décider qu'ils veulent se joindre à la force régulière. Le résultat, c'est que les nouveaux chefs qui émergent de la sont aspirés par la force régulière. C'est un processus naturel sur lequel nous n'exerçons aucune influence. Ils prennent leurs propres décisions, mais le résultat est là.

Le sénateur Meighen: Vous ne découragez pas ce genre de chose?

Le lgén Jeffery: Non, mais nous ne l'encourageons pas non plus. Nous voulons les laisser libres de décider quel type de soldat ils veulent être. Toutefois, il y a un mouvement comparable entre la force régulière et la. Je ne peux pas vous donner de chiffres, mais je crois qu'il y a vraiment beaucoup de gens qui font cela. Quand on est mis à la retraite d'office, on ne peut pas s'enrôler dans la. Toutefois, beaucoup de nos soldats, lorsqu'ils quittent la force régulière, s'enrôlent rapidement dans la, et nous les encourageons à le faire. Quand vous quittez la force régulière, vous signez un document où l'on vous demande si vous souhaitez faire partie de la supplémentaire et l'on vous encourage à vous enrôler dans une unité locale de réservistes. C'est un problème d'ordre bureaucratique qui freine le processus. Le sous-ministre adjoint chargé des ressources humaines militaires, qui a compétence en la matière, est en train de simplifier ce processus. Je ne sais pas pourquoi cela prend autant de temps. Je pense qu'en partie, c'est une question de ressources financières et humaines, mais c'est là où le problème se situait.

Le sénateur Meighen: Ce n'est pas le sous-chef d'état-major de la Défense qui décide?

Le lgén Jeffery: Pas que je sache. Je ne pense pas que le SCEMD soit impliqué. C'est une question de personnel. J'ai entendu les mêmes histoires d'horreur que vous et d'autres.

Senator Meighen: It seems we have unanimity of opinion as to the problem, and now we are trying to get agreement on how to solve it.

LGen. Jeffery: It is being worked on. It is part of a broad range of recruiting and retention issues. I have seen remarkable improvement on this the last year. I would not want to leave this on a negative note, because they have done tremendous work. That does not mean there is not room for improvement, but they have moved us down the road to significantly improving recruiting, and hopefully, they will soon be looking at some of the retention issues. We have seen a significant increase in recruiting, specifically including reserve recruiting.

Senator Meighen: Recruiting into the reserves, you mean?

LGen. Jeffery: Yes.

Senator Meighen: Recruiting is on the upswing, but it does not appear that transferability is any easier, at least from the information we have received.

I am interested in how you do three things at the same time, or manage the "three block war" as enunciated by a general from the United States Marine Corp. As I understand that, it means you could be involved simultaneously or consecutively in combat, in stabilization or peace support, and in humanitarian exercises. Do you prepare three different rules of engagement for each of the three blocks, or do you have one approach for all three? How do I know, as a soldier, which rule of engagement I am to pull out of my pocket at which time?

LGen. Jeffery: You have posed the core of the challenge for all of us. What we have today is not unique to this country, but is common to armies around the world. Armies train for a certain kind of operation. We always say armies are flexible, but at the end of day, you have to organize, develop and train an army to do certain kind of things, and that creates a base from which it can then quickly adapt to different environments.

Our default position, historically, has been what we refer to as "manoeuvre warfare" in open and complex terrain. It is what you saw on the Central European Front and, to some extent, in World War II. It is that kind of warfare. That is why army units are structured the way they are. That experience has taught us how to put the army together, and that is the focus of our training.

If we have to move from there to peace support operations, we take that foundation and quickly adapt it, and extra training is required to prepare them for that particular task. It is that approach. In a sense, you train soldiers for their war-fighting mission. You organize them for their war-fighting mission. Then, when you have to go and do something else, you change the

Le sénateur Meighen: Il semble que tout le monde sait quel est le problème et que l'on cherche maintenant à parvenir à un consensus en ce qui concerne la solution.

Le lgén Jeffery: On y travaille. Cela fait partie de toute une série de questions concernant le recrutement et la fidélisation des effectifs. J'ai pu constater des améliorations remarquables à cet égard au cours de l'année écoulée. Je ne veux pas vous laisser une impression négative, parce que des progrès importants ont été faits. Cela ne signifie pas que les choses ne peuvent pas être encore améliorées, mais des progrès importants ont été faits en ce qui concerne le recrutement, et j'espère que l'on va bientôt s'occuper du dossier de la fidélisation des effectifs. Il y a eu une augmentation notable des recrues, notamment dans la.

Le sénateur Meighen: Vous voulez dire des gens recrutés pour faire partie de la réserve?

Le lgén Jeffery: Oui.

Le sénateur Meighen: Le nombre des recrues augmente, mais il ne semble que les transferts d'une force à l'autre soient plus faciles, du moins d'après les renseignements qui m'ont été fournis.

Cela m'intéresserait de savoir comment vous faites trois choses à la fois ou, pour reprendre l'expression d'un général des Marines américain, pour gérer une «guerre menée sur trois fronts». Si je comprends bien, cela signifie que vous pourriez être impliqué, en même temps ou consécutivement, dans des opérations de combat, des opérations de maintien de la paix et des opérations humanitaires. Préparez-vous trois différentes règles d'engagement ou avez-vous une seule approche? Comment moi, le soldat, puis-je savoir quelle règle d'engagement je dois tirer de ma poche à un moment ou à un autre?

Le lgén Jeffery: Vous avez résumé l'essentiel du défi que nous avons tous à relever. La situation à laquelle nous avons à faire face dans ce pays n'est pas unique, c'est celle à laquelle toutes les armées du monde sont confrontées. Les armées s'entraînent dans l'optique d'un certain type d'opérations. Nous avons toujours dit que les armées savent s'adapter, mais en bout de ligne, il faut que vous organisiez, que vous mettiez sur pied et que vous entraînerez une armée pour faire certaines choses qui forment la base sur laquelle elle s'appuie pour s'adapter rapidement à différents environnements.

Historiquement, nous nous sommes implicitement préparés à ce que nous appelons la «guerre de manoeuvre» sur un terrain découvert et complexe. C'était le cas sur le front d'Europe centrale et, dans une certaine mesure, au cours de la Deuxième Guerre mondiale. C'est ce genre de guerre. C'est la raison pour laquelle les unités de l'Armée sont structurées comme elles le sont. L'expérience nous a appris comment structurer l'Armée et c'est ce sur quoi notre entraînement est ciblé.

Si nous devons passer de ce type d'intervention à des opérations de maintien de la paix, nous partons de cet entraînement de base et nous l'adaptions rapidement en y ajoutant l'entraînement requis pour préparer les troupes à cette tâche spécifique. Telle est l'approche que nous adoptons. Dans un sens, vous entraînez les soldats à mener des opérations de combat. Vous

organization. You almost change your clothes, change the approach, and go off and do something else.

We can no longer afford to do that. How does one structure and train the army to be able to do all of those things and not have to change the organization significantly, but rather make it inherent within the overall training? While one may have to pull out a different set of rules of engagement or have different limits on what you can do in certain contexts, you can do all those different tasks within the same organization relatively quickly.

There is no easy answer to that, but that is what we are currently trying to develop. That is why we are looking at new organizational structures and new concepts in doctrine, and from that will flow new forms of training. Given that we have so many other parts of the modernization piece to do, such as introducing a whole plethora of new equipment and having new types of demands being put on us, this will take some time. It will not occur overnight.

Senator Meighen: Do I take it, though, that you share the view, which I think is generally held, that in order to do two and three, the peace support and humanitarian aspects, first and foremost you need combat-ready, trained personnel?

LGen. Jeffery: Yes, but I am not clear on whether it is combat in an open or mixed terrain format, as we have seen in the past. That is the default position for organization and training. There are other dimensions to that.

The gentleman from the U.S. Marine Corp who made that remark was actually talking in the context of urban operations. Increasingly, much of the world is what we refer to as "complex terrain," urban, forested, mountainous, those difficult environments, where in fact your traditional, mechanized, open-manoeuvre type force is not very good. Maybe we need to be looking at new structures in terms of how we focus on that.

That is what we are looking at now in terms of what is the default position, what is the common training, and how we take that forward. Those are early thoughts. There is much work yet to be done to determine which way we go.

Senator Meighen: In a place like Afghanistan we have both, do we not?

LGen. Jeffery: Yes, we do.

Senator Meighen: My last question is on the LAV 3. It has been suggested that it cannot be fitted into the Hercules without significant maintenance at departure and arrival airfields. Is that so? If so, what can we do to ameliorate the situation?

les organisez en vue d'opérations de combat. Et lorsque vous devez faire autre chose, vous modifiez l'organisation. C'est presque comme changer de vêtement, changer d'optique et passer à autre chose.

Nous ne pouvons plus nous permettre de fonctionner de cette façon. Comment faire pour structurer et entraîner l'Armée pour qu'elle soit capable de mener toutes ces opérations sans qu'il soit nécessaire d'apporter d'importantes modifications à l'organisation, mais plutôt en intégrant cette optique à l'entraînement général? Tout en ayant à respecter des règles d'engagement différentes et des limites différentes balisant ce que vous pouvez faire dans certains contextes, il faut pouvoir faire face à toutes ces différentes tâches au sein d'une seule et même organisation et relativement rapidement.

Cet objectif n'est pas facile à atteindre, mais c'est ce que nous essayons à l'heure actuelle de faire. C'est la raison pour laquelle nous examinons de nouvelles structures organisationnelles, ainsi que de nouveaux concepts au niveau de la doctrine, qui se traduiront par de nouvelles formes d'entraînement. Étant donné que la modernisation a beaucoup d'autres volets, par exemple, l'introduction de toute une nouvelle gamme d'équipements et la nécessité de répondre à de nouveaux types de demandes, cela va prendre du temps. Cela ne va pas se faire du jour au lendemain.

Le sénateur Meighen: Dois-je comprendre, toutefois, que vous aussi, comme on le pense généralement, vous estimez que pour mener les opérations de types deux et trois, c'est-à-dire les opérations de maintien de la paix et les opérations humanitaires, d'abord et avant tout, vous avez besoin de pouvoir compter sur du personnel entraîné et prêt à combattre?

Le lgén Jeffery: Oui, mais je ne suis pas sûr qu'il s'agisse de combats en terrain découvert ou mixte comme par le passé. C'est sur quoi se sont focalisés, par défaut, l'organisation et l'entraînement. Il y a d'autres dimensions à envisager.

Le général des Marines qui a fait cette observation parlait en fait d'opérations menées dans un contexte urbain. On trouve de plus en plus de par le monde ce que nous appelons des «terrains complexes», des environnements difficiles, comme les zones urbaines, les terrains boisés et montagneux, ou en fait, les forces traditionnelles, mécanisées, entraînées à effectuer des manoeuvres à découvert, ne peuvent pas obtenir de bons résultats. Peut-être devons-nous nous intéresser à de nouvelles structures pour trouver des solutions à ce problème particulier.

C'est ce que nous examinons en cherchant à redéfinir notre position par défaut et l'entraînement général. Nous commençons tout juste à y réfléchir. Il reste beaucoup à faire pour déterminer dans quelle direction nous devons nous orienter.

Le sénateur Meighen: Dans un pays comme l'Afghanistan, on trouve les deux types d'environnement, n'est-ce pas?

Le lgén Jeffery: Oui, c'est exact.

Le sénateur Meighen: Ma dernière question porte sur les VBL III. Je me suis laissé dire que l'on ne pouvait pas les embarquer dans les avions Hercules sans qu'il soit nécessaire de faire des manipulations importantes au départ et à l'arrivée. Est-ce vrai? Si oui, que pouvons-nous faire pour améliorer la situation?

LGen. Jeffery: It is true that it takes a lot of preparation, both to put it into a Hercules and to make it operational after removing it. The decision to buy that was made some time ago. Our view was then, and largely is now, that the bulk of the force that we will deploy will deploy by sea. We will use oversized aircraft to lift that which does not deploy by sea.

Senator Meighen: And that does not include the Hercules?

LGen. Jeffery: That does not include the Hercules.

Our American colleagues have just signed a contract for their version of the LAV 3. In order to put it in a J model Hercules, they had to take the turret off. Our LAV 3 has a 25-millimetre chain gun, which their version does not. It has a protected weapon station with a .50 calibre. It is not the same kind of vehicle at all. That is the price they paid for the deployability. Our American colleagues have a bigger arsenal from which to draw. We need ours to be more multi-functional. Therefore, it was our view that it is better to have the big gun and take the risk on deployment.

Senator Banks: May I reiterate that everyone in Canada is very proud of our soldiers and their work. I hope you will take comfort from the fact that the disdain for the army expressed during peacetime, and the levels of adulation to which it is elevated in wartime, is not new or unique. I am reminded of Kipling's poem about the British Tommy:

For it's Tommy this, an' Tommy that, an' "Chuck him out, the brute!" But it's "Saviour of 'is country" when the guns begin to shoot;

That has always been the case: it is not new.

I will take the role of the curmudgeon today and ask whether the idea you were talking about a moment ago, as espoused by the marine general, of an army being capable of being fierce warriors on the one hand, while on the other hand being Boy Scouts and the Red Cross, is not absurd. Is that not a result of political interference and perhaps public pressure that is unrealistic? It is supposed to be an army. Are we asking too much when we want it to be able to turn, the next moment, into an NGO doing public good? Is that realistic? Do we have people with those kinds of capabilities?

LGen. Jeffery: There is no question that the transition back and forth between those roles is a significant issue. Soldiers have always done good things in a war environment.

Senator Banks: That is agreed, but they have been incidental to the main purpose. Our men and women were not sent to Italy with the admonition that they should fight the enemy and at the same time try to do good. The good that was done was, I am sure you will agree, incidental. That is not to say that warriors do not

Le lgén Jeffery: C'est vrai qu'il faut faire beaucoup de préparatifs pour embarquer un VBL III sur un avion Hercules et pour qu'il soit opérationnel une fois qu'il a été débarqué. Cela fait déjà quelque temps qu'on a décidé d'acheter cet équipement. Nous pensions alors, et généralement, nous le pensons encore, que la majorité des troupes que nous serions appelés à déployer le seraient par mer. Nous utiliserons des avions de très grande dimension pour transporter ce qui ne peut pas l'être par mer.

Le sénateur Meighen: Et cela n'inclut pas les avions Hercules?

Le lgén Jeffery: Cela n'inclut pas les avions Hercules.

Nos collègues américains viennent juste de signer un contrat pour s'équiper de l'équivalent de nos VBL III. Pour les embarquer dans des Hercules de modèle J, il fallait qu'ils démontent la tourelle. Notre BVL III est équipé d'une mitrailleuse à chaîne de calibre de 25 mm, pas le leur. Il y a un poste de tir protégé de calibre de 50 mm. Ce n'est pas du tout le même genre de véhicule. Ils ont payé le prix pour se doter d'engins plus facilement déployables. Nos collègues américains peuvent puiser dans un plus grand arsenal que nous. Le nôtre doit être plus polyvalent. Par conséquent, nous avons jugé préférable d'avoir un gros canon, même s'il n'est pas aussi facilement déployable.

Le sénateur Banks: Permettez-moi de vous redire que nous sommes tous, au Canada, extrêmement fiers de nos soldats et du travail qu'ils accomplissent. J'espère que cela vous réconfortera de savoir que le dédain que l'on a pour l'armée en temps de paix et l'adulation avec laquelle on la traite en temps de guerre ne sont pas choses rares et que ce n'est pas nouveau. Cela me rappelle le poème de Kipling à propos du Tommy britannique:

For it's Tommy this, an' Tommy that, an' «Chuck him out, the brute!» But it's «Saviour of 'is country» when the guns begin to shoot;

Cela a toujours été le cas; ce n'est pas nouveau.

Aujourd'hui, je vais jouer le rôle de Grincheux et je vais vous demander si vous ne trouvez pas absurde l'idée dont nous parlions il y a un moment, celle qui est défendue par le général des Marines, et selon laquelle il faudrait qu'une armée soit faite de gens capables d'être un jour des guerriers redoutables et le lendemain, de se transformer en Boy Scouts et en infirmiers de la Croix-Rouge. N'est-ce pas le résultat d'une ingérence politique et peut-être des pressions qu'exerce le public et qui ne tiennent pas compte de la réalité? C'est une armée que nous sommes censés avoir. Est-ce que nous lui en demandons trop lorsque nous voulons qu'elle soit capable de se transformer, du jour au lendemain, en ONG chargée de défendre l'intérêt commun? Est-ce réaliste? Avons-nous des gens qui possèdent ce genre d'aptitudes?

Le lgén Jeffery: Sans aucun doute, le fait d'avoir à passer d'un rôle à l'autre pose problème. Les soldats ont toujours fait de bonnes actions en période de conflit.

Le sénateur Banks: D'accord, mais c'était secondaire par rapport à l'objectif principal. Nous n'avons pas envoyé nos troupes en Italie en leur demandant de se battre contre l'ennemi et en même temps, d'essayer de faire de bonnes actions. Ces bonnes actions, je suis sûr que vous en conviendrez, ont été fortuites. Cela

have a heart. I am talking about codifying that as another role for the army. I do not think we have ever done that before. Is it realistic to do it now?

LGen. Jeffery: As has been said, warfare is just politics by another means. We must be clear about the overall strategic or political objective and how to use the forces at our disposal, either as a nation or an alliance, to achieve those ends. The military has significant capability. The question is, given the specific context, how much the military or the army can do.

It is difficult to answer your question in the abstract. In practical terms, taking it to the extreme of asking soldiers who have just been through a tremendous battle on the front lines to become peacemakers between two warring factions or to provide succour to the homeless is absurd. Human nature and human psychology being what they are, we take time to move from one point to another.

However, in the context of whether a military force can perform all those roles at the same time, and whether, given a proper transition from one role to another, specific soldiers can do more than one task, I think the answer is yes, but it requires very careful leadership and management to address the limits and to ensure that our soldiers can make that transition themselves. Some will be capable while others will not.

To play the devil's advocate, at the other extreme, maintaining soldiers to do only what soldiers do is contrary to the historical reality. Every nation in the world has always used its military to do a variety of things. Frankly, that leaves one with the sense that this institution will be maintained for one thing only, when it is the overall security of the nation that is important. I would hope that the security of the nation could be achieved by many means, the last of which is resort to deadly force.

I would like us to increasingly take that approach. That is not to say that we do not need combat capability. To the contrary, we have a great need for it, but we need to be smarter than that and I think we can be.

Senator Banks: You mentioned earlier the possibility that we might face some military threat, as we have in the past. I wonder where, in the long term, you see that coming from.

We are asking our Armed Forces to take on a multi-layered capability, which I suggest is relatively new. Can you assure us that that is not contributing to a reduction in what I still regard as the prime capability of an army? In that respect, would you comment specifically on what General MacKenzie said on May 8 this year? He said:

ne veut pas dire que les guerriers n'ont pas de cœur. Ce dont je parle, c'est de codifier cela pour donner un autre rôle à l'armée. Je ne pense pas que nous l'ayons fait auparavant. Est-ce réaliste de le faire maintenant?

Le lgen Jeffery: Comme on dit, la guerre est juste une autre façon de faire de la politique. Nous devons définir clairement l'objectif général, stratégique ou politique, et la façon d'utiliser les forces dont nous disposons, aussi bien en tant que pays qu'en tant que membre d'une alliance, pour parvenir à ces fins. L'armée est dotée de capacités importantes. La question qui se pose, dans ce contexte spécifique, concerne l'ampleur de la tâche qui peut être accomplie par les militaires ou l'armée.

Il est difficile de répondre à votre question dans l'abstrait. Concrètement, pour pousser les choses à l'extrême, demander à des soldats qui viennent de participer à un combat acharné au front de devenir des artisans de la paix entre deux factions qui se font la guerre ou de secourir les sans-abri est absurde. La nature et la psychologie humaines étant ce qu'elles sont, nous avons besoin de temps pour passer d'un rôle à l'autre.

Toutefois, puisque l'on se demande s'il est possible que des militaires puissent tenir tous ces rôles en même temps et si certains soldats peuvent accomplir plus d'une tâche si on leur donne la possibilité de faire la transition convenablement d'un rôle à l'autre, je pense que je peux répondre oui, mais cela requiert une gestion et un leadership très attentifs pour définir les limites dans lesquelles cela peut être fait et pour s'assurer que nos soldats peuvent faire la transition eux-mêmes. Certains seront capables de le faire et d'autres, non.

Si je peux me permettre de me faire l'avocat du diable, à l'autre extrême, se contenter de demander aux soldats de ne faire que ce que les militaires sont censés faire est contraire à la réalité historique. Tous les pays du monde ont toujours utilisé leur armée pour faire tout un tas de chose. En toute franchise, cela donnerait le sentiment que cette institution est maintenue pour une seule raison, alors que c'est la sécurité du pays, en général, qui est importante. J'ose espérer que l'on peut assurer la sécurité du pays de bien des façons, et que l'on aurait recours uniquement en dernier ressort à la force meurtrière.

J'aimerais que l'on adopte de plus en plus cette approche. Cela ne veut pas dire que nous n'avons pas besoin d'avoir une capacité de combat. Bien au contraire, nous en avons terriblement besoin, mais nous devons nous montrer plus intelligents que cela, et je pense que nous le pouvons.

Le sénateur Banks: Vous avez dit plus tôt que nous pourrions avoir à faire face à une menace militaire, comme cela a été le cas dans le passé. Selon vous, à long terme, d'où pourrait venir cette menace?

Nous demandons à nos forces armées d'avoir une capacité multifonctionnelle, ce qui est relativement nouveau, selon moi. Pouvez-vous nous assurer que cela ne contribue pas à la réduction de ce que je considère toujours comme la capacité principale d'une armée? À cet égard, pourriez-vous nous dire ce que vous pensez de ce qu'a déclaré le général MacKenzie le 8 mai de cette année? Il a dit:

...if I were an enemy force commander, I would much prefer to fight the Canadian army of today than the Canadian army of 10 years ago ... I have no doubt that the individual soldiers are up to the task in spite of declining standards in physical fitness and discipline at the altar of individual rights and political correctness.

I think that part of what he was getting at, in respect of political correctness and individual rights, has to do with the nature of the question I was asking.

I do not want us to be barbarians. Canadian soldiers have never been barbarians, I hope. Would you comment on General Mackenzie's remarks?

I am asking you because we have heard often in the last few months, the contention by our military leaders that we are more combat-capable now than we were 10 years ago. General MacKenzie suggests, very directly, that the opposite is true.

LGen. Jeffery: With regard to the issue of sustaining capability, going back now to that three-block war, I did not get from the first part of your question the inference that I get now. There is no question that, as we increasingly focus today on peace support operations and similar activities, and do not put, in my view, sufficient effort into training for war, those war-fighting skills will erode; and they are eroding. I am quite clear about that.

We need to take that in context. When we came out of the Cold War, we saw a significant increase in the tempo of operations. There were demands on the army to do a variety of things, including withdrawing our forces from Europe and undergoing significant downsizing and restructuring. In that context, the army was at a high level of training, as it had been sitting in the Central European front for several decades, focused really just on its own preparation. We were able to manage the transition through much of the 1990s without any serious degradation of our overall capability.

However, over time, our inability to replace those collective war-fighting skills has caused us difficulty. That is the reason why collective training is very high on my list, to get back or reinforce those war-fighter skills, to get them back to where they should be for the future. That is a concern.

When I talk of a philosophical discussion of the three-block war and those elements, I assume that the skills are inherent to be able to do all three. I was really addressing the ability, individually, collectively and psychologically, to make the transition from one to the other. However, it assumes the underlying skills are there. It is a problematic today whether those underlying skills exist.

My friend and colleague, General Lewis MacKenzie, and I have had this discussion and debate at some length, going back to over a year ago at the Conference of Defence Association, when he first asked me a similar question. It is a bit of mug's game,

Si j'étais commandant d'une armée ennemie, je préférerais de beaucoup combattre l'armée canadienne d'aujourd'hui que celle qui existait il y a dix ans. Je ne doute pas une seconde que les soldats soient aptes à faire face à leurs tâches, en dépit du relâchement de la discipline et des normes de condition physique au nom des droits individuels et de la nouvelle orthodoxie intellectuelle.

Je pense que ce dont il parlait, sous couvert de nouvelle orthodoxie intellectuelle, est lié au thème de la question que je vous ai posée.

Je ne veux pas que nous soyons des barbares. Les soldats canadiens ne se sont jamais comportés en barbares, j'espère. Avez-vous des observations à faire sur les remarques du général Mackenzie?

Je vous le demande parce que nous avons souvent entendu, ces derniers mois, nos chefs militaires dire que nous sommes plus aptes au combat que nous l'étions il y a 10 ans. Le général MacKenzie affirme, sans détour, que c'est le contraire qui est vrai.

Le lgén Jeffery: Pour ce qui est de maintenir notre capacité, je n'avais pas envisagé la question sous cet angle lorsque vous avez posé la première partie de votre question en évoquant la guerre sur trois fronts. Il ne fait aucun doute que, vu l'importance que l'on accorde aujourd'hui aux opérations de maintien de la paix et à des activités semblables, sans mettre suffisamment l'accent, selon moi, sur l'entraînement requis pour faire la guerre, notre capacité de combat va s'éroder; elle s'érode déjà. Je le sais pertinemment.

Il faut remettre cela en contexte. À la fin de la guerre froide, la cadence des opérations s'est intensifiée de façon notable. L'Armée a dû faire face à toutes sortes de choses, par exemple, le retrait des troupes basées en Europe, des coupures de personnel importantes et une restructuration. À l'époque, l'Armée était très bien entraînée, étant donné qu'elle avait été basée sur le front d'Europe centrale pendant plusieurs décennies et s'était, en fait, juste occupée de sa propre préparation. Nous avons pu faire la transition pendant la majeure partie des années 90 sans qu'il y ait de dégradation sérieuse de notre capacité, dans son ensemble.

Toutefois, avec le temps, nous avons eu de la difficulté à remplacer ces capacités de combat collectives. C'est la raison pour laquelle l'entraînement collectif est placé très haut sur ma liste de priorités, de façon à ce que nous puissions acquérir de nouveau ou renforcer cette capacité de combat et la mettre au niveau où elle devrait être pour faire face à l'avenir. C'est une chose qui me préoccupe.

Quand je discute, en théorie, de la guerre sur trois fronts et des éléments à prendre en considération, je présume qu'il y a des compétences inhérentes qui permettent d'accomplir ces trois tâches. Ce sur quoi j'ai voulu insister, c'est l'aptitude qu'il faut posséder, aux niveaux individuel, collectif et psychologique, pour passer de l'une à l'autre. Quoi qu'il en soit, on présume que ces compétences de base existent. Or, aujourd'hui, on peut se demander si elles existent vraiment.

Mon ami et collègue, le général Lewis MacKenzie, et moi-même avons débattu de la question de façon assez approfondie, il y a un peu plus d'un an, lors de la Conférence des associations de la Défense lorsqu'il m'a posé lui-même une

because people are looking for black and white answers to complex questions that can only be answered in shades of grey.

In order to fight, in order to engage in combat, human beings have to be tough. They have to be very well trained, and more important than anything else, they must have very tight cohesion. Having someone fight and die, in a sense, willingly, is a very difficult issue to get your mind around. Notwithstanding what many will say, soldiers fight and die for their friends and their buddies — not for the nation, the flag or any political ideal. That is what creates soldiers who can fight. We have to build that team. We must put them together and keep them together, and give them the mental and physical robustness to do that job. That is what General MacKenzie is talking about. He and I are not at odds on that issue.

What kind of human being, or Canadian citizen, that is at the end of the day is a much more difficult issue. What was acceptable in terms of the fighting soldier in World War II and the soldier we saw in the Central European front is not necessarily so today. Even if the soldier we see today in the army has all those elements, the basic material is different. The expectations of the nation are different. I have no difficulty with that. The challenge for us as a profession is to put that team together from young men and women from Canadian society, with their strong views on human rights and their importance as individuals. We still demand of them, when they sign on the bottom line, that they subordinate their individual rights to the greater good. They are not treated exactly the same as they were out there.

What perhaps we have failed to do, more through lack of opportunity than anything else, is to build that tight team to the extent that we should have, and we must in the future. I understand the basic underlying requirement, but I am not of the view that one can sacrifice what it is to be a Canadian to be a Canadian soldier.

Senator Banks: That is a superb answer. I thank you very much for your forthrightness in telling us that you do, in order to do your job the way you would like to do it, need more resources.

The Chairman: General Jeffery, this has been an extraordinary morning for us. We value your candour. You have gone into considerable detail in describing the complexity of your job and the trade-offs that you face on a daily basis. On behalf of the committee, I want you to know that we are grateful you did that in such a thorough and thoughtful way.

I would like to thank you and your colleague for appearing before us. I wish to reiterate that the committee, and the Senate, is proud of the work that the men and women of the army are doing for Canada.

question semblable. C'est un peu un attrape-nigaud, parce que les gens s'attendent à ce qu'on leur donne des réponses tranchées à des questions complexes auxquelles on ne peut réagir que de façon nuancée.

Pour se battre, pour participer à des combats, les êtres humains doivent être endurcis. Ils doivent avoir été très bien entraînés et plus important que tout, ils doivent agir en étroite cohésion les uns avec les autres. Amener quelqu'un à se battre et à mourir, dans un sens, volontairement, est une chose qu'il est très difficile de justifier. Quoi qu'en disent beaucoup de gens, les soldats se battent et meurent pour leurs amis et pour leurs compagnons, pas pour le pays, le drapeau ou un quelconque idéal politique. Voilà ce qui crée des soldats capables de se battre. Nous devons insuffler cet esprit d'équipe. Nous devons les souder les uns aux autres et les garder soudés, tout en leur donnant la force mentale et physique d'accomplir leurs tâches. Voilà ce dont parlait le général MacKenzie. Lui et moi n'avons pas d'opinions différentes sur le sujet.

Quelle sorte d'être humain ou de citoyen canadien correspond en bout de ligne à cet idéal, c'est une autre histoire. L'image que nous avons du soldat qui combattait pendant la Deuxième Guerre mondiale et du soldat qui servait sur le front d'Europe centrale ne correspond pas nécessairement à l'image du soldat d'aujourd'hui. Même si le soldat d'aujourd'hui est doté de tous ces éléments, fondamentalement, il est différent. Les attentes du pays sont différentes. Cela ne me pose pas de problème. En tant que professionnels, le défi que nous avons à relever est de rassembler une équipe de jeunes Canadiens et de jeunes Canadiennes qui ont des idées bien arrêtées sur les droits de la personne et sur leur importance en tant qu'individus. Nous leur demandons toujours, lorsqu'ils signent au bas de la page, de renoncer à leurs droits individuels au nom de l'intérêt commun. On ne les traite pas exactement comme par le passé.

Ce que nous n'avons peut-être pas fait, surtout parce que nous n'en avons pas eu l'occasion, c'est nous concentrer sur la cohésion au sein de cette équipe autant que nous aurions dû le faire et autant que nous devons le faire à l'avenir. Je comprends les exigences de base qui doivent être respectées, mais je ne crois pas que l'on doive sacrifier ce qui fait de nous des Canadiens pour devenir des soldats canadiens.

Le sénateur Banks: Voilà une superbe réponse. Je vous remercie d'avoir admis franchement que, pour faire votre travail comme vous voulez le faire, vous avez besoin de plus de ressources.

Le président: Mon général, nous avons passé une matinée extraordinaire. Nous apprécions votre candeur. Vous avez décrit avec énormément de détails ce qui fait la complexité de votre tâche ainsi que les compromis que vous devez faire quotidiennement. Au nom du comité, je tiens à ce que vous sachiez combien nous vous sommes reconnaissants pour ce témoignage aussi détaillé que réfléchi.

Je vous remercie, vous et votre collègue, d'avoir comparu devant nous. J'aimerais souligner à nouveau que le comité, et le Sénat, sont fiers de ce que les femmes et les hommes qui appartiennent à l'Armée font pour le Canada.

The committee adjourned.

La séance est levée.

OTTAWA, Monday, December 3, 2001

The Standing Senate Committee on National Security and Defence met this day at 1:33 p.m. to conduct an introductory survey of the major security and defence issues facing Canada with a view to preparing a detailed work plan for future comprehensive studies.

Senator Colin Kenny (*Chairman*) in the Chair.

[English]

The Chairman: It is my pleasure to welcome you to the Standing Senate Committee on National Security and Defence, whether you are here in the room, watching on television or following on the Internet. This afternoon we continue our study on major security and defence issues. My name is Colin Kenny. I am a senator from Ontario and I chair the committee. On my right is Senator Forrestall from Nova Scotia, the deputy chair of the committee. On my far right is Senator LaPierre, from Ontario, Senator Banks, from Alberta and Senator Day, from New Brunswick. On my far left are Senators Meighen and Atkins, who are from Ontario.

This is the first permanent Senate committee with the mandate to examine subjects of security and defence. We are conducting a survey of major issues facing Canada and we will be reporting back to the Senate in February. Today, we shall hear from the chiefs of the three environments, maritime, land and air, who will tell us how operations work today and where their operations will be over the next five years.

This morning we heard from the Chief of Maritime Staff and the Chief of Land Staff. We begin this afternoon with the Chief of Air Staff and then we will hear from the Chief of the Defence Staff about his views on the mission of Canadian Forces and his plans and priorities for the department.

Two weeks ago, our committee conducted a fact-finding visit to the West, where we visited military bases in Esquimalt and Winnipeg to see our forces where they work, train and live. Today, we will hear from headquarters about their views.

Before introducing our first witness, I want to say how proud we are of the men and women of the Air Force. On behalf of the committee members who are present here, I would like to thank you for the work you and your people are doing.

Our first witness is Lieutenant-General Lloyd Campbell, Commander of Air Command and Chief of the Air Staff. A native of northwestern Ontario, General Campbell began his aviation career at 437 Squadron in Trenton, flying Yukons. He has had a distinguished career with postings in Canada and abroad. In 1992, he assumed command of 4 Wing and the Canadian Forces base in Baden, Germany, and was the last officer to command these units

OTTAWA, le lundi 3 décembre 2001

Le Comité sénatorial permanent de la sécurité nationale et de la défense se réunit ce jour à 13 h 33 pour effectuer une étude préliminaire des principales questions de sécurité et de défense qui concernent le Canada en vue de la préparation d'un plan de travail détaillé pour des études plus poussées.

Le sénateur Colin Kenny (*président*) occupe le fauteuil.

[Traduction]

Le président: Je suis très heureux de vous accueillir au Comité sénatorial permanent de la sécurité nationale et de la défense, que ce soit en personne, dans cette pièce, ou par le truchement de la télévision ou d'Internet. Cet après-midi, nous allons poursuivre notre étude des questions de défense et de sécurité. Je m'appelle Colin Kenny, je suis sénateur de l'Ontario et je préside le comité. À ma droite se trouve le sénateur Forrestall, de la Nouvelle-Écosse, qui est vice-président du comité. À mon extrême droite, vous avez le sénateur LaPierre, de l'Ontario, le sénateur Banks, de l'Alberta, et le sénateur Day, du Nouveau-Brunswick. À mon extrême gauche, siègent les sénateurs Meighen et Atkins, tous deux de l'Ontario.

Ce comité sénatorial permanent est le tout premier à être investi du mandat d'analyser les questions de sécurité et de défense. Nous effectuons une étude des principales questions auxquelles le Canada est confronté sur ces plans en vue d'en faire rapport au Sénat en février. Aujourd'hui, nous devons entendre les chefs des trois armes, soit la Marine, l'Armée de terre et la Force aérienne, afin qu'ils nous présentent la façon dont ils fonctionnent de nos jours et dont ils fonctionneront dans les cinq prochaines années.

Ce matin, nous avons accueilli le chef d'état-major des Forces maritimes et son homologue de l'Armée de terre. Nous débiterons l'après-midi par le témoignage du chef d'état-major de la Force aérienne qui nous livrera son point de vue sur la mission des Forces canadiennes ainsi que des plans et priorités du ministère.

Il y a deux semaines, notre comité a effectué un voyage d'information dans l'Ouest à l'occasion duquel nous avons visité les bases militaires d'Esquimalt et de Winnipeg pour voir comment fonctionnent les forces, comment se déroule l'instruction et comment les gens y vivent. Aujourd'hui, nous entendons le point de vue des responsables des quartiers généraux.

Avant de présenter notre premier témoin de l'après-midi, je dois vous dire à quel point nous sommes fiers des hommes et des femmes qui servent dans la Force aérienne. Au nom des membres du comité ici présents, je veux vous remercier pour votre travail et à remercier vos subalternes.

Notre premier témoin sera donc le lieutenant-général Lloyd Campbell, commandant du Commandement aérien et chef d'état-major de la Force aérienne. Il est né dans le nord-ouest de l'Ontario et a débuté sa carrière dans l'aviation au 437^e Escadron de Trenton où il a piloté des Yukons. Il a ensuite connu une carrière distinguée ponctuée d'affectations au Canada et à l'étranger. En 1992, il a pris le commandement de la 4^e Escadre et de la base

before their disbandment in July 1993. He was promoted to his current post in July 2000.

General Campbell is accompanied by Major-General Richard Bastien, Assistant Chief of the Air Staff, and Chief Warrant Officer Daniel Gilbert. Welcome, gentlemen.

Please proceed, General Campbell.

Lieutenant-General Lloyd Campbell, Commander of Air Command and Chief of the Air Staff, Department of National Defence: Mr. Chairman, it is a pleasure for us to be able to participate and to join you in these very important discussions. You have already introduced the team so I will dispense with that.

Thank you very much as well for your very kind remarks about what Canada's Air Force is doing out there along with the army and navy in support of the nation. As commander of the command and as the former commander of the air division, which you had an opportunity to visit, I absolutely share the pride and the belief that the young men and women and not so young men and women that serve this nation of ours in uniform are doing a superb job. They deserve our collective support. I am very pleased that is the kind of thing we are seeing here as well.

You received a number of briefings last spring on the Armed Forces and on the Royal Canadian Air Force. You also had an opportunity to read a prepared text that we sent earlier. I do not intend to repeat that this morning. I would like to paraphrase that and leave a bit more time for your questions, which will be the substance of what we want to get into.

In the spring, when Colonel Hines from my staff appeared before the committee, he gave you an overview of our strategic planning initiatives, where we were going, what we were doing, some of the issues affecting the Air Force, financial, personnel, and so on. Although a lot happened since then — September 11 above all — it is worthwhile to note from my own perspective that, largely speaking, the priorities and perspectives that he offered you in his presentation earlier this spring remain valid and that the priorities, particularly looking after our folks, modernizing our kit and balancing resources with activities, are still things that prevail today. In fact, they probably prevail even more than they did then.

In the case of the air force, let me talk briefly about the future. Here, I talk about the long-term future. One of the things we have not had in this country is a well-defined strategic plan of where it is that we are going in the long run. We developed one for the Canadian Forces, which I am sure you have heard referred to as Strategy 2020, and I know there was some discussion about where it fits into the hierarchy of documentation vis-à-vis the White Paper and so on. It is critical from an air force perspective to

des Forces canadiennes de Baden, en Allemagne, où il a été le dernier officier à commander ces unités avant leur démembrement en juillet 1993. Il a été promu dans son poste actuel en juillet 2000.

Le général Campbell est accompagné du major-général Richard Bastien, chef d'état-major adjoint de la Force aérienne, ainsi que de l'adjudant chef Daniel Gilbert. Bienvenue messieurs.

Vous pouvez commencer, général.

Le lieutenant-général Lloyd Campbell, commandant du Commandement aérien et chef d'état-major de la Force aérienne, ministère de la Défense nationale: Monsieur le président, nous sommes très heureux de pouvoir participer avec vous à ces discussions très importantes. Comme vous avez déjà présenté notre petit groupe, je m'abstiendrai de le faire.

Merci beaucoup pour les très bons mots que vous avez eus à propos de la Force aérienne canadienne et de ce qu'elle fait pour la nation au côté de l'Armée et de la Marine. En ma qualité de commandant du Commandement aérien et d'ancien commandant de la division aérienne, que vous avez eu l'occasion de visiter, je partage votre sentiment de fierté et estime que les jeunes hommes et femmes ainsi que les moins jeunes qui servent notre pays sous l'uniforme font un excellent travail. Ils méritent notre soutien à tous. Je suis très heureux de constater que c'est ce que vous faites dans cette enceinte.

Au printemps dernier, vous avez été saisi de plusieurs mémoires sur les Forces armées canadiennes et sur la Force aérienne. Vous aurez aussi eu l'occasion de lire le texte que nous avons préparé à votre intention et que nous vous avons fait parvenir avant cette réunion. Je n'ai pas l'intention de le parcourir, préférant le paraphraser et vous laisser un peu plus de temps pour nous poser des questions de fond que vous voudrez aborder.

Au printemps, quand le colonel Hines de mon état-major a comparu devant le comité, il vous a donné un aperçu de nos initiatives de planification stratégique. Il vous a indiqué ce que nous avions l'intention de faire, ce que nous faisons déjà et certains des problèmes auxquels est confrontée la Force aérienne sur les plans des ressources financières, humaines et autres. Bien des choses se sont passées depuis — surtout les événements du 11 septembre — mais il convient de mentionner, en ce qui concerne mon secteur, que les priorités et les perspectives qui vous ont été exposées lors de cette présentation au printemps dernier demeurent valables en grande partie. En outre, nos priorités — surtout celles qui consistent à s'occuper de notre personnel, à moderniser notre équipement et à aligner nos ressources sur les activités — sont inchangées. Je dirais même qu'elles sont peut-être encore plus valables aujourd'hui que jadis.

Je vais brièvement vous parler de l'avenir de la Force aérienne et plus exactement du long terme. Une chose qui nous a cruellement fait défaut au Canada: un plan stratégique bien défini énonçant ce que nous voulons faire à longue échéance. Les Forces canadiennes ont justement élaboré un tel plan qui, comme vous le savez sans doute, porte le titre de Stratégie 2020. Le document a fait l'objet de certaines discussions pour voir quelle place il occupe par rapport au Livre blanc et à d'autres documents. Il est

develop a similar kind of document that will plot where the air force will be going over the longer run.

Why is that important? First, as you and I know, in the normal run of things equipment acquired today can last for decades; therefore, we need to try to make the best judgments we can about what we will acquire. The things that are acquired on my watch will be the things that some Chief of the Air Staff in 20 or 30 years will be using. Although we do not pretend we can prognosticate about what the future may look like, we nevertheless have to do our best to figure out what those capabilities are and have a plan. The aerospace capabilities framework is designed to try to do that.

The second element is that it is important for our own men and women, and those of the other services, to understand what kind of air force we are trying to be so we can harmonize plans, harmonize activities and ideas, and that there is no misjudgment inside the Canadian Forces or outside as to exactly what it is we are trying to deliver. Sometimes the difference between our plans and the expectations, both inside and outside the forces, can lead to some difficulties. Developing these strategic plans are methods by which we will, one would hope, be able to bring about some clarity.

Rather than concentrating on that area, though, I would like to talk about what we are doing in the present, the capabilities that the air force brings to the table, and what we are doing to try to modernize and make sure they are relevant to the future.

I will talk about September 11 and what that has meant for the air force in terms of operations, as a starting point. In essence, the air force has been dealing with two slightly different wars on terrorism. The first one, Noble Eagle, is a NORAD initiative that started with the first scrambles of F-15s and F-16s in the United States in response to the September 11 attacks. As you well know from your visit to Winnipeg, the result has been a much higher alert state for our NORAD resources, increased resources on Canada's part and a spread of resources across the country. These planes operate under NORAD command, under General Lucas in Winnipeg, in the case of Canada.

In fact, although parenthetically we tend to think of the privations of people deployed overseas, it is also important in this context to understand that we have a large number of air force people who are actually deployed away from home base doing the NORAD mission or operating in our air defence control facility at North Bay, on extended hours.

The second initiative, Operation Apollo, is one that has been more publicized. Of course, the air force component includes the six Sea King helicopters onboard the frigates and the CC150 Polaris Airbus deployed to Rhein-Main, Germany. We have forces in the case of the CP140 Aurora and the Hercules

déterminant que la Force aérienne se dote du même genre de document qui énoncera notre orientation à long terme.

Pourquoi cela est-il si important? Tout d'abord, nous savons tous que dans l'état actuel des choses, le matériel dont nous nous dotons aujourd'hui servira peut-être pendant des décennies. Ce faisant, il nous faut faire des choix judicieux dans nos acquisitions. Le matériel que nous allons acheter sous mon commandement servira aux chefs d'état-major qui se succéderont au cours des 20 ou 30 prochaines années. Nous ne pouvons pas prétendre être en mesure de prédire ce que l'avenir nous réserve, mais nous devons faire de notre mieux pour imaginer ce que devra être notre capacité et pour nous doter d'un plan en conséquence. C'est précisément ce à quoi doit servir ce qu'on appelle le cadre des capacités aérospatiales.

Un deuxième élément est important pour les aviateurs et pour le personnel des autres armes: ils doivent comprendre le genre de Force aérienne que nous voulons être dans l'avenir pour que nous puissions harmoniser nos plans, nos activités et nos idéaux et éviter toute incompréhension, tant au sein des Forces canadiennes qu'à l'extérieur, sur ce que nous voulons faire. Il arrive que les différences entre nos plans et nos attentes, tant à l'intérieur qu'à l'extérieur des forces, occasionnent des difficultés. Ainsi, la formulation de tels plans stratégiques devrait, nous l'espérons, nous permettre de tirer quelque peu les choses au clair.

Toutefois, plutôt que de m'attarder sur cette question, je préfère vous parler de ce que nous faisons aujourd'hui, de ce que sont les capacités actuelles de la Force aérienne et de ce que nous essayons de faire pour nous moderniser et ne pas être dépassés dans l'avenir.

Pour commencer, je vais vous parler du 11 septembre et de ce que cette date a signifié pour la Force aérienne. La Force aérienne est aux prises avec deux types de guerre contre le terrorisme qui sont légèrement différentes l'une de l'autre. La première, c'est-à-dire l'opération Noble Eagle du NORAD, a débuté par les premiers décollages d'urgence de F-15 et de F-16 aux États-Unis, en réaction aux attaques du 11 septembre. Comme vous l'avez découvert lors de votre visite à Winnipeg, nos ressources NORAD sont placées sur un pied d'alerte beaucoup plus élevé, nous avons mobilisé davantage de ressources au Canada et les avons étalées sur l'ensemble de notre territoire. Tous ces avions sont placés sous le commandement du NORAD, c'est-à-dire sous celui du général Lucas dans le cas du Canada, qui est à Winnipeg.

Soit dit en passant, on parle souvent des dures conditions qu'ont à endurées les militaires déployés outre-mer, mais il ne faut pas oublier que, dans le contexte actuel, nombre de nos aviateurs sont déployés hors de leur base de rattachement dans le cadre des missions du NORAD, quand ils ne se retrouvent pas à notre installation de contrôle de la défense aérienne de North Bay où ils effectuent de très longues journées de travail.

La deuxième mission, l'Opération Apollo, est celle qui a fait l'objet du plus de publicité. Il y a bien sûr, parmi les éléments de la Force aérienne, les six hélicoptères Sea King à bord des frégates ainsi que l'airbus Polaris CC150 déployé à Rhein-Main, en Allemagne. Nous sommes aussi sur le point d'envoyer un

planes that are waiting to be deployed, as well as other domestic tasks.

I will now give an overall review of the air force capabilities, its activities and modernization plans. I will start with the F-18 in this regard. The F-18 has often been in the news in the past decade, and this is understandable because the F-18 actually represents a capability that this government and the previous government chose to employ when they found it necessary to send Canadians into actual combat. It has been used twice in the past decade to go to war, or, in the case of Kosovo to go to the air campaign.

I know, as this committee discussed with Dr. Calder last week, the difference between wars and campaigns are pretty much transparent to the guy or girl who is sitting in the cockpit flying the mission. What you call it does not much matter. The facts are that our folks, both in the Gulf and in the Kosovo campaign, acquitted themselves well.

In the Kosovo campaign, the addition of precision-guided munitions capability, the F-18, did bring an extra capability to the fore. In fact, Canadian pilots led many of the missions there. Before the Kosovo campaign, our F-18s in Italy were also providing a closed-air support capability to the Armed Forces in the initial days of the stabilization forces in Bosnia. Although those forces were not used in combat. I know from discussions with my army colleagues, and particularly the former chief of defence staff, that it was comforting to people on the ground to know there was a Canadian capability that could be called upon to assist our troops.

On the home front, the F-18s normally participate in the air defence and sovereignty mission. I will not go into that. I discussed it already. I will talk about the airplane itself though. Despite comments that you have read and heard in the press, there is no doubt in my mind that the F-18 is a capable aircraft. Having said that, there are many things we need to do to make sure it stays that way. Those are things that are presently underway or have been done.

First, the addition of the precision-guided munitions capability was fundamental to allowing this capability to participate in the kinds of modern warfare that seem to have become the norm. The second major element is the F-18 modernization project itself, a \$1-billion investment that will bring these 80 F-18s up to the same capability as those used by the United States Marine Corps and by the United States Navy. They call for things like new mission computers, new software, new radar, secure and jam-resistant radios and so on, as well as some additional projects that will buy new targeting pods for the aircraft, new all-weather capable munitions, air-to-air and air-to-ground and so on. At the end of the day, this will provide the F-18 with a much enhanced all-weather attack capability, as well as improved survivability.

Aurora CP140 et des Hercules, et d'accomplir d'autres missions intérieures.

Je vais maintenant vous dresser un rapide portrait de la capacité de la Force aérienne, de ses activités et de ses plans de modernisation. Je commencerai par les F-18. Ces avions ont souvent défrayé l'actualité ces dix dernières années, ce qui est normal puisqu'ils représentent le genre de moyen sur lequel ce gouvernement et le gouvernement précédent ont décidé de miser quand ils ont jugé nécessaire d'envoyer des Canadiens au combat. Ainsi, les F-18 ont été engagés deux fois au combat au cours des 10 dernières années et, au Kosovo, ils ont pris part à la campagne aérienne des alliés.

Comme votre comité aura pu le constater dans ses entretiens avec M. Calder, la semaine dernière, la différence entre une guerre et une campagne n'est pas particulièrement apparente pour celui qui se retrouve aux commandes d'un avion. Le nom qu'on peut donner à ce genre de mission importe peu, l'essentiel, c'est que nos gars et nos filles ont fait un excellent travail, durant la guerre du Golfe comme dans la campagne du Kosovo.

Durant la campagne du Kosovo, les F-18 dotés de munitions à guidage de précision nous ont permis de disposer d'une capacité supplémentaire. Il faut savoir que les pilotes canadiens ont dirigé un grand nombre des missions effectuées là-bas. Avant la campagne du Kosovo, nos F-18 en Italie avaient reçu pour mission d'assurer l'appui aérien rapproché des troupes au sol dans les premiers jours du déploiement de la force de stabilisation en Bosnie. Bien que ces troupes n'aient pas été engagées au combat, je sais, pour m'être entretenu avec mes homologues de l'Armée de terre et en particulier avec l'ancien chef d'état-major de la défense, que les gens sur le terrain de savoir étaient rassurés à l'idée de pouvoir éventuellement compter sur les moyens aériens du Canada.

Chez nous, au Canada, les F-18 participent normalement aux missions de défense aérienne et de protection de la souveraineté. Je ne m'attarderai pas sur ce volet, parce que je vous en ai déjà parlé. Je vais plutôt vous parler de l'avion lui-même. Malgré les commentaires que vous aurez pu entendre et lire dans la presse, je ne doute absolument pas de la capacité du F-18. Cela dit, il nous faudra faire un certain nombre de choses pour que cela demeure vrai dans l'avenir. Nous avons d'ailleurs déjà entrepris ou mené à terme plusieurs mesures dans ce sens.

Tout d'abord, l'ajout de munitions à guidage de précision a été un facteur déterminant qui nous a permis de participer au genre de guerre moderne qui semble être devenue la norme. Le deuxième grand élément est la modernisation des F-18, qui représente un investissement de 1 milliard de dollars visant à doter 80 F-18 des mêmes moyens que ceux dont disposent la Marine des États-Unis et le Corps des marines. Il est question de les équiper de nouveaux ordinateurs de bord, de nouveaux logiciels, de nouveaux radars, de radios blindées résistant au brouillage et ainsi de suite. Nous entreprendrons d'autres projets qui nous permettront notamment d'acquérir de nouvelles nacelles de désignation d'objectif, de nouvelles munitions tous temps et des missiles air-air et air-sol. En fin de compte, le F-18 sera doté d'une capacité tous temps nettement améliorée et présentera une meilleure survivabilité.

In terms of the fleet itself, it has been also discussed that we will be doing some reductions of the F-18 fleet from the current 122 nominally in the fleet to a number of 80 modernized airplanes. There are two things to note here. First, not all the F-18s we have come from the same production batch. In essence, they came from what several aircraft manufacturers call "lots." The airplanes we will modernize are essentially the last 80 off the production line. They are the low-time airplanes and are the ones that have a future capability left. The 42 that we will not be modernizing, 40 of those are from the initial two lots that could be modernized certainly but at an added expense and would be much more difficult compared to our current plan. The other two came from follow-on lots and will not be modernized. These are two-seat trainers that are out of hours. In essence, we are modernizing the airplanes that we believe can be modernized.

The second element is that an 80-aircraft fleet in the air force perspective, looking at the white paper and looking at the things the government has asked us to do and which we think government may ask us to do in future, will allow us to do the task and give us some flexibility to meet changes in the future. As the Commander of the Air Force, I fought hard for 80 airplanes. I am comfortable with our situation in that regard.

I will now turn to the transport side of things, which is much in the news and much in demand. I mentioned the one Airbus we have deployed overseas right now. It is busy moving mainly naval supplies from Europe down to the Middle East, which is not only to support Canadian operations but also to support coalition operations in general. We have already moved over 410,000 pounds of kit and we will continue to stay busy. Three Hercules aircraft, as I mentioned, are on standby, and of course the transport fleet was also involved immediately after September 11 moving cots, blankets and a variety of things around the country.

The backbone of the air mobility fleet is the Hercules, which is an excellent tactical transport and tactical air-to-air refuelling aircraft. We recently put new avionics into the Hercules. There are two main models. We have a number of older E models, as well as a more modern H model Hercules. The older E models, although still capable, are certainly getting on in age. One of the things we will have to come to grips with over this decade is what we are going to do about either replacing them or retiring them.

I mentioned the Polaris, which is the militarized version of the Airbus A310. We have five of those to provide strategic lift. The airplane is doing a super job. As you probably read in newspaper articles to date, we are looking at modifying two of those aircraft to an air-to-air refuelling capability. Having personally refuelled off our Boeing 707 when in operation and used that to deploy my squadron, I can tell you that that capability, an airplane that can carry freight, as it can in the combi version, can deliver fuel and carry maintenance troops at the same time, provides an

Il avait été question de réduire un peu la flotte des F-18 pour la ramener du niveau de dotation nominale actuelle de 122 appareils, à 80 avions modernisés. Il convient ici de remarquer deux choses. D'abord, tous les F-18 ne sont pas issus de la même série de production. Ils ont été assemblés par plusieurs avionneurs selon ce qu'on appelle des «lots». Les avions devant être modernisés seront les 80 derniers à être sortis de la chaîne de montage. Il s'agit d'appareils qui ont peu d'heures de vol et dont le potentiel est encore excellent. Des 42 qui ne seront pas modernisés, 40 appartiennent au deux premiers lots. Nous pourrions les moderniser eux aussi, mais pour un coût plus élevé supplémentaire, ce qui serait beaucoup plus difficile à faire que ce que prévoit notre plan actuel. Les deux autres appartiennent à des lots ultérieurs, mais ils ne seront pas modernisés. Il y a aussi deux avions biplaces d'entraînement qui sont arrivés à bout de potentiel. Pour l'essentiel, nous modernisons donc les avions pour lesquels nous estimons que le jeu en vaut la chandelle.

Par ailleurs, au vu du Livre blanc, de tout ce que le gouvernement nous demande de faire et de ce que nous pensons qu'il va nous demander de faire dans l'avenir, la Force aérienne estime qu'une flotte de 98 appareils de chasse lui permettra d'assumer les missions nécessaires et lui conférera une certaine souplesse pour faire face aux futurs changements. En qualité de commandant de cette force, je me suis battu pour obtenir ces 80 appareils et je suis très à l'aise dans notre situation actuelle.

Je vais maintenant passer à l'élément transport, qui est beaucoup plus nouveau dans le tableau et qui est aussi beaucoup plus exigeant. Je vous ai parlé de l'Airbus qui est actuellement déployé à l'étranger. Il sert principalement à acheminer du ravitaillement d'Europe au Moyen-Orient, non seulement à l'appui des troupes canadiennes, mais aussi des opérations de la coalition en général. Nous avons ainsi transporté 410 000 livres de marchandises et nous allons demeurer très occupés. Comme je le disais, trois appareils Hercules sont en attente de déploiement et il convient, bien sûr, de mentionner que la flotte des appareils de transport a été immédiatement mobilisée au lendemain du 11 septembre pour transporter des lits de camp, des couvertures et plusieurs autres articles un peu partout au pays.

L'épine dorsale du transport aérien est le Hercules, qui est un excellent appareil de transport tactique et de ravitaillement tactique en vol. Nous venons de l'équiper d'une nouvelle avionique. Nous en avons deux modèles: les E, qui sont les plus vieux et les modèles H, les plus récents. Même si les modèles E, les plus anciens, sont encore aptes à remplir leurs missions, ils commencent à prendre des rides. Dans la prochaine décennie, nous devons nous faire à l'idée de les retirer du service et de les remplacer.

J'ai parlé du Polaris, qui est la version militaire de l'Airbus A310. Nous avons cinq de ces appareils qui nous permettent d'assurer le transport stratégique. Il fait un excellent travail, comme vous l'avez sans doute appris par les journaux. Nous envisageons de modifier deux de ces appareils pour les doter d'une capacité de ravitaillement en vol. Ayant personnellement effectué des ravitaillements à partir de notre Boeing 707, à l'époque où il était utilisé pour permettre le déploiement de mon escadron, je peux vous dire que le Polaris, qui peut transporter à la

outstanding capability for deployment. I am delighted with the choice of the modification of two of these aircraft, which, I assume, will be approved by the Treasury Board shortly.

Unfortunately, neither the Hercules nor the Polaris is what you would call a true strategic airlifter for moving stuff long distances and certainly not into unprepared areas, in the case of the Airbus. For that reason, we have a project that is designed to present options to the government to acquire a new strategic airlift capability, which would give us the ability to deploy our land forces and their equipment abroad and also to respond to disasters, humanitarian issues and so on, both domestically, where we deal with strategic distances from one coast to another, and also internationally. As part of that project, and this comes back to the Herc and E-model question, we are also looking at what acquiring that kind of capability within the next four or five years would mean to overall requirements for Hercules. Our initial impression — we have not completed the study — is that it would allow us to get rid of some of the older model Hercs, and operate with the new ones in a combination of the Airbus and the new aircraft. However, that study is still being finalized.

Looking at the maritime side of things, I mentioned that some of our surveillance is done by F-18s in the NORAD dimension. When it comes to coastal environment, coasts and ocean areas, the Aurora does its bit. In addition to its military tasks, such as the anti-submarine type things that many people have tended to focus on, the airplane has been involved over the last decade in things such as violations of the Fisheries Act, the Shipping Act, attempts to enter into Canada illegally, traffic of drugs by sea and so on. The most notable example of that in Canadian eyes was the work the Auroras did in conjunction with the navy and with Citizenship and Immigration Canada off the West Coast a couple of years ago with the Chinese migrants. Another lesser known but equally important example is the work that Canadians are doing every year against illegal driftnet fishing in the Northern Pacific area. Our Auroras on the West Coast do that with very good results. They have been able to identify and gain evidence that has resulted in the apprehension and prosecution of ships involved in this illegal driftnet fishing, which is quite a scourge.

The Aurora itself is undergoing a major upgrade program over the next number of years to provide it with new avionics and new sensor systems. Those will not only bring the Aurora up to today's standards but will bring it up to tomorrow's standards as well. Some of the kit that will go into the Aurora, much of which has been developed here in Canada, is world-class. There is no doubt in my mind that when the program comes to fruition in three or four years, the Aurora will provide this nation with a maritime surveillance airplane and, even more important, a long-range

fois du fret ou du carburant et des équipes de maintenance, est garant d'une grande souplesse d'exploitation en cas de déploiement. Je suis ravi de la décision qui a été prise de modifier ces deux appareils, décision qui, je suppose, va bientôt être approuvée par le Conseil du Trésor.

Malheureusement, aucun Hercules ni aucun Polaris ne nous confèrera la capacité de transport aérien stratégique dont nous avons besoin pour acheminer troupe et matériel sur de longues distances — encore moins dans des zones non préparées dans le cas de l'Airbus. C'est pour cette raison que nous avons proposé au gouvernement de nous doter d'un nouvel avion de transport stratégique. Celui-ci nous permettrait de déployer nos forces terrestres et leur matériel à l'étranger et de réagir en cas de catastrophe, de problème humanitaire ou autres sur la scène internationale comme sur la scène nationale où il faut parcourir d'importantes distances. À l'occasion de cette entreprise, ce qui nous ramène à la question des Hercules de modèle E, nous allons déterminer dans quelle mesure l'acquisition de ce nouveau type d'appareil dans les quatre ou cinq prochaines années va nous permettre d'assurer les missions que remplissent actuellement les Hercules. Au premier abord — mais nous n'avons pas encore terminé l'étude — il semble que nous pourrions nous débarrasser d'un certain nombre de Hercules de vieux modèle pour n'exploiter plus que les nouveaux en combinaison avec les Airbus et le nouvel avion de transport. Cependant, il nous reste à finaliser cette étude.

Pour ce qui est des opérations maritimes, je vous ai dit que nous mobilisons nos F-18 pour assurer la surveillance dans le cadre du NORAD. Pour ce qui est du travail le long des côtes et dans les régions océaniques, nous comptons sur l'Aurora. Outre qu'il remplit des missions militaires — comme la détection anti-sous-marine qui avait beaucoup retenu l'attention il y a quelque temps — au cours de la dernière décennie, il a été employé dans la lutte contre les infractions à la Loi sur les pêches et à la Loi sur la navigation maritime, il a servi à empêcher les entrées illégales au Canada, à interdire le trafic de drogue par la mer et ainsi de suite. L'exemple le plus récent de surveillance effectuée par les Aurora concerne la collaboration entre la Marine et Citoyenneté et Immigration Canada au large de la côte ouest, il y a deux ans, dans le dossier des immigrants chinois. Un autre exemple, moins connu mais tout aussi important, est le travail qu'effectuent les Canadiens chaque année contre la pêche aux filets dérivant dans le nord du Pacifique. Nos Aurora de la côte ouest ont obtenu de très bons résultats sur ce plan. Ils ont permis de recueillir des preuves et d'identifier les coupables. Ce faisant, il a été possible d'arrêter les navires pratiquant la pêche illégale aux filets dérivant et de traduire leur propriétaire en justice, ce type de pêche étant un véritable fléau.

Dans les prochaines années, l'Aurora fera l'objet d'un important programme de modernisation destiné à l'équiper d'une nouvelle avionique et de nouveaux systèmes de détection. Il sera question de le porter aux normes actuelles et même aux normes qui seront en vigueur demain. Certains ensembles qui vont équiper cet avion, ensembles qui ont été élaborés en grande partie ici au Canada, sont de classe internationale. Je ne doute absolument pas qu'une fois le programme arrivé à terme, dans trois ou quatre ans, l'Aurora sera un excellent avion de

strategic reconnaissance platform that we will be able to use for a number of years to come.

We are also providing the Aurora with a modern simulation system. This is critical because it will allow us to transfer much of the training, which is currently being done not so well in the aircraft, to the simulator and therefore allow more of the hours we are using on an annual basis to be used for operations. That is similar to what airlines do. They do no training in the aircraft itself.

Another key contributor on the maritime operations side, as I suspect you discussed with Admiral Buck this morning, is the Sea King. Although some would take issue with me on this, I would vouch that the Sea King detachments are doing an absolutely splendid job out there in supporting this nation. They are professional, talented and dedicated men and women, with a capital D on the dedicated part. As the commander of the air division, I flew fairly frequently and visited frequently with the Sea King folks. They even let me fly the airplane on occasion, and I was very impressed with all of it. I mentioned the six airplanes we have deployed. It is no secret that the aircraft is ageing and needs replacement, but it is well-designed, well-built and has been frequently upgraded. As Commander of the Air Command and Chief of the Air Staff, it is my perspective that it is safe and effective. Some of that is the result of the engines, the main gearboxes and the other things that have been done. I believe somebody in this committee mentioned that the only original part left is the nameplate on the side of these airplanes.

With regard to enhancements, I have asked the Commander of the Air Division to have a look at the period between now and when we acquire the new maritime helicopter to see if there are other enhancements we would like to do for operational reasons and to handle the transition from older technology to the new technology the new maritime helicopter will represent. It will be no small leap in technology for the crews themselves to make. If there are ways we can ease that by providing to them some more modern systems, particularly if some of those systems are employable within the maritime helicopter itself, we need to do that, if it makes economic sense to make that happen. General Lucas is looking at that for me as well.

On the army side, support is provided by the CH-146 Griffon, a new very capable airplane. The only modification we are looking at is the introduction of a system that will provide it with a surveillance, reconnaissance and targeting capability, which will complement the Coyote and allow the CH-146 to contribute much more to the land battle. We also use the CH-146 at our fighter

surveillance maritime; plus encore, je suis convaincu qu'il constituera une plate-forme de reconnaissance stratégique à long rayon d'action que nous pourrions utiliser longtemps encore.

Nous sommes aussi en train de nous doter d'un système de simulation moderne dans le cas de l'Aurora. Un tel simulateur revêt une grande importance parce qu'il va nous permettre d'assurer une grande partie de l'instruction, qui est actuellement réalisée à bord des avions eux-mêmes mais dans des conditions moins qu'idéales. Nous pourrions ainsi augmenter les heures de vol consacrées aux opérations. C'est un peu la même chose que ce que font les compagnies aériennes, qui n'assurent pas la formation de leurs équipages sur les avions en vol.

L'autre appareil qui contribue beaucoup aux opérations maritimes, et je suppose que vous avez dû en parler avec l'amiral Buck ce matin, est le Sea King. Je sais que certains d'entre seront sans doute tentés de me contredire sur ce que je vais affirmer, mais je vous garantis que les détachements de Sea King font un travail absolument splendide au service de notre pays. Ceux et celles qui travaillent sur cet appareil sont de vrais pros, des gens de talent, qui sont Dévoués avec un D majuscule. Quand j'étais commandant de la division aérienne, il m'est arrivé de voler à plusieurs reprises sur Sea King, à l'occasion de mes visites fréquentes. Ces gens-là m'ont même donné l'occasion de prendre les commandes de cet hélicoptère, ce qui m'a beaucoup impressionné. Je vous ai dit que nous avions déployé six de ces machines. Ce n'est un secret pour personne: ces appareils ont pris de l'âge et il va falloir les remplacer, mais ils sont bien conçus, bien construits et ils ont fait l'objet de plusieurs modernisations. En ma qualité de commandant du Commandement aérien et de chef d'état-major de la Force aérienne, j'estime que ces hélicoptères sont sûrs et efficaces. Cela est notamment dû au fait que nous avons changé les moteurs, modifié les boîtes de transmission principales et amélioré bien d'autres aspects. C'est un membre de votre comité, je crois, qui a dit que la seule partie d'origine qui reste sur ces appareils est l'immatriculation, de chaque côté du fuselage.

Pour ce qui est des améliorations, j'ai demandé au commandant de la division aérienne de réfléchir à ce qui va se passer entre aujourd'hui et le moment où nous recevrons le nouvel hélicoptère maritime, afin de déterminer s'il n'y a pas d'autres améliorations à apporter pour des raisons opérationnelles, et afin d'effectuer le passage entre l'ancienne technologie du Sea King et celle du nouvel hélicoptère maritime. Les équipages seront appelés à faire un bond technologique considérable. S'il existe une façon quelconque de leur faciliter la tâche en leur donnant tout de suite certains systèmes plus modernes, surtout si ces systèmes sont employables à bord de l'hélicoptère maritime, nous devons agir dans ce sens, à condition bien sûr que le jeu en vaille la chandelle du point de vue investissement. Le général Lucas étudie cette question avec moi.

Pour ce qui est de l'élément terre, l'hélicoptère d'appui CH-146 Griffon est un excellent appareil. La seule modification envisagée est de le doter d'un système qui lui permettra de remplir des missions de surveillance, de reconnaissance et d'acquisition de cibles, en complément du Coyote, et qui lui permettra d'apporter une contribution plus importante sur le champ de bataille. Dans

bases to provide search and rescue for fighter crews; and secondary search and rescue for the regions, in areas like Bagotville, for example, is important.

Finally, while talking about a kit, let me finish with the search and rescue area. Search and rescue crews respond to calls around this nation 24 hours a day, seven days a week — 8,000 calls last year. There was a great deal of skill and bravery shown by the people involved. A testament of that is seeing how many medals of bravery and stars of courage are presented to search and rescue crews. They are an impressive and admirable group of people. It is an exciting time in the star world with the arrival of our first two CH-149 Cormorants at Comox, an outstanding aircraft that, no doubt, will tremendously enhance our capability there.

Let me finish my opening remarks by talking about people. While these modernization initiatives I have just outlined are certainly significant — in fact, I often say good kit is a quality-of-life factor all of itself — without the folks to operate and command it, we will be left dead in the water. Putting our emphasis on people is about making our capabilities full.

In the case of the air force, much has been made over the last while about our shortage of pilots. Of course, in an air force that relies on manned aircraft currently and will for a number of years to come, pilots are an important part of the team. It is important for this committee and others to note that the situation of pilot shortfalls is not unique to Canada. Certainly, my counterpart in the United States Air Force and my counterparts in the Royal Air Force, the Australian Air Force, and the German Air Force are facing this issue. It is largely being caused by demographics and retirements within the pilot community. We cannot do much about the demographic side. We can do things about making this organization an attractive place to be.

While the pilot situation is the most visible one, it is not the only area where we are having difficulties with maintaining and retaining people. I often say we attract good people to this organization, we give them outstanding training and we provide them with leadership opportunities, so it should not surprise us when, after 10 years or so in the service, industry sees them as a great resource. They are. They are first-class individuals. I may be bothered that they leave, but it does not bother me that they are attractive to industry or when they must leave for family situations or other conditions. I am bothered, though, if they leave because they do not think this organization is a good place to live, to work and to be part of.

In those areas, we can deal with some matters. Some will say the current economic downturn is a solution to the problem and that we can rest on our hands, but that is absolutely not true. I am an optimist and I think most Canadians are. I think our economy will turn around. Even if it does not, the demographics of the

nos bases de la chasse, les CH-146 assument aussi des fonctions de recherche et de sauvetage, missions qui sont très importantes pour les civils dans des régions comme Bagotville.

Enfin, pour poursuivre sur cette question, je vais vous parler de recherche et de sauvetage et des équipages qui répondent à 8 000 appels par an à l'échelle du Canada, 24 heures sur 24 et sept jours sur sept. Les gens de la SAR sont particulièrement compétents et courageux. Il suffit, pour s'en persuader, de voir le nombre de médailles de la Bravoure et d'étoiles du Courage qui leur ont été distribuées. Il s'agit-là d'un groupe de gens tout à fait impressionnants et admirables. Les hommes et les femmes de la SAR sont emballés par l'arrivée de nos deux premiers Cormorant CH-149 à Comox, car c'est un appareil extraordinaire qui va très certainement améliorer notre capacité d'intervention.

Je conclurai mes remarques liminaires en vous parlant de ressources humaines. Tous les projets de modernisation dont je viens de vous parler sont certainement importants — au fait, je dis toujours qu'un bon équipement est synonyme de qualité de vie — mais sans nos gens pour exploiter ou commander ces machines, nous ne vaudrions pas grand chose. C'est donc en insistant sur l'élément humain que nous pourrions parvenir au maximum de notre capacité.

La Force aérienne a beaucoup fait ces derniers temps pour corriger la pénurie de pilotes. Il est un fait que nous dépendons d'avions avec pilote et ce sera le cas pendant plusieurs années encore. Les pilotes sont donc un élément important du tout. Il est important que ce comité et d'autres sachent que la pénurie de pilotes militaires n'est pas propre au Canada. Mes homologues des armées de l'air étrangères — aux États-Unis, en Angleterre, en Australie et en Allemagne — sont confrontés au même problème. Celui-ci est dû en très grande partie à un fléchissement démographique et à un nombre accru de départs à la retraite parmi les anciens. Nous ne pouvons pas faire grand chose sur le plan démographique, mais nous pouvons faire en sorte que cette organisation attire davantage les jeunes.

La situation des pilotes est certainement l'aspect le plus visible, mais il n'est pas le seul où nous éprouvons des difficultés à former et à retenir les gens. Comme je le dis souvent, nous attirons les meilleurs éléments dans notre organisation, nous leur donnons une formation exceptionnelle et leur offrons la possibilité d'exercer leur sens du leadership. Il ne faut donc pas nous étonner qu'après 10 ans de service ou à peu près, le secteur privé les considère comme d'excellents éléments. C'est ce qu'ils sont. Ce sont des gens de première classe. Cela m'ennuie qu'ils s'en aillent, mais je ne suis pas gêné qu'ils le fassent parce qu'ils sont intéressants pour l'industrie ou qu'ils doivent partir pour des raisons familiales ou autres. En revanche, je serais ennuyé d'apprendre qu'ils s'en vont parce qu'ils estiment que nous ne sommes pas une bonne organisation et qu'il n'est pas intéressant de vivre et de travailler en son sein.

À cet égard, nous pouvons régler quelques problèmes. Certains diront que l'actuelle récession va apporter une solution naturelle à ce problème et que nous pouvons rester tranquilles, mais c'est faux. Je suis optimiste comme, je crois, la majorité des Canadiennes et des Canadiens. Je suis sûr que notre économie va

situation will make this problem continue in any event. We need to deal with our retention issues into the future.

The key to addressing retention is threefold. The first key, as I previously mentioned, is a good kit and an interesting place to work, an interesting operational environment. There is no doubt in my mind that the Armed Forces offer both of those things.

The second key is a reasonable quality of life. Work has been done over the last two to three years to deal with some of our most egregious issues, and conditions have improved there. Operational tempo is still an issue and will remain one. We are doing some things to address that. In Bosnia, for example, we have introduced, at the recommendation of the field, a new flexible tour length policy. In a stable theatre like that, people may be deployed for periods of three to four weeks or up to six months or even more than six months.

As a side element, that policy will make it much easier for reservists to participate and contribute to those kinds of operations than in the past. Air force reserves, for example, have found it very difficult to get a six-month layoff in the past. It may not be so difficult today. Three weeks or a month is easier to accommodate, so the flexible tour length is an important trial.

The final key is fair compensation. We particularly need to take into account market forces. We simply cannot ignore them. Folks are loyal, there is no question, especially in wartime. In a peacetime environment, it is not reasonable to expect the majority of people to remain in the service if the differences in compensation being offered by private industry are too great compared to what is being offered in the service. It is important that market forces are brought into account. We have been working very hard with the Assistant Deputy Minister of Human Resources (Military) to try develop plans not only to address compensation but terms of service, to introduce flexibility and to enhance loyalty. We cannot buy people's loyalty obviously, but we can make this a fair and honest and good place for people to work. I am quite confident that we can actually get there.

Let me close by paraphrasing some comments I made when I appeared before SCNDVA earlier in the spring. I noted, somewhat tongue in cheek, that the past decade was not without its challenges given the downsizing, the resource reductions and all of the other things that went on during that period of time. Having said that, we collectively — and certainly within the air force — have preserved the important key combat capabilities that we need. If we can carry on with the modernization programs and the personnel initiatives that I have outlined for you here today, I do believe that, in three or four years, we can produce an

reprendre du mieux. Même si tel n'était pas le cas, la situation démographique fait en sorte que ce problème va se poursuivre. Nous devons donc nous intéresser au problème du maintien des effectifs dans l'avenir.

Celui-ci s'articule autour de trois axes. D'abord, et je crois vous en avoir parlé, il faut permettre aux gens de travailler sur un bon équipement et dans des lieux intéressants... il faut leur offrir un environnement opérationnel intéressant. Je ne doute absolument pas que les Forces armées répondent actuellement à ces deux conditions.

Le deuxième élément déterminant consiste à leur offrir une qualité de vie raisonnable. Au cours des deux ou trois dernières années, nous nous sommes affairés à régler certains des problèmes les plus importants et sommes parvenus à améliorer quelque peu les conditions de travail. Le rythme opérationnel pose encore problème et il continuera de poser problème dans l'avenir. Nous faisons cependant certaines choses pour essayer de régler cet aspect également. En Bosnie, par exemple, sur la recommandation des gens sur le terrain, nous avons adopté une nouvelle politique plus souple relative aux affectations. Sur un théâtre stable comme celui-là, les gens peuvent être déployés pour des périodes allant de trois ou quatre semaines à six mois et plus.

Par ailleurs, nous avons adopté une politique visant à faciliter la participation des réservistes à ce genre d'opérations. La réserve de la Force aérienne, par exemple, a constaté qu'il leur est très difficile d'obtenir des congés de six mois pour son personnel. Ce ne sera peut-être plus aussi difficile aujourd'hui. Comme il est plus facile de dégager des civils pour des périodes de trois semaines ou un mois, il est important que nous puissions essayer cette politique d'affectations plus souples.

Le dernier élément de l'équation consiste à offrir une solde équitable. Il nous faut en priorité tenir compte des forces du marché. Nous ne pouvons pas en faire fi. Il est indéniable que nos gens nous sont fidèles, surtout en temps de guerre. En revanche, en temps de paix, il n'est pas raisonnable de s'attendre à ce qu'une majorité de militaires demeure sous les drapeaux quand les rémunérations offertes sont très nettement inférieures à celles du secteur privé. Il est donc important de tenir compte des forces du marché. Nous collaborons de très près avec le sous-ministre adjoint (Ressources humaines — Militaires) pour que nos plans règlent non seulement les questions de solde mais aussi les questions de souplesse de service et de fidélisation du personnel. Nous ne pouvons évidemment pas acheter la fidélité du personnel, mais nous pouvons toujours nous arranger pour lui offrir un lieu de travail qui soit juste, honnête et agréable. Je suis certain que nous pourrions y parvenir.

Je me propose de conclure en paraphrasant une remarque que j'avais formulée au printemps devant le CPDNAC. Je vous avais indiqué, sur le ton de la plaisanterie, que nous avons été confrontés à de nombreux défis au cours de la dernière décennie, notamment sur les plans de la réduction des effectifs. Cela dit, nous sommes tous parvenus — notamment au sein de la Force aérienne — à préserver notre capacité de combat la plus fondamentale. Si nous parvenons à mener à terme les programmes de modernisation et les projets de ressources humaines que je viens de vous décrire, je suis sûr que, dans trois ou quatre ans

air force that will do this nation very proud. It will not be a large air force but one that is very capable indeed.

Going back to the opening comment, yes, I am proud to be Commander of the Air Command. I share this perspective with my two colleagues here and with all the other folks who wear the blue uniform in this country. We have a great bunch of people out there. They need the tools to do the job. I am delighted that you and your colleagues are part of trying to make sure that is exactly what we will have.

Senator Banks: I reiterate the chairman's comments of pride in your men and women. They always do us proud. The material with which I was provided seems to have been recycled because it has reference to your objective to develop and implement plans to reduce air force infrastructure. You were looking forward in that comment to April 2001. Has that happened? I am surprised to learn that, at this point, we are looking at further reducing the air force.

LGen. Campbell: The 10 per cent infrastructure reduction talked about here should not be translated as base closures. We are talking about consolidating many facilities. You will have seen these facilities in your visits. I am not sure if you visited Cold Lake?

Senator Banks: I have been there many times.

LGen. Campbell: Over the past three to four years, that base has been changed significantly with the destruction and elimination of facilities that were built in the early 1950s and which were no longer usable. Those facilities continue to cost money as wing commanders and base commanders make payments in lieu of taxes. More important are the maintenance and heating costs. The 10 per cent reduction here will largely be accomplished through the consolidation of facilities on stations. It is an efficiency effort.

Senator Banks: It will have no direct impact on operational capability?

LGen. Campbell: No, unless it allows for improvement.

Senator Banks: My next question is a little bit out of the blue. You talked about the reserve question. The air force reserve used to be more popular than the reserves in the other two services. I do not know if that is still true.

Would you be in favour of a law that protected reserve members in their employment, as I understand is case in the United States? That is to say, if a reservist is called up to fly or to train for six months, their job would be protected by law.

LGen. Campbell: I would have to rely on the advice that I get from my reservists, more than on my own personal opinion. The air force reservists tell me that this is a two-edged sword. You have probably heard this before. The positive element of such a law is

d'ici, nous pourrions compter sur des forces aériennes dont le pays pourra être très fier. Ce ne sera pas une armée de l'air très importante en nombre, mais elle sera très compétente.

Pour revenir sur ce que j'ai dit au début, je suis effectivement très fier d'être le patron du Commandement aérien. Je partage cette opinion avec mes deux camarades, ici présents, et avec tous les autres militaires qui portent l'uniforme bleu au Canada. Nous avons beaucoup de gens sur le terrain qui ont besoin de meilleurs outils pour faire leur travail. Je suis ravi que vous-même et vos collègues essayiez de faire en sorte que nous obtenions ce dont nous avons besoin.

Le sénateur Banks: Je reprendrai à mon compte la remarque du président qui s'est dit très fier de nos militaires. Ils nous remplissent toujours de fierté. J'ai l'impression que les documents qui nous ont été remis ont été recyclés, parce qu'ils font énoncent votre objectif qui est d'élaborer et de mettre en oeuvre des plans de réduction de l'infrastructure de la Force aérienne. C'est ce que vous envisagiez de faire en avril 2001. Est-ce le cas? Je suis surpris d'apprendre que vous envisagez encore de réduire la Force aérienne.

Le lgén Campbell: La réduction d'infrastructure de 10 p. 100 dont nous parlons ici ne doit pas se traduire par des fermetures de base. Il est question de regrouper plusieurs installations. Vous en avez visitées. Je ne suis pas sûr que vous soyez allé à Cold Lake.

Le sénateur Banks: J'y ai été à plusieurs reprises.

Le lgén Campbell: Au cours des trois ou quatre dernières années, cette base a été considérablement modifiée par la destruction et la suppression de certaines installations qui remontaient au début des années 50 et qui ne servaient plus à rien. Elles continuaient de nous coûter de l'argent, parce que les commandants d'escadre et les commandants de base doivent effectuer des paiements tenant lieu d'impôts fonciers aux municipalités. Les coûts les plus importants touchaient à l'entretien et au chauffage. Dans ce cas, la réduction de 10 p. 100 va être principalement réalisée par le regroupement d'installations dans les bases. Nous faisons cela pour être plus efficaces.

Le sénateur Banks: Et cela n'aura aucune incidence sur votre capacité opérationnelle?

Le lgén Campbell: Non, si ce n'est que nous allons améliorer la situation.

Le sénateur Banks: Ma prochaine question va vous tomber du ciel. Vous avez parlé de la réserve. Avant, la réserve aérienne était davantage courue que les réserves des deux autres armes. Je ne sais pas si c'est encore vrai.

Seriez-vous favorable à l'adoption d'une loi qui protégerait l'emploi des membres des réserves, comme c'est le cas, je crois, aux États-Unis? Autrement dit, si un réserviste était appelé à aller voler ou à suivre un entraînement de six mois, son emploi serait protégé par la loi.

Le lgén Campbell: Il faudrait que je m'en remette à l'avis de mes réservistes beaucoup plus qu'à mon opinion personnelle. Les réservistes de la Force aérienne me disent qu'il s'agit-là d'une épée à double tranchant. Vous l'avez sans doute déjà entendu dire.

the ability for people to participate in training activities and the protection of their employment if they are called up. The downside that has been expressed by many professional and upwardly mobile reservists is that such a law would serve as a detriment to their own civilian careers.

There is a general ambivalence within the reserve community. There are ways to address the concern. It depends on the kind and frequency of the operation in question. For example, if we are talking about legislation to cover a national emergency, no one would likely have a concern. If we are talking about granting a day-to-day ability to call people up in peacetime, there would be a greater implication.

Many of you here are very familiar with the Canadian Forces Liaison Council and the great work they are doing working with industry and companies to use moral suasion, if you will, or their own personal interest to support this. That is important. Finding ways in the service that we can more usefully train and use people without taking them away for six months at a time, going back to my comment about flexible tour lengths, is also important.

Senator Banks: You said very early in your remarks that you were hamstrung, in effect, by a lack of a strategic plan that was clear and concise. In whose lap do we place that?

LGen. Campbell: I would not use the word "hamstrung," and the fault is actually very much on us. We are the only ones that can develop such a plan. The lack of such a plan prevents, to some extent, clarity of purpose and understanding, both inside the air force and outside the air force, of where it is we are going.

As to why that plan does not exist now, I think you can largely attribute that to the successive number of reductions during the 1990s. It was very difficult to develop a cohesive idea of where we were going in 15 or 20 years. People were trying, and I was amongst them, to deal with where are we going in three, four or five years. We are now at a stage where I believe we can develop that kind of coherent view.

The work this committee will do, the work being done by SCNDVA, and any other pronouncements out of government will also help us to develop that vision. This is not rocket science.

Senator Banks: Some of it is.

LGen. Campbell: Trying to understand what the world will look like in 20 years is obviously difficult. That is why we need to maintain capabilities that have some flexibility. Actually, trying to postulate where we are today and where we ought to try to get to as a goal is important, recognizing that that plan is updated year after year as you head out there.

Senator Banks: Do you think we can likely look forward to one?

Une telle loi permettrait aux gens de participer aux activités de formation tout en ayant la certitude que leur emploi est assuré. En revanche, nombre de spécialistes et de réservistes qui sont en situation de mobilité ascendante, comme dans le domaine du droit, estiment que cela porterait tort à leur carrière dans le civil.

Ainsi, la communauté des réservistes éprouve des sentiments partagés à ce propos. Il existe plusieurs façons de faire face à la situation, le tout dépendant du genre et de la fréquence des opérations. Par exemple, s'il est question d'adopter une loi devant permettre de mobiliser les réservistes en cas d'urgence nationale, je crois que personne ne s'y opposera. En revanche, si nous voulons donner à l'armée la possibilité de rappeler quotidiennement les gens en temps de paix, je pense que les répercussions pourraient être plus importantes.

Beaucoup d'entre vous connaissent le conseil de liaison des Forces canadiennes et sont au courant de l'excellent travail de persuasion morale qu'il effectue auprès de l'industrie et des entreprises pour les amener à voir l'intérêt qu'elle aurait à appuyer ce genre de projet. C'est important. Il faut trouver des façons de former plus utilement les gens et de mieux les employer sans pour autant les retirer de leur emploi six mois à la fois, ce qui me ramène à ce que je vous ai dit tout à l'heure au sujet de la souplesse des affectations.

Le sénateur Banks: Au tout début, vous avez dit que vous étiez handicapé par l'absence de plans stratégiques clairs et concis. À qui doit-on attribuer cela?

Le lgén Campbell: Je n'utiliserais pas le mot «handicapé» et la faute nous incombe un peu à nous tous. Nous sommes les seuls à être en mesure d'élaborer un tel plan. L'absence de plan du genre nous prive, dans une certaine mesure, d'une vision claire quant à l'objet de notre action, tant au sein de la Force aérienne qu'à l'extérieur, et cela nous empêche de savoir exactement vers quoi nous nous dirigeons.

Quant à la raison pour laquelle un tel plan n'existe pas pour l'instant, je pense pouvoir l'attribuer largement à la cascade de réductions qui ont eu lieu dans les années 90. Il était très difficile, à cette époque, de se faire une idée cohérente de là où nous en serions 15 ou 20 ans plus tard. Les gens ont essayé, et j'en ai fait partie, de voir ce que nous pourrions faire à terme de trois, quatre ou cinq ans. Nous en sommes maintenant au stade où nous pouvons, je crois, énoncer ce genre de vision cohérente.

Le travail de ce comité, le travail du CPDNAC et toutes les décisions que prendra notre gouvernement nous aideront à élaborer une telle vision. Il n'y a rien là d'extraordinaire.

Le sénateur Banks: En partie, oui.

Le lgén Campbell: Il est évident qu'il est difficile de savoir ce à quoi ressemblera le monde dans 20 ans. Voilà pourquoi nous devons maintenir une certaine capacité et disposer d'une certaine souplesse. En fait, il est important de partir de là où nous en sommes et de déterminer là où nous devrions en être, étant entendu que ce genre de plan devra être actualisé tous les ans en cours de route.

Le sénateur Banks: Pensez-vous que nous aurons un tel plan?

LGen. Campbell: You can. The staff has it well in hand. My expectation is that by the turn of the year I will have my first real draft version of what that would look like.

Senator Banks: You have had a great deal to do directly with the fighter capability of the air force, and you have said that you argued strongly in favour of 80 CF-18s. By that, I gather you meant of keeping as many as 80 CF-18s. We had 122, and you described why the choice has been made with respect to not refurbishing the 42 we are talking about. They are older and more costly. However, as you pointed out, too, a previous government and this one both decided at some point that we needed to have 122 CF-18s to do our job. What happened that we now only need 80?

LGen. Campbell: The requirements for the F-18s were developed in the mid-to-late 1970s.

Senator Banks: So was NATO.

LGen. Campbell: Yes. They came into service in the early 1980s. At that time, we had two wings in operation in Europe, Baden and Larr. Those wings, as was noted in my introduction, no longer exist. A significant portion of our F-18 fleet was stationed once upon a time in Europe, with the reminder back here. If we look at the requirements that are called for in the White Paper and what we need for training, attrition, test and evaluation, and so on, 80 aircraft is the number that we have concluded is a good number. It just happens to pair up also with the number of the most modern airplanes that we have in the fleet.

Senator Banks: Are you are talking about the 1993 or 1994 white paper?

LGen. Campbell: 1994.

Senator Banks: Does it still apply in respect of the air force?

LGen. Campbell: Going back to Dr. Calder's discussions with you on the white paper, and I was involved not in its crafting but on the program side of it, he talked about the difference between program and policy. The policy element of the white paper is as valid today as ever. In fact, it has been largely immutable in Canadian history: defending Canada, defending North America, participating in international operations, et cetera. That is fairly straightforward. What does change is the environment in which you are doing that and the program and the resources that you have with which to do it.

The policy element of what we are trying to support is absolutely true and valid today. Over the years, we have been adjusting the program as each year has gone by.

Do I think the air force needs a new policy basis upon which to develop these strategic plans for the future? I am not sure if it is critical. Affirmation of whatever the policy might be is obviously critical to that.

Senator Banks: We are talking about the means, not the principle.

Le lgén Campbell: Tout à fait. L'état-major l'a déjà bien entamé. Je m'attends à ce qu'au début de l'année prochaine nous disposions d'un véritable avant-projet que nous pourrions étudier.

Le sénateur Banks: Vous avez joué un rôle important relativement à la flotte des chasseurs et vous avez très fortement soutenu l'idée de disposer de 80 CF-18. J'ai cru comprendre que vous plutôt insisté pour en conserver au moins 80. Nous en avions 122 et vous nous avez expliqué pourquoi il avait été décidé de ne pas en moderniser 42. Plus ils sont vieux, plus il coûte cher de les moderniser. Cependant, comme vous l'avez souligné, le gouvernement précédent et celui-ci ont décidé à un moment donné de commander 122 CF-18 pour vous permettre de faire votre travail. Que s'est-il passé pour que nous n'en ayons besoin que de 80 maintenant?

Le lgén Campbell: Les besoins en F-18 ont été établis entre le milieu et la fin des années 70.

Le sénateur Banks: Donc, en fonction de l'OTAN.

Le lgén Campbell: Oui. Ils sont entrés en service au début des années 80. À l'époque, nous avions deux escadres en Europe, à Baden et à Larr. Ces deux escadres, comme je vous l'ai dit en introduction, n'existent plus. Une importante partie de notre flotte de F-18 était donc stationnée en Europe à une certaine époque, le reste se trouvant ici. D'après les exigences énoncées dans le Livre blanc et ce dont nous avons besoin pour assurer l'entraînement des équipages, pour remplacer les appareils, pour effectuer les essais d'évaluation et ainsi de suite, 80 avions semble être un bon nombre. Il se trouve qu'il correspond au nombre d'appareils les plus modernes qui composent notre flotte.

Le sénateur Banks: Vous parlez du Livre blanc de 1993 ou de celui de 1994?

Le lgén Campbell: De 1994.

Le sénateur Banks: Est-ce qu'il continue de s'appliquer dans le cas de la Force aérienne?

Le lgén Campbell: Pour en revenir sur les entretiens que vous avez eus avec M. Calder au sujet du Livre blanc — je n'ai pas participé à sa rédaction, mais j'ai participé au programme — vous vous souviendrez qu'il vous a expliqué la différence entre programme et politique. L'élément politique, qui est constitué par le Livre blanc, demeure valable aujourd'hui. D'ailleurs, les principes énoncés dans ce document sont immuables dans l'histoire canadienne: défendre le Canada, défendre l'Amérique du Nord, participer à des opérations internationales, et cetera. Il n'y a rien là de compliqué. Ce qui change, c'est l'environnement dans lequel tout cela se place ainsi que les programmes et les ressources dont nous disposons pour réaliser ces objectifs.

L'élément politique de ce que nous essayons de faire est tout aussi valable et vrai aujourd'hui qu'hier. En revanche, nous avons modifié le programme au fil des ans.

Est-ce que la Force aérienne doit se fonder sur une nouvelle politique pour élaborer des plans stratégiques dans l'avenir? Je ne pense pas que cela soit aussi essentiel. Dans tous les cas, il sera très important d'affirmer ce qu'énonce la politique.

Le sénateur Banks: Nous parlons ici de moyens, pas de principes.

LGen. Campbell: Yes.

Senator Banks: You talked about refuelling. Can we now refuel any airplanes in flight?

LGen. Campbell: We can. Five of our C-130 Hercules airplanes are air-refuelling capable.

Senator Banks: Do they do it now, today?

LGen. Campbell: They do. In fact, we deployed airplanes to Europe during the operations around Kosovo when we had to, using KC-130s. The problem with that is that the Hercules does not fly very fast or very high and does not have a very great offload of fuel capability. It is difficult in the peacetime North Atlantic particularly to refuel using that kind of resource. It makes you much more dependent on weather and air traffic control, flexibility and so on.

Senator Banks: If you were in a war zone, you would need to leave the war zone in order to refuel; otherwise, someone could shoot you down with a pistol.

LGen. Campbell: It is true that any air-refuelling resources like airborne warning and communications aircraft and so on are aircraft that are actually used back of where the threat is. None of them, United States air refuellers, et cetera, is intended to be in the war zone.

Senator Banks: You mentioned 10 years as being the length of time people hang in with the air force. With respect to pilots specifically, is that about how long they stay with you, including the time that you train them?

LGen. Campbell: Ten years was not meant to refer to a specific period. There are some natural breaks in things. We have a seven-year compulsory service after wings requirement.

Senator Banks: How long does wings take?

LGen. Campbell: That depends on the program. Generally speaking, you can look at an individual coming in and going through university, either a civilian university or Royal Military College, so a four-year program. Pilot training, start to finish these days, probably takes a couple of years. The seven-year period is after that.

Senator Banks: We are talking about keeping people for 13 years if we have gone to the expense and trouble of training them to be a pilot. That is not a bad investment.

LGen. Campbell: That is not bad, but it costs a lot of money to train a pilot. Our hope would be that we could entice more people to stay longer because it improves the return on our investment with them. Some things we can do relatively easy, and I think we will do those. There are some natural push factors that cause people to leave that have to do with our terms of service. Those are things we are looking to change, to make it more attractive for people to stay. If you can entice an individual to stay until they

Le lgén Campbell: Oui.

Le sénateur Banks: Vous avez parlé de ravitaillement en vol. Peut-on maintenant utiliser n'importe quel avion pour le ravitaillement en vol?

Le lgén Campbell: Oui. Cinq de nos C-130 Hercules peuvent faire du ravitaillement en vol.

Le sénateur Banks: Est-ce qu'ils le font déjà?

Le lgén Campbell: Oui. En fait, quand nous avons déployé des avions en Europe pendant les opérations du Kosovo, nous avons eu recours à nos KC-130. Le problème, ce que les Hercules ne sont pas rapides, qu'ils ne volent pas très haut et qu'ils ne peuvent pas emporter d'importantes quantités de carburant. Il nous est difficile, en temps de paix et surtout dans l'Atlantique-Nord, d'effectuer du ravitaillement en utilisant ce genre d'appareil. Quand nous le faisons, nous dépendons beaucoup de la météorologie et du contrôle de la circulation aérienne, il nous faut aussi faire preuve de souplesse par ailleurs.

Le sénateur Banks: Si vous étiez dans une zone de combat, il vous faudrait ailler ailleurs pour faire du ravitaillement aérien, sans quoi n'importe qui pourrait vous descendre avec un simple pistolet.

Le lgén Campbell: Il est vrai que nous déployons tous nos appareils servant au ravitaillement aérien, tout comme les avions de communication et de système aéroporté d'alerte et de surveillance, dans les zones où il n'y a pas de menace. Aucuns de ces appareils, pas plus ceux de l'US Air Force que les autres, n'ont pour vocation de se retrouver dans la zone des combats.

Le sénateur Banks: Vous avez dit que les gens restaient 10 ans dans la Force aérienne. Est-ce le cas des pilotes, y compris quand on compte leur période d'entraînement?

Le lgén Campbell: J'ai parlé de 10 ans de façon générale. Sinon, les gens doivent obligatoirement rester un certain temps, par exemple sept ans après avoir reçu leurs ailes de pilote.

Le sénateur Banks: Et combien de temps dure leur formation?

Le lgén Campbell: Cela dépend du programme. En général, les gens commencent par faire une université, que ce soit une université civile ou le Collège royal militaire dans un programme de quatre ans. La formation de pilote du début à la fin s'étend sur deux ans environ. Les sept ans de service obligatoires s'enclenchent après cela.

Le sénateur Banks: Donc, après avoir pris toute la peine de les former en qualité de pilote, nous les gardons en tout pendant 13 ans. Ce n'est pas un mauvais investissement.

Le lgén Campbell: Ce n'est pas mauvais, mais la formation de pilote coûte très cher. Nous espérons pouvoir inciter davantage de gens à rester plus longtemps afin d'améliorer notre rendement. Nous pourrions adopter certaines mesures relativement simples. Il existe certains facteurs qui incitent les gens à partir à cause de nos conditions de travail. Ce sont là des choses que nous pouvons modifier, afin de rendre le service plus intéressant. Si nous parvenons à inciter les gens à rester 14 ou 15 ans, il est fort

have 14 or 15 years of service, with a pension coming at 20 years, odds are they will make the choice to stay. It is important that we do what we can.

Senator Banks: Putting aside anomalies for the moment, not all that many airlines are recruiting a whole lot of new pilots these days. You did come up with a bonus payment a little while back. As a general rule, how far behind Air Canada is the air force in terms of annual remuneration of pilots?

LGen. Campbell: With the increase in pay over the last two to three years, we are not in bad shape in that regard. Indeed, people always have a tendency to compare themselves not to someone in the median but, for example, to a 747 pilot who has 30 years with a company and is making about \$300,000 a year. We must be careful about how we do these comparisons. The reality is that an air force pilot makes more in his early years of service than an equivalent pilot in the civilian sector. However, under the current scales of pay, after about the 8- to 10-year mark, the lines start to cross and that equation continues to change. We must find ways to address that. We must also do a better job in the service of explaining to our young men and women total compensation packages. There is a poor understanding of all of these things. Some airlines, for example, do not have a pension plan. A pilot that does not have a pension plan should be putting \$30,000 after tax into some kind of program. There is a job for all of us to do, but we have done a lot in the last two to three years to make the compensation level the playing field here. We have to address some of the other terms-of-service issues. Our staff is working hard on that. I think we will be able to do that.

Senator Banks: We asked this of the senior service and of the army this morning. How short are we in terms of complement in the air force? That is, you have a mandated number of slots to fill. How many slots are empty?

Major-General Richard Bastien, Deputy Commander of Air Command, Assistant Chief of the Air Staff, Department of National Defence: I could not give you a specific number overall, as it changes regularly. In specific areas, for example, pilots and parts of the engineering side, we are under the specific numbers that we are looking for. In terms of recruitment, we are doing quite well. We are getting the people that we need. It is a matter of turning them into experienced people.

We are slightly under; however, I do not have a specific number to offer you.

Senator Banks: Is it dozens or hundreds or thousands?

MGen. Bastien: It is in the hundreds, below a thousand.

LGen. Campbell: On the pilot side, the last number I had was about 230 short, in comparison to a planned strength of about

possible qu'ils resteront 20 ans puisqu'à ce moment-là ils ont droit à la retraite. Nous devons faire notre possible.

Le sénateur Banks: Mais si l'on fait fi de ces anomalies pour l'instant, il n'y a pas beaucoup de compagnies aériennes qui recrutent de nouveaux pilotes ces jours-ci. Ces derniers temps, vous avez pu offrir une petite prime à vos pilotes. En règle générale, quel est l'écart de rémunération entre les pilotes d'Air Canada et ceux des Forces canadiennes?

Le lgén Campbell: Nous ne sommes pas trop mal placés à la suite de l'augmentation salariale des deux ou trois dernières années. Il est vrai que les gens ont toujours tendance à se comparer non pas avec un salaire médian mais, par exemple, avec celui d'un commandant de bord sur 747 ayant 30 ans au sein d'une même compagnie, salaire qui est de 300 000 \$ par an. Il faut être prudent dans ce genre de comparaison. En vérité, le pilote de la Force aérienne gagne plus dans ses premières années de service que son homologue dans le civil. Cependant, selon l'échelle salariale actuelle, après la huitième ou dixième année, les courbes se croisent et continuent de s'espacer irrémédiablement par la suite. Il nous faut trouver une façon de combler cet écart. Nous devons également essayer de mieux expliquer à nos jeunes ce que représente la rémunération globale. Les gens comprennent mal ce genre de chose. Par exemple, certaines compagnies aériennes n'offrent pas de régime de retraite. Un pilote sans régime de retraite pourrait très bien devoir investir 30 000 \$ après impôt dans un tel programme. Nous avons donc tous un certain travail à faire mais nous avons déjà beaucoup fait au cours des deux ou trois dernières années pour que la rémunération soit plus équitable. Nous devons bien sûr régler les problèmes qui tiennent aux autres conditions d'emploi. Notre personnel y travaille très fort. Je pense que nous allons y parvenir.

Le sénateur Banks: Ce matin, nous avons posé cette question aux chefs d'état-major des deux autres armes: Quel effectif vous manque-t-il? Vous disposez d'un certain nombre de postes que vous devez remplir, par mandat. Combien de ces postes sont vacants?

Le major-général Richard Bastien, commandant adjoint du Commandement aérien, chef d'état-major adjoint de la Force aérienne, ministère de la Défense nationale: Je ne pourrais pas vous donner de chiffres précis, puisqu'ils changent en permanence. Dans certains secteurs, par exemple du côté des pilotes et des ingénieurs, nous sommes en sous-effectif. Cependant, le recrutement fonctionne très bien et nous obtenons les gens que nous recherchons. Le problème est de les former pour les amener au niveau qui nous intéresse.

Nous sommes légèrement en sous-effectif, mais je n'ai pas de chiffres particuliers à vous communiquer.

Le sénateur Banks: S'agit-il de dizaines, de centaines ou de milliers de postes non comblés?

Le mgén Bastien: Cela se chiffre en centaines, pas en milliers.

Le lgén Campbell: Pour ce qui est des pilotes, d'après les derniers chiffres, il nous en manquait 230 par rapport à notre

1,500. Overall, in all of the technical trades and others, the number is about 700. It is less than 1,000 altogether.

Senator Banks: You are happy that the recruitment is starting to catch up?

LGen. Campbell: Recruitment has not been a significant issue from an air force perspective. We have lots of folks lining up to come into the organization, not only as pilots but also as technicians, and so on. Our problem is, first, ability to throughput them in the training program. Second, as General Bastien pointed out, once folks show up on the hangar floor as a technician, they are obviously inexperienced. There is only one way to get that experience, and that is through being there and working, and so on. In the attrition of the middle to the end of the 1990s, we have lost experience. That is something very much felt by those who are out in the field trying to operate fleets of airplanes.

Senator Meighen: We asked this question as well to the other branches. It revolves around the difficulties experienced by former members, former air force personnel, let us say pilots, in rejoining or reservists moving into the regular force. The consensus in the other services seems to be that it is bureaucratic. Indeed, we have heard stories of pilots of the now defunct Canada 3000 airline who used to be in the air force seeking to rejoin and they are meeting all kinds of bureaucratic and other difficulties. Can you comment on that and either affirm or deny?

LGen. Campbell: Anecdotally, I would share some of the same perspectives. We have been very interested in this issue for precisely the reason that a number of people that were formerly air force pilots, and other folks, have left. Obviously, it is in our interest to attract them back. We have recruited 14 or 15 pilots over the past two to three months back into the service. We will continue to do so. There is no question that there are some bureaucratic issues here with regard to security clearances that seem to disappear the minute you take off the uniform, and things like that, that need to be addressed. I asked my own staff to work with the human resources folks to see what we can do about those. Much of the effort that has been involved in a lot of the reserve force restructuring and reserve force employment things have all been designed to try to overcome some of these bottlenecks. I would not deny for a moment that it is an issue that must be addressed.

Senator Forrestall: I am tempted to funnel all of that through a bit. What age limit would you place upon re-recruitment of pilots?

LGen. Campbell: I would not place any particular age on it. Currently, we work to a CRA of 55, with a possibility now of some extensions beyond that. It comes down to a question of fitness of body and mind to do the job. We have aircrew today who are in their 50s and are performing admirably. I would hope I kind of fit that category myself.

effectif prévu de 1 500 environ. Dans l'ensemble des spécialités techniques et autres, il nous manque 700 personnes, ce qui fait moins de 1 000 en tout.

Le sénateur Banks: Êtes-vous satisfait du mieux constaté du côté du recrutement?

Le lgén Campbell: Le recrutement n'a jamais été un trop gros problème dans la Force aérienne. Nous avons toujours beaucoup de gens qui sont intéressés par notre arme, pas seulement en qualité de pilote mais aussi en qualité de technicien. Notre problème c'est, d'abord, de pouvoir les inscrire dans les programmes d'entraînement. Deuxièmement, comme le général Bastien vous l'a dit, une fois que les gens arrivent dans les hangars en qualité de techniciens, il leur manque encore de l'expérience, expérience qu'ils ne peuvent acquérir qu'à la longue. Avec les départs naturels dans le milieu des années 90, nous avons perdu beaucoup de gens qualifiés. Les gens qui sont sur le terrain et qui essaient de faire voler nos flottes d'avions s'en rendent très bien compte.

Le sénateur Meighen: Nous avons aussi posé la question suivante aux autres armes. Elle touche à la difficulté qu'ont les anciens militaires, comme les pilotes dans la Force aérienne, de rengager ou de passer de la réserve aux forces régulières. Les autres armes semblent dire que ce genre d'obstacle est d'origine bureaucratique. Il est vrai que nous avons entendu parlé du cas de ces pilotes qui, à l'occasion de la fermeture de Canada 3000, ont voulu réintégrer la Force aérienne et qui se sont heurtés à toutes sortes de difficultés bureaucratiques et autres. Pouvez-vous réagir à cela et confirmer ou infirmer cette information?

Le lgén Campbell: Je pourrais vous raconter des histoires identiques, mais d'un autre point de vue. Nous nous sommes intéressés à cette situation, précisément parce qu'il s'agissait d'anciens pilotes de la Force aérienne. Nous voulions bien évidemment les réintégrer. Nous en avons ainsi recruté 14 ou 15 au cours des deux ou trois derniers mois. Nous allons continuer de travailler dans ce sens. Il ne fait aucun doute qu'il existe des problèmes bureaucratiques, relativement aux autorisations de sécurité, considération qui semble disparaître dès qu'on retire l'uniforme dont nous devons nous occuper. J'ai demandé à mon personnel de collaborer avec les gens des ressources humaines pour voir ce que nous pouvions faire à cet égard. Une grande partie des efforts que nous avons déployés a porté sur la restructuration de la Réserve et sur l'emploi dans les forces de réserve, afin de débloquer la situation. Je ne nierai pas que nous devons régler cette situation.

Le sénateur Forrestall: J'ai envie de tirer un peu tout cela au clair. Quel âge limite imposez-vous pour le rengagement des pilotes?

Le lgén Campbell: Nous n'imposons pas d'âge limite. Pour l'instant, l'ARO est fixé à 55 ans mais une prolongation est toujours possible. Ce qui est important, c'est l'état de santé du candidat et sa disposition mentale vis-à-vis du travail à effectuer. Nous avons actuellement des équipages qui ont dans la cinquantaine et qui font un travail admirable. J'espère personnellement me situer dans cette catégorie.

Senator Forrestall: There is no doubt that you will experience an influx once an arbitrary decision has been made about the melding of the seniority lists between Canadian and Air Canada. That will discourage a lot of people. You may see a bunch of them showing up at your door fairly shortly.

I want to come back to the maritime helicopter replacement. I do not want to go all the way back to your responses to Major Bouchard, nor will I, except to say I did raise it. I did not get much of an answer, but I never raised it any further. You will understand why.

What is the case now? Is it not true that under specification No. 4 the only qualifying basic vehicle is the Cormorant?

LGen. Campbell: Let me talk to the first issue first, since you raised some of these comments.

Senator Forrestall: I will ask you, then.

LGen. Campbell: You are happy to do that.

Senator Forrestall: Are we now looking at specification No. 5 for the specific purpose of bringing other competitors back into the competition?

LGen. Campbell: No. First, the distribution of the draft basic vehicle specifications here, which are a translation of the statement of operational requirement into something that companies can work towards, was never intended to solicit compliance or non-compliance. It was intended to enter into a dialogue with industry in this way: "Here is what our words are. Here is what we are thinking. How does that fit with what you are doing?" This is something going back to my days as Director General of Strategic Planning and Director General of Force Development. Certainly, Canadian industry and the Canadian government generally have been advocating a much greater openness, transparency and dialogue when it comes to equipment requirements.

Up until now, the work has been to say: "Here is our translation of the statement of operational requirements. How would you meet them?" In some cases, that has resulted in some fruitful input. For instance, where we have described something as requiring an infrared jammer, companies have come back and said that they understand what we are trying to do, protect the aircraft, but there are other ways to do this and as such they describe to us how they would make that happen.

In discussions with the project manager for the DMHB, his perspective is quite clear: There is no compliance issue because we have not asked for compliance. We have asked for dialogue and companies have done that. The Cormorant has not had many inputs to that. One would then assume that they can believe they can largely meet the basic vehicle specification as it was laid out in version 4.

Le sénateur Forrestall: Il est certain que vous allez être assaillis de demandes une fois qu'une décision arbitraire aura été prise relativement à l'intégration des listes d'ancienneté entre Canadien et Air Canada. Beaucoup de gens vont être découragés par cette décision. Il y en aura certainement beaucoup qui se présenteront sous peu à votre porte.

Revenons-en sur le remplacement de l'hélicoptère maritime. Je ne veux pas revenir sur les réponses que vous avez données au major Bouchard, si ce n'est pour rappeler j'ai soulevé la question. Je n'estime pas avoir obtenu réponse à ma question, mais je n'y reviendrai plus. Vous allez comprendre pourquoi.

Où en est-on maintenant? N'est-il pas exact qu'en vertu de la spécification n° 4, le seul véhicule de base admissible est le Cormorant?

Le lgén Campbell: Je vais d'abord vous parler du problème, puisque vous soulevez la chose.

Le sénateur Forrestall: Alors, je vous pose la question.

Le lgén Campbell: Je vous heureux de le faire.

Le sénateur Forrestall: Envisage-t-on d'adopter la spécification n° 5 essentiellement pour permettre à d'autres concurrents de faire une soumission?

Le lgén Campbell: Non. Tout d'abord, les différentes spécifications concernant le véhicule de base sont destinées à traduire les exigences opérationnelles en éléments exploitables pour les entreprises et nous n'avons jamais eu l'intention d'exiger une quelconque conformité. Nous voulions établir le dialogue avec l'industrie en lui disant: «Voici ce que nous disons. Voici comment nous voyons les choses. Dans quelle mesure cela correspond-il à ce que vous faites?» Cela remonte à l'époque où j'étais directeur général. Planification stratégique et directeur général. Développement de la force. L'industrie canadienne et le gouvernement du Canada ont toujours prêché en faveur d'une grande ouverture, d'une transparence et d'un dialogue relativement aux exigences touchant à l'équipement.

Jusqu'à présent, notre travail a consisté à dire: «Voici la façon dont nous traduisons l'énoncé des besoins opérationnels. Comment entendez-vous vous y conformer?» Dans certains cas, cela a donné lieu à des réactions très utiles. Par exemple, quand nous avons demandé un brouilleur infra-rouge, les entreprises nous ont dit qu'elles comprenaient tout à fait ce que nous voulions, qu'il était question de protéger l'appareil, mais elles nous ont indiqué qu'il y avait d'autres façons de s'y prendre et nous ont fait leurs propositions.

Le point de vue que vous a exprimé le directeur de projet, DHMB, lors de sa comparution, est très clair: il n'y a pas de problème de conformité, parce que nous n'avons pas réclamé la conformité. Nous avons demandé un dialogue et les compagnies s'y sont pliées. L'équipe du Cormorant n'a pas beaucoup participé à ce dialogue. On peut donc supposer que ces gens-là ont cru que leur produit correspondait en grande partie aux spécifications du véhicule de base énoncées dans la quatrième version du cahier des charges.

Senator Forrestall: Are you telling me that it is not necessary for a competitor to be compliant?

LGen. Campbell: It will be necessary absolutely for a successful bidder to be compliant with the basic vehicle specifications when they are published, which actually will happen shortly.

Senator Forrestall: It cannot be short enough. I am lost. We had a vehicle that was compliant at No. 4. Indeed, we have one and a half at the third revision. If we are doing this to allow Sikorsky to get onside, why not be transparent and open? Why are we changing it now? There must be a reason. Why are we changing it if the Cormorant meets everything? Do any of the others meet compliance with the fourth specification? Will others meet the fifth specification?

LGen. Campbell: The answer is that we do not know because they were not asked, in responding to the draft basic vehicle specification, to indicate compliance or not. They were asked to enter into dialogue about whether the wording was appropriate. From an air force perspective, there are probably three things that are important: One is whether the aircraft will meet the statement of operational requirements that we developed, which is key. The second relates to when it will be delivered, because that is also important for us.

Senator Forrestall: That question was coming up, incidentally.

LGen. Campbell: The third one relates to how it will be supported throughout its life. We need to make sure we are getting the best deal for Canadians that we can but also that at the end of the day we have an airplane that meets the statement of operational requirements. In all of the effort that the program management organization has done, I am assured that we will certainly meet the SOR and that the aircraft that is delivered will meet those requirements that we have stated as an air force and a navy.

The question of "on time" is another issue altogether.

The issue of support through the lifecycle of the airplane is one that is being dealt with and I am assured will be there.

Senator Forrestall: Who ordered revision No. 5? Where did that order come from?

LGen. Campbell: I cannot tell you, except to say that since number 4 was put out in a draft perspective with a request for companies to comment it was clearly the intention of the program office to take those comments, modify their BVRS and then issue a version that is one on which companies will be assessed for compliance. As I understand, there may well be companies that are not able to meet the requirements as stated.

Le sénateur Forrestall: Êtes-vous en train de me dire qu'il n'est pas nécessaire, pour un concurrent, de se conformer au cahier des charges?

Le lgén Campbell: L'entreprise retenue doit absolument se conformer au cahier des charges correspondant au véhicule de base, une fois que les spécifications sont publiées, ce qui sera le cas sous peu.

Le sénateur Forrestall: Ce ne sera jamais assez tôt. Je suis complètement perdu. Nous avions un véhicule qui était conforme à la spécification n° 4. En fait, il correspondait déjà à 75 p. 100 de la troisième révision. Si nous faisons tout cela pour permettre à Sikorsky de se lancer dans la course, pourquoi ne pas l'avouer directement? Pourquoi change-t-on les règles maintenant? Il doit y avoir une raison. Pourquoi change-t-on les règles, puisque le Cormorant répond à toutes les spécifications? Est-ce que d'autres fabricants se conforment à la quatrième spécification? D'autres vont-ils se conformer à la cinquième version du cahier des charges?

Le lgén Campbell: Nous ne le savons pas, parce que nous n'avons pas demandé à ces gens-là, dans leur réponse à la spécification sur le véhicule de base, de nous indiquer s'ils allaient s'y conformer ou pas. Nous leur avons demandé de nouer le dialogue avec nous, pour savoir si notre libellé était approprié. Du point de vue de la Force aérienne, trois choses sont importantes. D'abord, nous voulons savoir si l'appareil sera conforme aux exigences opérationnelles formulées. C'est essentiel. Deuxièmement, nous voulons savoir quand l'appareil pourra être livré, ce qui est également important pour nous.

Le sénateur Forrestall: En passant, j'allais justement vous poser cette question.

Le lgén Campbell: Troisièmement, il faut savoir si l'appareil fera l'objet d'un programme de suivi tout au long de sa durée de vie utile. Nous devons chercher à conclure le meilleur contrat possible au nom des Canadiens pour, en fin de compte, disposer d'un appareil qui soit conforme aux exigences opérationnelles énoncées. Grâce à tous les efforts déployés par l'équipe de direction du programme, je suis sûr que l'EBO sera respecté et que l'hélicoptère livré répondra aux critères énoncés par la Marine et par la Force aérienne.

La question du «temps» est toute autre.

Je suis certain, par ailleurs, qu'il sera question du soutien que l'avionneur choisi devra dispenser pendant toute la durée de vie utile de l'hélicoptère.

Le sénateur Forrestall: Qui a ordonné la révision n° 5? D'où est venu cet ordre?

Le lgén Campbell: Je ne peux vous le dire, si ce n'est que, la révision n° 4 n'étant qu'une ébauche qui invitait les compagnies à réagir à la proposition, il était très clair que le bureau chargé du programme avait l'intention de tenir compte des commentaires qui lui seraient adressés et de modifier ensuite le cahier des charges pour en émettre une autre version qui, elle, servirait à évaluer la conformité du produit des compagnies. D'après ce que je crois comprendre, certaines compagnies ne pourront pas satisfaire aux critères énoncés.

Senator Forrestall: How much time will they have after the issuance of this No. 5?

LGen. Campbell: The answer to that question is not ready at hand, but I am sure the information could be made available. Again, that is arm's length from us at the program management team.

Senator Forrestall: Have you asked for the extension of the life of the Sea King beyond 2005? It is my understanding that someone has asked industrial marine IMP to take a look at what they might possibly suggest as useful work to safely extend the life of the Sea King up to and, as has been suggested, well beyond 2010 in any event and possibly to 2015, at which time it will be so modern it will be able to see into the next century. That is how long we seem to want to keep this particular piece of equipment. Is there a parameter there?

LGen. Campbell: The current life expectancy of the Sea King is 2005. That is based on previous planning figures. We know that at least some of the aircraft, regardless of how optimistic we are on delivery schedules, will have to continue to operate beyond that. As you note, IMP has been discussing with the engineering staff what efforts might be done in that way. I will not go into the details, but we have an airworthiness process within the air force under which we examine all fleets. Every fleet has, by law, a structure around which we need to deal with their airworthiness and safety. This is by obligation. That effort is underway as well, and I expect that before the end of the year the staff will come forward with their recommendations on what we will do.

We are actually looking at a five-year block to 2010 currently. That is just a normal block that we would deal with as we look at any airplane. Why five years? It is a good time.

Senator Forrestall: What magical thing will keep these planes flying beyond 2007 or 2008?

LGen. Campbell: Not magic for sure. However, there is the investment we have put into the airplane in terms of the main gearboxes and the engines, which are the fundamental lifeblood of the safe operation of the airplane, the new computer system that has been installed, and efforts that will go into areas like the sonar, radios and so on. Each of our aircraft fleets goes through a thorough and methodical process by which at the end of the day I, on behalf of the Chief of the Defence Staff, have to say that that airplane fleet is capable of operating. That will be done through the engineering staff and through the diligence and professionalism of the crews and maintenance people who maintain the airplane. I am confident that we will be able to do that.

Senator Forrestall: A few years ago an important element of the crew of these aircraft, the wives, nearly rebelled. The statement put to the base commander at Shearwater was this: "I did not agree to my husband joining the navy. I did not mind him

Le sénateur Forrestall: De combien de temps disposeront-elles pour répondre à la version n° 5?

Le lgén Campbell: Je ne peux pas vous répondre a priori, mais je suis certain que nous pourrions vous faire parvenir cette information plus tard. C'est que l'équipe qui administre le programme ne relève pas de mon commandement.

Le sénateur Forrestall: Avez-vous demandé une rallonge du potentiel des Sea King après 2005? On m'a dit que quelqu'un avait demandé à IMP, Marine industrielle, de recommander des façons de prolonger sans danger la vie utile du Sea King bien après 2010 et peut-être même jusqu'à 2015: à ce stade, l'appareil serait tellement moderne qu'il pourrait continuer d'être exploité au XXII^e siècle. Il semble donc que quelqu'un a l'intention de garder ce vieux matériel aussi longtemps que cela. Est-ce un paramètre?

Le lgén Campbell: D'après les données de planification antérieures, le Sea King arrivera au bout de son potentiel en 2005. Nous savons que certains de ces appareils, même si l'on est très optimiste quant au calendrier de livraison des nouveaux hélicoptères, devront continuer d'être exploités après cette date. Comme vous l'avez dit, les gens d'IMP se sont entretenus avec le personnel technique pour essayer de voir ce qu'il était possible de faire dans ce sens. Je n'ai pas encore les résultats de ces échanges, mais nous sommes en mesure, au sein de la Force aérienne, de renouveler les certificats de navigabilité pour toute notre flotte. La loi nous impose cependant, pour chaque flotte, de respecter les normes de navigabilité et de sécurité relatives à la structure de base des appareils. C'est une obligation à laquelle nous nous conformons également et je m'attends que, d'ici la fin de l'année, le personnel soit en mesure de formuler des recommandations sur ce que nous devons faire.

Pour l'instant, nous envisageons d'adopter une prolongation en bloc de cinq ans qui nous emmènera jusqu'en 2010. C'est un bloc tout à fait normal correspondant à ce que nous ferions dans le cas de n'importe quel autre appareil. Pourquoi cinq ans? Simplement parce que c'est une bonne durée.

Le sénateur Forrestall: Quel tour de magie va vous permettre de maintenir ces hélicoptères en service au-delà de 2007 ou 2008?

Le lgén Campbell: Il n'y aura rien de magique. Cependant, il y a tout l'investissement que nous avons fait dans cet hélicoptère, avec les boîtes de transmission et les turbines qui sont déterminants pour la sécurité des opérations; il y a aussi les systèmes informatiques de bord et tout ce que nous avons fait du côté du sonar, de l'équipement radio et du reste. Chaque flotte d'appareils fait l'objet d'un processus complet et méthodique. Au bout du compte, nous pourrions dire au nom du chef d'état-major de la défense, que notre flotte d'appareils est parfaitement opérationnelle. Tout cela sera fait grâce au personnel technique ainsi qu'à la diligence et au professionnalisme des équipages et des équipes d'entretien qui travaillent sur ces appareils. Je suis sûr que nous allons parvenir à notre but.

Le sénateur Forrestall: Il y a quelques années, les épouses des membres d'équipage de ces appareils se sont rebellées. Elles ont remis une déclaration au commandant de la base de Shearwater qui disait: «Je n'étais pas d'accord pour que mon mari se retrouve

flying off land. I do not like him flying off ships." If you do not know, I do not want to tell you what they are saying today. They, too, place all of their faith not in their husband's ability but in the master corporal's capacity to keep the thing flying safely. They do a fantastic job. There is no doubt about that. You are not going to have helicopters that far into the future, general, and I think in your heart of hearts you probably know that. I do not know what you are going to do about it. You have my fullest support if you can find something to be done to speed up this process. I want to leave that thought with you.

Right now, honestly, when do you think will you get your first delivery of the new MH, and when do you think your last delivery will take place?

LGen. Campbell: To be plain with you on this, it depends on who wins the two competitions. The winners of the two competitions, the basic vehicle and the avionics component, may prove to be compatible matches, which would allow the airplane to be delivered rapidly. However, they may prove to be less compatible, in which case that process of integration may take longer. Anybody who would tell you today what that is would be, I think, speculating. The aim is still 2005. Obviously, my successor in this business will be counting on having a clear understanding within the next year or so of what those dates are.

What is critical is to manage the transition. It is not just managing the transition of the airplanes from here to whenever the new airplanes arrive, but those Sea King crews and maintenance people involved in it are also the people who will operate the new maritime helicopters. We will have to draw on their capability with the Sea King as we do the transition of those individuals to the new airplane. Knowing when we are going to get it will be a critical part of the program.

Senator Forrestall: Are we wasting time not having crews over there? When do you get the rest of the aircraft?

LGen. Campbell: We are perhaps switching projects here now. If we are talking about the maritime helicopter, there is no "over there."

Senator Forrestall: With respect to the Cormorant?

LGen. Campbell: On the Cormorant side, it is a similar situation. At the same time we make the transition to the Cormorant, we have an obligation to maintain search and rescue for the nation. We cannot take crews that are currently trained on and who operate the Labrador aircraft out of here and send them overseas to train today. We have to do that in a balanced way, taking some out and training them as we introduce the new aircraft.

dans la Marine. Je n'avais rien contre le fait qu'il vole à l'intérieur des terres, mais je n'aime pas qu'il vole à partir d'un navire». Si vous ne savez pas ce qu'elles racontent aujourd'hui, je me garderai de vous le répéter. Elles aussi investissent toute leur confiance non pas dans la capacité de leurs époux, mais dans celle du caporal-chef mécanicien qui doit se débrouiller pour maintenir ces appareils en état de vol. Ces gens-là font un travail fantastique, c'est sûr! Vous ne pourrez pas continuer à faire voler des hélicoptères aussi longtemps dans l'avenir, général, et je suis convaincu qu'au fond de vous-même, vous le savez. Je ne sais pas ce que vous allez faire à ce propos. Si vous pensez que quelque chose peut être fait pour accélérer le processus d'acquisition, sachez que vous avez tout mon appui. Je vais vous laisser sur cette pensée.

Dites-moi honnêtement, quand pensez-vous obtenir livraison du premier hélicoptère maritime et quand pensez-vous recevoir le dernier?

Le lgen Campbell: Pour être bien honnête avec vous, je vous dirais que cela dépendra de qui remportera les deux marchés. Il est possible que les vainqueurs — pour le véhicule de base et pour les composantes avioniques — offrent des produits immédiatement compatibles, ce qui favorisera une livraison rapide. Cependant, il est possible aussi que la compatibilité ne soit pas parfaite, auquel cas le processus d'intégration prendra plus de temps. N'importe qui pourrait toujours se prononcer à ce sujet aujourd'hui, mais ce ne sera que pure spéculation. Nous continuons de viser 2005. Il est certain que mon successeur espérera avoir une meilleure idée de ce que seront ces dates, dans le courant de l'année prochaine.

Le plus important dans ce cas, c'est la transition. Il n'est pas simplement question d'assurer la transition d'un appareil à l'autre, entre aujourd'hui et le moment où les nouveaux hélicoptères seront livrés, mais il est un fait que ce sont les équipages et le personnel de maintenance des Sea King qui vont devoir exploiter les nouvelles machines. Nous devons miser sur les compétences qu'ils ont acquises sur Sea King et devons leur permettre d'effectuer le passage au nouvel hélicoptère. Il sera donc déterminant, de ce point de vue, de savoir quand nous obtiendrons livraison des nouvelles machines.

Le sénateur Forrestall: Ne sommes-nous pas en train de perdre du temps en ayant des équipages là-bas, sur place? Quand allez-vous toucher le reste des appareils?

Le lgen Campbell: Nous sommes peut-être en train de parler d'un autre projet, ici. Est-il encore question de l'hélicoptère maritime, parce qu'il n'y a pas de pilote, chez les fabricants d'hélicoptère?

Le sénateur Forrestall: Dans le cas du Cormorant?

Le lgen Campbell: C'est la même chose pour le Cormorant. Au moment où nous effectuons la transition sur Cormorant, nous sommes tenus de continuer d'assurer les missions de recherche et de sauvetage pour le pays. Nous ne pouvons pas prendre les équipages qui sont en cours de formation et qui volent sur Labrador pour les envoyer outre-mer afin d'y suivre une formation. Nous devons faire tout cela de façon équilibrée, en prélevant une partie seulement des effectifs pour que ces gens-là

Senator Forrestall: Are you doing that?

LGen. Campbell: We are, and we still anticipate meeting our initial operational capability next year with the aircraft.

Senator Day: General Campbell, can you confirm for me something I read recently, that the Snowbirds will have the Tudor replaced? Is that wishful thinking or is that an actual announcement?

LGen. Campbell: It is not an announcement for certain. We have been given the task by the department, with, obviously, the understanding of the minister, to look at a project to replace the Tudor. As you know, the Tudor has gone out of service now as a trainer aircraft in Moose Jaw. We need to determine what we will do with the Snowbirds who operate that airplane. We currently have plans to operate the Snowbirds with the Tudor until 2006; however, in the meantime, we have to figure out what are the options, what are the costs involved and how do we bring those forward to present them to the department and, ultimately, to the government.

Senator Day: It is still at the investigation stage.

LGen. Campbell: It is in the option development stage, which is looking at all the different opportunities that present themselves.

Senator Day: Could you give us a sense of the size of the reserve element within the air force?

LGen. Campbell: The reserve element is just over 2,100. Just over 700 are full-time, and about 1,400 are part-time reservists. The majority of our full-time folks tend to be ex-regular, but not totally. We have quite a few others in administrative-type positions.

Senator Day: Out of a total complement of how many uniformed personnel in the air force?

LGen. Campbell: The air force regular force complement is just over 13,000.

Senator Day: There are 2,100 reservists.

LGen. Campbell: Our goal on the reserve side is to grow to 3,000. Our situation is quite different than that of either the army or the navy. Our construct in how we employ reserves is different. In the air force, they are totally integrated in regular force units, the exception to that being our two flying squadrons, which are reserve-heavy, not total reserve. We have two reserve-heavy flying units flying the Griffon as part of one wing. For the most part, they are integrated.

Senator Day: How many reserve units or wings do you have in Canada?

soient formés au fur et à mesure de la mise en service du nouvel hélicoptère.

Le sénateur Forrestall: C'est ce que vous faites?

Le lgen Campbell: C'est ce que nous faisons et nous pensons encore pouvoir répondre à notre capacité opérationnelle l'année prochaine, grâce à nos appareils.

Le sénateur Day: Général Campbell, pouvez-vous confirmer quelque chose que j'ai lu récemment, à savoir que les Tutor des Snowbirds vont être remplacés? S'agit-il là d'un vœu pieux ou d'une annonce officielle?

Le lgen Campbell: Ce n'est certainement pas une annonce. Le ministère nous a confié la mission, bien évidemment avec la bénédiction du ministre, de lancer un projet visant à remplacer le Tutor. Comme vous le savez, ce type d'appareil vient d'être retiré de l'instruction, à Moose Jaw. Nous devons déterminer ce que nous allons faire dans le cas des Snowbirds qui continuent à voler sur cet appareil. Actuellement, il est prévu de le garder pour cette patrouille jusqu'en 2006. Entre-temps, nous devons analyser les options qui s'offrent à nous, voir quels seront les coûts de remplacement et comment nous allons faire notre présentation au ministère et par la suite au gouvernement.

Le sénateur Day: Donc, vous en êtes encore à l'étape de l'analyse.

Le lgen Campbell: Nous en sommes au stade de la formulation des options, étape qui consiste à examiner les différentes possibilités s'offrant à nous.

Le sénateur Day: Pouvez-vous nous donner une idée de la taille de la réserve de la Force aérienne?

Le lgen Campbell: La réserve de la Force aérienne représente un peu plus de 2 100 personnes, soit un peu plus de 700 à temps plein et environ 1 500 à temps partiel. La majorité des réservistes à temps plein sont d'anciens membres des forces régulières, mais pas tous. Nous avons aussi plusieurs personnes qui sont dans des postes de type administratif.

Le sénateur Day: Quel est l'effectif en uniforme de la Force aérienne?

Le lgen Campbell: L'effectif de la force régulière de notre arme dépasse à peine 13 000 personnes.

Le sénateur Day: Et il y a 2 100 réservistes.

Le lgen Campbell: Pour ce qui est de la réserve, notre objectif est de parvenir à un effectif de 3 000. Notre situation est très différente de celle de l'Armée et de la Marine. La manière dont nous employons les réserves est également différente. Dans la Force aérienne, les réserves sont parfaitement intégrées aux unités régulières, à l'exception de deux escadrons qui comptent beaucoup sur la réserve, sans en dépendre entièrement. Nous avons deux unités de la réserve qui volent sur appareil lourd, sur Griffon, et qui font partie d'une escadre. La plupart des autres unités sont intégrées.

Le sénateur Day: Combien d'unités ou d'escadres de la réserve comptez-vous au Canada?

LGen. Campbell: We have two reserve squadrons: 400 Squadron, which is in Borden and largely attracts people from the Toronto area, and 438 Squadron in Montreal, which attracts folks in the Montreal area. Across the country, associated with every one of our wings and, in some cases, smaller areas, we have air reserve augmentation flights that are a means of managing the reservists in the local area who respond to the wing commanders out there.

Senator Banks: You said 2,100 reservists, a third of whom are full-time reservists. I presume by that you mean officers and administrative people who run the reserve: is that right?

LGen. Campbell: They also contribute to filling positions within headquarters. For example, when you were in Winnipeg just recently, you would not have been able to tell the difference — neither could I, for the most part, as a commander — but many of those people around there are reservists.

Senator Banks: They are full-time reservists?

LGen. Campbell: Full-time within the context of the reserves. If you are an annuitant, you cannot operate throughout the year. There are some constraints around that. I say full-time to differentiate from weekend or part-time employees.

Senator Banks: Full-time reservists from somebody outside seems almost oxymoronic. If you have 700 people running it, and then if you have a bunch more than 1,400, I presume it would not place an additional strain on the administration, so that everything could fall to the bottom line in terms of useful active part-time reservists.

LGen. Campbell: We do not have much of an overhead managing our reserve because they are totally integrated into regular force units. For example, at Winnipeg, there is just one headquarters.

Senator Day: The NORAD model is a good model, especially in security issues. There is a great deal of cooperation between Canada and the United States in the North American context. There is going to be much more. The NORAD model is a good one for us to look at. From an operational point of view, if I were a pilot flying a NORAD mission out of the West, at Cold Lake, for example, and I was called upon to intercept a hijacked aircraft or unidentified aircraft, from whom do I get the instructions to engage this aircraft or to shoot down this aircraft, if that is deemed necessary?

LGen. Campbell: Perhaps I can separate the example into two possible scenarios. In a wartime situation, although that is unlikely, there is one seamless North American airspace. All of the air defence sectors — the Canadian NORAD region, the Alaskan NORAD region, the continental United States region — are totally integrated. Cross-border operations would be authorized as part of the escalating alert process. From a pilot's perspective, you would not need to worry about the border. You would simply operate. Being handed off from one sector to the

Le lgén Campbell: Nous avons deux escadrons de réserve: le 400^e, qui est à Borden et qui est principalement alimenté par des gens de la région de Toronto, et le 438^e Escadron, qui est à Montréal et qui attire des gens de la région de Montréal. Ailleurs au Canada, partout où nous avons une escadre, même dans les plus petites régions, nous avons des escadrilles de renfort de la réserve aérienne qui nous permettent de maintenir les réservistes sur place et qui relèvent du commandement des escadres.

Le sénateur Banks: Vous avez dit qu'un tiers des 2 100 réservistes sont à temps plein. Je suppose qu'il s'agit d'officiers et de membres du personnel administratif s'occupant des réserves. C'est exact?

Le lgén Campbell: Ces gens-là occupent aussi des postes dans les quartiers généraux. Par exemple, à Winnipeg où vous êtes allé récemment, vous ne pouviez pas faire la différence — pas plus que moi, qui les commande — entre les réservistes et ceux de la force régulière.

Le sénateur Banks: Y a-t-il des réservistes à temps plein?

Le lgén Campbell: À temps plein dans le contexte des réserves. Même si vous êtes rentier, vous ne pourrez pas servir toute l'année durant. Il y a des contraintes. Je parle de temps plein pour faire la différence par rapport à ceux qui viennent uniquement le week-end ou qui travaillent à temps partiel.

Le sénateur Banks: Pour un profane, entendre parler de réservistes à temps plein s'apparente à un oxymore. Si vous avez 700 personnes qui administrent la réserve, je suppose que les 1 400 réservistes supplémentaires ne représentent pas un énorme fardeau pour l'administration et que vous pouvez vous en tenir à vos budgets pour disposer d'une réserve active utile à temps partiel.

Le lgén Campbell: L'administration de notre réserve ne nous coûte pas beaucoup en frais généraux, parce qu'elle est entièrement intégrée à nos unités de la force régulière. À Winnipeg, par exemple, nous n'avons qu'un quartier général.

Le sénateur Day: Le modèle NORAD est bon, surtout pour ce qui est des questions de sécurité. La coopération entre le Canada et les États-Unis est excellente dans le contexte nord-américain, et nous allons la resserrer dans l'avenir. Le modèle NORAD devrait nous inspirer. Du point de vue opérationnel, si j'étais un pilote effectuant une mission du NORAD à partir d'une base de l'Ouest, de Cold Lake par exemple, pour intercepter un appareil détourné ou un avion non identifié, qui me donnerait l'instruction d'engager cet appareil ou de lui tirer dessus, selon ce qu'il sera nécessaire de faire?

Le lgén Campbell: Je vais vous proposer deux scénarios pour ce même exemple. En situation de guerre, même si ce scénario est relativement improbable, l'espace aérien nord-américain devient un seul et même bloc. Tous les secteurs de défense aérienne — la Région canadienne du NORAD, la Région Alaska du NORAD, la Région continentale des États-Unis — sont complètement intégrés. Les opérations transfrontières sont autorisées dans le cadre d'un processus d'alerte progressive. Le pilote n'a donc plus à se préoccuper des frontières. Vous rempliriez simplement votre

next would happen naturally. Cross-border operations are well constructed.

If we are talking about a September 11 type of operation, there are some greater sensitivities, as you can well imagine, in the deliberate shooting down of a civilian airliner and hence a greater emphasis on national control of the situation. There you would not find cross-border operations happening, except under very unlikely circumstances. Plans are to use the NORAD command structure and identical communications but with a greater emphasis on NORAD talking to the national command authorities. For us, read the Prime Minister and others.

Senator Day: It would be the NORAD commander in Canada, General Lucas, who would be contacting someone here in Ottawa to get engagement instructions?

LGen. Campbell: No, I do not want to get too deep into this because I do not think it is appropriate. It would be through the NORAD command-and-control structure. General Lucas reports to the Commander in Chief at NORAD and will continue to do that.

Senator Day: I understand that.

LGen. Campbell: The Commander in Chief at NORAD has direct instructions on his chain of command when it comes to operations that happen in Canada or in the United States vis-à-vis these kinds of operations.

The Chairman: Frankly, general, some of us are skeptical about the capacity to communicate quickly. We visualize a situation where an aircraft takes off and there is perhaps 10 or 15 minutes in which to react. We do not understand how you can communicate with any authority in that period of time.

LGen. Campbell: The situation is complex, yes. There is no doubt about it. We do exercise and will exercise, continuing into the future, the actual communication linkages to ensure that we do connect to our national command authorities. We actually do practise talking to the real individuals or at least their executive assistants who are right at their sides.

In the circumstances that you postulate, I suspect you are right. I also suspect that we probably would not be able to react in that event so quickly in any case.

The Chairman: We have gone from four aircraft on alert to a dozen? I am talking about F-18s. Is that correct?

LGen. Campbell: That is correct.

The Chairman: There are six in the West and six in the East?

LGen. Campbell: I will not get into their locations.

The Chairman: We know where Bagotville is and we know where Cold Lake is.

Senator Day: We know where Chatham used to be.

mission, le contrôle de votre vol étant transmis d'un secteur à l'autre, le plus naturellement possible. Les opérations transfrontières sont très bien prévues.

En revanche, dans le cas d'opérations comme celles du 11 septembre, il est évidemment beaucoup plus délicat d'ouvrir le feu contre un avion de ligne d'où une insistance accrue placée sur le contrôle national de la situation. Sauf dans des circonstances particulièrement extraordinaires, il ne serait pas question d'autoriser des opérations transfrontières. Il est prévu de s'en remettre à la structure de commandement du NORAD et que les communications soient alignées sur ce plan, mais il serait davantage question que les autorités du NORAD communiquent avec le haut commandement national. Dans notre cas, il s'agit du Premier ministre et d'autres hauts dignitaires.

Le sénateur Day: C'est donc le commandant du NORAD au Canada, le général Lucas, qui communiquerait avec les autorités, ici à Ottawa, pour obtenir les instructions d'engagement?

Le lgen Campbell: Non! Je ne veux pas entrer trop dans le détail, parce que ce ne serait pas approprié. Tout passerait par la structure de commandement et de contrôle du NORAD. Le général Lucas relève du commandant en chef du NORAD et rien ne changerait sur ce plan.

Le sénateur Day: Je comprends.

Le lgen Campbell: Le commandant en chef du NORAD reçoit des ordres directs de sa hiérarchie relativement aux opérations qui se déroulent au Canada et aux États-Unis dans le cadre d'interventions de ce genre.

Le président: Très honnêtement, général, certains d'entre nous doutent de la capacité des autorités de communiquer rapidement entre elles. On peut imaginer une situation où l'on ne disposerait que de 10 à 15 minutes pour intervenir après le décollage d'un avion. Nous ne voyons pas comment vous pourriez communiquer avec les autorités dans ce délai.

Le lgen Campbell: C'est vrai, la situation est complexe, ça ne fait aucun doute. Nous avons recours aux liaisons de communication et continuerons de le faire dans l'avenir pour communiquer avec nos autorités de commandement à l'échelon national. En fait, nous nous entraînons régulièrement à communiquer avec les personnes concernées ou du moins avec leurs chefs de cabinet qui sont à leurs côtés.

Dans les circonstances que vous avez décrites, je suppose que vous avez raison. Je suppose que nous ne serions sans doute pas en mesure de réagir aussi rapidement dans un tel cas.

Le président: Nous sommes passés de quatre avions en alerte à une douzaine, c'est exact? Je pense qu'il s'agit de F-18, n'est-ce pas?

Le lgen Campbell: Tout à fait.

Le président: Il y en a six dans l'Ouest et six dans l'Est?

Le lgen Campbell: Je ne vous préciserai pas les emplacements.

Le président: Nous savons où est Bagotville et nous savons aussi où est Cold Lake.

Le sénateur Day: Nous savons aussi où se trouvait Chatham.

The Chairman: That is right. The situation may well be, given the way NORAD functions, that American aircraft may be closer at hand. Is that not possible?

LGen. Campbell: It is possible. That is true. I can tell you again that I am not comfortable carrying this too much further under the circumstances today, but under the rules of engagement, national command prerogatives are fairly clear. Certainly the Americans are very sensitive about these issues, as are we. The reality is that the kind of attack that you have just postulated would be very difficult to defend against.

Senator Day: I want to change the direction of questioning to the use of the Polaris for airlift purposes. You indicate that we need new aircraft in this regard but you do not name the aircraft so presumably you have not identified that aircraft in your option planning yet. You do say it would be desirable to have a new aircraft for deployment purposes so that you need not rely on chartering the Antonovs. What is wrong with chartering for that kind of activity?

LGen. Campbell: In a search circumstance, I suspect we would always want to preserve the capability of chartering resources, sealift as well as airlift. There are two elements here. First, the Antonov is becoming an older and less reliable, and therefore less available, platform. Second, generally speaking, when we need to contract those kinds of resources is the same time when others also need to contract the resources. Hence, we are in competition for them.

In the end, it is up to the Government of Canada and Canada in general to decide what they expect the Canadian Forces capacity to be. If the expectation is to deploy relatively rapidly, whether in response to a humanitarian issue or a natural disaster, such as in Turkey several years ago, or in response to a need to move the army or other forces abroad, then we must maintain some kind of capability ourselves. Indeed, we do not have that.

Other kinds of platforms exist. The C-17 is an example. The A-400M might be a player eventually, although it is still a paper aircraft several years away.

Senator Day: That is from an aircraft point of view. I anticipated you would probably say that when you need the aircraft there might not be one available. Do you have any principle against a full-time leasing arrangement, as opposed to capital expenditure and outright ownership?

LGen. Campbell: Absolutely not. The option analysis is looking not only at the two aeroplanes I mentioned but also at rental options, such as the Antonov option, and all of these other aircraft. We will examine whether we need to buy them or whether we could lease them and under what rules. We might be able to cost-share.

Le président: Étant donné la façon dont le NORAD fonctionne, il se pourrait que les appareils américains se trouvent plus près du lieu éventuel d'intervention. Vous ne pensez pas?

Le lgén Campbell: C'est toujours possible. C'est vrai. Encore une fois, je ne suis pas très à l'aise pour entrer plus dans le détail aujourd'hui, mais les règles d'engagement établissent très clairement les prérogatives des commandements nationaux. Les Américains sont tout aussi sensibles que nous sur ces questions. En vérité, il serait très difficile de se défendre contre le genre d'attaque que vous avez envisagé.

Le sénateur Day: Je vais changer de thème pour vous parler de l'utilisation du Polaris en tant qu'avion de transport. Vous avez dit que nous avions besoin d'un nouvel appareil de transport aérien, mais comme vous n'avez pas cité d'avion en particulier, je suppose que vous n'avez pas encore défini de quel appareil il s'agirait. En revanche, vous estimez souhaitable de disposer d'un nouvel avion pour assurer le déploiement des troupes et ne plus avoir à s'en remettre à des Antonov affrétés. Que reprochez-vous à l'affrètement?

Le lgén Campbell: En cas de besoin, il serait bon, je pense, de pouvoir recourir à des véhicules affrétés, que ce soit pour le transport maritime ou pour le transport aérien. Nous sommes en présence de deux facteurs ici. D'abord, l'Antonov est en train de vieillir, il est de moins en moins fiable et il est donc moins souvent disponible. Deuxièmement, en règle générale, nous voulons affréter ce genre de ressources en même temps que d'autres pays. Nous sommes donc en concurrence avec les autres.

Au bout du compte, il appartient au gouvernement du Canada et au Canada en général de décider de ce que doit être la capacité des Forces canadiennes. Si l'on s'attend à ce qu'elles soient en mesure de se déployer assez rapidement, en réponse à des catastrophes humanitaires ou à des catastrophes naturelles, comme en Turquie il y a quelques années, ou pour déplacer rapidement une armée ou d'autres forces à l'étranger, nous devons nous doter d'une certaine capacité sur ce plan, parce que nous ne l'avons pas.

Il existe d'autres plates-formes, comme le C-17. L'A-400M pourrait aussi nous servir, bien qu'il ne faille pas s'attendre à ce qu'il entre en service avant plusieurs années.

Le sénateur Day: Vous venez de nous parler là de l'appareil lui-même. Je m'attendais plutôt à ce que vous disiez que vous ne pouvez pas mettre la main sur de tels appareils quand vous en avez besoin, parce qu'ils ne sont pas disponibles. Êtes-vous, en principe, contre l'idée de conclure des contrats de location permanents, plutôt que d'acheter des appareils et d'en faire une dépense d'immobilisations?

Le lgén Campbell: Pas du tout. Dans notre analyse des options possibles, nous envisageons d'utiliser les deux avions dont je viens de vous parler, mais aussi de recourir à des formules de location, comme dans le cas de l'Antonov et de tous les autres appareils du même type. Nous allons voir s'il nous faut acheter un appareil ou si nous pouvons en louer, et en vertu de quelles règles nous le ferons. Nous pourrions peut-être partager les coûts avec d'autres pays.

Without going into details, I have had some very interesting discussions with our American air force counterparts and also with some industry folks here in Canada with regard to arrangements that might, at the end of the day, reduce cost to the taxpayer.

Senator Day: That would fit within this capital cost acquisition, which you have anguished over, it would appear. Much of the equipment and aircraft are in need of modification. The Aurora and the Hercules are aging. The number of F-18s is being reduced to achieve this capital cost upgrade. It is under so much capital pressure that capability and equipment infrastructure are also constantly reducing.

At the end of your written presentation, you sum up the whole story. You say that if you are given the opportunity to pursue modernization initiatives, you will continue to be combat-capable and to meet the expectations of Canadians.

All of these things that you outlined are dependent on being given the opportunity to pursue your plans, in effect. Is that what you are telling us?

LGen. Campbell: I guess the good news from an air force perspective is that the key element of the F-18 project has been already approved by government. The project for the Aurora modernization is also in implementation. The other main elements of the program are also incorporated.

The one element that is not beyond the notional stage of being fed into the capital program is this whole dimension of airlift. Certainly there has been work with the central staffs, by the central staffs, really, to see how this would fit within a program. It is a bit too early to plot that and to say, yes, the dollars will be available. We really have not concluded what a reasonable option might be. As you pointed out, the solution may well be not a capital-intensive one but one that we can spread out over some period of time.

Senator Day: General, I would like you to comment briefly on a feeling I have that an awful lot of what you do is driven too much — I say “too much” because I think it interferes with your planning — by monies available. We heard Mr. Calder a week or so ago talk about this wonderful long-term planning and dealing with the various options and all the various things that you could do. Yet, we remember in the early 1990s, and I appreciate you were not in the position you are in now, individuals who had a commitment to the armed forces and wanted to be pilots being bought out of their commitment because you said you did not need any pilots. That is less than 10 years ago. I understand that there are pilot classification individuals right now who have been graduated from RMC, have a commitment and a desire to be pilots in the armed forces, but who are off doing graduate work because you cannot train them to be pilots right now; you cannot work them into the program. Yet you are saying you need another 120 pilots. Is this all being driven by dollars, and is that the reason

Sans entrer dans le détail, sachez que j'ai eu d'intéressants échanges avec nos homologues de l'US Air Force, de même qu'avec des représentants de l'industrie, ici au Canada, relativement aux modalités que nous pourrions appliquer afin de réduire les coûts pour le contribuable.

Le sénateur Day: Cela s'inscrirait dans le cadre du programme d'acquisition d'immobilisations, à propos duquel vous semblez entretenir quelques inquiétudes. Il faut modifier tout le matériel, tous les avions. L'Aurora et le Hercules prennent des rides. Le nombre de F-18 est réduit à cause des coûts d'immobilisations que représente la modernisation de cette flotte. Les pressions financières sont telles que nous réduisons sans cesse la capacité de la flotte et l'infrastructure matérielle.

À la fin de votre mémoire, vous résumez toute la situation. Vous dites que si vous aviez la possibilité de poursuivre vos initiatives de modernisation, vous pourriez maintenir votre aptitude au combat et répondre aux attentes des Canadiens.

Finalement tout dépendra de la capacité que vous aurez d'appliquer vos plans. Est-ce là ce que vous voulez nous dire?

Le lgén Campbell: La bonne nouvelle, du point de vue de la Force aérienne, c'est que le principal élément du projet de modernisation des F-18 a déjà été approuvé par le gouvernement. Le projet de modernisation de l'Aurora a été enclenché. Les autres éléments du programme ont aussi été incorporés dans toute cette démarche.

Le seul élément qui en soit encore à l'étape du principe de l'inscription dans un programme d'immobilisations est celui qui concerne le transport aérien en général. Un certain travail a été effectué par et avec le personnel des services centraux, pour voir comment intégrer tout cela dans un programme. Il est un peu tôt pour se prononcer et pour déclarer que les fonds sont effectivement disponibles. Nous n'avons pas tiré de conclusion sur ce que doit être l'option raisonnable. Comme vous l'avez dit, il est possible que la solution ne consiste pas à se lancer dans des immobilisations mais à échelonner les coûts sur une certaine période.

Le sénateur Day: Général, tout ce que vous nous dites m'inspire une remarque. Une grande partie de vos plans dépend beaucoup trop — je dis «beaucoup trop» parce que je crois que cela gêne finalement votre planification — de la disponibilité des fonds. Il y a une semaine, M. Calder nous a vanté les mérites de la planification à long terme et le fait que vous envisagiez plusieurs options et que vous aviez plusieurs choix. Pourtant, si l'on se rappelle ce qui s'est passé au début des années 90 — je sais, bien sûr, que vous n'étiez pas alors dans le poste que vous occupez aujourd'hui — des gens qui voulaient s'engager dans les Forces armées pour devenir pilotes se sont vus fermer la porte au dernier moment parce que vous n'aviez plus besoin de pilotes. Cela remonte à moins de 10 ans. J'ai cru comprendre que des diplômés du CMR, dans la catégorie pilote, veulent effectivement entamer ce genre de carrière au sein des Forces armées mais qu'ils se retrouvent à faire autre chose parce que vous ne pouvez pas les former dans cette spécialité pour l'instant. Vous ne pouvez pas les

we see these anomalies in the system, notwithstanding all your planning?

LGen. Campbell: We could get into about an hour's worth of answers with those very good questions. Let me address the resource issue first.

Clearly, resources within the Department of National Defence and the Canadian Forces have been very tight. I said to SCNDVA when I spoke to them that while I felt strongly that we had managed to preserve and in fact even enhance the capability and the quality of many of the forces that we have we should not confuse that with depth or sustainability, because those are quite different things. You cannot take the kinds of resource reductions that we faced within the 1990s and not have something change.

I was part of the central staff when we were going through those difficulties. We took the hand we were dealt and actually preserved a useful military capability that we can build on and enhance.

In the situation today, though, in the last two to three years with the government's addition of more funding, some stability in the programs, and, one hopes, even a continued augmentation of resources, my sense is that we now have the stability required so we can actually do that planning about where we need to go in the future.

Resources are tight. It is like your own personal bank account. If you know what it is going to be and you can be consistent and you can understand it, and if it is not going to change from month to month or year to year, you can get on and plan your life. The problem is caused when you do not have that kind of certainty. That was life back in the 1990s.

To the issue of pilot training, this is not a question of resources. I will go back to this question about transition. We transitioned from the Tutor fleet to our new NATO flying training program with the Harvard-2 and the Hawk simultaneously. We did not have the luxury of standing up one and shutting down the other. We had to do them together. When you do that, particularly as you introduce new aircraft into the system, you run into some bottlenecks and unexpected setbacks. As a result of that, we ended up a bit behind the power curve on training. That is why some of these people coming out of RMC and elsewhere are waiting.

I am very concerned about that. If we do not look after those folks well, we will turn them into unmotivated people very quickly, and they will be the ones quickest to leave whenever it is that their commitment to serve disappears. We are managing those people on an individual-by-individual basis, to try to ensure what we are doing with them is productive and, we hope, offsetting some future liability for training or education that they will not have to do once we can feed them into the mill.

intégrer dans le programme. Vous avez dit avoir besoin de 120 pilotes de plus. Est-ce que tout cela se ramène à une question de budget? Est-ce la raison pour laquelle on constate autant d'anomalies dans le système, sans parler de votre planification?

Le lgen Campbell: Pour répondre à ces excellentes questions, il pourrait me falloir une bonne heure. Je vais commencer par la question des ressources.

Il est vrai que les ressources au ministère de la Défense nationale et dans les Forces canadiennes sont très limitées. Quand je me suis adressé au CPDNAC, je lui ai déclaré que, même si je suis intimement convaincu d'avoir géré mon organisation pour économiser et d'avoir amélioré la capacité et la qualité de la majorité de nos forces, il ne fallait pas confondre tout cela avec la viabilité à long terme, parce que ce sont deux choses bien différentes. On ne peut effectuer le genre de réduction de ressources que nous avons conduite dans les années 90 sans que quelque chose change.

Je faisais partie du personnel des services centraux quand nous avons traversé cette période difficile. Nous nous sommes débrouillés avec ce que nous avions en main et nous avons réussi à préserver la capacité militaire utile que nous pouvons maintenant accroître et améliorer.

Dans la situation actuelle, à la suite de l'injection de fonds supplémentaires par ce gouvernement au cours des deux ou trois dernières années, nous avons pu stabiliser les programmes et même, espérons-le, augmenter les ressources au point que nous pouvons espérer avoir atteint la stabilité nécessaire pour planifier en fonction de l'avenir.

Les ressources sont limitées. C'est un peu comme un compte bancaire personnel. Si vous savez ce qui doit rentrer et que vous avez des dépenses régulières, que vous comprenez votre situation, que celle-ci ne va pas changer d'un mois à l'autre ni d'une année à l'autre, vous pouvez vous permettre une certaine planification. Le problème se pose dès que ce genre de certitude disparaît. C'est ce qui nous est arrivé dans les années 90.

Pour ce qui est de la formation des pilotes, ce n'est pas une question de ressources. Je reviens à la question de la transition. Nous sommes simultanément passés d'un entraînement sur Tutor à un programme d'entraînement sur Harvard-2 et sur Hawk. Nous n'avions pas le luxe de passer instantanément de l'un à l'autre. Nous avons dû mener les deux de front. Quand on fait cela, surtout quand on met en service un nouveau type d'appareil, on se heurte à des problèmes inattendus et à des problèmes d'engorgement. À cause de cela, nous avons pris du retard dans les programmes de formation. Voilà pourquoi les gens qui sortent du CMR ont été placés ailleurs, en attendant.

Leur sort me préoccupe. Si nous ne nous occupons pas bien de ces gens-là, nous allons très vite les démotiver et ils seront les premiers à partir, dès qu'ils se désengageront. Nous traitons de leurs cas sur une base individuelle pour essayer de faire quelque chose de productif avec eux et, nous l'espérons, pour ne pas avoir plus tard à leur redonner une certaine instruction ou une certaine formation, une fois que nous pourrions les intégrer dans le système.

We made a deliberate choice about six to eight months ago to stop some people from the training program in Moose Jaw because they were not getting the continuity of training they needed. As you know, that is the worst possible thing you can do. An individual gets one chance at this pilot training bit. If you blow it, through your fault or the fault of the system, it is very difficult to get back in. We took those people out and set them aside so we could give the training to individuals there, and then we are going to feed the new people back into the system so we can really pay attention to them. They all understand that. We have taken a very personal view of making sure that the young peoples themselves understand why we are doing what we are doing. It is, at the end of the day, for their best interest.

[Translation]

Senator LaPierre: If you allow, I would ask Mr. Bastien to provide me with some written figures concerning francophones, for instance, about their participation and the role of French.

[English]

Also, I am interested in visible minorities, in this absurd language we use, and how they you fit into the air force.

[Translation]

I would also like to ask Mr. Gilbert what in fact makes—

[English]

...the Air Force: a good place in which to live and in which to grow? Does he often have this picture on the posters?

LGen. Campbell: Not in the want ads.

Senator LaPierre: I am very concerned, sir, about security in the North. I was concerned when we were out in British Columbia. If I remember correctly, the Aurora only goes into the North twice. After all, this is an immense stretch of land and borders on our third ocean. How do you view the North's strategic importance to our security?

LGen. Campbell: The key feature of that question is the immenseness of this territory. The reality is that we could put every one of not only our Aurora aircraft but everything else we own full-time against the North and not be able to cover it in the context of a sovereignty or security basis. We rely on the queuing or the identification of a requirement or a threat so that we can concentrate resources. That is not unique to the Arctic. It is also true in other areas as well. For example, on the West Coast, we do not fly a tremendous number of security patrols on a daily basis either, but when the migrant situation arose we were able to concentrate forces from both coasts to provide a tremendous capability to complement the navy and others to do that and to use the queuing that we were getting from naval and other assets to know where to operate the airplanes. Airplanes are tremendous resources but they are also fleeting and non-permanent. To fly them over wide expanses of ocean is a poor choice of tactic.

Il y a six ou huit mois, nous avons délibérément décidé de retirer certaines personnes du programme de formation à Moose Jaw, parce qu'ils n'avaient pas reçu la formation suivie dont ils avaient besoin. Comme vous le savez, c'est là la pire chose qui puisse être. Un élève-pilote a une seule chance à l'entraînement. Si les choses ne fonctionnent pas, que ce soit de votre faute ou de la faute du système, il est très difficile de se reprendre. Nous avons mis les jeunes diplômés du CMR de côté pour l'instant, afin de pouvoir assurer la formation des élèves-pilotes qui sont déjà dans le système; nous intégrerons les jeunes diplômés à un rythme approprié pour pouvoir nous en occuper correctement. Ils le comprennent. Nous veillons à ce que ces jeunes comprennent pourquoi nous faisons tout cela et qu'ils sachent qu'en fin de compte, c'est pour leur bien.

[Français]

Le sénateur LaPierre: Si vous me permettez, je demanderais à M. Bastien de me transmettre par écrit certains chiffres au sujet des francophones, entre autres, sur leur participation et le rôle de la langue française.

[Traduction]

Je m'intéresse aussi aux minorités visibles, pour reprendre ce vocabulaire absurde qu'on utilise à leur égard, et je m'intéresse à la façon dont on peut les intégrer dans la Force aérienne.

[Français]

J'aimerais également demander à M. Gilbert ce qui fait en réalité...

[Traduction]

... que la Force aérienne est un endroit intéressant où vivre et grandir? Est-ce que cette photo est souvent reprise sur les affiches?

Le lgén Campbell: Pas dans les annonces de recrutement.

Le sénateur LaPierre: Je me préoccupe beaucoup, monsieur, de la sécurité dans le Nord. Je m'intéressais à cette question quand j'étais en Colombie-Britannique. Si je me souviens bien, l'Aurora n'est allé que deux fois dans le nord. Après tout, il s'agit d'un immense territoire qui est bordé par notre troisième océan. Quelle importance stratégique le Nord représente-t-il pour notre sécurité?

Le lgén Campbell: Vous l'avez bien dit, il s'agit d'un territoire immense. En réalité, vous pourriez déployer en permanence dans le Nord non seulement tous les Aurora que nous avons, mais aussi le reste de notre flotte, sans pour autant pouvoir assurer notre souveraineté ni notre sécurité. Nous nous fions à l'établissement d'un besoin ou d'une menace pour concentrer nos ressources. Cela n'est pas particulier à l'Arctique. C'est également vrai dans d'autres régions. Par exemple, sur la côte ouest, nous n'effectuons pas non plus beaucoup de patrouilles quotidiennes de sécurité, mais quand le problème des immigrants illégaux s'est posé, nous avons mobilisé nos forces des deux côtes et déployé énormément plus de moyens en complément de ceux de la Marine et des autres services, et nous avons engagé nos appareils sur la foi des renseignements obtenus de la Marine ou d'autres services. Nos avions sont des ressources fabuleuses, mais elles ne sont pas immuables. Ce serait un mauvais choix tactique que de leur faire survoler de vastes étendues océaniques.

Senator LaPierre: You concentrate on the queuing and, once you know about that, then you can deploy the assistance that is necessary both in rescue and in security?

LGen. Campbell: That is correct. We do some sovereignty-type activities in the North, out of Yellowknife, with the Twin Otter squadrons that are based there. We do fly, as you noted, a number of patrols with Auroras. We deploy F-18s in our forward-operating locations there. If we have either intelligence or other sources that would suggest that there is a need to concentrate resources, then we do so. That is an important element, too. We tend to think about activities of airplanes in terms of yearly flying rates and decry the lessening of hours. It is important to understand how much you can concentrate at a particular time and how much resource, ultimately, you can build. In the case of the migrant operation, we threw more resources at that, bought more flying hours and provided a greater number of flights to carry on that action.

Senator LaPierre: Would you say that we are in a peacetime environment since September 11? I used the phrase that you used.

LGen. Campbell: That is a difficult question. Has the world changed fundamentally since September 11 in terms of our security here? I think many observers would say, no, that these threats existed before September 11. Are they manifestly more apparent to Canadians today and North Americans in general? Clearly, they are. What was postulated as being a possibility we practised in the NORAD environment, for example, hijacked airplanes scenarios, and so on. In the past, we all believed that was possible. We have now seen that not only is it possible but also it is reality. In that case, the world has changed.

In the context that we continue to support operations in Bosnia, we continue to support operations here within Canada and we continue to have to train on a daily basis to regenerate ourselves, and so on. Things have not changed significantly.

Senator Atkins: We have talked about permanent force and reserve force. This morning, Admiral Buck said that he could not put his ships to sea if it were not for civilians. What number of civilians do you have attached to the air force?

LGen. Campbell: The civilian complement of the air force is just over 2,000 people, but that is a false measure of how many people are involved in maintaining the capability.

Let me give you a quick comparison. The navy relies on a fleet prepare unit, in Halifax and Esquimalt, which is populated by a civilian cadre of DND employees. For years, the air force has — and even more so today — operated generally with industry providing that third-line support.

Le sénateur LaPierre: Vous vous fiez donc beaucoup sur l'établissement des besoins et sur le fait qu'une fois que vous disposez des renseignements nécessaires, vous pouvez assurer l'assistance voulue qu'il s'agisse de sauvetage ou de sécurité?

Le lgén Campbell: C'est exact. Nous conduisons quelques activités visant à garantir notre sécurité dans le Nord, à partir de Yellowknife, grâce aux escadrons de Twin Otter qui y sont basés. Comme vous l'aurez remarqué, nous effectuons aussi quelques patrouilles avec les Auroras. Nous déployons également des F-18 à partir de nos emplacements avancés dans le Nord. Dès que nous recevons des renseignements de sécurité ou autres nous laissant entendre que nous devons concentrer des ressources, nous passons aux actes. C'est un autre élément important. On a tendance à raisonner en termes d'heures annuelles de vol dans toutes ces activités et de protester quand ces heures-là diminuent. Or, il faut être conscient des ressources que l'on peut mobiliser et de la période pendant laquelle on peut le faire. Dans le cas des opérations concernant les immigrants illégaux, nous avons déployé plus de ressources que d'habitude, investi plus d'heures de vol et assuré un plus grand nombre de vols.

Le sénateur LaPierre: Estimez-vous que nous sommes en situation de paix depuis le 11 septembre? Je reprends les mots que vous avez employés.

Le lgén Campbell: C'est une question délicate. Le monde a-t-il changé de façon fondamentale depuis le 11 septembre sur le plan de la sécurité? Beaucoup d'observateurs vous diront que non, que ces menaces existaient avant le 11 septembre. Sont-elles maintenant plus apparentes pour les Canadiens et pour les Nord-américains en général? Sans doute. Nous nous sommes entraînés, dans le cadre du NORAD par exemple, à toutes les possibilités envisagées avant, comme les détournements d'avions de ligne. Dans le passé, nous pensions cela possible. Nous venons de nous rendre compte que c'est non seulement une possibilité mais une réalité. C'est sous cet angle que le monde a changé.

Dans ce contexte, nous continuons d'appuyer les opérations en Bosnie, les opérations au Canada et nous continuons de former quotidiennement nos gens pour qu'ils demeurent opérationnels. Sinon, les choses n'ont pas beaucoup changé.

Le sénateur Atkins: Nous avons parlé de force permanente et de force de réserve. Ce matin, l'amiral Buck a déclaré qu'il ne serait pas en mesure de faire prendre la mer à ses navires s'il ne pouvait pas compter sur le civil. Combien de civils avez-vous dans la Force aérienne?

Le lgén Campbell: L'effectif de civils de la Force aérienne est légèrement supérieur à 2 000 personnes, mais c'est une fausse indication du nombre de gens qui participent au maintien de notre capacité en général.

Je vais me livrer à une brève comparaison. La Marine compte sur une unité de préparation de la flotte, à Halifax et à Esquimalt, qui est essentiellement composée de civils employés du MDN. Depuis des années, la force aérienne — et c'est encore plus le cas aujourd'hui — fonctionne en collaboration avec l'industrie qui lui assure l'entretien au troisième échelon.

Our equivalent of the admiral's civilian force are the Bombardiers, the AlliedSignal, the Bristols and all of these other organizations, IMP, for example, that actually do the third-line maintenance for us.

Senator Atkins: How many women pilots do you have?

LGen. Campbell: The number is not large. I would be guessing, but I would say it is less than 50. We have no fighter pilots right now, although one is entering training in the near future. The program has been open to women for a long time. We have attracted a wide variety. We have a lot of navigators as well who are female. All of them with whom I talk find it extremely interesting. They say that they feel very comfortable in the environment. We lose them large already for the same reasons as we lose other people, namely, to go off and do other things.

Senator Atkins: Is there any form of affirmative action in the forces that encourages women?

LGen. Campbell: No, not in an air force-specific sense. The best affirmative action we can do is to make the environment accommodating to women, and I think we do that. During the days of the *Maclean's* articles on problems that women faced in the armed forces, when I was commanding the air division, I made a specific point of talking to women of all ranks when I travelled out in the field to find out if any of this was part of their experience. Was this part of the air force that I did not see? I received input that, no, they feel very comfortable in the environment. Certainly 10 or 15 years ago there were barriers that had to be broken. It was largely a male-dominated organization. I do not think that is so today.

Senator Atkins: I try to understand why it takes so many years to produce a helicopter. I wonder whether part of it is because the assembly or part of the contract must be made in Canada. Why does it take so long?

LGen. Campbell: It is more complex, obviously, than going down to the corner Chevy lot and picking one out. That is part of it.

These are very significant investments. We are talking over \$3.000 million, which is a lot of money to invest. Therefore, it is important that we invest this prudently. Part of it is also a question of the particular circumstance of where airplanes are in their development. There are not a large number of helicopters that are on the market and ready to buy. Some of them are coming about now, for example, the Sikorsky product, the NH90, and others. As an operator and as a pilot, I always find things never happen fast enough for my desires, either. It is a complex process.

Going back to my comments about the folks who are involved in running the program, I know them all. They are or were

Notre équivalent de l'effectif civil de l'Amirauté est constitué par les gens de Bombardier, d'AlliedSignal, de Bristols et d'autres, comme l'IMP, qui assurent la maintenance au troisième échelon.

Le sénateur Atkins: Combien de femmes pilotes avez-vous?

Le lgen Campbell: Pas beaucoup. Je vais m'avancer, mais je dirais pas plus de 50. Nous n'en avons pas actuellement qui soient rattachées à la chasse, mais il y en a une qui entamera son instruction sur chasseur très bientôt. Le programme est pourtant offert aux femmes depuis longtemps. Nous avons attiré plusieurs femmes dans différentes spécialités, notamment dans la branche navigation aérienne où nous en comptons beaucoup. Toutes celles avec qui je me suis entretenu trouvent cela intéressant. Elles se sentent très à l'aise dans notre arme. Cependant, nous en perdons déjà beaucoup pour les mêmes raisons que nous perdons les hommes, autrement dit parce qu'elles vont faire autre chose ailleurs.

Le sénateur Atkins: Avez-vous adopté une sorte de programme d'action affirmative au sein des forces armées pour attirer les femmes?

Le lgen Campbell: Non, pas dans la Force aérienne. Le meilleur programme de discrimination à rebours que je connaisse consiste à faire en sorte que notre milieu soit accueillant pour les femmes, ce que nous faisons, je crois. À l'époque où *Maclean's* a fait paraître sa série d'articles sur les problèmes auxquels les femmes se heurtaient dans les forces armées, j'étais commandant de la division aérienne et je me faisais un devoir, dans mes tournées, de parler avec toutes les femmes, tous grades confondus, pour savoir ce qu'elles vivaient. Serait-ce là une facette de la Force aérienne à côté de laquelle je serais passé? J'ai reçu beaucoup de réactions de femmes m'ayant déclaré qu'elles étaient très à l'aise dans notre milieu. Il y a 10 ou 15 ans de cela, il est certain que ces femmes-là se heurtaient à des obstacles, dans une organisation essentiellement dominée par les hommes. Mais je ne pense pas que ce soit encore le cas aujourd'hui.

Le sénateur Atkins: J'essaie de comprendre pourquoi il a fallu tant d'années pour produire un hélicoptère. Je me demande si cela n'est pas dû au fait qu'une partie de l'assemblage ou du contrat doit être réalisée au Canada. Pourquoi cela prend-il aussi longtemps?

Le lgen Campbell: L'achat d'un avion est évidemment plus délicat que l'achat d'une voiture, chez le concessionnaire du coin. Voilà une partie de la réponse.

Les investissements sont énormes: on parle de plus de 3 000 millions de dollars, ce qui est beaucoup. Dès lors, il faut se montrer prudent. Par ailleurs, il y a les circonstances particulières dans lesquelles l'appareil doit être mis au point. Il n'existe pas beaucoup d'hélicoptères sur le marché qui soient susceptibles de répondre directement à nos besoins. Certains sont en production, comme le Sikorsky, le NH90 et d'autres. En tant qu'exploitant d'une flotte, en tant que pilote, j'estime moi aussi que les choses ne vont jamais assez vite. Mais le processus est complexe.

Pour en revenir à ce que je disais au sujet de ceux qui exploitent le programme, sachez que je les connais tous. Ils sont

operators just like we are. They are trying to do the best they can to deliver a product as quickly as they can as well.

Senator Atkins: To someone who is just an observer, Boeing is producing a 767 in a year and a half, or less.

LGen. Campbell: One should go back and look at how long the development process was involved in almost any project. For example, the joint strike fighter that the United States has recently been talking about, the JSF, had its genesis at least six or seven years ago. It just finished its initial selection phase now. Even in the United States, they will not be talking about bringing that aircraft into service until the 2010 or 2012 time frame. These projects are not short term.

It goes to my opening point about strategic planning: It is critical that we have as good an understanding as we can of what we think we will need out there in 10, 15 or 20 years, because what we think about buying today that is about when we will be getting it.

Senator Atkins: The reason I ask is this: Do we always have to reinvent the wheel?

LGen. Campbell: I do not think we are. In the case of the F-18, we bought it essentially off the shelf. In the case of whatever strategic airlifter we buy, if we get it, it will be off the shelf. That could be a quick acquisition, depending on what we choose to do, if we choose to do anything.

The MHP is a little different, although whatever we buy will be off the shelf, as the situation is less clear in terms of available manufacturers. Our new trainer airplanes, the Harvard and the Hawk, were both off-the-shelf acquisitions. We have gone away from the proposition that if it does not have a Canadian flavour or stamp to it, we do not want it. Almost everything we have is the same as what everyone else is flying.

Senator Atkins: It just gets down to helicopters.

LGen. Campbell: Fixed-wing pilots will say that helicopters are just difficult things, but there you go.

The Chairman: General Campbell, your testimony today has been very instructive and helpful to us in understanding the problems that you face. They are complex and difficult. You are dealing with a shortage of resources, and we appreciate that. I want to reiterate the pride that this committee feels in the work of the men and women of the air force. We wish you would communicate that to them.

LGen. Campbell: Mr. Chairman and honourable senators, you can be absolutely certain that we will use a chunk of our part of the maple leaf and other communications to express those words to the men and women out there. They do deserve them.

des exploitants de flotte aérienne, tout comme nous. Ils essaient de faire du mieux qu'ils peuvent pour nous fournir le produit le plus rapidement possible.

Le sénateur Atkins: Un observateur se rend tout de même compte qu'il faut un an et demi voire moins à Boeing pour produire un 767.

Le lgen Campbell: Il faut tenir compte de tout le temps nécessaire à la phase de développement dans presque n'importe lequel projet. Par exemple, le Joint Strike Fighter ou JSF, dont les États-Unis ont commencé à parler récemment, était déjà envisagé il y a six ou sept ans. Le projet vient juste de passer la phase de sélection initiale. Même les Américains n'envisagent pas de mettre un nouvel appareil en service avant l'horizon 2010 ou 2012. Ces projets ne se font pas à court terme.

Cela nous ramène à ce que je disais au début sur la planification stratégique: il est déterminant de nous faire la meilleure idée possible du genre de matériel dont nous aurons besoins dans 10, 15 ou 20 ans d'ici, parce que ce n'est qu'à ce moment-là que nous toucherons le matériel que nous voulons acheter aujourd'hui.

Le sénateur Atkins: Je vous ai posé cette question parce que je me demandais s'il faut vraiment réinventer la roue à chaque fois?

Le lgen Campbell: Je ne pense pas que c'est ce que nous faisons. Dans le cas des F-18, nous l'avons acheté tout fait. L'avion de transport stratégique que nous recherchons est peut-être déjà disponible dans le commerce, auquel cas nous pourrions l'acquérir rapidement, si c'est ce que nous voulons faire, si nous voulons effectivement acheter une machine.

Le projet d'hélicoptère maritime est légèrement différent; il s'agira sans doute d'un matériel déjà existant, mais la situation est un peu moins claire quant au fabricant qui pourra fournir ce matériel. Nos nouveaux appareils d'entraînement, le Harvard et le Hawk, existaient déjà. Nous ne cherchons plus, comme nous le faisons, à acheter des appareils portant un cachet canadien. Nous avons des machines que l'on retrouve dans presque n'importe quel pays.

Le sénateur Atkins: Au bout du compte ce sont de simples hélicoptères.

Le lgen Campbell: Les pilotes d'avion vous diront que les hélicoptères sont des machines très complexes, mais c'est ainsi.

Le président: Général Campbell, votre témoignage d'aujourd'hui a été très instructif et il nous a beaucoup aidés à comprendre les problèmes auxquels vous êtes confronté, problèmes complexes et difficiles. Vous êtes aux prises avec une pénurie de ressources et nous le comprenons fort bien. Je tiens à vous rappeler à quel point les membres de ce comité ont fiers du travail des hommes et des femmes qui composent la Force aérienne. Nous espérons que vous le leur direz en notre nom.

Le lgen Campbell: Monsieur le président et honorables sénateurs, vous pouvez être certain que nous allons utiliser le segment qui nous revient dans le bulletin la Feuille d'érable et d'autres moyens de communication pour transmettre vos bons mots aux gens de notre organisation. Ils le méritent bien.

The Chairman: Honourable senators, our final witness is General Raymond Henault, Chief of the Defence Staff. A native of Winnipeg, he completed his pilot training at CFB Borden, Ontario, and CFB Gimli, Manitoba. We see from his biography that he has accumulated 4,500 hours of flying time in a variety of aircraft. He has had a distinguished career with postings in Canada and abroad.

At National Defence Headquarters, he has served as Chief of Staff J3, as Acting Deputy Chief of the Defence Staff, as Assistant Chief of the Air Staff and as Deputy Chief of the Defence Staff. General Henault was promoted to his present rank and appointed Chief of the Defence Staff on August 28 of this year. He is accompanied by Chief Petty Officer First Class R.M. Lupien, Canadian Forces Chief Warrant Officer.

General, before you start, I want you to know that we have told the commanders of each of the environments how proud we are of the men and women in the Canadian Forces. I want to repeat that to you. It is something that everyone on the committee feels. We feel it is a message that is not delivered often enough.

General Raymond R. Henault, Chief of the Defence Staff, Department of National Defence: Mr. Chairman, I feel that same pride. I appreciate it coming from a committee of this stature.

[Translation]

It is a pleasure for me to be with you again this afternoon, the Chief of the Defence Staff, with Chief Petty Officer First Class, Richard Lupien, to talk to you about the Canadian Forces. Knowing that I am your final witness, I am going to try and shorten my presentation to allow more time for discussion among ourselves. I will try to answer all your questions.

[English]

I have some prepared notes here, which you received beforehand, so I will try to go quickly through them. I will also give you an update of where we are with Operation Apollo, which is our current commitment to the counterterrorism campaign, and then open the floor to questions. I will be happy to answer any question that you have. If you have any questions for Chief Petty Officer Lupien, please ask those as well.

I know that you have been interviewing all of the environmental chiefs today and have had an opportunity to get their views and feedback throughout the day. I understand that that has gone well and I appreciate that.

I would like to give you a perspective on my plans and priorities. In the first instance, I will give you the latest recap on Operation Apollo, which is our deployment to the Arabian Sea and the region that is under scrutiny in the context of the campaign against terrorism.

I think that most here are well aware of our naval task group deployment. It is in the region now and is operating in full concert with the coalition and the coalition allies. It is in the Arabian Sea and is undergoing a number of different task changes. It is

Le président: Honorables sénateurs, notre dernier témoin sera le général Raymond Henault, chef d'état-major de la Défense. Il est né à Winnipeg, a fait sa formation de pilote à la BFC Borden, en Ontario, ainsi qu'à la BFC Gimli, au Manitoba. À la lecture de sa biographie, on apprend qu'il a accumulé 4 500 heures de vol sur différents types d'appareil. Durant sa carrière fort honorable, il a occupé différents postes au Canada et à l'étranger.

Au Quartier général de la défense nationale, il a successivement été chef d'état-major J3, sous-chef d'état-major de la défense par intérim, chef d'état-major adjoint de la Force aérienne, puis sous-chef d'état-major de la défense. Il a été promu dans son grade actuel et nommé chef d'état-major de la défense le 28 août de cette année. Il est accompagné du premier maître de première classe, R.M. Lupien, adjudant-chef des Forces canadiennes.

Général, avant que vous ne commenciez, je veux vous répéter ce que nous avons dit aux commandants en chef des trois armes: nous sommes très fiers des hommes et des femmes qui servent dans les Forces canadiennes. Je tenais à vous le répéter. C'est un sentiment que tout le monde partage au comité. Nous jugeons que ce message n'est d'ailleurs pas assez souvent communiqué aux militaires.

Le général Raymond R. Henault, chef d'état-major de la défense, Ministère de la Défense nationale: Monsieur le président, je ressens la même fierté que vous. J'apprécie beaucoup l'occasion de comparaître devant un comité de cette stature.

[Français]

C'est un plaisir pour moi de vous rejoindre cet après-midi avec le chef des Forces canadiennes, le premier maître de première classe, M. Richard Lupien, pour vous entretenir sur les Forces canadiennes. Sachant que je suis votre dernier témoin, je vais essayer de raccourcir ma présentation pour permettre un plus long dialogue entre nous. Je tenterai de répondre à toutes vos questions.

[Traduction]

J'ai préparé quelques notes, mais comme vous avez eu l'occasion de les examiner avant la réunion, je me contenterai de les survoler. Je vais également faire le point sur l'opération Apollo, nom code de notre engagement dans la campagne contre le terrorisme, puis je m'en remettrai à vous pour les questions. Je serais heureux de répondre à vos éventuelles questions. Si vous avez des questions à poser au premier maître Lupien, n'hésitez pas.

Je sais que vous avez vu les chefs des trois armes aujourd'hui et qu'ils ont eu l'occasion de vous faire part de leur point de vue respectif. On m'a dit que les choses se sont bien passées et je m'en réjouis.

Je vais vous donner un aperçu de mes plans et priorités. Pour ce qui est des plans, je ferai le point sur l'opération Apollo, nom de code correspondant à notre déploiement dans la mer d'Oman et dans la région surveillée dans le cadre de la campagne contre le terrorisme.

La plupart d'entre vous êtes sans doute au courant du déploiement de notre force navale qui se trouve maintenant dans la région désignée et qui évolue de concert avec les alliés de la coalition. Cette force navale, qui est donc dans le golfe

integrating very effectively into the battle groups in the region. It is currently doing screening operations for the U.S. and ARG, which is the amphibious ready group that transports marines and other land elements in the region.

The HMCS *Vancouver*, the ship that left from the West Coast, is currently in Hong Kong en route to the area of operations in Southwest Asia with its parent carrier battle group. There is another frigate about to deploy soon, that being the HMCS *Toronto*. It will be leaving Halifax on December 5. I will be going to Halifax with the minister to bid farewell to that crew. It will join NATO'S Standing Naval Force Atlantic, STANAVFORLANT, to backfill the ship we withdrew from STANAVFORLANT when we first started this operation in order to get a vessel quickly into the Arabian Sea. We will provide support to Standing Naval Force Atlantic as it does a number of duties in support of the coalition and the campaign against terrorism in the Mediterranean over the next month and a half or so.

Another operation to which you may hear reference in the media is Operation Active Endeavour, which is NATO's contribution to the campaign against terrorism, using either the Standing Naval Force Atlantic or the Standing Naval Force Mediterranean.

We also currently have an Airbus in the region. It has been operating primarily from Rhein-Main Airbase in Frankfurt, Germany. It has been doing a number of missions into the region, carrying materiel and people throughout the area of operations. It has not gone into Afghanistan, but has gone into many of the outlying countries. That aircraft has done a tremendous amount of work so far. It has carried almost 500,000 pounds of cargo and people in the short time it has been there. We hope it will be augmented very soon by a detachment of three C-130 Hercules aircraft and, ultimately, by two Aurora CP-140 maritime patrol aircraft.

We also have our light infantry battalion, the Immediate Reaction Force Land, currently on seven days' notice to move with an advance party on 48-hour notice. You may know that that battalion had been previously committed for stability operations in airfield security and so on and also perhaps, as a spin-off to that, support to humanitarian operations. However, the mission changed with the fluidity of the situation in the region and, for that reason, we have now reduced the readiness to move back to seven days. We will deploy it when it is required by the coalition, as it is not at this time.

Finally, our National Command Element headquarters in Tampa remains on active service with the coalition headquarters in Tampa. It has liaison and logistics staffs in Qatar, Bahrain and other parts of the region to help support ongoing activities.

Arabo-Persique et elle fait actuellement l'objet d'un certain nombre de changements. Elle s'intègre de façon très efficace aux groupes de bataille de la région. Elle est en train d'effectuer des missions de protection pour le compte des Américains et de l'ARG, soit l'Amphibious Ready Group chargé d'assurer le transport des marines et des autres éléments dans la région.

Le NCSM *Vancouver*, qui est parti de la côte ouest, se trouve actuellement à Hong Kong et il fait route vers la zone des opérations en Asie du Sud-Est en compagnie du groupe aéronaval auquel il est rattaché. Une autre frégate sera déployée bientôt, le NCSM *Toronto*, qui quittera Halifax le 5 décembre. Je me rendrai moi-même sur place en compagnie du ministre pour saluer l'équipage. Celui-ci intégrera la force navale permanente de l'OTAN en Atlantique, la STANAVFORLANT, en remplacement du bâtiment que nous avons dû lui retirer au début du conflit afghan pour le dépêcher au plus vite dans la mer d'Oman. Au cours des quelque 45 prochains jours, nous allons assurer un soutien à la force navale permanente de l'Atlantique dans ses nombreuses missions à l'appui de la coalition et dans le cadre de la campagne contre le terrorisme en mer Méditerranée.

L'autre opération, dont vous avez sans doute entendu parler, porte le nom d'Active Endeavour: il s'agit de la contribution de l'OTAN à la campagne contre le terrorisme et elle fait appel soit à la force navale permanente de l'Atlantique soit à la force navale permanente de la Méditerranée.

Nous avons aussi déployé un Airbus dans cette région. Celui-ci évolue essentiellement à partir de la base de Rhein-Main, à Frankfurt en Allemagne. Il a déjà effectué plusieurs missions dans la région, transportant matériel et personnel jusqu'à la zone des opérations. Il n'est pas allé en Afghanistan, mais il s'est posé dans plusieurs pays voisins. Cet appareil a effectué jusqu'ici un travail impressionnant. Il a en effet transporté près de 500 000 livres de fret ainsi que du personnel, en très peu de temps. Nous espérons qu'il sera renforcé sous peu grâce au détachement de trois C-130 Hercules et, plus tard, grâce à deux Aurora CP-140 qui sont des avions de patrouille maritime.

Nous avons aussi notre bataillon d'infanterie légère qui constitue la Force de réaction immédiate (Terre); la FRI est prête à intervenir dans les sept jours, mais l'élément précurseur, lui, fonctionne suivant un ADM de 48 heures. Vous savez sans doute que ce bataillon devait d'abord être déployé dans le cadre d'opérations de stabilisation pour assurer la sécurité des aérodromes et autres points stratégiques et qu'il aurait ensuite participé à des missions à caractère humanitaire. Cependant, sa mission a changé compte tenu de l'évolution rapide de la situation dans la région, raison pour laquelle nous sommes revenus à une disponibilité opérationnelle sur préavis de sept jours. Nous déploierons cette unité quand la coalition en éprouvera le besoin, ce qui n'est pas actuellement le cas.

Enfin, notre quartier général de l'élément de commandement national, à Tampa, demeure actif au sein du quartier général de la coalition dans cette même ville. Nous avons une antenne de liaison et de logistique au Qatar, au Bahrein et dans d'autres pays de la région pour soutenir les activités permanentes.

[Translation]

That will give you an idea of what we are doing right now. I would remind you that there are some 3,300 members of the Canadian Forces currently deployed, not only on Operation Apollo, but also in other Canadian Forces operations continuing in Bosnia and elsewhere.

At present, we have 14 missions to which we provide support for NATO, the UN or the coalition we belong to.

[English]

The events of September 11 have obviously give us a tremendous amount of focus and a very complex new dimension that we must work on that has a very significant international flavour.

[Translation]

We have seen with our own eyes the threat of terrorism and we have understood that we have to deal with the threat as necessary, but that that will take time. From what we already see, with the extent of the operations in which we are involved, we think that patience will be required to complete the task with the coalition. This is a new dimension for which we must be prepared, but we know that there are still plenty of things for us to bear in mind to cope with the future.

[English]

We still have a number of other people issues that we must deal with as we go downstream. We must not forget those as we continue to cooperate with our coalition allies. We still need to invest in new resources and in people. We still need to invest in new equipment and to undertake all initiatives that are essential not only to our ability to respond to current operations but also to position the Canadian Forces to respond to operations in the longer term.

Much of that is very much guided not only by the white paper defence policy of 1994 but also by our Canadian Forces Strategy 2020, which I think has been alluded to and which I know you have discussed with other committee witnesses in the past. It really is at the core of what we are trying to do to posture the Canadian Forces for the long term and to maintain what we know is essentially a requirement for a multipurpose, combat capable, globally deployable Canadian Forces not only today but into the future.

Another very important part of that capability is one that provides us with interoperability with our allies, be they NATO, UN, coalition or others. That is a very important part of our strategy and our long-term capability requirement.

I am focusing a great deal of energy on a number of things, not the least of which is the campaign against terrorism; however, I am also very focused on those needs that I have just discussed.

[Français]

Cela vous donne un aperçu de ce que nous faisons dans le moment. Je vous rappellerai qu'il y a environ 3 300 membres des Forces canadiennes couramment déployés, non seulement en opération Apollo, mais aussi dans d'autres opérations des Forces canadiennes qui se poursuivent en Bosnie et ailleurs.

Nous avons actuellement 14 missions courantes pour lesquelles nous portons appui soit au profit de l'OTAN, des Nations Unies ou de la coalition à laquelle nous faisons partie.

[Traduction]

Il est certain que les événements du 11 septembre nous ont considérablement mobilisés et ont ajouté une dimension nouvelle et fort complexe au contexte stratégique international dans lequel nous devons évoluer.

[Français]

Nous avons vu de nos yeux la menace que constitue le terrorisme et nous avons compris qu'il faudra contrer la menace tel que nécessaire, mais que cela prendra du temps. D'après ce que nous voyons déjà avec l'étendue des opérations auxquelles nous avons fait face, nous croyons qu'il faudra une certaine patience pour compléter la tâche avec la coalition. C'est une nouvelle dimension à laquelle nous devons nous préparer, mais nous savons qu'il y a encore beaucoup de choses à garder en tête pour faire face à l'avenir.

[Traduction]

Il demeure plusieurs problèmes de personnel que nous devons bien finir par régler. Nous ne devons pas les perdre de vue à l'heure où nous collaborons avec les alliés de la coalition. Nous devons continuer d'investir dans nos nouvelles ressources et dans les ressources humaines. Nous devons continuer d'investir dans de nouveaux matériels et entreprendre tous les projets nécessaires non seulement pour pouvoir répondre aux actuels besoins opérationnels mais aussi pour que les Forces canadiennes se positionnent comme il se doit afin de pouvoir prendre part à des opérations de longue haleine.

Pour cela, nous nous appuyerons en grande partie non seulement sur le Livre blanc de 1994, qui énonce la politique de défense, mais aussi sur la stratégie 2020 dont on vous a, je crois, déjà parlé et à propos de laquelle vous vous êtes entretenus avec d'autres témoins dans le passé. Ce document est au cœur de ce que nous essayons de faire pour positionner les Forces canadiennes à longue échéance et pour maintenir ce que nous savons être une exigence fondamentale, celle de disposer d'une force de combat polyvalente, apte au combat, pouvant être déployée dans le monde entier, aujourd'hui et dans l'avenir.

Une autre partie très importante de la capacité que nous recherchons consistera à jouer la carte de l'interopérabilité avec nos alliés, que ce soit au sein de l'OTAN, de l'ONU ou de toute autre coalition. C'est là un élément très important de notre stratégie et de la capacité dont nous devons nous doter à long terme.

Je consacre beaucoup d'énergie à plusieurs dossiers et celui de la campagne contre le terrorisme n'est certainement pas le moindre. Cependant, je m'intéresse aussi beaucoup à tous les

People requirements remain key to our future, in my view, as I stressed before. That has been said by many others before me, I am sure, and I can assure you that it is not overstated. It really is the key to what we must do.

We recognized that we were having some significant problems with people issues, especially in terms of recruiting and retention. The maintenance of our core requirements into the future required us to take a hard look at recruiting and retention and to put in place some important initiatives. That is why we have launched the recruiting campaign that I hope you have seen, either in television ads or videos that are shown in movie theatres and before movies on television. We have acquired Internet access and newspaper ads, all in an attempt to tell young and adventurous Canadians between the ages of 17 and 24 — although we are not limited to that but that age group being are primary target — that are looking for an exciting career, one that offers some adventure as well as the challenge of being either an officer and a non-commissioned member in the regular force or reserve in the Canadian Forces, about the Canadian Forces.

That campaign is working reasonably well. To date, we have achieved about 85 per cent of our target for this fiscal year, that target being 7,000 regular force members. We have actually surpassed our target for the reserve force. We are up to about 4,000 recruits so far in the reserve, with a target of 3,000. We have recruited an overall total of reserve and regular force of 10,000 for this year.

I hasten to add that there is still a bit of work for us to do. Even though those numbers appear very successful, as they are, there are some areas in which we still have some shortfalls and we must do better. Those areas are primarily in the specialist requirements like doctors, engineers, some very specific technical trades and others. In some of those trades, we have achieved only about 30 per cent of our target. There is a bit of an imbalance and we are working hard to ensure that we put in place the initiatives and incentives that will help us to redress that shortfall. Some of those include recruiting sign-up bonuses and other attractive options that will help us to draw people to the forces, or at least to encourage them to have a much closer look at the forces.

In addition to that, we have a retention issue to deal with, which is another important part of what we do. Over the past few years, under the previous CDS and continued by me, we have undertaken many people programs that we think will encourage people to stay in the Canadian Forces.

[Translation]

We have proposed several quality-of-life initiatives concerning medical support, compensation, remuneration, education and

besoins que je viens d'énoncer. Comme je l'ai dit plus tôt, j'estime que notre avenir passe forcément par la réalisation de nos besoins sur le plan des ressources humaines. Je suis sûr que bien d'autres avant moi vous l'ont dit et je peux vous assurer qu'ils n'exagéraient pas. Il nous faudra absolument régler le problème de l'élément humain.

Nous avons pris acte des nombreuses difficultés que nous éprouvons dans le domaine des ressources humaines, surtout sur les plans du recrutement et de la rétention des effectifs. Le respect de nos exigences de base dans l'avenir exigera que nous examinions de très près les questions du recrutement et de la rétention et que nous adoptions plusieurs projets importants. Voilà pourquoi nous avons lancé la campagne de recrutement que vous avez vue, j'espère, à la télévision ou sous la forme de vidéo, ou encore dans les salles de cinéma avant la présentation des films. Nous avons acheté un accès Internet et des annonces dans les journaux pour essayer de dire aux jeunes Canadiens de 17 à 24 ans qui ont le sens de l'aventure — car même si nous ne sommes pas limités à ce groupe d'âge, celui-ci est tout de même notre cible principale — et que s'ils veulent entreprendre une carrière emballante, également synonyme d'aventures, ils peuvent devenir officiers ou militaire du rang dans la force régulière ou la force de réserve des Forces canadiennes, autrement dit dans nos forces armées.

Cette campagne semble avoir donné de bons résultats. Pour l'exercice en cours, nous avons jusqu'ici atteint 85 p. 100 de notre objectif de 7 000 recrues dans la force régulière. Nous avons, par ailleurs, dépassé notre objectif quant au nombre de recrues dans la réserve. Nous en avons recruté 4 000 tandis que notre objectif était de 3 000. En tout, entre la réserve et la force régulière, nous aurons donc recruté 10 000 personnes cette année.

Je m'empresse de dire que nous avons encore du pain sur la planche. Bien que ces chiffres semblent intéressants, il reste certains secteurs où nous manquons de personnel et où nous allons devoir faire mieux. Je veux surtout parler de spécialités comme la médecine, le génie et certaines spécialités techniques. Dans certaines de ces spécialités, nous n'avons atteint que 30 p. 100 de notre objectif. Nous sommes donc face à un certain déséquilibre et nous allons redoubler d'efforts pour lancer les projets et mettre en oeuvre les incitatifs qui nous permettront de redresser la situation. Nous envisageons notamment d'offrir des primes à l'engagement et de proposer d'autres options intéressantes qui nous permettront d'attirer des gens dans les Forces canadiennes ou du moins qui les inciteront à examiner la possibilité d'entreprendre une carrière chez nous.

En outre, nous avons un problème de rétention du personnel, et c'est un autre aspect qui nous mobilise en ce moment. Au cours des dernières années, sous la gouverne du précédent CEMD, nous avons entrepris plusieurs programmes axés sur les ressources humaines, programmes que je poursuis aujourd'hui et qui visent à inciter les gens à demeurer au sein des Forces canadiennes.

[Français]

Nous avons mis de l'avant plusieurs des initiatives de qualité de vie qui concernent le support médical, la compensation, la

professional development. We think that will help curtail what we have seen as an uncontrollable exodus of staff.

[English]

We have really turned the tide on what was a very significant departure of people from the Canadian Forces. The retention rate is about average now. The departure rate for the Canadian Forces was somewhere in the neighbourhood of 7 per cent to 8 per cent more than two years ago, and this was going to cause us some significant problems in the outer years because we could not recover our trained effective strength in any short time with that kind of a continuing unexpected attrition from the Canadian Forces.

We see now a reversal of that. The average attrition rate is somewhere in the neighbourhood of 3.5 per cent to 4 per cent. We are seeing attritions reduced somewhere in the neighbourhood of 4 per cent or 5 per cent, which means that we have achieved a more stable attrition, much more manageable in terms of recruiting and retention. That should make a difference.

We do not know what has caused a change in the attrition rates. We do not know whether it was the events of September 11 that created a certain desire to be part of a Canadian Forces operation or whether it is the retention initiatives or the recruiting initiatives. I think that they all combine. I think that is the actual response to that one.

Our focus remains on people. We are concentrating not only on the regular force but also on the reserve. We count on the reserves, quite frankly. They are an important part of our makeup. They are an essential part of the fabric of the Canadian Forces, and they provide us with the depth and capacity to sustain operations in the longer term. For that reason, we have to take the initiatives and the undertakings that are required to ensure that people are not only attracted to join but also to stay in the reserves of the Canadian Forces.

I know you have spoken at length with the environmental chiefs on their reserve programs. I hope that they have given you the answers you require.

We have a revitalization effort specifically in the land force reserve, for all the reasons you are well aware. We want to increase the number of reserve soldiers that are out there and to strengthen our overall capability to support land force operations not only at home but also abroad.

I can get into issues of that nature if you wish afterwards, Mr. Chairman, but I am fairly confident that what we have in place, if carried through, and our intention is to carry it through, will provide what we need in the longer term.

There is also a significant requirement for us to keep a close eye on modernization requirements. Again, I know the environmental chiefs have discussed this, but I would reinforce that.

rémunération, l'éducation ainsi que le développement professionnel. Nous pensons que cela a contribué à freiner ce que nous avons vu comme étant une sortie incontrôlable de personnel.

[Traduction]

Nous avons renversé la vapeur et stoppé l'hémorragie. Aujourd'hui, le taux de rétention est revenu à la moyenne. Le taux des départs dans les Forces canadiennes était de 7 p. 100 à 8 p. 100 supérieur à son niveau d'il y a deux ans, ce qui allait nous occasionner d'importants problèmes parce qu'il nous aurait été impossible, avec ce genre d'attrition imprévu et soutenu, de revenir à un effectif formé en activité suffisant.

La situation est en train de s'inverser. Le taux d'attrition moyen oscille autour de 3,5 p. 100 à 4 p. 100. Il a donc été réduit de 4 p. 100 à 5 p. 100, ce qui veut dire que nous en sommes à un niveau d'attrition plus stable, plus facilement gérable sur les plans du recrutement et de la rétention des effectifs. Cette situation devrait changer les choses.

Nous ne savons pas ce qui a occasionné ce changement dans les taux d'attrition. Nous ne savons pas si ce sont les événements du 11 septembre qui ont incité les gens à participer aux opérations des Forces canadiennes ou s'il faut attribuer ce mieux à nos initiatives visant à améliorer la rétention et le recrutement. J'estime que la réponse est une combinaison des deux.

Nous continuons à nous intéresser de près à l'élément humain. Nous concentrons nos efforts non seulement sur la force régulière, mais aussi sur la réserve. Très honnêtement, nous comptons beaucoup sur les réserves. Elles sont une partie importante des forces en général. Elles sont un élément essentiel du tissu des Forces canadiennes, car elles nous donnent la capacité voulue pour soutenir des opérations de longue haleine. Pour cette raison, nous avons décidé de faire ce qu'il fallait pour attirer des recrues dans les réserves et retenir ceux qui en font déjà partie.

Je sais que vous vous êtes entretenu dans le détail avec mes chefs de service sur les programmes concernant leur réserve et j'espère qu'ils vous ont apporté les réponses que vous recherchiez.

Nous avons entrepris un effort de revitalisation dans le cas de la réserve des forces terrestres, pour toutes les raisons que vous connaissez. Nous voulons augmenter le nombre de soldats de réserve et renforcer notre capacité globale d'appui des opérations des forces terrestres, non seulement au Canada mais également à l'étranger.

Monsieur le président, je pourrais toujours vous parler plus en détail de ces questions si vous y tenez, mais je suis certain que les plans que nous avons élaborés, s'ils sont menés à terme — ce que nous avons l'intention de faire — nous permettront d'obtenir ce que nous voulons à longue échéance.

Il convient également de s'intéresser de près à la question de la modernisation du matériel. Je sais, également, que les chefs des trois armes vous en ont parlé, mais je tiens à renforcer leur propos.

[Translation]

Human resources are crucial, but they need tools to perform the tasks required, both at home and abroad. One of my great priorities is therefore to make sure that the members of the Canadian Armed Forces have the new technologies, the benefits of which are many, and the equipment necessary to perform the jobs required of them by the Canadian government.

[English]

Again, the operations that are currently underway have shown the importance of modernization, interoperability and the ability to project forces outside the country. Many of the things that we have undertaken in the past several years in an interoperability sense to be able to fit seamlessly into a coalition — NATO or other — have paid off. We can see that we can make a meaningful contribution to operations on the world stage in support of peace and stability and other things. We will continue to do that.

Our current naval forces on Operation Apollo are totally integrated into the carrier battle groups. They have the same communications capabilities. They operate as an independent task group providing force protection for the American carrier battle groups or amphibious groups that I have talked about previously. They do that with the full confidence of the commanders. I continue to get feedback from commanders out there about the faith and confidence that they have in Canadian Forces, whether they are army, navy, or air force.

Maintaining that interoperability comes at a price. We all know that. It means that we must invest in the future. That has been an important part of what we have been focusing on, to ensure we have the equipment, technologies and, again, that interoperability — the ability to operate seamlessly alongside allies well into the future. That is critical to our long-term capability.

You have been made aware of some of the other things that we are doing through your discussions with other witnesses. I would focus on a few of the higher technology things that we are trying to do in the future. Those include the Canadian military satellite communications project, which will allow us to communicate much more effectively and in a secure and encrypted fashion with all of our deployed operations. We now know how far we can deploy. We have seen ourselves deployed to the other side of the world, to East Timor. We are now operating in the vicinity of Pakistan and the Arabian Sea, Afghanistan and so on. We are a long way from home. Global communications is critical to us to maintain situational awareness from our point; it is also critical to be able to support those operations outside the country and to provide them with essential re-supply, advice, direction, and inputs from the national level, which you cannot do without those types of communications capabilities.

[Français]

Les ressources humaines sont capitales, mais le personnel a besoin d'outils pour remplir les tâches requises, que ce soit outremer ou ici. Une de mes grandes priorités est donc de faire en sorte que les membres des Forces armées canadiennes disposent des nouvelles technologies, dont les bienfaits sont nombreux, et de l'équipement nécessaire pour exécuter les tâches que le gouvernement canadien exige d'eux.

[Traduction]

Les opérations en cours ont montré l'importance de la modernisation, de l'interopérabilité et de la capacité de nos forces d'intervenir à l'extérieur du pays. La majorité des aspects que nous avons couverts au cours des dernières années, sur le plan de l'interopérabilité — de sorte à nous permettre de travailler sans difficulté au sein d'une coalition, que ce soit l'OTAN ou autre — ont porté fruit. Nous savons que nous pouvons apporter une contribution véritable à des opérations lancées n'importe où dans le monde à l'appui de la paix et de la stabilité ou d'autres projets. Nous continuons à agir dans ce sens.

Nos forces navales qui participent à l'actuelle opération Apollo sont entièrement intégrées à leurs groupes aéronavals. Elles fonctionnent en qualité de force navale indépendante chargée d'assurer la protection des groupes aéronavals américains et des groupes amphibies dont je vous ai parlé plus tôt. Elles assurent ce genre de mission avec la confiance absolue des commandants. Je reçois régulièrement les rapports des commandants sur leur niveau de confiance vis-à-vis des Forces canadiennes, qu'il s'agisse d'éléments de l'Armée, de la Marine ou de la Force aérienne.

Cependant, le maintien de l'interopérabilité n'est pas gratuit. Nous le savons tous. Il faudra que nous continuions d'investir dans l'avenir. C'est là un des aspects très importants sur lesquels nous nous sommes concentrés, parce que nous voulons être certains d'acquérir le matériel et les technologies dont nous avons besoin dans le respect de l'interopérabilité, soit la capacité de fonctionner de façon homogène avec nos alliés, dans un avenir lointain. Cet élément est déterminant pour notre capacité à long terme.

Vous avez été mis au courant par les témoins précédents de tout ce que nous faisons d'autre. Je m'arrêterai sur certains aspects de la haute technologie, en vous parlant de ce que nous voulons faire pour l'avenir. Je pense notamment au Système militaire canadien de télécommunications par satellite qui nous permettra de communiquer de façon beaucoup plus efficace, dans un univers codé et protégé, avec toutes nos troupes déployées. Nous connaissons maintenant les limites géographiques de notre capacité de déploiement. Nous sommes allés de l'autre côté de la planète, au Timor oriental. Nous sommes maintenant au voisinage du Pakistan et dans la mer d'Oman, en Afghanistan et ainsi de suite. Nous sommes très loin du Canada. Il est donc déterminant que nous puissions assurer des communications à l'échelle planétaire afin de demeurer au courant de la situation sur le terrain. Il est également très important de pouvoir soutenir les opérations que nous conduisons à l'extérieur du pays et de dispenser à nos troupes les conseils et les orientations dont elles

We are also doing a number of things to improve our aircraft ships and land force equipment, either in communication capabilities or in other ways. We are looking at what we need to do internally at headquarters as well as to our joint operations capability, that is, the ability to operate with all three elements of the Canadian Forces to accomplish a mission in a way that is efficient and rapidly deployable. It has been proven that we need to be able to deploy quickly and be able to respond to some uncertain and unpredictable circumstances worldwide.

We are also looking even further downstream, in the context of projects such as the joint strike fighter, in which we have been involved to a modest degree. That international program, which is looking ultimately to provide an affordable, stealthy, multi-role fighter aircraft for a number of participating nations, will be one of the largest aerospace projects ever undertaken in history.

We would like to be involved in that, ultimately making our own decisions. The Government of Canada would make the decisions regarding next steps for our fighter requirements.

We have already received a number of benefits from that program. We made an initial investment of about \$16 million in the first phase of the project. We are now looking at the second phase of that project and what that would mean to us. We are emphatic about getting on-board that long-term requirement.

It is important to us because the technologies that will come out of it will not only benefit the Canadian Forces but also Canadian industry. As well, it would keep us on a very solid footing in the longer term.

Therefore, high-tech is very important to us. It also provides us with an ability to ensure that we have quality over quantity where it is important. That has been the hallmark of the Canadian Forces in what it has done, especially outside the country in the recent past.

There are other requirements that are key. Those include deployability requirements. Getting our equipment to where it needs to go is a significant challenge with the current distances that we must consider. If we were called to operate in Afghanistan or to locate in some country on the northern, northwestern or northeastern fringes of Afghanistan, the distances are quite significant. In fact, one of the closest seaports is located in Poland, which is 4,470 kilometres away by rail, a significant distance, equal to the distance from Whitehorse, Yukon, to Halifax, Nova Scotia. Another close port for us is in the Ukraine, a distance of 3,000 kilometres, or roughly the distance from Yellowknife to Montreal. Therefore, without the ability to airlift everything into that region, and we know we cannot do that completely, there is a significant challenge in what we have to do.

ont besoin, depuis l'échelon national, ce qui n'est pas possible sans ce genre de moyen de communication.

Nous avons également entrepris un certain nombre de projets pour améliorer nos aéronaves et notre matériel des forces terrestres, que ce soit dans le domaine des communications ou autres. Nous sommes en train d'étudier ce qu'il nous faudra faire à l'échelon du quartier général de même que dans le cadre de nos opérations conjointes pour permettre au trois armes des Forces canadiennes d'accomplir leur mission à l'occasion d'un déploiement rapide et efficace. Il est bien connu que nous devons pouvoir nous déployer rapidement et être en mesure d'intervenir dans des circonstances incertaines et imprévisibles, partout dans le monde.

Nous étudions également ce que nous devons faire, à une échéance plus éloignée, relativement à des projets particuliers comme le Joint Strike Fighter, dans lequel nous avons une modeste participation. Ce programme international, qui vise à doter les quelques pays participants d'un avion de chasse furtif, multirôle, à un prix abordable, sera l'un des plus ambitieux projets de l'histoire aérospatiale.

Nous aimerions pouvoir y participer plus pleinement, pour prendre nos propres décisions. Le gouvernement du Canada devra décider d'abord de ce que seront les prochaines étapes relativement à nos besoins d'avions de chasse.

Nous avons déjà bénéficié de plusieurs retombées de ce programme. Nous avons effectué un investissement initial d'environ 16 millions de dollars dans la première phase du projet. Nous envisageons maintenant de passer à la deuxième phase et nous allons voir ce que cela pourrait signifier pour nous. Nous désirons ardemment participer à ce projet de très longue haleine.

Il est important pour nous, parce que les technologies qui en découleront bénéficieront non seulement aux Forces canadiennes mais à l'industrie canadienne dans son ensemble. De plus, ce projet pourrait nous placer dans une position très solide à long terme.

La haute technologie est donc très importante à nos yeux. Elle nous permet aussi de faire en sorte que la qualité continue de primer sur la quantité. Ce genre de rapport entre qualité et quantité a toujours été la marque de commerce des Forces canadiennes, surtout lors de leurs déploiements récents à l'étranger.

D'autres besoins sont tout aussi importants. Je veux parler des besoins en matière de capacité de déploiement. Il nous est particulièrement difficile d'acheminer notre équipement là où il est requis à cause des grandes distances que nous devons parcourir. Si nous devons intervenir en Afghanistan ou nous déployer dans un pays du nord, du nord-ouest ou du nord-est de l'Afghanistan, il nous faudrait parcourir d'immenses distances. En fait, l'un des ports maritimes les plus proches se trouve en Pologne, soit à 4 470 kilomètres par rail, ce qui est énorme et qui correspond à la distance séparant Whitehorse, au Yukon, d'Halifax, en Nouvelle-Écosse. L'autre port qui est un peu plus près de nous se trouve en Ukraine, soit à 3 000 kilomètres d'ici ce qui équivaut tout de même à la distance approximative séparant Yellowknife de Montréal. Ainsi, sans la capacité d'acheminer par avion tout ce qu'il nous faut dans cette région — et nous savons

That internal capability is one that we will probably still need to augment even when it is resident in the Canadian Forces. It is key to be able to do the rapid deployments that the government calls us to do in the longer term.

I have mentioned the context of joint operations and joint capability. I would underscore this. In my former capacity as deputy chief of the defence staff, I was certainly involved intimately in the establishment of the joint operations group in Kingston. That is the organization that pulls together the command and control, the communications and the support requirements that are necessary for rapid deployment, whether of large forces as we are seeing now or things like the disaster assistance response team. We have unique capabilities for nuclear, biological and chemical response. It is very important to have the ability to deploy quickly and to establish ourselves in theatre.

The joint operations group did a tremendous job even before they actually achieved full operational capability in helping us to establish ourselves in Ethiopia and Eritrea, when we deployed there. They did the theatre activation for that operation. They were intimately involved in the repositioning of some of our reconnaissance forces from Bosnia to the former Yugoslav Republic of Macedonia for a period of about 30 or 40 days.

They have been involved in helping us to establish operations or command and control capabilities in Tampa as we ramped up for Operation Apollo. They will ultimately help us to establish our national command element or footholds in the region when we deploy forward.

So it is an important part of what we do, and that is being augmented by things like the experimentation centre and some of the space capability that we are trying to introduce into the Canadian Forces in the longer term.

We face a number of new challenges. We have been helped in redressing or remedying some of those by the investments that the government has made over the last few years — roughly \$3 billion — that I know you heard about previously. There are still challenges out there, and September 11 created some new ones that perhaps were there before but have become more evident now. We will be looking for additional support to deal with those additional challenges, either in resources or in funding or in other ways.

[Translation]

In conclusion, the Canadian Forces are among the best in the world. I appreciate your comments very much. Our allied representatives, at all levels in the chain of command, have made the same favorable comments to us when we are on duty. We are fulfilling our mandate to the best of our ability and we are much in demand.

que nous n'avons pas complètement cette capacité — tout ce que nous devons faire devient beaucoup plus difficile.

Nous devons sans doute améliorer notre capacité à l'interne, même en ce qui concerne exclusivement les Forces canadiennes. Il est déterminant que nous puissions rapidement nous déployer pour assurer les missions que le gouvernement nous confiera dans l'avenir.

Je vous ai parlé de la question des opérations conjointes et de la capacité conjointe. Je tiens à souligner cet aspect. Quand j'étais sous-chef d'état-major de la défense, j'ai participé de près à la création du Groupe des opérations interarmées des Forces canadiennes, à Kingston. Il s'agit de l'organisation qui s'occupe du commandement et du contrôle, des communications et de tout le soutien nécessaire en cas de déploiement rapide, qu'il s'agisse d'une force importante, comme c'est actuellement le cas, ou d'une équipe d'intervention rapide en cas de catastrophe. Nous disposons d'une capacité de réaction nucléaire, biologique et chimique unique. Il est très important de pouvoir se déployer rapidement et de s'installer sur le théâtre des opérations.

Le Groupe des opérations interarmées a effectué un travail énorme avant de pouvoir parvenir à sa pleine capacité opérationnelle, quand il nous a aidé à prendre pied en Éthiopie et en Érythrée, quand nous avons été appelés à intervenir là-bas. Il a pris étroitement part au travail de relocalisation d'une partie de nos éléments de reconnaissance de la Bosnie, pour les déplacer en République yougoslave de Macédoine pour 30 à 40 jours.

Ce même groupe nous a aidé à installer notre antenne de commandement et de contrôle à Tampa, au moment où nous nous préparions à l'opération Apollo. Enfin, il nous a aidé à mettre sur pied notre élément de commandement national ainsi que des antennes dans la région de déploiement avancé.

Ce groupe représente donc une partie importante de tout ce que nous sommes appelés à faire et nous avons décidé de lui donner plus de moyens notamment sous la forme du centre d'expérimentation et d'une capacité aérospatiale renforcée, capacité dont nous voulons doter les Forces canadiennes à long terme.

Nous sommes confrontés à plusieurs nouveaux défis. Grâce aux investissements qu'il a effectués au cours des dernières années — près de 3 milliards de dollars — le gouvernement nous a aidés à corriger partiellement cette situation, mais je sais qu'on vous en a déjà parlé plus tôt. Nous faisons face à de nouveaux défis depuis le 11 septembre, défis qui étaient peut-être là avant mais qui sont maintenant plus évidents. Nous allons chercher à obtenir des ressources supplémentaires pour faire face à ces nouveaux défis, qu'il s'agisse de personnel, de fonds additionnels ou autres.

[Français]

En conclusion, les Forces canadiennes sont parmi les meilleures au monde. J'apprécie beaucoup vos commentaires. Nos représentants et les représentants alliés, à tous les échelons de la hiérarchie, nous font part des mêmes commentaires favorables lorsque nous sommes en mission. Nous accomplissons notre mandat au meilleur de nos compétences et nous sommes très en demande.

[English]

We are much in demand out there. Once we get there, it is difficult to extract ourselves, because Canadian Forces officers and non-commissioned members, regular forces and reservists really do shine when they perform operations, as well as they do at home. My objective and my job, as I see them, is to build on the existing foundation and the established capabilities and to maintain a relevant Canadian force well into the future. With that, I thank you for your attention and I look forward to your questions.

Senator Meighen: There is very little of what you said with which I do not agree. The environmental chiefs gave us an excellent picture earlier today of the situation. All Canadians can be justifiably, as the chairman and you said, proud of the excellence of our armed forces.

I cannot help, though, to conclude that we still face significant challenges. In a perverse kind of way, perhaps September 11 has helped. It has helped the Canadian public to focus a bit more on the need for and the importance of our armed forces and the excellence with which they are doing their job. It has possibly led to the creation of this committee. Indeed, it has put the whole question of national security to the forefront.

A cynic might say that, notwithstanding all that, our forces are still under-trained, under-equipped, understaffed and overworked. If we look at under-training, for example, we could all be very pleased with the success of the recruiting drive. However, do we have the capacity to train these 7,000 new members of our armed forces? We have heard about the limited numbers of patrols in the air force because of lack of purchase of such things as fuel, et cetera. There are constraints that still exist.

General Henault, you talked about the need for sealift, airlift and probably for air-to-air refuelling. Those requirements are not yet funded, to the best of my knowledge. We still have retention problems, although I am glad to hear it is being turned around. In particular, we have a problem hiring and keeping specialists, where we run up against such intense competition from the private sector.

Of course, with 14 missions and our penchant for saying, if you pardon the saying, "ready-eye-ready" to every international obligation that comes along, no — our forces are overworked, in my opinion, which poses difficulties for families, as you well know.

I am hopeful that the government will continue its change of heart and that, in the next budget, coming this month, they will provide additional funds. If some additional funds are provided,

[Traduction]

Tout le monde nous sollicite. Une fois sur place, il est difficile de se retirer parce que les officiers et les militaires du rang, qu'ils appartiennent aux forces régulières ou à la réserve, excellent quand ils sont déployés en opération, tout autant d'ailleurs que dans leur travail au Canada. À la façon dont je perçois mon objectif et mon travail, j'estime devoir bâtir sur les fondations et sur les capacités actuelles pour faire en sorte que les Forces canadiennes conservent toute leur pertinence dans l'avenir. Cela dit, je vous remercie de votre attention et je me tiens prêt à répondre à vos questions.

Le sénateur Meighen: Je suis d'accord avec presque tout ce que vous avez dit. Tout à l'heure, les chefs d'état-major des trois armes nous ont dressé un excellent tableau de la situation. Tous les Canadiens peuvent à juste titre, comme vous-même et le président l'avez déclaré, s'enorgueillir de l'excellence de nos forces armées.

Cependant, je ne peux m'empêcher de conclure que nous sommes encore aux prises avec un certain nombre de défis. D'une façon peut-être un peu perverse, le 11 septembre nous aura aidés sur ce plan. Il a incité la population canadienne à s'intéresser davantage à la nécessité et à l'importance de nos forces armées ainsi qu'à l'excellence du travail accompli par nos militaires. C'est peut-être le 11 septembre qui a favorisé la création de ce comité. D'ailleurs, il a fait passer à l'avant-scène toute la question de la sécurité nationale.

Un cynique pourrait dire que, malgré tout cela, nos forces manquent encore d'entraînement, qu'elles sont sous-équipées, qu'elles sont en sous-effectif et qu'elles ploient sous la tâche à accomplir. Prenons, par exemple, le problème du manque d'entraînement. Il y aurait tout lieu de se réjouir des succès remportés par la campagne de recrutement, mais aurons-nous la capacité voulue pour former ces 7 000 nouveaux militaires? On nous a parlé de la réduction du nombre de patrouilles aériennes parce qu'il a fallu couper dans certains frais, comme pour le carburant. Ce sont là autant de contraintes avec lesquelles il faut composer.

Général Henault, vous avez parlé de la nécessité de disposer de moyens de transport maritime, de transport aérien et éventuellement de moyens de ravitaillement en vol. Autant que je sache, aucune de ces exigences n'est couverte par le budget. Par ailleurs, nous continuons de nous heurter à des problèmes de rétention des effectifs, même si je suis heureux de vous entendre dire que la situation est en train de changer. Nous avons surtout de la difficulté à engager à retenir des spécialistes, dans les secteurs où nous devons faire face à la forte concurrence du secteur privé.

Certes, avec 14 missions internationales en cours et notre sempiternel penchant à nous déclarer prêts à répondre à toute obligation du genre, nos forces ploient sous la tâche, ce qui, comme vous le savez si bien, occasionne des problèmes dans les familles.

J'espère que le gouvernement va continuer à évoluer dans sa position vis-à-vis de toute cette situation, dans le budget qui est annoncé pour le mois prochain, et qu'il débloquent des fonds

what are your priorities for them? Where would you use them first — for training or for something else?

Gen. Henault: I will speak to our capacity to train. You are quite right, the training system is not geared to accept, in its normal form, the increased numbers that we are trying to put through the system so that we are able to recover our trained effective strength over the next three years. For that reason, the ADM for human resources, military — General Couture — and our environmental chiefs of staff, who appeared before you today, have all agreed to share the burden of additional training and to put additional training mechanisms in place to allow us to take a surge of training through the next three-year period. That will allow for the extra capacity that we have to put through the system. We have to do that if we are to recover our trained effective strength.

I mentioned the fact that our trained effective strength was down because of attrition over time and other factors that have come to limit our capability to maintain the numbers. That curve was on a downward swing that would have been difficult to recover had we not taken some of those actions over the last year or so, in particular, the actions of the recruiting and retention programs that I talked about.

We have all committed to taking whatever actions are necessary to do what you just talked about. You are right, it comes with a little bit of pain on the part of the environmental chiefs and human resources, military, because they have to add additional resources. Nevertheless, we are doing what we have to do to recover it, so I agree with you.

With that recovery program, it will mean that our baseline number of 60,000 Canadian Forces regular force members will likely surge a little bit, and we will likely find ourselves creeping up to 62,000 or 63,000. We do not know the exact numbers. It will fluctuate, as we progress through this two- or three-year period of recovery.

We are confident with the analyses that have been scientifically done about our ability to recover over, that three-year period, with the commitment I talked about, by the period 2004, 2005, 2006, we will re-attain that trained effective strength that is critical for us to mitigate the effects of operational tempo, to reduce the impacts on family to ensure their quality of life is maintained at a reasonable degree, et cetera. For those reasons, I appreciate your comments, senator, because they are critical to how we do business.

I would also comment on the ready-eye-ready. That is a good term, one that I have heard many times from Vice-Admiral Buck. We do often step up to the plate. Canadians are highly desired in coalition operations and in NATO circles.

supplémentaires. Si tel était le cas, à quels postes affecteriez-vous ces fonds en priorité? Les consacreriez-vous d'abord à l'entraînement ou à autre chose?

Le gén Henault: Je vais vous parler de notre capacité sur le plan de l'entraînement. Vous avez tout à fait raison, dans sa forme actuelle, le système d'instruction n'est pas prêt à accepter un nombre accru de militaires au point de nous permettre de revenir à un effectif formé en activité dans les trois prochaines années. Pour cette raison, le SMA, Ressources humaines (militaires) — le général Couture — et les chefs d'état-major des trois armes qui ont comparu devant vous aujourd'hui, se sont entendus pour partager les coûts que représente la formation additionnelle et pour mettre en oeuvre de nouveaux mécanismes d'instruction de sorte à pouvoir absorber l'excédent de jeunes recrues dans les trois prochaines années. Cela nous permettra de nous doter de la capacité supplémentaire dont nous avons besoin dans le système. Nous devons absolument faire cela pour retrouver notre ancien effectif formé en activité.

Je vous ai dit que notre effectif formé en activité avait diminué à cause de l'attrition au fil des ans et d'autres facteurs qui ont limité notre capacité de maintenir les niveaux d'avant. La courbe à la baisse était tellement prononcée qu'il nous aurait été difficile de redresser le cap si nous n'avions pas pris ces mesures au cours des 12 derniers mois, surtout en ce qui concerne les programmes de recrutement et de rétention dont je vous ai parlé.

Nous nous sommes tous engagés à prendre les mesures voulues pour faire précisément ce dont vous venez de parler. Vous avez raison, l'effort sera difficile pour les chefs d'état-major des trois armes et pour les ressources humaines (militaires) parce qu'il leur faudra débloquer de nouvelles ressources. Il demeure que nous faisons ce que nous pouvons pour redresser la situation, et je suis donc d'accord avec vous.

Avec ce programme de rétablissement, notre effectif de base de 60 000 militaires dans les Forces canadiennes va sans doute augmenter un peu et nous attendrons peut-être les 62 000 ou 63 000. Nous ne savons pas encore quels seront les chiffres, ils varieront au fur et à mesure que nous progresserons dans ce programme à terme de deux ou trois ans.

Sur la foi de l'analyse scientifique concernant notre capacité de réaliser, dans la période de trois ans, l'engagement dont je vous ai parlé, nous retrouverons, d'ici 2004, 2005, 2006, notre effectif formé en activité qui nous est absolument nécessaire pour atténuer les effets du rythme opérationnel, pour réduire les répercussions sur les familles au point de pouvoir leur assurer une qualité de vie, etc. Pour toutes ces raisons, j'apprécie vos remarques, sénateur, parce qu'elles sont déterminantes quant à la façon dont nous évoluons.

Passons maintenant à la question de notre sempiternelle disponibilité. Le vice-amiral Buck me dit souvent qu'il est toujours prêt. Il est vrai que nous sommes souvent disposés à intervenir, si bien que les Canadiens sont toujours très recherchés dans les opérations d'éventuelles coalitions et dans les cercles de l'OTAN.

We have deliberately been trying to reduce the amount of international support that we have provided over the last few years, especially after the period from the latter part of 1999 and the early part of 2000. You will remember the effects of the Kosovo air campaign, the follow-on peace support mission in Kosovo, as the air campaign came to a close, the effects of the Kosovo refugee crisis and our willingness to take on more in Canada, the follow-on East Timor requirements, and the effects of the year 2000 rollover. There were a significant number of things happening at the time.

We had reached a peak of operational activity at that time. We were up to about 4,400 Canadian Forces members deployed outside of Canada, and we could not sustain that. We reduced from 21 missions down to 12 or 13 missions, which is where we were when September 11 struck. It was fortunate that we had done that, because it gave us some surge capacity knowing that people required that break from that continuous involvement. We are sensitive to that, senator, and I appreciate your comments. For those reasons, we do say no, where we can.

In the case of the campaign against terrorism, there was no question of our willingness to support, given the global effect that the attacks on New York and Washington and ultimately Pittsburgh also had.

Operational tempo continues to be a significant part of our focus and my focus. We have a number of studies underway as well to try to mitigate the effects of the operational tempo and to ensure that we stay in line with the quality of life initiatives that we have put in place. We must ensure that we do not burn people out as we go through these long-term issues.

Senator, could you repeat the last part of your question again, please?

Senator Meighen: If Santa Claus comes early for you on December 11, and provides more funding, where would you direct those funds within the Armed Forces requirements?

Gen. Henault: I would direct them to three different capability requirements. The first area would be people. That is where we need to put our effort and that is where additional funding would be focused.

Senator Meighen: Does that mean quality of life, recruitment or training?

Gen. Henault: It means all of the above. It means providing more training, capacity and the capability to recruit and retain. It means whatever it takes to build up our capability and to ensure that we recover to that 60,000 number I spoke about. That includes everything that comes with issues and support for people.

The second priority must be the enhancement of our readiness, that is, everything that allows us to deploy forces or to prepare for and sustain forces outside Canada, things like national

Nous avons délibérément essayé de réduire notre soutien international au cours des dernières années, surtout après la période de la fin 1999 au début 2000. Vous vous rappellerez les effets de la campagne aérienne du Kosovo, la mission de soutien de la paix, à la fin de la campagne aérienne, de même que les effets de la crise des réfugiés du Kosovo et la volonté du Canada à l'époque, d'accepter plus que sa part de ces personnes. Il y a eu aussi le suivi des opérations dans le Timor oriental et les effets du passage à l'an 2000. Beaucoup de choses sont arrivées en même temps.

À l'époque, nous avons atteint un pic d'activité opérationnelle. Nous avons jusqu'à 4 400 militaires canadiens déployés à l'extérieur du pays et nous ne pouvions plus soutenir ce rythme. Nous avons ramené le nombre de missions de 21 à 12 ou 13, et c'était là où nous en étions le 11 septembre. Il est heureux que nous ayons effectué cette réduction, parce que cela nous permet de débiter une capacité supplémentaire quand elle est nécessaire, étant entendu que nos gens ont besoin de pauses dans nos engagements continus. Nous sommes sensibles à cela, sénateur, et j'apprécie vos commentaires à cet égard. C'est pour toutes ces raisons que nous avons dit non quand nous le pouvions.

Il est évident que nous voulons apporter notre contribution à la campagne contre le terrorisme, étant donné la répercussion qu'ont eu dans le monde entier les attaques de New York et de Washington ainsi que l'écrasement de Pittsburgh.

Le rythme opérationnel continue de me préoccuper, de nous préoccuper beaucoup. Nous avons lancé plusieurs études pour essayer d'atténuer les effets du rythme opérationnel sur nos gens et de maintenir les initiatives que nous avons adoptées relativement à la qualité de la vie. Nous devons veiller à ne pas brûler nos gens à l'heure où nous nous engageons dans des missions à long terme.

Sénateur, pourriez-vous me répéter la dernière partie de votre question?

Le sénateur Meighen: Si le Père Noël devait arriver tôt cette année, le 11 décembre, et qu'il vous apporte plus d'argent, à quoi consacriez-vous ces fonds, en regard des besoins des forces armées?

Le gén Henault: Je les consacrerai à trois aspects fondamentaux de notre capacité. D'abord, les ressources humaines. C'est là où nous devons déployer le plus d'efforts et consacrer un maximum de fonds.

Le sénateur Meighen: Voulez-vous parler de la qualité de la vie, du recrutement ou de la formation?

Le gén Henault: Les trois. Nous devons davantage miser sur la formation, sur la capacité et sur notre aptitude à recruter et à retenir les gens. Cela veut dire que nous devons améliorer notre capacité afin de pouvoir revenir à l'effectif de 60 000 dont je vous parlais. Pour ce faire, nous devons agir sur toutes les facettes des ressources humaines.

Notre deuxième priorité sera d'améliorer notre état de préparation, autrement dit d'intervenir sur tous les aspects qui touchent au déploiement ou à la préparation des forces et à leur

procurement, maintenance funding, training and the equipment requirements that must be done.

The third priority would be modernization. People would be first. Modernization and readiness would go hand in hand. We will have to make some careful trade-offs in those two areas. That is how my efforts will be targeted with additional funding, if the government provides that to us.

Senator Meighen: In addition to training, reservists have a difficulty in becoming members of the regular force if they so desire. Everyone seems to be agreed that it is "a bureaucratic problem." This is more a plea to you than a question. We understand that General Couture is working on this matter, and I hope that he will have your support in trying to clear this up as quickly as possible.

It seems to me that if you have a reservist and you have invested time, money and effort in the training of that individual, it is a shame that that person, if they so desire, cannot convert to the regulars for bureaucratic reasons.

Gen. Henault: I appreciate that point. There have been some specific instances where people have had some bureaucratic difficulties in transitioning from the regular force to the reserve and also in joining the reserve or even joining the regular force.

We have taken a fairly aggressive approach to that, senator. Through the CF recruiting group, we are trying to do some streamlining of the recruiting processes, and streamlining particularly in the case of reserves so that we are able to get them into uniform as quickly as possible and not lose their interest. Part of the problem we were facing is that they would come into the recruiting centre, the reserve recruiting centre or the regular force centre, would get an initial screening, and then in some cases would not hear from the Canadian Forces for an extended period of time and hence their interest would drop off.

Senator Meighen: It might appear that their file goes into never-never land somewhere and starts from zero again.

Gen. Henault: That is unacceptable, and I have made that point to the human resources people on more than one occasion.

We now have a new commander of the CF recruiting group, Colonel Tremblay. He has been aggressive at addressing these recruiting issues and has brought forward a number of initiatives that HR-Mil is trying to introduce into the process of recruiting and training and initial training, particularly, that will streamline that process significantly. The new system will reduce the bureaucratic part of the process by several weeks. We will have to take some risks, in some cases, in doing things that we must do in terms of completing all of the assessments or the background checks. There are some ways that things can be accelerated. Where it is possible, reasonable and achievable, we will do that. You will see a turnaround, ultimately.

maintien hors du pays, ce qui touche aux acquisitions à l'échelle nationale, au maintien du financement, ainsi qu'aux besoins de formation et de matériel.

Notre troisième priorité serait la modernisation. Les ressources humaines doivent passer en premier. La modernisation et l'état de préparation vont de pair. Nous devons faire certains compromis sur ces deux plans. Si le gouvernement me fournissait des fonds additionnels, c'est ainsi que je les répartirais.

Le sénateur Meighen: Outre l'instruction, il y a le problème des réservistes qui ont de la difficulté à intégrer les forces régulières quand ils le veulent. Tout le monde semble être d'accord sur le fait qu'ils se heurtent à «des difficultés bureaucratiques». C'est plus une requête que je vous adresse qu'une question que je vous pose. On nous a dit que le général Couture travaillait sur cette question et j'espère qu'il obtiendra votre appui pour essayer de démêler tout cela le plus rapidement possible.

Quant à moi, si vous avez investi du temps, de l'argent et des efforts pour former des réservistes, j'estime très regrettable qu'il ne soit pas possible de les intégrer dans les forces régulières, si c'est ce qu'ils veulent, pour de simples raisons bureaucratiques.

Le gén Henault: Je comprends ce que vous voulez dire. Il est effectivement arrivé, dans certains cas, que des gens se heurtent à des problèmes d'ordre bureaucratique pour passer des forces régulières à la réserve et aussi pour intégrer les réserves ou intégrer la force régulière.

Sachez, sénateur, que nous avons adopté une approche déterminée sur ce plan. Par le biais du groupe chargé du recrutement dans les FC, nous essayons de rationaliser le processus de recrutement, surtout dans le cas des réserves, pour permettre aux gens de porter l'uniforme le plus rapidement possible avant qu'ils ne perdent de leur intérêt. Nous nous sommes notamment rendus compte que certaines de ces personnes se présentaient au centre de recrutement, de la réserve ou de la force régulière, qu'elles subissaient une présélection et qu'il leur arrivait ensuite de ne pas entendre parler des Forces canadiennes avant très longtemps, raison pour laquelle elles n'étaient plus aussi intéressées par la suite.

Le sénateur Meighen: Il semble que leurs dossiers se soient perdus dans les oubliettes et qu'il leur ait fallu recommencer de zéro ensuite.

Le gén Henault: C'est inacceptable et je l'ai fait remarquer aux gens des ressources humaines à plusieurs reprises.

Nous avons maintenant un nouveau commandant à la tête du groupe de recrutement des FC, le colonel Tremblay. Il a fait preuve de dynamisme dans le règlement de ce genre de problème de recrutement et a proposé plusieurs initiatives que les RH (Militaires) essaient de mettre en oeuvre dans le cadre du programme de recrutement et de formation, de même que de l'instruction initiale, afin de rationaliser le tout. Ce nouveau système vise à réduire de plusieurs semaines les délais bureaucratiques. Dans certains cas, nous devons prendre des risques sur le plan des évaluations ou des vérifications d'antécédents. Il est toujours possible d'accélérer les choses. C'est ce que nous allons faire dans la limite du raisonnable et du

Senator Meighen: As you know, this committee is called Security and Defence. It is thought, at least in these quarters, that security and defence are interwoven. I want to get your comments briefly on how you see your role in a security and defence context. Perhaps you could explain to Canadians how it works. The three environmental chiefs we saw today report to you. You report to the Prime Minister; am I correct?

Gen. Henault: I report to the Prime Minister through the Minister of National Defence.

Senator Meighen: Do you have any interoperability with the security people?

Gen. Henault: Yes, I do.

Senator Meighen: Can you briefly outline how that works?

Gen. Henault: I am a member of the interdepartmental committee on security and intelligence.

Senator Meighen: Is that a committee of the Privy Council?

Gen. Henault: That is a committee of the Privy Council Office and meets annually, or more often than that, usually biannually, and lately has met on more than one occasion.

Senator Meighen: Annually or biannually is not a top priority, is it?

Gen. Henault: No, but I have met several members of that committee several times since the events of September 11. I have only been in the seat for four or five months now, and have met with them probably half a dozen times.

Senator Meighen: Who chairs that committee?

Gen. Henault: The Clerk of the Privy Council Office has chaired most of the meetings that I have attended. Dick Fadden is also a key player. The interdepartmental committee on security and defence is a cabinet committee that is chaired by the Prime Minister. I have not been to a meeting at the prime ministerial level, but the other levels have been involved in their entirety.

Senator Meighen: Does the Chief of the Defence Staff meet with the Prime Minister on a regular basis?

Gen. Henault: I speak to him regularly. I have been over to brief him on regulations face-to-face. I speak to him by phone regularly to brief him on operations and to make recommendations to him on our involvement. Especially in the campaign against terrorism, we have had several conversations.

Senator Meighen: That would be chiefly after September 11?

Gen. Henault: Yes, but also before.

réalisable. Au bout du compte, nous assisterons à un renversement de situation.

Le sénateur Meighen: Comme vous le savez, notre comité porte le nom de comité de la sécurité nationale et de la défense. Nous pensons en effet, du moins en ce qui nous concerne, que la sécurité et la défense sont liées. J'aimerais que vous nous expliquiez très brièvement comment vous percevez votre rôle sur les plans de la sécurité et de la défense. Vous pourriez peut-être expliquer aux Canadiens comment cela fonctionne. Les chefs d'état-major des trois armes, que nous avons accueillis aujourd'hui, relèvent de vous. Vous, vous rendez compte au Premier ministre. Je me trompe?

Le gén Henault: Je rends effectivement compte au Premier ministre par l'intermédiaire du ministre de la Défense nationale.

Le sénateur Meighen: Travaillez-vous en interopérabilité avec les gens qui s'occupent de la sécurité?

Le gén Henault: Oui.

Le sénateur Meighen: Pourriez-vous brièvement nous décrire ce qu'est ce travail?

Le gén Henault: Je siège au comité interministériel de sécurité et des renseignements.

Le sénateur Meighen: Il s'agit d'un comité du Conseil privé?

Le gén Henault: Il s'agit effectivement d'un comité du Conseil privé qui se réunit annuellement ou plus souvent, généralement deux fois par an, et ces derniers temps plus fréquemment encore.

Le sénateur Meighen: Si vous avez des réunions annuelles ou bisannuelles, c'est que ce n'est pas une grande priorité, n'est-ce pas?

Le gén Henault: Non, mais je me suis réuni plusieurs fois avec des membres de ce comité depuis les événements du 11 septembre. Je ne suis à ce comité que depuis quatre ou cinq mois et je les ai déjà rencontrés une bonne demi-douzaine de fois.

Le sénateur Meighen: Qui préside le comité?

Le gén Henault: Le greffier du Conseil privé a présidé la majorité des réunions auxquelles j'ai participé. Dick Fadden est un autre joueur d'envergure. Le comité interministériel de sécurité et de défense est un comité du Cabinet présidé par le Premier ministre. Je n'ai jamais assisté à une réunion à l'échelon du Premier ministre, mais j'ai participé à tout ce qui s'est fait aux autres échelons.

Le sénateur Meighen: Est-ce que le chef d'état-major de la défense rencontre régulièrement le Premier ministre?

Le gén Henault: Je lui parle régulièrement. Je l'ai rencontré dans son bureau pour lui parler personnellement de la question des règlements. Je m'entretiens régulièrement avec lui par téléphone pour l'informer de nos opérations et lui faire des recommandations sur notre participation. Nous avons eu plusieurs conversations notamment dans le cadre de la campagne contre le terrorisme.

Le sénateur Meighen: Tout cela s'est essentiellement produit après le 11 septembre?

Le gén Henault: Oui, mais il y en a eu aussi avant.

Senator Meighen: Was it on a reduced tempo before?

Gen. Henault: It was a reduced tempo, yes.

Senator Day: The Prime Minister chairs the interdepartmental committee for security and defence; is that correct?

Gen. Henault: The interdepartmental committee is at the prime ministerial level, but is normally overseen or chaired by the Clerk of the Privy Council Office or security and defence coordinator, who is Dick Fadden.

Senator Day: Then your final comment about the committee the Prime Minister chairs, what is that called?

Gen. Henault: On an annual basis, we do the planning and priorities for the interdepartmental intelligence requirements for government. That is the annual committee that the Prime Minister chairs. Only the deputy minister and the Chief of Defence Staff attend those; there are no substitutes for that.

The Chairman: General, on that subject, is there a need for a national security policy in Canada?

Gen. Henault: Mr. Chairman, there are indications of that kind of work already being done with the committee co-chaired by our minister and by the Minister of Foreign Affairs. We have seen a number of things that have worked fairly well with that committee in the aftermath of September 11. Many things that have occurred since then and many initiatives, in terms of biological chemical requirements, defence requirements, all of the interdepartmental initiatives that have been undertaken to counter the terrorism acts that we have witnessed, have been framed under what would be something akin to a national security policy mechanism.

The current system seems to work reasonably well in terms of an ad hoc system. That is really what we have seen. Even that committee is an ad hoc committee, as we have determined.

It is difficult for me to tell whether that committee will be extended. I know it is probably destined to end in December, but it may take another form. The committee seems to have worked reasonably well in addressing this kind of an issue.

A national security framework, policy or mechanism that would allow us to look at not only interdepartmental requirements within our own government circumstances, but also to address some of the Canadian-U.S. issues that have surfaced as a result of September 11 would certainly be beneficial. Government will ultimately decide whether it needs that type of policy or framework, but it certainly stands to benefit if it is formed.

The Chairman: One of the core principles of Strategy 2020 is global deployment. Right now, the Canadian Forces do not have a strategic lift capability. We have unfunded capital equipment plans for strategic airlift, for sealift and for refuelling. In the event you

Le sénateur Meighen: Le nombre de contacts était-il moindre avant?

Le gén Henault: Oui.

Le sénateur Day: Le Premier ministre préside le comité interministériel de sécurité et de défense. C'est exact?

Le gén Henault: Ce comité interministériel se situe à l'échelon du Premier ministre, mais il est normalement présidé par le greffier du Conseil privé ou par le coordonnateur de la sécurité et de la défense, Dick Fadden.

Le sénateur Day: Comment s'appelle la dernière instance où vous faites part de vos commentaires au comité que préside le Premier ministre?

Le gén Henault: Une fois par an, nous effectuons la planification et l'établissement des priorités pour le gouvernement, en regard des exigences interministérielles dans le domaine du renseignement. Il s'agit d'un comité qui se réunit annuellement et que préside le Premier ministre. Seuls le sous-ministre et le chef d'état-major de la défense y participent et ils ne sont jamais remplacés.

Le président: À ce propos, général, faudrait-il nous doter, au Canada, d'une politique sur la sécurité nationale?

Le gén Henault: Monsieur le président, tout indique que le comité coprésidé par notre ministre et par le ministre des Affaires étrangères a déjà entamé ce genre de travail. Ce comité a déjà produit plusieurs choses qui ont donné de bons résultats, dans le sillage du 11 septembre. Un grand nombre d'initiatives adoptées depuis cette date, par exemple pour se protéger contre les attaques biologiques ou chimiques, pour se doter de moyens de défense et pour entreprendre des initiatives interministérielles afin de contrer le genre d'action terroriste dont nous avons été témoin, ont été envisagés dans le cadre d'un mécanisme qui s'apparente à une politique sur la sécurité nationale.

Le système actuel semble relativement bien fonctionner pour faire face à des situations exceptionnelles. C'est effectivement ce qui s'est produit. Même ce comité est un comité spécial.

Je ne peux pas vous dire si ce comité va être élargi. Je sais qu'il devrait être démantelé en décembre, mais il pourrait très bien prendre une autre forme. Le comité semble avoir fait un bon travail face aux problèmes rencontrés.

Il serait certainement très intéressant que nous nous dotions d'un cadre de sécurité nationale, qu'il s'agisse d'une politique ou d'un autre mécanisme qui prendrait en compte non seulement les besoins à l'échelon interministériel au sein de notre propre structure gouvernementale, mais qui nous permettrait aussi d'intégrer certains des problèmes canado-américains qui ont fait surface à la suite du 11 septembre. C'est finalement le gouvernement qui devra décider si nous devons ou non nous doter d'une telle politique ou d'un tel cadre, mais je pense que cela serait intéressant.

Le président: Toute la stratégie 2020 s'articule autour de la notion de déploiement global. Pour l'instant, les Forces canadiennes ne disposent pas de la capacité de transport stratégique voulue. Nous n'avons pas débloqué de budget au titre

do not get funding for these, or an increase in funds, will you bump other programs in order to develop these capabilities?

Gen. Henault: You make an important point, and that is that for global deployment capability we must have some of this capability. It has to be a capability either provided by equipment that we own or equipment that we can lease or guarantee for ourselves, whether it is other military or contractors, for instance, Skylink, which provides us a fair amount of that capability.

The strategic lift is pretty much fundamental and central to our ability in the longer term to be able to continue doing what we are doing now, so you are quite correct that they are requirements that are legitimate, for which we have already developed plans and funding lines, and at least projects are underway to try to address these requirements. For that reason, if additional funding is not forthcoming from government, we will have to make some decisions on how we invest in that capability in the longer term. Perhaps we will have to make trade-offs in other areas, and that will be the result of no additional funding in the next budget.

The Chairman: If I understand you correctly, are you saying that these are core activities that you must find a way to deal with and you will cut some place else if you must?

Gen. Henault: That is right, or we will find innovative ways of doing them, either contracting them out or getting some capability provided to us on a guaranteed access requirement. There are many ways in which you can skin the cat, so we will look at all those ways before we make a final decision.

The Chairman: You mentioned earlier in your remarks that in Operation Apollo our forces are totally integrated with the Americans. We have heard that the helicopters do not have HAVE QUICK radios; therefore, the communications are not insecure. Is that correct?

Gen. Henault: They do not have HAVE QUICK radios, you are correct, but the communications are secure on the helicopters. They are using a radio called the KY58, which is a secure capability that does allow them to communicate with the other naval members of the coalition in a secure fashion. The HAVE QUICK radios are radios that, again, have been identified as a requirement for the Sea King, as they are for other aircraft, including the CF-18. There was an attempted fitment of those radios in the not-too-distant past. The system did not work for a number of technical reasons and so they are now looking on another fix for that. That has not limited their ability to operate inside the coalition at the moment.

des plans d'acquisition des véhicules de transport stratégique aérien et maritime ni des moyens de ravitaillement en vol. Advenant que vous n'obteniez pas les fonds nécessaires ou que vous n'obteniez pas d'enveloppe supplémentaire, allez-vous réduire d'autres programmes pour vous doter de ce genre de capacité?

Le gén Henault: Vous avez tout à fait raison, car qui dit capacité de déploiement à l'échelle planétaire dit moyens techniques en conséquence. Nous devons pouvoir disposer de notre propre matériel ou d'un matériel que nous louerons ou dont nous pourrions nous garantir l'accès, que ce soit auprès d'autres forces armées ou de fournisseurs, comme Skylink qui nous assure déjà une grande partie de ces moyens techniques.

Le transport stratégique est fondamental car il doit nous permettre, à long terme, de continuer à faire ce que nous faisons actuellement, si bien que vous avez raison en affirmant que ce genre de besoin est légitime et qu'il s'agit de besoins pour lesquels nous avons déjà élaboré des plans et déterminé des budgets. Par ailleurs, nous avons déjà lancé des projets pour essayer d'y répondre. Pour cette raison, et si le gouvernement ne nous débloque pas des fonds supplémentaires, nous devons déterminer comment investir à long terme sur ce plan. Nous devons peut-être faire des compromis dans d'autres domaines, encore une fois si nous n'obtenions pas l'argent supplémentaire à l'occasion du prochain budget.

Le président: Si je vous comprends bien, vous dites qu'il s'agit d'activités fondamentales pour lesquelles vous devrez trouver des fonds et que vous êtes disposés à effectuer des coupures ailleurs si c'était nécessaire?

Le gén Henault: C'est exact, à moins de faire preuve de créativité, par exemple en signant des contrats ou en nous garantissant autrement l'accès au matériel qu'il nous faut. Il y a bien des moyens d'arriver à ses fins et nous allons examiner les différentes façons qui s'offrent à nous avant de prendre une décision définitive.

Le président: Tout à l'heure, vous avez dit que nos forces étaient entièrement intégrées avec les forces américaines dans le cadre de l'opération Apollo. Nous avons entendu dire que nos hélicoptères ne sont pas équipés de radios blindées de type HAVE QUICK et que les communications ne sont pas protégées. C'est exact?

Le gén Henault: Effectivement, ces hélicoptères n'ont pas de radios HAVE QUICK, mais leurs communications sont protégées. Ils utilisent un système radio appelé KY58 qui permet de protéger toutes les communications entre les hélicoptères et les autres membres de l'élément mer au sein de la coalition. Nous avons déterminé qu'il fallait équiper les Sea King de radio HAVE QUICK, au même titre que les autres aéronefs militaires, comme le CF-18. Il n'y a pas si longtemps, nous avons d'ailleurs essayé d'équiper les appareils de ce genre de radio. Les choses n'ont pas fonctionné pour plusieurs raisons d'ordre technique et nous sommes en train de voir comment nous allons pouvoir corriger la situation. Cependant, cela n'a pas limité la capacité de ces hélicoptères d'évoluer dans le cadre de la coalition, pour l'instant.

The reality is that many of our coalition allies do not have HAVE QUICK radios as well, and often the only ally that has it is our American ally. What we found during the Kosovo air campaign was that the majority of the fighters operating in the air campaign were not capable, in fact, virtually all of the coalition members except for perhaps one or two at the very most, of using or did not have the fitted HAVE QUICK yet and so the coalition lead, which was the Americans in this case, reduced that requirement by one level.

We were still using secure communications though in the Kosovo air campaign, and the same sort of radio capability that I talked about for the Sea Kings, which is an encrypted communications capability but it does not have the radio hopping and frequency hopping that HAVE QUICK radios do. We are still able to operate, but ultimately we need to fit these to satisfy the requirements of the long-term because eventually these will be the only radios that are being used by worldwide forces.

The Chairman: How long can Canada's navy sustain its mission with Operation Apollo?

Gen. Henault: It depends on how you structure the force. In the current deployment that we have, six naval vessels when we deployed, the next one, on December 5, we will have deployed more than our main contingency force commitment for the white paper. Ultimately, our intent is to restructure that commitment, as we transition in and out of operations in the Arabian Gulf, down to a sustainable level, which will be three or four of our vessels on a continuous basis in the task group. Three is sustainable almost indefinitely, but four would be a bit of a surge.

The Chairman: What do you mean by the long term?

Gen. Henault: We are working our plans based on a 24-month commitment. That will be a rolling 24-month plan that we put in place. Again, we have no idea how long this deployment will go, and for that reason we are identifying what is sustainable in the long term, not necessarily what is sustainable on a surge basis, which is what we have now.

Senator Atkins: After September 11, you talk about the working commitment of putting together the force for the Arabian theatre. How did it come about that we would provide the navy ships that we provided, vis-à-vis the F-18s, which had a tremendous record in two previous encounters?

Gen. Henault: That is a good question. When the coalition was formed and when we started the planning activity that comes with a coalition of this nature, we were asked by government to identify what we could provide in terms of force packages, so we put forward a number of force packages, not all of which were taken up. In the case of F-18s, we did have an F-18 package offered to our American allies. There was a possibility that it would deploy sometime in the recent past, but the basing

En vérité, plusieurs de nos alliés au sein de la coalition ne sont pas eux-mêmes équipés de radio de type HAVE QUICK et il arrive très souvent que seuls les Américains disposent de ce matériel parmi nos alliés. Lors de la campagne aérienne du Kosovo, nous avons constaté que la majorité des chasseurs qui effectuaient les missions à cette occasion ne pouvaient pas utiliser ou ne disposaient pas encore des radios HAVE QUICK, ce qui était en fait le cas de la majorité des membres de la coalition à l'exception peut-être d'un ou deux. Fort de ce constat, le commandement de la coalition, qui était américain à l'époque, a réduit cette exigence d'un cran.

Nos communications lors de la campagne aérienne du Kosovo étaient tout de même protégées, grâce à des systèmes radio semblables à celui du Sea King, qui assurent le codage des communications sans toutefois permettre les sauts de fréquences comme les radios HAVE QUICK. Nous pouvons donc protéger le secret des communications mais nous devons bien nous plier à cette exigence à un moment donné parce que les radios HAVE QUICK finiront par être les seules utilisées par toutes les forces armées du monde.

Le président: Combien de temps la marine canadienne pourra-t-elle assurer sa mission au sein de l'opération Apollo?

Le gén Henault: Cela dépendra de la façon dont nous structurerons les forces. Dans le cadre du déploiement actuel, nous aurons déployé six bâtiments après le départ du prochain, le 5 décembre, ce qui est beaucoup plus que la force de contingence principale que nous avons promise dans le Livre blanc. Au moment de notre replis du Golfe persique, nous avons l'intention de revoir cet engagement pour le ramener à un niveau qui sera plus viable, soit de trois ou quatre bâtiments détachés en permanence auprès de la force navale. Trois navires correspondraient à un niveau viable, mais quatre ce serait un peu trop.

Le président: Qu'entendez-vous par le long terme?

Le gén Henault: Nous fondons nos plans sur des engagements de 24 mois, parce qu'ils sont revus tous les 24 mois. Dans le cas de ce déploiement, nous ne savons pas combien de temps il va durer et c'est pour cela que nous avons défini ce qui était viable pour nous à long terme, pas nécessairement en cas de crise, comme c'est actuellement le cas.

Le sénateur Atkins: Vous avez parlé de l'engagement de notre force sur le théâtre arabo-persique au lendemain du 11 septembre. Comment se fait-il que nous ayons débloqué autant de navires et pas autant de F-18 qui avaient pourtant joué un rôle déterminant lors des deux interventions précédentes?

Le gén Henault: Voilà une bonne question. Quand nous avons constitué la coalition et que nous avons entamé les activités de planification associées à ce genre d'activité, le gouvernement nous a demandé le genre de force que nous pourrions mobiliser. Nous avons fait des propositions mais toutes n'ont pas été retenues. Dans le cas des F-18, nous avons proposé un certain nombre d'appareils à notre allié américain. Il nous aurait été possible de les déployer jusqu'à récemment, mais les besoins de référence

requirements were not such that we could do that. There were other elements of our force that were also offered to the coalition.

The ultimate contributions that we made have been based on the offer we initially made to the American coalition lead, and what they determined was the requirement to complement the coalition as it was being put together. It was done very much on the request of the coalition leaders under General Franks, who is the Commander-in-Chief of Central Command in Tampa, and who has been charged by the president to be the Commander-in-Chief of the lead sync for this operation.

A number of other capabilities that can be drawn upon are still out there, as the operation unfolds. In fact, something I have mentioned before and would reiterate is that the contribution we currently see to the campaign will very likely adjust and transform itself as time goes on. As operations in Afghanistan perhaps take a different form and as requirements in the Arabian Sea change, we may see a different requirement in terms of naval escort, as we are doing with our task group. We might find a much higher emphasis on transport of materiel into and out of Afghanistan with humanitarian assistance operations. Perhaps other operations will come to the forefront as time goes on, rebuilding operations, helping to reconstruct Afghanistan as time goes on.

All of those packages are still out there, and we take each one into consideration as we are asked to provide it to the coalition, again, as the campaign unfolds. We are currently in the process of adjusting our commitment, even now with maritime patrol aircraft and other considerations that are being given to the C-130 detachment that has been offered. The IRFL, which we talked about earlier, was offered based on a request from the coalition to provide forces for stability operations to secure locations that would not only provide a footprint and a stronghold on the ground for coalition operations, but also provide a mechanism to provide for the flow of humanitarian aid and so on. The mission's requirements changed, the agreements politically and diplomatically changed, and strategically on the ground they changed as well, so it was decided that that was no longer the requirement. That was the same for other elements of the coalition, and other countries are doing exactly the same thing as this operation unfolds.

Senator Atkins: You provided to the central command packages that gave them their options to say to you that this is what we would like to have? Are you saying that the Americans really made the decision?

Gen. Henault: Yes. That is what coalition operations are all about. Government-to-government, you put your confidence in the coalition and in the leadership of that coalition, and then you offer to them what can be offered and sustained, which is another important element. We hope we can provide to them those usable and contributory requirements and assets that they require; so far, that is exactly what we have done.

n'ont pas été suffisamment importants pour que nous ayons à le faire. De plus, nous avons offert d'autres éléments de notre force à la coalition.

Finalement, notre contribution a correspondu à la première offre que nous avons faite à la coalition dirigée par les Américains, ceux-ci ayant déterminé que c'est ce qu'il leur fallait pour compléter les forces déployées. La décision a essentiellement été prise par les responsables de la coalition, sous la gouverne du général Franks qui est le commandant en chef du commandement central à Tampa et qui a été chargé, par le président des États-Unis, de piloter la synchronisation de toute l'opération.

Nous avons toujours un certain nombre de moyens que nous pourrions mobiliser au fur et à mesure du déroulement de l'opération. Je vous ai dit et je vous répète que notre contribution à la campagne va sans doute évoluer et se transformer avec le temps. Quand les opérations en Afghanistan prendront un visage différent et que les besoins dans le golfe Arabo-Persique changeront, les besoins d'escorte maritime, assurés par notre force navale, évolueront. L'accent devrait davantage porter sur le transport de matériel au départ et à destination de l'Afghanistan, dans le cadre de l'aide humanitaire. Il est possible que d'autres opérations deviennent prioritaires avec le temps, comme les opérations de reconstruction, parce qu'il faudra aider ce pays à se rebâtir.

Ces ensembles de proposition sont toujours sur la table et nous y reviendrons au fur et à mesure que la coalition nous y invitera, selon le déroulement de la campagne. Pour l'instant, nous ajustons notre engagement, par exemple, dans le cas de l'appareil de patrouille maritime et du détachement de C-130. Nous avons proposé la FRI(L), dont nous avons parlé plus tôt, après que le commandement de la coalition nous eut indiqué qu'il voulait disposer d'une force de stabilisation en vue d'installer des périmètres de sécurité. Une telle force aurait été chargée de prendre possession du terrain et d'y installer une place forte, pour assurer les opérations de la coalition, et nous permettre plus tard de disposer d'un mécanisme d'écoulement de l'aide humanitaire et autres. Les exigences de la mission ont changé, les ententes politiques et diplomatiques ont également changé, tout comme les considérations stratégiques sur le terrain, si bien qu'il a été décidé que ce genre de moyens n'étaient plus nécessaires. La même chose s'est produite pour les autres membres de la coalition, qui ont dû faire exactement la même chose que nous au fur et à mesure du déroulement de l'opération.

Le sénateur Atkins: Vous avez donc fait une proposition d'ensemble au commandement central et lui avez laissé le soin de décider lui-même de ce qu'il lui fallait? Est-ce que les Américains ont vraiment pris la décision?

Le gén Henault: Oui. C'est ainsi que fonctionne ce genre de coalition. Chaque gouvernement place sa confiance dans la coalition et dans celui qui la dirige, et il propose ce qu'il est capable d'offrir à long terme, ce qui est un autre élément important. Nous espérons pouvoir répondre à ces besoins et fournir à la coalition les éléments utiles à la mission. Jusqu'ici, c'est ce que nous avons fait.

Senator Atkins: In terms of relations with the Americans, the minister deals with the government. The Minister of Defence deals with a certain element. Do you deal with General Franks? Do you know what is happening in the operation?

Gen. Henault: Yes, I do.

Senator Atkins: I do not want to know what it is. I am just curious to know whether you are in the loop.

Gen. Henault: I am significantly inside the circle. I can tell you that. I get a daily briefing in operations as they are unfolding in Afghanistan and also as they are unfolding in terms of the coalition overall. I am given a daily briefing by our Deputy Chief of Defence Staff staff, and I speak on a continuous basis with our contingent commander in Tampa, who is a commodore and part of the planning staff of General Franks and attends his briefings on a daily basis. We get a written report daily from Tampa. We are contacted by phone on a regular basis when urgent issues must be dealt with. I do not deal directly with General Franks because he has enough to do as it is; I already have a commodore who deals with him face-to-face on a daily basis. I also deal directly with the Chairman of the Joint Chiefs, General Myers, on a regular basis, and talk to him about operations in the region as well as, primarily, the British Chief of Defence, the French Chief of Defence and the German Chief of Defence. I have had contacts with a number of the key coalition partners as well.

Senator Atkins: With respect to that combat-ready force sitting in Edmonton, what process would move them to the theatre?

Gen. Henault: As for the period when they were to be called forward, when General Franks called for a stabilization force, things unfolded quickly, as you will remember, over the Thanksgiving weekend when we were looking at a land campaign. You will have to remember that the land campaign is not being done by American, British or Canadian troops. It is being done by Northern Alliance troops and Pashtun troops in the south.

As that operation was unfolding, it was fully expected that it would take a significant period of time to achieve success. Ultimately, the combination, perhaps, of the bombing support and military advice support and things of that nature allowed for that campaign to unfold quickly. Therefore, as the Northern Alliance force moved forward and southward in Afghanistan, gaining ground and consolidating their position in Northern Afghanistan, it was felt that a stabilization force would be required in the northern part of the country to secure airfields, provide stepping-off points for other operations and provide that humanitarian assistance we talked about, and so on. That changed over a period of only a few days, probably no more than a week, when, again, things were not quite as secure as they appeared, where the requirement for humanitarian assistance was not as

Le sénateur Atkins: Sur le plan des relations avec les Américains, c'est le ministre qui traite avec le gouvernement. Le ministre de la Défense traite à un certain niveau. Est-ce que vous êtes, vous-même, en communication avec le général Franks? Savez-vous ce qui se passe dans le cadre de cette opération?

Le gén Henault: Oui.

Le sénateur Atkins: Je ne veux pas que vous me disiez ce dont il s'agit, je veux simplement savoir si vous êtes dans le secret ou pas.

Le gén Henault: Je suis tout à fait dans le secret, je peux vous l'assurer. On me donne un exposé quotidien sur les opérations en Afghanistan et sur ce qui se passe dans la coalition en général. Notre sous-chef d'état-major de la défense me donne un exposé quotidien et je m'entretiens de façon suivie avec le commandant de notre contingent à Tampa, qui a rang de commodore et qui fait partie du personnel de planification du général Franks. Ce commodore assiste quotidiennement aux exposés du général. Nous recevons tous les jours des rapports écrits de Tampa. On nous appelle régulièrement par téléphone sur les questions urgentes que nous devons traiter. Je ne suis pas en communication directe avec le général Franks, parce qu'il a beaucoup de choses à faire de son côté. J'ai déjà un commodore sur place qui le côtoie tous les jours. Je traite aussi directement avec le président de l'instance collégiale des chefs d'état-major aux États-Unis, le général Mayer, et je m'entretiens quotidiennement avec lui des opérations dans la région. Je suis aussi en liaison avec les chefs d'état-major alliés, en Angleterre, en France et en Allemagne. J'ai également eu plusieurs contacts avec certains des principaux partenaires de la coalition.

Le sénateur Atkins: Pour ce qui est de la force de réaction immédiate qui est à Edmonton, qu'allez-vous faire pour la déployer sur le théâtre des opérations?

Le gén Henault: À l'époque où ce groupe devait être mobilisé, quand le général Franks voulait organiser une force de stabilisation, les événements se sont précipités. Vous vous rappellerez que tout cela s'est passé durant le week-end de l'Action de grâce, c'est-à-dire à l'époque où nous envisagions de lancer la campagne terrestre. N'oubliez pas que celle-ci n'est pas effectuée par des troupes américaines, britanniques ou canadiennes, mais par les troupes de l'Alliance du Nord et par les troupes Pachtounes, dans le sud.

Au début, tout le monde s'attendait à ce que cette opération prenne longtemps. Finalement, il est possible que la combinaison bombardements aériens et conseils techniques militaires sur le terrain, associée à d'autres éléments de cette nature, ait permis d'accélérer le déroulement de la campagne. Ce faisant, les forces de l'Alliance du Nord se sont enfoncées vers le sud de l'Afghanistan, gagnant du terrain et consolidant leur position dans le nord, ce qui a donné l'impression aux autorités qu'il fallait engager la force de stabilisation dans le nord du pays afin de protéger les terrains d'aviation, de préparer des bases de départ pour les opérations futures, d'assurer l'aide humanitaire dont nous avons parlée et ainsi de suite. Puis, les choses ont de nouveau évolué très vite, en l'espace de quelques jours, sans doute pas plus d'une semaine... rien ne semblait plus aussi sûr: l'aide humanitaire

acute as it appeared because it was getting through and is still getting through on a fairly regular basis, and satisfying most of the demands at this point in time. We were concerned about winter setting in and things of that nature. We were concerned about the people of Afghanistan, in particular.

Things changed and they unfolded differently. As the combat operations come to a close, we see different parts of Afghanistan have now been secured by the forces, the Alliance forces and the Pashtun forces to the south. There may ultimately be a requirement for consolidating our efforts in particular parts of Afghanistan and key airfields, providing for stabilization in the region, or providing, perhaps, for a UN force. Again, the Bonn discussions will determine the reality of that, whether the UN will be able to mount a stabilization force in the region.

At that point, as the coalition lead determines requirements in different parts of the region, he will then call on nations to again commit forces for that type of operation. That is what we are awaiting at the moment, and that is why we still have that force on seven days' notice to move within 48 days for the key company. It can move quickly.

Senator Atkins: You have no doubt that eventually they will be going over?

Gen. Henault: My expectation is that they will be required, ultimately.

Senator Atkins: Under whose command?

Gen. Henault: They will likely be under U.S. or British command. That is most likely who we would partner up with. Most of the formations we will see in the region will be brigade-sized organizations, for which those two agencies, in particular, have the command, control and co-ordinating support mechanisms that are required. We will be a part of whatever coalition they decide is the needed coalition, but it could be a combination of a number of countries, those two being the primary ones, probably, perhaps the French or even the Germans.

Senator Atkins: Do you think in your recruiting that you are paying new recruits a level of compensation that attracts people to sign up for the Armed Forces, especially the army?

Gen. Henault: I think we are, senator. Quite frankly, we have done a number of things over the years to try to improve the basic pay requirements that we offer. When we went through the pay and compensations reviews over the last couple of years and through the quality of life programs, the SCONDA initiatives, we looked at that aspect of it seriously. That was lower ranks of the non-commissioned members, the ordinary seaman level and the lieutenant and junior lieutenant levels, knowing that those were the areas where some of the more dire financial hardships were. Many initiatives were taken to increase the pay rates at those levels in excess of what other rates would have been from a percentage point of view, and also to allow for a certain amount of

n'était plus aussi essentielle qu'on l'avait d'abord cru étant donné qu'elle passait très bien et assez régulièrement et qu'elle permettait de répondre à l'essentiel de la demande. Nous nous inquiétions alors de l'arrivée de l'hiver et de choses du genre. Nous nous inquiétions surtout de la situation des Afghans.

Puis, les choses ont de nouveau changé. À l'heure où nous approchons de la fin des combats, nous découvrons différentes parties de l'Afghanistan qui viennent d'être bouclées par les forces alliées, c'est-à-dire par les forces de l'Alliance et par les forces pachtounes dans le sud. Il sera peut-être nécessaire de consolider nos efforts dans certaines parties du pays et autour de terrains d'aviation clés, et pour cela de stabiliser la région ou de déployer éventuellement une force de l'ONU. Les discussions de Bonn détermineront dans quelle mesure cela s'impose et nous diront si l'ONU va être en mesure d'organiser une force de stabilisation dans la région.

Pour l'instant, le chef de la coalition va faire appel aux différents pays afin qu'ils engagent des forces dans ce genre d'opération, au fur et à mesure qu'il en déterminera le besoin dans les différentes régions de l'Afghanistan. C'est ce que nous attendons pour l'instant et c'est pour cela que nous avons créé une force de réaction apte à intervenir à sept jours de préavis, délai qui est ramené à 48 heures pour la compagnie principale. Cette force d'intervention pourrait donc bouger très rapidement.

Le sénateur Atkins: Vous semblez certain qu'elle finira par être mobilisée.

Le gén Henault: Je m'attends effectivement à ce qu'elle finisse par être nécessaire.

Le sénateur Atkins: Et elle serait sous le commandement de qui?

Le gén Henault: Sans doute des Américains ou des Britanniques. Il est fort probable que nous nous associerons à ces deux armées. Ces deux armées commandent et contrôlent la plupart des formations qui évoluent dans la région et qui ont la taille d'une brigade; ce sont les Américains et les Britanniques qui coordonnent les mécanismes de soutien nécessaires. Nous serons intégrés à l'armée où l'on jugera que nous sommes les plus utiles, mais il se pourrait fort que nous dépendions de plusieurs armées, en priorité de l'américaine et de la britannique, mais aussi de la française et même de l'allemande.

Le sénateur Atkins: Estimez-vous offrir aux nouvelles recrues une rémunération qui incite les gens à s'engager dans les Forces armées, surtout dans l'Armée de terre?

Le gén Henault: Je le pense, sénateur. Pour tout vous dire, nous avons adopté plusieurs mesures au fil des ans afin d'essayer d'améliorer nos conditions salariales. À l'occasion de notre examen de la solde et de la rémunération il y a deux ans ainsi que des programmes de qualité de la vie, soit les initiatives SCONDA, nous nous sommes penchés très sérieusement sur cette question. Nous nous sommes surtout intéressés aux grades inférieurs, aux militaires du rang, aux marins ordinaires et aux lieutenants et sous-lieutenants, car nous savions que c'est à ces échelons que les gens éprouvaient le plus de difficultés financières. Nous avons ainsi adopté plusieurs mesures pour augmenter davantage les taux de solde correspondant à ces niveaux d'entrée que ce qu'aurait

streamlining at those rank levels, especially non-commissioned members, to take stock of experience and qualifications, in civilian industry, if you like, to allow for a certain amount of quick movement through the rank and into a higher pay grade.

As you are undoubtedly aware, we have sign-up bonuses for those technicians who already have secondary school or have achieved certificate level in certain trades, those who have been in the service previously and who come back in having qualified in certain trades, which allows them to go through the basic or initial training phase quickly and achieve the rank of corporal quickly after becoming qualified. That has added to the credibility of our system in caring for people first and giving them some opportunities, not only career-wise but also financially in the longer term, to quickly achieve a more stable financial platform.

I would ask the chief to give you his view of it. He came to Ottawa after having served in Saint Jean, in charge of all the recruits as the leading chief warrant officer there. He was also in the naval staff, so has seen this first-hand. Perhaps he can give you a sense, at least from a non-commissioned member's point of view.

Chief Petty Officer First Class R.M. Lupien, Canadian Forces Chief Warrant Officer, Department of National Defence: Certainly, from my perspective, when I speak to people across the Canadian Forces, there is no longer the same complaint about pay or compensation that we had a few years ago. The recent pay increases certainly went a long way to do that. Pay increases, as the general said, were quite significant for people who are just getting into training at effective strength. That took care a lot of the issues we had there previously. Obviously, no one will say no to more money; however, we no longer have the problems we had before.

Senator Atkins: I know that the RCMP has a waiting list for recruits. Do you think that recruits that are going into the military should be compensated at the same level as a recruit in the RCMP?

CPO 1 Lupien: Certainly, as the general said, we have an incentive program for people coming in with some qualification. It is quite significant. Not only can someone new coming in get a bonus, if you want to call it that, but that person will also qualify for whatever occupation he or she will be doing a lot faster to the rank of corporal, which is significant in terms of compensation.

Senator Atkins: They can request a certain line of training when they sign up for the military?

CPO 1 Lupien: Yes, but it is also based on the abilities these people have. Obviously, if someone is already a technician, then it will be in that field.

donné la simple application d'un pourcentage universel. De plus, nous avons cherché à rationaliser un peu la situation des grades inférieurs, surtout dans le cas des militaires du rang, pour tenir compte de l'expérience et des qualifications acquises dans le civil et ainsi favoriser l'accélération des promotions et le versement d'une rémunération supérieure.

Comme vous le savez, nous avons accordé des primes aux techniciens qui ont un diplôme du secondaire et qui ont le niveau du certificat dans certaines spécialités, qui ont déjà servi dans les forces et qui reviennent avec une qualification dans certains métiers. Ceux-là peuvent passer plus rapidement au travers des phases d'instruction élémentaires et initiales et être promus caporal après l'obtention de leur qualification militaire. Ce programme a amélioré notre crédibilité quand nous affirmons vouloir d'abord nous occuper de l'élément humain et donner la possibilité aux gens de progresser plus rapidement, non seulement sur le plan de la carrière mais aussi sur le plan financier à long terme et ainsi d'atteindre plus vite un palier financier plus stable.

Je vais d'ailleurs inviter le premier maître à vous donner son point de vue à ce sujet. Il a été muté à Ottawa après avoir servi à Saint-Jean où il était adjudant-chef principal responsable des recrues. Comme il a aussi servi au quartier général de la marine, il connaît très bien toute cette question et il pourrait peut-être vous dire ce qu'il en pense du point de vue d'un militaire du rang.

Premier maître de première classe R.M. Lupien, adjudant-chef des Forces canadiennes, ministère de la Défense nationale: J'ai effectivement constaté, dans mes contacts à l'échelle des Forces canadiennes, que les gens ne se plaignent plus comme ils le faisaient il y a quelques années de leur solde ou de leur rémunération. Les récentes augmentations ont certainement beaucoup fait pour corriger cette situation. Comme le général vient de vous le dire, les augmentations consenties ont été plus importantes pour les gens qui commencent juste leur entraînement dans le poste occupé. Cela a donc permis de régler une grande partie des problèmes antérieurs. Évidemment, personne ne refusera jamais plus d'argent, mais la situation actuelle n'a plus rien à voir avec celle que nous avons connue.

Le sénateur Atkins: Je sais que la GRC dispose d'une liste d'attente pour ses recrues. Estimez-vous que les recrues de l'armée devraient être dédommagées au même niveau que celles de la GRC?

Le pm 1 Lupien: Comme le général vous l'a dit, nous administrons un programme d'incitatif à l'intention des personnes qui s'engagent et qui ont déjà une certaine qualification. Ce programme est très intéressant. Non seulement les recrues perçoivent une prime, si vous voulez l'appeler ainsi, mais les gens qui sont qualifiés pour occuper un poste quelconque sont promus plus rapidement que les autres dans le grade de caporal, ce qui est très intéressant du point de vue de la rémunération.

Le sénateur Atkins: Les gens peuvent demander à suivre une certaine formation quand ils s'engagent?

Le pm 1 Lupien: Oui, mais la décision est aussi fondée sur leurs compétences. Il est évident que si quelqu'un est déjà technicien, il se retrouvera dans son domaine.

Gen. Henault: We do the aptitude testing as well, senator, for those who have not pre-qualified.

Senator Atkins: Has there been any thought given to reactivating some of the old regiments for reserves?

Gen. Henault: We have a significant reserve out there. Regiments are reactivated all the time. Some squadron members retire and are reactivated again. As we go through reforming and restructuring, if you like, of the land force reserve, there is always that possibility. I am not aware of any initiative to do that at the moment. I am sure General Jeffery spoke about his army transformation and his restructuring to satisfy the long-term and future requirements of the land force. That is always a possibility, but I am not aware of that initiative at the moment, senator. It is not out of the question.

Senator Atkins: I just wondered whether that would be a way of attracting reserve personnel, like the Black Watch, for instance.

Gen. Henault: That is quite possible. There are 137 reserve units, so there is quite a wide array of regimental affiliations to choose from. I know you were at a dinner with the Black Watch and it was very interesting, so I understand the comment on the Black Watch. That regiment was stood down some years ago. Will it resurface? I could not answer that at the moment.

Senator Day: General, I have the army's reply to the 2020 vision. I suspect they reflect the Strategy 2020 overall departmental planning exercise. One five-year target was to establish a more regular program of information sessions for parliamentarians, media, business and the broader defence constituency. Today's meeting can help in achieving that objective.

Have you considered holding briefings for parliamentarians in the same way that media briefings are held when there has been a deployment? We speak to many members of the public and to members of the media. The more informed we are, the better we can help get your message out.

Gen. Henault: I fully agree with that. We have a parliamentary outreach program managed by our Director General for Public Affairs. That program allows a fairly broad exposure to the Canadian Forces for a number of parliamentarians. I suspect it has not reached you yet.

The Chairman: We have not been invited to that, general. When deployments take place, we read about it in the media. I think Senator Day is suggesting that, if we can, we should find a way to get briefed at the same time as the media.

Le gén Henault: De plus, sénateur, nous soumettons ceux et celles qui ne possèdent pas déjà de qualification à une batterie de tests d'aptitude.

Le sénateur Atkins: Avez-vous envisagé de faire renaître certains des anciens régiments pour les réserves?

Le gén Henault: Notre réserve est déjà importante. Il arrive régulièrement que des régiments soient ressuscités. Des membres d'escadron prennent leur retraite et sont réactivés par la suite. C'est toujours une possibilité, puisque nous sommes en train de réformer et de restructurer en quelque sorte la réserve de l'Armée de terre. Cependant, je ne pense pas qu'une initiative de ce genre soit actuellement en cours. Je suis sûr que le général Jeffery vous a parlé de la transformation de l'Armée et de son programme de recrutement qui est destiné à répondre aux besoins à long terme de la force terrestre. C'est toujours une possibilité, mais je ne pense pas que tel soit le cas actuellement, sénateur. Cependant, rien n'est écarté.

Le sénateur Atkins: Je me demandais simplement si ce ne serait pas une façon d'attirer des gens dans la réserve, comme le Black Watch, par exemple.

Le gén Henault: C'est très possible. Il y a actuellement 137 unités de la réserve, qui sont affiliées à différents régiments. Je sais que vous avez participé à un dîner très intéressant des Black Watch et je comprends que vous en parliez. Ce régiment a été démantelé il y a quelques années. Va-t-il refaire surface? Je ne peux pas vous répondre pour l'instant.

Le sénateur Day: Général, j'ai en main la réponse de l'Armée à la vision 2020. Je suppose que cette réponse est conforme à l'exercice de planification globale du ministère énoncé dans la Stratégie 2020. L'un des objectifs quinquennaux était d'instaurer un programme visant à offrir des séances d'information plus régulières aux parlementaires, aux médias, aux entreprises et aux différents intervenants du monde de la défense. La réunion d'aujourd'hui contribuera certainement à cet objectif.

Avez-vous envisagé de tenir des séances d'information à l'intention des parlementaires, un peu comme vous le faites lors d'exposés destinés à la presse à l'occasion de déploiements? Vous savez, nous parlons avec beaucoup de gens du public et des médias. Plus ils sont renseignés et plus cela pourrait contribuer à faire passer votre message.

Le gén Henault: Je suis tout à fait d'accord. Nous disposons effectivement d'un programme de communication avec les parlementaires qui est administré par notre directeur général, Affaires publiques. Ce programme permet à plusieurs parlementaires de découvrir un grand nombre des facettes des Forces canadiennes. Je soupçonne, cependant, que vous n'en avez pas encore entendu parler.

Le président: Nous n'avons pas reçu d'invitation, général. Quand il y a un déploiement, nous l'apprenons par les médias. Je pense que ce que le sénateur Day voulait dire c'est qu'il faudrait trouver une façon de nous en informer en même temps que les médias.

Gen. Henault: I will take that under advisement. We have done that for the House Committee on National Defence and Veterans Affairs. We have done that previously in the air campaign, for example. I was doing daily briefings for the media and also briefing SCNDVA twice a week. I did on occasion brief a number of senatorial level committees as well.

In this case, we have not done that yet because the amount of activity that we have generated goes in very small bursts. It takes time for ships to get to where they are going, for example, and it is difficult to give you a clear picture of what is going on.

Senator Day: In defence of your department, we are a fairly new standing committee within the Senate. Perhaps we can be added to your list.

Gen. Henault: It is in our interests to keep you up to speed. We can set that agenda with the chairperson through our parliamentary affairs people and ensure that you get a briefing, particularly through our operations people. Then you can understand clearly what we are trying to achieve. I am very encouraged by that desire on your part to learn more about what we are doing.

Senator Meighen: Do you have any knowledge, general, whether other jurisdictions, such as the U.S., require a particular level of security clearance from committee members? Are they authorized to hear certain things that people without security clearance cannot hear?

I fully appreciate that is a double-edged sword. The argument against us, for example, having security clearance is that we may hear interesting things but we cannot reveal them to anyone. All we can do is put them into the mill in coming to decisions without giving any detail.

Do you have a view or any knowledge about what happens in other jurisdictions?

Gen. Henault: I do not know what happens in other jurisdictions. I would be speculating. I would perhaps hasten to add that it is an issue that you must deal with on a continuous basis when qualified to a certain level of security. The information is protected and, in most cases, has a source requirement for protection that you must observe. There are occasions when one must carefully balance what one knows and what one can say. It is not for any reasons of not wanting to pass the message but rather for national security and because of agreements that we have with our allies to protect information and, in particular, certain sources of information.

Perhaps the committee could get some specific elements of information, but in general terms, you will benefit mostly from the information that can be passed on in the non-classified realm. We try to tell the Canadian public what we are undertaking in operations on behalf of the government in the most obvious way that we can. I do not think you would miss much of the information that is required.

Le gén Henault: Je prends note de votre requête. C'est ce que nous avons fait pour le Comité de la défense nationale et des anciens combattants de la Chambre. Nous l'avons fait précédemment dans le cas de la campagne aérienne, par exemple. Je donnais des exposés quotidiens aux médias et j'informais également le CPDNAC deux fois par semaine. À l'occasion, j'ai moi-même informé plusieurs comités sénatoriaux.

Cette fois-ci, nous ne l'avons pas fait parce que tout se déroule par coups de feu successifs. Il faut du temps pour qu'un navire arrive là où nous l'envoyons, par exemple, et il nous est difficile de vous donner une idée claire de tout ce qui se passe.

Le sénateur Day: À la décharge de votre ministère, je dois avouer que nous sommes un comité sénatorial permanent relativement récent. Peut-être pourriez-vous nous ajouter à votre liste.

Le gén Henault: Nous avons intérêt à vous tenir au courant. Nous pourrions organiser un programme avec le président, par le truchement de nos gens des affaires parlementaires, pour veiller à ce que vous receviez régulièrement des exposés, surtout de nos gens des opérations. Ainsi, vous comprendrez mieux ce que nous voulons faire. Nous sommes très encouragés par votre désir d'en apprendre plus sur ce que nous faisons.

Le sénateur Meighen: Savez-vous, général, si d'autres pays, comme les États-Unis, exigent un niveau d'autorisation de sécurité particulier pour les membres de comité? Sont-ils autorisés à entendre certaines choses que les gens qui n'ont pas d'autorisation de sécurité ne peuvent entendre?

Je comprends tout à fait que c'est un couteau à double tranchant. L'argument qu'on nous servira contre cela c'est que tout renseignement visé par une cote de sécurité ne pourra être révélé par aucun de nous. Tout ce que nous pourrions faire, c'est d'en tenir compte dans d'éventuelles décisions, sans jamais en préciser les détails.

Savez-vous ce qui se passe dans d'autres pays? Avez-vous une position à cet égard?

Le gén Henault: Je ne sais pas ce qui se passe ailleurs. Si je vous répondais, je ne ferais que spéculer. Je dois m'empresseur d'ajouter que c'est un problème auquel vous êtes confrontés en permanence dans le cas de tous les renseignements qui correspondent à un certain niveau de sécurité. L'information est protégée et, dans la plupart des cas, il faut protéger les sources. Il peut arriver qu'il faille faire la part entre ce qu'on sait et ce qu'on peut dire. Ce n'est pas parce que nous ne voulons pas vous tenir informé, mais plutôt parce que nous traitons d'affaires concernant la sécurité nationale et parce que nous avons conclu des ententes avec nos alliés portant sur la protection des renseignements, surtout de certaines sources de renseignement.

Votre comité pourrait toujours être mis au courant de certaines choses mais, de façon générale, vous seriez informé de tout ce qui n'est pas classifié. Nous essayons d'expliquer à la population canadienne ce que nous faisons dans les opérations menées au nom du gouvernement, et nous essayons de le faire de la façon la plus ouverte possible. Je ne crois pas que vous passeriez à côté de bien des choses.

It may be a difficult task to go through the whole security clearance route. I think you will find that we are not keeping much from you in that respect. It is information that is not necessarily need-to-know information.

Senator Meighen: In our deliberations, as we try to come up with the best answers, it does not really matter whether a ship-to-shore missile can go 10 kilometres or 16 kilometres.

Gen. Henault: From the global point of view, we owe it to you to give you information on our objectives and our capabilities.

Senator Day: Can you give me your impressions and your vision about security intelligence sharing? How is it done now, since September 11? You have probably seen a major increase in that activity, but I am thinking about various Canadian institutions and our relationships with other North American institutions, not just military but the entire group of agencies that are involved with security issues. How is that organized now and how could it best be handled in a coordinated fashion?

Gen. Henault: The intelligence mechanisms in Ottawa are significant. We have economic intelligence; we have intelligence through CSIS, through the RCMP and other police agencies, through ourselves, through civil agencies. All of that is coordinated at the national level by the Privy Council Office through the security and intelligence division. Dick Fadden has the primary mandate of coordinating all the security and intelligence requirements for the Government of Canada. That includes provincial and federal coordinations as well.

I can safely say that the amount of intelligence sharing in the city has increased dramatically since September 11. We were already sharing information. We have some very significant information-sharing mechanisms, including computers, secure networks, the mechanism called AUSCANUKUS, which is commonly termed "Five Eyes." That is a series of agreements between ourselves, the Australians, the U.K., U.S. and New Zealand to share information. We have significant information-sharing mechanisms between ourselves and our allies to the South.

All of that was brought out under a definitive microscope as we went into the counterterrorism operation wherein, even though we had good information-sharing rules and agreements between ourselves and the U.S., those were enhanced as we got into the post-September 11 activity levels here in the city and also internationally.

In fact, we took up a number of the burden-sharing requirements that were often taken up by others to provide for a little bit of relief to coalition members, particularly the U.S., to allow it to concentrate on certain areas of the world while we took

Il peut être très difficile d'appliquer la procédure d'obtention des autorisations de sécurité à tout le monde. À cet égard, vous constaterez sans doute que nous ne vous cachons pas grand chose. Cette information n'appartient pas forcément à la catégorie de celles pour lesquelles il existe un besoin de savoir.

Le sénateur Meighen: Dans nos délibérations, nous essayons de trouver les meilleures réponses possibles et il n'est pas vraiment important pour nous de savoir qu'un missile tiré depuis un navire peut parcourir 10 ou 16 kilomètres.

Le gén Henault: De façon générale, nous nous devons de vous informer de nos objectifs et de nos capacités.

Le sénateur Day: Pouvez-vous me dire ce que vous pensez de la communication des renseignements de sécurité entre pays? Comment ces choses-là se passent-elles depuis le 11 septembre? Vous avez sans doute constaté une augmentation très nette de ce genre d'activité, mais je pense ici aux diverses institutions canadiennes et à nos relations avec d'autres institutions nord-américaines, pas simplement les institutions militaires, mais toutes les agences qui sont concernées par les questions de sécurité. Comment ces choses-là sont-elles actuellement organisées et comment pourrions-nous améliorer la coordination?

Le gén Henault: Les mécanismes concernant le renseignement à Ottawa sont très complexes. Nous traitons de renseignements économiques ainsi que des renseignements que recueillent le SCRS, la GRC et d'autres services de police, sans compter ceux dont nous nous occupons et dont certains organismes civils s'occupent. Le tout est coordonné à l'échelon national, au niveau du Conseil privé, par la division de la sécurité et du renseignement. Dick Fadden est la personne qui est principalement chargée de coordonner toutes les questions de sécurité et de renseignement au nom du gouvernement du Canada, ce qui sous-entend une coordination entre les provinces et le fédéral également.

Il est un fait que la masse de renseignements en circulation dans cette ville a considérablement augmenté depuis le 11 septembre. Nous échangeons déjà des renseignements avant cette date, selon un mécanisme très complexe qui s'articule autour d'un ensemble informatique, de réseaux protégés, d'un mécanisme baptisé AUSCANUKUS, et qu'on appelle couramment les «Five Eyes», soit les cinq yeux. AUSCANUKUS est une série d'ententes d'échange d'information conclues entre le Canada, l'Australie, le Royaume-Uni, les États-Unis et la Nouvelle-Zélande. Nous disposons de mécanismes d'échange d'information très importants avec nos alliés du Sud.

Tout cela a été examiné à la loupe quand nous nous sommes lancés dans l'opération de lutte contre le terrorisme et, même si les ententes et les règles concernant l'échange de renseignements entre nous-mêmes et les États-Unis étaient satisfaisantes, tous ceux qui travaillent dans ce domaine, à Ottawa comme sur la scène internationale, ont connu une augmentation du niveau d'activité après le 11 septembre.

Nous-mêmes avons assumé une partie du fardeau sur ce plan, fardeau qui retombe habituellement sur d'autres, afin d'alléger un peu le travail des autres membres de la coalition, surtout des Américains, et de leur permettre de se concentrer sur certaines

responsibility for other areas that we were not necessarily always responsible for. We saw an opening of the floodgates in terms of intelligence sharing in the aftermath of September 11.

Those mechanisms are very sound, in my view. In terms of the departmental intelligence mechanism, we have a very broad-based information-sharing and intelligence-sharing network that we have participated in. It is a global one. It is very significantly plugged into NATO, to the U.S. and to all of the Commonwealth countries to ensure that we get the best possible information, not only in terms of collecting and receiving the information that has been passed to us but also analyzing that information.

We are somewhat renowned for our analytical capability. It is one of the strengths of our intelligence community here.

Senator Day: When you say “we,” are you talking armed forces or a broader group than that?

Gen. Henault: I would say it is broad based in Ottawa. The Canadian Forces has a specific analytical capability that is based on a lot of investment in technology and an investment in the long term. It is all part of that Strategy 2020 that you talked about earlier in which we recognized the importance of intelligence in our ability to analyze intelligence in the long term. We have done a lot to improve our networks, our capability, our imagery-transmission capabilities, and so on. A lot of that was brought to the forefront to us by the Kosovo air campaign and the need to have global communications, a global ability to transmit imagery and orders and so on, and the requirement to analyze and balance off the intelligence inputs of a number of different agencies.

We have done a lot in that respect, and we are improving it all the time and will get better.

Senator Day: “We” being the Canadian Forces?

Gen. Henault: Yes.

Senator Day: What I am trying to get to is a national security issue and CSIS and the RCMP. Do they do their own analysis, and how do they get the information? They would like to have more than just what they gather themselves.

Gen. Henault: They share theirs with us, and we share our information with them. It is a very tight network of information and intelligence sharing.

Senator Day: Would it work better, in your view, if there were one operation run by Canadian Forces, if you will, that had the operational capability for all the different intelligence sources, bringing it in, and various agencies could share in that?

Gen. Henault: I am not entirely sure that that would be the case. I think having it coordinated by PCO under a security and intelligence umbrella, which is interdepartmental and broad based, is the right way to do it, and that is the way it is being done now. We have specific niche areas that we can concentrate on, but from

régions du monde, tandis que nous avons pris le relais pour des régions dont nous ne nous occupons pas forcément d'habitude. Dans la foulée du 11 septembre, nous avons assisté à un surcroît d'activité sur le plan des échanges de renseignements.

Quant à moi, ces mécanismes sont excellents. Pour ce qui est des mécanismes concernant le renseignement au sein du ministère, nous nous appuyons sur un vaste réseau d'échange d'informations et de renseignements. C'est un réseau mondial. Il est directement branché sur l'OTAN, sur les agences américaines et sur celles des pays du Commonwealth, de sorte que nous recevons les meilleurs renseignements qui soit et que nous pouvons également les analyser.

Nous sommes réputés pour notre capacité d'analyse. C'est un des points forts de la communauté du renseignement ici.

Le sénateur Day: Quand vous dites «ici», vous parlez des forces armées ou d'un groupe élargi?

Le gén Henault: Je fais allusion à la communauté du renseignement à Ottawa. Les Forces canadiennes disposent d'une capacité d'analyse particulière, fondée sur les investissements dans le domaine de la technologie et sur les investissements à long terme. Elle s'inscrit dans le cadre de Stratégie 2020 dont vous parliez plus tôt, stratégie qui tient compte de l'importance du renseignement et de notre capacité de l'analyser à long terme. Nous avons beaucoup fait pour améliorer nos réseaux, notre capacité d'ensemble, notre capacité de transmission d'images et ainsi de suite. Nous devons une partie de tous ces progrès à la campagne aérienne du Kosovo et à la nécessité de nous appuyer sur des communications mondiales, sur la capacité de communiquer des images et des ordres dans le monde entier et sur la nécessité d'analyser et de mettre en balan les renseignements provenant de différentes agences.

Nous avons fait beaucoup sur ce plan, nous nous améliorons sans cesse et nous allons continuer.

Le sénateur Day: Quand vous dites «nous», vous parlez des Forces canadiennes?

Le gén Henault: Oui.

Le sénateur Day: J'aimerais que nous parlions des questions de sécurité nationale, du SCRS et de la GRC. Est-ce que ces gens-là font leurs propres analyses et comment obtiennent-ils leurs informations? Ils veulent sans doute disposer de plus de renseignements que ceux qu'ils peuvent se procurer de leur côté.

Le gén Henault: Nous partageons entre nous les renseignements que nous récupérons. Nous faisons partie d'un réseau très intime d'échange de renseignements et d'informations.

Le sénateur Day: Estimez-vous que les choses fonctionneraient mieux si elles relevaient des Forces canadiennes, si vous disposiez de la capacité opérationnelle de contrôler les différentes sources de renseignements, de regrouper ces renseignements et de les distribuer ensuite aux autres organismes?

Le gén Henault: Je n'en suis pas sûr. Je pense que la meilleure forme est celle qui existe actuellement et qui consiste à s'en remettre à la coordination du service du BCP qui est chargé de la sécurité et du renseignement, service qui assure la coordination interministérielle. Il existe bien un créneau dans lequel nous

a Government of Canada point of view. I think it is more important for it to be concentrated at the PCO level, quite frankly, and that is where it is now.

The Chairman: General, if we are going to maintain our current missions and tempo, is there any substitute for increased resources in terms of funds and people?

Gen. Henault: We can do what we have to do now with what we are being provided, but in terms of posturing ourselves for the future and doing the modernization that I have talked about and the force structuring that has to be done to bring us again fully into the 21st century, we will have to make some significant trade-offs, either in people, capital or operations and maintenance if we do not have additional funding.

The Chairman: On behalf of the committee, I thank you. For us, it has been an interesting day hearing from each of your environmental chiefs. Your presentation today has been most instructive to us. If there is a message that we would like you to take back, again it is one of pride in the men and women who are serving. We want to thank you and them for all that you do for us.

Gen. Henault: Thank you for your interest in our operations and for having us here today.

The committee adjourned.

pouvons nous concentrer, mais du point de vue du gouvernement du Canada, j'estime qu'il est beaucoup plus important de nous regrouper à l'échelon du BCP, c'est-à-dire de faire ce que nous faisons déjà.

Le président: Général, supposons que vous deviez maintenir le rythme et le niveau actuels de missions. Avez-vous songé à une autre solution pour augmenter les ressources financières et humaines dont vous aurez besoin?

Le gén Henault: Nous pouvons faire ce qu'on nous a demandé de faire pour l'instant, à partir des ressources qu'on nous a confiées, mais pour nous positionner dans l'avenir, pour réaliser les travaux de modernisation dont je vous ai parlé et pour structurer nos forces afin qu'elles soient pertinentes au XXI^e siècle, nous devons faire de sérieux compromis, que ce soit sur le plan des ressources humaines, des immobilisations ou des opérations et de la maintenance, advenant que nous ne recevions pas de fonds supplémentaires.

Le président: Au nom des membres du comité, je vous remercie. La séance d'information par les chefs de vos trois armes a été très intéressante et votre exposé a été très instructif. Encore une fois, nous tenons à vous répéter que nous sommes très fiers des hommes et des femmes qui servent sous vos ordres. Nous vous remercions et nous les remercions tous pour ce que vous avez fait pour nous.

Le gén Henault: Merci de l'intérêt que vous montrez envers nos opérations et merci de nous avoir invités.

La séance est levée.



If undelivered, return COVER ONLY to:
Public Works and Government Services Canada —
Publishing
45 Sacré-Cœur Boulevard,
Hull, Québec, Canada K1A 0S9

En cas de non-livraison,
retourner cette COUVERTURE SEULEMENT à:
Travaux publics et Services gouvernementaux Canada —
Édition
45 Boulevard Sacré-Cœur,
Hull, Québec, Canada K1A 0S9

WITNESSES—TÉMOINS

Morning Meeting

From the Department of National Defence:

Vice-Admiral Ron Buck, Chief of the Maritime Staff:

Commodore Jacques J. Gauvin, Acting Assistant Chief of the Maritime Staff:

Chief Petty Officer First Class Serge Joncas, Maritime Command Chief Petty Officer:

Lieutenant General M.K. Jeffery, Chief of the Land Staff; and

Chief Warrant Officer JER Munger, Officer of Land Force Command.

Afternoon Meeting

From the Department of National Defence:

Lieutenant-General Lloyd Campbell, Commander of Air Command and Chief of the Air Staff:

Chief Warrant Officer Daniel Gilbert:

Major-General Richard Bastien, Deputy Commander of Air, Assistant Chief of the Air Staff:

General Raymond R. Henault, Chief of the Defence Staff:

Chief Petty Officer First Class R.M. Lupien, Canadian Forces Chief Warrant Officer.

Séance de l'avant-midi

Du ministère de la Défense nationale:

Le vice-amiral Ron Buck, chef d'état-major de la Force maritime:

Le commodore Jacques J. Gauvin, chef d'état-major adjoint par intérim de la Force maritime:

Le premier maître de première classe Serge Joncas, premier maître du Commandement maritime:

Le lieutenant-général M.K. Jeffery, chef d'état-major de l'Armée de terre:

L'adjudant chef J.E.R. Munger, adjudant chef du commandant de la Force terrestre.

Séance de l'après-midi

Du ministère de la Défense nationale:

Le lieutenant-général Lloyd Campbell, commandant du Commandement aérien et chef d'état-major de la Force aérienne, au Quartier général de la Défense nationale:

L'adjudant chef Daniel Gilbert:

Le major-général Richard Bastien, commandant adjoint du Commandement aérien, chef d'état-major adjoint de la Force aérienne:

Le général Raymond R. Henault, chef d'état-major de la Défense:

Le premier maître de première classe R.M. Lupien, adjudant chef des Forces canadiennes.



First Session
Thirty-seventh Parliament, 2001

Première session de la
trente-septième législature, 2001

SENATE OF CANADA

SÉNAT DU CANADA

*Proceedings of the Standing
Senate Committee on*

*Délibérations du Comité
sénatorial permanent de la*

National Security and Defence

Sécurité nationale et de la défense

Chair:
The Honourable COLIN KENNY

Président:
L'honorable COLIN KENNY

Monday, December 10, 2001

Le lundi 10 décembre 2001

Issue No. 9

Fascicule n° 9

Thirteenth meeting on:

An introductory survey of the major security and defence issues facing Canada with a view to preparing a detailed work plan for future comprehensive studies

Treizième réunion concernant:

L'étude préliminaire des principales questions de défense et de sécurité qui touchent le Canada en vue de la préparation d'un plan de travail détaillé pour des études plus poussées

WITNESSES:
(See back cover)

TÉMOINS:
(Voir à l'endos)

THE STANDING SENATE COMMITTEE ON NATIONAL
SECURITY AND DEFENCE

The Honourable Colin Kenny, *Chair*

The Honourable J. Michael Forrestall, *Deputy Chair*

and

The Honourable Senators:

Banks	* Lynch-Staunton
* Carstairs, P.C.	(or Kinsella)
(or Robichaud, P.C.)	Meighen
Cordy	Nolin
Day	Wiebe
LaPierre	

* *Ex Officio Members*

(Quorum 3)

LE COMITÉ SÉNATORIAL PERMANENT DE LA
SÉCURITÉ NATIONALE ET DE LA DÉFENSE

Président: L'honorable Colin Kenny

Vice-président: L'honorable J. Michael Forrestall

et

Les honorables sénateurs:

Banks	* Lynch-Staunton
* Carstairs, c.p.	(ou Kinsella)
(ou Robichaud, c.p.)	Meighen
Cordy	Nolin
Day	Wiebe
LaPierre	

* *Membres d'office*

(Quorum 3)

MINUTES OF PROCEEDINGS

OTTAWA, Monday, December 10, 2001
(16)

[English]

The Standing Senate Committee on National Security and Defence met this day, at 12:35 p.m. in room 160-S, Centre Block, the Chair, the Honourable Colin Kenny, presiding.

Members of the committee present: The Honourable Senators Atkins, Banks, Cordy, Day, Kenny, LaPierre and Wiebe (7).

Other senator present: The Honourable Senator Stollery (1).

In attendance: From the Parliamentary Research Branch, Library of Parliament: Grant Purves, Research Officer, General (ret'd) Keith McDonald, Senior Military Adviser, Chief Warrant Officer (ret'd) Maurice Dessureault, Military Adviser.

Also present: The official reporters of the Senate.

WITNESSES:

From the Office of the Auditor General of Canada:

- Ms Sheila Fraser, Auditor General of Canada;
- Mr. Peter Kasurak, Principal; and
- Mr. Shahid Minto, Assistant Auditor General.

From the Department of National Defence:

- Lieutenant General Christian Couture, Assistant Deputy Minister (Human Resources — Military);
- Brigadier-General T.M. Hearn, OMM, CD, Director General, Military Human Resources Policy and Planning; and

Colonel Scott Cameron, Director of Medical Policy on the staff of the Director General Health Services (DGHS).

Pursuant to the Order of Reference adopted by the Senate on Thursday, May 31, 2001, the committee continued its introductory survey of the major security and defence issues facing Canada with a view to preparing a detailed work plan for future comprehensive studies. (*See Issue No. 1, Monday, July 18, 2001, for the full text of the Order of Reference.*)

Ms Sheila Fraser made a statement and, with Mr. Kasurak and Mr. Minto, answered questions.

Lieutenant General Couture made a statement and, with Brigadier-General Hearn and Colonel Cameron, answered questions.

It was agreed — That the material provided by the Maritime Forces Pacific be filed as an exhibit with the Clerk of the Committee (Exhibit 5900 N2-SS-1, 9 “5”).

It was agreed — That the material provided by the Port of Vancouver be filed as an exhibit with the Clerk of the Committee (Exhibit 5900 N2-SS-1, 9 “6”).

PROCÈS-VERBAL

OTTAWA, le lundi 10 décembre 2001
(16)

[Traduction]

Le Comité sénatorial permanent de la sécurité nationale et de la défense se réunit aujourd’hui à 12 h 35, dans la pièce 160-S de l’édifice du Centre, sous la présidence de l’honorable Colin Kenny (*président*).

Membres du comité présents: Les honorables sénateurs Atkins, Banks, Cordy, Day, Kenny, LaPierre et Wiebe (7).

Autre sénateur présent: L’honorable sénateur Stollery (1).

Également présents: Du service de recherche parlementaire, Bibliothèque du Parlement: Grant Purves, attaché de recherche, général (à la retraite) Keith McDonald, conseiller militaire principal, adjudant (à la retraite) Maurice Dessureault, conseiller militaire.

Aussi présents: Les sténographes officiels du Sénat.

TÉMOINS:

Du Bureau du vérificateur général du Canada:

- Mme Sheila Fraser, vérificatrice générale du Canada;
- M. Peter Kasurak, directeur principal;
- M. Shahid Minto, vérificateur général adjoint.

Du ministère de la Défense nationale:

- Le lieutenant-général Christian Couture, sous-ministre adjoint (Ressources humaines — militaires);
- Le brigadier général T.M. Hearn, OMM, CD, directeur général, Politique et planification en ressources humaines (militaires);
- Le colonel Scott Cameron, directeur de la Politique de santé auprès de l’état-major du directeur général, Service de santé (DGSS).

Conformément à l’ordre de renvoi adopté par le Sénat le jeudi 31 mai 2001, le comité poursuit son étude préliminaire des principales questions de défense et de sécurité qui touchent le Canada en vue de la préparation d’un plan de travail détaillé pour des études plus poussées. (*Le texte complet de l’ordre de renvoi figure dans le fascicule n° 1 du lundi 18 juillet 2001.*)

Mme Sheila Fraser fait une déclaration et, avec M. Kasurak et M. Minto, répond aux questions.

Le lieutenant-général Couture fait une déclaration et, avec le brigadier général Hearn et le colonel Cameron, répond aux questions.

Il est convenu — Que la documentation fournie par les Forces maritimes du Pacifique soit déposée auprès de la greffière du comité (pièce 5900 N2-SS-1,9 «5»).

Il est convenu — Que la documentation fournie par le port de Vancouver soit déposée auprès de la greffière du comité (pièce 5900 N2-SS-1,9 «6»).

It was agreed — That the material provided by the City of Vancouver Police Department be filed as an exhibit with the Clerk of the Committee (Exhibit 5900 N2-SS-1, 9 “7”).

It was agreed — That the material provided by Transport Canada be filed as an exhibit with the Clerk of the Committee (Exhibit 5900 N2-SS-1, 9 “8”).

It was agreed — That the material provided by Vancouver International Airport be filed as an exhibit with the Clerk of the Committee (Exhibit 5900 N2-SS-1, 9 “9”).

It was agreed — That the material provided by the RCMP be filed as an exhibit with the Clerk of the Committee (Exhibit 5900 N2-SS-1, 9 “10”).

It was agreed — That the material provided by Canada Immigration be filed as an exhibit with the Clerk of the Committee (Exhibit 5900 N2-SS-1, 9 “11”).

It was agreed — That the material provided by Canada Customs be filed as an exhibit with the Clerk of the Committee (Exhibit 5900 N2-SS-1, 9 “12”).

It was agreed — That the material provided by One Canadian Air Division be filed as an exhibit with the Clerk of the Committee (Exhibit 5900 N2-SS-1, 9 “13”).

It was agreed — That the material provided by 17 Wing Winnipeg be filed as an exhibit with the Clerk of the Committee (Exhibit 5900 N2-SS-1, 9 “14”).

It was agreed — That the material provided by Air Canada be filed as an exhibit with the Clerk of the Committee (Exhibit 5900 N2-SS-1, 9 “15”).

At 2:24 p.m., the committee suspended its sitting.

At 2:29 p.m., the committee resumed its sitting.

At 3:55 p.m., the committee suspended its sitting.

At 4:00 p.m., the committee resumed its sitting *in camera* in room 256-S.

At 4:30 p.m., the committee adjourned to the call of the Chair.

ATTEST:

Il est convenu — Que la documentation fournie par le Service de police de la Ville de Vancouver soit déposée auprès de la greffière du comité (pièce 5900 N2-SS-1,9 «7»).

Il est convenu — Que la documentation fournie par Transports Canada soit déposée auprès de la greffière du comité (pièce 5900 N2-SS-1,9 «8»).

Il est convenu — Que la documentation fournie par l'aéroport international de Vancouver soit déposée auprès de la greffière du comité (pièce 5900 N2-SS-1,9 «9»).

Il est convenu — Que la documentation fournie par la GRC soit déposée auprès de la greffière du comité (pièce 5900 N2-SS-1,9 «10»).

Il est convenu — Que la documentation fournie par Immigration Canada soit déposée auprès de la greffière du comité (pièce 5900 N2-SS-1,9 «11»).

Il est convenu — Que la documentation fournie par Douanes Canada soit déposée auprès de la greffière du comité (pièce 5900 N2-SS-1,9 «12»).

Il est convenu — Que la documentation fournie par la Première division aérienne du Canada soit déposée auprès de la greffière du comité (pièce 5900 N2-SS-1,9 «13»).

Il est convenu — Que la documentation fournie par la 17^e Escadre Winnipeg soit déposée auprès de la greffière du comité (pièce 5900 N2-SS-1,9 «14»).

Il est convenu — Que la documentation fournie par Air Canada soit déposée auprès de la greffière du comité (pièce 5900 N2-SS-1,9 «15»).

À 14 h 24, le comité suspend la séance.

À 14 h 29, le comité reprend la séance.

À 15 h 55, le comité suspend la séance.

À 16 heures, le comité reprend la séance à huis clos dans la salle 256-S.

À 16 h 30, la séance est levée jusqu'à nouvelle convocation de la présidence.

ATTESTÉ:

La greffière du comité,

Barbara Reynolds

Clerk of the Committee

EVIDENCE

OTTAWA, Monday, December 10, 2001

The Standing Senate Committee on National Security and Defence met this day at 12:35 p.m. to conduct an introductory survey of the major security and defence issues facing Canada with a view to preparing a detailed work plan for future comprehensive studies.

Senator Colin Kenny (*Chairman*) in the Chair.

[*English*]

The Chairman: Good afternoon. It is my pleasure to welcome you to the Standing Senate Committee on National Security and Defence, whether you are here in the room, watching on television or following us on the Internet.

This afternoon we continue our study on major security and defence issues.

My name is Colin Kenny. I am from Ontario and I chair the committee. Let me introduce the other members of our committee, starting on my right. On my far right is Senator Tommy Banks from Alberta. Beside him is Senator Norman Atkins from Ontario. On my far left I have Senator LaPierre, also from Ontario. Senator Wiebe, Senator Cordy and Senator Day, who are, unfortunately, delayed by travel problems, will join us later today.

Our committee is the first permanent senate committee with a mandate to examine the subjects of security and defence. We are conducting a survey of the major issues facing Canada. We will be reporting back to the senate before the end of February.

Today we shall continue our work by hearing from the Auditor General about two portions of a report she issued last week: one on the Canada Customs and Revenue Agency entitled "Managing the Risks of Non-Compliance for Commercial Shipments Entering Canada," and one on "In-Service Equipment" which relates to national defence.

In the second part of our meeting we shall be hearing from the Assistant Deputy Minister of Human Resources at the Department of National Defence about personnel matters.

Three weeks ago, our committee conducted a fact-finding visit to the West, where we visited military bases in Esquimalt and Winnipeg to see if the equipment used by our Armed Forces is functioning well and in good service. We also visited the port of Vancouver and the Vancouver airport to examine border security. This was our second airport and port visit conducted this year.

Our first witness is Ms Sheila Fraser, Auditor General of Canada. She was appointed to this post in May 2001, having served as Deputy Auditor General for two years.

TÉMOIGNAGES

OTTAWA, le lundi 10 décembre 2001

Le Comité sénatorial permanent de la sécurité nationale et de la défense se réunit aujourd'hui à 12 h 35 pour faire une étude préliminaire des principales questions de défense et de sécurité qui touchent le Canada en vue de la préparation d'un plan de travail détaillé pour des études plus poussées.

Le sénateur Colin Kenny (*président*) occupe le fauteuil.

[*Traduction*]

Le président: Bonjour. Je suis heureux de vous souhaiter la bienvenue au Comité sénatorial permanent de la sécurité nationale et de la défense, que vous soyez présents dans la salle, ou en train de suivre nos délibérations à la télévision ou sur Internet.

Nous poursuivons cet après-midi notre étude sur les principales questions de défense et de sécurité.

Je m'appelle Colin Kenny, je suis un sénateur de l'Ontario et je préside le comité. Permettez-moi de vous présenter les autres membres du comité, en commençant par ma droite. À l'extrême droite se trouve le sénateur Tommy Banks, de l'Alberta. À côté de lui, le sénateur Norman Atkins de l'Ontario. À l'extrême gauche, il y a le sénateur LaPierre, également de l'Ontario. Les sénateurs Wiebe, Cordy et Day, qui ont malheureusement été retardés en cours de route, se joindront à nous un peu plus tard.

Notre comité est le premier comité sénatorial permanent ayant le mandat d'examiner les questions de sécurité et de défense. Nous effectuons une étude des principales questions qui touchent le Canada. Nous présenterons notre rapport au Sénat avant la fin de février.

Nous poursuivons aujourd'hui notre étude en recevant la vérificatrice générale, qui va nous parler de deux parties du rapport qu'elle a publié la semaine dernière: une sur l'Agence des douanes et du revenu du Canada, intitulée «La gestion des risques de non-conformité des expéditions commerciales qui entrent au Canada» et une autre sur «L'équipement en service» pour la Défense nationale.

Au cours de la deuxième partie de notre réunion, nous entendrons le témoignage du sous-ministre adjoint des ressources humaines du ministère de la Défense nationale, qui nous parlera des problèmes de personnel.

Il y a trois semaines, notre comité a effectué un voyage d'information dans l'Ouest, où nous avons visité des bases militaires à Esquimalt et Winnipeg pour voir si le matériel utilisé par nos forces armées fonctionne bien et est en bon état. Nous avons également visité le port et l'aéroport de Vancouver, pour étudier les questions liées à la sécurité des frontières. C'était notre deuxième visite du port et de l'aéroport depuis le début de l'année.

Notre premier témoin est Mme Sheila Fraser, vérificatrice générale du Canada. Elle a été nommée à ce poste en mai 2001, après avoir été vérificatrice générale adjointe pendant deux ans.

Before joining the federal government, Mrs. Fraser enjoyed a fruitful and challenging career in the private sector. In addition, she had several assignments with the Auditor General of Quebec, as well as with several departments of the Government of Quebec.

Ms Fraser is accompanied by Mr. Kasurak, Principal, who is responsible for the audit on defence equipment.

Ms Sheila Fraser, Auditor General of Canada, Office of the Auditor General of Canada: I am very pleased to be here to discuss my first report as Auditor General of Canada. I trust that you will find the information useful.

Peter Kasurak, the principal responsible for our audits of the Department of National Defence, accompanies me. Mr. Shahid Minto is here as well. He is the Assistant Auditor General responsible for our work on the Canada Customs and Revenue Agency.

We understand that the committee's primary area of interest is defence, so I will keep my comments on the customs and revenue chapters brief. We would be very pleased to appear before the committee at any later date should you wish to examine those issues in more detail.

I would like to start by highlighting an issue common to these audits, as well as many others that we have noted in the past: inadequate information. By that, I mean a failure by departments to collect, to analyze and to use information in a way that would enable them to make better decisions, to manage risks and to improve their programs and services.

In our audits we found examples of inadequate information to manage the maintenance of major military equipment and to oversee cross-border commercial shipments and travellers to Canada.

Good information is the essential first step to good management; without it, managing risk intelligently is not possible.

Let me turn to chapter 10 of our report: "National Defence: In-Service Equipment." Military readiness is composed of four basic things: people, the military people in place and their qualifications; the equipment, whether it is on hand and whether it is serviceable; training, which can be individual, collective and joint, whereby more than one service is involved; and enablers, such as command and control and intelligence systems. Together that package forms what we understand to be "readiness."

"National Defence: In-Service Equipment" provides Parliament with its first set of comprehensive statistical data for a major component of readiness, and that is equipment. Today, I would like to tell you what we found concerning the state of equipment readiness; what we learned about the department's ability to

Avant de se joindre au gouvernement fédéral, Mme Fraser a poursuivi une carrière fructueuse et stimulante dans le secteur privé. En outre, elle a rempli plusieurs missions auprès du vérificateur général du Québec, ainsi que divers autres ministères du gouvernement du Québec.

Mme Fraser est accompagnée de M. Kasurak, directeur principal, responsable de la vérification de l'équipement de la Défense nationale.

Mme Sheila Fraser, vérificatrice générale du Canada, Bureau du vérificateur général du Canada: Je suis très heureuse de présenter mon premier rapport en tant que vérificatrice générale du Canada et j'espère que vous trouverez cette information utile.

J'ai à mes côtés aujourd'hui M. Peter Kasurak, directeur principal, qui est responsable de nos vérifications du ministère de la Défense nationale. M. Shahid Minto nous accompagne également. Il est vérificateur général adjoint responsable de nos travaux de vérification de l'Agence des douanes et du revenu du Canada.

Comme le comité s'intéresse avant tout aux questions liées à la défense, mes commentaires sur les chapitres traitant des douanes et du revenu seront brefs. Nous serions très heureux de témoigner devant le comité à une date ultérieure si celui-ci désirait examiner ces questions plus en profondeur.

J'aimerais tout d'abord attirer votre attention sur un problème courant relevé dans ces vérifications ainsi que dans plusieurs autres: l'information inadéquate. Par là, j'entends l'incapacité des ministères de recueillir, d'analyser et d'utiliser l'information de manière à leur permettre de prendre de meilleures décisions, de gérer les risques et d'améliorer leurs programmes et leurs services.

Lors de nos vérifications, nous avons trouvé des exemples d'information inappropriée concernant la gestion de la maintenance de l'équipement militaire majeur, et la surveillance des expéditions commerciales transfrontalières et des voyageurs qui arrivent au Canada.

Une bonne information est la première étape essentielle à une bonne gestion. Sans une bonne information, il est impossible de gérer le risque de façon intelligente.

Je vais maintenant vous parler du chapitre 10 du Rapport de décembre, intitulé: «Défense nationale — L'équipement en service». L'état de préparation militaire comprend quatre aspects fondamentaux: les personnes, les militaires en place et leurs compétences; l'équipement, est-il disponible et utilisable; la formation, qui est individuelle, collective et conjointe, c'est-à-dire qui fait intervenir plus d'un service; et enfin, des facilitateurs comme le commandement et le contrôle et les systèmes de renseignements. Collectivement, cet ensemble forme ce que l'on entend par état de préparation.

Notre rapport sur l'équipement en service de la Défense nationale fournit au Parlement les premières données statistiques complètes sur un élément important de l'état de préparation de l'équipement. Aujourd'hui j'aimerais vous faire part de ce que nous avons constaté au sujet de l'état de préparation de

manage that readiness; and what I think needs to be done to respond to shortcomings that our work identified.

In general, the information needed to manage equipment is unavailable. The information that is available is inadequate, incomplete and often inaccurate. Our report goes into some detail on this issue, but I would like to cite just a few examples: None of the armed services has standards or targets for how ready its equipment should be. We could find only 41 per cent of the required post-exercise reports that document problems and lessons learned, and that facilitate corrective action. The rest were either not completed or had been lost. Navy maintenance data are inaccurate because of the posting of data up to two years after operations, the use of estimates rather than actual measures, and the loss of data due to bad diskettes, server crashes and failure to back up data.

Our department compiled the statistics presented in our audit. They indicate that the equipment owned by the army is in good shape, that the navy is holding its own, but that the air force equipment is deteriorating and in general decline.

From 1989-98, the army was able to maintain the activity rates of its key combat and combat support vehicles and to increase the use of some of them. It has been able to keep deployed equipment available for use almost 90 per cent of the time. It is experiencing some problems in keeping up with preventive maintenance and in keeping vehicles available for training in Canada.

The navy has been able to maintain the number of days its vessels are at sea each year. However, it is also unable to keep up with scheduled maintenance and is facing a bow wave of deferred work on the patrol frigate. This could cause availability, life expectancy and cost problems in the future.

The air force picture is much more adverse: annual flying hours for the Sea King, Hercules and Aurora have all steadily declined over the last five years. Aircraft availability is low, ranging from 10 per cent to 60 per cent, except for the Griffon helicopter, which is new. Moreover, availability is declining for the Sea Kings, Auroras and Hercules, and mission aborts are increasing for all types except the Griffon.

We also found that the supply system is rarely able to meet urgent demands, and there is a shortage of maintenance personnel. Overall, 13 per cent of positions are vacant, and 15 per cent of those on the job have not completed all the training required for their rank. Almost 40 per cent of the training required to do specific jobs in individual units has not been taken.

l'équipement; de ce que nous avons appris au sujet de la capacité du ministère à gérer l'état de préparation de l'équipement; de ce qui doit être fait, à mon avis, pour combler les lacunes que nos travaux ont révélées.

En général, il arrive que l'information nécessaire pour gérer l'équipement n'existe pas. L'information dont le ministère dispose est inadéquate, incomplète et souvent inexacte. Notre rapport expose cette question assez en détail, mais j'aimerais vous citer quelques exemples: Aucun des services de l'armée n'a de normes ou d'objectifs sur l'état de préparation de l'équipement. Nous avons pu trouver uniquement 41 p. 100 des rapports post-exercice requis qui servent à consigner les problèmes, les leçons tirées et à faciliter la prise de mesures correctives. Dans les autres cas, les rapports n'avaient pas été préparés ou avaient été perdus. Les données sur l'entretien de la marine sont inexactes en raison de l'enregistrement des données dans le système plus de deux ans après les opérations, de l'utilisation d'estimations plutôt que de mesures réelles, de la perte de données à cause du mauvais état de disques ou de pannes de serveur, et de l'absence de données de sauvegarde.

Nous avons compilé nous-mêmes les statistiques qui sont présentées dans cette vérification. Elles indiquent que l'armée de terre est en bon état, que la marine a maintenu son taux d'activité, mais que celui de la force aérienne se détériore et diminue considérablement.

De 1989 à 1998, l'armée de terre a été en mesure de maintenir les taux d'activité de ses principaux véhicules de combat et véhicules d'appui tactique et d'accroître l'utilisation de certains d'entre eux. Elle a pu maintenir le taux de fonctionnement de l'équipement à près de 90 p. 100 du temps. Elle a des difficultés à assurer l'entretien préventif et à maintenir la disponibilité des véhicules pour l'entraînement au Canada.

La marine a été en mesure de maintenir son activité pour ce qui est du nombre de jours où ses flottes sont en mer chaque année. Par ailleurs, elle est incapable de respecter la maintenance prévue et fait face à un fort accroissement des travaux de maintenance différés de la frégate de patrouille. Ces retards pourraient, à l'avenir, causer des problèmes de disponibilité, de durée utile prévue et de coût.

Le tableau de la force aérienne est beaucoup plus noir: le nombre annuel d'heures de vol des avions Sea King, Hercules et Aurora a diminué régulièrement au cours des cinq dernières années. La disponibilité opérationnelle des avions est faible, allant de 30 à 60 p. 100 (sauf pour l'hélicoptère Griffon qui est nouveau). De plus, la disponibilité des avions Sea King, Aurora et Hercules diminue et les interruptions de missions augmentent pour tous les types d'avions, sauf pour l'hélicoptère Griffon.

Nous avons aussi constaté que le système d'approvisionnement permet rarement de répondre aux demandes urgentes. Il y a également une pénurie de personnel de maintenance. Dans l'ensemble, 13 p. 100 des postes sont vacants et 15 p. 100 des membres du personnel de maintenance ne possèdent pas les compétences qu'exigent leurs grades. De plus, il manque à ce personnel près de 40 p. 100 de la formation exigée pour faire partie des unités dont ils sont membres.

Due to limitations of the data maintained by the Department of National Defence, we could not determine how operations and training have been affected overall. Nevertheless, there are strong indications that maintenance problems with Hercules, Sea King and Aurora aircraft have limited training and operations. Delays in obtaining spares, prioritization of transportation of spares and mission fatigue of maintenance technicians appear frequently in unit reports.

Money alone will not solve the problems identified by this audit. In our report, we note that there has been a lack of management discipline visible in the failure to set targets and goals and to ensure the quality of management information. There has to be the will to assess operations and training and to learn from them in a systematic manner.

The department is taking action through the roll-out of its Materiel Acquisition and Support Information System, (MASIS), and its new supply system. However, the new supply system will not arrive until next summer and MASIS not until 2004. In addition, the department has to set maintenance performance targets and start measuring how well it is meeting them. There is not enough slack in the system to allow for complacency. These deadlines must be met.

[Translation]

We have completed two audits in recent years of the Customs program at the Canada Customs and Revenue Agency. In 2000 we dealt with travellers coming to Canada and this year we covered commercial shipments entering Canada. In both audits, we focussed on how the agency was managing the risks it faces at the border. Those risks include inadmissible people trying to enter Canada and people trying to bring illegal or restricted goods into Canada. About 111 million travellers and 11 million commercial shipments enter Canada every year.

In both of these audits, we raised concerns about the lack of information to fully assess risks and to ensure that the agency's activities were effective.

In the 2000 travellers audit, we found that the agency's risk assessment was incomplete. At the border, Customs officers conduct the initial interview with people entering Canada. Officers decide whether to let the person enter Canada immediately or whether the person needs to be referred to another department or agency, such as Citizenship and Immigration Canada. These decisions are based on an assessment of risk, and officers need information to make them. We found the agency did not have important information it needed from a variety of departments and agencies to fully assess the risks its inspectors face in these situations.

En raison des données limitées conservées par le ministère de la Défense nationale, nous n'avons pu déterminer comment les opérations et l'entraînement avaient été touchés globalement. Néanmoins, des indices sérieux montrent que les problèmes d'entretien des aéronefs Hercules, Sea King et Aurora ont limité l'entraînement et les opérations. Les délais nécessaires pour obtenir des pièces de rechange, l'établissement des priorités pour le transport des pièces de rechange et l'épuisement du personnel de maintenance attribuable aux missions apparaissent fréquemment dans les rapports des unités.

L'argent seul ne règlera pas les problèmes identifiés par cette vérification. Dans notre rapport, nous constatons un manque visible de rigueur de la gestion dû à l'absence de normes et d'objectifs et à l'incapacité d'assurer la qualité de l'information de gestion. Il doit y avoir une volonté d'évaluer les opérations et l'entraînement et de tirer des leçons de ces évaluations de manière systématique.

Le ministère prend déjà des mesures en assurant la mise en oeuvre de son Système d'information — Soutien et acquisition du matériel (SISAM) et son nouveau système d'approvisionnement. Cependant, le nouveau système d'approvisionnement ne sera pas opérationnel avant l'été prochain et le SISAM, pas avant 2004. De plus, le ministère doit fixer des objectifs de rendement pour la maintenance et commencer à évaluer la mesure dans laquelle il les atteint. Le ministère n'a pas assez de marge de manoeuvre pour faire preuve de complaisance. Il faut que ces échéanciers soient respectés.

[Français]

Ces dernières années, nous avons effectué deux vérifications du programme des douanes de l'Agence des douanes et du revenu du Canada. En l'an 2000, nous avons examiné la question des voyageurs arrivant au Canada et, cette année, celle des expéditions commerciales qui entrent au Canada. Lors de ces deux vérifications, nous avons mis l'accent sur la façon dont l'Agence gère les risques auxquels elle est confrontée aux frontières. Ces risques ont trait aux personnes inadmissibles qui essaient d'entrer au Canada et aux personnes qui tente de faire passer des marchandises illégales ou d'importation restreinte au Canada. Environ 111 millions de voyageurs et 11 millions d'expéditions commerciales entrent au Canada chaque année.

Dans chacune de ces vérifications, nous avons soulevé des préoccupations concernant le manque d'information servant à effectuer une évaluation complète des risques et à s'assurer que les activités de l'Agence sont efficaces.

Au cours de la vérification d'avril 2000 portant sur les voyageurs, nous avons constaté que l'évaluation des risques effectuée par l'Agence était incomplète. Aux frontières, les agents des douanes effectuent une première entrevue avec les personnes qui entrent au Canada. Les agents décident soit de les laisser entrer immédiatement au Canada ou soit de les soumettre à l'examen d'un autre ministère ou organisme comme Citoyenneté et Immigration Canada. Ces décisions sont fondées sur l'évaluation des risques et les agents ont besoin d'information pour prendre ces décisions. Nous avons constaté que l'Agence ne disposait pas de l'information importante provenant de plusieurs

We also reviewed the training that officers received. We noted that Customs provides a mandatory intensive course to new recruits. However, after taking the initial training, many long-term officers had not received refresher training in several key areas. Training for term employees and students was uneven.

In the audit on commercial shipments, we found that the agency is using a risk management approach to determine which shipments present the greatest risk to Canadian society. The agency wants to focus on high-risk shipments and let the others pass through quickly. Keeping legitimate trade flowing is essential for the health of the Canadian economy.

The agency has worked hard over the past decade to improve its ability to identify high-risk shipments. However, we raised several concerns dealing with the efficiency and effectiveness of the agency's targeting of high-risk shipments.

The Agency has a stable and flexible inspection regime for examining shipments that it decides are high risk. Finally, the information the agency collects on its examinations is not sufficient to tell it whether its targeting activities are leading to more enforcement actions. Nor does the agency know if it is doing more, or more in-depth, examinations of high-risk shipments than in previous years. In other words, the agency does not know whether its approach to risk management is working.

We recommended that the agency strive to obtain the information it needs from other departments and agencies to do its job well. We also recommended that it improve the efficiency and effectiveness of its targeting processes, that it improve its employee training programs, and finally, that it assess the effectiveness of its risk management approach.

The agency has agreed with our recommendations, but has not committed to specific deadlines for implementing them.

[English]

In conclusion, Mr. Chairman, I want to reassure the committee that I place a very high priority on the well-being of Canadians. Their safety and security figures prominently on the list of priorities I have set for the office. We have done much work in the past on defence, customs, immigration and policing issues. I intend to continue to inform parliament of the government's management of these important issues.

We would be pleased to respond to your questions.

ministères et organismes dont elle avait besoin pour évaluer pleinement les risques auxquels ses inspecteurs sont confrontés dans ces situations.

Nous avons aussi examiné la formation donnée aux agents. Nous avons constaté que les douanes donnent aux nouvelles recrues un cours intensif obligatoire. Cependant, de nombreux agents d'expérience n'avaient pas reçu de formation de mise à jour pour plusieurs des principales fonctions qu'ils effectuent. La formation des employés nommés pour une durée déterminée et des étudiants était inégale.

Au cours de la vérification des expéditions commerciales, nous avons constaté que l'Agence utilise une approche de gestion des risques en vue de déterminer quelles expéditions présentent le risque le plus élevé pour la société canadienne. L'Agence veut se concentrer sur les expéditions à risque élevé et laisser les autres passer rapidement. Il est essentiel pour la santé de l'économie canadienne de s'assurer d'une bonne circulation des expéditions légitimes.

Au cours de la dernière décennie, l'Agence a mis beaucoup d'efforts pour améliorer sa capacité de détecter les expéditions à risque élevé. Cependant, nous avons souligné plusieurs aspects qui nous préoccupent en ce qui a trait à l'efficacité et à l'efficacité de son processus de ciblage des expéditions à risque élevé.

L'Agence possède un système d'inspection pour détecter les expéditions à risque élevé qui est à la fois stable et flexible. Finalement, l'information que l'Agence recueille sur les examens qu'elle effectue n'est pas suffisante pour établir si ses activités de ciblage mènent à davantage de mesures d'exécution. L'Agence ne sait pas non plus si elle effectue davantage d'examen d'expédition à risque élevé, ou des examens plus approfondis, qu'au cours des années précédentes. En d'autres mots, l'Agence ne sait pas si son approche à l'égard de la gestion des risques fonctionne.

Nous avons recommandé que l'Agence s'efforce d'obtenir des autres ministères l'information dont elle a besoin pour bien faire son travail. On a aussi recommandé qu'elle améliore l'efficacité et l'efficacité de son processus de ciblage, qu'elle améliore les programmes de formation de ses employés et, finalement, qu'elle évalue l'efficacité de son approche en matière de gestion des risques.

L'Agence est d'accord avec nos recommandations, mais ne s'est pas engagée à les mettre en oeuvre dans des délais précis.

[Traduction]

En conclusion, monsieur le président, je veux donner au comité l'assurance que j'attache une très grande priorité au bien-être des Canadiens. Leur sécurité figure au premier rang de la liste des priorités que j'ai établie pour le Bureau du vérificateur général. Par le passé, nous avons effectué beaucoup de travaux de vérification sur la défense, les douanes, l'immigration et les services de police et j'ai l'intention de continuer à informer le Parlement de la gestion du gouvernement concernant ces problèmes importants.

Nous répondrons volontiers à vos questions.

The Chairman: Thank you very much, Ms Fraser. You have kept the committee busy all weekend. We have been fascinated with your observations, and we look forward to the opportunity of asking you some questions.

Senator Atkins: Your report and your presentation are very interesting. A number of military personnel have appeared before this committee. I must say that I admire the fact that under extreme circumstances, they seem to have been able to manage. Your comment that targets are not being set is somewhat questionable.

When Mr. Caulder, who is the senior policy adviser to the Department of National Defence appeared before us he referred a number of times to the white paper. He stated that the military had met its obligations set out by the white paper. Do you accept that? He went on to say that he thought the military was in better shape than it was 10 years ago.

Ms Fraser: As we indicated in our report, we find it difficult to comment on comparisons that have been made when there is so little information available on the state of readiness. I do not know if that information existed 10 years ago. The audit office compiled all the information on readiness that appears in this report. National defence did not have that overall picture of the state of readiness. I do not know on what basis they make that comment.

On the question of the white paper, I ask my colleague to comment.

Senator Atkins: Would you comment on how the military could be in better shape than it was years ago? There has not been a large amount of investment in the equipment. How can it be in better shape?

Ms Fraser: Our report shows that when missions are deployed overseas, the forces go to a great deal of effort to ensure they are well equipped. Many of the problems are faced here at home with training exercises or other exercises that they do here. They do manage to get equipment deployed properly overseas.

As we note in our report, there are several issues that are troubling. How much more could they do on the state of readiness some of the longer term problems with reduced maintenance should be examined. Eventually, this will surface in additional problems.

We are quite concerned that the department does not have that overall information to know what the readiness is. They do not know what the cost would be if they needed to increase it. How do they make the best choices of spending the dollars that are available to them?

Senator Atkins: Do you want to comment on the white paper?

Le président: Merci beaucoup, madame Fraser. Grâce à vous, le comité a été bien occupé pendant toute la fin de semaine. Nous avons été fascinés par vos observations et nous avons hâte de pouvoir vous poser certaines questions.

Le sénateur Atkins: Votre rapport et votre exposé sont très intéressants. Un certain nombre de représentants du personnel militaire ont comparu devant notre comité. Je dois dire que j'admire leur faculté d'adaptation en cette période extrêmement difficile. Votre remarque selon laquelle les objectifs ne sont pas atteints me laisse perplexe.

Lorsque M. Caulder, conseiller supérieur en politiques du ministère de la Défense nationale, a comparu devant nous, il a fait allusion à diverses reprises au livre blanc. Il a déclaré que l'armée avait respecté les obligations qui lui incombent en vertu du livre blanc. Êtes-vous de cet avis? Puis il a ajouté que, selon lui, l'armée était en meilleur état qu'il y a 10 ans.

Mme Fraser: Comme nous l'avons dit dans notre rapport, il nous est difficile de donner notre avis sur des comparaisons qui ont été faites alors que nous disposons de très peu d'information sur l'état de préparation des Forces. Je ne sais pas si cette information était disponible il y a 10 ans. Le bureau de vérification a compilé toutes les données sur l'état de préparation qui figurent dans ce rapport. La Défense nationale n'avait pas ce tableau d'ensemble de l'état de préparation des Forces. Je ne sais pas sur quoi les responsables se fondent pour faire ce genre de remarque.

Pour ce qui est du livre blanc, je vais demander à mon collègue de vous répondre.

Le sénateur Atkins: À votre avis, comment l'armée pourrait-elle être en meilleur état aujourd'hui qu'il y a des années? Le gouvernement n'a pas investi de fortes sommes dans l'équipement. Comment cette situation a-t-elle pu s'améliorer?

Mme Fraser: Notre rapport indique que lorsque des missions sont déployées à l'étranger, les Forces font tout leur possible pour s'assurer que l'équipement est satisfaisant. Bon nombre des problèmes se posent en fait au Canada, lors d'exercices d'entraînement ou autres qui s'effectuent ici même. L'armée semble mettre en place un équipement satisfaisant lors des missions à l'étranger.

Comme nous le signalons dans notre rapport, plusieurs problèmes sont inquiétants. Il y a lieu de voir quelles autres mesures les Forces pourraient prendre pour améliorer leur état de préparation, compte tenu des problèmes à long terme dus à la diminution des activités de maintenance. Cet état de choses finira par susciter d'autres problèmes.

Nous sommes très préoccupés du fait que le ministère ne possède pas d'information globale au sujet de l'état de préparation des Forces. Il ne sait pas ce que cela lui coûtera pour améliorer la situation. Comment peut-il faire les choix les plus judicieux pour dépenser le budget qui lui est alloué?

Le sénateur Atkins: Voulez-vous répondre à la question concernant le livre blanc?

Mr. Peter Kasurak, Principal, Office of the Auditor General of Canada: We have commented on the white paper in previous reports. In general, we have said that the white paper outlines commitments and goals at such a very high level and in such general terms that it is very difficult to determine whether these goals are being met or not.

We have commented several times on how this might be improved. We have suggested that the Canadian Forces adopt an explicit scenario based form of planning so that one could judge whether they could meet their tasks or not. Indeed, they have moved in this direction quite considerably. They have now adopted that sort of planning internally, but it has not made it into policy design yet.

The other question is whether there has been a decline over the last 10 years. In terms of the material we examined for this audit, we were able to collect air force statistics for 10 years. It does show a downtrend on almost every indicator we could get, whether it was the number of hours you need to maintain aircraft or the availability of aircraft. There has been a consistent downward trend.

As far as the scope of this audit goes, which is equipment readiness, the trend is negative. As the Auditor General said in her opening statement, that is only part of the entire readiness picture though. We have not looked at the whole thing.

Senator Atkins: In your report you refer to the fact that you think that the budget would have to be increased by \$1.3 billion annually. Is that a collective amount or is that just a fixed amount in addition on an annual basis?

Ms Fraser: That is an estimate that has been made by the department itself. We did not validate that. We used studies that they had done that indicated that they require an extra \$1.3 billion.

Mr. Kasurak: That was an annual amount. It is the department's estimate.

The Chairman: If I recall correctly, that is just to stay even. That is not to move ahead. That is to maintain the status quo.

Mr. Kasurak: That is correct.

Senator Atkins: That was my next question. Do you think that is sufficient to meet the requirements of the military?

Mr. Kasurak: The biggest problem here is actually defining the requirement. In this particular chapter, we do say that the services redefine their requirements, at least until September downwards. The main problem has been "ready for what." For what are we objectively trying to prepare the Canadian Forces?

M. Peter Kasurak, directeur principal, Bureau du vérificateur général du Canada: Nous avons déjà donné notre avis sur le livre blanc dans des rapports précédents. En général, nous avons déclaré que le livre blanc décrit les engagements et les objectifs en termes si généraux et à un niveau si élevé qu'il est très difficile de déterminer si les objectifs sont atteints ou non.

Nous avons fait maintes observations sur la façon d'améliorer la situation. Nous avons préconisé que les Forces canadiennes adoptent un système de planification fondé sur un scénario bien précis pour qu'on puisse évaluer si elles sont en mesure ou non d'assumer leurs tâches. En fait, d'énormes progrès ont été faits dans ce sens. Les Forces ont désormais adopté à l'interne ce mode de planification, mais cela ne fait pas encore partie intégrante de la conception des politiques.

Il faut également se demander si l'on a perdu du terrain au cours des 10 dernières années. Dans la documentation que nous avons étudiée en vue de cette vérification, nous avons réussi à recueillir des statistiques concernant les forces aériennes sur une période de 10 ans. On y décèle effectivement une tendance à la baisse pour presque tous les indicateurs que nous avons pu obtenir, qu'il s'agisse du nombre d'heures qu'il faut consacrer à l'entretien d'un appareil ou de la disponibilité de l'appareil. Nous avons constaté des diminutions à tous les niveaux.

Quant à la portée de cette vérification, soit l'état de préparation de l'équipement, la tendance est négative. Comme l'a déclaré la vérificatrice générale dans ses remarques préliminaires, cela n'est qu'un aspect de toute la question de l'état de préparation des Forces. Nous n'avons pas examiné l'ensemble de la situation.

Le sénateur Atkins: Dans votre rapport, vous dites que, à votre avis, le budget des Forces aurait dû être augmenté de 1,3 milliard de dollars par an. S'agit-il d'un montant global ou simplement d'une somme fixe qui devrait s'ajouter au budget annuel?

Mme Fraser: Il s'agit d'une estimation faite par le ministère lui-même. Nous ne l'avons pas vérifiée. Nous nous sommes fondés sur des études faites par lui selon lesquelles il lui faudrait 1,3 milliard de dollars de plus.

M. Kasurak: Ce serait un supplément de budget annuel. Il s'agit de l'estimation du ministère.

Le président: Si ma mémoire est bonne, cela ne lui permettrait même pas de progresser, mais simplement de rester au même niveau qu'à l'heure actuelle. Ce serait pour éviter une détérioration.

M. Kasurak: C'est exact.

Le sénateur Atkins: C'était ma question suivante. À votre avis, ce montant suffit-il pour répondre aux besoins des forces armées?

M. Kasurak: Le problème essentiel, c'est en fait de définir ce besoin. Dans le chapitre en question, nous affirmons que les services ont redéfini leurs besoins, au moins jusqu'en septembre, à la baisse. Le plus gros problème, c'est de savoir: «prêt à quoi»? Si nous voulons être objectifs, à quoi essayons-nous de préparer les Forces canadiennes?

We have lacked the specificity that the Americans have achieved in their bottom-up review that goes back to the early 1990s and the later quadrennial defence review process. They said that they want to be ready to fight major regional conflicts. They were quite explicit what these major regional conflicts were going to be like.

Once you had that set as a scenario, you could then debate whether you could make it with the budget that you had and whether your force structure was going to be sufficient to do the job. That is one of the key aspects that to us has been lacking. I do not think the audit office can really respond to a question of how much is enough because nobody has laid out that objective in clearly defined detail for us to be able to work with it yet.

Senator Atkins: You would not consider the white paper as a benchmark?

Mr. Kasurak: The white paper provides a partial benchmark because it provides, for example, a goal for the deployment of a brigade group within 90 days. However, it does not tell us the context. Will that brigade group go to Bosnia and only have administrative casualties or will it to some place else and be involved in intensive combat? Until these things have been specified and the whole scenario is better fleshed out it is difficult to gauge how much is enough. It depends a lot on what your deployment plans really are.

Senator Atkins: Two recent studies have been published: "Caught in the Middle: An Assessment of the Operational Readiness of the Canadian Forces", drafted by the Conference of Defence Associations; and "To Secure a Nation: The Case for a New Defence White Paper", which comes from The Centre for Military and Strategic Studies at the University of Calgary. Both reports are particularly critical of this government's approach to military spending. They link the issues of lack of funding to combat capability to the issues of morale and concerns about the living standards of the junior ranks of the military. In the chapter on defence budget, The Centre for Military and Strategic Studies states:

It is this lack of sustainability and depth in the expeditionary capability of the land forces that is the most damaging consequence of a decade of budget cuts and force contractions. The result is a military stretched to the limit, burdened by a rapid deployment rate (especially among specialists), and afflicted with numerous morale and retention problems. Furthermore, the Canadian military continues to confront the problem of "rustout" in some important equipment categories.

Would you care to comment on that statement?

Ms Fraser: It goes back to the point that Mr. Kasurak made that, until the objective is defined as to what level of readiness and what kind of missions these people should be able to take on, it is hard to determine what the level of funding should be. Many studies have indicated there is a gap at the present time.

Nous n'avons pas su annoncer nos besoins de façon précise comme l'ont fait les Américains lors de leur remise à plat stratégique qui remonte au début des années 1990 et lors du dernier examen quadriennal de la défense. Les Américains ont dit qu'ils veulent être prêts à participer à des conflits régionaux de grande envergure, qu'ils ont décrits de façon très précise.

Une fois ce scénario établi, on pourra alors discuter de la question de savoir si on peut atteindre cet objectif grâce au budget actuel et si la structure des Forces est suffisante pour remplir cette tâche. C'est l'un des éléments clés de planification qui n'a pas été fait, selon nous. Il est impossible au bureau de vérification de répondre à une question sur la pertinence du budget car personne n'a énoncé cet objectif de façon assez claire et détaillée pour nous permettre d'en tirer quelque conclusion que ce soit.

Le sénateur Atkins: Vous ne considérez pas le livre blanc comme un point de référence?

M. Kasurak: Le livre blanc fournit un point de référence partiel car il énonce, par exemple, un objectif relatif au déploiement d'un groupe-brigade dans les 90 jours. Toutefois, il ne nous décrit pas dans quel contexte. Ce groupe-brigade ira-t-il en Bosnie et ne fera-t-il des victimes qu'au niveau administratif, ou servira-t-il ailleurs pour participer à des combats intensifs? Tant que tout cela n'aura pas été précisé et que le scénario d'ensemble ne sera pas plus clair, il est difficile de dire quel budget est suffisant. Tout dépend des plans de déploiement des forces armées.

Le sénateur Atkins: Deux études ont été publiées récemment. La première s'intitule «Caught in the Middle: An Assessment of the Operational Readiness of the Canadian Forces», rédigée par le Congrès des associations de la défense; la deuxième, intitulée «To Secure a Nation: The Case for a New Defence White Paper», nous vient du Centre for Military and Strategic Studies de l'Université de Calgary. Ces deux rapports émettent des critiques très vives à l'égard de l'approche du gouvernement face aux dépenses militaires. Elles établissent un lien entre les problèmes du manque de financement de la capacité de combat et ceux de la baisse de moral et des préoccupations quant au niveau de vie des simples soldats. Dans le chapitre consacré au budget de la défense, le Centre for Military and Strategic Studies déclare ce qui suit:

L'une des conséquences les plus néfastes d'une décennie de compressions budgétaires et de réduction des Forces est la volatilité et la superficialité de la capacité expéditionnaire des forces terrestres. Ces compressions ont donné lieu à des forces armées exploitées au maximum, assujetties à un rythme de déploiement rapide (surtout parmi les spécialistes) et affligées de nombreux problèmes de moral et de maintien des effectifs. En outre, l'armée canadienne continue d'être confrontée aux problèmes de «dépréciation» dans certaines catégories d'équipement importantes.

Que pensez-vous de cette déclaration?

Mme Fraser: Cela me ramène à ce qu'a dit M. Kasurak. Tant que l'on n'aura pas défini l'objectif relatif au niveau de préparation et au genre de missions que devraient pouvoir assumer nos soldats, il est difficile de déterminer quel devrait être le niveau de financement des Forces. Il ressort de nombreuses études qu'il

Obviously, that gap must be closed. Either you redefine “state of readiness” or you adjust your funding level. All of the studies and many of our audits have pointed to a serious gap between those two. You must start by defining what it is that you want before you put money into it.

Mr. Kasurak: This study provides some support for those statements in that the maintenance backlog that we report for the navy and also for the army indicates that long-term sustainability is a problem. To that extent, the data in here are consistent with that view, although the scope is quite different.

Senator Atkins: At one of our recent meetings, we heard from General Henault. He was asked by one of the panel members that if he were to receive more funding, where would he direct it? He stated the following:

I would direct them to three different capability requirements. The first area would be people. That is where we need to put our effort and that is where additional funding would be focused.

When asked: Does that mean quality of life, recruitment or training? His response was: “It means all the above.”

Would you agree with his priority?

Mr. Kasurak: His second priority was equipment maintenance. I would not argue with the CDS on that one. He is also correct to put people first. Obviously, even if you have all the parts in the bins, if you do not have the trained maintenance technicians and managers to run the system, you cannot maintain the equipment. Our audit showed there are some problems there.

The first part of his comment, that you must address all the problems of personnel together, is also well placed. If you do not solve all those, you will still have more attrition than you can manage. The cost of maintaining, for instance, an aircraft maintenance technician is very high. For someone to reach journeyman level they not only must do several years of in-school training but also must serve apprenticeship of four or five years. These are extremely pricey individuals. Once you have created them, it is in your interests to try to retain them for as long as possible. In general, I would agree with those priorities; they are quite sensible.

Senator Atkins: Would you agree that the military does not provide the kind of salaries and pay that the recruits should be receiving?

Mr. Kasurak: I cannot comment on that. That was not part of the scope of this particular audit.

Ms Fraser: We are doing an audit right now on Human Resource Management in national defence, which we plan to

exister actuellement un fossé qu’il faut combler. Ou bien on redéfinit l’«état de préparation» ou bien on ajuste le niveau de financement. Toutes les études et bon nombre de nos vérifications ont fait ressortir un écart profond entre les deux. Il faut commencer par définir ce que l’on veut faire avant d’y affecter des fonds.

M. Kasurak: L’étude étaye certains de ces propos dans la mesure où le retard des activités de maintenance dont nous faisons état pour la marine ainsi que pour l’armée témoigne que la durabilité à long terme constitue un problème. Dans cette mesure, les données qui se trouvent dans cette étude sont compatibles avec cette opinion, même si la portée est un peu différente.

Le sénateur Atkins: Lors d’une de nos dernières réunions, nous avons entendu le témoignage du général Henault. Un des membres du comité lui a demandé à quelles fins il utiliserait des fonds supplémentaires s’il devait en recevoir. Voici ce qu’il a déclaré:

Je les affecterais pour répondre à trois besoins différents en matière de capacité. Le premier secteur serait les effectifs. C’est là que nous devons faire porter nos efforts et qu’il faudrait concentrer des ressources financières supplémentaires.

Lorsqu’on lui a demandé si cela portait sur la qualité de la vie, le recrutement ou la formation, il a répondu: «Tout en même temps.»

Approuvez-vous sa priorité?

M. Kasurak: Sa deuxième priorité était l’entretien de l’équipement. Je ne me disputerais pas avec le chef d’état-major de la Défense à ce sujet. Il a également raison de faire passer le personnel en premier. De toute évidence, même si on dispose de toutes les pièces voulues, il est impossible d’entretenir l’équipement si l’on n’a pas de techniciens spécialisés en entretien et de gestionnaires dûment formés pour gérer le système. Notre vérification a révélé certains problèmes à ce chapitre.

La première partie de son observation, selon laquelle il faut résoudre tous les problèmes du personnel en même temps, est également pertinente. Si on ne les résout pas tous en même temps, on continuera d’avoir un taux d’attrition impossible à gérer. Le coût de maintien, par exemple, d’un technicien en maintenance aéronautique est très élevé. Pour atteindre le niveau de compagnon, dans ce domaine, il faut non seulement plusieurs années de formation théorique, mais également un apprentissage de quatre ou cinq ans. Ces employés coûtent extrêmement cher. Une fois qu’on les a formés, c’est dans son intérêt d’essayer de les garder aussi longtemps que possible. De façon générale, j’approuve ces priorités car elles sont tout à fait logiques.

Le sénateur Atkins: Convenez-vous que l’armée n’offre pas le niveau de traitement et de salaire que devraient recevoir les recrues?

M. Kasurak: Je ne peux pas répondre à cette question car notre vérification ne portait pas sur cet aspect du problème.

Mme Fraser: Nous procédons actuellement à une vérification de la gestion des ressources humaines à la Défense nationale, que

publish next spring, if all goes well. We may have some answers to your questions then.

Senator Atkins: We will look forward to it.

Senator Cordy: Thank you very much for being with us this afternoon on what will certainly be a busy day for all of us. You spoke about the audit that you did in 2000 and of the travellers who were coming into Canada. The customs officers are the front line people. They do the initial assessment and the initial interview. You spoke about the agency not having important information that these officers, who are the front line people, may need. Could you expand on that for us?

Ms Fraser: I can give you a general response, I will then ask my colleague who did the customs work to join us. The problem is that many of the systems do not communicate between each other. For the many people doing look-ups on licence plates at borders, the readers were only accurate 70 per cent of the time. Certain data stored at different systems would not be communicated to other personnel. If someone typed in a name, for instance, they did not necessarily get access to all of those systems.

Mr. Shahid Minto, Assistant Auditor General, Office of the Auditor General of Canada: As the senator rightly observed, the front line people are the CCRA employees who meet an individual coming into the country. Their mandate is to enforce their own act, which is the Canada Customs and Revenue Act that looks after contraband and also to enforce the provisions of acts of a number of departments. They were missing information on a couple of fronts. For example, they had been working on a MOU with immigration.

The Chairman: You are referring to CCRA and MOU.

Mr. Minto: Canada Customs and Revenue Agency enforces acts for other departments, including immigration and Health Canada, and a whole lot of departments. They did a fairly good risk analysis of the risks to be found under their own act.

As far as the acts of the other departments are concerned, they did not have enough information. Immigration was a very critical part of this exercise. We found they had been working on a memorandum of understanding with Citizenship and Immigration Canada for a number of years, which had not been finalized in 2000 when we did with this audit. There are informal understandings between the departments, but again, you need some very clear understandings and very clear divisions of responsibility.

Ms Fraser was talking earlier about training. Part of the problem is that there were some long-term employees of the department who had received intensive initial training, but over the years had not had refresher courses. Meanwhile, the Immigration Act has changed and the requirements for screening

nous prévoyons publier au printemps prochain, si tout se passe bien. Nous pourrions alors sans doute répondre à certaines de vos questions.

Le sénateur Atkins: Nous attendrons cela avec impatience.

Le sénateur Cordy: Merci beaucoup de votre présence cet après-midi, au cours d'une journée qui va sans doute être très remplie pour nous tous. Vous avez parlé de la vérification que vous avez effectuée en 2000 et sur les voyageurs qui sont venus au Canada. Les agents des douanes travaillent sur la ligne de front. Ce sont eux qui font l'évaluation et l'entrevue initiales. Vous avez dit que l'Agence ne dispose pas de renseignements importants dont pourraient avoir besoin ces agents qui se trouvent en première ligne. Pourriez-vous nous en dire un peu plus à ce sujet?

Mme Fraser: Je peux vous répondre de façon générale. Je demanderai ensuite à mon collègue de se joindre à nous, car c'est lui qui a fait la vérification sur les douanes. Le problème vient de ce que bon nombre de systèmes ne communiquent pas entre eux. Pour les nombreux agents chargés de vérifier les plaques d'immatriculation aux postes frontaliers, les lecteurs n'étaient exacts que 70 p. 100 du temps. Certaines données entreposées dans des systèmes différents n'étaient pas transmises aux autres employés. Si quelqu'un entrait un nom dans le système, par exemple, cette personne n'avait pas nécessairement accès à tous les autres systèmes.

M. Shahid Minto, vérificateur général adjoint, Bureau du vérificateur général du Canada: Comme le sénateur l'a déclaré à juste titre, les employés de première ligne sont les agents de l'ADRC qui accueillent une personne à son arrivée dans notre pays. Ils ont pour mandat d'appliquer la loi habilitante de l'Agence des douanes et du revenu du Canada, laquelle porte sur la contrebande, et aussi d'appliquer les dispositions des lois de divers autres ministères. Dans deux ou trois secteurs, leurs données étaient incomplètes. Par exemple, ils travaillaient à la conclusion d'un protocole d'entente avec l'immigration.

Le président: Vous voulez parler de l'ADRC et du protocole d'entente.

M. Minto: L'Agence des douanes et du revenu du Canada applique les lois d'autres ministères, notamment celles d'immigration et de Santé Canada, et de divers autres ministères. Les agents des douanes ont fait une assez bonne analyse des risques éventuels aux termes de leur propre loi.

S'agissant des lois des autres ministères, ils ne disposaient pas de renseignements suffisants. L'immigration représente un volet essentiel de cette activité. Nous avons constaté que les Douanes examinaient un protocole d'entente avec Citoyenneté et Immigration Canada depuis un certain nombre d'années, mais que ce document n'était pas encore finalisé en 2000 lorsque nous avons fait notre vérification. Il existe des ententes informelles entre les ministères, mais encore une fois, il faut que les responsabilités soient clairement définies.

Mme Fraser a parlé plus tôt de la formation. Le problème est dû en partie au fait que certains employés qui sont au service du ministère depuis de nombreuses années ont suivi une formation initiale intensive, mais n'ont jamais eu de cours de recyclage par la suite. Entre-temps, la Loi sur l'immigration a été modifiée et les

immigrants have changed. They were saying they do not have information on the whole package.

To use the information, they have to have the proper tools, equipment and computer systems. What they are lacking is training, computer systems and the tools to do their work.

Senator Cordy: We have spoken to military people and to customs people about the need for international cooperation. However, we see that inter-department information often does not occur. How can we overcome that problem? You referred to a "memorandum of understanding." Is there anything more that we can do?

Ms Fraser: As we have mentioned, many areas in these audits and in many of the other audits point to a serious deficiency in the management of information throughout government. In many cases, even within departments there is poor exchange of information; the systems are either not compatible or are not there. In some cases the customs people are still using manual systems.

If we do not get that basic infrastructure to be able to manage the information and to share it, it will impact cooperation between departments. I think we see in some of our other audits that there is a serious problem of communicating and of sharing information to do the job effectively.

Senator Cordy: Is the problem just the technology aspect, or is it the individuals involved, or a combination of both?

Ms Fraser: I cannot imagine that it is only a technology problem. It would be interesting for us, if we can, to try to look at why. I would suspect it has to do with management practices as well, the way that people manage their operations and their processes. I cannot believe these people do not have information. They maybe have their own systems and ways of doing things, but information is not shared with others. I think that could be an interesting area for us to look at.

Senator Cordy: I think it would be a very interesting area for you to look at.

You made reference to people who would get intensive training when they first started, but in fact you could be an employee of 30 or 35 years. Legislation has changed and events such as September 11 have taken place; that would certainly require a lot of training. Is there any evidence of refresher courses or mandatory training every year?

Ms Fraser: No. I will ask Mr. Minto, but I would think our issue was that there were not sufficient refresher courses.

We also found that there was not a sufficient level of training for short-term employees. The sort of intensive training that was given was for the permanent employees and they got that training when they came into the agency. There were weaknesses in the refresher courses going forward, and as well for the short-term and casual employees.

exigences relatives à l'inspection des immigrants également. Les agents ont déclaré qu'ils n'avaient pas d'information sur l'ensemble des mesures.

Pour utiliser ces renseignements, ils doivent disposer des moyens, du matériel et du système informatique voulus. Or, il y a des lacunes au niveau de la formation, des systèmes informatiques et des moyens qui leur permettraient de faire leur travail.

Le sénateur Cordy: Nous avons parlé à des représentants de l'armée et des douanes au sujet de la coopération internationale, qui est nécessaire. Toutefois, nous constatons que souvent l'échange d'information entre ministères ne se fait pas. Comment pouvons-nous surmonter ce problème? Vous avez parlé d'un «protocole d'entente». Que pouvons-nous faire d'autre?

Mme Fraser: Comme nous l'avons dit, ces vérifications et bien d'autres ont fait ressortir dans de nombreux secteurs de graves lacunes dans la gestion de l'information à l'échelle du gouvernement. Dans bien des cas, l'échange d'information est médiocre, même au sein des ministères; ou les systèmes sont incompatibles ou ils n'existent pas. Dans certains cas, les agents des douanes continuent d'utiliser des systèmes manuels.

Si nous n'obtenons pas cette infrastructure de base pour pouvoir gérer l'information et la partager, la coopération entre les ministères en souffrira. Je crois que nous constatons dans certaines de nos autres vérifications qu'il existe un grave problème de communication et de partage à l'efficacité du travail.

Le sénateur Cordy: Le problème tient-il seulement à l'aspect technologique ou aux personnes concernées ou est-il dû aux deux?

Mme Fraser: Je ne peux pas croire qu'il s'agisse seulement d'un problème de technologie. Il serait intéressant, si nous le pouvons, d'essayer d'en connaître la cause. Je suppose que c'est également attribuable aux pratiques de gestion, à la façon dont les gens gèrent leurs activités et leurs processus. Je n'arrive pas à croire que ces gens n'ont pas l'information. Il se peut qu'ils aient leurs propres systèmes et leurs propres façons de faire, mais il n'y a pas de partage de l'information. Je pense qu'il serait intéressant pour nous d'examiner cet aspect.

Le sénateur Cordy: Je le pense aussi.

Vous avez parlé de gens qui ont reçu une formation intensive à leurs débuts, mais qui travaillent en réalité depuis 30 ou 35 ans. La loi a changé et des événements se sont produits, notamment ceux du 11 septembre; cela nécessiterait certainement beaucoup de formation. Offre-t-on des cours de recyclage ou une formation obligatoire chaque année?

Mme Fraser: Non. Je vais demander à M. Minto, mais il me semble que la difficulté à nos yeux était qu'il n'y avait pas suffisamment de cours de recyclage.

Nous avons aussi constaté qu'il n'y avait pas non plus de formation suffisante pour les employés occasionnels et à court terme. Seuls les employés permanents reçoivent une formation intensive à leur arrivée à l'Agence.

Senator Cordy: It is wonderful that government departments are able to hire university students. However, were they in fact being put on the front line with little or no training?

Ms Fraser: Yes.

Senator Cordy: I want to discuss commercial shipments.

It is very important to the economy of Canada that we keep the borders open for commercial trade back and forth, particularly with the U.S. We are talking about bridges and travelling by truck.

Unless we are prepared to have line-ups miles and miles long, the officers have determined they would use risk assessment to pick out which trucks they would monitor very closely. Do they have enough information to do good risk assessment or do good risk management? Is there a better way to keep the traffic flowing but at the same time make sure that the border is secure? I am asking whether there is a balance.

Ms Fraser: We agree with the department's approach to risk management in this area. All of us would probably agree that the large majority of goods that come across the border are without risk, and that efforts should be focused to identify and use enforcement activities for instances where there is actual risk. The department is going there. We have identified areas for improvement in the information to target the high-risk goods that need more and better information.

It comes back again to things like systems that do not communicate with each other. They also need a better intelligence to identify them. When they do identify them, their enforcement and compliance activities have to be strengthened.

We make the comment in our audit that, going back to the target or the standards of performance, there is no standard set for the number of inspections at different border crossings. It seems to be more now on the basis of the resources they have available to them. The results of those inspections are not analyzed to see whether they should be increased, decreased or whether they are effective or not. There should be a comparison over time as well to see trends in all of this.

Senator Cordy: Much of this goes back to lack of information.

Ms Fraser: That is correct. The government is moving to customs self-assessment systems. We raised our concern that they are moving to this very quickly without having the compliance and enforcement activities strengthened.

A system like that really works if you are target well, and if you have enforcement and targeting activities to make sure your targeting is correct and that you are following up on those high-risk shipments.

Le sénateur Cordy: Je trouve formidable que des ministères puissent embaucher des étudiants du niveau universitaire. Toutefois, les a-t-on placés sur la ligne de front après ne leur avoir donné pour ainsi dire aucune formation?

Mme Fraser: Oui.

Le sénateur Cordy: J'aimerais parler des expéditions commerciales.

Il est très important pour l'économie canadienne que nous gardions les frontières ouvertes pour permettre les échanges commerciaux, surtout avec les États-Unis. Nous parlons ici des ponts et du camionnage.

À moins que nous soyons disposés à avoir des embouteillages sur des kilomètres, les agents ont décidé qu'ils procéderaient à une évaluation des risques et repéreraient les camions qu'ils souhaiteraient examiner très attentivement. Disposent-ils d'une information suffisante pour procéder à une bonne évaluation des risques ou pour bien les gérer? Y a-t-il un meilleur moyen d'assurer la fluidité de la circulation tout en s'assurant que la frontière est bien protégée? Je me demande s'il existe un équilibre entre les deux.

Mme Fraser: Nous acceptons l'approche du ministère en ce qui concerne la gestion des risques dans ce domaine. Nous serions probablement tous d'accord pour reconnaître que la grande majorité des biens qui franchissent la frontière ne présentent aucun risque, et qu'il y a lieu de concentrer les efforts afin de repérer les cas qui présentent un risque réel et d'employer les mesures de contrôle requises. C'est ce vers quoi s'oriente le ministère. Nous avons relevé les secteurs où une amélioration s'impose afin de cibler les biens à risque élevé pour lesquels on a besoin d'une information plus appropriée et plus complète.

Ce qui nous ramène à des choses comme les systèmes qui ne communiquent pas entre eux. On a aussi besoin de meilleurs renseignements pour les recenser. Cela fait, il faut intensifier les activités d'observation et d'application de la loi.

Dans notre vérification nous soulignons, toujours à propos de l'objectif ou des normes de rendement, qu'il n'existe pas de normes quant au nombre d'inspections à effectuer aux différents postes frontaliers. Cela semble dépendre davantage des ressources dont on dispose. Les résultats de ces inspections ne sont pas analysés pour voir s'il faudrait les multiplier ou en réduire le nombre ou si elles sont d'une quelconque efficacité. Il faudrait effectuer des comparaisons sur une certaine période pour voir quelles tendances se dessinent.

Le sénateur Cordy: Tout cela tient en grande partie au manque d'information.

Mme Fraser: C'est juste. Le gouvernement est en train d'opter pour des systèmes d'autocotisation aux douanes. Nous avons dit craindre qu'on soit en train de le faire trop rapidement sans avoir au préalable renforcé les activités d'observation et d'application de la loi.

Un tel système fonctionne vraiment s'il est bien ciblé, et si l'on mène des activités d'observation et de ciblage appropriées et qu'on assure le suivi de ces expéditions à risque élevé.

Senator Cordy: I want to discuss the information in your report that concerns spare parts. I read about the Iroquois class ships that have enough spare parts to last for 20 years. We just came back from the west coast where they were talking about the lack of spare parts for their equipment. To know that the Iroquois class ships have enough spare parts for 20 years just did not seem to make any sense to me.

Is this a lack of inventory control? Is it a management issue, which you spoke about earlier in terms of customs? Were you able to find a reason for this? We had other cases such as the CF-18s that had to borrow batteries from the Spanish military, and yet we have the Iroquois with 20 years of spare parts.

Mr. Kasurak: The Tribal class destroyers were acquired a long time ago. At the time, the philosophy for provisioning was that you attempted to purchase lifetime spares. They would do that with a very low knowledge base of a brand new piece of equipment. It is extremely difficult to estimate how much you will need over a lifetime; the tendency was to overbuy spares. That is how they ended up with such a large supply.

The comment in that chapter is that they not only had all these spare parts, but they kept them on-board ship. That incurred a huge penalty in that the ship just burned up more gas carting around all these spare parts. Also, if you had a spare on one ship and it was needed on another, you did not have an effective way of moving the inventory around.

The British Royal Navy started, a number of years ago, to address this problem. We are slowly following suit; we off-load our spares from the ships on a risk basis and on a use basis.

In the future, ships will only carry the spares that they are likely to need or would cause a critical problem if they were without them for more than one day. That is how the situation was created, partly because there were low probability items being carried on board, that they really did not need to have at hand. It was also because of the old provisioning philosophy that was "just buy a lot, put it in the warehouse and use it as you go along." Today, the philosophy has moved away from that.

Also contained in your question was a suggestion that there may not be enough spares of other sorts. That is also true. As the Auditor General has stated at several points today, the information available to supply managers is not very good. In the supply system, the data tends to be fairly accurate, but it is difficult to access it. If a supply manager needs to service tens of thousands of line items, it consumes too much time. Some of those items will not be well stocked and well managed, because the data system cannot keep up to demands.

Le sénateur Cordy: J'aimerais parler de l'information contenue dans votre rapport sur les pièces de rechange. J'y ai lu que pour ce qui est des navires de la classe Iroquois, on dispose de suffisamment de pièces de rechange pour les 20 prochaines années. Nous revenons tout juste de la côte Ouest, où l'on nous a justement parlé de la pénurie de pièces de rechange pour l'équipement. Apprendre que les navires de la classe Iroquois disposent de pièces de rechange pour 20 ans n'a aucun sens pour moi.

Le contrôle de l'inventaire est-il déficient? Est-ce une question de gestion, dont vous avez parlé plus tôt au sujet des douanes? Avez-vous pu trouver une explication à cela? Nous avons entendu parler d'autres cas comme ceux de CF-18 pour lesquels il a fallu emprunter des batteries des forces militaires espagnoles, alors que nous avons des pièces de rechange pour les navires Iroquois pour les 20 prochaines années.

M. Kasurak: Les destroyers de la classe Tribal ont été achetés il y a longtemps. À l'époque, on avait pour politique de tenter de s'approvisionner en pièces de rechange pour la vie. On se trouvait face à une nouvelle pièce d'équipement dont on savait très peu de choses. Il est extrêmement difficile d'évaluer combien de pièces de rechange il vous faudra avec le temps; on a donc tendance à en acheter trop. C'est ainsi qu'on a fini par accumuler un gros excédent.

Dans ce chapitre on mentionnait que non seulement on disposait de toutes ces pièces de rechange, mais en plus on les gardait à bord des navires. À transporter toutes ces pièces de rechange, le navire finissait par consommer inutilement plus de carburant que nécessaire. De plus, si l'on disposait d'une pièce sur un navire et qu'on en avait besoin sur un autre, il n'y avait pas de roulement efficace de l'inventaire.

La Marine royale britannique a commencé il y a des années à examiner ce problème. Nous leur emboîtons lentement le pas; nous déchargeons nos pièces de rechange des navires en tenant compte des risques et du taux d'utilisation.

À l'avenir, les navires ne transporteront que les pièces de rechange dont ils auront probablement besoin ou dont la privation pour plus d'un jour pourrait entraîner un problème critique. C'est ainsi qu'on en est arrivé là, en partie parce qu'on transportait à bord des navires des articles dont on risquait peu d'avoir besoin, dont on n'avait vraiment pas besoin de disposer sur-le-champ. C'est aussi parce qu'autrefois on se disait qu'il fallait simplement acheter en quantité, tout entreposer et s'en servir au fur et à mesure. Aujourd'hui, on ne voit plus les choses de la même manière.

Dans votre question, vous laissiez entendre qu'on ne dispose peut-être pas de suffisamment de pièces de rechange d'autres types. C'est également vrai. Comme la vérificatrice générale l'a dit à propos de plusieurs autres points aujourd'hui, l'information à laquelle ont accès les gestionnaires de l'approvisionnement n'est pas très bonne. Dans la chaîne d'approvisionnement, les données sont généralement assez exactes. Mais il est difficile d'y accéder. Si un gestionnaire de l'approvisionnement doit s'occuper de milliers de types d'articles, cela prend trop de temps. Pour certains de ces articles, l'approvisionnement ne sera pas suffisant ni bien

That is how you get into a feast for some lines of spare parts and famine for other parts. It is the management system that does not allow you to move the resources around and identify where you are short. To a certain extent, it is also because of the funding. Once you identify a shortage, you may not be able to restock to the level that you would like to.

Senator Cordy: You also mentioned the length of time that it would take to obtain a spare part. I found it interesting if a Hercules was flying and did not have enough room for the all the spare parts it was taking, there was no way that the individuals involved could prioritize which parts should be on the first flight, and which parts would remain for a later flight. Nor could they identify which items were actually being sent out on the first flight. That seems to be a fairly easy thing to remedy.

Mr. Kasurak: The technology exists today. When the new supply system comes on-line many of these problems will be addressed. The current supply system is a mid-1970s type of data system. It does not allow this kind of tracking. The poorness of the data tends to aggravate the problem. People, knowing they will receive poor service, over identify the priority items. That leaves you with a plane full of priority items that people in the logistics transportation cells cannot differentiate. They will load them on pallets, if they have space available. The data system still does not allow them to communicate effectively to the front line units about what they are to receive. At the heart of all this, is an old data system that is no longer effective and creates these problems. It bites all the hands that are feeding it.

Senator Banks: I have two questions and each one is in two parts. First, I want you to know that my tongue is at least partly planted in my cheek. I come from a business in which we gained a very healthy disdain for bean-counters that sometimes get in the way of the business at hand. It is the old gag: "If you have come to drain the swamp, it is hard to remember that is what the job is when the alligators are snapping at you."

I know this is not a new problem; the question of quartermasters, supply and ordnance supply probably applied to Hannibal when he crossed the Alps. They certainly applied to Queen Victoria's army. It is nice to know that some things never change.

The kind of management that you are talking about is relatively new, partly because of the increase in technology and technological equipment and mechanization. Do you think that, the management of material is happening in the right place? I imagine a commander of a tank squadron saying, "I know my tanks are ready to go. They are oiled, ready to go and everything

géré, parce que le système de données ne peut pas suffire à la demande.

C'est ainsi qu'on finit par avoir trop de certaines pièces de rechange et pas suffisamment d'autres. C'est le système de gestion qui ne vous permet pas de bien répartir les ressources ni de voir ce qui vous manque. Dans une certaine mesure, c'est également dû au financement. Une fois que l'on constate une pénurie pour certains articles, on peut ne pas pouvoir en recommander autant qu'on le souhaiterait.

Le sénateur Cordy: Vous avez aussi parlé du temps qu'il fallait pour obtenir une pièce de rechange. J'ai trouvé intéressant d'apprendre que si un avion Hercules devait effectuer un vol et qu'on n'avait pas suffisamment de places à bord pour toutes les pièces de rechange, il n'y avait pas moyen pour les intéressés de décider quelles étaient les pièces de rechange à emporter sur le premier vol, et quelles étaient les autres qu'on pouvait expédier ultérieurement. On ne pouvait pas non plus savoir quelles pièces avaient effectivement été expédiées sur le premier vol. C'est un problème qui semble assez facile à régler.

M. Kasurak: Aujourd'hui, la technologie existe. Quand la nouvelle chaîne d'approvisionnement sera informatisée, bon nombre de ces problèmes seront pris en considération. L'actuelle chaîne d'approvisionnement fonctionne selon un système informatisé des années 70. Il ne permet pas ce type de traçages. Le peu de données dont on dispose a tendance à aggraver le problème. Comme les gens savent que le service laisse à désirer, ils ont tendance à désigner trop d'articles comme prioritaires. Ce qui fait qu'on a un avion rempli d'articles prioritaires que les gens de cellules de transport logistique ne peuvent pas démêler. Ils les chargent sur des palettes, s'ils ont assez de place. Le système informatique ne leur permet pas encore de communiquer effectivement aux unités de première ligne ce qu'elles vont recevoir. Le coeur du problème, c'est un vieux système informatique qui n'est plus efficace et qui engendre toutes ces difficultés. Il se retourne contre tous ceux qui s'en servent.

Le sénateur Banks: J'ai deux questions, et chacune a deux volets. D'abord, je pose la première à la blague. Je viens d'un secteur où nous avons heureusement appris à dédaigner les petits comptables qui se mettent parfois en travers de notre chemin. Rappelez-vous la vieille blague: «Vous êtes peut-être venu assécher le marais, mais vous aurez sans doute tendance à l'oublier quand les alligators commenceront à vous mordre.»

Je sais que le problème n'est pas nouveau; la question du quartier-maître et du matériel de guerre a probablement préoccupé Hannibal aussi quand il a franchi les Alpes. Ce fut aussi certainement le cas pour l'armée de la reine Victoria. Il est bon de savoir que certaines choses sont immuables.

Le type de gestion dont vous parlez est relativement nouveau, en raison notamment du recours accru à la technologie, à l'équipement technologique et à la mécanisation. Pensez-vous que la gestion du matériel se fait au bon endroit? Supposons un commandant d'un bataillon de chars qui dirait: «Je sais que mes chars sont prêts. Ils sont huilés, prêts à partir et prêts à tirer. Ne

is ready for the guns to fire. Do not bother me with these papers to fill out." I would like you to answer him, if he is the one responsible.

In response to Senator Atkins question about whether the white paper is a sufficient standard of measurement as to the objects that we expect the Canadian Forces to meet, you said that they needed to be more specific than that. I would say to that is wrong. To be more specific than that it would be imprudent, unwise, and almost certainly wrong. In any case, it cannot be done.

We have given the policy of the Government of Canada, which is to be able to field, at some point, a brigade group. That is the policy of the Government of Canada. If you want a different standard by which to measure that, then you must elect a different government. That is this government's policy. That is my first two-part question.

Mr. Kasurak: I am glad I am taking notes.

Senator Banks: I will remind you.

Mr. Kasurak: To answer the first part of the question, there was also an implicit question that maybe our expectations are to look for a new model of management. That is probably true. We are looking for best practice. We are hoping that the department will keep up with best practice.

Senator Banks: Is that a reasonable thing to expect of an army?

Mr. Kasurak: I believe so. For instance, if you look at the U.S. army and its supply management, it is doing materially better than we are. I was looking at some RAM statistics over the weekend, and they indicated their speed in getting parts out to front line units was possibly twice as fast as our speed. It is a reasonable thing to expect. They are using very sophisticated supply management techniques.

Ms Fraser: Defence is managing a budget of \$11.0 billion. I would expect that there would be good systems and that there would be good financial management, although not many bean-counters. We are talking about a great deal of money that inevitably will require systems and management practices. I do not think we should underestimate the capability of our people to have state-of-the-art systems.

Senator Banks: The government has said that this is what we expect our Armed Forces to do. That is government policy. Do you think it ought to be changed?

Mr. Kasurak: I think it needs to be refined. As to whether it should be a brigade group, battalion group or division is not a question for our office. However, to provide a solid foundation for management in the department, our concern is about setting the priorities correctly. As you are undoubtedly aware, "brigade group" is an elastic term: it could be 3,500 or it could be 5,000; and it could be a parachute group or it could be tanks, at various levels of readiness.

All of that drives the downstream management decisions. Our concern has been, over the last five or six years, that without that kind of yardstick better defined, it is difficult to know whether you

m'ennuyez pas avec ces papiers à remplir». J'aimerais que vous lui répondiez, si c'est lui qui est responsable.

Pour répondre à la question du sénateur Atkins qui demandait si le livre blanc permettait de déterminer si les objectifs fixés aux Forces canadiennes étaient respectés, vous avez dit qu'il devrait être beaucoup plus précis. J'aimerais savoir ce qui ne va pas. Être plus précis que cela serait imprudent, mal avisé, et certainement erroné. De toute façon, c'est impossible.

Nous avons exposé la politique du gouvernement du Canada, qui consiste à être en mesure de déployer sur le terrain, à un moment ou l'autre, une brigade. C'est la politique du gouvernement du Canada. Si vous voulez un autre étalon de mesure, vous devrez alors élire un autre gouvernement. C'est la politique du présent gouvernement. C'était ma première question double.

M. Kasurak: Heureusement que je prends des notes.

Le sénateur Banks: Je vous rappellerai la question.

M. Kasurak: Pour répondre à la première partie de la question, elle laissait sous-entendre que nous envisagions peut-être un nouveau modèle de gestion. C'est sans doute vrai. Nous misons sur les pratiques exemplaires. Nous espérons que le ministère s'en tiendra aux pratiques exemplaires.

Le sénateur Banks: Est-il raisonnable de s'attendre à cela d'une armée?

M. Kasurak: Je le crois. Par exemple, si l'on pense à l'armée américaine et à sa gestion de l'approvisionnement, elle fait beaucoup mieux que nous. Pendant la fin de semaine, je regardais des statistiques RAM (fiabilité, disponibilité et facilité d'entretien) et elles indiquaient que là-bas on parvient à acheminer les pièces de rechange aux unités de première ligne peut-être deux fois plus rapidement que nous. C'est un objectif raisonnable. L'armée américaine se sert de techniques de gestion de l'approvisionnement très perfectionnées.

Mme Fraser: La défense gère un budget de 11 milliards de dollars. Je m'attends donc à ce qu'on ait de bons systèmes ainsi qu'une bonne gestion financière, mais sans trop de petits comptes. Il est ici question de beaucoup d'argent qui requerra inévitablement des systèmes et des pratiques de gestion. Il ne faut pas que nous sous-estimions la capacité de nos gens à disposer de systèmes de pointe.

Le sénateur Banks: Selon le gouvernement, c'est ce que nous attendons de nos forces armées. C'est la politique gouvernementale. Croyez-vous qu'il faudrait la changer?

M. Kasurak: Il faut apporter des précisions. Il n'appartient pas à notre bureau de décider s'il doit s'agir d'un groupe-brigade, d'un groupe-bataillon ou d'une division. Toutefois pour assurer au ministère une solide assise de gestion, nous tâchons d'établir correctement les priorités. Comme vous le savez certainement, un «groupe-brigade» est un terme élastique. Ce pourrait être 3 500 ou 5 000; et il pourrait s'agir d'un groupe-parachute ou de tanks, à divers niveaux de préparation.

Tout cela influe sur les décisions de gestion en aval. Ces cinq ou six dernières années, nous avons été préoccupés par le fait qu'en l'absence d'un jalon mieux défini, il était difficile de savoir

should be spending your last dollar training somebody or filling the bins, because you cannot set those priorities correctly.

We have asked military staff why they have made one decision and not another. Their response was that they made a seat of the pants judgment because they lacked more specific guidance for making the decision. We think it is problematic. We do not question whether it should be a brigade or anything else because that is the government's job.

In terms of how you manage this, it is appropriate, if we see problems, to comment on them.

You also raised the question of the CO of the armour regiment who knows all his tanks are operating.

Senator Banks: It is a figment of my imagination?

Mr. Kasurak: This is a common model. As a matter of fact, when General MacKenzie testified to the Somalia commission some years ago he said that in his day the model of readiness reporting was that when the CO said they were ready then damn it, they were. General MacKenzie went on to say that got the airborne regiment into trouble over the Somalia deployment.

We see signs of where that approach can create problems in this audit. For instance, we found various army units all recording vehicle off the road differently. They were using different bases. As you probably are aware, the army is fitting new radios. Some units had deducted those vehicles that were off-line to have those radios fitted from their base numbers. When they said they had 50 per cent of their vehicles ready they had already subtracted those. Others had done things differently.

Some units, when they operate the Coyote reconnaissance vehicle counted the gun in their serviceability statistics, others did not. Even if you are a brigade commander, you need to have knowledge that your folks are all doing things in a consistent way and that, indeed, you as a brigade commander are reporting to senior headquarters in a consistent way with other brigades. At that level we think that there is improvement that can be made.

That is my answer to the CO question. Sometimes counting the beans does help.

Senator Banks: I have found that sometimes, much to my chagrin. I know \$200 million is not going to go a long way to addressing the second part of my question. The department did undertake to save \$200 million by contracting out things that do not need to be done by a soldier and can be done by someone else. What did you find in that respect? I think you found they saved \$68 million this year.

Mr. Kasurak: We have done an audit and a follow-up of the Alternative Service Delivery Program, which is what the department calls "outsourcing."

s'il valait mieux dépenser ses derniers dollars pour former quelqu'un ou pour remplir les soutes, parce qu'on ne peut pas fixer ces priorités correctement.

Nous avons demandé au personnel militaire pourquoi il avait pris telle décision plutôt qu'une autre. Ils ont répondu qu'ils avaient jugé au meilleur de leurs connaissances parce qu'ils ne disposaient pas de données plus concrètes pour décider. Cela nous semble poser un problème. Nous ne nous demandons pas quant à nous s'il devrait s'agir d'une brigade ou d'autre chose, parce que ça, c'est le rôle du gouvernement.

Pour ce qui est de savoir comment gérer cela, il nous revient, si nous constatons qu'il y a des problèmes, d'en parler.

Vous avez aussi parlé du commandant de régiment blindé qui sait que tous ses chars sont fonctionnels.

Le sénateur Banks: Est-ce le fruit de mon imagination?

M. Kasurak: C'est un modèle courant. En fait, quand le général MacKenzie a comparu devant la Commission d'enquête sur la Somalie il y a quelques années, il a dit que dans son temps on s'estimait prêt quand le commandant disait qu'on était prêt, et, bon sang, on l'était. Le général MacKenzie a ajouté que cela avait entraîné des difficultés pour le régiment aéroporté au sujet du déploiement en Somalie.

Dans cette vérification, nous pouvons voir des signes qui montrent que cette approche peut causer des difficultés. Par exemple, nous avons constaté que diverses unités de l'armée de terre avaient des façons différentes d'inscrire leurs véhicules hors service. Elles utilisaient des bases différentes. Comme vous le savez sans doute, l'armée installe de nouvelles radios. Certaines unités avaient déduit les véhicules hors service et fourni leurs chiffres de base. Quand elles ont dit que 50 p. 100 de leurs véhicules étaient prêts, elles les avaient déjà soustraits. D'autres s'y étaient pris autrement.

Certaines unités qui utilisent le véhicule de reconnaissance Coyote ont compté la pièce d'artillerie dans leurs statistiques d'aptitude au fonctionnement, d'autres pas. Même si vous êtes commandant de brigade, vous devez être en mesure de savoir que les gens sous vos ordres part les choses de la même façon et, bien sûr, quand vous rendez des comptes à vos supérieurs, vous le faites de la même façon que les commandants des autres brigades. Sur ce plan, nous pensons que des améliorations peuvent être apportées.

Voilà pour ma réponse à la question sur le commandant. Parfois, la comptabilité a du bon.

Le sénateur Banks: Je l'ai parfois appris à mes dépens. Je sais que 200 millions de dollars ne vont pas apporter la réponse parfaite à la deuxième partie de ma question. Le ministère a entrepris d'économiser 200 millions de dollars en confiant à des contractuels des tâches qui n'ont pas besoin d'être exécutées par un soldat. Qu'avez-vous constaté à ce sujet? Je crois que vous avez constaté qu'on a économisé 68 millions de dollars cette année.

M. Kasurak: Nous avons effectué une vérification et un suivi du programme Différents modes de prestation de services, ce que le ministère appelle l'impartition.

Senator Banks: It makes for a longer acronym.

Mr. Kasurak: It does. It had aimed for about \$200 million by last year and now it has lowered its expectations to about \$150 million by 2004. When looking at these projects we found that while they have been successful in saving money in about the 10 per cent to 15 per cent range, they have not been the bonanza that the department initially expected; extracting savings has been much more difficult than they expected. A lot of the expectations had been based upon the bad old days, pre-1994 budget days when there was a lot of what is known as "low-hanging fruit" available. A lot of that was gone by the time they started to ASD.

Our audits have also pointed to the additional risks in contracting. When they enter into major service contracts, some of the contracts are not well done. The Meaford training area, where the department locked itself into a fixed fee contract and then had no trainees to produce, was under utilized and they had to continue paying for that facility. There are these other risks that erode your savings if you are not careful.

The department recognized the same problems and responded by doing fewer projects and putting them under more intensive management scrutiny. Now we have Supply Chain, which is just about to be launched; it is under much heavier management scrutiny and control than the earlier ASD projects that we audited. I still think there are savings there. Our opinion is that this is not the silver bullet that will solve the department's budget problems, but it is still worth pursuing.

Senator Banks: It sounds like if things continue as they are, and we may find out later today that they are not, we might hit a brick wall pretty soon. We might fall down and not be able to get up. Another committee, of which I have the honour to be a member, has just finished a study on the deferred maintenance of university facilities. It is pretty awful when you say we need to replace the roof but just pour another can of tar on it because we cannot afford to do repair the roof. Pretty soon there will be no roof left to fix. How long do we have before we hit that wall? How present is the danger?

Ms Fraser: I am afraid we cannot answer that. I am not even sure that the department could answer that. There is a backlog of maintenance. We do not even have accurate information on the substance of that backlog. I do not know whether the department has it either. There obviously is a problem looming.

Mr. Kasurak: It would certainly vary by equipment type as well. Obviously, if you look at the aircraft, the three aircraft that are in trouble from a point of view of availability are the three old ones. There is a capital program for two of them, but the third one is farther out. The Hercules is the one that the department should be most attentive to at this point in making sure that the capital plan will meet the needs of the aircraft. It is difficult to look at this

Le sénateur Banks: C'est un titre plus long.

M. Kasurak: C'est vrai. On visait une économie d'environ 200 millions de dollars l'année dernière et maintenant on s'attend plutôt à avoir épargné 150 millions de dollars d'ici 2004. En examinant ces projets, nous avons constaté que bien qu'ils aient permis des économies de 10 à 15 p. 100, ils n'ont pas rapporté autant que ce que le ministère avait cru au début; il a été beaucoup plus difficile que prévu de réaliser des économies. Les prévisions reposaient en grande partie sur la situation déplorable d'avant, d'avant le budget de 1994 où il y avait beaucoup de possibilités de compressions. Tout cela était fini quand on a mis en place le DMPS.

Nos vérifications ont également mis en lumière les risques accrus de l'impartition. Quand on conclut d'importants contrats de services, certains ne sont pas bien exécutés. Le Centre d'instruction de soutien de la Milice Meaford, pour lequel le ministère avait conclu un contrat à prix fixe sans pouvoir produire ensuite le moindre diplômé, était sous-utilisé et il a fallu continuer à payer pour cette installation. Il y a aussi ces autres risques qui réduisent vos économies si vous n'êtes pas prudent.

Le ministère a reconnu l'existence de ces problèmes et y a réagi en lançant moins de projets et en les assujettissant à une surveillance de gestion plus intensive. Maintenant nous avons le projet de la chaîne de gestion, qui est sur le point d'être lancé; il est soumis à un examen de gestion beaucoup plus strict que les anciens projets DMPS que nous avons vérifiés. Je pense que l'on peut faire des économies de ce côté-là. À notre avis, ce n'est pas la formule magique qui va régler tous les problèmes budgétaires du ministère, mais ça vaut la peine d'essayer.

Le sénateur Banks: Il me semble que si on poursuit sur cette lancée, et nous apprendrons peut-être plus tard qu'il n'en est rien, nous risquons de frapper un mur bientôt. Nous risquons de nous effondrer sans pouvoir nous relever. Un autre comité, dont j'ai l'honneur d'être membre, vient tout juste de terminer une étude sur les réparations qu'il faudrait apporter aux installations universitaires. C'est une vraie pitié quand il faut remplacer le toit, mais qu'on ne peut que le réparer avec du goudron parce qu'on n'a pas les moyens d'entreprendre des travaux d'une telle envergure. Tôt ou tard, le toit ne pourra même plus être réparé. Combien de temps faudra-t-il avant qu'on en arrive là? Quelle est l'imminence du danger?

Mme Fraser: Je crains que nous ne puissions pas répondre à cela. Je ne suis même pas certaine que le ministère le pourrait. Il y a un retard en matière d'entretien. Nous n'avons même pas d'information précise sur l'ampleur de ce retard. Je ne sais pas non plus si le ministère en a. Un problème se dessine, c'est certain.

M. Kasurak: Cela dépendrait certainement aussi du type d'équipement. Naturellement, si l'on pense aux aéronefs, les trois aéronefs en difficulté sur le plan de la disponibilité sont les trois anciens aéronefs. Il y a un programme d'immobilisations pour deux d'entre eux, mais le troisième est loin derrière. L'avion Hercules est celui auquel le ministère devrait porter le plus d'attention pour l'instant en s'assurant que le plan

overall. You must break it down to even finer grain than we have succeeded in this audit.

Senator Banks: Most Canadians would not be surprised, or would not think it too difficult to figure out that the three aircraft that are causing the most maintenance costs are the three oldest ones. Actually, it is sort of rocket science.

The Chairman: I take it there is an agreement that there is a brick wall there. We are just sure how soon we will hit that brick wall.

Ms Fraser: There is the potential for a brick wall to be there, depending on what the capital programs the military might put in or not.

Senator Day: I would like to start by complimenting you on the reports. They are very helpful. I can see this will be a good reference book for us until you revisit this subject at another time.

The part that struck me the most in chapter 7 and chapter 8 is the list of responsibilities of the customs agents at the border. It seems incredible that they should be expected to have all these various acts and regulations in mind. My immediate thought was the importance of continuing education for these employees. There are two and one-half pages at the back in this appendix.

The Chairman: Senator Day, please give us a rough number because I was astonished by that, too.

Senator Day: I find it astounding. The appendix includes firearms, World Trade Organization agreements, the marking of imported goods and narcotics. There are copyright issues, explosives issues, the transportation of dangerous goods, food and drug acts, wild animal and plant protection regulations, and so on. It is an incredible array. Presumably, the agents working at the borders are getting a good educational background on all of these things.

I read what you said concerning the students and the erratic education for the part-time employees. If that situation were rectified, would you be satisfied that the educational requirements, upgrading and the skills of teaching is adequate for the job that is expected of these individuals?

Ms Fraser: Thank you, Senator Day, for your kind comments on our report. I am glad to see you found it useful.

You are correct in noting that the customs officers have a very complex job to do. They serve many departments other than their own agency and must deal with a lot of varying a varied array of issues in any given day. We brought up the issue of training. We mentioned in our report that they go through fairly extensive training when they first become customs officers, but then the ongoing training is weak. They need to have better ongoing training. Just as laws and situations change so do their risks change and they must be trained to be aware of these changes. We think that is one area that the agency must improve.

Senator Day: You have made that recommendation?

Ms Fraser: Yes.

d'immobilisations réponde aux besoins de l'aéronef. C'est difficile à examiner d'un seul coup. Il faut ventiler en éléments plus petits que ce que nous sommes parvenus à faire dans cette vérification.

Le sénateur Banks: La plupart des Canadiens ne seraient pas surpris, ou n'auraient pas trop de mal à voir que les trois aéronefs qui coûtent le plus cher à entretenir sont les trois plus vieux. En fait, il ne faut pas être bien malin.

Le président: Je pense qu'on s'entend pour dire qu'on pourrait frapper un mur. Reste à savoir quand nous allons le heurter.

Mme Fraser: Nous frapperons peut-être un mur; tout dépendra des programmes d'immobilisations que pourraient se donner les forces armées.

Le sénateur Day: J'aimerais d'abord vous féliciter pour les rapports. Ils sont très utiles. Ce sera un bon ouvrage de référence pour nous, en attendant le prochain.

Ce qui me frappe le plus dans le chapitre 7 et le chapitre 8, c'est la liste des responsabilités des agents des douanes à la frontière. Il semble incroyable qu'on s'attende d'eux qu'ils connaissent par coeur toutes ces diverses lois et tous ces règlements. J'ai immédiatement songé à l'importance de la formation continue pour ces employés. Il y en a deux pages et demie à la fin dans l'annexe.

Le président: Sénateur Day, donnez-nous un chiffre approximatif parce que cela m'a étonné moi aussi.

Le sénateur Day: Je trouve cela renversant. L'annexe parle d'armes à feu, d'accords de l'Organisation mondiale du commerce, du marquage des biens importés et des narcotiques. Il y a les questions de droits d'auteur, d'explosifs, de transport des produits dangereux, la Loi sur les aliments et drogues, la réglementation sur la protection d'espèces animales et végétales sauvages et ainsi de suite. C'est un éventail incroyable. Je suppose que les agents qui travaillent à la frontière reçoivent une bonne formation sur toutes ces questions.

J'ai lu ce que vous disiez au sujet des étudiants et de la formation disparate des employés à temps partiel. Si l'on corrigeait cette situation, diriez-vous que les exigences en matière de formation, le perfectionnement et l'enseignement seraient adéquats compte tenu du travail accompli par ces gens?

Mme Fraser: Merci, sénateur Day, pour vos bonnes paroles au sujet de notre rapport. Je suis heureuse que vous le trouviez utile.

Vous avez raison de dire que les agents des douanes ont une tâche très complexe à exécuter. Ils servent de nombreux ministères, outre leur propre agence, et doivent tous les jours faire face à des questions très diverses. Vous avez soulevé la question de la formation. Nous mentionnons dans notre rapport qu'on soumet les agents de douanes à une formation assez complète quand ils arrivent, mais la formation continue est minime. Il leur faut une meilleure formation continue. Tout comme les lois et les situations évoluent, les risques auxquels les expose leur métier changent et ils doivent recevoir une formation pour connaître ces changements. C'est un aspect à améliorer à l'Agence.

Le sénateur Day: Vous en avez fait la recommandation?

Mme Fraser: Oui.

Senator Day: Another compliment for you and the role that you are playing as the Auditor General is that you have gone over your recommendations with the departments. They may agree or disagree, but you have at least commented on that. In most instances they agree and they are working on implementing your recommendations. That is helpful and constructive as opposed to finding fault and a year later coming back to see if things have been done. That is another good approach and I was not aware that it was happening.

I would like to stay with the agency side of things. Mr. Minto may be able to help me with this. Our committee has visited both airports and seaports, in particular seaports in Vancouver and an airport in Vancouver and the airport in Montreal and the seaport in Montreal. We get the sense that the customs agency's work is more effective at the airports than it is at the seaport.

Did you have the same sense in your review? If so, why?

Mr. Minto: I am going back now not only to this report but also to previous reports. I do not think we have ever done a comparison like that. The challenges they face are very different. What we were looking at whether or not they had the right skills and tools to meet those different challenges. In a lot of the work we did, we looked at the land crossings, because 80 per cent of our trade is on land. The majority of people coming to Canada come through land crossings.

Customs people face a huge problem on the seaports. There is organized crime; there are illegal immigrants, all of those things. They work hand in hand with a lot of departments. It is not solely a customs responsibility. I would like to bring you back to the issue of working with other departments. The issue of training their people is very critical.

Senator Day: We have had some discussions in relation to the points you raise. Have you made any assessment as to why this was happening in terms of airport versus seaport? Have you analyzed the administration or the labour situation at the port versus the airport? Is it because the geographic area is larger and less confined and, therefore, more difficult to manage? Have you got into those issues?

Mr. Minto: No, we did not.

Senator Day: In Montreal, we were told that if customs targeted a particular ship or a particular container on a ship coming in, it is quite possible that, by the time the ship got to the customs office, that particular container would have disappeared. In your investigations at the seaports, do you have any knowledge of that kind of activity?

Mr. Minto: I have no documentary evidence of anything like that.

Senator Day: Is there any anecdotal evidence?

Mr. Minto: You may want to be concerned about something similar in relation to the Ambassador Bridge in Windsor. Approximately 6,000 to 7,000 trucks cross that bridge every day.

Le sénateur Day: L'autre compliment que vous méritez compte tenu du rôle que vous jouez en tant que vérificatrice générale, c'est que vous avez passé vos recommandations en revue avec les ministères. Ils peuvent être d'accord ou non, mais vous en avez au moins parlé. Dans la plupart des cas, ils sont d'accord et tâchent de les mettre en oeuvre. C'est plus utile et constructif que de signaler des manquements et de revenir un an plus tard pour voir si l'on y a remédié. C'est une autre bonne approche et je ne savais pas que cela se faisait.

J'aimerais continuer de parler de l'Agence. M. Minto pourra peut-être m'aider. Le comité s'est rendu dans des aéroports et des ports maritimes, à Vancouver et à Montréal notamment. Nous avons eu l'impression que le travail de l'Agence des douanes était plus efficace dans les aéroports qu'aux ports maritimes.

Avez-vous eu la même impression au cours de votre vérification? Le cas échéant, pourquoi?

M. Minto: Je vais maintenant revenir au rapport à l'étude et aussi à des rapports antérieurs. Je pense que nous n'avons jamais fait de comparaison de ce genre. Les problèmes auxquels ils font face sont très différents. Nous nous demandions s'ils avaient les compétences et les outils voulus pour relever les défis. Dans un grand nombre de cas, nous nous sommes penchés sur les postes frontaliers terrestres, étant donné que 80 p. 100 de nos échanges se font par voie terrestre. La majorité des gens qui viennent au Canada empruntent des postes frontaliers terrestres.

Les responsables des douanes ont de gros problèmes à affronter aux ports maritimes. Il y a le crime organisé, l'immigration illégale, et ainsi de suite. Ils travaillent de concert avec de nombreux ministères. Il ne s'agit pas tout simplement d'une responsabilité qui relève des douanes. Pour ce qui est maintenant de la collaboration avec d'autres ministères, l'aspect formation est tout à fait critique.

Le sénateur Day: Nous avons eu certaines discussions à ce sujet. Avez-vous pu déterminer pourquoi il s'agit d'un phénomène qui concerne davantage les aéroports que les ports maritimes? Avez-vous analysé l'administration ou les relations de travail des ports comparativement à la situation aux aéroports? Est-ce attribuable au fait que la région géographique est plus considérable, moins restreinte, et donc plus difficile à gérer? Avez-vous abordé ces divers aspects?

M. Minto: Non.

Le sénateur Day: À Montréal, on nous a dit que si les douanes ciblaient un navire ou un conteneur à l'arrivée, il était tout à fait possible que le conteneur ait disparu lors de l'arrivée du navire au bureau des douanes. Dans vos enquêtes concernant les ports maritimes, avez-vous eu connaissance de situations de ce genre?

M. Minto: Je n'ai aucune preuve documentaire de quoi que ce soit de ce genre.

Le sénateur Day: Avez-vous alors des preuves empiriques?

M. Minto: Il y a peut-être une situation analogue qui devrait vous préoccuper au pont Ambassador à Windsor. Entre 6 000 et 7 000 camions traversent ce pont chaque jour. Environ les deux

About one-third of those trucks are referred to a secondary inspection, about 2,500. Rarely are those trucks escorted, although the secondary inspection site is almost two kilometres away. There is ample room for tampering along the way, although customs thinks it is high-risk. Things can disappear. It is not only on the high seas. We have looked at the Windsor Bridge and we are concerned about it.

The Chairman: Did your inquiries include the police when you were doing your audit? Did you spend time with the strike forces that were targeting illegal activities?

Mr. Minto: No. We were looking mostly at illegal crossings that were under customs jurisdiction and what actions customs were taking. We looked at secondary inspections under customs jurisdiction. We did not cover what other forces are doing in this particular audit. That will be covered in another audit.

Ms Fraser: We would only have looked at information customs might get from those in order to target high-risk. We did not look at what the police forces were doing.

The Chairman: That may explain the discrepancy we are getting in information you are describing.

Senator Day: It might. Perhaps some of the information we are giving you will help you in your next investigation. You may decide to expand a bit.

I read your comments about inspecting trucks a mile and one-half or two kilometres away from the border and escorting the most highly targeted ones to the border. This whole concept seemed a bit inconceivable that this kind of thing can go on when you highlight that, because of NAFTA, there will be increased trade, not less. This kind of band-aid activity of inspecting two kilometres away and only escorting certain trucks to the bridge might be a short-term solution but it not a long-term solution.

Ms Fraser: You are correct in that comment. Over and above the issue of escorting, one must question why one-third of the trucks coming through are being referred to a secondary inspection. In other words, is it because they have inadequate paperwork? If it is that, then better should be information given to them before they arrive at the border to eliminate that problem.

There are issues in many of the border crossings of the physical layout of the border. I visited one of the land border crossings in Vancouver. Certain people had a Can-Pass that is used by frequent border crossers to have been pre-cleared, except to the actual access to the border. However, everyone was coming across via the same road. That system was almost useless because people were caught up in the traffic of everyone else trying to get through the regular customs. Eventually, there must be a look at control and customs entry, the flow and logistics, especially with increased traffic. You are correct; they cannot escort every truck to a secondary inspection site that is two kilometres away.

tiers d'entre eux, soit environ 2 500 camions, sont dirigés vers un point d'inspection secondaire. Les camions sont rarement escortés, bien que le point d'inspection secondaire soit distant d'environ deux kilomètres. Toutes sortes de tentatives d'altération sont possibles, même si les responsables des douanes estiment que le risque est élevé. Certaines marchandises peuvent disparaître. Ce n'est pas seulement en haute mer que cela arrive. Nous avons étudié la situation au pont de Windsor. Elle est inquiétante.

Le président: Dans le cadre de votre vérification, vos enquêtes ont-elles visé également les services de police? Avez-vous passé du temps avec les forces d'intervention qui ciblaient les activités illégales?

M. Minto: Non. Nous examinons surtout les passages illégaux relevant de la compétence des douanes ainsi que les mesures prises par les responsables des douanes. Nous avons étudié les inspections secondaires relevant des douanes. Nous n'avons pas étudié les activités d'autres forces. Cela sera fait dans le cadre d'une autre vérification.

Mme Fraser: Nous ne nous sommes penchés que sur les renseignements qu'auraient pu obtenir les services des douanes pour cibler les risques élevés. Nous n'avons pas étudié les activités des forces policières.

Le président: Voilà qui explique peut-être certaines incompatibilités dans les renseignements que vous décrivez.

Le sénateur Day: C'est possible. Il se peut que certains des renseignements que nous vous fournissons vous aident pour votre prochaine enquête. Vous allez peut-être vouloir en élargir quelque peu la portée.

J'ai lu vos commentaires concernant l'inspection de camions à un mille et demi ou deux kilomètres de la frontière et le fait d'escorter les véhicules les plus ciblés jusqu'à la frontière. Tout cela semble quelque peu inconcevable, d'autant plus que vous soulignez que, à cause de l'ALENA, le commerce va augmenter et non pas diminuer. La solution de fortune consistant à inspecter à deux kilomètres et à n'escorter que certains camions jusqu'au pont peut être une solution à court terme, mais certainement pas à long terme.

Mme Fraser: Vous avez raison. En plus de la question de l'escorte, on doit se demander pourquoi le tiers des camions sont renvoyés à un lieu d'inspection secondaire. Autrement dit, est-ce parce que leurs documents sont mal remplis? Si tel est le cas, on devrait peut-être leur fournir de meilleurs renseignements avant qu'ils ne passent la frontière pour éliminer le problème.

À bien des postes frontaliers, c'est la configuration des lieux qui pose problème. J'ai visité par exemple un poste frontalier terrestre à Vancouver. Certaines des personnes avaient la CANPASS, qui sert aux personnes qui traversent fréquemment la frontière et qui ont été prédédouanées, sauf pour le passage lui-même. Cependant, toutes les personnes arrivaient par la même route. Le système était donc pratiquement inutile puisque le ralentissement de la circulation touchait tout le monde. À un moment donné, il va falloir se pencher sur les mesures de contrôle et d'entrée, sur les aspects du flux des personnes et de la logistique, surtout là où la circulation est en augmentation. Vous

Senator Day: We are coming to that conclusion as well. Something will have to change. It is unrealistic to assume that our current system can keep expanding and do an adequate job.

Ms Fraser: I agree.

Senator Day: My final question is quite unrelated to these questions; it might bring Mr. Kasurak into the discussion.

It has been brought to our attention that female navy uniforms have not been designed with women in mind. Initially it seems a silly thing, but when you think about it in terms of potential safety issues, it becomes more serious. I thought that the policy issue to integrate the Armed Forces without any gender bias had been met long ago. Why would the clothing department not have caught up with that by now?

Mr. Kasurak: I do not know. I did note that the Chief of the Defence Staff, when he appeared before you, assured you that he was on the case. It is perhaps something we will look at in the future.

The last army-clothing project that we looked at was the Clothier Soldier project. The army spent an extensive amount of time making sure that equipment was appropriate for both men and women and for people of all sizes. That is very important when you have so much load-bearing webbing.

The light has gone on for the Armed Forces as a whole. The army has done a reasonable job in ensuring that female soldiers have been taken care of. I simply do not know why the navy is behind.

Senator Day: We are not necessarily assuming it was only the navy that was behind. I am asking you this question, because I wonder if there were any financial reasons why a one-size-fits-all approach had been the norm?

Mr. Kasurak: We did not look into that. The army appears to have done a reasonably good job in addressing that particular question.

Senator Day: You looked at it from an army point of view?

Mr. Kasurak: That was a major project. We looked at that project, I believe, in 2000.

The Chairman: For the record, this issue also came up with the Canada Customs and Revenue Agency.

Senator LaPierre: I have no issues as far as clothing is concerned except that I would like to design them; I could do a better job.

I have several sets of questions. First, I am your spare part person. I know as much about spare parts as I do about everything else. I am interested in chapter 10, particularly paragraphs 10.61 through 10.67. In paragraph 10.64 you wrote:

avez raison, on ne peut pas escorter chaque camion vers un lieu d'inspection secondaire situé à deux kilomètres.

Le sénateur Day: C'est bien la conclusion à laquelle nous arrivons également. Des changements s'imposent. Il est irréaliste de supposer que notre système actuel peut continuer à croître et donner de bons résultats.

Mme Fraser: Je suis d'accord.

Le sénateur Day: Ma dernière question concerne un tout autre sujet. Elle incitera peut-être M. Kasurak à intervenir.

On nous a signalé que les uniformes destinés aux femmes de la marine n'ont pas été conçus pour des femmes. La chose peut paraître plutôt saugrenue, mais elle devient plus sérieuse lorsque l'on songe aux répercussions possibles sur la sécurité. Il me semblait que la politique d'intégration des forces armées sans sexisme était en application depuis longtemps. Comment se fait-il que les services vestimentaires n'ont pas été mis au courant?

M. Kasurak: Je ne le sais pas. Je sais toutefois que le chef de l'état-major de la Défense a dit qu'il s'occupait de régler cette question lorsqu'il a comparu devant vous. Nous allons peut-être nous pencher sur cette question à l'avenir.

Le dernier projet concernant la tenue vestimentaire des forces armées sur lequel nous nous sommes penchés a été le projet «Habillez le soldat». L'armée a passé un temps considérable à veiller à ce que le matériel convienne aussi bien aux hommes et aux femmes de toutes tailles. Il s'agit d'un aspect crucial lorsque l'équipement à sangles prend tant d'importance.

Le signal a été donné pour les forces armées dans leur ensemble. L'armée a fait un assez bon travail pour ce qui est de tenir compte des besoins de soldats de sexe féminin. Je ne sais tout simplement pas pourquoi la marine tire de l'arrière.

Le sénateur Day: Nous ne supposons pas nécessairement que c'est la marine qui a du retard. Si je vous pose la question, c'est que je me demande si la norme de la taille universelle était attribuable à des raisons financières.

M. Kasurak: Nous ne nous sommes pas penchés sur cet aspect. L'armée semble avoir fait un assez bon travail à cet égard.

Le sénateur Day: Vous avez étudié la question dans la perspective de l'armée?

M. Kasurak: Il s'est agi d'un projet d'envergure. Nous l'avons étudié en 2000, je crois.

Le président: Je signale que la question s'est déjà posée dans le cas de l'Agence des douanes et du revenu du Canada.

Le sénateur LaPierre: Je n'ai rien à dire au sujet de la tenue vestimentaire, sinon que j'aimerais que l'on m'en confie la conception. Il me semble que je pourrais faire un meilleur travail.

J'ai diverses questions à poser. Tout d'abord, je suis en quelque sorte un expert en pièces de rechange, étant donné que j'en sais à peu près autant là-dessus que sur autre chose. Le chapitre 10 m'intéresse, et plus particulièrement les paragraphes 10.61 à 10.67. Au paragraphe 10.64 vous déclarez:

While the performance of the current supply system is low for parts needed urgently, this is constantly high for 30-day requirements. Between 1995 and 2000, the rates remained stable, despite a drop in total demand in two of the three services. Low success rates reflected difficulty of procuring or repairing spare parts and delivering them to the needed location on the tight deadlines.

That is a valid reason why cannot deliver in the necessary time. Therefore, we should not become disturbed by that statement in regards to security and defence matters.

Ms Fraser: I would disagree with you. I refer you to the table in exhibit 10.7. When a part is required within 30 days, they can meet that request 92 per cent to 98 per cent of the time. When a part is needed within two days, they have limited success: 34 per cent in the navy, 37 per cent in the army and 45 per cent in the air force. I am referring to an urgent part, perhaps for equipment on deployment somewhere; they need that part urgently because it will affect the mission.

Senator LaPierre: What reasons have they come up with in order to account for this? They are, with all due respect, as intelligent as the members of your department. Consequently, they know that if they need a part urgently they need it urgently. The statistics do not tell me what they do.

Mr. Kasurak: This is the reason that we put some of these little case studies in the report.

Senator LaPierre: I have seen them.

Mr. Kasurak: If you look at the case studies, you will find that we were talking about aircraft parts. The supply system does not have enough detailed control over shipments that allow people to identify what should be shipped first. If you have a large number of immediate operational requirements, some of those are more urgent than others, unfortunately. There is not the capacity for them to track that through their system in order to find out where it is, what should go on the plane first and what will be shipped.

In general, we found that the largest problem is in the shipment phase of the logistics chain. That is where the breakdown is occurring according to the case studies.

Senator LaPierre: The department has 32 Hercules aircraft; 20 should be available for flying at all times. On page 15 you say that one-third of them are not. Further you state:

The situation was at its worst in 2000-01, when 35 per cent of the time not enough aircraft were serviceable.

Does that delay the shipment?

Mr. Kasurak: To the extent that they are dependent on the Hercules, yes, it does. They would be used for in-theatre transport. Many times it is not simply the Hercules, it is the other aircraft as

Bien que le rendement du système d'approvisionnement actuel soit faible lorsqu'il s'agit de répondre aux besoins urgents en pièces de rechange, il est toujours élevé dans le cas des délais de 30 jours. Entre 1995 et 2000, les taux sont demeurés stables malgré une baisse de la demande totale dans deux des trois armées. Les faibles taux de réussite reflètent la difficulté d'obtenir ou de réparer les pièces de rechange et de les livrer aux endroits voulus dans des délais serrés.

Voilà une raison valable qui explique pourquoi on ne peut livrer en temps voulu. Par conséquent, nous ne devrions pas nous surprendre qu'il y ait des répercussions en matière de sécurité et de défense.

Mme Fraser: Je ne suis pas d'accord. Je vous renvoie au tableau de la pièce 10.7. Lorsqu'une pièce est demandée dans les 30 jours, on peut répondre à la demande dans 92 à 98 p. 100 des cas. Lorsque la pièce est demandée dans les deux jours, le taux de réussite est moindre: 34 p. 100 pour la marine, 37 p. 100 pour l'armée de terre et 45 p. 100 pour l'aviation. Lorsque je parle d'une pièce de matériel dont on a un besoin urgent, j'entends par là qu'il s'agit vraisemblablement d'un cas de déploiement, du fait que la disponibilité de la pièce aura une incidence sur la mission.

Le sénateur LaPierre: Quelles raisons a-t-on invoquées pour expliquer la chose? Ce sont des gens tout aussi intelligents que ceux de votre ministère, sauf votre respect. Par conséquent, ces gens-là savent que s'il leur faut une pièce d'urgence, c'est qu'on en a un urgent besoin. Les données statistiques ne m'expliquent pas la situation.

M. Kasurak: Voilà pourquoi nous intégrons certaines de ces études de cas à notre rapport.

Le sénateur LaPierre: J'en ai pris connaissance.

M. Kasurak: Les études de cas portent sur des pièces d'aéronef. Or, le système d'approvisionnement n'assure pas un contrôle suffisamment détaillé des expéditions pour permettre aux gens de déterminer ce qui doit être expédié en priorité. Parmi toute une série d'exigences opérationnelles immédiates, certaines d'entre elles sont plus urgentes que les autres, malheureusement. Les responsables n'ont pas la capacité d'assurer un suivi pour déterminer où est telle ou telle pièce, et laquelle devrait être mise à bord de l'avion et expédiée en priorité.

D'une manière générale, nous avons constaté que la partie la plus problématique du circuit logistique était la phase de l'expédition. Voilà où surviennent les défaillances selon les études de cas.

Le sénateur LaPierre: Le ministère dispose de 32 Hercules et 20 d'entre eux devraient être en état de voler en tout temps. À la page 17, vous constatez que le tiers d'entre eux ne le sont pas. Vous déclarez plus loin que:

La pire situation s'est produite en 2000-2001, quand il n'y avait pas assez d'aéronefs utilisables 35 p. 100 du temps.

Cela a-t-il pour effet de retarder les expéditions?

M. Kasurak: C'est le cas, en effet, dans la mesure où les expéditions dépendent des Hercules. Ces aéronefs servent pour le transport sur le théâtre d'opération. Dans bien des cas, il s'agi

well. Parts are shipped on the airbus aircraft and sometimes commercially.

Certainly not having the tactical aircraft available will make things worse. However, even if they were all available, the evidence indicates that there will still be a problem because those shipments cannot be tracked appropriately.

Senator LaPierre: Let us say that I am a commander, and I need a part quickly. Surely there must be a process whereby everyone is informed that I need this part immediately. I see this in the movies all the time. It seems to me there must be someone in the military that realizes that this is important and they do things quickly. Do our Armed Forces operate that way?

Mr. Kasurak: They have a version of that called "immediate operational requirement." However, if service tends to be poor, users will put too much into that category; it then becomes more difficult to manage.

If you look at exhibit 10.11 on page 20, you will see some of the problems that our forces encountered in Operation Palladium in Bosnia. The troops reported on several occasions, that they had ordered helicopter parts, and the parts had not been placed on the first available flight. There is a breakdown in the transportation system.

Senator LaPierre: Could that be bureaucracies?

Mr. Kasurak: Absolutely.

Senator LaPierre: That brings me to another bureaucracy. I will leave the Armed Forces aside for the moment.

[Translation]

Ms Fraser, on page 5 of your opening remarks you say that the decisions made at the border regarding travellers entering Canada are based on an assessment of risk, and officers need information to make them. You found that they did not have the information they needed to do that adequately. You mentioned that one of the reasons for that was because the computers do not talk to each other.

Ms Fraser: That is correct.

Senator LaPierre: How can that still be the case in 2001?

Ms Fraser: The systems are not new. They were designed to fulfil a specific requirement not necessarily in anticipation of today's requirements. Substantial amounts of money would have to be invested to standardize the system. It is a major project.

non seulement d'Hercules, mais d'autres aéronefs également. Certaines pièces sont expédiées par l'airbus et parfois sur des vols commerciaux.

Il est certain que la non-disponibilité d'aéronefs tactiques aggrave à la situation. Cependant, même s'ils étaient disponibles, il semble d'après nos renseignements qu'un problème continuerait d'exister du fait que les expéditions ne peuvent être suivies à la trace comme il se doit.

Le sénateur LaPierre: Supposons que je sois un commandant et que j'aie besoin d'une pièce rapidement. Il existe certainement un processus qui permettrait à tout le monde d'être informé de mon besoin immédiat. C'est bien ce qui se passe constamment au cinéma. Il me semble que quelqu'un quelque part dans les forces armées doit se rendre compte qu'il s'agit d'une demande importante et agir sans délai. Est-ce bien comme cela que les choses fonctionnent dans nos forces armées?

M. Kasurak: Elles appellent cela un «besoin opérationnel immédiat». Cependant, si le service tend à laisser à désirer, les usagers feront trop appel à cette catégorie, ce qui compliquera la gestion.

Si vous vous reportez à la pièce 10.11 à la page 24, vous constaterez certains des problèmes que nos Forces ont éprouvés en Bosnie dans le cadre de l'opération Palladium. Les troupes ont signalé à plusieurs reprises qu'elles avaient commandé des pièces d'hélicoptère et que ces pièces n'avaient pas été placées à bord du premier vol disponible. Il s'est agi d'une défaillance du système de transport.

Le sénateur LaPierre: Se peut-il que la chose soit attribuable à la bureaucratie?

M. Kasurak: Tout à fait.

Le sénateur LaPierre: Puisque nous sommes sur le sujet des bureaucraties, permettez-moi d'aborder brièvement un autre sujet que celui des forces armées.

[Français]

Madame Fraser, à la page 6 de la version française de vos remarques vous dites que les décisions aux frontières du Canada pour les voyageurs arrivant au Canada sont fondées sur l'évaluation des risques et les agents ont besoin d'information pour prendre ces décisions. Vous avez constaté qu'ils n'avaient pas l'information nécessaire pour faire cela adéquatement. Vous avez mentionné qu'une des raisons pour laquelle cela était le cas, c'était parce que les ordinateurs ne se parlent pas.

Le sénateur Fraser: Effectivement.

Le sénateur LaPierre: Comment se fait-il que ce soit encore le cas en 2001?

Mme Fraser: Ces systèmes ne sont pas récents. Ils ont été créés pour répondre à un besoin donné sans nécessairement prévoir les besoins d'aujourd'hui. Il faudrait investir des sommes importantes pour avoir un système uniforme. Il s'agit d'un projet assez important.

[English]

Senator LaPierre: Is it possible for you in the accountability process to assess the mindset of people? Information is power. Anyone who knows anything about the history of bureaucracies knows that the first thing you hang on to is information. That is where the power lies. The power lies with the electorate of your minister, et cetera.

I suspect all these systems were devised not to speak to each other in the first place. I understand that a system is now being developed that will make it possible for computers to talk to each other.

Mr. Minto: You have to go back into history a bit. Remember, the customs tradition has been that when the truck arrives at the border, you inspect it, and the person pays the customs and leaves. That has traditionally been the way of doing business.

However, NAFTA increased trade with the U.S. so much that a new way of doing business had to be developed. The lineups were getting longer and longer. What we are doing now is similar to what we do with income tax or self-assessments; the broker sends forward the information that a truck is en route carrying certain goods, asks to have it cleared, and makes arrangements for payments at a later date. It is a very good concept, with trucks coming in and identifying themselves. They come in and out of the system quickly, and the filing is done later.

The problem is that the computer system has not kept up with the concept. There was a quick move to implementing forced compliance verification, for example, but they have not developed the computer systems to help them do it. We were astonished, for example, when we started asking them for information. We asked how many years of information they had, and they only had three. We have been doing this for 100 years. The point is that this information was not kept and put together.

Senator LaPierre: We are talking about people as well.

[Translation]

The comments made in paragraph 17 of Ms Fraser's brief refer to individuals arriving at our borders. When Mr. or Mrs. X arrives, the officer does not have any information because the computers do not speak to each other. So the risk can never be assessed, unless they are targeted.

Ms Fraser: Yes. We also criticized the Agency with respect to its targeting activities that need to be improved. They did not have all the appropriate information and border officers were not sufficiently informed.

[English]

Do they have access to the information of a composite of a person who might be a terrorist?

[Traduction]

Le sénateur LaPierre: Dans votre examen du processus de reddition de comptes, êtes-vous en mesure d'évaluer l'état d'esprit des gens? L'information, c'est le pouvoir. Toute personne qui connaît l'histoire des bureaucraties sait fort bien que l'information est le bien le plus précieux. Voilà où réside le pouvoir. Le pouvoir repose dans l'électorat de votre ministre, et cetera.

Je soupçonne que l'on a conçu tous ces systèmes de manière à ce qu'ils ne puissent pas communiquer entre eux. Je crois savoir qu'on met actuellement au point un système qui leur permettra de communiquer.

M. Minto: Il faut remonter un peu en arrière. Par le passé, le camion arrivait à la frontière, on l'inspectait, les droits de douane étaient acquittés et le camion quittait le poste. Voilà comment on avait l'habitude de faire les choses aux douanes.

Cependant, le commerce avec les États-Unis a augmenté à tel point à cause de l'ALENA qu'il a fallu trouver une nouvelle façon de faire les choses. Les queues devenaient de plus en plus longues. La pratique actuelle ressemble à ce qui se fait pour l'impôt sur le revenu ou en matière d'autocotisation. Le courtier transmet à l'avance l'information selon laquelle un camion se dirige vers le poste de douanes et transporte certaines marchandises; il demande le dédouanement et prend des mesures pour que le paiement soit effectué à une date ultérieure. Cela fonctionne très bien. Les camions arrivent et sont identifiés. Les entrées et les sorties se font rapidement et les opérations bureaucratiques sont effectuées plus tard.

Malheureusement, le système informatique n'a pas été adapté au nouveau système. La mise en oeuvre de la vérification de conformité forcée a été très rapide, par exemple, mais on n'a pas mis au point les systèmes informatiques d'appui. Lorsque, par exemple, nous avons demandé pour combien d'années l'information était disponible, on nous a répondu à notre grand étonnement qu'elle l'était pour trois ans. Pourtant, nous faisons cela depuis 100 ans. Tout cela pour dire que l'information n'était pas conservée et regroupée.

Le sénateur LaPierre: Nous parlons également des personnes.

[Français]

Au paragraphe 17 du mémoire de Mme Fraser, les remarques étaient dirigées aux individus qui arrivent à nos frontières. Alors lorsque M. ou Mme X arrive, l'agent n'a aucune information parce que les ordinateurs ne se parlent pas. On ne peut donc jamais évaluer le risque, à moins qu'on les cible.

Madame Fraser: Effectivement. On a critiqué aussi l'Agence au sujet de ces activités de ciblage qui avaient besoin d'amélioration, qu'ils n'avaient pas tous les renseignements appropriés et que les agents aux frontières n'étaient pas suffisamment informés.

[Traduction]

Ont-ils accès à l'information concernant une sorte de portrait robot d'un terroriste?

Ms Fraser: I do not know if they do or do not. We did not look at that when we did our audit in 2000. For example, when you go through the land crossing there a reader.

[Translation]

We discovered that in one third of all cases, the licence plate reader did not work. The officers were not able to read the licence plates. And that is at the base of the current system. So more emphasis must be placed on the systems and on enhanced communication. I will bear in mind your very interesting comments on the culture and the individuals.

Senator LaPierre: You will have to look at that as well.

[English]

Mr. Minto: When we did the audit dealing with travellers coming over the border, there was a problem with key information systems there as well. We wanted to find the problem. The point is that in terms of the profile you are talking about, customs needs information on criminal records, drivers' licences, vacant plates, stolen cars, et cetera. The responsibility for compiling this information was with the RCMP. In the year 2000 when we wrote the chapter on customs, we did a chapter on the RCMP. We found that the information that the RCMP was putting into the system was delayed. I will read to you:

There have been delays of two months to more than five months in entering records of new criminals and new crimes of "old" criminals into the system.

Some files have taken over five months.

A study completed in 1999 noted that the system is accessible only about 89 per cent of the time

Remember that the customs officer is working in real-time. He does not know who is coming. He has to get into the system, make a decision and go on to the next person.

Senator LaPierre: I read all of this, and at first I was rather scared. However, in the end we always deliver. There is no brick wall. We deliver. We have always done that since the First World War. At the last minute, we jumped in and we did better than almost every country, except the two bigger countries, the United States and Great Britain. In a sense, Canadians take a lot of security in knowing that the Canadian Forces are able to meet their commitments. There are always maintenance problems that are really not that crucial to meeting the end of the day. How do you deal with that? It is a reality.

Ms Fraser: We have only looked at the equipment part. I cannot comment on the rest.

A great deal of effort goes into ensuring that the equipment that is deployed is adequate, but there are costs to that. Either maintenance schedules are not being met or training exercises are not being conducted at home.

Mme Fraser: Je ne saurais vous le dire. Nous n'avons pas abordé cet aspect lors de notre vérification de 2000. Par exemple, aux postes frontaliers terrestres, il y a un lecteur.

[Français]

On a découvert que dans un tiers des cas, la lecture des plaques d'immatriculation ne fonctionnent pas. Les agents ne sont pas capables de lire les plaques. C'est quand même la base du système actuel. Alors, il faut mettre plus d'efforts dans les systèmes et une meilleure communication. Je retiens vos remarques très intéressantes sur la culture et les individus.

Le sénateur LaPierre: Vous allez devoir regarder cela aussi.

[Traduction]

M. Minto: Lors de notre vérification des voyageurs qui traversaient la frontière, nous avons également constaté un problème pour ce qui est de certains systèmes d'information clés. Nous voulions trouver le problème. Pour établir le profil dont vous parlez, les services des douanes doivent disposer de renseignements sur les casiers judiciaires, les permis de conduire, les plaques d'immatriculation non attribuées, les automobiles volées, et cetera. Or, durant l'année 2000, au cours de laquelle nous avons rédigé le chapitre sur les douanes, nous avons également rédigé un chapitre sur la GRC. Nous avons constaté des retards dans l'acheminement par la GRC de renseignements destinés au système. Voici ce que nous avons dit:

Il y a eu des retards de deux à plus de cinq mois dans l'inscription des nouveaux criminels ou de nouveaux crimes dans le système.

Dans certains cas, les retards ont été supérieurs à cinq mois.

D'après une étude achevée en 1999, le système n'est accessible que durant 89 p. 100 du temps environ.

Il ne faut pas perdre de vue que l'agent des douanes travaille en temps réel. Il ne sait pas qui va se présenter. Il doit interroger le système, prendre une décision et passer à la personne suivante.

Le sénateur LaPierre: Après avoir lu tout ceci, j'étais plutôt inquiet au départ. Cependant, nous finissons par livrer la marchandise. Il n'est pas question ici d'un mur de brique. Nous avons toujours réussi à livrer la marchandise depuis la Première Guerre mondiale. Nous sommes entrés dans la mêlée à la dernière minute et nous avons su faire mieux que pratiquement tous les autres pays, sauf les deux plus grands, les États-Unis et la Grande-Bretagne. En ce sens, les Canadiens sont rassurés de savoir que les Forces canadiennes sont en mesure de respecter leurs engagements. Il y a bien entendu des problèmes de maintenance, mais ils ne sont pas suffisamment importants pour compromettre l'objectif. Que pensez-vous de cet aspect bien concret?

Mme Fraser: Nous ne nous sommes penchés que sur l'équipement. Je n'ai aucun commentaire à formuler pour ce qui est du reste.

Des efforts très considérables sont consentis pour que l'équipement déployé soit à la hauteur, mais il y a un prix à payer. On retarde les programmes de maintenance ou on néglige les exercices de formation ici au Canada.

What disturbs me is the number of vacant positions in maintenance personnel and the number of people who are working without the qualifications required of their rank. I do not think that builds a strong organization. We do not find these people on the corner of the street. Money is not the only solution to this problem. The department itself has estimated that it will take several years to correct that human resource issue.

While the government is continuing and the Canadian Forces are continuing to maintain equipment that is being deployed, I do not think this is an optimal situation. Maintenance must be improved and people have to be recruited. These problems must be addressed because it will take several years to correct them.

Senator LaPierre: Two things may be missing. The first has to do with the political imperatives determined by the Canadian people through their electoral democracy. Second, there are budgetary imperatives determined by the Canadian people. The Canadian Armed Forces must operate within these imperatives. It seems to me that your report ought to operate within those imperatives as well. I find that you do not. Am I wrong?

You go to an optimal position as if the Armed Forces had all the money on the planet. They have to operate within very definite parameters of what they are told to do, as Senator Banks suggested at the outset. Your report must reflect how well they have done within these parameters? I do not find that here. Should I have?

Ms Fraser: You are correct. We do not comment on policy. We will only look to see if the policy of the government as decided is being administered and implemented as such. For many years, the office has commented that there is a gap between the policy that the government is giving itself for the Armed Forces and the level of funding. That has to be resolved. That is not up to us.

We can only indicate to parliamentarians that there is an anomaly there and that it must be addressed.

When we talk about constraints within a system, I would expect in organizations managing \$11 billion that there would be adequate management. I do not think any of us are asking for a great thing. I would expect them to know what is the readiness of their equipment. I find it inappropriate that the audit office is coming and saying what the readiness of the equipment is. I do not think we should be doing that job, quite frankly.

Senator LaPierre: As I was listening to you, I was thinking that surely we are equipping these people and training them to go and defend us somewhere.

We cannot arm them with a book as big as this building so that they can fill out the forms to satisfy the demands of these reports.

Ms Fraser: I agree with that, and I do not think that is what we are asking for.

Je dois dire que je m'inquiète du nombre de postes vacants pour le personnel de maintenance et du nombre de personnes qui travaillent sans les compétences qui devraient correspondre à leur rang. Ce n'est pas comme cela que l'on construit une organisation forte. Ce genre de compétence ne se trouve pas à tous les coins de rue. L'argent n'est pas la seule solution à ce problème. Les responsables du ministère disent eux-mêmes qu'il leur faudra plusieurs années pour surmonter cette insuffisance sur le plan des ressources humaines.

Même si le gouvernement et les forces armées du Canada continuent d'assurer la maintenance de l'équipement déployé, je ne crois pas qu'il s'agisse d'une situation optimale. Il faut améliorer la maintenance et recruter des gens. Il y a lieu de s'attaquer à ces problèmes étant donné qu'il faudra plusieurs années pour corriger la situation.

Le sénateur LaPierre: Il y a peut-être deux ingrédients manquants. Tout d'abord, les impératifs politiques définis par la population canadienne par le truchement du processus électoral démocratique. Deuxièmement, les impératifs budgétaires définis par la population canadienne. Les Forces armées canadiennes doivent respecter ces impératifs. Il me semble que votre rapport devrait en tenir compte également. Je constate que ce n'est pas le cas. Ai-je tort?

Vous semblez partir de l'hypothèse que les forces armées disposent de ressources financières illimitées. Or, elles doivent fonctionner dans le cadre des limites très concrètes qui leur sont imposées, comme le sénateur Banks l'a fait valoir dès le départ. Votre rapport ne doit-il pas nous expliquer quels ont été les résultats compte tenu de l'ordre de priorités imposé? Ce n'est pas ce que j'ai constaté. Ai-je raison d'être déçu?

Mme Fraser: Vous avez raison de dire que nous ne formulons aucun commentaire au sujet de la politique. Nous nous bornons à déterminer si la politique du gouvernement est administrée et mise en oeuvre. Voilà de nombreuses années que le bureau déclare qu'il existe un écart entre la politique du gouvernement concernant les forces armées et le niveau de financement. Il y a là un problème à résoudre. Il ne nous appartient pas de le faire.

Nous ne pouvons que signaler aux parlementaires qu'il y a là une anomalie qu'il faut corriger.

Pour ce qui est des contraintes que peut comporter le système, je m'attends à ce qu'une organisation qui gère 11 milliards de dollars soit bien gérée. Je ne crois pas que nous demandons l'impossible. Je m'attends à ce que les responsables connaissent la disponibilité opérationnelle de leur équipement. Il me semble inopportun que ce soit le bureau de vérification qui définisse la disponibilité opérationnelle de l'équipement. Franchement, cette tâche ne nous revient pas.

Le sénateur LaPierre: À mesure que je vous écoutais, je me disais qu'il fallait certainement équiper et former nos gens pour qu'ils puissent nous défendre là où il est nécessaire de le faire.

Il ne faut pas que nous leur imposions un fardeau de paperasse excessif.

Mme Fraser: Je suis d'accord là-dessus et je ne crois pas que c'est ce que nous demandons.

Mr. Kasurak: As to your question about whether the audit office should use the Canadian Forces own standards of assessment, I agree. However, when we did this audit, they did not have any standards.

Senator Banks: They what?

Mr. Kasurak: They had no standards for equipment and materiel readiness. We measured them: we went around to the units and asked them what they would aim for and they said that, in the case of army units, they should have 75 per cent of their vehicles on the road when in Canada and 90 per cent when deployed. We have used those standards, as informal as they are, in our report. If the Armed Forces had provided us with standards, we would have been more than happy to use them in our audit.

In terms of the long-term consequences, closer management of readiness is a modern requirement. In World War I and World War II, Canadian forces spent a great deal of time training at Salisbury Plain in the U.K. before being deployed. Even then, they had problems. The next time, we may not have that luxury. I believe that it is incumbent on a modern military force to manage readiness more closely than what we found in the case of equipment.

Senator LaPierre: Who audits you, madam?

Ms Fraser: I am glad you asked.

Senator LaPierre: Who sits down and says this woman has made sense and the department has made sense. Are you audited on the same level as everybody else?

Ms Fraser: We have a financial audit done every year; we produce a performance report that is reviewed by a committee of the other place; and we have a hearing on our performance, where we have more than a few.

Senator LaPierre: Here in the senate? We will arrange that.

Ms Fraser: I will be quite pleased to come to the Senate and talk about our performance.

The Chairman: I have a couple of brief questions that have to do with recruiting and training. The first has to do with your recommendation that there be an increased recruiting of personnel in specialized and maintenance trades. If we increased the number of specialized trades, would the Armed Forces have the capacity and resources to do formal training and on-the-job training to meet this increased demand?

Mr. Kasurak: The short answer is: not for a while. The training system relies on taking people from operational units to augment the training system. It is the dog chasing its tail to a

M. Kasurak: Vous nous avez demandé si le bureau de vérification doit utiliser comme normes d'évaluation celles des Forces canadiennes elles-mêmes. C'est tout à fait le cas. Cependant, au moment de la vérification, de telles normes n'existaient pas.

Le sénateur Banks: Que s'est-il donc passé?

M. Kasurak: Les responsables des Forces canadiennes n'avaient pas de normes en matière de disponibilité opérationnelle du matériel. Nous les avons donc formulées de façon quantitative en demandant aux représentants des diverses unités quels seraient leurs objectifs. Ils nous ont déclaré, dans le cas des unités de l'armée, que 75 p. 100 des véhicules devaient être en état de circuler au Canada et 90 p. 100 en situation de déploiement. Nous nous sommes inspirés de telles normes dans notre rapport, même si elles sont plutôt officieuses. Si les forces armées nous avaient fourni des normes, nous aurions été plus que satisfaits de nous en servir pour notre évaluation.

Pour ce qui est maintenant des conséquences à long terme, une gestion plus serrée de la disponibilité opérationnelle est certainement indispensable aujourd'hui. Au cours de la Première Guerre mondiale et de la Seconde Guerre mondiale, les Forces canadiennes ont consacré un temps considérable à l'entraînement, à Salisbury Plain au Royaume-Uni, avant d'être déployées, et même à cela, elles n'ont pas échappé à certains problèmes. La prochaine fois, nous ne pourrions peut-être pas nous permettre un tel luxe. J'estime que toute force militaire moderne doit gérer de plus près sa disponibilité opérationnelle que ce que notre vérification nous a permis de constater en matière de gestion du matériel.

Le sénateur LaPierre: Et vous, madame, qui vous vérifie?

Mme Fraser: La question est excellente.

Le sénateur LaPierre: Qui nous dit que cette femme dit des choses sensées et que ce que le ministère avance est sensé? Faites-vous l'objet d'une vérification comparable à celle à laquelle tous sont soumis?

Mme Fraser: Une vérification financière est faite chaque année; nous rédigeons un rapport sur le rendement qui est étudié par un comité de l'autre endroit; et nous tenons des audiences sur nos résultats, à plus d'une occasion.

Le sénateur LaPierre: Ici au Sénat? Nous pouvons certainement organiser cela.

Mme Fraser: Je me ferai un plaisir de discuter de nos résultats avec les sénateurs.

Le président: J'ai quelques questions à poser en matière de recrutement et de formation. La première a trait à votre recommandation selon laquelle il convient de recruter davantage de personnes de métiers spécialisés et de métiers d'entretien. Si nous augmentions le nombre de personnes ayant des métiers spécialisés, les forces armées seraient-elles en mesure d'assurer la formation théorique et la formation pratique pour répondre à la demande accrue?

M. Kasurak: Pour répondre en quelques mots, je dirais que ce ne serait pas le cas durant un certain temps tout au moins. Pour accroître les capacités de formation, il faut recruter des formateurs

certain extent. You have to have people in the door to some extent; people to plug the holes. At that stage you can begin to ramp up training, but it will be sequential. It will not be quick and easy.

The Chairman: Your report states:

... that maintenance personnel may need up to two years on the job before they can work unsupervised, and another five to qualify in a specific expertise.

Are the standards too stringent to become a technician?

Mr. Kasurak: I do not believe so. They have high standards as evidenced by the willingness of industry to go in and raid Canadian Forces wherever they can. I do not believe the standards are too high.

The training burden, according to one of the departmental witnesses that appeared before you recently, has become too much. When we have done audits of that in the past, it was not that the standards were too high, but that they had become too broad. People kept adding other things for people to know, until finally the training burden became too great.

The Chairman: Coming back to Ms Fraser's earlier comment, I quote:

Overall, we found that military personnel had not taken 38 per cent of the specialty courses required for the positions they were working in. Broken down by service, the figures were 27 per cent in the Navy, 36 per cent in the Air Force, and 61 per cent in the army.

That is a frightening statement. Is all of this specialized training required? You said that it is either expand the size of the training system or require less training. Which is it?

Mr. Kasurak: We collected this information from 49 units. They felt the training was required and they suggested that there was additional supervisory training, first-aid training and things that we did not include in our audit because they were not core. My feeling is that the training system should police whether the training is required, and the people in the units told us they thought it was. That is the best answer we can give you with the information we collected in this audit.

Senator Kenny: You pointed out in your report that, in most maintenance organizations, there is a shortage of personnel and that of the personnel that are there, a large number are not qualified to do the job. Should they be shutting down? Should they simply say that they are unable to do this because they are not qualified? Is that happening?

parmi les unités opérationnelles. Cela me fait penser au chien qui court après sa queue. Il faut recruter dans une certaine mesure, ne serait-ce que pour combler les vacances. À ce moment-là, on est en mesure d'accroître l'effort de formation, mais cela n'arrivera pas du jour au lendemain de toute manière. Ce ne sera ni rapide ni facile.

Le président: Vous déclarez dans votre rapport que:

[...] le personnel d'entretien doit accumuler jusqu'à deux ans d'expérience de travail avant de pouvoir travailler sans supervision, et cinq années de plus avant d'acquérir les compétences voulues pour exercer une spécialité.

Les normes imposées aux apprentis techniciens sont-elles trop sévères?

M. Kasurak: Je ne le crois pas. Les normes sont effectivement élevées, et j'en veux pour preuve les tentatives constantes de l'entreprise privée pour attirer les techniciens des Forces armées canadiennes. Je ne crois cependant pas que les normes sont trop élevées.

Le fardeau de la formation est devenu beaucoup trop lourd, selon un témoin du ministère qui a comparu devant vous récemment. D'après nos vérifications antérieures, il semble que les normes ne soient pas trop élevées, mais plutôt qu'elles soient trop larges. On ne cesse d'ajouter des connaissances à acquérir, et le fardeau de la formation finit par devenir trop considérable.

Le président: Pour revenir aux commentaires formulés plus tôt par Mme Fraser, je cite ce qui suit:

En général, nous avons remarqué que 38 p. 100 des cours de spécialisation requis pour les postes qu'occupaient les militaires n'avaient pas été suivis par ces derniers. Les pourcentages s'établissaient comme suit dans chaque armée: 27 p. 100 dans la Marine, 36 p. 100 dans la Force aérienne et 61 p. 100 dans l'Armée de terre.

Voilà qui fait frémir. Toute cette formation spécialisée est-elle nécessaire? Vous avez dit qu'il fallait soit élargir le système de formation, soit exiger moins de formation. Quoi donc choisir?

M. Kasurak: Nous avons réuni les renseignements auprès de 49 unités. Les représentants de ces unités estimaient que la formation était nécessaire et ils ont même fait savoir que d'autres types de formation, en matière de surveillance, de premiers soins et d'autres aspects qui ne faisaient pas partie des besoins essentiels seraient également souhaitables. À mon avis, le système de formation doit déterminer quels sont les besoins, et les représentants des unités nous ont déclaré quels étaient ces besoins. Voilà la meilleure réponse que nous pouvons vous fournir compte tenu des renseignements que nous avons réunis dans le cadre de la vérification.

Le sénateur Kenny: Vous avez signalé que, dans la plupart des organisations de maintenance, il y avait une pénurie de main-d'oeuvre et qu'une bonne partie de la main-d'oeuvre disponible n'avait pas les compétences voulues pour effectuer le travail. Ces gens-là devraient-ils donc fermer boutique? Devraient-ils tout simplement reconnaître qu'ils sont incapables de faire le travail puisqu'ils n'ont pas les compétences voulues pour le faire? Est-ce que cela arrive?

Mr. Kasurak: Well, the fact that maintenance backlogs are building up indicates that that is where it is headed. The supervisors have to work harder and the excess then becomes a maintenance backlog.

Senator Banks: This is not an insult to the people who are doing their best, but if there is 61 per cent who have not taken the speciality courses that they are required to take, does this not mean that they are putting people's lives in danger?

Mr. Kasurak: No. The training comes in several segments. One segment requires you to be qualified in your occupation and rank. I think the numbers that we present, say that about 15 per cent of people are missing some of that training.

Senator Banks: It is not that they do not know how to do the main job?

Mr. Kasurak: They may not have all the training necessary to do their main job unsupervised. This passes a burden on to the supervisors, who have to supervise more closely, have to work longer hours, and that is where this burden has gone. The 61 per cent you quoted are specialty courses required to do work in that particular unit, so they require a certain number of people to have that training in the unit. Once again, it appears to us that the burden is being passed on to fewer and fewer people. Thus, we end up with conditions of service problems and higher attrition.

Senator Banks: I have two short questions. I want to follow up with Senator LaPierre's question.

Let us say that this is a private enterprise, that I am the CEO and that you have come to report to me about the state of readiness and operability of a function of this factory. I need to know this. Are you telling me that I have not given that function enough money to do its job? Or are you telling me that they are not prioritizing the \$11.0 million that I have given them?

Are you saying to me that I must give them \$12.3 million, or are you saying they are mismanaging the \$11.0 million? One or the other is true.

I gave them an \$11-billion budget last year and they spent \$12.3 in order to meet some perceived level of preparedness. Are you telling me to give them more money or that they blew the management?

Ms Fraser: We are telling you that what you are asking them to do and the budget you were giving them, do not jive.

Senator Banks: So we have to give them more money?

Ms Fraser: Or you have to redefine what you are asking them to do.

Senator Banks: Or lower our expectations?

Mr. Kasurak: Or make the factory more efficient.

Ms Fraser: Probably a combination of the two.

Senator Banks: The answer is all of the above.

M. Kasurak: Eh bien, étant donné que les arriérés augmentent en matière de maintenance, il semble bien que nous nous dirigeons vers ce genre de situation. Les surveillants doivent travailler plus fort et les travaux de maintenance qu'on n'arrive pas à effectuer s'ajoutent à l'arriéré.

Le sénateur Banks: Ne s'agit-il pas là d'une insulte adressée aux personnes qui font de leur mieux? Si 61 p. 100 des gens n'ont pas suivi les cours spécialisés qui sont exigés d'eux, cela ne veut-il pas dire qu'ils mettent en danger la vie d'autres personnes?

M. Kasurak: Non. La formation est donnée en plusieurs parties. Selon un programme de formation, les militaires doivent avoir reçu la formation nécessaire pour leur occupation et leur grade. Je pense que, d'après nos chiffres, 15 p. 100 des effectifs n'ont pas reçu toute cette formation.

Le sénateur Banks: Ce n'est pas qu'ils ne savent pas comment faire leur travail?

M. Kasurak: Ils n'ont peut-être pas reçu toute la formation nécessaire pour accomplir leur tâche principale sans surveillance. Cela veut dire que les surveillants doivent surveiller de plus près et travailler des heures plus longues. Le chiffre de 61 p. 100 que vous avez cité porte sur des cours spécialisés pour l'unité particulière et il faut qu'un certain nombre de membres de l'unité aient reçu cette formation. Il nous a semblé encore une fois que la responsabilité est transmise à de moins en moins de gens. À cause de cela, il y a des problèmes de service et un taux d'attrition plus élevé.

Le sénateur Banks: J'ai deux brèves questions. Je voudrais poursuivre dans la même veine que le sénateur LaPierre.

Supposons qu'il s'agisse d'une entreprise privée dont je suis le PDG et que vous venez me faire rapport sur l'état de préparation et d'exploitabilité d'une partie de l'usine. Je dois savoir ce qu'il en est. Voulez-vous me dire que je n'ai pas donné assez d'argent au service pour qu'il fasse le travail? Ou bien voulez-vous dire que le ministère n'affecte pas les 11 millions de dollars que je leur ai donnés selon les priorités établies?

De deux choses l'une, ou bien je dois donner au ministère 12,3 millions de dollars ou bien il gère mal les 11 millions de dollars qu'il a reçus.

L'année dernière, le ministère a reçu un budget de 11 milliards de dollars et il en a dépensé 12,3 pour atteindre certains objectifs perçus d'état de préparation. Voulez-vous me dire qu'il faudrait lui donner plus d'argent ou qu'il a mal géré son budget?

Mme Fraser: Nous vous disons que le budget de la défense ne correspond pas à ce que vous demandez au ministère de faire.

Le sénateur Banks: Nous devons donc lui donner plus d'argent?

Mme Fraser: Ou bien vous devez redéfinir son rôle.

Le sénateur Banks: Ou réduire nos attentes?

M. Kasurak: Ou rendre l'usine plus efficace.

Mme Fraser: Probablement les deux en même temps.

Le sénateur Banks: Autrement dit, toutes mes hypothèses sont fondées.

Mr. Kasurak: It depends on the rate at which you can address the things that you can change. We talked a little bit about Alternate Service Delivery that is making the factory more efficient. It is working but not very quickly. The other difference here, as we have continued to state, is that you have not exactly said what you want the factory to produce.

Senator Banks: We have not said what you think we ought to say.

Ms Fraser: We would expect in readiness, for instance, that there would be targets and standards.

Senator Banks: Is that a reasonable expectation of our army, navy and air force?

Ms Fraser: People are working to set their own. It is better that somebody tell them what it should be.

Senator Banks: Let them who can first identify the target with some accuracy that is good for two years from now step forward.

You state:

10.26 Navy. While the Navy has the raw data, it does not compile statistics on the availability of its key systems.

And at paragraph 10.31 you wrote:

Given that data for 1999 and 2000 were incomplete, we looked at data from 1989 to 1998.

And in paragraph 10.34 you stated:

Statistics for 1 Canadian Mechanized Brigade Group were not available.

In paragraph 10.36:

The Air staff stopped producing reports on operational availability

Concerning the navy, in paragraph 10.43 you wrote:

Lack of data meant we could not determine the maintenance effort required to achieve these activity rates

Are you satisfied that these shortcomings will be addressed or will they continue? Are you satisfied that they will start getting this information so that proper management can be put into place?

Ms Fraser: As I mentioned in my opening comments, there are some new systems coming online that should address some of these issues.

Senator Banks: They are a long way down the line though.

Ms Fraser: They are a way down the line and we do not have detailed action plans for all the recommendations.

Senator Banks: In the mean time, have they said they will write them down?

Ms Fraser: No.

M. Kasurak: Cela dépend de l'allure à laquelle on peut s'occuper des choses qu'on peut changer. Nous avons parlé un peu des différents modes de prestation de service qui améliorent l'efficacité de l'usine. Cela fonctionne, mais pas très rapidement. L'autre problème, comme nous l'avons toujours soutenu, c'est que vous n'avez pas exactement expliqué ce que vous voulez que l'usine produise.

Le sénateur Banks: Nous n'avons pas dit ce que vous pensez que nous devrions dire.

Mme Fraser: Par exemple, pour être en état de préparation, il nous semble qu'il faudrait avoir des cibles et des normes.

Le sénateur Banks: Peut-on vraiment s'attendre à cela de la part de notre armée, de notre marine et de notre force aérienne?

Mme Fraser: Les membres du service essaient de fixer leurs propres cibles. Ce serait préférable que quelqu'un leur dise ce que ces cibles devraient être.

Le sénateur Banks: Que ceux qui peuvent identifier avec exactitude une cible pour les deux prochaines années s'avancent.

Vous dites ceci:

10.26 Marine. Bien que la Marine dispose des données brutes sur la disponibilité de ses principaux systèmes, elle n'établit pas de statistiques à ce sujet.

Ensuite, au paragraphe 10.31, vous dites ceci:

Comme les données de 1999 et l'an 2000 étaient incomplètes, nous avons examiné les données de la période allant de 1989 à 1998.

Et, au paragraphe 10.34, vous dites ceci:

Les statistiques du 1er Groupe-brigade mécanisé du Canada n'étaient pas disponibles.

Ensuite, au paragraphe 10.36:

L'état-major de la Force aérienne a cessé de produire des rapports sur la disponibilité opérationnelle...

Au sujet de la marine, vous dites ceci au paragraphe 10.43:

En raison du manque de données, nous n'avons pas été en mesure de déterminer les efforts de maintenance nécessaires pour conserver ces taux d'activité...

Pensez-vous que le ministère va combler ces lacunes ou qu'elles vont continuer d'exister? Êtes-vous convaincus que le ministère commencera à obtenir ces données pour pouvoir mieux gérer ces activités?

Mme Fraser: Comme je l'ai dit dans mon exposé, on est en train d'installer de nouveaux systèmes qui vont permettre de combler certaines des lacunes.

Le sénateur Banks: Cela prendra cependant beaucoup de temps.

Mme Fraser: Cela prendra un certain temps et nous n'avons pas de plans d'action détaillés pour répondre à toutes les recommandations.

Le sénateur Banks: Entre-temps, le ministère a-t-il dit qu'il y donnerait suite?

Mme Fraser: Non.

The Chairman: Thank you very much, Senator Banks. Mrs. Fraser, you have been very helpful. You and your staff have provided the committee with a great deal of interesting information. I would like to compliment you on your first report. You have greatly assisted the work of this committee.

Good afternoon and welcome back, whether you are here in the room, watching on television or listening to us on the Internet. This afternoon we continue our study of major defence and national security issues.

My name is Colin Kenny, I am from Ontario and I chair the committee. I will introduce the other members of the committee.

On my far right, I have Senator Banks from Alberta. Sitting beside him is Senator Wiebe from Saskatchewan, and beside him is Senator Cordy from Nova Scotia.

On my far left is Senator LaPierre from Ontario. Beside him is Senator Day from New Brunswick, and I expect we will have Senator Atkins joining us again shortly.

Our committee is the first permanent Standing Senate Committee with a mandate to examine subjects on security and defence. We are conducting a survey of major issues facing Canada and we shall be reporting back to the senate at the end of February.

We began our meeting earlier today and heard from the Auditor General about two reports released last week: one on defence equipment and the other on border security. We shall now hear from the assistant deputy minister of Human Resources from the Department of National Defence. He will be discussing personnel matters.

Three weeks ago, our committee conducted a fact-finding visit to the West where we visited military bases in Esquimalt and Winnipeg to see for ourselves where our forces work, live and train. During our meetings on bases, as well as during hearings here in Ottawa, there have been questions raised about a number of personnel issues: recruitment, retention, quality of life, post-traumatic stress disorder, health services, personnel training and so forth.

Today we hear from headquarters about how the department is addressing these matters. Our next witness is Lieutenant-General Christian Couture. General Couture began his career with the Royal Twenty-second Regiment. He has served three tours of duties in Cyprus. In the former Yugoslavia, he commanded the fifth Canadian Multinational Brigade that was composed of some 800 men and women from Canada the Czech Republic and the United Kingdom.

In April 1998, he assumed the duties of chief of staff to the assistant deputy minister (human resources) and, six months later, became acting deputy minister of human resources. He was appointed to his current post on July 1, 2000.

Le président: Merci beaucoup, sénateur Banks. Madame Fraser, votre témoignage a été très utile. Vous et vos adjoints avez fourni beaucoup de renseignements intéressants au comité. Je tiens à vous féliciter pour votre premier rapport. Vous avez contribué beaucoup au travail de notre comité.

La deuxième séance du comité est ouverte. Je vous souhaite encore une fois la bienvenue, que vous soyez ici même dans la salle, que vous nous regardiez à la télévision ou que vous nous écoutiez sur Internet. Cet après-midi, nous allons poursuivre notre étude des principales questions de défense et de sécurité.

Je m'appelle Colin Kenny, je suis originaire de l'Ontario et je suis le président du comité. Je vais présenter les autres membres du comité.

À mon extrême droite, se trouve le sénateur Banks de l'Alberta. À ses côtés, il y a le sénateur Wiebe de la Saskatchewan, et ensuite le sénateur Cordy de la Nouvelle-Écosse.

À mon extrême gauche, il y a le sénateur LaPierre de l'Ontario. À ses côtés, se trouve le sénateur Day du Nouveau-Brunswick et j'imagine que le sénateur Atkins se joindra de nouveau à nous sous peu.

C'est la première fois qu'un comité sénatorial permanent est chargé d'examiner les questions de sécurité et de défense. Nous faisons donc un survol des principales questions qui touchent le Canada et nous présenterons notre rapport au Sénat à la fin de février.

Au début de notre réunion aujourd'hui, nous avons entendu la vérificatrice générale du Canada nous parler de deux rapports qui ont été publiés la semaine dernière, un sur l'équipement de la Défense nationale et l'autre sur la sécurité à la frontière. Nous allons maintenant entendre le sous-ministre adjoint aux Ressources humaines du ministère de la Défense nationale qui nous parlera des questions de personnel.

Il y a trois semaines, notre comité s'est rendu dans l'Ouest où nous avons visité des bases militaires à Esquimalt et Winnipeg pour voir où nos militaires travaillent, habitent et reçoivent leur formation. Pendant nos réunions sur ces bases militaires et lors de nos audiences à Ottawa, on a soulevé certaines questions reliées aux effectifs, notamment à propos du recrutement, du maintien du personnel, de la qualité de vie, du syndrome de stress post-traumatique, des services de santé, de la formation des effectifs, et ainsi de suite.

Aujourd'hui, les représentants du quartier général vont nous dire comment le ministère s'occupe de ces questions. Notre prochain témoin est le lieutenant-général Christian Couture. Le général Couture a commencé sa carrière au Royal 22^e Régiment. Il a fait trois périodes de service à Chypre. Il a commandé la 5^e brigade canadienne multinationale dans l'ancienne Yougoslavie, une brigade composée de quelque 2 800 hommes et femmes du Canada, de la République tchèque et du Royaume-Uni.

En avril 1998, il a assumé les fonctions de chef d'état-major ou sous-ministre adjoint (ressources humaines) et, six mois plus tard, il est devenu sous-ministre intérimaire aux ressources humaines. Il a été nommé à son poste le 1^{er} juillet 2000.

Brigadier-General T.M. Hearn and Colonel Scott Cameron accompany General Couture.

Lieutenant-General Christian Couture, Assistant Deputy Minister (Human Resources — Military), Department of National Defence: Honourable senators, I appreciate very much being called before you as part of your survey on defence and security issues. I note that you recently had an excellent session with the Chief of Defence Staff and the three service chiefs in which a number of HR issues were raised. I will be pleased to address these and other issues in more detail.

You have received copies of my speaking notes, so I will keep my remarks very brief. I will not read over the brief but will just stress a few points.

As the assistant deputy minister on military human resources, my business is people. I have the honour to lead a team that looks after them. The three of us here today are part of the team that is tasked to manage military personnel issues, including recruiting, education and training, policy and planning, careers, compensation and benefits, health services, spiritual issues, quality of life, personal support, and history and heritage.

To do this, we have shaped a vision that guides the day-to-day activity of my group. Our vision is to look after our people, to invest in them and to give them confidence in their future.

Looking after our people really begins with recruiting. As a fighting force, we work as a team to perform each mission. To look after ourselves, we need to keep our team up to strength. Thus we have implemented a plan to recruit an expanded intake of personnel. The major elements of our plan are in the documents that I have given to you.

This campaign has proven to be highly successful but there are some challenges, such as shortages in several technical occupations. We are in the process of establishing several monetary and promotion incentive programs to attract more technical recruits and people re-enrolling.

Although there have been some cases of delays experienced in both transfer from the reserve to the regular force, and re-enrolling ex-regular-force members back into the force, the process has been greatly streamlined and delays are the exception, rather than the rule.

[Translation]

However, it is clear that retaining people involves listening to their needs and providing them with an effective balance of compensation and benefits, career opportunities and a secure work environment.

As such, we are doing many things, beginning with the removal of deterrents at the front door.

Il est accompagné du brigadier général T.M. Hearn et du colonel Scott Cameron.

Le lieutenant-général Christian Couture, sous-ministre adjoint (Ressources humaines — Militaires), ministère de la Défense nationale: Honorables sénateurs, je suis très heureux que vous m'ayez invité à témoigner dans le cadre de votre enquête sur les questions de défense et de sécurité. Je sais que, récemment, vous avez eu des entretiens très productifs avec le chef d'état-major de la Défense et les chefs d'état-major des trois armées, entretiens au cours desquels de nombreuses questions liées aux ressources humaines ont été abordées. Je serai heureux de traiter de ces questions plus en détail.

Comme vous avez reçu des exemplaires de mes notes, je serai très bref. Je ne lirai pas le mémoire en entier; je me contenterai de souligner certains points.

En tant que sous-ministre adjoint aux ressources humaines militaires, ce sont les gens qui m'intéressent et j'ai l'honneur de diriger l'équipe qui s'occupe d'eux. Comme les deux autres représentants du ministère qui sont ici aujourd'hui, je fais partie de l'équipe chargée de gérer les questions concernant le personnel militaire, y compris le recrutement, l'éducation et la formation, la politique et la planification, les carrières, la solde et les avantages sociaux, les services de santé, les questions spirituelles, la qualité de vie, le soutien du personnel et l'histoire et le patrimoine.

Pour ce faire, nous avons élaboré une vision qui guide les activités de notre groupe: s'occuper de nos gens, investir dans leur développement et leur donner confiance en l'avenir.

Pour bien s'occuper de nos gens, il faut commencer par le recrutement. En tant que force combattante, c'est le travail d'équipe qui nous permet d'accomplir les missions qui nous sont confiées. Par conséquent, nous devons maintenir notre effectif à un niveau convenable. Nous avons donc adopté un plan pour recruter et former un plus grand nombre de militaires. Les principaux éléments de ce plan figurent dans les documents que je vous ai remis.

La campagne de recrutement remporte un vif succès, mais elle connaît aussi des ratés, par exemple une pénurie dans plusieurs groupes professionnels de nature technique. Nous avons commencé à mettre en place plusieurs régimes de primes qui visent à attirer un plus grand nombre de recrues possédant les compétences spécialisées dont nous avons besoin.

Même s'il y a eu certains retards pour le transfert des réservistes dans la force régulière et pour rengager d'anciens membres de la force régulière, le processus a maintenant été grandement simplifié et les retards sont maintenant l'exception plutôt que la règle.

[Français]

Par contre, il est clair que pour retenir le personnel, il faut répondre à ses besoins. En plus d'équilibrer la rémunération et les avantages sociaux, il faut offrir des possibilités de carrière et une bonne sécurité d'emploi.

À cette fin, nous prenons de nombreuses mesures qui commencent par l'élimination de certains éléments dissuasifs présents en début de carrière.

[English]

Over all, I am pleased to report that we are making some progress on the retention front. Attrition has been reduced this year to between 6.25 per cent and 6.5 per cent. Obviously, this is encouraging.

Over the past several years the Canadian Forces have made improvements to health services. This is a major priority for the Forces. The latest project, called "RX 2000," is an ambitious effort. Some details are listed in the brief in front of you.

We are facing similar health challenges by groups everywhere, but we are actively pursuing initiatives to develop an equitable, affordable health care system both on base and where deployed. Our goal is to provide the same seamless health care to our personnel in both garrisons and operations.

My second theme is "investing in our people." The effectiveness of the Canadian Forces depends largely upon the individual and collective knowledge and skills of our members. To invest in them, the Canadian Forces devotes considerable resources, especially in training and professional development. Some of the other initiatives are also listed in your package.

By investing in our people with training and development, we not only develop and maintain our people and give them the tools they need to perform their duties but, in return, we hope they will invest in us by staying in the force.

My third point is "give them confidence in their future." We continue to work on looking after and investing in our people as the best means to give them confidence in the future, but just being called before this committee helps give our people confidence. It shows that there is genuine interest by this committee in our personnel and they know that you have their best interests at heart.

Although we are facing numerous challenges, our strength is in our vision: Looking after our people, investing in them and giving them confidence in their future.

[Translation]

I am now ready to answer any questions you may have.

[English]

Senator Cordy: It was our pleasure to travel to the West Coast to meet with military personnel; we will be going to the East Coast in January. We have met outstanding military personnel who are doing a terrific job for our country. I would like to pass that along to you and to Canadians who are listening.

We also heard from the military personnel about the progress that has been made in terms of pay improvement. One resource centre representative said that, despite the pay improvement, they still get calls from the media asking about the people going to

[Traduction]

Dans l'ensemble, je suis heureux d'annoncer que nous réalisons des progrès pour maintenir nos effectifs. L'attrition a diminué cette année puisqu'elle se situe entre 6,25 et 6,5 p. 100. Il va sans dire que c'est encourageant.

Au cours des dernières années, les Forces canadiennes ont accordé une grande priorité à l'amélioration de leurs services de santé. Notre plus récent projet, intitulé RX 2000, constitue un effort particulièrement ambitieux dont vous trouverez les détails dans notre mémoire.

Nous sommes confrontés à des défis semblables à ceux d'autres groupes un peu partout pour les soins de santé, mais nous appliquons des mesures pour mettre au point un système de soins de santé abordables et de qualité de manière à nous occuper de nos gens dans les bases ou dans le cadre de missions à l'étranger. Notre but est de fournir les mêmes soins de santé à nos effectifs en garnison et lors d'activités opérationnelles.

Je passe maintenant à notre deuxième thème, soit investir dans leur développement. L'efficacité des Forces canadiennes dépend dans une large mesure des connaissances et des compétences individuelles de nos militaires. Pour investir dans leur développement, les Forces canadiennes affectent des ressources considérables principalement à l'instruction et au perfectionnement professionnel. Certaines de nos autres initiatives sont aussi énumérées dans la documentation que vous avez reçue.

En investissant dans l'instruction et le perfectionnement de nos militaires, non seulement nous assurons leur développement, mais encore nous faisons le pari qu'ils investiront à leur tour dans les Forces canadiennes en restant avec nous.

Je passe maintenant à mon troisième point, leur donner confiance en l'avenir. Nous continuons de nous occuper de nos gens et d'investir dans leur développement pour leur donner confiance en l'avenir, mais ma seule présence devant ce comité contribuera à donner confiance à nos gens. Votre comité montre ainsi qu'il attache une réelle importance au bien-être des membres des Forces canadiennes et ceux-ci savent que vous êtes soucieux de défendre leurs intérêts.

Même si les défis sont nombreux, notre force réside dans notre vision: s'occuper de nos gens, investir dans leur développement et leur donner confiance en l'avenir.

[Français]

Je suis maintenant prêt à répondre à des questions.

[Traduction]

Le sénateur Cordy: Nous avons eu le plaisir de visiter la côte Ouest pour rencontrer le personnel militaire et nous visiterons maintenant la côte Est en janvier. Nous avons rencontré un personnel exceptionnel qui fait un très bon travail pour notre pays. Nous tenons à vous le signaler et à ceux qui nous écoutent.

Les militaires nous ont aussi parlé des progrès qui ont été accomplis relativement à la solde. Un représentant du centre de ressources a dit que, malgré cette amélioration, les journalistes posent encore des questions à propos de militaires qui comptent

food banks. That is not a reality because of improvements that have been made. I congratulate you.

I also spoke with people who were pleased with the regional cost-of-living allowance for housing. That allowed them to make choices on whether they wanted to stay in military housing or to get housing off the base. The cost-of-living allowance gave them choices.

The "Quality of Life Report" had 89 recommendations, 63 of which have been addressed by the Canadian Forces. That is a substantial number. What are the 26 remaining recommendations? Are they clustered together? What types of things have not yet been addressed and why?

LGen. Couture: Thank you for the comment on the quality and the dedication of our people. I am sure that those who are listening will appreciate that very much. I believe they deserve it.

Some of the 26 remaining issues are clustered in groups. Some are independent. The remaining issues will all be addressed over the next few months and years.

The government has accepted those recommendations. We feel that it is important.

I will give you an example of our commitments to improve and to maintain the quality of life of our people. When we started implementing recommendations, we created a project management office, which normally is something that is set up for a short period of time; once the project is finished the staff goes back to other duties.

I did not want to do that, so created a directorate of quality of life. We have transformed it into a permanent directorate that will continue to implement those recommendations. They will also monitor the quality of life and address other issues. They will listen to the chain of command. They will hear from the troops, and pass that information on to us. Quality of life is not just an adjustment to pay. It is a variety of issues.

One outstanding recommendation is pay every two weeks. We will be examining that recommendation, but it involves more work than we thought. Another outstanding recommendation is to have a committee to review the manner by which military compensation is determined. We are working on that. There are a few others. We still maintain the pillar we had. One of the pillars is the family, another is compensation benefit and the third is support. I have a team dedicated to each of those pillars.

Senator Cordy: I am glad to hear that there will be continuous monitoring of quality of life issues.

I want to bring up something that Senator Day discussed earlier with the Auditor General. That is the issue of clothing. It appears that the clothing is designed for men, and not for the women. One gentleman told me that his wife was in the military and could not get shoes small enough to fit her. Even if you were lucky enough to get the length, the width of a man's shoe is too large. Then you

sur les banques d'aliments. Ce problème n'existe cependant plus à cause des améliorations qui ont été faites et je vous en félicite.

J'ai aussi parlé à des gens qui étaient heureux qu'on ait instauré une indemnité régionale de vie chère pour le logement. Cela leur permet de choisir s'ils veulent habiter les logements militaires ou à l'extérieur de la base. L'indemnité leur permet de faire un choix.

Le rapport sur la qualité de vie contenait 89 recommandations, et, là-dessus, les Forces canadiennes ont donné suite à 63. C'est beaucoup. Qu'arrive-t-il aux 26 autres recommandations? Font-elles partie du même groupe? Quels genres de problèmes n'a-t-on toujours pas résolus et pourquoi?

Le lgén Couture: Merci de ce que vous avez dit au sujet de la qualité et du dévouement de nos militaires. Je suis certain que ceux qui nous écoutent vous en seront reconnaissants. Je pense qu'ils méritent de tels compliments.

Certaines des 26 recommandations qui restent portent sur les mêmes choses, mais d'autres portent sur des sujets distincts. Nous nous occuperons de celles qui restent au cours des prochains mois et années.

Le gouvernement a accepté ces recommandations et nous jugeons que c'est important.

Je vais vous donner un exemple de notre engagement à améliorer et à maintenir la qualité de vie de nos effectifs. Quand nous avons commencé à donner suite aux recommandations, nous avons créé un bureau de gestion de projet, ce qu'on fait d'habitude pour une brève période et, une fois que le projet est terminé, ceux qui s'en occupaient reprennent leurs fonctions ordinaires.

Comme ce n'est pas ce que je voulais faire, nous avons créé une direction générale de la qualité de vie. C'est devenu une direction générale permanente qui va continuer de donner suite aux recommandations du rapport. La direction générale surveillera aussi la qualité de vie des effectifs et s'occupera d'autres problèmes. Elle sera à l'écoute de la chaîne de commandement et des membres du personnel et nous transmettra les renseignements. La qualité de vie ne se limite pas à une amélioration de la solde. Elle dépend de toutes sortes de choses.

Une recommandation à laquelle on n'a pas encore donné suite est de verser la solde toutes les deux semaines. Nous examinerons cette recommandation de plus près, mais elle exigera plus de travail que nous ne le pensions au départ. Une autre recommandation en suspens était de charger un comité d'examiner la façon dont on fixe la solde militaire. Nous y travaillons. Il y en a quelques autres. Nous conservons toujours les mêmes piliers. Ces piliers sont la famille, la solde et les avantages sociaux et le soutien. J'ai une équipe qui s'occupe de chacun de ces piliers.

Le sénateur Cordy: Je suis heureuse d'apprendre que l'on continuera de s'occuper de la qualité de vie.

Je voudrais soulever une question dont le sénateur Day a discuté tantôt avec la vérificatrice générale. Je veux parler des vêtements. Apparemment, les vêtements sont conçus pour les hommes et non pas pour les femmes. Un homme m'a dit que sa femme était militaire et ne pouvait pas trouver de chaussures assez petites pour elle. Même si l'on a la chance de trouver une

get into the other issue of wearing shirts instead of blouses and pants that are designed for men. Are you working on that?

LGen. Couture: Yes, we are. In fact, I am the father of two daughters and I am aware of the problem.

Senator Cordy: That will help us then.

LGen. Couture: I do not know why we never realized that. When we were looking at a pair of combat boots, we thought that women have smaller feet so they would only need a smaller size. That is not the case. It is the same with other official clothing. The rifle butt was shortened a little bit. We also needed to alter the rock sight.

You are absolutely right. We are looking into the problem and we will soon have clothing especially designed for women. General Hearn chaired the national clothing committee.

Brigadier-General T.M. Hearn, OMM, CD, Director General, Military Human Resources Policy and Planning: Thank you, senator, it is an important question. The message has come back to us from the field that there are a number of issues to be addressed; one of them is the shoe. There are some other clothing issues for our pregnant soldiers, sailors and airmen. The clothing is not fitting. We are moving ahead with a design of new clothing to address those deficiencies. We do have a project running right now that not only addresses the Canadian Forces clothing that we wear, like today, but also some of the operational clothing that our female members wear.

Senator Cordy: You talked about RX 2000 and some of the things that you are doing on medical services. I am on another committee that is studying the health care system of Canada. There are certainly a number of challenges within the system.

One of the glaring deficiencies in the system was related to mental health and care of people who are suffering from mental health illness. Within this realm of mental illness, I will talk about post-traumatic stress disorder.

Canadians have an historic reputation, well deserved, for being peacekeepers.

However, it seems that we have sent people into peacekeeping missions not necessarily prepared mentally for what they were going to see. We are now very much aware of the problems that people have when they return to Canada. Could you discuss what you are doing in that area?

It seems that some people are leaving the military before symptoms of post-traumatic stress disorder become apparent. They have already retired or left the military for other reasons. Are you reaching out to people who have post-traumatic stress syndrome or disorder, but who have left the military? Are you still trying for them?

chaussure de la bonne longueur, les chaussures pour hommes sont trop larges. Il y a aussi le fait que les femmes doivent porter des chemises plutôt que des chemisiers et des pantalons conçus pour les hommes. Vous occupez-vous de ce problème?

Le lgén Couture: Oui. J'ai moi-même deux filles et je suis au courant du problème.

Le sénateur Cordy: Ce sera une bonne chose.

Le lgén Couture: Je ne sais pas pourquoi nous ne nous en étions pas rendu compte auparavant. Quand nous commandions des chaussures de combat, nous pensions qu'il suffisait de commander une taille plus petite pour les femmes vu qu'elles ont les pieds plus petits, mais ce n'est pas le cas. C'est la même chose pour les autres pièces de vêtement. Nous avons raccourci un peu la crosse de fusil. Nous avons aussi été obligés de modifier le dispositif de visée.

Vous avez tout à fait raison. Nous examinons le problème et nous aurons bientôt des vêtements conçus spécialement pour les femmes. Le général Hearn présidait le comité national de l'habillement.

Le brigadier général T.M. Hearn, OMM, CD, directeur général, Politiques et planification en ressources humaines (militaires): Merci, sénateur, c'est une question importante. Les militaires nous ont signalé qu'il fallait s'occuper de certains problèmes, dont les chaussures. Il y a aussi d'autres problèmes pour les membres de l'armée de terre, de la marine et de la force aérienne qui sont enceintes. Les vêtements prévus ne leur vont pas. Nous sommes en train de mettre au point une nouvelle ligne de vêtements pour résoudre les problèmes. Nous avons déjà lancé un projet pour résoudre les problèmes non seulement pour l'uniforme des Forces canadiennes que nous portons aujourd'hui, par exemple, mais aussi pour certains des vêtements opérationnels que portent les femmes.

Le sénateur Cordy: Vous avez parlé de RX 2000 et de certaines choses que vous faites pour les services médicaux. Je fais partie d'un autre comité qui examine le système de soins de santé du Canada. Il y a certainement un bon nombre de défis à relever dans ce système aussi.

L'une des grandes faiblesses du système a trait aux services de santé mentale et aux soins donnés aux personnes souffrant d'une maladie mentale. Je voudrais parler à cet égard du syndrome de stress post-traumatique.

La réputation du Canada pour le maintien de la paix est bien méritée.

Il semble cependant que nous ayons déjà envoyé des gens participer à des missions de maintien de la paix qui n'étaient pas préparés mentalement à ce qu'ils allaient voir. Nous savons maintenant très bien que ces gens ont des problèmes quand ils rentrent au Canada. Que faites-vous à cet égard?

Apparemment, il y en a qui quittent le service militaire avant que les symptômes du syndrome de stress post-traumatique n'apparaissent. Ils prennent leur retraite ou quittent le service militaire pour d'autres raisons avant. Vous occupez-vous de ceux qui souffrent du syndrome de stress post-traumatique, mais qui ont déjà quitté le service militaire? Vous occupez-vous encore d'eux?

LGen. Couture: Thank you for the question. It is a very important issue for us, as well. Before I ask Dr. Cameron to speak on the medical aspect, I will address it from a policy and chain of command perspective.

Up until a few years ago we did not even know that PTSD existed. We have known for the last ten years that the places where our soldiers are serving are different from other areas of operation. We were ill prepared when our soldiers returned from these places. We were ill-prepared, because we never anticipated the kind of operation with which they would be faced.

However, we have learned since then. We have become much better. I am not saying that we are out of the woods yet, but we have invested a lot of effort, energy and money to address this issue. We have created a network of operational stress clinics across the country.

We have addressed also not only the treatment but the preparation for these people. We have learned a little more about PTSD. We know more than we did before. We can perhaps better address the preparation and tell people what to expect or how to react.

Another important aspect is that the leaders of those people need to be able to recognize the symptoms when they show up in-theatre. The leaders should, at least, be armed with enough knowledge to prepare the soldiers to face the horrors that they might see.

We have established a joint centre with Veterans Affairs of Canada, here in Ottawa that looks after casualty administration. It is a place where those who have left the service and have difficulty related to military service, can come in and find where to get proper treatment.

As you know, when someone leaves the service with a medical condition, he is taken care of by Veterans Affairs of Canada. However, we still keep in contact through Veterans Affairs and through the centre.

Soldiers that experience symptoms after they have left the service should contact an office of Veterans Affairs anywhere in the country. If they need to be evaluated for PTDS, our clinic will do that. Together with Veterans Affairs, we find the best way to look after these people.

As you know, the people suffering from PTST sometimes feel diminished. They do not want to talk to their friends because they are afraid of being called coward or yellow or whatever. They need to be able to talk to someone.

Last May we launched a project called the "operational stress injuries support network." It is a network that will be created across the country. It has three goals.

The first goal is to provide social support for the soldier, outside of the medical world.

Le lgén Couture: Merci de la question. C'est une chose très importante pour nous aussi. Avant de demander au Dr Cameron de vous parler des aspects médicaux de cette question, je vais parler de la politique et de la chaîne de commandement.

Il y a encore quelques années, nous n'étions même pas au courant de l'existence de ce syndrome. Nous savons maintenant depuis 10 ans que les régions où servent nos militaires ne sont pas comme d'autres régions d'opération. Nous étions mal préparés à ce qui arriverait quand nos militaires rentreraient au Canada. Nous y étions mal préparés parce que nous n'avions pas prévu le genre d'opérations auxquelles ils feraient face.

Nous en avons beaucoup appris depuis. Nos services se sont bien améliorés. Je ne veux pas dire que la situation est idéale, mais nous avons investi beaucoup d'efforts, d'énergie et d'argent pour nous attaquer au problème. Nous avons créé un réseau de cliniques de stress opérationnel partout dans le pays.

Nous nous sommes occupés non seulement du traitement, mais de la préparation de nos militaires. Nous en avons appris un peu plus au sujet du syndrome de stress post-traumatique. Nous sommes peut-être mieux en mesure de préparer nos militaires et de leur dire à quoi s'attendre et comment réagir.

Il importe aussi que les supérieurs de ces militaires soient en mesure de reconnaître les symptômes du syndrome lorsqu'ils se manifestent en mission. Ils devraient au moins en savoir assez pour préparer les militaires à faire face aux horreurs qu'ils risquent de voir.

Nous avons créé un centre conjointement avec le ministère des Anciens combattants à Ottawa, qui s'occupe des blessés. Le centre accueille ceux qui ont quitté le service et qui ont des problèmes à cause de leur service militaire et ils peuvent s'adresser au centre pour savoir où obtenir un traitement approprié.

Comme vous le savez, quand quelqu'un quitte le service avec un problème médical quelconque, c'est le ministère des Anciens combattants qui s'occupe de lui. Cependant, nous restons en contact avec les anciens militaires par l'entremise de ce ministère et du centre.

Les militaires qui éprouvent des symptômes après avoir quitté le service devraient communiquer avec un bureau des Anciens combattants n'importe où au pays. S'ils doivent voir quelqu'un pour déterminer s'ils souffrent du syndrome de stress post-traumatique, notre clinique s'en occupera. De concert avec le ministère des Anciens combattants, nous trouvons les meilleurs moyens de nous occuper de ces personnes.

Comme vous le savez, ceux qui souffrent de ce syndrome se sentent parfois diminués. Ils ne veulent pas parler à leurs amis parce qu'ils ont peur qu'on les traite de peureux. Ils doivent pouvoir parler à quelqu'un.

En mai dernier, nous avons lancé un projet que nous appelons le «système de soutien social pour les victimes de blessures liées au stress professionnel.» Ce sera un réseau national et il a trois objectifs.

Le premier objectif consiste à fournir un soutien social aux militaires à l'extérieur du monde médical.

The centre provides a social support for the victims of PTSD that so they can learn to cope with life.

The second aspect is to examine pre-deployment training. Is it adequate? Is it done at the right place? Can it be improved, and so on?

The third thing is to look after how we cope with what I call the debriefing or the after-deployment syndrome.

Senator Cordy: When you talk about training, are you talking about pre-deployment to a peacekeeping mission? Are you suggesting that you will have to change the way you train people who are about to embark on a mission.

LGen. Couture: A lot of training is done at the moment, but is it adequate? Is it appropriate? I do not know yet. That is what I asked the team to do. I asked them to examine whether or not the training is appropriate. If it is not, what needs to be done to make it more suitable for this specific issue?

Senator Cordy: You made references to people being nervous about coming forward. This is certainly true in civilian life. Whether or not we like it, a stigma is still attached to mental illness and we classify stress-related illnesses in there.

Is that compounded because of the close-knit community that there is in the military? People are afraid to go to their boss to say they are stressed out, or whatever terminology you wish to use. They are afraid that it will keep them from advancing their position.

Are you noticing that type of thing in the military also?

LGen. Couture: Yes, especially among the male population. Is it a male characteristic? I do not know; I am not an expert in the field. A lot of people have told me that they are afraid of coming forward. First, they do not want to be singled out as being the weak member of the team. They do not want to be seen as not being able to carry their weight. People do not like to be targeted or do they like to be put into a kind of category. Yes, that could prevent them from obtaining the help that they need.

They believe that if they come forward and it is determined that they can no longer function within the military because of their state of health, there is a possibility that we might release them. Some people are afraid of that. We are trying to overcome that thinking.

One of the mandates of the group is education. Education is not directed towards the people who are suffering, because they know that it is all about to be suffering from PTSD, but towards the people around them and people in the chain of command. I am not talking about people at my level, because we understand what we need to do. I am talking about the lower level of supervisors; the senior non-commissioned members and the junior officers; the people who have a lack of understanding what PTSD is all about.

Le centre fournit un soutien social aux victimes du syndrome de stress post-traumatique pour qu'ils puissent apprendre à faire face à la vie.

La deuxième chose consiste à nous occuper de la formation avant le déploiement. Cette formation est-elle suffisante? Est-elle donnée au bon endroit? Peut-on l'améliorer?

La troisième chose consiste à voir ce que nous faisons au moment de ce que je pourrais appeler le debriefing ou le syndrome post-déploiement.

Le sénateur Cordy: Quand vous parlez de formation, voulez-vous parler de la formation avant le déploiement pour une mission de maintien de la paix? Voulez-vous dire qu'il faudra changer la façon dont vous formez ceux qui sont sur le point de participer à une mission?

Le lgen Couture: Les militaires reçoivent déjà beaucoup de formation, mais cette formation est-elle suffisante? Est-elle appropriée? Je ne le sais pas encore. J'ai donc demandé à notre équipe d'examiner la situation et de voir si la formation est appropriée ou non. Si elle ne l'est pas, que faudrait-il faire pour la rendre plus appropriée pour de telles opérations?

Le sénateur Cordy: Vous avez parlé du fait que les gens n'osent pas se déclarer. C'est certainement le cas dans la vie civile. Il faut admettre que la maladie mentale est encore mal vue et cela comprend aussi les maladies causées par le stress.

Le fait que les militaires vivent en vase clos aggrave-t-il le problème? Les militaires ont peur d'aller voir leur supérieur pour dire qu'ils souffrent de stress. Ils ont peur que cela les empêche d'obtenir de l'avancement.

Est-ce que vous avez constaté ce genre de chose parmi les militaires?

Le lgen Couture: Oui, surtout chez les hommes. Est-ce une caractéristique des hommes? Je l'ignore; je ne suis pas expert en la matière. Bien des gens me disent qu'ils ont peur de dire qu'ils ont un problème. D'abord, ils ne veulent pas qu'on pense qu'ils sont le maillon le plus faible de la chaîne. Ils ne veulent pas qu'on dise qu'ils ne peuvent pas faire leur part. Les gens n'aiment pas être ciblés ou mis dans une telle catégorie. C'est peut-être une chose qui les empêche d'obtenir l'aide dont ils auraient besoin.

Ils pensent que s'ils avouent qu'ils ont un problème et que l'on constate qu'ils ne peuvent plus fonctionner dans les forces armées à cause de leur état de santé, nous pourrions leur donner leur congé. C'est une chose que certains craignent. Nous essayons de changer cette attitude.

L'un des mandats du groupe est l'éducation. Je ne veux pas dire l'éducation des personnes qui souffrent de ce syndrome parce qu'elles savent ce que cela veut dire, mais plutôt l'éducation de ceux qui les entourent et de ceux qui font partie de la chaîne de commandement. Je ne veux pas parler des militaires à mon propre niveau parce que nous savons ce qu'il faut faire. Je veux parler des niveaux inférieurs, c'est-à-dire des sous-officiers supérieurs et des officiers subalternes, ceux qui ne comprennent pas vraiment ce qu'est le syndrome de stress post-traumatique.

The social support group we are creating will have as part of its mandate education for that group so they can understand PTSD. Whenever someone is identified as suffering from PTSD they will be helped instead of being pushed away.

My goal in all this is to get them back on their feet as quickly as possible so that they can feel like real soldiers again and become part of the team. My intention is not to simply treat them and send them back to civilian life. I want them back in the force and functioning as a fit soldier.

Col. Scott Cameron, Director, Medical Policy, Health Services, Department of National Defence: General Couture gave you a complete answer. In February of last year, the military introduced a policy that is important in this regard, namely, that personal health information is now absolutely confidential and is not accessible to anyone but the health care provider. That has and will go a long way toward improving people's confidence toward accessing care.

Early access to care is important in these conditions. The earlier that we can get people to come and access care, the easier it is to manage these conditions and the better the chances of success are and the better the system will function. There have been several things in the last year and one-half that have improved that. The OSIS initiative that we in the medical world are a part of will be important in terms of bridging the gap between the medical and the non-medical pieces of these problems because there are two components that need to be addressed simultaneously and effectively.

The other initiative is the Canadian Forces Member Assistance Plan, which allows people to access help in an entirely confidential manner. Often, it will steer them in their right direction.

We have a long way to go with these conditions, not only in the military but also in North America in general. Some of the solutions that we are seeking are not known yet but we in the military have the particular interest in being at the forefront of these problems and in solving them for our people. The components you mentioned are very important. For example, identifying people who are at risk before they go and making people better able to cope with the stresses that they will face makes a lot more sense to prevent someone from getting sick than trying to treat them when they come back.

Senator Cordy: Medical information that is provided by the patient to a military doctor still has the patient doctor confidentiality?

Col. Cameron: Yes.

The Chairman: Would it be burdensome to provide us with a list of recommendations that have not been addressed? Could you include the ones that you have chosen not to implement? Please tell us about the recommendations that you are implementing and let us know how each one is proceeding.

Le groupe de soutien social que nous sommes en train de mettre sur pied sera notamment chargé de l'éducation des sous-officiers supérieurs et des officiers subalternes. Si l'on constate que quelqu'un souffre du syndrome, on pourra l'aider au lieu de l'écarter.

Mon objectif ici, c'est de traiter ces gens le plus rapidement possible pour qu'ils puissent sentir qu'ils sont encore une fois de vrais militaires et qu'ils font partie de l'équipe. Je ne veux pas simplement les traiter et les réintégrer dans la vie civile. Je veux qu'ils recommencent à fonctionner comme militaires.

Le colonel Scott Cameron, directeur, Politique de santé auprès de l'état-major du directeur général, Services de santé, ministère de la Défense nationale: Le général Couture vous a donné une réponse complète. En février dernier, les Forces canadiennes ont annoncé une politique importante dans ce domaine, soit le fait que les renseignements personnels de santé sont maintenant absolument confidentiels et ne sont fournis à personne d'autre que le fournisseur de soins de santé. Cela a déjà beaucoup aidé et continuera d'aider les gens à avoir davantage confiance pour obtenir les soins nécessaires.

L'accès rapide à des soins est important dans ces cas. Plus l'accès aux soins est rapide, plus il est facile de gérer ces cas, les chances de succès sont alors meilleures et le système fonctionne mieux. Plusieurs initiatives prises depuis un an et demi ont amélioré les choses. Le système de soutien social pour les victimes de blessures liées au stress professionnel, dont nous, du secteur médical, faisons partie, aidera à combler le vide entre les éléments médicaux et non médicaux de ces problèmes, parce que ce sont deux composantes dont il faut s'occuper simultanément et efficacement.

L'autre initiative est le Programme d'aide aux membres des Forces canadiennes, qui permet aux gens d'avoir accès à de l'aide d'une manière tout à fait confidentielle. Il permet souvent de les orienter dans la bonne direction.

Nous avons encore beaucoup à faire pour ces cas, non seulement dans le monde militaire, mais dans l'ensemble de l'Amérique du Nord. Certaines des solutions que nous recherchons ne sont pas encore connues, mais dans le secteur militaire, nous tenons particulièrement à être à l'avant-garde du progrès dans la compréhension de ces problèmes et de leurs solutions pour nos membres. Les éléments que vous avez mentionnés sont très importants. Par exemple, l'identification des personnes à risque avant leur départ afin de les préparer à mieux réagir au stress auquel elles feront face, car il est bien préférable d'empêcher les gens de tomber malade que d'essayer de les traiter à leur retour.

Le sénateur Cordy: Les renseignements médicaux fournis par un patient à un médecin militaire sont quand même protégés par le secret professionnel?

Le col Cameron: Oui.

Le président: Serait-il compliqué pour vous de nous fournir une liste des recommandations dont vous ne vous êtes pas occupés? Pourriez-vous inclure celles que vous avez choisi de ne pas mettre en œuvre? Veuillez nous parler des recommandations que vous êtes en train de mettre en œuvre et nous dire quel progrès vous avez réalisé dans le cas de chacune d'elles.

LGen. Couture: Yes. We have implemented 63 out of 89 of the recommendations; 26 are outstanding.

I have that documentation available at my office. Within the next few days, we will provide it to you.

Senator Banks: Are you familiar with the report made to the senate last year by Senator Cohen, concerning that subject? The committee of the other place is presently on a cross-country trip looking at that question. The senate, as it usually does, got that job done earlier than the other place and made a report last year. If you are not familiar with that report, I am sure we can arrange to send you a copy of it. It was enlightening.

LGen. Couture: When you talk about "the other place," are you talking about the House of Commons?

Senator Banks: Yes.

The Chairman: Is it called anything else?

LGen. Couture: I do not know. I am a simple soldier. Yes, I am aware of the report.

Senator Banks: Did you have a chance to hear any of the questions that we were asking the people from the Auditor General's office and the Auditor General herself?

You mentioned in your remarks that this is a fighting force. It is the Auditor General's view that it should also be a well-managed fighting force, particularly with respect to accounting for the \$11 billion that it spends. I know that you do not have that much directly to do with questions of logistics and quarter master stores. Do they still call it that?

LGen. Couture: Yes.

Senator Banks: On the other hand, you are responsible for spending half of the military budget. Are you content with the management, and was the Auditor General happy with your management of your part of that \$11 billion?

LGen. Couture: A simple answer to a question like this would be yes, but I do not think it would be unfair to answer with an unqualified yes. We do have areas that need improvements, and we are working better management.

For example, there are the costs of personnel with respect to recruiting, training, retention, quality of life and so forth. Health care is increasing by frightening amounts.

Senator Banks: As it is everywhere.

LGen. Couture: Yes. The cost of training our people also is increasing. We need to train more people to maintain the force at the level of 60,000 as mandated by government. However, without extra resources, both human and financial within the training organization, we need to find better ways to deliver that type of training. Could it be managed better? Of course, everything can be improved upon.

Le lgén Couture: Très bien. Nous avons mis en oeuvre 63 des 98 recommandations et il nous en reste encore 26.

J'ai des documents à ce sujet à mon bureau. Nous vous les ferons parvenir d'ici quelques jours.

Le sénateur Banks: Êtes-vous au courant du rapport fait au Sénat l'an dernier par le sénateur Cohen à ce sujet? Le comité de l'autre endroit parcourt actuellement le pays dans le cadre de son étude de cette question. Le Sénat, comme d'habitude, a déjà fait ce travail avant que l'autre endroit le fasse et a présenté son rapport l'an dernier. Si vous ne connaissez pas ce rapport, je suis persuadé que nous pouvons vous en faire parvenir un exemplaire. Il était révélateur.

Le lgén Couture: Quand vous parlez de «l'autre endroit», parlez-vous de la Chambre des communes?

Le sénateur Banks: En effet.

Le président: Est-ce qu'on l'appelle autrement?

Le lgén Couture: Je ne sais pas. Je suis un simple soldat. Je connais effectivement le rapport.

Le sénateur Banks: Avez-vous eu l'occasion d'entendre certaines des questions que nous posions aux membres du Bureau du vérificateur général et à la vérificatrice elle-même?

Vous avez mentionné dans vos remarques qu'il s'agit d'une force combattante. La vérificatrice générale est d'avis que cela devrait être également une force de combat bien administrée, en particulier en ce qui concerne la comptabilisation des 11 milliards de dollars qu'elle dépense. Je sais que vous n'êtes pas directement concerné par les questions de logistique et de matériel du quartier-maître. Utilisez-vous encore cette expression?

Le lgén Couture: Oui.

Le sénateur Banks: Par ailleurs, vous êtes responsable de dépenses qui représentent la moitié du budget militaire. Êtes-vous satisfait de la gestion de ces fonds, et la vérificatrice générale était-elle satisfaite de la façon dont vous administrez votre portion de ces 11 milliards de dollars?

Le lgén Couture: Une réponse simple à une telle question serait de dire oui, mais je ne pense pas qu'il serait injuste de répondre par un oui sans réserve. Nous avons en effet des secteurs qu'il faut améliorer, et nous nous efforçons d'améliorer notre gestion.

Il y a par exemple des dépenses de personnel liées au recrutement, à la formation, au maintien de l'effectif, à la qualité de vie et ainsi de suite. Le coût des soins de santé augmente à une vitesse alarmante.

Le sénateur Banks: Il en est ainsi partout.

Le lgén Couture: Oui. Le coût de la formation de nos membres est également à la hausse. Nous devons former plus de personnes afin de maintenir nos effectifs au niveau de 60 000, comme nous y oblige le gouvernement. Cependant, sans ressources supplémentaires, tant humaines que financières, dans le secteur de la formation, nous devons trouver de meilleures façons de fournir ce type de formation. Pourrions-nous mieux gérer nos ressources? Il y a évidemment toujours place à de l'amélioration.

Am I satisfied with what we are doing? No, I am asking my people to look at better ways of delivering training and producing more people with what resources we have at the present time.

It is the same situation with health care. We are changing our health care system and making it more appropriate to the demands of our personnel. We know it is expensive, but at the same time, I am asking our Director General of Health Services, to ensure we have the best bang for the buck if, I can use that expression.

The Auditor General will probably say that the cost of training is going up, and that the ratio for trainees to trainer could be improved upon. It is higher in civilian life than it is in the military, but I do not think we need to compare how people are trained in civilian life because we train a fighting force, and we train technical people within the fighting force.

Senator Banks: It is too bad you could not make it sufficiently different so that you would not be raided all the time.

LGen. Couture: We have quality people.

Senator Banks: I asked this question of the Auditor General. DND said a few years ago that it would save on the order of a couple hundred million dollars by outsourcing. Some of that, I presume, would be contract, but I also presume some of that would be personal functions, and I am presuming that that would come under your bailiwick.

LGen. Couture: Absolutely.

Senator Banks: Can you tell us how that is working? Is it working? Is it effective? Are you finding the kind of savings at your end of it that you thought you would? Is there a danger when we talk about outsourcing, whether it is from private business or otherwise, of leaping at that as a short-term band-aid solution, which turns out to be a long-term impediment? How is it going on the personnel end of things?

LGen. Couture: That is what I am afraid of, putting a band-aid on a long-term problem impediment, and a few years down the road, it will be expensive.

In the personnel world, there are ways of looking at what I call "alternate source," as opposed to "alternate service delivery." Let us take the recruiting function as an example. It is a complex function, and perhaps a portion of that function could be contracted out or done differently with people not necessarily in uniform. We are looking at that.

Senator Banks: Recruiting?

LGen. Couture: Within the recruiting process there are some elements that could be done by someone else. We are looking at that. There is no one better than someone in uniform to recruit another person for the forces. That will never change. However, someone other than a person in uniform could process the form. However, to attract people you need people in uniform.

Suis-je satisfait de ce que nous faisons? Non, je demande à mon personnel de trouver de meilleures façons d'assurer la formation à un plus grand nombre de personnes avec les ressources dont nous disposons présentement.

La situation est la même dans le cas des soins de santé. Nous sommes en train de modifier notre système de soins de santé et de le rendre mieux adapté aux demandes de notre personnel. Nous savons que cela coûte cher, mais je demande aussi à notre directeur général des services de santé d'optimiser nos ressources, c'est-à-dire d'en obtenir le plus pour notre argent.

La vérificatrice générale dira probablement que le coût de la formation augmente, et qu'on pourrait améliorer la proportion entre le nombre de formateurs et de participants. Il est plus élevé dans la vie civile que dans le secteur militaire, mais je ne pense pas que nous devions comparer avec la façon dont les gens sont formés dans la vie civile, parce que nous préparons une force de combat et nous formons des techniciens à l'intérieur d'une force de combat.

Le sénateur Banks: Il est malheureux que vous n'assuriez pas une formation suffisamment différente pour empêcher qu'on vienne constamment puiser dans vos effectifs.

Le lgén Couture: Nous avons des gens de qualité.

Le sénateur Banks: J'ai déjà posé cette question à la vérificatrice générale. Le MDN a dit il y a quelques années qu'il économiserait quelques centaines de millions de dollars grâce à l'impartition. Je suppose qu'il s'agirait en partie de marchés, mais je suppose également que cela toucherait aussi des fonctions de personnel, et je présume que c'est de votre ressort.

Le lgén Couture: Certainement.

Le sénateur Banks: Pouvez-vous nous dire comment cela fonctionne? Cela fonctionne-t-il? Est-ce efficace? Réalisez-vous de votre côté les économies que vous escomptiez? Existe-t-il un risque, quand on parle d'impartition, que ce soit auprès d'une entreprise privée ou autrement, d'y trouver une solution symbolique à court terme, qui deviendrait un obstacle à long terme? Comment cela fonctionne-t-il du côté du personnel?

Le lgén Couture: Je crains justement qu'on ait recours à une solution à court terme qui deviendrait un problème à long terme, de sorte que cela coûtera cher dans quelques années.

En ce qui concerne le personnel, on peut envisager ce que j'appelle des «services de remplacement», plutôt que des «différents modes de prestation de services.» Prenons comme exemple la fonction de recrutement. C'est une fonction complexe et l'on pourrait peut-être donner en sous-traitance une partie de cette fonction ou encore la faire effectuer différemment par des personnes qui ne seraient pas nécessairement en uniforme. Nous examinons cette question.

Le sénateur Banks: Vous parlez du recrutement?

Le lgén Couture: Le processus de recrutement comporte certains éléments qui pourraient être assurés par quelqu'un d'autre. Nous examinons cette question. Il n'y a personne qui soit mieux placé que quelqu'un en uniforme pour recruter une autre personne dans les forces armées. Cela ne changera jamais. Cependant, quelqu'un d'autre qu'une personne en uniforme

With respect to technical training, I do not think we can outsource the training of infantry, the armoured corps, the artillery or the naval or air force trade, although industry, the air force and the navy sometimes have similar things.

A large number of community colleges in Canada train people in the same fields of expertise. We have examined their curriculum and we have compared them to our own requirements in the forces. We have a program we call accreditation, and we recognize the training that they provide to young Canadians. When we enrol these young Canadians, they bypass the technical training in our schools. We bring them in, and we send them to recruit school to make them military personnel. Once they have completed military personnel, sometimes we need to militarize their knowledge, and therefore we have a tailored course for them, which is four to six weeks maximum, as opposed to one year in a technical school. After that, they are posted to the unit. We get them in much faster.

Senator Banks: You also get them cheaper.

LGen. Couture: Of course, yes. We can produce more people with the same number of resources that I have at this time by recognizing what is being taught in the civilian schools. In some other trades, we send them right to recruit school, to the unit, because they have everything we need. That is another way of looking at it.

At the same time, we also ask those colleges if they could not do the training for us, or provide some instructors. We are examining that possibility as well. The thing we have implemented since last year is the accreditation of the community colleges, and we do enrol people right away from those colleges into the recruit school unit for the militarization of their knowledge. To attract them, we provide incentives, bonuses and money to compensate them for having looked after their own training and education. We save a lot of money that way.

Senator Banks: I am going to do a little commercial for the music business. You referred to how appropriate it is for people in uniform to do recruiting. There is a certain emotional thing involved in recruiting for the Armed Forces in every country in the world.

Practically all of the major nations of the world use their military bands as recruiting devices. Certainly, the United States, Great Britain, Australia and New Zealand do. The Canadian Armed Forces, unless they have changed the rules in the last couple of years, use the few bands that are left to play mess dress, military parades and not much else. There are more now than two years ago, so it is getting better.

pourrait s'occuper des formulaires. Cependant, pour attirer les gens, il faut quelqu'un en uniforme.

En ce qui concerne la formation technique, je ne pense pas que nous puissions impartir la formation dans les métiers de l'infanterie, des corps de blindés, de l'artillerie, ou encore des forces navale ou aérienne, bien qu'on ait parfois dans l'industrie des métiers semblables à ceux des membres des forces aérienne et navale.

Un grand nombre de collèges communautaires du Canada forment des gens dans les mêmes domaines de compétence. Nous avons examiné leurs programmes d'études et nous les avons comparés à nos propres exigences dans les forces armées. Nous avons un programme de reconnaissance des titres de compétence et nous reconnaissons la formation que ces collèges fournissent aux jeunes Canadiens. Lorsque nous enrôlons ces jeunes Canadiens, ils n'ont pas besoin d'obtenir la formation technique dans nos écoles. Nous les recrutons et nous les envoyons à l'école des recrues pour en faire du personnel militaire. Lorsqu'ils ont terminé le cours de personnel militaire, nous devons parfois «militariser» leurs connaissances, et nous avons donc organisé un cours spécialement conçu pour eux, d'une durée de quatre à six semaines tout au plus, plutôt qu'un cours d'un an dans une école technique. Ensuite, on les affecte à une unité. Nous pouvons les utiliser beaucoup plus rapidement.

Le sénateur Banks: Ils vous coûtent aussi moins cher.

Le légén Couture: Bien sûr. Nous pouvons obtenir plus de gens avec les mêmes ressources dont nous disposons présentement en reconnaissant la formation reçue dans les écoles civiles. Dans le cas de certains autres métiers, nous les envoyons directement à l'école des recrues, puis à l'unité, parce qu'ils ont toute la formation dont nous avons besoin. C'est une autre façon de voir la chose.

Nous demandons également à ces collèges s'ils ne pourraient pas donner la formation à notre place, ou fournir des instructeurs. Nous examinons également cette possibilité. Depuis l'an dernier, nous reconnaissons la formation donnée par des collèges communautaires, et nous enrôlons immédiatement les diplômés de ces collèges dans l'école des recrues pour y «militariser» leurs connaissances. Nous offrons des incitatifs pour les attirer, nous leur accordons des primes et de l'argent pour les indemniser du fait qu'ils se sont occupés eux-mêmes d'obtenir leur propre formation et leur propre éducation. Nous économisons ainsi beaucoup d'argent.

Le sénateur Banks: Je vais faire une petite publicité pour le secteur de la musique. Vous avez dit à quel point il convenait que des gens en uniforme s'occupent du recrutement. Il y a un certain élément d'émotion qui entre dans le recrutement des forces armées dans tous les pays du monde.

Presque tous les grands pays du monde utilisent leurs musiques militaires comme outils de recrutement. C'est certainement le cas des États-Unis, de la Grande-Bretagne, de l'Australie et de la Nouvelle-Zélande. Cependant, à moins que les choses aient changé ces dernières années, les Forces armées canadiennes utilisent leurs quelques musiques militaires lors de dîners régimentaires, de défilés militaires et c'est à peu près tout. Il y en

I would just urge to you consider this. I know it seems frivolous, perhaps, to an officer who has been in the field, but in the same way and sense that it takes a military man in uniform to do recruiting, you can get an awful lot of people to pay attention to that man in a uniform if he is standing in front of a band. I have been urging for 25 years that the senior people who are concerned with addressing the shortcomings in the military complement do what every other country in the world does, which is to use their bands and, to some extent, design their bands for the purposes of public relations, recruiting and flying the flag, in general, to the public. That is a comment, not a question.

The Chairman: Senator Banks was making a serious point that I think most of us agree with.

Senator Wiebe: I would like to talk about the reserves for a minute. Is there still an officer training program within the reserve brigades throughout Canada?

LGen. Couture: Yes, there is a program called the Regular Officer Training Program. The name has changed but it is exactly the same.

Senator Wiebe: The ROTC applies to people at universities?

LGen. Couture: The REOTP is a subsidized university training plan at a civilian university or at the Royal Military College of Canada. We also have a few reservists at the Royal Military College of Canada under the Reserve Entry Officer Training Program. They follow exactly the same course curriculum and training as any other officer on the campus. I do not have the number, but there are quite a few officers being trained there.

Reservists going to civilian universities who are not directly subsidized by the forces but who are members of a reserve unit we have a plan that is called RESO training. Every summer they do a part of their training. After two, three or four years, depending on the program, they will be a fully-qualified lieutenant.

Last year, in order to encourage those young officers to remain with the reserve after graduating from university, we introduced a very small financial incentive. We pay back \$2,000 a year, up to a maximum of \$8,000 for four years at university, to officers who remain in the reserve. They are paid after every year of university. We do the same thing for the non-commissioned members as well.

Senator Wiebe: Yes, I was aware of that. Is there training for an officer at the brigade level? For example, if someone happens to be a doctor and wants to join the reserves, because of his or her education they would probably qualify as a second lieutenant.

LGen. Couture: Or maybe a captain.

a plus maintenant qu'il y a deux ans, de sorte que la situation s'améliore.

Je vous engage à y penser. Je sais que cela semble peut-être frivole pour un officier qui a été au combat, mais tout comme il faut un militaire en uniforme pour effectuer le recrutement, on peut attirer l'attention de beaucoup de gens sur cet homme en uniforme, s'il se tient devant une musique militaire. Il y a 25 ans que j'exhorte les officiers supérieurs qui sont préoccupés par les problèmes d'effectifs militaires à faire comme tous les autres pays du monde, qui utilisent leurs musiques militaires et, dans une certaine mesure, constituent leurs musiques militaires dans le but de faire des relations publiques, de recruter et d'arborer le drapeau, de manière générale, devant la population. C'est un commentaire que je fais, au lieu de poser une question.

Le président: Le sénateur Banks a présenté un argument sérieux sur lequel nous sommes tous d'accord, je pense.

Le sénateur Wiebe: J'aimerais parler des réserves pendant un instant. Existe-t-il encore un programme de formation des officiers au sein des brigades de réserve du Canada?

Le lgen Couture: Oui, il y a un programme intitulé Programme de formation des officiers de la Force régulière. Le nom a changé, mais le programme est exactement le même.

Le sénateur Wiebe: Le PFOR concerne les gens qui fréquentent une université?

Le lgen Couture: Le Programme de formation pour les officiers (intégration à la Réserve) est un programme de formation universitaire subventionné dans une université civile ou au Collège militaire royal du Canada. Nous avons quelques réservistes qui fréquentent le Collège militaire royal du Canada dans le cadre de ce programme. Ils suivent exactement le même programme de cours et la même formation que tous les autres officiers sur le campus. Je n'ai pas les chiffres, mais il y a un bon nombre d'officiers qui y sont formés.

Pour les réservistes qui fréquentent une université civile et qui ne sont pas directement subventionnés par les forces armées, mais qui sont membres d'une unité de réserve, nous avons un programme de formation intitulé Programme d'intégration à la Réserve — Officiers (PIRO). Chaque été, ils suivent une partie de leur programme de formation. Après deux, trois ou quatre ans, selon le programme, ils deviennent des lieutenants parfaitement compétents.

L'an dernier, afin d'encourager ces jeunes officiers à continuer de faire partie de la Réserve après leur formation universitaire, nous avons offert un très petit incitatif financier. Nous remboursons 2 000 \$ par année, jusqu'à concurrence de 8 000 \$ pour quatre ans d'université, aux officiers qui continuent de faire partie de la Réserve. Ils sont payés après chaque année d'université. Nous faisons la même chose pour les militaires du rang.

Le sénateur Wiebe: Oui, je suis au courant. Existe-t-il de la formation pour un officier au niveau de la brigade? Par exemple, si un médecin veut s'enrôler dans les réserves, en raison de sa formation, il deviendrait probablement sous-lieutenant.

Le lgen Couture: Ou peut-être capitaine.

Senator Wiebe: Is there that kind of training at the brigade level? I know there was back in 1954 when I served as an officer cadet. Is that same kind of training available today?

LGen. Couture: On the professional side, to use your example, a doctor could become a surgeon.

Senator Wiebe: I am asking about someone off the street who has had no military training or, if he had, was a private, can he join the reserves? Is there a program for him to receive officer training at the brigade or at the unit level?

LGen. Couture: Most of the officers go through the RESO training program. That is the one I know best, because that is the army program. In the navy, they join from the street and they go to the naval school which is in Quebec City. I think the air force proceeds the same way. Coming from the street they are being trained to become officers. They have a recruit course that is given in blocks on weekends and evenings during the year. Then there is a summer phase that consists of full-time training. When they go back at the end of the summer to school or to their job then they can serve at the unit. Then they follow the collective training program of that unit.

Senator Wiebe: I am happy to hear that.

BGen. Hearn: The brigades for efficiency recognize the formal course, but in reality every day that a reservist comes in he or she is in training. That is their focus in life as a reservist. During the summer and throughout the year there is formalized training that is managed at the brigade level. A lot of unit training is done after the initial courses.

Senator Wiebe: Across Canada, how many officers would you graduate out of the reserve training program in a year?

LGen. Couture: That is a good question. I do not have that number but I can provide it for you. I do not want to give you an incorrect number.

Senator Wiebe: Last week when we had the Chief of the Land Staff here, General Jeffrey, we talked about some of the problems we were encountering with the army reserves; there are not enough qualified officers at the reserve level to do some of the training. That leads to my next question. In your remarks you mentioned that this year 488 officers and NCMs were taken from the reserves into the regular army. Are we encouraging the depletion of the training at the reserve level? How are we going to address the number of reserve officers in both the brigade and the unit levels?

LGen. Couture: That is a very good question. The transfer from the reserve army to the regular army has increased over the years. We anticipate transferring more than the number that I provided by the end of this fiscal year.

Le sénateur Wiebe: Est-ce qu'il y a une formation de cette sorte au niveau de la brigade? Je sais que cela existait en 1954, quand j'étais élève-officier. Le même type de formation est-il encore disponible aujourd'hui?

Le lgén Couture: Dans le cas des professionnels, pour utiliser votre exemple, un médecin pourrait obtenir une formation de chirurgien.

Le sénateur Wiebe: Je me demande si quelqu'un qui n'a jamais eu de formation militaire, ou s'il en a eu c'était seulement comme simple soldat, peut s'enrôler dans les réserves. Existe-t-il un programme pour permettre à une telle personne d'obtenir une formation d'officier au niveau de la brigade ou de l'unité?

Le lgén Couture: La plupart des officiers passent par le programme de formation appelé PIRO. C'est celui que je connais le mieux, parce que c'est le programme de l'armée. Dans la marine, les gens entrent directement et vont à l'école navale, qui se trouve à Québec. Je pense que c'est la même chose dans la force aérienne. Les gens s'enrôlent directement et obtiennent une formation d'officier. Il y a un cours pour les recrues qui est donné pendant un certain nombre de fins de semaine et de soirées durant l'année. Il y a ensuite la phase estivale, où la formation est donnée à plein temps. À la fin de l'été, ils retournent à l'école ou à leur emploi, puis ils servent dans l'unité. Ils suivent ensuite le programme d'instruction collective de cette unité.

Le sénateur Wiebe: Je suis heureux de l'entendre.

Le bgén Hearn: Pour des raisons d'efficacité, les brigades reconnaissent les cours réguliers, mais en réalité, chaque jour qu'un réserviste sert, il est en formation. C'est l'essence même de la vie d'un réserviste. Pendant l'été et au cours de l'année, il y a des cours réguliers administrés au niveau de la brigade. Une grande partie de la formation au sein de l'unité se fait après les premiers cours.

Le sénateur Wiebe: Dans l'ensemble du Canada, combien d'officiers terminent le programme de formation pour la réserve chaque année?

Le lgén Couture: C'est une bonne question. Je n'ai pas ce chiffre sous les yeux, mais je pourrai vous le fournir. Je ne veux pas vous donner un chiffre inexact.

Le sénateur Wiebe: La semaine dernière, lorsque nous avons reçu le général Jeffrey, chef d'état-major de l'Armée de terre, nous avons parlé de certains des problèmes qui existent dans la Réserve de l'Armée de terre; il n'y a pas suffisamment d'officiers compétents au niveau de la Réserve pour s'occuper d'une partie de la formation. Cela m'amène à ma prochaine question. Vous avez mentionné dans votre exposé, que cette année, 488 officiers et militaires du rang sont passés des réserves à la Force régulière. Encourage-t-on la réduction de la formation au niveau de la Réserve? Comment allons-nous résoudre le problème du nombre d'officiers de réserve au niveau de la brigade et à celui de l'unité?

Le lgén Couture: C'est une très bonne question. Le transfert de l'armée de réserve à l'armée régulière s'est accru au cours des ans. Nous prévoyons que le nombre de transferts sera encore plus élevé d'ici la fin de l'exercice financier.

Should we discourage that or not? I do not think so because, if we do not encourage the people from the reserve to join the regulars, we might lose them anyway. They might not want to remain in the reserve. What I would like to see is the crossing over from the regular back to the reserve at some point in time. We plan to address that in the near future.

The attrition level within the reserve, and it is a little higher in the army than in the other three reserves, is one of the major problems we face today. Every time we lose someone, they have to be replaced with a fresh recruit. We need to be very careful not to let the level of competency get too low because the level of training will erode. Then we will face even more difficulties.

I cannot comment on the problem that General Jeffery mentioned the army is having. However, I am aware of the problem.

When we discuss the transfer from one component to the other, we ask ourselves the question: should we stop it, should we control it, should we discourage it? I think the answer is no, because experience has shown that people will leave anyway. The majority of those who transfer over to the regular force are those who have served on a full-time basis with the unit in an operation or in another capacity. When they return they want to sign on for a little longer. That is the type of people we have.

Senator Wiebe: I imagine part of it is a full-time salary as opposed to a part-time salary. I agree that we certainly should not discourage a reservist from enlisting into the regular forces. Has the department considered leaving that reservist as a regular at that unit to continue on with the training until that unit or that brigade graduates officers to take his or her place?

LGen. Couture: That needs to be examined. However, with the shortage of officers and NCMs in the regular force right now when we have a new member we already have a spot for that person.

Senator Wiebe: Are you saying it is difficult to tell which comes first, the chicken or the egg? If we want to try to encourage 3,000 new recruits into our reserves each year for the next three years, you will have to have officers there to conduct the training.

LGen. Couture: Yes, and the figure is higher than 3,000. This year we have over 4,000 people who want to join the reserves. The army is looking at the number for next year. Before they give me the number of people they want, one thing they will examine is training capacity. It is one thing to get the people in but it is another thing to be sure that we will be able to train them. The commander of the army told me the other day that, before he gives me the final number for the next fiscal year, he needs to examine the training capacity. This is being examined. What solution will they be arriving at? I do not know at the moment.

Devrions-nous décourager cela? Je ne le pense pas, parce que si nous n'encourageons pas les membres de la Réserve à se joindre à la Force régulière, nous risquons de les perdre quand même. Ils ne voudront peut-être pas rester dans la Réserve. Nous aimerions à un moment donné voir des membres de la Force régulière retourner à la Réserve. Nous prévoyons nous occuper de cette question dans un avenir rapproché.

Le niveau d'attrition au sein de la Réserve, niveau qui est un peu plus élevé dans l'Armée que dans les trois autres réserves, est l'un des principaux problèmes auxquels nous faisons face aujourd'hui. Chaque fois que nous perdons quelqu'un, il faut le remplacer par une nouvelle recrue. Nous devons nous assurer de ne pas laisser le niveau de compétence trop diminuer, parce que le niveau de formation en souffrira. Nous nous retrouverons alors devant encore plus de difficultés.

Je ne peux pas faire de commentaire sur le problème dont le général Jeffery a parlé au sujet de l'armée. Cependant, je suis au courant de son existence.

Lorsque nous discutons du passage d'une composante militaire à l'autre, nous nous demandons si nous devrions y mettre fin, le contrôler, ou le décourager. Je pense que la réponse est non, parce que l'expérience nous montre que les gens vont partir de toute manière. La majorité de ceux qui passent à la Force régulière sont ceux qui ont servi à temps plein avec l'unité lors d'une opération ou dans un autre contexte. Lorsqu'ils reviennent, ils veulent s'engager pour un peu plus longtemps. C'est le type de gens que nous avons.

Le sénateur Wiebe: J'imagine que c'est en partie dû au salaire versé pour le travail à temps plein, par opposition au salaire versé pour un travail à temps partiel. Je suis d'accord avec vous pour dire que nous ne devrions certainement pas décourager un réserviste de s'enrôler dans la Force régulière. Le ministère a-t-il envisagé de garder ce réserviste comme un régulier à cette unité pour continuer la formation jusqu'à ce que cette unité ou cette brigade finisse de former des officiers pour prendre sa place?

Le lgen Couture: Il faut examiner cette question. Cependant, étant donné la pénurie d'officiers et de militaires du rang dans la Force régulière à l'heure actuelle, lorsque nous obtenons un nouveau diplômé, nous avons déjà un endroit où l'affecter.

Le sénateur Wiebe: Dites-vous qu'il est difficile de dire quelle est la cause et quel est l'effet? Si nous voulons essayer d'encourager 3 000 nouvelles recrues à s'enrôler dans les réserves chaque année pendant les trois prochaines années, vous aurez besoin d'officiers pour assurer leur formation.

Le lgen Couture: Oui, et il est question de plus de 3 000. Cette année, nous avons plus de 4 000 personnes qui veulent s'enrôler dans les réserves. L'armée est sur le point de fixer son objectif pour l'an prochain. Avant de me donner le nombre de recrues recherchées, l'armée devra examiner sa capacité de formation. C'est bien beau d'amener les gens à s'enrôler, mais il faut s'assurer de pouvoir les former. Le commandant de l'armée m'a dit l'autre jour qu'avant de me donner son chiffre définitif pour le prochain exercice financier, il a besoin d'examiner sa capacité de formation. On examine donc

BGen. Hearn: Senator, of the 488, 60 were officers in that number of components transferred. They were mostly army, as my boss has indicated. Yes, every loss of an officer in a reserve certainly does hurt. It is difficult to say no to a young man or woman who wants to be a member of the regular force.

Senator Wiebe: I would like to address my last question to Dr. Cameron. It concerns post-traumatic stress disorder. I was very pleased to hear the lieutenant-general talking about the armed services taking a look at the kinds of theatres where our forces are deployed and the kinds of training that will be given to them prior to going.

While it has been just a short period of time, have you had a chance to do any kind of study on whether the type of theatre has a bearing on the frequency of post-traumatic stress disorder when they come back?

Col. Cameron: We have not. As you know, our operational trauma and distress centres have been open for about two years now. We are building up a patient base on which to do some of these types of studies. That type of work has been done in other countries, not specifically dealing with peacekeeping operations. That is changing now, but most of the literature on post-traumatic stress disorder comes from armed conflicts.

There is a lesser but growing body of literature on peacekeeping statistics and studies, but most information comes from conflict studies. For example, the literature would indicate that the intensity of conflict influences the risk of participants getting post-traumatic stress disorder.

In peacekeeping tours, the number of tours likely has an influence on risk. The short answer to your question is that we do not have a lot of specific research on the characteristics of the theatre that would indicate greater or lesser risk.

Senator Wiebe: Are you in the process of undertaking such a study?

Col. Cameron: Not yet, no. We have just formed, the first working group to assess the types of research that can be done on the information from the OTSSEs. That particular study is not underway within the medical branch, although it may very well be. I am not sure if the personnel selection world is doing that type of work.

LGen. Couture: We are looking at the operational tempo.

Col. Cameron: Another branch of the military does research in this area, looking at things like operational tempo. They do questionnaires on our soldiers when they are deployed. The major

cette question. Quelle solution trouvera-t-on? Je l'ignore pour l'instant.

Le bgén Hearn: Sénateur, parmi les 488 militaires qui sont passés d'une composante à l'autre, 60 étaient des officiers. Ils faisaient partie de l'armée pour la plupart, comme mon patron l'a dit. Effectivement, chaque fois qu'on perd un officier dans une réserve, cela fait mal. Il est difficile de dire non à un jeune homme ou à une jeune femme qui veut être membre de la Force régulière.

Le sénateur Wiebe: Je veux poser ma dernière question au Dr Cameron. Elle porte sur le syndrome de stress post-traumatique. J'ai été très heureux d'entendre le lieutenant-général dire que les forces armées examinaient les différents types de théâtres d'opération où nos forces sont déployées et les types de formation qu'on leur donnera avant le départ.

Je sais que vous avez eu peu de temps, mais avez-vous eu la possibilité d'effectuer une étude quelconque pour déterminer quel type de théâtre d'opération influe sur l'incidence du syndrome de stress post-traumatique au retour?

Le col Cameron: Nous ne l'avons pas fait. Comme vous le savez, nos centres de soutien pour trauma et stress opérationnels (CSTSO) fonctionnent maintenant depuis environ deux ans. Nous sommes en train d'établir une base de données sur les patients afin d'effectuer certains types d'études. On en a fait dans d'autres pays, mais pas spécifiquement en ce qui concerne des opérations de maintien de la paix. La situation est en train de changer, mais la plus grande partie de la documentation concernant le syndrome de stress post-traumatique concerne des conflits armés.

Il existe de plus en plus de documentation concernant des statistiques et des études relatives au maintien de la paix, mais la plus grande partie des informations provient d'études concernant les conflits armés. La documentation révèle par exemple que l'intensité du conflit influence le risque pour les participants de souffrir du syndrome de stress post-traumatique.

En ce qui concerne les missions de maintien de la paix, le nombre de missions influe probablement sur le risque. Pour répondre brièvement à votre question, je dirais que nous n'avons pas fait beaucoup de recherche spécifiquement sur les caractéristiques des théâtres d'opération qui présenteraient plus ou moins de risque.

Le sénateur Wiebe: Êtes-vous en train d'entreprendre une telle étude?

Le col Cameron: Non, pas encore. Nous venons de former le premier groupe de travail chargé d'évaluer les types de recherche qu'on peut faire à partir des informations provenant des CSTSO. Cette étude ne se fait pas actuellement au sein de la direction des services médicaux, mais il se peut fort bien que cela se fasse. Je ne sais pas vraiment si l'on fait un travail de cette nature dans le secteur de la sélection du personnel.

Le lgén Couture: Nous examinons la question du rythme de participation à des opérations.

Le col Cameron: Un autre élément des forces armées effectue des recherches dans ce domaine, notamment en ce qui concerne le rythme de la participation à des opérations. On fait remplir des

study we are doing right now is to look at the actual distribution of mental illness amongst our Canadian Forces personnel. We want to identify the most significant problems in terms of incidence and prevalence and compare that to the Canadian population to see where we differ. That is where most of our effort is going right now.

Senator Wiebe: I should maybe inform you of the reason for my interest in this. I know of two situations from Bosnia. We started to hear about post-traumatic stress disorder from the first group of peacekeepers who went there when the rules of engagement were such that they would observe and report. They could only stand and watch the atrocities take place.

Under our new rules of engagement, our trained soldiers can go in and actually stop the atrocities. I visited our troops during the first and second parts and I noticed quite a difference in the attitudes of our peacekeepers after the new rules had been applied. I suggest the armed services should certainly be looking at that area.

Col. Cameron: Yes. We have learned the same thing. It is certainly an excellent idea for us.

LGen. Couture: The rules of engagement are designed to support the mission or the mandate of the force. Sometimes we need to look at the mandate and the way the force will be deployed in a specific theatre to see what is possible, what is doable and not doable.

Senator Wiebe: We know the rules of engagement and the mandate prior to sending our troops. If the study shows that different types of training or different personnel should be sent to those different theatres, I hope we can act on that information.

Senator Banks: Or if the government sets out the wrong rules of engagement. Did we not have post-traumatic stress disorder between 1940-46 because we did not know enough to recognize it, or because it did not exist, or had we not named it yet? Did we call it shell-shock?

Col. Cameron: Yes. Obviously it is not a new condition. It has been with us, I am sure, since before we kept records on people. People now look back at veterans' records from various conflicts and see, in some of the symptoms, this disorder.

In the last ten years particularly, research has been done to help us understand exactly what causes it and what is effective in treating it and what can prevent it. That information has been increasing exponentially, so our understanding is improving.

questionnaires à nos soldats lorsqu'ils sont déployés. La principale étude que nous effectuons présentement consiste à examiner la distribution réelle de cas de maladie mentale au sein des effectifs des Forces canadiennes. Nous voulons identifier les problèmes les plus significatifs en ce qui concerne l'incidence et la prévalence, par comparaison avec la population canadienne, pour voir où se présentent les différences. C'est là que nous concentrons actuellement la plus grande partie de nos efforts.

Le sénateur Wiebe: Je devrais peut-être vous informer de la raison de mon intérêt pour cette question. Je connais deux cas de militaires qui sont revenus de la Bosnie. Nous avons commencé à entendre parler du syndrome de stress post-traumatique dès le retour du premier groupe de Casques bleus qui sont allés là-bas quand, d'après les règles d'engagement, ils pouvaient seulement observer et signaler. Ils pouvaient seulement se tenir là à regarder les atrocités dont ils étaient témoins.

En vertu de nos nouvelles règles d'engagement, nos soldats professionnels peuvent intervenir pour empêcher les atrocités. J'ai rendu visite à nos troupes pendant les première et deuxième parties, et j'ai remarqué toute une différence dans l'attitude de nos Casques bleus après l'entrée en vigueur des nouvelles règles d'engagement. Je pense que les forces armées devraient certainement examiner cet aspect de la question.

Le col Cameron: Certainement. Nous avons appris la même chose. C'est certainement une excellente idée.

Le lgen Couture: Les règles d'engagement sont conçues en vue d'appuyer la mission ou le mandat de la force déployée. Nous devons parfois examiner le mandat et la façon dont la force de maintien de la paix sera déployée dans un théâtre donné pour voir si c'est possible, si c'est faisable ou non.

Le sénateur Wiebe: Nous savons quelles sont les règles d'engagement et le mandat avant d'envoyer nos troupes. Si l'étude montre qu'il faudrait envoyer dans ces théâtres d'opération différents du personnel différent ou ayant une formation différente, j'espère que nous pourrions agir en fonction de cette information.

Le sénateur Banks: Ou si le gouvernement établit les mauvaises règles d'engagement. N'y a-t-il pas eu de cas de syndrome de stress post-traumatique entre 1940-1946 parce que nous n'en savions pas assez pour le reconnaître, ou parce que ce syndrome n'existait pas, ou encore parce qu'on ne lui avait pas donné de nom? Parlions-nous alors de traumatisme dû au bombardement?

Le col Cameron: En effet. Il ne s'agit manifestement pas de nouveaux troubles médicaux. Je suis persuadé que cela existait avant que nous tenions des dossiers. On regarde maintenant les dossiers des anciens combattants qui ont participé à divers conflits, et l'on peut reconnaître ce syndrome, d'après certains symptômes.

Au cours des 10 dernières années en particulier, on a fait des recherches pour parvenir à comprendre exactement les causes de ce syndrome, afin de trouver un traitement efficace et de chercher même à le prévenir. Ces informations se multiplient de façon exponentielle, ce qui nous permet d'améliorer notre compréhension de ce syndrome.

LGen. Couture: In the First World War, we called it "shell-shock." In the Second World War, they called it "battle fatigue." The term "post-traumatic stress disorder" has been brought into the literature very recently.

Senator Day: I read through your briefing notes of your presentation to the House of Commons Standing Committee on National Defence. You seemed to suggest that general recruiting problems had been resolved. Then I read your notes for your presentation here today. You have noted that there are challenges to be faced in relation to recruiting problems.

That suggests that, within that month, you had gotten word back from some of your colleagues who came before the senate committee. That encouraged me. That was a good indication.

While we were out in Esquimalt and met many full-time reservists that were working full-time in the Armed Forces and wanted to transfer to the regular force because they had worked awhile and realized they liked the life.

This was not long ago. We heard a general belief from these non-commissioned, enlisted people that it would be easier for them to get in the regular force by not telling anyone, but by quitting the reserve and then applying as if they were a fresh person.

LGen. Couture: Senator, I told SCNDVA that the recruiting campaign was going well but there are some problems. Some occupations are fairly easy to recruit. As I mentioned earlier, though, 19 occupations are at risk at the moment. In our colour coding, green is okay. Yellow requires attention. Red needs more attention.

All of those 19 occupations are highly technical.

We have the same problems today that we had a month ago. We have started some initiatives to target the community colleges that produce this kind of training. The major effort will be ongoing until January in order to target the people that will graduate in May.

It is true that at one time it was easier for a reservist to quit the unit, and then come to the centre and say that he wanted to enrol. If he mentioned his reserve experience, it would take us a long time to verify the records. We had to verify his rank et cetera. Once we learned that we could not always verify that experience, we changed the process. It was absolutely ludicrous. A young person will now tell his or her officer that they want to join. They fill in an application, which will be sent to the recruiting centre and then the process should be simple. I have evidence that sometimes there are long delays, but as I said in my remarks at the beginning, the problem has been addressed and is still being addressed.

Le Igén Couture: Au cours de la Première Guerre mondiale, on parlait de «traumatisme dû au bombardement». Pendant la Seconde Guerre mondiale, on a parlé «d'épuisement au combat». L'expression «syndrome du stress post-traumatique» est apparue très récemment dans la documentation.

Le sénateur Day: J'ai lu les notes d'information remises lors de votre exposé devant le Comité permanent de la défense nationale de la Chambre des communes. Vous semblez avoir dit que les problèmes généraux de recrutement étaient résolus. Ensuite, j'ai lu les notes que vous nous avez remises pour votre exposé d'aujourd'hui. Vous y signalez que les problèmes de recrutement présentent des défis.

Cela indiquerait que, pendant ce mois-là, vos collègues qui avaient comparu devant le comité du Sénat vous avaient contacté. C'est encourageant. Voilà donc une bonne nouvelle.

Alors que nous étions à Esquimalt et discussions avec des réservistes à temps plein, c'est-à-dire pleinement à la disposition des forces armées, ceux-ci nous ont parlé de demander d'être intégrés à la Force régulière, car ils disaient aimer ce genre de vie et avaient déjà maintenant une certaine expérience.

Il n'y a pas très longtemps de cela. Certains de ces simples réservistes, des gens qui s'étaient engagés dans la Réserve de leur propre chef, disaient même qu'il serait plus facile de se faire recruter dans la Force régulière, sans rien dire, c'est-à-dire en quittant la Réserve et en faisant une demande sans dire d'où ils venaient.

Le Igén Couture: Sénateur, j'ai bien dit devant le Comité de la défense nationale de la Chambre que la campagne de recrutement se déroulait bien, avec cependant certains problèmes. Il est facile de recruter dans certains corps de métier. Comme je l'ai dit tout à l'heure, cependant, il y a 19 professions qui sont en ce moment à la limite. Dans notre code, le vert c'est bien, le jaune demande une certaine vigilance, et le rouge encore plus.

Ces 19 métiers sont hautement techniques.

Nous avons aujourd'hui les mêmes problèmes que nous avions il y a un mois. Nous avons commencé une campagne de prospection dans les collèges communautaires où ce genre de formation est dispensé. L'essentiel de l'effort va se poursuivre jusqu'au mois de janvier, pour pouvoir nous adresser à ceux qui vont obtenir leur diplôme au mois de mai.

Il est vrai qu'à une certaine époque il était plus facile pour un réserviste de simplement plier bagage, et de se présenter ensuite au centre pour être engagé. S'il parlait de la réserve, tout était ralenti parce que nous avions à vérifier les dossiers. On vérifiait son grade, et cetera. Lorsque nous avons constaté qu'on ne pouvait pas toujours tout vérifier, nous avons changé notre fusil d'épaule. C'était un petit peu excessif. Maintenant les jeunes vont simplement dire à leur officier qu'ils veulent s'engager. Ils remplissent la demande, ce sera dépêché au centre de recrutement, les formalités devraient être réduites. Je sais que dans certains cas il faut attendre longtemps, mais comme je l'ai dit tout à l'heure, on a déjà remédié à une partie du problème et on continue.

My intent is to have the component transfer made as easy as possible. I want it to be done in a matter of days as opposed to weeks, but there will always be some exceptions. We sometimes have difficulty finding some records. In order to provide the credit that he or she claims to have, we need to verify the qualifications that they had when they left. We also need to verify their medical condition when they left and their medical condition when they join. If they left service under a medical condition, that may create some difficulty for re-enrolment.

We do not want to enrol people who have criminal records or ideas that we do not espouse in Canadian society.

Perhaps you will hear that it still takes a long time, but we are working on it. We have streamlined the process as much as possible. We are still looking at it to make it even better.

BGen. Hearn: As my boss mentioned at the other place, indeed we are quite successful in recruiting. One will see as one travels across our bases and stations across the country, people are still saying they are short of staff. It takes us about 18 months to train a recruit as a non-commissioned member. In some cases for a very specialized position such as a fire control systems technician, it takes 4 years to train. It takes two years to five years to train an officer. From the time we get an individual to the time he hits a squadron or an army unit, there is a bit of lag.

Senator Day: You mentioned the colour coding of specialty, military occupations. Do you have statistics that you could provide to us in terms of numbers and what you have listed in the different categories?

LGen. Couture: Yes. We can leave it when we depart.

Senator Day: In terms of quality control and testing your system, do you have any statistics on how long it takes an individual who walks through the door of a recruiting office to be sworn in and ready for basic training. Do you have any indication as to how long that takes?

BGen. Hearn: Yes, we do. I will put it in categories. For the majority of Canadians who are committed to joining as they enter our recruiting centre, it could take as little as two weeks. It could take four weeks. That is our program. If you do have a clean security record that only takes 24 hours to determine, and you are medically fit, in you come.

Many want to join but they come for information first. They will come back later. Obviously, that ends up in a delay.

If there is a medical issue, there is no question that we will take longer. We have speeded up the process. I would not want to say that for everyone it is four weeks. It is my boss' goal to hit four weeks.

Ce que je veux, c'est que ce genre de transfert soit aussi facile que possible. Cela devrait se faire en quelques jours, sans avoir besoin de plusieurs semaines, mais il y aura toujours des exceptions. Quelquefois on a du mal à trouver les dossiers. Pour leur donner l'accréditation qu'ils réclament, nous avons besoin de vérifier leurs qualifications et compétences au moment où ils étaient partis. Il faut aussi vérifier le dossier médical au moment de leur départ, et procéder à un nouvel examen médical. Si ces candidats ont quitté la réserve avec une affection quelconque, cela pourrait dans certaines circonstances faire problème.

Nous ne voulons pas recruter des gens qui ont des antécédents criminels, ou des idéaux qui ne sont pas ceux de la société canadienne.

Certains vous diront donc qu'il faut attendre longtemps, mais nous y travaillons. Nous avons rationalisé la procédure autant que possible. Nous voulons, de proche en proche, l'améliorer.

Le bgén Hearn: Comme l'a dit mon chef à l'autre endroit, nous avons de bons résultats sur le plan du recrutement. Évidemment, si l'on se déplace de base en base dans le pays, il y aura toujours des gens pour dire qu'ils n'ont pas le personnel nécessaire. Il nous faut environ 18 mois pour former une nouvelle recrue au grade de sous-officier. Pour un poste très spécialisé, tel que les techniciens des systèmes de lutte contre l'incendie, il faut quatre années de formation. Il faut de deux à cinq ans pour former un officier. Entre le moment où nous inscrivons quelqu'un sur nos listes, et celui où il va pouvoir rejoindre son unité, son escadron, il se passe pas mal de temps.

Le sénateur Day: Vous avez parlé de votre code de couleurs pour les spécialités, pour les métiers militaires. Est-ce que vous pourriez nous fournir des statistiques, avec des chiffres par catégorie?

Le lgén Couture: Oui. On pourra vous laisser cela avant de partir.

Le sénateur Day: Avez-vous un contrôle de la qualité et des vérifications qui vous permettent ensuite d'avoir des statistiques sur le temps qui s'écoule entre le moment où quelqu'un se présente au recrutement, prête serment, et le moment où il est prêt à recevoir sa formation. Est-ce que vous avez une idée de ce que cela représente?

Le bgén Hearn: Oui. Je rangerai ça par catégorie. Pour la majorité des Canadiens réellement prêts à s'engager au moment où ils se présentent, cela peut se faire en deux semaines. On peut aller jusqu'à quatre semaines. C'est ce que permet le programme. Et si, sur le plan de la vérification de la sécurité, il n'y a rien de douteux et que cela peut se faire en 24 heures, et que par ailleurs vous êtes apte sur le plan physique, vous êtes pris tout de suite.

Beaucoup de ceux qui se présentent viennent d'abord s'informer. Ils reviennent ensuite, et évidemment cela allonge le temps nécessaire.

S'il y a un problème médical, tout sera aussi retardé. Nous avons bien accéléré les choses, et cependant je ne voudrais pas dire que pour tout le monde cela peut se faire en moins de quatre semaines. L'objectif de mon chef est effectivement quatre semaines.

If you had asked us that question two to three years ago, the answer would have been up to eight months. I would say reasonably between one to two months would be fair given the distribution of recruiting centres across the country.

Senator Day: In relation to the specific trades that you are now trying to recruit, you said that you would like to bring them in from community colleges where they have basic training and then you "militarise" them. Interesting word.

LGen. Couture: That is the only word that came to mind. We must provide military training.

Senator Day: I understand that. Is that a short-term policy or is it a long-term policy?

LGen. Couture: That is a long-term policy because we realize that some community colleges are producing people that are meeting the requirements we have, up to a certain level. If we enrol some of those graduates, why then should we start all over again? The people that we train will be bored because they will be studying what they have already learned. Approaching the community colleges is a long-term policy.

Senator Day: I do not understand how the Canadian Forces Housing Agency and the personnel support program work. Is this done through outsourcing or is this a new agency within the Armed Forces. If the latter, does the boss of that wear a uniform and report to you? How does that work in terms of the governance of these organizations?

LGen. Couture: Let me start with the Canadian Forces Personal Support Agency. We call it the CFPSA.

Senator Day: It is okay if you say the name first and then abbreviate.

LGen. Couture: The Canadian Force Personal Support Agency, CFPSA, belongs to the Canadian Forces. It is not an independent agency. The military family resource centres network, the CANEX stores and long-term disability plan that we have for the troops, plus a few other services are all to be found in CFPSA. This group provides for us the recreation program and the sports program. They do the testing for the physical fitness program. The chief executive officer and president report through me.

The agency is governed by a board of directors and is chaired by the CDS. The members of the board of directors are the commander of the army, navy and air force, me, the Canadian chief foreign officer, a legal adviser and one of the ADMs that work with us. It belongs to us. It is not outsourced.

I could organize a special briefing for you or any of your colleagues, if you want to, on the mandate and the objective role of the CFPSA.

Senator Day: I would take you up on that. I would appreciate having that.

LGen. Couture: We will organize it.

Si vous nous aviez posé la même question il y a deux ou trois ans, la réponse aurait été huit mois. Je dirais, pour être sûr, que cela se situe aujourd'hui entre un et deux mois, selon les centres de recrutement.

Le sénateur Day: Pour ce qui est de ces spécialités pour lesquelles vous cherchez des candidats, vous disiez que vous aviez contacté les collèges communautaires où on leur dispense une formation de base, et ensuite vous les militarisez. Terme intéressant.

Le lgén Couture: C'est le seul mot qui m'est venu à l'esprit. Oui, nous fournissons la formation militaire.

Le sénateur Day: Je comprends. Est-ce que vous nous parlez ici d'une politique pour l'immédiate, ou s'agit-il d'une politique à long terme?

Le lgén Couture: C'est quelque chose de prévu pour le long terme, car certains collèges communautaires forment des gens qui correspondent à notre demande, jusqu'à un certain niveau. Si nous recrutons certains de ces diplômés, pourquoi recommencer à zéro? Cela ne ferait que les ennuyer, puisqu'ils ont déjà acquis ces connaissances. Cette campagne auprès des collèges communautaires est quelque chose qui va rester.

Le sénateur Day: Je ne comprends pas comment le Bureau du logement des Forces canadiennes et le programme de soutien au personnel fonctionnent. Est-ce que vous sous-traitez à l'extérieur, ou s'agit-il d'un nouvel organisme au sein des forces armées? Si c'est cela, est-ce que le patron de cet organisme est en uniforme et relève de vous? Comment est-ce que l'administration de ces organismes fonctionne?

Le lgén Couture: Je vais commencer par l'Agence de soutien du personnel des Forces canadiennes, l'ASPFC.

Le sénateur Day: C'est bien que vous donniez d'abord le nom au long avant l'abréviation.

Le lgén Couture: L'Agence de soutien du personnel des Forces canadiennes, l'ASPFC, appartient aux Forces canadiennes. Ce n'est pas un organisme indépendant. On y retrouve un certain nombre de services, tels que les centres de ressources pour les familles militaires, les magasins CANEX et le régime d'invalidité à long terme destiné aux troupes, plus quelques autres. On y trouve aussi le programme sports et loisirs. Cet organisme s'occupe également des examens du programme de mise en condition physique. Le PDG et le président relèvent de moi.

L'Agence est dotée d'un conseil d'administration, avec pour président, le chef d'état-major. Au conseil d'administration, on trouve le commandant en chef de l'armée, de la marine et de l'armée de l'air, moi, l'officier supérieur responsable de l'étranger, un conseiller juridique et un des sous-ministres qui travaillent avec nous. C'est un organisme qui fait partie de nos structures, et on ne sous-traite pas à l'extérieur.

Je pourrais d'ailleurs organiser une séance d'information spéciale pour vous ou vos collègues, si vous le désirez, portant sur le mandat et le rôle joué par cet ASPFC.

Le sénateur Day: Je vous prends au mot, j'aimerais bien effectivement qu'on ait cette séance d'information.

Le lgén Couture: Nous ferons ce qu'il faut.

Senator Day: The chief operating officer is not in uniform?

LGen. Couture: Up until 18 months ago, it was a general officer, like me. We have hired a civilian. Members within the executive team of that organization are mostly ex-military.

On bases, we employ civilian personnel, personnel that are ex-military, or family members, the spouse of one of our military personnel.

Senator Day: On a number of bases, particularly in the athletic side of things, I have seen members of PSP wearing uniforms or T-shirts or sport jackets, black and red, or whatever their colours are. Is this a branding from a non-military point of view or are they trying to create regimental loyalty the same way other that regiments do?

LGen. Couture: I would say it is the latter. When we created the agency, most of the people who were in uniform, before providing physical recreation and fiscal fitness training, came back to the agency dressed in civvies. They have that kind of loyalty. The new recruits that embrace the agency are very loyal to it. When they wear the colours they are being loyal to the organization. The motto of the organization is "We Serve Those Who Serve." That tells you about the mentality of the group.

The housing agency does not belong come under my supervision; it belongs to my colleague, the Assistant Deputy Minister, Infrastructure and Environment. Their mandate is to manage the housing portfolio of the Canadian Forces. That is, the PMQ, permanent married quarters.

Senator Day: Is there a contract between DND and the housing agency? The buildings belong to DND, but in terms of setting the rent, what kind of control does DND have on the agency? I understand it is supposed to be market place and then there are supplements and housing allowances. What kind of control on a year-to-year basis does DND have in relation to the rent, the repairs and the standard of housing for these personnel?

LGen. Couture: We provide a lot of money for health and safety repair. One of the recommendations from the SCNDVA report was to fix the PMQs. The rent is market value, based on the local market. It is a Treasury Board policy that we need to follow. It is established by a survey done by the Canadian Mortgage Housing Corporation, CMHC. There is some kind of provincial rent control that applies. If it is too large, then we ask the agency not to implement it. Until last year, we were capping the increase up to a certain number of dollars per month. This year is the last year that we will be doing that. By next September, except where there is provincial rent control for people who are residing in and still remain in the PMQ, there should be at market value everywhere.

The Canadian Forces accommodation policy calls for providing access to suitable and affordable housing to our members, wherever they serve. We encourage this through the local private sector and the Crown intervenes only if the private sector cannot

Le sénateur Day: Le PDG n'est pas en uniforme?

Le lgen Couture: Jusqu'à il y a 18 mois c'était un officier général, comme moi. Mais nous avons recruté un civil. Les cadres supérieurs de l'Agence sont en général d'anciens militaires.

Dans les bases, nous employons du personnel civil, également d'anciens militaires, ou des membres des familles, les conjoints des militaires.

Le sénateur Day: Sur plusieurs bases, et notamment du côté des activités athlétiques, j'ai vu des membres des PSP porter des uniformes, ou même des T-shirts ou vestes de sport, rouges et noirs, je ne me souviens plus exactement des couleurs. S'agit-il d'une espèce de marque que portent les civils, essaie-t-on de créer le même genre de loyauté que l'on crée à l'égard des régiments, ailleurs?

Le lgen Couture: Probablement. Lorsque nous avons créé l'Agence, la plupart de ceux qui portaient l'uniforme, avant de passer à des fonctions de formation aux sports et aux activités récréatives, sont passés à l'Agence habillés en civil. C'est une question de loyauté. Les nouvelles recrues qui entrent dans l'Agence lui sont très loyales. Et ces couleurs sont une façon de se déclarer. La devise de l'organisation est: «Nous servons ceux qui servent». C'est pour vous donner une idée de leur mentalité.

Le Bureau de logement ne relève pas de mes attributions; c'est mon collègue, le sous-ministre adjoint à l'infrastructure et à l'environnement qui s'en occupe. Le Bureau est là pour gérer le parc résidentiel des Forces canadiennes. Il s'agit des PMQ, les logements familiaux.

Le sénateur Day: Y a-t-il un contrat entre le ministère et le Bureau du logement? Les bâtiments appartiennent à la Défense nationale, mais pour ce qui est des loyers, est-ce que le ministère impose ses décisions au Bureau? Si je comprends bien, cela fonctionne comme un marché, et il y a ensuite des allocations au logement qui sont prévues. Le ministère décide-t-il des loyers, des réparations à faire et des normes en matière de logement pour le personnel?

Le lgen Couture: Nous fournissons effectivement une partie importante de l'argent destiné aux réparations nécessaires sur le plan de l'hygiène et de la sécurité. Une des recommandations du comité de la Chambre, dans son rapport, avait été de réparer les logements familiaux. Le loyer se décide en fonction du marché, le marché local. C'est une politique du Conseil du Trésor qui nous est imposée. C'est fixé en fonction d'une enquête de la Société canadienne d'hypothèques et de logement, la SCHL. La réglementation de plafonnement des loyers de la province s'applique. Si le plafond est trop élevé, nous demandons au Bureau de ne pas en tenir compte. Jusqu'à l'an dernier, nous fixions le plafond de l'augmentation du loyer mensuel. Ce sera d'ailleurs cette année la dernière fois que nous le ferons. À partir de septembre, sauf là où le plafonnement provincial s'impose, pour ceux qui vivent dans ces logements familiaux, nous nous en tiendrons à ce que le marché nous indiquera.

La politique de logement des Forces canadiennes prévoit de loger, à un prix abordable, tous nos soldats, où qu'ils soient, et de façon convenable. En général, nous nous adressons au marché local privé, et l'État n'intervient que si le marché local n'a rien de

provide suitable access. We do surveys on a regular basis to see if the private sector can provide access. If they cannot, then there will be Crown intervention. We have houses owned by the Crown. We call them PMQs. They are maintained by the housing agency, which also collects the rent and uses the rent revenue for operating expenses, including maintenance, and so on. For re-capitalization and upgrades, the department sometimes provides funding.

Senator Day: Is this housing agency a for-profit or a not-for-profit agency?

LGen. Couture: They have to balance at year-end but it is not-for-profit. They reinvest their revenue into maintenance. It is not a private agency. The people working in it are public servants. It is part of the portfolio of the Assistant Deputy Minister, Infrastructure and Environment.

Senator Day: When I get a briefing of the PSP, perhaps I can get a briefing of this other one, as well.

LGen. Couture: I will ask them.

Senator Day: I do not mind going to them.

LGen. Couture: Perhaps other senators would be interested in this information, too.

The Chairman: I have asked the clerk.

LGen. Couture: We will do it through the clerk, then.

Senator Day: Some of us have heard of some difficulty in relation to housing for military personnel at the Rockcliffe establishment. There are PMQs in that area, but some of the houses and some of the former PMQs that were owned by DND have been either sold or leased to another agency and they are non-military personnel. In other words, it is subsidized housing. There is some conflict going on. Are you familiar with that problem? Maybe I could brief you on that some time.

LGen. Couture: You should ask that question to infrastructure and environment.

Senator Atkins: As a matter of information, Senator Cohen's report was "Unsung Heroes: The Quality of Life Perspective on Canada's Military Families." If you are interested, she introduced an inquiry in the senate and I spoke to it last Thursday and closed the debate in this case.

You will probably be interested to know that the CDS, when he spoke to us here, was asked the question: What would you do if you received more funding?

LGen. Couture: Do you want my answer?

Senator Atkins: I think you would be more interested in his.

LGen. Couture: I think I know his answer.

Senator Atkins: I directed him to three different requirements. The first area would be people. That is where we need to put our efforts and that is where additional funding would be focused.

convenable à offrir. Nous faisons régulièrement des sondages pour vérifier. Lorsque le marché local ne suffit pas, l'État intervient. Il y a donc des logements qui sont propriété de l'État. Ce sont ces logements familiaux. Ils sont donc confiés au Bureau du logement, qui s'occupe des loyers et utilise ensuite ces recettes pour les dépenses de fonctionnement, y compris l'entretien, et cetera. Pour les rénovations, pour les investissements d'infrastructure, c'est parfois le ministère qui finance.

Le sénateur Day: Ce bureau du logement est-il un organisme à but lucratif?

Le lgén Couture: Non, mais les comptes de fin d'exercice doivent être équilibrés. Les recettes sont réinvesties en entretien. Ça n'est pas un organisme privé. Ceux qui y travaillent sont des fonctionnaires. Cela fait partie des responsabilités du sous-ministre adjoint à l'infrastructure et à l'environnement.

Le sénateur Day: Lorsque j'aurai ma séance d'information sur le programme de soutien au personnel, je pourrai peut-être poser des questions sur ce bureau.

Le lgén Couture: Je leur poserai la question.

Le sénateur Day: Je pourrais communiquer avec eux moi-même, cela ne me dérange pas.

Le lgén Couture: Cette information pourrait aussi intéresser d'autres sénateurs.

Le président: J'en ai parlé à la greffière.

Le lgén Couture: Nous communiquerons avec la greffière dans ce cas-là.

Le sénateur Day: Certains sénateurs ont entendu parler des difficultés de logement des militaires à la base de Rockcliffe. Il y a des logements familiaux là-bas, mais certaines maisons et certains anciens logements familiaux qui appartenaient au ministère de la Défense nationale ont été vendus ou loués à une autre agence pour loger du personnel non militaire. En d'autres mots, il s'agit de logements subventionnés. Il y a un conflit à l'heure actuelle. Êtes-vous au courant de ce problème? Je pourrai vous en parler à un moment donné.

Le lgén Couture: Vous devriez poser cette question aux gens de l'infrastructure et de l'environnement.

Le sénateur Atkins: À titre d'information, le rapport du sénateur Cohen s'intitulait «Héros méconnus: Perspectives sur la qualité de vie des familles militaires canadiennes». Si cela vous intéresse, elle a présenté une interpellation au Sénat et j'ai pris la parole à ce sujet jeudi dernier pour en clore le débat.

Vous voudriez peut-être savoir que lorsque le chef d'état-major a comparu devant nous, on lui a posé la question suivante: que feriez-vous si vous deviez recevoir plus d'argent?

Le lgén Couture: Voulez-vous ma réponse?

Le sénateur Atkins: Je pense que sa réponse vous intéresserait plus.

Le lgén Couture: Je pense que je connais sa réponse.

Le sénateur Atkins: Je l'ai dirigé vers trois différents besoins. D'abord, les gens. C'est dans ce domaine qu'il faut déployer nos efforts et investir des fonds supplémentaires.

When he was asked if that meant quality of life recruitment and training? He said, "All three."

What has happened to the National Defence Medical Centre?

LGen. Couture: The NDMC building or the function of the NDMC?

Senator Atkins: The whole thing. What replaced it?

LGen. Couture: The National Capital Region Health Care Centre is a centre where a group of professional medical people provides health care to military members here in the NCR. NDMC used to be a full-fledged hospital. In 1994-95, as part of Operation Phoenix a restructuring of medical organizations began with the objective to be more focused to support the deployed operation, and to rely a little more on the civilian sector for health care. We felt that we could buy some health care services at a better cost on the civilian market. We got rid of every hospital that we had across the country. I think we had five, including the NDMC. The building needed millions of dollars of repair. It was a matter of deciding either to fix it and maintain the clinic or go somewhere else.

Senator Atkins: Was it a good decision?

LGen. Couture: Was it a good decision in 1995?

Senator Atkins: Yes.

LGen. Couture: It would be inappropriate for me to comment on that. I am a user of that service.

Col. Cameron: The best and the only way to maintain expertise in our people is to give them the types of patients that they need to keep their skills up. Our surgeons need to see trauma victims; our anaesthetists need to give anaesthetics to people with complex illnesses and with multiple traumas. This is true down the line, for our nurses, our general practitioners, our PAs, and so on.

In the last five or six years, we have moved the people who used to work in the operating rooms at NDMC to civilian hospitals to give them access to those types of patients to keep their skills up. We have done that so when they go to an overseas deployment, the physician that our person is seeing in Bosnia, or wherever, is clearly a superior person based on the experience he or she had here in Canada. Our system is getting so small that our ability to provide that type of patient just is not there any more in Canada. Independent of any other concerns that started the process of our closing our hospitals, there is an imperative now to do that.

LGen. Couture: You asked me if it was a good decision. I will not comment on that decision, but I will tell you one thing. Our health care system has come to a level where we feel it is not providing what we need for garrisons and operations. That is why we have launched the RX 2000, which is a renewal of our health

Lorsqu'on lui a demandé si cela voulait dire les initiatives de qualité de vie, de recrutement et de formation, il a répondu: «Les trois».

Qu'est-ce que le Centre médical de la Défense nationale est devenu?

Le lgén Couture: L'immeuble ou la fonction?

Le sénateur Atkins: Le tout. Qu'est-ce qui l'a remplacé?

Le lgén Couture: Le Centre de santé de la Région de la capitale nationale est un centre qui regroupe des professionnels dans le domaine médical qui fournissent des soins de santé aux militaires dans la région de la capitale nationale. Le CMDN était un hôpital au plein sens du terme. En 1994-1995, dans le cadre de l'Opération Phoenix, nous avons commencé à restructurer les services de santé afin de mettre l'accent sur les services de santé fournis lors des déploiements et afin d'avoir un peu plus recours au secteur civil dans ce domaine. Nous étions d'avis que nous pouvions acheter certains services à un meilleur prix sur le marché civil. Nous nous sommes débarrassés de tous nos hôpitaux à travers le pays. Je pense que nous en avions cinq, y compris le CMDN. Il faudrait investir des millions pour réparer l'immeuble. Il fallait choisir entre réparer l'immeuble et maintenir la clinique ou aller ailleurs.

Le sénateur Atkins: Est-ce que c'était une bonne décision?

Le lgén Couture: Est-ce que c'était une bonne décision en 1995?

Le sénateur Atkins: Oui.

Le lgén Couture: Ce serait mal placé pour moi de faire des commentaires à ce sujet. Je profite de ces services.

Le col Cameron: La meilleure et d'ailleurs la seule solution pour maintenir le niveau de nos médecins est de leur donner la possibilité d'exercer auprès de malades qui leur permettront de rester à jour. Nos chirurgiens doivent opérer des accidentés, nos anesthésistes doivent avoir affaire à des sujets qui souffrent de traumatismes multiples ou de complications. C'est vrai pour tout le monde, nos infirmières, nos omnipraticiens, nos adjoints aux médecins, et ainsi de suite.

Les cinq ou six dernières années, nous avons envoyé les gens qui travaillaient auparavant dans des salles d'opération au CMDN dans des hôpitaux civils pour leur donner la possibilité d'exercer auprès de malades qui leur permettront de rester à jour. Nous avons fait cela pour que les médecins qui sont déployés à l'étranger et qui traitent des malades en Bosnie ou ailleurs aient vraiment des compétences supérieures grâce à l'expérience qu'ils ont acquise ici au Canada. Notre réseau est si petit maintenant que nous ne pouvons plus leur donner accès à ce genre de malades ici au Canada. Indépendamment des autres préoccupations à l'origine de la fermeture de nos hôpitaux, faire ce que je viens de décrire est impératif.

Le lgén Couture: Vous m'avez demandé si c'était une bonne décision. Je ne ferai pas de commentaires sur la décision, mais je peux vous dire une chose. Notre système de soins de santé est arrivé à un point où, selon nous, il ne nous fournit pas ce dont nous avons besoin en garnison et lors de nos opérations. C'est la

care system. We are not going back to the past. We are not bringing back the hospital for the reasons Dr. Cameron mentioned. We are overhauling our health care system. It is a four-year project that we began last year.

Senator Atkins: What is the most significant change in the culture of the military?

LGen. Couture: We could debate that for a long time. What has not changed is that we still operate based on the Canadian values we believe in: democracy, law and order, good government, honesty, integrity and dedication. We build our training and socialization of our soldiers on those values when they come in. That aspect has not changed.

There have been some changes to the military culture because society has evolved a little bit. Today we see a much more individualistic soldier than in the past. There are many reasons for that. The Canadian Forces is reflective of the Canadian society, and our people are not defending the Canadian citizens that are in Canada right now. When we enrol recruits, our role is to develop their qualities to encourage their dedication to service for the country. The only liability that we have is the service itself varies by degree. What is important to see is the dedication that our people have when we look at them. We demand very much and they do provide very good services. I am very proud of them.

Senator LaPierre: There are more important matters than the witness hearing me ask why he produces so many engineers and not enough poets. Consequently, we should adjourn if we are going to do our duty and know what is going to happen to us for the rest of the year. I would like to pass. The questions that I have I will send in writing.

Senator Wiebe: It takes a fair amount of resources to train an officer, whether that officer is in the regular or reserve army. Once a reserve officer cadet goes through the Royal Military College is there any obligatory period he must serve once he is commissioned?

LGen. Couture: I believe so, yes, but for how long, I do not know. A regular force officer has obligatory service for four years. A reservist has no obligatory service. However, reservists pay for their tuition fees when they go to the military college. Sometimes we do provide books and scholarships, but I do not recall if the reservists have obligatory service.

The Chairman: If you want to clarify that in writing, that would be fine.

Senator Day: I can answer that. They do not, but they are all encouraged to stay affiliated with the reserve unit, and most do.

The Chairman: General Couture, on behalf of the committee, I would like to convey to you and the men who came with you the pride that we have in the Canadian Forces. It is deeply felt. We believe that you and your colleagues are doing an outstanding job

raison pour laquelle nous avons lancé l'initiative RX 2000, pour renouveler notre système de soins de santé. Nous n'allons pas revenir en arrière. Nous n'allons pas ouvrir de nouveau l'hôpital pour les raisons mentionnées par le Dr Cameron. Nous allons restructurer notre système de soins de santé. Il s'agit d'un projet échelonné sur quatre ans que nous avons commencé l'année dernière.

Le sénateur Atkins: Quel est le changement le plus significatif au plan de la culture militaire?

Le lgén Couture: Nous pourrions débattre de la question longuement. Ce qui n'a pas changé, c'est que nos opérations sont fondées sur les valeurs canadiennes auxquelles nous croyons: la démocratie, le respect de la loi et le maintien de l'ordre, la saine gestion publique, l'honnêteté, l'intégrité et le dévouement. La formation et la socialisation des nouveaux soldats sont fondées sur ces valeurs. Cet aspect-là n'a pas changé.

La culture militaire a cependant subi des changements parce que la société a évolué un peu. Aujourd'hui, nos soldats sont plus individualistes qu'auparavant. Il y a plusieurs raisons à cela. Les Forces canadiennes reflètent la société canadienne, et nos soldats ne défendent pas des citoyens canadiens qui sont au Canada à l'heure actuelle. Lorsque nous enrôlons des recrues, notre rôle consiste à mettre l'accent sur leurs qualités afin d'encourager leur dévouement à être au service du pays. Notre seul désavantage est que le service en tant que tel varie. Ce qui est important, c'est de voir le dévouement de nos gens lorsqu'on les regarde. Nous sommes très exigeants et ils fournissent de très bons services. J'en suis très fier.

Le sénateur LaPierre: Il y a des choses plus importantes qu'une question au témoin pour savoir pourquoi ils forment autant d'ingénieurs et pas assez de poètes. Par conséquent, nous devrions lever la séance si nous allons faire notre devoir afin de connaître ce que le reste de l'année nous réserve. Je voudrais céder mon tour. J'enverrai mes questions par écrit.

Le sénateur Wiebe: Il faut des ressources pour former un officier, qu'il soit réserviste ou membre de la Force régulière. Une fois qu'un élève-officier a terminé ses études au Collège militaire royal, est-ce qu'il doit rester au sein des forces armées pendant une période obligatoire après avoir reçu sa commission?

Le lgén Couture: Je crois que oui, mais je ne sais pas pendant combien de temps. Un officier de la force régulière doit servir quatre ans. Il n'y a pas de service obligatoire pour un réserviste. Cependant, les réservistes paient leurs frais de scolarité lorsqu'ils s'inscrivent au Collège militaire. Parfois nous fournissons des livres et nous donnons des bourses, mais je ne me rappelle pas s'il y a une période de service obligatoire pour les réservistes.

Le président: Si vous voulez préciser cela par écrit, cela nous conviendrait.

Le sénateur Day: Je peux répondre à cette question. La réponse est non, mais ils sont tous encouragés à s'affilier à l'unité de la réserve, et la plupart le font.

Le président: Général Couture, au nom du comité, j'aimerais vous dire à vous et aux gens qui vous accompagnent que nous sommes très fiers des Forces canadiennes, extrêmement fiers. Nous croyons que vous et vos collègues faites un travail

for Canada, and we wish you would communicate that back to those who work for you. You provided us with a great deal of valuable information today. We appreciate it. We hope to receive more from you in writing, and the point of contact there is our clerk, Barbara Reynolds.

If I may, I have just a short, housekeeping motion, colleagues. Is there agreement that the material given the committee during its fact-finding visit to Victoria and Winnipeg be filed as exhibits?

Hon. Senators: Agreed.

The Chairman: There is a short debriefing and it will not take long.

The committee adjourned.

exceptionnel pour le Canada, et nous voudrions que vous transmettiez ce message à ceux qui travaillent pour vous. Vous nous avez fourni beaucoup d'information très valable aujourd'hui. Nous l'apprécions. Nous espérons en recevoir plus par écrit, et il suffit de communiquer avec notre greffière, Barbara Reynolds.

Si vous me le permettez, chers collègues, j'ai juste une petite motion administrative. Êtes-vous d'accord pour que les documents donnés au comité lors de sa visite d'étude à Victoria et à Winnipeg soient ajoutés en annexe?

Des voix: Adopté.

Le président: Il y a un court compte rendu et ce ne sera pas long.

La séance est levée.



If undelivered, return COVER ONLY to:
Public Works and Government Services Canada —
Publishing
45 Sacré-Coeur Boulevard,
Hull, Québec, Canada K1A 0S9

En cas de non-livraison,
retourner cette COUVERTURE SEULEMENT à:
Travaux publics et Services gouvernementaux Canada —
Édition
45 Boulevard Sacré-Coeur,
Hull, Québec, Canada K1A 0S9

WITNESSES—TÉMOINS

From the Office of the Auditor General of Canada:

Ms Sheila Fraser, Auditor General of Canada;
Mr. Peter Kasurak, Principal; and
Mr. Shahid Minto, Assistant Auditor General.

From the Department of National Defence:

Lieutenant General Christian Couture, Assistant Deputy
Minister (Human Resources — Military);
Brigadier-General T.M. Hearn, OMM, CD, Director General,
Military Human Resources Policy and Planning;

Colonel Scott Cameron, Director of Medical Policy on the
staff of the Director General Health Services (DGHS).

Du Bureau du vérificateur général du Canada:

Mme Sheila Fraser, vérificatrice générale du Canada;
M. Peter Kasurak, directeur principal;
M. Shahid Minto, vérificateur général adjoint.

Du ministère de la Défense nationale:

Le lieutenant-général Christian Couture, sous-ministre adjoint
(Ressources humaines — militaires);
Le brigadier-général T.M. Hearn, OMM, CD, directeur
général, Politiques et planification en ressources humaines
(militaires);

Le colonel Scott Cameron, directeur de la Politique de santé
auprès de l'état-major du directeur général — Services de
santé (DGSS).



First Session
Thirty-seventh Parliament, 2001

Première session de la
trente-septième législature, 2001

SENATE OF CANADA

SÉNAT DU CANADA

*Proceedings of the Standing
Senate Committee on*

*Délibérations du Comité
sénatorial permanent de la*

National Security and Defence

Sécurité nationale et de la défense

Chair:
The Honourable COLIN KENNY

Président:
L'honorable COLIN KENNY

Monday, January 28, 2002

Le lundi 28 janvier 2002

Issue No. 10

Fascicule n° 10

Fourteenth and fifteenth meetings on:

An introductory survey of the major security and
defence issues facing Canada with a view to preparing
a detailed work plan for future comprehensive studies

Quatorzième et quinzième réunions concernant:

L'étude préliminaire des principales questions de
défense et de sécurité qui touchent le Canada en
vue de la préparation d'un plan de travail
détaillé pour des études plus poussées

WITNESSES:
(See back cover)

TÉMOINS:
(Voir à l'endos)

THE STANDING SENATE COMMITTEE ON NATIONAL
SECURITY AND DEFENCE

The Honourable Colin Kenny, *Chair*

The Honourable J. Michael Forrestall, *Deputy Chair*

and

The Honourable Senators:

Atkins	LaPierre
Banks	Lynch-Staunton
* Carstairs, P.C.	(or Kinsella)
(or Robichaud, P.C.)	Meighen
Cordy	Wiebe
Day	

* *Ex Officio Members*

(Quorum 3)

Change in membership of the committee:

Pursuant to rule 85(4), membership of the committee was amended as follows:

The name of the Honourable Senator Atkins substituted for that of the Honourable Senator Nolin (*January 22, 2002*).

LE COMITÉ SÉNATORIAL PERMANENT DE LA
SÉCURITÉ NATIONALE ET DE LA DÉFENSE

Président: L'honorable Colin Kenny

Vice-président: L'honorable J. Michael Forrestall

et

Les honorables sénateurs:

Atkins	LaPierre
Banks	Lynch-Staunton
* Carstairs, c.p.	(ou Kinsella)
(ou Robichaud, c.p.)	Meighen
Cordy	Wiebe
Day	

* *Membres d'office*

(Quorum 3)

Modification de la composition du comité:

Conformément à l'article 85(4) du Règlement, la liste des membres du comité est modifiée, ainsi qu'il suit:

Le nom de l'honorable sénateur Atkins est substitué à celui de l'honorable sénateur Nolin (*le 22 janvier 2002*).

MINUTES OF PROCEEDINGS

OTTAWA, Monday, January 28, 2002

(17)

[English]

The Standing Senate Committee on National Security and Defence met this day, at 1:12 p.m. in room 160-S, Centre Block, the Chair, the Honourable Colin Kenny, presiding.

Members of the committee present: The Honourable Senators Atkins, Banks, Cordy, Day, Kenny, Meighen (6).

In attendance: From the Parliamentary Research Branch, Library of Parliament: Grant Purves, Research Officer, General (ret'd) Keith McDonald, Senior Military Adviser, Chief Warrant Officer (ret'd) Maurice Dessureault, Military Adviser, Deputy Commissioner (ret'd) Roy Berlinquette, Security Adviser.

Also present: The official reporters of the Senate.

Pursuant to the Order of Reference adopted by the Senate on Thursday, May 31, 2001, the committee proceeded to its introductory survey of the major security and defence issues facing Canada with a view to preparing a detailed work plan for future comprehensive studies. (*See Issue No. 1, Monday, July 18, 2001, for the full text of the Order of Reference.*)

WITNESSES:

From the Department of Foreign Affairs:

Jon Allen, Director General, North America Bureau;

Kevin O'Shea, Director, U.S. General Relations Division;

Bruce Levy, Director, U.S. Transboundary Division;

Jill Sinclair, Director General, International Security Bureau.

From the Department of National Defence:

Lieutenant-General George Macdonald, Vice Chief of the Defence Staff;

Major-General H. Cameron Ross, Director General, International Security Policy.

Mr. Allen made a statement and, with Mr. O'Shea and Mr. Levy, answered questions.

Ms Sinclair made a statement and answered questions.

Lieutenant-General Macdonald made a statement and, with Major-General Ross, answered questions.

At 2:53 p.m., the committee continued *in camera* in room 160-S.

At 3:07 p.m., the committee resumed in public.

At 4:42 p.m., the committee suspended its sitting.

PROCÈS-VERBAUX

OTTAWA, le lundi 28 janvier 2002

(17)

[Traduction]

Le Comité sénatorial permanent de la sécurité nationale et de la défense se réunit aujourd'hui à 13 h 12 dans la salle 160-S de l'édifice du Centre, sous la présidence de l'honorable Colin Kenny (*président*).

Membres du comité présents: Les honorables sénateurs Atkins, Banks, Cordy, Day, Kenny et Meighen (6).

Aussi présents: De la Direction de la recherche de la Bibliothèque du Parlement: Grant Purves, attaché de recherche, le général (à la retraite) Keith McDonald, conseiller militaire principal; l'adjudant chef (à la retraite) Maurice Dessureault, conseiller militaire; le sous-commissaire (à la retraite) Roy Berlinquette, conseiller en sécurité.

Sont également présents: Les sténographes officiels du Sénat.

Conformément à l'ordre de renvoi adopté par le Sénat le jeudi 31 mai 2001, le comité poursuit l'étude préliminaire des principales questions de défense et de sécurité qui touchent le Canada en vue de la préparation d'un plan de travail détaillé pour des études plus poussées. (*Le texte complet de l'ordre de renvoi figure dans le fascicule n° 1 du lundi 18 juillet 2001.*)

TÉMOINS:

Du ministère des Affaires étrangères:

Jon Allen, directeur général, Direction générale de l'Amérique du Nord;

Kevin O'Shea, directeur, Direction des relations générales avec les États-Unis;

Bruce Levy, directeur, Direction des relations transfrontalières avec les États-Unis;

Jill Sinclair, directrice générale, Direction générale de la sécurité internationale.

Du ministère de la Défense nationale:

Le lieutenant général George Macdonald, vice-chef d'état-major de la Défense;

Le major général H. Cameron Ross, directeur général, Politique de la sécurité internationale.

M. Allen fait une déclaration et, avec M. O'Shea et M. Levy, répond aux questions.

Mme Sinclair fait une déclaration et répond aux questions.

Le lieutenant-général Macdonald fait une déclaration et, avec le major général Ross, répond aux questions.

À 14 h 53, le comité poursuit ses travaux à huis clos dans la salle 160-S.

À 15 h 07, le comité reprend ses travaux en public.

À 16 h 42, le comité suspend la séance.

At 4:55 p.m., the committee resumed its sitting *in camera* in Room 160-S.

At 7:00 p.m., the committee adjourned to the call of the Chair.

ATTEST:

OTTAWA, Monday, January 28, 2002
(18)

[English]

The Standing Senate Committee on National Security and Defence met this day, at 7:06 p.m. in room 160-S, Centre Block, the Chair, the Honourable Colin Kenny, presiding.

Members of the committee present: The Honourable Senators Atkins, Banks, Cordy, Day, Kenny, Meighen (6).

In attendance: From the Parliamentary Research Branch, Library of Parliament: Grant Purves, Research Officer, General (ret'd) Keith McDonald, Senior Military Adviser, Chief Warrant Officer (ret'd) Maurice Dessureault, Military Adviser, Deputy Commissioner (ret'd) Roy Berlinquette, Security Adviser.

Also present: The official reporters of the Senate.

Pursuant to the Order of Reference adopted by the Senate on Thursday, May 31, 2001, the committee proceeded to its introductory survey of the major security and defence issues facing Canada with a view to preparing a detailed work plan for future comprehensive studies. (*See Issue No. 1, Monday, July 18, 2001, for the full text of the Order of Reference.*)

WITNESSES:

From the Department of Foreign Affairs:

Jon Allen, Director General, North America Bureau.

From the Canada Customs and Revenue Agency:

Greg Goatbe, Director General, Program Strategy Directorate.

From Transport Canada:

Christine Nymark, Associate Assistant Deputy Minister.

From the Department of Citizenship and Immigration:

Joan Atkinson, Assistant Deputy Minister, Policy and Program Development.

From the Solicitor General Canada:

Paul Kennedy, Senior Assistant Deputy Solicitor General.

From the Royal Canadian Mounted Police:

William Lenton, Assistant Commissioner.

À 16 h 55, le comité reprend ses travaux à huis clos dans la salle 160-S.

À 19 heures, le comité s'ajourne jusqu'à nouvelle convocation de la présidence.

ATTESTÉ:

OTTAWA, le lundi 28 janvier 2002
(18)

[Traduction]

Le Comité sénatorial permanent de la sécurité nationale et de la défense se réunit aujourd'hui à 19 h 06 dans la salle 160-S de l'édifice du Centre sous la présidence de l'honorable Colin Kenny (*président*).

Membres du comité présents: Les honorables sénateurs Atkins, Banks, Cordy, Day, Kenny et Meighen (6).

Aussi présents: De la Direction de la recherche de la Bibliothèque du Parlement: Grant Purves, attaché de recherche; le général (à la retraite) Keith McDonald, conseiller militaire principal; l'adjudant chef (à la retraite) Maurice Dessureault, conseiller militaire; le sous-commissaire (à la retraite) Roy Berlinquette, conseiller en sécurité.

Sont également présents: Les sténographes officiels du Sénat.

Conformément à l'ordre de renvoi adopté par le Sénat le jeudi 31 mai 2001, le comité poursuit l'étude préliminaire des principales questions de défense et de sécurité qui touchent le Canada en vue de la préparation d'un plan de travail détaillé pour des études plus poussées. (*Le texte complet de l'ordre de renvoi figure dans le fascicule n° 1 du lundi 18 juillet 2001.*)

TÉMOINS:

Du ministère des Affaires étrangères:

Jon Allen, directeur général, Direction générale de l'Amérique du Nord.

De l'Agence des douanes et du revenu du Canada:

Greg Goatbe, directeur général, Direction stratégique des programmes.

De Transports Canada:

Christine Nymark, sous-ministre adjointe déléguée.

Du ministère de la Citoyenneté et de l'Immigration:

Joan Atkinson, sous-ministre adjointe, Développement des politiques et programmes.

Du ministère du Solliciteur général du Canada:

Paul Kennedy, sous-solliciteur général adjoint principal.

De la Gendarmerie royale du Canada:

William Lenton, sous-commissaire.

Mr. Allen made a statement and, with Mr. Goatbe, Ms Nymark, Ms Atkinson, Mr. Kennedy and Mr. Lenton, answered questions.

At 9:45 p.m., the committee adjourned to the call of the Chair.

ATTEST:

M. Allen fait une déclaration et, avec M. Goatbe, Mmes Nymark et Atkinson et MM. Kennedy et Lenton, répond aux questions.

À 21 h 45, le comité s'ajourne jusqu'à nouvelle convocation de la présidence.

ATTESTÉ:

La greffière du comité,

Barbara Reynolds

Clerk of the Committee

EVIDENCE

OTTAWA, Monday, January 28, 2002

The Standing Senate Committee on National Security and Defence met this day at 1:12 p.m. to conduct an introductory survey of the major security and defence issues facing Canada with a view to preparing a detailed work plan for future comprehensive studies.

Senator Colin Kenny (*Chairman*) in the Chair.

[*English*]

The Chairman: The Standing Senate Committee on National Security and Defence is the first permanent Senate committee with a mandate to examine the subjects of security and defence.

We began our work last July with formal hearings in Ottawa. We received detailed briefings on defence policy and on the current capabilities and future challenges of the navy, army and airforce. In the fall, we focused on security and intelligence matters as well as on defence operations. Last November, our committee visited military bases in Esquimalt and Winnipeg to learn firsthand about the Canadian Forces. Last week, we visited military bases in Halifax and Gagetown. In addition, we have visited airports and seaports in Montreal, Vancouver and Halifax. Next week, we travel to Washington, D.C., for meetings with members of the United States Congress, administration officials and representatives from various institutes.

We have several objectives for our visit to Washington. We wish to discuss Canada's contribution to the efforts since September 11. We wish to understand the views of the U.S. Congress and administration in regard to current and future military and security issues and how Canada relates to them. We also wish to promote a better understanding of bilateral cooperation for homeland security, as well as future U.S.-Canada defence arrangements, and to examine specific issues of NATO enlargement, the missile defence system, NORAD, joint command questions, border issues and measures to combat terrorism.

Today, we have before us from the Department of Foreign Affairs Mr. Jon Allen, Mr. Kevin O'Shea and Mr. Bruce Levy.

Please proceed, Mr. Allen.

[*Translation*]

Mr. Jon Allen, Director General, North American Bureau, Department of Foreign Affairs: Thank you, Mr. Chairman, for this opportunity to discuss with you our views on Canada-U.S. relations.

TÉMOIGNAGES

OTTAWA, le lundi 28 janvier 2002

Le Comité sénatorial permanent de la sécurité nationale et de la défense se réunit aujourd'hui à 13 h 12 pour faire une étude préliminaire des principales questions de défense et de sécurité qui touchent le Canada en vue de la préparation d'un plan de travail détaillé pour des études plus poussées.

Le sénateur Colin Kenny (*président*) occupe le fauteuil.

[*Traduction*]

Le président: Le Comité sénatorial permanent de la sécurité nationale et de la défense est le premier comité sénatorial permanent chargé d'étudier les questions de sécurité et de défense.

Nous avons amorcé nos travaux en juillet dernier avec la tenue d'audiences à Ottawa. Nous avons reçu des mémoires détaillés sur la politique de défense et sur le potentiel actuel et les défis futurs de la marine, de l'armée et de l'aviation. À l'automne, nous nous sommes concentrés sur les questions de sécurité et de renseignement ainsi que sur les opérations de défense. En novembre dernier, notre comité a visité les bases militaires d'Esquimalt et de Winnipeg pour prendre contact directement avec les Forces canadiennes. La semaine dernière, nous avons visité des bases militaires à Halifax et à Gagetown. De plus, nous avons inspecté des aéroports et des ports maritimes à Montréal, à Vancouver et à Halifax. La semaine prochaine, nous nous rendrons à Washington pour rencontrer des membres du Congrès des États-Unis, des fonctionnaires du gouvernement et des représentants de différents instituts.

Notre visite à Washington comporte plusieurs objectifs. Nous voulons discuter de la contribution canadienne aux efforts entrepris depuis le 11 septembre. Nous souhaitons comprendre les points de vue du Congrès et du gouvernement américains en ce qui concerne les enjeux militaires et sécuritaires actuels et futurs et voir où se situe le Canada par rapport à ces questions. Nous voulons également promouvoir une meilleure compréhension de la collaboration bilatérale en matière de sécurité du territoire et en ce qui concerne les futurs accords canado-américains en matière de défense; nous voulons également nous pencher sur les enjeux précis de l'élargissement de l'OTAN, du bouclier antimissile, de NORAD, du commandement unifié, des questions frontalières et des mesures antiterroristes.

Aujourd'hui, nous accueillons MM. Jon Allen, Kevin O'Shea et Bruce Levy, du ministère des Affaires étrangères.

Monsieur Allen, je vous en prie.

[*Français*]

M. Jon Allen, directeur général, Direction générale de l'Amérique du Nord, ministère des Affaires étrangères: Monsieur le président, je vous remercie de nous offrir l'occasion de vous faire part de nos commentaires concernant les relations Canada-États-Unis.

[English]

It is a pleasure for us to be here. I will talk about the border, and Ms Sinclair, Director General for the International Security Bureau, will be here later to talk about the political military side.

Honourable senators, no two countries anywhere have such a complex and mutually beneficial relationship that touches so many areas of policy, both foreign and domestic, as do Canada and the United States. For Canada, in particular, this relationship is pervasive and of paramount importance. A senior U.S. official, Mark Grossman, now the Undersecretary for Political Affairs at the U.S. Department of State, once called it an "interdomestic" relationship, both international and domestic, because so much of what happens in Canada or in the United States has an impact in the other country.

Through the NAFTA, we share the largest bilateral trading relationship in the world. We share a common stewardship of the environment through numerous treaties in the International Joint Commission. We are partners in the defence of North America through NORAD and NATO and in the defence of human rights and democracy. For Canada, this relationship exists with the world's undisputed economic and military superpower — or as the French like to say, the "hyperpower." For Canadians, figuring out how to manage this relationship has been and will always be a fundamental challenge.

Since September 11, our vital interests with the U.S. remain exactly the same as before; however, September 11 has put into even higher relief the issues of economic and security interdependence in North America. The issue of security and more security is at the top of the U.S. agenda, post-September 11. President Bush, his administration and Congress are totally focused on this challenge.

The President's popularity is at stratospheric levels because, in the aftermath of September 11, he came forward with strong plans for defeating terrorism and defending America. His recent budget requests, \$48 billion in new spending on defence and \$38 billion, a doubling of their previous budget, for homeland security issues, are an indication of the administration's priorities.

There are two dynamics that I should like to underline in regard to U.S. security issues at this time. First, the United States built its fight against al-Qaeda on the basis of a coalition of the willing, not on the traditional alliances that underpinned U.S. foreign policy in the Cold War. Allies self-select; they contribute what they can or wish to contribute. Even countries once on American blacklists can earn credit for meaningful contributions to the effort. In this dynamic, influence in Washington is more dependent upon the willingness to share burdens and risks.

[Traduction]

C'est avec plaisir que nous témoignons aujourd'hui. Je vais parler de la frontière, et Mme Sinclair, directrice générale du Bureau de la sécurité internationale, se joindra à nous plus tard pour discuter des aspects politico-militaires.

Honorables sénateurs, il n'existe nulle part ailleurs deux pays unis par une relation si complexe et mutuellement profitable qui touche à tant de questions de politiques, tant étrangère que nationale, et je parle du Canada et des États-Unis. Pour le Canada, en particulier, cette relation est omniprésente et revêt une importance capitale. Un haut fonctionnaire américain, M. Mark Grossman, aujourd'hui sous-secrétaire aux Affaires politiques pour le Département d'État américain, a déjà qualifié cette relation d'«inter-nationale», à la fois internationale et nationale, parce que tant d'événements au Canada et aux États-Unis ont une incidence sur le pays voisin.

Grâce à l'ALENA, nous jouissons de la relation commerciale bilatérale la plus importante au monde. Nous partageons l'intendance de l'environnement par l'entremise de nombreux traités au sein de la Commission mixte internationale. Nous sommes partenaires pour la défense de l'Amérique du Nord par le truchement de NORAD et de l'OTAN, et nous collaborons à la défense des droits de la personne et de la démocratie. Pour le Canada, il s'agit d'une relation que nous avons avec la puissance économique et militaire incontestée du monde — ou, comme le disent les Français, l'«hyperpuissance». Pour les Canadiens, la gestion de cette relation a toujours représenté un défi de taille.

Depuis le 11 septembre, nos intérêts vitaux par rapport aux États-Unis demeurent inchangés; toutefois, cette date fatidique a mis en lumière plus que jamais les questions d'interdépendance économique et de sécurité en Amérique du Nord. La sécurité et l'accroissement de la sécurité dominent le programme américain dans l'après-11 septembre. Le président Bush, son gouvernement et le Congrès concentrent toutes leurs énergies à ce défi.

La popularité du président atteint des sommets parce que, au lendemain du 11 septembre, il a présenté un plan vigoureux pour vaincre le terrorisme et défendre l'Amérique. Ses récentes demandes budgétaires, soit 48 milliards de dollars de nouvelles dépenses en matière de défense et 38 milliards de dollars pour la sécurité du territoire — soit le double des fonds affectés dans le budget précédent —, donnent une idée des priorités de ce gouvernement.

Il y a deux dynamiques que j'aimerais souligner au sujet des questions de sécurité aux États-Unis. Premièrement, les États-Unis ont fondé leur lutte contre al-Qaïda en fonction d'une coalition de volontaires et non des alliances traditionnelles sur lesquelles reposait la politique étrangère américaine durant la guerre froide. Les alliés décident de participer et fournissent à l'effort de guerre ce qu'ils peuvent ou ce qu'ils souhaitent. Même des pays qui figuraient auparavant sur la liste noire des Américains peuvent gagner des points au titre de leur contribution à cet effort. Dans cette dynamique, l'influence à Washington dépend davantage de la volonté de partager les efforts et les risques.

Second, for the first time, perhaps since Pearl Harbour, Americans are experiencing vulnerability. The Cold War is over, but they now feel vulnerable to a raft of new threats including the proliferation of weapons of mass destruction, global terrorism, drugs and international crime. Americans are aware that they have implacable enemies who are still able to strike at them, and thus the focus on homeland defence.

Canada has responded to the immediate challenges of the international campaign against terrorism. We will also have to think through how we react to the increased U.S. preoccupation with the defence of its homeland. Canadian action to date on the campaign against terrorism has been significant, as honourable senators are aware. The administration has been highly appreciative of this contribution to the coalition and recognizes that Canada, perhaps along with the U.K., is providing unique materiel support. For example, Canada's military contribution is amongst the highest of all the allies. Our contribution list includes our Hercules transport aircraft, Aurora patrol planes, our five warships, our special forces unit, JTF-2, and the Princess Patricia battle group that will soon deploy.

At home, the government's Ad Hoc Cabinet Committee on Public Security and Anti-Terrorism examined all aspects of our legislative framework to see if we were missing essential elements in our legislation, procedures, programs or international treaties. As honourable senators are aware, two significant omnibus bills were brought forward out of that committee.

In addition, the government strengthened its security, intelligence and border capabilities in the last budget to the tune of \$7.7 billion. Canadian cooperation with U.S. agencies in intelligence and law enforcement has been intense and productive. On this front, as you will have heard last Friday and over the weekend, Attorney General Ashcroft praised Canada for providing the information that identified two new terrorist suspects.

While all of these actions supported the campaign against terrorism, they were also in the spirit of the Canadian tradition of defending our own liberties and security. In the government's view, they represented a strong assertion of our fundamental interests and of our sovereignty.

We will be facing other policy challenges on security. The Bush administration appears determined to proceed with ballistic missile defence. The President's recent decision to withdraw from the ABM treaty, effective in June, will raise issues in Canada over the strategic arms control architecture, especially if a framework agreement is not negotiated with Russia.

As well, the Pentagon is considering its options regarding its military command structure — the unified command plan, or UCP as it has been known — that could have implications for the

Deuxièmement, pour la première fois depuis l'attaque de Pearl Harbour peut-être, les Américains se sentent vulnérables. La guerre froide est terminée, mais ils se sentent maintenant menacés par toutes sortes de nouveaux dangers, y compris la prolifération d'armes de destruction de masse, le terrorisme international, les drogues et le crime international. Les Américains savent qu'ils ont des ennemis implacables encore capables de les atteindre; c'est pourquoi ils mettent l'accent sur la défense du territoire américain.

Le Canada a réagi aux défis immédiats que posait la campagne internationale de lutte contre le terrorisme. Nous devons également déterminer comment nous réagissons à la préoccupation de plus en plus grande des Américains quant à la défense de leur territoire. Jusqu'à présent, le Canada a pris des mesures considérables dans cette campagne contre le terrorisme, comme le savent les honorables sénateurs. L'administration américaine a grandement apprécié cette contribution à la coalition et reconnaît que le Canada, comme le Royaume-Uni, fournit un appui matériel remarquable. Par exemple, la contribution militaire du Canada est l'une des plus importantes de tous les alliés. Il s'agit entre autres de notre avion de transport Hercules, des aéronefs de patrouille Aurora, de nos cinq navires de guerre, de notre unité spéciale de combat, la FOI-2, et du groupe de combat Princess Patricia qui sera bientôt déployé.

Au Canada, le comité spécial du Cabinet sur la sécurité publique et la lutte contre le terrorisme a examiné tous les aspects de notre cadre législatif pour voir s'il manquait des éléments essentiels dans nos lois, nos méthodes, nos programmes ou nos traités internationaux. Comme le savent les honorables sénateurs, ce comité a examiné deux projets de loi omnibus importants.

En outre, le gouvernement a affecté dans son dernier budget 7,7 milliards de dollars au renforcement de ses capacités au titre de la sécurité, du renseignement et de la défense de la frontière dans le dernier budget. La collaboration entre les agences canadiennes et américaines du renseignement de sécurité et d'exécution des lois a été intense et productive. À ce titre, comme vous l'avez sans doute entendu vendredi dernier et au cours de la fin de semaine, le secrétaire à la Justice Ashcroft a remercié le Canada d'avoir fourni des renseignements qui ont permis d'identifier deux nouveaux présumés terroristes.

Toutes ces mesures appuient la campagne de lutte contre le terrorisme, mais elles correspondent également à la tradition canadienne en matière de défense de nos libertés et de notre sécurité. De l'avis du gouvernement, ces mesures affirment nos intérêts fondamentaux et notre souveraineté.

Nous aurons d'autres défis à relever en matière de sécurité. L'administration Bush semble déterminée à aller de l'avant avec son projet de défense antimissile balistique. La récente décision du président de se retirer du Traité ABM à compter du mois de juin posera des problèmes au Canada en ce qui concerne l'architecture stratégique du contrôle des armements, surtout si on ne négocie pas un accord cadre avec la Russie.

En outre, le Pentagone examine les options dont il dispose quant à sa structure de commandement militaire — le Unified Command Plan, ou UCP —, ce qui pourrait avoir des

bilateral defence relationship. You may hear more on this subject this afternoon, but decisions in the U.S. are still pending.

Apart from these security issues, we will continue to engage the U.S. on our economic and trading partnership. Access to the U.S. market and U.S. capital is a fundamental requirement for the prosperity of Canada. You know the statistics. Over \$1.9 billion in goods and services flows across our border each day, every day, 365 days a year. Our exports to the U.S. constitute approximately 87 per cent of our merchandise exports and 43 per cent of our GDP. We receive 67 per cent of our foreign direct investment from the United States. For its part, the United States sends 25 per cent of all their exports to Canada. Thirty-eight states, and not just the border states as one might imagine, have Canada as their largest trading partner. Unfortunately, our trade with the United States represents only about 2 per cent of their GDP, not the 43 per cent that we have in respect of their trade.

On any given day, 97 per cent of that trade is dispute-free, but irritants remain, and those tend to be the chronic irritants, such as those related to softwood lumber, steel, wheat, and other agricultural products such as dairy. Those can have a significant impact on the Canadian economy. Moreover, with a flattening world and North American economic situation, the forces of protectionism in the U.S. are strengthened as all politics become increasingly local. Minister Pettigrew has been extremely active in his efforts to arrive at a solution on the softwood lumber issue, but it has not been easy. His consultations with the provinces and industry have been productive. The President appointed a former governor, Mark Racicot, from Montana, to assist in finding a mutually acceptable solution.

Unfortunately, we Canadians have neither the votes nor the money to play the congressional game in Congress. Instead, we work with the administration and, equally important, we make common cause with American allies who share our interests and who do have the votes and the money.

One question is whether and when the Bush administration might weigh in against the lumber coalition out of recognition that it is essentially engaged in protectionism, contrary to the free trade philosophy of the Bush administration.

Energy security also is high on the congressional agenda. On the one hand, it could tip the balance in favour of drilling in the ANWR — the Arctic National Wildlife Refuge — which we oppose. On the other hand, it could provide some important opportunities for Canadian suppliers. Canada is, of course, the largest and the most reliable supplier of energy to the United States.

On a related issue, the U.S. decision not to sign the Kyoto agreement on climate change could place economic pressure on

conséquences pour les relations bilatérales en matière de défense. On vous en dira probablement davantage sur ce sujet cet après-midi, mais les États-Unis n'ont pas encore pris de décision.

Outre ces questions de sécurité, nous continuons de négocier avec les États-Unis notre partenariat économique et commercial. La prospérité du Canada dépend de l'accès aux marchés et aux capitaux américains. Vous connaissez les statistiques. Plus de 1,9 milliard de dollars en produits et en services traversent notre frontière chaque jour, 365 jours par année. Nos exportations vers les États-Unis représentent environ 87 p. 100 de toutes nos exportations de marchandises et 43 p. 100 de notre PIB. Soixante-sept pour cent de nos investissements étrangers directs viennent des États-Unis. Les exportations des États-Unis vers le Canada représentent 25 p. 100 de toutes les exportations américaines. Trente-huit États, et pas seulement ceux qui longent la frontière comme on pourrait le croire, ont le Canada pour principal partenaire commercial. Malheureusement, nos échanges commerciaux avec les États-Unis ne représentent qu'environ 2 p. 100 du PIB de ce pays et non 43 p. 100 comme c'est le cas au Canada.

Dans l'ensemble, 97 p. 100 de ces échanges commerciaux ne font pas l'objet de différends, mais des irritants demeurent et ils ont tendance à être chroniques, comme ceux concernant le bois d'oeuvre, l'acier, le blé, et d'autres produits agricoles comme les produits laitiers. Ces irritants peuvent avoir d'importantes répercussions sur l'économie canadienne. De plus, compte tenu d'un nivellement du monde et de la situation économique en Amérique du Nord, les forces protectionnistes aux États-Unis se trouvent renforcées au fur et à mesure que l'ensemble de la politique devient de plus en plus local. Le ministre Pettigrew a tâché vigoureusement de trouver une solution au problème du bois d'oeuvre, mais cela n'a pas été facile. Ses consultations avec les provinces et l'industrie ont porté fruit. Le président américain a nommé un ancien gouverneur, Mark Racicot, du Montana, afin qu'il aide à trouver une solution mutuellement acceptable.

Malheureusement, nous, les Canadiens n'avons ni les voix ni l'argent pour jouer le jeu du Congrès. Nous travaillons plutôt avec l'administration et, ce qui est tout aussi important, nous faisons cause commune avec nos alliés américains qui partagent nos intérêts et qui ont les voix et l'argent.

On se demande si et quand l'administration Bush pourra intervenir contre la coalition du bois d'oeuvre en reconnaissant qu'elle se livre essentiellement à du protectionnisme, contrairement à la philosophie de libre-échange de l'administration Bush.

La sécurité énergétique fait également partie des grandes priorités du Congrès. D'un côté, cela pourrait faire pencher la balance en faveur du forage dans la Réserve faunique nationale de l'Arctique, ce à quoi nous nous opposons. De l'autre côté, cela pourrait fournir d'importants débouchés pour les fournisseurs canadiens. Le Canada est bien entendu le plus grand fournisseur d'énergie aux États-Unis et le plus fiable.

Sur une question connexe, la décision des États-Unis de ne pas signer l'accord de Kyoto sur le changement climatique pourrait

Canada as we contemplate our own decision of whether or not to ratify.

September 11 also highlighted more than ever a key dimension of our economic relations with the U.S. — the border. Almost immediately after September 11, based on erroneous media reports, many Americans suspected that at least some of the terrorists had penetrated the U.S. through Canada. Enormous attention was suddenly focused on border security. The border essentially shut down. We quickly realized that heavy-handed and ill-thought-out security initiatives could cripple key Canadian industries, with downstream consequences for investment and, of course, for jobs.

We were fortunate when President Bush asked Pennsylvania Governor Tom Ridge to be his new Director of Homeland Security. Governor Ridge is well known to Canadians. From Pennsylvania, he understood the economic relationship with Canada and the realities of the border. He had led trade missions to Ontario and to Quebec as a governor. He and Deputy Prime Minister Manley signed the Smart Border Declaration and a 30-point action plan in December and are committed to seeing it implemented before June.

Today, the administration and, increasingly, Congress acknowledge that the terrorist threat did not originate from the porous northern border. Officials in Washington and, increasingly, the media recognize that Canada's actions to strengthen the border allow for creative approaches to ensure smoother cross-border trade.

In conclusion, I think we can agree that, as always, we have a full and challenging agenda with our American brethren, but our stock in Washington right now is high. The President and the Prime Minister have a strong personal relationship, allowing for quick access on tough issues. Foreign Minister Graham will be meeting Colin Powell and forging their relationship in the not-too-distant future. Given the stakes involved, the management of the relationship will remain a high priority for all Canadians.

Senator Day: Are we still in the reaction stage to the September 11 terrorist attacks on the United States, or are we beginning to see a new order in the manner in which international matters will be policed and influence brought to bear on different countries? Are we seeing the end of the cooperation of the United Nations and more groupings based on people wanting commercial access to another country, particularly the United States, with the Americans saying "You are either with us on this issue or you will not trade with us"? Would you react to that?

exercer des pressions économiques sur le Canada au moment où de notre côté nous devons décider s'il y a lieu de le ratifier ou non.

Les événements du 11 septembre ont également fait ressortir plus que jamais une dimension clé de nos relations économiques avec les États-Unis — la frontière. Presque immédiatement après les événements du 11 septembre, selon des rapports erronés de la part des médias, de nombreux Américains ont soupçonné qu'au moins certains des terroristes avaient pénétré aux États-Unis via le Canada. Toute l'attention s'est soudainement concentrée sur la sécurité à la frontière. On s'est trouvé à ni plus ni moins fermer la frontière. Nous nous sommes rapidement rendu compte que des initiatives de sécurité maladroites et mal conçues pouvaient paralyser les industries clés du Canada sans compter les conséquences en aval pour ce qui est de l'investissement et, bien entendu, des emplois.

Heureusement pour nous, le président Bush a demandé au gouverneur de la Pennsylvanie, Tom Ridge, de devenir son nouveau directeur de la Sécurité du territoire américain. Les Canadiens connaissent bien le gouverneur Ridge. En tant que gouverneur de la Pennsylvanie, il comprenait la relation économique qui existait avec le Canada et les réalités de la frontière. Il a dirigé des missions commerciales en Ontario et au Québec lorsqu'il était gouverneur. En décembre, il a signé, avec le vice-premier ministre Manley, la déclaration pour la création d'une frontière intelligente et un plan d'action en 30 points. Ils se sont engagés à en assurer la mise en oeuvre avant juin.

Aujourd'hui, l'administration et, de plus en plus, le Congrès reconnaissent que la menace terroriste ne provenait pas de la frontière poreuse du Nord. Les hauts fonctionnaires de Washington et, de plus en plus, les médias reconnaissent que les mesures prises par le Canada pour renforcer la frontière permettent d'adapter des méthodes innovatrices pour assurer un commerce transfrontalier plus fluide.

En conclusion, je crois que nous pouvons convenir que, comme toujours, nous avons un programme chargé et stimulant avec nos frères américains mais à l'heure actuelle, nous avons la cote à Washington. Le président et le premier ministre ont des liens personnels solides, ce qui permet un accès rapide en ce qui concerne les questions difficiles. Le ministre des Affaires étrangères, M. Graham, rencontrera Colin Powell avec qui il nouera bientôt des relations. Compte tenu des questions qui sont en jeu, la gestion de ces relations demeurera une grande priorité pour l'ensemble des Canadiens.

Le sénateur Day: Sommes-nous toujours en train de réagir aux attaques terroristes du 11 septembre contre les États-Unis, ou commençons-nous à constater un nouvel ordre dans la façon dont les affaires internationales seront contrôlées et une influence sera exercée sur différents pays? Sommes-nous en train d'assister à la fin de la coopération des Nations Unies et à un plus grand nombre de regroupements de gens qui veulent un accès commercial à un autre pays, en particulier les États-Unis, les Américains partant du principe que pour faire commerce avec eux, il faut se ranger de leur côté. Pouvez-vous nous indiquer ce que vous en pensez?

Mr. Allen: I would make several points. We are still in the process, in some ways, of reacting to September 11. The activities that our various agencies — CIC, CCRA, Solicitor General — are engaged in with respect to their cooperation and work with U.S. agencies is ongoing and will continue for some time. Generally speaking, in international fora, the terrorism agenda is very high and very active. Whether it is the OAS, the G8 in Kananaskis, or in NATO, there will be a continuing focus on terrorism and on the means to combat it.

In terms of whether this represents a watershed and a turning away from the United Nations, I think it does not. Currently in Afghanistan, both the United Nations and allied forces are operating. Koffi Annan and Deputy Prime Minister Manley were in Kabul over the weekend. They were, in a sense, acting in concert to try to address the problems in Afghanistan. The United Nations is taking the lead on humanitarian food relief. The force lead by the British, and in some cases the Americans, will be providing security.

We are in a balance, and that is probably healthy right now. I do not think one should in any way tie what we did on the border, or what we did in December in the budget, to gaining access to American on the economic front, for example. The government avoids linkages. We are not saying to the Americans, "We have done this for you, so what will you do for us on softwood lumber?" We did what we did because it protected Canada and North America. Much of what was negotiated in the action plan was to beef up facilitation at the border to ensure that we do not get caught in a similar situation in the future. We will have to fight the softwood lumber, dairy and other issues separately.

Having said that, we are in good standing in the United States because we have stepped up to the plate, and I do not think that hurts when we are in discussions with the Americans or when the Prime Minister is talking to the President.

Senator Day: Do you get the sense that issues such as softwood lumber and the dumping of salmon in the United States by Chile, which is affecting the East Coast fish farming industry, are more difficult to resolve because of the September 11 terrorist act and the reaction and the mood within the United States?

Mr. Allen: I wish I could say that the focus on terrorism has made what we could call the protectionists in the United States forget about that and turn their minds elsewhere. However, I do not think it has. I think that the economic downturn has caused Americans to continue to pay great attention to their markets, to their goods and to protecting what they consider to be their economic interests.

M. Allen: J'aurais plusieurs remarques à faire à ce sujet. Nous sommes toujours en train de réagir aux événements du 11 septembre d'une certaine façon. Les activités entreprises par nos divers organismes — CIC, l'ADRC, le solliciteur général — dans le cadre de leur coopération et de leurs travaux avec les organismes américains sont en cours et se poursuivront pendant un certain temps. Dans l'ensemble, dans les tribunes internationales, la priorité est accordée à la lutte contre le terrorisme. Qu'il s'agisse de l'OEA, du G-8 à Kananaskis ou de l'OTAN, on continuera à mettre l'accent sur le terrorisme et sur les moyens à prendre pour le combattre.

Quant à savoir si cela représente un tournant et une façon de se détourner des Nations Unies, je ne le crois pas. À l'heure actuelle, tant les Nations Unies que les forces alliées se trouvent en Afghanistan. Koffi Annan et le vice-premier ministre Manley étaient à Kaboul au cours de la fin de semaine. Ils se trouvaient dans un certain sens à agir de concert pour tâcher de régler les problèmes qui existent en Afghanistan. Les Nations Unies prennent la direction du secours humanitaire et de l'aide alimentaire. La force dirigée par les Britanniques et, dans certains cas, par les Américains, assurera la sécurité.

Nous nous trouvons dans une situation équilibrée et c'est probablement une bonne chose à l'heure actuelle. Je ne crois pas qu'il faudrait d'aucune façon lier les mesures prises à la frontière ou les mesures prévues par le budget de décembre pour obtenir accès aux Américains sur le plan économique, par exemple. Le gouvernement évite de faire ce genre de liens. Nous ne disons pas aux Américains: «Nous avons fait ceci pour vous, alors que ferez-vous pour nous dans la question du bois d'oeuvre?» Nous avons fait ce que nous avons fait parce que cela a permis de protéger le Canada et l'Amérique du Nord. Une grande partie des mesures négociées dans le plan d'action était destinée à faciliter davantage les choses à la frontière pour s'assurer de ne pas nous retrouver dans une situation semblable à l'avenir. En ce qui concerne la question du bois d'oeuvre, des produits laitiers et autres, nous devrons en débattre séparément.

Cela dit, nous sommes bien considérés par les États-Unis parce que nous avons répondu à l'appel, et je ne crois pas que cela nous nuise lorsque nous discutons avec les Américains ou lorsque le premier ministre s'entretient avec le président.

Le sénateur Day: Avez-vous l'impression que les questions comme celles du bois d'oeuvre et le dumping du saumon aux États-Unis par le Chili, situation qui touche l'industrie de la pisciculture de la côte Est, sont plus difficiles à régler par suite des attentats du 11 septembre et en raison de la réaction des États-Unis et du climat qui y règne?

M. Allen: J'aimerais pouvoir dire que l'accent mis sur le terrorisme a détourné l'attention de ceux que nous appelons les protectionnistes aux États-Unis de ce genre de questions. Cependant, je ne crois pas que ce soit le cas. Je crois que le ralentissement économique a incité les Américains à continuer à s'intéresser de près à leurs marchés, à leurs marchandises et à la protection de ce qu'ils considèrent être leurs intérêts économiques.

That is not to say that in good economic times, during the nine years of economic growth we saw in the United States, we did not have trade disputes, but the issues get even more difficult when there is a recession in the United States.

Senator Day: Are there two moods running at the same time in the United States? Are you detecting a mood of isolation from the point of view of their own industry and, at the same time, a desire to reach out from the point of view of international terrorism in order to protect their homeland by stopping this activity wherever it might be happening?

Mr. Allen: There is certainly a vulnerability and a desire to take care of the homeland. As I said, there is a continuing desire to protect their markets on the one hand. On the other hand, the United States was criticized for being isolationist and unilateralist when the new administration came into power. There were perhaps some signs of that, but there were also signs that they had begun to engage on other files.

Many would argue that September 11 has demonstrated to the United States that they cannot operate alone in the world. They have looked to their allies to assist them and a number, including Canada, have stepped up to the plate. There is a bit of the yin and the yang on that one issue.

Senator Day: I am detecting two moods. When will the mood develop in the United States administration to patch up irritants with good friends rather than allowing them to fester in order that we can get on with life?

Mr. Allen: I do not think that will happen. From their point of view, those irritants are as much the fault of their allies as they are of the local industry. There are many in America who allege that we are dumping softwood lumber, and they will continue to do that until we finally settle the case. I do not think we will ever get to a point where the Americans will say, "Thank you so much for all your efforts; we will put aside these two or three disputes."

It is such a complex system. There are so many players in the U.S. — Congress, each individual congressman, their constituencies, their interests. They are playing on one set of files while the administration is playing on a whole other sets of files. We have to deal one on one with the facts of our trade disputes and our other disputes, marshalling our resources and finding our allies. We will probably not be able to call in these other chits.

Mr. Kevin O'Shea, Director, U.S. General Relations Division, Department of Foreign Affairs: The United States administration definitely came out with a very strong trade liberalization agenda, and they have used it post-September 11 to argue that trade liberalization is part of the contribution to economic security. As Mr. Allen has said, power is so diffuse in the United States that even if the administration wanted to solve each one of these disputes, it may not have in its power the ability

Cela ne veut pas dire qu'au cours des neuf années de croissance économique que nous avons observées aux États-Unis, nous n'avons pas eu de différends commerciaux avec eux, mais les problèmes s'aggravent davantage lorsqu'il y a une récession aux États-Unis.

Le sénateur Day: Y a-t-il deux climats qui règnent simultanément aux États-Unis? Décelez-vous un climat qui incite leur propre industrie à s'isoler et parallèlement un désir de se tourner vers d'autres pays pour combattre le terrorisme international et protéger leur territoire en mettant fin à cette activité peu importe où elle se produit?

M. Allen: Il existe assurément une certaine vulnérabilité et un désir de protéger le territoire américain. Comme je l'ai dit, les États-Unis continuent d'une part à vouloir protéger leurs marchés. D'autre part, on a critiqué les États-Unis de faire preuve d'isolationnisme et d'unilatéralisme au moment où la nouvelle administration est arrivée au pouvoir. Il y a peut-être eu certaines indications en ce sens, mais on a constaté aussi des indications selon lesquelles ils avaient commencé à engager le dialogue sur d'autres dossiers.

Nombre de gens diront que les événements du 11 septembre ont prouvé aux États-Unis qu'ils ne pouvaient pas faire cavalier seul. Ils se sont tournés vers leurs alliés pour obtenir leur aide et nombre de pays, comme le Canada, ont acquiescé à cette demande. À cet égard il existe un rapport Yin Yang.

Le sénateur Day: Je décèle deux climats. Quand l'administration américaine décidera-t-elle de faire disparaître les irritants qui l'opposent à ses bons amis une fois pour toutes pour que l'on aille de l'avant plutôt que simplement laisser les choses s'envenimer?

M. Allen: Je ne pense pas que ça se produira. Aux yeux des Américains, leurs alliés sont tout aussi responsables de ces irritants que l'industrie locale. Nombre d'Américains soutiennent que nous procédons au dumping du bois d'oeuvre sur le marché américain, et ils continueront de le dire tant que cette affaire n'aura pas été réglée. Je ne pense pas que nous verrons le jour où les Américains diront: «Merci de tous les efforts que vous avez déployés; nous oublierons ces quelques différends maintenant».

Le système est fort complexe. Il y a un très grand nombre d'intervenants aux États-Unis — le Congrès, chaque membre du Congrès, leurs divisions électorales, et les groupes d'intérêts. Ils ont une liste de priorités alors que l'administration a une liste complètement différente. Nous devons discuter directement avec les intéressés des conflits commerciaux, connaissant tous les faits, nous devons organiser nos ressources et nous trouver des alliés. Nous ne pourrions pas demander de faveur simplement parce que nous les avons appuyés.

M. Kevin O'Shea, directeur, Direction des relations générales avec les États-Unis, ministère des Affaires étrangères: L'administration américaine a préparé une très longue liste de priorités au chapitre de la libéralisation des échanges commerciaux, et elle s'en est servie après le 11 septembre pour soutenir que la libéralisation des échanges contribue à la sécurité économique. Comme M. Allen l'a signalé, le pouvoir est tellement éparpillé aux États-Unis que même si l'administration

to do so. The recent vote on the trade promotion authority was 215 to 214, I believe. Who knows what deal was cut to get some of those votes. There is always this type of trading going on in the United States system between very powerful congressmen and senators. Even if the administration had the will to resolve all these issues, there is no certainty that it could, and I think that is what we are seeing on softwood lumber. The Prime Minister has made the issue very clear to President Bush. He is very aware of it, but they are dealing with a very powerful lumber coalition which, in many ways, is calling the shots on this matter.

Senator Day: Do you see the mood of vulnerability in the United States and, therefore, an isolationist attitude exacerbating the problem and reducing the opportunity for a settlement of the softwood lumber issue, for example?

Mr. O'Shea: Before September 11, the U.S. administration was in many ways very much focused on the hemisphere and Mexico. September 11 has shown how important a partner Canada is to the United States. That will be a factor in the desire of the administration to solve some of these issues. How it can solve them is another question.

Senator Day: I hope you are right.

Senator Meighen: I was encouraged by your statement, Mr. Allen, that Canada is appreciated for what it has done. I do not quarrel with that. However, I wonder how deep it runs, given your remarks about the diffuse power base in the United States. I imagine we will get a taste of it when we meet with people in Congress. Could you expand a bit on that and, in particular, give me some indication of how aware the American people are of what we have done, or what we have not done.

You stated the fairly widespread feeling that was prevalent in the immediate period after the attacks of a porous border to their north with all these dreadful people pouring through. There was the impression that we let anyone who wants to come in come in, and that they just skip across the border. Many people were concerned about that.

I am not asking for empirical evidence that people are not so concerned; however, upon what do you base your encouraging remarks? Are they based on a detailed assessment or a feeling? I have the feeling that it is better than it was.

I would offer an editorial comment that there is still a body of opinion out there that if they could seal the border, both north and south, they would be were off.

Mr. Allen: First, the United States is a big place. There are many views in Congress; some of them are informed, some of them are less so.

voulait régler chacun de ces différends, elle ne serait peut-être pas en mesure de le faire. Si je ne me trompe, le vote pris récemment pour l'autorisation de la procédure accélérée de promotion commerciale était de 215 à 214. Qui sait ce qu'on a promis pour obtenir certains de ces votes. Ce genre de négociation se déroule sans cesse aux États-Unis, entre des membres du Congrès et des sénateurs fort puissants. Même si l'administration avait la volonté de régler tous ces problèmes, elle ne le pourrait peut-être pas, et je crois que c'est justement ce qui se passe dans le dossier du bois d'oeuvre. Le premier ministre a parlé clairement du problème avec le président Bush. Il est parfaitement conscient de la situation, mais il existe une coalition du bois d'oeuvre fort puissante qui, à plusieurs égards, fait la pluie et le beau temps.

Le sénateur Day: Croyez-vous que le climat de vulnérabilité qu'on retrouve aux États-Unis et, partant, l'attitude isolationniste qui s'y manifeste empirent le problème et réduisent les chances de règlement du différend sur le bois d'oeuvre?

M. O'Shea: Avant le 11 septembre, l'administration américaine concentrait à plusieurs égards toute son attention sur l'hémisphère et sur le Mexique. Le 11 septembre a montré aux États-Unis à quel point le Canada est un partenaire important. Cela aura un impact sur le désir de l'administration de régler certains de ces problèmes. Comment les régler, ça c'est une autre question.

Le sénateur Day: J'espère que vous avez raison.

Le sénateur Meighen: Je suis encouragé par le fait que vous avez dit, monsieur Allen, que l'on apprécie les efforts déployés par le Canada. Je ne dis pas que je ne suis pas d'accord avec ce que vous avez dit. Cependant, je me demande dans quelle mesure cela est vrai compte tenu des commentaires que vous avez faits sur le nombre d'intervenants qui, aux États-Unis, détiennent le pouvoir. Je suppose qu'on le saura un peu mieux quand nous rencontrerons les représentants du Congrès américain. Pouvez-vous nous en dire un peu plus long sur la question? J'aimerais tout particulièrement que vous me disiez dans quelle mesure les Américains sont conscients de ce que le Canada a fait ou n'a pas fait.

Vous avez dit qu'immédiatement après les attaques, les Américains avaient généralement l'impression que leur frontière nord était poreuse avec toutes ces personnes redoutables qui la traversaient. Ils avaient l'impression que nous laissons passer tous ceux qui veulent entrer et qu'il leur est très facile de traverser la frontière. Bon nombre de gens étaient inquiets à ce sujet.

Je ne demande pas de preuves concrètes établissant le contraire, cependant, sur quoi fondez-vous vos observations encourageantes? Se fondent-elles sur une évaluation détaillée ou sur une impression? J'ai l'impression que c'est mieux que c'était.

Je dirais qu'il y a toujours des gens qui pensent que s'ils pouvaient fermer la frontière, tant au nord qu'au sud, ce serait mieux.

M. Allen: Tout d'abord, les États-Unis sont un grand pays. Les points de vue divergent au Congrès; certains membres du Congrès sont bien informés, d'autres le sont moins.

How aware are the Americans of what we have done? We have given you a small package of material. Much of that package represents our efforts post-September 11 to ensure that Americans know what has been done. Not only has this material been handed to every member of Congress and every major media outlet, whether print or otherwise, but we are continually bombarding both Congress and the media with evidence of the contribution of Canada.

We had a number of ministers in the States right after September 11, lead by the Prime Minister and followed by then Foreign Minister Manley and virtually every other cabinet minister. Commissioner Zaccardelli and Mr. Alcock have been there. They were all part of the effort to explain the level of cooperation to those Americans who were not already aware, or to reinforce it with others.

A September 12 report in *The Boston Globe* suggested that two Canadians somehow came by ferry. CNN broadcasted that story to millions of Americans; it did a lot of damage. It has taken not only our efforts but also meetings by Minister Manley with Hillary Clinton and a number of senators to explain the reality.

When I suggest that our activities are appreciated, I am really talking about the administration. I am talking about Colin Powell, Secretary Rumsfeld, Secretary of Transportation Norman Mineta and Attorney General Ashcroft. Mr. Ashcroft recently sent Minister MacAulay a gift, on the basis of the friendship they have developed. A whole set of new, intense relationships have developed post-September 11.

Do most Americans or most members of Congress know what we have done? I would say not.

I have served in Mexico. Do most Americans understand the importance of Mexico to trade, to the economy or to the tourism industry? Absolutely not. Americans know only the threat of Mexico in drugs, illegal migration and pollution. They do not know the good side about Mexico; nor do they know the good side about Canada.

Generally speaking, from my experience after three years in the United States, they pay attention to threats. They pay attention to China. Russia is off the radar screen; China is the new threat. Korea is a threat, as is the Middle East. Americans do not pay attention to the grade-A student. They pay more attention to Colombia than to Canada because Colombia is a problem for them.

We are their best friend and ally. It is disheartening for us, but the Prime Minister's characterization that we are a family, as opposed to something else, is true. Your brother and sister do not always give you the credit you deserve.

Jusqu'à quel point les Américains sont-ils conscients de ce que nous avons fait? Nous vous avons remis une petite trousse d'information. Une bonne partie de cette trousse d'information représente les efforts que nous avons faits à la suite des attentats du 11 septembre pour nous assurer que les Américains sachent ce qui a été fait. Non seulement cette trousse d'information a été remise à tous les membres du Congrès et à tous les grands médias, les médias écrits et les autres, mais nous ne cessons de bombarder le Congrès et les médias avec des preuves de la contribution du Canada.

Un certain nombre de ministres se sont rendus aux États-Unis immédiatement après le 11 septembre, en commençant par le premier ministre qui a été suivi par M. Manley, alors ministre des Affaires étrangères, et pratiquement tous les autres ministres du Cabinet. Le commissaire Zaccardelli et M. Alcock y sont également allés. Ils se sont tous efforcés d'expliquer le niveau de coopération aux Américains qui n'étaient pas déjà au courant, ou d'en parler davantage à ceux qui l'étaient.

Dans un article du journal *The Boston Globe* qui est paru le 12 septembre, on laissait entendre que deux Canadiens étaient venus par traversier. CNN a diffusé cette information à des millions d'Américains; cela a fait beaucoup de tort. Il a fallu beaucoup d'efforts non seulement de notre part, mais aussi des réunions entre le ministre Manley et Hillary Clinton et un certain nombre de sénateurs pour expliquer la réalité.

Lorsque je dis que nos activités sont appréciées, je parle en fait de l'administration. Je parle de Colin Powell, du secrétaire Rumsfeld, du secrétaire aux Transports Norman Mineta et du secrétaire à la Justice Ashcroft. M. Ashcroft a envoyé un cadeau récemment au ministre MacAulay, en témoignage de leur nouvelle amitié récente. Une toute nouvelle série de relations intenses s'est établie après les événements du 11 septembre.

La plupart des Américains ou la plupart des membres du Congrès savent-ils ce que nous avons fait? Je dirais que non.

J'ai été affecté au Mexique. Est-ce que la plupart des Américains comprennent l'importance du Mexique pour le commerce, pour l'économie ou pour l'industrie du tourisme? Absolument pas. Les Américains ne connaissent que la menace du Mexique pour ce qui est des drogues, de la migration illégale et de la pollution. Ils ne connaissent pas les aspects positifs du Mexique; ils ne connaissent pas non plus les aspects positifs du Canada.

De façon générale, d'après mon expérience après trois ans aux États-Unis, ils se préoccupent des menaces. Ils se préoccupent de la Chine. La Russie n'est plus dans la mire; la Chine est la nouvelle menace. La Corée est une menace tout comme le Moyen-Orient. Les Américains ne se préoccupent pas d'un étudiant premier de classe. Ils se préoccupent davantage de la Colombie que du Canada car la Colombie est un problème pour eux.

Nous sommes leur meilleur ami et leur allié. C'est décourageant pour nous, mais lorsque le premier ministre dit que nous sommes une famille plus que toute autre chose, il a raison. Nos frères et sœurs ne nous accordent pas toujours le crédit qu'on mérite.

Senator Meighen: You stated that we have set aside \$7.7 billion for border security. I think I can say without fear of contradiction that this committee, in its travels — and I realize that it is early days — has received the impression from people in CCRA and in ports across the country that although \$7.7 billion may have been set aside they have not seen any money, nor do they know where the money is going. Some of the material to which you alluded may contain that information.

I am as guilty as some of the people this committee talks to — I do not know where the \$7.7 billion is going either. I am terrified that I will be asked about this in Washington. Would you please elaborate for me?

Mr. Allen: You will have an opportunity this evening to speak to representatives from CCRA, CIC and some assistant deputy ministers. They have a pretty good handle on how much money they are getting and where they are hoping it will go.

For example, \$600 million will go for infrastructure on the border. Significant amounts of money will be spent on airport security. Certainly, there will be a significant amount of money for control officers abroad so that we can try to deal with the threat where it is most effective, outside of North America, certainly not on the 49th parallel.

Only about \$1.2 billion of the \$7.7 billion is border-related. Much of the other money is for CSIS, the RCMP, areas not necessarily related to the border but areas that will contribute to our security and, perhaps, to cross-border security.

Perhaps the money has not filtered down yet. It may take some time. My understanding is that it is real money. We are beginning, for example, with this 30-point action plan to implement some of the new pilot projects on NEXUS, examining ideas like clearance away from the border and getting our immigration people out to Delhi and to Hong Kong to work with their American counterparts.

Senator Meighen: Is there not an expansion of Americans stationed in Canada?

How would that work? There would have to be an agreement between both countries; correct?

Mr. Allen: If you are referring to new enforcement personnel at the embassy, that already exists. Of course, the Canadian embassy in Washington has RCMP personnel.

Senator Meighen: My understanding is that it was for airports and ports of entry.

Mr. Allen: Pardon me. As you know, there are U.S. Customs and Immigration officials at certain air preclearance locations. Ottawa is a good example. There is talk about land preclearance and how that might work. There is a variety of possibilities, including reverse inspections — putting Canadians on the

Le sénateur Meighen: Vous avez dit que nous avions réservé 7,7 milliards de dollars pour la sécurité à la frontière. Je pense que je peux dire sans crainte de vous contredire que notre comité, lors de ses déplacements — et je me rends compte qu'il est encore très tôt — a eu l'impression lorsqu'il a rencontré les représentants de l'ACDR et des ports partout au pays que même si 7,7 milliards de dollars ont été réservés, ils n'ont pas encore vu cet argent, et ils ne savent pas non plus où ira cet argent. Les documents auxquels vous avez fait allusion contiennent peut-être cette information.

Je suis aussi coupable que certaines personnes avec lesquelles le comité s'est entretenu, en ce sens que je ne sais pas moi non plus à quoi seront consacrés ces 7,7 milliards de dollars. Je suis terrorisé à l'idée que l'on m'interrogera là-dessus à Washington. Auriez-vous l'obligeance de m'éclairer?

M. Allen: Vous aurez l'occasion ce soir de vous entretenir avec des représentants de l'ADRC et de CIC et avec des sous-ministres adjoints. Ils ont une assez bonne idée du montant d'argent qu'ils obtiennent et de ce à quoi ils espèrent qu'il sera consacré.

Par exemple, 600 millions de dollars seront affectés à l'infrastructure à la frontière. Des sommes importantes seront consacrées à la sécurité aéroportuaire. Il est certain qu'une somme importante sera consacrée à des contrôleurs à l'étranger, pour que nous puissions affronter la menace là où nous pouvons le faire le plus efficacement, à l'extérieur de l'Amérique du Nord, et certainement pas le long du 49^e parallèle.

Sur les 7,7 milliards de dollars, seulement 1,2 milliard de dollars environ sont liés à la frontière. Le reste ira en grande partie au SCRS, à la GRC, à des domaines qui ne sont pas nécessairement liés à la frontière, mais qui contribueront à renforcer notre sécurité et peut-être la sécurité transfrontalière.

Peut-être que les destinataires n'ont pas encore reçu l'argent. Cela prendra peut-être un certain temps. Mais je crois comprendre qu'il s'agit vraiment d'argent neuf. Nous commençons par exemple par ce plan d'action en 30 points pour mettre en oeuvre certains nouveaux projets pilotes dans le cadre du projet NEXUS, et nous examinons des idées comme le dédouanement loin de la frontière et l'envoi d'agents de l'immigration à Delhi et à Hong Kong pour travailler avec leurs homologues américains.

Le sénateur Meighen: Le nombre d'Américains en poste au Canada n'a-t-il pas augmenté?

Comment cela fonctionne-t-il? Il faut qu'il y ait une entente entre les deux pays, n'est-ce pas?

M. Allen: Si vous faites allusion au nouveau personnel d'exécution à l'ambassade, cela existe déjà. Bien sûr, la GRC a des représentants à l'ambassade canadienne à Washington.

Le sénateur Meighen: Je croyais que c'était pour les aéroports et les points d'entrée.

M. Allen: Excusez-moi. Comme vous le savez, il y a des agents des services américains des douanes et de l'immigration en certains endroits où l'on fait le prédédouanement des voyageurs aériens. Ottawa en est un bon exemple. Il est question de faire la même chose pour les voyageurs terrestres. Quant à savoir quelle

American side and Americans on the Canadian side. That might happen in Detroit-Windsor. We are also looking at joint facilities.

Senator Meighen: Do we have a view of that?

Mr. Allen: We are in the midst of exploring that. We are doing modelling to see where something like that might work. We are doing a fair bit of legal analysis to understand the Charter implications, among other legal implications, of having Americans on Canadian soil. The Americans are doing the same thing.

Our understanding is that the issue is not guns but the carrying out of powers. These issues are in the process of being examined. They are complex; they touch sensitive nerves. We are trying to do all of our homework before we decide which way to go.

Mr. O'Shea: It is part of the 30-point action plan in terms of the Smart Border Declaration.

Incidentally, in the document we are handing out, there is a paragraph on the \$7.7 billion over five years. It shows some of the areas where that money will be spent. Part of the problem related to the \$7.7 billion, is that the government is gearing up to get that money, and each department has to put it in after the budget.

Senator Meighen: I understand. It does not come immediately.

Mr. Bruce Levy, Director, U.S. Transboundary Division, Department of Foreign Affairs: It is not just a question of gearing up but of doing it right. The money has been identified, in principle, for departments, but on a fairly general basis at this point. We have unprecedented attention to the border and to security issues right now. That unprecedented attention, however, brings significant and warranted pressure to do it right. As Mr. Allen mentioned, there are many options, from measures that could be taken immediately on the border, to moving the border away from the border, to using biometrics, which is using facial recognition and fingerprints, for example, to identify people as they come in and out of Canada or the U.S. However, none of these things yet comes with a 100 per cent endorsement.

Having just returned from a meeting in the United States last week with U.S. Customs and Immigration personnel and their Canadian counterparts, it has become evident to me that there are no simple, obvious answers to these questions.

With respect to these funds for which people before you and others have been pressing for some years — September 11 was a

forme cela prendrait, il y a diverses possibilités, notamment le fait de poster des Canadiens du côté américain et des Américains du côté canadien de la frontière. Cela pourrait se faire à Detroit-Windsor. Nous envisageons aussi des installations conjointes.

Le sénateur Meighen: Avons-nous un point de vue là-dessus?

M. Allen: Nous sommes en train d'examiner la question. Nous élaborons des modèles pour voir où cela pourrait se faire. Nous scrutons à la loupe les conséquences juridiques pour bien comprendre les répercussions du point de vue de la Charte, entre autres, de la présence d'Américains en sol canadien. Les Américains en font autant.

Il semble que ce ne soit pas les fusils qui posent un problème, mais plutôt l'exercice de l'autorité. Ces questions sont à l'étude. Elles sont complexes et elles touchent des cordes sensibles. Nous essayons d'étudier la question à fond avant de décider de la voie à suivre.

M. O'Shea: Cela fait partie du plan d'action en 30 points dans la foulée de la déclaration sur la frontière intelligente.

Soit dit en passant, dans le document que nous distribuons, il y a un paragraphe sur la somme de 7,7 milliards de dollars sur cinq ans. On y donne quelques précisions sur les dépenses qui seront faites à même cette somme. Le problème tient en partie au fait que le gouvernement prend les mesures voulues pour obtenir cette somme de 7,7 milliards de dollars, tandis que chaque ministère doit l'inscrire après le budget.

Le sénateur Meighen: Je comprends. L'argent n'arrive pas tout de suite.

M. Bruce Levy, directeur, Direction des relations transfrontalières avec les États-Unis, ministère des Affaires étrangères: Ce n'est pas seulement une question de préparation, il faut faire les choses comme il faut. En principe, l'argent a été attribué aux ministères, mais de façon assez générale pour l'instant. À l'heure actuelle, nous accordons une attention sans précédent aux questions relatives à la frontière et à la sécurité. Cette attention sans précédent s'accompagne de pressions importantes et légitimes pour que l'on fasse les choses comme il faut. Comme M. Allen l'a dit, il y a de nombreuses options; certaines mesures pourraient être prises immédiatement à la frontière, mais on envisage aussi d'éloigner la frontière de la frontière, pour ainsi dire, et d'utiliser la biométrie, c'est-à-dire la reconnaissance faciale et des empreintes digitales, par exemple, pour identifier les gens lorsqu'ils entrent ou sortent du Canada ou des États-Unis. Toutefois, rien de tout cela n'est encore approuvé à 100 p. 100.

De retour récent d'une réunion tenue aux États-Unis la semaine dernière entre le personnel du Département des douanes et de l'immigration des États-Unis et leurs homologues canadiens, il me semble clair qu'il n'existe pas de réponse simple et évidente à ces questions.

Quant aux fonds réclamés depuis de nombreuses années par des gens qui ont comparu devant votre comité et d'autres — le

tragedy but also represents a opportunity — officials want to be sure, as do ministers, that they do it right.

Mr. Allen: With respect to the \$600 million for infrastructure, for example, we want to ensure that a bridge we build on the Canadian side will be joined with a highway on the American side. The Department of Transport in the U.S. was meeting in Windsor last week while its counterparts were meeting in Fort Lauderdale. As Mr. Levy said, we are in an effort to ensure that we maximize the benefits of the expenditure of this money.

Senator Meighen: In the Maritimes last week we heard a great deal about unmanned borders and the fact that we rely on the American technology to tell us when someone has crossed the border during unstaffed hours. Obviously, they feel that they are carrying the ball on that. I imagine we will hear more about it.

Mr. Allen: I am from Manitoba. Senator Dorgan used a red traffic cone to make a point about the border. We must be realistic. The Americans have spent a huge amount of money to seal their southern border, but somewhere between 6 million and 11 million illegal immigrants are currently in the United States.

Sealing our borders, or even putting 20 people at Emerson, will not solve our problem. We will solve it by working cooperatively on intelligence, on law enforcement and on preventing terrorists from coming into North America. It is a matter of determining low risk and high risk. You let low-risk people come through and you focus attention on those who cause you concern.

Senator Banks: Mr. Levy, what constitutes the transboundary matters with which you deal? Everything we talk about is a transboundary matter. Can you put a circle around it?

Mr. Levy: Sometimes we think it is everything we talk about.

Senator Banks: They all bump into each other, do they not?

Mr. Levy: They do. One of the challenges we face is trying to keep some of the issues my division is responsible for on the radar — issues which are important regionally, if not always nationally — at a time when certainly the U.S. focus, and the Canadian focus to an extent, is overwhelmingly on the border-security issue. One half of our division deals with energy, natural resources and environmental issues. Under that are the IJC, bulk water, the ANWR question, energy policy generally, natural gas and fisheries on the border side. The other half of our division deals with the border itself, that is, crossing the border.

11 septembre était bien sûr une tragédie mais constitue également une occasion — les fonctionnaires veulent s'assurer, tout comme les ministres, que le travail se fasse correctement.

M. Allen: Quant aux 600 millions de dollars consacrés à l'infrastructure, par exemple, nous voulons nous assurer que si on construit un pont du côté canadien, il va mener à une autoroute du côté américain. La semaine dernière, le département des transports des États-Unis a tenu une réunion à Windsor tandis que ses homologues se réunissaient à Fort Lauderdale. Comme M. Levy l'a dit, nous voulons optimiser les avantages qu'on peut tirer de telles dépenses.

Le sénateur Meighen: Dans les Maritimes la semaine passée, on a beaucoup parlé de ces bureaux de douane sans personnel et du fait qu'on dépend de la technologie américaine pour savoir si quelqu'un a traversé la frontière quand il n'y a pas de personnel au bureau de douane. Il est évident que les Américains ont l'impression qu'ils assument toutes les responsabilités à ce sujet et j'imagine que nous en entendrons davantage là-dessus.

M. Allen: Je viens du Manitoba. Le sénateur Dorgan, pour faire valoir son point de vue sur la question de la frontière, a parlé des balises de déviation. Il faut être réaliste. Les Américains ont dépensé beaucoup d'argent pour rendre la frontière sud plus hermétique, mais il y a quand même entre 6 millions et 11 millions d'immigrants illégaux qui se trouvent aux États-Unis à présent.

Ce n'est pas en rendant nos frontières plus hermétiques ou en affectant 20 agents à Emerson qu'on va régler notre problème. C'est en travaillant dans un esprit de collaboration pour faire avancer les dossiers relatifs aux renseignements, à la répression et à la lutte pour empêcher l'entrée des terroristes en Amérique du Nord qu'on va régler le problème. Il s'agit de déterminer si une personne constitue un faible risque ou bien un risque élevé. Vous laissez entrer ceux qui sont à faible risque et vous surveillez de plus près ceux qui vous préoccupent.

Le sénateur Banks: Monsieur Levy, quelles sont les questions transfrontalières au juste: tout est lié à la question transfrontalière. Pourriez-vous être plus précis?

M. Levy: Parfois, nous avons l'impression que cette question touche à tout.

Le sénateur Banks: Les questions sont toutes interreliées, n'est-ce pas?

M. Levy: Effectivement. L'un des défis auxquels nous faisons face consiste à garder à l'avant-plan certaines questions qui relèvent de ma division — lesquelles sont importantes sur le plan régional, sinon sur le plan national — à un moment où les États-Unis et, jusqu'à un certain point, les Canadiens, se concentrent sur la question de la sécurité à la frontière. La moitié de notre division s'occupe de questions relatives à l'énergie, aux ressources naturelles et à l'environnement. Cela comprend la CMI, l'eau en vrac, la Réserve faunique nationale de l'Arctique, la politique énergétique dans son ensemble, le gaz naturel ainsi que les pêcheries de ce côté de la frontière. L'autre moitié de la division s'occupe de la frontière elle-même, c'est-à-dire, le passage à la frontière.

Senator Banks: Do you mean the operation of the border?

Mr. Levy: Yes. That has been institutionalized over the years, prior to September 11, through a number of fora, including the Shared Border Accord, which is an institution of the two customs agencies. The immigration agencies work together under what is called the "Border Vision" exercise. There is also the Cross Border Crime Forum, which involves the Solicitor General and the Attorneys General. That is how we are divided.

Senator Banks: Do you also deal with the Boundary Waters Treaty Act?

Mr. Levy: Largely through the IJC, yes.

Senator Banks: When we ask an American, "Who is your biggest trading partner," often the response is "Japan." However, we say that we are their largest trading partner. You told us that Canada constitutes for 2 per cent of their exports.

Mr. Allen: We constitute two per cent of their GDP and 25 per cent of their exports.

Senator Banks: Are we their biggest trading partner? Is that in one direction, or is 25 per cent of their exports and 2 per cent of their GDP a two-way street?

Mr. Allen: Yes it is a two-way street.

Senator Banks: We are their biggest trading partner on both sides of the street?

Mr. Allen: Yes.

Senator Banks: I would hate to yell that out loudly in Washington and have someone say, "Let me tell you the truth."

Mr. Allen: They have 300 million people, and it reflects the fact that their economy, unlike ours, does not depend on exports. Their economy is virtually self-generating. That is part of the reason that when their trade deficit goes up, they make some noises, but they are not that concerned because that is not what generates most of the jobs in the U.S.

An interesting statistic is that more trade goes on across the Ambassador Bridge and the tunnel at Detroit, those two transfer points, than all the trade between the United States and Japan. Not only are we the largest, we are by far the largest. You are absolutely right. They would probably say that Mexico is their second largest trading partner. This goes back to what goes across that bridge.

Senator Banks: Every Canadian knows that.

Mr. O'Shea: Along those lines, while I was posted in New York I attended seminar on U.S. trade. The only country that was not mentioned during that seminar in terms of the importance of trading partners, was Canada. Incidentally, Henry Kissinger was in attendance.

Le sénateur Banks: Voulez-vous dire le fonctionnement de ce passage à la frontière?

M. Levy: Oui. Les modalités de passage avaient été fixées au fil des années, avant le 11 septembre, par le biais de divers instruments, y compris l'Accord sur la frontière commune, négocié par les deux agences de douanes. Les organismes d'immigration travaillent de concert dans le cadre de ce qu'on appelle la Vision de la gestion de la frontière. Il existe également un forum sur la criminalité transfrontalière, auquel participe le solliciteur général ainsi que les procureurs généraux. Voilà la répartition de nos responsabilités.

Le sénateur Banks: Est-ce que la Loi du Traité des eaux limitrophes internationales relève de votre compétence également?

M. Levy: Oui, surtout par l'entremise de la CMI.

Le sénateur Banks: Lorsqu'on demande à un Américain: «Qui est votre partenaire commercial le plus important», la réponse est souvent: «le Japon». Cependant, nous disons que c'est nous le plus grand partenaire commercial. Vous avez dit que le Canada représente 2 p. 100 de leurs exportations.

M. Allen: Nous représentons 2 p. 100 de leur PIB et 25 p. 100 de leurs exportations.

Le sénateur Banks: Sommes-nous effectivement le partenaire commercial le plus important? S'agit-il d'une rue à sens unique ou est-ce que ces 25 p. 100 d'exportations et ces 2 p. 100 du PIB constituent une rue à double sens?

M. Allen: Oui, ça va dans les deux sens.

Le sénateur Banks: Nous sommes leur partenaire commercial le plus important dans les deux sens?

M. Allen: Oui.

Le sénateur Banks: Je n'aimerais pas dire cela tout haut à Washington, car quelqu'un dirait: «Laissez-moi vous dire la vérité».

M. Allen: Ils comptent 300 millions d'habitants, et leur économie, à la différence de la nôtre, ne dépend pas des exportations. Leur économie est presque autonome. Cela explique en partie pourquoi ils se plaignent si leur déficit commercial augmente, mais ils n'en sont pas très inquiets, puisque ce n'est pas cela qui crée la plupart des emplois aux États-Unis.

Il est intéressant de noter que les échanges commerciaux qui se font par le pont Ambassador et le tunnel à Detroit, ces deux points de transfert, sont plus importants que tout le commerce entre les États-Unis et le Japon. Nous sommes le partenaire commercial non seulement le plus important, mais de loin le plus important. Vous avez tout à fait raison. Les Américains diraient probablement que c'est le Mexique qui est leur deuxième partenaire commercial. C'est par ce pont que les échanges commerciaux se font.

Le sénateur Banks: Tous les Canadiens le savent.

M. O'Shea: Dans le même ordre d'idées, lorsque j'ai été affecté à New York, j'ai assisté à un colloque sur le commerce avec les États-Unis. Le seul pays qu'on n'a pas mentionné à cette séance, lorsqu'on parlait de l'importance des partenaires commerciaux, c'était le Canada. En passant, Henry Kissinger y était.

Most Americans do not realize that Canadians buy more American goods than Mexico and Japan combined. Moreover, Canada is a larger market for U.S. goods than all 50 members of the EU combined. In addition to what Mr. Allen mentioned, they are totally unaware of that fact.

Mr. Levy: To complete this, we will chime in and ask your U.S. counterparts where most of their energy exports come from.

Senator Banks: I know we sell them more oil than Saudi Arabia. However, that has not been the case for very long.

You mentioned the question of overseas intelligence. You talked about it in terms of immigration, sending people abroad so that we have a better idea of what is happening. Canada has been absent since the last war, at least in terms of any foreign intelligence-gathering capability, whether it is covert or information gathered by commercial attaches who report back to their embassies. We do not have any spies, to put it more simply. Practically every other country in the world does, including those who spy on us. We have heard from a number of security people that it would not be a bad idea if Canada had some covert foreign intelligence-gathering capability, including, it has been suggested, in the United States. What is your view of that, Mr. Allen?

Mr. Allen: I can honestly say that I am not the expert in that field.

Senator Banks: I know, but would it be useful to you?

Mr. Allen: Even if we went there, I doubt we would have any agents in the United States. I think I am right in saying that.

Senator Banks: Do you think that the United States has agents in Canada?

Mr. Allen: I do not know.

Senator Banks: If we did it right, nor would they.

Mr. Allen: I think we would have a problem doing it right. I think the Israelis tried that, and they have somebody in jail in the United States that they have been trying to get out, even though they are pretty good at it.

We foreign service officers like to think that we are intelligence gatherers, and we certainly do a lot of intelligence gathering, but it is overt not covert. My colleagues may want to jump in on this one, but I will pass on it.

Let me say just one thing. Having spent four years in Washington, the problem was not getting information; the problem was that there was too much information. In some ways, it is a problem with the United States. September 11 was a fairly

La plupart des Américains ne se rendent pas compte que les Canadiens achètent plus de produits américains que les Mexicains et les Japonais pris ensemble. En fait, le marché canadien reçoit plus de produits américains que les 50 membres de l'Union européenne. Outre ce que M. Allen a mentionné, les Américains l'ignorent complètement.

M. Levy: Pour ajouter un dernier mot, nous dirons qu'il faudrait demander à vos homologues américains d'où vient le gros de leurs importations énergétiques.

Le sénateur Banks: Je sais que nous leur vendons plus de pétrole que l'Arabie saoudite. Mais cela n'est plus le cas depuis très longtemps.

Vous avez parlé des services de renseignements à l'étranger. Vous en avez parlé dans le contexte de l'immigration, et vous avez dit qu'il faudrait avoir des gens à l'étranger pour avoir une meilleure idée de ce qui se passe. Le Canada a arrêté de faire cela après la dernière guerre, au moins en ce qui concerne la capacité d'obtenir des renseignements à l'étranger, que ce soit des informations secrètes ou des renseignements obtenus par des attachés commerciaux qui font rapport à leurs ambassades. En termes simples, nous n'avons pas d'espions. Presque tous les autres pays en ont, y compris ceux qui font de l'espionnage chez nous. Un certain nombre de responsables de la sécurité nous ont déjà dit que ce serait pas une mauvaise idée de créer une capacité de faire de la collecte d'informations à l'étranger, y compris, selon certains, aux États-Unis. Que pensez-vous de cela, monsieur Allen?

M. Allen: Je peux dire en toute franchise que je ne suis pas expert dans ce domaine-là.

Le sénateur Banks: Je le sais, mais est-ce que cela pourrait vous aider?

M. Allen: Même si on décidait de faire cela, je doute que l'on décide de mettre des agents aux États-Unis. Je crois avoir raison en disant cela.

Le sénateur Banks: Croyez-vous que les États-Unis ont des agents au Canada?

M. Allen: Je ne sais pas.

Le sénateur Banks: Si nous nous organisons bien, ils n'en auraient pas non plus.

M. Allen: Je crois qu'il nous serait difficile de bien nous organiser pour cela. Israël aurait essayé de le faire, et un de leurs agents est en prison aux États-Unis et Israël fait des efforts pour le faire réfléchir, même si ce pays s'y connaît en espionnage.

Nous, les agents du service extérieur, avons tendance à penser que nous faisons de la collecte de d'informations, et nous en faisons beaucoup, mais nous travaillons de façon ouverte et non secrète. Mes collègues voudront peut-être intervenir sur cette question, mais je n'ai pas de réponse à vous donner.

Je voudrais dire une chose seulement. D'après mon expérience de quatre ans à Washington, j'ai constaté que le problème n'était pas la collecte d'informations; c'était plutôt qu'il y avait trop d'informations. À certains égards, les États-Unis ont ce

colossal intelligence failure, and not one from a lack of information.

Senator Banks: It appears as though it was a lack of processing available information.

Mr. Allen: Yes. I do not know whether it would be of great benefit to us or whether we need it to advance our interests.

Mr. O'Shea: The only thing I have heard that might be of benefit to Canada would be the ability to contribute to a larger pool of intelligence information. If we had a foreign intelligence agency that was gathering information, it could add to the greater pool of knowledge that is largely dependent now on American, British or French sources. We cannot contribute to that pool because we do not have a foreign intelligence service. It would be seen as a contribution to an overall Western security system.

Senator Banks: Are you comfortable now with the Canadian capacity to process information that we either obtain for ourselves or receive from others? We used to be good at that, during the beginnings of the Cold War.

Mr. Allen: I could not say.

Senator Banks: I will ask that question of specific people tonight, then.

What is your view, Mr. Allen, concerning the treatment of prisoners by the United States? What is your advice to us regarding an approach to that? We will be raising the question. Canadian soldiers may be taking prisoners if the Princess Patricia find themselves in that situation. It is impossible to send troops into an armed conflict and tell them not to take any prisoners; that is not the right message.

Everyone knows that there is a question of whether we will adhere to the Geneva Convention. Secretary of the State Powell raised that question today. What is your view, and how should we deal with that?

Mr. Allen: It is not completely clear what is happening in the United States, but certainly Vice-President Cheney and Secretary of Defense Rumsfeld were clear that they want these prisoners not to be designated as prisoners of war under the Geneva Convention but as unlawful combatants. Whether Secretary of the State Powell has taken a different position is not clear. It is my understanding that Secretary of the State Powell may be taking the same position the Canadian government would take, that whether these people are prisoners of war under the Geneva Convention is to be determined on a case-by-case basis, that they are entitled to have a tribunal make that determination.

Senator Banks: That is what I understand his position to be.

Mr. Allen: Again, I am not acting as a lawyer in the department right now, so it is not easy for me to say what the Canadian government's position is on this. However, I think that is where we would stand; namely, that they are entitled to a determination under the convention.

problème-là. Le 11 septembre a été un échec plutôt colossal sur le plan du renseignement, mais il ne s'agissait pas d'un manque d'information.

Le sénateur Banks: Il s'agissait semble-t-il, d'une incapacité à analyser les renseignements disponibles.

M. Allen: Oui. Je ne sais pas si cela nous serait très utile ou si nous en avons besoin pour promouvoir nos intérêts.

M. O'Shea: D'après ce que j'ai entendu, le seul avantage pour le Canada serait la possibilité de contribuer à un plus grand fonds de renseignements secrets. Si nous avions un organisme du renseignement à l'étranger qui ferait la collecte d'informations, il pourrait contribuer à accroître la masse de données qui, à l'heure actuelle, provient en grande partie de source américaine, britannique ou française. Nous ne pouvons pas y contribuer parce que nous n'avons pas d'organisme du renseignement à l'étranger. Un tel organisme serait perçu comme un apport au système global de sécurité occidentale.

Le sénateur Banks: Êtes-vous satisfait de la capacité du Canada d'analyser les renseignements que nous obtenons nous-mêmes ou que nous recevons d'autres pays? C'était un de nos atouts au début de la Guerre froide.

M. Allen: Je ne saurais dire.

Le sénateur Banks: Alors, je poserais cette question à certains de nos témoins ce soir.

Monsieur Allen, que pensez-vous du traitement accordé aux prisonniers par les Américains? Quel conseil pourriez-vous nous donner sur la façon de faire? Nous avons l'intention de soulever la question. Il se pourrait que les soldats du régiment Princess Patricia capturent des prisonniers. Il est impossible de déployer des troupes dans un conflit armé en leur disant de ne pas capturer de prisonniers — ce n'est pas le bon message à envoyer.

Il s'agit de savoir, tout le monde sait, si nous allons respecter la Convention de Genève. Le secrétaire d'État Powell a soulevé cette question aujourd'hui. Qu'en pensez-vous, et que devrions-nous faire?

M. Allen: La position des États-Unis n'est pas très claire mais le vice-président Cheney et le secrétaire de la Défense Rumsfeld ont dit clairement qu'ils ne veulent pas que l'on qualifie ces prisonniers de prisonniers de guerre en vertu de la Convention de Genève mais plutôt de combattants illégaux. On ne sait pas au juste si M. Powell a adopté une position différente. J'ai cru comprendre que M. Powell pourrait adopter la même position que le gouvernement canadien, c'est-à-dire que la décision visant à établir s'il s'agit de prisonniers de guerre en vertu de la Convention de Genève doit être prise dans chaque cas individuel, et que ces personnes ont le droit de faire trancher leur cas par un tribunal.

Le sénateur Banks: C'est la façon dont j'interprète sa position.

M. Allen: Je répète, je n'agis pas en qualité d'avocat du ministère à l'heure actuelle, il n'est pas facile pour moi de vous exposer la position du gouvernement canadien à cet égard. Cependant, j'estime que notre position serait la suivante: ces personnes ont droit à une décision rendue en vertu de la Convention.

The questions to ask are the following: On what basis are the Americans making a determination that they do not have to put these people before a tribunal? What is the basis under international law? That is not entirely clear. Some of these people may well be al-Qaeda and terrorists, but some of them may have been Taliban combatants.

Senator Banks: They may have been defending, as they saw fit, their country from attack.

Mr. Allen: I do not know all of the facts nor all of the prisoners in Guantanamo Bay or in Afghanistan. However, if some of them are not al-Qaeda, then it is not clear on what basis that determination can be made. However, there may be facts that I am not aware of. The International Committee of the Red Cross has been there. They have done a report, and we will have to wait and see how it plays out. It puts our forces in a difficult situation.

Senator Banks: It would today.

You mentioned the recent identification of two terrorists by our intelligence people. Defense Secretary Rumsfeld suggested that that has been of great assistance to the American security effort. To the extent that you can, would you tell us that story chronologically? Was the fact that they existed and the fact that they were Canadians identified by the American intelligence services, or did we say, "We found two terrorists for you"? Which of those scenarios occurred?

Mr. Allen: To be honest, I do not know. However, I understand they were under surveillance in Canada. Certainly, our intelligence forces were aware of them. I cannot say whether we were initially made aware of them by the Americans, or whether we were aware of them and advised the Americans, who then put the video and the individuals together.

Senator Cordy: My first question concerns the relationship between Canada and the United States. Mr. Allen, you portrayed it very well when you said that it is almost a domestic-international relationship that we have. Certainly, since September 11, the U.S. is preoccupied with homeland defence, and Canada has shown great support in the campaign against terrorism.

I have noticed concerns in the media by a few who are afraid that we will lose our independence, in terms of what we will do in this campaign against terrorism, and that we will just follow the lead of the U.S., almost getting caught up in a snowball effect.

Mr. Allen: I understand why people are concerned. Simply put, it is because the U.S. has made it a huge priority, because we have joined in the campaign against terrorism and because, in defending Canada and in protecting our own security, we are inevitably also protecting North America. Having seen how the Smart Border Declaration and the 30-point action plan were developed, for example, I personally feel that we have in no sense or in any way given up our sovereignty. That was an action plan put together in Canada, by Canadians, and taken to the

Il faut poser les questions suivantes: Quels sont les motifs invoqués par les Américains pour justifier le non-recours à un tribunal? Quels sont les motifs dans le cadre du droit international? La situation n'est pas tout à fait claire. Certains de ces prisonniers pourraient être des membres d'al-Qaïda ou des terroristes, mais certains pourraient être des combattants talibans.

Le sénateur Banks: Il se peut qu'ils défendaient, comme ils se jugeaient bon, leur pays contre des attaques.

M. Allen: Je ne suis pas au courant de tous les faits ou du statut des prisonniers détenus à Guantanamo ou en Afghanistan. Cependant, si certains des prisonniers ne sont pas membres d'al-Qaïda, les motifs pour justifier cette décision ne sont pas clairs. J'ignore peut-être certains faits. Le Comité international de la Croix-Rouge s'est rendu sur les lieux. Il a préparé un rapport, et il va nous falloir attendre pour voir comment la situation évolue. Cela met nos militaires dans une situation embarrassante.

Le sénateur Banks: Tout à fait.

Vous avez mentionné que nos services de renseignement ont récemment identifié deux terroristes. Le secrétaire de la Défense, M. Rumsfeld, a laissé entendre que cela a été fort utile aux efforts américains en matière de sécurité. Dans la mesure du possible, pourriez-vous nous raconter cette histoire du début à la fin? Est-ce que les services du renseignement américains ont découvert leur existence et le fait qu'ils étaient des Canadiens, où est-ce nos services de renseignement ont dit aux services Américains, «Nous avons trouvé deux terroristes pour vous»? Qu'est-ce qui est arrivé?

M. Allen: Honnêtement, je ne sais pas. Cependant, il paraît qu'ils étaient sous surveillance au Canada. Il est certain que nos agents du renseignement étaient au courant de leur présence. Je ne peux pas vous dire si les Américains nous ont signalé leur présence en premier, ou si, étant au courant de leur présence nous avons averti les Américains, qui ont ensuite fait le lien entre la vidéo et les individus.

Le sénateur Cordy: Ma première question porte sur les relations entre le Canada et les États-Unis. Monsieur Allen, vous avez très bien décrit la réalité quand vous avez dit que nos deux pays ont une relation presque inter-nationale. Il ne fait aucun doute que, depuis le 11 septembre, les États-Unis se préoccupent de la sécurité du territoire et que le Canada a prêté un concours efficace à la campagne contre le terrorisme.

Je constate que les médias font état des inquiétudes, exprimées par un petit nombre de personnes qui craignent que le Canada ne perde son indépendance, dans cette campagne contre le terrorisme, disant qu'il va simplement suivre l'initiative des États-Unis, victime pour ainsi dire d'un effet boule de neige.

M. Allen: Je comprends pourquoi les gens sont inquiets. Essentiellement, c'est parce que les États-Unis en ont fait une priorité absolue, parce que nous nous sommes associés à la campagne contre le terrorisme et parce que, tout en défendant le Canada et en renforçant notre propre sécurité, nous protégeons ainsi inévitablement l'Amérique du Nord. Après avoir vu la façon dont la Déclaration sur la frontière intelligente et le plan d'action en 30 points ont été élaborés, par exemple, je crois personnellement que nous n'avons en aucune façon compromis

Americans. As I said before, it reflects a sincere effort to ensure that there is facilitation and that our economic security is protected, while assuring the Americans and ourselves that the security equation has been taken care of.

There was a sense of vulnerability in the U.S. There is no question that the work of the Ad Hoc Cabinet Committee on Public Security and Anti-Terrorism was essential to get the security equation down pat. It provided assurances to the Americans. However, at the same time, it did things that we had been trying to do in Canada for a long time.

In the past, we ratified international terrorist conventions that had been on the books while there were more important things happening. We now have more money for the RCMP. The RCMP had been looking for more money for quite a while. As well, we will be beefing up immigration. There was a tightening of immigration laws in ways that many Canadians and the government thought probably should have happened a while ago. However, there was, perhaps, a focus elsewhere.

In my opinion, and I think in the government's view, nothing in what happened post-September 11 detracts from our sovereignty. We took decisions in our own interests that in fact enhanced our sovereignty.

I think what we are seeing is a confluence of events. For example, we are serving in Afghanistan under U.S. command. We have engaged in discussion on the border. The dollar is at a low point. If you want, you can put all of this together and say that we are losing our sovereignty. However, if you examine each event independently, the connection is not there. While I understand it, it does not concern me and I do not think it concerns the government broadly.

Senator Cordy: After September 11, Canadians also felt vulnerable. It is good to have you clarify that in fact we are taking made-in-Canada initiatives.

My second question concerns the anti-ballistic missiles to which you made reference in your opening comments. We get the sense that Mr. Bush is very intent on a missile defence system. I have not heard details of it, but one knows that this is his intent. I would say that the American public after September 11 is now more supportive of his intent than they may have been previously. This would also involve the abandonment of the ABM treaty. What is Canada's position on the missile defence system?

Mr. Allen: There are those who argued that September 11 proved that we did not necessarily need a ballistic missile defence shield because the threat did not come from anti-ballistic missiles; rather, it came from individuals flying planes. There are others in

notre souveraineté. Ce plan d'action a été élaboré au Canada par des Canadiens, pour ensuite être présenté aux Américains. Comme je l'ai dit plus tôt, ce plan s'inspire d'une volonté sincère de faciliter et de protéger notre sécurité économique, tout en assurant aux Américains et aux Canadiens que les mesures de sécurité nécessaires sont prises.

Les Américains se sentaient un peu vulnérables. Il ne fait aucun doute que la création du Comité spécial du Cabinet sur la sécurité publique et la lutte contre le terrorisme a été essentielle pour nous permettre de comprendre nos besoins en matière de sécurité. Cela a rassuré les Américains. En outre, cependant, ce comité a accompli des choses qu'on essayait d'accomplir au Canada depuis longtemps.

Par le passé, nous avons ratifié des conventions internationales concernant le terrorisme qui avaient déjà été adoptées pendant que des choses plus importantes se passaient. Nous avons maintenant plus de fonds pour la Gendarmerie royale, qui les attendait depuis assez longtemps. On va aussi prévoir des dispositions plus restrictives en ce qui concerne l'immigration. On a resserré les lois sur l'immigration d'une façon que bon nombre de Canadiens, ainsi que le gouvernement, estimaient qu'elles auraient dû l'être auparavant. Cependant, nous avons peut-être d'autres priorités à l'époque.

À mon avis, et je crois que c'est l'avis du gouvernement aussi, nos actions à la suite du 11 septembre n'ont en rien compromis notre souveraineté. Nos décisions étaient fondées sur nos propres intérêts, et notre souveraineté s'en est donc trouvée renforcée.

Je pense que nous sommes témoins d'une convergence d'événements. Par exemple, nos troupes sont sous le commandement américain en Afghanistan; nous avons amorcé un débat sur la frontière; le cours du dollar est très faible. Si on veut, on peut grouper tous ces éléments pour dire que nous perdons notre souveraineté. Cependant, si on examine chaque événement de façon indépendante, on constatera qu'il n'y a pas de lien entre eux. Je comprends cette inquiétude, mais je ne m'en préoccupe pas et je ne pense pas que le gouvernement en général s'en préoccupe.

Le sénateur Cordy: Les Canadiens se sentaient vulnérables aussi, suite aux événements du 11 septembre. Je suis contente de vous entendre dire que nous adoptons en fait des initiatives élaborées au Canada.

Ma deuxième question porte sur les missiles antimissiles balistiques à laquelle vous avez fait référence dans vos observations préliminaires. On a l'impression de M. Bush est très résolu dans son projet de système de défense antimissile. Je n'en connais pas les détails, mais on sait qu'il y tient. Je dirais que, depuis le 11 septembre, la population américaine l'appuie plus massivement qu'elle ne l'appuyait peut-être auparavant. Ce système de défense exigerait également l'abandon du traité ABM. Quelle est la position du Canada sur le système de défense antimissile?

M. Allen: Certains ont fait valoir que le 11 septembre a prouvé que nous n'avions pas nécessairement besoin d'un système de défense contre les missiles balistiques car la menace n'est pas venue des missiles anti-balistiques mais plutôt de personnes

the United States who argued that the threat is a suitcase bomb or a cruise missile. There are many ways that one could get to the United States. Many predicted bioterrorism long before the anthrax scare post-September 11.

On the other hand, the Bush administration takes the following position: We could and should defend against all of those possibilities, but that does not mean we should not defend against ballistic missiles. They are concerned again with rogue states, whether Iraq or North Korea. They also have a concern that these states could threaten the U.S. in its discussions with others.

I do not think it is for Canada to make a decision about whether the United States is right or wrong or whether the missile defence system is expensive or will work. Clearly, that is their decision. Our concern as a country is that there is a basic strategic architecture, that there is a rule of law and that this strategic architecture falls within some semblance of order.

The reason that ballistic missile defence causes a problem is that it was prohibited under the ABM treaty. The Americans have withdrawn. Our position would be that the Americans should continue to negotiate with the Russians, as they have, on reductions in total arsenals and on creating a new strategic framework that would give some stability in the area of arms control and disarmament. We have not taken a position on whether we will participate. Frankly, the Americans are in the testing phase. At one point they were testing only a land-based option. They are now testing a sea-based option and a space-based option, something that would hit missiles just as they took off, or a laser on a plane that would attack missiles in the air.

In many ways we are in a wait-and-see mode. We are waiting to see what they will decide to do and whether they want our participation.

Senator Atkins: I should like to ask a question about NAFTA and the provision in that agreement with regard to dispute mechanisms. Are they working?

Mr. Allen: The mechanisms that are there are working. Unfortunately, there were no dispute settlement mechanisms with respect to anti-dumping and subsidies. Thus, many of the problems we have fall into areas to which specific dispute resolution mechanisms do not apply.

Canada has been pushing both the United States and Mexico to consider some rejigging of the NAFTA. Amending it is difficult because it would require opening up the whole treaty. However, some rejigging of it could allow for a dispute settlement mechanism. Thus far, we have not been successful. Americans seem to love their anti-dumping measures.

pilotant des avions. Pour d'autres aux États-Unis la menace est une bombe dans une valise ou un missile de croisière. Il y a de nombreuses façons de s'attaquer aux États-Unis. Bon nombre de personnes ont prédit le bioterrorisme bien avant l'alerte à l'anthrax qui a suivi les attentats du 11 septembre.

D'un autre côté, le gouvernement de Bush adopte la position suivante: nous pouvons et nous devons nous défendre contre toutes ces possibilités, mais cela ne veut pas dire que nous ne devrions pas nous défendre contre les missiles balistiques. Encore une fois, les Américains se préoccupent des États parias, que ce soit l'Iraq ou la Corée du Nord. Ils craignent par ailleurs que ces États puissent menacer les États-Unis dans ses entretiens avec d'autres.

Je ne crois pas que ce soit au Canada de décider si les États-Unis ont ou non raison ou si le système de défense contre les missiles balistiques est coûteux ou s'il fonctionnera. Il est clair que c'est aux États-Unis d'en décider. Ce dont nous devons nous préoccuper comme pays, c'est qu'il y ait une architecture stratégique de base, qu'il y ait une règle de droit et que cette architecture stratégique revête d'une certaine apparence d'ordre.

La raison pour laquelle ce système de défense contre les missiles balistiques pose un problème, c'est qu'il était interdit aux termes du traité ABM. Les Américains se sont retirés. Nous sommes d'avis que les Américains devraient continuer de négocier avec les Russes, comme ils l'ont fait, en vue de réduire l'arsenal total et de créer un nouveau cadre stratégique qui apporterait une certaine stabilité en matière de contrôle des armements et de désarmement. Nous n'avons pas encore décidé si nous allons participer. Franchement, les Américains sont à la phase d'essai. À un moment donné, ils ne mettaient à l'essai que l'option d'un système de défense terrestre. Ils font maintenant l'essai d'un système installé en mer et d'un système installé dans l'espace, quelque chose qui frapperait les missiles juste au moment où ils sont lancés, ou un laser installé sur un avion qui attaquerait les missiles dans l'air.

À bien des égards, nous sommes en mode d'attente. Nous attendons de voir ce qu'ils décideront de faire et s'ils veulent notre participation.

Le sénateur Atkins: J'aimerais poser une question au sujet de l'ALENA et des mécanismes de règlement des différends qui sont prévus dans cet accord. Est-ce qu'ils fonctionnent?

M. Allen: Les mécanismes qui sont en place fonctionnent. Malheureusement, il n'y avait pas de mécanismes de règlement des différends en ce qui a trait aux mesures anti-dumping et aux subventions. Par conséquent, bon nombre de nos difficultés concernent des questions pour lesquelles les mécanismes spécifiques de règlement des différends ne s'appliquent pas.

Le Canada mène une campagne auprès des États-Unis et du Mexique pour modifier certaines dispositions de l'ALENA. Il est difficile de le faire car il faudrait ouvrir tout le traité. Cependant, certaines modifications permettraient de mettre en place un mécanisme de règlement des différends. Jusqu'à présent, nous n'avons pas réussi à le faire. Les Américains semblent adorer leurs mesures anti-dumping.

In other aspects of the NAFTA, and previously the FTA, there have been a number of disputes. We have been engaged with the Americans primarily. We have won a number of disputes in that process. Where it works, it works; and where there are no mechanisms, we tend to have to use other means.

Senator Atkins: It is too bad the NAFTA did not include anti-dumping.

Mr. O'Shea: The good news is that at least in the new round of world trade negotiations there is an agreement to look at strengthened disciplines on anti-dumping and subsidies. Many in the U.S. Senate would say, "Over my dead body will you get agreement on that," but it is on the table at least for the new round of multilateral trade negotiations.

Senator Atkins: We passed Bill C-44 in December, which extracted out of Bill C-42 — which is still in the House of Commons — a demand by the Americans to provide manifests. Why could we not have included a request for Americans to provide manifests to Canadians?

Mr. Allen: Mr. Levy is better qualified than I am to answer that question, but we are in the process of negotiating agreements for advanced passenger information and passenger name recognition. These agreements will be reciprocal.

Mr. Levy: I think they are reciprocal. The challenge is not on that side of the equation. If we wanted that information and if we believed that we could take advantage of it for intelligence purposes, the U.S. would probably be willing to provide it with full reciprocity. The challenge for Canada in facing this request or demand is to respect our own well-founded privacy concerns and to ensure that the information is for specific intelligence purposes.

Senator Atkins: From a practical point of view, how would it work?

Mr. Levy: It depends on what you are talking about specifically. At the meeting that I attended, they were looking at the issue of having as much advance information as possible on people who are arriving in North America, recognizing that we want to reduce the enforcement role at the border and to ensure that the people getting into North America in the first place do not represent a threat. Frankly, that border is long. We would never be able to seal it, even if we wanted to do so and even if we paid no attention to trade considerations.

As a passenger checks in at an airport in Europe, or anywhere else, the authorities want a certain amount of information relating to when that person bought their seat, whether they paid cash, whether they have baggage accompanying them, whether they are accompanied, and whether there are 10 people on the same flight who have the same curious pattern in terms of how they made their arrangements. This is all information that can be crunched

Relativement à d'autres aspects de l'ALENA, et auparavant dans l'ALE, il y a eu un certain nombre de différends, surtout avec les Américains. Nous avons gagné un certain nombre de causes. Là où les mécanismes fonctionnent, ils fonctionnent vraiment; là où il n'y pas de mécanisme, il faut recourir à d'autres moyens.

Le sénateur Atkins: C'est dommage qu'on ait pas inclus les mesures anti-dumping dans l'ALENA.

M. O'Shea: La bonne nouvelle, c'est qu'au moins dans la nouvelle ronde des négociations commerciales mondiales on s'est entendu pour envisager la possibilité de renforcer les mesures disciplinaires pour l'anti-dumping et les subventions. Pour bon nombre de sénateurs américains un accord là-dessus est absolument impensable, mais on s'est entendu pour aborder tout au moins la question lors de la nouvelle ronde de négociations commerciales multilatérales.

Le sénateur Atkins: Nous avons adopté le projet de loi C-44 en décembre, qui a retiré du projet de loi C-42 — lequel est toujours à la Chambre des communes — une exigence des Américains de fournir des listes de passagers. Pourquoi n'aurions-nous pas pu demander que les Américains fournissent des listes de passagers aux Canadiens?

M. Allen: M. Levy est plus compétent que moi pour répondre à cette question, mais nous sommes en train de négocier des ententes concernant l'information préalable sur les voyageurs et la reconnaissance des noms des passagers. Ces ententes seront réciproques.

M. Levy: Je pense qu'elles sont réciproques. Là n'est pas le défi. Si nous voulions avoir cette information et si nous pensions pouvoir nous en servir à des fins de renseignement, les États-Unis seraient probablement disposés à nous les donner de façon complètement réciproque. Le défi pour le Canada dans le cas de cette demande c'est de respecter nos propres préoccupations bien légitimes concernant la protection de la vie privée et de nous assurer que cette information serve à des fins précises de renseignement.

Le sénateur Atkins: En termes pratiques, comment le système va-t-il fonctionner?

M. Levy: Tout dépend des informations précises qu'on veut obtenir. À la réunion à laquelle j'ai assisté, on discutait de la possibilité d'avoir toute l'information préalable possible au sujet des passagers qui arrivent en Amérique du Nord. Le but est de réduire le travail d'application de la loi à la frontière et de s'assurer que les passagers qui arrivent en Amérique du Nord ne constituent pas une menace. Je vous dis bien franchement que cette frontière est très longue. Il ne sera jamais possible de la rendre étanche, même si on voulait le faire et même si on ne tenait pas compte des considérations commerciales.

Lorsqu'un passager se présente à l'enregistrement à un aéroport en Europe, où ailleurs, on veut savoir où il a acheté son billet, s'il l'a payé comptant, s'il a des bagages, s'il est accompagné, et s'il y a dix personnes à bord du même vol qui ont toutes fait leurs arrangements de façon bizarre. Toutes ces informations peuvent être obtenues avec des sources de renseignement. Ensuite, on note les tendances dangereuses qui se dégagent de ces informations, de

from intelligence sources. The authorities then discern threatening patterns from that information so that when those people meet up with either a customs or an immigration official, that official is warned in advance to ask certain questions.

Senator Atkins: Some manifests might not be complete until the plane is in the air, for example, if it was flying from Toronto to Washington.

Mr. Levy: That is a question we are asking, too.

Mr. Allen: Their argument concerns someone coming into the country from Europe, for example, with the plane having stopped in five Eastern European countries before landing in Montreal. A pattern of activity is established.

Mr. Levy: In the specific example that you raised about going from Montreal to Washington, that person would — even without prior information being provided — go through U.S. Customs and Immigration prior to getting on the flight.

Senator Atkins: In Canada, yes. There would be preclearance.

The Smart Border Agreement is being signed in December. What degree of it has been implemented up to this time?

Mr. Allen: Governor Ridge, who is the Director of Homeland Security, and Deputy Prime Minister Manley are intent on getting deliverables out of this declaration. They have talked on the phone three times since, each time in an effort to push their officials farther and faster. They are meeting on the margins of the World Economic Forum on February 1 and they will meet again in Canada. The intent is to deliver as much on each of the 30 points to the Prime Minister and to the President in Kananaskis by June. Mr. Levy was just at a meeting in Fort Lauderdale in which the head of customs demanded some deliverable for each item 30 days from now when they meet in Vancouver.

I have never seen a process in which there has been more attempt to push an agreement along. It is causing a phenomenal amount of work for customs and immigration officials on both sides as they try to work through issues that have been on the table for a long time but that now have a sense of urgency.

We talked about clearance away from the border and customs self-assessment, which basically means allowing the DaimlerChryslers, the Fords and the GMs cross the border without having to stop because they have been pre-evaluated and because they can be post-audited. We are talking about safe third-country agreements on the immigration front because half of our refugees now come from the United States. There is a series of ongoing negotiations, and I am confident that we will have real solid deliverables on a number of the 30 points.

Mr. Levy: NEXUS, which in technical jargon is an alternative inspection system, means that the low-risk traveller who travels between Canada and the U.S. as a commuter a number of times a month will get a preclearance card.

A pilot project at Port Huron that was suspended on September 11 was resumed about 10 days after the action plan was signed.

sorte que lorsque ces passagers ont affaire à un agent de douanes ou de l'immigration, ce dernier est sur ses gardes et sait qu'il doit poser certaines questions.

Le sénateur Atkins: Certains manifestes ne sont peut-être pas complets avant le décollage, par exemple, s'il s'agit d'un vol de Toronto à Washington.

M. Levy: Nous posons la même question.

M. Allen: Leur argument porte sur le cas d'un passager qui arrive au pays en provenance d'Europe, par exemple, dont l'avion a atterri dans cinq pays de l'Europe de l'Est avant de se poser à Montréal. On décèle un certain mode d'activité.

M. Levy: Dans l'exemple précis que vous avez mentionné soit un vol de Montréal à Washington, le passager — même sans l'information préalable fournie — passe aux douanes et à l'immigration américaine avant de s'embarquer.

Le sénateur Atkins: Au Canada, oui. Il s'agit du prédédouanement.

L'accord sur la frontière intelligente a été signé avec eux en décembre. Dans quelle mesure a-t-il été mise en oeuvre jusqu'ici?

M. Allen: Le gouverneur Ridge, qui est le directeur de la Sécurité du territoire, et le vice-premier ministre Manley tiennent à avoir des réalisations concrètes à la suite de cette déclaration. Ils ont eu trois conversations téléphoniques depuis, et chaque fois ils cherchent à encourager leurs fonctionnaires à aller plus loin plus vite. Ils auront une réunion en marge du Forum économique mondial le 1^{er} février et ils en auront une autre au Canada. Ils veulent concrétiser autant que possible chacun des 30 points de la déclaration avant la rencontre du premier ministre et du président à Kananaskis en juin. M. Levy revient d'une réunion à Fort Lauderdale où le responsable des douanes a exigé certains résultats pour chaque point d'ici la réunion à Vancouver, en 30 jours.

Je n'ai jamais vu une telle tentative pour accélérer les choses. Cela entraîne énormément de travail pour les responsables des douanes et de l'immigration des deux pays. Ils essaient de régler des questions dont on discute depuis longtemps mais qui sont désormais devenues urgentes.

Nous avons discuté du dédouanement avant le passage à la frontière et de l'auto-évaluation douanière qui consiste à permettre aux conducteurs de voitures DaimlerChrysler, Ford et GM de traverser la frontière sans s'arrêter parce qu'ils sont évalués au préalable et peuvent être vérifiés après. Nous discutons des ententes concernant les tiers pays sûrs aux fins de l'immigration, car la moitié de nos réfugiés arrivent maintenant des États-Unis. Plusieurs initiatives sont en cours et je suis sûr que nous pourrions obtenir des résultats sur certains des 30 points.

M. Levy: NEXUS, le jargon technique qui désigne un système d'inspection de rechange, permet aux voyageurs à bas risque qui traversent la frontière plusieurs fois par mois d'avoir une carte de prédédouanement.

Un projet pilote à Port Huron, qui avait été suspendu le 11 septembre a repris environ 10 jours après la signature du plan d'action.

Consultations on visas are ongoing, and the number of countries on which we differ has been steadily reduced.

An air preclearance agreement will formally govern what already exists. That was identified in the action plan, and we are on the verge of implementing that as well.

Senator Atkins: Is it your impression that Tom Ridge has a handle on his responsibilities in the homeland agency?

Mr. Allen: I do not envy Governor Ridge. He must try to get his arms around a massive U.S. bureaucracy. There was a fascinating chart in *The New York Times* about a month ago showing the maze of officialdom for which he could or could not be ultimately responsible. However, his office is gearing up. He has more people and more effective people working for him now than he did two months ago. Also, the Canada-U.S. border and the Mexico-U.S. border are two areas that he can actually deliver on. It is not easy to make the United States safe from anthrax or make it safe from some other bioterrorist threat. It is easier to point to a 30-point action plan and say, "We have done this, this and this." It has been negotiated, people are working on it and, to be honest, that is in part why he is committed and why he picked up the phone after the new year and wished the Deputy Prime Minister well and wanted to know the outstanding issues that Mr. Manley wanted to see addressed. They both see this as a win/win situation. I am not sure whether he will be able to tackle all of the other problems in the United States, but I wish him well.

Senator Atkins: Will this include the continuation of the National Guard on the U.S. border with Canada?

Mr. Allen: The National Guard was the reason that the bridge and the tunnels stayed open post-September 12. Essentially, the Americans had moved to inspections 100 per cent of the time. If the National Guard had not arrived, we would have seen huge lineups and impacts on Windsor, Whistler and places right across the border. They brought in the National Guard so that while the National Guard was lifting up the trunks and looking in, the customs officers could ask the questions so that the lineups could move. They provided an inspection function.

To the extent that they have helped us, we have been grateful. However, President Bush and Governor Ridge have gone out of their way to say that no militarization of the border is going on. I think they recognize that closing the Canada-U.S. border would certainly impact on them, if not hurt them as much as us, especially at a time of economic recession.

Senator Atkins: How would you describe the equivalent in Canada of the homeland defence agency? Who is in charge? Is it the Deputy Prime Minister?

Mr. Allen: The Deputy Prime Minister is Chairman of the Ad Hoc Cabinet Committee on Public Security and Anti-Terrorism. A large group of ministers formed the ministerial committee, which included the Solicitor General and the ministers

On continue d'avoir des consultations au sujet des visas, et il y a de moins en moins de pays sur lesquels nous ne sommes pas d'accord.

Une entente sur le prédédouanement pour le transport aérien va régir de façon officielle le système qui existe déjà. Cela a été identifié dans le plan d'action, et nous sommes sur le point de le mettre en oeuvre également.

Le sénateur Atkins: Avez-vous l'impression que Tom Ridge maîtrise ses responsabilités à l'agence de sécurité du territoire américain?

M. Allen: Je n'envie pas le gouverneur Ridge. Il a la responsabilité d'une bureaucratie américaine énorme. Il y a environ un mois il y avait un graphique fascinant dans le *New York Times* qui montrait tous les fonctionnaires qui pourraient relever de lui ou pas. Cependant, son bureau s'équipe. Il a plus d'employés et des employés plus efficaces maintenant qu'il y a deux mois. De plus, il peut faire des choses concrètes pour ce qui est de la frontière Canada-États-Unis et Mexique-États-Unis. Il n'est pas facile de protéger les États-Unis contre l'anthrax ou contre toute autre menace bioterroriste. Il est plus facile de dire, par rapport au plan d'action en 30 points «voilà les choses que nous avons faites». Le plan a été négocié, des gens qui y travaillent, et je vous dis en toute franchise que cela explique en partie son engagement et son coup de téléphone au vice-premier ministre en janvier pour lui offrir ses vœux et pour savoir les questions en suspens dont M. Manley voulait discuter. Ils considèrent tous les deux qu'il s'agit de la situation où ils peuvent gagner sur tous les plans. Je ne suis pas sûr qu'il pourra s'attaquer à tous les problèmes aux États-Unis, mais je lui souhaite bonne chance.

Le sénateur Atkins: Est-ce que la Garde nationale continuera d'être présente à la frontière canado-américaine?

M. Allen: C'est grâce à la présence de la Garde nationale que les ponts et les tunnels sont restés ouverts après le 12 septembre. Les Américains avaient commencé à faire des inspections 100 p. 100 du temps. Sans la présence de la Garde nationale, il y a aurait eu des queues et des problèmes énormes à Windsor, à Whistler et dans toutes les villes frontalières. Les membres de la Garde nationale inspectaient les coffres pendant que les douaniers posaient des questions. Cela a permis de diminuer le temps d'attente. Les agents de la Garde nationale ont fait des inspections.

Dans la mesure où ils nous ont aidés, nous leur sommes reconnaissants. Cependant, le président Bush et le gouverneur Ridge insistent pour dire qu'on n'est pas en train de militariser la frontière. Je pense qu'ils savent que la fermeture de la frontière aurait certainement une incidence sur eux — peut-être aussi néfaste que sur nous — surtout compte tenu de la récession économique.

Le sénateur Atkins: Qui est l'équivalent au Canada de l'agence américaine de défense de la sécurité du territoire? Qui est le responsable? Est-ce le vice-premier ministre?

M. Allen: Le vice-premier ministre préside le Comité spécial du Cabinet sur la sécurité publique et la lutte contre le terrorisme. Le comité comptait beaucoup de membres dont le solliciteur général, et les ministres responsables de l'ADRC, de CIC, le

responsible for the CCRA, the CIC, the Department of Finance and the Department of Foreign Affairs. Under them were essentially two groups of bureaucrats, deputy secretaries to the cabinet. Richard Fadden ran with the security agenda, and Robert Fonberg ran with the border agenda. Given that they are at the centre of things and because they had the political will and the power behind them, they could corral all of us to get our various acts together. They have been extremely successful and have done a good amount of work to make this happen as fast as they have.

Senator Atkins: Do you think that we require a separate agency?

Mr. Allen: No, I personally do not. The Deputy Prime Minister has been given continuing responsibility for the border file. He and his colleagues at PCO can continue to drive officials, and I am hoping that that will do the trick. It will be a long battle. It will not be over in six months, but we have a good start.

The Chairman: Mr. Allen, preclearance, as I understand it, is really more a question of whether the Americans will ask their questions before the plane takes off or after it lands. Is that a fair description?

Mr. Allen: Yes.

Mr. Levy: Air preclearance is operating in about seven Canadian cities now. It means one goes through those procedures in Canada.

The Chairman: Demanding the questions of airlines going into the country simply means that when the plane lands, the time to process the passengers getting off will be diminished. If they do not have that information in advance, the authorities in the United States will take as long as they need to get that information. Either the airlines provide it ahead of time or the authorities will get it on landing. Is that correct?

Mr. Levy: I suppose so, except that under the provisions of air preclearance now, there is in effect no processing at the U.S. end because it is being done beforehand.

The Chairman: That is correct. I am really talking about a situation where someone is flying into an international airport, has not been through one of the seven preclearance places, and the Americans are asking all airlines going in to provide them with lists of passengers in advance. Those who comply will get one form of treatment when they land, and those who do not comply will get a different form of treatment that will arguably be slower and more complicated.

Mr. Levy: A worst-case scenario, at least from the airlines perspective, is that the airline itself is banned from landing.

The Chairman: Exactly.

Mr. Allen: could you provide us with a timeline of what we can anticipate to be the major events in terms of Canada-U.S. relations over the next six months?

ministère des Finances et celui des Affaires étrangères. Il y avait également deux groupes de fonctionnaires dirigés par deux sous-secrétaire du cabinet. Richard Fadden a été nommé responsable de la sécurité et alors que Robert Fonberg des questions frontalières. Puisqu'ils occupent des postes clés au bureau du Conseil privé et puisqu'il existait une volonté politique assortie d'un pouvoir politique, ils pouvaient nous obliger tous à harmoniser nos tâches. Ils ont fait beaucoup d'efforts pour obtenir des résultats et leurs efforts ont été couronnés de succès.

Le sénateur Atkins: Croyez-vous que nous devrions avoir une agence distincte?

M. Allen: Personnellement, je ne le crois pas. Le vice-premier ministre a toujours la responsabilité du dossier de la frontière. Avec ses collègues du BCP, il peut continuer de faire son travail auprès des intéressés, et j'espère que cela suffira. Ce sera une longue bataille. Ce ne sera pas terminé en six mois, mais c'est un bon départ.

Le président: Monsieur Allen, si j'ai bien compris le prédédouanement, il s'agit plutôt de savoir si les Américains poseront leurs questions avant que l'avion ne décolle ou après qu'il aura atterri. Est-ce une bonne description de la situation?

M. Allen: Oui.

M. Levy: Le prédédouanement du transport aérien fonctionne dans environ sept villes canadiennes à l'heure actuelle. Cela veut dire qu'on doit suivre ces procédures au Canada.

Le président: En posant les questions aux lignes aériennes avant que l'avion ne se rende dans le pays signifie tout simplement que lorsque l'avion atterrit, il faut alors moins de temps pour traiter les passagers qui descendent. S'ils n'ont pas l'information à l'avance, les autorités aux États-Unis prendront tout le temps nécessaire pour l'obtenir. Soit que les lignes aériennes fournissent l'information à l'avance, soit que les autorités l'obtiennent à l'atterrissage, n'est-ce pas?

M. Levy: Je le suppose, sauf que selon certaines dispositions relatives au prédédouanement du transport aérien à l'heure actuelle, il n'y a en fait aucune analyse du côté américain car tout est fait à l'avance.

Le président: C'est exact. Je parle en fait de la situation où une personne qui s'envole vers un aéroport international sans être passé par l'un des sept aéroports où il y a prédédouanement, et les Américains demandent à toutes les lignes aériennes qui entrent au pays de leur fournir à l'avance la liste des passagers. Les lignes aériennes qui fournissent cette liste recevront un type de traitement lorsque leurs appareils atterriront, tandis que celles qui ne fournissent pas la liste recevront un traitement différent qui pourrait être plus lent et plus compliqué.

M. Levy: Le pire scénario, tout au moins du point de vue des lignes aériennes, c'est qu'on leur interdise d'atterrir.

Le président: Exactement.

Monsieur Allen, pourriez-vous nous donner une idée des principaux événements auxquels on pourrait s'attendre au cours des six prochains mois sur le plan des relations canado-américaines?

Mr. Allen: Dealing with the border first, we have a whole series of meetings. As I suggested, there will be a meeting on January 30. There will first be a meeting of Governor Ridge and Mr. Manley. Then there will be a meeting of customs and immigration officials, and state and foreign affairs in Vancouver on January 30. There will be another bilateral between the two of them, and that will end up in Kananaskis. There will be a bilateral meeting between Foreign Minister Graham and Secretary Powell probably February 13 or 14, but it has yet to be announced. The dates may vary, but that is one possibility.

There will, of course, be the summit at Kananaskis, of which there will be bilateral meetings. It is possible that the Prime Minister and President will also meet in Monterrey, on the margins of the a UN conference on finance and development, where there could be another bilateral meeting.

In terms of other ministers travelling to Washington or meeting with their counterparts, I do not have any particular information right now.

Mr. O'Shea: In terms of NAFTA issues, the NAFTA ministers will be meeting May 28 in Mexico. The three trade ministers will decide how to deepen NAFTA or whether to deepen NAFTA. The other one, which I do not have a date on but which will be a very important meeting in terms of Canada-U.S. issues, will involve Minister Anderson going to the U.S. for discussions with the Americans on global climate change. We are anxious to see where the Americans will come out with their national plan in terms of global climate change, to see if it is complementary to our international commitments under Kyoto. That will be important, but we have no set time for it. It will happen in the next six months.

Mr. Allen: All of the new ministers who have recently taken over — Minister Coderre in immigration, for example — will be going down to Washington or their counterparts will be coming here to get to know the bilateral issues. The Deputy Minister of Justice is heading down to Washington next week on a number of files. The Deputy Minister of Energy was in Washington last week.

Mr. O'Shea: The Deputy Minister of International Trade is there today for three days of discussions with the Americans on softwood lumber and other issues.

Mr. Allen: As you know from Hugh Winsor's column, the Assistant Deputy Minister of Political and Security Affairs and for Foreign Affairs and Defence, and the Deputy Chief of Defence Staff were in Washington last week for discussions. The embassy, as Senator Kenny knows from his experience, is a busy place and is constantly welcoming Canadians who are interested in meeting with their U.S. counterparts, just as the Canadian embassy in Washington will welcome members of this committee from February 3 to 5 of this year.

M. Allen: En ce qui concerne tout d'abord la frontière, toute une série de réunions sont prévues. Comme je l'ai dit, il y aura une réunion le 30 janvier. Il y aura une première rencontre du gouverneur Ridge et de M. Manley. Il y aura ensuite une rencontre des fonctionnaires des Douanes et de l'Immigration, et des Affaires étrangères à Vancouver le 30 janvier. Il y aura une autre rencontre bilatérale entre les deux, à Kananaskis. Il y aura une rencontre bilatérale entre M. Graham, le ministre des Affaires étrangères et le secrétaire Powell, sans doute le 13 ou le 14 février, mais la date n'a pas encore été annoncée. Les dates pourraient changer, mais c'est une possibilité.

Naturellement, lors du Sommet de Kananaskis, il y aura des rencontres bilatérales. Il est possible que le premier ministre et le président se rencontrent également à Monterrey, dans le cadre d'une conférence des Nations Unies sur les finances et le développement, donc cela pourrait constituer une autre rencontre bilatérale.

Pour ce qui est des autres ministres qui se rendront à Washington ou qui rencontreront leurs homologues, je n'ai pas d'information précise à ce sujet pour le moment.

M. O'Shea: En ce qui concerne l'ALENA, les ministres de l'ALENA se rencontreront le 28 mai à Mexico. Les trois ministres du Commerce décideront s'ils élargiront l'ALENA et de quelle façon ils le feront. Par ailleurs, je n'ai pas encore la date, mais le ministre Anderson se rendra aux États-Unis pour s'entretenir avec les Américains du changement climatique et cette rencontre sera très importante pour le Canada et les États-Unis. Nous sommes impatients de voir si les Américains présenteront leur plan national en ce qui concerne le changement climatique mondial, si ce plan viendra compléter nos engagements internationaux dans le cadre des objectifs établis à Kyoto. Cela sera important, mais nous n'avons pas encore établi la date de cette rencontre qui aura lieu au cours des six prochains mois.

M. Allen: Tous les nouveaux ministres qui ont pris récemment leurs fonctions — le ministère Coderre à l'immigration, par exemple — se rendront à Washington ou leurs homologues viendront au Canada pour se renseigner sur les questions bilatérales. Le sous-ministre de la Justice sera à Washington la semaine prochaine pour discuter d'un certain nombre de dossiers. Le sous-ministre de l'Énergie était à Washington la semaine dernière.

M. O'Shea: Le sous-ministre du commerce international y est aujourd'hui pour trois journées de discussion avec les Américains portant sur le bois d'oeuvre et d'autres questions.

M. Allen: Comme vous le savez en lisant la chronique de Hugh Winsor, le sous-ministre adjoint en matière de politique et de sécurité et pour les Affaires étrangères et la Défense, et le sous-chef d'État-major de la Défense étaient à Washington la semaine dernière pour des entretiens. L'ambassade, comme le sénateur Kenny le sait par expérience, déborde d'activités. Son personnel accueille continuellement des Canadiens qui sont intéressés à rencontrer leur homologues américains, tout comme l'ambassade canadienne à Washington accueillera les membres de ce comité du 3 au 5 février de cette année.

The Chairman: You talked earlier about misconceptions as they have come up. Is there a strategy here? Take, as an example, the situation of perhaps two weeks ago when Senator McCain commented once again about terrorists coming across the border from Canada. What is the response from the Department of Foreign Affairs when they read that in the newspapers? Does someone write a letter or make contact? Does someone say, "You did not get it right," or do we just let it pass?

Mr. Allen: One of the main functions of the U.S. General Relations Division is advocacy. I will let Mr. O'Shea explain what he spends half of his day doing.

Mr. O'Shea: There is no doubt that our highest priority at the moment is border advocacy or correcting American misperceptions of Canadian contributions to security. In a case such as you have mentioned with Senator McCain, a letter would immediately go out, either from the ambassador or from a consul general. We have 10 consul generals in the United States, all of whom have been told that their top priority is advocacy. If there is a misstatement by a congressman or a senator, someone will contact him or her. The same is happening now with respect to media reports. When we see a media report that contains a misstatement about terrorists coming in from Canada, our consuls general write a letter, we do an op-ed or we phone these people and tell them that the statement is factually wrong.

We have had some success in recent months in getting the record corrected and we have received a number of apologies. One editorial from Denver was particularly egregious. It said that Canada should take a lesson from the management of the U.S.-Mexico border. It began by stating that three terrorists came in from Canada.

One of our greatest challenges is the mental image of a large border with no one guarding it and which must be easy to breach. My wife is American and she often says that the border is unprotected. I continue to make the point that, with the amount of cooperation at that border, it is probably the most well protected border the Americans have.

We spend a lot of time on border advocacy. Currently we are suggesting a number of ministerial visits. During the congressional recess we told each consul general that we want them to see every congressman, to the extent that they can, to give them information on the Smart Border Declaration and to explain now it is a better way to deal with security on the border. It is an uphill battle.

Mr. Allen: We have had a lot of difficulty in that campaign from former senior officials of CSIS and the Departments of Immigration and Foreign Affairs who enjoy pointing out past failures. They may not have been in those departments for quite a

Le président: Vous avez parlé de malentendus tantôt. Avons-nous une stratégie? Prenons, par exemple, la situation d'il y a peut-être deux semaines quand le sénateur McCain a parlé encore une fois de terroristes qui traversaient la frontière en provenance du Canada. Quelle est la réaction du ministère des Affaires étrangères quand on lit de telles choses dans les journaux? Est-ce que quelqu'un rédige une lettre ou prend contact avec quelqu'un? Est-ce que quelqu'un rétablit les faits ou bien on laisse faire?

M. Allen: Une des fonctions principales de la Direction des relations générales avec les États-Unis est de s'occuper de ces questions. Je vais laisser M. O'Shea vous dire à quoi il passe la moitié de sa journée.

M. O'Shea: Notre plus grande priorité en ce moment, sans doute, consiste à défendre les fausses idées colportées au sujet de la frontière ou de corriger des malentendus américains relatifs aux apports du Canada à la sécurité. Dans l'exemple que vous avez cité concernant le sénateur McCain, une lettre serait envoyée immédiatement, soit par l'ambassadeur soit par un consul général. Nous avons dit à nos dix consuls généraux aux États-Unis que leur objectif prioritaire serait la frontière. S'il y a une déclaration inexacte de la part d'un député au Congrès ou d'un sénateur, quelqu'un entrera en contact avec cette personne. C'est la même chose en ce qui concerne les reportages. Quand nous voyons un reportage dans les médias qui contient un renseignement inexact concernant des terroristes venus du Canada, nos consuls généraux rédigent une lettre, nous composons une page en regard de l'éditorial ou nous téléphonons aux intéressés pour leur signaler que la déclaration est en fait erronée.

Nous avons connu certains succès récemment en rétablissant les faits et nous avons reçu des excuses. Un éditorial de Denver était particulièrement flagrant. On y disait que le Canada avait quelque chose à apprendre de la gestion de la frontière américano-mexicaine. Cela commençait en déclarant que trois terroristes venaient du Canada.

Un de nos plus grands défis est la représentation mentale d'une très longue frontière qui n'est pas protégée, et qu'il doit être très facile de franchir. Ma femme est américaine et elle dit souvent que la frontière n'est pas protégée. Je continue à répéter qu'avec toute la collaboration qu'existe à la frontière, c'est probablement la frontière la mieux protégée qu'ont les Américains.

Nous passons beaucoup de temps à défendre notre frontière. Nous préconisons actuellement un certain nombre de visites ministérielles. Pendant l'ajournement du Congrès, nous avons dit à chaque consul général qu'on veut qu'ils aillent rendre visite à chaque membre du Congrès, autant que possible, afin de les renseigner sur la Déclaration sur la frontière intelligente et de leur expliquer comment c'est une meilleure façon d'assurer la sécurité à la frontière. C'est une lutte permanente.

M. Allen: Nous avons eu beaucoup de difficulté avec cette campagne de la part d'anciens hauts fonctionnaires du SCRS et des ministères de l'Immigration et des Affaires étrangères qui se plaisent à souligner les échecs antérieurs. Ils ne travaillent

while, so they speak of past failures and the American press picks that up and uses it.

In December, we brought in some journalists from the United States and other foreign newspapers and we spent two days providing them with all the facts. Our embassy in Washington has the e-mail and fax numbers of every major think-tank, congressional office and media outlet. The minute information on the smart border, the budget or our military contribution comes out, it is faxed to them. However, Washington being Washington, there are probably 2,000 people faxing them something every day. It is a constant battle. I think we are beginning to turn the tide but we will probably never be completely successful.

I try to tell Americans that before Ahmed Ressam, who was actually caught, there was no evidence of any terrorist crossing from Canada into the United States and threatening to cause damage. That was not an issue. We have had 50 years in modern time of this apparently porous border that has not been a threat to the United States. Mr. O'Shea is right in saying that the nature of our intelligence and law enforcement cooperation is the best defence.

The Chairman: Earlier in the proceedings you talked about 25 per cent of U.S. exports coming into Canada. You also talked about all politics being local in the United States. Do we have a communications program to educate exporters to Canada about these issues? It should be easy to identify who exports to Canada. Do we communicate to those folks? Presumably they, in turn, have a better grasp on the ear of their congressman or senator.

Mr. O'Shea: Yes, we do. To go back to border advocacy, most of the major U.S. trade associations of importers and exporters are targeted in terms of providing them with information. We encourage them to contact congressmen because congressmen will listen more attentively to U.S. business people than to Canadian diplomats.

On trade issues it is a bit more difficult. This is one of the frustrations of the embassy. During the Clinton administration, business had its head down a bit on the NAFTA because of a certain defensiveness related to the NAFTA. Many of the natural allies of trade liberalization were not being very vocal. When you get into specific trade issues, such as softwood lumber, for example, there is a very targeted coalition. Other exporters would not be willing to carry the issue of softwood lumber because it is not specifically on their agenda.

Senator Banks: Mr. O'Shea, public relations propaganda can convince anyone of anything. Joseph Goebbels knew that and practised it, as do many other people. We see an example of it when the secretary says, "Do you see those soldiers at the border with M16s?" We have not militarized the border but people believe that.

peut-être pas dans ces ministères depuis longtemps, donc ils parlent d'échecs antérieurs et les médias américains les entendent et utilisent ces renseignements.

En décembre, nous avons invité des journalistes des États-Unis et d'ailleurs et nous les avons renseignés sur les faits pendant deux jours. Notre ambassade à Washington a les adresses de courriel et les numéros de télécopie de chaque centre de réflexion, bureaux des membres au Congrès et des médias. Dès la publication d'information sur la frontière intelligente, sur le budget ou sur notre contribution militaire, nous leur envoyons ces nouveaux renseignements. Mais la ville de Washington étant ce qu'elle est, ces gens reçoivent probablement 2 000 messages chaque jour. C'est une lutte incessante, mais je crois que le vent commence à tourner mais nous ne gagnerons probablement pas sur toute la ligne.

J'essaie de faire comprendre aux Américains qu'avant l'incident Ahmed Ressam, qui, soit dit en passant, a été capturé on n'avait aucune preuve que les terroristes entraient aux États-Unis en provenance du Canada pour y causer des dommages. Ce n'était pas un problème. Depuis 50 ans en cette ère moderne, notre frontière soi-disant poreuse n'a jamais menacé les États-Unis. M. O'Shea a raison de dire que la nature des renseignements que nous collectons et la coopération au niveau de l'exécution de la loi est notre meilleur moyen de défense.

Le président: Un peu plus tôt, vous disiez que le quart des exportations américaines étaient destinées au Canada. De plus, vous avez ajouté que la politique se joue au niveau local aux États-Unis. Avons-nous un programme de communication visant à informer les exportateurs canadiens sur ces questions? Il ne serait pas difficile d'identifier les compagnies américaines qui exportent au Canada. Devrions-nous communiquer avec elles? On peut présumer qu'il leur est plus facile de retenir l'attention de leurs députés au Congrès ou sénateurs.

M. O'Shea: Oui. Pour revenir à la question de la défense frontalière, nous communiquons avec la plupart des associations commerciales américaines d'importation et d'exportation. Nous les encourageons à contacter leurs députés au Congrès, car ceux-ci écouteront plus attentivement leurs propres gens d'affaires que les diplomates canadiens.

Pour ce qui est du commerce, c'est plus difficile. C'est un dossier frustrant pour l'ambassade. Pendant l'administration Clinton, le secteur privé ne s'est pas vraiment fait entendre sur l'ALENA car il y avait une certaine attitude défensive au sujet de l'entente. Bien des ardents défenseurs de la libéralisation des échanges se sont tus. Pour ce qui est des dossiers commerciaux précis, tel le bois d'oeuvre, il y a une coalition très ciblée. D'autres exportateurs ne voudront pas lutter pour le bois d'oeuvre car ce dossier ne les concerne pas directement.

Le sénateur Banks: Monsieur O'Shea, la propagande véhiculée par les relations publiques peut convaincre n'importe qui de n'importe quoi. Joseph Goebbels le savait et appliquait cette philosophie, comme beaucoup d'autres d'ailleurs. Par exemple, quand le secrétaire dit: «Voyez-vous ces soldats équipés de M16 qui patrouillent la frontière?» Nous n'avons pas militarisé la frontière, mais les gens le croient.

We would have an easier time in Washington if we did not have to start from less than zero when we try to convince people that we are important to them. That has to do with issues that the chairman and Mr. O'Shea have talked about.

If we hired the right people for \$15 million or \$20 million, we could soon make everyone in the United States understand that we are their biggest trading partner and that we are not operating a porous border through which anyone can walk at any time. Would that not be a good expenditure of money? Education would make everything else easier, including dealing with the softwood lumber issue. By "education" in this case I mean propaganda, changing their minds, marketing, or whatever you want to call it. Would that not be a good idea?

Mr. O'Shea: I think it would. The problem is how much money it would cost to get that difficult message across. My last posting was at the consulate in New York. There are stores in New York that are not meant for retail purposes, they concentrate on PR for brand marketing.

Senator Banks: Whatever they spend it is worth it. That is precisely my point. It would have such implications that the cost would be worth the outcome.

It is a rhetorical question. I am sorry to raise it, but I have been thinking that for years. We should just fix this problem. It would cost a lot of money, but it would be worth it.

Mr. Allen: It is a good point. To make a dent in that market on a continual basis in terms of a porous northern border and getting the message across that none of the 19 came from Canada could be done, but it would cost \$25 million or \$30 million, if not more. That is one issue.

There are many people spending that kind of money on the other side of the softwood lumber dispute. If we were to get into that game, for example, there would be a massive competition for funds.

This comes up quite often. It should never be dismissed because there are targeted times when it could be used. Hiring PR firms on permanent retainer would be a hard decision to make based on whether we would be as effective in advancing our issues or whether we should be continuing to do what we do. It is a very useful question.

Mr. O'Shea: One of Mr. Levy's colleagues suggested that one of the most effective uses of advocacy funds would be to hire the Goodyear blimp during the Super Bowl with a sign that read: "We did not do it," or "They did not come through." I have a feeling that the message would probably get through.

The Chairman: Thank you, gentlemen. We appreciate you being here today to kick off our first hearing and for giving us an overview of Canada-U.S. relations. This hearing is in preparation

Nous aurions moins de mal à faire passer notre message à Washington si nous n'avions pas à repartir à zéro à chaque fois que nous essayons de les convaincre de l'importance que le Canada revêt pour eux. Mais cela est dû aux raisons évoquées par le président et par M. O'Shea.

Si nous embauchions des gens compétents pour 15 ou 20 millions de dollars, nous pourrions enfin faire comprendre aux Américains que nous sommes leur plus important partenaire commercial, que nous ne négligeons pas notre frontière et que les gens ne peuvent pas la traverser à volonté. Ne serait-ce pas de l'argent bien dépensé? Si nous éduquions les Américains, cela nous aiderait à gérer des dossiers tel celui du bois d'oeuvre. Par «éduquer» j'entends faire de la propagande, de la mise en marché, essayer de convaincre les Américains de notre point de vue, et cetera. Ne croyez-vous pas que ce serait une bonne idée?

M. O'Shea: Je crois que oui. Mais on doit se demander combien il en coûterait pour faire passer ce message difficile. Ma dernière affectation était au consulat à New York. Il existe des magasins à New York qui ne font pas de vente au détail, mais qui proposent un service de relations publiques pour commercialiser les marques de produits.

Le sénateur Banks: Qu'importe la somme, c'est de l'argent bien dépensé. Voilà ce à quoi j'en viens. Les résultats seraient tels qu'il en vaudrait le coût.

C'est une question de pure forme. Vous allez m'excuser si je la soulève, mais elle me préoccupe depuis des années. Nous devrions simplement régler ce problème. Le coût serait énorme, mais ça en vaudrait la peine.

M. Allen: Vous soulevez un point très important. On pourrait faire passer le message de façon continue, on pourrait faire comprendre que malgré tout ce qu'on dit sur la perméabilité de la frontière septentrionale, aucun des 19 terroristes sont venus du Canada. On pourrait faire passer le message, mais cela coûterait au moins 25 ou 30 millions de dollars. Ça, c'est un aspect de la question.

De l'autre côté du conflit du bois d'oeuvre, beaucoup de groupes dépensent de telles sommes. Si on veut entrer dans le jeu, il y aura beaucoup de concurrence pour le financement.

On en parle assez souvent. C'est un sujet qu'on ne devrait jamais écarter, parce qu'il y a des périodes où ce serait utile. Il est difficile de décider s'il faudrait engager des firmes de relations publiques de façon permanente, parce que nous ne savons pas si cela serait une façon plus efficace de présenter nos idées ou si nous devrions simplement continuer de faire ce que nous faisons déjà. Votre question est très utile.

M. O'Shea: Selon un des collègues de M. Levy une des façons les plus efficaces d'utiliser ces fonds de promotion serait de louer le zeppelin de Goodyear, pendant la période du Super Bowl, portant ce signe: «Ce n'était pas nous», ou «Ils ne sont pas venus de chez nous». J'ai l'impression que cela ferait passer le message.

Le président: Merci, messieurs. Nous sommes très heureux de vous recevoir ici aujourd'hui à l'occasion de notre première réunion, et nous vous remercions du survol que vous avez

for our visit to Washington next week. We will be hearing from Mr. Allen again and from other of your colleagues this evening.

The committee continued *in camera*.

The committee resumed in public.

The Chairman: Senators, our next witnesses are from the Department of Foreign Affairs and the Department of National Defence. We will focus our attention on issues such as NORAD, national missile defence, NATO enlargement and the joint command structure.

Please proceed.

Ms Jill Sinclair, Director General, International Security Bureau, Department of Foreign Affairs: Senators, I will be talking to you briefly about NATO and missile defence. Generals Macdonald and Ross will pick up on the issues of NORAD and UCP, the Unified Command Plan, but we are here as a team to answer your questions.

Canada has been one of the strongest proponents of enlargement. Indeed, our Prime Minister has stated many times that he believes that further enlargement of the alliance is the best way to extend the zone of stability and security in Europe. Our foreign policy continues to be based on strong reliance on effective multilateral diplomacy, and membership in NATO is fundamental in this regard. Article 10 of the North Atlantic Treaty Organization left the door open to NATO enlargement. When we were creating the alliance, we envisioned the possibility of enlargement, so there is nothing new about the idea. The principle of keeping the door open has been reaffirmed in successive NATO summits. At the most recent one in Washington in 1999, the Membership Action Plan, MAP, was unveiled. This action plan was designed to facilitate membership by new states in NATO. I believe we have circulated some background on this to the committee, so I will not go into the details, but I would be pleased to answer any questions.

The nine NATO aspirants — those who have indicated their interest in joining the alliance — are: Albania, Bulgaria, Estonia, the Former Yugoslav Republic of Macedonia, Latvia, Lithuania, Romania, Slovakia and Slovenia. In order to join the alliance it is not simply a question of military capacity, but the Membership Action Plan also speaks to the important issues of political and economic issues, human rights questions and government rights issues. This is all about building a more secure, safe and stable Europe. It is not simply a military question. As always, the alliance has been more than a military alliance.

This MAP process, the process whereby countries are brought into the alliance, has been serious and substantive. There have been individual progress reports on the implementation of MAP, and they will be prepared for each aspirant. A consolidated progress report will be presented to foreign ministers at their meeting in Reykjavik in May of this year. At that time we will have a better sense of how each aspirant is situated. Until the foreign ministers have had an opportunity to look at this material, Canada and other allies have said they will refrain from speaking about the specifics of each aspirant's case. There is a bit of

présenté sur les relations Canada-États-Unis. Cette réunion nous aide à préparer notre voyage à Washington la semaine prochaine. Ce soir, nous reverrons M. Allen et certains autres de vos collègues.

Le comité continue ses travaux à huis clos.

Le comité reprend ses travaux en public.

Le président: Chers collègues, les prochains témoins sont du ministère des Affaires étrangères et du ministère de la Défense nationale. Nous allons nous concentrer sur NORAD, le plan de défense antimissile, l'expansion de l'OTAN, et la structure de commandement unifié.

Allez-y.

Mme Jill Sinclair, directrice générale, Direction générale de la sécurité internationale, Affaires étrangères: Honorables sénateurs, je dirai quelques mots sur l'OTAN et la défense antimissile. Après cela, le général MacDonald et le général Ross vous donneront des détails sur le Plan de commandement unifié. Nous serons tous heureux de répondre à vos questions.

Le Canada appuie très fortement l'expansion. Notre premier ministre a dit plusieurs fois que l'expansion de l'OTAN est à ses yeux la meilleure façon d'étendre la zone de stabilité et de sécurité en Europe. Notre politique étrangère continue d'être basée sur une diplomatie multilatérale efficace. Il est donc essentiel d'être membre de l'OTAN. L'article 10 permet l'expansion de l'OTAN. Au moment où l'alliance a été créée, nous avons envisagé une expansion possible, donc l'idée n'est pas nouvelle. Le principe de garder la porte ouverte a été réaffirmé à des sommets successifs de l'OTAN. Au plus récent sommet de l'OTAN à Washington en 1999, un plan d'action pour les membres de l'alliance a été dévoilé. Ce plan a été conçu pour aider les pays désireux d'adhérer à l'OTAN à se préparer. Nous avons distribué de la documentation, donc je n'entrerai pas dans les détails. Mais je serai ravi bien sûr de répondre à vos questions.

Les neuf pays qui désirent adhérer à l'OTAN sont: l'Albanie, la Bulgarie, l'Estonie, la Macédoine, la Lettonie, la Lituanie, la Roumanie, la Slovaquie et la Slovénie. Pour être acceptés au sein de l'Otan, les pays doivent répondre non seulement à des exigences de capacité militaire, mais aussi à des exigences au niveau politique et économique, au niveau des droits de la personne et des droits du gouvernement. L'idée c'est de bâtir une Europe plus sécuritaire et stable. Ce n'est pas simplement une question de capacité militaire. D'ailleurs, l'OTAN a toujours été plus qu'une alliance militaire.

Le processus lié au Plan d'action pour l'adhésion, en vertu duquel des pays peuvent adhérer à l'alliance, a été caractérisé par son sérieux et sa profondeur. Il y a eu des rapports provisoires individuels sur la mise en oeuvre du Plan et ces rapports seront préparés pour chaque aspirant. Un rapport consolidé sur l'état d'avancement du dossier sera présenté aux ministres des Affaires étrangères à l'occasion de leur réunion à Reykjavik, en mai de cette année. À ce moment-là, nous aurons une meilleure idée de la position de chaque aspirant. En attendant que les ministres des Affaires étrangères puissent prendre connaissance de cette

discretion here such that we want to give the individual candidates a chance to make their own case and for the process to be completed.

The goals for this round of enlargement are positive in orientation. They are designed to be inclusive; to show that we are in a new space in Europe; to widen the zone of security and stability in the Euro-Atlantic region; to continue support of the political economic reforms that are underway in Central and Eastern Europe; and to provide something of substance to all of the aspirants, whether or not they are successful at the Prague summit in November 2002, where the decisions will be taken.

Clearly, NATO continues to evolve. It has always been a dynamic alliance. Canada supports its evolution, and we will be working very hard to ensure that our alliance remains dynamic and inclusive.

Before I conclude on the issue of NATO enlargement, I would just note that Russia has had concerns in the past over NATO enlargement. However, those concerns may have decreased over the past year or two. Russia has recognized that enlargement is going ahead, and President Putin has acknowledged this publicly. However, there is no denying that there is active debate in Russia. Canada is aware of the concerns that Russia has expressed over time. We think that part of the issue is ensuring that we have a meaningful and substantive relationship and engagement with Russia through NATO. Therefore, Canada has been amongst the leading proponents of a revitalized relationship for Russia and NATO. Many of you may have heard of the suggestion that we become an alliance of 20 rather than an alliance of 19 plus Russia. Let's look at things that we can do together, in partnership, for example, on the terrorism issue. These are ways in which the alliance is evolving.

With your permission, I will speak to the issue of missile defence.

This question of missile defence is of considerable importance to Canada. It cuts to the heart of a broad range of foreign policy and defence issues. It is also one of the more provocative issues on the security agenda at the moment, and it tends to inspire strong, even passionate, views on both sides of the issue.

Missile defence has many dimensions: military, foreign policy, bilateral arms control, scientific and technical, just to name a few. I will try to narrow this debate to a few key issues for Canada, and I will be open for questions.

First, I think it is worth stressing that the issue of missile defence fits into a much broader framework of U.S.-Canada bilateral relations. We enjoy with the United States a uniquely close, cooperative, security and defence partnership. This finds expression in NORAD, in the permanent joint board on defence,

documentation, le Canada et les autres alliés ont déclaré qu'ils s'abstiendraient de divulguer les caractéristiques du dossier de chaque aspirant. Cette discrétion s'impose car nous voulons donner à chaque candidat individuel la possibilité de plaider sa propre cause, et clore ainsi le processus.

Les objectifs de cet exercice d'élargissement sont positifs sur le plan de l'orientation. Ils sont conçus comme une ouverture; ils visent à montrer que nous sommes dans un nouvel espace en Europe, à élargir la zone de sécurité et de stabilité dans la région Euro-Atlantique; à continuer d'appuyer les réformes économiques politiques en cours en Europe centrale et orientale et à offrir des avantages substantiels à tous les aspirants, qu'ils soient parmi les heureux candidats au sommet de Prague de novembre 2002 ou non, lorsque les décisions seront prises.

À l'évidence, l'OTAN continue d'évoluer. Elle a toujours été une alliance dynamique. Le Canada appuie son évolution et nous allons travailler d'arrache-pied pour faire en sorte que cette entité demeure dynamique et inclusive.

Avant de conclure sur la question de l'élargissement de l'OTAN, je tiens à signaler que dans le passé, la Russie entretenait des inquiétudes au sujet de cette orientation. Cependant, ces inquiétudes se sont vraisemblablement atténuées depuis un an ou deux. La Russie s'est rendue à l'évidence, l'élargissement allait se concrétiser, et le président Putin l'a reconnu publiquement. Cependant, il ne fait aucun doute qu'un débat animé a cours en Russie. Le Canada est sensible aux préoccupations exprimées par la Russie au fil des ans. Nous pensons qu'une partie de la solution consiste à maintenir des rapports et un engagement significatifs avec la Russie par l'entremise de l'OTAN. Dans cette optique, le Canada a été parmi les premiers à favoriser une relation renouvelée entre la Russie et l'OTAN. Bon nombre d'entre vous ont sans doute entendu la suggestion voulant que l'alliance accueille 20 pays au lieu de 19 pays, plus la Russie. Voyons ce que nous pouvons faire ensemble, en partenariat, par exemple sur la question du terrorisme. C'est dans cette voie qu'évolue l'alliance.

Avec votre permission, j'aborderai maintenant la question de la défense antimissile.

Cette question revêt énormément d'importance pour le Canada et elle s'inscrit au coeur d'une vaste gamme d'enjeux en matière de défense et de politique étrangère. C'est également l'une des questions les plus délicates du dossier de la sécurité à l'heure actuelle et elle inspire généralement des opinions tranchées, voire passionnées, dans un camp comme dans l'autre.

La défense antimissile comporte de nombreuses dimensions: volet militaire, politique étrangère, contrôle bilatéral des armements, aspect scientifique et technique, pour n'en nommer que quelques-unes. Je m'efforcerai de limiter la discussion à quelques enjeux majeurs pour le Canada, et je répondrai ensuite aux questions.

Premièrement, il convient de souligner que cette question de la défense antimissile s'inscrit dans le cadre beaucoup plus vaste des relations bilatérales canado-américaines. Nous avons avec les États-Unis un partenariat unique axé sur des liens étroits, la collaboration, la sécurité et la défense. Ce partenariat est

about 250 bilateral agreements, and a host of other mechanisms such as joint training. We are careful not to lose sight of the fact that Ballistic Missile Defense, BMD, is just one piece of a much larger relationship.

Second, both Canada and the United States are continuing to grapple with the security challenges of a period that, until recently, we were calling the post-Cold War period. Now, it is characterized as the post-September 11 period. North America is clearly faced with a number of new, enhanced and unpredictable threats such as the proliferation of weapons of mass destruction. We, therefore, understand the wish of the United States government to protect its territory and population, just as the Canadian government is taking active measures to ensure the security of Canada and Canadians.

The third point I would make is that Ballistic Missile Defense remains a work in progress. The United States has not yet settled on an architecture for missile defence. This means that they do not know yet which systems will work most effectively. Only when the technology is adequately advanced will the U.S. make decisions on architecture and timing of deployment options. Meanwhile, the U.S. is moving to create a test bed — a launcher site — in Alaska that, when completed in 2005, could be described as providing a rudimentary operational missile defence capability.

Fourth, it is not yet clear what impact missile defence will have on strategic stability, particularly between the United States and Russia. On one hand, Russia's reaction to the U.S. withdrawal from the ABM treaty was rather muted. President Putin argued that withdrawal was a mistake, but he also said that, in his view, it did not threaten Russia's security. On the other hand, Moscow fully expects that the ABM treaty will be replaced by an alternative, overall strategic framework. We will be watching closely the outcome of discussions between Washington and Moscow. We will also be paying attention to the response from China, which has a relatively small and, in their view, vulnerable nuclear force. China's reaction could, of course, affect the reaction of Asia as a whole.

A fifth key issue for Canada is the impact of missile defence on global non-proliferation arms control and disarmament. This is a regime of considerable importance to Canada.

In Canada's view, the security of Canadians and Canada begins offshore. We remain deeply committed to a rules-based multilateral system as the key guarantor of international peace and stability. Here I will stop my brief presentation because I am sure you will have questions.

Lieutenant-General George Macdonald, Vice Chief of the Defence Staff, Department of National Defence: We are happy to appear before your committee today. I will specifically address the American Joint Command Structure and the North American

concrétisé par NORAD, la Commission mixte permanente sur la défense, environ 250 ententes bilatérales et tout un train de mécanismes, dont l'entraînement en commun des forces militaires. Il ne faut pas non plus oublier le fait que la Défense contre les missiles balistiques n'est qu'un des éléments d'une relation beaucoup plus vaste.

Deuxièmement, tant le Canada que les États-Unis continuent de s'efforcer de relever les défis de sécurité d'une période que, jusqu'à tout récemment, nous appelions la période de l'après-guerre froide. À l'heure actuelle, on l'appelle la période de l'après-11 septembre. De toute évidence, l'Amérique du Nord est confrontée à un certain nombre de menaces nouvelles, accrues et imprévisibles, comme la prolifération des armes de destruction massive. Par conséquent, nous comprenons que le gouvernement des États-Unis souhaite protéger son territoire et sa population, à l'instar du gouvernement du Canada, qui prend actuellement des mesures actives pour assurer la sécurité du territoire et de la population canadiens.

Troisièmement, le système de défense contre les missiles balistiques demeure une oeuvre en constante évolution. Les États-Unis n'ont pas encore choisi une architecture pour la défense antimissile. Cela signifie qu'ils ne savent pas encore quels systèmes seront les plus efficaces. C'est uniquement lorsque la technologie sera suffisamment avancée que les États-Unis prendront des décisions concernant l'architecture et l'échéancier des options de déploiement. Dans l'intervalle, les États-Unis s'appêtent à bâtir en Alaska un site d'essai, un site de lancement qui, une fois terminé, en 2005, pourrait être qualifié de capacité de défense antimissile opérationnelle.

Quatrièmement, on ignore encore quelle incidence la défense antimissile aura sur la stabilité stratégique, particulièrement entre les États-Unis et la Russie. D'une part, la réaction de la Russie au retrait des Américains du traité ABM, le traité sur les missiles antimissiles, a été plutôt discrète. Le président Poutine a fait valoir que ce retrait était une erreur, mais il a également ajouté qu'à son avis, cela ne menaçait pas la sécurité de la Russie. Par ailleurs, Moscou s'attend tout à fait à ce que le traité ABM soit remplacé par un cadre stratégique global de rechange. Nous allons surveiller de près l'issue des discussions entre Washington et Moscou. Nous allons également être attentifs à la réaction de la Chine qui possède une capacité nucléaire relativement mineure et, de l'avis des Chinois, vulnérable. La réaction de la Chine pourrait évidemment influencer sur la réaction de l'ensemble de l'Asie.

Un cinquième aspect crucial pour le Canada est l'incidence de la défense antimissile sur la non-prolifération, le contrôle des armements et le désarmement mondial. C'est un régime qui revêt une importance considérable pour le Canada.

Dans la perspective canadienne, la sécurité du Canada et des Canadiens commence à l'étranger. Nous continuons d'adhérer sans réserve à un système multilatéral de règles pour assurer au premier chef la paix et la stabilité internationales. Je vais m'arrêter ici car je suis sûr que vous avez des questions.

Le lieutenant général George Macdonald, vice-chef d'état-major de la Défense, ministère de la Défense nationale: Nous sommes heureux de comparaître devant votre comité aujourd'hui. Je parlerai spécifiquement de la structure de

Aerospace Defence Command, NORAD. We will be able to answer any questions on defence-related issues in respect of Ballistic Missile Defense and NATO enlargement. I understand that background papers on these issues have been distributed to you.

Like Canada, the United States has a well-established organizational structure that positions its military to serve the national interests of its country. The Unified Command Plan, initially established in 1946, represents the key document for the U.S. military structure. It formally distributes the geographical, functional and authoritative responsibilities of the United States military to its different commands.

I would like to note that some of these commands have multiple responsibilities. For example, the U.S. Joint Forces Command serves regional, or Atlantic, responsibilities. It has a functional responsibility for force generation for army, navy and air forces in the continental United States. They have the responsibility to organize, train and equip forces. The command also has responsibilities for the evolution of the United States joint force doctrine. At the same time, the Supreme Allied Commander Atlantic, which is also the responsibility of the CINC for the U.S. Joint Forces Command, has an allied function as well. Note that NORAD is not a formally designated commander-in-chief under the Unified Command Plan since it is a binational command. It is also interesting to note that the continental United States, Canada, Mexico and Russia do not currently fall into the area of responsibility of any unified commander-in-chief. As noted in the background notes that we gave to committee members, the Chairman of the Joint Chiefs of Staff is responsible for these areas specifically.

One of the more important aspects of the Canada-U.S. defence structure is NORAD.

[Translation]

The North American Aerospace Defence Command, NORAD, was established in 1958 to provide surveillance and control of North American airspace.

NORAD is one of the most important aspects of Canada-US relations. The NORAD Agreement is renewed approximately every five years, with the last renewal occurring in May 2001.

[English]

Canadian assets assigned to NORAD include CF-18s, our fighters, and early warning radar stations and centres. The Canadian Forces have a current establishment of 287 positions within NORAD, outside Canada.

As outlined in the background note, NORAD serves a variety of functions in Canadian-U.S. defence relationships. NORAD incorporates a process, a command and a control framework, a pattern for coordinated action and an integrated military

commandement unifiée américaine et du commandement de défense aérospatiale de l'Amérique du Nord, NORAD. Nous serons en mesure de répondre à toute question portant sur des questions de défense en ce qui a trait au programme de défense antimissile balistique des États-Unis et à l'élargissement de l'OTAN. Je crois savoir qu'on vous a distribué sur ces questions des documents de fond.

À l'instar du Canada, les États-Unis ont une structure organisationnelle bien établie qui positionne leurs forces militaires pour servir l'intérêt national du pays. Le Plan de commandement unifié, lancé à l'origine en 1946, représente le document clé de la structure militaire américaine. On s'en sert officiellement pour répartir les responsabilités géographiques, fonctionnelles et hiérarchiques des Forces armées américaines entre ses différents commandements.

Je signale que certains de ces commandements assument des responsabilités multiples. Par exemple, le commandement des forces interarmées américaines assume des responsabilités régionales, ou atlantiques. Il a également une responsabilité fonctionnelle pour ce qui est de fournir les services de l'armée, de la marine et de l'aviation sur le continent américain. C'est à ce commandement qu'il appartient d'organiser, de former et d'équiper les forces. En outre, il est chargé de l'évolution de la doctrine des forces interarmées des États-Unis. De même, le commandant suprême allié de l'Atlantique, qui est également commandant en chef des forces interarmées américaines, a également une responsabilité envers les alliés. Il convient de signaler que NORAD n'est pas un commandant en chef officiellement désigné en vertu du Plan de commandement unifié étant donné qu'il s'agit d'un commandement binational. Il est également intéressant de savoir que les États-Unis continentaux, le Canada, le Mexique et la Russie ne relèvent pas à l'heure actuelle de la responsabilité d'un commandant en chef unifié. Comme vous avez pu le lire dans les notes d'information que nous vous avons remises, c'est le président des chefs d'État-major combinés qui est responsable de ces domaines précis.

L'un des aspects les plus importants de la structure de défense canado-américaine est NORAD.

[Français]

Le commandement de la défense aérospatiale de l'Amérique du Nord a été créé en 1958 pour le contrôle et la défense aérienne de l'Amérique du Nord.

Ce commandement constitue l'un des éléments les plus importants de notre relation avec les États-Unis. L'accord du NORAD est renouvelé à peu près tous les cinq ans. Le dernier renouvellement date de l'année dernière, en mai 2001.

[Traduction]

Les éléments d'actifs canadiens assignés à NORAD incluent des avions de chasse CF-18, ainsi que des centres et des stations radar d'alerte avancée. À l'heure actuelle, les forces canadiennes comptent 287 postes au sein du NORAD, à l'extérieur du Canada.

Comme cela est précisé dans la documentation, NORAD joue différents rôles dans les relations de défense canado-américaine. NORAD intègre un processus, un commandement et un cadre de contrôle, un modèle d'actions coordonnées ainsi que des quartiers

headquarters. Most important, however, it provides a pattern for coordinated actions, including military plans, rules of engagement and delineated sovereignty between our two countries.

Since September 11, the NORAD rate of activity has been significantly higher than in previous years, with over 10,000 sorties being flown. Since the occurrence of these tragic events, NORAD had to expand its focus to include the air space within Canada and the United States and is now working closely with civilian air traffic control organizations in both countries to accomplish that. NORAD continues to provide a key element in the defence of North America and a major contribution to constructive relations between our two countries. I believe that NORAD serves as a useful basis for future continental security considerations.

Senator Banks: I will ask a question regarding a subject about which I suspect every one of my colleagues will ask more specific questions. It concerns joint command in a different context, except NORAD. There is an article in today's newspaper and we have heard previously about things that concern expanding joint command in international terms, specifically in relation to the United States and Canada, which would place more aspects of Canada's Armed Forces under joint command than are presently the case. We know about NORAD and about the supreme allied commander in Norfolk as regards NATO undertakings. However, with respect to continental defence in the sense that it is being talked about now, what do we know about, what can you tell us about and what can you forearm us about the attitude of both the United States and your community, Ms Sinclair, with respect to the idea of joint commands of larger proportions of Canadian Armed Forces that would, given the proportion of them, ordinarily place them under initial American command, as in the case of NATO and NORAD?

LGen. Macdonald: You refer to the initiative in the United States to update what they call a unified command plan, which establishes the functional arrangement between the various commands they have.

Senator Banks: With the exception of NORAD, when they refer to unified command, do they mean interservice?

LGen. Macdonald: That is correct.

Senator Banks: I am talking about interservice, including Canadian services.

LGen. Macdonald: The unified command plan proposal that they are currently considering for announcement sometime in the near future includes the possibility of creating homeland defence — that is, a commander-in-chief for homeland defence. That would respond to the events of September 11, but this was under study for some time before September 11.

militaires intégrés. Chose plus importante cependant, il précise les modèles des actions coordonnées, y compris les plans militaires, les règles d'engagement, les limites de la souveraineté entre nos deux pays.

Depuis le 11 septembre, le taux d'activité de NORAD a connu une recrudescence par rapport aux années précédentes, avec plus de 10 000 sorties. Depuis ces événements tragiques, NORAD a dû élargir son champ d'action pour inclure l'espace aérien au Canada et aux États-Unis et travaille maintenant en étroite collaboration avec les organisations civiles de contrôle du trafic aérien dans les deux pays pour y arriver. NORAD continue d'être un élément clé de la défense de l'Amérique du Nord et un apport crucial aux relations positives entre nos deux pays. Je pense que NORAD est une base utile pour envisager des considérations relativement à la sécurité du continent.

Le sénateur Banks: Je vais poser une question sur un sujet sur lequel chacun de mes collègues posera sans doute des questions plus spécifiques. Elle concerne le commandement unifié dans un contexte différent, hors NORAD. Il y a dans le journal d'aujourd'hui — et nous avons entendu parler de cela auparavant —, un article concernant un commandement unifié élargi sur la scène internationale, particulièrement en ce qui concerne les États-Unis et le Canada, qui aurait pour effet de placer un plus grand nombre d'aspects des Forces armées canadiennes sous la responsabilité du commandement unifié qu'à l'heure actuelle. Nous sommes au fait du fonctionnement de NORAD et de la responsabilité du commandant suprême allié à Norfolk, pour ce qui est des opérations de l'OTAN. Cependant, en ce qui a trait à la défense du continent, au sens où on l'entend à l'heure actuelle, qu'en est-il? Que pouvez-vous nous dire de l'attitude des États-Unis, de la réaction votre communauté, Mme Sinclair, face à cette idée d'avoir des commandements interarmés comptant un plus fort pourcentage d'effectifs des Forces armées canadiennes qui, compte tenu de leur importance, relèveraient ordinairement du commandement américain, comme c'est le cas pour l'OTAN et NORAD?

Le lgen Macdonald: Vous faites référence à l'initiative des États-Unis d'actualiser ce qu'ils appellent leur plan de commandement unifié, lequel établit les responsabilités fonctionnelles de leurs divers commandements.

Le sénateur Banks: À l'exception de NORAD, lorsque les Américains parlent de commandements unifiés, s'agit-il de commandements interarmés?

Le lgen Macdonald: C'est exact.

Le sénateur Banks: Je parle de forces interarmées, y compris les Forces canadiennes.

Le lgen Macdonald: La proposition relative au plan de commandement unifié que les Américains envisagent à l'heure actuelle et qui devraient faire l'objet d'une annonce dans un proche avenir, prévoit la possibilité de créer un commandement de défense de la patrie. Autrement dit, il y aurait un commandant en chef responsable de la défense de la patrie. Cette initiative répondrait aux événements du 11 septembre, mais elle faisait l'objet d'une étude depuis un certain temps déjà.

The question then becomes, what about NORAD in the context of homeland defence command? Will NORAD be part of it? We have been consulting with the Americans for some time to ensure that Canadian interests vis-à-vis NORAD are properly protected in the context of whatever changes they make to their structure. We have declared ourselves ready to explore other areas of possible cooperation that might extend to land and sea forces in addition to aerospace forces.

The arrangement that we have with NORAD presumably would be the same sort of arrangement we would have with other forces in the future. When we talk about NORAD forces being under the command of an American commander in chief, we must recognize that it is truly a partnership arrangement. NORAD is commanded by an American four-star general officer, but there is a Canadian deputy for NORAD that works equally well.

Senator Banks: Yes, but the Canadian is always the deputy.

LGen. Macdonald: That is correct, but they have a mutual responsibility to report not only to the national command authorities, as they call them in the United States, but also to those in Canada. It is never a commander-in-chief of NORAD reporting uniquely to his U.S. colleagues. It is a binational reporting relationship. The Canadians are involved in everything that is done. Ultimately, the Chief of Defence Staff has command and control of Canadians. They are working in NORAD for NORAD purposes and they are integrated into the structure, but it is very much a partnership with the Americas. People have suggested that we are somehow compromised or under the command of the Americans because we are part of NORAD, but it is very much an equal arrangement.

Senator Banks: I was not being critical. I was merely asking a question. I think that NORAD is fine. It has always operated very well. I wonder if we will expand that concept. Is it your view that we should expand it?

LGen. Macdonald: I think there is an opportunity here for us to recognize our mutual concerns about continental security — not only aerospace related but also land and sea related. In the context of the United States establishing a command for homeland security, there is an opportunity to explore the possibilities with them. If we can retain the NORAD-like arrangement that we have in those other areas, there may be some significant advantages to that.

Ms Sinclair: LGen. Macdonald explained well the issue from a military point of view, but this issue is not simply military. This is an enormous political question and one must look at it in all its dimensions. Issues of sovereignty come to the forefront when we start talking about different sorts of command structures. However, as LGen. Macdonald has said, in the post-September 11 environment, it is prudent for us to look at the existing mechanisms that we have, whether it is NORAD or the PJBD, the

La question qui se pose est la suivante: qu'advient-il du NORAD dans le contexte d'un commandement de défense de la patrie? NORAD en fera-t-il partie? Nous avons des consultations avec les Américains depuis un certain temps déjà pour nous assurer que les intérêts du Canada vis-à-vis NORAD sont protégés adéquatement dans le contexte des changements qu'ils entendent apporter à leur structure, quels qu'ils soient. Nous nous sommes dits prêts à explorer d'autres domaines de collaboration possibles qui pourraient ajouter des forces terrestres et maritimes aux forces aériennes actuelles.

Présumément, l'arrangement que nous avons avec NORAD serait le même si d'autres forces étaient appelées à participer à l'avenir. Lorsqu'on discute du fait que dans le contexte du NORAD les forces relèvent d'un commandant en chef américain, il faut reconnaître qu'il s'agit là d'un authentique partenariat. NORAD est commandé par un général quatre étoiles, mais il y a pour NORAD un adjoint canadien qui fonctionne très bien.

Le sénateur Banks: Oui, mais le Canadien est toujours l'adjoint.

Le lgén Macdonald: C'est exact, mais ces deux personnes sont mutuellement tenues de faire rapport non seulement au commandement national, comme on l'appelle aux États-Unis, mais également aux autorités canadiennes. Jamais un commandant en chef de NORAD ne fait rapport uniquement à ses collègues américains. Il s'agit de rapports binationaux. Les Canadiens sont présents dans tout ce qui se fait. Au bout du compte, le chef d'état-major assume le commandement et le contrôle des Canadiens. Ces derniers travaillent au sein de NORAD pour assurer la réalisation des objectifs de NORAD et ils sont intégrés dans cette structure qui s'inscrit tout à fait dans un partenariat des Amériques. Certains ont laissé entendre que nous étions compromis ou sous le commandement des Américains parce que nous faisons partie de NORAD, mais il s'agit là d'un arrangement entre parties égales.

Le sénateur Banks: Je ne critique pas. Je posais simplement une question. Je n'ai rien à reprocher à NORAD. C'est une entité qui a toujours très bien fonctionné. Je me demande si ce concept va prendre de l'ampleur. À votre avis, devrions-nous l'élargir?

Le lgén Macdonald: Je pense que c'est pour nous l'occasion de reconnaître nos préoccupations mutuelles en ce qui concerne la sécurité du continent — non seulement le volet aérien mais également les volets terrestres et maritimes. Si les États-Unis créent un commandement pour assurer la sécurité de la patrie, c'est là une occasion d'explorer diverses possibilités avec eux. Si nous pouvons conserver un arrangement de type NORAD dans ces autres domaines, cela pourrait se traduire par des avantages intéressants.

Mme Sinclair: Le Lgén Macdonald a bien expliqué la question d'un point de vue militaire, mais ce n'est pas tout. C'est aussi un enjeu politique de taille et nous devons l'examiner dans toutes ses dimensions. La question de la souveraineté est à l'avant-plan lorsqu'on commence à parler de différentes structures de commandement. Cependant, comme le Lgén Macdonald l'a dit, dans le contexte de l'après-11 septembre, il est prudent de notre part d'examiner les mécanismes existants, qu'il s'agisse de

Permanent Joint Board on Defence. It is a prudent for us to look at how we can cooperate in other sectors with the United States. One would have to do this carefully and prudently, bearing in mind the interests of everyone here. It is not appropriate to speculate on what those models would look like, but I would encourage you to ask the United States while you are in Washington.

Senator Banks: It is appropriate to speculate on what those models would look like.

Ms Sinclair: For you it is appropriate to speculate on anything.

Senator Banks: We would like you to do that.

Senator Day: Could you tell us how we might speculate?

Senator Banks: If you were in our position, how would you speculate?

Ms Sinclair: I would not suggest anyone speculate in imprudent ways, but I would suggest that you ask your American counterparts when you are down there where their thinking is going. This is a work in progress and they are working on their unified commands. This is something that has been under way for a long time. September 11 has generated thinking in new areas like homeland security, as LGen. Macdonald has said. You should ask them.

Senator Banks: We will. They will also be asking us what we think about it.

Am I right in my recollection that with rare exceptions and in all cases having to do with war as opposed to peacemaking, and with the exception of parts of World War II, Canadian forces have, in their foreign operations, always served under foreign supreme command? Is that not more or less true?

Major-General H. Cameron Ross, Director General, International Security Policy, Department of National Defence: Senator, I am not sure that I would be able to say "always," but the majority of the time that we have worked in a coalition under operational control — which is the military term that we use — we always retain Canadian command, but under operational control. We have done that with the British and with the Germans during the Cold War period. I am not sure that I can say "always."

Senator Banks: On those occasions, which are much of the time if not most of the time that we have done so, they have not harmed our concept of sovereignty, our Canadian on-the-ground control of our resources; correct?

LGen. Macdonald: That is correct. In fact, I think we can make a strong case that we are protecting our sovereignty by acting with them in concert to accomplish our mutual aims.

NORAD ou de la PJBD, la Commission permanente mixte de défense Canada-États-Unis. Il serait judicieux de notre part d'envisager diverses façons de collaborer dans d'autres secteurs avec les États-Unis. Il faudrait procéder avec prudence, en tenant compte des intérêts de tous les intervenants ici. Il serait déplacé de ma part d'échafauder des hypothèses quant à la nature des modèles envisagés, mais je vous invite instamment à interroger vos homologues américains lorsque vous serez à Washington.

Le sénateur Banks: J'estime qu'il serait bon de faire des hypothèses sur la nature de ces modèles.

Mme Sinclair: Les sénateurs ont le loisir de faire toutes les hypothèses qu'ils veulent.

Le sénateur Banks: Ce serait intéressant.

Le sénateur Day: Pourriez-vous nous dire quelle hypothèse nous pourrions faire?

Le sénateur Banks: Si vous étiez à notre place, quelle hypothèse feriez-vous?

Mme Sinclair: Je ne préconise pas d'échafauder des hypothèses de façon imprudente, mais je vous suggère de demander à vos homologues américains, lorsque vous serez là-bas, ce qu'ils en pensent. Il s'agit d'une oeuvre en cours d'élaboration pour les Américains qui travaillent au commandement unifié. C'est un processus en cours depuis longtemps. Le 11 septembre a suscité une réflexion au sujet de nouveaux domaines d'intérêt comme la sécurité de la patrie, comme vous l'a dit le Lgén Macdonald. Vous devriez les interroger.

Le sénateur Banks: Nous le ferons. Ils vont également nous demander ce que nous en pensons.

Si mes souvenirs sont bons, à de rares exceptions près et dans tous les cas concernant notre participation à une guerre par opposition à des opérations de maintien de la paix ainsi qu'à l'exception de certaines parties de la Seconde guerre mondiale, les Forces canadiennes, dans le contexte d'opérations étrangères, ont toujours servi sous un commandement suprême étranger? Est-ce plus ou moins vrai?

Le major général H. Cameron Ross, directeur général, Politique de la sécurité internationale, ministère de la Défense nationale: Sénateurs, je ne suis pas certain de pouvoir dire que c'est toujours le cas, mais le plus souvent, lorsque nous avons oeuvré dans une coalition sous contrôle opérationnel — c'est le terme militaire que nous utilisons — nous avons toujours conservé un commandement canadien, mais sous contrôle opérationnel. Nous avons fonctionné de cette façon avec les Britanniques et avec les Allemands au cours de la Guerre froide. Je ne suis pas certain de pouvoir dire «toujours».

Le sénateur Banks: À ces occasions, qui ont été plus nombreuses qu'autrement, cette façon de faire n'a pas porté atteinte à notre conception de la souveraineté ou au contrôle canadien sur le terrain de nos ressources, n'est-ce pas?

Le Lgén Macdonald: C'est exact. En fait, nous pouvons faire valoir que nous protégeons notre souveraineté en agissant de concert avec nos alliés pour atteindre nos objectifs mutuels.

Senator Banks: Ms Sinclair, you said that all security begins offshore. That is agreed. Particularly with respect to interdicting persons who might have nefarious ends in mind with respect to immigration, it would be a great help if we had an offshore covert intelligence capability, which we have been told in the past by intelligence people would be a great help in certain areas. Canada has not had that capacity for a long time. The situation is not really just post-September 11. North America has been involved in terrorist undertakings long before September 11. The Air India crash is an example that involved many Canadians. Are we not now in a situation in which Canada must, in its own interests, have some kind of covert foreign intelligence-gathering capability?

Ms Sinclair: Senator, forgive me if I say that responding to that question would go beyond my brief.

Senator Banks: Whom would we ask?

Ms Sinclair: I would think that you should ask the Solicitor General or people in that line of business.

Senator Banks: You are the Director General of International Security.

Ms Sinclair: The Department of Foreign Affairs does not deal directly in the areas about which you speak.

Senator Banks: Nobody does at the moment.

Ms Sinclair: The question you pose is one probably for the Privy Council Office and others. I do not mean to pass the buck, but given that I have already contributed one to the pot I would not want to pass that one on.

You are right that this issue predates September 11, but the UN Security Council resolutions, the things that have invoked people to cooperate, to have intelligence-sharing in a way that did not happen before, are happening. Putting aside the question of whether Canada needs to establish its own offshore independent capability, the cooperation amongst the intelligence services around the world needs to be enhanced. People recognize that. There have been lessons learned from September 11. There is an enhanced effort in that area. It is something that Canada is working on through its G8 presidency. That work is being taken very seriously.

Senator Day: Ms Sinclair, would you comment on the perception I have of reading the Membership Action Plan under NATO in 1999 in Washington as a marked evolution from NATO being primarily defence-oriented into something more political and international. I have a sense that you are looking for plans to implement political, economic and even legal reforms of these nations before they are entitled to join this military and security organization. Is that the direction you see NATO going?

Ms Sinclair: Thank you very much, Senator Day. It is not so much a marked change from the whole purpose of NATO; NATO has always been much more than a military alliance. It was Canada that put in Article 2 of NATO, which dealt with economic

Le sénateur Banks: Mme Sinclair, vous avez dit que la sécurité commençait à l'étranger. C'est acquis. Particulièrement pour ce qui est de contrer des personnes qui auraient l'intention de se servir de l'immigration à des fins hostiles, il serait fort utile d'avoir à l'étranger un réseau secret de renseignement. D'ailleurs, dans le passé, des experts du renseignement nous ont dit que cela serait d'une grande aide dans certains domaines. Le Canada n'a pas eu une telle capacité depuis longtemps. D'ailleurs, ce besoin n'est pas simplement lié à l'après-11 septembre. L'Amérique du Nord a connu des attentats terroristes bien avant le 11 septembre. L'écrasement du vol d'Air India est un exemple qui a touché de nombreux Canadiens. Ne sommes-nous pas maintenant dans une situation où le Canada devrait, dans son propre intérêt, se doter d'un réseau de renseignements secret à l'étranger?

Mme Sinclair: Sénateur, excusez-moi, mais si je répondais à cette question, j'outrepasserais le champ de mon mémoire.

Le sénateur Banks: À qui devrions-nous poser cette question?

Mme Sinclair: Vous devriez la poser au solliciteur général ou à des experts du domaine.

Le sénateur Banks: Vous êtes directrice générale de la sécurité internationale.

Mme Sinclair: Le ministère des Affaires étrangères ne s'intéresse pas directement au domaine dont vous parlez.

Le sénateur Banks: Personne ne le fait pour l'instant.

Mme Sinclair: Vous devriez sans doute interroger des porte-parole du Conseil privé et d'autres. Je ne veux pas renvoyer la balle à quelqu'un d'autre mais étant donné que j'ai déjà donné, j'aimerais passer mon tour cette fois-ci.

Vous avez raison de dire que ce problème existait avant le 11 septembre, mais les résolutions du Conseil de sécurité des Nations Unies, les appels à la coopération, à un meilleur partage des renseignements qu'auparavant, tout cela n'est pas resté lettre morte. La question de savoir si le Canada doit créer son propre réseau indépendant à l'étranger mise à part, la collaboration entre les services de renseignement dans le monde doit être rehaussée. C'est acquis maintenant. Nous avons tiré des enseignements des événements du 11 septembre. On déploie davantage d'efforts en ce sens. Le Canada s'y attache en tant que président du G-8. Ce travail est pris très au sérieux.

Le sénateur Day: Madame Sinclair, j'aimerais savoir ce que vous pensez de la perception que j'ai eue à la lecture du Plan d'action pour l'adhésion adopté par l'OTAN en 1999 à Washington. Il me semble y voir une évolution marquée de l'OTAN, d'un organisme intéressé au premier chef par la défense à une entité plus politique à saveur internationale. J'ai l'impression que l'on est à la recherche de plans pour mettre en oeuvre des réformes politiques, économiques, voire juridiques, dans ces pays, avant de les accueillir au sein de cette organisation militaire axée sur la sécurité. Est-ce l'orientation que vous constatez?

Mme Sinclair: Merci beaucoup, sénateur Day. Ce n'est pas tellement un changement marqué par rapport à l'objectif global de l'OTAN; cette organisation a toujours été plus qu'une alliance militaire. C'est le Canada qui a proposé l'article 2 de la Charte de

cooperation. We recognize that collective defence was extremely important because we had a common enemy to face back then when we established NATO. Really, the best defence against any enemy was strong, robust democracies working in a common transatlantic security space.

With the transition in Europe, the Membership Action Plan is designed to ensure that we build that community of governments that will be able to defend themselves and defend the common values of democracy and free market economies. The Membership Action Plan is designed to help point people in the right direction. It has been used by a number of NATO members on a bilateral basis, as a basis for bilateral assistance to help them reform their military, police or governments and deal with human rights issues. It is not a marked change. The alliance has always been much more than a military alliance. That is why it has been so successful.

Senator Day: Is it becoming less of a military alliance? Is the military aspect of the alliance becoming less important than the other issues that we have just spoken about, the other changes, such as economic and legal reforms?

Ms Sinclair: I am not sure. I will look to my colleagues from the Department of National Defence to help answer this. I am not sure that it has. It has always been a composite. Perhaps the balance has shifted somewhat. In the days of the Cold War, when one had the fears of Soviet troops massing in the East, obviously there were some visceral security concerns in the traditional sense of military security. There is still now a need for the alliance to be robust militarily.

Look at who was first out of the post in terms of response to September 11 — NATO, with an invocation of Article 5. The impact that that had in catalyzing political support for a robust response to what happened in the United States I think it is inestimable.

Perhaps there is a shift in balance, but I do not think it diminishes the military dimension of the alliance at all. Perhaps it just rounds it out because we have a much bigger community of democracies in Europe to deal with now.

MGen. Ross: Senator, I would fully agree with those comments. What we are seeing is a parallel action on the political, legal and economic issues as well as military. There was the response by NATO with Article 5, as Ms Sinclair has mentioned, not just in words but in deeds. There was the deployment to North America of the AWAC planes to provide security to North America. Even if you look back into actions by NATO in the Balkans and elsewhere, it has been very positive.

I have been involved with NATO in and out for a number of years. If anything, we have seen an increase in, if you wish, the standard and the quality on the military side. What the action plan provides those who have been in NATO for a number of years, let

l'OTAN, qui porte sur la coopération économique. Tout en reconnaissant qu'une défense collective revêt une importance cruciale étant donné que nous avions un ennemi commun au moment où l'OTAN a été créée, en fait la meilleure défense contre n'importe quel ennemi repose sur l'existence de démocraties solides et vigoureuses oeuvrant dans un espace sécuritaire transatlantique commun.

Avec la transition en Europe, le Plan d'action pour l'adhésion a été conçu pour assurer l'avènement de cette communauté de gouvernements capables de se défendre et de défendre les valeurs communes de la démocratie et du libre marché. Le Plan d'action pour l'adhésion vise à orienter les gens dans la bonne direction. Un certain nombre de membres de l'OTAN l'ont utilisé sur une base bilatérale, en tant qu'outil pour les aider à réformer l'armée, la police ou le gouvernement et à faire place au respect des droits de la personne. Ce n'est pas un changement marqué. L'alliance a toujours eu une envergure dépassant le strict champ militaire. Voilà pourquoi elle a connu autant de succès.

Le sénateur Day: Le volet militaire de l'alliance perd-il de l'importance? La perspective militaire perd-elle du terrain par rapport aux autres enjeux dont nous venons de parler, aux autres changements, comme les réformes économiques et juridiques?

Mme Sinclair: Je n'en suis pas sûre. J'aurais besoin de l'aide de mes collègues du ministère de la Défense nationale pour répondre à cette question. Je ne suis pas certaine que ce soit le cas. L'alliance a toujours été un composite. Peut-être que l'équilibre s'est quelque peu modifié. À l'époque de la guerre froide, lorsqu'on craignait les troupes soviétiques massées à l'Est, il va de soi qu'il existait certaines préoccupations de sécurité viscérales au sens traditionnel de la sécurité militaire. Il demeure nécessaire encore aujourd'hui que l'alliance soit robuste militairement parlant.

Voyez qui a réagi en premier aux attentats du 11 septembre: l'OTAN, en invoquant l'article 5. L'incidence de cette initiative pour ce qui est de catalyser un soutien politique à une réaction vigoureuse aux événements survenus aux États-Unis a été inestimable, à mon avis.

Peut-être l'équilibre s'est-il modifié quelque peu, mais je ne pense pas que cela diminue en rien la dimension militaire de l'alliance. Peut-être cela la rend-t-il plus complète puisqu'à l'heure actuelle, la communauté des démocraties européennes est beaucoup plus importante.

Le mgen Ross: Sénateur, je suis tout à fait d'accord avec vos observations. Nous sommes en présence d'une action parallèle sur le plan économique, politique et juridique autant que militaire. L'OTAN a réagi avec l'article 5, comme Mme Sinclair l'a signalé, pas seulement avec des mots mais avec des actions. Il y a eu le déploiement en Amérique du Nord des avions AWAC pour assurer la sécurité de l'espace aérien nord-américain. Et si l'on regarde les mesures prises par l'OTAN dans les Balkans et ailleurs, son intervention a toujours été positive.

J'ai travaillé périodiquement auprès de l'OTAN pendant un certain nombre d'années. Dans l'ensemble, nous avons constaté un relèvement, si vous voulez, de la qualité et de la standardisation du volet militaire. Le plan d'action fournit à ceux

alone the three new countries and the aspirants, is a bar, a standard, a report card, if you wish, by which we assess ourselves and the aspirants.

From a military point of view, we see this as extremely positive and do not see any degradation in the quality of the alliance.

Senator Day: Do you see the military role in the future as evolving significantly from where it has in the past when we had the necessity for military and arms build up because of the Cold War situation and one alliance against another? Now with the expansion theory of NATO you are tending to bring more and more of the major trading democracies into one group and trying to control rogue states and that kind of non-state activity in a terrorist sense that we did not have in the past.

MGen. Ross: Your term of "evolving" is bang on. I just returned from Germany on Friday from discussions with an alliance partner. Very much, other countries in Europe and elsewhere are looking at how the military dimension is evolving. We have tended to have these legacy systems, as we call them, focused on the Cold War era, where all the countries are having to change to the new dimension, asymmetric threats and terrorist attacks and the like. These changes will not be made overnight, but they will have to be done in cooperation with our alliance partners, and members outside the alliance must not forget the European Union headline goal with respect to some objectives that the European Union has over and above NATO objectives.

Senator Day: Is it fair for me to assume that there is planning going on within the Department of National Defence at the present time to help develop a new plan for our national defence that will meet our homeland security, obviously, but also our evolving role in international groups like NATO with regard to the different types of military equipment that we might need and the different demands that will be put on our personnel?

MGen. Ross: It is clear, senator, that we must make some changes, as the minister has publicly stated. We will be looking at opportunities over the next months to review our current policies. We do that in conjunction with the Department of Foreign Affairs and, of course, the Privy Council Office. The simple answer is, yes, there is planning under way. It is in the very early stages. We have not been sitting on our collective behinds all this time. Some plans have been developed that must be refined within the context of what the government wants us to do.

Senator Day: I would like to ask you about NORAD. Who are the participants in the Permanent Joint Board of Defence?

qui oeuvrent au sein de l'OTAN depuis un certain nombre d'années, sans parler des trois nouveaux pays et des aspirants, un étalon, une norme, un bilan, si vous voulez, qui nous permet de nous évaluer nous-mêmes et d'évaluer les aspirants.

D'un point de vue militaire, nous jugeons cela extrêmement positif et nous n'y voyons aucune dégradation dans la qualité de l'alliance.

Le sénateur Day: Pensez-vous qu'à l'avenir, le rôle militaire de l'alliance évoluera, qu'il s'éloignera sensiblement de ce qu'il a été dans le passé alors qu'il était nécessaire, en raison de la guerre froide et de la lutte d'une alliance contre une autre, d'accumuler une capacité militaire et des armements importants? De nos jours, dans la foulée de la théorie de l'élargissement de l'OTAN, on a tendance à réunir un nombre croissant de grandes démocraties commerçantes en un groupe et à essayer de contrôler les États renégats ainsi que les activités terroristes non étatiques. Lesquelles sont bien différentes de celles que nous avons connues dans le passé.

Le mgen Ross: Le terme «évolution» est tout à fait juste. Je suis rentré d'Allemagne vendredi, après avoir eu des discussions avec un partenaire de l'alliance. Il est évident que d'autres pays en Europe et ailleurs se penchent sur l'évolution de la dimension militaire de l'alliance. Nous avons des systèmes existants qui remontent à l'époque de la guerre froide, et il faut que tous les pays s'adaptent à une nouvelle dimension, à des menaces asymétriques et à des attaques terroristes, et cetera. Ces changements ne se produiront pas du soir au lendemain, mais ils doivent se faire en collaboration avec nos partenaires de l'alliance et les observateurs de l'extérieur ne doivent pas oublier qu'au premier chef, certains des objectifs de l'Union européenne sont essentiellement les objectifs de l'OTAN.

Le sénateur Day: On peut donc supposer que le ministère de la Défense nationale se livre actuellement à des travaux de planification pour élaborer en matière de défense nationale un nouveau plan qui assurera la sécurité de notre territoire, mais qui correspondra aussi au rôle évolutif de groupes internationaux comme l'OTAN, notamment en ce qui a trait aux nouveaux types d'équipement militaire dont nous pourrions avoir besoin et aux nouvelles attentes vis-à-vis nos effectifs?

Le mgen Ross: Il est évident, sénateur, que nous devons apporter certains changements, comme l'a dit le ministre publiquement. Au cours des prochains mois, nous ne raterons pas l'occasion de passer en revue nos politiques actuelles. Cet exercice se fera conjointement avec le ministère des Affaires étrangères et, bien sûr, le Bureau du Conseil privé. La réponse est donc oui, il y a une planification en cours. Elle n'en est qu'à ses premiers balbutiements mais nous ne sommes pas restés collectivement les bras croisés pendant tout ce temps. Certains plans, déjà élaborés, doivent être précisés, en fonction des vœux du gouvernement.

Le sénateur Day: J'aimerais vous poser une question au sujet de NORAD. Quels sont les participants à la Commission permanente mixte de défense Canada-États-Unis?

LGen. Macdonald: The PJBD originated in the early 1940s after the Ogdensburg Declaration by then Prime Minister Mackenzie King and President Roosevelt. It was established to enhance discussions between the United States and Canada on defence issues. It has met regularly ever since and has had more than 200 meetings. It is a high-level body with military and foreign affairs representation from both countries. In the case of the United States, there is Secretary of State representation. They meet about every six months to discuss topical defence-related issues of common concern. MGen. Ross is our senior military representative on the PJBD.

Senator Day: My question related to matters other than military. You have answered that in part by telling me that the Department of Foreign Affairs is involved. Is there any plan to include other security intelligence gathering agencies in addition to the military and the Department of Foreign Affairs?

MGen. Ross: Our next meeting will be just outside of Seattle in March. Ms Sinclair is my opposite number on this board. One of the issues that we will be discussing is how the PJBD and other bodies, such as the Military Cooperation Committee, operate in this new dimension. Some consideration may be given to this, but we are not there yet.

Ms Sinclair: Senator Day, at the last meeting, Margaret Purdy of OCIEP, the Office of Critical Infrastructure Protection and Emergency Preparedness, briefed the board on defence. OCIEP was overseeing the response to September 11. There was an effort made to bring other civilian agencies into the discussion with the Permanent Joint Board on Defence in the context of the immediate post-September 11 period.

Senator Day: As a guest as opposed to a permanent member?

Ms Sinclair: That is correct. The existing structure was set up to have the Departments of Foreign Affairs and National Defence sit at the table with their counterparts from the United States. However, we must consider whether all of these mechanisms meet the new challenges. It is a very open-minded discussion that we are having. As MGen. Ross said, when we get together with the Americans the next time around, we will explore whether we have the right people at the table.

Senator Day: Assuming that at the highest levels of government more cooperation between Canada and the United States is deemed desirable, do you see this particular mechanism as a likely group to expand to include more bilateral cooperation and exchange of information?

Ms Sinclair: It is certainly a body that has a long and rich history. It is a place for dialogue. We have resolved very practical problems within the Permanent Joint Board on Defence. In this new era, we must look at all possibilities. If we have existing mechanisms that work well, we should see if we can build on them and complement them in new ways.

Le lgén Macdonald: La Commission a vu le jour au début des années 40 après la déclaration faite par le premier ministre Mackenzie King et le président Roosevelt à Ogdensburg. Elle a été mise sur pied pour favoriser le dialogue entre les États-Unis et le Canada sur les questions de défense. Depuis, elle s'est réunie régulièrement, en fait plus de 200 fois. Il s'agit d'un organisme de haut niveau réunissant des représentants des forces militaires et des affaires étrangères des deux pays. Aux États-Unis, le secrétaire d'État en fait partie. Au Canada, le mgén Ross est notre principal représentant militaire. Les membres de la Commission se rencontrent environ tous les six mois pour discuter de questions de défense spécifiques d'intérêt commun.

Le sénateur Day: Ma question portait sur des aspects autres que militaires. Vous y avez répondu en partie en me disant que le ministère des Affaires étrangères est concerné. Prévoit-on inclure d'autres organismes de collecte de renseignements de sécurité outre le ministère des Affaires étrangères et les militaires?

Le mgén Ross: Notre prochaine réunion aura lieu en mars, en banlieue de Seattle. Mme Sinclair est mon homologue au sein de cette commission. Nous aborderons notamment la façon dont la Commission et d'autres organismes, tel le comité de coopération militaire, fonctionnent dans ce nouveau cadre. C'est quelque chose que nous pourrions examiner, mais nous verrons.

Mme Sinclair: Sénateur Day, lors de la dernière réunion, Margaret Purdy du BPIEPC, le Bureau de la protection des infrastructures essentielles et de la protection civile, a informé la Commission sur les questions de défense. Le BPIEPC coordonnait la réponse aux incidents du 11 septembre. On a essayé de faire participer d'autres organismes civils à la discussion avec la Commission permanente mixte de défense dans le contexte de ce qui a suivi immédiatement les incidents du 11 septembre.

Le sénateur Day: En tant qu'observateurs plutôt que membres permanents?

Mme Sinclair: C'est exact. La structure actuelle a été mise en place de façon à ce que les ministères des Affaires étrangères et de la Défense nationale soient des membres permanents, avec leurs homologues des États-Unis. Cependant, nous devons examiner si tous ces mécanismes sont à la hauteur. C'est une discussion très ouverte que nous tenons. Comme l'a dit le Mgén Ross, la prochaine fois que nous nous réunirons avec les Américains, nous examinerons si nous avons les bons intervenants à la table.

Le sénateur Day: Supposons que les plus hautes instances gouvernementales souhaitent une plus grande coopération entre le Canada et les États-Unis, pensez-vous que ce mécanisme constitue un groupe susceptible de prendre de l'expansion de façon à parvenir à une plus grande coopération bilatérale et à un plus grand échange d'information?

Mme Sinclair: C'est certainement un organisme qui a tous les antécédents nécessaires. C'est un organisme créé pour le dialogue. Nous avons résolu des problèmes très pratiques au sein de la Commission permanente mixte de défense. Maintenant, nous devons examiner toutes les possibilités. Si nous disposons de mécanismes qui fonctionnent bien, nous devrions voir si nous pouvons nous en servir et les compléter.

Senator Day: When we were in Winnipeg, the air force commander there, when wearing his NORAD hat, told us that when they are cooperating with U.S. immigration or customs and excise in the United States, it would be possible for the Canadian air force to be asked to intercept an aircraft that was possibly carrying contraband or doing something else illegal, and that that request would come through the Department of Immigration or through NORAD, which was cooperating with one of the U.S. agencies. Can you confirm that that is the case?

LGen. Macdonald: Yes, that is absolutely the case. I formerly held that same position in Winnipeg. Trafficking in narcotics in particular becomes a very complex situation with immigration, law enforcement and drug agencies. We do have an intricate relationship with agencies in the United States through our NORAD connections. Intelligence about the potential target is passed between the law enforcement agencies and within NORAD. Indeed, Canadian fighters would be cued to respond if the aircraft came into our air space.

Senator Day: The order would come from the United States.

LGen. Macdonald: It would be coordinated with the United States, but it is in our interest to intercept aircraft carrying drugs that come into our territory. There have been instances where it has been successfully executed.

Senator Day: We had a fairly good briefing on cooperation between Canada and the United States with respect to NORAD and a good briefing in relation to the cooperation and joint activities between the U.S. and Canadian navies. Could you expand on that and tell us about parallel operations and cooperation in relation to the armies of Canada and the United States?

MGen. Ross: The Canadian Armed Forces have had over the years a number of exercises with U.S. forces, the U.S. army in particular, both in the United States and in Canada. That was the level of interoperability until about 10 years ago when we started to embark upon higher level activities to the extent that, for example, a Canadian is currently the deputy commander of 3rd U.S. Corps in Fort Hood, Texas. We have had a Canadian here for a number of years. That is just one person in one headquarters, but it does indicate an evolving nature.

It is a little more difficult for armies in general to be able to effect a high level of interoperability due to the size and nature of the armies, but we are getting there.

We do not envision masses of troops crossing the border on exercise. That is not required. However, command-post exercises or computer-based exercises are very effective, and that is happening as we speak.

I must add that interoperability with the United States is matched with our desire to have interoperability with a number of other allies, particularly of the U.K. and other NATO allies. It is

Le sénateur Day: Lorsque nous étions à Winnipeg, le commandant de la Force aérienne, dans son rôle au sein du NORAD, nous a dit que lorsqu'ils collaborent avec les autorités américaines chargées des questions d'immigration ou de douanes et d'accise, il se pourrait que l'on demande à la Force aérienne du Canada d'intercepter un avion soupçonné de transporter de la contrebande ou de commettre une autre activité illégale, et que cette demande serait présentée par l'entremise du ministère de l'Immigration ou du NORAD, en collaboration avec l'un des organismes américains. Pouvez-vous confirmer que c'est effectivement le cas?

Le lgén MacDonald: Oui, c'est tout à fait le cas. J'ai déjà occupé ce poste à Winnipeg. Le trafic des narcotiques tout particulièrement devient une situation très complexe en ce qui concerne les organismes chargés de l'immigration, des drogues et de l'application de la loi. Nous entretenons des rapports très étroits avec les organismes des États-Unis via nos liens au sein du NORAD. Les renseignements concernant la cible éventuelle sont transmis entre les organismes chargés d'appliquer la loi et au sein du NORAD. Effectivement, des chasseurs canadiens pourraient être appelés à intervenir si l'avion venait dans notre espace aérien.

Le sénateur Day: L'ordre viendrait des États-Unis.

Le lgén MacDonald: Ce serait coordonné avec les États-Unis, mais il est dans notre intérêt d'intercepter les avions transportant des narcotiques qui viennent sur notre territoire. Il y a eu des cas où ce genre de mission a été exécutée avec succès.

Le sénateur Day: Nous avons eu une bonne séance d'information sur la collaboration entre le Canada et les États-Unis pour ce qui est du NORAD et aussi pour ce qui est de la collaboration et des activités conjointes entre les marines américaine et canadienne. Pourriez-vous donner plus de précisions et nous parler des opérations parallèles et de la coopération pour ce qui est des armées du Canada et des États-Unis?

Le mgén Ross: Au fil des ans, les Forces canadiennes ont tenu plusieurs exercices avec les forces américaines, l'armée américaine en particulier, tant aux États-Unis qu'au Canada. C'était le niveau d'interopérabilité jusqu'à ce que nous amorcions, il y a environ 10 ans, des activités de niveau plus élevé, à tel point que, par exemple, un Canadien est actuellement le commandant adjoint du troisième Corps d'armée des États-Unis à Fort Hood, au Texas. Nous avons un Canadien là-bas depuis plusieurs années. Il ne s'agit que d'une personne dans un quartier général, mais c'est révélateur de l'évolution qu'il y a.

C'est un peu plus difficile pour les armées en général de pouvoir mettre en place un niveau élevé d'interopérabilité, en raison de la taille et de la nature des armées, mais nous progressons.

Nous ne prévoyons pas que des troupes nombreuses franchiront la frontière dans le cadre d'un exercice. Ce n'est pas nécessaire. Cependant, les exercices de poste de commandement ou les exercices d'entraînement automatisés sont très efficaces, et c'est ce qui se passe en ce moment même.

Je dois dire que l'interopérabilité avec les États-Unis correspond à notre désir d'avoir une interopérabilité avec plusieurs de nos alliés, en particulier le Royaume-Uni et d'autres

the nature of the business. Should we as a middle power be called upon in a coalition, we will want to know how that coalition works with respect to standard operating procedures and the like.

Senator Day: From the point of view of the army planning and preparing for potential terrorist activities and attacks, is there a standing set of procedures and protocols for cooperative activity between Canada and the United States?

MGen. Ross: There are standing procedures from the Canadian Forces and the U.S. Department of Defence which will probably change and evolve as a result of these interactions between the two governments and the various departments.

Senator Day: Is some of that change likely to include more activity whereby the Armed Forces will assist other government agencies in Canada and the United States? They are already cooperating and I am wondering about cooperation between different agencies in each of the Armed Forces in the North American sense.

MGen. Ross: It is premature to determine the extent or level of the cooperation. Clearly, these are the subjects that we wish to discuss with the United States. Your visit to Washington is also part of that evolution of discussions. We are heavily engaged in discussions at the staff level and have been for some time. We do not know whether the what-if scenarios on the land, at sea, and in aerospace will result in new linkages.

Again, I must stress that this is not just the Department of National Defence. We must do this with other Canadian departments, as well as other agencies of the U.S., particularly on the legal side.

Senator Day: Am I correct in assuming that our current thinking is that the Office of Homeland Security in the United States would involve more than military responsibilities and would involve many of the other protective agencies?

MGen. Ross: We do not know at this time, senator, exactly what the architecture will be. We anticipate that there will be some announcement in the near future of the formation of such an organization, but its composition, responsibilities and accountabilities are not known at this point. We do have a rough idea of the responsibilities of Governor Ridge and of the Office of Homeland Security. It is still a work in progress on the military side.

LGen. Macdonald: I might add, senator, that the current U.S. Joint Forces Command based in Norfolk, Virginia, does have a joint task force that deals with "consequence management," as they call it — that is, military assistance to civilian agencies in the case of a significant event. We assume that this sort of thing will continue in whatever construct they have in the future. They already do that, at least to some degree.

alliés de l'OTAN. C'est la nature du travail. Si on nous demandait, en tant que moyenne puissance, de faire partie d'une coalition, nous voudrions savoir de quelle façon la coalition fonctionne pour ce qui est des instructions permanentes d'opération et d'autres aspects semblables.

Le sénateur Day: Du point de vue de l'armée qui planifie et qui se prépare à des attaques et des activités terroristes éventuelles, existe-t-il un ensemble de procédures et de protocoles permanents touchant la coopération entre le Canada et les États-Unis?

Le mgén Ross: Probablement que des instructions permanentes des Forces canadiennes et du Département de la défense des États-Unis changeront et évolueront suite à ces interactions entre les deux gouvernements et les divers ministères.

Le sénateur Day: Y a-t-il des changements susceptibles d'inclure une plus grande intervention des Forces canadiennes pour venir en aide à d'autres organismes gouvernementaux au Canada et aux États-Unis? Il y a déjà collaboration et je me demande s'il y a une coopération entre différents organismes au sein de chacune des forces armées en Amérique du Nord.

Le mgén Ross: Il est trop tôt pour déterminer l'ampleur ou l'importance de la coopération. De toute évidence, ce sont des sujets que nous voulons aborder avec les États-Unis. Votre visite à Washington fait également partie de cette évolution des discussions. Nous tenons déjà de très nombreuses discussions au niveau de l'état-major, et nous le faisons depuis un certain temps. Nous ne savons pas si les scénarios de simulation sur terre, sur mer et dans l'espace déboucheront sur de nouveaux liens.

Encore une fois, je tiens à souligner qu'il n'est pas question uniquement du ministère de la Défense nationale. Nous devons le faire avec d'autres ministères canadiens, ainsi qu'avec d'autres organismes américains, en particulier sur le plan juridique.

Le sénateur Day: Ai-je raison de supposer que notre façon actuelle de penser est que le Bureau de la sécurité intérieure des États-Unis ne concernerait pas uniquement les militaires, mais un grand nombre des autres organismes de protection?

Le mgén Ross: Monsieur le sénateur, nous ne savons pas encore pour l'instant ce que sera l'architecture. Nous prévoyons que l'on annoncera prochainement la formation d'une telle organisation, mais nous ne savons rien pour l'instant de sa composition, de ses responsabilités ou de qui elle relèvera. Nous avons une idée approximative des responsabilités du gouverneur Ridge et du Bureau de la sécurité intérieure. Pour ce qui est de l'aspect militaire, les discussions sont en cours.

Le lgén Macdonald: Je pourrais d'ailleurs ajouter, monsieur le sénateur, que l'actuel Commandement de la force interarmes des États-Unis qui se trouve à Norfolk, en Virginie, dispose d'une force opérationnelle interarmes qui traite de ce qu'ils appellent la «gestion des conséquences» — c'est-à-dire, l'aide militaire aux organismes civils advenant un événement important. Nous supposons que cela se poursuivra dans l'avenir. Ils le font déjà, du moins dans une certaine mesure.

Senator Meighen: When we talk about joint command, are we talking about two entities by definition, or could joint command also apply to the NATO model?

LGen. Macdonald: In military terms, when we talk about joint command, we are really talking about interservice command. In Canada it is army, navy, air force, and in the United States it is army, navy, air force and the marines. When you talk about international cooperation, you would use the word "combined." NORAD, for example, is a combined United States-Canadian command, but it is also joint because it has more than one service involved in it. We are talking here about joint activities with the United States.

Senator Meighen: NORAD has more than one service, being American and Canadian, or more than the air force?

LGen. Macdonald: In NORAD, the Americans have the air force, navy, army and marines, and Canada has the air force, army and navy.

Senator Meighen: I had not appreciated that.

LGen. Macdonald: I should clarify that. Those individuals are all at NORAD headquarters or in Colorado Springs at the operations centre. We do not have land and maritime assets.

Senator Meighen: I was confused by the name itself. Is it not North American Air Defence?

LGen. Macdonald: Exactly. However, we are truly a joint force from a Canadian and American perspective.

Senator Meighen: It is the air, but it incorporates non-air elements; is that correct?

LGen. Macdonald: No, senator. I did not mean to confuse you. Aerospace defence deals with things related to aircraft but also related to space and anti-ballistic missile warning. Although that has been predominantly an air force role, it is not always the case. In fact, command and control functions and expertise in all branches of the service can be brought to this role.

The American forces have recognized the need to have navy, army, air force and marine components involved in space and air issues. NORAD does have all of those in it.

A few years ago, we recognized that it would be helpful for officers and non-commissioned officers in the Canadian Forces to have the opportunity to be exposed to not just the air but the aerospace and ballistic missile warning system, which is not exclusively an air endeavour. We have been sending personnel to Colorado Springs to participate in traditional NORAD missions.

Le sénateur Meighen: Lorsque nous parlons de commandement interarmes, parlons-nous par définition de deux entités, ou est-ce que le commandement interarmes pourrait également s'appliquer au modèle de l'OTAN?

Le lgén Macdonald: Pour les militaires, lorsque nous parlons de commandement interarmes, nous parlons vraiment de commandement des différents services. Au Canada, il s'agit de la Force terrestre, de la Marine et de la Force aérienne, tandis qu'aux États-Unis, il s'agit de l'armée, de la marine, de la force aérienne et des marines. Au niveau de la coopération internationale, vous utiliseriez le mot «combiné». Prenons l'exemple du NORAD. C'est un commandement combiné du Canada et des États-Unis, mais c'est également un commandement interarmes parce qu'il regroupe plusieurs services des forces armées. Ici, nous parlons d'activités interarmes avec les États-Unis.

Le sénateur Meighen: NORAD a plus qu'un service des forces armées, à savoir canadiennes et américaines, ou plus que la force aérienne.

Le lgén Macdonald: Au sein du NORAD, les Américains ont la force aérienne, la marine, l'armée et les marines, et le Canada a la Force aérienne, la Force terrestre et la Marine.

Le sénateur Meighen: Je ne le savais pas.

Le lgén Macdonald: Je devrais clarifier ce point. Toutes ces personnes sont au quartier général du NORAD ou à Colorado Springs, au centre des opérations. Nous n'avons pas matériel maritime ou terrestre.

Le sénateur Meighen: C'est le nom qui m'a induit en erreur. N'est-ce pas Défense aérospatiale de l'Amérique du Nord?

Le lgén Macdonald: Tout à fait. Cependant, nous sommes véritablement une force interarmes du point de vue du Canada et des États-Unis.

Le sénateur Meighen: C'est une force aérienne, mais elle incorpore des éléments non aériens; est-ce exact?

Le lgén Macdonald: Non, monsieur le sénateur. Je ne voulais pas brouiller les choses davantage. La défense aérospatiale fait intervenir les avions, mais a également trait à l'espace et à l'alerte antimissiles balistiques. Bien que ce rôle ait été principalement dévolu à la force aérienne, ce n'est pas toujours le cas. En fait, ce rôle peut faire intervenir des fonctions de commandement et de contrôle ainsi que l'expertise de tous les éléments des forces armées.

Les forces armées américaines ont reconnu la nécessité d'avoir des éléments de la marine, de l'armée, de la force aérienne et des marines en ce qui touche les questions d'aérospatiale. NORAD compte tous ces éléments.

Il y a quelques années, nous avons reconnu qu'il serait utile que des officiers et des sous-officiers des Forces canadiennes aient la possibilité d'être exposés non seulement à l'aspect aérien, mais aussi au système de détection des missiles antimissiles balistiques et au volet aérospatial. Nous envoyons depuis des militaires à Colorado Springs pour participer aux missions traditionnelles du NORAD.

During the attacks on September 11, there was a Canadian navy captain who was the commander on duty in the Cheyenne Mountain operation centre for NORAD. The first call came to a Canadian, and not even a member of the Canadian Air Force, but a member of the Canadian navy.

Senator Meighen: In terms of perimeter defence and widening the effectiveness and the extent of any shield around North America, could you give me any guidance as to the extent to which Canada views that as a Canada-U.S. question as opposed to a NATO question? Does NATO have a role to play in that, in our view?

LGen. Macdonald: Clearly from a NORAD perspective, we are concerned about the continental landmass of Canada and the United States. When we talk about defence from an aerospace perspective, we are talking about the penetration of the perimeter around that continental mass.

Article 5 of NATO, which Ms Sinclair mentioned earlier, was invoked. It includes Canada and the United States as NATO partners. It was noted that airborne warning and control system aircraft had been deployed from NATO to the United States.

It is difficult to select one or the other organization, but it is an overlapping concern. It concerns predominantly NORAD from a point of view of exercising aerospace control, but with NATO participation or assistance in this case.

Senator Meighen: My question was prompted somewhat by the comment MGen. Ross made about interoperability. We do not wish to limit it strictly to the Americans; rather, we want to continue to be interoperable with NATO allies. If the idea is to push out the perimeter of North American defence, should that consideration be kept in mind?

MGen. Ross: For years, NATO was arguably focused more to the east with the Cold War. With Article 5 and this NATO squadron deploying for the first time ever to this continent, there is a realization that there is also a focus west. The western perimeter of NATO is the Pacific. It is sometimes hard to remind our European colleagues of that. The NORAD alliance is responsible for a huge geographical area.

Ms Sinclair: Senator, you used the term "perimeter." We do not use that term easily at the Department of Foreign Affairs because one must define where a perimeter begins and ends. That is quite difficult.

It relates somewhat to the point that I made in my presentation. From a foreign affairs point of view and for Canada's security, we need to think about forward defence in the most expansive way possible. If we are to deal with terrorist threats to our security, traditional or non-traditional security threats, we need to think way out there. We must think about our multilateral instruments. If there is a potential threat from biological weapons, how do we

Lors des attaques du 11 septembre, c'est un commandant de la Marine canadienne qui était le commandant en devoir au centre des opérations de Cheyenne Mountain du NORAD. Le premier appel a été reçu par un Canadien, et même pas un membre de la Force aérienne canadienne, mais un membre de la Marine canadienne.

Le sénateur Meighen: Pour ce qui est de la défense périphérique et d'étendre l'efficacité et la portée d'un bouclier autour de l'Amérique du Nord, pourriez-vous me donner une idée de la mesure dans laquelle le Canada considère qu'il s'agit d'une question concernant le Canada et les États-Unis, par opposition à une question concernant l'OTAN? Est-ce que l'OTAN a un rôle à jouer à cet égard, en ce qui nous concerne?

Le lgen Macdonald: De toute évidence, du point de vue du NORAD, nous nous préoccupons de la masse terrestre continentale du Canada et des États-Unis. Lorsque nous parlons de défense aérospatiale, nous parlons de la pénétration du périmètre de cette masse continentale.

L'article 5 du traité de l'OTAN, dont Mme Sinclair a parlé plus tôt, a été invoqué. Il vise le Canada et les États-Unis, ainsi que les partenaires de l'OTAN. On a fait remarquer que le système aéroporté d'alerte et de surveillance avait été déployé de l'OTAN pour couvrir les États-Unis.

Il est difficile de choisir une organisation ou l'autre, tout se chevauche. Pour ce qui est du contrôle aérospatial, c'est principalement le NORAD qui est visé, mais avec la participation ou l'aide de l'OTAN dans ce cas-ci.

Le sénateur Meighen: Ma question faisait suite en quelque sorte à l'observation faite par le mgen Ross au sujet de l'interopérabilité. Nous ne voulons pas que cela se limite uniquement aux Américains; nous voulons plutôt continuer d'avoir une interopérabilité avec les alliés de l'OTAN. Si l'idée est d'étendre le périmètre de défense de l'Amérique du Nord, est-ce que nous devrions tenir compte de cet aspect?

Le mgen Ross: On peut dire que pendant des années, les activités de l'OTAN ont porté davantage sur les pays de l'Est, dans le cadre de la guerre froide. Maintenant que l'article 5 a été invoqué et qu'un escadron de l'OTAN a été déployé pour la première fois sur notre continent, on se rend compte que les pays de l'Ouest font également partie de l'équation. Le Pacifique constitue le périmètre occidental de l'OTAN. Il est parfois difficile de rappeler cette réalité à nos collègues de l'Europe. L'alliance du NORAD couvre une énorme superficie géographique.

Mme Sinclair: Monsieur le sénateur, vous avez utilisé le terme «périmètre». Nous n'utilisons pas ce terme facilement au ministère des Affaires étrangères parce qu'il faut définir à quel endroit un périmètre commence et à quel endroit il se termine. C'est passablement difficile.

Cela nous ramène en quelque sorte à ce que j'ai dit dans mon exposé. Sur le plan des affaires étrangères et en ce qui concerne la sécurité du Canada, nous devons penser à une défense avancée dans le sens le plus vaste possible. Si nous sommes confrontés à des menaces terroristes, des menaces traditionnelles et non traditionnelles, nous devons penser à une défense très avancée. Nous devons penser à nos instruments multilatéraux. S'il s'agit

deal with that? There are legal instruments and compliance instruments on which we need to work.

Partnerships must be diverse and the relationship and interrelationship with the United States is extremely important. The interoperability and the political relationships that we have achieved through NATO are extremely important. However, in and of themselves, they are not sufficient. We can see from the diversity of the coalition built around September 11, where we engaged the countries of the Middle East and the countries of Asia, we have to have everyone on board. That is one of Canada's value-added partnerships to the world. We have those partnerships and we know how to work them in the best sense of the word. If we are to look at our defence and security in its broadest sense, we must look beyond the traditional and into the non-traditional, building relationships there as well.

Senator Meighen: How would any of you characterize or evaluate the success of the initial wave of NATO enlargement? Was it everything that we all dreamed about when we brought in the Czech Republic, Hungary and Poland? Where has it not lived up to expectations? Is there not quite a different set of dynamics in those three countries and the nine others that are being considered now?

MGen. Ross: Senator, I will address the military aspects and Ms Sinclair will address some of the other aspects. The enlargement that we have enjoyed so far I think can be termed very successful. The three new countries have been alliance partners in every stretch of the expectations. I must give you a personal view of the impact that enlargement has on these countries. I was fortunate to command a battalion of Polish troops on the Golan Heights in the Middle East when it was announced that Poland had been accepted to NATO. Had Poland won the World Cup of soccer, it would not have surpassed the incredible, deeply held feeling that this country had come out of the past and whatever. It was a monumental experience for all ranks, military and civilian.

There are other aspects of this NATO enlargement. There is the support card of military expectations and everything else, but there are other aspects. The three new members are as strong and as good as alliance members as any of the others.

Senator Meighen: Is there any comment you would like to make about the next group that is proposed?

MGen. Ross: It is probably safe to wait and see. I do not say that facetiously, because the Government of Canada has not made any decision with respect to the numbers or who would be successful.

Senator Meighen: Is there any comment from the Department of Foreign Affairs?

d'une menace potentielle provenant d'armes biologiques, que faisons-nous? Nous devons examiner nos instruments juridiques et nos instruments de conformité.

Les partenariats doivent être diversifiés et les rapports et l'interrelation avec les États-Unis sont extrêmement importants. L'interopérabilité et les liens politiques que nous avons par l'intermédiaire de l'OTAN sont extrêmement importants. Cependant, tout cela ne suffit pas en soi. Nous pouvons voir d'après la diversité de la coalition mise sur pied après le 11 septembre, alors que nous avons fait appel aux pays du Moyen-Orient et aux pays d'Asie, que tous les pays doivent en faire partie. Il s'agit là d'un des partenariats à valeur ajoutée du Canada vis-à-vis du monde. Nous avons mis sur pied ces partenariats et nous savons comment les faire agir dans le bon sens du mot. Si nous devons assurer notre défense et notre sécurité dans son sens le plus large, nous devons miser sur des mécanismes traditionnels et non traditionnels, et créer également des partenariats.

Le sénateur Meighen: Comment caractériseriez-vous ou évalueriez-vous le succès de la vague initiale qui a fait grossir les rangs de l'OTAN? Était-ce bien tout ce à quoi nous avions rêvé lorsque nous avons accueilli au sein de l'OTAN la République tchèque, la Hongrie et la Pologne? Y a-t-il eu des déceptions? N'y a-t-il pas un ensemble passablement différent de dynamiques entre ces trois pays et les neuf autres que nous envisageons d'accueillir maintenant?

Le mgén Ross: Monsieur le sénateur, je vais parler des aspects militaires et Mme Sinclair parlera de quelques-uns des autres aspects. Je pense qu'on peut dire que l'augmentation du nombre de pays membres jusqu'à maintenant est un véritable succès. Les trois nouveaux pays ont été des partenaires de l'alliance dans tous les aspects prévus. Je dois vous donner un aperçu personnel de l'incidence que cela a sur ces pays. J'ai eu la chance de commander un bataillon de troupes polonaises sur le plateau du Golan au Moyen-Orient lorsque l'on a annoncé l'entrée de la Pologne à l'OTAN. Le sentiment incroyable et profond que ce pays venait de sortir du passé n'aurait pas été plus grand si on avait annoncé que la Pologne avait remporté la Coupe du Monde de soccer. Ce fut une expérience monumentale pour tous; militaires comme civils.

Il y a d'autres aspects qui interviennent dans cette augmentation du nombre de membres de l'OTAN. Il y a évidemment la fiche de rendement des attentes militaires et tout le reste, mais il y a d'autres aspects. Les trois nouveaux membres sont des pays aussi forts et aussi impliqués de l'alliance que n'importe lequel des autres.

Le sénateur Meighen: Y a-t-il des observations que vous aimeriez faire au sujet du prochain groupe que l'on se propose d'accueillir?

Le mgén Ross: Il serait probablement préférable d'attendre. Je ne le dis pas facetieusement, parce que le gouvernement du Canada n'a pas encore pris sa décision quant au nombre de pays ni desquels il s'agirait.

Le sénateur Meighen: Le ministère des Affaires étrangères a-t-il des commentaires à cet effet?

Ms Sinclair: No, I think MGen. Ross has expressed it well.

Senator Meighen: On the economic front, someone mentioned that Canada was responsible for Article 2, which relates to economic cooperation. I think it fair to say that harking back to the days in the mid-1990s when Senator Kenny and I were on a joint defence committee there was a general feeling that economic cooperation was great but Canada perhaps had not received its fair share. That may be a well-placed perception or not, I do not know.

I notice in the material that we were provided with that this new Freedom Consolidation Act of 2001 authorizes military financing for seven of nine aspirant nations. That is what I am interested in under the rubric of economic cooperation, and how it is going and what can be done to enhance it within NATO if it needs enhancing. Who provides the funds for the military financing? A cynic might ask whether this is a way to fuel the American defence industry, but I am sure there is another explanation. What is that explanation?

Ms Sinclair: The program is a U.S.-funded program.

Senator Meighen: It is not a NATO one?

Ms Sinclair: It is not a NATO one, no. That is a U.S. bilateral program that is referred to there.

Senator Meighen: It is what I thought. What about economic cooperation under NATO? Can the Department of Foreign Affairs give any evaluation as to whether it has been what we hoped or whether it is a side bar?

MGen. Ross: The requirements of all the aspirant countries are detailed as to what are the aspirations. Clearly there is a requirement for them to fund some of these developments themselves once the country is a member of NATO. NATO infrastructure funds, to which Canada contributes as a partner in the alliance, assist and develop, whether that is infrastructure, courses or whatever, so from a military economic point of view that is the process. I am not qualified to speak about the other economic impacts with respect to NATO.

Senator Atkins: I will return again to the NATO enlargement question. There have been three additional countries added to the alliance. They all had military capability of some sort or other. Did all the other nine that are applying have military capability?

MGen. Ross: Yes, senator, they all have military capabilities, of varying degrees, qualities and resources, that are part of this report card, for lack of a better term. The expectation of the alliance is for that military capability to be put to the use of the alliance, remembering that the alliance is for its self-protection, not just the protection of individuals.

Mme Sinclair: Non, je pense que le mgén Ross l'a bien dit.

Le sénateur Meighen: En ce qui concerne le volet économique, certains ont mentionné que l'application de l'article 2, qui a trait à la coopération économique, relevait du Canada. Je pense qu'il est juste de dire que si on revient au milieu des années 90, alors que le sénateur Kenny et moi-même faisons partie d'un comité mixte de la défense, le sentiment général était que la coopération économique c'était magnifique, mais le Canada n'avait peut-être pas reçu sa juste part. C'est peut-être une perception réelle, je ne le sais pas.

Je remarque dans la documentation qui nous a été remise que cette nouvelle Freedom Consolidation Act de 2001 autorise le financement militaire pour sept des neuf pays possibles. C'est ce qui m'intéresse au chapitre de la coopération économique, en plus de savoir comment vont les choses et ce qui peut être fait pour améliorer la situation au sein de l'OTAN, si amélioration il doit y avoir. Qui fournit les fonds au financement militaire? Un cynique pourrait demander s'il s'agit là d'une façon d'alimenter l'industrie de défense américaine, mais je suis convaincu qu'il y a une autre explication. Quelle est-elle?

Mme Sinclair: Il s'agit d'un programme financé par les États-Unis.

Le sénateur Meighen: Ce n'est pas un programme de l'OTAN?

Mme Sinclair: Non. C'est un programme bilatéral des États-Unis auquel il est fait référence.

Le sénateur Meighen: C'est ce que je pensais. Qu'en est-il de la coopération économique dans le cadre de l'OTAN? Est-ce que le ministère des Affaires étrangères peut donner une évaluation de la situation et dire si elle a été ce que l'on espérait ou si c'est un à côté?

Le mgén Ross: Les exigences concernant tous les pays qui veulent devenir membres précisent ce que sont les attentes. De toute évidence, ils doivent financer eux-mêmes une partie des développements lorsqu'ils sont membres de l'OTAN. Les fonds d'infrastructure de l'OTAN, auxquels le Canada contribue en tant que partenaire de l'alliance, servent, qu'il s'agisse d'infrastructure, de cours ou peu importe; donc, d'un point de vue économique militaire, c'est le processus. Je ne suis pas en mesure de parler des autres impacts économiques en ce qui concerne l'OTAN.

Le sénateur Atkins: Je reviens à la question de l'augmentation du nombre de pays membres de l'OTAN. Trois pays se sont joints à l'alliance. Ils avaient tous une capacité militaire sous une forme ou une autre. Est-ce que les neuf autres pays qui veulent devenir membres ont une capacité militaire?

Le mgén Ross: Oui, sénateur, ils ont tous des capacités militaires, qui varient pour ce qui est des ressources, des qualités et de l'importance, qui sont mentionnées dans la présente fiche de rendement, à défaut d'un meilleur terme. Pour ce qui est de l'alliance, elle s'attend à pouvoir utiliser cette capacité militaire. Il ne faut pas oublier que l'alliance existe pour se protéger elle-même, et non seulement pour protéger les individus.

As Ms Sinclair mentioned in her opening remarks, there is also the expectation of the alliance that the members, let alone the aspirants, will understand what other alliance members perhaps take for granted, that is, the civilian control over the military, and the rule of law and those types of activities that for some countries is quite foreign in their past. This is part of the checklist for those aspirant countries. They must show their desire, if not having met those standards, at least their desire to meet them by a certain time.

Senator Atkins: In regard to the ABM treaty, was Canada surprised by the decision of the Americans to withdraw from that treaty?

Ms Sinclair: Senator Atkins, we were not surprised. The Bush administration had been talking for some time about the fact that they would be bumping up against this treaty if they were going to pursue their testing program for missile defence; therefore, we were not surprised. They had been talking with allies. Many of us had been talking back and asking provocative questions as to what would replace it, and whether they were consulting with the Russians or Chinese. We were not surprised.

Senator Atkins: Are you satisfied with some of the answers?

Ms Sinclair: We are satisfied with some of the answers, yes, but not with all of them. Clearly, President Bush and President Putin's discussion about nuclear reductions is something that is very welcome. However, Canada has said to the United States that we would like to see such reductions legally binding, verifiable and irreversible. To date, the Americans and the Russians are still in discussion about those reductions, about the new strategic framework, but we do not know what it would look like yet. We have not heard if those reductions would be irreversible, verifiable and legally binding.

There are still some questions out there that people are asking as the Americans and Russians work their way through this new scenario that they have set for themselves.

Senator Atkins: Can we feel optimistic that there will be a continuation of reductions?

Ms Sinclair: The American administration seems to be committed, but you should ask them about an ongoing dialogue with Russia. However they perceive of this new relationship, they would like a new relationship. How that is defined in the end we do not know at the moment.

There is a real intent in the United States to review and update their nuclear doctrine. Again, this would be something that would be worth asking them about in detail. It is a very current issue under discussion.

Will they make the reductions in the way that Canada might like to see with this particular irreversibility? They may, they may not. There is a slightly different approach in the United States to these kinds of things at the moment. There is a slightly less

Comme l'a mentionné Mme Sinclair dans ses propos liminaires, l'alliance s'attend également à ce que les membres, à plus forte raison les pays qui veulent en devenir membres, comprennent ce que les autres membres de l'alliance tiennent peut-être pour acquis, à savoir le contrôle civil sur le militaire, la primauté du droit et toutes ces activités qui, pour certains pays, leur sont passablement étrangères. Cela fait partie de la liste de contrôle dressée à l'intention des pays qui veulent devenir membres. Ils doivent manifester leur intention, s'ils n'ont pas satisfait à ces normes, au moins d'y satisfaire à une date donnée.

Le sénateur Atkins: En ce qui concerne le traité portant sur la limitation des systèmes antimissiles balistiques, le Canada a-t-il été surpris de la décision des Américains de s'en retirer?

Mme Sinclair: Sénateur Atkins, nous n'avons pas été surpris. L'administration Bush en parlait depuis un certain temps et disait qu'elle serait limitée par ce traité si elle voulait poursuivre son programme d'essai du système de défense antimissile; par conséquent, nous n'avons pas été surpris. Ils en ont parlé à leurs alliés. Un grand nombre d'entre nous en ont discuté et ont posé des questions persistantes pour savoir ce qui allait le remplacer, et pour savoir s'ils consultaient les Russes ou les Chinois. Nous n'avons pas été surpris.

Le sénateur Atkins: Êtes-vous satisfait de certaines des réponses?

Mme Sinclair: Nous sommes satisfaits de certaines des réponses, mais non pas de toutes. De toute évidence, les discussions entre le président Bush et le président Poutine au sujet de la réduction des armements nucléaires sont les bienvenues. Cependant, le Canada a fait savoir aux États-Unis que nous aimerions que ces réductions aient force obligatoire, qu'elles soient vérifiables et irréversibles. Jusqu'à maintenant, les Américains et les Russes continuent de discuter de ces réductions, du nouveau cadre stratégique, mais nous ne savons pas encore à quoi il ressemblerait. Nous ne savons pas si ces réductions seraient irréversibles, vérifiables et auraient force obligatoire.

Les gens posent encore des questions pendant que les Américains et les Russes réalisent ce nouveau scénario qu'ils se sont donnés.

Le sénateur Atkins: Y a-t-il lieu d'être optimiste, que les réductions se poursuivront?

Mme Sinclair: L'administration américaine y semble engagée, mais vous devriez lui poser la question pour ce qui est d'un dialogue continu avec la Russie. Peu importe ce qu'ils pensent que devrait être cette nouvelle relation, ils aimeraient une nouvelle relation. Ce qu'il en résultera en bout de ligne, nous ne le savons pas encore.

Les États-Unis ont vraiment l'intention de revoir et de mettre à jour leur doctrine nucléaire. Encore une fois, il faudrait leur poser la question pour en savoir plus. C'est une question vraiment d'actualité qui fait l'objet de discussions.

Procéderont-ils à des réductions comme le Canada aimerait, avec cette irréversibilité? Peut-être que oui, peut-être que non. En ce moment, aux États-Unis, on a adopté une approche légèrement différente pour ce genre de questions. On compte un peu moins

instinctive reliance on multilateral rules-based approaches to things than there was in the past. Can they establish a new framework that would provide for security and stability for themselves and the Russians, and give that to the rest of us because we are all members of this community? These are still open questions, and they are questions that we ask the United States regularly.

Senator Atkins: As a result of 9/11, were there any major operational changes that took place through the command as a result?

LGen. Macdonald: Senator, when you refer to the command, are you talking about NORAD?

Senator Atkins: That is correct.

LGen. Macdonald: The NORAD response to 9/11 was immediate. The most obvious change since then has been the increase in the number of fighters. With that has been the airborne warning to control system aircraft and refill tanker aircraft to support them. They have been flying continuously ever since the date itself. The United States has deployed fighters to a number of locations around the United States. They have been flying combat air patrols over cities or holding alert. We in Canada have also increased the number of aircraft we would normally have assigned to NORAD on a full-time basis. They have been flying from bases around Canada as well.

I am not sure that this will be a permanent arrangement. We would like to find a steady state. Certainly, the level of alert and the need to ensure that NORAD can respond to threats that are sourced from inside the United States or Canada has been the main change since September 11.

Heretofore, the NORAD concentration on air threats had been to those coming from outside Canada and the United States because it was assumed that any aircraft that originated domestically was not a threat aircraft.

Senator Atkins: Using the example of 9/11 and the aircraft that went down in Pennsylvania, if NORAD had been aware that there was a problem on an aircraft, who would have made the decision that the aircraft might have had to be destroyed in the air?

LGen. Macdonald: The decision to shoot down an aircraft like that in the United States would be made by the President himself. The NORAD system, in that they have the information necessary to make that judgment, would be used to relay that information through the chain of command in the United States. Ultimately, the President would be asked to make a decision one way or the other. One must recognize that that would be an action of last resort action. The President would have to be virtually certain that that was the only alternative to whatever else might happen.

Senator Atkins: The timing would be unbelievable.

sur les méthodes multilatérales que par le passé. Peuvent-ils mettre en place un nouveau cadre qui verrait à assurer une sécurité et une stabilité tant pour eux que pour les Russes, puis à nous le donner parce que nous sommes membres de cette communauté? Ce sont des questions auxquelles nous n'avons pas de réponses, et ce sont des questions que nous posons régulièrement aux États-Unis.

Le sénateur Atkins: Suite aux incidents du 11 septembre, y a-t-il eu des changements opérationnels d'importance au niveau du commandement?

Le lgen Macdonald: Sénateur, lorsque vous parlez de commandement, parlez-vous du NORAD?

Le sénateur Atkins: Oui.

Le lgen Macdonald: La réponse du NORAD aux incidents du 11 septembre a été immédiate. Le changement le plus évident survenu depuis a été l'augmentation du nombre de chasseurs. Cette augmentation a été accompagnée par la mise en place du système aéroporté d'alerte et de contrôle et des avions de ravitaillement. Ils sont dans les airs depuis. Les États-Unis ont déployé des chasseurs en plusieurs endroits sur leurs territoires. Ils ont effectué des patrouilles aériennes de combat au-dessus des villes où ils ont été tenus en état d'alerte. Au Canada, nous avons également augmenté le nombre d'avions que nous affectons en temps normal au NORAD à temps plein. Ils ont également été répartis dans différentes bases au Canada.

Je ne sais pas s'il s'agit là d'une disposition permanente. Nous aimerions en arriver à une stabilité. De toute évidence, le niveau d'alerte et la nécessité de faire en sorte que le NORAD puisse réagir aux menaces qui viennent de l'intérieur des États-Unis ou du Canada ont été le principal changement depuis le 11 septembre.

Jusqu'ici, la concentration du NORAD sur les menaces par la voie des airs portait sur les menaces provenant de l'extérieur du Canada et des États-Unis, parce que l'on supposait qu'un avion dont le point d'origine était dans l'un de nos pays ne constituait pas une menace.

Le sénateur Atkins: Si on prend l'exemple du 11 septembre et de l'avion qui s'est écrasé en Pennsylvanie, si le NORAD avait été au courant qu'un problème existait à bord d'un avion, qui aurait pris la décision que cet avion pouvait être abattu dans les airs.

Le lgen Macdonald: La décision d'abattre un avion comme celui-là aux États-Unis serait prise par le président lui-même. Le système du NORAD, s'il disposait des renseignements nécessaires pour cela, servirait à transmettre les renseignements par la chaîne de commandement aux États-Unis. En dernier ressort, le président aurait à prendre une décision, dans un sens ou dans l'autre. Il faut bien reconnaître qu'il s'agirait là d'un dernier recours. Il faudrait que le président soit virtuellement certain que c'est la seule solution.

Le sénateur Atkins: Le temps serait un facteur tout à fait incroyable.

LGen. Macdonald: There are a number of things that mitigate against it. First, there would have to be enough information to know that this was a threat aircraft that had to be intercepted by armed aircraft. The information would have to be accurate enough so that a firm recommendation could be made to the President, and the President would have to have confidence in the information to actually act on it in time. In other words, a number of factors would weigh against such a decision being taken. However, should that scenario play out, it would ultimately be the President's decision.

Senator Atkins: It is a scary thought.

LGen. Macdonald: Very much so.

Senator Atkins: How many RCAF fighters are involved in the NATO activities?

LGen. Macdonald: Do you mean in NORAD activities?

Senator Atkins: Yes.

LGen. Macdonald: Normally, we have four aircraft on alert, two at our Western base in Cold Lake and two at Bagotville in Quebec.

Senator Atkins: Are they CF-18s?

LGen. Macdonald: That is correct. Since then, we have increased the numbers and they have been deployed at more than just those two bases.

The Chairman: You described the system in the United States. Perhaps you could describe how it works in Canada. Is it the same aircraft with the same problem? Tell us about the command and control system here.

LGen. Macdonald: It would be similar. The NORAD system would feed the information to National Defence Headquarters. If we were in a situation where we even contemplated the potential engagement of an aircraft, the Chief of Defence Staff would ultimately make a recommendation through the Minister of National Defence to the Prime Minister for a decision. Again, all the same factors would apply with regard to the uncertainty of the information that may mitigate against such a thing happening, having fighters in the right place at the right time and being absolutely sure that this was the best course of action.

Senator Banks: Could you imagine a scenario in which the President of the United States, through NORAD, could order the shooting down of a plane when all those things you spoke of were certain and when Canadian planes were subject to common command? Could an order be issued in which an RCAF plane could shoot down, for example, a Polish airliner?

LGen. Macdonald: First, this would be in the context of NORAD, with the same rules of engagement that I indicated. Thus, the quality of the information is critical. If the aircraft is an American airspace, it is a decision of the President of the United

Le lgén Macdonald: Il y a plusieurs choses qui interviennent. Tout d'abord, il faut avoir suffisamment de renseignements pour savoir qu'il s'agit d'un avion qui présente une menace et qui doit être intercepté par des avions militaires. Les renseignements devraient être suffisamment précis pour qu'une recommandation ferme puisse être faite au président, et le président devrait être convaincu de l'exactitude de ces renseignements pour pouvoir agir à temps. Autrement dit, on examinerait plusieurs facteurs avant de prendre une telle décision. Cependant, si cela devait se produire, c'est au président qu'il revient de prendre la décision.

Le sénateur Atkins: Ça donne des frissons.

Le lgén Macdonald: En effet.

Le sénateur Atkins: Combien y a-t-il de chasseurs de nos forces aériennes qui participent aux activités de l'OTAN?

Le lgén Macdonald: Voulez-vous dire aux activités de NORAD?

Le sénateur Atkins: Oui.

Le lgén Macdonald: Nous avons ordinairement quatre chasseurs prêts pour les alertes, deux à notre base de l'Ouest à Cold Lake et deux à Bagotville au Québec.

Le sénateur Atkins: Ces appareils sont-ils des CF-18?

Le lgén Macdonald: Oui. Nous en avons augmenté le nombre depuis et leur déploiement n'a pas été limité à ces deux bases.

Le président: Vous avez décrit le système aux États-Unis. Vous pourriez peut-être nous décrire son fonctionnement au Canada. L'appareil est-il le même et les problèmes sont-ils les mêmes? Décrivez-nous le système de commandement et de contrôle que nous avons ici.

Le lgén Macdonald: Il ressemblerait à l'autre. Le système NORAD acheminerait les renseignements au quartier général de la Défense nationale. Dans toute situation où il y aurait la moindre possibilité d'engagement d'un avion, le chef d'état-major de la Défense s'adresserait en fin de compte au ministre de la Défense nationale pour faire une recommandation au premier ministre, qui prendrait la décision. Là encore, tous les facteurs qui interviendraient sont les mêmes en ce qui concerne le caractère aléatoire des renseignements qui pourrait empêcher qu'une telle chose se produise, la présence de chasseurs au bon endroit au bon moment et la certitude absolue qu'il n'y a pas d'autre issue.

Le sénateur Banks: Pouvez-vous imaginer un scénario où le président des États-Unis, par le biais de NORAD, pourrait ordonner qu'on abatte un avion une fois que l'on a établi la certitude de toutes les choses dont vous avez parlé et dans une situation où des chasseurs canadiens seraient assujettis à un commandement commun? Un ordre pourrait-il être donné obligeant un chasseur de l'aviation canadienne à abattre un avion commercial polonais, par exemple?

Le lgén Macdonald: Les choses se dérouleraient d'abord dans le contexte de NORAD, où les mêmes règles d'engagement dont j'ai parlé s'appliqueraient. C'est ainsi que la qualité des renseignements est un facteur essentiel. Si l'avion est dans

States. If the aircraft is in Canadian airspace, it is a prime ministerial decision.

There are some circumstances that may result in a NORAD aircraft flying across the border and then having some cooperative arrangement made where the decision is made together. However, if an aircraft is shot down in Canada, it is the Prime Minister's decision. It is the same for the United States.

Senator Cordy: The first issue I should like to talk about is NATO enlargement. Do Canada and the United States get together to determine that they will likely support similar aspirants to NATO enlargement, or does each country do that independently?

Ms Sinclair: It is an independent decision. The actual decision on enlargement will be taken by consensus among all NATO members, but each country takes its own decision. A decision as to which aspirants we support would be taken by the Canadian cabinet.

Senator Cordy: The aspirants have been working very hard to become members of NATO. When I was in Lithuania in the spring of last year, there were hundreds of people wherever we went waving NATO flags along the highways in the middle of nowhere. There would be carloads of people and bicycles with people waving flags because they wanted desperately to be in NATO.

Six countries will not get into NATO in this particular round in 2002. How do we create incentives for countries that are not successful? I do not like to use the term "unsuccessful" because, in fact, they have achieved so much in a short period of time. How do we create the incentive to keep them interested in becoming members of NATO?

Ms Sinclair: That is an excellent question. First, there is no predetermined number as to how many countries will be allowed membership in NATO. In terms of this round of enlargement, there is no number. It could be all the aspirants or one. The inclination within NATO is to have a more robust enlargement this time rather than a smaller one.

The question of keeping the others engaged is extremely important. First, it will be important for NATO not to close the door on this round of enlargement. That does not mean there will not be another round of enlargement.

Second, through the Membership Action Plan, countries are offering bilateral assistance. Thus, there are incentives to remain engaged. You will get assistance for the further modernization of your military or assistance in dealing with some of the issues MGen. Ross was talking about, such as civilian control of the military. There are incentives to remaining engaged with NATO through the partnership for peace. There are other places in which you can play with NATO. You can be engaged in the NATO family of countries.

l'espace aérien des États-Unis, la décision appartient au président des États-Unis. Si l'avion est dans l'espace aérien du Canada, la décision appartient au premier ministre.

Il y a des circonstances où il peut arriver qu'un appareil de NORAD franchisse la frontière et où on s'est entendu pour que la décision soit bilatérale. Toutefois, si un avion est abattu au Canada, la décision appartient au premier ministre. Cela vaut également pour les États-Unis.

Le sénateur Cordy: J'aimerais aborder la question de l'agrandissement de l'OTAN. Le Canada et les États-Unis s'entendent-ils d'abord avant d'annoncer qu'ils sont prêts à appuyer tel ou tel nouveau pays souhaitant adhérer à l'OTAN, ou est-ce que chaque pays se prononce indépendamment de l'autre?

Mme Sinclair: C'est une décision indépendante. La décision finale d'admettre ou non un nouveau pays est prise par consensus de tous les pays membres de l'OTAN, mais chaque pays se prononce indépendamment des autres. La décision concernant les candidats que nous appuyons appartient au conseil des ministres du Canada.

Le sénateur Cordy: Les aspirants font des pieds et des mains pour devenir membre de l'OTAN. J'étais en Lituanie au printemps de l'année dernière et partout où nous allions, il y avait des centaines de personnes qui agitaient des drapeaux de l'OTAN le long des routes où nous passions dans des coins perdus. Les gens à bord des voitures et en vélo agitaient des drapeaux parce qu'ils voulaient absolument faire partie de l'OTAN.

Pendant le présent cycle se déroulant en 2002, l'adhésion à l'OTAN sera refusée à six pays. Quelles mesures pouvons-nous prendre pour encourager quand même les pays dont la candidature est rejetée? Je n'aime pas employer l'expression «rejetée», parce que ces pays ont fait tellement de chemin en si peu de temps. Que pouvons-nous faire pour qu'ils ne cessent pas de vouloir devenir membres de l'OTAN?

Mme Sinclair: Voilà une excellente question. Premièrement, on n'a pas fixé au préalable un chiffre pour le nombre de pays qui pourront adhérer à l'OTAN. Un tel chiffre n'existe pas dans le cas du présent cycle d'agrandissement. Tous les aspirants pourraient être acceptés, ou il pourrait y en avoir un seul. À l'heure actuelle au sein de l'OTAN, on semble pencher en faveur d'un agrandissement résolu plutôt que mitigé.

La question d'encourager la participation des autres est extrêmement importante. En premier lieu, il importera que l'OTAN ne ferme pas la porte au présent cycle d'agrandissement. Ce n'est pas dire qu'il n'y aura pas un autre cycle d'agrandissement.

En deuxième lieu, les pays peuvent offrir de l'aide bilatérale par le biais du Plan d'action pour l'adhésion. C'est de cette façon que ces pays sont encouragés à participer. Ils se feront aider à moderniser leurs armées ou à s'occuper des questions que le lgén Ross a mentionnées, telles que le contrôle civil des forces militaires. Il y a des mesures pour encourager les pays à continuer à participer à l'OTAN par le biais du partenariat pour la paix. Il y a d'autres tribunes où les pays peuvent participer aux activités de l'OTAN. Un pays peut faire partie de la famille des pays de l'OTAN.

A point we have made to the aspirants all along is that membership is nice, but it is not necessary in order to be part of the NATO family, to engage with NATO in some operations and to be able to work side by side in peace operations, for example. Membership is not the only way in which to enjoy the partnership with NATO countries, although obviously it is the preferred option for a number of countries, as you have pointed out.

Senator Cordy: We were all pleased when Lord Robertson came out so quickly to invoke Article 5. However, I suggest that six months ago, NATO would never have dreamed that they would be invoking Article 5 in relation to a North American country, in particular the United States. What ramifications does this have? How will NATO change, or will it change in the future because of what happened on September 11 on North American soil?

Ms Sinclair: One of the positive dimensions — though it is hard always to talk about anything positive out of September 11 — namely, the invocation of Article 5, reminded everyone that NATO is truly a transatlantic alliance. Perhaps it reminded those in the United States that this alliance, which Americans and Canadians thought was there to protect Europe, ended up protecting North America. There are NATO AWAC aircraft with Canadian personnel onboard who are helping to overfly U.S. territory. It simply reaffirmed and strengthened that transatlantic link, that we are truly interdependent. That is extremely important for the alliance.

The Chairman: I should like to return to questions relating to the joint command structure. First, in terms of timeline, this is an issue that the Americans have been discussing internally for some time. They are thinking about it in their own context, a new CINC North America, or commander-in-chief North America. We are expecting them to arrive at a decision soon.

For the Hansard reporters, I can put that down as a yes, Gen. Macdonald?

LGen. Macdonald: They do not have an announced deadline to make a decision or to indicate what that decision is. Every indication is that it is not very far away, that they are coming to closure on the options that they have identified. We will make that decision in the near future.

The Chairman: This is first and foremost a reorganization of how the Americans structure themselves militarily; is that correct?

LGen. Macdonald: Yes.

The Chairman: In terms of the Canadian component, or how Canada fits in, we are looking to them to arrive at a position first and then we would then engage in discussions with them to see if it was along the NORAD model or along the SACLANT model. What is the process?

Nous essayons toujours de faire comprendre aux aspirants que devenir membre est bien beau, mais que ce n'est pas nécessaire pour faire partie de la famille de l'OTAN, pour participer à certaines activités de l'OTAN et pour prendre part avec les autres à des opérations de maintien de la paix, par exemple. L'adhésion n'est pas le seul moyen permettant de profiter du partenariat avec les pays de l'OTAN, mais c'est bien sûr ce que préfèrent certains pays, comme vous l'avez signalé.

Le sénateur Cordy: Nous nous sommes tous réjouis lorsque Lord Robertson a invoqué l'article 5 sans hésitation. Toutefois, je dirais qu'il y a six mois, personne à l'OTAN n'aurait cru que l'article 5 serait jamais invoqué en faveur d'un pays de l'Amérique du Nord, surtout les États-Unis. Quelles sont les ramifications d'une telle situation? Quel changement y aura-t-il à l'OTAN, ou l'OTAN changera-t-elle à l'avenir à cause de ce qui s'est produit le 11 septembre en Amérique du Nord?

Mme Sinclair: Un des aspects positifs — même s'il est toujours difficile de trouver quelque chose de positif dans les événements du 11 septembre —, c'est-à-dire l'invocation de l'article 5, a permis de rappeler à tous que l'OTAN est vraiment une alliance transatlantique. Les gens se sont sans doute rendu compte aux États-Unis que cette alliance, que les Américains et les Canadiens pensaient être là pour protéger l'Europe, pouvait en fait protéger l'Amérique du Nord. Il y a aujourd'hui des avions d'alerte avancée de l'OTAN dotés d'équipage canadien qui participent au survol du territoire américain. La situation a simplement réaffirmé et renforcé le lien transatlantique, qui montre que nous sommes vraiment interdépendants. Voilà une chose extrêmement importante pour l'alliance.

Le président: J'aimerais revenir aux questions concernant la structure de commandement interarmées. Premièrement, du point de vue chronologique, les Américains débattent de cette question depuis un certain temps. Ils l'abordent dans leur propre contexte, celui d'un nouveau commandant en chef pour l'Amérique du Nord. Nous croyons qu'ils vont prendre une décision à ce sujet bientôt.

Aux fins du compte rendu, Lgén MacDonald, puis-je indiquer qu'il s'agit d'un oui?

Le lgén MacDonald: Ils n'ont rien indiqué à propos d'un délai pour cette décision ou à propos de la décision elle-même. Tout porte à croire qu'ils sont sur le point de décider, qu'ils ont fait le tour des options qui se présentaient à eux. Nous en déciderons nous-mêmes bientôt.

Le président: Il est surtout question ici d'une réorganisation visant la façon dont les Américains se structurent eux-mêmes militairement. Est-ce bien cela?

Le lgén MacDonald: Oui.

Le président: En ce qui concerne la composante canadienne, ou la façon dont le Canada s'insérera dans la structure, nous attendons qu'ils soient fixés eux-mêmes et ensuite nous amorcerons des discussions avec eux pour voir si c'est le modèle NORAD ou le modèle SACLANT qui prévaudra. Quel est le processus?

LGen. Macdonald: First and foremost, the Unified Command Plan process is a joint process, as you have identified. Our concerns and consultations with them have been focused on ensuring that they are cognizant that NORAD is currently a homeland defence type of activity and that they should take the consequences for NORAD into consideration in any decision that they make.

The primary points that we have been making to them is that we feel that NORAD is a useful arrangement that should be continued, that it is mutually beneficial to have this command that addresses aerospace defence for North America and that we would want to ensure that NORAD was never subordinated to the American commander — that is, whatever adjustments they may make to their Unified Command Plan process, the CINC for NORAD, the commander-in-chief for NORAD, must always be responsible to the national command authorities of both Canada and the United States. It would not be acceptable to us to have NORAD as a component or a subordinate command to a United States commander and, therefore, be essentially subsumed within an American command.

We have also indicated that, in the context of their homeland command, there is a possibility of enhancing our relationship to beyond aerospace to consider the land and sea implications of mutual defence and to deal with those in that context.

As MGen. Ross said, we have not had any detailed discussion because they have not taken a decision.

The Chairman: Has there been a response of agreement in principle regarding expanding or enhancing the naval and land components? Is that something the Americans have agreed to in principle?

LGen. Macdonald: We have received a positive response from them in the context of discussing those possibilities. We are not suggesting necessarily that we are trying to create a land or a sea version for NORAD, but rather to use our NORAD experience, which has been successful for some 44 years, to extrapolate that into other areas.

The key difference between land and sea and aerospace is that aerospace is here now. It must be done in real time to be effective. You cannot wait until you have an aircraft flying into your radar to assemble the resources to respond. However, in a land or a maritime environment, you may well be able to do that. It is not necessarily Canada creating standing forces of some kind to contribute to a mutual arrangement with the United States on a day-to-day basis, but rather having some contingency plans that would address these land and sea contingencies that we would want to address. We have no specific arrangement with them in these areas; it is a matter of expanding the discussions to see if there is an opportunity for more than just an aerospace arrangement for the future.

Ms Sinclair: You asked how Canada fits in. It is important to recall that this is actually an iterative process. It is a U.S.-driven initiative for them to look at their overall command structures.

Le lgén MacDonald: Il importe de rappeler d'abord que le Plan de commandement unifié est une démarche interarmées, comme vous l'avez dit. Nos interventions et nos consultations auprès d'eux ont surtout visé à leur faire comprendre que NORAD est aujourd'hui une activité consacrée à la défense du territoire et qu'ils devraient tenir compte des conséquences pour NORAD dans toute décision qu'ils pourront prendre.

Nous travaillons surtout à leur faire comprendre que nous sommes d'avis que NORAD est un dispositif utile qui devrait être maintenu, qu'il est bon pour les deux pays d'avoir ce commandement qui s'occupe de la défense aérospatiale de l'Amérique du Nord et que nous tiendrions à ce que NORAD ne soit jamais subordonné à un commandant américain — c'est-à-dire, quels que soient les ajustements qu'ils apportent à leur processus de plan de commandement unifié, le commandant en chef pour NORAD doit toujours relever des autorités de commandement nationales tant du Canada que des États-Unis. Nous refuserions d'accepter que NORAD soit un commandement constitutif ou subordonné d'un commandant des États-Unis et, pour cette raison, d'accepter qu'il soit essentiellement subsumé sous un commandement américain.

Nous avons fait savoir également que, dans le contexte de leur commandement intérieur, il y a moyen d'améliorer nos rapports pour qu'ils aillent plus loin que l'aérospatiale et comprennent les aspects terrestres et maritimes de la défense mutuelle et pour qu'on puisse s'en occuper dans ce contexte.

Comme le mgén Ross l'a dit, nous n'avons pas eu de discussion détaillée parce qu'ils ne sont pas encore parvenus à une décision.

Le président: A-t-on exprimé un accord de principe à l'égard de l'expansion ou de l'amélioration des éléments maritimes et terrestres? Est-ce là quelque chose que les Américains ont accepté en principe?

Le lgén Macdonald: Ils ont réagi de façon positive à nos interventions en vue de discuter de ces possibilités. Nous ne disons pas que nous voulons créer une version terrestre ou maritime de NORAD, mais nous disons qu'il serait bon d'utiliser notre expérience de NORAD, qui donne de bons résultats depuis 44 ans, pour l'extrapoler dans d'autres domaines.

La défense aérospatiale se distingue surtout de la défense terrestre et navale par sa grande actualité. Il faut s'en occuper sur-le-champ pour qu'elle soit efficace. On ne peut attendre qu'un avion apparaisse à l'écran radar avant de commencer à rassembler les ressources pour y réagir. Dans un contexte terrestre ou naval, il peut être bien possible de procéder de cette façon. Il ne s'agit pas nécessairement de créer au Canada des forces permanentes à déployer dans le cadre d'un arrangement mutuel avec les États-Unis selon les besoins du jour, mais plutôt de mettre en place des plans d'urgence quelconques qui permettraient de répondre à ces situations critiques à terre et en mer. Nous n'avons pas d'arrangement précis avec eux dans ces domaines; il suffirait d'élargir les discussions pour explorer la possibilité d'un arrangement futur allant au-delà de la défense aérospatiale.

Mme Sinclair: Vous avez demandé comment le Canada s'insère dans la structure. Il importe de rappeler que le processus est en réalité itératif. Les États-Unis se sont fixé comme tâche de

When it starts to impinge on things like NORAD, as LGen. Macdonald has said, we have put down some clear markers about our interest in NORAD and its importance and the importance of retaining that privileged relationship because it works to the benefit of both of us. However, it is an iterative process. The United States has been sensitized to the fact that where their changes impinge on Canada they will consult with Canada. We will come to an understanding. LGen. Macdonald has outlined some areas in which one might want to discuss expanded enhanced cooperation. I do not think there are definities around this at the moment because the Americans have not brought their Unified Command Plan to some sort of definitive form yet. It is very much a process of consultation, and we are in constant consultation with them to ensure that whatever comes out works for both sides.

The Chairman: Would it be fair to say that there has been no selection of a headquarters such as Colorado Springs or Norfolk? We do not know whether it will be a new CINC or whether they will take one of the existing CINCs and use it instead?

LGen. Macdonald: The media reported that this would be a new CINC; however, in effect, no decision has been taken. One of the easy options from our perspective would be to take an existing or a new commander-in-chief and double-hat him as, say, NORAD so that we would retain the pre-eminence of NORAD as a binational command reporting to both national command authorities.

The Chairman: If we try to cast our mind forward to where the Americans are going here, we could visualize some sort of organization that would run in parallel with Governor Ridge's operation where at some point the totality of the security arrangements would be in place. You would have the CINC North America, or whatever you call it, operating in conjunction with Governor Ridge's responsibilities; correct?

LGen. Macdonald: You have hit on an excellent area that will give you some opportunity to discuss those details with your American colleagues. It is not clear to us what the relationship of Governor Ridge and his organization would be with this new military command. The details have not been shared with us; nor are we sure that they have totally been developed in the United States.

The Chairman: Is their Coast Guard an asset that falls under Governor Ridge or under the Joint Chiefs of Staff?

LGen. Macdonald: I am not sure what relationship the Coast Guard has with Governor Ridge. I do not think I can answer that.

The Chairman: It just reports to treasury and that is it?

LGen. Macdonald: It works with the navy, but I am not sure Governor Ridge's relationship is with the Coast Guard.

revoir leurs structures générales de commandement. Lorsque ce travail empiète sur des choses comme NORAD, comme le Lgén Macdonald l'a dit, nous avons indiqué clairement où se situent nos intérêts dans NORAD et quelle importance nous y accordons et quelle importance nous attachons à préserver ces liens privilégiés parce qu'ils nous sont mutuellement avantageux. Le processus demeure toutefois itératif. On a fait comprendre aux États-Unis que lorsqu'ils apportent des changements qui se répercutent sur le Canada, ils doivent consulter le Canada. Nous parviendrons à nous entendre. Le Lgén Macdonald a décrit les domaines où il y aurait peut-être lieu de discuter de l'expansion et de l'intensification de la coopération. À mon avis, il reste encore à définir toutes ces questions parce que les Américains n'ont pas finalisé leur plan de commandement unifié. Nous en sommes à l'étape de la consultation et c'est bel et bien ce que nous faisons avec eux pour veiller à ce que les résultats conviennent aux deux parties.

Le président: Serait-il juste de dire que l'on n'a pas encore choisi entre Colorado Springs et Norfolk pour le quartier général? Nous ignorons si ce sera un nouveau commandant en chef ou s'ils se contenteront de choisir l'un des commandants en chef actuels, n'est-ce pas?

Le Lgén Macdonald: On a dit dans la presse que ce serait un nouveau commandant en chef; toutefois, il n'y a pas encore eu de décision. Une des solutions faciles à notre point de vue serait de prendre un commandant en chef existant ou un nouveau commandant en chef et de lui donner un second chapeau en l'appelant par exemple NORAD pour que nous puissions continuer à compter sur la prééminence de NORAD en tant que commandement binational relevant des deux autorités de commandement nationales.

Le président: Essayons de prédire à quelle structure les Américains vont aboutir: ce pourrait être une sorte d'organisation parallèle aux services du gouverneur Ridge qui réunirait à un moment donné la totalité du dispositif de sécurité qui serait en place. Il y aurait le commandant en chef pour l'Amérique du Nord, ou quel que soit le nom qu'on lui donnera, et celui-ci fonctionnerait en tandem avec le gouverneur Ridge. Est-ce bien cela?

Le Lgén Macdonald: Voilà un aspect fort intéressant que vous aurez l'occasion d'approfondir lors de vos entretiens avec vos homologues américains. Nous ne savons pas au juste quels seront les liens entre le gouverneur Ridge et son organisation et ce nouveau commandement militaire. On ne nous a pas fait part des détails; nous doutons d'ailleurs qu'ils aient encore été complètement élucidés là-bas.

Le président: La Garde côtière relève-t-elle du gouverneur Ridge ou des chefs d'état-major combinés?

Le Lgén Macdonald: Je ne sais pas au juste quels sont les liens entre la Garde côtière et le gouverneur Ridge. Je n'ai pas la réponse à cette question.

Le président: Elle rend compte aux finances et c'est tout?

Le Lgén Macdonald: Elle mène ses activités en collaboration avec la marine, mais je ne sais pas au juste quels sont les liens entre le gouverneur Ridge et la Garde côtière.

MGen. Ross: It is clear that the relationship of the U.S. Coast Guard and other government agencies is quite different from our Coast Guard. These are some of the issues in the consultation that we would have concerning what maritime responsibility means, whether it is Governor Ridge or the military, and, on our side of the border, what our responsibilities would be.

The Chairman: We have meetings with the Senate Select Committee on Intelligence, the House Committee on Intelligence, House Armed Services, Senate Armed Services. How seized are these committees likely to be with the issue of joint command?

LGen. Macdonald: The Unified Command Plan is not focused on international or binational issues but rather on the domestic organization of their commands. Congress has the ultimate authority for creating an additional command, if that option is chosen, and confirming the individual who would occupy that position. The concerns related to NORAD are not a large issue in the United States. They are more concerned about what a homeland security command would do and what would be the relationship with Governor Ridge's responsibilities.

The Chairman: If we are talking about a time line where the Americans will make a decision soon, the joint command is a question that is principally a domestic military one. The issue of the relationship between Governor Ridge's operation and joint command is unclear. The Americans have not made it clear. It seems to me that it is unlikely that the committees that we are looking at will have focused on the question of Canadian involvement at all. Will we be breaking new ground with them?

Ms Sinclair: Senator, I think you will. Your visit is timely in that you can sensitize them. We constantly remind the Americans that we are there. When they talk about things like a new command structure, there are implications for Canada. Certainly, we have had to do some work on both the diplomatic and the military tracts to alert them to the fact that there are implications for Canada. It would be very helpful if you were able to do that sort of sensitization when you meet with those two committees because it will not be instinctive to them.

The Chairman: If I understand you correctly, LGen. Macdonald, the key question, as it relates to NORAD, is the direct link back to the national command structure here and that any subordination of that would be a problem for us.

LGen. Macdonald: Exactly, Mr. Chairman. First, we feel that the continuation of NORAD is useful and beneficial for both countries.

The Chairman: After the question of the link back to the national command structure, what other issues are on your wish list?

Le mgen Ross: Les liens entre la Garde côtière américaine et les autres organismes gouvernementaux sont manifestement différents de ceux de notre propre garde côtière. Ce sont là des points que nous soulèverions dans les consultations pour préciser le sens de la responsabilité maritime, si elle appartient au gouverneur Ridge ou au secteur militaire, et, de notre côté de la frontière, pour préciser nos responsabilités à nous.

Le président: Nous tenons des réunions avec le Senate Select Committee on Intelligence, le House Committee on Intelligence, House Armed Services, Senate Armed Services. Dans quelle mesure pensez-vous que ces comités vont se pencher sur la question du commandement interarmées?

Le lgen Macdonald: Le Plan de commandement unifié ne met pas l'accent sur les questions internationales ou bilatérales mais plutôt sur l'organisation intérieure des commandements du pays. C'est le Congrès qui décidera en fin de compte de la création ou non d'un commandement supplémentaire, si c'est ce que l'on choisit de faire, et qui entérinera la nomination de la personne qui occupera ce poste. Les questions concernant NORAD n'occupent pas une place importante aux États-Unis. On s'intéresse davantage là-bas aux attributions d'un commandement pour la sécurité intérieure et aux liens qui existeraient avec les responsabilités du gouverneur Ridge.

Le président: À propos du temps qu'il faudra avant que les Américains ne parviennent à une décision, le commandement interarmées est une question qui relève surtout du domaine militaire intérieur. On ne sait trop quels seront les liens entre l'organisme du gouverneur Ridge et le commandement interarmées. Les Américains n'ont pas fourni de précisions. Selon moi, il est peu probable que les comités que vous avez mentionnés ne soient penchés sur la question de la participation du Canada. Allons-nous aborder avec eux des domaines inexplorés?

Mme Sinclair: Je crois que ce sera le cas, sénateur. Votre visite tombe à point nommé parce que vous pourrez les sensibiliser. Nous devons constamment rappeler notre présence aux Américains. Lorsqu'ils se mettent à parler de choses comme une nouvelle structure de commandement, il y a des conséquences pour le Canada. Il y a certainement du travail à faire tant dans la filière diplomatique que dans la filière militaire pour les sensibiliser au fait qu'il y a des conséquences pour le Canada. Ce serait très utile si vous pouviez aider à cette sensibilisation lorsque vous rencontrerez ces deux comités, parce qu'ils n'y penseront pas naturellement.

Le président: Si je vous ai bien compris, lieutenant général Macdonald, la principale question du point de vue de NORAD est le lien direct avec la structure nationale de commandement dans notre pays et le fait que nous n'accepterions pas aucune subordination quelconque sur ce plan.

Le lgen Macdonald: C'est exactement cela, monsieur le président. Nous sommes d'avis en partant que la continuation de NORAD est utile et avantageuse pour les deux pays.

Le président: Outre la question du lien avec la structure nationale de commandement dans notre pays, quels autres sujets aimeriez-vous que l'on aborde?

LGen. Macdonald: The obvious tertiary issue would be this: If we had a mutual agreement that NORAD has been successful and we would like to explore the enhancement of our mutual security arrangement to land and sea, how would that be incorporated into a homeland defence relationship in this new command, and what, ultimately, would be the art of the possible? What kind of agreement can our two nations develop in that regard?

Senator Banks: Among the things that have not yet been determined by the United States is under whose command the Strategic Defence Initiative, SDI, will be when it becomes operational. Canada makes a significant contribution to NORAD in terms of space, people, expertise and fighter airplanes. I think it is fair to say that Canada will make less of a significant contribution in terms of expertise, material and people to SDI. We can reasonably demand joint command in NORAD. It will be tough for us to do that in SDI. If SDI is placed under NORAD command, which is one of the possibilities, do we not have a sticky wicket?

The Chairman: You are up to \$5 on "SDI."

Senator Banks: It is like shooting bullets with bullets. Is there a way around that? Are we likely to find out that they will take into account our sensibilities, Ms Sinclair? Will we have to bang on their door and say, "You guys forgot. You put the Strategic Defence Initiative under NORAD, and we are your new partners"?

Ms Sinclair: As with many of the things we have discussed today, Ballistic Missile Defence, which is the latest incarnation of the Strategic Defence Initiative, is a work in progress. The Americans are in a testing phase. They are trying out many things to see what will work. If one thing works in a testing phase, they might decide to develop it. Where they situate the command and control of this overall system, the architecture for which has not yet been developed, is still a big question.

The important thing is to sensitize the Americans as we were doing on the unified command structure. When you start talking about things that impinge on NORAD, such as saying, "We are your partner. We have a treaty relationship. It matters to us. We have some questions that flow from that. Is NORAD, in itself, sufficient to deal with the challenges of post-September 11?" Some are suggesting that one might wish to enhance the security arrangements. However, that is still an open question in the minds of the Americans as well as here. Where should such a command structure be situated? The Americans have not said yet. Certainly, NORAD looks like one possibility, but there are other possibilities that the United States has been musing about, or at least have appeared in the press. It could be in the joint command. They

Le lgén Macdonald: La question tertiaire qui saute aux yeux est la suivante: Étant entendu que NORAD a donné les résultats voulus et que nous souhaiterions explorer l'amélioration de notre arrangement de sécurité mutuelle pour qu'il s'étende à la défense terrestre et à la défense navale, comment ces aspects seraient-ils intégrés à une relation de défense intérieure dans ce nouveau commandement et quel serait en fin de compte l'art du possible? À quel type d'accord nos deux pays peuvent-ils parvenir dans ce domaine?

Le sénateur Banks: Entre autres choses, on n'a pas encore décidé aux États-Unis de qui relèvera le commandement de l'Initiative de défense stratégique, une fois que celle-ci sera en oeuvre. Le Canada apporte une contribution importante à NORAD sur le plan des installations, des ressources humaines, de l'expertise et des chasseurs. Je crois que l'on peut dire sans risque d'erreur que la contribution du Canada sera moins importante dans le cas de l'Initiative de défense stratégique pour ce qui est de l'expertise, du matériel et des ressources humaines. Nous avons raison de réclamer un commandement interarmées pour NORAD. Ce sera difficile pour nous de le faire dans le cas de l'Initiative de défense stratégique. Si celle-ci est placée sous le commandement de NORAD — et c'est là une possibilité —, ne serions-nous pas dans une position difficile?

Le président: Vous en êtes à 5 \$ avec l'initiative de défense stratégique.

Le sénateur Banks: C'est comme avoir une autre balle pour cible. Y a-t-il une autre façon de faire? Allons-nous constater qu'ils tiendront compte des choses qui importent pour nous, madame Sinclair? Serons-nous obligés d'aller frapper à leur porte en disant: «Vous avez oublié. Vous avez mis l'initiative de défense stratégique sous NORAD, et nous sommes vos nouveaux partenaires»?

Mme Sinclair: Comme dans le cas de bien d'autres choses que nous avons abordées aujourd'hui, la défense antimissile balistique, qui est la dernière incarnation de l'initiative de défense stratégique, est un travail en cours. Les Américains en sont à l'étape des essais. Ils font l'essai de nombreuses choses pour voir ce qui fonctionnera. Si quelque chose donne de bons résultats à l'étape des essais, ils pourraient décider de le mettre au point. Où ils placeront le commandement et le contrôle de ce système général, dont l'architecture n'a pas encore été élaborée, est encore un mystère.

L'important est de sensibiliser les Américains, comme nous le faisons dans le cas de la structure de commandement unifié. Vous parlez des choses qui empiètent sur NORAD et vous dites: «Nous sommes votre partenaire. Nous avons une relation de traité. C'est une chose qui nous tient à coeur. Nous avons des questions à cause de cette situation. NORAD est-il en mesure de faire face à lui seul aux défis de l'après-11 septembre?» Selon certains, il pourrait y avoir lieu d'améliorer les arrangements de sécurité. C'est là toutefois une question à laquelle les Américains et nous-mêmes n'avons pas encore de réponse. Où une telle structure de commandement devrait-elle être située? Les Américains ne l'ont pas encore précisé. NORAD est bien sûr une possibilité, mais il y en a d'autres que les États-Unis envisagent, ou en tout

could move space command out of NORAD. There are many possibilities.

Senator Banks: In the case of the SDI, or Ballistic Missile Defense, they are the 900-pound gorilla.

LGen. Macdonald: The Ballistic Missile Defense initiative is a United States undertaking to defend the United States. They have not decided to deploy the system yet. They are still in a testing phase. They have not specifically asked us whether we would be partners in Ballistic Missile Defense, whatever that may mean. One thing is certain, however. They would not assign responsibility for BMD to NORAD without our concurrence. They would assign to an American command if we opted not to participate, or if there seemed to be no advantage to having a binational participation. Everything that happens to NORAD is a mutually agreed undertaking.

Senator Banks: I hope we mutually agree to something because one day the debris will fall on us.

LGen. Macdonald: An intercept would occur exo-atmospherically, which means in outer space. Because it is not a nuclear detonation or an explosion of any kind — it is actually a bullet hitting a bullet as you suggested — everything would be smashed to smithereens. Anything of any significance would be mostly burnt up in the atmosphere. There is a risk of some debris falling to earth. It would not be radioactive debris or a significant damage-causing event.

Senator Day: I am looking at the unified command material that you provided. Can you tell me whether the Deputy Secretary of Defence is in uniform?

LGen. Macdonald: The Deputy Secretary of Defence is a political appointee. It is Mr. Wolfowitz at present, and he is a civilian.

Senator Day: How do the joint chiefs fit into this diagram? I do not see them here. Where do they fit in?

LGen. Macdonald: This is difficult for us to explain. The Secretary of Defence ultimately has the authority for the forces there. The Chairman of the Joint Chiefs of Staff is just that; he chairs the staff and runs the Pentagon staff and the chiefs of staff of the services, and they work together to provide military advice and so on. It is the Secretary of Defence who actually has the authority over the CINCs in the United States. Of course, they do not do anything without the chairman being involved. In fact, the joint staff prepared this Unified Command Plan for the chairman to recommend to the Secretary of Defence and, ultimately, to the President.

Senator Day: The commander-in-chief, to pick one of them, of central command, would report directly to the deputy secretary

cas qui ont été mentionnées dans la presse. Elle pourrait être située dans le commandement interarmées. Ils pourraient retirer le commandement spatial de NORAD. Les possibilités sont nombreuses.

Le sénateur Banks: Dans le cas de l'initiative de défense stratégique, ou de la défense antimissile balistique, ce sont là de gros morceaux.

Le lgen Macdonald: L'initiative de défense antimissile balistique est une entreprise des États-Unis visant à défendre ce pays. Ils n'ont pas encore décidé de déployer le système. Ils en sont encore à l'étape des essais. Ils ne nous ont pas encore demandé si nous voulons être des partenaires dans la défense antimissile balistique, quel que soit le sens que l'on peut attribuer à une telle association. Chose certaine, ils ne confieraient pas la responsabilité de la défense antimissile balistique à NORAD sans notre consentement. Ils la confieraient à un commandement américain si nous décidons de ne pas participer, ou s'il ne semble y avoir aucun avantage à une participation binationale. Nous nous entendons toujours pour toutes les choses qui touchent NORAD.

Le sénateur Banks: J'espère que nous parviendrons à nous entendre dans ce cas-là parce qu'un jour, les débris nous tomberont sur la tête.

Le lgen Macdonald: Toute interception serait exo-atmosphérique, c'est-à-dire qu'elle se produirait dans l'espace. Comme il ne s'agit pas d'une détonation nucléaire ou d'une explosion quelconque — c'est en fait une balle qui frappe une autre balle, comme vous l'avez dit —, tout serait réduit en fragments. Le moindre objet serait presque entièrement consommé dans l'atmosphère. Certains débris pourraient arriver jusqu'à la terre. Ils ne seraient pas radioactifs ni de taille propre à causer des dommages importants.

Le sénateur Day: J'ai sous les yeux la documentation que vous avez fournie concernant le commandement unifié. Le sous-secrétaire de la Défense porte-t-il l'uniforme?

Le lgen Macdonald: Le sous-secrétaire de la Défense est une personne nommée par les responsables politiques. À l'heure actuelle, c'est M. Wolfowitz, un civil.

Le sénateur Day: Où se situent les chefs d'état-major combinés dans ce portrait? Je ne les vois pas ici. Où se situent-ils?

Le lgen Macdonald: C'est une chose que nous avons de la difficulté à saisir. Le secrétaire de la Défense est chargé en fin de compte des forces qu'il y a là. Le chef de l'état-major interarmes est bel et bien ce que dit son titre: il préside l'état-major et dirige le personnel du Pentagone ainsi que les chefs d'état-major des services, et tous se concertent pour fournir des conseils militaires et ainsi de suite. Aux États-Unis, les commandants en chef relèvent du secrétaire de la Défense. Bien sûr, ils ne prennent pas de décision sans la participation du chef de l'état-major interarmes. En fait, les chefs d'état-major combinés ont préparé ce plan de commandement unifié pour le chef de l'état-major interarmes afin qu'il le recommande au secrétaire de la Défense et, en bout de ligne, au président du pays.

Le sénateur Day: Le commandant en chef du commandement central, par exemple, relèverait directement du sous-secrétaire pa

through to the Secretary of Defence, but would also report through to the chairman of the joint chiefs; is that correct?

LGen. Macdonald: Yes, that is correct.

Senator Day: Should we not try to work the joint chiefs into this diagram?

LGen. Macdonald: This is information we have drawn from American sources. Again, it reflects the Secretary of Defence having the ultimate command authority.

Senator Day: If I flip the page, I see that the chairman's office has responsibility for certain areas, but you do not show the chairman's office in your block diagram.

LGen. Macdonald: No, again, that comes from the American sources.

Senator Day: That may confuse the uninformed. I see where the chairman's office is responsible for Canada, Mexico and Russia.

LGen. Macdonald: That is his responsibility because those countries are not assigned to any other CINC in their area of responsibility.

Senator Day: We might be interested in talking to them.

LGen. Macdonald: You could certainly ask about the role of the chairman in the United States and the constitutional amendments and so on. It is clearly identified and shown on the chart.

Senator Day: The chairman is not even shown on the block diagram.

LGen. Macdonald: Not in the chain of command to the CINCs. The CINCs are what they call the "war fighting commanders." In the United States, the army, navy and air force provide forces for ultimately conducting those operations. The chairman has a more direct role with the services.

Senator Day: LGen. Macdonald, I was wondering if that could be your answer. When we were talking to some of the operational units in Halifax, they told us that once they go into an operational mode, they report to you, as opposed to the regional commander. Is that correct, and is this a similar type of situation?

LGen. Macdonald: We distinguish between force employment and force generation, force generation being the actual training and equipping of individuals or units to conduct operations. However, when they do deploy, as they are in Afghanistan now, in an operation, the command goes, in the case of the army, from the chief of the land staff to the CDS, who is ultimately the Canadian commander of those forces abroad.

l'intermédiaire du secrétaire de la Défense, mais rendrait des comptes également aux chefs d'état-major combinés par l'intermédiaire du chef de l'état-major interarmes. Est-ce exact?

Le lgén Macdonald: Oui, c'est exact.

Le sénateur Day: Ne devrions-nous pas essayer de mettre les chefs d'état-major combinés dans ce portrait?

Le lgén Macdonald: Ces renseignements nous viennent de sources américaines. Là encore, c'est le résultat du commandement suprême qu'exerce le secrétaire de la Défense.

Le sénateur Day: Si je tourne la page, je vois que le bureau du chef de l'état-major interarmes est chargé de certaines choses, mais vous n'indiquez pas ce bureau dans votre schéma.

Le lgén Macdonald: Non, là aussi, ces renseignements nous viennent des États-Unis.

Le sénateur Day: Ce peut être une source de confusion pour le profane. Je peux voir où se situent les responsabilités du chef de l'état-major interarmes à l'égard du Canada, du Mexique et de la Russie.

Le lgén Macdonald: Ces choses relèvent de lui parce que ces pays ne se trouvent pas sous un autre commandant en chef dans leurs domaines de responsabilité.

Le sénateur Day: Il conviendrait peut-être que nous leur en parlions.

Le lgén Macdonald: Vous pourriez certainement vous renseigner sur le rôle du chef de l'état-major interarmes aux États-Unis et sur les modifications constitutionnelles et ainsi de suite. Tout cela figure clairement dans le tableau.

Le sénateur Day: Le chef de l'état-major interarmes ne figure même pas dans le schéma.

Le lgén Macdonald: Il ne figure pas dans la chaîne de commandement menant aux commandants en chef. Les commandants en chef sont ce qu'ils appellent des «commandants de guerre». Aux États-Unis, l'armée de terre, la marine et l'aviation fournissent les forces qui assureront la conduite de ces opérations. Le chef de l'état-major interarmes joue un rôle plus direct au sein des services.

Le sénateur Day: Lieutenant général Macdonald, c'est la réponse que j'attendais de vous. Nous nous sommes entretenus avec des unités opérationnelles à Halifax et elles nous ont dit que dès qu'elles entrent en mode opérationnelle, elles relèvent de vous, par opposition au commandant régional. Est-ce exact, et est-ce là le même type de situation?

Le lgén Macdonald: Nous faisons une distinction entre l'utilisation d'une force et la mise sur pied d'une force, cette dernière étant le travail consistant à entraîner et à équiper les personnes ou les unités nécessaires pour conduire les opérations. Toutefois, dès qu'ils sont déployés, comme on le fait en Afghanistan à l'heure actuelle, dès qu'ils partent en mission, le commandement passe, dans le cas de l'armée de terre, du chef de l'état-major de l'armée de terre au chef d'état-major de la Défense, qui est en fin de compte le commandant canadien de ces forces outre-mer.

Senator Day: Is this a similar structure to that in the United States? Is operation the key part of it?

LGen. Macdonald: I am not sure if they call it "force generation," but they call it "organized training and equip." The air force, army and navy would be organized training and equipping forces to be deployed by those CINCs that are shown in your chart.

The Chairman: Thank you, Ms Sinclair, LGen. Macdonald, MGen. Ross. It has been an informative afternoon. We appreciate your taking the time to help us in our preparations. We also appreciate the briefing materials you sent to us. We look forward to hearing from you again the next time we have the opportunity.

Senators, this meeting is adjourned.

The committee suspended its proceedings.

Upon resuming.

Senator Colin Kenny (*Chairman*) in the Chair.

[*English*]

The Chairman: Good evening, ladies and gentlemen. We have before us tonight a panel of distinguished witnesses who are here to discuss Canada-U.S. border issues. The principal presenter is Mr. Jon Allen, Director General, North American Bureau, Department of Foreign Affairs. Accompanying him are Mr. Greg Goatbe, Director General, Canada Customs and Revenue Agency; Ms Christine Nymark, Associate Assistant Deputy Minister, Transport Canada; Ms Joan Atkinson, Assistant Deputy Minister, Citizen and Immigration Canada; Mr. Paul Kennedy, Assistant Deputy Solicitor General, Solicitor General Canada; and Mr. William Lenton, Assistant Commissioner, Royal Canadian Mounted Police.

Ladies and gentlemen, thank you for appearing before us. We appreciate your assistance in helping us understand these issues. We are looking forward to hearing from you this evening.

Mr. Jon Allen, Director General, North America Bureau, Department of Foreign Affairs: We had an opportunity to talk about Canada-U.S. relations in general this morning; but we did touch on the border, it being the topic of interest to most Canadians in the last four or five months. We will continue our dialogue on the border with the real experts on the file. Border management is a horizontal challenge involving the close cooperation of the departments represented before you today. The breadth of the Canada-U.S. bilateral relationship is such that all of our departments have dedicated fora through which we discuss and negotiate these issues of common interest and concern.

While the Department of Foreign Affairs has responsibility for the overall management of the relationship, a number of the experts on the issues that underpin that relationship are my colleagues with me tonight. Before inviting your questions, I have

Le sénateur Day: Cette structure est-elle semblable à celle que l'on retrouve aux États-Unis? L'opération en est-elle l'élément déterminant?

Le lgen Macdonald: Je ne sais pas au juste s'ils appellent ça là-bas «la mise sur pied d'une force», mais ils utilisent l'expression «entraîner et équiper systématiquement». L'aviation, l'armée de terre et la marine se chargeraient d'entraîner et d'équiper systématiquement les forces que déploieraient les commandants en chef indiqués dans votre tableau.

Le président: Je vous remercie, madame Sinclair, lieutenant général Macdonald et major général Ross. Notre séance cet après-midi a été instructive. Nous vous sommes reconnaissants du temps que vous avez mis pour nous aider à nous préparer. Nous vous remercions également de la documentation que vous nous avez envoyée. Vous êtes des témoins que nous nous plairons d'écouter à nouveau.

Sénateurs, je lève la séance.

La séance est suspendue.

La séance reprend.

Le sénateur Colin Kenny (*président*) occupe le fauteuil.

[*Traduction*]

Le président: Mesdames et messieurs, bonsoir. Nous accueillons ce soir un groupe d'éminents témoins qui vont nous parler des questions frontalières intéressant le Canada et les États-Unis. Le principal intervenant est M. Jon Allen, directeur général de la Direction générale de l'Amérique du Nord au ministère des Affaires étrangères. Il est accompagné de M. Greg Goatbe, directeur général, Agence des douanes et du revenu du Canada; de Mme Christine Nymark, sous-ministre adjointe déléguée, Transports Canada; de Mme Joan Atkinson, sous-ministre adjointe, Citoyenneté et Immigration Canada; de M. Paul Kennedy, sous-solliciteur général adjoint, Solliciteur général Canada; et de M. William Lenton, sous-commissaire, Gendarmerie royale du Canada.

Je vous remercie, mesdames et messieurs, de comparaître devant nous en vue de discuter de ces questions. Nous avons hâte d'entendre ce que vous avez à dire.

M. Jon Allen, directeur général, Direction générale de l'Amérique du Nord, ministère des Affaires étrangères: Nous avons eu l'occasion, ce matin, de parler de manière générale des relations canado-américaines. Nous avons abordé la question de la frontière, un sujet qui capte l'attention de la plupart des Canadiens depuis quatre ou cinq mois. Nous allons poursuivre la discussion avec les véritables experts en la matière. La gestion de la frontière est un défi horizontal qui nécessite la collaboration étroite des ministères représentés devant vous aujourd'hui. L'ampleur des relations bilatérales canado-américaines est telle que tous nos ministères participent à des tribunes où ils discutent de questions et de préoccupations d'intérêt commun.

Bien que le ministère des Affaires étrangères soit responsable de la gestion globale de ces relations, plusieurs des personnes qui m'accompagnent ce soir sont des spécialistes en la matière. Avant de répondre à vos questions, j'aimerais vous dire quelques mots

been asked to say a few words about the state of the border and the government's recent efforts on the file.

Before September 11, the departments represented here cooperated effectively with their U.S. counterparts on a range of border issues. The Office of the Solicitor General and the RCMP meet with U.S. counterparts at the FBI every year at the Cross-Border Crime Forum. Citizenship and Immigration meet regularly with the U.S. Immigration and Naturalization Service at Border Vision meetings. CCRA, together with the Department of Immigration and the Department of Foreign Affairs, does the same with their American counterparts under the shared border accord. An MOU concluded in October, 2000 provides Transport Canada with an effective mechanism for engaging the U.S. Department of Transport on border and infrastructure issues.

Over the past two years, we participated together in what was called the Canada-U.S. Partnership, or the CUSP, which was an effort prior to September 11 to bring all the departments together with their U.S. counterparts to go across the country to engage Canadians and Americans to find out what they thought about the border and what should be done about it. In general, the objective of these various consultative mechanisms was to find ways to expedite the flow of low-risk goods and people while concentrating limited resources on the high-risk side of that equation.

While it has become a cliché to say that the world has changed since September 11, the reality for many of us is that it is true. It has changed the way we think about New York and Washington. I know you are heading down to Washington in about a week. Ambassador Kergin was on the sixth floor of the embassy meeting with his executive committee on the day of the World Trade Center incidents. As they were in the process of discussing those incidents, they looked across the Potomac and saw smoke rising from the Pentagon. Our consulate in New York is surrounded by four buildings that were exposed to anthrax. Therefore, the people you will see, whether in the embassy or the Americans that you will meet, have experienced fundamentally what September 11 is all about.

September 11 has also changed the way we think about flying, and Ms Nymark from Transport Canada has been working on the air security file virtually non-stop since September 11.

Finally, September 11 has changed the way we think about the border. As I suggested this morning, from an economic and a security perspective, the early reactions to the events of September 11 have put into high relief Canada's interdependence and our own vulnerability in our relationship with the U.S. Given these new realities and that sense of vulnerability, our challenge these past few months in Canada and in the U.S. has been twofold: first, to respond quickly and effectively to our common public security concerns; second, to work together with the U.S. in order to protect and significantly enhance our economic security.

au sujet de la frontière et des mesures qu'a prises récemment le gouvernement à ce chapitre.

Avant le 11 septembre, les ministères représentés ici collaboraient de façon efficace avec leurs homologues américains sur toute une gamme de questions touchant la frontière. Le bureau du Solliciteur général et la GRC rencontrent tous les ans leurs homologues du FBI dans le cadre du forum sur la criminalité transfrontalière Canada-États-Unis. Les fonctionnaires de Citoyenneté et Immigration rencontrent régulièrement le US Immigration and Naturalization Service pour discuter de la gestion du contrôle frontalier. L'ADRC, de concert avec les ministères de l'Immigration et des Affaires étrangères, fait la même chose avec ses homologues américains dans le cadre de l'accord sur la frontière commune. Un protocole d'entente, signé en octobre 2000, fournit à Transports Canada un mécanisme efficace lui permettant de discuter avec son homologue américain de questions touchant la frontière et les infrastructures.

Au cours des deux dernières années, nous avons participé ensemble à l'initiative Partenariat stratégique canado-américain, ou PSCA, une initiative datant d'avant le 11 septembre et qui regroupe tous les ministères et leurs homologues américains, qui ont pour mandat de consulter les Canadiens et les Américains au sujet de la situation à la frontière et des mesures qu'il conviendrait de prendre pour l'améliorer. Ces divers mécanismes de consultation avaient pour objet de trouver des moyens d'accélérer le mouvement des biens et des personnes à faible risque, tout en consacrant des ressources limitées aux biens et aux personnes présentant un risque élevé.

Dire que le monde a changé depuis le 11 septembre est certes devenu un cliché, mais pour bon nombre d'entre nous, c'est vrai. Les événements ont changé la façon dont nous percevons New York et Washington. Je sais que vous comptez vous rendre, d'ici une semaine, à Washington. L'ambassadeur Kergin se trouvait au sixième étage des bureaux de l'ambassade, avec son comité exécutif, le jour où le World Trade Center a été la cible d'attaques. Ils étaient en train de discuter de ces incidents quand ils ont jeté un coup d'oeil du côté du Potomac et vu que le Pentagone était en flammes. Notre consulat à New York est entouré de quatre immeubles qui ont été exposés à l'anthrax. Par conséquent, les gens que vous allez voir, à l'ambassade, ou les Américains que vous allez rencontrer ont tous vécu de près les événements du 11 septembre.

Le 11 septembre a également eu un impact sur la sécurité aérienne. Mme Nymark, de Transports Canada, travaille pratiquement sans arrêt là-dessus depuis le 11 septembre.

Enfin, le 11 septembre a eu un impact sur les mouvements à la frontière. Comme je l'ai indiqué ce matin, les événements du 11 septembre ont clairement fait ressortir notre interdépendance et notre vulnérabilité, tant du point de vue économique que celui de la sécurité, dans nos relations avec les États-Unis. Compte tenu de cette réalité nouvelle et du sentiment de vulnérabilité qui existe, notre défi, au cours des derniers mois, tant au Canada qu'aux États-Unis, a été double: d'abord, répondre avec célérité et efficacité aux préoccupations communes en matière de sécurité publique; ensuite, collaborer avec les États-Unis en vue de protéger et de renforcer notre sécurité économique.

Our collective efforts have not been an attempt to go back to September 10. Our efforts have been to go beyond September 10 to a place where we have an efficient, effective and secure border. In the immediate aftermath of September 11, you will recall the lengthy lineups of trucks in southern Ontario. These lineups were quickly reduced and traffic flows returned to normal, but only through extensive Canada-U.S. cooperation and enormous efforts by the line staff on both sides of the border.

Those lineups, the temporary plant closures they caused, hints by foreign companies that they might reconsider new investment in Canada and the slowdown felt by our tourism sector from B.C. to Windsor all alerted us to what many knew already but had begun to take for granted, that is, that this country's prosperity and security depend on a border that operates efficiently and effectively under all circumstances.

We spoke briefly about the bilateral economic relationship this morning. I would like to mention a few additional statistics that further highlight the significance of the border. Two-way trade has doubled since 1993, at an annual rate of 12 per cent. That is eight years of 12 per cent increases. Over 200 million individuals cross our shared border. Soon we will be looking at about 1 million people each workday. Of the roughly \$1.8 billion per day in cross-border trade that we talked about this morning, 70 per cent is carried by truck. Approximately 45,000 trucks cross the border each day, most of them at the same four or five border points in Southern Ontario. With traffic volumes projected to increase by 10 per cent annually over the next decade and border infrastructure and inspection resources at or near their limit now, it is not hard to see why the officials before you tonight have been working as hard as they have to get the border right.

If September 11 initially raised serious concerns about the border, the good news is that the most senior levels of government in Ottawa and Washington are now paying close attention to the problems and pressing each of us on both sides of the border for solutions. As we discussed this morning, the Prime Minister established the Ad Hoc Cabinet Committee on Public Safety and Anti-Terrorism, chaired by now Deputy Prime Minister John Manley. PSAC pushed through a range of measures in October and November to address security concerns. Mr. Manley and his committee then took on the border, both the security and the facilitation aspects. Supporting him, as I indicated, was Rob Fonberg, Deputy Secretary to the cabinet and head of a PCO task force on border management. Rob Fonberg has been working intensively with the departments represented here and with senior officials in Governor Tom Ridge's office to develop a plan for the border.

Nos efforts collectifs n'ont pas pour objet de nous ramener à la situation qui existait le 10 septembre. Ils visent à nous amener à regarder plus loin, à instaurer une frontière efficiente, efficace et sécuritaire. Immédiatement après les événements du 11 septembre, de longues files de camions se sont formées aux postes frontaliers du sud de l'Ontario. Or, ces files ont vite disparu et le débit routier est revenu à la normale, mais seulement grâce à la collaboration étroite entre le Canada et les États-Unis et aux nombreux efforts déployés par le personnel de part et d'autre de la frontière.

Les files d'attente, les fermetures temporaires d'usines qu'elles ont occasionnées, le fait que les entreprises étrangères aient laissé entendre qu'elles pourraient reconsidérer tout nouvel investissement au Canada et la baisse du tourisme de la Colombie-Britannique à Windsor nous ont fait comprendre ce que de nombreuses personnes savaient déjà mais tenaient pour acquis, à savoir que la prospérité et la sécurité de ce pays passent par une frontière qui est gérée avec efficience et efficacité, dans toutes les circonstances.

Nous avons parlé brièvement ce matin des relations économiques bilatérales. J'aimerais vous fournir quelques données additionnelles qui font ressortir encore plus l'importance de la frontière. Les échanges bilatéraux ont doublé depuis 1993, croissant annuellement de 12 p. 100. Autrement dit, les échanges ont augmenté de 12 p. 100 par année pendant huit ans. Plus de 200 millions de personnes traversent notre frontière commune. Bientôt, environ un million de personnes traverseront chaque jour la frontière pour se rendre au travail. Nous avons dit ce matin que nos échanges atteignaient environ 1,8 milliard de dollars par jour. Or, 70 p. 100 des marchandises sont transportées par camion. Environ 45 000 camions traversent la frontière tous les jours, la plupart aux quatre ou cinq postes frontaliers situés dans le sud de l'Ontario. Par ailleurs, le débit routier devrait augmenter de 10 p. 100 par année au cours des 10 années à venir. Or, les infrastructures et les ressources consacrées à l'inspection à la frontière ayant atteint la limite, ou presque, les fonctionnaires ici présents ce soir travaillent très fort en vue de corriger la situation.

Les événements du 11 septembre ont, dans un premier temps, suscité de sérieuses inquiétudes au sujet de la frontière. La bonne nouvelle, c'est que la plupart des hauts dirigeants à Ottawa et à Washington s'intéressent maintenant de près à cette question et pressent chaque côté de trouver des solutions. Comme nous l'avons indiqué ce matin, le premier ministre a créé un comité spécial du Cabinet sur la sécurité publique et l'antiterrorisme, qui est maintenant présidé par le vice-premier ministre John Manley. L'AFPC a prôné l'adoption d'un éventail de mesures, en octobre et en novembre, pour venir à bout des problèmes de sécurité à la frontière. M. Manley et son comité ont ensuite pris le dossier en charge, insistant sur les aspects sécurité et facilitation. Comme je l'ai mentionné, il a été secondé dans son travail par Rob Fonberg, secrétaire adjoint du Cabinet et chef du groupe de travail du BCP responsable de la gestion de la frontière. Rob Fonberg a travaillé de près avec les ministères représentés ici et avec des hauts fonctionnaires du bureau du gouverneur Tom Ridge en vue d'élaborer un plan pour la frontière.

I would suggest that a great deal has been accomplished in a very short period of time. The December 10 budget, as we discussed this morning, addressed security in a big way, including more than \$7.7 billion over the next five years, with \$1.2 billion of that allocated for border-related matters. On December 12, the Canada-U.S. Smart Border Declaration was signed, and you have copies of the declaration's 30-point action plan in your information packages.

Senator Atkins asked this morning whether the action plan would be implemented. I believe it will be. As I mentioned, Minister Manley and Governor Ridge have said that they want to be able to report to the Prime Minister and the President on their progress at Kananaskis in June, less than five months from now.

Let me briefly summarize the four pillars of the action plan. First, with respect to the secure flow of people, our two sides are committed to identifying security risks, while expediting the flow of low-risk travellers, and identifying security threats before they arrive in North America. We are also committed to establishing a secure system to allow low-risk, frequent travellers between our countries to move efficiently across the border. CIC has the lead on that volley.

Second is the secure flow of goods. Our two countries will identify high-risk goods while expediting the flow of low-risk goods. We will identify security threats arriving from abroad by developing common standards for screening cargo before it arrives in North America, and we will work together to clear goods at the first port of entry. We will expedite the flow of low-risk goods between our countries by establishing secure procedures to clear goods away from the border, including at rail yards and at marine ports. CCRA has the lead on these objectives.

The third basket involves security on infrastructure. It requires relieving congestion at key crossing points by investing reciprocally in border infrastructure and identifying technological solutions that will help to speed movement across the border. It involves identifying threats to our critical infrastructure, including airports, ports, bridges, tunnels, pipelines, et cetera. This is primarily a Transport Canada responsibility.

Finally, there is the coordination and information sharing required to make all these other objectives work. This involves, *inter alia*, the coordination between our enforcement agencies for addressing common threats. The Solicitor General has the lead on this item.

The plan is ambitious, we believe its goals are achievable, and Minister Manley and Governor Ridge have made it clear that they expect results. Indeed, we are well on the way to achieving some

On a fait beaucoup en très peu de temps. Ainsi que nous l'avons mentionné ce matin, le budget du 10 décembre consacre beaucoup de fonds à la sécurité, soit plus de 7,7 milliards de dollars sur cinq ans, la somme de 1,2 milliard étant consacrée aux questions liées à la frontière. Le 12 décembre, le Canada et les États-Unis ont signé la déclaration sur la frontière intelligente. Vous allez trouver des exemplaires du plan d'action en 30 points dans votre trousse d'information.

Le sénateur Atkins a demandé, ce matin, si le plan d'action allait être mis en oeuvre. Je crois qu'il va l'être. Comme je l'ai mentionné, le ministre Manley et le gouverneur Ridge ont dit vouloir être en mesure de faire état des progrès réalisés au premier ministre et au président, à Kananaskis, en juin, soit d'en moins de cinq mois.

Permettez-moi de vous résumer brièvement les quatre grands axes du plan d'action. Premièrement, en ce qui a trait à la circulation sécuritaire des personnes, nous voulons mettre en oeuvre des mécanismes nous permettant d'évaluer les risques pour la sécurité, tout en accélérant le passage des voyageurs à faible risque, et de repérer les risques pour la sécurité avant qu'ils ne menacent l'Amérique du Nord. Nous voulons également mettre en place un système sûr pour que les voyageurs à faible risque qui franchissent fréquemment la frontière puissent se déplacer efficacement. Le ministère de la Citoyenneté et de l'Immigration est responsable de ce volet.

Deuxièmement, en ce qui a trait à la circulation sécuritaire des biens, nos deux pays vont mettre en place un mécanisme qui permettra de repérer les marchandises à haut risque, tout en accélérant la circulation des marchandises à faible risque. Nous allons détecter les menaces pour la sécurité venant de l'étranger en élaborant des normes communes pour le triage des marchandises avant qu'elles n'arrivent en Amérique du Nord, tout en facilitant leur dédouanement au premier point d'entrée. Nous comptons accélérer la circulation, entre nos pays, des marchandises à faible risque en mettant en place des mécanismes sûrs pour leur dédouanement ailleurs qu'à la frontière, y compris dans les cours de triage et les ports. L'ACDR est responsable de ce volet.

Troisièmement, en ce qui concerne la sécurité des infrastructures, nous allons réduire les embouteillages aux principaux postes frontaliers en investissant réciproquement dans nos installations et en trouvant des solutions technologiques qui permettront d'accélérer le passage à la frontière. Nous allons repérer et réduire les menaces pour nos installations essentielles, y compris les aéroports, les ports, les ponts, les tunnels, les pipelines, et cetera. Cette responsabilité relève essentiellement de Transports Canada.

Quatrièmement, nous allons assurer la coordination et la mise en commun de l'information dans l'atteinte de ces objectifs. Nous allons renforcer, entre autres, la coordination entre nos agences chargées d'appliquer la loi pour contrer des menaces communes. Le solliciteur général est responsable de ce volet.

Le plan est ambitieux, et ses objectifs, à notre avis, réalisables. Le ministre Manley et le gouverneur Ridge ont indiqué clairement qu'ils s'attendaient à obtenir des résultats. Or, certains de ces

our objectives already. The NEXUS alternate inspection system is up and running, again at one port, and we hope to have more pilots by June. The new air preclearance agreement could be implemented by the end of April.

In addition to NEXUS, our other highest priorities are a safe third-country agreement to stem the flow of U.S. origin refugees, harmonized or complementary systems for commercial processing clearance away from the border, and infrastructure improvements.

The challenges ahead are many but the political will to make progress is palpable. I will stop here if I may, and invite questions from you. I know that my colleagues are eager to answer them.

Senator Cordy: The first item I would like to talk about is the safe third-country agreement. This is something that was on the books before we got our Smart Border Declaration between the two countries. We have been waiting for quite a long time to have an agreement with the U.S. to enforce this policy. How long will it take for this agreement to be operational between the two countries?

Ms Joan Atkinson, Assistant Deputy Minister, Policy and Program Development, Department of Citizenship and Immigration: You are quite right that the safe third-country concept is not new. We have provisions in our current immigration legislation, and will have provisions in our new immigration legislation, which will allow us to have safe third-country agreements with countries on a reciprocal basis. In 1995, we attempted a negotiation with the United States on a safe third-country agreement. Those negotiations took place over a period of two years and, in 1997, we abandoned the negotiations because the American government was putting too many caveats, too many restrictions, on the table.

Mindful of that experience, we have approached the American government in a different way, and to a certain extent September 11 has given us new momentum to look at this in a different way. Our position is that we have a common problem in our respective territory, and that problem is one of irregular migration. Individuals arrive in the United States or in Canada, they are often undocumented and they claim protection, refugee status, oftentimes because they are perfectly legitimate refugees, but oftentimes because they are simply seeking to delay their removal from the country. This is a problem that we both share. We approached this in the spirit of the partnership that we had been building before, and which got new impetus post-September 11. This was a problem that we needed to deal with collectively. The difference between now and when we tried before and were unsuccessful in our negotiations is that there is indeed political will at the very highest levels of the American administration to make this happen, in the context of the Smart Border Declaration.

We are hopeful that we will be able to finalize a safe third-country agreement that will meet the needs of both the Americans and ourselves within a short period of time. Mr. Allen

objectifs sont déjà en voie d'être atteints. Le système d'inspection de rechange NEXUS a été relancé à un poste frontalier, et nous espérons mettre en place d'autres projets pilotes d'ici juin. Par ailleurs, la nouvelle entente sur le prédédouanement dans les aéroports pourrait entrer en vigueur avant la fin avril.

Nos autres grandes priorités sont les suivantes: l'élaboration d'un accord sur les tiers pays sûrs pour endiguer le flot de réfugiés provenant des États-Unis, la mise en place de systèmes harmonisés ou complémentaires de traitement des biens commerciaux ailleurs qu'à la frontière, et l'amélioration des infrastructures.

Les défis sont nombreux, mais on sent qu'il existe une volonté politique de réaliser des progrès. Je vais m'arrêter ici. Je répondrai volontiers à vos questions. Je sais que mes collègues sont prêts à y répondre.

Le sénateur Cordy: J'aimerais d'abord parler de l'accord sur les tiers pays sûrs. Il en avait déjà été question avant que les deux pays ne signent la déclaration sur la frontière intelligente. Nous attendons depuis très longtemps de conclure une entente avec les États-Unis pour mettre en oeuvre cette politique. Quand entrera-t-elle en vigueur?

Mme Joan Atkinson, sous-ministre adjointe, Développement des politiques et programmes, ministère de la Citoyenneté et de l'Immigration: Vous avez raison de dire que le concept des tiers pays sûrs n'est pas nouveau. Il existe des dispositions à ce sujet dans la loi actuelle sur l'immigration, et il y en aura dans la nouvelle. Elles nous permettront de conclure des accords réciproques avec d'autres pays. Nous avons essayé de négocier un tel accord avec les États-Unis en 1995. Les négociations ont duré deux ans. Nous avons abandonné l'idée en 1997 parce que le gouvernement américain imposait trop de conditions, trop de restrictions.

Nous avons décidé de pressentir le gouvernement américain de façon différente, en nous inspirant de cette expérience. Dans une certaine mesure, les événements du 11 septembre nous ont donné un nouvel élan. Notre position est la suivante: nous sommes confrontés aux mêmes problèmes sur notre territoire respectif, soit celui des migrations irrégulières. Les personnes arrivent aux États-Unis et au Canada, souvent sans documents, réclament la protection, le statut de réfugié, souvent parce qu'elles sont des réfugiés authentiques, mais très souvent aussi parce qu'elles cherchent tout simplement à retarder leur renvoi du pays. C'est un problème auquel nous faisons face tous les deux. Nous avons abordé la question dans l'esprit de partenariat qui existait déjà avant les événements du 11 septembre, et qui s'est renforcé depuis. C'est un problème que nous devons régler collectivement. Si la situation aujourd'hui est différente alors que nos efforts n'ont rien donné dans le passé, c'est parce qu'il existe une volonté politique aux plus hauts échelons de l'administration américaine de donner suite à ce projet, dans le contexte de la déclaration sur la frontière intelligente.

Nous espérons être en mesure de conclure très bientôt un accord sur les tiers pays sûrs qui répond aux besoins des Américains et des Canadiens. M. Allen a parlé des négociations

mentioned the G8 negotiations at Kananaskis. That is clearly an objective for us. There is a lot of work that needs to be done to reach an agreement in the intervening period, but we have set up a group and begun negotiations with the Americans. We are very optimistic that with the momentum that has been provided, and the framework and the context in which we are negotiating a safe third-country agreement, we will be successful this time.

Senator Cordy: Immediately after September 11, there was a lot of misinformation from a number of American media outlets. There was misinformation about Canada allowing so many people in. The reality is that one third to one half of the refugee claimants are coming in through the United States.

Could you tell me how this agreement will work? Will the refugee claimants be stopped at the border and sent back to the U.S.? How will this be implemented? Do you know that at this point in time?

Ms Atkinson: Essentially, it is the way you described it. Approximately 40 per cent of our refugee claimants came via the United States. They arrived in the United States, and then came north to the border. Under a safe third-country agreement with the Americans, if an individual arrives at the border and claims refugee status, and it is evident that he could have claimed refugee status in the United States because he was there, we would send that person back to the United States.

There may be room for some exceptions. In the case of individuals who have close family connections in Canada, or similar circumstances, we may consider making some exceptions to that general rule; but that is the basic principle.

Senator Cordy: I would like to move now to the shortage of customs officers at the borders. I have read in the material that we have before us that, without infrastructure, additional staff would not solve the capacity of security in the long term. I have also read that \$400 million has been set aside by the Canadian government for border infrastructure. I do not have a picture in my mind of what exactly that means. What would border infrastructure entail?

Mr. Greg Goatbe, Director General, Program Strategy Directorate, Canada Customs and Revenue Agency: The \$43-million funding that we received recently in the budget and the \$100 million we received 18 months or two years ago for the Customs Action Plan is designed primarily to help us move into a better risk-management environment, so that we can do a better job of assessing where risk exists and, just as important, where it does not exist, for both people and goods as they move through the primary lines into Canada.

The money will be spent on new systems like NEXUS, which is a system that allows us to pre-register and pre-approve individuals, who will then be given a card to allow them to move back and forth across the border. That does two things, it enhances the security of the movement of individuals and it streamlines the movement of them. We want to roll those types of systems out across the border. We want to do the same thing for air passengers. We would also like to have a NEXUS equivalent for commercial shipments as they move across border, pre-registering

du G-8 à Kananaskis. C'est un objectif que nous visons. Il reste encore beaucoup de travail à faire d'ici là. Toutefois, nous avons créé un groupe de travail et entamé des négociations avec les Américains. Nous avons bon espoir, cette fois-ci, de réussir grâce au nouvel élan qui a été donné, au cadre et au contexte dans lequel nous négocions l'accord.

Le sénateur Cordy: Il y a eu beaucoup de désinformation de la part de plusieurs médias américains après les événements du 11 septembre. Ils ont déclaré, à tort, que le Canada laissait entrer beaucoup de personnes. Le fait est qu'entre le tiers et la moitié des revendicateurs du statut de réfugié viennent des États-Unis.

Pouvez-vous m'expliquer comment cet accord fonctionnera? Allons-nous arrêter les revendicateurs du statut de réfugié à la frontière et les renvoyer aux États-Unis? Comment l'accord sera-t-il mis en oeuvre? Le savez-vous?

Mme Atkinson: Les choses se passent, en gros, de cette façon. Environ 40 p. 100 des revendicateurs du statut de réfugié arrivent au Canada via les États-Unis. Ils arrivent d'abord aux États-Unis, et viennent ensuite au Canada. En vertu de l'accord sur les tiers pays sûrs, la personne revendique le statut de réfugié à la frontière alors qu'il est évident qu'elle aurait pu le revendiquer aux États-Unis parce qu'elle était là, sera renvoyée aux États-Unis.

Il pourra y avoir des exceptions. Dans le cas des personnes qui ont de la famille au Canada, ou dans le cas de circonstances similaires, nous envisagerons peut-être de faire des exceptions. Mais c'est, en gros, ce qui va arriver.

Le sénateur Cordy: J'aimerais maintenant parler de la pénurie de douaniers à la frontière. J'ai lu dans la documentation qui a été distribuée que, à défaut d'infrastructures, l'augmentation des effectifs ne permettra pas de résoudre le problème de sécurité à long terme. J'ai également lu que le gouvernement canadien a mis de côté plus de 400 millions de dollars pour l'amélioration des infrastructures. Je ne sais pas vraiment ce que cela veut dire. Qu'est-ce qu'on entend par les infrastructures à la frontière?

M. Greg Goatbe, directeur général, Direction stratégique des programmes, Agence des douanes et du revenu du Canada: Les 43 millions de dollars que nous avons reçus récemment dans le budget, et les 100 millions de dollars que nous avons reçus il y a 18 ou 24 mois pour le plan d'action, visent essentiellement à nous aider à mieux gérer les risques, à mieux évaluer les situations qui présentent des risques et, tout aussi important, celles qui n'en présentent pas. Cela s'applique et aux personnes et aux marchandises qui franchissent les principaux postes frontaliers au Canada.

Les fonds serviront à mettre en place de nouveaux systèmes comme le NEXUS, qui servira à pré-enregistrer et à pré-autoriser les voyageurs, qui recevront ensuite une carte leur permettant de passer de part et d'autre de la frontière. Cela nous permettra à la fois d'assurer la circulation sécuritaire des personnes et d'accélérer celle-ci. Nous voulons mettre en place des systèmes tout le long de la frontière. Nous voulons faire la même chose avec les voyageurs aériens. Nous aimerions avoir un système identique au NEXUS pour le transport des marchandises

them to allow CCRA to focus more time and efforts on shipments where we do not know the risk.

Much of the funding goes towards systems. An amount will go towards technical equipment like X-ray machines that will help us to detect drugs and explosives; and X-ray machines to examine containers so that we will not have to open them.

That helps us to do a better job in assessing whether there is a risk and it also speeds up the process because we do not have to open all of the containers.

Some of that money will be used for additional customs inspectors at airports and seaports where the risk is greatest from offshore threats. These items together will provide us with a better risk management system. The systems and infrastructure that we will put in place to do that will all contribute towards more security and a more streamlined movement of people and low-risk people and goods moving into and out of Canada.

Senator Cordy: I believe you referred to preclearance cards for commuters. If someone had a preclearance card in January, how would you ensure that it would still be deservedly in his or her hands in March or April or even in January of the next year.

Ms Atkinson: I assume you are referring to NEXUS, which is a pilot project that we established at the Port Huron-Sarnia border with the four agencies: U.S. Immigration and Naturalization Service, CIC, U.S. Customs and CCRA. The idea was that we would pre-enrol persons. By doing that in the NEXUS pilot, we agreed on the common criteria for screening individuals. We would make a risk assessment in screening those individuals to ensure that they did not pose a threat to either country; that they were frequent travellers across the border; and that in pre-enrolling them and giving them a card, they would be able to use designated commuter lanes to facilitate their entry back and forth.

The four agencies together have been discussing expansion of that program and looking at the security features of our screening to ensure that, post-September 11, we have the most secure screening mechanism in place. In that way we can assure ourselves that we are properly evaluating the risk that individuals could pose. Our plan is to issue those NEXUS cards for a designated period of time. We would not necessarily renew them on an annual basis, but we are considering a three-year validity of the NEXUS card. We believe that pre-enrolment programs not only help to facilitate the frequent traveller, but they also have an important security component to them. They also allow the bearer to have a 30-second interaction with a customs officer at the primary lane of the border, or perhaps, if referred to an immigration officer in the secondary lane, the time would be a little longer. However, the card allows for a more in-depth screening of individuals, thus creating assurance that individuals

commerciales de part et d'autre de la frontière, de les pré-enregistrer, ce qui permettrait à l'agence de consacrer plus de temps et d'efforts aux marchandises dont le risque est inconnu.

La plupart des fonds seront consacrés aux systèmes. Un certain montant sera consacré à l'achat d'équipement technique, comme les appareils de radioscopie qui nous permettront de repérer les drogues et les explosifs et d'examiner les conteneurs pour éviter qu'on ait à les ouvrir.

Cela nous permettra de mieux évaluer les risques et aussi d'accélérer le processus parce que nous ne serons pas obligés d'ouvrir tous les conteneurs.

Une partie de cette somme sera consacrée à l'embauche de nouveaux inspecteurs des douanes aux aéroports et aux ports maritimes où le plus grand risque provient des menaces venant de l'extérieur. Voilà qui nous permettra de mieux gérer les risques. Les systèmes et les infrastructures qui seront mis en place pour y parvenir contribueront à améliorer la sécurité et à mieux structurer le déplacement des personnes et des personnes représentant un faible risque de même que des biens en provenance et à destination du Canada.

Le sénateur Cordy: Je crois que vous avez fait allusion aux cartes de précontrôle pour les navetteurs. Si une personne a obtenu une carte de précontrôle en janvier comment vérifieriez-vous si elle l'a toujours en sa possession en mars ou en avril, voir en janvier de l'année suivante.

Mme Atkinson: Je suppose que vous faites allusion au programme NEXUS qui a été mis sur pied à la frontière Port Huron-Sarnia de concert avec les quatre organismes: U.S. Immigration and Naturalization Service, CIC, U.S. Customs et l'ADRC. L'idée était de procéder à une pré-inscription des personnes. En procédant ainsi dans le cadre du projet-pilote NEXUS, nous nous sommes entendus sur des critères communs pour un examen préalable des personnes. Nous évaluerions le risque que représentaient ces personnes pour nous assurer qu'elles ne constituaient pas une menace pour l'un ou l'autre pays; qu'elles étaient des voyageurs réguliers à la frontière et qu'en les inscrivant au préalable et en leur remettant une carte, elles pourraient emprunter des voies réservées aux travailleurs frontaliers pour faciliter ainsi leurs allers et retours.

Les quatre organismes se sont rencontrés pour discuter de l'élargissement de ce programme et pour se pencher sur les éléments de sécurité de notre examen de manière à vérifier si, après les événements du 11 septembre, nous disposions du mécanisme d'examen préalable le plus sûr. Nous pouvons ainsi être sûrs que nous évaluons efficacement le risque que pourraient poser les personnes. Nous prévoyons émettre ces cartes NEXUS pendant une période désignée. Nous ne les renouvelerions pas nécessairement tous les ans. Nous songeons plutôt à une période de validité de trois ans en ce qui a trait à la carte NEXUS. Nous sommes d'avis que les programmes d'inscription préalable non seulement facilitent la tâche aux voyageurs réguliers, mais sont aussi très sécuritaires. Elles permettent en outre au détenteur de n'avoir affaire que 30 secondes avec l'agent des douanes à la voie principale de la frontière ou peut-être un petit peu plus de temps, si le détenteur est renvoyé à un agent de l'immigration dans la

pose no threat before they are issued cards, which thereafter facilitate entry each time.

Senator Cordy: In some ways, they obtain a more thorough investigation.

Ms Atkinson: Indeed. The NEXUS pilot offers an enhanced level of security, in fact.

Senator Cordy: I was on an inter-parliamentary committee where we heard from members of the U.S. Coast Guard. I do not recall the term they used, but I wrote it down as "common areas" or "shared areas" at the border. In other words, both the U.S. and Canada use joint facilities. What is the status of that? Is it still at the discussion stage or has it been implemented?

Mr. Goatbe: For a long time we have been talking with U.S. Customs about the possibility of establishing customs zones where the inspectors in one country would be on the actual soil of another country to enforce customs laws. The idea first arose about five or six years ago at the Peace Bridge between Fort Erie and Buffalo. The issue with U.S. Customs was that on their side of the border, they had extreme congestion, and they had no space for expansion because of the expressway and a variety of other constraints in terms of the lands available to them. However, on the Canadian side, there was more than sufficient land available. Thus, the idea was to move U.S. Customs to the Canadian side of the border and have cars and trucks processed there before they drove onto the bridge. Once they crossed the bridge, there would be no reason to stop and so they could go straight through.

Actually, U.S. Customs and the Peace Bridge Authority established a pre-processing centre as a first step toward that end. Pre-processing is different from preclearance in that the truck driver arrives, pulls into the centre and makes sure he has all the documentation required to clear U.S. Customs. The information is then faxed or emailed to the U.S. Customs broker who then processes it and sends it to U.S. Customs. They then examine the information, make a decision, and, when the truck arrives, they have that decision waiting. The truck simply waits in a compound on the Canadian side, and when it reaches the primary inspection lane in U.S. Customs, the decision is already waiting. Generally they are released, but some are referred for inspection.

That was step one. The fourth phase was to bring U.S. Customs inspectors to Canadian soil to do that work so that there would not be anyone on the U.S. side.

There were two issues raised with respect to the process. U.S. Customs wanted their inspectors to come over with their guns to enforce U.S. law and regulations on Canadian soil, which was another issue of sovereignty. Those two large issues were not

voie secondaire. Cependant, la carte permet de procéder à un examen plus approfondi des personnes. Nous sommes alors sûrs qu'elles ne constituent aucune menace avant que les cartes leur soient émises et cela facilite leur entrée d'une fois à l'autre.

Le sénateur Cordy: À certains égards, ils sont assujettis à une enquête beaucoup plus approfondie.

Mme Atkinson: C'est exact. Le projet-pilote NEXUS renforce la sécurité.

Le sénateur Cordy: J'ai participé à un comité inter-parlementaire où nous avons entendu des membres de la Garde côtière américaine. Je ne me souviens pas de l'expression qu'ils ont utilisée, mais j'en ai pris note comme étant «des zones conjointes» ou des «zones partagées» à la frontière. Autrement dit, et les États-Unis et le Canada utilisent des installations communes. Qu'en est-il de cela? En est-on encore à l'étape des discussions ou a-t-on donné suite à cette idée?

M. Goatbe: Nous discutons depuis longtemps avec les douanes américaines de la possibilité d'établir des zones douanières où les inspecteurs d'un pays seraient en fait sur le territoire d'un autre pays pour appliquer les lois en matière de douanes. Cette idée a vu le jour il y a environ cinq ou six ans au pont Peace entre Fort Erie et Buffalo. Les douanes américaines étaient aux prises avec le problème suivant: de leur côté de la frontière l'engorgement était épouvantable et il n'y avait aucun moyen de prendre de l'expansion en raison de la route express et de diverses autres contraintes quant aux terrains dont ils pouvaient disposer. Cependant, du côté canadien, les terrains disponibles étaient plus que suffisants. Ainsi, l'idée consistait à déménager les douanes américaines du côté canadien de la frontière afin d'y vérifier les voitures et les camions avant qu'ils empruntent le pont. Une fois le pont franchi, les chauffeurs n'auraient aucune raison d'arrêter et pourraient ainsi poursuivre leur route.

En fait, U.S. Customs et la Peace Bridge Authority ont mis sur pied un centre de prétraitement en guise de première étape vers l'atteinte de cet objectif. La différence entre le prétraitement et le précontrôle c'est qu'à son arrivée le camionneur s'arrête au centre et vérifie s'il a en main tous les documents pour le dédouanement. L'information est ensuite transmise par télécopieur au courtier en douanes des U.S. Customs qui traite la demande et l'envoie aux U.S. Customs. Ils examinent l'information, rendent une décision et, lorsque le camionneur arrive, elle lui est communiquée. Le camionneur attend simplement dans une zone réservée du côté canadien. Lorsqu'il parvient à la voie d'inspection principale aux douanes américaines, la décision a déjà été prise. En règle générale, il peut poursuivre sa route. Il arrive parfois que certains camionneurs soient renvoyés à l'inspection.

Il s'agissait de la première étape. La quatrième étape consistait à déménager les inspecteurs des douanes américaines en sol canadien pour qu'ils effectuent ce travail de sorte qu'il n'y ait personne du côté américain.

Deux problèmes ont été soulevés relativement à ce processus. Les douanes américaines voulaient que leurs inspecteurs traversent avec leurs armes pour appliquer la loi et les règlements américains en sol canadien, ce qui constituait une autre question

resolved, the result of which was that nothing has happened in terms of extending the pre-processing centre in Fort Erie.

At the same time, there were discussions in respect of air preclearance to finalize the processes and training for U.S. Customs and Immigration inspectors that are present in Canadian airports. The process was to allow preclearance before passengers boarded planes to the U.S. The idea was that once it was finalized, we would use that as a model for the land borders. That has been put in place, but we are still left with those two issues of guns and sovereignty.

One of the points in the 30-point plan is clearance away from the border. Part of that is the idea of exploring international zones, pre-processing centres, reverse clearance and all of the issues that, in one fashion or another, would involve either U.S. Customs inspection staff on Canadian soil or Canadian Customs staff on U.S. soil.

It is not only the fact that they do not have space on the U.S. side, but in some instances, the Canadian border sites do not have much room for expansion. An example of that is at Queenston Bridge. In that instance, there would be a case to put us on the U.S. side. We are in the process of trying to crunch these issues so that we can explore all of the possibilities.

Senator Cordy: Is it still in the exploratory stage?

Mr. Goatbe: Yes.

Mr. Allen: We are also embarking on a project model of various sites along the border to better understand where the best sites would be for a particular choice, whether it is reverse inspection, a joint facility or a clearance away. We have to do this in Canada and in the United States. We need to come to an agreement on how it would be done. Then, of course, as Mr. Goatbe said, we would have to tackle the legal and charter issues. People are in the process of looking into those so that we can be in a position to make informed decisions.

The Chairman: To clarify, can you explain a reverse inspection?

Mr. Goatbe: Reverse inspection is a rather new term since the incidents of September 11. The Bridge and Tunnel Operators Association has members at most of the major crossings in Southern Ontario. Their idea is that to protect the infrastructure locally, provincially and federally, it would make more sense if Canada Customs were on the U.S. side of the Ambassador Bridge performing the inspection process in advance of someone actually entering the bridge. In that way, there is a greater chance of identification of someone actually attempting to bring a car or truck containing explosives across the bridge. They would be identified before they entered the bridge rather than after they paid the toll, came across the bridge and lined up.

de souveraineté. Comme ces deux problèmes importants n'ont pas été réglés, rien n'a été fait pour l'expansion du centre de prétraitement à Fort Erie.

En même temps, des discussions ont porté sur le prédédouanement pour le transport aérien afin de mettre la dernière main aux processus et à la formation des inspecteurs de douanes et d'immigration des États-Unis qui sont en fonction dans les aéroports canadiens. Le processus consistait à permettre le prédédouanement avant que les passagers montent à bord des avions à destination des États-Unis. L'idée était qu'une fois la dernière main mise au processus, nous utiliserions ce modèle pour les frontières terrestres. Le prédédouanement a été mis en place, mais il nous reste toujours deux problèmes régler: les armes et la souveraineté.

Dans le plan en 30 points figure le dédouanement avant le passage à la frontière. Il s'agit entre autres d'examiner la question des zones internationales, des centres de prétraitement, de l'interchangeabilité des services d'inspection et de toutes ces questions qui, d'une manière ou d'une autre, mettraient en cause soit le personnel d'inspection des douanes américaines en territoire canadien ou du personnel des douanes canadiennes en sol américain.

Ce n'est pas seulement le fait qu'ils manquent d'espace du côté américain, mais que dans certains cas les sites à la frontière canadienne sont limités dans leur expansion. Prenons le cas du pont Queenston. Dans ce cas, il y aurait lieu de nous installer du côté américain. Nous sommes en train d'essayer de nous pencher sur ces questions afin d'explorer toutes les possibilités.

Le sénateur Cordy: En est-on encore à l'étude préliminaire?

M. Goatbe: Oui.

M. Allen: Nous entreprenons aussi des exercices de modelage de divers sites le long de la frontière afin de mieux voir où se situeraient les meilleurs sites dans un cas particulier, qu'il s'agisse d'interchangeabilité des services d'inspection, d'une installation commune ou d'un dédouanement avant le passage à la frontière. Il nous faut le faire au Canada et aux États-Unis. Nous devons nous entendre sur la façon de procéder. Ensuite, bien sûr, comme l'a dit M. Goatbe, il nous faudrait résoudre les problèmes juridiques et de souveraineté. Des gens s'appêtent à examiner ces questions afin de nous permettre de prendre des décisions en connaissance de cause.

Le président: Pourriez-vous nous expliquer ce que vous entendez par l'interchangeabilité des services d'inspection?

M. Goatbe: Le concept d'interchangeabilité des services d'inspection est assez nouveau depuis les événements du 11 septembre. La Bridge and Tunnel Operators Association compte des membres à la plupart des postes frontières importants du sud de l'Ontario. Selon l'association, pour protéger l'infrastructure au niveau local, provincial et fédéral, il serait plus logique que les douanes canadiennes soient du côté américain du pont Ambassador pour procéder au préalable à l'inspection d'une personne qui s'engage en fait sur le pont. Les chances sont ainsi plus grandes de repérer une personne qui tente bel et bien d'essayer de traverser le pont dans une voiture ou un camion rempli d'explosifs. Elles seraient repérées avant de s'engager sur le pont.

The idea is that, in theory, we would be put on the U.S. side and the U.S. would be put on the Canadian side all along the border to protect critical infrastructure. However, there is significant infrastructure cost to move the two sides. There are also legal and political issues in respect of sovereignty and guns. It will probably take some time to put that in place because of the infrastructure issues. It is simply not something that can be done quickly. That is reverse inspection.

Senator Meighen: Maybe you will suggest that we could get this in another forum, but the guns and sovereignty issue seems to have been around for quite a while. Can anyone talk about possible avenues of solution?

Ms Christine Nymark, Associate Assistant Deputy Minister, Department of Transport: We have resolved those issues for air preclearance at airports in a very limited way by having our own officers present at the preclearance sites for the Americans.

Senator Meighen: Would they be there with guns?

Mr. Paul Kennedy, Senior Assistant Deputy Solicitor General, Solicitor General Canada: Yes. This is a very difficult issue. Just to put it in context, for instance, if a police officer in Canada discharges his weapon in the course of duties it could lead to a complaint, an investigation and things of that nature. There is always accountability, in terms of charges being laid and what courts prosecute. In the case of the RCMP, there is a public complaints commission that can hear the matter, as well as internal discipline issues. If there is another jurisdiction involved, such as an American officer in Canada, the agency he represents when he discharges his weapon must determine whether there is a problem in terms of the crime being investigated by municipal, provincial or federal police. To whom is he accountable in terms of a police officer in this country? Every police officer in Canada is subject to accountability, as is a foreign officer subject to accountability. There are issues of civil liability in terms of what law applies, in terms of liability and whether his action is subject to Charter rights in Canada.

It is an issue at which we are looking. We are looking at the issue, for example in Ottawa-Carleton, of an investigating officer driving across the bridge into Hull and his or her standing in that jurisdiction. Without arrangements, one cannot be a police officer over there. At an international border, the situation is exacerbated even further because of state laws, national laws, provincial laws and things of that nature.

We are wrestling with this issue. It is part of the dynamic in the new world, where cross-border crime exists. We are finding that for cooperation to occur we are looking at the kinds of arrangements you have heard about on the customs side. Our RCMP colleague, Assistant Commissioner Lenton, can talk about integrated border enforcement teams, where we are trying to work at the border with multiple jurisdictional teams and the challenges

plutôt qu'après avoir réglé le droit de péage, avoir franchi le pont et s'être mis en ligne.

L'idée est la suivante: en principe, nous serions installés du côté américain et les États-Unis, du côté canadien tout le long de la frontière afin de protéger l'infrastructure critique. Cependant, le déménagement des deux côtés sous-entend des coûts d'infrastructure importants. Sans compter les problèmes légaux et politiques associés à la souveraineté et aux armes. Étant donné les problèmes que pose l'infrastructure il est probable que le projet ne se réalisera pas en un temps trois mouvements. Je veux parler de l'interchangeabilité des services d'inspection.

Le sénateur Meighen: Vous nous proposerez peut-être de soulever cette question sur une autre tribune mais le problème des armes et de la souveraineté semble se poser depuis un bon moment. Quelqu'un peut-il nous parler des solutions possibles?

Mme Christine Nymark, sous-ministre adjointe déléguée, ministère des Transports: Nous avons réglé ces questions pour ce qui est du prédédouanement pour le transport aérien en affectant tout simplement nos propres agents aux sites de prédédouanement américains.

Le sénateur Meighen: Y seraient-ils armés?

M. Paul Kennedy, sous-solliciteur général adjoint principal, ministère du Solliciteur général du Canada: Oui, c'est une question très complexe. Simplement pour placer les choses dans le contexte, si, par exemple, un policier au Canada déchargeait son arme dans le cadre de ses fonctions cela pourrait donner lieu à une plainte, à une enquête et ainsi de suite. Il y a toujours une obligation de rendre compte, qu'il s'agisse d'accusations portées et des tribunaux à qui est confiée la poursuite. Dans le cas de la GRC, la Commission des plaintes du public contre le GRC peut entendre l'affaire, sans compter les mesures disciplinaires internes. Lorsqu'il y a une autre compétence en cause, un agent américain au Canada par exemple, l'organisme qu'il représente lorsqu'il décharge son arme doit déterminer si un problème se pose du fait que l'enquête sur le crime est confiée à la police municipale, provinciale ou fédérale. En tant que policier à qui doit-il rendre compte ici? Chaque agent de police au Canada doit rendre des comptes comme tout policier étranger. La responsabilité civile entre en ligne de compte, à savoir quelle loi s'applique, où se situe la responsabilité et si le geste qu'il a posé contrevient aux dispositions de la Charte des droits au Canada.

C'est une question sur laquelle nous nous penchons. Nous examinons le statut d'un agent d'enquête d'Ottawa-Carleton dans la municipalité de Gatineau. Un agent de police ne peut accomplir son travail sur ce territoire sans ententes préalables. À une frontière internationale, la situation est d'autant plus complexe en raison des lois internes des États, des lois nationales, des lois provinciales et ainsi de suite.

Nous peinons en ce qui a trait à ce problème. Cela fait partie de la dynamique du Nouveau Monde et du crime transfrontière. Nous nous rendons compte que la coopération repose sur le genre d'ententes dont vous avez entendu parler en matière de douanes. Notre collègue de la GRC, le sous-commissaire Lenton, peut parler d'équipes intégrées d'application des règles aux frontières, où nous essayons de travailler au moyen d'équipes relevant de

that that can create. We are seized with the issue. It may be that in order to have some sovereignty we will have to give up some sovereignty. Nevertheless, the issue of cross-border crime is causing us to re-examine some of the notions we have looked at. Computer crime is a classic example. It might run through 10 or 15 different countries and must be tracked in order to get all these countries to cooperate.

The issues of smuggling and crime activities on the border, plus terrorism, are causing us to seek an effective way to work and a way to address the issue of guns. One of the concerns — and perhaps Assistant Commissioner Lenton can give us some practical examples — is the requirement for some of the American officers, by law, to carry guns when they are on duty. How do they take their guns off when they have to come into another jurisdiction?

Mr. William Lenton, Assistant Commissioner, Royal Canadian Mounted Police: Because of the geography of Canada and the United States, in certain areas in the West, such as Point Roberts, there are customs officers who must go on duty in their jurisdiction in Point Roberts. The only way to access that area is to come through Canadian territory. We have the problem on the East Coast with Campobello Island, where people who have been arrested there in the RCMP jurisdiction, other than taking a helicopter or boat across the strait, have to be taken through the American jurisdiction. In that scenario, you have a marked RCMP cruiser, carrying an armed police officer and a prisoner, which has to get off the ferry and get through American jurisdiction. Obviously, there is the firearms issue, but there is also the issue of losing jurisdiction over your prisoner as soon as you step into another country.

All those issues have to be addressed and we have to make on-site adjustments to each scenario that arises. Then there is the scenario in recent case law — I believe in the Akwesasne area — where the road actually divided the American territory from the Canadian territory and as the officer was arresting the individual a fight ensued and both ended up in the ditch. The incident involved an American peace officer that ended up in the ditch on the Canadian side. He took his prisoner home, following which there were allegations of a forced extradition without having done the appropriate procedures because the individual was arrested on Canadian soil. The officer certainly had not intended to do wrong. He was dealing with the issue.

In another case, there might be an officer in a rural area who discovers a vehicle that is smuggling products across the border via a farmer's field. The intervention will happen, the exhibits will be seized and brought back to Canada or taken to their own office, which the officer would do normally, and then suddenly we realize the arrest took place on the American side of the border

compétences multiples et de composer avec les défis que cela peut poser. Nous nous occupons de cette question. Il est possible qu'il nous faille jeter du lest pour obtenir une certaine souveraineté. Il n'en reste pas moins que la question du crime transfrontalier nous oblige à réexaminer certaines notions sur lesquelles nous sommes déjà penchés. Le crime informatique est un exemple classique. Il pourrait se manifester dans 10 ou 15 pays différents mais il nous faut le localiser pour obtenir la collaboration de tous ces pays.

La question de la contrebande et des activités criminelles à la frontière, ainsi que le terrorisme, nous obligent à trouver un moyen efficace de travailler et de régler le problème des armes. Une des sources de préoccupation — et le commissaire adjoint Lenton peut probablement nous donner quelques exemples pratiques — c'est l'exigence prévue dans la loi pour certains agents américains de porter une arme lorsqu'ils exercent leurs fonctions. Comment leur retirer leur arme lorsqu'ils tombent sous la compétence d'un autre territoire?

M. William Lenton, sous-commissaire, Gendarmerie royale du Canada: Compte tenu de la géographie du Canada et des États-Unis, dans certaines régions de l'Ouest, à Point Roberts par exemple, des agents des douanes doivent exercer leurs fonctions à Point Roberts dans un territoire soumis à la compétence des États-Unis. Pour se rendre dans ce secteur, il leur absolument traverser le territoire canadien. Le même problème se pose sur la côte Est dans le cas de l'île Campobello. Lorsque des policiers de la GRC procèdent à une arrestation, plutôt que de traverser le détroit en hélicoptère ou en bateau, ils ramènent le prisonnier en traversant le territoire américain. Dans un tel cas, le transfert se fait au moyen d'une auto-patrouille identifiée de la GRC, ayant à son bord un policier armé et un prisonnier, qui doit descendre du traversier et traverser le territoire américain. De toute évidence, la question des armes à feu se pose, mais il y a aussi le fait que le prisonnier ne relève plus de la compétence du Canada dès que le policier met le pied dans un autre pays.

Il faut se pencher sur tous ces problèmes et rectifier le tir en fonction de la situation qui se présente. Il y a ensuite un cas de récent de jurisprudence — je crois que c'était dans la région d'Akwesasne — où le chemin était en fait la ligne de démarcation entre le territoire américain et le territoire canadien. Alors que l'agent procédait à l'arrestation du suspect un combat s'ensuivit. Les deux protagonistes se sont retrouvés dans le fossé. Un policier américain s'est retrouvé dans le fossé du côté canadien. Il a ramené son prisonnier aux États-Unis et par la suite des allégations d'extradition forcée sans avoir suivi les mesures appropriées ont été formulées parce que la personne avait été arrêtée en sol canadien. L'agent n'avait certainement pas l'intention de mal faire. Il réglait un problème.

Il pourrait aussi arriver qu'un agent de police dans une région rurale repère un véhicule qui passe illégalement des produits à la frontière en passant par le champ d'un agriculteur. La police interviendra, saisira les pièces à conviction et les ramènera au Canada ou à son propre bureau, comme cela se ferait normalement. Nous nous rendons compte tout à coup que

and those exhibits actually belong to the American jurisdiction. Steps then need to be addressed in that regard.

My colleagues have mentioned the types of issues that have been happening and there are ongoing discussions with respect to these things. To this point, we have had to resolve on a case-by-case basis.

Senator Meighen: I am sure Senator Day would agree with me about this: We can solve your problem if the government can be persuaded to provide a ferry from Campobello to Deer Island, and then you can go from Deer Island to the mainland. That would be cheaper than getting involved in legal issues with other jurisdictions.

Senator Day: Ladies and gentlemen, thank you for attending here today. Your testimony will help us in terms of trying to fill in the gaps. We are trying to prepare ourselves for our trip to Washington.

I find, Mr. Allen, the little anecdotes that you give helpful — for example, in describing trade that there is more business in a day over the bridge between Detroit and Windsor than between Japan and Mexico in a year. Would it be possible for you to prepare a one-page list of such points that can be given to all committee members? The percentages and the numbers are also helpful, but the anecdotes are most helpful. The U.S. sells more goods to Canada than all of the European Community countries combined.

Mr. Allen: Yes.

Senator Day: There are also the energy issues. If those could be provided, it would be appreciated.

I was pleased as well that you clearly outlined the number of cooperative efforts that existed between the various agencies — Canada-U.S. — before September 11. I do not think I had an appreciation of how much cooperation went on previously. Before September 11, we were moving nicely along that road of balancing efficient trade with the security issue, and the balance seemed to be going very nicely until the devastating events of September 11.

You said that we tried to respond quickly to public concerns and feelings of vulnerability in the United States. Since then, have we found the same desire to cooperate generally, or is this being pushed more from the Canadian side? We probably have a trade economic vulnerability whereas the Americans have a safety vulnerability, I would think.

Mr. Allen: We have found political will on both sides of the border. We see this in terms of bad news and good news. The bad news is obviously the tragedy that occurred, and I think, as Ms. Atkinson said, this had been an opportunity for people on both sides of the border. We mentioned this afternoon that they took actions, but for a variety of reasons the political will was not there or there were simply more important issues on the table. That has given politicians and officials on both sides of the border a political impetus to move. A safe third country is a perfect

l'arrestation a eu lieu du côté américain de la frontière et que ses pièces à conviction appartiennent en fait aux États-Unis. Il faut alors prendre les mesures qui s'imposent.

Mes collègues ont signalé les divers problèmes qui se posent et des discussions ont cours à cet égard. Jusqu'à maintenant, nous avons dû résoudre les problèmes au fur et à mesure qu'ils se présentaient.

Le sénateur Meighen: Je suis convaincu que le sénateur Day serait d'accord avec moi relativement à ce que je vais vous dire: nous pouvons résoudre votre problème; il suffit de persuader le gouvernement de fournir un traversier entre Campobello et l'île Deer. Vous pourriez ainsi partir de l'île Deer pour vous rendre sur le continent. Voilà qui coûterait moins cher que de se soulever des questions de droits avec d'autres territoires.

Le sénateur Day: Mesdames et messieurs, merci beaucoup d'avoir accepté notre invitation aujourd'hui. Votre témoignage nous aidera à combler les lacunes. Nous essayons de nous préparer pour notre à Washington.

M. Allen, je trouve utile les petites anecdotes que vous nous donnez. Par exemple, en nous disant qu'il n'y a plus d'échanges commerciaux en une journée sur le pont entre Détroit et Windsor qu'entre le Japon et le Mexique en une année. Pourriez-vous nous préparer une liste d'une page de ces points, qui pourrait être distribuée à tous les membres du comité? Ces pourcentages et ces chiffres sont aussi utiles mais les anecdotes le sont encore plus. Les États-Unis vendent plus de biens au Canada que tous les pays de la Communauté européenne réunis.

M. Allen: Oui.

Le sénateur Day: Il y a aussi les questions relatives à l'énergie. Nous vous saurions gré de nous fournir des chiffres également à ce sujet.

J'ai aussi noté avec satisfaction que vous avez insisté sur la grande collaboration qui existait entre les divers organismes — au Canada et aux États-Unis — avant le 11 septembre. Je ne pense pas que j'avais une idée de toute la collaboration qui existait auparavant. Avant le 11 septembre, nous maintenions très bien l'équilibre entre l'efficacité des échanges commerciaux et la sécurité jusqu'aux événements dévastateurs du 11 septembre.

Vous avez dit que nous avons essayé de réagir rapidement aux préoccupations et sentiments de vulnérabilité du public aux États-Unis. Depuis, avez-vous perçu le même désir de coopérer en général, ou l'insistance vient-elle davantage du côté canadien? Nous sommes probablement vulnérables sur le plan des échanges économiques tandis que les Américains le sont au plan de la sécurité, je dirais.

M. Allen: Il y a une volonté politique des deux côtés de la frontière. Il y a du positif et du négatif. Le négatif, c'est évidemment la tragédie qui est survenue, et, je pense, comme l'a dit Mme Atkinson, que ce fut une occasion pour les gens des deux côtés de la frontière. Nous avons dit cet après-midi qu'ils ont pris des mesures, mais pour diverses raisons il n'y avait pas de volonté politique ou il y avait tout simplement d'autres enjeux plus importants. Cette situation a donné aux politiciens et aux dirigeants des deux pays l'impulsion politique d'agir. L'exemple

example, where it is difficult to engage the Americans, but they have a much clearer appreciation of why we want to deal with this.

We must include a security component in each of these items. We must not say to the Americans, "Look, what is really important to us is trade and facilitation." We are trying to focus our limited resources in a serious way by dealing with our common security problem, and in doing so we will improve our efficiencies at the border. Americans like Tom Ridge understand that intuitively. One must keep hammering home the message that throwing people, inspectors and military guards at the border simply will not do the job if one is realistic about how to protect one's security.

Senator Day: Prior to September 11 and for a number of years there have been cross-border agreements where the same rule has been applied. In terms of produce trade, we have relied on potatoes on the East Coast and wood products. We have relied on the rules that have been agreed to between Canada and the United States. We have had agreements whereby we would rely on their inspection for Canadian national activities. Are Americans likely to feel more secure knowing that we are applying the same rules that they are applying?

Mr. Kennedy: There are many pieces of the pie, and you have only seen a small segment. My minister, Minister MacAulay, has a very solid relationship with Attorney General Ashcroft. One often reads expressions of support and gratitude from the Americans for the work that CSIS and the RCMP are doing. Those relationships to which you have alluded between the respective enforcement agencies of both jurisdictions are close and profound.

Canada has a unique relationship with the Americans because we tend to be common law jurisdictions founded upon the British common law system. We both have constitutionally enshrined Charters of Rights. We both have well-educated populations and professional, highly-skilled and not corrupt enforcement agencies.

Senator Day: We also have examples of civil law with Quebec and Louisiana.

Mr. Kennedy: That is correct and it is unique. The point is that we can carry on a dialogue concerning the problems we are facing, the solutions we try to craft in terms of balancing public safety and individual rights, and the techniques we use to address public safety problems. We do not throw brute force at these things because we must achieve balance. One can track many laws in our jurisdiction that come from the United States, and the Americans can take examples from us. Our wiretap laws are modelled upon their Title III. We have provisions in the Canada Immigration Act relating to terrorism and organized crime such as special hearings processes that the Americans have used as models. There is a unique dialogue that occurs.

parfait serait celui du tiers pays sûr, où il est difficile de persuader les Américains, mais ils ont une compréhension bien plus nette des raisons pour lesquelles nous voulons régler la situation.

Nous devons inclure une composante de sécurité à chacun de ces points. Nous ne devons pas dire aux Américains, «Écoutez, ce qui nous importe, ce sont les échanges et la facilitation». Nous essayons de concentrer nos ressources limitées en nous occupant du problème de sécurité qui nous est commun. Ce faisant, nous allons améliorer notre efficacité à la frontière. Des Américains comme Tom Ridge comprennent cela intuitivement. On doit continuer sans relâche à dire que le simple fait de mettre des gens, des inspecteurs et des militaires à la frontière ne règlera pas le problème de protection de notre sécurité.

Le sénateur Day: Avant le 11 septembre et pendant plusieurs années, il y a eu des accords frontaliers dans le cadre desquels la même règle s'appliquait. Si nous prenons l'exemple du commerce des produits, nous avons les pommes de terre de la côte Est et les produits du bois. Nous nous sommes fiés aux règles adoptées par le Canada et les États-Unis. Nous avons conclu des accords en vertu desquels nous allions compter sur leur inspection en ce qui concerne les activités nationales canadiennes. Les Américains vont-ils se sentir davantage en sécurité du fait que nous appliquons les mêmes règles qu'eux?

M. Kennedy: Il y a de nombreux aspects à tout cela, et vous n'en voyez qu'une partie. Mon ministre, le ministre MacAulay, entretient de très bons rapports avec le procureur général Ashcroft. On lit souvent des propos d'appui et de gratitude de la part des Américains envers le travail effectué par le SCRS et la GRC. Les rapports auxquels vous avez fait allusion entre les organismes d'exécution de la loi des deux pays sont étroits et profonds.

Le Canada a une relation unique avec les Américains parce que nous sommes deux pays de common law s'appuyant sur le système de common law britannique. Nous avons tous deux enchâssé dans notre constitution une charte des droits. Nous avons tous les deux des populations instruites et des organismes d'exécution de la loi professionnels, spécialisés et non corrompus.

Le sénateur Day: Nous avons également des exemples du droit civil avec le Québec et la Louisiane.

M. Kennedy: Vous avez raison, et c'est unique. Ce qu'il faut souligner, c'est que nous pouvons discuter des problèmes que nous avons, des solutions que nous essayons de mettre en place pour parvenir à un équilibre entre les droits de chaque personne et la sécurité du public, et des techniques que nous utilisons pour régler les problèmes de sécurité publique. Nous ne fonçons pas sans regarder car nous devons parvenir à un équilibre. De nombreuses lois en vigueur ont leur origine aux États-Unis, et les Américains peuvent prendre des exemples qui viennent d'ici. Nos lois sur l'écoute électronique ont pour modèle leur Title III. Au Canada, la Loi sur l'immigration comporte des dispositions qui ont trait au terrorisme et au crime organisé, notamment les auditions spéciales, auxquelles les Américains ont eu recours comme modèles. Il y a là un dialogue unique.

I had occasion to meet with Attorney General Ashcroft, to meet with Attorney General Reno before that, and to meet with the American Bar Association. Many of the approaches to the challenges that Canada and the United States face in regard to transnational crime become models. We can reach a consensus sooner than many countries in the world because of the checks and balances that we must look at to create solutions.

Incidents such as the Ressay affair and the exchange of information between enforcement agencies from Canada and the United States have shown the efficient flow of information and the kinds of cooperation that are actually extended, such as extradition, mutual legal assistance and so forth. Those who live through these incidents marvel that many of the elements that have been there for quite a while really work.

Following the budget, bureaucrats can actually continue to enhance capabilities and implement information systems that will make things work. Our American colleagues see the solution as fortifying the Canada-U.S. border.

I had occasion to meet Senator Kennedy in the United States. He said that since we have such professional forces, we must look at information exchange and the use of technology to defend that border. This is not a case of lining up soldiers across the border. Ours is a smart border, as Mr. Allen has said. That is what they are seeking cooperation from us. They feel they can accomplish things with us that they might not be able to accomplish elsewhere in the world.

Senator Day: You indicated that the flow of business and the backlog of trucks is behind us now and that the flow is back to pre-September 11 levels; is that correct?

Mr. Allen: That is correct. Commercial flow returned to normal relatively quickly. The flow of people took much longer. That is due to a combination of the economic recession and some of the security issues and concerns that people would have to wait at the border. Those concerns reduced the number of Americans travelling to Canada. That continues to some extent to impact on the tourism industry, such as the casino in Windsor or in small communities such as Whistler. These communities continue to be affected.

It is difficult to measure whether we are speaking about economic recession, issues of security, or whether people simply do not want to take the chance of having to wait if there is an incident at the border that they cannot predict. To the extent possible, we are trying to bring back a sense of normalcy so that we can get that trade flowing again.

Senator Day: Are some businesses in the United States taking advantage of the delays at the border to say, "You cannot count on supplier from Canada, therefore you must locate one in the states"? Are we seeing any statistics in that regard?

J'ai eu l'occasion de rencontrer le procureur général Ashcroft, de rencontrer la procureure générale Reno auparavant, et de rencontrer l'Association du Barreau américain. Un grand nombre des approches adoptées dans le cas des défis que doivent relever le Canada et les États-Unis en ce qui concerne le crime transnational deviennent des modèles. Nous pouvons parvenir à un consensus plus rapidement que de nombreux pays dans le monde en raison des freins et contrepoids que nous devons examiner pour créer des solutions.

Les incidents comme l'affaire Ressay et l'échange d'information entre nos organismes d'exécution des lois ont mis en évidence à quel point la circulation de l'information et les modes de coopération, par exemple en matière d'extradition, d'assistance juridique réciproque, sont efficaces. Ceux qui en font l'expérience sont tout étonnés de constater que bon nombre des éléments qui existent déjà depuis un bon bout de temps sont vraiment efficaces.

Après le dépôt du budget, les bureaucrates peuvent en réalité continuer d'accroître les capacités et mettre en place des systèmes d'information qui permettront de faire un travail efficace. Nos homologues américains estiment que la solution est de renforcer la frontière canado-américaine.

J'ai rencontré le sénateur Kennedy aux États-Unis. Il m'a dit que, étant donné que nous avons des forces aussi professionnelles, il faut compter sur l'échange d'information et le recours aux technologies pour défendre cette frontière. Il ne s'agit pas d'aligner les troupes tout au long de la frontière. Comme l'a dit M. Allen, nous avons une frontière efficace. C'est pourquoi les Américains cherchent à obtenir notre collaboration. Ils estiment qu'ils peuvent réaliser, de concert avec nous, ce qu'ils ne pourraient peut-être pas faire ailleurs dans le monde.

Le sénateur Day: Vous avez dit que les retards à la frontière et les longues files de camions sont maintenant chose du passé, que la fluidité des échanges est revenue au niveau qui avait cours avant le 11 septembre. Est-ce exact?

M. Allen: Effectivement. La fluidité des échanges commerciaux est revenue à la normale relativement vite. C'est la circulation des personnes à la frontière qui a pris beaucoup plus de temps, en raison de la récession économique et de certaines questions et préoccupations en matière de sécurité. Ces préoccupations ont réduit le nombre d'Américains effectuant des voyages au Canada. Le phénomène continue dans une certaine mesure de toucher l'industrie du tourisme, par exemple le casino de Windsor ou les petites localités comme Whistler. Elles continuent d'en subir les effets.

Il est difficile de savoir si le phénomène est dû à la récession économique, à des questions de sécurité ou au fait que les gens ne souhaitent tout simplement pas courir le risque d'avoir à attendre si un incident qu'ils ne peuvent pas prévoir survient à la frontière. Nous nous efforçons de notre mieux de rétablir la situation pour que les échanges puissent continuer de circuler librement.

Le sénateur Day: Des entreprises américaines profitent-elles des retards à la frontière en affirmant à leurs clients par exemple qu'on ne peut compter sur les fournisseurs canadiens? Les données statistiques en font-elles état?

Mr. Goatbe: I was in Windsor on Friday and we were meeting with transport departments and U.S. Customs. The Regional Director for U.S. Customs in Detroit stated that the volumes were back up to normal and had actually surpassed levels from a previous period. Their wait times were better than pre-September 11 because of some of the processes they put in place and some of the people they put on the border.

One historical issue for them is that they had very few people on the border to process commercial shipments and people as opposed to the numbers we have. That is a good example that the numbers are back where they were pre-September 11. In that particular case, wait times are even less than they were. We are in pretty good shape. There are things we need to do to put infrastructure and new systems in place to ensure that continues, but for both sides going into the U.S. and coming into Canada, we are pretty much back to where we were.

Mr. Allen: It is difficult to know what foreign investors are thinking and doing and whether seeing some of the lineups at the border has had an impact. We certainly heard that some companies, such as Toyota, had discussed whether it would be easier to locate on the U.S. side of the border to avoid concern about the border. However, we have no statistical evidence to that effect. We are trying to ensure that the border is trade neutral as much as possible.

Senator Day: Presumably you are getting the message out that things are back to normal. Perhaps part of that message is your participation here and our trip next week to Washington.

I would like to go back to the security immigration issue. I am glad you mentioned the flow both ways because we hear a lot about the flow of illegal immigrants and the flow of drugs to the U.S. Do we have comparative statistics about the flow coming north from the United States? You mentioned the 40 per cent figure for refugee claimants. What about illegal immigrants other than refugee claimants? Do you have any statistics on that, or on drugs and the various other things about which the Americans complain as far as Canada is concerned? Is there something to balance that?

Ms Atkinson: Getting numbers on real illegal immigrants is difficult. Obviously, those people fly under the radar screen. That is the nature of being an illegal immigrant.

We talked about 40 per cent of our refugee claimants coming from the United States every year. That amounts to about 16,000 refugee claimants. Those would be individuals who arrived in the United States, sometimes with documents, and many times without, who then arrive at the Canadian border. For the most part, we do not know who they are because most of them arrive with no documents.

M. Goatbe: Vendredi, j'étais à Windsor où nous rencontrions des responsables des transports et des douanes américains. Le directeur régional des douanes américaines à Détroit a dit que les volumes étaient revenus à la normale, qu'ils avaient en fait excédé les niveaux antérieurs. Les temps d'attente étaient meilleurs qu'avant le 11 septembre en raison de certains processus mis en place et de l'accroissement des agents à la frontière.

Une question qui les préoccupe depuis longtemps est le fait qu'ils aient par rapport à nous très peu de gens à la frontière pour traiter les expéditions de marchandises et les personnes. Voilà un exemple qui illustre bien que les nombres sont revenus à la normale. Dans ce cas particulier, les temps d'attente sont encore plus courts qu'ils ne l'étaient. Nous nous en sortons plutôt bien. Il faudrait prendre certaines mesures pour mettre en place l'infrastructure et les nouveaux systèmes qui permettront de continuer, mais pour ce qui est des entrées aux États-Unis et au Canada, les niveaux sont pas mal revenus à la normale.

M. Allen: Il est difficile de savoir ce que pensent les investisseurs étrangers et de savoir si les files d'attente à la frontière ont eu un impact. Nous avons certes entendu dire que certaines entreprises comme Toyota avaient envisagé la possibilité de s'établir aux États-Unis pour éviter d'avoir à se préoccuper de la frontière. Toutefois, nous ne disposons d'aucune donnée statistique le prouvant. Nous nous efforçons d'avoir une frontière le plus neutre possible sur le plan du commerce.

Le sénateur Day: Vous faites probablement passer le message que tout est revenu à la normale. Une partie de ce message est peut-être votre participation ici et notre voyage prévu pour la semaine prochaine, à Washington.

J'aimerais en revenir à la question de la sécurité de l'immigration. Je me réjouis de vous entendre mentionner la circulation dans les deux sens à la frontière parce qu'on entend beaucoup parler de l'entrée de drogues et d'immigrants illégaux aux États-Unis. Avons-nous des données statistiques comparatives au sujet de leur entrée au Canada en provenance des États-Unis? Vous avez mentionné un chiffre de 40 p. 100 pour les demandeurs du statut de réfugié. Qu'en est-il des immigrants illégaux qui ne sont pas des demandeurs du statut de réfugié? Avez-vous de la statistique à cet égard, notamment au sujet des drogues et des diverses autres choses dont se plaignent les Américains dans la mesure où le Canada est touché? Existe-t-il une contrepartie?

Mme Atkinson: Il est difficile d'obtenir des chiffres au sujet des véritables immigrants illégaux. Manifestement, ces gens passent la frontière sans être détectés. C'est ce qui en fait des immigrants illégaux.

Il a été mentionné que 40 p. 100 environ de nos demandeurs du statut de réfugié proviennent des États-Unis chaque année. Cela représente 16 000 demandeurs approximativement. Ces personnes quittent les États-Unis, parfois munies de documents et souvent sans documents, et se présentent à la frontière canadienne. L'identité de la plupart n'est pas connue parce qu'ils n'ont pas de pièces d'identité.

Some 99.9 per cent of travellers who cross the border are perfectly legitimate and pose no particular problem. The year 2000 is the last year for which we have figures. In that year, we wrote up approximately 22,000 reports on inadmissible persons coming to us from the United States. They were not all American citizens but people who, again, are coming north to Canada and who were potentially in violation of the Immigration Act, either through criminality or other issues.

Senator Day: Is that in addition to the 16,000?

Ms Atkinson: Yes.

We do not have figures for the flow from Canada into the United States. I do not know if our American colleagues have those numbers. We do know that the United States has a very large illegal immigration population. It is estimated that anywhere from 3 million to 6 million people are illegally residing in the United States. Obviously, not all of them are moving and coming north to Canada. Most are staying put in the United States.

Again, there are significant populations of people in the United States who are either undocumented or whose identity is not necessarily known. That is an issue for both countries. This is part of the spirit in which we have approached issues such as safe third country, visa policy convergence and so on. We look at these issues collectively.

Mr. Kennedy: I will speak to the issue of drugs, and Commissioner Lenton may want to add some comments.

Canada has been a leader in this regard. There is a drug commission of the Organization of American States called OAS, and it has looked at the drug problem hemispherically. A mechanism has been created to do evaluations of each country. A hemispheric report and a country report for Canada were submitted at the Summit of the Americas in Quebec City. We would make that report available to you.

You heard reference in Mr. Allen's opening comments to the Cross-Border Crime Forum. That is a forum at which we sit down and deal with the United States and say, "We have a common problem here. Challenge the border." Historically, there was a tendency for the United States to do certifications of countries in terms of their drug problems. We have heard criticism in the past about marijuana grown in Canada and shipped south of the border. Obviously, that has been an irritant to our American colleagues, particularly hydroponic marijuana. Very high quality hydroponic marijuana comes out of British Columbia, Quebec and Manitoba.

It is really happenstance as to what kind of drugs are grown, where they are grown and where they go. We have noticed a historical change. I am sure you have all heard of raves and pharmaceutical drugs and chemicals, whether it is

Quelque 99,9 p. 100 des personnes qui franchissent la frontière le font en toute légitimité et ne posent pas de problème particulier. L'an 2000 est la dernière année pour laquelle nous disposons de données. Durant cette période, nous avons rédigé 22 000 rapports approximativement sur les personnes inadmissibles qui se sont présentées à notre frontière en provenance des États-Unis. Ce ne sont pas tous des citoyens américains, mais plutôt des personnes qui passent par ce pays pour entrer au Canada et qui sont susceptibles de ne pas satisfaire aux exigences de la loi de l'immigration, entre autres pour avoir commis des actes criminels.

Le sénateur Day: Cela s'ajoute-t-il aux 16 000 demandes de statut de réfugié?

Mme Atkinson: Oui.

Nous n'avons pas de données sur le nombre d'immigrants illégaux en provenance du Canada qui se présentent à la frontière des États-Unis. J'ignore si nos homologues américains en ont. Par contre, nous savons que les États-Unis comptent énormément d'immigrants illégaux. On évalue à quelque 3 à 6 millions le nombre de personnes se trouvant illégalement aux États-Unis. Manifestement, elles ne se déplacent pas toutes vers le Canada. La plupart demeurent aux États-Unis.

Je vous rappelle qu'un nombre important de personnes aux États-Unis n'ont pas de documents ou que leur identité n'est pas forcément connue. C'est là un problème pour les deux pays. C'est en partie pour cette raison que nous avons abordé des questions comme les tiers pays sûrs, la convergence des politiques en matière de visas et ainsi de suite. Nous examinons ces questions ensemble.

M. Kennedy: Je vais parler de la question des drogues, après quoi le commissaire Lenton aura peut-être des observations à ajouter.

Le Canada a été un leader à cet égard. Il existe au sein de l'Organisation des États américains une commission des drogues, appelée CICAD, qui s'est penchée sur le problème des drogues dans l'hémisphère. Un mécanisme a été mis en place pour évaluer chaque pays. Un rapport sur tout l'hémisphère et un autre rapport particulier au Canada ont été présentés au Sommet des Amériques, à Québec. Nous pourrions vous faire parvenir un exemplaire de ce rapport.

Vous avez entendu parler, dans l'exposé de M. Allen, du Forum sur la criminalité transfrontalière Canada-États-Unis. Il s'agit d'une tribune où nous pouvons rencontrer nos homologues américains pour traiter de problèmes communs à la frontière. Par le passé, les États-Unis ont eu tendance à certifier les pays en fonction du problème de drogues qui y régnait. Nous avons entendu par le passé des critiques au sujet de la marijuana cultivée au Canada et expédiée au sud de la frontière. De toute évidence, cela irrite nos homologues américains, particulièrement la marijuana hydroponique. En effet, de la marijuana hydroponique d'excellente qualité est cultivée en Colombie-Britannique, au Québec et au Manitoba.

Le genre de drogue cultivé est en réalité un hasard, tout comme le lieu de sa culture et sa destination. Nous avons remarqué un changement par rapport au passé. Je suis sûr que vous avez tous entendu parler des parties clandestines, des drogues

methamphetamines, speed, cocaine or heroin. It depends where they are grown and what markets they go reach.

It is not appropriate to talk about who has the problem and point out who is the producer and who is the consumer. We have tried to break out of that mould. The Americans have been very cooperative and are very strong partners in looking at this as a hemispheric, common problem. They are asking, "What will we do to fix it?"

With reference to your specific question about Canada and the U.S., at the cross-border crime forum we have asked that the intelligence and enforcement officers in the two jurisdictions produce a common drug assessment of the Canada-U.S. border and the drug problem in the United States and Canada. That has been done. The report is almost complete. We hope it will be signed off by Attorney General Ashcroft and Solicitor General MacAulay in the next few weeks, at which time we will make it public. I can undertake to table that report with you once it is public. It will be a microcosm view of Canada and the U.S.

We have approached this on the basis of it being a common problem with a common solution.

The Chairman: Do you detect a difference between the response of the administration and the response of Congress? Our problem sounds like a problem for the administration, as opposed to what we are expecting to meet when we go to the Senate and the House. Perhaps you could define your answer a little more, or perhaps you could be more specific.

Mr. Kennedy: Of course, what audience you speak to is always a challenge. Clearly, we are dealing with very senior officials of the administration.

Congress had mandated a requirement regarding where the certification process was to be done. It was a requirement of Congress to perform an annual certification of various countries that would result in potentially punitive trade sanctions if there were a drug problem in that country. This year, Congress suspended that requirement. It is no longer being done. We believe, from officials, that it is done in response to the process that we are working through with the Organization of American States. There is a hemispheric approach, recognizing that it is not one country's problem but a hemispheric problem. We have to work with each other to fix this problem. That is how we are approaching it.

Administrative officials, bureaucrats and law enforcement officers from all segments of their administration are in support of it. In terms of dynamics, I suppose it is like the Senate and the House here. Obviously, the Senate and the Congress represent different constituencies with their own perspectives. We are hoping that this will create an informed dialogue. The fact that Congress has suspended the requirement for the certification report this year is a good step forward. It must mean they are getting the message.

pharmaceutiques et des produits chimiques, qu'il s'agisse de métamphétamine, de speed, de cocaïne ou d'héroïne. Tout dépend du lieu où on les produit et des marchés qu'ils atteignent.

Cette tribune n'a pas pour objet de savoir qui a le problème et de faire ressortir qui est le producteur et qui est le consommateur. Nous avons essayé de sortir de cette ornière. Les Américains ont été très coopératifs et se sont avérés d'excellents partenaires pour examiner le problème comme un problème commun à tout l'hémisphère. Ils s'interrogent sur la façon de le régler.

Quant à votre question précise au sujet du Canada et des États-Unis, du Forum sur la criminalité transfrontalière, nous avons demandé que les agents de renseignement et d'exécution des deux compétences fassent une évaluation commune du problème des drogues à la frontière canado-américaine ainsi qu'aux États-Unis et au Canada même. Ils ont fait l'évaluation et le rapport est presque terminé. Nous espérons qu'il sera approuvé par l'attorney général Ashcroft et par le solliciteur général MacAulay au cours des prochaines semaines, après quoi nous le rendrons public. Je puis m'engager à déposer le rapport auprès de votre comité dès qu'il aura été rendu public. Il donnera une vue du microcosme Canada-États-Unis.

Nous avons abordé ce problème en supposant au départ qu'il était commun et qu'il exigeait donc une solution commune.

Le président: Voyez-vous une différence entre la réaction du gouvernement et la réaction du Congrès? Notre problème semble être un problème relevant du gouvernement, contrairement à ce à quoi nous nous attendons quand nous rencontrerons des membres du Sénat et de la Chambre des représentants. Vous pourriez peut-être préciser votre réponse un peu ou donner plus de détail.

M. Kennedy: Naturellement, le public auquel on s'adresse représente toujours un défi. Manifestement, nous traitons avec de très hauts fonctionnaires du gouvernement.

Le Congrès a imposé une exigence en ce qui concerne le processus de certification. Ainsi, le Congrès exige que soit faite chaque année la certification de divers pays qui pourrait entraîner des sanctions commerciales punitives, s'il y avait là-bas un problème de drogue. Cette année, le Congrès a suspendu cette exigence. La certification n'est plus requise. D'après ce que nous ont dit de hauts fonctionnaires, nous croyons qu'on l'a fait en réaction à un processus auquel nous travaillons au sein de l'Organisation des États américains. L'approche est hémisphérique, reconnaissant qu'il ne s'agit pas du problème d'un seul pays, mais plutôt de tout l'hémisphère. Il faut que nous travaillions ensemble à régler le problème. C'est ainsi que nous l'aborderons.

Les fonctionnaires administratifs, les bureaucrates et les agents d'exécution de la loi de toutes les branches de l'appareil gouvernemental appuient le principe. En termes dynamiques, je suppose que c'est un peu comme au Sénat et à la Chambre ici. Manifestement, le Sénat et le Congrès représentent différentes clientèles qui ont chacune leurs façons de voir. Nous espérons créer ainsi un dialogue éclairé. Le fait que le Congrès cesse temporairement d'exiger le rapport de certification cette année est déjà un bon pas en avant. Il signifie que le Congrès a compris le message.

Mr. Allen: In terms of facts and figures, my understanding is that the majority of illegal weapons that come into this country come in across the border, south to north. For some Americans, weapons, generally, is not such a big issue. However, for Canadians it is a very significant issue. As a contribution to crime in this country it is a significant issue. That is certainly something that one could keep in the back of one's mind.

Mr. Kennedy: As I indicated, we have a very fruitful and positive engagement with our colleagues in the United States. The Cross-Border Crime Forum has set up about six different committees to look at various issues, one of which has to do with gun smuggling. It was identified in May or June when Attorney General Ashcroft was here. Obviously, he has heard about the issue of guns in the United States and the problem of guns being used illegally in Canada. I refer to guns that come from the U.S. A joint intelligence assessment has been conducted by the RCMP with their counterparts in the United States to give us a comprehensive document. That will give us a picture as to whether there are problems in terms of lack of enforcement in the United States. Is it a case of what are the laws and are they inappropriate? To what extent is that causing a problem for Canada? That is the sense of a reciprocal engagement. It is not a case of what problem Canada is causing in the United States, but the converse. How do their actions impact upon Canada? Alien smuggling is something my colleague will be looking at, and gun smuggling is another issue. Telemarketing fraud, organized crime and so on are the kinds of things we are looking at.

Allegedly, about 85 per cent of the weapons used in crime that are seized in Canada originate from the United States. That is the number I have heard. Part of our challenge — and we are doing this intelligence assessment — is to determine the actual numbers, the size of problem and what is causing it.

Senator Day: That is not to say that they came across border legally.

Mr. Kennedy: We have to find the cause of the problem.

Senator Day: Would other departments like to comment on that, for example, Transport Canada?

Mr. Lenton: I do not have any statistics to offer you this evening, but I will see if I can find something prior to your trip. As Mr. Kennedy has indicated, it is a moving target. Several years ago, the issue was that drug products from South America would be put into staging zones either in northern Mexico or the mid-western states or mid-states and then be airlifted the rest of the way into Canada. Once that became more difficult, the companies or cartels started airlifting directly from Colombia into Canada, and the product was going southbound. Therefore, it depends on the organization you are dealing with.

M. Allen: Pour ce qui est des faits et des données, je crois savoir que la majorité des armes illégales qui entrent au Canada viennent des États-Unis. Pour certains Américains, les armes n'ont pas en règle générale beaucoup d'importance. Par contre, pour les Canadiens, elles en ont beaucoup. Si elles servent à faire grimper le taux de criminalité au Canada, elles ont de l'importance. C'est certes quelque chose qu'il faudrait garder à l'esprit.

M. Kennedy: Comme je l'ai dit tout à l'heure, nous entretenons des relations très fructueuses et favorables avec nos collègues des États-Unis. Le Forum sur la criminalité transfrontalière a mis sur pied six comités différents environ pour examiner diverses questions, dont l'une est la contrebande d'armes. Le problème a été relevé en mai ou en juin, lors de la visite de l'attorney général Ashcroft. De toute évidence, il a entendu parler de la question des armes aux États-Unis et du problème des armes utilisées illégalement au Canada. Je parle évidemment d'armes venues des États-Unis. Une évaluation conjointe des renseignements de sécurité a été effectuée par la GRC et par ses homologues aux États-Unis afin de produire un document complet. Cela nous permettra de déterminer s'il y a des problèmes d'exécution de la loi aux États-Unis. La situation est-elle ainsi à cause de lois mal adaptées? Dans quelle mesure cela pose-t-il des problèmes au Canada? Voilà à quoi sert la réciprocité. On ne cherche pas à savoir quels problèmes le Canada pose aux États-Unis, mais l'inverse. Comment les décisions qu'ils prennent influent-elles sur le Canada? Le trafic d'étrangers est un point que mon collègue examinera, tout comme la contrebande d'armes. Le télémarketing frauduleux, le crime organisé et tout le reste sont autant de questions qui nous préoccupent.

Environ 85 p. 100 des armes utilisées pour commettre des crimes qui sont saisies au Canada proviennent censément des États-Unis. C'est du moins le chiffre que j'ai entendu. Une partie du défi — et nous effectuons cette évaluation des renseignements de sécurité — consiste à cerner les nombres réels, à mesurer l'ampleur du problème et de ses causes.

Le sénateur Day: Cela ne signifie pas que les armes ont franchi la frontière illégalement.

M. Kennedy: Il faut trouver la cause du problème.

Le sénateur Day: D'autres ministères auraient-ils quelque chose à ajouter à ce sujet, par exemple Transports Canada?

M. Lenton: Je n'ai pas de données statistiques à vous citer ce soir, mais je vais voir si je puis en trouver avant votre départ pour Washington. Comme l'a dit M. Kennedy, nous avons affaire ici à une cible mobile. Il y a plusieurs années, le problème était causé par les produits de la drogue provenant d'Amérique du Sud qui auraient été acheminés jusque dans des zones soit dans le nord du Mexique ou dans le Midwest, d'où ils auraient été transportés par avion jusqu'au Canada. Quand ce genre d'arrangement s'est avéré moins commode, les entreprises ou cartels ont commencé à transporter les produits directement par avion de la Colombie jusqu'au Canada, d'où le produit était acheminé vers les États-Unis. Par conséquent, tout dépend de l'organisme auquel on a affaire.

The reason the term "B.C. bud" became popular was that it was an identifiable crop going south to a particular area, and it attained an aura that perhaps got more publicity than some other things going on. However, I will look for statistics for you prior to your meeting.

Senator Day: Any statistics you can give us will be helpful.

Mr. Kennedy, you are undertaking to produce the Quebec report and the other upcoming one would be helpful. From a customs or transport point of view, are there any comparative activities that we could talk about from the perspective of the border traffic coming north to balance the complaints of Americans about it going south?

Mr. Goatbe: From a customs perspective, the movement north has been covered by Mr. Lenton and Mr. Kennedy.

Senator Day: From a customs points of view, can the U.S. justifiably say that Canada Customs is not performing a level of inspection that is reasonable for containers that land in Canada and go on to the United States?

Mr. Goatbe: No, we can definitely say that that is not the case. In fact, we have had pilot projects with the Americans for some time taking a look at what is coming here versus what is coming to the U.S. from Canada. One of the 30-point action plan items is to look at in-transit containers and to put the U.S. targeters in place in Canada and Canadian targeters in place in the U.S. to further enhance our ability to identify any high-risk containers. There is no issue there. They are happy with what has been going on and will go on, and so are we.

Ms Nymark: With respect to air security, the Americans are satisfied with the cooperation they have received and with the way we are handling transborder passengers going into the United States from Canada. With respect to much of the security delays that you have probably experienced in terms of screening, the level of screening and the level of vigilance around that is far superior to what occurs in most airports in the United States, and the Americans acknowledge that. They have also asked for air marshals. We do not call them that, but they want a police presence on flights to Reagan Airport, and that has been done. Air Canada flights have started landing at Reagan Airport. We are working with the Americans in terms of preclearance to get that opened up again, and that seems to be moving fairly positively.

They have also asked for advance passenger information, and we have made changes to our legislation to accommodate that. From our perspective, the Americans are very comfortable with the air security measures we have put in place since September 11 and grateful for the amount of effort we have put into it, particularly in the days immediately following September 11.

La raison pour laquelle l'expression «B.C. bud» a connu tant de popularité était qu'il s'agissait d'une culture identifiable dirigée vers le Sud jusque dans une région particulière, et cette marijuana a joui d'une réputation qui a peut-être reçu plus de publicité que certains autres événements en cours. Toutefois, j'examinerai les données statistiques avant votre rencontre.

Le sénateur Day: Tout ce que vous pourrez nous fournir sera utile.

Monsieur Kennedy, vous vous apprêtez à produire le rapport sur le Québec. Il serait utile de l'avoir, de même que l'autre qui est dû sous peu. Dans l'optique des douanes ou des transports, y a-t-il des activités comparatives dont nous pourrions parler pour faire contrepoids aux plaintes des Américains au sujet de ce qui est dirigé vers le sud?

M. Goatbe: Du point de vue des douanes, M. Lenton et M. Kennedy ont tout dit au sujet du mouvement vers le nord.

Le sénateur Day: D'un point de vue douanier, les États-Unis ont-ils raison de dire que Douanes Canada n'assure pas un niveau d'inspection raisonnable des conteneurs que l'on débarque au Canada et qui sont ensuite acheminés vers les États-Unis?

M. Goatbe: Non. Nous pouvons affirmer catégoriquement que ce n'est pas le cas. En fait, nous avons mené deux projets pilotes de concert avec les Américains pendant quelque temps pour voir ce qui est acheminé ici par rapport à ce qui part du Canada pour aboutir aux États-Unis. Un des 30 points inscrits au plan d'action consiste à examiner les conteneurs en transit et à placer au Canada des agents américains et, vice-versa, aux États-Unis des agents canadiens qui nous permettront de mieux repérer les conteneurs à risque élevé. Cela ne pose pas de problème. Les Américains sont contents de ce qui se fait et de ce qui est prévu, tout comme nous.

Mme Nymark: En ce qui concerne la sécurité aérienne, les Américains sont satisfaits de la coopération qu'ils ont reçue et de la manière dont nous traitons les passagers à bord de vols transnationaux allant du Canada aux États-Unis. En ce qui concerne une grande partie des retards causés par les mesures de sécurité que vous avez probablement connus, le niveau d'examen et le niveau de vigilance est de loin supérieur à ce qui se fait dans la plupart des aéroports américains, ce que reconnaissent les Américains. Ils ont aussi demandé que soient présents à bord des appareils des policiers des airs. Nous ne les appelons pas ainsi, mais ils veulent que des policiers soient présents à bord des vols à destination de l'aéroport Reagan, ce qui a été fait. Les vols d'Air Canada ont commencé à atterrir à cet aéroport. Nous travaillons de concert avec les Américains au pré-dédouanement afin d'accélérer le processus, et cela semble bien se dérouler.

Ils ont aussi demandé la mise en place d'un système d'information préalable sur les voyageurs, et nous avons apporté des modifications à nos lois pour le permettre. De notre point de vue, les Américains sont très à l'aise avec les mesures de sécurité aérienne que nous avons mises en place depuis le 11 septembre et ils nous sont reconnaissants des efforts que nous avons déployés pour le faire, particulièrement durant les jours qui ont immédiatement suivi le 11 septembre.

Senator Day: The other side of that issue is that we are satisfied with what they are doing and the fact that they are giving us their lists and manifests the way they have asked us to do.

Ms Nymark: All of this is reciprocal.

Senator Meighen: Mr. Goatbe, if a container lands in Halifax, it would be inspected by Canada Customs, correct?

Mr. Goatbe: Correct.

Senator Meighen: Then if it goes on a train toward Chicago, do the Americans then inspect it again at the border?

Mr. Goatbe: They do.

Senator Meighen: Is there any way to cut out that step through negotiation?

Mr. Goatbe: There is, and that is one part of the 30-point action plan. With respect to in-transit containers, when they land in Halifax or Newark, but particularly in Halifax, the biggest issue J.S. Customs has had with those trains leaving Toronto for Chicago is they contain many containers that have come from offshore. Given that we will put into place screening of those in-transit containers at first points of arrival in Halifax, the risk associated with that train will dissipate. One thing we are hoping to look at doing in conjunction with in-transit container targeting is piloting a post-clearance review in Chicago, as opposed to stopping the train in Port Huron on its way to Chicago. We hope to pursue that as part of the 30-point plan.

Senator Meighen: Will they still want to inspect it in Chicago at the final destination?

Mr. Goatbe: Yes. They will want to look at it for trade purposes, to a large extent. Because they will be able to target and look at containers at Halifax, they will not be as concerned about stopping that train in Port Huron. They will let it go directly to Chicago. That is one of the pilot projects we have on the table.

Senator Day: Is anyone talking about open borders in terms of why we try to line up security people along the border between Canada and the United States? Why do we not just let the national laws take effect? If a person is doing something that the authorities do not want him or her to do, when that person gets to the United States, that person is violating U.S. law as soon as he or she goes across the border.

Ms Atkinson: When we look at the movement of people, we find the Americans have agreed that border control has to start long before you get to the 49th parallel. The 49th parallel, the land border and our international airports will continue to be important because there will always be the need to have a geopolitical line that divides. When talking about our shared responsibility in the context of the flow of people, we need to look at what we do at the first point there is an opportunity for us to identify the risk. In the context of movement of people, that starts overseas at visa

Le sénateur Day: L'autre côté de l'équation, c'est que nous sommes satisfaits de ce qu'ils font et du fait qu'ils nous fournissent leurs listes et manifestes tout comme ils nous ont demandé de le faire.

Mme Nymark: Tout est réciproque.

Le sénateur Meighen: Monsieur Goatbe, si un conteneur est débarqué à Halifax, il est inspecté par Douanes Canada, n'est-ce pas?

M. Goatbe: C'est juste.

Le sénateur Meighen: Si on le transporte ensuite vers Chicago à bord d'un train, les Américains l'inspectent-ils eux aussi à la frontière?

M. Goatbe: Oui.

Le sénateur Meighen: Y a-t-il moyen, par la négociation, de sauter cette étape?

M. Goatbe: C'est possible, et cela fait partie du plan d'action en 30 points. Pour ce qui est des conteneurs en transit, quand ils débarquent à Halifax ou à Newark, mais plus particulièrement à Halifax, la plus grande difficulté que causent aux Douanes américaines ces trains qui partent de Toronto à destination de Chicago, c'est qu'ils transportent de nombreux conteneurs venus de l'étranger. Étant donné que nous allons mettre en place un mécanisme d'examen de ces conteneurs en transit dès le point d'entrée à Halifax, le risque associé aux trains diminuera. Nous espérons entre autres examiner la possibilité de combiner au repérage des conteneurs en transit un projet pilote d'examen post-déouanement à Chicago, par opposition à l'idée de stopper à Port Huron le train à destination de Chicago. Nous espérons pouvoir le faire dans le cadre du plan d'action de 30 points.

Le sénateur Meighen: Tiendront-ils toujours à l'inspecter à Chicago, à sa destination finale?

M. Goatbe: Oui. Ils voudront l'inspecter à des fins commerciales, dans une grande mesure. Parce qu'ils seront capables de repérer et d'examiner les conteneurs à Halifax, ils ne tiendront pas autant à arrêter le train à Port Huron. Ils le laisseront suivre son parcours jusqu'à Chicago. C'est l'un des projets pilotes sur la table actuellement.

Le sénateur Day: Est-il question à la table du principe de la frontière ouverte en termes de pourquoi nous essayons de faire correspondre le nombre d'agents de sécurité le long de la frontière entre le Canada et les États-Unis? Pourquoi ne laissons-nous pas simplement les lois nationales prendre effet? Si quelqu'un fait quelque chose qui est interdit, lorsque cette personne atteint les États-Unis, elle enfreint la loi américaine dès qu'elle met le pied en territoire américain.

Mme Atkinson: Quand il est question de la circulation des personnes, nous nous sommes entendus avec les Américains sur le fait que le contrôle à la frontière doit débiter bien avant qu'on atteigne le 49^e parallèle. Le 49^e parallèle, la frontière terrestre et nos aéroports internationaux continueront d'être importants parce qu'il sera toujours nécessaire d'avoir une ligne géopolitique qui divise les deux pays. Quand il est question de nos responsabilités partagées à l'égard de la circulation des personnes, il faut s'arrêter à ce que nous faisons dès qu'il est possible de repérer le risque.

posts abroad, where people go through a screening process in order to obtain a document to get on a plane to come to Canada or the United States. If individuals do not require a visa or they circumvent that requirement, they will get on a plane at the international airport. This gives us another opportunity to intercept them and to identify individuals who may pose a threat to either Canada or the United States. When they are in transit through other countries, they can get off one plane and on to another, then finally into international airports and finally across the border. That does not mean that the border is not important. It does not mean that we will not continue to apply our respective laws.

In the 30-point action plan, we talk about visa convergence, which is not necessarily having exactly the same visa policies and the same immigration policies. However, we are talking about identifying where they converge and where we can learn from each other, where we are causing problems in terms of respective laws and processes, and where we can narrow differences that are causing us problems. It does not mean that we will end up having exactly the same laws, but we will share many similarities. As Mr. Kennedy explained in terms of law enforcement, there is much we share and there will be many common elements, but there will always continue to be differences.

Mr. Kennedy: I will put on my prosecution investigative hat. The border points are very useful in terms of choke points and funnel points for people to come into the country who you may be interested in. You have special powers there.

The courts have recognized that when you enter a country your expectations of privacy are different than if you are just wandering the streets in terms of your section 8 Charter rights. Things can be done at the point of entry in terms of search and seizure, such as searching your luggage and requiring you to identify yourself, all feed material that would assist in identifying you as a potential terrorist. The borders are important in terms of a tool to allow us to continue investigations. It is not just a case of trade that is whipped through the border. All I am saying is that for enforcing safety and security in the two countries, the border is an important investigative tool.

Mr. Allen: There is no question that this issue is open for debate. One could move to an open border, but right now we have different tariffs. We do not have labour mobility. We have mutual recognition on some items, but we certainly do not have enough. Customs is still regulating hundreds of products, and we are not there yet on that matter.

The border is operating. If we are to move to something like an open border, we will have to get through a number of these issues, and it is not clear that all Canadians or Americans want to go there. Traditionally, the Americans have been much more enforcement-oriented than us. There is a view that the Americans are trying to take down the border and open it up. I think you

Dans ce contexte, c'est à l'étranger qu'il faut commencer, dans les missions qui émettent des visas, où les gens sont soumis à un processus d'examen en vue d'obtenir un document qui leur permet de prendre l'avion jusqu'au Canada ou aux États-Unis. Si ces personnes n'ont pas besoin de visa ou qu'elles contournent l'exigence, elles prendront l'avion à un aéroport international. Cela nous offre une autre occasion de les intercepter et de repérer celles qui pourraient représenter une menace pour le Canada ou les États-Unis. Quand ces personnes sont en transit, c'est-à-dire qu'elles passent par d'autres pays, elles peuvent descendre de l'avion et en prendre un autre, puis passer par des aéroports internationaux et franchir la frontière. Cela ne signifie pas que la frontière n'a pas d'importance. Cela ne signifie pas que nous allons cesser d'appliquer nos lois respectives.

Dans le plan d'action de 30 points, il est question de convergence de la politique en matière de visa, ce qui ne veut pas forcément dire que les politiques seront les mêmes, qu'il s'agisse de visa ou d'immigration. Toutefois, il est question de repérer les points de convergence et ce que nous pouvons apprendre les uns des autres, ce que nous faisons qui pose des problèmes pour l'application des lois et des processus de l'autre et où nous pouvons réduire les écarts qui posent problème. Cela ne signifie pas que nous finirons par avoir exactement les mêmes lois, mais il y aura de nombreuses similitudes. Comme M. Kennedy l'a expliqué, en ce qui concerne l'exécution de la loi, nous avons beaucoup en commun de sorte qu'il y aura de nombreux éléments communs, mais il y aura aussi toujours des différences.

M. Kennedy: Je vais maintenant changer de chapeau et parler de pouvoirs et de droits. Les postes frontières sont très utiles. Ils servent ni plus ni moins de points de passage obligé où doivent se présenter les personnes qui souhaitent entrer au pays et qui vous intéressent. Vous avez des pouvoirs spéciaux en la matière.

Les tribunaux ont reconnu qu'à l'entrée dans un pays, les attentes concernant la protection de la vie privée aux termes de la Charte des droits ne sont pas les mêmes que si l'on ne fait que se promener dans la rue. Au point d'entrée, on peut faire une perquisition et une saisie, par exemple fouiller les bagages et exiger que la personne s'identifie, autant de moyens qui vous aident à repérer d'éventuels terroristes. Les frontières sont importantes comme moyens de poursuivre les enquêtes. Il n'y a pas que du commerce à la frontière. Tout ce que je dis, c'est que pour assurer la sécurité des deux pays, la frontière est un outil d'enquête important.

M. Allen: Il y a là incontestablement matière à débat. On pourrait s'orienter vers une frontière ouverte, mais pour l'instant, nous imposons des tarifs différents. Il n'y a pas de mobilité de la main-d'œuvre. Il y a une reconnaissance réciproque à certains égards, mais il n'y en a certes pas suffisamment. Les Douanes continuent de réglementer des centaines de produits, et nous n'en sommes pas encore au véritable libre-échange.

La frontière est efficace. Si nous souhaitons adopter le principe de la frontière ouverte, il faudra régler un certain nombre de ces questions et il n'est pas clair que c'est ce que souhaitent tous les Canadiens ou tous les Américains. Les Américains ont toujours insisté beaucoup plus que nous sur l'exécution de la loi. Certains croient que les Américains tentent d'abolir la frontière et de

would find that many in those agencies are not interested in removing the border at all.

Senator Day: Have they become more enforcement oriented post-September 11?

Mr. Allen: Yes, and before that date as well.

The Chairman: Mr. Kennedy, you talked about the border serving as a choke point. Mr. Allen, you talked about the fact that we have different tariffs and do not have labour mobility. What problems are the Europeans having now that they do not have borders, as it relates to the security questions that you were addressing and the value of the choke point?

Mr. Lenton: The problem with that is that the border is only as strong as the weakest link. The difference in that context is that there are various jurisdictions from which you can enter the European Economic Community. Once people are inside the EEC, it becomes very difficult to reconcile issues. For example, controlling immigration and refugees and who makes claims and where they make the claims becomes very problematic. From a law enforcement perspective it is difficult. Europol is trying to forge a way of dealing with jurisdictional issues. Eurojust is trying to deal with how to collect evidence and approach problems in the various jurisdictions. The jurisdictional issue is making their lives more complicated from an enforcement perspective.

Ms Atkinson: Perhaps I can speak a little about the immigration context. A number of European countries have formed a Schengen zone, which is a common visa zone, where those countries have agreed they will have common visa issuance. However, there are distinctions even in the Schengen zone. There is a white list and a black list, and then a grey list where it is optional. Some countries in the Schengen zone will require visas and some will not. Even in that context, it is not a completely harmonized visa program.

One of the key components of making that system work is a shared database, a Schengen data base, where all individuals who apply for visas into the Schengen zone are in a common data base that all of those countries can share. Obviously, information sharing is a key part of what we are trying to do with our colleagues in the United States and making sure we have access to the same type of information on individuals who may pose a problem for us.

On the refugee side, as Mr. Lenton mentioned, they have had in place for some time the Dublin Convention, a third-country convention, similar to what we are trying to do with the Americans, where individuals are sent back to the European country that they first arrived in with respect to claiming refugee status. The difficulty is you are dealing with undocumented people. You do not know where they have come from and who they are. It is very difficult to send people back to a country when you are not sure that they actually came from that country in the first place.

l'ouvrir. Vous découvririez selon moi dans ces organismes bien des gens auxquels l'idée d'éliminer complètement la frontière ne plaît pas du tout.

Le sénateur Day: Cette insistance sur l'exécution de la loi est-elle plus forte depuis le 11 septembre?

M. Allen: Oui, et avant cette date aussi.

Le président: Monsieur Kennedy, vous avez dit que la frontière est un point de passage obligé. Monsieur Allen, vous avez mentionné que nous appliquons différents tarifs et qu'il n'y a pas de mobilité de la main-d'oeuvre. À quels problèmes sont confrontés les Européens maintenant qu'ils n'ont plus de frontière, en ce qui concerne les questions de sécurité dont vous parliez et l'utilité du point de passage obligé?

M. Lenton: Le hic, c'est que l'utilité de la frontière est fonction de son chaînon le plus faible. La différence dans ce contexte, c'est que vous pouvez entrer dans la Communauté économique européenne en passant par diverses juridictions. Une fois à l'intérieur de la CEE, il devient très difficile de régler les problèmes. Par exemple, le contrôle de l'immigration et des réfugiés, de ceux qui présentent une demande et de l'endroit où ils le font, devient très problématique. Du point de vue de l'exécution de la loi, c'est très difficile. Europol essaie de trouver un moyen de régler les problèmes d'ordre juridictionnel. Eurojust tente de régler les problèmes soulevés par la collecte de la preuve et d'aborder les problèmes des diverses juridictions. Les questions de compétence leur compliquent la vie.

Mme Atkinson: Je puis peut-être parler un peu du contexte de l'immigration. Plusieurs pays européens ont formé un espace Schengen, soit une zone de visa commun, un espace au sein duquel les pays se sont mis d'accord pour émettre un visa commun. Toutefois, il existe des différences même au sein de l'espace Schengen. Il existe une liste blanche et une liste noire, et une liste grise lorsque c'est possible. Certains pays de l'espace Schengen exigeront des visas, d'autres pas. Même dans ce contexte, le programme de visas n'est pas tout à fait harmonisé.

Un des éléments clés de l'efficacité du système est une base de données partagée, une base de données Schengen, dans laquelle toutes les personnes qui demandent des visas pour entrer dans l'espace Schengen sont répertoriées et à laquelle tous ces pays ont accès. Manifestement, le partage de l'information est un élément clé de ce que nous allons tenter de faire avec nos collègues des États-Unis, et il faudra faire en sorte d'avoir accès au même genre d'information sur les personnes qui pourraient nous poser problème.

Du côté des réfugiés, comme l'a mentionné M. Lenton, ils ont en place depuis quelque temps déjà la Convention de Dublin, une convention de tiers pays similaire à ce que nous tentons de faire avec les Américains, aux termes de laquelle les personnes sont refoulées vers le pays européen où elles ont d'abord revendiqué le statut de réfugié. La difficulté, c'est que l'on traite avec des personnes qui n'ont pas de documents. On ignore d'où elles viennent et qui elles sont. Il est très difficile de refouler vers un pays des personnes quand vous n'êtes pas sûr qu'elles sont effectivement venues de ce pays au départ.

We will be looking at other examples in the context of international zones. The entrance to the Chunnel between France and the U.K. is an international zone of a sort. Clearly, that is one of the examples we want to look at as we work on some of the things that Mr. Goatbe was talking about in terms of international zones at our shared border with the Americans. There are clearly some examples there for us to learn from.

Mr. Kennedy: There may be one thing I can add because that is not just a jurisdictional issue. Canada has unique geography that can work to our advantage. The only way you can get to Canada from outside this jurisdiction is to either swim a long way, take a boat, fly in, or come across the U.S. border. We are uniquely positioned geographically such that if we are dealing with criminal or terrorist elements, a good collaboration with American colleagues protects our southern flank. If we have good enforcement of our points of entry, the choke points, we can do things more effectively than another country that has 13 or 15 countries bordering it.

The other thing is how our colleagues in Europe have reacted to the jurisdictional issue. One of the things they are looking at is Europol, where they have to start thinking of not just national police forces. Now they are dealing with people inside the EU who can move back and forth. That is creating a different dynamic in terms of how they harmonize their laws and whether they have to create a European police force. Now they are going to look at some of these things. This is causing challenges in terms of how they enforce things and what laws are enforced and what powers are given to a super body.

Mr. Lenton: Europol is a group that we are trying to become engaged with and involved with, particularly on the intelligence side of things. They are really at their beginnings as far as an agency, and they are starting to find their territory amongst the European policing community.

Another practical example that I could cite is the case of ecstasy, a designer club drug. The Netherlands are very much a source country for that particular product, for whatever reason. The difference that the jurisdiction makes is that a person can acquire the ecstasy in Holland, drive to Spain and then depart Spain to come to North America. That means that they have to pay attention to that particular product in all of the ports of entry, as opposed to checking in the first country the person would come to after leaving Holland, or the emphasis could be put on the airport from which they were leaving. Given that they can move freely between all the jurisdictions, you have to have all of your enforcement agencies in all the jurisdictions alive to the fact this product might be moved through their jurisdictions. It makes life a bit more complicated and difficult to work through.

Senator Atkins: I want to go back to a question that Senator Day had with regard to air marshals. Is Air Canada now providing air marshals at random between destinations in Canada and the U.S.?

Nous allons examiner d'autres exemples dans le contexte des zones internationales. L'entrée du Chunnel reliant la France au Royaume-Uni est une espèce de zone internationale. Manifestement, c'est l'un des exemples sur lesquels nous souhaitons nous pencher lorsque nous chercherons à régler certains problèmes dont parlait M. Goatbe en rapport avec les zones internationales situées à la frontière que nous partageons avec les Américains. Il existe de toute évidence des exemples dont nous pouvons tirer des enseignements.

M. Kennedy: Je pourrais peut-être ajouter un point, car le problème n'est pas que juridictionnel. Le Canada a une géographie unique qui peut l'avantager. La seule façon d'entrer au Canada de l'extérieur est soit de nager longtemps, de prendre un bateau ou un avion ou de franchir la frontière terrestre avec les États-Unis. Notre position géographique est telle que, si nous avons affaire à des éléments criminels ou terroristes, une bonne collaboration avec nos homologues américains protège notre flan méridional. Si nous appliquons bien les lois à nos postes frontières, aux points de passage obligé, nous pouvons être beaucoup plus efficaces qu'un pays qui a des frontières communes avec 13 ou 15 autres pays.

Par ailleurs, il faut voir aussi comment nos collègues européens ont réagi à la question de juridiction. Ils examinent entre autres Europol, car il faut commencer à penser en fonction d'autre chose que des simples forces policières nationales. Ils doivent maintenant composer avec des personnes à l'intérieur de l'Union européenne qui peuvent se déplacer comme elles le veulent. Cela change la dynamique quant à la façon d'harmoniser les lois et de savoir s'il faut créer une force policière européenne. Ils vont maintenant s'arrêter à ce genre de questions. Cela leur pose des défis en termes de faire respecter la loi, des lois à faire respecter et des pouvoirs à conférer à un organe supranational.

M. Lenton: Europol est un groupe avec lequel nous essayons d'établir des relations de travail, particulièrement pour ce qui est des renseignements de sécurité. L'organisme en est en réalité à ses balbutiements et il ne fait que commencer à délimiter son territoire au sein du milieu policier européen.

Je citerais, comme autre exemple concret, la drogue de confection «ecstasy». Les Pays-Bas en sont une très bonne source, peu importe la raison. À cause de querelles de juridiction, on peut acheter de l'Ecstasy en Hollande, se rendre en auto jusqu'en Espagne, puis quitter l'Espagne à destination de l'Amérique du Nord. Cela signifie qu'il faut porter attention à ce produit particulier à tous les points d'entrée, plutôt que de simplement vérifier dans le premier pays où débarquerait la personne après avoir quitté la Hollande, ou encore on pourrait insister sur l'aéroport d'où elle vient. Étant donné que les gens peuvent circuler librement au sein de toutes les juridictions, il faut que tous les organismes d'exécution de la loi de toutes les juridictions soient au courant du fait que le produit pourrait passer par chez eux. Cela rend la vie un peu plus compliquée et un peu plus difficile.

Le sénateur Atkins: J'aimerais revenir à la question qu'a posée le sénateur Day au sujet des policiers de l'air. Y a-t-il des policiers de l'air à bord de vols d'Air Canada choisis au hasard à destination du Canada et des États-Unis?

Ms Nymark: They are currently doing so on all flights to Reagan International Airport. That was one of the conditions to resume service to Reagan International Airport.

Senator Banks: We were told by other folks that it was not all flights.

Ms Nymark: It will be random to other destinations, but it was a condition flying into Reagan.

Mr. Allen: Reagan is in a unique position, 15 minutes from the Pentagon.

Mr. Lenton: There are flights to Dulles in Washington that do not require air marshals, but as a precondition, every flight that goes to Reagan has to have an air marshal on it. That is a condition of landing rights. We are engaged in the process. The first group flew from Toronto. We have just started similar flights out of Montreal in the last week or so. As we are able to ramp up our capacity, then we will do random flights on other airlines.

Senator Atkins: Are they putting them on flights to other destinations internationally?

Mr. Lenton: Once the program is fully staffed and functional, it will be random. There will be a risk-assessment process and we will choose on which flights, both domestic and international, there will be air marshals potentially onboard.

Senator Atkins: What training will air marshals have?

Mr. Lenton: They have an extensive training package, although I do not have the details. In the short term, we have used our emergency response teams; these individuals have a higher level of weapons training. We have used the ERTs in the first instance.

Senator Atkins: Are they attached to the RCMP?

Mr. Lenton: Yes, they are all members of the RCMP.

Senator Atkins: You mentioned Bill C-44, which received Royal Assent before Christmas. That legislation guarantees that manifests will be given to the Americans. However, there was no reciprocal agreement in the bill, and I can only assume the Americans will also provide manifests.

How will customs process these manifests, if they are not completed until a plane almost leaves the ground and arrives at a Canadian destination? How can that be dealt with?

Ms Atkinson: I will start and then hand it over to my colleague. We are working closely with customs. Bill C-44 gave authority for Air Canada to provide manifest information to the Americans. There is legislation that allows CCRA and Citizenship and Immigration — the respective two agencies — to collect advance passenger information and passenger name record information from all airlines flying to Canada. We will be working with CCRA to set up a system that will allow us to receive that information.

Mme Nymark: Il y en a actuellement à bord de tous ses vols à destination de l'aéroport international Reagan. C'était une des conditions posées pour pouvoir assurer des liaisons avec cet aéroport.

Le sénateur Banks: D'autres nous ont dit que ce n'était pas sur tous les vols.

Mme Nymark: Ce sera aléatoire pour d'autres destinations, mais c'était une condition pour atterrir à l'aéroport Reagan.

M. Allen: La situation de l'aéroport Reagan, qui se trouve à 15 minutes du Pentagone, est très particulière.

M. Lenton: La présence de policiers des airs n'est pas requise pour tous les vols à destination de l'aéroport Dulles, à Washington, mais elle l'est pour tous ceux à destination de l'aéroport Reagan. C'est une condition d'atterrissage. Nous participons à l'opération. Le premier groupe est parti de Toronto. Nous venons de commencer depuis la semaine dernière ou à peu près à doter certains vols de policiers à partir de Montréal. À mesure que nous pourrions accroître notre capacité, nous affecterons des policiers de façon aléatoire dans les avions d'autres compagnies.

Le sénateur Atkins: Y en aura-t-il sur des vols internationaux?

M. Lenton: Quand le programme sera appliqué intégralement avec tout le personnel voulu, leur présence sera aléatoire. Nous évaluerons les risques et nous choisirons à bord de quels vols intérieurs et internationaux il pourra y avoir des policiers des airs.

Le sénateur Atkins: Quelle formation recevront ces policiers?

M. Lenton: Ils reçoivent une formation complète, bien que je n'aie pas de détails à ce sujet. À court terme, nous avons fait appel à nos groupes tactiques d'intervention; ces policiers sont spécialisés dans le maniement des armes. Nous avons fait appel à nos GTI pour commencer.

Le sénateur Atkins: Font-ils partie de la GRC?

M. Lenton: Oui, ils sont tous membres de la GRC.

Le sénateur Atkins: Vous avez parlé du projet de loi C-44, qui a reçu la sanction royale avant Noël. Cette mesure législative garantit que des manifestes seront fournis aux Américains, mais elle ne prévoit pas d'accord de réciprocité, et je ne peux que présumer que les Américains fourniront eux aussi des manifestes.

Comment ces manifestes seront-ils traités par les douanes, s'ils ne sont pas remplis avant que l'avion ait presque décollé et atteint une destination canadienne? Comment cela peut-il fonctionner?

Mme Atkinson: Je vais d'abord répondre avant de laisser la parole à mon collègue. Nous travaillons en étroite collaboration avec les douanes. Le projet de loi C-44 autorise Air Canada à fournir des informations détaillées aux Américains. Il y a une loi qui permet à l'ADRC et à Citoyenneté et Immigration — les deux organismes responsables — de recueillir des informations préalables sur les voyageurs et sur les dossiers passagers auprès de toutes les compagnies aériennes qui circulent au Canada. Nous travaillons en collaboration avec l'ADRC pour établir un système qui nous permettra de recevoir ces informations.

There are two pieces of information: the advance passenger information, which is the manifest, and the passenger name record, which is information that would be received in advance of a plane leaving. We intend to use that information in an intelligent way to identify individuals who are booked on a flight. Passenger name record information then provides the opportunity to take action if it is required, to intercept individuals before they actually board the plane. Advance passenger information provides information in advance of the arrival of an aircraft, thus allowing you to take appropriate action when that aircraft arrives. That action might involve meeting the plane at the gate and dealing with individuals, who may be of concern, as soon as they disembark; or it may involve dealing advance notification to the PIL line or to immigration secondary that the individual requires closer scrutiny.

There are different ways the information can be used. We hope to be able to use that information to identify not only individuals but also trends, in terms of the sorts of people that travel. In the discussions with the Americans about the Smart Border Declaration, we have been looking at ways to collaborate, particularly at our international airports, through the use of joint passenger analysis units. In that way, we would be able to identify and share our analyses of the information, and identify trends and share that information with the agencies involved.

Senator Atkins: Would that apply to cruise ships and trains as well?

Mr. Allen: It could apply to them as well.

I do not think there is much to add to that, other than a response to your question about processing that information. I said earlier that we are in the process of developing risk-based systems. We have systems now for commercial shipments. Everything that enters Canada is run through one of our databases to identify whether there are any hits against it for anything that is at risk. We will do the same with the API information. We are in the process of developing that now, and, as Ms Atkinson said, we will be looking to the U.S. because they have more experience with API systems, to determine best practices and any other information they may be willing to share with us, to ensure that we put an efficient and effective system in place.

Senator Atkins: Mr. Allen indicated in his opening comments that the activity has increased 12 per cent over each of the last 10 years. That is well over 100 per cent. How have you been able to match those increases to the manpower?

Mr. Allen: Do you mean manpower at the border?

Senator Atkins: At the borders — at customs.

Mr. Allen: I will let my colleagues answer that. We were trying to say that we have been meeting with our colleagues across the border in recognition of the fact that things were beginning to clog. As Mr. Goatbe said earlier, we have been doing better on our side of the border than the Americans have been doing on their side. However, problems have clearly begun, in respect of infrastructure, total numbers, bridges and tunnels.

Il y a deux types d'information: les informations préalables sur les voyageurs, c'est-à-dire le manifeste, et les dossiers passagers, c'est-à-dire les informations qu'on aurait obtenues avant le départ de l'avion. Nous comptons utiliser ces informations de façon intelligente pour identifier ceux qui ont réservé une place sur un vol. Les dossiers passagers nous permettent de prendre des mesures, le cas échéant, pour intercepter des passagers avant qu'ils montent dans l'avion. Les informations préalables sur les voyageurs fournissent des renseignements avant l'arrivée d'un avion, ce qui nous permet d'intervenir quand l'avion arrive. Ainsi, nous pourrions nous présenter au quai d'embarquement pour recevoir les personnes visées à leur descente de l'avion; nous pourrions aussi signaler à l'avance à la ligne d'inspection primaire ou à l'examen secondaire de l'immigration qu'une personne doit être surveillée de près.

Les informations peuvent être utilisées de différentes façons. Nous espérons pouvoir utiliser les renseignements non seulement pour identifier des personnes mais aussi déterminer des tendances concernant le genre de personnes qui voyagent. Dans nos discussions avec les Américains sur la déclaration de frontière efficace, nous avons cherché des moyens de collaborer, particulièrement dans nos aéroports internationaux, grâce à des services communs d'analyse sur les passagers. Ainsi, nous serions en mesure d'analyser des informations, de les partager et de déterminer des tendances avec les organismes concernés.

Le sénateur Atkins: Ces mesures s'appliqueraient-elles aussi aux bateaux de croisière et aux trains?

M. Allen: Elles pourraient.

Je ne pense pas qu'il y ait grand-chose à ajouter à cela, sauf au sujet de votre question sur le traitement des informations. J'ai déjà dit que nous étions en train d'élaborer des systèmes fondés sur les risques. Ces systèmes existent déjà pour les envois commerciaux. Tout ce qui entre au Canada est vérifié dans l'une de nos bases de données pour déterminer s'il y a des risques. Nous ferons la même chose dans le cas des informations préalables sur les voyageurs. Nous sommes en train d'élaborer un système et, comme Mme Atkinson l'a dit, nous allons nous inspirer des États-Unis qui ont plus d'expérience en la matière pour établir les meilleures pratiques et obtenir toutes les autres informations qu'ils voudront bien nous transmettre, afin de pouvoir mettre en place un système efficace.

Le sénateur Atkins: M. Allen a indiqué dans sa déclaration que l'activité avait augmenté de 12 p. 100 au cours de chacune des dix dernières années. Cela fait plus que 100 p. 100. Comment avez-vous été en mesure de répondre à ces augmentations en termes d'effectifs?

M. Allen: Parlez-vous des effectifs à la frontière?

Le sénateur Atkins: À la frontière, aux douanes.

M. Allen: Je vais laisser mes collègues vous répondre. Nous avons rencontré nos collègues de l'autre côté de la frontière, conscients du fait qu'il commençait à y avoir des engorgements. Comme M. Goatbe l'a dit plus tôt, nous avons fait mieux de notre côté de la frontière que les Américains du leur. Cependant, on a clairement commencé à avoir des problèmes, qui touchent l'infrastructure, l'achalandage, les ponts et les tunnels.

Senator Atkins: That is an incredible increase.

Mr. Allen: It is a phenomenal increase.

Senator Day: You predicted 10 per cent for the years to come. Did you not tell us that?

Mr. Allen: No, I did not.

Senator Day: That is what I wrote down.

Mr. Goatbe: We have survived over the last 10 years by moving to electronic commerce, so that we can receive data about commercial shipments faxed to us in advance of a shipment's arrival. We do not have to dedicate staff to picking up pieces of paper and keying information into the computer. We have electronic data that is run against our databanks; it puts the information in front of a customs inspector, who then makes the decision. That has really helped to minimize the effort that we have to expand on release processing for commercial shipments.

In addition, almost 70 per cent of the shipments that arrive at the land border today are what we call pre-arrival processing; hence, we have the information in advance. We have run them through our systems and the customs inspector has looked at it and made a decision. We have not communicated that decision to the drivers of the trucks, but the decision is ready and waiting. When they arrive at the primary inspection booth, they enter the transaction number and the recommendation comes up, rather than refer the drivers to the secondary lane, which involves a time-consuming process.

More than anything else, those are the two things that have helped us survive these significant increases. We need to continue the process to minimize what we do, particularly for low-risk shipments, so that we can focus our resources on the high-risk shipments.

Senator Atkins: I understand that your containers are not inspected at random, that they are selected for inspection by virtue of the paperwork that you are receiving. Is that correct?

Mr. Goatbe: We select them based on risk assessment — what high risk and what is not high risk. Occasionally, we will look at it from a random perspective. A customs inspector always has the option to identify one for examination.

Senator Atkins: We were told that in Halifax, for instance, your inspection rate is between 2 and 3 per cent.

Mr. Goatbe: In general, that is correct.

Senator Atkins: In Halifax, we heard from witnesses presenting labour and from CCRA witnesses. Of course, we received two different presentations, but both groups concentrated on the issue of training for permanent staff, students and temporary staff. Can you tell us if there has been a reassessment of that and where it will lead?

Ms Atkinson: I will attempt to answer that question because it is something we share in that both customs and immigration have people at the border. We work together in trying to ensure that customs officers on the PIL line have adequate training in the migration Act and regulations, so that they are able to identify

Le sénateur Atkins: C'est une augmentation incroyable.

M. Allen: C'est phénoménal.

Le sénateur Day: Vous avez prévu 10 p. 100 pour les années à venir. N'est-ce pas ce que vous nous avez dit?

M. Allen: Non.

Le sénateur Day: C'est ce que j'ai écrit.

M. Goatbe: Nous avons réussi à nous tirer d'affaire depuis dix ans grâce au commerce électronique, parce que nous pouvons recevoir par télécopieur avant leur arrivée des renseignements sur les envois commerciaux. Il n'est pas nécessaire de charger des employés de réunir des formulaires et d'entrer des données dans l'ordinateur. Les données électroniques sont analysées par nos banques de données et sont fournies à l'inspecteur des douanes qui doit ensuite prendre une décision. Cela nous a vraiment aidé à limiter l'ajout de ressources pour le dédouanement des envois commerciaux.

De plus, presque 70 p. 100 des marchandises ont été vérifiées avant leur arrivée à un point frontalier, et nous avons donc l'information à l'avance. Nous les avons inscrites dans nos systèmes et l'inspecteur des douanes les a examinées et a pris une décision. La décision n'a pas été communiquée aux chauffeurs de camions, mais elle est prête à l'être. Quand les chauffeurs arrivent à la ligne d'inspection primaire, ils entrent le numéro de transaction et la recommandation apparaît; ainsi les chauffeurs n'ont pas à se soumettre à une deuxième inspection, ce qui fait gagner beaucoup de temps.

Ce sont ces deux mesures, plus que toute autre, qui nous ont aidé à absorber ces hausses importantes. Nous devons continuer dans ce sens pour limiter nos interventions, surtout dans le cas des envois à faible risque, afin de pouvoir orienter nos ressources sur les envois à risque élevé.

Le sénateur Atkins: Je crois comprendre que les conteneurs ne sont pas inspectés de façon aléatoire, qu'ils sont inspectés en fonction des documents que vous recevez, n'est-ce pas?

M. Goatbe: Nous les sélectionnons en fonction de l'évaluation des risques, c'est-à-dire ce qui représente un risque élevé et ce qui n'en représente pas un. À l'occasion, nous allons procéder de façon aléatoire. L'inspecteur des douanes a toujours la possibilité de demander un examen.

Le sénateur Atkins: On nous a dit qu'à Halifax, par exemple, le taux d'inspection se situe entre 2 et 3 p. 100.

M. Goatbe: En général, c'est exact.

Le sénateur Atkins: À Halifax, nous avons entendu des représentants des travailleurs et de l'ADRC, qui nous ont évidemment donné deux sons de cloche différents; mais les deux ont mis l'accent sur la formation du personnel permanent, des étudiants et des employés temporaires. Pouvez-vous nous dire si on a réévalué la question et à quoi cela va mener?

Mme Atkinson: Je vais essayer de répondre à la question parce que c'est un secteur qui touche nos deux organisations, du fait que les douanes et l'immigration ont toutes les deux du personnel à la frontière. Nous collaborons pour nous assurer que les douaniers à la ligne d'inspection primaire connaissent suffisamment bien la loi

those individuals who come to them and need to be referred to secondary and for immigration. It is a challenge to keep on top of that, particularly in the peak periods when we have students working on the PIL line, and when we may have summer students also working in secondary.

From the immigration perspective, we now have an opportunity because we will be implementing a new Immigration Act. The issue of training of our partners, specifically customs, on the PIL line has been very much a feature of our plans for training.

As we move to new legislation and training, we consider doing more self-study modules and computer-based training because it is not easy to put people in classroom training situations all the time. We need to move towards more innovative ways of delivering the training and we are clearly looking in the context of our new legislation.

Senator Atkins: Will you increase the number of permanent staff?

Ms Atkinson: Similar to our customs colleagues, we received additional monies in the first announcement that the government made, and then some further monies in the budget, part of which will go to increasing staff in our high volume ports. Yes, we are looking at increasing our staff somewhat, particularly at our busiest ports.

Senator Atkins: It was mentioned that some years the budgets for your departments went down.

Ms Atkinson: Yes, we were one of the departments most affected during the period of program review. We did have some fairly significant cuts in workforce during that period of time. We have been fortunate to receive increases in our resources through a number of initiatives, and we are obviously grateful to have received some additional resources in the current budget round as well.

Mr. Goatbe: When we talked about the increase in commercial volumes, it is fair to say our resources probably did not go down. If they went down, they went down slightly. There was an increase in commercial volumes with resource levels remaining flat. We survived by using electronic commerce and pre-arrival processing. Going into the next few years we are adding 130 customs inspectors at airports and seaports where we believe the risk to be greatest, and we are also investing significantly in X-ray technology and a variety of other systems to help us be more effective. Additional training for staff will go along with that to ensure that they are comfortable using the new systems and the new technology.

As Ms Atkinson indicated, we will use system-based training so that we will have a scenario where we bring people into Ottawa, train the trainers and then send them out. This is probably a much more efficient system which allows people to train and learn at their own speed. We think this process will help the staff to quickly become competent in the use of the new systems and the new technology that will come with those systems.

et le règlement sur l'immigration pour être en mesure de reconnaître les personnes qui doivent être soumises à un deuxième examen ou dirigées vers l'immigration. C'est un défi de rester performant dans ce domaine, surtout dans les périodes de pointe quand des étudiants travaillent à la ligne d'inspection primaire et qu'il y en a aussi l'été à l'inspection secondaire.

Dans le cas de l'immigration, une occasion s'offre à nous étant donné que nous allons faire appliquer une nouvelle Loi sur l'immigration. La formation de nos partenaires, surtout dans le domaine des douanes, pour l'inspection primaire, est un aspect très important de nos plans de formation.

Pour ce qui est de la formation sur la nouvelle loi, nous songeons à prévoir plus de modules d'enseignement individualisé et de la formation automatisée parce qu'il n'est pas toujours facile d'organiser des cours en salle de classe. Nous devons trouver des moyens toujours plus innovateurs d'assurer la formation, et nous y pensons vraiment dans le cas de la nouvelle loi.

Le sénateur Atkins: Allez-vous accroître le nombre d'employés permanents?

Mme Atkinson: Tout comme nos collègues des douanes, nous avons reçu des fonds supplémentaires lors de la première annonce faite par le gouvernement, et d'autres fonds ont été prévus dans le budget, dont une partie servira à recruter du personnel dans nos ports à volume important. Oui, nous songeons à accroître d'une certaine façon notre personnel, surtout dans les ports les plus fréquentés.

Le sénateur Atkins: On a dit que vos ministères ont eu des budgets moins importants certaines années.

Mme Atkinson: Oui, notre ministère a été l'un des plus touchés durant la période de l'examen des programmes. Nous avons connu des réductions d'effectifs assez importantes à cette époque. Nous sommes chanceux que nos ressources aient augmenté grâce à un certain nombre d'initiatives, et nous sommes évidemment heureux que le présent budget nous accorde encore de nouvelles ressources.

M. Goatbe: Au sujet du volume accru des envois commerciaux, il convient de dire que nos ressources n'ont probablement pas diminué. Si elles ont baissé, elles ont baissé lentement. Le volume des envois commerciaux a augmenté sans que les niveaux de ressources changent. Nous avons pu répondre à la demande grâce au commerce électronique et à la vérification avant l'arrivée. D'ici quelques années, nous aurons 130 inspecteurs des douanes de plus dans les aéroports et les ports maritimes que nous jugeons les plus à risque, et nous investissons aussi beaucoup dans l'achat de systèmes de détection par rayon X et d'autres systèmes pour être plus efficaces. Nous montrerons au personnel comment se servir de ces nouveaux systèmes.

Comme Mme Atkinson l'a indiqué, nous offrirons une formation assistée par ordinateur, de sorte que des moniteurs formés à Ottawa seront envoyés en région. C'est probablement une méthode beaucoup plus efficace qui permet aux gens d'apprendre à leur propre rythme. Nous pensons pouvoir ainsi aider le personnel à se familiariser avec les nouveaux systèmes et la nouvelle technologie.

Senator Atkins: It will not surprise you that one of the groups felt that they should be carrying weapons.

Mr. Goatbe: No, it does not surprise us.

Senator Atkins: Do we really need Bill C-42?

Ms Atkinson: Since I come from a department that has a few items in Bill C-42, I cannot speak to the entire bill. I do not know whether Ms Nymark can speak to it. There were some elements in Bill C-42 that, in anticipation of that bill having reasonably quick passage, were elements of our new Immigration and Refugee Protection Act, which has Royal Assent but not yet proclaimed because we are going to the regulatory process, and it moved those elements forward so that we could use these tools sooner. They related to things like detention of undocumented individuals who appear not at the port of entry but inland. They related to our ability to be able to suspend processing at the refugee board of individuals found to pose a security threat, and put in place new tools from our new legislation to help us do that sooner, and to give us the ability to collect advance passenger information sooner.

We have those tools in the new Immigration and Refugee Protection Act, and we are working hard to get that legislation in place as soon as we can. From our perspective, it depends on what happens with our legislation that has been given Royal Assent.

Ms Nymark: We also believe that the enhanced security requirements to maintain the confidence of the American and the Canadian flying public were required.

Mr. Kennedy: I have a crib sheet about six pages long of the elements within that particular legislation. Some items have not had much public profile, but this particular legislation has to work its way up through the system. There are elements in it that will allow Canada to implement the Biological and Toxin Weapons Convention. We would want to look at that. There are provisions relating to the Aeronautics Act dealing with unruly passengers. There are provisions dealing with criminal hoaxes, and that has been a particular problem. One anthrax scare causes many more across the country. They cause a great deal of difficulty. With an anthrax scare it takes you a while to find out if the substance is anthrax or not. People have to be treated in a particular medical fashion. It is highly disruptive. There are interim orders for emergency ministerial authorizations for about 10 different departments. There is the explosive sacks issue on which we have a convention with the Organization of American States that we have not yet been able to ratify because we must pass it into law. Those provisions are in there. There are amendments to import and export acts dealing with certain transfers of military and strategically sensitive technology. I can go on and on.

There are many elements in the bill, some of which have been highlighted in the press and to which people have reacted.

Le sénateur Atkins: Vous ne serez pas surpris d'apprendre qu'un des groupes que nous avons entendus estime que ses membres devraient porter une arme.

M. Goatbe: Non, cela ne nous surprend pas.

Le sénateur Atkins: Avons-nous vraiment besoin du projet de loi C-42?

Mme Atkinson: Étant donné qu'il n'y a que quelques mesures dans le projet de loi C-42 qui touchent mon ministère, je ne peux pas me prononcer pour l'ensemble du projet de loi. Je ne sais pas si Mme Nymark peut le faire. Comme le projet de loi C-42 devait être adopté assez rapidement, il comprend certains éléments de notre nouvelle Loi sur l'immigration et la protection des réfugiés, qui a reçu la sanction royale mais n'a pas encore été promulguée parce que nous en sommes à l'étape du règlement, pour que nous puissions les faire appliquer plus tôt. Il y est question entre autres de la détention de personnes sans papiers qui se présentent non pas à un point d'entrée, mais à l'intérieur du pays. Le projet de loi nous permet aussi d'interrompre l'étude des demandes du statut de réfugié dans le cas de personnes jugées présenter une menace à la sécurité, de mettre en place plus tôt les nouveaux outils prévus dans notre future loi et de recueillir aussi plus tôt des informations préalables sur les voyageurs.

Ces outils figurent dans la nouvelle Loi sur l'immigration et la protection des réfugiés, et nous travaillons fort pour que cette loi, qui a reçu la sanction royale, puisse être appliquée le plus tôt possible.

Mme Nymark: Nous croyons aussi qu'il était nécessaire d'accroître les mesures de sécurité pour maintenir la confiance des voyageurs américains et canadiens.

M. Kennedy: J'ai six pages de notes sur les mesures prévues dans cette mesure législative. Certaines d'entre elles n'ont pas été largement médiatisées, mais elles auront des effets sur tout le système. Il y en a qui vont permettre au Canada de mettre en oeuvre la Convention sur les armes biologiques et à toxines. Nous voudrions examiner la question. Il y a des dispositions liées à la Loi sur l'aéronautique concernant les passagers turbulents. Il y a des dispositions sur les faux renseignements à des fins criminelles, ce qui a posé un problème particulier. Une première alerte à l'anthrax en a entraîné d'autres ailleurs au pays, causant bien des difficultés. Dans un cas pareil, cela prend un certain temps avant de découvrir si c'est de l'anthrax ou non, et les gens doivent recevoir des soins médicaux particuliers. C'est un genre d'incident qui désorganise beaucoup. La loi confère aussi aux ministres d'une dizaine de ministères le pouvoir de prendre des arrêtés d'urgence. Il y est aussi question des explosifs, et de la Convention interaméricaine que nous n'avons pas encore été en mesure de ratifier parce que nous devons lui donner force de loi. Il y a des dispositions sur tous ces sujets. Cette mesure législative modifie aussi des lois sur l'importation et l'exportation relativement à certains transferts de technologie à des fins militaires et stratégiques. Et je pourrais continuer longtemps.

Beaucoup de mesures sont prévues dans le projet de loi dont certaines ont attiré l'attention des médias et la réaction de la

Hopefully when the package is before you, senators will have an opportunity to wade through those items and assess they will assist our capacity.

Senator Atkins: How are we making out in finding the 7,000 immigrants who are lost?

Ms Atkinson: Perhaps you are referring to the 27,000 immigrants. That is the number of outstanding warrants in our warrant system. When someone is expected or asked to report for an immigration inquiry, or for removal, or for an examination, and they do not show up, we issue a warrant for their arrest, which is then put onto CPIC and it goes to the RCMP.

Many of those people have probably already left Canada. We have no exit controls. Individuals will often simply leave the country without notifying us. It is very difficult for us to know how many of those 27,000 are still in the country. It is erroneous to say that they are all still here because clearly they are not, but it is also very difficult for us to say exactly how many people are still here.

Part of the resources that we received in the budget will go towards our removals program, and a good part of those resources in the removals program will go to enhance our ability to conduct investigations. We prioritize our removals. The most important removals are those people who pose a security threat, such as serious criminals, terrorists and so on. Those individuals may be in detention. If they pose a threat to the Canadian public, they are put in detention, so we know where they are. We remove them as soon as we are able to do so.

Second on our list of priorities is refused refugee claimants, but obviously our investigation resources are used in trying to identify those who pose a threat. We will continue to direct our resources to those people. The additional resources for investigations will hopefully help in that regard.

Mr. Allen: In the vein of comparing Canadian and American experiences with refugees, although we do not like to hammer the Americans, when refugees come to Canada they are not detained in the normal course. People who have records or are potential threats will be detained, but in the normal course they are not detained, so we end up with a fair number of refugees. In the United States, they are detained. Therefore, people do not go to the United States and claim refugee status; they go underground.

As Ms Atkinson said, the United States has between 3 million and 6 million illegal refugees, while we have 27,000 documented refugees of whom we may not be able to keep track. If it is suggested that our system is much worse than theirs, you should have those facts and figures in your pocket because I am really not sure that the Americans can tell you where those 3 million to 6 million people are or what they are doing at any given time.

Senator Atkins: They are probably cheap labour.

population. Nous espérons que, quand le Sénat sera saisi de cette mesure, vous aurez la possibilité de juger qu'elle nous sera utile.

Le sénateur Atkins: Comment arrivons-nous à trouver les 7 000 immigrants dont on a perdu la trace?

Mme Atkinson: Vous parlez peut-être des 27 000 immigrants. C'est le nombre de mandats qui sont en suspens. Quand une personne ne se présente pas à l'enquête, à la mesure de renvoi ou à l'examen auquel elle a été convoquée, nous délivrons un mandat d'arrestation, qui est envoyé au CIPC et à la GRC.

Beaucoup de ces personnes ont probablement déjà quitté le Canada. Nous n'exerçons pas de contrôle à la sortie. Ces personnes quittent souvent le pays sans nous avertir. Il est très difficile pour nous de savoir combien de gens, parmi ces 27 000 personnes, sont toujours au Canada. On ne peut pas dire qu'elles sont encore toutes ici, parce que ce n'est pas le cas, mais il est aussi difficile pour nous de dire exactement combien d'entre elles le sont encore.

Une partie des ressources que nous avons reçues dans le budget sera affectée à notre programme de renvois et, là dessus, une bonne partie des fonds servira à améliorer la tenue de nos enquêtes. Nous priorisons les renvois. Il est très important de renvoyer les personnes qui représentent une menace pour la sécurité, comme les criminels dangereux, les terroristes et le reste. Ces personnes peuvent être détenues. Si elles sont une menace pour la population canadienne, elles sont placées en détention pour que nous sachions où elles sont, et nous procédons à leur renvoi dès que nous le pouvons.

Figurent ensuite sur notre liste de priorités les personnes dont la revendication du statut de réfugié a été refusée, mais il est évident que nos ressources d'enquête servent à identifier les gens qui constituent une menace. Nous allons continuer de concentrer nos efforts sur ces personnes. Les fonds additionnels prévus pour les enquêtes vont sûrement aider à cet égard.

M. Allen: Si nous comparons la situation des réfugiés au Canada et aux États-Unis, et sans vouloir critiquer nos voisins du Sud, normalement, les réfugiés qui arrivent au Canada ne sont pas placés en détention. Ceux qui ont un casier judiciaire ou peuvent présenter une menace le seront mais, habituellement, ils ne le sont pas, si bien que nous nous retrouvons avec un bon nombre de réfugiés. Aux États-Unis, par contre, ils sont détenus. Par conséquent, les gens entrent clandestinement aux États-Unis sans revendiquer le statut de réfugié.

Comme Mme Atkinson l'a dit, il y a entre trois et six millions de réfugiés illégaux aux États-Unis tandis qu'il y a, au Canada, 27 000 réfugiés munis de papiers dont nous pouvons avoir perdu la trace. Si notre système est bien pire que le leur, comme on le prétend, vous devriez garder ces chiffres en mémoire parce que je ne suis vraiment pas sûr que les Américains peuvent vous dire où ces trois à six millions de personnes se trouvent ou ce qu'elles font.

Le sénateur Atkins: Ce sont probablement des travailleurs à bon marché.

Mr. Allen: Some of them are, but some of them may not be. You are probably right; the vast majority are in the southwest of the United States and are providing a useful function.

Senator Day: How many undocumented, illegal refugees would you estimate that we have?

Ms Atkinson: That is a very difficult number to arrive at. I have heard the number 250,000. We have no way of knowing for sure how many people are illegal.

Senator Day: You estimate between 3 million and 6 million in the U.S., but can you not estimate the number in Canada?

Ms Atkinson: That figure comes from an extrapolation from census data in the United States. It is very difficult for us to estimate how many people who are truly illegal are not in any kind of a process. One of the differences, as Mr. Allen has said, is that our refugee determination system is different from that of the Americans. We also have opportunities for people to use the immigration law to identify themselves and apply to stay on humanitarian and compassionate grounds. That does not necessarily exist in the American context.

We have more opportunities for people to identify themselves and be dealt with legally in our system. That is not to say that we do not have some people who are truly underground and are not in any process, but it is very difficult for us to put a finger on how many such people there might be.

Senator Banks: In the last few minutes you have described one of the scenarios that led Americans to charge us with being the sieve through which people come into the United States. Put yourself in the position of a Canadian senator going to the United States to talk to their joint security committee of both houses. An American congressman may say to that senator: "When refugees come to the United States, we put them in jail, so they do not come here. They go to Canada and then they walk across the border with a suitcase full of bombs." That is obviously not always the case, but their concerns in that respect are very difficult for us to answer. Can you give us any help in that respect?

Ms Atkinson: It is true that when people claim refugee status in Canada we generally do not detain them. We detain people only if they pose a threat or if we believe that they may flee and not show up for their examinations. We do document them. Every refugee claimant who arrives in Canada is fingerprinted, photographed and checked against our databases.

Since September 11, we have gone a step further. We are conducting, on each and every refugee claimant that has arrived since September 11, an in-depth security review. This involves a two- to three-hour interview with an immigration officer. We work very closely with our colleagues in CSIS. When we identify an individual who may pose a concern, we call on CSIS. They often come to the port of entry and conduct interviews right then and there.

M. Allen: Certains peuvent l'être, mais d'autres pas. Vous avez probablement raison de dire que la vaste majorité d'entre eux vit dans le sud-ouest des États-Unis et se rend utile.

Le sénateur Day: Combien de réfugiés illégaux et sans papiers estimez-vous que nous avons?

Mme Atkinson: C'est un chiffre très difficile à déterminer. J'ai entendu parler de 250 000 personnes, mais nous n'avons aucun moyen de savoir avec certitude combien de réfugiés sont illégaux.

Le sénateur Day: Vous estimez qu'il y en a trois à six millions aux États-Unis, mais ne pouvez-vous pas évaluer leur nombre au Canada?

Mme Atkinson: Ce chiffre a été extrapolé à partir des données de recensement des États-Unis. Il est très difficile pour nous de déterminer combien de réfugiés vraiment illégaux n'ont pas entamé un processus quelconque. Comme M. Allen l'a dit, notre système de reconnaissance du statut de réfugié est différent de celui des États-Unis. Notre loi sur l'immigration offre aussi la possibilité aux réfugiés de présenter une demande pour des considérations humanitaires. Cette possibilité n'existe pas nécessairement aux États-Unis.

Notre système offre plus de possibilités de rester dans la légalité. Ce qui ne veut pas dire qu'il n'y a pas des gens qui vivent ici vraiment clandestinement sans avoir entrepris aucune démarche, mais il est très difficile pour nous de déterminer quel est leur nombre.

Le sénateur Banks: Vous venez de décrire un des scénarios qui a amené les Américains à nous accuser de servir de passoire vers les États-Unis. Mettez-vous dans la peau d'un sénateur canadien qui se rend aux États-Unis discuter avec les membres du comité de la sécurité des deux Chambres de leur Parlement. Il pourrait se faire dire par un membre du Congrès américain: «Quand les réfugiés arrivent aux États-Unis, nous les jetons en prison, si bien qu'ils ne viennent pas chez nous. Ils se rendent au Canada et ils traversent la frontière à pied avec une valise remplie de bombes». Ce n'est évidemment pas toujours le cas, mais il est très difficile pour nous de dissiper leurs craintes. Pouvez-vous nous aider à ce sujet?

Mme Atkinson: Il est vrai que, normalement, nous ne gardons pas en détention les gens qui revendiquent le statut de réfugié au Canada. Nous le faisons seulement s'ils constituent une menace ou si nous croyons qu'ils peuvent s'enfuir et ne pas se présenter aux examens. Nous recueillons des informations sur eux. Nous relevons les empreintes digitales de tous ceux qui revendiquent le statut de réfugié au Canada, nous les photographions et nous vérifions leur identité dans nos bases de données.

Depuis le 11 septembre, nous avons pris une mesure de plus. Chaque revendicateur du statut de réfugié arrivé depuis les événements tragiques fait maintenant l'objet d'un examen sécuritaire approfondi, ce qui suppose une entrevue de deux à trois heures avec un agent d'immigration. Nous travaillons très étroitement avec nos collègues du SCRS. Quand une personne éveille nos soupçons, nous appelons le SCRS. Ses représentants viennent souvent au point d'entrée effectuer des entrevues sur place.

Since September 11, we have increased the level of security screening that we do on arrival. In addition, we have expended resources on looking at the current inventory of refugee claimants before our Immigration and Refugee Board. Because we did not do this front-end security screening before September 11, we have people in the inventory waiting to be heard by the board who have not been security screened. We are conducting a security screen of those individuals on paper. We are not, at this point, interviewing each one of them. We are, however, conducting a security screen of those individuals, referring to CSIS those cases that pose a concern, and then identifying those people who we need to find and deal with through the security process.

We have certainly taken steps to try to identify, on arrival, individuals who may pose a threat and those who are here in this country in our refugee claimant population. Part of the money we received in the budget went, in addition to removals, to increase our detention capacity. We have the ability in the current law and in the new law to detain people who are undocumented. We have not done that as a matter of course, partly because we do not believe it is absolutely necessary to detain people who do not pose a particular threat, but also because we have not had the capacity to detain. We receive upwards of 45,000 refugee claimants a year. To detain each of those refugee claimants would require very extensive detention facilities across the country.

Senator Banks: Part of the argument would be that if we did that as a matter of course, there would not be 45,000 claimants a year.

Ms Atkinson: Does detention act as a deterrent?

Senator Banks: It does in the United States.

Ms Atkinson: We know that people tend not to claim asylum on arrival in the United States, but as Mr. Allen has indicated, people still come to the United States. They go underground and claim asylum only when they are caught. Under our system, on the other hand, they claim asylum on arrival. They are fingerprinted, photographed, documented and interviewed. We know who they are and what their antecedents are and we can deal with that.

In the United States, people arrive and go underground. We do not know who they are, where they are or what they are doing. It is only when they are caught that they claim asylum and are in the system.

Senator Banks: I agree that our system is better.

The Chairman: What about the recent SIRC report commenting on the delays experienced by CSIS in investigating the people you refer to them?

Ms Atkinson: We must remember that it is only a relatively small number of cases where we have these extraordinary delays. Difficulties arise when we are dealing with particularly difficult cases where information is either hard to obtain or information can be obtained through our intelligence network, but we are

Depuis le 11 septembre, nous avons accru le contrôle sécuritaire que nous effectuons à l'arrivée. De plus, nous avons affecté plus de ressources à l'examen du répertoire actuel de ceux qui ont revendiqué le statut de réfugié devant la Commission de l'immigration et du statut de réfugié. Comme ce premier contrôle de sécurité n'était pas effectué avant le 11 septembre, il y a des gens dans le répertoire qui attendent de se présenter devant la Commission sans avoir fait l'objet d'un contrôle sécuritaire. Nous contrôlons ces personnes sur papier. Nous n'interrogeons pas chacune d'entre elles dans le moment. Nous effectuons toutefois une vérification de sécurité dans leur cas, nous signalons au SCRS celles qui peuvent susciter des inquiétudes et nous identifions celles que nous devons trouver et soumettre à un examen.

Nous avons certes pris des mesures pour essayer d'identifier, à l'arrivée, les personnes qui peuvent constituer une menace et celles qui ont revendiqué le statut de réfugié. Une partie des fonds que nous avons reçu est consacrée, en plus de nos activités liées aux renvois, à l'amélioration de notre capacité en matière de détention. Nous sommes autorisés en vertu de la loi actuelle et de la nouvelle loi à détenir les sans-papiers. Nous ne l'avons pas fait systématiquement, en partie parce que nous ne croyons pas qu'il est absolument nécessaire de détenir les gens qui ne représentent pas une menace particulière, mais aussi parce que nous n'en avons pas la capacité. Nous accueillons plus de 45 000 revendicateurs du statut de réfugié par an. Détenir chacun d'entre eux exigerait d'énormes installations partout au pays.

Le sénateur Banks: On pourrait répondre que si nous le faisons de façon systématique, il n'y aurait pas 45 000 revendicateurs par année.

Mme Atkinson: La détention a-t-elle un effet dissuasif?

Le sénateur Banks: Aux États-Unis, oui.

Mme Atkinson: Nous savons que les gens n'ont pas tendance à demander l'asile à leur arrivée aux États-Unis mais, comme M. Allen l'a indiqué, il y a toujours des gens qui se rendent aux États-Unis. Ils rentrent clandestinement et demandent l'asile après s'être fait arrêter. Dans notre système, par contre, ils demandent l'asile au moment de leur arrivée. On relève leurs empreintes digitales, on les photographie, on réunit des renseignements sur eux et on les interroge. Nous savons qui ils sont, quels sont leurs antécédents et nous pouvons examiner leurs dossiers.

Aux États-Unis, les gens rentrent de façon clandestine. Nous ne savons pas qui ils sont, où ils se trouvent ou ce qu'ils font. C'est seulement quand ils sont arrêtés qu'ils demandent l'asile et figurent dans le système.

Le sénateur Banks: Je conviens que notre système est meilleur.

Le président: Que pensez-vous du récent rapport du SCRS selon lequel les enquêtes sur les gens que vous lui signalez accusent des retards?

Mme Atkinson: Il faut se rappeler que ces retards ne visent qu'un assez petit nombre de cas. Des problèmes se posent dans les cas particulièrement épineux quand l'information est difficile à obtenir ou qu'on peut l'obtenir par le truchement de notre réseau de renseignement, sans pouvoir toutefois empêcher qu'elle ne soit

unable to protect that information in going before an administrative tribunal such as the Immigration and Refugee Board.

We currently have in the Immigration Act, and will have in the new act, a security certificate process whereby the Solicitor General and the Minister of Citizenship and Immigration can identify an individual who poses a threat to national security and issue a certificate. That certificate is reviewed by a Federal Court judge, and the evidence or information that is used to support the certificate is heard *in camera* by the Federal Court judge in order that the information can be protected.

When we are dealing with individuals who are not the subject of security certificates, but where there may be sensitive information that comes from third parties or intelligence sources and we are dealing with a detention review or a refugee hearing, we currently cannot protect that information. The new Immigration Act will give us the ability, similar to what we are able to do in the security certificate process, to hold these sorts of hearings *in camera* and protect that information. The individual is not present at these hearings. The individual is given a summary of the grounds upon which a finding of inadmissibility is made, but they are not present at those hearings and the adjudicator or the board member is able to deal with that information in the context of these hearings. That will be an important new tool.

We have a threshold, obviously, in the law that we need to meet in terms of finding an individual to be inadmissible to Canada, in addition to the issue of sensitive information. It is often difficult to collect enough evidence to adequately, properly and fairly meet the threshold that we must meet in order to determine whether someone is inadmissible under the Immigration Act. People will sometimes be in limbo for a period of time while we collect additional information.

The number of cases relating to that situation is small. We try to do our utmost to resolve those cases as quickly as we can. Unfortunately, in instances where we are dealing with sensitive information that cannot be protected or the difficulty of having significant enough evidence to meet the threshold to find them inadmissible, we are caught. We do not necessarily wish to proceed to grant status to an individual, but at the same time we cannot move forward as quickly as we would like in terms of finding someone inadmissible and putting them through the due process and treating them fairly.

Senator Meighen: Given the fact that we do not have an external, covert intelligence-gathering body, but given also the fact that there is a certain commonality of interest between ourselves and the Americans, to what extent do we have recourse to any information that they may have about individuals when making an assessment as to admissibility?

Mr. Kennedy: There are extensive information-sharing agreements not only with the United States but also with a large number of countries throughout the world. CSIS receives that information and it forms part of the CSIS assessment.

communiquée à un tribunal administratif comme la Commission de l'immigration et du statut de réfugié.

L'actuelle Loi sur l'immigration, comme ce sera le cas dans la nouvelle loi, permet de délivrer une attestation de sécurité, c'est-à-dire que le solliciteur général et le ministre de la Citoyenneté et de l'Immigration peuvent identifier une personne qui représente une menace à la sécurité nationale et délivrer une attestation. Cette attestation est examinée par le juge de la Cour fédérale, et les preuves ou les informations utilisées pour la justifier sont entendues à huis clos par le juge pour que l'information puisse être protégée.

Or, nous ne pouvons pas protéger des informations de nature délicate provenant d'une tierce partie ou d'un service de renseignement lors d'une audience relative à la garde ou à la détermination du statut de réfugié sans attestation de sécurité. La nouvelle Loi sur l'immigration nous permettra, comme nous le pouvons actuellement dans le cas de ceux qui font l'objet d'une attestation de sécurité, de tenir des audiences à huis clos pour protéger l'information. L'intéressé n'assiste pas aux audiences. On lui remet le résumé des raisons pour lesquelles il est jugé non admissible, mais il n'assiste pas aux audiences pendant lesquelles l'arbitre ou le commissaire peut examiner l'information. Ce nouvel outil sera important.

Il y a évidemment dans la Loi sur l'immigration un seuil que nous devons respecter pour juger une personne non admissible au Canada. Or, il est souvent difficile de réunir assez de preuves pour respecter ce seuil selon des règles convenables et équitables. Les gens restent parfois assez de temps dans l'incertitude pendant que nous recueillons les informations nécessaires.

Le nombre de cas dans cette situation est limité. Nous essayons de tout mettre en oeuvre pour les régler le plus rapidement possible. Malheureusement, quand nous avons besoin d'informations délicates qui ne peuvent être protégées ou qu'il est difficile de réunir suffisamment de preuves pour atteindre le seuil fixé concernant la non-admissibilité d'un revendicateur, nous sommes piégés. Nous ne souhaitons pas nécessairement accorder le statut de réfugié à quelqu'un, mais il peut arriver que nous ne puissions pas non plus déterminer assez rapidement sa non-admissibilité en lui assurant un traitement équitable.

Le sénateur Meighen: Étant donné que nous n'avons pas de services secrets de renseignements, et que nous avons certains intérêts en commun avec les États-Unis, dans quelle mesure avons-nous accès aux informations que les Américains peuvent avoir quand nous voulons évaluer la non-recevabilité d'une demande?

M. Kennedy: Nous avons signé d'importants accords de partage d'informations non seulement avec les États-Unis mais aussi avec beaucoup de pays du monde. Le SCRS reçoit ces informations et s'en sert pour faire ses évaluations.

Ms Atkinson has referred to the 40.1 certificate process. That has been well used since the 1980s. That is where a person is deemed to be a member of an inadmissible class. We have classified security information and we want to use it to establish that the person is inadmissible. That is the regime where the Solicitor General and the Minister of Immigration sign certificates and the Federal Court then reviews the case. CSIS has extensive international sharing relationships and that information is used. I have been exposed to that for a long time. That information is there and it is used.

Senator Meighen: Is that a routine matter? If you were an officer listening to a refugee claimant's story and you checked everything out that was immediately available to you and something did not ring right, would your next step be to see if the Americans had anything on this individual?

Mr. Kennedy: Many of the organizations or individuals of concern are the subject of information that is shared on a continuous basis. That includes people who are threats to the security of Canada. According to the definition, that also includes those who are threats to other countries that Canada deals with. There are extensive data banks that the service has flowing from its investigations through the years. That information is looked at and the individuals are identified to see if there is information on them or individuals associated with them. Definitely there are systems in place.

Ms Atkinson: I would add that under the terms of a statement of mutual understanding that we signed with the Americans in 1999, we exchange data on terrorist lookouts. We receive from the Americans their terrorist lookout data from the State Department and the Immigration and Naturalization Service. We share a similar database with them.

Mr. Allen: Of the 19 terrorists who were flying on the planes, 17 were legal, one was an overstay, and one had some illegality connected to him. However, we are not talking about illegal immigrants, refugees or Canadians. We are talking about 17 people in the United States who were given visas.

When Ms Atkinson's colleague was before Congress and was asked why these people had been given visas, at one point she frankly said, "If we had been told by our intelligence agencies what the backgrounds of these people were, I assure you that we would not have given them visas."

This situation must be put into perspective. I return to what we said originally: It is key that Ms Atkinson and her colleagues, Mr. Kennedy and his colleagues and their American counterparts work together abroad and at our ports of entry and at the border to share as much information as possible to head off these people. To think that somehow our refugee system is the cause of terrorism throughout the world is simply trying to look for a scapegoat, to some extent.

Mme Atkinson a parlé de l'attestation de sécurité de la disposition 40.1. Cette disposition a été souvent évoquée depuis les années 1980 dans le cas de ceux qui sont jugés faire partie d'une catégorie de personnes non admissibles. Nous avons des renseignements de sécurité classifiés que nous voulons utiliser pour déterminer que ces personnes ne sont pas admissibles. C'est alors que le solliciteur général et le ministre de l'Immigration signent des attestations et que la Cour fédérale examine la cause. Le SCRS se sert des informations qu'il reçoit grâce à des ententes internationales sur le partage de renseignements. Je sais que cela se fait depuis longtemps. Les informations sont accessibles.

Le sénateur Meighen: Cela se fait couramment? Si vous pouviez vérifier immédiatement le récit que vous faisait un revendicateur du statut de réfugié et trouviez quelque chose à redire, votre prochaine démarche serait-elle de demander aux Américains s'ils ont des renseignements sur cette personne?

M. Kennedy: Des informations sont échangées continuellement au sujet de beaucoup d'organisations ou de particuliers inquiétants, notamment des personnes qui constituent une menace à la sécurité du Canada. Selon la définition à ce sujet, les personnes qui constituent une menace pour d'autres pays avec lesquels le Canada transige sont aussi visées. Il existe de vastes banques de données que le Service a constituées à la suite de ses enquêtes au cours des années. On consulte ces informations pour vérifier s'il existe des données sur ces personnes ou sur d'autres associées à elles. Il est certain qu'il existe des systèmes.

Mme Atkinson: J'ajouterais qu'en vertu d'un accord de réciprocité que nous avons signé avec les Américains en 1999, nous échangeons des données sur les avis de signalement des terroristes. C'est le Département d'État et le Service d'immigration et de naturalisation qui nous fournit ces données, et nous leur communiquons des données semblables.

M. Allen: Sur les 19 terroristes qui se trouvaient à bord des avions, 17 avaient un statut légal, un était en séjour prolongé sans autorisation et un autre se trouvait dans une certaine illégalité. Nous ne parlons pas toutefois d'immigrants illégaux, de réfugiés ou de Canadiens. Il s'agit de 17 personnes aux États-Unis qui avaient des visas.

Quand la collègue de Mme Atkinson a comparu devant le Congrès et s'est fait demander pourquoi ces personnes avaient obtenu des visas, elle a répondu franchement: «Si nos services de sécurité nous avaient renseignés sur les antécédents de ces personnes, je peux vous assurer que nous ne leur aurions pas donné de visa».

Il faut replacer cette affaire dans son contexte. Je reviens à ce que nous avons dit au début: il est essentiel que Mme Atkinson et ses collègues, M. Kennedy et ses collègues et leurs homologues américains collaborent à l'étranger et aux points d'entrée ainsi qu'à la frontière pour partager le plus d'informations possibles pour repousser ces personnes. Attribuer la cause du terrorisme dans le monde à notre système de reconnaissance du statut de réfugié, c'est simplement en faire un bouc émissaire, d'une certaine façon.

As we discussed this afternoon, if you look at the history of our relationship, you know that Ahmed Ressam was caught at the border. Good customs officers in the United States caught him in part through intelligence that we provided. We must try to keep these things in perspective. We must remind our American colleagues that it is not that we do not think there is a threat. We want to work with them, but what is the reality out there?

Senator Banks: My question was based on perception, not reality. I understand that we do it better. I know we do it better. However, I also know what the perception is and the kind of questions we will be asked.

Mr. Kennedy, does the Aeronautics Act deal with the simple operation of an airline?

Mr. Kennedy: That is a question for our colleague at Transport Canada. We must have a broader point in the world now. Each organization should be looking at tools that people can use to effect public safety and security. We should be looking at how an aircraft can be turned into a flying bomb. Hopefully, our perspective would be broader than just aeronautic safety and would include public safety. There are mandate issues that come into play, but we have all had our eyes significantly opened since September 11.

Senator Banks: In terms of the intent of the act, is it the department's view that the Aeronautics Act includes the simple operation of an airline and the business of operating an airline?

Ms Nymark: That turns on your decision. If you are talking about the business operation of the airline, no, it does not.

Senator Banks: I am talking about the business operation of an airline and the cost thereof.

Ms Nymark: No, it does not. The Aeronautics Act does deal with security requirements for design and construction of aircraft and for airports and other aviation-related elements, but it does not deal with the business operation of running an airline.

Senator Banks: What is the PIL line?

Mr. Goatbe: That is the primary inspection line.

Senator Banks: There is a difference in respect of both customs and immigration officers in the PIL and the secondary line and the amount of training they get depending on whether they are term or indeterminate officers; am I right?

Mr. Goatbe: We do not put students through the customs inspector program at Rigaud.

Senator Banks: As I understand it, somewhere between 0 per cent and 50 per cent of the folks on those lines are term employees, not indeterminate employees.

Comme nous en avons discuté cet après-midi, il suffit d'examiner nos relations pour savoir qu'Ahmed Ressam a été arrêté à la frontière par de bons douaniers américains grâce, en partie, aux renseignements que nous avons fournis. Il faut donc essayer de replacer tout cela dans son contexte et rappeler à nos collègues américains que nous sommes loin de croire que cela ne représente pas une menace. Nous voulons travailler avec eux, mais à quoi correspond la réalité, en fait?

Le sénateur Banks: Ma question découle d'une perception, non de la réalité. Je comprends que nous nous en sortons mieux, je sais que c'est le cas; je suis cependant aussi au courant de la perception et des genres de questions qui vont nous être posées.

Monsieur Kennedy, est-ce que la Loi sur l'aéronautique traite de la simple exploitation d'une ligne aérienne?

M. Kennedy: C'est une question qu'il vaudrait mieux poser à notre collègue de Transports Canada. Nous devons maintenant élargir nos perspectives. Tous les organismes devraient rechercher les moyens possibles d'assurer la sécurité du public et savoir comment un appareil peut se transformer en bombe volante. Il est à espérer que notre perspective dépasse la sécurité aéronautique pour englober la sécurité du public. Des questions de mandat interviennent, mais depuis le 11 septembre, nous nous rendons compte de davantage de choses.

Le sénateur Banks: Pour ce qui est de l'intention de la loi, le ministère est-il d'avis que la Loi sur l'aéronautique vise uniquement l'exploitation commerciale d'une ligne aérienne?

Mme Nymark: Cela dépend de votre décision. Si vous parlez de l'exploitation commerciale de la ligne aérienne, non, ce n'est pas le cas.

Le sénateur Banks: Je parle de l'exploitation commerciale d'une ligne aérienne et du coût que cela représente.

Mme Nymark: Non, ce n'est pas le cas. La Loi sur l'aéronautique traite des exigences de sécurité relatives à la conception et à la construction d'un appareil, des exigences de sécurité relatives aux aéroports et à d'autres éléments liés à l'aviation, mais elle ne vise pas l'exploitation commerciale d'une ligne aérienne.

Le sénateur Banks: Qu'est-ce que le PIAPE?

M. Goatbe: C'est le premier interrogatoire au point d'entrée.

Le sénateur Banks: Il y a une différence entre les douaniers et les agents d'immigration qui sont nommés pour une période déterminée et ceux qui sont nommés pour une période indéterminée, pour ce qui est du premier interrogatoire et du deuxième interrogatoire et pour ce qui est de la formation reçue par les uns ou les autres, n'est-ce pas?

M. Goatbe: Les étudiants ne suivent pas le programme d'inspecteurs des douanes à Rigaud.

Le sénateur Banks: Autant que je sache, de 40 à 50 p. 100 des employés chargés de ces interrogatoires sont des employés nommés pour une période déterminée et non des employés nommés pour une période indéterminée.

Mr. Goatbe: No, not to the best of my knowledge. Most of them are indeterminate employees, other than our student population. We have a mix of indeterminate and determinate employees, along with some term, but not very many. I can get you the numbers.

Senator Banks: I would be grateful if you could do that, since it was a matter of some concern to us, specifically in the difference in the level of training received by term employees and indeterminate employees who are officers.

Mr. Goatbe: Before customs inspectors go to Rigaud to take the course, they are hired as term employees. The training they get prior to going to Rigaud is not the same as the training they get when they are in Rigaud.

Senator Banks: How many years are they likely to stay before they go to school?

Mr. Goatbe: I think it is months, but I would have to check.

Senator Banks: Would you check on that for us, please? That is quite different from what we have heard before.

Mr. Kennedy, with respect to marijuana and what was referred to as "B.C. bud," which is a very highly regarded and important Canadian product —

Mr. Kennedy: So you say.

Senator Banks: However you look at it, it is important.

Mr. Kennedy: It is not one of the exports we count in our figures.

Senator Banks: No, it is not. If we did, it would approximately double the GDP of British Columbia.

It is fair to say that both the societal outlook with respect to marijuana and the outlook of the agencies that deal with it, particularly with respect to simple possession in Canada on the one hand and in the United States on the other hand, are quite different. In the main, we have a different view in Canada among most of our enforcement agencies, who do not regard it as being all that serious in respect of simple possession. There are, of course, exceptions to that. However, I think it is a reasonably fair characterization to say that we do not regard it in the same way. In fact, the number of times on which there are criminal convictions of people in Canada for simple possession of marijuana is small. That is not always the case south of the 49th parallel.

What impact does that have upon the dealings of our officers and our law enforcement agencies in cooperating with each other? Or is it the case that our Canadian law enforcement agencies, for the purpose of exchange of information and the like, sort of subsume their interests to those of the American agencies with whom they are cooperating? I am asking everyone that question.

M. Goatbe: Non, pas à ma connaissance. La plupart d'entre eux sont des employés nommés pour une période indéterminée, mis à part les étudiants. Nous avons des employés nommés pour une période déterminée et des employés nommés pour une période indéterminée, mais les employés nommés pour une période déterminée ne sont pas très nombreux. Je pourrais vous donner les chiffres.

Le sénateur Banks: Je serais heureux que vous nous les transmettiez, puisque c'est un sujet de préoccupation, notamment en ce qui concerne la différence de formation reçue par les employés nommés pour une période déterminée et les employés nommés pour une période indéterminée qui sont les agents.

M. Goatbe: Avant que les inspecteurs des douanes ne se rendent à Rigaud pour suivre le cours, ils sont embauchés comme employés nommés pour une période déterminée. La formation qu'ils reçoivent avant d'aller à Rigaud n'est pas la même que celle qu'ils reçoivent une fois qu'ils sont à Rigaud.

Le sénateur Banks: Combien d'années restent-ils normalement avant d'aller suivre les cours?

M. Goatbe: Je crois qu'il s'agit de mois, mais il faudrait que je vérifie.

Le sénateur Banks: Pourriez-vous le vérifier pour nous, s'il vous plaît? C'est tout à fait différent de ce que nous avons entendu jusqu'ici.

Monsieur Kennedy, en ce qui concerne la marijuana et ce que l'on appelle le «B.C bud,» qui est un produit canadien très estimé et important...

M. Kennedy: C'est ce que vous dites.

Le sénateur Banks: Peu importe ce qu'on peut en penser, c'est un produit important.

M. Kennedy: Ce n'est pas un produit d'exportation que nous comptabilisons.

Le sénateur Banks: Non, effectivement; dans le cas contraire, il doublerait quasiment le PIB de la Colombie-Britannique.

On peut dire que la façon dont la société et les organismes responsables considèrent la marijuana, au Canada, d'une part, et aux États-Unis, d'autre part, est tout à fait différente, notamment en ce qui concerne la simple possession. En gros, la plupart de nos organismes d'application de la loi au Canada ne considèrent pas que la simple possession pose un problème si grave. Il y a bien sûr des exceptions. Toutefois, je crois que l'on peut dire que nous ne considérons pas la possession de la même façon. En fait, le nombre de condamnations criminelles au Canada pour possession de marijuana est infime, alors que ce n'est pas toujours le cas au sud du 49^e parallèle.

Quel effet cela a-t-il sur la coopération de nos inspecteurs et de nos organismes d'application de la loi avec leurs homologues américains? Nos organismes canadiens d'application de la loi, dans le but d'échanger des renseignements, etc., modulent-ils leurs intérêts en fonction de ceux des organismes américains avec lesquels ils coopèrent? Cette question s'adresse à tous les témoins.

Mr. Kennedy: Perhaps Assistant Commissioner Lenton and I can deal with that for you, senator.

I spent three hours before a committee of the House that was dealing with the medical use of drugs. Of course, I know that marijuana is a preoccupation of the Senate. I am taking this as being another bootleg question that deals with Senator Nolin's committee.

Senator Banks: It arises out of what you said earlier.

Mr. Kennedy: We have to appreciate the fact that in the United States there are three sets of laws. In terms of a soft drug like marijuana, there are municipal bylaws that deal with it, along with state and federal laws. Obviously, possession of marijuana is still on the books in Canada. In fact, there are an awful lot of arrests for simple possession of marijuana. I agree with you that there are not many convictions because the usual disposition can be by way of an absolute or conditional discharge where the person goes to court. There definitely has been a change, if I can call it that, in that regard.

In 1997, Parliament passed a law dealing with controlled substances. That law actually tweaked the sentencing structure and modified it for all drugs, including marijuana. The reality in this country is that, by and large, police officers are not focusing on possession-of offences. The shortage of resources to deal with crime requires the police to prioritize their activity. They tend to look at more serious crime, which includes, obviously, trafficking, although there can also be cultivation. There are fairly significant shipments of this kind of substance out there. We are talking multi-tonnes of such substances. You must be careful as to what you are looking at, who is doing it, and not confuse activities of organized crime with large quantities of drugs as opposed to individual possession.

Internationally, there are treaty obligations that have criminalized marijuana in terms of requiring states to take enforcement action and to penalize it. Currently, that is where the world stands.

In looking at what is happening in terms of cross-border activity, you should be raising the bar a little with regard to possession and actually look at fairly significant shipments.

I think Assistant Commissioner Lenton can expand on that in terms of the size of some of the shipments. There have been shipments of up to 25 tonnes, for example. We are not dealing with a small individual here, where we would look at it as a lifestyle or a health issue. We combine a whole host of things, whether it is marijuana, heroin or cocaine, where we try to treat the health aspect of the user as distinct from the element of organized crime. These people are in it for profit. They are not distinguishing between soft and hard drugs. They are in it for profit. The greed factor certainly drives serious behaviour on their part.

M. Kennedy: Peut-être que le sous-commissaire Lenton et moi-même pouvons répondre à votre question, sénateur.

J'ai passé trois heures devant un comité de la Chambre qui traitait de l'utilisation médicale des drogues. Bien sûr, je sais que la marijuana est un sujet de préoccupation au Sénat. Si je comprends bien, c'est encore une question parallèle qui se rapporte au comité du sénateur Nolin.

Le sénateur Banks: Elle découle de ce que vous avez dit plus tôt.

M. Kennedy: Il ne faut pas oublier qu'il y a trois séries de lois aux États-Unis. Ainsi, des arrêtés municipaux, des lois d'État et des lois fédérales visent les drogues douces comme la marijuana. De toute évidence, la possession de marijuana est toujours une infraction d'après la loi canadienne et on procède à de nombreuses arrestations pour la simple possession de marijuana. Je suis d'accord avec vous, il n'y a pas beaucoup de condamnations, car lorsque la personne se présente devant le tribunal, elle bénéficie habituellement d'une libération inconditionnelle ou conditionnelle. Il y a bien entendu eu un changement à cet égard, si je peux m'exprimer ainsi.

En 1997, le Parlement a adopté une loi relative aux substances contrôlées. Cette loi a en fait modifié légèrement la structure de la détermination de la peine pour toutes les drogues, y compris la marijuana. Dans notre pays, le fait est qu'en général, les agents de police ne mettent pas l'accent sur les infractions de possession. La pénurie de ressources policières nécessaires pour s'occuper de la criminalité exige l'établissement de priorités. Les agents tendent à s'occuper davantage des crimes plus graves comme, bien sûr, le trafic, ainsi que parfois aussi la culture. Ce genre de substances fait l'objet d'expéditions assez importantes et nous parlons ici d'expéditions de l'ordre de plusieurs tonnes. Il faut savoir ce dont on parle, connaître les responsables et ne pas confondre les activités du crime organisé qui représentent de grandes quantités de drogues avec les cas de possession individuelle.

À l'échelle internationale, des ententes obligent les États à criminaliser la marijuana et à infliger des peines. À l'heure actuelle, c'est ainsi que se passent les choses.

Pour ce qui est des activités transfrontalières, il faudrait relever un peu plus la barre en ce qui concerne la possession et examiner en fait les expéditions assez importantes de drogues.

Je crois que le sous-commissaire Lenton peut parler davantage de l'importance de certaines de ces expéditions. Nous parlons ici d'expéditions pouvant aller jusqu'à 25 tonnes, par exemple, et non de particuliers dont les habitudes en la matière s'expliquent par le style de vie ou des questions de santé. Nous essayons dans le cas de bien de substances, qu'il s'agisse de la marijuana, de l'héroïne ou de la cocaïne, de faire la distinction entre les questions liées à la santé d'un utilisateur donné et l'élément du crime organisé. Le crime organisé ne recherche que le profit et ne fait pas de distinction entre drogues douces et drogues dures; il ne s'intéresse qu'au profit, ce qui explique certainement la gravité des comportements observés.

Senator Banks: I understand the distinction. I am only asking about simple possession. I appreciate your explanation. The reason I ask the question is because we anticipate that that will be among the questions that we might be asked by security people in the United States. They regard us as a source.

Mr. Kennedy: I know that that has been the point of view of my American colleagues in terms of the shipment of marijuana that is cultivated in Canada and goes south. Some of the criticisms are that the sentences imposed in Canada are not comparable to those imposed in the United States. There is a great philosophical debate as to whose technique is the most effective. The reality is that both jurisdictions are prioritizing resources. Both jurisdictions are putting other kinds of programs in place to deal with the problem other than strictly enforcement. Lifestyle and things of that nature are being considered.

We are doing experiments in Canada with drug courts. We arrest people and we try to say, "Perhaps you should be doing other things to get off that kind of substance." The Americans have 600 or 800 drug courts. We have three pilot courts that we are running.

Both countries have a great deal in common with regard to how we are trying to approach the problem. I am not talking just about marijuana, but about cocaine, rave drugs and things of that nature. These things are cyclical.

What we are wrestling with now is the nature of this particular drug. The marijuana of today is not the marijuana of my youth. The marijuana of my youth had approximately 1 to 2 per cent of what is called THC. This super marijuana that is coming out can have between 20 and 25 per cent THC in it. If we made the analogy by way of alcohol, in terms of alcohol from your youth, and factored that kind of increase in potency, we are not dealing with the same thing. We do not have any good science at this time with regard to the effect on people. No one has done studies. Health Canada is trying to look at it now as part of what they are doing with the medical use of drugs. If you take something and multiply its potency by 10 or 12 times, it becomes a different thing. This is a health challenge. How do you teach a child in school who has been smoking up this kind of substance? They could very well be smoking away their life because those are the formative years.

If we do not criminalize it, what is the best way to deter people from doing it? We must deter them from smoking. There is more tar and nicotine in marijuana cigarettes than in tobacco cigarettes. We have to rationalize our behaviour in terms of how we are approaching that whole area.

Senator Banks: That was a bootleg answer because we are off the subject now. However, I appreciate what you said. I understand the difference.

Le sénateur Banks: Je comprends la différence. Je pose seulement la question au sujet de la possession pure et simple. Je vous remercie de votre explication; si je vous pose cette question, c'est que nous prévoyons qu'elle fera partie de celles que pourraient nous poser les responsables de la sécurité aux États-Unis, puisque, en effet, ils considèrent le Canada comme un pays source.

M. Kennedy: Je sais que c'est ce que pensent mes collègues américains compte tenu des expéditions de marijuana cultivée au Canada à destination du sud. Ils considèrent également que les peines imposées au Canada ne sont pas comparables à celles imposées aux États-Unis; cela fait partie des critiques formulés. Il y a en ce moment un grand débat philosophique pour savoir laquelle des deux techniques est la plus efficace. La réalité, c'est que les deux compétences établissent des priorités en matière de ressources et prévoient d'autres genres de programmes pour traiter du problème différemment et pour ne pas s'en tenir uniquement à l'application pure et simple de la loi. Le style de vie et autres choses du genre sont pris en compte.

Nous faisons au Canada l'essai de tribunaux consacrés aux drogues. Nous arrêtons les gens et leur disons: «Peut-être devriez-vous faire autre chose pour ne plus avoir recours à ce genre de substance». Aux États-Unis, on retrouve 600 ou 800 tribunaux consacrés aux drogues, tandis qu'au Canada, il n'y en a que trois qui sont des projets pilotes.

Les deux pays ont beaucoup en commun en ce qui concerne la façon d'aborder le problème. Je ne parle pas seulement de la marijuana, mais aussi de la cocaïne, des drogues de partys clandestins et autres choses du genre. Ces choses sont cycliques.

Nous essayons de savoir actuellement quelle est la nature de cette drogue particulière. La marijuana d'aujourd'hui n'est pas celle de ma jeunesse. En effet, la marijuana de ma jeunesse renfermait près de 1 à 2 p. 100 de ce que l'on appelle le THC, tandis que celle d'aujourd'hui peut en contenir de 20 à 25 p. 100. On pourrait dire la même chose de la boisson si le degré d'alcool était augmenté de la même façon. Nous ne disposons pas pour l'instant de preuves scientifiques relatives à l'effet sur les personnes, aucune étude n'a été faite à ce sujet. Santé Canada se penche sur la question dans le cadre de son étude sur l'utilisation médicale des drogues. Si vous multipliez la puissance par 10 ou 12, ce n'est plus la même chose. C'est un défi pour la santé. Comment informer les jeunes étudiants qui fument ce genre de substance? Ils pourraient fort bien gâcher leur vie puisqu'ils en sont tout au début et sont en train de grandir.

Si nous ne criminalisons pas cette drogue, comment dissuader les gens d'y avoir recours? Nous devons les dissuader de fumer. Il y a plus de goudron et de nicotine dans les cigarettes de marijuana que dans les cigarettes de tabac. Il faut rationaliser notre façon d'aborder toute la question.

Le sénateur Banks: Votre réponse est parallèle, puisque nous sommes sortis du sujet. Toutefois, je vous remercie de ce que vous avez dit et je comprends la différence.

Mr. Goatbe: am I right that you examine 3 per cent of containers, including those containers that will be in transit, that is to say a container arriving in Halifax that will go to Chicago by train? Do you inspect those?

Mr. Goatbe: It can include in-transit containers. It will include in-transit containers that the U.S. identifies as high risk from their perspective.

Senator Banks: Does it today?

Mr. Goatbe: Yes, on a random basis, unless there is something that we want to look at and we do not trust it going through Canada on the way to the U.S.

Senator Banks: Today there are containers which arrive in Halifax, marked for delivery in Duluth, for example, and the containers will leave Halifax on a train and go through Canada sealed, as it were, that we look at; is that correct?

Mr. Goatbe: We have a process in place that attempts to inform the U.S. that we have looked at them to avoid duplicate examination where possible.

Senator Banks: Does that 3 per cent number mean they are unstuffed or someone opened the back door and looked in?

Mr. Goatbe: It can mean they are fully destuffed, that we emptied the whole container. It can also mean that you opened a door and looked at the contents. It varies in the same way that truck examinations vary from a complete off-load to opening the door to see what is inside.

Senator Banks: We were told previously that the 3 per cent referred specifically to those containers that were unstuffed — box, stock and barrel taken apart. Can you check on that and let us know?

Mr. Goatbe: Yes.

Senator Day: We were told out west the figure was 2 per cent, and in Halifax 3 per cent.

The Chairman: The national objective was 2 per cent in the west, and 3 per cent in the east. We were curious to find out what the national objective was for Ottawa.

Senator Banks: In one place, that included both unstuffed containers and those where only the back door was opened.

Mr. Goatbe: Percentage targets are based on risk and what is coming into a particular port, and that risk can differ from port to port, from a marine perspective, from an air perspective, from a land-border perspective, and with respect to the types of commodities coming in and the carriers bringing them in. We do not have one flat rate that applies nationally. It is targeted according to priorities and risk for each port.

Senator Banks: You referred several times to exit controls and the fact that, if we had exit controls, we might have caught Rissam, for example. I know that costs a lot of money, but Japan, for example, has exit controls. Should we have those and will we have those? Are they on the board? Will having exit controls for

Monsieur Goatbe, ai-je raison de dire que vous examinez 3 p. 100 des conteneurs, y compris ceux qui sont en transit, c'est-à-dire les conteneurs qui arrivent à Halifax et qui sont expédiés à destination de Chicago par train? Les inspectez-vous?

M. Goatbe: Nous pouvons inspecter les conteneurs en transit, notamment ceux qui représentent un risque élevé d'après les Américains.

Le sénateur Banks: Est-ce le cas aujourd'hui?

M. Goatbe: Oui, nous le faisons au hasard, à moins que nous ne voulions examiner un conteneur particulier qui, selon nous, ne peut pas être expédié à destination des États-Unis par le Canada.

Le sénateur Banks: Si je comprends bien, on examine aujourd'hui des conteneurs qui arrivent à Halifax, qui doivent être expédiés à Duluth, par exemple, qui sont scellés et qui partent de Halifax par train pour traverser tout le Canada, n'est-ce pas?

M. Goatbe: Nous avons un processus permettant d'informer les États-Unis que nous les avons inspectés afin d'éviter un deuxième examen, lorsque c'est possible.

Le sénateur Banks: Ce pourcentage — 3 p. 100 — signifie-t-il que les conteneurs sont déchargés ou que quelqu'un a ouvert la porte arrière pour en examiner le contenu?

M. Goatbe: Cela peut vouloir dire qu'ils sont complètement déchargés, que nous avons vidé le conteneur. Cela peut également dire que vous avez ouvert la porte et que vous avez examiné le contenu. C'est la même chose pour les camions qui peuvent être complètement déchargés ou dont on peut simplement examiner le contenu en ouvrant la porte.

Le sénateur Banks: On nous a dit un plus tôt que ces 3 p. 100 désignaient les conteneurs qui sont déchargés — de fond en comble. Pouvez-vous le vérifier et nous informer à ce sujet?

M. Goatbe: Oui.

Le sénateur Day: On nous a dit que dans l'ouest, il s'agissait de 2 p. 100, et à Halifax, de 3 p. 100.

Le président: L'objectif national était de 2 p. 100 dans l'Ouest et de 3 p. 100 dans l'Est. Nous voulions savoir quel était l'objectif national pour Ottawa.

Le sénateur Banks: Dans un cas, cela englobait à la fois les conteneurs déchargés et ceux dont le contenu était simplement examiné.

M. Goatbe: Les pourcentages sont fixés en fonction du risque et du genre de marchandises qui arrivent dans un port particulier; ce risque peut varier d'un port à l'autre, du point de vue maritime, du point de vue aérien, du point de vue terrestre; ce risque dépend aussi du genre de marchandises et des transporteurs. Il n'y a pas de pourcentage unique applicable à l'échelle du pays, étant donné qu'il varie en fonction des priorités et des risques pour chaque port.

Le sénateur Banks: Vous avez parlé à plusieurs reprises des contrôles à la sortie et du fait que si nous avions eu de tels contrôles, nous aurions pu attraper Rissam, par exemple. Je sais que cela coûte beaucoup d'argent, mais le Japon, par exemple, impose des contrôles à la sortie. Devrions-nous en avoir et

emigration be talked about? That was a question for Ms Atkinson. We will write her a letter and ask her that question.

Mr. Lenton: When we were in discussions with our American counterparts, the question of exit and entrance controls was being discussed. Our immigration people could probably give you a more complete answer. They were part of the discussions last week.

Mr. Allen: It is not an easy control to enforce. The Mexicans have exit controls which do not function. You are required to hand in, and supposedly have, a piece of paper on the way out. It does not work in reality.

We, in respect of our relationship with the United States, fought at great length their suggestion that they would impose exit controls over two ago. It was a proposal called "Section 110" of their Immigration Act. Essentially, it would cause huge backups and blockages at the border because they would require everyone in cars and trucks to stop and fill out a form and hand one in, or at least stop and hand it over. We resisted that and built a great coalition with American business and border states. We were successful in postponing any implementation of that. From our perspective, from a trade facilitation and from a movement of low-risk goods and people point of view, we would not favour that.

Mr. Goatbe: Just to follow up on Mr. Lenton's comments, last week the U.S. INS put on the table the fact that it is mandated to look at exit and entry controls. They were looking at NEXUS, which is the pilot project we have now that provides an electronic record of when a person comes in, and, in theory, goes out of Canada. They were putting on the table that NEXUS would provide an excellent way to track the movement of people going in and out of both countries, and that might be a solution to some of their concerns. We will need to explore that not only with CIC, but also with the Department of Foreign Affairs and others to determine whether that is in our best interests.

Senator Meighen: Mr. Goatbe, you heard reference made to testimony we heard advocating that our customs officers be equipped with guns. One of the reasons, if my memory serves me well, justifying this contention was that, if an undesirable person turns up at a border point and is determined to be inadmissible to Canada and a danger, perhaps, to public safety, that person could more likely be persuaded to stay at the border point until police from either side arrive if the customs person had a gun. That is not the area I want to get into. I mention it because when I pay my fee and exit from a parking lot, a great big barrier is lifted. The barrier is there, presumably, to deter me from skipping out and not paying my fee. Why are there no barriers at highway points? It would involve a major expense. Of course, they could be circumvented, but it would cause a certain inconvenience. What is the criminal infraction if I disobey the order of a customs officer to stay and go around him or her and proceed into the country, where, presumably, I meet an accomplice, ditch the car I was in, transfer

allons-nous les avoir? Sont-ils prévus? Va-t-on parler de contrôles à la sortie pour l'immigration? Cette question a été posée à Mme Atkinson et nous allons lui écrire à ce sujet.

M. Lenton: Nous avons discuté avec nos homologues américains de la question des contrôles à la sortie et à l'entrée. Les responsables de l'immigration pourraient probablement vous donner une réponse plus complète, vu qu'ils ont participé aux discussions de la semaine dernière.

M. Allen: Il n'est pas facile d'exercer ce contrôle, comme le prouve l'expérience du Mexique. Il faut en effet remettre un papier à la sortie et cela ne marche pas dans les faits.

En ce qui concerne nos relations avec les États-Unis, je dois dire que nous nous sommes vigoureusement opposés à leur proposition de contrôles à la sortie il y a deux ans à peine. Il s'agissait du nouvel article 110 de leur Immigration Act. Cela aurait provoqué d'énormes retards et embouteillages à la frontière, car tout un chacun, à bord de voitures comme de camions, aurait dû s'arrêter pour remplir un formulaire et le remettre, ou, à tout le moins, s'arrêter pour le remettre. Nous nous sommes opposés à ce projet et avons formé une coalition avec les gens d'affaires américains et les États frontaliers; nous avons ainsi réussi à retarder la mise en oeuvre d'une telle mesure à laquelle nous nous opposons pour des raisons de promotion du commerce ainsi que du point de vue du mouvement des personnes et des marchandises présentant peu de risque.

M. Goatbe: Dans la foulée des observations de M. Lenton, pas plus tard que la semaine dernière, l'INS a indiqué qu'il avait le mandat d'examiner la question des contrôles à la sortie et à l'entrée. Les Américains examinent NEXUS, projet pilote qui permet d'enregistrer électroniquement l'entrée d'une personne et, en théorie, sa sortie du Canada. Selon les Américains, NEXUS serait une excellente façon de suivre le mouvement des personnes qui vont et viennent entre les deux pays, et cela pourrait apporter une solution à certains de leurs problèmes. Il nous faut examiner la question non seulement avec CIC, mais aussi avec le ministère des Affaires étrangères et d'autres pour savoir ce qui serait le mieux pour nous.

Le sénateur Meighen: Monsieur Goatbe, vous savez que des témoins se sont déclarés en faveur du port d'armes pour nos douaniers. Si je m'en souviens bien, ils le justifiaient en affirmant que si une personne indésirable se présentait à la frontière et que l'on jugeait qu'elle n'était pas admissible au Canada, qu'elle représentait peut-être un danger pour la sécurité du public, il serait probablement plus facile de la persuader de rester à la frontière et d'attendre l'arrivée de la police d'un côté ou d'un autre si le douanier avait une arme. Ce n'est pas un point sur lequel je veux m'attarder. Si j'en parle, c'est parce que lorsque je sors d'un terrain de stationnement, j'en paie les frais et une grande barrière est relevée pour me laisser le passage. Cette barrière est là, j'imagine, pour m'empêcher de partir sans payer. Pourquoi n'y a-t-il pas de barrière aux points frontaliers? Cela entraînerait des frais importants. Bien sûr, on pourrait contourner ces barrières, mais cela ne serait pas pratique. De quelle infraction criminelle me rendrais-je coupable si je désobéissais à un douanier qui me

whatever illegal thing I am carrying to another car and abandon the first car, which is the one you are looking for?

Mr. Goatbe: I do not have a good answer for you, other than to say that if someone really wants to get into the country, parking lot barriers will not deter him or her. We have licence plate readers installed at most of our major land border points that provide us with a record of the car.

Senator Meighen: That is why I would switch the car quickly.

Mr. Goatbe: We have excellent cooperation with local police with respect to anyone who does that. We have a reasonable record in retrieving those people. It boils down to a question of cost and infrastructure. How much do you want to invest? Do you want to put gates or speed bumps in? Based on the risk that we are aware of today versus the expense, it is not something that makes much sense right now. If in the future it became a real issue in that dangerous individuals with criminal backgrounds were coming in and bringing guns in, then I suppose we would consider it. However, for the time being, based on risk and cost, it has not been an issue.

Senator Meighen: I presume it has not, therefore, been an issue at staffed points. What about unstaffed points? What about during the night, when people that are up to no good do come across? They may or may not be picked up by the American sensors and the information relayed to us. As I understand it, we have neither sensors nor barriers across what are often very small roads.

Ms Nymark: In transportation, we have found that barriers of that nature are not a deterrent. Unfortunately, you will notice that we do continue to have accidents where we have barriers over railway crossings and they are no deterrent, even there.

Senator Meighen: I suppose people try to run them because they are in a hurry. I am not so sure that on a small road you could put a barrier there to make it difficult for me to drive my car across.

Mr. Goatbe: Since September 11, and Senator Dorgan and his orange cones, U.S. Customs is obviously in the process of taking a look at what they can do to strengthen their capacity at small ports. We are interested in proceeding with that in cooperation with them as well. That is one of the initiatives we are in the process of developing with U.S. Customs and CIC and INS. We are studying what we can do at those small crossings through technology. We are taking a look at joint facilities where you can put two people in one building to increase security and potentially lengthen the hours that you are able to staff those facilities. There are a variety of things we are in the process of exploring with the U.S. in terms of what we might do.

demanderait de ne pas bouger et si j'allais dans le pays où, sans doute, je rencontrerais un complice, je transférerais ce que j'ai d'illégal dans une autre voiture tout en abandonnant la première que vous recherchiez?

M. Goatbe: Je n'ai pas de bonne réponse à cette question si ce n'est de dire que si quelqu'un veut véritablement entrer dans le pays, aucune barrière de stationnement ne l'en empêchera. Des lecteurs de plaque minéralogique sont installés à la plupart de nos principaux points frontaliers, ce qui nous permet d'avoir une indication des voitures.

Le sénateur Meighen: C'est pourquoi je changerais rapidement de voiture.

M. Goatbe: Nous bénéficions d'une excellente coopération avec la police locale à cet égard. Nous avons réussi jusqu'à présent à retracer ces gens en règle générale. Tout revient essentiellement à une question de coût et d'infrastructure. Combien voulez-vous investir? Voulez-vous des barrières ou des ralentisseurs? Compte tenu du risque que nous connaissons aujourd'hui par rapport aux frais, ce n'est pas prioritaire pour l'instant. Si à l'avenir, des individus dangereux ayant des antécédents criminels faisaient entrer des armes, je suppose alors que nous envisagerions la question. Toutefois, ce n'est pas un problème pour l'instant si l'on s'en tient au risque et au coût.

Le sénateur Meighen: J'imagine que ce n'est donc pas un problème aux points surveillés. Qu'en est-il des autres points? Que se passe-t-il la nuit, lorsque des individus peu recommandables arrivent à traverser la frontière? Ils risquent de ne pas être décelés par les détecteurs américains, si bien qu'aucun renseignement ne nous est transmis. Autant que je sache, nous n'avons pas de détecteur ni de barrière à des points desservis par de très petites routes.

Mme Nymark: Dans le domaine des transports, nous sommes arrivés à la conclusion que des barrières de cette nature ne sont pas des éléments de dissuasion. Malheureusement, vous remarquerez qu'il y a toujours des accidents aux passages à niveau où nous avons des barrières; elles ne sont donc pas des éléments de dissuasion là non plus.

Le sénateur Meighen: J'imagine que les gens essaient de passer outre, car ils sont pressés. Je ne suis pas si sûr qu'une barrière sur une petite route m'empêcherait de passer.

M. Goatbe: Depuis le 11 septembre et depuis le concept des balises oranges du sénateur Dorgan, les douanes américaines examinent bien sûr ce qu'il serait possible de faire pour renforcer leur capacité à de petits points d'entrée. Nous voulons bien sûr coopérer avec elles à cet égard. C'est l'une des initiatives que nous sommes en train de mettre au point avec les douanes américaines, CIC et INS. Nous étudions ce qu'il est possible de faire technologiquement parlant à ces petits points d'entrée. Nous envisageons des installations connexes où la présence de deux employés dans un seul bâtiment permettrait d'augmenter la sécurité et de prolonger les heures de surveillance. Nous examinons avec les États-Unis plusieurs possibilités à cet égard.

Senator Banks: With respect to that exact situation, are we right and safe in saying that in those cases where the Canadian side of a border crossing at a small road, of which there are many across the border, is unmanned at night and the border guards go home, do the American border guards go home too?

Mr. Goatbe: To my knowledge, since September 11, they have been attempting to man those on a 7/24 basis.

Senator Banks: Do we do that?

Mr. Goatbe: We do not man them at present.

Senator Banks: At the moment, absent exit controls, someone leaving the United States, observed by a United States customs officer who is not much interested in seeing him because he is leaving, can come into Canada across those border points, but the reverse would not be the case?

Mr. Goatbe: That is one of the issues we are attempting to address.

Mr. Lenton: The other point you must bear in mind is the difference between a point of entry and a port of entry. You have the port of entry where you have the traffic cone, but absent that you have innumerable points of entry, not to mention the waterways and all the rest of it.

Again, I refer to the discussions last week. There is certainly a strong initiative on behalf of U.S. Customs to look at those remote border points, particularly the ones that have off hours, and to have them hardened. A determined person, if they will not get across there, they will find other places to cross. Certainly, on the prairies you must know of quarter section lots where you can drive across the border if you so desire. That is why some of my colleagues have mentioned that our approach is not an arm to arm or shoulder to shoulder along the border. It must be the case that we streamline the systems and make the systems compatible to the extent we can, and that we use intelligence to focus on what happens between the ports of entry. That is the role of the RCMP. The points of entry are of highest interest to us. We do not have the people to be shoulder to shoulder. We must work with intelligence, working with partnerships with our American enforcement and intelligence agencies to find out where we should deploy and how we should deal with those points where there is traffic and activity.

We have received funding in three initiatives recently from the government. There is funding not related to terrorism, such as funding made available through tobacco tax increases. This goes back to April of last year and related to additional technology for certain areas where tobacco smuggling was an issue. This technology would work just as well for picking up other types of contraband.

Le sénateur Banks: En pareils cas, peut-on affirmer, lorsque les passages frontaliers desservis par une petite route du côté canadien — passages que l'on retrouve à de nombreux endroits le long de la frontière — ne sont pas surveillés la nuit et que les gardes rentrent chez eux, que les gardes américains font de même?

M. Goatbe: À ma connaissance, depuis le 11 septembre, les États-Unis tentent d'affecter du personnel dans ces endroits-là 7 jours par semaine 24 heures par jour.

Le sénateur Banks: Faisons-nous de même?

M. Goatbe: Non, pas pour l'instant.

Le sénateur Banks: En ce moment, faute de contrôles à la sortie, une personne qui sort des États-Unis, sous les yeux d'un douanier américain qui ne s'en soucie guère, peut entrer au Canada à ces points frontaliers, tandis que l'inverse ne serait pas possible?

M. Goatbe: C'est l'une des questions que nous tentons de régler.

M. Lenton: Il faut penser aussi à la différence qui existe entre un point d'entrée et un port d'entrée. C'est au port d'entrée que l'on retrouve les balises de déviation, mais il ne faut pas oublier les innombrables points d'entrée, sans parler des cours d'eau et de tout le reste.

Je me reporte de nouveau aux discussions de la semaine dernière. Les douanes américaines veulent certainement s'occuper de ces points frontaliers isolés, notamment ceux qui ne sont pas surveillés à certains moments, pour les renforcer. Toute personne décidée qui n'arrive pas à passer la frontière à certains endroits, en trouvera d'autres plus propices. Il est évident que dans les prairies se trouvent des terrains de quart de section où l'on peut passer la frontière en voiture si on le désire. C'est la raison pour laquelle certains de mes collègues ont indiqué que nous ne cherchons pas à avoir des douaniers tout le long de la frontière. Par contre, nous cherchons à rationaliser les systèmes et à les rendre compatibles de manière à pouvoir utiliser les renseignements pour se concentrer sur ce qui se passe entre les ports d'entrée. C'est le rôle de la GRC. Les points d'entrée sont ceux qui nous préoccupent le plus. Nous n'avons pas le personnel nécessaire pour surveiller toute la frontière. Nous devons travailler à partir des renseignements, en partenariat avec les organismes américains d'application de la loi et de renseignement pour savoir où déployer nos effectifs et comment nous occuper des points de passage et d'activité.

Le gouvernement nous a récemment accordé des fonds pour trois initiatives. Nous bénéficions d'un financement qui n'est pas relié à la lutte contre le terrorisme; je veux parler des fonds découlant de l'augmentation des taxes sur le tabac. En effet, en avril de l'année dernière, dans certains secteurs où la contrebande du tabac posait un problème, des moyens technologiques supplémentaires ont permis de détecter ce genre de contrebande; ils pourraient tout aussi bien permettre de détecter d'autres genres de contrebande.

With respect to organized crime, money was made available to enhance our capacity at certain border points and locations that were at risk. In the anti-terrorism funding package in the budget of December of this year, we received funding, some of which has been directed toward technology. Canada Customs has some funding for that as well, and what we are doing now is working together to find out how to spread out that technology in the areas that are most at risk.

Senator Banks: I am talking about optics, appearances and perceptions. Mr. Goatbe, if you had 130 new officers, would that be enough to make sure that roads that are easily crossable now will be covered 24 hours, 7 days a week?

Mr. Goatbe: No. The answer to that is that those 130 officers will be deployed at airports and seaports, where we believe the risk to be far greater.

Senator Banks: If you had another 130 officers, would that be enough?

Mr. Goatbe: I do not know the answer to that question. We would have to take a look at the ports and figure out where the risk is and what the cost would be for staffing each one of them, so I cannot give you an answer to what the cost would be.

Senator Meighen: As regards airport screening, my recollection is that the general rule elsewhere in the world is that the security procedures are carried out by people employed by a government agency of some kind.

Ms Nymark: That is not the case in the United States.

Senator Meighen: I know that. I was thinking of Europe, but it is the case in Canada and the U.S.

Ms Nymark: Yes.

Senator Meighen: Is that question under discussion in this particular round?

Ms Nymark: We have announced in the budget that we are creating a national security aviation body that will take over the responsibility of airport screening from the private sector. That does not mean that we will not contract with the private sector, but there will be stringent processes for approval and licensing of those inspectors. This authority will completely change the nature of the way we run our screening process in terms of quality, monitoring and enforcement. We are indeed taking that responsibility back in Canada.

Senator Meighen: Do you have any information as to whether the Americans are intending to proceed along similar lines?

Ms Nymark: Yes, they have announced the same.

Senator Meighen: In terms of efficiency and speeding up the flow of travellers without compromising security, the practice we have all observed in Europe is the nothing to declare and something to declare line. Why has that not had much favourable reception on this side of the Atlantic?

En ce qui concerne le crime organisé, nous avons reçu des fonds pour améliorer nos capacités aux points et aux passages frontaliers présentant des risques. Dans le cadre des mesures de financement dédiées à la lutte contre le terrorisme et prévues dans le budget de décembre de cette année, nous avons reçu des fonds dont une partie a été affectée à la technologie. Douanes Canada dispose également de certains fonds pour cela et nous nous efforçons à l'heure actuelle d'étendre le recours à cette technologie dans les secteurs qui présentent le plus de risque.

Le sénateur Banks: Je parle d'optique, d'apparences et de perceptions. Monsieur Goatbe, si vous aviez 130 nouveaux agents, cela suffirait-il pour surveiller les routes — que l'on peut facilement emprunter à l'heure actuelle — 24 heures par jour 7 jours par semaine?

M. Goatbe: Non. Je répondrais que ces 130 agents seraient déployés dans les aéroports et les ports maritimes, où selon nous, le risque est beaucoup plus grand.

Le sénateur Banks: Si vous aviez 130 agents de plus, cela serait-il suffisant?

M. Goatbe: Je ne peux pas répondre à cette question. Il faudrait examiner les ports et savoir où se trouve le risque, déterminer le coût de leur dotation en personnel; je ne peux donc pas vous dire combien cela coûterait.

Le sénateur Meighen: Pour ce qui est du contrôle dans les aéroports à l'étranger, il me semble que les procédures de sécurité sont en général appliquées par des employés d'un organisme du gouvernement.

Mme Nymark: Ce n'est pas le cas aux États-Unis.

Le sénateur Meighen: Je le sais. Je parlais de l'Europe, mais ce n'est pas la même chose au Canada et aux États-Unis.

Mme Nymark: Effectivement.

Le sénateur Meighen: Cette question fait-elle l'objet de discussion?

Mme Nymark: Nous avons annoncé dans le budget la création d'un organe national de sécurité de l'aviation qui va se charger du contrôle dans les aéroports, retirant ainsi cette responsabilité au secteur privé. Cela ne veut pas dire que nous ne donnerons pas de contrats au secteur privé, mais les processus d'approbation et d'agrément des inspecteurs seront très sévères. Cet organisme va modifier en profondeur la nature du processus de contrôle en termes de qualité, de surveillance et d'application. Le gouvernement canadien reprend donc cette responsabilité.

Le sénateur Meighen: Savez-vous si les Américains ont l'intention de procéder de la même façon?

Mme Nymark: Oui, c'est ce qu'ils ont annoncé.

Le sénateur Meighen: Pour des raisons d'efficacité et d'accélération du mouvement des passagers, sans porter atteinte à la sécurité, nous avons tous remarqué qu'en Europe il y a deux voies de passage, l'une pour les passagers ayant des marchandises à déclarer, l'autre pour ceux n'ayant rien à déclarer. Pourquoi ce système n'a-t-il jamais été bien accepté de ce côté de l'Atlantique?

Mr. Goatbe: It has not had a favourable reception and has not been implemented. It is part of risk-based processing. In terms of where we are going with risk-based processing and some of the things that we are doing with NEXUS and what we hope to do with IPS and with a commercial equivalent for low-risk importers, you could look at the next step. Once you get comfortable with that and you build a critical mass, you can look at the next step being a red door/green door type of approach for those types of importers who have been preregistered and pose little or no risk. The first step is to get those people and companies registered, get them going through the existing processes with dedicated lanes for them being manned by customs inspectors and immigration staff. Then the next step could be taking a look at the red door/green door approach, but that is not something on the books right now.

Senator Meighen: If you are referring to commercial trade, what about the ordinary traveller? The Europeans surely have had more difficulty with terrorism than we had over the years, and at the present time there is a red door/green door policy for the ordinary traveller arriving at Heathrow.

Mr. Goatbe: I am talking about travellers as well. NEXUS is the process for registering low-risk travellers. IPS will be the air equivalent for that.

Senator Meighen: But they have the red door/green door without the registration, as I understand it. We have decided that we would have the registration first, and then explore other options.

Mr. Goatbe: The registration gives us a level of security that I think we need post-September 11. Once we reach the point where we are comfortable with that and we build a critical mass, then depending on where we sit with risk and threat assessments, and if we have enough critical mass, we may be able to explore red-door green-door. It would have to be done in consultation with the U.S. because they need to be comfortable with it as well.

Senator Meighen: As I understood your testimony, NEXUS would be for those who cross the border frequently — travellers and commercial operators.

Mr. Goatbe: NEXUS is for pre-registered, low-risk travellers across land borders only between Canada and the U.S. We hope to harmonize a commercial system that would have the same principle. The importers would be registered and the check would be done on them. You would also check on the carrier that is moving the goods, and you would register the commercial truck driver as well. In that way, the risk in moving the goods back and forth is minimized.

Senator Meighen: Do you have an estimate of the percentage of frequent cross-border travellers that would be eligible for NEXUS?

Mr. Goatbe: I do not know that figure.

M. Goatbe: Il n'a pas été bien accepté et n'a donc pas été mis en place. Cela fait partie des traitements axés sur les risques. Les mesures que nous allons prendre à cet égard, ainsi que certaines de celles prises dans le cadre de NEXUS, sans compter les ententes que nous prévoyons conclure avec IPS et avec un équivalent commercial pour les importateurs représentant peu de risques, vont nous permettre d'envisager l'étape suivante. Une fois que l'on sera à l'aise et que l'on aura une masse critique, on pourra envisager l'étape suivante, soit les circuits rouge et vert pour ces genres d'importateurs qui sont inscrits à l'avance et qui présentent peu ou pas de risques. Il faut d'abord que ces particuliers et ces sociétés s'enregistrent et il faut les faire passer par les processus actuels, par des voies de passage prévues pour eux où se trouveraient des inspecteurs des douanes et des agents d'immigration. On pourrait ensuite envisager les circuits rouge et vert, mais ce n'est pas ce qui est prévu pour l'instant.

Le sénateur Meighen: Vous parlez des échanges commerciaux, qu'en est-il du passager ordinaire? Les Européens ont sûrement eu plus de problèmes que nous en matière de terrorisme au fil des ans et pourtant, à l'heure actuelle, ils ont le système des circuits rouge et vert pour le passager ordinaire qui arrive à Heathrow.

M. Goatbe: Je parle des passagers également. NEXUS est le processus qui permet d'enregistrer les passagers présentant peu de risques. IPS en sera l'équivalent aérien.

Le sénateur Meighen: Les circuits rouge et vert en Europe ne prévoient pas d'enregistrement, si je comprends bien. Nous avons décidé ici d'avoir l'enregistrement en premier lieu avant d'explorer d'autres options.

M. Goatbe: L'enregistrement nous donne un niveau de sécurité qui, je crois, s'impose depuis le 11 septembre. Dès que nous serons à l'aise à cet égard et que nous aurons une masse critique, selon l'évaluation du risque et de la menace, nous serons en mesure d'envisager les circuits rouge et vert. Il faudra le faire en consultation avec les États-Unis, car ils doivent également être à l'aise à cet égard.

Le sénateur Meighen: Si j'ai bien compris votre témoignage, NEXUS est prévu pour tous ceux qui passent la frontière fréquemment — les passagers et les entrepreneurs.

M. Goatbe: NEXUS est prévu pour les passagers préenregistrés, qui présentent peu de risques et qui passent la frontière entre le Canada et les États-Unis seulement. Nous espérons harmoniser un système commercial qui obéirait aux mêmes principes. Les importateurs seraient enregistrés et vérifiés. On pourrait également vérifier le transporteur responsable des marchandises et aussi enregistrer le camionneur commercial. De cette façon, le risque que présente le transport des marchandises aller-retour est minimisé.

Le sénateur Meighen: Avez-vous une idée du pourcentage des voyageurs qui franchissent fréquemment la frontière qui pourraient bénéficier de NEXUS?

M. Goatbe: Je ne possède pas ce chiffre.

Senator Meighen: Do you think it is under 50 per cent? I would think that if 100 people crossed the border in a year, 90 of them would be casual vacationers.

Mr. Goatbe: It depends on the location. At Windsor-Detroit, there is a high volume of people that work on either side of the boarder. Thus, the volume of repeat or day-to-day crossing of the border would be higher than 10. It would be upwards of 20 per cent to 30 per cent, although I am guessing.

Mr. Kennedy: There are 10,000 people living in Windsor who work in Detroit, and there are 1,000 people living in Detroit who work in Windsor. Each day, 11,000 people go back and forth across the border.

Senator Meighen: I am thinking of Lester B. Pearson International Airport in Toronto and the thousands of people going on holidays to the United States once per year, perhaps.

Ms Nymark: Air border is quite different from land border. There are truckers who go back and forth every few days.

Senator Meighen: NEXUS is not for the truckers.

Mr. Goatbe: There is a harmonized commercial process that we are hoping to identify for truckers.

Senator Meighen: That is following behind NEXUS, is it not? Will it be parallel?

Mr. Goatbe: It will be after. NEXUS is the first one out of the gate.

Ms Nymark: It is the pilot, and that is the important point.

Senator Banks: Is there not now in place a self-assessment? Is that not the first step in the harmonized trade process to which you refer? Are we not operating it now?

Mr. Goatbe: We are operating it now. It is Canadian only, and we certainly hope that it is the model for a harmonized commercial process with the U.S. That is still under discussion and is one of the things that we talked to the U.S. about last week. There will be much work done in the next month to assess whether that will be suitable from the U.S. perspective. The U.S. typically would like to see a little more information provided on individual shipments arriving at their points of entry. We release, under CSA, the importer name, the carrier name and the driver name. The driver is registered and the importer is registered, but U.S. customs would like to see more data, such as a description of the contents of the truck. It is our view that if the shipment is from GM, we do not care if it is tires or bumpers. We know the truck contains goods from GM, and so we do not want to spend time and effort on that at the border.

Senator Banks: The element of harmonization is finding a form, if that is the word, or a compendium of information that is

Le sénateur Meighen: Pensez-vous que c'est moins de 50 p. 100? Je serais porté à croire que sur 100 personnes qui franchissent la frontière en un an, 90 sont des vacanciers.

M. Goatbe: Ça dépend de l'endroit. À Windsor-Detroit, il y a un grand nombre de gens qui travaillent d'un côté ou de l'autre de la frontière. Par conséquent, le volume des aller-retour fréquents ou quotidiens serait plus élevé que 10 p. 100. Cela se situerait plutôt entre 20 et 30 p. 100, mais c'est une approximation.

M. Kennedy: Il y a 10 000 résidents de Windsor qui travaillent à Detroit et 1 000 résidents de Detroit qui travaillent à Windsor. Tous les jours, 11 000 personnes traversent la frontière.

Le sénateur Meighen: Je songe à l'aéroport international Lester B. Pearson à Toronto et aux milliers de gens qui vont en vacances aux États-Unis une fois par année, peut-être.

Mme Nymark: Une frontière aérienne, c'est bien différent d'une frontière terrestre. Il y a des camionneurs qui font la navette constamment, à quelques jours d'intervalle.

Le sénateur Meighen: NEXUS n'est pas pour les camionneurs.

M. Goatbe: Nous espérons mettre en oeuvre un processus commercial harmonisé à l'intention des camionneurs.

Le sénateur Meighen: Dans la foulée de NEXUS, n'est-ce pas? Le système sera-t-il parallèle?

M. Goatbe: Il suivra la mise en oeuvre de NEXUS. NEXUS vient en premier.

Mme Nymark: C'est le projet-pilote, et c'est cela qui est important.

Le sénateur Banks: Ne procède-t-on pas maintenant à une auto-évaluation? N'est-ce pas là la première étape du processus commercial harmonisé dont vous avez parlé? Le système n'est-il pas en vigueur maintenant?

M. Goatbe: Il est en vigueur maintenant. C'est un système canadien uniquement, et nous espérons que c'est le modèle de processus commercial harmonisé que retiendront les États-Unis. Les discussions sont toujours en cours, et c'est l'une des choses dont nous avons parlé avec nos homologues américains la semaine dernière. Au cours du mois prochain, nous nous efforcerons de déterminer si ce système conviendra à la perspective américaine. De façon générale, les États-Unis souhaiteraient disposer de plus de renseignements au sujet des cargaisons individuelles arrivant à leur point d'entrée. En vertu du système d'auto-évaluation des douanes, nous communiquerons le nom de l'importateur, du transporteur et du chauffeur. Le chauffeur et l'importateur sont enregistrés, mais les douanes américaines souhaiteraient obtenir davantage d'information, notamment une description de la cargaison du camion. À notre avis, s'il s'agit d'une cargaison de GM, il nous importe peu qu'il s'agisse de pneus ou de pare-chocs. Nous savons que le camion renferme des produits GM et par conséquent, nous ne voulons pas gaspiller de temps ou des efforts là-dessus à la frontière.

Le sénateur Banks: Les éléments de l'harmonisation prennent forme. Si je puis m'exprimer ainsi, il y a un compendium

the same on both sides of the border. However, the process is the same and would be on the basis of self-assessment.

Mr. Goatbe: We would hope to influence the U.S. to buy into the CSA with the three data elements, and that will be the basis for the discussion.

The Chairman: I have one last point, Mr. Allen. If you could add to your list, I am curious to know how many inspectors we have on each side of the border. I received the impression earlier that we have more inspectors than they have. If that is the case, it would be an interesting fact to take with us.

On behalf of the committee, I thank you, Mr. Allen, and your colleagues, Ms Nymark and Mr. Goatbe. We extend our thanks also to Ms Atkinson, Mr. Kennedy and Mr. Lenton.

The committee adjourned.

d'information qui est le même des deux côtés de la frontière. Cependant, le processus est le même et il sera fondé sur l'auto-évaluation.

M. Goatbe: Nous espérons convaincre les Américains d'adopter le notre système douanier d'auto-évaluation, et ce sera le point de départ de la discussion.

Le président: Une dernière chose, monsieur Allen. Voici une question que je vous demanderais d'ajouter à votre liste. Je suis curieux de savoir combien d'inspecteurs il y a des deux côtés de la frontière. D'après ce que j'ai entendu plus tôt, j'ai l'impression que nous avons davantage d'inspecteurs que les Américains. Si tel est le cas, ce serait un fait intéressant à signaler.

Au nom du comité, je vous remercie, monsieur Allen, ainsi que vos collègues, Mme Nymark et M. Goatbe. Merci aussi à Mme Atkinson, M. Kennedy et M. Lenton.

La séance est levée.

From Transport Canada:

Christine Nymark, Associate Assistant Deputy Minister.

From the Department of Citizenship and Immigration:

Joan Atkinson, Assistant Deputy Minister, Policy and Program Development.

From the Solicitor General Canada:

Paul Kennedy, Senior Assistant Deputy Solicitor General.

From the Royal Canadian Mounted Police:

William Lenton, Assistant Commissioner.

De Transports Canada:

Christine Nymark, sous-ministre adjointe déléguée.

Du ministère de la Citoyenneté et de l'Immigration:

Joan Atkinson, sous-ministre adjointe, Développement des politiques et programmes.

Du ministère du Solliciteur général du Canada:

Paul Kennedy, sous-solliciteur général adjoint principal.

De la Gendarmerie royale du Canada:

William Lenton, sous-commissaire.



If undelivered, return COVER ONLY to:
Public Works and Government Services Canada —
Publishing
45 Sacré-Cœur Boulevard,
Hull, Québec, Canada K1A 0S9

En cas de non-livraison,
retourner cette COUVERTURE SEULEMENT à:
Travaux publics et Services gouvernementaux Canada —
Édition
45 Boulevard Sacré-Cœur,
Hull, Québec, Canada K1A 0S9

WITNESSES—TÉMOINS

Afternoon Meeting

From the Department of Foreign Affairs:

Jon Allen, Director General, North America Bureau;

Kevin O'Shea, Director, U.S. General Relations Division;

Bruce Levy, Director, U.S. Transboundary Division;

Jill Sinclair, Director General, International Security Bureau.

From the Department of National Defence:

Lieutenant-General George Macdonald, Vice Chief of the
Defence Staff;

Major-General H. Cameron Ross, Director General,
International Security Policy.

Evening Meeting

From the Department of Foreign Affairs:

Jon Allen, Director General, North America Bureau.

From the Canada Customs and Revenue Agency:

Greg Goatbe, Director General, Program Strategy Directorate.

(Continued on previous page)

Séance de l'après-midi

Du ministère des Affaires étrangères:

Jon Allen, directeur général, Direction générale de
l'Amérique du Nord;

Kevin O'Shea, directeur, Direction des relations générales
avec les États-Unis;

Bruce Levy, directeur, Direction des relations transfrontalières
avec les États-Unis;

Jill Sinclair, directrice générale, Direction générale de la
sécurité internationale.

Du ministère de la Défense nationale:

Le lieutenant général George Macdonald, vice-chef
d'état-major de la Défense;

Le major général H. Cameron Ross, directeur général,
Politique de la sécurité internationale.

Séance du soir

Du ministère des Affaires étrangères:

Jon Allen, directeur général, Direction générale de
l'Amérique du Nord.

De l'Agence des douanes et du revenu du Canada:

Greg Goatbe, directeur général, Direction stratégique des
programmes.

(Suite à la page précédente)

